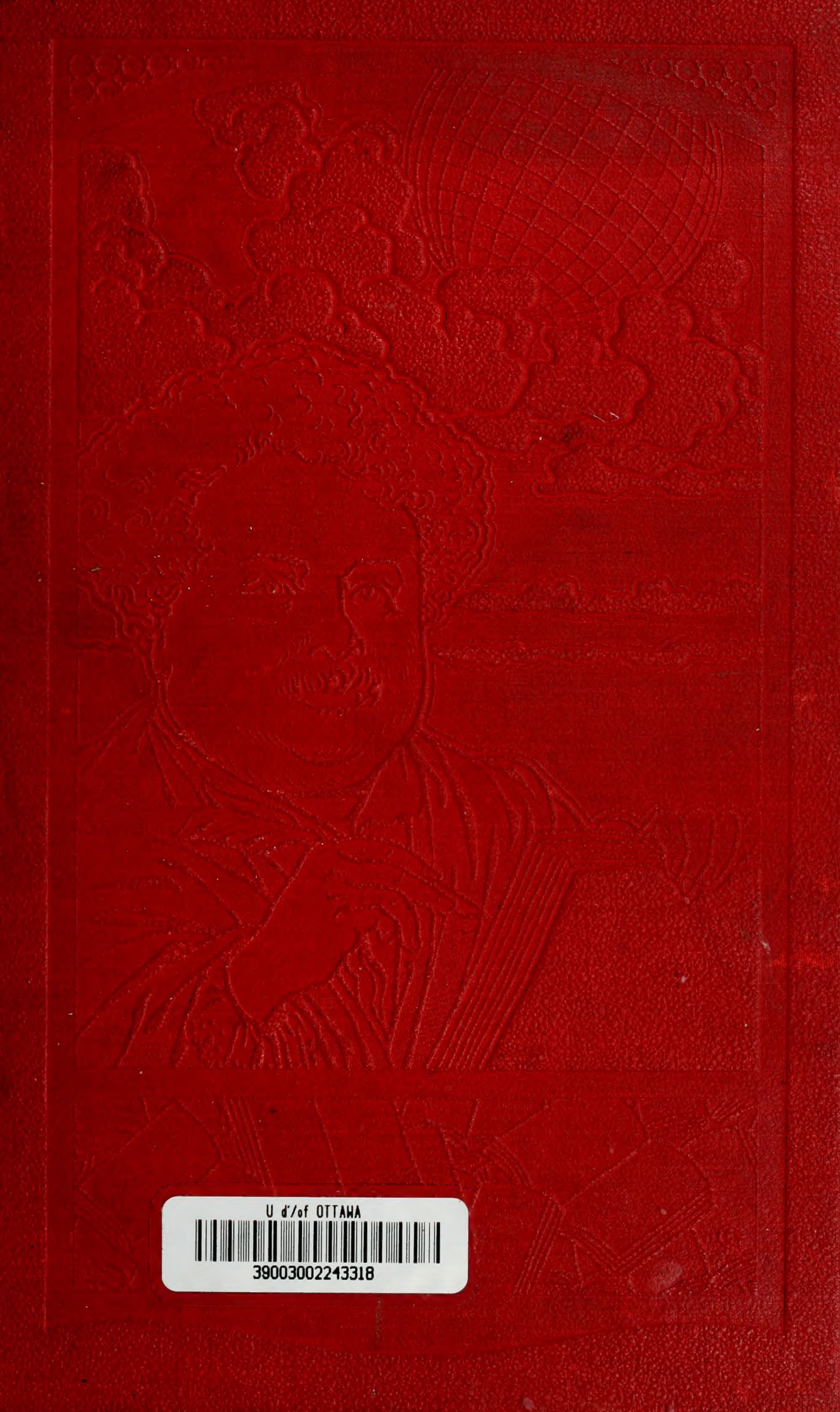
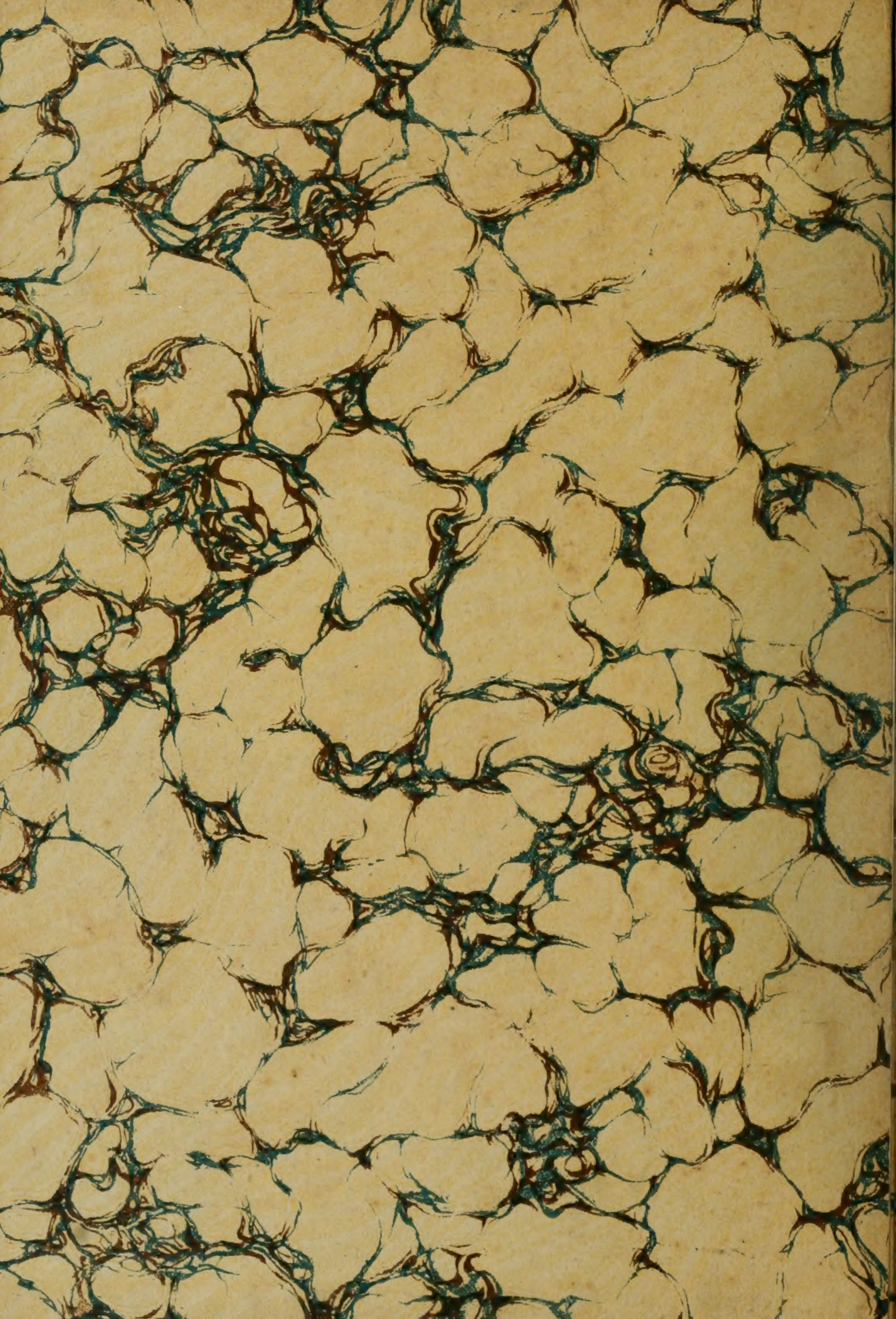
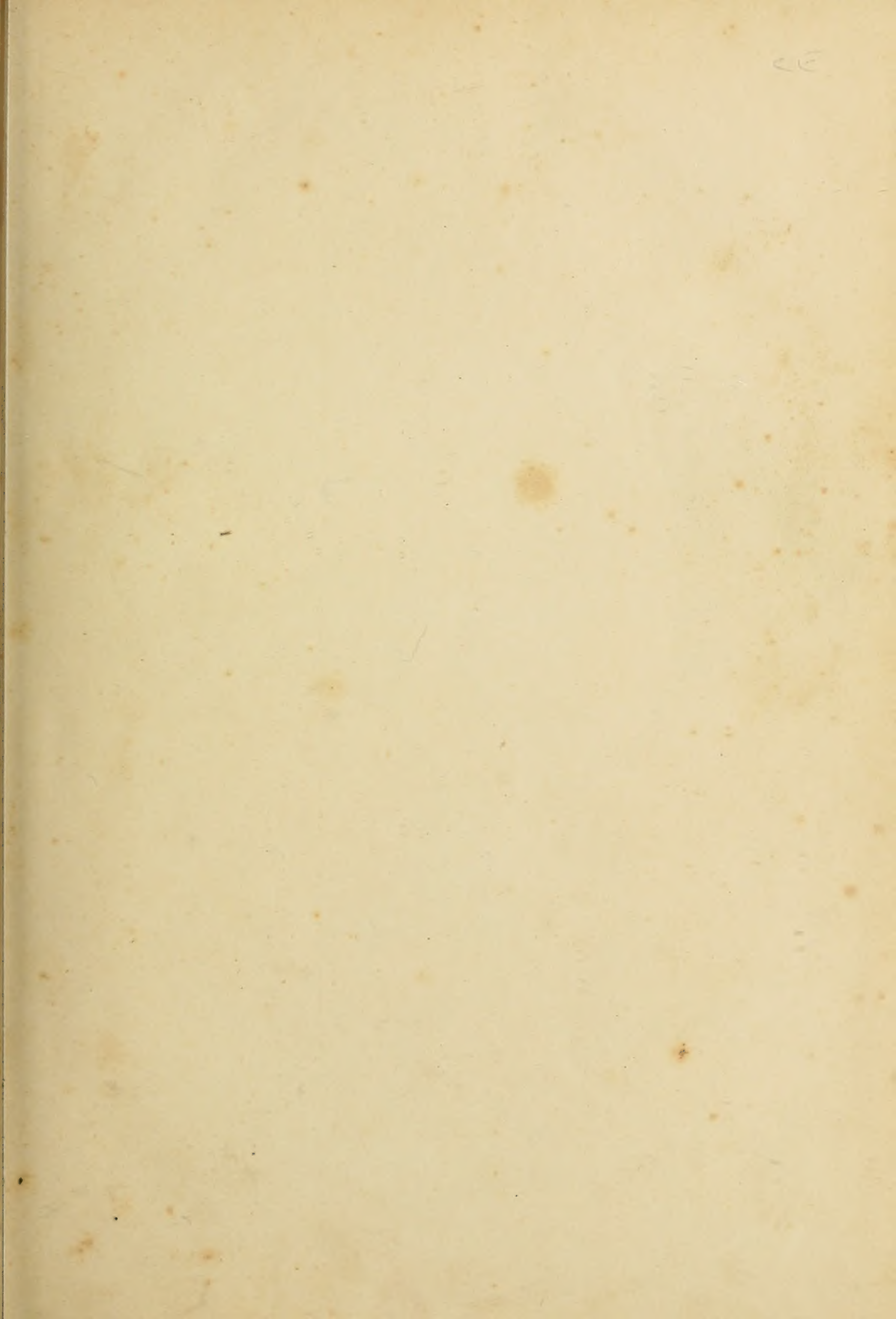








ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Les Mohicans de Paris

ILLUSTRATIONS

DE

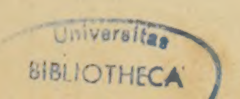
J. DÉSANDRÉ & PHILIPPOTEAUX

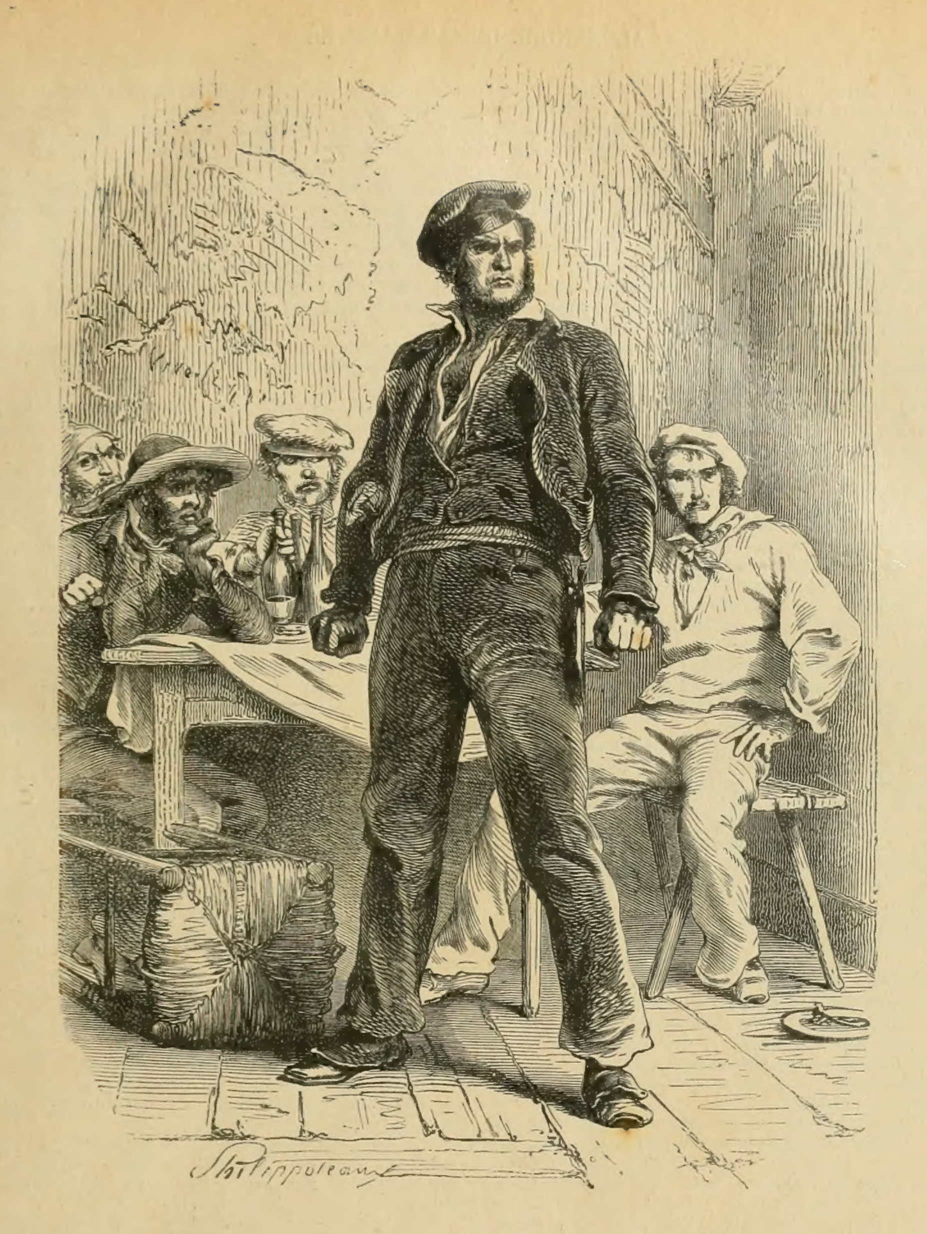


PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33





LES

MOHICANS DE PARIS

I

DANS LEQUEL L'AUTEUR LÈVE LE RIDEAU SUR LE THÉATRE OU VA SE JOUER SON DRAME

Si le lecteur veut risquer, avec moi, un pèlerinage vers les jours de ma jeunesse, et remonter la moitié du cours de ma vie, c'est-à-dire juste un quart de siècle, nous ferons halte ensemble au commencement de l'an de grâce 1827, et nous dirons aux générations qui datent de cette époque ce qu'était le Paris physique et moral des dernières années de la Restauration.

Commençons par l'aspect physique de la moderne Babylone.

De l'est à l'ouest, en passant par le sud, Paris, en 1827, était à peu près ce qu'il est en 1854. Le Paris de la rive gauche est naturellement stationnaire, et tend plutôt à se dépeupler qu'à se peupler ; au contraire de la civilisation, qui marche d'orient en occident, Paris, cette capitale du monde civilisé, marche du sud au nord ; Montrouge envahit Montmartre.

Les seuls travaux réels qui aient été faits sur la rive gauche de 1827 à 1854, sont la place et la fontaine Cuvier, la rue Guy-Labrosse, la rue de Jussieu, la rue de l'Ecole-Polytechnique, la rue de l'Ouest, la rue Bonaparte, l'embarcadère d'Orléans, celui de la barrière du Maine ; enfin, l'église Sainte-Clotilde, qui s'élève sur la place Bellechasse, le palais du Conseil d'Etat sur le quai d'Orsay, et l'hôtel du ministère des affaires étrangères sur le quai des Invalides.

Il en a été bien autrement sur la rive droite, c'est-à-dire dans l'espace compris du pont d'Austerlitz au pont d'Iéna, en longeant le pied de Montmartre. En 1827, Paris, à l'est,

ne s'étendait, en réalité, que jusqu'à la Bastille, — et encore tout le boulevard Beaumarchais était-il à bâtir ; — au nord, que jusqu'à la rue de la Tour-d'Auvergne et la rue de la Tour-des-Dames, et à l'ouest, que jusqu'à l'abattoir du Roule et l'allée des Veuves.

Mais, du quartier du faubourg Saint-Antoine, qui, de la place de la Bastille, va jusqu'à la barrière du Trône ; du quartier Popincourt, qui, du faubourg Saint-Antoine, va jusqu'à la rue Ménilmontant ; du quartier du faubourg du Temple, qui va, de la rue Ménilmontant, au faubourg Saint-Martin ; du quartier La Fayette qui va du faubourg Saint-Martin, au faubourg Poissonnière ; mais enfin, du quartier Turgot, du quartier Trudaine, du quartier Bréda, du quartier Tivoli, du quartier de la place de l'Europe, du quartier Beaujon ; des rues de Milan, de Madrid, Chaptal, Boursault, de Laval, de Londres, d'Amsterdam, de Constantinople, de Berlin, etc., — il n'en était point encore question. — Quartiers, places, squares, rues, la baguette de cette fée qu'on appelle l'Industrie les a tous fait jaillir de terre, pour servir de cortège à ces princes du commerce qu'on appelle les chemins de fer de Lyon, de Strasbourg de Bruxelles et du Havre.

Dans cinquante ans, Paris aura rempli tout l'espace qui reste vide, aujourd'hui, entre ses faubourgs et ses fortifications ; alors, tout ce qui est faubourgs sera Paris, et de nouveaux faubourgs s'allongeront à toutes les ouvertures de cette vaste enceinte de murailles.

Nous avons vu ce qu'était le Paris physique, en 1827 ; voyons ce qu'était le Paris moral.

Charles X régnait depuis deux ans ; depuis cinq ans, M. de Villèle était président du conseil ; enfin, depuis trois ans, M. Delavau avait succédé à M. Anglès, si gravement compromis dans l'affaire Maubreuil!

Le roi Charles X était bon ; il avait à la fois le cœur faible et honnête, et laissait croître autour de lui les deux partis qui, en croyant l'affermir, devaient le renverser : — le *parti ultra* et le *parti prêtre*.

M. de Villèle était moins un homme politique qu'un homme de bourse : il savait déplacer, remuer, tripoter les fonds publics ; mais voilà tout. Au reste, personnellement honnête homme, et devant se retirer des finances, au bout de cinq ans, aussi pauvre qu'il y était entré, et après y avoir manié des milliards.

M. Delavau était sans valeur individuelle, entièrement dévoué, non pas au roi, mais au double parti qui agissait en son nom : son chef du personnel exigeait des certificats de confession des employés et même des agents ; on ne pouvait être reçu mouchard si l'on ne s'était confessé au moins dans la quinzaine précédant le jour de l'admission.

La cour était triste et seulement égayée par la jeunesse, le besoin de distraction et le côté artiste qu'il y avait dans le caractère de madame la duchesse de Berry.

L'aristocratie était inquiète et divisée ; une portion se rattachait aux traditions semi-libérales de Louis XVIII, et prétendait que la tranquillité de l'avenir reposait sur une sage distribution du pouvoir entre les grands corps de l'Etat : le roi, la chambre des pairs, la chambre des députés ; — l'autre portion se jetait violemment en arrière, voulant renouer 1827 à 1788, niait la Révolution, niait Bonaparte, niait Napoléon et croyait n'avoir pas besoin d'autre soutien que celui auquel s'étaient appuyés Louis IX, leur ancêtré, et Louis XIV, leur aïeul, c'est-à-dire le droit divin.

La bourgeoisie était ce qu'elle est en tout temps : amie de l'ordre, protectrice de la paix ; elle désirait un changement, et tremblait que ce changement n'eût lieu ; elle criait contre la garde nationale, contre l'ennui de faire sa faction, et devint furieuse lorsque en 1828, la garde nationale fut supprimée. En somme, elle suivait le convoi du général Foy, prenait parti pour Grégoire et pour Manuel, souscrivait aux éditions Touquet, et achetait par millions les tabatières à la Charte.

Le peuple était franchement de l'opposition, sans savoir bien nettement s'il était bonapartiste ou républicain ; ce qu'il savait, c'est que les Bourbons étaient rentrés en France à la suite des Anglais, des Autrichiens et des Cosaques. Or, détestant les Anglais, les Autrichiens et les Cosaques, il détestait naturellement les Bourbons et n'attendait que le moment de s'en débarrasser. Toute conspiration nouvelle était saluée de ses acclamations : pour lui, Didier, Berton, Carré étaient des martyrs ; les quatre sergents de la Rochelle, des dieux !

Maintenant que, par trois degrés successifs, nous sommes descendus du roi à l'aristocratie, de l'aristocratie à la bourgeoisie, et de la bourgeoisie au peuple, descendons un degré encore, et nous allons nous trouver dans ces limbes de la société éclairés seulement par les pâles réverbères de la rue de Jérusalem.

Supposez que nous nous trouvions transportés dans la soirée du mardi gras de 1827.

Depuis deux ans, il n'y a plus de mascarades de police ; les voitures dont la double ligne sillonne les boulevards, toutes chargées de poissardes et de malins qui, chaque fois qu'ils se croisent, s'arrêtent et — pardonnez-moi, je dois me servir du terme courant, — et *s'engueulent*, sont des voitures particulières.

Quelques-unes de ces voitures appartiennent de fondation à un excellent jeune homme nommé Labattut, qui, trois ou quatre ans plus tard, ira mourir de la poitrine à Pise, et, quoiqu'il fasse tout au monde pour que l'on sache que ces immenses mascarades, que ces sonneurs de cor, que ces hommes à cheval sont bien à lui, les spectateurs s'obstinent à ignorer son nom, et à en faire honneur à lord Seymour.

Les cabarets en vogue sont : à la Courtille, Desnoyers, le salon de Flore, la Courtille ; à la barrière du Maine, Tonnelier.

Les bals fréquentés sont la Chaumière, tenue par Lahire ; — deux races en train de disparaître aujourd'hui y dansent sur le volcan qui doit les engloutir : les étudiants, les grisettes ; la lorette et les Arthurs, qui les ont remplacés, sont encore inconnus ; Gavarni créera pour eux son charmant costume de débardeur ; — le Prado, qui flamboie en face du Palais de Justice ; le Colysée, qui bruit derrière le Château d'Eau ; la Porte Saint-Martin et Franconi, qui ont seuls, avec l'Opéra, le privilège des bals masqués.

Nous ne parlons, bien entendu, ici de l'Opéra que pour mémoire : à l'Opéra, on ne danse pas, on se promène, les femmes en domino, les hommes en habit noir.

Dans les autres bals, c'est-à-dire chez Desnoyers, au salon de Flore, au Sauvage, chez Tonnelier, à la Chaumière, au Prado, au Colysée, à la Porte-Saint-Martin, chez Franconi, on ne danse pas non plus : on *chahutte*.

Le chahut était une danse ignoble, laquelle était, au cancan, ce que le brûle-gueule et le tabac de caporal sont au cigare de la Havane.

Au-dessous de tous les lieux que nous venons de nommer, et qui descendent du théâtre à la guinguette, et, de la guinguette, au cabaret, sont les bouges immondes qu'on appelle les tapis-francs.

Il y en a sept, à Paris ;

Au *Chat-Noir*, rue de la Vieille-Draperie, dans la Cité ;

Au *Lapin-Blanc*, en face du Gymnase ;

Aux *Sept-Billards*, rue de Bondy ;

Hôtel d'Angleterre, rue Saint-Honoré, en face de la Civette ;

Chez *Paul Niquet*, rue aux Fers ;

Chez *Baratte*, même rue ;

Enfin, chez *Bordier*, au coin de la rue Aubry-le-Boucher et de la rue Saint-Denis.

Deux de ces tapis-francs ont des spécialités.

Le Chat-Noir réunit particulièrement les voleurs à la *carouble* et à la *fourline*; — le Lapin-Blanc, les *charrieurs*, les *scionneurs* et les *vantarniers*.

Oh! qu'on se rassure, nous n'allons pas nous engager dans un dialogue d'argot, et faire un livre que l'on ne puisse comprendre qu'à l'aide du dictionnaire infâme de Bicêtre et de la Conciergerie.

Nous nous hâtons, au contraire, de nous débarrasser, pour n'y plus revenir, de tous ces termes immondes, qui nous répugneraient autant qu'à nos lecteurs.

Disons donc rapidement ce que sont les voleurs à la carouble et à la fourline, les charrieurs, les scionneurs et les vantarniers.

Les voleurs à la carouble sont les voleurs avec fausses clefs.

Les voleurs à la fourline sont les tireurs de bourses, de montres, de mouchoirs.

Les charrieurs sont ceux qui entrent chez les changeurs sous prétexte de choisir des pièces à l'effigie de tel roi, au millésime de telle année, et qui, tout en choisissant les pièces demandées en fourrent pour cinquante francs dans chaque manche.

Les scionneurs sont ceux qui entourent d'un mouchoir ou d'une corde le cou de la personne qu'ils veulent voler, et la chargent sur leurs épaules, tandis que les complices la *barbotent*, c'est-à-dire la fouillent.

Enfin, les vantarniers sont ceux qui volent la nuit, par les fenêtres, à l'aide d'une échelle de corde.

Les cinq autres tapis-francs sont tout simplement des réceptacles de voleurs de toutes les catégories.

Pour veiller sur toute cette population de forçats libérés, de filous, de filles, de voleurs de toute sorte, de bandits de toute espèce, il n'y a que six inspecteurs et un officier de paix par arrondissement ; — les sergents de ville ne sont point encore créés, et ne le seront qu'en 1828, par M. de Belleyme.

Ces inspecteurs font leur service en bourgeois.

Tout individu arrêté par eux est conduit, d'abord, à la salle Saint-Martin, c'est-à-dire au Dépôt ; là, moyennant seize sous pour la première nuit, et dix sous pour les autres nuits, on a droit à une chambre séparée.

De là, les hommes sont envoyés à la Force ou à Bicêtre, les filles, aux Madelonnettes, rue des Fontaines, près du Temple ; les voleuses, à Saint-Lazare, rue du Faubourg Saint-Denis.

On exécute sur la place de Grève.

Monsieur de Paris (1) demeure rue des Marais, n° 43.

La première question que le lecteur se fait à lui-même, et qu'il nous ferait si nous n'allions pas au-devant d'elle, c'est celle-ci : « Puisque la police sait où prendre les voleurs, pourquoi la police ne les prend-elle pas? »

La police ne peut arrêter qu'en flagrant délit ; la loi, sur ce point, est positive, et les voleurs de toute classe le savent bien.

Si la police pouvait arrêter les voleurs autrement que la main dans le sac, comme elle les connaît à peu près tous, un coup d'épervier jeté dans tous les bouges de Paris, et il n'y aurait plus de voleurs, — ou si peu, du moins, que ce ne serait pas la peine de s'en plaindre !

Aujourd'hui, aucun de ces tapis-francs n'existe plus : les uns ont disparu dans les démolitions que nécessitent les embellissements de Paris ; les autres sont fermés, éteints, morts.

Bordier seul a survécu ; mais le tapis-franc de 1827 est une élégante boutique d'épiceries où l'on vend des fruits secs, des confitures et des liqueurs fines, et qui n'a plus rien du bouge immonde où nous allons être forcé de conduire nos lecteurs.

II

LES GENTILSHOMMES DE LA HALLE

—

Nous avons déjà prévenu nos lecteurs que la première page de notre livre portait la date du mardi gras de l'an de grâce 1827.

Seulement, ce jour de suprême folie touchait à sa dernière heure : minuit allait sonner.

Trois jeunes gens se tenant bras dessus, bras dessous, descendaient la rue Saint-Denis ; deux chantonnaient les motifs principaux des quadrilles qu'ils venaient d'entendre au Colysée, où ils avaient passé les premières heures de la nuit ; le troisième se contentait de mordre, en jouant, la pomme d'or d'une petite canne.

Les deux fredonneurs portaient la livrée du jour et le déguisement de l'époque ; ils étaient costumés en forts de la halle.

Le troisième, — celui qui ne chantait pas, qui se tenait au milieu des deux autres, qui semblait l'aîné des trois, ou du moins le plus sérieux, qui dépassait ses deux amis de toute la tête, et qui mordait, comme nous l'avons dit, la pomme de sa canne — était enveloppé d'un de ces grands manteaux de drap solitaire à collet de velours, comme on en portait en ce temps-là, et comme on n'en voit plus aujourd'hui qu'aux frontispices des œuvres de Chateaubriand et de Byron.

Celui-là sortait d'une soirée d'artistes, qui avait eu lieu rue Sainte-Appoline.

Sous son manteau, il était vêtu d'un pantalon noir dessinant une jambe nerveuse, aux fines attaches, et au pied élégant chaussé d'un bas de soie à jour et d'un escarpin verni ; son frac noir, boutonné militairement, — quoiqu'il fût bien visible que le personnage ne touchait en aucun point à l'armée, — ne laissait passer, par en haut et par en bas, que les extrémités d'un gilet de piqué blanc ; son cou jouait à l'aise dans une cravate de satin noir, et sa tête, dont les cheveux frisaient naturellement, était coiffée d'un de ces chapeaux aplatis que l'on portait sous le bras au bal, qu'on enfonçait jusque sur les oreilles en sortant, et qu'on appelait des chapeaux-claques.

Si les rares passants qui suivaient à cette heure la rue Saint-Denis eussent pu lever le manteau dans lequel se drapait l'inconnu dont nous décrivons en ce moment la toilette, ils se fussent assurés que ce pantalon boutonné au-dessus de la cheville, et collant comme un maillot tricoté, que ce frac à la coupe élégante et aux basques retombant avec grâce, que ce gilet de piqué anglais à boutons d'or ciselé, sortaient évidemment du magasin d'un des tailleurs en renom du boulevard de Gand, et avaient été confectionnés pour un de ces jeunes gens à la mode qu'on appelait encore à cette époque des *dandys*, et qu'on désigne aujourd'hui sous le nom déjà un peu usé de *lions*.

Et, cependant, celui qui portait cet habit ne paraissait pas le moins du monde avoir la prétention de passer pour un élégant ; il suffisait, en effet, de le regarder un instant pour acquérir la certitude qu'on n'avait point devant les yeux ce que l'on appelle un homme à la mode ; il y avait dans toute son allure quelque chose qui révélait une trop grande indépendance de mouvements, pour s'appliquer à l'un de ces mannequins esclaves des plis de leur cravate, ou de la roideur de leur col. Ensuite, comme si elles eussent répugné à cette entrave fashionable, ses mains, à la sortie de la soirée, s'étaient hâtées de se débarrasser de leurs gants, ce qui permettait de voir, à l'index de la droite, un de ces gros anneaux dits bagues à la chevalière, et qui, d'habitude, servaient de cachet, soit qu'ils portassent une devise personnelle ou des armes de famille.

Au reste, les deux autres jeunes gens faisaient, avec cette espèce d'apparition byronienne, un singulier contraste. Costumés, comme nous l'avons remarqué déjà, en forts de la halle, ou plutôt en malins, ainsi qu'on disait alors ; vêtus de vestes de peluche blanche à collet cerise, de pantalons de satin rayés blanc et bleu, le corps serré, l'un dans un cachemire rouge, l'autre dans un cachemire jaune ; chaussés de bas de soie à coins d'or et de souliers à boucles de diamant, empanachés de la tête aux pieds de rubans de toutes couleurs ; le chapeau à longs poils ceint d'une guirlande de camélias blancs et roses dont le plus modeste, en ce temps de l'année, ne valait pas moins d'un écu chez madame Bayon ou chez madame Prévost, les deux fleuristes en renom ; les joues enluminées de la pourpre de la jeunesse, le feu dans les yeux, la joie sur les lèvres, la gaieté dans le cœur, l'insouciance écrite en lettres d'or sur toute leur personne, ces deux jeunes gens étaient bien la double incarnation de la gaieté française, l'image de ce joyeux passé dont leur ami, vêtu de noir, sombre comme l'avenir, semblait religieusement mener les funérailles.

Maintenant, comment se trouvaient réunis ces trois hommes, de costume et, à ce qu'il paraît, de caractères si différents, et pourquoi piétinaient-ils à pareille heure dans une des cent vingt rues boueuses qui sillonnent Paris, du boulevard Saint-Denis au quai de Gèvres?

C'est bien simple : les deux forts n'avaient point trouvé de voiture à la porte du Colysée ; le jeune homme au manteau brun en avait vainement cherché une dans la rue Sainte-Appoline.

Les deux malins, déjà passablement échauffés par le kirschoff et par le punch, avaient résolu d'aller manger des huîtres à la halle.

Le jeune homme au manteau brun, maintenu dans la plénitude de sa raison par quelques verres d'orgeat et de sirop de groseille, rentrait se coucher chez lui, rue de l'Université.

Tous trois s'étaient rencontrés, par hasard, à l'angle de la rue Sainte-Appoline et de la rue Saint-Denis ; les deux malins avaient reconnu un ami dans le jeune homme au manteau brun, lequel, certes, ne les eût pas reconnus.

Tous deux alors s'étaient écriés à l'unisson :

— Tiens ! Jean Robert !

— Ludovic ! Petrus ! avait répondu le jeune homme au manteau brun.

En 1827, on s'appelait, non plus Pierre, mais Petrus ; non plus Louis, mais Ludovic.

Tous trois s'étaient serré les mains avec effusion, en se demandant ce qu'ils faisaient, à cette heure indue, sur le pavé du roi.

D'une part comme de l'autre, l'explication avait été donnée.

Après quoi, les deux malins — qui étaient, Petrus, un peintre, et Ludovic, un médecin, — avaient tant insisté, qu'ils avaient obtenu de Jean Robert, qui était poète, de venir souper avec eux chez Bordier, à la halle.

Voilà donc ce qui avait été arrêté entre les trois jeunes gens, et l'on eût pu croire, à la rapidité de leur marche vers le rendez-vous, que c'était une détermination sur laquelle aucun des trois ne reviendrait, quand, tout à coup, arrivé à vingt pas de la cour Batave, Jean Robert s'arrêta.

— Ah çà ! demanda-t-il, il est bien décidé, n'est-ce pas ? que nous allons souper... Chez qui dites-vous?

— Chez Bordier.

— Soit ! chez Bordier.

— Certainement que c'est bien décidé, répondirent d'une seule voix Petrus et Ludovic ; pourquoi pas?

— Parce qu'il est toujours temps de reculer, quand on est en train de faire une bêtise.

— Une bêtise ! Et en quoi?

— Parbleu ! en ce que, au lieu d'aller souper tranquillement chez Véry, chez Philippe ou aux Frères-Provençaux, vous voulez passer la nuit dans quelque ignoble bouge où nous boirons de l'infusion de bois de campêche, sous prétexte de vin de Bordeaux, et où nous mangerons du chat en place de lapin de garenne.

— Que diable as-tu donc ce soir contre les chats et le bois de campêche, ô poète ? demanda Ludovic.

— Mon cher, dit Petrus, Jean Robert vient d'avoir un

(1) C'est le titre du bourreau.

grand succès au Théâtre-Français : il gagne cinq cents francs tous les deux jours, il a de l'or plein ses poches, et il est devenu aristocrate.

— N'allez-vous pas dire que c'est par économie que vous allez là, vous autres ?

— Non, dit Ludovic, c'est pour tâter un peu de tout.

— Pouah ! la belle nécessité ! fit Jean Robert.

— Je déclare, reprit Ludovic, que je ne me suis affublé de cet absurde costume, grâce auquel j'ai l'air d'un meunier qui vient de tirer à la conscription, que pour souper à la halle ce soir ; je suis à cent pas de la halle : j'y soupe, ou je ne soupe pas !

— Ah ! voilà ! dit Pétrus, tu parles en carabin : l'hôpital et l'amphithéâtre t'ont préparé à tous les spectacles, si hideux qu'ils soient ; philosophe et matérialiste, tu es cuirassé contre toutes les surprises. Moi qui, en ma qualité de peintre, n'ai pas toujours eu du vin de campêche à boire et du chat à manger ; moi qui ai fréquenté les modèles des deux sexes, cadavres vivants, qui ont sur les morts l'infériorité de l'âme ; moi qui suis entré dans la loge des lions, et qui suis descendu dans la fosse des ours, quand je n'avais pas trois francs pour faire monter chez moi le père Saturnin ou mademoiselle Rosine la Blonde, je ne suis pas dégoûté, Dieu merci ! Mais, ajouta-t-il en montrant son compagnon à la haute taille ; ce jeune homme impressionnable, ce poète-sensitive, cet héritier de Byron, ce continuateur de Gœthe, le nommé Jean Robert enfin, quelle figure va-t-il faire dans ce mauvais lieu ? A-t-il, avec ses petites mains, son petit pied, son charmant accent créole, la moindre idée de la façon dont on doit se conduire dans le monde où nous allons le présenter ? s'est-il jamais demandé seulement, lui qui, dans la garde nationale, n'a jamais pu partir du pied gauche, de quel pied on entre dans un tapis-franc, et ses chastes oreilles, habituées au *Jeune malade* de Millevoye, et à la *Jeune captive* d'André Chénier, sont-elles de taille à entendre les menus propos qu'échangent entre eux les gentilshommes de nuit qui émaillent cet endroit ?... Non ! En ce cas, que vient-il faire avec nous ? Nous ne le connaissons pas ! Quel est cet étranger qui vient se mêler à nos fêtes ? *Vade retro* Jean Robert !

— Mon cher Pétrus, répondit le jeune homme qui venait d'être l'objet d'une diatribe à laquelle, autant qu'il était en notre pouvoir, nous avons conservé l'esprit qui avait cours dans les ateliers du temps, — mon cher Pétrus, tu n'es qu'à moitié ivre, mais tu es tout à fait Gascon !

— Ah ! bon ! je suis de Saint-Lô !... S'il y a des Gascons à Saint-Lô, mettons qu'il y a des Normands à Tarbes.

— Eh bien, je te dis, moi, Gascon de Saint-Lô ! que tu fais étalage de défauts que tu n'as pas, pour déguiser les qualités que tu as. Tu fais le roué, parce que tu as peur de paraître naïf ; tu fais le mauvais sujet, parce que tu rougis de paraître bon ! Tu n'es jamais entré dans la loge des lions ; tu n'es jamais descendu dans la fosse aux ours, et tu n'as jamais mis le pied dans un cabaret de la halle, pas plus que Ludovic, pas plus que moi, pas plus que les jeunes gens qui se respectent ou les ouvriers qui travaillent.

— *Amen !* dit Pétrus en bâillant.

— Bâille et moque-toi tant que tu voudras, fais flamberge de tes vices imaginaires, pour éblouir la galerie, parce que tu as entendu dire que tous les grands hommes avaient des vices, qu'André del Sarto était voleur, et Rembrandt crapuleux ; fais poser le bourgeois, comme tu dis, puisque c'est ton état et ta nature de faire poser ; mais, devant nous qui te savons bon, mais devant moi qui t'aime comme un frère plus jeune que moi, reste ce que tu es, Pétrus : franc et naïf, impressionnable et enthousiaste. Eh ! mon cher, s'il est permis d'être blasé, — à mon avis, ce n'est jamais permis, — c'est lorsqu'on a été proscrit comme Dante, méconnu comme Machiavel, ou trahi comme Byron. As-tu été trahi, méconnu ou proscrit ? regardes-tu la vie du côté de l'horizon triste et aride ? Des millions ont-ils fondu dans tes mains en y laissant, pour trace unique, la crasse de l'ingratitude, ou la cicatrice de la désillusion ? Non ! tu es jeune, tu vends tes tableaux, ta maîtresse t'aime, le gouvernement t'a commandé une *Mort de Socrate* : il est convenu que Ludovic posera pour Phédon, et que je poserai, moi pour Alcibiade ; que diable veux-tu de plus ? — Souper dans un tapis-franc ? Soupons, mon cher ! cela aura, du moins, un résultat : c'est de t'en dégoûter à ce point que, de ta vie, tu n'y voudras revenir !

— As-tu fini, l'homme à l'habit noir ? demanda Pétrus.

— Oui, à peu près.

— Alors, remettons-nous en marche.

Pétrus se remit en marche en entonnant une chanson moitié bachique, moitié obscène, comme s'il eût voulu se prouver à lui-même que la leçon grave et affectueuse qu'il venait de recevoir de Jean Robert n'avait fait aucune impression sur lui.

Au dernier couplet, on était en pleine halle ; minuit et demi sonnait à l'église Saint-Eustache.

— Ah ! voyons, dit Ludovic, qui, comme on l'a vu, avait pris peu de part à la conversation, et qui, esprit pensif et observateur, se laissait facilement mener où l'on voulait le conduire, certain que, partout où va l'homme, soit qu'on le mène en face de l'homme ou en face de la nature, il trouvera matière à observation ou à rêveries ; — ah ! voyons, il s'agit, maintenant, de faire un choix... Entrons-nous chez Paul Niquet, chez Baratte, ou chez Bordier ?

— Bordier m'est recommandé : entrons chez Bordier, dit Pétrus.

— Entrons chez Bordier ! répéta Jean Robert.

— A moins que tu n'aies tes habitudes ou tes affections dans quelque autre temple, chaste nourrisson des Muses.

— Oh ! tu sais bien que jamais je ne suis même venu dans ce quartier. Ainsi, peu importe ! Nous souperons mal partout ; je n'ai donc pas de préférence.

— Nous y voici. Le cabaret te paraît-il suffisamment borgne ?

— Oui, je le trouve même aveugle !

— En ce cas, pénétrons.

Et, enfonçant son chapeau de malin sur une oreille, Pétrus s'élança dans le cabaret, avec le dégagé, le sans façon et l'effronterie d'un vieil habitué de l'établissement.

Ses deux amis le suivirent.

III

LE TAPIS-FRANC

Le cabaret était plein, plus que plein : il regorgeait.

Le rez-de-chaussée, — que l'on aurait peine à reconnaître en voyant le magasin charmant et coquet qui le remplace aujourd'hui, — le rez-de-chaussée se composait d'une salle basse, enfumée, humide, nauséabonde, où grouillaient, entassés dans un incroyable pêle-mêle, tout un monde d'hommes et de femmes costumés des façons les plus diverses, et parmi lesquels dominaient, cependant, les déguisements de malins et de poissardes. Quelques-unes des femmes, — et, il faut le dire, c'étaient les plus coquettes et les plus jolies, — quelques-unes des femmes déguisées en poissardes, décolletées jusqu'à la ceinture, les manches retroussées jusqu'à l'aisselle, barbouillées de vermillon, tachetées de mouches, quelques-unes de ces femmes, par une voix plus mâle, par un juron plus accentué qu'il ne convenait à leur robe de soie et à leur bonnet de dentelle, trahissaient un double déguisement : déguisement de costume et déguisement de sexe ; mais, par un étrange abus des fantaisies du carnaval, sans doute, ce n'étaient pas celles-là que fêtait le moins la foule d'hommes qui composait les deux tiers, à peu près, de la noble assemblée.

Tout cela, assis, debout, attablé, couché, riait, causait, chantait, sur les tons les plus incohérents, et avec une telle confusion, que la masse échappait à toute description, et que quelques détails se détachaient seuls de l'informe ensemble, et frappaient les yeux.

C'était un fouillis impénétrable, où tout se mêlait, se confondait, se perdait ; les bras musculeux des hommes semblaient appartenir aux femmes ; les jambes déliées des femmes semblaient appartenir aux hommes ; une tête barbue paraissait sortir d'une gorge luxuriante ; une poitrine velue avait l'air de supporter la tête mélancolique d'une jeune fille de quinze ans ! Il eût été impossible, même à Pétrus, après avoir reconstruit à grand'peine les torses, et rendu à chacun sa tête, de distinguer à qui étaient les pieds, les jambes, les bras, les mains, tant tous ces membres étaient confondus, noués, tordus, inextricablement enchevêtrés les uns dans les autres !

Les groupes que l'on distinguait à part étaient : — un pierrot qui faisait semblant de dormir contre la muraille, avec une pierrette à califourchon sur ses épaules, en sorte que le pierrot, la tête cachée par le pourpoint de calicot de la pierrette, avait l'air d'un géant à la tête trop petite et aux bras trop courts ; — un polichinelle qui essayait de faire le tour de la salle en portant un enfant sur chacune de ses bosses ; — un turc qui allait sautant à cloche-pied pour prouver qu'il n'était pas ivre ; — un jeune garçon déguisé en singe, déguisement mis à la mode par Mazurier, et qui bondissait de chaise en chaise, de groupe en groupe, faisant pousser aux prêtres de la déesse Folie et du dieu Carnaval — la plus triste des déesses et le plus triste des dieux ; — les exclamations les plus inattendues, de leur voix la plus glapissante

Un hourra formidable accueillit les trois amis à leur entrée dans la salle.

Le pierrot dénonça son androgénéité en relevant le pourpoint de la pierrette, et en montrant sa seconde tête.

Le polichinelle s'arrêta dans son mouvement de rotation comme un astre qui accrocherait une comète.

Le turc essaya de lever les deux jambes à la fois, ce qui amena sa chute instantanée, et la rupture complète d'une table sur laquelle il tomba.

Enfin, le singe se trouva d'un bond sur les épaules de Pétrus, et se mit, au milieu des rires de la société, à effeuiller les aristocrates camélias de son chapeau.

— Si tu m'en crois, dit Jean Robert à Pétrus, nous sortirons d'ici ; le cœur me manque !

— Sortir avant d'être entré ! répondit Pétrus ; y songes-tu ? On croirait que nous avons peur, et l'on nous donnerait la chasse dans les rues de Paris, comme Sa Majesté Charles X fait aux sangliers de la forêt de Compiègne.

— Ton avis ? dit Jean Robert à Ludovic.

— Mon avis, répondit Ludovic, est, puisque nous y sommes, d'aller jusqu'au bout.

— Allons donc.

— Attention ! fit Pétrus, on nous regarde. Toi qui es un homme de théâtre, tu sais que tout dépend des débuts.

Et, allant droit à l'espèce de cratère qui s'était ouvert sous le turc, où le corps de l'infortuné s'était englouti, et d'où ne sortaient plus que la pointe de ses bottes et l'extrémité de son aigrette :

— Seigneur musulman, dit-il toujours coiffé de son singe, vous connaissez le mot de votre patron Mohammed ben Abdallah, neveu du grand Abou Thaleb, prince de la Mecque ?

— Non, répondit une voix, des profondeurs de la table défoncée.

— *Puisque la montagne ne vient pas à moi, je viens à la montagne.*

Alors, prenant au dépourvu le singe par la peau du cou, il l'enleva de ses épaules, comme il eût fait de son chapeau, et, saluant le turc avec le gamin, qui se débattait au bout de son bras tendu :

— Mes hommages respectueux, bon musulman ! dit-il.

Et il remit sur ses épaules l'enfant, qui se hâta de se laisser glisser tout le long de son corps, ainsi qu'il eût fait le long d'un mât de cocagne, et qui disparut en grimaçant dans un coin où ne pénétrait pas la lumière des trois ou quatre lampes qui éclairaient le bouge.

Cette preuve de courtoisie et de force combinées valut à Pétrus des applaudissements universels.

Quant au turc, il ne répondit que fort machinalement à la politesse ; seulement, il se cramponna comme un noyé à la main que lui tendait Pétrus, lequel, d'une secousse, le remit sur ses pieds, base visiblement insuffisante, pour le moment du moins, à un monument si profondément ébranlé.

— Décidément, dit Pétrus, lorsqu'il eut accompli l'exploit que nous venons de raconter, il y a trop de monde ici. Montons au premier.

— Comme tu voudras, répondit Ludovic, quoique ce spectacle ne manque pas d'intérêt.

Un garçon qui les suivait depuis leur entrée dans l'établissement pour s'assurer sans doute qu'il avait affaire à des consommateurs, se mêla incontinent à la conversation.

— Ces messieurs désirent monter au premier ? dit-il.

— En effet, nous n'en serions point fâchés, dit Pétrus.

— Voici l'escalier, fit le garçon en leur montrant une espèce d'échelle en colimaçon.

En le voyant, on se rappelait, malgré soi, l'ascension de Mathurin Régnier dans *le Mauvais Giste* :

La montée était forte et de fâcheux accès.

Cependant, les trois amis s'y engagèrent au milieu des huées et des rires des masques, qui riaient et qui huaient sans savoir même pourquoi, mais pour faire le bruit avec lequel s'enivrent les gens qui ne sont que gris, et se soûlent les gens qui ne sont qu'ivres.

Au premier étage, comme au rez-de-chaussée, la salle était pleine ; c'était le même entassement de gens dans une même pièce enfumée, aux murailles curieuses, regardant à travers les déchirures d'un papier gris sale à rosaces, aux rideaux rouges avec des grecques jaunes et vertes, au plafond noir.

Vu du seuil de la porte, ce monde, qui paraissait d'un degré au-dessous de celui qu'on venait de quitter ; ce monde éclairé, sinon obscurci, par les lueurs roussâtres et blafardes de trois ou quatre quinquets, était l'image vivante, la matérialisation tangible des idées confuses, bariolées, disparates, qui se heurtent dans le cerveau d'un homme ivre.

— Oh ! oh ! dit Jean Robert, qui était monté le premier, et qui avait poussé la porte, il paraît que l'enfer de Bordier est tout le contraire de l'enfer de Dante : plus on monte, plus on descend.

— Eh bien, qu'en dis-tu ? demanda Pétrus.

— Je dis que ce n'était qu'horrible, mais que cela devient curieux.

— Montons toujours, alors ! reprit Pétrus.

— Montons, approuva Ludovic.

Et les trois jeunes gens reprirent leur ascension par l'escalier de plus en plus dégradé et de plus en plus étroit.

Au second étage, même affluence, même spectacle dans un décor à peu près pareil, si ce n'est que, là, le plafond était plus bas, l'atmosphère plus épaisse, et l'air respirable plus chargé, par conséquent, de plus de vapeurs malfaisantes.

— Eh bien ? fit Ludovic.

— Qu'en dis-tu, Jean Robert ? demanda Pétrus.

— Montons toujours ! dit le poète.

Au troisième étage, c'était pis encore.

Il y avait, sur les tables et sous les tables, sur les bancs et sous les bancs, une cinquantaine de créatures humaines — si l'homme descendu au-dessous du niveau de la brute mérite de conserver ce nom.

Ces cinquante créatures, hommes, femmes, enfants, étaient étendus, couchés, endormis à côté d'assiettes brisées et de bouteilles en éclats, tachés par les sauces, rougis par les vins.

Un seul quinquet éclairait ténébreusement la salle.

On eût dit la lampe d'un sépulcre, si de rauques ronflements partis de quelques poitrines n'eussent hautement révélé l'existence matérielle de ces ivrognes, morts intellectuellement.

Le cœur manquait à Jean Robert ; mais Jean Robert était maître de lui : son cœur eût pu rompre, sa volonté n'eût pas plié.

Pétrus et Ludovic se regardaient, tout prêts, l'un malgré son enthousiasme, l'autre malgré sa froideur, à retourner en arrière.

Mais Jean Robert, voyant que l'escalier, en se collant à la muraille, montait à l'étage supérieur à la façon d'une échelle de meunier, Jean Robert s'engagea dans l'escalier, en disant, plus à son aise en apparence, à mesure qu'il l'était moins en réalité :

— Allons, messieurs, vous l'avez voulu ; plus haut ! plus haut !

On entr'ouvrit la porte du quatrième étage.

Là, la décoration restait la même, mais la scène changeait.

Cinq hommes seulement étaient attablés autour d'une table sur laquelle on distinguait des débris de charcuterie, au milieu de huit ou dix bouteilles s'élevant comme des quilles, mais moins symétriquement rangées.

Ces hommes étaient en habit de ville.

Quand nous disons qu'ils étaient *en habit de ville*, nous voulons dire simplement qu'ils n'étaient pas costumés, et ne portaient que des blouses, des sarraux ou des vestes.

Les trois amis entrèrent ; le garçon, qui les avait suivis d'étage en étage, entra derrière eux.

Les nouveaux venus s'arrêtèrent sur le seuil de la porte, jetèrent un regard autour de la salle, et Jean Robert fit un signe qui voulait dire : « Voilà qui nous convient. »

La pantomime était si expressive, que Pétrus répondit :

— Parbleu! nous serons ici comme des princes !

— En effet, dit Ludovic, il ne nous manquera plus que de l'air respirable.

— Bon ! dit Pétrus, on en fera en ouvrant la fenêtre.

— Où ces messieurs veulent-ils qu'on leur dresse la table ? demanda le garçon.

— Là ! dit Jean Robert en désignant du doigt le côté de la salle opposé à celui où se trouvaient les cinq premiers occupants.

La salle était si basse de plafond, qu'il fallait forcément ôter son chapeau en entrant ; et même, en ôtant son chapeau, Jean Robert, le plus grand des trois jeunes gens, touchait le plafond de sa tête.

— Que désirent ces messieurs ? demanda le garçon.

— Six douzaines d'huîtres, six côtelettes de mouton, et une omelette, répondit Pétrus.

— Combien de bouteilles ?

— Trois chablis première, avec de l'eau de Seltz, s'il y en a dans l'établissement.

A cette demande, qui sentait son aristocratie d'une lieue, un des cinq convives primitifs se tourna vers les nouveaux venus.

— Oh ! oh ! dit-il, du chablis première et de l'eau de Seltz ! nous avons affaire à des muscadins, à ce qu'il paraît !

— A des fils de famille, répondit un second.

— Ou à des citoyens de la haute pègre ! reprit le troisième.

Et les cinq buveurs se mirent à rire. Comme les romans modernes et les *Mémoires de Vidocq* n'avaient pas encore familiarisé les gens de bonne société avec les termes d'argot, nos trois coureurs d'aventure ne comprirent pas qu'on

venait tout simplement de les traiter de voleurs, aussi ne firent-ils qu'une médiocre attention aux rires qui suivirent cette insulte.

— Jean Robert avait déjà déposé son manteau sur une chaise, et sa petite canne dans l'angle de la fenêtre.

Le garçon, de son côté, s'apprêtait à aller commander le menu du souper, quand celui des hommes qui avait parlé le premier, et traité les jeunes gens de muscadins, arrêta le garçon par le pan de son tablier.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

— Eh bien, quoi? répondit le garçon.

— Est-ce qu'on ne t'a pas déjà demandé des cartes?

— Si fait.

— Alors, pourquoi n'en as-tu pas apporté?

— Parce que vous savez bien qu'on n'en donne pas à ces heures-ci.

— La raison?

— Demandez-la à M. Delavau.

— Qu'est-ce que c'est que M. Delavau?

— C'est le préfet de police.

— Qu'est-ce que ça me fait le préfet de police?

— Ça peut ne rien vous faire, à vous, mais ça nous ferait quelque chose, à nous.

— Ça vous ferait quoi?

— Ça nous ferait fermer l'établissement; ce qui nous donnerait le chagrin de ne plus vous recevoir.

— Mais, alors, si l'on ne joue pas, que veux-tu que nous fassions ici?

— On ne vous force pas d'y rester.

— Ah ça, mais tu me fais l'effet d'un drôle pas trop poli, sais-tu bien? et l'on préviendra le bourgeois.

— Oh! prévenez le pape, si vous voulez!

— Et tu crois que nous allons nous contenter de cela?

— Il le faudra bien.

— Et si nous ne sommes pas contents?

— Eh bien, dit le garçon avec ce rire narquois qui accompagne d'habitude les plaisanteries des gens du peuple, si vous n'êtes pas contents, savez-vous ce que vous ferez?

— Non.

— Vous prendrez des cartes.

— Mille tonnerres! je crois que tu te moques de moi! vociféra le buveur en se levant et en frappant sur la table un coup de poing qui fit sauter à six pouces de hauteur les bouteilles, les verres et les assiettes. Des cartes! c'est justement ce que nous demandons.

Mais le garçon était déjà à moitié de l'escalier, et le buveur fut obligé de se rasseoir, n'attendant, selon toute probabilité, qu'une occasion de faire éclater sa mauvaise humeur.

— Ah! murmurait-il, il paraît que le drôle a oublié que je me nomme Jean Taureau, et que je tue un bœuf d'un coup de poing. Il faudra que je le lui rappelle.

Et, prenant sur la table une bouteille à moitié vide, il en porta le goulot à sa bouche et la vida d'un trait.

— Jean Taureau a de la peine, murmura un des cinq convives à l'oreille de son voisin, et, je le connais, il faudra que cela retombe sur quelqu'un!

— En ce cas, répondit celui à qui cette confidence était faite, gare aux muscadins!

IV

JEAN TAUREAU

Nous avons dit que celui des cinq buveurs qui avait demandé des cartes et qui s'était baptisé lui-même du nom de Jean Taureau, — lequel nom semblait du reste merveilleusement approprié à son encolure, — n'attendait qu'une occasion favorable pour faire éclater sa mauvaise humeur.

L'occasion ne tarda point à se présenter.

Nous espérons que le lecteur nous suit avec assez d'attention pour n'avoir pas oublié l'observation que Ludovic avait faite à l'endroit de l'atmosphère de la salle.

En effet la vapeur des mets, l'odeur du vin, la fumée du tabac, les émanations des convives avaient rendu l'air de cette espèce de grenier impossible à respirer par des poitrines habituées à un air pur. Selon toute probabilité, on n'avait pas ouvert la fenêtre depuis le dernier rayon de soleil du dernier automne. Il en résulta qu'un même instinct de conservation poussa les trois amis vers la seule fenêtre qui donnât de la lumière à ce bouge, et, dans les cas extrêmes comme celui où l'on se trouvait, de l'air.

Pétrus y arriva le premier; il en souleva la partie inférieure, et accrocha l'anneau au clou destiné à la soutenir.

La fenêtre était ce qu'on appelle une fenêtre à guillotine. Jean Taureau avait trouvé l'occasion qu'il cherchait.

Il se leva de son escabeau, et, appuyant ses deux poings sur la table:

— Ces messieurs ouvrent la fenêtre, à ce qu'il paraît? dit-il en s'adressant collectivement aux trois jeunes gens, mais plus particulièrement à Pétrus.

— Comme vous voyez, mon ami, répondit celui-ci.

— Je ne suis pas votre ami, dit Jean Taureau; fermez la fenêtre!

— Monsieur Jean Taureau, reprit Pétrus avec une politesse ironique, voici mon ami Ludovic, qui est un physicien distingué, et qui va vous expliquer, en deux secondes, de quels éléments l'air doit se composer pour être respirable.

— Que chante-t-il donc, celui-là, avec ses éléments?

— Il dit, monsieur Jean Taureau, répondit Ludovic d'un ton de politesse qui ne le cédait en rien à celui de Pétrus, pas même dans la nuance de raillerie que celui-ci avait adoptée, — il dit que l'atmosphère, pour ne pas être nuisible aux poumons d'un honnête homme, doit se composer de soixante-quinze à soixante-seize parties d'azote, de vingt-deux à vingt-trois parties d'oxygène, et de deux parties d'eau, — un peu plus, un peu moins.

— Dis donc, Jean Taureau, interrompit à son tour un des quatre hommes en blouse, je crois qu'il te parle latin?

— Bon! alors, moi, je vais lui parler français.

— Et s'il ne comprend pas?

— On bûchera alors!

Et Jean Taureau montra deux poings qui égalaient en grosseur la tête d'un enfant.

Puis, d'une voix qui, s'il eût eu affaire à des hommes de sa classe, n'eût point admis d'opposition:

— Allons, dit-il, fermons cette fenêtre, et plus vite que cela!

— C'est peut-être votre avis, maître Jean Taureau, dit tranquillement Pétrus en se croisant les bras devant la fenêtre ouverte; mais ce n'est pas le mien.

— Comment, ce n'est pas le tien? tu as donc un avis, toi?

— Pourquoi donc un homme n'aurait-il pas son avis quand une brute en prétend avoir un?

— Dis donc, Croc-en-Jambe, fit Jean Taureau en fronçant le sourcil, et en s'adressant à l'un de ses convives qu'il eût été facile de reconnaître pour un chiffonnier, quand même il n'eût pas été dénoncé par le nom significatif que lui donnait son interlocuteur, — je crois que ce muscadin de malheur m'appelle brute?

— Ça me semble aussi, répondit Croc-en-Jambe.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a à faire?

— Il y a à lui faire fermer la fenêtre d'abord, puisque c'est ton idée, et à l'assommer ensuite.

— Bon! voilà qui est parler!

Puis, comme s'il adressait à des révoltés une troisième sommation:

— Allons, tonnerre! fermez la fenêtre!

— Oh! répondit tranquillement Pétrus, il n'y a ni tonnerre ni éclairs, la fenêtre restera ouverte.

Jean Taureau emplit si brusquement sa poitrine de cet air qui semblait aux jeunes gens impossible à respirer, que cette aspiration ressembla au mugissement de l'animal dont il avait pris le nom.

Robert sentit la querelle, et voulut l'empêcher, quoiqu'il comprît bien que c'était impossible. — Au reste, si quelqu'un pouvait arriver à ce résultat, c'était assurément lui, c'est-à-dire le seul qui fût de sang-froid.

Il alla d'un air calme au-devant de Jean Taureau, et, essayant de composer:

— Monsieur, dit-il, nous venons du dehors, et, en entrant dans cette salle, nous avons été suffoqués.

— Je crois bien, dit Ludovic, on n'y respire que de l'acide carbonique!

— Permettez-nous donc d'ouvrir la fenêtre un seul instant, pour renouveler l'air, nous la fermerons ensuite.

— Vous l'avez ouverte sans ma permission, dit Jean Taureau.

— Eh bien, après? fit Pétrus.

— Il fallait la demander, et peut-être vous l'aurait-on accordée, la permission.

— Allons, assez! dit Pétrus, je l'ai ouverte parce que cela m'a plu, et elle restera ouverte tant que cela me plaira.

— Tais-toi, Pétrus! interrompit Jean Robert.

— Non, je ne me tairai pas. Crois-tu donc que j'aie l'habitude de me laisser mener par des drôles de cette espèce?

Au mot de *drôles*, les quatre camarades de Jean Taureau se levèrent de table à leur tour, et s'approchèrent dans l'intention évidente de seconder les mauvaises intentions du provocateur.

A en juger par la dureté de leurs traits, et par la féro-

cité ou, tout au moins, la sauvagerie farouche dont leur physionomie était empreinte, c'étaient là quatre rudes gaillards qui, renforcés du cinquième personnage dont nous connaissons déjà les allures, ne cherchaient, comme lui, qu'une occasion propice de rompre, par une belle et bonne querelle, la monotonie de leur nuit de carnaval.

Au reste, il était facile d'assigner une profession à chacun de ces hommes sobriquet qui eût suffi à révéler son état quand même les taches de chaux et la poussière blanchâtre dont étaient couvertes sa figure et ses mains ne l'eussent pas présenté comme un maçon à ses amis et à ses ennemis.

Parmi les premiers et de ses meilleurs, était Jean Taureau. La manière dont ils avaient fait connaissance ne manque pas de caractère, et peindra la force herculéenne de l'homme que nous venons de mettre en scène, et qui



Allons, tonnerre! fermez la fenêtre !

Celui que Jean Taureau avait appelé Croc-en-Jambe était évidemment, non pas un chiffonnier proprement dit, comme aurait pu le faire croire la lanterne posée sur la table, et l'instrument qui lui avait valu le nom caractéristique de Croc-en-Jambe ; mais un individu appartenant à une variété de l'espèce, et qu'on appelait *ravageurs*, du nom de leur industrie, qui consistait, non à fouiller dans les tas d'ordures, mais à ravager, avec la pointe de leur croc, l'entre-deux des pavés du ruisseau.

Pour cette classe d'industriels, supprimée, depuis huit ou dix ans, par ordonnance de police, et surtout par la substitution des trottoirs aux chaussées, le ruisseau se transformait parfois en Pactole, et plus d'un y trouva des bagues, des bijoux, des pierres précieuses, soit perdus, soit jetés par les fenêtres en secouant une natte ou un tapis, comme, dans mes *Mémoires*, j'ai raconté que, vers l'époque où se passent les événements qui font le sujet de ce livre, avaient été jetées les boucles d'oreilles de Georges, lesquelles avaient échappé heureusement à MM. les ravageurs.

Le second buveur, que Jean Taureau n'avait pas nommé, et que nous, qui sommes appelé à réparer cet oubli, désignerons par son nom de guerre, s'appelait Sac-à-Plâtre, est destiné à jouer, dans cette histoire, non pas un des premiers rôles, mais un rôle — la suite nous le prouvera — qui n'est pas tout à fait sans importance.

Une maison de la Cité brûlait ; l'escalier, atteint par les flammes, était tombé ; un homme, une femme et un enfant criaient : « Au secours ! » d'une fenêtre du second étage.

L'homme, qui était maçon, ne demandait qu'une échelle, ou même qu'une corde ; avec cette échelle ou cette corde il sauvait sa femme et son enfant.

Mais les assistants perdaient la tête ; on apportait des échelles de moitié trop courtes, des cordes qui ne pouvaient supporter le poids de trois personnes.

Le feu gagnait, la fumée sortait à bouffées par les fenêtres, précédant la flamme, dont on voyait déjà les lueurs.

Jean Taureau passait.

Il s'arrêta.

— Eh bien, s'écria-t-il, n'avez-vous donc ni cordes ni échelles ? Vous voyez bien que ces gens-là vont brûler !

Et, en effet, le danger était imminent.

Jean Taureau regarda autour de lui, et, voyant qu'aucun des objets demandés n'arrivait :

— Allons, dit-il en tendant les bras, jette l'enfant, Sac-à-Plâtre !

Le maçon, interpellé de ce nom, n'eut garde de se fâcher ; il prit l'enfant, l'embrassa sur les deux joues, et le jeta à Jean Taureau.

Il y eut un cri d'effroi parmi les assistants.

Jean Taureau reçut l'enfant dans ses bras, et le passa immédiatement à ceux qui étaient derrière lui.

— Maintenant, dit-il, jette la femme !

Le maçon prit la femme dans ses bras, et, malgré les cris de celle-ci, il lui fit prendre le même chemin que venait de prendre l'enfant.

Jean Taureau reçut la femme dans ses bras ; seulement il fit un pas en arrière.

— Ça y est ! dit-il en posant sur ses pieds la femme à moitié évanouie, tandis que les spectateurs éclataient en bravos et en acclamations.

— Maintenant, cria-t-il à l'homme en s'arc-boutant sur ses jambes de toute la puissance de ses robustes reins, — maintenant, à ton tour !

Des deux mille personnes qui assistaient à ce spectacle, il n'y en eut pas une dont on entendît le souffle pendant les cinq secondes qui suivirent.

Le maçon monta sur le rebord de la fenêtre, fit le signe de la croix, puis, fermant les yeux, il sauta en murmurant :

— A la grâce de Dieu !

Cette fois, le choc fut terrible : Jean Taureau plia sur ses jarrets, fit trois pas en arrière, mais ne fut pas renversé.

Il y eut alors un cri immense dans la foule.

Tout le monde se précipita vers l'homme qui venait d'accomplir cet effroyable tour de force ; mais, avant qu'on fût arrivé à lui, Jean Taureau avait desserré les bras, et était tombé à la renverse, évanoui et vomissant le sang.

Ni l'enfant, ni la femme, ni l'homme, n'avaient une seule égratignure.

Jean Taureau avait une veine du poumon rompue.

On le transporta à l'Hôtel-Dieu, d'où il sortit le surlendemain.

Le troisième compagnon, qui avait la figure aussi noire que Sac-à-Plâtre l'avait blanche, et qui appartenait visiblement à l'estimable classe des charbonniers, s'appelait Toussaint. Jean Taureau, qui, dans ses relations avec les architectes, avait, par ceux-ci, entendu parler d'un nègre de génie, lequel avait failli faire une révolution à Saint-Domingue ; Jean Taureau, qui ne manquait pas d'un certain esprit naturel, l'avait surnommé *Toussaint Louverture*.

Le quatrième était un homme d'une cinquantaine d'années à peu près, à l'œil vif, aux gestes rapides, dont toute la personne exhalait une forte odeur de valériane ; il était vêtu d'une veste de velours, d'un pantalon de velours, d'un gilet et d'une casquette de peau de chat ; il répondait, dans l'intimité, au nom de père *la Gibelotte*.

C'était lui qui entretenait tous les cabarets de la halle de ces lapins de gouttière que Jean Robert craignait si fort qu'on ne lui servît au lieu et place de lapins de garenne, et l'odeur de valériane qu'il exhalait était celle à l'aide de laquelle il attirait les malheureux animaux, dont il vendait la chair dix sous aux gargotiers et la peau quinze sous aux tanneurs.

L'industrie était productive, mais dangereuse, et nous nous rappelons avoir lu, vers 1834 ou 1835, le compte rendu d'un procès où un confrère du père la Gibelotte fut condamné à un an de prison et cinq cents francs d'amende, malgré le plaidoyer éloquent dans lequel il avait, en traitant la question gastronomique à la manière de Carême et de Brillat-Savarin, essayé de démontrer aux juges l'incontestable supériorité de la chair du chat sur celle du lapin.

Le cinquième acolyte, — que nous reportons à la fin en vertu de cet axiome évangélique : *Les premiers seront les derniers*, — le cinquième était Jean Taureau lui-même, lequel, d'après ce que nous venons de raconter de sa force musculaire, pourrait se passer d'une plus ample description, si nous ne tenions pas à préparer, par un portrait physique aussi exact que possible, le développement moral d'un des caractères les plus singuliers que nous ayons connus.

Jean Taureau était un homme de cinq pieds six pouces à peu près, droit et solide comme les poutres de chêne qu'il équarrissait, étant charpentier de son état ; espèce d'Hercule Farnèse taillé dans un bloc de granit, bloc lui-même, et qui, à la première vue, au lieu d'avoir besoin des quatre drôles qui s'avançaient à son secours, semblait bâti de manière à écraser l'un après l'autre ses trois ennemis rien qu'en les touchant du doigt.

Maintenant, si nous passons de la description du corps à celle de la physionomie et des vêtements, nous dirons que le visage du garçon charpentier, encadré de favoris noirs et épais qui lui faisaient un collier sous le menton, était celui d'un homme de trente à quarante ans ; des cheveux courts et crépus, dont les anciens avaient fait, chez le fils de Jupiter et de Sémélé, le symbole de la force, un cou dont la grosseur justifiait le nom ambitieux que notre homme s'était donné lui-même ou avait accepté de ses camarades, complétaient l'ensemble de ce type de la force inintelligente et brutale.

Ajoutons un détail oublié : Jean Taureau était vêtu d'une veste, d'un pantalon, d'un gilet et d'une casquette de velours verdâtre à côtes.

De la poche de sa veste, sortait le sommet d'une équerre en bois, et, du gousset de son pantalon, la tête d'un long compas de fer placé à cheval sur la couture, de façon qu'une des branches se perdait dans la poche, et que l'autre pendait en dehors.

Tels étaient les cinq antagonistes auxquels allaient avoir affaire, — à moins qu'ils ne reculassent, et peut-être n'était-ce pas même un moyen infaillible d'éviter la querelle, — auxquels, disons-nous, allaient avoir affaire Ludovic le médecin, Pétrus le peintre et Jean Robert le poète.

V

LA BATAILLE

Nous avons dit au commencement du précédent chapitre, dans quelle position stratégique se trouvaient, relativement à leurs ennemis, les trois héros de notre histoire que nous avons conduits de la rue Sainte-Appoline à l'entrée des halles, et que nous avons suivis, à travers leur imprudente odyssée, jusqu'au quatrième étage du tapis-franc.

Pétrus, appuyé contre la fenêtre ouverte, se tenait debout, les bras croisés, et regardant les cinq hommes du peuple d'un air de défi.

Ludovic examinait Jean Taureau avec une curiosité qui diminuait pour lui la gravité de la situation, et, homme de science, il se disait qu'il donnerait bien cent francs pour avoir à disséquer un sujet comme celui-là.

Peut-être, en y réfléchissant, en eût-il donné deux cents pour que ce sujet fût Jean Taureau lui-même ; car il eût eu visiblement tout à gagner à avoir un pareil athlète mort et étendu sur une table, plutôt que de l'avoir devant lui plein de vie, debout et menaçant.

Jean Robert, comme nous l'avons dit, s'était avancé moitié pour essayer d'arranger l'affaire, moitié, le cas échéant, pour recevoir ou donner les premiers coups.

Au reste, Jean Robert, qui, si jeune qu'il fût, avait lu beaucoup de livres, et particulièrement la théorie du maréchal de Saxe sur les influences morales, — Jean Robert n'ignorait pas, en toute circonstance où l'emploi de la force doit être appliqué, le grand avantage qu'il y a de frapper le premier coup.

Une savante pratique de la boxe et de la savate combinée par un professeur alors inconnu, mais dont le nom devait acquérir plus tard une grande célébrité, rassurait, en outre, Jean Robert, doué personnellement d'une force physique qui eût pu rendre la lutte douteuse, s'il eût été placé en face d'un homme moins redoutable que Jean Taureau.

Comme nous l'avons dit, il était donc résolu à employer les moyens de conciliation, jusqu'au moment où il y aurait lâcheté à ne point accepter le combat.

Aussi fut-il le premier qui reprit la parole, paralysée aux lèvres de tous pendant le mouvement agressif opéré par les quatre hommes qui venaient en aide à Jean Taureau.

— Voyons, dit-il, avant de nous battre, expliquons-nous. Que désirent ces messieurs ?

— Est-ce pour nous insulter que vous nous appelez *ces messieurs* ? dit le ravageur. Nous ne sommes pas des messieurs, entendez-vous !

— Vous avez bien raison, s'écria Pétrus, vous n'êtes pas des messieurs, vous êtes des marouffles !

— On nous a appelés marouffles ! hurla le tueur de chats.

— Ah ! nous allons vous en donner, des marouffles ! cria le maçon.

— Mais laissez-moi donc passer ! dit le charbonnier.

— Taisez-vous, tous tant que vous êtes, et tenez-vous tranquilles : ça me regarde.

— Pourquoi ça te regarde-t-il plus que nous ?

— D'abord, parce qu'on ne se met pas cinq contre trois, surtout quand il suffit d'un seul. — A ta place, Gibelotte ; à ta place, ravageur !

Les deux hommes interpellés obéirent, et le tueur de chats et Croc-en-Jambe allèrent se rasseoir en grommelant.

— C'est bien ! dit Jean Taureau. Et maintenant, mes petits amours, nous allons reprendre la chanson sur le même air et au premier couplet. — Voulez-vous fermer la fenêtre, s'il vous plaît ?

— Non, répondirent ensemble les trois jeunes gens, qui n'avaient pas pu, vu l'intonation de la voix, prendre au sérieux la formule polie qui accompagnait l'invitation

— Mais, dit Jean Taureau en levant ses deux bras au-dessus de sa tête, et tant que le plafond leur permettait de s'étendre, vous voulez donc vous faire pulvériser?

— Essayez, dit froidement Jean Robert en s'avançant d'un pas de plus vers le charpentier.

Pétrus ne fit qu'un bond, et, de ce bond, vint se placer en face de l'hercule, comme pour faire à Robert un bouclier de son corps.

Tiens les deux autres en respect avec Ludovic, dit Jean Robert en écartant Pétrus d'un revers de main; je me charge de celui-ci.

Et, du bout du doigt, il toucha la poitrine du charpentier.

Je crois que c'est de moi que vous parlez, mon prince? dit en gouaillant le colosse.

— De toi-même.

— Et qu'est-ce qui me vaut l'honneur d'être choisi par vous?

— Je pourrais bien te répondre que c'est parce qu'étant le plus insolent, c'est toi qui mérites la plus rude leçon; mais ce n'est pas là la raison.

— J'attends la raison.

— Eh bien, c'est que, comme nous portons tous les deux le même prénom, nous sommes naturellement appareillés: tu t'appelles Jean Taureau, et je m'appelle Jean Robert

— Je m'appelle Jean Taureau, c'est vrai, dit le charpentier, mais, toi, tu mens, quand tu dis que tu t'appelles Jean Robert; tu t'appelles Jean F..... !

Le jeune homme en habit noir ne le laissa point achever; de ses deux poings ramenés en croix sur sa poitrine, l'un se détacha comme un ressort d'acier, et alla frapper le colosse à la tempe.

Jean Taureau, qui n'avait pas bougé en recevant dans ses bras une femme lancée du second étage, Jean Taureau fit trois ou quatre pas en arrière, et s'en alla tomber à la renverse sur une table dont les deux pieds se brisèrent sous son poids.

Une évolution à peu près pareille s'accomplissait, dans le moment, entre les quatre autres combattants. Pétrus, maître en bâton et en savate, à défaut de bâton, passait la jambe au maçon, et l'envoyait rouler auprès de Jean Taureau, — tandis que Ludovic, en sa qualité d'anatomiste, lançait au charbonnier, dans la région du foie, entre la septième côte et le col du fémur, un coup de poing dont l'effet fut tel, qu'on put voir pâlir son visage sous la couche de charbon qui le couvrait

Jean Taureau et le maçon se relevèrent.

Toussaint, qui était resté debout, alla s'asseoir sans haleine, et les deux mains appuyées au flanc, sur un tabouret adossé contre le mur.

Mais, comme on le comprend bien, cela n'était qu'une première attaque, une espèce d'escarmouche précédant le combat; et les trois jeunes gens n'en doutaient pas, car chacun d'eux se tint prêt à un nouvel assaut.

Au reste, la surprise avait été aussi grande pour les spectateurs que pour les acteurs.

A la vue de leurs deux camarades, Jean Taureau et Sac-à-Plâtre, qui tombaient à la renverse; à la vue de Toussaint Louverture, qui allait s'asseoir en homme *qui en tient*, ils se levèrent tous les deux, et sans s'inquiéter de la défense de Jean Taureau, ils vinrent, l'un son croc, l'autre une bouteille à la main, pour prendre leur part de la fête.

Le maçon n'avait été victime que d'une surprise, et s'était relevé avec plus de honte que de douleur

Quant au charpentier, il lui avait semblé que l'extrémité d'une solive lancée par quelque catapulte était venue le frapper à la tête

L'ébranlement de son cerveau se communiqua en un instant à tout son corps, il demeura pendant deux ou trois secondes abasourdi, avec un nuage de sang sur les yeux, un bruissement aux oreilles.

Au reste, le nuage de sang n'est point une figure: le coup de poing de Jean Robert avait, en glissant sur la tempe, sillonné le front, et la chevalière que le jeune homme portait à l'index avait ouvert, un peu au-dessus du sourcil du charpentier, un sillon sanglant.

Ah! mille tonnerres! s'écria-t-il en revenant sur son antagoniste d'un pas encore mal assuré, ce que c'est que d'être pris au dépourvu: un enfant vous battrait!

— Eh bien, cette fois-ci, prends ton temps, Jean Taureau, et tiens-toi bien! car mon intention est de t'envoyer casser les deux autres pieds de la table.

Jean Taureau s'avança le poing levé, se livrant de nouveau à son adversaire, comme fait presque toujours, à l'adresse, la force inexpérimentée et confiante, toute la théorie de la boxe repose là-dessus: il faut moins de temps au poing pour parcourir une ligne droite que pour décrire une parabole

Cependant, cette fois, ce n'était point l'attaque, c'était seulement la défense que Jean Robert avait confiée à ses mains: son bras droit ne lui servit plus qu'à amortir le coup terrible dont le menaçait Jean Taureau, et, au moment où le poing du charpentier s'abattait sur lui, Jean Robert faisait lestement un tour sur lui-même, et, grâce à sa grande taille, détachait au beau milieu de la poitrine de son adversaire un de ces terribles coups de pied en arrière dont Lecour seul, à cette époque, avait encore le privilège et le secret

Jean Robert n'avait point menti dans la prédiction qu'il avait faite au charpentier: celui-ci reprit à reculons le chemin qu'il avait déjà fait, et alla, sinon tomber, du moins se coucher de nouveau sur la table

Du reste, il ne cria ni même ne parla: le coup qu'il venait de recevoir avait complètement éteint sa voix.

Quant aux trois autres, voici ce qui était arrivé

Pétrus, avec son agilité habituelle, avait fait face à deux adversaires: au ravageur, qui s'avançait sur lui son croc à la main, il avait envoyé un tabouret au visage, et, tandis que l'homme et le meuble se débarbouillaient ensemble, d'un coup de tête dans le ventre, il avait, en véritable Breton qu'il était, jeté sur son derrière le maçon

Ludovic n'avait donc eu affaire qu'au tueur de chats, adversaire peu redoutable, que, dans son ignorance de l'art où ses deux compagnons étaient passés maîtres, il avait pris corps à corps, et avec lequel il avait roulé sur le plancher.

Seulement, Gibelotte avait eu tout le désavantage de la lutte, et était tombé dessous.

Mais, au lieu de profiter de son avantage, Ludovic, en maintenant son adversaire sous son genou, s'était demandé d'où venait cette odeur de valériane qu'il répandait avec tant de profusion

Il réfléchissait à ce problème passablement insoluble, quand le ravageur et le maçon, voyant le charpentier démantelé pour la seconde fois, Toussaint se remettant à peine de son coup de poing dans le côté, et le tueur de chats sous le genou de Ludovic, se mirent à crier

— Aux couteaux! aux couteaux!

En ce moment, le garçon rentrait, apportant des huîtres

D'un coup d'œil, il jugea la situation, posa ses coquillages sur la table, et descendit vivement l'escalier, sans doute pour prévenir qui de droit de ce qui se passait.

Mais son apparition, pour les acteurs de la scène, ne fut qu'un détail.

Ils avaient trop à faire pour s'occuper de son apparition et de sa disparition, si rapides, que, ne fussent les huîtres, qui attestaient la présence d'un garçon, on eût pu croire à un rêve

Mais ce qui n'était pas un rêve, c'est ce qui se passait au quatrième étage et à l'étage au-dessous.

Au bruit de la double chute du charpentier, au craquement de la table brisée, aux cris: « Aux couteaux! aux couteaux! » les ivrognes endormis dans la salle du troisième étage s'étaient réveillés en sursaut; les moins ivres avaient prêté l'oreille; un d'eux, en chancelant, avait été ouvrir la porte, et ceux qui voyaient encore avaient vu le garçon passer tout effaré dans la pénombre de l'escalier.

Alors, en gens d'expérience, ces hommes s'étaient doutés de ce qui arrivait, et, tout à coup, les trois jeunes amis avaient entendu par les degrés un bruit de pas précipités, et des vociférations semblables aux rugissements de la mer pendant l'orage.

C'était l'écume de la halle qui montait, et bientôt, par la porte béante, on vit la salle s'emplir de personnages étranges, avinés, hébétés, furieux surtout d'avoir été troublés au milieu de leur sommeil.

— Ah çà! mais on s'égorge donc ici? s'écrièrent vingt voies enrouées et dissonantes.

A l'aspect de cette foule ou plutôt de cette meute, Jean Robert, le plus impressionnable des trois jeunes gens, sentit, malgré lui, courir dans ses veines cette sensation de froid glacial qu'éprouve tout être, si fort qu'il soit, au contact d'un reptile, et, se tournant vers son camarade le peintre, il ne put s'empêcher de murmurer:

— Ah! Pétrus! où nous as-tu conduits!

Mais Pétrus improvisait tout un nouveau système de défense

Aux cris « Aux couteaux! aux couteaux! » que répétaient les quatre forcenés, — car le charpentier et Toussaint, qui avaient retrouvé la voix, faisaient leur partie dans ce concert de menaces — Pétrus avait répondu par le cri « Aux barricades! » qui n'avait pas été poussé une seule fois dans les rues de Paris depuis la fameuse journée à laquelle ce système de défense a donné un nom historique

On sait que les Parisiens se sont dédommagés plus tard de ce mutisme de deux cent cinquante ans

Et, en poussant le cri « Aux barricades ! » Pétrus, tirant Jean Robert après lui, et forçant Ludovic à se relever, se réfugia, avec ses deux compagnons, dans un angle qu'ils séparèrent à l'instant même du reste de la salle par un rempart de tables et de bancs.

Pétrus avait, en outre, profité de l'instant de trêve, si court qu'il fût, que lui avait donné sa victoire, pour arracher de la fenêtre le bâton jadis doré qui soutenait les rideaux, bâton qui, depuis le commencement du combat, faisait l'objet de son ambition. Jean Robert avait apporté sa canne. Ludovic se contentait des armes que la nature lui avait données.

En un instant, les trois amis se trouvèrent à l'abri, derrière leur forteresse improvisée.

— Tenez, dit Pétrus aux deux autres en leur montrant dans le coin le plus reculé du bastion un monceau de bouteilles vides, de fragments de plats, de coquilles d'huîtres, de fourchettes de fer, de couteaux sans manche, de manches sans lame, vous voyez que les munitions ne nous manqueront pas !

— Non, dit Jean Robert ; mais où en sommes-nous, comme coups et blessures ? Quant à moi, j'ai donné, mais n'ai pas reçu.

— Sain et sauf ! dit Pétrus.

— Et toi, Ludovic ?

— Moi, je crois que j'ai reçu un coup de poing entre la mâchoire et la clavicule ; mais ce n'est pas cela qui me préoccupe.

— Et qu'est-ce qui te préoccupe donc ? dit Jean Robert.

— Je voudrais savoir pourquoi celui à qui j'ai eu affaire en dernier lieu sent si fort la valériane.

C'est en ce moment que les rugissements de la foule étaient venus ajouter une nouvelle préoccupation aux préoccupations déjà passablement graves des trois jeunes gens.

VI

M. SALVATOR

La vue de la foule avait produit sur les hommes du peuple un effet tout opposé à celui qu'elle avait produit sur les gens du monde.

Le charpentier et ses compagnons sentaient que c'était un secours qui leur arrivait.

Jean Robert et ses amis comprenaient que c'étaient de nouveaux adversaires qui venaient à eux.

Naturellement, les sympathies vont aux semblables.

Aussi, tout en jetant des regards féroces sur les trois jeunes gens, retirés dans leur fort, cette foule entoura-t-elle Jean Taureau et ses compagnons en leur demandant l'explication de tout ce bruit.

L'explication était difficile à donner : le charpentier avait eu un premier tort : c'était d'exiger des jeunes gens qu'ils fermassent la fenêtre.

Puis il avait eu un second tort bien plus grave que le premier : c'était d'avoir reçu de Jean Robert un coup de poing et un coup de pied qui lui avaient, l'un déchiré le visage, l'autre défoncé la poitrine.

Il conta son cas à la foule ; mais, de quelque façon qu'il tournât la chose, il ne pouvait sortir de ce double cercle :

« J'ai voulu faire fermer la fenêtre, et la fenêtre est restée ouverte ! — J'ai voulu battre, et j'ai été battu ! »

Aussi la foule, en brave foule qu'elle était, pleine de sens au fond, malgré ses préjugés contre les habits noirs, comprenant — pour me servir d'une expression vulgaire, mais qui peint parfaitement ce qu'elle veut peindre, — la foule, comprenant, dis-je, que Jean Taureau était le *dindon de la farce*, se mit à lui rire au nez.

Le charpentier n'avait pas besoin de cette nouvelle excitation.

Il n'était que furieux : ce rire le rendit fou.

Il chercha des yeux les trois jeunes gens, les vit barricadés dans leur coin, et déjà attaqués par ses quatre compagnons, aussi exaspérés que lui.

— Arrêtez ! leur cria-t-il, arrêtez ! laissez-moi pulvériser l'habit noir !

Mais ses quatre compagnons étaient sourds.

Il est vrai qu'en échange ils n'étaient pas muets.

Le ravageur venait de recevoir au-dessous de l'œil un tesson de bouteille lancé par Ludovic, lequel tesson lui avait ouvert la joue.

Jean Robert, d'un coup de tabouret, avait fendu la tête à Toussaint.

Enfin, Pétrus, de deux coups de pointe de son bâton, avait, à travers les interstices de la barricade, atteint le tueur de chats à la poitrine, et le maçon au flanc.

— A mort ! à mort !

C'était bien, en effet, devenu un combat à mort.

Les quatre blessés hurlaient à tue-tête :

Exaspéré par les rires de la foule, et par la vue du sang qui ruisselait sur les vêtements de ses compagnons et sur les siens, Jean Taureau avait tiré de sa poche son compas de fer, et, l'arme terrible à la main, s'avançait seul contre la barricade.

Pétrus et Ludovic s'élancèrent d'un même mouvement, armés chacun d'une bouteille, et prêts à casser la tête au charpentier ; mais Jean Robert, voyant que c'était le seul adversaire sérieux qui restât, et qu'il fallait pour une bonne fois en finir avec lui, fit descendre ses deux amis en les tirant par leurs vestes de marins, donna dans la barricade un coup de pied qui ouvrit une brèche, et, sortant par cette brèche, sa petite badine à la main :

— Mais vous n'en avez donc pas encore assez ? demanda-t-il à Jean Taureau.

La foule éclata de rire et battit des mains.

— Non ! dit celui-ci, et je n'en aurai assez que quand je t'aurai fourré six pouces de mon compas dans le ventre !

— C'est-à-dire que, comme vous n'êtes pas le plus fort, Jean Taureau, vous voulez être le plus traître ? c'est-à-dire que, ne pouvant me vaincre, vous voulez m'assassiner ?

— Je veux me venger, mille tonnerres ! cria le charpentier s'excitant au bruit de ses propres paroles.

— Prends garde, Jean Taureau ! dit le jeune homme ; car, sur mon honneur, tu n'as jamais couru danger pareil à celui que tu cours en ce moment.

Puis s'adressant à la foule :

— Vous êtes des hommes, dit-il ; faites entendre raison à cet homme ; vous voyez que je suis calme, et qu'il est insensé.

Quatre ou cinq hommes se détachèrent du cercle, et s'avancèrent entre le charpentier et Jean Robert.

Mais cette intervention, au lieu de calmer Jean Taureau, sembla redoubler son exaspération.

Il repoussa les cinq hommes rien qu'en étendant les bras.

— Ah ! dit-il, jamais je n'ai couru danger pareil à celui que je cours ! Est-ce avec cette badine que tu comptes te défendre contre mon compas ? Dis.

Et il brandissait au-dessus de sa tête l'instrument aigu qui, en se développant, avait pris au moins dix-huit pouces de longueur.

— C'est justement où tu te trompes, Jean Taureau, dit le jeune homme ; ma badine n'est point une badine ; c'est une vipère, et, si tu en doutes, tiens, ajouta-t-il en tirant, de la frêle canne, l'épée à laquelle elle servait de fourreau, voilà son dard !

La foule tout à la fois hurla de joie, et frémit de terreur.

Le vin était bu, le sang allait couler : les choses suivaient la progression ordinaire ; les péripéties se succédaient selon la loi de l'art dramatique, plus intéressantes les unes que les autres.

— Ah ! dit le charpentier, visiblement soulagé du remords contre lequel il luttait, tu as donc une arme aussi ? Je n'attendais que cela !

Et, la tête baissée, le bras levé, découvrant sa poitrine avec l'inexpérience de la force, Jean Taureau s'élança sur le jeune homme à l'habit noir et à la fine épée.

Mais, tout à coup, une main puissante lui saisit le poignet, et, le secouant vigoureusement, lui fit lâcher le compas, qui, en tombant, resta fiché en terre.

Le charpentier se retourna en poussant une imprécation terrible.

Mais à peine eut-il vu celui à qui il avait affaire, que, sa voix passant de l'accent de la menace à l'intonation du respect :

— Ah ! monsieur Salvator ! dit-il ; pardon, c'est autre chose.

— Monsieur Salvator ! répéta la foule ; ah ! soyez le bienvenu ; ça allait mal tourner !

— M. Salvator ? murmurèrent à la fois Jean Robert, Pétrus et Ludovic. Qu'est-ce que cela ?

— Voilà un gaillard dont le nom est de bon augure, ajouta Pétrus ; voyons s'il fera honneur à son nom.

Le personnage qui, pareil au dieu antique, était intervenu si miraculeusement pour substituer, selon toute probabilité, un dénoûment pacifique à une sanglante péripétie, et qui semblait lui aussi être sorti d'une machine, tant son apparition était imprévue et instantanée, semblait un homme de trente ans, à peu près.

C'était bien, en effet, au moment où il apparut, et où il promena son regard dominateur sur la foule, le mâle et doux visage de l'homme à cette trentième année de la

vie, où la beauté est dans toute sa force et la force dans toute la beauté.

Un instant plus tard, il eût été fort embarrassant, pour ne pas dire impossible, de lui assigner un âge positif, à dix ans près.

Son front avait bien la candeur et la sérénité de la jeunesse, quand son regard errait autour de lui curieux et bienveillant; mais, dès que le spectacle que rencontraient ses regards lui inspirait le dégoût, ses sourcils noirs se fronçaient, et son front, couvert de rides, empruntait l'aspect de la virilité.



Le charpentier se retourna en poussant une imprécation terrible.

Ainsi, lorsque, après avoir arrêté le bras du charpentier, et lui avoir, par la simple pression de sa main, fait lâcher l'arme dont il menaçait son adversaire; lorsque, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les trois jeunes gens, et les avoir reconnus pour des hommes du monde égarés dans un mauvais lieu, il acheva d'embrasser le cercle dont il n'avait encore parcouru que la moitié, et qu'il vit le ravageur étendu sur une table, la figure ouverte; les habits du maçon marqués de larges taches de sang; le charbonnier pâle sous son masque noir, et le tueur de chats, les deux mains sur son côté, criant qu'il était mort, cette vue à laquelle il devait, cependant, s'attendre imprima sur toute sa physionomie un air de rudesse et de sévérité qui fit baisser la tête aux plus farouches, et pâlir les plus avinés.

Comme c'est le héros principal de notre histoire que nous venons de mettre en scène, il faut que nos lecteurs nous permettent de faire pour lui ce que nous avons fait pour des personnages bien moins importants, c'est-à-dire de leur donner la description la plus exacte possible de sa personne.

C'était d'abord, comme nous l'avons dit, un homme de trente ans, *ou à peu près*.

Ses cheveux noirs étaient souples et bouclés; ce qui les faisait paraître moins longs qu'ils n'étaient en réalité, et que si, dans toute leur longueur, ils fussent retombés sur ses épaules; ses yeux étaient bleus, doux, limpides, clairs comme l'eau d'un lac, et, de même que l'eau du lac, à laquelle nous venons de les comparer, réfléchit le ciel, les yeux du jeune homme au nom sonore et doux semblaient être le miroir où se reflétaient les plus sereines pensées de l'âme.

L'ovale de son visage était d'une pureté raphaélesque, rien n'en troublait le contour gracieux, et l'on en suivait les lignes harmonieuses avec cette joie ineffable que l'on éprouve à la vue de la courbe suave qu'aux premiers jours de mai le soleil levant profile à l'horizon.

Le nez était droit et fort sans être trop largement accusé; la bouche était petite, bien meublée, et fine en apparence, car, sous la moustache noire qui l'ombrageait, il était impossible d'en apercevoir exactement le dessin.

Son visage, plutôt mat que pâle, était entouré d'une barbe noire et fournie, quoique peu épaisse; les ciseaux ou le rasoir n'avaient, certainement, jamais passé par là; c'était le poil follet dans toute sa tenuité, la barbe vierge dans toute sa grâce, soyeuse et clair-semée, adoucissant les traits au lieu de les durcir.

Mais ce qu'il y avait surtout de frappant dans ce jeune homme, c'était le ton blanc, c'était la mateur de sa peau; ce ton n'était, en effet, ni la pâleur jaunâtre du savant, ni la pâleur blanche du débauché, ni la pâleur livide du criminel; pour donner une idée de la blancheur immaculée de ce visage, nous ne trouverons d'image et de comparaison

que dans la pâleur mélancolique et lumineuse de la lune, dans les pétales transparents du lotus blanc, dans la neige intacte qui couronne le front de l'Himalaya.

Quant à son costume, il consistait en une espèce de paletot de velours noir qu'on n'aurait eu besoin que de serrer à la taille pour lui donner l'air d'un pourpoint du XVe siècle, en un gilet et en un pantalon de velours noir.

Une casquette de même étoffe était posée sur sa tête, et l'on était tout étonné, si peu artiste que l'on fût, de chercher inutilement la plume d'aigle, de héron ou d'autruche qui, de cette casquette, eût fait une toque.

Ce qui donnait au milieu de la foule, un singulier caractère d'aristocratie à ce costume, complété par un foulard de soie de couleur pourpre, noué négligemment autour du cou, c'est que ce costume, au lieu d'être en velours de coton, comme celui des gens du peuple, était en velours de soie, comme la robe d'une actrice ou d'une duchesse.

Ce costume pittoresque frappa non-seulement Jean Robert et Ludovic, mais encore Pétrus ; l'effet qu'il produisit sur ce dernier fut même si grand, qu'après s'être écrié comme nous l'avons dit, en entendant prononcer le nom de Salvator : « Voilà un gaillard dont le nom est de bon augure ; voyons s'il fera honneur à son nom, » il ajouta :

— Sacrebleu ! le beau modèle pour mon Raphaël chez la Fornarina, et comme je lui donnerais bien six francs par séance, au lieu de quatre, s'il voulait poser !

Quant à Jean Robert, en sa qualité de poète dramatique cherchant partout et dans tout des effets de théâtre, ce qui l'avait le plus frappé c'était l'accueil respectueux dont ce jeune homme avait été l'objet de la part de la foule furieuse, accueil qui lui avait rappelé le *quos ego* de Neptune, nivelant sous son trident divin les flots irrités de l'archipel de Sicile.

VII

OU JEAN TAUREAU BAT DÉFINITIVEMENT EN RETRAITE, ET OU LA FOULE LE SUIT

Depuis l'entrée du mystérieux étranger salué du nom de M. Salvator, le plus profond silence régnait dans la salle, et l'on entendait à peine la respiration des trente ou quarante personnes qui l'encombraient.

Ce silence fut pris par le charpentier pour un blâme tacite ; un moment étourdi par la présence du nouveau venu, et par la façon dont celui-ci l'avait désarmé, il se remit peu à peu, et, adoucissant autant qu'il lui était possible les sons rauques de sa voix.

— Monsieur Salvator, dit-il, laissez-moi vous expliquer...

— Tu as tort ! interrompit le jeune homme, du ton d'un juge qui prononce une sentence.

— Mais puisque je vous dis...

— Tu as tort ! répéta le jeune homme.

— Mais enfin...

— Tu as tort, te dis-je !

— Comment le savez-vous, au bout du compte, puisque vous n'étiez pas là, monsieur Salvator ?

— Ai-je besoin d'avoir été là pour savoir comment les choses se sont passées ?

— Dame, il me semble...

Salvator étendit la main vers Jean Robert et ses deux amis, qui s'étaient réunis en groupe, et qui s'appuyaient les uns aux autres.

— Regarde, dit-il.

— Eh bien, je regarde, répondit Jean Taureau. Après ?

— Que vois-tu ?

— Je vois trois muscadins à qui j'ai promis de donner une tripotée et qui la recevront, un jour ou l'autre.

— Tu vois trois jeunes gens bien mis, élégants, *comme il faut*, qui ont eu le tort de venir dans un bouge tel que celui-ci ; mais ce n'était pas un motif pour leur chercher querelle.

— Moi, leur chercher querelle ?

— Allons, ne vas-tu pas dire que ce sont eux qui t'ont provoqué, toi et tes quatre compagnons ?

— Et, cependant, vous voyez bien qu'ils étaient en état de se défendre.

— Parce que l'adresse et surtout le droit étaient de leur côté. Tu crois que la force est tout, toi qui as changé insolemment ton nom de Barthélemy Lelong contre celui de Jean Taureau ! Tu viens d'avoir la preuve du contraire. Dieu veuille que la leçon te profite !

— Mais puisque je vous dis que ce sont eux qui nous ont appelés drôles, marouffles, rustres.

— Et pourquoi vous ont-ils appelés ainsi ?

— Qui nous ont dit que nous étions ivres.

— Je te demande pourquoi ils vous ont dit cela.

— Parce que nous voulions leur faire fermer la fenêtre.

— Et pourquoi ne voulais-tu pas que la fenêtre fût ouverte ?

— Parce que... parce que...

— Parce que quoi ? Voyons !

— Parce que, dit Jean Taureau, je n'aime pas les courants d'air.

— Parce que tu étais ivre, comme ces messieurs te l'ont dit ; parce que tu voulais chercher une dispute à quelqu'un et que tu as saisi l'occasion aux cheveux ; parce que tu as eu encore quelque querelle chez toi, et que tu voulais faire payer aux innocents les caprices ou les infidélités de mademoiselle...

— Taisez-vous, monsieur Salvator ! ne prononcez pas son nom interrompit le charpentier ; la malheureuse, elle me fera mourir !

— Ah ! tu vois bien que j'ai touché juste !

Puis, fronçant le sourcil :

— Ces messieurs ont bien fait d'ouvrir la fenêtre ; l'air qu'on respire ici est infect, et, comme ce n'est pas trop de deux fenêtres ouvertes pour quarante personnes, tu vas à l'instant même aller ouvrir la seconde.

— Moi ? dit le charpentier se cramponnant, pour ainsi dire, au parquet par les pieds ; moi, aller ouvrir une fenêtre, quand je demande qu'on ferme l'autre ? moi, Barthélemy Lelong, fils de mon père ?

— Toi, Barthélemy Lelong, ivrogne et querelleur, qui déshonores le nom de ton père, et qui as bien fait, par conséquent, de prendre un sobriquet, — je te dis, moi, que tu vas aller ouvrir cette fenêtre, pour te punir d'avoir provoqué ces trois messieurs.

— Le tonnerre gronderait au-dessus de ma tête, dit Barthélemy Lelong en levant son poing au plafond, que je n'obéirais pas.

— Alors, je ne te connais plus sous aucun nom ; tu n'es plus pour moi qu'un ouvrier grossier et insulteur, et je te chasse d'où je suis.

Puis, étendant la main avec un geste d'empereur :

— Va-t'en, dit-il.

— Je ne m'en irai pas ! hurla le charpentier écumant de rage.

— Au nom de ton père, dont tu as invoqué le nom tout à l'heure, je t'ordonne de t'en aller !

— Non, tonnerre ! non, je ne m'en irai pas ! répondit Barthélemy Lelong en se mettant à cheval sur un banc, et en serrant le banc de ses deux mains, comme s'il se fût préparé à s'en faire une arme en cas de besoin.

— Tu veux donc me pousser à bout ? dit Salvator d'une voix si calme, qu'on n'eût jamais pu penser qu'elle renfermait une suprême menace.

Et, en même temps, il marchait sur le charpentier.

— N'approchez pas, monsieur Salvator ! s'écria celui-ci en se reculant de toute la longueur du banc, à mesure que le jeune homme s'avançait ; — n'approchez pas !

— Vas-tu sortir ? demanda Salvator.

Le charpentier prit le banc, et le souleva, comme pour en frapper le jeune homme.

Puis, rejetant le banc loin de lui :

— Vous savez bien que vous pouvez me faire tout ce que vous voudrez, et que je me couperais la main plutôt que de vous frapper... Mais, de bonne volonté, non ! non ! non ! je ne sortirai pas !

— Misérable entêté ! s'écria Salvator en saisissant à la fois Jean Taureau par la cravate et par la ceinture de son pantalon.

Jean Taureau poussa un rugissement de rage.

— Vous pouvez m'emporter, dit-il ; je me laisserai faire, mais je ne serai pas sorti de bonne volonté.

— Qu'il soit donc fait comme tu le désires, dit Salvator.

Et, donnant une violente secousse au colosse inerte, il le déracina, pour ainsi dire, du parquet, comme il eût déraciné un chêne de terre, et, le portant jusqu'à l'escalier, au-dessus duquel il le balança :

— Veux-tu descendre l'escalier marche à marche, ou le descendre d'une seule fois ? demanda-t-il.

— Je suis dans vos mains : faites de moi ce que vous voudrez ; mais, pour m'en aller de bonne volonté, non, je ne m'en irai pas !

— Tu t'en iras donc de force, alors, misérable !

Et il le lança comme un ballot du quatrième au troisième étage.

On entendit rouler et rebondir de marche en marche le corps de Jean Taureau ou de Barthélemy Lelong, selon que le lecteur préférera appeler le charpentier de son nom de famille ou du sobriquet qu'il s'était donné lui-même.

La foule ne poussa pas un cri, ne souffla pas un mot : elle était satisfaite, — elle admirait.

Les trois jeunes gens seuls étaient profondément émus. Pétrus, le rieur, était devenu sombre ; Ludovic, le flegmatique, sentait son cœur battre violemment ; quant à Jean Robert, le poète-sensitive, il était le seul qui, en apparence, eût conservé son sang-froid.

Seulement, quand il vit rentrer Salvator sans le charpentier, il remit son épée au fourreau, et passa son mouchoir sur son front couvert de sueur.

Puis il alla droit à Salvator, et lui tendit la main.

— Merci, monsieur, lui dit-il, de nous avoir délivrés, mes amis et moi, de cet ivrogne endiablé ; seulement, je redoute fort pour lui les suites de cette chute.

— Ne redoutez rien pour lui, monsieur ! répondit Salvator en mettant sa main blanche et aristocratique, cette main qui venait d'accomplir un si prodigieux tour de force, dans la main qu'on lui tendait ; il gardera quinze jours ou trois semaines le lit, voilà tout ; et, pendant ces quinze jours ou ces trois semaines, il pleurera amèrement la scène qui vient de se passer.

— Comment ! cet homme féroce pleurera ? demanda avec étonnement Jean Robert.

— Il pleurera des larmes amères, des larmes de sang, comme je vous le dis... C'est le meilleur cœur et le plus honnête homme que je connaisse ! Ne vous inquiétez donc pas de lui, mais de vous.

— Comment, de moi ?

— Oui... Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil d'ami ?

— Parlez, monsieur.

— Eh bien, dit Salvator en baissant la voix, de manière à ce que nul autre que celui auquel il s'adressait ne pût l'entendre, eh bien, si vous voulez m'en croire, ne remettez jamais les pieds ici, monsieur Jean Robert.

— Vous me connaissez ? s'écria Jean Robert stupéfait.

— Mais je vous connais comme tout le monde, répondit Salvator avec une exquise politesse ; n'êtes-vous pas un de nos poètes célèbres ?

Jean Robert rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Et, maintenant, dit Salvator en se tournant vers la foule, et en changeant complètement de ton et de manières, vous devez être contents, vous autres ? vous en avez assez eu pour votre argent, j'espère ! Faites-moi donc l'amitié de déguerpir au plus vite ; il n'y a de l'air que pour quatre ici : c'est vous dire, mes chers amis, que je désire rester seul avec ces trois messieurs.

La foule obéit comme fait une bande d'écoliers à la voix du maître ; elle descendit en ordre, saluant de la voix, de la tête et de la main, ce jeune homme qui paraissait commander, et dont le visage n'était pas plus ému, après la scène orageuse qui venait de se passer, que la face du firmament après la tempête.

Les quatre camarades de Jean Taureau, y compris le ravageur, que sa blessure avait dégrisé, défilèrent devant Salvator, la tête basse ; et chacun d'eux, en passant près de lui, s'inclina aussi respectueusement que l'eût fait un militaire pour son supérieur.

Quand le dernier se fut éloigné, le garçon apparut au seuil de la porte.

— Faut-il toujours servir ces messieurs ? demanda-t-il.

— Plus que jamais ! dit Jean Robert.

Puis, se tournant vers Salvator :

— Nous ferez-vous le plaisir de souper avec nous, monsieur Salvator ? demanda-t-il.

— Volontiers, répondit Salvator ; mais ne demandez rien de plus pour moi : j'étais en train de commander mon souper en bas, lorsque, ayant entendu du bruit, je suis monté.

— Vous entendez, garçon ? dit Jean Robert ; le souper de M. Salvator avec le nôtre.

— Compris ! dit le garçon.

Et il descendit.

Cinq minutes après, les quatre jeunes gens étaient attablés.

On but d'abord aux vainqueurs, puis aux vaincus, puis à celui qui était si heureusement arrivé pour prévenir une plus grande effusion de sang.

— Au reste, dit en riant Salvator à Jean Robert, vous me paraissez posséder assez proprement la boxe, la savate et l'escrime ! Vous avez donné au pauvre Jean Taureau un majestueux coup de poing à la tempe, un triomphant coup de pied vers l'épigastre, et vous alliez lui allonger un gracieux coup d'épée, quand, par bonheur, je suis intervenu. Mais n'importe ! vous étiez admirablement campé, et, à la place de M. Pétrus, je voudrais faire une esquisse de vous dans cette position.

— Ah ! ah ! dit Pétrus, vous me connaissez donc aussi moi ?

— Oh ! oui, répondit Salvator avec un soupir, comme si cette affirmation lui rappelait quelque mélancolique souvenir : avant d'avoir un atelier rue de l'Ouest, vous avez demeuré rue du Regard : c'est à cette époque que j'ai eu le plaisir de vous voir deux ou trois fois.

Puis, se retournant vers le troisième [illegible], qui gardait un silence obstiné, et qui semblait [illegible] la solution d'un problème qu'il ne pouvait résoudre :

— Qu'avez-vous donc, monsieur Ludovic ? demanda Salvator. Vous avez l'air tout soucieux ! Je comprendrais cela si vous aviez encore votre examen à passer, et [illegible] thèse à soutenir ; mais c'est une chose faite, Dieu merci, depuis trois mois, et avec honneur !

Jean Robert regardait Salvator avec étonnement ; Pétrus éclata de rire.

— Ah ! pardieu ! monsieur Salvator, dit Ludovic, puisque vous savez tant de choses...

— Vous êtes bien bon ! interrompit en souriant Salvator.

— Puisque vous savez que mon ami Jean Robert est poète ; puisque vous savez que mon ami Pétrus est peintre ; puisque vous savez que [illegible] suis médecin, savez-vous savez-vous pourquoi le [illegible] de chats infectait la valériane ?

— Êtes-vous pêcheur, mo[illegible] Ludovic ?

— Dans mes moments perdus, [illegible] Ludovic ; mais je tâche d'être toujours occupé.

— Eh bien, si peu que vous soyez [illegible], vous savez que l'on parfume au musc ou à l'anis [illegible] avec lequel on amorce les carpes ?

Il n'est pas besoin d'être pêcheur pour savoir cela ; et il ne s'agit que d'être tant soit peu naturaliste.

— Eh bien, la valériane est aux chats ce que le musc et l'anis sont aux carpes : elle les attire ; et, comme maître Gibelotte est un pêcheur de chats...

— Oh ! reprit Ludovic se parlant à lui-même, avec ce flegme à moitié comique qui faisait une des nuances originales de son caractère, — ô science ! mystérieuse déesse ! sera-ce donc toujours par hasard que l'on soulèvera un coin de ton voile ? Et quand on pense que, si je ne m'étais pas déguisé en malin ce soir ; que, si Pétrus n'avait pas eu l'idée de souper au tapis-franc, nous ne nous serions pas disputés, je ne me serais pas battu avec un tueur de chats, vous ne seriez pas venu mettre la paix entre nous, et la science était peut-être dix ans, cinquante ans, un siècle encore à découvrir que la valériane attire les chats comme le musc les carpes !

Le souper fut gai.

Pétrus raconta, en style d'atelier, l'histoire de vingt portraits qu'il avait faits dans une auberge de rouliers, pour payer sa dépense, montant à dix francs vingt centimes ; — ce qui mettait chaque portrait au prix exorbitant de cinquante et un centimes.

Ludovic prouva mathématiquement qu'il n'y avait jamais de jolie femme sérieusement malade, et il soutint ce paradoxe pendant un quart d'heure avec une verve et un entrain qu'on était loin d'attendre de sa flegmatique personne.

Jean Robert raconta le plan d'un nouveau drame qu'il composait pour Bocage et madame Dorval, sur lequel drame le jeune homme au costume de velours noir lui fit les plus judicieuses observations.

Puis les bouteilles se succédèrent, et, comme Pétrus et Ludovic avaient fait le complot de griser M. Salvator pour le faire parler, il arriva ce qui arrive presque toujours, en pareil cas, que ce fut M. Salvator qui garda son sang-froid, et les jeunes gens qui se grisèrent.

Quant à Jean Robert, même au tapis-franc, il ne buvait jamais que de l'eau.

Peu à peu, Pétrus et Ludovic, s'excitant l'un l'autre, dépassèrent pour eux-mêmes cette limite de l'ivresse où ils eussent voulu conduire Salvator ; ils racontèrent des histoires insignifiantes ou morales ; ils répétèrent des mots dont on avait déjà ri au commencement du souper ; bref, ils tombèrent tout à coup, et tous deux sympathiquement, dans l'atonie la plus complète, situation de laquelle ils passèrent sans secousse au sommeil le plus profond.

VIII

PENDANT QUE PÉTRUS ET LUDOVIC [illegible]

A peine les deux dormeurs eurent-ils [illegible], par leurs ronflements, qu'ils donnaient leur dé[illegible] d'hommes raisonnables et abandonnaient [illegible] à qui pouvait la soutenir, que Salvator, [illegible] ses coudes sur la table, laissant tomber sa tête [illegible] mains, et regardant fixement Jean Robert :

— Voyons, demanda-t-il [illegible] poète, pourquoi êtes-vous venu passer la nuit à la [illegible] ?

— Mais pour faire plaisir à mes deux amis, Pétrus et Ludovic.

— Uniquement ?

— Uniquement.

— Et rien ne vous a sollicité à cette complaisance pour eux ?

— Rien autre chose que je sache.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Autant qu'on peut être sûr de soi.

— Alors, vous ne me trompez pas, mais vous vous trompez vous-même. Non, ces messieurs qui dorment là d'un si bon sommeil ne sont point la cause ; ils ne sont que le prétexte. Savez-vous ce que vous êtes venu faire ici ? Je vais vous le dire, moi. Vous êtes venu faire votre métier de philosophe, d'observateur, de peintre de mœurs, de poète, de romancier ; vous êtes venu étudier le cœur humain *in animâ vili*, comme on dit à l'école, n'est-ce pas ?

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, répondit en riant Jean Robert. Je n'ai encore fait que du théâtre ; mais je ne veux pas me borner là : je veux faire du roman de mœurs ; seulement, je veux le faire à la manière dont Shakspeare faisait ses drames, en embrassant toute une période historique, et en mettant à contribution la société tout entière, depuis le fossoyeur jusqu'à Hamlet, prince de Danemark ! Et que voulez-vous que je vous dise ? dans le drame d'Hamlet, ce n'est pas la scène du fossoyeur que j'aime le moins, et, parmi les personnages, ce ne sont pas ces remueurs de tombes et ces profanateurs de cadavres que je trouve les moins philosophes.

— Oui, vous avez raison, et je suis de votre avis, peut-être ; mais vous vous y prenez mal, ou plutôt vous choisissez mal le lieu de la scène. Où Shakspeare montre-t-il les fossoyeurs ? A leur besogne, les pieds dans la tombe, un crâne dans la main, et non à la taverne de Yaughan le marchand de vin, chez qui le premier fossoyeur envoie le second lui chercher un verre de liqueur. — Voulez-vous faire de la poésie ? Aimez une femme, et courez les bois. — Voulez-vous faire du théâtre ? Allez dans le monde jusqu'à minuit ; étudiez Molière et Shakspeare jusqu'à deux heures du matin ; dormez six heures par là-dessus ; fondez vos souvenirs avec vos lectures, et écrivez de neuf heures à midi. — Voulez-vous faire du roman ? Prenez Lesage, Walter Scott et Cooper, c'est-à-dire le peintre de mœurs, le peintre de caractères, le peintre de la nature ; étudiez l'homme chez lui : à son atelier, s'il est peintre ; à son bureau, s'il est négociant ; dans son cabinet, s'il est ministre ; sur son trône, s'il est roi ; à son échoppe, s'il est savetier ; mais non pas au cabaret, où il arrive fatigué, et d'où il sort ivre ! C'est sur l'enseigne des cabarets qu'on devrait mettre l'enseigne de Dante : *Lasciate ogni speranza*. Et puis, quelle pitoyable nuit allez-vous choisir pour vos études ! une nuit de carnaval, une nuit où aucun de ces hommes n'est à sa place, où tous ont engagé depuis leur pantalon jusqu'à la toile de leur paillasse, pour s'affubler de costumes prétentieux ; une nuit où ils singent les gens riches ; une nuit, enfin, où ils sont tout, — hors eux-mêmes ! En vérité, monsieur l'observateur, continua Salvator en haussant les épaules, vous observez d'une singulière façon !

— Continuez, continuez, dit Jean Robert ; je vous écoute.

— Eh bien, que diriez-vous d'un homme qui irait étudier le cœur humain dans une maison de fous ? Vous le traiteriez de fou lui-même, n'est-ce pas ? Et, cependant, que faites-vous autre chose ici, à cette heure ? — Écoutez-moi, monsieur Jean Robert : le hasard nous a réunis, le mouvement habituel va nous séparer ; peut-être ne nous reverrons-nous jamais... Laissez-moi vous donner un conseil. Je vous parais bien hardi, n'est-ce pas ?

— Oh ! point du tout, je vous jure.

— [illegible] vous ! moi aussi, j'ai fait un roman.

— Vous ?

[illegible]

recule devant l'œuvre, que je m'épouvante du labeur, et que cela me semble, non pas un fardeau ordinaire, mais un monde à soulever.

— Eh bien, moi, reprit Salvator, je crois que vous vous trompez.

— Je me trompe ?

— Oui.

— En quoi ?

— En ce que vous voulez *faire*.

— Sans doute.

— Voilà où est votre tort ! ne faites pas : laissez faire.

— Je ne comprends pas.

— Comment procédait Asmodée ?

— Il soulevait les toits des maisons, et disait à don Cléophas : « Regarde ! »

— Avez-vous le pouvoir d'Asmodée ? Non. Aussi je vous dirai : Faites plus simplement encore ; sortez de ce bouge, suivez le premier homme ou la première femme que vous rencontrerez dans la rue, dans le carrefour, sur le quai ; ce premier homme ou cette première femme ne sera probablement pas le héros ou l'héroïne d'une histoire, mais il ou elle sera un des fils du grand roman humain que Dieu compose, — dans quel but ? Dieu seul le sait ! — faites-vous purement et simplement son collaborateur, et, dès le premier pas, soyez certain que vous serez sur la trace de quelque aventure terrible ou bouffonne.

— Mais il fait nuit.

— Eh ! raison de plus ! la nuit est faite pour les poètes, les amoureux, les patrouilles, les voleurs et les romanciers.

— Alors, vous voulez que je commence mon roman tout de suite ?

— Il est commencé.

— Vraiment ?

— Sans doute.

— Depuis quelle heure ?

— Depuis l'heure où vos amis vous ont dit : « Allons souper à la halle ».

— Vous plaisantez !

— Non, sur mon honneur ! Vous n'avez qu'à vouloir. Jean Taureau sera un personnage de votre roman, Gibelotte sera un personnage de votre roman, Toussaint Louverture sera un personnage de votre roman, Sac-à-Plâtre sera un personnage de votre roman, Croc-en-Jambe sera un personnage de votre roman ; vos deux amis qui dorment sans se douter que nous leur distribuons des rôles, seront des personnages de votre roman ; moi-même, si vous m'en jugez digne, je serai un personnage de votre roman... Seulement, n'allez pas l'abandonner à l'exposition.

— Ah ! ma foi ! vous avez raison, et je ne demande pas mieux que de le poursuivre.

— En ce cas, dites-vous bien ceci : que vous n'êtes plus un auteur qui crée des situations, pose des événements, prépare des péripéties, mais que vous êtes un acteur de ce grand drame humain dont le théâtre est le monde, qui a pour décoration les villes, les forêts, les fleuves, les océans ; où chacun agit suivant son intérêt, son caprice, sa fantaisie en apparence, mais est, en réalité, poussé par la main invisible et toute-puissante de la destinée ; les pleurs qui y couleront seront de véritables larmes, le sang qui y sera versé sera de véritable sang, et vous-même mêlerez vos larmes et votre sang aux larmes et au sang des autres.

— Eh ! qu'importe au poète qu'il souffre, si l'art a quelque chose à gagner à sa souffrance !

— Allons, vous êtes bien tel que je vous jugeais. Tenez, le temps a tourné à la gelée, la nuit est belle, il fait un clair de lune magnifique ; sortons et allons chercher la suite de l'histoire dont nous venons, non pas d'écrire, mais de jouer les premiers chapitres.

— Mais je ne puis laisser là mes deux amis.

— Pourquoi pas ?

— S'il leur arrivait malheur ?

— Il n'y a pas de danger : je dirai un mot au garçon, et, quand on saura qu'ils sont sous ma sauvegarde, le plus hardi bohémien de ce repaire ne touchera pas à un cheveu de leur tête.

— Soit ! dit Jean Robert ; seulement, serez-vous assez bon pour faire cette recommandation devant moi ?

— Volontiers.

Salvator s'approcha de l'escalier, et fit entendre un sifflement modulé d'une certaine façon, [illegible] qui tenait à la fois du [illegible] et de celui du contremaître.

On n'avait point l'habitude de faire attendre M. Salvator, [illegible] car à peine les [illegible] notes de la [illegible] que le garçon apparut.

— Si Salvator appelle ? dit-il.

— Oui.

Il [illegible] le bras vers les deux dormeurs.

— Ces deux messieurs sont de mes amis, maître Babylas ; tu comprends ?

— Oui, monsieur Salvator, répondit simplement le garçon.

— Venez ! dit le jeune homme au poète.

Et il sortit le premier.

Jean Robert, resté en arrière, demanda la carte à payer. Puis, ajoutant cinq francs pour le garçon :

— Mon ami, dit il, faites-moi le plaisir de me dire quel est ce monsieur qui vient de vous recommander mes deux amis.

— Ce n'est pas un *monsieur ;* c'est M. Salvator.

— Mais, enfin, qu'est-ce que M Salvator ?

— Vous ne le connaissez pas ?

— Non, puisque je vous demande ce qu'il est

— C'est le commissionnaire de la rue aux Fers, donc !

— Comment ?

— Je vous dis que c'est le commissionnaire de la rue aux Fers

Le garçon avait répondu si sérieusement, qu'il n'y avait point à douter qu'il n'eût dit la vérité.

— Décidément, murmura Jean Robert, je crois que M. Salvator a dit la vérité, et que nous commençons un roman comme il n'en a point été fait encore.

IX

LES DEUX AMIS DE SALVATOR

Il faisait, en effet, comme l'avait annoncé le commissionnaire de la rue aux Fers, un clair de lune magnifique.

Il était deux heures à l'horloge de la halle aux draps.

La fontaine des Innocents, — ce chef-d'œuvre de Jean Goujon, le seul architecte-sculpteur que nous ayons jamais eu, — apparut à droite, aux deux jeunes gens, au sortir du cabaret, admirablement éclairée par cette lampe splendide que la main de Dieu lui-même a suspendue à la voûte du firmament ; ses élégants pilastres rudentés, merveille d'architecture corinthienne, se dessinaient dans toute leur grâce et toute leur pureté ; les naïades, ces gouttes d'eau faites femmes que le chevalier Bernin avait tant admirées, les belles naïades aux contours suaves, aux airs penchés, semblaient écarter leurs draperies, descendre dans le bassin de la fontaine pour y baigner leurs petits pieds blancs.

Les deux jeunes gens, malgré la distance sociale que la différence des rangs semblait établir entre eux se prirent bras-dessus, bras-dessous, et s'engagèrent dans la rue Saint-Denis, du côté du palais de justice. Arrivés à la place du Châtelet, ils s'arrêtèrent. La rivière coulait à leurs pieds ; Notre-Dame se dressait devant eux avec la majesté des choses immobiles ; la Sainte-Chapelle élevait sa crête dentelée au-dessus des maisons, comme le Léviathan son arête au-dessus des vagues. Ils eussent pu se croire en plein Paris du XVe siècle.

D'ailleurs, pour ajouter à l'illusion, une bande de jeunes gens vêtus de costumes du temps de Charles VI, et venant par le quai de Gèvres, criaient à tue-tête :

Il est deux heures quatorze minutes ; nous sommes tranquilles ; Parisiens, dormez !

Et, en effet, rien n'empêchait de croire que ce fût une de ces troupes de malcontents que la communauté de bourgeois, propriétaire suzeraine de la boucherie de Paris, dépêchait de temps en temps au roi Charles VI, pour lui arracher de nouvelles concessions. C'étaient les Gois, les Tibers, les Lhuillier, les Meulott, ayant à leur tête Caboche, le terrible écorcheur.

Ils semblaient se promener tranquillement, n'attendant, pour commencer les désordres, que le coucher de la lune ou le lever du roi.

Nos deux jeunes gens laissèrent défiler devant eux la mascarade, franchirent rapidement le pont au Change, et arrivèrent sur la petite place située entre le pont Saint-Michel et la rue de la Harpe

Une trentaine d'étudiants et de grisettes vêtus de costumes fantastiques, dansaient, avec de grands cris de joie, autour de cinq ou six bottes de paille enflammée.

Jean Robert, qui était, comme travail, en pleine étude d'histoire de France, ne put s'empêcher de chercher des yeux la borne sur laquelle était sculptée une tête ayant une bourse pendue au cou, et qui demeura sur cette place, disent nos vieux chroniqueurs, jusqu'au XVIIe siècle.

Il semblait que ces jeunes gens, presque tous vêtus du costume moyen âge, époque qui commençait à prendre une grande faveur, fussent venus là pour protester, quatre cents ans après l'événement, contre la trahison terrible dont cette place rappelle le souvenir.

Ce fut, en effet, par une nuit paisible, par une nuit éclairée d'une lune aussi éclatante que celle qui brillait en ce moment, à deux heures du matin, c'est-à-dire à la même heure, que, le 12 juin de l'année 1418, Perinet Leclerc, dérobant à son père, sous le chevet de son lit, les clefs de la porte Saint-Germain, alla ouvrir la ville à huit cents hommes du duc de Bourgogne qui attendaient au dehors des murailles, sous la conduite de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam.

Tout ce qui tomba sous la main des cavaliers bourguignons fut égorgé sans merci : femmes, enfants, vieillards ; les évêques de Coutances, de Saintes, de Bayeux, de Senlis, d'Evreux, furent égorgés dans leur lit ; le connétable et le chancelier, tirés dehors et massacrés, puis leurs membres dispersés, et leurs têtes traînées dans les rues.

Le massacre dura huit jours ; au bout de huit jours, les Parisiens chassèrent les Bourguignons, et restèrent maîtres de leur ville. On se mit alors à la recherche du traître, cause à la fois de cette honte et de ce malheur ; on remua Paris de fond en comble pour trouver Périnet Leclerc.

Périnet-Leclerc avait disparu, et nul n'en entendit jamais reparler.

Un maître sculpteur, alors, fabriqua à la hâte une grossière image du traître, et après que la foule eut porté le buste de rue en rue, de porte en porte ; après qu'on lui eut souffleté les joues, craché au visage, le même maître sculpta le Judas du XVe siècle, sa bourse au cou, sur cette borne où les vieux historiens l'avaient vu.

C'est ce souvenir qui préoccupait Jean Robert, dont les yeux avaient quitté le groupe bariolé et joyeux éclairé par le reflet passager des flammes, pour aller fouiller dans la pénombre des angles, et dans l'ombre des rues, et qui lui fit se demander à demi voix :

— Je voudrais bien savoir où était cette borne.

— A l'angle de la place et de la rue Saint-André-des-Arts, répondit Salvator, comme s'il eût, du premier au dernier mot, suivi dans la pensée de Jean Robert le monologue auquel sa réponse servait de péroraison.

— Comment savez-vous cela, c'est-à-dire une chose que je ne sais pas, moi ? demanda Jean Robert.

— D'abord, dit en riant Salvator, l'étonnement est tant soit peu présomptueux ! Croyez-vous, monsieur le poète, que ce soient toujours les gens dont c'est l'état de savoir qui sachent réellement ? Il me semblait que l'ignorance de votre ami Ludovic sur la valériane eût dû, cependant, vous servir de leçon.

— Excusez-moi, dit Jean Robert, le mot m'est échappé ; cela ne m'arrivera plus. Je commence à m'apercevoir que vous savez toutes choses.

— Je ne sais pas toutes choses, répondit Salvator ; mais je vis avec le peuple, qui est tout le monde, c'est-à-dire géant, qui réalise la fable antique d'Argus aux cent yeux, de Briarée aux cent bras ; qui est plus fort que les rois, et qui a plus d'esprit que M. de Voltaire ! Eh bien, une des qualités ou un des défauts de ce peuple, c'est la mémoire et surtout la mémoire vengeresse des trahisons. Tel traître que les rois ont réhabilité et couvert de cordons, à qui l'aristocratie a ouvert ses portes, que la bourgeoisie salue en passant, est toujours un traître pour le peuple : son nom, redevenu un nom d'homme pour le reste de la société, est toujours pour le peuple un nom infâme, un nom maudit, un nom de traître enfin ! Et le temps n'est peut-être pas loin, — ajouta Salvator d'un air sombre, et qui un instant donna à sa physionomie une expression dont on l'eût crue incapable, — le temps n'est peut-être pas loin où vous aurez un exemple de ce que je vous dis là... Eh bien, ce nom de Périnet-Leclerc, dont les savants seuls se souviennent dans les classes élevées de la société, ce nom — sans que le peuple sache grand'chose, comme détail, de la trahison qu'il rappelle — est un des souvenirs exécrés du peuple, d'autant plus exécré que la vengeance n'a pu être satisfaite, que le supplice n'a pas expié le crime, et que la Providence, cette fois, comme un juge endormi ou vendu, semble avoir fermé les yeux pour laisser passer le coupable — Venez !

Et Salvator prit la rue Saint-André-des-Arts.

Jean Robert suivit l'homme étrange dont le hasard avait fait son guide, et s'engagea avec lui dans la rue déserte et sombre.

Entre la rue Mâcon et la place Saint-André-des-Arts, le compagnon du poète s'arrêta en face d'une petite maison blanche, propre, mais étroite et portant seulement trois croisées de front

Une petite porte peinte en couleur de bois de chêne y donnait entrée.

Salvator tira une clef de sa poche, et s'apprêta à entrer.

— Maintenant, dit-il à Jean Robert, il est bien convenu que nous passons le reste de la nuit ensemble, n'est-ce pas ?

— Vous me l'avez offert, j'ai accepté ; retirez-vous votre offre ?

— Non, Dieu merci ! Mais, que voulez-vous ! si peu de chose que je sois, j'ai deux êtres qui seraient inquiets de mon absence, si mon absence se prolongeait au delà d'une certaine limite : ces deux êtres sont une femme et un chien.

— Allez les rassurer ; j'attendrai ici.

— Est-ce par discrétion que vous refusez de monter ? En ce cas, vous auriez tort : je suis un de ces mystérieux qui ne cachent rien, et qui restent inconnus en affrontant le soleil. N'est-ce pas un mot de M. de Talleyrand, que, le jour où un diplomate dira la vérité, il trompera tout le monde ? Je suis ce diplomate-là ; seulement, je n'ai pas la peine de tromper un monde qui ne s'occupe pas de moi.

— Alors, reprit Jean Robert, qui brûlait d'envie de monter, pour voir l'intérieur du commissionnaire de la rue aux Fers ; alors, comme disent les Italiens : *Permesso !*

— *Si*, répondit Salvator en excellent toscan ; *sottante vederete il cane, ma non la signora !*

La porte s'ouvrit et les deux jeunes gens s'engagèrent dans l'allée.

— Attendez, dit Salvator, que je vous fasse de la lumière.

Et, tirant de sa poche un briquet phosphorique, il s'apprêta à y plonger une allumette : mais, tout à coup, une lumière apparut au haut de l'escalier, laissant tomber ses rayons le long de la muraille.

Puis une voix douce se fit entendre, qui demanda :

— Est-ce toi, Salvator ?

— Oui, c'est moi, dit le jeune homme. Ma foi ! ajouta-t-il en se retournant, ce n'était pas vous qui vous trompiez, c'était moi : vous verrez la femme et le chien.

Le chien fut celui qu'on aperçut le premier ; à la voix de son maître, il avait bondi par l'escalier, dont il descendit les degrés comme une trombe.

Puis, arrivé devant son maître, le colossal quadrupède lui posa sur les épaules ses deux pattes de devant, appuya câlinement sa tête le long des joues du jeune homme, et se mit à pousser de petits cris de tendresse, comme eût pu faire un king's-charles.

— C'est bien, Roland ! c'est bien ! dit Salvator ; laisse-moi passer : tu vois bien que ta maîtresse Fragola a quelque chose à me dire.

Mais le chien, qui venait d'apercevoir Jean Robert, passa la tête par-dessus l'épaule de son maître, et fit entendre un grognement qui était, au reste, plutôt une interrogation qu'une menace.

— C'est un ami, Roland ; ainsi soyez sage ! dit Salvator

Et, après avoir embrassé le chien sur son mufle noir, il le poussa en arrière en disant :

— Allons, laisse-moi passer, Roland !

Roland se rangea, laissa passer son maître, flaira Jean Robert au passage, et, lèchant la main du poète, prit derrière lui, et comme pour fermer la marche, son rang sur l'escalier.

Jean Robert avait jeté sur Roland un rapide coup d'œil d'amateur.

C'était une magnifique bête de race des chiens du Saint-Bernard, moitié dogue, moitié terre-neuve, qui, en se dressant sur les pattes de derrière, pouvait avoir cinq pieds et demi de haut ; son pelage était de la couleur de celui du lion.

Ces observations furent faites entre le rez-de-chaussée et le premier étage ; là, toutes les préoccupations de Jean Robert abandonnèrent le chien, et se tournèrent vers Fragola

C'était une jeune femme d'une vingtaine d'années, dont les grands cheveux blonds encadraient la figure pâle et douce, sous la peau de laquelle on apercevait des teintes rosées d'une finesse charmante ; la bougie qu'elle tenait à la main, dans un chandelier de cristal, éclairait ses grands yeux bleus couleur d'azur, qui plongeaient dans l'escalier, et sa bouche, souriante et à moitié entr'ouverte, laissait voir deux rangs de perles sous deux lèvres rouges comme deux fraîches cerises

Un petit signe de naissance placé au-dessous de l'œil droit, et que les femmes du peuple appellent un *désir*, prenait, à certaines époques de l'année, la teinte d'une petite fraise, et lui avait valu, sans doute, ce nom poétique de Fragola bien fait pour frapper Jean Robert.

La présence de ce dernier lui avait d'abord, comme à Roland, inspiré quelque inquiétude ; mais comme Roland, elle avait été rassurée par cette réponse de Salvator : « C'est un ami. »

Elle commença donc par tendre à Salvator un front souriant sur lequel le jeune homme appuya tendrement nous allions dire respectueusement, les lèvres.

Puis, s'adressant à Jean Robert

— Ami de mon ami, dit-elle avec un charmant sourire, soyez le bienvenu !

Et, tout en éclairant le poète d'une main, elle rentra dans la chambre, embrassant, de l'autre, le cou de Salvator.

Jean Robert les suivit

Seulement, il s'arrêta discrètement dans une petite chambre qui formait la première pièce, et paraissait servir de salle à manger.

— Ce n'est point par inquiétude, j'espère, que tu n'es pas encore couchée ? demanda tout d'abord Salvator. Je ne me pardonnerais pas cela, mon cher enfant.

Et le jeune homme prononça ces paroles avec un accent qui avait quelque chose de paternel

— Non, répondit la jeune fille d'une voix douce ; mais j'ai reçu une lettre de cette amie dont je t'ai parlé quelquefois.

— De laquelle ? demanda Salvator. Tu en as trois, amies, dont tu me parles souvent.

— Tu pourrais même dire que j'en ai quatre.

— Oui, c'est vrai... Eh bien, de laquelle s'agit-il en ce moment ?

— De Carmélite.

— Lui serait-il arrivé quelque malheur ?

— J'en ai le pressentiment ! Nous devions, demain, nous trouver ensemble, elle, Lydie, Régina et moi, à la messe de Notre-Dame, ainsi que c'est notre habitude tous les ans, et voilà qu'au lieu de cela, elle nous donne rendez vous à sept heures du matin.

— Où cela ?

Fragola sourit.

— Elle nous demande le secret, mon ami.

— Oh ! garde-le, mon cher ange bien-aimé ! dit Salvator Un secret ! tu sais mon opinion là-dessus : c'est l'arche sainte, c'est la chose sacrée !

Puis, se tournant vers Jean Robert :

— Je suis à vous dans un instant, dit-il. Connaissez vous Naples ?

— Non ; mais j'espère bien y aller d'ici à deux ou trois ans.

— Eh bien, amusez-vous à regarder cette petite salle à manger : c'est un souvenir très exact de celle de la maison du poète à Pompéi ; et quand vous aurez fini, vous causerez avec Roland.

Et, en disant cela, Salvator entra avec Fragola dans la seconde pièce, dont il referma la porte sur lui.

X

CAUSERIES D'UN POÈTE AVEC UN CHIEN

Resté seul, Jean Robert prit la bougie, et la rapprocha des parois de la salle à manger, tandis que Roland, avec un soupir de satisfaction, allait se coucher sur une espèce de tapis étendu en travers de la porte par laquelle venaient de disparaître le jeune homme et la jeune fille, et qui semblait son lit accoutumé.

Pendant quelques instants, Jean Robert eut beau promener la lumière devant la muraille, il ne vit rien : ses yeux regardaient en quelque sorte en dedans ; ses souvenirs passaient entre lui et ce qu'il avait devant lui.

Ce que ses yeux voyaient, c'était, dans ce quartier perdu, au haut de cet escalier sombre, cette belle jeune fille qui se penchait, sa bougie à la main ; c'étaient ces longs cheveux aux reflets d'or, ces beaux yeux bleus réfléchissant le ciel, même quand le ciel n'était plus là ; c'était cette peau transparente, fine comme une feuille de rose ; c'était cette grâce infinie qu'imprime parfois, chez l'homme ou chez l'animal, l'exagération d'un cou trop long : — chez l'animal, dans le cygne ; dans l'homme, chez Raphaël ; — c'était tout ce corps souple comme une écharpe, et sur lequel on sentait qu'avait pesé la main fiévreuse de la maladie, ou la main glacée du malheur ; c'était, enfin, cette apparition de Fragola, non moins étonnante que celle de Salvator, et dont l'une semblait compléter l'autre, pour faire, aux yeux du poète, un rêve vivant et animé.

Tout lui semblait étrange, jusqu'à cette petite tache carminée placée au-dessous de l'œil, qui avait fait donner, par Salvator probablement, à la jeune fille son nom de Fragola, lequel donnait lui-même le charmant diminutif de Fragoletta.

Puis ce nom de Régina, qu'avait prononcé la jeune fille, avait rappelé au poète un souvenir aristocratique qui ne pouvait avoir aucun rapport avec les créatures d'humble condition auxquelles il venait momentanément d'associer sa vie, mais qui n'en avait pas moins fait vibrer dans son cœur les fibres sonores de la jeunesse.

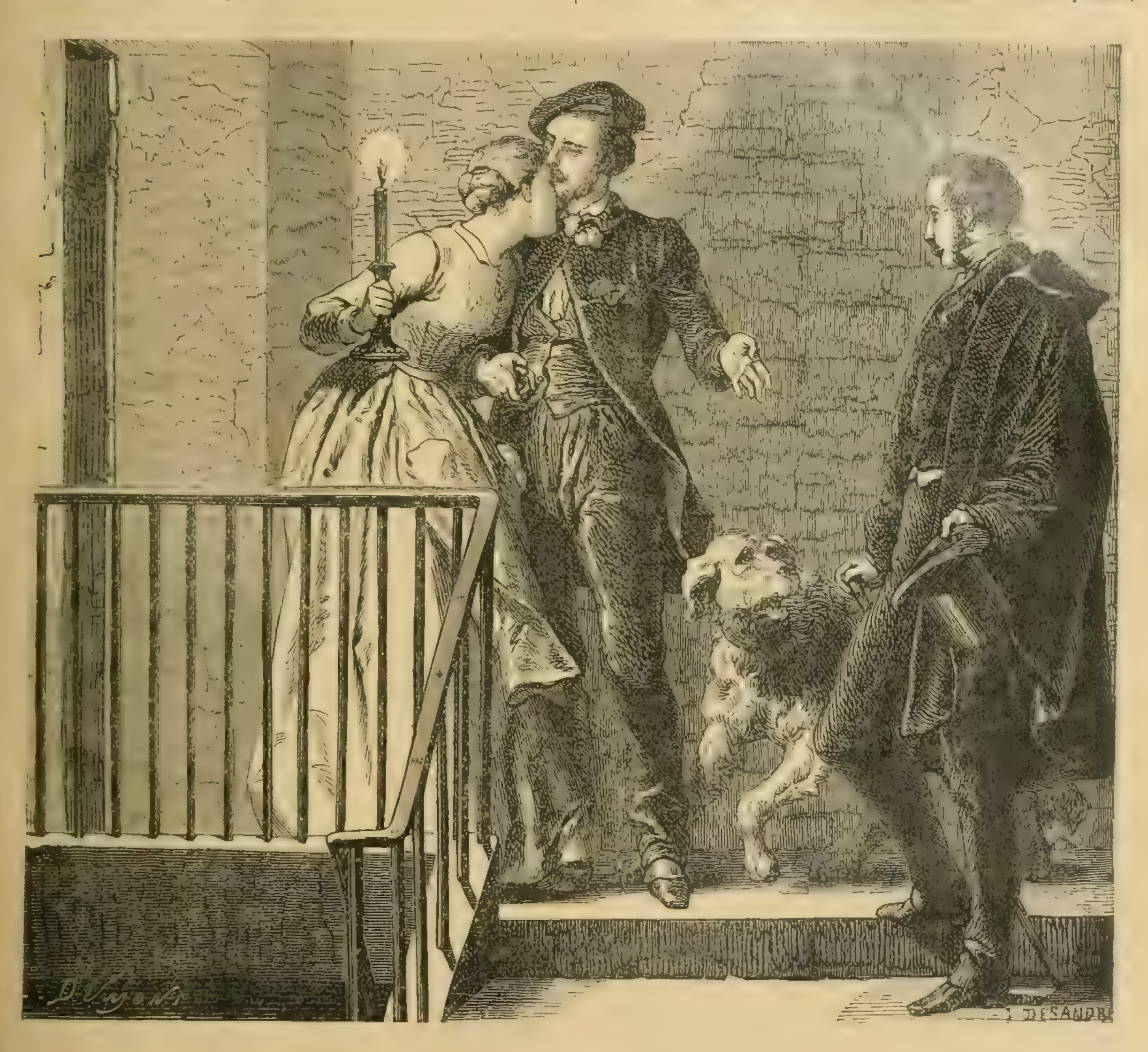
Peu à peu, cependant, l'espèce de voile qu'il avait devant les yeux devint de plus en plus transparent, et, à travers un brouillard, il commença de voir les peintures qui couvraient la muraille.

Le côté artistique reprenait le dessus sur le côté mystérieux, la réalité sur le songe ; le poète était devant une des copies les plus exactes de la peinture décorative de l'antiquité

Les quatre grandes parties de la muraille contenaient des cadres entourés de caissons; chaque cadre représentait un paysage vu à travers les colonnes d'un péristyle ou les fenêtres d'un appartement.

Les caissons représentaient toutes ces fantaisies que la science archéologique a rendues populaires depuis, telles que les heures du jour et de la nuit, les danseurs, la cigale conduisant deux limaçons attelés à son char, les colombes buvant à la même coupe, etc.

près de penser que l'animal était une âme endormie ou enchantée, subissant, aux bords du Gange, la transformation de la nature, chez les Occidentaux, la magie de la grande Circé. Souvent il s'était représenté l'homme à l'enfance du monde, précédé dans la création par les animaux, ses frères inférieurs, et il lui avait semblé que c'était alors les animaux et même les plantes, ces sœurs inférieures des animaux, qui avaient servi de guides et de précepteurs à l'humanité. Selon le rêve reconnaissant de sa pensée,



— C'est un ami.

Le tout était copié avec un goût parfait et une fidélité de ton qui indiquait le coloriste.

C'eût été un étonnement nouveau pour Jean Robert si, de la part de son nouvel et singulier ami, quelque chose eût pu l'étonner.

Il alla donc, non pas étonné, mais pensif, porter d'abord sa bougie sur la table, qui formait une circonférence de cinq ou six pieds seulement au milieu de la salle, puis vint s'asseoir sur une chaise.

Alors, ses yeux se portèrent vaguement sur les différentes parties de la salle à manger, et finirent par s'arrêter sur le chien.

Il se souvint de ces mots de Salvator : « Quand vous aurez fini, causez avec Roland. »

Et il sourit à ce souvenir.

Ces mots, qui peut-être à un autre eussent paru une mauvaise plaisanterie, lui semblèrent, à lui, une recommandation toute naturelle; ils venaient de lui révéler une sympathie de plus entre lui et son nouvel ami.

En effet, Jean Robert, cœur naïf, tendre et bon, ne croyait pas, dans son orgueil, que ce fût pour les hommes seuls que Dieu eût fait la dépense d'une âme : comme les poètes de l'Orient, comme les brahmes de l'Inde, il était tout

c'étaient les êtres que nous dirigeons aujourd'hui qui nous conduisaient alors, qui guidaient notre raison chancelante avec leur instinct déjà affermi, qui nous conseillaient enfin, eux, ces petits et ces simples que nous méprisons aujourd'hui ! Et, en effet, se disait le poète, quand il se parlait à lui-même, le baobab, qui a commencé par être un arbre, qui est devenu une forêt, qui a vu passer les siècles comme une chaîne de grands vieillards se tenant par la main, l'oiseau voyageur, qui fait, de chaque coup d'aile une lieue, qui a vu tous les pays ; l'aigle, qui regarde en face le soleil, devant lequel nous baissons les regards ; l'oiseau de nuit aux yeux de braise, qui voit dans cette obscurité où nous trébuchons ; les grands bœufs ruminant sous les chênes verts ou sous les pins sombres au milieu d'une civilisation détruite dans ces vastes campagnes de Rome, aux larges et fauves horizons : tous ces animaux n'auraient-ils pas quelque chose d'inconnu à dire à l'homme, si l'homme parvenait à comprendre leur langage, et s'il daignait les interroger (1) ?

(1) Voyez, dans les *Origines du droit*, les belles pages de notre grand historien-poète Michelet sur le même sujet.

Jean Robert croyait se rappeler que, dans son enfance, il avait touché de la main la fraternité universelle : il était à peu près convaincu d'avoir compris, pendant un certain temps, l'aboiement des jeunes chiens, le chant des petits oiseaux et jusqu'au parfum des boutons de rose, auxquels il voulait parfois, au moment où ils s'entr'ouvraient, faire manger les morceaux de sucre que sa mère lui avait donnés.

Puis, à mesure qu'il avait grandi, il lui avait semblé que cette intelligence presque humaine, qu'enfant, il avait trouvée chez les animaux et chez les plantes, avait disparu, et s'était emmêlée comme le chanvre que les follets embrouillent à la quenouille de la jeune fille bretonne, et que, lassée d'un travail inutile, elle finit, dans son impatience, par jeter au feu.

Qui a rompu cette union touchante qui reliait l'homme à l'animal et à la plante, c'est-à-dire au simple et à l'humble ?

L'orgueil !

Ce fut la différence du monde oriental avec le monde occidental.

L'Inde, à laquelle il doit toujours revenir, chaque fois que, las de son Occident disputeur, l'Européen a besoin de retremper son âme aux sources primitives ; l'Inde, cette mère commune du genre humain ; l'Inde, notre majestueuse aïeule, fut payée de sa tendre piété, en demeurant féconde : son symbole, c'est la vache nourricière. Guerres, désastres, servitudes, passent sur elle depuis trois mille ans, et son intarissable mamelle est toujours prête à désaltérer trois cent millions d'hommes, indigènes ou étrangers.

Il n'en a pas été ainsi de notre pauvre monde occidental, de notre mesquine civilisation grecque et latine. La ville grecque, la cité romaine ont divinisé l'art, et destitué la nature ; elles firent des hommes des esclaves ; elles appelèrent les animaux des bêtes ; elles forcèrent la terre de dépenser, sans s'inquiéter de rendre de nouvelles forces à la terre. Un jour, Athènes se trouva une ruine ; Rome, un désert ! il y eut des chemins magnifiques sur lesquels personne ne voyagea plus, des arcs de triomphe qui, la nuit, voyaient passer les ombres des armées conduites par l'ombre des triomphateurs, et des lieues d'aqueducs continuant de porter, avec des enjambées gigantesques, l'eau des fleuves aux cités muettes, qui n'avaient plus d'habitants à désaltérer !

Et toutes ces idées, qui remuaient trois civilisations, qui faisaient, par cette chaîne électrique de la pensée qui le révèle au monde moderne, tressaillir dans son sépulcre le monde antique, s'éveillaient dans l'esprit du poète, à la vue du chien, et au souvenir de ces mots de Salvator : « Quand vous aurez fini, causez avec Roland. »

Jean Robert avait fini de regarder et même de penser ; il appela donc Roland, pour causer avec lui.

A son nom prononcé avec cet accent bref et ferme du chasseur, Roland, qui dormait ou plutôt qui faisait semblant de dormir, le museau allongé entre ses deux pattes, leva vivement la tête et regarda Jean Robert.

Jean Robert prononça une seconde fois le nom du chien, en frappant sa cuisse avec la main.

Le chien se leva sur les deux pattes de devant, et resta accroupi à la manière des sphinx.

Jean Robert renouvela une troisième fois le même appel.

Le chien vint à lui, posa sa tête sur ses deux genoux, et le regarda amicalement.

— Pauvre chien ! dit le poète d'une voix caressante.

Roland fit entendre un murmure moitié tendre, moitié plaintif.

— Ah ! ah ! dit Jean Robert, ton maître Salvator avait raison : il paraît que nous allons nous comprendre.

Au nom de Salvator, le chien fit entendre un petit aboiement d'amitié, et regarda du côté de la porte.

— Oui, dit Jean Robert, il est là dans la chambre à côté, avec ta maîtresse Fragola, n'est-ce pas, Roland ?

Roland alla à la porte, appliqua son museau à l'interstice qui existait entre le bas de la porte et le parquet, respira bruyamment, et revint poser, en fermant ses yeux vifs, intelligents, presque humains, sa tête sur les genoux du poète.

— Voyons un peu, dit Jean Robert, quels sont nos père et mère... Donnez la patte, s'il vous plaît.

Le chien leva sa grosse patte, et la posa, avec une légèreté qui semblait impossible, dans la main aristocratique de Jean Robert.

Jean Robert examina les interstices des doigts.

— Ah ! dit-il, je m'en doutais. — Voyons notre âge.

Et il releva les puissantes lèvres de l'animal, qui, en se relevant, découvrirent une double rangée de dents terribles, blanches comme l'ivoire, et cependant déjà un peu fatiguées dans les profondeurs de la gueule.

— Ah ! ah ! dit Jean Robert, nous ne sommes plus de la première jeunesse : si nous étions une femme, nous cacherions notre âge depuis dix ans ; si nous étions un homme nous commencerions à le cacher.

Le chien resta impassible ; il lui paraissait complètement indifférent que Jean Robert sût son âge. Ce que voyant le poète, il continua son examen, espérant arriver à quelque détail qui irriterait d'une manière plus active la sensibilité nerveuse de Roland.

Ce détail ne tarda pas à se présenter à la vue de Jean Robert.

Roland avait, nous l'avons dit, — à part un peu plus de longueur dans son poil, légèrement frisé, surtout sous le ventre, — la robe fauve du lion ; seulement, Jean Robert remarqua au flanc du côté droit, entre la quatrième et la cinquième côte, un point blanc de sept ou huit lignes de diamètre.

— Ah ! ah ! demanda-t-il, qu'est-ce que c'est que cela, mon pauvre Roland ?

Et il appuya du bout du doigt sur le point blanc.

Roland poussa un gémissement.

— Tiens ! dit Robert, une cicatrice.

Robert n'ignorait pas que les plaies ou les brûlures détruisent l'huile colorante qui circule dans le tissu capillaire : il avait vu, dans les haras, des chevaux noirs auxquels on faisait une étoile sur le front en y appliquant une pomme bouillante ; il comprit qu'il y avait là plaie ou brûlure.

Plaie plutôt que brûlure, puisque le doigt reconnaissait une cicatrice.

Il regarda au flanc gauche.

Au flanc gauche, Roland portait, mais seulement un peu plus bas, un stigmate pareil.

Robert y appliqua le doigt comme il avait fait la première fois ; le chien poussa, à cette seconde pression, un gémissement plus douloureux, gémissement qui fut expliqué au jeune observateur par le calus de la côte.

Au flanc gauche, la côte avait été brisée.

— Ah ! ah ! mon beau Roland, dit le poète, il paraît que, comme notre homonyme, nous avons fait la guerre !

Roland leva la tête, entr'ouvrit la gueule, et poussa un aboi qui fit frissonner Jean Robert jusqu'au fond des veines.

Cette plainte avait un caractère si lugubre, que Salvator sortit de la chambre, et demanda à Jean Robert :

— Qu'est-il donc arrivé à Roland ?

— Rien... Vous m'aviez dit de causer avec lui, répondit en riant Jean Robert ; je lui ai demandé son histoire, et il était en train de me la raconter.

— Et que vous a-t-il raconté ? Voyons ! je serais curieux de savoir la vérité.

— Pourquoi voulez-vous qu'il mente ? dit Jean Robert ; ce n'est pas un homme !

— Raison de plus pour me répéter votre conversation, reprit Salvator avec une insistance qui semblait mêlée de quelque inquiétude.

— Eh bien, voici mot pour mot notre dialogue. Je lui ai demandé de qui il était fils : il m'a répondu qu'il était croisé d'un chien du Saint-Bernard et d'un terre-neuve ; je lui ai demandé quel était son âge : il m'a répondu qu'il avait entre neuf et dix ans ; je lui ai demandé ce que c'était que cette tache blanche qu'il avait à chacun de ses flancs, et il m'a répondu que c'était la trace d'une balle qu'il avait reçue dans le côté droit, et qui était sortie du côté gauche, en lui brisant une côte.

— Ah ! ah ! dit Salvator, tout cela est d'une exactitude parfaite.

— Tant mieux ! cela prouve que je ne suis pas un observateur tout à fait indigne de vos leçons.

— Cela veut dire tout simplement que vous êtes chasseur ; que, par conséquent, vous avez reconnu, à la membrane que Roland a entre les doigts des pattes, et à la couleur de sa peau, sa filiation avec le chien nageur et le chien de montagnes ; que vous avez regardé ses dents, et que vous avez vu, à la canine dont la fleur de lis a disparu, et à la molaire un peu avariée, qu'il était hors d'âge ; que vous avez tâté les deux taches, que vous avez senti, à la concavité de la peau et à la convexité de l'os, qu'il avait reçu une balle, laquelle était entrée du côté droit, était sortie du côté gauche, et, en sortant, avait brisé une côte. — Est-ce cela ?

— Au point que j'en suis humilié !

— Et il ne vous a pas dit autre chose ?

— Vous êtes entré juste au moment où il me contait qu'il n'avait pas oublié sa blessure, et qu'à l'occasion, il se rappellerait probablement celui qui la lui a faite. Maintenant, je compte sur vous pour me dire le reste.

— Il n'y a qu'un malheur, et j'avoue, sur ce point, ma profonde ignorance : c'est que je n'en sais pas plus que vous.

— Bah ! vraiment ?

— Oui, un jour que je chassais, il y a quatre ou cinq ans, dans les environs de Paris

— Que vous chassiez?

— Que je braconnais, voulais-je dire : un commissionnaire ne chasse pas. Je trouvai ce pauvre animal dans un fossé : il était tout ensanglanté, percé à jour, expirant. Sa beauté excita ma compassion : je le portai jusqu'à une fontaine, je lavai sa plaie avec de l'eau froide dans laquelle j'avais versé quelques gouttes d'eau-de-vie ; il parut renaître à ces soins que je lui donnais. L'envie me prit de m'approprier ce magnifique animal, auquel, d'après l'état où je le trouvais, son maître paraissait tenir assez peu ; je le mis sur une voiture de maraîcher, et je revins suivant la voiture. Le même soir, et aussitôt mon arrivée, je le traitai comme j'avais vu traiter, au Val-de-Grâce, des hommes atteints de coups de feu, et j'eus le bonheur de le guérir ; voilà tout ce que je sais de Roland... Ah ! pardon, je me trompe : j'oubliais encore que Roland m'a voué une reconnaissance qui ferait honte aux hommes, et qu'il est prêt à se faire tuer pour moi et pour les gens que j'aime ; n'est-ce pas, Roland?

A cet appel, Roland poussa un cri de joyeuse adhésion, en posant ses deux pattes de devant sur l'épaule de son maître, comme il avait fait lors de l'arrivée de celui-ci.

— C'est bien, c'est bien, dit Salvator ; vous êtes un beau et bon chien, Roland, on sait cela... A bas les pattes !

Roland reposa ses pattes à terre, et alla se recoucher en travers de la pòrte, sur le même tapis où il était lorsque Jean Robert l'avait fait lever en l'appelant.

— Et, maintenant, dit Salvator, voulez-vous venir?

— Volontiers, mais je crains bien d'être indiscret.

— Pourquoi cela?

— Mais parce que votre compagne a une course à faire ce matin, et avait peut-être compté sur vous pour l'accompagner.

— Non, puisque vous l'avez entendue me répondre qu'elle ne pouvait me dire où elle allait.

— Et vous laissez aller comme cela votre maîtresse dans des endroits qu'elle ne peut pas vous nommer? demanda en riant Jean Robert.

— Cher poète, sachez ceci, qu'il n'y a pas d'amour là où il n'y a pas de confiance. J'aime Fragola de tout mon cœur, et je soupçonnerais ma mère avant de la soupçonner, elle.

— Soit, mais il est peut-être imprudent à une jeune fille, continua Jean Robert, de partir seule à six heures du matin, et d'aller hors Paris avec un cocher.

— Oui, si elle n'avait pas Roland avec elle ; mais, avec Roland, je lui laisserais faire le tour du monde, sans craindre qu'il lui arrivât un accident.

— En ce cas, c'est autre chose.

Puis, se drapant avec une certaine coquetterie dans son manteau :

— A propos, dit Jean Robert, j'ai entendu votre compagne prononcer, en parlant d'une de ses amies, le nom de Regina.

— Oui.

— C'est un nom peu commun... J'ai connu la fille d'un maréchal de France de ce nom-là.

— La fille du maréchal de Lamothe-Houdan? demanda Salvator.

— Justement.

— C'est l'amie de Fragola... Venez !

Jean Robert suivit, sans ajouter un mot, son mystérieux compagnon.

Il marchait de surprises en surprises.

XI

L'AME ET LE CORPS

Pendant son séjour de dix minutes dans la chambre à coucher, Salvator avait complètement changé de vêtements.

Il y était entré vêtu, on se le rappelle, du costume de velours, et en sortait avec une redingote blanche à longs poils, un gilet croisé boutonnant jusqu'au cou, un pantalon de couleur sombre. Ainsi habillé, il était impossible de dire à quelle classe précise de la société il appartenait : c'était la manière dont il porterait ces habits, c'était le langage qu'il parlerait, qui lui assigneraient un rang dans la société.

Le chapeau sur l'oreille, Salvator était un ouvrier endimanché ; le chapeau droit sur la tête, Salvator était un homme du monde en négligé.

Jean Robert remarquait tout : il remarqua cette nuance presque insaisissable.

— Où voulez-vous aller? demanda Salvator se retrouvant dans la rue avec le poete, après avoir tiré la porte de son allée.

— Où vous voudrez ! Ne vous êtes-vous pas chargé de moi pour cette nuit?

— Faisons ce que faisaient les anciens, dit Salvator : jetons une plume au vent, et suivons-la.

Ils allèrent jusqu'au milieu de la place Saint-André-des-Arts. Salvator déchira un fragment de papier d'un petit portefeuille, et l'abandonna au vent, qui l'emporta dans la direction de la rue Poupée.

Les deux amis suivirent le papier, qui voltigeait devant eux comme un de ces beaux papillons de nuit aux ailes blanches ; ils arrivèrent à la rue de la Harpe.

Un second papier jeté leur traça la route vers la rue Saint-Jacques.

Ils allèrent devant eux sans savoir où ils allaient : où va la causerie, où va le rêve, au hasard, à l'aventure ; ils allaient sans but, sans direction arrêtée, où vont le vent et le nuage par une belle nuit ; ils allaient pour échanger les trésors de leur esprit, pour respirer les fraîches fleurs de leur âme.

Deux ou trois fois Jean Robert avait tenté de surprendre le secret du jeune homme mystérieux ; mais, à chaque fois, Salvator avait échappé à ses questions comme le renard, par quelque feinte habile, échappe au lévrier qui le poursuit. Enfin, abordé par trop en face :

— Ce que nous cherchons, lui avait-il dit, c'est un roman à faire, n'est-ce pas? ce que vous voulez que je vous raconte, c'est un roman terminé? Céder à votre désir, ce serait aller en arrière. Allons en avant !

Jean Robert vit que son compagnon désirait rester inconnu, et il n'insista point davantage.

D'ailleurs, le cours des idées des deux jeunes gens fut troublé par un incident.

Plusieurs hommes et quelques femmes étaient rassemblés autour d'un homme étendu sur le pavé.

— Il est ivre, disaient les uns.

— Il va mourir, disaient les autres.

L'homme râlait.

Salvator fendit la foule, se mit à genoux, souleva la tête de l'homme, et, se tournant vers Jean Robert :

— C'est Barthélémy Lelong, qui va mourir frappé d'une congestion cérébrale, si je ne le saigne pas à l'instant même. Voyez, il doit y avoir dans les environs un pharmacien ; frappez à la porte ; les pharmaciens sont forcés de se lever à toute heure de la nuit.

Jean Robert regarda autour de lui ; les deux jeunes gens étaient arrivés sans y penser vers le milieu du faubourg Saint-Jacques, à la hauteur à peu près de l'hôpital Cochin.

En face de l'hôpital, Jean Robert lut au-dessus d'une espèce de boutique :

PHARMACIE DE LOUIS RENAUD

Peu lui importait le nom du pharmacien, pourvu que le pharmacien ouvrît. Il frappa en homme qui veut faire comprendre la nécessité de la promptitude.

Au bout de cinq minutes, la porte cria sur ses gonds, et M. Louis Renaud parut sur le seuil de son magasin, vêtu d'un pantalon de futaine, coiffé d'un bonnet de coton, et demandant ce qu'on lui vôulait.

— Préparez des bandes et une cuvette, dit Salvator ; c'est un homme menacé d'une congestion cérébrale, qui a besoin d'être saigné.

On apportait le pauvre charpentier, qui était complètement sans connaissance.

— Y a-t-il un médecin pour saigner le malade? demanda M. Louis Renaud. Je ne sais pas saigner, moi, et je suis plutôt herboriste que pharmacien.

— Ne vous inquiétez de rien, dit Salvator ; j'ai été élève en chirurgie, et je me chargerai de l'opération.

— Je n'ai pas de lancette, reprit le pharmacien.

— J'ai ma trousse, dit Salvator.

La foule encombrait le magasin.

— Messieurs, dit Salvator, voulez-vous être utiles à cet homme?

— Bien certainement, monsieur Salvator, dit un des assistants en tendant la main au jeune homme.

Salvator prit la main qui s'avançait vers lui, et Jean Robert crut voir le commissionnaire échanger un signe maçonnique avec le nouveau venu.

Quelques voix répétèrent tout bas :

— Monsieur Salvator !

— Eh bien, dit le jeune homme, qui plus que jamais parut à Jean Robert mériter son nom prédestiné, pendant que je vais saigner ce malheureux, frappez à l'hôpital, et annoncez l'arrivée d'un malade.

Trois ou quatre personnes, conduites par l'homme qui avait parlé à Salvator, se détachèrent et allèrent frapper à la porte de l'hôpital.

Pendant ce temps-là, le pharmacien, aidé de ceux qui

étaient restés, enlevait la cravate du pauvre Jean Taureau, le dépouillait de sa veste, et lui tirait le bras hors de sa chemise.

Les veines du cou étaient gonflées à se rompre.

— Faut-il bander le bras? demanda Jean Robert.

— Avez-vous des bandes toutes prêtes? demanda Salvator au pharmacien.

— J'en vais chercher, dit Louis Renaud.

— Serrez vigoureusement le bras au-dessus de la veine, monsieur Robert ; j'espère que cela suffira, dit Salvator.

Robert obéit ; un des assistants prit le bout du bras, un autre prit la cuvette, un troisième la lampe.

— Prenez garde à l'artère ! dit Jean Robert un peu inquiet.

— Oh ! ne craignez rien, répondit Salvator ; j'ai plus d'une fois saigné, la nuit, sans autre lumière que le clair de lune ou la lumière du reverbère. De pareils accidents sont communs chez ces pauvres diables et leur arrivent toujours en sortant du cabaret.

Il n'avait pas achevé, qu'avant même qu'on eût vu sa main, armée de la lancette, s'approcher du bras de Barthélemy, le sang jaillissait noir et spumeux.

— Diable ! fit-il en secouant la tête, il était temps !

L'opération avait été faite avec la légèreté et la promptitude de main d'un praticien consommé.

Barthélemy respira.

— Quand il aura perdu assez de sang, dit le pharmacien, qui arrivait avec une bande, vous le direz.

— Oh ! répondit Salvator, nous pouvons lui en ôter sans inconvénient : il n'en manque pas... Laissez, laissez couler !

Lorsque le malade eut perdu la valeur de deux palettes de sang, il ouvrit les yeux.

Le premier regard fut terne, vitreux, inintelligent ; mais, peu à peu l'œil s'éclaira, le rayon divin y reparut ; la vue de Barthélemy s'arrêta sur le chirurgien amateur

— Ah ! bon ! monsieur Salvator, dit-il, je suis content, en vérité Dieu, de vous voir !

— Tant mieux, mon cher Barthélemy ! dit le jeune homme ; et, moi aussi, je suis content de vous voir. Peu s'en est fallu que je n'eusse plus ce plaisir-là !

— Ah ! ah ! dit Barthélemy en reprenant peu à peu connaissance, c'est donc vous qui m'avez saigné ?

— Mais oui, fit Salvator en essuyant avec soin sa lancette et en la remettant dans la trousse.

— Alors, vous ne vouliez pas ma mort ?

— Moi ! Et à quel propos voudrais-je votre mort ?

— Ah ! c'est que, comme vous m'avez jeté du haut en bas des escaliers, j'ai cru qu'on ne faisait cela que quand on voulait tuer un homme

— Allons donc, vous êtes fou !

— Non, je conçois qu'on tue les gens qui vous mettent en colère, et je vous avais mis en colère en refusant d'ouvrir la fenêtre ; mais, après avoir voulu la fermer, dame ! vous comprenez, même par votre ordre, je ne pouvais pas l'aller ouvrir sans être déshonoré à mes propres yeux ; et avec ça que ce muscadin vous avait un air triomphant !

— Ce muscadin vient de m'aider à vous sauver la vie, Barthélemy ; vous voyez donc bien que, pas plus que moi, il ne vous voulait du mal

Barthélemy se retourna et vit Jean Robert qui le regardait en souriant

— Ah ! c'est ma foi, vrai ! dit-il

Jean Robert lui tendit la main.

— Allons, sans rancune, mon ami, dit-il

— Oh ! dit Barthélemy, je ne suis pas boudeur, et, dès que vous m'offrez la main..

— J'aurais volontiers commencé par là, dit le poète ; vous me rendrez la justice d'avouer que c'est vous qui ne l'avez pas voulu.

— Ça c'est vrai, dit Barthélemy en fronçant le sourcil Il faut qu'un homme soit bien bête de se faire comme cela de la peine parce qu'une femme... Mais, comprenez-vous, monsieur Salvator? elle est encore retournée avec ce petit gringalet de chez Bobino Je ne peux pourtant pas le casser, le petit gueux et il compte là-dessus Oh ! elle sait bien ce qu'elle fait, la malheureuse, en ne prenant pas un homme !

— Voyons, voyons, calmons-nous, Barthélemy !

— Ça vous est bien aisé à dire, à vous qui vivez avec un ange du bon Dieu, monsieur Salvator ; mais vous méritez ça, vous, que vous ne vivez que pour faire le bien, et qu'il faudrait être dénué, quoi ! pour vous faire du mal N'importe... si vieux que je sois, je suis bon père, et je ne mérite pas qu'on m'enlève ma fille ! Voilà trois jours que je suis comme un [illegible] à chercher l'enfant ; elle l'aura cachée quelque part [illegible] sa vieille gueuse de mère ; mais, celle-là, pas [illegible] l'aller chercher chez elle : elle crie à l'assassin [illegible] si bien que je lui dois déjà deux nuits de la [illegible] Saint-Martin Oh ! j'en passerais bien quatre, et [illegible] et puis huit des nuits, à la salle Saint-Martin, pour ravoir ma fille, ma petite Fifine Pauvre chérubin à moi, va ! elle aura deux ans à la Saint-Jean d'été.

Et le colosse se mit à pleurer comme une femme.

— Eh bien, que vous disais-je? demanda Salvator à Jean Robert, qui regardait avec curiosité cet étrange spectacle.

— C'est vrai, dit le poète.

— Allons, dit Salvator, on te la rendra, ta fille.

— Vous ferez cela, monsieur Salvator?

— Puisque je te le promets.

— Oui, vous avez raison ; c'est moi qui ai tort : du moment que vous promettez, c'est clair que vous tiendrez... Ah ! faites cela, monsieur Salvator ; faites cela, et, s'il le faut, eh bien voyez-vous, je ne vous donnerai plus la peine de me jeter du haut en bas des escaliers. Vous me direz : « Jean Taureau, jette-toi ! » et je m'y jetterai de moi-même.

— Monsieur Salvator, dit en rentrant l'homme qui s'était chargé d'aller frapper à l'hôpital, c'est ouvert là, en face.

— Pas pour moi, j'espère? dit Barthélemy.

— Et pour qui donc? demanda Salvator.

— Oh ! je n'y vas pas.

— Comment, tu n'y vas pas?

— Je n'aime pas l'hôpital l'hôpital, c'est bon pour les gueux, et l'on est encore assez riche, Dieu merci, pour se faire soigner chez soi.

— Oui ; seulement, chez soi, on est mal soigné ; chez soi, on mange avant le temps, on boit avant l'heure, et, quand on s'est soigné deux ou trois fois chez soi comme tu te soignes, on entre un beau matin à l'hôpital pour n'en plus sortir qu'une nuit Allons, Barthélemy ! allons !

— Je n'en veux pas, de l'hôpital, je vous dis !

— Eh bien, soit ! retourne chez toi, et cherche ta fille toi-même ; tu commences à m'ennuyer à la fin.

— Monsieur Salvator, j'irai où vous voudrez. Monsieur Salvator, où est l'hôpital? Mais je le vénère, l'hôpital ! me voilà.

— A la bonne heure.

— Mais vous lui reprendrez ma petite Fifine, n'est-ce pas?

— Je te promets qu'avant trois jours, tu auras de ses nouvelles

— Qu'est-ce que je ferai donc pendant ces trois jours?

— Tu te tiendras tranquille

— Plus tôt, si c'est possible, n'est-ce pas, monsieur Salvator?

— On fera ce que l'on pourra. Va-t'en !

— Oui, oui, je m'en vas, monsieur Salvator. Tiens, c'est drôle ! où sont donc mes jambes? je ne peux plus marcher !

Salvator fit un signe ; deux hommes s'approchèrent de Barthélemy, qui s'appuya sur eux, et qui sortit en disant :

— Vous m'avez promis, dans trois jours au plus tard, de me donner des nouvelles de ma fille, monsieur Salvator ; ne l'oubliez pas !

Et, de l'autre côté de la rue, à la porte de l'hôpital, qui allait se refermer sur lui, le charpentier criait encore :

— N'oubliez pas ma pauvre petite Fifine, monsieur Salvator !

— Vous aviez raison, dit Jean Robert, ce n'est pas au cabaret qu'il faut voir les hommes.

XII

CE QU'ON ENTENDAIT AU FAUBOURG SAINT-JACQUES, PENDANT LA NUIT DU MARDI GRAS AU MERCREDI DES CENDRES, DANS LA COUR D'UN PHARMACIEN-DROGUISTE.

L'opération était finie ; le malade à l'hôpital, il ne restait plus aux jeunes gens qu'à se remettre en chemin avec cette consolante idée que, si la fantaisie ne leur fût pas venue de courir les rues de Paris, la nuit, à trois heures du matin, un homme serait mort qui avait peut-être encore trente ou quarante ans à vivre.

Mais, avant de se mettre en chemin, Salvator demanda à son hôte de l'eau et une cuvette pour laver ses mains tachées de sang.

L'eau était commune, mais les cuvettes étaient rares chez le digne pharmacien ; la seule qu'il possédât contenait le sang tiré par Salvator de la veine du charpentier, et Salvator avait bien recommandé que l'on conservât soigneusement ce sang pour le montrer au docteur qui ferait, le matin, la visite à l'hôpital Cochin

La demande du jeune homme eut donc d'abord l'air d'être une indiscrétion.

Le pharmacien regarda tout autour de lui, et finit par dire à Salvator :

— Dame ! si vous voulez vous laver les mains à grande eau, passez dans la cour, et lavez-vous-les à la pompe.

Salvator accepta : quelques gouttes de sang avaient aussi jailli sur les mains de Jean Robert : celui-ci suivit son ami.



Il était tout ensanglanté

Mais une impression des plus douces les arrêta sur le seuil de la porte de cette cour.

Tous deux se regardèrent.

En effet, leur étonnement était grand : ils entendaient tout à coup, du moment que la porte de la cuisine du pharmacien s'était ouverte, au milieu du silence et du calme de cette nuit sereine, vibrer, comme par enchantement, les accords les plus mélodieux.

D'où venaient ces sons suaves ? de quel endroit ? de quel instrument céleste ? Il y avait là, tout près, la haute muraille d'un couvent. Le vent d'est enlevait-il à l'orgue de l'église ces ravissants accords, pour les apporter aux rares passants de la rue Saint-Jacques ?

Sainte Cécile elle-même était-elle descendue du ciel dans cette pieuse maison pour célébrer le mercredi des cendres ?

En effet, l'air que nos deux jeunes gens entendaient n'était, certainement, ni un chant d'opéra, ni le solo joyeux d'un musicien, au retour du bal masqué.

C'était peut-être un psaume, un cantique, une page déchirée de quelque vieille musique biblique

Celle de Rachel pleurant ses fils dans Rama, et ne voulant pas être consolée, parce qu'ils n'étaient plus !

C'était cela ; car, en écoutant cette mélodie, on croyait voir passer, comme des ombres plaintives, toutes les hymnes sacrées de l'enfance, toutes les mélancolies religieuses de Sébastien Bach et de Palestrina.

Si l'on eût été obligé de donner un nom à cette touchante fantaisie, on l'eût appelée : *Résignation*.

Nul nom plus ou moins expressif ne lui eût mieux convenu.

L'air prévenait en faveur du musicien.

Le musicien devait être mélancolique et résigné comme sa musique ; les deux jeunes gens eurent cette idée-là en même temps.

Ils commencèrent donc par faire ce qu'ils étaient venus faire là, c'est-à-dire par se laver les mains ; après quoi, ils étaient bien résolus à se mettre à la recherche du musicien.

L'opération terminée, le pharmacien leur apporta une serviette ; en échange de quoi, Jean Robert, pour l'indemniser de la peine qu'on lui avait donnée, lui offrit une pièce de cinq francs.

Le pharmacien, à ce prix, eût voulu être dérangé trois fois par nuit.

Aussi se confondit-il en remerciements.

Ce que voyant Jean Robert, il lui demanda la permission de rester encore quelques instants dans la cour pour entendre cette plaintive mélodie, qui continuait de se répandre avec l'abondance de l'improvisation

— Restez tant que vous voudrez ! répondit le pharmacien.

— Mais vous ? demanda Jean Robert

— Oh ! cela ne me gêne en rien, attendu que je vais refermer ma porte, et me coucher

— Mais, nous, comment sortirons-nous ?

— La porte de la rue ne ferme qu'au loquet et au verrou : il vous suffira de tirer le verrou et de lever le loquet, vous serez dans la rue.

— Mais qui refermera la porte ?

— Ah ! bah ! la porte ! je voudrais avoir autant de mille livres de rente qu'elle reste de fois ouverte dans l'année.

— Alors, dit Jean Robert, tout va bien.

— Oui, tout va bien, reprit l'herboriste enchanté.

Puis il referma sa porte, et laissa les deux jeunes gens maîtres de la cour.

Pendant ce temps, Salvator s'était approché d'une fenêtre du rez-de-chaussée à travers les volets de laquelle on apercevait de la lumière.

C'était évidemment de la chambre sur laquelle ouvrait cette fenêtre que venait la mélodie.

Salvator tira à lui les volets ; ils n'étaient pas accrochés en dedans, et cédèrent.

Alors, par une ouverture du rideau, ils aperçurent un jeune homme de trente ans environ, assis sur un tabouret assez élevé, et jouant du violoncelle.

Bien qu'un cahier de musique fût ouvert sur le pupitre qui se dressait devant lui, le jeune homme ne semblait point y abaisser ses yeux, levés au ciel ; il ne paraissait même pas avoir conscience du morceau qu'il jouait : son attitude était celle de l'homme en proie à la plus sombre préoccupation : sa main conduisait machinalement l'archet, mais sa pensée était ailleurs.

Il se livrait évidemment en lui quelque combat terrible ! sans doute, la lutte de la volonté contre la douleur ; car, de temps en temps, son front se rembrunissait, et, tout en continuant de tirer les plus tristes accords de son instrument, il fermait les yeux, comme si, ne voyant plus les choses extérieures, il eût perdu avec elles le sentiment de sa douleur intime. Enfin, le violoncelle sembla, comme un homme à l'agonie, pousser un cri déchirant, et l'archet tomba des mains du musicien.

L'âme était-elle vaincue ? L'homme pleurait !

Deux grosses larmes silencieuses coulèrent le long de ses joues.

Le musicien prit son mouchoir, s'essuya lentement les yeux, remit le mouchoir dans sa poche, se pencha, ramassa l'archet, le ramena sur les cordes du violoncelle, et reprit son chant juste à l'endroit où il l'avait interrompu.

Le cœur était vaincu : l'âme planait au-dessus de la douleur avec les ailes de la force !

Les deux jeunes gens avaient porté une attention profonde et un intérêt puissant au drame solitaire qui venait de s'accomplir sous leurs yeux.

— Eh bien ? dit Salvator avec l'accent de l'interrogation.

— C'est incroyable ! répondit Jean Robert essuyant une larme qui perlait au coin de sa paupière.

— Voilà le roman que vous cherchiez, mon cher poète : il est là, dans cette pauvre maison, dans cet homme qui souffre, dans ce violoncelle qui pleure.

— Le connaissez-vous, cet homme ? demanda Jean Robert.

— Moi ? Pas le moins du monde ! répondit Salvator ; je ne sais pas son nom, je ne l'ai jamais vu ; mais je n'ai pas besoin de le connaître pour vous dire qu'il y a en lui une des plus sombres pages du livre du cœur humain. L'homme qui essuie ses larmes, et qui se remet à l'œuvre avec cette simplicité, est un homme fort, je vous jure ! et, pour que cet homme fort ait pleuré, il faut que sa douleur soit immense. Entrons, et demandons-lui de nous raconter son histoire.

— Y songez-vous ? demanda Jean Robert en l'arrêtant.

— Je ne songe même qu'à cela, répondit Salvator en s'avançant vers la porte, et en cherchant le marteau ou la sonnette.

— Et vous croyez, reprit Jean Robert en arrêtant une seconde fois son compagnon, vous croyez que cet homme va raconter son malheur au premier venu qui le lui demandera ?

— D'abord, nous ne sommes pas des premiers venus, monsieur Jean Robert ; nous sommes des...

Salvator s'interrompit. Jean Robert espérait voir s'échapper quelque éclair à l'aide duquel il lirait, ou, du moins, épellerait dans la vie passée de son compagnon.

— Nous sommes des philosophes, continua Salvator.

— Ah ! oui, des philosophes, reprit Jean Robert un peu désappointé.

— En outre, nous n'avons l'air ni de bacheliers ivres, ni d'étudiants en goguette, ni de bourgeois curieux ; notre diplôme d'honnêtes gens est écrit sur notre front. J'ignore quelle opinion vous avez eue de moi à première vue ; mais je suis prêt à affirmer que quiconque vous verra, ne fût-ce qu'une fois, sera prêt à vous donner un secret comme je vous donne la main.

Et Salvator tendit la main au jeune poète, comme un brevet d'honnêteté donné à un honnête homme.

— Entrons donc tête haute, continua Salvator ; tous les hommes sont frères et se doivent assistance ; toutes les peines sont sœurs et se doivent secours.

Ces dernières paroles furent prononcées avec un sentiment d'inexprimable mélancolie.

— Allons donc, puisque vous le voulez ! dit Jean Robert.

— N'ai-je pas levé tous vos scrupules, et avez-vous encore quelque objection à me faire ?

— Non... Toutefois, je ne suis pas aussi certain que vous que le musicien nous accueillera favorablement.

— Il souffre ; donc, il a besoin de se plaindre, dit sentencieusement Salvator ; nous allons devenir pour lui des êtres providentiels, des envoyés de Dieu ! L'homme désespéré n'a rien à perdre, il ne peut que gagner à partager ses chagrins. Entrons donc bravement, et, s'il vous reste une ombre d'hésitation, je vous dirai que, maintenant, ce n'est plus la curiosité qui me pousse, mais que c'est le devoir.

Et, sans attendre la réponse de Jean Robert, Salvator, qui n'avait trouvé ni marteau ni sonnette, frappa trois petits coups à la porte à la manière des maçons.

Pendant ce temps, Jean Robert étudiait, à travers la vitre, l'effet que produirait cette interruption sur le violoncelliste.

Celui-ci se leva, déposa son archet sur le tabouret, appuya son instrument contre le mur, et vint ouvrir la porte sans avoir manifesté le moindre signe d'étonnement.

Cette tranquillité était parfaitement en harmonie avec l'opinion émise par Salvator.

Ou cet homme attendait quelqu'un, — et qui pouvait-il attendre, sinon un consolateur ?

Ou il était assez détaché des choses de ce monde pour que rien, venant du monde, ne l'étonnât désormais, — et, alors, il devait accueillir sans plaisir, mais en même temps sans impatience, les deux jeunes gens.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demande-t-il en apercevant Salvator et Jean Robert.

— A des amis inconnus, répondit Salvator.

Ce mot suffit au violoncelliste.

— Entrez, dit-il sans s'inquiéter autrement de l'étrange visite et de l'heure de la nuit à laquelle elle était faite.

Les deux jeunes gens le suivirent ; Jean Robert, qui entra le dernier, referma la porte derrière lui.

Ils se trouvèrent alors dans la chambre même où ils avaient aperçu le musicien par les vitres de la fenêtre.

C'était une chambre dont la simplicité surprenait et ravissait en même temps ; pas même une chambre : une chambrette, mais délicieuse, proprette et blanche du haut en bas ; une vraie cellule de nonnain pour la rareté des meubles, un vrai palais de jeune fille pour le goût délicat et modeste qui en avait dicté le choix. On était tout surpris, en entrant, de voir un jeune homme dans cette chambre ; la rougeur vous serait montée au visage en même temps que la pensée vous fût venue que ce jeune homme eût pu forcer ce chaste nid. N'était-ce pas la couchette d'un enfant qu'on entrevoyait derrière ce rideau de mousseline blanche ? ces rosiers nains qui fleurissaient dans ces petits verres de cristal, n'étaient-ce pas les jouets d'un enfant ? quelles mains soignaient ces oiseaux roses qui voltigeaient dans leur cage, sinon celles d'une jeune fille de douze ans ?... Ou ce n'était pas la chambre du jeune homme, ou une jeune fille habitait avec lui ; sa sœur sans doute ; et cependant, à la première vue, le musicien semblait habiter seul.

Etait-il permis d'imaginer qu'une autre femme qu'une sœur eût le droit d'entrer dans cette chambre ? Non.

La chambre était chaste ; le front du jeune homme, limpide.

Jamais une femme impure n'avait passé dans cette chambre.

Jamais l'ombre d'une mauvaise pensée n'avait ridé la surface de ce front.

Il y avait une explication.

Oui, ce jeune homme habitait là ; mais c'était sa sœur qui prenait soin de sa chambre, qui la blanchissait, qui la polissait, qui la fleurissait.

Comment donc pouvait-on être triste dans cette gaie retraite ?

Les deux jeunes gens, invités par le violoncelliste à s'asseoir, n'en voulurent rien faire, qu'ils ne lui eussent expliqué le but de leur visite.

— Monsieur, dit Salvator, permettez-moi, avant de m'installer chez vous, de vous faire une question. Est-il au pouvoir de l'homme de soulager l'infortune que vous semblez éprouver ?

Le violoncelliste regarda celui qui lui adressait cette philanthropique question, avec cette même tranquillité dont il avait fait preuve, quand, à trois heures du matin, il avait ouvert sa porte sans même demander : « Qui est là ? »

— Non, monsieur, répondit-il simplement.

— Alors, dit Salvator, nous nous retirons. Laissez-moi, toutefois, vous dire, en forme d'excuse, pourquoi nous nous sommes permis de vous troubler. — Monsieur (et Salva-

tor désigna du doigt Jean Robert) monsieur est à la veille de faire un livre sur les souffrances de l'homme ; il étudie quand il peut, où il peut. En entrant dans cette cour, nous vous avons entendu ; nous nous sommes approchés, et, à travers les vitres de cette fenêtre, nous vous avons vu pleurer.

Le jeune homme poussa un soupir.

Salvator continua :

— Quelle que soit la cause de votre douleur, vos larmes nous ont remués profondément, et nous sommes venus vous offrir notre bourse, si vous êtes pauvre, notre bras, si vous êtes faible, notre cœur, si vous êtes affligé.

Les yeux du violoncelliste se mouillèrent de larmes ; mais, cette fois, c'étaient des larmes de reconnaissance.

Il y avait, dans les paroles de Salvator, dans le ton dont elles étaient dites, dans la physionomie qui les accompagnait, dans toute la personne du noble jeune homme enfin il y avait, disons-nous, une telle loyauté, une telle grandeur, une tendresse si profonde pour son semblable, qu'on se trouvait sympathiquement entraîné vers lui.

Ce fut, poussé par cette irrésistible attraction, que le violoncelliste lui tendit les deux mains.

— Je plains, dit-il, ceux qui cachent leur plaie aux hommes, surtout quand cette plaie est saignante ! montrer ses blessures à des frères, c'est leur apprendre à les éviter. — Asseyez-vous, frères, et écoutez-moi.

Les deux jeunes gens s'accommodèrent chacun à sa guise, c'est-à-dire que Jean Robert s'étendit sur un fauteuil, et que Salvator se tint debout appuyé contre la muraille.

L'homme au violoncelle commença.

—

XIII

L'ÉLÈVE ET SON PROFESSEUR

Et maintenant, que le lecteur nous permette de substituer notre récit à celui du narrateur ; le récit en sera plus complet, puisque nous aurons la faculté de dire, de l'excellent homme que nous venons de mettre en scène, ce que sa modestie ne lui permettrait pas de dire lui-même.

Sept ans avant le jour où s'est ouvert le péristyle de l'histoire gigantesque dans laquelle nous n'avons pas craint de nous engager, cette même chambre qu'habitait le violoncelliste, et dont les deux jeunes gens avaient été si émerveillés, cette même chambre, disons-nous, était loin de ressembler à celle que nous venons de décrire dans sa charmante simplicité.

Au lieu du rideau de mousseline blanche qui tapissait le lit, et qui donnait à l'alcôve un air de petite chapelle ; au lieu de la Vierge de stuc dressée sur la cheminée, et étendant ses deux bras au-dessus des habitants de cette chambre comme une bénédiction éternelle ; au lieu des deux flambeaux supportant des bougies roses, sorte de cierges qui, avec la mousseline du lit et la statuette de la Vierge, donnaient à ce réduit un parfum de quiétude et de recueillement, — c'était une espèce de salle basse, dallée plutôt que carrelée, étroite, froide et humide, sans fleurs parfumées, sans oiseaux chanteurs, sans tentures et sans papier.

Les seuls ornements des murailles consistaient dans une vieille gravure à l'eau-forte représentant la *Mélancolie* d'Albert Durer, et dans une petite glace de forme carrée, au cadre de bois jaune, surmontée de deux branches de buis en croix, et faisant face à la gravure ; — le fond de la chambre était caché par un grand rideau de serge verte, lequel, accroché par des clous aux solives du plafond, retombait jusqu'aux dalles qui servaient de plancher ; c'était, sans doute, un voile jeté par des mains amies pour dérober au visiteur le navrant spectacle de quelque pauvre couchette.

Cette chambre, en un mot, était l'habitation la plus misérable et la plus triste qu'il fût possible d'imaginer ; on se sentait le cœur profondément ému en jetant les yeux autour de soi, car on eût en vain cherché un seul point où la vue pût se reposer agréablement : les murs suaient la misère, les solives du plafond, pliant sous le poids qu'elles portaient depuis trois cents ans peut-être, menaçaient ruine ; l'atmosphère était lourde et viciée.

En apercevant le guichet qu'on avait percé dans la porte, on frissonnait comme en visitant un cachot.

C'était bien moins, en effet, la cellule d'un austère cénobite que le cabanon d'un pauvre fou.

A l'exception d'une table de vieux chêne, d'un tableau de bois peint en noir destiné à faire des démonstrations à la craie, d'un pupitre sur lequel était placé un gros volume contenant sans doute, les œuvres de Haendel ou les psaumes de Marcello ; à l'exception d'un banc assez long, pouvant donner place à huit ou dix personnes, d'un tabouret élevé, et d'une chaise de paille, l'intérieur de la chambre était aussi nu que les murs.

Celui qui habitait cette chambre était un pauvre maître d'école du quartier Saint-Jacques.

A cette époque, c'est-à-dire en 1820, il était parvenu à force de patience, à fonder dans le faubourg une petite école d'enfants.

Pour la somme modique de cinq francs par mois, qu'on ne lui payait pas toujours exactement, il enseignait, selon son programme, la lecture, l'écriture, l'histoire sainte et les quatre règles de l'arithmétique ; mais, en réalité, il enseignait bien plus que ne promettait son programme.

Fils d'un pauvre fermier de province, il avait été envoyé au collège Louis-le-Grand dès l'âge de dix ans ; à peine les livres lui avaient-ils été ouverts, que le professeur intelligent aux soins duquel il avait été confié avait reconnu en lui une aptitude peu commune et de rares dispositions.

Ce professeur, modeste et brave homme vieux d'années, jeune de cœur, arbre qui aurait poussé des rameaux et donné des fruits au soleil du monde, mais qui privé d'air chaud et de sucs vivifiants, s'était étiolé et rabougri derrière les murs humides et moussus d'un collège, ce professeur, au bout d'une année, le prit en amitié, et s'attacha à lui aussi tendrement qu'un père pourrait s'attacher à son dernier enfant.

Lui aussi, il y avait trente ans, était venu du fond de sa province à Paris ; dépaysé au milieu de cette société en raccourci qu'on appelle le collège, entouré de fils de famille, de jeunes gens riches, lui, enfant pauvre, il avait, comme son jeune disciple, dans lequel il se voyait revivre, plus d'une fois regretté le sentier verdoyant qui conduisait à la ferme paternelle ; plus d'une fois il avait pleuré des larmes amères au souvenir de la liberté que l'on respirait dans l'air de son pays natal ; enfin, comme son élève, il avait fermé les yeux pour oublier le passé, et s'était jeté à corps perdu dans la voie aride et raboteuse de la science, où le plus clairvoyant se heurte toujours à quelque problème insoluble, à quelque théorie inconnue.

Cette sympathique similitude de pauvreté, d'intelligence et d'isolement, donna tout d'abord, nous croyons l'avoir déjà dit, au vieux professeur la plus profonde affection pour le petit Justin. — C'était ainsi que se nommait l'enfant.

En lui versant les premières gouttes de la science, il s'efforça de lui en adoucir les amertumes ; il lui tendit la main dans les fourrés épais qui obstruent les premières avenues de l'étude ; il écarta de lui les ronces aigues, les orties brûlantes ; enfin, sa sollicitude n'épargna aucun soin pour lui frayer sur ses pas un chemin facile à travers les broussailles de ce pays inconnu.

De son côté, Justin conçut pour son vieux maître une tendresse abondante comme celle d'un fils, reconnaissante et respectueuse comme celle d'un écolier.

Aussi, dès que l'heure de la récréation était sonnée, après avoir serré livres et cahiers dans sa *baraque*, comme on dit au collège, il traversait la cour en deux ou trois enjambées, et, soit qu'il ne prît aucun plaisir à la récréation, soit qu'il n'eût point d'ami de son âge, soit, enfin, que son seul camarade, son unique ami fût son vieux professeur, dès que l'heure de la récréation était sonnée, disons-nous, il allait le retrouver dans sa chambre, et alors, la plus douce causerie commençait entre eux.

Tantôt c'était l'histoire, tantôt c'étaient les mythologies ou les voyages qui faisaient le sujet de cette conversation ; tantôt c'étaient les œuvres des poètes anciens ou des grands artistes que l'on passait en revue.

Qu'un gai rayon de soleil entrât tout à coup dans la chambre, apportant avec lui comme un souvenir des champs, comme un parfum des forêts, les vers de Virgile et d'Homère, ces deux grands prêtres de la nature, poussaient alors sur leurs lèvres ainsi que les fleurs de la terre au mois d'avril : le vieillard admirait les poètes à travers la nature, et faisait entrevoir à l'enfant la nature à travers les poètes.

C'était surtout le dimanche qui apportait dans le pan de sa blanche tunique les plus douces heures de la semaine.

Au coin du feu pendant l'hiver, dans les bois de Versailles, de Meudon ou de Montmorency pendant l'été, c'était toute une journée qu'on avait le droit de passer ensemble.

Oh ! cette journée tant attendue durant six jours, comme on la mettait à profit en entamant une longue discussion sur quelque point en controverse.

Un jour, c'était un vieux camarade du professeur qui venait lui faire visite ; un autre jour c'était la lettre de la famille que l'on relisait dix fois ; enfin, c'était sans cesse quelque causerie instructive ou intéressante.

Si, par hasard, — hasard qui ne se reproduisait pas trois fois dans l'année, — le maître était appelé à quelque céré-

monie, à quelque dîner officiel, chez le proviseur ou chez un haut fonctionnaire de l'Université où il ne pouvait pas conduire Justin, l'enfant passait les récréations de ce dimanche à se promener avec un jeune garçon de son âge, isolé et pauvre comme lui, mais d'intelligence aussi rétive que la sienne était facile.

C'était à peu près le seul camarade qu'il eût dans le collège, non pas que les autres élèves lui fussent antipathiques : tout au contraire, il eût aimé tout le monde, mais c'était lui qui était abandonné de tous.

L'inégalité des fortunes sépare déjà les enfants au collège, comme, plus tard, elle séparera les hommes dans la société, et les deux écoliers dont on voit l'ombre réunie se projeter sur les grands murs de la palissade dans la cour de la récréation sont toujours deux pauvres ou deux riches.

Un jour, le vieux maître de Justin se révéla à lui sous une forme toute nouvelle.

Depuis longtemps, il lui ménageait une surprise aussi douce qu'inattendue. La chambre qu'habitait le bon Muller — c'était le nom du vieux professeur — était située au-dessus de l'infirmerie : on était donc obligé à mille précautions, et le plancher était si mince, qu'on entendait retentir les pas les plus légers. Dans la bonté de son âme, le vieux professeur redoutait de causer le plus faible trouble dans le repos des malades ; il avait donc renoncé à satisfaire la seule passion qui eût jamais fait battre son cœur : il adorait la musique, et jouait du violoncelle avec la science et l'amour d'un violoncelliste allemand.

Or, nous l'avons dit, depuis trois ans qu'il habitait cette malheureuse chambre, — date qui coïncidait, à peu de chose près, avec l'entrée de Justin au collège, — il n'avait touché ni son archet ni son violoncelle, et, cependant, il attendait sans se plaindre l'instant où il pourrait, dans la nouvelle chambre qu'on lui destinait et qu'on lui promettait depuis dix-huit mois, reprendre son occupation favorite.

Ce jour tant attendu arriva enfin.

Ce fut une douce surprise pour Justin, lorsqu'il entendit le maître bien-aimé, installé dans son nouveau logement, tirer les premiers accords du violoncelle, cet instrument grave et mélancolique comme une plainte des bois.

Justin tomba dans une profonde extase, et, tant que joua M. Muller, il l'écouta les mains jointes.

A partir de ce moment, Justin ne laissa pas une minute de repos à son vieux professeur qu'il ne lui eût fait part de ces trésors d'harmonie endormis depuis si longtemps, et qui, en s'éveillant, avaient remué toutes les fibres de son âme.

Chaque jour, Justin venait prendre sa leçon, c'est-à-dire que, chaque jour, le jeune homme consacrait à la musique le temps qu'il consacrait autrefois à cette récréation qui, du reste, n'avait jamais été qu'un travail déguisé sous les apparences du plaisir.

Alors, on déchiffrait les œuvres des maîtres ; on comparait les anciens avec les nouveaux, Porpora avec Weber, Bach avec Mozart, Haydn avec Cimarosa ; on stigmatisait les plagiaires ; on faisait l'histoire de la musique, depuis son commencement au chant grégorien, jusqu'à Gui d'Arezzo, et depuis Gui d'Arezzo jusqu'à nos jours ; puis, de la musique, — mais par manière d'épisode seulement, — on revenait à la peinture et à la poésie, ces deux sœurs ; enfin, de même que le maître avait conduit autrefois son élève dans les plaines vertes de la science, il le conduisait maintenant dans les plaines azurées de l'art.

Toutes ces semences, jetées par une main douce et savante à la fois dans le cœur de l'enfant, fleurirent et fructifièrent dans cet isolement à deux.

L'isolement a cela de bon, qu'il force l'homme à comprendre l'ineffable douceur qui est en lui, douceur qu'il ignorerait à jamais, perdu au milieu de cette société égoïste qui nous dérobe la moitié de notre vie ; l'isolement habitue l'homme à faire un perpétuel retour sur lui-même : c'est le recueillement quotidien.

Il y a toute une religion dans la solitude ! l'isolement rend les mauvais bons, les bons, meilleurs. Dans le silence, Dieu parle au cœur de l'homme ; dans la solitude, l'homme parle au cœur de Dieu.

L'isolement à deux est encore mieux que l'isolement solitaire : l'isolement à deux, c'est un rêve, un conte de fée.

Ce fut le rêve du vieux maître et de son élève, rêve de sept années dont le chagrin vint les tirer en sursaut.

Un matin, un dimanche, un jour du mois de février 1814, la lettre hebdomadaire, la lettre de famille arriva.

Elle était cachetée de noir.

Ce n'était pas l'écriture du père ; ce n'était pas l'écriture de la mère.

Le père était-il mort ? la mère était-elle morte ?

Si l'un des deux survivait, comment n'était-ce pas celui-là qui annonçait la nouvelle terrible ?

Justin décacheta la lettre en tremblant.

Le malheur allait plus loin que le plus triste pressentiment n'eût pu le prévoir.

Les Cosaques avaient ravagé la récolte, pillé les greniers, incendié la ferme ; la mère, en se jetant sur le lit de sa fille pour l'arracher aux flammes, avait eu les yeux brûlés.

La mère était aveugle !

Mais le père, lui ! le père, pourquoi n'avait-il pas écrit ?

Le père, vieux soldat de la République, avait perdu la tête en voyant l'étendue de son malheur ; il avait pris son fusil, et s'était mis à faire la chasse aux Cosaques.

Il en avait tué neuf !

Mais, au moment où il ajustait le dixième, sans s'apercevoir qu'il était tombé lui-même dans une embuscade, une douzaine de coups de fusil étaient partis à la fois : deux balles lui avaient traversé la poitrine ; une troisième lui avait brisé la tête !

Il était tombé roide mort.

Le maître partagea les regrets de l'écolier ; les larmes du vieillard et de l'enfant se confondirent ; — mais larmes et regrets n'y pouvaient rien : il fallait se quitter.

Justin embrassa son second père ; — le professeur méritait bien ce nom, car, si le jeune homme avait reçu du premier la vie du corps, il avait reçu du second la vie de l'âme ; — et les deux amis se séparèrent.

XIV

LA BATAILLE DE LA VIE

Le père mort, la mère aveugle, la sœur trop jeune encore pour travailler, la maison brûlée, la moisson perdue, que pouvait faire le pauvre Justin ? — Un enfant de seize ans !

Il écrivit tout cela à son vieux professeur, en lui demandant conseil.

La réponse ne se fit point attendre.

M. Muller conseillait vivement à Justin de revenir à Paris. Paris n'était-il pas le pays des ressources ?

D'ailleurs, il serait là, lui, pour l'aider de tout son pouvoir.

Le brave homme était pauvre, mais il était seul sur la terre, et alors il était riche.

Il mit son petit trésor, économie de dix années, à la disposition de Justin, et il l'invita à descendre dans une maison voisine de la sienne.

Il y aurait eu de l'orgueil à refuser : Justin n'en eut pas même l'idée ; il accepta.

Ce fut alors qu'il vint s'établir à Paris, dans cette maison du faubourg Saint-Jacques où Jean Robert et Salvator venaient d'entrer.

Il s'installa dans cette misérable salle dont nous avons essayé de donner une idée à nos lecteurs.

Pendant un an, il demanda vainement des leçons de tous côtés.

Chacun riait au nez de ce professeur de quinze ans et demi.

Ce ne fut que la seconde année qu'il obtint quelques répétitions ; mais le peu d'argent qu'elles rapportaient était loin d'être suffisant pour la nourriture de trois personnes.

Ces répétitions ne lui prenaient que trois heures par jour ; il chercha quelle autre industrie il pourrait exercer.

Il apprit qu'une place de professeur de musique était vacante dans un pensionnat de jeunes filles : il alla se présenter, muni d'une lettre de recommandation de M. Müller pour la maîtresse de la pension.

Il fut reçu à bras ouverts.

Le vieux et bon maître avait mis dans sa lettre que ce serait lui rendre un service véritable que d'accepter son protégé, et de lui donner la place vacante. Le jeune homme en avait besoin, ajoutait-il.

La maîtresse de pension, sachant que le protégé de M. Muller était pauvre, pensa qu'elle en aurait bon marché.

Elle lui offrit vingt francs par mois.

Le vieux professeur qui avait l'orgueil de son élève, lui conseilla de refuser.

Justin accepta.

Avec ces vingt francs par mois et l'argent des répétitions, on pouvait vivre modestement sans doute, très modestement ; mais, enfin, la vie matérielle était assurée.

De ce côté, on n'avait donc présentement aucun grave sujet d'inquiétude. Le passé était noir ; le présent n'était que sombre.

Où l'inquiétude commençait, c'était quand le nom du cher maître venait à être prononcé dans la maison.

Et l'heure ne sonnait pas une seule fois à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, que ce nom ne fût prononcé.

On lui devait le trésor prêté par lui : une somme de mille francs. somme énorme que Justin ne gagnait pas même en une année ; comment le rembourser ? où trouver du travail ?

On en demandait partout.

Nous le répétons, la mère était aveugle, la sœur laborieuse, mais faible de santé, et presque toujours malade.

Un marchand de bois du boulevard Mont-Parnasse avait besoin d'un teneur de livres deux fois par semaine.

Justin se présenta chez lui.

Sa mise, sans être des plus pauvres, était des plus modestes ; le marchand de bois donnait cinquante francs à son prédécesseur, dandy du faubourg qui venait quand il n'avait plus le sou, ou quand ses bonnes fortunes lui en donnaient le temps.

Le marchand de bois offrit à Justin vingt-cinq francs : Justin accepta.

Avec la plus stricte économie, en glanant sur le nécessaire, il fallait quatre ans à Justin pour compléter les mille francs dont il avait besoin.

Ses leçons de grec et de latin, ses leçons de musique, sa tenue de livres ne lui prenaient pas plus de huit heures par jour.

Il lui restait donc encore quatre heures de jour, et douze heures de nuit.

Il se mit en quête de nouveaux élèves et d'un nouvel état. Justin se sentait capable de tout, appuyé sur ce double devoir de soutenir sa mère et sa sœur, de rembourser le bon M. Muller.

Un nouvel état était plus facile à trouver que de nouveaux élèves.

Il le trouva.

A quelques pas de la maison, un peu plus haut dans le faubourg, était une typographie où s'imprimait un journal quotidien ; le prote, brave garçon qui, à onze ans d'avance, sentait probablement venir 1830, — fatigué de corriger les épreuves des élégies royalistes de son patron, employé supérieur au ministère, le prote, un beau matin, brisa sa chaîne, ouvrit ses ailes, et s'envola.

Le propriétaire du journal et l'imprimeur, embarrassés, le soir, pour faire corriger les épreuves de leur feuille, apprirent que, dans le voisinage, demeurait un jeune homme doué des qualités nécessaires à ce pénible travail.



Il l'écouta les mains jointes.

On lui demanda s'il consentait à accepter cette place.

Cette place, c'était pour Justin la terre promise.

Justin avait le bonheur d'ignorer la politique, dont il n'avait pas eu le temps de s'occuper ; autant que son cœur pouvait haïr, il haïssait l'étranger, qui avait envahi la France ; les Cosaques, qui avaient incendié sa ferme, brûlé les yeux de sa mère, fait sa sœur orpheline !

Mais, d'opinion, il n'en avait point, ou plutôt, pauvre et honnête créature, il n'en avait qu'une seule : nourrir sa mère et sa sœur ; rembourser les mille francs à M. Muller.

On lui fit observer qu'il fallait passer les deux tiers de la nuit ; il accepta. Quand on lui demanda combien il voulait gagner, il répondit :

— Ce que vous voudrez.

Il entra donc comme prote dans cette imprimerie, vers le milieu de l'année [illegible]

Un an après, jour pour jour, il avait rendu à son vieux maître les mille francs que celui-ci lui avait prêtés.

Un an après, il avait économisé six cents francs.

Quels beaux rêves faisait le pauvre Justin ! il se voyait, au bout de quatre ans, avec une dot de trois mille francs pour sa sœur, et quatre cents francs pour les frais de noce.

Mais lui ! lui, qu'était-il ! Un manœuvre, un moulin à

travail dont le tic tac ne s'arrêtait que de deux heures à six heures du matin.

C'est en parlant de ces hommes-là qu'une bouche sainte a dit : « Travailler, c'est prier ! »

Le rêve de Justin eut le sort de tout rêve : — il s'évanouit.

Justin tomba malade ; la maladie était grave ; une méningite le conduisit en huit jours à la porte du tombeau. Une fièvre typhoïde, qu'elle menait à sa suite, le cloua pour deux mois dans son lit.

Un proverbe russe dit que les malheurs vont par troupes. Ce proverbe russe a raison comme s'il était français ou espagnol.

Une fois le pauvre Justin malade, tout lui manqua.

Les leçons de musique furent données à un pianiste en vogue qui n'en avait pas besoin. — Il avait la vogue ; aussi ne venait-il que quand il avait le temps de venir.

La tenue des livres avait été rendue au dandy, qui prétendait s'être amendé.

La feuille royaliste avait fait faillite, tuée par l'acharnement qu'elle avait mis à soutenir la *Chambre introuvable*. Or, comme un prote sans journal était un luxe que le défunt propriétaire ne pouvait se passer, le journal tombé, on remercia le prote.

Restaient les répétitions.

Malheureusement, on était arrivé à la saison des vacances, et tous les élèves étaient partis.

Le bon M. Müller était là, par bonheur ; Müller, la suprême providence de la pauvre famille, celui qui avait suppléé Dieu, quand Dieu, occupé de la chute d'un empire, avait détourné ses regards de l'humble ferme incendiée.

On venait de lui rendre ses mille francs : on pouvait les lui redemander.

Justin en fit l'objet de sa première sortie, le but de sa première visite.

Il se traîna, encore faible, en s'appuyant aux murailles, chez le professeur.

Il le trouva dans sa chambre, assis sur une petite malle qu'il venait de fermer.

— Ah ! te voilà, garçon ! dit-il ; je suis bien aise de voir que tu vas mieux.

— Oui, monsieur Müller, répondit Justin, et, vous le voyez, ma première visite a été pour vous.

— Merci... Ma foi, j'allais prendre congé de toi, te dire adieu.

— Comment ! vous partez donc ? demanda Justin avec inquiétude.

— Oui, mon ami, je fais mon grand voyage.

— Quel grand voyage ?

— Je ne t'en ai jamais parlé, attendu que, si je t'en avais parlé, tu ne m'eusses pas emprunté les mille francs que tu viens de me rendre.

— Mon Dieu ! murmura Justin.

— Je t'ai dit que j'étais de la même ville que le grand, que l'illustre Weber ; tout enfants, nous nous sommes connus ; jeunes gens, nous nous sommes aimés ; homme, je l'ai admiré ! Eh bien, je m'étais toujours promis de ne pas mourir sans revoir l'auteur de *Freyschutz* et d'*Obéron* ; j'avais, à force de travail, — tu sais ce que c'est, toi ! — économisé mille francs pour pouvoir poser cette couronne de joie et d'orgueil sur ma vieillesse ; j'allais partir quand tu as eu besoin de mes pauvres mille francs. J'ai dit : « Bah ! nous sommes encore jeunes ; Dieu nous fera vivre assez, Weber et moi, pour que Justin ait le temps de me rendre les mille francs que je vais lui offrir. »

— Cher monsieur Müller !

— Je te les ai offerts, mon enfant, tu les as acceptés ; j'ai vu les efforts que tu faisais, pauvre galérien de l'honneur, pour arriver à me les rendre, et moi, vieil égoïste qui aurais dû te dire : « Travaille moins, tu as le temps ; la jeunesse a des ressources, mais il faut les ménager ! » je ne t'ai rien dit de tout cela, mon pauvre cher enfant ; et je t'en demande pardon... Je t'ai laissé faire ; il est vrai que j'entendais répéter : « Le pauvre Weber est malade, il a la poitrine prise ; il n'ira pas loin ! » Sans compter qu'il y avait, dans sa musique, les derniers soupirs d'une âme [illegible]. Enfin, à force de privations, tu m'as rendu mes mille francs ; mais, du moins, conviens que je ne t'en avais [illegible] parlé.

— Ah ! monsieur Müller !

— Non, je [illegible] enfant, que j'ai besoin de cela ! A peine les [illegible] les mains, que je me suis dit : « Bon ! ce sera pour les [illegible] ! » Tu comprends ? [illegible] cinq ans, [illegible] mourir... Mais Dieu [illegible] je l'embrasserai auparavant [illegible] le cher grand homme ! [illegible] il est à Dresde, occupé à créer un opéra [illegible] Ce matin, j'ai fait ma malle, [illegible] Strasbourg. Voilà mon bulletin ; ce soir, [illegible] aller t'embrasser, mon enfant ; tu viens, nous allons déjeuner ensemble.

— Ah ! monsieur Müller, murmura Justin d'une voix étouffée, je ne mange pas encore.

— Quel malheur que tu ne puisses pas venir avec moi ! C'est impossible, n'est-ce pas ?

— Tout à fait impossible.

— Je comprends... Tes leçons de musique, tes répétitions, tes livres en partie double, tes corrections d'épreuves, tu vas reprendre tout cela ?

— Oui, soupira Justin.

Müller était si joyeux, qu'il n'entendit pas ce soupir.

Ce soupir, — aussi triste que la dernière pensée de Weber, — c'était, cependant, l'adieu à une suprême espérance.

Justin n'aurait eu qu'à dire : « J'ai besoin de vos mille francs, cher monsieur Müller, pour ne pas remonter vers la santé d'un pas imprudemment rapide ; j'ai besoin de vos mille francs pour nourrir ma mère et ma sœur ; vous verrez Weber plus tard, ou même vous ne le verrez pas ; mais restez, bon Müller ! restez ! » Müller eût peut-être poussé un soupir aussi triste que celui que venait de laisser échapper Justin, mais, à coup sûr, il fût resté.

Justin ne dit rien ; il embrassa M. Müller, lui dit adieu, rentra chez lui en pleurant, et tomba accablé sur son lit.

Le même jour à cinq heures, Müller partit pour Dresde.

Müller parti, on épuisa jusqu'aux dernières ressources.

Justin, convalescent, fit un nouvel effort, et se présenta pour redemander ses anciennes leçons, et des leçons nouvelles ; mais les deux tiers des parents lui répondirent par ce philanthropique remerciment :

— Vous jouissez d'une trop mauvaise santé !

Ce fut alors que le jeune homme, à bout de tout, presque de courage, presque d'espérance, presque de foi, eut l'idée de créer une école primaire dans ce pauvre faubourg, trop plein d'enfants, trop vide de ressources.

Une brave ouvrière se hasarda d'abord à lui donner son fils ; une autre qui travaillait en journée, et qui ne pouvait garder le sien, le lui confia, plutôt pour s'en débarrasser que pour lui faire apprendre les quatre règles ; une troisième lui amena deux élèves à la fois, deux jumeaux de sept ans.

Au bout de six mois, il avait huit petits écoliers plus blonds, plus frais et plus roses les uns que les autres ; mais il était obligé de les garder toute la journée, et ses huit pensionnaires lui rapportaient quarante francs par mois ; — car, nous l'avons dit au commencement de l'autre chapitre, il leur faisait don, pour cinq francs par mois, de toutes les richesses de l'écriture, de la lecture et des quatre premières règles.

C'est encore, au reste, ce que l'on paye aujourd'hui aux pauvres maîtres d'école de ces quartiers perdus.

Enfin, au bout de deux années, vers le mois de juin 1820, il était arrivé à avoir dix-huit élèves : ce qui lui faisait mille quatre-vingts francs pour vivre, sa mère, sa sœur et lui ; et, avec cette somme, ils vivaient tous les trois, puisque le mot *vivre* peut se traduire à la rigueur par cette paraphrase : *Ne pas mourir de faim !*

Quant à M. Müller, il était allé à Dresde, et en était revenu ; il avait vu et embrassé Weber ; il était resté son mois de vacances tout entier avec lui, et, à son retour, il avait dit à Justin :

— J'ai dépensé jusqu'au dernier sou de mes mille francs ; mais, foi de violoniste, je ne les regrette pas !

XV

L'INTÉRIEUR DU MAÎTRE D'ÉCOLE

La maison dont Justin occupait le rez-de-chaussée n'avait, au-dessus de ce rez-de-chaussée, qu'un étage.

Cet étage se composait de deux chambres et d'un cabinet dont on avait fait une cuisine.

C'est au premier étage que demeuraient la mère et la sœur du jeune homme.

Ce corps de logis, isolé dans la cour, et ne tenant aux maisons voisines que par une de ses faces, avait, selon toute probabilité, été bâti pour servir d'habitation au contremaître de la filature dont on apercevait les ruines à quelques pas de là.

C'est dans cette retraite sombre, insalubre, ne tirant son jour que d'une cour entourée de hauts bâtiments, que dépérissaient une mère, sa fille et son fils.

La mère, pauvre femme frappée de cécité, comme nous avons dit, se tenait dans la première pièce, où ses enfants se réunissaient tous les soirs ; elle ne franchissait peut-être pas trois fois par an le seuil de cette chambre.

Pieuse, isolée, privée de la vue, elle était patiente.

On ne l'avait jamais entendue se plaindre : elle avait la sublime résignation d'une matrone antique ; elle en pratiquait les austères vertus. Sparte l'eût divinisée ; un décret du sénat romain eût ordonné de se découvrir devant elle comme devant une prêtresse de la grande déesse.

La société française la martyrisait.

Oh ! cette société française, c'est elle, cette fois-ci, que nous prenons corps à corps.

Nous savons bien que nous succomberons, comme Jacob dans sa lutte avec l'ange ; mais, quand nous irons rendre compte à Dieu, et que Dieu nous dira : « Qu'avez-vous fait ? » nous lui répondrons : « Il nous était impossible de vaincre ; nous avons lutté. »

La fille, créature malingre, chétive, sans souffle ; fleur des champs, marguerite des prés, muguet des bois transplanté dans une cave, la sœur possédait quelques-unes des solides vertus de sa mère ; mais elle était loin d'avoir sa puissance d'abnégation.

Atteinte d'un anévrisme qui menaçait de l'emporter à la première émotion un peu violente qu'elle éprouverait, sentant instinctivement sa jeune existence fermée par le mur d'un cimetière, sa résignation la trahissait ; — non pas qu'elle laissât jamais échapper un mot d'amertume ; elle était trop chrétienne pour cela : mais elle se laissait, si l'on peut dire, briser intérieurement ; ses désespoirs étaient en elle : de temps en temps, son front couleur d'ivoire en portait l'empreinte, et sa mère, avec les yeux du cœur, apercevait ces sinistres traces.

Le fils, occupé du matin au soir à sa classe, ne pouvait que bien rarement dans la journée monter voir les deux femmes ; cette joie lui était donnée seulement lorsque son vieux professeur venait lui faire sa visite, et consentait à le remplacer, pendant une heure, dans la surveillance des enfants.

L'école ouvrait à huit heures du matin, et fermait à six heures du soir, en été ; elle ouvrait à neuf heures et fermait à cinq, en hiver.

Presque tous les enfants étaient fils d'ouvriers du faubourg, destinés à prendre, un jour ou l'autre, l'état de leur père ; ceux-là n'avaient donc pas besoin de faire des études de latin et de grec.

Mais il y en avait deux, dans le nombre, que le père, ancien ouvrier mécanicien, devenu patron aisé, destinait, l'un à l'Ecole polytechnique, l'autre à l'Ecole des arts et métiers.

On devait les mettre au collège dès qu'ils auraient atteint leur douzième année. Ils avaient encore devant eux, l'aîné deux ans, son frère trois ans. Justin, les voyant doués de facultés merveilleuses, féconda ces bons germes, et leur communiqua, pauvre Prométhée, un peu de ce feu sacré, que le vieux professeur avait allumé en lui.

Excepté ces deux enfants, qui lui rappelaient un peu les hautes études, les autres marmots ne voulaient apprendre, et leurs parents ne voulaient qu'on leur apprît que les simples éléments énoncés au programme.

Il résultait de ce peu d'exigence à l'endroit de l'enseignement que la mère et la sœur pouvaient aider le jeune homme, et le suppléer au besoin.

Quand la sœur était bien portante, elle descendait dans la chambre de Justin, qui, nous l'avons dit, servait d'école, et, tandis que le fils allait, pendant quelques instants, tenir compagnie à la mère, elle faisait lire les enfants, et leur apprenait à compter jusqu'à cent, en dessinant les chiffres sur le tableau avec un morceau de craie.

Chaque jour, la mère recevait le tiers de la classe dans sa chambre, c'est-à-dire six petits enfants : c'était la mise en action du *sinite parvulos ad me venire*. Les six enfants s'agenouillaient autour du fauteuil de paille où elle était assise ; elle leur enseignait à dire leur prière, et leur racontait quelque touchant épisode de l'Ancien Testament.

C'était un adorable spectacle que ces six têtes blondes et ces douze lèvres roses entr'ouvertes uniformément pour marmotter des prières.

Ainsi agenouillés, on eût dit qu'ils mettaient en commun leurs cœurs pour demander à Dieu de rendre la vue à la pauvre infirme.

Telle fut, jusqu'au mois de l'année 1821, la vie recluse et triste que mena cette petite famille.

Excepté le bon vieux professeur, qui venait souvent passer quelques heures avec eux, rien ne troubla le cours de cette existence paisible, unie comme une plaine, monotone comme elle.

Parfois, en été, on se permettait une promenade : en ce cas, c'était, d'habitude, du côté de Montrouge qu'on se dirigeait.

Hélas ! on avait dit adieu aux bois de Versailles, de Meudon et de Montmorency, aux tapis verts, pour les rebords de fossés desséchés et crayeux ; la mère et la sœur ne pouvaient pas, l'une aveugle, l'autre faible et maladive, faire ces longues promenades qu'accomplissaient un homme de quarante-cinq ans et un enfant de douze.

Les grandes courses atteignaient Montrouge ; mais, le plus habituellement, on s'arrêtait aux deux tiers ou à moitié du chemin ; on s'asseyait au revers de la route, et, pendant une heure ou deux, on empruntait au soleil de la lumière et de la chaleur pour le reste de la journée.

En hiver, on se rapprochait d'un petit poêle de faïence dans lequel on mettait religieusement deux petites bûches pour toute la soirée, qui se terminait à neuf heures.

Il y avait bien une cheminée, mais immense, et dans laquelle on eût brûlé une voie de bois tous les huit jours.

On l'avait bouchée : quand les cheminées ne tiennent pas chaud, elles tiennent froid.

Si M. Muller arrivait, vers neuf heures, on proposait invariablement de mettre une bûche au feu ; mais, invariablement aussi, le bon professeur refusait, sous prétexte qu'il était en nage, et, à partir de ce moment, on se serrait un peu plus près les uns des autres autour du poêle inutile.

Le brave homme, alors, pour faire oublier l'absence du feu, essayait de raconter quelque histoire plaisante, — ainsi qu'en racontait madame Scarron pour faire oublier le rôti, — et sa gaieté réchauffait ses auditeurs comme un rayon bienfaisant.

La gaieté, c'est le soleil qui brille de temps en temps sur l'hiver de la pauvreté.

Ce fut durant ces deux dernières années surtout que Justin apprécia les bienfaits de la musique.

Dès que neuf heures étaient sonnées, et que l'on s'était assuré, par la dernière vibration de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, que la soirée se passerait sans la visite de M. Muller, Justin embrassait sa mère et sa sœur, et descendait dans sa chambre.

Arrivé là, il allumait une chandelle supportée par un chandelier scellé à un pupitre, ouvrait sur ce pupitre un vieux livre de musique, le regardait un instant, sortait le violoncelle de sa boîte, l'époussetait soigneusement avec son mouchoir, et le serrait dans ses bras comme un ami.

— Eh ! mon Dieu ! n'était-ce pas un ami, en effet ? n'était-ce pas la voix divine qui exhalait, en les formulant harmonieusement, toutes les plaintes intimes du jeune homme, muet pendant tout le reste du temps, et qui n'avaient que deux heures pour se répandre ? n'était-ce pas la source bienfaisante où s'abreuvait ce cœur altéré ? n'était-ce pas un autre lui-même, un miroir parlant, que cet instrument sonore auquel il racontait ses peines, et qui les reproduisait comme un fidèle écho ?

N'ayant pour toute famille qu'une mère aveugle et une sœur malade, pour seul compagnon que son vieux maître, pour témoins que les murailles nues de sa chambre, il s'était fait de son violoncelle un ami jeune, une famille, une patrie !

Il respirait aussi, le soir, pendant deux heures, l'air vivifiant qui lui avait manqué toute la journée.

Mais, peu à peu, son atmosphère, malgré les harmonieuses vibrations de l'instrument bien-aimé, devint plus lourde ; l'air plus rare commença de lui faire défaut : il tomba, à son insu, dans une mélancolie profonde dont M. Muller s'aperçut bientôt, et chercha opiniâtrement à le tirer.

— Tu vieilliras avant l'âge, lui disait-il ; tu te faneras dans tes belles années : il faut sortir, voir un peu le monde, coudoyer du moins la vie, si tu ne peux pas t'y mêler. Voici la saison des vacances qui approche, il faudra que nous fassions une petite excursion ensemble. Apprête-toi : le 12 août, je viendrai te chercher.

Il se fanait, en effet, dans ses plus belles années, le pauvre maître d'école ! son œil devenait terne, ses joues se creusaient, son front se couvrait de rides, sa peau jaunissait comme le parchemin qui reliait ses vieux livres : on eût cru qu'il avait trente ans accomplis, et cependant il entrait à peine dans sa vingt-troisième année. Mais tout contribuait à le vieillir : les gens avec lesquels il vivait, la chambre où il habitait ; son visage, sa tournure, sa démarche, sa voix, toute sa personne, enfin, empruntait [illegible] qui l'environnaient, et à tous les objets qu'il avait sous les yeux, leur vieillesse et leur pauvreté.

Il eût inévitablement succombé si un [illegible] ne fût venu le secouer et le rendre [illegible] le mot n'était pas encore inventé, mais [illegible] être inventé existait [illegible] sons-[illegible] la vie.

Hélas ! il en est de la douleur [illegible] maladies : on guérit les unes par les [illegible]

Justin gagnait, on le sait [illegible] francs par an et [illegible] même somme, il était à l'abri des plus pressants besoins, mais pour [illegible] laisser quelque chose sur ce [illegible] pas de [illegible] jusqu'à la [illegible]

Il [illegible] le monde [illegible] le vieux maître.

C'était bien facile à dire ! — Mais était-ce possible à faire, avec ce même vêtement usé jusqu'à la corde que l'on portait depuis quatre années, été comme hiver ?

Le trousseau tout entier de la maison était, d'ailleurs, à renouveler comme celui de Justin.

La sœur avait fait des prodiges de reprises sur toute la lingerie ; les draps de la mère étaient un chef-d'œuvre de ravaudage ; les bas du frère étaient, de l'ourlet au bout du pied, un merveilleux ouvrage de marqueterie et de mosaïque. On s'était bien promis de ne rien acheter qu'à la dernière extrémité ; mais on en était arrivé là : tout ce linge rapiécé, reprisé, ravaudé, que les pauvres gens n'eussent jamais abandonné, il les abandonnait, lui ; car il en est du linge comme des amis, avait observé le vieux professeur en citant le vers si connu :

Donec eris felix, multos numerabis amicos !

— Tant que vous n'avez pas besoin de bas, avait-il dit, vous en avez ! et, réciproquement, ayez-en besoin, ils vous manquent !

On avait souri à la boutade du bon Müller, mais tristement.

Il fallait donc se mettre encore une fois à la recherche d'une industrie quelconque ; et surtout il fallait se presser, car le moment allait venir où l'on serait trop mal vêtu pour courir après elle.

Et attendre qu'elle vînt, c'était risquer d'attendre trop longtemps.

Justin s'en alla de nouveau frapper à toutes les portes.

La majeure partie des portes resta fermée ; quelques-unes s'ouvrirent pour laisser passer un refus.

On se promenait le soir, n'osant plus se promener dans la journée.

Un soir donc que Justin se promenait du côté de la barrière du Maine, attendant son vieux professeur, avec lequel il devait aller chez une dame dont le fils demandait une répétition, il entendit au-dessus de sa tête, dans un de ces grands cabarets qui font guinguettes, une dispute entre le contre-bassiste et le second violon.

D'où venait cette dispute, à quelle source remontait-elle ? La chose resta inconnue à Justin, qui n'y faisait pas plus d'attention, d'ailleurs, qu'à une chose sans intérêt pour lui, quand ces mots vinrent frapper son oreille :

— Monsieur Duruflet, disait le contre-bassiste, je jure, après ce qui vient de se passer, de ne jamais mettre les pieds dans la même maison que vous, et la preuve, c'est que je sors d'ici sur-le-champ !

En effet, le contre-bassiste sortit d'un pas rapide, sa contre-basse sous le bras, et espadonnant de son archet comme d'un glaive flamboyant.

Il fallait qu'il se fût passé quelque chose de bien grave entre le second violon et lui.

— Oh ! fit tout à coup Justin, oh !...

Et il se frappa le front

C'était une idée qui lui venait.

En même temps que cette idée venait à Justin par la fenêtre du cabaret, M. Müller, de son côté, arrivait par l'extrémité de la rue.

XVI

DE MUSICIEN, MÉNÉTRIER

Justin attendit son professeur sans faire un pas pour aller au devant de lui ; on eût dit qu'en quittant sa place, il avait peur de perdre son idée

Il raconta au vieillard ce qui venait de se passer.

— Ah ! ah ! dit celui-ci, une place vacante !

Et, tout à coup, à lui aussi, il lui vint une idée : c'est que cette place de contre-bassiste dans une guinguette, si répugnante qu'elle fût, aurait cela d'avantageux, qu'elle romprait la monotonie de la vie du jeune homme.

En outre, le produit serait d'un grand soulagement pour la pauvre famille.

— Mais ajouta-t-il, voudra-t-on te la donner ?

— Je l'espère, répondit modestement Justin.

— Je crois bien ! dit le père Muller, ou ils seraient diablement difficiles.

— Eh bien, je vais entrer et m'informer.

— J'entre et je m'informe avec toi, dit le bon professeur.

Justin n'eut garde de refuser l'offre.

On comprend facilement l'effet que produisit, dans un pareil [illegible], l'entrée de ce jeune homme sérieux et de ce grave vieillard, tous deux vêtus de noir.

Les danseurs les montrèrent du doigt à leurs danseuses en éclatant de rire.

Les deux amis ne s'aperçurent point de cette hilarité, si générale qu'elle fût, ou ne firent pas semblant de s'en apercevoir.

Ils demandèrent à un des garçons à parler au maître de l'établissement.

Un gros bonhomme de cabaretier, rond comme Silène, plus rouge que le vin qu'il servait à ses pratiques, arriva d'un air empressé, croyant, sans doute, qu'il s'agissait de quelque commande importante.

Les deux amis lui adressèrent timidement leur requête.

Et quand on pense que le cœur d'un homme intelligent d'un artiste, d'un fils qui nourrissait sa mère, d'un frère qui nourrissait sa sœur, d'un citoyen utile et précieux enfin, battait de crainte de se voir refuser cette demande d'être ménétrier dans une guinguette !

Hélas ! c'est que tout est relatif dans ce monde !

Cette place accordée se traduisait par un pantalon et un habit noirs pour lui, par une douillette pour sa mère, par une robe pour sa sœur.

Oh ! riez, riez, vous qui n'avez jamais eu à craindre la faim ou le froid pour des êtres chers ! mais, pour moi qui ai eu aussi une mère et un fils à nourrir avec cent francs par mois, rire est un sacrilège !

Les deux amis exposèrent donc timidement leur requête

Le cabaretier répondit que ce n'était point son affaire, que cela regardait le chef d'orchestre.

Il offrit, au reste, d'aller lui soumettre la demande du jeune homme, ce qui fut accepté, et, au bout de cinq minutes, il rapporta cette réponse satisfaisante, que Justin, pourvu qu'il remplît les conditions de science nécessaires à l'important emploi de contre-bassiste à la barrière, pouvait entrer en fonction à l'instant même, moyennant trois francs le cachet.

Il y avait bal trois fois par semaine : par conséquent, il gagnerait trente-six francs par mois.

C'était à peu près ce que lui avaient rapporté ses huit premiers élèves ; c'était donc le Pérou, — on disait encore *le Pérou*, en 1821 ; aujourd'hui, on dit *la Californie ;* — c'était donc le Pérou pour lui que cette place : aussi accepta-t-il ne demandant que le temps d'aller chercher son violoncelle au faubourg Saint-Jacques.

Mais il lui fut répondu que c'était inutile : on avait prévu la désertion du contre-bassiste, et on s'était muni d'une contre-basse dont, à la rigueur, eût joué le second violon. Un contre-bassiste s'offrait à la place de celui qui venait de partir : tout était donc pour le mieux, comme dans le monde de Pangloss.

Justin fut enchanté au fond du cœur que son violoncelle, instrument vierge, pieux et solitaire, échappât à la profanation dont il avait été menacé.

Le jeune homme remercia M. Müller, et voulut le renvoyer ; mais le bon professeur déclara qu'il assisterait aux débuts de son élève, et, pour l'encourager de sa présence, ne quitterait l'établissement que le bal fini.

Justin serra la main de son professeur, se fit apporter la contre-basse, et alla prendre sa place à l'orchestre, au grand ébahissement des spectateurs, qui, tout prêts à le siffler à son entrée, étaient maintenant presque tentés de l'applaudir.

C'était un tableau digne d'un peintre de genre que cet orchestre, — s'il est permis de donner ce nom prétentieux à la réunion de huit sourds qui exécutaient les quadrilles infernaux aux sons desquels dansaient les trois ou quatre cents personnes composant les habitués de la susdite guinguette ; — c'était, disons-nous, un tableau digne d'un peintre de genre que cet orchestre au milieu duquel se trouvait confondu un jeune homme grave et sérieux comme le pauvre Justin.

Il avait l'air d'un musicien martyr, jouant la corde au cou, pour le divertissement d'un peuple de païens.

Sa figure, éclairée par les quinquets accrochés au-dessus de sa tête, apparaissait dans toute son expression.

Justin était loin d'être beau, le pauvre garçon ! mais on sentait que l'air souffreteux qui donnait le ton à toute cette physionomie était la cause réelle ou plutôt la seule cause qui enlaidissait son visage : que l'illumination des joies les plus simples vinssent à passer sur ce front, qu'un pur sentiment de bonheur ou de plaisir brillât dans ces yeux, qu'un sourire entr'ouvrît ces lèvres, et, certainement, ce visage, à défaut de beauté, s'empreindrait aussitôt d'une douceur angélique et d'une rare distinction.

Manœuvrant, comme il le faisait, des deux mains, une contre-basse d'une taille double de son violoncelle : avec ses longs cheveux blonds retombant sur son front quand la mesure était pressée ; avec ses grands yeux bleus, vagues, noyés, onduleux ; avec cet air de langueur répandu sur sa personne, il devait nécessairement inspirer à quiconque l'eût vu en cet instant un profond intérêt, une puissante sympathie.

Figurez-vous Listz, jeune d'âge, beau d'inspiration.

Eh bien, notre maître d'école Justin était cela.

Après la contredanse, le chef d'orchestre lui fit les com-

pliments les plus sincères, et ses confrères les instrumentistes l'applaudirent.

Danseurs et danseuses battirent des mains.

Le bon vieux professeur ne se possédait pas de joie ; lui aussi battait des mains, trépignait, pleurait d'émotion

Tant il est vrai que le triomphe est toujours le triomphe, quels que soient ceux qui le décernent

A onze heures, Justin s'informa jusqu'à quelle heure durait le bal.

— Bon et cher Justin ! murmurèrent elles

Et il y avait dans leur voix un accent si tendre, qu'il était presque plaintif.

— Oh ! ne vous apitoyez pas sur lui, dit le professeur ; c'est un triomphe ! Il est beau, il est magnifique ! il ressemble à Weber quand il était jeune

Et cela dit, comme M. Muller n'aurait pas su en dire davantage il prit congé des deux femmes pour retourner à la guinguette.



La petite fille était vêtue d'une robe blanche.

On lui répondit :

— Parfois jusqu'à deux heures du matin.

Alors, il fit un petit signe au bon père Müller.

Celui-ci accourut.

Il s'agissait d'aller prévenir la mère et la sœur, qui devaient être dans une inquiétude mortelle : jamais, au grand jamais, Justin n'était resté dehors passé dix heures.

Le bon professeur comprit la situation, prit ses jambes à son cou, et trouva madame Corby — c'était le nom de la mère de Justin, que nous avons l'honneur de prononcer pour la première fois, — et trouva madame Corby et sa fille en prières.

Eh bien, dit-il en entrant, vos prières sont exaucées, vertueuse femme et sainte fille : Justin a trouvé une place de trente-six francs par mois !

Les deux femmes poussèrent un cri de joie.

Le professeur leur raconta l'aventure.

Avec ce sentiment de parfaite délicatesse que possèdent, en général les femmes, madame Corby et sa fille comprirent l'étendue du sacrifice que leur fils et leur frère faisait aux exigences de la situation

Il ne quitta la barrière qu'avec son cher élève, c'est-à-dire à deux heures du matin.

Ils trouvèrent les verrous de la porte de la rue tirés par les soins de la sœur de Justin.

A la fin du mois, Justin avait joué douze fois, et avait touché ses trente-six francs.

On put donc, avec ces trente-six francs, acheter les objets de première nécessité.

Et, maintenant, nous croyons avoir suffisamment démontré à nos lecteurs tout ce qu'il y avait de foncièrement bon et honnête dans le cœur de notre héros ; nous nous bornerons donc à ajouter quelques mots pour compléter la peinture de son caractère.

Ce caractère, au reste, dans tout son ensemble, était facile à définir par un seul mot.

C'était le mot à l'aide duquel Salvator avait désigné à Jean Robert la mélodie qu'exécutait Justin

RÉSIGNATION.

Ajoutons que, si cette vertu, vertu un peu négative, prenait jamais une figure humaine pour descendre sur la terre, elle n'en choisirait certes pas d'autre que celle du résigné Justin

Eh bien, voyons, qu'on nous permette de faire un peu d'analyse : ce n'est pas une aventure que nous racontons, c'est l'histoire d'un cœur souffrant. Fouillons donc ce cœur jusque dans ses replis les plus cachés ; voyons, disons-nous ce que va devenir ce caractère si bien trempé par le malheur ; voyons ce qu'il va devenir devant un bonheur immense ou une douleur infinie !

Résistera-t-il, ou va-t-il se briser ?

Croyez-nous, chers lecteurs, il y a, pour les plus froids, une étude palpitante là-dessus.

Voici un homme vierge dans toute l'acception du mot ; il a vécu jusqu'ici comme les oiseaux du ciel, allant chercher, d'aire en aire, de plaine en plaine, le grain qu'il rapportait à son nid ; jusqu'aujourd'hui, sa seule pensée, son soin unique a été de satisfaire les besoins matériels de la vie ; au prix de ses veilles, au prix de ses sueurs, au prix de son sang, il est parvenu à donner à sa pauvre famille toujours l'existence, parfois même une sorte de bien-être.

Pour lui-même, qu'a-t-il fait ?

Rien !

Seul au monde, s'il n'eût eu ni mère ni sœur, n'eût-il pas trouvé moyen de continuer ses études, de se faire recevoir bachelier, licencié, agrégé, qui sait ? docteur peut-être ! et, maintenant, au lieu de quelque chaire de faculté où il fût parvenu par son labeur ; au lieu d'un rang honorable où l'eût placé cette persistance qui est un des caractères distinctifs de sa nature dévouée, le voilà enfoui dans une sorte de casemate où le devoir l'a cloué, où la piété filiale l'étreint.

Oh ! certes, ce n'est pas nous qui avons tant aimé notre mère et qui étions si tendrement aimé d'elle, qui nous plaindrons jamais de la famille.

Mais, lorsque la famille, — qui, à la suite d'un grand malheur, devait recevoir secours de la société, — abandonnée par elle à la misère, pareille à une machine pneumatique, absorbera l'air d'un de ses membres, si nous ne nous plaignons pas tout haut, nul ne saurait, au moins, nous empêcher de gémir tout bas.

C'était donc de sa famille que venait tout le malheur de Justin ; et, cependant, cœur d'or, rien ne lui eût causé un plus profond désespoir que cette seule idée que sa famille aurait pu ne pas exister.

Comment alors pouvait-il sortir de là ?

Justin n'en voulait pas sortir : il voulait continuer de vivre demain comme il avait vécu hier : comme il avait dévoué son adolescence, il dévouait sa jeunesse, il dévouerait son âge mûr, il dévouerait sa vie.

Mais l'âge arriverait pour lui de se marier ; une jeune femme lui apporterait, au milieu de ce désert, au lieu de cette aridité, toutes les grâces, toutes les joies, tous les enivrements de la jeunesse.

Hélas ! où la trouver, cette femme bénie, cette Rachel adorée ?

Avait-on dix ans de temps et de travail à donner à Laban ?

Quel monde voyait-on ?

Suffisait-il donc de se mettre à la fenêtre pour voir dans le lointain cette terre promise des jeunes gens qu'on appelle une jeune fille ?

Et puis, au fond, oserait-il se marier, l'honnête et scrupuleux Justin ?

Sa conscience ne lui disait-elle pas que le mariage est un contrat qui lie les âmes aussi bien que les mains ?

Et son âme lui appartenait-elle ?

Ses mains étaient-elles à lui ?

Était-il libre d'amener une étrangère au foyer maternel ? ce qu'il aurait donné de tendresse à une épouse, ne l'eût-il pas enlevé à sa mère, à sa sœur ?

Voilà pour l'âme.

La femme, l'épouse, n'absorberait-elle pas, dans les exigences de sa jeunesse, de sa coquetterie de toilette, une portion de l'infime revenu ?

Voilà pour les mains.

Non, le mariage même n'était pas un moyen de remédier à cette profonde infortune.

Il fallait donc faire éternellement abnégation de soi-même.

C'est ce que faisait Justin.

Mourir à la tâche peut-être.

C'est ce qu'il était prêt à faire.

Ou tout attendre de la bonté de Dieu.

Hélas ! Dieu n'avait point, jusque-là, gâté la pauvre famille, et, sans sacrilège, il lui était bien permis de douter !

Ce fut pourtant la main de Dieu qui tira Justin de cet abîme.

Un soir du mois de juin, qu'après une de ces journées de soleil où tout est fête dans la nature, Justin revenait avec son vieux maître d'une excursion dans la plaine de Montrouge, le jeune homme aperçut, couchée dans les blés, les coquelicots et les bluets, une petite fille de neuf à dix ans qui paraissait dormir profondément.

Dieu, sous la forme de cette jeune fille, lui envoyait un de ses anges en récompense de sa sublime vertu.

XVII

LA CHAINE DU BON DIEU

La petite fille qu'ils aperçurent ainsi à leur grand étonnement, et devant laquelle ils s'arrêtèrent, regardant inutilement pour tâcher de trouver le père ou la mère, — cette petite fille était vêtue d'une robe blanche, serrée autour de la taille par un ruban bleu.

Elle était blonde et rose, et, ainsi couchée au milieu des épis déjà jaunissants, des bluets et des coquelicots qui, dressés autour d'elle, formaient comme un berceau au-dessus de sa tête, elle avait l'air d'une petite sainte dans sa niche, ou d'une colombe dans son nid.

Ses petits pieds, chaussés de brodequins bleus, pendaient au bord du fossé de la route avec un abandon qui dénotait chez la pauvre enfant une profonde lassitude.

On eût dit la fée de la moisson se reposant des fatigues du jour, pendant la douce veillée de la lune, qui, en parcourant sa route céleste, la regardait avec amour.

Sa respiration, quoique un peu oppressée, était douce comme la plus douce brise de l'est, et, sous ce souffle pur, se balançait avec coquetterie le panache mobile des blés.

Les deux amis eussent passé la nuit à regarder dormir cette adorable enfant, tant cette fraîche et blonde tête leur causait de ravissement ; mais ils furent promptement tirés de leur contemplation par l'inquiétude que leur donna la pensée des dangers que courait dans son isolement ce charmant petit être.

Quelle femme était donc sa mère, qu'on cherchait vainement des yeux, et comment laissait-elle couché en plein champ, en pleine nuit, exposé au vent et à l'humidité, ce corps si frêle et si délicat ?

La pauvre petite devait être là déjà depuis longtemps : son sommeil l'attestait, d'ailleurs. Les deux amis, qui avaient l'habitude de s'arrêter au milieu de leur marche toutes les fois qu'un point en discussion leur paraissait difficile à établir, les deux amis s'étaient arrêtés à quelques pas : là, ils avaient discuté un quart d'heure, à peu près, sur ce point, qui méritait bien, en effet, d'être éclairci, et qui cependant, était demeuré dans l'obscurité :

La beauté du visage emprunte-t-elle ou non quelque chose à la beauté de l'âme ?

Et les deux amis n'avaient, pendant ce quart d'heure, ni vu ni entendu personne.

Mais où était donc la mère de cette petite fille ?

Au reste, peut-être ses parents, fatigués d'une longue promenade, — les brodequins de la petite étaient couverts de poussière, — se reposaient-ils dans les blés voisins.

Justin et M. Muller avaient déjà regardé autour d'eux, mais inutilement. Ils étaient tellement convaincus que la mère de la petite fille ne pouvait être plus loin d'elle qu'une fauvette ne peut l'être de son nid, qu'ils regardèrent encore.

Rien !

Ils entrèrent alors dans le champ sur la pointe du pied marchant doucement, de peur d'éveiller l'enfant.

Ils sillonnèrent la plaine dans toute sa longueur, dans toute sa largeur ; ils en firent le tour, comme un piqueur fait d'une enceinte où il y a un gibier quelconque remisé.

Rien !

Enfin, ils se décidèrent à réveiller la petite fille.

Elle ouvrit deux grands yeux d'azur fixes et surpris.

On eût dit deux bluets vivants.

Elle regarda les deux hommes sans effroi, presque sans étonnement.

— Que fais-tu donc là, mon enfant ? demanda M. Muller.

— Mais je me repose, répondit-elle.

— Comment, tu te reposes ? s'écrièrent à la fois les deux hommes.

— Oui, j'étais bien fatiguée ; je ne pouvais plus marcher, je me suis couchée là, et m'y suis endormie.

Ainsi le premier cri de cette enfant réveillée par des étrangers n'était point d'appeler sa mère !

— Vous dites que vous êtes bien fatiguée, ma petite ? répéta M. Muller.

— Oh ! non, monsieur, dit l'enfant en secouant sa tête pour remettre en place les boucles blondes de ses cheveux.

— Vous avez donc fait une longue route? demanda le maître d'école.

— Oh! oui, bien longue! répondit l'enfant.

— Où sont donc vos parents? reprit le vieux professeur

— Mes parents? fit la petite fille en se mettant sur son séant, et en regardant les deux étrangers d'un air ébahi, comme s'ils lui eussent parlé des choses d'un monde inconnu.

— Comment vous trouvez-vous ici toute seule? demanda M. Muller après une pause d'un moment.

Elle essuya alors ses yeux avec le dos de ses deux petites mains, sa lèvre inférieure, avancée et arrondie en avant, pour recevoir, comme le calice d'une fleur, la rosée de ses larmes, se referma et reprit sa place.

Puis elle répondit d'une voix tremblante :

— Je viens du pays



La réponse du curé n'était pas douteuse.

— Oui, vos parents, répéta Justin avec douceur.

— Mais je n'ai pas de parents, dit simplement la petite fille, du même ton qu'elle eut dit : « Je ne sais pas de quoi vous voulez parler. »

Les deux amis se regardèrent avec étonnement, puis la regardèrent, elle, avec commisération.

— Comment, vous n'avez point de parents? insista le vieux professeur.

— Non, monsieur.

— Où est donc votre père?

— Je n'en ai pas.

— Votre mère?

— Je n'en ai pas.

— Qui vous a élevée?

— Ma nourrice.

— Où est-elle?

— Elle est dans la terre.

Et la petite fille, en prononçant ces derniers mots, fondit en larmes, mais sans pousser un seul cri.

Les deux amis, attendris, se retournèrent chacun d'un côté pour se cacher l'un à l'autre qu'ils pleuraient.

L'enfant se tenait immobile, et semblait attendre de nouvelles questions.

— De quel pays?

— De la Bouille.

— Près de Rouen? demanda Justin avec joie, comme si, étant lui-même des environs de Rouen, il eût été enchanté d'être le compatriote de cette jolie enfant.

— Oui, monsieur, dit-elle.

En effet, c'était bien là un frais enfant de Normandie aux joues rebondies et [illegible], une petite fille blanche et rose, un vrai pommier en fleur.

— Mais, enfin, qui vous a amenée ici? demanda le vieux maître.

— J'y suis venue toute seule.

— A pied?

— Non, en voiture jusqu'à Paris.

— Comment, jusqu'à Paris?

— Oui, et à pied de Paris jusqu'ici.

— Et où allez-vous?

— J'allais dans un faubourg de Paris qu'on appelle le faubourg Saint-Jacques.

— Et qu'alliez-vous faire là?

— J'allais porter au [illegible] une lettre du curé de chez nous.

— Pour que le [illegible] vous [illegible]

[illegible]

— Oui, monsieur.

— Eh bien, comment se fait-il, mon enfant, que vous vous trouviez ici ?

— Parce que la diligence est arrivée en retard, à ce que l'on a dit, de sorte que tout le monde était couché dans le faubourg. Alors, j'ai vu la barrière ; j'ai pensé qu'il y avait des champs tout près ; je me suis mise à les chercher, et j'ai trouvé celui-ci.

— De façon que vous êtes là en attendant le matin, pour vous rendre chez la personne à laquelle vous êtes recommandée ?

— Oui, monsieur ; c'est bien cela : je voulais veiller en attendant le jour ; mais voilà deux nuits que je ne me suis pas couchée ; j'étais lasse, je me suis étendue malgré moi à terre, et, aussitôt étendue, je me suis endormie.

— Vous n'avez pas peur, couchée ainsi en plein air ?

— De quoi voulez-vous que j'aie peur ? demanda la petite fille avec cette confiance sainte des aveugles et des enfants, qui, ne voyant rien, ne sauraient rien craindre.

— Mais, dit M. Muller, stupéfait du [illegible] avec lequel étaient faites toutes ces réponses, ne craignez-vous pas, au moins, le froid, l'humidité ?

— Oh ! répondit-elle, est-ce que les oiseaux et les fleurs ne couchent pas dans les champs ?

Tant de naïve raison dans un enfant de cet âge, tant de grâce, tant de misère, émurent profondément le cœur des deux amis.

C'était la Providence elle-même qui avait mis là cet enfant pour consoler Justin, en lui montrant qu'il y avait, sous le dôme étoilé des cieux, des créatures plus déshéritées que lui.

Ils n'eurent pas besoin de se consulter ni l'un ni l'autre pour se décider sur le parti qu'il y avait à prendre : tous deux en même temps offrirent à la petite de l'emmener.

Mais l'enfant refusa.

— Merci, mes bons messieurs, dit-elle ; ce n'est pas pour vous que j'ai une lettre.

— N'importe, dit Justin, venez toujours ; et, demain, à l'heure que vous voudrez, mon enfant, vous irez chez le frère de votre nourrice.

Et, en même temps, le jeune homme offrait la main à l'orpheline pour l'aider à franchir le fossé.

Mais la petite refusa de nouveau, et répondit en regardant la lune, cette horloge des pauvres :

— Il est minuit, à peu près ; le jour va venir dans trois heures ; ce n'est pas la peine de vous déranger pour moi.

— Je vous assure que vous ne nous dérangez pas, répondit Justin, la main toujours étendue vers elle.

— Et puis, ajouta le professeur, si un détachement de gendarmes passait, vous seriez arrêtée.

— Pourquoi m'arrêterait-on ? répondit la jeune fille avec cette logique de l'enfance qui embarrasse parfois les plus habiles jurisconsultes. Je n'ai fait de mal à personne !

— On vous arrêterait, mon enfant, reprit Justin, parce que l'on vous prendrait pour un de ces méchants petits enfants qu'on appelle vagabonds, et qu'on arrête la nuit... Venez donc !

Mais Justin n'avait plus besoin de dire : « Venez donc ! » En entendant le mot *vagabond*, l'enfant avait sauté le fossé, et, les mains jointes, l'air effrayé, la voix suppliante, elle disait aux deux amis :

— Oh ! emmenez-moi, mes bons messieurs ! emmenez-moi !

— Certainement, ma belle enfant, que nous allons vous emmener, dit le professeur ; certainement que nous allons vous emmener !

— Bien ! bien ! dit Justin. Alors, venez vite ! je vais vous conduire chez ma mère et chez ma sœur : elles sont bien bonnes toutes les deux : elles vous feront souper, et ensuite, elles vous coucheront bien chaudement... Peut-être n'avez-vous pas mangé depuis longtemps ?

— Je n'ai pas mangé depuis ce matin, dit-elle.

— Oh ! la pauvre petite ! s'écria avec autant d'horreur que de charité le vieux professeur, dont les quatre repas par jour étaient mathématiquement réglés.

La petite se trompa au sens de l'exclamation à la fois égoïste et compatissante du bon Muller : elle crut que l'on accusait le curé qui l'avait mise en diligence de l'avoir laissée manquer de provisions ; elle s'empressa donc de le justifier.

— Oh ! c'est ma faute, dit-elle : j'avais du pain et des cerises, mais le cœur si gros, que je n'ai pas pu manger... Et, tenez, ajouta-t-elle en ramenant un petit panier caché près d'elle dans le blé, et où se trouvaient, en effet, des cerises un peu fanées et du pain un peu sec, — en voilà la preuve !

— Vous devez être trop fatiguée pour pouvoir marcher, dit Justin à l'enfant ; je vais vous porter.

— Oh ! non, répondit-elle bravement, je ferai bien encore une lieue [illegible]

Les deux amis [illegible] et, malgré ses refus [illegible] leurs bras mis en croix, s'enchaînèrent par les mains, et, après qu'elle eut passé chacun de ses bras autour du cou de chacun d'eux, ils l'enlevèrent jusqu'à la hauteur de leur ceinture, et s'apprêtèrent à l'emporter sur ce palanquin de chair humaine que les enfants désignent sous le nom de *chaise du bon Dieu*.

Mais, au moment de se mettre en route, l'enfant les arrêta.

— Mon Dieu ! dit-elle, j'ai donc perdu la tête ?

— Qu'y a-t-il, mon enfant ? demanda avec intérêt le maître d'école.

— J'ai oublié la lettre de notre curé.

— Où est-elle ?

— Dans mon petit paquet.

— Et, votre petit paquet, où est-il ?

— Là, dans le blé, auprès de la place où j'étais couchée avec ma couronne de bluets.

Et elle sauta de leurs bras, franchit le fossé, prit son paquet noué dans une serviette et sa couronne de fleurs, et, avec une agilité surprenante, sautant le fossé de nouveau, elle revint prendre sa place sur les mains des deux amis, qui se dirigèrent vers la barrière, que l'on apercevait à deux ou trois cents pas seulement.

XVIII

Ὁ ἄγγελος

La façon dont la petite orpheline tenait son paquet gênait la respiration du vieux professeur, contre la poitrine duquel il s'appuyait.

Il dit à l'enfant d'attacher le paquet à la boutonnière de sa redingote.

Restaient le panier aux cerises et la couronne de bluets que la pauvrette avait tressée pour se distraire, en attendant le jour, que le sommeil ne lui avait pas donné le temps d'attendre.

Elle la gardait sans doute instinctivement, comme le souvenir fleuri de sa première heure de solitude en ce monde.

Justin le comprit ainsi du moins ; car, au moment où la petite, s'apercevant que les fleurs de sa couronne frôlaient la joue du jeune homme, fit un mouvement pour la jeter, en regardant toutefois ses compagnons de route, comme pour les consulter, — Justin, dont les mains étaient occupées, prit la couronne entre ses dents, la posa sur la jolie tête de l'enfant et se remit en marche.

Elle était ravissante ainsi, la pauvre petite fille ! les vêtements noirs des deux amis faisaient admirablement ressortir la blancheur de sa robe et l'angélique pureté de son visage ; son front surtout, éclairé par la lune, semblait rayonner comme celui d'une créature céleste.

On eût dit la jeune sœur d'une druidesse, portée en triomphe vers la forêt sacrée.

La conversation, interrompue un instant, reprit son cours. Justin ne pouvait se lasser d'entendre le son de voix harmonieux de l'enfant.

Ce fut donc lui qui recommença à questionner.

— Et quelle est la profession du frère de votre nourrice, mon enfant ? demanda Justin.

— Il est charron, répondit l'enfant.

— Charron ? répéta Justin de l'air d'un homme qui entrevoit un malheur.

— Oui, monsieur.

— Dans le faubourg Saint-Jacques ?

— Oui, monsieur.

— Mais, dit Justin, je ne connaissais qu'un charron, au nº 111.

— Je crois que c'est celui-là.

Justin n'acheva point ; il y avait un an, à peu près, que ces ateliers de charronnage du nº 111 s'étaient fermés tout à coup et s'étaient rouverts, habités par un serrurier. Justin ne voulait rien dire qui pût inquiéter l'enfant avant d'être certain lui-même que son inquiétude était fondée.

— Ah ! oui, oui, reprit la jeune fille ; je ne dirai même plus que je crois que c'est celui-là : — j'en suis sûre !

— Comment, vous en êtes sûre, mon enfant ?

— Oui.. j'ai lu l'adresse plusieurs fois ; on m'avait recommandé de l'apprendre par cœur, au cas où je perdrais la lettre.

— Et le nom qui était sur cette adresse, vous en souvenez-vous ?

— Certainement. Il y avait : « A monsieur Durier.. »

Les deux amis se regardèrent, mais sans répondre.

Alors, s'imaginant que leur silence venait du peu de confiance qu'ils accordaient à ses paroles, l'enfant ajouta avec un petit mouvement d'orgueil :

— Oh ! je sais lire depuis longtemps !

— Je n'en doute pas, mademoiselle, répondit le vieux professeur.

— Et que comptiez-vous faire chez le frère de votre nourrice?

— Je comptais travailler, monsieur.

— De quelle sorte de travail?

— De celui qu'on voudra; je sais faire bien des choses.

— Entre autres?

— Je sais coudre, repasser, monter des bonnets, broder, faire de la dentelle.

Plus les deux amis faisaient parler l'enfant, plus ils lui découvraient de qualités nouvelles, et plus ils la prenaient en affection.

Ils surent bientôt toute sa petite histoire; elle ne manquait pas d'un certain mystère.

Une nuit, une voiture s'était arrêtée à la Bouille; — c'était en 1812; — un homme en était descendu, portant entre ses bras un fardeau dont il était impossible de distinguer la forme.

Arrivé devant la porte d'une petite maison isolée, située à l'extrémité du village, il avait tiré une clef de sa poche, avait ouvert la porte, et, s'avançant dans l'obscurité, il avait déposé le fardeau sur le lit, une bourse et une lettre sur la table.

Puis il avait refermé la porte, était remonté dans sa voiture, et avait continué son chemin.

Une heure après, une bonne femme qui revenait du marché de Rouen s'était arrêtée devant la même maison, avait à son tour tiré une clef de sa poche, avait ouvert la porte, et, à son grand étonnement, la porte à peine ouverte, avait entendu les cris d'un enfant.

Elle s'était hâtée alors d'allumer la lampe, et avait vu quelque chose de blanc qui se débattait sur son lit, tout en criant.

Ce quelque chose de blanc qui se débattait et criait, c'était une petite fille d'un an.

Alors la bonne femme, de plus en plus étonnée, avait regardé autour d'elle, et avait aperçu sur la table la lettre et la bourse.

Elle avait ouvert la lettre, et elle avait lu à grand'peine — car elle ne lisait pas très couramment — les lignes suivantes :

« Madame Boivin, on vous sait une bonne et honnête femme; c'est ce qui détermine un père prêt à quitter la France à vous confier son enfant.

» Vous trouverez douze cents francs dans la bourse déposée sur la table : c'est la pension de la première année qui vous est payée d'avance.

» A partir du 28 octobre de l'année prochaine jour anniversaire de celui-ci, vous recevrez, par l'intermédiaire du curé de la Bouille cent francs chaque mois.

» Ces cent francs vous seront remis en mandats sur une maison de Rouen, et le curé, qui les recevra, ne saura pas lui-même d'où ils viennent.

» Donnez à l'enfant la meilleure éducation que vous pourrez, et surtout celle d'une bonne ménagère. Dieu sait à quelles épreuves il la réserve!

» Son nom de baptême est *Mina;* elle n'en doit point porter d'autre, que je ne lui aie rendu celui qui lui appartient.

» 28 octobre 1812. »

Madame Boivin relut la lettre trois fois, pour la bien comprendre; puis, lorsqu'elle l'eût bien comprise, elle la mit dans sa poche, prit l'enfant dans ses bras, la bourse à sa main, et courut chez le curé afin de le consulter sur ce qu'elle avait à faire.

La réponse du curé n'était pas douteuse; il donna à la mère Boivin le conseil d'accepter l'enfant que lui confiait la Providence, et de l'élever avec le plus de soins qu'il lui serait possible.

La mère Boivin revint donc chez elle, rapportant l'enfant, la bourse et la lettre.

L'enfant fut mis dans le propre berceau du fils de la mère Boivin, mort depuis deux ans; la lettre fut enfermée dans un portefeuille où la brave femme serrait les états de service de son mari, sergent dans la vieille garde, et occupé dans ce moment à faire, lui quatre cent millième, la retraite de Russie; quant aux douze cents francs, ils furent insérés dans une cachette à laquelle la mère Boivin confiait ses économies.

On n'avait onques entendu parler du sergent Boivin.

Était-il mort? était-il prisonnier? Jamais la pauvre femme n'avait eu de nouvelles de son mari.

Pendant sept ans, la pension de l'enfant avait été payée avec exactitude; mais, depuis deux ans et demi les mandats avaient complètement cessé d'arriver à leur échéance mensuelle; ce qui n'avait pas empêché la bonne femme d'avoir les mêmes soins pour Mina, qu'elle regardait comme sa propre fille.

Depuis huit jours, elle était morte, laissant au curé le soin de l'enfant qui devait être envoyé à son frère, charron à Paris, qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps, mais dont elle affirmait l'honnêteté.

Ce frère s'appelait Durier, et habitait le rez-de-chaussée de la maison numéro 111, faubourg Saint-Jacques, à Paris.

Voilà ce que la petite fille avait raconté, et ce que les deux amis savaient en arrivant dans la chambre de Justin.

Quand Justin tardait à rentrer, il trouvait toujours sa sœur veillant et l'attendant.

Cette fois comme toujours, Céleste — c'était le nom de la jeune fille — attendait son frère.

Elle ouvrit la porte au bruit des pas, et s'entendit appeler.

Elle descendit aussitôt, et la première chose qu'elle vit fut la petite Mina, que lui présentait son frère.

Émerveillée de la beauté de l'enfant, elle l'embrassa tout d'abord, avant de demander seulement d'où elle venait.

Puis, l'enlevant de terre, elle la prit dans ses bras, et l'emporta, tout courant, dans la chambre de sa mère.

La mère ne pouvait voir l'enfant; mais, comme tous les aveugles, elle avait des yeux au bout des doigts; elle toucha l'orpheline, et se convainquit qu'elle était belle.

On raconta l'histoire tout entière à la mère; Céleste avait grande envie d'entendre cette histoire; mais on lui montra l'enfant, qui tombait de sommeil; il s'agissait donc, pour Céleste, de lui dresser, le plus vite possible, un lit dans sa chambre.

C'était chose facile.

On descendit au rez-de-chaussée, on y prit le grand tableau qui servait aux démonstrations d'arithmétique, on le posa sur quatre tabourets; on y étendit un matelas, et madame Corby, ayant pris le front de l'enfant, y imposa les mains, comme une triple bénédiction de la mère, de l'aveugle et de l'hôtesse, bénédiction qui devait porter bonheur à la petite fille.

Quant à celle-ci, elle alla se mettre au lit où, à peine étendue, elle s'endormit d'un profond sommeil.

Le lendemain, avant l'entrée de ses enfants dans leur classe, Justin se rendit chez un des voisins de l'ancien charron, qui était un brave charbonnier de sa connaissance, nommé Toussaint, et lui demanda s'il pouvait lui donner quelques renseignements sur le charron qui avait habité le rez-de-chaussée de la maison 111 avant le serrurier qui l'habitait maintenant.

Justin tombait à merveille.

Toussaint et Durier étaient amis.

Durier avait fait partie de la fameuse conspiration Nantès et Bérard, laquelle avait pour but la prise du fort de Vincennes, et devait ainsi faire éclater un complot ourdi dans toute la France par le comité directeur, conspiration qui avait échoué grâce aux révélations de Bérard.

Il avait été entraîné là, à ce que prétendait Toussaint, par un Corse nommé Sarranti, qui attachait une grande importance à avoir Durier pour complice, à cause des nombreux ouvriers dont il disposait.

Or, la veille du jour où devait éclater le complot, au milieu de la nuit, Toussaint avait entendu frapper violemment à la porte de Durier; il s'était mis à la fenêtre, et avait reconnu l'étranger qui, depuis quelque temps, fréquentait les ateliers du charron.

Un instant après, il les avait vus sortir tous deux, et se diriger à toutes jambes vers la barrière.

Depuis ce jour-là, Durier et Sarranti n'avaient point reparu.

Ce n'était pas la seule accusation qui eût pesé, non pas sur Durier, mais sur le Corse : Toussaint avait su, par des agents de la police, qui étaient venus faire perquisition chez Durier, que Sarranti était, en outre, accusé de vol et d'assassinat.

C'était, sans doute, grâce à l'argent dont ils pouvaient disposer que Durier et Sarranti avaient gagné le Havre assez rapidement pour pouvoir s'embarquer tous les deux sur un navire en partance pour l'Inde.

Depuis ce temps, on n'avait entendu parler ni de l'un ni de l'autre.

Peut-être, ajoutait Toussaint, pourrait-on avoir de leurs nouvelles par un fils de M. Sarranti qui était élève au séminaire Saint-Sulpice; mais il était facile de comprendre quelle discrétion ce fils mettrait, sans doute, à répondre à des questions faites par un inconnu, dans la crainte où le tenait la grave accusation qui pesait sur son père.

Justin essaya de pousser plus loin les investigations; mais Toussaint n'en savait pas davantage.

Le jeune homme rentra à la maison sans juger à propos de faire aucune démarche auprès de M. Sarranti fils.

D'ailleurs, lui aimait autant que le charron fût disparu, et, étant disparu, ne reparût plus.

Il rentra donc, comme nous l'avons dit, et, hypocrite pour la première fois, annonça à sa mère et à sa sœur *la mauvaise nouvelle.*

— Ta mauvaise nouvelle est une bonne nouvelle, au contraire! répondit madame Corby, à qui son fils avait appris, en lisant l'Évangile, le sens du mot εὐαγγέλιον : une bonne nouvelle, puisque c'est un ange que Dieu nous envoie!

Et ce fut pour eux trois une joie immense que l'espoir de garder dans leur maison la charmante créature.

Ils semblaient, en effet, être arrivés à cette période de la vie en commun où l'on sent que, se nourrissant incessamment de sa propre substance, l'intimité va décroître, faute d'aliments nouveaux.

Ils éprouvaient à leur insu la nécessité impérieuse de se renouveler tous les trois.

Ils étaient assez longtemps, au milieu du déluge, restés enfermés dans l'arche sainte ; la colombe venait, apportant le rameau d'olivier.

On accueillit donc avec des transports de joie cette idée de garder l'enfant.

Et, ainsi, cette brave famille qui tout à l'heure avait à peine le nécessaire consentait à s'appauvrir encore, pour le bonheur de posséder cet enfant.

Selon eux, augmenter de ce petit être le personnel de la maison, c'était s'enrichir en s'appauvrissant.

XIX

OISEAU EN CAGE

Cette résolution prise, Justin écrivit au curé qui avait eu soin de l'enfant depuis la mort de la nourrice une relation exacte de la rencontre qu'il avait faite, et des démarches qui en avaient été la suite.

Il lui annonçait que, désormais, toutes nouvelles de la petite Mina devaient être demandées à lui et à sa mère, puisque c'était chez lui qu'elle allait demeurer.

Puis, comme le curé était le seul être sur la terre qui, la femme Boivin morte, s'intéressât ou parût s'intéresser à l'enfant, on le priait de donner son consentement à l'adoption de l'orpheline.

La réponse ne se fit pas attendre ; le prêtre, au nom de Dieu, le grand et presque toujours, hélas! le seul rémunérateur des vertus humaines, remerciait la bonne famille de sa sainte action.

S'il lui parvenait quelques nouvelles du protecteur inconnu de la petite Mina, il ferait à l'instant même parvenir ces nouvelles au maître d'école.

Ce point réglé, et la conscience de ceux qui se chargeaient de l'enfant ainsi tranquillisée, on s'interrogea sur le genre de vie qu'on allait faire mener à la petite.

— Je me charge de son éducation, dit Justin.

— Moi de sa religion, dit la mère.

— Moi de son trousseau, dit la sœur.

Puis on régla l'heure de son lever, de ses repas, de ses travaux ; enfin, au bout d'une heure de conversation entre le frère, la sœur et la mère, elle était indissolublement soudée à l'intérieur de la famille.

C'était au point que, si l'on fût venu la réclamer en ce moment, c'eût été un profond chagrin dans tous ces excellents cœurs.

Pendant ce temps, la petite dormait, ignorant que l'avenir de sa vie venait d'être décidé, et qu'elle allait être invariablement fixée dans cet humble mais sympathique intérieur.

Tout à coup, des sanglots partis de la chambre où elle était couchée firent tressaillir les trois personnes réunies comme en un petit conseil de famille.

La mère, qui était assise sur son fauteuil, se leva ; Justin courut jusqu'à la porte de la chambre à coucher ; mais Céleste seule entra.

L'enfant était si raisonnable, que c'était presque une jeune personne, et un sentiment de pudeur avait arrêté Justin au seuil de la porte.

Ce qui faisait sangloter l'enfant, mon Dieu, ce n'était rien qu'un rêve ; elle avait, pauvre petite, fait un songe effrayant : elle s'était crue arrêtée par les gendarmes comme vagabonde et, dans son rêve, elle pleurait à sanglots ; c'étaient ces sanglots qui avaient mis fin à son sommeil.

Par malheur, en ouvrant les yeux, elle put croire que le rêve continuait : la tenture sombre de cette pièce lui serra le cœur. Où était-elle, sinon en prison?

Quelle différence entre cette chambre et le petit cabinet qu'elle habitait chez la mère Boivin! Les murs du cabinet n'avaient point de papier, il est vrai, mais ils étaient d'une blancheur éclatante ; la fenêtre n'avait pas le rideau jaune à grecque rouge qui ornait celle de mademoiselle Céleste ; mais elle s'ouvrait sur un beau jardin plein de fleurs au printemps, de fruits à l'automne, et de soleil l'été.

Dès que le temps était un peu chaud, la petite Mina dormait la fenêtre ouverte, et, comme, chaque soir, elle avait soin de répandre du grain sur le carreau de sa chambre, elle était réveillée à l'aube par le chant des oiseaux, qui gazouillaient dans l'arbre dont les branches curieuses regardaient dans sa chambre, qui voletaient sur le bord de sa fenêtre, qui picoraient à deux pieds de son lit.

Oh! c'était cette vie, cet air, ces arbres, ce soleil, ces oiseaux, qui l'avaient faite blanche et rose comme une pêche, la chère petite!

Et puis, cette chambre, aussi blanche que les murs de la paroisse, c'était, à défaut d'autre point de comparaison, la plus belle chambre que l'enfant pût imaginer : elle lui rappelait l'orgue, l'encens, la Vierge et toutes ces féeries de l'église si puissantes sur les jeunes imaginations.

Mina, tout éveillée qu'elle était, demeura donc un instant dans le doute le plus profond.

Ce jeune homme grave, ce vieillard affectueux qu'elle avait rencontrés, cette promenade au clair de la lune qu'elle avait faite, portée entre les bras de deux hommes inconnus, tout lui parut un songe. Elle eut la pensée de sauter à bas de son lit, et de s'assurer de la vérité ; mais elle n'osa point, et, tout en comprimant ses sanglots, elle s'assit sur son lit, et chercha à rassembler ses idées.

C'est dans cette posture, qu'un sculpteur eût choisie pour une statuette du Doute, que la bonne Céleste la trouva.

Deux grosses larmes coulaient encore sur ses joues.

— Qu'avez-vous, ma chère enfant? demanda Céleste en serrant la petite fille dans ses bras. Vous pleurez!

L'enfant reconnut la maladive et pâle figure de la veille ; elle rendit à sa nouvelle amie le baiser qu'elle en avait reçu, et se mit à lui raconter son rêve.

Après quoi, Céleste elle-même prit la parole, et, au bout de quelques minutes, l'enfant était au courant des démarches de Justin ; elle savait que le charron avait disparu, et que la lettre du curé était inutile.

— Eh bien, alors? demanda la pauvre enfant d'une voix plaintive, et en fixant des regards si anxieux sur Céleste, que ce fut celle-ci à son tour qui sentit des larmes dans ses yeux ; — eh bien, alors?...

Et l'enfant n'osait achever.

— Eh bien, te voilà chez nous et à nous, mon enfant! dit Céleste ; tu seras la fille de notre mère ; notre sœur à Justin et à moi, et, quoique nous ne soyons pas riches, nous ferons tout pour te rendre heureuse.

— Oh! sœur Céleste! dit l'enfant en l'embrassant à son tour ; oh! frère Justin! ajouta-t-elle en tendant ses petites mains vers le jeune homme, dont la tête passait par l'encadrement de la porte.

Justin n'y put tenir ; il s'élança dans la chambre, et baisa les mains que l'enfant tendait vers lui.

En un instant Mina fut instruite de la vie qu'elle allait mener.

Hélas! ce n'était pas la vie d'air et de liberté à laquelle l'avait habituée la campagne ; ses petits pieds allaient oublier leur course matinale à travers la rosée et les fleurs ; elle n'aurait plus sous les yeux cette belle rivière qui coulait majestueuse et lente, conduisant vers la mer le commerce et l'industrie ; mais, pauvre enfant ! elle sentait cela : elle aurait, en place, de bons cœurs qui l'aimeraient ; elle aurait la tendresse, ce doux soleil de l'âme qui n'est pas le soleil du corps, mais qui est pourtant le seul dont la tiède chaleur puisse faire oublier la puissante et féconde chaleur de l'autre.

L'heure d'entrer en classe était venue : Justin descendit pour ouvrir sa porte aux dix-huit marmots.

La jeune fille resta seule avec l'enfant.

Elle voulut l'habiller ; mais la petite Mina sauta à bas du lit, légère comme un oiseau, et s'habilla en un instant, voulant prouver à sa sœur qu'elle n'était pas si petite fille qu'elle en avait l'air, et qu'elle ferait en sorte d'être le moins possible à charge à ceux qui l'avaient recueillie.

Sa toilette achevée, la petite fille passa dans la chambre de la mère, pour faire sa prière, et déjeuner.

Tant qu'il s'agit de la prière, tout alla bien : l'enfant savait toutes les douces prières de l'enfant, actes de foi, actes de grâces, actes d'amour.

Mais, quand arriva le déjeuner, ce fut, pour la pauvre Mina, un triste désappointement.

Lorsque, chez la mère Boivin, Mina sentait la faim venir, elle descendait ; si c'était l'été, elle cueillait des fruits, cassait la moitié d'une miche, et mangeait son pain avec des abricots, des prunes, des fraises, des cerises ou des pêches ; si c'était l'hiver, elle allait à l'étable et au poulailler : à l'étable, elle trouvait le lait tiède, qu'elle tirait elle-même du pis de Marianne ; dans le poulailler, elle trouvait les œufs encore chauds, qu'elle prenait sous le ventre des poules.

Mina n'avait donc pas idée que l'on pût manger autre chose à son déjeuner que des fruits, du lait ou des œufs.

A Paris, il n'était plus question de cela.

Toute la famille déjeunait le matin avec cet affreux liquide que l'on est convenu d'appeler du café au lait; pourquoi? Nous n'en savons rien, puisqu'il entre dans l'abominable breuvage, que nous soumettons à l'analyse des savants, beaucoup plus d'eau que de lait, beaucoup moins de café que de chicorée.

Et ce n'est pas qu'on ignore cela; non, tout le monde le sait; offrez de véritable café aux huit cent mille consommateurs de Paris, ils le refuseront; ils vous diront que le café est échauffant, et que la chicorée est rafraîchissante!

Alors, soit; mais dites tout simplement: « Je déjeune avec de la chicorée au lait ». Il faut avoir le courage de ses aliments.

Mais non, on tient à avoir l'air de prendre du café, parce que le café ne pousse pas à Montmartre, tandis qu'on peut trouver de la chicorée tout autre part qu'à Moka, à la Martinique ou à Bourbon.

Que le tilleul ne fleurisse qu'à Pékin, que le thé ne pousse qu'à Paris: les Chinois feront venir du thé de Paris, et les Anglais, les Français et les Russes, du tilleul de Pékin.

Telle est notre opinion, du moins; on voit que nous avons le courage de celle-là comme des autres.

Toute la famille avait donc la mélancolique habitude de déjeuner avec une jatte de cette liqueur rafraîchissante; — et, si un de nos lecteurs, pressé d'arriver au dénoûment, en vertu du principe d'Horace: *Ad eventum festina*, prend les lignes que nous venons de hasarder pour une boutade ou une digression, nous allons le rassurer bien vite, en lui disant que c'est tout simplement une pièce justificative à mettre dans le dossier de la petite fille, afin qu'on ne lui impute pas à crime le dégoût profond qu'elle va manifester pour le café au lait de maman Corby, de frère Justin et de sœur Céleste.

A peine eut-elle mis une cuillerée de ce liquide dans sa bouche, que son pauvre petit cœur se leva, et qu'elle la rejeta sur le plancher.

Les trois convives crurent qu'elle s'était brûlée.

Ce n'était pas cela:

Elle trouvait la chose horrible, impotable.

On eut beau lui dire, lui redire, lui jurer, que c'était du lait, elle n'en voulait rien croire.

Non pas qu'elle eût le caractère mal fait, non pas qu'elle fût entêtée le moins du monde: c'était tout simplement que la pauvre petite, habituée à traire elle-même la bonne vache noire et blanche, croyait connaître de bonne source le véritable goût du lait.

— Alors, dit la gracieuse enfant avec beaucoup de déférence pour la triple affirmation de ses hôtes, c'est qu'il y a le lait de Paris et le lait de la Bouille.

C'était là une vérité tellement incontestable, qu'aucun des opposants n'essaya de la combattre.

Hâtons-nous de dire que le lendemain, Mina voyant qu'on avait fait une soupe exprès pour elle, surmonta l'horreur que lui inspirait cette boisson inconnue qu'on lui avait présentée la veille, et l'avala avec un héroïsme qui lui mérite toute notre admiration.

Le déjeuner ne fut point la seule chose qui l'étonna dans la triste maison. De même que, le soir de son arrivée, on lui avait mis sur la tête un fichu de nuit, à elle, habituée à coucher nu-tête et la fenêtre ouverte, de même la tristesse de cet intérieur se répandit autour d'elle comme un voile épais.

Tout la surprenait: le papier gris de la chambre de la sœur; les rideaux bruns de la chambre de la mère; la figure grave du jeune maître d'école, sa voix, ses vêtements noirs, ses vieux livres jaunes; tout lui paraissait sombre, jusqu'au violoncelle, qui la fit fondre en larmes, la première fois que, le soir, à dix heures, de son lit, au milieu d'un demi-sommeil, elle en entendit jouer.

Au reste, grâce à son excellente organisation, elle ne s'attristait pas bien profondément de tout cela, attendu qu'avec une apparence de bon sens, elle s'imaginait que, puisqu'elle ne connaissait que la vie de campagne, il était possible qu'à la ville, tout le monde vécût de cette austère façon.

Elle se raisonna donc elle-même, et résolut dans son for intérieur de se soumettre à la vie semi-monastique de la maison.

Mais, pauvre enfant des prés et des plaines, emprisonnée entre quatre murailles humides, elle se promettait plus qu'elle ne pouvait tenir: elle n'était ni de tempérament ni d'âge à se conformer à cette triste règle: ses yeux étaient trop vifs, son sang était trop jeune et trop chaud, sa fraîche voix trop claire, pour qu'elle pût dire ainsi tout à coup, à sa voix, matinale et joyeuse comme celle de l'alouette, de se taire; à son sang, brûlante sève de la jeunesse, de se calmer; à ses yeux, douces étoiles de son cœur, de s'éteindre ou de ne plus briller qu'à moitié. Il lui échappait, malgré elle, de francs rires éclatant comme des chansons, et elle s'efforçait, mais vainement, de réprimer ces trésors de gaieté enfantine qu'elle portait en elle.

Un jour qu'arrachant les herbes qui poussaient dans la cour humide et sombre, elle chantait à demi-voix la ritournelle d'un air de son pays, sœur Céleste apparut à la fenêtre; alors, le couteau avec lequel la pauvre Mina arrachait l'herbe lui échappa des mains; elle devint blême, et se mit à trembler de tous ses membres.

S'être oubliée à ce point-là lui parut une profanation monstrueuse, comme d'avoir parlé haut dans une église.

Une autre fois que, seule dans la chambre du maître d'école, — laquelle, on s'en souvient, était également la classe — elle rangeait ses vieux livres, qui parlaient une langue inconnue et pour laquelle elle avait tant de respect, elle aperçut dans un coin le violoncelle, que Justin n'avait pas eu le temps de remettre dans sa boîte.

Depuis longtemps, elle attendait l'occasion de se trouver seule et face à face avec cet instrument.

Elle s'y trouvait enfin, et se sentait partagée entre deux sentiments bien contraires.

D'une part, l'impression qu'elle avait éprouvée, la première fois qu'elle avait entendu ses sons mélancoliques, l'avait animée contre lui d'une espèce de rancune qu'elle n'eût point été fâchée de manifester résolument.

De l'autre, vivement tiraillée par une curiosité analogue à celle qui fait demander aux enfants de voir *la bête* renfermée dans une montre, elle avait une forte démangeaison de savoir ce qui se passait dans le violoncelle, lorsqu'on promenait l'archet sur ses cordes.

Elle eût été bien embarrassée de dire lequel des deux sentiments, la curiosité ou la vengeance, l'emportait sur l'autre.

Nous qui avons cinq fois son âge, nous n'hésitons pas à croire que c'était la curiosité, et nous en doutons d'autant moins que le résultat est là pour nous donner raison.

Elle prit donc du bout des doigts l'archet posé sur une chaise, et, s'approchant du violoncelle à pas de loup, elle commençait à scier la corde d'argent, et lui faisait rendre un ronflement sonore, lorsque le maître d'école, qui avait oublié un papier sur sa table, rouvrit la porte, et apparut brusquement sur le seuil de la chambre.

Jamais, cher lecteur! jamais, lectrice amie! jamais, depuis la première pécheresse, prise en flagrant délit de maraudage par l'ange gardien du Paradis, jamais, sous une chevelure blonde, des joues plus roses ne se couvrirent d'un vermillon plus clair!

Le cœur de la pauvre petite battait comme le cœur d'un oiseau blessé!

Il fallut, pour la rassurer, que Justin, tout souriant, lui prît la main, et lui fît, presque de force, passer l'archet sur les cordes.

Mais l'émotion qu'elle éprouva fut telle, qu'elle changea en haine profonde la simple antipathie que l'orpheline avait pour le pauvre instrument.

Nous vous appelions tout à l'heure *lectrice amie*, ô beaux yeux qui nous faites l'honneur de nous lire! Savez-vous pourquoi nous vous caressons ainsi de nos plus douces épithètes? C'est que vous êtes, à titre de femme, aptes aux tendres et douces émotions, et que nous voulons obtenir que vous usiez de votre influence près de nos lecteurs, qui, trop impatients, trouveraient que nous tombons dans l'idylle.

Laissez-nous ouvrir au terrible drame que nous écrivons cette porte parfumée et fleurie de la jeunesse; nous arriverons assez tôt aux passions de la virilité, et aux crimes des âges mûrs.

N'est-ce pas donc, lectrice amie, que vous nous permettez de vous conduire quelque temps à travers les prés émaillés de pâquerettes et de boutons d'or, au bruit des oiseaux qui chantent et des ruisseaux qui murmurent?

XX

LA BAGUETTE MAGIQUE

Ces traits et d'autres semblables, loin d'indisposer contre Mina sa famille adoptive, ne faisaient, au contraire, que confirmer Justin et sa sœur dans la bonne opinion qu'ils avaient du cœur de la petite orpheline, au lieu de la blâmer, ils l'encourageaient donc à suivre l'impulsion de sa charmante nature, qui jetait quelques rayons de gaieté dans la maison; ils eussent voulu lui faire de tous ses travaux un plaisir, de tous ses jours une fête, ils savaient bien, ces cœurs purs, que l'enfance est un dimanche éternel!

Mais la mère était aveugle, la sœur, souvent malade; tous trois, besogneux.

Les parents ne pouvaient que donner leur tristesse à la petite fille ; ce fut donc elle qui, par la grâce de Dieu, leur donna sa gaieté.

Elle finit par prendre dans la maison un si grand empire, qu'il en fut de la maison comme il en est de la nature au sortir de l'hiver : d'abord, nue et désolée, elle sembla renaître à la vie et peu à peu sous une sève invisible, reprit des bourgeons, des feuilles et des fleurs.

Le maître d'école, malgré les efforts du vieux professeur, — et quoique, selon l'expression de celui-ci, il eût *coudoyé le monde*, — le maître d'école avait succombé dans cette lutte entre sa conscience et ses goûts, entre son devoir et ses désirs ; il s'était, comme l'avait prédit M. Muller, fané au beau milieu du printemps de sa jeunesse ; en trois années, il avait vieilli de dix ans.

Ce fut le contraire pour la petite Mina : à son contact, la famille se rajeunissait. C'est le propre, en effet, de l'insoucieuse enfance, de raviver et de rajeunir tout ce qui l'approche ; partout où traîne sa robe blanche, l'herbe pousse, les boutons fleurissent !

Il y avait deux ans à peine que la petite Mina était dans la famille du maître d'école, et déjà la maison avait subi une transformation complète.

Une fois, elle avait été se promener dans la plaine de Montrouge, et, dans cette plaine aride, elle avait trouvé moyen de découvrir une douzaine de touffes de pâquerettes et de violettes sauvages.

Elle les avait déracinées avec un couteau, les avait mises dans son mouchoir, les avait rapportées à la maison, et madame Corby avait été bien émue de sentir sous sa main deux pots de fleurs qui lui rappelaient ce soleil qu'elle ne pouvait plus voir.

Une autre fois, c'étaient deux rosiers nains qu'un jardinier du voisinage lui avait donnés ; elle les avait mis dans deux verres à boire, et les avait déposés sur la cheminée de Justin, tandis qu'il était sorti. Le soir, le maître d'école les avait trouvés à son retour, et il avait ressenti une bien douce émotion en regardant ces roses, qui lui rappelaient qu'il y avait, autour de Paris, un printemps à la robe fleurie dont il ne pouvait pas jouir.

La sœur Céleste avait eu aussi sa surprise : deux ou trois fois, devant l'orpheline, elle avait manifesté le désir d'avoir un petit chat, ne fût-ce que pour la distraire en emmêlant son fil, toujours si bien démêlé ; un soir, elle fut bien étonnée, lorsqu'elle leva son oreiller, de voir sortir de son lit un petit chat tout blanc avec un ruban bleu au cou. C'était encore Mina qui avait découvert ce chat, et qui lui avait fait un collier avec sa ceinture.

Chaque jour, c'était une imagination nouvelle ; tout le génie inventif de l'enfance était concentré dans cette blonde tête ; on eût dit que, pareille au zéphyr, elle ne respirait que pour animer le printemps, et faire fleurir autour d'elle les roses et le jasmin.

Aussi ne voyait-on plus que par elle, ne s'entretenait-on plus que d'elle : « Mina par-ci ! Mina par-là ! » Comme une note agréable et qui plaît à tout le monde, on entendait son nom retentir du haut en bas de la maison.

Si l'on avait un achat à faire, on s'en rapportait à son goût ; un parti à prendre, à sa décision ; un projet quelconque à accomplir, à sa volonté.

Elle était souveraine arbitre du petit État ; elle gouvernait ses trois sujets avec son bon sens, son bon cœur et sa gaieté.

Aussi tous trois sentaient-ils et reconnaissaient-ils l'influence bienfaisante qu'exerçait sur eux cet enfant ; la mort d'un des trois membres de la famille n'eût pas causé plus de douleur aux deux survivants que le départ de la petite fille ne leur en eût causé à tous les trois.

Ils l'appelaient *l'ange de la gaieté*.

Et, en effet, c'était un enchantement de toutes les heures.

Un jour, elle était allée au bois de Meudon avec M. Muller et Justin — c'était un dimanche, bien entendu ; — elle aperçut à une douzaine de pieds, sur une branche, collé, comme de la fiende au corps de l'arbre, un nid de pinsons. Sa convoitise s'éveilla aussitôt, et elle entreprit de prouver au vieux précepteur et à Justin que c'était la chose la plus facile du monde que de lui aller chercher ce nid, disant qu'elle savait monter aux arbres, et que, s'ils n'y allaient pas, elle allait y aller elle-même.

Justin, dans sa jeunesse, avait pratiqué cet art, et ne l'avait certes pas oublié au point de reculer devant une si médiocre ascension ; mais une chose le préoccupait : pour monter aux arbres, il fallait en embrasser le tronc avec les bras et les genoux, et l'opération ne pouvait se faire qu'au détriment probable de la redingote du jeune homme et de son pantalon.

Justin se grattait l'oreille et regardait le nid.

Le bon précepteur comprit ce qui préoccupait le jeune homme ; il posa à terre son chapeau à larges bords, et, s'adossant à l'arbre, joignit les deux mains, et s'offrit en courte échelle à son élève.

Celui-ci demanda pardon de la liberté grande, monta sur ses épaules, leva le bras, atteignit le nid, et mit cinq pinsons entre les mains de la jeune fille, qui les reçut en sautant de joie.

C'est qu'il y a dans l'enfance une force irrésistible, une volonté si impérieuse, une telle puissance de commandement, qu'il faut absolument lui obéir.

Ajoutons que c'est le propre des vieillards d'être plus tolérants pour l'enfance que les jeunes gens ; sans doute parce que les jeunes gens sont plus près, et les vieillards plus loin de cet âge heureux.

Au reste, elle savait bien ce qu'elle faisait, la petite entêtée, en demandant ces pinsons ; et ce n'était pas le premier nid qu'elle convoitait : elle avait trouvé, on ne savait où, à la cave ou au grenier, une vieille cage sale et noire, qu'elle avait essuyée, grattée, polie ; et, cette cage mise en état, elle voulait l'utiliser.

Elle rapporta donc ses pinsons sans répondre à Justin, qui lui disait qu'elle ne saurait où les mettre ; et, cinq minutes après sa rentrée à la maison, elle arriva dans la chambre du maître d'école, toute victorieuse, avec sa cage reluisante, et sa petite famille de pinsons emménagée.

Mais, alors, cela lui fit venir une idée qui occupa longtemps son petit cerveau avant de se produire au jour : c'était de faire, pour la cage du frère Justin, ce qu'elle avait fait pour la cage de ses pinsons.

Seulement, il ne s'agissait plus là de frotter, de laver et de polir ; il fallait changer le papier, changer les rideaux des fenêtres, changer les rideaux du lit.

La pauvre petite y mit un an ; elle eut toutes sortes de caprices, et, comme Justin ne lui savait rien refuser, tantôt c'était dix sous pour un ruban qu'elle n'achetait pas, tantôt vingt sous pour un bout de dentelle qui restait chez la marchande ; enfin, de dix sous en dix sous, de vingt sous en vingt sous, elle amassa une somme de soixante et dix francs — dont quinze furent employés à mettre un papier gris-perle avec des roses bleues à la place de l'affreux papier terreux, crasseux, humide, qui attristait l'œil, — et cinquante-cinq à acheter des rideaux de mousseline qui, faits par elle et par sœur Cécile, devenue vers la fin sa complice, remplacèrent les rideaux de serge verte.

La métamorphose de la chambre s'opéra en une soirée, grâce à la complaisance d'un marchand de papier qui avait son fils dans la classe de Justin, et qui contribua à ce tour de passe-passe pour la pose du papier, que quatre ouvriers collèrent sur les murs, tandis que Justin faisait sauter les dandys et les coquettes de la barrière du Maine.

Quand frère Justin rentra, il crut qu'on avait fait un reposoir dans sa chambre ; il voulut gronder, quereller, se plaindre : Mina lui présenta ses deux joues roses, et Justin ne sut plus que serrer l'enfant sur son cœur.

Et c'était ainsi que, degrés par degrés, cette triste maison se rajeunissait et s'égayait, comme ses habitants s'étaient égayés et rajeunis.

Quand Mina en fut à ce point d'influence, elle déclara la guerre aux vieux livres de musique religieuse, et elle fit tant, que Sébastien Bach, Palestrina, Haydn rentrèrent dans l'armoire, et que, pour remplacer ces illustres ancêtres qui avaient fait la joie de la jeunesse du maître d'école, Justin rentra, un jour, tenant des fragments d'une partition d'opéra-comique, qu'il avait trouvés en bouquinant sur les quais.

Qui fut abasourdi ? qui pensa tomber à la renverse ? Ce fut M. Muller, qui, en entrant un soir chez Justin, le trouva déchiffrant les principaux motifs de *Don Gulistan*, cette gaieté en trois actes.

Mais l'enfant déclara — probablement pour satisfaire sa vieille rancune contre le violoncelle — l'enfant déclara que les airs les plus gais lui semblaient lugubres sur cet instrument.

Eh bien, jugez à quel point le pauvre maître d'école avait la tête tournée et était prêt à obéir aux caprices de cet enfant ; elle fit tant de taquineries à Justin, à propos de son violoncelle, — et vous savez si le pauvre garçon aimait son instrument, mélancolique compagnon de sa vie mélancolique ! — ce pouvoir tyrannique de la petite Mina fut tel sur lui, qu'elle le décida à renoncer au violoncelle !

Ah ! ce fut un moment bien triste que celui où le pauvre Justin renferma son violoncelle dans la prison de bois à laquelle il était condamné à perpétuité.

Vous me direz qu'il lui restait trois soirs de la semaine pour jouer de la contre-basse à la barrière ; mais cette musique, qui était pour le pieux maître d'école de la musique profane au premier degré, était loin de lui paraître une compensation suffisante à ce qu'il perdait en perdant Haydn, Palestrina et Sébastien Bach.

D'ailleurs, sans lui rien dire, Mina lui donnait la meilleure raison du droit qu'elle avait de lui imposer ce sacrifice. Qu'était pour lui la musique ?

La consolation de son ennui.

Qu'avait-il besoin de se distraire, puisqu'il ne s'ennuyait plus ? d'être consolé, puisqu'il n'était plus triste ?

N'était-elle pas la chanson vivante, elle?

Enfin, s'il est juste de dire, comme nous l'avons fait, que les malheurs vont par troupes, il est vrai de dire aussi qu'un bonheur arrive rarement seul.

Aussi, un soir d'automne, à la rentrée des classes, Justin ouvrit-il tout simplement à deux battants la porte à la Fortune, qui cognait.

Elle avait pris, la capricieuse déesse, la placide figure d'un notaire de la rue de la Harpe.

Vous me demandez naïvement, j'en suis sûr : « Il y avait donc des notaires rue de la Harpe? »

Il n'y avait pas des notaires, il y avait un notaire.

Ce notaire se nommait maître Jardy.

Il avait deux fils, lesquels désiraient ardemment faire deux classes dans une seule année ; autrement dit, sauter, l'année suivante, par-dessus la classe appelée la troisième, en passant de quatrième en seconde.

Justin étant occupé toute la journée, et les deux jeunes gens l'étant aussi, il ne fallait pas penser à des leçons de jour.

D'ailleurs, Justin ne pouvait renoncer à sa classe.

Ce qui convenait aux jeunes gens, c'étaient des leçons du soir, — trois par semaine, et de deux heures chacune.

Dans ces conditions, la chose allait merveilleusement à Justin !

Trois fois la semaine, il faisait danser à la barrière, et, ne pouvant plus jouer du violoncelle dans sa chambre, à cause de la défense à lui faite par son despote, il avait pris en grand amour cette occupation, qui lui permettait de serrer encore de temps en temps sa contre-basse contre son cœur.

Une contre-basse n'est pas un violoncelle ; la musique de la guinguette n'était pas la musique de Beethoven ; mais, on le sait, nous ne sommes pas dans ce monde pour voir éclore la fleur parfumée de tous nos désirs !

Justin offrit au notaire ses trois soirs de liberté.

Le notaire n'avait pas de préférence pour les jours pairs ou impairs : un notaire de la rue de la Harpe n'a de loge ni à l'Opéra ni aux Italiens.

Les trois soirs de Justin furent les trois soirs de maître Jardy.

Le digne tabellion offrait cinquante francs par mois, et, au bout de l'année, un rappel de cinquante autres francs si ses deux fils étaient reçus en seconde.

Justin accepta ; il s'engageait à forfait, moyennant cent francs par mois, à faire un miracle.

Il fut convenu que, dès le lendemain, maître Jardy enverrait ses deux fils.

La propreté de cette petite chambre de Justin avait surtout séduit le notaire.

Il avait répété deux fois :

— La charmante petite chambre que vous avez là, monsieur Pierre-Justin Corby !...

En sa qualité de notaire, le magistrat de la rue de la Harpe ne faisait point grâce à ceux à qui il parlait d'un seul de leurs noms

— La charmante petite chambre que vous avez là ! Il faudra que j'en fasse arranger une pareille à madame Jardy

Et qui avait arrangé cette petite chambre, si avenante, qu'elle séduisait jusqu'au notaire? Mina, l'ange de la gaieté !

Aussi, le notaire parti, Justin, sans s'apercevoir que la petite fille courait sur ses quinze ans, la prit-il dans ses bras, et l'embrassa-t-il de toute la force de ses lèvres en lui disant :

— Tu es mon bon génie, enfant ! depuis que tu es entrée ici, le bonheur a fait son nid dans la maison.

Et il avait raison de dire cela, le brave jeune homme : c'était une véritable fée, un véritable génie, que cette petite fille avec sa baguette magique !

« Sa baguette magique? dira-t-on ; vous ne nous en avez pas encore parlé. »

Au contraire, chers lecteurs ! au contraire, lectrices amies? nous ne vous avons parlé que de cela

Cette baguette magique, c'était la jeunesse !

XXI

SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

C'était une nuit aussi fraîche que la journée avait été brûlante. Les oiseaux, qui, sans doute, étouffés par la chaleur du jour, avaient gardé la chambre dans leurs palais de verdure, commençaient à faire entendre la voix de leurs hérauts : le rossignol, la fauvette, le rouge-gorge ; ils chantaient la belle nuit d'été aux brises fraîches ! Des papillons de ténèbres, si grands, qu'ils semblaient des oiseaux, l'atropos, le paon, le sphinx du peuplier, voletaient sans bruit autour des arbres, avec des essaims innombrables de ces petits hannetons qui semblent les fils dégénérés des hannetons du mois de mai ; et, mises en branle par le vent frais de l'est, les fleurs de la plaine, balancées sur leurs tiges, semblaient danser en l'honneur du Dieu qui créa la lune et les étoiles, ces doux et pâles soleils de l'obscurité. Les coquelicots souriaient aux bluets ; les marguerites donnaient la main aux violettes ; le myosotis aux yeux d'or regardait amoureusement couler le ruisseau. Oiseaux, papillons, fleurs célébraient la fête de la nature.

Assis ou plutôt couché parmi les blés, un jeune homme, la tête appuyée en arrière sur ses deux bras croisés, les yeux levés au ciel, semblait jouir avec délices de la sérénité ineffable de cette nuit d'été.

Sur le front de ce jeune homme étaient écrits en lettres de flamme les purs enchantements d'une récente félicité ; on pouvait suivre sur son visage les traces encore visibles des joies de la veille, déjà amorties, effacées par l'invasion triomphante des joies du jour. Un passant indifférent eût seul pu croire que les rides de son front étaient creusées depuis peu, comme les sillons par la charrue dans une terre nouvellement labourée ; un observateur, au contraire, eût reconnu bien vite que, dans ces sillons, arides à la première vue, germaient les plus vertes et les plus fraîches pensées de la jeunesse.

Ce jeune homme, c'était notre maître d'école...

Ou plutôt hâtons-nous de nous reprendre, et ne lui donnons plus ce nom, qui entraîne avec lui tout un cortège d'illusions meurtries. Non, ce n'était plus le maître d'école ; non, ce n'était plus le violoncelliste éveillant l'âme de son grave instrument, et la forçant de gémir sur ses douleurs ; non, ce n'était plus ce jeune homme vieux avant l'âge que nous avons vu si soucieux au milieu de sa triste famille ; — c'était l'oiseau des champs, à qui le bonheur avait ouvert, en passant, la porte de sa cage, et qui savourait, dans l'air embaumé du soir, les fruits à peine éclos de sa liberté.

C'était, en un mot, celui que nous appelions encore dans notre avant-dernier chapitre *le malheureux Justin*.

Saluez-le, chers lecteurs, et lectrices amies, car il avait fait de rapides progrès sur la grande route du bonheur

Comme un voyageur attardé, il avait vite reconquis le temps et le chemin qu'il avait perdus ; il avait, tout courant, laissé derrière lui les longues années de son isolement. — Le chemin est si court de l'infortune au bonheur, qu'il avait, en six mois, pu oublier les soucis de sa vie entière !

Avait-il fait tout à coup fortune? quelque parent inconnu lui était-il arrivé des îles lointaines, exprès pour l'appeler *mon neveu*, et l'instituer son héritier? ou bien plutôt le travail, ce véritable oncle d'Amérique, qui donne toujours plus qu'on n'attend, lui avait-il créé ce doux loisir?

Ne devait-il pas, en ce jour, à cette heure, — c'était un jeudi, jour de bal, — ne devait-il pas être installé, les cheveux pendants comme les rameaux d'un saule, son instrument chanteur entre les genoux, dans l'orchestre du cabaret où nous lui avons vu demander humblement la place de contre-bassiste?

Que faisait-il donc là, couché dans les blés comme un berger de Virgile, un Tityre ou un Damætas, lorsque son devoir l'appelait ailleurs?

Non, son devoir ne l'appelait plus à l'orchestre : ses deux élèves avaient enjambé d'un pas triomphant l'abîme de la troisième ; il avait des leçons par-dessus la tête, des économies à acheter une maison, et il y avait déjà quelque chose comme trois ou quatre mois qu'il avait renoncé à faire sa partie dans cette symphonie discordante où la misère l'avait poussé.

Il était là où il devait être : nulle part il n'eût été mieux cette place qu'il occupait sur la lisière de ce champ, la tête dans les blés, les pieds pendants au rebord de la route par le clair de lune, au milieu d'une nuit — cette place, c'était celle qu'occupait, cinq ans auparavant, la petite fille qui avait magiquement métamorphosé la pauvre maison du faubourg Saint-Jacques, et, innocente Mignon, rajeuni notre héros ; c'était la nuit anniversaire de sa rencontre avec Justin, et celui-ci remerciait Dieu en ce moment du trésor inappréciable qu'il lui avait envoyé

On était au mois de juin de l'année 1827. La petite fille était devenue une grande et svelte jeune fille

L'enfant venait d'entrer dans sa quinzième année.

C'était une belle ondine, pareille à celles qui se mirent dans les ruisseaux dont les cascades légères descendent du Taunus et vont se jeter dans le Rhin. Elle avait de longs

cheveux blonds comme l'or des blés, des yeux azurés comme les bluets au milieu desquels on l'avait trouvée couchée, des joues rouges comme les coquelicots tremblants sur sa tête au souffle virginal qui s'échappait de sa bouche.

On l'eût crue faite de toutes les fleurs des champs où elle avait passé la nuit cinq ans auparavant; c'était un bouquet de fleurs vivant, rose et frais.

Justin, de son côté, était presque devenu beau; nous avons déjà dit qu'il avait peu de chose à faire pour cela: à passer, par exemple, par le même chemin que le bonheur.

La conscience de sa félicité enlevait à son triste visage cet air froncé qui lui était habituel autrefois, et sa figure n'avait plus gardé de sa physionomie des jours néfastes que sa douceur et sa distinction.

Un jour, il s'était regardé dans son miroir, et ne s'était pas reconnu; il avait rougi en se trouvant beau, et, depuis ce temps, comprenant qu'il devenait beau parce que Mina était belle, il avait pris pour sa personne mille soins qui lui étaient étrangers jusque-là.

Et il y avait de quoi s'embellir, certainement, rien qu'au contact de cette adorable créature.

Quand ils s'en allaient promener le dimanche aux plaines de Montrouge, c'était un couple adorable à voir: lui blond, elle blonde; elle rose, lui blanc; le bras de la jeune fille enlacé comme une liane au bras du jeune homme, sa tête touchant presque son épaule, comme si elle eût voulu s'en faire un appui, c'était une harmonie délicieuse, un duo charmant!

On les regardait passer, — les bons cœurs, bien entendu, — avec ce plaisir naïf qu'on éprouve à suivre du regard des gens illustres ou heureux; ceux qui les prenaient pour le frère et la sœur les admiraient; ceux qui les prenaient pour deux fiancés les enviaient.

Ils avaient tous deux l'air si bon, si joyeux, si jeune! à peine Justin, depuis qu'il était heureux, paraissait-il vingt-cinq ans; sa jeunesse, dont il avait si peu profité, si mal joui, lui revenait à l'âge où il l'avait quittée, c'est-à-dire presque enfantine. Tous les petits garçons couraient à Mina, toutes les petites filles couraient à Justin, tous les pauvres leur tendaient indifféremment la main à l'un ou à l'autre.

Nous avons raconté, détail par détail, comment Mina, d'enfant, était devenue jeune fille; comment Justin, de malheureux, était redevenu heureux; suivons-les tous deux dans leur vie nouvelle.

L'éducation de l'enfant est faite: musique, dessin, histoire, littérature ancienne, littérature moderne, on lui a tout appris; elle a tout retenu. C'est une jeune fille pleine de distinction, dont le sens moral a grandi dans cette terre féconde qu'on appelle la famille; ses goûts sont simples comme ses habits, sa robe du dimanche est le symbole de son âme: elle en a la blancheur immaculée, et, fermée jusqu'ici aux désirs, comme le calice d'une fleur, elle attend, pour s'entr'ouvrir, ce soleil des jeunes filles qu'on appelle l'amour.

C'est une âme chaste dans un corps vierge.

Dans le cœur de Justin, comme dans une bonne terre que l'on n'a jamais ensemencée, un amour jeune et vigoureux vient d'éclore, élevant déjà ses rameaux vers le ciel.

Comment Justin s'aperçut-il qu'il était amoureux?

Par une souffrance, — souffrance d'autant plus aiguë qu'il était déshabitué de souffrir.

C'était le jeudi de la Fête-Dieu qui venait de passer. A cette époque, où les hommes avaient encore permis à Dieu d'avoir une fête, plusieurs des rues de Paris, mais principalement celles des grands faubourgs, étaient jonchées de fleurs, et ressemblaient à des tapis étendus sous les pieds du prêtre qui portait le saint sacrement; en outre, les murs étaient tendus de draps ou de tapisseries, l'air était parfumé d'encens, les feuilles de roses volaient dans l'air lancées à pleines mains, les cloches des différentes paroisses sonnaient à toute volée. C'était un spectacle ravissant que de voir défiler sous le ciel radieux, pareilles aux théories de la Grèce, les jeunes filles en voile blanc qui suivaient la procession du clergé. Dans ce temps-là, où le gouvernement n'avait point parqué les étudiants dans les écoles de province, il y avait encore sur les toits des faubourgs, comme des nids d'hirondelles, des nuées de jeunes gens penchés aux fenêtres de leurs mansardes pour voir défiler le chaste et blanc troupeau.

Mina faisant partie du cortège, Justin, adossé près des grilles du Val-de-Grâce, l'attendait au passage.

Le cortège arriva.

Justin découvrit bientôt la jeune fille qui, comme la plus haute et la plus belle fleur d'un bouquet, dominait de la tête toutes ses compagnes.

Il n'avait pas d'autre dessein, d'autre désir que de la regarder passer; cependant, comme s'il eût été fatalement attiré de ce côté, il leva les yeux, et vit à une fenêtre un jeune homme dont les yeux ardents rayonnaient sur tout cet essaim de cygnes.

Ce jeune homme regardait-il l'une ou l'autre? Il sembla à Justin qu'il n'était venu là que pour Mina, et ne regardait que Mina. Une rougeur... nous nous trompons: une flamme monta au visage de Justin, et, à partir de ce moment, le pauvre maître d'école vit clair en lui-même.

Un serpent venait de le mordre au cœur; — mieux que cela: au cœur de son cœur! comme dit Hamlet.

Il était jaloux!

Justin cacha son visage entre ses mains, comme si la jeune fille, en passant devant lui, et en voyant la rougeur de son visage, en dût comprendre la cause.

De retour à la maison, il s'enferma dans sa chambre, et resta seul, pendant deux heures entières, à s'interroger.

Si, au bout de ces deux heures, l'amour qu'il avait pour la jeune fille ne lui était pas entièrement révélé, s'il hésitait encore à nommer le sentiment de son cœur, une révolution allait s'accomplir en lui qui ne devait lui laisser aucun doute.

Le soir, vers dix heures, après avoir vaqué aux derniers soins de la journée, Mina, comme d'habitude, descendit pour dire bonsoir à Justin, et lui tendre son front pour recevoir le baiser fraternel.

Ce soir-là, lorsque Mina entra dans la chambre, le corps du jeune homme frissonna des pieds à la tête, et une flamme passa sur son visage, pareille à celle qui courut sur le front de la jeune fille le jour où Justin la surprit l'archet à la main.

Il l'embrassa sur le front; mais, en l'embrassant, il devint pâle comme Mina le jour où elle chantait sa chanson dans la cour obscure, et où, surprise par sœur Céleste, elle avait cru commettre une profanation semblable à celle que l'on commet en parlant haut dans une église.

Le baiser qu'il lui donna lui sembla impie, illicite, plein de convoitise; il recula avec terreur, renversant sa chaise, et faillit tomber à terre, quand la jeune fille, le regardant avec des yeux inquiets, lui dit:

— Oh! comme tu es pâle, ce soir, frère Justin! Qu'as-tu donc? serais-tu malade?

Oh! oui, il était bien malade, le pauvre Justin!

Il était frappé au cœur d'un amour mortel.

A partir de ce jour de la Fête-Dieu, de cette heure où, à la procession, il s'était senti jaloux en voyant un regard hardi se fixer sur Mina, il parut étrange à tout le monde: il avait tout à coup des élans imprévus qui étonnaient la famille, des joies sans cause apparente qui l'épouvantaient; puis il retombait subitement dans des silences mornes et obstinés.

Lui, qu'on n'avait jamais entendu chanter, s'était, un beau jour, en montant de sa chambre à celle de sa mère, mis à parcourir toute la gamme, à jeter au vent toutes les notes du clavier humain.

Un autre jour, on l'avait rencontré gambadant par les rues comme un écolier en vacances.

Enfin, on le voyait s'enfermer dans sa chambre pendant des soirées entières sans que le moindre bruit y trahît sa présence, et, lorsque, indiscrètement, on regardait par le trou de la serrure, on le voyait tantôt assis et immobile comme s'il était pétrifié, tantôt marchant et gesticulant comme s'il était fou.

Ces symptômes, et d'autres encore plus effrayants, furent remarqués par sœur Céleste et par mère Corby, tout aveugle qu'elle était.

Les deux femmes résolurent de s'en ouvrir au vieux professeur, qui était resté le Calchas des deux simples créatures, en même temps qu'il était le Mentor de Justin.

M. Muller, qui, depuis longtemps, avait surpris le secret du jeune homme, prit le parti d'en conférer avec lui.

Ils s'enfermèrent, un soir, tous les deux, et, comme un vieux médecin qui n'a pas même besoin de tâter le pouls de son malade pour apprécier la gravité du mal, le bon Muller alla droit au fait, et faillit renverser son élève quand, la porte à peine fermée, il l'aborda par ces mots:

— Justin, mon garçon, tu es amoureux fou de Mina!

XXII

FLAGRANT DÉLIT D'AMOUR

Justin resta atterré.

Ainsi ce secret qu'il avait enfoncé si profondément au dedans de lui-même, qu'il l'avait cru caché même à son vieil ami, son vieil ami le savait! et, si lui, qui n'habitait pas la maison, connaissait l'état de son cœur, la mère, la sœur, et qui sait? la jeune fille peut-être aussi en étaient-elles informées.

La certitude que son secret était dévoilé le troubla et l'abattit, et ce fut avec l'apparence d'un coupable que, le front baissé, la langue balbutiante, il répondit à M. Muller :

— C'est la vérité.

Le bon professeur le regarda, puis haussa les épaules.

— Allons, dit-il, relève la tête !

Justin releva la tête, soumis et rougissant comme un enfant.

— Regarde-moi, continua Muller.

Justin le regarda en balbutiant :

— Mon cher maître...

— Eh bien, mais, mon cher élève, reprit celui-ci, pourquoi donc n'en serais-tu pas amoureux ?

— C'est que...

— Qui donc en serait amoureux sinon toi ? Ce n'est pas moi, je suppose ! Voyons, ne fais pas le niais plus longtemps... Qu'est-ce qui te chagrine donc dans cet amour, et pourquoi en fais-tu un mystère ? N'es-tu pas d'âge à aimer, et pourrais-tu trouver, dans le monde entier, un plus digne objet de ton amour ? Aime donc, mon garçon ! aime comme tu as travaillé : aime avec honneur, avec passion, avec folie, si tu peux ! On dit que c'est si bon d'aimer !

— Vous n'avez donc pas aimé, vous ?

— Je n'ai jamais eu le temps. Il y a mille choses que tu ignores, et que l'amour t'expliquera, à ce que l'on assure. Avec le travail et l'amour, tout s'éclaircit autour de nous et en nous ; on travaillait : on était fort ; on aime : on devient bon.

Mais Justin, malgré les paroles paternelles de son vieil ami, secouait la tête et ne répondait pas.

— Voyons, dit le professeur du ton de la plus profonde tendresse, et en lui prenant les mains, qui t'empêche de parler ? qui te retient ? à qui, si ce n'est à moi, confieras-tu les premières joies de ton cœur ? n'avons-nous pas assez souffert et pleuré ensemble ? où trouveras-tu un cœur plus sympathique que le mien, une oreille plus attentive que la mienne ? Peut-être n'y vois-tu pas bien clair, dans ton cœur ; en ce cas, débrouillons la chose à nous deux, redevenons plus jeunes de dix ans... Tu te souviens de nos promenades dans le parc de Versailles ? Nous marchions la nuit, regardant le ciel, — et c'est toujours le ciel qu'on regarde, vois-tu, quand on désire ou qu'on craint quelque chose ; — nous marchions donc, regardant le ciel, et nous tenant par la main. Un jour, tu me demandas : « Si je m'égarais dans ce bois, comment retrouverais-je mon chemin ? » et je répondis : « Sois tranquille, jamais tu ne t'égareras avec moi ! » Eh bien, il en est de même aujourd'hui... Tiens, donne-moi la main, et faisons route ensemble ; le cœur ne ressemble-t-il pas un peu au bois inextricable où nous marchions dans l'obscurité ?... Tu es perdu : donne-moi la main, et, à nous deux, nous retrouverons le sentier !

Justin sauta au cou du vieux maître, et l'embrassa, les yeux ruisselants de larmes.

— Pleure, mon fils, pleure ! dit le brave homme ; de joie ou de douleur il fait toujours bon pleurer : les larmes rafraîchissent le cœur, comme les pluies d'été les jours orageux du mois d'août ; mais, après que tu auras pleuré, réjouis-toi, et parlons de tes espérances.

— Oh ! mon bon maître ! mon maître bien-aimé !...

— Eh bien, quoi ?

— Si elle ne m'aimait pas, elle !

— Es-tu fou ? demanda le vieillard ; et pourquoi donc veux-tu qu'elle ne t'aime pas ? C'est à son âge que le cœur chante sa première chanson ; pourquoi le sien ne la chanterait-il pas pour toi, mon bon et digne fils ?

— Ainsi, mon cher monsieur Muller, demanda le jeune homme, vous croyez qu'elle m'aime ?

— J'en suis sûr, aussi vrai que tu es un honnête homme assez simple pour en douter.

— Mais c'est que je ne le lui ai jamais demandé.

— Et tu as eu grandement raison ! est-ce que c'est une demande à faire ? est-ce que nous, qui ne sommes que des amis, est-ce que nous avons eu besoin de nous dire l'un à l'autre que nous nous aimions ? est-ce que cela ne se voit pas de reste ?

— Oui, vous dites vrai, mon ami, elle m'aime !

— Je le crois bien ! et c'est lui faire injure que d'en douter.

• — Oh ! mon bon et vénéré maître, si vous saviez combien cette assurance de votre part me rend heureux, si vous saviez combien je me trouve tout autre que je n'étais il y a un instant, rasséréné, transfiguré ! j'en deviens, pour ainsi dire, plus cher à moi-même ; j'ai de ma personne, je ne le dirai qu'à vous, mon ami, une opinion toute différente de celle que j'ai eue jusqu'ici : je m'aime en quelque sorte de me sentir aimé !

Et, en effet, vous rappelez-vous votre premier amour, vous qui me lisez ? ne vous a-t-il pas semblé que vous éprouviez quelque chose de plus tendre pour vous-même, après le premier aveu d'une femme ? ne vous a-t-il pas semblé que vous étiez autre que vous-même, ou, mieux encore, que vous deveniez plus vous-même que vous ne l'aviez jamais été ?

La conscience du bonheur rend orgueilleux ; mais comme l'orgueil qu'on éprouve est expansif ! comme on voudrait avoir des brassées de fleurs pour les jeter à pleines mains sur la tête de tous les hommes !

Ils causèrent ainsi longtemps, le jeune homme et le vieillard, le jeune homme brûlant, et le vieillard se réchauffant au feu de l'amour.

Et, cependant, parfois les éclairs de joie que lançaient les yeux du jeune homme étaient voilés par les nuages qui passaient sur son front.

Pendant une de ces éclipses :

— Hélas ! dit-il, j'ai bientôt trente ans ; elle en a seize à peine : je pourrais presque être son père. Ne craignez-vous pas, mon ami, que nous ne prenions la piété filiale, la tendresse fraternelle pour l'amour véritable ?

— D'abord, répondit le vieillard, tu n'as pas encore trente ans, si j'ai bonne mémoire, et, eusses-tu trente ans accomplis, tu n'as pas l'air d'en avoir plus de vingt-cinq : tes cheveux blonds te rajeunissent de dix ans. Ne t'effarouche donc pas de ton âge ; laisse même gagner à Mina sa seizième année, et jouis sans crainte et sans honte de ton amour. Tu l'as bien mérité, mon fils, par ta vertu exemplaire.

Et le vieillard embrassa Justin comme il eût fait effectivement de son fils.

Et il fut convenu entre les deux amis que, Mina n'ayant que quinze ans, on garderait encore le silence devant la mère, devant la sœur et devant la jeune fille.

La mère et la sœur n'auraient pas la force de garder le secret, et il répugnait aux deux amis d'éveiller dans l'âme candide de la jeune fille ces désirs bondissant dans le cœur de Justin comme des chevaux nouveau-nés.

On se promit seulement d'en parler le plus souvent possible seul à seul, entre soi.

Aussi avec quelle précaution les deux amis fermaient-ils la porte, de peur que le secret, pareil à un parfum, ne s'échappât de la chambre, et ne montât jusqu'à l'appartement des femmes !

Les soirs où le vieux maître revenait, tout allait bien : à dix heures, heure à laquelle on se couchait invariablement au premier étage, on se séparait des femmes, puis l'on descendait, et plus d'une fois M. Müller s'aperçut qu'il s'était attardé jusqu'à l'heure insolite de minuit à écouter, pour la centième fois, le récit des impressions amoureuses du jeune homme.

Mais, quand il n'était pas là, le cher professeur, avec qui Justin pouvait-il parler d'elle ? sur quoi pouvait-il répandre les trésors de sa joie intime ?

Oh ! s'il eût osé en causer avec son violoncelle !

Parfois il tirait cet ami, muet depuis si longtemps, non seulement de son armoire, mais encore de sa caisse ; il le pressait contre son cœur, le serrait entre ses genoux, faisait glisser ses doigts dans toute la longueur du manche, et, silencieusement, passait sur les cordes l'archet suspendu.

Alors, il souriait ; car, avec l'oreille de l'imagination, il entendait tout ce que lui eût dit le violoncelle s'il lui eût été permis de parler.

D'autres fois, ce dialogue muet ne lui suffisait pas ; alors, par les belles nuits d'été, il sortait doucement, tirait les verrous de la porte de la rue, gagnait la barrière, et, avide de bruit, de solitude et de mouvement, s'en allait par la plaine, récitant à la brise, la nocturne amie de l'amour et du malheur, les plus belles strophes des poètes grecs et latins qui ont chanté l'amour.

C'est par une de ces nuits, anniversaire de sa rencontre avec la jeune fille, qu'il s'en était allé s'étendre dans les blés, les bluets et les coquelicots, parmi lesquels nous l'avons découvert au commencement du précédent chapitre.

Ce soir-là, c'était une solennité, un soir de fête ; il n'était là, comme nous l'avons dit, que pour rendre grâce au Seigneur de l'ange qu'il lui avait envoyé.

Aussi, après avoir passé une heure ou deux dans les blés, comme neuf heures et demie seulement sonnaient à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, lui passa-t-il à l'esprit qu'il avait encore le temps de revenir à la maison, et de dire bonsoir à Mina avant qu'elle fût couchée.

Il se mit aussitôt à ouvrir le compas de ses grandes jambes, et revint tout courant pour rentrer chez lui.

A la porte, il trouva un gamin d'une douzaine d'années qui l'attendait : un de ces enfants de Paris dont, trois ans plus tard, Barbier, le grand poète de 1830, devait faire le portrait.

L'enfant l'arrêta :

— Monsieur, lui dit-il, voilà votre mouchoir, que vous aviez perdu.

— Comment ! mon mouchoir ?

— Oui, il est tombé de votre poche, quand vous êtes sorti, il y a deux heures.

— Et tu l'as trouvé ?

— Oui.

— Pourquoi ne l'as-tu pas rendu tout de suite ?

— Je n'étais pas bien sûr que ce fût à vous ; il passait plusieurs messieurs en même temps. J'ai crié : « Ohé ! qui est-ce qui perd son mouchoir ? » On m'a dit : « Tiens, c'est à ce monsieur qui est là-bas, là-bas ! » Vous étiez déjà à un quart de lieue. « Bon ! ai-je dit, j'aime mieux l'attendre que de courir après lui. Reviendra-t-il, ce monsieur ? — Certainement. — Où demeure-t-il ? — Il demeure là. — Quel est-il ? — C'est l'amoureux de la petite. — Et, la petite, où demeure-t-elle ? — Elle demeure chez lui. — Ah ! bon ! ai-je dit, s'il est l'amoureux de la petite, et si la petite demeure chez lui, il ne tardera pas à revenir. » Et je vous ai attendu ; j'ai bien fait, puisque vous voilà... Eh bien, vous ne prenez pas votre mouchoir ?

— Si fait, mon petit ami, dit Justin, et voici pour ta peine.

Et il donna dix sous à l'enfant.

— Bon ! une pièce blanche, dit celui-ci ; je vais la changer : la vieille me la prendrait tout entière, au lieu qu'avec dix sous de sous, je lui en donnerai cinq, et je garderai les cinq autres.

L'enfant fit quelques pas, tandis que Justin pensif introduisait d'une main tremblante la clef dans la serrure ; mais, revenant sur ses pas :

— Dites-donc, monsieur, demanda l'enfant en le tirant par sa redingote.

— Quoi ?

— Si vous voulez savoir si elle vous aime...

— Qui ?

— La petite donc, votre amoureuse.

— Eh bien ?

— Il faut venir trouver la vieille, rue Triperet, nº 11. D'ailleurs, si vous oubliez le numéro, elle est connue dans toute la rue ; demandez la Brocante, tout le monde vous enseignera son logement. Elle vous fera le grand jeu pour vingt sous.

Mais Justin n'écoutait plus ; il ouvrit la porte, et la referma au nez de l'enfant, qui s'en alla chez l'épicier changer sa pièce de dix sous pour dix sous de sous, ou plutôt pour neuf sous et demi ; car, à titre de courtage sans doute, il acheta pour deux liards de mélasse.

Puis il reprit au galop le chemin de la rue Triperet.

Quant à Justin, au lieu de monter chez les femmes, et d'achever sa soirée en famille, il rentra chez lui, s'enferma, se jeta sur un fauteuil, et y demeura immobile et le cœur rempli des plus sombres pressentiments.

Son amour n'était plus à lui ; son secret était aux mains de tout le monde.

Il était, pour tout le faubourg Saint-Jacques, *l'amoureux de la petite !*

XXIII

LES MOSCHITES

Il y a dans l'Inde, mais particulièrement à Korrah, un insecte immonde, sorte de moucheron nommé moschite, dont la piqûre est des plus dangereuses ; il ne se contente pas de sucer le sang comme le zinzaro, ou de piquer avec un dard comme la guêpe ; il dépose, dans le trou qu'il a fait à la chair de sa victime, un petit œuf qui en trois jours éclôt, donne naissance à un ver, lequel en engendre incontinent une quantité d'autres qui vous dévorent tout vivant !

Le plus souvent, on en meurt en douze ou treize jours.

Pour prévenir cet accident, il faut, dès que l'on se sent piqué, étendre sur la plaie, débridée d'un coup de bistouri, une feuille de tabac mâché.

Il existe tout autour de nous, en Europe, en France, à Paris, sous une autre forme, il est vrai, mais plus dangereux encore, des insectes dans le genre des moschites de Korrah : ce sont les voisins.

Plus dangereux, nous l'avons dit ; car on sait quel baume appliquer sur la blessure faite par le moucheron, tandis que les blessures faites par les voisins sont mortelles.

Le voisin est sans pitié, sans cœur, sans entrailles, il entre chez vous par la porte, si vous laissez la porte ouverte ; par la fenêtre, si vous laissez la fenêtre ouverte ; par le trou de la serrure, si vous fermez la fenêtre. Il vous dérobe vos secrets avec la même effronterie que le plus fieffé voleur de nuit vous dérobe votre argent ; il y a, toutefois, entre les voisins et les voleurs, une différence toute à l'avantage du voleur : c'est que le voleur risque sa vie au moins, tandis que le voisin risque la vie des autres.

On se contenterait de gémir, et l'on se résignerait à ce fléau, comme l'Inde se résigne au choléra, comme l'Egypte se résigne à la peste, comme les Anglais se résignent au brouillard, s'il était démontré en histoire naturelle que cette infirmité qu'on appelle le voisinage fût inhérente à l'espèce entière ; mais point du tout : elle est particulière à ce pays privilégié qui se nomme la France ; partout, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, on a le respect des autres, ayant le respect de soi-même.

Dans notre France seule, enfermé dans sa chambre, porte close, volets tirés, on sent autour de soi l'œil et l'oreille du voisin.

Ce n'est pas qu'il vous veuille précisément du mal ; non : — alors, il deviendrait justiciable du code pénal ; souvent même, quand il vous fait du mal, c'est malgré lui, quoiqu'il vous en fasse toujours ; — non : il veut voir simplement ce qui se passe chez vous ; vous lui devez compte de ce qui se dit, de ce qui se fait dans votre intérieur ; vous êtes son débiteur naturel ; il est créancier de votre bonheur.

A cela près, tous ces gens-là sont, si vous voulez, honnêtes : ils observent les lois portées au bulletin ; ils se soumettent rigoureusement à toutes les ordonnances de police ; ils payent recta leurs impôts, balayent le seuil de leur boutique en hiver, arrosent la devanture de leur magasin l'été, tiennent prête une corde à puits neuve en cas d'incendie, vont le dimanche à l'église, le lundi au théâtre, montent leur garde une fois par mois, se conduisent enfin comme tout le monde, oubliant, toutefois, que, la discrétion étant une sublime vertu, la curiosité est naturellement un vice monstrueux.

Aussi, nous ne désespérons pas de voir, d'ici à quelques années, — cela commence déjà, — la population intelligente de Paris déserter ces casernes qu'on appelle les maisons à quatre étages, et, les chemins de fer aidant, se confiner, sur un rayon de dix lieues tout autour de Paris, dans des habitations particulières où les faiblesses des uns seront cachées et où les vertus des autres seront à l'abri du soupçon.

Ce mot que le gamin venait de prononcer : *l'amoureux de la petite*, n'était pas, au reste, le premier de ce genre qui eût frappé les oreilles de Justin.

Plus d'une fois, lorsqu'il passait dans le faubourg, donnant le bras à la jeune fille, il avait remarqué dans les yeux des voisins des regards ironiques, et sur leurs lèvres des sourires équivoques.

Celle belle fille au bras de ce jeune homme, sortant avec lui, quand ce n'était ni son mari ni son frère, n'y avait-il point là à mordre, et n'était-ce pas tenter les dents les moins incisives du faubourg ?

On l'avait connue enfant, il est vrai ; mais oubliant tout à coup qu'on l'avait vue grandir peu à peu, on ne voulait plus la prendre que pour ce qu'elle était, c'est-à-dire pour une grande demoiselle bonne à marier, et qui ne se mariait pas.

On chercha de toutes façons à trouver la cause de ce double célibat ; on oublia qu'il n'y avait pas de temps de perdu, puisque Mina avait quinze ans et demi à peine ; on pensa qu'il y avait quelque secret là-dessous ; les plus curieux, ainsi que des oiseaux pillards s'abattirent sur la famille pour lui voler son secret ; ils furent doucement repoussés ; on fut réduit aux conjectures ; des conjectures, on passa aux bavardages ; des bavardages, aux cancans. Enfin, la calomnie s'en mêla, battit le seuil de la paisible maison, monta de degrés en degrés, et l'envahit complètement.

La vie ainsi n'était plus possible. Justin songea bien à déménager ; mais quitter le quartier, c'était courir la chance d'en retrouver un pire, c'était donner raison à la méchanceté des voisins ; et puis, au fond, était-ce facile de quitter cette maison où l'on avait vécu si heureux et si misérable à la fois ? n'était-ce pas une part de soi-même qu'on allait rejeter ainsi loin de soi ? la vie entière de ces quatre personnes n'était-elle pas écrite en caractères ineffaçables sur les murs de ces deux étages ?

Non, c'était plus que difficile, c'était impossible !

On renonça donc à quitter la maison ; mais, comme il fallait prendre un parti, qu'on ne pouvait pas couper d'un seul coup de rasoir toutes les mauvaises langues du quartier, on résolut de consulter le vieux professeur.

Au reste, c'était toujours là qu'on arrivait dans les situations désespérées.

M. Muller vint à l'heure accoutumée ; on laissa la jeune fille dans l'appartement du haut ; la mère descendit, pour cette fois, dans la chambre de son fils, et, tous les quatre réunis, M. Muller, la mère, la sœur et le jeune homme, on tint un conseil de famille.

L'avis du vieux professeur fut bien simple :

— Publiez les bans demain, et mariez les enfants dans quinze jours.

Justin jeta un cri de joie.

Cet avis de Muller répondait au vœu de son cœur.

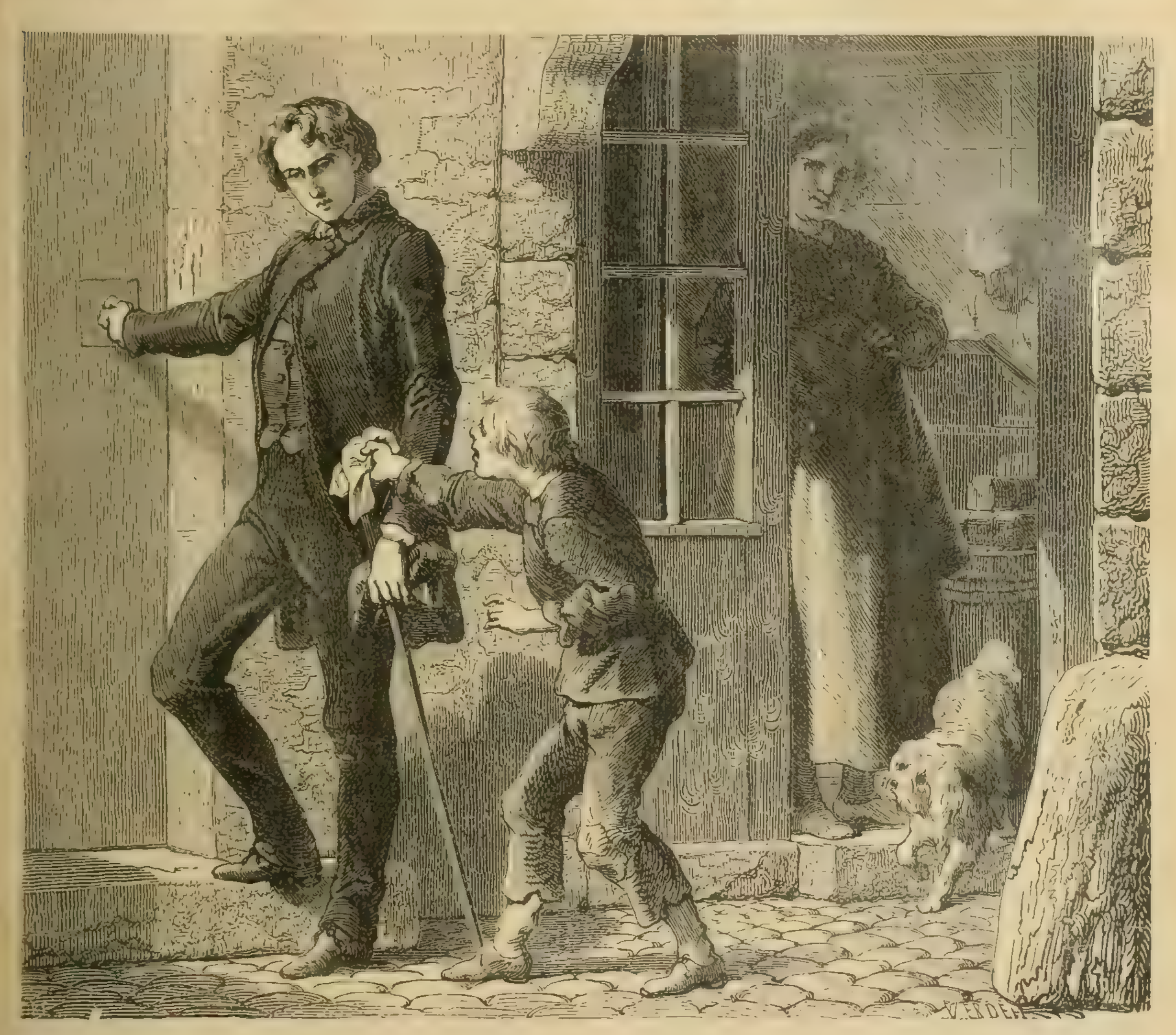
En effet, un mariage faisait taire à l'instant même tous les soupçons. Il n'y avait donc pas à hésiter ; il était inutile de chercher un autre moyen : celui-là était le vrai, le bon, le seul.

— Dites, ma mère ! fit Justin ; nous savons tous que vous êtes la sagesse descendue sur la terre.

— Les lois ne permettent de se marier qu'à quinze ans et cinq mois ; si vous vous mariez tout de suite, vous aurez l'air de n'avoir attendu que le moment où la loi permettait le mariage, et d'avoir profité de son bénéfice avec une promptitude dont l'intention peut être mal interprétée.

— Ça, c'est vrai, Justin, murmura le professeur.

Justin soupira.



L'enfant l'arrêta.

On eût pris ce parti si la mère n'eût pas étendu la main.

— Un instant ! dit-elle, je n'ai qu'une objection à faire, mais elle est grave.

— Laquelle ? demanda Justin en pâlissant.

— Il n'y a pas d'objection, dit le vieux professeur.

— Si fait, monsieur Muller, répondit madame Corby, il y en a une.

— Laquelle ? Voyons !

— Dites, ma mère ! murmura Justin d'une voix tremblante.

— On ne connaît pas les parents de Mina.

— Raison de plus pour qu'elle dispose d'elle-même, puisqu'elle ne dépend que d'elle seule, dit le vieux professeur.

— Puis, hasarda timidement Céleste, les parents de Mina ont renoncé à elle, du jour où ils ont cessé de payer la rente qu'ils s'étaient engagés à servir à la mère Boivin.

Cette observation, faite presque à voix basse, par une bouche craintive, parut, cependant, excellente à Justin.

— Mais oui ! s'écria-t-il, Céleste a raison.

— Je crois bien qu'elle a raison ! dit le professeur.

— Elle pourrait en effet, n'avoir pas tort, dit madame Corby, et je vais proposer un terme moyen qui, je l'espère, satisfera tout le monde.

Il n'avait, en effet, rien à répondre.

— Dans sept mois, le 5 février prochain, Mina aura seize ans, c'est presque l'âge de raison pour une femme ; il est important, mon fils, que l'on sache bien que Mina s'est donnée : en l'épousant aujourd'hui, tu aurais l'air de l'avoir prise.

— Alors ?... murmura Justin tout tremblant de joie.

— Alors, comme le curé de la Bouille représente, à l'heure qu'il est, le tuteur de Mina, tu te pourvoiras d'avance du consentement de ce digne prêtre, et, le 6 février prochain, Mina sera ta femme.

— Oh ! ma mère ! ma bonne mère ! s'écria Justin en tombant aux genoux de sa mère, en la serrant sur son cœur, et en couvrant son visage de baisers.

— Mais, en attendant ?... demanda Céleste.

— Oui, dit le professeur, en attendant, les bavardages, les cancans, les calomnies iront leur train.

— Aussi faudrait-il aviser à mettre Mina quelque part pendant ces sept mois-là.

— Quelque part, ma mère ! mais où voulez-vous donc que nous la mettions, la pauvre [illegible]

— Dans un pensionnat quelconque, peu importe où, pourvu qu'elle ne reste pas [illegible]

— Je ne connais personne à qui je consente à confier Mina, s'écria Justin.

— Attendez donc, attendez donc, dit le bon professeur, j'ai votre affaire, moi.

— En vérité, mon cher monsieur Muller? dit madame Corby en tendant la main à la voix du vieux professeur plutôt qu'au vieux professeur lui-même, qu'elle ne voyait pas.

— Qu'avez-vous en vue, et qu'allez-vous nous proposer? demanda Justin avec un ton d'impatience marquée.

— Ce que je vais vous proposer, mon cher Justin? La seule chose proposable, pardieu! qu'il y ait dans la circonstance difficile où nous nous trouvons. J'ai, à Versailles, une vieille amie de trente ans, la seule femme que j'eusse aimée peut-être, ajouta le bon professeur avec un soupir, si j'en eusse eu le temps; elle tient justement un pensionnat de jeunes filles; Mina restera chez elle pendant ces sept mois, et, une fois par semaine..., eh bien, une fois par semaine, tu iras lui faire ta visite au parloir. — Cela te va-t-il, mon garçon?

— Dame, dit Justin, il faut bien que cela m'aille.

— Morbleu! comme tu deviens difficile! il y a six mois, tu eusses accepté la chose à belles baisemains.

— Et je l'accepte encore avec reconnaissance, mon bon et cher ami, dit Justin en tendant les deux mains à M. Muller.

— Et, vous, que dites-vous, chère madame Corby? demanda le professeur.

— Je dis que, dès demain, il faut que vous alliez à Versailles avec Justin, cher monsieur Müller.

Sur quoi, l'on se sépara en se donnant rendez-vous rue de Rivoli, à la station où l'on prenait, à cette époque-là, les *gondoles*, seules voitures qui, avec les coucous de la place Louis XV, fissent le transport des voyageurs de Paris à Versailles.

Au bout d'un quart d'heure de conversation avec la maîtresse du pensionnat, le jeune homme s'aperçut que Müller n'avait aucunement exagéré les solides vertus de sa vieille amie.

En apprenant l'intérêt que Müller portait à sa future pensionnaire, l'excellente femme offrit de prendre la jeune fille pour le seul prix de sa nourriture, et l'on convint de la lui amener le dimanche suivant.

Les deux amis sortirent du pensionnat, enchantés de la maîtresse de pension, et s'en revinrent à pied par les bois de Versailles, si remplis pour eux d'ineffables souvenirs.

Nous avons dit qu'on n'avait, à l'endroit de Mina, rien laissé transpercer de ce complot de famille; la pauvre enfant n'en savait donc pas le premier mot. Elle avait bien entendu quelques chuchotements; elle avait bien vu les uns et les autres se lancer certains regards dont elle ne comprenait pas entièrement l'expression; elle sentait vaguement qu'un mystère planait autour d'elle; elle le flairait, pour ainsi dire, mais sans en pouvoir trouver les traces.

Cette nouvelle vint donc la frapper, un matin, comme un coup de foudre. Elle n'avait jamais pensé que sa vie pût changer, tant elle s'était fait de cette vie une douce habitude; de même que le mur de la cour était tout son horizon, sa vie dans la famille de Justin était tout son avenir; il ne lui était point venu à l'idée qu'elle pût avoir un autre avenir ou un autre horizon; elle fermait volontairement les yeux à sa destinée, ne songeant à rien autre chose, quand les feuilles tombaient, sinon que l'hiver était proche, ne voyant autre chose, quand les feuilles revenaient, que le retour du printemps.

Un jour, la mère lui avait demandé:

— Que deviendras-tu après ma mort, mon enfant?

— Je vous suivrai, avait répondu Mina en souriant; ne faut-il pas quelqu'un qui vous serve au ciel comme sur la terre?

— Au ciel, avait répondu la mère, j'aurai autour de moi tous les anges du paradis.

— C'est vrai, avait répondu Mina; mais ils n'ont pas comme moi, vécu cinq ans avec vous.

Et, de même qu'il lui avait paru impossible de quitter jamais la pauvre aveugle, de même il lui paraissait impossible de quitter jamais la maison. Ce fut donc avec un profond chagrin qu'elle accueillit la nouvelle de ce brusque départ; on ne lui en expliquait d'abord les causes que très imparfaitement; elle était si naïve, qu'elle ne savait point comprendre que l'on pût médire de ses sorties; elle était si chaste, qu'elle ignorait les conséquences que l'on pouvait tirer de sa cohabitation avec un jeune homme.

Elle s'était candidement couchée dans sa chambre, sans même [illegible] quelqu'un pouvait y trouver à redire.

[illegible] bien lui faire [illegible] que c'était un usage [illegible] de loi qu'une jeune fille de seize ans ne devait plus [illegible] dans la même maison qu'un jeune homme, [illegible] de la mère et de la sœur, malgré l'opinion du vieux professeur lui-même, elle n'en voulait rien croire et elle n'accepta jamais cet étrange principe qu'on pût se formaliser de voir Justin habiter avec elle, puisqu'on ne se formalisait pas qu'il habitât avec Céleste.

C'était donc le cœur serré et les yeux pleins de larmes qu'elle allait quitter cette triste maison, devenue pour elle le paradis de son bonheur.

XXIV

LE PENSIONNAT

Le premier jeudi du mois de juillet de l'année 1826, Justin, accompagné de son vieux maître, la conduisit à Versailles.

Tout le long de la route, la jeune fille ne desserra point les dents; elle était pâle et morne, et levait à peine les yeux autour d'elle.

Un moment, Justin, en la voyant si triste, sentit le cœur lui faillir, et songea, bravant tous les commérages du quartier, à la ramener à la maison.

Il fit part de son intention à M. Muller.

Mais, soit que le vieux professeur comprît l'intérêt égoïste qui dictait, malgré lui, les paroles de Justin, soit que, moins intéressé que le jeune homme dans la question, et ayant sa conscience plus libre pour agir, il fût déterminé à aller jusqu'au bout, M. Müller tint bon, et fit reproche à Justin de sa faiblesse dangereuse.

On arriva au pensionnat.

L'innocent que l'on conduit à l'échafaud n'a pas un visage plus consterné en arrivant sur la place de l'exécution, et en apercevant l'instrument de supplice, que celui de la pauvre Mina en voyant les grands murs de pierre qui entouraient la pension, et la grille de fer qui y donnait entrée.

Ces murs étaient pourtant couverts de lierre, et surmontés de clématites; les lances de cette grille étaient cependant dorées.

Madame de Staël, en face du lac de Genève, regrettait son ruisseau de la rue Saint-Honoré.

La pauvre Mina, en face d'un palais, eût regretté sa triste maison du faubourg Saint-Jacques.

Elle regarda ses deux compagnons de route avec ses deux yeux inondés de larmes.

Mon Dieu! quel douloureux regard! il fallait vraiment que les deux hommes eussent des cœurs faits de pierre comme les murailles de ce pensionnat pour ne pas se fondre devant ces beaux yeux suppliants.

Elle les regarda ainsi tous deux longuement, profondément, allant de l'un à l'autre, ne sachant plus, à cette heure suprême, auquel elle devait s'adresser, de celui qu'elle considérait comme son père ou de celui qu'elle appelait son frère.

Justin allait faiblir; il avait détourné les yeux pour éviter la blessure dont ce regard lui transperçait le cœur.

Muller lui prit la main, la lui serra avec force; ce serrement de main équivalait à ces mots: « Courage, garçon! j'ai grande envie de pleurer, moi aussi, et la preuve, c'est que j'étouffe; mais, tu le vois, je me contiens. Courage! si nous nous attendrissons devant elle, nous sommes perdus! tâchons donc de demeurer forts; nous pleurerons ensemble au retour. »

Voilà les mille choses que signifiait ce simple serrement de main du vieux professeur.

On conduisit Mina à la maîtresse de pension, qui la reçut dans ses bras, et l'embrassa bien plus comme une fille que comme une pensionnaire.

Hélas! ce baiser maternel attrista Mina, au lieu de la rasséréner.

C'était donc ainsi qu'était le monde? une étrangère avait donc le droit de vous embrasser comme une mère? Elle se rappela son premier réveil dans la chambre de la sœur: le papier de la chambre de la maîtresse de pension était à peu près pareil à celui de la chambre de Céleste.

Tous les souvenirs de ses premières heures de solitude lui revinrent à l'esprit; elle se sentit plus seule et plus abandonnée que jamais.

Justin l'embrassa sur le front; le vieux professeur lui baisa les deux joues, et, cinq minutes après, la pauvre Mina entendit se fermer la porte du pensionnat, avec ce serrement de cœur du prisonnier qui entend tirer sur lui les verrous de son cachot.

La maîtresse de pension la fit asseoir près d'elle, lui prit les mains, et essaya de la consoler, devinant bien plus

qu'elle ne lisait sur le visage de la jeune fille les traces d'un profond chagrin.

Mais, au lieu de l'adoucir, ces banales consolations ne firent que l'irriter : elle demanda à être conduite dans la chambre qu'on lui destinait ; car il avait été convenu, entre la maîtresse de pension et les deux amis, qu'on lui donnerait une chambre particulière, pour lui épargner les ennuis du dortoir commun.

On fit donc selon son désir, et on la conduisit à sa chambre. C'était un véritable boudoir de pensionnaire, trop coquet pour une nonne, pas assez pour une jeune fille du monde : le papier perse à fleurs bleues rappelait celui que Mina avait fait poser dans la chambre de Justin ; une pendule posée sur la cheminée, entre deux vases d'albâtre contenant des fleurs artificielles, représentait Paul faisant passer le torrent à Virginie ; une gravure du martyre de sainte Julie, patronne de la maîtresse de pension, ornait la muraille, ou plutôt, à notre avis, la tachait de son cadre noir : six chaises légères en bambou et en paille de couleurs différentes, une couchette à rideaux de perse bleue tombant d'un baldaquin, un piano entre la fenêtre et la cheminée, un ou deux petits meubles de goût simple complétaient l'ameublement de la chambre, dont, à la rigueur, eût pu se contenter une jeune fille plus habituée que Mina au luxe et au confort.

L'enfant, du reste, fut frappée elle-même de la sérénité que l'on respirait dans cette chambre ; solitude pour solitude, encore la valait-il mieux fleurie et parfumée.

Fleurie et parfumée était le mot : par la fenêtre entr'ouverte, la vue s'étendait sur d'immenses jardins pleins d'arbres et de fleurs.

Tout à coup, Mina entendit de grands cris joyeux presque au-dessous d'elle.

Elle alla à la fenêtre.

C'était l'heure de la récréation, et une trentaine de petites filles se précipitaient dans la cour, pour employer cette heure, rayon de soleil entre la double nuit des classes, le plus joyeusement possible.

La cour était sablée, plantée de tilleuls et de sycomores. A travers le feuillage des arbres, comme à travers un voile mouvant, Mina voyait courir, jouer, sauter, danser de toutes façons la bruyante troupe.

Les grandes se promenaient deux par deux, dans les coins les plus retirés. De quoi parlaient ces cœurs et ces lèvres de quatorze ans ?

Oh ! comme elle aussi demandait une compagne à qui dire le secret de son cœur, dont son frère Justin n'avait pas voulu ?

Et, cependant, les rires éclatants, les cris joyeux des petites filles agirent sur elle tout autrement que les condoléances de la vieille amie du professeur ; elle repassa tous les souvenirs de ses premières années ; elle revit la petite maison de la Bouille, la mère Boivin, la vache blanche et noire, qui donnait de si bon lait, qu'elle n'en avait jamais bu de pareil ; son bon curé, qui avait soixante-quatre ans, quand elle l'avait quitté, et qui devait en avoir soixante-dix maintenant. Elle songea, de cette fenêtre où elle était, que beaucoup de ces jeunes filles riches qu'elle voyait se promener et causer dans des coins eussent été trop heureuses d'occuper ainsi qu'elle une chambre retirée dans cette aristocratique maison ; enfin, elle songea aux braves gens qui l'avaient recueillie, pauvre, errante, orpheline ; qui l'avaient conduite à cette éducation, élevée à ce rang ; elle songea à la sainte mère Corby, à la bonne sœur Céleste, à l'excellent professeur, et surtout à Justin ! à Justin, dont elle avait vu les larmes, dont elle avait senti trembler la main, et qui lui avait murmuré d'une voix si tendre, tout en posant ses lèvres sur son front : « Courage, ma Mina chérie ! six mois sont bientôt passés. »

Alors... alors, elle trouva ses regrets égoïstes, sa tristesse ingrate ; alors, elle regarda autour d'elle, vit de l'encre, une plume et du papier, prit tout cela à deux mains, et alla s'asseoir à la table, où elle écrivit à la famille du faubourg Saint-Jacques une adorable lettre de remerciements et de bénédictions.

Il était temps que cette lettre arrivât ; le pauvre Justin était au bout de ses forces ; et il ne fallait pas moins que ce souvenir de la jeune fille pour le tirer de la langueur où l'avait jeté ce triste départ.

Hélas ! quel sombre voyage ils avaient fait au retour, son vieil ami et lui !

Ils étaient revenus à pied, croyant trouver une distraction dans ce riant chemin, sûrs au moins d'y trouver la solitude.

Ils n'avaient pas échangé une parole ; on eût dit deux proscrits fuyant au hasard, sans connaître le but de leur course.

M. Muller, qui avait été le plus fort en face de la jeune fille, était redevenu faible en face de Justin.

A moitié route de Versailles à Paris, il avait demandé à son élève le courage que lui-même avait promis de lui donner.

Quand on rentra à la maison, ce fut une scène de désolation ; la soirée qui suivit, une soirée de deuil.

Mina fût partie pour toujours, Mina eût été en danger de perdre la vie, Mina fût morte, qu'on ne l'eût pas pleurée et regrettée plus qu'on ne la pleurait et ne la regrettait, vivante, et à cinq lieues de Paris.

Le vieillard crut avoir retrouvé devant les femmes le courage qu'il avait perdu devant Justin, et essaya de les consoler ; mais il y avait mauvaise grâce : il sentait qu'il touchait à faux, et qu'il parlait contre sa conscience, contre son cœur ; il éclata et confondit ses larmes avec celles de la famille.

Oui, de la famille, car Mina était bel et bien de la famille.

On l'accusa, alors, de n'avoir pas assez mûri son projet en éloignant ainsi la jeune fille, d'en avoir hâté l'exécution trop légèrement, d'avoir précipité le départ quand rien ne menaçait encore, et quand, d'ailleurs, on eût pu mettre l'orpheline dans un pensionnat de Paris où l'on eût été la voir tous les jours ; on le rendit responsable des suites de l'événement ; chacun crut enfin alléger sa part du malheur général en en rendant coupable le bon M. Muller.

L'excellent homme écouta toutes ces tardives récriminations, endossa tous ces reproches avec un héroïsme surhumain, et partit, comme le bouc émissaire, chargé des iniquités de la tribu.

Une fois M. Müller sorti, une fois ces trois pauvres êtres demeurés seuls, la mélancolie monotone des premières années s'abattit sur leur tête, et, comme la chauve-souris nocturne et funéraire, étendit ses ailes de crêpe et plana silencieusement autour d'eux !

Et, en effet, l'enfant joyeux parti, les murs reprenaient leurs sombres teintes ; l'oiseau chanteur envolé, la cage était triste.

Tout dans l'appartement parlait de Mina pour dire : « Elle était ici ; elle n'y est plus ! »

La mère !

La mère, qui l'avait jour et nuit sous la main, qui n'avait pas même besoin d'appeler pour entendre accourir l'enfant ; la mère, qui, depuis six ans, pour soulager sa fille malade, avait chargé la petite Mina de la direction de la maison, s'en rapportant à elle plus qu'à sa propre fille, la mère avait le cœur navré en songeant que ce fragile roseau sur lequel elle avait appuyé sa vieillesse allait manquer à sa main.

La sœur !

La sœur, cette créature chétive qui ne pouvait s'endormir le soir, sans entendre la voix de ce charmant petit être dont la venue lui avait fait aimer quelque chose au monde en dehors de son frère et de sa mère, et fait reprendre quelque goût à la vie ; la sœur, qui oubliait les biens que Dieu lui refusait en souvenir des joies qu'il donnait aux autres ; la sœur, elle aussi, était habituée à voir tourner, courir, marcher, s'agiter autour d'elle, presque toujours assise et immobile, ce salpêtre enflammé qu'on appelle un enfant.

Et le frère !

Le pauvre Justin, redevenu le triste maître d'école, n'était-ce pas lui qui souffrait le plus de cette triste absence ?

Quand il était rentré dans sa chambre, — cette chambre que Jean Robert et Salvator avaient trouvée si virginale et si proprette, — il n'avait vu que les anciennes murailles nues, que la cheminée vide, que le grand tableau noir, symbole funèbre de ses joies éteintes, de ses illusions envolées.

Il s'était jeté tout habillé sur son lit, et il avait sangloté toutes ses larmes, comprimées par la présence de la famille.

Eh quoi ! cette petite fille, oiseau du matin, moitié rossignol, moitié alouette, dont la chanson l'éveillait tous les jours à la même heure ; cet ange qui, tous les soirs, avant de fermer ses ailes, venait lui tendre son front blanc, il n'allait plus le voir, il n'allait plus l'entendre ! Mon Dieu ! mon Dieu !

Quelle nuit il passa, et quel lendemain sombre suivit cette sombre nuit !

Heureusement, comme nous l'avons dit plus haut, la lettre de la jeune fille arriva ; c'était une action de grâces en trois pages, un cantique ravissant.

Elle demandait pardon de son absence à la famille, comme si elle eût été, elle qu'on avait traînée de force à Versailles, la seule cause de son départ.

Elle les remerciait de tout le bien qu'elle avait reçu d'eux, comme si le bien, ce n'était pas [illegible] qui le leur eût donné !

Enfin, c'étaient les pensées d'un ange écrites par la main d'un enfant.

Tout cela consola un peu le pauvre Justin.

Puis, comme il avait dit à la [illegible] l'espérance en disant à lui : « Courage, six mois [illegible] bientôt passés. »

Et, cependant, qui sait quels événements peuvent, dans l'espace de six mois, tomber de la main entr'ouverte de la Destinée?

XXV

OU IL EST QUESTION DES SAUVAGES DU FAUBOURG SAINT-JACQUES

Chacun reprit peu à peu son petit train de vie accoutumé : Justin, sa mère et sa sœur s'enlacèrent tous les trois de la même chaîne qui les rivait autrefois les uns aux autres, et ils recommencèrent à traîner le boulet de leur lourde existence.

Seulement, c'était une vie encore plus triste, s'il était possible, que leur vie première ; car la monotonie de leur vie présente s'augmentait de toutes les joies perdues de leur vie passée.

La fin de l'été s'écoula donc bien lentement, à compter les jours qui les séparaient encore du retour de la jeune fille.

Ce retour, nous l'avons dit, était fixé au 5 février 1827.

Le mariage devait avoir lieu le lendemain.

On avait écrit au bon curé de la Bouille pour lui demander à la fois sa permission et sa bénédiction.

Il avait envoyé la permission, et avait dit qu'il ferait tout au monde, le moment arrivé, pour apporter la bénédiction lui-même.

C'était donc le 6 février que Justin serait le plus heureux des hommes.

Aussi fut-ce Justin qui reprit courage le premier.

Un jour qu'il revenait de Versailles, où il avait été voir la jeune fille avec M. Müller, il l'avait trouvée si jolie, si gaie, si aimante, qu'à partir de ce moment, il avait en quelque sorte rendu la gaieté à la famille.

On touchait au mois de janvier.

Encore cinq semaines d'attente, encore trente-sept jours de patience, et Justin devait atteindre le verdoyant sommet des félicités humaines.

Puis une chose viendrait bientôt distraire toute la bonne famille.

C'étaient les préparatifs du mariage.

Justin et la mère avaient bien été d'avis qu'on prévînt Mina de ce changement qui allait se faire dans son existence ; mais sœur Céleste et le vieux professeur avaient répondu chacun de son côté : « Inutile ! je réponds d'elle. »

Puis, il faut le dire, tout le monde se faisait une joie enfantine de l'étonnement de la chère petite, quand, le 6 février au matin, après lui avoir fait faire la veille ses dévotions sous un prétexte quelconque, on tirerait de l'armoire une robe blanche, un bouquet de roses blanches, un chaperon de fleurs d'oranger.

Tout le monde serait là, l'entourant ; tout le monde verrait sa joie, — excepté la bonne mère aveugle ; mais elle tiendrait la main de son fils dans la sienne, et, aux frissonnements de cette main, elle devinerait tout.

A dater du commencement de janvier, on ne songea donc plus qu'à préparer une chambre convenable pour recevoir les deux époux. Il y avait, dans le même corps de logis, sur le même palier, un petit appartement pareil à celui de la mère et de la sœur, composé de deux chambres qui semblaient faites à souhait pour servir d'habitation aux deux jeunes gens.

Cet appartement était occupé par une petite famille pauvre qui trouva un grand avantage à déménager ; car Justin offrait de prendre pour son compte quatre termes dont elle était redevable.

L'appartement fut libre à partir du 9 janvier, et l'on pensa à le meubler au plus vite ; on n'avait pas tout à fait un mois devant soi.

On mit la maison sens dessus dessous, pour tâcher d'en tirer quelque chose qu'on pût approprier à l'appartement du jeune ménage ; mais rien, dans toute la maison, ne sembla assez jeune, assez frais, assez beau pour être élevé à tant d'honneur.

Tous trois tombèrent d'accord qu'il fallait acheter un nouveau mobilier, simple, il est vrai, mais neuf et au goût du jour.

On alla donc rôder chez tous les ébénistes des environs ; car, des tapissiers, dans ce pays, il n'en existait pas, et nous croyons même pouvoir assurer qu'il n'en existe pas encore un seul aujourd'hui.

Enfin, on découvrit dans la rue Saint-Jacques, à quelques pas du Val-de-Grâce, un ébéniste dont la boutique regorgeait de meubles.

De meubles en noyer, bien entendu ; en 1827, il n'était pas question de meubles d'acajou dans le faubourg, ni même dans la rue Saint-Jacques : on en faisait espérer aux habitants, qui en avaient aperçu en parcourant les autres quartiers ; on en attendait de jour en jour ; le navire qui était chargé du bois précieux pouvait arriver d'un moment à l'autre... à moins qu'il n'eût sombré !

Mais c'était tout ce que l'on pouvait tirer des ébénistes de la rue du faubourg Saint-Jacques.

En attendant, si l'on était pressé d'avoir un lit, une commode, un secrétaire, il fallait les prendre en noyer, cet acajou des malheureux.

Malgré l'ambition folle de la bonne famille, de posséder un mobilier d'acajou, on fut donc forcé de se contenter des meubles qu'offrait l'ébéniste.

On était, d'ailleurs, tellement habitué à se contenter de peu, que les meubles nouveaux, même en noyer, parurent un trésor à ces braves gens.

Quant aux rideaux et à la lingerie, ce fut sœur Céleste qui s'en chargea.

La pauvre fille n'était point sortie depuis six mois ; c'était tout un voyage pour elle ! il s'agissait d'aller jusque chez un marchand de toile déjà célèbre, à cette époque, dans le quartier Saint-Jacques, et que l'on appelait Oudot.

Il y avait loin pour la pauvre Céleste ; Dieu seul connaît la sublime abnégation dont l'âme de la pauvre fille était pleine ; Dieu seul sait si, pendant le trajet, l'ombre d'une pensée jalouse vint effleurer son honnête cœur.

Et, cependant, pour qui allait-elle faire ces emplettes?

Ne pouvait-elle se demander ceci, pauvre fille : « Comment se fait-il, quand Dieu donne la vie à deux créatures du même sexe, innocentes toutes deux de tout péché, puisqu'elles viennent de naître, — comment se fait-il que l'une arrive à être belle, heureuse, et à la veille de se marier avec l'homme qui l'aime et qu'elle adore, tandis que l'autre est laide, malade, affligée, destinée enfin à mourir vieille fille ? »

Eh bien, elle ne se demandait point cela, et, si elle se le fût demandé, cette inégalité dans deux êtres semblables ne l'eût pas même fait murmurer.

Loin de là, Céleste de nom, céleste de cœur, elle s'en allait joyeuse comme si elle eût été chercher sa propre corbeille de noce.

En vérité, cette vieille fille était une sainte, et les voisins, malgré leur peu de respect pour les autres, n'attendaient pas, il faut bien le dire, sa canonisation pour l'adorer.

Tous les passants la saluaient avec déférence, tant son front pâle et maladif rayonnait de splendide vertu.

La mère, qui ne pouvait rien faire pour l'embellissement de la chambre nuptiale, voulant, cependant, contribuer au nouveau luxe des deux jeunes gens, tira de sa commode les vieilles et riches dentelles qui avaient orné sa robe de noce, et qu'elle n'avait ni revues ni remises depuis le jour de son mariage.

Elle les donna donc à Justin pour qu'il les fît blanchir et ajuster sur la robe de la jeune fille.

M. Müller voulut, lui aussi, apporter son cadeau.

Un matin, c'était vers le 28 ou 29 janvier, on vit arriver, au grand ébahissement des voisins, qui regardaient, tous les jours, passer un meuble nouveau, sans pouvoir s'expliquer la cause réelle de ces emménagements quotidiens, — on vit, disons-nous, arriver, un matin, à leur grande stupéfaction, un immense chariot couvert d'une toile épaisse, et qui résonnait bruyamment sur le pavé.

A peine arrêté devant la grande porte de la maison qu'habitait Justin, le véhicule inconnu fut entouré par toutes les commères, tous les gamins, tous les chiens, toutes les poules du faubourg.

On eût pu se croire à un relais de poste dans un petit village de province.

Le faubourg Saint-Jacques est un des faubourgs les plus primitifs de Paris. A quoi cela tient-il? Est-ce parce que, entouré de quatre hôpitaux comme une citadelle l'est de quatre bastions, ces quatre hôpitaux éloignent le touriste du quartier? est-ce parce que, ne conduisant à aucune grande route, n'aboutissant à aucun centre, tout au contraire des principaux faubourgs de Paris, le passage des voitures y est très rare?

Ainsi, dès qu'une voiture apparaît dans le lointain, le gamin privilégié qui le premier l'aperçoit fait un porte-voix de ses deux mains, et la signale à tous les habitants du faubourg, absolument comme, sur les côtes de l'Océan, on signale une voile qu'on aperçoit à l'horizon.

A ce cri, tout le monde quitte son ouvrage, descend sur le pas de sa porte, ou se plante sur le seuil de sa boutique, et attend froidement la voiture promise.

A un moment donné, elle apparaît.

Hourra ! voilà la voiture !

Aussitôt, on s'approche, on la regarde avec cette joie naïve, avec cet étonnement enfantin dont durent faire

preuve les sauvages, la première fois qu'ils aperçurent ces maisons flottantes appelées des vaisseaux, et ces centaures appelés des Espagnols.

Alors, les différents caractères se manifestent : quelques-uns des indigènes du faubourg Saint-Jacques l'entourent ; quelques autres profitent de l'absence du cocher, qui est allé se rafraîchir, et de l'absence du voyageur égaré sur ces terres australes, qui est entré où il avait affaire : ceux-ci, — de même que les Mexicains soulevaient les habits de leurs conquérants pour s'assurer s'ils faisaient ou non partie de leur peau, — ceux-ci, disons-nous, touchent le cuir de la voiture, ou passent leurs mains en manière de peigne dans la crinière du cheval, tandis que d'autres grimpent sur le siège, à la grande joie des mères, qui en octroient généreusement la permission.

Le cocher rafraîchi, le voyageur de retour, le cheval essaye de se remettre en route ; mais ce n'est qu'avec une peine infinie qu'il peut quitter le faubourg sans écraser une demi-douzaine des enfants qui lui font escorte.

Enfin, il parvient à se dégager ; il part.

Hourra nouveau de la population, hourra d'adieu ! on le suit pendant quelque temps ; plusieurs s'attellent aux ressorts de la voiture ; enfin, cheval et carrosse disparaissent au grand regret de la foule, et à la satisfaction du voyageur, enchanté de regagner des pays plus civilisés.

Maintenant, voulez-vous avoir l'idée de l'importance réelle que prend un tel événement ?

Entrez, le même soir, cher lecteur, dans la maison de l'une des personnes qui ont vu passer cette voiture ; à l'heure où le père de famille rentre du travail, vous l'entendez demander :

— Femme, qu'y a-t-il eu de nouveau dans la journée ?

Et femme et enfants répondent :

— Il a passé une voiture !

Cela posé en manière de parenthèse, on peut imaginer la surprise et la jubilation du quartier en apercevant cet immense chariot de forme tout à fait inconnue.

On comprend s'il fut entouré, regardé, touché, examiné dans tous les sens.

Nous avons dit, n'est-ce pas ? le plaisir qu'avait procuré, par son simple passage, ce fantastique chariot recouvert de sa carapace mystérieuse.

Eh bien, ce ne fut rien auprès des cris de joie qui s'élevèrent de tous côtés, des boutiques, des portes, des fenêtres, des toits, quand la couverture enlevée, on vit, — luxe incroyable ! rêve féerique ! — une énorme pièce de bois d'acajou

Le faubourg entier tressaillit ; les cris d'étonnement allèrent se répercutant de maison en maison, et le pavé fut littéralement couvert d'une foule attentive et ravie.

On ne comprenait pas bien précisément quelle était la destination de cette grande pièce de bois représentant un carré long d'un pied d'épaisseur à peu près.

Mais, comme c'était de l'acajou merveilleusement vernissé, on se contentait de l'admirer naïvement.

On descendit le bloc énorme de la voiture, et on le passa dans la maison, dont on referma la porte au nez des curieux.

Mais ce n'était point le compte de la foule, qui, ayant suffisamment payé son tribut d'admiration à cette pièce, voulait à toute force en connaître l'utilité.

On s'interrogea les uns les autres ; les uns penchaient pour une commode, les autres pour un secrétaire.

Mais chacune de ces conjectures paraissait invraisemblable.

Les partisans de l'invraisemblance — ce que nous autres appelons les sceptiques — s'appuyaient sur ce que cet étrange objet n'avait pas de tiroirs, et qu'une commode sans tiroirs, fût-elle même en acajou, ne pouvait offrir la première des commodités que semblait promettre son nom.

Un des anciens offrait de parier que c'était une armoire, mais il eût certainement perdu sa gageure, car personne n'avait vu trace de portes ; or, une armoire sans portes, quoique restant toujours un objet de luxe, devenait un meuble superflu. Il fut démontré que l'ancien avait tort.

En conséquence, on se groupa autour du chariot, et l'on tint conseil.

Le résultat du conseil fut d'attendre les portefaix à leur sortie de la maison, et de les interroger.

Les portefaix parurent, et ce fut à qui porterait la parole ; cette mission incomba à une grosse commère qui, les deux poings sur la hanche, s'avança fièrement.

Malheureusement pour la foule haletante, l'un des portefaix était sourd, et le second Auvergnat ; il en résulta que le premier ne put pas entendre, et que le second ne put pas se faire entendre.

En conséquence, jugeant une plus longue conférence inutile, le premier portefaix, faisant claquer son fouet en véritable sourd qu'il était, lança triomphalement le chariot dans le faubourg ; ce qui contraignit la foule à s'écarter pour lui livrer passage

On nous croira si l'on veut, mais jamais aucun habitant du faubourg n'eut la révélation de ce mystère, qui fait encore aujourd'hui l'aliment des longues soirées d'hiver. Nous supplierons même, en passant, ceux de nos lecteurs qui auraient deviné qu'il s'agissait d'un piano, de ne le révéler à personne, afin que ce doute continue de subsister, et soit le châtiment de ces terribles voisins !

XXVI

UNE AMIE DE PENSION

En effet, ce morceau étrange, ce bloc énorme, cette pièce d'acajou, massive en apparence, qui avait attiré l'attention fanatique des désœuvrés du faubourg Saint-Jacques, c'était un magnifique piano que le vieux professeur envoyait comme cadeau de noce à sa chère Mina.

On imagine la confusion et la joie de la pauvre famille en recevant ce riche présent.

Le piano une fois posé dans la chambre des deux jeunes mariés, la chambre était complète, et l'on eût dit qu'elle n'attendait plus que le meuble merveilleux qui se trouvait si naturellement à sa place.

C'était une chambre simple et charmante ainsi parée, un véritable nid de ramiers tout rose et blanc.

On avait mis à la tête du lit, dans un cadre ovale en chêne incrusté d'or, la couronne de bluets et de coquelicots que la petite fille avait en attendant le jour, tressée le soir où on l'avait trouvée couchée dans les blés.

On eût dit, par la place qu'elle occupait, et par l'importance qu'on lui avait donnée dans l'appartement, un de ces *ex-voto* comme les marins en suspendent au-dessus de la tête de la Vierge au retour d'un périlleux voyage.

N'était-ce pas, en effet, à partir du jour où la petite fille avait tressé cette couronne que les nuages orageux amoncelés autour de la famille s'étaient éclaircis, puis dissipés, et qu'enfin l'on avait vu descendre dans son char d'or la fée protectrice de la pauvre maison ?

La chambre était donc complète, ainsi ornée, et prête à recevoir les deux époux.

Encore six jours, et le soleil du bonheur allait de nouveau, et plus brillant que jamais, rayonner sur ces honnêtes gens.

Justin entretenait une longue et fréquente correspondance avec la maîtresse de la pension ; celle-ci était enchantée de son élève, et voyait arriver avec douleur le moment où il lui faudrait se séparer d'elle. D'accord en cela avec la famille, qui l'avait mise au courant de tous ses projets, elle aussi avait été d'avis de laisser Mina dans une ignorance complète du bonheur qui l'attendait, de crainte d'agiter outre mesure le cœur ardent de la jeune fille.

Et, en effet, à quoi bon l'avertir même une heure d'avance ? n'étaient-ils pas sûrs tous de son consentement ? sœur Céleste et papa Müller n'avaient-ils pas répondu d'elle ? n'avait-on pas à chaque instant des preuves de sa reconnaissante affection pour la famille, et de sa tendresse profonde pour le jeune homme ? Vingt fois la maîtresse de pension l'avait interrogée à son insu, et vingt fois elle avait acquis et transmis à Justin la certitude que l'amour en germe dans son cœur n'attendait qu'un rayon pour éclore et fleurir.

On n'avait donc, à cette heure bienheureuse, que des causes de joie et de contentement.

Sous prétexte de prendre à Mina mesure d'une robe de demi-saison, on lui avait envoyé la couturière qui lui faisait ce qu'on appelait les grandes robes, c'est-à-dire les robes des jours de fête ; — les petites robes, c'est-à-dire les robes des jours ordinaires, Mina et sœur Céleste les faisaient elles-mêmes.

C'était le 5 février, jour de l'anniversaire, que l'on devait aller chercher la petite Mina à Versailles.

Plusieurs fois Justin avait hasardé cette question :

— Comment irons-nous chercher Mina ?

Et, chaque fois, le vieux professeur avait répondu :

— Ne t'inquiète pas de cela, garçon : c'est mon affaire

La veille, Justin répéta la question.

— J'ai retenu une voiture superbe ! dit M. Müller.

Justin embrassa son vieux professeur.

On passa tous ensemble, moins Mina cependant, une adorable soirée ; on ne dit pas un mot qui n'eût été redit cent fois ; on se demanda si l'on n'avait rien oublié, si les bans avaient été affichés et publiés, si le curé de Saint-

Jacques-du-Haut-Pas avait bien arrêté l'heure, si les souliers de satin blanc, la robe de mousseline et le bouquet de fleurs d'oranger ne seraient point en retard.

A la fin de la soirée, la mère causa aux enfants et à Muller un bien doux étonnement.

Elle leur annonça qu'elle irait, le lendemain, avec eux à Versailles.

On eut beau lui objecter qu'il y avait près de cinq lieues de Paris, et près de six lieues du faubourg Saint-Jacques à Versailles ; qu'aller et revenir, cela ferait douze lieues ; qu'elle serait brisée ; que, n'étant pas sortie depuis six années, c'était risquer de compromettre sa santé ; elle ne voulut rien entendre, et maintint son projet envers et contre tous, battant en brèche les raisonnements les plus solides, et se résumant par cette immuable résolution :

— J'ai été la première à l'embrasser au départ ; je veux être la première à l'embrasser au retour.

On finit par acquiescer à son désir.

D'ailleurs, en lui faisant toutes sortes d'objections, chacun désirait qu'elle insistât.

Il fut convenu qu'on se tiendrait prêt pour le lendemain sept heures du matin ; et, le lendemain, à six heures trois quarts, en effet, on vit paraître, à la stupéfaction inénarrable des voisins, cette superbe voiture que M. Muller avait annoncée la veille.

C'était un fiacre gigantesque, armorié sur les deux panneaux, et peint d'un jaune éclatant ; il n'existe plus guère aujourd'hui qu'un ou deux de ces fiacres antédiluviens : ce sont les mammouths et les mastodontes de l'espèce ; depuis près de dix ans, ils sont passés à l'état de curiosité ; nous indiquerions le musée où on les remise si nous le connaissions.

C'était une arche où, les dimanches de pluie, s'enfermait une famille entière de bourgeois ; on pouvait tenir là dedans quatre couples d'animaux, c'est-à-dire sept ou huit personnes, sans désobliger précisément son voisin ; aujourd'hui, pour huit personnes, il faut quatre coupés : c'est quatre fois moins gênant, il est vrai ; mais c'est huit fois plus cher !

Est-ce un progrès ? Nous l'ignorons ; nous en laissons la honte ou la gloire devant la postérité aux loueurs de voiture.

Ce fut donc un grand fiacre d'un jaune éblouissant qui s'arrêta devant la maison du maître d'école, aux yeux hagards des sauvages du faubourg.

Le professeur en descendit, entra dans la maison, et, quelques minutes après, les voisins furent au comble de la stupéfaction en voyant monter dans la voiture le fils, la sœur et la mère : la mère, qu'ils n'avaient pas vue une seule fois !

M. Muller monta le dernier, après avoir remis au pharmacien herboriste, — qui se tenait comme les autres sur sa porte, avec son garçon et une bonne qu'on appelait généralement *la pharmacienne*, — la clef de l'appartement, et l'avoir prié, dans le cas où un prêtre de campagne viendrait demander M. Justin ou mademoiselle Mina, de lui remettre cette clef, en lui disant que toute la famille était à Versailles, mais reviendrait le soir avec sa pupille.

En conséquence, le prêtre était prié d'attendre.

Puis le professeur prit place auprès de ses trois amis impatients, et la voiture partit au grand trot, emportant rapidement l'heureuse famille, pour la conduire au pensionnat de Versailles, où la jeune fille était loin de s'attendre à la surprise qu'on lui ménageait.

Le fiacre ne fut point à vingt pas, que tous les voisins se précipitèrent vers la porte du pharmacien-herboriste, en lui demandant quel était l'objet qu'on lui avait donné, et la recommandation qu'on lui avait faite.

M. Louis Renaud voulut faire le discret et garder le silence d'un air rengorgé et capable ; mais la chose ne parut pas nécessaire à la pharmacienne.

— Ta ta ta ! dit-elle, il n'y a pas de mystère là-dessous, quoi ! et puis il n'y a que les gens qui veulent faire le mal qui se cachent ; la chose, c'est la clef de l'appartement, et la recommandation, c'est de donner cette clef à un curé de campagne qui viendra demander sa pupille.

— Mademoiselle Françoise, dit M. Louis Renaud en rentrant majestueusement chez lui, je vous ai toujours dit que vous étiez une bavarde !

— Bon ! bavarde ou non, la chose est dite, répartit mademoiselle Françoise ; elle m'aurait étouffée, et je ne veux pas mourir d'un coup de sang, donc !

La nouvelle se répandit rapidement dans le faubourg Saint-Jacques, que toute la famille était partie pour Versailles, que Mina était la pupille d'un prêtre, et que l'on attendait son tuteur dans la journée.

Comme le jour qui venait de s'ouvrir était un saint jour de dimanche, et que, par conséquent, personne n'avait rien à faire, des groupes stationnèrent dans la rue pendant une partie de la journée, causant et hypothétisant.

Quand l'heure du déjeuner arrivait pour les uns ou pour les autres, ceux pour qui l'heure était arrivée posaient une sentinelle qui avait mission de venir leur annoncer si le prêtre apparaissait à l'horizon.

Huit heures, neuf heures, dix heures, onze heures sonnèrent à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas sans que l'on vît apparaître aucune soutane, et sans que les interprétations diverses fissent un seul pas vers la vérité ; seulement, à onze heures et demie, quelques femmes qui sortaient de la grand'messe, et précédaient le gros des fidèles, comme une avant-garde légère précède un corps d'armée, accoururent, faisant de grands bras, et, tout essoufflées, crièrent à droite et à gauche en passant dans la rue :

— Ils se marient ! ils se marient ! le curé de Saint-Jacques a publié les bans ; ils se marient ! ils se marient !

La nouvelle parcourut toute la longueur du quartier Saint-Jacques avec la rapidité d'une secousse électrique.

Dès lors, un peu de tranquillité reparut dans le faubourg : on savait donc le grand secret du maître d'école !

Seulement, là comme partout, il y eut quelques esprits forts qui dirent :

— Je m'en étais douté !

— Ah ! la belle malice ! dit un gamin en passant, ils se sont doutés qu'un beau garçon épouserait une belle fille ! il ne faut pas les cartes de la Brocante pour faire de ces prédictions-là.

Pendant ce temps, le fiacre roulait, et, à force de rouler, arrivait à Versailles, traversait trois ou quatre rues retentissantes comme les rues d'une nécropole, et s'arrêtait devant la porte du pensionnat, juste au moment où un fiacre de la même nuance s'en retournait au galop en sens opposé.

On eût dit deux fiacres siamois qui venaient de rompre leur attache.

Au reste, il était temps que l'on arrivât : la mère et la sœur étaient fatiguées, et mouraient d'impatience ; le vieux professeur commençait à maugréer de la longueur de la route, lui qui, d'ordinaire, la trouvait si courte lorsqu'il venait ou s'en retournait à pied.

Le cœur de Justin battait davantage à mesure que l'on approchait ; un quart de lieue de plus, et, comme sa voisine, mademoiselle Françoise, il risquait d'attraper un coup de sang.

Enfin, nous le répétons, il était temps.

On entra dans la pension ; la mère ne connaissait point la directrice ; on la conduisit à elle ; elle la remercia tout d'abord des soins dévoués dont elle avait, depuis sept mois, entouré sa fille d'adoption.

On envoya chercher la jeune fille.

La femme de chambre revint, disant que mademoiselle Mina n'était pas chez elle.

— Voyez chez mademoiselle Suzanne de Valgeneuse, dit la maîtresse de pension.

Puis, se retournant vers ses hôtes :

— Sans doute, continua-t-elle, elle est dans la chambre d'une de ses amies, mademoiselle Suzanne de Valgeneuse, une personne charmante, très douce, très bien élevée, de son âge à peu près, du même pays qu'elle ou dont le père a de grandes propriétés du côté de Rouen ; elles sont liées depuis l'entrée de Mina, et je n'ai vraiment qu'à me féliciter de leur liaison. Croiriez-vous qu'à elles deux, elles m'économisent une sous-maîtresse ? Mina enseigne la musique, le français et l'histoire, tandis que Suzanne fait un cours de dessin, de calcul et d'anglais... Ah ! tenez, la voici.

Et, en effet, Mina, toute rose de joie, tout essoufflée de bonheur, apparaissait à la porte, jetant un grand cri à la vue de toute la famille réunie.

Elle n'eut l'air de reconnaître ni le vieux professeur, ni sœur Céleste, ni même Justin ; elle courut droit à madame Corby, et se jeta dans ses bras en criant :

— Ma mère !

La vue de madame Corby lui avait fait penser qu'il se passait ou allait se passer quelque chose d'extraordinaire.

Aussi était-elle fort émue, lorsqu'on lui dit que, comme elle avait seize ans le jour même, elle allait quitter le pensionnat pour n'y plus revenir.

Ce fut Justin qui lui annonça cette nouvelle, en l'embrassant au front selon son habitude, et en la serrant contre son cœur.

Mina fut bien joyeuse, et, cependant, il y avait une nuance de regret dans sa joie ; Mina, cœur tendre, s'était attachée à trois choses ; à *madame*, c'est-à-dire à la maîtresse ; à Suzanne, son amie, et à sa petite chambre, qui donnait sur la cour de la récréation, qui était si bruyante pendant les heures du jeu, si calme tout le reste du temps.

Elle demanda donc la permission de dire adieu à sa chambre et à Suzanne, double permission qu'elle n'eut pas de peine à obtenir.

Il fut convenu qu'elle irait dire adieu à sa chambre, et qu'au retour, elle trouverait Suzanne au salon.

Mina sortit en saluant de la main, de la tête et du rire.

Sa chambre était située au rez-de-chaussée, sur l'autre face de la maison correspondante au salon.

Il n'y avait que le corridor à traverser.

Elle entra ; puis, religieusement, saluant chaque objet, chaque meuble, comme on salue des amis auxquels on va dire adieu, elle s'agenouilla au prie-Dieu, et y dit les mêmes actions de grâces qu'elle avait dites dans la petite maison du faubourg Saint-Jacques, le lendemain de son arrivée.

bonne impression plus loin que dans la [illegible], il se pencha à l'oreille de madame Corby, et, [illegible]

— Ma mère, dit-il, Mina paraît vivement [illegible] son amie, je ne voudrais pas que, dans la journée [illegible], Mina eût un seul regret ; si nous invitions mademoiselle Suzanne à venir passer la journée de demain [illegible]

— Elle refuserait, dit la mère.

Madame Corby, avec le tact d'une aveugle, avait [illegible] dans la voix de mademoiselle de Valgeneuse, certaines



Je ne vois pas le fiacre, dit le curé.

Pendant ce temps, on avait fait descendre Suzanne au salon.

C'était une belle personne de dix-neuf ans, ou à peu près, aux grands yeux noirs, auxquels on ne pouvait reprocher qu'un peu de dureté naturelle, mais qui, selon la volonté de la jeune fille, s'adoucissaient merveilleusement ; elle avait des cheveux et des sourcils noirs parfaitement en harmonie avec ses yeux : elle était grande et mince, avait la voix brève et impérieuse, enfin sentait son aristocratie d'une lieue.

La première vue de la jeune fille ne fut pas sympathique à Justin.

Cependant, à la nouvelle qu'elle allait pour toujours être séparée de Mina, Suzanne parut éprouver un tel regret, que l'impression profondément contrariée de sa physionomie suffit pour ramener Justin à elle.

D'ailleurs, la belle jeune fille avait si gracieusement salué madame Corby, si cordialement tendu la main à sœur Céleste, si convenablement souri au vieux professeur, — qui, ainsi que Justin, étaient de ses connaissances à elle, quoique eux ne la connussent pas, — que Justin revint immédiatement sur son compte.

Puis, comme les bons cœurs, qui vont toujours dans la

cordes qui, résonnant avec dureté, lui faisaient mal augurer de la sensibilité amicale de la jeune fille.

— Mais, insista Justin, si elle accepte ?

— Notre maison est une bien pauvre maison [illegible] riche jeune fille !

— Elle reviendra demain après la cérémonie, et, ce [illegible] elle couchera dans ma chambre.

— Mais, toi, où coucheras-tu ?

— Oh ! je trouverai bien un endroit pour [illegible] de sangle.

— Mais qui ramènera cette demoiselle ?

— Vous avez raison, ma mère.

On consulta la maîtresse sur cette grande [illegible] et le résultat de la conférence fut celui-ci : le lendemain [illegible] maîtresse de pension et mademoiselle Suzanne [illegible] arriveraient à Paris vers dix heures du [illegible] assisteraient à la bénédiction nuptiale, et retourneraient [illegible] Versailles après la cérémonie.

On communiqua ce projet à mademoiselle Suzanne qui l'adopta avec joie, quoiqu'on lui laissât ignorer dans quel but elle irait à Paris.

On craignait son indiscrétion à l'endroit de son amie.

Mademoiselle Suzanne demanda seulement la permission

d'informer son frère, M. Lorédan de Valgeneuse, du projet arrêté pour le lendemain.

Prévenue un instant plus tôt, elle eût pu l'en instruire de vive voix : il venait de la quitter au parloir.

Comme M. Lorédan de Valgeneuse habitait Versailles, ou plutôt y avait un pied-à-terre, Suzanne réfléchit, toutefois, qu'il serait assez temps de lui écrire après le départ de Mina.

D'ailleurs, la jeune fille rentrait, et venait tout courant se jeter dans ses bras.

Justin, dans la crainte de voir briller même l'apparence d'une larme au coin de l'œil de Mina, lui annonça qu'elle pouvait, au lieu d'adieu, dire au revoir à son amie : mademoiselle Suzanne et madame Desmarets — c'était le nom de la maîtresse de pension — leur faisaient l'honneur de venir passer avec eux la journée du lendemain.

Dès lors, les beaux yeux de l'enfant n'eurent plus même besoin d'être essuyés : ils se séchèrent tout seuls ; elle bondit de joie, embrassa Suzanne, embrassa madame Desmarets.

Puis, se retournant vers la famille bien-aimée :

— Me voilà, dit-elle ; je suis prête !

On se dit au revoir une dernière fois ; madame Desmarets et Suzanne promirent d'être exactes ; les cinq voyageurs remontèrent dans la voiture, et reprirent la route de Paris, tandis que Suzanne rentrait dans sa chambre, et écrivait à son frère :

« Derrière toi est arrivée la famille ; elle emmène Mina. Je crois qu'il se passera demain quelque chose d'extraordinaire rue Saint-Jacques. Nous sommes invitées, madame Desmarets et moi, à passer la journée avec eux ; si tu veux te tenir au courant des événements, arrange-toi de manière à nous conduire, madame et moi, dans ta calèche.

« Ta sœur, qui t'aime,

» S. DE V. »

XXVII

LA DEMANDE EN MARIAGE

Ainsi que l'avait espéré Justin, sa chère petite Mina sortait de sa pension, et allait rentrer chez elle sans que l'ombre d'un regret eût le droit de passer sur son front.

Elle était bien un peu inquiète de la façon dont son aristocrate amie prendrait la montée du faubourg Saint-Jacques, la cour du pharmacien, la sombre entrée du logement, et tous ces stigmates, sinon de la misère, du moins de la pauvreté, dont elle ne s'apercevait qu'en songeant qu'une autre pouvait s'en apercevoir.

Cependant, disons-le, Mina était inquiète, mais n'était point honteuse : elle n'eût pas échangé cette pauvre demeure avec ses amis contre un palais avec des étrangers ; d'ailleurs, elle croyait être sûre de Suzanne comme d'elle-même, et elle se disait que, dans quelque état qu'elle eût une amie, et si inférieur que fût cet état, elle se tiendrait toujours pour joyeuse et honorée d'être reçue par elle.

Le voyage parut court à tout le monde, mais particulièrement à Mina, qui ne s'apercevait même pas qu'il y eût voyage, la main dans celle de Justin, la tête tantôt renversée dans l'angle de la voiture, tantôt appuyée sur l'épaule du jeune homme, elle faisait de ces rêves d'or comme on n'en fait que de quinze à dix-huit ans.

On arriva vers les dix heures du soir.

Quelle que fût la curiosité des habitants du faubourg, elle n'avait point su tenir contre une heure si avancée ; à partir de sept heures, chacun, selon son plus ou moins de persévérance, était rentré chez soi, et la dernière porte venait de se fermer sur le dernier voisin, — dont la retraite laissait la rue solitaire, comme la clôture de sa porte allait la laisser obscure, — lorsque l'on entendit ce bruit inaccoutumé du roulement d'une voiture s'arrêtant à la porte du pharmacien.

Le pharmacien, qui n'était pas encore couché, — moins pour remplir consciencieusement la mission dont M. Muller l'avait chargé que pour obéir aux devoirs de sa profession, — le pharmacien, disons-nous, eut à peine entendu la voiture s'arrêter, qu'il rouvrit sa porte, et, reconnaissant ses voisins, remit la clef à M. Muller, en lui annonçant que le prêtre qu'il attendait ne s'était point présenté.

— Quel prêtre ? demanda la jeune fille.

— Un prêtre de mes amis, répondit M. Muller mentant pour la première fois peut-être, mais excusé par l'intention.

Le brave homme mentait pour le bon motif.

On renvoya le fiacre, et, en le payant, M. Müller lui dit tout bas deux mots qui n'étaient autres que ceux-ci :

— Soyez ici demain matin, à dix heures précises.

— On y sera, notre bourgeois, répondit le fiacre.

— Vous retenez le fiacre, cher papa Müller ? demanda Mina.

— Oui, mon enfant ; j'ai demain une petite promenade à vous faire faire.

— Tu en es, frère Justin ? reprit Mina.

— Je crois bien ! répondit Justin.

— Oh ! alors, quel bonheur ! dit Mina.

Et elle rentra toute sautante dans la maison en disant bonjour à chaque meuble de l'appartement de la rue Saint-Jacques, comme elle avait dit adieu à chaque meuble du pensionnat de Versailles.

On ne se coucha, ce soir-là, qu'à minuit, et, chose extraordinaire ! madame Corby resta debout jusqu'à cette heure, ce qui, de mémoire de Mina et même de Muller, ne lui était jamais arrivé.

A minuit, on se sépara.

Justin donna à la jeune fille son dernier baiser fraternel sur le front ; le baiser du lendemain devait être un baiser d'époux.

Müller souhaita une bonne nuit à tout le monde ; il n'avait pas la moindre envie de se retirer, et il prétendait que, s'il y avait là des violons, il danserait avec sœur Céleste.

Pauvre sœur Céleste ! elle sourit tristement : elle n'avait jamais dansé !

Les deux hommes descendirent dans la chambre de Justin, où ils causèrent une heure encore.

Puis Müller se retira.

Justin prit son violoncelle, le sortit de sa boîte, le serra entre ses genoux, et, avec son archet, passé et repassé à deux pouces des cordes, il joua en idée un des motifs les plus gais d'*il Matrimonio segreto*, qu'il broda des triples croches les plus fantastiques et des points d'orgue les plus exagérés !

Enfin, à trois heures, il se décida à se coucher ; mais il était trop heureux, et, par conséquent, trop agité pour dormir sérieusement ; d'ailleurs, en dormant sérieusement, il eût perdu le sentiment de son bonheur.

On eût dit qu'il ne s'endormait qu'en tenant à la main ce qui le ramenait au réveil, comme le plongeur tient la corde qui doit, lorsqu'il étouffe au fond de l'eau, le ramener à la surface de la mer.

A six heures, il était sur pied.

Il ne comprenait rien à la lenteur du temps ; la pendule retardait, le grand ressort du soleil était cassé, le jour ne viendrait jamais !

Le jour vint à sept heures et demie, comme il venait dans la cour : ce n'était véritablement jamais lui, c'était un prête-nom.

Justin alla regarder à la porte de la rue.

Qu'allait-il y voir ?

Il n'en savait rien lui-même, il y a des moments où l'on ouvre les portes comme si l'on attendait quelqu'un.

Il attendait le bonheur !

Le bonheur, qui vient si rarement quand on lui ouvre la porte d'avance !

Il y avait déjà des boutiques ouvertes ; il y avait déjà des voisins sur le seuil de leur porte.

Plusieurs personnes se montrèrent Justin avec des signes.

Le boulanger d'en face, gros geindre à la figure enfarinée et au ventre rebondi, lui cria :

— Eh ! c'est donc pour aujourd'hui, voisin ?

Justin entra et se mit à sa toilette.

Elle devait lui prendre une bonne heure.

Il avait les souliers vernis, les bas de soie à jour, le pantalon et l'habit noirs, le gilet et la cravate blancs.

Il lissa ses beaux cheveux blonds, qui retombaient sur son col, et lui donnaient, au dire de Müller, cet air allemand qui plaisait tant au vieux professeur en ce qu'il faisait ressembler son élève à Weber.

Vers huit heures, il entendit du bruit au-dessus de sa tête.

C'étaient les deux jeunes filles qui se levaient.

Quand nous disons les deux jeunes filles, c'est que nous prenons la moyenne de l'âge de Mina et de Céleste.

Mina avait seize ans ; Céleste vingt-six.

C'était une moyenne de vingt et un ans.

Mina éveillée, les surprises réservées pour ce jour solennel allaient commencer.

Tandis que la jeune fille faisait sa première toilette, sœur Céleste sortit, et alla chercher, dans la chambre des futurs époux toute la blanche parure, moins le bouquet d'oranger.

Tout à coup, en se retournant, Mina vit, étalés sur son lit, le jupon de taffetas blanc, la robe de mousseline à dentelles, et les bas de soie.

Au pied du lit étaient les souliers de satin blanc.

Mina regarda tous ces objets avec étonnement.

— Pour qui donc cela ? demanda-t-elle.

— Mais pour toi, petite sœur, repondit Céleste.

— Est-ce que je quête aujourd'hui, par hasard ? dit Mina en souriant.

— Non, mais tu es de noce.

Mina regarda sœur Céleste avec des yeux ébahis.

— Qui donc se marie ? demanda-t-elle.

— C'est un secret :

— Un secret ?

— Oui.

— Oh ! dis-le moi, sœur Céleste, reprit l'enfant caressant de ses deux jolies mains les joues de la vieille fille.

— Tu le demanderas à Justin, dit celle-ci.

— Oh ! Justin, s'écria Mina, qu'il y a longtemps que je ne l'ai vu ! Où est-il donc ?

— Il attend que tu sois habillée.

— Oh ! alors, je vais m'habiller bien vite. Aide-moi, sœur Céleste ! aide-moi !

Et Mina, aidée de sœur Céleste, s'habilla en un tour de main.

Ce qu'il y a, en général, de plus long dans la toilette des femmes, c'est la coiffure.

Mais les cheveux de Mina frisaient naturellement.

Un coup de peigne suffisait pour les enrouler en grosses boucles autour de ses doigts.

Cinq ou six boucles tombaient ainsi de chaque côté de ses joues, roulaient sur ses épaules, se perdaient dans sa poitrine et tout était dit.

— Me voilà habillée, sœur Céleste, dit Mina. Où est Justin ?

— Viens ! dit Céleste.

Il fallait pour sortir du petit appartement, traverser la chambre de madame Corby.

L'aveugle reconnut le pas de Mina.

D'ailleurs, la porte à peine ouverte, Mina était dans ses bras.

Madame Corby, en l'embrassant, porta la main sur sa tête ; elle avait l'air d'y chercher quelque chose.

Ce quelque chose était absent.

— Elle n'a pas encore vu Justin ? demanda la mère.

— Non. Justin l'attend.

— Alors dit madame Corby, va ! il y a des moments où c'est si long d'attendre.

Sœur Céleste ouvrit la porte ; Mina s'apprêtait à descendre.

— Non, dit sœur Céleste, par ici.

Elle ouvrit la porte en face.

C'était celle de cette jolie chambre nuptiale que nous avons décrite.

Justin était au milieu de la chambre, tenant à la main ce qui manquait à la parure de Mina, ce que madame Corby avait cherché sur le front de l'orpheline : le chaperon de fleurs d'oranger.

Mina comprit tout.

Elle jeta un cri de joie, pâlit, étendit les mains comme pour chercher un appui.

L'appui était là.

Justin ne fit qu'un bond, et la reçut dans ses bras.

Puis, tout en appuyant ses lèvres sur celles de Mina, il lui mit au front la couronne de fleurs d'oranger.

Ce fut ainsi, dans un petit cri étouffé, que Justin demanda Mina en mariage, et que Mina répondit qu'elle consentait à épouser Justin.

Cinq minutes après, Mina était aux pieds de madame Corby, qui, cette fois, tâtant la tête de l'enfant, et y trouvant ce qu'elle avait cherché inutilement dix minutes auparavant, leva sa main tremblante, et dit :

— Au nom de tout le bonheur que je te dois, sois bénie, ma fille !

En ce moment, trois personnes parurent à la porte.

C'étaient, d'abord, madame Desmarets et mademoiselle Suzanne de Valgeneuse ; puis, derrière ces deux dames, on apercevait la tête du professeur, qui se levait sur la pointe des pieds pour voir où l'on en était.

Tout à coup, le bon M. Müller se sentit pris à bras-le-corps, presque étouffé.

C'était Justin qui l'embrassait.

— Eh bien ? demanda le brave homme.

— Eh bien, s'écria Justin, elle m'aime !

— Comme sœur, demanda Müller en riant.

— Comme sœur, comme fiancée, comme femme, comme épouse ! Elle m'aime, cher monsieur Müller ! oh ! je suis le plus heureux des hommes !

Justin avait raison : en ce moment, il touchait à ce point culminant qu'il est donné à si peu d'hommes d'atteindre.

Il touchait au faîte du bonheur.

Cependant, un petit groom vêtu d'une redingote noire, d'une culotte blanche, chaussé de bottes à retroussis, et coiffé d'un chapeau à galon et à cocarde noirs, se frayait un chemin entre les acteurs de cette scène, et arrivait jusqu'à Suzanne de Valgeneuse, à laquelle il présentait un petit papier roulé et un crayon.

— De la part de M. Lorédan, dit en anglais le groom ; il y a réponse.

Suzanne déroula le petit papier, et n'y vit rien qu'un énorme point d'interrogation.

Elle comprit.

Au-dessous du point d'interrogation, elle écrivit ces trois lignes

« On se marie ! Elle épouse son grand niais de maître d'école !

» Paye les gages de ton amour, et donne-lui congé... quitte à le reprendre à ton service plus tard.

» S. de V. »

— Tiens, Dick, porte cela à ton maître, dit-elle ; c'est la réponse.

Justin avait tout vu, mais sans rien deviner ; cependant, une espèce de pressentiment d'un malheur inconnu passa dans ses veines comme un frisson.

Il alla à la fenêtre pour voir à qui ce billet serait remis.

Un beau et élégant jeune homme attendait à la porte dans une calèche.

C'était, sans doute, M. Lorédan de Valgeneuse.

En entendant le pas du groom, il se retourna : Justin put voir son visage.

C'était ce même jeune homme qui, le jour de la Fête-Dieu, avait regardé Mina d'une si singulière façon, que le maître d'école avait senti la première vipère de la jalousie lui mordre le cœur.

Le petit groom remit le billet au jeune homme, qui, après l'avoir lu, lui fit signe de reprendre sa place à côté du cocher.

L'enfant n'était pas encore sur le siège, que la voiture partait au galop.

XXVIII

LE CURÉ DE LA BOUILLE

Pendant que ces choses se passaient dans la petite maison de la rue du faubourg Saint-Jacques, un brave homme de prêtre, de soixante et dix à soixante et douze ans, montait la rue au milieu de démonstrations de curiosité et de joie dont il se demandait bien inutilement la cause.

Les habitants du faubourg Saint-Jacques, qui, sur le dire de la pharmacienne, attendaient un prêtre depuis la veille au matin, n'avaient pas plutôt vu apparaître la soutane et le tricorne de l'abbé Ducornet, — c'était le nom du curé de la Bouille, — qu'ils s'étaient dit les uns aux autres, les plus proches avec la parole, les plus éloignés avec le geste : « Voilà le prêtre ! »

Et, comme on ne comptait plus sur lui après une si longue attente, son apparition, ainsi que nous l'avons dit, avait causé la plus vive impression.

Chacun s'était approché de lui ; on l'avait entouré ; il marchait avec un cortège.

Et, comme il avait l'air de regarder à droite et à gauche pour s'orienter dans la rue, une commère, faisant la révérence, lui avait dit :

— Bonjour, monsieur le curé !

— Bonjour, ma bonne dame ! avait répondu le digne abbé

Et, comme il avait vu qu'il était au numéro 300 de la rue Saint-Jacques, au lieu d'être au numéro 20 du faubourg, il avait continué son chemin.

— Monsieur le curé vient peut-être pour un mariage ? dit la commère.

— Ma foi, oui, dit le curé en s'arrêtant.

— Pour le mariage du numéro 20 ? dit une autre.

— Justement ! répondit le curé de plus en plus étonné.

Et, entendant sonner neuf heures et demie à l'horloge de Saint-Jacques, il continua sa route.

— Pour le mariage de M. Justin ? dit une troisième commère.

— Avec la petite Mina, dont vous êtes le tuteur ? dit une quatrième.

Le curé regardait les commères d'un air de plus en plus stupéfait.

— Mais laissez donc ce brave homme tranquille, tas de bavardes ! dit un tonnelier qui cerclait une futaille ; vous voyez bien qu'il est pressé !

— Oui, en effet, je suis pressé, dit le bon prêtre. C'est bien loin, le faubourg Saint-Jacques ! si j'avais su qu'il fût aussi loin que cela, j'eusse pris une voiture.

— Ah ! bah ! vous voilà arrivé, monsieur l'abbé il n'y a plus qu'un pas et une coulée.

— Tenez, dit une des femmes, c'est là-bas où vous voyez un fiacre jaune qui stationne.

— Tout à l'heure, dit une autre, il y avait aussi un carrosse découvert, avec un beau jeune homme dedans, un cocher poudré sur le siège, et un petit domestique qui n'était pas plus gros qu'un merle ; mais il paraît que cette voiture-là n'était pas de la noce : elle s'en est allée.

— Je ne vois pas le fiacre, dit le curé, s'arrêtant encore, et se faisant un abat-jour de sa main.

— Oh ! soyez tranquille, vous ne vous perdrez pas : d'ailleurs, nous allons vous accompagner jusqu'à la porte, monsieur le curé.

— Eh ! Babolin ! prends donc les devants, et va dire à M. Justin qu'il ne s'impatiente pas, que le curé qu'il attendait arrive.

Et le bonhomme qu'on avait désigné sous le nom de Babolin, et qui est le même que nous avons déjà vu apparaître deux fois, prit sa course vers le haut du faubourg en chantant sur un air de son invention :

Eh ! oui, je vas lui dire, lui dire, lui dire .
Eh ! oui, je vas lui dire, lui dire tout de même !

Le dialogue et même le *trialogue* continuait.

— Vous n'êtes jamais venu chez les Justin, monsieur le curé ?

— Non, mes bons amis, je ne suis jamais venu à Paris.

— Tiens ! d'où êtes-vous donc ?

— De la Bouille.

— De la Bouille ! Où est cela ? demanda une voix.

— Seine-Inférieure, répondit une autre voix à laquelle, plus tard, M. Prudhomme devait emprunter son accent de basse.

— Seine-Inférieure, en effet, reprit l'abbé Ducornet. C'est un charmant pays qu'on appelle le Versailles de Rouen.

— Oh ! vous les trouverez bien logés, allez !

— Et surtout bien meublés . Il y a trois semaines qu'on ne voit passer que cela, des meubles.

— Et des meubles que le roi Charles X n'en a pas de plus beaux aux Tuileries !

— Il est donc riche, ce bon M. Justin ?

— Riche ! Riche comme un rat d'église !

— Eh bien alors, comment peut-il faire ?

— Il y a des gens qui dépensent ce qu'ils ont, et puis d'autres ce qu'ils n'ont pas, dit un perruquier.

— Bon ! ne vas-tu pas dire du mal du pauvre maître d'école, parce qu'il se fait la barbe lui-même ?

— Oui, avec cela qu'il se la fait bien, la barbe ! il y a trois semaines, il avait au menton une entaille d'un demi-pouce.

— Tiens ! dit un gamin, ami intime de Babolin, son menton est à lui, il peut y faire ce qu'il veut : personne n'a rien à dire ; il y planterait des pois de senteur, que c'est son droit !

— Ah ! dit l'abbé, je vois le fiacre jaune.

— Je crois bien que vous le voyez, répondit le gamin : il est gros comme la carcasse de la baleine du Jardin des Plantes ; seulement, il est plus richement peint.

— Arrivez vite, monsieur le curé, dit Babolin, dont la mission était déjà remplie ; on n'attend plus que vous.

— Allons ! dit le curé, si l'on n'attend plus que moi, j'arrive.

Et le brave prêtre, faisant un effort, se trouva en effet, au bout de cinq minutes, côte à côte avec le fiacre jaune, et en face de la porte d'entrée.

— C'est égal, murmura-t-il, c'est encore plus grand que la Bouille et même que Rouen, Paris !

Justin et Mina l'attendaient sur la porte.

En voyant ces deux beaux jeunes gens, le prêtre s'arrêta et sourit.

— Ah ! dit-il, en vérité, mon Dieu, vous les avez faits l'un pour l'autre !

Mina courut à lui, et lui sauta au cou comme au temps où le bon prêtre venait voir la mère Boivin, et où elle avait huit ans, elle.

Il l'embrassa, puis l'éloigna de lui pour la regarder.

Il n'eût jamais reconnu, dans cette belle jeune fille près de devenir une femme, l'enfant qu'il avait, six ans auparavant, expédiée à Paris avec sa robe blanche, ses brodequins d'azur, et sa ceinture bleue.

Mais il la reconnaissait à son affectueuse caresse.

On avait encore cinq minutes à attendre avant de partir pour l'église.

— Montez ! montez, monsieur le curé ! dirent à la fois Justin et Mina.

Le curé monta. On le fit entrer dans la chambre nuptiale, où étaient mère Corby, sœur Céleste, madame Desmarets, mademoiselle de Suzanne de Valgeneuse et le vieux professeur.

— Notre cher curé de la Bouille, maman Corby, dit Mina. M. l'abbé Ducornet, madame.

— Oui, oui, dit l'abbé tout joyeux, et qui apporte la dot de sa pupille.

— Comment ! la dot de sa pupille ?

— Eh oui ! Imaginez-vous qu'il y a trois jours, je reçois une lettre chargée avec le timbre d'Allemagne, et, dans cette lettre, un mandat de dix mille huit cents francs sur MM. Leclerc et Louis, banquiers à Rouen.

— Après ? demanda Justin d'une voix altérée.

— Attendez ! je procède par ordre : c'est le mandat que j'ouvre d'abord ; c'est du mandat que je vous parle d'abord.

— Oui, nous écoutons.

Madame Corby pâlissait visiblement.

Les autres personnes semblaient prendre au récit à peine commencé du bon prêtre un intérêt relatif, mais ne rien voir encore, pas même Mina, de ce qui commençait peut-être à apparaître déjà à Justin et à sa mère.

— Avec le mandat, continua le curé de la Bouille était une lettre.

— Une lettre ? murmura Justin.

— Une lettre ? répéta madame Corby.

— Ah ! ah ! une lettre ! fit le professeur, non moins ému que madame Corby et Justin.

— Une lettre que voici.

Et l'abbé déplia une lettre qui, en effet, portait un timbre étranger, et lut :

« Mon cher abbé,

» Un voyage que j'ai fait assez avant dans l'Inde pour que mes communications avec la France fussent interrompues est cause que, depuis neuf ans, vous n'avez pas reçu de mes nouvelles ; mais je vous connais, mais je connais la digne madame Boivin, à qui j'ai confié mon enfant : Mina n'aura point souffert pour cela.

» Aujourd'hui, de retour en Europe, et retenu à Vienne par des affaires indispensables et qui peuvent durer encore quelque temps, je m'empresse de vous envoyer, par lettre de change de la maison Arnstein et Eskeles, sur la maison Leclerc et Louis de Rouen, la somme de dix mille huit cents francs dont je suis en retard avec vous.

» Vous recevrez désormais régulièrement, jusqu'à mon retour, dont je ne puis vous préciser la date, les douze cents francs promis pour la pension de ma fille.

» LE PÈRE DE MINA.

» *Vienne en Autriche, ce 25 janvier 1827.* »

A ces derniers mots, tandis que Mina s'écriait en frappant joyeusement des mains :

— Oh ! quel bonheur, Justin ! papa vit encore !

Justin regarda sa mère, et, la voyant pâle comme une morte, il jetait un cri.

— Ma mère ! ma mère ! dit Justin.

L'aveugle se leva et vint à son fils, les bras étendus ; la voix l'avait guidée.

— Tu comprends, n'est-ce pas, mon fils, dit-elle d'une voix ferme, tu comprends ?...

Justin ne répondit pas : il sanglotait.

Mina regardait cette singulière scène sans y rien comprendre.

— Mais qu'avez-vous donc, maman Corby ? demanda-t-elle ; mais qu'as-tu donc, frère Justin ?

— Tu comprends, n'est-ce pas, mon pauvre cher enfant, tu comprends, continua la mère, que tu pouvais épouser Mina pauvre et orpheline ?

— Mon Dieu ! s'écria Mina, qui commençait à deviner.

— Mais tu comprends aussi que tu ne peux pas épouser Mina riche et dépendant d'un père.

— Ma mère, ma mère, s'écria Justin, ayez pitié de moi !

— Ce serait un vol, mon fils ! dit l'aveugle en levant la main au ciel, comme pour adjurer Dieu ; et, si tu doutes, j'en appelle à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens ici, et il n'y a que des honnêtes gens, j'espère.

Justin se laissa glisser aux genoux de sa mère.

— Ah ! tu me comprends, reprit l'aveugle, puisque te voilà à genoux !

Puis, étendant les mains sur lui, en renversant sa tête en arrière comme si elle eût pu voir le ciel :

— Mon fils, dit-elle, je te bénis pour la douleur, comme je t'avais béni pour la joie, et je serai, je l'espère, ta mère bien-aimée dans l'infortune comme je l'eusse été dans la félicité.

— Oh ! ma mère ! ma mère ! s'écria Justin, avec vous, avec votre appui, avec votre courage, oui, je ferai cela ; mais, sans vous, oh ! sans vous, je crois que j'eusse été un malhonnête homme !

— C'est bien, mon enfant ! — Embrasse-moi, Céleste.

Céleste s'approcha.

— Reconduis-moi à mon fauteuil, mon enfant, dit-elle tout bas ; je sens la force qui me manque.

— Mais qu'y a-t-il donc, mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ? demanda Mina.

— Il y a... il y a, Mina, dit Justin en éclatant en sanglots ; il y a que, jusqu'au jour où ton père donnera son consentement — et que probablement, il ne le donnera jamais ! — il y a que nous ne pouvons être l'un pour l'autre qu'un frère et une sœur.

Mina jeta un cri.

— Oh ! dit-elle, de quel droit mon père, qui m'a abandonnée depuis seize ans, vient-il me réclamer aujourd'hui ? Qu'il garde son argent : qu'il me laisse mon bonheur ! qu'il me laisse mon pauvre Justin ! non pas comme un frère, mais pardonnez-moi, mon Dieu ! comme un époux ! Justin... oh ! oh ! Justin ! Justin, mon bien-aimé ! à moi ! à moi ! ne m'abandonne pas !

Et la jeune fille, avec un dernier cri de douleur, tomba évanouie dans les bras de Justin.

Une heure après, Mina partait pour Versailles, tout éplorée, une main dans la main de son amie Suzanne, et la tête sur l'épaule de madame Desmarets.

Avant de monter en voiture, Suzanne avait eu le temps d'écrire au crayon, et de donner à un commissionnaire, un petit billet conçu en ces termes :

« Le mariage est manqué ! Il paraît que Mina est riche, et fille de quelqu'un.

« Nous retournons à Versailles avec la belle désolée.

S. de V.

« Onze heures du matin. »

XXIX

RESIGNATION

—

La désolée — comme la belle Suzanne de Valgeneuse appelait son amie — la désolée laissait derrière elle un cœur non moins désolé que le sien.

Ce cœur, c'était celui de Justin.

Nous nous trompons : il fallait dire *des cœurs*.

Ces cœurs, c'étaient ceux de Justin, de sa mère, du bon professeur, de sœur Céleste et du curé de la Bouille, qui ignorait le mal qu'il allait faire, et qui se croyait dans la simplicité de son âme, un messager de joie, quand, au contraire, il était le messager des douleurs.

Mais celle de tous qui avait le plus souffert, car elle avait souffert pour elle et pour son fils, c'était la mère.

Elle, si forte au commencement, elle avait été abattue avant la fin.

Avant les adieux, sans dire un mot, sans pousser un cri, sans verser une larme, elle s'était insensiblement évanouie.

Aucun de ces égoïstes malheureux ne s'était aperçu de son évanouissement.

Celui qui s'en aperçut, parce qu'il lui semblait qu'une partie de son cœur agonisait, ce fut Justin.

— Ma mère ! ma mère ! s'écria-t-il ; mais voyez donc ma mère !

On se précipita vers l'aveugle, aux genoux de laquelle Justin était tombé, et qu'il enveloppait de ses bras.

Son visage était devenu couleur de cire ; ses mains étaient froides comme le marbre ; ses lèvres violettes.

C'était le dernier-né des espérances de sa vieillesse qui venait de mourir.

Ce qu'il y avait de terrible dans tout cela, c'est qu'il n'y avait pas moyen de rejeter la faute sur personne, de récriminer contre qui que ce fût.

Tout le monde avait eu bonne intention, même le pauvre curé de la Bouille.

C'était de la fatalité, voilà tout.

On courut chez le pharmacien, qui donna des sels.

A force de sels et de vinaigre, madame Corby revint à elle.

La première chose, non pas qu'elle vit, pauvre aveugle ! mais qu'elle sentit, ce fut son fils qui la consolait, — lui qui avait tant besoin d'être consolé !

Mais il ne s'apercevait pas de sa douleur, le bon Justin, lorsque quelqu'un souffrait près de lui, et que ce quelqu'un-là, surtout, c'était sa mère.

Il resta donc près de madame Corby, non seulement jusqu'à ce qu'elle fût revenue à elle, mais encore jusqu'à ce qu'elle fût couchée.

Alors, comprenant le besoin que son fils avait de pleurer lui-même, et sentant qu'il n'osait pleurer devant elle, de peur de la pousser au désespoir, elle exigea qu'il se retirât chez lui.

Justin redescendit dans sa petite chambre ; tout ce qu'il emporta du premier étage fut le chaperon de fleurs d'oranger, qu'en le quittant, Mina avait arraché de sa tête, et lui avait jeté.

Le bon professeur descendit avec Justin.

Quant au curé de la Bouille, il n'avait plus rien à faire à Paris ; il reprit, à six heures du soir, la voiture de Rouen, remportant cet argent maudit qui venait de causer un si grand malheur.

Pendant qu'il s'éloignait de la grande Babylone où va bientôt se dérouler notre drame, Justin et son professeur étaient redescendus dans la chambre des écoliers, auxquels on avait donné congé à l'occasion de la grande solennité qui devait avoir lieu, et, en même temps, à cause du lundi gras, qui, par extraordinaire, cette année-là, tombait au commencement de février.

Le visage sombre de son élève inspirait au bon Muller une profonde terreur ; il se mit, dans l'espérance de le distraire, à rappeler à Justin toutes ces vieilles histoires de collège, jusqu'au moment où il en fut arrivé à la rencontre de la petite fille.

Là, il voulut s'arrêter ; mais ce fut Justin qui à son tour raconta bien minutieusement, jour par jour, la vie adorable qu'il avait menée depuis six ans.

— Nous avons été trop heureux ! lui dit-il ; de nombreux pressentiments m'ont averti qu'il fallait me préparer à payer cher, un jour ou l'autre, cette victoire que j'avais remportée sur mon mauvais destin... J'ai joui, pendant six ans, d'une félicité ineffable ; c'est presque le sixième de la vie ; peu d'hommes peuvent en dire autant... J'ai oublié la joie de ces six ans ; j'oublierai le malheur comme j'ai oublié la joie ; joies et douleurs se fondront, un jour, dans la teinte grise du passé. Ne soyez donc pas inquiet de moi, mon cher maître ; ne me croyez jamais capable de quelque sombre résolution... Est-ce que je m'appartiens, d'ailleurs ? est-ce que je ne me dois pas à ma bonne mère, à ma pauvre sœur ? Non, non, cher maître, mon parti est bien arrêté : j'ai lutté contre la misère, je lutterai contre la douleur... Laissez pendant quelques jours ma blessure se cicatriser ; permettez surtout que je demeure seul ; il y a dans la solitude, pour les cœurs résignés, une religion inconnue : la résignation, cher maître, c'est la force des faibles, et vous me verrez rentrer plus fort et plus éprouvé dans le combat de la vie !

Le vieux maître sortit, étonné, presque effrayé de la puissance de résignation de cet homme, mais rassuré complètement sur les suites de son désespoir.

Justin, après avoir reconduit M. Muller jusqu'à la porte de la rue, rentra dans sa chambre, et se promena lentement et longuement, les bras croisés, la tête basse, jetant de temps en temps les yeux au plafond, comme s'il eût voulu demander au ciel le mot de cette énigme qu'on appelle *fatalité !*

Deux ou trois fois il alla jusqu'à la porte de l'armoire où le violoncelle dormait dans sa boîte.

Mais il ne l'ouvrit même pas.

Ce soir-là, il était encore trop faible.

Jusqu'à trois heures du matin, il se promena ainsi ; il n'avait pas pu pleurer depuis le matin.

Sa douleur se pétrifiait, pour ainsi dire, dans son sein, et l'étouffait. Il se jeta sur son lit ; la fatigue l'emporta, il s'endormit.

La veille, il avait eu la même insomnie et le même sommeil ; seulement, c'était la joie qui avait tenu ses yeux ouverts ; c'était la fatigue du bonheur qui les avait clos !

Heureusement, le lendemain était le mardi gras, jour de congé : il était donc libre de s'isoler avec sa douleur, de la prendre à bras-le-corps, de lutter avec elle, de tenter de la terrasser.

La lutte dura toute la journée. Après avoir embrassé sa mère et sa sœur, il sortit au point du jour ; il alla visiter de nouveau l'endroit où, par une belle nuit de juin, il avait trouvé l'enfant couchée dans les blés et dans les fleurs.

Il n'y avait plus ni bleuets, ni coquelicots, ni blonds épis : la terre était, comme son cœur, nue, dépouillée, gercée par l'hiver.

Il alla se promener dans ces bois de Meudon si gais, si riants, si pleins de soleil et de verdure, quand il se promenait avec son maître ; il poussa jusqu'aux portes de Versailles.

Il eut la force de ne pas aller jusqu'au pensionnat.

A quoi bon revoir la pauvre enfant ?

N'était-il pas sûr qu'elle pleurait loin de sa vue ? n'était-il pas sûr qu'à sa vue, elle pleurerait bien davantage ?

D'espoir, il ne lui en restait aucun. Il était clair pour lui que Mina appartenait à quelque famille riche et aristocratique ; et quelle chance y avait-il pour qu'on la lui donnât, à lui humble et pauvre ?

Il pouvait la voir, sans doute ; mais c'est justement ce qu'il n'avait pas voulu faire.

Il rentra chez lui à dix heures du soir ; il avait fait quinze lieues dans sa journée, et ne ressentait pas la moindre fatigue.

Sa mère et sa sœur l'attendaient, inquiètes toutes deux.

Il rentra le visage souriant, les embrassa et descendit dans sa chambre.

La même chose se passa qui s'était passée la veille : il se promena encore lentement et tristement ; il compta les heures jusqu'à minuit ; puis, enfin, après s'être, comme la veille, arrêté deux ou trois fois devant l'armoire où était son violoncelle, il se décida à ouvrir la porte, tira l'instrument de sa boîte, et le regarda avec une mélancolie profonde.

La petite fille, on se le rappelle, par un caprice d'enfant, l'avait fait renoncer à jouer de ce sombre instrument ; nous l'avons vu le toucher plusieurs fois, le tirer de sa boîte, le serrer entre ses genoux, s'enivrer de la mélodie absente, mais ne pas en tirer une seule note.

Aujourd'hui, il revenait à lui.

— J'ai été ingrat, dit-il, ô mon vieil ami ! ô mon tendre consolateur ! Je t'ai abandonné pendant mes jours de joie : je te retrouve pendant mes jours d'infortune !

Et il embrassa le violoncelle avec effusion.

— O source inépuisable de consolation ! reprit-il ; musique ! refuge des âmes éplorées, j'ai fait comme l'enfant prodigue : je t'ai quittée un jour, chère famille de mon âme ! j'ai été criblé de douleurs, et je reviens à toi, les pieds meurtris, l'âme brisée, et tu me tends les bras, harmonieuse déesse ! et tu me reçois, le cœur plein de miséricorde et d'amour !

Et, comme il avait fait de l'instrument, il tira de l'armoire son vieux livre de musique, le posa sur son pupitre, l'ouvrit, s'installa sur le haut tabouret, prit le violoncelle, et posa l'archet sur les cordes.

Au moment de jouer, deux larmes tombèrent de ses yeux.

Il posa l'archet sous son bras gauche, prit son mouchoir, essuya lentement ses paupières humides, et commença de jouer le même chant grave et mélancolique que Salvator et Jean Robert avaient entendu, deux heures avant le commencement de ce récit.

On sait comment Salvator avait frappé à la porte, comment les deux amis avaient été introduits par Justin, comment ils lui avaient demandé la cause de ses larmes, comment, enfin, le maître d'école avait consenti à leur raconter son histoire.

Cette histoire, c'était celle que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Cette histoire, les deux jeunes gens l'avaient écoutée avec des impressions bien différentes.

Le poète avait été vivement ému à certains endroits : la scène de la mère condamnant son fils au malheur, plutôt que de lui laisser commettre une action douteuse, lui avait fait venir les larmes aux yeux.

Le philosophe l'avait entendue, d'un bout à l'autre, avec une insensibilité apparente ; seulement, au nom de mademoiselle Suzanne et de M. Lorédan de Valgeneuse, il avait tressailli ; on eût dit que ce n'était pas la première fois qu'il entendait prononcer ces noms, et chacun d'eux paraissait lui avoir fait, au moral, la même impression que fait, au physique, le contact d'un corps dur avec une blessure mal fermée.

— Monsieur, dit Jean Robert, nous serions indignes d'avoir entendu ce que vous venez de nous raconter, si nous essayions de donner à un homme comme vous de banales consolations. Voici nos adresses ; si jamais vous avez besoin de deux amis, nous vous demandons la préférence.

Et, en même temps, Jean Robert déchira une page de son portefeuille, y écrivit les deux noms et les deux adresses, et les donna à Justin.

Celui-ci les prit et les mit entre les pages de son livre de musique.

Là, il était sûr de les retrouver tous les jours.

Puis il tendit ses deux mains aux deux jeunes gens.

Au moment où ces quatre mains se pressaient, on frappa violemment à la porte.

Qui pouvait frapper à cette heure ?

Justin était tellement dégagé de tout autre intérêt que celui dont il se préoccupait, qu'il ne pensa pas même que ce coup frappé si vigoureusement pût l'être à son intention.

Il laissa les jeunes gens sortir, et, en sortant, ouvrir la porte au visiteur nocturne ou plutôt matinal, car les premiers rayons du jour commençaient à paraître.

Celui qui frappait à cette porte était un enfant de treize à quatorze ans, aux cheveux blonds frisés tout autour de la tête, aux joues roses, aux vêtements légèrement déguenillés.

Un véritable gamin de Paris, en blouse bleue, en casquette sans visière, avec des souliers éculés.

Il leva la tête pour voir qui venait lui ouvrir la porte.

— Tiens ! c'est vous, monsieur Salvator ! dit-il.

— Que viens-tu faire ici, à cette heure, monsieur Babolin ? demanda le commissionnaire en prenant amicalement le gamin par le collet de sa blouse.

— Ah ! j'apporte à M. Justin, le maître d'école, une lettre que la Brocante a trouvée cette nuit, en faisant sa tournée.

— A propos de maître d'école, dit Salvator, tu sais que tu m'as promis de savoir lire au 15 mars ?

— Eh bien ! eh bien ! eh bien ! nous ne sommes encore qu'au 7 février : il n'y a pas de temps perdu !

— Tu sais que, si tu ne lis pas couramment le 15, je te reprends, le 16, les livres que je t'ai donnés ?

— Même ceux où il y a des images ?.. Oh ! monsieur Salvator !

— Tous sans exception !

— Eh bien, tenez, vous voyez qu'on sait lire, dit l'enfant.

Et, jetant les yeux sur l'adresse de la lettre, il lut :

« A monsieur Justin, faubourg Saint-Jacques, n° 20.
» Un louis de récompense à qui lui remettra cette lettre.
» MINA. »

L'adresse et l'apostille étaient écrites au crayon.

— Porte vite ! porte vite, mon enfant ! dit Salvator en poussant Babolin du côté de l'appartement du maître d'école.

Babolin traversa la cour en deux enjambées, et entra en criant :

— Monsieur Justin ! monsieur Justin ! une lettre de mademoiselle Mina !...

— Que faisons-nous ? demanda Jean Robert.

— Restons, répondit Salvator ; il est probable que cette lettre annonce un nouvel événement dans lequel notre assistance pourra être utile à ce brave jeune homme.

Salvator n'avait point achevé, que Justin apparaissait sur le seuil de la porte, pâle comme un spectre.

— Ah ! vous êtes encore là ! s'écria-t-il : Dieu soit loué ! Lisez, lisez

Et il tendit la lettre aux deux jeunes gens

Salvator la prit et lut :

« On m'enlève de force, on m'entraîne... je ne sais pas où ! A mon secours, Justin ! Sauvez-moi, mon frère ! ou vengemoi, mon époux !
» MINA. »

— Ah ! mes amis ! s'écria Justin tendant les bras aux deux jeunes gens, c'est la Providence qui vous a conduits ici !

— Eh bien, fit Salvator à Jean Robert, vous demandiez du roman ; j'espère qu'en voilà, mon cher !

XXX

AU PLUS PRESSÉ PAR LE PLUS COURT

Les trois jeunes gens se regardèrent un instant.

La première minute était à la stupéfaction ; la seconde fut, chez Salvator surtout, un retour au sang-froid

— Du calme ! dit-il ; l'affaire est grave, il s'agit de ne point agir en enfants.

— Mais on l'enlève ! cria Justin, on l'emmène ! elle m'appelle à son secours ! elle demande que je la venge !

— Oui, parfaitement, et c'est pour cela qu'il faut savoir qui l'enlève et où on l'emmène.

— Oh ! comment savoir cela ? Mon Dieu ! mon Dieu !

— On sait tout avec du temps et de la patience, mon cher Justin. Vous êtes sûr de Mina, n'est-ce pas ?

— Comme de moi-même.

— Eh bien, soyez tranquille, elle saura se défendre. Allons au plus pressé par le plus court.

— Oh ! oui, ayez pitié de moi... Je deviens fou !

La résignation de Justin s'évanouissait devant cette idée, que Mina était aux mains d'un ravisseur quelconque, et pouvait être soumise à quelque violence physique ou morale.

— Babolin est là ? demanda Salvator.

— Oui.

— Interrogeons-le.

— Interrogeons-le ! répéta Justin.

— En effet, dit Jean Robert, c'est par là que nous devons commencer.

On rentra dans la chambre du maître d'école.

— D'abord, dit Salvator, donnez un louis à cet enfant pour sa mère, et une pièce de monnaie quelconque pour lui.

Justin tira deux louis et deux pièces de cinq francs de sa poche, et les donna à Babolin.

Mais Salvator s'empara de la main de l'enfant au moment où elle se fermait, la rouvrit de force, et, au grand désespoir de Babolin, en tira un louis et une pièce de cinq francs qu'il rendit à Justin.

— Remettez ces vingt-cinq francs dans votre poche, dit-il, d'ici à une heure, vous en trouverez l'emploi.

Puis se tournant vers l'enfant :

— Où ta mère a-t-elle trouvé cette lettre ? demanda-t-il.

— Plait-il ? fit l'enfant d'un air boudeur.

— Je te demande où ta mère a trouvé cette lettre, quel les rues elle a *faites*.

— Est-ce que je sais cela ? Demandez-le lui à elle-même.

— Moi, je vais aller faire la déclaration à la police.

— Y connaissez-vous quelqu'un ?

— Je connais l'homme qu'il nous faut.

— Bien ! Et puis ?

— Et puis je vous rejoins rue Triperet, n° 11, chez la mère de cet enfant, et, là, nous aviserons.

— Allons, viens, petit ! dit Justin.

— Laissez d'abord un mot pour tranquilliser votre mère,



Au secours ! au secours ! sauvez-moi.

— Il a raison, dit Salvator : c'est à elle qu'il faut le demander, et il est même probable qu'elle compte sur votre visite. Attendez ! organisons bien nos batteries.

— Dirigez-nous, je vous obéirai. Quant à moi, j'ai perdu la tête.

— Vous savez que vous pouvez disposer de moi, mon cher Salvator, dit Jean Robert.

— Oui, et je compte bien aussi vous donner un rôle dans ce drame.

— Soit ! et aussi actif que vous voudrez ! J'ai eu mes émotions comme auteur, je ne suis pas fâché de les avoir comme acteur.

— Oh ! je vous en prie, je vous en prie, messieurs ! dit Justin regardant comme précieuse chaque minute qui s'écoulait.

— Vous avez raison. Voici ce qu'il faut faire.

— Dites !

— Monsieur Justin, vous allez suivre cet enfant chez sa mère.

— Je suis prêt.

— Attendez. Monsieur Jean Robert, vous allez vous procurer un cheval tout sellé, et vous reviendrez avec lui rue Triperet, n° 11.

— Rien de plus facile.

dit Salvator ; il est possible que vous ne rentriez que tard, et même que vous ne rentriez pas du tout.

— Vous avez raison, dit Justin ; pauvre mère ! moi qui l'oubliais.

Et il traça à la hâte quelques lignes sur un papier qu'il laissa tout ouvert sur la table de sa chambre.

Il annonçait à sa mère, sans lui dire autre chose, qu'une lettre qu'il recevait à l'instant même réclamait l'emploi de sa journée.

— Et, maintenant, partons ! dit-il.

Les trois jeunes gens s'élancèrent hors de la maison. Il pouvait être six heures et demie du matin.

— Voilà votre chemin, dit Salvator en indiquant [illegible] à Justin la rue des Ursulines ; — voilà le vôtre, [illegible]-t-il en montrant à Jean Robert la rue de la [illegible] ; et voici le mien, acheva-t-il en prenant la rue [illegible].

Puis, lorsqu'il eut fait une trentaine de pas, il se retourna en criant :

— Le rendez-vous est rue Triperet [illegible]

Suivons le héros principal des événements qui se passent à cette heure, et — tandis que Jean Robert court rue de l'Université faire seller son cheval, que Salvator se hâte de se rendre à la police — suivons [illegible] Corby qui s'avance vers la rue Triperet en marchant sur les talons de Babolin.

La rue Triperet est, comme chacun sait ou plutôt comme chacun ne sait pas, une petite rue parallèle à la rue Copeau et perpendiculaire à la rue Gracieuse.

Tout ce quartier rappelait encore, en 1827, le Paris de Philippe-Auguste. Les sentines boueuses qui circulent autour des murailles de Sainte-Pélagie donnent à cette prison l'air d'une antique forteresse bâtie au milieu d'une île; ces rues, à peine larges de huit à dix pieds, étaient obstruées par des amas de fumiers et de gravois; enfin, les cloaques où végétaient les malheureux habitants de ces quartiers ressemblaient bien plus à des chaumières qu'à des maisons.

Ce fut devant un de ces bouges que s'arrêta Babolin.

— C'est ici, dit-il.

L'extérieur était infect, et suait, par tous les pores, la misère et l'impureté.

Justin n'y fit pas même attention.

— Marche devant, dit-il, et je te suivrai.

Babolin entra en bonhomme habitué, comme on dit, *aux êtres* de la maison.

Au bout de dix pas, Justin s'arrêta.

— Où es-tu? dit-il. Je n'y vois pas!

— Me voilà, monsieur Justin, dit le gamin en se rapprochant du maître d'école; prenez le bas de ma blouse.

Justin prit le bas de la blouse de Babolin et gravit pas à pas la haute échelle portant le nom prétentieux d'escalier, qui conduisait chez la Brocante.

Ils arrivèrent à la porte de son chenil, — car le logement de la Brocante paraissait, sous tous les rapports, justifier ce nom, — car à peine sur le palier on entendit les aboiements enragés d'une douzaine de chiens jappant, hurlant, aboyant dans tous les tons de la gamme.

On eût dit une meute *[illegible]*.

— C'est moi, mère, dit Babolin se faisant un porte-voix de ses deux mains collées à l'orifice de la serrure; ouvrez, je suis avec de la société.

— Voulez-vous bien vous taire, tas d'enragés! cria de l'intérieur de la chambre et s'adressant à la meute la voix de la Brocante... on ne s'entend pas ici. Te tairas-tu, César! Te tairas-tu, Pluton! Silence, tous!

Et, à ce commandement prononcé d'une voix impérative, il se fit un silence tel que l'on eût entendu trotter les souris dans cette maison où au reste les souris ne devaient pas manquer.

— Tu peux entrer maintenant, toi et ta société, dit la voix.

— Et comment cela?

— Tu n'as qu'à pousser la porte, le verrou n'est pas mis.

— Ah! alors, c'est autre chose.

Et Babolin, soulevant le loquet, poussa la porte, qui donna passage à l'impatient Justin et le mit en face d'un spectacle qui, sans être des plus poétiques, mérite, cependant, une description particulière.

Qu'on s'imagine en effet une espèce de grenier partagée, dans sa longueur et dans sa largeur, par deux poutres mises en croix et destinées à soutenir la toiture de ce grenier dont on avait fait une chambre; un plafond composé de lattes servant de base aux tuiles du faîtage, et par les interstices desquelles on pouvait voir les premières lueurs du jour; à certains endroits, des renflements du toit si menaçants qu'il était hors de doute que la couverture allait s'effondrer au premier vent d'orage! qu'on s'imagine des murs en plâtre gris et humides le long desquels couraient ces araignées solitaires regardant avec dédain des peuplades d'insectes de tous genres, et l'on comprendra l'impression de dégoût qui eût saisi tout homme appelé dans un pareil endroit sous la puissance d'un sentiment moins impérieux que celui qui y attirait Justin.

Une douzaine de chiens, dogues, bassets, caniches, faux danois, grouillaient dans un des angles de la chambre, entassés tous les douze dans une vieille hotte où ils eussent tenu commodément quatre ou cinq tout au plus.

Sur l'angle que formaient les deux poutres était perchée une corneille qui battait des ailes sans doute comme une manifestation de sa joie pendant le concert des chiens.

Assise sur un escabeau adossée au pied de la poutre qui, pareille à un pilier, soutenait tout ce chancelant édifice, entourée d'une espèce de talus de chiffons de toutes étoffes et de toutes couleurs qui montait contre la muraille jusqu'à la hauteur de trois ou quatre pieds, une femme d'une cinquantaine d'années en apparence, grande, maigre, sèche, efflanquée comme une cavale de cabriolet, tenait accroupie entre ses jambes une jeune fille dont elle peignait les longs cheveux noirs avec un soin qui dénotait chez la vieille bohémienne ou une grande affection pour la jeune fille, ou un grand respect pour la beauté de sa chevelure.

Cette scène, qui ne manquait pas de pittoresque à cause surtout de la disposition typique des personnages qui la composaient, était éclairée par une lampe de terre posée sur un [illegible] retourné, et assez semblable pour la forme à ces lampes romaines retrouvées dans les fouilles d'Herculanum ou de Pompeï.

La vieille femme — sans doute celle que Babolin avait désignée sous le nom de la Brocante — était vêtue de loques brunes, puis d'étoffes ramassées de droite et de gauche, cousues côte à côte, et qui semblaient destinées, comme une montre de tailleur, à présenter un échantillon de toutes les nuances du brun.

La jeune fille agenouillée entre ses jambes n'avait, elle, pour tout costume, qu'une longue chemise de toile écrue, pareille à celle dont Scheffer habille Mignon; cette chemise prenait la forme d'une blouse, serrée qu'elle était à la ceinture par une espèce de cordelière de coton gris et cerise, aux deux bouts de laquelle pendaient deux gros glands assez semblables à ceux qui servent aux embrasses de rideaux; le cou et la poitrine de l'enfant étaient cachés sous une écharpe de laine cerise toute déchirée, mais qui s'harmoniait avec la nuance foncée de la cordelière, autant que la laine peut s'harmonier avec le coton.

Ses deux pieds croisés, sur lesquels elle reposait accroupie, étaient nus.

C'étaient deux pieds charmants, deux pieds de princesse, d'Andalouse ou de bohémienne.

Quant à son visage, — qu'elle tourna du côté de la porte, au moment où la porte s'ouvrit pour donner passage à Babolin et au maître d'école, — quant à son visage, disons-nous, il avait cette pâleur maladive des pauvres fleurs étiolées de nos faubourgs; ses traits étaient d'une régularité, d'une pureté admirables; mais les contours amaigris de cette figure souffreteuse attristaient l'admiration! Les yeux cerclés, la profondeur des orbites, les regards inquiets, les méplats des joues rentrés au lieu d'être en saillie, la bouche entr'ouverte comme un souvenir de famine ou de terreur, le front grave, la voix douce et harmonieuse, les paroles rares de cette enfant de treize ans, tout concourait à donner à son aspect quelque chose d'étrange et de fantastique qui eût rappelé à notre ami Pétrus, s'il se fût trouvé en face de ce charmant modèle, l'idée qu'il s'était faite de Médée enfant ou de Circé adolescente.

Il ne manquait à cette jeune fille qu'une baguette d'or, et l'ornement des montagnes de la Thessalie ou des Abruzzes pour être une magicienne; il ne lui manquait qu'une tunique à fleurs de pourpre, que des perles autour des bras et dans les cheveux pour être une enchanteresse; il ne lui manquait qu'une couronne de nymphéas et un char de nacre traîné par deux colombes pour être une fée.

Au reste, et afin de rentrer dans la funeste réalité, c'était plus la poésie et une propreté étrange au milieu de cette misère, — c'était, disons-nous, l'incarnation de la Parisienne de ces tristes faubourgs: le manque d'air, le manque de soleil, le manque de nourriture, l'absence de ces trois éléments de la vie était dénoncée en caractères ineffaçables sur tout le corps chétif de la pauvre créature.

Disons tout de suite, au risque d'entraver notre action, — dont, au reste, l'histoire de Justin et de Mina n'est qu'un épisode, — disons tout de suite ce que l'on savait de cette mystérieuse et poétique enfant.

Nous retrouverons Babolin et le maître d'école sur le seuil de la porte où nous les laissons.

XXXI

ROSE-DE-NOËL

Un soir — c'était pendant la nuit du 2[illegible] août 182[illegible], il était neuf heures à peu près, — la Brocante revenait avec une petite charrette que Justin eût pu voir dans la cour, et un âne qu'il eût pu entendre braire dans l'écurie. La Brocante revenait, disons-nous, de vendre un lot de chiffons à la papeterie d'Essonne, lorsque tout à coup elle vit surgir sur le revers de la route, et comme si elle sortait du fossé, la silhouette d'un enfant qui se précipitait vers elle les bras ouverts, la pâleur sur le front, la poitrine haletante, tout le corps frissonnant et empreint des signes de la plus profonde terreur, en criant:

— Au secours! au secours! sauvez-moi!

La Brocante était de cette race de bohèmes et de gitanos qui a pour instinct étrange d'enlever les enfants comme les oiseaux de proie enlèvent les alouettes et les colombes; elle arrêta son âne, sauta à bas de sa charrette, prit la petite fille entre ses bras, remonta avec elle et fouetta son âne.

Et elle avait bien plus l'air, il faut le dire, en accomplissant cette action, d'une louve qui emporte un agneau que d'une femme qui sauve un enfant.

Cet événement, rapide comme la pensée, s'était accompli à cinq lieues de Paris, entre Juvisy et Fromenteau.

La petite fille venait par le côté gauche de la route.

Tout occupée de s'éloigner rapidement, la Brocante ne songea à examiner l'enfant qu'après avoir fait un quart de lieue, à peu près, au trot de son âne.

La petite fille était nu-tête ; ses longs cheveux dont les tresses s'étaient dénouées, ou dans la course qu'elle avait faite, ou dans la lutte qu'elle avait soutenue, pendaient derrière elle ; son front était ruisselant de sueur ; ses pieds attestaient une longue course à travers les champs, et sa robe blanche était toute sillonnée d'une rigole de sang qui s'échappait d'une blessure peu profonde par bonheur et qui semblait avoir été faite ou plutôt essayée avec un instrument aigu et tranchant.

Une fois dans la charrette, la petite fille, qui paraissait âgée de cinq ou six ans au plus, avait — profitant de ce que la Brocante était occupée des deux mains à conduire et à fouetter son âne — glissé comme une couleuvre, des genoux de la vieille femme, sur le plancher de la charrette, et s'était réfugiée dans le coin le plus éloigné, répondant à toutes les questions par ces seules paroles :

— Elle ne court pas après moi, n'est-ce pas ? elle ne court pas après moi ?...

Sur quoi, la Brocante, qui semblait craindre tout autant que la petite fille d'être poursuivie, sortait furtivement la tête de sa charrette, couverte d'une bâche de toile, regardait sur la route, et, la voyant solitaire, rassurait l'enfant, chez laquelle la terreur paraissait si grande, que le fait matériel de sa blessure et de la douleur qu'elle en devait éprouver, n'était qu'un détail presque oublié.

Vers minuit, — tant la Brocante, secondant l'ardeur de la jeune fille, avait échauffé le pas de son âne, — vers minuit, on arriva à la barrière de Fontainebleau.

Arrêtée à la grille par les employés de l'Octroi, la Brocante n'avait eu qu'à passer la tête, et à dire : « C'est moi, la Brocante » et comme les employés de l'Octroi avaient l'habitude de la voir passer, une fois par mois, avec son chargement de chiffons, et revenir le lendemain avec sa charrette vide, ils s'étaient éloignés aussitôt ; et l'âne, la charrette, la vieille femme et la petite fille avaient fait leur entrée dans la ville.

Puis, par la rue Mouffetard et la rue de la Clef, ils avaient gagné la rue Triperet, qui, si nous en croyons une vieille enseigne, encore existante aujourd'hui, devrait s'écrire *la rue Tripprét*.

Quant à la jeune fille, accroupie ou plutôt roulée sur elle-même dans le coin le plus reculé de la charrette, elle n'avait, nous l'avons dit, donné d'autres signes d'existence que de demander de temps en temps à la Brocante, d'une voix pleine d'une inexprimable angoisse :

— Elle ne court pas après moi, n'est-ce pas ? elle ne court pas après moi ?

A peine descendue de la voiture, elle s'élança dans l'allée, et comme si elle eût eu la faculté de voir la nuit, gagna l'escalier, et en franchit les degrés aussi rapidement qu'eût pu le faire le chat le plus agile.

La Brocante monta derrière elle, ouvrit la porte de son bouge, et lui dit :

— Entre là, petite ! personne ne sait que tu es ici ; sois donc tranquille.

— Elle ne viendra pas m'y chercher, alors ? demanda l'enfant.

— Il n'y a pas de danger !

Et la petite se glissa comme une belette par la porte entr'ouverte.

La Brocante tira la porte, et la ferma à clef ; puis elle descendit pour mettre sa charrette sous le hangar et son âne à l'écurie.

En remontant, elle prit les mêmes précautions, refermant la porte derrière elle, et poussant le verrou.

Puis elle alluma un bout de chandelle empalé sur l'éclat d'une bouteille cassée, et, s'éclairant de cette pâle lumière, elle chercha la pauvre petite fugitive.

Celle-ci avait été à tâtons jusqu'à l'angle le plus reculé du grenier, et, là, elle s'était mise à genoux, et disait tout ce qu'elle savait de prières.

La Brocante alors l'appela.

Mais la petite fille lui fit, de la tête, un signe de refus.

La Brocante alla la prendre par la main, et l'attira à elle.

L'enfant vint, mais avec une répugnance marquée.

La vieille l'attirait à elle pour l'interroger.

Mais, à toutes ses questions, l'enfant ne répondit rien que ces mots :

— Non, elle me tuerait !

Ainsi la Brocante ne put savoir ni de quel pays était l'enfant, ni quels étaient ses parents, ni quel était son nom, ni pourquoi on voulait la tuer, ni qui lui avait fait la blessure qu'elle avait à la poitrine.

La petite garda près d'une année un mutisme absolu ; seulement, pendant son sommeil, agitée d'un songe terrible en proie à quelque cauchemar effroyable, elle s'écria une fois :

— Ah ! grâce, grâce, madame Gérard ! je ne vous ai pas fait de mal, ne me tuez pas !

Tout ce que l'on sut donc, c'est que la femme qui avait voulu la tuer s'appelait madame Gérard.

Quant à l'enfant, comme il fallait l'appeler d'un nom quelconque, et qu'elle était aussi pâle que ces roses qui fleurissent au milieu de l'hiver, la Brocante, sans se douter du baptême de poésie qu'elle lui donnait, l'appela *Rose-de-Noël*.

Ce nom lui était resté.

Le soir même, voyant que l'enfant ne voulait rien dire, la Brocante, dans l'espoir qu'elle serait un peu plus loquace le lendemain, lui avait montré l'espèce de grabat sur lequel était couché un enfant d'un an ou deux plus âgé qu'elle, et lui avait dit de prendre place près de l'enfant.

Mais elle avait refusé obstinément : la couleur du matelas, la saleté des couvertures répugnaient à la petite fille, que son linge fin et la coupe élégante de sa robe indiquaient comme appartenant à des parents riches.

Elle avait pris une chaise, l'avait appuyée à la muraille, et s'y était assise, disant qu'elle serait très bien là.

En effet, elle passa la nuit sur cette chaise.

Au jour seulement, elle s'endormit.

Vers six heures du matin, pendant que l'enfant dormait, la Brocante se leva et sortit.

Elle allait rue Neuve-Saint-Médard acheter un vêtement complet pour la petite fille.

La rue Neuve-Saint-Médard, c'est le Temple du quartier Saint-Jacques.

Ce vêtement complet se composait d'une robe de cotonnade bleue à pois blancs, d'un mouchoir jaune à fleurs rouges, d'un de ces bonnets d'enfant qu'on appelle des bonnets à trois pièces, de deux paires de bas de laine, et d'une paire de souliers.

Le tout avait coûté sept francs.

La Brocante espérait bien vendre la défroque de la petite fille quatre fois cette somme.

Une heure après, elle était rentrée avec son emplette, et avait retrouvé la petite fille toujours accroupie sur sa chaise de paille, et résistant à tous les marivaudages que lui faisait Babolin pour la décider à jouer avec lui.

Quand la clef tourna dans la serrure, la petite fille trembla de tous ses membres ; quand la porte s'ouvrit, elle devint pâle comme la mort.

En la voyant près de s'évanouir, la Brocante lui demanda ce qu'elle avait.

— J'ai cru que c'était elle ! répondit la jeune fille.

Elle !... Ainsi, c'était bien décidément une femme qu'elle fuyait.

La Brocante étala sur un escabeau sa robe bleue, son fichu jaune, son bonnet, ses bas et ses souliers.

L'enfant la regardait faire avec inquiétude.

— Allons, viens ici ! dit la Brocante à la petite fille.

La petite fille, sans bouger de la chaise, indiqua du doigt les vêtements.

— Ce n'est pas pour moi, ces habits ? dit-elle d'un air dédaigneux.

— Et pour qui donc ? demanda la Brocante.

— Je ne les mettrai pas, répondit l'enfant.

— Tu veux donc qu'elle te reconnaisse alors ?

— Non, non, non je ne le veux pas !

— En ce cas, il faut mettre ces habits.

— Et, avec ces habits, elle ne me reconnaîtra pas ?

— Non.

— Alors, mettez-les-moi tout de suite.

Et, sans faire de difficulté, elle se laissa ôter sa jolie robe blanche, ses bas fins, ses jupons de batiste, et ses souliers mignons.

Au reste, tout cela était taché de sang, il fallait promptement le laver, pour ne point exciter les soupçons des voisins.

La jeune fille revêtit les habits que lui avait achetés la Brocante, humble livrée de misère, symbole patent de la vie qui l'attendait.

La Brocante lava les vêtements de l'enfant, les fit sécher, et les vendit trente francs.

C'était déjà une bonne affaire.

Mais la vieille sorcière espérait bien en faire un jour une meilleure en découvrant les parents de l'enfant, et en la rendant ou plutôt en la vendant à sa famille.

Cette même répugnance qu'avait éprouvée la petite fille à mettre des vêtements d'une condition inférieure, elle la manifesta lorsqu'il s'agit de partager les repas de la famille.

Un reste de viande réchauffée dans un poêlon, un morceau de pain noir acheté au rebut, ou mendié par la ville, tel était l'ordinaire de la Brocante et de son fils.

Babolin, qui n'avait jamais mangé à une autre table que celle de sa mère, n'avait pas de désirs gastronomiques au-dessus de sa condition.

Mais il n'en était pas de même de Rose-de-Noël.

Sans doute avait-elle été habituée, pauvre enfant, à manger des mets recherchés, avec de l'argenterie, dans des assiettes et des plats de porcelaine, car elle se contenta de jeter un regard sur le déjeuner de Babolin et de la Brocante, et dit :

— Je n'ai pas faim.

Au dîner, ce fut de même.

La Brocante comprit que l'élégante enfant se laisserait plutôt mourir d'inanition que de toucher à sa cuisine.

— Qu'est-ce qu'il te faut donc? lui demanda-t-elle ; des faisans aux oranges ou des poulardes truffées ?

— Je ne demande ni poulardes truffées, ni faisans aux oranges, répondit la petite fille ; mais je voudrais bien un morceau de pain blanc, comme on en donnait chez nous le dimanche aux pauvres.

La Brocante, toute dure qu'elle était, fut touchée de cette réponse, si simple et en même temps si plaintive ; elle donna un sou à Babolin.

— Va chercher un petit pain chez le boulanger de la rue Copeau, dit-elle.

Babolin prit le sou, ne fit qu'un bond par les escaliers, qu'un saut de la rue Triperet à la rue Copeau, et revint au bout de cinq minutes, apportant un petit pain à mie blanche et à croûte dorée.

La pauvre Rose-de-Noël avait grand'faim ; elle le dévora jusqu'à la dernière miette.

— Eh bien, cela va-t-il mieux ? demanda la Brocante.

— Oui, madame, et je vous remercie, dit l'enfant.

Personne n'avait jamais eu l'idée d'appeler la Brocante *madame*.

— Belle madame ! dit-elle. Et, maintenant, mademoiselle Précieuse, que voulez-vous pour votre dessert ?

— Je voudrais bien un verre d'eau, répondit la petite fille.

— Donne le pot, dit la Brocante à son fils.

Et Babolin apporta un pot sans anse, et tout égueulé, qu'il présenta à la petite fille.

— Vous buvez là dedans ? dit-elle d'une voix douce à Babolin.

— C'est-à-dire que c'est la mère qui boit là dedans ; moi, je bois à la régalade.

Et élevant le pot à un demi-pied au-dessus de sa tête, il en fit découler un filet d'eau qu'il reçut dans sa bouche avec une adresse qui dénotait l'habitude qu'il avait de cet exercice.

— Je ne boirai pas, dit l'enfant.

— Pourquoi donc ? dit Babolin.

— Parce que je ne sais pas boire comme vous.

— Bon ! tu vois bien qu'il faut un verre à mademoiselle, dit la Brocante en haussant les épaules. Si cela ne fait pas pitié !

— Un verre ? dit Babolin. Il doit y en avoir un ici quelque part.

Et après avoir cherché un instant, il découvrit un verre dans un coin.

— Tiens, dit-il en emplissant le verre d'eau, et en le présentant à la jeune fille, bois !

— Non, dit-elle, je ne boirai pas.

— Et pourquoi ne boiras-tu pas ?

— Parce que je n'ai pas soif.

— Mais si tu as soif, puisque tu as demandé à boire tout à l'heure.

La jeune fille secoua la tête.

— Tu vois bien que nous sommes des goujats, dit la mère, et que mademoiselle ne saurait boire ni dans nos pots, ni dans nos verres.

— Non, quand ils sont sales, dit doucement et tristement la jeune fille ; et cependant... et cependant, j'ai bien soif ! ajouta l'enfant en fondant en larmes.

Babolin descendit comme il avait fait la première fois, courut à la fontaine voisine, lava le verre à trois ou quatre reprises, et le rapporta transparent comme un cristal de Bohême et plein d'une eau fraîche et limpide.

— Merci, monsieur Babolin, dit la petite fille.

Et elle avala le verre d'eau d'un seul trait.

— Oh ! *monsieur* Babolin ! s'écria le gamin en faisant la roue. Dis donc, la mère, quand nous irons chez Croc-en-Jambe, on annoncera « *Monsieur* Babolin et *madame* Brocante ».

— Pardon, répliqua la petite, on m'a appris à dire monsieur et madame ; je ne le dirai plus si ça n'est pas bien.

— Si, mon enfant, si, c'est bien, dit la Brocante, subjuguée malgré elle par cette supériorité de l'éducation que les gens du peuple raillent quelquefois, mais qui, cependant, produit toujours sur eux son effet.

Le soir, la même scène que la veille se représenta pour le coucher.

La mère et le fils couchaient sur un seul matelas jeté au milieu des chiffons, dans un coin de la pièce.

Rose-de-Noël refusa constamment de prendre place à côté d'eux.

Cette nuit encore, elle coucha sur sa chaise.

Le lendemain, la Brocante fit un effort.

Elle mit dans sa poche les trente francs, prix des vêtements de l'enfant, sortit, acheta une couchette de quarante sous, un matelas de dix francs, un peu mince, mais propre, — un traversin de trois francs cinquante centimes, deux paires de draps de madapolam, et une couverture de coton, le tout d'une irréprochable blancheur.

Elle fit apporter cela dans son grenier.

Elle en avait juste pour vingt-trois francs : elle était au pair avec la petite fille.

— Oh ! le joli petit lit blanc ! s'écria l'enfant, lorsqu'elle vit la couchette dressée et garnie.

— C'est pour vous, mademoiselle Précieuse, dit la Brocante ; puisqu'il paraît que vous êtes une princesse, on vous traite en princesse, quoi !

— Je ne suis pas une princesse, répondit la petite fille, mais là-bas, j'avais un lit blanc.

— Eh bien, vous en aurez un ici comme là-bas... Êtes-vous contente ?

— Oui, et vous êtes bien bonne ! dit la petite fille.

— Maintenant, où allez-vous loger ? ne faudra-t-il pas vous louer, rue de Rivoli, un premier au-dessus de l'entresol ?

— Voulez-vous me donner ce coin-là ? demanda la petite fille.

Et elle indiquait un renfoncement du grenier qui faisait une espèce de cabinet empiétant sur le grenier voisin.

— Et cela vous suffira ? demanda la Brocante.

— Oui, madame, répondit l'enfant avec sa douceur accoutumée.

On poussa la couchette dans le coin.

Peu à peu, le coin se meubla, et devint une espèce de chambre.

La Brocante était loin d'être aussi pauvre qu'elle en avait l'air ; seulement, elle était horriblement avare, et l'argent lui coûtait à sortir de la cachette où elle le mettait.

Mais la Brocante avait une industrie : elle tirait les cartes.

Au lieu de se faire payer en argent par les consultants, — ce qui souvent n'était pas sans quelque difficulté dans un quartier aussi pauvre que celui qu'elle habitait, — elle eut l'idée de se faire payer en nature.

A la fripière, elle demanda un rideau de toile de Perse ; à l'ébéniste, une petite table ; au marchand de bric-à-brac, un tapis ; de sorte que le coin de Rose-de-Noël se trouva meublé au bout d'un mois ; et que l'angle qu'elle habitait dans le grenier s'appela le Reposoir.

Rose-de-Noël était heureuse, ou à peu près.

Nous disons *à peu près* parce que sa robe de cotonnade bleue, son mouchoir jaune à fleurs rouges, ses bas de laine et son bonnet à trois pièces lui déplaisaient fort.

Aussi, au fur et à mesure que ces objets s'usaient, Rose-de-Noël se faisait une toilette à elle.

C'étaient, d'abord et avant tout, ses cheveux, qu'elle peignait avec un soin extrême, et qui étaient si longs, qu'en les rejetant en arrière, elle marchait sur leurs extrémités avec ses talons.

Puis tantôt une chemise en étoffe écrue nouée autour du corps avec quelque cordelière improvisée, tantôt un turban fait avec une écharpe de couleur vive, tantôt un vieux châle dont elle se drapait comme dans un manteau, tantôt une branche d'aubépine dont elle se faisait une couronne parfumée ; mais, telle qu'elle s'habillait enfin, toujours son habillement pittoresque se rapprochait de quelque type où le peintre eût trouvé son compte, soit qu'il eût eu à reproduire la créole des Antilles, la gitana d'Espagne ou la druidesse des Gaules.

Seulement, comme la jeune fille ne sortait jamais ; comme le soleil ne pénétrait dans le grenier que par d'étroites ouvertures ; comme elle ne mangeait que du pain, et ne buvait que de l'eau ; comme le froid pénétrait de tous côtés dans le bouge de la Brocante ; comme, enfin, ne faisant pas de différence entre l'été et l'hiver, elle était toujours vêtue à peu près de la même façon, par dix degrés de froid ou vingt-cinq degrés de chaleur, elle avait cet aspect maladif et souffreteux que nous avons essayé de peindre ; sans compter que, de temps en temps, une toux sèche, qui amenait sur les joues de Rose-de-Noël une couleur plus vive, chaque fois qu'elle se produisait, annonçait que le logement misérable qui la couvrait sans l'abriter avait déjà eu sur sa santé une influence fatale, et pouvait, dans l'avenir, avoir sur elle une influence plus fatale encore.

De sa famille et de l'événement terrible qui avait amené sa rencontre avec la Brocante, — laquelle en était arrivée à aimer la pauvre enfant autant qu'elle était capable d'ai-

mer, — on n'en avait jamais plus parlé que ce que nous avons dit.

Voilà quelle était Rose-de-Noël, c'est-à-dire l'enfant qui se tenait agenouillée entre les genoux de la Brocante, au moment où Babolin et le maître d'école parurent sur le seuil de la porte.

XXXII

SINISTRA CORNIX

Le spectacle qui frappait les yeux de Justin était donc capable d'attirer l'attention d'un homme moins absorbé qu'il ne l'était dans une seule pensée : celle de Mina enlevée et l'appelant à son secours.

Il entra dans le grenier, insensible à toute autre idée que celle qui lui serrait le cœur.

— Mère, dit Babolin précédant le jeune homme, comme un interprète précède celui pour lequel il est chargé de porter la parole ; voici M. Justin, le maître d'école, qui a voulu venir lui-même en personne pour vous demander, à vous, des choses que je n'ai pas pu lui dire.

La vieille sourit en femme qui s'attendait à cette visite.

— Et le louis ? demanda-t-elle à demi-voix.

— Le voilà, répondit Babolin en lui glissant la pièce d'or dans la main ; mais vous devriez bien en acheter une bonne douillette à Rose-de-Noël.

— Merci, Babolin, dit la petite fille en tendant son front au gamin, qui l'embrassa fraternellement ; merci ; je n'ai pas froid.

Et, en disant ces mots, elle toussa deux ou trois fois d'une façon qui démentait péremptoirement les paroles qu'elle venait de prononcer.

Mais, nous l'avons dit, tous ces détails, qui eussent frappé un autre que Justin, n'existaient point pour lui, ou n'existaient qu'à l'état de ces vapeurs matinales qui, s'élevant entre le voyageur et le but qu'il veut atteindre, voilent ce but sans le lui cacher.

— Madame..., dit-il.

Au mot de *madame*, la Brocante releva la tête pour voir si c'était bien à elle que l'on s'adressait.

Justin était la seconde personne qui l'eût appelée *madame* ; la première était Rose-de-Noël.

— Madame, dit Justin, c'est vous qui avez trouvé cette lettre ?

— Mais, dame, il paraît, dit la Brocante, puisque c'est moi qui vous l'ai envoyée.

— Oui, dit Justin, et je vous en suis bien reconnaissant ; seulement, je voulais vous demander où vous l'avez trouvée.

— Dans le quartier Saint-Jacques, à coup sûr.

— Je voulais savoir dans quelle rue.

— Je n'ai pas regardé l'écriteau ; mais ça devait être dans les environs, comme cela, de la rue Dauphine à la rue Mouffetard.

— Voyons, dit Justin, rappelez bien vos souvenirs, je vous en supplie !

— Ah ! décidément, dit la Brocante, je crois que c'est dans la rue Saint-André-des-Arts.

Pour un observateur plus familier que Justin avec cette espèce de bohème à laquelle il avait affaire, il eût été évident que la Brocante battait la campagne dans une intention arrêtée d'avance.

Justin crut comprendre.

— Tenez, dit-il, voici pour aider à vos souvenirs.

Et il lui donna un autre louis.

— Voyons, mère, dit Babolin, fais donc la charité à M. Justin de ce qu'il te demande ; M. Justin, ce n'est pas tout le monde, et il est joliment considéré dans le quartier Saint-Jacques, va !

— De quoi te mêles-tu, gamin ? dit la vieille. Va donc voir au Puits-qui-parle si j'y suis !

— Ah ! comme vous voudrez, reprit Babolin ; au bout du compte, M. Justin m'a dit de l'amener ici : il y est ; qu'il s'en tire comme il pourra ! il est assez grand pour faire ses affaires lui-même.

Et il s'en alla jouer avec les chiens.

— Brocante, dit Rose-de-Noël de sa voix douce et harmonieuse, vous voyez que ce jeune homme est très inquiet et très tourmenté ; dites-lui, je vous prie, ce qu'il désire savoir.

— Oh ! je vous en conjure, ma belle enfant, fit le maître d'école en joignant les mains, priez pour moi !

— Elle va le dire, reprit Rose-de-Noël.

— Elle va le dire ! elle va le dire !... Certainement que je vais le dire, murmura la vieille, comme obéissant à une puissance supérieure ; tu connais bien mon faible ; tu sais bien que je ne peux rien te refuser.

— Eh bien, madame, demanda Justin en maîtrisant avec peine son impatience, un effort de mémoire ! rappelez-vous, au nom du ciel !

— Je crois que c'était... Oui, c'était bien là... m'est avis, j'en suis sûre... D'ailleurs, on pourrait recourir aux cartes.

— Alors, dit Justin comme se parlant à lui-même, et sans faire attention aux dernières paroles de la Brocante, ils auront traversé la Seine au pont Neuf, et se rendaient probablement à la barrière Fontainebleau ou à la barrière Saint-Jacques.

— Justement, dit la Brocante.

— Comment le savez-vous ? demanda le jeune homme.

— Je dis *justement*, comme j'aurais dit *probablement*.

— Écoutez, reprit Justin, si vous savez quelque chose, au nom du ciel, dites-moi ce que vous savez !

— Je ne sais rien, dit la Brocante, sinon que j'ai trouvé sur la place Maubert une lettre à votre adresse, et que je vous l'ai envoyée.

— Brocante, dit Rose-de-Noël, vous êtes une méchante femme ! vous savez encore autre chose, et vous ne le dites pas.

— Non, fit la Brocante, je ne sais rien de plus.

— Vous avez tort de renvoyer monsieur comme vous faites, mère : c'est un ami de M. Salvator.

— Je ne renvoie pas monsieur ; je lui dis que je ne sais pas la chose qu'il demande ; seulement, quand on ne sait pas une chose, il faut la demander à celles qui la savent.

— A qui faut-il la demander, cette chose ? Dites vite !

— A celles qui savent tout : aux cartes.

— C'est bien, dit le maître d'école, merci ; ce que vous m'avez dit est toujours bon à savoir, et je vais rejoindre M. Salvator à la police.

En disant ces mots, le jeune homme fit quelques pas vers la porte.

Mais la Brocante, se ravisant sans doute :

— Monsieur Justin, dit-elle.

Le jeune homme se retourna.

La vieille lui montra du doigt la corneille, qui battait des ailes au-dessus de sa tête.

— Voyez l'oiseau, dit-elle, voyez l'oiseau !

— Je le vois, répondit Justin.

— Il bat des ailes, n'est-ce pas ?

— Oui.

— C'est bien, voilà tout ; du moment que l'oiseau a battu des ailes, c'est qu'il n'y a pas grand espoir.

— Mais est-ce que ces battements d'ailes ont une signification ?

— Jésus Dieu ! vous demandez cela ? un homme instruit comme vous, un maître d'école qui sait que la corneille est un oiseau-prophète !

— Eh bien, voyons, que signifient les battements d'ailes de votre oiseau ?

— Ils signifient... ils signifient que vous ne trouverez pas sitôt la personne que vous cherchez ; car vous êtes à la recherche de quelqu'un.

— Oui, et je donnerais tout ce que je possède pour retrouver la personne que je cherche.

— Eh bien, vous le voyez, l'oiseau sait cela aussi bien que vous et moi.

— Mais, enfin, ces battements d'ailes, que veulent-ils dire ?

— Ces battements d'ailes... ces battements d'ailes, voyez-vous, c'est l'image de vos peines : comme cet oiseau bat des ailes dans l'air, ainsi vous vous débattez dans le vide ; il a battu des ailes trois fois, une année par fois ; c'est trois ans que vous emploierez à cette recherche. Je vous conseille donc, au nom de l'oiseau, de ne pas commencer des démarches incertaines, tant que les cartes n'auront point parlé.

— Eh bien, voyons, dit Justin, qu'elles parlent donc !

Et, comme un homme près de se noyer se raccroche à toutes les branches, Justin revint sur ses pas, tout disposé à croire les cartes, pour peu que ce que les cartes allaient dire eût l'apparence de la vérité.

— Voulez-vous le petit jeu ou le grand jeu ? demanda la Brocante.

— Faites comme vous voudrez... Voici un louis.

— Oh ! vous aurez le grand jeu, alors, et la réussite de Cagliostro !... — Donne-moi mon grand jeu, Rose, dit la Brocante.

La jeune fille se leva ; elle était svelte, cambrée, flexible comme un palmier ; elle alla prendre le jeu de cartes au fond du tiroir d'un vieux bahut perdu dans un coin, et le présenta à la vieille, de ses petites mains maigres et effilées, mais blanches, mais aux ongles soignés comme ceux d'une petite maîtresse.

Malgré l'habitude qu'il avait sans doute de voir ces expériences cabalistiques, Babolin se rapprocha de la vieille, s'accroupit sur le parquet, les jambes croisées, et s'apprêta

à regarder, avec une admiration naïve, la scène de magie qui allait s'accomplir.

La Brocante tira de derrière elle une grande planche de sapin en forme de fer à cheval, qu'elle posa sur ses genoux.

— Appelle Pharès, dit-elle à la jeune fille en désignant, d'un mouvement de tête, l'oiseau perché sur la poutre, et qui répondait à ce nom emprunté à l'un des trois mots cabalistiques du festin de Balthazar.

La corneille avait cessé de battre des ailes, et semblait attendre le moment de jouer son rôle dans la scène qui se préparait.

— Pharès ! chanta la jeune fille en donnant à cette appellation toute la douceur de sa voix.

La corneille sauta de la poutre sur l'épaule droite de la jeune fille, qui s'accroupit devant la vieille, inclinant un peu de son côté l'épaule sur laquelle était placé l'oiseau.

Alors, la Brocante poussa une note étrange, qui venait à moitié du gosier et à moitié des lèvres, et participait à la fois du sifflet et du cri.

A ce son perçant, les douze chiens, d'un seul bond, et en se heurtant les uns les autres, s'élancèrent de leur hotte, et, en véritables chiens savants qu'ils étaient, vinrent se placer à droite et à gauche de la magicienne, s'asseyant sur leur derrière avec la gravité de docteurs prêts à entamer une discussion théologique, et formant autour de la table un cercle parfait au centre duquel se trouvait la Brocante.

Quand ces préparatifs, apparemment nécessaires, furent bruyamment achevés de la part des chiens, qui, pendant toute la manœuvre, poussaient des cris lugubres, le silence s'établit.

La Brocante regarda successivement l'oiseau et les chiens, et, quand cette revue fut passée, elle prononça d'une voix solennelle des syllabes empruntées à une langue étrangère, inconnue peut-être d'elle-même, que des Arabes eussent pu prendre pour du français, mais que les Français n'eussent certainement pas pris pour de l'arabe.

Nous ignorons si Babolin, Rose-de-Noël et Justin comprirent le sens de ces paroles ; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il fut compris des douze chiens et de la corneille, à en juger par les jappements égaux et rythmés des chiens, et par le cri perçant de l'oiseau, cri imité lui-même de la note rauque qu'avait poussée la vieille pour appeler sa meute.

Puis, les jappements finis, le cri de l'oiseau éteint, les chiens, qui s'étaient tenus respectueusement assis sur leur derrière en se regardant mélancoliquement les uns les autres, les chiens se couchèrent.

Quant à la corneille, elle sauta de l'épaule de Rose-de-Noël sur la tête de la vieille, et s'y cramponna, enfonçant ses serres dans les cheveux gris de la Brocante.

Le tableau, alors, se fût présenté ainsi à un peintre d'intérieur :

Le grenier sombre, rayé seulement de quelques traînées de jour s'infiltrant à grand'peine par les rares ouvertures.

La vieille assise, avec les chiens étendus en cercle autour d'elle ; Babolin couché à ses pieds ; Rose-de-Noël debout, le long du pilier.

Ce groupe éclairé par la lueur rougeâtre de la lampe de terre.

Justin debout, pâle, impatient, à moitié perdu dans la pénombre.

La corneille battant de temps en temps des ailes, poussant ses cris sinistres, et rappelant la fable du *Corbeau qui veut imiter l'aigle*.

Seulement, à la différence du corbeau, qui avait les serres prises dans la laine blanche du mouton, la corneille avait les serres prises dans les cheveux gris de la vieille.

Le tableau était fantastique, étrange, et eût eu prise même sur une imagination moins échauffée que celle de Justin.

Éclairée, comme nous l'avons dit, par la lueur fumeuse et rougeâtre de la lampe, la sorcière étendit le bras en l'air, et décrivit, avec ce membre nu et décharné, des cercles gigantesques.

— Silence, tous ! dit-elle ; les cartes vont parler.

Chiens et corneille se turent.

Alors, par la voix enrouée de la Brocante, les cartes commencèrent leurs mystérieuses révélations.

D'abord, la vieille sibylle battit les cartes, et les fit couper de la main gauche à Justin.

— Il est bien entendu, dit-elle, que vous venez demander ici des nouvelles d'une personne que vous aimez ?

— Oh ! que j'adore ! dit Justin.

— Bien ! Vous êtes le valet de trèfle, c'est-à-dire un jeune homme entreprenant et adroit.

Justin sourit tristement : l'initiative et l'adresse, c'étaient, au contraire, les deux qualités qui lui manquaient essentiellement.

— *Elle*, elle est la dame de cœur, c'est-à-dire une femme douce et aimante.

Du côté de Mina, c'était bien cela du moins.

Les cartes battues et coupées, Justin conventionnellement représenté par le valet de trèfle, et Mina par la dame de cœur, la Brocante retourna d'abord trois cartes.

Elle recommença six fois le même manège.

Chaque fois qu'il y avait deux cartes de la même couleur, soit deux trèfles, soit deux carreaux, soit deux piques, elle prenait la carte la plus élevée, et la mettait devant elle, rangeant de gauche à droite les cartes qui se présentaient ainsi.

Au bout de six essais, elle avait six cartes.

Cette première opération finie, elle battit le jeu à nouveau, fit à nouveau couper de la main gauche, et recommença l'expérience en suivant le même système.

Un des paquets donna trois as ; la sorcière les prit tous les trois, et les plaça à côté les uns des autres.

Ce brelan abrégeait son opération, en lui donnant trois cartes au lieu d'une.

Puis elle continua, jusqu'à ce qu'elle eût dix-sept cartes.

Les deux cartes représentant Mina et Justin étaient sorties.

La sorcière, à partir du valet de trèfle, compta sept cartes de droite à gauche, le valet de trèfle compris.

— Voilà ! dit-elle ; celle que vous aimez est une jeune fille blonde, de seize ans à dix-sept ans.

— C'est bien cela, dit Justin.

Elle compta sept fois encore, et tomba sur le sept de cœur renversé.

— Projets détruits !... Vous avez fait avec elle un projet qui n'a pas pu s'accomplir.

— Hélas ! murmura Justin.

La vieille compta sept fois encore, et tomba sur le neuf de trèfle.

— Ces projets ont été renversés par de l'argent que l'on n'attendait pas, quelque chose comme une pension ou une succession.

Elle compta de nouveau sept fois, et tomba sur le dix de pique.

— Et, chose étrange ! continua-t-elle, cet argent, qui ordinairement fait rire, vous fait pleurer, vous !

Elle reprit son calcul, et tomba sur l'as de pique renversé.

— La lettre que je vous ai envoyée, dit-elle, vient de la jeune personne, qui est menacée de prison.

— De prison ? s'écria Justin. Impossible !

— Dame, les cartes sont là ! De prison, de réclusion, de séquestration.

— Au fait, murmura Justin, si on l'enlève, c'est pour la cacher. Continuez, continuez ! vous avez raison jusqu'ici.

— La lettre est arrivée au milieu d'une visite d'amis.

— Oui, c'est cela, d'amis... et de bons amis !

La Brocante compta sept fois encore, et tomba sur la dame de pique renversée.

— Le mal vous vient, dit-elle, d'une femme brune, que celle que vous aimez croit son amie.

— Mademoiselle Suzanne de Valgeneuse, peut-être ?

— Les cartes disent : *Une femme brune* ; elles ne disent pas son nom.

Elle reprit son calcul, et tomba sur le huit de pique.

Le huit de pique était renversé.

— Ce projet manqué, c'était un mariage.

Justin était haletant : jusque-là, soit hasard, soit magie, les cartes avaient dit la vérité.

— Oh ! continuez ! fit-il, au nom du ciel, continuez !

Elle continua et tomba sur un des trois as placés à la suite les uns des autres.

— Oh ! oh ! dit-elle, complot !

Au bout de sept autres cartes, elle arriva au roi de trèfle renversé.

— Vous êtes aidé dans ce moment-ci, dit-elle, par un homme loyal, aimant à rendre service...

— Salvator ! murmura Justin ; c'est le nom qu'il m'a donné.

— Mais contrarié dans ses projets ! ajouta la vieille, quelque chose qu'il entreprend pour vous, à l'heure qu'il est, éprouve du retard.

— La jeune fille blonde ? la jeune fille blonde ?... demanda Justin.

La vieille compta sept fois, et tomba sur le valet de pique.

— Oh ! dit-elle, elle a été enlevée par un jeune homme brun et de mauvaises mœurs.

— Femme, s'écria Justin, où est-elle ? où est-elle ? et, tout ce que j'ai, je te le donne !

Et, fouillant à sa poche, il en tira une poignée d'argent qu'il s'apprêtait à jeter sur la table où la Brocante faisait ses cartes, lorsqu'il se sentit arrêter le bras.

Il se retourna : c'était Salvator, qui venait d'entrer sans être vu ni entendu, et qui s'opposait à cette libéralité exagérée.

— Remettez cet argent dans votre poche, dit-il à Justin ; descendez, sautez sur le cheval de M. Jean Robert, partez

au galop pour Versailles, empêchez qu'on n'entre dans la chambre de Mina, et veillez à ce que personne ne mette le pied dans la cour de la récréation. Il est sept heures et demie : à huit heures et demie, vous pourrez être chez madame Desmarets.

— Mais... fit Justin hésitant.

— Partez sans perdre une minute, dit Salvator, il le faut !

— Mais...

un cheval, comme nous avons dit, un fort beau cheval demi-sang qui pouvait fournir cinq lieues à l'heure. Jean Robert sortait donc de la catégorie des poètes à échelles et à greniers.

A la vue de Salvator, la vieille avait laissé tomber son jeu de cartes, en poussant un profond soupir ; les chiens étaient rentrés dans leur hotte ; la corneille avait repris sa place sur la poutre.



Les cartes disent : Une femme brune.

— Partez, ou je ne réponds de rien !

— Je pars, dit Justin.

Puis, en sortant :

— Soyez tranquille, cria-t-il à la Brocante, je vous reverrai !

Il descendit rapidement, prit la bride des mains de Jean Robert, sauta en selle en fils de fermier habitué dès son enfance à monter tous les chevaux, et disparut au galop par la rue Copeau, c'est-à-dire par le chemin le plus court pour gagner la route de Versailles.

XXXIII

COMMENT LES CARTES ONT TOUJOURS RAISON

Jean Robert, débarrassé de la garde du cheval, chercha à tâtons l'échelle, dont le gisement lui avait été indiqué par Salvator, qui, en revenant de la police, l'avait trouvé le premier au rendez-vous.

Nous pourrions faire bon nombre de plaisanteries sur les échelles, les greniers et les poëtes ; mais Jean Robert avait

Lorsque Jean Robert entra à son tour, il ne vit donc qu'un groupe qui, comme pittoresque, eût réjoui l'œil de peintre de son ami Petrus, et qui, par ce même pittoresque, s'empara immédiatement de son cœur de poëte.

C'était le groupe qui se composait de la vieille tireuse de cartes assise sur son escabeau ; de Babolin, couché à ses pieds, et de Rose-de-Noël, debout à ses côtés, et appuyée au pilier.

La Brocante attendait évidemment avec inquiétude ce qu'allait dire Salvator.

Quant aux deux enfants, ils souriaient à ce dernier comme à un ami, mais chacun avec une expression différente.

Chez Babolin, chez Rose-de-Noël, ce sourire était celui de la mélancolie.

Mais, au grand étonnement de la Brocante, Salvator ne parut faire aucune attention à ce qui venait de se passer.

— C'est vous, Brocante ? demanda-t-il. Comment va Rose-de-Noël ?

— Bien, monsieur Salvator, très bien, répondit la jeune fille.

— Ce n'est point à toi que je demande cela, pauvrette ; c'est à cette femme.

— Elle tousse un peu, monsieur Salvator, dit la vieille.

— Le médecin est-il venu ?

— Oui, monsieur Salvator.

— Qu'a-t-il dit?

— Qu'il fallait, avant tout, quitter ce logement.

— Il a bien fait de vous dire cela : il y a longtemps que je vous le dis, moi, Brocante.

Puis, plus sévèrement et fronçant le sourcil :

— Pourquoi cette enfant a-t-elle encore les jambes et les pieds nus?

— Elle ne veut mettre ni bas ni souliers, monsieur Salvator.

— Est-ce vrai, Rose-de-Noël? demanda le jeune homme avec douceur, mais d'un ton, cependant, qui n'était pas exempt de reproche.

— Je ne veux pas mettre de bas, parce que je n'ai que de gros bas de laine; je ne veux pas mettre de souliers, parce que je n'ai que de gros souliers de cuir.

— Pourquoi la Brocante ne t'achète-t-elle pas des bas de coton et des souliers de chevreau?

— Parce que c'est trop cher, monsieur Salvator, et que je suis pauvre.

— Tu te trompes, ce n'est pas cher, dit Salvator; tu mens, tu n'es pas pauvre.

— Monsieur Salvator!

— Silence! Et écoute bien ceci.

— J'écoute, monsieur Salvator.

— Et tu obéiras?

— Je tâcherai.

— Et tu obéiras? répéta le jeune homme d'une voix impérative.

— J'obéirai.

— Si, dans huit jours, — tu m'entends bien? — si, dans huit jours, tu n'as pas trouvé une chambre pour toi et Babolin, un cabinet à l'air et au soleil pour cette enfant, et un chenil à part pour les chiens, je te retire Rose-de-Noël.

La vieille passa son bras autour de la taille de la jeune fille, et la serra contre elle, comme si Salvator eût voulu effectuer sa menace à l'instant même.

— Vous me retireriez mon enfant! s'écria la vieille, mon enfant, qui est depuis sept ans avec moi?

— D'abord, ce n'est point ton enfant, dit Salvator : c'est un enfant volé par toi.

— Sauvé, monsieur Salvator! sauvé!

— Volé ou sauvé, tu discuteras la chose avec M. Jackal.

La Brocante se tut, mais n'en étreignit que plus fortement Rose-de-Noël.

— D'ailleurs, continua Salvator, je ne suis pas venu pour cela; je suis venu pour ce pauvre garçon que tu étais en train de dépouiller quand je suis entré.

— Je ne le dépouillais pas, monsieur Salvator : je prenais ce qu'il me donnait volontairement.

— Que tu trompais, alors.

— Je ne le trompais pas : je lui disais la vérité.

— Comment la savais-tu, la vérité?

— Par les cartes.

— Tu mens!

— Cependant, les cartes...

— Sont un moyen d'escroquerie!

— Monsieur Salvator, sur la tête de Rose-de-Noël, tout ce que je lui ai dit est vrai.

— Que lui as-tu dit?

— Qu'il aimait une jeune fille blonde, de seize à dix-sept ans.

— Qui t'a dit cela?

— C'était dans les cartes.

— Qui t'a dit cela? répéta impérativement Salvator.

— Babolin, qui l'a su dans le quartier.

— Ah! voilà le métier que tu fais, toi? dit Salvator à Babolin.

— Pardon, monsieur Salvator, je n'ai pas cru que je faisais du mal en disant cela à la Brocante; il était bien connu, dans le faubourg Saint-Jacques, que M. Justin était amoureux de mademoiselle Mina.

— Continue Brocante. Que lui as-tu dit encore?

— Je lui ai dit que la jeune fille l'aimait, qu'il y avait un projet de mariage, mais que ce projet avait été renversé par une somme d'argent inattendue.

— Qui t'a dit cela?

— Dame, monsieur Salvator, le dix de trèfle signifie *argent*, et le huit de pique *projet manqué*.

— Qui t'a dit cela, Brocante? insista Salvator s'impatientant de plus en plus.

— Un bon curé, monsieur Salvator... un bon vieux curé à cheveux blancs, qui, certainement, ne mentait pas! Il disait, dans un groupe de gens qui l'interrogeaient : « Et quand on pense que c'est une somme de douze mille francs... Je ne sais pas bien si c'était dix ou douze.

— Peu importe!

— ... Et quand on pense, disait le bon vieux curé, que c'est une somme de douze mille francs que j'ai apportée, qui est cause de tout ce malheur! »

— Bien, Brocante! Et, après, que lui as-tu dit encore?

— Je lui ai dit que mademoiselle Mina avait été enlevée par un jeune homme brun.

— D'où le sais-tu?

— Monsieur Salvator, le valet de pique était là, voyez-vous, et le valet de pique...

— D'où sais-tu que la jeune fille a été enlevée? répéta Salvator en frappant du pied.

— Je l'ai vue, monsieur.

— Comment, tu l'as vue?

— Comme je vous vois, monsieur Salvator.

— Où cela?

— Place Maubert.

— Tu as vu Mina, place Maubert?

— Cette nuit, monsieur Salvator, cette nuit... Je venais de faire la rue Galande, je faisais la place Maubert; tout à coup, une voiture passe si vite, qu'on l'aurait dite emportée; la vitre s'abaisse; j'entends crier : « A moi! au secours! on m'enlève! » et une jolie petite tête blonde comme une tête de chérubin sort par la portière. En même temps, une seconde tête paraît : celle d'un jeune homme brun, avec des moustaches... Il tire en arrière celle qui criait, et referme la vitre; mais celle qu'on enlevait avait eu le temps de jeter une lettre.

— Et cette lettre...?

— C'est celle qui portait l'adresse de M. Justin.

— Quelle heure était-il, Brocante?

— Il pouvait être cinq heures du matin; monsieur Salvator.

— Bon! Est-ce tout?

— Oui, c'est tout.

— Sur la tête de Rose-de-Noël?

— Sur la tête de Rose-de-Noël.

— Pourquoi n'as-tu pas raconté à M. Justin tout simplement la chose comme elle s'était passée?

— Je me suis laissé tenter, monsieur Salvator : il ira dire ce qui lui est arrivé, et cela me vaudra des pratiques.

— Tiens, Brocante, voici un louis pour avoir dit la vérité, reprit Salvator; mais, sur ce louis, tu achèteras à cette enfant trois paires de bas de coton et une paire de souliers de chevreau.

— Je veux les souliers rouges, monsieur Salvator, dit Rose-de-Noël.

— Tu les prendras de la couleur que tu voudras, mon enfant.

Puis, se retournant vers la Brocante :

— Tu as entendu, dit-il; si, dans huit jours, jour pour jour, heure pour heure, je vous trouve encore ici, j'emmène Rose-de-Noël.

— Oh! murmura la vieille.

— Et toi, Rose, si je te trouve encore les pieds nus, je te fais habiller comme tu l'étais, quand je t'ai vue pour la première fois, il y a cinq ans.

— Oh! monsieur Salvator! dit la petite fille.

Alors, s'approchant une dernière fois de la vieille :

— N'oublie pas, Brocante, lui dit-il à demi-voix, que tu me réponds de cette enfant sur ta tête! Si tu la laisses mourir de froid dans ton grenier, je te ferai mourir de froid, de misère et de faim dans un cachot.

Et, après cette menace, il se pencha vers la jeune fille, qui, de son côté, avança son front au-devant de son baiser.

Puis, sortant de ce bouge, il fit signe à Jean Robert de le suivre.

Jean Robert jeta un dernier regard sur la vieille et sur les deux enfants, et sortit à son tour sur les pas de Salvator.

— Qu'est-ce donc que cette étrange jeune fille? demanda-t-il à Salvator, une fois arrivé dans la rue.

— Dieu seul le sait! répondit celui-ci.

Et, tout en descendant la rue Copeau et la rue Mouffetard, il raconta au poète l'événement de la nuit du 20 août, et comment la jeune fille qu'il venait de voir, et dont la beauté sauvage avait produit sur lui un si puissant effet, était tombée aux mains de la Brocante, et, perle, se trouvait au milieu de ce fumier.

Le récit n'était pas long, comme on sait : quand les deux jeunes gens arrivèrent sur le Pont-Neuf, il était fini.

— Là! dit Salvator, en allant s'appuyer contre la grille de la statue de Henri IV.

— Vous vous arrêtez là? dit Jean Robert.

— Oui.

— Pourquoi nous arrêtons-nous?

— Pour attendre.

— Pour attendre quoi?

— Une voiture.

— Qui va nous mener où?

— Oh! mon cher, vous êtes trop curieux!

— Cependant...

— En votre qualité de poète dramatique, vous savez que c'est un talent de ménager l'intérêt.

— Comme vous voudrez. Attendons.

Du reste, ils n'attendirent pas longtemps.

Au bout de dix minutes, une voiture attelée de deux vigoureux chevaux tournait le quai des Orfèvres, et s'arrêtait en face de la statue de Henri IV.

Un homme d'une quarantaine d'années ouvrit la portière, de l'intérieur où il était placé, en disant :

— Allons, vite !

Les deux jeunes gens montèrent.

— Où tu sais, dit l'homme de la voiture au cocher.

Et la voiture partit au galop, tournant a l'extrémité du Pont-Neuf, et prenant le quai de l'École.

XXXIV

M. JACKAL

Racontons à nos lecteurs ce que Salvator n'avait pas jugé à propos de raconter à Jean Robert.

En quittant Justin et Jean Robert, rue du Faubourg-Saint-Jacques, Salvator, comme nous l'avons dit, s'était acheminé vers la préfecture de police.

Il arriva dans ce cul-de-sac immonde qu'on appelle la rue de Jérusalem, sentine étroite, sombre, boueuse, où jamais le soleil ne passe qu'en se voilant.

Salvator franchit la porte de la préfecture avec la façon leste et dégagée d'un familier du sombre hôtel.

Il était sept heures du matin, c'est-à-dire petit jour à peine.

Le concierge l'arrêta.

— Hé ! monsieur ! lui cria-t-il, où allez-vous ?... Hé ! monsieur !

— Eh bien ? dit Salvator en se retournant.

— Ah ! pardon, monsieur Salvator, je ne vous reconnaissais pas.

Puis il ajouta en riant :

— C'est votre faute, vous êtes mis comme un monsieur.

— M. Jackal est-il déjà à son bureau ? demanda Salvator.

— C'est-à-dire qu'il y est encore, il y a couché.

Salvator traversa la cour, s'avança sous la voûte située en face de la porte, prit un petit escalier à gauche, monta deux étages, enfila un corridor, et demanda à l'huissier M. Jackal.

— Il est bien occupé dans ce moment ! répondit l'huissier.

— Dites-lui que c'est Salvator, le commissionnaire de la rue aux Fers.

L'huissier disparut par une porte et revint presque aussitôt.

— Dans deux minutes, M. Jackal est à vous.

Effectivement, un instant après, la porte se rouvrit, et, avant que l'on vît encore personne, on entendit une voix qui criait :

— Cherchez la femme, pardieu ! cherchez la femme !

Puis parut l'homme dont on venait d'entendre la voix.

Essayons de tracer le portrait de M. Jackal.

C'était un homme d'une quarantaine d'années environ, au corps démesurément long, grêle, effilé, vermiforme, selon l'expression des naturalistes, et, avec cela, des jambes courtes et nerveuses.

Le corps révélait la souplesse ; les jambes, l'agilité.

La tête semblait appartenir à la fois à toutes les familles de l'ordre des carnassiers digitigrades : la chevelure, ou la crinière, ou le pelage, comme on voudra, était d'un fauve grisâtre ; les oreilles, longues, dressées contre la tête, pointues et garnies de poils, ressemblaient à celles de l'once ; les yeux, d'un iris jaune le soir, vert le jour, tenaient à la fois de l'œil du lynx et de celui du loup ; la pupille, allongée verticalement, et pareille à celle du chat, se contractait et se dilatait selon le degré d'obscurité ou de lumière dans lequel elle opérait ; le nez et le menton, le museau, voulons-nous dire, était effilé comme celui d'un lévrier.

Une tête de renard et un corps de putois.

Au reste, les jambes, dont nous avons dit un mot, indiquaient que l'individu pouvait, à l'instar des martres, se glisser partout et passer par les plus petites ouvertures, pourvu que la tête pût y entrer.

Toute la physionomie, comme celle du renard, révélait à la fois la ruse, l'astuce et la finesse ; comme l'animal chasseur nocturne de lapins et de poules, on sentait que M. Jackal ne pouvait quitter son fourré de la rue de Jérusalem, et se mettre en chasse, qu'à la tombée de la nuit.

Il cligna des yeux, et aperçut, dans la pénombre du corridor, celui qu'on lui avait annoncé.

— Ah ! c'est vous, mon cher monsieur Salvator, dit-il en s'avançant avec beaucoup d'empressement. Qui me procure le plaisir de vous voir de si bon matin ?

— On m'a dit, monsieur, que vous étiez fort occupé, répondit Salvator, qui paraissait surmonter à grand'peine la répugnance que l'homme de police lui inspirait.

— C'est vrai, mon cher monsieur Salvator ; mais vous savez bien qu'il n'y a pas d'occupation que je ne quitte à l'instant même pour avoir le plaisir de causer avec vous.

— Allons, entrons dans votre cabinet, dit Salvator sans répondre à la phrase complimenteuse de M. Jackal.

— C'est impossible, dit M. Jackal : j'ai vingt personnes qui m'attendent.

— Avez-vous pour longtemps affaire avec ces vingt personnes ?

— Pour vingt minutes à peu près, une minute par personne. Il faut que je sois à neuf heures au Bas-Meudon.

— Au Bas-Meudon ?

— Oui.

— Que diable allez-vous faire là ?

— Je vais constater une asphyxie.

— Une asphyxie !

— Deux jeunes gens qui se sont tués, oui. Le plus vieux des deux a vingt-quatre ans, à ce qu'il paraît.

— Pauvres jeunes gens ! dit Salvator avec un soupir.

Puis, revenant à l'affaire de Justin :

— Diable ! cela me contrarie beaucoup, de ne pouvoir vous parler à mon aise ; j'avais quelque chose de grave à vous communiquer.

— Une idée !

— Dites.

— Je vais en voiture ; je suis seul dans ma voiture : venez avec moi : vous me conterez votre cas le long du chemin. De quoi s'agit-il, en deux mots ?

— D'un enlèvement.

— Cherchez la femme !

— Parbleu ! c'est ce que nous cherchons.

— Oh ! non, pas la femme enlevée.

— Laquelle, alors ?

— Celle qui a fait enlever l'autre.

— Vous croyez qu'il y a une femme là-dedans ?

— Il y a une femme dans tout, M. Salvator ; c'est ce qui rend notre métier si difficile. Hier, on vient m'apprendre qu'un couvreur s'est tué en tombant d'un toit...

— Vous avez dit : « Cherchez la femme ! »

— C'est la première chose que j'aie dite.

— Eh bien ?

— Ils se sont moqués de moi ; ils ont dit que j'avais un tic ! On cherche la femme, et on la trouve !

— Bon ! comment cela ?

— Le drôle s'était retourné pour voir une femme qui s'habillait dans la mansarde en face, et il avait pris tant de plaisir à la contempler, ma foi ! qu'il n'avait plus fait attention où il était : le pied lui avait manqué, et patatras !

— Il est mort ?

— Il s'est tué roide, l'imbécile ! — Est-ce dit, et venez-vous avec moi au Bas-Meudon ?

— Oui ; mais j'ai un ami.

— Il y a quatre places dans la voiture. — Fargeau, dit M. Jackal à l'huissier, faites atteler.

— C'est que, auparavant, je dois aller rue Triperet, et revenir.

— Je vous donne une demi-heure.

— Où nous retrouverons-nous ?

— Rendez-vous à la statue de Henri IV : je ferai arrêter la voiture ; vous monterez dedans, et fouette cocher !

Après quoi, M. Jackal était rentré dans son bureau, et Salvator était allé chercher Jean Robert, rue Triperet.

Les choses s'étaient passées selon le programme arrêté : les deux jeunes gens avaient pris place dans la voiture de M. Jackal, et tous trois roulaient vers le Bas-Meudon.

Nous avons essayé de peindre M. Jackal au physique ; un coup de pinceau, maintenant, pour le moral.

M. Jackal était un ancien commissaire de police que ses aptitudes merveilleuses avaient fait monter, d'étage en étage, jusqu'à ce faite suprême de chef de la police de sûreté.

M. Jackal connaissait tous les voleurs, tous les filous, tous les bohémiens de Paris ; forçats libérés, forçats en rupture de ban, voleurs exercés, voleurs apprentis, voleurs émérites, voleurs retirés, tout cela grouillait sous son vaste regard dans le pandémonium boueux de la vieille Lutèce ; son pouvoir, quelle que fût l'obscurité de la nuit, la prolongeait sur les carrières, la multiplicité des tapis-francs se dévoilait à sa vue : il était ferré sur ses garnis, ses tripots, ses lupanars, ses souricières, comme Philidor sur les cases de son échiquier : à la seule vue d'un contrevent enfoncé, d'un carreau cassé, d'un coup de couteau donné, il disait : « Oh ! oh ! je connais cela ! c'est la manière de travailler d'*un tel*. »

Et rarement il se trompait.

M. Jackal semblait n'être soumis à aucun des besoins de la nature. N'avait-il pas le temps de déjeuner, il ne déjeunait pas ; n'avait-il pas le temps de dîner, il ne dînait pas ; n'avait-il pas le temps de souper, il ne soupait pas ; n'avait-il pas le temps de dormir, il ne dormait pas !

M. Jackal portait, avec un bonheur égal et une aisance

pareille, tous les déguisements : rentier du Marais, général de l'Empire, membre du Caveau, concierge de grande maison, portier de petite, épicier, marchand de vulnéraire, saltimbanque, pair de France, voltigeur de Gand, il était tout ce que l'on voulait, et eût fait honte au comédien le plus habile et le plus varié.

Protée n'eût été près de lui qu'un grimacier de Tivoli ou du boulevard du Temple.

M. Jackal n'avait ni père, ni mère, ni femme, ni sœur, ni frère, ni fils, ni fille : il était seul au monde, et il semblait avoir été privé de famille par une Providence attentive qui, en lui dérobant les témoins de sa vie mystérieuse, lui avait permis de marcher librement dans sa voie.

M. Jackal avait, sur les quatre rayons de sa bibliothèque, quatre éditions différentes de Voltaire ! A une époque où tout le monde, à la police surtout, était jésuite de robe longue ou de robe courte, lui seul avait son franc parler, citait le *Dictionnaire philosophique* à tout propos, et savait *la Pucelle* par cœur. Ces quatre exemplaires des œuvres de l'auteur de *Candide* étaient reliés en chagrin, et argentés sur tranche, — emblème funèbre des croyances ensevelies de leur propriétaire.

M. Jackal ne croyait pas au bien : le mal pour lui dominait toute la création. Réprimer le mal lui semblait le seul but de la vie ; il ne comprenait point un monde à d'autres fins.

C'était une espèce d'archange Michel des régions basses : le jugement dernier avait déjà commencé pour lui, et il usait des pouvoirs que la société lui avait confiés comme l'ange exterminateur se sert de son glaive.

Les hommes lui paraissaient une grande collection de marionnettes et de pantins exerçant toutes sortes de professions : de ces marionnettes et de ces pantins, les femmes faisaient, suivant lui, mouvoir les fils ; aussi avait-il une monomanie dont nous avons vu un échantillon dans les premiers mots qu'il avait prononcés en ouvrant la porte de son cabinet, monomanie qui l'amenait presque infailliblement à la découverte du crime dont il voulait connaître l'auteur.

Toutes les fois que l'on venait lui dénoncer une conspiration, un assassinat, un vol, un enlèvement, une escalade, un sacrilège, un suicide, il ne faisait qu'une réponse : « Cherchez la femme ! »

On cherchait la femme, et, quand la femme était trouvée, il n'y avait plus à s'occuper de rien : le reste se trouvait tout seul.

Il en avait donné la preuve lui-même en citant l'exemple du couvreur qui s'était laissé tomber du haut d'un toit sur le pavé.

M. Jackal avait vu une femme au fond de cet accident, où un autre n'aurait vu qu'un faux pas, qu'un éblouissement, qu'un vertige.

Et l'expérience avait prouvé que M. Jackal avait bien vu.

M. Jackal avait donc été fidèle à son principe en disant à Salvator, à propos de l'enlèvement de Mina : « Cherchez la femme. »

Tel était — et nous restons bien en arrière du portrait que nous eussions voulu tracer de lui, — tel était M. Jackal, c'est-à-dire l'homme avec lequel, et dans la voiture duquel Salvator et Jean Robert longeaient le quai des Tuileries.

Ah ! nous oublions un trait caractéristique de la physionomie de M. Jackal : il portait des lunettes vertes, non pour mieux voir, mais pour qu'on le vît moins.

Lorsqu'il voulait avoir le libre usage de ses yeux, il relevait, par un mouvement rapide, ses lunettes sur son front, le rayon de son regard irisé dardait une flamme entre ses deux paupières ; puis il abaissait ses lunettes, mais sans y porter les mains, par un simple frissonnement des muscles temporaux ; au frissonnement de ces muscles, les lunettes retombaient d'elles-mêmes, et reprenaient leur place dans la rainure que leur arc d'acier avait, à la longue, creusée sur le nez de M. Jackal.

Rarement il avait besoin de renouveler cette première inspection, tant son regard était rapide, profond, sûr !

Ce regard ressemblait à ces éclairs d'été silencieux qui passent à travers deux nuages noirs pendant les chaudes soirées du mois d'août.

XXXV

CHERCHEZ LA FEMME

M. Jackal, en recevant les deux jeunes gens dans sa voiture, avait commencé par remonter ses lunettes, et par lancer sur Jean Robert un de ces regards irisés qui lui révélaient l'homme moral et physique.

Au bout d'une seconde, ses lunettes étaient retombées, soit qu'il eût reconnu Jean Robert, poète, nous l'avons dit, ayant déjà franchi le premier cercle de la popularité, soit que les lignes honnêtes du visage du jeune homme eussent suffi pour lui indiquer qu'il n'aurait jamais rien à faire de ce côté.

— Ah ! dit-il quand il se fut établi carrément dans un des angles rembourrés de sa voiture, — angle qu'il avait voulu céder à Salvator et que Salvator avait obstinément refusé, — nous disons donc qu'il s'agit d'un enlèvement ?

M. Jackal prit sa tabatière, — tabatière charmante, fine et délicate bonbonnière qui avait dû renfermer des pastilles pour la Pompadour ou la du Barry, — et aspira, avec volupté, une large prise de tabac.

— Voyons, contez-moi cela.

Chaque homme a son côté faible, son talon mal trempé dans le Styx, son point vulnérable.

M. Jackal avait le sien, et, infidèle historien que nous sommes, nous avons omis de le mentionner.

M. Jackal pouvait se passer de manger, de boire, de dormir ; mais il ne pouvait se passer de priser.

Sa tabatière et son tabac lui étaient choses indispensables.

On eût dit que c'était dans sa tabatière qu'il puisait cette innombrable série d'idées ingénieuses par la production instantanée et incessante desquelles il étonnait ses contemporains.

Il savoura donc sa prise en disant : « Voyons, contez-moi cela. »

Ce qu'il allait entendre une seconde fois, M. Jackal l'avait déjà entendu une première, mais mal, entre deux portes, préoccupé d'autres idées.

Il avait besoin de l'entendre une seconde fois.

Cette seconde audition ne changea rien à ses idées, quoique le récit fût augmenté des détails que Salvator venait de recueillir de la bouche de la Brocante.

— Et l'on n'a point cherché la femme ? dit-il.

— On n'a pas eu le temps ; nous savons la chose depuis sept heures du matin seulement.

— Diable ! fit-il, ils auront bouleversé la chambre et piétiné le jardin.

— Qui ?

— Mais ces imbéciles-là !

Par *ces imbéciles-là*, M. Jackal entendait la maîtresse de pension, les sous-maîtresses, les élèves.

— Non, dit Salvator, il n'y a pas de danger.

— Comment cela ?

— Justin est parti à franc étrier sur le cheval de monsieur Salvator, ajouta Jean Robert, et il se mettra en sentinelle à la porte.

— S'il arrive !

— Comment, s'il arrive ?

— Est-ce qu'un maître d'école sait monter à cheval ? Il fallait me dire cela, je vous eusse donné le Hussard.

Le Hussard était un des hommes de M. Jackal, à qui son habileté en équitation avait fait donner l'élégant et expressif sobriquet de Hussard.

— C'est justement l'observation que je lui ai faite, dit Salvator ; mais il m'a répondu que, fils de fermier, il avait monté à cheval dès son enfance.

— Bon ! Et, maintenant, si l'on trouve la femme, tout ira bien.

— Mais, hasarda Salvator, je ne vois auprès d'elle aucune femme dont on puisse se défier.

— Il faut toujours se défier de la femme.

— N'êtes-vous pas un peu absolu, monsieur Jackal ?

— Vous dites que c'est un jeune homme qui a enlevé votre Mina ?

— Ma Mina ? reprit Salvator en souriant.

— La Mina du maître d'école, de la Mina en question, enfin !

— Oui ; la Brocante, qui les a vus passer sur les quatre heures du matin, comme je vous ai dit, a reconnu un jeune homme ; elle a même affirmé qu'il était brun.

— La nuit tous les chats sont gris.

Et M. Jackal, sur ce proverbe, secoua la tête.

— Vous doutez ? demanda Salvator.

— Voici... Il ne me semble pas naturel qu'un jeune homme enlève une jeune fille ; ce n'est plus dans nos mœurs ; à moins que le jeune homme ne soit d'une grande famille puissante en cour, et ne craigne pas, au XIX[e] siècle, de trancher du Lauzun et du Richelieu ; un fils de pair de France, un neveu de cardinal ou d'archevêque. Ce sont les vieillards qui enlèvent, — je dis cela pour vous, monsieur Salvator, et surtout pour monsieur, qui fait des pièces, ajouta l'homme de police en désignant Jean Robert d'un imperceptible mouvement de tête, — parce que la vieillesse est impuissante et blasée ; mais un enlèvement de la part d'un jeune homme qui a la beauté et la force, c'est un crime monstrueux !

— Cela est cependant ainsi.

— Alors, cherchons la femme ! Évidemment une femme

a trempé dans le crime, à quel degré, je l'ignore, mais une femme doit jouer un rôle quelconque dans ce drame mystérieux. Vous ne voyez, dites-vous, aucune femme auprès d'elle : moi, je n'y vois que des femmes, maîtresses, sous-maîtresses, amies de pension, femmes de chambre... Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que les pensionnats, cœur naïf que vous êtes.

Et M. Jackal aspira une seconde prise de tabac.

— Tous ces pensionnats, voyez-vous, monsieur Salvator, continua-t-il, ce sont autant de foyers d'incendie où vivent et se débattent les jeunes filles de quinze ans, pareilles aux salamandres dont parlent les anciens naturalistes. Quant à moi, je sais bien une chose, c'est que, si j'avais l'honneur d'avoir une fille à marier, j'aimerais mieux l'enfermer dans ma cave que de la mettre dans un pensionnat. Eh ! vous n'avez pas d'idée des plaintes qu'on reçoit au bureau des mœurs sur les pensionnats, non pas que les maîtresses de pension soient toujours coupables, mais les petites filles sont toujours amoureuses ; c'est la vieille fable d'Ève : maîtresses, sous-maîtresses, gardiennes, au contraire, sont constamment éveillées, comme des chiens autour d'une ferme, ou les gardes du corps autour du roi. Mais le moyen d'empêcher le loup d'entrer dans la bergerie, quand c'est la brebis elle-même qui ouvre la porte au loup ?

— Ce n'est point le cas : Mina adorait Justin.

— Alors, c'est une amie qui a fait l'affaire ; voilà pourquoi on dit et je répète : « Cherchons la femme ! »

— Je commence à me rendre à votre opinion, monsieur Jackal, dit Salvator en plissant le front, comme pour forcer sa pensée à s'arrêter sur quelque point obscur et suspect.

— Et certainement, continua l'homme de police, je ne doute pas de la chasteté de votre Mina... Quand je dis votre Mina... enfin, je veux dire la Mina de votre maître d'école... Elle n'a apporté, j'en suis sûr, en venant au pensionnat, aucun mauvais germe de nature à gâter les plantes qui l'environnaient, élevée soigneusement, elle ne pouvait porter en elle que les trésors de bonté et de candeur qu'elle avait amassés sous les regards de ses parents d'adoption ; mais, pour une fleur candide qui donne ses parfums, combien de mauvaises plantes répandent les vapeurs fatales dont, à son insu, la famille les a infectées dès l'enfance ! L'enfant, que l'on croit insoucieux et léger, n'oublie jamais rien, monsieur Salvator, rappelez-vous bien cela ; celui qui, à dix ans, a vu représenter les innocentes féeries du théâtre de l'Ambigu-Comique ou de la Gaieté, si c'est un garçon demandera, à quinze ans, la lance de chevalier, pour aller transpercer les géants gardiens et persécuteurs de la princesse de son choix ; si c'est une fille, elle se figurera qu'elle est cette princesse persécutée par ses parents, et emploiera, pour rejoindre l'amant dont on l'a séparée, toutes les ressources que lui auront révélées l'enchanteur Maugis ou la fée Colibri. Nos théâtres, nos musées, nos murailles, nos magasins, nos promenades, tout contribue à éveiller dans le cœur de l'enfant mille curiosités que le premier passant interrogé satisfera, au défaut du père ou de la mère, tout concourt à faire naître et à entretenir en lui cet appétit de tout connaître, cette soif de tout comprendre qui est le mal de l'enfance ; et la mère qui ne peut pas expliquer à sa fille pourquoi, en entrant à l'église, un beau jeune homme offrait de l'eau bénite à une jeune fille ; pourquoi un soir d'été, un couple d'amoureux s'embrassait dans les champs ; pourquoi on se marie ; pourquoi l'un va à la messe, tandis que l'autre n'y va pas ; la mère, enfin, qui ne peut révéler à sa fille aucun des mystères que celle-ci entrevoit vaguement, l'envoie, effrayée de sa curiosité croissant en raison de ses ans, dans un pensionnat où elle apprend, de ses sœurs aînées, ces secrets destructeurs de la santé et de la vertu qu'elle confie ensuite à des sœurs plus jeunes. Voilà, mon cher Salvator, — je vous dis cela pour votre gouverne, si jamais vous prenez femme, — voilà comment, même au sortir de la famille la plus honnête, la jeune fille entre au pensionnat portant en soi la semence vénéneuse qui doit empoisonner plus tard un champ tout entier !

— Mais, demanda Salvator, tandis que Jean Robert, écoutait avec étonnement, mais il y a, sans doute, remède à cela ?

— Eh ! oui, sans doute, il y a remède à cela comme à autre chose, il y a remède à tout, parbleu ! mais, que voulez-vous, il y a une muraille plus forte, plus haute, plus étendue que celle de la Chine à renverser, il y a l'*habitude*, ce fléau des sociétés. Ainsi, par exemple, depuis quelque temps les jeunes gens ont pris une habitude funeste, d'autant plus funeste qu'à celle-là il n'y a pas de remède...

— Laquelle ?

— C'est celle de se tuer. Un jeune homme aime une jeune fille qui ne l'aime pas encore ; il ne prend pas le temps d'attendre qu'elle l'aime : il se tue ! Une jeune fille aime un jeune homme qui ne l'aime plus, et sur lequel elle comptait pour couvrir, comme époux, les méfaits de l'amant : elle se tue ! Deux jeunes gens s'aiment, et les parents refusent de les marier : ils se tuent. Le savez-vous, pourquoi, la plupart du temps, ils se tuent ?

— Dame, parce qu'ils sont las de la vie, dit Jean Robert.

— Eh ! non, monsieur le poète, fit l'homme de police ; on n'est jamais las de la vie, et la preuve, c'est que, plus on est vieux, plus on y tient. Il y a cent suicides de jeunes gens au-dessous de vingt-cinq ans pour un suicide de vieillard au-dessus de soixante et dix. On se tue, — c'est misérable à dire, — le jeune homme pour faire niche à sa maîtresse, la maîtresse pour faire niche à l'amant, l'amant et la maîtresse pour faire niche aux parents ; niche terrible, qui, si elle eût tardé d'un an, de six mois, de huit jours, d'une heure, fût devenue inutile, par l'amour de la femme, le retour du jeune homme, le consentement des parents. Autrefois, il n'en était point ainsi, on ne connaissait pas le suicide ou on le connaissait à peine ; le moyen âge, c'est-à-dire trois ou quatre siècles, ne compte pas dix suicides constatés !

— Au moyen âge, hasarda Jean Robert, on avait les couvents.

— Justement ! vous avez mis le doigt dessus, jeune homme. On avait une grande peine, on ressentait une grande douleur, on prenait la vie en dégoût : l'homme se faisait moine, la femme, religieuse ; c'était la façon de se brûler la cervelle, de s'asphyxier, de se noyer. Tenez, aujourd'hui, j'allais constater, au Bas-Meudon, le suicide de mademoiselle Carmélite et de M. Colomban. Eh bien ...

Les deux jeunes gens tressaillirent.

— Pardon..., dirent-ils en même temps, interrompant M. Jackal.

— Quoi ?

— Mademoiselle Carmélite n'était-elle point une élève de Saint-Denis ? demanda Salvator.

— Précisément.

— M. Colomban n'était-il pas un jeune gentilhomme breton ? demanda Jean Robert.

— À merveille.

— Alors, murmura Salvator, je comprends la lettre qu'a reçue ce matin Fragola.

— Oh ! pauvre garçon ! dit Jean Robert, j'ai entendu prononcer son nom par Ludovic.

— Mais la jeune fille était un ange ! dit Salvator.

— Mais le jeune homme était un saint ! dit Jean Robert.

— Eh ! sans doute ! dit le vieux voltairien ; voilà pourquoi ils sont remontés au ciel : ils se trouvaient déplacés sur la terre, pauvres enfants !

Et il prononça ces paroles avec un singulier mélange de sarcasme et d'attendrissement.

— Oh ! mon Dieu ! dit Jean Robert, le pauvre Ludovic va être désespéré.

— Oh ! mon Dieu ! murmura Salvator, la pauvre Fragola va être bien triste.

— Mais, enfin, dit Jean Robert, les causes de cette mort sont-elles un secret, ou bien pouvez-vous nous dire...?

— La catastrophe dans tous ses détails ? oh ! mon Dieu, oui ; vous n'aurez que les noms à y changer pour en faire un poème ou un roman : je vous réponds qu'il y a matière.

Et, tout en roulant du quai de la Conférence au pont de Sèvres, M. Jackal fit aux deux jeunes gens attentifs le récit suivant, qui tout en dehors qu'il semble, à première vue, des événements que nous racontons, finira par s'y rattacher, un peu plus tôt ou un peu plus tard.

XXXVI

OU IL EST PROUVÉ QUE L'ON PEUT, PAR HASARD, ET UNE FOIS SUR CENT, RENCONTRER DE BONS VOISINS

Le 12e arrondissement était, en 1827, et est encore aujourd'hui, l'arrondissement le plus pauvre de la capitale, comme on peut le voir sur l'état numérique de la population indigente de Paris publié par l'administration de l'assistance publique d'après le dernier recensement.

Ainsi, dans le 1er arrondissement, le chiffre de la population indigente est de 3 707 individus sur 112 7[illegible] habitants, tandis que, dans le 12e arrondissement, sur une population de 95 243 habitants, le nombre des indigents est de 12.294.

Ce qui, dans le rapport de la population indigente à la population générale, donne cette effrayante proportion :

Dans le 1er arrondissement, 1 sur 3[illegible] ;

Dans le 12e arrondissement, 1 sur 77.

Si l'on songe que c'est dans ce dernier arrondissement que demeure le plus grand nombre de chiffonniers, cochers, savetiers, marchands revendeurs, porteurs d'eau, portefaix et journaliers de tous les états, on verra que nous n'avons

rien exagéré en disant que cet arrondissement était et est encore aujourd'hui le plus misérable.

Cet arrondissement présente, à vol d'oiseau, une forme à peu près quadrilatérale : il est divisé en quatre quartiers qui portent le nom de quartier de l'Observatoire, quartier Saint-Jacques, quartier du Jardin des Plantes, et quartier Saint-Marcel.

A mesure que nous avancerons dans notre récit, comme une grande partie des événements de cette histoire doit se passer dans le 12e arrondissement, nous montrerons peu à peu, et successivement à nos lecteurs, la physionomie de ces divers quartiers.

Disons tout d'abord qu'une des parties les plus pittoresques est celle du quartier Saint-Jacques comprise entre la rue du Val-de-Grâce et la rue de la Bourbe, appelée aujourd'hui rue du Port-Royal.

En effet, en remontant la rue Saint-Jacques, de la rue du Val-de-Grâce au faubourg, toutes les maisons du côté droit, vieilles, laides et mal bâties, conduisent à des jardins ravissants et comme il en reste quelques-uns à peine autour de certains hôtels aristocratiques de Paris.

C'est dans une maison située entre les nos 330 et 350 de la rue Saint-Jacques que nous allons conduire nos lecteurs. Nous croyons leur montrer un pays tout à fait inconnu, et quiconque en songeant au quartier Saint-Jacques sent d'habitude lui monter au cerveau les odeurs fétides de la misère, sera bien surpris peut-être, et surtout bien charmé, nous l'espérons, en respirant avec nous le parfum des roses et des jasmins qui entre par les fenêtres de ces appartements privilégiés donnant sur une véritable échappée du paradis terrestre

La façade de la maison qu'habitent les héros de la lugubre histoire racontée par M. Jackal était de ce ton triste et blafard dont le temps et la pluie badigeonnent les vieux murs de Paris.

On entrait dans la maison par une petite porte étroite, et l'on s'engageait dans un couloir sombre même en plein jour.

Celui qui fût entré pour la première fois dans ce couloir l'eût pris pour un coupe-gorge conduisant à quelque atelier de chiffonnier ou de faux monnayeur ; mais à peine l'explorateur eût-il franchi la dernière dalle, qu'il se fût trouvé dans une espèce d'Eden.

En effet, en débouchant du couloir, on entrait dans une cour qui conduisait à un vaste jardin : là, on était véritablement ébloui en voyant une petite maison blanche à contrevents verts, les flancs ornés de roses grimpantes, de chèvrefeuille et de clématites, et les pieds baignés dans un lac de gazon.

La maison était composée d'un rez-de-chaussée et de deux étages dont les fenêtres, grâce à la situation ravissante du petit bâtiment, s'ouvraient toutes sur le jardin : ces trois étages, y compris le rez-de-chaussée, formaient six appartements composés chacun uniformément de trois pièces et d'une cuisine.

Quatre de ces appartements, les deux du rez-de-chaussée et les deux du premier étage, étaient occupés par des familles d'ouvriers qui, sobres et rangés, au lieu d'aller se griser à la barrière comme leurs camarades d'atelier, consacraient leur journée du dimanche à cultiver un bout de jardin formant les dépendances de leur modeste habitation.

Au deuxième étage demeuraient, sur le même palier, l'un à droite, l'autre à gauche, les deux personnages principaux de cette histoire.

Celui qui occupait le petit appartement à gauche était un jeune homme de vingt à vingt-trois ans, à peu près : beau garçon à la figure franche, aux yeux bleu clair, aux cheveux blonds tombant carrément sur ses épaules carrées. Il était plutôt petit que grand de taille ; mais la largeur de ses épaules indiquait chez lui une force peu commune. Il était né à Quimper ; mais il était parfaitement inutile de jeter les yeux sur son extrait de naissance pour voir qu'il était Breton, tant son visage portait l'empreinte de l'énergie et de la loyauté de la belle race gaélique

Son père, vieux gentilhomme pauvre, retiré dans une tour, dernier débris d'un château féodal du XIIIe siècle abattu pendant les guerres de la Vendée, l'avait laissé à Paris, où il avait fait son éducation, pour y étudier le droit. En sortant du collège, le jeune Colomban de Penhoël était donc venu s'établir dans ce petit appartement de la rue Saint-Jacques, qu'il habitait depuis trois ans, c'est-à-dire depuis 1823, époque où commence ce récit

Son père lui faisait une petite pension de douze cents francs par an : le brave homme partageait ainsi avec son fils tout ce qui lui restait de son patrimoine

L'appartement de Colomban ne lui coûtait que deux cents francs de loyer par an : il restait donc au jeune homme mille francs, c'est-à-dire une fortune entière pour un jeune homme sobre, économe, rangé comme il l'était.

Nous nous trompons en disant qu'il lui restait mille francs par an : des mille francs, nous devons retrancher la location d'un piano, — soit dix francs par mois, — seul luxe que Colomban se permît, sans doute afin de ne pas faire mentir un des axiomes politiques des anciens Bretons, axiome conservé jusqu'à nos jours, et qui place, dit Augustin Thierry, le musicien à côté de l'agriculteur et de l'artisan, comme étant un des trois piliers de l'existeuce sociale.

On était au mois de janvier de l'année 1823. Colomban venait de commencer sa troisième année de droit ; dix heures du soir sonnaient à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

Le jeune homme était assis au coin de sa cheminée, occupé à étudier le code Justinien, quand, tout à coup, il entendit des lamentations et des gémissements épouvantables.

Il ouvrit la porte du palier, et vit, sur la porte parallèle à la sienne, une jeune fille pâle, échevelée, fondant en larmes, se tordant les mains, appelant au secours !

L'appartement faisant face à celui de Colomban était occupé par une jeune fille et sa mère : la mère était veuve d'un capitaine tué à Champ-Aubert, pendant la campagne de 1814, et vivait d'une pension de douze cents francs, et de quelques travaux d'aiguille que lui procuraient les lingères du quartier.

Elle habitait seule, depuis six mois, cet appartement, quand, un matin, Colomban, en revenant de l'Ecole de droit, aperçut sur son palier une grande et belle jeune fille qui lui était complètement inconnue.

Colomban était peu causeur de sa nature, et ce ne fut que quelques jours après cette apparition, qui, au reste, s'était renouvelée deux ou trois fois, qu'il apprit d'un de ses voisins du rez-de-chaussée que mademoiselle Carmélite était fille de madame Gervais, sa voisine ; qu'elle avait été élevée, en qualité de fille d'un officier de la Légion d'honneur, à la maison royale de Saint-Denis, et qu'ayant achevé son éducation, elle revenait vivre avec sa mère

Cette rencontre du jeune homme et de la jeune fille avait eu lieu vers le mois de septembre 1822, époque des vacances. Colomban était donc allé, une quinzaine de jours après cette rencontre, passer deux mois à la tour de Penhoël, et, de retour au mois de novembre, il n'avait eu, jusqu'au mois de janvier 1823, que de rares occasions de voir la jeune fille : on se rencontrait quelquefois sur l'escalier tenant à la main la boîte au lait ; on se saluait poliment, mais sans échanger un mot

La jeune fille était trop timide ; Colomban, trop respectueux.

Un jour, cependant, où le jeune homme, plus matinal que de coutume, montait l'escalier, portant son déjeuner quotidien, il rencontra la jeune fille, qui, en retard de quelques minutes, descendait chercher le sien.

Elle arrêta en rougissant le jeune homme, qui, après l'avoir saluée, non pas en étudiant, mais en gentilhomme, — la première éducation ne se perd jamais, — remontait chez lui, et, lui adressant la parole

— J'ai une prière à vous faire, monsieur, dit-elle : nous aimons beaucoup la musique, ma mère et moi, et nous passons d'habitude tous les soirs une heure très agréable à vous entendre chanter au piano ; mais, depuis trois jours, ma mère est gravement indisposée, et, bien qu'elle ne se soit pas plainte, le médecin, en nous faisant visite, hier au soir, tandis que vous chantiez, nous a dit que le bruit du piano devait la fatiguer

— Pardon, mademoiselle, répondit le jeune homme en rougissant à son tour jusqu'au blanc des yeux, j'ignorais entièrement la maladie de madame votre mère ; croyez que je ne me pardonnerais jamais d'avoir joué l'ayant sue

— Oh ! mon Dieu ! monsieur, dit la jeune fille, c'est moi qui vous demande pardon de vous priver d'un plaisir, et je vous remercie de tout mon cœur de vouloir bien vous imposer cette privation pour nous.

Les deux jeunes gens se saluèrent, et, en rentrant chez lui, Colomban avait fermé son piano pour ne plus le rouvrir que quand madame Gervais serait en bonne santé.

Seulement, depuis cette heure, il rencontra plus fréquemment la jeune fille. La maladie de la mère empirait : à chaque minute, Carmélite courait de chez le médecin à la pharmacie ; plusieurs fois, à une heure avancée de la nuit, Colomban l'avait entendue descendre ; il eût bien désiré lui offrir ses services, — et jamais fille plus à plaindre n'eût reçu les services d'un cœur plus loyal et plus désintéressé ; — mais Colomban avait une timidité égale à sa loyauté ; la forme de l'offre l'embarrassait, d'ailleurs, plus que l'offre elle-même, et ce ne fut qu'en entendant la jeune fille appeler au secours avec des cris si désespérés qu'il osa venir se mettre à sa disposition

Malheureusement, il était trop tard : ce n'était pas le besoin de secours qui avait contraint la jeune fille à appeler : c'était la terreur, c'était l'effroi.

Madame Gervais, qui gardait le lit depuis quatre jours, sur la grave menace d'un anévrisme arrivé à son dernier degré, — ce que le médecin s'était bien gardé d'annoncer

à Carmélite. — madame Gervais, pour combattre un étouffement tout près de la priver de respiration, avait demandé un verre d'eau ; la jeune fille, qui n'avait pas voulu le lui donner pur, était allée le préparer dans la chambre voisine ; une espèce de gémissement ressemblant à un appel la fit se hâter. Elle rentra et trouva sa mère, la tête renversée en arrière ; elle lui passa le bras sous le cou, et lui souleva la tête : la pauvre femme regardait son enfant d'une façon étrange ; elle ne pouvait parler, à ce qu'il paraissait ; mais toute son âme était passée dans ses yeux. Carmélite, effrayée, tremblante et, cependant, forte de sa terreur même, continuait de soulever la tête de sa mère, et approchait le verre de ses lèvres ; mais, au moment où les lèvres et le verre allaient se toucher, madame Gervais poussa un soupir profond, prolongé, douloureux ; puis sa tête pesa de tout son poids sur le bras de sa fille, et retomba avec lui sur l'oreiller.

L'enfant fit un effort, souleva la tête une seconde fois, et introduisit le verre entre les lèvres de sa mère en disant :

— Bois donc, mère.

Mais les dents étaient serrées, et la malade ne répondit pas. Carmélite haussa le pied du verre : l'eau coula des deux côtés des lèvres, mais ne pénétra point dans la bouche.

Les yeux de la malade étaient restés démesurément ouverts, et semblaient ne pouvoir se détourner de sa fille.

Carmélite sentit la sueur perler sur son front.

Cependant, ces grands yeux tout ouverts lui donnaient du courage.

— Mais bois donc, petite mère ! répéta-t-elle.

La malade ne répondit pas plus cette fois que la première. Alors, il sembla à Carmélite que le cou, qu'elle soutenait de son bras, se glaçait rapidement, et que ce froid mortel la gagnait. Epouvantée, elle laissa retomber la tête de sa mère sur l'oreiller, reposa le verre sur la table, se jeta sur le corps de sa mère, l'entourant de ses deux bras, lui couvrant le visage de baisers, et se levant pour la regarder avec des yeux presque aussi fixes que les siens ; alors seulement la pauvre enfant, pleine de vie, qui n'avait jamais songé que le seul être qu'elle eût et qu'elle aimât au monde pût mourir, la pauvre enfant eut un pressentiment terrible ! et, cependant, elle qui venait d'entendre sa mère lui parler, il n'y avait qu'un instant, ne pouvait pas croire que ce fût une chose possible que le passage de la vie à la mort sans secousse, sans bruit : elle colla ses lèvres sur le front de sa mère ; mais ses lèvres, brûlantes de fièvre, éprouvèrent une sensation terrible en touchant ce front de marbre.

Elle recula de trois pas en arrière, effrayée, mais non convaincue.

La tête était retombée tournée légèrement du côté de la chambre ; de sorte que les grands yeux fixes continuaient de regarder la jeune fille avec un reste d'expression maternelle ; mais ces yeux, au lieu de lui rendre du calme, commençaient à épouvanter Carmélite.

Alors, éperdue, regardant à droite et à gauche, mais revenant toujours à fixer les yeux sur ces yeux effrayants, elle se mit à crier de toute la force de ses poumons :

— Mère ! mère ! mais parle-moi donc ! réponds-moi donc, mère ! ou je vais croire que tu es morte... que tu es morte ! répéta-t-elle en se rapprochant avec angoisse.

Mais, devant l'immobilité cadavérique de ce corps, elle demeura immobile elle-même après un pas essayé. Elle continua d'appeler sa mère avec des cris déchirants, mais sans oser la toucher ; et ce fut lasse de ne pouvoir obtenir une réponse, n'osant pas rester plus longtemps dans cette chambre sous le regard de ces yeux de spectre, redoutant tout, mais n'étant certaine de rien, qu'elle ouvrit la porte de l'appartement, et se mit à crier : « Au secours ! »

Colomban sortit de chez lui à ses cris, et aperçut, comme nous l'avons dit, la jeune fille échevelée, baignée de larmes, et se tordant les mains.

— Monsieur ! monsieur ! dit-elle, ma mère me regarde, mais elle ne me répond pas !

— Elle est probablement évanouie de faiblesse, répondit le jeune homme, qui était aussi loin qu'elle de croire à la mort.

Et il entra dans la chambre à coucher.

Il tressaillit en apercevant ce corps, qui avait pris en quelque sorte l'aspect d'un cadavre : la face était hippocratique ; les membres étaient rigides ; la main, au poignet de laquelle il cherchait les battements du pouls, était froide comme un marbre !

Il se souvenait, lui aussi, d'avoir vu, enfant de quinze ans, sa mère, la noble comtesse de Penhoël, étendue sur son lit de parade, et il reconnaissait, empreintes au front du cadavre qu'il avait à cette heure sous les yeux, les teintes violacées de la mort.

— Eh bien, monsieur ?... eh bien ?... demanda Carmélite en sanglotant.

Le jeune homme fit semblant de continuer de croire à un évanouissement, afin de préparer peu à peu la jeune fille au coup qui allait la frapper.

— Oh ! dit-il, votre mère est bien mal, pauvre enfant !

— Mais pourquoi ne me répond-elle pas, monsieur ? pourquoi ne me répond-elle pas ?

— Approchez-vous, mademoiselle, dit Colomban.

— Je n'ose... je n'ose... Pourquoi me regarde-t-elle ainsi ? que me demande-t-elle ?... que veut-elle donc, à me regarder ainsi ?

— Elle demande que vous lui fermiez les yeux, mademoiselle ! elle demande que nous priions pour le repos de son âme !

— Mais elle n'est pas morte, n'est-ce pas ? s'écria la jeune fille.

— Agenouillez-vous, mademoiselle ! dit Colomban en lui donnant l'exemple.

— Que dites-vous là, monsieur ?...

— Je dis, mademoiselle, que Dieu, qui nous a donné la vie, a le droit de nous la reprendre quand il lui plaît.

— Oh ! s'écria la jeune fille, comme frappée de la foudre ; oh ! je vois, je vois !... ma mère est morte !

Elle se renversa en arrière, comme si elle allait mourir elle-même.

Le jeune homme la reçut dans ses bras, et la transporta évanouie sur son lit, qui était dans l'alcôve de la pièce voisine.

Aux cris poussés par la jeune fille, au bruit qu'avait fait la scène que nous venons de raconter, la femme d'un des ouvriers du premier étage était montée, avec une femme de ses amies qui était chez elle en ce moment.

Les deux femmes, trouvant toutes les portes de l'appartement ouvertes, entrèrent et aperçurent Colomban essayant de faire revenir la jeune fille à elle en lui frappant dans les mains.

Comme ce remède n'opérait pas assez vivement, une des femmes prit la carafe qui était sur la toilette, et en inonda le visage de la pauvre orpheline.

Carmélite revint à elle, grelottant et tremblant ; les deux femmes voulurent la déshabiller et la mettre au lit.

Mais, elle, faisant un effort, et se roidissant sur ses pieds, se tourna vers Colomban.

— Monsieur, vous avez dit que ma mère demandait que je lui fermasse les yeux... Conduisez-moi près d'elle... conduisez-moi, je vous en prie !... Sans quoi, ajouta-t-elle en approchant avec terreur sa bouche de l'oreille de Colomban, — sans quoi, elle me regarderait ainsi pendant l'éternité !

— Venez ! dit le jeune homme, qui croyait voir un commencement de délire dans les yeux de l'orpheline.

Et elle traversa sa chambre, appuyée sur le jeune homme, entra dans la chambre de sa mère, dont le regard, quoique déjà vitreux, avait conservé sa terrible fixité, s'approcha du lit à pas lents, roides, solennels, et, se penchant sur le cadavre, elle lui abaissa les paupières pieusement et l'une après l'autre.

Après quoi, les forces lui manquant, Carmélite tomba sur le cadavre de sa mère, et s'évanouit une seconde fois.

XXXVII

FRA DOMINICO SARRANTI

Le jeune homme prit Carmélite dans ses bras, et la transporta comme il eût fait d'un enfant dans la chambre voisine, où attendaient les deux femmes.

Le moment était venu de la déshabiller et de la coucher.

Colomban se retira chez lui en priant une des voisines de venir le joindre aussitôt que la jeune fille serait au lit.

La voisine entrait dix minutes après chez Colomban.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Eh bien, elle est revenue à elle, dit la voisine ; mais elle tient sa tête à deux mains, et prononce des paroles sans suite, comme si elle avait le délire.

— A-t-elle des parents ? demanda le jeune homme.

— Nous ne lui en connaissons pas.

— Des amies, dans le quartier ?

— Aucune amie ! c'étaient des gens bien tranquilles, bien honnêtes, et qui vivaient très retirés ; cela ne connaissait personne au monde.

— Que comptez-vous en faire, alors ? Elle ne peut pas rester dans cet appartement mortuaire ! Il faudrait la faire changer de chambre.

— Je vous offrirais bien la moitié de mon lit, dit la voisine ; mais nous n'avons qu'un lit... Après ça, ajouta la brave femme comme se parlant à elle-même, j'enverrai mon homme coucher dans le grenier, et je passerai la nuit sur une chaise.

Ces dévouements pour des inconnus appartiennent exclusivement à certaines femmes de la classe ouvrière : la femme du peuple offre sa table, sa chambre, son lit, avec plus de désintéressement que le boutiquier n'offre un verre d'eau. Que la douleur morale ou physique l'appelle à son aide, que ce soit un homme à l'agonie ou un homme au désespoir, la femme du peuple offre ses soins, ses consolations, ses secours de toute nature avec une générosité et une abnégation qui sont un des plus beaux titres à l'admiration du philosophe et de l'observateur.

— Non, dit Colomban, faisons mieux : traînez le lit de la jeune fille dans ma chambre, traînez le mien dans son alcôve ; puis allez chercher un prêtre pour veiller près du lit mortuaire ; j'irai, moi, chercher un médecin pour elle.

La voisine parut hésiter.

— Qu'y a-t-il ? demanda Colomban.

— Il y a que j'aimerais mieux aller chercher le médecin, et que ce fût vous qui alliez chercher le prêtre.

— Pourquoi cela ?

— Parce que la bonne dame est morte subitement.

— Hélas ! oui, bien subitement.

— Et, par conséquent, morte... vous comprenez ?

— Non, je ne comprends pas.

— Morte sans confession.

— Eh bien, mais vous savez vous-même que c'était une sainte.

— Oui, mais un prêtre... un prêtre n'entendra point de cette oreille-là !

— Comment ! un prêtre refuserait de veiller une morte ?

— Une morte qui ne s'est pas confessée, il y a gros à parier.

— C'est bien... Alors, chargez-vous du médecin ; je me charge du prêtre.

— Oh ! le médecin, ce n'est pas bien loin : c'est presque en face.

— Je demande seulement quelqu'un pour porter une lettre rue du Pot-de-Fer.

— Donnez-moi la lettre ; je trouverai bien quelqu'un.

Colomban s'assit à une table, et écrivit :

« Venez, mon ami ! un vivant et un mort ont besoin de vous. »

Et, pliant la lettre, il y mit cette adresse :

« A frère Dominique Sarranti, moine dominicain, rue du Pot-de-Fer, n° 11. »

Puis, remettant la lettre à la voisine :

— Tenez ! dit-il.

La voisine descendit.

Pendant qu'elle descendait, Colomban opérait le déménagement projeté, en tirant son lit dans la chambre de la jeune fille, et en tirant le lit de la jeune fille dans sa chambre, à lui.

La femme en visite chez la voisine se chargeait de rester près de Carmélite jusqu'à l'arrivée du médecin, et, s'il le fallait, de passer la nuit à son chevet.

Le délire augmentait de moment en moment.

La femme s'installa près de Carmélite ; Colomban descendit chez l'épicier, acheta un cierge, le plaça au chevet du lit de la morte et l'alluma.

En l'absence de Colomban, la voisine était rentrée avec le médecin, et, laissant la femme de science près de la malade, elle avait rendu à la morte le soin pieux de lui croiser les mains sur la poitrine, et de lui mettre un crucifix entre les mains.

Colomban alluma le cierge, se mit à genoux, et récita les prières des morts.

Il n'y avait pas de trop des deux femmes pour soigner Carmélite : le médecin avait reconnu les premiers symptômes d'une méningite ; il avait laissé une ordonnance, recommandant de la suivre sévèrement ; il ne dissimulait point la gravité du cas : la méningite, de simple qu'elle était, pouvait devenir aiguë.

Quant à la mère, elle était morte de la rupture d'un des gros vaisseaux du cœur.

Beaucoup d'esprits forts eussent ri en voyant ce beau jeune homme de vingt-deux ans à genoux près du lit d'une femme inconnue, et disant les prières des morts dans le livre d'heures aux armes de sa famille.

Mais Colomban était un religieux Breton des anciens jours, qui eût, ainsi que ses ancêtres, vendu terres et châteaux pour suivre Gaultier Sans-Argent à Jérusalem, en disant : *Dieu le veut !*

Il priait donc avec une ferveur réelle, en cherchant à exiler de sa prière toute idée terrestre, lorsqu'il entendit derrière lui le bruit d'une porte qui crie sur ses gonds.

Il se retourna.

Celui qu'il avait envoyé chercher venait à son appel : frère Dominique, avec son beau costume blanc et noir, était sur le seuil.

Ce jeune homme, de vingt-sept à vingt-huit ans à peine, était à peu près le seul ami, — sauf ces camarades de collège qu'on est convenu d'appeler des amis, et qui font une race à part, — ce jeune moine, disons-nous, était à peu près le seul ami que Colomban eût à Paris.

Un jour, Colomban, passant devant l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, avait vu la population de la rue et du faubourg s'encombrant à la porte ; il avait demandé ce que c'était, et on lui avait répondu qu'un jeune moine vêtu d'une longue robe blanche faisait un sermon.

Il était entré.

Un moine, en effet, jeune d'âge, mais vieilli soit par les austérités, soit par la douleur, était en chaire, et prêchait.

Son sermon avait pour sujet la *résignation*.

Le moine l'avait divisé en deux parties bien distinctes.

Dans les malheurs qui viennent de Dieu, c'est-à-dire dans les cas de mort, d'accidents terribles, d'infirmités incurables, il disait :

« Oui, résignez-vous, mes frères ! courbez-vous sous le bras qui châtie, priez et adorez ! La résignation est une vertu ! »

Mais, dans tous les malheurs qui viennent des hommes, comme ambitions déçues, fortunes ruinées, projets avortés, il disait :

« Réagissez contre la mauvaise fortune, mes frères ! relevez-vous, forts de votre confiance dans le Seigneur, dans votre droit et dans vous-mêmes ; engagez la lutte, et soutenez le combat ! La résignation est une lâcheté ! »

Colomban attendit que le sermon fût fini, et, au sortir de l'église, il alla serrer la main du moine, comme il eût fait, non pas à un personnage revêtu d'un caractère sacré, mais à tout homme en qui il honorait ces trois vertus, que son propre caractère le mettait à même d'apprécier :

La simplicité, l'honnêteté, la force.

A partir de ce jour, les deux jeunes gens, — le moine était de quatre ou cinq ans l'aîné de Colomban, — à partir de ce jour, les deux jeunes gens s'étaient découvert une rare communauté de principes et de sentiments.

En conséquence, ils s'étaient étroitement liés, et il était bien rare qu'une fois ou deux par semaine ils n'allassent point passer deux ou trois heures l'un chez l'autre.

Jetons un regard en arrière, et voyons ce jeune moine venir à nous, grave et pensif, sur le chemin austère du passé.

Il s'appelait Dominique Sarranti, et avait plus d'une analogie, plus d'un rapport avec ce sombre saint dont le hasard avait fait son patron.

Il était né à Vic-Dessos, petite ville de l'Ariège, située au bord d'une forêt, à six lieues de Foix, à une enjambée de la frontière d'Espagne.

Son père était Corse, et sa mère Catalane ; il tenait de l'un et de l'autre : il avait la sombre mémoire du Corse, la terrible ténacité du Catalan. Quiconque l'eût vu en chaire avec son geste puissant, quiconque l'eût entendu avec sa grave et austère parole, l'eût pris à l'instant même pour un jeune moine espagnol en mission en France.

Son père, né à Ajaccio la même année que Bonaparte, attaché à la fortune de son compatriote, en avait subi toutes les vicissitudes : il avait accompagné l'empereur vaincu à l'île d'Elbe ; il avait suivi Napoléon trahi à Sainte-Hélène.

En 1816, il était revenu en France. Pourquoi avait-il quitté sitôt l'illustre prisonnier ? Gaetano Sarranti avait prétexté l'insalubrité du climat, la dévorante chaleur du soleil.

Ceux qui le connaissaient ne croyaient point à ce motif, et ils regardaient Sarranti comme un de ces agents mystérieux que l'empereur répandait, disait-on, en France, pour tenter un retour de Sainte-Hélène, comme il avait tenté un retour de l'île d'Elbe, ou tout au moins, si ce retour était impossible, pour veiller aux intérêts de son fils.

Il était entré, comme précepteur de deux enfants, chez un homme très riche nommé M. Gérard.

Ces enfants n'étaient point le fils et la fille de M. Gérard : c'étaient son neveu et sa nièce.

Mais tout à coup, en 1820, lors de la conspiration Nantès et Bérard, Gaetano Sarranti avait disparu, et l'on disait qu'il était allé rejoindre, dans l'Inde, un ancien général de Napoléon entré, dès 1813, au service d'un prince de Lahore.

Nous avons déjà dit un mot de cette fuite de Gaëtano Sarranti à propos de la disparition du charron de la rue Saint-Jacques, frère de la mère Boivin ; disparition qui avait fait que la petite Mina, ayant trouvé fermée la porte à laquelle elle venait frapper, avait été recueillie par le maître d'école et sa famille.

Nous avons parlé à ce propos aussi d'un fils qu'avait, au séminaire Saint-Sulpice, ce Corse fugitif.

Ce fils, c'était le personnage dont nous essayons de tracer le portrait ; c'était frère Dominique Sarranti, que son aspect espagnol faisait généralement appeler *fra Dominico*.

Le jeune homme s'était destiné de tout temps à l'état ecclésiastique ; sa mère morte, son père partant pour Sainte-Hélène, il avait été mis dans un séminaire.

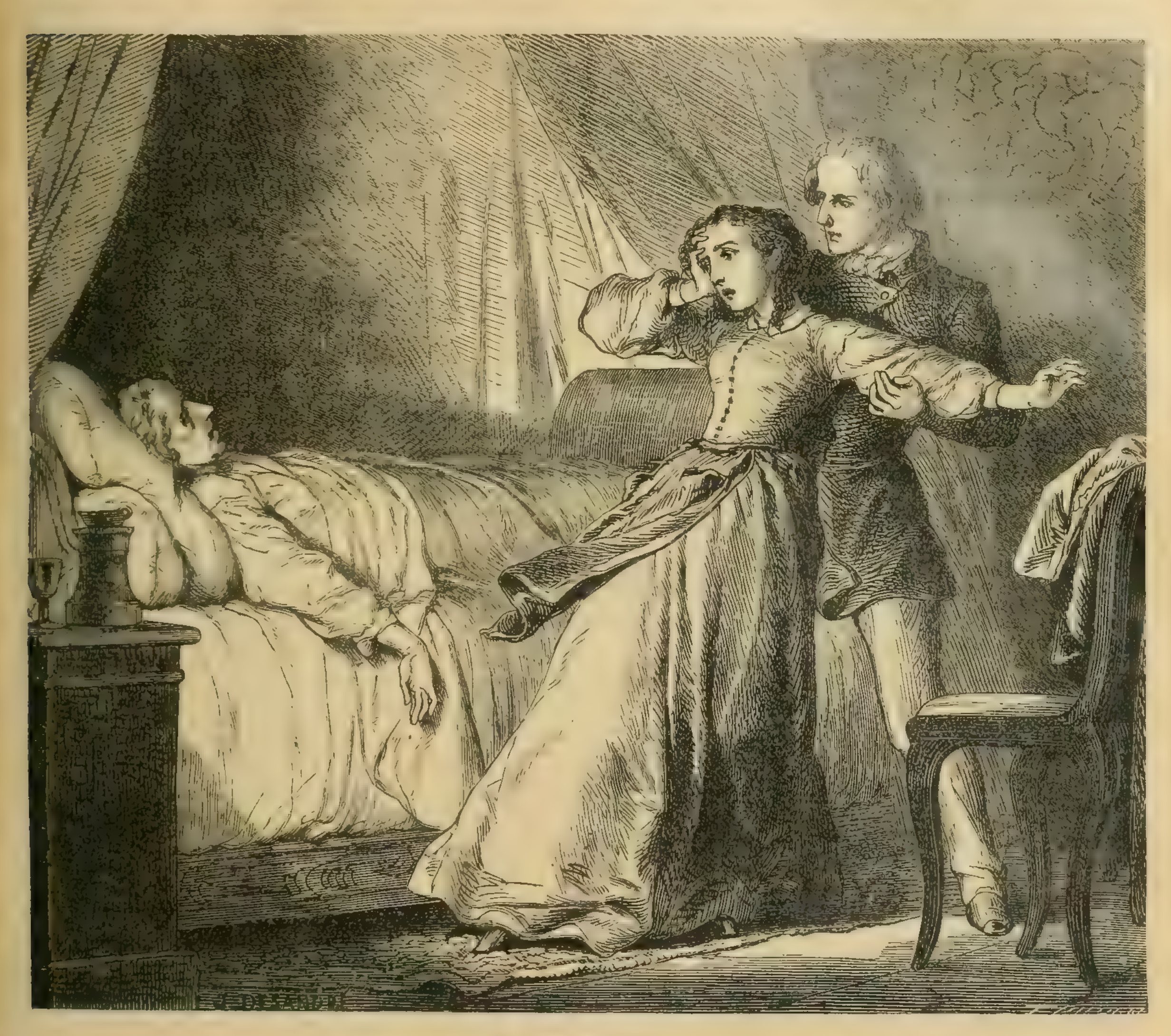
A son retour, en 1816, son père, — voyant avec peine cette vocation étrange dans un jeune homme qui pouvait être toute autre chose que prêtre, — son père, disons-nous, avait tenté un dernier effort pour le faire rentrer dans la vie civile, il rapportait avec lui une somme assez considérable pour assurer l'indépendance du jeune homme ; mais celui-ci avait refusé avec obstination.

En 1820, quand Gaëtano Sarranti avait disparu, son fils, le premier couvent de cet ordre fut bâti rue Saint-Jacques.

Il prononça ses vœux, et fut ordonné prêtre le lendemain de sa majorité, c'est-à-dire le 7 mars 1821.

Il y avait donc un peu plus de deux ans depuis l'époque où nous sommes arrivés, que frère Dominique était dans les ordres.

C'était, à cette heure, un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, avec de grands yeux noirs, vifs, clairs, pénétrants,



Ma mère est morte !

pensionnaire, comme nous avons dit, à Saint-Sulpice, avait été appelé plusieurs fois à la police.

Une fois ses camarades l'avaient vu rentrer plus sombre et plus pâle encore que de coutume.

Une accusation bien autrement grave que celle d'un complot contre la sûreté de l'Etat pesait sur son père.

Non seulement il était accusé d'avoir voulu, à l'aide de moyens violents, renverser le gouvernement établi, mais encore une instruction se poursuivait contre lui, comme prévenu du vol d'une somme de trois cent mille francs appartenant à ce M. Gérard, des neveux duquel il était précepteur ; mais encore on lui imputait la disparition, avait-on dit d'abord, et même l'assassinat, disait-on maintenant, de ces deux mêmes neveux !

Il est vrai que, bientôt après, l'instruction commencée fut abandonnée ; mais l'exilé n'en restait pas moins sous le poids de la terrible accusation.

Tous ces événements rendirent Dominique de plus en plus sombre comme homme, de plus en plus austère comme prêtre.

Aussi, au moment de prononcer ses vœux, déclara-t-il qu'il voulait entrer dans un des ordres les plus sévères, et choisit-il l'ordre de saint Dominique, qui a pris en France le nom d'ordre des Jacobins, en raison de ce que au regard profond, au front soucieux, au visage pâle et austère, à l'attitude fière, énergique, résolue ; il était grand de taille, sobre de gestes, concis de paroles ; sa démarche était noble, lente, grave, rythmée en quelque sorte ; en le voyant passer dans la rue, cherchant l'ombre des maisons pour y plonger son front rêveur, qui portait incessamment la trace d'un sombre chagrin, on l'eût pris pour un de ces beaux moines de Zurbaran, qui, descendu de la toile, eût fait, fugitif du sépulcre, sa rentrée sur la terre du pas égal et sonore du convive de pierre se rendant à l'invitation de don Juan.

Au reste, la volonté inflexible et la profonde énergie dont cette figure fatale était empreinte révélaient plutôt la rigidité de principes austères que le combat de passions ambitieuses.

C'était, en outre, le jugement le plus droit, l'esprit le plus sain, le cœur le plus abondant, qui existât au monde.

Le seul crime irrémissible dont un homme pût se rendre coupable à ses yeux, c'était l'insouciance en matière d'humanité ; car l'amour de l'humanité lui semblait l'élément principal de la vie des peuples ; il avait d'admirables élans d'enthousiasme quand il entrevoyait dans l'avenir, si éloigné qu'il fût, cette harmonie universelle fondée sur la fraternité des nations, et qui doit faire le pendant de l'harmonie universelle des mondes.

Lorsqu'il parlait de l'indépendance future des nations, c'était avec une éloquence entraînante ; on se sentait alors emporté vers lui et avec lui par un élan de sympathie irrésistible ; sa parole vous laissait comme un reflet de son cœur ; sa parole vous communiquait sa force : on était illuminé par les rayons de sa flamboyante énergie ; on était prêt à prendre un pan de sa robe, et à dire : « Marche devant, prophète, je te suis ! »

Seulement, un ver terrible rongeait ce fruit savoureux : c'était cette accusation de vol et d'assassinat qui pesait sur son père absent.

XXXVIII

SYMPHONIE DU PRINTEMPS ET DES ROSES

Tel était le jeune moine qui apparaissait sur le seuil.

Il s'arrêta, frappé du spectacle qu'il avait devant les yeux.

— Ami, dit-il de sa voix triste, à laquelle il savait, dans l'occasion, donner un accent consolateur, la femme qui est couchée là n'est ni votre mère ni votre sœur, j'espère ?

— Non, répondit Colomban ; j'avais quinze ans quand j'ai perdu ma mère, et je n'ai jamais eu de sœur.

— Dieu vous conserve pour la consolation des vieux jours de votre père, Colomban !

Et il s'apprêta à s'agenouiller devant le cadavre.

— Attendez, Dominique, dit Colomban ; je vous ai envoyé chercher...

Dominique l'interrompit.

— Vous m'avez envoyé chercher, dit-il, parce que vous aviez besoin de moi. Je suis venu ; me voici.

— Je vous ai envoyé chercher, ami, parce que cette femme que vous voyez couchée là, frappée comme d'un coup de foudre par la rupture d'un des gros vaisseaux du cœur, toute bonne chrétienne, toute sainte femme qu'elle était, vient de mourir sans confession.

— C'est à Dieu seul, et non pas aux hommes, à juger dans quelles dispositions elle est morte, dit le moine. Prions !

Et il s'agenouilla au chevet du lit.

Colomban, sachant qu'il y avait une garde près de la fille, un prêtre près de la mère, put dès lors vaquer aux soins de l'inhumation.

En passant, il s'informa de l'état de Carmélite.

La jeune fille, épuisée, s'était endormie sous l'influence d'une potion opiacée prescrite par le médecin.

Colomban prit tout l'argent qu'il avait chez lui, jusqu'au dernier sou, puis il régla, avec l'église, avec les pompes funèbres, avec le conservateur du cimetière, tous les détails de ce cinquième acte de la vie.

Le soir, à sept heures, il était rentré.

Il retrouva Dominique, sinon en prière, du moins en méditation, près du chevet de la morte.

L'homme de Dieu n'avait pas quitté un instant la chambre funèbre.

Colomban exigea qu'il allât prendre quelque nourriture. Le moine ne semblait pas soumis aux besoins ordinaires de la vie ; il [illegible] cependant, aux sollicitations de son ami ; mais au bout de dix minutes, il était de retour, et avait repris sa place au chevet de la morte.

Quant à Carmélite, elle s'était réveillée avec un redoublement de [illegible].

Au moins la pauvre enfant, n'ayant plus la conscience de son état, [illegible] tout ce qui allait se passer.

Mieux valait, à tout prendre, les cuisantes douleurs du corps que les [illegible] angoisses de l'âme.

Les [illegible] les soins pieux de l'ensevelissement [illegible] la bière ; des vis furent substituées aux [illegible] au fond de son délire, la pauvre Carmélite [illegible] les coups frappés sur le cercueil de sa mère.

La mort ayant [illegible] que le surlendemain que le corps fut [illegible] du Haut-Pas.

Frère Dominique dit [illegible] dans une chapelle particulière.

Puis le corps fut transporté au cimetière de l'Ouest.

Colomban accompagnait le [illegible] qui avaient [illegible] à perdre leur [illegible] pour remplir ce [illegible] devoir.

La [illegible] de Carmélite [illegible] admirablement [illegible] par le médecin, elle fit [illegible] reculer pas à pas [illegible] la science.

Au bout de [illegible] jours, la jeune fille [illegible] connaissance ; au bout de dix jours, le médecin répondait d'elle ; le quinzième jour, elle se levait.

Ses larmes coulèrent ; — elle était sauvée !

Cependant, la faiblesse de la pauvre enfant était telle d'abord, qu'à peine si elle pouvait articuler un son.

En rouvrant les yeux, elle avait aperçu à son chevet la loyale figure de Colomban, la dernière figure qu'elle eût vue en fermant les yeux, la première qu'elle vit en les rouvrant.

Elle fit un petit signe de tête en manière de reconnaissance et de remerciement ; puis elle sortit des draps sa main effilée par la fièvre, et la tendit au jeune homme qui, au lieu de la serrer, la baisa respectueusement, comme si le sceau de la douleur imprimé au front de la jeune fille fût aux yeux du noble Breton, un titre de respect aussi grand pour le moment que la couronne sur le front d'une reine.

La convalescence de Carmélite dura un mois ; ce fut au commencement de mars qu'elle reprit sa chambre, et que le jeune homme reprit la sienne.

A partir de ce jour, l'intimité commencée entre les deux jeunes gens fut interrompue.

Colomban conserva dans un pli de sa mémoire le souvenir de la beauté et de la bonté de la jeune fille.

Carmélite garda dans un coin de son cœur une reconnaissance sans bornes et une affection dévouée pour Colomban.

Mais ils cessèrent de se voir autrement que comme deux voisins habitant sur le même palier, c'est-à-dire à de rares intervalles.

Quand on se rencontrait, une petite causerie commençait sur le pas de la porte, mais c'était tout : jamais l'un n'avait franchi le pas de la porte de l'autre.

Le mois de mai arriva ; le jardin de Colomban était contigu à celui de Carmélite : une simple haie de lilas s'élevait entre ces deux jardins, moins séparés ainsi que ceux de Pyrame et de Thisbé, qui, eux, étaient séparés par un mur.

Les deux jeunes gens étaient donc en quelque sorte dans le même jardin, puisque, quand le vent agitait les lilas, la haie s'entr'ouvrait comme pour donner passage à leurs causeries, et que les fleurs s'éparpillaient tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

Un soir, à la demande de Carmélite, le jeune homme avait rouvert son piano, et tirait de cet instrument longtemps fermé, longtemps muet comme son cœur, mille notes harmonieuses, qui, s'échappant par les fenêtres de sa chambre, vibraient dans l'air calme du crépuscule, puis, entrant par les fenêtres voisines, allaient caresser la jeune fille à son chevet comme les bouffées rafraîchissantes du printemps.

Elle avait donc à la fois parfum et mélodie.

Puis, au fond de tout cela, tristesse, profonde tristesse !

Pauvre Carmélite ! elle était dans la plus mauvaise ou dans la meilleure disposition pour aimer, selon, cher lecteur, que vous voudrez faire, de l'amour, une douleur ou une joie, une infortune ou un bonheur.

Maintenant, voyons, que va-t-il advenir de cette situation maladive de l'âme ?

Nous avons dit, dans un des chapitres précédents, que toutes les maisons situées à droite de cette partie de la rue du Val-de-Grâce et de la rue Saint-Jacques conduisaient à des jardins ravissants.

En effet, de ces fenêtres des jeunes gens d'où sortait tant d'harmonie, et où entraient tant de parfums, voici l'adorable panorama qui se déroulait sous les yeux :

A droit, au nord, un immense enclos planté de peupliers et de grands arbres.

A gauche, au sud, une suite de jardins plantés d'acacias, de lilas, de jasmins et de cytises des Alpes à fleurs jaunes retombant en grappes.

A l'horizon, à l'ouest, comme un hamac de verdure où se couchait le soleil, le sommet des arbres du Luxembourg.

Enfin, au centre du triangle formé par ces trois points cardinaux, un des plus beaux spectacles qui puissent s'offrir aux regards d'un poète ou d'un amoureux :

Qu'on se figure un champ de roses de vingt ou vingt-cinq arpents fleurissant autour d'un petit tombeau construit au XVIII[e] siècle, et assez semblable, pour la forme, aux chapelles que les héritiers font élever, au Père-Lachaise, au-dessus du caveau de leur légataire décédé.

Et quand nous disons *un champ de roses*, — une plaine des environs de Persépolis, où l'on dit qu'est née la reine des fleurs, — qu'on ne croie pas qu'il y ait le moins du monde exagération de notre part : il est si doux déjà d'avoir, dans une ville comme Paris, cinq ou six pots de roses autour de soi, qu'il paraît peut-être fabuleux qu'on en puisse avoir sous les yeux un champ tout entier. Rien n'est plus vrai cependant, et l'on peut encore aujourd'hui, à trente ans de distance, visiter les quatre ou cinq arpents qui sont restés de ce champ biblique.

C'était donc comme nous l'avons dit, non pas un champ de trèfle ou de luzerne, mais un vrai champ de roses, qui parfumait l'air à deux lieues à la ronde.

Toutes les contrées semblaient avoir apporté dans ce jardin, autour de ce tombeau, comme si ce tombeau eût renfermé la relique d'une sainte, les plus belles roses de leur pays.

On eût dit les planches coloriées de la *Monographie du rosier*, publiée à cette époque par l'Anglais Lindley.



Ami, dit-il de sa voix triste...

Rien n'y manquait ; aucune espèce n'était absente, aucune variété ne faisait défaut ; les cinq parties du monde figuraient là, incarnées dans leurs plus belles fleurs. C'était le rosier du Caucase, le rosier du Kamtschatka, le rosier bariolé de la Chine, le rosier turneps de la Caroline, le rosier luisant des États-Unis, le rosier de mai, le rosier de Suède, le rosier des Alpes, le rosier de Sibérie, le rosier jaune du Levant, le rosier de Nankin, le rosier de Damas, le rosier du Bengale, le rosier de Provence, le rosier de Champagne, le rosier de Saint-Cloud, le rosier de Provins, — que la légende prétend avoir été apporté de Syrie à Provins par un comte de Brie, au retour des croisades ; — enfin c'était la collection, unique peut-être parce qu'elle était complète, les deux ou trois mille variétés de roses connues à cette époque, nombre qui s'augmente encore tous les jours, progression dont nous ne saurions trop louer les horticulteurs.

« Le titre de *reine des fleurs*, que mérite la rose, est devenu banal à force d'être répété, dit *le Bon Jardinier* ; c'est que la rose réunit tous les genres de perfection que l'on peut désirer dans une fleur. La séduisante coquetterie de ses boutons, l'élégante disposition de ses pétales entr'ouverts, les contours gracieux de ses fleurs épanouies, lui donnent la perfection des formes ; il n'est pas de parfum plus doux et plus suave que le sien ; son incarnat est celui de la beauté la plus parfaite ; avec des nuances plus vives, elle imite le teint animé de la bacchante, et sa blancheur devient un emblème d'innocence et de candeur. »

Cette définition de la rose, définition colorée comme un vieux pastel du temps de Louis XV, nous servira de transition naturelle pour arriver à la fraîche beauté de notre héroïne ; — en effet, quelques mots ajoutés au portrait que *le Bon Jardinier* a tracé de la fleur souveraine suffiront à peindre Carmélite.

Elle était grande et flexible de taille, avec de beaux cheveux d'un châtain très foncé, qui semblaient, tant ils poussaient abondants et vigoureux, être rudes à l'œil, mais qui étaient doux comme de la soie au toucher.

Des yeux d'un bleu de saphir, des lèvres d'un rouge de corail, des dents d'un blanc de perle complétaient l'ensemble de cette belle et savoureuse créature.

Un jour, vers la fin du mois de mai, Carmélite et Colomban étaient chacun à leur fenêtre, regardant [illegible] ; la jeune fille était comme éblouie du spectacle et comme enivrée du parfum.

Toute la journée, la chaleur avait été [illegible], pendant trois ou quatre heures, il avait [illegible] vers sept heures du soir, en ouvrant sa fenêtre, Carmélite avait été émerveillée de voir tout en fleurs ce champ de rosiers, qu'elle avait vu en boutons le matin. Elle ne comprenait pas plus cette subite efflorescence des plantes qu'elle n'avait compris, dans un jour de [illegible] le souvenir était toujours présent à sa mémoire, le brusque passage de la vie à la mort.

Aussi, le soir, tous deux étaient descendus au jardin, et

se trouvant séparés seulement par la haie de lilas déjà défleurie, Carmélite interrogea [illegible] Colomban sur cette prompte métamorphose des [illegible] en fleurs.

Carmélite était fort ignorante en botanique : car, à l'époque où se passent les événements que nous racontons, cette science était regardée comme assez superflue dans l'éducation d'une enfant. Colomban, qui plus d'une fois avait eu l'occasion de s'apercevoir de cette ignorance, commença alors, toujours à travers la mobile muraille de verdure, un cours de [illegible] végétale, en dégageant cette étude [illegible] mais incompréhensibles pour les femmes [illegible] dont les savants l'ont encombrée.

Il lui décrivit l'organisation des plantes avec beaucoup de simplicité, en la réduisant aux trois organes élémentaires qui, par leur réunion, constituent tous les tissus végétaux, tissus comparables, dans le principe, à une solution de gomme qui, s'épanouissant bientôt, enchevêtre ses filaments déliés, entre lesquels se forment peu à peu d'innombrables petites cellules ; il lui fit comprendre que c'étaient ces trois organes élémentaires qui contenaient la matière incrustante du bois, les sucs cristallisés, la fécule, le gluten, les huiles volatiles et les diverses matières colorantes dont la principale est la matière verte.

Des organes élémentaires, il passa aux organes composés, en lui parlant de l'épiderme qui leur sert de transition ; il prit une plante à l'état embryonnaire, à cette période où, naissante à peine, elle est encore adhérente à la tige maternelle, et lui fit suivre toutes les phases de la croissance jusqu'au moment où, apte à se détacher de sa souche, cette plante se reproduit à son tour.

Après avoir fait ainsi à sa jeune voisine une rapide et lucide définition de tous les organes des végétaux, — racines, tiges, feuilles, bourgeons, — il lui expliqua les transformations, chez plusieurs de ces végétaux, de certains de leurs organes, soit en épines, — comme dans les chardons, les épines-vinettes, les faux acacias, — soit en vrilles, comme dans la vigne, les pois et les passiflores.

Il lui fit connaître la solidarité qui existe entre tous les règnes de la nature ; comment l'homme ne peut pas plus se passer de la plante que la plante ne peut se passer de l'homme ; comment tout est établi en ce monde d'une façon si harmonique, que l'un souffrirait de l'absence de l'autre ; il lui découvrit les mystères de la nutrition chez les végétaux ; lui dit comment ils puisent à la fois par la racine et par les feuilles, dans le sol et dans l'air, les éléments nécessaires à leur développement ; il lui démontra comment la sève — qui n'est autre chose que la circulation du sang chez les plantes — s'élève de bas en haut, en lui faisant voir, par une branche de vigne fraîchement coupée, cet écoulement de la sève appelé *les pleurs* de la vigne ; il lui apprit, enfin, que les plantes dorment, respirent, se reproduisent comme les animaux, et il remplit sa jeune intelligence d'étonnement en lui révélant que certaines plantes ont des mouvements naturels qui contrastent avec l'immobilité ordinaire des végétaux.

Dix fois il voulut s'interrompre, de peur de la fatiguer ou tout au moins de l'ennuyer ; mais, si la nuit et le feuillage ne lui eussent pas voilé le visage de Carmélite, il y eût lu, au contraire, le plus profond ravissement.

Tout à coup, de la pathologie végétale, en voyant filer une étoile, on arriva à l'astronomie ; des fleurs parfumées de la terre aux fleurs lumineuses du ciel ; on passa en revue les noms mythologiques donnés par les hommes à tous ces mondes inconnus, objets de leur éternelle curiosité ; le ciel, la terre, [illegible] les temps modernes, l'antiquité, la Grèce, l'Égypte, l'Inde, [illegible] du monde, furent mis à contribution pour célébrer les premières heures d'intimité entre deux jeunes âmes pendant une belle nuit de printemps.

Ils ne songèrent pas aux hommes ; ils ne songèrent pas à eux-mêmes ; ils ne devinèrent pas un instant que les fleurs, les flots, les [illegible], les étoiles, la brise sur lesquels ils voyageaient depuis le [illegible] infailliblement les conduire peu à peu dans les régions éthérées de l'amour platonique.

Et, cependant, qu'était-ce que [illegible] passionnée que mettait Colomban dans la description des harmonies de la nature, sinon une manifestation [illegible] de l'amour, le plus frais et le plus puissant qui ait [illegible] plante de vie ou de mort dans le cœur d'un [illegible] humaine ?

Cette force d'attention et ravissement de la jeune fille pendant cette revue des merveilles de la création, qui avait passé aussi vite et presque sans laisser plus de traces que l'étoile qu'elle avait vue filer, qu'était-ce donc, sinon la révélation du premier amour ?

Joignez à ces dispositions de dix-sept ans chez l'une, de vingt-deux ans chez l'autre, que la journée avait été chaude, que la brise était tiède et parfumée, et qu'aux rayons du soleil, à la caresse de cette brise, tout un champ de roses, en boutons le matin, était en fleurs le soir !

XXXIX

LE TOMBEAU DE LA VALLIÈRE

Ce soir-là donc, enivrés par le parfum des roses qui les enveloppait comme ce nuage embaumé où Virgile cache ses déesses, sous ce ciel lumineux dont les étoiles semblaient amoureusement se poursuivre comme autant d'Apollons et de Daphnés ; dans cette atmosphère rafraîchie par la pluie de la journée, en un mot, par cette première nuit de printemps, calme, sereine, embaumée, les cœurs des deux jeunes gens s'entr'ouvrirent à l'amour, comme s'entr'ouvrait à la rosée fécondante du soir le calice des fleurs.

En entendant sonner minuit, en comptant les vibrations sonores et successives jusqu'à douze, ils tressaillirent, jetèrent un cri, échangèrent un rapide bonsoir, et remontèrent, tremblants comme des coupables.

Arrivés au second étage, ils s'arrêtèrent. — La fenêtre du carré était ouverte ; la lune éclairait, silencieuse et mélancolique, le tombeau entouré de roses.

— Qu'est-ce donc que ce tombeau ? demanda Carmélite en s'accoudant sur l'appui de la fenêtre.

— C'est le tombeau de mademoiselle de la Vallière, répondit le jeune homme en s'accoudant auprès d'elle, et à côté d'elle, dans l'étroit espace ménagé par l'ouverture de la fenêtre.

— Comment donc le tombeau de mademoiselle de la Vallière se trouve-t-il ici ? demanda Carmélite.

— Tous ces terrains que vous voyez là, répondit Colomban, formaient autrefois le jardin d'un couvent appartenant à l'ordre religieux dont vous portez le nom poétique ; au milieu de ce jardin était une église bâtie, selon les vieilles légendes lutéciennes, sur les ruines d'un temple de Cérès ; on ne connaît pas l'époque précise de la fondation de cette chapelle ; on croit seulement qu'elle date du règne de Robert le Pieux ; ce qu'il y a de certain, c'est que, dès la fin du Xe siècle, elle était occupée par des moines bénédictins de l'abbaye de Marmoutier, qui la possédèrent comme prieuré, sous l'invocation de Notre-Dame-des-Champs, jusqu'en l'année 1604, où elle fut cédée aux religieuses carmélites de la réforme de sainte Thérèse. — Catherine d'Orléans, duchesse de Longueville, poussée par quelques dévots qui lui offraient le titre de fondatrice, obtint du roi, grâce à l'appui de Marie de Médicis, tous les pouvoirs nécessaires à la création de cet établissement. Avec l'autorisation du roi Henri IV, et l'approbation du pape Clément VIII, on fit venir, d'Avila à Paris, six religieuses carmélites qui avaient été formées par la séraphique sainte Thérèse de Cépède. Ces six religieuses furent les premières de leur ordre en France ; elles habitèrent le couvent qui était là, et qui n'existe plus ; elles prièrent, chantèrent, moururent dans cette église, dont il ne reste plus que le tombeau dont vous m'avez demandé le nom.

— Oh ! que c'est curieux ! fit Carmélite, dans l'étonnement que lui causait la révélation de ces mystères de la nature éternelle, et de l'éphémère passé. — Et sait-on comment s'appelaient ces six pauvres filles ?

— Je le sais, moi, dit en souriant le jeune Breton ; car je suis l'homme des légendes. Elles s'appelaient Anne de Saint-Barthélemy, Isabelle des Anges, Béatrix de la Conception, Isabelle de Saint-Paul et Éléonore de Saint-Bernard. La duchesse de Longueville alla à leur rencontre, et voulut que leur entrée dans le prieuré fût célébrée par une fête.

Tout cela n'était peut-être pas aussi curieux que le disait Carmélite, aussi intéressant que l'affirmait Colomban ; mais les pauvres enfants se mentaient l'un à l'autre, ne demandant pas mieux que de trouver un prétexte pour ne pas se quitter. Tout était bon dans ce cas. La conversation mystique continua donc.

— Oh ! que j'aurais voulu voir une fête de ce temps-là ! dit Carmélite.

— Eh bien, mademoiselle, écoutez, dit Colomban ; restez où vous êtes, fermez les yeux, substituez l'imagination à la vue ; figurez-vous que vous avez là, à votre gauche, un sombre couvent aux hautes murailles ; là, en face de vous, l'église, — et attendez.

Le jeune homme rentra chez lui.

— Où allez-vous ? demanda Carmélite.

— Chercher un livre, lui cria le jeune homme, de l'intérieur de son appartement.

Cinq secondes après, il revint, tenant un livre à la main.

— Maintenant, dit-il, fermez les yeux ?

— Ils sont fermés.

— Voyez-vous le couvent à gauche?
— Oui.
— Voyez-vous l'église en face de vous?
— Oui.
Colomban ouvrit le livre.
La lune brillait radieuse à son zénith, et jetait sur toute cette nature calme et silencieuse une lumière si pure, que Colomban pouvait lire comme en plein jour.
Il lut :
« Le mercredi 24 août 1665, jour de saint Barthélemy, fut faite à Paris une nouvelle et solennelle procession des sœurs carmélites qui, ce jour-là, prenaient possession de leur maison ; le peuple y accourut en grande foule, comme pour gagner les pardons ; elles marchaient en bel et bon ordre, étant conduites par le docteur Duval, qui leur servait de bedeau, ayant le bâton à la main, et qui avait du tout la ressemblance d'un loup-garou.
« Mais, comme le malheur voulut, ce beau et saint mystère fut troublé et interrompu par deux violons qui commencèrent à sonner une bergamasque ; ce qui écarta ces pauvres gens, et les fit retirer à grands pas, tout effarouchées, avec le loup-garou leur conducteur, dans leur église, où étant parvenues, comme en un lieu de franchise et de sûreté, commencèrent à chanter le *Te Deum laudamus*... »
— Avez-vous vu? demanda Colomban.
— Oui ; mais autre chose que ce que je comptais voir, répondit en souriant Carmélite.
— On ne voit pas toujours ce que l'on croit voir, quand on a les yeux ouverts, dit Colomban ; à plus forte raison quand on les a fermés.
— Et ce fut dans ce couvent que se retira mademoiselle de la Vallière?
— Dans ce couvent même, où elle passa trente-six ans au milieu des exercices continuels d'une piété de plus en plus édifiante, et où elle mourut, le 6 juin de l'année 1710.
— Et, alors, c'est là, dans ce tombeau, demanda la jeune fille, que repose le corps de la pauvre duchesse?
— Ce serait beaucoup dire, que d'affirmer cela, répondit Colomban.
— Elle a donc été exhumée?
— En 1790, un décret de l'Assemblée nationale supprima le couvent ; on démolit l'église... Qui sait ce que devint le corps de la pauvre pécheresse que Le Brun avait représentée sous les traits de la Madeleine? Et, cependant, comme je vous l'ai dit, à vous qui, un siècle et demi après sa mort, vous inquiétez d'elle, la tradition prétend qu'il a été épargné, et qu'il repose toujours dans le caveau, au-dessous de cette petite chapelle.
— Et, demanda Carmélite avec l'hésitation de la curiosité qui craint d'être déçue, on ne peut pas y entrer, sans doute?
— Je vous demande pardon, mademoiselle, répondit Colomban ; on fait plus que d'y entrer : on y demeure.
— Et quel profane peut habiter cette retraite sacrée?
— Le jardinier, mademoiselle ; celui qui cultive toutes ces belles roses dont nous respirons en ce moment les parfums.
— Oh ! que je voudrais visiter cette chapelle ! s'écria Carmélite.
— Rien n'est plus facile.
— Comment faire?
— Il suffit de demander la permission au jardinier.
— Mais, s'il me la refuse? ...
— S'il refuse de vous laisser voir le tombeau, vous lui demanderez à voir ses roses, et, par amour pour ses roses, il vous permettra de voir le tombeau.
— Alors, ces roses sont à lui?
— Il en est le possesseur privilégié.
— Et que peut-il faire de tant de roses?
— Mais, dit le jeune Breton, il les vend.
— Oh ! le méchant homme ! dit Carmélite avec un reproche tout enfantin ; vendre ces belles roses ! Moi qui croyais qu'il les cultivait par religion, ou tout au moins pour son plaisir !
— Il les vend... Et, tenez, regardez ! d'ici, sur ma fenêtre, vous verrez trois rosiers qu'il m'a vendus ces jours-ci.
Carmélite se pencha de côté, et ses beaux cheveux flottants effleurèrent le visage du jeune homme, qui sentit passer un frisson par tout son corps.
Elle, en même temps, sentit le souffle de Colomban passer dans ses cheveux ; car, se reculant vivement, et toute rougissante :
— Oh ! dit-elle imprudemment, combien je voudrais avoir un des rosiers qui entourent cette chapelle !
— Me permettrez-vous de vous offrir un des miens? se hâta de dire Colomban.
— Oh ! merci, monsieur, répondit Carmélite s'apercevant de son étourderie ; j'en voudrais un, mais tiré par mes mains de cette terre où sœur Louise de la Miséricorde a vécu, et où son corps a reposé et repose même peut-être encore maintenant.
— Que n'y allez-vous dès demain matin?
— Je n'oserais jamais y aller toute seule.
— Je vous offre mon bras, si vous voulez l'accepter.
La jeune fille demeura un instant embarrassée ; puis, enfin, faisant un effort :
— Écoutez, monsieur Colomban, dit-elle, j'ai une profonde estime et une grande reconnaissance pour vous ; mais si je sortais à votre bras en plein jour, toutes les commères du quartier seraient scandalisées d'une pareille inconvenance.
— Allons-y le soir.
— Est-ce qu'on peut y aller le soir?
— Pourquoi pas?
— C'est qu'il me semble que le jardinier doit se coucher en même temps que ses fleurs, pour se lever en même temps qu'elles.
— Je ne sais pas à quelle heure il se couche ; mais ce que je sais, c'est qu'il se lève bien avant elles.
— Comment savez-vous cela?
— Quelquefois, la nuit, quand je ne dors pas (la voix de Colomban trembla légèrement en prononçant ces mots), je me mets à la fenêtre et je l'aperçois, trottant dans son jardin, une lanterne à la main... Et, tenez, mademoiselle, ce feu follet qui court à travers les roses, n'est-ce pas lui?
— Où court-il ainsi? demanda la jeune fille.
— Après quelque chat, probablement.
— Mais, s'il se lève, dit Carmélite en souriant, bien qu'il soit de bonne heure pour lui, il doit être fort tard pour nous !
— Tard? dit Colomban.
— Oui... Quelle heure peut-il être?
— Deux heures, à peu près, fit Colomban avec une certaine hésitation.
— Oh ! jamais je ne me suis couchée si tard ! s'écria la jeune fille levant les mains au ciel. Deux heures du matin, mon Dieu ! Oh ! bien vite, bonsoir, monsieur Colomban ! Je vous remercie des heures instructives que vous m'avez fait passer, et, un soir, ajouta-t-elle plus bas, un soir que tous les voisins seront couchés, je vous demanderai votre bras pour aller déterrer un rosier.
— Nous ne trouverons jamais une nuit plus belle que celle-ci, mademoiselle, dit le jeune homme, qui s'efforça de ne pas trembler en parlant.
— Oh ! si je croyais n'être pas vue, dit franchement et ingénument la jeune fille, j'irais tout de suite.
— Par qui voulez-vous être vue, à cette heure?
— Mais par la portière, d'abord.
— Non, j'ai un moyen d'ouvrir la porte sans l'éveiller.
— Comment ! vous allez crocheter la porte?
— Oh ! non, mademoiselle ; je vais l'ouvrir avec une clef que j'ai fait faire. Je rentre quelquefois du cabinet de lecture à minuit passé, et, comme la portière est infirme, je me suis fait un scrupule de la réveiller.
— Eh bien, s'il en est ainsi, dit la jeune fille, allons-y tout de suite ; aussi bien, je crois que j'aurais beau me coucher, je ne dormirais pas en pensant à mon rosier.
Était-ce bien votre rosier, Carmélite, qui vous eût empêchée de dormir?
Non.
Mais vous le croyiez, pauvre enfant, vierge innocente, et c'était votre innocence même qui vous poussait à cette escapade nocturne, au bras de ce jeune homme, aussi innocent que vous.
Carmélite se coiffa d'un petit bonnet, jeta un fichu sur ses épaules ; le jeune homme prit son chapeau, et tous deux descendirent à petits pas l'escalier : — ils allaient bien doucement, et, cependant, ils firent encore assez de bruit pour réveiller les oiseaux qui dormaient dans les lilas, et qui, en les entendant passer, et en voyant cette belle lune, se mirent à chanter, soit qu'ils crussent à l'aurore, soit qu'ils voulussent faire leur partie dans cette fête de nuit que le printemps et la nature donnaient aux deux jeunes gens.
Après avoir franchi la rue Saint-Jacques et la rue du Val-de-Grâce, ils arrivèrent rue d'Enfer, en face de cette petite porte de bois à claire-voie, qui sert d'entrée au jardin des carmélites.
Ils sonnèrent.
Il était de bien bonne heure ou bien tard pour sonner ; aussi le jardinier hésita-t-il un instant.
Mais, au second appel de la clochette, on vit l'homme et la lanterne se mouvoir ; tous deux s'approchèrent ; la lanterne s'éleva à la hauteur du visage des deux visiteurs, et le jardinier reconnut le jeune homme, qu'il voyait tous les jours à sa fenêtre, et dont il écoutait parfois, étendu au milieu de ses rosiers, la voix vibrante, accompagnée des sons du piano.
Le jardinier ouvrit la porte, et introduisit cet autre Adam et cette nouvelle Ève dans son paradis.
C'était, comme nous l'avons dit, une immense pépinière où l'on ne cultivait que des roses.

Rien ne peut expliquer la sensation de douceur charmante et de frais enivrement [illegible] saisit les jeunes gens lorsqu'ils pénétrèrent dans [illegible] de roses dont le sultan, une lanterne à la main, [illegible] les noms harmonieux, qui retentissaient à leurs [illegible] comme des notes échappées aux chansons des [illegible].

On eût dit la mélodie [illegible] bulbul, ce rossignol d'Orient qui a le secret des fleurs [illegible] pareil aux roseaux du roi Midas, divulgue ce secret à la brise de l'est.

En marchant [illegible] appuyés au bras l'un de l'autre, et écoutant [illegible] des roses, ils arrivèrent devant le tombeau [illegible] chapelle de sœur Louise de la Miséricorde.

[illegible] entrer, sur l'invitation de Colomban, elle [illegible].

[illegible] aussitôt elle sortit avec une sorte d'effroi, [illegible] ou suspendus aux parois de la muraille [illegible] des emblèmes religieux qu'elle s'attendait à [illegible] des pelles, des bêches, des râteaux, des arrosoirs, des brouettes et tous les instruments de jardinage dont le pépiniériste se servait.

La jeune fille alors fit curieusement le tour du petit tombeau.

Des rosiers de six ou huit pieds de hauteur l'entouraient uniformément.

— Quels sont ces magnifiques rosiers ? demanda Carmélite.

— Ce sont des rosiers d'Alexandrie, à fleurs blanches, répondit le jardinier ; ils viennent du midi de l'Europe ou des côtes de Barbarie ; c'est avec leurs fleurs que l'on fait l'essence de roses.

— Voulez-vous m'en vendre un ? demanda la jeune fille.

— Lequel ? dit le jardinier.

— Celui-ci !

Et Carmélite montra celui qui adhérait le plus intimement au tombeau.

Le jardinier entra dans la chapelle, et y prit une bêche.

Un rossignol chantait à vingt pas de là sa plus amoureuse chanson.

La lune n'était plus la lune : c'était la Phébé des Grecs, regardant amoureusement sur la terre si elle ne reverrait pas l'ombre d'Endymion.

La brise de la nuit, si douce, qu'elle semble un baiser donné par la bouche de la nature, passait dans les cheveux des jeunes gens.

C'était vraiment une scène pleine de couleur et de poésie que cette grande jeune fille en habits de deuil, ce blond jeune homme vêtu de noir, et ce jardinier qui creusait la terre à cette heure de nuit, par cette brise fraîche, à la clarté de la lune, au chant du rossignol. Aussi chacune de leurs haleines semblait-elle dire : « Oh ! la bonne chose que la vie ! Merci, Seigneur, de nous l'avoir donnée en même temps ! »

Hélas !

Le premier coup de bêche donné par le jardinier retentit douloureusement dans le cœur des jeunes gens ; il leur semblait que remuer cette terre dans laquelle reposait les cendres de la sainte maîtresse de ce royal égoïste que l'on appelait Louis XIV, c'était commettre quelque chose comme un sacrilège.

Ils sortirent de la pépinière, emportant leur rosier, mais avec une [illegible] pareille à celle des enfants qui ont cueilli une fleur dans un cimetière.

[illegible] du jardin, ils oublièrent ces pensées funèbres et [illegible] dernier regard sur la pépinière, qui n'était plus qu'une espèce de nuage de parfums, en regardant les étoiles, en absorbant, pour ainsi dire, toutes les émanations de la vie qui s'élevaient autour d'eux, ils remercièrent la Providence de tous les bienfaits dont elle les avait comblés pendant cette ineffable nuit de printemps !

XL

[illegible]

Le cœur du jeune [illegible] appelé Colomban était un pur diamant [illegible] la bonté, la douceur, l'innocence et la [illegible].

Quelques esprits forts du [illegible] de ces roués de dix-huit ans qui [illegible] des lions chauves — l'avaient surnommé [illegible] en souvenir de certaines bonnes [illegible].

Sa force herculéenne lui eût bien [illegible] faire ces méchantes langues ; mais il avait [illegible] le même mépris qu'ont les [illegible] Neuve et les molosses du Saint-Bernard pour un [illegible] ou un king's-charles.

Un jour, cependant, l'un des plus chétifs et des plus hargneux, jeune créole de la Louisiane arrivé récemment au collège, voyant la patience inébranlable de Colomban, qui écoutait sans sourciller les épithètes injurieuses dont il l'accablait depuis quelques instants, imagina de venir, monté sur le dos d'un *grand*, tirer par derrière les boucles blondes de sa chevelure.

Si ç'eût été un jeu, Colomban n'eût rien dit.

Ce fut une douleur.

C'était pendant la récréation du soir ; on se promenait dans la cour de la gymnastique.

En se sentant tiré aussi cruellement par les cheveux, aux éclats de rire de toute la récréation, en ressentant une vive douleur, Colomban se retourna, et, sans donner le moindre signe d'émotion ou de colère, il empoigna le créole par le collet de son habit, l'arracha des épaules du grand, et le porta sous le trapèze d'où pendait une corde à nœuds.

Arrivé là, il lui attacha la corde autour du corps, et, après avoir exécuté très froidement cette opération, il le lança, la tête et les pieds ballants, dans l'espace, où il se balança avec une vélocité prodigieuse.

Les autres collégiens, qui ne riaient plus, protestèrent, mais ils protestèrent inutilement.

Le grand des épaules duquel Camille Rozan, — c'était ainsi que l'on nommait le créole, — le grand des épaules duquel, disons-nous, Camille Rozan avait été arraché, s'approcha, et somma Colomban de délivrer son camarade.

Mais Colomban se contenta de tirer sa montre, d'y regarder l'heure, et de dire en la remettant dans son gousset :

— Il en a encore pour cinq minutes.

Il y avait déjà cinq minutes que le surplice durait.

Le grand, qui avait la tête de plus que Colomban, sauta sur le Breton ; mais celui-ci prit son adversaire à bras-le-corps, l'enleva de terre, le serra à l'étouffer, comme on lui avait dit, dans son cours de mythologie qu'Hercule avait fait pour Antée, et, finalement, le coucha sur le sol, aux applaudissements de tous les écoliers, qui apprennent, dès le collège, à se ranger toujours du côté du plus fort.

Colomban avait appuyé son genou sur la poitrine du grand ; celui-ci, ne pouvant plus respirer, demanda grâce ; mais l'entêté Breton tira de nouveau sa montre, et dit simplement :

— Encore deux minutes !

Ce fut un hourra de triomphe par toute la cour.

Pendant cette jubilation, le mouvement imprimé au corps de Camille de Rozan diminuait, mais néanmoins continuait toujours.

Les cinq minutes écoulées, Colomban, aussi religieux observateur de sa parole que son compatriote Duguesclin, rendit la respiration au grand, lequel n'eut garde de demander sa revanche, et détacha l'Américain hargneux, qui, de rage, s'en alla à l'infirmerie, où il resta un mois au lit avec transport au cerveau.

Les rires, comme on le comprend bien, accompagnèrent la retraite du créole ; chacun s'empressa de féliciter Colomban ; mais Colomban ne fit pas semblant d'entendre ces éloges, et reprenant tranquillement sa promenade, il tourna le dos à ses condisciples après leur avoir donné ce fraternel avertissement :

— Vous voyez ce que je sais faire ! Eh bien, la première fois que l'un de vous m'embêtera, il lui en arrivera autant.

Pendant un mois, on eut les plus vives craintes pour le petit Camille Rozan.

Mais celui dont l'inquiétude alla jusqu'au désespoir, ce fut le bon Colomban, qui, oubliant que la provocation l'avait mis dans le cas de légitime défense, se regardait comme la seule et unique cause de cette fièvre.

Son désespoir se changea tout naturellement en profonde amitié lors de la convalescence du jeune homme ; il éprouva bientôt pour le petit Camille cette vive tendresse que les forts éprouvent pour les faibles, les vainqueurs pour les vaincus ; cette tendresse qui a sa source dans la plus tendre de toutes les vertus, — dans la pitié.

Peu à peu cette tendresse accidentelle devint une affection véritable, une amitié protectrice, comme celle d'un frère aîné pour un frère plus jeune.

Camille Rozan, de son côté, parut s'attacher sincèrement à Colomban ; seulement, son affection, à lui, participait à la fois de la crainte et de la sympathie ; sa faiblesse s'accommodait de se sentir protégée ; mais, en même temps, son orgueil révolté mettait une barrière infranchissable, quoique invisible, entre lui et son protecteur.

Débile et taquin, il se trouvait chaque jour en passe de recevoir de ses camarades des leçons semblables à celle que lui avait donnée Colomban ; mais celui-ci n'avait qu'à faire un pas, et à demander de sa voix calme : « Hein ! qu'y a-t-il ? » Et la menace rebroussait chemin.

Comme le chêne, il lui suffisait d'étendre ses rameaux épais pour protéger le roseau contre l'orage.

En grandissant, Camille sembla avoir refoulé son orgueil,

et n'avoir conservé pour Colomban qu'une amitié sincère : il la lui manifestait sous mille formes agréables. Confinés tous deux dans des dortoirs et dans des quartiers d'étude séparés, ils ne pouvaient se voir et se parler qu'aux heures de récréation ; mais le besoin d'épanchement était si vif chez le créole, que, dès qu'il était loin de son ami, il ne pouvait s'empêcher de lui écrire : une fois le commerce de lettres ouvert, il s'établit entre eux une correspondance active et suivie, presque aussi tendre que celle qui se fût établie entre deux amants.

Les jeunes amitiés qui se révèlent pour la première fois ont, en effet, toute l'effervescence d'un premier amour ; le cœur, comme une personne qui a jusque-là vécu solitaire, n'attend que l'heure de la liberté pour faire fleurir au soleil le trésor de ses pensées intimes ; il sort alors de deux jeunes cœurs dans la même situation un concert de causeries assez semblable au babillage des oiseaux pendant les premiers jours du printemps. Celui qui est entré de plain-pied dans la vie, et qui n'a pas connu les enchantements de cette jeune et chaste déesse qu'on appelle l'Amitié, celui-là est à plaindre ! car ni l'amour passionné de la femme, ni l'affection égoïste de l'homme, ne lui révéleront les pures joies que donnent les confidences mystérieuses échangées entre deux cœurs de seize ans.

A partir de ce moment, les deux jeunes gens furent donc étroitement liés ; et, Camille étant passé, l'année suivante, dans le même quartier que Colomban, ils devinrent *copains*, selon l'expression technique du collège, — c'est-à-dire qu'ils mirent en commun tout ce qu'ils possédaient l'un et l'autre, depuis les plumes et le papier jusqu'au linge et à l'argent.

Si la famille de l'Américain envoyait des confitures de goyaves et des conserves d'ananas, Camille en fourrait la moitié dans la baraque de Colomban ; si le comte de Penhoël envoyait quelques salaisons des côtes de Bretagne, Colomban en déposait la moitié dans le pupitre de Camille Rozan.

Cette amitié, que chaque jour rendait plus tendre, fut tout à coup brisée par le départ de Camille, que ses parents



C'était vraiment une scène pleine de couleur.

rappelèrent à la Louisiane au moment où il allait finir sa philosophie.

On se sépara en s'embrassant tendrement, et en se promettant de s'écrire une fois au moins par quinzaine.

Les trois premiers mois, Camille tint la parole donnée ; puis ses lettres n'arrivèrent plus que de mois en mois ; puis, enfin, que de trois en trois mois.

Quant au fidèle Breton, il exécutait religieusement sa promesse, et jamais une quinzaine ne s'était passée sans qu'il écrivît à son ami.

Le lendemain de la nuit de printemps que nous avons essayé de décrire dans le chapitre précédent, à dix heures du matin, la vieille concierge monta au jeune homme une lettre dont il reconnut aussitôt le timbre et l'écriture.

La lettre était de Camille.

Il revenait en France !

Sa lettre ne le précédait que de quelques jours.

Camille demandait à Colomban de recommencer dans le monde la même vie commune qu'ils avaient menée au collège.

« Tu as trois chambres et une cuisine, écrivait-il ; à moi la moitié de ta cuisine ! à moi la moitié de tes trois chambres ! »

— Pardieu ! je crois bien, répondit tout haut le Breton,

vivement ému du retour inattendu et inespéré du jeune homme.

Puis il pensa tout à coup que, si son cher Camille arrivait, il fallait un lit, une toilette, une table et surtout un canapé ou l'indolent créole put s'étendre pour fumer ces beaux cigares qu'il rapporterait sans doute du golfe du Mexique. — et il s'élança hors de son appartement, avec les deux ou trois cents francs d'économies qu'il possédait, pour se procurer toutes ces choses de première nécessité.

Dans l'escalier, il rencontra Carmélite.

— Oh ! mon Dieu ! comme vous avez l'air heureux, ce matin, monsieur Colomban ! dit Carmélite en voyant rayonner la joie sur la figure de son voisin.

— Oui, mademoiselle, je suis heureux, bien heureux ! répondit Colomban : il m'arrive un ami de l'Amérique, du Mexique ou de la Louisiane ! un ami de collège, le plus cher de tous mes amis !

— Tant mieux ! dit la jeune fille. Et quand cela arrive-t-il ?

— Je ne puis vous donner la date précise ; mais je voudrais déjà qu'il fût ici !

Carmélite sourit.

— Oh ! je voudrais qu'il fût déjà ici, je vous le répète : car, j'en suis sûr, il vous ferait plaisir à voir et plaisir à entendre : c'est la beauté et la gaieté vivantes ; je n'ai jamais vu même dans les rêves des peintres, un visage plus beau : un peu efféminé peut-être, voilà tout. — ajouta-t-il, non pour amoindrir la beauté de l'ami dont il venait de faire le portrait avec tant de franchise, mais uniquement pour rester dans les limites de la vérité ; — un peu efféminé ; mais cet air même sied admirablement à toute sa personne ! Les princes des contes de fées n'ont pas une plus gracieuse tête ; les bacheliers de Salamanque, une allure plus cavalière, et nos étudiants de Paris, une plus insouciante légèreté ! En outre... ah ! tenez, voilà pour vous qui aimez la musique : en outre, il a une ravissante voix de ténor, et il s'en sert merveilleusement ! Oh ! vous entendrez les vieux duos que nous chantions au collège ! Et, à propos de musique, j'ai pensé, cette nuit, en vous quittant, à vous faire une proposition : vous m'avez dit qu'à Saint-Denis vous aviez étudié la musique ?

— Oui, je solfiais passablement, et j'avais, disait-on, une belle voix de contralto. Ce que j'ai regretté en quittant Saint-Denis, c'est, d'abord, trois bonnes amies à moi, que me rappelle votre amitié pour Camille Rozan ; puis ce sont mes études musicales, que je n'ai pu continuer ; il me semble qu'avec du travail, j'aurais pu arriver à être d'une certaine force.

— Eh bien, si vous voulez, reprit Colomban, je ne dis pas que je vous donnerai des leçons, je ne suis pas assez fort pour cela ; mais je vous ferai étudier : sans être de très grande force moi-même, j'ai reçu au collège d'excellents principes d'un vieux maître allemand, nommé M. Muller ; j'ai beaucoup étudié depuis, et je mets à votre disposition le résultat de mes connaissances.

Colomban s'arrêta avec effroi : il n'en avait jamais tant dit ; mais le fait, extraordinaire dans sa vie paisible, de l'arrivée de son ami Camille, l'avait mis en quelque sorte hors de lui : il était transporté, rayonnant, enivré, et c'est ce qui lui avait donné cette hardiesse et cette prolixité.

Carmélite accepta avec une grande reconnaissance ; l'offre d'une fortune ne lui eût pas été plus agréable que cette proposition de son jeune voisin, et elle allait le remercier, quand elle aperçut, montant les premières marches de l'escalier, le jeune dominicain qui avait passé la veille funèbre près de sa mère, et qu'elle avait vu plusieurs fois déjà, depuis ce temps-là, venir chez son ami.

Elle rentra chez elle en rougissant.

Le moine regarda Colomban avec un œil étonné et plein de reproches. Ce regard voulait dire : « Je croyais savoir tous vos secrets, puisque je vous ai donné toute mon amitié ; cependant, voici un secret assez important dont vous ne m'avez pas fait la confidence ! »

Colomban, tout en saluant la jeune fille et remettant à plus tard l'achat de ses meubles, fit entrer chez lui le jeune moine.

Au bout de cinq minutes, Dominique voyait plus profondément dans le cœur de son ami que celui-ci n'y voyait lui-même.

Au reste, Colomban lui avait tout raconté, tout, jusqu'à cette dernière nuit aux détails charmants dont son cœur était encore tout enivré.

En blâmant Colomban de cet amour honnête et chaste, le jeune moine eût été en contradiction avec ses théories sur l'amour universel ; car il appelait l'amour des sens pour les autres, sous quelque forme qu'il se présentât, le *travail de la vie*, comparant ainsi la vie à un arbre, l'amour au nœud d'où naît la feuille, et l'humanité aux fruits qui le couronnent.

Frère Dominique ne vit donc dans cette naissante passion, inconnue jusque-là au jeune homme, qu'une fièvre vivifiante dont les symptômes étaient plus rassurants que terribles.

D'un autre côté, il pardonnait à Colomban de ne lui avoir point parlé de son amour, puisque Colomban ignorait lui-même l'état de son cœur.

Au moment où il sut qu'il aimait, le jeune Breton en fut presque effrayé.

Le moine sourit, et, lui prenant la main :

— Vous avez besoin de cet amour, mon ami, dit-il ; autrement votre jeunesse se consumerait dans une indolence apathique. Une passion noble, comme celle que doit concevoir votre cœur loyal, ne peut que vous donner des forces, et vous régénérer. Voyez ces jardins, ajouta le moine en désignant la pépinière ; hier, à cette heure, la terre était desséchée ; les plantes semblaient appauvries, la végétation en suspens ; eh bien, l'orage a éclaté, et les embryons sont sortis de la terre, les racines sont devenues des tiges, les bourgeons sont devenus des feuilles, les boutons sont devenus des fleurs ! Aime donc, jeune homme ! fleuris et fructifie, jeune arbre ! jamais fleurs éclatantes, jamais fruits mûrs n'auront germé sur un tronc plus vert et plus vigoureux !

— Ainsi, dit Colomban, loin de me blâmer, vous m'engagez à écouter les conseils de mon cœur ?

— Je vous loue d'aimer, Colomban ; je vous blâmais de me cacher votre amour, parce que, d'habitude, l'amour que l'on cache est un amour coupable. Je ne connais rien de plus beau chez un homme libre que de dépendre de son cœur ; car autant la passion, dans une âme basse, peut avilir et dégrader l'homme, autant, dans un noble cœur, elle élève et sanctifie l'humanité. Tournez les yeux vers tous les points de la terre, et vous verrez, mon ami, que ce sont les forces vivaces de la passion, bien plus que les combinaisons du génie, qui ont fait mouvoir les ressorts des empires, et ébranlé ou raffermi le monde ; si vaste que soit la raison, elle est timide, inquiète, endormie et prête à suspendre sa marche devant les premiers obstacles du chemin ; le cœur, au contraire, agité sans cesse, est prompt dans ses desseins, ferme dans ses décisions, et nulle digue ne saurait s'opposer à l'impétuosité de son cours. La raison, c'est le repos ; le cœur, c'est la vie ; or, le repos, à votre âge, Colomban, c'est une oisiveté dangereuse, et, plutôt que de consumer mes forces dans l'oisiveté, plutôt que de ne pas occuper cette activité précieuse qui bouillonne en moi, j'ébranlerais, comme Samson, les colonnes du temple, dussé-je être écrasé sous ses ruines !

— Et cependant, vous, mon frère, vous ne pouvez pas aimer, dit Colomban.

Le jeune moine sourit avec tristesse.

— Non, dit-il, je ne puis pas aimer de votre amour terrestre et charnel, car Dieu m'a pris pour lui ; mais, en m'enlevant aux amours individuels, il m'a donné un amour bien autrement puissant : l'amour de tous ! Vous aimez une femme avec ardeur, mon ami ; moi, j'aime l'humanité avec passion ! Pour que vous soyez amoureux, il faut que l'objet de votre amour soit jeune, riche et vous paye de retour ; moi, j'aime, au contraire, par-dessus tout les pauvres, les infirmes, les souffrants, et, si je n'ai pas la force d'aimer ceux qui me haïssent, au moins je les plains... Oh ! vous vous trompez, Colomban, en me disant qu'il m'est défendu d'aimer ; le Dieu auquel je me suis donné est, au contraire, la source de tout amour, et il y a des moments où, comme sainte Thérèse, je suis prêt à pleurer sur Satan parce qu'il est la seule créature à laquelle il ne soit pas permis d'aimer !

La conversation continua longtemps sur ce terrain fertile où venait de l'amener frère Dominique ; on passa en revue toutes les conquêtes que l'homme devait aux nobles passions du cœur ; et Colomban, pensif, commença de soupçonner que le moine venait seulement à cette heure de soulever à ses yeux un pan du voile de la vie ; sous cette parole fécondante comme les larges gouttes d'une pluie d'été, il se sentit meilleur et plus digne d'être aimé. L'idée que la jeune fille ne partageait peut-être point son amour ne se présenta même pas à son esprit ; sous ce souffle de vérité, il sentit ses poumons plus à l'aise, et, dépouillant le Breton sérieux et songeur, il apparut au moine comme un jeune homme enthousiaste et passionné, on l'eût pris pour un poète, ou pour un peintre : pour un poète, tant ses expressions empruntaient d'images à la grande poésie universelle ; pour un peintre, tant il peignait plutôt qu'il ne racontait sa passion avec les chaudes couleurs qu'il puisait à son cœur enflammé.

Et sans doute eussent-ils passé la journée ensemble à presser les mamelles de cette féconde Isis qu'on appelle l'Amour, si le nom de Colomban, deux fois répété par une voix fraîche, n'eût retenti dans l'escalier.

— Oh ! s'écria Colomban, c'est la voix de Camille !

Le pieux Breton n'avait pas entendu cette voix depuis trois ans, et, cependant, il l'avait reconnue.

— Colomban! Colomban! répétait la voix joyeuse.

Colomban ouvrit la porte, et reçut Camille dans ses bras. Jamais aveugle le prenant pour un ami, ne pressa le Malheur d'une plus fraternelle étreinte!

XLI

CAMILLE

A la vue de Camille, qu'il ne connaissait point, frère Dominique se retira discrètement, malgré les vives instances de Colomban pour le faire rester.

Camille le suivit des yeux jusqu'à ce que la porte se fût refermée derrière lui.

— Oh! oh! dit-il avec une gravité comique, un Romain se tiendrait pour averti.

— Comment cela?

— As-tu oublié le proverbe antique : « Lorsque tu heurteras une pierre en sortant de chez toi, ou que tu verras un corbeau à gauche, rentre dans ta maison! »

Un nuage de tristesse passa rapide et presque douloureux sur le visage de Colomban, si ouvert, si franc, si gai.

— Tu es donc toujours le même, mon pauvre Camille, dit-il, et ton premier mot est donc un désenchantement pour l'ami qui t'attend depuis trois ans?

— Et pourquoi cela?

— Parce que ce corbeau, comme tu l'appelles...

— Tu as raison, je devrais l'appeler une pie : il est moitié blanc, moitié noir.

Un second coup sembla frapper Colomban au cœur.

— Parce que ce moine ou cette pie, comme tu dis, est un des hommes les meilleurs, une des intelligences les plus hautes, un des cœurs les plus droits que je connaisse. Quand tu le connaîtras toi-même, tu seras fâché de l'avoir confondu un instant avec ces prêtres qui combattent contre Dieu, au lieu de combattre pour lui, et tu regretteras l'appellation enfantine dont tu l'as salué.

— Oh! oh! toujours grave et sentencieux comme un missionnaire, mon cher Colomban! dit en riant Camille. Eh bien, soit! j'ai tort, tu sais que c'est mon habitude; je te demande pardon d'avoir calomnié ton ami; — car ce beau moine est ton ami, n'est-ce pas? ajouta l'Américain d'un ton moins cavalier.

— Et un ami sincère, oui, Camille, dit gravement le Breton.

— Je regrette mon sobriquet ou mon épithète, comme tu voudras, mais, tu comprends, t'ayant quitté au collège assez peu dévot, j'ai pu paraître un peu étonné de te trouver en conférence avec un moine.

— Ton étonnement cessera quand tu connaîtras frère Dominique. Mais, dit Colomban en changeant de ton et de visage et en rendant à sa voix sa douceur caressante, et à sa physionomie son aspect amical, ce n'est point de frère Dominique qu'il s'agit, c'est de frère Camille; l'un est mon frère selon Dieu, l'autre mon frère selon les hommes. Te voilà donc! c'est donc toi! Embrasse-moi encore! Je ne peux pas te dire la joie que m'a donnée ta lettre, et celle que me donne et surtout me donnera ta présence; car nous allons vivre en commun, n'est-ce pas, comme au collège?

— Bien plus qu'au collège! dit Camille presque aussi joyeux que son ami. Au collège, notre vie en commun était entravée de tous les côtés; ici, au contraire, nous n'avons ni camarades rageurs, ni pions moroses à redouter, et nous pourrons passer nos journées à courir, à faire de la musique, à aller au spectacle, et nos nuits à causer, ce qui nous était fort sévèrement interdit au collège.

— Oui, reprit Colomban, je me souviens des causeries du dortoir; bonnes et chères causeries!

— Celles surtout des nuits du dimanche au lundi, n'est-ce pas?

— Oui, dit Colomban avec un sourire de réminiscence moitié triste, moitié gai; oui, celles des nuits du dimanche au lundi surtout. Je sortais peu : je n'avais point de parents à Paris; je restais confiné dans la cour du collège la journée entière, avec mes pensées, — je me vante, — avec mes rêves! Et, toi, ce jour-là, coureur, tu t'éveillais dès le matin comme l'alouette, et tu t'envolais en chantant gaiement comme elle, et Dieu sait sur quels nids charmants tu allais t'abattre! Je te voyais toujours partir sans envie, mais avec regret; et, cependant, tu me revenais le soir chargé du butin de ta journée, et tu le partageais avec moi, et nous en avions pour la nuit entière, toi à faire, moi à écouter le récit de tes joies frivoles.

— Nous recommencerons cette vie-là, Colomban, et sois tranquille, sage que tu es! fou que je suis, je passerai encore plus d'une nuit à te raconter les aventures de la journée; car j'ai vécu là-bas comme un véritable Robinson, et j'espère bien reprendre où je l'ai quittée ma vie de Paris.

— Les années ne t'ont pas changé, dit affectueusement mais sérieusement le grave Breton.

— Non! et surtout elles m'ont laissé mon bon appétit. Dis-moi, où mange-t-on ici, quand on a faim?

— On eût mangé dans la salle à manger, si j'eusse été prévenu.

— Tu n'as donc pas reçu ma lettre?

— Si fait, il y a une heure seulement.

— Oh! c'est vrai, dit Camille, en effet, elle est partie par le même paquebot que moi; elle est arrivée au Havre par le même paquebot que moi, et elle n'a sur moi que l'avance de la poste sur la diligence. Raison de plus pour te demander : « Où mange-t-on ici? »

— Mon cher, dit Colomban, je ne suis pas fâché que tu te sois comparé à Robinson Crusoé; cela me prouve que tu es habitué aux privations.

— Tu me fais frémir, Colomban! pas de plaisanteries de ce genre-là; je ne suis pas un héros de roman, moi; je mange! Une troisième fois, où mange-t-on ici?

— Ici, mon ami, on prend des arrangements avec sa portière, ou avec une bonne femme du voisinage qui vous nourrit à forfait.

— Oui, mais dans les cas extraordinaires?

— On a Flicoteaux.

— Oh! ce brave Flicoteaux, place de la Sorbonne! il existe donc toujours, Flicoteaux? il n'a donc pas encore mangé tous les biftecks?

Et Camille se mit à crier :

— Flicoteaux! un bifteck, avec immensément de pommes de terre!

Puis il prit son chapeau.

— Où vas-tu? demanda Colomban.

— Je ne vais pas, je cours! je cours chez Flicoteaux. Cours-tu avec moi?

— Non.

— Comment, non?

— Ne faut-il pas que je t'achète un lit pour dormir, une table pour travailler, un canapé pour fumer?

— Ah! à propos de fumer, j'en ai, de fameux cigares de la Havane!.. C'est-à-dire j'en ai, si la douane veut bien me les rendre. En voilà, des gens qui doivent fumer de jolis *puros*, messieurs les douaniers!

— Je plains ton malheur, mais en chrétien et non en égoïste : je ne fume pas.

— Tu es plein de vices, mon cher ami, et je ne sais pas où tu trouveras une femme qui t'aime.

Colomban rougit.

— Elle est trouvée? dit Camille. Bon!

Puis, lui tendant la main :

— Cher ami, mon compliment bien sincère! Ce n'est donc pas comme la nourriture? on en trouve donc dans le quartier? Colomban, aussitôt que j'ai déjeuné, tu peux être sûr que je me mets en quête. A propos, je suis fâché de ne pas t'avoir rapporté une négresse. Oh! n'en fais pas fi : il y en a de superbes! mais les douaniers me l'auraient prise; fabrique étrangère, confisquée! — Viens-tu?

— Mais non, je te dis.

— Ah! c'est vrai, tu avais dit non. Pourquoi avais-tu dit non?

— Tête vide!

— Vide? Tu n'es pas de l'avis de mon père : mon père prétend que j'ai une crevette dans le cerveau. — Pourquoi avais-tu dit non?

— Parce qu'il faut meubler ton appartement.

— C'est juste. Cours meubler mon appartement; je cours meubler mon estomac. Tous les deux ici, dans une heure.

— Oui.

— Veux-tu de l'argent?

— Merci, j'en ai.

— Soit; quand tu n'en auras plus, tu en prendras.

— Où cela? dit Colomban en riant.

— Dans ma bourse, s'il y en a encore, mon cher; je suis richissime : Rothschild n'est pas mon oncle, Laffitte n'est pas mon parrain! J'ai six mille livres par an, [illegible] livres par mois, seize francs treize sous et un centime et demi par jour. Veux-tu acheter les Tuileries, Saint-Cloud ou Rambouillet? J'ai trois mois d'avance dans cette bourse-là.

Et Camille tira de sa poche une bourse à travers les mailles de laquelle on pouvait voir scintiller l'or.

— Nous causerons de cela plus tard, dit Colomban.

— Rendez-vous ici, dans une heure.

— Dans une heure, c'est dit.

— Alors,

Va mourir pour ton prince et moi pour mon pays,

dit Camille.

Et il s'élança par les degrés, non pas dans l'intention

d'aller *mourir pour son prince* [illegible] le disait poétiquement le vers de Casimir Delavigne [illegible] pour aller déjeuner chez Flicoteaux.

Colomban descendit d'un [illegible] calme et plus en harmonie avec son caractère.

Ainsi, vous le voyez, [illegible], la légèreté moqueuse avec laquelle Camille [illegible] sujets les plus importants s'était manifestée d[illegible] chez Colomban, par la première parole qu'il [illegible] prononcée à propos de frère Dominique.

On [illegible] insouciants, légers, moqueurs.

[illegible] qui avait toute la gravité britannique [illegible] qui avait toute la légèreté française.

[illegible] sa figure, sa distinction, son costume [illegible] pas Camille pour un gamin de Paris; il [illegible] la vivacité, le franc rire et l'élocution.

[illegible] le pousser dans un coin de la chambre, [illegible] dans l'embrasure d'une fenêtre, le murer entre [illegible] et là, essayer de lui parler raison, tenter de faire entrer dans sa cervelle une idée sérieuse, la première mouche l'entraînait avec elle, et il n'était pas plus à la conversation que le passant de la rue.

Au reste il offrait cet avantage, qu'on n'avait pas besoin de causer longtemps avec lui pour connaître son caractère, au bout de cinq minutes de conversation, à moins d'avoir une [illegible] dans l'esprit, comme au dire du père Rozan son fils avait une crevette dans le cerveau, on le possédait à fond.

Sa figure, sa parole, sa démarche, toute sa personne le révélait.

C'était d'ailleurs, un charmant cavalier, ainsi que l'avait annoncé Colomban à Carmélite.

Il avait d'abord une ravissante tête, sur un corps svelte [illegible] sans être maigre ni grand, d'une complexion délicate en apparence, parce qu'il était souple et gracieux.

Ses yeux étaient longs, vifs, d'un noir tirant sur le marron, de vrais yeux de créole, veloutés, avec des cils longs de six lignes.

Sa chevelure du plus beau noir, entourait, comme un cadre d'ébène à reflets bleuâtres, sa figure fine et légèrement bistrée.

Le nez était droit, bien proportionné, attaché au front comme le nez d'une statue grecque.

La bouche était petite, belle, fraîche, avec des lèvres un peu [illegible] en dehors, lèvres dont le baiser est toujours prêt à [illegible].

Enfin [illegible] tout son extérieur, dans son port, dans ses manières, dans sa mise même, quoique ce charmant oiseau des tropiques, quoique ce magnifique papillon de l'équateur portât peut-être des cravates trop voyantes, des gilets trop [illegible], jusqu'à la mise même avait un tel air de distinction que les plus vieilles marquises l'eussent pris pour un gentilhomme de vieille souche.

Sa beauté [illegible] coquette, enluminée, faisait un singulier contraste avec la beauté grave, sévère, je dirai presque granitique de Colomban.

[illegible] la force et la beauté de l'Hercule antique, [illegible] la mollesse, la grâce juvénile, la *morbidezza* de [illegible] l'Antinoüs et même de l'Hermaphrodite.

[illegible] vus tous deux se tenant embrassés n'eût [illegible] les secrètes sympathies par quelles [illegible] cet homme fort et ce faible jouvenceau [illegible] dans les bras l'un de l'autre; [illegible] car la nature a horreur des dissemblances [illegible] deux amis.

Mais [illegible] leurs deux cœurs se rattachaient [illegible].

[illegible] chapitre précédent, la protection dont Colomban [illegible] couvert le jeune homme était devenue [illegible] amitié profonde: au lieu de les éparpiller [illegible] les autres, Colomban avait [illegible] tendresses d'affection qu'il avait amassées [illegible] Camille Rozan.

Il le reçut [illegible] un frère reçoit son frère bien-aimé [illegible] puissance de son amitié, c'est qu'il [illegible] tournée, l'affection nouvelle qui [illegible] lui révéler.

Il fit du petit [illegible] camarades de collège qui venaient [illegible] la chambre à coucher de Camille.

Comme Colomban couchait [illegible] la pièce voisine, ils n'étaient séparés que [illegible] cloison si mince que d'une chambre [illegible] tout ce qui se disait ou se faisait dans l'autre.

Colomban avait d'abord visité les [illegible] du quartier Saint-Jacques, mais, là, comme [illegible] trouvé que des meubles de noyer, et Colomban [illegible] dans une [illegible] peinte, avait compris [illegible] ami n'accepterait que des meubles d'acajou.

Il avait donc petit à petit descendu la rue Saint-Jacques, traversé les deux bras de la Seine, et était arrivé à la rue de Cléry.

Là, il avait trouvé ce qu'il lui fallait: lit d'acajou, bureau d'acajou, canapé et six chaises idem.

Il en avait eu pour cinq cents francs.

Comme c'était juste le double de la somme qu'il possédait, il avait été obligé d'emprunter la différence.

Quant à la literie, il avait pris les deux matelas, le traversin et la couverture de son lit, se réservant le sommier, le drap, l'oreiller et son manteau d'hiver.

Colomban revint tout désespéré d'être rentré deux heures plus tard qu'il n'avait dit. Depuis deux heures, Camille devait l'attendre.

Camille par bonheur, n'était pas rentré.

— Oh! tant mieux! se dit Colomban. Cher Camille, il trouvera sa chambre prête!

Colomban attendit Camille toute la journée.

Camille ne rentra qu'à onze heures du soir.

Colomban, tout radieux, l'introduisit dans sa chambre, souriant d'avance à ce qu'allait dire son cher Camille.

— Ouf! dit celui-ci en éclatant de rire, des meubles d'acajou? Mon cher, il n'y a que les nègres qui aient, chez nous, de ces meubles-là!

Colomban, une troisième fois, se sentit frappé au cœur.

— Mais, n'importe, cher Colomban, reprit Camille, tu as fait pour le mieux. Embrasse-moi et reçois tous mes remerciements.

Et il embrassa Colomban sans se douter ni du mal que lui avait fait l'apostrophe, ni du bien qu'allait lui faire le baiser.

XLII

HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE VANVRES

Les premières journées s'écoulèrent à rappeler le passé, et à raconter les différentes aventures dont Camille avait été la victime ou le héros.

Toutes les joies de cette abondante nature égoïste au milieu de son abondance venaient de la satisfaction, comme toutes ses tristesses venaient de l'absence d'un plaisir.

Il avait beaucoup voyagé; il avait vu la Grèce, l'Italie, l'Orient, l'Amérique; sa conversation devait donc être pleine d'intérêt pour l'esprit curieux et désireux de tout connaître de Colomban.

Mais Camille n'avait voyagé ni en savant, ni en artiste, ni même en commis voyageur.

Il avait voyagé en oiseau, et chaque vent nouveau avait enlevé de ses ailes jusqu'à la poussière du pays qu'il quittait.

Cependant une chose l'avait frappé pendant ses voyages.

Cette chose qui l'avait frappé, ce n'étaient ni les monuments, ni les sites, ni les mœurs, ni les hommes, ni les beautés de l'art, ni celles de la nature, non! ce qui l'avait frappé, ému, ébloui, c'étaient les multiples beautés de la femme dans les divers climats. Camille était homme de sensations plutôt que d'impressions; ses félicités se répandaient par tout son corps, mais elles ne franchissaient pas l'épiderme; il prenait la joie, le bonheur, la volupté, l'amour, comme on prend un bain; il y restait plus ou moins longtemps plongé, selon que le bain lui était plus ou moins agréable.

Il en résultait que Camille eût donné tous les grands bois, toutes les forêts vierges, toutes les savanes, tous les lacs, toutes les prairies, la Grèce avec ses ruines, Jérusalem avec ses souvenirs, le Nil avec ses mille villes, pour le baiser de la première belle fille qu'il eût rencontrée sur son chemin.

En vain Colomban, avec un entêtement qui prouvait sa naïveté, essaya-t-il de le faire parler d'une façon pittoresque ou intéressante des différents lieux qu'il avait parcourus, il était muet, non que la forme lui manquât pour exprimer ses impressions, la forme au contraire était précise et poétique en même temps, mais quand son ami l'appelait sur les bords de l'Ohio, ou dans la grande mosquée du Caire, le souvenir d'une jeune Indienne à la peau rouge, ou d'une belle Grecque aux yeux noirs lui revenait en tête, et le récit sérieux s'en allait à travers champs.

Un jour qu'il parlait avec Colomban de la Grèce, ce pays classique qui, plus qu'aucun autre, éveillait l'enthousiasme du jeune Breton, celui-ci, après avoir essayé vainement de lui faire décrire toutes ces îles pittoresques qu'il avait visitées, Délos, Zéa, Paphos, Cythère, Paros, Ithaque, Lesbos, Amathonte, toutes ces corbeilles de fleurs de l'archipel Ionien dont les noms seuls font monter au cœur

toutes les juvéniles bouffées de cette poésie antique où l'esprit s'abreuve à quinze ans, après lui avoir laissé raconter dans tous leurs détails ses amours avec une jeune fille des Dardanelles, sous les lauriers-roses d'Abydos.

Un jour, disons-nous, Colomban le supplia de lui parler sérieusement d'Athènes, et de lui dire quelle avait été son impression en entrant dans cette grande cité où ils avaient voyagé ensemble à travers l'archipel des bancs du collège.

— Ah ! tu veux que je te parle d'Athènes ? demanda Camille.

— Oui, je veux que tu me dises ce que tu en penses.

— Ce que je pense d'Athènes ? Diable ! Je n'ai rien à t'en dire, moi.

— Comment, tu n'as rien à m'en dire ?

— Non. Dame, tu connais Montmartre, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est sur une hauteur comme Montmartre ; seulement, cette hauteur domine le Pirée.

Camille, son esprit, son tempérament, son caractère, étaient tout entiers dans cette appréciation d'Athènes.

Il envisageait les côtés plus sérieux de la vie avec cette même insouciance et cette même légèreté.

Et cependant, on verra, à l'occasion, quels trésors de souvenirs retrouvait parfois dans sa mémoire l'oublieux créole.

Un matin, Colomban, — c'est-à-dire l'acteur qui jouait, dans la comédie de l'existence de Camille, le rôle de raisonneur, Colomban l'Ariste, le Philinthe, le Cléante de cet autre Damis, de ce nouveau Valère, — Colomban lui dit :

— Écoute, Camille, tu ne peux pas rester ainsi à ne rien faire. Prends du plaisir tant que bon te semblera, si ta santé y résiste, c'est ton affaire ; mais le plaisir n'est pas le but de la vie ; le but de la vie, le vrai but, c'est le travail ; il faut donc songer à faire quelque chose. Toute occupation, d'ailleurs, te rendra le plaisir plus cher ; et puis ta fortune n'est pas tellement grande qu'elle ne te paraisse insuffisante un jour, si tu te maries, et que tu aies femme et enfants. Si, dès ton début dans la vie, tu prends l'habitude de l'oisiveté, tu ne sauras plus t'en corriger ; tu ne seras plus reçu nulle part, car tes jours de repos seront les heures de travail des autres. Si tu avais l'esprit étroit, l'imagination bornée, je te laisserais peut-être aller à ta guise ; mais, tout au contraire, tu as des aptitudes magnifiques, des facultés merveilleuses.. Que peux-tu faire ? Eh ! mon Dieu ! je l'ignore comme toi ! Nous en causerons quand tu voudras ; mais en attendant, je te reconnais une intelligence propre à tous les travaux, aussi bien aux œuvres d'art qu'aux œuvres de science ; tu peux faire un bon avocat, un bon médecin, un grand compositeur ; tu as la bosse de la musique ; j'ai gardé plusieurs des mélodies que tu avais faites au collège, et, à cinq ans de distance, j'ai trouvé dans ces mélodies des motifs d'une fraîcheur et d'une originalité admirables ! Choisis donc une profession, pour Dieu ! fais du droit ou de la médecine ; deviens un savant ou un artiste ; mais deviens quelque chose ! Je ne sais comment te diriger, j'ignore tes goûts, depuis si longtemps que tu m'as quitté ; mais, crois-moi, mon cher Camille, mieux vaut faire un travail quelconque, ne fût-il pas de ton goût, que de n'en faire aucun.

— J'y songerai, répondit Camille, qui avait l'air d'avoir envie de songer autant que d'aller se pendre.

— Si je croyais t'être cher autant que tu me l'es à moi-même, continua Colomban avec une imperturbable gravité, je te menacerais de la perte de mon amitié si tu ne fais pas choix d'un état quelconque. Frère Dominique appelle l'homme qui ne travaille pas un malhonnête homme, et il a raison.

— C'est bon, dit Camille, moitié gaiement, moitié sérieusement, on le choisira ton état. J'y songe à part moi, sans en avoir l'air ; mais, au fond, je ne pense qu'à cela ; ainsi, tous les soirs, en me déshabillant, je me demande par quelles causes mystérieuses mes bretelles, qui, le matin, sont plates et droites sur mon dos, sont, le soir, tordues et enroulées comme des câbles. Eh bien, cher ami, cette observation m'a fait faire des réflexions profondes, et je crois que ce serait une œuvre philanthropique que d'apporter une amélioration dans la confection des bretelles.

Colomban poussa un soupir.

— Voyons, voyons, Colomban, dit Camille, ne soupire pas comme cela pour une plaisanterie. Que diable feras-tu pour un malheur ? — Demain, je prends mes inscriptions à l'École de droit ; j'achète un code, et je le fais relier en chagrin, afin qu'il soit un emblème touchant de celui que je t'aurai causé.

— Camille ! Camille ! fit Colomban en secouant la tête, tu me désespères, et j'ai peur que tu ne deviennes jamais un homme.

Camille vit qu'il fallait transporter la conversation sur un autre terrain, ou bien que le dialogue allait tourner à la mélancolie.

— Ah ! tu as peur que je ne devienne jamais un homme ! dit-il ; en tout cas, cher ami, cette peur-là n'est pas celle de ta blanchisseuse.

Colomban regarda Camille de l'air d'un homme à qui, au milieu de la conversation, on parle, tout à coup, une langue inconnue.

— Ma blanchisseuse ? dit-il.

— Ah ! mon gaillard, continua Camille, tu ne m'avais pas dit que tu te lavais les mains de ce savon-là. Peste ! M. le Docteur, M. le Sage, M. Saint Jérôme a une blanchisseuse de dix-huit ans, que sa beauté enchanteresse a fait nommer à l'unanimité la princesse de Vanvres et la reine de la Mi-Carême ! Or, son meilleur ami lui arrive des forêts vierges de l'Amérique avec une exubérance de sève empruntée aux susdites forêts, et monsieur trahit les premiers devoirs de l'hospitalité en cachant à son hôte ses trésors les plus précieux ! Ventre-Mahon ! comme dit je ne sais quel personnage de Walter Scott, est-ce ainsi que vous comprenez les règles les plus élémentaires de la communauté, et n'y a-t-il pas une manière de trahison dans votre cachotterie ?

— Mon ami, répondit Colomban avec une adorable naïveté, tu me croiras si tu veux, mais je connais très peu la figure de ma blanchisseuse.

— Tu connais très peu la figure de ta blanchisseuse ?

— Je te le jure.

— Alors, c'est bien la peine d'avoir une pareille figure pour qu'une pratique de trois ans, jeune homme de vingt-cinq, n'y ait pas fait attention ! car je lui ai demandé depuis combien de temps elle était ta blanchisseuse, et elle m'a répondu : « Trois ans. »

— C'est possible, dit Colomban ; je n'ai aucune raison de changer de blanchisseuse, quand ma blanchisseuse blanchit bien.

— Et quand elle est jolie !

— Camille, dit Colomban, il y a certaines femmes de la beauté et de la laideur desquelles je ne me préoccupe jamais.

— Voyez-vous, M. le vicomte de Penhoël ! Aristocrate, va ! Mais, alors, M. de Béranger, avec sa Lisette, est donc un goujat, un Camille Rozan ? Qu'est-ce que c'était que Lisette, sinon la blanchisseuse de M. de Béranger ? Ah ! c'est vrai, M. de Béranger a fait une chanson dans laquelle il dit qu'il n'est pas noble, mais, au contraire, qu'il est vilain et très vilain ; cela explique Lisette, Frétillon, Suzon. Mais M. Colomban de Penhoël, peste !

— Que veux-tu, Camille ! c'est ainsi.

Camille leva les bras au ciel avec une compassion comique.

— C'est ainsi ? dit-il. Comment ! l'Être suprême s'escrime à placer sous tes yeux toutes les merveilles de la beauté, incarnées dans une seule créature, et toi, païen, tu prétends avoir quelque chose de plus important à faire que de contempler ce chef-d'œuvre ? Mais, si feu Raphaël avait fait de la Fornarina le même mépris que tu fais de la princesse de Vanvres, nous n'aurions pas *la Vierge à la chaise*, malheureux ! Et qu'était-ce que la Fornarina ? Une blanchisseuse qui lavait son linge dans le Tibre. Ne dis pas non ; je m'en suis informé au port de la Ripetta.

— Eh bien, soit ; je t'accorde tout cela. Maintenant, comment connais-tu ma blanchisseuse ? où l'as-tu vue ?

— Ah ! voilà où je voulais t'amener ! Les serpents de la jalousie te déchirent la poitrine, n'est-ce pas ?

— Tu es fou ! dit Colomban en haussant les épaules.

— Tu me donnes ta parole que la belle princesse de Vanvres ne t'intéresse point particulièrement ?

— Oh ! je te l'affirme sur ma foi de gentilhomme.

— Ainsi, faire la cour à cette fée des eaux, à cette naïade de la Seine, ne serait point chasser sur tes terres ?

— Mais non, cent fois non !

— Eh bien, alors, ouïs attentivement : je commence :

« *Histoire* de la première rencontre de Guillaume-Félix Camille Rozan, créole de la Louisiane, avec Son Altesse mademoiselle Chante-Lilas, princesse de Vanvres, blanchisseuse dans ladite principauté.

« C'était hier. Un romancier te dirait que c'était par une éblouissante après-midi du mois de mai ; mais ce romancier te volerait, mon cher ; car il faisait une pluie battante, comme tu sais, puisque tu avais emporté le parapluie, — raison qui, vu la distance des fiacres, véhicule que l'on ne trouve que dans les pays civilisés, m'a empêché de sortir pendant que tu étais à l'École de droit. Je ne m'en plains pas, puisque c'est ce qui fit qu'en ton absence, j'eus le plaisir de recevoir ta blanchisseuse, qui m'est arrivée trempée comme du vin de collège. Tu te rappelles notre abondance, hein ? Eh bien, voilà comment la princesse de Vanvres était trempée. Or, ma première pensée a été, en la voyant si trempée, — admire ma philosophie ! — a été d'acheter un second parapluie ; car autant, — retiens bien cet axiome, Colomban, — autant deux parapluies sont inutiles quand il fait beau, autant un parapluie est insuffisant

pour deux quand il fait mauvais temps et que l'on va chacun de son côté.

« Mais ça, c'est un détail.

« La lavandière entra [illegible] arche, blanche colombe ! seulement elle [illegible] commencement du déluge, de sorte que [illegible] chambre, le temps qu'il faisait dehors et [illegible] comme dit la Bible, *gagnait les hauts* [illegible] pas de peine à accepter l'offre que [illegible] momentanément.

« A ma place [illegible] Colomban, qu'eusses-tu fait ?... Voyons [illegible]

[illegible] gamin ! dit le grave Breton, que [illegible] moqueur amusait malgré lui.

[illegible] je te connais bien, reprit Camille ou tu [illegible] lavandière achever sa pleine eau ; ou, si [illegible] assez humain pour lui offrir ton toit, tu lui [illegible] le dos, la privant ainsi des charmes de ta [illegible] tu te fusses remis à lire, la privant ainsi du [illegible] de la conversation. Voilà ce que tu eusses fait [illegible] pas ! sous prétexte, monsieur le gentilhomme, qu'il y a des femmes qui ne sont pas des femmes pour vous ! Moi, je ne suis qu'un sauvage ; aussi ai-je fait ce que l'Indien fait dans son wigwam, ce que l'Arabe fait sous sa tente : j'ai rempli minutieusement tous les devoirs de l'hospitalité. Le premier dont je crus devoir m'acquitter, après quelques menus propos, fut de lui faire ôter son fichu, attendu que la pointe dudit fichu ruisselait dans son dos comme la baleine d'un parapluie ; sans cette précaution charitable, la princesse de Vanvres eût infailliblement contracté un violent rhume de poitrine que je me fusse amèrement reproché. [illegible] je vois d'ici la mauvaise pensée qui te *point*, comme dit maître Amyot. — Eh bien, non, je n'avais aucune intention perverse, et, comme Hippolyte, je puis le dire : *le jour n'était pas plus pur que le fond de mon cœur !* Le vers n'y est pas, et j'en suis ravi : je n'ai jamais pu souffrir les vers. — C'était, je te le répète, par pure charité, et la preuve, c'est que, redoutant pour elle le froid glacial de ta chambre, je lui présentai un foulard qui se trouvait sur ta chaise.

« Hein ! M. Tartufe n'eût pas fait mieux, j'espère ?

« C'était ton foulard blanc, le plus beau de tous tes foulards ; je dois même te prévenir que la princesse l'a emporté, croyant qu'il était à elle.

« Mais c'est encore là un détail.

« Une fois qu'elle fut à l'abri, je lui offris une chaise ; mais je dois avouer à sa gloire qu'elle refusa de s'y asseoir, non pas qu'elle se crût indigne, elle, princesse de Vanvres, de s'asseoir devant le plus humble de ses serviteurs, mais parce qu'elle craignit, toute ruisselante qu'elle était, d'endommager le velours d'Utrecht de ton mobilier. Je crus du moins deviner cela à la façon dont elle accepta, après quelques manières, une place à côté de moi sur le canapé, qui, revêtu d'une housse de coutil, ne lui paraissait courir aucun danger.

« Et maintenant, voici ce que tu ne voudras pas croire, ô Colomban ! toi qui nies les Lisettes, dédaignes les Frétillons et méprises les Suzons de M. de Béranger : c'est que, lorsqu'on est né sous le 80° 40' 92° 55' longitude ouest et par 2[illegible] latitude nord, on n'est point assis impunément près d'une jolie fille, cette fille fût-elle blanchisseuse ; il [illegible] Colomban, entre elle et vous, un je ne sais [illegible] que votre professeur de physique appelait [illegible] les courants électriques. Or, ces courants [illegible] pas cela, dou Socrate, roi des sages ! ces courants vous font germer, pousser et fleurir en dix minutes au cerveau mille fringantes pensées que ne ferait jamais éclore un article du code, si entraînant que fût cet article.

« C'est une pensée de cette sorte, cher ami, qui me poussa à lui dire :

« — Princesse de Vanvres, sur mon honneur, je trouve Votre Altesse ravissante !

« Et c'est sans doute une pensée analogue qui la fit rougir comme un coquelicot.

« Je n'ai pas besoin de te dire, si innocent que tu sois, mon cher Colomban, que plus une femme rougit, plus elle est belle. La princesse de Vanvres était donc la plus belle des princesses, et la tête commençait à me tourner, quand, par bonheur, mes yeux [illegible] ma tête, s'arrêtèrent sur le foulard blanc qui avait remplacé son fichu.

« Ce foulard, mon ami, c'était toi. [illegible] ton antipathie pour les fées, les naïades, les [illegible] je craignais de trahir l'amitié, et cette crainte m'arrêta sur le bord du précipice !

« Maintenant, tu me jures que la princesse de Vanvres t'est étrangère : très bien ! comme je suis du pays des précipices, je ne les crains pas. Que l'occasion s'en présente, et je m'y laisserai glisser tout doucement ! »

Cette péroraison achevée, Colomban voulut faire quelques observations ; mais Camille se mit à chanter d'une voix ravissante :

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours ;
Mais vive la grisette !
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours !

Et, aux accents de cette voix harmonieuse, vibrante, magique, qui faisait frémir jusqu'aux plus secrètes fibres du cœur, Colomban ne sut plus qu'applaudir.

XLIII

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Ce récit de la première rencontre de Camille avec la princesse de Vanvres, récit que nous avons essayé de reproduire non seulement dans son ensemble, mais encore dans ses détails, donnera, mieux que toutes les analyses que nous aurions pu faire, une idée du caractère de Camille, caractère plein d'insouciance et de gaîté.

Cette gaîté, qui, entre hommes, n'était pas toujours d'un goût bien épuré, agissait cependant sur le sérieux Breton à peu près comme eussent agi les minauderies d'un chat ou le babillage d'une perruche ; Camille commençait toujours par avoir tort, et finissait toujours par avoir raison.

Il y eut pourtant un point sur lequel se brisa sa persistance.

La vie régulière, monotone même que menait Colomban n'était pas précisément la vie idéale qu'avait rêvée Camille ; aussi se sentait-il mal à l'aise et à l'étroit dans cette paisible retraite. Les meubles du Breton lui inspiraient cette espèce d'effroi que doit inspirer à un jeune homme sans vocation la vue de sa cellule en entrant dans un cloître.

Un jour, Colomban, au retour de l'école, trouva la tête de son lit ornée d'une tête de mort, surmontant deux os en croix, avec cette phrase consolante en exergue :

Camille, il faut mourir !

L'esprit grave et pensif du jeune homme ne s'effraya aucunement de la sombre maxime, et il laissa à la tête de son lit le funèbre ornement qu'y avait placé Camille.

Ainsi cette douce habitation, si riante aux yeux de Colomban, exhalait pour Camille les miasmes du séminaire ; tout l'agaçait, tout l'attristait, jusqu'à ce poétique tombeau de la Vallière qui avait tant fait rêver Colomban et Carmélite ; cette éternelle image de la mort qu'il avait sous les yeux, image consolante pour une âme pieuse, le révoltait et lui inspirait les sarcasmes les plus amers.

« Pourquoi, disait-il à Colomban, n'achètes-tu pas tout de suite une concession dans un cimetière ? En faisant tendre les murailles d'un drap noir à larmes d'argent, tu aurais, pendant ta vie, un appartement d'une gaîté folle, et tu pourrais l'habiter même après ton décès. »

Vingt fois il proposa à Colomban de changer ce qu'il appelait leur emprisonnement contre un appartement *à Paris*, ou fût-ce même *dans les faubourgs de Paris*, tels que la rue de Tournon ou la rue du Bac.

Jamais Colomban ne voulut y consentir.

Alors, comme cédant à un esprit d'accommodement, Camille cessait de parler de déménagement ; mais il continuait de tendre à ce but par des saillies incessantes contre leur claustration monacale. Quoique d'une nature impatiente, il avait, lorsqu'il trouvait une résistance plus forte que sa volonté, une souplesse dans les vertèbres de son imagination, s'il est permis de dire cela, qui lui donnait la faculté de la couleuvre à passer par les plus étroites issues ; il temporisait donc, essayant de se glisser sous l'obstacle qu'il ne pouvait renverser, prenant avantage, chaque fois que l'occasion s'en présentait, de l'amitié dévouée de Colomban, de sa faiblesse d'enfant gâté ; mais toutes ses vues tendaient à ce seul point : quitter au plus vite le quartier Saint-Jacques.

Malheureusement pour lui, outre le prix élevé du loyer dans un autre quartier, prix qui eût dérangé l'équilibre du budget de Colomban, outre que cette retraite isolée convenait admirablement au studieux Breton, il répugnait à celui-ci de quitter cet appartement où pour la première fois l'amour lui était apparu sous ses plus fraîches couleurs.

Redoutant la légèreté de Camille, il n'avait pas encore osé lui confier le secret dont son cœur était plein ; il en résultait que l'acharnement de Colomban à ne quitter ni son appartement, ni même le quartier, était un mystère pour l'Américain.

Camille avait plus d'une fois rencontré Carmélite ; plus d'une fois l'ardent créole avait admiré la savoureuse beauté de sa voisine, et avait interrogé Colomban sur cette char-

mante désolée ; — Carmélite, en deuil de sa mère, était vêtue de noir, — mais Colomban s'était contenté de lui répondre :

— Le deuil que porte cette jeune fille est celui de sa mère ; j'espère que cette douleur la rendra respectable à tes yeux.

Et Camille n'avait plus parlé de Carmélite.

Seulement, un jour, *en revenant de Paris*, comme il disait, le jeune créole s'établit carrément dans un fauteuil, alluma un havane et commença le récit suivant :

— J'arrive du Luxembourg.

— Très bien ! dit Colomban.

— J'ai rencontré notre voisine.

— Où cela ?

— Je rentrais comme elle sortait.

Colomban garda le silence.

— Elle tenait un petit paquet à la main.

— Eh bien, que vois-tu là d'intéressant ?

— Attends donc.

— J'attends, comme tu vois.

— J'ai demandé au concierge ce qu'elle avait dans son paquet.

— Pourquoi cela ?

— Pour le savoir.

— Ah !

— Il m'a répondu : « Des chemises. »

Colomban garda le silence.

— Mais sais-tu pour qui ces chemises ? continua Camille.

— Dame, je présume que c'est pour quelque magasin de lingerie.

— Pour les hôpitaux et les couvents, mon cher !

— Pauvre enfant ! murmura Colomban.

— Alors, j'ai demandé à Marie-Jeanne...

— Qui est-ce, Marie-Jeanne ?

— Ta portière donc ! Tu ne savais pas que ta portière s'appelât Marie-Jeanne ?

— Non !

— Comment ! depuis trois ans que tu es dans la maison ?

Colomban fit un mouvement des yeux, de la bouche et des épaules qui voulait dire : « En quoi cela m'intéresse-t-il, que ma portière s'appelle Marie-Jeanne ? »

— Enfin ! dit Camille, c'est ton caractère ; mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. — J'ai donc demandé à Marie-Jeanne : « Combien cette belle fille peut-elle gagner à faire des chemises pour les couvents et les hôpitaux ? » Sais-tu ce qu'elle gagne ?

— Non, dit Colomban ; mais elle doit gagner peu de chose.

— Un franc par chemise, mon cher !

— Ah ! mon Dieu !

— Or, sais-tu le temps qu'elle met à faire une chemise ?

— Comment veux-tu que je sache cela ?

— C'est vrai, j'oubliais que tu n'étais pas curieux. Eh bien, mon cher, elle met un jour entier à faire une chemise, et encore en piochant comme une négresse, c'est-à-dire en travaillant de six heures du matin à dix heures du soir ; et, quand elle veut gagner trente sous, c'est-à-dire de quoi manger tout juste, tu comprends ? il faut qu'elle passe la nuit !

Colomban essuya la sueur qui perlait sur son front.

— N'est-ce pas effrayant ? continua Camille. Réponds, cœur de granit ! Est-il possible que des créatures du bon Dieu, belles, jeunes, distinguées, mènent cette vie de bêtes de somme ?

— Tu as raison, Camille, bien raison ! dit Colomban, touché presque autant de la sensibilité de son ami que de la pauvreté de la jeune fille, — et je te sais gré de ton attendrissement en faveur des femmes laborieuses, de ces saintes obscures qui rachètent, aux yeux de Dieu, par leur travail obstiné, l'oisiveté des autres !

— Bon ! c'est pour moi, ce que tu dis là ? Merci ! ... Mais n'importe ! D'ailleurs, je suis de ton avis. Comment ! — c'est une indignité, ma parole d'honneur ! — la femme... la femme, que Dieu a mise au monde pour faire la félicité de l'homme, pour créer, nourrir, élever ses enfants ; cette créature-là, pétrie de feuilles de roses, du parfum des fleurs, de gouttes de rosée ; cette créature-là, dont le sourire est au cœur de l'homme, ce qu'un rayon de soleil est à la nature ; cette créature-là est à la solde des couvents et des hôpitaux, et fait des chemises à un franc par jour ! En défalquant les dimanches et le chômage, cela fait trois cents francs à peine par an ! — Ainsi, comme, pour conserver l'appartement de sa mère, ta voisine Carmélite... — Savais-tu qu'elle s'appelât Carmélite ?

— Oui.

— Ta voisine Carmélite paye cent cinquante francs de loyer, il lui reste, pour s'habiller, se chauffer, se chausser, se nourrir, cent cinquante francs par an, c'est-à-dire quarante et un centimes par jour ; — à moins qu'elle ne passe la nuit comme elle passe le jour, et, alors, en passant la nuit, cela lui ferait cinquante francs de plus peut-être ! Et quand je pense que c'est un être comme moi, mon semblable, — excepté qu'il est plus beau que moi, — qui est condamné à un tel supplice ! Mais, mon ami, il n'y a pas de justice humaine, et il faut faire une révolution pour changer tout cela !

— Je crois, dit Colomban, qu'elle a, en outre, une petite pension de trois cents francs.

— Ah ! vraiment, tu crois ? Trois cents francs ! *une petite pension de trois cents francs*, et cent cinquante francs qu'elle gagne, total : quatre cent cinquante francs. Et cela vous paraît suffisant, à vous qui avez mille deux cents livres par an ! Ah ! monsieur le philanthrope, quatre cent cinquante francs pour trois cent soixante-cinq jours, et même pour trois cent soixante-six quand l'année est bissextile, vous paraissent suffisants pour se loger, se vêtir, déjeuner, dîner, souper, payer sa chaise à l'église ? Mais, malheureux ! si le gouvernement était obligé de nourrir les plantes, sais-tu bien que l'oxygène et le carbone qu'il faudrait dégager reviendraient à deux fois la somme que dépense cette pauvre enfant !

— C'est vrai, répondit le Breton, qui n'avait pas encore envisagé la pauvreté de Carmélite sous ce malheureux point de vue ; c'est vrai, c'est affligeant ; je me demande comment elle peut faire ?

— Tu te le demandes ? dit Camille, enchanté de prendre sa revanche sur Colomban, et qu'excitait, d'ailleurs, la vue d'un beau visage. Ah ! tu te le demandes ? Eh bien, je vais te répondre, moi : elle travaille presque toutes les nuits jusqu'à trois heures du matin !

— C'est la portière qui t'a dit cela ?

— Non, ce n'est pas la portière qui me l'a dit, c'est moi qui l'ai vu.

— Toi, Camille ?

— Oui, moi, Camille Rozan, créole de la Louisiane, c'est moi qui l'ai vu.

— Quand cela ?

— Mais... hier... avant-hier et les jours précédents.

— Et comment l'as-tu vu ?

— Elle n'est pas assez riche, n'est-ce pas, pour, la nuit, brûler une lampe ou une bougie quand elle dort ? Or, du moment que la lampe ou la bougie brûle dans sa chambre, c'est qu'elle veille. Eh bien, toutes les nuits, la lampe ou la bougie brûle dans la chambre de la voisine jusqu'à trois heures du matin.

— Mais, toi qui ne veilles pas jusqu'à trois heures du matin, comment sais-tu cela ?

— Ah ! bon ! je ne veille pas jusqu'à trois heures du matin ! qui te l'a dit ? Eh bien, voilà qui te trompe : par exemple, avant-hier, c'était jour d'Opéra, n'est-ce pas ?

— Oui, je crois... je ne sais pas.

— Oh ! il ne connaît pas les jours d'Opéra ! Lundi, mercredi, vendredi, sauvage ! Avant-hier, c'était donc jour d'Opéra... lundi !

— Soit !

— Quand tu ne voudrais pas, c'est ainsi. Eh bien, en sortant de l'Opéra, j'ai rencontré un ancien camarade de collège.

— Un camarade à nous ?

— A qui donc ?

— Et lequel ?

— Ludovic.

— Ah ! oui, tiens, un des braves garçons du collège. Comme on se perd de vue, c'est étonnant !

— Ne m'en parle pas ! cela vous ferait faire les plus tristes réflexions de la terre, si l'on réfléchissait.

— Qu'est-il devenu ?

— Il fait de la médecine : ils ont tous la rage de faire quelque chose.

— Il n'y a que toi...

— Ah ! je t'attendais là... tu as coupé dedans ! Enfoncé ! n'en parlons plus. Il fait donc de la médecine.

— Il réussira : c'est une admirable intelligence, seulement un peu trop matérialiste dans la forme.

— Oui, très matérialiste dans la forme ; la princesse de Vanvres pourra te dire un mot de cela.

— De sorte que ?...

— Oui, *ad eventum*. Mais, pour *festinare ad eventum*, il faut en finir avec les détails. Ludovic viendra te voir ; vous êtes voisins ; je lui ai donné ton adresse.

— Mais, éternel rabâcheur, quel rapport y a-t-il entre Ludovic...

— Et Carmélite ?

— Je te le demande !

— Attends, je vais te le dire. En voilà un étrangleur de développements ! mais, si tu avais été Thésée, tu aurais donc arrêté le récit de Théramène au dixième vers ? Et tu n'aurais pas su que le flot qui avait apporté le monstre avait reculé d'épouvante ; tu n'aurais pas su que le corps du susdit monstre était *couvert d'écailles jaunissantes*, que *sa croupe se recourbait en replis tortueux*, tous détails du plus grand intérêt pour un père ! Que diable ! quand un père a son fils mangé par un monstre, c'est bien le moins

qu'il sache par quel monstre [illegible] le monstre est un [illegible] monstre, il a la consolation [illegible] dire : « Mon fils a été mangé par un monstre [illegible] le monstre qui l'a mangé est un beau monstre. »

— Tu sais que [illegible]

— C'est ton devoir [illegible] de toi, et j'abrège. Quel rapport [illegible] et Carmelite? Je vais te le dire. [illegible] Ludovic en sortant de l'Opéra.

— Tu me l'as [illegible]

— Eh bien, [illegible] on ne rencontre pas un ami, un camarade [illegible] de collège qu'on n'a pas vu depuis [illegible] éprouver le besoin de se renarrer l'un [illegible] les épisodes de sa jeunesse. J'entrai, par conséquent, [illegible] Ludovic au café de l'Opéra ; il s'agissait de [illegible] la narration ; ceci est un détail que [illegible]

— Passe le détail!

— Oui, parce que le détail est à ta honte, n'est-ce pas [illegible]

— Le détail, alors?

— Le détail, le voici, tu m'as fait faire maigre avant-[illegible]

— Moi?

— Un lundi! Il est vrai [illegible] sans t'en douter ; aussi je ne te le reproche pas ; je le constate purement et simplement. Comme, dis-je, tu m'avais fait faire maigre à ton [illegible] attendu que tu avais demandé du porc frais et que l'on nous a servi des œufs durs, métamorphose à laquelle, avec ta distraction habituelle, tu n'as prêté aucune attention, j'ai cru devoir renouveler mes forces en mangeant un pilon de poulet en société de notre ami Ludovic. Le poulet n'était-il qu'un prétexte pour causer, ou la conversation n'était-elle qu'un prétexte pour manger le poulet? Je l'ignore. Je dois te dire, toutefois, que la conversation dura infiniment plus que le poulet, et que ce fut vers trois heures du matin seulement que je rejoignis les murs de notre cloître. En regardant le ciel, plutôt par désœuvrement que pour savoir le temps qu'il ferait le lendemain, j'aperçus, à travers la fenêtre de notre voisine, la pâle clarté de la lampe de travail, et ce fut par un pur sentiment [illegible] que le surlendemain, c'est-à-dire aujourd'hui, la voyant sortir un paquet à la main, je me souvins de la veillée et j'interrogeai Marie-Jeanne. Maintenant, tu sais tout ce qu'a répondu Marie-Jeanne. Pauvre fille!

— Oui, pauvre fille! tu as raison, Camille, et plus pauvre encore que tu ne crois, car elle n'a pas un parent en ce monde, pas un ami, pas une affection!

— Mais c'est épouvantable, cela! s'écria Camille. Et, comment, toi [illegible] depuis cinq ou six mois, un an peut-être, tu n'as pas cherché à faire sa connaissance?

— Si fait! dit le Breton en soupirant ; j'ai plusieurs fois causé avec elle.

Et peut-être en ce moment Colomban allait-il tout dire à son ami, si celui-ci n'eût refoulé la confidence par une de ces phrases qui remettaient incessamment sur la défensive Colomban près de céder.

— Ah! Breton mystérieux! s'écria Camille, tu as causé avec elle et tu ne m'as pas dit un seul mot de cette causerie. Mais [illegible] faire mentir cette loyauté dont [illegible] sous prétexte qu'elle a la [illegible] ta discrétion à l'égard de [illegible] Vanvres a fini par me faire tenir sur mes gardes [illegible] qu'à une condition, c'est que tu vas me [illegible] de cette pastorale, et cela, détail par détail, [illegible] de rhétorique. J'aime les [illegible] de toi. J'exhibe un [illegible] Paris. Colomban! tu [illegible]

— Je t'assure, Camille, dit Colomban embarrassé, qu'il n'y a eu dans cette conversation rien d'intéressant pour toi.

— Ah! je t'y prends [illegible]

— Comment?

— Dire que ce n'est point intéressant pour moi, n'est-ce pas sous-entendre [illegible] intéressant pour toi? Je te demande de me répéter [illegible] que cette conversation [illegible] pour ton imagination [illegible] à propos de Carmelite ce que [illegible] de la princesse de Vanvres. [illegible] que [illegible] en ce moment de faire que ma princesse. Cette belle personne qui passe ses nuits à faire des chemises pour les couvents et les hôpitaux t'intéresse-t-elle particulièrement? Réponds-moi, Colomban! Colomban, réponds-moi!

Mis en demeure par son ami, Colomban étendit la main vers lui, et de cette main lui touchant le genou, il dit d'une voix douce et grave :

— Écoute, Camille, je vais tout te raconter ; mais, pour Dieu, ne traite pas ma confidence avec ta légèreté ordinaire et garde mon secret comme je l'aurais gardé moi-même si je n'eusse pas cru que te cacher un coin de mon cœur fût une trahison à notre amitié.

Et Colomban recommença pour Camille le récit minutieux qu'il avait déjà fait à frère Dominique.

— Et qu'a dit frère Dominique? demanda Camille quand son ami eut cessé de parler.

Colomban répéta au jeune créole les encouragements que le moine lui avait donnés.

— Eh bien, à la bonne heure! s'écria Camille, voilà l'abbé de mes rêves! si j'étais fils d'un abbé, je ne voudrais pas que mon père fût d'un autre bois que celui-là. Il a parfaitement fait de t'encourager, frère Dominique, quoique, à franchement parler, tu n'aies pas l'air d'avoir bien besoin d'encouragements : mettre le feu à une étoupe enflammée m'a toujours paru un labeur oiseux. Ce qui me passe, c'est de ne pas avoir deviné cela, moi ; j'aurais dû m'en douter, cependant, aux propos enfantins que tu tenais les premiers jours de mon arrivée, et surtout à ton entêtement à ne pas quitter le quartier. Ah! tu as bien fait de me prévenir : il était temps ; ça brûlait ; demain, je me mettais en campagne. Mais, à partir de ce moment, c'est fini ; l'amante de mon hôte est comme la femme de César : elle ne doit pas même être soupçonnée! Rapporte-t'en à ma discrétion, et dis-moi, maintenant, comment tu comptes agir. Ta marche vers le but me paraît, permets-moi de te le dire, décroître en raison inverse de la marche de ta passion : tu adores énormément, mais tu n'avances pas!

— Qu'appelles-tu avancer, Camille? dit Colomban presque effrayé.

— Dame, j'appelle avancer tout ce qui n'est pas reculer, moi, et j'appelle reculer la retraite que tu as opérée depuis un mois que je suis ici. Ah! je pense à une chose : imbécile! animal! bête que je suis! oison déplumé! c'est ma présence qui te gêne, cher ami! Dès demain, je t'en délivre.

— Camille, Camille, y songes-tu, mon ami? s'écria Colomban.

C'était le lion du Jardin des Plantes ayant besoin dans sa cage de ce roquet aboyeur.

— Certainement que j'y songe, Colomban ; je ne veux pas entraver la félicité de mon seul ami.

— Mais tu ne l'entraves pas le moins du monde, Camille.

— Je l'entrave outrageusement, et, dès demain, je me mets en quête d'un appartement de garçon.

— Oui, c'est cela, dit Colomban avec tristesse, tu veux me quitter ; tu es las de mon voisinage ; notre amitié t'est lourde!

— Ah! Colomban, mon ami, voilà que tu dis des bêtises!

— Eh bien, soit, va-t'en ; mais je m'en irai avec toi.

— Alors, dit Camille, cours chez le propriétaire, et, si ma présence ne te désoblige pas...

— Enfant! s'écria l'excellent Breton.

— Eh bien, passe en nos deux noms un bail de trois, six, neuf... à moins, cependant, je te le répète...

— Camille, interrompit Colomban, j'aime Carmelite, je l'aime de toute mon âme ; mais, si tu me disais : « Colomban, mes possessions d'Amérique ont été incendiées, je suis ruiné, ma fortune est à refaire ; vois mes bras, ils sont faibles! Eh bien, il me faut le secours de tes deux robustes bras, fils de la vieille Bretagne! » Camille, je partirais à l'instant même sans regrets, sans douleur, sans jeter un regard en arrière, sans même soupirer sur cette moitié de ma vie que je laisserais ici.

— Bon! bon! bon! voilà qui est convenu ; je sais que tu le ferais comme tu le dis.

Le Breton sourit tristement.

— Sans doute que je le ferais, dit-il.

— Eh bien, voyons, où cet amour-là te mènera-t-il?

— Au mariage probablement.

— Oh! oh! avec une petite fille qui fait des chemises pour les couvents et les hôpitaux, toi, le vicomte de Penhoël, toi qui dates de Robert le Fort?

— C'est la fille d'un capitaine, officier de la Légion d'honneur.

— Oui, noblesse de canon. Enfin, n'importe! si cela te convient, si cela convient à ton père, personne n'a rien à y voir.

— Mon père fera tout pour le bonheur de son fils unique.

— Voyons donc alors, pourquoi n'entames-tu pas les pourparlers?

— Mais, mon cher Camille, je ne sais pas d'abord si Carmelite m'aime.

— Et puis tu veux, avant de te lancer dans ce sentier de ronces et d'épines qu'on appelle le mariage, respirer l'arome des prés fleuris de l'amour! soit ; c'est un accès de sensualisme que je comprends, un raffinement de volupté que j'apprécie ; mais, en attendant, tu ne laisseras pas, j'espère, la chère créature s'abîmer les yeux à ce travail d'araignée!

— Et le moyen de faire autrement, Camille ? suis-je assez riche, moi, pour lui venir en aide ? Quand je serais millionnaire, accepterait-elle l'offre d'un secours, quelle que fût la forme sous laquelle je le voulusse déguiser ?

— Elle n'acceptera pas un secours, mais elle acceptera du travail.

— Comment veux-tu que je lui procure du travail ?

— Oh ! que tu es donc empêché, cher ami !

— Voyons, explique-moi cela ; tu me fais mourir d'impatience !

— Un de mes amis des colonies m'a chargé de lui expédier six douzaines de chemises, moitié en toile de Hollande, moitié en batiste ; j'ai acheté l'étoffe ces jours-ci, et on me l'apporte ce soir ou demain. L'ami qui me donne cette commission a fixé, en moyenne, le prix de chaque chemise à vingt-cinq francs ; il faut, pour une chemise d'homme, trois mètres vingt-cinq centimètres d'étoffe ; mettons la toile à cinq francs : cela nous fait seize francs vingt-cinq centimes par chemise ; c'est donc huit francs soixante-quinze centimes qui restent pour la façon. Eh bien, donnons ces chemises à faire à la voisine ; il paraît qu'elle travaille comme une fée, c'est huit francs soixante-quinze centimes qu'elle gagnera par chemise, au lieu d'un franc... Est-ce clair ?

— Elle n'acceptera pas, dit Colomban en secouant la tête.

— Comment, elle n'acceptera pas !

— Elle croira que ce n'est qu'un moyen ingénieux de lui venir en aide ; elle sait le prix du travail, et quand il sera question du chiffre fabuleux que tu dis, elle refusera.

— Ah ! que tu es bien un Breton entêté et entêtant ! Comment refuserait-elle d'accepter pour son travail le prix que l'on me fait payer, à moi, dans un grand magasin de confection ? Je lui montrerai mes factures, que diable !

— De cette façon, dit Colomban, la chose me paraît acceptable, et je te remercie sincèrement d'en avoir eu l'idée.

— Eh bien, propose-lui la chose dès ce soir.

— Je vais y penser.

— Pense en même temps que ce n'est pas un état, que de faire des chemises. J'ai couru le monde, et parfois, — cela va te faire rire, — au rebours de bien d'autres qui regardent sans voir, moi, j'ai vu sans regarder. J'ai vu que le temps n'est pas loin où les machines feront en une heure le travail d'aiguille que cent femmes ne font pas en une semaine. Regarde les cachemires de l'Inde : tout un village travaille six mois à faire un châle que les métiers de Lyon confectionnent en douze heures ! Eh bien, il faut chercher à Carmélite un état qui, dans le cas où M. le comte de Penhoël ne permettrait pas à monsieur son fils d'épouser une faiseuse de chemises, permette au moins que la pauvre fille ne meure pas de faim.

Colomban regarda Camille avec des yeux pleins de larmes.

— Je ne t'ai jamais vu si sérieux, si bon, et d'un jugement si droit, Camille ! je t'en remercie, puisque c'est ton amitié pour moi qui t'anime et te dirige.

Mais, sans s'arrêter à ces cajoleries affectueuses :

— Ne m'as-tu pas dit qu'elle aimait la musique ? demanda Camille.

— Passionnément ! elle est même assez bonne musicienne à ce que je crois.

— L'as-tu entendue chanter ou exécuter ?

— Jamais : la pauvre fille n'a pas de piano.

— Elle en aura un.

— Comment cela ?

— Je n'en sais rien ; mais je te dis, moi, qu'elle en aura un.

— Tu vas tout de suite aller trop loin, Camille.

— Je n'irai pas loin pour lui trouver un piano : ce sera le tien.

— Comment, le mien ?

— Sans doute.

— Mais mon piano est un bastringue.

— Je le sais bien, et c'est justement à cause de cela.

— Tu lui donneras un mauvais piano ? fi donc !

— Oh ! que tu es bête, cher ami !

— Merci !

— Non, c'est un mot d'amitié. Mais, comprends donc ! je t'ai dit cent fois que je ne pouvais pas souffrir ton piano, qu'il était d'un ton trop haut pour moi. Quelle voix a-t-elle ?

— Une voix de contralto.

— C'est cela ! tu as une voix de baryton, toi. Nous changerons ton piano ; je mets cinq cents francs de retour ; vous avez un piano excellent ! Un piano n'est pas comme un parapluie ! Un seul suffit pour deux et même pour trois !

— Mais, Camille...

— C'est déjà fait : le piano est acheté ; demain, il sera ici.

— Tu me trompes, Camille !

— C'est comme j'ai l'honneur de te le dire. Je voulais te ménager cette surprise pour le jour de ta fête ; mais, comme le jour de ta fête est passé, je l'ai remise au jour de ta naissance ; seulement, comme le jour de ta naissance n'est pas venu, et que cela m'ennuie de jouer sur un piano trop haut pour moi, je te donne l'objet demain, c'est-à-dire le jour de la naissance de ton père, de ton oncle, de ta tante ou d'un de tes cousins. Que diable ! il y a bien quelqu'un de ta famille qui soit né demain !

— Oh ! Camille ! s'écria le Breton ému jusqu'aux larmes, merci, mon ami ! merci !

XLIV

LA GEMMA DI PARIGI

Malgré l'étendue du livre que nous publions, et le plaisir qu'un auteur trouve toujours dans l'analyse du caractère de ses personnages, il n'entre point dans notre plan de suivre jour par jour la vie de nos trois jeunes gens, ce que nous aurions fait si nous eussions publié leur histoire isolée, mais ce que nous n'osons risquer, du moment que cette histoire n'est qu'un épisode de ce grand tout que nous livrons à la curiosité de nos lecteurs.

Nous dirons donc seulement que Camille exécuta ses desseins comme il les avait exposés à Colomban.

Carmélite, n'ayant pas d'objection à faire pour la rémunération de son travail en voyant le prix exorbitant des factures de Camille, accepta l'offre du jeune homme, et, à partir de ce jour, l'intermédiaire, cette sangsue qui s'engraisse de la substance du producteur et de l'acheteur, étant supprimé, le bien-être entra dans la maison ; seulement, la jeune fille fit plus de difficultés à l'endroit du piano nouvellement acheté, et qu'il s'agissait de faire passer de l'appartement des deux amis dans le sien. Mais, pressée par Colomban, pour lequel elle avait une affection mêlée de respect, elle se décida à ouvrir sa porte à l'hôte mélodieux.

Il y eut plus : elle consentit à recevoir des leçons de chant que les deux jeunes gens se chargèrent de lui donner tour à tour.

Carmélite déchiffrait et exécutait brillamment à première vue les morceaux les plus hérissés ; son doigté était élégant, mais son ignorance en musique était au moins égale à son ignorance en amour.

Elle jouait sans bien connaître la valeur de ce qu'elle jouait, et c'est là — qu'on permette un instant à un profane de se mêler de ce qui ne le regarde pas — c'est là le grand vice de l'éducation musicale que les jeunes filles reçoivent dans les pensionnats. On farcit la tête des élèves d'une musique détestable, sous prétexte que c'est de la musique facile. Ainsi, que le professeur soit malheureusement doué d'une de ces voix désastreuses que l'on appelle des voix de salon, — ce qui signifie clairement une voix impossible pour le théâtre, — qu'il ait, en outre, la fièvre endémique des chanteurs, qui consiste à composer soi-même des romances, comme s'il suffisait d'avoir une voix quelconque pour être musicien, eh bien, ce professeur va inculquer à toutes ces jeunes têtes des fantaisies d'un goût presque toujours équivoque ; s'il ne chante pas, le péril est à peu près le même : au lieu de ses romances, il imposera ses quadrilles, ses valses, ses galops, ses fantaisies, ses variations, ses caprices, — tristes caprices ! sottes variations !

Pour Dieu ! mesdames les maîtresses de pension, exigez donc de vos professeurs qu'ils enseignent la musique qu'ils ont apprise, et non pas celle qu'ils font ! Comment ! vous avez les chefs-d'œuvre de ces grands maîtres, de ces gigantesques génies qu'on appelle Haydn, Haendel, Gluck, Mozart, Weber et Beethoven, et vous autorisez les gavottes de ces messieurs ?

On croirait que c'est impossible !

Point : la chose arrive, au contraire, tous les jours.

La pauvre Carmélite, avec toutes ses dispositions naturelles, en était là : on ne lui avait jamais mis entre les mains que de la musique de troisième ou quatrième ordre, et elle ignorait tous les enchantements de la musique véritable.

Aussi accueillit-elle avec enthousiasme les premières paroles des deux jeunes gens sur ce sujet.

C'était tout simplement une révélation.

Seulement, une lutte s'engagea entre les deux amis.

Colomban, grave et sérieux comme un Allemand, d'ailleurs élève du vieux Muller, trouvait toute la formule de ses pensées et de ses rêveries dans la musique allemande.

Camille, vif et léger comme un Napolitain, ne comprenait, n'admirait, n'admettait que la musique italienne.

Il y avait juste, entre leurs goûts en musique, la différence qui existait entre leurs caractères.

Mille discussions s'élevaient donc entre eux à propos de l'éducation musicale de Carmélite.

— La musique allemande, disait Colomban, ce sont les passions humaines mises en musique.

— La musique italienne, disait Camille, c'est la rêverie mise en chanson.

— La musique allemande est grande et triste, disait Colomban, comme le Rhin qui coule à l'ombre de ses sapins et de ses rochers.

— La musique italienne est joyeuse et azurée, disait Camille, comme la Méditerranée à l'ombre des lauriers-roses.

Le conflit se fût prolongé si le sage Breton n'eût proposé un armistice.

Colomban proposa d'étudier simultanément avec la jeune fille les maîtres de Beethoven et de Cimarosa, de Mozart et de Rossini, de Weber et de Bellini.

Les routes étaient différentes, mais, par un détour, conduisaient au même but.

On accepta donc, et la jeune fille reçut les leçons des deux amis.

Au bout de trois mois, elle était en état de chanter très passablement un trio avec eux.

A partir de ce jour, le bonheur était entré dans la maison comme, trois mois auparavant, le bien-être y était entré par la même porte et le même chemin.

On se réunissait presque tous les soirs dans le petit salon de la jeune fille, salon dont Camille, l'homme inventif, avait eu l'idée de faire renouveler le papier un jour en l'absence de Carmélite, afin d'épargner autant que possible à l'orpheline le souvenir cruel de la chambre où sa mère était morte, et on passait là, entre sept heures et minuit, des soirées charmantes qu'on était tout surpris de voir s'écouler si vite.

Colomban, doué d'une voix de baryton d'une ampleur prodigieuse, chantait tantôt un morceau de Weber ou de Mozart, tantôt un air de Méhul ou de Grétry.

Camille avait une voix de ténor d'une douceur, d'une pureté, d'une suavité angéliques; quand il attaquait l'air de *Joseph* :

Champs paternels! Hébron, douce vallée!

il y avait dans son accent une telle tendresse, une tristesse si profonde, que ni Colomban ni la jeune fille ne pouvaient entendre la reprise de cet air sans sentir leurs yeux se mouiller de larmes.

Carmélite n'osait chanter seule; elle n'avait jusque-là fait entendre sa voix, et encore timidement, que dans des duos avec l'un ou l'autre des deux amis, ou dans des trios avec tous les deux.

C'était une voix d'une largeur et d'une puissance extraordinaires; dans certains airs en mineur, il sortait de cette bouche d'enfant des notes éclatantes comme les sons de la trompette dans une marche funèbre.

En d'autres moments, cette voix sanglotait comme les sons d'un violoncelle.

D'autres fois, les notes qui s'en échappaient étaient douces comme les sons d'une flûte de cristal, ou mélancoliques comme les accents du hautbois.

Les deux amis l'écoutaient avec ravissement, et Camille, qui autrefois ne manquait pas un jour d'Opéra, n'y avait pas remis les pieds depuis qu'il avait entendu pour la première fois ce qu'il appelait la perle de Paris — *la gemme de l'Anjou*.

Tous deux étaient surpris des progrès que Carmélite faisait d'heure en heure.

Un soir, ils furent abasourdis en lui entendant chanter d'un bout à l'autre toute la partition de *Don Juan*, qu'ils ne lui avaient donnée que la veille. La jeune fille avait, en effet, une mémoire prodigieuse; il lui suffisait d'entendre chanter une seule fois un morceau pour le répéter note pour note un quart d'heure après.

Colomban avait tout une collection de musique allemande, mais en quelques mois elle fut épuisée. Alors, Camille se chargea de pourvoir aux besoins de la société philharmonique; il fouilla tous les magasins, faisant choix, comme de raison, des morceaux de ses maîtres favoris, morceaux que Colomban appelait des œuvres de basse latinité.

La jeune fille dévorait fiévreusement toutes ces partitions, et peu à peu se mit au courant des œuvres principales de tous les grands maîtres, et, comme le chant ne lui faisait pas négliger l'exécution, il arriva qu'au bout d'un certain temps elle était devenue une musicienne d'une science et d'un talent merveilleux.

Les soirées se passaient donc ainsi, à s'écouter chanter les uns les autres; c'était l'occupation principale; puis, après chaque morceau, venait quelque saillie de Camille — saillie irrésistible et qui jetait ses auditeurs dans des accès de rire d'enfants.

Ou bien encore c'était une aventure de voyage, aventure piquante et hasardeuse, mais toujours racontée chastement.

Une chose surtout émerveillait Colomban : c'est que ce voyageur insoucieux qui, pour lui, avait visité l'Italie, la Grèce, l'Asie Mineure en oiseau de passage qui n'a rien vu, rien retenu, rien compris, semblait, depuis qu'il avait à raconter ses voyages à Carmélite, avoir voyagé à la fois en savant, en peintre, en poète. Tantôt il racontait ses recherches au milieu des ruines; tantôt, ses promenades au clair de lune aux bords des grands lacs, ses campements dans le désert aride, ou dans les forêts vierges; et, alors, c'était un nouveau Camille, — un Camille inconnu, aux récits pleins de couleur, de passion, d'enthousiasme et de franchise.

Colomban était tout étourdi de la métamorphose; il lui apparaissait dans un éblouissant éclat; ce n'était plus le gamin léger, éventé, insouciant et vantard : c'était un cavalier charmant, réunissant à la fois les qualités et la distinction de l'homme du monde, le brio et l'aventureux de l'artiste.

Qui donc avait opéré ce miracle? Colomban l'ignorait, plus d'ailleurs il ne songeait pas à se le demander.

Mais nous, lecteurs, qui sommes plus curieux que le Breton, cherchons ensemble d'où venait ce changement dans l'esprit et les manières de Camille *de* Rozan, comme il s'appelait parfois lui-même, moitié plaisamment, moitié fièrement.

La cause de ce changement n'était pas difficile à trouver.

Avez-vous vu un paon se promener seul sur l'arête aiguë d'un toit? Rien de plus beau, sans doute, mais en même temps rien de plus triste ni surtout de plus infatué de sa personne! seulement, qu'il aperçoive le long une paonne, aussitôt il relève son éventail de diamants, de perles et de rubis.

Eh bien, les diamants, les perles et les rubis dont les récits de Camille étaient semés rayonnaient de cette façon sous les regards de la jeune fille.

Il faisait la roue, comme le dit une phrase triviale, mais expressive.

Il eût vécu vingt ans avec Colomban qu'il n'eût pas fait à l'amitié l'honneur d'étaler pour elle une des pierres précieuses de son riche écrin.

Mais, pour ce dieu mystérieux et inconnu qui plane invisible au-dessus de la tête des jeunes filles, Camille n'avait pas assez de trésors de beauté, d'esprit et d'imagination.

Il en est de deux vieux amis comme du mari et de la femme : ils ne se croient pas obligés de se mettre en frais l'un pour l'autre; mais qu'un tiers apparaisse, et, à l'instant même, la conversation va devenir étincelante comme celle de deux muets retrouvant tout à coup la parole.

L'honnête Colomban n'attribuait pas la taciturnité passée de Camille et sa volubilité présente à d'autre cause que le caractère inégal et capricieux du jeune homme.

Pour Carmélite, élevée dans la sévère pension de Saint-Denis, devenue ensuite la garde-malade de sa mère et le témoin de sa mort, la tristesse avait fait jusque-là le véritable fond de sa vie, et le grave Breton continuait à son insu, et à l'insu même de la jeune fille, les leçons bienfaisantes mais attristantes du pensionnat.

Si, en ce moment, marchant droit à son cœur, une interpellation directe lui eût demandé quel était celui des deux jeunes gens qu'elle aimait le mieux, elle eût incontestablement, sans hésitation, par instinct naturel, par entraînement irrésistible, désigné Colomban.

Son caractère sérieux, loin de le faire repousser, l'attirait à elle; ils se rencontraient à chaque instant l'un l'autre dans les appréciations qu'ils portaient sur tous les sujets.

Camille, au contraire, avait un caractère entièrement opposé à celui de la jeune fille : ses vivacités l'inquiétaient; ses légèretés la choquaient; elle était toujours prête, en sœur aînée, à le gronder comme un écolier; car sa nature forte et résolue lui avait donné sur Camille un peu de cet empire que Colomban avait pris, dès le collège, sur son condisciple américain. Elle avait pour lui bien plutôt cette sollicitude qu'on a pour les enfants que la tendresse qu'on éprouve pour un jeune homme.

Lorsqu'elle travaillait ou qu'elle voulait être seule, si Camille entrait à l'improviste, elle n'était pas embarrassée pour lui dire : « Allez-vous-en, Camille, vous me gênez! »

Elle n'eût jamais osé dire une semblable parole à Colomban.

D'ailleurs, Colomban ne la gênait jamais.

Il en résulta que Carmélite elle-même se trompa sur ses sentiments : elle prit peu à peu cette familiarité qui s'établissait entre elle et Camille pour une plus grande vivacité d'affection; elle prit pour de la crainte cet amour respectueux mais profond qui l'attachait à Colomban.

Colomban semblait la retenir, Camille paraissait l'entraîner.

Elle était aimée par Colomban, elle était séduite par Camille.

Comment l'enfance entrevoit-elle la vie, sinon comme une guirlande de fleurs dont la plus belle est la plus éclatante? comment la jeune fille entrevoit-elle l'amour, sinon

comme une terre promise où elle va pouvoir effeuiller sa couronne de rêves ? »

La vie avec Colomban, c'était l'étude et le travail de chaque jour ; la vie avec Camille, c'était un voyage éternel à travers le pays bariolé de la fantaisie.

Si l'envie prenait à Carmélite d'apprendre, le soir, un morceau de musique dont on venait de parler, Colomban lui disait

du mont de Mars au poignet la ligne de bonheur, droite, ferme, sans aucune déviation ni brisure.

En effet, il était impossible d'être à la fois plus téméraire et plus heureux que ne l'était Camille.

Ces faits et d'autres semblables, qui se renouvelaient à tous propos et à chaque instant, inspirèrent à Carmélite une grande affection pour le jeune homme, affection qui participait autant de l'étonnement que de l'admiration.



Carmélite n'osait chanter seule.

— Demain, vous l'aurez.

Mais Camille, prompt à contenter les désirs des autres, comme il était ardent à satisfaire les siens, Camille, fût-il minuit, la pluie tombât-elle à torrents, les magasins de musique fussent-ils fermés, les éditeurs fussent-ils endormis, Camille, insouciant de la pluie et de l'heure, Camille, courant à pied à travers tout Paris, allait faire tapage à la porte du marchand jusqu'à ce que celui-ci, attiré par le prix exagéré que le jeune homme offrait, vu l'heure tardive, se décidât à ouvrir.

Un jour, au Luxembourg, Carmélite avait manifesté, assez vaguement d'ailleurs, le désir d'avoir une ou deux fleurs d'un marronnier rose.

— Je connais, dit Colomban, un pépiniériste qui demeure rue de la Santé ; à votre retour, vous aurez, chère Carmélite, une brassée de ces fleurs.

Mais Camille, agile comme un chat, malgré les justes reproches de Colomban, qui lui rappelait qu'ils étaient dans un jardin public, Camille était déjà grimpé dans l'arbre, avait cassé toute une branche du marronnier rose, et était descendu triomphant sans avoir été aperçu d'un seul gardien : car il y avait chez lui une espèce d'alliance entre le bonheur et l'audace ; un chiromancien qui eût étudié la main de Camille eût certainement reconnu et suivi,

Colomban s'aperçut, à plusieurs symptômes, de l'attraction que le créole exerçait sur la jeune fille.

— C'est bien naturel, se dit-il d'abord sans s'inquiéter de cette attraction : il a la beauté, la gaieté, la grâce, l'éclat, je n'ai, moi, que la tristesse et la force.

Puis, peu à peu, dans la probité de son cœur, — et à mesure qu'il pensait ainsi, son front devenait plus sombre et son cœur plus serré ; — peu à peu il se disait :

« Mon Dieu ! vous m'avez fait, à vingt-quatre ans, grave et sévère comme un vieillard ! Quel triste compagnon puis-je être pour une jeune fille de dix-huit ans dont tous les appétits seront antipathiques aux miens ? Et cependant, ajoutait-il doutant encore, tout me dit que j'étais capable de faire le bonheur de Carmélite, et que j'en aurais eu la puissance et la force, comme j'en ai le désir et la volonté ! »

Puis il les regardait, beaux, jeunes, souriants, pressés l'un à côté de l'autre, et il lui semblait que les deux auréoles de jeunesse qui ceignaient leur front n'en formaient plus qu'une, et que c'était une auréole d'amour.

Alors, il secouait la tête, et, debout, pâle, dans l'ombre, tandis que Camille et Carmélite rayonnaient de lumière :

« Je voudrais inutilement m'illusionner, disait-il ; ces deux jeunes gens s'aiment, et c'est justice ; ils semblent faits l'un pour l'autre. Et cependant, j'avais rêvé une

autre existence pour elle. Chère Carmélite! j'en eusse fait une haute et fière dame! Camille vaut mieux que moi : il en fera une femme heureuse.

Et à partir de cette heure, Colomban, malgré des regrets poignants, malgré la tristesse qui l'envahissait de jour en jour, résolut de faire abnégation entière de lui-même, et d'enrichir Camille des trésors qu'il avait amassés.

Un soir que Camille et Carmélite avaient chanté d'une voix caressante, appuyés l'un à l'autre, cheveux flottants, haleines mêlées, un duo d'amour dans lequel avaient vibré toutes les cordes de cette passion humaine qui touche presque à la divinité, Colomban, en rentrant dans sa chambre, posa la main sur l'épaule de Camille, le regarda gravement, et, les larmes pleins les yeux, des soupirs plein la poitrine, mais d'une voix calme, il lui dit :

— Camille, tu aimes Carmélite!

— Moi! s'écria Camille en rougissant. Je te jure...

— Ne jure pas, Camille, et écoute-moi, dit Colomban. Tu aimes Carmélite, à ton insu peut-être, mais tu l'aimes profondément, sinon de la même façon, du moins autant que je l'aime moi-même.

— Mais Carmélite? dit Camille.

— Je n'ai point interrogé Carmélite, répondit Colomban. A quoi bon? Non, je sais assez quel est l'état de son cœur! j'avoue, à votre louange à tous deux, que la lutte a été longue, et que c'est en quelque sorte malgré vous que vous avez été entraînés l'un vers l'autre. Voici donc quel est mon projet.

— Non! non! s'écria Camille, c'est à moi de te dire mon projet, Colomban. Il y a assez longtemps que je reçois de toi sans te rien donner, que j'accepte tes dévouements sans pouvoir te les rendre! Tu as peut-être raison, oui, je suis sur le point d'aimer Carmélite, de trahir notre amitié; mais de cet amour, je te jure, Colomban, que je ne lui ai jamais dit un mot, et que, jusqu'à ce moment, jusqu'à cette heure où tu vas l'arracher du fond de mon cœur pour le mettre devant mes yeux, je me le suis caché à moi-même. C'est la première faute que j'aie commise envers toi; mais, je te le répète, je ne me doutais pas, en glissant sur cette pente si douce de l'amitié à trois, je ne me doutais pas que j'allais tout droit à l'amour. Tu le vois pour moi; merci! tu me le dis : tant mieux! il est encore temps! Oui, oui, cher Colomban, j'étais sur le point d'aimer Carmélite, et cet amour me fait horreur, comme si Carmélite était la femme de mon frère! J'ai donc, en t'écoutant, en sondant mon cœur, en voyant l'abîme, pris une résolution suprême : dès ce soir, je pars.

— Camille!

— Je pars : je vais mettre entre mes désirs et ma passion une barrière infranchissable, je traverserai la mer, et j'irai vivre au fond de l'Écosse ou de l'Angleterre; mais je quitterai Paris, mais je quitterai Carmélite, mais toi-même, je te quitterai!

Et Camille se mit à fondre en larmes, et se jeta sur le canapé.

Colomban resta debout et ferme comme le roc de ces grèves où, depuis six mille ans, vient se briser le flot de la mer.

— Merci de ta généreuse intention! dit-il; je t'en sais gré comme du plus grand sacrifice que tu puisses me faire; mais il est trop tard, Camille!

— Comment, trop tard? répondit le créole relevant sa tête toute baignée de larmes.

— Oui, trop tard! reprit Colomban. Quand j'aurais l'égoïsme d'accepter ton dévouement, arracherais-je maintenant du cœur de Carmélite l'amour qu'elle a pour toi?

— Carmélite m'aime? tu en es sûr? s'écria Camille bondissant sur ses pieds.

Colomban regarda le jeune homme dont le visage s'était séché comme sous les rayons du soleil d'août.

— Oui, elle t'aime, dit-il.

Camille comprit tout ce qu'il y avait d'égoïste dans cet éclair de joie qui, par ses yeux, venait de jaillir de son âme.

— Je partirai, dit-il : loin des yeux, loin du cœur.

— Vous ne vous séparerez pas, répondit Colomban, ou plutôt je ne vous séparerai pas. Je serais donc bien lâche si je ne savais pas dompter un amour qui ferait le malheur d'un frère ou d'une sœur!

— Colomban! Colomban! s'écria le créole voyant l'effort que son ami faisait sur lui-même.

— Ne t'inquiète pas de moi, Camille : les vacances arrivent dans quelques jours; c'est moi qui partirai.

— Jamais!

— Je partirai, aussi vrai que je te le dis. Seulement, ajouta-t-il, d'une voix tremblante, tu me promets une chose, Camille?

— Laquelle?

— Tu me promets de faire le bonheur de Carmélite!

— Colomban! fit le créole en tombant dans les bras de son ami.

— Tu me jures de la respecter tant qu'elle ne sera pas ta femme?

— Devant Dieu! jura solennellement Camille.

— Eh bien, dit Colomban s'essuyant les yeux, j'avancerai mon voyage de quelques jours; car, tu comprends bien, Camille? continua le Breton d'une voix étouffée, si fort que je sois, je suis résigné de trop fraîche date pour avoir incessamment sous les yeux le spectacle de votre bonheur... Je vous affligerais comme un reproche! — Je partirai donc dès demain, et mon désespoir aura cela de bon, qu'il donnera à mon pauvre père quelques jours de bonheur de plus!

— Oh! Colomban! dit Camille en embrassant le noble Breton, oh! Colomban! que je suis chétif et misérable à côté de toi! Pardonne-moi de te condamner à cet éternel sacrifice de ton bonheur; mais, vois-tu, mon cher, mon vénéré Colomban, je te trompais en disant que j'allais partir; je ne serais pas parti : je me serais tué!

— Malheureux! dit Colomban. Je partirai, moi, et ne me tuerai pas : j'ai un père!

Puis d'un ton plus calme :

— Et, cependant, dit-il, tu comprends que l'on meure pour une femme que l'on aime, n'est-ce pas?

— Je ne comprends pas du moins que l'on vive sans elle.

— Tu as raison, répondit Colomban; parfois ces idées me sont venues à moi-même.

— A toi, Colomban? dit Camille effrayé, car ces paroles dans la bouche du sombre Breton avaient une bien autre signification que dans celle de l'insoucieux créole.

— A moi, Camille! oui. Mais rassure-toi, continua Colomban.

— Oui, tu l'as dit, tu as un père!

— Puis encore, je vous ai tous deux, mes bons amis, et je craindrais de vous laisser un remords. — Rentre donc chez toi, Camille; je suis calme; je n'ai plus, maintenant, qu'un désir : revoir mon père!

Puis, quand le jeune homme, impatient d'être seul, l'eut laissé sombre et désolé comme un arbre dépouillé de son feuillage par le vent de décembre :

— Mon père! continua Colomban; ah! j'eusse dû ne le quitter jamais!...

XLV

DÉPART

Le départ de Colomban avait été fixé par lui au lendemain soir.

Ce fut pour le jeune homme une cruelle minute que celle où il lui fallut annoncer ce départ à Carmélite.

Carmélite était assise et brodait quand Colomban entra chez elle, suivi de Camille.

Elle releva la tête, sourit aux deux amis, leur tendit la main, puis se remit à sa broderie.

Il se fit un moment de silence. De ces trois poitrines, deux étaient oppressées à ne pas respirer; un souffle doux et pur s'échappait de la troisième.

Au moment où Carmélite allait demander aux deux amis la cause de ce silence :

— Carmélite, dit le Breton de sa voix mélancolique, je pars.

Carmélite tressaillit et releva vivement la tête.

— Comment, vous partez? demanda-t-elle.

— Oui.

— Et où allez-vous?

— En Bretagne.

— En Bretagne? Pourquoi en Bretagne, un mois avant la saison des vacances?

— Il le faut, Carmélite.

La jeune fille le regarda fixement.

— Il le faut? répéta-t-elle.

Colomban réunit toutes ses forces pour faire un mensonge préparé depuis la veille.

— Mon père le veut, dit-il.

Mais les lèvres loyales du Breton se prêtaient si mal à déguiser la vérité, qu'il balbutia plutôt qu'il ne prononça ces quatre mots.

— Vous partez! Et moi? dit la jeune fille avec un sublime égoïsme.

Colomban devint pâle comme la mort, son cœur fut près de s'arrêter.

Tout au contraire de son ami, Camille sentit une flamme lui passer sur le visage, et son cœur accélérer ses battements.

— Vous le savez, Carmélite, dit Colomban, la langue humaine a un mot devant lequel viennent se briser tous nos désirs, toutes nos espérances : *Il le faut !*

Colomban avait dit ces paroles avec une telle résolution, que Carmélite baissa la tête comme si elles eussent été prononcées par la bouche du Destin lui-même.

Mais les deux jeunes gens virent des larmes silencieuses tomber de ses yeux sur sa broderie.

Il y eut alors une terrible lutte dans le cœur du Breton.

Camille suivait sur le visage de Colomban tous les progrès de sa douleur intime ; peut-être Colomban allait-il succomber, tomber aux pieds de Carmélite et lui tout dire, lorsque Camille, appuyant la main sur l'épaule de Colomban :

— Cher Colomban, dit-il, au nom du ciel, ne pars pas !

Cette supplication rendit à Colomban tout son courage.

— Il le faut, dit-il à Camille, comme il avait dit à Carmélite.

Camille savait bien ce qu'il faisait en suppliant, et quelle puissance sa voix avait sur le cœur de son ami.

Au reste, ces trois mots, qui n'avaient pas suffi à Carmélite, suffirent à Camille.

Camille se tut : l'effet qu'il avait voulu produire était produit.

Ce fut une triste soirée que celle qui suivit cette déclaration de Colomban.

Au moment de se quitter seulement, les jeunes gens voyaient clair en eux-mêmes.

Colomban comprit quel amour irrésistible, profond, infini, il avait pour Carmélite.

S'il eût été obligé d'arracher cet amour de sa poitrine, autant eût valu pour lui s'arracher le cœur.

Mais au moins cet amour, — sûr de lui comme il l'était, et ne craignant pas d'en arriver jamais à trahir son ami, — il pouvait le conserver ainsi qu'un trésor de douleurs et de larmes.

Carmélite, de son côté, comprenait quelle violente affection elle avait pour Colomban.

Mais, lorsque, dans ses nuits solitaires, au milieu de ses rêves de jeune fille, elle s'était trouvée face à face avec cette affection, et que, dans la naïveté de son âme, elle avait pensé au mariage qui, à ses yeux, devait être la conséquence de toute affection vive, elle s'était demandé si le père de Colomban, — vieux gentilhomme entiché probablement des préjugés de sa caste — consentirait jamais à ce que son fils épousât une orpheline sans fortune et sans nom.

Son père, à elle, était, à la vérité, mort capitaine et sur le champ de bataille ; mais, à l'époque où nous sommes arrivés, la Restauration avait mis une telle ligne de démarcation entre l'épée qui avait servi Napoléon et celle qui avait servi Louis XVIII, qu'il n'y avait rien d'étonnant, même pour Carmélite, que le comte de Penhoël ne consentît point au mariage de son fils avec la fille du capitaine Gervais.

La première idée qui vint à Carmélite, c'est que le père de Colomban avait su l'intimité dans laquelle vivaient les trois jeunes gens, et rappelait Colomban pour la faire cesser.

L'orgueil de la jeune fille se révolta ; elle ne fit plus de questions.

Ce fut une triste journée que ces dernières heures que les trois amis passèrent ensemble, heures où plusieurs fois la parole s'arrêta sur les lèvres et où les pleurs tombèrent des yeux.

Mais, pendant ces heures suprêmes, pas un mot, pas un regard de l'austère Breton ne trahit la passion dévorante qu'il cachait dans sa poitrine.

Comme le jeune Spartiate, le sourire sur les lèvres, il se laissait déchirer les entrailles.

Il est vrai que ce sourire était celui de la tristesse.

L'heure du départ arriva. Colomban dit adieu à Carmélite par un baiser amical posé sur les deux joues pâles et humides de la jeune fille ; puis, entraîné par Camille, il sortit.

Camille alla conduire Colomban jusqu'à la diligence.

Là, le prenant à part une dernière fois, Colomban fit jurer à son ami de respecter la jeune fille comme devant être sa femme et jusqu'à ce qu'elle fût sa femme.

Puis Camille revint à la maison de la rue Saint-Jacques, où il trouva la jeune fille tout en larmes.

En effet, n'était-ce pas briser le cœur de Carmélite, que de rompre le dernier lien qui l'attachât encore à sa vie d'autrefois ? L'amitié de Colomban, née du dévouement et de la reconnaissance au chevet de sa mère morte, lui avait servi de transition entre le passé et l'avenir ; ce départ arrachait du cœur de l'orpheline les derniers lambeaux de son enfance ! Désormais seule au monde, — car Colomban n'avait point dit quand il reviendrait, — ne pouvant demander d'amitié et de protection qu'à Camille, c'est-à-dire à un jeune homme dont la légèreté et la dissipation lui apparaissaient, comparées à la grave tendresse de Colomban, dans toute leur vérité redoutable, il lui avait pris une de ces profondes tristesses qui touchent au désespoir, et elle se sentait, maintenant isolée, perdue dans ce désert inconnu qu'on appelle le monde, sans affection, sans force, sans appui !

Elle pleurait donc, pauvre enfant, amèrement et abondamment, lorsque Camille arriva.

Au bruit que fit le créole en entrant, Carmélite ne releva la tête que pour voir si, par hasard, Colomban n'était pas revenu avec lui.

Le voyant seul, elle laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

Camille resta un instant silencieux sur le seuil de la porte ; il était moins avancé qu'il ne croyait dans le cœur de la jeune fille.

Aussi comprit-il que c'était, non pas de lui, mais du Breton qu'il fallait parler.

— Je viens vous apporter, dit-il, de la part de Colomban, l'assurance de sa profonde amitié.

— Quelle est cette amitié ? demanda Carmélite d'un air sombre ; amitié qui se noue et se dénoue à volonté ! Est-ce que, si j'eusse dû partir, je n'eusse pas prévenu mes amis aussitôt mon projet de départ conçu ? et, l'ayant conçu, l'aurais-je si vite et si cruellement exécuté ?

Pauvre Carmélite ! elle oubliait ou faisait semblant d'oublier ce que lui avait dit Colomban de la lettre de son père.

Camille comprit ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille, et aussi le parti qu'il pouvait tirer de cette prétendue opposition du père de Colomban ; mais une lettre de Colomban, si Camille appuyait sur ce motif, pouvait le surprendre en flagrant délit de mensonge, et Camille savait que le cœur droit de l'orpheline lui pouvait tout pardonner, le mensonge excepté.

Il résolut donc de se rapprocher de la vérité.

— Croyez-bien, chère Carmélite, dit-il, qu'un puissant motif a pu seul déterminer Colomban à partir.

— Mais, enfin, quel est donc ce puissant motif ? demanda Carmélite ; m'en refuser la confidence, n'est-ce pas me dire qu'il est offensant pour moi ?

Camille se tut.

— Quel est-il ? Voyons, parlez ! reprit Carmélite avec une certaine impatience.

— Je ne puis, Carmélite.

— Vous le devez, Camille, si vous tenez à ce que mon amitié pour Colomban reste ce qu'elle est, sincère et forte ; vous le devez, et il ne vous est pas permis de me laisser soupçonner votre ami : c'est votre devoir de le justifier, puisque je l'accuse.

— Je sais, je sais tout cela, Carmélite ! s'écria Camille ; mais ne me demandez pas pourquoi Colomban est parti... Pour vous, pour moi, pour nous tous, ne me le demandez pas !

— Je vous le demande impérieusement, au contraire, répondit la jeune fille ; si c'est un chagrin qu'il veut m'épargner, parlez, car aucun chagrin ne peut être plus grand pour moi que celui d'une amitié trahie. Expliquez-vous donc, au nom de la loyauté !

— Vous le voulez, Carmélite ? dit Camille feignant de céder à la violence.

— Je l'exige.

— Eh bien, il est parti...

Camille s'arrêta comme si sa langue refusait de lui obéir.

— Dites ! dites !

— Eh bien, Colomban est parti parce que...

— Parce que ?...

— Parce que..., répéta en hésitant le jeune homme.

— Eh bien ?

— Oh ! c'est que c'est si difficile à dire, Carmélite !

— Ce n'est donc pas la vérité ?

— C'est la vérité pure.

— Alors, dites-la promptement et hardiment.

— Colomban est parti, reprit Camille ; Colomban est parti, parce que... je vous aimais !

Il avait raison d'hésiter, l'adroit créole, avant de prononcer le *je*.

Il y avait un abîme de profondeur dans ce pronom si court qu'il fût. Que Camille, au lieu de dire : « *Je* vous aimais ! » eût dit : « Colomban est parti parce qu'*il* vous aimait ! » et Camille ne le cédait plus à Colomban.

Cette loyale preuve d'amitié, et l'absence du Breton, faisant attendre son ami à des heures paresseuses, et réparant tout d'un coup l'égoïsme qui lui avait mis, depuis le collège, à accepter sans jamais les rendre, les dévouements de Colomban.

Si Camille avait dit : « Parce que Colomban vous aimait, et que je vous aimais aussi ! » il plaçait avec toute la liberté du choix Carmélite entre ses deux amours.

Carmélite mesurait d'un coup d'œil le dévouement du Breton qui était parti, l'égoïsme du créole qui était resté !

Si nous avons bien analysé, nous ne dirons pas le carac-

tère mais le tempérament de Camille, le lecteur sait déjà que pour satisfaire non point une passion, mais un simple caprice, Camille n'eût reculé devant aucun obstacle, soit que l'obstacle pût être tourné par la ruse, soit qu'il pût être renversé par le courage ; il allait toujours à son but, droit quand il le pouvait, en zigzag lorsqu'il ne pouvait l'atteindre que d'une façon oblique. Sensuel avant tout, c'était la violence des désirs et non la profondeur de la corruption, qui pouvait lui faire commettre une action mauvaise ; que cette action mauvaise eût un mauvais résultat, il était capable de remords violents, mais d'autant moins durables que l'irritabilité de ses nerfs eût donné à ses remords une forme plus exagérée. Et, cependant, si pervers que fût naturellement Camille, le dernier sacrifice de son ami, qu'il venait d'embrasser en le reconduisant, était encore si présent à sa pensée que, malgré cette profonde perversité, il hésita à le trahir si vite.

Il répondit donc à Carmélite une demi-vérité, en lui répondant : « Colomban est parti parce que je vous aime. »

En répondant cela, il n'était qu'à moitié traître.

Colomban n'eût pas laissé partir son ami ; mais, si cet ami fût parti sans le prévenir, ou fût parti malgré lui, il eût dit : « Camille est parti parce qu'il vous aimait ; Camille vaut mieux que moi, puisque, moi, je n'ai pas eu le courage de partir. »

Aussi la cause du départ de Colomban, annoncée de cette façon à Carmélite, fit-elle sur la jeune fille l'effet d'un coup de foudre.

Elle regarda fixement Camille, si fixement, que celui-ci rougit et baissa les yeux.

— Camille, vous mentez ! dit-elle ; ce n'est point à cause de vous que Colomban est parti.

Camille releva la tête.

L'accusation n'était point celle qu'il craignait.

— Uniquement à cause de moi, répéta-t-il.

— Mais que pouvait faire à Colomban l'amour que vous prétendez avoir pour moi ? demanda la jeune fille.

— Il avait peur de vous aimer, répondit le créole.

— Bon Colomban ! murmura Carmélite.

Puis, se retournant vers Camille :

— Laissez-moi seule, mon ami, dit-elle ; j'ai besoin de pleurer et de prier.

Camille prit la main de la jeune fille, et la baisa respectueusement ; une larme tomba de ses yeux sur la main de Carmélite.

Quelle source avait fourni cette larme ? Était-ce la reconnaissance, la honte ou le remords ?

Carmélite ne s'en informa point : pour elle, une larme était une larme, c'est-à-dire la perle que la douleur va chercher en y plongeant, dans ce profond océan qu'on nomme le cœur.

Camille rentra chez lui, et fut tout étonné de voir sa chambre éclairée.

Il fut encore plus étonné de voir une femme dans sa chambre.

Cette femme, c'était la princesse de Vanvres, qui, prévenue du prochain départ de Colomban, rapportait le linge qu'elle avait à lui.

Seulement, la belle Chante-Lilas — on se rappelle que c'était le nom de la princesse de Vanvres — avait été d'un quart d'heure en retard.

Puis, comme elle n'avait pas voulu laisser le linge sans le remettre aux mains de quelqu'un, elle avait attendu la rentrée de Camille.

Camille n'était rentré, comme on sait, que lorsque Carmélite l'avait prié de la laisser seule ; ce qui fait qu'au moment où Camille rentrait, il pouvait être dix heures et demie du soir.

C'était bien tard pour retourner seule à Vanvres !

Camille offrit à la princesse la chambre de son ami Colomban.

La princesse fit quelques difficultés ; mais, sur l'assurance qu'il y avait un verrou à la porte de communication, elle accepta.

Maintenant, y avait-il ou n'y avait-il pas de verrou ? le verrou resta-t-il poussé ou tiré ? C'est ce que nous devinerons probablement à la première rencontre du séduisant Camille et de la belle Chante-Lilas.

XLVI

NUIT D'ORAGE

Comme nous ignorons complètement — jusqu'ici du moins — ce qui se passa pendant cette nuit, prenons Camille au moment où, le lendemain, vers onze heures du matin, il se présente à la porte de Carmélite et s'arrête un instant rêveur avant de frapper à cette porte.

A quoi rêvait Camille ?

Camille rêvait à l'œuvre difficile, nous dirons presque impossible, qu'il entreprenait.

Il connaissait Carmélite ; il savait que sa vertu reposait sur des principes austères et profondément arrêtés.

Il fallait donc, pour la vaincre, employer soit une force, soit une adresse extraordinaire.

Camille était si adroit, qu'il en était fort !

Il étudiait Carmélite depuis longtemps, comme un général étudie une place de guerre.

Fallait-il, d'après l'exemple de Malherbe, la prendre par un siège régulier, c'est-à-dire par les mille soins et assiduités dont le poète proclame l'efficacité dans ces vers :

> Enfin, cette beauté m'a la place rendue,
> Que d'un siège si long elle avait défendue ;
> Mes vainqueurs sont vaincus ! . .

Fallait-il s'en emparer par famine, par vive force, en faisant des tranchées, et en donnant des assauts ?

Non, toute cette stratégie eût échoué.

On ne pouvait vaincre que par surprise.

Camille s'arrêta donc à ce parti, et, cette résolution prise, il attendit froidement l'occasion.

C'était le dernier bouillonnement de son cœur, le dernier désir de son imagination qu'il endormait — quitte à laisser désirs et bouillonnements se réveiller plus tard, — dans cette pause d'un instant qu'il faisait à la porte de Carmélite.

Il entra.

Carmélite avait peu dormi, et avait beaucoup pleuré.

Elle reçut Camille froidement.

Cette réception rentrait dans les plans de Camille.

A partir de ce jour, il s'acharna à mener une vie exemplaire.

Il prit le contre-pied de ses folies et de ses irrégularités passées, et donna à chaque instant des preuves d'une sagesse dont on l'eût cru incapable.

Il affaiblit l'éclat de son enjouement habituel, et, à force de retenue, il devint grave et sérieux.

On comprend quel était le but de Camille.

Il lui fallait effacer du cœur de Carmélite le dernier souvenir de l'absent. Or, comment Camille pouvait-il faire oublier Colomban ? En rendant à la jeune fille toute la gravité, toute la mélancolie, tout l'esprit de règle du Breton, entés sur une affabilité plus grande, et sur une extrême distinction.

Carmélite crut naïvement que cette transformation venait moitié du regret que causait à Camille le départ de son ami, moitié de l'amour qu'il ressentait pour elle.

Son orgueil de jeune fille fut flatté de ce que le jeune homme, dans le seul espoir de lui plaire, faisait violence à son caractère, à ses habitudes, à ses goûts, et jetait au loin ses caprices les plus chers et les plus absolus.

Eh ! mon Dieu ! toute jeune fille de dix-huit ans s'y fût trompée de même.

Camille adorait autrefois l'Opéra, et Camille ne mettait plus le pied à l'Opéra.

Camille allait régulièrement trois jours de la semaine au manège et, de là, faire sa promenade au bois ; il renonça tout à coup au manège et à la promenade.

Camille avait, dans les hauts quartiers de Paris, cinq ou six amis, Américains comme lui, avec lesquels, de temps en temps, il avait coutume de dîner et de souper. Camille ne sortit plus.

Vingt fois, pendant qu'il était chez Carmélite, on vint sonner ou frapper chez lui ; chaque fois, le créole, malgré les instances de la jeune fille, refusa de s'assurer qui frappait ou qui sonnait.

A l'instar de Carmélite, il voulait vivre dans la solitude et dans le recueillement.

Il avait acheté des livres de botanique ; il ignorait complètement cette science, et avait prié Carmélite de lui en apprendre ce que Colomban lui en avait appris à elle-même.

Maintenant, on nous comprendrait mal si on allait croire que Camille prit froidement ce masque d'hypocrisie pour séduire la jeune fille.

Il l'aimait.

Toutefois, ce mot appliqué à Camille, n'a pas l'importance du même mot appliqué à Colomban.

Le Breton aimait avec toutes les puissances de son âme ; Camille aimait, lui, avec tous les désirs de son imagination ; seulement, ses désirs étaient plus grands qu'ils n'avaient jamais été.

Entouré jusque-là de femmes à la conquête facile, il était violemment surexcité par la vertu opiniâtre de Carmélite, et il mettait en œuvre toutes les ressources de son esprit pour en triompher, croyant peut-être lui-même n'employer que les séductions de son cœur.

Si Carmélite, au lieu de s'abuser sur ces transformations dont elle s'attribuait la gloire, eût contraint Camille à reprendre son caractère primitif, ses qualités et ses défauts naturels, elle en eût fait peut-être alors, grâce à cet amour ardent qu'il ressentait pour elle, un être loyal et bon, tandis qu'en se laissant tromper par lui, et se trompant lui-même, elle l'encourageait à son insu dans cette voie de mensonge et d'imposture.

Il en résultait que, chaque jour, Camille gagnait du terrain.

La franchise de position qu'il s'était faite, vis-à-vis de Carmélite, par ces mots : « Colomban est parti parce que je vous aimais », l'avait dispensé de tout aveu, comme elle avait dispensé Carmélite de toute réponse.

Du moment que Colomban laissait le champ libre à Camille, il renonçait à Carmélite.

Restait à savoir si Carmélite pouvait aimer Camille.

Mais le jeune créole avait le brillant du colibri, et la souplesse du serpent cobra.

Pas une seule fois il ne dit à la jeune fille : « Voulez-vous être ma femme ? » Mais à chaque instant il lui disait : « Quand vous serez ma femme... »

Et c'étaient alors les plus ravissants projets de voyage — dont on se reposerait dans le monde des artistes — développés aux yeux de la jeune fille.

Alors, Carmélite voyait, sous l'ardente éloquence de Camille, se dérouler, comme un panorama splendide, tous les tableaux enchanteurs de cette vie à deux.

Un jour, elle répondit en souriant :

— C'est un rêve, Camille !

Le jeune homme la pressa sur son cœur en s'écriant :

— Non, Carmélite, c'est une réalité !

De ce jour-là, Camille sentit qu'il avait frappé juste.

La jeune fille était en son pouvoir.

Mais Camille n'en resta pas moins respectueux, discret et grave ; Carmélite n'était point une de ces femmes avec lesquelles on peut se reprendre à deux fois.

Un échec, c'était la mort des espérances de Camille.

Il attendait donc, avec la patience du chat-tigre à l'affût sur la branche, du serpent enroulé dans le buisson.

Un soir, ils descendirent au jardin, — dans ce jardin où, trois mois auparavant, Colomban avait passé une partie de la nuit avec la jeune fille.

Ce soir-là, la chaleur était étouffante.

Il avait fait une de ces brûlantes journées de la fin du mois d'août où le tonnerre cherche vainement à percer la densité de l'atmosphère ; des éclairs qui présageaient un effroyable orage sillonnaient le ciel du couchant au levant.

Mais vainement les plantes courbées sur leur tige, les feuilles crispées sur leur branche, imploraient une pluie bienfaisante.

Le ciel, comme une machine pneumatique, semblait absorber l'air vivifiant, et la nature tout entière haletait comme menacée d'une prochaine asphyxie.

Les deux jeunes gens subissaient à leur insu l'influence de cette atmosphère électrique ; la vie semblait momentanément suspendue en eux, et ils attendaient, comme les fleurs, comme les animaux, comme toute la nature enfin, la pluie qui devait leur rendre la vitalité.

Cependant, il existait une différence entre Carmélite et Camille : Camille, habitué à la chaleur tropicale de son pays, était bien loin d'avoir perdu, comme Carmélite, la conscience de son être, et, en voyant l'engourdissement léthargique, la somnolence rêveuse de la jeune fille, il comprit que l'occasion si longtemps attendue venait enfin à lui.

Alors, de même que la chanson de la nourrice endort le nourrisson en le berçant, ses paroles amoureuses, habilement graduées, et secouées en quelque sorte sur la tête de Carmélite comme des pavots effeuillés, commencèrent à l'endormir du sommeil magnétique, le plus profond, le plus dangereux, le plus irrésistible de tous les sommeils.

Quiconque eût vu dans l'ombre étinceler les yeux du jeune homme n'eût pu se tromper au feu de ses regards.

C'est ainsi que l'épervier, en tournant dans un cercle de plus en plus rétréci, paralyse l'alouette qu'il endort.

C'est ainsi que le serpent charme l'oiseau qu'il force de descendre de branche en branche jusque dans sa gueule béante.

Oh ! ce n'était pas de la sorte que Colomban avait regardé Carmélite pendant cette adorable nuit de printemps qu'ils avaient passés tous deux dans ce même jardin, à l'ombre de ces mêmes lilas !

Il y avait entre ces deux nuits, comme entre ces deux jeunes gens, la différence du printemps à l'été.

Là, en effet, le printemps, jeune, frais, timide, osait à peine entr'ouvrir ses boutons.

Ici, au contraire, l'été vigoureux, hardi, dévorant, éparpillait ses fleurs.

D'un côté, c'était l'enfance avec ses hésitations, ses troubles, ses craintes.

De l'autre, c'était la jeunesse avec ses éclats, ses troubles, ses emportements.

Pendant la journée de printemps qui avait précédé la nuit qu'avaient passée ensemble Colomban et Carmélite, le tonnerre avait grondé aussi, la vie avait semblé aussi suspendue ; mais la pluie était tombée, et la végétation avait été sauvée de la mort.

Pendant cette nuit d'été, au contraire, inutilement les plantes avaient imploré la clémence du ciel : il leur fallut courber la tête, laisser tomber leurs pétales un à un, et mourir.

A l'image des plantes, la jeune fille avait été forcée de courber la tête sous le poids de cette nuit de feu, et, à défaut de rosée vivifiante, ce furent les joies ineffables de l'amour qui la tirèrent de son engourdissement, qui l'arrachèrent à son sommeil.

Pendant cette nuit, la pauvre Carmélite effeuilla une à une les feuilles de sa couronne d'innocence, et l'ange gardien de sa jeunesse virginale remonta vers le ciel, cachant entre ses mains la rougeur de son front.

Seule, rentrée dans sa chambre, elle aperçut son beau rosier, tout courbé, lui aussi, par l'orage.

Elle alla à lui, les joues à la fois brûlantes et trempées de larmes.

Alors, tout ce qu'il y avait de fleurs et de boutons elle les cueillit, les mit dans un voile blanc, et les enferma dans un tiroir de sa toilette en disant :

— Mourez ! mourez, roses de Colomban !

Puis, prenant une carafe d'eau, elle la versa tout entière au pied de son rosier en secouant la tête, et en murmurant tristement :

— Maintenant, fleurissez, roses de Camille !

XLVII

L'HOMME PROPOSE

Du moment où Carmélite fut à lui, Camille reprit son naturel.

Le but était atteint : à quoi bon désormais l'hypocrisie ?

Disons, toutefois, qu'il polit les angles trop saillants de son caractère, et qu'il s'efforça de plaire à la jeune fille, qu'il aimait passionnément.

Carmélite, au milieu des félicités enivrantes de cet amour étrange, avait oublié les folies premières et les légèretés du jeune Américain.

Ces adorables heures lui paraissaient devoir s'éterniser, et, soit confiance dans Camille, soit puissance sur elle-même, elle ne paraissait pas s'inquiéter de l'avenir.

Elle se crut maîtresse absolue du jeune homme en le voyant soumis à tous ses désirs, obéissant à toutes ses paroles.

Ainsi, un jour qu'elle avait cru remarquer sur le visage d'un voisin, — toujours les voisins ! maudits voisins ! puissiez-vous, cher lecteur, n'avoir jamais de voisins, et n'être jamais le voisin de personne ! — un jour donc qu'elle avait cru remarquer sur la désagréable figure d'un voisin des signes non équivoques d'improbation, elle en fit part à Camille, qui à l'instant même lui offrit de déménager.

La jeune fille accepta.

On s'inquiéta alors du quartier qu'on habiterait. Camille voulait aller dans un des plus riches quartiers de Paris, à la Chaussée-d'Antin, — au centre de tous les regards, quand on fuyait tous les regards ! entouré de mille voisins, quand on fuyait effrayé par un seul voisin !

C'était encore une des nuances du caractère de Camille : il n'eût pas été fâché, l'orgueilleux qu'il était, d'étaler au soleil du monde parisien les beautés de sa nouvelle conquête.

Mais Carmélite, sans s'expliquer le but du jeune homme, comprenait que le bonheur vit à l'ombre, et meurt au soleil comme la violette ; elle manifesta donc les plus grandes terreurs : elle pria Camille de ne point songer aux quartiers opulents de Paris, mais d'aller, au contraire, attacher leur nid sous quelque bois ombreux des environs.

Camille subissait involontairement l'autorité bienfaisante de Carmélite ; il lui offrit le bras, un matin, pour aller à la campagne ; il s'agissait de chercher une retraite à l'abri des voisins.

Hélas ! quel est celui de nous autres, pauvres rêveurs, qui n'a pas fait le charmant projet d'aller construire son nid dans quelque retraite ombreuse et solitaire, où la voix des hommes ne trouble pas la chanson mélodieuse de ses amours ? Une petite maison blanche, enlacée de vignes, de chèvrefeuilles et de rosiers, entourée de grands arbres comme une cage sonore où retentit la symphonie éternelle des oiseaux ! un ruisseau bordé de boutons d'or, de pâquerettes et de myosotis, dont le murmure accompagne le

chant de ces musiciens de l'air ; un sentier sinueux, où les feuilles de l'année passée amortissent le bruit des pas, qui vont se perdre dans un bois sombre ; en un mot, une sorte d'oratoire de verdure où l'on puisse se retirer à deux célébrer à toute heure ce Dieu qui fit le ciel, le travail, l'amour ! — dites, n'est-ce pas le rêve adorable que chacun de nous a fait, et est éternellement tenté de réaliser ?

Eh bien, ce rêve, Camille et Carmélite le réalisèrent : ils partirent un dimanche matin, chacun de son côté, de peur d'exciter l'envie des uns et la méchanceté des autres, et se rejoignirent à la barrière du Maine, où ils se prirent bras dessus, bras dessous, avec cette joie de deux nouveaux amants qui ont été forcés de se quitter une heure.

C'était par une journée splendide ; le ciel était d'un azur éblouissant ; les plaines ondulaient sous un tapis doré ; les arbres de la route secouaient majestueusement leurs panaches d'où s'envolaient les premières feuilles flétries, comme se détachent de nos cœurs les premières illusions. Les deux jeunes gens semblaient passer sous un arc de triomphe : la nature donne de ces fêtes-là aux amants avec une merveilleuse prodigalité ; complice discrète et complaisante nourrice intarissable, elle semble, comme une mère, présenter ses mamelles fécondes aux amours nouveau-nés.

Ils cheminèrent ainsi à travers les plaines qui conduisent à Meudon, excitant sur toute leur route l'admiration des uns et des autres ; chacun les suivait des yeux avec ravissement, les plus vieux comme un souvenir et un regret du passé, les plus jeunes comme une promesse et une espérance de l'avenir.

C'était, en effet, un couple digne d'attirer les regards, jeune, beau, amoureux : Camille avec un reflet d'orgueil, Carmélite avec une nuance de mélancolie ; c'était l'image vivante du bonheur, à laquelle ne manquait pas même ce petit nuage blanc qui fait toujours tache sur le ciel le plus pur : on eût dit qu'on pouvait garder quelque chose de leur félicité, rien qu'à toucher un pan de leurs habits.

Ils arrivèrent enfin au Bas-Meudon. — Meudon avait encore paru trop peuplé à Camille.

En entrant dans la petite maison, qu'elle ne connaissait pas, Carmélite eut une joie : elle y trouva son rosier.

Camille, sans savoir quels souvenirs secrets se rattachaient au poétique arbuste, connaissait la tendresse profonde de Carmélite pour cette espèce de talisman parfumé ; il avait donné l'ordre à un commissionnaire de prendre par le plus court chemin, tandis que lui et Carmélite prenaient le plus long ; de sorte que la jeune fille trouva, comme nous l'avons dit, son rosier arrivé avant elle.

Son rosier embrassé, caressé, transporté dans sa chambre, Carmélite s'occupa du reste de la maison.

C'était une charmante petite chaumière bâtie par quelque artiste à la manière des constructions champêtres que, quarante ans auparavant, la reine Marie-Antoinette avait fait élever au Petit-Trianon, c'est-à-dire une fabrique avec de la terre, des briques, du bois en grume, de la vigne vierge, du lierre et des jasmins ; — le tout de guingois comme la fantaisie, pittoresque comme le hasard.

Au rez-de-chaussée, étaient l'antichambre, le salon, la salle à manger, la cuisine.

Un petit escalier intérieur montait à une terrasse que l'on pouvait facilement couvrir d'une tente, et qui alors devenait une charmante salle à manger d'été.

Un escalier extérieur, grimpant le long de la muraille, et sur la rampe duquel s'enroulaient les feuilles gigantesques des aristoloches, conduisait à deux chambres et à deux cabinets de toilette.

Deux chambres de domestique complétaient ce petit nid de rouge-gorge, presque entièrement caché sous les feuilles, la mousse et les fleurs.

Un délicieux petit pavillon s'élevait dans le jardin.

— Oh ! dit en le visitant Carmélite, voilà un joli pavillon ! Qu'en ferons-nous ?

— Ce sera l'appartement de Colomban, répondit tranquillement Camille.

La jeune fille se détourna : elle se sentait devenir pourpre.

Dix fois, on le comprend bien, le nom de Colomban avait été prononcé par Camille, — quant à Carmélite, ce nom semblait rivé au fond de son cœur, et n'en plus pouvoir sortir ; — mais jamais l'ombre de l'ami trahi n'avait apparu comme cette fois dans tout l'éclat de son honnêteté.

Ainsi, après l'avoir outrageusement trompé, Camille espérait encore le rendre témoin de sa trahison !

Le souvenir de la loyauté de Colomban était revenu aussitôt à la pensée de Carmélite, et bien qu'elle ignorât l'amour profond que Colomban avait pour elle, et, par conséquent, l'étendue du sacrifice qu'il avait fait à son ami, elle sentait que c'était le blesser cruellement que de lui donner le spectacle de son amour pour un autre.

Aussi, quand sa rougeur fut passée :

— Colomban ! répéta-t-elle d'une voix mal assurée ; ne m'avez-vous pas dit, Camille, qu'il était parti parce que vous m'aimiez ?

— Sans doute, répondit Camille.

— Alors, continua la jeune fille, s'il est parti parce que vous m'aimiez, c'est qu'il m'aimait aussi lui.

— Eh bien, reprit Camille, certainement qu'il t'aimait, chère amie ; mais, tu sais, l'absence efface bien des choses : s'il a été un peu ombrageux devant notre félicité naissante, son amitié pour nous ne lui rendra-t-elle pas cher notre bonheur présent ?

Carmélite soupira ; il était donc convenu que l'absence effaçait bien des choses.

Ainsi, pensait-elle, si Camille s'absentait, bien des choses seraient effacées.

Elle remonta toute rêveuse à sa chambre.

Cette chambre était la sœur jumelle de celle que Carmélite occupait rue Saint-Jacques : Camille l'avait fait meubler de la même façon ; c'étaient les mêmes rideaux blancs, le même couvre-pieds rose.

Les autres chambres, meublées avec la fantaisie de l'artiste et le goût de l'homme du monde, renfermaient les chefs-d'œuvre de l'ébénisterie parisienne ; c'étaient une suite de boudoirs où le grave Colomban se fût trouvé fort mal à l'aise.

Camille avait donc agi sagement en lui réservant un appartement séparé.

Les deux amants passèrent là tout le mois de septembre dans une adorable intimité ; l'un ne se levait que pour penser à l'autre, celle-ci ne se couchait que pour rêver de celui-là.

Pas un instant de la journée ne s'écoulait, qu'il ne parût fait absolument, exclusivement pour eux.

Ils avaient tout oublié, Paris, la rue Saint-Jacques, le monde entier, et nous dirions presque Colomban, si nous pouvions ne pas demander compte à Carmélite de ces soupirs qu'elle laisssait parfois échapper en fermant les yeux, et en passant la main sur son front.

A part les soupirs, — dont l'historien seul peut s'apercevoir, mais que l'amant n'entendait pas, — le monde, à leurs yeux, n'avait qu'un arpent : leur jardin ; qu'un fleuve : le ruisseau de leur jardin ; et nous ajouterons même qu'un soleil : celui qui se levait derrière les grands arbres de leur jardin.

Leur insouciance pour les choses était égale à leur insouciance pour les hommes ; les morceaux de musique manquaient, certains objets de la toilette de l'un ou de l'autre demandaient à être renouvelés, on avait mille raisons pour aller à Paris ; mais on était si bien dans le petit chalet du Bas-Meudon, qu'on ne pouvait se décider à le quitter.

Et puis, reparaître ensemble dans la rue Saint-Jacques, rentrer dans cette maison où l'on avait cru tout prendre, et où l'on avait, cependant, oublié tant de choses dont la nécessité faisait sentir l'absence, repasser enfin devant tous ces voisins moqueurs, c'était une impudence au-dessus des forces de Carmélite.

D'ailleurs, puisqu'on s'était passé un mois de tous ces objets, on pouvait bien s'en passer un mois encore.

Pourquoi Camille ou Carmélite, l'un ou l'autre enfin, n'allait-il pas seul à Paris ?

Aller seul à Paris, l'un ou l'autre, c'était se quitter, et se quitter un instant pendant ces premières heures radieuses de l'amour, c'était se quitter pour une éternité !

On supporta donc quinze jours encore la privation de ces objets dont on n'avait pas d'abord remarqué l'absence, mais qui, on ne savait comment, devenaient chaque jour plus indispensables.

Un beau soir, il fallut, cependant, se décider à faire la note de toutes ces choses dont on avait besoin, et il fut convenu que le lendemain matin Camille partirait pour Paris, et achèterait ou irait prendre à la maison du quartier Saint-Jacques tout ce qui manquait au chalet du Bas-Meudon.

Après avoir été jusqu'à la porte, après être revenu dix fois, Camille partit.

Carmélite le suivit des yeux tant qu'elle put l'apercevoir.

Camille, de son côté, lui envoya des milliers de baisers, et lui fit toutes sortes de signes avec son mouchoir.

Enfin, il disparut à l'angle du chemin.

Camille devait prendre la première voiture venue, et, avant deux heures de l'après-midi, il serait bien certainement de retour.

Mais voyez un peu la méchanceté de la Providence, à laquelle nous ne savons pourquoi on continue à donner ce nom ; car faut-il appeler Providence une déesse qui se raille ironiquement de tous nos projets, et à chaque instant s'amuse à nous mystifier de la plus injurieuse façon ?

Ce n'est pas nous qui suspecterons la fidélité de Camille : nous avons dit assez longuement et assez franchement notre opinion sur le créole pour ne point être suspect, mais, cependant, n'y a-t-il pas, dites-nous, une nuance de misanthropie dans la conduite de la Providence à son endroit ?

Pendant six semaines, il reste côte à côte de Carmélite, ne la perdant pas de vue un seul instant ; enfin, le changement de saison arrive ; l'automne, avec ses premières

brises d'octobre se fait sentir, il faut à Carmélite des robes moins printanières, il faut à Camille des pantalons plus étoffés, il faut une foule d'autres choses encore, et, malgré tout ce qu'il faut, Camille ne consent à aller à Paris que le cœur serré et avec le plus violent désir de revenir deux heures après son départ, si c'est possible.

Camille part donc dans les plus louables intentions du monde.

Cette absence, d'ailleurs, ne peut que lui rendre le retour plus cher; il va revenir, ayant renouvelé, pendant quelques heures d'éloignement, tous ses trésors d'amour.

Hélas !

La Providence, fatiguée, à ce qu'il paraît, de la façon assez indiscrète dont on en a usé envers elle pendant ces derniers temps, la Providence ne prend plus au sérieux les habitants de notre infortunée planète, et elle déjoue impitoyablement leurs desseins.

Ce fut sans doute par suite de cette lassitude profonde que la Providence déjoua la résolution de Camille, en le faisant tomber dans l'embûche la plus dangereuse qu'il y eût pour un homme de son caractère.

Il n'avait pas fait deux cents pas hors du Bas-Meudon, qu'il aperçut, dans un nuage de poussière d'or, deux jeunes filles en robe blanche chevauchant sur deux ânons à robe noire.

L'homme propose, mais le diable dispose !

XLVIII

CAMILLE CHEZ LES VOLSQUES

Un des grands reproches que l'on a faits à mon ignorance, c'est d'avoir dit, un jour, — je ne sais plus à quelle occasion, — que le paratonnerre *attirait* la foudre.

Supposons, cher lecteur, que les leçons du savant M. Buloz sur l'électricité et sur la pile voltaïque ne m'aient point profité, et que je sois encore aujourd'hui encroûté dans mon erreur.

Je disais : « Comme le paratonnerre n'a d'autre but que d'attirer la foudre, nous pensons que les jeunes filles sont destinées uniquement à attirer les jeunes gens ; » et, en disant cela, je ne croyais, certes, exprimer une opinion ni bien neuve ni bien hardie.

Les deux jeunes filles attirèrent donc dans leur direction la flamme qui jaillit des yeux de Camille, dès que l'ardent créole les aperçut de loin au milieu de leur nuage.

Il doubla le pas, et, comme sa marche gagnait sur celle des ânons, il n'était plus qu'à peu de distance des deux amazones, quand l'une d'elles, se retournant par hasard, arrêta sa monture, et fit signe à sa compagne d'arrêter la sienne.

Camille, en voyant ce manège, redoubla de vitesse, et atteignit bientôt les deux jeunes filles ; alors, la plus grande, se dressant sur la planchette de bois où elle appuyait ses pieds, jeta les rênes sur le cou de son âne, et, au risque de rouler dans la poussière, tomba dans les bras du jeune homme, qu'elle embrassa de toute la force de ses lèvres.

— Oh ! Chante-Lilas, princesse de Vanvres ! s'écria Camille.

— Enfin, c'est donc toi, ingrat ! dit la jeune fille. Y a-t-il assez longtemps que je te cherche !

— Tu me cherches, princesse ? dit Camille.

— Par monts et par vaux ! je ne suis même venue ici que dans cette intention.

— C'est comme moi, répondit Camille, j'étais venu ici uniquement pour te chercher.

— Eh bien, reprit Chante-Lilas en embrassant une seconde fois Camille, puisque nous nous sommes trouvés, je crois inutile de nous chercher plus longtemps. Embrassons-nous donc, et n'en parlons plus.

— N'en parlons plus et embrassons-nous ! dit Camille en exécutant la manœuvre commandée.

— A propos, dit Chante-Lilas.

— Quoi ? Est-ce que nous ne nous sommes pas encore assez embrassés ? interrompit Camille.

— Non, ce n'est point cela. Permets-moi de te présenter mon amie intime, mademoiselle Pâquerette, comtesse du Battoir. Je crois inutile de te faire remarquer que son nom de baptême est Pâquerette, et que comtesse du Battoir...

— Est son nom de noblesse. Bien ! Et quant à son nom de famille ?

— Elle s'appelle tout simplement Colombier, répondit la belle blanchisseuse.

— Ajoute aussi que c'est le nom de ses lèvres, car jamais roucoulements d'amour ne sortiront d'un nid plus rose et plus frais.

Les roses des lèvres de Pâquerette grimpèrent immédiatement à ses joues, et elle allait, bien certainement, baisser les yeux, lorsque la princesse de Vanvres la força de fixer son regard sur Camille, en présentant à son tour le jeune homme à sa première dame d'honneur.

— M. Camille de Rozan, gentilhomme américain, dit Chante-Lilas, lequel a des millions aux Antilles, et, comme tu peux le voir, des pétards plein ses poches.

La princesse de Vanvres appelait *pétards* les mots brûlants dont Camille avait l'habitude d'émailler sa conversation.

— Et où allez-vous ainsi, sans indiscrétion ? demanda Camille.

— Mais je viens de te le dire, malheureux ! s'écria la princesse : nous allons à ta recherche.

— Pas vrai, Pâquerette ?

— Nous n'allons pas autre part, bien certainement, répondit la comtesse.

— Comment se fait-il, demanda Camille, qu'aujourd'hui mardi, vous n'habitiez pas l'humide royaume, belles naïades ? Le soleil aurait-il, par mégarde, desséché votre palais ?

— Il n'y a ici de palais desséchés que les nôtres, mon gentilhomme, répondit Chante-Lilas en faisant claquer sa langue ; et, si vous êtes vraiment aussi gentilhomme que vous le dites, et même que vous en avez l'air, vous allez sur-le-champ nous trouver un joli petit endroit, — il serait grand et vilain, que cela me serait égal, — où nous puissions manger du lait, et boire de la galette.

— Princesse ! fit Camille.

— Bon ! c'est le contraire que je voulais dire ; mais je suis si altérée, que j'en perds l'esprit !

— Je cours à la découverte, dit Camille en se mettant en marche.

Mais Chante-Lilas l'arrêta par le pan de sa redingote.

— Oh ! ce n'est point à la princesse de Vanvres qu'on en fait voir de cette couleur-là, monsieur Ruggieri ! cria-t-elle.

— Que veux-tu dire, princesse de mon cœur ? demanda ingénument le créole.

— Elle a tout simplement peur que vous ne reveniez pas, répondit Pâquerette ; et nous avons bien soif, allez !

— Tu l'as dit, Pâquerette, reprit Chante-Lilas, toujours accrochée à la redingote de Camille.

— Moi, princesse ! s'écria le jeune homme, moi, te quitter, t'abandonner, te fuir, quand tu m'envoies chercher de la galette ? Avec quel monde as-tu donc vécu depuis que je t'ai quittée, ma mignonne ? Comment ! six semaines d'absence t'ont changée à ce point, que tu suspectes la loyauté de Camille de Rozan, gentilhomme américain ? Mais je ne te reconnais plus, princesse de mon âme ! mais on m'a changé ma Chante-Lilas !

Et Camille leva désespérément ses bras au ciel.

— Eh bien, va devant ! dit-elle en lâchant les basques de la redingote ; — ou plutôt, non, ajouta-t-elle en se ravisant, il serait cruel de te faire faire deux fois le voyage, par ce soleil étouffant ! Allons à la découverte ensemble. Seulement, tâche de retrouver mon âne ; je ne sais ce qu'il est devenu pendant notre reconnaissance, et j'en ai répondu sur la tête du patron.

L'âne avait disparu, en effet : on eut beau regarder au loin dans les deux grandes plaines qui bordaient la route, pas le moindre soupçon d'âne !

Cependant, après quelques recherches, on retrouva le fugitif.

Il s'était couché dans un fossé, et dormait à l'ombre.

On l'invita poliment à remonter sur la route, et l'animal, avec une douceur et une obéissance dont peu d'hommes eussent été capables, fit droit à la requête, et, le plus gracieusement du monde, tendit son dos à la jeune fille.

La comtesse du Battoir céda alors son âne à Camille, et monta derrière Chante-Lilas.

Puis la joyeuse caravane se mit en route, à la recherche d'une ferme, d'un cabaret ou d'un moulin.

L'artillerie Camille n'avait pas tiré d'un coup tous ses pétards, comme disait la princesse de Vanvres ; aussi Dieu sait de quels gais propos la route fut émaillée ! reine et cavalier se les renvoyaient en notes sonores, la plaine retentissant de leurs éclats de rire ; les oiseaux, les prenant pour de joyeux confrères, ne s'effarouchaient point en les voyant passer ; ce trio voyageur ressemblait aux trois premiers dimanches du mois de mai : c'étaient trois printemps incarnés.

Camille avait déjà demandé comment il se faisait qu'un mardi les deux jeunes filles fussent sur la grande route de Paris à fouetter des ânes, au lieu d'être dans leur lingerie à plisser des chemises ; Chante-Lilas passa la parole à Pâquerette ; et celle-ci apprit au jeune homme que, le sus-

dit mardi étant le jour de fête de leur patronne, elles avaient pris leur volée dans l'intention bien arrêtée de chercher l'Américain.

Chante-Lilas, elle aussi, comme on le voit, revenait à ses moutons.

— Mais, observa Camille, comment se fait-il que je te trouve sur cette route-ci plutôt que sur une autre?

— D'abord, répondit la princesse, je t'ai cherché sur toutes les routes; mais je te cherchais plus particulièrement sur celle-ci parce que l'on m'avait dit que tu habitais le Bas-Meudon.

— Bah! qui t'a dit cela? demanda Camille.

— Tous les voisins donc!

— Eh bien, princesse, dit Camille avec un aplomb parfait, les voisins t'ont tout simplement fait poser, ma fille.

— Pas possible!

— Aussi vrai que j'aperçois, là-bas, le moulin de nos rêves.

Et en effet, on apercevait un moulin à l'horizon.

— Mais enfin, si les voisins m'ont fait poser, ce qui est encore possible, pourquoi te rencontré-je sur la route de Meudon? demanda Chante-Lilas avec cette bonne foi et cette crédulité qui étaient l'apanage des grisettes du temps où il y avait encore des grisettes et de la crédulité.

Camille haussa les épaules en homme qui veut dire:

Comment! tu ne devines pas? »

Chante-Lilas comprit le geste.

— Non, je ne devine pas, dit-elle.

— Rien n'est plus naturel cependant, répondit Camille. Mon notaire demeure à Meudon, et je viens de toucher de l'argent chez mon notaire. Tiens, écoute.

Et, frappant sur les poches de son gilet, il fit retentir le son des pièces d'or qu'il avait emportées pour ses achats.

— C'est vrai, dit la princesse convaincue par le bruit des pièces justificatives, je te crois. Mais, maintenant, il faudra que tu me fasses voir ton notaire. Voilà plusieurs fois que j'entends parler de notaires : je désire en voir un ; on dit que c'est très curieux.

— Et l'on a raison de le dire, princesse ; c'est même encore beaucoup plus curieux qu'on ne le dit.

On arrivait au moulin ; ce qui changea la direction des idées de la jeune fille.

Hélas! encore une chose qui s'en va, le moulin! avant dix ans nos petits-enfants éclateront de rire, quand nous leur dirons que les moulins servaient jadis à moudre le blé ; et, si le musée des Antiques ne songe pas à en conserver un, nos descendants refuseront de croire à la réalité de la ressemblance, quand nous leur en ferons la description.

C'était, cependant, autrefois un but de promenade ravissant pour les jeunes gens et les jeunes filles, qu'une visite au moulin ; il y en avait de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs, de tous les noms.

Il y avait le moulin Joli, le moulin Blanc, le moulin Rouge, le moulin Noir, le moulin de la Galette, le moulin de Beurre ; il y avait enfin des moulins pour tous les goûts.

On s'asseyait devant une table, et l'on regardait tourner les ailes du moulin pendant trois ou quatre heures, en mangeant de la galette, et en buvant du lait ; c'était un plaisir pur, innocent et qui n'était subversif d'aucun ordre social.

Les trois jeunes gens, après avoir attaché leurs deux ânes, entrèrent dans le moulin, où on leur servit de la galette chaude et du lait froid.

Camille et Pâquerette y allaient bon jeu, bon argent, quand, à la troisième bouchée qu'elle mordit dans la galette, la princesse de Vanvres s'écria :

— Oh! que nous sommes donc bêtes de manger de la galette!

— Eh! princesse, interrompit Camille, parle donc au singulier, s'il te plaît.

— Oh! que tu es donc bête de manger de la galette!

— Bravo! dit Camille ; voilà qui est mieux qu'un pétard, c'est une fusée... Et pourquoi suis-je bête, voyons, de manger de la galette?

— Mais, dit Chante-Lilas, parce qu'il est trois heures de l'après-midi, que nous ne pourrons pas dîner, et que j'espère bien que M. Camille de Rozan, gentilhomme américain, va nous offrir un dîner magnifique.

— Tout ce que tu voudras, princesse! Ma foi, c'est bien le moins, n'est-ce pas, quand on s'est cherché aussi longtemps que nous, qu'on ne se quitte pas sans avoir bu à la santé l'un de l'autre?

— Eh bien, commande le dîner.

— Oh! pas ici, mes bergères.

— Où donc alors?

— A Paris. Peste! on dîne trop mal à la campagne! La campagne est bonne pour donner de l'appétit, mais non pour le satisfaire.

— Va pour Paris. Et où dînerons-nous à Paris?

— Chez Véfour, pardieu!

— Chez Véfour? Oh! quel bonheur! s'écria la jeune fille en faisant claquer ses doigts, en signe de contentement ; il y a si longtemps que j'entends parler de Véfour : on dit que c'est très curieux.

— Comme les notaires! dit Camille ; il y en a même qui prétendent que c'est encore plus curieux, attendu que, chez Véfour, on mange et que, chez les notaires, on est mangé.

— Oh! Pâquerette, s'écria la princesse, tu ne te plaindras pas, j'espère! En voilà un pétard : chez Véfour!...

— Allons, allons, dit Camille, en route, mes enfants! J'ai quelques emplettes à faire avant de dîner, je vous en préviens.

— Pour des dames? dit Chante-Lilas en pinçant jusqu'au sang le bras de Camille.

— Ah bien, oui, des dames! dit Camille. Est-ce que je connais des dames, moi?

— Et pour qui me prenez-vous donc, mon gentilhomme? dit Chante-Lilas se redressant avec une fierté comique.

— Toi, princesse, répondit le jeune homme en l'embrassant, je te prends pour la plus fraîche, la plus spirituelle et la plus jolie blanchisseuse qui ait jamais fleuri au bord d'une rivière, sous la calotte des cieux!

Un fiacre vide passait devant le moulin : on lui fit signe de s'arrêter.

Puis on détacha les ânes, et, moyennant une pièce de trente sous, — il y avait encore des pièces de trente sous à cette époque-là, — le garçon du moulin se chargea de les reconduire à Vanvres.

Après quoi, on monta dans le fiacre, et l'on donna l'adresse de Véfour.

Des emplettes, il n'en fut pas question, pour ce jour-là du moins.

Au dessert, les fraises mangées, le café pris, l'anisette dégustée, Pâquerette Colombier, dont le rôle devenait de plus en plus difficile entre les deux jeunes gens, se souvint tout à coup que son oncle, vieux militaire, l'attendait pour panser ses blessures.

Et, faisant ce que nous allons faire, elle laissa le gentilhomme américain en tête à tête avec Chante-Lilas.

Seulement, nous qui n'avons pas d'oncle blessé, nous retournerons vers le Bas-Meudon, où Carmélite, à la fenêtre depuis sept heures du soir, se désespère en entendant sonner minuit.

XLIX

DERNIERS JOURS D'AUTOMNE

Une des fenêtres de l'appartement donnait sur la rue du Petit-Hameau.

C'est à cette fenêtre que Carmélite était accoudée sur la barre d'appui, la tête plongée entre ses mains.

De là, elle écoutait les rares bruits lointains qui, au milieu de l'obscurité, venaient de la plaine, et vingt fois les branches mortes qui craquaient, et les feuilles jaunies qui commençaient à tomber, l'avaient fait tressaillir comme si elle eût entendu le pas de Camille.

Mais, à cette heure, Camille ne pouvait pas revenir à pied de Paris ; c'était, non point au bruit des pas qu'il fallait s'attendre, mais à un bruit de voiture.

Le silence de la nuit, le murmure mélancolique du vent dans les arbres, les feuilles qui tombaient en frissonnant, la chouette qui faisait entendre son cri lugubre et intermittent sur le peuplier voisin, tout contribuait à augmenter la tristesse de Carmélite ; et un moment vint où cette tristesse fut si profonde, que deux ruisseaux de larmes silencieuses s'échappèrent de ses yeux, et coulèrent à travers ses doigts.

Quelle différence de cette nuit d'automne, sombre et pleine de frissons, passée seule à attendre Camille, à une fenêtre, avec cette nuit de printemps passée près de Colomban, sous les lilas, au milieu des roses!

Et, cependant, cinq mois à peine s'étaient écoulés entre ces deux nuits.

Il est vrai qu'il ne faut pas cinq mois pour changer toute une existence ; il faut une minute! il faut un instant! il faut une nuit d'orage!

Enfin, vers une heure du matin, le bruit d'une voiture retentit sur le pavé de la route.

Carmélite s'essuya les yeux, tendit l'oreille, et vit, avec un sentiment de bonheur mêlé d'une tristesse dont elle ne se rendait pas compte, une voiture prendre le revers de la route et s'arrêter à la porte.

D'où venait donc l'ébranlement de cette fibre du cœur

qui donnait une douleur aiguë, tandis que toutes les autres tressaillaient de joie ?

Elle voulut descendre l'escalier, pour être plus tôt dans les bras de Camille.

Elle ne put aller que jusqu'au premier degré.

Camille, au contraire, après être descendu de voiture, après avoir refermé la porte, bondissait au-devant d'elle.

Il trouva Carmélite à moitié chemin, chancelante, appuyée contre la muraille.

toi. Pourquoi me tromperais-tu ? Si tu m'aimes toujours, c'est une volonté plus forte que la tienne qui t'a arrêté ; si tu ne m'aimes plus, que m'importe la cause ?

— Oh ! Carmélite, s'écria Camille, moi, ne pas t'aimer ! Mais comment ferais-je ? comment me serait-il possible de vivre sans toi ?

Carmélite sourit tristement.

Il lui semblait qu'une ombre voilée, l'ombre d'une femme, passait entre elle et son amant.



On arrivait au moulin.

Elle qui avait tant désiré son retour, d'où lui venait cette douloureuse faiblesse à son arrivée ?

Quant à Camille, il serra Carmélite entre ses bras avec l'effusion qui lui était naturelle.

Il avait le matin, serré de la même manière la princesse de Vanvres, — un peu moins fortement peut-être, un peu moins ardemment même ; il avait à se faire pardonner son absence par Carmélite.

Celle-ci rendit à Camille ses caresses plus froidement qu'elle ne l'eût cru elle-même. Il y a dans la femme un instinct qui la trompe rarement : l'homme emporte toujours avec lui assez de la femme qu'il quitte pour inspirer un soupçon à la femme vers laquelle il revient.

Ce soupçon, Carmélite ignorait complétement sa nature : il lui semblait qu'outre l'absence, elle avait quelque chose à reprocher à Camille.

Quoi ? — Elle n'en savait rien, mais cette fibre douloureuse qui avait vibré au fond de son cœur, c'était celle du reproche.

— Pardonne-moi, ma chérie, de t'avoir inquiétée ! dit Camille ; mais je te jure qu'un plus prompt retour n'a pas dépendu de moi.

— Ne jure pas, dit Carmélite : est-ce que je doute de

Camille la ramena dans sa chambre, et alla fermer la fenêtre : — les nuits commençaient à être froides.

Carmélite était restée cinq heures à cette fenêtre, et ne s'était point aperçue de la fraîcheur de l'air.

Elle fut près de dire : « Laisse la fenêtre ouverte, Camille, j'étouffe ! »

Elle ouvrit la bouche ; mais ses lèvres n'articulèrent aucun son : elle tomba assise sur le canapé.

Camille se retourna, la vit et vint se jeter à ses pieds.

— Voici, lui dit-il, ce qui est arrivé. Imagine-toi que j'ai rencontré à Paris deux créoles de la Martinique, deux amis à moi que je n'avais pas vus depuis... je ne saurais te dire depuis combien de temps. Nous avons parlé de notre beau pays que tu habiteras un jour ; nous avons parlé de toi...

— De moi ? fit Camille en tressaillant.

— Sans doute, de toi. Est-ce que je puis parler d'autre chose ? Je ne t'ai pas nommée, bien entendu. Ils sont venus avec moi faire nos emplettes — une partie du moins — mais à la condition que je dînerais avec eux et que j'irais avec eux à l'Opéra : c'était la représentation de retraite de Laïs... Tu sais que toi et la musique, vous

êtes mes seules passions? Que n'étais-tu là? comme tu te serais amusée!

Carmélite fit un indéfinissable mouvement de sourcils.

— Je n'y étais pas invitée.

— Non, tu étais trop loin, ma pauvre chérie; mais c'est ta faute: tu n'as pas voulu venir.

— Oui, c'est ma faute, dit Carmélite; aussi je ne me plains pas.

— Et, au lieu de t'amuser, cependant, tu t'es ennuyée?

— Non, je t'ai attendu.

— Tiens, tu es un ange!

Et Camille embrassa de nouveau Carmélite avec passion.

Elle le laissa faire, presque distraite.

Par-dessus la tête du jeune homme, à genoux devant elle, elle regardait son rosier qui n'avait plus que quelques fleurs pâles et maladives, — les dernières.

L'une d'elles commençait même à s'effeuiller, et Carmélite regardait tomber ses pétales les uns après les autres avec une profonde mélancolie.

Camille sentait bien que ses paroles glissaient sans pénétrer; il insistait, il revenait sur des détails qui devaient donner de la vraisemblance à sa narration.

Carmélite avait fini par perdre le sens des paroles, et n'en entendait plus que le bruit.

Elle souriait, elle faisait des signes de tête, elle répondait par monosyllabes, mais elle ne savait pas plus ce qu'elle répondait que ce que Camille lui disait.

Deux heures sonnèrent. Carmélite tressaillit.

— Deux heures! dit-elle. Vous êtes fatigué, je le suis aussi, mon ami; retirez-vous chez vous et laissez-moi; demain, vous me direz tout ce que vous avez encore à me dire; je sais qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux: je suis heureuse!

Camille était mal à son aise depuis quelques minutes: il ne savait plus comment sortir, ni comment rester.

Cependant il parut tout attristé des paroles de Carmélite.

— Tu me renvoies, méchante? dit-il.

— Hein? fit la jeune fille.

— Bien! bien! dit Camille, je vois que tu me boudes.

— Moi? dit Carmélite, et pourquoi te bouderais-je?

— Dame, que sais-je? Un caprice!

— En effet, dit Carmélite avec un triste sourire, peut-être suis-je capricieuse, Camille; je tâcherai de me corriger de ce défaut. A demain!

Camille embrassa une dernière fois Carmélite, qui reçut le baiser comme eût fait une statue de marbre, et sortit.

A peine eut-elle vu la porte se refermer sur Camille, que le mot qui n'avait pu sortir de sa bouche en la présence du jeune homme lui absent s'en échappa.

— J'étouffe! dit-elle.

Et elle alla rouvrir la fenêtre, où elle s'accouda ainsi qu'elle avait fait en attendant Camille.

Elle resta là immobile jusqu'au jour.

Aux premiers rayons grisâtres qui tombaient du ciel, elle frissonna, et comme si seulement alors, elle se fût aperçue de l'heure, elle leva ses beaux yeux au ciel, soupira et se mit au lit.

Ce fut le premier nuage qui passa dans le ciel des deux jeunes gens.

Camille l'avait dit à Carmélite, il n'avait pu faire que la moitié des emplettes.

Il ne les avait même pas faites du tout, si l'on veut bien se rappeler l'emploi de son temps.

Il était donc urgent de retourner à Paris.

Camille y retourna.

Cette fois, les emplettes furent complétées: rien ne détourna Camille de sa résolution.

Aussi revint-il de bonne heure.

Carmélite ne l'attendait point à la fenêtre: elle se promenait dans le jardin, — dans le jardin où s'élevait le pavillon vide de Colomban.

Au reste, à partir de ce soir, les absences de Camille furent de plus en plus fréquentes, et l'indulgence, disons mieux, l'insouciance de Carmélite ne fit que l'encourager au lieu de le retenir.

Peu à peu ses courses à Paris devinrent si nombreuses que ce fut sa présence à la maison qui devint une exception.

Un jour, c'était une course au Champ de Mars, un autre jour, la première représentation d'un opéra, un autre jour un combat de coqs à la barrière. Il est vrai qu'à chaque fois Camille disait à Carmélite: « Veux-tu venir avec moi, chérie? » mais à chaque fois Carmélite répondait: « Merci. »

Et Camille allait seul.

Un matin, pendant une de ces absences, on sonna à la porte.

Carmélite entendit la sonnette, mais c'était un bruit qui ne la faisait plus tressaillir.

Pourtant, comme on sonnait une seconde fois, elle leva la tête, et posa sa broderie; puis, comme la jardinière tardait à ouvrir, elle alla à la fenêtre, entr'ouvrit le rideau, et regarda qui sonnait.

Carmélite poussa un cri de surprise, presque de terreur: c'était Colomban!

Elle faillit tomber à la renverse.

Elle courut sur le palier; la jardinière, qui venait du fond du jardin, passait dans le corridor.

— Nanette, cria-t-elle, conduisez ce monsieur dans le pavillon du jardin, et ne lui dites pas que je suis ici.

Puis elle referma sa porte, tourna la clef, poussa, toute tremblante, le verrou, et alla s'asseoir ou plutôt tomber sur son canapé.

C'était Colomban!

Colomban avait écrit à Camille avec sa régularité ordinaire; mais comme Camille n'avait pas, depuis le départ du Breton, remis les pieds rue Saint-Jacques, les lettres de Colomban étaient restées chez Marie-Jeanne.

Il en résultait que l'insouciant Camille, n'ayant point reçu les lettres, n'avait pas jugé à propos d'écrire à son ancien camarade de collège.

D'ailleurs, autant qu'il était en son pouvoir, il écartait de lui le souvenir de Colomban.

Colomban, c'était l'amitié trahie, la promesse violée; c'était le remords!

Ce silence de Camille avait inquiété Colomban, si peu soupçonneux qu'il fût.

D'ailleurs, l'âme de l'austère Breton — il se le figurait du moins — s'était retrempée aux sauvages beautés de son pays.

Il croyait avoir emprunté aux *peulven* de Carnac leur dureté, aux falaises armoricaines leur résistance.

Un jour, il s'était dit:

— Je suis guéri; je vais aller reprendre mes études de droit. Puis je verrai ce que font Camille et Carmélite.

Et, comme il avait souri des lèvres en prononçant ces deux noms, il s'imaginait avoir souri du cœur.

Il était donc parti, se croyant vainqueur.

Sa prétendue victoire était une défaite: seulement, il se trompait lui-même, et Dieu seul connaissait le secret de sa faiblesse.

Il arriva à Paris et prit une voiture pour être plus vite rue Saint-Jacques.

Il était sept heures du matin: il trouverait Camille couché. Camille était paresseux comme un créole.

C'est Carmélite qui serait levée; il se rappelait bien qu'elle s'éveillait avec les oiseaux, chantant comme eux la première lueur du jour, le premier rayon du soleil.

Il était arrivé rue Saint-Jacques, le cœur battant, le front en feu.

Marie-Jeanne l'avait vu descendre de voiture.

— Tiens, c'est M. Colomban! avait-elle dit. Où allez-vous donc, monsieur Colomban?

Colomban s'était arrêté court.

— Où je vais? avait-il répondu. Mais chez moi, chez Camille.

— Ah bien! il y a beaux jours qu'il est déménagé, M. Camille!

— Déménagé? répéta Colomban.

— Oui, oui, oui.

— Et...?

Colomban hésitait.

— Et Carmélite? fit-il avec un effort.

— Bon! déménagée aussi.

— Où sont-ils allés? demanda Colomban.

— Ah! dame, l'homme vous dira cela: il le sait, je crois; puis aussi mademoiselle Chante-Lilas, la blanchisseuse.

Colomban s'appuya contre le mur pour ne pas tomber.

— Bien! dit-il. Donnez-moi la clef de ma chambre.

— La clef de votre chambre? reprit Marie-Jeanne; pourquoi faire?

— Pourquoi faire demande-t-on la clef de sa chambre? On demande la clef de sa chambre pour rentrer chez soi.

— Mais vous n'avez plus de chez vous, ici.

— Comment cela! dit le Breton d'une voix étranglée.

— Parce que vous êtes déménagé aussi, vous.

— Moi, je suis déménagé? Êtes-vous folle?

— Non, je ne suis pas folle. Vous pouvez monter, si vous voulez: il n'y a plus un seul meuble dans votre chambre. M. Camille a tout emporté en disant que vous alliez demeurer avec eux.

— Avec eux! répéta Colomban.

Et un nuage de flamme lui passa devant les yeux.

— Mais enfin, dit-il, puisque je dois habiter avec eux, faut-il au moins que je sache où ils habitent.

— Dame, je crois que c'est à Meudon, répondit Marie-Jeanne.

Et comme le jeune homme n'avait pas encore payé sa voiture, il y remonta avec sa valise.

— A Meudon! dit-il au cocher.

Une heure et demie après avoir prononcé ces deux mots, Colomban était à Meudon.

Mais, on se le rappelle, c'était au Bas-Meudon que demeurait Camille.

Colomban, avec sa patience et son entêtement breton, alla de porte en porte sans se lasser.

A la dernière maison, on lui dit que c'était sans doute au Bas-Meudon que demeuraient les jeunes gens.

— Par ici, monsieur.

Et Nanette se mit en marche, suivie du Breton, qu'elle conduisit droit au pavillon du jardin.

Carmélite, après avoir entendu la porte de la rue s'ouvrir et se refermer, se leva ; puis, tirant ses verrous, tournant sa clef, elle alla, sur la pointe du pied, regarder par la fenêtre du corridor qui donnait sur le jardin.

Colomban ne suivait plus Nanette ; il la précédait.



Elle alla regarder par la fenêtre.

Colomban partit pour le Bas-Meudon.

Au Bas-Meudon, les renseignements étaient devenus plus positifs ; on lui avait indiqué la maison ; il avait sonné une première fois, puis une seconde.

Carmélite avait regardé à la fenêtre, l'avait reconnu, et avait ordonné à Nanette de ne point parler d'elle, et de conduire Colomban au pavillon.

L

CELUI QUI REVIENT

Lorsque Nanette ouvrit la porte à Colomban, il était presque aussi pâle que Carmélite.

Il voulut demander Camille, mais sa voix mourut sur ses lèvres.

— M. de Rozan, n'est-ce pas? dit Nanette venant à son secours.

— Oui, murmura Colomban.

Il avait hâte d'arriver à Camille, et de lui demander une explication.

Il ouvrit la porte du pavillon.

Le pavillon était vide !

Il se retourna vers Nanette.

— Où me conduisez-vous? dit-il.

— Mais à votre appartement, monsieur, dit la jardinière.

— A mon appartement?

— Oui ; n'êtes-vous pas l'ami que M. Camille attend de Bretagne?

— Camille m'attend?...

— Depuis deux mois.

— Et où est-il, Camille?

— Il est à Paris.

— Mais il reviendra aujourd'hui?

— C'est probable.

— Va-t-il souvent à Paris?

— Presque tous les jours.

— Ah ! c'est cela, murmura Colomban ; il loge ici, mais elle habite à Paris ; Camille aura craint de la compromettre en demeurant non seulement dans la même maison, mais encore dans la même ville qu'elle. Cher Camille, je l'avais mal jugé... Ah ! je suis mauvais !

Et, se retournant vers Nanette :

— Je vais attendre Camille ici, lui dit-il ; aussitôt son retour, vous le préviendrez de mon arrivée

Nanette fit un signe affirmatif, et s'éloigna

Resté seul, Colomban jeta un regard autour de lui, et passa la main sur ses yeux : il croyait être le jouet d'une illusion.

C'était sa chambre, sa chambre de la rue Saint-Jacques transportée tout entière au milieu d'un charmant jardin

Mêmes meubles, même papier, il retrouvait tout là, comme par magie, tout, depuis son Code, — qui, placé sur sa table de nuit, près de son bougeoir, était ouvert juste à l'endroit où, trois mois auparavant, il avait mis le signet vert, — jusqu'aux petites caisses de rosiers qui verdoyaient devant sa fenêtre

Cette chambre, c'était un remords de Camille, qui avait un crime à se faire pardonner par Colomban.

Colomban n'y vit qu'une délicate et tendre attention de son ami

Seulement, cette chambre, elle était pleine pour lui de sombres souvenirs

Rien n'est plus triste à revoir, avec un cœur déchiré et des yeux en larmes, que les objets qu'on a vus dans des temps heureux

Tout en croyant faire une joyeuse surprise à son ami, n'était-ce pas une œuvre de bourreau qu'avait accomplie Camille que de forcer Colomban d'habiter la chambre mortuaire de ses premières illusions ?

Aussi, de même que, cette nuit où l'absence de Camille s'était prolongée jusqu'à une heure du matin, Carmélite avait dit : « J'étouffe ! » Colomban répéta-t-il à son tour : « J'étouffe ! » et s'élança-t-il dans le jardin, cherchant de l'air

Carmélite n'avait pas quitté sa fenêtre : elle le vit sortir ou plutôt bondir hors du pavillon.

Elle appuya sa main sur son cœur, et renversa sa tête en arrière : la pauvre fille était près de se trouver mal

Quand elle rouvrit les yeux et les reporta vers le jardin, Colomban était assis sur un banc, la tête dans ses mains, exactement dans la même position où elle était restée elle-même pendant quatre heures, attendant Camille

Lui aussi resta quatre heures à attendre, comme était restée Carmélite. Tout à coup, on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte ; puis la sonnette tinta vigoureusement, sous un de ces ébranlements où il est facile de reconnaître la main du maître.

Cette fois, Nanette était à son poste et courut ouvrir.

Sans doute annonça-t-elle à Camille que Colomban était arrivé, car, au lieu de monter au premier, Camille traversa le corridor et apparut dans le jardin.

Il chercha des yeux Colomban, le vit assis sur son banc de gazon et marcha droit à lui.

Colomban, le front dans ses deux mains, ne le voyait pas venir.

Au bruit des pas, il leva cependant la tête, et aperçut Camille devant lui

Il jeta un cri, et, en moins d'une seconde, fut dans ses bras

Carmélite observait tout cela à travers son rideau.

Rien n'altérait chez Colomban la joie qu'il avait de revoir son ami : il croyait Camille au Bas-Meudon, Carmélite à Paris

Les deux jeunes gens revinrent vers la maison, enlacés au bras l'un de l'autre

Carmélite, en les voyant s'approcher, se retira toute tremblante dans sa chambre, dont pour la seconde fois elle poussa le verrou

Camille fit visiter à son ami toute la maison, excepté la chambre où se trouvait Carmélite

Le Breton ne fut pas étonné du luxe un peu efféminé des décorations de l'appartement : il connaissait les goûts de Camille.

La maison entièrement visitée, à l'exception de la chambre de Carmélite, le créole conduisit son ami devant cette porte mystérieuse auprès de laquelle ils avaient passé deux ou trois fois tous deux sans qu'elle s'ouvrît.

Là, il arrêta Colomban.

— Le chapeau à la main ! dit Camille.

— Pourquoi ? demanda le Breton.

— Ici est le sanctuaire !

— Que veux-tu dire ?

— Écoute, dit Camille avec ce ton moitié railleur, moitié sérieux, qui lui était habituel ; j'ai des idées assez vagues ou, si tu le préfères, assez arrêtées sur la religion : chacun adore le dieu de son choix ; je ne sais pourquoi je ferais autrement que les autres

— Où veux-tu en venir, et quelle est cette chambre ? demanda Colomban. Voyons, achève !

— C'est le temple de la déesse du beau, du bon, du grand ! une espèce de dieu Pan hermaphrodite, participant à la fois de la femme par sa faiblesse et sa beauté, de l'homme par sa force et son courage. Cette chambre, Colomban, renferme l'être que j'adore par-dessus tout au monde, la créature humaine que je révère à l'égal de la divinité ! Incline-toi donc, et, comme je te l'ai dit, découvre-toi en franchissant le seuil de cette chambre ; car jamais il n'aura été donné à un mortel de contempler le visage d'une idole plus vénérée !

Carmélite entendait de sa chambre tout ce que disait Camille ; elle se leva, pâle mais résolue, comme elle était dans les grandes occasions, marcha droit à la porte, et, au moment où Camille allait porter la main sur le bouton pour l'ouvrir, elle l'ouvrit elle-même. Colomban faillit tomber à la renverse en apercevant la jeune fille.

— Entrez, mon ami ! dit simplement Carmélite.

— Eh bien, qu'as-tu donc ? demanda Camille cachant le trouble de son cœur sous cette gaieté qui était tantôt son masque, tantôt son visage ; est-ce que tu ne reconnais plus Carmélite ? Alors, je vais vous présenter l'un à l'autre. Mademoiselle Carmélite Gervais, M. le vicomte de Penhoël. Monsieur le vicomte de Penhoël, mademoiselle Carmélite Gervais.

Les deux jeunes gens se regardaient, Colomban stupéfait d'étonnement, Carmélite immobile de honte !

— Mais, s'écria Camille, embrassez-vous donc ! Qui diable vous arrête ? Voulez-vous que j'aille faire un tour dans les bois de Meudon !

Cette invitation, amicale au fond, mais injurieuse dans la forme, produisit un effet tout différent sur Carmélite et sur Colomban : la jeune fille rougit jusqu'au blanc des yeux ; le visage du Breton se couvrit d'une pâleur mortelle.

Tous deux reculèrent chacun d'un pas.

Ce qui faisait rougir et reculer Carmélite, c'était le respect de la femme violé, la pudeur outragée : un sourire méprisant effleura ses lèvres.

Ce qui faisait pâlir et reculer Colomban, c'était la foi trahie, les saintes promesses de l'amitié foulées aux pieds : un nuage de douleur couvrit son front.

L'embarras était cruel pour tous deux.

Carmélite le fit cesser en tendant franchement et affectueusement sa main au Breton.

Celui-ci, — en souvenir de la main pâle et effilée qu'il avait vue un jour sortir des draps de Carmélite, alitée par la fièvre, — donna aussitôt la sienne, et ces deux loyales mains toutes frissonnantes s'enchaînèrent étroitement.

— Ah çà ! mais quelles singulières façons faites-vous là ? dit Camille ; depuis quand donc l'ami n'embrasse-t-il plus la *femme* de son ami ?

Colomban releva la tête, et, couvrant Camille d'un regard radieux :

— Ta femme ? s'écria-t-il avec joie, — car, devant la promesse accomplie, il oubliait tout ; — ta femme ?... répéta-t-il les larmes aux yeux, sans remarquer le trouble dans lequel ses paroles plongeaient Carmélite

— Ou approchant, dit Camille, car je n'attendais que ton retour pour arranger notre mariage.

— Ah ! fit froidement Colomban.

Puis, avec un air qui n'était pas exempt d'une certaine menace :

— Eh bien, me voici ! dit-il.

— Allons, allons, dit Camille brisant le fil que venait de nouer Colomban, si tu ne l'embrasses point par amour d'elle, embrasse-la par amour de moi.

Colomban s'approcha de Carmélite, et, s'inclinant avec respect :

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle?... dit-il.

— Madame, madame, fit Camille

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, madame ? répéta Colomban

— Oh ! de tout mon cœur ! s'écria Carmélite en levant les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de la vérité de ses paroles ; — et Dieu, qui m'entend, sait que c'est du plus profond de ce cœur que je vous donne cette marque d'affection.

Et les deux jeunes gens s'embrassèrent en rougissant

— Eh bien, en êtes-vous morts ? demanda en riant Camille. Mon Dieu ! que vous êtes donc niais tous deux ! N'est-il pas convenu que nous n'allons plus faire qu'un à nous trois, deux tout au plus ?

— C'est bien, dit Colomban ; mais, avant d'accepter cette charmante invitation, je désire causer avec vous, Camille.

— Avec *vous*, répéta le créole ; peste ! c'est sérieux.

— Très sérieux, dit Colomban

— En es-tu ? demanda Camille à Carmélite ?

— Non, dit Colomban, et mademoiselle restera chez elle pendant que nous passerons chez toi.

— Passons chez moi, dit Camille.

Et il ouvrit la porte en face de celle de Carmélite

Le Breton le suivit en jetant à la jeune fille un regard qui voulait dire : « Soyez tranquille, c'est de vous que je vais m'occuper. »

Elle sourit tristement, laissa échapper un soupir, et rentra chez elle

— Eh bien dit Camille en se jetant dans un fauteuil, et essayant de *ruser*, ainsi qu'on dit en termes de chasse, comment as-tu trouvé ton pavillon ?

— Charmant ! répondit Colomban et je vous remercie de ce souvenir affectueux ; mais je ne consentirai jamais à habiter ce pavillon ?

— Et pourquoi donc cela ?

— Parce que je ne veux être ni le complice de vos fautes, ni le bouclier de vos mauvaises passions.

— Colomban ! fit Camille en fronçant le sourcil.

— Oh ! nous nous fâcherons tout à l'heure, si vous voulez, Camille ; mais d'abord, laissez-moi vous dire ce que j'ai à vous reprocher. Vous m'aviez juré — et ce fut une des conditions de mon départ — de respecter Carmélite comme votre femme, et vous avez indignement violé votre promesse ! A partir de ce jour, Camille, il y a un abîme entre nous : celui qui sépare un cœur loyal d'un cœur parjure, et je ne resterai pas ici un instant de plus.

En prononçant ces paroles, Colomban fit un pas vers la porte.

Mais Camille lui barra le passage, et l'arrêta.

— Écoute, lui dit-il, aussi vrai que tu es mon seul ami, Colomban, — et je serais un grand malheureux s'il en était autrement ! — aussi vrai que je voudrais avoir fait pour toi la moitié de ce que tu as fait pour moi, j'aime, j'adore, je respecte Carmélite, et il n'a pas tenu à moi seul de tenir mon serment.

Colomban sourit avec dédain.

— Eh bien, je m'en rapporte à elle-même, continua Camille. Consulte-la, interroge-la ; tu t'en rapporteras bien à elle, j'espère ? Demande-lui si j'ai jamais essayé par un moyen quelconque, non seulement de la séduire, mais même de la tenter ; demande-lui si nous n'avons pas été tous deux spontanément, involontairement, fatalement, malgré nous, entraînés par les forces mystérieuses d'une brûlante nuit d'été ; demande-lui si, comme deux enfants trahis par leur innocence même, nous n'avons pas tous deux accepté l'occasion sans la chercher. Toi qui sais commander à la passion, toi qui as une puissance de volonté au-dessus des forces humaines, peut-être n'aurais-tu pas succombé ; mais, moi, faible comme tu me connais, mon ami, sentant voler autour de moi, sans les appeler, mille désirs semblables à ceux que je renfermais dans mon cœur, et qui s'envolaient du cœur de Carmélite, j'ai fermé les yeux ; le monde entier a disparu pour moi ! Est-ce à dire, à cause de cela, Colomban, que je suis un cœur déloyal, un malhonnête homme ? Non, car, aussi vrai que je m'appelle Camille de Rozan, à l'époque que tu vas fixer toi-même, Carmélite sera ma femme ! Je n'ai pas voulu t'écrire tout cela, tu comprends ? c'eût été une discussion épistolaire interminable ; mais te voici, et c'est à toi de fixer, comme je te l'ai dit, le jour du mariage.

Colomban demeura un intant pensif.

— C'est la vérité que tu me dis là ? demanda-t-il en regardant fixement Camille.

— Sur l'honneur, répondit le jeune homme en appuyant sa main contre sa poitrine.

— Alors, dit Colomban, s'il en est ainsi, je reste ; car j'aurai toujours un honnête homme pour ami. Quant à l'époque du mariage, c'est à toi de la fixer, et, naturellement, le plus tôt sera le mieux.

— Dès aujourd'hui, Colomban, tu entends ? dès aujourd'hui, j'écris à mon père ; je le prie de m'envoyer les papiers nécessaires à mon mariage, et, dans six semaines, nous pourrons publier les bans.

— Mettons deux mois pour ne rien exagérer, dit Colomban. Mais es-tu sûr du consentement de ton père ?

— Pourquoi mon père me le refuserait-il ?

— Ton père est riche, Camille, et Carmélite est pauvre.

— La vertu de Carmélite sera sa dot aux yeux de mon père. « Malheureux prodigue ! avait bien envie de murmurer Colomban, cette dot, tu l'as mangée d'avance ! »

— Mais, dit-il, si, cependant, contre tous tes désirs, ton père s'opposait à ce mariage ?

— C'est impossible cher ami !

— Suppose-le un instant, tout impossible que cela te semble. Que ferais-tu ?

— J'ai vingt-quatre ans : j'attendrais ma grande majorité, et j'épouserais Carmélite malgré mon père !

— C'est une triste chose que cette révolte d'un fils contre ses parents ; mais c'est une plus triste chose encore, Camille, d'avoir déshonoré une jeune fille, et de ne pas lui rendre l'honneur... Écris donc cette lettre, écris-la en fils respectueux, mais en homme résolu ; les départs du paquebot ont lieu le 5, le 15 et le 25 de chaque mois : c'est après demain le 15, tu n'as donc pas une minute à perdre.

— Et tu restes ? demanda Camille.

— Je reste, répondit Colomban.

Et, préparant sur la table de Camille une plume et du papier :

— J'attends ta lettre dans le pavillon, dit-il.

Puis il descendit, presque joyeux de la loyauté de son ami.

LI

CELUI QUI S'EN VA

Un quart d'heure après Colomban, Camille entrait dans le pavillon, tenant à la main une feuille de papier à moitié écrite.

— C'est déjà fait ? demanda Colomban étonné.

— Non, dit Camille au contraire, j'ai à peine commencé.

Colomban le regarda en juge qui interroge.

— Oh ! ne te presse pas de me condamner ! dit Camille. Aux premiers mots, tes objections sur le consentement de mon père me sont revenues à l'esprit, et elles m'ont semblé plus probables que je ne les avais trouvées d'abord.

— Que t'importe, Camille, dit le Breton, puisque ton parti est pris résolument ?

— C'est vrai ; mais je pense aux lettres qu'il va falloir échanger avant d'en arriver là. Je n'ai jamais espéré obtenir le consentement de mon père à ma première demande ; nous allons donc discuter, parlementer ; les jours se passeront, notre impatience augmentera...

— Le moyen de faire autrement ?

— Je crois l'avoir trouvé, dit Camille.

— Quel est-il ?

— C'est d'aller moi-même demander à mon père la permission de me marier.

Le Breton fixa son regard limpide sur Camille.

Celui-ci soutint le regard de son ami sans baisser les yeux.

— Tu as raison, Camille, dit Colomban, et ce que tu proposes est d'un honnête homme — ou d'un bandit sans foi !

— J'espère que tu ne doutes pas de moi ? demanda Camille.

— Non, fit Colomban.

— Tu comprends ? reprit Camille, en huit jours d'insistances verbales, j'obtiens plus de mon père qu'en trois mois d'obsession épistolaire.

— Je le pense comme toi.

— Trois semaines pour aller, trois semaines pour revenir, quinze jours pour décider mon père : c'est l'affaire de deux mois.

— Tu es devenu la logique et la raison incarnées, Camille.

— La raison vient avec l'âge, mon vieux Colomban. Malheureusement...

— Quoi ?

— Oh !... c'est un projet à peu près inexécutable...

— Comment ?

— Je ne puis emmener Carmélite.

— Naturellement.

— D'un autre côté, je ne puis la laisser ici.

— Qui t'en empêche ?

— Une jeune fille seule, exposée aux insultes des voisins et des passants !

Colomban fronça le sourcil.

— Crois-tu donc que je laisserai insulter Carmélite ? dit-il.

— Tu consens donc à veiller sur elle ?

Colomban sourit.

— En vérité, dit-il, je croyais que tu me connaissais mieux.

— Tu demeureras sous le même toit qu'elle ?

— Sans doute.

— Colomban ! s'écria Camille, si tu fais cela, ma vie entière ne suffira point à reconnaître cette preuve d'amitié.

— Ingrat ! murmura le Breton.

— Non, Colomban, non, je ne suis point un ingrat ; mais je connais ta susceptibilité dans ces sortes de matières ; j'avais peur de te blesser en t'offrant de demeurer seul avec une jeune fille, dans une maison isolée.

— N'ai-je pas demeuré trois mois seul avec Carmélite, avant qu'elle te connût ?

— Oui ; mais, avant qu'elle me connût, comme tu dis.

— Et pourquoi donc la pensée de garder la femme de mon frère, ma sœur sacrée, pourrait-elle me blesser ? as-tu voulu faire allusion à mon ancien amour pour Carmélite ?

— Colomban !

— Me crois-tu capable de trahir un serment ?

— Je te crois capable de mourir avant cela, Colomban ! et ta grandeur me fait bien petit. Oh ! oui, oui, je suis mauvais, et tu es bon, et tu as surtout la fidélité du molosse comme tu en as la force et le dévouement. Je sais que tu défendras la vie de Carmélite mieux que tu ne défendrais la tienne ; je n'ai donc nulle crainte, te sachant là, je ferais le tour du monde, si j'étais contraint à le faire !

— En ce cas, dit Colomban, préviens Carmélite : tu comprends que je n'accepterai pas sans son aveu. Me refusât-elle, tu pourrais encore partir en toute sécurité : je louerais une chambre en face de sa maison, près de sa maison, sinon en face, et elle serait tout aussi à l'abri des insultes que moi présent. — Va donc la prévenir ; car tu n'as pas plus de temps à perdre que quand c'était une lettre qui devait partir, et non pas toi.

Camille obéit sans dire un mot.

Ce fut en tressaillant que Carmélite reçut la nouvelle qu'il lui apportait.

Cependant, elle ne fit aucune objection, n'opposa aucune résistance.

Elle écouta la proposition, regarda Camille avec un air d'indicible stupeur, et, sans analyser précisément la singulière émotion que lui causait cette nouvelle, elle sentit instinctivement toute la bassesse de Camille, toute la grandeur de Colomban.

Le Breton lui semblait si élevé, qu'à ses yeux, il avait, comme un géant, pour ainsi dire, le talon sur le front du nain qu'il appelait son ami.

La seule différence qu'il y eut dans le projet, c'est que l'on remit le départ au 23 du mois d'octobre.

Le paquebot des colonies partait, comme nous l'avons dit, le 25 ; il y avait dix jours à passer jusque là.

Colomban raconta la vie austère, presque monacale qu'il avait menée dans la tour de Penhoël, errant au bord de la mer grondante, ou assis au chevet de son père malade, et auquel il lisait l'*Odyssée*.

Carmélite découvrit à Colomban les trésors de science musicale qu'elle avait amassés pendant la longue absence du Breton, et les fréquentes absences de Camille.

Ce dernier essaya de rappeler l'enjouement des soirées d'autrefois ; mais, outre que les heures voisines du départ ne pouvaient être que pleines d'inquiétude et de regret, il y avait entre ces trois personnages un spectre à trois aspects.

Pour Camille, c'était la conscience.

Pour Colomban, c'était le doute.

Pour Carmélite, c'était le découragement.

Ce spectre planait incessamment au-dessus de leurs têtes, ou passait grave et sombre devant eux, pendant les tristes jours et les mélancoliques soirées qui s'écoulèrent jusqu'au départ de Camille.

Ils avaient parfois des moments de sourde impatience dont ils s'effrayaient eux-mêmes ; on eût dit alors que, pareils à des gens qui parlementent au moment de courir un danger, ils avaient hâte de se quitter, puisqu'ils devaient se quitter tôt ou tard.

On arriva donc au 23 octobre dans ces tristes dispositions.

Il était convenu que Colomban conduirait Camille jusqu'à la diligence, qui devait partir de Paris à dix heures du matin, et, par conséquent, passer sur la route de Versailles à onze heures.

Le Breton ne ferma point l'œil de la nuit ; à six heures, il était debout, attendant le réveil de Camille.

A huit heures, il entra dans sa chambre.

— Quelle heure est-il ? demanda Camille.

— Huit heures, répondit Colomban.

— Oh ! alors, nous avons le temps ! dit Camille ; laisse-moi dormir une heure encore.

La porte de Carmélite était ouverte ; la jeune fille entendit la réponse du paresseux créole.

— Il a raison, dit-elle, laissez-le dormir, mon ami.

Colomban referma la porte de Camille, et entra chez Carmélite.

On eût dit qu'elle ne s'était pas couchée : à peine son lit était-il défait.

— Vous êtes fatiguée, Carmélite, dit Colomban fixant un regard inquiet sur la jeune fille.

— Oui, répondit Carmélite, j'ai lu une partie de la nuit.

— Et l'autre partie, vous avez pleuré !

— Moi ? Non, dit Carmélite en regardant le Breton d'un œil sec et fiévreux.

Colomban baissa la tête, et poussa un soupir.

Puis, quoiqu'il sût que tout était prêt, il se leva et sortit, sous prétexte de surveiller les paquets et les malles.

La vérité est que ce tête-à-tête lui brisait le cœur, et qu'il avait besoin d'air et de solitude.

A neuf heures, il remonta, entra dans la chambre de Camille, et le força de se lever.

Un quart d'heure après, le créole était dans la salle à manger, où Carmélite et Colomban l'attendaient.

Ces dernières minutes qui précédèrent la séparation ne furent pas beaucoup plus tristes que les soirées des jours passés.

Il en est de la certitude d'un départ comme de la mort : on s'habitue tellement, degré par degré, au malheur qui menace, que, n'étant plus surpris quand il éclate, on y paraît insensible ; la source des larmes s'est tarie en coulant peu à peu !

La voiture qui devait conduire Camille sur la route attendait à la porte. Au moment d'y monter, on se regarda une dernière fois ; les trois visages se confondirent en s'embrassant.

Mais Colomban et Camille seuls pleuraient.

— Je te confie ma vie, dit Camille ; plus que ma vie, mon âme !

Et selon toute probabilité, Camille disait vrai en ce moment.

— Va ! j'en réponds devant Dieu, sur mon âme et sur ma vie ! répondit solennellement le Breton en levant ses grands yeux, clairs comme le ciel qu'ils regardaient.

Les deux jeunes gens s'avancèrent vers la porte.

Colomban se retourna, et, voyant Carmélite seule, les bras pendants, la tête sur la poitrine, pareille à une statue de l'Abandon, il proposa à Camille de l'emmener, pour qu'elle ne les quittât au moins qu'au dernier moment.

Carmélite regarda Colomban avec des yeux où brillait la reconnaissance.

Mais, avec une voix qui trahissait un profond découragement :

— A quoi bon ? dit-elle.

Camille revint une dernière fois, une dernière fois la serra sur son cœur, puis recula presque effrayé.

Il avait cru étreindre une statue de marbre.

Il était onze heures moins dix minutes : il n'y avait pas de temps à perdre ; Colomban entraîna Camille ; tous deux montèrent en voiture, et la voiture partit au grand galop.

La porte était restée ouverte.

— Fermez la porte, dit sombrement Carmélite à la jardinière.

La jardinière obéit et repoussa la porte qui se ferma brusquement.

Carmélite tressaillit.

— C'est la porte de mon tombeau, dit-elle.

Et elle remonta l'escalier lentement, marche à marche, rentra dans sa chambre, et elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur son canapé.

D'où venaient ce découragement, cette tristesse, cette froideur de Carmélite ?

De la comparaison que fait, malgré elle, une femme distinguée, entre un homme comme Camille et un homme comme Colomban.

Et, en effet, Colomban, — qui, dès le jour de son arrivée, avait grandi aux yeux de Carmélite, — Colomban avait, pendant les dix jours qui venaient de s'écouler, atteint des proportions gigantesques.

Entre son départ et son retour, la jeune fille avait fait un mauvais rêve.

Un rêve... oh ! oui ! la réalité eût été trop désolante !

Elle avait cru être, durant trois mois, la maîtresse d'un fat, — joli et amusant, il est vrai, mais sans noblesse, sans cœur, sans âme, sans dignité, sans force, — d'une sorte de poupée parée, huilée, poudrée, frisée, divertissante par moments, à tout prendre, mais indigne du moindre attachement sérieux. Sans doute, c'était un rêve épouvantable ! et cet Américain aux cravates panachées, aux gilets voyants, aux pantalons à couleurs claires, aux chaînes d'or et aux bagues de rubis, c'était une incarnation quelconque de ce démon de la nuit qui vient s'accroupir sur les poitrines endormies. — Enfin, tous ces projets de mariage, ce départ pour aller consulter une famille au fond de l'Amérique, cette menace de retour suspendue au-dessus d'elle, non pas comme la flamme de l'espérance, mais comme l'éclair du glaive, — tout cela ne pouvait être que le songe fiévreux d'une nuit d'été dans un cerveau brûlant.

Oui, oui, tout cela était un rêve !

La réalité, c'était ce grand et loyal cœur que l'on appelait Colomban.

Celui-là, à la bonne heure, c'était un simple, un grand, un fort, un homme enfin ! celui-là pouvait dire à une femme : « Ferme les yeux et marche ! » et la femme pouvait, conduite par lui, marcher aveuglément ; celui-là pouvait dire : « Je ne veux pas ! » et on lui eût obéi ; « Je veux ! » et on l'eût écouté ; « Il faut mourir ! » et l'on serait mort !

Celui-là avait la grandeur, la noblesse et la foi ; la bonté et la force !

C'était donc celui-là qui, absent depuis trois mois, venait réclamer de son ami le trésor qu'il lui avait confié...

Mais, quand la pauvre Carmélite releva la tête, et qu'elle vit autour d'elle tous les objets appartenant à Camille, hélas ! la malheureuse enfant ! elle reconnut bien qu'elle avait côtoyé pendant une nuit de printemps le Breton comme un beau rêve, mais que c'était l'Américain qui était la terrible réalité.

Toutes les larmes que peut contenir le vaste cœur de la femme s'échappèrent alors par torrents de ses yeux, elle pleura son erreur, la fleur de ses illusions effeuillée, et jetée au vent, son bonheur exhalé comme un parfum imprudemment jeté dans la flamme ; elle pleura sa vie à jamais brisée, comme on pleure sa mère ou son enfant ; elle se tordit les mains de désespoir, elle qui n'avait pas fait un geste ; elle

se plaignit tout haut elle qui n'avait pas poussé un soupir, elle sanglota, elle qui n'avait pas versé une larme ; elle jeta sur les objets environnants des regards de bonne mordue par un serpent venimeux ; elle se leva et se promena à grands pas dans sa chambre, haletante, l'œil fiévreux.

Si la rivière eût passé sous sa croisée, elle se fût infailliblement jetée dans la rivière.

En effet, comme si elle eût pris un parti désespéré, elle marcha vers la fenêtre et l'ouvrit.

Son regard mesura la hauteur de la fenêtre au pavé

C'était un premier étage, haut à peine comme un entresol ; elle se fût à moitié tuée, mais elle eût survécu.

Elle fit un pas en arrière, avec un gémissement de rage et de douleur

Mais, tout à coup, ses yeux, ses beaux yeux, tristes et mondes des larmes du désespoir, étincelèrent en s'arrêtant sur un objet qui semblait les ravir ; dans ces mêmes regards où se peignait, une minute auparavant, le plus profond chagrin, brilla quelque chose qui ressemblait à une joie ineffable : une flamme traversa ses larmes, comme un rayon du soleil traverse les nuages, et, comme, au rayon du soleil, scintille une goutte de rosée tremblante sur une fleur, un éclair de félicité passa au milieu de ses larmes.

Elle venait de voir son rosier blanc, symbole d'innocence, souvenir de son premier amour !

— O mon rosier ! dit-elle en le serrant contre son cœur, au risque de se déchirer aux épines, — la nuit où je t'ai cueilli, tu sortais à peine du sein de la terre, notre mère commune ; tu n'étalais pas encore au soleil l'auréole de tes boutons blancs enveloppés dans ton manteau de mousse ; le feu du jour ne pouvait t'atteindre, le froid des nuits ne pouvait te saisir... O mon rosier ! ainsi que moi, pendant les ardeurs d'une brûlante nuit d'été, tu as montré les trésors de tes fleurs éclatantes ; tu étais orgueilleux de tes blancs pétales ; tu rayonnais au soleil, que tu prenais pour un ami ; tu croyais à l'éternité de la vie, comme je croyais, moi, à l'éternité de l'amour ! O mon rosier ! pourquoi as-tu donné tes fleurs, comme j'ai donné mon amour, puisque tous deux nous devions mourir ?...

Et Carmélite brisa les quelques fleurs tardives qui couronnaient encore la tête de son rosier, et, au lieu de les mettre dans son voile de jeune fille, comme elle avait fait des autres, elle les effeuilla et les livra au vent, qui les emporta sur le pavé boueux du chemin.

LII

LA LIONNE BLESSÉE

A partir de cette heure, Carmélite, ainsi qu'elle avait dit, regarda cette maison comme son tombeau, et son jardin comme ce cimetière rose des carmélites dont elle portait bizarrement le nom ; elle comprit la Vallière, qui avait expié ses trois années de lumière et de soleil par trente années d'ombre au fond d'un cloître ; elle comprit la Madeleine, qui, n'osant lever ses yeux jusqu'au front du Christ, lui essuyait les pieds avec ses cheveux.

Son avenir lui parut résumé dans ces deux mots écrits en lettres noires sur une page blanche : *Pleurer* et *Mourir*.

Et, en effet, rien désormais ne pouvait la rattacher aux biens de ce monde, et elle se voyait passer dans la vie comme le fantôme d'elle-même. Elle resta trois quarts d'heure plongée dans ses sombres méditations, c'est-à-dire le temps qu'il fallut au Breton pour conduire Camille, attendre le passage de la diligence et revenir.

Ces trois quarts d'heure furent des siècles pour Carmélite.

Lorsque Colomban rentra, au lieu de la jeune fille qu'il avait quittée à son départ, il retrouva, courbée sous la prostration la plus désolante, une sorte de spectre à l'attitude morne, aux couleurs éteintes, aux yeux hagards.

Mais il ne comprit rien, le candide Colomban : il crut que ce désespoir n'avait d'autre cause que le départ de Camille, et il essaya de consoler la pauvre délaissée en lui parlant du retour. Ce fut seulement alors qu'il comprit, à la façon dont la jeune fille secouait la tête, que le mal venait d'une autre source, et qu'il commença son rôle d'ami dévoué en l'interrogeant fraternellement.

Carmélite ne répondit point : muette à ses regards, sourde à ses paroles, elle portait en elle une douleur si immense, qu'elle semblait craindre d'en accabler son ami.

La première journée s'écoula donc ainsi. Colomban, en voyant la jeune fille repousser ses consolations, comme un enfant malade qui repousse du doigt une potion bienfaisante, Colomban attribua à l'exaspération nerveuse dans laquelle il avait retrouvé Carmélite cette tristesse, qu'il crut accidentelle et passagère, et remit un interrogatoire plus sérieux au lendemain et aux jours suivants

Mais, le lendemain et les jours suivants, la mélancolie de Carmélite fut la même, et la jeune fille continua de se refuser à toute confidence.

Le temps s'écoula donc sans révéler au Breton les causes mystérieuses de ce désespoir intime.

Les heures de la journée étaient distribuées avec une régularité invariable ; tous les matins, dès le mois de novembre, Colomban, malgré la pluie, la boue, le vent, la neige, le froid, partait à pied du Bas-Meudon, entre sept et huit heures, pour aller à Paris, à l'Ecole de droit, assister au cours, qui commençait à neuf heures et demie

Ce cours finissait à dix heures et demie : Colomban était donc de retour à midi précis.

On déjeunait ; puis une heure après chacun de son côté prenait son travail, et l'on ne se revoyait qu'à six heures, c'est-à-dire au moment du dîner.

On passait le reste de la soirée ensemble, soit à lire, soit à faire de la musique, rarement à causer

La causerie était dangereuse.

Le Breton sentait bien qu'il était de son devoir d'interroger Carmélite ; mais il voyait la résistance de la jeune fille, et, sans fuir les occasions d'amener la conversation sur ce terrain, il ne les cherchait plus, agissant comme fait un médecin intelligent dans une maladie organique, c'est-à-dire attendant plus du temps que de la science, plus de Dieu que du médecin.

Mais ce qui étonnait Colomban, c'étaient les progrès immenses que Carmélite avait faits en musique depuis le départ de Camille.

On eût dit qu'un sens musical nouveau, inconnu, presque terrible, s'était développé en elle. Si elle exécutait seulement, son piano avait une voix, une âme : il pleurait, il gémissait, il sanglotait ; si elle chantait, sa voix avait pris, surtout dans les notes élevées, une étendue, un sentiment, une amertume douloureuse qui faisait, de cette voix, une voix d'ange désolé, regrettant le ciel avec des accents humains.

Les dimanches étaient consacrés particulièrement à la musique et à la promenade ; on les passait ensemble, sans s'éloigner un quart d'heure l'un de l'autre. Quand le temps était trop mauvais pour que l'on pût sortir, c'était dans le pavillon de Colomban que l'on se réunissait. Le Breton s'était d'abord étonné de ce choix de Carmélite, de cette préférence pour sa chambre, lorsqu'il y avait un salon commun ; mais, en véritable juriste français qui accepte les lois provisoires comme définitives, il avait accepté ce caprice de Carmélite, sans s'en rendre compte autrement.

Au reste, les prétextes n'avaient point manqué à Carmélite pour prouver à Colomban que sa chambre était plus favorable à leur causerie qu'aucune autre. Un jour, c'était le piano de Carmélite qui avait baissé d'un ton, et le piano de Colomban allait mieux à sa voix ; un autre jour, c'était la cheminée du salon qui fumait, et la cheminée de Colomban était excellente ; un autre jour, c'était un livre sérieux dont on avait besoin pour vérifier un fait, une date, et les livres sérieux ne se trouvaient que dans la bibliothèque de Colomban. Enfin, il y avait mille raisons pour qu'on se réunît dans la chambre de Colomban, et non ailleurs, — et la preuve, c'est que l'on s'y réunissait.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi ; on ne recevait pas de lettres de Camille, et Colomban s'aperçut avec étonnement que jamais Carmélite ne s'informait à Nanette si des lettres étaient arrivées.

Pourtant, vers la fin de décembre, la première lettre arriva.

Colomban, tout joyeux, l'apporta à Carmélite.

Elle était à son piano.

— Une lettre de Camille ! s'écria Colomban en entrant dans la chambre.

Mais, sans lever ses mains de dessus les touches :

— Lisez, mon ami, dit Carmélite.

Colomban avait l'habitude d'obéir sans résistance aux désirs de la jeune fille.

Il décacheta la lettre, et lut.

La lettre racontait toutes les discussions que Camille avait eues, non pas avec son père, mais avec ses tantes, ses grand'tantes et tout le reste de la famille, qui s'était montrée constamment opposée à son dessein, et qui à l'heure où il écrivait ces lignes, s'y opposait plus que jamais

A cela près, la lettre était pleine de la plus vive tendresse pour Carmélite, de la plus profonde reconnaissance pour Colomban ; il y avait même, dans le ton général de l'épître, une sorte de mélancolie qui n'était pas habituelle à l'Américain, et que le Breton mettait sur le compte de son amour entravé par le dissentiment de la famille et la lutte qu'il soutenait.

Mais ce qui surprit Colomban, ce fut la façon plus que froide dont Carmélite reçut cette lettre de son futur époux ; il n'osa lui faire aucune remarque à ce sujet ; mais le soir, resté seul, il se demanda à part lui la cause de cette froideur évidente, et plus il chercha dans les mystérieuses

profondeurs du cœur de la femme, plus il s'éloigna de la réalité.

Vers la fin de janvier, une seconde lettre de Camille arriva, lettre pleine de tendresse passionnée. Les luttes continuaient toujours au sein de la famille Rozan ; Camille avait, cependant, entraîné quelques parents dans son projet ; il en avait attendri quelques autres ; enfin, il avait gagné un peu de terrain : on était donc en progrès.

Cette seconde lettre fut reçue par Carmélite avec la même indifférence que la première : elle lut toutes ces lignes brûlantes sans être émue le moins du monde ; arrivée à la dernière, elle ferma la lettre et la déposa sur la cheminée sans affectation, mais avec un mépris glacial.

Colomban fut bien tenté de profiter de cette circonstance pour l'interroger ; mais il la trouva, au delà de cette apparente froideur, si fiévreuse, si fébrile, si agitée, qu'il eut peur de la courber comme la sensitive rien qu'en la touchant.

Il renonça donc pour le moment à lui faire aucune question, et se contenta de chercher, mais inutilement comme il le faisait depuis trois mois, les causes de cette inexplicable *maladivité*.

Un an s'écoula ainsi.

Colomban, pour ne pas laisser la jeune fille seule, écrivit à son père qu'un devoir le retenait à Paris, et qu'il n'aurait point le bonheur d'aller le visiter pendant les vacances de cette année.

Au reste, cette année, au lieu de se traîner lente comme une année d'absence, s'était écoulée avec une rapidité extraordinaire, dans une sérénité ineffable de la part de Colomban, dans une admiration passionnée et un remords constant de la part de Carmélite.

Un soir qu'ils étaient réunis comme d'habitude chez Colomban, — c'était le 23 du mois d'octobre, juste le jour anniversaire du départ de Camille, — Colomban émit cette opinion, purement et simplement appuyée sur la loyauté qu'il supposait au créole, que celui-ci, ayant, depuis un mois, ses vingt-cinq ans accomplis, allait incontestablement revenir pour se marier avec ou sans le consentement de son père.

Carmélite alors secoua la tête de cette façon significative qui avait déjà plusieurs fois alarmé le Breton, sans qu'il en comprît toutefois le sens positif ; ce qui l'eût alarmé bien davantage.

Cette fois, il résolut de demander à la jeune fille une explication.

— Carmélite, lui dit-il, il y a aujourd'hui un an qu'aux assurances que je vous donnais du retour prochain de Camille, vous avez tristement secoué la tête, comme vous le faites en ce moment. J'ai inutilement cherché la cause de cette désapprobation tacite, et, ne pouvant la comprendre, je vous prie de me la dire loyalement, comme je vous la demande.

— Tout est sérieux avec vous, Colomban, répondit Carmélite, et, comme vous êtes la raison suprême, vous voulez que la raison de toute chose vienne en quelque sorte à vous. Eh bien, ce mouvement de tête, mon ami, est une formule de mon incrédulité. Je n'ai pas votre adorable confiance, moi, n'ayant pas votre perfection presque divine : du moment où Camille est parti, j'ai douté de son retour ; un an s'est écoulé, et j'en doute plus que jamais !

— Oh ! vous vous trompez, Carmélite ! s'écria Colomban ; vous ne connaissez donc pas les préjugés dont sont assaillies les familles américaines ? Le seul empêchement au retour de Camille est là, soyez-en sûre ; Camille combat ces préjugés : sous une apparence frivole, il a un cœur droit et honnête, et je regrette, Carmélite, qu'ayant eu occasion de l'apprécier, il ne vous soit pas resté de sa bonne foi une certitude inébranlable.

Carmélite soupira.

— C'est vous, dit-elle, Colomban, qui êtes un cœur d'or ; c'est vous qui voyez le bien partout, parce que vous l'avez en vous. Vous me dites que j'ai eu l'occasion d'apprécier Camille. Oui, mon ami, je l'ai apprécié, et c'est à cause de cela que je vous redis : Camille ne reviendra pas.

— Mais qui peut vous avoir donné cette injurieuse croyance, Carmélite ?

— Notre vie de trois mois, pendant laquelle je l'ai compris sans l'interroger, pendant laquelle je l'ai appris sans l'étudier. On vit vingt ans avec un ami sans que cet ami vous connaisse, tandis qu'avec une femme il est certains moments où l'on se révèle, certaines heures où l'on se trahit ; l'abandon qui résulte nécessairement de l'intimité nous force à déposer le masque : c'est ainsi que j'ai surpris le véritable caractère de Camille. Je ne veux pas l'accabler en son absence et en votre présence ; mais il résulte pour moi de cette connaissance que j'ai acquise une froideur qui s'est changée d'abord en dégoût, puis qui, peu à peu, a tourné au mépris. Que Camille m'aime d'une certaine façon, je ne le conteste pas ; mais il a pour moi un peu de cette amitié craintive du mauvais écolier pour son professeur : je le domine plus que je ne le touche, et sa vanité est plus satisfaite de me posséder que son amour n'en est heureux. Je ne nie pas qu'au moment de me quitter, dans l'ébranlement du départ, dans la secousse de la séparation, il n'ait eu l'intention de revenir : habitué à l'amour facile de certaines femmes, il s'est étonné, irrité même secrètement de rencontrer en moi un obstacle de tous les jours, une résistance de tous les moments ; il m'a surprise, mais ne m'a jamais possédée, et cette lutte qu'il soutient à deux mille lieues de nous le tient, au fond, toujours en haleine ; mais, croyez-moi, mon ami, je suis pour Camille le prix d'une victoire, voilà tout, et non point le but d'un attachement sérieux.

Colomban regarda la jeune fille avec une profonde tristesse.

— Carmélite, dit-il, vous n'aimez plus Camille ?

— Je ne l'ai jamais aimé, répondit-elle fièrement, comme si ces deux mots eussent dû la justifier.

— Oh ! ne dites pas cela, Carmélite ! fit le Breton avec douceur.

— Devant Dieu, reprit solennellement Carmélite, je dis la vérité, Colomban : je n'ai jamais aimé Camille.

— Et, cependant..., reprit en hésitant le jeune homme.

— Et, cependant, j'ai été vaincue... c'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas, mon ami ? Eh bien, oui, j'ai été vaincue, mais non par ma faiblesse, à moi ; mais non par la force de Camille : je l'ai été par une puissance inconnue, plus grande que la mienne ; par un pouvoir mystérieux, plus grand que le sien ; il n'a fait nul effort pour amener ma chute, ainsi qu'il vous l'a dit afin de se disculper d'avoir trahi son serment, mais il a froidement attendu l'occasion, et c'est cela que je lui reproche, c'est cela qui me fait monter au front, non pas le rouge de la pudeur, mais la flamme de la honte, de la colère et du mépris.

— Oh ! taisez-vous, Carmélite ! dit Colomban en mettant la main sur ses yeux, comme si ses yeux fermés, l'empêchant de voir la jeune fille, eussent empêché ses oreilles de l'entendre.

— Et, continua Carmélite, emportée sur la voie glissante, voulez-vous que je vous dise toute la vérité, Colomban ?

— Oh ! non, non, je ne veux plus rien entendre ! s'écria le Breton.

— Pourquoi, alors, m'avez-vous interrogée ? demanda-t-elle, presque menaçante.

— Parlez donc !

— Eh bien, vous connaîtrez ma douleur dans toute son étendue, ma faute dans toute sa profondeur, quand vous saurez que, cette nuit du triomphe de Camille, ce n'était point à Camille que je cédais.

— Mais à qui donc ? demanda Colomban.

— A un fantôme de mon imagination, à un rêve de mon cœur. Camille n'a été que le délégué du malheur, que le prête-nom de la fatalité.

Colomban leva sur Carmélite son regard limpide comme la lumière.

— Carmélite, dit-il, je ne vous comprends pas.

— Oh ! Colomban, reprit-elle, c'était une belle nuit, une heureuse nuit, que celle où nous avons été déterrer le rosier au pied du tombeau de la pauvre la Vallière !...

Et, se levant lentement, elle sortit du pavillon, et remonta chez elle, tandis que Colomban la suivait des yeux, presque ébloui par le premier rayon de lumière qui descendait jusqu'à son cœur, et murmurait :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! elle eût donc pu m'aimer, puisqu'elle n'aimait point Camille ?...

LIII

OU CHACUN COMMENCE A VOIR CLAIR, NON SEULEMENT DANS SON PROPRE CŒUR, MAIS ENCORE DANS CELUI DE L'AUTRE

A partir de ce jour, les relations des deux jeunes gens, de simples et familières qu'elles étaient, devinrent froides et compassées.

Carmélite comprenait qu'elle en avait trop dit à Colomban.

Colomban avait peur d'avoir mal entendu.

Il croyait toujours au retour de Camille ; il se tenait sur la réserve avec Carmélite ; il fuyait toutes les occasions de ramener la conversation sur le terrain glissant où la jeune fille avait presque laissé tomber un aveu.

Cette idée, qu'il aimait de plus en plus Carmélite, que

chaque jour augmentait sa passion, épouvantait Colomban.

Qu'eût-ce donc été s'il eût eu cette certitude que Carmélite l'aimait ?

Il eût à l'instant même quitté Paris, et fût retourné en Bretagne.

En attendant, les jours, les semaines, les mois s'écoulaient, et le consentement du père de Camille n'arrivait pas ; on recevait toujours des lettres du créole, lettres où



Carmélite s'approchait d'arbre en arbre.

se peignait la tendresse la plus vive, quelquefois même la plus ardente passion, mais c'était tout.

Un matin, on reçut une lettre de son frère.

Camille était tombé dangereusement malade.

Carmélite accueillit cette nouvelle avec presque autant d'indifférence que les autres.

La maladie dura trois mois.

Nous savons tous ce que c'est que les émotions de la convalescence, après que la maladie de sa main fiévreuse et décharnée nous a montré entr'ouvertes les portes du tombeau.

Les premières paroles ou plutôt les premiers cris de joie sont des hymnes de reconnaissance au Dieu sauveur, à la famille, aux amis, à ceux qu'on aime, et même à ceux qu'on a aimés ; les mauvais sentiments sont éteints, les bons ont grandi ; on dirait que la fièvre, en emportant tous les miasmes putrides du corps, a déraciné en même temps les plantes parasites de l'âme ; le cœur devient une terre vierge et féconde qui se couvre de fleurs nouvelles, et qui n'exhale plus que des parfums. Une grande maladie est une sorte de station entre la vie et la mort, une occasion de repos forcé où l'âme, entièrement dégagée de la matière, plane librement au-dessus des passions humaines, comme ces rose-croix qui habitaient le sommet des montagnes pour s'entretenir plus directement avec l'esprit de Dieu.

La chambre du convalescent est un cloître dans lequel s'est opérée la métamorphose du vieil Éson : l'ancien homme a disparu, le nouveau s'y recueille et y médite ; les méchants y deviennent meilleurs.

Le convalescent qui revient à la vie ressemble à l'enfant qui naît au jour : tout est autour de lui gaieté, lumière, fraîcheur, enchantement ; il tend les deux bras à tout homme qu'il voit, comme à un ancien ami ; sa tendresse, longtemps contenue, a la fougue et la limpidité du torrent qui rompt sa digue, et nul barrage ne saurait l'arrêter.

De sorte que, devant cette magnifique et rapide effusion, les parents, les amis, les simples spectateurs même se retiennent, de peur de l'entraver, et sont disposés à tout promettre, quittes plus tard à ne rien tenir.

Quel est alors le cœur paternel qui peut refuser à l'enfant le hochet qu'il désire, et vers lequel il tend les bras en pleurant ?

Ce fut ainsi que Camille reçut de son père et du reste de sa famille, au moment où il entra en convalescence, la promesse que rien ne s'opposerait plus désormais à son mariage avec Carmélite ; et ce fut le thème qu'il paraphrasa dans la lettre qu'il écrivit à ses amis sous l'empire de cette convalescence encore fiévreuse. Sa lettre, empruntant une ardeur nouvelle à l'exaltation du moment, était un chef-d'œuvre d'amoureuse passion, et le bon Colomban la présenta à Carmélite en disant, les yeux pleins de larmes :

— Vous voyez, Carmélite, que je ne m'étais pas trompé !

Mais, pour Carmélite, il n'en fut point de même ; elle dégagea tous les termes passionnés de la lettre des entrai-

nements excités par la fièvre, elle se refusa à voir autre chose dans cette épître que ce spectre solaire aux vives couleurs, fils éphémère de l'orage, et qui disparaît avec lui. D'ailleurs, il ne s'agissait plus de connaître au juste le degré d'amour que Camille pouvait avoir pour elle ; dût-il retomber dans cette longue fièvre d'où il sortait, Carmélite n'eût pas fait un pas pour le sauver ; elle n'eût peut-être pas eu le sang-froid du bourreau ; mais elle eut le courage du juge, et, en elle-même, elle prononça irrévocablement sa sentence.

La plus grande joie de la jeune fille eût été de ne plus recevoir de lettres du créole, de ne plus entendre parler de lui, d'oublier jusqu'à son nom.

Elle aimait Colomban de toute la puissance de son cœur, de toute la force de ses regrets, de toute la grandeur de ses remords. Lorsqu'elle le vit si triste à la fois et si fier de la loyauté de son ami, elle éprouva un désir presque irrésistible de se jeter au cou de Colomban, et de lui avouer son amour ; mais le front sévère du jeune homme l'arrêta et la força de rentrer en elle-même.

Cet amour, qui l'envahissait chaque jour davantage, ce n'était plus de l'amour ; c'était mieux que cela : c'était l'adoration qu'inspire un être supérieur, presque divin.

Si, quand elle le regardait à la dérobée, et le dévorait des yeux, Colomban eût surpris un de ses regards, quelque simple et quelque modeste que fût le Breton, ce regard lui eût tout appris !

Et, cependant, cette contrainte qu'ils éprouvaient l'un vis-à-vis de l'autre avait pour tous deux des moments d'ineffable douceur.

Lorsque Colomban lisait, — presque toujours quelque ode d'Hugo, quelque poème de Lamartine, — Carmélite, qui le regardait et l'écoutait lire, se penchait, s'allongeait, se couchait peu à peu sur le canapé, couvant le jeune homme des yeux, et semblable à une jeune lionne prête à s'élancer d'un bond sur le lion fauve, objet de ses puissantes amours.

Lorsque Carmélite chantait soit le *Pria che spunti l'aurora* du maestro napolitain, soit la *Fièvre brûlante* de Grétry, Colomban cessait de respirer ; il écoutait comme en extase, et regardait, pour ainsi dire, monter chacune des notes étincelantes, pareilles à ces fusées qui, écloses sur la terre, vont s'épanouir et s'éteindre dans le ciel. Lui, par son amour timide et respectueux, semblait être la femme, et il eût donné sa vie, non pas même pour baiser les lèvres de Carmélite, mais seulement pour aspirer le souffle divin, l'harmonie céleste qui s'en échappait.

Ils se disaient bonsoir à minuit ou une heure du matin : Colomban regagnait alors son pavillon ; derrière lui, Carmélite fermait ou faisait semblant de fermer sa porte ; puis, à peine le bruit des pas s'était-il perdu aux dernières marches de l'escalier qu'elle la rouvrait, courait à la fenêtre du corridor, regardait le jeune homme traverser le jardin, et, les yeux fixés sur la lumière qui transparaissait à travers les vitres du pavillon, veillait parfois jusqu'au jour comme cette lumière, s'épuisant comme elle dans son amour dévorant, et ne se retirait que lorsque la lumière était éteinte.

Quelquefois même cette ardeur fiévreuse l'entraînait plus loin. Par les belles nuits d'été où les étoiles seules éclairent la terre, ou plutôt permettent de distinguer les ténèbres, elle descendait sur la pointe du pied, entrait craintive dans le jardin, gagnait quelque massif où elle faisait halte un instant ; puis, comme les fées, comme ces ondines dont l'ombre s'échappe du tombeau pour venir errer autour de la demeure de l'homme qu'elles ont aimé pendant leur vie, blanche et plaintive, Carmélite tournait autour du pavillon de Colomban.

Quelquefois aussi, mû par un sentiment pareil, le jeune homme ouvrait sa porte, sortait, aspirant l'air à pleine poitrine, et allait s'asseoir sur ce banc de gazon où il s'était assis, attendant Camille, le jour où il était revenu de la Bretagne. Là, il demeurait immobile, les yeux fixés sur la fenêtre du corridor, par laquelle il lui semblait sans doute que son regard plongeait jusque dans la chambre de Carmélite.

Alors Carmélite s'approchait doucement, lentement, d'arbre en arbre, retenant son haleine ; elle le regardait avec des yeux de flamme à travers l'obscurité, et ne se retirait que lorsqu'il rentrait lui-même, ignorant que, pareille à un feu follet, l'âme de celle qu'il aimait tant avait, pendant une heure, voltigé autour de lui.

Une nuit d'hiver que la terre était couverte d'un blanc tapis de neige, et que, n'ayant osé sortir, de peur de laisser la trace de ses pas sur la nappe blanche et ouatée, Carmélite se tenait debout à la fenêtre de son corridor, les yeux fixés sur la lumière de la lampe de Colomban, ne s'inquiétant ni du froid ni du chaud, — car le feu n'eût pas réchauffé ses mains, car la neige n'eût pas rafraîchi son front, — une nuit d'hiver donc, elle vit la porte du Breton s'ouvrir, et celui-ci, sortant sur la pointe du pied comme elle faisait si souvent elle-même, se diriger du côté de la maison, où il disparut.

Le premier mouvement de Carmélite fut de fuir dans sa chambre.

Mais la curiosité l'emporta ; — d'ailleurs, en rouvrant et en refermant la porte, elle eût elle-même trahi sa présence.

Elle s'enveloppa dans le rideau de la fenêtre, et attendit.

Le craquement des marches annonça que Colomban montait l'escalier, et, au bout de quelques secondes, en effet, son ombre apparut au haut des degrés, et s'avança lentement dans le corridor.

Le jeune homme s'appuyait au mur opposé à celui de la chambre de Carmélite, et semblait trembler d'être entendu.

Arrivé à la chambre de la jeune fille, il s'arrêta, et, s'adossant à la muraille, il demeura, retenant son souffle, et dans l'attitude de la contemplation, comme s'il eût pu voir à travers cette porte fermée.

De temps en temps, sa main posée sur son cœur, se détachait de sa poitrine, et, s'appuyant à ses yeux, semblait essuyer des larmes.

Ce fut une révélation pour Carmélite. Que venait-il chercher devant sa porte, sinon ce qu'elle allait si souvent chercher elle-même devant la sienne? Quelles larmes pouvait-il verser, sinon les larmes brûlantes de l'amour, les larmes amères du regret ?

Et, en effet, bientôt les pleurs silencieux de Colomban se changèrent en sanglots.

Carmélite mit ses deux mains sur sa bouche pour empêcher son souffle même de passer ; car elle sentit que le cri « Je t'aime ! je t'aime ! » allait s'échapper de ses lèvres.

Mais, en même temps, elle se répétait à elle-même, cent fois par minute, d'une voix aussi pressée que les battements de son cœur : « Dieu béni ; il m'aime ! il m'aime ! il m'aime ! »

Oh ! quelle folle envie avait la jeune fille d'aller se jeter à son cou, et de l'embrasser furieusement ! mais la grave figure du Breton lui apparut tout à coup en pensée, et sa volonté arrêta son désir, comme sa main avait fermé sa bouche.

En effet, Colomban pouvait bien confier à la nuit mystérieuse ses tristesses, ses regrets, son amour ; il pouvait bien se plaindre à la solitude, qu'il croyait muette et aveugle, de la rigueur du devoir qu'il accomplissait ; mais, de là à fouler aux pieds ce devoir, et à confesser tout haut ce secret que ses larmes trahissaient tout bas, il y avait un abîme infranchissable !

Carmélite résolut donc de s'avouer intérieurement cette joie inattendue, ineffable, infinie, mais sans en rien laisser voir au dehors.

Colomban resta ainsi une heure à peu près ; puis il s'agenouilla, et, baisant le seuil de la porte, se releva avec un soupir, et s'éloigna lentement.

Carmélite le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il fût rentré dans le pavillon, et, alors seulement, tombant à genoux, ce qu'elle avait murmuré tout bas, elle osa le crier tout haut.

— Dieu béni ! il m'aime ! il m'aime ! il m'aime !...

LIV

LES AMES ASYMPTOTES

Carmélite passa une heureuse nuit, une nuit qui ne pouvait se comparer qu'à cette nuit de printemps où elle avait été déraciner, avec Colomban, son beau rosier, dont les racines avaient poussé entre les pierres d'un sépulcre.

Ainsi donc, il l'aimait !

Cet être grave et fort, dont le visage seul inspirait à la jeune fille tant de crainte, il avait les tendres piétés et les faiblesses enfantines de l'amour ! — Seulement, différant en cela des autres hommes, il avait la pudeur de ses tendresses, et en gardait en lui-même l'ineffable secret.

Cette révélation de l'amour du Breton rafraîchit le cœur de Carmélite, comme une pluie abondante rafraîchit une plaine desséchée, et, dès le lendemain, Colomban, sans connaître la cause de cette renaissance, vit reverdir l'ancienne gaieté de la jeune fille.

Ses heures étaient remplies désormais ; si remplies, que les journées lui semblaient trop courtes et les nuits trop longues.

Sa vie n'allait plus au hasard : elle avait maintenant un but.

A partir de ce moment, le bonheur, — qui n'entrait plus dans la maison que par surprise, pour ainsi dire, et comme un étranger qui s'égare et, sachant qu'il se trompe de porte, se tient toujours un pied levé et prêt à fuir, — à partir de ce moment, le bonheur s'installa hardiment, tan-

tôt dans la chambre de Carmélite, tantôt dans le pavillon de Colomban, parfois même tout ensemble dans le pavillon et dans la chambre.

Et, cependant, ce double bonheur ne venait pas de la même source, et surtout ne se manifestait pas de la même façon.

Colomban éprouvait un charme indéfinissable à aimer la jeune fille tacitement, intimement, solitairement; il avait pour elle un peu de cette piété passionnée des anciens chrétiens pour leur madone, une affection qui tenait bien plus du respect et du besoin d'adorer que de l'amour et du désir de posséder, ou qui plutôt tenait à la fois de l'amour et de l'adoration.

Tout son bonheur consistait à s'enfermer chez lui, — car, devant elle, il tremblait; — à se recueillir, la main sur les yeux, à s'isoler du monde entier, et, des hauteurs de son recueillement, comme du sommet d'une montagne, à voir se dérouler sous ses yeux, ainsi que des prairies diaprées de fleurs, ainsi que des plaines aux riches moissons, mille félicités ineffables.

Mais, au milieu de cette joie, de ce bonheur, de cette adoration, la douleur, nous dirons presque le remords, avait sa dîme : vingt fois, pendant la nuit, la conscience de Colomban l'avait éveillé par une douleur aiguë au cœur; c'était la morsure du remords.

L'ombre plaintive de Camille trahi sortait de l'absence comme un spectre sort du tombeau, et venait se dresser au chevet de son lit; alors, Colomban était prêt à aller se jeter aux pieds de Carmélite, pour lui avouer son amour, non pas comme l'aveu d'une joie, mais comme la confession d'un crime.

De son côté, Carmélite, vingt fois, mais sans remords, elle, — vingt fois Carmélite, sûre d'être aimée, avait franchi le seuil de sa chambre, avec la résolution bien arrêtée d'aller à Colomban, et de lui dire : « Tu m'aimes, Colomban! Moi aussi, je t'aime! »

S'ils s'étaient rencontrés tous deux dans un de ces moments-là, bien certainement le secret de leur cœur eût fait explosion sur leurs lèvres.

Mais chacun faisait une portion du chemin, et, tiré en arrière par la pudeur, revenait sur ses pas.

En un mot, semblables à ce que l'on appelle en géométrie les lignes asymptotes, — auxquelles nous avons emprunté le titre de ce chapitre, — lignes qui se rapprochent toujours, se côtoient éternellement, et qui, quoique prolongées à l'infini, ne se rejoignent jamais, leurs âmes, toutes brûlantes d'amour, se côtoyaient éternellement sans jamais se rencontrer.

Et, cependant, cette félicité contenue dans le cœur, et qui s'augmentait chaque jour, à chaque heure, à chaque instant, devait bientôt déborder.

Un matin, Carmélite, après une nuit passée dans une insomnie fiévreuse, vit Colomban, qui ne l'avait quittée, la veille, qu'à minuit, entrer chez elle, plus pâle, mais plus souriant que d'habitude.

Elle comprit qu'enfin, cette fois, le Breton avait triomphé de ses scrupules, que sa résolution était prise, et qu'il venait à elle pour lui tout dire.

Elle se leva joyeuse, alla au-devant de lui, et l'attira près d'elle sur le canapé.

Mais, dans l'encadrement de la porte restée ouverte, elle aperçut la silhouette de la jardinière, tenant une lettre à la main.

— Mademoiselle, dit Nanette, c'est une lettre de M. Camille.

- Carmélite jeta un petit cri aigu, en portant la main à son cœur.

Colomban renversa en arrière sa tête pâlissante.

La jardinière, voyant que ni l'un ni l'autre des deux jeunes gens ne lui répondait, posa la lettre sur les genoux de Carmélite.

Carmélite revint à elle la première; elle était, sinon la plus forte, du moins la plus déterminée des deux.

Toutes les initiatives venaient d'elle.

Elle poussa un soupir, secoua la tête, décacheta la lettre, et la lut; puis, sans prononcer un autre mot que celui-ci « Lisez! » elle passa la lettre à Colomban, les yeux fixés sur le visage du jeune homme.

On eût cru que Colomban ne pouvait pâlir davantage, et, cependant, sa pâleur avait augmenté encore.

Une première fois il lut tout bas, et une seconde fois tout haut, les trois lignes suivantes :

« Chère Carmélite!

» J'ai enfin obtenu le consentement de mon père, de mes tantes et de toute ma famille, et, le 7 du mois prochain, je serai à Paris.

« Camille. »

Jamais condamné, en lisant lui-même sa sentence de mort, ne fut plus défait et plus tremblant que le Breton, relisant pour la seconde fois, et tout haut, la lettre de son ami.

Carmélite, accoudée sur le dossier du canapé, le regardait profondément, ardemment, attendant qu'il levât les yeux.

Mais, au lieu de se lever, les yeux du jeune homme se fermèrent, et entre ses cils réunis coulèrent deux larmes.

— Qu'avez-vous, lui demanda Carmélite de sa voix la plus harmonieuse, et pourquoi le retour de votre ami vous plonge-t-il dans une pareille stupeur?

— Ah! Carmélite! Carmélite! dit le Breton, ne m'interrogez pas!

— Colomban, continua-t-elle, pourquoi êtes-vous si pâle, et pourquoi pleurez-vous?

— Parce que je me meurs, Carmélite! s'écria le jeune homme en déchirant son gilet à pleine main, comme s'il étouffait.

— Et vous vous mourez, Colomban, poursuivit impitoyablement la jeune fille, parce que vous m'aimez, n'est-ce pas?

— Moi! s'écria Colomban en rouvrant des yeux épouvantés; moi! je vous aime?

— Oui, répondit simplement Carmélite. Pourquoi pas? Je vous aime bien, moi!

— Taisez-vous! taisez-vous, Carmélite!

— Oh! dit la jeune fille, il y a assez longtemps que je me tais, et vous aussi! Il y a assez longtemps que nous nourrissons de notre cœur cette vipère qui le dévore!

— Carmélite! s'écria Colomban, je suis un misérable!

— Non, Colomban, vous êtes un grand cœur, longtemps victorieux, maintenant vaincu.

— Oh! Carmélite! Carmélite! balbutia Colomban, me pardonnerez-vous?

— Et qu'aurais-je donc à vous pardonner, puisque je vous aime, puisque je vous ai toujours aimé?

— Silence, Carmélite! interrompit Colomban; vous l'aviez déjà dit, et j'avais eu la force de ne pas vous entendre.

— Alors, reprit Carmélite avec une espèce de fureur, je le répète : je vous aime, Colomban! je vous aime! je vous aime!

— Carmélite! Carmélite! je vous entends, et votre souffle me brûle, et vos paroles me dévorent.

Il s'arracha par un effort à cette fascination, et, s'éloignant, tout chancelant, de Carmélite :

— Ma sœur! ma sœur! dit-il, notre faute est pareille : demandons à Dieu, pour l'expier, la même force et la même résignation.

— Qu'appelez-vous résignation, mon ami?

— Vous me comprenez bien, Carmélite!

— Non, sur mon âme, je ne vous comprends pas. Voulez-vous dire, par hasard, que j'épouserai Camille?

— Il le faut bien!

— Que j'épouserai Camille, avec votre amour dans le cœur, et connaissant votre amour?

— Il le faut! il le faut! s'écria Colomban avec l'accent du désespoir.

— Et pourquoi le faut-il? Dites-moi, Colomban, demanda la jeune fille, devant qui suis-je donc responsable de mon amour en ce monde? Je suis seule, Dieu merci! et par conséquent unique juge, et par conséquent suprême appréciatrice de ma conduite.

— Vous vous trompez, Carmélite : la société est l'appréciatrice de votre conduite, et Dieu, votre juge suprême.

— Et comment la société peut-elle, — je voudrais bien que vous m'expliquassiez cela, Colomban, — comment la société peut-elle me contraindre à faire le malheur de deux hommes et le mien, en épousant celui que je n'aime pas, au détriment de celui que j'aime? Comment Dieu peut-il m'imposer comme un devoir une action qui répugne non seulement à mon cœur, mais encore à ma conscience? Ai-je consulté les lois de la société, quand j'ai failli? Quand glissant sur le bord de l'abîme au fond duquel m'attendaient Camille et la douleur, j'ai tendu les bras vers Dieu en l'appelant à mon secours, Dieu m'a-t-il retenue?

— Vous blasphémez Dieu, Carmélite!

— Je ne blasphème pas Dieu, Colomban : je vous aime!

— Carmélite! ne prenons pas nos désirs et nos instincts pour des droits et pour des devoirs... Voyez, voyez où cela nous a conduits!

— Un reproche, Colomban?

— Oh! s'écria le jeune homme en se précipitant à ses pieds, Dieu me punisse si j'en ai eu l'idée! Pour moi, Carmélite, vous avez en vous toutes les passions de la femme; mais vous êtes pure comme Ève, le jour de sa création.

— Colomban! Colomban, dit Carmélite retombant sur le canapé, et posant ses deux mains sur la tête du jeune homme, dont elle appuya ainsi le visage contre ses genoux, — je laisse de côté mes droits et mes devoirs et ne prends conseil que de mon cœur. Peu m'importe d'être responsable devant Dieu et devant les hommes; je sais que répondre aux hommes et à Dieu, pourvu, mon ami, que je sois justifiable devant vous.

— Et moi, Carmélite, murmura le jeune homme à moitié vaincu, pensez-vous que je consente jamais à oublier le serment que j'ai fait à Camille? Et n'eussé-je point fait ce serment, pensez-vous que je trahirais Camille? Oh! voilà

pourquoi je vous dis qu'il faut demander à Dieu la force et la résignation

— Jamais ! jamais, Colomban ! s'écria la jeune fille avec une indomptable véhémence

— Carmélite ! Carmélite !...

— Comment voulez-vous que je demande à Dieu, continua-t-elle, de m'enlever — en m'ôtant mon amour, pour mettre à sa place la résignation, cette inerte et inféconde vertu, — comment voulez-vous que je demande à Dieu de m'enlever l'élément, le principe même de ma vie ? Mais vous ne savez donc pas que, sans vous, sans votre présence, sans votre amour, je serais déjà morte ou enterrée vivante dans quelque cloître ? Ah ! j'en avais formé le projet le jour du départ de Camille, en jetant au vent et à la boue les fleurs de notre pauvre rosier ; et c'est grâce à vous, grâce à l'amour de la vie que vous m'avez rendu, que j'ai renoncé à ce dessein... Et vous voulez que j'oublie que c'est vous qui m'avez sauvée, Colomban ?

— Oh ! et c'est pour cela, Carmélite, que vous voulez me perdre avec vous ?

— Est-ce se perdre, est-ce souffrir, est-ce mourir, que de mourir, souffrir, se perdre ensemble ?

— Carmélite, au nom du ciel !..

— Colomban, songez donc que je ne vous oublierai en ce monde que pour aller songer à vous dans l'autre !

— Que faire, alors ? que faire ?

— Ah ! vous devenez raisonnable enfin ! dit Carmélite avec un rire strident qui fit passer un frisson dans les veines de Colomban. Que faire ? C'est cela ! Oh ! j'y ai pensé depuis longtemps, à ce qu'il nous restait à faire.

— Eh bien, parlez donc ! parlez ! dit Colomban, toujours à genoux, et prenant sa tête entre ses deux mains, comme s'il eût craint de devenir fou.

— Il n'y a que deux partis à prendre, Colomban.

— Lesquels ?

— Quitter cette maison, fuir, aller vivre à l'étranger, au bout du monde, dans une solitude de l'Inde, dans une île de l'Océanie, oublieux, oubliés.

— Et l'autre parti ? demanda Colomban indiquant par cette réponse qu'il refusait le premier.

— L'autre, répondit fermement Carmélite, c'est de mourir, Colomban !

— Oh ! fit le Breton baissant la tête au niveau de ses genoux.

— Ne pouvant nous rejoindre dans la vie, continua Carmélite, c'est de nous unir au moins dans la mort !

— Vous offensez Dieu, Carmélite !

— Je ne crois pas... Mais, en tout cas, Colomban, je préfère souffrir avec vous pendant l'éternité, plutôt que d'être unie à *lui* pendant le temps.

— Impossible, Carmélite ! impossible !

— C'est bien, le fort est faible... Au faible donc à avoir de la force pour deux.

Colomban releva la tête.

— Ne pouvant être à vous parce que vous me refusez, Colomban, continua Carmélite avec un geste d'une suprême grandeur, ne pouvant être à lui parce que je le refuse, dès demain, j'entrerai dans un couvent... Mon Dieu, recevez-moi, je me donne à vous !

— Oh ! Carmélite ! Carmélite ! que je suis faible auprès de vous !

— Vous, mon ami, vous êtes l'ange de l'abnégation, de la bonté et du devoir

— Non, non, je vous aime comme un fou ! je vous aime comme un insensé ! Tout ce que vous voudrez, Carmélite, tout, tout, je le ferai !

Carmélite sourit tristement ; son triomphe était complet ; prosterné, courbé, brisé à ses pieds, Colomban lui avait dit « Je vous aime ! »

— La résolution est suprême, répondit la jeune fille ; aussi vaut-elle la peine que vous y réfléchissiez, Colomban. Je parle comme une créature sans nom, isolée, perdue dans le monde, attirée vers la tombe par son père et sa mère, qui l'y ont précédée ; vous, vous êtes le dernier d'une noble famille, vous, vous avez un grand nom ; vous, vous avez un père qui vous adore. Songez à votre père ! — Demain, vous me direz le résultat de vos réflexions.

— A demain donc, Carmélite

— A demain, Colomban !

Et les deux jeunes gens se quittèrent en échangeant une cordiale et fraternelle poignée de main.

LV

LA RÉSOLUTION

La scène que nous venons de raconter s'était passée la veille du mardi gras de l'année 1827.

Le lendemain arriva avec cette monotone régularité que mettent les heures, tristes ou joyeuses, à faire deux fois le tour du cadran d'une pendule.

C'était une brumeuse et sombre journée, un temps de jour des Morts plutôt que de mardi gras ; nous en avons vu la fin au premier chapitre de ce livre, quand nous avons rencontré, errants dans les rues de Paris, Jean Robert, Ludovic et Pétrus : voyons-en le commencement.

La pluie tombait fine et perçante ; l'air était glacial ; le ciel, gris ; le pavé, noir. C'était un de ces jours d'hiver où l'on est mal partout, devant un piano, devant un livre, le poète en face de son papier blanc, le peintre près de sa toile mal levée ; un de ces jours où l'on est triste seul, plus triste à deux ; où il semble que l'esprit soit transi comme le corps, dans quelque endroit de son cabinet que l'on se réfugie, dans quelque coin de sa chambre bien-aimée que l'on se cache ; un de ces jours où l'on est sombre et souffreteux, comme si le vent du cimetière passait à travers les ais de la porte fermée, et les fissures des fenêtres closes ; un de ces jours où l'on grelotte sans savoir pourquoi, malgré le feu de la cheminée, malgré le rempart des portières épaisses ; où l'humidité, ce cauchemar du jour, entre et vous prend à la gorge ; où, incapable de résistance, on se laisse aller, comme dans le sommeil, aux influences malfaisantes de l'atmosphère ; un de ces jours, enfin, où l'on se sent impuissant à secouer un malaise moins dangereux mais plus fatigant qu'une maladie, et dont on attend la fin sans rien faire pour y remédier, car on a reconnu l'inefficacité de tout remède.

C'était donc une journée semblable qui, le matin du mardi gras de l'an 1827, réunissait les deux jeunes gens dans le pavillon de Colomban.

Un grand feu de sarment pétillait dans l'âtre ; mais autant le feu a de gaieté pendant les soirées d'hiver, autant il a de mélancolie quand on a vu, le matin, rayonner le soleil, ne fût-ce qu'un instant ; le feu, alors, semble une copie manquée, une contrefaçon ridicule du soleil ; il ne chante plus, il ne brille plus ; c'est à peine s'il réchauffe.

Ils étaient tous deux devant la cheminée, tristes, silencieux, songeurs, échangeant de temps en temps quelques paroles brèves, comme en pourraient échanger deux condamnés qui attendraient le bourreau.

Enfin, Carmélite aborda la question, et dit la première :

— C'est demain qu'il arrive !

— C'est demain, répéta Colomban.

— Et nous n'avons pas encore pris de parti définitif, mon ami, dit Carmélite.

— Si fait, dit Colomban après un instant de silence, j'ai pris le mien.

— En ce cas, moi aussi, répondit la jeune fille en tendant la main au Breton.

— Je mourrai ! dit Colomban

— Je mourrai ! dit Carmélite.

Colomban pâlit.

— C'est bien résolu, Carmélite ? dit-il d'une voix tremblante

— C'est bien résolu, Colomban ! répondit Carmélite d'une voix ferme.

— Vous mourrez sans regret ?

— Avec joie, avec bonheur, avec ravissement !

— Que Dieu nous pardonne, alors ! dit Colomban.

— Dieu nous a déjà pardonné, dit la jeune fille en levant au ciel un regard plein de confiance.

— C'est bien, dit Colomban ; séparons-nous une dernière fois avant de nous réunir à jamais ; et, avant de mourir, recueillons-nous dans la solitude.

— Vous avez des adieux à faire, mon ami.

— J'ai une lettre à écrire à mon père, une à Dominique.

— Et moi, dit Carmélite, à mes trois amies de pension, à mes trois sœurs de Saint-Denis.

Les deux jeunes gens se serrèrent étroitement les mains, et se retirèrent, Carmélite dans sa chambre, Colomban dans son pavillon

Voici la lettre que Colomban écrivit à son père, le vieux comte Edmond de Penhoël :

« Mon cher et honoré père,

» Pardonnez-moi la douleur que je vais vous causer.

» Quoique ma résolution soit bien prise, quoique rien au monde ne puisse m'y faire renoncer, pas même votre amour pour moi, pas même ma reconnaissance pour vous, j'hésite, je m'arrête, et je reprends des forces pour écrire les lignes suivantes...

» Mon père bien aimé ! mon père respecté, chéri, honoré, pardonnez moi, pardonnez-moi !

» Je renonce à la vie que vous m'aviez donnée

» Vous m'aviez instruit, dès mon enfance, ô mon vénéré père ! à me soucier avant tout du mépris des hommes : je me réfugie dans la mort, de crainte de ce mépris.

» Quand vous recevrez cette lettre, mon cher père, votre pauvre Colomban aura cessé d'exister, préférant, selon vos

conseils, renoncer à la vie, plutôt que de manquer à l'accomplissement de son devoir.

» Non que j'aie failli, mon noble père ! n'en ayez pas un seul instant la crainte ; si j'avais failli, au lieu de fuir lâchement le monde, j'eusse publiquement expié ma faute en l'exposant à la face de tous.

» J'ai résisté, lutté, combattu, car j'avais votre désespoir devant les yeux.

» J'allais être vaincu, j'ai préféré mourir.

» Vous souvenez-vous, mon père bien-aimé, de nos promenades sur les grèves, au bord de la mer sauvage ? Un jour, une marée furieuse avait fendu en deux un rocher gigantesque, debout et inébranlable depuis le jour où la terre était sortie des mains de Dieu ; en face de ce rocher brisé, déraciné, vaincu, vous me racontiez l'histoire des cataclysmes et des révolutions terrestres en me montrant le bloc de granit, qui, détaché de sa base, roulait sous l'effort du flot, comme si le granit fût devenu du liège ; vous m'expliquiez ce grand combat des êtres et des choses ; vous me faisiez comprendre que les titans d'Hésiode, les furies et les géants de la théogonie, n'étaient rien autre chose que des volcans éteints, et vous me disiez de m'incliner devant cette lutte incessante des forces de la nature.

» Je m'incline, mon père ; l'ouragan des passions a brisé mes forces, la marée des douleurs humaines a recouvert mon âme, et l'a éteinte !

» Je courbe la tête, et je meurs.

» Vous souvenez-vous encore, ô mon père bien-aimé, de ces paroles de l'*Imitation*, que nous lisions ensemble dans nos veillées d'hiver ? — O douces veillées de ma jeunesse, heures de mon enfance écoulées dans notre vieille tour, où êtes-vous ?

« Comportez-vous, sur la terre, comme un voyageur et un étranger qui n'a point d'intérêt aux affaires de ce » monde. »

» Ainsi disait l'*Imitation* sainte.

» Eh bien, mon vénéré père, comme un voyageur, j'ai, pendant trente ans, erré parmi les étrangers, et, plutôt que de prendre part aux affaires de ce monde, j'abandonne sans regret le pays terrestre, et je vais vous attendre au ciel.

» Je meurs la conscience tranquille, et je dirais presque le cœur joyeux, mon père, si ma joie égoïste n'était une insulte à votre affection.

» Je vous supplie donc à deux genoux, les mains jointes, le cœur brisé, je vous supplie donc, mon bien adoré père ! je vous supplie de me pardonner le chagrin que je vous cause, en songeant, vous qui m'aimiez tant, que pour moi c'était un si grand malheur de vivre, que c'est un grand bonheur de mourir.

» Votre fils ingrat,

» COLOMBAN DE PENHOËL. »

Quelques larmes, larges comme des gouttes de pluie d'orage, tachaient la dernière page de cette lettre, écrite d'une main faible et de cette grande écriture qui est presque toujours celle des races chevaleresques.

Puis, aussitôt, sans cacheter cette lettre, en l'écartant seulement de la main, Colomban en écrivit une seconde à Dominique Sarranti.

Elle était ainsi conçue :

« Mon frère !

» Je vais mourir ! C'est à vous que je m'adresse comme ami, c'est à vous que je m'adresse comme prêtre.

» J'ai besoin tout à la fois du prêtre et de l'ami.

» Au prêtre, voici ce que je dirai :

» Mon frère, ne proférez pas sur mon corps ce cruel blasphème, que *celui qui veut mourir n'aime personne* : je meurs, moi, au contraire parce que j'ai trop aimé !

» J'ai sous les yeux un livre où le suicide est anathématisé ; il y est dit que, parmi les animaux, il n'en est point qui déchire ses propres entrailles, et qui se prive volontairement de la vie.

» Oui, sans doute, oui, les animaux obéissent aveuglément au Créateur ; l'homme seul se révolte contre lui ; mais Dieu n'a donné à l'animal que l'instinct, et il a donné à l'homme les passions ; là est tout le secret de la désobéissance de l'homme et de l'obéissance des animaux.

» Et même, dites-moi, mon frère, est-ce se révolter contre Dieu, que de s'avancer volontairement vers lui ? la véritable révolte, de ma part, ne serait-elle pas de vivre pour maudire la vie et peut-être celui qui me l'a donnée ? Non, en renonçant à la lumière du jour, je ne fais que prévenir les arrêts de la nature ; l'existence et la mort sont deux de ses lois ; un seul chemin conduit à la vie ; mille sont ouverts sur la tombe, et nous sollicitent vers l'éternité. Je ne puis, ô mon Dieu ! t'accuser de mes malheurs, je le sais ; mais j'en accuse mes passions, qui dérivent de toi, puisque je les ai reçues avec la vie, le jour où mon âme s'est échappée de tes mains pour descendre animer, sur la terre, l'enfant qui venait de naître ; elles n'auraient pu m'abattre, si tu ne leur en avais pas donné la force ; donc, en me courbant sous leurs mains, c'est sous ta droite que je plie ! Tu n'as point, d'ailleurs, fixé la durée de l'âge des hommes ; tous doivent naître, vivre et mourir ; voilà tes lois ; qu'importent le temps et la manière ?

» Ma mort, ô nature ! mère éternellement dévorante et féconde ! ne te dérobera rien de ce que tu m'as donné ; mon corps, cette infiniment petite partie du grand tout, se réunira toujours à toi sous une autre forme ; mon âme, ou mourra avec moi, et se modifiera dans la masse immense des choses, ou sera immortelle, et son essence divine, en ce cas, restera intacte. Ma raison longtemps soumise à la foi, ne se laisse plus séduire par des sophismes ; j'entends la voix même de Dieu, qui me dit : « Homme, je t'ai créé afin que, « par ton bonheur, tu concourres au bonheur universel ; et, « pour que tu puisses y parvenir plus sûrement, je t'ai « donné l'amour de la vie et l'horreur de la mort ; mais, si « la somme des peines surpasse en toi celle de la félicité, « si les chemins que je t'ai ouverts pour fuir les maux ne « doivent, au contraire, te conduire qu'à de nouvelles dou« leurs, qui t'oblige à la reconnaissance, puisque la vie, que « je t'avais donnée comme un bienfait, sera devenue pour « toi une source d'infortunes ? »

» Insensé ! quelle présomption ! je me crois nécessaire au monde ! Mes années sont un atome imperceptible dans l'espace infini des temps ; je ne sais ni pourquoi ni comment je suis venu au monde, ni ce que c'est que le monde, ni ce que je suis moi-même ; et, si je cours au hasard vers l'un des quatre points de l'horizon pour le savoir, je reviens confus d'une ignorance toujours plus effrayante ! Je ne sais ce qu'est mon corps, ce que sont mes sens, ce qu'est mon âme ; je ne sais quelle partie de moi pense ce que j'écris, et médite sur tout et sur soi-même, sans pouvoir arriver jamais à se connaître ; enfin, je tente de mesurer avec la pensée les immenses étendues de l'univers qui m'environne : je me trouve comme attaché à l'angle d'un espace incompréhensible, sans savoir pourquoi je suis attaché là plutôt qu'ailleurs, et pourquoi le court moment de mon existence, éclair rapide entre deux nuits, appartient plutôt à cette heure de l'éternité qu'à celle qui l'a précédée ou qui doit la suivre. De tous côtés, je ne vois que l'infini, qui m'absorbe comme un atome !

« Et quand, pendant les huit dernières années du siècle dernier ; quand, pendant les quinze premières années de ce siècle, quatre millions d'hommes sont morts, sacrifiés à quelques perches de terrain qu'on appelle des *frontières*, et à la renommée d'un homme qu'on appelle un *conquérant*, je craindrais de consacrer à moi-même, et à la femme pour qui et avec qui je meurs, le peu de jours qui me restent ? Cela, convenez-en, mon frère, serait insensé, stupide, illogique, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral.

« Voilà pour le prêtre, penseur et philosophe ; pour le prêtre, qui, sachant ce que j'ai souffert, lèvera pour moi vers Dieu ses mains pures et son esprit exempt de toute passion ; pour le prêtre, qui ne permettra pas que, si peu chrétienne que soit notre mort, nos deux corps descendent dans la tombe sans une prière, ou tout au moins sans un adieu.

« Maintenant, voici pour l'ami :

« Bon Dominique ! cher ami de mon cœur ! demain matin, aussitôt cette lettre reçue, tu partiras pour le Bas-Meudon ; tu connais la maison que j'habite ; tu y entreras, et, couchés sur le même lit, tu trouveras les cadavres d'un jeune homme et d'une jeune fille morts pour n'avoir à rougir d'eux-mêmes ni devant les hommes ni devant Dieu.

« Cher ami, c'est à toi, à toi seul que je confie les derniers soins de notre ensevelissement et de notre inhumation.

« Nous n'avons pu vivre ensemble dans ce monde ; nous n'avons pu ni vivre de la même vie, ni dormir sur la même couche ; nous désirons, au moins, reposer dans le même cercueil pendant l'éternité.

« Tu feras donc faire un cercueil assez grand, cher Dominique pour qu'on puisse nous y coucher l'un à côté de l'autre ; tu cueilleras les dernières fleurs du rosier que tu trouveras dans notre chambre, et tu les effeuilleras sur nous ; puis tout sera dit, nous n'aurons plus besoin que de tes prières.

« Mais il restera un homme qui aura grand besoin de toi, cher ami de mon cœur : c'est mon père.

« Aussitôt les derniers devoirs rendus à son fils, tu partiras pour la Bretagne ; rien ne t'arrêtera à Paris, n'est-ce pas ? Tu le trouveras en larmes ; tu n'essayeras point de le consoler ; tu pleureras avec lui.

« Adieu, cher ami ! demain, à pareille heure, les hommes, à l'opinion desquels je me sacrifie, ne pourront plus rien pour ni contre moi ; nous serons couchés, Carmélite et moi, aux pieds du Seigneur.

« Ton ami, plus que ton ami, ton frère,

« COLOMBAN DE PENHOËL. »

Alors il cacheta les deux lettres, écrivit les deux adresses, seulement, sur celle de son père, il ajouta :

« A mettre à la poste. »

Sur celle de Dominique Sarranti :

« A faire porter demain, avant sept heures du matin. »

LVI

LA COUVÉE DE ROSSIGNOLS

Pendant ce temps, Carmélite, de son côté écrivait la lettre suivante à ses trois amies de Saint-Denis.

A Regina, — A Lydie, — A Fragola.

« Adieu, mes sœurs !

Nous nous étions juré, à Saint-Denis, quelle que fût la différence de notre position dans le monde, de nous aimer, de nous défendre et de nous servir pendant toute notre vie comme nous avions l'habitude de le faire à la pension ; il était convenu qu'en cas de danger, chacune de nous viendrait à l'appel de l'autre, en quelque lieu et à quelque distance qu'elle se trouvât.

« Eh bien, mes sœurs, je tiens mon serment : je vous appelle ; tenez le vôtre venez !

« Venez baiser une dernière fois le front glacé de celle qui fut votre amie ici-bas ! venez ! mon dernier soupir volera vers vous en disant : « Je vous attends ! »

« Mais, en quittant ce monde, je vous dois la confidence de ce brusque départ.

« Mes sœurs, je serais indigne de vous si, croyant mes maux guérissables, je ne vous avais point appelées pour les guérir ; mais, hélas ! la plaie était mortelle, et votre triple tendresse n'eût pu que jeter dessus les fleurs de notre amitié.

« Ne regrettez cependant point ma vie, ô mes sœurs ! et enviez bien plutôt ma mort ; car je meurs comme d'autres vivent, avec joie, avec ravissement, avec bonheur !

« J'aime ! — et, si jamais vous avez aimé, vous comprendrez le sens de ce mot... Si vous n'aimez pas encore aujourd'hui, vous le comprendrez demain. — J'aime l'homme de mon choix, de mon goût, de mes rêves ; j'ai trouvé réunies dans une créature humaine, toutes les richesses de bonté, de beauté, de vertu, dont chacune de nous parait le héros qu'elle devait épouser.

« Ne pouvant l'épouser en ce monde, je me fiance avec lui ce soir, et je vais l'épouser dans l'autre.

« Nous mourrons cette nuit, mes sœurs, et, si, demain, vous arrivez de bonne heure, avant que la mort ait eu le temps d'effeuiller ses violettes sur nos joues, vous verrez les deux plus beaux fiancés que la terre ait jamais portés.

« Mais ne versez pas une larme sur leurs fronts, ne troublez pas leur sommeil par vos gémissements ; car jamais aussi, jamais âmes de fiancés ne seront montées plus radieuses, plus pures vers le ciel.

« Adieu, mes sœurs !

« Mon seul regret est de n'avoir pas pu vous embrasser toutes les trois avant que de mourir ; mais ce qui adoucit pour moi l'amertume de ce regret, c'est la pensée que peut-être je n'aurais pu résister à vos larmes, et que votre affection, si tendre et si dévouée, m'eût fait reprendre goût à la vie, tandis que j'éprouve, à mourir, une indicible félicité.

« Ne me regrettez donc pas ; mais pensez à moi quelquefois, quand, le soir, par une nuit sereine, à la clarté de la lune, amie mélancolique des morts, vous vous promènerez en murmurant des mots sans suite, appuyées au bras de l'homme que vous aimerez.

« Dites-vous que, moi aussi, — qui vous regarderai penchée au bord des nuages frangés d'argent, — que, moi aussi, j'ai passé des heures adorables, pendant les nuits de printemps, à écouter les premiers mots d'amour, à respirer les premiers parfums des roses.

« Pensez à moi, quand, seules et l'attendant, à chaque bruit de voiture qui s'arrête, à chaque bruit de la porte qui se ferme, vous allez, pour calmer la fièvre de l'absence, fureter dans sa chambre, embrasser les livres, les papiers les objets qu'il a touchés, dites-vous que, moi aussi, j'ai baisé, le soir, les feuilles des allées où il avait passé le matin.

« Adieu, mes sœurs !

« Les larmes me viennent aux yeux, à la pensée que je vais le quitter ; mais le sourire me vient aux lèvres, à la pensée que je vais le suivre.

« Soyez heureuses !

« Vous méritez tous les bonheurs que votre enfance vous promettait. J'ignore pourquoi vous m'avez aimée si vivement ; je n'étais pas digne d'être des vôtres.

« Vous étiez gaies et insouciantes ; moi, j'étais sérieuse et réfléchie ; vous veniez me chercher dans le petit sentier solitaire où je me promenais, et vous m'entraîniez avec vous par la main, dans le bruit et dans les jeux ; mais je déparais votre trio charmant, car vous vous rappelez que madame la surintendante, vous voyant, un jour, toutes trois enlacées vous avait appelées les trois Grâces ; ce à quoi l'abbé avait répliqué sévèrement : « Il faudrait plutôt dire, madame, « les trois Vertus. »

« Et c'était bien la vérité.

« Régina, c'était la Foi ; Lydie, c'était l'Espérance ; Fragola, c'était la Charité.

« Adieu, ma Foi ! adieu, mon Espérance ! adieu, ma Charité ! adieu, mes sœurs !

« Que mon absence serve à vous resserrer davantage ; aimez-vous encore mieux s'il est possible : il n'y a que l'amour de bon en ce monde ! tâchez de vivre de l'amour qui me fait mourir ; je ne saurais vous souhaiter une plus ineffable félicité.

« Je vous lègue mon seul bien sur cette terre, mon unique trésor mon rosier blanc, — si toutefois, il ne meurt pas avec nous. Vous le cultiverez chacune tour à tour ; vous en conserverez les fleurs, et, le 15 mai, jour anniversaire de ma naissance, vous viendrez ensemble les effeuiller sur ma tombe.

« C'est ainsi que, par une nuit de printemps, j'ai effeuillé, moi, toutes mes joies en ce monde.

« Vous obtiendrez mon pardon de madame la surintendante. Elle m'appelait, vous en souvenez-vous ? son *bel oiseau rose ;* vous lui direz que son bel oiseau rose, redoutant le plomb du chasseur, est remonté aux forêts azurées.

« Vous trouverez près de moi cette lettre ; — à votre adresse, sera posée dessus une symphonie que j'ai composée.

« Je crois que j'aurais pu devenir une grande artiste.

« Ce morceau vous est dédié à toutes trois, car je pensais à vous en l'écrivant. Il est intitulé : *la Couvée de rossignols.*

« Un jour de cet été, je vis tomber de l'arbre un nid de rossignols que l'orage avait asphyxiés ; — il y a une foudre pour les oiseaux comme pour les hommes ! — c'est le sujet de ma symphonie, que vous étudierez et jouerez en mémoire de moi.

« Pauvres petits oiseaux ! ils sont l'image des illusions que j'ai enviées toute ma vie, et qui sont mortes à peine écloses !

« Adieu une dernière fois, car, malgré moi, je le sens, mes yeux se mouillent de larmes et, si ces larmes tombaient sur ma lettre, elles effaceraient les paroles de bonheur que j'ai tracées.

« Adieu, mes sœurs !

« CARMÉLITE. »

Cette lettre terminée, elle en écrivit trois autres qui étaient de simples rendez-vous à ses amies, pour le lendemain sept heures du matin.

Puis elle appela la jardinière.

— Y a-t-il encore une levée de poste aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle, répondit Nanette ; en vous pressant un peu, vos lettres partiront aujourd'hui à quatre heures

— Et à quelle heure seront-elles distribuées à Paris ?

— A neuf heures du soir, mademoiselle.

— C'est ce qu'il me faut... Prenez ces trois lettres, et jetez-les à la poste.

— Oui, mademoiselle... Mademoiselle n'a plus rien à me recommander ?

— Non, pourquoi ?

— C'est que c'est aujourd'hui mardi gras.

— Jour de fête, dit en souriant Carmélite.

— Oui, mademoiselle, et nous avons fait la partie d'aller cinq ou six à Paris, où nous devons nous réunir à une grande mascarade des blanchisseuses de Vanvres, et, à moins que mademoiselle n'ait besoin de moi...

— Non ; vous pouvez aller à Paris.

— Merci, mademoiselle

— A quelle heure rentrerez-vous ?

— A onze heures, peut-être plus tard : il est bien possible que l'on danse.

Carmélite sourit de nouveau.

— Amusez-vous bien, dit-elle, et rentrez à l'heure qu'il vous plaira ; nous n'aurons pas besoin de vous

En effet, non seulement Carmélite n'avait pas besoin de la jardinière, mais encore ce départ entrait dans ses vues

Colomban et elle allaient être tout seuls dans la maison, et c'était la pensée de cette solitude qui faisait sourire la jeune fille.

La jardinière sortit, et, vers quatre heures du soir, les deux jeunes gens, se sentant libres, ne songèrent plus qu'aux préparatifs de leur mort.

A partir de ce moment, le monde disparut pour eux ; ils se promenèrent bien encore quelques instants au milieu des arbres noirs et dépouillés de leurs feuilles, dans les allées du jardin, mais ils s'y promenaient comme les ombres d'eux-mêmes

Les feuilles et les branches mortes qu'ils foulaient aux pieds, ces arbres aux bras décharnés, ce ciel gris que le soleil cherchait inutilement à percer, la cloche du hameau qui sonnait mélancoliquement les heures, le bruit monotone de la trompe du carnaval, qui, de temps en temps, retentissait tristement dans le lointain, tout, bruit et silence, solitude et souvenir du monde, tout les préparait au long repos, tout les invitait à la mort.

Ils remontèrent dans l'appartement, et, hors la chambre de Camille, qui était restée fermée depuis son départ, ils visitèrent toutes les pièces pour leur dire un dernier adieu.

Lorsqu'ils furent arrivés à la chambre de Carmélite, la jeune fille ouvrit la fenêtre, et, prenant le bras de Colomban :

— J'étais à cette place, lui dit-elle, le jour du départ de Camille ; à dater de ce jour seulement, j'ai compris l'étendue de la haine que j'avais pour lui, par la grandeur de l'amour que j'avais pour vous ; à dater de ce jour, Colomban, j'ai rompu avec la vie, et pactisé avec la mort... Mais, dès ce moment aussi, — pardonnez-moi, Colomban ! dès ce moment, m'est venu ce désir égoïste de mourir avec vous.

Colomban pressa la jeune fille contre son cœur.

— Merci ! dit-il.

Puis ils emportèrent le rosier, qui devait être le compagnon de leur agonie.

Mais, sur le seuil, Carmélite s'arrêta.

— C'est ici, dit-elle au jeune homme, que pour la première fois j'ai eu la révélation de votre amour... Oh ! comment, pendant une demi-heure que vous êtes resté là, durant cette bienheureuse nuit, comment ai-je résisté à me jeter dans vos bras ?

Puis, lui montrant la fenêtre du corridor :

— C'est de cette fenêtre que je regardais veiller votre lampe, dit-elle, et je restais là jusqu'à ce que votre lampe fût éteinte.

Ils descendirent l'escalier, Carmélite souriant, le jeune homme soupirant.

— Que de fois, dit Carmélite, je suis descendue, au milieu de l'obscurité, n'entendant pas le bruit de mes pas, mais entendant celui de mon cœur ! Tenez, voilà l'allée que je suivais, et souvent, pendant l'été, — quand vous dormiez, les persiennes fermées, mais la fenêtre ouverte, — légère comme une ombre, je venais coller mon oreille aux volets, pour écouter votre souffle. Presque toujours votre sommeil était agité par quelque mauvais songe, et, moi, alors, les bras tendus, la poitrine haletante, j'étais prête à vous dire : « Ouvre-moi, Colomban ! je suis l'ange des rêves roses ! » Dites-moi ce qui troublait votre sommeil, mon bel ami.

Et elle présenta son front au pur et limpide baiser du jeune homme.

Puis tous deux entrèrent dans le pavillon, Carmélite la première, Colomban derrière elle.

Colomban ferma la porte à la clef et au verrou.

LVII

TO DIE, TO SLEEP

Colomban posa la clef sur la cheminée.

La chambre à coucher du jeune homme s'était transformée en une véritable chapelle.

Tout ce qu'il y avait de fleurs épanouies dans la petite serre dont les vitraux brillaient au soleil dans un coin du jardin, quand le soleil se montrait par hasard, avait été mis à contribution par Carmélite.

Carmélite avait caché les fenêtres avec des rideaux de mousseline blanche ; elle avait étendu sur la cheminée, comme sur une table d'autel, un dessus brodé, et y avait placé, de même que sur le piano, sur le guéridon et sur chaque meuble, des vases remplis de fleurs.

Tout ce qu'il était resté de fleurs après cette distribution, elle l'avait effeuillé sur le parquet.

On eût dit qu'ils étaient déjà descendus dans le caveau mortuaire.

Ils s'assirent sur le sofa, et causèrent une heure à peu près.

Puis, la nuit étant venue, ils allumèrent la lampe.

Comme si Carmélite eût eu peur que cette mort à deux ne lui échappât, elle faisait à toute minute un mouvement pour se lever et aller chercher le charbon, amassé sur un réchaud dans le cabinet de toilette, à côté de la chambre.

A chaque mouvement, Colomban l'arrêtait : au moment de cesser de la voir, il ne l'avait pas assez vue ; il voulait la voir encore.

Vers neuf heures du soir, il prit à Carmélite l'idée de se mettre au piano et de chanter. — Dans l'antiquité, quand les cygnes chantaient, eux aussi faisaient entendre leur voix à l'heure de la mort.

Jamais le cri de la douleur, jamais l'hymne de la joie n'avaient été reproduits par un tel chant ! jamais la voix de Carmélite, qui s'étendait des cordes les plus basses aux cordes les plus élevées, qui attaquait hardiment et sans transition l'ut de poitrine après l'ut d'en bas, n'avait accompli de semblables prodiges ! Il semblait que Dieu lui donnât, pour dire adieu au monde qu'elle quittait, pour saluer celui dans lequel elle allait entrer, des accents de plainte et de félicité pareils à ceux de ces anges déchus qui, à la suite d'un long exil sur la terre, sont, par la miséricorde infinie du Seigneur, rappelés au ciel, leur première, leur seule, leur véritable patrie.

Enfin, lasse de parcourir les espaces sans bornes où plane la réalité, où s'égare le rêve, la voix s'éteignit comme un soupir mélodieux, qui longtemps encore après s'être éteint, vibrait dans le cœur du jeune homme.

Colomban s'était approché de Carmélite ; de sorte que, l'improvisation funèbre achevée, la jeune fille avait laissé tomber sa tête sur son épaule, et ses deux mains dans ses mains.

Le piano était redevenu muet, comme un cadavre dont l'âme s'est envolée.

Il se fit dans l'obscurité un long silence interrompu seulement par le souffle confondu des deux jeunes gens.

Tout à coup, la pendule tinta.

Chacun d'eux, à part soi, compta les vibrations de bronze.

— Onze heures ! dirent-ils tous deux.

Puis Carmélite ajouta :

— Ami, il est temps.

Colomban se leva, alluma deux bougies, en laissa une à Carmélite, et passa avec l'autre dans le cabinet au charbon.

— Où vas-tu ? lui demanda Carmélite.

— Je veux bien que tu meures, dit Colomban, mais je ne veux pas que tu souffres.

Carmélite comprit qu'il s'agissait de quelque soin préparatoire, et laissa faire Colomban.

Mais, quand il voulut refermer la porte :

— Non, mon ami ! dit-elle ; éloignez-vous de moi ; mais que je vous voie toujours !

Colomban laissa la porte ouverte.

Son intention était d'allumer d'avance le réchaud dans le cabinet voisin, de manière à ce que les premières vapeurs grossières du charbon pussent s'échapper, et à ce qu'il ne s'en dégageât plus que ces miasmes subtils qui pénètrent jusqu'au cerveau, et qui donnent la mort sans douleur.

Autant donc Carmélite avait pris de précautions pour calfeutrer portes et fenêtres, autant Colomban en prit pour tout ouvrir, afin que l'air extérieur emportât les premières émanations carboniques.

Carmélite le regardait avec un ineffable sourire.

Les mains de la jeune fille étaient naturellement retournées au piano, comme des oiseaux encore jeunes reviennent à leur nid.

Elles erraient incertaines, mais harmonieuses, sur les touches ; l'instrument, qui venait de faire entendre le gémissement qu'on avait pris pour un dernier soupir, semblait se réveiller et lutter contre la mort, en laissant, comme fait le mourant dans le dernier délire de l'agonie, échapper des mots entrecoupés et sans suite.

Ainsi que l'avait dit Carmélite à Colomban, elle ne le perdait pas de vue.

Tandis que ses doigts frissonnants erraient sur l'ivoire et l'ébène, tandis que son pied distrait cherchait et pressait instinctivement la pédale, son œil, fixé sur Colomban, regardait les lueurs de la flamme, qui éclairaient d'un reflet rougeâtre le front du jeune homme agenouillé et soufflant le feu mortel.

Rien n'indiquait sur leur visage la plus faible émotion.

Ils avaient cette force et ce calme des gens étrangers aux choses de ce monde ; ils n'appartenaient plus à la terre ; le tonnerre pouvait gronder, la maison pouvait crouler : ils fussent restés impassibles.

Leurs corps semblaient déjà morts, et c'étaient leurs âmes seules qui échangeaient des paroles entre elles.

L'âme de Colomban, s'épanouissant comme une fleur sous le souffle de la jeune fille, disait :

— O mon amour ! ô ma vie ! j'ai bien mérité les joies sans mélange que tu me donnes à cette heure ! J'avoue ma faiblesse à cet instant suprême, Carmélite ! ma Carmélite bien-aimée ! je n'ai point passé un jour, une minute, une seconde sans songer à toi. Tu me demandais tantôt, ange des rêves roses, ce qui agitait mon sommeil : c'était ton gracieux fantôme, qui venait s'appuyer à mon chevet, et qui, s'inclinant vers moi, me caressait le front avec le bout de ses cheveux ; d'autres fois, c'était le cortège gracieux des belles jeunes filles dont j'avais vu le visage dans les peintures, dans les livres d'heures, dans les manuscrits

des siècles passés, toutes ces jeunes filles, c'était toi ! toi toujours ! les unes avaient tes regards, les autres, ton sourire ; toutes chantaient avec ta voix, et leur chanson disait : « Viens avec nous, mon frère ! l'homme n'est point fait pour une vie solitaire et déserte ; si tu n'aimes pas, fils des grèves sauvages, le bruit de l'océan des hommes, nous savons des retraites isolées, des oasis adorables, où les ruisseaux murmurent éternellement, où les oiseaux chantent toute la nuit ! » Oh ! que de fois, ma Carmélite bien-aimée ! je me suis réveillé en sursaut à cette voix que je prenais pour la tienne, étendant les mains, et croyant te saisir ! mais alors, debout, à la place où je t'avais vue, apparaissaient les spectres de ma conscience, qui m'arrêtaient au passage, et me rejetaient, anéanti, haletant, brisé sur mon lit fiévreux... Mais ai-je besoin de te dire ce qui troublait mes nuits ? ne sais-je pas, moi, ce qui troublait les tiennes ? O mon amie ! je t'aime de toutes les puissances de mon être, et je n'existe que depuis que je t'ai aimée ! Qu'est-ce que la science, qu'est-ce que la gloire, qu'est-ce que la renommée, près de l'amour que j'ai pour toi ? Est-ce que la science m'a fait vivre ? est-ce que la gloire et la renommée eussent ajouté une pulsation à mon pouls, un battement à mon cœur ? Non, je n'ai réellement vécu qu'à compter de l'heure où j'ai su que j'allais mourir. O ma Carmélite bien-aimée ! je voudrais m'ouvrir la poitrine pour te montrer mon cœur à nu ; les paroles expriment mal les passions ou plutôt la passion qui bouillonne en moi. Je n'ai jamais aimé qu'une seule femme avant toi dans ce monde ; elle avait ta beauté, ta grâce, ta force ; elle me tenait enlacé comme tu me tiens ; je lui passais les deux bras autour du cou, je lui baisais les yeux pour empêcher les larmes d'en sortir, et je lui disais : « Ne meurs pas ! ne meurs pas ! » car elle était comme nous aux portes de la mort, et, de son côté, elle m'embrassait tendrement en me disant : « Tu trouveras une autre femme que moi en ce monde, une femme qui t'embrassera plus tendrement que moi encore ; bénie soit la femme qui baisera la première le front pur de mon fils ! » Eh bien, cet être chéri, adorable, adoré, cette première femme que j'ai aimée, ma mère, je l'ai oubliée pour toi, ou plutôt, je t'aime du même saint amour, ô mon amie, ô ma sœur ! Carmélite, Carmélite !

Que tu es beau, mon bien-aimé ! murmurait-elle, que tu es beau !

En effet, jamais peut-être la noble et belle figure du Breton n'avait été plus noble et plus belle qu'à la lueur de cette flamme éclairant à la fois la sérénité de la résolution mêlée à la douce mélancolie du regret.

Le charbon mit un quart d'heure à peu près à s'allumer ; puis, lorsque les vapeurs trop épaisses s'en furent dégagées, Colomban referma la fenêtre du cabinet, et vint, éclairé du reflet rougeâtre, apporter le réchaud au milieu de la chambre.

Après quoi, il retourna fermer la porte du cabinet.

Carmélite se leva, et, tandis que le piano jetait un soupir qui, cette fois, était bien le dernier, elle alla au-devant du jeune homme.

Colomban était pâle et presque chancelant : il avait absorbé lui, ces premières vapeurs qu'il avait voulu épargner à Carmélite.

Tous deux vinrent, les bras entrelacés, s'asseoir sur le canapé : c'était là qu'ils avaient résolu de mourir.

Ils y étaient depuis quelques instants, les yeux sur les yeux, dévorant leur dernier regard à la lueur de la bougie posée sur le piano, quand minuit sonna.

Un léger tressaillement fut la seule attention que les deux jeunes gens donnèrent au bruit de l'heure qui s'envolait.

Que leur importait, en effet, la marche du temps, à eux qui avaient déjà un pied dans l'éternité ?

Quiconque fût entré dans cette chambre, et eût vu les deux beaux jeunes gens ainsi chastement enlacés, et échangeant leurs plus doux regards et leurs noms prononcés à demi-voix, les eût pris pour deux fiancés causant d'amour, et formant mille projets d'avenir.

Et l'âme de la jeune fille répondait, tandis que le corps baisait chastement de ses lèvres ardentes le front du jeune homme.

— Que la bénédiction de ta mère descende sur ta tête, ô Colomban ! jamais baiser plus pur n'aura plané au-dessus d'un front plus immaculé. Moi, non plus, ô mon amour, ô ma vie, ô ma mort ! je n'ai point passé une heure sans songer à toi ; car je t'ai aimé depuis le jour où je t'ai connu, et, si un mauvais souffle ne m'avait pas aveuglée, j'eusse voulu te donner toutes les félicités que l'homme peut rêver sur la terre ! Mais ces amours terrestres n'eussent pas suffi, sans doute, à assouvir nos tendresses ardentes ; pour un amour divin, il faut de célestes hyménées ; — et voilà pourquoi nous rejetons nos enveloppes mortelles, afin que nos âmes débarrassées du poids de leur corps, puissent aller s'unir dans les pures régions... Devant Dieu, vers lequel nous allons monter nous tenant par la main, je jure de t'aimer, ô Colomban ! à travers le temps, à travers l'espace, à travers les mondes inconnus ! Dussé-je, en franchissant le seuil de ce monde, être plongée avec toi dans la fournaise ardente que la religion catholique promet à ses damnés, la douleur éternelle me sera plus douce avec toi que toutes les félicités d'ici-bas... Je jure de t'aimer au milieu des flammes des fournaises ! dussé-je être plongée dans un abîme profond où ton regard, ta voix, ton souffle ne puissent arriver, ma pensée illuminera le gouffre, et je te sentirai, je te verrai, je t'entendrai, car je jure de t'aimer dans les profondeurs de l'abîme !... Je me regarde, à partir de cette heure, comme étroitement liée, indissolublement enchaînée à toi ; nulle puissance humaine ne pourrait nous désunir en ce moment, nulle puissance divine ne saurait nous séparer tout à l'heure ; car — tu me l'as dit souvent, mon bien-aimé Colomban ! — ce Dieu vengeur dont les hommes s'épouvantent n'est rien autre chose que la grande âme du monde, avec laquelle nos âmes vont se confondre et se réunir, comme, le soir venu, les rayons du soleil remontent à son foyer... Embrasse-moi donc, Colomban, et que nos âmes s'unissent comme nos lèvres, afin de monter plus vite au séjour lumineux !... Je ne vois déjà plus tous les objets qui m'entourent qu'à travers un brouillard ; les yeux de mon corps s'obscurcissent peu à peu ; mais il me semble, avec les yeux de l'âme, voir scintiller les étoiles, dont le cercle s'entr'ouvre pour nous laisser passer... Adieu, mon bien-aimé ! adieu, tout ce que j'ai aimé dans ce monde, tout ce que j'aimerai dans l'autre, adieu ! serre-moi dans tes bras, pour que nous nous envolions ensemble... J'entends chanter en moi des milliers de voix douces qui redisent ton doux nom... Colomban ! Colomban ! jamais âme plus virginale que la tienne n'est remontée au ciel ! Adieu, mon amour !... adieu, ma vie !... adieu, mon Colomban !

Un instant, les deux âmes se turent, comme assoupies.

L'air respirable de la chambre se chargeait peu à peu d'acide carbonique ; la bougie ne jetait plus qu'une flamme pâle, qu'une lueur effacée.

La flamme du réchaud dansait comme un feu follet, se nuançant aux regards alourdis des deux jeunes gens de toutes les couleurs du prisme.

De grosses gouttes de sueur tombaient en perles sur le corps de la jeune fille ; des teintes violacées couraient sur son visage.

Colomban fit un effort suprême, la prit entre ses bras, et chancelant comme un homme ivre, d'un seul élan la transporta du canapé sur le lit ; lui tomba au pied, se releva, et en se cramponnant, parvint à reprendre sa place auprès d'elle.

Carmélite, pendant ce temps-là, employant ses dernières forces au service de la pudeur, rabattit le bas de sa robe, qui, en se relevant, laissait voir la cheville de son pied.

Puis elle chercha à détacher la cordelière qui servait d'embrasse aux rideaux de son lit ; — elle y parvint à grand'peine.

Alors, au milieu d'éblouissements terribles, avec un cercle de fer qui lui comprimait de plus en plus le front, elle noua sa robe autour de ses jambes, afin que, dans les convulsions de l'agonie, le bas de sa robe ne pût s'envoler.

Lorsqu'elle eut fini, elle sentit le bras de Colomban qui l'attirait vers lui.

— Oui, mon fiancé, murmura-t-elle, oui, me voici !

Et les deux jeunes gens, pour la première fois, se trouvèrent les mains dans les mains, les cheveux dans les cheveux, les lèvres sur les lèvres.

Ce fut alors seulement qu'ils échangèrent leur premier baiser d'amour.

On eût dit la Pudeur et la Chasteté, ces deux sœurs divines, s'embrassant fraternellement sous le regard de la Virginité, leur mère.

Ce fut Colomban qui perdit ses forces le premier.

Il s'interrompit au milieu d'un baiser : une sueur glaciale parcourut tout son corps ; il essaya de se cramponner de nouveau au cou de Carmélite ; mais sa gorge était serrée comme par une main de fer, sa langue inerte, et à peine put-il prononcer ces derniers mots :

— Viens... viens... viens !...

Et sa tête inanimée retomba sur la poitrine de la jeune fille, qui, malgré le bruissement de ses tempes, le tintement de ses oreilles, venait d'entendre le dernier appel de son amant, et qui, en sentant cette tête bien-aimée s'alourdir sur sa poitrine, frissonna et jeta un faible cri.

C'est un fait notoirement reconnu par la médecine, et que prouvent toutes les statistiques sans cependant que la science puisse en donner la raison : dans le suicide d'un homme et d'une femme, c'est généralement l'homme qui succombe le premier.

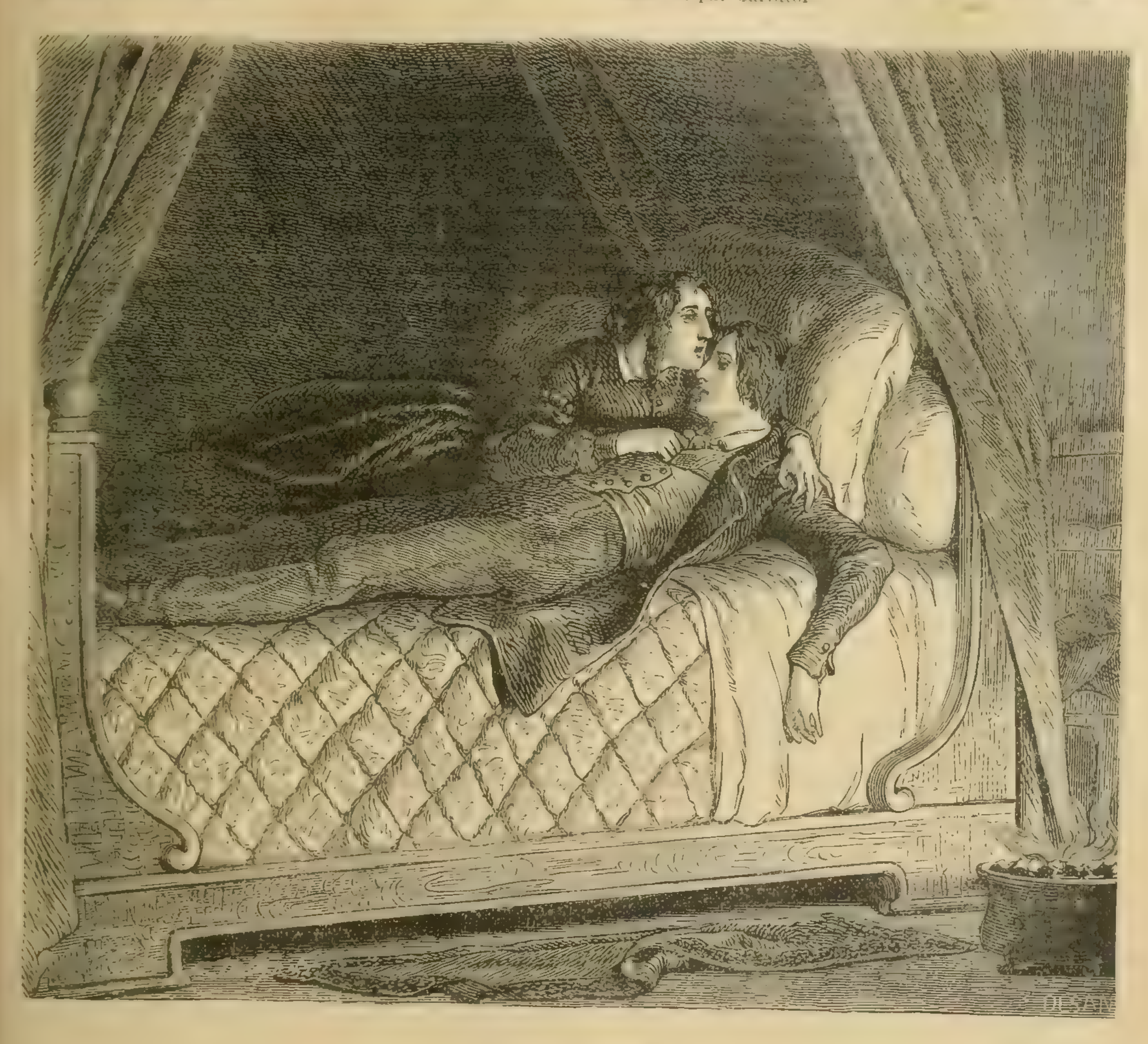
Nous constatons le fait devant nos lecteurs ; l'explique qui pourra.

Ce fut donc Colomban qui succomba le premier.

Carmélite en comprenant que son bien-aimé venait de rendre le dernier soupir, rouvrit les yeux, parut recouvrer un instant ses forces, et trouva assez de voix pour crier encore avec toutes les cordes de son cœur :

— Colomban... Colomban !...

Puis elle attira sur ses lèvres le front du jeune homme, réunit tout ce qui lui restait de vie, et l'embrassa pour la dernière fois en disant :



Colomban. Colomban !

— Me voici ! me voici !...

Et sa tête retomba près de celle de son amant

Une heure sonnait à la pendule.

LVIII

UNE LETTRE TRÈS PRESSÉE

C'était justement, si on se le rappelle bien, l'heure à laquelle — la querelle du tapis-franc apaisée — les trois jeunes gens que nous avons rencontrés au début de cette histoire et leur mystérieux sauveur se faisaient servir à souper.

Vous n'avez point oublié, cher lecteur, que Salvator et Jean Robert, en quittant la rue Aubry-le-Boucher, avaient laissé leurs deux compagnons, Pétrus et Ludovic, endormis sur la table, à la garde du garçon, qui, sur la recommandation de Salvator, avait répondu d'eux.

Puis le commissionnaire et le poète étaient allés rue Saint-Jacques, où le son du violoncelle les avait conduits près de Justin ; ils avaient écouté le récit du maître d'école ; ils s'étaient trouvés là au moment de la péripétie amenée par la lettre de Mina ; Salvator avait couru à la police, pour savoir des nouvelles de la jeune fille enlevée ; Jean Robert était allé chercher un cheval, et Justin avait suivi Babolin chez la Brocante, où il avait été rejoint par Jean Robert et par Salvator

Alors, avec les nouveaux renseignements qu'il avait reçus de la vieille sorcière, et la recommandation de Salvator, d'empêcher qu'on n'entrât ni dans la chambre de Mina, ni dans le jardin de la pension, le maître d'école était parti à franc étrier pour Versailles.

Quant à Salvator et à Jean Robert, ils étaient allés attendre M. Jackal au pont Neuf ; là, l'homme de police les avait recueillis dans sa voiture, où il leur racontait succinctement l'événement que nous avons, au contraire, mis sous les yeux du lecteur dans toute sa sombre prolixité.

Laissons Justin courir à cheval à Versailles, laissons Jean Robert, Salvator et M. Jackal courir en voiture au Bas-Meudon, et revenons à Ludovic et à Pétrus, qui dorment sur la table du tapis-franc.

Le premier qui se réveilla fut Ludovic, et il se réveilla au bruit que faisait une joyeuse société pour s'emparer à son tour de ce quatrième étage dont la conquête avait coûté tant de peine aux trois jeunes gens.

Le garçon, fidèle aux injonctions de Salvator, ne voulait pas même permettre que l'on entrât dans la chambre où dormaient Ludovic et Pétrus.

C'était le bruit que faisait la société, en insistant, qui avait tiré le jeune docteur de son sommeil.

Il ouvrit les yeux, il écouta

Son premier mouvement, en se rappelant ce qui s'était passé, fut qu'il allait, après avoir pris la ville d'assaut, être forcé d'en soutenir le siège ; — mais, cette fois, les assiégeants attaquaient avec de si joyeux rires ; ces rires paraissaient s'échapper de si jeunes et si fraîches bouches, que Ludovic jugea qu'il y aurait peut-être quelque plaisir à gagner en se laissant prendre par de pareils adversaires.

En conséquence, il alla lui-même ouvrir la porte.

A l'instant même, une troupe de pierrots et de pierrettes, de malins et de poissardes, fit irruption dans la chambre avec un tel bruit, de tels éclats de rire, que Pétrus se leva tout effaré en criant : « Au feu ! »

Pétrus rêvait d'incendie.

Mais, au milieu de cette irruption, Ludovic avait senti deux jolis bras se nouer à son cou, tandis qu'une bouche — dont chaque souffle faisait voltiger la barbe du loup, dont le velours lui cachait tout le haut du visage — lui disait avec les dents les plus blanches et les lèvres les plus roses qu'il eût jamais vues :

— C'est donc toi, carabin de mon cœur, qui te donnes le luxe de retenir des appartements à toi tout seul ?

— D'abord, répondit Ludovic, si tu t'étais donné la peine de regarder autour de toi, pierrette ma mie, tu aurais vu que je ne suis pas seul.

— Ah ! tiens, tiens, tiens, dit la pierrette, voilà, en effet, maître Raphaël en personne ! Veux-tu qu'on te pose pour la jambe de la femme de l'*Incendie du bourg*, toi qui criais au feu, quand nous sommes entrés ?

Et la jeune fille, relevant son pantalon, montra, sous un fin bas de soie, une de ces jambes comme en cherchent les peintres, et comme en trouvent les cardinaux.

— Ah ! je connais cette jambe-là, princesse, dit Pétrus.

— Chante-Lilas ; s'écria Ludovic en même temps.

— Puisque je suis reconnue, je dépose le masque, dit la belle blanchisseuse ; d'ailleurs, on boit mal quand on n'a pas le visage découvert... A boire ! je meurs de soif !

Et toute la société, qui se composait de cinq ou six blanchisseuses de Vanvres, et de trois ou quatre jardinières de Meudon, accompagnées de leurs amoureux, répéta en chœur :

— A boire ! à boire !

— Silence ! dit Ludovic ; l'appartement est à moi ; c'est donc à moi d'en faire les honneurs. Garçon, six bouteilles de vin de Champagne pour moi.

— Et six pour moi, garçon ! dit Pétrus.

— A la bonne heure ! dit la princesse, et l'on reconnaîtra cela en vous gardant à chacun une joue.

— Pair ou non ! dit Pétrus en tirant une poignée de monnaie de sa poche.

— Que faites-vous, seigneur Raphaël ? demanda Chante-Lilas.

— Je joue à Ludovic sa joue contre ma joue, dit Pétrus.

— Pair pour la paire ! répondit Ludovic répondant dans la même langue que lui parlait son ami.

— Ah ! nous tirons donc toujours des pétards, dit la princesse, revenant à sa locution accoutumée. Pif ! paf ! Il ne nous manque que Camille : il tirerait le bouquet.

Dans ce moment, le garçon rentra avec les douze bouteilles de vin de Champagne.

— Le bouquet, le voilà ! dit il en faisant sauter le bouchon de deux bouteilles dont il avait coupé le fil de fer dans l'escalier.

— Gagné ! cria Ludovic en embrassant Chante-Lilas sur les deux joues. Je t'enlève, Sabine !

Et, prenant dans ses bras la princesse de Vanvres, comme il eût fait d'un enfant, il l'emporta à une table où, après s'être assis lui-même, il l'assit sur son genou.

Au bout d'une heure, les douze bouteilles étaient bues, plus douze autres que la société, pour ne pas être en reste, avait fait venir à son tour.

— Maintenant, dit Chante-Lilas, il s'agit de s'en retourner à Vanvres. Voilà Nanette qui avait promis à sa maîtresse d'être de retour à onze heures, et qui a une lettre à lui donner. Or, il est trois heures du matin : heureusement que la lettre est pressée !

— Quatre heures, princesse, dit Pétrus.

— Et la patronne qui se lève à cinq ! s'écria Chante-Lilas En route, toute la troupe !

— Bah ! dit la comtesse du Battoir, elle aura fait la noce de son côté, la patronne, et, aujourd'hui, elle ne se lèvera qu'à six heures.

— Princesse, demanda Ludovic, à quand votre premier voyage à Paris ?

— Oh ! dit Chante-Lilas, comme si vous vous inquiétiez encore de cela !

— Certainement que je m'en inquiète, surtout quand je n'ai plus de linge.

— En voilà une petitesse ! dit Chante-Lilas. Eh bien, vous l'aurez quand vous viendrez le chercher vous-même, votre linge.

— Chante-Lilas, pas de bêtises ! la semaine a été rude aux chemises blanches, et je ne puis pas aller voir mes malades avec une chemise de dentelle.

— Venez chercher votre linge.

— Oh ! s'il ne s'agit que de cela, et qu'il y ait place dans votre carrosse, princesse, me voici.

— Sans farce ?

— C'est comme j'ai l'honneur de le dire à Votre Altesse !

— Bravo ! bravo ! nous boirons du lait au moulin de Vanvres. — Venez-vous, seigneur Raphaël ?

— Viens-tu Pétrus ? Bah ! les plus longues folies sont les meilleures !

— Sacrebleu ! ce n'est pas la bonne volonté qui me manque ; par malheur, j'ai une première séance.

— Eh bien, remets la séance, parbleu !

— Impossible, dit Pétrus, j'ai parole engagée.

— Alors, dit Chante-Lilas, c'est sacré, et la Fornarina donné congé à Raphaël. — Viens, roi des malins !

Et elle tendit le bras à Ludovic, qui, décidé à enterrer gaiement le carnaval, régla son compte et celui de Pétrus, descendit l'escalier quatre à quatre, et monta dans la gigantesque tapissière qui avait amené toute la société de Vanvres à Paris.

Pétrus, qui demeurait rue de l'Ouest, prit congé de son ami en lui souhaitant bien du plaisir, et répondant encore, malgré la distance et l'obscurité, aux bruyants adieux que lui envoyait la joyeuse société.

— Eh bien ! mais, demanda Ludovic où diable allons-nous donc comme cela ? Il me semble que nous prenons le chemin de Versailles et non celui de Vanvres ?

— Si Raphaël ne nous avait pas quittés, roi des malins, répondit Chante-Lilas, il dirait à Votre Majesté que tout chemin conduit à Rome.

— Je ne comprends pas, dit Ludovic.

— Regarde Nanette, la belle jardinière !

— Je la regarde.

— Comment la trouves-tu ?

— Jolie !... Après ?

— Eh bien, elle n'est venue qu'à la condition qu'on la déposerait à sa porte.

— Bon ! et pourquoi cela ?

— Mais, reprit la comtesse du Battoir, puisqu'on vous dit qu'elle a une lettre très pressée.

— Pourquoi ne l'a-t-elle pas donnée avant de partir, la lettre ?

— Parce qu'elle était au bout du village quand elle a rencontré le facteur ; que nous l'attendions entre Vanvres et le Bas-Meudon, et que cela lui aurait fait une demi-heure de retard.

— A la bonne heure ! voilà une explication.

— Oh ! dit Chante-Lilas, et puis, comme la lettre a déjà été vingt-six jours en route, attendu qu'elle vient des colonies, quelques heures de plus ou de moins

— Ne sont pas la mort d'un homme, dit la comtesse du Battoir.

— Et puis, même en cas de mort d'homme, dit Chante-Lilas, n'avons-nous pas le docteur avec nous ?... Eh bien, il dort, le docteur !

— Ah ! ma foi, oui ! dit Ludovic. Laisse-moi m'asseoir à tes pieds, princesse, et mettre ma tête sur tes genoux ; tu me sauveras la vie.

— Bon ! dit la jeune fille, si j'avais su que ce fût pour dormir qu'on emmenait monsieur, on l'aurait couché sur une voiture de légumes, et il aurait été aussi bien qu'ici

— Ah ! princesse, dit Ludovic à moitié endormi, tu ne te rends pas justice : il n'y a pas de chou aussi doux, il n'y a pas de salade aussi tendre que toi.

— Mon Dieu ! dit Chante-Lilas avec un accent de profonde commisération, qu'un homme d'esprit est bête quand il a envie de dormir !

Cinq heures du matin sonnaient comme on arrivait à Bellevue Peu à peu les rires retentissants avaient cessé, les cris joyeux s'étaient éteints ; le malaise et le froid qui accompagnent le retour du matin, surtout en hiver, pesaient sur la mascarade à moitié endormie ; chacun avait hâte de retrouver sa chambre, son feu, son lit.

La tapissière s'arrêta à la porte de la maison habitée par Colomban et par Carmélite ; Nanette sauta à bas de la voiture, tira la clef de sa poche et entra.

— Bon ! dit-elle en voyant, par la porte du corridor restée ouverte et donnant sur le jardin, la lumière qui brûlait dans le cabinet de Colomban, le jeune homme veille encore, et va avoir sa lettre

— Bonsoir, la compagnie !

Et elle ferma la porte.

Quelques grognements sourds répondirent de l'intérieur de la voiture, qui reprit sa course vers Vanvres.

Mais à peine avait-elle fait cinquante pas, que les cris : « A l'aide ! au secours !... Monsieur Ludovic ! monsieur Ludovic ! » retentirent du côté où l'on avait déposé Nanette.

La voiture s'arrêta.

— Qu'y a-t-il ? demanda Ludovic, réveillé en sursaut.

— Je n'en sais rien, mais on vous appelle, dit Chante-Lilas. Je crois reconnaître la voix de Nanette.

— Il sera arrivé quelque malheur !

Ludovic sauta à bas de la voiture, et vit, en effet, Nanette, qui accourait tout effarée en criant :

— Au secours ! au secours !

LIX

LES ASPHYXIÉS

Il courut à elle.

— Oh ! venez vite, monsieur Ludovic ! venez vite ! venez tous ! Ils sont morts !

— Qui morts ? demanda Ludovic.

— Mademoiselle Carmélite et M. Colomban !

— Colomban ? s'écria Ludovic, Colomban de Penhoël ?

— Oui, M. Colomban de Penhoël et mademoiselle Carmélite Gervais. Mon Dieu ! quel malheur ! Si jeunes, si beaux, si gentils !

Ludovic s'élança à l'instant même du côté de la maison, et, trouvant l'allée ouverte, ne fit qu'un bond de la rue au pavillon du jardin.

La fenêtre du cabinet, ouverte par Colomban, mal refermée par lui, avait été rouverte par Nanette, qui, après avoir appelé vainement, s'était hasardée à enjamber la fenêtre, pour frapper à la porte de la chambre.

Voyant qu'on ne répondait pas, elle avait ouvert la porte ; mais, aussitôt, elle avait fait trois pas en arrière, et était presque tombée à la renverse.

Une effroyable bouffée d'acide carbonique l'avait enveloppée comme d'un nuage mortel.

Dès lors, elle avait tout compris, et, pensant qu'elle rejoindrait facilement la voiture, elle s'était mise à sa poursuite.

Ses cris avaient été entendus, la voiture s'était arrêtée, Ludovic s'était élancé dans le pavillon par la fenêtre du cabinet, avait essayé d'entrer dans la chambre, mais avait été repoussé, lui aussi, par la vapeur empestée.

Il se retourna du côté de l'air et l'aspira à pleins poumons.

En ce moment, tout le monde accourait.

— Brisez les fenêtres ! brisez les portes ! cria Ludovic ; des courants d'air ! Ils se sont asphyxiés !

On essaya d'ouvrir les volets ; ils étaient fermés en dedans.

De deux ou trois coups de pied, on enfonça la porte.

Mais ceux qui se présentaient sur le seuil furent contraints de reculer.

— Que l'on tienne du vinaigre et de l'eau salée tout prêts ; qu'on réveille le pharmacien, s'il y en a un dans le village, et qu'on prenne chez lui des sels anglais et de l'ammoniaque. — Nanette, allumez du feu quelque part, et faites chauffer des serviettes.

Puis, comme le mineur descend dans le gouffre, comme le matelot plonge dans la mer, Ludovic s'élança dans la chambre.

Le joyeux masque avait fait place à l'homme de science ; le médecin allait user de toutes les ressources de son art.

Ludovic gagna à tâtons la fenêtre ; la bougie s'était éteinte, le feu de la cheminée s'était éteint, le réchaud n'avait plus ni flamme ni fumée.

Les rideaux pendaient devant la fenêtre, et empêchaient de trouver l'espagnolette. Ludovic enveloppa sa main de son mouchoir, et, de deux coups de poing, brisa deux carreaux.

Un courant d'air commença de s'établir ; il était temps : lui-même chancelait ; il se retint au piano.

Puis il saisit les rideaux à pleines mains, les arracha de leurs tringles, et parvint à ouvrir la fenêtre.

L'acide carbonique formé par l'oxygène et le carbone commençait à faire place à l'air respirable, qui pénétrait maintenant par trois ouvertures.

— Entrez, dit Ludovic, entrez ! il n'y a plus de danger ; entrez et éclairez la chambre.

On alluma la seconde bougie, et chaque objet devint visible.

Les deux jeunes gens étaient couchés dans les bras l'un de l'autre, sur le lit, comme s'ils venaient de s'endormir.

— Y a-t-il ici un médecin, demanda Ludovic, un frater, un barbier, peu importe ! un homme qui puisse m'aider, enfin ?

— Il y a M. Pilloy, un ancien chirurgien de la garde, un homme bien savant ! dit une voix.

— Courez chercher M. Pilloy ! dit Ludovic ; carillonnez jusqu'à ce qu'il se lève ; tirez-le jusqu'à ce qu'il vienne.

Puis, s'élançant vers le lit :

— Ah ! dit-il en secouant la tête, je crois bien que nous arrivons trop tard !

En effet, les lèvres des jeunes gens étaient noirâtres.

Ludovic souleva les paupières.

L'œil de Colomban était tuméfié, vitreux ; l'œil de Carmélite terne et injecté.

Aucun souffle ne vivait, ni dans l'un ni dans l'autre.

— Trop tard ! trop tard ! répétait Ludovic désespéré. N'importe, faisons toujours ce qu'il y a à faire. Mesdames, chargez-vous de la jeune fille, continua-t-il ; je me charge de l'homme.

— Que faut-il faire ? dit Chante-Lilas.

— Exécuter de ton mieux ce que je te dirai, ma chère enfant ; d'abord, porter la jeune fille à la fenêtre.

— Venez, dit Chante-Lilas à ses amies.

— Et nous ? dirent les hommes.

— Tâchez de rallumer le feu ; un grand feu de bois ; chauffez des serviettes ; tirez-lui ses bottes... J'essayerai de le saigner à la veine du pied... Ah ! trop tard ! trop tard !

Ludovic jetait ce cri de désespoir en transportant Colomban du lit à la fenêtre.

— Voilà du vinaigre, voilà de l'eau salée, dit Nanette.

— Verse le vinaigre dans une assiette ; qu'on puisse tremper des mouchoirs dedans, et en frotter les tempes des asphyxiés ; — tu entends, Chante-Lilas ?

— Oui, oui, dit la jeune fille.

— Coupez une plume, comme je fais, voyez. Écartez les dents, si vous pouvez, et insufflez-lui de l'air dans les poumons.

On obéissait à Ludovic comme, dans une bataille, on obéit à un général d'armée.

Carmélite avait les dents serrées ; mais, à l'aide d'un couteau d'ivoire, Chante-Lilas parvint à lui écarter les mâchoires et à introduire la plume entre les dents.

— Eh bien ? demanda Ludovic.

— La plume y est.

— Souffle, alors. Moi, je ne puis en venir à bout : il a des dents de fer ! Lui avez-vous ôté ses bottes et ses bas ?

— Oui.

— Frottez-lui les tempes avec du vinaigre, jetez-lui de l'eau fraîche au visage ; écartez-lui les dents, dussiez-vous les briser ! Je vais essayer de le saigner au pied.

Ludovic ouvrit sa trousse, en tira une lancette, piqua deux fois la veine du pied, mais inutilement.

Le sang ne vint pas.

— Ôtez-lui sa cravate ; arrachez le gilet, arrachez la chemise, arrachez tout !

— Voilà des serviettes brûlantes, dit une voix.

— Donnez-en à Chante-Lilas, et frottez la poitrine avec les serviettes ; — tu entends, Chante-Lilas ? fais-en autant !

— Ah ! voici un couteau.

Ludovic parvint à glisser un couteau entre les deux mâchoires de Colomban ; alors, renonçant à l'espoir d'introduire un tuyau de plume dans un si petit espace, il appliqua ses lèvres aux lèvres du jeune homme, et essaya de lui insuffler de l'air dans les poumons.

La gorge était serrée ; l'air ne dépassait pas le pharynx.

— Trop tard ! trop tard ! murmura Ludovic. Voyons, essayons de la jugulaire !

Il reprit sa lancette, et, avec une admirable sûreté de main, il troua la veine du cou.

Mais pas plus qu'au pied, le sang ne vint.

— Voilà des sels et de l'alcali, dit le messager en présentant deux flacons à Ludovic.

— Tiens, Chante-Lilas, dit Ludovic, prends le flacon de sels, et mets-le sous le nez de la jeune fille. Je garde l'alcali, moi.

— Bien ! dit Chante-Lilas, en étendant la main.

— Et l'air ? demanda Ludovic.

— Comment l'air ?

— Crois-tu qu'il ait pénétré jusque dans la poitrine ?

— Il me semble que oui.

— Alors, bon courage, mon enfant ! bon courage ! Frotte-lui les tempes avec du vinaigre, et fais-lui respirer des sels.

Le jeune docteur, pendant ce temps, trempait un linge dans de l'eau alcalisée, et en enveloppait la tête de Colomban.

Mais Colomban restait immobile ; aucun souffle ne sortait de sa poitrine, ni ne pouvait y pénétrer.

— Oh ! dit Chante-Lilas, il me semble que les lèvres pâlissent !

— Courage ! courage, Chante-Lilas ! c'est bon signe... Oh ! ma chère enfant, regarde, quel bonheur dans ta vie, si tu pouvais te dire que tu as sauvé une femme !

— Il me semble qu'elle a soupiré, dit Chante-Lilas.

— Soulève la paupière, et regarde l'œil ; est-il toujours aussi terne ?

— Oh ! monsieur Ludovic, il me semble qu'il l'est moins.

— M. Pilloy n'est pas chez lui, dit en rentrant le messager qu'on avait envoyé chez le chirurgien-major.

— Où est-il ? demanda Ludovic.

— Chez M. Gérard, qui est bien mal.

— Où demeure-t-il, M. Gérard ?

— A Vanvres. Faut-il y aller ?

— Inutile ! c'est trop loin.

— Oh ! c'est qu'il est bien mal aussi, ce pauvre M. Gérard, dit une voix.

— Monsieur Ludovic, monsieur Ludovic, elle respire ! cria Chante-Lilas.

— En es-tu sûre, ma fille ?

— Je lui frottais la poitrine avec une serviette chaude ; j'ai senti sa poitrine se soulever... Monsieur Ludovic, elle porte la main à sa tête !

— Allons, dit Ludovic, sur deux, nous en sauverons un, du moins ! Emportez-la vite hors d'ici, afin qu'en ouvrant les yeux, elle ne voie pas son amant mort.

— Dans sa chambre, dans sa chambre, dit Nanette.

— Oui, dans sa chambre... Vous ouvrirez toutes les fenêtres, et vous y ferez grand feu. Allez, allez !

Les femmes emportèrent Carmélite.

Le jour commençait à paraître.

— Tu sais ce qu'il y a à faire, Chante-Lilas ? cria Ludovic au groupe de jeunes filles qui emportait Carmélite.

— Non ; dites !

— Ce que tu as fait jusqu'ici, pas autre chose.

— Mais, si elle demande ce qu'est devenu son amant ?

— Il est probable qu'elle ne parlera pas avant une heure d'ici, et qu'elle ne reprendra sa raison que dans deux ou trois heures.

— Et, alors ?...

— Alors, ou Colomban ou moi serons près d'elle.

Puis regardant Colomban :

— Trop tard ! trop tard ! murmura-t-il. Pauvre Colomban ! ou plutôt, pauvre Carmélite !

Et il revint vers le jeune homme avec ce sublime entêtement du médecin, qui poursuit la vie jusque dans les bras de la mort.

LX

AUTOUR DU LIT DE CARMÉLITE, ET PRÈS DU LIT DE COLOMBAN

A neuf heures du matin, la voiture qui contenait M. Jackal, Salvator et Jean Robert, s'arrêta à la porte de la maison où s'étaient passés les terribles événements que nous venons de raconter.

Trois autres voitures stationnaient déjà à cette porte : un fiacre, une petite calèche bourgeoise, et une grande voiture armoriée.

— Elles sont là toutes trois, murmura Salvator.

M. Jackal échangea tout bas quelques paroles avec un homme habillé de noir qui se tenait à la porte.

L'homme noir monta sur un cheval attaché devant un cabaret, à quelques pas de là, et partit au galop.

— Je m'occupe de votre maître d'école, dit M. Jackal à Salvator et à Jean Robert.

Salvator répondit par un muet remerciement de tête, et entra dans l'allée.

A peine y eut-il fait trois pas, qu'un chien couché sur le palier du premier étage bondit par les degrés, et vint poser ses deux pattes sur ses épaules.

— Oui, mon chien, oui, Roland ! oui, elle est là, je le sais. Voyons, montre-nous le chemin, Roland.

Le chien monta le premier, et s'arrêta devant la porte de la chambre de Carmélite.

M. Jackal, en homme qui a le droit de pénétrer partout, ouvrit cette porte, et entra, suivi de Salvator et de Jean Robert.

Alors un tableau d'une profonde poésie s'offrit aux regards de l'homme de police et des deux jeunes gens.

Qu'on se figure, en effet, autour du lit où Carmélite, encore engourdie, mais hors de danger, était étendue, trois jeunes filles agenouillées et priant ; ces trois jeunes filles égales en âge, égales en beauté et vêtues toutes trois comme Carmélite était vêtue elle-même, c'est-à-dire d'un costume particulier qui trouve naturellement ici sa description.

Ce costume était celui des pensionnaires de Saint-Denis. Il se composait d'une robe de fine serge noire, à grande jupe étoffée, à corsage montant, et sur lequel était rabattu un col blanc plissé ; les manches des robes étaient amples et tombantes comme les manches des religieuses ; un grand ruban de laine tournant autour des deux épaules venait ceindre la taille en formant sur le dos un angle dont la base était à la ceinture et le sommet aux épaules ; cette ceinture, large comme la main, était tissée de laine de six couleurs différentes : verte, violette, aurore, bleue, blanche et nacarat. C'était enfin un costume semi-mondain, semi-religieux ; une femme du monde n'eût point mis dans son ajustement une si rigoureuse sévérité ; une religieuse n'eût point porté cette ceinture éclatante reflétant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. — Tel est, avons-nous dit, le costume des pensionnaires de Saint-Denis, quand elles entrent dans ce qu'on appelle la classe de perfectionnement.

Jean Robert, du premier coup d'œil, reconnut Fragola, et il regarda Salvator pour la lui désigner ; mais celui-ci l'avait déjà vue et même avait déjà été vu par elle : il posa son doigt sur sa bouche afin de recommander le silence à Jean Robert.

— Tout à coup, les deux amis reculèrent épouvantés : il leur avait semblé que le corps faisait un mouvement, et ils ignoraient que Carmélite eût été sauvée par Ludovic.

— Ah ! ah ! dit M. Jackal avec cette indifférence des gens habitués à de pareils spectacles, elle n'est donc pas morte ?

— Non, monsieur, répondit la plus grande des jeunes filles, celle qui, par la taille et même par la beauté, semblait commander aux deux autres.

Jean Robert se retourna : le timbre de cette voix ne lui était point inconnu.

Il reconnut mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan.

— Mais le jeune homme ? demanda M. Jackal.

— On espère encore, répondit Régina : il y a près de lui un jeune médecin, et tant qu'il ne l'aura point abandonné, rien ne sera tout à fait perdu.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et, au grand étonnement de Jean Robert et de Salvator, Ludovic entra.

Il avait jeté de côté toute sa défroque de carnaval, ayant envoyé un homme à cheval prendre chez lui un habillement complet.

— Eh bien ? dirent toutes les voix.

Ludovic secoua la tête.

— Le religieux est près de lui, dit-il ; quant à moi, je n'ai plus rien à y faire.

Puis, comme on lui montrait Carmélite toujours muette, et dont les yeux, lorsqu'ils s'ouvraient, semblaient ne pas voir :

— Oh ! pauvre enfant ! dit Ludovic, laissez-la dans son ignorance : elle ne reviendra que trop tôt à la vie !

— Messieurs, dit M. Jackal à Salvator et à Jean Robert, nous ne sommes ici que par accident ; je crois donc qu'il serait bon de laisser la malade avec ses amies et le médecin, de faire au plus vite le procès-verbal, et de partir pour Versailles.

Jean Robert et Salvator s'inclinèrent en signe d'adhésion.

Fragola se leva et vint dire quelques mots à l'oreille de Salvator, qui répondit par un mouvement de tête affirmatif.

Après quoi, le commissaire et le poète sortirent comme ils étaient entrés, précédés par M. Jackal.

Tout était préparé dans la pièce du bas pour écrire le récit de l'événement.

La porte du corridor était ouverte, et, à travers les vitres des fenêtres du pavillon, on voyait brûler les cierges.

— Voulez-vous venir jeter quelques gouttes d'eau bénite, et faire une prière sur ce pauvre corps ? dit Salvator au poète.

Jean Robert fit un signe de consentement, et, tandis que M. Jackal, pour se donner des idées, se bourrait le nez de tabac, tous deux s'acheminèrent vers le pavillon.

Colomban était couché sur son lit ; le drap, rejeté par-dessus sa tête, accusait à travers ses plis, cette forme rigide que la main de la mort donne aux cadavres.

Un beau moine dominicain assis au chevet du lit, son livre ouvert sur ses genoux, mais la tête renversée en arrière, et laissant tomber de ses yeux des larmes silencieuses, disait les prières des morts.

En voyant les deux jeunes gens, qui entraient la tête nue et basse, le moine se leva ; son regard se porta tour à tour sur Jean Robert et sur Salvator ; mais il était évident que les deux visages lui étaient inconnus.

L'impression qu'éprouva Salvator à la vue du moine fut toute différente : en apercevant Dominique, le jeune homme s'arrêta et laissa presque échapper un cri de joie, tempérée cependant par le respect.

A ce cri, le moine se retourna ; mais le nouveau regard jeté par lui sur Salvator ne lui apprit rien de plus que le premier, et, sauf ce mouvement naturel d'étonnement qui n'eut que la durée d'un éclair, il resta impassible.

Mais Salvator s'avança vers lui.

— Mon père, lui dit-il, sans vous en douter, vous avez sauvé la vie à l'homme qui est devant vous ; et cet homme, qui ne vous a jamais vu, qui ne vous a jamais rencontré depuis, vous a voué une profonde reconnaissance. Votre main, mon père !

Le moine tendit sa main au jeune homme, qui, malgré les efforts que fit Dominique pour la retirer, baisa respectueusement cette main.

— Maintenant, reprit Salvator, écoutez-moi, mon père. Je ne sais pas si vous aurez un jour besoin de moi ; mais sur la chose la plus sainte qui ait jamais existé, sur le corps de l'homme d'honneur qui vient de rendre le dernier soupir, je vous jure que la vie que je vous dois est à vous !

— J'accepte, monsieur, répondit gravement le moine, quoique j'ignore quand et comment j'ai pu vous rendre le service que vous dites. Les hommes sont frères et mis dans ce monde pour s'entr'aider : quand j'aurai besoin de vous, j'irai à vous. Votre nom et votre adresse ?

Salvator alla au secrétaire de Colomban, puis écrivit son nom et son adresse sur un papier qu'il présenta au moine.

Le dominicain mit le papier tout plié dans son livre d'heures, se rassit au chevet de Colomban et continua ses prières.

Les deux jeunes gens, tour à tour, prirent le rameau de buis trempé d'eau bénite, et en aspergèrent le drap qui recouvrait le cadavre de Colomban ; puis tous deux s'agenouillant au pied du lit, firent mentalement une fervente prière.

Pendant qu'ils priaient, entra un homme vêtu d'une livrée indiquant qu'il était domestique dans une riche maison bourgeoise.

— Monsieur, dit-il au moine, je crois que c'est vous que je cherche.

— Que me voulez-vous, mon ami ? demanda Dominique.

— Mon maître se meurt, monsieur, et, comme le curé de Vanvres est absent, il vous fait prier en grâce de venir recevoir sa confession.

— Mais, répondit le moine, je suis étranger à la commune : ce jeune homme près duquel je dis des prières était mon ami, et c'est sur la lettre qu'il m'a écrite, et qui, malheureusement, est arrivée trop tard, que je suis venu.

— Monsieur, reprit le domestique, je crois que cette qualité d'étranger est justement ce qui fait désirer à mon maître que vous l'assistiez... Il est bien mal, il est très mal ! et M. Pilloy, le chirurgien-major, interrogé par lui-même, lui a répondu que, s'il voulait prendre ses précautions, il n'avait pas de temps à perdre.

Le moine poussa un soupir et regarda le cadavre immobile, dont la forme transparaissait à travers le drap.

— Monsieur, continua le domestique, mon maître m'a dit de vous adjurer au nom de Dieu, dont vous êtes le ministre, de venir auprès de lui en toute hâte !

— J'aurais pourtant bien voulu ne pas quitter ce pauvre corps, dit le moine.

— Mon père, dit Salvator, il me semble que vous devez vos consolations aux vivants, avant de devoir vos prières aux morts.

— Puis, dit Jean Robert, si vous désirez que quelqu'un de pieux et de sympathique au grand malheur qui vous arrive, reste ici ? me voilà.

— Monsieur, insista le domestique, que dirai-je à mon maître ?

— Dites-lui que je vous suis, mon ami.

— Oh ! merci !

Qui demanderai-je ?

— M. Gérard.

— Sa rue ? son numéro ?

— Oh ! monsieur, la première personne à qui vous vous informerez vous montrera la maison : mon pauvre maître est la providence du pays.

— Allez, dit le moine.

Le domestique sortit vivement.

— Vous me promettez de rester ici jusqu'à mon retour, monsieur ? demanda Dominique à Jean Robert.

— Vous me retrouverez où vous m'aurez quitté, mon père, dit le poète : au pied de ce lit.

— Et, si vous aviez quelque recommandation particulière, à me faire, dit Salvator, je tâcherais de vous suppléer de mon mieux.

— J'accepte votre offre, monsieur ; vous savez que vous m'avez dit que je pouvais disposer de vous ?

— Faites !

— Colomban m'a chargé de veiller à ce que son corps fût déposé près du corps de celle qu'il aimait ; la Providence a permis qu'il n'y eût qu'un cadavre au lieu de deux ; je ne puis donc remplir le vœu de mon ami. Il y a plus : ce cadavre doit être soustrait le plus tôt possible aux yeux de la pauvre Carmélite ; j'ai donc décidé qu'aujourd'hui même, à quatre heures, je partirais pour la Bretagne... Il y a un père, là-bas : il a droit au corps de son fils, et à mes consolations.

— A quatre heures, au bout du village, mon père, le cadavre, enfermé dans un cercueil de chêne, vous attendra toutes formalités remplies, dans une voiture de poste. Vous n'aurez qu'à prendre votre place près de lui et à partir.

— Je suis pauvre, dit le moine, et n'ai sur moi qu'une somme à peine suffisante à mon voyage personnel ; comment pourrai-je... ?

— Ne vous inquiétez pas, mon père, interrompit Salvator ; les frais de voyage seront payés au retour.

Le moine s'approcha du lit, souleva le drap, baisa Colomban au front et sortit.

Cinq minutes après, M. Jackal entra.

Il s'avança vers les deux jeunes gens, s'arc-bouta sur ses jambes écartées, se balança un instant, les mains dans ses poches ; puis, s'adressant plus particulièrement à Jean Robert :

— Vous êtes poète ? demanda-t-il au jeune homme.

— C'est-à-dire qu'on prétend que je le suis.

— En votre qualité de poète, continua l'homme de police, vous croyez à la Providence, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, j'ai le courage d'avouer cela.

— Il vous faut du courage, en effet ! dit M. Jackal en tirant sa tabatière de sa poche, et en aspirant avec rage deux ou trois pincées de tabac.

— A quel propos me dites-vous cela ?

— Tenez, à propos de cette lettre.

Et il tira de sa poche une lettre qu'il montra à Jean Robert, mais sans la lui donner.

— Qu'est-ce que cette lettre ? demanda Jean Robert.

— C'est une lettre qui est arrivée hier au soir, dit M. Jackal, sur laquelle on a eu le soin d'écrire les deux mots *très pressée*, que le facteur a remise au bout du village à la jardinière Nanette, que la jardinière Nanette a emportée à Paris dans sa poche, et qui, si elle eût été lue hier au soir par ceux à qui elle était adressée, eût fait deux heureux, au lieu de faire un mort et une désespérée ! Lisez.

Et il donna la lettre à Jean Robert.

Celui-ci la déplia et lut.

« Mon cher Colomban, ma chère Carmélite,

« N'est-ce pas que vous serez bien contents, bien heureux, quand vous verrez arriver cette lettre de votre ami Camille Rozan, au lieu de le voir arriver lui-même ?

« Je vous entends d'ici crier : « Oh ! ce bon, cet excellent Colomban ! »

« Écoutez, mes bien chers, voici ce que m'écrit un de mes compatriotes à qui j'avais, dans le temps parlé de mes projets de mariage avec vous, Carmélite :

« Mon cher Rozan, tes deux amis vivent comme deux
« tourtereaux, sans se quitter d'un instant ; non seulement
« ils s'aiment, mais, je dirai plus, ils s'adorent !

« Je crois que tu les troublerais fort en revenant.

« Montre-toi donc grand comme Alexandre, qui cédait à
« Apelles sa maîtresse Campaspe.

« Je ne te dirai pas : *Cède à Colomban ta maîtresse Car-*
« *mélite* ; mais je te dirai : *Ne désunis pas deux cœurs que*
« *le ciel a créés l'un pour l'autre !* »

« Voilà ce que m'écrit mon compatriote, mon cher Colomban.

« Or, il y a une chose que je savais déjà, mon ami : c'est que tu aimais Carmélite ; il y a une chose que je sais maintenant : c'est que Carmélite t'aime ; puis, enfin, il y en a une troisième que tu m'as dite, et que je crois : c'est que tu mourrais plutôt que de trahir le serment que tu m'as fait, de veiller sur Carmélite comme sur une sœur.

« Je ne veux pas que tu meures, mon pauvre Colomban ! et voilà pourquoi je te rends ta parole, ainsi que celle de Carmélite.

« Sois donc heureux, Colomban ! et si ton sacrifice t'a pesé, reçois-en la plus grande récompense que je puisse t'offrir ; car c'est au moment de me séparer d'elle à jamais que je sens tout l'amour que j'avais pour Carmélite.

« Aussi, comme j'ai besoin d'éteindre cet amour, et de mettre entre mon cœur et le sien une barrière infranchissable, je me suis marié hier au soir, et c'est de la chambre nuptiale que je vous écris ce matin.

« Adieu donc, mon cher Colomban ! adieu donc, ma chère Carmélite ! Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez, avouant humblement ma faiblesse, je dirais presque ma lâcheté, si je n'étais sûr que cette nouvelle va vous combler de joie tous les deux, et surtout Carmélite.

« Votre ami,

« Camille Rozan. »

— Eh bien, demanda M. Jackal en reprenant la lettre, que dites-vous de cela, monsieur Jean Robert ?

— Je dis que c'est navrant ! répondit le jeune homme.

— Et vous croyez toujours à la Providence ?

— J'y crois.

— La Providence, monsieur Jean Robert, reprit M. Jackal en bourrant son nez de tabac, voulez-vous que je vous dise ce que c'est ?

— Vous me ferez plaisir, attendu que j'y crois de confiance.

— Eh bien, mon cher monsieur, la Providence, c'est une police bien faite ! ... Allons voir à Versailles si nous retrouverons la fiancée du maître d'école.

Et, maintenant, si le lecteur nous faisait par hasard, tout haut, la question que Jean Robert adressa tout bas à Salvator, au moment où, fidèle à sa promesse, il laissait le commissionnaire de la rue aux Fers et l'homme de la rue de Jérusalem partir pour Versailles et restait, lui, près du corps de Colomban ; si, par hasard, disons-nous, le lecteur nous demandait : « Comment M. Jackal pouvait-il à sept heures et demie du matin être informé des événements

arrivés au Bas-Meudon de minuit à cinq heures du matin? » nous répondrions ceci :

Il existait à cette époque une spirituelle institution qu'on appelait le *cabinet noir*. Ce cabinet noir était un endroit où une douzaine d'employés étaient secrètement occupés à décacheter les lettres mises à la poste et à lire ces lettres avant les personnes à qui elles étaient adressées.

Aujourd'hui, il n'y a plus de *cabinet noir* : la chose se fait au grand soleil.

M. Jackal — en raison des bruits qui couraient sur une triple conspiration républicaine, orléaniste et napoléonienne — ne dédaignait point, depuis deux mois, de faire, dans ses moments perdus, la besogne d'un simple employé.

M. Jackal avait, en conséquence, passé la nuit à décacheter et à lire des lettres.

La lettre de Colomban à Dominique lui était tombée sous la main. — Il était alors quatre heures et demie du matin, à peu près.

M. Jackal avait aussitôt fait monter un homme à cheval et lui avait ordonné de courir ventre à terre au Bas-Meudon. M. Jackal, — qui prétendait que la Providence c'était une police bien faite, — M. Jackal espérait que son homme arriverait à temps : son homme arriva un instant après qu'on eut pénétré dans le pavillon de Colomban, et, par conséquent, arriva trop tard.

Au milieu du tumulte, on ne fit pas attention à cet agent. Lui vit une lettre adressée à mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan, à madame Lydie de Marande et à mademoiselle Fragola Ponroy ; il prit cette lettre et la porta à M. Jackal ; celui-ci la lut comme il avait lu la lettre adressée à Dominique ; puis il ordonna à son homme de prendre un cheval frais et de reporter la lettre à la place où il l'avait prise.

C'était ce que venait de faire le messager de M. Jackal, quand les deux jeunes gens virent ce dernier parler à un homme vêtu de noir dont le cheval était attaché à la porte d'un cabaret. Ce que M. Jackal disait tout bas à cet homme, c'est qu'il pouvait aller se coucher, et que le préfet de police saurait avec quelle promptitude et quelle intelligence il avait rempli sa mission.

LXI

UN PHILANTHROPE DE VILLAGE

Nous avons vu partir frère Dominique qui, appelé près du lit de M. Gérard, venait de se mettre à la recherche du digne homme dont l'état désespéré jetait tant de trouble dans le village et ses environs.

C'est que M. Gérard était un philanthrope dans toute la force du terme.

Donnons quelques renseignements sur M. Gérard, c'est-à-dire rapportons ce que l'on contait de lui.

M. Gérard était le plus riche des habitants de Vanvres et des alentours, c'était chose incontestable ; nul ne connaissait le chiffre de son revenu, tant ce revenu était énorme, et quand on interrogeait un paysan à ce sujet, il répondait invariablement :

— M. Gérard ?

— Oui, M. Gérard.

— Vous me demandez s'il est riche ?

— Je vous le demande.

— M. Gérard a tant d'argent, qu'il n'en sait pas le compte !

Il habitait autrefois, disait-on, du côté de Fontainebleau, une magnifique propriété qu'il laissait tomber en ruine, à cause des malheurs qui l'y avaient frappé. Tuteur de deux enfants charmants, un jour il les avait vus disparaître tous deux sans qu'on eût pu jamais en avoir aucune nouvelle ; amant d'une femme qu'il adorait, il avait, un autre jour, en rentrant chez lui, trouvé cette femme étranglée par un chien de Terre-Neuve qui, selon toute probabilité, était devenu enragé sans qu'on s'en aperçût.

Cette suite d'effroyables malheurs, qui, à tout autre homme que lui, eût fait prendre en horreur l'espèce humaine, avait, au contraire, exalté ses vertus de chrétien, qu'il portait jusqu'au sublime de la charité et du dévouement, et qui le rendaient l'exemple des philanthropes et l'idole de la population.

C'était vers l'année 1821 ou 1822 qu'il était venu à Vanvres avec l'intention de s'y fixer. Il avait visité plusieurs maisons disponibles sans en trouver une qui lui convînt ; enfin, il s'en était arrêté à celle qu'il habitait. D'abord on avait refusé de la lui vendre ; mais M. Gérard en avait offert un prix si avantageux, que le propriétaire, quoiqu'il l'eût fait bâtir pour lui-même, avait consenti à la lui céder.

Depuis ce temps, M. Gérard habitait, disons-nous, cette maison, dans laquelle il vivait à la fois comme un saint et comme un prince : comme un saint, à cause de la conduite régulière qu'il menait ; comme un prince, à cause des aumônes qu'il répandait autour de lui. A partir de son arrivée, en effet, Vanvres était entré dans une voie de prospérité qui devait l'amener bientôt à être l'un des hameaux les plus florissants des environs de Paris ; de pauvres et besogneux qu'ils étaient, peu à peu les habitants étaient devenus aisés ; quelques-uns même passaient pour riches, et cette richesse — relative, bien entendu, et qui, chez les mieux partagés, n'atteignait pas la *médiocrité dorée* du poète latin — était due tout entière à M. Gérard.

Il en résultait qu'il n'y avait pas une chaumière où le nom de ce digne homme ne fût révéré et béni ; jamais on n'eût parlé de lui sans ajouter à son nom quelque épithète caractéristique : c'était le bon, l'excellent, l'honnête, le vertueux, le bienfaisant M. Gérard !

Que la récolte fût mauvaise, que le défaut de soleil eût empêché le blé de mûrir, que l'excès de la chaleur eût desséché le grain dans l'épi, que la grêle eût versé les seigles et les avoines, que les pluies du printemps eussent pourri les semailles ; qu'un paysan désolé, appuyé au manche de sa faux inutile ou de sa bêche oisive, regardât avec désespoir son champ, seule fortune de sa femme et de ses enfants, dévasté par un de ces fléaux contre lesquels toutes les forces de l'homme sont impuissantes, — et qu'alors M. Gérard vînt à passer sur son cheval ou dans son cabriolet, aussitôt M. Gérard mettait pied à terre, allait au paysan, causait familièrement avec lui, le plaignait, le consolait, l'encourageait, et joignait à ses plaintes, à ses encouragements, à ses consolations quelque prêt d'argent plus ou moins considérable, toujours proportionné non pas aux garanties que le paysan pouvait offrir, mais aux pertes qu'il avait subies, mais aux besoins qu'il éprouvait, et, cela sans intérêt d'aucune sorte. A quelques-uns même dont la réputation était bonne, il avait prêté, disait-on, sans demander de reçu.

On citait de lui des traits comme ceux-ci, par exemple :

Un charpentier qui travaillait à la toiture de sa maison était tombé du haut en bas d'un échafaudage, et s'était cassé la jambe. Au lieu de le faire porter à l'hôpital, — comme, l'année précédente, avait, dans un pareil cas, fait le maire de Vanvres, qui cependant passait pour un homme des plus charitables, — M. Gérard avait recueilli chez lui non-seulement le charpentier blessé, mais encore sa femme et ses enfants ; puis, appelant le chirurgien de Meudon, M. Pilloy, il lui avait recommandé le pauvre diable, en lui disant de le soigner de son mieux, et lui promettant qu'il serait payé comme pour un prince. La convalescence avait duré trois mois, et pendant ces trois mois, le charpentier, entouré d'autant de soins que s'il eût été un frère, et sa femme et ses enfants, nourris aussi bien que s'ils eussent été de la famille, étaient restés chez M. Gérard, de la maison duquel encore n'étaient-ils sortis qu'en emportant de nombreuses marques de sa bienfaisance.

Plus tard, un pauvre cabaretier, père de cinq enfants, ayant perdu sa femme et sa fille aînée, était tombé dans une affreuse prostration, et, malgré les conseils et les encouragements de ses voisins, il avait abandonné le soin de son commerce, négligé ses affaires les plus importantes, et laissé sa maison perdre toute clientèle et tout crédit ; un créancier qui était loin d'avoir pour son prochain la même tendresse que M. Gérard avait fait saisir les meubles du pauvre homme, et leur vente allait jeter dehors et réduire à la mendicité les quatre enfants restants. Alors seulement, le cabaretier, comprenant toute l'étendue de son malheur, était sorti de son anéantissement, et le jour de la vente, en voyant l'huissier qui faisait mettre à l'enchère ses premiers meubles, il s'était jeté au cou de ses enfants, leur demandant pardon de sa lâcheté, offrant sa vie à qui voudrait lui donner le moyen de reprendre son commerce et de faire honneur à ses affaires. En ce moment, M. Gérard passait par là. Il se joignit au groupe qui se composait moitié d'acheteurs, moitié de spectateurs attirés par cette scène de désespoir ; il appela le commissaire-priseur, lui demanda pour quelle somme ce pauvre mobilier allait être vendu, et, le commissaire-priseur lui ayant répondu que c'était pour la somme de dix-huit cents francs, M. Gérard avait aussitôt tiré de sa poche trois billets de mille francs, sur lesquels dix-huit cents francs étaient destinés, déclara-t-il, à payer la dette du cabaretier, et douze cents à lui permettre de reprendre son commerce. Alors, le malheureux père s'était jeté aux pieds de son bienfaiteur, et avait couvert ses mains de larmes de reconnaissance aux acclamations de tous les assistants.

Un autre jour, une paysanne, en faisant du bois dans les taillis de Meudon, avait trouvé un petit garçon de six mois qui criait et pleurait, couché dans les feuilles mortes ; la bûcheronne avait pris l'enfant dans ses bras, l'avait apporté à Vanvres et l'avait montré aux habitants indignés. — car l'élan de la foule, à la vue d'un enfant abandonné, est toujours sublime : — ce fut une malédiction générale qui dut retomber, comme une pluie de feu, sur la tête de la mère ! On porta à la mairie le pauvre abandonné. La mairie devrait être le domicile naturel, la maison paternelle de tout orphe-

lui, mais le maire répondit que la commune avait déjà trop d'enfants à sa charge, et que, quant à lui personnellement, ce n'était pas lorsqu'il se refusait la satisfaction d'en procréer à son image qu'il s'amuserait à endosser un enfant fait à l'image d'un inconnu. A cette réponse, il n'y eût dans la foule qu'un cri, spontané et unanime : « Chez le bon M. Gérard ! chez l'honnête M. Gérard ! chez le vertueux M. Gérard ! » Et la foule se précipita vers la maison du philanthrope, précédée par le cri : « Un enfant ! un enfant ! » M. Gérard se promenait dans son jardin lorsque ce cri vint frapper ses oreilles ; au rapprochement du bruit, il devina que cette foule dont il entendait les clameurs accourait chez lui ; mais sans doute ces mots : « Un enfant ! un enfant ! » produisirent-ils sur ses nerfs une sensation douloureuse, car la foule le trouva assis sur un banc dans son jardin, et tout pâle, tout tremblant. Cependant, lorsqu'il sut que c'était d'un enfant de six mois qu'il était question, sa bonté ordinaire, qui, un instant avait fait place à un indicible sentiment de terreur, reparut aussitôt : il envoya chercher une nourrice, fit prix avec elle pour la nourriture de l'orphelin, et déclara qu'on n'avait plus à s'occuper du soin de ce pauvre petit être, attendu que c'était lui-même que ce soin regardait à l'avenir ; seulement il désirait que l'enfant fût élevé loin de lui, la perte qu'il avait faite de deux pupilles chéris lui ayant laissé au cœur une plaie que la vue d'un enfant ferait incessamment saigner. Et la nourrice avait emporté l'orphelin, à l'existence duquel M. Gérard pourvoyait grandement.

Enfin avec le simple récit des journées de M. Gérard cousues les unes aux autres, on eût pu faire une suite au livre intitulé *la Morale en action.*

Le pays entier eût dû lui élever une statue, car le pays entier lui devait quelque chose : la commune lui devait une fontaine sur la place publique ; les maraîchers lui devaient une route de traverse qu'ils réclamaient depuis vingt ans ; l'église lui devait des vases sacrés et un tableau de maître ; les villageois lui devaient trois ou quatre maisons rebâties à ses frais, à la suite d'un incendie, plus la grande rue du village pavée à neuf.

Et, tout cela, sans compter ce que les paysans lui devaient comme particuliers ; témoin le charpentier, le cabaretier et vingt autres auxquels il avait rendu des services analogues, mais dont l'énumération monotone, tout édifiante qu'elle serait à coup sûr, deviendrait fatigante pour nos lecteurs, si nous n'avions pas la conscience de la leur épargner.

En un mot, M. Gérard était à la fois l'homme de bien selon l'Évangile et selon la société : il observait les commandements de Dieu et de l'Église avec une fidélité digne d'admiration ; le village l'adorait, et la reconnaissance qu'il témoignait pour son bienfaiteur avait quelque chose du dévouement du chien pour son maître ; il en résultait qu'on faisait la garde autour de lui comme autour d'un membre de la famille royale, et qu'un membre de la famille royale lui-même eût été mal venu à ne point partager la vénération de ces fanatiques villageois.

Aussi l'abbé Dominique qui deux ou trois d'entre eux avaient rencontré sur la route et accompagnaient vers Vanvres comprit-il, d'après ce qu'ils venaient de lui dire des vertus de M. Gérard, la consternation qui était peinte sur le visage des paysans, inquiets, debout sur le seuil de leur porte ou stationnant dans la rue, comme on fait dans les calamités publiques pour être plus à portée des nouvelles.

En voyant cette désolation universelle, frère Dominique demanda à l'un de ses guides quelle était la maladie qui conduisait M. Gérard au tombeau.

— C'est une fluxion de poitrine, répondit celui auquel il s'adressait.

— Oui, dit un autre, et c'est encore une bonne action qui va causer la mort du pauvre cher homme.

Et, alors, à l'envi l'un de l'autre, les deux paysans racontèrent à Dominique que quinze jours auparavant, M. Gérard, en traversant le parc, avait entendu des cris de détresse qui partaient du grand bassin. Il s'était dirigé en toute hâte de ce côté. Deux ou trois enfants étaient sur le bord du bassin, appelant au secours, et n'osant aller à l'aide d'un de leurs camarades tombé à l'eau. L'enfant s'était penché pour tirer à lui un bateau en papier trop éloigné du bord ; l'équilibre lui avait manqué, et l'on voyait, au bouillonnement de l'eau, l'endroit où il se débattait. M. Gérard venait de faire une course rapide et avait le front tout en sueur, mais malgré cela, il n'avait pas hésité un instant et il s'était jeté à l'eau pour en retirer l'enfant ; il l'avait en effet ramené sain et sauf sur le bord ; mais lui, pauvre M. Gérard ! pâle, ruisselant d'eau, grelottant de la tête aux pieds, il était rentré chez lui dans un état pitoyable et, quoiqu'il eût changé de vêtements, quoiqu'il eût fait allumer un grand feu, quoiqu'il se fût couché immédiatement dans un lit bien bassiné, la fièvre l'avait pris le jour même et ne l'avait point quitté depuis.

Enfin, le matin, M. Pilloy avait dit qu'il ne répondait pas de son malade, et avait averti, avec toutes sortes de ménagements, le pauvre M. Gérard que, s'il avait des dispositions à prendre, il ne lui restait, pour cela, que le temps bien juste.

M. Gérard, qui, probablement, ne se croyait pas si malade, s'était évanoui à cette terrible nouvelle, — laquelle, cependant, pour un saint homme comme lui, devait être moins effrayante que pour tout autre, — et, en reprenant ses sens, il avait instamment réclamé un prêtre.

On avait couru chez le curé de Meudon ; mais, comme nos lecteurs le savent, le curé de Meudon était allé porter le viatique dans un village voisin.

C'est alors qu'on avait dit au mourant qu'à défaut du curé de Meudon, il pouvait s'adresser à un prêtre que l'on croyait étranger, et qui était venu dans le village, appelé par la mort d'un de ses amis qui s'était asphyxié. M. Gérard avait aussitôt envoyé son valet de chambre chercher l'abbé Dominique, avec ordre d'insister jusqu'à ce que le prêtre consentît à venir.

On a vu comment le dominicain avait quitté le chevet du mort pour se rendre au chevet du mourant.

Au reste, le prêtre, cœur noble s'il en fut, apte à comprendre tous les dévouements, avait été touché du récit de toutes ces belles et bonnes actions qu'on venait de lui raconter ; il avait pressé le pas, et il arrivait, la bouche remplie de paroles consolantes, les mains pleines de bénédictions.

On lui avait dit la vérité en lui disant qu'il n'aurait pas besoin de chercher la maison : quand les habitants de Vanvres l'aperçurent, toutes les mains s'étendirent dans la direction de la maison de M. Gérard.

— Oh ! monsieur l'abbé, murmurèrent les vieilles femmes, vous allez entendre une sainte confession, et vous pouvez bien lui donner l'absolution d'avance, à ce bon M. Gérard !

L'abbé Dominique salua toute cette foule, chez laquelle il trouvait cette vertu si rare qu'on appelle la reconnaissance, entra dans la maison indiquée, — dont la porte, comme celle d'une église, restait ouverte le jour, et était tellement respectée, qu'elle eût pu rester ouverte même la nuit ; — et, montant vivement l'escalier qui conduisait à l'appartement de M. Gérard, il trouva, sur la dernière marche, le valet de chambre qui avait été le chercher au Bas-Meudon, et qui, tout courant, était venu annoncer à son maître la prochaine arrivée du suprême consolateur.

Mais cette annonce, qui eût calmé tout autre, avait, au contraire, paru redoubler l'agitation du saint homme, et, dans l'attente de l'abbé Dominique, il poussait des soupirs qui avaient tellement effrayé le domestique, qu'au lieu de rester dans la chambre de son maître avec la garde-malade, assise, impassible, dans un grand et moelleux fauteuil, il était allé attendre le dominicain sur l'escalier.

Le prêtre entra dans la chambre.

LXII

LA CONFESSION

— Monsieur, dit le valet de chambre, c'est la personne que vous attendez.

Le moribond fit un brusque mouvement, comme s'il frissonnait par tout son corps, et laissa échapper un douloureux gémissement.

Puis, d'une voix sourde :

— Faites entrer, dit M. Gérard.

Frère Dominique s'avança, et son regard plongea, plein d'intérêt, de respect même, au fond de l'alcôve.

Effectivement, le sentiment qu'il éprouvait pour celui qui le faisait appeler était, d'après tout ce qu'il avait entendu, un sentiment d'admiration mêlé de reconnaissance. Si jeune qu'il fût, l'abbé Dominique avait vu tant d'hommes mauvais, qu'il était reconnaissant à un homme d'être bon.

Sur l'oreiller, froissé par la veille fiévreuse du mourant, il aperçut alors la figure amaigrie, décolorée, cadavéreuse de celui que tout le pays appelait unanimement le bon M. Gérard.

Il tressaillit, tant cette figure était différente de celle qu'il s'attendait à voir.

M. Gérard, de son côté, vit Dominique, avec son beau et sévère costume étranger à la France, comme une apparition du Zurbaran ou de Lesueur, et le salua d'un mouvement de tête.

Puis, d'une voix languissante :

— Marianne, dit-il en s'adressant à la garde-malade...

Marianne se leva, somnolente et maussade, et, s'approchant de ce pas chancelant particulier aux somnambules :

— Comment vous trouvez-vous, mon cher monsieur ? demanda-t-elle.

— Mal, très mal, Marianne.

— Avez-vous besoin de quelque chose?

— Donnez-moi à boire, Marianne, et laissez-moi seul avec monsieur.

La garde-malade présenta à M. Gérard une tasse de tisane maintenue tiède par sa position au-dessus d'une veilleuse. M. Gérard en but une partie, puis retomba sur l'oreiller, épuisé de l'effort qu'il avait fait, en rendant, d'une main tremblante, la tasse à la garde-malade.

Celle-ci reçut le vase et, voyant qu'il y restait les trois quarts de la liqueur :

— Buvez, cher monsieur, dit-elle en présentant à M. Gérard le reste du breuvage avec un mouvement qui appartient à l'espèce et qui fait de chacune de ces mercenaires une sorte de bourreau chargé de donner à son malade la torture de l'eau chaude.

— Merci, Marianne, merci, dit M. Gérard en repoussant la main de la garde-malade ; je vous prie seulement de tirer les rideaux, et de nous laisser. Le jour me fait mal !

Marianne tira les rideaux, qui — moins la faible lueur répandue par la veilleuse — firent immédiatement l'obscurité dans la chambre.

Pendant le court espace de temps qui s'était écoulé depuis son entrée jusqu'au moment où la fermeture des rideaux venait de lui dérober la vue du visage du malade, le jeune prêtre avait tenu ses yeux fixés sur cette figure qui était si loin, comme nous l'avons dit, de lui offrir la physionomie qu'il s'attendait à rencontrer.

Frère Dominique était particulièrement doué de cette puissance d'investigation physionomique que possèdent les prêtres et les médecins.

D'après ce qu'on lui avait raconté de M. Gérard, frère Dominique s'était imaginé d'avance un visage en harmonie avec les hautes qualités qu'il avait entendu vanter.

Il s'attendait, en conséquence, à voir un homme au front large, siège des instincts élevés ; à l'œil franc et à fleur de tête, signe de bienveillance ; au nez droit, signe de fermeté ; aux lèvres un peu épaisses, signe d'amour du prochain.

Quant à l'âge, il ne l'avait point demandé, et ne s'en inquiétait pas ; il lui semblait que les bons étaient beaux, et que, chaque âge, même la vieillesse, ayant sa beauté, M. Gérard aurait la beauté de son âge.

Or, à la vue de M. Gérard, tout avait été déception pour le prêtre ; de là ce tressaillement dont il n'avait pas été le maître, et cette fixité de regard qui venait de graver dans l'esprit du confesseur jusqu'aux moindres traits de la figure du mourant.

Celui-ci était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, au front bas et étroit, quoique ce crâne, dépouillé sur le devant, eût dû, en apparence du moins, s'élargir de l'absence des cheveux ; les yeux, petits, enfoncés, d'un gris terne, disparaissant de temps en temps sous des paupières clignotantes et rougies, soit par l'insomnie présente, soit par d'anciens excès ; les sourcils, épais et grisonnants, du milieu desquels des poils droits et roides s'élançaient hors de toute proportion avec les autres, se joignaient dans la ligne du nez, et formaient, au-dessus de l'œil, une arcade d'un développement exagéré ; le nez était recourbé, mince, tranchant ; la bouche grande, avec des lèvres plates et pâles, — ce qui faisait ressembler ce visage au front fuyant bien plus à une tête de vautour qu'à une figure humaine.

Quelque changement, quelque décomposition même que la maladie eût apporté dans le visage du mourant, il était facile de le recomposer, et, en le recomposant et lui donnant l'expression de la santé, un physionomiste tel que l'abbé Dominique devait être frappé tout d'abord de la bassesse d'âme et de la lâcheté de cœur que dévoilait l'ensemble de cette physionomie.

Ce qui surtout y dominait, c'était — derrière une certaine férocité vulgaire comme celle de l'animal auquel nous avons dit que ressemblait M. Gérard — une misérable docilité, une bizarre condescendance aux volontés d'un être, quel qu'il fût, pourvu qu'au moral et au physique cet être fût supérieur ; c'était une sorte de disposition naturelle à subir l'esclavage, sous quelque forme qu'il se présentât. On sentait qu'il suffisait — à moins que ses instincts animaux et égoïstes ne fussent violemment en jeu — d'étendre la main au-dessus du front de cet homme pour lui faire courber la tête.

Il n'était certainement pas plus laid qu'un autre ; mais sa laideur lui était particulière, entièrement propre, *sui generis*, si l'on peut dire. Elle exprimait en ce moment la terreur de la façon la plus repoussante.

La vue d'un mourant est d'ordinaire touchante à plus d'un titre, et, par le fil d'or de la pensée, elle mène droit à Dieu ! Eh bien, la vue de cet homme, quoiqu'on le sentit proche de l'agonie, voisin de la tombe, la vue de cet homme, au lieu d'exciter l'intérêt, n'éveillait qu'un invincible dégoût. Si c'était là un homme de bien, comme le proclamait la voix publique, c'était à désespérer de tout ; car, si Dieu permettait que les honnêtes gens portassent un pareil masque, à quel signe pourrait-on reconnaître les méchants?

Aussi, nous l'avons dit, le beau prêtre s'était-il arrêté, stupéfait devant cette visible image de la bassesse, devant ce type odieux de la lâcheté.

A cette vue, ses sourcils se froncèrent, à lui, l'homme de bien qui croyait porter sur son front le reflet des nobles et mâles vertus de son cœur, et ce fut plein de découragement que, s'asseyant au chevet de cet homme, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

En cette posture, bien loin qu'il semblât venir tendre la main à une âme aux ailes blanches, il paraissait demander au Seigneur la force d'écouter la confession d'un méchant, et de disputer à Satan une âme damnée d'avance.

Au reste, comme, au lieu de lui parler, le mourant se contentait de gémir et de pleurer, ce fut frère Dominique qui le premier prit la parole.

— Vous m'avez fait demander? dit-il à M. Gérard.

— Oui, répondit celui-ci.

— Je vous écoute, alors.

Le mourant regarda le prêtre avec une inquiétude qui fit jaillir une double flamme de ses yeux, qu'on eût crus éteints.

— Vous êtes bien jeune, mon frère ! observa-t-il.

Le prêtre se leva, cédant à un premier mouvement de répugnance.

— Ce n'est pas moi qui ai demandé à venir, dit-il.

Mais le mourant, sortant vivement hors du lit une main décharnée, l'arrêta par sa robe.

— Non, reprit-il, restez ! Je voulais dire qu'à votre âge, vous n'aviez peut-être point assez médité sur le côté sombre de la vie pour répondre aux questions que j'ai à vous faire.

— Que puis-je vous dire? répondit le prêtre. Si vous interrogez la foi, je répondrai avec la foi ; si vous interrogez l'esprit, je tâcherai de répondre avec l'esprit.

Il se fit un silence d'un instant, pendant lequel le prêtre resta debout.

— Asseyez-vous, mon père, dit le moribond du ton de la prière.

Dominique se laissa retomber sur sa chaise.

— Maintenant, mon père, reprit M. Gérard, au nom du ciel, ne vous scandalisez pas des demandes que je vais vous faire, et surtout promettez-moi de ne pas m'abandonner avant d'avoir reçu toute ma confession... Ce sera bien assez qu'un seul cœur soit dépositaire d'un pareil secret !

— Parlez, dit le prêtre.

— Vous connaissez mieux que moi les dogmes de l'Eglise, à laquelle vous appartenez, mon père...

M. Gérard s'arrêta.

Puis, après un moment d'hésitation :

— Mon père, reprit-il, croyez-vous à une autre vie?

Le prêtre regarda le mourant avec une expression qui tenait du mépris.

— Si je ne croyais pas à une autre vie, dit-il, aurais-je, dans celle-ci, revêtu la robe que je porte !

M. Gérard poussa un soupir ; le dominicain venait, en effet, de lui donner la preuve de l'étendue de sa foi.

— Oui, je comprends, dit-il ; mais croyez-vous, mon père, que, dans cette autre vie, l'homme trouve la récompense de ses vertus, et le châtiment de ses crimes?

— A quoi servirait-elle sans cela?

— Et croyez-vous, mon père, continua le moribond, que la confession soit absolument nécessaire à la rémission de nos péchés, et que le pardon de Dieu ne puisse descendre sur une tête coupable que par l'intermédiaire de son ministre?

— L'Eglise nous l'affirme, monsieur.

— Il me semblait, hasarda le mourant, qu'en cas de contrition parfaite...

— Oui, sans doute, répondit le dominicain avec une répugnance marquée à poursuivre cette discussion théologique, oui, sans doute, en l'absence d'un ministre du Seigneur, la contrition parfaite peut remplacer l'absolution.

— De sorte que l'homme qui a la contrition parfaite...?

Le prêtre regarda le moribond.

— Qui a... ou qui croit avoir?

M. Gérard se tut.

— Quel pécheur peut se vanter d'avoir la contrition parfaite? demanda le dominicain ; quel coupable peut affirmer que son repentir est exempt de crainte, son remords pur de terreur? quel mourant peut dire : « Si, demain, Dieu me rendait les jours qu'il me compte, les heures qu'il me reprend, ces heures, ces jours seraient employés à réparer le mal que j'ai fait ! »

— Moi ! moi ! s'écria le mourant ; moi, je puis dire cela !

— Alors, reprit le prêtre, vous n'avez pas besoin de moi, monsieur.

Et il se leva une seconde fois.

Mais, par un mouvement rapide comme la pensée, la main décharnée de M. Gérard s'attachait à la robe du moine, tandis que sa voix murmurait :

— Non, non, restez, mon père ! Je me mens à moi-même ;

ce n'est pas le repentir, ce n'est pas le remords qui me fait parler : c'est la terreur ! et j'ai besoin du pardon des hommes avant d'affronter la présence de Dieu ! Restez donc, mon père, je vous en supplie !

Dominique se rassit ; puis, avec une sorte de résignation :

— Je suis ici pour faire à votre volonté, et non à la mienne, répondit-il, sans quoi, Dieu m'est témoin qu'à l'instant même je me retirerais. Vous parlez de terreur ; compagnie, que le cadavre que je recondais ne revienne à la vie ; oui, je pars bien certainement.

— Et vous êtes sûr que ce miracle est impossible ?

Le cœur de Dominique se serra affreusement ; les terreurs et les hésitations de cet homme, se manifestant ainsi, lui causaient une indicible répulsion.

— Hélas ! oui, dit-il, j'en suis sûr !

Et le bon prêtre passa son mouchoir sur ses yeux, afin



Non, non ! restez, cria le mourant.

eh bien, je ne sais pourquoi, mais la terreur que j'éprouve à vous entendre est presque égale à celle qui vous fait hésiter à me parler.

— Mon père, demanda le malade, pensez-vous que je sois aussi près de la mort qu'on le dit ?

— C'est au médecin, et non à moi, qu'il faut demander cela, mon frère, répondit le prêtre.

— Il me semble que j'ai encore des forces, et que je puis attendre, mon père, reprit le malade en hésitant. Ne pourriez-vous revenir demain, ou ce soir ?

— Peut-être pouvez-vous attendre ; mais, moi, je ne puis revenir : j'ai un triste et pieux devoir à accomplir, et, dans deux heures, je partirai pour la Bretagne.

— Ah ! vous partez, vous quittez Paris dans deux heures ?

— Oui.

— Pour longtemps ?

— Pour le temps qu'il plaira à Dieu ! je vais consoler un père de la mort de son fils.

— Alors, murmura le malade, mieux vaut que cela soit ainsi. Oui, c'est Dieu lui-même qui vous envoie. Vous partez, n'est-ce pas ? vous partez bien certainement ?

— A moins que Dieu ne permette que le mort que j'ac-

d'essuyer les larmes qui s'en échappaient, heureux de se réfugier en quelque sorte dans sa propre douleur pour fuir l'égoïste effroi de cet homme, qui, sans s'apercevoir de ces larmes, murmurait :

— Oui, oui, cela vaut mieux. Il part dans deux heures ; il quitte le pays, il n'y reviendra peut-être jamais, tandis que le curé de Meudon reste, lui !

Alors, faisant un effort suprême :

— Écoutez-moi, mon père, dit-il ; je vais tout vous raconter.

Et, laissant, avec un soupir, tomber sa tête entre ses mains, le moribond parut se recueillir.

Le moine s'accouda au bras du fauteuil sur lequel il était assis.

La chambre, plongée d'abord, par la fermeture des rideaux, dans une obscurité relative, s'était éclairée peu à peu, ou plutôt les yeux du prêtre s'étaient habitués à cette obscurité, à laquelle les lueurs blafardes de la veilleuse d'albâtre donnaient un caractère mystérieux et fantastique.

Vu dans ces ténèbres, le crâne du mourant paraissait plus osseux, plus pâle, plus dépouillé de sa chevelure ; vue ainsi, sa figure semblait plus livide, plus décharnée, plus cadavéreuse ; sa physionomie plus basse, plus abjecte.

Il commença d'une voix faible, tenant toujours sa tête entre ses mains ; et, aux premiers mots de l'étrange confession, qu'il écoutait sans savoir ce qu'il allait entendre, le moine écarta son fauteuil du lit, comme s'il craignait le contact de cette voix, comme s'il voulait en éviter la souillure !

LXIII

GÉRARD TARDIEU

Ces premiers mots n'avaient cependant rien que de bien naturel et pouvaient sortir de toutes les bouches.

« J'étais resté veuf à trente ans, dit le moribond, et mon premier mariage m'avait causé tant de soucis, que j'avais bien juré de n'en jamais contracter un second. Je n'avais d'autre parent au monde qu'un frère aîné qui, ayant quitté le pays en 1795, était allé s'embarquer à Toulon, où il avait pris passage sur un bâtiment faisant voile pour le Brésil. Le métier des armes lui répugnait, la culture de la terre lui était antipathique, et commercer en boutique lui faisait horreur ; il ne rêvait que courses, voyages, aventures, et les pays lointains étaient pour lui autant de terres promises.

» Parmi tous ces pays, le Brésil fut celui auquel il donna la préférence : il s'embarqua donc pour Rio-Janeiro, n'emportant avec lui qu'une petite pacotille dont la valeur ne montait certes pas à la somme de mille écus. Je ne reçus de lui que trois lettres : la première en 1801 ; il me disait, dans cette lettre, qu'il avait fait fortune, et m'invitait à aller le rejoindre ; j'avais horreur de la mer, je refusai. En 1806, je reçus sa seconde lettre : il m'écrivait qu'il avait tout perdu, et que j'avais bien fait de demeurer en France. Je fus onze ans sans entendre reparler de lui, et sans en avoir aucune nouvelle ni directement ni indirectement. Enfin, en 1817, il m'écrivit de nouveau ; c'était la troisième fois seulement depuis son départ, et il y avait vingt-deux ans qu'il était parti ! Il avait refait sa fortune, qui s'élevait à plusieurs millions, il était marié et père de deux enfants ; il m'annonçait son prochain retour, et n'avait pas, me disait-il, de plus cher désir, maintenant qu'il était millionnaire, que de revoir la France et d'y vivre auprès de moi !

» En effet, au mois de juin 1817, il arriva à Paris, et je reçus de lui un mot par lequel il m'invitait à venir le rejoindre en toute hâte. — Il avait perdu sa femme pendant la traversée ; il était au désespoir, et mon amitié fraternelle pouvait seule adoucir son chagrin. J'avais moi-même grand désir de revoir mon frère, pour lequel j'avais, malgré son absence et mon âge, gardé une tendre affection de jeune homme. Au reçu de sa lettre, je résolus donc de partir, et je fis mes adieux à mes bons amis de Vic-Dessos. »

A ce nom, le moine releva la tête.

— De Vic-Dessos ! dit-il ; vous habitiez Vic-Dessos, dans l'Ariège ?

— C'est là que je suis né, répondit le moribond ; je n'ai quitté ce village que pour venir à Paris, et plût au ciel que je ne l'eusse jamais quitté !

Le moine attacha sur le mourant un regard curieux qui ne paraissait pas exempt d'une certaine inquiétude ; mais celui-ci, sans remarquer le mouvement, presque imperceptible d'ailleurs, que n'avait pu réprimer le moine, continua.

« J'arrivai à Paris après un voyage de huit jours, et je trouvai mon frère Jacques changé au point que je ne le reconnais pas ; lui, au contraire, me reconnut tout de suite et m'embrassa avec une effusion qui, à cette heure même, me fait ... les larmes aux yeux. Un terrible supplice pour moi ... de sentir éternellement sur mes joues l'impression de ces deux baisers si tendres ! »

Le mourant passa son mouchoir sur son front couvert de sueur et, pendant quelques instants, sembla s'abîmer dans ses souvenirs.

Dominique le considérait pendant ce temps avec une curiosité croissante ; il était visible qu'il avait envie de lui adresser la parole, de le questionner, de l'interroger, et qu'une voix intérieure lui disait de n'en rien faire, ou du moins d'attendre encore.

M. Gérard pria le moine de lui passer un flacon de sels qui était sur la table de nuit, et, après avoir respiré le flacon à plusieurs reprises, il continua :

« Le pauvre Jacques était aussi pâle, aussi maigre, aussi défait que je le suis en ce moment ; on eût dit que, comme moi à cette heure, il n'avait plus qu'un pas à faire pour heurter à la porte de son tombeau. Il me raconta la mort de sa femme avec des sanglots qui attestaient sa douleur ; puis il fit appeler ses enfants, pour me montrer en eux tout ce qui lui restait d'elle. On les amena : c'étaient deux enfants admirablement beaux : l'aîné, le garçon, blond, frais et rose comme l'était sa mère ; la fille, brune, au teint pâle, avec de magnifiques cheveux, des sourcils, des cils et des yeux noirs. La petite fille surtout était charmante, avec ses joues dorées par le soleil du Brésil comme les raisins de nos pays ! Elle avait quatre ans ; on l'appelait Léonie ; le petit garçon en avait six : on l'appelait Victor.

» Chose étrange ! et dont je me souviens à cette heure seulement, tous deux semblèrent effrayés à ma vue et refusèrent de m'embrasser. Jacques eut beau leur répéter : « Mais c'est mon frère ! mais c'est votre oncle ! » la petite fille se prit à pleurer, et le petit garçon se sauva dans le jardin. Le père essaya de les excuser auprès de moi. Pauvre Jacques ! il adorait ses enfants, ou, plutôt, son amour pour eux allait jusqu'à la folie ; il ne pouvait les regarder sans pleurer, tant ils lui rappelaient sa femme, le garçon par les traits, la fille par le caractère. Il en résultait que ces enfants, malgré l'amour immense qu'il avait pour eux, lui causaient presque autant de chagrin que de joie, et que, quand il les regardait trop longtemps, il disait, d'une voix étouffée, à leur gouvernante : « Emmène-les, Gertrude ! »

» J'avais une grande tendresse pour mon frère ; son état m'inquiétait sérieusement. Outre cette douleur qui le minait, — mais dont, avec le temps, l'amour de ses enfants et mes soins, il eût pu guérir, — il était, à certaine époque de l'année, vers l'automne, en proie à une fièvre paludéenne dont il avait été saisi dans un voyage qu'il avait fait à Mexico, de laquelle il n'avait jamais pu se débarrasser, et qui le reprenait avec une nouvelle force depuis son retour en France. Nous consultâmes les meilleurs médecins de Paris ; leur science échoua devant cet empoisonnement du poumon, et le résultat des consultations fut qu'on engagea mon frère à aller habiter la campagne : — c'est l'ordonnance que l'on prescrit à ceux auxquels on n'a plus rien à ordonner. — Je voyais, pour ainsi dire, sur le visage de Jacques, la trace qu'y laissait chaque journée ; le soir, il était plus pâle et plus faible que le matin ; le matin, que la veille. Je me mis à la recherche d'une maison de campagne, et, un jour, en revenant de Fontainebleau, je vis, près de la Cour-de-France, à cinq lieues environ de Paris, une affiche où l'on annonçait la mise en vente d'une grande maison de campagne située à Viry. »

— A Viry-sur-Orge ? interrompit le prêtre avec la même intonation qu'il avait dit : « A Vic-Dessos », et en couvrant le moribond d'un regard de plus en plus interrogateur.

— Oui, à Viry-sur-Orge, répéta M. Gérard. Vous connaissez ce pays ?

— Pour en avoir entendu parler, oui ; mais je ne l'ai jamais habité, je ne l'ai même jamais vu, répondit le prêtre d'une voix légèrement altérée.

Mais le malade était trop préoccupé de ses propres pensées pour faire attention à celles que son récit pouvait éveiller dans l'esprit ou dans les souvenirs de son auditeur.

Il reprit.

« Viry-sur-Orge est situé à un quart de lieue à peu près de l'endroit où je me trouvais ; je me dirigeai vers ce hameau qu'un paysan m'indiqua, et, un quart d'heure après, j'étais devant la maison ou devant le château qui plus tard devait m'appartenir. »

Le prêtre, à son tour, passa son mouchoir sur son front ; on eût dit que chaque période du récit du malade faisait briller dans ses yeux de ces lueurs étranges comme on en voit en rêve, et à l'aide desquelles on essaye vainement de reconstruire un événement écoulé dans le passé.

« On arrivait à la maison, poursuivit M. Gérard, par une longue avenue plantée de tilleuls ; puis, l'antichambre et la salle à manger franchies, on se trouvait de l'autre côté sur un immense perron de pierre du haut duquel on avait sous les yeux un tableau vraiment féerique. C'était un parc entouré de chênes séculaires se reflétant dans une belle et profonde pièce d'eau qui, la nuit, semblait un vaste miroir d'argent ; les bords de ce petit lac étaient couverts de joncs, d'aunes et de roseaux ; de larges nymphéas s'élargissaient à sa surface, et les dix ou douze arpents qui lui servaient de cadre étaient plantés de fleurs de toutes espèces, de tous pays, de toutes couleurs, de tous parfums ; à cinq cents pas du château, l'air était embaumé comme l'est l'atmosphère à deux lieues de la ville de Grasse. Assurément, cette habitation était celle de quelque grand amant de la nature, car on voyait assemblées là toutes les merveilles végétales de la création. Oh ! mon Dieu ! murmura le malade, maintenant que j'y songe, il me semble que l'on eût pu être bien heureux dans un tel paradis !

» Je visitai la maison ; l'intérieur était digne de l'extérieur. C'était, en somme, un vieux château meublé du haut en bas dans le goût moderne, riche, élégant et confortable tout à la fois. Il me fut montré par une femme qui avait été au service de l'homme auquel il avait appartenu. Le

propriétaire et les héritiers étant nombreux, on faisait vendre le château pour concilier tous les intérêts.

» La femme qui me servait de guide dans cette visite n'avait pas auprès du défunt de qualité bien déterminée ; elle s'intitulait sa femme de confiance, et passait dans le pays pour avoir hérité de l'argent comptant qu'il pouvait y avoir dans la maison au moment où le maître était mort. C'était une femme de trente ans, grande, forte, et qu'à son accent basque on reconnaissait facilement pour être de nos pays ; elle avait dans le regard, dans la tournure, dans les manières, quelque chose de viril qui me répugna d'abord. A mon accent aussi, elle me reconnut pour un voisin du pays basque ; et, s'appuyant sur notre compatriotisme, elle se recommanda à moi pour le cas où j'achèterais le château, soit en mon nom, soit au nom d'une autre personne, s'offrant à rester dans la maison au titre qu'elle y avait auparavant, et même, faute de mieux, comme femme de chambre ou comme cuisinière.

» Je lui dis que c'était pour mon frère, et non pour moi, que j'agissais ; que j'étais personnellement aussi pauvre que mon frère était riche ; j'ajoutai seulement que je craignais que mon cher Jacques n'eût pas à jouir longtemps de sa fortune. Alors elle me vanta l'air du pays, la salubrité de la situation, le voisinage de Paris, où l'on pouvait se rendre en une heure, et surtout la modicité du prix de cette splendide propriété, que l'on donnerait pour cent vingt mille francs, et peut-être même pour cent mille — tant les héritiers étaient pressés de toucher leur part d'héritage — à celui qui offrirait de payer comptant.

» Mon frère était tout à fait dans ces conditions-là ; à mon avis, la propriété lui convenait à merveille, et je promis à Orsola Poutaé — c'était ainsi qu'on nommait la femme de confiance de l'ancien propriétaire — d'user de tout mon ascendant sur l'esprit de mon frère, d'abord pour qu'il achetât le château, ensuite pour qu'il la gardât près de lui. — Je vous parle longuement de cette femme, à cause de l'influence terrible qu'elle a eue sur ma vie...

» A peine l'eus-je quittée, au reste, que je m'étonnai de lui avoir promis ma protection auprès de Jacques ; l'impression qu'elle avait produite sur moi, je le répète, était plutôt répulsive que sympathique. Mais, en revanche, je trouvais la propriété si merveilleusement belle, j'en fis un tel éloge à mon frère, qu'il me donna plein pouvoir pour traiter, et que, huit jours après, j'en avais fait l'acquisition en son nom, au prix de cent mille francs.

» L'installation eut lieu le jour même du versement du prix chez le notaire de Corbeil. Notre domestique se composait d'un jardinier, d'un valet de pied, d'une cuisinière et de la femme de chambre chargée du soin des enfants ; plus, d'un jeune chien, moitié saint-bernard, moitié terre-neuve, que le maître de l'hôtel habité par mon frère à Paris lui avait cédé sur la demande des enfants, qui, jouant avec lui du matin au soir, n'avaient pas voulu s'en séparer ; les enfants l'avaient appelé *Brésil*, en souvenir de la terre où ils étaient nés.

» D'après ma recommandation, on adjoignit Orsola à tout ce personnel. Le jour même, elle fit pour tout le monde ce qu'elle avait fait pour moi, c'est-à-dire qu'elle montra à mon frère le château dans tous ses détails, installa chacun dans son appartement ou à son poste, et prit, dès le premier moment, sous une apparente humilité, cette position de femme de confiance qu'elle occupait près de son ancien maître.

» Au reste, personne n'avait à se plaindre de la manière dont elle avait ordonné les choses : on eût dit qu'elle avait consulté chacun dans ses goûts, et l'avait servi selon ses désirs. Il n'était pas jusqu'à Brésil qui n'eût une niche magnifique où il se fût trouvé le plus fortuné des chiens, s'il n'eût regardé avec inquiétude une chaîne scellée au mur, laquelle semblait menacer sa liberté à venir.

» Tout était si confortable dans cette nouvelle habitation, que la vie y fut facile et commode pour tous dès le premier jour. Nous y passâmes la fin de l'été, puis l'automne. Il avait été question de revenir pour l'hiver à Paris ; mais Jacques préféra la campagne avec tous ses désagréments, — qui disparaissent, d'ailleurs, en partie à l'aide d'une grande fortune. — Jacques préféra la campagne au séjour de Paris.

» Nous arrivâmes ainsi au mois de février 1818. L'état de mon pauvre frère empirant de jour en jour, un matin il m'appela dans sa chambre à coucher, renvoya les enfants, et, quand nous fûmes seuls :

» — Mon cher Gérard, me dit-il, nous sommes des hommes ; nous devons parler et surtout agir en hommes.

» J'étais assis près de son lit, et, devinant le sujet dont il allait être question, j'essayai de le rassurer sur sa santé ; mais, lui, me tendant la main :

» — Frère, reprit-il, je sens ma vie qui s'en va à chaque haleine, et je ne regretterais pas l'existence, puisque la mort doit me réunir à ma chère femme, si l'avenir de mes deux enfants ne m'inquiétait profondément. Je sais qu'en te les léguant, je les laisse à un autre moi-même ; mais, par malheur, tu n'es pas père, toi, et on ne le devient jamais complètement des enfants des autres. D'ailleurs, il y a deux choses à surveiller chez les enfants : la vie matérielle, c'est-à-dire celle du corps ; la vie intellectuelle, c'est-à-dire celle de l'esprit. Tu me répondras que l'on peut mettre le garçon dans un grand collège, la fille dans un excellent couvent : j'y ai pensé, mon ami ; mais les pauvres enfants sont habitués aux fleurs, aux grands bois, à l'air des champs, aux rayons du soleil, et je tremble à l'idée de les enfermer dans ces prisons qu'on appelle des pensions, dans ces cellules qu'on nomme des dortoirs ; puis, à mon avis, il n'y a de grand arbre que celui qui pousse au grand jour. Donc, je t'en prie, mon cher Gérard, pas de collège, pas de couvent pour les pauvres enfants.

» Je m'inclinai.

» — Tout ce que tu voudras, frère, lui dis-je ; ordonne, j'obéirai.

» — Depuis longtemps, reprit Jacques, je songeais à mettre près d'eux un précepteur, un médecin, pour ainsi dire, de leur vie morale ; seulement, je ne savais sur qui arrêter mon choix, lorsque Dieu, qui veut sans doute me donner cette tranquillité au moment de ma mort, a permis qu'un de mes amis revînt hier de quinze cents lieues pour me tirer d'embarras...

» Effectivement, la veille, un inconnu avait demandé Jacques, refusant de dire son nom ; il avait été introduit dans sa chambre, et était resté près d'une heure avec lui.

» — Tu veux parler de cet homme qui est venu hier ? dis-je à Jacques.

» — Oui, me répondit-il ; c'est un homme que j'ai connu autrefois, et que j'ai revu à de longs intervalles ; mais si peu que je l'aie vu, j'ai pu apprécier son jugement, sa droiture, sa bonté ; dans deux ou trois occasions, où il a bravement payé de sa personne, j'ai pu apprécier son courage. Peu d'hommes m'ont inspiré, au premier abord, une sympathie que le temps ait mieux justifiée ; il m'a rendu autrefois un service dont je lui serai reconnaissant jusqu'à l'heure de ma mort.

Le jeune moine prêtait une attention croissante au récit du moribond ; depuis quelques instants, il semblait que ce récit, par un point inconnu, le touchât personnellement.

M. Gérard continua :

— Des affaires de la nature la plus grave, des intérêts qui touchent aux plus hautes questions politiques de ce pays, — intérêts et affaires que je connais, mais qu'il ne m'est point permis de faire connaître, même à toi, reprit mon frère, — l'ont forcé de s'exiler deux fois de la France, et l'obligent, aujourd'hui qu'il y rentre, à s'y tenir à peu près caché. Hier, il venait me demander un abri contre les haines et les soupçons qui le poursuivent, soupçons et haines, d'ailleurs, qui n'ont rien que d'honorable pour lui. Frère, je songe à cet homme pour l'éducation de mes enfants...

La respiration du moine devenait plus pressée, et, de temps en temps, il passait son mouchoir sur son front. On eût dit qu'il était en proie à un combat intérieur, à une profonde agitation morale ; ce fut au point que le malade s'en aperçut.

— Souffrez-vous, mon père ? demanda-t-il en s'interrompant ; avez-vous besoin de quelque chose ? En ce cas, sonnez Marianne.

Puis, à voix basse, il ajouta :

— J'en ai encore pour longtemps, hélas ! car, autant que je le puis, je retarde l'aveu terrible. Ayez patience, mon père, je vous en supplie !

— Continuez, dit le prêtre.

— Où en étais-je ? Je n'en sais plus rien.

— Votre frère Jacques vous vantait la moralité et le courage de son ami, de celui qu'il voulait donner pour précepteur à ses enfants.

— Oui, c'est vrai.

» — C'est un homme d'une érudition profonde, m[illegible] Jacques, et qui connaît le monde depuis le[illegible] qu'aux basses régions ; langues anciennes, langues modernes, histoire, sciences et arts, il sait tout ; c'est une encyclopédie vivante ; et si j'étais sûr qu'il pût demeurer [illegible] jusqu'à la majorité de mes enfants, je mourrais [illegible] sans regret.

» — Qui l'en empêcherait ?

» — La gravité des affaires qui le pr[illegible] qui sont de telle nature, que d'un instant [illegible] il peut être contraint de s'éloigner, non pas seulement pour quelques années, mais pour toujours. Dans tous les cas, s'il était forcé de te quitter, je te charge [illegible] de pourvoir à son remplacement ; il a un fils qui se destine à l'état ecclésiastique.

— Pardon, dit Dominique [illegible] je ne puis [illegible] je ne dois pas écouter plus longtemps votre confession, monsieur.

— Et pourquoi cela, mon père? demanda M. Gérard d'une voix altérée.

— Parce que, répondit le moine d'une voix aussi altérée peut-être que celle du moribond, — parce que je vous connais, et que vous ne me connaissez pas; parce que je sais qui vous êtes, et que vous ne savez pas qui je suis.

— Vous me connaissez? vous savez qui je suis? s'écria le malade avec l'expression de la plus profonde terreur. C'est impossible!

— Vous vous nommez Gérard Tardieu, n'est-ce pas, et non point tout simplement Gérard?

— Oui... mais, vous, qui êtes-vous? comment vous nommez-vous?

— Moi, je me nomme Dominique Sarranti.

Le malade jeta un cri d'effroi.

— Je suis fils, continua le moine, de Gaetano Sarranti, que vous avez accusé d'assassinat et de vol, et qui est innocent, je le jure!

Le moribond, qui s'était soulevé sur son lit, retomba la face contre son oreiller, en poussant un gémissement étouffé.

— Vous voyez bien, dit le moine, que ce serait vous tromper, que d'écouter plus longtemps votre confession, puisque, au lieu de l'écouter avec la charité d'un prêtre, je l'écouterais avec la haine d'un fils dont vous avez calomnié et déshonoré le père!

Et, repoussant violemment son fauteuil, le dominicain fit un mouvement vers la porte.

Mais, pour la troisième fois, il se sentit arrêté par sa robe.

— Non, non, non! restez, au contraire! cria le mourant de toute la force de sa voix; restez! c'est la Providence qui vous amène; restez! c'est Dieu qui permet qu'avant de mourir, je répare le mal que j'ai fait!

— Vous le voulez? dit le moine. Prenez garde! je ne demande pas mieux, et il m'a fallu un effort surhumain pour vous déclarer qui j'étais, et pour ne pas abuser du hasard qui m'avait conduit près de vous.

— Dites la Providence, mon frère! dites la Providence! répéta le moribond. Oh! j'eusse été vous chercher au bout du monde, si j'eusse su vous y trouver, pour vous forcer à écouter l'aveu, le terrible aveu qu'il me reste à vous faire!

— Vous le voulez? dit une seconde fois Dominique.

— Oui, répondit le malade, oui, je vous en prie, je vous en supplie! je le veux!

Le moine, tout frissonnant, retomba sur son fauteuil, les yeux au ciel, et murmurant tout bas:

— Mon Dieu! mon Dieu! que vais-je entendre?

LXIV

OU UN CHIEN HURLE, OU UNE FEMME CHANTE

Après ce qu'il venait de découvrir par un si étrange concours de circonstances, il fallut que frère Dominique fît sur lui-même un bien violent effort pour que son visage ne trahît point le trouble qui l'agitait.

Nous l'avons dit quand nous avons essayé de montrer au lecteur ce magnifique portrait de Zurbaran détaché de sa toile : la démarche, la physionomie, la parole du jeune moine, tout en lui portait l'empreinte d'une tristesse morne et profonde, mais voilée et silencieuse.

Les causes de cette tristesse dont il n'avait jamais fait confidence à personne, nous allons les voir se dérouler avec la confession de Gérard Tardieu, ou plutôt avec le récit des dernières années de cet homme, que tout le village de Vanvres et tous les villages environnants appelaient le bon, l'honnête, le vertueux M. Gérard.

Celui-ci reprit d'une voix faible, fréquemment interrompue par des sanglots, des soupirs et des gémissements :

— Quant à ma fortune, continua mon frère, son partage est bien simple, et je crois, depuis le temps que je pense à ma mort, avoir tout prévu. Voici la copie conforme de mon testament, déposé chez M. Henry, notaire à Corbeil; je te la remets, et tu vas la lire pour voir s'il n'y a point quelque oubli ou quelque omission à réparer. Je pense, toutefois, que tu n'y trouveras rien à redire, car l'emploi de ma fortune est bien facile. Je laisse un million à chacun de mes enfants, je désire que, sauf la dépense nécessaire à leur éducation et à leur entretien, le revenu de ces deux millions aille s'accumulant jusqu'à leur majorité. C'est à ton amitié que je confie le soin d'y veiller, mon cher Gérard! — Quant à toi, comme je connais la simplicité de tes goûts, je te laisse, à ton choix, soit une somme de cent mille écus en argent, soit une rente viagère de vingt-quatre mille francs. Si l'idée te venait de te remarier, tu prendrais, sur les revenus accumulés des enfants, ou six autres mille francs de rente, ou une autre somme de cent mille francs. Si l'un des deux enfants mourait, je désire que le survivant hérite de l'autre en totalité; si tous deux mouraient...

» Et à cette seule pensée, la voix de mon pauvre frère devint presque inintelligible.

« — Si tous deux mouraient, comme ils n'ont pas au monde d'autre parent que toi, tu deviendrais leur héritier. Je laisse particulièrement à tous ceux qui m'ont servi, des marques de ma reconnaissance; tu n'auras point à t'en inquiéter. J'ai jugé inutile de spécifier dans mon testament les sommes que tu devais consacrer à l'éducation de mes enfants; cette dépense sera réglée par toi, sans profusion comme sans parcimonie. Cependant, il y a un point sur lequel je fixerai ton attention; je te prie de ne pas donner à mon ami Sarranti moins de six mille francs par année; le dévouement des hommes qui élèvent nos enfants ne m'a jamais paru suffisamment récompensé, et, si j'étais le directeur de l'instruction publique en France, je voudrais que les professeurs, qui passent leur vie à former le cœur et l'esprit de la génération nouvelle, fussent autrement rétribués que les laquais qui servent à brosser leurs habits!...

Le moine appuyait son mouchoir, non plus sur son front pour en essuyer la sueur, mais sur sa bouche pour en étouffer les sanglots.

Cette suprême précaution de Jacques Tardieu, afin de sauvegarder la dignité de son ami, le touchait au plus profond du cœur.

— « Si l'un des deux enfants mourait, — continua le malade exprimant toujours les dernières volontés de son frère, — cent mille francs, sur la fortune du mort, seraient prélevés pour Sarranti; si tous deux mouraient, deux cent mille... »

Dominique se leva et alla se jeter sur un fauteuil, dans un coin de la chambre, pour y pleurer quelques instants tout à son aise.

En s'éloignant du lit, il ne put s'empêcher de laisser tomber sur le malade un regard de suprême dédain.

Mais il ne lui fallut que quelques secondes pour vaincre son émotion, et, quittant cette espèce de solitude momentanée qu'il avait été chercher, il se rapprocha d'un pas lent et grave du lit du mourant.

Son œil était sombre et plein d'interrogations, et il était évident qu'il attendait avec impatience la suite de cette confession, dont il eût voulu presser le récit, mais dont cependant, il désirait ne perdre aucun détail.

De son côté, le malade était tellement accablé, et par les efforts qu'il avait faits pour parler si longtemps, et par l'émotion qu'il avait éprouvée, qu'il était retombé livide sur son oreiller, et paraissait évanoui.

Le dominicain trembla à cette idée que M. Gérard pouvait mourir avant d'avoir achevé sa confession, et, par conséquent, le laisser dans l'ignorance de faits qu'il avait le plus grand intérêt à connaître.

Il s'approcha donc de cet homme avec moins de répugnance apparente, et lui demanda s'il avait besoin de quelque chose.

— Mon frère, répondit le malade, donnez-moi une cuillerée de ce cordial qui est sur la cheminée. Dussé-je mourir à la peine, je veux tout vous dire d'un seul coup!

Le moine présenta au moribond une cuillerée de l'élixir; à peine M. Gérard l'eut-il avalée, qu'il parut, en effet, recouvrer quelque force et que, faisant signe à Dominique de reprendre sa place au chevet du lit, il continua :

— Mon frère me remit donc la copie du testament, et j'eus beau protester contre la générosité qu'il déployait envers moi, lui dire, qu'habitué à vivre avec quinze ou dix-huit cents francs par an, je n'avais besoin ni d'un si gros capital, ni d'une si forte rente, il ne voulut rien entendre, et ferma toute discussion en me répondant que le frère d'un homme qui laissait deux millions de fortune à ses enfants, qu'un tuteur qui avait à diriger pour ses pupilles une fortune de deux cent mille livres de rente susceptible de se doubler, ne devait pas, aux yeux mêmes de ses neveux, avoir l'air de vivre à leurs dépens comme un parasite étranger. J'acceptai donc, le cœur rempli à la fois de reconnaissance et de tristesse; — car, jusque-là, mon père, je méritais ce titre d'honnête homme que j'ai usurpé depuis, et j'eusse consenti non seulement à perdre cette fortune que me laissait mon frère, mais encore ma fortune personnelle, si j'eusse eu une fortune quelconque, pour sauver la vie de mon pauvre frère, ou seulement la prolonger de quelques années. — Malheureusement, la maladie était mortelle, et, le lendemain de cette conversation, à peine Jacques eut-il la force de serrer la main de... votre père, dit le malade avec effort; de votre père, répéta-t-il, comme pour s'affermir, qui arriva au château dans l'après-midi. Je ne vous ferai pas le portrait de M. Sarranti, mon frère; mais laissez-moi vous dire quelques mots de la première impres-

sion que me fit sa présence. Jamais, je puis le jurer devant Dieu et devant vous, jamais le visage d'une créature humaine ne m'inspira une sympathie plus vive, un respect plus profond. La loyauté qui faisait le caractère principal de sa physionomie attirait spontanément la confiance, et, dès la première vue, on était prêt à lui ouvrir ses bras et son cœur ! Il vint, le soir même, s'installer à la maison, sur les prières de Jacques, qui avait déclaré vouloir fermer les yeux entre ses deux meilleurs amis, c'est-à-dire entre M. Sarranti et moi. A peine arrivé, il monta dans ma chambre, et me dit :

« — Monsieur Gérard, ne trouvez-vous pas mauvais que, dès mon entrée dans la maison, je débute par vous demander un important service.

« — Parlez, monsieur, lui dis-je ; l'estime et l'amitié que mon frère a pour vous me donnent le droit de vous dire ce qu'il vous dirait lui-même : « Mon cœur et ma bourse sont à vous ! »

— Merci, monsieur, répondit votre père, et je serai véritablement heureux le jour où vous pourrez mettre ma reconnaissance à l'épreuve. Mais le service que je réclame en ce moment est un acte de pure confiance ; voilà pourquoi je m'adresse à vous, le peu d'espoir que nous avons de conserver longtemps encore notre pauvre Jacques m'interdisant la joie de m'adresser à lui.

« — En quoi puis-je justifier votre confiance et me substituer à mon frère ? demandai-je.

« — Voici, monsieur.

« J'écoutai.

« — Je suis chargé, continua M. Sarranti, par une personne dont il ne m'est point permis jusqu'ici de dire le nom, de placer chez un notaire une somme de cent mille écus que je porte avec moi dans ma malle ; cette somme, entendez bien, je désire en faire simplement le dépôt, et non le placement ; peu m'importe qu'elle ne rapporte rien, pourvu que, d'un jour à l'autre, et selon les besoins de la personne dont je suis le mandataire, je puisse la reprendre à première réquisition.

« — Rien de plus facile, monsieur, et, tous les jours, on dépose, à ces conditions-là, une somme plus ou moins forte chez un notaire.

« — Merci, monsieur, me voilà rassuré sur un point. Maintenant, veuillez me tranquilliser sur l'autre, c'est-à-dire sur le principal, sur celui où gît véritablement le service que je vous demande.

« — Dites.

« — Cette somme ne peut être placée sous mon nom, car tout le monde connaît mon manque absolu de fortune ; elle ne peut être placée sous celui de votre cher frère, puisque, d'un moment à l'autre, Dieu va le rappeler à lui. Je désirerais donc qu'elle fût placée...

« — Sous mon nom ? me hâtai-je de dire simplement.

« — Oui, monsieur ; et voilà le service que j'avais à vous demander.

« — J'eusse désiré que la chose fût plus importante, monsieur ! car ce n'est pas même un service que vous réclamez de moi, c'est une simple complaisance. Quand il vous plaira de faire le dépôt de cette somme, vous me le direz, j'accomplirai votre désir, et vous remettrai personnellement une contre-lettre, pour que vous puissiez, en cas d'accident, de départ, de mort subite, vous substituer à moi, et vous présenter au notaire comme le véritable propriétaire de l'argent.

« — Si l'argent était à moi, dit M. Sarranti, je refuserais cette garantie, que je regarderais comme inutile ; mais, je vous le répète, il ne m'appartient pas, et est destiné à servir de hauts intérêts. J'accepte donc non seulement le service, mais encore toutes les sûretés que vous voudrez bien m'offrir pour faciliter, au moment donné, ou le retrait total ou l'emploi partiel de la somme déposée.

« — Remettez-moi cette somme, monsieur, et, dans une heure, elle sera déposée chez M. Henry.

« M. Sarranti avait, en effet, dans sa malle, les trois cent mille francs en or ; nous les comptâmes, puis je les enfermai dans une cassette ; j'en donnai un récépissé dans la forme convenue ; je fis mettre le cheval à la voiture, et je partis pour Corbeil.

« Une heure et demie après, j'étais de retour à la maison. M. Sarranti était au chevet du lit de mon frère, qui allait de plus en plus mal. Jacques m'avait demandé deux ou trois fois ; son état était désespéré, et le médecin ne répondait point qu'il passât la nuit. En effet, vers deux heures du matin, il demanda à voir une dernière fois ses enfants. Gertrude, qui veillait avec nous, les alla prendre dans leur lit, et les lui amena tout pleurants. Les pauvres petits versaient des larmes sans se rendre bien parfaitement compte de leur malheur ; ils sentaient instinctivement que quelque chose de mystérieux, de sombre, d'infini, planait sur eux ; — c'était la mort !

« Jacques bénit les deux enfants, qui se mirent à genoux près de son lit ; puis il les embrassa, et fit signe à Gertrude de les emmener. Les enfants ne voulaient pas sortir ; leurs larmes se changèrent en sanglots et leurs sanglots en cris, lorsqu'on les força de quitter la chambre. Ce fut une scène d'une profonde tristesse, d'un effroyable déchirement, et j'ai bien peur, pour ma punition, d'entendre ces cris pendant toute l'éternité !... puis, ajouta le moribond, d'autres cris plus déchirants encore ! »

Le malade s'affaissa une seconde fois. Le prêtre craignit, en prodiguant l'élixir qui lui avait rendu des forces, de nuire à son efficacité ; il se contenta donc, pour cette fois, de lui faire respirer des sels, et, en effet, ce réactif suffit.

M. Gérard rouvrit les yeux, poussa un soupir, essuya la sueur qui coulait sur son front, et reprit :

— Une heure après la sortie des enfants, mon frère expira. Du moins, son agonie fut douce, et, comme il l'avait désiré, il mourut dans nos bras... dans les bras de deux honnêtes gens, monsieur ! car, jusqu'à l'heure de la mort de mon frère, je n'ai point, je ne dirai pas seulement une mauvaise action, mais même une mauvaise pensée à me reprocher.

— Le lendemain, ou plutôt le jour même, de grand matin, on éloigna les enfants ; Gertrude et Jean les emmenèrent à Fontainebleau, où ils devaient passer deux jours, et où, aussitôt les derniers devoirs rendus à son ami, M. Sarranti irait les rejoindre. Ils demandèrent pourquoi on ne leur permettait pas d'embrasser leur père avant de partir ; on leur répondit que leur père n'était pas réveillé ; mais alors, l'aîné, Victor — je ne sais pas, mon père, comment j'ose prononcer ce nom ! — l'aîné, qui commençait à avoir quelque idée de la mort, objecta :

« — On nous a déjà dit une fois que maman dormait ; on nous a déjà emmenés ainsi un matin, et nous n'avons jamais revu maman ! Papa est allé la rejoindre, et nous ne le reverrons jamais non plus !

« Mais la petite fille, qui avait cinq ans à peine, répondit :

« — Pourquoi papa et maman nous abandonneraient-ils, puisque nous sommes bien sages, que nous ne faisons de mal à personne, et que nous les aimons bien ?

« Oh ! en effet, pauvres enfants ! pourquoi votre père vous abandonnait-il, et surtout en vous abandonnant, pourquoi vous remettait-il entre de pareilles mains ?

Et le malade regarda ses mains décharnées comme lady Macbeth regarde sa main sanglante, quand elle dit : « Oh ! toute l'eau du vaste Océan ne suffirait point à laver cette petite main ! »

— Enfin, poursuivit M. Gérard, les enfants partirent ; mais Gertrude avait peine à les contenir ; ils tendaient leurs bras hors de la calèche en criant :

« — Nous voulons embrasser papa !

On fut obligé de fermer les vitres.

« Nous nous occupâmes alors de remplir les derniers devoirs que nous imposait la mort de ce pauvre frère. Il n'avait fait aucune recommandation particulière pour l'inhumation ; nous déposâmes son corps dans le cimetière de Viry. L'enterrement fut ce qu'il pouvait être dans un village, et, sur sa tombe encore ouverte, je remis au curé qui disait les prières des morts mille écus pour les pauvres, afin que les prières de ceux dont, même après sa mort, il soulageait le malheur se mêlassent à celles du prêtre.

« Comme il l'avait promis, M. Sarranti, en sortant du cimetière, s'achemina vers Fontainebleau. Il devait, le lendemain ou le surlendemain, revenir avec les enfants ; mais, avant de nous séparer, fondant en larmes tous les deux au souvenir de celui que nous avions perdu, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre... Oh ! pardonnez-moi d'avoir accusé, calomnié, flétri un homme que j'avais pressé contre mon cœur ! s'écria le malade s'adressant à frère Dominique ; mais, vous le verrez, j'étais fou quand j'ai commis ce crime, et, Dieu merci, ce crime peut être réparé !

Le moine, nous l'avons dit, était impatient d'entendre la fin de cette confession, que le mourant avouait lui-même être terrible ; si terrible, que, quelle que fût sa faiblesse, celui qui la faisait en éloignait autant que possible la conclusion.

Il pria donc M. Gérard de continuer.

— Oui, oui, murmura celui-ci ; mais voilà le difficile, de continuer ! et il est bien permis au voyageur qui [illegible] qu'aux deux tiers de sa route, parcouru que de [illegible] sirs et de fertiles vallées, d'hésiter un instant avant de s'engager dans des marais fétides au milieu de [illegible] mortels et d'insondables abîmes !

Le dominicain, tout impatient qu'il était, garda le silence, et attendit.

L'attente ne fut pas longue ; soit que le malade sentît que sa force revenait, soit qu'il craignît, au contraire, que ce qui lui restait de force ne l'abandonnât tout à fait, il reprit :

— Je revins seul au château, [illegible] puisque, depuis deux jours, les enfants l'avaient quitté, emmenés par Jean et Gertrude, et que M. Sarranti venait de partir pour les rejoindre. J'étais triste et sombre ; j'avais un deuil mortel

non seulement sur les habits, mais encore dans le cœur : deuil à la fois de mon frère mort, et de quarante-cinq années d'honneur qui allaient mourir ! J'eusse oublié le chemin du château que j'y eusse été guidé par les hurlements douloureux de Brésil. On dit que les chiens voient l'invisible déesse qu'on appelle la Mort, et que, quand toute la nature se tait sur son passage, eux seuls la saluent de leurs lugubres et prophétiques aboiements. Les cris du chien pouvaient faire croire à la vérité de cette sombre légende. Aussi, heureux de retrouver, même chez un animal, une douleur qui répondît à la mienne, j'allai à lui comme je serais allé à une créature humaine, à un ami !

« Mais à peine Brésil m'eut-il aperçu qu'il s'élança, non pas vers moi, mais contre moi, de toute la longueur de sa chaîne, les yeux ardents, la langue sanglante, les dents affamées. J'eus peur, de cette colère sans la comprendre : je ne caressais pas ordinairement le chien, mais je ne le maltraitais pas non plus. Il adorait mon frère et les enfants. Pourquoi cette haine contre moi ? L'instinct l'emporte donc quelquefois sur l'intelligence ?

« Je continuai à m'avancer vers le château. Là, un autre bruit affecta mon oreille : dans cette maison d'où un cadavre venait de sortir, où le chien se lamentait, où l'homme essuyait encore ses yeux, une voix de femme chantait ! — Cette voix était celle d'Orsola.

« Indigné, et dans l'intention de lui imposer silence, je m'approchai de la salle à manger d'où la voix paraissait sortir. A travers l'entre-bâillement de la porte, je vis Orsola dressant, en l'absence de tout le monde, le déjeuner, tout en chantant, dans le patois basque, cette chanson de notre pays, chanson impie, cynique, révoltante en un pareil moment.

« Le bonheur est fait pour les dieux,
Qui laissent le plaisir aux hommes.
Bénissons ceux qui vont aux cieux :
Mais consolons le cœur de ceux
Qui restent au monde où nous sommes.

« Je ne saurais vous dire, mon père, la profonde répugnance que m'inspira, pour la femme qui la chantait, cette joyeuse et matérialiste chanson, éclatant dans une maison mortuaire. Aussi, désirant qu'Orsola sût bien que je l'avais entendue :

« — Orsola, lui dis-je, vous pouvez enlever la table ; je n'ai pas faim.

« Et je remontai dans ma chambre, où je m'enfermai. — Orsola se tut ; mais le chien continua de gémir toute la journée et toute la nuit suivante ; ses hurlements ne cessèrent qu'au moment où la voiture qui ramenait les enfants entra dans la cour du château.

LXV

ORSOLA

Mon frère mort, poursuivit M. Gérard, je devins le chef de la famille et l'administrateur de la fortune de mes neveux. D'abord, je me trouvai assez embarrassé : je n'avais jamais eu que douze ou quinze cents francs de revenu, provenant d'un petit bien paternel que je faisais rapporter moi-même ; lorsque j'eus à manier des sommes considérables en billets de banque, il me prit des frissonnements inconnus ; quand je vis des sacs d'or renversés sur une table, je compris le vertige ! seulement, ces sensations étaient toutes physiques et n'avaient rien de criminel. Je n'avais d'autres désirs que ceux qui étaient éclos dans le cercle où d'habitude je vivais.

M. Sarranti commença l'éducation des enfants, me donna quelques conseils pour l'emploi et le placement des revenus, et les premiers jours s'écoulèrent dans une parfaite tranquillité.

Les deux seules femmes qui habitassent la maison étaient Gertrude et Orsola : Gertrude, qui, après avoir été à vingt ans la bonne de ma belle-sœur et l'avoir vue mourir entre ses bras, était devenue, à quarante-cinq, la gouvernante de ses enfants ; — Orsola, qui s'était, comme vous savez, impatronisée dans la maison et décorée du titre de femme de confiance. Je vous ai dit, mon père, l'effet de répulsion que cette femme avait commencé par produire sur moi. Pourquoi cela ? A part cette chanson que je lui avais entendu chanter le jour de l'enterrement de mon frère, je n'eusse pas trop su le dire ; ce n'était point qu'il y eût en elle quelque chose de répulsif ; au contraire, elle était belle. Seulement, il fallait s'en apercevoir ; mais, du moment qu'on s'en était aperçu, les regards qui l'avaient d'abord laissée passer indifféremment revenaient à elle, et, une fois qu'ils avaient pris cette fatale direction, ne pouvaient plus la quitter ! D'abord, quand je l'avais vue pour la première fois, elle était vêtue d'un costume sombre qui ne la faisait aucunement valoir ; ses cheveux étaient cachés sous une espèce de coiffe de veuve ; le reste de son accoutrement était, non pas tout à fait d'une femme du commun, mais d'une bourgeoise qui a renoncé à toute idée de coquetterie. La seule chose que j'eusse remarquée en elle, c'étaient des yeux assez beaux, des dents fort blanches et des lèvres dont le rouge vif et presque sanglant m'avait tout particulièrement frappé. Mais, depuis la mort de mon frère, peu à peu, et semaine par semaine, elle avait, pour ainsi dire, mis à jour une beauté : c'étaient, d'abord, de magnifiques cheveux, bleus à force d'être noirs, dont elle avait tiré de dessous sa coiffe la riche réserve, et dont elle s'était fait de splendides nattes ; c'était un cou, doré comme l'épi au mois de juillet, qu'elle avait dégagé d'une collerette montante ; c'était une taille souple et flexible comme le bouleau de nos forêts, qu'elle avait enfermée dans une robe de deuil en taffetas noir ; c'était un pied espagnol, mieux que cela, un pied basque, qu'elle avait débarrassé de la pantoufle qui le chaussait, et emprisonné de nouveau, mais, cette fois, dans un soulier à rubans flottants ; c'était une double rangée de dents blanches, qu'elle montrait, même sans sourire, comme si ses lèvres eussent été trop courtes et trop arrondies pour se rejoindre ; c'étaient, enfin, des mots charmants dits en patois de nos montagnes, avec un mélodieux accent basque, et qui me semblaient, quand elle m'adressait la parole, — ce qui, au reste, lui arrivait rarement, — un écho du pays natal.

« Tous ces changements successifs s'étaient opérés en moins de trois mois, au grand étonnement de tous les commensaux de la maison, lesquels ne soupçonnaient point, sous sa chrysalide de bure, la brillante phalène qui venait d'éclore. Du reste, pour qui Orsola faisait-elle ces frais de toilette ? Il était impossible de le dire : elle ne parlait jamais à personne, que les besoins de la maison ne l'y forçassent, et elle se tenait dans sa chambre tout le temps qu'elle n'avait point affaire dans les régions aristocratiques du château. — C'était pour elle, sans doute ; cette innocente coquetterie déplaisait probablement à son ancien maître, et, peu à peu, elle voulait s'assurer si son nouveau maître était aussi sévère que l'ancien. Son nouveau maître, c'était moi !

« Laissez-moi vous dire toutes les séductions de cette femme, à qui j'eusse donné quarante ans la première fois que je l'avais vue, et qui, au fur et à mesure qu'elle dépouillait l'ancien costume, semblait dépouiller avec lui les années ; de sorte qu'au bout de trois mois, je lui eusse donné à peine trente ans. C'est là ma seule excuse à l'infâme ascendant que cette abominable créature finit par prendre sur moi.

« J'avais, je vous l'ai dit, perdu ma femme très jeune, et après d'assez tristes années de mariage. Doué d'une constitution assez robuste, d'un tempérament d'homme du Midi, mes passions avaient pu momentanément s'engourdir, mais devaient infailliblement, un jour ou l'autre, se réveiller. Plusieurs fois je m'étais surpris à regarder passer cette femme ; plusieurs fois, en son absence, je m'étais étonné de penser à elle. Quant à Orsola, elle semblait n'avoir pour moi d'autre attention que cette respectueuse déférence que l'inférieur a pour son maître. Elle s'était réservé le service de ma chambre et celle de M. Sarranti, ayant le soin d'y entrer de préférence pendant le déjeuner ou le dîner, et n'y trahissant sa présence que par ces attentions auxquelles on reconnaît, chez qui les a, l'habitude personnelle de la plus excessive propreté. Nous rentrions régulièrement dans nos chambres à neuf heures du soir, et, en général, à dix heures tout le monde était endormi.

« Un soir que j'avais à revoir des comptes de banque et de régie, — c'était pendant une nuit de décembre 1818, — je prévins Orsola de mon désir de prolonger mon travail assez avant dans la nuit, et la priai de faire monter une provision de bois dans ma chambre. Elle l'apporta elle-même en venant faire la couverture ; puis, le bois déposé, la couverture faite, elle sortit en me demandant en patois :

« — Monsieur n'a plus besoin de rien ?

« — Non, lui répondis-je en détournant d'elle mon regard ; car j'avais peur que mon regard, en se fixant sur elle, ne fît jaillir de mon cœur un éclair de cette étrange luxure qu'elle éveillait en moi.

« Elle sortit, tira doucement la porte derrière elle, et je l'entendis monter l'escalier, et rentrer dans sa chambre, située au-dessus de la mienne. Je restai pensif, sans faire attention que, peu à peu, le feu s'éteignait, et je ne commençai à m'en apercevoir que par le froid qui m'envahissait lentement.

« Il était inutile que je pensasse à travailler ce soir-là : toutes mes idées étaient ailleurs. Je voulus fuir dans le sommeil les tentations qui venaient m'assaillir ; je jetai une brassée de bois sur mon feu, je me couchai, j'étei-

gnis la lumière et j'essayai de m'endormir. — Je m'endormis, en effet.

Une heure à peu près s'était écoulée depuis que j'avais fermé les yeux, quand je me réveillai, suffoqué par la fumée. le feu avait pris dans la cheminée, par suite, sans doute, de la trop grande quantité de bois que j'y avais jetée ; le vent rabattait la fumée dans ma chambre, et cette fumée m'étouffait. Je me jetai à bas de mon lit, et je criai :

— A l'aide ! au feu !

Mais personne ne vint. J'allais gagner l'escalier de service lorsque au bout du corridor, j'aperçus Orsola, les cheveux dénoués, vêtue d'une espèce de peignoir qui n'était autre qu'une longue chemise de nuit, pieds nus, son bougeoir à la main. Elle était superbe ainsi, et semblait quelque apparition comme on raconte qu'il en existe dans les vieux châteaux, ou dans les couvents en ruine. Il y avait, en effet, dans cette femme, de la châtelaine et de l'abbesse, mais surtout du démon ! Puis, comme si la distance qu'il y avait d'elle à moi eût dû l'empêcher de remarquer le luxurieux désordre dans lequel elle se trouvait :

— Vous avez appelé à l'aide, dit-elle, et je suis accourue. Qu'y a-t-il ?

« Je la regardai, émerveillé.

— Le feu ! balbutiai-je, le feu !

« — Où cela ?

— Dans ma chambre !

Elle s'y précipita sans se préoccuper de la fumée.

— Ah ! dit-elle, ce n'est rien.

— Comment ! ce n'est rien ?

— Non, c'est un feu de cheminée et les cheminées sont en briques. Voulez-vous m'aider, monsieur? Nous allons l'éteindre.

— Mais pour l'éteindre, appelons du monde !

— C'est inutile, dit-elle, ne réveillons personne : nous l'éteindrons bien à nous deux ; et même je l'éteindrai à moi toute seule, si vous ne voulez pas vous en mêler.

« Ce sang-froid me paraissait merveilleux : c'était moi l'homme, c'est-à-dire la créature prétendue forte, qui avais eu peur, c'était elle, la femme, c'est-à-dire la créature réputée faible, qui me rassurait !

« Je n'appelai point. Dans la disposition d'esprit où je m'étais couché, l'apparition qui venait à moi était celle que j'eusse évoquée. Elle d'ailleurs, était, comme je l'ai dit, hardiment entrée dans ma chambre, avait oûvert la fenêtre pour dissiper la fumée, avait arraché les draps de mon lit, les avait trempés dans la cuvette, et, en appliquant ces draps mouillés contre l'ouverture du foyer, avait entièrement intercepté le courant d'air ; puis, tirant le drap à elle d'un mouvement régulier, elle avait produit le vide, et fait tomber des hautes régions de la cheminée les couches de suie qui s'étaient enflammées.

Une demi-heure suffit à toute cette opération, dans laquelle je l'aidai, c'est vrai, mais plus préoccupé de ces cheveux noirs, de ces pieds blancs, de ces épaules arrondies qui transparaissaient sous le peignoir, que de l'incendie, qui, d'ailleurs, était complètement vaincu. Une autre demi-heure, n'était point écoulée, que le parquet était épongé, la chambre propre, mon lit refait, et que cette créature fantastique, qui semblait un démon commandant aux éléments, avait disparu.

La nuit qui suivit cet événement fut une des plus cruelles que je passai de ma vie !...

Au reste, j'étais résolu à récompenser ce sang-froid et ce dévouement. Le lendemain, après le déjeuner, à l'heure où je la savais occupée à faire ma chambre, je montai et m'approchai d'elle, qui semblait ne se souvenir de rien ; je lui fis mes remerciements, et lui présentai une bourse contenant une vingtaine de louis. Mais elle, recevant mes remerciements avec humilité, repoussa la bourse avec hauteur. J'insistai ; alors, elle répondit simplement et sans affectation :

« — Je n'ai fait que mon devoir, monsieur.

« Je pensai que peut-être la somme n'était pas assez forte pour la tenter, et, voulant avoir le dernier mot de ce désintéressement, je pris tout l'or que j'avais dans ma poche ; je le joignis à celui qui était dans la bourse, et je lui offris de nouveau cette bourse, mais sans plus de succès. Je lui demandai la raison de ces refus.

— Il y a une première raison que je vous ai dite d'abord, et qui est la plus puissante, me répondit-elle : je n'ai fait que mon devoir, et qui ne fait que son devoir n'a pas droit à une récompense ; puis, ajouta-t-elle en souriant, il y en a une seconde.

« — Laquelle ? fis-je.

« — C'est que, relativement, monsieur, je suis aussi riche que vous.

« — Comment cela ?

— Mon ancien maître m'a laissé trente mille francs en capital, c'est-à-dire quinze cents livres de rente. Je n'ai qu'à retourner dans la vallée de Savines, d'où je suis, et, avec mes quinze cents francs, je vivrai comme une reine !

— Mais, alors, repris-je, pourquoi avez-vous demandé de si faibles gages, quand je vous ai invitée à faire votre prix ?

— Pour deux raisons encore, répondit-elle : parce que j'étais depuis dix ans dans la maison, et que mon grand désir était de ne pas la quitter.

— Voilà la première, lui dis-je. Et la seconde ?

— La seconde ? dit-elle en rougissant légèrement ; la seconde, c'est parce que, du premier coup d'œil, je m'étais sentie attirée vers vous, et qu'il me plaisait d'entrer à votre service.

Je remis ma bourse dans ma poche, tout honteux de trouver une pareille élévation de sentiment chez une femme que je n'avais, jusque-là, considérée que comme une servante.

« — Orsola, lui dis-je, à partir de demain, vous prendrez une femme pour faire ici ce que vous y faisiez d'habitude, et vous vous contenterez de surveiller les domestiques.

— Pourquoi me priver d'un plaisir, monsieur, en empêchant que je ne vous serve ? est-ce votre manière de me récompenser ?

Elle dit ces quelques paroles du ton le plus naturel.

« — Eh bien, soit, répondis-je ; vous continuerez de me servir, ma chère Orsola, puisque vous prétendez que ce service est un plaisir pour vous ; mais vous ne servirez que moi seul. Jean s'occupera de M. Sarranti.

— A la bonne heure ! dit-elle, j'accepte cela ; il me sera permis d'avoir plus grand soin de vous.

« Puis, comme ma chambre était achevée, elle sortit simplement et dignement, ne se doutant pas, ou, du moins n'ayant pas l'air de se douter qu'elle me laissait émerveillé de sa délicatesse, comme, l'autre fois, elle m'avait laissé émerveillé de sa beauté.

A dater de ce jour, le sort de ma vie fut décidé, et j'appartins à cette femme. — Elle de son côté, voyant que, au lieu de continuer à lui donner des ordres, comme on fait pour une servante, je l'entourais d'attentions, comme on fait pour une femme, devint plus réservée à mesure que je devenais plus respectueux. Elle avait eu, depuis qu'elle était à la maison, le parler franc, libre et hardi, m'adressant la parole en patois chaque fois que l'occasion s'en présentait ; maintenant, elle me parlait à peine, et toujours à la troisième personne : devenue, je le répète, timide et presque craintive, elle tremblait au premier mot, rougissait au premier geste. Avait-elle connaissance des désirs qu'elle m'inspirait, et feignait-elle de les ignorer ? A cette époque, il m'eut été impossible de le dire ; depuis, j'ai pu voir quelle prodigieuse comédienne c'était que cette femme, et avec quel art elle marchait à son but !

La lutte dura trois mois environ.

« Pendant cet intervalle, le jour de ma fête était arrivé, et Gertrude avait eu l'idée d'en faire une solennité. Le soir, les enfants furent amenés au dessert, avec de magnifiques bouquets ; derrière les enfants était Sarranti, qui me tendit la main ; puis Jean et le jardinier vinrent aussi me faire leurs compliments. J'embrassai tout le monde, enfants et grandes personnes, professeur et domestiques, et cela, parce que je pensais qu'Orsola se présenterait à son tour, et que je l'embrasserais comme les autres. Elle entra la dernière, et je jetai un cri en l'apercevant.

Elle était vêtue de son costume de montagnarde, avec le fichu rouge sur la tête, le corsage de velours noir et or ; — quelque chose de ravissant, entre la fille d'Arles et la paysanne romaine ! Elle me dit quelques mots en patois, pour me souhaiter de longs jours et l'accomplissement de tous mes vœux. Je restai muet, ne trouvant rien à lui répondre, et ne sachant que lui tendre mes bras pour l'embrasser ; mais elle, au lieu de me tendre ses joues, baissa la tête, et me présenta son front, rougissant comme une jeune fille tandis que sa main tremblait dans ma main.

« Personne, dans la maison, n'aimait Orsola, excepté moi qui la désirais peut-être plus que je ne l'aimais ; cependant, malgré le peu de sympathie qu'elle inspirait, il n'y eut qu'un cri pour louer cette beauté opulente à qui le costume national prêtait tout le charme de l'originalité. Je me sentis si troublé, que je remontai dans ma chambre afin qu'on ne s'aperçût point de mon émotion.

J'étais là depuis quelques instants, sans autre lumière que le reflet du feu qui brûlait dans l'âtre, lorsque je reconnus le pas d'Orsola qui s'approchait de ma chambre, et que, ma porte s'ouvrant, je la vis apparaître dans son ravissant costume, éclairée par le bougeoir qu'elle tenait à la main, et qui l'enveloppait de lumière.

J'étais assis dans un fauteuil, appuyé, haletant, sur le bras du siège, dans la position de l'homme ou de l'animal prêt à s'élancer.

Elle me vit et fit un mouvement comme si elle ne s'attendait point à me trouver là ; mais, après ce premier mouvement échappé à la surprise, elle s'avança vers mon lit.

et, comme d'habitude, se mit à enlever la couverture... Alors, je me levai, décidé à tout risquer, j'allai à elle, les bras ouverts chancelant comme un homme ivre, et lui disant avec toute la frénésie de ma folle passion :

« — Orsola ! Orsola ! que tu es belle !...

« Attendait-elle ce moment ? fut-elle réellement surprise ? Je l'ignorai toujours. Ce que je sais seulement, c'est qu'elle jeta un faible cri, qu'elle laissa tomber son flambeau, et que nous nous trouvâmes dans l'obscurité.

« O mon père ! mon père ! murmura le malade, de cet instant commença ma vie criminelle ! de cet instant Dieu se retira de moi, et j'appartins au démon !...

M. Gérard retomba presque expirant sur son oreiller, et le dominicain, tremblant que cette confession, si lente à arriver à l'endroit qui l'intéressait, ne lui échappât, n'hésita point, cette fois, à donner au mourant une seconde cuillerée de cet elixir qui avait déjà ranimé ses forces

LXVI

LA POSSESSION

Le breuvage fut un peu plus lent à agir que la première fois, mais ne fut pas moins efficace.

Après une minute de torpeur, le malade reprit ses sens, fit un effort, et continua en ces termes :

— A partir de ce jour, Orsola exerça sur tout mon être une telle fascination, que je perdis peu à peu l'empire de moi-même, et qu'au bout de quelques semaines je lui appartins corps et âme. Grâce à cette prodigieuse influence, conduite avec une prodigieuse adresse, je me trouvai bientôt entraîné à lui obéir, après avoir perdu, depuis quelque temps déjà, l'habitude de lui commander. Encore si j'eusse eu conscience de cette ignominie ! si, une seule fois, l'idée me fût venue de ronger les mailles du filet dans lequel j'étais enveloppé ! mais non, les mailles de ce filet me semblaient d'or, et la certitude où j'étais d'y vivre librement m'ôtait même jusqu'au désir de lui échapper.

« C'est ainsi que je vécus près de deux ans, dans ce bagne qui me semblait un palais, dans cet enfer qui me paraissait un Eden, perdant peu à peu, dans les enivrements où me plongeait l'amour de cette femme, tout ce que le ciel avait mis en moi d'idées honnêtes, de penchants vertueux. Si j'eusse vu où elle voulait me conduire, peut-être eussé-je résisté ; mais j'avançais, la main sur les yeux, et n'ayant plus la conscience ni du chemin que je faisais, ni du but vers lequel on m'entraînait

« J'avais bien, de temps en temps, et, pour ainsi dire, par instinct, quelques retours subits qui me faisaient jeter comme un cri de détresse, quelques restes de vergogne qui me faisaient faire comme une objection de honte ; mais Orsola avait d'irrésistibles consolations pour ces alarmes passagères, de mystérieux assoupissements pour ces réveils de conscience. J'étais, en un mot, sous ce charme puissant, invincible, secret, que subissaient, dit l'antiquité, les malheureux qui tombaient au pouvoir de l'enchanteresse Circé

— C'est qu'en effet, cette femme était une magicienne dans l'art d'aimer ; elle savait faire, de ses caresses, des philtres enivrants dans lesquels on retrouvait des forces sans cesse renaissantes De quelles plantes composait-elle ses breuvages ? quelles paroles prononçait-elle dessus ? à quel jour du mois, à quelle heure de la nuit, sous l'invocation de quelle luxurieuse divinité les préparait elle ? C'est ce que j'ignore ; mais ce que je sais, c'est que je les épuisais avec délices Et ce qu'il y avait de dangereux surtout, c'est qu'elle donnait à mon esclavage l'extérieur de la puissance, à ma faiblesse l'apparence de la force Gouverné par elle, j'étais resté à mes yeux, l'homme fort de ma propre volonté C'était son art suprême, de me faire vouloir ce qu'elle voulait, de sorte qu'en commandant elle avait l'air d'obéir

« Lorsque j'en fus arrivé à ce point, pour ne pas tout d'abord me faire sentir un joug qu'un reste de dignité humaine m'eût probablement porté à secouer, elle essaya de son pouvoir sur les choses sans importance ; elle eut des entêtements exagérés pour la satisfaction de caprices insignifiants. Elle demandait en riant avec doute, présentant elle-même sa requête comme inacceptable et monstrueuse, ayant l'air de ne pas comprendre que je pusse souscrire à certaines fantaisies condescendre à certaines volontés tandis que, grâce aux hésitations dont elles étaient entourées, ces volontés, ces fantaisies au lieu de me paraître exorbitantes, me semblaient les plus naturelles du monde ; enfin, c'était une de ses tactiques, — et ce n'était pas la moins habile — de donner toute l'importance à la forme, afin d'en amoindrir le fond Elle s'assura pendant ces deux années, de sa puissance de domination sur moi, et, au bout de ce temps, commença à se sentir maîtresse absolue de ma volonté.

« Quelquefois, cependant, me voyant peu à peu enlacé par la voluptueuse couleuvre, je me demandais quel était son but, et son but, alors, me paraissait être de devenir, un jour ou l'autre, ma femme ; mais, je dois le dire, cette pensée ne m'effrayait pas le moins du monde. Qu'étais-je donc pour me croire plus qu'elle ? Un paysan de nos montagnes, comme elle en était une paysanne. J'étais plus riche qu'elle ; mais c'était un hasard, un accident qui m'avait fait riche ; mais elle était plus belle que moi, et c'était Dieu qui l'avait faite plus belle. Puis, si j'apportais en dot la fortune, n'apportait-elle pas, elle, le bonheur, le plaisir, la volupté ? la volupté, que j'en étais arrivé à considérer comme le seul but de l'existence, comme le seul bien de la création ! C'était donc elle, à tout prendre, qui donnait, et moi qui recevais.

« Dès que je crus avoir entrevu le but de ses désirs, et que ce but ne me parut pas exagéré, de même que je lui avais abandonné la partie matérielle de mon être, je lui abandonnai la partie pensante. Je lui racontai les chagrins que m'avait causés mon premier mariage, chagrins auxquels elle eut l'air de prendre un vif intérêt, mais sans saisir même cette occasion de me dire qu'un second mariage plus heureux pouvait les faire oublier. Cette abnégation m'enhardit c'était donc moi qu'elle aimait, moi seul, et non la fortune que je pouvais lui offrir, et non la position que je pouvais lui donner ? Je la fis entrer dans ma vie entière ; je la mis de moitié dans mes plus chers intérêts, je la fis dépositaire de mes plus chères espérances. Je ne voyais, je ne pensais, je ne parlais, je ne respirais que par elle ! Ce fut moi qui, alors, lui laissai soupçonner, lui fis entendre qu'elle pouvait tout me demander ; mais elle ne sembla ni désirer ni comprendre ce que j'avais cru le sujet de son ambition.

« Cependant, un jour devait venir où elle ferait l'essai de sa puissance, où elle manifesterait énergiquement sa volonté.

« Ce jour vint.

« Nous avions pour jardinier un vieillard, père et grand-père d'une douzaine d'enfants, et cultivant les jardins du château depuis trente ou quarante ans peut-être. — D'abord, j'ignorais ce qui poussait Orsola contre lui ; je le compris plus tard. — Elle commença par me dire du mal de ce pauvre homme, que tout le monde aimait, excepté elle ; il n'y avait point de jour, à son compte, où il ne lui fît quelque observation désagréable, quelque réponse impertinente ; enfin, elle aboutit, après une semaine de plaintes, à me demander son renvoi La chose me parut si injuste, que j'essayai de résister, lui objectant que, personne n'ayant à se plaindre de cet homme, il n'y avait point de prétexte à le renvoyer ; que ce serait, d'ailleurs, inhumain de chasser un vieillard qui était là depuis quarante ans. Elle insista avec une obstination tellement en dehors de ses habitudes, que j'en fus surpris ; mais, sur mon refus réitéré, elle alla s'enfermer dans sa chambre, d'où elle ne sortit point pendant deux jours, et où, pendant ces deux jours, malgré mes supplications et mes prières, je ne pus entrer. Alors, après mille combats soutenus contre moi-même, ne pouvant pas résister à une plus longue privation de celle qui était devenue nécessaire au côté matériel de ma vie, je résolus lâchement d'aller la trouver pendant la nuit, et de lui accorder sa demande.

« — Ah ! c'est bien heureux ! me dit-elle simplement, sans même me remercier du sacrifice que je lui faisais, et sans paraître avoir remporté une victoire.

« Le lendemain, je fis signifier au jardinier qu'il eût à régler le compte de ses gages, et à quitter le château. Le pauvre homme, en apprenant cette nouvelle, à laquelle il ne s'attendait aucunement, tomba sur un banc de gazon en murmurant

« — Ah ! mon Dieu ! moi qui croyais finir mes jours ici !

« Et il fondit en larmes.

« Victor et Léonie, qui couraient après des papillons, virent le vieillard pleurant, et lui demandèrent la cause de ses larmes — Ils aimaient beaucoup le père Vincent : ce brave homme leur mettait de côté les belles chenilles dont M Sarranti leur expliquait les métamorphoses ; il leur amorçait leurs lignes, quand ils pêchaient dans la grande pièce d'eau ; il leur donnait les premières fraises mûres de ses plates-bandes, les premiers fruits mûrs de ses espaliers — Les enfants coururent raconter à M. Sarranti que je chassais leur bon ami Vincent M. Sarranti alla lui-même interroger le vieillard, et le trouva dans une profonde désolation

« — Il n'y a, disait le pauvre homme, que les voleurs ou les malfaiteurs que l'on chasse, et je n'ai jamais volé, je n'ai jamais fait de mal à personne !

« Puis il ajoutait à voix basse

« — Oh ! j'en mourrai de honte !

« M Sarranti jugea le cas assez grave pour venir à moi, quoique, d'habitude, il demeurât complètement étran-

ger aux détails de la maison. A son grand étonnement, je donnai à la chose une importance qu'elle ne semblait point avoir.

— Ah ! me dit-il, si vous avez de sérieuses raisons pour agir ainsi, vous faites bien, mon cher monsieur Gérard ; mais, alors, ces raisons, il faut les dire tout haut, les révéler publiquement. Vous qui êtes un homme de jugement, vous ne pouvez point paraître un homme de passion ; vous qui êtes un homme équitable, vous ne pouvez point paraître un homme injuste.

Et, sur ces paroles, ne croyant pas qu'il fût besoin de m'en dire davantage, il sortit. Il avait raison de penser cela : je demeurai la conscience troublée, le cœur plein de remords, de me sentir près d'accomplir une si criante injustice. Je montai donc chez Orsola, et je lui fis part des observations de M. Sarranti, et de la honte que j'éprouvais.

« — Bon ! dit-elle, je croyais que vous aviez une parole : vous n'en avez point ; n'y pensons plus !

« — Mais, ma chère enfant, lui répondis-je, tout le monde me blâmera d'avoir, pour obéir à un de tes caprices, commis une si mauvaise action !

« — Qui vous blâmera ? monsieur Sarranti ? Que vous importe l'opinion de cet homme, qui vient on ne sait d'où, qui complote on ne sait quoi ? Tenez, je vous l'ai dit cent fois déjà, vous n'avez d'énergie et de volonté que contre moi !

C'était une des tactiques d'Orsola, de me répéter incessamment que je subissais le pouvoir de tout le monde, et que j'échappais à sa seule volonté. — Au bout d'un quart d'heure, convaincu que je faisais un acte du plus libre arbitre, j'allai moi-même remettre au jardinier la somme qu'on lui devait, plus un mois de ses gages, en l'invitant à quitter le château immédiatement. Le pauvre vieillard se leva, me regarda un instant pour savoir si c'était bien moi qui lui donnais un pareil ordre, et, les yeux secs cette fois :

« — Monsieur, dit-il en prenant les gages qui lui étaient dus, mais en laissant le mois de gratification, — j'ai commis une faute, ou je suis innocent. Si j'ai commis une faute, vous avez raison de me chasser, et je n'ai droit à aucune indemnité ; mais, si je suis innocent, c'est vous qui avez tort d'exiger que je parte, et aucune indemnité ne peut compenser la douleur que vous me faites.

« Puis, me tournant le dos :

« — Adieu, monsieur ! me dit-il ; vous vous repentirez de votre méchante action !

« Je revins au château, et, en revenant, j'entendis le vieillard qui murmurait :

« — O mes pauvres enfants ! .

« — Eh bien, dis-je à Orsola, vous êtes obéie.

« — Moi ? Et quels ordres ai-je donc donnés ? demanda-t-elle.

« — Vous avez donné l'ordre de chasser le jardinier.

« — Bon ! fit-elle en riant, est-ce que je donne des ordres ici ?

« Je haussai les épaules, car je ne comprenais rien au caprice.

« — Et qu'a-t-il dit ? demanda-t-elle.

« — Il a dit, répondis-je d'une voix altérée, il a dit : « O mes pauvres enfants ! »

« — De sorte ?

« — De sorte que, pour la première fois de ma vie, j'éprouve quelque chose qui ressemble à du remords.

« — Si vous éprouvez cela, mon ami, vous qui avez l'esprit si juste et le cœur si bon, c'est qu'en effet, à mon instigation, vous avez fait une action mauvaise.

« Et, comme j'étais assis dans un fauteuil, la tête entre mes mains, et qu'aux paroles qu'elle venait de prononcer, je relevais la tête, je la vis venir à moi, se mettre à mes genoux, et, de sa plus douce voix, dans cette langue du pays qui avait sur mon cœur une si merveilleuse influence :

« — Mon ami, me dit-elle, je te demande pardon de ma méchanceté ! J'ai failli te rappeler tout à l'heure ; mais tu étais déjà trop loin.

« J'étais au comble de l'orgueil.

« — Non, Orsola, lui dis-je, vous n'êtes point méchante !

« Mais elle reprit en insistant :

« — Si j'avais su que le départ de ce jardinier pût vous causer un chagrin réel, je ne l'eusse jamais demandé.

« — Consentiriez-vous donc à ce que je le rappelasse ? fis-je vivement.

« — Mais sans doute, puisque je vous dis que j'ai, maintenant, autant de chagrin que vous de son départ.

« — Oh ! m'écriai-je, Orsola, que tu es bonne !

« Et je me levai pour courir après le vieillard.

« — Non, c'est moi qui suis la cause du désespoir de ce brave homme ; c'est à moi de réparer le mal que j'ai fait !

« Et, me forçant à rester dans la chambre, elle courut annoncer au père Vincent qu'il était rentré en grâce auprès de moi. C'est là tout ce qu'elle voulait : bien entendu, le bonhomme crut toujours que c'était moi qui avais décidé son renvoi, et que c'était Orsola qui avait obtenu sa grâce.

« Tout demeura, pendant trois ou quatre mois, dans le *statu quo* ; seulement, ces trois ou quatre mois furent employés à un prodigieux travail dont je ne me rendais compte que plus tard.

« Comme tous les hommes du Midi, j'étais naturellement sobre ; la faim et la soif avaient été pour moi, jusqu'à l'âge de quarante ans, un besoin, et non un plaisir à satisfaire ; mais peu à peu, conduit à la fatigue par l'abus des voluptés, je ne sus point résister à Orsola, qui me poussa bientôt à demander à l'ivresse ses énervantes excitations. Ainsi qu'on fait pour ces animaux féroces que l'on montre sur les théâtres et dont les maîtres appauvrissent les forces au moyen de secrets étrangers et connus d'eux seuls, Orsola, pour achever de me soumettre, appela à son secours les spécifiques les plus pernicieux, les breuvages les plus stupéfiants. L'absinthe et le kirsch, ces deux poisons terribles, pris à une certaine dose, devinrent mes liqueurs de prédilection ; et l'on pouvait reconnaître le matin, à mes yeux hagards et hébétés, dans quelle honteuse orgie j'avais passé une partie de ma nuit. Le matin, il me restait comme un vague souvenir de rêves dans lesquels le sensualisme était poussé jusqu'à la douleur ; puis il me semblait toujours que, pendant la somnolence de l'ivresse, une voix m'avait parlé de désirs mystérieux et terribles ! Ce dont je me souvenais surtout, c'est qu'Orsola se plaignait sans cesse de la gouvernante des deux enfants, comme elle s'était plainte du jardinier ; ce qui me revenait, le matin, c'est que, dans ces moments où il ne me restait plus la force d'avoir une volonté à moi, j'avais promis le renvoi de la pauvre femme ; mais, au réveil, cette promesse, faite la nuit, s'en allait, comme une fumée elle-même, au milieu des autres fumées de l'ivresse. — Un matin, cependant, Orsola aborda une étrange question.

« — Il y a longtemps, dit-elle, que vous me promettez de renvoyer Gertrude, et que vous ne le faites pas. Qui vous attache donc si singulièrement à cette femme ?

« Je restai tout étourdi, me rappelant à peine avoir fait cette promesse ; je n'avais aucun motif pour renvoyer Gertrude, caractère inoffensif s'il en fut, et qui, nourrice de ma belle-sœur, adorait ses enfants, et en était adorée. — Cette fois, je refusai net. J'eusse été honteux d'arracher à ces pauvres petits êtres — dont je m'occupais à peine, et que j'abandonnais complètement aux soins de cette bonne femme, — la tendre sollicitude dont, à leur âge, ils avaient si grand besoin.

« Alors, les mêmes persécutions qui avaient eu lieu à l'endroit du jardinier recommencèrent plus incessantes et plus terribles. Chaque nuit, soumis à l'influence fatale du démon qui me possédait, je promettais le renvoi de Gertrude pour le lendemain ; chaque matin, je revenais sur ma promesse, et je refusais.

« Orsola s'enferma comme elle l'avait fait lors de nos discussions à propos du jardinier ; mais je supportai l'épreuve. — J'avoue que je n'avais pas encore bu toute honte, au point de braver les reproches de M. Sarranti, et de supporter les larmes des enfants. — Cette fois, ce fut Orsola qui revint la première. Elle s'était repentie de ce nouveau caprice, et arrivait me demander pardon. Vous devinez, mon père, avec quelle joie ce pardon fut accordé.

« Ce retour d'Orsola vers moi coïncidait avec deux circonstances qui me parurent alors peu importantes, mais dont j'ai pu juger, depuis, les conséquences fatales. La veille, Jean avait demandé un congé de quarante-huit heures, afin d'aller régler, à Joigny, une petite affaire de succession, et, le matin, M. Sarranti nous avait prévenus que sa présence était nécessaire à Paris pour deux ou trois jours. Jean et M. Sarranti éloignés, les seules personnes qui restassent au château étaient les deux enfants, Gertrude, Orsola et moi. J'en fis l'observation à Orsola.

« — Ne suis-je donc plus votre servante au lit et à la table ? répondit-elle.

« Et elle accompagna cette réponse d'un regard qui me donnait une idée de la double ivresse qui m'attendait.

« La nuit vint ; le souper était dressé, comme d'habitude, dans la chambre d'Orsola. Nous nous enfermâmes vers dix heures. Jamais bacchante ne poussa son amant à l'ivresse avec de plus ardentes séductions ; il me semblait qu'au lieu de vin, je buvais une flamme allumée au foyer de ses yeux ! Vers onze heures, je crus entendre un bruit de plaintes.

« — Qu'est-ce donc ? demandai-je à Orsola.

« — Je ne sais ; allez voir qui se plaint.

« J'essayai de me lever de ma chaise ; mais je n'avais pas fait trois pas, que je retombai sur un fauteuil.

« — Tenez, dit-elle, buvez ce dernier verre de vin, pendant que j'y vais aller à votre place.

« Il arrivait un moment où je ne savais plus faire que ce que me disait Orsola. Je vidai le verre jusqu'à la dernière goutte. Alors, ce fut elle qui se leva et sortit.

« Je ne sais combien de temps elle resta hors de la chambre ; j'étais tombé dans cette somnolence de l'ivresse

qui vous isole entièrement de ce qui vous entoure. J'en fus tiré par le contact d'un verre que l'on approchait de mes lèvres ; j'ouvris les yeux, et je reconnus Orsola.

— Eh bien, lui demandai-je, conservant un vague souvenir des plaintes que j'avais entendues.

« — Oh ! dit-elle, c'est Gertrude qui est bien malade !

« — Gertrude malade ! balbutiai-je.

« — Oui, dit Orsola ; elle se plaint de crampes d'estomac, et ne veut rien prendre de ma main. Vous devriez descendre et la faire boire vous-même, ne prît-elle qu'un verre d'eau sucrée.

« — Conduis-moi, dis-je à Orsola.

« Alors je me souviens que je descendis l'escalier, qu'Orsola me conduisit dans une antichambre, qu'elle me fit sucrer un verre d'eau avec du sucre en poudre, et que, me poussant dans la chambre de la malade :

« — Allons, portez-lui cela, dit-elle, et tâchez de ne pas lui laisser voir que vous êtes ivre.

« En effet, honteux moi-même de l'état dans lequel je me trouvais, je rappelai toute ma raison, et marchai vers le lit de Gertrude d'un pas assez ferme :

« — Tenez, ma bonne Gertrude, lui dis-je, buvez ce verre d'eau ; cela vous fera du bien !

« Gertrude fit un effort, allongea le bras, et vida le verre.

« — Oh ! dit-elle, monsieur, toujours le même goût ! Monsieur, monsieur, un médecin ! Monsieur, bien sûr je suis empoisonnée !

« — Empoisonnée ! répétai-je en regardant avec terreur autour de moi.

« — Oh ! monsieur, au nom du ciel ! monsieur, au nom de votre pauvre frère, un médecin ! un médecin !

« Je sortis effrayé.

« — Tu entends ? dis-je à Orsola, elle croit qu'elle est empoisonnée, et elle demande un médecin.

« — Eh bien, dit Orsola, courez jusqu'à Morsang, et ramenez M. Ronsin.

« C'était, en effet, un vieux médecin qui venait quelquefois dîner avec nous, lorsque ses courses le conduisaient du côté du château.

« Je pris mon chapeau et ma canne.

« — Voyons, dit Orsola, un dernier verre de vin ; il fait froid, et vous avez deux lieues à faire.

« Et elle me présenta un breuvage qui, quelque habitué que je fusse aux liqueurs les plus fortes, me brûla l'estomac comme si j'avais avalé du vitriol ! Je sortis, je traversai le jardin, je gagnai, tout en trébuchant, la porte de la campagne ; mais à peine eus-je fait deux cents pas sur la route de Morsang, que je vis les arbres tourner, que le ciel me parut couleur de feu et que, la terre se dérobant sous mes pieds, je tombai sur le revers du chemin.

« Le lendemain, je me retrouvai dans mon lit ; il me semblait que je sortais d'un cauchemar horrible !

« Je sonnai : Orsola accourut :

« — Est-il vrai que Gertrude soit morte, ou bien l'ai-je rêvé ?

« — C'est vrai, dit-elle.

« — Mais, ajoutai-je hésitant, morte... empoisonnée !

« — Cela c'est possible.

« — Comment, c'est possible ! m'écriai-je.

« — Oui, dit Orsola ; seulement, gardez-vous d'en parler, attendu que, comme elle n'a rien pris que de ma main ou de la vôtre, on pourrait dire que c'est nous qui l'avons empoisonnée !

« — Et pourquoi dirait-on cela ?

« — Dame, répondit tranquillement Orsola, le monde est si méchant !

« — Mais enfin, il faudrait donner une raison à ce crime, dis-je tout épouvanté.

« — On en trouverait une.

« — Laquelle ?

« — On dirait que vous vous êtes d'abord débarrassé de la gouvernante, pour vous débarrasser ensuite plus librement des enfants, dont vous devez hériter.

« Je jetai un cri, et cachai ma tête sous mes draps.

« — Oh ! la malheureuse ! murmura le moine.

« — Attendez, attendez, dit le mourant ; vous n'êtes point au bout ; seulement, ne m'interrompez pas... je me sens bien faible !

Frère Dominique écouta le mourant, haletant, le cœur serré.

LX[illegible]

L'ARAIGNÉE TEND SA TOILE

M. Gérard poursuivit :

« La mort de Gertrude n'éveilla aucun soupçon ; elle causa seulement une grande douleur. Les enfants surtout étaient inconsolables. Orsola voulut remplacer Gertrude près d'eux ; mais ils l'avaient en horreur ; la petite Léonie surtout ne pouvait pas la voir.

« J'étais tombé dans une mélancolie profonde ; pendant quatre ou cinq jours, ce fut moi qui me tins enfermé dans ma chambre.

« M. Sarranti était revenu ; il essaya de me consoler de cet événement. Il comprenait que je regrettasse une bonne et fidèle domestique ; mais il ne comprenait rien à un chagrin qui ressemblait presque à du remords. Il me proposa de prendre une autre femme pour soigner les enfants ; mais les enfants ne s'en souciaient point, et, craignant l'opposition d'Orsola, j'arguai de leur répugnance pour ne pas remplacer la pauvre Gertrude.

« Orsola continuait de mener la maison comme si rien ne fût arrivé, demeurant toujours à la distance que lui faisait sa position, et ne s'inquiétant pas de moi, bien certaine, sans doute, que je ne pouvais lui échapper.

« Un jour, je la rencontrai dans un corridor.

« — Que feriez-vous donc, me demanda-t-elle en passant, si, au lieu de Gertrude, c'était moi qui fusse morte ?

« — Oh ! si c'était toi, lui dis-je retrouvant dans son regard cette flamme qui me faisait vivre en me dévorant, — si c'était toi, Orsola, je serais mort à mon tour !

« — Eh bien, puisque ce n'est pas moi, dit-elle, vivons !

« Puis, avec un sourire de démon :

« — Je t'attendrai cette nuit, Gérard, dit-elle en patois.

« — Oh ! non, certes ! non, me dis-je à moi-même ; non, je n'irai pas !

« Mon père, continua le mourant, les naturalistes parlent de la puissance fascinatrice de quelques animaux, et, entre autres, du serpent, qui fait, de branche en branche, tomber l'oiseau du haut de l'arbre jusque dans sa gueule béante ; mon père, le mauvais esprit avait donné à cette femme d'une puissance analogue ; car, après avoir résisté jusqu'à onze heures du soir, je me sentis invinciblement attiré vers sa chambre, et, malgré moi, en résistant, je traversai le corridor et montai marche à marche l'escalier fatal au haut duquel elle m'attendait. Je vous ai avoué que, le lendemain de ces nuits passées en orgie, je ne conservais qu'une idée confuse de ce que j'avais fait et dit, et de ce qu'on avait fait devant moi ou de ce qu'on m'avait dit. Il me sembla, le lendemain de cette nuit, qu'il n'avait été question, entre Orsola et moi, que des délices qu'on pouvait se procurer avec une fortune de deux ou trois millions. En me rappelant quelque d'une manière vague, cette conversation, je frissonnai ; car je ne devais jamais être mis en possession de cette immense fortune que par la mort des enfants de mon frère. Et quelle probabilité que Dieu rappelât à lui ces deux beaux enfants, poétiques et frais comme les fleurs et les fruits parmi lesquels ils jouaient ? Il est vrai que cette mort subite de Gertrude m'épouvantait ! Quand de pareilles idées venaient me serrer le cœur, j'allais trouver M. Sarranti ; je lui parlais d'abord de choses indifférentes, puis j'amenais l'entretien sur les enfants, et je le quittais qu'en lui recommandant de bien veiller sur eux. Et lui, qui les aimait de toute son âme, me répondait :

« — Soyez tranquille, je ne les quitterai jamais, à moins que des circonstances plus puissantes que ma volonté...

« Et alors son front s'assombrissait, et l'on eût cru qu'il devinait quelle sinistre défiance, non pas de moi-même, mais des autres, me poussait à lui dire de bien veiller sur les deux petits êtres qui lui étaient confiés.

« Maintenant, mon père, vous raconterai-je par quelle suite de séductions infâmes, par quelles suggestions de monstrueux désirs Orsola parvint à m'habituer à cette idée qu'il pouvait arriver tel accident qui me rendît propriétaire de cette fortune que je commençais à croire nécessaire à mon bonheur, parce que chaque nuit Orsola me répétait qu'elle était nécessaire au sien ? Au reste, chose singulière, quoiqu'il n'eût jamais été réellement question de mariage entre cette femme et moi, chacun savait, si loin, à quel point nous en étions, que tous les gens de la maison, pour faire leur cour à Orsola, l'appelaient *madame Gérard*. Il n'y avait pas jusqu'aux enfants eux-mêmes qui n'eussent pris cette habitude ; ils répétaient ce qu'ils entendaient dire, c'était bien sans intention, j'en suis sûr ; mais elle aussi, de devenir un jour madame Gérard ; mais sans doute attendait-elle, pour cela, que ma vie fût liée à la sienne par les chaînes d'une effroyable complicité.

« Parfois, dans la journée, je tressaillais, tout prêt à crier de terreur ; c'est que de sanglantes pensées, pareilles à des spectres, venaient se dresser devant moi ! Alors je courais jusqu'à ce que j'eusse rencontré quelqu'un. Si je rencontrais les enfants, je fuyais du côté opposé à celui où je les voyais ; si je rencontrais M. Sarranti, je lui répétais cette recommandation de bien veiller sur ses élèves, et j'ajoutais

« — Je les aime tant ! ces pauvres enfants de mon bon Jacques

Ainsi je me rassurais, je me donnais des forces à moi-même, par ces paroles de tendresse prononcées à haute voix.

Puis les nuits venaient, et la Pénélope infâme détruisait, par ses baisers, ses désirs, ses appétits étranges de volupté inouïe, ce saint et miséricordieux travail que ma conscience avait refait dans la journée ! mais, à mesure que le temps s'écoulait, je dois l'avouer, l'œuvre de la nuit avait moins de peine à détruire le travail du jour. Enfin, bien que je ne visse que dans un lointain avenir la réalisation de la terrible espérance je m'habituai peu à peu à regarder les biens de mes neveux comme mes biens leur fortune comme ma fortune, et une fois il m'arriva de dire devant Orsola

— Quand je serai riche, j'achèterai la propriété voisine.

Or, qui pouvait me rendre riche? *Un hasard !* — c'était Orsola qui appelait la chose ainsi ; — un hasard qui me rendrait héritier de la fortune de mes deux neveux . Mais, mon père, dit le mourant en secouant la tête, qui compte sur le hasard, en circonstances pareilles, est bien près de lui venir en aide !

Arrivé à cette partie de sa confession, M. Gérard avait la figure tellement décomposée, que le moine crut devoir l'interrompre, quelque curiosité et quelque intérêt qu'il eût de connaître la suite des événements dont la série se déroulait devant lui, en s'assombrissant à mesure qu'elle se déroulait

Le moribond se tut, en effet, un instant, mais pour rassembler toutes ses forces. A ce point de son récit, il semblait aussi désireux de l'achever qu'il avait été craintif à le commencer d'abord.

Et cependant sous ce masque livide, où le dominicain arrêtait son regard effrayé, il se passait un rude combat ; car le malade reprit sa narration d'une voix si faible, que, pour comprendre ce qu'il disait, Dominique fut presque obligé de coller l'oreille à ses lèvres.

— Sur ces entrefaites, dit M Gérard, un incident arriva, que je ne dois point passer sous silence. La petite fille, qu'on appelait Léonie, était d'une bonté exquise, mais, en même temps, d'une fierté extraordinaire dans un enfant de cet âge. Habituée, au Brésil, — qu'elle avait quitté à quatre ans à peine, — à être servie par vingt domestiques d'une obéissance passive, d'une soumission absolue, elle s'était accoutumée à commander d'un mot, et à être obéie d'un signe. Souvent, depuis la mort de Gertrude, elle avait eu à se plaindre d'Orsola, qui, ne cachant point la haine que l'enfant lui inspirait, avait apporté, dans les soins qu'elle lui donnait, ou une négligence ou une brutalité dont la petite s'était aperçue. Elle s'en était plainte à moi deux ou trois fois ; mais, voyant que cela ne changeait rien aux façons d'Orsola vis-à-vis d'elle, elle en avait parlé à M. Sarranti, lequel, avec toute la délicatesse possible, m'avait fait comprendre que mon indulgence personnelle pour Orsola ne devait point autoriser celle-ci à oublier que Victor et Léonie étaient les véritables maîtres de la maison.

« Un matin que les deux enfants s'amusaient à jeter dans le bassin des pierres que Brésil allait y chercher en plongeant, Orsola se plaignit du mal de tête que lui causaient les aboiements du chien. En conséquence, elle cria, par la fenêtre, aux enfants de cesser leurs jeux, ou du moins d'en adopter un qui n'excitât point les abois de Brésil. Les enfants regardèrent de qui leur venait ce commandement, et, voyant qu'il leur venait d'Orsola, se remirent à jouer.

« — Prends garde, Léonie ! dit Orsola à la petite fille, qu'elle haïssait tout particulièrement.

« — A quoi? demanda l'enfant.

« — A me faire descendre ; car, si tu me fais descendre, j'irai te fouetter !

« — Ah ! par exemple, venez-y donc ! répondit la petite fille.

« — Tu me défies? dit Orsola. Attends un peu : je suis à toi !

« Et, s'élançant dans le jardin, elle franchit, en courant, l'espace qui séparait le perron de l'étang, et étendit la main pour saisir l'enfant, qui, en la voyant venir l'avait attendue sans daigner faire un pas en arrière ; mais, au moment où elle allait saisir l'enfant, le chien s'élança et la saisit elle-même au bras. Orsola jeta un cri terrible, moins de douleur que de colère. Ce cri, de deux côtés différents, fit accourir deux personnes M. Sarranti, qui emmena les enfants ; le jardinier, qui fit lâcher prise au chien.

« Orsola revint et me montra son bras ensanglanté.

« — J'espère que vous punirez votre nièce, et que vous tuerez le chien? dit-elle.

« Peut-être eussé-je fait selon son désir ; mais M. Sarranti intervint, et m'en empêcha : il avait tout vu et tout entendu ; et, à son avis, Léonie était innocente. Quant à Brésil, avec son instinct de serviteur dévoué il avait défendu sa petite maîtresse, et ne méritait point la mort pour cela Je me contentai donc de défendre aux enfants d'aller jouer désormais au bord de l'eau, et d'ordonner que Brésil restât enchaîné dans sa niche — Orsola, du reste abandonna sa double idée de vengeance avec une facilité qui m'étonna et m'effraya en même temps Je commençais à la connaître et à comprendre qu'elle n'était point femme à pardonner

« Vers ce temps un événement qui se passa dans la maison vint fatalement fournir à Orsola l'occasion d'accomplir le sinistre projet qu'elle méditait depuis longtemps.

« C'était vers la moitié du mois d'août 1820. Depuis trois semaines environ, M Sarranti avait tout à coup et brusquement rompu avec toutes ses habitudes : sa vie, jusque là d'une rigide régularité, était devenue, à mon grand étonnement, une suite d'excentricités qui commençaient à éveiller l'attention des paisibles habitants du village, et particulièrement celle des gens du château.

« On venait le chercher au milieu de la nuit, et, partant à l'instant même avec ceux qui venaient le chercher, il disparaissait pendant des journées entières, se contentant de laisser pour moi au valet de pied Jean, dont il avait fait son domestique de confiance, un mot par lequel il m'annonçait son absence, sans la motiver ni en fixer la durée.

« D'autres fois, dès les premières lueurs du matin, il entrait en conférence avec des amis de Paris, et, s'enfermant avec eux dans sa chambre ou dans le pavillon du parc, il demeurait là, refusant de venir déjeuner, et quelquefois même dîner.

« On l'avait rencontré, à la brune, causant avec des hommes décorés, vêtus de longues redingotes bleues boutonnées jusqu'au menton, et ayant, dans toutes leurs façons, les allures de militaires en habit de ville.

« Orsola avait écouté plusieurs fois à la porte de sa chambre, de son cabinet ou du pavillon, essayant de saisir au passage le secret de ces longues, fréquentes et mystérieuses conversations. Les mots sans suite qu'elle avait entendus pouvaient la mettre sur une trace ; mais le peu de liaison de ces mots entre eux faisait que la trace était bientôt effacée. Cependant, au nombre des mots saisis par elle, comme les noms du roi Louis XVIII et de l'empereur Napoléon revenaient plus fréquemment qu'aucun autre, Orsola n'eut point de peine à deviner qu'il était question d'un complot militaire ayant pour but de renverser le gouvernement existant, et de reconstituer l'Empire. Je me souviens de la joie diabolique avec laquelle Orsola me fit part de cette découverte. Elle détestait votre père, qui, en toutes circonstances, prenait le parti des enfants, et je ne doute point qu'elle ne l'eût dénoncé à la police, si un projet de toute autre nature ne l'eût absorbée, et si elle n'eût pas vu, avec son effroyable perspicacité, quelque chose qui pouvait servir son dessein, à elle, dans les desseins de votre père.

« Elle attendit donc le jour, l'heure, le moment d'agir, comme le jaguar, accroupi sur une branche, attend le moment de s'élancer sur le voyageur. Il y avait à la fois du serpent et du tigre dans cette créature patiente et implacable !

« Le 18 août, M. Sarranti, qui avait quitté le château pendant la nuit, m'avait prié, par un mot, d'aller moi-même redemander au notaire de Corbeil les cent mille écus que j'avais déposés dans son étude ; pour la plus grande facilité du transport, je devais tâcher d'obtenir qu'une partie de la somme au moins me fût rendue en billets de banque

« Dès le matin, je fis mettre le cheval à la voiture, et j'allai à Corbeil. M. Henry n'avait de billets de banque que pour une faible somme ; je rapportai donc les cent mille écus comme je les avais portés, en or.

« Dans la journée, M. Sarranti revint, et me fit demander s'il pouvait m'entretenir seul pendant quelques instants

« J'étais avec Orsola.

« — Je vais descendre, dis-je à Jean.

« — Pourquoi ne faites-vous pas plutôt monter M. Sarranti? demanda-t-elle. Vous seriez mieux ici pour causer

« — Dites à M. Sarranti qu'il peut monter, répondis-je à Jean.

« Puis Jean sorti :

« — Veux-tu me laisser? dis-je à Orsola.

« — Vous avez donc des secrets pour moi ! observa-t-elle

« — Non ; mais les secrets de M Sarranti sont à lui, et non à moi.

« — Avec votre permission, monsieur Gérard, les secrets de M Sarranti seront *à nous*, ou il gardera ses secrets.

« Et, à ces mots, au lieu de sortir, elle entra dans un cabinet de toilette d'où on pouvait entendre tout ce qui se disait dans ma chambre, et s'y enferma à clef. A peine y était-elle enfermée, que la porte du corridor s'ouvrit, et

que votre père entra. J'aurais pu, j'aurais dû l'emmener dans une autre chambre, dans quelque allée déserte du parc, au milieu de la pelouse ; mais j'eus peur de ce qui se passerait entre Orsola et moi, dès que nous nous retrouverions en tête à tête. Aussi, quand M. Sarranti me demanda :

« — Sommes-nous seuls, et puis-je vous parler en toute confiance ?

« Je n'hésitai pas à répondre :

« — Nous sommes seuls, mon ami, et vous pouvez parler.

Avant de continuer, M. Gérard se tourna vers le moine.

— Savez-vous ce que votre père avait à me dire, mon frère, demanda-t-il, et dois-je vous le répéter ?

— Je n'en sais rien, monsieur, répondit Dominique. Lorsque mon père a quitté la France, j'étais au séminaire ; il n'eut point le temps de m'y venir dire adieu. J'ai reçu, depuis, une lettre de lui datée de Lahore ; mais elle avait pour unique but de me rassurer sur sa santé, et de m'envoyer une somme d'argent dont il pensait que je pouvais avoir besoin.

— Je vais donc vous dire, alors, reprit le mourant, quels étaient les projets de votre père, et dans quel complot il était entré.

LXVIII

LE SECRET DE M. SARRANTI

« — Croyez d'abord, mon cher monsieur Gérard, — me « dit votre père, — que tout ce que je vais vous raconter « était connu de votre frère Jacques dès le premier jour où « je le revis ; de sorte qu'il savait parfaitement que c'était « à un conspirateur qu'il ouvrait sa porte, lorsqu'il me « chargea de l'éducation de ses enfants.

« Vous connaissez mon nom et mon pays. Je suis Corse ; « né à Ajaccio la même année que l'empereur, je lui dévouai « ma vie : je le suivis à l'île d'Elbe après l'abdication de « Fontainebleau, à Sainte-Hélène après la bataille de Mont- « Saint-Jean.

« Un jour, on saura à quel supplice est condamné par « les rois l'homme qui les a, les uns après les autres, tenus « tous dans sa main, et la publicité de l'histoire sera le « châtiment de ses geôliers et de ses bourreaux !

« Aussi, dès le commencement de 1817, fus-je préoccupé, sans en rien dire à l'illustre prisonnier, du soin « de lui ménager une évasion. Je nouai des intelligences « avec un bâtiment américain qui venait de nous faire « passer des lettres de l'ancien roi Joseph, retiré à Boston ; « mais l'empereur désapprouva complètement ce que j'avais « fait, et, me dénonçant lui-même au gouverneur :

« — Renvoyez-moi bien vite en France, dit-il, ce gaillard, qui veut me faire évader de ce lieu de délices qu'on appelle Sainte-Hélène !

« Et il répéta dans tous ses détails au gouverneur le plan « d'évasion que je venais de lui révéler à lui-même.

« La grâce qu'il demandait — c'est-à-dire le renvoi en « France de l'un de ses fidèles serviteurs, était de celles « qu'on est toujours prêt à lui accorder. Mon départ fut « donc fixé au surlendemain, un bâtiment se trouvant en « partance pour Portsmouth dans la rade de Jamestown.

« J'étais désespéré, croyant avoir encouru la disgrâce de « l'empereur, lorsque je reçus, par l'entremise du général « Montholon, l'ordre de paraître devant lui. Le général « m'introduisit dans la chambre à coucher, et l'empereur « lui fit signe de nous laisser ensemble.

« A peine fus-je seul avec l'auguste captif, que je me jetai « à ses pieds, en le suppliant de me pardonner, et de revenir sur la décision qu'il avait prise de me renvoyer en « France. Il me laissa dire, me regardant avec un sourire « de bonté ; puis, me prenant par l'oreille :

« — Niais ! dit-il. Allons, relève-toi !

« Ces paroles étaient si éloignées des reproches que je « m'attendais à recevoir, que je me relevai tout étourdi.

« — Je ne te pardonne pas, me dit-il, attendu que je n'au- « rais à te pardonner que ta trop grande fidélité et ton trop « grand dévouement, et qu'on ne pardonne pas ces cho- « ses-là, vilain Corse : on s'en souvient !

« — Eh bien, alors sire, au nom du ciel ! m'écriai-je, ne « m'éloignez pas de vous !

« — Sarranti, me dit l'empereur en me regardant fixe- « ment, j'ai besoin de toi en France.

« — Oh ! alors, sire, m'écriai-je, c'est autre chose ! et, « quelque désir que j'aie de rester auprès de vous, je suis « prêt à partir à l'instant même.

« — Écoute, me dit l'empereur, car les choses que je « vais te confier sont graves. J'ai encore des partisans en « France...

« — Je crois bien, sire : vous avez le peuple tout entier !

« — Quelques-uns de mes vieux généraux conspirent mon « retour.

« — Oh ! sire, en effet, pourquoi ne vous reverrions-nous « pas encore sur le trône ? Vous êtes bien revenu de l'île « d'Elbe !

« — On ne récrit pas une seconde page comme celle-là « dans une vie comme la mienne ! me répondit l'empe- « reur en secouant la tête. D'ailleurs, j'ai l'idée que, pour « l'avenir du monde, mieux vaut que je meure ici, et que « l'empereur des peuples ait sa passion et son Golgotha « comme Jésus-Christ... Ma mort sera belle, Sarranti, et je « ne veux pas manquer ma mort !

« Et il me disait ces paroles avec le même regard de « triomphe qu'il dictait la paix après Marengo, Austerlitz « et Wagram. A Sainte-Hélène, il a retrouvé son génie, un « instant perdu, comme, après la sueur de sang qui lui avait « rappelé un instant qu'il était homme, Jésus-Christ s'est « de nouveau senti le fils de Dieu.

« — Que dois-je donc faire, sire ? repris-je ; et pourquoi « ne permettez-vous pas que, comme un autre Simon « de Cyrène, je reste ici, pour vous aider à porter votre « croix ?

« — Non, répondit l'empereur, je te le répète, Sar- « ranti, j'ai besoin en France d'un homme sûr, d'un homme « qui aille dire à ceux de mes braves lieutenants qui ne « se sont prostitués ni aux Bourbons ni à l'étranger, les « Clausel, les Bachelu, les Gérard, les Foy, les Lamarque, « de ne plus penser à moi.

« — Sire, pourquoi cela ?

« — Parce que, moi, comme les anciens empereurs ro- « mains, je suis passé dieu, et que, du haut de mon ciel « de flamme, je les regarde. Tu iras les trouver de ma part, « et tu leur diras : *Ne songez plus à l'empereur, que pour « penser qu'il vous aime, et qu'il vous encourage ; mais il a « un fils que l'on élève peut-être à le haïr, à coup sûr à le « méconnaître ; songez à ce fils !*

« — Oh ! sire, oui, oui, je leur dirai cela !

« — *Seulement*, ajouteras-tu, *ne compromettez son enfance « que dans un complot où vous soyez certains de réussir ; « rappelez-vous ce qu'on a fait des Astyanax et des Britan- « nicus, le jour où l'on a supposé qu'ils pourraient devenir « dangereux !*

« — Oui, sire, oui, je le leur dirai.

« — Explique-leur bien que c'est ma volonté suprême, « Sarranti, mon testament politique ; dis-leur que j'ai bien « sérieusement et pour toujours abdiqué, mais abdiqué en « faveur de mon fils.

« — Je leur dirai, sire.

« — Écoute, Sarranti, voici un détail qui pourra être « utile à ceux qui essayeront de l'arracher des mains de « l'Autriche.

« — Je le leur dirai, sire.

« — Mon fils habite, à une lieue de Vienne, le même « château que j'ai habité deux fois : une fois en 1805, après « Austerlitz ; une fois en 1809, après Wagram ; — cette « seconde fois, j'y restai près de trois mois. — Il en habite « l'aile droite, que j'avais choisie pour mon habitation « intime. Qui sait ? chose étrange ! sa chambre à coucher « est peut-être la mienne ; il faudrait s'informer de cela.

« — Oui, sire.

« — Voici pourquoi : c'est que, ennuyé d'avoir à traverser « les appartements et les antichambres, toujours remplis « de courtisans ou de solliciteurs, pour descendre dans les « magnifiques jardins où j'aimais à me promener dès le « matin, et quelquefois assez avant dans la nuit, j'avais « fait ouvrir — non par l'architecte du palais, mais par mes « officiers du génie — une porte secrète communiquant à « un escalier dérobé. Cette porte donnait dans mon cabinet « de toilette, et l'escalier dans une espèce d'orangerie ; en « poussant un bouton caché dans la monture d'une glace, « la glace rentrait dans le lambris, et démasquait l'ouver- « ture. Eh bien, Sarranti, tu comprends ? si mon fils est « gardé à vue, par là peut-être pourra-t-il fuir, rejoindre « ceux qui l'attendront dans le parc, et gagner la frontière « avec eux !

« — Oh ! oui, sire, je comprends.

« — Tiens, voici un plan du château de Schœnbrunn « que j'ai fait moi-même cette nuit ; l'aile du château que « j'habitais y est rappelée dans tous ses détails : la cham- « bre à coucher, le cabinet de toilette, les voilà ; la moulure qu'il faut pousser, en voilà le dessin. Ce plan est signé de moi ; cache-le avec soin aux espions anglais ; il sera « ton moyen de reconnaissance.

« — Soyez tranquille, sire ; il faudra me tuer pour me le « prendre !

« — Tâche de rester vivant, et qu'on ne te le prenne « pas : cela vaudra mieux... Attends ! ce n'est pas tout.

L'empereur alla à une cassette placée sous le pied de son lit et qui contenait un million en or, il y prit trois cent mille francs et me les donna.

« — Que voulez-vous que je fasse de cet argent ? lui demandai-je.

— Oh ! ce n'est pas à vous que je le donne, monsieur le Corse ! je vous le confie, entendez-vous bien, maître Cincinnatus ? pour les besoins de la cause ; vous l'emploierez comme vous le jugerez convenable. Ce n'est pas grand'chose que cent mille écus dans les mains d'un imbécile ; c'est un trésor dans les mains d'un homme intelligent. J'ai fait ma première guerre d'Italie avec deux mille louis que j'avais dans le coffre de ma voiture, et, en arrivant au quartier, j'ai distribué quatre louis à chaque général.

— Sire, l'emploi de l'argent sera fait, non point par la main d'un homme de génie, mais par la main d'un honnête homme.

— Si tu étais obligé de fuir, écoute bien ceci, Sarranti !

J'écoutai.

— Il me serait agréable que tu cherchasses un refuge dans l'Inde. Là, tu trouverais, près de Rundjet-Sing Behadour, maharadjah de Lahore et de Cachemire, un de mes plus fidèles serviteurs, le général Lebastard de Prémont.

— Oui, sire.

— Je l'y avais envoyé, en 1812, pour voir si, au moment où je faisais la guerre à l'Angleterre en tentant l'Orient par le Nord, — comme, en 1798, je la lui avais faite en tentant l'Orient par l'Égypte, — il ne pouvait pas provoquer une autre révolte de Chandernagor, et tailler pour Rundjet-Sing un rôle de Tippo-Saïb heureux. Nos désastres sont venus, j'ai détourné mes regards de l'Inde ; mais depuis que je suis ici, j'ai reçu des nouvelles de mon fidèle envoyé, entré au service du prince indien, il ne s'en tient pas moins à ma disposition. — Si donc tu étais obligé de fuir, Sarranti, fuis vers cette vieille nourrice du genre humain qu'on appelle l'Inde, partage avec Lebastard la somme qui te restera, quelle qu'elle soit : ce brave serviteur n'était pas riche, et il doit avoir laissé en France une petite fille de l'éducation de laquelle je devais me charger, si je fusse resté empereur. — Voilà, mon cher Sarranti, pourquoi je t'ai dénoncé, pourquoi je te chasse, pourquoi je demande que l'on te renvoie en Europe, et, cela, le plus tôt possible, entends-tu, traître? Ainsi, qu'il n'y ait plus rien de commun entre nous, que lorsque tu seras là-bas ! »

Et l'empereur me tendit sa main, que je baisai.

Le surlendemain, je partis.

J'arrivai en France. Je n'ignorais pas que, comme tous ceux qui venaient de Sainte-Hélène, j'allais être soumis, de la part de la police, à une sévère investigation.

On me savait sans fortune ; les cent mille écus que je rapportais pouvaient exciter les soupçons. Je vins trouver votre frère, je lui dis tout. Il me nomma professeur de ses enfants, et m'autorisa à m'adresser à vous pour le placement des cent mille écus. Vous savez ce qui se passa entre nous à ce sujet.

Maintenant, depuis quatre ans que je suis revenu de Sainte-Hélène, j'attends une occasion de servir l'empereur selon ses désirs. Une conspiration est organisée, qui doit éclater demain ; — je ne puis pas vous dire quels sont les chefs du complot, leur secret n'est pas le mien ; — ce que je puis vous affirmer, c'est que les plus illustres noms de l'Empire vont tenter demain la ruine du gouvernement des Bourbons !

« Réussirons-nous? ne réussirons-nous pas?... Si nous réussissons, nous n'avons rien à craindre, nous sommes les maîtres ; si nous échouons, l'échafaud de Didier nous attend ! C'est pour cela que je vous ai prié de retirer les cent mille écus des mains de votre notaire, et d'avoir, s'il était possible, du papier au lieu d'or.

« Craignez-vous d'être compromis? Je commence par vous dire que vous ne pouvez l'être ; — mais enfin, si vous avez des craintes à cet égard, aujourd'hui même je vous écris que des affaires importantes me forcent à me séparer de vous ; et, la conspiration échouant, je me sauve comme je puis.

« Voulez-vous, au contraire, m'aider jusqu'au bout? Donnez-moi Jean, qui est un fidèle serviteur, qu'il tienne ici, demain toute la journée, deux chevaux sellés, portant chacun cinquante mille écus dans une valise. J'ai, tout le long de la route, d'ici à Brest, des amis qui nous cacheront ; à Brest, je m'embarque pour les Indes, et je vais, selon les ordres de mon maître, rejoindre à Lahore le général Lebastard de Prémont.

« Voilà ce que j'avais à vous dire, cher monsieur Gérard ; maintenant, vous tenez ma vie entre vos mains. Ne vous hâtez pas de me répondre. Je vais dans mon appartement mettre toutes mes affaires en ordre, brûler tous les papiers qui peuvent me compromettre, et, dans un quart d'heure je reviens chercher votre réponse. »

« Et, sur ces mots, il se leva et sortit.

« Au moment où il refermait la porte du corridor, celle du cabinet de toilette s'ouvrit, et Orsola parut. Naturellement elle avait entendu toute la confidence.

« Je craignis que, femme, et peu sympathique en toute occasion à M. Sarranti, elle ne refusât de l'aider dans sa fuite, et j'allais au-devant de son refus, quand, à cette question que je lui adressai :

« — Tu as tout entendu, Orsola ? que faut-il faire ?

« Elle répondit, à mon grand étonnement :

« — Il faut faire ce qu'il te demande.

« Je la regardai, étonné.

« — Comment ? repris-je.

« — Je te dis qu'il faut lui donner Jean, lui tenir deux chevaux prêts, et prier...

« Elle allait dire « Dieu ; » mais elle reprit en souriant :

« — Et prier le diable qu'il échoue ; car jamais occasion pareille à celle-là ne nous sera donnée de devenir millionnaires !

« — Je frissonnai, et elle me vit pâlir.

« — Oh ! dit-elle, je croyais que c'était chose convenue, et que nous n'avions plus à revenir là-dessus.

« Puis, avec ce ton impérieux que depuis quelque temps elle prenait à certaines heures :

« — Occupez-vous d'une chose seulement, dit-elle : c'est de lui reprendre votre contre-lettre. Moi, je vais vous l'envoyer, afin qu'il n'y ait pas de temps perdu. Je me charge du reste.

« Et elle sortit.

« Un instant après, M. Sarranti rentra.

« — Vous me faites appeler ? demanda-t-il.

« — Oui.

« — Vous avez donc réfléchi ?

« — Jean est à votre disposition ; et, demain, dès la pointe du jour, les chevaux, avec l'argent dans les sacoches, vous attendront tout sellés.

« M. Sarranti ouvrit son portefeuille, et en tira un papier.

« — Tenez, monsieur, dit-il, voici votre contre-lettre ; dès aujourd'hui, je me regarde comme rentré dans les cent mille écus, puisqu'ils sont retirés de chez le notaire. Dans le cas où les circonstances m'empêcheraient de repasser par Viry, un mot de moi, si je ne suis ni prisonnier, ni tué, vous dirait où me faire tenir l'argent.

« Je repris la contre-lettre d'une main si tremblante, mon visage avait conservé une telle pâleur, depuis qu'Orsola m'avait laissé entrevoir qu'elle comptait sur la fuite de M. Sarranti pour l'accomplissement de ses terribles projets que votre père s'aperçut de mon émotion ; il l'interpréta naturellement comme une hésitation de ma part à le servir.

« — Voyons, cher monsieur Gérard, me dit-il, il est encore temps de revenir sur votre bonne résolution. Je puis quitter à cette heure le château pour n'y jamais rentrer, et, en vous quittant, vous laisser la lettre que je vous ai offerte et qui constatera que vous êtes en dehors de tous mes projets. Dites un mot, et je vous rends votre parole.

« J'hésitai ; mais cette femme avait pris un tel empire sur ma vie, que je n'osai faire autre chose que ce qu'elle m'avait ordonné de faire.

« — Non, dis-je, tout est convenu ; ainsi ne changeons rien à nos dispositions.

« M. Sarranti crut que je persistais par pur dévouement, et me serra affectueusement la main.

« — Je suis attendu à Paris, dit-il. Peut-être vais-je prendre congé de vous pour ne plus vous revoir ; je viens peut-être de vous serrer la main pour la dernière fois. Dans tous les cas, cher monsieur Gérard, comptez sur ma reconnaissance éternelle.

« Et il partit.

« Le soir, comme d'habitude, je soupai avec Orsola. Je n'ose pas vous dire ce que je lui promis dans mon ivresse, et quel crime infâme nous arrêtâmes ensemble ! Ma seule excuse est que je n'avais point ma raison, que j'avais perdu mon libre arbitre.

« Enfin, pour me servir de l'expression d'Orsola, le matin du 19 août 1820, il était décidé que, le soir, à quelque prix que ce fût, nous serions *millionnaires !*

LXIX

LA JOURNÉE DU 19 AOUT 1820

— La journée du lendemain, poursuivit M. Gérard, s'écoula pour moi agitée de tressaillements terribles, et, tout étranger que j'étais à la politique, je faisais des vœux bien ardents pour que la conspiration réussît. Il me semblait qu'Orsola n'avait parlé de crime que dans le cas où cette

conspiration échouerait, et où M. Sarranti serait obligé de fuir. Jusqu'à quatre heures de l'après-midi, je comptai toutes les vibrations de l'horloge, et chacune de ces vibrations retentit jusqu'au fond de mon cœur. Cent fois j'interrogeai ma montre. La journée avançait, et rien ne venait troubler la tranquillité ordinaire de la retraite dans laquelle nous vivions.

« Enfin, il était quatre heures de l'après-midi ; nous allions nous mettre à table. — J'avais déjà remarqué que les couverts des enfants manquaient. Orsola avait décidé qu'ils dîneraient à part. — Tout à coup, j'entendis un bruit de galop, je m'élançai hors du salon. Votre père, sur un cheval blanc d'écume, entrait dans la cour. En arrivant au perron, le cheval s'abattit.

« — Trahis ! dénoncés ! je n'ai plus qu'à fuir ! dit M. Sarranti. Tout est-il prêt ?

« — Tout ! dit Orsola.

« Quant à moi, je ne pouvais répondre : quelque chose comme un nuage sanglant flottait devant mes yeux.

« M. Sarranti se dégagea des étriers, vint à moi, me serra la main.

« — Trahis ! trahis ! répétait-il. Oh ! les misérables ! un complot si bien ourdi ! une conspiration si bien arrêtée.

« En ce moment, sur l'appel d'Orsola, Jean venait avec les deux chevaux frais. Je n'eus que la force de les montrer à Sarranti en lui disant :

« — Fuyez à l'instant même ; fuyez sans retard ! votre sûreté avant tout !

« Il me serra de nouveau la main, sauta sur l'un des deux chevaux, tandis que Jean montait sur l'autre, et, par des chemins de traverse, tous deux se dirigèrent vers Orléans.

« — Bien ! murmura Orsola à mon oreille ; tous les soirs, après huit heures, le jardinier va coucher chez son gendre, à Morsang : nous serons seuls !

« — Seuls, répétai-je machinalement, seuls...

« — Oui, dit Orsola, seuls ; puisque, comme si nous avions pu deviner ce qui se passe, nous avons pris la précaution de nous débarrasser de Gertrude.

« Le mot *nous* me rappela le crime, en même temps qu'il m'en faisait le complice. Une sueur froide me passa sur le front ! Je compris que c'était le moment de rappeler toute ma force, et de lutter ; mais il y avait longtemps que ma force était évanouie ! il y avait longtemps que je me laissais entraîner, et que je ne luttais plus !

« — Allons, allons, à table ! me dit Orsola ; il s'agit de ne pas laisser échapper l'occasion qui se présente ; prenons des forces, et profitons du moment !

Je savais ce qu'Orsola appelait prendre ou plutôt me donner des forces : c'était me livrer à ces vertiges de l'ivresse pendant lesquels je cessais d'être maître de moi, et où il me semblait que j'étais possédé par le démon de la violence et de la folie. Dans ces sortes de circonstances, Orsola mêlait à mon vin un aphrodisiaque qui me rendait presque insensé. Avait-elle lu, dans Suétone, que, quand la sœur de Caligula voulait, parricide et incestueuse maîtresse, lui faire commettre quelque crime, c'est ainsi qu'elle agissait ? ou cette femme, qui portait en elle la science et le principe du mal, avait-elle deviné que la cantharide était l'équivalent de l'hippomane ?

« J'avais déjà, la nuit de la mort de Gertrude, éprouvé cette ivresse furieuse que je ressentis, le soir du 19 août, après dîner. Je me levai de table à huit heures, au moment où commençaient à tomber du ciel les premières ombres de la nuit. Tout ce dont je me souviens, c'est d'une voix qui répétait incessamment à mon oreille :

« — Charge-toi du petit garçon, je me charge de la petite fille.

Et moi, abruti, insensé, chancelant, je répondais :

« — Oui, oui.

« — Mais auparavant, me dit la voix, préparons toutes choses pour que ce soit M. Sarranti qui ait l'air d'avoir fait le coup.

« — Oui, répétai-je, il faut que ce soit M. Sarranti qui ait fait le coup.

« — Alors, viens ! dit la voix.

« Je sentis que l'on m'entraînait dans le cabinet où était le bureau sur lequel j'écrivais d'habitude, et dans la caisse duquel j'avais déposé les trois cent mille francs rapportés de Corbeil, et remis à M. Sarranti. Orsola ferma le tiroir à clef ; puis, avec une pince, elle fit sauter la serrure, de manière à ce que le tiroir eût l'air d'avoir été forcé.

« — Tu comprends ? dit-elle.

« Je la regardai d'un œil hébété.

« — Il t'a volé la somme que ton notaire t'avait rendue ; pour la voler, il a forcé le tiroir, et il est parti. Quant aux enfants, ils sont entrés pendant qu'il forçait le tiroir, et, de peur d'être dénoncé par eux, il s'en est débarrassé.

« — Oui, répétai-je, oui, il s'en est débarrassé.

« — Comprends-tu ? demanda Orsola, impatiente et joyeuse à la fois de voir à quel degré d'abrutissement elle m'avait amené.

« — Oui, je comprends. Mais, lui, il niera !

« — Reviendra-t-il pour nier ? ira-t-on le chercher dans l'Inde ? osera-t-il rentrer en France quand il sera condamné à mort comme conspirateur, comme voleur et comme assassin ?

« — Non, il n'osera pas.

« — D'ailleurs, nous serons millionnaires, et l'on fait bien des choses avec des millions !

« — Comment serons-nous millionnaires ? demandai-je, la langue avinée, l'œil terne.

« — Puisque tu te charges du petit garçon, et moi de la petite fille, répéta Orsola.

« — C'est vrai.

« — Descendons, alors.

« — Je me rappelle que je résistai, non par raison, mais par instinct. Elle m'entraîna, et me fit descendre sur le perron. Les enfants étaient assis là, regardant le soleil, qui se couchait lentement.

« — Oh ! que c'est singulier ! dis-je ; il me semble que le ciel est tout en sang !

« En m'apercevant, les deux enfants se levèrent et vinrent à moi, se tenant par la main.

« — Faut-il rentrer, mon oncle Gérard ? demandèrent-ils.

« Leur voix me fit un effet étrange : je ne pus répondre, j'étouffais.

« — Non, dit Orsola, jouez encore, mes chers petits !

« — Oh ! cela, par exemple, poursuivit le moribond, je ne l'oublierai jamais !... Au milieu de mon ivresse, je les voyais tels que je les vois encore tous deux, beaux comme des anges du Seigneur : le petit garçon, blond, frais, rose ; la petite fille, grave et brune, fixant sur moi son regard intelligent, et semblant me demander pourquoi, l'œil inerte, les mains tremblantes, je trébuchais en marchant... En ce moment, huit heures sonnèrent. J'entendis fermer la grille du parc : c'était le jardinier qui s'en allait. Je regardai autour de moi : je ne vis plus Orsola. Où était-elle ?... Je respirai, je me sentis soulagé, j'eus envie de prendre les deux enfants dans mes bras, et de me sauver avec eux ; je l'eusse fait peut-être, si je n'eusse senti que, seul, j'avais déjà bien du mal à me tenir debout. D'ailleurs, au moment où je murmurais :

« — Mes enfants ! mes pauvres enfants !

« Orsola reparut.

« Elle tenait mon fusil à la main.

« — Tenez, dit-elle, voilà votre fusil, monsieur Gérard.

« Et elle me tendit l'arme ; mais mon bras se refusait à la recevoir.

« — Oh ! mon oncle, s'écria le petit Victor, est-ce que tu vas à l'affût ?

« — Oui, dit Orsola, nous avons du monde demain, et il faut que votre oncle me tue deux ou trois lapins.

« — Oh ! emmène-moi avec toi, mon oncle ! dit l'enfant.

« Je frissonnai.

« — Mais prends donc ton fusil, lâche ! me dit tout bas Orsola.

« Je le pris.

« — Oh ! mon oncle, mon oncle, répéta le petit garçon, je me tiendrai derrière toi ; je ne ferai pas de bruit, sois tranquille.

« — Entendez-vous ce que cet enfant vous demande ? dit tout haut Orsola.

« Je regardai le petit garçon.

« — C'est toi qui veux venir ? lui dis-je.

« — Oui, mon oncle, je t'en prie ! tu m'as promis, si j'étais bien sage, de m'emmener un jour avec toi.

« — C'est vrai ; mais as-tu été bien sage, Victor ? demanda Orsola.

« — Oh ! oui, madame, répondit consciencieusement l'enfant ; et, si M. Sarranti était là, il vous dirait qu'il est très content de moi.

« On avait laissé ignorer aux enfants que leur précepteur fût parti pour toujours.

« — Eh bien, alors, si véritablement il a été bien sage, emmenez-le, monsieur Gérard.

« — Si on emmène Victor, dit Léonie, je veux aller avec lui, moi.

« — Oh ! non, non, m'écriai-je vivement, c'est déjà assez, c'est déjà trop d'un !

« — Vous entendez, mademoiselle ? dit Orsola ; nous allons vous coucher.

« — Pourquoi me coucher ? dit la petite fille. J'aime mieux attendre le retour de mon frère, et que l'on me couche en même temps que lui.

« — Dites donc, une fois pour toutes, à cette enfant que vous désirez qu'elle obéisse, et qu'elle ne dise plus : « Je veux ! »

« — Allez avec Orsola, Léonie, dis-je à l'enfant.

« — Et moi, reprit Victor tout joyeux, et moi, je vais avec toi, n'est-ce pas, mon oncle ?

« — Oui, viens ! lui dis-je.

« Il me donna la main ; je n'eus pas la force de garder dans la mienne cette bonne petite main qui se confiait à moi : je la repoussai.

« — Marche à mes côtés, lui dis-je.

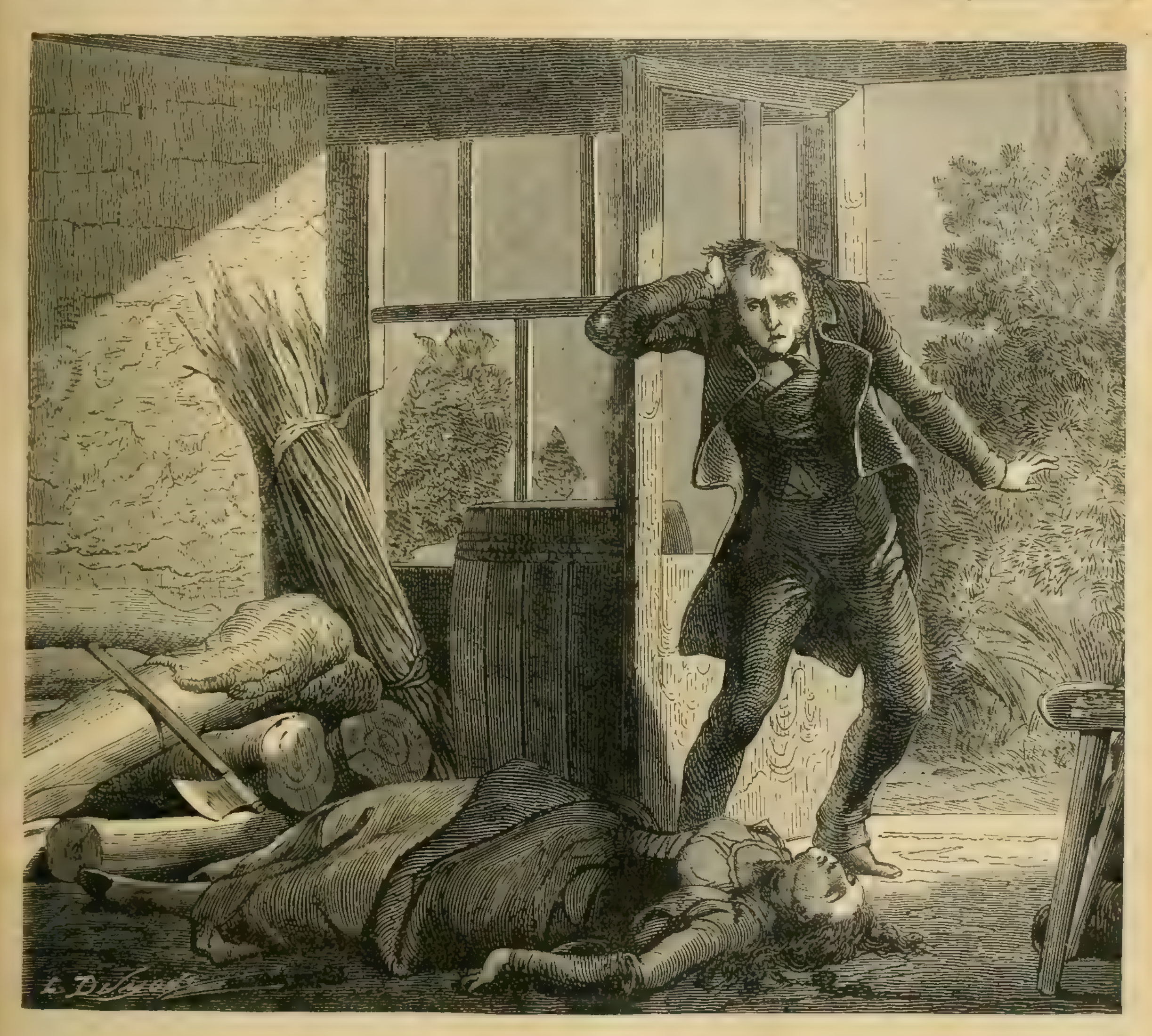
« — Devant ! devant ! cria Orsola en emmenant Léonie, qui, la tête tournée vers nous, disait avec un accent que je n'oublierai jamais : « Revenez bien vite, mon oncle ! « Reviens bien vite, Victor ! »

crosse du fusil à mon épaule, deux ou trois fois je mis le doigt sur la détente de l'arme, et deux ou trois fois j'abaissai le canon en murmurant :

« — Impossible ! impossible !

« Pendant un de ces mouvements, le petit Victor se retourna ; si vite que j'eusse abaissé l'arme, il vit que je l'avais mis en joue.

« — Mon oncle, observa-t-il, je croyais que tu m'avais dit qu'il ne fallait jamais mettre en joue personne, même en



Je heurtai quelque chose du pied.

« Moi aussi, je tournai la tête : je vis la petite fille rentrer et disparaître dans le château. Alors, longeant l'étang, je m'avançai à mon tour dans le parc. Victor marchait, comme le lui avait dit Orsola, à une dizaine de pas devant moi.

« La nuit était déjà sombre, et, sous les grands arbres du parc, les ténèbres étaient encore plus épaisses que partout ailleurs. Mon front ruisselait de sueur ; mon cœur battait au point que j'étais, de temps en temps, obligé de m'arrêter.

« Chaque canon de mon fusil était chargé d'une balle. Il avait fait très chaud pendant les quinze derniers jours qui venaient de s'écouler ; on avait parlé de chiens enragés errant aux environs, et, dans la crainte que quelque chien ne passât, soit, le jour, par la grille ouverte, soit, la nuit, par une brèche qui s'était faite au mur du parc, j'avais pris cette précaution de charger mon fusil à balles ; — Orsola le savait quand elle m'avait mis l'arme entre les mains. — L'enfant, comme je vous l'ai dit, marchait devant moi ; je n'avais donc qu'à porter le fusil à mon épaule, à presser la détente, à faire feu, et tout était dit !

« Mon Dieu ! vous m'aviez donné d'avance le remords de cette action infâme ; car deux ou trois fois je portai la

plaisantant, et qu'il y avait un petit garçon qui avait tué sa sœur en plaisantant ainsi ?

« — Oui, oui, tu as raison, mon enfant ! m'écriai-je. C'était pour plaisanter ; mais j'avais tort.

« — Je sais bien que c'était pour plaisanter, dit l'enfant ; pourquoi donc me tuerais-tu, toi qui aimais tant notre pauvre père ?

« Je jetai un cri. Il s'était fait dans mon esprit une lueur comme celle d'un éclair ; je crus que j'allais devenir fou.

« — Oh ! oui, Victor, dis-je en remettant mon fusil en bandoulière, oui, j'aimais bien ton père ! Reviens à la maison, Victor ! reviens ! nous ne chasserons pas ce soir.

« — Comme tu voudras, mon oncle, dit le petit garçon, effrayé de l'accent de ma voix.

« J'allai à lui, je le pris par la main et, à travers bois, je le ramenai vers le château. J'espérais arriver à temps pour m'opposer au meurtre de la petite fille. Par malheur je me trouvai au bord de l'étang ; pour revenir à la maison il fallait contourner la pièce d'eau, — ce qui nous retardait de plus de dix minutes, — ou la traverser en bateau.

« Oh ! mon oncle, allons en bateau ! dit l'enfant ; c'est si amusant, d'aller en bateau !

Et il sauta le premier dans la petite barque. Je l'y suivis en chancelant.

« L'eau était profonde, calme comme un miroir, éclairée par la lune qui venait de se lever. Je saisis les deux avirons, et je ramai rapidement — Je n'avais en ce moment qu'une idée : arriver à temps pour empêcher le crime, et, quelque chose qui dût en résulter, dire : « Non ! non ! je ne « veux pas ! »

« Nous étions au milieu de l'étang, à peu près, lorsque j'entendis un cri terrible. Je reconnus la voix de Léonie. En même temps, les aboiements de Brésil retentirent dans la nuit : lui aussi, sans doute, de sa niche, où il était retenu, il avait entendu comme moi, et reconnu ce cri.

Deux autres cris, plus déchirants que le premier, se firent entendre à quelques secondes l'un de l'autre.

Je regardai le petit Victor : il était très pâle.

« — Mon oncle, mon oncle, dit-il, on tue ma sœur !

« Puis il appela.

« — Léonie ! Léonie !

« — Veux-tu te taire, malheureux ! m'écriai-je.

« — Léonie ! Léonie ! continua de crier l'enfant.

« J'allai à lui, la main étendue, le regard flamboyant ; il fut tellement épouvanté de l'expression de mon visage, qu'il hésita s'il ne se jetterait pas à l'eau : — il ne savait pas nager ; — il tomba à genoux en joignant les mains.

« — Oh ! mon bon oncle, dit-il, ne me fais pas mourir ! Je t'aime bien, je t'aime de tout mon cœur, mon oncle ! Je n'ai jamais fait de mal à personne !

« Je venais de le saisir par le collet de sa veste.

« — Mon oncle, mon oncle, ayez pitié de votre petit Victor ! . A moi ! à l'aide ! au secours !...

La voix s'arrêta : ma main s'était, comme un anneau de fer, serrée autour du cou de l'enfant. J'étais pris de vertige : j'avais perdu toute connaissance de moi-même.

« — Non, non, lui dis-je, tu es condamné ; il faut que tu meures !

« Il entendit, car il réunit toutes ses forces pour m'échapper.

« En cet instant, la lune se cacha derrière un nuage, et je me trouvai dans l'obscurité ; d'ailleurs, je fermais les yeux pour ne point voir.

« J'enlevai l'enfant juqu'au-dessus de ma tête, et, comme si son poids ne devait pas suffire pour le faire disparaître sous l'eau, je le lançai de toute ma force dans l'étang !

« L'eau bouillonna, s'ouvrit comme un gouffre et se referma...

« Je me jetai sur les avirons pour regagner le bord ; mais, au moment où j'en saisissais un de chacune de mes mains, l'enfant reparut, se débattant Que vous dirai-je, mon père ? s'écria le moribond en sanglotant ; j'étais ivre, j'étais furieux, j'étais fou ! Je levai l'aviron .

— Oh ! misérable ! s'écria frère Dominique en se levant, comme s'il n'avait pas la force, lui, simple auditeur, d'en entendre davantage.

— Oui, oui, misérable ! infâme ! car le pauvre petit s'enfonça, cette fois, pour ne plus reparaître, et, quand la lune sortit du nuage, elle éclaira le front livide d'un assassin !

Le moine était tombé à genoux, et priait, le front appuyé au marbre de la cheminée.

Il se fit, dans cette chambre funèbre, un silence terrible

Ce silence fut un instant interrompu par une espèce de râle qui sortait de la gorge du malade.

— Je me meurs, saint prêtre ! je me meurs ! gémissait-il ; et, cependant, pour l'honneur de votre père dans ce monde, pour mon salut dans l'autre, j'ai encore bien des choses à vous dire !

LXX

LA NUIT DU 19 AOUT 1820

Le moine, à ce cri de détresse, se leva rapidement, revint au lit, passa son bras droit sous la tête du mourant, et lui fit respirer des sels.

Il eût été difficile de dire lequel était le plus pâle, du prêtre ou du moribond

La faiblesse fut longue et alla presque jusqu'à l'évanouissement Puis, enfin M. Gérard fit signe qu'il croyait pouvoir continuer, et le dominicain reprit place au chevet du lit

— Je sautai du bateau sur la pelouse dit l'assassin, et je courus vers la maison Cris de l'enfant aboiements du chien, tout avait cessé

— Il m'avait semblé que les cris sortaient d'une des salles basses J'appelai Orsola d'une voix timide d'abord puis avec un accent plus élevé, puis avec toute la force de ma voix personne ne répondit J'eus alors l'idée d'appeler Léonie, mais je n'osai de peur d'évoquer une ombre

« Je n'avais point de lumière, et je descendis à tâtons. — Le reste de feu brûlait dans la cuisine, et, si faible que fût la lueur qu'il jetait, il était facile de voir que tout était en ordre, et que rien ne s'était passé là. De la cuisine, je pénétrai dans l'office, continuant à appeler Orsola : personne ne répondit. Il me semblait pourtant que c'était bien de là que venaient les cris.

« Je songeai à un petit cellier qui se trouvait derrière l'office, et qui me restait à visiter ; j'essayai de pousser la porte ; mais j'eus à lutter contre un obstacle. J'appelai encore Orsola ; point de réponse.

« Cependant une chose me frappa : à la clarté de la lune, je vis le vitrage du cellier — vitrage donnant sur le jardin — tout brisé En même temps, je heurtai quelque chose du pied. Je me baissai : je sentis un corps couché à terre ; à l'humidité tiède de la dalle, il me sembla que ce corps baignait dans le sang . Je tâtai avec la main : ce n'était pas le corps d'un enfant. Qu'était-ce donc ?... J'allai à reculons jusqu'à la porte, puis je traversai l'office, puis je rentrai dans la cuisine ; j'allumai une bougie, et, épouvanté d'avance de ce que j'allais voir, je revins vers le cadavre.

« Qu'était-il donc arrivé ? Ce cadavre était celui d'Orsola ! ce sang dans lequel il était couché, c'était son sang ! il sortait d'une effroyable morsure qui avait ouvert la carotide, et qui, par l'hémorragie, avait produit la mort presque instantanément. Un long couteau de cuisine gisait, près de la morte, et paraissait échappé de sa main.

« Mon premier mouvement fut de croire que j'étais devenu fou, que j'étais en proie à quelque hallucination terrible !... Mais non, tout était bien réel : il y avait là un cadavre et du sang, et ce sang et ce cadavre étaient le sang et le cadavre d'Orsola !

« Je me rappelai alors les cris de l'enfant, les aboiements du chien, et un jour terrible se fit dans mon esprit. J'allai au vitrage brisé, et je n'eus plus de doute. Voici ce qui s'était passé : — du moins, cela me parut clair comme la lumière du jour.

« Orsola, en rentrant, s'était emparée d'un couteau, et, de gré ou de force, avait conduit l'enfant dans le cellier La, elle avait voulu la tuer ; la petite fille, épouvantée, avait crié, appelé au secours : c'étaient ces cris que j'avais entendus, et auxquels répondaient les hurlements de Brésil — Le chien adorait l'enfant, je vous l'ai déjà dit ; — l'animal comprit que sa petite amie était en danger de mort : sans doute fit-il un effort terrible, et parvint-il à rompre sa chaîne ; la chaîne rompue, il ne fit qu'un bond de sa niche au vitrage, et d'un élan furieux, il passa à travers la fenêtre, tomba dans le cellier, et sauta au cou d'Orsola. Sa mâchoire de fer avait ouvert la gorge de celle-ci, et forcé sa main de lâcher à la fois l'enfant et le couteau

« Maintenant qu'étaient devenus l'enfant et le chien ? Ils n'étaient plus là, ni l'un ni l'autre. A quelque prix que ce fût, il fallait les retrouver.

« La vue du cadavre d'Orsola m'avait rempli de terreur et de colère ; je franchis la porte extérieure du cellier, restée ouverte C'était, sans doute, par cette porte que s'était sauvée Léonie Je me mis à sa poursuite : si je la rencontrais, ma propre sûreté voulait que je la tuasse, comme j'avais tué son frère...

Le moine frissonna.

— Que voulez-vous, mon père ! dit le mourant ; c'est le fatal engrenage du crime ! Le meurtrier est dans une main de fer, et il faut qu'il tue par cela seul qu'il a tué...

« Je m'élançai d'abord dans la principale allée du parc, mon fusil à la main, fouillant les ténèbres de mes regards, courant là où j'entendais du bruit, prenant chaque rayon de lune filtrant à travers le feuillage pour la robe blanche de l'enfant. En ce moment, j'étais fou furieux, ivre de rage, ivre de sang ! A chaque bruit que je croyais entendre, je m'arrêtais, portant mon fusil à mon épaule, en appelant Brésil, en criant :

« — Est-ce toi, Léonie ?

« Mais rien ne répondait ; tout restait tranquille et morne ; le parc était silencieux comme une tombe, vide et inanimé comme le néant !

« Tout à coup, je me trouvai au bord de la pièce d'eau Je m'arrêtai épouvanté ; mes cheveux se dressèrent sur ma tête je jetai un cri qui n'avait rien d'humain, et je repris ma course dans la direction opposée. — En effet, c'était bien plutôt une course qu'une marche ; course rapide, fiévreuse désordonnée, dans laquelle j'eusse renversé si j'avais aperçu le but tout ce qui se fût trouvé sur mon passage

« Rien ! Pendant près d'une heure j'errai ainsi d'allée en allée de buisson en buisson d'arbre en arbre ; aucune piste aucun indice, tout était silencieux, désert J'eus un instant l'idée de décharger mon fusil pour entendre un bruit quelconque tant ce silence me semblait le frère de la mort !

— Enfin, harassé mourant baigné de sueur, je perdis tout espoir de découvrir la trace du chien et de l'enfant ; je

me retrouvai en face du château, au pied du perron, à cent pas de l'étang... Cette eau morne, froide, immobile, m'épouvanta ; je détournai les yeux ; mais, malgré moi, mes yeux revenaient toujours du même côté. Je voyais au bord, dans les roseaux, la chaloupe pareille à un gros poisson échoué, et, sur le gazon, la rame... Je ne pus supporter cette vue, et je rentrai.

« Je n'osais descendre près du corps d'Orsola. Je remontai la berge, toujours tirant l'objet à lui. Chose effroyable ! cet objet qu'il tirait ainsi, et qu'il parvint, après des efforts inouïs, à traîner sur le bord, c'était le cadavre du petit garçon ! .

— Horreur ! murmura le prêtre.

— Oui, dites, dites, s'écria le moribond, comprenez-vous ce qui se passa en moi à cette vue ? Comme au jour du jugement, l'abîme rendait ses morts !.. Je jetai un cri de rage ;



Tout à coup, je me sentis arrêté.

à ma chambre ; les fenêtres en étaient toutes grandes ouvertes : elles donnaient sur l'étang... Tout donnait donc sur ce misérable étang ! Je m'approchai des fenêtres pour en fermer les volets ; mais, au moment où je me penchais en dehors pour les attirer à moi, je restai pétrifié : — un animal rôdait autour de l'étang, le nez à terre, comme s'il suivait une piste ; c'était Brésil ! Que cherchait-il donc ?

« Il accomplit, toujours courant, un cercle parfait ; puis, s'arrêtant à l'endroit où nous étions montés dans le canot, Victor et moi, il releva la tête, aspira l'air, regarda de tous les côtés, poussa un hurlement lamentable, et se mit à l'eau.. Chose terrible ! il suivait, en nageant, la même route qu'avait suivie la barque ; on eût dit que le sillage en était resté visible, et qu'il suivait ce sillage ! Arrivé à l'endroit où j'avais précipité l'enfant à l'eau, il tourna un instant sur lui-même, puis il plongea.

« J'avais observé toutes les évolutions du chien, l'œil fixe, la respiration suspendue ; j'avais momentanément cessé de vivre.

« L'eau tourbillonnait au-dessus de l'endroit où le chien avait plongé ; deux fois sa tête reparut à la surface de l'eau, et je l'entendis respirer bruyamment ; la troisième fois, il tenait à sa gueule un objet informe, qu'en nageant, il tirait du côté du bord. Il atteignit le gazon, remonta sur

je repris mon fusil ; je descendis l'escalier, franchissant quatre ou cinq marches à chaque enjambée. Comment ne roulai-je point par les degrés ? comment ne me brisai-je pas le front sur les dalles du vestibule ? Je n'en sais rien ! J'atteignis le perron. Un massif d'arbres me dérobait la vue du chien et de l'enfant ; je marchai dans la direction du massif, afin d'approcher le plus près possible de l'animal sans être vu de lui. Arrivé au massif, je n'étais plus qu'à trente pas du chien ; il entraînait le cadavre du côté opposé au château.

« Je pensai à la brèche ! Ah ! c'était sans doute par cette brèche que s'était sauvée Léonie ; c'était par cette brèche que le chien voulait entraîner le cadavre. Si le hasard n'avait point fait que j'eusse vu ce qui venait de se passer, ce misérable chien dénonçait tout !

Au moment où je reparaissais de l'autre côté du massif, il m'éventa ; alors, il lâcha l'enfant, et tourna contre moi sa gueule sanglante et ses prunelles de flamme, qui étincelaient dans la nuit comme deux charbons. J'entendis claquer ses mâchoires l'une contre l'autre.

« Je saisis le moment où il hésitait pour savoir s'il continuerait d'emporter l'enfant du côté de la brèche, ou s'il s'élancerait sur moi ; je l'ajustai avec le soin d'un homme qui joue sa vie, et je fis feu. Le chien plia sur ses qua

tre jambes et s'enfonça dans le bois en poussant un long et lugubre hurlement. Je courus après lui, espérant le rejoindre et l'achever de mon second coup. Il était cruellement frappé ; car, à la lueur de la lune, je voyais une trace de sang sur le gazon. Je suivis cette trace tant que je fus sur un sol découvert, mais en entrant dans le bois, je la perdis.

« Je n'en courus pas moins jusqu'à la brèche. C'était par cette brèche qu'il avait dû sortir ; c'était par cette brèche, en tout cas, qu'était sortie Léonie : un lambeau de sa collerette pendait à un églantier. Qu'était-elle devenue ? Il y avait plus d'une heure déjà qu'elle avait franchi la muraille, la route de Fontainebleau à Paris passait à un quart de lieue à peine. Qui me dirait de quel côté elle avait tourné, si elle avait rencontré quelqu'un, où elle avait été emmenée. Puis, si pendant que je la cherchais hors des murs on allait entrer au château, et trouver sur la pelouse le cadavre de Victor ! Ce qu'il y avait d'important avant tout, c'était de faire disparaître ce cadavre.

« C'est en ce moment que rentrèrent en moi les premières idées de conservation. Comment avais-je été assez fou de laisser le cadavre dans l'étang ! ne savais-je pas qu'au bout d'un certain temps, les cadavres des noyés reviennent sur l'eau ? C'était bien heureux, à tout prendre, que Brésil l'eût tiré de l'étang, et traîné sur la pelouse : j'allais l'enterrer dans un endroit isolé du jardin, et toute trace du crime disparaîtrait.

« Je rentrai dans le parc, après avoir arraché de la ronce le lambeau de collerette qu'elle avait retenu au passage de Léonie, et je repris en courant le chemin de l'étang. Tout en courant, j'avais une horrible pensée, une pensée qui me donnait le vertige : « Si j'allais ne plus retrouver le cadavre au bord de l'eau, me disais-je, où le chercher ? » Par bonheur, il y était.. Par bonheur ! comprenez-vous ? c'est effroyable, ce que je vous dis là !

— Oh ! oui, oui, effroyable ! murmura le prêtre, qui sentait, à ce récit, ses cheveux se dresser sur sa tête.

Le mourant continua :

— Pour enterrer l'enfant, il me fallait une bêche ; mais j'avais trop souffert, pendant ces quelques instant où je m'étais éloigné du cadavre, pour m'en éloigner de nouveau. Je repassai mon fusil en bandoulière, je chargeai l'enfant sur un de mes bras, et j'allai jusqu'à la remise où le père Vincent enfermait ses ustensiles de jardinage, afin d'y prendre une bêche. Je trouvai l'instrument que je cherchais. Le petit bâtiment était dans le potager ; c'était le plus loin possible du potager, dans l'endroit le plus désert du parc, que je devais enterrer l'enfant. Je traversai donc de nouveau la pelouse, voyant s'allonger, au clair de la lune, la silhouette hideuse d'un homme emportant sous son bras le cadavre d'un enfant : ses jambes se balançaient en avant, sa tête pendait par derrière...

« Je hâtai ma course, et je m'enfonçai dans le bois. Le voyage que je ferai à travers l'éternité, à partir du jour de ma mort jusqu'à celui du jugement dernier, ne sera pas plus terrible pour moi que cette course nocturne à travers les ténèbres projetées par les grands arbres : mes jambes tremblaient ; j'étais haletant, forcé parfois de suspendre ma marche pour reprendre ma respiration.

« Tout à coup, je me sentis arrêté. Je voulus continuer ma course, j'étais retenu en arrière. Je fus pris d'un frisson : mes jambes plièrent sous moi ; le vertige, avec son cortège de spectres, passa devant mes yeux ; je me sentis près de rendre l'âme !

« Enfin, je fis un effort, et j'eus le courage de regarder en arrière : les boucles blondes de la chevelure de l'enfant s'étaient enroulées dans une branche brisée ; c'était là l'obstacle. Tout cela n'avait duré qu'une seconde ; mais, pendant cette seconde, j'avais vu étinceler au-dessus de ma tête le couperet de la guillotine ! Je me mis à rire d'un rire terrible ; je donnai une secousse au cadavre : une partie des cheveux resta à la branche, mais je continuai mon chemin.

« Je crus, enfin, avoir trouvé l'endroit qui me convenait : c'était sous un épais massif, à quelques pas d'un banc de gazon où je n'étais peut-être pas venu m'asseoir deux fois, depuis quatre ans que j'habitais le château. Il y avait là, entre les tiges de lilas, un espace de trois pieds de diamètre à peu près ; en creusant verticalement la terre, je pouvais avoir fini en une heure ou une heure et demie. Je me mis à l'œuvre.

« Quelle heure, mon père, quelle heure que je passai à creuser cette fosse ! Il était environ deux heures du matin quand je commençai ; c'est le moment où au mois d'août s'éveillent les premiers tressaillements de la nature : les oiseaux sur les branches, les bêtes fauves dans les buissons. Au moindre bruit, je me retournais, croyant entendre des pas ; l'eau ruisselait sur mon visage ; mon haleine s'échappait, en sifflant, de ma poitrine. Je sentis venir le jour !

« Enfin, l'œuvre funèbre fut terminée. Je mis le corps de l'enfant dans ce trou vertical, qui n'avait pas moins de quatre pieds de profondeur ; puis je fis rouler sur lui la terre que j'avais amassée au bord de la fosse, la foulant aux pieds, afin que le terrain ne présentât point d'élévation ; et, comme toute la terre ne put tenir, à cause de la place qu'avait prise le cadavre, j'éparpillai le reste aux environs. Après quoi, j'allai chercher, à cent pas de là, une grande couche de mousse que je revins plaquer sur l'endroit où la terre avait été fraîchement remuée. Grâce à cette précaution, il ne resta aucune trace du pénible travail.

« Il était temps : comme je venais de l'achever, le soleil entr'ouvrait les nuages, et, au sommet d'un chêne dont les branches s'étendaient au-dessus de ma tête, un rossignol chantait.

LXXI

FIN DE LA CONFESSION

— Le soleil, la lumière, amenèrent ces deux terribles fantômes du jour : le souvenir et la réflexion ! Je vis venir le soleil avec l'effroi du condamné à mort qui voit entrer le matin dans son cachot, le geôlier chargé de lui annoncer l'heure de l'exécution.

« Il s'agissait de prendre un parti ; mais tout en moi était terreur, incertitude, chaos, et je n'eusse jamais eu la présence d'esprit de combiner des moyens de justification, si presque tout n'eût été réglé d'avance par Orsola : la mort même de celle-ci jetait sur tous les événements de cette nuit fatale un vague plus grand encore, et surtout écartait de moi les soupçons : mon adoration pour cette créature était proverbiale : on ne pouvait donc pas me soupçonner d'avoir contribué à sa mort. D'ailleurs, le chien, que l'on retrouverait mort quelque part, serait une preuve que, n'étant pas arrivé à temps pour la secourir, je l'avais vengée.

« Je n'avais sur moi aucun vestige de ce terrible témoin que rien ne fait disparaître — le sang ! Avec quelques efforts de raison, je parvins donc à reprendre un peu de calme.

« Seulement, ce qui me remplissait de craintes, c'était la fuite de Léonie ; mais, en supposant que Léonie parlât, elle ne pouvait accuser qu'Orsola, et Orsola était morte.

« Je montai dans ma chambre, j'effaçai toutes les traces de l'orgie de la veille, j'avalai d'un trait ce qui restait dans la bouteille, je réparai un peu le désordre de ma toilette, et je me rendis tout courant chez le maire du pays. C'était un brave homme, un simple paysan, ouvrier comme je l'avais été moi-même, et à qui cette communauté de travaux de notre jeunesse avait inspiré pour moi une grande sympathie, une profonde confiance. Je lui débitai la fable qu'Orsola et moi avions préparée, c'est-à-dire que les deux enfants avaient disparu, et que leur fuite coïncidait tellement avec le départ de M. Sarranti et le vol des cent mille écus repris, la veille, chez le notaire, et enlevés de mon secrétaire brisé, que je n'hésitais pas à l'accuser de ce vol et de cet assassinat.

— Pauvre père ! murmura Dominique en levant les mains et les yeux au ciel.

— Oui ; mais, puisque le ciel me punit, s'écria le mourant, puisque je lui rends moi-même cette pureté que j'avais ternie, il faut me pardonner, mon père ! car comment voulez-vous que Dieu me pardonne, si vous ne me pardonnez pas ?

— Continuez, dit le moine.

— Quant à moi, voici de quelle manière j'expliquai ma tardive dénonciation. — Je n'étais rentré, la veille que très tard ; croyant tout le monde couché, j'étais monté droit à ma chambre, et m'étais couché moi-même. Le matin, je m'étais éveillé avec le jour ; n'entendant aucun bruit dans la maison, je m'étais levé ; en traversant mon cabinet, j'avais aperçu le tiroir de mon secrétaire forcé ; j'avais passé dans la chambre d'Orsola : elle était déserte ; j'avais passé dans les chambres des enfants : elles étaient vides ; j'avais appelé, personne n'avait répondu ! J'étais descendu, j'avais cherché, et enfin, dans le cellier, j'avais trouvé le cadavre d'Orsola baigné dans son sang ! La nature de la plaie ne m'avait laissé aucun doute sur la nature de sa mort : elle avait été étranglée. J'avais alors aperçu, couché sur la pelouse, le chien, qui avait rompu sa chaîne ; et dans un premier mouvement, dans un de ces mouvements de douleur qui vous mettent hors de vous-même, j'avais pris mon fusil et envoyé une balle à Brésil, qui, blessé, avait disparu.

« Le maire crut à cette fable ; il mit mes hésitations, mes redites, ma pâleur, sur le compte de mon effroi ; il me donna à sa manière toutes les consolations possibles, et, faisant prévenir par son adjoint les autorités compétentes, il revint avec moi au château.

« Je m'étais bien gardé de dire vers quelle frontière M. Sarranti avait pris la fuite ; je n'avais, vous le comprenez, qu'un désir : c'était qu'il pût sortir de France.

Je m'enfermai dans ma chambre, abandonnant le reste du château aux investigations de la justice, et priant seulement mon ami le maire de Viry de faire que, le plus possible, on respectât ma douleur. Le brave homme se chargea de tout, et me tint parole ; puis, il faut le dire, dans la journée arriva la nouvelle de la conspiration découverte ; comme j'y avais compté, cette nouvelle me venait en aide. Lorsqu'on sut que M. Sarranti était un des agents les plus fanatiques du parti bonapartiste, les feuilles gouvernementales ne manquèrent point de ramasser cette accusation d'assassinat et de vol, pour la jeter à la tête de tout le parti. La police eût même été désespérée — en supposant qu'elle eût eu quelques doutes — de découvrir les véritables coupables ; on était heureux, en 1820, de flétrir les bonapartistes des noms d'assassins et de voleurs, comme, en 1815, on les avait flétris du nom de brigands, et ce fut pour le gouvernement une bonne fortune de pouvoir faire peser une pareille accusation sur la tête d'un homme arrivant de Sainte-Hélène et ayant vécu dans l'intimité de l'empereur.

Je n'eus donc aucune crainte réellement sérieuse ; tous les soupçons passèrent autour du coupable, pour se mettre à la poursuite de l'innocent ; et, tout innocent qu'il était, je doute que, s'il eût été arrêté, votre père eût pu se soustraire à l'échafaud...

Le prêtre se leva ; il était pâle comme les draps du mourant. Cette idée de son père tombant victime d'une fausse accusation, et avec toutes les apparences de la culpabilité, l'épouvantait à le rendre fou.

— Oh ! je savais bien, moi, qu'il n'était pas coupable ! dit-il, et cependant je l'aurais vu mourir sans pouvoir le sauver ! Oh ! monsieur, monsieur, vous êtes bien...

Il s'arrêta : il allait dire : « Bien infâme ! »

Le moribond courba la tête : ce qu'il demandait, c'était que cette douleur de l'homme s'exhalât en paroles, afin qu'il ne restât plus dans le fils que la miséricorde du prêtre.

— Mais, continua le moine, malgré cet aveu que vous me faites, monsieur, une accusation terrible n'en pèsera pas moins éternellement sur la tête de mon père !

— Est-ce que je ne vais pas mourir, monsieur ? balbutia le malade.

— Alors, s'écria Dominique, après votre mort, il me sera donc permis de tout révéler ?

— Tout, monsieur ! N'est-ce pas pour cela que je bénissais la Providence de vous avoir conduit près de mon lit.

— Ah ! fit le prêtre en respirant, mon père ! mon pauvre père !... Savez-vous, monsieur, que, s'il eût connu l'accusation qui pesait sur lui, au risque d'y perdre la tête, il fût revenu protester de son innocence ?

— Oui, mon père... Eh bien, moi mort, vous lui écrirez, et il pourra revenir ; mais, au nom du ciel ! ne jetez pas la terreur et le désespoir sur le peu d'heures qui me restent à vivre !

Le prêtre fit un signe pour rassurer le mourant.

— Tenez, continua M. Gérard, laissez-moi vous faire un aveu. Depuis sept ans que le crime a été commis, eh bien, — il faut que je sois d'une exécrable nature, n'est-ce pas ? — eh bien, je n'ai pas eu un seul instant le sentiment du remords pur et isolé. Non, non ; avec le remords seul, j'eusse dormi, j'eusse vécu calme, heureux peut-être ; mais la terreur de la justice, l'effroi de la punition, voilà ce qui a troublé mes jours, tourmenté mes nuits !... Oh ! combien de fois, dans mes rêves, j'ai comparu devant un tribunal ! combien de fois j'ai entendu, malgré mes prières, mes larmes, mes dénégations, retentir le mot *assassin !* combien de fois j'ai senti sur mon cou frissonnant le froid des ciseaux qui abattaient mes cheveux, et tressailli au cahot de la fatale charrette ! combien de fois j'ai vu, en perspective à l'horizon, au-dessus de toutes les têtes, ou s'élancer les deux bras rouges, ou étinceler le couperet de la hideuse guillotine !

— Malheureux ! dit le prêtre regardant en pitié cet homme, vivante image de la terreur, et qui, par terreur, on le sentait, pouvait devenir féroce.

— Voilà pourquoi je me suis exilé de Viry ; voilà pourquoi je suis venu demeurer à Vanvres ; voilà pourquoi je fais le bien...

Le prêtre se retourna vivement à ces derniers mots.

— Oui, oui, mon père, dit le moribond, l'aumône est un manteau dont je me couvre pour qu'on ne voie pas mes habits tachés de sang ! Qui oserait, maintenant, me venir chercher au milieu de ce cortège de bonnes actions qui veillent autour de moi ?

— Celui qui vient ! dit Dominique en levant son doigt au ciel : — Dieu !

— Oui, je le sais, dit le mourant, celui-là dont on se souvient quand on va mourir ; celui-là qui voit le sang à travers le manteau, le visage à travers le masque ! mais, auprès de celui-là, mon père, j'aurai deux puissants intercesseurs : mon effroi et votre innocence !

Le malheureux n'osait pas dire ses remords.

— C'est bien, dit le prêtre ; achevez.

— Je n'ai plus que quelques mots à ajouter, mon père. Comme je vous l'ai dit, non pas ma seule, mais ma principale inquiétude, c'était la disparition de Léonie. J'allai à la préfecture de police ; je fis et fis faire toutes les démarches imaginables : jamais je n'eus aucune nouvelle de l'enfant.

J'eus un moment l'idée de retourner à Vic-Dessos ; mais là avait habité M. Sarranti, là son fils était né, là on m'avait connu pauvre et, par jalousie, on pouvait remonter aux sources de ma fortune : j'y renonçai.

Je voyageai ; je passai un an en Italie, un an dans les Flandres ; mais, à chaque lever de soleil qui me rappelait cette terrible aurore du 20 août, je me demandais si l'on ne découvrait pas en ce moment-là, en France, quelque indice qui viendrait, à l'étranger, se dresser tout à coup contre moi. Je rentrai en France ; je visitai la Bourgogne, puis l'Auvergne.

Un soir, dans une chaumière où j'avais demandé l'hospitalité, j'entendis mes hôtes faire le récit de la vie d'un homme de bien, dans les plus minutieux détails. Il s'agissait d'un gentilhomme des environs d'Issoire qui, à la suite d'une querelle assez futile, s'était battu en duel, et avait tué son meilleur ami. A partir de ce jour, cet homme avait vendu son château, ses fermes, ses terres, ses troupeaux ; puis il avait distribué son bien aux pauvres et demandé, à des travaux utiles, à des actions louables, l'oubli de ce meurtre involontaire ; — seulement, lui le faisait par remords. — Mais voici ce que je me dis : « Un homme qui aurait commis un crime réel, un meurtre véritable, n'échapperait-il pas au soupçon en se créant une réputation pareille à celle que s'est acquise ce gentilhomme ? Faisons donc, par précaution, par égoïsme, par terreur, ce qu'il fait, lui, par remords. »

Je revins à Paris ; je cherchai un lieu d'habitation dans les environs ; je trouvai cette maison, que j'achetai, et j'entrepris cette grande œuvre de philanthropie qui m'a valu, à moi aussi, la réputation d'homme de bien, avec laquelle je vais mourir. Mais, une fois que je serai mort, mon père, ma mémoire est à vous : faites-en le sacrifice à M. Sarranti ; obtenez sa grâce comme conspirateur ; moi, je me suis chargé de prouver son innocence comme assassin.

— Mais croira-t-on à la déposition d'un fils en faveur de son père ?

— J'ai prévu cette objection, monsieur. Levez-vous, prenez cette clef...

Le mourant tendit au moine une clef qu'il tenait cachée sous son oreiller.

— Ouvrez le deuxième tiroir du secrétaire, ajouta-t-il ; vous y trouverez un rouleau de papier scellé de trois cachets.

Dominique se leva, prit la clef, ouvrit le tiroir, et en sortit le rouleau de papier.

— Le voici, dit-il.

— N'y a-t-il rien d'écrit dessus ?

— Si fait, monsieur, il y a :

« Ceci est ma confession générale devant Dieu et devant les hommes, pour être, si besoin est, rendue publique après ma mort.

« *Signé :* GÉRARD TARDIEU. »

— C'est cela, mon père : ce papier contient, mot pour mot, et tout entier écrit de ma main, le récit que je viens de vous faire. Quand je ne serai plus, disposez-en ; je vous relève du secret de la confession.

Le moine, avec un mouvement de joie et de triomphe involontaire, serra le papier contre sa poitrine.

— Maintenant, mon père, dit le moribond, ne me consolerez-vous point par quelques paroles d'espérance ?

Le moine s'approcha, grave et lent ; on eût dit que son visage, levé au ciel, s'éclairait d'une lumière divine.

Vu ainsi, il semblait l'idéal de la charité humaine.

Le mourant, qui sentait venir le pardon, se souleva afin d'aller au-devant de lui.

— Mon frère, dit le dominicain, peut-être faudrait-il près du Seigneur une plus haute et plus puissante intercession que la mienne pour qu'il vous pardonnât ; mais moi, comme homme, comme fils, comme prêtre, je vous pardonne ! Dieu veuille ratifier l'absolution que je le supplie de faire descendre sur votre tête, — au nom du Père, qui est la bonté ; du Fils qui est le dévouement, et du Saint-Esprit, qui est la foi !

Et il posa doucement ses mains pâles et blanches sur le crâne nu et décharné du moribond.

— A présent, mon père, demanda M. Gérard, que me reste-t-il à faire ?

— Priez ! dit le moine.

Puis il sortit lentement, les mains jointes, conjurant le Seigneur de permettre qu'il emportât avec lui tout ce qu'il y avait de mauvais, de misérable et de bas dans cet homme qui allait mourir.

Derrière lui, le moribond retomba sur son lit, la face contre son oreiller et aussi immobile que si l'âme fût déjà séparée du corps.

LXXII

RETOUR A JUSTIN

Laissons frère Dominique, désormais rassuré sur la vie et l'honneur de son père, franchir rapidement, le cœur plein d'espérance et de joie, la courte distance qui sépare Vanvres du Bas-Meudon, où il trouvera, attelée et prête à partir, la voiture funèbre qui renferme le corps de Colomban, — et revenons à Justin, que nous avons vu s'élancer à franc étrier sur la route de Versailles, muni, par l'intermédiaire de Salvator, des instructions de M. Jackal à l'endroit de madame Desmarets.

Pour ceux de nos lecteurs auxquels le caractère du maître d'école, empreint d'une apparente faiblesse, a semblé ne pas mériter tout l'intérêt qu'il inspire à Salvator, à Jean Robert et à nous-même, nous dirons que cette résignation qui, au premier abord, a pu être prise pour un manque d'énergie, nous paraît, à nous, au contraire, une des belles formes de la force.

En effet, il ne faut pas confondre le mouvement matériel, l'activité du corps, avec l'activité et le mouvement de l'esprit.

Tel homme qui se croit très actif, qui, tous les jours se meut, marche, court, fait deux lieues à pied ou en voiture, se remue beaucoup plus, mais agit beaucoup moins que l'homme qui, du fond de son cabinet de travail, fait éclore, au bout de dix ans d'apparent repos, la pensée qui va bouleverser le monde.

Mettez le maître d'école, cet homme si apathique à sa surface, aux prises avec la nécessité, et vous le verrez sortir de son apathie, armé de pied en cap, prêt à combattre, préparé à mourir. Ce qui l'affaiblit aux yeux de ceux qui ne voient pas chez lui plus loin que l'épiderme, — nous ne saurions trop le répéter, car nous nous proposons de le démontrer dans ce livre, — c'est la vie de famille, sous laquelle il est courbé ; la piété filiale, qui, parfois faisant les grandes actions, parfois aussi fait les grands et obscurs dévouements. Supprimez pour Justin ce mot sacré, cette chose sainte qui pèse sur lui, la *famille*, et vous le verrez immédiatement apporter sa pierre à ce monument social, antipode de la tour de Babel, que nous sommes tous nés pour élever d'une assise, et que l'on appelle l'harmonie universelle... Supposez-le seul au monde, avec des passions dont il n'ait à répondre à personne qu'à lui-même, et, comme cette lumière de l'Évangile cachée sous le boisseau, vous le verrez, une fois le boisseau enlevé, répandre à l'instant tous ses rayons autour de lui.

Ainsi, quiconque eût vu Justin, faisant appel à ses souvenirs de jeunesse, s'élancer, en écuyer consommé, sur le cheval de Jean Robert, brûler le pavé, dévorer l'espace, franchir la distance, eût pu affirmer à coup sûr, que c'était le bras d'un homme fort, et le jarret d'un homme résolu qui dirigeaient, dans sa course furieuse, ce cheval échevelé, bien plus semblable à un oiseau emportant sa proie qu'à un coursier arabe entraînant son cavalier.

Après une heure de ce galop furibond, pendant lequel les pensées de Justin empruntant quelque chose au train de sa monture, se pressaient rapidement dans son cerveau, il s'arrêta haletant devant la porte du pensionnat.

Il avait mis un peu plus d'une heure, comme nous venons de le dire, à faire ses cinq lieues et il était juste huit heures et demie quand, s'élançant à bas de son cheval, il sonna chez madame Desmarets.

On était levé depuis longtemps dans la maison : madame Desmarets était seule dans sa chambre, et n'avait pas encore achevé sa toilette.

Justin lui envoya dire qu'il désirait lui parler à l'instant même.

Tout étourdie d'une visite si matinale, madame Desmarets fit prier M. Justin de l'attendre, lui demandant un quart d'heure pour se mettre en mesure de paraître devant lui.

Mais Justin répondit que, la cause qui l'amenait n'admettant, vu son urgence, aucun retard, il suppliait la maîtresse de pension de le recevoir à l'instant même.

Madame Desmarets, toute troublée de cette insistance, passa une robe de chambre, et ouvrit sa porte pour descendre au salon : — mais Justin était debout devant la porte.

Il prit la main de madame Desmarets étonnée, et la fit rentrer dans sa chambre, dont il referma la porte derrière lui.

Alors seulement la maîtresse de pension leva les yeux sur Justin, éclairé par la lumière des fenêtres, et jeta un cri. Elle était épouvantée tout à la fois, et de la pâleur mortelle imprimée sur le front du jeune homme, et de la sombre énergie qui faisait le caractère principal de sa physionomie, d'habitude si douce et si inoffensive.

— Oh ! mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ? demanda-t-elle.

— Un grave malheur, madame ! répondit Justin.

— A vous, ou à Mina ?

— A tous deux, madame.

— Ah ! mon Dieu !... Faut-il que je fasse appeler particulièrement Mina, ou désirez-vous la voir vous-même ?

— Mina n'est plus ici, madame.

— Comment, Mina n'est plus ici ? Où est-elle donc ?

— Je n'en sais rien.

Madame Desmarets regardait Justin Corby comme elle eût regardé un fou.

— Elle n'est plus ici ! vous ne savez pas où elle est ! que veut dire cela ?

— Cela veut dire, madame, qu'elle a été enlevée cette nuit !

— Mais, hier au soir, je l'ai conduite moi-même dans sa chambre, où je l'ai laissée avec mademoiselle Suzanne de Valgeneuse.

— Eh bien, ce matin, madame, elle n'y est plus.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria madame Desmarets en levant les yeux au ciel, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites, monsieur ?

Justin tira de sa poche le papier écrit au crayon que lui avait remis Babolin.

— Tenez, dit-il, lisez plutôt.

Madame Desmarets lut rapidement le billet.

Elle reconnut l'écriture de la jeune fille, et, se sentant près de défaillir, elle jeta un cri en étendant les bras pour chercher un appui.

Justin s'élança, la soutint et lui avança un fauteuil.

— Oh ! dit-elle, si cela est vrai, c'est à genoux que je devrais vous demander pardon de la douleur que je vous cause !

— C'est vrai ! dit Justin. Mais ne nous laissons pas abattre ni l'un ni l'autre, madame, à moins que nous ne soyons sûrs qu'il n'y a pas de remède à cette douleur, et encore quand il ne me restera plus d'espoir dans les hommes, il me restera l'espoir en Dieu.

— Mais que faire, monsieur ? demanda la maîtresse de pension.

— Attendre, et, en attendant, veiller à ce que personne ne pénètre dans la chambre de Mina, ni n'entre dans le jardin.

— Attendre qui, monsieur.

— L'agent de l'autorité qui doit se rendre ici dans une heure.

— Eh quoi ! s'écria madame Desmarets, plus effrayée qu'émue, la justice va venir ici ?

— Sans doute, répondit Justin.

— Mais, si cela arrive ma maison est perdue ! reprit la maîtresse de pension.

Cet égoïsme blessa profondément Justin.

— Que voulez-vous que j'y fasse, madame ? dit-il froidement.

— Monsieur, s'il y a un moyen d'éviter le scandale, je vous supplie de l'employer !

— Je ne sais pas ce que vous appelez un scandale, dit Justin avec un froncement de sourcils.

— Comment, vous ne savez pas ce que j'appelle un scandale ? dit la maîtresse de pension en joignant les mains.

— Le scandale pour moi, madame, reprit Justin, est qu'une femme à qui ma mère a confié sa fille, à qui, moi, j'ai confié ma femme, ose me dire de me taire quand je la lui redemande !

La réplique était si juste, que madame Desmarets sembla anéantie.

— Mais monsieur, fit-elle éplorée, toutes les mères vont me reprendre leurs filles !

— Et moi, madame, dit Justin, révolté de l'égoïsme de cette femme, qui, devant une douleur comme la sienne ne s'occupait que du tort que l'enlèvement de Mina pouvait faire à sa maison : — et, moi, madame, si j'étais votre juge, je ferais placer au fronton de votre pensionnat quelque écriteau infamant qui détournerait de cette maison toutes les mères !

— Mais monsieur, votre malheur, à vous, ne s'adoucira point du tort que vous me ferez.

— Non ; mais le tort que je vous ferai, madame, empêchera qu'il n'arrive à d'autres un malheur pareil au mien.

— Au nom de l'affection que j'avais pour Mina, monsieur, ne me perdez pas !

— Au nom de la confiance que j'avais en vous, madame, ne me demandez rien !

Il régnait sur le visage de Justin une résolution si désespérée, que madame Desmarets comprit qu'elle n'avait rien à attendre de lui.

Elle parut donc prendre son parti, et, d'un air résigné :

— Il sera fait comme vous le voulez, monsieur, dit-elle, et je subirai silencieusement ma peine.

Justin indiqua par un signe de tête, que c'était, à son avis, ce que madame Desmarets avait de mieux à faire.

Puis, après quelques minutes d'un silence qui pesait comme du plomb sur le jeune homme et sur la maîtresse de pension.

— Monsieur, dit celle-ci, voulez-vous, à votre tour, me permettre de vous adresser quelques questions ?

— Faites, madame.

— A quelle cause attribuez-vous la disparition de Mina ?

— C'est ce que j'ignore encore, mais ce que la justice m'apprendra j'espère.

— Vous êtes bien sûr qu'elle n'a pas disparu volontairement ?

Le cœur de Justin se gonfla à cet outrage fait à sa blanche fiancée.

— Comment, vous qui l'avez depuis six mois devant les yeux, pouvez-vous m'adresser une semblable question.

— Je vous demandais si vous étiez certain de son amour

— Vous avez lu sa lettre : qui appelle-t-elle à son aide ?

— Alors, elle aurait donc été enlevée par force ?

— Sans nul doute.

— Mais, monsieur, c'est impossible : les murs sont hauts, les fenêtres solidement fermées ; Mina aurait crié.

— Madame il y a des échelles pour tous les murs, des pinces pour toutes les fenêtres, des bâillons pour toutes les bouches.

— Etes-vous entré dans la chambre de Mina ?

— Non, madame.

— Mais c'est la première chose à faire ! Allons-y de ce pas, si vous le voulez bien.

— Au contraire, madame, n'y allons point, je vous en supplie.

— C'est cependant le seul moyen de nous assurer qu'elle n'est plus là.

— Mais cette lettre ?

— Si, par un calcul que je ne m'explique pas, si, pour accomplir quelque dessein ténébreux, on vous avait envoyé une fausse lettre ; si Mina n'était point enlevée, si elle était dans sa chambre

Quelque chose de pareil à un éblouissement passa devant les yeux de Justin.

Il comprenait lui-même si peu de chose à ce qui arrivait, que cette espérance, quelque insensée qu'elle fût, commença d'entrer dans son cœur. En conséquence, malgré les recommandations de Salvator, il se décida à descendre et à aller, avec madame Desmarets, jusqu'à la porte de la chambre particulière qu'habitait la jeune fille.

Arrivée devant cette porte, madame Desmarets — tandis que Justin, la main sur sa poitrine, comprimait les battements de son cœur — madame Desmarets frappa doucement, puis plus fort, puis plus fort encore ; ce fut inutile personne ne répondit.

Elle essaya d'ébranler la porte; inutile aussi : la porte était fermée en dedans.

Madame Desmarets proposa alors d'envoyer chercher le serrurier ; mais Justin, que ce silence funèbre avait rendu à son premier désespoir, se ressouvint des recommandations de Salvator, et s'opposa formellement à ce que le serrurier vînt ouvrir la porte.

— Voyons du moins, par le jardin, si l'on apercevra quelque chose à travers la fenêtre, dit la maîtresse de pension

— Pardon, madame dit Justin mais l'entrée du jardin est provisoirement interdite à tout le monde

— Même à moi ?

— A vous comme aux autres, madame.

— Mais, enfin, monsieur, je suis chez moi !

— Vous vous trompez, madame : partout où est la loi, la loi est chez elle, et, au nom de la loi, je vous défends d'entrer dans ce jardin !

Et, pour plus grande sûreté, il en ferma la porte à double tour, puis tira la clef, qu'il mit dans sa poche

Madame Desmarets avait grande envie d'appeler, de crier, d'envoyer même, au besoin, chercher le commissaire, pour mettre Justin hors de chez elle, mais elle comprit que ce jeune homme, qu'elle avait toujours vu si humble et si doux, n'agirait point ainsi, s'il n'était sûr d'être soutenu

Quant à Justin, il s'appuya tranquillement contre la porte du jardin.

— Comptez-vous rester longtemps en sentinelle contre cette porte, monsieur ? demanda la maîtresse de pension.

— Jusqu'à ce que les gens que j'attends soient arrivés

— Et quand arriveront-ils ?

— Jamais aussi vite que je le désire, madame.

— Et d'où viennent-ils ?

— De Paris

— Alors, dit madame Desmarets, vous permettez que je vous quitte un instant, monsieur?

— Faites, madame.

Et Justin s'inclina, comme pour donner congé à madame Desmarets.

Celle-ci remonta dans sa chambre, s'habilla rapidement puis, une fois habillée, ouvrit sa fenêtre, et, à travers la persienne, plongea son regard sur la route de Paris.

Au bout d'une demi-heure, à peu près, elle vit poindre une voiture qui s'avançait rapidement, et qui s'arrêta devant la porte.

Deux hommes en descendirent : c'étaient M. Jackal et Salvator.

M. Jackal allait sonner, quand la porte du pensionnat s'ouvrit d'elle même, — ou plutôt lui ouverte par Justin, qui, ayant entendu le bruit d'une voiture, et se doutant que cette voiture amenait M. Jackal et Salvator, accourait, dans son impatience, au-devant d'eux

Salvator, voyant l'agitation et la pâleur du jeune homme, lui prit la main, et, la serrant cordialement :

— Allons, dit-il, courage, mon pauvre monsieur Corby ! Il y a, croyez-moi, des malheurs encore plus grands que le vôtre !

Et il pensait au malheur de Carmélite, revenant à elle, retrouvant sa raison, et apprenant que Colomban était mort

LXXIII

LA VISITE DOMICILIAIRE

Quant à M. Jackal, ayant appris par Salvator que Justin était le fiancé de Mina, il salua profondément le jeune homme, et lui demanda si personne n'était entré dans la chambre ni dans le jardin.

— Personne, monsieur, dit Justin.

— Vous en êtes sûr ?

— Voici la clef du jardin.

— Et celle de la chambre de mademoiselle Mina ?

— La porte est fermée en dedans.

— Ah, fit M. Jackal.

Et, aspirant une énorme prise de tabac :

— Nous allons voir cela, dit-il.

Puis, guidé par Justin, il arriva dans une espèce de parloir placé entre la cour et le jardin, et d'où partait le corridor conduisant à la chambre de Mina.

Alors, regardant autour de lui :

— Où est la maîtresse de l'établissement ? dit M. Jackal.

En ce moment madame Desmarets entra.

— Me voici, messieurs, dit-elle.

— Les personnes que j'attendais de Paris, madame, dit Justin.

— Saviez-vous quelque chose de la disparition de mademoiselle Mina avant l'arrivée de monsieur? dit M. Jackal en désignant Justin.

— Non, monsieur ; je n'ai même encore aucune certitude sur cette disparition, répondit d'une voix émue et toute tremblante madame Desmarets, puisque nous ne sommes pas entrés dans la chambre de Mina.

— Nous y entrerons tout à l'heure, soyez tranquille, dit M. Jackal.

Et, abaissant ses lunettes au niveau du bout de son nez, il examina, selon son habitude, madame Desmarets par dessus les deux verres, qui, nous l'avons dit, semblaient bien plutôt destinés à lui cacher les yeux qu'à éclaircir son regard ; puis, remettant ses lunettes, il secoua la tête

Salvator et Justin, debout, attendaient avec impatience que l'interrogatoire continuât.

— Si ces messieurs voulaient entrer au salon ? demanda madame Desmarets, ils seraient mieux que dans ce parloir

— Merci, répondit M. Jackal en jetant un nouveau regard autour de lui, et remarquant qu'il avait instinctivement, et comme un général consommé, établi son camp dans une excellente position. — Maintenant, madame, continua-t-il, pénétrez-vous bien de la responsabilité d'une maîtresse de pension à laquelle il manque une de ses pensionnaires, et réfléchissez avant de répondre à mes questions.

— Oh ! monsieur, je ne puis être plus douloureusement affectée que je ne le suis, dit madame Desmarets en essuyant ses larmes ; et, quant à réfléchir avant de répondre, c'est inutile, attendu que je ne répondrai que la vérité.

M. Jackal fit un petit signe d'assentiment et continua :

— A quelle heure se couchent les pensionnaires, madame ?

— A huit heures en hiver, monsieur.

— Et les sous-maîtresses ?

— A neuf heures.

— Quelques-unes veillent-elles plus tard que les autres ?

— Une seule.

— Et à quelle heure se couche celle-là ?

— Vers onze heures et demie ou minuit.

— Où couche-t-elle ?

— Au premier étage.

— Au-dessus de la chambre de mademoiselle Mina ?

— Non : la personne qui veille habite une chambre donnant à la fois sur le dortoir et sur la rue, tandis que la chambre de la pauvre Mina donne sur le jardin.

— Et vous, madame, où habitez-vous ?

— Dans la chambre du premier, attenante au salon, et donnant sur la rue.

— Ainsi, aucune de vos fenêtres, à vous, ne donne sur le jardin ?

— Mon cabinet de toilette seulement prend jour de ce côté-là.

— A quelle heure vous êtes-vous endormie hier ?

— Vers onze heures, à peu près.

— Ah ! dit M. Jackal, faisons d'abord le tour de la maison ; venez avec moi, monsieur Salvator. Vous, monsieur Justin, restez ici, et tenez compagnie à madame.

On obéissait à M. Jackal comme on eût obéi à un général d'armée.

Salvator suivit l'homme de police. Justin resta avec madame Desmarets, qui tomba sur une chaise et qui éclata en sanglots.

— Cette femme-là n'est pour rien dans l'affaire, dit M. Jackal en descendant le perron, et en traversant la cour pour gagner la porte de la rue.

— A quoi voyez-vous cela ? demanda Salvator.

— A ses larmes, répondit M. Jackal : les coupables tremblent et ne pleurent pas.

M. Jackal examina la maison.

Elle formait un angle coupé par la rue, et par une ruelle déserte, mais pavée.

M. Jackal s'engagea dans cette ruelle comme un limier dans la passée du gibier.

A gauche s'élevait, sur une longueur de cinquante pas environ, le mur du jardin du pensionnat, au-dessus duquel on apercevait les arbres.

M. Jackal suivait le pied du mur avec une extrême attention.

Salvator suivait M. Jackal.

L'homme de police regarda la ruelle en hochant la tête.

— Mauvaise ruelle, la nuit ! dit-il ; ces ruelles-là sont faites exprès pour les enlèvements et les vols par escalade !

Au bout de vingt-cinq pas environ, M. Jackal se baissa, et ramassa un petit morceau de plâtre détaché du faîte de la muraille, — puis un second, puis un troisième.

Il les examina un instant, et les enveloppa avec le plus grand soin dans son mouchoir.

Puis, ramassant un morceau de tuile brisée, il le jeta doucement par-dessus le mur, afin qu'il retombât de l'autre côté.

— C'est par là qu'on a passé ? demanda Salvator.

— Nous allons voir cela tout à l'heure, dit M. Jackal. Rentrons !

Salvator et M. Jackal retrouvèrent Justin et madame Desmarets à la même place où ils les avaient laissés.

— Eh bien, monsieur ? demanda Justin.

— Cela boulotte, répondit M. Jackal.

— Oh ! par grâce, monsieur, avez-vous vu quelque chose, reconnu quelque trace ?

— Vous êtes musicien, jeune homme, et, par conséquent, vous connaissez le proverbe : « N'allons pas plus vite que le violon. » Je suis le violon ; suivez-moi, mais ne me devancez pas ! . Monsieur Justin, la clef du jardin, s'il vous plaît

Le jeune homme remit la clef à M. Jackal, et, en passant dans le corridor :

— Voici la porte de la chambre de Mina, dit-il.

— C'est bien, c'est bien ; chaque chose à son tour : nous nous en occuperons plus tard

Et M. Jackal ouvrit la porte du jardin ; seulement, il s'arrêta sur le seuil, embrassant d'un regard tout l'ensemble des localités qu'il allait examiner en détail

— Bon ! dit-il, c'est ici qu'il faut user de précautions, et marcher comme lorsque les poules vont aux champs ! Suivez-moi si vous voulez, mais dans l'ordre que voici : moi le premier, M. Salvator le second, M. Justin le troisième, madame Desmarets la quatrième... C'est cela ! et, maintenant, emboîtons le pas !

Il était évident que M. Jackal se dirigeait vers la partie de la muraille qu'il avait déjà examinée extérieurement ; toutefois au lieu de couper le jardin en diagonale, il suivit l'allée qui côtoyait la muraille et qui l'obligeait à décrire un angle pareil à celui que formaient la maison et le mur.

Avant de s'éloigner, il jeta par-dessus ses lunettes un regard sur la fenêtre de la chambre de Mina : les persiennes en étaient closes.

— Hum ! fit-il.

Et il se mit en marche.

L'allée, sablée de sable jaune, n'offrait rien d'extraordinaire ; mais, après avoir fait intérieurement vingt-cinq pas en retour du mur, M. Jackal s'arrêta, et, avec un rire silencieux, ramassa le morceau de tuile qu'il avait jeté pour s'en servir comme de point de repère, et, montrant à Salvator une trace fraîche imprimée dans la plate-bande :

— Nous y voilà ; dit-il.

Non seulement les regards de Salvator, mais aussi ceux de Justin et de madame Desmarets se baissèrent, suivant la direction du doigt de M. Jackal.

— Alors, vous croyez que c'est par ici que la pauvre enfant a été enlevée ? demanda Salvator

— Cela ne fait pas de doute, répondit l'homme de police.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura madame Desmarets, un enlèvement dans mon pensionnat !

— Monsieur, dit Justin, au nom du ciel, donnez-nous quelque certitude !

— Oh ! la certitude, fit M. Jackal, regardez vous-même, mon cher ami ; vous l'aurez !

Et, tandis que Justin regardait, M. Jackal, qui se sentait enfin sur une trace certaine, tirait sa tabatière de sa poche, et se bourrait le nez de tabac, en lorgnant la terre par-dessous ses lunettes et madame Desmarets par-dessus

— Mais, enfin, monsieur, qu'apercevez-vous ? demanda Justin impatienté.

— Ces deux trous en terre, rejoints, comme vous voyez, par une ligne droite.

— Ne reconnaissez-vous pas la trace d'une échelle ? dit Salvator à Justin.

— Bravo ! c'est cela.

— Mais cette ligne transversale ? continua Justin.

— Allez, allez, dit M. Jackal à Salvator.

— C'est, dit celui-ci, le dernier échelon qui s'est enfoncé d'un pouce dans la terre, à cause de l'humidité du sol.

— Maintenant, reprit M. Jackal, il s'agit de savoir combien d'hommes ont dû peser sur l'échelle pour en faire entrer dans la terre les montants d'un demi-pied, et la traverse d'un pouce.

— Examinons les pas, dit Salvator.

— Oh ! les pas, c'est bien confus ! Deux hommes, d'ailleurs, peuvent avoir marché dans les mêmes pas : nous avons des gaillards qui n'ont pas d'autre système pour dissimuler leurs traces.

— Comment allez-vous faire, alors ?

— Rien de plus simple

Puis, se tournant vers la maîtresse de pension, qui ne comprenait pas grand'chose de plus à ce que l'on disait que si l'on eût parlé arabe ou sanscrit :

— Madame, demanda M. Jackal, y a-t-il une échelle dans la maison ?

— Il y a celle du jardinier.

— Où est-elle ?

— Sous la remise, probablement.

— Et la remise ?

— Là-bas... ce petit bâtiment couvert en chaume.

— Ne bougez pas : je vais chercher l'échelle moi-même

Et M. Jackal fit, avec assez de légèreté, un saut d'un mètre et demi à peu près, pour enjamber par-dessus de nombreuses traces que l'on voyait imprimées tant sur le sable des allées que sur les plates-bandes environnantes, et auxquelles, soumis à son esprit de méthode, il ne paraissait vouloir prêter attention que lorsque le temps de les examiner serait venu.

Au bout d'une minute, il accourait avec l'échelle.

— Assurons-nous d'abord d'une chose, dit M. Jackal.

Il dressa l'échelle, et mit en rapport les deux portants avec les deux trous.

— Bon ! dit-il, voilà déjà une pièce de conviction ; il est probable que nous tenons l'échelle dont on s'est servi : les portants et les trous sont en rapport exact.

— Mais, demanda Salvator, toutes les échelles ne sont-elles pas faites à peu près sur la même mesure ?

— Celle-là est plus large que ne le sont les échelles ordinaires. Le jardinier a un apprenti, un élève, un fils, n est-ce pas, madame Desmarets ?

— Il a un petit garçon de douze ans, monsieur.

— Voilà ! il se fait aider de l'enfant, auquel il montre son état, probablement ; et il a acheté une échelle plus large, pour que l'enfant puisse y monter en même temps que lui.

— Monsieur, dit Justin, je vous en supplie, revenons à Mina !

— Nous y revenons, monsieur ; seulement, nous y revenons par un détour.

— Oui ; mais ce détour nous fait perdre du temps.

— Mon cher monsieur, reprit l'homme de police, dans les affaires de ce genre, le temps importe peu ; de deux choses

l'une ou celui qui enlève votre fiancée l'emmène hors de France, et il est déjà bien loin pour que nous le rattrapions ; ou il compte la cacher aux environs de Paris, et, dans ce cas, avant trois jours, nous saurons où il est

— Oh ! Dieu vous entende, monsieur Jackal !...

Mais vous disiez que vous alliez savoir combien d'hommes avaient contribué à l'enlèvement.

— Je m'occupe de cette vérification, monsieur.

En effet, M Jackal dressa l'échelle le long du mur, à un mètre de distance, à peu près, de l'endroit où était la première trace puis il monta cinq ou six échelons, s'arrêtant à chaque degré, pour regarder à quelle profondeur s'enfonceraient les montants

Les montants ne s'étaient pas enfoncés à plus de trois pouces de profondeur.

Du milieu de l'échelle, M. Jackal dominait le jardin : il aperçut donc un homme en veste sur le seuil de la porte du corridor.

— Holà ! mon ami, dit-il, qui êtes-vous?

— Je suis le jardinier de madame Desmarets, monsieur, répondit le bonhomme.

— Madame, dit M. Jackal, allez constater l'identité de cet homme, et amenez-le ici par le même chemin que nous avons pris.

Madame Desmarets obéit.

— Je vous le dis, monsieur Justin, — et je vous le répète, monsieur Salvator, — cette femme n'est pour rien dans l'enlèvement de l'enfant.

Madame Desmarets revint avec le jardinier, tout étonné de trouver dans son jardin, un homme monté sur son échelle.

— Mon ami, lui demanda M. Jackal, avez-vous travaillé hier au jardin ?

— Non, monsieur ; c'était hier mardi gras, et, dans une maison aussi bien tenue que celle de madame Desmarets, on ne travaille pas les jours de fête.

— Bon. Et avant-hier?

— Oh ! c'était le lundi gras, et, le lundi gras, je me repose.

— Et le jour précédent?

— Le jour précédent, monsieur, c'était le dimanche gras, plus grande fête encore que le mardi.

— Ainsi, vous n'avez pas travaillé depuis trois jours n'est-ce pas?

— Monsieur, dit gravement le jardinier, je n'ai pas envie d'être damné !

— Bien ! voilà tout ce que je voulais savoir ; de sorte que, depuis trois jours, votre échelle est dans la remise?

— Mon échelle n'est pas dans la remise, observa le jardinier, puisque vous êtes monté dessus.

— Ce garçon est plein d'intelligence, reprit M. Jackal ; mais il y a une chose dont je réponds, c'est qu'il ne pratique pas l'enlèvement !

Le jardinier fixa sur l'homme de police de gros yeux ébaubis.

— Maintenant, mon ami, lui dit M. Jackal, faites-moi, je vous prie, le plaisir de monter près de moi.

Le bonhomme regarda madame Desmarets, pour lire dans ses yeux s'il devait obéir aux ordres de cet intrus.

— Faites ce que vous dit, monsieur, répondit madame Desmarets.

Le jardinier monta deux ou trois échelons.

— Eh bien? demanda M. Jackal à Salvator.

— Elle s'enfonce, mais pas jusqu'à la traverse, répondit celui-ci.

— Descendez, mon ami, dit M. Jackal au jardinier.

Le brave homme obéit.

— Me voilà descendu, dit-il.

— Remarquez, fit M. Jackal, comme cet homme dit peu de choses, mais comme tout ce qu'il dit est bien dit !

Le jardinier se mit à rire : le compliment le flattait.

— A présent mon ami, poursuivit M. Jackal, prenez madame Desmarets dans vos bras.

— Oh !... fit le jardinier.

— Que dites-vous donc là, monsieur? demanda madame Desmarets.

— Prenez madame dans vos bras, répéta M. Jackal

— Je n'oserai jamais ! dit le jardinier.

— Et, moi, je le vous le défends, Pierre ! s'écria la maîtresse de pension.

M. Jackal sauta du haut en bas de l'échelle.

— Montez où j'étais, mon ami, dit-il au jardinier.

Le jardinier monta sans difficulté, et prit place sur l'échelon que venait de quitter M. Jackal.

Quant à celui-ci, il s'approcha de madame Desmarets, lui passa un bras sous les épaules, l'autre sous les jarrets, et l'enleva de terre avant même qu'elle eût le temps de s'apercevoir de l'intention de M. Jackal.

— Mais, monsieur ! mais, monsieur ! criait madame Desmarets, que faites-vous donc ?

— Supposez, madame, que je suis amoureux de vous, et que je vous enlève.

— En voilà une supposition ! dit le jardinier, perché sur son échelon

— Mais, monsieur ! réjétait madame Desmarets, mais monsieur !...

— Rassurez-vous madame, reprit M. Jackal ce n'est comme le dit notre ami Pierre, qu'une supposition

Et, tenant madame Desmarets entre ses bras, il monta quatre ou cinq échelons

— Elle s'enfonce ! dit Salvator suivant de l'œil les montants de l'échelle qui en effet, disparaissaient dans le sol.

— S'enfonce-t-elle jusqu'à la traverse ? demanda M. Jackal.

— Pas tout à fait

— Appuyez le pied sur le deuxième échelon, dit M. Jackal.

Salvator exécuta la manœuvre commandée.

— Cette fois, dit-il, elle est exactement au même point que l'autre.

— C'est bien, dit l'homme de police ; descendons tous.

Il descendit le premier, fit reprendre à madame Desmarets la ligne verticale, invita Pierre à se tenir immobile dans l'allée, et, tirant l'échelle du sol, où elle laissa une trace pareille à l'empreinte voisine :

— Mon cher monsieur Justin, dit-il, madame Desmarets est, j'imagine, un peu plus lourde que mademoiselle Mina ; moi, je suis un peu plus léger que l'homme qui emportait votre fiancée : cela fait compensation

— Et vous en concluez... ?

— Que mademoiselle Mina a été enlevée par trois hommes, dont deux la portaient sur l'échelle, tandis que le troisième maintenait cette même échelle en appuyant le pied dessus.

— Ah ! fit Justin.

— Maintenant, reprit M. Jackal, nous allons tâcher, mon cher monsieur, de savoir quel étaient ces trois hommes

— Ah ! je comprends, dit le jardinier, on a enlevé une de *nos* pensionnaires !

M. Jackal abaissa ses lunettes pour regarder Pierre tout à son aise, et, quand il l'eût bien regardé :

— Madame Desmarets, dit-il, ne vous défaites jamais de ce garçon-là : c'est un trésor d'intelligence !

Puis, au jardinier :

— Mon ami, dit-il, vous pouvez reporter votre échelle sous la remise ; nous n'en avons plus besoin

LXXIV

LES PAS

Pendant que le jardinier s'éloignait dans la direction de la remise, M. Jackal, ses lunettes relevées jusque sur le front, et bourrant son nez de tabac, examinait la trace des pieds.

Il tira de sa poche un fin couteau, moitié canif, moitié serpette, ouvrit une de ses huit ou dix lames, et coupa une petite branche avec laquelle il commença de mesurer les pas.

Voici les traces, qui se dirigent du mur à la fenêtre, et de la fenêtre au mur, aller et retour, dit-il. Les ravisseurs étaient bien renseignés, à ce qu'il paraît, sur les habitudes du pensionnat, et ne se croyaient pas obligés de prendre de grandes précautions ; seulement...

M. Jackal parut embarrassé.

— Seulement, répéta l'homme de police, voilà des souliers exactement de la même longueur et de la même largeur. Une fois dans le jardin, un seul homme aurait-il fait le coup, et les deux autres auraient-ils attendu ?

— Les souliers sont de la même longueur et de la même largeur, dit Salvator ; mais ils n'appartiennent pas au même pied.

— Ah ! ah ! et à quoi voyons-nous cela ?

— Aux clous de la semelle, qui sont disposés différemment.

— C'est, ma foi, vrai ! dit M. Jackal : de deux pas en deux pas, on retrouve un soulier gauche avec des clous disposés en triangle. Un de nos hommes est franc-maçon

Salvator rougit légèrement.

M. Jackal ne vit point ou ne voulut point voir cette rougeur

— En outre, reprit Salvator, un des deux hommes boitait du pied droit : le soulier, comme vous pouvez le voir, est plus éculé de ce côté-là que de l'autre.

— C'est encore vrai, dit M. Jackal Est-ce que vous avez été du métier ?

— Non, dit Salvator ; je suis, ou plutôt, autrefois, j'ai été chasseur.

— Chut ! dit M. Jackal.

— Quoi ? demanda Salvator.

— Voici une troisième trace. Ah ! un pied tout particulier, et qui n'a aucune ressemblance avec les pieds plats que nous venons d'examiner : un véritable pied d'homme du monde, d'aristocrate, de grand seigneur ou d'abbé.

— De grand seigneur, monsieur Jackal !

— Pourquoi insistez-vous sur le grand seigneur ? J'aimerais assez rencontrer un abbé dans cette affaire, dit le voltairien M. Jackal.

— Vous aurez la douleur de vous en priver.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que nous ne sommes plus au temps de l'abbé de Gondy, temps où les abbés montaient à cheval ; or, l'homme qui a laissé cette empreinte était un cavalier : voici, derrière le talon de sa botte, les petites tranchées qu'ont creusées ses éperons.

— Vous avez raison ! s'écria M. Jackal. Par ma foi, mon cher monsieur Salvator, vous êtes presque aussi fort qu'un homme du métier.

— C'est qu'en effet, dit Salvator, je passe une partie de ma vie à observer.

— Aidez-moi donc, maintenant, à suivre la trace des pas jusqu'à la fenêtre.

— Oh ! cela, dit Salvator, ce ne sera point chose difficile.

Et le piétinement des souliers et des bottes conduisit Salvator et M. Jackal droit à la fenêtre.

Justin les suivait, interceptant leurs regards, dévorant leurs paroles.

Le pauvre jeune homme était pareil à un avare auquel on a dérobé un trésor qu'il a couvé dix ans des yeux, et qui, ayant déjà presque perdu l'espoir de le retrouver lui-même, voit des amis plus intelligents que lui découvrir la trace de ses voleurs.

Quant à madame Desmarets, elle était complètement abattue, et regardait machinalement, l'œil fixe, les bras inertes.

Arrivés à la fenêtre, les pas s'enfonçaient dans le sol avec plus d'énergie encore que partout ailleurs.

— Qui m'a dit, de vous, madame Desmarets, ou de vous, monsieur Justin, avoir essayé d'ouvrir la porte de mademoiselle Mina ? demanda M. Jackal.

Tous deux répondirent en même temps :

— Nous, monsieur.

— Et vous l'avez trouvée fermée au verrou ?

— C'était, ajouta madame Desmarets, l'habitude de Mina de s'enfermer tous les soirs.

— Alors, dit M. Jackal, c'est donc par la fenêtre que l'on est entré ?

— Hum ! fit Salvator, la persienne me paraît bien solidement fermée.

— Oh ! il n'est pas difficile de repousser une persienne dit M. Jackal.

Il essaya de l'ouvrir.

— Ah ! ah ! reprit-il, elle est non seulement poussée, mais encore fermée en dedans au crochet.

— Il me semble que cela est moins facile ? demanda Salvator.

— Vous êtes sûr que la porte était fermée au verrou ? fit l'homme de police interrogeant Justin.

— Oh ! monsieur, j'ai poussé de toute ma force.

— Peut-être n'était-elle fermée qu'à la clef.

— La porte était adhérente au chambranle aussi bien par le haut que par le milieu.

— Ti ti ti ti ti ! fit M. Jackal en chantonnant, pour que la persienne soit fermée au crochet et la porte au verrou, il faut que les gens qui sont venus ici soient réellement fort habiles.

Il secoua de nouveau la persienne.

— Je ne connais que deux hommes capables de sortir par une porte et par une fenêtre fermées, et si l'un n'était pas à Brest, et l'autre à Toulon, je dirais : « C'est ou Robichon ou Gibassier qui a fait le coup. »

— Il y a donc moyen de sortir par une porte fermée ? demanda Salvator.

— Eh ! mon cher monsieur, il y a moyen de sortir même d'un endroit qui n'a pas de porte, comme l'a prouvé à un de mes prédécesseurs feu M. Latude ; mais, heureusement, ces moyens-là ne sont pas à la portée de tout le monde.

Puis, après avoir bourré son nez de tabac :

— Rentrons dans la maison, madame, dit M. Jackal.

Et, donnant l'exemple, sans s'inquiéter si la politesse voulait que l'on fît passer les autres devant soi, il passa le premier, et, s'arrêtant en face de la porte de Mina :

— Vous devez avoir une double clef de chaque chambre, madame ? demanda M. Jackal.

— Oui ; mais la chose sera inutile si la porte est fermée au verrou.

— N'importe, chère madame, allez toujours.

Madame Desmarets disparut un instant, et revint avec la clef demandée.

— Voici, dit-elle.

M. Jackal introduisit la clef dans la serrure, et essaya de la faire tourner.

— L'autre clef est dedans, dit-il ; mais la serrure n'est pas fermée à double tour.

Puis, comme à lui-même :

— Preuve, dit-il, que la porte a été fermée du dehors.

— Mais, cependant, si le verrou est mis, fit Salvator, comment les ravisseurs, étant dehors, ont-ils pu mettre le verrou dedans ?

— On va vous montrer cela tout à l'heure, jeune homme ; c'est une invention de Gibassier, invention à laquelle le drôle a dû de n'être condamné qu'à cinq ans de galères, au lieu de dix : il y avait récidive, mais il n'y avait pas effraction. Allez me chercher un serrurier.

— On envoya chercher un serrurier ; celui-ci arriva avec une pince, et souleva la porte.

— La porte céda à cette pression.

Tout le monde voulut se précipiter dans la chambre.

M. Jackal arrêta tout le monde en étendant les deux bras.

— Doucement ! doucement ! dit-il ; tout dépend d'un premier examen ; notre découverte est suspendue à *un fil*, ajouta-t-il en souriant comme si ces dernières paroles eussent contenu quelque plaisanterie.

Puis, entrant seul, il examina la serrure et le verrou.

Ce premier examen ne parut pas le satisfaire.

Alors il ôta complètement ses lunettes, qui semblaient être le seul obstacle à ce que sa vue acquît l'acuité de celle d'un lynx ; aussitôt, un sourire de triomphe se dessina sur ses lèvres, et, avec le pouce et l'index, il saisit un objet presque invisible qu'il tira à lui, et éleva triomphalement en l'air.

— Ah ! ah ! fit-il d'un air joyeux, quand je vous disais que notre découverte tenait à un fil ; eh bien, ce fil, le voici !

Et les spectateurs aperçurent, en effet, un fragment de fil de soie, long de quinze centimètres environ, qui était resté engagé entre le fer du verrou et le bois de la porte.

— C'est avec cela qu'on a fermé la porte ? demanda Salvator.

— Oui, répondit M. Jackal ; seulement, le fil avait un demi-mètre ; ce que nous en voyons là est un fragment qui a été rompu, et dont on ne s'est pas inquiété.

Le serrurier regardait avec ébahissement M. Jackal.

— Bon ! dit-il, je croyais connaître tous les moyens d'ouvrir et de fermer les portes ; il paraît que je n'étais qu'un enfant.

— Je suis heureux de vous apprendre quelque chose, mon ami, dit M. Jackal ; vous allez voir comment cela se pratique. On prend le bouton du verrou dans un fil plié en deux ; — la soie vaut mieux que le fil, attendu qu'elle a plus de résistance ; le fil doit être assez long pour que, la porte fermée, les deux bouts sortent extérieurement ; vous fermez la porte, vous tirez le fil, votre fil tire le verrou, et le tour est joué ! Seulement, parfois le fil casse, s'accroche, reste au verrou, et, alors, M. Jackal arrive qui dit : « Si ce diable de Gibassier n'était pas au *pré*, je parierais que c'est lui qui a fait le coup. »

— Monsieur Jackal, dit Justin, qui ne prenait qu'un intérêt fort secondaire à l'explication, si précieuse qu'elle fût au point de vue des progrès de la science, — pouvons-nous entrer ?

— Oui, cher monsieur Justin, dit l'homme de police.

Et l'on entra dans la chambre.

— Ah ! dit M. Jackal, une trace de pas, de la porte au lit, et du lit à la fenêtre !

Puis, jetant un regard sur le lit et sur la table qui y attenait :

— Bon ! ajouta-t-il, l'enfant s'est couchée ; elle a lu des lettres.

— Oh ! mes lettres ! s'écria Justin ; chère Mina !

— Puis, continua M. Jackal, elle a éteint sa bougie : tout allait bien jusque-là.

— A quoi reconnaissez-vous qu'elle a éteint sa bougie elle-même ? demanda Salvator.

— Voyez, la mèche est encore courbée par le souffle, et le souffle, à en juger d'après la courbure de la mèche, arrivait du côté du lit. Revenons aux pas, s'il vous plaît ; monsieur Salvator, regardez cela avec vos yeux de chasseur.

Salvator s'inclina.

— Ah ! ah ! fit-il, voici du nouveau : un pied de femme !

— Que disais-je, mon cher monsieur Salvator ? « Cherchez la femme ! » Eh bien, avais-je raison ? Nous disons donc que voilà un pied de femme. Oui, par ma foi, et un pied de femme résolue, ne marchant pas seulement sur l'orteil, mais appuyant le plat de la semelle et le talon.

— Ajoutez, dit Salvator, que la femme est coquette, car elle a suivi les allées du jardin, de peur de salir ses bottines ; vous voyez que la trace est marquée en sable jaune, sans aucun mélange de boue.

— Monsieur Salvator ! monsieur Salvator ! s'écria l'homme de police, quel malheur que vous ayez choisi l'état que vous

exércez ! Quand vous voudrez, je vous ferai mon aide de camp. Ne bougez pas !

M. Jackal sortit, passa dans le jardin, alla, par l'allée sablée, jusqu'au pied de l'échelle, et revint.

— C'est cela, dit-il : la femme part de l'intérieur de la maison, elle sort, elle suit l'allée, elle s'arrête au pied de l'échelle, et rentre par le même chemin qu'elle a pris. — Maintenant, je vais vous raconter comment la chose s'est passée : je l'aurais vue, que je n'en serais pas plus sûr.

Tout le monde écouta.

— Mademoiselle Mina est rentrée à l'heure ordinaire, très triste, mais calme ; elle s'est couchée — le lit est à peine défait, voyez ! — elle a lu des lettres, et a pleuré en les lisant : — voilà son mouchoir, et il est froissé comme le mouchoir d'une personne qui pleure...

— Oh ! donnez, donnez ! s'écria Justin.

Et, sans attendre que M. Jackal le lui donnât, il le prit et le pressa contre ses lèvres.

— Elle s'est donc couchée, reprit M. Jackal, elle a donc lu, elle a donc pleuré ; mais, comme on ne peut ni lire ni pleurer toujours, elle a éprouvé le besoin de dormir, et a soufflé sa bougie. — A-t-elle dormi ? n'a-t-elle pas dormi ? La chose n'a aucune importance. — Seulement, une fois la bougie soufflée, voici ce qui est arrivé. On a frappé à la porte...

— Qui, monsieur ? demanda madame Desmarets.

— Ah ! vous voulez en savoir plus que je n'en sais moi-même, chère madame ! Qui ? Peut-être vous le dirai-je tout à l'heure. La femme, en tout cas...

— La femme ? murmura madame Desmarets.

— La femme, la fille, la mère ; sous le nom de *femme* je désigne ici, non pas l'individu, mais l'espèce. La femme a donc frappé à la porte : Mina s'est levée, et a été ouvrir.

— Mais comment voulez-vous que Mina ait été ouvrir sans savoir qui frappait ? demanda madame Desmarets.

— Qui vous dit qu'elle ne le savait pas ?

— Elle n'eût pas ouvert à une ennemie.

— Non, mais à une amie ?... Ah ! madame Desmarets, est-ce que j'aurais le bonheur de vous apprendre que nous avons, en pension, des amies qui sont de terribles ennemies ? Elle a donc ouvert à son amie. Derrière l'amie venait le jeune homme aux petites bottes et aux éperons ; derrière l'homme aux petites bottes et aux éperons, l'homme aux souliers cloués en triangle. — Comment la petite Mina se couchait-elle ?

— Je ne comprends pas, dit madame Desmarets, à qui la question était adressée.

— Je demande quels vêtements elle portait la nuit.

— En hiver, la chemise et un grand peignoir.

— Bien ! on lui a mis un mouchoir sur la bouche, on l'a enveloppée dans un châle ou dans une couverture ; — voilà, au pied de son lit, ses bas et ses souliers ; sur cette chaise, sa robe et ses jupons ; — et, par la fenêtre, on l'a emportée telle qu'elle était.

— Par la fenêtre ? demanda Justin ; pourquoi pas par la porte ?

— Parce qu'il fallait traverser le corridor, que le bruit pouvait être entendu, et qu'il était plus simple, d'ailleurs, que les deux hommes qui étaient dans la chambre portassent l'enfant à l'homme qui attendait dans le jardin. Et, tenez, poursuivit M. Jackal, si bien refermé que soit le volet, si bien close que soit la fenêtre, voici la preuve que l'enfant est passée par là, et même qu'elle n'y est point passée de bonne volonté.



Je l'aurais vue, que je n'en serais pas plus sûr.

M. Jackal montra une large échancrure au rideau de mousseline ; la main qui s'y était cramponnée avait emporté le morceau.

— Ainsi donc, la petite a été emportée par la fenêtre, et passée par-dessus le mur ; après quoi, la personne restée dans la maison a reporté l'échelle sous le hangar ; puis elle est rentrée, a refermé en dedans le volet et la fenêtre, a passé un fil de soie dans le bouton du verrou, a tiré la porte d'abord, le fil ensuite, et est remontée tranquillement se coucher.

— Mais en rentrant au dortoir, ou en en sortant, elle a dû être vue ?

— N'avez-vous donc point d'autres pensionnaires ayant leur chambre particulière, comme mademoiselle Mina avait la sienne ?

— Une seule.

— Alors, c'est celle-là qui a fait l'affaire ! — Mon cher monsieur Salvator, la femme est trouvée.

— Quoi ! vous supposez que c'est l'amie de Mina qui est la cause de cet enlèvement ?

— Je ne dis pas la cause, je dis la complice ; je ne suppose pas, j'affirme.

— Suzanne ! s'écria madame Desmarets.

— Madame, dit Justin, croyez-moi, cela doit être ainsi.

— Mais qui peut vous inspirer une pareille idée, monsieur ?

— L'antipathie que j'ai éprouvée pour cette jeune fille la première fois que je l'ai vue. Oh ! madame, c'était comme un pressentiment que je lui devrais quelque grand malheur ! Dès que monsieur a parlé d'une femme, continua Justin en montrant M. Jackal, j'ai pensé à mademoiselle Suzanne ; je n'eusse point osé l'accuser, mais je la soupçonnais. Au nom du ciel, monsieur, faites-la venir, et confondez-la !

— Non, dit M. Jackal, ne la faisons pas venir ; allons plutôt à elle. — Madame, veuillez nous conduire à l'appartement de cette demoiselle.

Madame Desmarets, qui, en face de M. Jackal, avait perdu toute velléité de résistance, ne fit pas la moindre observation, et, marchant la première, indiqua le chemin.

La chambre de mademoiselle Suzanne était située au premier étage, au bout du corridor.

— Frappez à la porte, madame, dit à demi-voix M. Jackal.

Madame Desmarets frappa, mais personne ne répondit.

— Elle est peut-être à la récréation de onze heures, dit madame Desmarets. Faut-il l'appeler ?

— Non, répondit M. Jackal ; entrons d'abord dans la chambre.

— La clef n'est point à la porte.

— Mais vous avez une seconde clef de toutes les chambres, m'avez-vous dit ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, madame, allez nous chercher la seconde clef de la chambre de mademoiselle Suzanne, et, si vous rencontrez cette jeune personne, pas un mot surtout de ce qu'on lui veut.

Madame Desmarets fit signe que l'on pouvait compter sur sa discrétion, et descendit l'escalier.

Quelques secondes après, elle remontait avec la clef, qu'elle remit à M. Jackal.

La porte s'ouvrit.

— Messieurs, dit M. Jackal, attendez-moi dans le corridor ; il suffit que madame Desmarets et moi entrions.

L'homme de police et la maîtresse de pension entrèrent seuls.

— Où mademoiselle Suzanne met-elle ses chaussures ? demanda M. Jackal.

— Là, répondit madame Desmarets en indiquant un cabinet.

M. Jackal entra dans le cabinet, et y prit sur une planche une paire de brodequins de lasting bleu saphir dont il interrogea la semelle.

La semelle avait conservé, dans toute sa longueur, le sable jaune de l'allée.

— Les pensionnaires vont-elles dans le verger ? demanda M. Jackal à madame Desmarets.

— Non, monsieur, répondit celle-ci ; le verger, donnant sur une ruelle déserte, est soigneusement, non pas fermé, mais défendu aux pensionnaires.

— C'est bien, dit M. Jackal en remettant les brodequins à leur place ; je sais ce que je voulais savoir. Maintenant, où pensez-vous que soit mademoiselle Suzanne ?

— Selon toute probabilité, dans la cour de la récréation.

— Quelle est la pièce de votre établissement qui donne sur la cour ?

— Le salon.

— Allons au salon, madame.

Et il sortit de la chambre de mademoiselle Suzanne, laissant à madame Desmarets le soin de fermer la porte.

— Eh bien ? demandèrent ensemble Salvator et Justin.

— Eh bien, répondit M. Jackal en fourrant une colossale prise de tabac dans son nez, je crois que nous tenons la femme !

LXXV

LES VALGENEUSE

On descendit au salon.

Le salon donnait sur la cour de la récréation, comme l'avait dit madame Desmarets, et toutes les pensionnaires profitaient d'un rayon de soleil, si pâle qu'il fût, pour épanouir leur frais bouquet dans la cour.

Une jeune fille plus grande que les autres se promenait à l'écart.

A travers les vitres de la porte donnant sur le perron, M. Jackal embrassa le tableau d'un coup d'œil : la promeneuse solitaire attira son regard.

— N'est-ce point mademoiselle Suzanne, dit-il, que j'aperçois là-bas, sous cette allée de tilleuls ?

— C'est elle, monsieur, répondit madame Desmarets.

— Eh bien, madame, ayez la bonté de lui faire signe de venir.

— Je ne sais pas si elle viendra.

— Comment, vous ne savez pas si elle viendra ?

— Non.

— Et pourquoi ne viendrait-elle pas ?

— Suzanne est très fière.

— Faites-lui toujours signe, madame, dit M. Jackal ; et, si elle ne vient pas, je l'irai chercher, moi.

Madame Desmarets sortit sur le perron, et fit de la main signe à Suzanne de venir.

Suzanne parut ne pas la voir.

— Elle n'est peut-être pas sourde, si elle est aveugle, dit M. Jackal ; appelez-la.

— Suzanne ! cria madame Desmarets.

— La jeune fille se retourna.

— Ayez la bonté de venir, mon enfant, dit la maîtresse de pension, on vous demande.

Mademoiselle Suzanne s'approcha, mais lentement, et d'un air fort dédaigneux.

M. Jackal et Salvator eurent donc tout le temps de l'examiner à travers l'ouverture du rideau.

Quant à Justin, il la connaissait.

— C'est singulier, dit Salvator, cette figure ne me semble pas tout à fait inconnue.

— Qu'en dites-vous ? demanda M. Jackal, qui, par-dessus ses lunettes, avait regardé avec non moins d'attention que Salvator.

— Je mettrais ma main au feu que cette petite fille est une méchante créature.

— Je ne mettrais pas ma main au feu, dit M. Jackal, parce qu'il est toujours imprudent de mettre sa main au feu ; mais je n'en suis pas moins de votre avis : la bouche est serrée, l'œil beau, mais fixe et dur. En somme, voyez, en ce moment-ci, où elle est inquiète, la mauvaise expression qu'a prise sa physionomie !

Pendant ce temps, Suzanne montait les marches du perron, et arrivait devant madame Desmarets.

— Vous m'avez fait l'honneur de m'appeler, madame ? dit la jeune fille d'un air qui donnait à ses paroles cette signification : « Je crois, madame, que vous vous êtes permis de m'appeler ! »

— Oui, mon enfant ; car il y a ici une personne qui désire vous parler, répondit madame Desmarets.

Suzanne passa devant madame Desmarets, et entra dans le salon.

En apercevant Justin, accompagné de deux inconnus, elle ne put réprimer un léger tressaillement ; mais son visage resta impassible.

— Mon enfant, dit madame Desmarets, visiblement embarrassée de la colère qu'elle voyait briller dans l'œil noir de sa pensionnaire, c'est monsieur qui a quelques questions à vous adresser.

Et elle désignait M. Jackal.

— Des questions, à moi ? fit dédaigneusement la jeune fille. Mais je ne connais pas monsieur.

— Monsieur, dit vivement madame Desmarets, est un représentant de l'autorité.

— Un représentant de l'autorité ! répondit Suzanne. Et qu'ai-je à faire avec l'autorité, moi ?

— Calmez-vous, ma chère Suzanne, dit madame Desmarets ; il s'agit de Mina.

— Eh bien, après ?

M. Jackal crut qu'il était temps pour lui de se mêler à la conversation.

— Après, mademoiselle ? Eh bien, après, nous désirons avoir quelques renseignements sur mademoiselle Mina.

— Sur mademoiselle Mina ? Je ne puis, monsieur, vous donner sur elle que les renseignements que pourrait vous donner monsieur.

Et elle désignait Justin.

— C'est-à-dire qu'il l'a trouvée, un soir, dans un champ de blé ; qu'il l'a emmenée chez lui, et qu'il était sur le point de l'épouser, quand sont arrivées de Rouen je ne sais quelles nouvelles d'un père inconnu, qui ont empêché le mariage.

M. Jackal écoutait et regardait cette créature, qu'il jugeait dévouée d'avance à toutes les mauvaises passions de la vie, avec une curiosité qui faisait, à chaque parole prononcée par elle, un pas sur le chemin de l'admiration.

— Non, mademoiselle, dit-il, ce n'est point là-dessus que nous désirons des détails ; c'est sur autre chose.

— Si c'est sur autre chose, monsieur, interrogez mademoiselle Mina elle-même ; car je viens de vous dire tout ce que j'en sais.

— Nous ne pouvons malheureusement pas, mademoiselle, suivre votre conseil, si bon qu'il paraisse au premier abord.

— Et pourquoi cela, monsieur ? demanda Suzanne.

— Parce que mademoiselle Mina a été enlevée cette nuit.

— Ah ! vraiment ? Pauvre Mina ! dit la jeune fille d'un ton railleur qui fit jeter un cri de colère à Justin et froncer le sourcil à Salvator.

M. Jackal, que cette façon de répondre agaçait visiblement, fit néanmoins aux deux jeunes gens signe de se contenir.

— Et j'ai pensé, reprit-il, que, vous, mademoiselle, son amie intime, vous pourriez nous donner quelques renseignements sur sa disparition.

— Vous vous trompez, monsieur, dit la jeune fille, et je n'ai rien à vous dire sur la disparition de mon *amie intime*, attendu que j'ignore tout autant la cause et les détails de cette disparition que j'ignorais tout à l'heure la disparition elle-même.

— Songez, mademoiselle, dit Salvator, au désespoir où cet enlèvement plonge un fiancé d'abord, et ensuite une mère et une sœur qui s'étaient habituées à regarder mademoiselle Mina comme leur fille et comme leur sœur.

— Je comprends le désespoir de monsieur, et j'y compatis de toute mon âme, ainsi qu'à celui de sa famille, mais que voulez-vous que j'y fasse ? J'ai quitté hier mademoiselle Mina à huit heures et demie du soir, c'est-à-dire au moment où elle est rentrée dans sa chambre, et je ne l'ai pas revue depuis. Maintenant, ayez la bonté de me dire, messieurs, si c'est là tout ce que vous aviez à me demander.

— Ce ton hautain sied mal à une jeune fille de votre âge, mademoiselle ! dit sévèrement M. Jackal en ouvrant sa redingote, et en montrant un bout d'écharpe, — surtout lorsque cette jeune fille se trouve vis-à-vis d'un homme qui représente la loi.

— Que ne disiez-vous tout de suite que vous étiez commissaire de police, monsieur ? dit Suzanne d'un air d'insolence admirable ; on vous eût répondu avec tous les égards que l'on doit à un commissaire de police.

— Abrégeons, mademoiselle, dit M. Jackal. Votre nom, vos qualités, votre état dans le monde ?

— Alors, c'est un interrogatoire ? demanda la jeune fille.

— Oui, mademoiselle.

— Mon nom ? dit-elle ; je me nomme Suzanne de Valgeneuse ; mes qualités ? je suis fille de M. le marquis Denis-René de Valgeneuse, pair de France ; nièce de M. Louis-Clément de Valgeneuse, cardinal en cour de Rome, et sœur du comte Lorédan de Valgeneuse, lieutenant aux gardes ; mon état ? je suis héritière d'un demi-million de rente. Voilà, monsieur, mon état, mes noms et mes qualités.

Cette réponse, faite avec un dédain tout royal, produisit un effet différent sur les trois hommes qui l'écoutaient, effet que ne remarqua point madame Desmarets, tout abasourdie de ce qui arrivait chez elle.

Justin frissonna, comprenant son impuissance à lui, pauvre maître d'école inconnu, perdu dans le quartier Saint-Jacques, contre cette haute et aristocratique famille à laquelle il venait se heurter.

— Suzanne de Valgeneuse ! fit Salvator avançant d'un pas et regardant la jeune fille d'un œil moitié curieux, moitié menaçant.

— Mademoiselle Suzanne de Valgeneuse ! répéta M. Jackal en reculant comme eût pu faire un homme qui s'aperçoit qu'il va marcher sur un serpent.

Puis, boutonnant lentement sa redingote, il parut réfléchir un instant.

Le résultat de ses réflexions fut qu'il ôta respectueusement son chapeau et, de l'air le plus poli qu'il put prendre :

— Pardon, mademoiselle, dit-il, mais j'ignorais...

— Oui, je comprends, monsieur : vous ignoriez que je fusse la fille de mon père, la nièce de mon oncle, la sœur de mon frère ; eh bien, vous le savez, maintenant : ne l'oubliez pas !

— Mademoiselle, reprit M. Jackal, je regrette vivement d'avoir pu vous déplaire. N'accusez, je vous prie, de ma persistance que les tristes devoirs que mes fonctions me forcent à remplir.

— C'est bien, monsieur, répondit sèchement Suzanne. Est-ce tout ce que vous aviez à me demander ?

— Oui, mademoiselle ; mais laissez-moi vous répéter que je suis au désespoir de vous avoir offensée, et permettez-moi d'espérer que vous ne me garderez pas rancune du sot métier que la justice me condamne à faire.

— Je tâcherai de vous oublier, monsieur, dit Suzanne en se retirant.

Et, sans saluer personne, elle sortit du salon, non plus pour rentrer dans le jardin, mais pour remonter dans sa chambre.

M. Jackal, qui se trouvait sur son passage, recula d'un pas, et s'inclina profondément.

Justin mourait d'envie d'étouffer Suzanne ; car, plus que jamais, il lui paraissait visible que mademoiselle de Valgeneuse avait trempé dans l'enlèvement de sa fiancée.

Salvator s'approcha de lui, et lui prit les mains.

— Taisez-vous, dit-il : pas un mouvement ! pas un geste !

— Mais tout est perdu ! murmura Justin.

— Rien n'est perdu, tant que je vous dirai : « Espérez, Justin ! » Je connais ces Valgeneuse, et, je vous le répète, rien n'est perdu ; seulement, n'oubliez pas ce nom de Gibassier.

Puis, se retournant vers M. Jackal :

— Je crois que nous n'avons plus rien à faire ici, n'est-ce pas, monsieur ? lui demanda-t-il.

— En effet, répondit M. Jackal, assez embarrassé, et en fixant ses lunettes à la hauteur de ses yeux ; en effet, je crois que nous n'apprendrons rien de plus que ce que nous savons.

— Oui, dit Salvator, et nous en savons assez.

M. Jackal fit semblant de ne pas entendre, et, s'approchant de la maîtresse de pension, tout étourdie de la tournure qu'avait prise l'affaire :

— Madame, lui dit-il, j'ai l'honneur de vous saluer bien respectueusement.

Puis, tout bas :

— Répétez à mademoiselle de Valgeneuse, ajouta-t-il, que j'ai été contraint à faire ce que j'ai fait, et que je la supplie de regarder ma visite comme non avenue ; vous m'entendez bien ?

— Comme non avenue ; je vous entends, oui, monsieur.

Et, saluant une seconde fois madame Desmarets, M. Jackal sortit en faisant signe à Justin et à Salvator de le suivre.

Salvator, comme on l'a vu, dans l'espérance, sans doute, d'arriver, en dehors de M. Jackal, à réunir Justin à Mina, paraissait avoir pris son parti de la métamorphose de l'homme de police ; mais il n'en était pas ainsi de Justin, qui, un instant, d'après les paroles mêmes de M. Jackal, s'était vu sur la trace de sa pauvre enlevée.

Aussi, à la porte de la rue :

— Pardon, monsieur Jackal, dit-il.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Justin ? demanda l'homme de police.

— Mais il me semblait qu'après nous avoir dit « Cherchez la femme ! » vous nous aviez dit « Nous tenons la femme ! » et que vous aviez ajouté : « Cette femme, c'est mademoiselle Suzanne ! »

— Ai-je dit cela, monsieur ? demanda l'homme de police d'un air étonné.

— Vous l'avez dit, monsieur, et je ne fais que répéter vos propres paroles.

— Monsieur Justin, vous devez vous tromper.

— J'en appelle à M. Salvator.

M. Jackal jeta sur Salvator un regard qui voulait dire « Vous qui me comprenez, tirez-moi donc d'embarras ! »

Salvator, en effet, comprenait M. Jackal, mais sans l'excuser ; il fut donc impitoyable.

— Ma foi, répondit-il, mon cher monsieur Jackal, je dois avouer que, si ma mémoire est exacte, vous nous avez dit à une syllabe près ce que vient de vous répéter M. Justin, que mademoiselle Suzanne était complice de l'enlèvement.

— Peuh ! fit M. Jackal en allongeant les lèvres, on a toujours tort de dire ces choses-là avant qu'elles soient prouvées. Complice ! si j'ai dit que la jeune fille était complice, j'ai eu tort.

— Mais, monsieur, c'est vous qui l'avez accusée le premier ! s'écria Justin ; mais rappelez-vous donc ce que vous disiez d'elle dans la chambre de la pauvre Mina !

— Accusée n'est pas le mot ; soupçonnée peut-être, et encore !

— Ainsi, vous ne la soupçonnez même plus ?

— C'est-à-dire que j'en suis à mille lieues de la soupçonner ! Pauvre innocente ! Dieu m'en garde !

— Et ces lèvres pincées, dit Salvator, et cet œil dur, et cette physionomie mauvaise ?

— Je l'avais vue ainsi à distance ; mais, de près, tout a changé : la lèvre est gracieuse, l'œil fier, la physionomie digne et élevée.

Puis, comme Justin ne paraissait point se contenter de

cette apologie qui, après la première opinion émise par M. Jackal sur mademoiselle de Valgeneuse, pouvait sembler au moins extraordinaire.

— Venez me voir, monsieur Justin, dit-il en se réfugiant dans sa voiture ; venez me voir d'aujourd'hui en huit, à la préfecture de police ; j'aurai probablement quelque bonne nouvelle à vous donner. Dès ce soir, en arrivant, je vais mettre tout mon monde en campagne.

— Remerciez bien vite Justin, dit Salvator en serrant cordialement la main du pauvre maître d'école, et, avant vingt-quatre heures, moi, je me charge de vous dire ce que vous avez à craindre ou à espérer.

Alors, voyant M. Jackal refermer la portière de sa voiture :

— Eh bien, monsieur Jackal, que faites-vous donc ? dit Salvator. Vous m'avez amené, il faut me ramener ! D'ailleurs, ajouta-t-il en prenant place près de M. Jackal, et en tirant à lui la portière, j'ai à causer avec vous des Valgeneuse.

— A Paris, dit M. Jackal, qui évidemment eût préféré faire la route tout seul.

La voiture partit au grand trot.

Quant à Justin, il revint au pas, triste, morne, et ne comptant que bien faiblement sur la promesse de Salvator.

LXXVI

OÙ LE LECTEUR EST PRIÉ DE NE PAS SAUTER UNE SEULE LIGNE

M. Jackal s'était blotti dans un coin de la voiture ; Salvator s'était établi dans l'autre.

La voiture roulait rapidement.

Salvator, malgré ce qu'il avait dit en prenant place sur la banquette, paraissait décidé à ne pas interrompre le cours des réflexions de M. Jackal ; seulement, on eût dit qu'il le couvait de l'œil, et, effectivement, presque inquiétant, M. Jackal le rencontrait toutes les fois qu'il levait les yeux.

Enfin, il vint un moment où l'explication qu'avait paru lui demander Salvator sembla à l'homme de police moins embarrassante que ce silence.

Après avoir alternativement levé et baissé ses lunettes, après avoir pris avec une énergie croissante deux ou trois prises de tabac, il se décida et, interpellant le commissionnaire :

— Ne m'avez-vous pas dit, cher monsieur Salvator, que vous aviez à me parler des Valgeneuse ?

— J'avais à vous demander, cher monsieur Jackal, ce qui avait pu si rapidement vous faire changer d'opinion à l'endroit de cette petite. Faut-il dire le mot, monsieur Jackal ?

— Chut ! Nous ne sommes que nous deux ; vous êtes un homme intelligent ; vous... pas amoureux...

— Qui vous dit cela ?

— Pas amoureux d'une fille enlevée, au moins ; de sorte que vous n'avez pas la tête perdue et que vous pouvez comprendre.

— Aussi ai-je parfaitement compris.

— Qu'avez-vous compris ?

— Que vous avez peur, cher monsieur Jackal.

— Je vous en réponds ! soupira l'homme de police, qui avait admiré le courage de sa franchise ; c'est-à-dire que, lorsque cette jeune fille a prononcé son nom, il m'a passé un frisson dans les veines !

— Monsieur Jackal, je croyais que le premier article du Code était celui-ci : « Tous les hommes sont égaux devant la loi. »

— Cher monsieur Salvator, on met de ces articles-là dans tous les codes, comme on met en tête des ordonnances royales : « Charles, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre. » Louis XVI aussi usait de cette formule, et on lui a coupé le cou ! Or, où voyez-vous la *grâce de Dieu*, cher monsieur Salvator, dans ce qui se passait sur la place de la Révolution le 21 janvier 1793, à quatre heures de l'après-midi ?

— Si bien que, d'avance... et pour avoir accusé d'un rapt, dont vous savez parfaitement qu'elle est complice, une jeune fille que vous aurez vous-même été chargé de soumettre un jour, quelque grand crime... vous vous voyiez déjà destitué, incarcéré et qui sait ? peut-être étranglé dans votre prison, comme Toussaint Louverture ou Pichegru ?

— Ne plaisantez pas, monsieur Salvator ; sur ma parole d'honneur, j'ai pensé à tout ce que vous dites.

— C'est donc des gens bien puissants que ces Valgeneuse ?

— Eh ! mon cher monsieur, il y a d'abord le marquis, qui a l'oreille du roi ; puis le cardinal, qui a l'oreille du pape ; puis le lieutenant...

— Qui a l'oreille du diable, dit Salvator. Ah ! je conçois ! En outre, tout cela n'est-il point affilié à je ne sais quelle société ?

M. Jackal regarda Salvator.

— Eh ! oui... Enfin, le marquis n'est-il pas un des protecteurs de Saint-Acheul, et, à la dernière procession, n'a-t-il pas porté un des glands du dais ?

M. Jackal hocha la tête de haut en bas.

— Que c'est étrange ! dit Salvator ; moi qui croyais que les jésuites étaient une vision du *Constitutionnel !*

— Ah ! ouiche ! fit M. Jackal du ton d'un homme qui dirait : « Pauvre enfant, que vous êtes naïf ! »

— De sorte que vous croyez, cher monsieur Jackal, continua Salvator, qu'il y aurait risque à se frotter à ces gens-là ?

— Vous connaissez la fable du Pot de terre et du Pot de fer ?

— Oui.

— Eh bien, faites-en l'application.

— Mais, demanda Salvator, le chef de la famille, mort, il y a cinq ou six ans, n'avait donc pas d'enfants, que toute la fortune est passée à son frère ?

— C'est-à-dire, répondit M. Jackal, qu'il n'avait jamais été marié.

— Ah ! oui, je me rappelle. N'y a-t-il pas eu une histoire d'enfant naturel, de fils qui devait être adopté ou reconnu, mais qui ne l'a pas été ?

M. Jackal regarda Salvator d'un œil oblique.

— Comment savez-vous cela ? lui demanda-t-il.

— Dame, dans notre état, reprit le commissionnaire, pour peu que l'on soit observateur, on sait bien des choses. J'ai porté des lettres d'une belle dame à un certain M. Conrad de Valgeneuse, qui demeurait rue du Bac, par ma foi, dans l'hôtel même qu'habite aujourd'hui le marquis.

— C'est cela, c'est cela, dit M. Jackal.

— C'est une histoire fort obscure, n'est-ce pas ?

— Pas pour tout le monde, fit M. Jackal d'un air profondément satisfait de lui.

— Je comprends, dit en riant Salvator, pas pour ceux qui ont trouvé *la femme !*

— Eh bien, non, dit l'homme de police, par extraordinaire, il n'y avait point de femme dans toute cette affaire-là.

— Qu'y avait-il donc ? Vous savez, cher monsieur Jackal, lorsqu'on a connu un jeune homme beau, riche, heureux, et que ce jeune homme a disparu tout à coup, on n'est point fâché de savoir ce qu'il est devenu.

— C'est trop juste, d'autant plus que je puis vous dire tout, ou à peu près tout.

— Voilà un *à peu près* qui ressemble fort à une restriction mentale. Auriez-vous, par hasard, vous aussi, tenu un gland du dais à cette fameuse procession de Saint-Acheul ?

— Oh ! pardieu, non ! s'écria M. Jackal : j'ai peur des jésuites, je les protège à charge de revanche, je leur obéis même parfois, mais je ne les aime pas. Je vous ai dit *à peu près*, parce que, dans notre état, on ne peut pas toujours dire tout ce qu'on sait.

— Et puis, parfois aussi, on ne sait pas toujours tout, reprit Salvator en riant de ce rire narquois qui lui était particulier.

— Eh bien, écoutez, fit M. Jackal en regardant Salvator par-dessus ses lunettes, je vais vous dire ce que je sais ; ensuite vous me direz ce que je ne sais pas.

— C'est marché fait.

— Voici... Le chef de la famille, le marquis Charles-Emmanuel de Valgeneuse, pair de France, et propriétaire d'une fortune immense qu'il avait héritée d'un oncle maternel, n'avait jamais voulu se marier, et l'on faisait honneur de ce goût de M. Emmanuel de Valgeneuse pour le célibat à un beau jeune homme qui s'appelait M. Conrad tout court, et que peu à peu les familiers de la maison, puis les amis du marquis, puis enfin les étrangers, finirent par appeler M. Conrad de Valgeneuse.

— N'était-ce pas son nom ?

— Pas tout à fait : le beau jeune homme était un enfant de l'amour, un péché de jeunesse du marquis, lequel ne voyait que par les yeux de M. Conrad.

— Mais comment, aimant le jeune homme à ce point-là, cher monsieur Jackal, demanda Salvator, le marquis a-t-il laissé toute sa fortune au frère, au neveu, à la nièce, tandis que le beau jeune homme est mort, m'a-t-on dit, dans la misère ?

— Ah ! cela tient justement à ce que son père l'aimait trop ! Vous savez, il y a un proverbe qui dit : « L'excès en tout est un défaut. »

— Oui, en effet, il m'a semblé que le pauvre marquis — qui est mort subitement, n'est-ce pas ? demanda Salvator, — aimait beaucoup ce jeune homme.

M. Jackal regarda, cette fois, Salvator par-dessous ses lunettes.

— Il l'aimait tant, mon cher monsieur, reprit-il, que,

comme je vous le disais, ce trop grand amour fut cause de la ruine du jeune homme.

— Expliquez-moi cela.

— Il y a deux manières de procéder vis-à-vis d'un enfant naturel. La première, qui est fort simple, et à la portée de tout le monde, consiste à déclarer qu'on est le père de l'enfant, au moment où on le fait enregistrer à la mairie, ou bien, si quelque raison vous a empêché de remplir cette for-



Ah ! oui, dit-il, vous pleurez M. Gérard ?

malité, on y supplée en signant un acte de reconnaissance par-devant notaire, seulement, dans ce cas-là, tout en laissant votre nom à l'enfant, vous ne pouvez lui laisser que le cinquième de votre fortune. La seconde manière est d'attendre que l'on ait cinquante ans, et, le jour où l'on a cinquante ans, de faire venir un notaire, et d'adopter l'enfant, la loi ne permettant pas que l'adoption puisse avoir lieu avant cet âge ; alors, vous pouvez donner à votre enfant adoptif non seulement votre nom, mais encore toute votre fortune. Ce fut ce dernier moyen que préféra M. de Valgeneuse, en conséquence, le jour où il eut atteint sa cinquantième année, il fit venir un notaire, s'enferma avec lui dans son cabinet, et dressa l'acte d'adoption ; mais au moment où il prenait la plume pour le signer, la fatalité voulut que le marquis Emmanuel fût frappé d'une apoplexie foudroyante !

— Au moment où il prenait la plume pour signer, ou bien au moment où il posait la plume après avoir signé ? demanda Salvator.

Cette fois, M. Jackal enleva ses lunettes tout à fait, et, regardant Salvator en face :

— Ma foi, monsieur Salvator, dit-il, si vous savez cela, vous en savez plus que moi, et plus que tout le monde, car la question fut là, l'acte était-il signé ou à signer ? *That is the question !* comme dit Hamlet. Quant au marquis, il n'en put rien dire, par cette excellente raison que, bien qu'il ait survécu trois jours à l'accident, il ne reprit pas un instant connaissance.

— Voyons, monsieur Jackal, dit Salvator, franchement, en tête à tête comme nous voilà, quel est votre avis, à vous ?

— Mon avis est, répondit M. Jackal esquivant la question, que la famille fut peut-être un peu dure envers le pauvre M. Conrad.

— Un peu dure? Bah ! dit Salvator, du moment où l'acte n'était point signé, ou le notaire l'affirmait du moins, quels égards devait-on à un bâtard ?

— Il était de notoriété publique que ce bâtard était le fils du marquis Emmanuel, hasarda M. Jackal.

— Oui, seulement, si l'on admettait cela, il fallait donner au jeune homme au moins le cinquième de cette fortune à laquelle il eût eu droit s'il avait été reconnu, et le cinquième de cette fortune, c'était quelque chose comme deux millions !... Mieux valait tout nier, hériter du siège à la chambre des pairs, hériter du titre, hériter de la fortune, et chasser le bâtard ! N'est-ce pas ce que l'on fit, cher monsieur Jackal, et ne chassa-t-on pas le bâtard ?

Lequel, du reste, sortit fort dignement, à ce qu'il paraît, laissant ses chevaux dans les écuries, ses voitures dans les remises, ses billets de banque dans le secrétaire, n'emportant — ses ennemis eux-mêmes lui rendirent cette justice — que deux mille francs qu'il crut bien à lui, les ayant gagnés la veille à l'écarté.

— Diable! fit Salvator, un jeune homme habitué à la dépense, comme l'était M. Conrad, ne va pas loin avec deux mille francs !

— Eh bien, c'est ce qui vous trompe, mon cher monsieur, reprit l'homme de police; nous avons l'œil sur ces fils de

famille ruinés, nous autres protecteurs de la société : avec ces deux mille francs, il vécut près de quinze mois, essayant tous les moyens honnêtes de gagner sa vie, comme maître de musique, comme maître de dessin, comme maître d'anglais et d'allemand, — car il était fort instruit, le pauvre garçon ! — mais rien ne lui réussit : il ne trouva d'emploi nulle part, si bien qu'un jour, ma foi, poussé à bout, à ce qu'il paraît, voyant qu'il n'y avait plus pour lui possibilité de vivre sans se faire homme entretenu, souteneur de filles et escroc, il prit tout simplement la résolution d'en finir avec l'existence, acheta un pistolet chez Lepage — le pistolet a été reconnu par celui qui l'avait vendu, — et alla faire un dernier tour aux Tuileries, aux Champs-Elysées et au Bois, pour prendre congé de ses anciens camarades et de ses anciennes maîtresses, revint par la rue Saint-Honoré, entra dans l'Eglise Saint-Roch, y fit sa prière; puis, de là, regagna la rue de Buffon, où il avait une modeste petite chambre.

— Et, une fois dans cette modeste petite chambre, que fit-il ? demanda Salvator.

— Mon Dieu, il fit ce que viennent de faire Colomban et Carmélite. Il écrivit une longue lettre, non pas à ses amis, — il n'en avait pas, ou, du moins, depuis le jour où il avait été chassé, par son oncle et ses cousins, de l'hôtel de la rue du Bac, il n'en avait plus, — mais au commissaire de police de son quartier ; dans cette lettre, il racontait tout ce qu'il avait souffert depuis quinze mois, la lutte qu'il avait soutenue, l'impossibilité où il était de la poursuivre plus longtemps, et le parti qu'il avait pris de se brûler la cervelle pour rester honnête homme. après quoi, il se coucha, alluma sa bougie, lut quelques pages de la *Nouvelle Héloïse* sur le suicide et se brûla la cervelle.

— Par ma foi, mon cher monsieur Jackal, dit Salvator, vous êtes un véritable journal !

— Oh ! dit l'homme de police, il n'y a pas grand mérite à moi de vous donner ces détails: les suicides rentrent dans ma spécialité, et c'est moi qui ai fait le procès-verbal du suicide de M. Conrad.

— Vraiment ?

— Oui.

— Alors, c'est à vous, cher monsieur Jackal, que ce pauvre jeune homme doit les derniers soins qui lui ont été rendus et la constatation de sa mort ?

— La constatation ne fut pas difficile : le pistolet avait été déchargé à bout portant ; la moitié du visage était enlevée, et ce qui en restait était brûlé : aussi la constatation fut-elle faite plutôt par la lettre que par la reconnaissance d'une identité devenue impossible à cause de la mutilation du corps.

— Les Valgeneuse, je le présume, furent avertis de la catastrophe ?

— Ce fut moi-même qui leur en portai la nouvelle, avec un double du procès-verbal.

— Laquelle nouvelle et lequel procès-verbal durent faire une profonde impression sur eux ?

— Oui, mon cher monsieur, une profonde impression, profondément agréable.

— Je comprends : l'existence de ce jeune homme les inquiétait !

— Aussi me prièrent-ils de veiller avec soin aux derniers détails, me remettant une somme de cinq cents francs, de manière que les choses se fissent convenablement...

— Oh ! les nobles parents ! fit Salvator.

— Me recommandant de leur apporter le double du procès-verbal d'inhumation, comme je leur avais apporté le double du procès-verbal de suicide.

— Ce que vous fîtes, j'espère, monsieur Jackal ?

— En conscience, je puis le dire : je conduisis le corbillard au cimetière du Père-Lachaise, je fis descendre la bière devant moi dans un terrain acheté à perpétuité ; je donnai l'ordre de mettre sur la tombe une pierre où fut gravé ce simple nom : CONRAD, et j'allai dire à M. le marquis de Valgeneuse qu'il pouvait être tranquille jusqu'au jour de la résurrection éternelle, et qu'il ne reverrait probablement son cousin que dans la vallée de Josaphat.

— Et, dans cette croyance, dit Salvator, toute la famille dort sur les deux oreilles ?

— Que voulez-vous qu'ils craignent ?

— Eh ! eh ! on a vu des choses si extraordinaires !

— Que peut-il arriver ?

— Cher monsieur Jackal, nous sommes au Bas-Meudon ; auriez-vous la bonté de faire arrêter ?

M. Jackal tira le cordon qui donnait au cocher le signal de faire halte.

Le cocher arrêta ses chevaux.

Salvator ouvrit la portière et descendit.

— Pardon, dit M. Jackal, vous n'avez pas répondu.

— A quoi ? demanda Salvator.

— A cette question : « Que peut-il arriver ? »

— Au sujet de Conrad ?

— Oui.

— Eh bien, cher monsieur Jackal, il peut arriver que Conrad ne soit pas mort ; que, par conséquent, il n'attende point pour reparaître le jour de la résurrection éternelle, et que M. le marquis de Valgeneuse le rencontre autre part que dans la vallée de Josaphat... Adieu, cher monsieur Jackal.

Et, refermant la portière, Salvator laissa l'homme de police si étourdi, que ce fut lui qui, à la place de ce dernier, fut obligé de dire :

— Cocher, rue de Jérusalem !

LXXVII

LES CONFRÈRES ENNEMIS

Pendant que M. Jackal, bourrant son nez de tabac pour tâcher d'éclaircir ses idées et de comprendre quelque chose à l'énigme que lui avait jetée Salvator en s'éloignant, retournait, au grand trot de ses chevaux, vers Paris, Salvator allait retrouver Jean Robert à la maison mortuaire.

C'était juste au moment où, Carmélite commençant à retrouver sa raison, ses trois amies, qui ne l'avaient pas quittée un instant, entreprenaient cette douloureuse tâche de lui annoncer la fatale nouvelle.

Dominique était parti depuis un quart d'heure pour Penhoël, emmenant avec lui le corps de Colomban.

Ludovic, après avoir laissé une ordonnance rigoureuse, et promis de revenir le lendemain, partait de son côté, pour la rue Notre-Dame-des-Champs, qu'il habitait.

Enfin, Jean Robert attendait Salvator, afin de regagner Paris avec lui.

Suivons celui de nos personnages auquel va, pour le moment, s'attacher le plus grand intérêt, c'est-à-dire Ludovic ; nous reviendrons aux autres plus tard.

Ludovic, la tête un peu alourdie par le jour et la nuit qu'il venait de passer, avait décidé de s'en retourner à pied à Paris.

Le trajet du Bas-Meudon à la rue Notre-Dame-des-Champs en passant par Vanvres, n'est qu'une promenade.

Ludovic revenait donc en se promenant, et traversait le village de Vanvres, lorsqu'il aperçut, devant une maison où nous avons précédemment conduit un de nos héros, une cinquantaine de personnes agenouillées, hommes, femmes et enfants, tous priant, les larmes aux yeux, pour qu'un miracle rendît la vie au bon, à l'honnête, au bienfaisant M. Gérard, auquel le curé du Bas-Meudon, de retour de son excursion à Bellevue, apportait le viatique.

A ce spectacle assez rare, Ludovic s'arrêta, et, s'approchant du groupe qui lui paraissait le plus désolé :

— Que pleurez-vous donc, mes amis ? demanda-t-il.

— Hélas ! répondit une voix, nous pleurons le père du pays !

Ludovic se rappela qu'en effet on était venu chercher l'abbé Dominique pour entendre la confession d'un mourant.

— Ah ! oui, dit-il, vous pleurez M. Gérard ?

— L'ami des malheureux ! le bienfaiteur des pauvres !

— Est-ce qu'il est mort ? reprit Ludovic.

— Non ; mais, à la suite d'une conférence que ce digne homme a eue avec un moine, il s'est senti tellement affaibli qu'on a envoyé chercher le viatique, et qu'en ce moment M. le curé de Meudon lui administre les derniers sacrements.

— Hélas ! dirent en chœur les villageois redoublant de gémissements et de sanglots.

Ludovic, sous son masque de sceptique, était donc d'une sensibilité de femme : les larmes franches lui allaient droit au cœur et attiraient insensiblement ses larmes.

— Quel âge a donc le malade ? demanda-t-il.

— A peine cinquante ans, monsieur, répondit un paysan.

— Ah ! dit un autre, ce n'est vraiment pas une miséricorde du bon Dieu de nous le reprendre si jeune, tandis qu'il y a tant de méchantes gens qu'il laisse sur la terre.

— En effet, dit Ludovic, cinquante ans, ce n'est pas un âge pour mourir, surtout quand on est regretté comme paraît l'être M. Gérard.

Puis, après avoir hésité un instant :

— Peut-on voir le malade ? ajouta-t-il.

— Est-ce que vous seriez médecin, par hasard ? dirent d'une seule voix tous les assistants.

— Oui, répondit Ludovic.

— Médecin de Paris ?

Ludovic sourit.

— Médecin de Paris.

— Oh ! alors, entrez vite, mon cher monsieur ! dit un vieux paysan.

— C'est le ciel qui vous envoie ! dit une femme.

Et, en même temps, les paysans l'entourèrent, les uns le priant, les autres le poussant, de sorte qu'il se trouva presque porté dans la maison.

Outre les personnes agenouillées dans la rue, il y en avait dans le vestibule, dans l'escalier, dans l'antichambre et jusque dans la chambre à coucher du mourant.

Mais, à ces mots : « C'est un médecin de Paris ! c'est un médecin de Paris ! » chacun se rangea pour laisser passer Ludovic.

Le mourant venait de communier, et la sonnette tintait, annonçant que l'œuvre sainte était accomplie.

Ludovic s'inclina comme les autres, si peu croyant qu'il fût, lorsque passa le prêtre, précédé du bedeau et des enfants de chœur, et suivi des personnes étrangères qui, dans une pieuse intention, étaient venues mêler leurs prières à celles de l'Église.

Puis, lorsqu'il releva la tête, il se trouva, lui troisième, dans la chambre du moribond.

Les deux autres personnes étaient M. Gérard, qui, complètement anéanti, semblait agoniser sur son lit, et un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux et aux moustaches gris, portant à sa boutonnière la croix de la Légion d'honneur, et qui, appuyé au chevet, semblait suivre avec un intérêt réel les progrès presque visibles de la mort sur la physionomie du mourant.

Les deux hommes, en se trouvant vis-à-vis l'un de l'autre, commencèrent par se regarder, chacun d'eux pour savoir probablement à qui il avait affaire ; puis, comme cet examen ne lui avait absolument rien appris pour sa part, Ludovic s'avança le premier, et, avec la courtoisie d'un jeune homme en face d'un homme qui a le double de son âge :

— Monsieur, dit-il, est le frère du malade ?

— Non, monsieur, répondit l'homme aux moustaches grises, continuant d'examiner Ludovic ; je suis son médecin. Et vous ?

— Moi, monsieur, dit Ludovic en s'inclinant, j'ai l'honneur d'être votre confrère.

L'homme aux moustaches grises fronça légèrement le sourcil.

— Autant, dit-il, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans peut être le confrère d'un homme qui a passé dix ans de sa vie sur les champs de bataille, et quinze ans au chevet du lit des malades.

— Pardon, monsieur, dit Ludovic, mais je vois que j'ai l'honneur de parler à M. Pilloy.

Le médecin se redressa.

— Qui vous a dit mon nom, monsieur ? demanda-t-il.

— Je l'ai appris d'une manière bien simple, et il était accompagné des plus grands éloges, monsieur, dit Ludovic. Le hasard m'a conduit près de deux malheureux jeunes gens qui viennent de s'asphyxier au Bas-Meudon ; j'ai réclamé tout de suite l'assistance d'un confrère : on a prononcé votre nom ; j'ai envoyé chez vous ; chez vous, on a répondu que vous étiez au chevet de M. Gérard.

— Et vos asphyxiés ? demanda le chirurgien militaire, un peu adouci par la politesse du jeune homme.

— Je n'en ai pu sauver qu'un, monsieur, répondit Ludovic ; si vous aviez été là, peut-être les eussions-nous sauvés tous les deux.

— Et alors, dit M. Pilloy, vous trouvant sur les lieux, et apprenant qu'il y avait un malade dans cette maison, vous êtes entré ?

— Je ne me fusse pas permis une pareille inconvenance, monsieur, dit Ludovic, sachant que vous étiez près de M. Gérard, si les braves gens qui pleurent à la porte ne m'y avaient en quelque sorte forcé. L'extrême douleur est crédule, vous le savez, monsieur ; pardonnez-leur, et, quand vous leur aurez pardonné, pardonnez-moi à mon tour.

— Mais je n'ai rien à pardonner ni à eux ni à vous, monsieur ; vous êtes le bienvenu, et deux conseils valent toujours mieux qu'un. Malheureusement, ici, ajouta-t-il en baissant la voix, je crois que tous les conseils du monde n'y feraient rien.

Puis, plus bas encore :

— C'est un homme perdu ! dit le chirurgien militaire.

Si bas qu'il eût parlé, le malade entendit ce que disait le bon M. Pilloy et poussa un gémissement.

— Chut ! fit Ludovic.

— Pourquoi chut ? demanda le chirurgien.

— Parce que l'ouïe est le dernier sens qui survive en nous, et que le malade vous a entendu.

M. Pilloy secoua la tête en homme qui doute.

— Alors, demanda Ludovic se penchant à l'oreille de M. Pilloy, alors il n'y a plus d'espoir ?

— C'est-à-dire, répondit le chirurgien militaire, que, dans deux heures, il sera mort.

Ludovic posa la main sur le bras de M. Pilloy en lui montrant le malade qui s'agitait dans son lit.

M. Pilloy fit un signe de tête qui signifiait : « Oh ! il a beau se remuer, il faudra qu'il y passe tout de même. »

Puis, traduisant sa pantomime par la parole :

— Ce matin, continua-t-il, j'avais encore l'espérance de le conserver quarante-huit heures ; mais je ne sais pas quel est l'imbécile qui lui a fourré dans la tête l'idée de se confesser, ce qui était bien inutile, attendu que je le connais depuis qu'il habite Vanvres, et que c'est un homme d'une vertu irréprochable ! — Il est resté trois heures enfermé avec une espèce de moine ; et tenez, voilà l'état dans lequel le saint homme me l'a rendu ! Ah ! les prêtres, les moines, les calotins, les [illegible], murmura le vieux soldat ; et, quand on pense que c'est l'empereur, auquel nous devons de si bonnes choses, qui nous a rendu tout cela !

— Et quelle est la maladie dont M. Gérard est atteint ? demanda Ludovic.

— Eh ! la maladie habituelle, pardieu ! répondit M. Pilloy en haussant les épaules, comme s'il n'existait au monde qu'une sorte de maladie.

A ces mots *la maladie habituelle*, Ludovic sourit ; il venait de reconnaître un disciple de Broussais appliquant inintelligemment les leçons de ce grand maître.

Puis, pensant que l'existence d'un homme que Dieu donne pour un si court espace et reprend pour l'éternité est parfois remise aux mains d'un ignorant ou, qui est pis, d'un fanatique, son sourire s'effaça ; il haussa invisiblement les épaules, et regarda le vieux chirurgien de l'air d'un homme qui se tient sur ses gardes.

— Par *la maladie habituelle*, vous entendez, sans doute, une gastrite ? demanda-t-il.

— Naturellement, répondit le chirurgien ; il n'y a, parbleu ! pas à s'y tromper. Voyez plutôt vous-même.

Autorisé par son confrère, Ludovic s'approcha du lit.

Le malade paraissait dans un état de prostration complète ; sa respiration était bruyante, difficile, oppressée ; quand il respirait, sa poitrine se soulevait entièrement comme dans le râle.

Ludovic étudia le visage, passant du tout à la partie, de l'ensemble aux détails.

La face était pâle, d'une coloration jaunâtre ; les extrémités étaient molles et froides ; une sueur visqueuse était répandue sur tout le visage, perlant surtout à la racine des cheveux.

A ces symptômes extérieurs, Ludovic jugea que la maladie était grave, en effet ; et, cependant, il ne vit point le malade dans l'état absolument désespéré où le voyait son confrère.

— Vous souffrez beaucoup, monsieur ? demanda-t-il.

A cette question faite par une voix nouvelle, et qui semblait rendre à M. Gérard un espoir perdu, celui-ci ouvrit les yeux et tourna la tête vers l'étranger qui lui parlait.

Ludovic fut étonné de la vitalité qui régnait encore dans l'œil du moribond, vitalité qui n'était point en rapport avec la dégradation apparente de ses forces : le blanc de l'œil était jaune ; les traits de la figure étaient décomposés ; le visage semblait mort ; mais l'œil, ou plutôt le cœur de l'œil n'était point aussi mort que la figure. Il y avait encore de la force et de la vie dans cet œil.

— Voulez-vous me montrer votre langue ? reprit Ludovic.

M. Gérard montra sa langue ; elle était d'un blanc jaune tirant sur le verdâtre, chargée, épaisse dans toute son étendue ; mais elle n'avait pas cette pointe effilée comme celle des serpents, puis elle n'était ni presque sanglante à son extrémité, ni rouge sur les bords, ainsi qu'est la langue dans les gastrites.

Jusque-là, Ludovic avait été dans le doute ; à partir de ce moment, il entra dans la certitude.

Aussi, par un mouvement involontaire presque machinal, son regard se tourna-t-il du malade sur le chirurgien, et cela avec une expression à laquelle il n'y avait pas à se tromper.

Cette expression voulait dire clairement : « Mais vous voyez bien que ce n'est point une gastrite ! »

Le vieux chirurgien, dans sa confiance en lui-même, ne parut remarquer ni le mouvement ni le regard de Ludovic ; il ne sourcilla point.

Ce sang-froid d'un confrère qui devait [illegible] sur lui l'expérience de l'âge et de la pratique [illegible] le jeune homme dans sa conviction.

Il lui restait un dernier examen à faire.

Il souleva le drap du malade, mit à nu [illegible] de [illegible] charnée, y posa la main et l'y appuya doucement, lentement, mais de plus en plus, jusqu'à ce que la pression devînt cependant assez forte.

Voyant alors que M. Gérard ne [illegible] sa douleur par aucun signe :

— Souffrez-vous ? lui demanda-t-il.

— Non, répondit M. Gérard d'une voix faible.

— Comment ! [illegible] Ludovic [illegible] j'appuie ainsi, vous ne souffrez pas ?

— Je respire plus difficilement, mais je n'éprouve aucune douleur.

Ludovic se retourna de nouveau vers son confrère, lui disant pour la seconde fois des yeux : « Mais vous voyez bien que ce n'est point une gastrite ! »

Le vieux chirurgien ne parut pas plus comprendre la pantomime de Ludovic la seconde fois que la première.

Ludovic sourit.

Quant à lui, il était convaincu que M. Gérard avait été traité pour une maladie qu'il n'avait pas.

Maintenant, quelle maladie avait-il ?

Ludovic croisa les bras, regarda fixement le malade ; puis, en baissant la tête, comme pour réfléchir plus profondément, il aperçut sous le traversin du malade non seulement le mouchoir avec lequel il s'essuyait le visage, mais encore celui dans lequel il crachait.

On eût dit que le mouchoir était taché de rouille ; ce qui produisait ces taches, c'était une sorte de mucus sanguinolent.

Ludovic était sur la piste de la maladie.

Alors, pour la seconde fois, il souleva le drap de M. Gérard ; mais, cette fois, au lieu d'appuyer sa main sur l'estomac, il appliqua son oreille à la poitrine, et cela à la grande stupéfaction du vieux chirurgien, qui ne connaissait pas encore ce nouveau mode d'auscultation, et dont la physionomie prit une expression d'étonnement et de curiosité qui pouvait équivaloir à cette question : « Mais que diable faites-vous là, mon cher confrère ? »

Ce fut à son tour Ludovic qui ne fit pas attention à la pantomime du vieux chirurgien. Il parut satisfait des bruits qu'il venait d'entendre dans la poitrine du malade, car il releva la tête d'un air triomphant.

Il savait, certainement, à quoi s'en tenir désormais sur l'état du patient, et il connaissait la maladie à laquelle il avait affaire ; il ne lui restait plus que le pouls à examiner : il demanda à M. Gérard de lui donner la main ; le malade obéit machinalement.

Le pouls n'avait point perdu toute sa force ; il résistait sous le doigt ; il était très fréquent, c'est-à-dire qu'il dépassait cent pulsations ; enfin il était irrégulier sans doute, mais fort légèrement.

C'était à peu près ainsi que Ludovic comptait, disons mieux, que Ludovic espérait le trouver.

Son examen terminé, le jeune docteur finit par où il eût dû commencer ; mais, comme un homme qui arrive au bord d'une rivière où l'on crie : « Au secours ! » il avait plongé d'abord.

Il se retourna vers M. Pilloy, et lui demanda depuis combien de temps durait la maladie, quelles avaient été ses diverses phases, quelles étaient les causes auxquelles on l'attribuait.

Le vieux médecin raconta alors l'immersion de M. Gérard dans le bassin du château, et les funestes conséquences que ce plongeon, destiné à sauver la vie d'un enfant, avait eues pour le sauveteur : il répondit ensuite à toutes les autres questions de son confrère ; puis, quand il eut achevé :

— Eh bien ? demanda-t-il d'un air goguenard.

— Eh bien, dit Ludovic, j'ai l'honneur de vous remercier de votre complaisance, monsieur ; je sais ce que je voulais savoir.

— Et que savez-vous ?

— Je sais de quelle maladie est atteint le malade, dit Ludovic.

— Bon ! ce n'était pas difficile à savoir, puisque j'ai commencé par vous dire que c'était une gastrite.

— Oui, mais voilà justement où nos opinions diffèrent.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous plaît-il de passer dans la chambre voisine, mon cher confrère ? Je crois que nous fatiguons le malade.

— Oh ! ne vous en allez pas, monsieur, au nom du ciel ! demanda M. Gérard en rassemblant toute sa force pour exprimer ce désir.

— Soyez tranquille, mon ami, dit M. Pilloy, qui crut que la prière s'adressait à lui ; je vous ai promis de ne pas vous quitter, et je vous tiendrai parole.

Et les deux médecins s'apprêtèrent à sortir de l'appartement.

Sur le seuil de la porte, ils rencontrèrent la garde-malade.

— Ma bonne dame, dit Ludovic, nous allons rentrer dans cinq minutes ; en notre absence, quelque chose que demande le malade, ne lui donnez absolument rien.

Marianne se retourna vers M. Pilloy, comme pour savoir si elle devait obéir à cette injonction.

— Dame ! lui répondit celui-ci, puisque monsieur prétend qu'il va guérir le malade...

Il s'attendait à ce que Ludovic allait se récrier ; mais, à son grand étonnement, Ludovic ne répliqua point ; il se contenta de s'effacer pour laisser passer M. Pilloy avec la déférence que le plus jeune doit à son ancien.

LXXVIII

OU LUDOVIC PREND LA RESPONSABILITÉ

Les deux médecins s'arrêtèrent dans l'antichambre.

Il était impossible de voir une plus vivante image de la routine et de la science.

— Voulez-vous me faire l'amitié de me dire, mon jeune ami, demanda M. Pilloy, pourquoi vous m'avez amené ici ?

— Mais, répondit Ludovic, d'abord pour ne point fatiguer le malade par une discussion.

— Bon ; puisque c'est un homme mort !

— Raison de plus, si c'est votre avis, pour ne pas l'exprimer devant lui.

— Ah çà ! croyez-vous donc, dit l'ancien chirurgien-major, que les hommes de notre génération soient des femmelettes comme le sont ceux de la vôtre ? J'étais là, monsieur, et je servais d'aide à Larrey quand il a coupé les deux jambes au brave Montebello ; il y a eu une discussion de cinq minutes pour savoir si on lui ferait l'opération, ou si on le laisserait mourir sans le tourmenter davantage ; vous imaginez-vous qu'on se soit caché de lui ? Non, monsieur ; il prit part à la discussion, comme s'il se fût agi d'un étranger, et je l'entends encore dire d'une voix aussi ferme que s'il eût crié : *En avant !* « Coupez, morbleu ! coupez ! »

— Il est possible, monsieur, dit Ludovic, que, lorsqu'on opère sur un champ de bataille, au milieu de quinze ou vingt mille blessés, on n'ait pas le temps de se plier à toutes ces délicatesses qui, selon vous, méritent à notre génération le titre de génération de *femmelettes* ; mais nous ne sommes point ici sur un champ de bataille ; M. Gérard n'est point un maréchal de France comme le *brave Montebello* ; c'est une homme fort abattu de sa position, ayant, à ce qui m'est apparu du moins, grande peur de mourir, et chez lequel l'imagination frappée peut, il me semble, agir plus fatalement encore que la maladie.

— À propos de maladie, vous me disiez, monsieur, que vous n'étiez pas du même avis que moi ?

— Sur la maladie, c'est vrai.

— Et quel est votre avis ?

— Que vous faites erreur, monsieur, en traitant le malade pour une gastrite.

— Comment, je fais erreur ?

— Oui, en supposant, je vous le répète, M. Gérard atteint d'une gastrite.

— Mais je ne suppose pas, monsieur, j'affirme !

— Eh bien, je crois, moi, le malade atteint d'un autre mal que celui que vous affirmez.

— Alors, vous prétendez, monsieur... ?

— À mon tour, je ne prétends pas, monsieur, j'affirme !

— Vous affirmez que M. Gérard... ?

— N'est point atteint d'une gastrite ; c'est la troisième fois que j'ai l'honneur de vous le dire.

— Mais que diable voulez-vous donc qu'il ait, s'il n'a pas une gastrite ? s'écria le vieux chirurgien stupéfait.

— Il a tout simplement une pneumonie, monsieur, dit froidement Ludovic.

— Une pneumonie ? Ah ! vous appelez ça une pneumonie !

— Pas autre chose.

— Alors, vous affirmez peut-être aussi que vous allez le tirer de là ?

— Oh ! quant à cela, monsieur, je ne l'affirme pas ; je me contente de l'espérer.

— Et peut-on connaître le remède souverain que vous allez employer ?

— Je vais y songer, cher confrère, si toutefois vous m'en donnez la permission.

— Comment donc ! vous me demandez la permission de sauver mon plus vieil ami ?

— Je vous demande la permission de traiter un malade qui est à vous.

— Je vous la donne cent fois, mille fois ! Plût à Dieu que cela servît à quelque chose ; mais, si vous voulez mon avis, je doute que le pauvre garçon voie le soleil de demain.

— Je vais donc tenter l'impossible, répondit Ludovic, conservant toujours la même politesse et le même respect envers un médecin qui était son aîné par droit de naissance sinon de science.

— L'impossible est le mot, dit le vieux chirurgien, ne comprenant pas cette déférence de Ludovic, qu'il prenait pour de l'hésitation.

— Maintenant, qu'avez-vous fait jusqu'ici, mon honorable confrère ? dit Ludovic pour la forme.

— J'ai pratiqué deux saignées, posé les sangsues à l'estomac et mis le malade à une diète absolue.

Un sourire effleura les lèvres de Ludovic, sourire éclos

bien plus sous la compassion que lui inspirait le malade que sous l'ironie que devait lui inspirer cette panacée universelle si fort à la mode à cette époque : les sangsues et la diète, — cette autre sangsue de l'estomac.

Les deux praticiens en étaient là de la discussion, quand quelques paysans, impatients du miracle qu'avait dû opérer la présence d'un second médecin, firent irruption dans l'antichambre du philanthrope de Vanvres.

— Eh bien, crièrent-ils tous à la fois, va-t-il mieux ? est-il sauvé ?

Le vieux chirurgien, qui avait l'habitude de s'entendre crier ces mêmes paroles aux oreilles toutes les fois qu'il sortait de chez l'honnête M. Gérard, crut encore que c'était à lui qu'elles s'adressaient.

Mais hélas ! si l'onde est changeante, si la femme est plus changeante que l'onde, il y a une chose qui est mille fois plus changeante que l'onde et la femme à la fois : c'est la foule.

Aussi un des paysans, qui avait le plus excité Ludovic à entrer dans la maison du bienfaiteur commun, répondit-il assez grossièrement au vieux chirurgien, qui disait : « Nous ferons ce que nous pourrons, mes amis, soyez tranquilles » :

— Ce n'est point à vous que nous demandons cela.

Sans doute alors, le digne M. Pilloy, qui avait aidé notre illustre ami Larrey à couper les deux jambes du brave Montebello, fit-il la même réflexion que nous sur la foule ; seulement, il la fit une seconde trop tard. Aussi s'en dédommagea-t-il en fronçant le sourcil, et en formant presque, à part lui, le vœu impie que la science fanfaronne du jeune praticien reçût, à l'endroit du malade, un échec éclatant, afin de lui faire partager cette somme de dédain que les villageois professaient maintenant pour lui.

Un autre paysan s'adressa directement à Ludovic.

— Eh bien, lui dit-il, faisant à la fois la demande et la réponse, comment l'avez-vous trouvé ? Il est bien mal, n'est-ce pas ?

— Il n'y a plus d'espoir, n'est-ce pas, monsieur ? demanda un second.

— Il n'en reviendra point, n'est-ce pas, monsieur ? dit un troisième.

— Mes amis, répondit Ludovic, tant que le malade n'est pas mort, il faut avoir confiance, non pas dans l'art du médecin, mais dans la nature ; et, Dieu merci ! M. Gérard n'est pas mort.

Ce fut un hourra poussé par la foule.

— Vous le sauverez donc ? demandèrent vingt voix.

— J'y ferai tous mes efforts, dit Ludovic.

— Oh ! sauvez-le ! sauvez-le, monsieur ! lui cria-t-on de tous côtés.

A ces cris, Marianne avait entr'ouvert la porte de la chambre.

— Que se passe-t-il donc ? lui demanda le malade, que tout ce tumulte brisait ; ne peut-on me laisser mourir tranquille ?

— Oh ! monsieur, dit la brave femme, il ne s'agit plus de mourir ?

— Comment ! s'écria le malade, il ne s'agit plus de mourir ?

Et ses yeux, qu'on eût crus éteints, lancèrent une double flamme.

— Non, monsieur ; le jeune médecin qui est venu dit aux paysans qu'il vous sauvera peut-être.

— Ah ! *peut-être* ! reprit M. Gérard en laissant retomber sa tête sur l'oreiller. En tout cas, Marianne, qu'il ne s'éloigne pas ! au nom du ciel, qu'il ne s'éloigne pas !

Puis, écrasé par cet effort, il resta immobile, ne vivant plus, en apparence, que par l'espèce de sifflement que produisait son souffle en s'échappant de la poitrine.

— Messieurs, messieurs, dit la garde-malade, M. Gérard se trouve mal ; on dirait qu'il va passer !

Ludovic rentra vivement, prit la main, tâta le pouls.

— Ce n'est rien, dit-il ; c'est une syncope causée par l'émotion. Du courage, monsieur !

Le malade poussa un soupir.

Marianne avait toutes les peines du monde à empêcher la foule d'envahir la chambre.

— Sans doute, dit le vieux médecin à son jeune confrère, vous n'allez pas vous borner, monsieur, à dire au malade : « Du courage ! » vous lui ordonnerez quelque chose ?

— Donnez-moi du papier, une plume et de l'encre, dit Ludovic en s'adressant à la garde-malade ; je vais vous écrire une ordonnance.

Ce fut à qui trouverait le plus tôt possible les objets demandés.

Le malade, qui, sur le mot *peut-être*, avait reperdu l'espoir un instant conçu, se démenait dans son lit, joignant les mains, et exprimant par ses gestes, d'une façon plus claire qu'il n'avait fait par ses paroles, cette prière : « Au nom du Seigneur Dieu, laissez-moi donc mourir tranquille ! »

Mais personne ne faisait attention à la mort cruelle qu'on lui infligeait, tant tout le monde avait le désir de lui conserver la vie.

Ludovic chercha une place où écrire l'ordonnance ; mais tous les meubles étaient encombrés de fioles, de pots, de verres, d'assiettes, de soucoupes de tous genres.

Les paysans, voyant l'embarras du jeune homme, lui offrirent les uns leurs dos, les autres leurs genoux.

Ludovic trouva un dos convenable, et s'en servit comme d'une table pour écrire l'ordonnance.

— Envoyez chercher cela immédiatement, dit-il à la garde-malade.

Il n'avait pas formulé ce désir, que l'ordonnance, arrachée de ses mains, passait dans celles de quatre ou cinq des assistants, se disputant cette joie d'être utiles à M. Gérard.

Enfin, un boiteux se rendit maître du précieux papier, et, clopin-clopant, partit le plus vite qu'il put.

— Ma bonne dame, dit Ludovic à la garde-malade, toutes les demi-heures, vous donnerez à M. Gérard une demi-cuillerée de la potion que l'on va vous rapporter ; vous entendez ? pas plus ni moins souvent que toutes les demi-heures, pas plus d'une demi-cuillerée ; il n'y a que cela qui puisse le sauver.

— Toutes les demi-heures, une demi-cuillerée, répéta la garde-malade.

— Oui, c'est cela, très bien !... Il faut absolument que je retourne à Paris.

Le malade poussa un soupir ; il lui semblait que le reste de son existence l'abandonnât.

Ludovic entendit ce soupir, ardente prière de l'homme désespéré.

—Il faut que je retourne à Paris, dit-il ; mais, dans trois heures, je reviendrai voir l'effet que la potion aura produit.

— Et vous êtes sûr, alors, grogna le vieux médecin, que votre potion le sauvera ?

— Sûr n'est pas le mot, mon cher confrère ; vous le savez mieux que personne, l'homme n'est jamais sûr de rien ; mais...

Ludovic jeta encore un coup d'œil sur le mourant.

— Mais je l'espère ! dit-il.

Ce dernier mot souleva un nouveau hourra de joie dans la foule.

Le malade rassembla ses forces, et, se soulevant sur son lit :

— Trois heures, monsieur, dit-il ; tâchez de ne pas être plus longtemps !

— Je vous le promets, monsieur.

— Je compterai les minutes, dit le malade en essuyant avec son mouchoir son front couvert d'une sueur qu'on eût pu prendre pour celle de l'agonie.

Sur ces mots, Ludovic sortit avec son vieux confrère, l'invitant à passer le premier, s'inclinant devant lui, lui donnant, en un mot, sous les yeux de la foule, toutes les marques de respect que l'on doit à un aîné et à un supérieur.

Ludovic, comme il l'avait dit, prit le chemin de Paris, cherchant, cette fois, un cabriolet, un fiacre, un véhicule quelconque pour être plus tôt de retour.

Le chirurgien le suivit, plein de rancune, et sans desserrer les dents.

Ludovic crut, de son côté, que ce n'était point à lui de parler le premier, même pour prendre congé de son confrère.

Ce silence eût certainement duré jusqu'à leur séparation, si le boiteux, qui était allé chez le pharmacien, ne fût point arrivé au-devant des deux rivaux pour leur délier la langue.

Le boiteux montra à Ludovic la potion qui venait de lui être remise.

— Est-ce cela, monsieur ? demanda-t-il.

— Oui, mon ami, répondit Ludovic en regardant la fiole, et dis bien à la garde-malade de suivre de point en point mon ordonnance.

Cette rencontre servit à M. Pilloy de prétexte pour reprendre la parole.

— Vous croyez peut-être, mon cher confrère, que je ne sais pas ce que contient cette fiole ? demanda-t-il.

— Pourquoi vous ferais-je cette injure, monsieur ? demanda Ludovic.

— C'est de l'émétique que vous lui donnez là.

— En effet, c'est de l'émétique.

— Parbleu ! dit M. Pilloy, il faut bien que vous lui donniez de l'émétique, puisque vous croyez à une pneumonie !

— Monsieur, dit froidement Ludovic, j'ai un tel respect pour votre science et pour votre expérience, que je souhaiterais de me tromper, si ce n'était souhaiter en même temps la mort du malade.

Et, sur ces mots, Ludovic, n'apercevant à l'horizon aucun fiacre ni aucun cabriolet, prit, à travers champs, un sentier qui paraissait devoir le conduire à sa destination plus vite que ne l'eût fait la grande route.

De son côté, le vieux médecin, curieux de savoir l'effet qu'allait produire la potion sur son ami mourant, revint à Vanvres et, deux heures et demie juste après le départ de Ludovic, il était au chevet du malade, qui, cette fois, ne le vit pas s'y installer sans une certaine répugnance.

Un tel empressement surprit les villageois qui le virent entrer ; il surprit bien davantage encore la garde-malade, qui, habituée à attendre M. Pilloy fort longtemps lorsqu'on l'appelait, fut tout étonnée de le voir accourir lorsqu'on ne l'appelait pas ; toutefois, l'ex-chirurgien-major ne se donna même pas la peine de motiver sa visite inattendue.

Il essaya d'interroger M. Gérard ; mais celui-ci, soit défiance, soit que sa faiblesse fût augmentée, refusa de lui répondre.

Alors, se retournant du côté de la garde-malade :

— Eh bien, ma chère Marianne, demanda-t-il, quoi de nouveau ?

— Ah ! monsieur, répondit la bonne femme, cela va bien petitement !

— Lui avez-vous administré la fameuse potion ?

— Oui, monsieur.

— Quel effet a-t-elle produit ?

— Mauvais effet, mauvais effet, cher monsieur Pilloy !

— Quel effet, encore ? demanda le vieux chirurgien en se frottant sournoisement les mains.

— Il a vomi, monsieur.

— J'en étais sûr ! Par bonheur, je ne suis pas responsable des suites, et, s'il meurt, ce n'est pas moi qui l'aurai tué !

— Non, c'est vrai, dit la bonne femme ; mais c'est vous qui l'aviez condamné.

— Parbleu ! dit le chirurgien-major de la grande armée, on condamne toujours ; sans cela, si un malade mourant — ce qui arrive quelquefois — on viendrait dire au médecin : « Il est mort, et vous ne l'aviez pas condamné. » De cette façon, l'honneur de la médecine est sauvé.

— Oui, reprit Marianne, et, si le malade en revient, l'honneur du médecin s'en accroît.

Les récriminations du vieux chirurgien et les observations mi-philosophiques de la garde-malade durèrent une demi-heure.

Au bout de cette demi-heure, Ludovic arriva.

Il entra juste au moment où M. Pilloy, sans pitié pour son meilleur ami — la science est comme Saturne, elle dévore ses enfants ! — il entra, disons-nous, au moment où M. Pilloy, voyant le malade rendre presque immédiatement la cuillerée d'eau emmiellée qu'il venait de prendre, disait en regardant M. Gérard, dont la figure contractée exprimait la souffrance :

— Décidément, il est perdu !

Ludovic entendit ces mots ; mais, n'y faisant aucune attention, il alla droit au malade, le regarda attentivement, puis lui prit le pouls.

Au bout d'une minute, — minute pleine d'anxiété pour ce brave cœur, pleine d'inquiétude d'une tout autre nature pour le vieux chirurgien, — au bout d'une minute, il releva le front.

Son visage, examiné à la fois par le médecin, par la garde-malade et par le mourant, exprimait la satisfaction la plus complète.

— Cela va bien, dit-il.

— Comment ! cela va bien ? demanda M. Pilloy stupéfait.

— Oui, le pouls s'est relevé.

— Ah ! c'est à cela que vous jugez qu'il va mieux ?

— Certainement.

— Mais, malheureux jeune homme, il a vomi.

— Il a vomi ? répéta Ludovic en regardant Marianne.

— Vous voyez bien qu'il est perdu !

— Au contraire, dit tranquillement Ludovic, s'il a vomi, il est sauvé.

— Vous répondez de la vie de mon meilleur ami ! reprit M. Pilloy furieux.

— Oui, monsieur, dit Ludovic, et sur ma tête !

Le vieux médecin prit son chapeau et sortit avec la mine d'un algébriste auquel on soutient que deux et deux font cinq.

Ludovic écrivit une autre ordonnance et la remit à la garde-malade.

— Madame, lui dit-il, j'ai pris la responsabilité ; vous savez ce que cela signifie en termes de médecine : que mes ordonnances soient exécutées à la lettre, que l'on n'en suive pas d'autres, et M. Gérard est sauvé.

Le moribond poussa un cri de joie, saisit la main du jeune docteur, et avant que celui-ci eût pu s'en défendre, y appliqua ses lèvres.

Mais presque aussitôt sa figure parut se [illegible] sous l'[illegible] d'une [illegible] de terreur.

— [illegible] et le [illegible] écrasé sur son traversin.

LXXIX

L'HOMME AU FAUX NEZ

Nous avons en quelque sorte terminé les différents récits qui constituent le prologue de ce livre, et, à part Pétrus, Lydie et Regina, le lecteur connaît maintenant la majeure partie des personnages destinés à jouer les rôles principaux dans notre drame.

En outre, on l'a vu, les diverses histoires que nous venons de raconter, et qui ont peut-être paru incohérentes entre elles, ont fini par se réunir et par composer un tout homogène ; les fils, divergents en apparence, et sans rapport visible les uns avec les autres, ont, peu à peu, et au fur et à mesure que nous avons avancé dans notre sujet, formé, sous notre main, une trame souvent imprégnée de larmes, parfois même rougie de sang ; canevas tantôt radieux, tantôt sombre, auquel nous avons essayé de donner la gigantesque dimension que comporte l'immense tâche que nous nous sommes imposée en entreprenant de peindre la société de la Restauration depuis ses plus hauts sommets jusqu'à ses plus profonds abîmes.

Qu'on ne perde donc pas courage ; que l'on s'engage hardiment sur nos traces dans ce pays de l'inconnu où nous nous aventurons, et que le lointain des horizons n'effraye personne : malgré les détours ou les escarpements de la route, nous y atteindrons.

Quand le moment sera venu de mettre en saillie la moralité de cet ouvrage, on ne s'apercevra plus, nous l'espérons, du chemin que l'on aura fait ; la fin justifiera les moyens.

Chacun de nos personnages, que l'on en soit bien certain, n'est pas seulement une création imaginaire, un être de convention ou de fantaisie, n'ayant pour but que de faire rire ou pleurer par tel ou tel moyen plus ou moins habile : non, chaque héros, peint d'après nature, représente une idée, il est l'incarnation d'une vertu ou d'un vice, d'une faiblesse ou d'une passion ; et ces vices, ces vertus, ces passions, ces faiblesses, reproduiront collectivement la société, comme, isolément, chacun de nos héros représentera un de ses membres.

Il y a deux façons de procéder au théâtre, aussi bien que dans un livre ; deux méthodes contraires d'arriver au même but : l'une s'appelle la synthèse, l'autre l'analyse ; par la synthèse, on arrive à la connaissance des vérités que l'on cherche en partant des premiers principes ; par l'analyse, on part des propositions générales pour descendre aux premiers principes.

Nous le répétons, le but est le même ; seulement, par la synthèse, on arrive en montant ; par l'analyse, on arrive en descendant ; l'analyse décompose, la synthèse recompose ; l'analyse réduit un corps dans ses parties principales pour en connaître l'ordre ; la synthèse rassemble ces parties pour en former un tout.

Que l'on nous permette donc, selon nos besoins, et même selon notre caprice, puisque nous avons le choix des deux moyens, d'user tantôt de l'un, tantôt de l'autre.

Après avoir composé trente tragédies, Corneille demandait, dans la préface de *Nicomède*, la permission de glisser un peu de comédie dans la trente et unième ; — après avoir écrit sept ou huit cents volumes pour nos lecteurs, nous faisons comme l'auteur du *Cid*, nous demandons à nos lecteurs la permission d'en écrire quelques-uns pour nous.

Cela posé, reprenons le cours de notre narration.

Nous avons laissé Ludovic et Pétrus se séparer à la porte du tapis-franc, Ludovic pour reconduire Croûte-au-Pot, — et nous avons vu les suites qu'avait eues la pointe du jeune médecin sur le Bas-Meudon, — Pétrus pour aller prendre sa séance.

Occupons-nous un peu de Pétrus, dont nous avons dit quelques mots à peine, et que nous n'avons fait poser qu'un instant devant nos lecteurs au début de notre drame.

Il est bon qu'avant d'entamer la partie de ce livre qui se rapporte directement à lui, le lecteur le connaisse physiquement et moralement.

C'était un fort beau garçon que Pétrus, d'une élégance et d'une distinction naturelles qu'eussent pu lui envier les plus distingués et les plus élégants des jeunes gens à la mode ; mais il rougissait en quelque sorte de cette supériorité aristocratique que le hasard lui avait départie. Il avait pour la nature inutile de ces jeunes gens que l'on appelle *des fils de famille* — sans doute afin qu'on ne les confonde pas avec ceux qui, sachant se suffire à eux-mêmes, se contentent d'être les fils de leurs œuvres ; — il avait, disons-nous, pour ces jeunes gens désœuvrés, un mépris si profond, une horreur si invincible, qu'il s'efforçait de dissimuler son élégance et sa distinction natives, c'est-à-dire les seules

choses communes qu'il eût avec eux, dans la crainte de leur ressembler.

Il affectait l'air débraillé pour cacher son air véritable, comme il affectait les défauts qu'il n'avait pas, pour cacher les qualités qu'il avait. Ainsi que Jean Robert le lui avait dit, dans la nuit du mardi gras, il faisait le sceptique, le roué, le blasé, de peur que l'on ne s'aperçût qu'il était bon et naïf.

Au fond, c'était un cœur de jeune homme de vingt-cinq ans, honnête, innocent, impressionnable, enthousiaste; un véritable cœur d'artiste enfin.

Et cependant, c'était lui qui avait eu l'idée de cette mascarade et de ce souper dans un mauvais lieu.

Comment cette idée lui était-elle venue?

Si l'on veut connaître exactement le caractère de Pétrus, il faut qu'on nous permette de raconter cela.

Le matin même du mardi gras, après une course en ville, Pétrus, vers midi, était rentré chez lui très soucieux.

D'où venait le souci de Pétrus?

On le saura plus tard; tout ce que nous pouvons dire, pour le moment, c'est que Pétrus était rentré soucieux. Les meilleurs caractères en sont là: ils ont des jours où ils ne valent pas le diable! Pétrus était dans un de ces mauvais jours.

Jean Robert avait proposé au jeune artiste de lui lire un acte de sa nouvelle tragédie; mais il avait envoyé promener Jean Robert. Ludovic lui avait offert de le purger, mais il avait envoyé Ludovic promener plus loin encore que Jean Robert.

Ce cœur insouciant était tout ému; cet esprit charmant était tout alourdi; ses deux amis n'y comprenaient rien.

Interrogé par eux sur le secret de sa tristesse, Pétrus s'était contenté de les regarder en face, et de leur répondre:

— Moi, triste? Vous êtes fous!

Réponse qui avait fort inquiété Ludovic et Jean Robert. Ils avaient donc insisté, mais inutilement.

A chaque fois qu'ils ramenaient la conversation sur sa tristesse, Pétrus s'éloignait d'eux, se réfugiant dans les coins les plus obscurs de son atelier, comme s'il voulait fuir jusqu'à leur contact.

Ce fut dans un de ces mouvements de retraite que, poussé à bout par ses deux amis, il leur déclara que, pour peu qu'ils continuassent à le relancer ainsi, il allait ouvrir la fenêtre, et sauter du deuxième étage, afin de voir s'ils persisteraient à le poursuivre.

Ludovic étendit la main, non plus, cette fois, pour purger Pétrus, mais pour le saigner, le prétendant atteint de fièvre cérébrale; sur quoi, Pétrus ouvrit la fenêtre, et jura qu'au premier pas que feraient vers lui ses amis, il exécuterait sa menace.

Puis, comme un véritable Breton de Saint-Malo qu'il était, habitué dès son enfance à courir sur les vergues des bâtiments, à grimper aux hunes des vaisseaux, il jeta tout son corps en avant, en se retenant d'une manière presque invisible à la traverse de son balcon.

Ses amis crurent un instant qu'il allait se précipiter en effet, et poussèrent un cri.

Mais lui répondit à ce cri par un éclat de rire homérique; ce qui, dans la disposition d'esprit où ils le savaient, alarma Jean Robert, et stupéfia Ludovic.

— Qu'y a-t-il donc? demandèrent à la fois les deux jeunes gens.

— Il y a, dit Pétrus, que j'ai là sous les yeux le plus beau modèle de caricature pour Charlet, ou le plus beau héros de roman pour Paul de Kock, qu'il ait jamais été donné à un homme de contempler pendant les vingt-quatre heures qui constituent ce bienheureux jour de folie qu'on appelle le mardi gras!

— Voyons! dirent les deux amis en s'approchant.

— Oh! regardez! fit Pétrus; je ne suis pas égoïste, moi.

Ludovic et Pétrus se penchèrent à la fenêtre.

Bien que l'atelier de Pétrus fût situé, comme nous l'avons dit, rue de l'Ouest, ses fenêtres donnaient sur l'esplanade de l'Observatoire; c'était donc l'esplanade de l'Observatoire qui servait de cadre au sujet de tableau dévoué, selon Pétrus, au crayon de Charlet, ou à la plume de Paul de Kock, et dont la vue avait si inopinément éveillé la gaieté du jeune peintre.

Le héros de ce roman ou le modèle de cette caricature était un personnage vêtu de noir, plutôt petit que grand, plutôt gros que mince, qui se promenait, solitaire, mélancolique, et la canne à la main, dans l'allée de l'Observatoire.

Vu de dos, le bonhomme présentait une surface arrondie, qui n'avait rien de particulièrement comique.

— Que diable trouves-tu donc de drôle à ce monsieur? demanda Jean Robert.

— Il me fait absolument l'effet d'un homme comme un autre, dit à son tour Ludovic, excepté qu'il me paraît avoir un tic dans la jambe droite.

— Ce n'est point un homme comme un autre; voilà ce qui vous trompe! répondit Pétrus; et la preuve, c'est que je voudrais bien être comme lui.

— Que lui envies-tu? Voyons! demanda Jean Robert; si l'on peut t'offrir ce qu'il a, et si ce qu'il a est à vendre, je cours le lui acheter et je te le donne!

— Ce qu'il a? Je vais te le dire. D'abord, il est seul, et n'a pas deux amis qui l'assomment comme vous m'assommez, — ce qui est déjà quelque chose; — puis je m'ennuie, et il s'amuse.

— Comment, il s'amuse? fit Ludovic; il a l'air triste comme un pendu!

— Cet homme-là s'amuse? demanda Jean Robert.

— Énormément! répondit Pétrus.

— Ma foi, en tout cas, il n'y paraît point, dit Ludovic.

— Eh bien, moi, je vous dis, reprit Pétrus, que cet homme-là rit intérieurement à gorge déployée, et je vais vous en donner la preuve... La voulez-vous?

— Oui, répondirent d'une même voix les deux jeunes gens.

— Bon! attendez-vous à tout, dit Pétrus.

Et, se faisant un porte-voix de ses deux mains:

— Hé! monsieur! cria-t-il au bonhomme; vous qui vous promenez là-bas!... Monsieur!

Le monsieur était tout seul dans l'allée; comprenant donc que cette interpellation ne pouvait s'adresser qu'à lui, il se retourna.

Alors, les trois jeunes gens partirent ensemble de ce même rire homérique dont Pétrus avait donné l'exemple un instant auparavant.

Le promeneur était un homme grave, de quarante à cinquante ans à peu près, qui avait au milieu du visage un nez de carton de trois ou quatre pouces de longueur.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? demanda-t-il d'une voix lugubre.

— Rien, monsieur, répondit Pétrus; absolument rien! Nous avons vu ce que nous désirions voir.

Puis, se retournant vers ses amis:

— Eh bien, qu'en dites-vous? demanda-t-il.

— J'avoue, dit Jean Robert, que cet homme, très sérieux vu de dos, est très réjouissant vu de face.

— Je proposerai à l'Académie des sciences, dit Ludovic de fonder un prix pour quiconque trouvera la maladie dont est atteint un homme qui se promène avec un pantalon noir, une redingote noire, un chapeau rond, et un faux nez!

— Et il te faudra un prix, un encouragement, une prime pour trouver cela? dit Pétrus d'un air méprisant.

— Écoute, fit Jean Robert, voilà Pétrus en veine de divination: il va te le dire, lui.

— Oh! je l'en défie bien! dit Ludovic.

— Pétrus voit peut-être dans cet homme quelque chose de plus qu'un faux nez.

— Quand il y verrait encore un faux toupet, où cela le conduirait-il?

— Où la forme sous laquelle apparaissent en mer les voiles d'un bâtiment a conduit Christophe Colomb! où la chute d'une pomme a conduit Newton! où le tonnerre tombant sur un cerf-volant a conduit Franklin! A la découverte de la vérité, dit Pétrus avec cet enthousiasme factice qui était un des ressorts comiques de la conversation de l'époque.

— Voyons, dit Jean Robert, je ne sais quel philosophe a dit que tout homme qui avait découvert une vérité, et qui la gardait pour lui, était un mauvais citoyen. Ta vérité, Pétrus? ta vérité?

Pétrus était justement dans une de ces heures d'excitation nerveuse où parler est un soulagement; il ne se fit donc pas prier pour prendre la parole.

— Eh bien, oui, malheureux aveugles que vous êtes! dit-il, sous le faux nez de cet homme, j'entrevois, moi, toute sa vie.

— Va, Pétrus! va! dit Ludovic.

— Cet homme, voyez-vous, continua Pétrus, eh bien, je vais vous faire son histoire.

— Chut! dit Jean Robert.

— Cet homme a une femme qui lui est insupportable, et il mène une vie qui lui est aussi insupportable que sa femme; il a entendu dire par ses voisins que [illegible] ses enfants n'étaient pas de lui; son portier, à cause de cela, certainement, le regarde d'un air goguenard quand il sort, et d'un air triste quand il rentre; il n'a qu'un seul ami, et c'est justement celui-là qu'on accuse d'être son ennemi! Cette diffamation est fondée, ou, si vous le préférez, cette diffamation n'est point une diffamation: il le sait, il en a les preuves authentiques. Eh bien, il continue à serrer amicalement la main de son ami — ou de son ennemi, comme vous voudrez, — il fait, tous les soirs, avec lui sa partie de dominos; il l'invite à dîner une fois par semaine; il lui confie sa femme aux premières représentations; il l'appelle: *Mon bon! mon cher! mon vieux!* il

se sert, enfin, des épithètes les plus affectueuses pour lui prouver son amitié, tandis qu'au fond il le hait, il le déteste, il l'exècre, il voudrait lui manger le cœur, comme Gabrielle de Vergy a mangé celui de son amant Raoul! Et pourquoi dissimule-t-il ainsi? pourquoi câline-t-il ainsi femme et amant? Parce que cet homme est un sage, un Socrate, un bourgeois paisible enfin, qui veut avoir la tranquillité chez lui, et qui ne saurait l'obtenir, s'il ouvrait la bouche, ou s'il ne fermait les yeux.

— Mais, sans doute, mon cher Pétrus, dit Jean Robert excitant la verve fébrile de son ami, cet homme a des joies; au milieu de ce Sahara qu'on appelle le mariage, il a trouvé quelque oasis, quelque source fraîche où il va à ses heures, où il se rafraîchit clandestinement, ce qui lui redonne la force nécessaire pour fouler de nouveau le sable brûlant du désert conjugal.

— Ah! oui, certainement! répondit Pétrus; un homme n'est jamais tout à fait heureux ni tout à fait malheureux: il y a des échappées de lumière au milieu de l'ombre, comme dans les coups de vent de Ruysdael, comme dans les tempêtes de Joseph Vernet. Oui, de même que tous ses semblables, ce mortel a ses félicités intimes et muettes, ses joies mystérieuses et cachées. Eh bien, connaissez-vous ses joies? devinez-vous ses félicités? Non. Je vais vous les dire alors. La joie ineffable de cet homme, la félicité solennelle qu'il se promet pendant trois cent soixante-quatre jours de l'année, eh bien, c'est de mettre un faux nez le jour du mardi gras! Usant des bénéfices de la loi, il passe effrontément dans son quartier, avec la certitude de ne pas être reconnu de ses voisins, qu'il insulte à son tour; et il est d'autant mieux fondé à le croire que, l'an dernier, à pareille époque, il a aperçu son ami et sa femme dans un fiacre, et qu'à son aspect ils n'ont pas baissé le store. Cet homme que vous voyez là, continua Pétrus, s'exaltant dans sa fantasque improvisation, il ne donnerait pas sa journée du mardi gras pour vingt mille maravédis: il est roi de Paris; il se promène incognito dans sa ville, et, ce soir, quand il va rentrer chez lui, sa femme l'interrogera en vain sur l'emploi de sa journée, il demeurera sourd et muet aux interrogations de sa femme; seulement, il la regardera d'un air de compassion, en songeant aux plaisirs dont il aura joui pendant cinq ou six heures! — Respectez donc cet homme! termina Pétrus; respectez-le, et portez-lui envie; car il s'amuse, tandis que, vous, par ces jours de réjouissances publiques, vous avez l'air, toi, Ludovic, du médecin qui vient de tuer la Gaieté, et, toi, Jean Robert, du croque-mort qui vient de la conduire au Père-Lachaise!

— Puisque tu envies le sort de cet homme, dit Ludovic à Pétrus, que ne t'affubles-tu comme lui d'un faux nez? que n'intrigues-tu comme lui les passants? que ne fais-tu croire aux bourgeois de ton quartier que leurs femmes les trompent?

— Ne m'en défie pas! dit Pétrus.

— Je t'en défie, au contraire, et de toutes mes forces!

— Ne défie pas un fou de faire sa folie, dit Jean Robert.

— La Folie passe pour être la mère de la Sagesse, dit sentencieusement Pétrus; ce qui prouve que, lorsqu'on est fou dans sa jeunesse, on devient sage en vieillissant, tandis qu'au contraire, les jeunes gens sages deviennent des vieillards fous. Ainsi, continua-t-il, voilà ce qui vous menace tous les deux; vous êtes, sans vous en douter, sur le grand chemin de la débauche; votre sagesse précoce vous conduit droit au dévergondage. Eh! nos pères n'étaient pas ainsi: ils étaient jeunes dans leur jeunesse, vieux dans leur âge mûr; ils ne dédaignaient pas de sanctifier les fêtes, le mardi gras, tout particulièrement, était pour eux un jour de liesse; mais, vous, vieillards de vingt-cinq ans, qui faites les Manfreds et les Werthers, vous méprisez les plaisirs naïfs de nos aïeux, vous ne hasarderiez pas la semelle de vos escarpins dans les rues de Paris un jour de carnaval; non, au contraire, vous fuyez! vous vous claquemurez, et le pis de tout, c'est que vous vous claquemurez chez moi, qui, le diable m'emporte! suis encore plus bête, plus triste, plus maussade que vous!

— Bravo, Pétrus! cria Ludovic; par ma foi, tu m'as converti à tes idées, et la preuve, c'est que je porte un autre défi.

— Va!

— C'est de nous habiller tous les trois en malins, et de courir les mauvais lieux de Paris dans cet élégant costume.

— Accepté! dit Pétrus; j'ai besoin de me distraire. En es-tu, Jean Robert? Jean Robert, en es-tu?

— Impossible! dit Jean Robert, je dîne rue Sainte-Appoline, et reste à une soirée de famille. Accordez-moi donc ma liberté.

— Eh bien, oui; mais à une condition.

— Laquelle? demanda Jean Robert.

— Oh! mais il ne s'agira pas, quand on t'aura dit cette condition, de refuser ou de faire des manières, dit Ludovic.

— Sur ma parole, ce sera comme aux jeux innocents: ce qui me sera ordonné, je le ferai.

— Eh bien, dit Ludovic, je suis curieux de savoir si Pétrus s'est trompé à l'endroit de l'homme au faux nez; tu vas donc aller te poser devant le personnage, et lui demander: « Comment vous appelez-vous? qui êtes-vous? que cherchez-vous? » Nous t'attendons ici.

— Soit! dit Jean Robert.

Le jeune homme prit son chapeau, et sortit.

Dix minutes après, il rentra.

— Ma foi, messieurs, dit-il, j'en suis pour mes frais!

— Il ne t'a rien répondu, l'hypocrite?

— Au contraire.

— Que t'a-t-il répondu?

— Qu'il se nommait Gibassier, qu'il était échappé du bagne de Toulon, et qu'il cherchait un monsieur qui devait lui donner mille écus pour *faire un coup* la nuit prochaine.

Les trois jeunes gens éclatèrent de rire.

— Eh bien, dit Ludovic à Pétrus, tu vois bien que ce n'est pas ton bourgeois!

— Et pourquoi pas?

— Bon! un bourgeois n'aurait pas tant d'esprit que cela.

Et les trois jeunes gens descendirent en glorifiant l'esprit de l'homme au faux nez.

On a vu, dans le premier chapitre de cette histoire, le résultat du défi porté par Ludovic à Pétrus.

LXXX

LE VAN DYCK DE LA RUE DE L'OUEST

Maintenant que nous avons essayé de donner un spécimen du caractère de Pétrus, les jours où il était au cabaret, et avait le système nerveux agacé, voyons ce qu'il était hors du cabaret, ou pendant ses jours de bonne humeur.

Nous avons dit que c'était un beau garçon; expliquons-nous un peu; on n'est pas vulgairement assez d'accord sur ce mot *beau garçon*.

Nous autres hommes sommes mauvais juges en cette matière; parlons de l'opinion des femmes.

Pour les unes, la beauté des hommes consiste uniquement dans la santé et la fraîcheur, c'est-à-dire dans la carrure des épaules, à l'exclusion des traits et de l'expression de la physionomie; celles-là aimeront également un cuirassier, un maquignon ou un chasseur; en un mot, tous les masques et toutes les encolures qui représenteront la force.

Pour les autres, la beauté des hommes sera dans la matité du visage, dans la douceur de la figure, dans la régularité des traits, dans la somnolence des yeux, dans la maigreur du corps; pour celles-là, enfin, les hommes beaux seront les hommes efféminés et représentant la faiblesse.

Pour nous, la beauté de l'homme, — s'il est permis de dire toutefois qu'il y a des hommes beaux, — la beauté de l'homme, disons-nous, gît tout entière dans son œil, ses cheveux et sa bouche.

Un homme est toujours beau quand il a l'œil lumineux, les cheveux bien plantés, la bouche à la fois ferme, souriante et bien meublée.

La beauté de l'homme, enfin, nous paraît, avant tout, consister dans l'expression.

Ce sont ces conditions de beauté, à notre avis, absolues chez l'homme, qui nous ont fait dire de Pétrus qu'il était beau garçon.

Au reste, si le lecteur veut avoir une idée exacte de celui que nous faisons poser sous ses yeux, qu'il se souvienne de ce merveilleux portrait de Van Dyck peint par lui-même; et, si l'on ne se souvient pas de ce beau portrait, qu'on regarde, chez tous les marchands des quais et des boulevards, la gravure faite d'après le tableau.

Un jour, Jean Robert, en passant sur le quai Malaquais, avait aperçu cette gravure derrière une vitre, et il avait été tellement frappé de la ressemblance de l'élève de Rubens avec Pétrus, qu'il était entré immédiatement dans le magasin pour y acheter, non pas cette gravure de Van Dyck, mais ce portrait de son ami.

Il l'avait attaché dans l'atelier de Pétrus, et la ressemblance de l'auteur de *Charles Ier* avec le jeune homme était si frappante, que, sur dix bourgeois qui venaient chez lui faire faire leur portrait à l'huile, ou celui de leurs femmes ou de leurs filles au pastel, neuf s'imaginaient que Pétrus se moquait d'eux lorsqu'il leur disait que cette gravure était faite non point à sa ressemblance à lui, mais à celle d'un peintre mort depuis cent quatre-vingts ans.

C'était la même coupe de visage, le même ton de chair

que le portrait, bien entendu ; les mêmes cheveux relevés sur le front en une seule masse fauve et bouclée. L'enfoncement de l'œil était le même ; la même moustache retroussée et la même royale ombrageaient fièrement la même bouche et le même menton. Pétrus, enfin, était un Van Dyck vivant, mâle et hautain, intelligent et bon.

Quiconque fût entré dans son atelier ayant été à Gênes, se fût souvenu involontairement des magnifiques tableaux du palais Rouge, et eût cherché des yeux cette adorable marquise de Brignolles dont on retrouve à chaque pas, dans ce beau palais, le portrait peint et signé par le peintre flamand.

Si, en regardant Pétrus, avec son col rabattu, son justaucorps de velours serré autour de la taille par une cordelière de soie, assis rêveur au fond de son atelier, et frisant, de sa belle main fine et blanche comme une main de prêtre ou de femme, sa moustache fauve, on eût cherché la compagne idéale de ce beau jeune homme, sa ressemblance avec le peintre d'Anvers était si grande, qu'on ne lui eût pas souhaité d'autre amie que cette belle marquise de Brignolles immortalisée par le suave pinceau de Van Dyck.

Et nulle autre, en vérité, ne lui eût mieux convenu ; car ce n'était évidemment point pour voler vers une grisette, ni vers une bourgeoise, que l'âme qui rayonnait dans les yeux de Pétrus avait reçu ses ailes, et l'on comprenait que la descendante de toute une race de preux pût seule dire à ce fier et beau jeune homme : « Incline-toi devant moi : je suis ta souveraine ! »

C'était, en effet, la fille de toute une race de preux qui avait troublé le cœur de Pétrus.

Disons, en quelques mots, comment la chose était arrivée.

Dans cette rue déserte qu'on appelle la rue de l'Ouest, et où était situé son atelier, le jeune artiste avait vu, un jour, en rentrant chez lui, s'arrêter devant la porte une voiture armoriée de si grande façon, que, quoiqu'elle n'eût fait d'abord que passer devant lui, il en avait reconnu le blason, qui était d'argent, à la tête de More au naturel, surmonté d'une couronne princière avec cette devise : *Adsit fortior !* (VIENNE UN PLUS VAILLANT !)

Cette voiture, comme nous l'avons dit, s'était arrêtée à la porte de Pétrus.

La voiture arrêtée, le domestique en livrée bleue et argent qui se tenait derrière avait sauté à bas de son siège et était venu ouvrir la portière à une jeune et charmante femme à la démarche et à la tournure aristocratiques.

Après cette jeune femme ou plutôt cette jeune fille, qui pouvait avoir dix-neuf ou vingt ans, était descendue, s'appuyant au bras du laquais, une vieille dame d'une soixantaine d'années environ.

La jeune fille regarda au-dessus de la porte de la maison devant laquelle se trouvait la voiture, et, ne voyant sans doute point ce qu'elle cherchait, elle se retourna vers le cocher et lui demanda :

— Êtes-vous sûr que ce soit ici le n° 92 ?

— Oui, princesse, répondit le cocher.

C'était le numéro de Pétrus.

Une fois que le jeune homme vit les deux dames entrées, il traversa la rue, et, au moment où il allait entrer à son tour, il entendit la plus jeune des deux dames demander à la concierge :

— C'est bien ici que demeure M. Pétrus Herbel, n'est-ce pas ?

Herbel était le nom de famille de Pétrus.

Ce à quoi la concierge, tout émerveillée des belles fourrures dans lesquelles les deux dames étaient enveloppées, répondit avec une révérence :

— C'est bien ici, oui, madame ; mais il n'est pas chez lui pour le moment.

— Et à quelle heure le trouve-t-on ? reprit la questionneuse.

— Le matin, jusqu'à midi ou une heure, dit la concierge ; mais, au reste, le voici, ajouta-t-elle en apercevant le jeune homme, qui s'était avancé et dont la tête dépassait celles des deux femmes.

Toutes deux se retournèrent en même temps vers Pétrus, qui, se découvrant aussitôt, s'inclina respectueusement.

— C'est vous qui êtes M. Pétrus Herbel, artiste peintre ? demanda assez impertinemment la vieille dame.

— Oui, madame, répondit froidement Pétrus.

— Nous venons pour un portrait, monsieur, dit la vieille dame toujours sur le même ton ; vous convient-il de le faire ?

— C'est mon état, madame, dit Pétrus avec une grande politesse, mais plus froidement encore que la première fois.

— Eh bien, quand voulez-vous le commencer ? Sera-ce long ? vous faut-il beaucoup de séances ? Répondez vite ; nous sommes gelées !

La jeune fille, qui n'avait pas dit un mot jusque-là, s'apercevant de l'impertinence de sa compagne, et remarquant en même temps la patience respectueuse de Pétrus, s'approcha de lui et, prenant la parole à son tour :

— C'est vous, monsieur, qui êtes l'auteur d'un portrait qui figurait à la dernière exposition sous le n° 300 ?

— Oui, mademoiselle, répondit Pétrus, tout ému à la fois de la beauté de cette jeune personne et de la douceur de sa voix.

— Si je ne m'abuse, monsieur, c'était votre propre portrait, n'est-ce pas ? continua la jeune fille.

— Oui, mademoiselle, dit en rougissant Pétrus.

— Eh bien, monsieur, je désirerais un portrait de moi fait dans cette manière ; celui-là était d'un ton qui m'a ravie. J'ai déjà huit ou dix portraits de moi, que ma mère ou ma tante ont fait faire ; mais aucun ne me contente. Voulez-vous, ajouta-t-elle en souriant, essayer à votre tour de satisfaire une personne fort capricieuse et fort difficile ?

— J'y tâcherai, mademoiselle, et ce sera un grand honneur pour moi.

— Un honneur ? interrompit la vieille dame ; et pourquoi ce sera-t-il un honneur pour vous ?

— Parce qu'il ne devrait être donné qu'à une célébrité, répondit Pétrus en s'inclinant, de faire le portrait d'une personne de la beauté et du rang de mademoiselle de Lamothe-Houdan.

— Ah ! vous nous connaissez, monsieur ? grommela la vieille dame.

— Je connais du moins le nom de mademoiselle, répondit Pétrus.

— Je vous ai dit, monsieur, que j'étais capricieuse et difficile ; j'ai oublié de vous dire que j'étais curieuse.

Pétrus s'inclina en homme prêt à satisfaire la curiosité de la belle visiteuse.

— Comment savez-vous mon nom ? continua celle-ci.

— Je l'ai lu sur les panneaux de votre voiture, répondit Pétrus en souriant.

— Ah ! les armes de ma famille ! Vous vous connaissez en blason, alors ?

— Ne suis-je pas appelé à en faire usage tous les jours, et un peintre d'histoire peut-il ignorer que, depuis la prise de Constantinople jusqu'à celle de Berg-op-Zoom, l'écusson des Lamothe-Houdan a rayonné sur tous les champs de bataille sans rencontrer ce que cherche sa devise ?

Ce brevet de vaillance et de noblesse, jeté brusquement à sa face, avec une si complète courtoisie toutefois, fit rougir jusqu'au blanc des yeux l'héritière des Lamothe-Houdan.

La vieille dame elle-même, caressée dans sa vanité, ne put s'empêcher d'accorder à l'artiste un regard de bienveillance.

— Eh bien, monsieur, dit-elle alors d'un air de bonne grâce que l'on n'était point en droit d'attendre de son impertinente personne, puisque vous savez le nom de ma nièce, il ne nous reste plus qu'à vous demander votre heure, et à vous donner notre adresse.

— Mon heure sera la vôtre, madame, répondit le jeune homme avec une déférence que commandait un pareil changement de ton, et, quant à l'adresse de la princesse de Lamothe-Houdan, il n'est permis à personne d'ignorer que son hôtel est situé rue Plumet, en face de l'hôtel Montmorin, près de l'hôtel du comte Abrial.

— Eh bien, monsieur, reprit la jeune fille en rougissant pour la seconde fois, demain, à midi, si vous voulez bien.

— Demain, à midi, je serai à vos ordres, mesdames, dit Pétrus en s'inclinant profondément.

Les deux dames remontèrent en voiture, et Pétrus rentra dans son atelier.

Nous avons dit que Pétrus était loyal ; cela n'avait pas empêché pourtant qu'il ne fît à mademoiselle de Lamothe-Houdan un des plus gros mensonges qu'un homme puisse faire.

Pétrus avait prétendu qu'il n'était permis à personne d'ignorer l'adresse des Lamothe-Houdan, et, cependant, deux mois auparavant, il l'ignorait encore, et un hasard seul la lui avait apprise.

Peu de Parisiens, excepté les Parisiens des faubourgs Saint-Jacques et Saint-Germain, connaissent cette partie des boulevards extérieurs qui va de la barrière de Grenelle à la barrière de la Gare, et qui côtoient toute la rive gauche au sud comme, de la Gare à Grenelle, la Seine la côtoie au nord, ces boulevards ou, plutôt, cette promenade de quatorze à quinze mille mètres de longueur est plantée de quatre rangs d'arbres qui forment deux contre-allées ; elle est tapissée de gazon d'un bout à l'autre de la route, et, pour quiconque a souhaité d'aller méditer seul ou rêver à deux dans les allées ombreuses d'un parc, c'est une promenade ravissante que celle du boulevard du Midi.

Quelques-unes de ces femmes qui ne montrent jamais leur visage dans les promenades publiques, dans les spectacles, dans les concerts, et qui, poussant la retraite jusqu'à la claustration, ne sortent guère que pour aller à l'église,

qu'à ces mânes de ces femmes [illegible] rassurées par la solitude de cette ombreuse Thébaïde [illegible], à cette époque, dans les soirs d'été y faire un tour en calèche, et le jeune homme studieux qui commentait son code en se promenant sous les grands arbres, était émerveillé de voir passer sur la route, comme les ombres vaporeuses des grandes dames d'autrefois, les belles et souriantes jeunes femmes du faubourg Saint-Germain.

Parmi ces nobles dames, — et des plus belles, sinon des plus rêveuses et des plus souriantes, — passait, en été dans une calèche découverte, en hiver dans une calèche fermée, la charmante personne que dans ce livre nous avons déjà vue apparaître deux fois : la première fois au lit de mort de [illegible], la seconde fois, il n'y a qu'un instant, dans la maison de Pétrus : mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan, fille du maréchal Bernard de Lamothe-Houdan.

Quant à Pétrus, la première fois qu'il l'avait vue, lui, c'était six mois à peu près avant l'époque où nous sommes arrivés, vers la fin d'un beau jour d'été.

Il était tout seul au milieu de la route que forment les quatre rangées d'arbres du boulevard ; il regardait à l'horizon, du côté des Invalides, l'effet d'un soleil couchant, quand, tout à coup, au bout de l'avenue, comme si deux des chevaux du char du soleil s'en fussent détachés, il vit, au milieu d'une poussière d'or, venir à lui deux cavaliers qui semblaient lutter de vitesse.

Pétrus s'écarta pour les laisser passer ; mais ils ne passèrent pas si rapidement, que le jeune homme ne pût distinguer leurs visages. — Nous avons dit *deux cavaliers*, nous aurions dû dire un cavalier et une amazone.

L'amazone était une grande jeune fille taillée sur le patron de la [illegible] chasseresse, vêtue d'un costume de cheval de [illegible], et coiffée d'un chapeau gris devant lequel retombait un voile vert ; elle avait, dans son allure, dans sa tournure, dans son visage, un peu de cette charmante Diana Vernon que Walter Scott venait de créer et de livrer à notre admiration, et beaucoup de cette adorable Edmée que madame Sand avait peut-être déjà vue passer à l'état de fantôme dans les brumes de sa vallée de Corlay.

La belle [illegible] de cette jeune fille était campée sur son cheval [illegible] de [illegible] blanc d'écume ; la rude énergie avec laquelle elle dirigeait la marche de sa monture et domptait ses caprices, [illegible] une espèce de [illegible] et la conversation qu'elle soutenait avec son compagnon, malgré le galop pressé du cheval, prouvait qu'elle avait autant de sang-froid que d'habileté.

Son compagnon était un vieillard de soixante à soixante-cinq ans, de taille haute et de grande tournure, vêtu d'un habit de cheval vert, d'une culotte blanche et de bottes à la française ; il était coiffé d'un grand feutre noir au-dessous duquel flottaient, blancs comme s'ils eussent été poudrés, des cheveux qui avaient conservé quelque chose de la coupe du [illegible]. Il était inutile de voir le ruban de plusieurs couleurs attaché à la boutonnière de ce cavalier pour savoir à quelle classe de la société il appartenait ; en [illegible] ses [illegible] ses [illegible] moustaches dont les pointes [illegible] au-dessous de son menton, l'expression un peu dure de son visage, révélaient chez cet homme l'habitude du commandement ; et, du premier coup d'œil, on reconnaissait en lui une des illustrations militaires de l'époque.

Pour Pétrus, le passage rapide du vieillard et de la jeune fille fut comme une vision ; et, si, une demi-heure après, ils ne fussent repassés sur leurs pas et n'eussent reparu de nouveau devant lui, il eût cru avoir vu passer une belle [illegible] du moyen âge se rendant [illegible] au castel de famille [illegible] de son père ou de quelque vieux paladin.

Pétrus rentra [illegible] et voulut se mettre au travail ; mais le travail est une maîtresse jalouse qui se retire quand vous venez de [illegible] des baisers d'une rivale.

La rivale du travail de Pétrus, c'était sa rencontre, sa vision de la veille.

Vainement il prit sa palette ; vainement, debout devant son chevalet, il essaya de [illegible] son pinceau sur la toile : l'ombre de l'amazone planait au-dessus de lui, écartait sa main, caressait son front.

Cependant, après [illegible] contre le beau fantôme, il se remit à l'œuvre.

On voit par le chapitre précédent s'il était vainqueur !

Le sujet ébauché qu'il devait représenter sur la toile était un chevalier Croisé blessé mortellement, couché sur le sable et soigné par une jeune fille Arabe, tandis que des esclaves [illegible] qui s'étonnaient qu'on [illegible] le [illegible], on voit en [illegible] une [illegible] le soutien [illegible] la tête du mourant, la jeune fille, au second plan, [illegible] dans le casque du chevalier, puiser de l'eau à une [illegible] ombragée par trois palmiers.

Ce [illegible], au moment où Pétrus était rentré de sa promenade, lui avait paru l'allégorie [illegible] de sa vie. N'était-il pas, en effet, ce chevalier blessé dans le rude combat de l'existence, où tout artiste est un Croisé accomplissant un long et dangereux pèlerinage à la Jérusalem de l'art ? Et cette amazone qu'il avait rencontrée, n'était-elle pas cette bienheureuse fée qu'on appelle l'Espérance, sortant de sa grotte liquide chaque fois que le travail dépasse les forces de l'homme, et faisant tomber goutte à goutte, comme la Vénus Aphrodite, du bout de ses cheveux tordus, la rosée qui rafraîchit le voyageur ?

Ce symbole idéal qui souriait à son imagination, lui parut si frappant, qu'il résolut d'en faire le symbole matériel de sa vie ; et, prenant son couteau à gratter, en un instant il effaça les deux têtes de la jeune Arabe et du Croisé, et substitua son visage à celui du chevalier et celui de l'amazone au visage de la jeune fille.

Voilà dans quelles conditions il s'était remis au travail ; nous avions bien raison de prétendre tout à l'heure qu'au lieu d'être vainqueur, il était vaincu.

A partir de ce moment, il fut quatre mois sans revoir la jeune fille, et, disons mieux, sans chercher à la revoir ; mais, par le même hasard qui la lui avait fait rencontrer une première fois, un jour du mois de janvier 1827, par une matinée de neige éclatante, il rencontra de nouveau, dans une calèche fermée, sur les boulevards déserts, la noble et belle jeune fille.

Cette fois, elle était vêtue de noir, et accompagnée d'une vieille dame, qui semblait dormir au fond de la calèche.

La voiture allait du boulevard des Invalides à l'allée de l'Observatoire ; puis, arrivée à l'allée de l'Observatoire, elle revenait au boulevard des Invalides, recommençant incessamment le même trajet.

Enfin, elle disparut au boulevard des Invalides, à l'angle de la rue Plumet.

Pétrus comprit que c'était dans cette rue que demeurait son idéalité.

Un matin, il s'enveloppa jusqu'aux yeux dans un grand manteau, et alla se blottir sous le portail d'une des maisons de la rue Plumet, attendant le retour de la voiture qu'il venait de voir passer.

Vers une heure de l'après-midi, la voiture rentra dans l'hôtel dont Pétrus, au commencement de ce chapitre, avait avec tant de précision établi le gisement.

Notre moderne Van Dyck avait donc, comme on le voit, fait un gros mensonge en disant que tout le monde devait savoir l'adresse des Lamothe-Houdan, puisque, un mois auparavant, lui-même ne la savait pas.

Il est inutile de parler de la joie que causa au jeune homme la visite de cette fée qu'il n'avait jusqu'alors connue, comprise et presque admirée qu'à l'état de vapeur ; et il est probable que, si la vieille dame qui l'accompagnait eût été sourde et aveugle, Pétrus fût monté chez lui et eût descendu à la jeune princesse non seulement le portrait qu'elle désirait, mais vingt autres portraits encore ; car, depuis six mois, le jeune peintre avait, malgré lui, donné à toutes les femmes de ses toiles les traits charmants, quoique un peu altérés, de Régina.

LXXI

VIEILLE HISTOIRE TOUJOURS NOUVELLE

Pétrus, de retour dans son atelier, regarda avec joie d'abord, avec dégoût ensuite, les diverses toiles, où, de souvenir, il avait peint la fille du maréchal Lamothe-Houdan.

En effet, au bout de dix minutes d'examen, ces portraits lui semblèrent si fort au-dessous du modèle, qu'il fut tout près d'en faire un auto-da-fé ; par bonheur, l'arrivée de Jean Robert le détourna de cette résolution.

Jean Robert était trop bon observateur pour ne pas voir qu'il se passait quelque chose de nouveau et d'extraordinaire dans la vie de son ami ; mais c'était un garçon fort discret que Jean Robert, qui ne hasarda qu'un pied sur le terrain de la curiosité, et qui, sentant de la résistance, fit immédiatement retraite.

Les jeunes gens, — les jeunes gens distingués du moins, — parlent rarement entre eux de leurs maîtresses, de leurs amours et même de leurs simples liaisons ; tout cœur délicat aime l'ombre et le mystère, et introduit difficilement même un ami intime dans le tabernacle de ses affections.

Jean Robert resta le temps qu'il crut nécessaire pour donner à sa visite une autre apparence que celle d'une entrée et d'une sortie ; puis il inventa un prétexte et se retira, laissant Pétrus jouir seul librement de ses émotions.

Quelles étaient ces émotions ? C'est ce que Jean Robert ignorait ; mais peu lui importait : il avait deviné, au sou-

rire de son ami, à ses yeux demi-voilés, à sa silencieuse distraction, que ces émotions étaient douces.

Pétrus, demeuré seul, passa une de ces adorables journées dont l'homme à son déclin ne retrouve pas sans frissonner de joie le vivifiant souvenir.

A partir de ce jour, ce rêve caressé par tout artiste, par tout jeune cœur hors du courant vulgaire : l'amour d'une femme dont le front porte la triple couronne de la beauté,



Pétrus s'écarta pour les laisser passer.

de la grandeur et de la jeunesse, — ce rêve se réalisa pour lui.

Toutes les princesses de ses songes venaient de prendre une forme réelle, de s'incarner pour lui, de s'incarner en une seule femme ! Il fermait les yeux, et il la voyait descendre de sa voiture dans un nuage de dentelles, de velours et d'hermine.

Le soir, il se mit à son piano : — Pétrus, comme tous les peintres, adorait la musique. — Sa main eût été inhabile à jeter sur la toile le moindre reflet de ses décevantes émotions : la musique seule, avec sa voix enchantée, ses vibrations qui naissent au ciel, et se répandent sur la terre, la musique seule pouvait répondre aux appels passionnés du jeune homme.

Ce ne fut que bien avant dans la nuit qu'il se décida à se coucher et qu'il s'endormit. — Nous nous trompons en disant qu'il s'endormit : il veilla, les yeux fermés, jusqu'au moment où le jour arriva ; il veilla, c'est bien le mot, car une voix ne cessa de murmurer à son cœur et à son oreille le nom de Régina.

Il sortit de chez lui dès neuf heures du matin, bien que le rendez-vous ne fût que pour midi ; mais il lui eût été impossible de demeurer en place, et il passa les trois heures qui le séparaient de l'heure indiquée à se promener aux alentours de l'hôtel du maréchal.

L'hôtel de Lamothe-Houdan, situé, comme nous l'avons dit, rue Plumet (aujourd'hui rue Oudinot), se composait d'un grand corps de bâtiment élevé entre cour et jardin, et — au fond de ce jardin, dans un endroit qui semblait une oasis, à mille lieues de Paris — d'un pavillon renfermant une salle à manger, un salon, un boudoir, entourés d'une serre gigantesque qui faisait à cette gracieuse succursale du principal corps de logis une muraille de fleurs.

A l'extérieur, la clôture — à part les soubassements de la construction — était de vitres, et, à travers les vitres, on apercevait, comme au jardin des plantes de Paris, comme au jardin botanique de Bruxelles, comme dans les serres du célèbre horticulteur Van Houtte, mille plantes exotiques dont les feuilles, larges ou effilées, mais toutes d'une forme inconnue au Nord et à l'Occident, jetaient sur ce petit coin une couleur tropicale des plus pittoresques.

Ce pavillon, entouré d'arbres de tous côtés, était visible, cependant, sur l'une des faces : c'était la face du sud ; une éclaircie ménagée entre les hauts marronniers et les tilleuls touffus permettait de l'entrevoir par les barreaux de la grille de clôture.

C'est dans le boudoir de ce pavillon, dans ce jardin à ciel de cristal, moitié atelier, moitié serre, — car les plus belles œuvres de l'art, comme les plus rares produits de la terre, s'y trouvaient réunis, — que Régina attendait Pétrus, non pas avec une impatience égale à celle du jeune homme, mais, il faut l'avouer, avec une certaine curiosité.

Il y avait dans le tempérament aristocratique de la jeune fille une appréciation rapide de toute supériorité : supé-

rieure elle-même, elle avait aux premiers mots senti qu'elle heurtait dans Pétrus un homme supérieur.

Le jeune homme arriva à l'heure dite ni une minute avant ni une minute après ; il était dans les strictes conditions de cette exactitude que Louis XIV appelait *la politesse des rois*.

En mettant le pied dans cette corbeille de l'archipel Indien, Pétrus fut saisi d'un frisson de plaisir et d'admiration.

Vu du seuil de la porte, c'était, en effet, un spectacle ravissant pour un artiste comme l'était Pétrus, que celui qui se déroulait sous ses yeux ; le rêve de la plus vive imagination n'eût pas été plus loin que cette abondante réalité.

Il semblait que, dans l'embrassement sublime d'un céleste amour, l'art et la nature eussent enfanté leurs plus beaux chefs-d'œuvre.

Là étaient toutes les merveilles de l'art ; là étaient toutes les richesses du sol ; là, sous les fougères gigantesques de l'Amérique du Sud, deux amants en marbre rose s'embrassaient chastement, comme l'Amour et la Psyché de Canova ; là, sous des bosquets de ravenalas et de palmiers, fuyaient des naïades échevelées de Clodion.

C'étaient vingt terres cuites de maîtres du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, de Bouchardon, de Coysevox, mélangeant leur teinte rougeâtre avec le bronze florentin des maîtres du moyen âge ; c'étaient, sous les rosacées de l'Europe, sous les magnolias de l'Amérique du Nord, les Grâces de Germain Pilon, les Nymphes de Jean Goujon, les Amours de Jean de Bologne, — ce grand maître que l'Italie nous a volé, et ne veut pas nous rendre quoique, depuis trois cents ans, son ombre réclame le titre de Français ! — c'étaient, enfin, cent chefs-d'œuvre de terre, de pierre, de bois, de marbre, de bronze, disposés harmonieusement dans cette espèce de forêt vierge en fleur où toutes les contrées offraient un échantillon de leur végétation particulière et caractéristique, depuis les calcéolaires et les passiflores de l'Amérique du Sud, depuis les camélias, les hortensias, les balisiers, les arbres à thé, jusqu'aux lotus bleus, roses et blancs, jusqu'aux palmiers doux, jusqu'aux dattiers de l'Afrique ; depuis les sensitives, les figuiers, les fougères en arbre de Madagascar, jusqu'aux eucalyptes, aux épacridées, aux mimosas de l'Océanie, — c'étaient, en un mot, une mappemonde en fleur !

Régina semblait la déesse protectrice, la fée toute-puissante de ce monde merveilleux.

Pétrus hésitait à entrer même après que le valet l'eut annoncé, et Régina fut obligée de lui dire en souriant :

— Mais entrez donc, monsieur.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, dit Pétrus ; mais sur la porte du paradis, il est permis à un pauvre mortel d'hésiter.

Régina se leva et fit passer Pétrus au salon, transformé en atelier ; au milieu du salon était dressé un chevalet supportant une toile assez haute et assez large pour qu'on pût y esquisser un portrait de grandeur naturelle.

Sur un pliant étaient posées une boîte à couleur et une palette.

Le jour avait été ménagé par une main savante, et Pétrus n'eut presque rien à changer à la disposition des stores.

— Veuillez, mademoiselle, dit Pétrus, avoir la bonté de vous asseoir où vous voudrez, et de prendre la pose qui vous paraîtra la plus simple et la meilleure.

Régina s'assit, et, tout naturellement, prit une pose pleine de morbidesse et de grâce.

Pétrus choisit un fusain, et, avec une sûreté de main étrange, il esquissa l'ensemble du portrait.

Arrivé aux détails, et voyant que le visage de Régina allait manquer de cette animation de la bouche et des yeux qui fait la vie :

— Mon Dieu, mademoiselle, dit Pétrus, voulez-vous permettre que nous causions un peu — de ce que vous voudrez — de botanique, de géographie, d'histoire ou de musique — pendant cette première séance ? Je vous avoue que, quoique amoureux de la couleur, j'appartiens entièrement à l'école des peintres idéalistes ; si je rêvais quelque chose, si j'avais une espérance, ce serait de marier le sentiment de Scheffer à la couleur de Decamps. Il me paraît donc impossible de faire un bon portrait devant un visage immobile, j'entends, par immobile, un visage que la causerie n'anime point. Les personnes qui font faire leur portrait se donnent presque toujours, grâce au silence qu'elles gardent volontairement, ou à celui qu'un peintre inhabile ou timide les oblige à garder, un air contraint qui fait dire aux amis : « Oh ! ce n'est pas cela ! c'est beaucoup trop grave ! » ou « c'est beaucoup trop vieux ! » Et la faute retombe sur le pauvre peintre, tandis que l'on devrait songer que le peintre ne connaissait pas son modèle, au lieu de lui donner son expression habituelle, lui a donné l'expression du moment.

— Vous avez raison, répondit Régina, qui avait écouté cette longue théorie, exposée par Pétrus sans prétention aucune, et tout en esquissant les accessoires du tableau, — et, si pour faire de moi un bon portrait, il vous suffit de voir mon visage animé par la causerie qui m'est la plus habituelle et la plus chère, je vous prie d'allonger la main et de sonner.

Pétrus sonna.

Le laquais qui l'avait introduit, et qui se tenait invisible, mais à la portée du premier appel, parut sur le seuil.

— Faites venir Abeille, dit Régina.

Cinq minutes après, une enfant de dix à onze ans entra ou plutôt bondit, de la porte aux pieds de Régina.

Pétrus, impressionnable comme un artiste, et subissant l'influence irrésistible de la beauté sur certaines organisations, jeta un cri.

— Oh ! l'adorable enfant ! dit-il.

L'enfant qui venait d'entrer, et que sa sœur avait évoquée sous le nom caractéristique d'Abeille, était, en effet, une charmante petite fille à la figure transparente comme une feuille de rose, aux cheveux d'un blond ardent, bouclés tout autour de la tête ainsi qu'une touffe de boutons d'or, à la taille si mince qu'elle semblait, comme celle d'une abeille, tout près de se briser.

Son front ruisselait de sueur, quoique l'on fût à la fin du mois de janvier.

— Tu m'as appelée, ma sœur ? demanda-t-elle.

— Oui ; où étais-tu donc ? répondit Régina.

— Dans la salle d'armes, à faire assaut avec papa.

Un sourire passa sur les lèvres de Pétrus ; ce mot *faire assaut* lui semblait le dernier qui dût sortir de la bouche de cette enfant.

— Bon ! mon père te faisait encore faire des armes ? En vérité, il est plus enfant que toi, Abeille ! et je ne vous aimerai plus ni l'un ni l'autre si vous ne voulez pas m'obéir.

— Mais papa assure, Régina, que tu n'es devenue si grande et si belle que parce que tu as fait des armes ; et comme je veux devenir aussi grande et aussi belle que toi, je lui dis toujours : « Papa, fais-moi faire des armes ! »

— Oui, et lui qui ne demande pas mieux ! Tiens, te voilà tout en nage, tout essoufflée ! Je me fâcherai, Abeille ! Comprenez-vous, monsieur, qu'une grande demoiselle de onze ans passe sa vie à faire des armes comme un écolier de Salamanque ou un étudiant d'Heidelberg ?

— Sans compter que, lorsque le printemps va revenir, je monterai à cheval.

— Cela, c'est autre chose.

— Oui ; mais papa m'a dit que cette année, il t'achèterait à toi un autre cheval, et qu'à moi, il me donnerait l'Émir.

— Oh ! par exemple, si le maréchal fait cela, je le déclare parfaitement fou ! — Imaginez-vous, monsieur, que l'Émir est un cheval que personne n'ose monter.

— Excepté toi, Régina, qui lui fais sauter des fossés de dix pieds de large et des barrières de trois pieds de haut.

— Parce qu'il me connaît.

— Eh bien, il me connaîtra à mon tour, et, s'il ne veut pas me connaître, je lui dirai tant de fois à coups de cravache : « Je suis la sœur de Régina, et la fille du maréchal de Lamothe-Houdan, » qu'il finira par comprendre.

— L'Émir, mademoiselle, dit Pétrus en se hâtant de profiter de l'animation de Régina pour esquisser sa tête, n'est-ce point un cheval noir à tous crins, de race arabe croisé anglais ?

— Oui, monsieur, dit Régina en souriant ; mon cheval serait-il assez noble aussi pour avoir un blason ?

— Il vient d'un pays, mademoiselle, où les chiens et les faucons ont leur généalogie ; pourquoi n'aurait-il pas la sienne ?

— Ah ! dit la petite Abeille à demi-voix, c'est monsieur qui fait ton portrait ?

— Oui, répondit Régina du même ton.

— Est-ce qu'il ne fera pas le mien aussi ?

— Je ne demande pas mieux, mademoiselle, dit en souriant Pétrus, et surtout posée comme vous l'êtes en ce moment !

La jeune fille était à moitié couchée, les coudes sur les genoux de sa sœur ; sa tête pleine d'animation et d'intelligence reposant entre ses deux mains, tandis que Régina lui caressait le visage avec une fleur de réséda.

— Tu entends, ma sœur ? dit Abeille, monsieur ne demande pas mieux que de faire mon portrait.

— Oh ! dit Régina, il y mettra bien quelques conditions.

— Lesquelles ? dit Abeille.

— Mais que vous serez sage, mademoiselle, et que vous obéirez à votre sœur.

— Bon ! dit la petite fille, je connais par cœur mes commandements de Dieu ; ils disent :

Tes père et mère honoreras !

mais ils ne disent point :

Tes frère et sœur honoreras !

Je veux bien aimer Régina de tout mon cœur, mais je ne veux point lui obéir ; je ne veux obéir qu'à mon père.

— Je crois bien ! dit Régina, il fait tout ce que tu veux.

— Mais je ne lui obéirais pas sans cela, dit en riant la petite Abeille.

— Allons, Abeille, dit Régina, tu te fais plus méchante que tu n'es. Mets-toi là bien sagement près de moi, et raconte-nous une histoire.

Puis se retournant vers Pétrus :

— Imaginez-vous, monsieur, continua-t-elle, que, quand je suis triste, — ce qui m'arrive souvent, — cette enfant vient près de moi, et me dit : « Tu es triste, ma sœur Régina ? Eh bien, je vais te conter une histoire ; » et alors, en effet, elle me conte des histoires qu'elle prend je ne sais où, dans sa tête folle certainement, mais des histoires qui parfois me font mourir de rire. — Voyons, Abeille, une histoire !

— Je veux bien, ma sœur, dit l'enfant regardant Pétrus, comme si elle eût voulu lui dire : « Écoutez celle-ci, monsieur le peintre. »

Pétrus écouta, tout en avançant énormément l'esquisse de la tête de Régina, qui, rendue au mouvement et à la simplicité de la vie habituelle, prenait une expression ravissante.

La petite fille commença :

LXXXII

LA FÉE CARITA

— Il était une fois une princesse douée d'une vertu extraordinaire et d'une incomparable beauté. Elle était née à Bagdad, et vivait sous le règne du calife Haroun-al-Raschid. Son père, un des plus illustres généraux de l'armée du calife, voyant sa fille grandir, et le nombre des guerres diminuer, offrit sa démission au calife, afin de consacrer tout son temps à l'éducation de Zuleyma.

« *Zuleyma* est un mot persan qui signifie *reine*.

« Loin de refuser la démission du général, le calife l'accepta, et, malgré le chagrin qu'il avait de se séparer d'un si brave militaire, il approuva son dessein, et lui offrit pour l'éducation de Régina... — Pardon, petite sœur : je veux dire de Zuleyma ; — et lui offrit, pour l'éducation de Zuleyma, les mêmes maîtres qui avaient formé l'éducation de sa propre fille.

« Le général se retira de la cour, où il avait eu son logis jusque-là, et alla habiter, dans un des faubourgs de la ville, un beau palais qu'il possédait, et qui était entouré, comme la rue Plumet, par une ceinture de jardins en fleurs.

« C'est là qu'au milieu d'une serre pareille à celle-ci, venaient les maîtres de danse, les maîtres de dessin, les maîtres de chant, les maîtres de botanique, les maîtres d'astronomie, de philosophie même ; car le général voulait que l'esprit de la princesse fût orné de toutes les sciences connues à cette époque ; et l'on peut dire, sans la flatter, qu'elle avait si bien profité des leçons de ses maîtres, qu'à dix-huit ans, elle était d'une vertu et d'un talent accomplis comme sa beauté.

— Abeille, interrompit Régina, ton histoire n'est pas amusante le moins du monde ; conte-nous-en une autre.

— Il est possible que mon histoire ne soit pas amusante, dit Abeille ; mais elle a le mérite d'être vraie, et la vérité est le principal mérite d'une histoire ; — n'est-ce pas, monsieur le peintre ? continua la petite fille en s'adressant à Pétrus.

— Je suis de cet avis, mademoiselle, dit l'artiste voyant qu'Abeille allait faire allusion à quelques détails de la vie de Régina ; aussi, oserai-je supplier bien humblement mademoiselle votre sœur de vous permettre de continuer.

Les joues de Régina devinrent du rouge des camélias qui s'épanouissaient au-dessus de sa tête.

— Et, si je continue, demanda Abeille, que me donnerez-vous ?

— Je vous donnerai votre portrait, mademoiselle.

— Vraiment ? s'écria Abeille toute joyeuse, et en frappant ses petites mains l'une contre l'autre.

— Parole d'honneur !

Abeille se retourna vers sa sœur en étendant ses deux bras d'une façon qui signifiait : « Tu vois, Régina, qu'il n'y a pas moyen de faire autrement ! »

Régina ne répondit point ; mais elle recula lentement son fauteuil à trois pas en arrière, comme pour cacher sa rougeur sous l'ombrage des arbres de cette forêt de salon.

Abeille, voyant que, si Régina ne donnait point son consentement, elle ne le refusait pas non plus d'une façon bien déterminée, reprit son récit en disant pour toute transition :

— J'en étais à la beauté accomplie de la princesse... Mais passons par là-dessus, puisque papa prétend que la beauté périt, et qu'il n'y a que la bonté qui reste. C'est que la bonté de la princesse Zuleyma était vraiment étonnante ! Toutes les mères de Bagdad, quand elle traversait les rues de la ville, la montraient du doigt à leurs enfants en disant :

— Voilà la plus belle et la plus charitable princesse qui ait jamais été, et qui jamais sera !

Il en résulta que, peu à peu elle acquit dans le faubourg une si grande célébrité, qu'on ne la prit plus simplement pour une femme comme les autres, mais pour une véritable fée qui opérait des miracles partout où elle passait, consolant celui-ci, et guérissant celui-là, rendant les méchants bons, les bons meilleurs.

« Or, il arriva qu'un jour, un petit Savoyard de ce pays-là, qui gagnait sa vie en faisant danser une marmotte, pleurait à la porte de son palais, parce que, n'ayant pas gagné un sou dans la journée, il n'osait point rentrer chez lui, de peur d'être battu par son maître.

« La princesse vit, en se penchant à la fenêtre, les larmes du petit garçon ; elle descendit vivement, et lui demanda ce qu'il avait. Aussitôt que le petit Savoyard l'aperçut, il comprit que sa recette était faite, et il sauta de bonheur en disant :

« — La fée ! ah ! voilà la fée !

Puis, lui demandant l'aumône dans le langage de son pays, il lui répéta plusieurs fois :

« — *Carita, Carita, principessa ! Carita !*

« De sorte que cinq ou six personnes qui avaient entendu le petit garçon, ne sachant de la princesse que son nom mortel de Zuleyma, qui signifie *reine*, l'appelèrent d'un nom bien autrement beau, c'est-à-dire la fée *Carita*, ce qui signifie la fée *Charité* ?

Régina interrompit pour la seconde fois Abeille.

— Mais comprenez-vous, monsieur, dit-elle, où cette enfant va prendre toutes ces histoires ?

— Oui, princesse, dit Pétrus avec un sourire, oui, je le comprends parfaitement, et je suis moins étonné que vous de son imagination, attendu que je crois tout simplement que son imagination n'est que de la mémoire.

Le lecteur comprend à son tour que les joues de Régina lui pourprèrent de plus en plus sous le regard et la réponse de Pétrus.

Mais la petite Scheherazade, sans faire attention ni aux regards de l'un, ni à la rougeur de l'autre, continua :

— Enfin, monsieur le peintre, je n'entreprendrai pas de raconter toutes les belles et bonnes actions qui prouvent que la fée Carita était bien digne de son nom ; je n'en veux plus rapporter qu'une seule, et ma sœur Carita... — Non, Zuleyma... non, Régina, je me trompe toujours ! — et ma sœur Régina, qui sait mieux que moi les contes de fées, attendu qu'elle est plus grande, et qu'elle a bien plus d'esprit, pourra vous attester, si j'y ai changé un seul mot.

« Je vous ai dit que le palais de la princesse était entouré de jardins en fleurs et de promenades qui faisaient tout le tour de la ville de Bagdad, comme les boulevards font le tour de Paris. Tous les jours d'été, la princesse allait, avec son père, galoper à cheval dans les allées de ces belles promenades ; et quiconque les voyait passer tous deux ne pouvait s'empêcher de les remarquer.

— C'est vrai, dit Pétrus en regardant la petite fille, et en la remerciant d'un coup d'œil.

— Ah ! tu vois, ma sœur, monsieur dit que c'est vrai !... Eh bien, un jour, dans une de ses promenades, la fée Carita aperçut, au rebord d'un fossé, une petite fille de douze à treize ans, qui pâle, maigre, les cheveux déroulés et épars sur les épaules, tremblait de tous ses membres, bien qu'il fît, ce jour-là, une grande chaleur, et qu'elle fût en plein soleil. Cette petite fille avait autour d'elle quatre ou cinq jeunes chiens qui la léchaient, qui la caressaient, et, sur son épaule nue, une corneille qui battait des ailes ; mais ni la corneille ni les chiens ne parvenaient à distraire la petite fille, et elle ne paraissait pas, tant elle souffrait, faire plus d'attention à eux qu'aux oiseaux qui chantaient au-dessus de sa tête, ou aux cigales qui bruissaient autour d'elle ; non, elle grelottait depuis les épaules jusqu'à la pointe des pieds, et ses dents claquaient les unes contre les autres comme si l'on eût été en plein hiver, et remarquez bien qu'on était seulement au mois d'août de l'année dernière... — Ah ! qu'est-ce que je dis donc là ! s'écria l'enfant.

Pétrus sourit.

— En effet, dit Régina, tu vois bien que tu bats la campagne, petite fille ; tu parles du calife Haroun-al-Raschid, et de l'année dernière ! tu annonces que les événements se passent à Bagdad, et tu mets en scène un petit Savoyard ! Tu n'es pas en verve aujourd'hui, Abeille ; laisse donc là ta fée Carita ; une autre fois, tu seras plus heureuse.

— Faut-il que je m'arrête, monsieur le peintre, demanda Abeille à Pétrus, et êtes-vous de l'avis de ma sœur ?

— Oh ! nullement, mademoiselle ! répondit Pétrus ; et je tiens l'histoire pour très intéressante ; si intéressante, que

je la dessine à mesure que vous la racontez : j'ai déjà fini, moins la tête, la petite fille qui grelotte, et je commence à esquisser la princesse Carita.

— Oh ! montrez-moi cela ! dit Abeille se levant vivement des pieds de Regina, où elle était assise, et s'approchant de Pétrus.

— Non, non, fit Pétrus en cachant son papier ; les dessins sont comme les contes : ils ont besoin d'être achevés pour être compris. Achevez votre conte, mademoiselle : je vais achever mon dessin.

— Où en étais-je ? demanda Abeille.

— Vous en étiez au mois d'août de l'année dernière, mademoiselle, dit Pétrus.

— Oh ! que vous êtes méchant de me reprocher cela, monsieur le peintre ! fit la petite Abeille avec sa plus gentille moue : je me suis trompée en disant *l'année dernière*, voilà tout. Ce ne pouvait pas être l'année dernière, puisque la chose se passe sous le calife Haroun-al-Raschid, et que tout le monde sait qu'Haroun-al-Raschid, cinquième calife de la race des Abbassides est mort en l'année 809, cinq ans avant Charlemagne, là !

Et, après cette orgueilleuse citation, la jeune fille reprit :

— J'ai voulu dire qu'il faisait, vers ce temps-là, à Bagdad, une chaleur pareille à celle qu'il fait ici au mois d'août, sur les boulevards extérieurs, près de la barrière de Fontainebleau, par exemple ; c'est une simple comparaison. Or, il était étonnant que cette petite fille grelottât, tandis qu'on ne pouvait pas tenir au soleil, tant il était chaud : c'est ce que remarqua très bien la fée Carita. En conséquence, elle pria son père de la laisser descendre de cheval, afin qu'elle pût demander à la petite fille si elle n'était point malade.

A peine la fée Carita eut-elle adressé la parole à la pauvre enfant, que celle-ci abaissa sur elle ses grands yeux, qui étaient tournés vers le ciel.

« — Pourquoi, lui demanda la princesse de sa voix la plus douce, pourquoi trembles-tu ainsi, mon enfant ? Est-ce que tu es malade ?

« — Oui, madame la fée, répondit la petite, qui devina tout d'abord que la princesse était fée.

« — Et qu'as-tu ?

« — J'ai la fièvre, à ce qu'on dit.

« — Et comment, ayant la fièvre, n'es-tu pas dans ton lit ? reprit la fée.

« — Parce que les chiens étaient encore plus malades que moi, à ce qu'il paraît, et que l'on m'a envoyée les promener.

« — Ce n'est point ta mère qui t'a envoyée promener des chiens, dit la fée ; ta mère ne t'eût point permis de sortir frissonnante comme tu es.

« — Ce n'est point ma mère, en effet, madame la fée.

« — Où est ta mère ?

« — Je n'en ai plus !

« — Et qui t'en tient lieu ?

« — La Brocante.

« — Qu'est-ce que la Brocante ?

« La petite fille hésita un instant ; la fée répéta la question.

« — Une chiffonnière qui m'a élevée, répondit la petite fille.

« — Tu n'as donc aucun parent ?

« — Je suis seule au monde.

« — Comment ! pas de mère, pas de père, pas de frère ? »

La petite fille se mit, non plus à grelotter, mais à trembler.

« — Non, non, non, dit-elle, pas de frère ! pas de frère !

« — Pauvre petite ! dit tristement la princesse ; et comment t'appelles-tu ?

« — Je m'appelle Rose-de-Noël.

« — En effet, mon enfant, tu as bien les couleurs maladives de la fleur dont tu portes le nom !

« La petite fille fit un mouvement d'épaules qui signifiait : « Que voulez-vous ! »

« — Où demeures-tu ? demanda la princesse.

« — Oh ! madame la fée, dans une des plus sales et des plus vilaines rues de Bagdad.

« — Est-ce bien loin d'ici ?

« — Non, madame la fée : à dix minutes de chemin, à peu près.

« — Eh bien, je vais te ramener chez toi, et dire que l'on te mette au lit ; veux-tu ?

« — Je veux tout ce que vous voudrez, madame la fée. »

La petite fille essaya de se lever ; mais elle retomba dans le fossé, tant elle était faible.

« — Attends, dit la fée, je vais te prendre dans mes bras. »

Et la princesse enleva la petite fille, qui était si chétive, qu'elle n'était pas plus lourde que ma grande poupée ; elle l'apporta à son père ; celui-ci la prit, la posa sur l'arçon de sa selle, et l'on se mit en route, Rose-de-Noël sur l'arçon du papa. — Bon ! voilà que je me trompe encore ! — Rose-de-Noël sur l'arçon du papa de la fée, et la fée à cheval, tenant, elle, deux petits chiens qui n'eussent pas pu suivre ; les trois autres chiens étaient grands, et trottaient derrière les chevaux ; la corneille volait au-dessus de la tête de Rose-de-Noël, qui, pour que l'oiseau ne s'éloignât point, n'avait qu'à dire de temps en temps :

— Phares ! Phares ! Phares !

On arriva bientôt dans une rue noire en plein jour comme si l'on eût été en pleine nuit ; et, quoique mon papa dise que le soleil luit pour tout le monde, il n'a certainement jamais lui pour les malheureux qui végètent dans cette rue.

« — Là ! dit la petite en arrêtant la bride du cheval, c'est ici la porte.

La porte du chenil où sont les chiens de mon papa est, à coup sûr, plus propre que la porte de cette maison-là. Il fallait se baisser pour entrer, comme lorsqu'on descend dans une cave ; il fallait marcher à tâtons pour trouver l'escalier.

« Un petit garçon qui était assis sur la borne, et que Rose-de-Noël appelait Babolin, offrit de garder les chevaux, et la princesse et son père arrivèrent enfin au haut de l'escalier où demeurait la Brocante.

Autant la princesse était jeune et jolie, autant la Brocante était vieille et laide ; il n'eût pas été difficile à un étranger de deviner laquelle des deux était le bon génie : la princesse avait à la première vue l'air d'une fée ; la Brocante faisait tout de suite l'effet d'une sorcière. — Et elle était bien sorcière réellement, à en juger par une immense marmite de fer posée sur un trépied, et dans laquelle bouillaient des herbes magiques ; par la longue baguette de coudrier qui était fixée dans le plancher, au milieu d'un jeu de cartes traversé par de grandes épingles noires, et, enfin, par le balai qu'elle tenait à la main, et sur lequel elle s'appuya étonnée, en voyant entrer le général portant Rose-de-Noël, et la fée Carita portant les deux petits chiens. — Je ne parle pas des trois autres chiens et de la corneille, qui faisaient cortège.

« La fée Carita commença par poser à terre les deux petits chiens ; puis, s'adressant à la sorcière :

« — Madame, dit-elle, nous vous ramenons cette enfant, qui tremblait la fièvre sur le boulevard ; elle est malade : il faudrait la coucher et la couvrir bien chaudement. »

« La Brocante voulait répondre ; mais les chiens aboyaient si fort, qu'elle fut obligée de les faire taire en les menaçant de son balai.

« — C'est elle qui a voulu aller se promener, dit la Brocante à la princesse en la regardant de travers, — sans doute parce qu'elle reconnaissait en elle une bonne fée : — elle n'en fait jamais d'autres, et par ainsi elle se rend malade.

« — C'est une enfant, dit la fée ; il ne fallait pas l'écouter. Mais n'allez-vous pas la coucher ? Je cherche son lit, et ne le vois point.

« — Bon ! son lit ? dit la sorcière.

« — Sans doute. N'avez-vous pas une autre chambre ? demanda la fée.

« — Croyez-vous donc que ce grenier soit un palais ? répondit en grommelant la sorcière.

« — Eh ! là-bas, bonne femme, dit le général, répondez sur un autre ton, je vous prie, ou je vais envoyer chercher un commissaire qui vous demandera où vous avez volé cette enfant !

« — Oh ! non ! oh ! non ! s'écria la petite, je veux rester avec la Brocante.

« — Je ne l'ai point volée, reprit la vieille.

« — Allons, dit le général, ne vas-tu pas essayer de nous faire accroire que cette petite fille est à toi ?

« — Je ne dis pas cela, répondit la Brocante.

« — Alors, si elle n'est pas à toi, tu vois bien que tu l'as volée.

« — Je ne l'ai pas volée, monsieur ; je l'ai trouvée, et je l'ai recueillie comme mon propre enfant, sans faire aucune différence entre elle et Babolin.

« — Eh bien, alors, demanda la fée, pourquoi n'est-ce point Babolin que vous avez envoyé promener les chiens, et pourquoi n'est-ce pas elle qui est restée ici ?

« — Parce que Babolin ne veut rien faire de ce qu'on lui commande, tandis que Rose-de-Noël obéit avant qu'on ait fini de commander.

« — Soit, dit le général ; mais, quand on recueille les enfants, ce n'est pas pour les faire mourir de la fièvre. Où couchez-vous la petite ?

« — Ici, dit la sorcière en montrant un enfoncement du toit dans lequel Rose-de-Noël avait établi son domicile.

« La fée souleva le rideau qui masquait ce coin du grenier, et elle vit un petit réduit assez propre ; seulement, le lit n'avait qu'un matelas ; la fée toucha ce matelas, et trouva la couche un peu dure.

« — En vérité, dit-elle, j'ai honte d'être si douillettement couchée, en songeant que cette pauvre petite n'a qu'un matelas !

« — Elle aura un lit de plume, des couvertures et de

-oins draps fins, dit le général ; je vais vous envoyer tout cela, bonne femme, et, de plus, un médecin. En attendant, tenez l'enfant le plus chaudement possible, et faites venir une garde-malade ; voici de l'argent pour la payer, et pour acheter des médicaments ; si demain le médecin me dit que la petite n'est pas bien soignée, je vous la ferai reprendre par le commissaire.

La sorcière se précipita sur l'enfant, et la serra contre sa poitrine.

heure après, ils envoyaient à la pauvre Rose-de-Noël tout ce qu'ils lui avaient promis. Puis ils firent mettre les chevaux à la voiture, et coururent jusque chez le médecin qui demeurait au cœur de la ville. Le médecin partit devant eux, et la fée et son père rentrèrent dans leur palais, la fée enchantée d'avoir un si bon papa, le papa enchanté d'avoir une si bonne fille.

Le médecin avait promis de venir le soir donner des nouvelles de la petite Rose-de-Noël ; il tint parole, et vint le



Ecoutez celle-ci, monsieur le peintre.

— Oh ! non, dit-elle, soyez tranquille ! si Rose-de-Noël n'est pas soignée comme une princesse, c'est l'argent qui manque, voilà tout.

— Adieu, Rosette ! dit la fée en allant à Rose-de-Noël, et en l'embrassant ; je reviendrai te voir, mon enfant.

— Bien sûr, madame la fée ? demanda la petite.

— Bien sûr, répondit la princesse.

Les joues de l'enfant devinrent roses de plaisir ; ce qui fit dire par Carita à son père :

— Voyez donc comme elle est jolie !

Elle était bien jolie en effet, allez, monsieur le peintre, et c'est d'elle qu'on ferait un beau portrait !

— Vous l'avez donc vue, mademoiselle ? demanda Pétrus en riant.

— Certainement, dit Abeille.

Mais se reprenant :

— C'est-à-dire que j'ai vu son costume dans mon livre de contes : elle avait le costume du petit Chaperon-Rouge.

— Vous me le montrerez, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Je n'y manquerai pas, répondit gravement la petite fille.

Puis elle continua.

— La fée et son papa remontèrent à cheval, et, une demi-

soir même, en effet. La nouvelle qu'il avait à annoncer était triste : la pauvre petite était menacée d'une grosse maladie ; ce qui mit la princesse au désespoir. Aussi, le lendemain matin, partit-elle en voiture avec son père ; de sorte qu'avant neuf heures, ils étaient tous deux chez la Brocante. Le médecin y était déjà, lui, depuis plus d'une heure ; il avait l'air fort inquiet, et il y avait bien de quoi, vous en conviendrez quand vous saurez que Rose-de-Noël avait une fièvre cérébrale. La pauvre petite avait le délire et ne reconnaissait plus personne, ni la Brocante qui l'avait recueillie, ni Babolin, son petit camarade qui pleurait de chagrin au pied du lit, ni la corneille qui se tenait sans bouger au chevet, et qui avait l'air de comprendre que sa petite maîtresse était malade, ni les chiens qui n'avaient pas aboyé comme la veille, quand le général et la princesse étaient entrés. C'était un spectacle des plus tristes, et la fée détourna ses yeux de la petite malade pour les essuyer.

Ce n'était cependant pas la maladie de Rose-de-Noël qui effrayait le médecin : il répondait de la sauver si elle consentait à boire les tisanes qu'on lui présentait ; mais, de sa petite main chétive et brûlante, elle repoussait tout ce qu'on voulait lui faire prendre. On avait beau lui dire :

« — Bois, petite ; cela te guérira !

« C'était inutile : elle ne comprenait pas ce qu'on lui disait.

« Puis, de temps en temps, elle se levait sur son lit, comme pour fuir, et elle s'écriait :

« — Oh ! ma bonne madame Gérard ! oh ! ma bonne madame Gérard, ne me tuez pas !... A moi, Brésil ! à moi Brésil !

« Et elle retombait comme morte avec un gros soupir.

« Le médecin disait que c'était sa fièvre qui lui faisait voir des fantômes ; mais la figure de Rosette exprimait une telle épouvante, que l'on eût juré que, ces fantômes elle les voyait.

« La potion que lui présentait le médecin devait calmer la fièvre et, en calmant la fièvre, faire disparaître ce vilain cauchemar ; aussi, tout le monde essaya-t-il de lui faire prendre cette potion : le médecin, la garde-malade, la Brocante, Babolin et même un commissionnaire qui était là, et qu'elle aimait beaucoup quand elle avait sa raison. La Brocante voulut la faire boire de force ; mais la petite fille, avec ses bras grêles, était plus vigoureuse que la sorcière.

« — Si elle ne boit pas cette potion par cuillerées, dit tristement le médecin, elle sera morte avant demain soir !

« — Que faire, docteur ? demanda alors la princesse.

« — Je ne sais en vérité, répondit le médecin.

« — Docteur, docteur, dit la princesse en pleurant, employez toute votre science, je vous en supplie, pour sauver la pauvre enfant ! Il me semble que, si j'étais aussi savante que vous, je trouverais bien un moyen de la sauver, moi.

« — Hélas ! princesse, dit le docteur en secouant la tête, la science est impuissante en pareil cas ! Que votre bon cœur vous inspire donc : quant à moi, je ne puis que m'humilier devant la résistance invincible de cette enfant.

« En ce moment, le commissionnaire s'avança, les larmes aux yeux, et promit à la petite malade poupée, joujoux, bergeries, belles robes, perles à faire des colliers ; mais tout fut inutile. On eût dit que Rose-de-Noël était sourde : elle ne bougeait pas ; de sorte que le pauvre jeune homme, après avoir essayé de lui faire reconnaître sa voix par tous les moyens possibles, se retira, le cœur serré, dans un coin de la chambre : un père n'eût pas paru plus désolé devant le cadavre de sa fille.

« Le petit Babolin était bien chagrin aussi, et il contait à Rose-de-Noël toutes les histoires pour rire qu'il avait l'habitude de lui conter ; mais elle ne lui répondait pas, aussi insensible à ses paroles, à ses baisers, à ses prières que la sensitive qui est là-bas, quand l'heure de son sommeil est arrivée, et qu'elle a croisé ses bras.

« Cependant, le temps passait, et la petite fille ne buvait pas la potion.

« Que faire ? Tout le monde avait essayé et tout le monde avait échoué.

« Alors, ce fut au tour de la princesse à venir s'installer au chevet du lit, à prendre la tête de la petite malade et à l'embrasser tendrement ; — et, quand je dis la *princesse*, je me trompe encore : c'est la *fée* qu'il faut dire ; car ce fut véritablement par une puissance au-dessus de toutes les puissances de la terre que la petite fille, qui avait les yeux fermés depuis le matin, les ouvrit tout à coup, et s'écria avec un accent joyeux :

« — Oh ! je vous reconnais, vous ! vous êtes la fée Carita !

« Les yeux de tous ceux qui étaient là se mouillèrent de larmes, mais de larmes de bonheur, bien entendu : la jeune fille venait de prononcer les seuls mots de raison qu'elle eût dits depuis la veille.

« Chacun voulait se précipiter et embrasser Rose-de-Noël ; mais le médecin étendit les bras sans prononcer un seul mot, de peur que la voix humaine n'éteignît tout à coup cette étincelle de raison que la voix divine venait d'allumer en elle.

« — Oui, ma chère petite, dit bien doucement et bien lentement la princesse, oui, c'est moi !

« — Carita ! Carita ! répéta la petite avec un tel accent, que ce joli nom, qui, dans toutes les bouches, n'était qu'un nom plus charmant que les autres, était, dans la sienne, quelque chose comme un saint cantique, comme une suave chanson.

« — M'aimes-tu bien, Rosette ? demanda la princesse.

« — Oh ! oui, madame la fée ! répondit l'enfant.

« — Alors, tu écouteras bien tout ce que je vais te dire ?

« — Je vous écoute.

« — Eh bien, alors, bois ceci, dit la fée en présentant à la petite fille une cuillerée de la potion que le médecin venait de lui passer par derrière.

« La petite malade, sans répondre, ouvrit la bouche, et Carita lui fit avaler une cuillerée de la potion salutaire.

« — Si elle boit ainsi pendant vingt-quatre heures, elle est sauvée ! dit le médecin. — Malheureusement, mademoiselle, ajouta-t-il, je crains qu'elle ne continue à repousser tout ce qui lui sera offert par une autre main que la vôtre.

« — Mais, dit la bonne fée, je compte bien, avec la permission de mon père, veiller Rose-de-Noël jusqu'à ce qu'elle soit hors de danger.

« — Ma fille, dit le général, il y a des permissions qu'on ne demande pas à son père ; car lui demander ces permissions, c'est admettre qu'il puisse les refuser.

« — Merci, cher père ! dit la fée en embrassant le général.

« — Mademoiselle, dit le médecin, vous êtes l'ange de la bonté !

« — Je suis la fille de mon père, monsieur, répondit simplement la fée.

« Tout le monde, excepté la Brocante, la garde-malade et la fée Carita, se retira sur l'ordre du médecin, et le général emmena avec lui Babolin, qui rapporta à la princesse tout ce qui lui était nécessaire pour passer la nuit près de Rose-de-Noël.

« Carita resta quatre jours et quatre nuits dans cette vilaine chambre ne prenant de repos que d'heure en heure, quand la petite avait avalé sa cuillerée de potion. Bien mieux : à partir du moment où elle fut là, elle ne permit plus à la garde-malade, dont la figure répugnait à Rosette, de s'approcher du lit ; en conséquence, ce fut elle-même qui mit à la petite les cataplasmes, les sinapismes, les compresses d'eau glacée au front ; ce fut elle qui la changea de linge, qui la nettoya, qui la peigna, qui la tint éveillée par ses baisers, qui l'endormit par ses chansons.

« Enfin, au bout de quatre jours, la fièvre diminua, et le médecin déclara que Rosette était sauvée : il invita donc la princesse à retourner chez elle, sous peine de tomber malade elle-même ; ce qu'entendant Rose-de-Noël, elle s'écria :

« — O princesse Carita ! retourne vite chez ton père ; car si tu tombais malade pour m'avoir sauvée, je mourrais de chagrin de te savoir malade !

« Et la princesse, après l'avoir embrassée mille fois, s'en alla, lui laissant sur son lit un grand carton tout plein de lingeries et d'étoffes éclatantes, comme les aimait Rose-de-Noël. — A partir de ce moment, la petite alla de mieux en mieux ; et, si quelqu'un doutait de la vérité de ce conte, celui-là n'aurait qu'à s'en aller, rue Triperet, n° 11, demander à la Brocante et à Rose-de-Noël l'histoire de la fée Carita ! »

Le conte était fini.

Abeille chercha des yeux les yeux de Pétrus : mais le jeune homme avait élevé comme un rempart entre lui et la petite conteuse, une grande feuille de papier gris.

La petite fille se retourna vers sa sœur : mais Régina avait, pour cacher son embarras, abaissé devant son visage une grande feuille de bananier.

Étonnée de l'effet qu'elle avait produit, et ne se rendant pas compte du pudique secret qui faisait, à chacun de ses auditeurs, chercher un voile pour son visage, Abeille demanda :

— Eh bien, qu'y a-t-il donc ? jouons-nous à cache-cache ?... Quant à moi, mon conte est fini ; votre dessin l'est-il, monsieur le peintre ?

— Oui, mademoiselle, répondit Pétrus en tendant à Abeille la feuille de papier gris.

La petite se précipita sur le dessin, et, y ayant jeté un rapide coup d'œil, elle poussa un cri de joie en reconnaissant son portrait ; puis, courant à Régina :

— Oh ! regarde le beau dessin, ma sœur ! dit-elle.

Et en effet, c'était un beau, un merveilleux dessin aux trois crayons, improvisé pendant le récit de la petite fille, et qui était venu aussi vite que la parole.

Au fond, on voyait le boulevard, près de la barrière de Fontainebleau, qu'on reconnaissait à l'horizon. Sur le premier plan, au milieu de ses chiens, qui la léchaient, sa corneille posée sur son épaule nue, était assise, maigre, pâle, échevelée et grelottante, Rose-de-Noël, ou plutôt une petite fille qui avait quelque ressemblance avec elle ; — car la misère et la maladie ont cela de triste, qu'elles impriment la même marque sur tous les visages. — Devant la jeune fille était Régina, habillée en amazone, comme le premier jour où Pétrus l'avait vue passer. Au second plan était, à cheval, le maréchal de Lamothe-Houdan, tenant par la bride le beau cheval noir que Régina gouvernait si magistralement. Enfin, au même plan que sa sœur, derrière un orme, et dressée sur la pointe des pieds, Abeille, curieuse et craintive à la fois, cherchait à voir sans être vue, ce qui se passait entre Régina et Rose-de-Noël.

Ce dessin enlevé et fait de *chic*, selon l'expression pittoresque des rapins, était une admirable traduction du conte de fée d'Abeille ; Régina le regarda longtemps, et, tandis qu'elle le regardait, l'expression de sa figure indiquait l'étonnement le plus profond.

En effet, quel était donc ce jeune homme qui devinait à la fois et l'expression mélancolique et maladive du visage de Rose-de-Noël, et le costume d'amazone dont, ce jour-là, elle était vêtue, elle, Régina ?

Elle fit mille conjectures, mais sans arriver jamais à la vérité.

Puis, enfin, ce fut sur le ton de l'admiration la plus complète qu'elle dit à la petite fille :

— Abeille, tu me demandais, l'autre jour, au Louvre de te montrer un dessin d'un grand maître, eh bien, regarde celui-là, mon enfant, car véritablement c'en est un !

L'artiste rougit d'orgueil et de plaisir.

Cette première séance fut charmante, et Pétrus, après avoir pris séance pour le surlendemain, sortit de l'hôtel, enivré de la beauté et de la bonté de la princesse Carita.

La conversation s'engageait d'habitude sur la peinture ou la statuaire ; on passait en revue les peintres de tous les temps et de tous les pays ; — Pétrus était savant en antiquité comme Winckelmann et Cicognara ; Régina, qui avait voyagé en Flandre, en Italie et en Espagne, connaissait tout ce qui s'était fait de grand dans les trois écoles. — Puis, de la peinture, on passait à la musique ; là aussi, la jeune fille connaissait tout, depuis Porpora jusqu'à Auber, depuis Haydn jusqu'à Rossini. De la musique, on passait à



Carita resta quatre jours dans cette vilaine chambre.

l'astronomie ; de l'astronomie à la botanique ; il y a plus de connexité qu'on ne croit entre les étoiles et les fleurs : les étoiles sont les fleurs du ciel, les fleurs sont les étoiles de la terre.

Puis, tous ces sujets épuisés, on arrivait à parler de sympathie, d'attraction, de communion d'âmes.

Les jeunes gens firent ainsi, sur le chemin lumineux de la pensée, mille voyages dans les contrées lointaines ; ils se promenèrent sur toutes les plages désertes ; ils écoutèrent, du haut des récifs, la grande voix de la tempête ; ils entendirent les bruits mystérieux de la nuit dans les cabanes des forêts vierges ; ils s'enveloppèrent enfin tout entiers dans la robe de lin des jeunes illusions.

Avant qu'il se doutât de la violence de son amour, Pétrus était amoureux comme un fou ! Il lui prenait des tentations insensées d'écarter toiles et pinceaux, de se jeter aux pieds de Régina, et de lui dire qu'il l'adorait. Malgré l'admirable puissance que Régina avait sur elle-même, il semblait à Pétrus que, parfois, l'œil de la jeune fille s'arrêtait sur lui avec une expression qu'il interprétait en faveur de son amour ; mais, à côté de cela, une si suprême dignité éclatait dans les moindres gestes de Régina, que les paroles mouraient avant d'être nées sur les lèvres tremblantes du

LXXXIII

REVUE DE FAMILLE

La seconde séance fut en tous points semblable à la première ; elle fut encore défrayée par le babillage de l'enfant, et, comme la première fois, Pétrus sortit enchanté de l'hôtel de Lamothe-Houdan.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi ; de deux jours en deux jours, Régina donnait séance au jeune homme ; alors l'artiste, la jeune fille et l'enfant passaient des heures que Pétrus eût voulu voir s'éterniser.

Les jours où quelque leçon retenait la petite Abeille, Régina, fidèle à la recommandation que Pétrus lui avait faite d'animer son visage par la causerie, amenait la conversation sur le premier sujet venu ; et le premier sujet venu, indifférent d'abord, prenait bientôt un intérêt croissant ; car Régina déroulait à tout propos, aux yeux de Pétrus, des trésors de science, de bonté et d'esprit.

jeune homme, de sorte qu'après avoir erré avec Régina dans les plaines du ciel, il retombait comme un titan orgueilleux, foudroyé sur la terre.

Mais ce qui, outre le respect que lui inspirait Régina, augmentait sa timidité, c'était l'entourage de la jeune fille.

Son père d'abord, le maréchal de Lamothe-Houdan, vieux soldat de l'Empire, tout gentilhomme d'ancienne race qu'il était, mais revenu, depuis 1815, à ses principes de royalisme, et fait maréchal à propos de la campagne d'Espagne, en 1823 ; ayant, au milieu de tout cela, conservé les traditions plutôt encore peut-être du XVIIe que du XVIIIe siècle, plein à la fois de bonté, de fierté et de morgue, surtout à l'endroit des artistes. De temps en temps, il venait au pavillon qui servait d'atelier, surveillant le portrait de sa fille, et donnant à Pétrus les mêmes conseils exactement qu'il eût donnés à un maçon réparant une aile de son hôtel.

Puis cette vieille et impertinente personne qui accompagnait Régina, le jour où la jeune fille était venue trouver le peintre pour qu'il lui fît son portrait. Cette dame, tante de Régina, et qui avait nom la marquise de la Tournelle, était alliée par feu son mari à toute la noblesse bigote de l'époque : depuis l'archevêque jusqu'au dernier marguillier de la paroisse, elle connaissait tous les hommes d'Église comme, depuis le président de la chambre des pairs jusqu'aux huissiers de M. de Talleyrand, elle connaissait tous les hommes politiques.

Puis le comte Rappt, son protégé, membre de la chambre des députés, chef d'une des fractions les plus puissantes de la droite, ancien aide de camp du maréchal ; c'était un homme de trente-neuf à quarante ans, froid, brave, ambitieux, cachant sous un masque de glace toutes les ruineuses passions du jeu qui partent de la Bourse et aboutissent au tapis vert. Pendant ces quinze jours, il était venu trois fois, et, quoiqu'il eût daigné accorder une attention particulière au portrait de Régina, il avait souverainement déplu à Pétrus.

La seule personne dont la présence fût agréable au jeune peintre était madame Lydie de Marande, amie de pension de Régina, et qui, depuis environ deux ans, avait épousé l'un des plus riches et des plus populaires banquiers de l'époque, membre de la chambre des députés, où il faisait une opposition obstinée au parti royaliste.

Il y avait encore dans la maison une personne dont Pétrus avait entendu parler souvent par Régina et par Abeille : c'était la maréchale de Lamothe-Houdan, mère des deux jeunes filles ; elle était d'origine russe et fille de prince ; — de là venait le titre de princesse que, par courtoisie, on donnait quelquefois à Régina.

Nous retrouverons ces différents personnages au fur et à mesure que nous aurons besoin d'eux pour le développement de notre action. Abandonnons-les donc un instant afin de jeter un regard sur un parent de Pétrus appelé, de son côté, à prendre quelque importance dans le cours de notre récit.

Dans un hôtel de la rue de Varennes, — rue triste et aristocratique s'il en fut, — demeurait le général comte Herbel de Courtenay, oncle de Pétrus et frère aîné de son père.

Le comte Herbel, né à Saint-Malo, était venu offrir, en 1789, à Louis XVI son dévouement actif et le concours de ses compatriotes, officiers de génie ou de marine comme lui.

Deux ans après, l'Assemblée législative ayant décrété la suppression des fonctions royales et ayant demandé aux troupes un serment où le nom du roi n'était pas prononcé, plusieurs officiers, considérant ce serment comme contraire à leur loyauté, emmenèrent des régiments entiers et émigrèrent avec armes et bagages, se rendant à Coblentz, où le prince de Condé, chef de l'émigration armée, avait établi son quartier général.

Le comte Herbel n'avait point suivi ce chemin : comme Chateaubriand, il avait traversé l'Atlantique, et il était à la Nouvelle-Orléans lorsqu'il apprit les événements du 10 août et l'emprisonnement du roi. Alors il lui sembla que la voix de la royauté mourante lui criait que la place d'un gentilhomme était à pareille heure, non point en Amérique, mais sur les bords du Rhin : il partit donc par le premier bâtiment faisant voile pour l'Angleterre, débarqua en Hollande, et, de la Hollande, gagna Coblentz.

Là se trouvait le noyau de l'armée royaliste, formé par les gardes du corps qui, licenciés après les 5 et 6 octobre, n'étaient point restés en France, armée que l'on compléta en y incorporant des émigrés venus de tous les points de la France. On rétablit — et ce ne fut pas un des moindres reproches que l'on fit aux émigrés — on rétablit, sur le pied où elle était du temps de Louis XV, l'ancienne maison militaire et civile du roi ; on vit reparaître les compagnies de mousquetaires, de chevau-légers, de gendarmes de la garde, et enfin de gardes françaises sous le nom d'*hommes d'armes à pied*.

Le vicomte de Mirabeau — celui qu'on appelait Mirabeau-Tonneau — leva une légion dont fit partie le régiment de Berwick irlandais, soldats dont les pères s'étaient déjà exilés, plutôt que d'abandonner Jacques Stuart, leur roi légitime.

De son côté, le comte de la Châtre, ayant obtenu de l'archiduchesse Christine la permission d'établir dans la ville d'Ath un cantonnement de gentilshommes, mille officiers de toutes armes vinrent se ranger autour de lui.

Enfin, on leva des corps sous le nom de chaque province, et le ban de la noblesse fut formé.

Disons, en passant, que cette noblesse qui, à son point de vue individuel et, par conséquent, égoïste, pouvait être excusable de servir contre son pays, affichait un luxe qui ne contribua pas peu à faire naître l'indifférence et le discrédit dans lequel elle était tombée auprès des princes des bords du Rhin, et des souverains étrangers ; — c'est que ni le luxe ni la mollesse ne conviennent à des proscrits, et que le lieu qui leur sert d'asile doit ressembler à un camp où veillent des soldats, bien plus qu'à un boudoir où dorment, jouent ou plaisantent des courtisans.

Le comte Herbel, né au bord de l'Océan, sur les âpres grèves de Saint-Malo, était habitué dès l'enfance aux sombres spectacles de la mer, et cette vie efféminée que l'on menait à Coblentz lui inspirait un profond dégoût. Il attendait donc avec impatience l'occasion de combattre, et, après avoir traîné pendant sept ou huit mois, selon les caprices des cabinets de Prusse et d'Autriche, cette vie étrange de l'émigration, de champs de bataille en champs de bataille, en compagnie des ducs de la Vauguyon, de Crussol et de la Trémouille, du marquis de Duras et du comte de Bouillé — qui étaient, comme lui, de l'état-major du prince de Condé, — il fut fait prisonnier le 1er juillet 1793, le jour de l'enlèvement, à la baïonnette, de la redoute de Belheim, par M. le maréchal de camp vicomte de Salgues.

Blessé grièvement, le comte Herbel allait être achevé par le sabre d'un cavalier républicain, quand celui-ci lui cria de demander quartier.

— Nous l'accordons toujours, répondit le comte, mais nous ne le demandons jamais.

— Tu es digne d'être républicain ! s'écria le cavalier.

— Oui ; mais malheureusement, je ne le suis pas.

— Tu sais ce qui est réservé aux émigrés pris les armes à la main ?

— Fusillés à l'instant même.

— Justement.

Le comte Herbel haussa les épaules.

— Eh bien, alors, reprit-il, à quoi bon me dire de demander quartier, imbécile ?

Le soldat républicain le regarda avec un certain étonnement, quoique les soldats de la République ne s'étonnassent point facilement.

Dans ce moment, on amena trois autres gentilshommes prisonniers comme le comte Herbel ; ils étaient liés et garrottés dans une charrette. Ceux qui les amenaient tinrent un instant conseil avec celui qui avait pris le comte Herbel ; puis on fit monter le comte Herbel auprès de ses compagnons, et l'on prit le chemin d'un petit bois qui avoisinait la ville : il était évident que c'était pour les fusiller.

En arrivant dans le bois, et comme on venait de faire descendre les prisonniers, le républicain qui avait pris le comte Herbel s'approcha de lui.

— Tu es Breton ? lui dit-il.

— Et toi aussi, répondit le comte.

— Si tu t'en es aperçu, pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ?

— N'as-tu pas entendu que nous ne demandons jamais quartier ? Te dire que j'étais ton compatriote, c'était te demander quartier.

Le cavalier se retourna vers ses camarades.

— C'est un pays, dit-il.

— Eh bien ? firent les autres.

— Eh bien, reprit le cavalier, il ne sera pas dit que j'aurai fusillé un pays, voilà tout.

— Alors, ne le fusille pas, ton pays.

— Merci, compagnons !

Puis, s'approchant du comte Herbel, il lui ôta les cordes qui lui liaient les mains.

— Parbleu ! dit le comte Herbel, tu me rends bien service, je mourais d'envie de prendre une prise de tabac.

Et, tirant de sa veste une tabatière d'or, il l'ouvrit, la présenta courtoisement au républicain, qui fit un signe de tête négatif ; puis il aspira une large pincée de tabac d'Espagne.

Les républicains regardaient en riant cet homme, qui, au moment où il croyait qu'on allait le fusiller, savourait avec tant de sensualité une prise de tabac.

— Eh bien, pays, dit le cavalier, maintenant que tu as dégusté ta prise, sauve-toi !

— Comment, que je me sauve ?

— Oui ; au nom de la République, je te fais grâce, comme à un brave.

— Et fait-on grâce aussi à mes compagnons ? demanda le comte.

— Oh ! quant à cela, non, dit le cavalier ; ils payeront pour toi.

— Alors, dit l'officier breton en remettant sa tabatière dans sa poche, je reste.

— Tu restes ?

— Oui.

— Pour être fusillé ?

— Sans doute.

— Ah çà ! tu es fou ?

— Non ; mais je suis Breton, et je ne fais pas une lâcheté.

— Allons, voyons, sauve-toi ! dans dix minutes, il sera trop tard.

— J'ai émigré avec eux, répondit le comte Herbel en fourrant ses mains dans ses poches ; j'ai combattu avec eux, j'ai été pris avec eux, je me sauverai avec eux ou je mourrai avec eux. Est-ce clair, cela ?

— Eh bien, tu es un brave, pays ! dit le cavalier républicain, et, à cause de toi et pour l'amour de moi, mes camarades vont vous relâcher tous.

— Oui, mais qu'ils crient : « Vive la République ! » dit un des cavaliers.

— Entendez-vous, camarades ? demanda le comte Herbel ; ces braves gens-là disent que, si vous voulez crier : « Vive la République ! » ils nous feront grâce à tous.

— Vive le roi ! crièrent les trois gentilshommes, en se secouant la tête pour faire tomber leur chapeau, afin de pousser leur cri la tête découverte.

— Vive la France ! se hâta de crier le cavalier breton de sa voix la plus forte, espérant couvrir leur voix.

— Oh ! cela, tant que vous voudrez, dirent les quatre gentilshommes.

Et tous les quatre, d'une seule voix, crièrent :

— Vive la France !

— Allons, fit le compatriote du comte en les déliant les uns après les autres, sauvez-vous depuis le premier jusqu'au dernier, et que tout soit dit !

Et, remontant à cheval, la petite troupe républicaine s'éloigna au galop en criant aux royalistes :

— Bonne chance ! et souvenez-vous, à l'occasion, de ce que nous venons de faire pour vous !

— Messieurs, observa le comte Herbel, ils ont raison de nous dire de ne pas oublier ce qu'ils viennent de faire, ces braves sans-culottes, car je ne sais pas si, à leur place, nous nous fussions conduits aussi noblement qu'eux.

Le 13 octobre de la même année, après la prise de Lauterbourg et de Wissembourg, où, à la tête de son bataillon, le comte Herbel avait enlevé successivement trois redoutes, pris douze pièces de canon et cinq étendards, le général comte de Wurmser, commandant en chef de l'armée autrichienne, vint le féliciter, et le prince de Condé, l'embrassant devant ses compagnons d'armes, lui fit don de sa propre épée.

Mais, autant mourir pour la monarchie paraissait un noble devoir au gentilhomme breton, autant la guerre civile qu'il était obligé de faire avec les armées ennemies répugnait à sa conscience. Où allaient-ils, d'ailleurs, tous ces émigrés français, remorqués à la suite de ces soldats étrangers dont l'esprit d'envahissement et de conquête se révélait à tout propos ? Ne faisaient-ils pas fausse route, et le prince de Condé, qui tentait avec le sang de ses compagnons et le sien cet effort désespéré, n'était-il pas dupe de la politique des souverains alliés ?

En effet, les habitants de nos frontières, qui commençaient à suspecter le dévouement de la Prusse et de l'Autriche pour la monarchie française, ne se levaient plus à l'appel des armées royalistes : ils reconnaissaient des conquérants là où ils avaient cru trouver des libérateurs, et se voilaient le visage à la vue des uniformes étrangers.

L'expérience — qui vient aux princes comme aux autres hommes après que les fautes sont commises, mais qui, seulement, leur arrive plus tard, — l'expérience était déjà venue pour le comte Herbel ; et ce fut bien plus par devoir que par conviction qu'il suivit l'armée de Condé, jusqu'au 1[er] mai 1801, jour où fut opéré le licenciement de cette armée.

LXXXIV

LE GÉNÉRAL COMTE HERBEL DE COURTENAY

La dissolution de l'armée de Condé jeta en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Espagne, en Portugal, aux États-Unis, en Chine, au Pérou, au Kamtschatka, en un mot sur tous les points du globe, des milliers d'émigrés qui finirent par où ils eussent dû commencer, c'est-à-dire qui, au lieu de porter les armes contre la France, demandèrent aux arts, aux sciences, au commerce, à l'agriculture des moyens de subsister.

M. le marquis de Boisgrand, capitaine de dragons du prince de Condé, se fit libraire à Leipzig ; M. le comte de Caumont la Force se fit relieur à Londres ; M. le marquis de la Maisonfort se fit imprimeur à Brunswick ; M. le baron Mounier fonda une maison d'éducation à Weimar ; M. le comte de la Fraylaie se fit maître de dessin ; M. le chevalier de Payen, maître d'écriture ; M. le chevalier de Botheret, maître d'escrime ; M. le comte de Pontual, maître de danse ; M. le duc d'Orléans, maître de mathématiques ; M. le comte de Las Cazes, M. le chevalier de Hervé, M. l'abbé de Levizac, M. le comte de Pomblanc, se firent maîtres de langue française ; M. le marquis de Chavannes entreprit le commerce du charbon de terre ; M. le comte de Cornullier-Lucinières trouva une place de jardinier ; enfin la famille de Polignac alla, dans l'Ukraine et la Lithuanie, cultiver la terre comme faisaient Dupont de Nemours à New-York, le comte de la Tour du Pin sur les rives de la Delaware, et le marquis de Lezay-Marnesia sur les rives du Scioto.

Le comte Herbel se réfugia, lui, en Angleterre, et songea, comme les autres, à se pourvoir d'une industrie qui pût le faire vivre ; seulement, le comte Herbel, aîné d'une grande famille, propriétaire d'une immense fortune qui avait été confisquée par la nation comme bien d'émigré, le comte Herbel ne savait que se battre : il était donc on ne peut plus embarrassé.

Il eut un moment la pensée d'accepter l'offre que lui faisait un capitaine de dragons de lui donner gratuitement des leçons de guitare, afin qu'il pût l'enseigner fructueusement aux autres ; mais le général, convaincu de la décadence prochaine de l'instrument, refusa l'offre du capitaine, et se mit à chercher avec obstination un état à la fois plus lucratif et moins agaçant.

Un soir, en se promenant sur le bord de la Tamise, il vit un gamin anglais occupé gravement à tailler, avec un canif, un morceau de bois d'un pied de longueur environ.

Il s'arrêta, regarda le gamin, lui sourit avec bienveillance lorsque celui-ci le regarda à son tour, et, peu à peu, il vit le morceau de bois devenir une coque de navire, puis la carène d'un brick de dix canons en miniature. Il se souvint avoir autrefois, avec son frère cadet, — marin enragé dont nous aurons à nous occuper bientôt, en sa qualité de père de Pétrus, — taillé, lui aussi fils de l'Océan, enfant des grèves bretonnes, de petits bâtiments que s'arrachaient ses jeunes camarades.

Avant de rentrer chez lui, le comte acheta du sapin, des outils, et, à partir de ce jour, se mit à fabriquer des bâtiments de toutes nations, depuis la corvette américaine aux mâtereaux élancés, jusqu'à la lourde jonque chinoise.

Ce qui avait d'abord été un amusement devint une industrie ; ce qui avait été une industrie devint un art : taille, coupe, appareillage, peinture, aménagement, gréement, le comte étudia tout ; bientôt il fit mieux que des imitations, il fit des modèles.

Grâce à la réputation qu'il s'était acquise, il finit par obtenir une place de conservateur à l'amirauté de Londres ; ce qui ne l'empêchait point d'avoir, dans le Strand, un magasin dont l'enseigne portait ces mots, écrits en grosses lettres :

LE GÉNÉRAL COMTE HERBEL DE COURTENAY
Descendant des empereurs de Constantinople
Tourneur en bois.

Et, en effet, on trouvait dans la boutique du descendant de Josselin III, non seulement les petits modèles de bâtiments qui faisaient le fonds de son commerce, mais encore des tabatières, des toupies, des quilles et une foule d'autres objets concernant l'état qu'il avait adopté.

Le 26 avril 1802, l'amnistie fut proclamée.

Le comte Herbel de Courtenay était philosophe : il avait son existence assurée en Angleterre, il ne l'avait point en France ; il resta en Angleterre. Il y resta encore en 1814, après la restauration des Bourbons, et se félicita d'y être resté lorsqu'il vit les Bourbons ressortir de France en 1815.

Il y resta jusqu'en 1818, et revint alors dans sa patrie avec une centaine de mille francs, fruit de ses économies et de la vente de son magasin.

Plus tard, M. le comte Herbel de Courtenay toucha sa part du milliard d'indemnité, c'est-à-dire douze cent mille livres ; il s'en fit soixante mille livres de rente.

Une fois redevenu riche, il fut trouvé, par ses concitoyens, digne de les représenter, et envoyé en 1826 à la chambre des députés, il y prit place au centre gauche, où sa nuance d'opinion le rangeait entre Lainé et Martignac.

C'est là que nous allons le retrouver en 1827, au moment où M. de Peyronnet vient de présenter ce projet de loi sur la presse qui, selon l'expression de Casimir Perier, n'avait d'autre but que de supprimer entièrement l'imprimerie.

La discussion s'était ouverte au commencement de février ;

quarante-quatre députés étaient inscrits pour combattre le projet de loi, et trente et un pour le défendre.

Disons que presque tous ceux qui allaient défendre la loi appartenaient au parti religieux, tandis que ceux qui devaient la combattre étaient à la fois des députés de l'ancienne gauche et des membres de la droite qui, quoique adversaires acharnés, s'étaient réunis dans une opposition commune au parti clérical et à M. de Peyronnet.

Parmi ceux qui contribuaient de tous leurs efforts au renversement prochain du ministère était le comte Herbel, qui, ennemi déclaré des républicains aussi bien que des jésuites, ne haïssaient que deux choses au monde : les jacobins et les prêtres.

Appartenant, comme La Fayette et Mounier, à ce que l'on appelait, en 1789, le parti constitutionnel, il commençait à comprendre les avantages du gouvernement parlementaire ; à l'instar de M. de la Bourdonnais, il plaçait le bonheur de la France dans l'alliance de la Charte et de la légitimité, et il les regardait comme tellement inséparables l'une de l'autre, qu'il ne voulait pas plus de la Charte sans la légitimité que de la légitimité sans la Charte.

Or, la nouvelle loi contre la presse paraissait au général Herbel violente et absurde, et elle lui semblait dirigée bien plutôt contre la liberté que contre la licence. Aussi avait-il bondi en entendant dire à M. de Sallabery, qui avait entamé la discussion, que l'imprimerie était la seule plaie dont Moïse eût oublié de frapper l'Egypte ; et il avait failli provoquer M. de Peyronnet, qui avait éclaté de rire, contre son habitude, à cette pointe équivoque de l'honorable député. Enfin, le général Herbel, — qui, de son nom de famille, s'appelait Jacques de Courtenay, c'est-à-dire qui portait un des plus vieux et des plus illustres noms de France, sans en excepter le nom du roi, — le général Herbel, tout en étant, par sa noblesse, par ses instincts et par son éducation, du faubourg Saint-Germain, appartenait, par son esprit sceptique et railleur, à l'école voltairienne, et, pour ainsi dire, à l'école moderne, par ses opinions exemptes de préjugés.

Deux sectes seulement, avons-nous dit, avaient le privilège de le mettre en fureur : les jésuites et les jacobins.

C'était donc un étrange composé d'oppositions, que le général Herbel.

Voulez-vous nous suivre, et entrer avec nous chez lui ? Nous l'étudierons à notre aise. Il va jouer sinon un premier rôle, au moins un rôle important dans notre drame, et nous ne saurions prendre trop de soins à faire de lui un portrait ressemblant.

On était, comme nous l'avons dit, au lundi gras ; le général, sorti de la Chambre à quatre heures, venait de rentrer dans son hôtel, rue de Varennes.

Il était étendu sur une causeuse et lisait dans un livre in-quarto doré sur tranche, et relié en maroquin rouge. Son front était soucieux, soit que la lecture qu'il faisait l'agitât, soit que sa préoccupation fût antérieure à sa lecture, et que sa lecture ne pût l'en distraire.

Il allongea le bras vers une petite table, cherchant à tâtons, sans cesser de lire, trouva une sonnette sous sa main, et sonna.

Au bruit du timbre, son front parut se rasséréner ; un sourire de satisfaction passa sur ses lèvres ; il ferma son livre, tout en prenant son pouce dans l'ouverture, leva les yeux au plafond, et fit à haute voix, et se parlant à lui-même, les réflexions suivantes :

— Décidément, Virgile est, après Homère, le premier poète du monde. Oui !

Et, comme pour se donner raison à lui-même :

— Plus je lis ses vers, ajouta-t-il, plus je les trouve harmonieux.

Et, en les scandant avec un moelleux mouvement de tête, il récita de mémoire, une dizaine de vers des *Bucoliques*.

— Qu'on vienne, après cela, me parler des Lamartine, des Hugo, rêveurs métaphysiciens, que tous ceux-là !

Et le général haussa les épaules.

La solitude dans laquelle il se trouvait, malgré le coup de sonnette qu'il venait de donner, faisant que nul n'était là pour le contredire, il continua :

— Du reste, ce qui me charme dans les anciens, c'est sans doute, cet air de parfait repos, cette profonde sérénité de l'âme qui règne dans leurs écrits.

Après cette judicieuse réflexion, il s'arrêta encore un instant ; puis son sourcil se fronça de nouveau.

Il sonna une seconde fois, et aussitôt son front recouvra sa sérénité première.

Le résultat de cette sérénité fut la reprise de son monologue.

— Presque tous les poètes, les orateurs et les philosophes de l'antiquité vivaient dans la solitude, dit-il : Cicéron, à Tusculum ; Horace, à Tibur ; Sénèque, à Pompéi ; et ces teintes douces qui charment dans leurs livres sont comme le reflet de leurs méditations et de leur isolement.

En ce moment, et pour la troisième fois, le sourcil du général se fronça, et il se mit à sonner avec un tel acharnement, que le battant de la sonnette se détacha et alla rebondir dans une glace qu'il faillit briser.

— Frantz ! Frantz ! viendras-tu, misérable coquin ? cria le général avec une sorte de rage.

A cette apostrophe énergique, parut un domestique dont la tournure rappelait ces soldats autrichiens sanglés au milieu du corps par la ceinture de leur pantalon collant. Il portait une espèce de croix attachée à un ruban jaune, et des galons de caporal.

Du reste, il y avait une raison pour que Frantz ressemblât à un soldat autrichien : il était de Vienne en Autriche.

Dès son entrée, il prit l'attitude militaire, les jambes rapprochées l'une de l'autre, la pointe des pieds en dehors, le petit doigt de la main gauche à la couture de la culotte, la main droite ouverte à la hauteur du front.

— Ah ! c'est toi enfin, drôle ! dit le comte furieux.

— C'edre moi, ya, mon chén'ral, bresent !

— Oui, présent ! drôlement présent ! voilà trois fois que je t'appelle, scélérat !

— Che n'afre ententu que la seconte, mon chén'ral.

— Imbécile ! dit le général riant malgré lui de la naïveté de son brosseur. — Et le dîner, où en est-il ?

— Le tiner, mon chén'ral ?

— Oui, le dîner.

Frantz secoua la tête.

— Comment ! veux-tu dire qu'il n'y a pas de dîner aujourd'hui, maroufle ?

— Si, mon chén'ral, il y afre un tiner ; il n'être pas l'heure.

— Il n'est pas l'heure ?

— Non.

— Quelle heure est-il donc ?

— Cinq hères un guart, mon chén'ral.

— Comment, cinq heures un quart ?

— Cinq hères un guart, répéta Frantz.

Le général tira sa montre de son gousset.

— C'est, ma foi, vrai ! dit-il. Quelle humiliation pour moi, que ce maroufle ait raison !

Frantz sourit de satisfaction.

— Je crois que tu t'es permis de sourire, coquin ? dit le comte.

Frantz fit signe que oui.

— Et pourquoi as-tu souri ?

— Parce que je safais mieux l'hère que mon chén'ral.

Le général haussa les épaules.

— Allons, va-t'en ! dit-il ; et qu'à six heures précises, le dîner soit sur la table.

Et il reprit la lecture de son Virgile.

Frantz fit trois pas vers la porte ; puis se ravisant tout à coup, il tourna sur ses talons, regagna les trois pas perdus, et se retrouva à la même place et dans la même position où il était, un instant auparavant.

Le général sentit plutôt qu'il ne vit le corps opaque qui lui interceptait, non pas le soleil, mais l'ombre du soleil.

Il releva les yeux, de la pointe du soulier de Frantz à l'extrémité de ses doigts.

Frantz était immobile comme un soldat de bois.

— Eh bien, demanda le général, qui est là ?

— C'edre moi, mon chén'ral.

— Est-ce que je ne t'avais pas dit de t'en aller ?

— Mon chén'ral l'afre dit.

— Pourquoi n'es-tu pas parti, alors ?

— Je suis bardi.

— Tu vois bien que non, puisque tu es là !

— Ah ! je suis refenu.

— Et pourquoi es-tu revenu ? Je te le demande.

— Je suis refenu parce qu'il y afre là une bersonne qui feut barler au chén'ral.

— Frantz, s'écria le comte en fronçant le sourcil plus énergiquement qu'il ne l'avait fait encore, je t'ai déjà dit cent fois, malheureux, qu'au sortir de la Chambre, j'aimais à me retremper dans la lecture des bons livres, pour oublier les mauvais discours, — autrement dit, que je ne veux recevoir personne !

— Mon chén'ral, répondit Frantz en clignant de l'œil, c'êdre une tame.

— Une dame ?

— Ya, mon chén'ral, une tame.

— Eh bien, maroufle, quand ce serait un évêque, je n'y suis pas.

— Ah ! j'afre dit que fous y étiez, mon chén'ral.

— Tu as dit cela ?

— Ya, mon chén'ral.

— Et à qui as-tu dit cela ?

— A la tame.

— Et cette dame est ?

— La marquise te la Dournelle.

— Mille millions de tonnerres ! s'écria le général bondissant sur sa causeuse.

Frantz sauta à pieds joints en arrière, et se retrouva, un demi-mètre plus loin, dans la même position.

— Ainsi tu as dit à madame de la Tournelle que j'étais là ? s'écria le général furieux.

— **Ya, mon chén'ral.**

— Eh bien, écoute, Frantz, tu vas ôter ta croix et tes **galons ; tu les serreras soigneusement dans ton armoire, et** tu ne les porteras pas de six semaines !

... *fortune bon cœur* ; nul ne savait mieux sourire, non pas à un ennemi, — vis-à-vis des hommes, le général était franc jusqu'à la brutalité, — mais à une ennemie ; car, vis-à-vis des femmes, de quelque âge qu'elles fussent, le général était courtois jusqu'à la dissimulation.

A l'entrée de la marquise, il se leva donc, et, avec une **certaine paresse dans la jambe gauche, — attribuée**, par lui à une ancienne blessure, et, par son médecin, à une



Ya, mon chen'ral.

Il se fit, sur le visage du vieux soldat, un bouleversement **auquel on pouvait deviner l'effroyable tempête qui s'élevait dans son âme ; sa moustache s'agita en tout sens ; une** larme brilla au coin de son œil, et il fut obligé de faire un effort surhumain pour ne pas éternuer.

— Ah ! mon chén'ral ! murmura-t-il.

— **C'est dit... Et, maintenant, fais entrer cette dame.**

LXXXV

CAUSERIE D'UNE DÉVOTE AVEC UN VOLTAIRIEN

Frantz ouvrit la porte, et introduisit cette vieille et hautaine personne que nous avons vue servir de chaperon à Régina, lors de la visite que celle-ci faisait à Pétrus pour lui commander son portrait.

Le général possédait au plus haut degré cette qualité suprême de l'aristocratie qui consiste, pour employer une expression populaire mais expressive, à *faire contre mau-*

récente attaque de goutte, — il alla au-devant d'elle lui offrit galamment la main, la conduisit à la causeuse qu'il **venait de quitter, approcha un fauteuil de la causeuse, et s'assit sur le fauteuil.**

— Comment, marquise, lui demanda-t-il, c'est vous en personne qui me faites l'honneur de me visiter ?

— Et vous m'en voyez moi-même toute surprise, mon cher général, dit la vieille dame en baissant pudiquement les yeux.

— Surprise ! Permettez-moi de vous dire que, de votre part, marquise, le mot n'est point aimable. Surprise ! et quelle chose peut vous surprendre ici, je vous prie ?

— Général, n'attachez point aux paroles que je vous dis en ce moment toute l'importance qu'elles pourraient avoir **dans une autre occasion : j'ai un si grand service à vous** demander, que j'en suis remplie de confusion.

— Je vous écoute, marquise ; vous savez que je suis tout vôtre ; parlez ! de quoi s'agit-il ?

— Si le proverbe « Loin des yeux, loin du cœur, » n'était **point une désolante vérité, dit coquettement la marquise, vous m'épargneriez la peine d'aller plus loin, en devinant** le service que je viens vous demander.

— Marquise, ce proverbe-là est faux comme tous les proverbes qui pourraient me faire du tort dans votre esprit ;

car [illegible] privé du plaisir de vous voir depuis notre dernière dispute à propos du comte Rapp[illegible].

— A propos de notre [illegible]

— A propos du comte Rapp[illegible] vivement le général, — et il y a près de [illegible] mois que la dispute a eu lieu [illegible] malgré cela [illegible] point oublié que c'était aujourd'hui votre anniversaire et je viens de vous envoyer mon bouquet [illegible] trouverez en rentrant chez vous : c'est le quarantième bouquet que vous aurez reçu de moi.

— [illegible], général.

— Le quarantième [illegible] je tiens à mes dates, marquise.

[illegible]

— [illegible] tant que vous voudrez !

— [illegible] en 1787 qu'est né le comte Rapp[illegible]

[illegible] c'est en 178[illegible]

— Vous en êtes sûr ?

— Parbleu ! mon premier bouquet date de l'année de sa naissance.

— De l'année précédente, mon cher général.

— Non, non, non, non !

— Enfin !...

— Oh ! il n'y a pas d'*enfin* [illegible] est comme cela.

— Soit ; d'ailleurs, je ne viens pas pour vous parler de ce malheureux enfant.

— Malheureux enfant ? D'abord, ce n'est plus un enfant : un homme [illegible]

— Le comte Rapp[illegible] n'a que quarante [illegible]

— Quarante et un ! je maintiens le chiffre ; puis, [illegible] malheureux [illegible] me semble [illegible] vous lui faites quelque [illegible] comme vingt-cinq mille livres de rente...

[illegible]

— Cherchez bien, général.

[illegible]

— Quarante et un.

[illegible]

— Viendrez-vous [illegible]

[illegible]

M. Bonaparte [illegible] mon pirate de frère le servait sur mer, le vôtre le servait sur terre, voilà toute la différence. Oh ! oh ! [illegible] vous le demande encore, marquise, votre [illegible]

— Sans doute.

— La plaine [illegible] la montagne ?

— La plaine fait comme Mahomet, général : la montagne ne voulait pas aller à Mahomet.

— Oui, Mahomet [illegible] à la montagne [illegible] sans cela ; mais Mahomet était un ambitieux qui a fait une foule de choses qu'un honnête homme n'aurait pas faites.

— Comment, mon cher général ! vous ne serez pas [illegible] ou [illegible] le mariage de ma nièce Regina avec notre cher...

— [illegible] Ainsi c'est le rameau d'olivier que vous m'apportez ?

— [illegible] général.

— Mais, marquise, [illegible] n'est-il pas un peu hasardé, le mariage que vous faites [illegible] vous ne me direz pas que [illegible] n'est pas vous qui le faites.

— Hasardé, en quoi ?

— Votre nièce a dix-sept ans.

— [illegible]

— [illegible] et un ans.

— De quarante ?

— De quarante et un [illegible] compter, chère marquise [illegible] certains bruits sur le comte Rapp[illegible]

[illegible]

— Laquelle ?

— C'est [illegible]

[illegible]

femme.

[illegible] et par une [illegible]

— Il y avait [illegible] mon cher général [illegible] certaine délicatesse [illegible] que vous aviez un fils [illegible] votre nom très [illegible] mais très pauvre.

— Marquise, [illegible] il y a dix-huit mois [illegible] il y a six mois, pour me [illegible]

suader que notre maison date de 1786, quand je suis sûr, moi, qu'elle ne date que de 1787, je vous dirai que je me suis abonné hier à *l'Art de vérifier les Dates*, que j'ai passé la nuit dernière à vérifier celle du premier bouquet que je vous ai envoyé, et que...

— Et que ?

— C'est mon frère le corsaire, ou mon neveu le peintre, tout indignes que je les reconnaisse de porter mon nom, et d'hériter de ma fortune, qui hériteront de ma fortune, et qui porteront mon nom. Cela vous suffit-il, marquise ?

— Non, général, car je ne venais pas pour cela.

— Alors, pourquoi diable venez-vous donc ? s'écria le général en manifestant le premier mouvement d'impatience qu'il eût laissé échapper ; est-ce pour que je vous épouse ?

— Avouez entre nous que vous m'avez assez aimée, pour qu'une proposition pareille, si elle vous était faite, n'eût rien qui pût vous surprendre.

— Je l'avoue entre nous, marquise, mais entre nous seulement. Ainsi, c'est pour cela que vous venez ? Que ne le disiez-vous tout de suite ?

— Que m'eussiez-vous répondu ?

— Que je n'avais aucune répugnance à mourir dans la peau d'un vieux garçon, tandis que j'aurais une honte profonde à mourir dans celle d'un sot.

— Consolez-vous, général, je ne suis pas venue pour cela.

— Alors, mille millions de tonnerres ! Ah ! pardon, marquise ; mais c'est qu'en vérité, vous feriez perdre le paradis à un saint qui aurait déjà le pied sur le seuil de la porte.

Et le général, qui s'était levé en laissant échapper son gros juron, se mit à se promener en long et en large.

Puis, s'arrêtant enfin devant la marquise :

— Mais, si vous ne venez pas pour cela, dit-il, au nom du Dieu tout-puissant, pourquoi venez-vous donc ?

— Allons, dit la vieille dame, je vois bien qu'il faut aborder la question.

— Abordons, marquise, abordons, je vous en supplie !

— Bon ! voilà que vous parlez comme votre frère le corsaire.

— Nous allons parler de mon frère le corsaire, alors, marquise ?

— Non.

— Mais de quoi allons-nous parler, alors ?

— Vous avez, sans doute, entendu dire que le comte Rappt...

— Nous y voilà revenus !

— Laissez-moi achever... Avait été mandé par le roi.

— Oui, marquise, j'ai entendu dire cela.

— Vous n'ignorez pas dans quel but ?

— Faites comme si je l'ignorais, marquise.

— C'était dans le but d'appeler notre cher fils...

— Votre cher fils !

— Au ministère.

— J'en suis stupéfait, mais je le crois.

— Pourquoi le croyez-vous, si vous en êtes stupéfait ?

— *Credo quia absurdum.*

— Ce qui veut dire ?

— J'attends la suite de votre discours, marquise.

— Eh bien, dans cette entrevue de Sa Majesté avec le comte Rappt, il a été fort question de vous.

— De moi ?

— Oui ; car, il faut vous le dire, mon cher général, si la voix du sang est muette chez vous, elle parle dans le cœur du pauvre enfant.

— Marquise, vous allez me toucher.

— Elle fait plus que parler, elle crie !

— Et qu'a-t-on dit de moi dans cette entrevue ?

— Que vous étiez le seul homme capable de succéder au ministre de la guerre actuel.

— Tenez, marquise, il faut en finir ; car j'attends mon neveu à dîner à six heures précises, et, à moins que vous ne nous fassiez l'honneur de dîner avec nous...

— Vous êtes bien bon, mon cher général ; je dois absolument dîner chez mon frère ; c'est aujourd'hui que se règlent les articles du contrat de mariage entre Régina et...

— Votre cher comte Rappt ! Eh bien, comme je ne veux pas vous attarder, en deux mots, j'arrive au but, à la fin finale : si la loi passe, M. Rappt est ministre ; et, pour que la loi passe, il vous manque trente ou quarante voix ; vous venez me demander la mienne et celles de mes amis.

— Eh bien, reprit câlinement la marquise, si, en effet, c'était là le but, la fin finale de ma visite, que diriez-vous ?

— Je dirais que je regrette de ne pas avoir cent voix, cinq cents voix, mille voix, pour les donner toutes contre cette loi, que je regarde comme abominable, infâme et, ce qui est pis, absurde !

— Tenez, général, s'écria la marquise s'emportant à son tour, vous mourrez dans l'impénitence finale, c'est moi qui vous le dis.

— Et c'est moi qui vous en réponds.

— Se peut-il que, pour faire une niche à un homme que vous détestez, tandis qu'au contraire, vous devriez ?...

— Marquise, vous allez me rendre enragé, je vous en préviens !

— Vous votiez avec les libéraux ! Savez-vous que, si une révolution arrivait, les faubouriens, les jacobins et les sans-culottes vous feraient jouer le rôle de M. de la Fayette ? Vous en avez déjà les cheveux blancs, tenez ! Oh ! si les Courtenay revenaient au monde, je suis, en vérité, curieuse de savoir ce qu'ils diraient en voyant leur nom porté par un corsaire, un jacobin et un artiste.

— Marquise ! s'écria le général furieux.

— Je vous laisse, général, je vous laisse ; mais la nuit porte conseil, et j'espère que, demain, vous aurez changé d'avis.

— Changé d'avis demain ? Ni demain, ni après-demain, ni dans huit jours, ni dans huit ans. Ainsi, marquise, il est inutile que vous reveniez avant cette époque-là.

— Vous me chassez, général ! vous chassez la mère de votre... ?

— Monsir Petrus Herbel, annonça Frantz en ouvrant la porte.

En même temps, la pendule sonna six heures.

LXXXVI

CAUSERIE D'UN ONCLE AVEC SON NEVEU

Pétrus parut dans la pénombre du corridor.

— Viens ici, dit le général. Ah ! morbleu ! tu arrives à temps.

— Il me semble pourtant que vous n'aviez pas besoin de renfort, général, dit la marquise. Si vous étiez arrivé cinq minutes plus tôt, monsieur Pétrus, votre oncle vous eût donné une belle leçon de galanterie.

Et la marquise accompagna ces paroles d'un salut qui indiquait une certaine familiarité à l'endroit du jeune homme.

— Tiens, vous connaissez mon neveu, marquise ? demanda le général.

— Mais oui ; le bruit de ses succès est arrivé jusqu'à nous, et ma nièce Régina a voulu avoir un portrait de sa main. Vous devez être fier, général, ajouta la vieille dame d'un ton moitié dédaigneux, moitié railleur, de posséder dans votre famille un artiste d'un pareil talent ?

— J'en suis fier, en effet ; car mon neveu est un des plus honnêtes garçons que je connaisse. J'ai l'honneur de vous saluer, marquise.

— Adieu, général ; songez au sujet de ma visite, et quittons-nous bons amis.

— Je veux bien que nous nous quittions, marquise ; mais bons amis, c'est autre chose.

— Oh ! gendarme, va ! gronda la marquise en se retirant.

A peine fut-elle sortie du salon, à peine la porte fut-elle refermée derrière elle, que, sans répondre à son neveu, qui lui demandait des nouvelles de sa santé, le général se précipita sur le cordon de la sonnette, et le secoua avec fureur.

Frantz accourut.

Il n'avait déjà plus sa croix ni ses galons, tant il était sévère observateur de tout commandement militaire.

— Vous afre sonné, mon chén'ral ?

— Oui, j'ai sonné. Mets-toi à la fenêtre, drôle !

Frantz se dirigea vers l'endroit indiqué.

— M'y foilà, dit-il.

— Ouvre-la donc, imbécile !

Frantz ouvrit la fenêtre.

— Regarde dans la rue.

Frantz se pencha en avant.

— J'y regarde, mon chén'ral.

— Qu'y vois-tu ?

— Rien, mon chén'ral ; la nuit est noire gomme ein chiperne !

— Regarde toujours.

— Oh ! je fois eine foiture, mon chén'ral.

— Et puis ?

— Et puis eine tame qui monte tetans... La tame qui sort t'ici.

— Tu la connais, cette dame, n'est-ce pas ?

— Bour mon malheur, chén'ral !

Frantz faisait allusion à sa dégradation.

— Eh bien, Frantz, quand elle viendra pour me voir, tu lui diras que je suis au Champ de Mars.

— Ya, mon chén'ral.

— C'est bien ; ferme la fenêtre, et va-t-en !

— Mon chén'ral n'a plus rien à me gommander.

— Si fait, morbleu ! j'ai à te commander d'aller donner la schlague au cuisinier.

— J'y fais, mon chén'ral.

Mais, s'arrêtant au moment de sortir :

— Et, s'il me temante bourquoi la schlague, que lui dirai-je ?

— Tu lui diras : « Parce qu'il est six heures cinq minutes, et que le dîner n'est pas sur la table. »

— Ce n'êdre bas la faute te Jean si le tîner n'êdre bas sur la taple, mon chén'ral.

— Alors, c'est la tienne. Va dire à Jean de te la donner, la schlague.

— Ce n'êdre bas la mienne non blus.

— La faute à qui, alors ?

— C'êdre la faute tu gocher te madame la marquise.

— Bon ! il ne manquait plus que cela pour me raccommoder avec elle !

— Il être endré dans la guisine, et, gomme il bortait sous son pras le chien te la marquise, qui sentait le musc, l'odeur du musc afre fait dourner les sauces.

— Tu entends, Pétrus ? dit le général en se tournant d'un air tragique vers son neveu.

— Oui, mon oncle.

— N'oublie jamais que la marquise a fait dîner ton oncle à six heures un quart... Allez, monsieur Frantz, et ne reprenez votre croix et vos galons qu'au bout de trois mois.

Frantz sortit de l'appartement dans un état voisin du désespoir.

— La visite de la marquise vous a fait éprouver quelque contrariété, à ce qu'il paraît, mon oncle ?

— Je croyais que tu la connaissais ?

— Mais oui, un peu, mon oncle.

— Eh bien, tu dois savoir que, partout où passe la vieille dévote, c'est comme si le grand diable d'enfer y avait passé.

— Pardon, mon oncle, dit Pétrus en riant, mais on vous accuse de par le monde d'avoir eu beaucoup de dévotion pour cette vieille dévote.

— J'ai tant d'ennemis !... Mais, morbleu ! parlons d'autre chose. As-tu reçu des nouvelles de ton pirate de père ?

— Il y a trois jours à peu près, mon oncle.

— Et comment va-t-il, le vieux corsaire ?

— Très bien, mon oncle ; il vous embrasse de tout son cœur.

— Pour m'étrangler, comme un vieux jacobin qu'il est ! Ah çà ! dis-moi donc, est-ce que c'est pour ton oncle que tu as fait cette toilette ?

— Un peu pour vous, et beaucoup pour lady Grey.

— Tu sors de chez elle ?

— J'ai été la remercier.

— De quoi ? De ce que son frère l'amiral, toutes les fois qu'il me rencontre, me fait des compliments sur les prouesses maritimes de ton scélérat de père ?

— Non, mon oncle, mais de l'intention qu'il a eue de me faire vendre mon *Coriolan*.

— Je le croyais vendu.

— Il ne tiendrait qu'à moi qu'il le fût, en effet.

— Eh bien ?

— J'ai refusé de le vendre.

— Le prix ne te convenait pas ?

— On me donnait le double de ce qu'il vaut.

— Pourquoi as-tu refusé, alors ?

— Parce que l'acheteur ne me convenait pas.

— Tu te permets d'avoir des préférences entre l'argent et l'argent ?

— Oui, mon oncle, attendu qu'à mon avis, rien ne se ressemble moins que l'argent et l'argent.

— Ah çà ! drôle que tu es, après avoir ruiné monsieur ton père, — ce qui n'est pas un grand malheur, car le bien mal acquis ne doit jamais profiter, — aurais-tu, par hasard, la prétention de me dépouiller à mon tour ?

— Non, mon oncle, soyez tranquille, dit en riant Pétrus.

— Et quel était cet acheteur qui ne vous convenait pas, monsieur le difficile ?

— Le ministre de l'intérieur, mon oncle.

— Le ministre de l'intérieur a voulu t'acheter ton tableau ? Mais il se connaît donc en peinture ?

— Je vous ai dit que c'était sur la recommandation de lady Grey.

— Ah ! c'est vrai. Et tu as refusé ?

— J'ai refusé, oui, mon oncle.

— Et peut-on savoir la raison de ce refus ?

— Votre opposition, mon oncle.

— Qu'a donc à faire mon opposition avec vos tableaux ?

— Il m'a semblé que cet achat d'un tableau au neveu était une flagornerie à l'adresse de l'oncle... Nous avons à la Chambre des gens incorruptibles pour eux-mêmes, et qui ont cent mille francs de places dans leur famille !

Le général réfléchit pendant un instant, et un sourire de satisfaction éclaira son visage.

— Écoute, Pétrus, dit-il du ton le plus paternel, je ne prétends pas t'imposer mes opinions, mon enfant, et, bien que je sois l'ennemi acharné du ministère en général, et du ministre de l'intérieur en particulier, je ne veux pas que tu refuses, à cause de moi, les encouragements légitimes que le gouvernement croit devoir donner aux hommes de mérite. Je ne partage pas la sotte opinion de ceux qui pensent qu'un artiste ne doit accepter ni la croix ni un travail officiel, parce que le ministère ne représente pas son opinion. Comme, en tout cas, le ministère représente de fait le pays, c'est du pays que l'on reçoit, et non du ministre ; le ministre commande les tableaux, c'est vrai, mais c'est la France qui les paye.

— Eh bien, mon oncle, je ne veux rien recevoir de la France ; elle est trop pauvre.

— Dis trop économe.

— Et puis, que deviennent toutes ces malheureuses toiles commandées par les deux ou trois générations de directeurs des beaux-arts que nous avons vu fleurir ? On n'en sait rien. A moins que les tableaux ne soient signés d'un grand nom, on les enfouit dans des musées de sous-préfecture ou de chef-lieu de canton ; peut-être même qu'on gratte la peinture, et qu'on revend les cadres et les toiles ! Sérieusement, mon oncle, je n'ai pas fait un tableau pour qu'il aille meubler le réfectoire d'un couvent ou la salle d'une école mutuelle.

— Si tous les peintres étaient comme toi, mon cher ami, je voudrais bien savoir ce que deviendraient les galeries de province.

— On en ferait des serres, mon oncle, avec des orangers, des grenadiers, des bananiers, des ravenalas, des palmiers ; ce qui vaudrait bien, je vous jure, les paysages de quelques peintres de ma connaissance. D'ailleurs, je ne suis pas le seul qui refuse, et j'ai tout simplement suivi l'exemple qu'un plus illustre que moi venait de me donner.

— Voyons l'exemple : cela me fera peut-être attendre plus patiemment le potage. D'abord, quel est ce plus illustre que toi ?

— Abel Hardy.

— Le fils du conventionnel ?

— Justement.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il a refusé la croix et quatre fresques à la Madeleine.

— Vraiment ?

— Oui, mon oncle.

— Quel âge as-tu, Pétrus ?

— Vingt-six ans, mon oncle.

— Eh bien, mon enfant, je te trouve jeune pour ton âge. Ce n'est pas un malheur irréparable, Dieu merci ! vu que l'on vieillit toujours assez vite.

— Que voulez-vous dire ?

— Que tu ferais bien, mon cher Pétrus, de te tenir en garde contre les appréciations irréfléchies que tu fais, ou que tu acceptes toutes faites, sur les hommes et sur les choses. Quand il t'arrive de t'engouer de quelqu'un, et cela t'arrive assez souvent, tu vois en lui, pauvre niais, toute la candeur que tu as en toi. Ainsi, par exemple, en ce moment, ton amitié pour Abel Hardy vient de te faire dire une de ces sottises dont j'eusse rougi pour toi, si nous avions eu un témoin, ce témoin eût-il été Frantz, mon brosseur, ou Croupette, ce chien de la marquise qui fait tourner les sauces de mon cuisinier, parce qu'il sent le musc.

— Je ne vous comprends pas, mon oncle.

— Tu ne me comprends pas ? Sache d'abord, cher ami, qu'on ne refuse pas la croix, attendu que le gouvernement ne la donne qu'à ceux qui la demandent ; quand tu voudras, tu la feras demander par la maîtresse du directeur des beaux-arts, ou par le sacristain de Saint-Acheul, et tu l'auras.

— Vous doutez de tout, mon oncle !

— Mon ami, on n'a pas vu, tu conçois bien, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire, la Restauration, les Cent-Jours et Waterloo, sans avoir le droit de douter de beaucoup de choses, et surtout des gouvernements ! A mon âge, comme tu auras vu probablement autant de gouvernements que moi, tu seras aussi sceptique que moi.

— Bon pour la croix ; mais les fresques, mon oncle ? J'ai vu la commande !

— Revenons donc aux quatre fresques... Ton ami les a refusées.

— Refusées.

— Parce que... ? Il y a une raison à son refus ?

— Sans doute. Parce qu'il ne veut rien faire pour un gouvernement qui empêche M. Horace Vernet, notre peintre national, d'exposer ses batailles de Montmirail, de Hanau, de Jemmapes et de Valmy.

— Mon cher Pétrus, ton ami Abel Hardy a refusé les fresques de la Madeleine parce que l'empereur de Russie, dont le gouvernement, tu en conviendras, n'est pas beaucoup plus libéral que le nôtre, lui a commandé un tableau de la *Retraite de Russie*, et qu'il lui paye ce tableau trente mille francs, tandis que notre direction des beaux-arts ne paye que dix mille francs les fresques de la Madeleine. Voyons, mon cher ami, avoue-le, ce n'est point là du patriotisme ; c'est de la tenue de livres.

— Oh ! mon oncle, je connais Abel, et je répondrais de lui sur ma vie !

— Bien que tu sois le fils de ton père, c'est-à-dire d'un infâme écumeur de mer, ta vie m'est trop précieuse, mon cher Petrus, pour que je te permette de l'exposer si légèrement.

— Vous êtes un cœur desséché, mon oncle : vous ne croyez plus à rien !

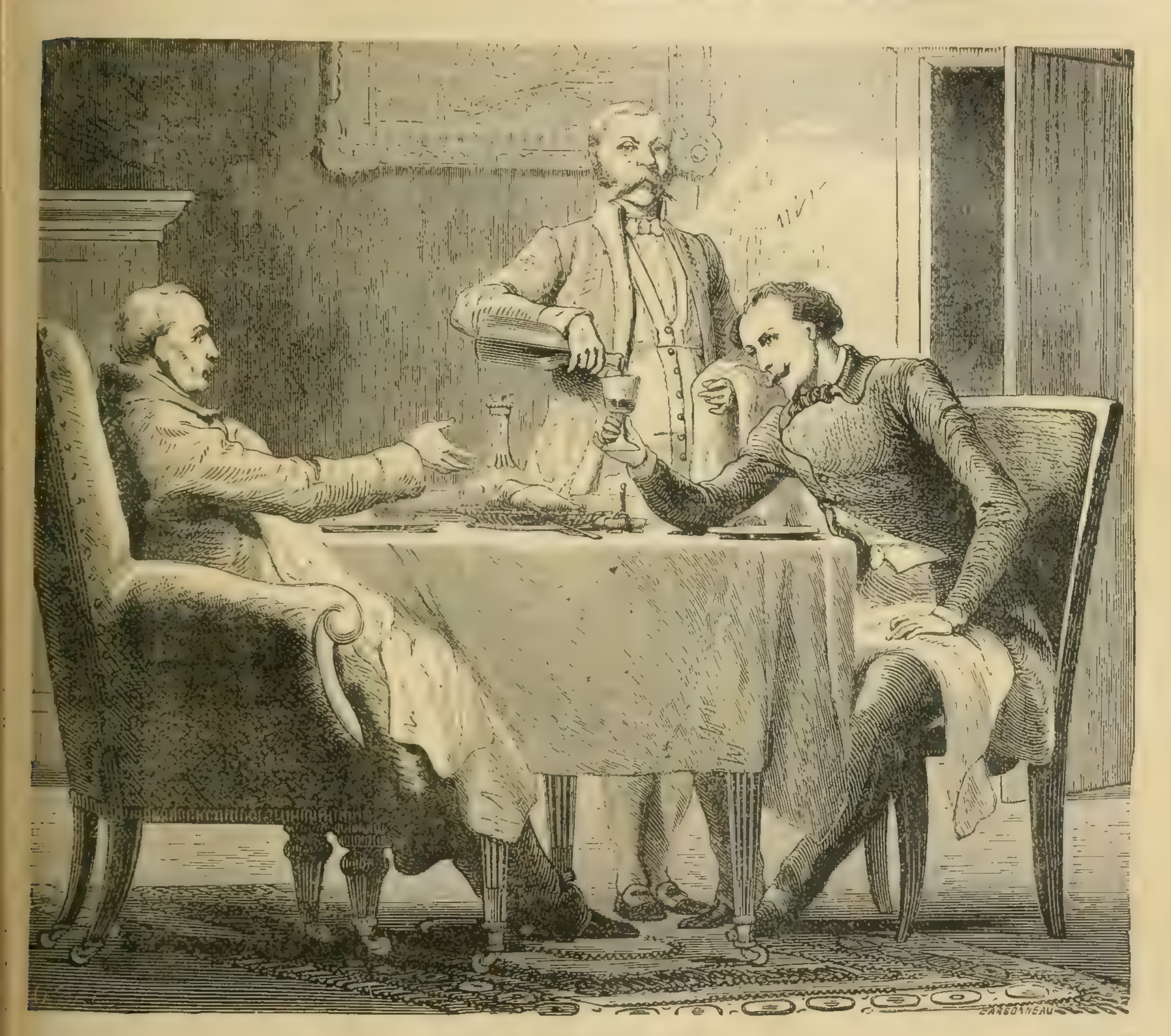
cher Petrus ; je connais ton ami Jean Robert, je connais ton ami Ludovic, je connais tous tes amis enfin.

— Avez-vous quelque chose à dire contre eux ?

— Moi ? Absolument rien ! mais pourquoi te lier avec des poètes et des carabins ?

— Parce que je suis peintre, mon oncle.

— Alors, si tu veux absolument voir des poètes, fais-toi présenter chez M. le comte de Marcellus.



Petrus, préoccupé, tendit son verre.

— Tu te trompes : je crois à ton affection, et ton affection est d'autant plus désintéressée, que je ne t'ai jamais donné, et ne te donnerai jamais rien de mon vivant, excepté mon dîner, quand tu voudras bien le venir prendre ; — encore, celui d'aujourd'hui me paraît-il bien problématique ! — Il y a plus : je crois à ton avenir, si tu ne gaspilles pas ton temps, ton talent, ta vie. Tu es peintre ; tu exposes depuis trois ans ; tu as eu la médaille d'or, l'an dernier, et tu ne portes ni feutre pointu, ni pourpoint moyen âge, ni pantalon collant : tu t'habilles comme tout le monde enfin ; de sorte que tu n'es pas obligé, quand tu sors, de courir à toutes jambes, pour ne pas être suivi comme un masque par tous les polissons du quartier ; c'est déjà quelque chose ! Eh bien, si, avec les dispositions que tu as, mon enfant, tu veux bien ne pas dédaigner les conseils d'un vieillard qui a beaucoup vu...

— Je vous aime comme un second père, et vous regarde comme mon meilleur ami !

— Je suis ton plus vieil ami au moins, et c'est à ce titre que je te prie de m'écouter un instant, puisque nous n'avons rien de mieux à faire que de bavarder.

— Je vous écoute, mon oncle.

— Je connais toutes tes relations sans en avoir l'air, mon

— Mais, mon oncle, il n'a fait qu'une *Ode à l'Ail !*

— Il est pair de France... Chez M. Briffaut encore.

— Il n'a fait qu'une tragédie !

— Il est de l'Académie... Tu te lies trop avec les jeunes gens, mon cher !

— Est-ce vous, mon oncle, l'admirateur de la jeunesse, jeune homme vous-même, qui, par fatuité, portez une perruque de cheveux blancs ; est-ce vous qui pouvez m'adresser un pareil reproche ?

— De semblables liaisons ne profitent pas, Pétrus ; elles ne servent ni à la fortune ni à la gloire.

— Qu'importe, si elles servent au bonheur !

— Oui, et tu appelles le bonheur, fumer dans un atelier, accroupi à la manière des Turcs, de mauvais cigares de contrebande, en racontant l'histoire de M. Mayeux ; ou boire des demi-tasses dans les cafés, en faisant des théories sur l'art ! Quand on a l'honneur d'être le fils d'un pirate honnête homme, qui n'a pas de quoi vous nourrir, il faut soutenir l'honneur de son nom, que diable ! Piraterie oblige, et nous descendons des empereurs de Constantinople ! Mon cher Pétrus, crois un homme qui a connu Richelieu vieux, et Lauraguais jeune : ce sont les femmes qui font notre réputation dans la société, et, par suite, notre fortune ; il faut en voir beaucoup, tant que tu pourras, et le plus

intimement que tu pourras. Une femme bien placée, qui s'engoue de nous, et qui nous prône à sa coterie, c'est la prospérité en chair et en os, mon enfant. Ne te lie donc pas si facilement ; songe toutes les fois que tu fais une liaison nouvelle, aux avantages que tu peux en retirer ; c'est là ce que l'on appelle la connaissance du monde, l'expérience de la vie. Profite de mon expérience et de ma connaissance du monde, à moi : prends pied dans tous les ministères, prends langue dans toutes les ambassades ; tu feras de l'opposition quand tu auras cinquante ans, et soixante mille livres de rente. Vois, dans tes moments perdus, quelques femmes de banquiers, une ou deux femmes de notaires, mais pas davantage. Fais quelques pastels de douairières, cela te posera ; si tu ne connais pas de douairière, inventes-en ! C'est dans un coin de leur boudoir que les femmes font et défont les réputations ; vois les femmes, mon cher, vois les femmes ! Ce sont les femmes qui façonnent l'opinion, et, au bout du compte, l'opinion est la reine du monde !

— Mais, mon oncle, c'est une société insociable que celle que vous me proposez là !

— La société, mon enfant, est un bois où chacun se promène armé : l'arme de l'un est son esprit ; l'arme de l'autre, sa fortune. Malheur à celui qui se fie à la manière dont la police est faite, et qui ne prend pas ses précautions ! Le jeu de la vie, mon cher Pétrus, est comme le piquet : quelques-uns le jouent honnêtement, et s'y ruinent ; beaucoup d'autres font filer la carte, et s'y enrichissent.

— Il y a, cependant, mon cher oncle, des hommes qui s'enrichissent sans se livrer à ces sortes de manœuvres.

— Oui ; il faut faire la part du hasard qui parfois se trompe, et entre chez un honnête homme, croyant entrer chez un fripon ; il y a des portes qui se ressemblent.

— Si la société est telle que vous le dites, mon oncle, mieux vaut tout quitter, et s'en aller planter des choux et des carottes.

— C'est cela ; et vivre dans l'espérance de les manger, n'est-ce pas ? Eh bien, voilà encore une illusion qui t'échappera : tu croiras les manger tendres, ils seront durs.

— Oh ! que vous avez dû souffrir pour en arriver là, mon cher oncle.

— Non ; seulement, je meurs de faim ! dit le général.

— Monsir le chénéral il edre serfi, dit Frantz ouvrant la porte avec un visage aussi joyeux que peut l'avoir un caporal autrichien qui ne porte plus ni galons ni croix.

— Allons, viens, dit le général en passant son bras sous celui de son neveu ; nous reprendrons la conversation au dîner, et peut-être alors verrai-je le monde sous un autre jour. Morbleu ! je comprends ceux qui font des révolutions sous le prétexte qu'ils ont faim.

LXXXVII

OÙ L'ONCLE ET LE NEVEU CONTINUENT DANS LA SALLE A MANGER LA CONVERSATION COMMENCÉE DANS LE SALON

L'oncle et le neveu entrèrent bras dessus, bras dessous dans la salle à manger, le général pesant sur le bras de Pétrus de tout le poids d'un homme qui ne se soutient plus. Il s'assit dans son fauteuil, à sa place habituelle, et fit signe à son neveu de s'asseoir en face de lui.

Le général commença par avaler silencieusement deux assiettes d'un potage aux écrevisses qui suffisait à prouver que le cuisinier, lui aussi, était un grand artiste ; puis il se servit un verre de madère qu'il dégusta lentement, son verre, un second verre, et passa la bouteille à son neveu en l'invitant à en faire autant que lui.

Pétrus se versa un verre de madère, l'avala avec une insouciance qui révolta visiblement son oncle, lequel apportait d'habitude la plus grave et la plus religieuse attention aux choses de la table.

— Frantz, dit le général, donnez à M. Pétrus une bouteille de marsala ; il n'y verra pas la différence avec le vrai madère.

C'était sa façon de dégrader Pétrus de sa dignité de buveur, comme il avait dégradé Frantz de son grade de caporal.

Pétrus accepta la catastrophe avec une profonde résignation.

Le général passa presque de la colère au mépris.

Cependant, il tenta une seconde épreuve : on venait de lui apporter une bouteille de haut-laffitte tiède à point ; il s'en servit un verre comme il avait fait du madère, le dégusta en homme qui en apprécie les qualités suprêmes, fit clapper sa langue et dit à son neveu :

— Tends ton verre.

Pétrus, préoccupé, tendit son verre à vin ordinaire.

— L'autre ! dit le général : le verre-mousseline, malheureux !

Pétrus tendit le verre-mousseline, qui, par la finesse de sa forme, par la transparence de son cristal, méritait son nom plutôt deux fois qu'une.

Puis, le verre rempli, il le reposa près de son assiette.

— Mais bois donc tout de suite ! dit le général.

Pétrus ne songea nullement que cette recommandation de son oncle avait pour but d'empêcher le vin de se refroidir ou de perdre son arome ; il crut seulement que son oncle s'inquiétait de l'avoir vu manger d'un ou deux plats sans boire : — il abaissait une recommandation gastronomique à la simple hauteur d'une mesure d'hygiène !

Aussi, obéissant à son oncle, et sentant qu'en effet le piment dont était assaisonné le karick à l'indienne qu'il venait de déguster lui avait laissé une certaine flamme dans la gorge, il transvasa son vin du petit verre dans le grand, remplit le grand verre d'eau fraîche, et l'avala d'un trait.

— Ah ! scélérat ! s'écria le général.

— Quoi donc ? mon oncle, demanda Pétrus presque effrayé.

— Mais, si ton corsaire de père n'avait pas constamment fait ses courses dans la Manche, je croirais qu'il a rapporté du Cap un chargement de vin de Constance, ou, de la mer Noire, une pacotille de vin de Tokay, et que tu as été nourri au biberon avec du nectar !

— Pourquoi donc cela ?

— Comment, malheureux ! je te verse un verre de haut-laffitte, du même qui a été mis en cave aux Tuileries en 1812, l'année de la comète ; du vin qui vaut douze francs la bouteille dans ma cave, mais qui, servi et tiédi à point, n'a pas de prix, et tu bois ce vin-là avec de l'eau ! — Frantz, tâche de te procurer du vin de Suresnes, et désaltères-en mon neveu.

Puis, avec une grande mélancolie :

— Frantz, ajouta-t-il, retiens bien ceci : l'homme boit, l'animal s'abreuve.

— Excusez-moi, mon oncle, dit Pétrus, j'étais profondément distrait.

— C'est poli, ce que tu me dis là !

— C'est plus que poli, mon oncle, c'est galant. J'étais distrait parce que je pensais à notre conversation de tout à l'heure.

— Flatteur ! dit le général.

— Non, ma parole d'honneur, mon oncle ! Vous disiez donc ?

— Je ne sais plus ce que je disais ; seulement, comme j'avais faim, il est probable que je disais des bêtises.

— Vous me disiez que j'avais tort de déserter le monde.

— Ah ! oui, parce que, tu comprends bien ceci, mon cher enfant, l'individu a toujours besoin du monde, c'est-à-dire de la généralité, tandis que la généralité, c'est-à-dire le monde, n'a jamais besoin de l'individu.

— Cela, mon oncle, est une vérité incontestable.

— Ah ! ce ne serait pas une raison : il n'y a que les vérités incontestables qui aient été contestées avec acharnement ; témoin Colomb, à qui on a contesté l'existence de l'Amérique ; Galilée, à qui on a contesté le mouvement de la terre ; Hervey, à qui on a contesté la circulation du sang ; Jenner, à qui on a contesté l'efficacité de la vaccine, et Fulton, à qui on a contesté la puissance de la vapeur.

— Vous êtes prodigieux, mon oncle ! dit Pétrus avec une certaine admiration pour la verve de ce spirituel vieillard.

— Merci, mon neveu ! Eh bien, je te disais donc, ou je ne te disais pas — cela ne fait rien puisque je te le dis maintenant, — que je t'avais présenté chez madame Lydie de Marande, une des plus jeunes, des plus jolies et des plus influentes femmes de l'époque ; tu y as été naturellement le jour de ta présentation ; dans la semaine suivante, tu y as déposé ta carte, et tu n'y es plus retourné. Elle reçoit la meilleure compagnie.

— Oh ! mon oncle, dites la plus mauvaise : elle reçoit tout le monde ; on dirait un salon de ministre !

— Mon cher neveu, j'ai causé de toi assez longtemps avec madame de Marande : elle t'a trouvé de figure agréable, mais elle n'aime pas ta tournure.

— Voulez-vous que je vous donne une idée du goût de madame de Marande ?

— Donne.

— Son mari avait acheté la *Locuste* de Sigalon, un chef-d'œuvre : elle n'a pas eu de tranquillité qu'il ne l'ait rendue à l'auteur, sous prétexte que ce n'était point un sujet agréable à voir.

— C'était peu agréable, en effet.

— Comme si le *saint Barthélemy* de l'Espagnolet était une chose réjouissante !

— Mais, aussi, je ne voudrais pas avoir dans ma salle à manger le *saint Barthélemy* de l'Espagnolet.

— Eh bien, mon oncle, tâchez de l'avoir vous me le donnerez.

— Je m'en occuperai, à condition que tu retourneras chez madame de Marande.

— Je commençais à l'aimer, mon oncle ; vous allez me la faire haïr.

— Pourquoi cela ?

— Une femme qui reçoit un artiste, et qui ne voit en lui qu'un visage agréable et une mauvaise tournure !

— Eh ! que diable veux-tu qu'elle y voie ? Qu'est-ce que madame de Marande ? Une Madeleine en puissance de mari, et en impuissance de repentir. Est-ce qu'elle s'occupe d'art, elle ? Elle voit un jeune homme elle le regarde ; quand tu vois un cheval tu le regardes aussi.

— Oui, mais si beau qu'il soit, j'aime mieux une frise de Phidias.

— Et quand tu vois une jeune et jolie femme, aimes-tu mieux une frise de Phidias ?

— Ma foi, mon oncle...

— N'achève pas, ou je te renie pour mon neveu ! Madame de Marande a raison, et tu as tort ; il y a en toi un peu trop de l'artiste et pas assez de l'homme du monde ; ta démarche a une sorte de laisser aller qu'on peut pardonner à un étudiant, mais qui ne sied pas à un homme de ton âge et de ton nom.

— Vous oubliez, mon oncle, que je me nomme du nom de mon père, et non du vôtre ; et que, si l'on peut être sévère sur la tournure d'un descendant de Josselin III, on doit être indulgent sur celle du fils d'un écumeur de mer, comme vous appelez mon père. Je me nomme Pétrus Herbel, mon oncle, et non le vicomte Herbel de Courtenay.

— Tout cela n'est pas une raison, mon neveu. Il y a beaucoup du caractère de l'homme dans sa démarche, dans sa façon de se tenir, de porter la tête, de mouvoir les bras ; un ministre marche autrement que ses employés, un cardinal autrement qu'un abbé, un garde des sceaux autrement qu'un notaire. Voudrais-tu donc marcher comme un huissier ou comme un garde du commerce ? Tiens, par exemple, tes vêtements sont fabriqués d'une façon pitoyable ; ton tailleur n'est qu'un âne !

— C'est le vôtre, mon oncle.

— Ah ! la belle réponse ! Que je te donne mon cuisinier comme je t'ai donné mon tailleur, et, au bout de six mois mon cuisinier sera un droguiste. Fais venir M. Smith...

— Je m'en garderai bien, mon oncle ; il vient assez tout seul, sans que je le fasse venir !

— Bon ! nous avons des dettes chez notre tailleur ?

— Voulez-vous que je lui dise de passer chez vous, en venant chez moi ?

— Ma foi, j'en suis tenté.

— Ah ! mon oncle, la belle tentation que vous avez là !

— Nous verrons cela tout à l'heure. Je te disais donc d'appeler ton tailleur, et de lui demander : « Qui est ce qui fait les habits de mon oncle ? » S'il te répond : « C'est moi ! » M. Smith est un fat ; c'est comme si mon cuisinier me disait que c'est lui qui fait ma cuisine ! Ce qui fait mes habits, mon cher, c'est ma manière de les porter. Imite-moi, Pétrus, moi qui ai soixante-huit ans ; donne la valeur de l'élégance à ce que tu portes, et tu seras un charmant cavalier, que tu t'appelles Herbel ou Courtenay.

— Quelle coquetterie pour moi, mon oncle !

— C'est comme cela ; que veux-tu !

— Mais à propos de quoi vous occupez-vous de mes habits. Auriez-vous l'intention de faire de moi un dandy, par hasard ?

— Tu tombes toujours dans les extrêmes. Je ne veux pas faire de toi un dandy ; je veux faire de toi un homme élégant, mon neveu. Songe donc que, lorsque les gens qui nous connaissent te voient passer, ils disent à ceux qui ne nous connaissent pas : « Voyez-vous ce jeune homme ? — Oui. — Eh bien, il a un oncle qui pèse cinquante mille livres de rente ! »

— Oh ! mon oncle, qui dit cela ?

— Toutes les mères qui ont des filles à marier, monsieur.

— Bon ! et moi qui vous écoutais sérieusement. Tenez, mon oncle, vous n'êtes qu'un égoïste !

— Comment cela ?

— Je vous vois venir : vous voulez vous débarrasser de moi ; vous voulez me marier.

— Eh bien, quand cela serait ?

— Je vous répéterais ce que je vous ai déjà dit cent fois depuis un an : non, mon oncle.

— Eh ! mon Dieu ! tu diras cent fois, mille fois, dix mille fois non, et, un beau jour, tu diras oui.

Pétrus sourit.

— C'est possible, mon oncle ; mais rendez-moi cette justice d'avouer que, jusqu'à présent, j'ai dit non.

— Tiens, tu es un brigand comme ton père ! Je te devine : tu as dessein, un jour que tu trouveras ta belle, de forcer mon secrétaire. Voyons, pourquoi cet entêtement à rester garçon ? A la fin, tu me feras perdre patience.

— Mais vous êtes bien resté garçon, vous !

— Parce que je me fiais à ton père et à toi pour perpétuer la race des Courtenay. Comment ! je m'occupe de te chercher une femme ; je te trouve une jeune fille remplie d'esprit, qui te tend les deux mains, qui t'apporte cinq cent mille francs dans chaque main, et tu refuses cette estimable personne ! Mais sur qui comptes-tu donc ? Sur la reine de Saba ?

— Que voulez-vous, mon oncle ! la jeune fille était laide, moi, je suis peintre ; vous comprenez ?

— Non, je ne comprends pas.

— La forme avant tout !

— Alors, bien décidément, tu ne veux pas épouser ce million-là ?

— Non, mon oncle.

— Eh bien, soit ! je t'en chercherai un autre.

— Hélas ! mon oncle, je sais bien que vous le trouverez ; mais laissez-moi vous dire ceci : ce n'est pas la mariée que je n'aime point, c'est le mariage.

— Ah çà ! tu es donc un sacripant comme ton père ! tu ne fais donc pas attention que tu attentes hardiment aux jours de ton oncle ! Comment ! j'aurai jeté dans ce gouffre qu'on appelle un neveu le fruit de soixante ans d'expérience, je l'aurai aimé comme mon propre fils, je me serai brouillé pour lui, ainsi que je viens de le faire, avec une amie — je me trompe avec une ennemie de quarante ans, et le drôle ne me sera pas agréable une fois dans sa vie ! Je ne lui ai jamais demandé qu'une chose, c'est de se marier, il refuse ! Mais tu n'es donc qu'un bandit ? Je veux que tu te maries ; je l'ai mis dans ma tête, et tu te marieras, ou tu diras pourquoi !

— Mais je viens de vous le dire, mon oncle.

— Écoute, si tu ne te maries pas, je te désavoue, je te renie ! je ne vois plus en toi qu'un héritier, c'est-à-dire un ennemi armé contre mes cinquante mille livres de rente, et je me marie moi-même comme mesure de sûreté : j'épouse ton million.

— Vous m'avez avoué tout à l'heure que la jeune fille était laide, mon oncle.

— Mais, une fois qu'elle sera ma femme, je ne l'avouerai plus.

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'il ne faut jamais dégoûter les autres de ce qui ne nous convient pas. Voyons, Pétrus, sois bon garçon : si tu ne te maries pas pour toi, marie-toi pour ton oncle.

— Vous me demandez justement la seule chose que je ne puisse faire pour vous.

— Mais donne-moi au moins une raison valable, mille millions de tonnerres !

— Mon oncle, je ne veux pas tenir ma fortune d'une femme.

— Et la raison ?

— Il me semble qu'il y a quelque chose de honteux dans ce calcul.

— Pas mal, pour le fils d'un pirate. Eh bien, je te dote, moi.

— Oh ! mon oncle.

— Je te donne cent mille francs.

— Je suis plus riche, garçon, sans vos cent mille francs, que je ne le serais, étant marié, avec cinq mille livres de rente de plus.

— Je t'en donne deux cent mille, je t'en donne trois cent mille, je te donne la moitié de ma fortune, s'il le faut ; que diable ! je ne suis pas Breton pour rien !

Pétrus prit la main de son oncle, et la lui baisa tendrement.

— Tu me baises la main : ce qui veut dire : « Allez vous promener, mon oncle ! et plus vous irez loin, plus vous me ferez plaisir ! »

— Oh ! mon oncle.

— Ah ! j'y suis ! s'écria le général en se frappant le front.

— Je ne crois pas, répondit Pétrus en souriant.

— Tu as une maîtresse, malheureux !

— Vous vous trompez, mon oncle.

— Tu as une maîtresse, te dis-je ! c'est clair comme le jour.

— Je vous jure que non.

— Je la vois d'ici : elle a quarante ans ; elle te tient dans ses serres ; vous vous êtes fait serment de vous aimer toujours, vous vous croyez seuls au monde, et vous vous figurez que les choses dureront ainsi jusqu'au jour où sonnera le tocsin du jugement dernier.

— Pourquoi quarante ans, mon oncle ? demanda Pétrus en riant.

— Parce qu'il n'y a qu'à quarante ans qu'on croie à l'éternité de l'amour, — les femmes bien entendu. — Ne ris pas : c'est là ton ver rongeur ; je suis certain de ce que je dis. En ce cas, mon ami, ajouta le général avec une profonde compassion, je ne te blâme plus, je te plains, et il ne me reste qu'à attendre tranquillement la mort de ton infante.

— Eh bien, mon oncle...

— Quoi ?

— Puisque vous êtes si bon

— Tu vas me demander mon consentement pour épouser ta grand'mère, malheureux !

— Non, soyez tranquille

— Tu vas me supplier de reconnaître les enfants que tu as eus !

— Mon oncle, rassurez-vous, je n'ai pas le bonheur d'être père.

— Est-ce que l'on est jamais sûr de cela ? Au moment où tu es entré, la marquise de la Tournelle voulait bien me persuader

— Quoi ?

— Rien continue ; je m'attends à tout seulement si la chose est trop grave, remets-la à demain, pour ne pas troubler ma digestion

— Vous pouvez entendre sans émotion ce que je vais dire, mon oncle.

— Alors, parle. — Un verre d'alicante, Frantz ; je veux entendre dans les meilleures dispositions possibles ce que mon neveu a à me dire Là, c'est bien ! - Va, maintenant, Pétrus ! ajouta tendrement le général en mirant aux flammes du candélabre, le rubis contenu dans son verre. Ta maîtresse ?..

— Je n'ai pas de maîtresse, mon oncle.

— Mais qu'as-tu donc, alors ?

— J'ai, depuis six mois, pour une personne qui le mérite sous tous les rapports, une de ces passions, voyez-vous...

— Non, je ne vois pas, dit le général.

— Qui n'aura, probablement, aucun résultat.

— Eh bien, mais, alors, ta passion est du temps perdu

— Non pas plus que n'a été du temps perdu la passion de Dante pour Béatrice, de Pétrarque pour Laure, du Tasse pour Eléonore.

— C'est-à-dire que tu ne voulais pas épouser une femme, et lui devoir ta fortune, tandis que tu veux bien avoir une maîtresse, et lui devoir ta réputation. Est-ce logique, ce que tu fais là, Pétrus ?

— On ne peut plus logique, mon oncle !

— Et quel chef-d'œuvre dois-tu déjà à ta Béatrice, à ta Laure, à ton Eléonore ?

— Vous souvenez-vous de mon tableau du *Croisé* ?

— C'est ton meilleur, depuis que tu l'as retouché surtout

— Le visage de la jeune fille qui puise de l'eau à la fontaine a paru vous satisfaire complètement.

— C'est vrai, il m'a singulièrement plu.

— Vous m'avez demandé où j'avais pris mon modèle.

— Et tu m'as répondu que tu l'avais pris dans ton imagination ; ce qui, soit dit en passant, m'a paru assez fat.

— Eh bien, je vous ai indignement trompé, sournoisement trompé, mon bon oncle

— Scélérat !

— Mon modèle, c'était elle

— Elle ! qui, elle ?

— Vous voulez que je vous dise son nom ?

— Comment, si je le veux ? Je crois bien !

— Remarquez que je n'ai ni l'espérance d'être jamais son mari, ni la prétention d'être jamais son amant

— Raison de plus pour la nommer il n'y a pas d'indiscrétion avec un pareil préambule

— C'est mademoiselle

Pétrus s'arrêta tout tremblant ; il lui semblait qu'il allait commettre un crime.

— C'est mademoiselle ? répéta le général

— Mademoiselle Régina

— De Lamothe-Houdan ?

— Oui, mon oncle

— Ah ! s'écria le général en se renversant violemment en arrière ah ! bravo, mon neveu ! si nous n'avions pas la table entre nous deux, je te sauterais au cou, et je t'embrasserais !

— Que voulez-vous dire ?

— Ah ! je dis qu'il y a un Dieu pour les honnêtes gens !

— Je ne comprends pas

— Je dis, mon enfant que tu seras mon Rodrigue, mon vengeur !

— Expliquez-vous par grâce !

— Mon ami, demande-moi tout ce que tu voudras : tu viens de me faire le plus grand plaisir que j'aie éprouvé de ma vie.

— Oh ! mon oncle, croyez que j'en suis aux anges ! Alors, je puis continuer ?

— Non, pas ici, mon enfant je suis un philosophe de l'école d'Epicure, un fils de la molle cité qu'on appelle Sybaris ; la fraîcheur de ton récit s'accorderait mal avec l'odeur du gigot et de la choucroute Passons au salon. — Frantz, d'excellent café, mon garçon ! les liqueurs les plus fines les plus parfumées ! Frantz, tu peux remettre ta croix recoudre tes galons : je te pardonne en faveur de mon neveu — Viens, Pétrus, cher enfant de mon cœur ! Ainsi, tu dis donc que tu aimes mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan ?

Et, ce disant, le général jeta son bras autour du cou de Pétrus avec autant de grâce et d'élégance, et nous dirons presque de jeunesse, que le fait Pollux autour du cou de Castor, dans ce beau groupe antique, chef-d'œuvre d'un maître inconnu.

Et tous deux passèrent devant Frantz, qui, la main gauche à la couture de sa culotte, la main droite à son front, les regarda passer, le visage rayonnant de joie et de fierté, en murmurant :

— Oh ! mon chén'ral ! mon chén'ral !...

LXXXVIII

PENDANT LE CAFÉ

Le général, comme il l'avait dit lui-même, était bien véritablement un disciple de l'école d'Anacréon, un citoyen de la voluptueuse Sybaris ; — il aurait pu ajouter un rival de Brillat-Savarin et de Grimod de la Reynière

Tout, chez lui, indiquait, dans les moindres détails, une profonde étude du confortable et de la recherche De même qu'il ne croyait devoir boire le bordeaux haut-laffitte que dans ces verres-mousselines où la transparence se joint à la ténuité du cristal pour ne rien faire perdre aux yeux et aux lèvres de la couleur et du parfum du vin, de même il n'eût pas pris son café dans un autre récipient qu'une tasse de Chine ou de vieux sèvres.

Le café attendait donc, fumant et parfumé, dans une cafetière de vermeil, en compagnie d'un sucrier de même métal, de deux fines tasses aux fleurs d'or, et de quatre carafons de liqueurs différentes.

— Ah ! dit le général en poussant son neveu sur un fauteuil, asseyons-nous, toi là, moi ici, et prenons notre café en philosophes qui apprécient ce qu'il a fallu de temps, d'événements, d'hommes de génie, de grands rois, de soleils ardents pour préparer ces deux substances savoureuses cueillies aux deux antipodes du monde, et qu'on appelle le martinique et le moka !

Mais Pétrus était dans un ordre d'idées tout différent

— Mon bon oncle, dit-il, croyez que, dans un autre moment, j'apprécierais comme vous, quoique moins savamment et moins philosophiquement, tout l'arome de cette divine liqueur ; mais, à cette heure, vous devez comprendre que toutes mes facultés physiques et morales sont concentrées sur cette question que je vais vous renouveler que peut-il y avoir, dans mon amour pour mademoiselle de Lamothe-Houdan, qui vous rende si joyeux ?

— Je t'expliquerai cela tout à l'heure, quand j'aurai pris mon café Tu sais ce que je te disais, avant de me mettre à table, touchant l'influence qu'un bon repas peut avoir sur la manière dont on envisage les choses ?

— Oui.

— Eh bien, mon ami, maintenant que j'ai dîné, je vois tout en rose, et je te fais mon compliment sincère. Laisse-moi prendre mon café, et, alors, je te dirai pourquoi je te fais mon compliment

— Vous la trouvez donc belle, mon oncle ? demanda Pétrus s'abandonnant à cette douce pente que descendent, sans s'en apercevoir, les amoureux en parlant de leur amour.

— Si je la trouve belle ? De par le diable ! je serais bien difficile, mon cher Peste ! c'est tout simplement une des plus ravissantes femmes de Paris, et, si je me remémore bien son visage, elle ressemble à cette nymphe d'Ovide

— Non, non ! elle ne ressemble à personne, mon oncle ! n'abaissez pas ce visage céleste en le comparant même à une demi-déesse !

— Allons, allons, mon enfant, tu es bien amoureux ; tant mieux, tant mieux ! J'aime à voir la jeunesse et la force dans l'exercice moral de cette puissante faculté qu'on appelle l'amour Eh bien, soit : elle ne ressemble point à une nymphe d'Ovide ; c'est une héroïne de roman moderne dans toute l'acception du mot.

— Oh ! mon oncle, bien au contraire ! et ce qui m'enchante, ce qui me ravit surtout chez Régina, c'est qu'elle ne se modèle en rien sur ce qu'elle a vu ou lu.

— Comment, coquin ! tu te permets d'aimer une femme à l'insu de ton oncle, et tu ne veux pas même lui permettre, à lui, de chercher à qui elle ressemble ?

— J'avais bien raison d'être discret avec vous, mon cher oncle : j'étais sûr d'être grondé.

— Dis envié, heureux coquin ! Il n'y a que ces fils de pirates pour avoir du bonheur ! Donc, nous posons d'abord ce fait : te voilà amoureux, très amoureux.

— Je vous en prie, cher oncle, n'appelez pas de l'amour le sentiment que j'ai pour Régina.

— Ah !... Comment veux-tu que je l'appelle ? Voyons !

— Je n'en sais rien : mais, l'amour, n'est-ce pas de ce nom que les hommes les plus vulgaires nomment leurs instincts matériels, leurs fantaisies brutales ? Croyez-vous que j'éprouve pour cette ravissante créature le même sentiment qu'éprouve votre portier pour sa femelle ?

général en savourant les dernières gouttes de son café, et je te le répète, tu me causes, à plusieurs points de vue différents, une joie réelle, la première que je te doive. Ne prends donc pas à la lettre ce que j'ai dit du monde avant de nous mettre à table : c'était le cauchemar d'un estomac creux. Ah ! continua le vieux gentilhomme en s'étalant dans son fauteuil, et en clignant béatement les paupières, je crois que je ne hasarde rien en disant que, lorsque



Vous la trouvez donc belle, mon oncle ?

— Bravo, Pétrus ! Va, mon enfant, va ! Je ne saurais te dire à quel point tu me réjouis... Ainsi, ce n'est pas de l'amour que tu éprouves pour Régina ? Eh bien, explique-moi ce que c'est. Moi, grossier matérialiste, homme de l'autre siècle, j'avais cru jusqu'ici que l'amour était la combinaison matérielle et immatérielle de ce qu'il y a de plus pur dans l'homme, comme ce café est ce qu'il y a de plus subtil dans la plante qui pousse sur la terre et le soleil qui brille au ciel. Je m'étais trompé ; tant mieux ! Il y a un autre sentiment plus céleste, plus éthéré, plus ardent que celui-là. Je demande à entrer en connaissance avec lui, désespéré d'avoir attendu si tard pour me le faire présenter.

— Vous vous moquez de moi, mon oncle...

— Oh ! par exemple !

— Mais, sur ma parole, je vous dis la vérité ! Ce que j'éprouve pour Régina est un sentiment qui n'a pas de nom dans la langue, nouveau, doux, frais, suave, sublime comme elle, qui n'existait pas avant elle, qui n'a pu être inspiré que par elle... Oh ! mon oncle, mon oncle, vous dites que, malgré votre expérience, ce sentiment vous est inconnu : cela ne m'étonne pas, car aucun homme, je le crois, n'a éprouvé ce que j'éprouve !

— Je t'en félicite de tout mon cœur, cher ami, dit le

j'aurai pris cette pincée de tabac d'Espagne, je serai véritablement et complètement heureux.

— Croyez, mon oncle, dit Pétrus, que je vous remercie de toute mon âme de vouloir bien prendre une part si vive à mon bonheur

— Tu te trompes, mon cher Pétrus, ou, plutôt, tu n'es pas à mon point de vue.

— Vous me faisiez la grâce de me dire, mon oncle, que vous étiez complètement heureux

— Oui ; mais ce n'est pas ton bonheur seul qui me réjouit si fort.

— Qu'est-ce donc, mon oncle ?

— C'est la sournoise pensée que ce bonheur va faire le tourment d'un autre.

Pétrus regarda son oncle avec des yeux interrogateurs

— Or, continua le général, cet autre étant mon ennemi intime, tout ce qui peut lui arriver de désagréable me remplit de satisfaction. Tu vois, mon ami, que je ne prends de ton bonheur que la part qui me revient ne me garde donc aucune reconnaissance, et continue ton récit, après avoir goûté de ce rhum, dont tu me diras des nouvelles J'écoute

Le général, toujours renversé dans son fauteuil, croisa

ses mains sur son ventre, fit tourner ses deux pouces l'un autour de l'autre, et écouta effectivement.

— C'est étrange, mon oncle ! dit Pétrus, je ne sais quelle est votre pensée ; mais j'ai comme un pressentiment qu'il va m'arriver quelque grand malheur !

— Ce qui t'attend est, en effet, un bonheur ou un malheur, selon la façon dont tu l'envisageras ; mais, dans l'un ou l'autre cas, je ne puis te porter le coup sans t'y avoir préparé ; autrement dit, je ne t'apprendrai la vérité que quand tu auras achevé ton récit.

— Mais je n'ai point de récit à vous faire, moi, mon oncle ; je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire. J'aime, voilà tout.

— Il y a pourtant une chose assez importante que tu as omise, mon très cher.

— Laquelle, mon oncle ?

— Tu m'as bien dit que tu aimais, c'est vrai ; mais tu as oublié de me dire si tu étais aimé.

Le visage de Pétrus se couvrit, à ces mots, d'une rougeur qui n'était qu'une longue et indiscrète réponse ; mais, comme le visage de Pétrus était dans l'ombre, le général ne vit pas cette rougeur.

— Que voulez-vous que je vous dise, mon oncle ?

— Comment ! ce que je veux que tu me dises ? Je veux que tu me dises si elle t'aime.

— Je ne le lui ai jamais demandé.

— Et tu as bien fait, mon garçon ; ces choses-là ne se demandent pas ; elles se devinent, elles se sentent. Maintenant, qu'as-tu senti ? qu'as-tu deviné ?

— Sans dire que le sentiment que j'ai inspiré à mademoiselle de Lamothe-Houdan soit de la nature de celui que j'éprouve, répondit Pétrus d'une voix tremblante, je crois cependant, que Regina me voit avec plaisir.

— Pardon ! c'est toi, à ton tour, qui ne me comprends pas très bien ; je vais, en conséquence, préciser ma question. Crois-tu, par exemple, que, la situation offerte et acceptée telle qu'elle est, — c'est-à-dire dans les conditions d'une sympathie réciproque, — mademoiselle de Lamothe-Houdan, au cas où tu demanderais sa main, t'accepterait pour mari ?

— Oh ! mon oncle, nous n'en sommes pas là !

— Mais, si les jours succèdent aux jours, et les nuits aux nuits avec leur régularité ordinaire, vous en viendrez là, mon enfant, un jour ou une nuit.

— Mon oncle...

— Tu ne veux pas l'épouser ?

— Mais, mon oncle...

— N'en parlons plus, libertin !

— Mon oncle, je vous en supplie...

— Parlons-en, alors !

— Eh bien, oui, parlons-en ; car vous venez de toucher à une de ces espérances que je n'osais même pas entrevoir en rêve.

— Ah !... Je te prie donc de me dire, mon cher neveu, si, dans le cas où tu demanderais en mariage mademoiselle Regina de Lamothe-Houdan, tu crois, dans ton âme et conscience, qu'elle t'accepterait pour mari. — Remarque bien que la prétention ne serait nullement orgueilleuse : bien que ton malheureux père soit un profond scélérat, tu n'en descends pas moins des Courtenay, mon garçon ; nos aïeux ont régné à Constantinople ! Les Josselin avaient des cheveux blancs que les Lamothe-Houdan n'avaient pas encore poussé leurs dents de lait ; ils croisent, derrière leur blason, des bâtons de maréchal de France, mais nous surmontons le nôtre d'une couronne fermée.

— Eh bien, mon oncle, s'il faut vous dire toute la vérité...

— Toute, mon garçon !

— Ou du moins, ce que je pense.

— Dis-moi ce que tu penses !

— Eh bien, quoique je n'aie jamais, là-dessus, interrogé l'avenir, je pense qu'à moins d'obstacles venant de mon mince patrimoine, mademoiselle de Lamothe-Houdan ne refuserait pas l'offre de ma main.

— De sorte, mon cher neveu, que, si, par aventure, — ce qui n'est pas probable, je commence par te le dire, — j'étoffais ce mince patrimoine d'une partie de ma fortune après ma mort, — et remarque bien que je suis à deux mille lieues d'avoir une pareille idée, — de sorte que, si, pour parler en termes plus précis, je te dotais et te reconnaissais comme mon héritier, cet obstacle levé, tu crois que mademoiselle de Lamothe-Houdan consentirait à t'épouser ?

— Dans mon âme et conscience, je le crois.

— Eh bien, mon cher neveu, je te le répète à propos de toi-même, ce que je te disais à propos de ton ami qui a refusé la croix : tu es trop jeune pour ton âge !

— Moi, mon oncle ?

— Oui.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que mademoiselle de Lamothe-Houdan ne t'épouserait pas.

— Et pourquoi cela, mon oncle ?

— Mais parce que la loi défend à la femme d'épouser deux hommes, et à l'homme d'épouser deux femmes à la fois.

— Deux hommes ?

— Oui ; cela s'appelle de la bigamie, de la polygamie : il y a, dans *Monsieur de Pourceaugnac*, une chanson là-dessus.

— Je ne vous comprends pas le moins du monde ; expliquez-vous !

— Avant quinze jours, mademoiselle de Lamothe-Houdan sera mariée.

— Impossible, mon oncle ! s'écria le jeune homme en pâlissant affreusement.

— Impossible ! voilà encore une parole d'amoureux.

— Mon oncle, au nom du ciel, ayez pitié de moi ! parlez plus clairement !

— Il me semble que ce que je dis est bien clair, et que je mets les points sur les i : mademoiselle Regina de Lamothe-Houdan va se marier.

— Se marier ! répéta Pétrus stupéfait.

— Et je suis payé pour le savoir, Dieu merci ! puisqu'elle épouse mon prétendu fils.

— Mon oncle, vous allez me rendre fou ! Quel est ce prétendu fils ?

— Oh ! rassure-toi, il n'est pas reconnu, quoique sa tendre mère ait bien fait tout ce qu'elle a pu pour qu'il le fût.

— Mais, enfin, mon oncle, qui épouse-t-elle ?

— Elle épouse le colonel comte Rappt.

— M. Rappt ?

— M. Rappt lui-même, oui, mon neveu : l'aimable, l'honnête, l'illustre M. Rappt !

— Mais il a vingt ans de plus que Regina.

— Tu peux même dire vingt-quatre, cher ami, attendu qu'il date du 11 mars 1786, ce qui fait quarante et un ans bien comptés ; et, comme mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan n'en a que dix-sept... Dame ! calcule toi-même.

— Et vous êtes sûr de cela, mon oncle ? dit le jeune homme, la tête basse, et comme foudroyé.

— Demande à Regina elle-même.

— Adieu, mon oncle ! s'écria Pétrus en se levant.

— Comment, adieu ?

— Oui, je vais la trouver, et je saurai bien...

— Plus tard, tu sauras mieux encore ! Fais-moi le plaisir de te remettre à ta place.

— Mais, mon oncle...

— Il n'y a plus d'oncle, quand le neveu est ingrat.

— Moi, ingrat ?

— Certainement, ingrat ! C'est être ingrat neveu que d'abandonner son oncle au commencement d'une digestion laborieuse, au lieu de lui offrir un verre de curaçao pour faciliter cette digestion. Offre un verre de curaçao à ton oncle, Pétrus.

Le jeune homme laissa tomber ses deux bras.

— Oh ! murmura-t-il, pouvez-vous plaisanter avec une douleur pareille à la mienne !

— Connais-tu l'histoire de la lance d'Achille ?

— Non, mon oncle.

— Comment ! voilà l'éducation que ton pirate de père t'a donnée ? Il ne t'a pas fait apprendre le grec, lire Homère dans l'original ? tu es obligé de le lire, malheureux ! dans madame Dacier ou dans M. Bitaubé ! Eh bien ! je vais te dire, moi, l'histoire de cette lance : sa rouille guérissait la blessure que sa pointe avait faite. Je t'ai blessé, mon enfant ; maintenant, je vais essayer de te guérir.

— Oh ! mon oncle ! mon oncle ! murmura Pétrus en tombant aux pieds du général, et lui baisant les mains.

Le général regarda le jeune homme avec une expression qui indiquait la profonde tendresse qu'il avait pour lui.

Puis, d'une voix calme et grave :

— Va t'asseoir, mon ami, dit-il ; sois homme ! Nous allons causer sérieusement de M. Rappt.

Pétrus obéit : il regagna son fauteuil en chancelant, et tomba dessus plutôt qu'il ne s'y assit.

LXXXIX

OÙ IL EST LONGUEMENT QUESTION DES VERTUS DE MADAME LA MARQUISE YOLANDE PENTALTAIS DE LA TOURNELLE

Le général regarda un instant son neveu avec cette compassion du vieillard pour les maux qu'il n'éprouve plus, mais qu'il se rappelle avoir éprouvés.

Puis il reprit :

— Maintenant, mon cher Pétrus, prête à ce que je vais

te dire une oreille attentive ; ce sera plus intéressant pour toi que ne l'était pour Didon et ses courtisans l'histoire d'Enée ; et, cependant, dit le poète,

Conticuere omnes, intentique ora tenebant

— J'écoute, mon oncle, dit tristement Pétrus.

— Tu connais M. Rappt ?

— Je l'ai vu deux fois dans l'atelier de Régina, répondit le jeune homme.

— Et tu le trouves outrageusement laid, n'est-ce pas ? C'est naturel !

— Laid n'est pas le mot, mon oncle.

— Tu es bien généreux.

— Je dirai plus, continua Pétrus : aux yeux de beaucoup de gens pour lesquels l'expression du visage ne signifie rien, le comte Rappt peut même passer pour un bel homme.

— Morbleu ! voilà comme tu parles de ton rival !

— Mon oncle, il faut être juste, même avec un ennemi.

— Ainsi, tu ne le trouves pas laid ?

— Je le trouve bien pis que cela, mon oncle : je le trouve inexpressif. Tout est froid et immobile comme le marbre dans cet homme, et semble, par un certain instinct matériel, tendre vers la terre ; les yeux sont ternes, les lèvres minces et serrées ; le nez est rond, le teint couleur de cendre ; la tête remue, jamais les traits ! Si l'on pouvait recouvrir un masque de glace d'une peau vivante, mais qui eût cependant cessé d'être animée par la circulation, ce chef-d'œuvre d'anatomie donnerait quelque chose de pareil au visage de cet homme.

— Tu flattes tes portraits, Pétrus, et, si je veux laisser de moi un souvenir embelli à la postérité, je te chargerai de lui transmettre mon image.

— Mon oncle, revenons, je vous prie, à M. Rappt.

— Bien volontiers... Mais, enfin, tel que tu trouves ton rival, ne t'étonnes-tu pas que Régina consente à l'épouser ?

— En effet, mon oncle, une personne d'un goût si pur, d'une appréciation si élevée ! Je n'y comprends rien... Que voulez-vous ! il y a de ces mystères-là dans les femmes, et, malheureusement, Régina est une femme.

— Bon ! tout à l'heure tu ne l'acceptais pas comme une demi-déesse, et voilà que, parce qu'elle ne t'aime pas, et qu'elle va en épouser un autre, — tout en l'aimant, tu la rabaisses au-dessous de l'humanité !

— Mon oncle, nous ne sommes point ici, daignez vous le rappeler, pour discuter les agréments, la vertu ou le plus ou moins de divinité de mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan ; nous sommes ici pour parler de M. Rappt.

— C'est juste... Vois-tu, mon cher Pétrus, il y a, dans l'histoire obscure et tortueuse de cet homme, deux mystères : l'un m'a été révélé ; mais je n'ai jamais pu pénétrer l'autre

— Et ce mystère que l'on vous a révélé, mon oncle, est-il un secret ?

— Oui et non ; mais, en tout cas, je me crois le droit de le partager avec toi. Tu me disais, avant le dîner, cher ami, que j'avais été particulièrement dévot à cette dévote qui se nomme la marquise de la Tournelle ; il y a, par malheur, du vrai là-dedans ! Mademoiselle Yolande de Lamothe-Houdan épousa, en 1784, le marquis Pentaltais de la Tournelle, ou, plutôt, les quatre-vingts ans et les cent cinquante mille livres de rente du susdit marquis ; de sorte qu'au bout de six mois de mariage, elle se trouva veuve, marquise et millionnaire. Elle avait dix-sept ans ; elle était ravissante ! — Tu jurerais, n'est-ce pas, qu'elle a toujours eu soixante ans, et qu'elle n'a jamais été belle ? Jure, mon ami ; mais ne parie pas : tu perdrais ! — Tu dois comprendre que tout ce qu'il y avait de gentilshommes élégants à la cour du roi Louis XVI présenta ses hommages à la belle veuve ; mais, grâce à un très sévère directeur de conscience qu'elle avait, elle résista, dit-on, à toutes les tentations du diable. On attribuait cette vertu — qu'on ne savait à quoi attribuer — à la mauvaise santé de la marquise ; en effet, vers la fin de 1785, on la vit pâlir, maigrir, dépérir, au point qu'on lui ordonna les eaux de Forges, fort à la mode à cette époque. Si efficaces que fussent les eaux de Forges, au bout d'un mois ou deux, on s'aperçut qu'elles étaient insuffisantes, et le médecin conseilla celles de je ne sais quel petit village de Hongrie, appelé Rappt, je crois

— Mais, mon oncle, c'est le nom du colonel, interrompit Pétrus

— Je ne te dis pas le contraire ; pourquoi veux-tu, puisqu'il y a, de par la terre, un village qui s'appelle Rappt, qu'il n'y ait pas de par le monde, un homme qui s'appelle comme ce village ?

— Vous avez raison.

— Ce médecin dont je te parle était un très habile homme la belle et languissante veuve partit pour la Hongrie vers le commencement de 1786, pâle amaigrie défaite ; elle resta six mois aux eaux, ou ailleurs, et revint, vers la fin de juin de la même année, fraîche, grasse, bien portante, plus belle enfin que jamais. Le bruit de sa sauvagerie avait alors jeté, parmi les prétendants de mademoiselle Yolande, le même désordre que jeta, parmi ceux de Pénélope, le retour d'Ulysse ; moi seul n'avais pas désespéré au départ, et ne désespérai point au retour. Cela tenait à ce que, envoyé en mission auprès de l'empereur Joseph II, j'avais eu l'idée, — la réponse à ma dépêche ne pouvant être donnée qu'au bout d'une quinzaine de jours, — j'avais eu l'idée, dis-je, d'aller faire un tour en Hongrie, et, une fois en Hongrie, de pousser jusqu'à Rappt. Je ne peux pas te dire tout ce que je vis sans être vu ; mais tout ce que je vis me donna cette certitude, que la rigide veuve n'était point aussi sévère qu'elle le paraissait ; et c'est l'espoir qu'à son retour, je pourrais, avec de l'assiduité et de la patience, obtenir d'elle ce qu'il n'était que trop probable qu'un autre, plus heureux que moi, avait obtenu...

— Elle était enceinte ? demanda Pétrus.

— Je n'ai pas dit un mot de cela.

— Mais il me semble, mon oncle, que, si vous n'avez pas dit un mot de cela, c'est au moins cela que vous avez voulu dire.

— Mon cher Pétrus, tire de mes paroles les conséquences qu'il te plaira d'en tirer ; mais ne me demande pas d'explications. Je suis comme Tacite, je raconte pour raconter, et non pour prouver. *Narro ad narrandum, non ad probandum.*

— J'écoute, mon oncle.

— Un an après, j'eus la preuve évidente et irrécusable que La Fontaine fut un grand moraliste, le jour où il lança cet axiome :

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

— C'est-à-dire, mon oncle, que vous fûtes l'amant de la marquise de la Tournelle.

— Oh ! que tu as une méchante habitude, Pétrus : c'est de vouloir faire mettre aux gens les points sur les i ! Rien n'est de plus mauvaise compagnie que cette exigence-là !

— Je n'insiste pas, mon oncle ; mais ces bouquets que régulièrement vous envoyez...

— Depuis quarante ans, mon cher ami... Je souhaite que, dans quarante ans, la belle Régina de Lamothe-Houdan reçoive un bouquet ayant signification semblable à celui que j'envoie à la marquise de la Tournelle.

— Ah ! vous voyez bien, mon oncle, que c'est à la marquise de la Tournelle que vous donnez cette marque de souvenir.

— Ai-je donc laissé échapper le nom de la pauvre marquise ? Si cela est, je suis impardonnable, en vérité, d'autant plus impardonnable que ma liaison avec elle ne dura que quelques mois, attendu que, vers le milieu de 1787, Sa Majesté la reine Marie-Antoinette me renvoya en mission en Autriche, d'où je ne revins, en 1789, que pour quitter de nouveau la France, le 7 octobre de la même année. A partir de ce moment, tu sais ma vie, mon cher Pétrus. J'ai voyagé en Amérique ; je suis revenu, après le 10 août 1792, en Europe ; je suis entré dans l'armée de Condé ; j'y suis resté jusqu'au licenciement ; je me suis établi, à Londres, marchand de jouets d'enfants ; je suis revenu en France en 1818 ; j'ai touché mon indemnité, et, finalement, j'ai été nommé député en 1826. — En entrant à la Chambre, j'y ai trouvé M. le comte Rappt. D'où venait-il ? qui était-il ? à qui devait-il sa fortune ? Personne ne pouvait le dire. Comme Catinat, il avait reçu ses lettres de noblesse sans être obligé de faire ses preuves. Le nom du comte, étant le même que celui de ce petit village de Hongrie qui jouait un rôle dans les événements de ma jeunesse, attira mon attention sur mon honorable collègue ; une discussion que j'eus, quelque temps après, avec ma vieille amie, la marquise de la Tournelle, sur l'âge positif du comte, qu'elle s'obstinait, vis-à-vis de moi, à rajeunir d'un an, fit que je me mis aux enquêtes sur les antécédents du colonel. Or, voici ce que j'appris. — Je te préviens d'avance que je tiens toutes les choses que je te vais dire pour de méchants propos auxquels je t'invite à n'ajouter qu'une foi très douteuse — La carrière militaire du comte Rappt date de 1806 ; on le voit poindre tout à coup près du général de Lamothe-Houdan, à la bataille d'Iéna. Le colonel comte Rappt est brave ; personne ne lui conteste cela ; il faut bien lui laisser quelque chose. Il se distingua, fut fait lieutenant sur le champ de bataille, et, à peine nommé lieutenant, fut choisi par le général de Lamothe-Houdan pour lui servir d'officier d'ordonnance.

— Pardon, mon oncle, interrompit Pétrus, mais, si, comme tout donne lieu de le supposer, le colonel Rappt est fils de la marquise de la Tournelle, la marquise étant la sœur du maréchal, le comte Rappt se trouverait être le neveu de M. de Lamothe-Houdan ?

— En effet, mon ami, voilà comme les mauvaises langues expliquent son avancement rapide, sa faveur constante près

du maréchal, et son influence politique à la Chambre : mais tu comprends que, si l'on croyait tout ce que disent les mauvaises langues

— Continuez, mon oncle, je vous en prie.

— Eylau ajouta un degré à la fortune militaire du jeune officier ; nommé capitaine vers la fin de février 1807, il devint alors aide de camp du général de Lamothe-Houdan ; ce fut en cette qualité qu'il assista, le 27 septembre 1808, à l'entrevue d'Erfurth. — Mon cher ami, lorsque tu t'occuperas d'histoire contemporaine, tu viendras me demander quel but avait cette paix jurée entre les deux plus puissants souverains de l'Europe ; et, comme j'habitais Londres à cette époque, et que, tout tourneur en bois que j'étais, je voyais, en ma qualité de descendant des empereurs de Constantinople, des hommes assez bien renseignés, je te dirai que l'Angleterre, qui avait frissonné lors du camp de Boulogne, trembla lors de l'entrevue d'Erfurth : elle avait senti l'Inde près de lui échapper ! — Mais, par bonheur, nous n'avons point à nous occuper de ces suprêmes questions ; de moindres intérêts nous agitent, comme on dit au Théâtre-Français... L'empereur Napoléon avait présenté à *son ami* l'empereur Alexandre les généraux qui l'accompagnaient, faisant à chacun la part de la naissance, du rang et du courage. Le général de brigade de Lamothe-Houdan fut présenté comme les autres ; sa naissance était illustre, son courage proverbial ; seulement, il était pauvre.

« — Sire, dit un jour l'empereur Napoléon à l'empereur Alexandre, avez-vous une riche héritière moscovite dont vous ne sachiez que faire ? J'ai un brave mari à lui donner.

« — Sire, répondit l'empereur de Russie, j'ai justement à l'heure qu'il est sous ma tutelle une jeune princesse orpheline et riche à millions.

« — Une princesse ?

« — Oui, et, ce qui est rare en Russie, une vraie princesse de vieille souche, d'antique noblesse, une descendante des anciens czars ; non pas un nom en *of*, comme nous autres Romanof, qui sommes de la noblesse d'hier, mais un nom en *ky*.

« — Jeune ?

« — Dix-neuf ans.

« — Jolie ?

« — Elle est Circassienne.

« — Voilà qui me convient à merveille ! Eh bien, mon cousin, je vous demande la main de votre orpheline pour mon protégé.

« — Accordé, mon cousin ! répondit Alexandre.

Et, quinze jours après, la princesse Rina Tchouvadiesky épousa le général de division comte de Lamothe-Houdan.

— Passe-moi un verre de rhum, égoïste qui ne songe pas même à demander à ton oncle s'il n'a pas l'habitude de prendre quelque chose après son café !

Pétrus, désireux de connaître la fin de l'histoire, se hâta de verser un verre de rhum à son oncle et de lui présenter la chaude et ardente liqueur mûrie par le soleil d'or de la Jamaïque.

XC

OÙ IL EST LONGUEMENT QUESTION DES VERTUS DU COLONEL COMTE FRÉDÉRIC RAPPT

Après s'être légèrement humecté le gosier, le général reprit :

L'empereur Alexandre ne s'était pas trop avancé en disant que sa pupille était charmante. Fille d'un prince tcherkesse qui s'était révolté contre son souverain, et qui avait été tué dans la révolte, la jeune fille s'était réfugiée, avec le trésor de sa famille, dans les États de l'empereur de Russie, qui l'avait prise sous sa tutelle. — Ce trésor, moitié en pierres précieuses, moitié en or et en argent monnayés, pouvait s'élever à une valeur de cinq ou six millions.

Au retour d'Erfurth, le général reprit donc l'hôtel des Lamothe-Houdan, qui, à la suite de la décadence de la famille, après avoir été loué, allait être vendu, il le fit meubler d'une façon ravissante, et, par un raffinement de galanterie toute française, ayant envoyé son aide de camp visiter l'appartement qu'occupait la princesse Tchouvadiesky à Moscou, chargea le comte Rappt de le précéder à Paris, pour faire accommoder à la circassienne tout un rez-de-chaussée donnant sur le jardin.

L'arrivée de la princesse Rina à Paris fut un événement dans le monde impérial; la belle Circassienne était presque un trophée de cette magnifique campagne de 1807 ! Mais notre vie plaisait peu à l'indolente fille de l'Orient : couchée toute la journée sur ses larges coussins nommés *la'tas*, elle roulait, pour toute distraction, dans ses mains un *tchotky* aux mille grains, et, pareille à une fée des *Mille et une Nuits*, ne vivait que de confitures de roses.

« Il résulta de cette sauvagerie orientale que peu de personnes virent alors, et ont vu même depuis, la princesse Tchouvadiesky ; ceux qui furent admis à cette faveur sortirent en disant que c'était une splendide personne aux yeux nacrés, aux cheveux noirs et luisants, au teint mat comme du lait, et que, de tous les serviteurs de Napoléon, le général de Lamothe-Houdan n'était certainement pas le plus mal récompensé — la possession de cette ravissante créature, et des six millions qu'elle lui avait apportés en dot, lui étant assurée d'une manière beaucoup plus positive que le trône de Westphalie ne l'était à Jérôme, le trône d'Espagne à Joseph, le trône de Naples à Murat, et le trône de Hollande à Louis.

Ce qui surtout semblait condamner la belle Rina — qu'à cause de sa dignité vraiment royale on finit par appeler Régina, — ce qui surtout semblait la condamner à un isolement perpétuel, ou du moins à une société restreinte, c'est qu'elle ne parlait que le circassien, le russe et l'allemand. Par bonheur, le général connaissait cette dernière langue de façon à comprendre tout ce que lui disait la princesse, et à pouvoir, de son côté, se faire comprendre d'elle ; — quant au comte Rappt, élevé en Hongrie jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, il parlait l'allemand comme sa langue maternelle.

Ainsi que tu le comprends bien, mon cher Pétrus, cette faculté de la princesse et du comte de se transmettre leurs idées dans une langue qui leur était familière, sans être cependant leur propre langue, amena entre eux des rapprochements... Tu trouves le comte Rappt désagréable, parce qu'il va épouser Régina; je le trouve laid, parce qu'on a voulu l'introduire malgré moi dans ma famille, et que j'ai crié comme une anguille de Melun à l'idée de me reconnaître le père d'un pareil coquin ! Mais les mauvaises langues du temps — et il y avait une foule de mauvaises langues dans la population française depuis que les hommes de dix-huit à quarante ans en avaient à peu près disparu ! — les mauvaises langues du temps prétendaient que la femme du général de Lamothe-Houdan n'était pas de notre avis. Ces propos vinrent, sans doute, de ce que le général, oubliant de plus en plus la distance qui existe entre un chef de corps et son aide de camp, logea le comte Rappt, qu'il aimait comme un neveu, dans son propre hôtel, ne pouvant, disait-il, se séparer d'un homme dont le dévouement de toutes les heures lui était si nécessaire.

Au retour de la campagne de 1808, la princesse Tchouvadiesky fut donc installée dans son boudoir circassien, et le comte Rappt dans le pavillon des fleurs. — Tu connais ce pavillon, n'est-ce pas ? C'est là, probablement, que mademoiselle de Lamothe-Houdan te donne ses séances ?

— Est-ce que le comte Rappt y demeure encore, mon oncle ?

— Oh ! non : sa fortune grandissant et la princesse vieillissant, le comte Rappt a, maintenant, son hôtel à lui ; mais à cette époque où il n'était que capitaine et aide de camp, il ne l'avait pas encore, et il demeurait rue Plumet, dans l'hôtel de son général; d'ailleurs, à cette époque-là, mon cher, on ne demeurait pas : on était comme l'oiseau sur la branche, on perchait ! La guerre d'Espagne était dans son beau, et allait mal, comme toutes les guerres où Napoléon ne figurait pas de sa personne : le génie de la République était mort avec les Kléber, les Desaix, les Hoche, les Marceau : il n'y avait plus que le génie des batailles, et il était tout entier dans Napoléon.

Vers le commencement de novembre 1808, Napoléon partit pour l'Espagne, avec son état-major ; c'était le lendemain du jour où le général venait de s'installer dans son hôtel de la rue Plumet, et d'y installer sa nouvelle épouse. Tu conçois qu'il était bien triste, pour une Circassienne arrivée de la surveille à Paris, d'y rester seule en compagnie d'une femme de chambre ; — car la femme de chambre de la princesse étant la seule personne qui parlât russe et circassien, M. de Lamothe-Houdan et le comte Rappt étant les seuls qui parlassent allemand, la compagnie de la belle princesse se bornait à son mari, au comte Rappt et à mademoiselle Grouska. — Aussi, malgré les instances du comte Rappt, qui tenait à faire la campagne d'Espagne, le général de Lamothe-Houdan exigea-t-il qu'il restât à Paris. Il fallait bien que quelqu'un se chargeât d'acclimater la pauvre princesse ! Le devoir d'un aide de camp est d'obéir à son général : le comte Rappt obéit.

Au reste, la campagne ne fut pas longue : arrivé le 4 novembre en Espagne, Napoléon était de retour à Paris dans les premiers jours de janvier. L'Autriche s'était révoltée. — C'est ainsi qu'on appelait alors l'action d'un royaume ou d'un empire qui déclarait la guerre à la France. Pendant sa courte absence, le général n'oubliait pas ce qu'il avait fait perdre à son fidèle Rappt en ne l'emmenant point avec lui ; comme fiche de consolation, le comte avait reçu son brevet de chef de bataillon. On s'étonna quelque peu que ce fût au moment où il était éloigné des drapeaux que le comte Rappt obtint cette nouvelle faveur, d'autant plus remarquable que le jeune officier avait vingt-quatre ans à peine ; mais les

mauvaises langues y trouvèrent une raison : « L'aide de camp d'un général, dirent-ils, est au service de son général avant d'être au service de l'empereur ou de l'empire ; son titre, *aide* de camp, l'indique. Or, ajoutaient les mauvaises langues, ce fut surtout pendant ces deux mois où le général de Lamothe-Houdan demeura en Espagne que l'aide de camp Rappt aida son général. »

Il n'avait pas perdu son temps, l'actif jeune homme : à son passage à Paris, le général de Lamothe-Houdan trouva sa femme acclimatée, son hôtel meublé, peuplé de domestiques, établi enfin sur le pied qui convenait à sa nouvelle fortune. — Je dis *à son passage*, parce que, en réalité, le général ne fit que passer à Paris : il fut, dès la fin de février, acheminé sur la Bavière, où notre ami Maximilien nous appelait à grands cris à son secours. Cette fois, le général emmena son aide de camp, et la confidente Grouska resta seule près de la princesse.

Je ne te narrerai pas la campagne de 1809. Ce diable d'homme qu'on appelait Napoléon avait fait, à cette époque, un pacte avec la Fortune ! Le 20 avril, victoire d'Abensberg; le 21 avril, victoire de Landshut, le 22 avril, victoire d'Eckmuhl ; le 4 mai, victoire d'Ebersberg ; le 13 mai, entrée à Vienne ; le 22 mai, bataille d'Essling ; enfin, le 5 juillet, je crois, bataille de Wagram, qui termine la lutte.

Il va sans dire que, dans cette campagne de quatre mois, depuis Abensberg jusqu'à Wagram, le général et son aide de camp avaient fait des prodiges de valeur ; seulement vers la fin de la dernière journée de combat, le général avait reçu une grave blessure : une balle lui avait contourné l'os de la cuisse, et l'on hésita un instant pour savoir si on ne lui couperait pas la jambe ; sa fermeté, seule, à déclarer qu'il ne demandait pas mieux que de mourir, mais qu'il voulait mourir entier, sauva le membre menacé. L'empereur, en récompense de la belle conduite du général, — ne pouvant pas lui donner cette honorable mission à lui-même, puisqu'il était couché sur son lit de douleur, — chargea son aide de camp, le comte Rappt, d'aller porter à Paris la nouvelle de la bataille de Wagram.

L'aide de camp partit le soir même. Sept jours après, il était à Paris, où il arriva juste, d'abord, pour annoncer la grande victoire qui devait amener le traité de Schœnbrunn ; puis, ensuite, — récompense de sa fatigue et de son dévouement, — pour recevoir dans ses bras la plus charmante petite fille que jamais Circassienne ait donnée, après huit mois de mariage, à un général français !

— Oh ! mon oncle !

— Mon cher, les chiffres sont des chiffres, n'est-ce pas ? Le général épouse la princesse, que lui amène son aide de camp, le 25 octobre 1808 ; la princesse accouche le 13 juillet 1809 : cela fait juste huit mois et demi. D'ailleurs, il n'y a rien d'étonnant à cela ; le code et la médecine constatent qu'il peut y avoir d'heureux accouchements à sept mois ; à plus forte raison à huit mois et demi ! — L'accouchement fut des plus heureux ; et la preuve, c'est que la petite fille n'est autre que la belle Régina, qui reçut sur les fonts du baptême le même nom que sa mère, arrangé, comme l'avait été celui de sa mère, à la manière française.

— Mais, alors, mon oncle, vous voudriez donc dire.. ?

— Je ne veux rien dire, mon ami : ne me fais point parler . -

— Que Régina serait la fille... ?

— Du général de Lamothe-Houdan ; c'est chose incontestable : *Pater est quem nuptiæ demonstrant !*

— Mais, mon oncle, qui peut pousser le comte Rappt à cette infâme action ?

— Régina a un million de dot.

— Mais le misérable a vingt-cinq mille livres de rente.

— Cela lui en fera soixante et quinze ; et, comme, à la mort du général et de la princesse, Régina héritera de deux autres millions, cela lui constituera cent soixante et quinze mille livres de rente.

— Mais ce Rappt est un indigne scélérat !

— Qui est-ce qui te dit le contraire ?

— Que le général, qui ignore tout, consente à ce mariage, je comprends cela ; mais que la princesse souffre que sa fille épouse

— Oh ! mon Dieu ! mon ami, cela se fait tous les jours. Tu n'as pas idée de la peine qu'ont les gens, propriétaires d'une grande fortune, à laisser passer cette fortune en des mains étrangères ! Puis, il faut dire que la pauvre princesse est dans un état affreux : elle a une maladie nerveuse qui la tient presque toujours couchée ; elle en est arrivée à ne plus pouvoir supporter l'éclat du jour : de sorte qu'elle vit dans un crépuscule éternel, mangeant de la conserve de roses, respirant des parfums, et roulant les grains de son tchotky, — toutes choses qui agacent singulièrement les nerfs ! Qui dit même qu'elle sait que sa fille se marie ?

— Mais, mon oncle, vous qui semblez si bien au courant de toute cette trame, souffrirez-vous donc.. ?

— Il est vrai que, par la marquise de la Tournelle .

— Souffrirez vous, de sang-froid, qu'on accomplisse sous vos yeux un pareil crime ?

— Bon ! et en quoi cela me regarde-t-il, je te le demande ? de quel droit m'y opposerais-je ?

— Du droit qu'a tout honnête homme de démasquer un criminel.

— Pour démasquer un criminel, il faut des preuves ; puis, mon cher, il n'y a pas de loi qui punisse ces sortes de crimes, c'est-à-dire les vrais crimes.

— Mais, moi, je. .

— Toi, tu feras comme moi, Pétrus : tu regarderas faire.

— Non, non, non, par exemple !

— Tu laisseras le diable mêler l'écheveau de soie noire du comte Rappt à l'écheveau d'or de la belle Régina, et tu attendras que le diable dénoue ce que le diable aura noué.

Pétrus poussa un soupir qui pouvait passer pour un gémissement.

— Vois-tu, mon ami, continua le vieux général, il y a un proverbe qui dit qu'entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt ; c'est un proverbe plein de sagesse. D'ailleurs, tout ce que je te rapporte là, tu comprends bien, ce sont des on dit.

— Oh ! et cet homme vit dans le monde en grand seigneur ! il a une réputation...

— Exécrable !

— Ce qui ne l'empêche pas, mon oncle, d'être à la tête d'un parti...

— Du parti jésuite ?... Oh ! aide de camp seulement, comme chez M. de Lamothe-Houdan.

— Qu'il va être ministre ..

— Si je lui donne ma voix.

— Qu'il va épouser Régina !

— Ah ! cela, c'est son grand crime.

— Mon oncle, ce crime ne s'accomplira pas !

— Mon ami, dans huit jours, mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan sera la comtesse Rappt.

— Je vous dis, moi, que ce mariage ne s'accomplira pas ! répéta Pétrus en se levant vivement.

— Et moi, dit le général avec une dignité suprême, moi, je vous dis, monsieur, que vous allez vous asseoir et m'écouter.

Pétrus retomba, en soupirant, sur son fauteuil.

Le général se leva et alla s'appuyer au dossier du siège où était assis son neveu.

— Je vous dis, Pétrus, qu'indigné en tout temps, je l'espère, de l'action qui s'accomplit aujourd'hui, vous ne l'êtes cependant si fort que parce que vous aimez Régina, et que la chose vous touche. Maintenant, dites-moi, quel droit avez-vous d'aimer Régina ? qui a autorisé cet amour ? elle ? sa mère ? son père ? Personne ! Vous êtes un étranger introduit dans la famille. De quel droit un étranger va-t-il donc peser sur le destin de cette famille où il a été introduit ? de quel droit va-t-il dire à une femme qui n'a peut-être failli que par ignorance de nos mœurs : « Vous êtes une épouse adultère ! » à un mari heureux, ignorant du passé, sûr de l'avenir : « Vous êtes un mari trompé ! » à une fille qui respecte sa mère, qui aime son père, — car rien ne dit que M. de Lamothe-Houdan ne soit pas le père de Régina : « Tu vas, à partir d'aujourd'hui, mépriser ta mère, et regarder ton père comme un étranger ! » Allons donc, mon neveu ! vous qui vous vantez d'être un honnête homme, si vous faisiez cela, vous seriez un infâme coquin, un gueux de la trempe de M. Rappt ; et vous ne le ferez pas, c'est moi qui vous le dis !

— Mais, mon oncle, qu'arrivera-t-il ?

— Cela ne vous regarde pas, dit le général ; cela regarde un juge bien autrement juste et bien autrement sévère que vous : un juge qui sait comment les choses se sont passées, lui qui a tout vu, tout entendu, et qui, soyez tranquille, un jour ou l'autre, rendra son jugement. Cela regarde Dieu !

— Vous avez raison, mon oncle, dit le jeune homme en se levant et en tendant la main au général.

— Et dans cette dernière entrevue... ?

— Je ne dirai pas un mot de ce que vous venez de me raconter.

— Sur ta parole de gentilhomme ?

— Sur ma parole d'honneur !

— Eh bien, embrasse-moi : car, quoique tu sois le fils d'un pirate, je crois à ta parole comme je croirais... comme je croirais à celle de ton pirate de père.

Le jeune homme se jeta dans les bras de son oncle, prit son chapeau, et sortit précipitamment.

Il étouffait!

XCI

UNE VISITE A LA RUE TRIPERET

Le lendemain de cette soirée, si cruelle pour le pauvre Pétrus, était justement ce jour du mardi gras où commence

notre livre, et dans la matinée duquel on a vu le jeune peintre si maussade et si misanthrope.

Par malheur, ce jour-là, il n'avait point séance, et, ne sachant comment tuer le temps, qui lui pesait, il proposa à ses amis cette mascarade de la halle par laquelle s'ouvre notre récit.

A force de fatigue physique, Pétrus en était arrivé, comme on le sait, sinon à oublier, du moins à vaincre la fatigue morale : il avait dormi un instant sur la table du tapis-franc, mais n'avait point tardé à être réveillé par l'arrivée de Chante-Lilas et des blanchisseuses de Vanvres.

Nous avons vu comment, avec la joyeuse troupe, l'orgie avait à peu près recommencé ; puis, enfin, comment, à cinq heures du matin, on s'était quitté, Ludovic accompagnant, jusqu'au Bas-Meudon, Chante-Lilas et la comtesse du Battoir, Pétrus rentrant chez lui, rue de l'Ouest ; on se rappelle que, lorsque Ludovic avait insisté pour que son ami fît partie de la troupe joyeuse, celui-ci avait répondu d'un ton fort misanthropique : « Je ne puis pas ; j'ai séance. » Cette séance dont le jeune peintre s'était contenté d'indiquer la nécessité, était celle dans laquelle allait se décider pour lui le destin de sa vie. Elle était fixée à une heure de l'après-midi.

Dès neuf heures du matin, Pétrus était rue Plumet.

Rentré chez lui, il s'était couché, et avait essayé de dormir : mais la solitude et le silence l'avaient rendu à lui-même ; c'est-à-dire à l'orage terrible de son cœur. Alors, mille projets différents lui avaient traversé l'esprit sans s'y arrêter une minute : illuminé par cette lampe intérieure qu'on appelle l'intelligence, Pétrus, au fur et à mesure qu'ils se présentaient, les reconnaissait impraticables. Neuf heures étaient venues avant qu'il en eût adopté aucun ; seulement, son agitation avait rendu pour lui une plus longue attente impossible.

Il était sorti.

Pourquoi faire ?

Pourquoi le joueur qui a perdu sa fortune, et qui espère la regagner, attend-il, deux heures à l'avance, l'ouverture du gouffre où va s'engloutir, après sa fortune, son honneur peut-être ?

Pétrus, pauvre joueur qui n'avait que son cœur à mettre au jeu, avait mis au jeu son cœur, et l'avait perdu !

Il allait comme un insensé, tantôt d'un pas rapide, tantôt s'arrêtant sans motif, de la rue du Mont-Parnasse à la rue Plumet, passant devant l'hôtel du maréchal, revenant par la rue des Brodeurs, la rue Saint-Romain, la rue de Bagneux, et regagnant, par la rue Notre-Dame-des-Champs, cette rue du Mont-Parnasse, d'où il était parti.

Il entra dans un café, non pas pour déjeuner, mais pour tromper son impatience, prit une tasse de café noir, et essaya de lire les journaux. Les journaux ! que lui importaient les nouvelles de l'Europe ? de quel intérêt étaient pour lui les discussions de la Chambre ? Il ne comprit même pas comment on pouvait barbouiller tant de papier pour dire si peu de chose.

La tasse de café noir et les cinq ou six journaux qu'effleura Pétrus le conduisirent jusqu'à onze heures.

A onze heures sonnant aux Invalides, il se remit en chemin ; il avait encore deux heures à attendre.

Il prit alors un grand parti : c'était de s'imposer une course assez longue pour que cette course durât une heure au moins.

Mais où irait Pétrus ? Il n'avait affaire nulle part, excepté dans l'hôtel du maréchal, et il avait encore plus d'une heure et demie à perdre avant de pouvoir s'y présenter.

Tout à coup, l'histoire de la fée Carita lui revint à l'esprit. Cette enfant qui avait été malade, cette petite Rose-de-Noël qu'avait soignée Régina, il avait besoin de faire un croquis d'après elle, pour le tableau qu'il comptait exécuter sur le récit d'Abeille, et dont il avait fait l'esquisse séance tenante, en inventant une figure d'après la description imagée de la petite fille.

C'était un but de voyage. — Il y avait, en effet, presque un voyage, des Invalides à la rue Triperet.

Pétrus remonta le boulevard jusqu'à la rue d'Ulm, prit la rue des Marionnettes, la rue de l'Arbalète, la rue Gracieuse, et se trouva à l'extrémité de la rue Triperet.

Le jeune homme ignorait le numéro de la maison qu'il cherchait ; mais la rue n'a qu'une douzaine de maisons : il alla donc de porte en porte demandant où demeurait la Brocante. A l'une de ces maisons, — c'était celle du nº 11. — il ne put rien demander, attendu qu'il ne trouva personne à qui adresser ses questions ; mais, à la conformation de l'allée, à l'obscurité du corridor, à la rondeur de l'escalier, il jugea qu'il était arrivé au but de sa course.

La belle glissante franchie, il se trouva en face d'une porte grossière mais solidement fermée en dedans. Il frappa avec une certaine hésitation — malgré la description exacte qui lui avait été faite des localités il lui semblait difficile que des créatures humaines logeassent dans un pareil bouge ; — mais à peine le bruit de son doigt contre la porte eût-il été entendu, que les aboiements d'une dizaine de chiens se firent entendre à leur tour. Pétrus, cette fois, commença à croire qu'il ne s'était pas trompé.

Dans une pause que firent les chiens, une petite voix douce demanda harmonieusement :

— Qui va là ?

Pétrus ne s'était point attendu à cette question ; aussi, répondit-il, instinctivement et naïvement, le simple monosyllabe :

— Moi.

— Qui, vous ? reprit la voix douce.

En se nommant, Pétrus n'apprenait rien de nouveau à celle qui le questionnait ; il lui vint à l'idée d'employer le nom de mademoiselle de Lamothe-Houdan, à titre de passeport.

— Quelqu'un qui vient de la part de la fée Carita.

Rose-de-Noël — car c'était bien elle — poussa un cri de joie et accourut ouvrir la porte.

La porte ouverte, elle se trouva en face de Pétrus, qu'elle ne connaissait pas.

Tout au contraire, Pétrus la reconnut à l'instant même.

— Vous êtes Rose-de-Noël ? dit-il.

Son regard, en effet, avait, du premier coup d'œil de peintre, embrassé tout l'ensemble du taudis : au premier plan, devant lui, la jeune fille à la robe écrue, retenue et plissée autour de la taille par une cordelière, aux pieds nus et à la tête drapée d'un voile rouge ; sur la poutre, au second plan, la corneille croassant, moitié inquiète, moitié joyeuse ; enfin, dans les profondeurs du grenier, dépassant le rebord de leur hotte, les têtes des chiens aboyant, hurlant, glapissant.

C'était bien là le tableau esquissé par la petite Abeille.

« Vous êtes Rose-de-Noël ? » avait demandé Pétrus.

— Oui, monsieur, dit Rose-de-Noël ; vous venez de la part de la princesse ?

— C'est-à-dire, mon enfant, répondit Pétrus en regardant la pittoresque créature qu'il avait sous les yeux, c'est-à-dire que je viens pour qu'à nous deux nous lui fassions une surprise.

— Une surprise ? Oh ! bien volontiers ! une surprise qui lui fera plaisir ?

— Je le crois.

— Laquelle ?

— Je suis peintre, mon enfant ! et je voudrais faire pour elle un portrait de vous.

— Un portrait de moi ? Que c'est drôle ! voilà trois ou quatre peintres qui demandent à faire mon portrait ; je ne suis pourtant pas jolie.

— Si fait, au contraire, mon enfant, vous êtes charmante !

La petite fille secoua la tête.

— Je sais bien comment je suis, dit-elle ; j'ai un miroir.

Et elle montra à Pétrus un fragment de glace que la Brocante avait trouvé dans la rue, en faisant son état de chiffonnière.

— Eh bien ? demanda Pétrus.

— Quoi ? dit Rose-de-Noël.

— Voulez-vous que je fasse votre portrait ?

— Dame ! dit la jeune fille, cela ne me regarde pas ! cela regarde la Brocante.

— Qu'a-t-elle répondu aux autres peintres ?

— Elle a toujours refusé.

— Savez-vous pourquoi ?

— Non.

— Et croyez-vous qu'elle me refusera, à moi ?

— Dame ! je ne sais pas... Peut-être qu'avec un petit mot de la princesse.

— Mais je ne peux pas demander un petit mot à la princesse, puisque c'est pour lui faire une surprise que je veux prendre un croquis de vous.

— C'est juste.

— Mais, voyons, en lui offrant de l'argent, à la Brocante ?

— On lui en a offert.

— Et elle a refusé ?

— Oui.

— Je lui donnerai vingt francs pour une séance de deux heures, qu'elle viendra passer avec vous dans l'atelier.

— Elle refusera.

— Comment faire ?

— Je n'en sais rien.

— Où est-elle ?

— Sortie, pour chercher un logement.

— Vous allez donc quitter ce grenier ?

— Oui, M. Salvator le veut.

— Qu'est-ce que M. Salvator ? demanda Pétrus, tout étonné de trouver le nom de son compagnon nocturne dans la bouche de Rose-de-Noël.

— Vous ne connaissez pas M. Salvator ?

— Parlez-vous du commissionnaire de la rue aux Fers ?

— Justement.

— Vous le connaissez donc, vous ?

— C'est mon bon ami, qui veille sur ma santé, et qui s'inquiète toujours s'il me manque quelque chose.

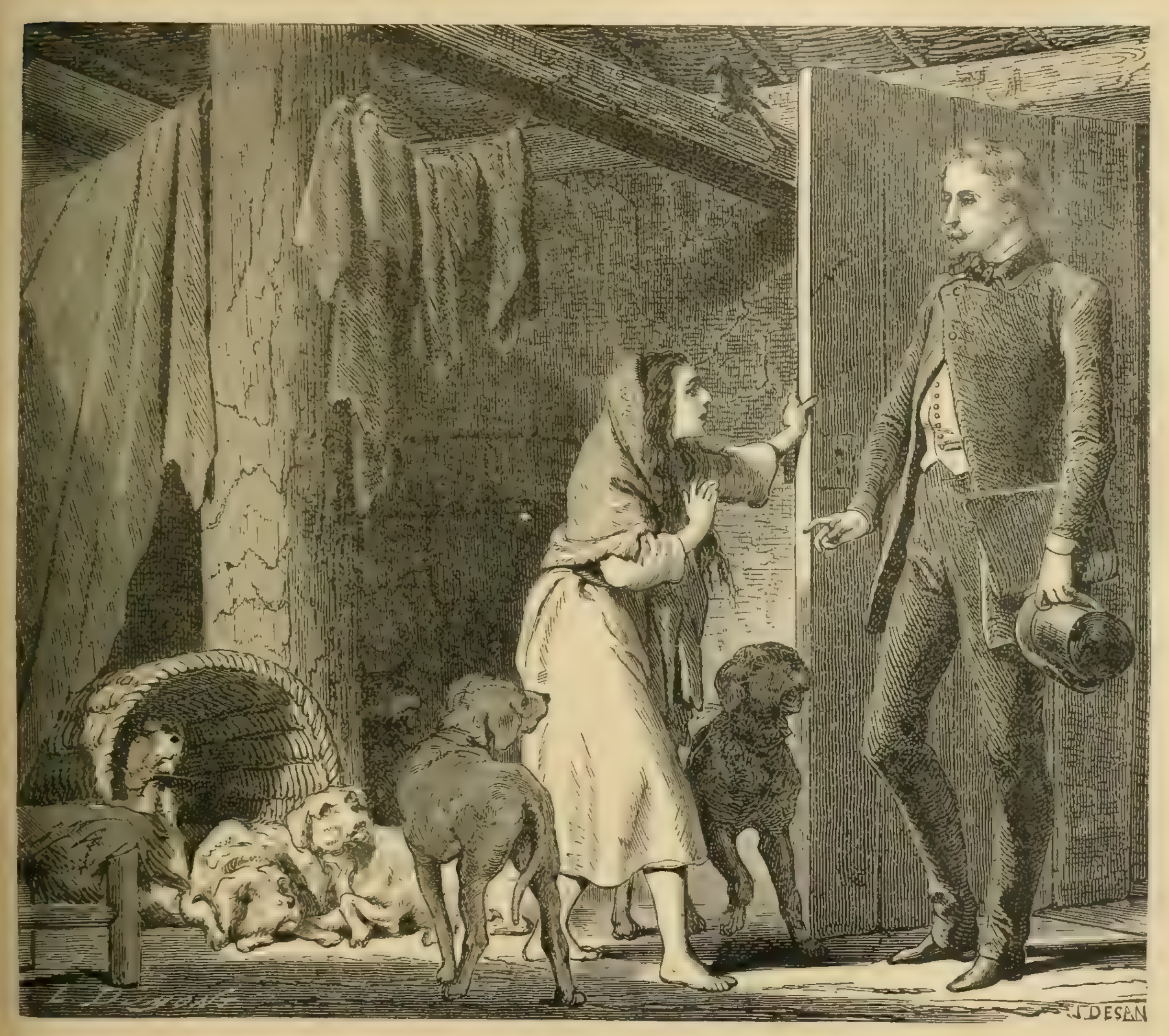
— Et, si M. Salvator permet que je fasse votre portrait, la Brocante le permettra-t-elle ?

— La Brocante veut tout ce que veut M. Salvator.

— Alors, c'est à M. Salvator qu'il faut que je m'adresse ?

— C'est le plus sûr.

— Mais, vous, cela ne vous contrariera-t-il pas, que je fasse votre portrait ?



Vous êtes Rose-de-Noel ? dit-il.

— Moi ? Au contraire !

— Cela vous sera agréable, alors ?

— Très agréable ! Seulement, vous me ferez bien jolie, n'est-ce pas ?

— Je vous ferai comme vous êtes.

La petite fille secoua la tête.

— Non, dit-elle ; alors, je ne veux pas.

Pétrus regarda à sa montre : il était midi.

— Nous arrangerons tout cela avec M. Salvator, dit-il.

— Oui, dit Rose-de-Noël ; oh ! que M. Salvator le permette, et la Brocante n'osera pas refuser.

— Bon ! je vous le dis, elle sera, en outre, bien payée.

Rose-de-Noël fit un mouvement des lèvres qui signifiait : « Ce n'est point cela qui la décidera. »

— Et vous, demanda Pétrus, que désirez-vous que je vous donne ?

— A moi ?

— Oui, en récompense de ce que vous me laisserez faire votre portrait.

— Oh ! de grands morceaux de soie rouge ou bleue avec de beaux galons d'or !

Primitive comme une enfant de la bohème, la petite Rose-de-Noel aimait les couleurs éclatantes et les oripeaux dorés.

— Vous aurez tout cela, dit Pétrus.

Et il fit un mouvement vers la porte.

— Attendez, reprit la petite.

— Quoi ?

— Vous ne lui direz pas que vous me connaissez.

— A qui ?

— A la Brocante.

— Non.

— Vous ne lui direz pas que vous m'avez vue.

— Pourquoi cela ?

— Elle me gronderait de vous avoir ouvert la porte en son absence.

— Même si vous lui disiez que je venais au nom de la fée Carita ?

— Il ne faut rien lui dire.

— Vous avez une raison ?

— Si elle savait que la princesse a envie de mon portrait...

— Eh bien ?

— Elle lui demanderait de l'argent ; et je ne veux pas qu'on vende mon portrait à la fée : je veux qu'on le lui donne.

— Bien, mon enfant, dit Pétrus ; ainsi, bouche close !

Rose-de-Noel, en souriant de son charmant mais triste sourire, fit un signe de croix avec le pouce sur ses lèvres empourprées par la fièvre ; ce qui voulait dire que, de son côté, elle serait parfaitement muette.

Pétrus la regarda une dernière fois, comme pour incruster cette poétique figure dans sa mémoire, au cas où, par une fatalité quelconque, il ne reverrait plus la petite mendiante.

Puis, à son tour, avec un sourire :

— C'est bien, dit-il, je demanderai à M. Salvator la permission ou l'ordre, pour la Brocante, de vous amener dans mon atelier ; mais s'il me la refuse?

— S'il vous la refuse? demanda Rose-de-Noël.

— Eh bien, la princesse n'en aura pas moins votre portrait, c'est moi qui vous le dis!

Et il sortit en faisant un signe amical à la petite fille, qui repoussa les verrous derrière lui.

XCII

OU IL EST PROUVÉ QUE, CHEZ LES ARTISTES, TOUTES CHOSES TOURNENT AU PROFIT DE L'ART

Lorsque Pétrus arriva à la porte du maréchal de Lamothe-Houdan, sa montre marquait une heure moins un quart. Il pouvait donc, à la rigueur, se présenter : cette avance d'un quart d'heure serait regardée comme de l'empressement, et non comme de l'indiscrétion ; — mais à peine eut-il fait quelques pas dans la cour, que le suisse l'arrêta en lui disant que mademoiselle de Lamothe-Houdan était sortie dès le matin, et qu'on ignorait à quelle heure elle reviendrait.

Il demanda au brave homme s'il avait reçu quelques instructions à son endroit : le suisse n'en avait reçu aucune.

Il n'y avait rien à faire : pousser plus loin les questions, c'eût été un manque de savoir-vivre dont Pétrus était incapable ; il se retira donc.

Comme il était dans le quartier de Jean Robert, à l'extrémité de la rue de l'Université, il résolut d'aller faire une visite à son ami, et enfila l'immense rue.

Jean Robert, vers sept heures du matin, était rentré, avait sellé lui-même son cheval, était parti au galop en disant que l'on ne fût pas inquiet de lui si son absence se prolongeait et n'avait point reparu.

Il fallait tuer le temps : Pétrus songea à Ludovic, et reprit le chemin des hauts quartiers du Luxembourg.

Ludovic n'était pas encore rentré.

Quant au général de Courtenay, il devait être à la Chambre : inutile de se présenter à son hôtel.

Pétrus rentra chez lui, et se mit à esquisser de souvenir un portrait de la petite Rose-de-Noël, sous le costume de la Mignon de Gœthe. Il avait choisi le moment où la petite bohémienne, pour distraire Wilhelm Meister, exécute la danse des œufs.

Vers cinq heures du soir, un domestique à la livrée du maréchal apporta un billet de la part de la princesse Régina.

Pétrus eut toutes les peines du monde à se contenir et à prendre le billet d'un air indifférent ; il l'ouvrit tout tremblant, quoiqu'il doutât que ce billet fût de Régina elle-même ; mais, à la signature, il reconnut que c'était bien elle qui l'avait écrit.

Voici ce qu'il lut :

« Excusez-moi, monsieur, de ne point m'être trouvée chez moi, ce matin, lorsque vous avez bien voulu vous y présenter. Un accident funeste, arrivé à l'une de mes meilleures amies de pension, m'a retenue toute la matinée hors de Paris. J'arrive seulement à quatre heures, et j'apprends que vous êtes venu ; j'eusse dû vous écrire ce matin, pour vous épargner cette peine ; mais vous m'excuserez, je l'espère en songeant au trouble où j'étais.

« Ne pouvant réparer ma faute, je l'atténue.

« Serez-vous libre demain, à midi, monsieur? Ma famille a hâte de posséder achevé votre magnifique portrait.

« REGINA. »

— Dites à la princesse, répondit Pétrus, que je serai demain chez elle à l'heure indiquée.

Le domestique se retira ; Pétrus resta seul.

Trois jours auparavant, un pareil billet l'eut comblé de bonheur ; la seule vue de l'écriture de Régina l'eût ravi en extase, et il eût baisé cent fois la signature ; mais, depuis la révélation du général Herbel à l'endroit du mariage de la jeune fille avec le comte Rappt, il s'était fait un tel bouleversement dans l'âme du jeune homme que la vue de ce billet lui était plus douloureuse qu'agréable.

Il lui semblait qu'en ne lui disant rien de la situation où elle se trouvait, Régina l'avait trahi ; qu'en se laissant aimer, elle lui avait tendu un piège.

Et, cependant, il lut et relut la lettre ; ses yeux ne pouvaient se détacher de cette charmante petite écriture fine, régulière, aristocratique.

Il fut interrompu au milieu de cette occupation par le bruit de sa porte qui s'ouvrit de nouveau ; il se retourna machinalement, et aperçut Jean Robert.

Le poète, après la journée orageuse qu'il avait passée, arrivait du Bas-Meudon ; il était venu droit chez Pétrus, comme Pétrus avait été droit chez lui.

Si Pétrus eût trouvé Jean Robert rue de l'Université, il lui eût, probablement, dans ce premier moment de dépit où le cœur déborde, parlé de cette séance manquée et de l'original du portrait qu'il était en train de faire ; mais trois ou quatre heures de travail, couronnées par la lettre de Régina, avaient rendu au jeune homme, sinon le calme, du moins une certaine puissance sur lui-même.

C'était Jean Robert qui venait chez Pétrus ; ce fut Jean Robert qui parla.

Pétrus, lui, n'avait que le cœur plein ; Jean Robert avait le cœur et l'esprit également préoccupés, mais à la manière égoïste des poètes, c'est-à-dire, au point de vue de ce qu'il pourrait tirer, en roman ou en drame, des événements de la journée.

Malgré l'emphatique exorde de son ami, Pétrus, tout au souvenir des événements de sa propre journée, ne prêtait qu'une médiocre attention au récit des amours de Justin et de Mina, quand, tout à coup, les regards du narrateur tombant sur l'esquisse de la danse des œufs, il s'écria :

— Tiens, Rose-de-Noël !

— Rose-de-Noël? demanda Pétrus ; tu connais cette jeune fille?

— Mais oui.

— Comment cela?

— C'est sa vieille bohémienne de mère qui a trouvé la lettre que Mina avait jetée par la portière de la voiture. J'ai été chez elle avec Salvator.

— En effet, elle m'a dit connaître notre ami de la nuit dernière.

— C'est son protecteur ; il veille sur elle, s'occupe de sa santé, lui envoie des médecins, la fait changer de logement. Il paraît que cette affreuse Brocante est une vieille avare qui laisse l'enfant mourir, de froid l'hiver, de chaud l'été.

— Est-ce que tu ne trouves pas cette petite fille ravissante, Pétrus?

— Tu vois bien que si, puisque j'ai fait son portrait.

— En Mignon ; c'est une bonne idée ! moi aussi, j'ai pensé tout de suite : « Oh ! si j'avais une actrice comme celle-là, je ferais un drame du roman de Gœthe ! »

— Attends, dit Pétrus, je vais te montrer autre chose alors.

— Il tira de son carton le grand dessin qu'il avait fait, quelques jours auparavant, dans le salon des fleurs de Régina ; puis, comme Jean Robert s'approchait pour regarder :

— Une minute ! dit-il ; j'ai encore quelques coups de crayon à donner.

En effet, on se rappelle que, dans ce dessin, représentant Rose-de-Noël trouvée grelottante, avec ses chiens, dans un fossé du boulevard du Mont-Parnasse, il avait fait d'imagination la tête de la bohémienne. En cinq minutes, la tête rêvée fut effacée, et la tête réelle mise à la place.

— Regarde maintenant ! dit Pétrus.

— Ah ! mais, fit Jean Robert, sais-tu que c'est très beau, cela?

Puis, tout à coup :

— Tiens, dit-il, le portrait de mademoiselle de Lamothe-Houdan !

Pétrus tressaillit.

— Comment? demanda-t-il ; que veux-tu dire?

— N'est-ce donc point là le portrait de la fille du maréchal? Là, là, en amazone.

— Oui. Tu la connais donc?

— Je l'avais vue une ou deux fois chez le duc de Fitz-James et je l'ai revue aujourd'hui : voilà pourquoi la ressemblance de cette amazone avec elle m'a sauté aux yeux.

— Tu l'as revue? Et où cela?

— Oh ! dans une circonstance terrible ! agenouillée, avec deux de ses amies de pension, élèves de Saint-Denis comme elle, devant le lit d'une pauvre enfant qui avait voulu s'asphyxier.

— Mais qui n'a pas réussi?

— Oui, dit Jean Robert avec tristesse, elle a eu ce malheur !

— Ce malheur?

— Sans doute, puisqu'elle s'asphyxiait avec son amant, et que son amant est mort. — C'est tout cela que j'allais te raconter, cher ami, lorsque, en même temps que je remarquais ta préoccupation, qui te faisait prêter une oreille médiocrement attentive à mon récit, j'ai reconnu le portrait de Rose-de-Noël.

— Pardon, Robert, dit Pétrus en souriant au jeune poète, et en lui tendant la main ; j'étais préoccupé, c'est vrai ; mais ma préoccupation est passée : raconte, mon ami ! raconte !

Ainsi est faite l'âme humaine dans ses rapports avec les objets extérieurs, égoïste presque toujours ! Pétrus, insouciant au récit des amours de Justin et de Mina tant qu'il avait ignoré l'intervention de Rose-de-Noël dans ces

amours · Pétrus, distrait au récit des malheurs de Colomban et de Carmélite tant qu'il n'y avait pas vu apparaître mademoiselle de Lamothe-Houdan, — Pétrus était avide, maintenant, d'entendre cette double narration à laquelle Régina se trouvait mêlée · d'un côté, indirectement, par Rose-de-Noël ; de l'autre, directement, par elle-même.

Pétrus n'avait pas douté un instant que Régina n'eût été attirée hors de chez elle par un accident arrivé à l'une de ses amies ; mais il était enchanté que Jean Robert vînt confirmer la réalité de l'accident. D'ailleurs, Jean Robert avait parlé en poète de la beauté de mademoiselle de Lamothe-Houdan, et, malgré le sentiment de la jalousie qui brûlait son cœur quand il songeait que cette beauté appartenait d'avance à un autre, Pétrus était heureux et fier de cette beauté.

Puis il apprenait une chose : c'est que madame Lydie de Marande, chez laquelle il s'était fait présenter, et que son oncle lui avait reproché de n'avoir point revue, était non seulement une connaissance de Régina, mais encore une amie intime de la jeune princesse, une de ses compagnes de Saint-Denis.

Il en était ainsi de cette jeune fille dont Jean Robert ne savait rien autre chose que le nom, qui vivait avec Salvator, et que l'on appelait Fragola.

Dès lors, le récit de Jean Robert prenait aux yeux et aux oreilles de Pétrus, un intérêt prodigieux.

Nous disons *aux yeux*, parce que, en même temps que les oreilles entendaient, les yeux voyaient.

De son côté, Jean Robert, sentant qu'il était écouté, — et qu'en termes d'artiste, il faisait son effet, — de son côté, Jean Robert racontait en poète.

Mais, au fur et à mesure qu'elle avançait, la narration prenait une telle influence sur Pétrus, qu'il ne se contenta bientôt plus des détails vagues et diffus du récit : il mit un crayon à la main de Jean Robert, et le pria de lui donner une idée du spectacle funèbre que présentait la chambre de Carmélite.

Jean Robert était loin d'être peintre ; mais c'était un habile metteur en scène : c'était lui, d'habitude, lorsqu'il montait une pièce, qui allait à la Bibliothèque, dessinait ou calquait les costumes, faisait le plan et jusqu'aux maquettes des décorations. Il avait, en outre, cette mémoire particulière aux romanciers, qui leur permet de décrire fidèlement la localité qu'ils n'ont vue qu'une fois, ou même qu'ils n'ont fait qu'entrevoir.

Jean Robert prit un papier, et traça d'abord le plan géométral de la chambre de Carmélite ; puis, sur un autre papier, il indiqua l'aspect de cette chambre, avec les trois jeunes filles groupées autour de la quatrième, étendue sur le lit, et, dans le fond, sous son magnifique costume de dominicain, Sarranti, le beau prêtre, calme, sévère, immobile comme la statue de la Contemplation.

Pétrus le suivait avidement des yeux.

Avant même qu'il eût fini, il lui tira le papier des mains.

— Merci, dit-il, j'ai tout ce qu'il me faut : mon tableau est fait ! Donne-moi seulement quelques détails sur le costume des élèves de Saint-Denis.

Jean Robert prit la boîte à l'aquarelle et indiqua les couleurs sur une des jeunes filles agenouillées.

— C'est cela ! dit Pétrus.

Et, à son tour, il prit un papier-bristol, et, devant Jean Robert, commença d'esquisser cette scène douloureuse dont le poète lui avait fait un croquis informe, mais un récit plein de couleur et de vérité.

Les jeunes gens se quittèrent assez avant dans la nuit.

Le lendemain, à midi juste, Pétrus se présentait à l'hôtel du maréchal de Lamothe-Houdan.

Qu'y venait-il faire ? qu'allait-il dire ? Il n'en savait rien ; il s'était, pendant ces deux jours d'attente, préparé, pour ainsi dire, le cœur à d'immenses tristesses, à de profondes douleurs !

XCIII

LE PORTRAIT DE M. RAPPT

Régina, debout sur le seuil du pavillon, la main posée sur la tête de la petite Abeille, attendait.

Qui attendait-elle ?

Non pas Pétrus peut-être, mais, à coup sûr, l'heure qui devait l'amener.

Pétrus l'aperçut donc de loin.

Les jambes faillirent lui manquer : il regarda s'il y avait à sa portée un arbre pour s'y appuyer, un banc pour s'y asseoir ; mais, par une réaction rapide de sa volonté, il retrouva, sinon toutes ses forces, au moins une partie de ses forces : seulement, dès qu'il aperçut Régina, il se découvrit, et passa sa main sur son front pâle et humide.

La jeune fille était aussi pâle que lui ; on voyait clairement sur son visage la trace de l'insomnie et des larmes.

Le visage de Pétrus trahissait, de son côté, sinon les larmes, du moins l'insomnie.

Tous deux se regardèrent avec plus de curiosité que d'étonnement : on eût dit que chacun cherchait à deviner ce qui se passait dans le cœur de l'autre.

Un mélancolique sourire effleura les lèvres de Régina.

— Je vous attendais, monsieur, dit-elle de sa voix mélodieuse comme un chant d'oiseau.

— Vous m'attendiez, moi ? dit Pétrus.

— N'avons-nous pas séance aujourd'hui ? n'avez-vous pas reçu mon billet ? n'ai-je point, après vous en avoir fait par écrit, des excuses à vous faire de vive voix ?

— Des excuses ? dit Pétrus.

— Sans doute : j'eusse dû vous écrire, le matin, au lieu de vous écrire le soir, et vous épargner ainsi un dérangement ; mais j'étais tellement préoccupée, que j'ai eu le tort de l'oublier.

Pétrus s'inclina, et sembla attendre que Régina lui montrât le chemin du salon.

— Allons, allons, viens, ma sœur ! dit la petite Abeille ; tu sais qu'il faut que ton portrait soit fini aujourd'hui.

— Ah ! dit amèrement Pétrus en se tournant vers Régina, *il faut* que votre portrait soit fini aujourd'hui ?

Une flamme glissa sur les joues pâles de la jeune fille, et disparut comme le reflet d'un éclair.

— Ne faites point attention à ce que dit cette enfant, monsieur ; elle aura entendu dire, à quelqu'un qui ne sait point ce que c'est que les exigences de l'art, qu'il fallait que ce portrait fût terminé aujourd'hui, et elle répète ce qu'elle a entendu dire.

— Je ferai de mon mieux, mademoiselle, dit Pétrus en s'asseyant devant sa toile, et, si je puis, je vous débarrasserai de moi en une séance.

— Me débarrasser de vous, monsieur ? reprit Régina. Le mot ne m'étonnerait pas, dit à ma tante, la marquise de la Tournelle ; mais, dit à moi, il est injuste... j'allais même, — ajouta-t-elle avec un soupir, j'allais même dire cruel !

— Excusez-moi, mademoiselle, dit Pétrus.

Puis, sans pouvoir retenir ni le geste ni la parole, portant la main à sa poitrine :

— Je souffre ! dit-il.

— Vous souffrez ? dit Régina avec un étrange sourire, comme si elle eût voulu dire : « Il n'y a là rien d'étonnant ; moi aussi, je souffre ! »

— Monsieur Pétrus, s'écria la petite Abeille, je vais vous dire une chose qui vous fera grand plaisir.

— Dites, mademoiselle, dit Pétrus saisissant au vol la distraction qu'allait lui apporter le babil de l'enfant.

— Eh bien, hier, pendant que Régina était à la campagne, mon père est venu, avec M. Rappt, voir le portrait de ma sœur, et il en a été très content.

— Je remercie M. le maréchal de son indulgence, dit Pétrus.

— Vous devriez plutôt remercier M. Rappt que mon père, observa la petite Abeille ; car M. Rappt, qui n'est jamais content de rien, en a été très content aussi.

Pétrus ne répondit pas ; il tira son mouchoir de sa poche, et s'essuya le front.

A ce nom odieux qui venait d'être prononcé deux fois, toutes les colères soulevées depuis quarante-huit heures en lui, et apaisées un instant, recommencèrent à gronder comme un orage.

Régina vit cette émotion, et, instinctivement, elle comprit qu'elle venait des paroles de l'enfant.

— Abeille, dit-elle, j'ai soif ; fais-moi le plaisir d'aller me chercher un verre d'eau.

La petite fille, pressée d'obéir à sa sœur, bondit hors du salon.

Mais, comme le silence était la chose la plus embarrassante du monde, dans la situation d'esprit où se trouvaient les deux jeunes gens, Régina ne voulait point le laisser s'établir, et, sans trop savoir ce qu'elle disait :

— Et qu'avez-vous fait, monsieur, dans cette triste journée d'hier, ne pouvant travailler à mon portrait ?

— J'ai d'abord été voir la petite Rose-de-Noël.

— La petite Rose-de-Noël ? dit vivement Régina.

Puis, plus bas :

— Vous avez été voir cette enfant ?

— Oui, dit Pétrus.

— Et, ensuite ?...

— Ensuite, j'ai fait une aquarelle.

— D'après elle ?

— Non ; de fantaisie.

— Sur quel sujet ?

— Oh ! dit Pétrus, un sujet fort triste !

— Lequel ?

— Une jeune fille a voulu s'asphyxier avec son amant.

— Plaît-il ? interrompit Régina.

— Elle n'y a pas réussi ; continua Pétrus : l'amant seul est mort.

— Mon Dieu !

— J'ai choisi le moment où, couchée sur son lit, elle rouvre les yeux. Trois de ses amies sont agenouillées autour d'elle ; dans le fond, un moine dominicain prie, les yeux levés au ciel.

Régina regarda Pétrus d'un air effaré.

— Et cette aquarelle ? demanda-t-elle.

— La voici, dit Pétrus.

Et il présenta à Régina le papier roulé.

Régina le déroula et jeta un cri.

Pétrus, qui ne connaissait ni Fragola ni Carmélite, avait fait la tête de la première cachée entre ses mains, et celle de la seconde dans l'ombre portée par le rideau du lit ; mais les têtes de Régina, de madame de Marande et du moine, qui étaient connues de Pétrus, offraient une ressemblance parfaite.

En outre, les moindres détails de la chambre de Carmélite, détails indiqués par Jean Robert, faisaient de ce dessin quelque chose d'inexplicable, de magique, d'inouï pour Régina.

Elle regarda Pétrus ; Pétrus travaillait, ou faisait semblant de travailler.

— Tiens, ma sœur, dit la petite Abeille en rentrant sur la pointe du pied pour ne rien perdre du breuvage qu'elle rapportait, voici ton verre d'eau.

Il n'y avait pas moyen de demander la moindre explication devant Abeille ; d'ailleurs, Pétrus voudrait-il en donner une ?

Régina prit le verre et le porta à ses lèvres.

— Puis, dit Pétrus, outre cette visite à la petite Rose-de-Noël ; outre cette aquarelle faite d'imagination, j'ai encore appris une chose dont je vous félicite bien sincèrement, mademoiselle : c'est que vous allez épouser M. le comte Rappt.

Pétrus put entendre, dans le silence qui suivit ses paroles, les dents de Régina claquer au bord du verre qu'elle portait à ses lèvres, et que, d'un mouvement presque convulsif, elle rendit à la petite Abeille, en répandant sur sa robe la moitié de l'eau qu'il contenait.

Cependant, faisant un effort sur elle-même :

— C'est la vérité, répondit-elle.

Et ce fut tout.

Puis, attirant l'enfant à elle, comme si elle était si faible, qu'elle cherchât un appui dans l'enfance, c'est-à-dire dans l'emblème de la faiblesse, elle baissa les yeux, et appuya sa tête sur la tête blonde de l'enfant.

Il y eut, dans cette réponse et dans ce mouvement de Régina, une telle expression de douleur, que Pétrus comprit qu'il n'avait plus rien à demander. Il avait frissonné jusqu'au cœur en entendant la voix, il avait suivi des yeux la tête de la jeune fille se penchant mollement comme une fleur qui se fane, et demeurant enfin dans une indéfinissable attitude ; tout cela voulait dire : « Pardonnez-moi, ami, je suis aussi malheureuse, peut-être même plus malheureuse que vous ! »

A partir de ce moment, il se fit dans la serre un tel silence, qu'on eût pu entendre s'ouvrir les boutons des roses.

Que pouvaient-ils se dire, en effet, les deux beaux jeunes gens ? Les sons les plus doux, les mots les plus harmonieux rendraient-ils la millième partie des émotions suaves qui murmuraient tout bas dans leurs cœurs ?

Le silence de Régina disait :

« Voilà donc le secret qui faisait ta pâleur, jeune homme ; et la tristesse de ton visage n'était que le reflet de la tristesse de ton cœur ! Ainsi donc, hier, quand, agenouillée auprès du lit d'une amie qui avait voulu mourir avec son amant, je me disais, en pensant à toi : « Heureuse Carmé-
« lite, si tu étais morte avant le bien-aimé de ton cœur !
« heureuse, ah ! oui, mille fois heureuse ! car mieux vaut
« mourir avant celui que l'on aime que vivre avec celui que
« l'on hait ! » Toi, pendant ce temps, rêvant à moi, tu allais voir cette enfant que j'avais soignée ; puis, par un miracle d'intuition, tu me suivais dans ma course, et tu me voyais agenouillée au pied du lit de mon amie !... As-tu donc l'œil des anges, artiste divin, et, comme eux, vois-tu à travers l'espace sans que les obstacles matériels puissent arrêter ta vue ? Tu m'accuses au fond du cœur, ingrat aimé ! et tu ignores que, depuis que je t'ai vu, j'ai, moi aussi, mes heures d'insomnie et d'épouvante ; oui, d'épouvante ! car, comme toi, et plus avant que toi peut-être, j'ai plongé dans le gouffre profond où l'on veut m'ensevelir. Tu es pâle comme la mort : regarde, et vois ce que sont devenues les couleurs de mes joues ! Oh ! que ne puis-je te rendre les tiennes, et faire reprendre à ton front sa blancheur immaculée et sa sérénité céleste, en répandant sur toi, pauvre arbre flétri par l'orage, en répandant sur toi, comme une rosée salutaire, toutes les larmes de mon cœur ! »

Et le silence de Pétrus répondait :

« Ah ! tu m'aimes donc, beau lis virginal, et je me suis trompé quand je t'ai accusée de marcher souriante à cet hyménée ! Oui, lorsque ta sœur, l'indiscrète enfant, a prononcé le nom de cet homme, j'ai vu le vent de la pudeur passer sur ton front, et voilà que, maintenant, tu sais que je t'aime ! voilà que, brisée jusque dans l'âme, pareille à la colombe amoureuse, tu caches ton front sous ton aile pour pleurer ! — Hélas ! tu m'as demandé le secret de ma pâleur : tu le connais à présent, puisque te voilà à ton tour, aussi pâle et plus pâle que moi !... Mais pourquoi restes-tu muette, ô ma pensée ? pourquoi n'entends-je pas ta voix, ô mon amie ? C'est que le silence à deux, c'est la symphonie de l'amour, le rêve du matin, plein de célestes murmures, d'ineffables espérances ! Ne me réponds donc pas, et écoute chanter dans mon cœur, comme j'écoute chanter dans le tien, l'hymne sacré, mélange d'allégresse et de douleur qu'on n'entend qu'une fois, et qui, éteint, ne se réveille jamais ! »

Et ce silence fut, en effet, pour les deux jeunes gens une joie ineffable, une minute de bonheur illimité ; joie d'autant plus grande, bonheur d'autant plus ardent, que tous deux sentaient qu'en creusant ce bonheur et cette joie, ils finiraient par trouver une profonde douleur.

Ils s'aimaient, comme l'avait dit Pétrus à son oncle, d'un amour que la langue humaine n'avait pas de mots pour exprimer ; seulement, au lieu de s'exhaler en chansons, comme celui des oiseaux, leur amour, comme celui des fleurs, se répandait en parfums, et ils en savouraient les suaves émanations.

Par malheur, à cet instant suprême où leurs deux âmes, bien près de se confondre, allaient se réunir dans un paradis enchanté, la porte de la serre s'ouvrit brusquement, et la dévote et impertinente marquise de la Tournelle parut sur le seuil.

Cette apparition fit lourdement retomber les deux rêveurs sur la terre.

A la vue de la marquise, Pétrus se leva, mais inutilement : la marquise ne le vit pas, ou fit semblant de ne le pas voir ; — peut-être aussi fut-elle distraite par la petite Abeille, qui courut à elle, et lui donna son front à baiser.

— Bonjour, petite ! bonjour ! dit-elle en l'embrassant et en allant à Régina.

Régina lui tendit la main en se soulevant sur sa chaise.

— Bonjour, ma nièce ! continua la marquise passant d'une sœur à l'autre. Je viens de la salle à manger ; on m'a dit que vous y aviez à peine posé le pied ; cependant, je tenais à vous voir, attendu que j'ai quelque chose de très important à vous dire.

— Si j'avais su que vous nous fissiez le plaisir de descendre au déjeuner, ma tante, répondit Régina, je vous eusse bien certainement attendue ; mais je croyais qu'hier et aujourd'hui, vous étiez en retraite, et que vous déjeuniez chez vous.

— Aussi, pour vous seule suis-je descendue, ma nièce, et j'ai fait exception en votre faveur à cause de la gravité des circonstances.

— Oh ! mon Dieu ! vous m'effrayez presque, ma tante ! dit Régina en essayant de sourire. Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a, ma nièce, que M. Coletti me mande, dans une lettre, qu'hier, mercredi des Cendres, on ne vous a pas vue à l'église.

— En effet, ma tante ; j'étais au chevet d'une de mes amies mourante.

— C'est aujourd'hui que monseigneur fait son introduction au carême, et il espère que vous assisterez au sermon.

— Vous m'excuserez auprès de monseigneur, ma tante, mais je ne compte pas sortir de la journée. J'ai eu hier une grande affliction, je suis encore très souffrante, j'ai besoin de tranquillité, et je ne bougerai pas de la maison aujourd'hui.

— Ah ! fit aigrement la vieille marquise.

— Oui, continua Régina avec une fermeté de voix et de regard qui semblait justifier son nom ; je compte même me retirer dans ma chambre après la séance ; car vous voyez que je suis en train de poser, ma tante ; — et, à ce propos, je vous ferai remarquer que vous me masquez complètement à M. Pétrus.

— Tiens ! fit la vieille dame.

Et, se retournant vers le peintre :

— Pardonnez-moi, dit-elle, monsieur l'artiste ; je ne vous avais pas aperçu. Vous allez bien, depuis lundi ?

— Parfaitement, madame.

— Tant mieux ! — Imaginez-vous, ma nièce, quelle a été ma surprise en trouvant M. Pétrus Herbel chez le général de Courtenay, auquel j'allais rappeler que c'était avant-hier, mardi, mon anniversaire ?

— Je ne vois pas ce qui a pu vous surprendre là dedans, ma tante. Il n'y a rien d'étonnant, ce me semble, de trouver le neveu chez l'oncle.

— Vous saviez cela, vous ?

— Je savais que M. Pétrus Herbel de Courtenay était

neveu du général comte Herbel de Courtenay ; oui, ma tante, je savais cela.

— Eh bien, je l'ignorais, moi. Je suis toujours étonnée qu'un peintre soit allié à une famille dont les ancêtres ont régné.

— J'espère, madame, dit Pétrus, qu'une personne aussi éminemment religieuse que vous met les apôtres et les saints au-dessus de tous les rois et de tous les empereurs de la terre ?

le mouvement de Régina, mais ne comprit absolument rien ni à l'une ni à l'autre.

— Eh bien, dit la marquise voyant les deux jeunes gens muets, qu'y a-t-il donc d'extraordinaire à ma question ? — Je vous demande, monsieur Pétrus, si le portrait du comte Rappt avance.

— Je ne comprends pas ce que madame la marquise me fait l'honneur de me demander, répondit Pétrus, dans le cœur duquel commençait à pénétrer un vague soupçon.



Regina venait de s'évanouir.

— Pourquoi espérez-vous cela ?

— Je ferai observer à madame la marquise de la Tournelle qu'elle répond par une question à la question qu'a l'honneur de lui adresser le vicomte Pierre de Courtenay.

Si impertinente qu'elle fût, la marquise se trouva un peu décontenancée.

— Sans doute, répondit-elle, je mets les apôtres et les saints au-dessus des empereurs et des rois, puisqu'ils viennent après Jésus-Christ.

— Eh bien, madame la marquise, saint Luc était peintre ; — pourquoi un descendant des empereurs ne le serait-il pas ?

La marquise se mordit les lèvres.

— Ah ! dit-elle, vous me rappelez à la véritable question, et je vous remercie. Je savais bien que j'étais venue pour autre chose.

Ni Régina ni Pétrus ne répondirent.

— J'étais venue, continua la marquise s'adressant à Pétrus, pour vous demander si le portrait du comte Rappt serait bientôt fini.

Régina baissa la tête avec un soupir qui ressemblait à un gémissement.

Pétrus entendit la question de la vieille marquise, vit

— C'est moi qui m'exprime mal, en effet, dit la marquise J'appelle, par anticipation, le portrait de Régina : *le portrait de M. Rappt* ; il est vrai qu'il ne deviendra le portrait de M. Rappt que le jour où mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan deviendra la comtesse Rappt ; mais, comme, d'ici à huit ou dix jours, ce sera chose faite...

— Pardon, madame, demanda Pétrus pâlissant affreusement, ce portrait que je fais là est donc destiné à M. Rappt ?

— Mais sans doute ; c'est le principal ornement de la chambre nuptiale.

Il se fit, à ces mots, un tel bouleversement sur le visage de Pétrus, que la marquise, s'en apercevant :

— Oh ! oh ! monsieur le peintre, dit-elle, qu'avez-vous donc ? On dirait que vous allez vous trouver mal !

En effet, Pétrus, debout, le front ruisselant de sueur, l'œil hagard, ressemblait à la statue du Désespoir.

La marquise se retourna alors vers sa nièce, pour lui faire remarquer la pâleur du jeune homme, mais elle vit Régina si pâle elle-même, qu'on eût dit qu'elle venait d'être frappée, à la même place, du même coup qui avait frappé le jeune homme.

Madame de la Tournelle était femme d'expérience : elle devina aussitôt ce qui se passait entre les deux jeunes gens.

et, portant successivement ses regards de l'un à l'autre, elle répéta entre ses dents ce monosyllabe expressif :

— Tiens ! tiens ! tiens !

Puis, prenant Abeille par la main, de peur que, malgré sa jeunesse, la petite fille ne comprît quelque chose à cette double douleur, et l'entraînant avec elle :

— Je n'avais pas autre chose à vous demander, ma nièce, dit la marquise ; je sais, maintenant, tout ce que je voulais savoir !

Et elle sortit.

A peine la portière était-elle retombée derrière elle, que Pétrus jeta un cri, et, tirant de sa poche un petit poignard turc qu'il portait habituellement sur lui :

— Ah ! dit-il, et ce portrait que je faisais avec tant d'amour, c'était pour lui, pour le comte Rappt, pour cet infâme ! Cela ne sera pas ainsi ! Je puis être la victime de son bonheur : je n'en serai pas le complice !

Et, enfonçant le poignard dans la toile, il la déchira depuis le haut jusqu'en bas.

Régina entendit le craquement de la toile et, à ce craquement, ressentit la même commotion que si le poignard l'eût frappée, au lieu de frapper le portrait et, en la frappant, lui eût tranché la grande artère du cœur.

Et, cependant, tout en pâlissant encore, — ce qu'on eût cru impossible, — tout en renversant sa tête en arrière, comme si sa dernière force, et même celle de la volonté, l'eût abandonnée, elle eut encore la puissance de tendre la main au jeune homme.

— Merci, Pétrus ! dit-elle ; c'est comme cela que je voulais être aimée !

Pétrus se précipita sur cette main, la baisa avec fureur, et s'élança hors du salon en criant :

— Adieu pour toujours !

Un gémissement lui répondit : Régina venait de s'évanouir.

Et, maintenant, laissons mademoiselle de Lamothe-Houdan et Pétrus Herbel à leur désespoir amoureux, et allons, d'un seul bond, voir, à Vienne, ce qui s'y passait dans la soirée du mardi gras de l'année 1827.

XCIV

REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DE LA SIGNORA ROSENHA ENGEL

Le mardi gras de l'année 1827, vers six heures du soir, la ville de Vienne présentait un aspect inaccoutumé.

Un étranger, en voyant la foule qui se pressait dans ses rues, eût été bien embarrassé de dire à quelle fin la population sortait si précipitamment de Stuben-Thor, de Léopoldstadt, de Schotten-Thor et de Mariahilf, en un mot de tous les faubourgs de la ville, et convergeait pour ainsi dire des quatre points cardinaux vers un même centre qui semblait être la place du Palais.

Et, pourtant, ce n'était point vers le palais que se dirigeait cette foule ; et, si mille équipages aux armes de toutes les grandes maisons d'Allemagne stationnaient dans les rues avoisinant le palais impérial, ce n'était ni pour la fête de l'empereur, ni pour un mariage, ni pour une naissance, ni pour une mort, ni pour un deuil, ni pour une défaite, ni pour une victoire, que la ville était en rumeur.

Non ; toute cette foule se rendait simplement au théâtre impérial, où la célèbre danseuse Rosenha Engel donnait, par extraordinaire, sa représentation à bénéfice, le théâtre de la porte de Carinthie étant alors en réparation.

Or, la réputation européenne de beauté, de vertu, de talent de la célèbre danseuse justifiait l'empressement de la population viennoise ; d'autant plus qu'on disait vaguement que cette représentation était la dernière que donnerait Rosenha dans la capitale de l'Autriche, attendu qu'elle se disposait à partir pour la Russie, qui, dès cette époque, commençait à enlever à l'Europe occidentale ses meilleurs artistes.

Quelques-uns soutenaient même qu'elle se retirait sérieusement et définitivement du théâtre ; si sérieusement, qu'elle était sur le point d'épouser un prince de Hesse.

D'autres, enfin, — mais c'était le plus petit nombre, il faut le dire, — affirmaient qu'elle allait entrer dans un couvent.

Il y avait donc mille raisons qui expliquaient l'empressement de cette foule, et la preuve c'est qu'elle accourait du pas dont on va voir un spectacle qu'on ne reverra plus jamais.

Toutefois, elle accourait vainement ; depuis huit jours, la salle entière était louée et la salle eût pu contenir trente mille personnes de plus qu'elle eût été louée de même. Le désappointement fut donc grand pour ceux qui, venus, en toilette et sans avoir dîné, de Meidling, de Hietzing, de Baumgarten, de Brigittenau, de Stadiau et de tout le pays à cinq lieues à la ronde, trouvèrent l'entrée interdite à quiconque n'avait pas sa place louée d'avance.

Ce fut un hourra de dépit, d'indignation et de colère qui, parti de la place de la Parade, retentit jusqu'au Prater, lorsque se répandit cette nouvelle, que la salle était complètement louée ; et nul doute que la foule furibonde ne se fût livrée à quelque bruyante représaille, si les équipages de la cour, venant tout à coup à passer et à s'arrêter devant le théâtre, n'eussent, comme une digue, fait rentrer cette marée dans son lit.

La foule — nous parlons de la foule autrichienne surtout — la foule, qui jamais n'a de rancune, mais qui toujours a besoin de crier, se dédommagea des malédictions que l'empêchait de pousser la présence de la famille impériale en criant : « Vive l'empereur ! » et, comme Ruy Blas, de pittoresque et poétique mémoire, se contenta, pour tout spectacle, de regarder descendre des équipages, après Sa Majesté, toutes les princesses, archiduchesses et comtesses de la cour.

Bien que ce spectacle soit, sans doute, fort intéressant, nous préférons aller attendre l'arrivée des illustres personnages qui en font l'objet, commodément assis dans une stalle du théâtre, où notre titre d'auteur dramatique, que nous déclinons au contrôle, nous donne le droit d'entrer librement, et à la porte duquel un immense bassin d'argent reçoit les offrandes destinées par ce public d'élite à la bénéficiaire.

La salle du théâtre impérial de Vienne est, dans les temps ordinaires, médiocrement élégante ; mais, parée comme elle l'était ce soir-là, elle offrait un coup d'œil vraiment féerique. A la voir dans son ensemble, on eût dit l'intérieur d'un palais arabe où chatoyaient, étincelaient, chantaient, respiraient, des diamants, des perles, des dentelles, des femmes et des fleurs ; de quelque côté que l'on tournât les yeux, on n'apercevait que blancs visages et fraîches épaules, au milieu desquels ne faisaient tache ni la figure morose, ni le vêtement sombre de l'homme ; c'étaient des masses de fleurs qui s'épanouissaient sans que, par aucun endroit, perçât le tronc noir de l'arbre, et il semblait que quelque divinité reproductrice eût été chargée de rassembler là tout ce qu'il y avait de beau dans le vieux monde, afin d'en composer un nouveau.

Dans la loge impériale — placée à l'avant-scène de droite, et formée de la réunion de trois loges qui se séparent ou se confondent à volonté — étaient d'abord dix femmes, toutes jeunes, toutes belles, toutes blondes, toutes vêtues uniformément de robes de dentelles, la poitrine et la tête couvertes de fleurs entre lesquelles, comme des gouttes de rosée, scintillaient des diamants ; dix femmes, — ou, plutôt, dix jeunes filles, car la plus âgée n'avait pas vingt-cinq ans, — dix jeunes filles qu'on eût prises pour dix sœurs, tant elles se ressemblaient en grâce, en jeunesse, en beauté ; tant elles figuraient les dix premières journées du mois de mai !

En face de la loge impériale, c'est-à-dire dans l'avant-scène de gauche, comme dans une seconde corbeille destinée à faire pendant à la première, s'étageaient les sept fleurs fraîchement écloses de la nouvelle branche de Bavière : les princesses Joséphine, Eugénie, Amélie, Elisabeth, Frédérique, Louise et Marie.

Les loges attenantes à la loge impériale d'Autriche et à la loge royale de Bavière, semblaient une forêt héraldique où s'entre-croisaient les rameaux généalogiques des arbres princiers de toutes les Hesses : Hesse-Darmstadt, Hesse-Hombourg, Hesse-Rheinfeld, Hesse-Rothenbourg, Hesse-Cassel, Hesse-Creutzberg, Hesse-Philipsthal, Hesse-Barchfeld ; les princesses de Nidda, de Hohenlohe, Wilhelmine de Bade, et les petites princesses Berthe et Amélie, imperceptibles boutons de ce riche bouquet de fleurs.

Puis venaient les loges des maisons de Wittenberg, de Stuttgart, de Neustadt, de Montbéliard, de Saxe, de Brandebourg, de Bade, de Brunswick, de Mecklembourg, de Schwerin, d'Anhalt ; des princesses Marianne et Henriette, et de la petite princesse Thérèse, du rameau royal de Nassau.

Mais ce qui attirait particulièrement l'attention des spectateurs, ce n'était ni la loge impériale d'Autriche, ni la loge royale de Bavière, ni toutes ces autres loges déployant au-dessus du parterre le blason vivant de l'Allemagne ; — ce n'étaient ni les aigrettes de diamants qui envoyaient leurs rayons, ni les couronnes de fleurs qui envoyaient leurs parfums, ni les lèvres roses, doublées d'émail, qui envoyaient leurs sourires, — non.

Ce qui attirait tous les regards ; ce qui éveillait un sentiment d'admiration, presque d'enthousiasme ; ce qui, enfin, comme nous l'avons dit tout à l'heure, donnait à cette salle l'aspect d'un palais d'Orient et eût pu faire croire à un rêve des *Mille et une Nuits*, c'étaient les étranges et beaux personnages qui occupaient la loge de face, d'habitude destinée aux aides de camp de l'empereur, et cor-

respondant à celle qui, chez nous, tient le milieu de la galerie.

Qu'on imagine, en effet. — l'éventail à la main, vêtu de cachemire blanc tramé de perles et d'or, le cou enveloppé d'une écharpe de gaze où, comme scintillent les étoiles à travers un nuage, scintillaient de splendides pierreries, la tête couverte d'un turban de brocart d'où s'échappaient les plumes d'émeraude d'un paon fixées au-dessus du front par

grande barbe, en longue robe de percale blanche, en turban d'or et d'écarlate.

L'un d'eux, qui occupait près du radjah l'emploi de héraut, était le *tchouparassi*, ainsi appelé de la longue écharpe rouge qu'il portait de l'épaule droite au côté gauche, et à laquelle pendait une grande plaque d'or où étaient tracés, en langue persane, les noms, titres et qualités du maître.



C'était le titre que l'on donnait à l'étranger.

un diamant gros comme un œuf de colombe ; — qu'on imagine un bel Indien de quarante-cinq à quarante-huit ans, aux moustaches et à la barbe parfaitement noires, qu'à la fierté de ses yeux on eût pris pour un des radjahs indépendants du Boghilkund ou du Bundelkund et, à la richesse de ses vêtements, pour le génie des mines de diamants de Pannah.

Autour de lui, — puisque nous sommes en face d'un tableau de Delhi ou de Lahore, qu'on nous permette d'employer une comparaison indienne, — autour de lui, comme des étoiles autour de la lune, quatre jeunes filles, aux paupières noircies, aux joues safranées, aux yeux étincelants sous la lumière des mille bougies de la salle, comme au milieu des ténèbres les yeux des animaux de la nuit, quatre jeunes Indiennes dont l'aînée n'avait pas quinze ans enveloppées de gaze, et vêtues de cachemire blanc de Boukhara.

Derrière le radjah, — c'était le titre que l'on donnait à l'étranger, — six jeunes Indiens vêtus de robes de soie brochée vert, bleu et orange, de ces tons vifs et chauds nuancés par le soleil lui-même sur cette gigantesque palette de l'Inde où Véronèse semble avoir trempé son pinceau.

Enfin, tout au fond de l'immense loge, dans une espèce de salon de service, se tenant debout, immobiles, huit valets à

Les autres étaient des *harkaras* de Delhi, un *tamoul* de Madras, et un *pundit* de Bénarès, titres qui correspondent chez nous à ceux de chambellan et de janissaire.

Au milieu de cette salle, où la blancheur des dentelles et des robes rayonnait aux lumières comme la neige au soleil, cette loge indienne, éclatante, colorée, ressemblait à une verdoyante oasis assise sur un des plateaux neigeux de l'Himalaya ; et, en fermant, sous les rayons qu'elle projetait, leurs yeux éblouis, les spectateurs voyaient en imagination se dérouler devant eux comme un panorama toutes ces villes de l'Inde dont le nom seul, murmuré à nos oreilles, nous fait l'effet d'un conte ou d'une chanson : Saseram, Bénarès, Mirzapour, Kallinger, Kalpy, Agra, Bindrabund, Muthra, Delhi, Lahore, Cachemire. On voyait défiler les palais, les tombeaux, les mosquées, les pagodes, les kiosques, les cascades, toutes les féeries de l'antique architecture hindoue ; il vous arrivait comme des parfums de fraisiers et d'abricotiers sauvages, comme des bouffées odoriférantes de branches de cèdre brûlées par les montagnards sur les rampes du Djavahir ; et, des cimes neigeuses, des sommets vaporeux de cette rêverie, on voyait luire les verts gazons des vallées thibétaines, où, disent les poètes, la pluie n'est jamais tombée ; on oubliait enfin le lieu où l'on était, l'heure, le théâtre, l'empereur, la ville, l'Europe,

et l'on se sentait prêt à ouvrir les ailes, et à s'envoler vers les terres bénies d'où venaient ces splendides visions !

Au milieu de cette ville de l'Inde en miniature, au premier rang de cette loge, à la droite de celui qui semblait un prince indien, tant autour de lui tout était royal et asiatique, se tenait un homme dont nous n'avons pas encore parlé et qui, par son costume européen, par son habit noir fermé et à la boutonnière duquel était attaché le ruban d'officier de la Légion d'honneur, faisait un singulier contraste avec l'étranger.

Pourtant, en examinant soigneusement le costume du radjah, le contraste n'eût point paru si grand : car on eût aperçu attachée dans un pli de sa robe blanche une rosette semblable à celle qui décorait la poitrine de l'Européen.

Nul ne savait précisément ce qu'étaient ces deux hommes arrivant du pays des rêves, et, qui, partout, au théâtre ou à la promenade, dans la même loge ou la même voiture, se présentaient sur le pied de l'égalité.

Voici les bruits qui couraient à leur endroit :

Le radjah des *Mille et une Nuits*, cet étranger dont le cortège ressemblait à celui du roi Salomon venant recevoir la reine de Saba, ce nabab sur lequel étaient braquées les lorgnettes de tous les spectateurs et surtout de toutes les spectatrices, était, ainsi que nous l'avons dit, un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans, aux yeux d'un bleu d'émail, à la figure loyale, ouverte, franche, communicative comme celle des Indiens des montagnes, à la tournure facile et dégagée, aux manières élégantes des Indiens de la plaine.

On disait de lui que, disgracié par l'empereur Napoléon, en 1812, à propos de l'opposition qu'il s'était permis de faire tout haut contre la campagne de Russie, ne voulant point rester inactif au commencement de sa carrière, et répugnant à servir, comme Moreau ou Jomini, dans les rangs des ennemis de la France, il était parti pour l'Inde, et avait été offrir ses services à Rundjet-Sing, qui lui-même, de simple officier, était devenu radjah ou maharadjah, autrement dit roi absolu de Lahore, du Pendjab, de Cachemyr et de toute la partie inconnue de l'Himalaya que bornent l'Indus et le Setledje.

Présenté au général Allard, qui commandait la cavalerie du radjah, par le général Ventura, qui commandait l'infanterie, le nouvel émigré, que l'on disait Maltais, et dont on ignorait le nom, avait été bientôt appelé par Rundjet-Sing au commandement de l'artillerie avec un traitement annuel de cent mille francs.

Mais de là ne lui venait point la fortune immense dont il jouissait : une légende tout orientale lui attribuait une autre source. On racontait qu'un jour, le roi de Lahore étant venu passer, dans le Pendjab, la revue des troupes que commandait le général maltais, celui-ci avait fait dresser un trône du haut duquel le roi avait pu suivre les merveilleuses évolutions auxquelles, en moins de trois ans, le commandant de l'artillerie avait dressé les troupes et le matériel placés sous ses ordres.

La revue terminée, Rundjet-Sing, tout étourdi de ce qu'il venait de voir, avait voulu doubler les appointements de son général d'artillerie ; mais lui, en souriant, avait demandé si, en échange de cette riche augmentation, qui, peut-être, éveillerait la jalousie de ses collègues, il ne serait point égal au radjah de lui accorder un autre don.

Rundjet-Sing avait incliné la tête en signe d'assentiment.

Alors, le Maltais avait demandé au roi de lui donner, en toute propriété, le sol recouvert par le tapis qui supportait son trône, c'est-à-dire un espace de terrain de vingt-cinq pieds carrés, à peu près.

Le radjah lui avait, bien entendu, accordé cette demande.

Or, le tapis recouvrait une mine de diamants ! de sorte que le général de Rundjet-Sing était devenu si riche, disait-on, qu'il eût pu payer, pour son compte, l'armée du radjah, qui était de trente à trente-cinq mille hommes.

Depuis sept ou huit ans, — ajoutait la légende indo-germanique, — il était au service du roi de Lahore, lorsqu'un Corse, ancien officier de l'empereur Napoléon, était arrivé à son tour près de Rundjet-Sing. Le radjah accueillait avec ardeur tout ce qui venait d'Europe, et il n'avait point attendu que le nouveau venu lui demandât un emploi : il lui avait fait offrir une place, soit dans l'armée, soit dans l'administration ; mais le nouveau venu était porteur d'une somme assez considérable qui, disait-on, lui avait été donnée à Sainte-Hélène par l'empereur lui-même, et il avait refusé toutes les offres du radjah.

Ce nouveau venu, ce Corse, c'était, disait-on encore, l'homme à l'habit noir, au ruban rouge, au visage pâle, aux moustaches noires et épaisses, aux yeux profonds et pénétrants, qui se tenait à la droite du magnifique Indien, et qui se faisait remarquer par son front soucieux comme un nuage chargé de foudre, et par cette attitude mâle et fière particulière aux hommes dont toute la vie a été une longue lutte pour la même idée.

Que venaient faire ces hommes en Europe ? Chercher, assurait-on, des ennemis à l'Angleterre, Rundjet-Sing ne demandant que l'appui d'une puissance européenne pour soulever l'Inde tout entière.

Ils s'étaient arrêtés à Vienne pour y attendre, disaient-ils, le fils du radjah, jeune prince de la plus haute espérance, resté convalescent à Alexandrie.

En arrivant dans la capitale de l'Autriche, ils avaient remis à M. de Metternich leurs lettres de recommandation, signées du maharadjah de Lahore, et l'empereur François les avait reçus avec la même cordialité et la même pompe qu'en 1819 il avait déployées pour recevoir Aboul-Hassan-Khan, ambassadeur de Perse.

Muni des présents que le radjah l'avait chargé de déposer aux pieds de l'empereur, et parmi lesquels étaient son portrait encadré d'une riche bordure en pierre de jade de la Chine, des tissus de soie et de cachemire, des colliers de perles et de rubis, le général indien avait fait à la cour une entrée triomphale : et la porte du palais que l'empereur lui avait désigné pour habitation était assiégée, du matin au soir, par les courtisans que leurs femmes, leurs sœurs ou leurs filles envoyaient, avec recommandation de serrer assez tendrement les mains du nabab pour en faire tomber les diamants, les émeraudes et les saphirs dont elles ruisselaient.

Et, maintenant, nous espérons que l'on comprendra pourquoi — le côté pittoresque à part — la loge de l'envoyé du maharadjah de Lahore était le point de mire de tous les regards.

XCV

MIRAGE INDIEN

Mais, tout au contraire de cette foule qui, son but trouvé, semblait n'avoir d'attention que pour eux seuls, les deux amis laissaient errer leurs regards sur toutes les loges à la fois, ne paraissant pas s'inquiéter le moins du monde des nobles princesses qui occupaient le premier rang, ni des belles spectatrices qui occupaient les autres places : ayant bien plutôt l'air de vouloir percer, avec le rayon de leurs yeux, la profondeur des salons, afin d'y chercher quelque spectateur encore absent ou si bien caché, que leurs efforts pour le découvrir étaient inutiles.

— Ma foi, dit l'Indien à son compagnon dans le dialecte de Delhi, que tous deux semblaient parler avec la même facilité que les indigènes, — à force de chercher à voir, je n'y vois plus : mes yeux se troublent ! Et, vous Gaetano, y voyez-vous quelque chose ?

— Non, répondit l'homme à l'habit noir ; mais quelqu'un de bien informé m'a assuré que, visible ou non, il assisterait à cette représentation.

— Il est peut-être malade !

— Avec sa volonté de fer, une maladie, même sérieuse, ne serait point pour lui un empêchement... Il viendra ici ce soir, dût-il y venir en litière, et se faire porter à sa loge. Quant à moi, je suis certain qu'il y est déjà, et qu'il assiste à la représentation incognito, caché dans quelque baignoire ou quelque loge du centre. Comment voulez-vous qu'il laisse échapper, sans en prendre sa part, cette représentation, la dernière, assure-t-on, que donne une femme qui lui accorde, à lui, ce qu'elle refuse à tout le monde ?

— Vous avez raison, Gaetano, il y est ou il y sera. Et vous avez, dites-vous, reçu de nouveaux renseignements sur la Rosenha ?

— Oui, général.

— Conformes aux premiers ?

— Plus rassurants encore.

— Elle l'aime ?

— Elle l'adore !

— Sans intérêt ?

— Mon cher général, je croyais que vous connaissiez les Allemandes : elles se donnent, mais ne se vendent pas.

— Je la croyais Espagnole, et non Allemande.

— C'est-à-dire qu'en effet sa mère était Espagnole ; mais que prouve cela ? Qu'elle est fière comme une Castillane, désintéressée comme une Allemande.

— On vous a donné des détails sur la jeunesse de cette fille... je me trompe... de cette femme ?

— C'est toute une histoire, mais une histoire étrangère à ce qui nous occupe. Sa mère ou la femme qui passait pour sa mère — il paraît que Rosenha elle-même n'a rien de certain à cet égard — tant que la petite fut enfant, vécut Dieu sait comme, en donnant à jouer, en faisant pis peut-être ! Mais, Rosenha devenue jeune fille, on commença à s'apercevoir de sa merveilleuse beauté, et l'on songea à en tirer parti. Ce fut alors que, pour échapper au sort qui l'attendait, la petite s'enfuit de chez sa mère. Elle avait

onze ans ; elle se mêla à une troupe de gitanos qui lui apprirent toutes les danses espagnoles. A treize ans, elle débuta sur le théâtre de Grenade, passa successivement sur ceux de Séville et de Madrid, puis, enfin, arriva à Vienne, recommandée à l'entrepreneur des théâtres impériaux par l'ambassadeur d'Autriche près la cour d'Espagne. Ce n'est point sa vie que je vous raconte, remarquez bien, général ; c'est un sommaire des événements qui la composent.

— Et, dans tout cela, vous voyez ?...

— Un côté parfaitement digne, parfaitement noble, parfaitement dévoué.

— Auquel vous croyez qu'on peut se fier ?

— Auquel, du moins, je me fierais, moi.

— Si vous vous y fiez, mon cher Gaetano, vous entendez bien que je m'y fierai aussi... ou, plutôt, je m'y suis fié déjà, puisque ma lettre est toute écrite, là, dans cette bourse. Mais ce que je demande, c'est si elle aura l'esprit assez grand pour comprendre l'immensité d'un projet comme le nôtre.

— Les femmes comprennent avec le cœur, général. Celle-là aime : elle doit vouloir la gloire, la renommée, la grandeur de son amant ; elle comprendra !

— Mais comment, au milieu de la surveillance dont il est l'objet, — surveillance d'autant plus rigide qu'elle est plus dissimulée, — comment expliquez-vous qu'on laisse librement pénétrer cette jeune fille jusqu'à lui ?

— Il a seize ans, général, et la surveillance de la police, si sévère qu'elle soit, est, dans certains cas, obligée de fermer les yeux à l'endroit d'un jeune homme de seize ans dont les passions vives et précoces sont, dit-on, celles d'un homme de vingt-cinq. D'ailleurs, elle ne le voit qu'à Schœnbrünn, où elle est introduite par un jardinier du château qui passe pour son oncle.

— Oui, et que les deux enfants croient à leur dévotion, mais qui, selon toute probabilité, est à la dévotion de la police.

— Je le crains. Mais on n'aura qu'à leur recommander le silence le plus absolu...

— C'est l'objet du post-scriptum de ma lettre.

— Et, comme j'ai un moyen sûr de pénétrer jusqu'à lui sans mettre personne dans ma confidence...

— Etes-vous bien certain de pouvoir vous retrouver, même par une nuit noire, dans ces immenses jardins de Schœnbrünn ?

— J'ai habité Schœnbrünn, en 1809, avec l'empereur ; puis j'ai le plan qu'il m'a remis lui-même à Sainte-Hélène...

—Et puis il faut bien donner quelque chose au hasard, à la Providence, à Dieu ! dit, comme un homme à peu près décidé, le général. Mais, enfin, pourquoi n'est-il pas ici ?

— D'abord, général, rien ne vous dit qu'il n'y soit pas ; il croit, pauvre enfant, sa passion inconnue, et il a peur de la trahir en allant se placer dans la loge des archiducs, et en laissant voir ces émotions qu'un jeune cœur n'est pas maître de contenir. Ensuite, ainsi que je vous l'ai dit, il est peut-être dans la salle, mais caché. Enfin, comme il n'adore pas la musique, à ce qu'on assure ; que, d'ailleurs, il veut sans doute donner à la belle Rosenha la preuve qu'il ne vient que pour elle, il est encore possible — plus que possible : probable même ! — qu'il laissera jouer l'opéra, et ne viendra que pour le ballet.

— Ah ! cela, Gaetano, pourrait bien être, comme on dit là-bas, la vérité vraie ! à moins... à moins, toutefois, qu'il ne soit malade, trop malade pour quitter la chambre.

— Vous revenez encore à cette fatale idée !

— Je reviens aux idées terribles, mon cher Gaetano... Il est d'une faible complexion, et il use de la vie, le malheureux ! comme ferait un homme robuste !

— On exagère peut-être la faiblesse de sa santé, comme on exagère ses excès. Que je le voie de près seulement, et je saurai bien à quoi m'en tenir. Comme je vous le disais tout à l'heure, il a seize ans, ou il va les avoir dans un mois : à cet âge, la sève monte, et il faut bien que l'arbuste pousse ses premières feuilles.

-- Gaetano, rappelez-vous ce que nous disait avant-hier son médecin ; vous me serviez d'interprète, n'est-ce pas ? vous ne l'avez point oublié. Eh bien, n'avez-vous pas été effrayé comme moi de ce qu'il nous a raconté de sa puissance d'énergie et de sa faiblesse de constitution ? C'est un grand et frêle roseau qui, au moindre vent, frémit et courbe la tête. Ah ! que ne puis-je l'emporter avec nous, là-bas, dans l'Inde, et le faire durcir au soleil comme ces bambous du Gange qui défient tous les ouragans !

Au moment où le général achevait ces mots, le chef d'orchestre leva l'archet et donna le signal de l'ouverture du *Don Juan* de Mozart, ce chef-d'œuvre de la musique allemande, que les deux amis écoutèrent sans sourciller, préoccupés qu'ils étaient par l'absence du personnage dont ils attendaient si impatiemment l'apparition.

Or, le personnage qu'ils attendaient, nous n'apprendrons rien au lecteur en lui disant que c'était cet illustre et malheureux enfant qui avait reçu au berceau le titre de roi de Rome, et auquel, par une patente du 22 juillet 1818, l'empereur François II avait donné le titre de duc de Reichstadt, empruntant ce nom, devenu si profondément historique, à l'une des terres qui devaient former l'apanage autrichien de l'héritier de Napoléon.

C'était donc le duc de Reichstadt qu'attendaient si impatiemment le général indien et son ami ; et la jeune fille sur laquelle ils faisaient reposer toutes leurs espérances, c'était la célèbre Rosenha Engel, la belle danseuse pour laquelle, comme nous l'avons vu au commencement du précédent chapitre, toute la ville de Vienne était en rumeur.

Don Juan achevé, — aux rares applaudissements de la foule, qui, malgré le respect qu'elle a pour les chefs-d'œuvre, sacrifie, en général, le passé au présent — il partit de toutes ces loges, silencieuses pendant l'opéra, mille bruits confus de causeries assez semblables au bourdonnement des abeilles ou au babillage des oiseaux, saluant joyeusement et bruyamment les premières heures du matin.

L'entr'acte dura vingt minutes environ, et les deux étrangers employèrent ces vingt minutes à inspecter de nouveau toutes les loges les unes après les autres ; mais le jeune prince n'était évidemment dans aucune de ces loges dont ils passaient l'inspection.

Le chef d'orchestre donna le signal de l'ouverture du ballet et, après quelques phrases de prélude, la toile se leva de nouveau.

Le théâtre représentait les faubourgs verdoyants d'une ville indienne avec ses kiosques et ses pagodes, ses statues de Brahma, de Shiva, de Ganésa, de Lachmé, déesse de la bonté ; au fond, les rives d'or du Gange, étincelant sous le bleu foncé du ciel.

Une troupe de jeunes filles vêtues des pieds à la tête de longues robes blanches s'avança sur le devant du théâtre, en chantant un adorable *pantoum* dont le refrain était :

Oum mani pâdmei oum !
Heu ! gemma lotus heu !

hymne adressé au diamant Nénufar, lequel, disent les habitants du Thibet, mène en droite ligne ceux qui le chantent au paradis de Bouddha.

En voyant ce décor asiatique, en écoutant cette chanson indienne que les pâtres chantent le soir en chœur, lorsqu'ils ramènent du pâturage les troupeaux de chèvres et de brebis, les deux amis reconnurent le ballet qu'on allait représenter. C'était une imitation, moitié opéra, moitié pantomime, de la vieille pièce indienne du poète Calidasa dont nous avons eu, vers le même temps, une traduction en France ; traduction connue sous le nom de *la Reconnaissance de Sacountala*. Un jeune poète viennois, après avoir vu passer le radieux cortège du général indien, avait eu l'attention délicate de lui faire, à lui seul, poète, une réception royale, en lui rappelant, de peur qu'il ne les regrettât, et les chansons, et les costumes, et les danses, et le ciel bleu de son pays.

Les deux amis furent touchés et confus en même temps de la solennité dont ils étaient en quelque sorte les héros. En effet, au moment où le chœur, chantant la dernière strophe du pantoum, se tourna vers eux, comme si cette dernière phrase leur était adressée, tous les regards se dirigèrent du côté de leur loge et, malgré la présence de la famille impériale et de tous ces princes allemands, des bravos éclatèrent, qui, oubliant de saluer le pouvoir officiel, si respecté alors, surtout à Vienne, allèrent saluer ce pouvoir poétique de la richesse et du mystère, si entraînant partout et à toutes les époques.

Tout à coup, le cercle du chœur s'arrêta et, comme un bouquet dans un vase d'albâtre, on vit apparaître les chatoyantes étoffes de satin, de brocart, de soie et d'or, d'une trentaine d'almées et, au centre, comme la fleur principale du bouquet, dépassant les autres fleurs de toute la hauteur de la tête, et s'ouvrant, pour ainsi dire, aux yeux des spectateurs, la reine des almées, la déesse de la beauté et de la grâce, la fleur incarnée en femme qu'on appelait la signora Rosenha Engel.

Ce fut un cri unanime, un hourra immense, un applaudissement universel et, du fond des loges, de l'orchestre, du parterre même, s'élancèrent, comme les fusées d'un feu d'artifice parfumé, mille bouquets qui, tombés tout autour des almées, jonchèrent bientôt le parquet, et firent de la scène un reposoir de la Fête-Dieu, une sorte d'autel éclatant, embaumé, dont les almées semblaient les prêtresses, mais dont Rosenha Engel était véritablement la divinité.

Quiconque a voyagé en Italie connaît les applaudissements prolongés, les bravos frénétiques, les cris passionnés de la foule pour ses artistes favoris : eh bien, nous n'hésitons point à affirmer que jamais, ni à Milan, ni à Venise, ni à Florence, ni à Rome, ni même à Naples, ne furent poussées acclamations plus bruyantes, plus unanimes, plus méritées.

A partir de ce moment, spectacle et spectateurs, archiducs, princes, princesses, courtisans, tout disparut ; il n'y

eut plus de salle, il n'y eut plus de théâtre une colonie de deux mille personnes vécut, confondue sans distinction de rang ni de titre, dans les sites enchantés de l'Inde. Les deux heures qu'on avait passées à contempler la loge du général avaient admirablement préparé cette foule à voyager avec lui et, pendant toute la durée du ballet, cette fraction aristocratique et intelligente de la population viennoise enfermée dans le théâtre impérial devint indienne, et fut prête à se prosterner en adoration devant la déesse Rosenha, qui venait d'opérer cette métamorphose.

Le rideau tomba au milieu des applaudissements, et se releva au milieu des cris frénétiques de la foule, redemandant la signora Rosenha Engel.

La signora Rosenha Engel reparut.

Alors, ce ne fut plus une pluie, ce fut une averse, une avalanche, un déluge de fleurs. Des bouquets de toutes les formes, de toutes les grosseurs, nous dirons presque de tous les pays, — car quelques-uns étaient le produit des plus riches serres de Vienne, — tombèrent donc tout autour de la bénéficiaire en cascade parfumée.

Mais, chose étrange ! au milieu de ces merveilles de la flore universelle, la seule offrande que la belle Rosenha Engel parut remarquer, le seul bouquet qu'elle ramassa de sa blanche main, fut un petit bouquet de violettes au centre duquel s'épanouissait un bouton de rose blanc comme la neige.

Ce bouquet était, à coup sûr, l'offrande d'une âme timide, presque craintive ; comme la violette, cette âme se cachait dans l'ombre, et elle envoyait son parfum sans montrer sa corolle.

La violette représentait la timidité et la discrétion ; la rose blanche, la pureté et la pudeur. — Il y avait évidemment alliance de celui qui envoyait le bouquet avec celle qui le recevait.

Ce fut, du moins, selon toute probabilité, l'opinion de la belle Rosenha ; car, ramassant, comme nous l'avons dit, ce bouquet de préférence à tous les autres, elle l'éleva jusqu'à la hauteur de ses lèvres, regarda la loge presque perdue du cintre de laquelle il était tombé, et reporta sur les fleurs un regard plein d'amour : — ne pouvant les dévorer des lèvres, elle semblait les embrasser des yeux !

Les deux étrangers avaient suivi attentivement les moindres détails de toute cette scène ; leurs yeux, comme ceux de la danseuse, avaient monté jusqu'à la loge mystérieuse, et le général avait saisi le bras de son ami au moment où la signora Rosenha Engel avait presque embrassé le bouquet.

— Il est ici ! s'était écrié en français, et oubliant qu'il pouvait être entendu, le général indien.

— Oui, là, dans cette loge, répondit l'homme à l'habit noir en dialecte de Lahore ; mais, pour Dieu, général, parlons indien.

— Vous avez raison, Gaetano, dit le général dans la même langue.

Et, passant sa main dans la poche de sa grande robe :

— Je crois, ajouta-t-il, que c'est le moment de jeter aussi notre *nazzer* à la belle Rosenha.

On appelle *nazzer*, dans l'Inde, l'offrande faite par un inférieur à un supérieur.

Le nazzer du général consistait en un sac de musc fait de la peau même de l'animal, curiosité asiatique, rareté thibétaine qui se trahissait à son parfum, et qui ramena sur l'Indien tous les yeux, tournés pendant un instant vers cette loge d'où était parti le bouquet de violettes.

Et, en effet, le général, détachant le bracelet de diamants qui était enroulé autour de son poignet, en noua le sac de musc, et lança le tout à la signora Engel, qui jeta, malgré elle, un cri de surprise en voyant éclater, comme un ruisseau au soleil, une rivière de diamants de la plus belle eau !

XCVI

CE QUE CONTENAIT LE NAZZER DU GÉNÉRAL INDIEN

La cérémonie faite, — comme il est dit naïvement dans la légende de *Malbrouk*, — *chacun s'en fut coucher, les uns avec leurs femmes, et les autres tout seuls.*

Nous ne suivrons ni les uns ni les autres ; mais, profitant toujours de nos droits et privilèges d'auteur dramatique, nous allons pénétrer hardiment dans les coulisses et tenter de voir, à travers les carreaux dépolis de sa loge, ce qui se passe chez la signora Rosenha Engel.

D'abord, à la porte attendaient une foule de princes, d'électeurs, de margraves, de banquiers, pareils à des courtisans faisant antichambre au petit coucher d'une reine.

Il fallait le temps à la signora Rosenha de quitter son costume d'almée, d'ôter son rouge et son blanc, et de passer sa robe de chambre ; seulement, ce soir-là, l'attente se prolongeait bien au delà du temps ordinaire : il en resultait que cette foule aristocratique, entassée à la porte d'un couloir étroit, étouffait et commençait à murmurer, plus poliment en apparence, c'est vrai, mais presque aussi impatiemment au fond, que murmure la foule populaire.

On entendit un pas qui s'approchait de la porte, et la porte s'entr'ouvrit à la satisfaction générale — Mais, par cette porte entr'ouverte, passa le museau futé d'une camériste française, laquelle dit avec cette facilité d'élocution qui caractérise l'honorable classe des femmes de chambre françaises en général, et des femmes de chambre d'actrice en particulier :

— Messieurs, la signora Rosenha est désespérée de vous faire attendre ; mais elle est un peu souffrante, et elle vous demande encore, si vous tenez absolument à rester, dix minutes de repos.

Ce fut, à cette nouvelle, un véritable hourra ! Dix minutes d'attente dans cet étroit espace privé d'air extérieur, c'était, bien certainement, une ou deux asphyxies pour les poumons délicats des diplomates, et autant de congestions cérébrales pour les cerveaux épais des banquiers !

On murmura fort.

— Ah ! dit la Marton, je crois que l'on murmure là-bas ? Messieurs, c'est à prendre ou à laisser : chacun est libre de rester, mais encore bien plus libre de partir.

— Charmante ! charmante ! dirent plusieurs voix affectant l'accent français.

— Nous accordons les dix minutes, mais pas une seconde de plus ! dit un gros banquier habitué à ne pas donner de délai à ses débiteurs.

— C'est bien, c'est bien, dit mademoiselle Mirza en refermant la porte, la signora est prévenue, et, si elle a besoin d'une minute, de deux minutes, de dix minutes de plus, elle ne vous les demandera pas : elle les prendra. Il faut bien qu'on respire, que diable !

Et le pêne de la serrure grinça dans la gâche.

Or, ce n'était ni le désir de repos, ni le besoin de respiration qui retardait l'entrée de la cour de Rosenha, la réception officielle de ses adorateurs : la jeune fille était habillée depuis longtemps ; mais, en regardant le bracelet de diamants qui entourait le sac de musc de l'Indien, en entr'ouvrant le sac lui-même, elle avait aperçu une lettre ; et la valeur du sac précieux, jointe à l'originalité de l'envoi, avait donné à la danseuse une vive curiosité de savoir ce que contenait la lettre.

Alors, elle avait déplié le billet, l'avait lu, était restée un moment pensive, l'avait relu, et avait paru s'enfoncer dans une seconde rêverie plus profonde que la première. Enfin, après avoir jeté un dernier regard sur la signature, elle replia la lettre, la remit dans son enveloppe musquée, et attacha le nazzer indien à sa ceinture.

Puis, comme si elle voulait jouir à son aise d'une douce émotion dont l'eût distraite la présence de tous ces importuns, elle fit dire à ses adorateurs, par l'organe de mademoiselle Mirza, qu'elle demandait encore dix minutes pour se reposer et respirer.

Ces dix minutes écoulées, elle appela sa caméristе, et lui ordonna d'ouvrir sa porte.

Elle sourit et leva les épaules de pitié en entendant rugir ses flatteurs à l'approche de la femme de chambre, comme, à l'approche du belluaire, rugissaient les animaux du cirque.

Ils se précipitèrent à travers la porte de la loge entr'ouverte avec l'impétuosité du flot à travers une écluse.

Après quoi, la procession commença ; chacun défila devant la danseuse, nonchalamment couchée sur son canapé, et lui baisa la main.

Nous tiendrons nos lecteurs et surtout nos lectrices quittes des fades compliments qui vinrent échouer aux pieds de la belle Rosenha ; à la forme près, le fond de chacun était le même : « Vous êtes belle comme les amours, et vous avez dansé comme un ange ! »

La danseuse les écoutait à peu près comme les divinités auxquelles nous nous adressons écoutent nos prières ; comme elles, laissant planer son esprit dans les hautes régions, elle n'entendait le bourdonnement de toutes ces voix que vaguement, sans le comprendre et sans y répondre absolument comme la rose entend le bourdonnement des abeilles.

Il nous paraît cependant bon de dire, en conteur consciencieux, que sous les douces fleurs de réthorique de ces discours qu'on lui adressait, et qu'elle n'écoutait pas, se cachait le serpent de la jalousie, lequel, de temps en temps dressait, du milieu des fleurs effeuillées aux pieds de la danseuse, sa tête plate et sifflante.

Chose étrange ! ce n'était pas ce précieux nazzer échappé aux yeux de tous, des mains de l'Indien ; ce n'était pas ce bracelet de diamants enroulé au poignet de la jeune fille et qui semblait s'épuiser en jets de flammes ; ce n'était pas ce sac parfumé sous sa broderie d'or, pendu à la ceinture

de la belle Rosenha comme une escarcelle ; ce n'était pas toute cette richesse visible qui mordait au cœur les adorateurs de la danseuse.

Non, c'était ce bouquet de violettes que l'on cherchait inutilement parmi les autres bouquets étalés sur le canapé, sur les fauteuils et les consoles ; ce bouquet de violettes dont le parfum suave combattait l'odeur pénétrante du musc, et qui était tombé d'une main invisible ; — c'était le regard que Rose-des-Anges (si nous nous permettons de donner en français un équivalent du nom allemand de la danseuse), c'était le regard que Rose-des-Anges avait jeté vers la loge d'où il était parti ; — c'était la façon preste, mignonne et joyeuse dont elle l'avait ramassé, pour l'élever ensuite à la hauteur de ses lèvres ; c'étaient ces détails, futiles en apparence qui, cependant, avaient été vus, observés, commentés de mille façons différentes, et de l'ensemble desquels il résultait que cette réputation de vertu, qui était le plus beau fleuron de la couronne de la jeune fille, venait de recevoir, dans cette soirée, un premier mais vigoureux échec.

Aussi, après avoir demandé la permission d'admirer le bracelet de diamants enroulé autour du bras de la danseuse, après s'être récrié sur la richesse de cette peau de rat musqué, qui, de son vivant était loin de se douter qu'une fois morte, elle serait brodée de perles et d'or, le marquis de Himmel, un des plus assidus sigisbées de la belle Rosenha, se hasarda-t-il à lui demander si elle n'avait aucune idée du personnage mystérieux qui lui avait jeté le bouquet de violettes.

Alors, tout bas, presque à part :

— Marquis, avait dit Rosenha, c'est mon confesseur.

— Comment ! votre confesseur ?

— Pas l'ancien ; le nouveau.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien simple, et plus simple même pour vous que pour aucun autre. C'est vous qui avez divulgué ma résolution de me retirer dans un couvent, or, mon engagement étant fini ce soir, mon noviciat commençant demain, vous ne pouvez pas trouver mauvais que mon nouveau directeur ait été curieux de faire le plus tôt possible connaissance avec sa novice.

Le vieux comte d'Aspern, qui n'avait pas entendu la réponse de Rosenha, lui adressa la même question, et celle-ci lui dit à demi-voix :

— Comte, je puis vous avouer la vérité, à vous, puisque c'est vous qui répandez le bruit que je vais me marier ; — et, soit dit en passant, je ne sais pourquoi vous me desservez à ce point, quand j'ai plus de faiblesse pour vous que pour aucun de ces messieurs ici présents. — Eh bien, comte, c'est le bouquet de mon fiancé : la rose blanche est le symbole de ma vertu et la violette celui de ma discrétion. Respirez les violettes, comte, et tâchez d'en garder le parfum.

Enfin, un attaché d'ambassade russe, le jeune comte de Gersthof, ayant demandé à son tour le secret du bouquet, Rosenha l'avait regardé en face en lui disant tout haut :

— Ah çà ! comte, est-ce bien sérieusement que vous me faites cette question ?

— Mais sans doute, avait répondu le comte.

— C'est me dire que vous voulez mettre ces messieurs dans la confidence de nos petits arrangements particuliers.

— Je ne vous comprends pas, avait repris le dandy moscovite.

— Messieurs, voici le fait. Vous savez qu'on m'a proposé un engagement pour le théâtre impérial de Saint-Pétersbourg ?

Les uns répondirent que oui, les autres répondirent que non.

— Eh bien, c'est M. le comte de Gersthof qui a été chargé de me transmettre cette proposition et qui, pour me déterminer à accepter l'engagement, au reste des plus avantageux, y a ajouté l'offre de son cœur, en me disant, comme je n'étais encore décidée à accepter ni l'un ni l'autre : « Si vous acceptez, belle Rosenha Engel, le plus modeste des bouquets qui vous seront jetés ce soir, vous ferez de moi le plus heureux des hommes ; car ce sera la preuve que vous venez à Pétersbourg, et que vous me permettez de vous y accompagner... » Or, décidée à profiter, sinon des deux offres, au moins d'une, — je laisse à la modestie de M. le comte à deviner laquelle, — j'ai ramassé le bouquet de violettes, le tenant pour le plus modeste des bouquets qui m'avaient été jetés.

— Ainsi, vous partez pour Pétersbourg ? s'écrièrent plusieurs voix.

— Si je ne pars pas pour l'Inde, où me demande Rundjet-Sing, pour son théâtre royal de Lahore, comme vous pouvez le voir, messieurs, par les arrhes magnifiques que m'a envoyés ce soir son ambassadeur.

— De sorte que votre engagement ?... demanda le marquis de Himmel.

— Est là, dit la danseuse, dans cette peau de rat musqué. Je ne vous le montre point, parce qu'il est en indou ; mais, demain, je le ferai traduire, et, s'il est tel que j'ai lieu de l'espérer, je donne rendez-vous à ceux de mes adorateurs qui ne craindraient pas de se déplacer pour moi, sur les bords du Sind ou du Pendjab. Or, continua la belle Rosenha en se levant, comme il y a cent lieues d'ici à Saint-Pétersbourg, quatre mille d'ici à Lahore, et que, de quelque côté que se tourne mon choix, je n'ai pas de temps à perdre, permettez, messieurs, que je prenne congé de vous, en vous faisant cette promesse, bien sincère, de ne jamais oublier les bontés dont vous m'avez comblée.

Et la danseuse, avec un sourire charmant, avec une révérence d'une irréprochable exactitude chorégraphique, salua l'illustre et galante assemblée, qui, voulant ne la quitter qu'au dernier instant, l'accompagna jusque sur la place du théâtre, c'est-à-dire jusqu'au marchepied de sa voiture, où elle sauta, légère comme une mésange qui rentre dans sa cage.

Au moment où le cocher rendait les rênes aux chevaux impatients, tous les chapeaux, en signe d'adieu, s'enlevèrent d'un coup et en même temps, comme si une trombe eût passé par là.

Laissons la voiture de la jeune fille s'enfoncer dans Augustinergasse, Krugerstrasse et s'arrêter dans Seilerstatte, où était situé son hôtel.

XCVII

HISTOIRE D'UN ENFANT

Le spectateur qui, sortant du théâtre impérial, l'imagination enflammée par le spectacle féerique qu'il avait eu pendant une heure sous les yeux, eût craint de rentrer chez lui, de peur de retrouver, à la vue des objets connus, le sentiment de la vie réelle, qu'il avait un instant oubliée, — ce spectateur-là, pour continuer, à travers la nature vaporeuse et poétique de la haute Allemagne, le conte des *Mille et une Nuits* commencé au théâtre, n'eût pas manqué, au lieu de reprendre le chemin de sa maison, de traverser la place de la Parade, et, s'engageant dans le faubourg de Mariahilf, d'enjamber au clair de la lune la grande route qui conduit au château de Schœnbrunn, afin de contempler tout à son aise, une fois placé sur un des sommets qui dominent le château, le merveilleux panorama qui se fût déroulé devant lui.

Mais peut-être, cependant, avant d'arriver au village de Meidling, se fût-il arrêté en voyant, à une des fenêtres de l'aile gauche du château de Schœnbrünn, les deux coudes appuyés au balcon de la fenêtre, la figure éclairée par la lune, moins pâle que lui, un jeune homme, ou plutôt un enfant de seize ans, qui semblait lui-même en contemplation devant ce splendide spectacle que notre promeneur nocturne fût venu chercher.

En effet, de la fenêtre où il était placé, l'enfant pouvait voir, à travers l'atmosphère transparente de cette nuit lumineuse comme une nuit de printemps, devant lui et au-dessous de lui, Vienne, avec tous ses édifices, ses clochers, ses hautes tours, que domine la flèche élégante de sa magnifique cathédrale, et, comme contraste, la ville encore éclairée au dedans par les derniers feux, mais ombrée vigoureusement au dehors par sa vaste enceinte et ses noirs remparts ; — puis, au delà de la ville, le géant Danube, qui, après avoir pris sous un de ses bras l'île de Lobau, continue sa route, et va se perdre à l'horizon dans les plaines célèbres d'Aspern, d'Essling et de Wagram.

Du côté opposé, le jeune homme eût pu voir l'immense prairie entourée de collines d'où s'échappaient les eaux abondantes, tombant en cascades dans les lacs transparents, et dont de hauts arbres séculaires semblaient défendre l'approche comme des sentinelles vigilantes. Enfin, en regardant plus attentivement encore, il eût sans doute aperçu, à travers les brumes diaphanes de cette nuit, l'horizon des collines couvertes de forêts qui vont, en bondissant comme un troupeau de buffles effarouchés, gravir jusqu'aux cimes les plus élevées des dernières Alpes.

Mais ce n'était ni le spectacle de Vienne, à moitié endormie dans son opposition de lumière et d'ombre, ni les lacs murmurants, ni les cascades joyeuses, ni les horizons brumeux, ni les montagnes sombres que regardait cet enfant.

Non ; ses yeux fixés au-dessous de lui, plongeaient sur la route qui va de Schœnbrunn à Vienne, et, les oreilles tendues, sans paraître s'inquiéter des brises glacées d'une froide nuit de février, il écoutait attentivement les moindres bruits venant du côté de la ville ; et plus d'une fois le craquement d'une branche d'arbre, le grincement d'une girouette, ou le grondement des dernières portes du château que l'on fermait, le firent tressaillir

Au reste, le spectateur placé au-dessous de lui, et le regardant, vêtu de son habit blanc de colonel autrichien, avec ses longs cheveux blonds bouclés et flottant au vent, eût été frappé de la beauté mélancolique de ce jeune homme, qui, dans cette attitude pensive, semblait ou un amoureux attendant l'heure de son premier rendez-vous, ou un jeune poète demandant au silence et à la nuit l'inspiration de ses premiers vers.

Disons tout de suite que le jeune homme aux cheveux blonds, au visage mélancolique, à l'habit blanc, était celui-là même qu'avaient — quoiqu'il assistât à la représentation — tant et si inutilement cherché les deux Indiens, pendant cette longue soirée qu'ils venaient de passer au théâtre impérial.

Dès lors, on se doute bien que ce n'est point un poète cherchant dans les étoiles le secret de la création qu'on a devant les yeux, mais tout simplement un amoureux qui explore du regard la partie de la route éclairée par la lune qui va de Schœnbrunn à Seilerstatte, comme un ruban de satin blanc destiné à guider jusqu'à lui les pas de la belle danseuse.

Pendant un moment, soit fatigue de la même posture, soit qu'il crût entendre un bruit lointain, il se redressa, et, alors, apparut dans toute sa taille. Sa taille, en effet, était trop haute pour sa corpulence, et, mince et flexible comme celle d'un peuplier, elle motivait suffisamment les inquiétudes qu'avait exprimées le général indien.

Maintenant, nos lecteurs désirent-ils connaître, sur cet enfant, debout à la fenêtre, certains détails ignorés, que notre fidélité d'historien nous a forcé de recueillir et qui, peut-être, ne seront point déplacés ici? Nous allons leur donner ces détails en quelques mots.

Une strophe de notre grand poète Victor Hugo nous en dira d'abord plus que vingt pages de M. de Montbel, sur les commencements de cette vie si courte, qu'elle appartient bien plus à la poésie qu'à l'histoire.

Un soir, l'aigle planait aux voûtes éternelles.
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes!
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon.
Tous, alors, sur son nid fondirent pleins de joie;
Chacun selon ses dents se partagea la proie:
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon.

L'aiglon fut mis en cage dans le château impérial de Schœnbrunn, situé sur les bords de la Vienne, à une lieue et demie, à peu près, de la capitale de l'Autriche.

Là, il grandit, ayant devant les yeux le splendide spectacle que nous venons de décrire; il grandit sous l'ombrage de ce magnifique jardin qui conduit au pavillon de la Gloriette, et dont les bassins, les marbres, les serres eussent pu lui rappeler le parc de Versailles, tandis que les sangliers, les biches, les daims, les cerfs et les chevreuils, se croisant en tous sens eussent pu lui donner une idée de ceux de Saint-Cloud et de Fontainebleau. Il grandit, voyant rayonner au soleil les charmants villages de Meidling, de Grunberg et d'Hietzing pareils à des groupes de maisons de campagne semés autour du palais; il balbutia avec effort ces noms inconnus, et finit par les apprendre, — au fur et à mesure qu'il oubliait ceux de Meudon, de Sèvres et de Bellevue.

Et, cependant, il avait, le pauvre enfant exilé, de profonds et lumineux souvenirs passant devant lui comme des éclairs.

Il se souvenait, par exemple, que, tout enfant, il avait porté le nom de Napoléon, et le titre de roi de Rome.

Mais, à partir du 22 juillet 1818, son nom fut Frantz; son titre, le duc de Reichstadt.

— Pourquoi m'appelle-t-on Frantz? demanda un jour l'enfant à son grand-père, l'empereur d'Autriche, qui le faisait sauter sur ses genoux. Je croyais qu'on m'appelait Napoléon.

La demande était précise, la réponse embarrassante.

L'empereur réfléchit un instant, puis :

— On ne vous appelle plus Napoléon, dit-il, par la même raison qu'on ne vous appelle plus le roi de Rome.

L'enfant, à son tour, réfléchit un moment; et, comme, sans doute, la réponse ne lui parut point satisfaisante, il répliqua :

— Mais alors, grand-papa, pourquoi ne m'appelle-t-on plus le roi de Rome?

L'aïeul fut encore plus embarrassé à cette seconde question qu'il ne l'avait été à la première; il songea d'abord à l'esquiver, comme il avait fait de l'autre; mais, jugeant qu'il valait mieux frapper son petit-fils d'un grand raisonnement, afin qu'il ne revînt plus sur ce sujet :

— Vous savez, mon enfant, qu'à mon titre d'empereur d'Autriche est joint celui de roi de Jérusalem, sans que j'aie pour cela aucune autorité sur cette ville, qui est au pouvoir des Turcs?

— Oui, dit l'enfant, suivant avec toute l'attention dont il était capable le raisonnement de François II.

— Eh bien, reprit l'empereur, vous êtes roi de Rome, mon cher Frantz, absolument comme je suis le roi de Jérusalem.

Soit que l'enfant ne comprît pas tout à fait l'explication, soit qu'il la comprît trop, il baissa la tête, garda le silence, et ne revint jamais sur ce sujet.

Au reste, tout enfant, il avait — comment et par qui? Dieu le sait : par l'intuition, par l'ange de ses premières années, peut-être, qui causait avec lui dans le silence des nuits, — il avait quelque réminiscence de la gloire et des malheurs de son père.

Un jour, le fameux prince de Ligne, un des plus braves et des plus spirituels gentilshommes du XVIII[e] siècle, vint faire une visite à l'impératrice Marie-Louise, alors près de son fils, au château de Schœnbrunn.

On l'annonça devant l'enfant sous le titre de « monsieur le maréchal prince de Ligne ».

— C'est un maréchal? demanda l'enfant à madame de Montesquiou, sa gouvernante.

— Oui, monseigneur.

— Est-ce un de ceux qui ont trahi mon père?

On lui dit que non, et qu'au contraire, le prince était un brave et loyal soldat; aussi prit-il en grande amitié le vieux maréchal.

Une fois, il lui racontait — l'enfant, bien entendu — combien il avait été frappé de la pompe militaire qui avait été déployée au convoi du général Delmotte, et quel plaisir il avait éprouvé à voir défiler tant de belles troupes.

— En ce cas, monseigneur, lui répondit le prince, je vous donnerai bientôt une satisfaction plus grande encore; car l'enterrement d'un feld-maréchal est, dans ce genre, tout ce que l'on peut voir de plus magnifique.

Et, en effet, le prince tint sa parole : cinq ou six mois après, il donna à l'enfant impérial le spectacle grandiose de dix mille hommes de troupes, avec tous leurs équipages de guerre, escortant le convoi d'un feld-maréchal.

Vers la même époque, la princesse Caroline de Furstenberg, dans une réunion intime, parlait, en présence du jeune duc de Reichstadt, des événements et des réputations du siècle. — On avait oublié qu'il était là, ou peut-être croyait-on pouvoir tout dire devant un enfant de six ans.

Le général Sommariva nomma alors trois illustres personnages qu'il cita comme les plus grands capitaines du temps.

Tout à coup, l'enfant, qui avait écouté l'énumération, pensif et la tête baissée, releva le front, et, interrompant le général :

— J'en connais un quatrième que vous n'avez pas nommé, monsieur le général, dit-il.

— Lequel, monseigneur? demanda le général étonné.

— Mon père! s'écria l'enfant avec force.

Et il s'enfuit rapidement.

Le général Sommariva courut après lui, le rejoignit et le ramena.

— Vous avez eu raison, monseigneur, de parler comme vous avez fait de votre père; mais vous avez eu tort de vous enfuir.

Malgré le titre de duc de Reichstadt qui lui était imposé, malgré la comparaison ingénieuse que lui avait faite son aïeul entre la royauté de Jérusalem et la royauté de Rome, l'enfant n'avait point oublié les splendeurs de son berceau.

Un des archiducs lui montra, un jour, une de ces petites médailles d'or qu'on avait frappées à l'occasion de sa naissance, et qui furent distribuées au peuple après la cérémonie de son baptême; il y était représenté en buste.

— Sais-tu qui représente cette médaille, Reichstadt? demanda l'archiduc.

— Moi, répondit sans hésiter l'enfant, du temps où j'étais roi de Rome.

A l'âge de cinq ans, — âge où commence l'éducation des princes de la maison d'Autriche, — commença l'éducation du fils de Napoléon. Le comte Maurice Districhstein en avait la direction supérieure; et, sous lui, le capitaine Foresti pour les choses de guerre, et le poète Collin — frère de Henri Collin, auteur des tragédies de *Regulus* et de *Coriolan*, auteur lui-même d'une tragédie du *Comte d'Essex* — en suivaient les détails.

A cinq ans, le prince duc parlait français comme un Parisien, et cela avec l'accent particulier aux habitants de la capitale.

On songea à lui apprendre l'allemand. La lutte fut longue, et la répugnance qu'il opposa à l'étude de cette langue est, encore aujourd'hui, proverbiale en Autriche. On avait beau lui démontrer, par tous les raisonnements imaginables, l'intérêt qu'il avait à parler la langue d'un pays devenu désormais sa patrie, l'enfant résistait de toutes ses forces et s'obstinait à ne parler que français ou italien.

Il fallut, pour vaincre cette obstination, promettre au jeune duc que l'allemand ne serait jamais pour lui qu'une langue de luxe, et qu'il continuerait à parler le français.

Son caractère, déjà assez tranché à cette époque, était un

mélange de bonté et de fierté, de fermeté et de raison ; naturellement opiniâtre, il commençait, à toute idée qui ne lui était point familière, par opposer une vive résistance dont le raisonnement seul pouvait le faire départir ; bon pour ses inférieurs, tendre pour ses maîtres, sa bonté et sa tendresse étaient intérieures : il fallait les deviner, cachées au fond de son âme, les aller chercher comme le plongeur va chercher la perle.

Il avait l'amour du vrai absolu poussé jusqu'au fanatisme, et détestait les contes et les fables.

— Puisque cela n'est pas arrivé, disait-il, cela n'est bon à rien.

Ce n'était point l'avis de son professeur Collin, qui, en sa qualité de poète, vivait, au contraire, dans le monde des rêves. Aussi essaya-t-il de surmonter cette disposition de l'enfant à n'accepter pour vrai que ce qui l'était absolument. Il avait cru avoir trouvé un moyen : il partit, un jour, avec le jeune prince, en lui annonçant qu'ils allaient faire une longue promenade ; arrivés sur les montagnes verdoyantes qui dominent Schœnbrunn, le professeur et son élève firent une halte d'un instant, puis, reprenant leur course, s'enfoncèrent dans une vallée étroite et ombreuse où se trouve une enceinte qui, séparée entièrement par des arbres touffus de la vue de Vienne et des vastes plaines du Danube, n'a plus pour horizon que les montagnes, dont les gradins s'élèvent comme un amphithéâtre gigantesque, jusqu'aux cimes du Schneeberg.

En cet endroit existe une chaumière solitaire, isolée, construite en harmonie avec les montagnes qui l'entourent dans la forme d'un chalet tyrolien, qu'à cause de cette ressemblance, on nomme Tyroler-Haus.

Ce fut là, dans cet endroit, qui est séparé du reste du monde par des montagnes, des ravins et des forêts, ce fut là qu'après avoir fait comprendre à son élève les beautés de ce site pittoresque, et avoir essayé de lui montrer la grandeur de la nature sauvage et solitaire, le poète-professeur lui raconta tout à coup, sans la lui donner pour vraie ni fausse, la merveilleuse histoire de Robinson Crusoé, laquelle frappa si profondément l'esprit de l'enfant, ou plutôt éveilla si complètement son imagination encore endormie, qu'il se crut un instant dans un désert, et qu'il proposa de lui-même à son professeur d'essayer de fabriquer les instruments nécessaires aux premiers besoins de la vie ; tous deux se mirent à l'ouvrage, en effet, et, ces instruments fabriqués tant bien que mal, ils creusèrent ensemble, en moins de quinze jours, sur le modèle de celle du naufragé anglais, une grotte que l'on montre encore aujourd'hui aux voyageurs comme l'ouvrage du fils de Napoléon, et que l'on ne désigne que sous le nom de la grotte de Robinson Crusoé.

A l'âge de huit ans, le prince dut commencer l'étude des langues anciennes ; ce fut l'épreuve la plus difficile qu'eut à supporter son professeur Collin, l'enfant manifestant le plus profond dégoût pour le grec et le latin ; toute son intelligence se portait instinctivement vers les sciences relatives à l'art militaire.

En 1824, cependant, cette répugnance était vaincue. Collin mourut, et M. le baron d'Obenhaus, son successeur, mit entre les mains du jeune homme Tacite et Horace. Mais, ayant entendu comparer son père à César, le jeune duc abandonna complètement la lecture de l'historien et du poète pour celle du capitaine, et les *Commentaires* de César devinrent sa lecture favorite.

Tout cela, c'était de l'histoire ancienne, et la difficulté était de faire aborder à un pareil élève l'histoire moderne, c'est-à-dire l'étude de ce qui avait précédé, engendré et suivi la Révolution.

Ce soin fut confié à M. de Metternich.

Ce que l'habile diplomate raconta à son élève de cette prodigieuse histoire, ce qu'il mit en lumière, ce qu'il laissa dans l'ombre est un mystère pour nous ; on n'osa point tout cacher à l'enfant, on ne put cependant tout lui dire : il vit et toucha tout ce qui était trop proche de lui pour être dérobé à ses regards ; mais, en somme, il n'entrevit que de vagues horizons, et son regard ne plongea dans certaines profondeurs que comme l'œil plonge dans un précipice, à la lueur d'un éclair.

Quoi qu'il en soit, la ténacité d'esprit du duc de Reichstadt, qui le ramenait toujours vers un même but ; l'adoration religieuse qu'il avait vouée à la mémoire de son père, tout cela — si habile que fût l'instituteur politique — hérissait de difficultés la tâche que s'était imposée M. de Metternich.

Aussi, dès les premiers rapports qui avaient été faits à la cour sur la passion naissante du jeune duc pour la belle Rosenha Engel, l'ordre avait-il été donné de fermer complètement les yeux sur cette petite fantaisie d'adolescent, laquelle pouvait donner quelques distractions à cet esprit qui n'avait de désirs et d'appétences qu'aux choses que, pour son bonheur, il eût dû ignorer. Seulement, ce que l'on avait cru n'être qu'une fantaisie, et ne jamais devoir être que cela, avait pris les proportions que prenait chaque chose à laquelle s'arrêtait l'imagination ardente du fils de Napoléon : la fantaisie était devenue une passion réelle, ce qui faisait qu'à une heure du matin, par une froide nuit de février, le jeune duc attendait la belle danseuse, non pas dans la chaude atmosphère de sa chambre à coucher, derrière les épais rideaux de brocart, à la vitre tiède de la fenêtre, mais en dehors, accoudé sur le balcon, nu-tête, et en toussant si douloureusement, que parfois, sous la secousse de cette toux, le corps faible et élancé du jeune homme s'ébranlait comme un peuplier que secoue le bras vigoureux d'un bûcheron.

Hélas ! le bûcheron qui commençait à secouer le jeune arbre impérial, c'était la Mort, dont, cinq ans plus tard, la cognée devait l'abattre si loin du grand et robuste chêne qui avait couvert le monde de son ombre.

Voilà pourquoi, la main sur la poitrine, le pauvre condamné du Destin s'était redressé un instant de toute la hauteur de sa taille.

Puis peut-être aussi ce mouvement était-il produit chez lui par un bruit sourd comme un grondement de tonnerre, qui semblait venir se rapprochant de Vienne à Schœnbrunn, et qui, pour les imaginations calmes, n'était autre chose que le bruit d'une voiture.

Bientôt, en effet, au roulement de plus en plus rapproché, se joignit la double flamme de deux lanternes qui semblaient voler sur la route, plus rapides que ces feux follets qui courent à la surface des étangs.

Frappé à la fois par deux de ses sens, l'ouïe et la vue, et peut-être, encore mieux averti par des pressentiments qui frémissent dans les jeunes cœurs, le prince ne parut plus conserver aucun doute, et, sautant comme un écolier, battant des mains comme un enfant, il s'écria plusieurs fois, comme s'il eût confié son bonheur à quelqu'un, et dans cette langue française, la seule chose qu'il eût gardée de la France :

— C'est elle ! Dieu béni, c'est elle !

XCVIII

JULIETTE CHEZ ROMÉO

Un instant on eût pu croire que l'attente du jeune homme était trompée, et que la voiture ne s'arrêtait pas au château. En effet, arrivant par la route de Hietzing, elle côtoya les communs, et disparut du côté de Meidling.

Mais, évidemment, le prince ne fut pas dupe de cette indifférence affectée ; car, refermant rapidement la fenêtre qui dominait la route, il traversa son salon et sa chambre à coucher, — celle-là même qu'avait habitée Napoléon en 1809, — et alla coller son front, subitement coloré d'une vive rougeur, contre la vitre d'un petit boudoir donnant sur les jardins.

Il était là depuis dix minutes, à peu près, lorsque la porte du jardin privé de l'empereur s'ouvrit, et qu'il vit, au clair de la lune, deux personnes s'approcher du palais, et disparaître sous la voûte où s'ouvre l'escalier de service.

Sans doute ces deux personnes, quoiqu'elles fussent vêtues d'habits appartenant aux classes inférieures de la société, étaient celles que le prince attendait ; car, cette fois, — comme il avait déjà fait à l'arrivée de la voiture, en quittant la fenêtre du salon pour celle du boudoir, — il quitta la fenêtre du boudoir pour courir à la porte de l'escalier.

Arrivé là, il colla son oreille à la porte, et écouta attentivement.

Quelques secondes se passèrent, pendant lesquelles il demeura dans l'immobilité la plus complète, pareil à la statue de l'Attente ; puis sa figure s'anima d'un charmant sourire : il entendait le bruit d'un pas léger qui montait l'escalier, et sans doute il reconnut si bien ce pas, qu'il n'attendit point qu'on eût atteint les dernières marches, et qu'ouvrant vivement la porte, il étendit, en criant : « Rosenha ! chère Rosenha ! » deux bras dans lesquels vint se jeter une femme vêtue du costume pittoresque des jeunes filles du Tyrol.

Malgré ce costume, c'était bien la jolie bénéficiaire qui nous est apparue, semblable à une péri, sur la scène du théâtre impérial de Vienne, que, de la salle, nous avons suivie dans sa loge, et que, de sa loge, nous avons vue, au milieu de ses courtisans, reprendre, au grand trot de ses chevaux, le chemin de Seilerstatte, où était situé son hôtel.

Mais ce n'était point pour se reposer des fatigues de la soirée que la belle danseuse était rentrée chez elle ; car, à peine arrivée dans son cabinet de toilette, comme si la foule qui venait de l'applaudir au théâtre l'attendait encore, et que, pressée par un changement, elle craignît de manquer son entrée, Rosenha avait lestement jeté bas sa robe de chambre de cachemire, et, avec l'aide de sa camériste, non

moins lestement revêtu un adorable costume de paysanne tyrolienne ; après quoi, tout courant, elle avait franchi les deux chambres qui la séparaient de l'escalier de service, prenant ce chemin, de peur que, si elle sortait par la place, elle ne fût aperçue de quelques-uns de ses amoureux qui, plus persistants que les autres, se seraient établis de planton devant son hôtel, et qui, la voyant sortir à une pareille heure, n'auraient pas manqué de la suivre pour savoir où elle allait. — Disons que sa crainte était fondée, et que deux ou trois voitures stationnaient sous les fenêtres de l'hôtel. Mais, soucieuse du bonheur de ses courtisans, Rosenha avait poussé la précaution jusqu'à éclairer sa chambre à coucher, dont les fenêtres donnaient sur la rue ; de sorte que les plus gelés, grâce à cette puissance d'imagination toute particulière aux amoureux, pouvaient oublier le froid en se réchauffant aux rayons qui perçaient à travers les vitraux, dans les interstices des draperies mal fermées.

Au bas de l'escalier de service, à quelques pas d'une porte de derrière ouvrant sur une petite ruelle, la voiture de Rosenha, que le cocher avait reçu ordre de ne pas dételer, l'attendait. Elle y sauta légèrement, et le cocher, qui avait ses instructions, partit au grand trot de ses chevaux.

Sur la banquette de la voiture était toute préparée une pelisse garnie de fourrure, dans laquelle la mignonne jeune fille se pelotonna comme un oiseau dans la ouate de son nid.

Nous savons comment cette voiture, si impatiemment attendue, était arrivée en vue du château de Schœnbrunn, et comment, sans s'arrêter, elle avait tourné du côté de Meidling.

A cent pas au delà d'une petite maison habitée par le jardinier en chef du palais, elle s'était arrêtée ; mais, si rapidement qu'elle eût passé, la porte de cette maison s'était ouverte au bruit de ses roues, et une tête s'était glissée par l'entre-bâillement de cette porte. — Hâtons-nous de dire que cette tête n'était point, comme on eût pu le craindre, celle d'un espion épiant les deux jeunes gens pour les dénoncer, mais que c'était, au contraire, celle d'un serviteur qui attendait, prêt à servir les deux amants dans leurs amours.

La jeune fille sauta rapidement de la voiture sur la route, courut, légère et silencieuse comme un oiseau nocturne, vers la petite maison qu'elle avait dépassée, et s'y lança par la porte, qui, au fur et à mesure qu'elle s'en approchait, s'ouvrait comme par un ressort, et qui, comme par un ressort, se referma derrière elle, aussitôt qu'elle en eut franchi le seuil.

— Et vite ! et vite ! mon cher Hans ! dit-elle en allemand à celui qui l'attendait ; j'ai été retardée ; il est plus tard que de coutume : le prince doit s'impatienter. Dépêchons ! dépêchons !

Et elle jetait bas sa pelisse, et poussait par le bras le gros Autrichien, qui ne comprenait rien à cette furie, moitié française, moitié espagnole.

— Oh ! mais, mademoiselle, prenez garde ! dit-il ; vous allez avoir froid.

— D'abord, mon cher Hans, rappelez-vous ceci : c'est que je ne suis pas *mademoiselle* ; je suis *votre nièce*... ce qui fait que je ne puis garder à votre bras une pelisse de renard bleu. Ensuite, je suis danseuse, et non chanteuse : peu m'importe donc de m'enrhumer ! mais ce qui m'importe énormément, c'est de ne point faire attendre le prince, qui pourrait bien s'enrhumer, lui. Prenez donc les clefs de toutes vos portes, de toutes vos grilles, de toutes vos orangeries, et venez, mon cher oncle !

Hans laissa éclater un gros rire, prit ses clefs, et se mit en marche.

Rosenha, appuyée au bras de *son oncle*, traversa donc rapidement le jardin privé de l'empereur, et entra dans le parc.

C'est à ce moment qu'après l'avoir perdue de vue un instant, le jeune duc l'avait vue reparaître, et avait couru de la fenêtre du boudoir à la porte de l'escalier.

En sa qualité de jardinier en chef, maître Hans avait non seulement dans le parc, dont les clefs lui étaient confiées, mais encore dans le palais ses grandes entrées. Jamais sentinelle n'aurait eu l'idée de croiser la baïonnette devant maître Hans, et une fois au bras de celui-ci, la nièce jouissait naturellement des privilèges accordés à l'oncle.

Voilà comment la belle Rosenha Engel était arrivée jusqu'à l'appartement du duc, où l'entraînèrent rapidement les bras qui s'étaient ouverts à son approche, laissant à Hans — lequel montait du pas grave qui convient au jardinier en chef d'un parc impérial autrichien — le soin de refermer la porte, et de s'établir dans l'antichambre comme il l'entendrait.

Les deux beaux jeunes gens, toujours enlacés, et tournant sur eux-mêmes comme deux valseurs enivrés de danse ou d'amour, allèrent retomber sur un grand canapé faisant un entre-deux de fenêtre de la chambre à coucher du prince ; seulement, le jeune homme tomba pâle et épuisé d'émotion, tandis que la jeune fille suivait le même mouvement, mais haletante de bonheur et pleine de vie.

A la lueur des candélabres qui brûlaient sur la cheminée, elle s'aperçut de la pâleur et de la faiblesse de son amant, et, l'enlaçant plus étroitement de son bras :

— Oh ! mon bien-aimé duc ! s'écria-t-elle en lui baisant le front en tous sens, comme pour absorber les gouttes de rosée perlant sur ce lis ; qu'avez-vous donc ?.. Êtes-vous malade ? souffrez-vous ?

— Non, non, je ne souffre plus, puisque te voici, Rosenha ! dit le jeune homme ; mais tu as tant tardé, et je t'aime tant !

— Est-ce m'aimer, chère Altesse, que de jouer ainsi votre précieuse santé en respirant l'air malsain de la nuit ; et ne m'avez-vous pas promis cent fois de ne plus m'attendre à ce balcon maudit ?

— Oui, j'ai juré cela, Rosenha ; et je commence toujours par te tenir parole.. A onze heures, je suis de ce côté des vitres ; si tu venais à onze heures, tu m'y trouverais.

— A onze heures ? Mais vous savez bien, monseigneur, qu'à cette heure-là, le ballet est à peine fini.

— Sans doute, je sais cela ; mais, à onze heures, il y a déjà un jour, et quelquefois deux jours que je t'attends ! Aussi, à onze heures et demie, je mets la main sur l'espagnolette ; à minuit, j'ouvre la fenêtre, et, que veux-tu ! je m'impatiente et je t'accuse jusqu'à ce que j'entende le roulement de ta voiture.

— Et, alors ?.. demanda en souriant la jeune fille.

— Et, alors, je ne t'accuse plus ; mais je m'impatiente encore jusqu'à ce que je te voie paraître à la porte du jardin anglais.

— Et alors ? . fit-elle avec une naïve coquetterie.

Et alors, j'écoute le bruit de tes pas, qui retentit jusqu'au fond de mon cœur ; j'ouvre la porte, j'ouvre les bras !...

— Et, alors ?...

Et, alors, je suis si heureux, Rosenha, acheva le prince d'une voix brisée, douce comme celle d'un enfant malade ; — et, alors, je suis si heureux, qu'il me semble que je vais mourir !

— Mon beau prince ! fit la jeune fille, joyeuse et fière de sentir l'amour qu'elle inspirait.

— Ce soir, reprit le duc, je ne t'attendais plus.

— Ainsi vous m'avez crue morte !

— Rosenha !

— Ah çà ! monseigneur, parce que vous êtes prince, auriez-vous par hasard, la prétention d'aimer Rosenha mieux que Rosenha ne vous aime ? Tant pis, car je vous préviens que je ne vous céderais point là-dessus !

— Tu m'aimes donc bien, Rosenha ? demanda le jeune homme en arrivant avec effort, et pour la première fois depuis l'entrée de la danseuse, au bout de sa respiration oppressée. Oh ! dis-moi cela d'assez près pour que je puisse aspirer tes paroles ! elles me donnent de l'air, elles me feront du bien !

— Enfant que vous êtes ! vous demandez si je vous aime ! On voit que votre police est moins bien faite que celle de votre auguste aïeul ; sans quoi, vous ne m'adresseriez pas une pareille question.

— Rosenha, on ne fait pas toujours de ces questions parce qu'on doute ; on les fait souvent pour qu'on vous réponde : « Oui ! oui ! oui ! »

— Eh bien, oui, oui, je vous aime, mon beau duc ! Vous m'attendez, vous vous impatientez quand je tarde ; vous doutez quand je ne viens pas.. Est-ce que vous croyez, monseigneur, que je pourrais rester un seul jour sans vous voir ? est-ce que vous n'êtes pas ma pensée unique, mon rêve incessant, ma vie entière ? est-ce que toutes les heures de mes jours, quand je suis loin de vous, ne se passent pas à regarder votre douce image, à adorer votre cher souvenir ? Comment avez-vous pu penser que je ne viendrais pas ce soir ?

— Je ne l'ai pas pensé, je l'ai craint !

— Méchant ! est-ce que je n'avais pas à vous remercier de votre précieux bouquet ? Toute la journée, je n'ai songé qu'au moment où je le recevrais, et je le respirais avant de l'avoir entre les mains !

— Et où est-il ? demanda le prince.

— Où il est ? . Belle question ! dit la jeune fille le tirant tout flétri, mais tout parfumé encore, de sa poitrine ; — le voici.

Et elle baisa tendrement le bouquet, que le prince lui arracha des mains pour le baiser à son tour.

— Oh ! mon bouquet ! mon bouquet ! s'écria la jeune fille.

Le prince le lui rendit.

Et, elle, le regardant et souriant délicieusement :

— Vous l'avez cueilli vous-même, n'est-ce pas ?

Le prince voulut répondre négativement.

— Chut ! taisez-vous ! dit Rosenha ; c'est votre façon de marier les fleurs ; je l'ai reconnue. Je vous voyais de là-bas, de Vienne, courant, pour trouver ces belles violettes, dans les serres qui avoisinent la ménagerie. A mesure que vous en cueilliez deux, vous les couchiez sur le lit de mousse, de peur que la chaleur de vos mains ne leur enlevât leur

fraîcheur. Et, à propos, vos mains sont bien brûlantes, il me semble !

— Non, non, sois donc tranquille ; jamais je ne me suis si bien porté.

— Est-ce ainsi que vous avez fait ? Dites !

— Oui.

— Aussi, mon bien-aimé duc, si vous saviez de quel regard je les ai dévorées, ces fleurs ! de quels baisers je les ai couvertes !

— Chère Rosenha !

— Quand je mourrai, mon beau duc, je veux que vous mettiez sur le coussin où reposera ma tête deux touffes de violettes : il me semblera alors que vous me regardez pendant l'éternité avec vos deux grands yeux bleus !

Ainsi enlacés, jeunes, beaux, amoureux, babillants, poétiques, les deux enfants — car à peine la jeune fille avait-elle quelques mois de plus que le jeune homme — les deux enfants étaient charmants à voir ; et, en les voyant, certes, on se fût rappelé les plus suaves scènes des poètes qui ont chanté l'amour ; mais on eût principalement songé à Juliette et à Roméo. On eût cru voir leurs fronts éclairés par les nuages roses de l'aube, et l'on se fût demandé si c'était le chant du rossignol ou celui de l'alouette qu'on allait entendre dans les jardins de Schœnbrunn.

La vue de l'amour fait croire au printemps éternel !

XCIX

JALOUSIE

Tout à coup le front du jeune homme se rembrunit.

Ses yeux venaient de s'arrêter sur le bracelet de diamants enroulé au bras de la jeune fille, et, du bracelet de diamants, avaient passé au sachet brodé pendu à la ceinture de Rosenha.

Le prince jeta un faible cri, et porta sa main à sa poitrine, comme s'il venait de recevoir un coup d'aiguille dans le cœur.

Rosenha redoubla de tendresses et de chatteries ; mais le front de son amant resta soucieux.

Elle, cependant, continuait de sourire, quoiqu'elle eût entendu ce faible cri, quoiqu'elle vît ce front plissé.

Enfin, elle parut se résoudre à aborder la question.

— Vous avez là, sur ce beau front, dit-elle en passant son doigt effilé sur la place qu'elle désignait ; — vous avez là une pensée que vous me cachez, mon bien-aimé prince ! mais, pour moi, elle est aussi visible sur votre front qu'une mauvaise herbe dans un champ de roses.

Le duc respira péniblement.

— Voyons, continua Rosenha, qu'est-ce que cette pensée ! Dites-le-moi.

— Rosenha, répondit le prince, je suis jaloux.

— Jaloux ! fit Rosenha avec une coquetterie charmante. Eh bien, sur ma parole, je m'en doutais !

— Ah ! vous voyez bien !

— Jaloux ! répéta Rosenha.

— Oui, jaloux.

— Et de qui, mon cher seigneur ?

— D'abord, je suis jaloux de tout le monde en général...

— C'est n'être jaloux de personne.

— Mais de quelqu'un en particulier.

— Alors, c'est du bon Dieu, mon duc, car, sauf lui, je n'aime que vous.

— Non, Rosenha, c'est d'une créature humaine.

— En ce cas, c'est de votre ombre, monseigneur.

— Ne plaisante pas avec une douleur, Rosenha !

— Avec une douleur ! votre jalousie va jusqu'à la douleur ? Oh ! s'il en est ainsi, faisons-la cesser bien vite ! Voyons, quelle est cette personne ?

— Elle était ce soir au théâtre.

— Ah ! pour cela, c'est vrai : ce soir, au théâtre, mon bien cher seigneur, vous aviez un rival.

— Vous en convenez ?

— Un rival dont j'ai reçu une déclaration d'amour dans toutes les formes.

— Et le nom de ce rival, Rosenha ?

— C'est le public, monseigneur.

— Oh ! dit le prince avec un petit mouvement d'humeur, je sais bien, Rosenha, que la ville tout entière est amoureuse de vous. Mais écoutez-moi. Il s'agit d'un homme qui vous regardait avec des yeux si passionnés, qu'en vérité, j'aurais eu un certain plaisir à chercher querelle à cet impertinent personnage !

Rosenha sourit.

— Je parie, dit-elle, que vous voulez parler de l'Indien, monseigneur.

— Justement ! oui, je veux parler de cet homme, qui s'épanouissait insolemment dans sa loge.

— Très bien, très bien, monseigneur ! Continuez ; je vous écoute.

— Oh ! ne raille pas, Rosen ! car j'en suis sérieusement jaloux. Il ne t'a pas quittée des yeux un seul instant du moment où tu es entrée en scène, tandis que, pendant l'opéra, il semblait n'assister au spectacle que pour te chercher dans chaque loge.

— Que pour me chercher, moi ? En êtes-vous bien sûr ?

— Et, toi, méchante fille, quand tu cessais de me regarder, c'était pour tourner les yeux du côté de ce nabab. Aussi, lorsque tu as reparu, quel présent royal t'a-t-il jeté, ce radjah de Lahore ?

— Vous pouvez en juger, monseigneur, dit la jeune fille en levant son poignet à la hauteur des yeux du prince.

— Oh ! j'ai bien reconnu les diamants, va ! ils sont venus m'aveugler jusque dans ma loge. Pauvre petit bouquet de violettes, quelle piètre mine tu faisais auprès d'eux !

— Où était le bouquet de violettes, monseigneur ?

Le duc sourit à son tour.

— Où sont les diamants ?

— Pourquoi les diamants ne sont-ils pas chez toi ?

— Parce que je n'ai pas voulu les séparer de la bourse qui les accompagnait.

— Pourquoi cette bourse est-elle à votre côté, alors ?

— Parce qu'elle renferme une lettre.

— De cet homme ?

— Oui, monseigneur, de cet homme.

— Il a osé t'écrire, Rosenha ?... Voyons, ne me fais pas souffrir plus longtemps ! L'avais-tu vu avant ce soir ? le connais-tu ?... T'aime-t-il ? l'aimes-tu ?

Ces derniers mots furent prononcés avec un tel accent de souffrance, qu'ils retentirent juqu'au fond du cœur de la belle danseuse.

Son visage prit un air de gravité, et, quittant le ton de la plaisanterie :

— Tout est sérieux avec vous, Frantz, dit-elle, et j'aurais mauvais cœur si je riais plus longtemps de la peine que ce soupçon a pu vous causer. Je connais ou plutôt je devine, mon cher duc, toutes les tristesses que peuvent donner les soupçons les moins fondés, aussi je veux écarter au plus vite celui-ci de votre cœur. Oui, Frantz, cet homme m'a regardée toute la soirée. Ne frissonnez pas ainsi ; attendez que j'aie fini. Mais, au regard de cet homme, croyez-moi, une femme ne se fût pas trompée une minute : ce regard, ce n'était point le regard passionné de l'amour ; c'était le regard humble et suppliant de l'amitié.

— Mais il vous a écrit, il vous a écrit, Rosenha ! vous me l'avez dit tout à l'heure ; vous me l'avez avoué vous-même.

— Oui, sans doute, il m'a écrit.

— Et vous avez lu sa lettre ?

— Deux fois d'abord, monseigneur, puis une troisième fois.

— Oh ! que feriez-vous donc pour une lettre de moi, alors ?

— Une lettre de vous, mon duc, je ne la lis pas une fois, je ne la lis pas deux fois, trois fois : je la lis toujours !

— Pardonne-moi, Rosen, mais la pensée qu'un homme ose t'écrire, cette seule pensée me fait bouillir le sang !

— Avant que vous sachiez pour quelle cause cet homme m'écrit, pauvre fou !

— Fou tant que tu voudras, Rosenha, je ne dis pas non ; oui, fou d'amour ! Voyons, chère fille de mon cœur, ne me rends pas malheureux plus longtemps ! Tiens, j'ai la poitrine oppressée comme s'il n'y avait plus d'air dans cette chambre.

— Ne vous ai-je donc pas dit que j'avais là sa lettre ?

— Oui.

— Eh bien, si je l'ai apportée, c'est pour vous la faire lire.

— Alors, donne-la-moi.

Et le prince étendit la main vers le sachet parfumé.

La jeune fille saisit cette main, et la baisa tendrement.

— Oui, sans doute, je vais vous la donner, dit-elle ; mais une pareille lettre ne doit pas être prise d'une main fiévreuse et jalouse.

— Dis-moi comment je dois la prendre ; mais, pour Dieu, donne-la-moi, Rosen, si tu ne veux pas me voir mourir.

Mais Rosen, au lieu de remettre la lettre au prince, posa successivement la main sur le cœur et sur le front du jeune homme, comme fait un magnétiseur à l'endroit du sujet qui lui est soumis.

— Calme-toi, cœur bouillant ! dit-elle ; refroidis-toi, front enflammé !

Puis, s'agenouillant :

— Ce n'est plus à mon bien-aimé Frantz que je m'adresse ; c'est à Napoléon, roi de Rome, que je demande à parler.

Le jeune homme se redressa vivement, et, se levant de toute la grandeur de sa taille :

— Que dites-vous là, Rosenha, demanda-t-il, et de quel nom m'appelez-vous ?

Rosenha resta à genoux :

— Je vous appelle du nom que vous avez reçu devant les hommes et devant Dieu, sire ; et je remets, de la part

d'un des plus braves généraux de votre illustre père, cette humble supplique à Votre Majesté.

Et, toujours à genoux, la jeune fille, tirant du sachet parfumé la lettre qu'il contenait, présenta cette lettre au jeune prince.

Celui-ci la prit avec hésitation.

— Rosen, dit-il, vous m'assurez que je puis lire cette lettre ?

— Non seulement vous le pouvez, sire, dit la jeune fille, mais encore vous le devez.

Le duc essuya avec son mouchoir la sueur qui coulait sur son front pâle, et, dépliant la lettre, il lut d'une voix basse et tremblante :

« Ma sœur... »

— Sa sœur !... Cet homme est-il donc votre frère, Rosen ?

— Lisez, sire ! insista la jeune fille demeurant encore à genoux, et continuant de donner au prince son titre royal.

Le prince reprit sa lecture.

« Les Indiens, en donnant à Lachmé, déesse de la bonté, les contours suaves, les grâces ineffables, les séductions enchanteresses de la beauté, les Indiens ont voulu exprimer par cette idée que nulle n'était bonne sans être belle, de même que nulle n'était belle sans être bonne.

« La beauté du visage n'est, selon nos poètes, que le reflet naturel de la bonté de l'âme. Et voilà pourquoi, ayant eu la félicité de contempler la beauté de votre visage, j'ai découvert, à travers cette beauté, comme à travers un cristal limpide, les trésors de bonté de votre cœur... »

Le duc interrompit sa lecture ; les quelques lignes qu'il venait de lire n'étaient qu'un prélude complimenteur qui le laissait encore indécis sur le sens de la lettre. Il regarda la jeune fille, comme pour lui demander une explication.

— Continuez, je vous prie, dit Rosenha.

Le duc reprit :

« Nous avons tous les deux, ma sœur, pour le même homme, ou plutôt pour le même enfant, la même tendresse, le même amour, le même dévouement. Or, cette communauté d'affections établit entre nous, quelque étrangers que nous soyons en apparence l'un à l'autre, une étroite et sainte fraternité dont je réclame humblement les privilèges.

« Un de ces privilèges, ma sœur, le premier, le plus précieux de tous, c'est d'aller causer de lui avec vous, le plus souvent et le plus longtemps qu'il me sera possible ; c'est de vous parler, dans ces entrevues que je réclame au nom de ce qu'il y a de plus sacré au monde — une conviction et un dévouement, — de sa santé qui m'effraye, de son avenir que je redoute, de son présent qui me brise le cœur ! c'est de chercher avec vous une issue à cette vie que la fatalité semble avoir minée ; c'est de nous efforcer ensemble de tout faire, non seulement pour son bonheur, mais encore pour sa gloire.

« C'est là, depuis que son père est mort, ma secrète pensée, mon but unique, mon espérance suprême... C'est pour arriver à sa réalisation que j'ai franchi les mers, traversé la moitié du monde, et que je traverserais l'autre moitié, au risque de laisser vingt fois ma vie sur le chemin que j'aurais à parcourir avant d'arriver jusqu'à lui.

« Or, vous le comprenez, ma sœur, c'est pour un grand dessein que je suis venu.

« A quatre mille lieues d'ici, quand je n'avais plus rien à désirer pour moi-même, j'ai fait pour lui le rêve de changer le nom de Frantz en celui de Napoléon. Laissez-moi donc espérer qu'aidé par vous je remettrai sur le front du fils la couronne du père. J'en ai la ferme, l'immuable volonté, et s'il ne faut, pour le replacer sur le trône de France, que les bras d'un million d'hommes, je sais le moyen de les trouver.

« Un homme qui a suivi son père dans son double exil, à l'île d'Elbe d'abord, à Sainte-Hélène ensuite ; un homme qui vient lui parler de son père de la part de son père ; un homme dont le nom est peut-être parvenu jusqu'à lui malgré l'emprisonnement où on le tient ; un homme dont le nom est le symbole de la fidélité et du dévouement, Gaetano Sarranti, mon compagnon, mon ami, celui qui est là à ma droite, connaît tous mes projets. C'est lui que je charge d'en instruire le prince ; il fera ce qu'à mon grand regret je ne puis faire, moi, dont tous les pas sont épiés. Obtenez pour lui une entrevue, et que cette entrevue soit sans témoin, nocturne, secrète.

« Il s'agit, comprenez-le bien, non pas de nos têtes, — ce ne serait rien, nous ne faisons que notre devoir en les résignant à ce jeu terrible des conspirations, — mais de l'avenir du roi de Rome, de la fortune de Napoléon II.

« Nous ne venons pas vous dire : « Trouvez le moyen de « nous introduire près du prince ; » ce moyen nous l'avons. « Nous venons vous dire : « Que le prince consente à recevoir « M. Sarranti, et, demain, à la même heure où le prince lira « cette lettre, M. Sarranti sera près de lui. »

« Demandez au prince la permission de me recevoir demain, vous, ma sœur, pour me rendre sa réponse ; et, si cette permission de me présenter chez vous m'est accordée, après avoir écarté les rideaux de la troisième fenêtre de l'aile droite du château qui regarde Meidling, levez et abaissez trois fois une bougie devant cette fenêtre ; je n'ai pas besoin d'autre avis.

— Dans l'attente de cette réponse, à laquelle nous attachons plus d'importance qu'un condamné à mort n'en attache à la nouvelle de sa grâce, je vous remercie, ô ma sœur ! et vous embrasse fraternellement.

« Le général comte LEBASTARD DE PRÉMONT.

« P. S. Une recommandation suprême, ma sœur : le prince sait de quelle surveillance, invisible peut-être, mais réelle à coup sûr, il est entouré ; vous ne sauriez donc trop lui recommander la plus grande circonspection. Il n'a besoin de se fier à personne au monde, que vous et nous ; en conséquence, qu'il ne se fie pas même à ce jardinier dont vous croyez être sûrs, et qui vous introduit chaque soir près de lui. »

Le duc de Reichstadt releva la tête : c'était tout.

Au reste, la voix du jeune prince, au fur et à mesure qu'il avançait vers la fin de la lettre, avait pris une intonation qui indiquait à quel point il était impressionné par cette lecture ; mais, en arrivant à la signature, il ne put retenir un cri : ce nom de Lebastard de Prémont avait été vingt fois prononcé devant lui comme celui d'un des plus braves généraux de la période napoléonienne.

Quant à la jeune fille, demeurée à genoux, les mains jointes, devant le prince pendant toute la lecture de cette lettre, elle sentait couler sur ses joues deux larmes silencieuses, à l'attendrissante pensée de ces deux hommes cœurs fermes et dévoués, qui venaient du fond des Indes pour avoir une entrevue avec le fils de leur ancien maître, oubliant les mesures inquisitoriales qui avaient été prises par les hommes de la coalition, la police arbitraire semée sous toutes les formes en Europe, et particulièrement à cette époque, la sévérité inflexible dont usait le gouvernement autrichien envers tout homme ayant approché l'empereur Napoléon.

Elle frissonnait malgré elle en songeant que cet homme qu'elle venait de voir libre, riche, étincelant dans sa loge comme une divinité indienne dans son sanctuaire, pouvait, sur la divulgation de cette lettre qu'il lui avait jetée sous les yeux de deux mille personnes, être enlevé et conduit dans quelque noir cachot du Spielberg !

Et ce qui la touchait surtout profondément, la jeune femme au cœur pur, ardent et généreux, c'était la confiance que ces deux hommes avaient mise en elle, pauvre paria de la société, pauvre baladine de théâtre !

Aussi jurait-elle tout bas de reconnaître cette confiance, en secondant de tout son pouvoir les desseins de ces deux hommes.

C

LES TROIS SOUVENIRS DU DUC DE REICHSTADT

Rosenha sentit que le prince la prenait par la main, et la relevait de terre ; — on se rappelle qu'elle était restée à ses genoux.

Alors, elle jeta les yeux sur lui.

Non moins ému qu'elle-même, il avait les yeux au ciel, et deux grosses larmes coulaient sur ses joues.

— Oh ! larmes précieuses ! larmes d'Achille ! s'écria la jeune fille en les aspirant des lèvres ; larmes tombées du cœur du fils sur la tombe du père, soyez recueillies par la France ! — Oh ! continua-t-elle avec enthousiasme, c'est ainsi que je vous aime, ô mon beau duc ; c'est en vous voyant ainsi transfiguré que je remercie Dieu de m'avoir placée près de vous, comme le calice destiné à recevoir la rosée de vos larmes. Pleurez, pleurez, pendant que nous sommes seuls, vos larmes sont comme les violettes : elles ne s'épanouissent qu'à l'ombre ou dans l'obscurité !

Et, tout en parlant ainsi, la jeune fille couvrait de baisers, chastes comme ceux d'une sœur, le visage du prince humide de larmes.

Et lui, répondant en l'embrassant avec passion, mais cependant avec une pensée qui semblait planer au-dessus des nuages :

— Oui, oui, chère fille, tu as raison, c'est Dieu qui t'a placée auprès de moi comme l'ange des larmes ; devant toi seule, excellente créature, cette source de pitié qui est en moi, tarie et refoulée sous le regard des autres, jaillit et s'écoule sous ton regard bienfaisant.

— Mon duc !

— Sois bénie ! continua le prince sans songer à essuyer ces larmes qui semblaient lui dégager la poitrine ; sois

bénie pour les douces heures que me donne ton souvenir, et la précieuse vie que me donne ta présence ! Oh ! tu l'as dit, avec toi seule je puis pleurer et sourire tout haut ; avec toi seule je puis oublier et me souvenir, avec toi seule, enfin, je puis parler de mon père et de la France !

Rosenha comprit que c'était par cette voie qu'elle devait arriver à son but.

— Ton père ! la France ! oh ! te les rappelles-tu, mon beau

— Oh ! garde bien ce souvenir dans ton cœur ! ne l'oublie jamais !

— Il n'y a pas de danger, dit le jeune homme avec un mélancolique sourire, et en mettant sa main sur sa poitrine : c'est tout ce qui me reste de lui !... Tu n'as pas idée comme il était beau, Rosenha ; beau comme une effigie antique, beau comme la médaille d'Alexandre, beau comme la médaille d'Auguste !



Celui-ci la prit avec hésitation.

duc ? demanda-t-elle. Alors, parle-m'en, je t'en prie ! Moi aussi, moi aussi, ajouta-t-elle avec un soupir, j'ai des rêves, comme Mignon et comme toi, d'une mère et d'un pays perdus.

— Oui, dit le prince, dont l'œil limpide et charmant semblait regarder dans le passé ; oui, je me rappelle mon père, mais dans une seule circonstance. Une nuit, je m'éveillai dans mon berceau, comme lorsque, au milieu de son sommeil, on sent près de soi la présence de quelqu'un qui vous aime. Deux personnes étaient debout devant moi : l'une ma mère, la duchesse de Parme ..

Le jeune homme prononça ces mots avec une profonde amertume.

— L'autre, mon père, l'empereur Napoléon !...

Et, tout au contraire, en prononçant ces mots, le prince leva la main, comme pour toucher le ciel.

— Il se baissa sur mon lit, et m'embrassa. J'entourai son cou de mes bras, et je l'embrassai aussi ; mais, chose singulière ! il me reste de cette étreinte paternelle le même souvenir qui me resterait du baiser d'une statue.

— Et tu sens toujours ce baiser, n'est-ce pas, mon duc ?

— Oui.

— Tu vois toujours celui qui te l'a donné ?

— Oui.

— On dit que tu lui ressembles, mon bien-aimé duc.

— Oui, comme le rêve fugitif et sans corps ressemble à la statue d'airain !... Non, ajouta-t-il avec un accent presque douloureux ; non, j'ai les yeux de ma mère, j'ai les cheveux de ma mère : je suis Autrichien, moi ; je m'appelle Frantz !

— Tu es Français, et tu t'appelles Napoléon, c'est moi qui te le dis, reprit la jeune fille. Voyons, parlons de ton père ; voyons, parlons de la France.

— Mon père, je te l'ai dit, c'est le seul souvenir que j'en aie. Il partait pour cette grande et splendide campagne de 1814 où toute la gloire est du côté du vaincu. J'ai souvent comparé mon père à Annibal, vaincu par Scipion, et cependant, plus grand devant la postérité que son vainqueur.

— Oui, oui, plus grand que Scipion, plus grand que César, plus grand que Charlemagne, plus grand que tout !... Oh ! mon duc, quel exemple !

— Écrasant, Rosenha ! et c'est ce qui me désespère. Que faire après un pareil homme ?... Tiens, je pense souvent que j'ai été placé par le destin à côté de cette grande figure comme une ombre pâle et mélancolique, destinée à la faire ressortir ; comme ces Egyptiens que le peintre met au pied des Pyramides, pour faire ressortir la petitesse de l'homme et la grandeur du monument.

— Et cependant, mon duc, l'Arabe peut gravir la pyramide, l'Arabe peut atteindre le couronnement de la gigantesque bâtisse ; il est vrai que chacun des degrés par lesquels on atteint à ce haut sommet est de deux coudées

— J'y succomberais, Rosenha ; je n'ai pas la force d'être grand.

Il se laissa aller épuisé sur le canapé.

— Je n'ai pas même celle d'être heureux !

La jeune fille se coucha à ses pieds, et pensa qu'il fallait le ramener à des idées plus riantes.

— Et voyons, dit-elle, maintenant, quels sont vos souvenirs de la France ?

— Oh ! ceux-là se bornent à deux.

— Dites-les-moi, mon cher prince, fit la jeune fille en appuyant ses deux bras sur les genoux du jeune homme, dont le front pensif et incliné disparaissait sous ses beaux cheveux bouclés.

— Un jour, — je crois que c'était le jour anniversaire de ma naissance, le 20 mars 1814, — une semaine avant de quitter Paris pour toujours peut-être... les premiers rayons du printemps brillaient au ciel ; nous revenions dans ma voiture, madame de Montesquiou et moi. Tout à coup, j'aperçus des masses de fleurs. — où ? je ne pourrais le dire. — Tu sais comme j'aime les fleurs, Rosenha. Je m'écriai : « Oh ! des fleurs ! je veux des fleurs ! j'en veux beaucoup, j'en veux plein ma voiture ! » On alla chercher les plus belles fleurs. Pendant ce temps, je regardais par la portière, et, à l'entresol de la maison devant laquelle était arrêtée ma voiture, je vis, assis près d'une croisée, un jeune homme et une jeune fille travaillant chacun de son côté, le jeune homme à faire des montres, la jeune fille à faire des fleurs.

« — Tiens, dis-je à madame de Montesquiou, je croyais que c'était le bon Dieu qui faisait les fleurs

« — Sans doute, me répondit-elle, sire, c'est le bon Dieu.

« — Mais non, repris-je en lui montrant la jeune fille, tu vois bien que ce sont les femmes

« Elle sourit, et moi, je continuai de regarder et d'écouter. La jeune fille chantait une chanson, et le jeune homme chantait le refrain avec elle. Malheureusement, sans doute leur dit-on que c'était moi qui étais là, tout près d'eux, devant leur fenêtre ; car ils s'interrompirent tout à coup, l'un de faire ses montres, l'autre de faire ses fleurs, et tous deux se mirent à crier :

« — Vive le roi de Rome !

« Mais, moi, je criais de mon côté

« — Je veux qu'ils chantent ! je veux qu'ils chantent ! »

La voiture partit. Rosenha, je vois encore les deux beaux jeunes gens à leur fenêtre ; souvent depuis, j'en ai parlé à madame de Montesquiou. Quand j'étais enfant, elle me disait que c'étaient le frère et la sœur ; mais, plus tard, j'ai compris qu'ils étaient amant et maîtresse. Deux chardonnerets sautaient dans une cage, la jeune fille chantait. Rosenha, je me mettrais à faire des montres cette nuit même, si je pouvais les aller faire à Paris, dans une chambrette au bord de la Seine, tandis que, toi, tu ferais des fleurs et chanterais cette chanson qui est restée au fond de ma mémoire. Oh ! si tu savais combien de fois, depuis ce jour-là, j'ai passé des heures d'insomnie à renouer dans ma tête les différentes mesures de cet air, doux et mélancolique comme un air de Weber !

— Dites-moi cet air, mon cher duc ; peut-être le retrouverai-je

Le prince essaya, mais vainement : à la troisième ou quatrième note, l'air se brisait entre ses lèvres

— [illegible] l'air, dit-il, je suis bien sûr que je me [illegible] les paroles. Je l'ai fait demander partout, chez [illegible] de musique de Vienne et de l'Allemagne, [illegible] à l'ambassade de France

— Mais [illegible] ne vous rappelez-vous pas le titre de la chanson ?

— Non, [illegible] même pas l'avoir entendue entière ; je [illegible] un couplet ou deux. Eh ! mon Dieu, [illegible] Rosenha, pour te montrer que je n'ai pas [illegible] de mes premières années

— Oh ! [illegible] voudrais donc savoir cette chanson !

— Peut-être est-elle [illegible] au bout du compte, dit le jeune prince [illegible] bien ; j'en ai gardé un souvenir si [illegible] mon enfance [illegible] mon pays [illegible] les fleurs dont on encombrait ma voiture [illegible] fenêtre avec les [illegible] les montres et la jeune fille chantant

N'imite pas la pâquerette,
Et fuis les yeux [illegible]

[illegible] un [illegible] au [illegible]

— [illegible] ? demanda le duc

— [illegible] monseigneur, dit la jeune fille. Serait-ce cela [illegible]

Et laissant courir ses doigts sur le piano, elle fit, après un brillant prélude, entendre un air suave sur lequel elle chanta ces deux vers :

N'imite pas la pâquerette,
Et fuis les regards du matin...

— C'est cela, s'écria le jeune homme, oh ! tu la sais ! tu sais ma chanson ! Chante, chante, je t'en prie !

La jeune fille chanta

Sur les gazons, la pâquerette,
Aux premiers rayons du matin,
Entr'ouvre, d'une main coquette,
Les plis blancs de sa collerette
A tous les passants du chemin...

— Est-ce bien cela ? demanda-t-elle.

— Oui, oui, c'est bien cela, dit le prince, quoique je n'aie pas entendu chanter ce premier couplet, qui était chanté sans doute quand je suis arrivé. Oh ! chère Rosenha, j'avais bien raison de dire que tous mes bonheurs viennent de toi. N'es-tu pas réellement ma sœur, dis, toi, qui peux me chanter, à seize ans, les chansons que j'ai entendues à trois ? Oh ! je me trompe en croyant que je te connais depuis quelques mois seulement : tu as été élevée avec moi ; nous avons vécu ensemble en France... Chante, Rosenha ! je t'écoute

Rosenha voulut reprendre la chanson où elle l'avait laissée

— Non, dit le duc : du commencement ! du commencement !

Rosenha reprit :

Sur les gazons, la pâquerette,
Aux premiers rayons du matin,
Entr'ouvre, d'une main coquette,
Les plis blancs de sa collerette
A tous les passants du chemin...

N'imite pas la pâquerette,
Et fuis les regards du matin !

— Oh ! c'est cela ! s'écria le jeune homme, plus heureux que s'il eût trouvé un trésor.

La jeune fille continua :

Dans les prés verts, la marguerite
Se promène coquettement ;
Le vent se met à sa poursuite,
L'enlace, et la pauvre petite
Expire aux bras de son amant...

N'imite pas la marguerite,
Et fuis jusqu'au souffle du vent !

— Je me rappelle ! je me rappelle ! s'écria le jeune prince en battant des mains. Chante, Rosenha ! chante ! j'écoute.

Rosenha reprit :

Au fond des bois, les violettes,
Chastes, dérobent leur beauté,
Ne disant qu'aux herbes discrètes
Le secret de leurs amourettes
Pendant les belles nuits d'été...

Au fond des ombreuses retraites,
Fuyons ensemble, ô ma beauté !

Et, après chaque vers, le jeune homme répétait le vers ; et, après chaque couplet, le couplet ; et il ne laissa Rosenha quitter le piano que lorsqu'il sut la chanson entière, paroles et musique

Mais elle comprit, la belle et poétique jeune fille, qu'elle venait de s'écarter de son but. Elle jeta les yeux sur la pendule ; deux heures du matin allaient sonner dans dix minutes ; elle devinait que le général de Prémont, ou Sarranti, ou peut-être tous les deux attendaient, en vue de la fenêtre, le signal qui devait leur être donné

Aussi revint-elle au second souvenir que le duc de Reichstadt disait avoir gardé de la France

— Mais monseigneur m'avait encore parlé d'un éclair de sa jeunesse, d'un reflet de ses premiers jours ; je ne le tiens pas quitte !

— Oh ! celui-là, celui-là, dit le duc en laissant tomber sa tête sur sa poitrine, c'est quand il me fallut quitter les Tuileries pour Rambouillet. L'ennemi allait envelopper Paris ; ma mère me dit :

« — Viens, Charles !

« Mais, moi, je m'écriai :

« — Non, non, je ne veux pas m'en aller, je ne veux pas quitter les Tuileries !

« Et je m'accrochai aux rideaux du lit, aux tapisseries de la porte, criant

« — Non, non, je ne veux pas m'en aller ! »

On m'emporta malgré moi, continua le jeune homme d'une voix étouffée. Un pressentiment me disait que je ne reverrais jamais les Tuileries : mon pressentiment ne m'a pas trompé !

— Eh bien, monseigneur, dit Rosenha, les Tuileries, si

vous le voulez, — songez-y bien ! — vous ne les aurez pas quittées pour toujours ! les Tuileries, si vous le voulez, vous les reverrez !

Et elle courut à la fenêtre, — à la troisième fenêtre de l'aile droite du château de Schœnbrunn regardant Meidling — et, saisissant les rideaux d'une main, de l'autre elle éleva et abaissa trois fois la bougie.

C'était, on se le rappelle, le signal demandé par le général Lebastard de Prémont.

Le jeune homme fit d'abord un pas pour retenir Rosenha ; mais, réprimant presque aussitôt ce premier mouvement de faiblesse :

— Allons ! dit-il, il faut que la destinée de tout homme s'accomplisse. Merci, Rosen !

Cinq minutes après, on entendit le bruit d'un cheval qui passait à fond de train sur la grand'route, dans la direction de Meidling à Vienne.

CI

QUI N'EST UTILE A RIEN, QU'A CONTENTER UN CAPRICE DE L'AUTEUR

Un romancier habile et désireux de ménager ses effets sauterait par-dessus le chapitre qu'on va lire, et passerait tout de suite, du bruit produit par le galop du cheval qui emporte son maître vers Vienne, à l'apparition de M. Sarranti ; mais, pour aujourd'hui, qu'on nous permette d'être un romancier inhabile. Nous l'avons dit, cette histoire est une histoire que nous racontons dans l'intimité de trois ou quatre mille amis : nous nous donnons donc toute licence de faire à notre fantaisie et non point au compas, certain que nous sommes, qu'on nous écoute avec indulgence, et qu'on nous aime jusque dans nos défauts.

Que voulez-vous ! nous n'avons pas le courage d'abandonner ainsi ces deux beaux enfants que nous allons être forcé de quitter dans quelques chapitres, pour ne plus les revoir jamais peut-être, et qui — souvenirs de notre cœur plutôt que création de notre esprit — ont à nos yeux tout le charme de *Daphnis et Chloé* de Longus, de *Roméo et Juliette* de Shakspeare, de *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre.

Imaginez la plus gracieuse des poses que vous prêtez aux deux jeunes Grecs, aux deux beaux Véronais, aux deux ravissants créoles de l'île de France, et vous n'aurez pas de tableau plus charmant que celui que nous offriront les deux héros de ce récit au moment où nous rentrerons dans la chambre à coucher du duc de Reichstadt.

Pour la seconde fois, le jeune homme avait fléchi sous l'effort ; le prince avait disparu : l'enfant timide et maladif avait repris sa place. C'était lui qui, à son tour, était couché sur les coussins, et dont la tête pâle, aux artères convulsives, s'allongeait sur les genoux de Rosenha.

Assise sur l'ottomane, la jeune fille de ses deux mains étendues, faisait un collier au duc ; ses doigts roses et effilés se croisaient sous le menton imberbe de son amant ; et, lui renversant doucement la tête en arrière, elle mirait ses yeux noirs et veloutés dans l'azur humide des yeux du prince.

Oh ! que de fois, quand j'ai senti l'impuissance de ma plume à rendre ce que je voyais si bien dans le miroir de mon imagination, que de fois j'ai regretté de ne pas avoir, au lieu de cette plume impuissante avec laquelle j'essayais d'écrire, le pinceau magique du Titien ou de l'Albane ! Mais, que voulez-vous ! il n'a été donné qu'au seul Michel-Ange d'avoir reçu du ciel quatre âmes. Il faut se contenter de ce que nous donne le Seigneur, et ce n'est pas moi, quelque sujet que j'en aie peut-être, qui me plaindrai de l'avarice de Dieu.

L'enfant, fatigué d'avoir un instant atteint à la hauteur d'énergie de l'homme, l'enfant était redevenu enfant : Rosenha avait compris sa faiblesse, et le caressait comme fait une mère de son fils, ou plutôt une sœur aînée de son frère.

Ah ! nous ne nous lassons pas de le redire, c'était un adorable tableau que celui de ce visage, un peu efféminé peut-être, mais doux, suave, pur, renversé en arrière, et souriant les lèvres entr'ouvertes, les dents perlant derrière les lèvres, à cette belle créature qui avait à la fois, pour le sublime abandonné, une triple attraction, dévouée comme celle de la mère, indulgente comme celle de la sœur, tendre comme celle de la femme. Bien souvent déjà, dans les heures de tristesse et d'isolement, elle l'avait ainsi calmé, bercé, endormi sous ses caresses, sous ses chansons, sous ses baisers ; pleurant avec lui, se consolant avec lui, riant avec lui ; prête à rester s'il le voulait, prête à mourir s'il le désirait !

C'est que sa sollicitude pour l'illustre enfant était immuable, infinie, suprême ; c'est qu'elle était fière de lui, fière et folle en même temps. On eût dit que ce jeune homme était sa créature à elle ; que nulle autre, ni sœur, ni mère, ni nourrice, n'avait de droits sur lui. Elle sentait son souffle, sa vie, son âme, intimement et indissolublement liés à la vie, à l'âme, au souffle de son amant. C'étaient cette sollicitude, ce soin, ces prévenances, dans le sourire, dans le regard, dans le geste, qui, depuis trois mois, avaient fait oublier au jeune homme sa captivité dorée ; et la prison du prince, métamorphosée par Rosenha en paradis, était devenue un lieu de délices d'où il n'eût jamais songé à s'enfuir.

Mais cette terre enchantée était pareille à l'île flottante de Latone : elle semblait être à l'ancre comme un vaisseau, et, à chaque instant, le câble, soit brisé par le souffle de Dieu, soit coupé par la main des hommes, pouvait laisser dériver l'île vers ces horizons ambitieux que l'on s'efforçait de cacher aux regards du duc.

C'était dans ces moments-là que le jeune aiglon, sentant pousser ses ailes, songeait à les ouvrir et à s'envoler. Mais ces désirs de liberté qui agitaient parfois le cœur de l'homme se dissipaient bien vite au souffle des passions capricieuses de l'enfant ; et, comme, plus jeune, il quittait son livre d'études pour voir défiler un cortège militaire, jeune homme, il laissait ses souvenirs et ses velléités d'ambition politique pour voir défiler, comme de blanches théories couronnées de fleurs, le lumineux cortège de ses illusions amoureuses.

Mais, alors, le prince trouvait un soutien à sa virilité dans cette jeune fille même, qu'on ne laissait peut-être pénétrer jusqu'à lui que dans l'espérance qu'elle l'éteindrait ; alors, au lieu d'être une ennemie à cet avenir plein de tempêtes, mais aussi plein de foudroyante lumière, elle lui devenait une alliée ; au lieu de combattre contre lui, elle combattait pour lui ; au lieu d'abaisser le prince jusqu'à elle, elle tentait de s'élever jusqu'au prince. Jusque-là, pourtant, aimante, passionnée, elle avait été plutôt l'écho qui répond que la voix qui conseille, plutôt le foyer qui réchauffe que la colonne de flamme qui guide à travers le désert ; elle combattait, mais sans force, sans volonté, sans but, et ces combats, commencés par des prières, des encouragements et des bravos, finissaient toujours par des baisers. Ce soir-là seulement, la lettre du général indien l'avait transformée, et l'on a vu l'influence qu'elle avait eue sur la détermination du prince.

Cette détermination, le jeune homme, étonné de l'avoir prise, commençait à s'en épouvanter. C'était la première fois, au milieu des mille sollicitations de ce genre dont il avait été l'objet, c'était la première fois qu'il consentait, sans l'autorisation du prince de Metternich, sans l'aveu de son aïeul François, à recevoir un étranger, un serviteur de son père ; et, certes, il ne se fût jamais élevé jusqu'à cette audace si la jeune fille n'avait été là pour l'exalter, le soutenir, et faire enfin matériellement, en donnant le signal du rendez-vous du lendemain, ce qu'il n'eût osé faire lui-même.

Toutes les difficultés d'une pareille entreprise lui revenaient alors à l'esprit, et, quelle que fût l'adresse, quel que fût le courage, quel que fût le dévouement de ces deux hommes, il ne pouvait s'empêcher de frissonner pour lui et surtout pour eux, en songeant que, le lendemain à pareille heure, au lieu de causer d'amour avec une douce maîtresse, il causerait de fuite, de conspiration, de combats, avec un rude et sévère guerrier.

Aussi, au milieu de ce silence étendu sur le tableau charmant que nous essayons de décrire, et qui, par son immobilité, ressemblait à un groupe de marbre peint, parfois le prince, frémissant tout à coup, secouait-il la tête.

Alors, la jeune fille lui demandait :

— A quoi pensez-vous, monseigneur ?

Mais le prince continuait de rester silencieux, et, comme si le bruit qu'eussent fait ses pensées en se formulant l'eût effrayé, il pensait tout bas.

Enfin, à une de ces questions, il répondit :

— A quoi je pense, Rosenha ? Je pense à la folie de ces deux hommes.

— A leur folie, monseigneur ? J'aurais cru que Votre Altesse pensait à leur dévouement.

— Quand je parle de leur folie, Rosenha, je fais allusion à cet impossible projet de pénétrer jusqu'ici.

— Rien n'est impossible, monseigneur, à qui veut fermement. N'avons-nous pas lu ensemble l'histoire d'un prisonnier français nommé Latude, qui trois fois s'est échappé de sa prison, deux fois de la Bastille, une fois de Vincennes ?

— Oui, tu as vu parfois un prisonnier fuir de sa prison, mais tu n'as jamais vu un ami y entrer.

— Ils entreront, monseigneur.

— Soit ; mais ils seront vus, dénoncés, arrêtés. Tu ne sais pas de quelle invisible façon je suis gardé !

— Ils le savent, eux, puisqu'ils vous disent de ne vous confier à personne.

— Si je vais faire une promenade sur le Danube, il y a un pêcheur qui raccommode ses filets juste à cent pas de

l'endroit où j'abandonne la terre : en même temps que la mienne, sa barque quitte le rivage ; il a l'air de ne point me voir, et ne me quitte pas de vue : il a l'air de ne point me connaître et, si je vais à lui, si je lui adresse la parole, il balbutie les mots d'*altesse*, de *monseigneur*.

— Croyez-vous que j'ignore cela ?

— Si je vais à la chasse, et que je me laisse emporter à la poursuite du cerf, que, par mégarde ou volontairement, je me perde sous la voûte de nos immenses forêts, sous l'ombre de nos grands arbres, et qu'arrivé là, me croyant seul, loin de tous les regards, je respire librement, non pas comme respire un prince, mais comme respire le dernier des hommes, j'entends, à cinquante pas de moi, la chanson d'un bûcheron qui lie son fagot. Ce bûcheron, c'est moi qu'il attendait ; la corde avec laquelle il lie son fagot a un de ses bouts enroulé autour de ma botte, et je m'aperçois que je m'étais trompé, que les arbres n'ont plus d'ombre, que la forêt n'a plus de solitude.

— Vous ne m'apprenez rien de nouveau, monseigneur.

— Si, pendant les belles nuits d'été, j'étouffe dans ces appartements aux tapisseries épaisses, et qu'il me prenne l'envie de descendre dans ce parc dont les frais tapis se déroulent sous mes yeux, je rencontre d'abord quelque valet de chambre attardé qui monte l'escalier, tandis que je le descends ; puis, à la porte, une sentinelle qui s'arrête et me présente les armes. Alors, ennuyé d'être prince sans cesse, prince toujours, prince dans l'obscurité comme à la lumière, je m'élance dans le parc, je quitte les allées, je m'enfonce dans le labyrinthe du bois vert. Tu crois que, là, je suis seul, Rosenha ? Tu te trompes ; j'entends derrière moi le bruit d'une branche qui craque ; je vois un tronc d'arbre qui se dédouble, une ombre qui se glisse. Je suis aussi captif que dans mon appartement ; seulement, ma prison, au lieu d'avoir vingt pas de diamètre, a trois lieues de circonférence ; ce n'est plus ma fenêtre qui est grillée, c'est mon horizon qui a un mur !

— Hélas ! ce que vous me dites là, monseigneur, tout le monde le dit comme vous ; mais où serait le mérite, pour ces deux hommes, d'accomplir ce qu'ils entreprennent, si la tâche n'était pas difficile, exorbitante, presque impossible ?

— Ils y renonceront, Rosenha, dit le prince dissimulant une espérance sous un doute.

— Monseigneur, aussi vrai que vous m'avez fait mauvais visage à mon entrée dans votre appartement, aussi vrai, c'est la crainte et non la conviction qui vous fait dire une pareille chose.

— Moi, je t'ai mal reçue ?

— Oh ! la méchante figure que vous avez parfois, mon prince !

— J'étais triste, Rosenha.

— Dites que vous étiez jaloux !

— Soit, j'étais jaloux.

— Fi ! la vilaine chose que la jalousie, monseigneur ! Laissez cela aux princes de la maison d'Autriche, et, puisque vous êtes Français, aimez comme on aime en France.

— Tu sais donc comment on aime en France, Rosenha ?

— Non, mon Dieu ! mais j'ai entendu dire qu'en France la jalousie était le plus grand outrage que l'on pût faire à une femme.

— Il y a du vrai là-dedans, Rosenha ; mais ce qui est vrai dans ce cas ne l'est point pour toi, qui n'es ni Française ni Autrichienne, ni Anglaise ni Espagnole, ni Italienne, quoi que tu aies, à toi seule, au moins un des dons que Dieu a faits à chacun de ces bienheureux pays. Oh ! continua le jeune homme en jetant ses bras autour du cou de Rosenha et en soulevant ses lèvres ardentes jusqu'à la hauteur de son visage, que tu es belle, et comme ta mère devait t'aimer !

— Vierge Marie ! s'écria la jeune fille en regardant la pendule, quatre heures passées !... Adieu ! adieu, mon duc !

— Déjà !

— Comment, déjà !

— Oui ; nous avons encore trois heures de nuit.

— Et quand dormirez-vous, monseigneur ? quand prendrez-vous ce repos dont vous avez si grand besoin ? D'abord, je vous déclare une chose, c'est que, si vous ne me laissez pas partir, je ne reviendrai pas demain.

— Tu te trompes, Rosenha, tu veux dire ce soir.

— Demain, monseigneur ; ce soir, c'est M. Sarranti que vous recevez, ne l'oubliez pas.

— Oui ; mais si, par hasard, il ne venait point ?

— Je le saurais, puisque, à midi, j'attends la visite du général.

— Mais comment le saurai-je, moi ?

— Je vous écrirai.

Le prince pâlit.

— Et quel est le messager auquel tu oserais confier une pareille lettre ?

La jeune fille réfléchit.

— Je n'en connais pas un seul, continua le prince.

— J'en connais un, moi, dit Rosenha.

— Lequel ?

— Venez, monseigneur !

La jeune fille passa son bras sous le bras du prince, et l'entraîna vers un petit boudoir qui avoisinait la chambre à coucher. C'était une pièce de huit ou dix pieds carrés, exposée au midi, pleine de pots de fleurs, de caisses d'arbustes et dont toutes les fenêtres, treillagées, fermaient la nuit leurs vitres intérieures, qu'elles ouvraient le jour. Des oiseaux d'espèces les plus rares, rouges, bleus, verts, dorés, argentés, y dormaient dans toute sorte de poses.

Au milieu de cette petite chambre, ou plutôt de cette grande cage, était planté un perchoir en bois de rose, couronné par un toit en forme de chapeau chinois, petite prison au milieu de la grande.

C'était le kiosque des colombes.

A l'approche des deux jeunes gens, et au bruit qu'ils faisaient en s'approchant, une d'elles s'éveilla, tira sa tête de dessous son aile, fit briller dans l'ombre son œil d'or, et passa son bec rose à travers une des petites portes de son pavillon.

Elle semblait la colombe tourière.

Elle inspecta les nouveaux venus, et sans doute fut satisfaite de l'inspection ; car elle poussa, à leur vue, un petit roucoulement qui voulait dire : « Vous pouvez approcher, ami Frantz et amie Rosenha ; nous vous connaissons de longue date et nous savons que nous n'avons rien à redouter de vous. »

— Eh bien ? demanda le duc à Rosenha.

— Eh bien, vous ne comprenez pas, monseigneur, de quel messager je veux parler ?

— Oh ! si fait !

— Craignez-vous que celui-là ne vous trahisse ?

— Rosenha, tu es une fée !

Et le prince ouvrit la porte, allongea le bras, et prit sur son bâton la colombe qui les avait, à leur arrivée, salués de son roucoulement.

— Viens, ma belle messagère ! lui dit-il en l'embrassant ; ne pleure pas ainsi : tu ne quittes ton nid que pour quelques heures, et je quitterais bien volontiers le mien pour dormir une éternité dans celui où tu vas être tout à l'heure.

Et il tendit la colombe à la jeune fille, après avoir embrassé une seconde fois le ruban de velours noir noué par la nature autour de son cou.

Rosenha la prit à son tour, l'embrassa à la même place, ouvrit vivement sa mante, et la cacha dans sa poitrine.

Il fallait se quitter.

On convint que la colombe rapporterait la réponse de midi à une heure, et que, de midi à une heure, le duc guetterait à la fenêtre l'arrivée de la messagère au collier noir.

Puis les deux jeunes gens se séparèrent, Rosenha faisant jurer au duc de ne plus l'attendre sur le balcon, le duc faisant jurer à Rosenha de venir le lendemain à la nuit, pour ne s'en aller que le surlendemain au jour.

CII

L'APPARITION

Le lendemain, ou plutôt le soir de cette nuit, le duc de Reichstadt, — malgré la prière et la défense de Rosenha, malgré le serment qu'il avait fait sur cette défense et cette prière, — le duc de Reichstadt était, comme la veille, à cette fenêtre, attendant, non pas la jeune fille, comme la veille, mais M. Sarranti, dont la colombe était venue, à l'heure indiquée, lui annoncer la visite pour minuit.

Il était onze heures et demie du soir. Encore une demi-heure, et il allait se trouver en face d'un des hommes qui avaient le plus fidèlement servi l'empereur, et qui s'apprêtait encore à le servir plus fidèlement après sa mort que pendant sa vie.

Soit impatience, soit difficulté de supporter la froide atmosphère de février, le jeune homme rentra à onze heures trois quarts à peu près, referma la fenêtre, tira hermétiquement les rideaux, alla s'asseoir sur le canapé, et laissant tomber son front dans ses mains, médita profondément.

A quoi songeait-il ?

Son enfance, comme le cours monotone d'une rivière, passait-elle devant lui ; ou voyait-il enchaîné à son rocher, le flanc ouvert, les entrailles saignantes, le Prométhée de Sainte-Hélène ?

Au reste, la chambre qu'il habitait suffisait seule à éveiller tous ses souvenirs.

N'était-ce pas dans cette même chambre qu'avait, par deux fois et à deux époques différentes, habité l'empereur

Napoléon : la première fois, nous l'avons dit, en 1805, après Austerlitz ; la seconde fois, en 1809, après Wagram.

Malgré dix-huit ans écoulés, la distribution de l'appartement était restée la même. Il se composait — et se compose encore aujourd'hui — de trois vastes pièces, d'une antichambre et d'un cabinet de toilette, somptueusement décorés de sculptures, de dorures, de tentures de l'Inde, de meubles de laque de Chine, le tout étant contigu aux galeries où se voient les peintures représentant les fêtes et

Dans cette simple disposition de l'appartement qu'il habitait, n'y avait-il point, comme nous le disions tout à l'heure, ample matière à réflexions pour le duc de Reichstadt et les souvenirs qu'elle renfermait du père n'expliqueraient-ils point la rêverie où était tombé le fils ?

Cependant, quelques minutes avant minuit, il parut sortir de sa rêverie, si profonde qu'elle fût, se leva, se promena dans la plus grande longueur de sa chambre avec agitation, se demandant à lui-même :



Rosenha la prit à son tour.

les cérémonies de la cour, au temps de Marie-Thérèse et de Joseph II.

Le portrait de l'empereur François de Lorraine, celui de Joseph, de Léopold et de l'empereur régnant, peint dans son enfance auprès de sa mère, décoraient la salle de réception, dans laquelle on remarque une assez belle statue de la Prudence sculptée en marbre.

La chambre du prince était la troisième pièce, et n'avait derrière elle que le cabinet de toilette. — La porte d'entrée faisait face à ce cabinet. — Cette chambre était ornée d'immenses glaces prises dans les panneaux sculptés et dorés. Son ameublement, un peu sombre, mais ne manquant pas d'un certain grandiose, était en soie verte brochée de fleurs jaunes jouant le reflet de l'or ; ces fleurs, fleurs de fantaisie, se rapprochaient, par un singulier hasard, de la forme des abeilles.

Le long d'une des parois latérales était le canapé dont il a été déjà question dans la mise en scène des chapitres précédents ; le lit était en face de la cheminée, surmontée d'une glace.

Ce canapé, Napoléon s'y était assis ; ce lit, il s'y était couché ; cette glace, elle avait reflété les traits du vainqueur d'Austerlitz et de Wagram !

— Comment viendra-t-il ?

— Puis, avec un sourire de doute :

— Viendra-t-il, d'ailleurs ?

Comme il se faisait cette demande, l'espèce de grincement qui précède, dans les pendules, le bruit du timbre se fit entendre, et le premier coup de minuit retentit.

Le jeune homme frissonna : n'attendait-il pas à cette heure une apparition plus impossible, plus fantastique que celle d'un fantôme ?

Il alla s'adosser à la cheminée ; ses jambes tremblaient.

Placé ainsi, il avait à sa gauche la porte d'entrée donnant dans le salon ; à sa droite, la porte du cabinet de toilette. Ses yeux étaient naturellement tournés vers la porte du salon, le cabinet de toilette n'ayant pas d'issue, visible du moins.

Tout à coup, et au moment où la vibration du douzième coup s'éteignait, il se retourna brusquement.

Il lui semblait qu'un bruit pareil à un craquement venait de se faire dans le cabinet de toilette.

Au bruit de ce craquement succéda celui d'un pas qui semblait se poser avec hésitation sur le parquet.

Le duc, nous l'avons dit, n'attendait et ne pouvait attendre

personne de ce côté : le cabinet de toilette n'avait aucune issue.

Cependant, le bruit devenait si sensible, que le jeune homme ne put pas douter de la présence de quelqu'un dans ce cabinet de toilette. Il s'élança vers la porte, mettant instinctivement la main droite à la garde de son épée, tandis qu'il étendait la gauche sur la tapisserie qui retombait devant cette porte.

Mais avant que cette main eût eu le temps de la toucher, la tapisserie s'agita, et le duc de Reichstadt fit deux pas en arrière en voyant apparaître entre les deux sombres rideaux la figure pâle d'un homme sortant d'une chambre où il n'y avait pas d'entrée.

— Qui êtes-vous ? demanda le prince en tirant, par un mouvement rapide comme la pensée, son épée hors du fourreau.

L'homme mystérieux fit deux pas en avant, sans paraître s'inquiéter de cette lame nue qui flamboyait à la main du jeune homme, et, mettant avec respect un genou en terre :

— Je suis, dit-il, celui qu'attend Votre Majesté.

— Plus bas, monsieur ! dit le prince, plus bas !

Et, tendant à Sarranti une main que celui-ci couvrit de baisers :

— Plus bas ! et ne prononcez pas ce mot de *majesté*.

— Et de quel titre m'est-il permis d'appeler l'héritier de Napoléon, le fils de mon empereur ? demanda Sarranti, toujours agenouillé.

— Appelez-moi simplement prince, ou monseigneur... appelez-moi comme on m'appelle ici... Mais, avant tout, mon Dieu ! dites-moi comment vous avez pu entrer, passer par ce cabinet, arriver jusqu'à moi.

— Avant tout, monseigneur, laissez-moi vous prouver que je suis bien l'homme qui vous est annoncé, et que je viens ici de la part de votre père.

— Oh ! quoique je ne sache ni comment vous venez, ni d'où vous venez, je vous crois.

Alors, Sarranti, tirant de sa poche un papier soigneusement enveloppé dans un autre :

— Monseigneur, dit-il, permettez que j'aie l'honneur de vous remettre ma lettre de crédit.

Le duc prit le papier, en enleva la première enveloppe, ouvrit la seconde, et vit une boucle de cheveux noirs et soyeux.

Il comprit que c'étaient des cheveux de son père.

Deux grosses larmes jaillirent de ses paupières, il porta les cheveux à ses lèvres, et, les baisant avec tendresse et piété :

— O pieuses reliques ! dit-il ; seul souvenir matériel que j'aie de mon père, vous ne me quitterez jamais !

Et ces mots furent prononcés avec un accent de tendresse et de piété qui fit tressaillir Sarranti jusqu'au fond du cœur : l'enfant était donc tel qu'il l'avait espéré, le fils était donc digne de son père.

Sarranti leva sur le jeune homme des yeux baignés de larmes.

— Oh ! dit-il, je suis payé de mon dévouement, de ma fatigue, de mes soins. Pleurez, pleurez, monseigneur ! ce sont des larmes de lion que vous versez là.

Le duc prit la main de Sarranti, qu'il serra avec force et silencieusement ; puis, au bout d'un instant, levant à son tour les yeux sur Sarranti, et voyant le rude et mâle visage de celui-ci tout baigné de larmes :

— Monsieur, s'écria-t-il, mon père ne vous a-t-il donc pas recommandé de m'embrasser pour lui ?

Sarranti tomba dans les bras du jeune homme, et, ainsi enlacés l'un à l'autre, le robuste chêne au faible roseau, tous deux confondirent leurs larmes.

Cette première émotion passée, Sarranti montra du doigt au prince que sous la boucle de cheveux transparaissaient quelques lignes écrites à la plume.

— De mon père ? demanda le jeune homme.

Sarranti fit de la tête un signe affirmatif.

— De l'écriture de mon père ?

Sarranti renouvela le signe qu'il avait déjà fait.

— Oh ! s'écria le prince, j'ai demandé dix fois de cette écriture à ma mère, elle me l'a toujours refusé.

Et, après avoir religieusement baisé le papier, il lut les mots qui suivent, tracés d'une écriture illisible pour tout autre qu'un fils :

« Mon fils bien-aimé,

« La personne qui vous remettra cette lettre et le souvenir qu'elle contient est M. Sarranti. C'est un frère de bataille, un compagnon d'exil auquel je confie l'exécution de mes plus secrètes pensées et de mes plus chères espérances. Écoutez ses paroles comme si vous les écoutiez de la bouche même de votre père, et, quelques conseils qu'il vous donne, suivez-les comme vous suivriez les miens.

« Votre père, qui ne vit que pour vous !

« NAPOLÉON. »

— Oh ! s'écria le jeune duc, il vivait alors ! c'est sa main qui a tracé ces lignes ! Soyez aimé, soyez béni, mon père, comme vous méritez de l'être ! — Monsieur Sarranti, embrassez-moi encore !... Oui, oui, continua-t-il tout en pressant le compagnon d'exil de son père contre son cœur, oui, je suivrai vos conseils comme s'ils sortaient de la bouche même de celui qui n'est plus, mais qui, par cela même qu'il n'est plus, nous voit, nous écoute, est là peut-être.

Et, avec une espèce de terreur, le duc étendit la main vers l'angle le plus sombre de la chambre.

— Mais auparavant, monsieur, ajouta le duc, comment êtes-vous ici ? comment y avez-vous pénétré ? comment en sortirez-vous ?

— Venez, monseigneur, dit Sarranti entraînant le jeune homme vers la lumière, et lui montrant un second papier figurant un plan géométral, avec des indications de l'écriture de l'empereur.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le duc.

— Vous n'ignorez pas, monseigneur, dit Sarranti, que vous habitez au château de Schœnbrunn le même appartement qu'y a habité votre auguste père ?

— Je sais cela, oui, et c'est à la fois un tourment et une consolation.

— Eh bien, jetez les yeux sur ce plan, monseigneur : voici une antichambre, un salon, une chambre à coucher, un cabinet de toilette ; voici tout, jusqu'à l'ouverture des portes, jusqu'à la place des meubles.

— Mais c'est le plan de l'appartement où nous sommes !

— Fait de souvenir par votre auguste père ; oui, monseigneur, après dix ans, et à votre intention.

— Je commence à comprendre l'utilité de ce plan pour vous, une fois entré dans ce cabinet de toilette ; mais, pour y entrer, comment avez-vous fait ?

Sarranti prit une bougie, et, s'avançant vers la porte du cabinet :

— Ayez la bonté de me suivre, monseigneur, dit-il, et vous allez voir par vos yeux.

Le prince marcha derrière cet homme, qui lui inspirait une espèce de terreur superstitieuse, comme eût fait un être surnaturel, et pénétra avec lui dans le cabinet de toilette.

Le cabinet de toilette était hermétiquement fermé.

— Eh bien ? demanda le prince impatient.

— Attendez, monseigneur.

Sarranti s'approcha de la glace, en éclaira le cadre avec la bougie, appuya sur un bouton caché dans la moulure, et le panneau tout entier, entraînant avec lui la console chargée d'ustensiles de toilette, tourna sur ses gonds, et démasqua l'ouverture d'un escalier.

Le prince s'approcha avec curiosité.

— Oh ! demanda-t-il, que veut dire cela ?

— Cela veut dire, monseigneur, qu'au moment où il habitait Schœnbrünn, en 1809, l'empereur Napoléon, lassé d'avoir à traverser les appartements de réception, fatigué d'avoir à répondre aux sourires des courtisans attendant dans son antichambre ; cela veut dire que, pour être libre de descendre le matin, le soir, la nuit, le jour, dans ces beaux jardins qui s'étendent sous vos fenêtres, l'empereur Napoléon a fait pratiquer cette porte secrète, cet escalier dérobé, dont la dernière marche donne dans une espèce d'orangerie boisée, déserte, où personne ne va ; et, comme cet escalier a été pratiqué par les officiers du génie, comme il devait rester caché à tout le monde, il est probable qu'on ignore ici qu'il existe, et que nul, depuis l'empereur, n'y a passé, si ce n'est son ombre, qui peut-être vient vous visiter par ce chemin.

— Mais alors, dit le duc tout émerveillé, mais alors...

Il n'osait finir sa phrase.

— Alors, cet escalier pratiqué par le père pourra, après vingt et un ans, servir au fils.

— Et je n'étais pas né quand il a été fait !

— Dieu voit jusque dans le néant, monseigneur, et ses décrets sont écrits d'avance au livre de la destinée. Seulement, lorsque aussi visible il se manifeste, il faut le seconder, monseigneur.

Le jeune prince tendit la main à M. Sarranti.

— Quelle que soit la volonté de Dieu à mon égard, monsieur, reprit-il, je ne m'opposerai pas, je vous le promets, à son accomplissement.

M. Sarranti referma la porte secrète, et rentra dans la chambre à coucher, faisant passer, cette fois, le prince devant lui.

— Et maintenant que me voilà plus tranquille, monsieur, dit le jeune homme, parlez, je vous écoute.

Puis, posant sa main sur l'épaule du Corse :

— Prenez votre temps, ne vous pressez point : vous comprenez qu'il est important que je sache tout.

CIII

DELENDA CARTHAGO

« — Monseigneur, dit le Corse, il y a eu autrefois deux villes qui avaient entre elles toute la largeur d'une mer, et qui cependant, ne trouvèrent pas qu'il y eût sous le soleil assez d'espace pour elles deux. A trois reprises différentes, elles s'étreignirent, comme Hercule et Antée, d'une lutte terrible, acharnée, mortelle, et le combat ne cessa que lorsque l'une d'elles eut expiré sous le pied de l'autre. Ces villes étaient Rome et Carthage : Rome représentait la pensée ; Carthage, le fait.

Ce fut la matière qui périt, ce fut Carthage qui succomba !

Il en est de même de la France et de l'Angleterre ; comme Caton, votre illustre père n'avait qu'une idée : détruire Carthage ! *Delenda Carthago !*

Ce fut cette idée-là qui lui fit faire la campagne d'Egypte ; ce fut cette idée-là qui lui fit faire le camp de Boulogne ; ce fut cette idée-là qui lui fit faire la paix de Tilsitt ; ce fut cette idée-là qui lui fit faire la guerre de Russie.

Une fois, il crut avoir atteint son but : ce fut au moment où, sur le radeau du Niémen, il serra la main à l'empereur Alexandre.

Le même soir, les deux empereurs étaient debout chacun aux côtés d'une table sur laquelle était déployée une carte du monde ; l'un, la regardant d'un regard vague, insouciant, distrait, la touchant d'une main froide et couverte d'un gant ; l'autre, la dévorant d'un regard avide, ambitieux, profond, la touchant d'une main agitée et fiévreuse.

Il ne s'agissait pas moins, entre ces deux hommes, que de se partager le monde. — Quelque chose de pareil avait eu lieu, deux mille ans auparavant, entre Octave, Antoine et Lépide. — Ces deux hommes, c'étaient l'empereur Alexandre et l'empereur Napoléon.

« — Voyez-vous, disait votre père de sa voix saccadée, douce et impérieuse à la fois ; à vous le Nord, à moi le Midi ; à vous la Suède, le Danemark, la Finlande, la Russie, la Turquie, la Perse et l'Inde intérieure jusqu'au Thibet ; à moi la France, l'Espagne, l'Italie, la Confédération du Rhin, la Dalmatie, l'Egypte, l'Yémen et l'Inde, des côtes jusqu'à la Chine. Nous serons les pôles vivants de la terre : Alexandre et Napoléon équilibreront le monde.

« — Et l'Angleterre ? demanda vaguement Alexandre.

« — L'Angleterre disparaît comme Carthage ; plus d'Inde, plus d'Angleterre, et à nous deux nous prenons l'Inde. »

Un sourire de doute passa sur les lèvres du czar.

Napoléon vit ce sourire.

« — Vous croyez la chose difficile, impossible même, dit-il, parce que vos yeux ne se sont jamais arrêtés sur ce problème, parce que votre esprit n'a jamais creusé cette idée. Moi, c'est mon rêve éternel, et, dans ma pensée, depuis que nos deux mains se sont touchées, sire, l'Angleterre est morte !

« — J'écoute, sire, dit Alexandre. Je connais toute la puissance de votre parole, et ne demande pas mieux que d'être convaincu par elle.

« — Oh ! dit votre père, ce sera facile ; mais, pour être véritablement convaincu, il faut voir l'Inde, non pas telle qu'elle apparaît, mais telle qu'elle est. Voulez-vous la voir, ainsi, mon frère ? Il faut alors consacrer avec moi un quart d'heure à cette grande question, dont dépend l'avenir du monde ; et, en un quart d'heure, je résumerai pour vous le travail de quinze années.

« — Ce quart d'heure sera un grand et glorieux souvenir dans ma vie, sire, dit Alexandre avec cette triple courtoisie russe, grecque et française à la fois qui le caractérisait.

« — Ecoutez alors, je serai bref. — Votre Majesté admet bien que le pouvoir des Anglais dans l'Inde est un pouvoir despotique, n'est-ce pas ?

« — C'est plus que le despotisme, répondit Alexandre : c'est la conquête.

« — Or, tout pouvoir despotique est fondé sur une de ces deux bases : l'amour ou la crainte. »

Alexandre sourit.

« — Quelquefois sur tous deux, dit-il.

« — Mais le plus souvent sur la dernière. Or, demandez, sire, au raia accroupi sur le seuil de la chétive hutte où sa famille se roule dans la vermine ; demandez au cultivateur qui envie l'existence d'une bête de somme ; demandez au tisserand sans ouvrage qui voit vendre sous ses yeux les percales et les mousselines anglaises ; demandez au zemindar ruiné par les impôts ; demandez au brahme qui voit l'Anglais se nourrir de l'animal immonde ; demandez au musulman qui le voit méprisant ses souvenirs et ses traditions, entrant avec ses bottes, presque avec son cheval, dans ses splendides mosquées ; demandez à toute la race hindoue, enfin, si elle aime le joug qui la courbe ; et Hindou, musulman, brahme, tisserand, cultivateur, raia, vous répondront : « Mort aux hommes roux, venus par mer de pays inconnus et d'une île ignorée ! »

« — Aimaient-ils mieux leurs princes tatars ? demanda le czar.

« — Oui, cent fois oui ! car les princes tatars habitaient le pays, y dépensaient leurs immenses revenus, et il en arrivait toujours quelque chose au plus pauvre paria. Mais, aujourd'hui, l'Anglais, ce maître passager, l'Anglais, comme la chenille du printemps, ne reste dans l'Inde qu'une saison ; et, dès qu'il sera devenu un papillon aux ailes d'or, il s'envolera dans la mère patrie.

« — Et comment, sire, demanda l'empereur Alexandre, avec cette haine générale que l'on porte aux Anglais, comment les révolutions ne sont-elles pas plus fréquentes ?

« — Parce qu'il ne peut y avoir dans l'Inde que des soulèvements individuels, jamais de tempête générale. Pour qu'il y eût une révolution sérieuse, compacte, universelle, il faudrait que les masses ne fussent point divisées comme elles le sont par les intérêts, les haines, les croyances ; il n'y aura jamais de mouvement universel, parce que, du moment où deux sectes se réuniront dans une même conspiration, on est sûr que, la veille du jour où la conspiration devra éclater, une des deux sectes trahira l'autre. Voilà ce qui arrivera infailliblement, tant que ces peuples seront livrés à eux-mêmes. Mais en serait-il de même, sire, si l'Angleterre était attaquée dans l'Inde par une autre puissance européenne ? Les populations hindoues resteraient-elles fidèles à l'Angleterre ? non ! neutres entre le nouvel assaillant et l'Angleterre ? non ! Ells seraient hostiles à l'Angleterre ; elles deviendraient les alliées de son ennemi, quel que fût cet ennemi, de quelque part qu'il s'avançât, dans quelque but qu'il vînt. Sire, pour l'homme qui, comme moi, depuis quinze ans rêve la tête inclinée vers l'Inde, tout ce côté de l'Asie n'est qu'un vaste bassin où dorment superposés les débris de cinquante civilisations, les ruines de cinquante empires ; le moindre tremblement de terre, le moindre souffle de tempête suffit pour les ébranler, les réunir, les amalgamer, les soulever comme des trombes ! C'est une poussière sociale, pleine d'atomes destructeurs si on la laisse se promener au hasard, pleine de principes fécondants si on la sème avec intelligence. A ces tourbillons errants au hasard, sous des formes bizarres, inattendues, fantastiques, que manque-t-il, jusqu'à présent ? Un ciment quelconque, un esprit de patriotisme unique, une religion commune ; il manque ce qu'avaient fait autrefois Dupleix et Bussy, ces deux génies abandonnés et reniés par la France. Mais le chef habile, aventureux, énergique, qui viendrait comme un autre Alexandre, qui éblouirait toute cette multitude par des succès ; ce chef, il condenserait cette multitude, il en ferait un peuple, une nation ; la surface mouvante de l'Inde, deviendrait une surface solide... Vous n'en croyez rien, sire ? Voyez la Néva : un enfant dans une barque coupe son cours, fouettant son eau de ses deux rames ; que le vent du Nord s'élève d'un pôle, s'avance et souffle, et l'onde de la Néva devient un cristal solide, où la pioche et la hache viennent se briser, où le fer est inutile et le feu impuissant ! Croyez-moi, sire, l'Angleterre, forte contre un Tippo-Saïb, un Haïder-Ali, un Sevadji ou un Amir-Khan, l'Angleterre sera faible, chaque fois qu'un géant de force égale à elle viendra d'Europe dans l'intention de lutter avec elle sur les rives de l'Indus ; le choc des deux colosses fera naître la tempête, ébranlera le sol, agitera l'atmosphère ; alors s'élèveront aussitôt ces tourbillons dont je vous parlais tout à l'heure ; alors sur tous les points, ils commenceront à agir, en vertu de la loi de formation et de condensation ; alors, malheur à l'Angleterre ! A ce moment seul, elle saura combien elle est haïe, à quel point elle est détestée ; plus la lutte se prolongera, plus les défections, plus les attaques, plus les trahisons se multiplieront ; plus la mer immense de ses ennemis se soulèvera rugissante, plus le flot descendant du Caboul au Bengale la repoussera jusque sur ses vaisseaux, que, fugitive, elle sera trop heureuse de retrouver dans ses ports de Madras, de Calcutta et de Bombay.

« — Vous êtes miraculeux, sire ! dit Alexandre ; quand vous ne faites pas des prodiges, vous en rêvez.

« — Mais c'est que ce n'est point un rêve, c'est que ce n'est point un prodige, du moment où vous me secondez. Savez-vous, sire, ce que les Anglais ont de soldats dans l'Inde ?

« — Mais soixante mille hommes à peu près.

« — Parce que vous comptez les troupes indigènes ; je ne les compte pas, moi. Les Anglais ont dans l'Inde douze mille hommes de troupes anglaises ; celles-là, je les compte ; je les compte pour vingt-quatre mille même, si vous voulez. Mais les quarante mille hommes d'indigènes, de natifs, de cipayes, je ne les compte pas. »

Alexandre sourit.

« — Comptons-les, dit-il, ne fût-ce que pour mémoire.

« — Soit, comptons-les. Quarante mille hommes de troupes indigènes et douze mille hommes de troupes anglaises : cinquante-deux mille hommes en tout. Or, écoutez ceci, mon frère : l'Inde appartiendra toujours à la puis-

sance qui amènera, sur le champ de bataille, le plus grand nombre de troupes européennes. — Maintenant, voici ce que nous faisons. Trente-cinq mille Russes descendront le Volga jusqu'à Astrakhan, s'embarqueront dans cette ville, et iront à l'autre extrémité de la mer Caspienne occuper Asterabad, où ils attendront l'armée française. Trente-cinq mille Français descendront le Danube jusqu'à la mer Noire ; de là, ils seront transportés, par les bâtiments russes, jusqu'à Taganrog. Ils remonteront ensuite, par terre, le cours du Don jusqu'à Pratisbianskaia, d'où ils se porteront à Tzaritsin sur le Volga, qu'ils descendront en bateau jusqu'à Astrakhan, où ils s'embarqueront pour rejoindre le corps russe à Asterabad. Les deux corps, français et russe, auront donc franchi presque sans fatigue, cet immense espace de terrain ; de là, ils se porteront, à travers le Khorassan et le Caboul, sur l'Indus.

« — En traversant le grand désert Salé ?

« — Je connais le désert, j'ai eu affaire à lui ; rapportez-vous-en à moi pour y faire serpenter la gigantesque caravane.

« — Conduiriez-vous donc cette expédition en personne ?

« — Sans doute, dit Napoléon.

« — Et qui veillera sur la France, quand vous serez à trois mille lieues d'elle ?

« — Vous, sire ! répondit simplement Napoléon.

« Alexandre pâlit : le Grec était épouvanté de cette réponse toute française.

« — Mais, insista-t-il, outre le grand désert Salé, nous allons avoir des difficultés effrayantes.

« — L'Afghanistan, n'est-ce pas ? dont la géographie est tout à fait inconnue, et dont les tribus inhospitalières infesteront d'innombrables tirailleurs, pillards assassins, la marche de notre armée ?

« — Sans doute.

« — J'ai prévu l'obstacle, et, d'avance, l'obstacle est renversé. J'envoie un de mes meilleurs généraux à un des petits souverains du Béloutchistan, du Lahore, du Sinde ou du Malvah ; il organise ses troupes à l'européenne, et nous fait un allié qui vient au-devant de nous, et à qui nous laissons, pour sa récompense, la souveraineté de tout le pays qu'il a parcouru.

« — Eh bien, soit, sire, vous voilà dans le Pendjab. Comment nourrissez-vous et approvisionnez-vous l'armée ?

« — Quant à cela, nous n'avons pas besoin de nous en préoccuper tant que nous aurons une bourse bien garnie et à Téhéran et à Caboul des *sahocars* (1) qui feront honneur à nos traites. Là, nous trouverons un commissariat admirable, économique, immense, tout organisé, et cela, depuis des siècles, dans le but, on le dirait, de seconder tous les conquérants qui se sont succédé et se succéderont dans la conquête de l'Inde.

« — J'ignore absolument ce que vous voulez dire, fit l'empereur Alexandre, et j'avoue franchement mon ignorance.

« — Eh bien, sire, vous saurez qu'il existe dans toute l'immense étendue de la péninsule hindoustanique une gigantesque tribu de bohémiens connus dans l'Inde sous le nom de *brinjaries*. Ce sont eux qui, dans l'Inde, font exclusivement le commerce des grains ; à dos de bœuf et de chameau, ils les transportent à des distances inouïes et en caravanes si nombreuses, qu'on dirait des corps d'armée. Ce sont ces hommes-là qui ont nourri, en 1791, lord Cornwallis et son armée dans sa guerre contre Tippo-Saïb ; ce sont des Indiens nomades fort peu embarrassants en ce qu'ils ne logent jamais dans des maisons, mais vivent sous des tentes ; fort utiles, parce que, entre autres coutumes étranges, ils ont celle de ne jamais boire d'eau de rivière ou d'étang. Il en résulte qu'ils deviennent d'excellents compagnons de marche dans le désert, attendu qu'il n'y a pas une goutte d'eau dans le voisinage qu'ils ne sachent trouver, à quelque profondeur qu'elle soit. Eh bien, sire, ces hommes dont le commerce est la vie, qui observent la plus stricte neutralité entre les armées belligérantes, qui n'ont pour but que de vendre leurs grains et de louer leurs attelages à celui qui les paye le plus cher, ces hommes, bien payés, seront à nous.

« — Mais ils seront à l'Angleterre en même temps.

« — Certes ! Je ne compte pas, dans mes prévisions de victoire, sur la faim et sur la soif, sire ; je compte sur nos canons et sur nos baïonnettes. »

Le czar pinça ses lèvres minces.

« — Maintenant, dit-il, reste l'Indus.

« — L'Indus à traverser ?

« — Oui. »

Napoléon sourit.

« — C'est un des préjugés répandus par les écrivains anglais, dit-il, que l'Indus est un obstacle suffisant pour arrêter une invasion et que l'armée anglaise, en se concentrant sur la rive gauche du fleuve, peut en interdire le passage à une armée, si puissante qu'elle soit. Sire, j'ai fait sonder l'Indus, de Déra-Ismaël-Khan à Attok : il a une profondeur de douze à quinze pieds, avec sept gués reconnus, et qui nous attendent. J'ai fait calculer son cours : son cours est à peine d'une lieue à l'heure. L'Indus n'existe donc pas pour un homme qui a traversé le Rhin, le Niémen et le Danube.

« L'empereur de Russie resta un instant comme écrasé sous la puissance du génie qui le dominait.

« — Laissez-moi respirer, sire, dit-il ; ce monde que vous soulevez comme un autre Atlas retombe sur ma poitrine, et m'étouffe !... »

— Et moi, interrompit le jeune prince, je vous dirai à mon tour, comme l'empereur de Russie : laissez-moi respirer, monsieur.

Puis, levant ses deux mains et ses yeux au ciel :

— Oh ! mon père, mon père, dit-il, que tu étais grand !

L'ancien soldat de l'empereur, l'ancien compagnon d'exil de Napoléon, n'avait tant insisté sur les détails de ce vaste plan que pour arriver à l'effet qu'il venait de produire ; c'est-à-dire à faire mesurer au fils la grandeur du père, et à l'amener, en conséquence, à reconnaître les devoirs que lui imposait, en face du monde, le nom gigantesque qui pesait sur lui.

Le jeune homme, en effet, comme s'il se sentait écrasé par ce nom, se leva, secoua la tête, et se mit à marcher à grands pas dans la chambre.

Puis, tout à coup, s'arrêtant devant Gaetano :

— Et cet homme est mort ! s'écria-t-il ; mort comme un autre homme, plus douloureusement, voilà tout ! La flamme qui l'animait s'est éteinte, et l'on ne s'est pas aperçu que quelque nouveau soleil flamboyait au ciel ! Oh ! comment, le jour de cette mort, une obscurité universelle n'a-t-elle pas couvert le monde ?

— Il est mort les yeux sur votre portrait, sire, en disant : « Ce que je n'ai pu faire, mon fils l'achèvera ! »

Le jeune prince secoua mélancoliquement la tête.

— Oh ! dit-il, qui oserait toucher à cette œuvre de géant ? quel homme, portant le nom de Napoléon, viendrait dire à la France, à l'Europe, au monde : « A mon tour ! Oh ! monsieur Sarranti, le moule de la tête sublime a été brisé par le sculpteur divin ; et j'avoue que, pour moi, je baisse les yeux, à la seule pensée de ce qu'on attendra de Napoléon II ! ... N'importe ! continuez, monsieur.

— Le czar manqua à la promesse faite, reprit Sarranti ; et cette Inde, que votre père, comme un autre Alexandre, croyait déjà tenir, lui échappa des mains, mais ne sortit pas de sa pensée. Vingt fois, je le vis, penché sur une immense carte de l'Asie, suivre du doigt la route des grandes invasions indiennes. Si quelqu'un de ses familiers entrait alors :

— Tenez, disait-il, c'est par cette route de Ghizni à Déra-Ismaël-Khan que, de l'an 1000 à l'an 1021, Mahmoud envahit sept fois l'Hindoustan, avec une armée de cent et de cent cinquante mille hommes, qu'il ne trouva jamais de difficultés à nourrir. Dans sa sixième expédition, de l'an 1018, il poussa jusqu'à Canouge sur le Gange, à cent milles au sud-ouest de Delhi, et revint dans sa capitale par Mutrah ; trois mois lui avaient suffi pour cette gigantesque expédition ! En 1020, il se dirigea sur le Guzzerat, afin d'y renverser le temple de Somnaut, et fit, du côté de Bombay, une pointe aussi facile que celle qu'il avait faite du côté de Calcutta. — C'est par la même route de Déra-Ismaël-Khan que Mahomet Gouri, sorti du Khorassan, s'avance, en 1184, à la conquête de l'Inde, envahit le territoire de Delhi avec une armée de cent vingt mille hommes, et substitue sa dynastie à celle de Mahmoud de Ghizni. — C'est par la même route, à peu près, qu'en 1396 Timour le Boiteux les suit, et part de Samarcande, laissant Balk à sa droite, puis, descend, par le défilé d'Amdesab, sur Caboul, d'où il marche vers Attok, et envahit le Pendjab. — C'est au-dessous d'Attok, à l'endroit même où je l'eusse franchi, qu'en 1525, Babour traverse l'Indus, et, suivi de quinze mille soldats seulement, s'établit à Lahore, s'empare de Delhi, et fonde la dynastie mongole. — C'est la même route que suit son fils Houmayoun quand, chassé de l'héritage paternel, il le reconquiert en 1554, avec le secours des Afghans. — Enfin, c'est par la même route que Nadir-Schah, se trouvant à Caboul en 1739 et apprenant le massacre d'un de ses envoyés dans la ville de Jellalabad, fait, pour venger la mort d'un homme, ce que je voudrais faire, moi, pour venger l'oppression du monde : s'engage dans la montagne, passe au fil de l'épée tous les habitants de la ville coupable, s'avance par cette même route, déjà foulée aux pieds de tant d'armées, descend sur le Khyber, sur Peschaver et Lahore, et s'empare de Delhi, qu'il livre à un massacre et à un pillage de trois jours (1). »

(1) Banquiers.

(1) Voir, sur l'Inde anglaise, l'excellent et patriotique ouvrage de M. le comte Edouard de Waren, un des plus beaux livres qui aient été écrits sur ce sujet.

Puis, se frappant le front :

« — C'est par là que je passerai comme eux, disait-il ; j'ai bien franchi les Alpes après Annibal, je franchirai bien l'Himalaya après Tamerlan ! »

— Sire, continua Sarranti, vous saurez un jour quelle puissance de réalité finit par prendre, dans l'esprit, un rêve longtemps poursuivi... Dès lors, vous né, votre père arriva, par conséquent, au comble des prospérités ; il n'eut plus qu'un but : obtenir par force du czar ce qu'il n'avait pu obtenir de sa bonne volonté. Le 22 juin 1812, l'empereur déclare la guerre à la Russie ; mais, depuis un an déjà, cette guerre est résolue. Au mois de mai, l'empereur a appelé près de lui, aux Tuileries, le général Lebastard de Prémont, sur le dévouement duquel il savait qu'il pouvait compter.

Pour tous, la campagne de Russie est couverte d'un voile mystérieux ; elle s'appellera la seconde guerre de Pologne. Le général Lebastard de Prémont entrera seul dans les secrets de l'empereur.

« — Général, lui dit l'empereur, vous allez partir pour l'Inde.

« Le général crut à une disgrâce, et pâlit. L'empereur lui tendit la main.

« — Si j'avais un frère aussi brave et aussi intelligent que vous, général, dit-il, c'est lui que je chargerais de la mission que je vous donne. Ecoutez-moi donc jusqu'au bout ; puis vous serez libre de refuser, si vous croyez le partage mauvais pour vous. »

Le général s'inclina.

« — Sûr de la faveur de Votre Majesté, j'irai au bout du monde !

« — Vous allez partir pour l'Inde ; vous entrerez au service d'un des maharadjahs du Sinde ou du Pendjab. Je connais votre bravoure et votre science d'instructeur : dans un an, vous serez général en chef de ses armées.

« — Et, une fois général en chef de ses armées, que ferai-je, sire ?

« — Vous m'attendrez. »

Le général recula d'étonnement. L'empereur avait si longtemps réfléchi à son projet, qu'il le regardait comme accompli.

« — Ah ! c'est vrai, dit-il en souriant, *vous ne savez pas, et il faut que vous sachiez*, mon cher général. »

Sa carte favorite, la carte de l'Asie était étendue sur une table.

« — Venez, dit-il, vous allez comprendre. Je déclare la guerre à l'empereur de Russie, je traverse le Niémen avec cinq cent mille hommes et deux cents bouches à feu ; j'entre à Vilna sans tirer un coup de fusil, je prends Smolensk, et je marche jusqu'à Moscou ; sous les murs de la ville, je livre une de ces gigantesques batailles, comme Austerlitz, comme Eylau, comme Wagram ; j'anéantis l'armée russe, et j'entre dans sa capitale. Là, je dicte mes conditions pour la paix. La paix, c'est la guerre à l'Angleterre, mais la guerre dans l'Inde... Un jour, vous entendez dire qu'un homme qui commande à cent millions d'hommes en Occident, qui entraîne dans sa fortune la moitié de la population de la chrétienté, dont les ordres s'exécutent dans un espace qui comprend 19 degrés de latitude et 30 de longitude, s'avance par le Khorassan pour conquérir l'Inde. Alors, vous dites à votre radjah : « Cet homme, c'est mon « maître et votre ami. Il vient pour consolider les trônes « indépendants de l'Inde, et pour anéantir, du golfe Per« sique aux bouches de l'Indus, la puissance anglaise. Ap« pelez tous les rois, vos frères, à la révolte, et, dans « trois mois, l'Inde sera libre ! »

Le général Lebastard regardait votre père, sire, avec une admiration qui allait jusqu'à l'épouvante.

« — Maintenant, continua l'empereur, de même que je vous ai dit mon plan de la campagne de Russie, voici mon plan pour la campagne de l'Inde. — L'Angleterre viendra au-devant de moi, ou m'attendra avec une armée de cinquante mille hommes, dont dix-huit à vingt mille Anglais et trente ou quarante mille indigènes. Partout où je joins l'armée anglo-indienne, je reconnais son ordre de bataille, et je l'attaque ; partout où je trouve de l'infanterie européenne, je prépare une seconde ligne en réserve de la mienne, afin de rallier les débris de la première, si elle plie sous les baïonnettes britanniques ; partout où il n'y aura que des cipayes, on marchera sur cette canaille sans la compter : il suffira de fouets de poste et de bâtons de bambou pour les mettre en fuite. Une fois en fuite, on ne les reverra jamais ! L'armée anglaise se reformera, je la connais ; sa devise est celle du 57e régiment : *They will die hard*, dure à mourir ! J'aurai un second combat à livrer, soit à Loudianah, sur le Setledje, soit à Passiput, où blanchissent déjà tant d'ossements ; mais je n'aurai plus à compter qu'avec huit ou dix mille Européens ; les autres se seront fait tuer à la première bataille. Ce sera l'affaire de quelques heures, et tout sera dit. Il faudra deux ans à l'Angleterre pour m'envoyer une nouvelle armée : un an pour la lever, un an pour l'instruire. Pendant ces deux années, je me serai arrêté à Delhi pour reconstruire le trône du Grand Mogol, et relever son étendard ! Cette action mettra de mon côté dix-huit millions de musulmans. En outre, je relève le drapeau sacré de Bénarès ; je fais son radjah libre et indépendant, et j'ai pour moi trente millions d'Hindous, tout le cours du Gange, du Jumnaau Burampouter ; j'inonde l'Hindoustan de proclamations incendiaires ; fakirs, joghis, calenders, sont mes apôtres ; tous proclament en mon nom la restauration et l'indépendance de l'Inde. J'inscris sur mes aigles : « Nous venons délivrer « et non conquérir ; nous venons pour rendre justice à tous. « Hindous, musulmans, radjpouts, ihauts, mahrattes, poli« gars, raias, nabads, chassez l'usurpateur, reprenez vos « droits, rentrez dans vos possessions ; élancez-vous comme « au temps des Timour et des Nadir, pour moissonner dans « les plaines de l'Inde la richesse et la vengeance ! » De Delhi, au lieu de me diriger sur Calcutta, qui n'est qu'un entrepôt de commerce, un centre de lâche et molle population, je marche par Agra, Gualior et le Candeisch, sur Bombay, insurgeant les populations, réformant les confédérations radjpoute et mahratte, leur donnant leurs anciens chefs, ou d'autres pris dans les mêmes familles. Bombay, c'est la bouche par laquelle respire l'Angleterre, c'est son point de contact avec l'Europe, c'est la tête vitale de l'île ; Bombay pris, je tends la main au Nizam, je volcanise le Maïssour, je fais prendre Madras par un de mes lieutenants, pendant que je marche sur Calcutta, et que, ville, remparts, forteresse, garnison, hommes et pierres, je pousse tout dans le golfe du Bengale... Voulez-vous partir pour l'Inde, mon ami ? »

Le général Lebastard de Prémont tomba aux pieds de l'empereur, et partit. — Maintenant, son histoire est bien simple : il quitta la France sous le poids d'une fausse disgrâce, débarqua à Bombay, remonta la route que Napoléon voulait descendre, le Candeisch, Gualior, Agra ; il atteignit le Pendjab, rencontra là un homme de génie qu'on appelait Rundjet-Sing, qui, né d'une tribu obscure, avait été, depuis douze ans, élu chef par ses compatriotes, avait relevé la nation des Sikhs, avait réussi à la soustraire à la domination anglaise, et s'était rendu peu à peu maître de son royaume, grand comme la France, et comprenant le Pendjab, le Moultan, le Cachemyr, le Peschaver et une partie de l'Afghanistan. Il entra à son service, organisa son armée, et attendit, l'oreille ouverte du côté de la Perse... Un jour, il entendit un grand bruit : c'était celui que faisait, en s'écroulant, la fortune de Napoléon ! Il crut tout fini, pleura son maître, et ne s'occupa plus que de sa propre fortune. Mais, en 1820, je quittai la France à mon tour ; j'allai le rejoindre, et je lui dis :

— Celui que vous pleurez avait un fils !... »

— Etrange chose ! murmura le jeune prince, tandis que j'ignorais presque jusqu'à mon nom, il y avait des hommes qui, à trois mille lieues de moi, me préparaient l'avenir !

Puis, tendant la main à Sarranti :

— Quel que soit le résultat de ce long dévouement, de cette fidélité obstinée, dit-il avec une majesté suprême, au nom de mon père et au mien, monsieur, je vous remercie ! — Et, maintenant, ajouta le prince, il vous reste à me dire où, comment et à quelle époque vous avez quitté mon père, et quelles sont les dernières paroles qu'il vous a dites.

Sarranti s'inclina, en signe qu'il était prêt à répondre.

CIV

LE PRISONNIER DE SAINTE-HÉLÈNE

— Vous savez où est Sainte-Hélène ? vous savez ce que c'est que Sainte-Hélène, monseigneur ?

— On m'a caché tant de choses, monsieur, répondit le prince, que je vous prierai de parler comme si j'ignorais tout.

— Une scorie de volcan éteint sous l'équateur, le climat du Sénégal et de la Guinée au fond des ravins, le vent âpre, froid, sec, aigu de l'Ecosse, à chaque ouverture des rochers ! Pour les étrangers forcés d'habiter l'horrible climat, le terme de la vie est de quarante à quarante-cinq ans ; pour les indigènes, il est de cinquante à soixante. On ne se rappelait pas, à notre arrivée dans l'île, y avoir vu, de mémoire d'homme, un vieillard de soixante-cinq ans. C'était une véritable inspiration britannique que d'envoyer là l'hôte du *Bellérophon* ! Néron se contenta d'envoyer Sénèque en Sardaigne, et Octavie à Lampedouse ; — il est vrai qu'il fit étouffer l'une dans un bain, et donna à l'autre l'ordre de s'ouvrir les veines ; mais c'était de l'humanité.

Vous savez que l'île avait un geôlier, et que ce geôlier s'appelait Hudson Lowe. Vous ne serez pas étonné, monseigneur, que, voyant ce que souffrait votre père, j'eusse eu l'idée de conspirer sa fuite. En conséquence, je m'étais lié avec un capitaine américain, qui nous avait apporté de

Boston des lettres de votre oncle, l'ex-roi Joseph. Nous avions, ce capitaine et moi, formé un projet d'évasion dont la réussite nous paraissait assurée.

Un jour que je venais de chasser les chèvres sauvages, dans l'espoir de procurer à l'empereur un peu de viande fraîche, dont il manquait souvent, je rencontrai le capitaine. Nous nous enfonçâmes dans un ravin; nous arrêtâmes nos dernières dispositions, et je résolus de communiquer, le soir même, nos projets à l'empereur. Mais mon étonnement fut grand d'entendre, dès le premier mot que je prononçai, l'empereur me dire :

« — Tais-toi, niais !

« — Mais, sire, repris-je, laissez-moi au moins vous raconter notre plan ; il sera toujours temps de le repousser, s'il est mauvais.

« — C'est inutile que tu prennes cette peine... Ton projet...

« — Eh bien, sire? »

L'empereur haussa les épaules.

« — Ton projet, je le connais aussi bien que toi.

« — Que veut dire Votre Majesté?

« — Écoute, mon brave, et tâche de comprendre. Voilà la vingtième fois que l'on m'offre de fuir.

« — Et vous avez toujours refusé?

« — Toujours ! »

Je restai muet et attendant.

« — Et, maintenant, continua l'empereur, sais-tu pourquoi j'ai toujours refusé de fuir?

« — Non.

« — Parce que c'est la police anglaise qui me le faisait proposer.

« — Oh ! sire, insistai-je, je puis bien vous jurer que, cette fois...

« — Ne jure pas, Sarranti, et demande à Las-Cases qui il a rencontré hier au soir, causant dans l'ombre avec M. Hudson Lowe.

« — Qui cela, sire?

« — Ton capitaine américain, qui m'est si dévoué, niais !

« — Est-ce bien vrai, sire?

« — Ah ! vous doutez de ma parole, monsieur le Corse?

« — Sire, avant ce soir, j'aurai eu raison de cet homme !

« — Ah bien ! il ne manque plus que cela ! pour qu'on te pende sous mes fenêtres; — car tu ne seras pas même fusillé ! — Un beau spectacle que tu me donneras là ! »

En ce moment, M. de Montholon parut à la porte.

« — Sire, dit-il, le gouverneur demande à vous parler. »

L'empereur haussa les épaules avec un inexprimable sentiment de dégoût.

« — Faites-le entrer, » dit-il.

Je voulus me retirer : il me retint par le bouton de mon habit.

Sir Hudson Lowe entra. L'empereur attendit, restant dans la pose où il était, sans se retourner, regardant de côté et, pour ainsi dire, par-dessus son épaule.

« — Général, dit le gouverneur, je viens me plaindre à vous. »

Hudson Lowe ne venait jamais que pour cela.

« — De qui? demanda l'empereur.

« — De M. Sarranti, ici présent.

« — De moi? m'écriai-je.

« — M. Sarranti se permet de chasser, — reprit sir Hudson Lowe. »

L'empereur l'interrompit.

« — Cela tombe bien, monsieur, dit-il avec un accent de profond dégoût, que vous ayez à vous plaindre à moi de M. Sarranti : j'allais me plaindre de lui à vous. »

Je regardai l'empereur, stupéfait.

« — Vous vous plaignez qu'il chasse, continua-t-il; je me plains de bien autre chose, moi ; je me plains qu'il conspire. »

Je fus près de jeter un cri.

« — Ah ! fit Hudson Lowe en nous regardant l'un après l'autre.

« — Oui, l'homme que vous voyez, et qui se croit mon fidèle serviteur, ne comprend pas tout l'intérêt que j'ai, devant l'Europe et en face de la postérité, à rester ici, à souffrir ici, à mourir ici, parce qu'il ne s'y trouve pas bien, l'ingrat, il croit que j'y suis mal ; il m'engage donc de tout son pouvoir à fuir.

« — Ah ! M. Sarranti vous engage...?

« — À fuir, oui... Cela vous étonne? Moi aussi ; cela est ainsi, pourtant, et, à l'instant même, il me proposait un plan d'évasion. »

Je frissonnai en entendant ces paroles.

« — Impossible ! fit le gouverneur en feignant la surprise.

« — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, cependant, Monsieur, d'accord avec le capitaine d'un brick américain, — tenez, celui-là même avec lequel vous causiez hier au soir, — préparé sournoisement un projet de fuite, dont il me faisait part juste au moment où l'on vous a annoncé. »

Le gouverneur était certainement plus étonné de cet aveu qu'il ne feignait de l'être ; mais, comme il connaissait le projet pour l'avoir tramé lui-même, et que le secret n'avait pu encore transpirer, il lui fallut bien croire, — sans pouvoir deviner quelle raison le poussait à cet acte, qui lui paraissait insensé, — il lui fallut bien croire que l'empereur disait la vérité.

L'empereur vit l'embarras du gouverneur.

« — Ah ! dit-il, oui, je comprends, vous vous étonnez que je vous livre ainsi le secret d'un de mes plus fidèles ; vous vous demandez pourquoi j'expose à votre sévérité un de mes plus dévoués. M. Sarranti est un Corse, un vrai Corse, et vous connaissez l'entêtement des hommes de cette race. Eh bien, vous avez déjà fait une épuration heureuse ; vous avez déjà renvoyé en Europe quatre de mes serviteurs, cinq même : Piontovsky, Archambault, Cadet, Rousseau et Santini. Eh bien, au milieu de nous, hommes mûrs, graves et résignés, qui n'attendons plus rien que de la Providence, Sarranti, en voulant aider cette Providence, lui souffler ses desseins, en hâter l'exécution, Sarranti est un brandon d'incessante discorde ; voilà déjà vingt fois que je veux vous prier de l'envoyer en Europe avec les autres ; l'occasion s'en présente, je la saisis ! »

L'empereur prononça ces mots d'une voix tellement vibrante, que je me trompai à l'intention : je pris pour de la colère contre moi, ce qui n'était, en réalité, que du mépris contre le gouverneur.

Je tombai aux pieds de votre père.

« — Oh ! sire, m'écriai-je, est-il possible que vous ayez songé à m'exiler, moi, moi, c'est-à-dire un de vos plus fidèles serviteurs? Est-ce que ma patrie n'est pas où vous êtes? est-ce que la terre d'exil ne sera pas pour moi celle où je ne vous verrai plus? »

Le gouverneur me regardait en pitié : il n'avait jamais pu comprendre ce qu'il appelait le *fétichisme* de ceux qui entouraient l'empereur, pour l'empereur.

« — Eh ! qui vous dit que je doute de votre dévouement, monsieur? J'en suis trop sûr, au contraire, répondit l'illustre prisonnier ; ce dévouement est tel, qu'il vous faudrait encore bien des années pour accepter, non pas pour vous, mais pour moi, la vie de Saint-Hélène. Si bien que vous êtes pour nous tous, non seulement un incessant sujet de scandale, mais encore un éternel motif de crainte. Je ne vous vois pas sortir d'ici sans inquiétude, je ne vous vois pas rentrer sans effroi ; tenez, pour ne vous parler que de ce qui se passe dans le moment, n'est-ce pas à cause de vous qu'un homme de l'importance de M. le gouverneur me dérange et me fait une visite qui n'est pas plus agréable à lui qu'à moi? n'est-ce pas parce que vous avez prétendu que moi, l'homme des bivacs, le Spartiate, à qui suffirait une racine et un morceau de pain, qui ai vécu en Italie avec une écuelle de polenta, en Égypte avec un plat de pilau, en Russie avec rien du tout, n'est-ce pas parce que vous avez prétendu qu'il me fallait du rôti à mon dîner, que vous êtes allé à la chasse aux chèvres sauvages, action coupable, qui excite, à bon droit, la colère de M. le gouverneur? Je demande donc formellement à M. Hudson Lowe de vous renvoyer en Europe. Vous avez un fils à élever, monsieur, et, aux yeux de la nature, un père est bien autrement nécessaire auprès d'un enfant qui grandit, qu'auprès d'un vieillard qui meurt, ce vieillard fût-il César, Charlemagne ou Napoléon. Je dis vieillard relativement, bien entendu ; on est vieux à quarante-sept ans, dans un pays où l'on meurt à cinquante. Retournez donc en France et, que je vive ou que je meure, je n'oublierai pas que j'ai été forcé de vous renvoyer d'ici parce que vous m'aimiez trop. »

Ces derniers mots avaient été dits d'une voix tellement émue que je commençais à comprendre, non pas le vrai sens des paroles de l'empereur, mais au moins la véritable situation de son esprit.

Je relevai la tête, et son merveilleux regard, fixé sur le mien, me dit le reste.

Quant au gouverneur, il ne vit rien, que d'enlever à l'empereur un de ses serviteurs les plus dévoués ; rien, que de faire tomber encore une des branches de ce chêne qui avait couvert l'Europe de son ombre.

« — L'intention du général Bonaparte, demanda-t-il, est-elle bien sérieusement qu'on renvoie cet homme en France? »

« — Ai-je l'air d'un homme qui plaisante, monsieur? dit l'empereur. — Je demande positivement qu'on me débarrasse de M. Sarranti, qui me gêne ici, parce qu'il m'aime trop ! Est-ce clair? »

Cette grâce était de celles que le geôlier de Sainte-Hélène était toujours prêt à accorder à son prisonnier. Aussi, séance tenante, le gouverneur eut-il la bonté de faire droit à la demande de l'empereur, et d'annoncer que, le surlendemain, je serais embarqué à bord d'un brick de la Compagnie en rade de Jamestown, et en partance pour Portsmouth.

L'empereur me fit un signe. Je compris qu'il désirait que je m'éloignasse. Je me retirai désespéré, le laissant seul avec le gouverneur. J'ignore ce qui se passa pendant cette entrevue de quelques minutes ; mais, un quart d'heure

après le départ de sir Hudson Lowe, le général Montholon m'annonça que l'empereur me demandait.

J'entrai ; l'empereur était seul. Mon premier mouvement fut de me jeter à ses pieds. J'ai l'air bien dur, bien rugueux, n'est-ce pas, monseigneur? poursuivit le Corse en s'interrompant ; on dirait que je ne sais pas plus plier que le chêne de nos montagnes! Que voulez-vous? devant cet homme tout était roseau, que soufflât le vent de sa colère ou celui de son amour!

« — *Si da vero, ma di questo cattivo luogo.*

« — Mais pourquoi donc me renvoyer, sire?

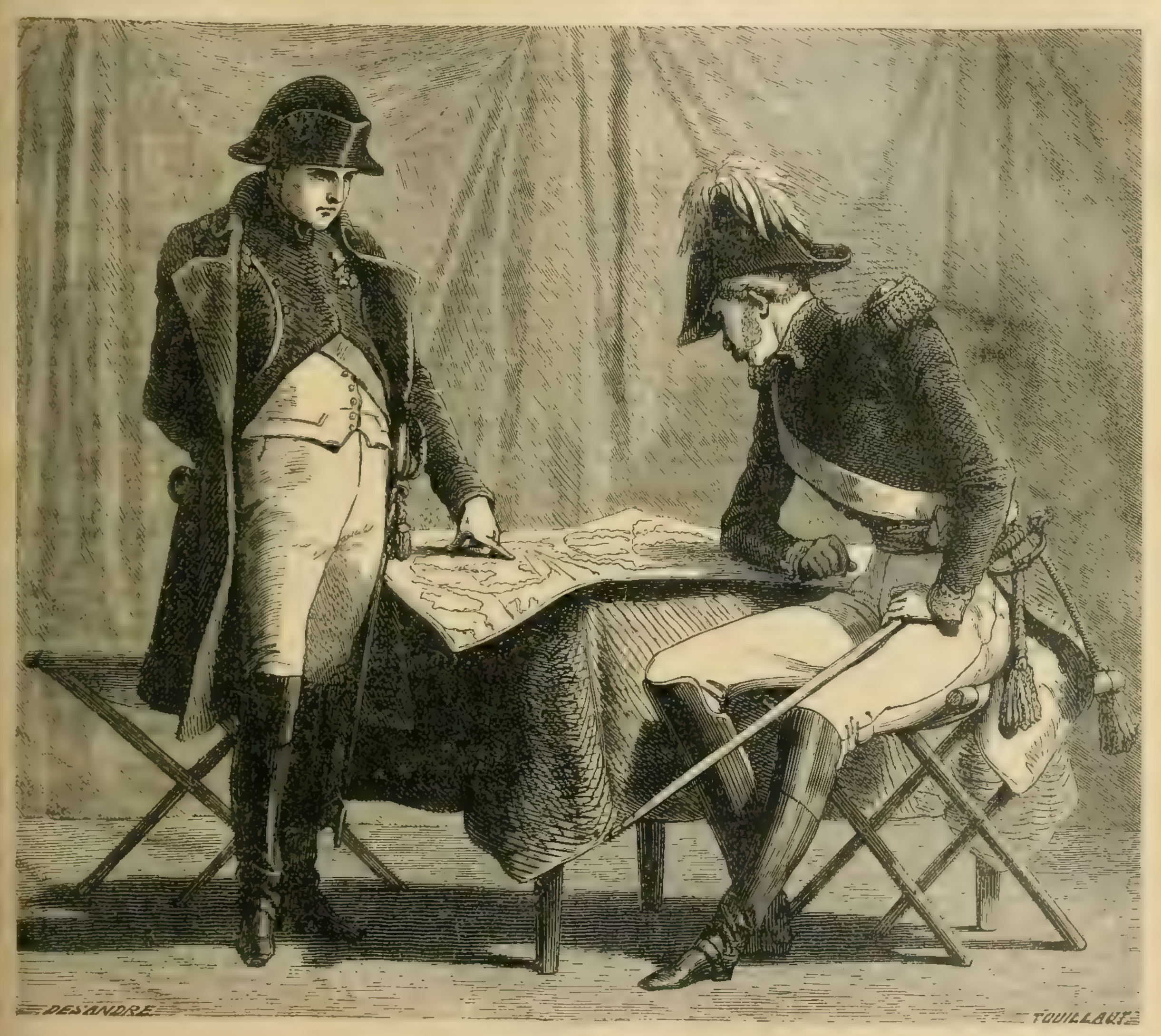
« — Parce que tu m'es inutile ici, tandis que je puis avoir besoin de toi en France.

« — Oh! sire, m'écriai-je tout joyeux, je crois que je commence à vous comprendre.

« — Ce n'est pas malheureux! — *siam pur giunti.*

« — Alors, ordonnez.

« — Tu as raison, il n'y a pas de temps à perdre ; car qui



Napoleon vit ce sourire.

« — Oh! sire, m'écriai-je, comment ai-je pu mériter un pareil traitement de votre part? Chassé, chassé par vous! »

Et je levais vers lui mes mains jointes et suppliantes.

Mais lui, se baissant avec un sourire, — malheureux l'enfant fût-il prince, qui ne connaît que par ce que les autres lui en disent le sourire de son père! — mais lui, se baissant avec un sourire :

« — Arrive ici! dit-il. Mais tu seras donc un niais toute ta vie? Arrive ici, et *ascolta!* »

C'était une des expressions de la familiarité et de la bonne humeur de votre illustre père, lorsqu'il parlait avec moi, d'entremêler son français d'italien.

Je fus donc complètement rassuré.

« — Mais, alors, lui demandai-je, Votre Majesté est revenue sur sa décision, elle ne me renvoie pas?

« — Au contraire, *caro balordo*, je te renvoie plus que jamais!

« — Votre Majesté a donc contre moi quelque sujet de mécontentement, qu'elle ne veut pas me dire?

« — Vous figurez-vous, par hasard, méchant Corse, que je prendrais la peine de faire de la diplomatie vis-à-vis de vous? Mais non, je vous le répète, je n'ai qu'à me louer de votre fidélité et de votre dévouement, *signor minchione*.

« — Et cependant, m'écriai-je, Votre Majesté me renvoie! me dit que, puisque tu dois partir, on ne t'enlèvera pas d'un moment à l'autre?

« — J'écoute, sire, et pas une de vos paroles ne sera perdue, pas un de vos commandements ne sera oublié.

« — Tu te rendras droit à Paris, tu iras voir Clausel, Bachelu, Foy, Gérard, Lamarque, tous ceux enfin qui ne se sont prostitués ni aux Bourbons, ni à l'étranger.

« — Que leur dirai-je, sire?

« — Tu leur diras que tu as habité un an Sainte-Hélène avec moi, que Sainte-Hélène, c'est — (il regarda autour de lui, et continua avec un inexprimable accent d'amertume :) que c'est *un luogo simile al paradiso sopra la terra, un luogo ripieno di delizie, che si beve, che si canta, che si balla sempre, che s'anda a spasso per deliziosi giardini.* — Oui, dans des jardins délicieux, où les fleurs ne se fanent jamais, où les arbres sont toujours verts, qui produisent des fruits délicieux, arrosés par de fraîches fontaines, où viennent se désaltérer des oiseaux dont le chant réjouit les oreilles. — *O che c'era finalmente tutto ciò, che può piacere ai santi.* »

Je le regardais avec étonnement.

« — N'est-ce pas cela qu'ils ont dit? n'est-ce pas ce qu'ils ont osé écrire de Sainte-Hélène? n'ont-ils pas affirmé que cette île, où l'on boit la mort avec l'air qu'on respire, était un lieu enchanté, sans doute pour que mon fils croie que j'y

reste parce que je m'y trouve bien, et que le charme du climat m'y fait tout oublier !

« — Mais pourquoi y restez-vous, m'écriai-je, ou tout au moins pourquoi ne tentez-vous pas de fuir ?

« — Eh ! mais ! s'écria l'empereur, parce que, cette mort, c'est le complément de ma vie ! Sur le trône, je n'eusse fondé qu'une dynastie ; ici, je fonde une religion. En m'égorgeant, les rois se tuent. Alexandre, César, Charlemagne ont été des conquérants ; pas un n'a été martyr. Qui a fait Prométhée immortel ? Ce n'est pas d'avoir ravi le feu du ciel, ce n'est pas d'avoir fait l'homme intelligent et libre ; c'est d'avoir été enchaîné sur le Caucase, par la Force et la Violence, ces deux bourreaux du Destin ! Laisse-moi mon Caucase, laisse-moi mon Golgotha, laisse-moi mon Calvaire, et retourne en France. Seulement, retournes-y comme un apôtre, et dis ce que tu as vu.

« — Mais vous, mais vous, sire ?

« — Moi, je mourrai ici, c'est arrêté entre moi et Dieu. N'ayant pu tuer physiquement l'Angleterre dans l'Inde, il faut que je la tue moralement dans l'histoire. Ce n'est donc plus de moi qu'il s'agit, Sarranti, c'est de mon fils ; je l'ai désiré comme mon héritier, Dieu me l'a donné ; je l'ai aimé comme mon enfant, Dieu me l'ôte, en même temps que mon empire, et j'oublie mon empire pour ne plus penser qu'à lui. C'est donc pour lui, c'est donc à son intention que je t'envoie en France. Va trouver, comme je te le disais, mes fidèles généraux ; ils conspirent mon retour, ils espèrent me revoir, ils ont tort ; ils regardent du côté où le soleil se couche, ils ont tort ; qu'ils tournent les yeux du côté où l'aube se lève ! Sainte-Hélène n'est plus qu'un phare, c'est Schœnbrunn qui est l'étoile. Seulement, qu'ils prennent garde de compromettre le malheureux enfant, qu'ils n'agissent que lorsqu'ils seront sûrs de réussir, que Napoléon II n'aille pas grossir la liste des Astyanax et des Britannicus. »

Puis, avec un accent paternel dont je voudrais pouvoir vous donner une idée, monseigneur :

« — Quant à toi, dit-il, plus heureux que moi, cher Sarranti, tu verras ce bienheureux enfant, cette tête bénie ; c'est la récompense que je te garde de ta fidélité pour moi ! Tu lui donneras ces cheveux, tu lui donneras cette lettre, tu lui diras que je t'ai chargé de l'embrasser ; et, au moment où il t'embrassera, au moment où tu sentiras ses lèvres se poser sur tes joues, tu te diras, Sarranti : « Voilà un bai-
« ser pour lequel un empereur eût donné son empire ; un
« conquérant, sa renommée ; un captif, le reste des jours
« qu'il a encore à vivre ! »

Et l'enfant et l'homme se retrouvèrent encore une fois poitrine contre poitrine, visage contre visage, confondant leurs larmes et leurs sanglots !...

Pendant les quelques minutes qui suivirent cet élan de deux cœurs fondus dans le même amour, le jeune prince demeura profondément pensif, et M. Sarranti put l'examiner à loisir.

Le résultat de cet examen fut qu'au moment où le duc releva la tête, et ouvrit la bouche pour adresser la parole à M. Sarranti, les yeux de celui-ci rayonnaient de joie.

C'est qu'en effet, pendant que le prince était ainsi plongé dans de profondes réflexions, le côté mâle de sa beauté apparaissait au conspirateur dans tout son éclat. Le visage du jeune homme exprimait, en ce moment, tous les sentiments qu'avait éveillés dans son cœur le récit du fidèle compagnon de son père, c'est-à-dire la colère et la fierté, la tendresse et la force. Or, cette physionomie pleine d'expression, cette bouche pleine de dédain, ces yeux pleins d'éclairs, c'était bien la beauté idéale qu'il avait rêvée pour le fils de son héros, et il regretta amèrement que le général Lebastard de Prémont ne fût point là pour la contempler avec lui.

— Merci, encore une fois, monsieur, lui dit le prince en relevant sur lui ses grands yeux encore humides de larmes et en lui tendant la main ; merci de la joie et de la tristesse que vous m'avez causées depuis une heure ! Maintenant, il vous reste à me dire ce qui vous est arrivé, à vous, et ce que vous avez fait depuis le jour où vous avez quitté mon père jusqu'à aujourd'hui.

— Monseigneur, répondit Sarranti, il ne s'agit point de moi, et je me regarderais comme coupable de vous faire perdre de précieux moments.

— Monsieur Sarranti, dit le prince d'une voix ferme et douce qui fit tressaillir le vieux soldat, car, dans l'intonation de cette voix, il venait de reconnaître certaines cordes de la voix de son ancien maître ; monsieur Sarranti, ces moments que vous craignez de me faire perdre étant les plus heureux que j'aie jamais vécus, permettez-moi de les prolonger autant qu'il me sera possible. Répondez donc, je vous prie, à toutes mes questions.

Sarranti s'inclina en signe d'obéissance.

— J'ai lu dans les journaux, continua le jeune homme, que vous avez été compromis dans un complot qui avait pour but de me faire rentrer en France ; il y a déjà près de sept ans de cela. Des brochures, écrites dans un mauvais esprit, m'ont révélé le nom de quelques martyrs ; contez-moi leur vie, leur lutte, leur mort ; ne me cachez rien ! J'ai, je l'espère, un esprit fait pour tout comprendre, un cœur fait pour tout sentir ; n'affaiblissez point la vérité ; j'ai dès longtemps rêvé l'heure qui vient de sonner, et je suis préparé à tout.

Alors, l'infatigable conspirateur raconta au prince tous les détails du complot qui lui avait fait quitter la France en 1820, complot dont nous avons nous-même dit quelques mots dans notre chapitre LXVIII ; puis il conduisit à sa suite le jeune prince dans le Pendjab, lui montra la cour de cet homme de génie qu'on appelait Rundjet-Sing ; il lui dit comment il avait retrouvé là le général Lebastard de Prémont ; comment il avait, lui, Sarranti, adouci la douleur causée par la mort du père en rattachant au fils cette vie de dévouement perdue au fond de l'Inde et comment, enfin, à partir de ce moment, le général et lui n'eurent plus qu'une idée, qu'un projet, qu'un but : la grande entreprise qu'ils étaient venus mettre à exécution à Vienne, — l'enlèvement de Napoléon II.

Le prince écouta tout avec une admiration soucieuse.

— A présent, dit-il, nous voilà face à face ; je connais votre but. Quels sont vos moyens d'exécution ?

— Sire, nos moyens d'exécution sont de deux sortes : les moyens matériels sont des crédits sur la maison Acrostein et Eskeles de Vienne, Grotius d'Amsterdam, Baring de Londres, Rothschild de Paris ; en réunissant tous ces crédits, nous pouvons compter sur plus de quarante millions. Nous avons six colonels qui répondent de leurs régiments ; deux de ces colonels seront en garnison à Paris même, à dater du 15 février. Nous avons tous les généraux de l'Empire restés fidèles à l'Empire. Quant aux moyens politiques, une révolution formidable est sur le point d'éclater en Pologne, en Allemagne, en Italie. Qu'il s'opère un mouvement libéral en France, et ce mouvement, comme ceux d'Encelade, remuera le monde.

— Mais la France ?... la France ? demanda le jeune homme ne permettant pas à Sarranti de s'écarter du point où ses yeux étaient fixés.

— Votre Altesse y a-t-elle suivi le mouvement des esprits ?

— Comment voulez-vous que je suive le mouvement des esprits ? On tire incessamment un voile entre la vérité et moi ! Des bruits m'arrivent, voilà tout ; des lueurs m'éblouissent, et pas autre chose.

— Oh ! monseigneur ! alors, vous ignorez combien l'heure est favorable, tellement favorable, que, si la révolution ne se fait pas au profit de votre nom, elle se fera au profit d'un homme ou d'une idée : cet homme, c'est le duc d'Orléans ; cette idée, c'est la République.

— La France est donc mécontente, monsieur ?

— Elle est plus que mécontente, monseigneur, elle est humiliée.

— Elle se tait, cependant !

— Comme l'écho, monseigneur.

— Elle plie !

— Comme l'acier !... La France ne pardonnera pas aux Bourbons l'invasion de 1814, l'occupation de 1815 ; la dernière amorce de Waterloo n'est pas brûlée, et il ne faut aux Français qu'un prétexte, une occasion, un signal pour prendre les armes ; ce prétexte, le gouvernement le leur offre avec ses lois sur le droit d'aînesse, avec ses lois contre la liberté de la presse, avec ses lois contre le jury ; cette occasion, elle se présentera, à propos de quoi ? je n'en sais rien ; à propos de la première chose venue ; ce signal, c'est nous qui le donnerons, monseigneur, quand nous aurons là, sous la main, pour appuyer notre mouvement, l'autorité de votre nom.

— Mais, demanda le duc, quelles preuves pouvez-vous me donner des dispositions de la France à mon égard ?

— Quelles preuves, monseigneur ? Ah ! prenez garde de devenir ingrat pour cette mère qui vous adore !... Quelles preuves ! Mais une conspiration permanente depuis 1815 ; la tête de Didier, tombée à Grenoble ; les têtes de Tolleron, de Pleignier et de Carbonneau, tombées à Paris ; les têtes des quatre sergents de la Rochelle, roulant en Grève ; Berton, fusillé à Saumur ; Caron, fusillé à Strasbourg ; Tane, s'ouvrant les veines dans sa prison ; Dermoncourt, fuyant sur les bords du Rhin ; Carrel, traversant la Bidassoa ; Maneury, trouvant un refuge en Suisse ; Petit-Jean et Baume, gagnant l'Amérique. Ignorez-vous l'existence de cette formidable association née en Allemagne sous le nom d'*illuminisme*, transportée en Italie sous le nom de *carbonarisme*, et poussant à cette heure, à l'ombre des Catacombes, sous le nom de *charbonnerie*, à Paris ?

— Monsieur, dit le prince en se levant, je vais vous donner une preuve que je sais tout cela, mal peut-être, mais cependant aussi bien que je puis le savoir. Oui, je connais les noms de tous ces martyrs ; mais est-ce bien pour moi qu'ils sont morts, monsieur ? Quelques-uns ne conspiraient-ils pas pour le duc d'Orléans ? Didier, par exemple !

— d'autres pour la République : ainsi Dermoncourt et Carrel ?

M. Sarranti fit un mouvement.

Le prince alla à sa bibliothèque ; puis, d'un rayon secret caché derrière les autres, et portant quelques livres et quelques brochures, il tira un volume in-octavo qu'il ouvrit à la première page.

Puis, le présentant tout ouvert à M. Sarranti :



Que leur dirai-je, sire ?

— Voyez ! dit-il.

M. Sarranti lut tout haut :

« PLAIDOYER de M. de Marchangy, avocat général, prononcé le 29 août 1822, devant la Cour d'assises de la Seine, dans l'affaire de la conspiration de la Rochelle. »

— Eh bien, dit le prince, huit jours après la publication de ce réquisitoire, on me le faisait passer ici. Qui ? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, sous le fatras de la forme, j'ai deviné le fond : or, savez-vous ce qui est résulté pour moi de cette lecture, monsieur ?

— Non, monseigneur.

— C'est qu'aucun de ces complots n'avait de but arrêté, certain, immuable. Je suis un esprit positif, monsieur Sarranti, et je n'ai les enthousiasmes ardents ni des Corses ni des Français ; sans avoir un goût très prononcé pour les sciences exactes, je pense et j'agis mathématiquement. Plaignez-moi de ressembler plutôt à un homme du Nord qu'à un homme du Sud : la cire est française, l'empreinte est teutonique. Eh bien, je vous le dis, et je vous le répète, aucune de ces conspirations ne m'a paru sérieuse. Je vois bien que la révolution est dans toutes les têtes, et la liberté dans tous les cœurs ; je vois bien qu'on veut renverser le gouvernement des Bourbons, mais pour y substituer quoi ? pour mettre à sa place quel ordre de choses ? Voilà ce que je cherche vainement ; voilà ce que je ne vois pas.

— Monseigneur, c'est incontestablement l'empire qu'on substituera au gouvernement qui existe.

— Monsieur Sarranti ! fit le jeune prince en secouant la tête.

— Oh ! quant à cela, personne n'en doute, monseigneur ! dit Sarranti avec conviction.

— Excepté moi, monsieur, reprit le duc de Reichstadt, et c'est bien quelque chose, dans la circonstance où nous sommes.

— Mais, monseigneur, c'est votre aïeul François II, c'est M. de Metternich qui vous disent cela !

— Non, c'est M. de Marchangy.

— Ouvrez ce livre au hasard, monseigneur, et vous y verrez, à la première page venue, avec quel enthousiasme frénétique les populations de Rennes, de Nantes, de Saumur, de Thouars, de Verneuil et de Strasbourg ont acclamé le nom de Napoléon II.

— Soit, monsieur, dit le jeune prince ; ouvrons et voyons.

Et ouvrant le volume au hasard :

— Prenons, comme vous dites, la première page venue. Tenez, voici le livre ouvert ; je suis tombé à la page 212. Lisons.

« Il n'y avait pas de résolution concertée et arrêtée, puisqu'il y avait dissidence sur le choix du gouvernement. »

— J'ai eu la main malheureuse, comme vous voyez, monsieur Sarranti ! dit le jeune prince. Tournons la page.

Et il lut :

« Les uns voulaient la république, les autres l'empire... »

— Ah ! vous voyez, monseigneur, s'empressa de remarquer Sarranti, *les autres l'empire* !

Mais qui dit les autres, monsieur, ne dit pas les uns. Les autres, ce n'est pas la France entière ! — Mais continuons.

« Ceux-ci voulaient un prince étranger... »

— C'étaient de mauvais citoyens !

« Ceux-là un monarque élu dans la diète du peuple... »

— A ce compte, monsieur Sarranti, nous n'entrons plus que pour un quart dans le vœu unanime de la population française. Suivons l'historien.

« Il n'y avait donc pas un but fixe, déterminé ; car, pour renverser, il faut savoir ce qu'on doit substituer... »

— C'est ce que je vous disais tout à l'heure, monsieur, et à peu près dans les mêmes termes. Je suis fâché de me rencontrer avec cet avocat général ; mais, que voulez-vous ! son opinion vient corroborer la mienne.

« Pour crier : « A bas tel ordre de choses ! » il faut que l'on puisse proclamer en même temps une autre forme de gouvernement... »

— Ce n'est qu'une redite ; mais à plus forte raison, monsieur, cette redite est-elle la preuve que l'empire n'est pas le vœu unanime de la nation française.

— Monseigneur, dit chaleureusement Sarranti, j'avoue que le principe qui travaille avant tout autre l'esprit de la France, c'est la Révolution, c'est surtout la haine de la dynastie des Bourbons. On cherche, il est vrai, d'abord à abattre, comme l'homme qui fait un mauvais rêve cherche d'abord à s'éveiller. Mais qu'il se présente un chef, et chacun se mettra à l'œuvre de réédification. Qu'est-ce qu'un monarque élu dans la diète du peuple, sinon l'empire ? qu'est-ce que la république, sinon l'empire déguisé, ayant pour chef un empereur électif, sous le titre de consul ou de président ? Quant à un prince étranger, qui donc veut-on désigner par là, si ce n'est vous, monseigneur, prince français élevé à l'étranger, mais qui prouverez facilement que vous n'avez jamais cessé d'être Français ? Vous voyez logiquement et mathématiquement ? Tant mieux, monseigneur ! Vous dites que la Révolution n'a pas de but ? Je vous dis, moi, qu'elle n'a pas de chef. La veille du 18 brumaire, elle n'avait pas de but non plus : le lendemain, elle était incarnée dans votre père. Je vous le répète, monseigneur, il vous suffira de vous nommer pour que tous les vrais patriotes se lèvent ; il vous suffira de paraître pour que toutes les opinions se confondent, pour que tous les partis s'unissent ; nommez-vous donc, monseigneur, et paraissez !

— Sarranti ! Sarranti ! s'écria le prince, prenez garde à la responsabilité que vous assumez vis-à-vis de l'avenir ! si j'allais échouer, si j'allais jouer le rôle de Charles-Édouard, si j'allais ternir la mémoire de mon père, si j'allais abaisser le grand nom de Napoléon ! Parfois je suis presque heureux qu'on ne me l'ait pas laissé, ce nom ! grâce à ce vol qu'on m'a fait, il n'est pas mort lueur à lueur ; la destinée a soufflé dessus, et l'a éteint au milieu d'une tempête ! — Sarranti ! Sarranti ! si un autre que vous me donnait un pareil conseil, je ne l'écouterais pas une seconde de plus.

— Monseigneur ! s'écria Sarranti à son tour, je ne suis que l'écho de la voix de votre père. L'empereur m'a dit : « Arrache mon fils des mains de l'homme qui m'a trahi », et je viens vous en arracher. L'empereur m'a dit : « Remets sur le front de mon fils la couronne de France » ; et je viens vous dire : « Sire, rentrons dans cette bien-aimée ville de Paris que vous ne vouliez pas quitter ! »

— Silence ! silence ! murmura le jeune homme à voix basse, comme effrayé doublement et du conseil et du titre qu'on lui donnait.

— Oui, sire, répéta Sarranti, silence, silence dans cette prison où Votre Majesté accomplit un si douloureux martyre ! Mais les temps sont proches où nous pourrons crier votre grand nom au soleil, avec de telles voix, que l'Océan le portera de vague en vague jusqu'à la tombe de votre père ! Brisez donc vos chaînes, monseigneur ; brisez vos barreaux, sire, et partons !

— Sarranti, dit le prince d'une voix ferme, et qui annonçait que, sa résolution une fois prise, il ne s'en dessaisirait plus, écoutez-moi. En supposant que je consente à vous suivre, avant de prendre cette grande résolution, je dois m'entretenir encore et longuement avec vous. J'ai mille objections à vous faire, que vous vaincrez, je n'en doute pas ; mais vous comprenez, mon ami, je ne veux pas être entraîné, je veux être convaincu. Mon ambition, jusqu'à présent, avait été d'acquérir dans l'armée une simple illustration militaire. Voilà maintenant que je rêve un trône, et quel trône ! celui de France ! Voyez le chemin que vous m'avez fait faire en quelques heures ; voyez, depuis que vous êtes ici, de quels pas de géant nous avons marché ! Donnez à mon âme le jour de demain pour se remettre, Sarranti ; d'ici là, je me serai essayé dans la solitude et le silence, à porter la grande armure de mon père ; et vous retrouverez, je l'espère, un homme à la place où vous aurez laissé un enfant. Mais, aujourd'hui, mon ami, j'ai le cœur plein de sentiments si divers, que je serais incapable de vous parler avec le sang-froid nécessaire à la méditation d'un si vaste dessein. Donnez-moi vingt-quatre heures, Sarranti ; au nom de mon père, dont j'ai à consulter l'ombre, je vous les demande !

— Vous avez raison, monseigneur, dit Sarranti d'une voix aussi tremblante que celle du jeune prince était solennelle. J'ai été moi-même plus loin que je ne voulais aller : en entrant ici, je ne voulais vous parler que de votre père, et, malgré moi, j'ai été entraîné à vous parler de vous.

— Ainsi donc, à après-demain, si vous le voulez, mon ami.

— A après-demain, sire ; à la même heure ?

— A la même heure... Vous apporterez la liste des généraux, des colonels et des régiments dont vous croyez pouvoir disposer ; puis une carte de poste de l'Europe. Je veux me rendre compte de la distance que nous avons à parcourir. Venez ici, en un mot, avec un plan de fuite bien dressé, et vos projets développés en quelques lignes.

— Monseigneur, dit Sarranti, il y a une personne que je n'ose aller remercier, de peur de donner des soupçons : cette personne, vous la verrez avant moi ; remerciez-la en mon nom, je vous en supplie ! Après vous, monseigneur, elle a le droit de disposer de ma vie.

— Soyez tranquille, dit le prince en rougissant légèrement.

Et il présenta sa main à Sarranti, qui, au lieu de la lui serrer, la baisa respectueusement, comme, en quittant Sainte-Hélène, il avait baisé la main de l'empereur.

CV

MONTROUGE ET SAINT-ACHEUL

Laissons Rosenha à son amour, le duc de Reichstadt à son rêve, Sarranti et le général Lebastard de Prémont à leur espoir, et revenons à Paris, c'est-à-dire au véritable centre des événements qui composent notre récit. Un grand travail nous y attend, et nous comptons sur la patiente curiosité de nos lecteurs pour nous aider à l'accomplir.

Il s'agit de faire halte un instant, et, pendant cet instant, de jeter un regard investigateur sur cette année 1827, dont nous ouvrons les portes, et qui est une des plus remarquables du siècle.

Dans le premier chapitre de ce livre, — et remarquez, chers lecteurs, que nous en sommes déjà séparés par trois volumes, c'est-à-dire par la durée d'un roman ordinaire ; — dans le premier chapitre de ce livre, *où l'auteur lève le rideau sur le théâtre de son drame*, il a essayé de donner à ses lecteurs une idée de ce qu'était le Paris physique et moral de cette époque.

Il est temps de dire maintenant, à cette heure où la lutte des quatre grands partis : royaliste, républicain, bonapartiste et orléaniste, va commencer, il est temps de dire ce qu'était la France politique, philosophique et artistique de cette même époque.

Nous allons le faire aussi rapidement que possible ; et, cependant, qu'on ne presse pas trop notre marche ; nous sommes arrivés à la voie étroite qui conduit à 1830. Comme sur la route de Daulis à Thèbes, nous allons rencontrer le Sphinx, et, Œdipe moderne, forcer le terrible oiseau-lion de nous dire l'énigme des révolutions.

Lecteurs, ou plutôt amis, accomplissez donc patiemment avec nous ce pieux pèlerinage que nous faisons vers le passé ; c'est dans le passé qu'il faut chercher le secret de l'avenir. Le présent a presque toujours un masque, et le passé, évoqué à la voix de l'histoire, sortant de son tombeau comme Lazare, le passé répond seul avec sincérité.

Revenons donc pour un instant à ce passé, qui est notre père, qui sera l'aïeul de nos enfants, et l'ancêtre de nos petits-fils.

D'ailleurs, nous l'oublions trop, ce me semble, cette genèse de notre siècle. Une des grandes maladies de notre époque, où l'on vit si vite au milieu des troubles, où l'on est si rapidement emporté des événements aux catastrophes, c'est l'oubli. Or, l'oubli, c'est presque toujours l'ingratitude.

Cet axiome que nous hasardons nous serait surtout applicable dans le cas où nous oublierions cette grande année 1827... En effet, l'année 1827, c'est le mois d'avril du XIXe siècle ; comme, dans le mois d'avril, s'éveille et palpite le printemps, qui, au mois de mai, brisera de sa tête fleurie la couche de glace dont la terre est encore recouverte, dès l'année 1827, s'éveille et palpite la liberté, qui jaillira tout armée et resplendissante du sol volcanique de 1830.

Qu'y a-t-il de caché derrière les vapeurs lointaines qu'elle entrevoit en ouvrant les yeux ? Elle l'ignore ; mais la grande occupation de ce rêve, qui précéda sa vie, c'est la lutte contre tout ce qui peut l'empêcher de fleurir et de fructifier.

Dans un livre que nous venons d'écrire, mais qui n'a pas encore paru, nous avons passé la revue d'une autre épo-

que gigantesque aussi, magnifique aussi pour la France. Cette revue, c'était celle de la première moitié du XVI[e] siècle, où tout se meut, où tout se transforme, où tout se renouvelle.

Eh bien, en 1827 aussi, c'est la renaissance ; renaissance politique, philosophique, artistique : c'est le combat à outrance de la lumière contre les ténèbres, de la liberté contre l'oppression, de l'avenir contre le passé.

Près de l'année 1827, nous pouvons donc regarder en arrière et voir distinctement, comme du sommet d'une montagne, ceux que nous n'avions entrevus que vaguement en bas, tandis que nous voyagions avec eux dans la vallée et dans la forêt.

Le germe de la révolution de 1830 est déposé dans les flancs de la France dès les premiers mois de l'année 1827. Ces tressaillements qu'éprouve la grande nation, et qui la



Sarranti ! Sarranti ! s'écria le prince.

Le présent n'est souvent que le champ de bataille.

L'arène, c'est Paris.

C'est de Paris, foyer lumineux, que partent tous les rayons qui vont illuminer les mondes, éclairant les uns, embrasant les autres !

Pourquoi cela ?

Parce que c'est un peuple de croyants qui s'agite : tous ces hommes vaincront certainement, car ils combattent en toute sincérité, et croient ce qu'ils désirent.

Nous sommes un peu aujourd'hui, à la révolution de 1830, ce que le Directoire était à celle de 1789 : nous la raillons : et nous en vivons. Mais les générations futures, — c'est notre espoir du moins, — plus impartiales toujours que les contemporains, rendront justice aux grands hommes de toute sorte qui donnent à la première moitié de ce siècle un si éblouissant éclat.

Je sais — et madame Roland, qui, ignorante de sa propre grandeur, se plaint, dans ses Mémoires, qu'il n'y ait pas un seul grand homme dans cette grande année 92, année des géants ! madame Roland est là pour me servir d'exemple ; — je sais, dis-je, que les ombres des grands hommes du passé s'interposent toujours entre nous et les grands hommes du présent, et nous empêchent de voir nos contemporains sous leur véritable jour ; mais un quart de siècle nous sépare

font frissonner à la fois de terreur et d'espérance, c'est la vie qui commence à battre dans le fruit de ses entrailles.

L'enfantement sera lent, laborieux, pénible ; les douleurs dureront trois ans, mais l'accouchement sera beau sous le soleil de juillet !

L'année 1827 est féconde en iniquités, je le sais bien ; il faut aux nations de ces rudes accoucheurs pour que les idées se fassent événements.

Abordons donc franchement cette succession de servilités et de corruptions, de mensonges et de violences, de persécutions et de fraudes qui illustrent l'année de l'inauguration.

Le gouvernement de Charles X, sous la pression des jésuites de Montrouge et de Saint-Acheul, s'enfonce dans la voie tortueuse d'où il ne pourra plus sortir, car il est muet aux plaintes, sourd aux avertissements. Un jour, ce sont les indépendances les plus saintes qu'il flétrit ; le lendemain, ce sont les vertus publiques qu'il exile, les services rendus qu'il méconnaît, les illustrations qu'il souille, le bien qu'il éloigne, le mal auquel il fait signe de venir.

Esprit chagrin et anxieux, envahisseur et jaloux, despote et tracassier, le jésuitisme, accroupi comme un spectre sombre, se tient sous le dais du trône, derrière le fauteuil royal. Personne ne le voit, tout le monde le devine ! C'est de là qu'il souffle dans l'oreille du roi ses anathèmes contre

toutes les gloires, ses jalousies contre toutes les fortunes, ses haines contre toutes les intelligences, son opposition à toutes les pensées généreuses. Il redoute toute âme libre, tout esprit élevé, toute existence indépendante : il a raison ; tout ce qui n'est pas son serviteur ou son esclave est son ennemi !

Or, les circonstances étaient graves, et la lutte promettait d'être acharnée.

L'opinion publique et les pouvoirs inamovibles résistaient vigoureusement à l'envahissement de cette théocratie ; mais le roi, mais le ministère, mais tous les fonctionnaires du gouvernement recevaient le mot d'ordre de Montrouge et de Saint-Acheul, et le suivaient aveuglément.

On flairait vaguement, dans une époque où l'on eût cru cela impossible, quelque chose comme une guerre de religion. Où cette guerre allait-elle éclater ? On n'en savait rien ; cependant, selon toute probabilité, le champ de bataille serait en Portugal, et, pour soutenir cette guerre, l'argent de tous les cloîtres, de tous les couvents, de toutes les associations jésuitiques de l'Italie, de la France et de l'Espagne affluait dans la péninsule.

Le jubilé de 1826 venait d'être clos à Valence par un auto-da-fé : l'hérétique Ripoll avait été brûlé comme si l'on eût été encore au XV[e] siècle. C'était le gant jeté aux idées libérales ; c'était la trompette du défi sonnant devant le palais de Windsor. Que risquait l'Espagne ? n'avait-elle pas la France, l'Italie et l'Autriche pour alliées ? Les chefs de la sainte ligue ne s'appelaient-ils pas Ferdinand VII, Charles X, Grégoire XVI et François II ?

Nous avons perdu de vue cette époque, et nous sommes étonnés quand l'un de nous, traversant les plaines mortes du passé, y réveille un semblant de vie en évoquant les souvenirs et en forçant les événements à reparaître devant nos yeux.

C'était bien une nouvelle Ligue, comme nous l'avons dit.

On faisait, de la Galicie à la Catalogne, le dénombrement des célibataires, des hommes mariés, des veufs, de tout ce qui, en un mot, était en état de porter le mousquet ; on enrôlait des moines de tous les ordres, auxquels on apprenait à faire l'exercice, à marcher au pas militaire, à ressusciter les processions de 1580 ; on rassemblait les épées, les lances, les armes à feu, les munitions de guerre, les munitions de bouche ; on faisait des quêtes dans les églises.

Il y avait, à Montrouge, une imprimerie qui fournissait des pamphlets à tous les couvents, à toutes les congrégations, à tous les séminaires grands et petits, et ce qui dominait avant tout dans ces pamphlets, c'était la pensée de Rome contre l'Angleterre : il n'y aurait de religion possible que quand l'Angleterre serait détruite ! — Chose étrange ! Napoléon avait eu une pensée dans le but de l'émancipation ; les Bourbons l'avaient dans le but de l'asservissement du monde. — On voulait frapper la puissance britannique dans l'Inde, par la Russie ; en Hanovre, par la Prusse ; dans les Pays-Bas et la Confédération germanique, par la France ; en Irlande, par la population catholique ; en Écosse, par la nationalité, et, en Angleterre même, par l'anarchie et la sédition.

La guerre contre la Grande-Bretagne était donc le cri de ralliement de cette conjuration qui, depuis dix ans, marchait dans l'ombre, que la faiblesse des ministres qui s'étaient succédé n'avait osé abattre, et que la complicité du ministère existant investissait de toute la force de l'organisation. Cette guerre devait éclater à propos de la rive gauche du Rhin, que l'on rendrait à la France ; ce qui, d'une guerre religieuse au fond, ferait à la surface une guerre politique.

Ce pouvoir, d'abord occulte, sombre, mystérieux, s'était formé en dehors de la Charte, et commençait à s'étaler dans toute sa puissance ; sûr de l'esprit du roi, il bravait l'opinion du pays (les jésuites n'ont pas de patrie !) ; il méprisait les lois (les jésuites n'ont d'autres lois que les statuts de leur ordre) ; et, proscrits de droit et en apparence, ils étaient, par le fait et en réalité, les maîtres absolus de toute la France. On leur avait proposé de révoquer l'édit qui les bannissait ; ils avaient refusé, disant qu'accepter, c'était se soumettre à la Charte, et, par conséquent, à des institutions qu'ils proclamaient impies, révolutionnaires, nulles surtout.

Amis du roi, oracles des ministres, instituteurs des enfants, confesseurs des femmes, dépositaires des secrets de toutes les familles, ils disposaient à leur volonté de la fortune publique, des réputations privées, se regardant comme les seuls pairs et les seuls magistrats du royaume ; ils méprisaient la pairie et la magistrature, et s'efforçaient de les rendre méprisables. Ils sentaient que la résistance était là : la magistrature était inamovible, la pairie croyait l'être. La chambre des députés leur paraissait un pouvoir intrus, une espèce de ... schismatique ; ils se regardaient comme les légitimes représentants du pays ; ils avaient dit à M. de Villèle :

« Soutenez-nous, et nous vous soutiendrons. » M. de Villèle les soutenait, et les jésuites tenaient fidèlement leur promesse.

Le ministère n'était pour la congrégation qu'un instrument destiné à détruire tout ce qui lui faisait ombrage, une sorte d'exécuteur docile de ses œuvres hautes et basses, un délégué auquel elle remettait momentanément ses pouvoirs, un plénipotentiaire chargé de plier, de courber, de briser au besoin l'esprit de la nation ; un éditeur responsable prêt à exercer toutes les rigueurs qu'elle commandait, un bouc émissaire destiné à écarter d'elle, à un moment donné, toutes les haines qu'elle avait soulevées.

Elle avait, au reste, dans M. de Villèle l'homme qu'il lui fallait. M. de Villèle était bien sa véritable créature ; elle savait que, ne végétant au pouvoir que par son influence, il devait lui obéir aveuglément ; que c'était un de ces plébéiens à moitié nobles, un de ces nobles à moitié plébéiens qui, n'ayant aucun appui dans de hautes notabilités sociales, était obligé d'en chercher un ailleurs, et de le prendre partout où il le trouvait. Il l'avait trouvé dans une faction pour laquelle il avait peu de goût, il faut l'avouer, mais qui en avait peut-être encore moins pour lui. — Les alliances les plus durables se font, non par la communauté des principes, mais par celle des intérêts.

On peut juger de l'ascendant du pouvoir mystérieux de Saint-Acheul par la publicité de certaines pratiques religieuses qui eurent lieu à Paris même, à l'occasion du jubilé de 1826. M. de Quélen avait annoncé l'ouverture de ce jubilé dans un mandement tout à la fois politique et religieux, qui signalait avec violence les *séductions pestilentielles* et le *poison des écrits pernicieux*, circulant dans les veines de la société de manière à infecter jusqu'à la troisième et la quatrième génération : « effets déplorables, disait le prélat, d'une licence qui alarme, et que condamnent même les plus zélés partisans de cette liberté raisonnable dont il est si difficile aux plus sages de marquer jusqu'à présent les justes bornes et de régler l'exacte mesure. »

Outre les stations particulières qu'un certain nombre de dévots firent en troupe et les pieds nus, il y eut quatre grandes processions où l'on vit figurer Charles X, la famille royale, des députations de tous les corps civils et militaires ; on remarqua de hauts dignitaires de la couronne mêlés aux longues files des pénitents. Un maréchal de France troqua son bâton contre un cierge ; enfin, un avocat illustre se pendit à un cordon du dais, sachant que c'était la seule sonnette qui ouvrît le ministère des grâces royales.

Le parti prêtre s'était donc emparé du présent et du passé, et commençait à étendre la main pour poser ses jalons dans l'avenir.

« Il n'y a pas, disait M. de Montlosier, dans son fameux *Mémoire à consulter*, il n'y a pas jusqu'au placement des domestiques dont on n'ait eu le soin de s'emparer. Les villageois de la campagne, les officiers de la cour, la garde royale, n'ont pu échapper à la contagion ; et il est à ma connaissance, ajoutait-il, qu'un maréchal de France, après avoir sollicité pour son fils une place de sous-préfet, n'a pu l'obtenir que sur la recommandation du curé de son village ! »

Après le jubilé, c'est-à-dire après les manifestations obtenues, tout prit à la cour de Charles X un aspect, non seulement plus religieux, mais aussi plus triste, et nous dirons même plus menaçant ; on se serait cru, par un bond en arrière, transporté à la cour de Louis XIV, la veille de la révocation de l'édit de Nantes. Les spectacles et les bals, totalement supprimés aux Tuileries, avaient été remplacés par des conférences, des sermons, des exercices de piété. Le vieux roi passait sa vie à chasser et à prier. Qu'on ouvre au hasard un journal du temps, au commencement, à la fin, au milieu de l'année, on y trouvera infailliblement cette phrase invariable, quotidienne, stéréotypée, cette phrase que les imprimeurs avaient fait clicher, pour s'épargner les frais de composition :

« Ce matin, à sept heures, le roi a entendu la messe à la chapelle. — A huit heures, Sa Majesté est partie pour la chasse. »

Cependant, parfois on variait la formule, et, de temps en temps, par crainte de monotonie sans doute, on mettait :

« Ce matin, à huit heures, Sa Majesté est partie pour la chasse. — A sept heures, elle avait entendu la messe dans ses appartements. »

On eût dit que les populations devaient être transportées de joie, saisies d'admiration en lisant tous les matins cette intéressante nouvelle, et l'on a peine à comprendre comment elles ont pu se révolter contre un roi si fort dévot devant les jésuites, et si grand chasseur devant Dieu !

M. le duc d'Angoulême, qui, depuis la mort de Louis XVIII, n'avait plus d'autre volonté que celle de son père, se modelait en tout sur lui, conformait sa vie à la sienne, se livrant aux mêmes pratiques religieuses et chasseresses.

Madame la duchesse d'Angoulême devenait de jour en jour plus sombre et plus austère ; une jeunesse malheureuse lui faisait une vieillesse rigide. Jamais ses plus familiers ne la voyaient sourire ; elle portait sur son front comme un

reflet des événements du passé, comme un pressentiment des catastrophes de l'avenir ; il semblait qu'elle éventât le danger, et vît, ainsi qu'un fantôme funèbre, grandir l'exil à l'horizon.

Madame la duchesse de Berry, jeune, spirituelle, bienveillante, cherchait seule, comme nous l'avons déjà dit au début de ce livre, à rompre la monotonie de cette vie monacale, essayant de donner quelques fêtes, tantôt à l'Elysée, tantôt à son château de Rosny ; maintenant sa popularité en répandant quelques aumônes toujours bien placées, en visitant certaines fabriques, en faisant des emplettes dans certains magasins, et en se montrant de temps en temps au théâtre ; mais c'était inutilement : cette activité, qui semblait fébrile au milieu de la morne torpeur qui l'entourait, était impuissante à vivifier cette cour tombée dans la léthargie religieuse, la plus profonde de toutes les léthargies !

Et plus le temps marchait, plus le vieux roi se livrait aveuglement à ce courant qui l'entraînait vers le gouffre.

Quos vult perdere Jupiter
Dementat !

CVI

LA LOI D'AMOUR

Le 4 novembre 1826, c'est-à-dire le jour de sa dernière fête, Charles X avait encore appelé deux prêtres aux fonctions de ministres d'Etat : le duc de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse ; M. de Latil, archevêque de Reims.

Les évêques ultramontains pouvaient donc relever la tête, et prendre le haut du pavé. M. de Latil, leur interprète près de Charles X, commença à peine installé au ministère, à exciter le roi contre la presse. La loi de 1822, déjà si injuste et si rigoureuse, fut déclarée insuffisante ; et, oubliant la promesse qu'il avait faite en arrivant au trône, promesse saluée de tant d'acclamations, Charles X autorisa les ateliers de Montrouge et de Saint-Acheul à forger une loi qui eût tous les résultats de la censure sans en porter le nom, et qui fût plus gênante encore pour les imprimeurs que pour les écrivains.

On voulait, cette fois, tout briser d'un coup, la pensée et son instrument. Ainsi, par exemple, une des dispositions de cette loi voulait que tous les écrits de vingt feuilles et au-dessous fussent déposés, les uns cinq jours, les autres dix jours avant la publication. Si cette formalité n'était pas remplie, l'édition était supprimée, et l'imprimeur condamné à une amende de trois mille francs. Les imprimeurs devenaient, par conséquent, censeurs des ouvrages qu'ils imprimaient. La responsabilité pesait également sur les propriétaires de journaux ; les pénalités étaient exorbitantes ; les amendes étaient portées à cinq mille, à dix mille, à vingt mille francs !

Ce fut M. de Peyronnet, garde des sceaux, ministre de la justice, qui, après la discussion de l'adresse, fut chargé du périlleux honneur de présenter à la chambre des députés cette loi, qui attentait en même temps à tous les droits de l'intelligence humaine, et à l'existence d'un million de citoyens. Aussi, lorsque, le lendemain, les dispositions du projet de loi furent connues dans Paris, il s'éleva de tous les points de la capitale un hourra d'indignation qui, trois jours après, était répété sur tous les points de la France.

On sentit qu'à l'instant même une terrible et implacable fermentation venait d'entrer dans les esprits.

De cette fermentation naquit un incident qui doit naturellement trouver sa place dans ce livre, destiné, comme un miroir, — mais comme un miroir qui garde l'empreinte des objets, — destiné, disons-nous, comme un miroir, à refléter les événements évanouis.

Cet incident fut suscité par M. Lacretelle, membre de l'Académie française. Cette estimable institution, en fille bien élevée qu'elle est, fait si rarement parler d'elle, que nous saisissons avec empressement l'occasion de révéler son existence en 1827 ; elle est peut-être morte depuis, mais un fait sera acquis à l'histoire, c'est qu'en 1827, elle vivait encore.

M. Lacretelle, frappé des plus vives craintes, non seulement pour la liberté, mais pour la Restauration elle-même, proposa à l'Académie française d'adresser, soit au roi, son protecteur, soit aux deux chambres, une réclamation énergique contre un projet de loi flétrissant pour les lettres, désastreux dans l'ordre politique. Il avait concerté cette démarche avec M. Villemain. La majorité de l'Académie était loin d'être hostile au gouvernement ; bien au contraire ; les vrais amis du roi étaient peut-être plutôt là qu'ailleurs ; et ce fut sans aucun esprit de malveillance que l'assemblée prit feu sur cette motion, qui touchait de si près à l'harmonie et à l'indépendance des lettres.

Le jour fut fixé, à l'instant même, pour une réunion où tous les membres seraient appelés. A l'ouverture de la séance, on lut ou plutôt on essaya de lire une lettre de M. de Quelen, archevêque de Paris, et membre de l'Académie ; le zèle de ce prélat pour les libertés nationales s'était fort ralenti, comme on a pu en juger d'après le passage de son mandement que nous avons cité plus haut, et, dans sa lettre, il allait jusqu'à manifester la crainte qu'une simple supplique au roi ne fût punie par la dissolution de l'illustre corps auquel il avait l'honneur d'appartenir.

Cet excès d'alarmes choqua vivement l'assemblée, qui décida, sur la demande de M. Villemain, que la lecture de la lettre de M. de Quelen serait *discontinuée*.

Les nombreux griefs contre le projet de loi furent articulés avec force, discutés avec sagacité, envisagés avec profondeur par MM. de Chateaubriand, de Ségur, Villemain, Andrieux, Lemercier, Lacretelle, Parseval-Grandmaison, Duval et Jouy, qui appartenaient cependant à des nuances d'opinions bien différentes. M. Michaud, l'auteur de l'*Histoire des Croisades*, parla dans le même sens, quoique son zèle monarchique fût attesté par la rédaction de *la Quotidienne*, et mieux encore par de nombreuses persécutions essuyées sous le gouvernement de l'empereur. Bref, ce projet de loi ne trouva que des apologistes timides, embarrassés, qui bientôt en abandonnèrent la défense, se bornant à représenter l'inconvenance et même l'inconstitutionnalité de la supplique. — La motion de M. Lacretelle n'en fut pas moins adoptée, à la majorité de dix-sept voix contre neuf. MM. de Chateaubriand, Villemain et Lacretelle furent nommés rédacteurs de la pétition.

Les révérends pères de Montrouge, instruits de ce qui se passait, cherchèrent de quel coup ils pouvaient frapper les académiciens. Chateaubriand était invulnérable, ayant été successivement dépouillé de tous ses emplois ; mais Villemain et Lacretelle étaient professeurs à la faculté des lettres. — Le 18 janvier parut au *Moniteur* une ordonnance qui révoquait de leurs fonctions : Villemain, maître des requêtes au conseil d'Etat, Michaud, lecteur du roi, et Lacretelle, censeur dramatique. Ce coup d'Etat en miniature n'avait étonné personne ; on s'attendait dès lors à voir Villemain et Lacretelle, révoqués des fonctions qu'ils occupaient dans l'Université, aller grossir le cortège de ces illustres disgraciés qu'on appelait Royer-Collard, Guizot, Cousin, Poinsot.

Le roi — ce pauvre roi chasseur et dévot — était tellement aveuglé par ses étranges éblouisseurs, qu'il oubliait que tous ces royalistes disgraciés n'élevaient la voix contre les descendants de Ravaillac que par amour pour Henri IV !

Mais, en échange de la disgrâce accomplie, en prévision de celle qui les attendait, les trois académiciens reçurent, dans la séance même du 18, les félicitations et les embrassements de toute l'illustre compagnie. M. Villemain fut particulièrement l'objet d'une ovation méritée ; sans autre patrimoine que son talent, les yeux tellement affaiblis, qu'on le tenait déjà pour aveugle, et qu'il en était réduit à dicter, M. Villemain perdait plus que les autres en perdant sa place ; il perdait son pain, celui de sa femme et de ses enfants. Mais il est vrai qu'il commençait cette grande réputation d'honnête homme, de cœur loyal et d'esprit élevé qu'il a su garder jusqu'à ce jour, et qui lui sera fidèle jusqu'à la mort.

A son entrée dans la salle de l'Institut, tout le monde se souvint de Houdard de la Motte, aveugle, frappé brutalement par un homme qu'il avait heurté en passant.

— Ah ! monsieur, avait dit le poète, vous allez bien vous repentir de votre vivacité : je suis aveugle !

Le gouvernement avait frappé aussi brutalement que le passant, seulement, il ne se repentait pas.

Ces destitutions n'arrêtèrent point le projet de supplique.

En revanche, le projet de supplique n'arrêta point le projet de loi.

M. de Peyronnet fit défendre ou défendit lui-même son projet de loi dans le *Moniteur* ; il appela cette œuvre, qu'aurait pu revendiquer un tribunal d'inquisition, une *loi d'amour*, nom qui resta et qui restera à cette loi. C'était parfois un esprit des plus folâtres que celui du collègue de M. de Villèle.

La supplique de l'Académie ne fut pas le seul acte de protestation contre la loi d'amour. Tous les imprimeurs de France se réunirent pour pétitionner. Royer-Collard, ancien directeur de la librairie, déposa à la Chambre leur pétition ; elle était couverte de deux cent vingt-trois signatures.

Au reste, cette loi, loi de colère et de vengeance, commençait à porter ses fruits. Dès les premiers jours de la discussion, les travaux s'étaient arrêtés dans les imprimeries, dans les papeteries, dans les fonderies de caractères ; toute commande avait cessé ; la librairie était aux abois.

Le nombre des imprimeries avait été limité pour Paris à quatre-vingts ; mais, outre celles qui manquaient d'ouvrage continu, plusieurs brevets venaient d'être retirés par le mi-

nistère. En vain les imprimeurs annonçaient de tous côtés la vente de leurs brevets : nul acquéreur ne se présentait ; personne n'osait plus s'aventurer dans une industrie réduite désormais à craindre non seulement les pertes et les faillites, mais encore les amendes, les spoliations, les violences, les emprisonnements.

Jamais haine plus féroce, jamais plus barbare colère n'avait éclaté depuis ce grand incendiaire qu'on appelait Omar. Encore celui-ci avait-il pour excuse de ne brûler que les livres passés, tandis que les Omars de 1827 prétendaient à la destruction des livres à venir.

Les hommes les plus dévoués à la Restauration, ceux qui avaient donné le plus de gages à la cause royale, qui avaient montré le plus de dévouement à la famille des Bourbons, exprimaient hautement et avec tristesse leur désappointement de la conduite du ministère, et déploraient les conséquences fatales de ce système d'oppression.

Beaucoup de familles, alarmées de voir l'éducation soumise entièrement à l'influence monacale, frissonnant de crainte à ce vent qui soufflait de Saint-Acheul et de Montrouge, retiraient leurs enfants des pensions et des colléges, et, autant que la chose leur était possible, les faisaient élever près d'elles, aimant mieux une instruction moins étendue peut-être, mais à coup sûr plus morale.

Il se demandait, ce malheureux peuple de France qui payait annuellement plus d'un milliard d'impôts, qui se saignait pour fournir à tous les services publics, qui ne désirait que pouvoir se livrer en paix au développement de son industrie et de son intelligence, — il se demandait ce qu'il avait fait pour être traité ainsi, menacé dans ses droits, blessé dans ses intérêts, humilié dans sa fierté, et, cela, par quelques hommes sortis à peine et avec peine de leur obscurité native, qui ne justifiaient leurs prétentions par aucun talent, par aucune vertu, par aucune capacité, et qui n'avaient absolument de force que celle qu'ils empruntaient d'une faction odieuse à la France, tyrannique en Espagne, ridicule partout ailleurs !

Et ce qu'il y avait d'étrange et surtout d'injuste en tout cela, c'est que le ministère, unique auteur des agitations et des mécontentements qui se manifestaient, en prenait prétexte pour solliciter des lois bien plutôt propres à irriter qu'à calmer les esprits : c'était la presse que le ministère accusait d'un état de choses dont lui seul était coupable, et les ministres n'avaient d'autres arguments à adresser à leurs adversaires que celui qu'ils avaient opposé aux trois académiciens destitués : « Vous êtes les ennemis du gouvernement ! »

Au reste, l'armée, — l'ancienne du moins, la vraie, celle qui avait combattu, vaincu, conquis le monde, — l'armée n'était pas mieux traitée que la littérature ; et le bon plaisir des ligueurs de Montrouge et de Saint-Acheul ne se contentait pas de destituer les académiciens, il dépouillait les maréchaux de France des titres que l'empereur leur avait donnés ; et, dans le salon de l'ambassadeur d'Autriche, M. d'Apponi, malgré l'article de la Charte qui disait : « La noblesse ancienne reprend ses titres, la noblesse nouvelle conserve les siens ; » malgré cet article, dans le salon de M. d'Apponi, d'illustres capitaines s'étaient entendu refuser leurs titres de ducs et de princes par le laquais chargé de les annoncer.

Cette insulte avait produit deux effets pareils, l'un sur un jurisconsulte, l'autre sur un poëte. Le jurisconsulte, M. Dupin aîné, dans une lettre adressée au *Constitutionnel*, s'était vivement élevé contre le déni fait aux illustrations impériales. Le journal de M. Corbière donnait pleine raison à l'Autriche, proclamant que les généraux français étaient légitimement déchus de leurs titres, et que l'ambassadeur de M. de Metternich avait parfaitement le droit de les leur refuser. Le poëte, M. Victor Hugo, — fils, comme il l'a dit lui-même, d'un père lorrain et d'une mère vendéenne, — avait jusque-là compté dans les phalanges royalistes ; mais, à l'injure faite à cette noble armée dont il était un des enfants, il s'était avancé comme les héros antiques qui sortaient du front de bataille pour accepter ou proposer un défi, et avait jeté son gant aux provocateurs. Trois jours après la soirée de l'ambassadeur d'Autriche, parut *l'Ode à la Colonne*.

C'était donc une guerre à mort déclarée sous toutes les formes à l'intelligence, à l'esprit humain, aux lois, aux sciences, aux lettres, aux industries. Étrange époque que celle où Rousseau n'aurait pas pu être électeur, et où Cuvier ne pouvait pas être juré.

Enfin, tout ce qui tendait à améliorer les hommes, à épurer le goût, à servir le progrès, à encourager l'art, à développer la science, tout ce qui avait pour but de faire faire un pas de plus à la civilisation était prohibé, méprisé, honni ! L'art d'aveugler les peuples était, pour ces noirs législateurs, le secret de gouverner.

Mais si le gouvernement défendait la lecture, en revanche il encourageait les tripots, les loteries, les maisons de jeu ; et, quand un journal criait : « Vous favorisez le mal ; vous donnez à l'ouvrier non seulement la facilité, mais encore la tentation de dilapider le fruit de son travail ! » le gouvernement répondait : « Vous me calomniez ! je suis la moralité même ; et la preuve, c'est que les règlements de ma police interdisent l'accès des maisons de jeu aux jeunes gens âgés de moins de vingt et un ans ; c'est qu'il est défendu de jouer moins de deux francs à la fois ; c'est qu'il n'est pas permis d'entrer, ni en blouse, ni en veste ; par conséquent, les ouvriers et les artisans sont préservés. Lisez donc mes règlements, si vous ne les avez pas lus, ou, si vous les avez mal lus, relisez-les ! »

C'était parfaitement vrai, et ces règlements de police existaient effectivement ; mais le gouvernement ne disait pas que lui-même avait trouvé le moyen d'éluder ces règlements protecteurs. Il était défendu d'entrer dans les maisons de jeu avant l'âge de vingt et un ans ; mais à quel signe reconnaissait-on l'âge ? À la barbe ; or, le perruquier voisin posait des moustaches et des favoris qui faisaient à l'instant même, d'un enfant de seize ans, un jeune homme majeur ! Il était défendu de jouer moins de deux francs ; mais quatre malheureux se cotisaient pour avoir le droit de perdre chacun les pauvres dix sous qui eussent, pendant tout un jour, donné du pain à leur famille ! Il n'était point permis de pénétrer en blouse, ni en veste, dans les tripots ; mais les administrateurs des jeux avaient établi un vestiaire où l'artisan échangeait sa veste contre un habit, et l'ouvrier sa blouse contre une redingote.

Que dites-vous de ce gouvernement moral, vous qui relisez avec étonnement toutes ces choses oubliées ? Vous direz, comme nous, que jamais n'avait été poussé plus loin l'embauchage de la démoralisation.

CVII

JOURNAUX, THÉÂTRES, GRANDS HOMMES, PUBLICISTES, ARTISTES, PEINTRES, STATUAIRES, COMÉDIENS, BANQUISTES

Puis les miracles recommençaient de tous côtés.

A Alençon, on distribuait, moyennant un sou, la relation du grand miracle arrivé pendant l'été de 1826, dans l'arrondissement de Domfront, à Saint-Jean-des-Bois. — Le même miracle se produisait presque en même temps dans d'autres villes ; à Cherbourg, par exemple, des témoins dignes de foi, de la véracité desquels il n'était pas permis de douter, avaient vu sortir cinq gouttes de sang du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

Événement tout aussi remarquable, quoique moins miraculeux : le vicaire de la paroisse de Château-Gombert, située sur le territoire de Marseille, venait d'être surpris violentant une des paroissiennes !

Un fait qui s'était passé à Annecy, en Savoie, faisait le scandale de la quinzaine pendant laquelle s'ouvre notre récit. M. Sace, vieillard généralement estimé dans le pays, était mort au mois de janvier, sans avoir reçu les secours de la religion. L'évêque lui refusa la sépulture, et, par précaution, ferma, dès le matin, les portes de l'église et du cimetière. Tous les habitants, pour protester contre l'outrage fait à leur concitoyen, suivirent le convoi funèbre ; on enterra le corps dans un endroit écarté. Quelques jours après, le sénat de Chambéry intima l'ordre à l'évêque de faire, sans délai, exhumer le corps du vieillard, et de l'inhumer en terre sainte avec les cérémonies usitées.

Peu de temps auparavant, ce même évêque, qui ne voulait pas ouvrir le cimetière, avait fait fermer le théâtre ; mais l'intendant de la province n'ayant pas les mêmes raisons que Sa Grandeur de redouter la comédie, l'avait fait rouvrir, au grand désappointement du prélat, et la troupe de Genève était venue y donner des représentations, aux grandes acclamations de la ville.

On était loin d'être aussi libre en France qu'en Savoie : le directeur du théâtre d'Amiens venait d'en avoir la preuve. Mademoiselle Georges, qui était, à cette époque, dans tout l'éclat de sa beauté et de son talent, après de glorieuses représentations dans la Flandre française, devait jouer encore une fois à Amiens et partir de là pour le Midi ; mais il se débattait, entre Saint-Acheul et le directeur du théâtre, un procès qui empêchait mademoiselle Georges de quitter la ville ; elle devait jouer, avant son départ, le *Léonidas* de Pichat, lequel se jouait alors par toute la France ; or, les jésuites n'admettaient pas qu'on célébrât la victoire des Grecs qui combattaient pour la croix, parce que, en même temps, ils avaient le tort de combattre pour la liberté !

On marchait à la terreur, à la *terreur blanche*, c'est vrai, mais c'était toujours la terreur. Les donjons d'Italie, de Bohême et d'Espagne, pleins de prisonniers, attestaient cette exécrable tendance.

Nous savons aujourd'hui quels étaient les combattants qui devaient prendre part à la lutte que chaque jour rendait

plus imminente, on les connaît tous, militaires, avocats, banquiers, savants, industriels, artistes, étudiants. Dès cette époque, on voyait vaguement se dessiner dans l'ombre la silhouette des héritiers des grands hommes de 1789, et malgré la divergence d'opinions, tous se réunissaient contre l'ennemi commun : le gouvernement ! Ces grands hommes, nous allons revenir à eux tout à l'heure ; mais disons d'abord un mot des journaux qui les louaient ou les attaquaient, selon que ces journaux étaient royalistes ou libéraux ; — puis nous rentrerons dans notre livre, c'est-à-dire dans l'histoire morale de cette société dont nous faisons en ce moment l'histoire politique, pour y reprendre la suite des événements que nous avons entrepris de raconter.

Les journaux, c'étaient d'abord : — *le Moniteur*, vieux baromètre usé, pour lequel les gouvernements, quels qu'ils soient, sont toujours au beau fixe ; — *l'Étoile*, journal du soir, rédigé par M. de Villèle, M. de Peyronnet et les révérends pères Godineau, Ronsin et compagnie : on l'appelait la *mauvaise étoile* du roi ; — *le Drapeau blanc*, journal également ministériel, mort en combattant : honneur au courage malheureux ! — *la Quotidienne*, tombée sur la brèche, comme *le Drapeau blanc* ; — *la Gazette de France*, la seule des feuilles royalistes de cette époque qui ait survécu. Le ministère avait fait suer plus de trois millions aux bons habitants de Paris pour acheter les journaux à vendre et en créer de nouveaux qu'on ne lisait pas ! On savait depuis longtemps, au reste, que le gouvernement avait l'intention de restreindre autant que possible la presse quotidienne, et de réduire à deux le nombre de ses propres organes.

Les autres journaux — nous demandons pardon à ceux que nous oublions — les autres journaux étaient : *les Débats*, rédigés par les frères Bertin ; *le Constitutionnel*, rédigé par Étienne et Jay ; *le Globe*, par Pierre Leroux ; *la Gazette des Tribunaux* ; *l'Écho du soir* ; *le Journal de Paris* ; *la Pandore* ; *la Revue protestante*, *la Revue encyclopédique*, *la Revue britannique*, *la Revue américaine*, *le Mercure*.

Les grands hommes s'appelaient : Chateaubriand, Béranger, Lamartine, Victor Hugo, Cousin, Guizot, Villemain, Thiers, Augustin Thierry, Michelet, Nodier, Lemercier, Benjamin Constant, Royer-Collard, de Ségur, Azaïs, Casimir Delavigne, Arnault, Méry, Barthélemy, Michaud, Duval, Picard, Andrieux, Jouy, Scribe, Viennet, qui venait de faire paraître son *Épître aux Chiffonniers* sur les crimes de la presse ; Dulaure, qui publiait son *Histoire de Paris* ; Cauchois-Lemaire, qui adressait à M. de Peyronnet des *Lettres historiques* dans lesquelles il demandait à la Chambre s'il n'y avait pas lieu de mettre les ministres en accusation.

Les savants, c'étaient : Arago, Cuvier, Broussais, Geoffroy Saint-Hilaire, Chomel, Devergie, Pouqueville, Thénard, Orfila, Duval, Laplace, Brongniart, Magendie, Fourier, Champollion.

Les peintres, c'étaient : Delacroix, Ingres, Decamps, Horace Vernet, Delaroche, Léopold Robert, Louis Boulanger, les deux Johannot, qui étaient en train de dessiner et même de peindre ces adorables vignettes des *Œuvres de Walter Scott* que publiait Gosselin.

Les statuaires, c'étaient : David, Pradier, Foyatier, Etex, qui venait de débuter par son *Caïn*.

Les musiciens, c'étaient : Rossini, Hérold, Spontini, Meyerbeer, Boïeldieu, Auber, Halévy.

Les chanteurs, c'étaient : Nourrit, Dabadie, Levasseur, Chollet, Ponchard, Alexis Dupont ; mesdames Dabadie, Cinti, Rigaud, Pasta, Malibran.

Les exécutants, c'étaient : Paganini, Baillot, Brod, Liszt, Tulou, Vogt, Stockhausen, Gallay, Renaud, Kalkbrenner, Henri Herz, Lafond ; mesdames Stockhausen, Martainville, Labat.

Voulez-vous aller jusqu'au bout, et relire les affiches des spectacles ? Soit ; pour nous, l'année 1827, c'est hier, ou plutôt c'est aujourd'hui.

A l'Opéra : *le Siège de Corinthe*, *la Vestale*, *le Rossignol*, le ballet d'*Astolphe et Joconde*, *le Carnaval de Venise*. On annonçait l'oratorio de *Moïse* pour un jour prochain.

Aux Français : *l'Orphelin de la Chine*, *le Jeune mari*, *le Jaloux malgré lui*, *le Tasse*, *les Deux Gendres*, *la Suite d'un bal masqué* ; quelquefois le second acte du *Mariage de Figaro* : les quatre autres étaient interdits, et ne furent rendus que sous le ministère Martignac, à la sollicitation du baron Taylor. On venait de jouer *Louis XI à Péronne*, drame en cinq actes de Mély-Janin, qui avait ouvert triomphalement à l'école romantique les portes du théâtre de la rue Richelieu. On annonçait la reprise d'*Artaxercè* : il fallait un contre-poids à Walter Scott !

Aux Italiens : *Il Turco en Italia*, *il Barbieri de Seviglia*, *la Donna del Lago*, *Tancredi*, *la Gazza ladra*, *Semiramide*, — rien que du Rossini. Au reste, l'affiche de 1854 est encore la même, à peu près, que celle de 1827.

L'Opéra-Comique : *l'Artisan*, *la Vieille*, *Richard Cœur de Lion*, *la Dame blanche*, *Gulistan*.

A l'Odéon le nombre des pièces est si grand, qu'on ne saurait les enregistrer ; toutes les semaines, il en pleut de nouvelles. Citons au hasard : *Les Vêpres siciliennes*, *les Comédiens*, *Robin des Bois*, *Marguerite d'Anjou*, *Louise*, *le Barbier de Séville*, dans lequel Duprez — oui, notre grand Duprez — chantait derrière les châssis, la chanson que Bocage mimait en scène. On jouait en outre : *l'Héritage*, *le Mariage de l'actrice*, *la Fée Valence*, *Manlius*, *Othello*, *Diadème*, *le Tyran domestique*, *les Deux Anglais*, *l'Enfant trouvé*, *le Voyage à Dieppe*, *Thomas Morus*, *Emmeline*, *Euphrosine et Coradin*, etc., etc. Enfin on venait de représenter, et c'était le succès du jour, *l'Homme habile, ou Tout pour parvenir*, pièce qui avait dû sa vogue, d'abord, disons-le, à l'excellent jeu de Bocage, lequel remplissait le rôle d'un jésuite à robe courte ; ensuite, aux allusions dont l'ouvrage foisonnait.

Le théâtre de Madame jouait Scribe, toujours Scribe, rien que Scribe ; et il avait deux fois raison, car, en agissant ainsi, il faisait la fortune d'un homme d'esprit et d'un homme de talent : de M. Poirson et de M. Scribe. Lisez les journaux du temps, et vous trouverez, comme pour la messe dans la chapelle et la chasse du roi, cette affiche invariable : *la Demoiselle à marier*, de M. Eugène Scribe ; *le Mariage de raison*, de M. Eugène Scribe ; *Simple Histoire*, de M. Eugène Scribe ; *les Premières Amours*, de M. Eugène Scribe ; *Michel et Christine*, de M. Eugène Scribe ; *le Nouveau Pourceaugnac*, de M. Eugène Scribe ; *la Mansarde des artistes*, de M. Eugène Scribe ; etc., etc., etc., de M. Eugène Scribe !

Au Vaudeville, Minette et Lepeintre aîné faisaient les délices des habitués : — Minette morte millionnaire ; Lepeintre aîné, retrouvé dans le canal Saint-Martin.

Aux Variétés : Potier, Vernet, Odry, Brunet, Cazot, Lefèvre. Bon et charmant théâtre ! — le théâtre des Variétés de 1827, bien entendu.

On venait, depuis quelques jours, d'ouvrir le théâtre des Nouveautés, avec Déjazet, madame Albert, Bouffé, Volnys.

La Porte Saint-Martin jouait : *Norma*, *le Contumax*, *le Ménage du Savetier*, *Polichinelle*, *la Visite à Bedlam*, *Jocko, ou le Singe du Brésil* ; — Mazurier pour le ballet ; Dorval pour le drame.

A l'Ambigu-Comique : *Cartouche*, représenté par Frédérick Lemaître.

A la Gaieté : *Poulailler*... La censure laissait volontiers mettre en scène les aventures des brigands célèbres.

A propos de la censure, on criait fort contre elle. La chose n'est pas nouvelle ! me direz-vous. On criait contre elle, non pas pour avoir empêché de jouer, mais pour avoir laissé jouer : — la censure avait laissé jouer, à la Gaieté, une pièce où la garde nationale était honnie, bafouée, conspuée. Le *Journal de Paris*, fait par de très honnêtes gens, et entre autres, par M. Pillet s'était naïvement étonné que la censure eût autorisé la représentation d'une pareille pièce et avait crié au scandale. Le *Journal de Paris* avait tout simplement oublié que la garde nationale, datant de 1789, et ayant pour père La Fayette, portait sur ses drapeaux une date et un nom qui agaçaient horriblement les nerfs des révérends de Montrouge et de Saint-Acheul. Aussi la garde nationale fut-elle dissoute à la première occasion.

Enfin, nous aurons terminé cette revue, peut-être un peu longue, mais nécessaire au développement de notre drame, quand nous aurons dit que l'ancien théâtre de la Foire était représenté sur des tréteaux dressés entre la Gaieté et Madame Saqui, tréteaux appartenant au sieur Galilée Copernic, ainsi nommé parce qu'il faisait voir aux spectateurs des étoiles en plein midi.

Ajoutons, pour que le lecteur ait tout de suite une haute idée de l'importance de ce personnage, importance qu'il a conquise par des « représentations données avec le plus grand succès — c'est son affiche qui le dit — devant les principaux souverains de l'Europe, » qu'il est beau-frère du célèbre Zozo du Nord, dont nous avons parlé dans la biographie de notre ami Mélingue (1), et qu'il a, pour amuser le public aux bagatelles de la porte, l'illustre Fafiou, le roi des pitres de son époque.

Nous espérons dire quelques mots de ces augustes baladins dans nos prochains chapitres : ils font partie de cette estimable classe que l'on appelait alors les *Mohicans de Paris*, en honneur du beau roman de Cooper qui venait de paraître.

Maintenant que le théâtre et les décorations sont connus, que le spectateur s'accommode de son mieux dans sa stalle.

On va commencer !

CVIII

LE COMMISSIONNAIRE DE LA RUE AUX FERS

La rue aux Fers, qui, anciennement, se nommait *rue aux Fèvres*, était située, et est encore située en partie,

(1) Une vie d'artiste.

puisqu'on ne l'a pas entièrement abattue, — entre la rue Saint-Denis, où elle avait son commencement, et le marché aux Poirées et la rue de la Lingerie, où elle avait sa fin. Longeant le côté nord du marché des Innocents, parallèlement à la rue de la Ferronnerie, passant comme une rivière qui charrie des fruits, des fleurs et des légumes, entre les cent cabarets échelonnés à sa droite, et les mille petites boutiques du marché alignées à sa gauche, la rue aux Fers ne manquait pas, à l'époque où nous reporte ce chapitre, d'une certaine couleur, d'un certain pittoresque qu'on ne retrouvera plus dans notre Paris tiré au cordeau, blanchi, cosmétiqué et correct, qui menace de devenir, comme Turin, un vaste damier, c'est-à-dire une ville à l'usage des Philidor et des Labourdonnais de l'avenir.

La foule aux costumes bariolés, qui, dès les premières lueurs du matin, se ruait en bourdonnant dans cette rue, comme un essaim d'abeilles se dirigeant, à travers le chemin transparent de l'air, vers sa ruche maternelle, présentait, ainsi ombrée d'un côté par les murs noirs des cabarets, et éclairée de l'autre par les boutiques à jour, un cachet tout particulier, tout original qui lui donnait une grande ressemblance avec les foules peintes dans les tableaux des vieux maîtres flamands.

Il était dix heures du matin, environ : c'était une de ces matinées du mois de mai où le printemps commence à transparaître, montrant son visage rose, encore voilé des dernières brumes de l'hiver.

Le soleil, qui ne faisait point alors, pour réchauffer le pauvre monde, toutes les façons qu'il fait de nos jours ; le soleil glissant à travers des couches d'atmosphère imbibées de ses jeunes rayons, éclairait dans toute leur beauté naïve les naïades de la fontaine de Jean Goujon.

De haut en bas, le marché ruisselait de lumière, et la foule, instinctivement, sans le savoir, en même temps que le troisième dimanche du mois de mars, célébrait la fête du printemps par des cris bruyants et des éclats de rire, joyeux comme des chansons.

Et il y avait bien de quoi crier, sourire et chanter tout à la fois : ce marché gris et noir, d'ordinaire si sombre et si triste durant six mois et depuis six mois, avait revêtu, pendant la nuit, sa couronne de roses, sa robe de primevères et son bouquet de violettes ; on eût dit le marché aux Fleurs.

Acheteurs, marchandes, passants, chacun voulait avoir, les femmes à leur ceinture, les hommes à leur boutonnière, celui-ci un œillet, celle-là une giroflée, quelques-unes, enfin, de ces cassolettes de parfums que la nature, en se réveillant, dispense aux habitants de la campagne avec son infatigable profusion, avec son inépuisable prodigalité !

Un de ceux qui paraissaient jouir le plus voluptueusement, sinon le plus bruyamment, de ce réveil de la nature, c'était un jeune homme étendu tout de son long, les deux bras croisés au-dessus de sa tête, sur un crochet de commissionnaire, adossé à la muraille entre la porte et la fenêtre d'un des cabarets dont la rue aux Fers est émaillée et les yeux tournés du côté de la fontaine des Innocents.

A voir ce jeune homme, habillé de velours de la tête aux pieds, ainsi nonchalamment étendu, et paraissant aspirer par tous les pores les premiers rayons du soleil, avec ses grands yeux noirs, sa barbe noire, on l'eût pris pour un de ces voluptueux *lazzaroni* couchés au soleil qui dore le quai de Mergelline ou de Santa-Lucia.

Et cependant, en le regardant de plus près ou plus attentivement, celui qui aurait, à première vue, pris cette opinion de lui eût bien vite reconnu son erreur, et se fût repenti de l'avoir confondu, ne fût-ce qu'une seconde, avec ces insouciants Napolitains dont le visage n'exprime que la paresse et la bestialité.

Il suffisait, en effet, de jeter un coup d'œil sur la figure de ce beau jeune homme pour comprendre que ce n'était point là un commissionnaire pareil à ceux qui l'entouraient, un portefaix vulgaire, une bête de somme enfin. — Non, la beauté mâle de ce visage, l'intelligence de cette physionomie, la distinction de l'air, l'originalité du costume, tout révélait au premier coup d'œil le personnage que nos lecteurs ont déjà reconnu sans doute pour le mystérieux Salvator, pour le héros principal de notre livre.

Salvator avait déjà fait, depuis sept heures du matin, ses deux ou trois commissions ; car les commissions ne lui manquaient pas, et, il faut le dire, il recevait les ordres et les recommandations relatifs à son état avec la même politesse, nous dirons presque la même humilité qu'eût pu le faire tout autre commissionnaire n'ayant pas les mêmes qualités que lui. Il est vrai qu'il accomplissait les missions dont il était chargé avec une bien autre intelligence qu'aucun de ses camarades.

Est-ce pour cette raison toute morale, ou pour une autre un peu plus physique, que la clientèle de Salvator se composait presque exclusivement de femmes ? Nous ne saurions le dire, et nous laissons à nos lecteurs la liberté de se faire eux-mêmes une opinion là-dessus.

Pour les passants et les gens à qui il importait peu de savoir ce qui s'agitait dans l'esprit ou dans le cœur de Salvator, Salvator regardait les détails de cette charmante fontaine qu'on ne songe même pas à regarder, tant ils nous sont familiers depuis notre enfance, ou bien encore, Salvator se laissait aller à quelques-unes de ces rêveries qui isolent le rêveur de telle façon qu'il en arrive à être, au milieu de la foule, si considérable que soit cette foule, parfaitement seul avec sa pensée.

Mais, pour nous qui le connaissons de vieille date, Salvator ne regardait pas la fontaine, Salvator ne rêvait pas non. Salvator observait et écoutait : Salvator, — en attendant quelque message qui le tirât de son immobilité, — Salvator, avec tout ce qui se passait à la portée de ses yeux et de ses oreilles, se composait un butin dans lequel, à un moment donné, il n'avait qu'à puiser pour en tirer l'escarboucle qui éblouissait tous les yeux, et le faisait regarder comme un enchanteur.

Et cependant, au milieu de tout cela, Salvator était plutôt encore l'homme du fait que l'homme de l'idée. D'habitude, — et nous avons pu le voir procéder ainsi, — il agissait au lieu de rêver et quand il semblait rêver au lieu d'agir, c'est que, comme un machiniste habile, il préparait quelque changement de décoration, quelque truc inconnu, dans l'espèce de féerie qui s'échafaudait au fond de sa pensée.

D'un autre côté, quoique inactif pour le moment, il lui eût été bien difficile de se livrer à la rêverie, même en supposant qu'il en eût eu le désir.

En effet, il ne se passait pas cinq minutes sans que quelqu'un vînt l'accoster.

— Vous êtes embarrassé ?

— Oui.

— Adressez-vous à M. Salvator.

— Où est-il ? Je le cherche.

— Le voilà.

— Ah ! monsieur Salvator !...

Et, alors, la personne embarrassée contait à Salvator la cause de son embarras ; et, soit en droit, soit en médecine, soit en morale, soit en politique, Salvator avait toujours un conseil pour le procès, une recette pour la maladie, un avis pour la droiture, une lumière pour l'opinion ; si bien que la personne qui était venue consulter Salvator s'en allait éclairée ou soulagée, espérant ou croyant.

Il était à la fois, pour les habitants du quartier, pour les marchands et les marchandes de la halle, et même pour les simples passants, un juge de paix, un expert, un prud'homme, un médecin du corps et de l'esprit, un redresseur de torts, un conseiller. M. Salvator, c'était le Salomon de la halle ; et il ne se faisait pas une affaire un peu importante sur laquelle on ne le consultât, comme il n'y avait point de discussion un peu sérieuse où on ne le prît pour arbitre.

On n'entendait donc, à toute minute, retentir que ces deux mots : « Monsieur Salvator ! monsieur Salvator ! » Et, si un passant curieux demandait, comme Jean Robert au garçon du Tapis franc :

— Qu'est-ce que M. Salvator ?

On lui répondait comme le garçon avait répondu à Jean Robert :

— M. Salvator ? Pardieu ! c'est... c'est M. Salvator !

Rien de plus ; il fallait que le curieux se contentât de cette réponse.

Seulement, s'il insistait pour voir M. Salvator, et que M. Salvator ne fût pas en course, on lui montrait M. Salvator, et presque toujours le regard du questionneur surprenait le jeune homme apaisant une querelle, conciliant un procès, ou faisant l'aumône à quelque mendiant estropié ou à quelque pauvre veuve portant un enfant dans ses bras, et en traînant trois ou quatre autres pendus à sa robe.

Il en résultait qu'acheteur ou marchand, malade ou plaideur, bourgeois ou homme du peuple, chacun lui devait quelque chose : celui-ci un conseil, celui-là une leçon, cet autre une aumône. Et l'avis de M. Salvator était toujours si bon, son jugement si droit, son opinion si juste, que plus d'une fois le commissaire du quartier, empêtré dans les démêlés indémêlables de ses administrés, était venu mystérieusement consulter le jeune homme ou l'avait fait venir, ou avait simplement renvoyé les parties devant lui.

Au moment où nous reprenons ce récit, — c'est-à-dire le dimanche 23 mars 1827, à dix heures du matin, — Salvator était seul, comme nous l'avons dit, mais non pas pour longtemps, comme nous allons le dire.

En effet, de la porte du cabaret à la muraille duquel il était adossé, sortit un couple aux joues roses et fraîches, aux yeux brillants, aux lèvres entr'ouvertes, aux dents d'émail : deux jeunes gens, ou plutôt un jeune homme et une jeune fille lumineux, étincelants tous deux, comme le rayon de soleil qui les inonda au moment où ils parurent dans l'encadrement de la porte.

Les yeux du jeune homme tombèrent sur Salvator, qui ne pouvait le voir, tournant la tête de l'autre côté.

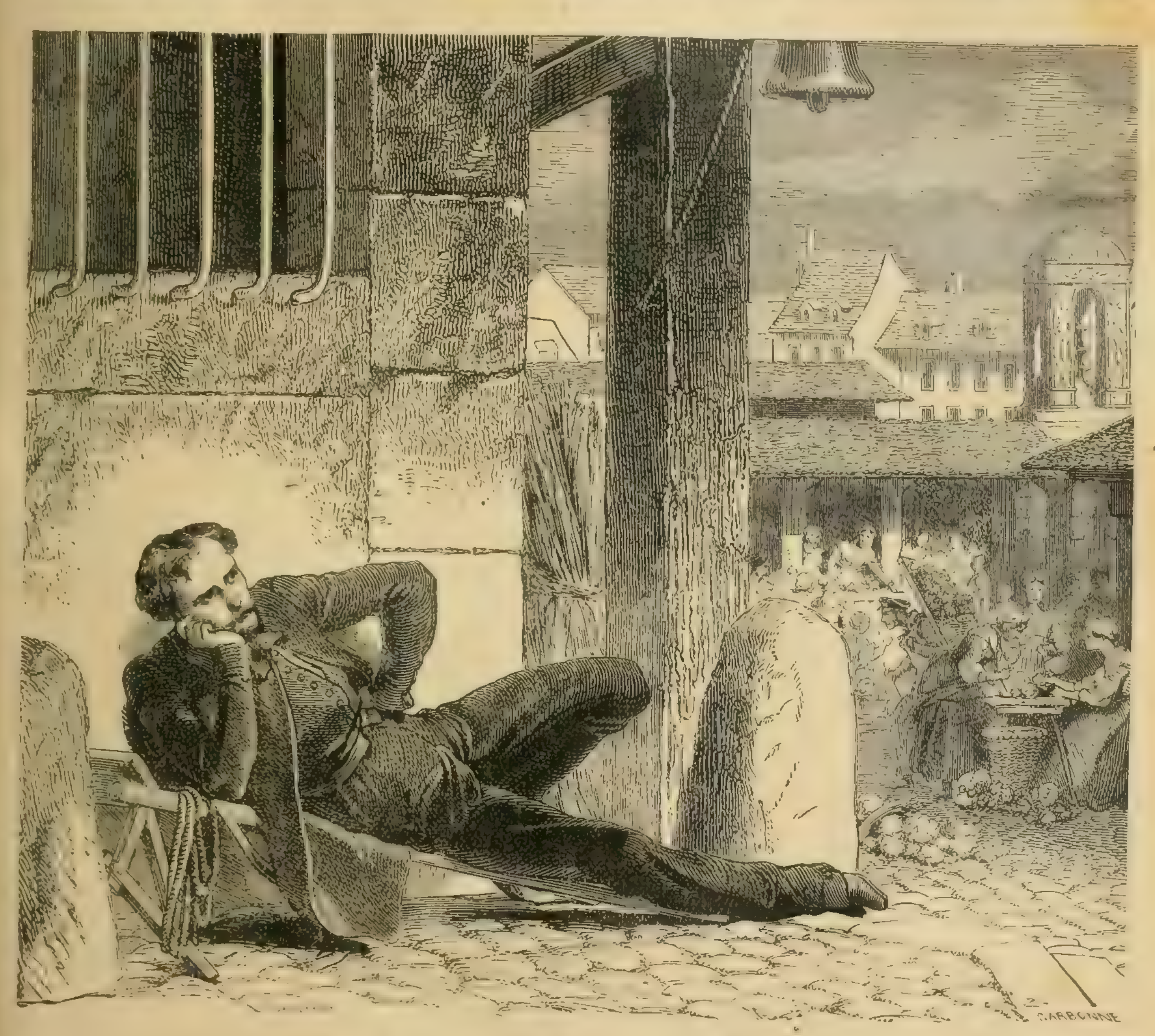
— Tiens ! c'est M. Salvator ! dit le jeune homme avec un étonnement mêlé de joie.

— M. Salvator ? demanda la jeune fille. Il me semble que j'ai déjà entendu ce nom-là.

— Et tu peux même dire que tu as vu sa figure, princesse, vu ou entrevu. Il est vrai, pauvre enfant, que tu étais bien occupée ce jour-là, et qu'on voit mal avec des yeux baignés de larmes.

— Pardieu ! monsieur Salvator, reprit Ludovic, je ne suis point fâché de vous voir dans l'exercice de vos fonctions ! Il ne me faut pas moins que cela, je vous le proteste, pour que je ne persiste pas à vous croire un prince déguisé.

— Et moi aussi, dit Salvator éludant le compliment, je suis aise de vous voir, d'abord parce que je vous vois, et que cela me fait plaisir de serrer la main à un homme de cœur et de talent, ensuite parce que vous me donnerez des



On l'eut pris pour un de ces voluptueux « lazzaroni ».

— Ah ! oui, à Meudon, n'est-ce pas? dit la jeune fille.

— Juste, à Meudon.

— Eh bien, mais, fit la jeune fille étonnée et à voix basse, qu'est-ce que M. Salvator?

— C'est un commissionnaire, comme tu vois.

— Sais-tu qu'il a l'air très bien, ton commissionnaire?

— Sans compter qu'il est encore mieux qu'il n'en a l'air, repartit le jeune homme.

Et, faisant un demi-tour à droite de manière à se placer devant le commissionnaire :

— Bonjour, monsieur Salvator ! dit-il en lui tendant la main.

Salvator se souleva à demi, comme un pacha qui donne audience, regarda celui qui le saluait, puis, sans hésitation, et comme un homme qui croit que son intelligence le fait l'égal de qui que ce soit au monde, prit la main qu'on lui présentait, et la serra en disant :

— Bonjour, monsieur Ludovic !

C'était Ludovic, en effet, qui, sur la demande de la personne qui lui donnait le bras, était venu manger quelques douzaines d'huîtres dans le cabaret de la Coquille d'or, lequel avait la réputation d'ouvrir les huîtres les plus fraîches et de déboucher le meilleur chablis de toute la halle.

nouvelles sérieuses de la pauvre Carmélite. Comment va-t-elle ?

Ludovic fit un imperceptible mouvement d'épaules.

— Mieux, répondit-il.

— Mieux ne veut pas dire bien, observa Salvator.

Ludovic étendit sa main dans le rayon de soleil qui éclairait la charmante tête de sa compagne.

— Voilà, j'espère, qui achèvera de la remettre, dit-il.

— Physiquement, oui, reprit Salvator, mais moralement ? Combien d'années faudra-t-il à la pauvre enfant ?

— Pour oublier ?

— Oh ! je ne dis pas cela ! je n'ai eu besoin que de la voir pour être persuadé qu'elle n'oubliera jamais.

— Pour se consoler, alors ?

— Vous savez, dit Salvator, que les malheurs dont on se console le plus vite sont les malheurs irréparables.

— Oui, je le sais bien ; un poète l'a dit :

Et rien n'est éternel, pas même la douleur !

— C'est l'avis du poète. Maintenant, quel est l'avis du médecin ?

— L'avis du médecin, mon cher monsieur Salvator, est qu'il ne faut pas que les esprits élevés méprisent et déprécient la douleur, comme font les organisations vulgaires. La douleur est un des éléments de la nature, un des moyens

de perfectionnement à l'usage de Dieu ! Combien d'hommes, de poètes, d'artistes, seraient restés inconnus sans une grande douleur ou une grande infirmité ? Byron a eu le bonheur de naître boiteux et d'épouser une femme acariâtre ; Byron doit, non pas à son génie ; — le génie vient directement du ciel, — mais la mise au jour, l'efflorescence, l'épanouissement de ce génie à ses malheurs. Carmelite sera comme Byron non pas un grand poète, mais une grande artiste, une Malibran, une Pasta ; quelque chose de plus puissant peut-être, car elle aura souffert entre les femmes ! Eût-elle été heureuse avec Colomban ? Voilà ce que nul ne peut dire. Elle sera célèbre sans lui, voilà ce que j'affirme.

— Mais, en attendant ?

— En attendant, elle a près d'elle un médecin plus habile que moi.

— Plus habile que vous ? Permettez-moi de douter, docteur. — Et quel est ce médecin ?

— Une jeune fille qui ne connaît pas un mot de médecine, fort heureusement ! mais qui connaît toutes ces angéliques paroles d'abnégation et de dévouement avec lesquelles on guérit les cœurs : une de ses amies, élève de Saint-Denis comme elle, et qu'on appelle Fragola.

Salvator sourit et rougit à la fois en entendant parler ainsi de sa maîtresse bien-aimée.

Quant à la jeune fille que Ludovic avait au bras, cet éloge pompeux d'une autre femme lui fit faire une moue qu'elle accompagna d'un pincement si solide, que le médecin ne put retenir un cri.

— Eh ! mon Dieu ! dit-il, qu'y a-t-il donc, Chante-Lilas ?

A ce nom, Salvator, qui n'avait accordé jusque-là qu'une médiocre attention à la compagne du jeune docteur, moitié par indifférence, moitié par discrétion, tourna la tête de son côté, et, la regardant avec un œil curieux, quoique bienveillant :

— Ah ! dit-il, c'est vous qui êtes mademoiselle Chante-Lilas ?

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille, tout orgueilleuse de ce que son nom était connu du beau commissionnaire. Vous me connaissez ?

— Je connais votre nom et vos titres, du moins.

— Ah ! ah ! tu entends, princesse ! — Vous connaissez son nom et ses titres ? comment les connaissez-vous ?

— Pour les avoir entendu célébrer par les vassaux de la princesse de Vanvres.

— Oui, dit Ludovic ; c'est Camille qui l'avait baptisée ainsi.

— Camille Rozan ! Vous n'avez pas eu de ses nouvelles, princesse ? demanda Salvator.

— Par ma foi, non, dit la jeune fille ; je n'en ai pas eu et j'espère bien n'en pas avoir !

— Et pourquoi cela ? fit Ludovic. Crois-tu, par hasard, que je sois jaloux de lui ?

— Oh ! monsieur, je sais bien que vous ne me faites point un pareil honneur ! — Ah ! la comtesse du Battoir avait bien raison !

— Que disait la comtesse du Battoir ? demanda Salvator.

— Elle disait ceci : « Ne te fie jamais aux Anglais ; ils sont tous mauvais ! Ne te fie jamais aux Américains ! ils sont tous... »

— Eh bien, eh bien, princesse, vous allez brouiller la France avec les États de l'Union.

— Ah ! c'est vrai ! Et moi qui oubliais la comtesse du Battoir !

— Où est-elle ?

— Elle m'attend ou doit m'attendre à la barrière Saint-Jacques, où elle est allée panser les blessures de son oncle. Allons, prenons un fiacre et conduis-moi là où tu m'as promis de me conduire en fiacre.

— Ah ! oui ! Mais, princesse, vous croyez donc que j'ai comme vous un apanage ?

— Bon ! quand on guérit des millionnaires, on doit rouler sur l'or.

— En effet, monsieur Ludovic, il paraît que les habitants de Vanvres et du Bas-Meudon sont sur le point d'édifier un temple à Esculape sauveur.

— Eh bien, vous me croirez si vous voulez, cher monsieur Salvator, j'ai peur d'avoir rendu un mauvais service à l'humanité en tirant d'affaire ce digne M. Gérard ; il a un visage qui ne me revient pas du tout, et quand il y aurait de ce côté-là un affreux bandit caché sous la peau d'un honnête homme, cela ne m'étonnerait pas.

— Mais, enfin, honnête homme ou bandit, il est sauvé ?

— Hélas ! oui ; c'est parfois un vilain métier que celui de médecin.

— Voyons, sois franc : combien t'a-t-il payé tes trois visites ?

— Princesse, comme j'ai à dessein oublié de laisser mon adresse, et qu'en outre je ne suis pas retourné chez M. Gérard depuis que j'ai eu la conviction qu'il était sauvé, c'est un compte encore à faire.

— Eh bien, donne-moi ta procuration, et je m'en charge.

— Soit, plus tard.

— Quand cela ?

— Quand nous nous séparerons : ce sera mon cadeau d'adieu.

— C'est dit ! Mais en attendant, voilà un fiacre qui passe. Holà ! cocher !

Le cocher arrêta court, fit un tour à gauche, et amena le véhicule à quatre pas du groupe.

— Allons, dit Ludovic, il faut bien faire ce que tu veux, princesse !

Puis, se tournant vers Salvator :

— Au revoir, seigneur commissionnaire ! comme on dit dans *les Mille et une Nuits* ; car j'en reviens à ma première idée : décidément, vous êtes un prince déguisé.

Salvator sourit ; les deux jeunes gens se serrèrent la main.

Chante-Lilas lança, par-dessus son épaule, une œillade meurtrière à Salvator ; Ludovic l'intercepta au passage.

— Eh bien, princesse ? dit-il avec une feinte colère.

— Ah ! ma foi, dit Chante-Lilas, je ne sais pas ce que c'est que de mentir ; je le trouve très joli, ce commissionnaire-là, et, si je ne t'avais pas juré fidélité pour trois semaines, je sais bien quelle commission je lui donnerais !

— Où faut-il vous conduire, notre bourgeois ? demanda le cocher.

— Donnez vos ordres, princesse, dit Ludovic.

— Porte Saint-Jacques ! cria Chante-Lilas.

Et le cocher partit dans la direction indiquée.

CIX

QUELS ÉTAIENT LES ATOMES CROCHUS QUI AVAIENT SOUDÉ LA GIBELOTTE A CROC-EN-JAMBE, ET RIVÉ CROC-EN-JAMBE A LA GIBELOTTE

Au moment où le fiacre qui emportait Ludovic et Chante-Lilas disparaissait à l'angle de la rue Saint-Denis, Salvator vit des profondeurs d'une de ces voûtes sous lesquelles le soleil semblait avoir honte de pénétrer, venir à lui, pareilles à deux ombres sortant, non pas du poétique enfer de Virgile, ou du sombre enfer de Dante, mais d'un simple égout, les silhouettes accouplées de deux hommes qui, à l'odeur d'alcool, de tabac, d'ail et de valériane qu'ils exhalaient autour d'eux, au lieu de ces parfums de jeunesse, de printemps et de violette qu'avaient emportés les deux amoureux, il eût reconnu, les yeux fermés, pour le père la Gibelotte, le pourvoyeur de chats de garenne des cabarets d'alentour, et son féal serviteur et ami Croc-en-Jambe, le chiffonnier ravageur ; — à plus forte raison les reconnut-il les yeux ouverts.

Pour les personnes qui, comme Restif de la Bretonne et Mercier, font une étude particulière des goûts, des mœurs, des habitudes des classes inférieures, des couches infimes de la société, il y aura, certes, un profond étonnement à voir un chiffonnier ayant un ami. Nous comprenons l'étonnement de ces personnes-là, et nous serions étonné comme elles, et nous douterions comme elles, si notre état de romancier — vilain métier parfois ! ainsi que le disait tout à l'heure notre ami Ludovic, et ainsi qu'on va le voir, puisqu'il nous force à nous traîner dans de pareilles sentines — si notre état de romancier ne nous donnait le privilège de tout savoir.

En effet, le chiffonnier, qui, né avec un tempérament vagabond, — nous sommes de l'avis des moralistes qui prétendent que l'homme est l'esclave de son tempérament, — en effet, disons-nous, le chiffonnier, qui, né avec un tempérament vagabond, a déserté la maison paternelle dès l'âge le plus tendre, afin de *chiffonner*, verbe actif et neutre en même temps ; menant une vie nomade, presque sauvage, nocturne presque toujours ; devenu, au bout de quelques années, tellement étranger à sa famille, qu'il oublie le nom de son père, le sien même, pour le sobriquet qu'on lui donne ou qu'il s'est donné ; perdant, enfin, jusqu'au souvenir de son âge, — nous croyons que le chiffonnier est à peu près incapable d'amitié.

C'est que, avant tout, l'amitié est un sentiment généreux, et que les sentiments généreux, qui se rencontrent bien plus souvent qu'on ne le pense dans les classes inférieures de la société, n'existent pas chez le chiffonnier, ce paria des sociétés occidentales. Couvert des haillons les plus repoussants, il affecte une sorte de cynisme, s'isole des masses parce que, instinctivement, il comprend que les masses s'isolent de lui, devient peu à peu misanthrope, chagrin, méchant parfois, âpre et dur toujours.

Disons, en passant, que, parmi les chiffonniers, il y a souvent des repris de justice, et, parmi les chiffonnières, des prostituées de bas étage.

Ce qui contribue à assombrir le chiffonnier, et à augmenter cette tendance à l'insociabilité, c'est l'abus des liqueurs fortes, qui, chez lui, passe toute expression. L'eau-de-vie a, pour le chiffonnier, mais surtout pour la chiffonnière, — car cet étrange animal possède sa femelle, — un attrait incroyable, un attrait que rien ne saurait balancer ; l'un et l'autre consomment le moins qu'ils peuvent en aliments, afin de se livrer le plus souvent et le plus largement possible à leur passion favorite. Ils s'imaginent que ce breuvage de flamme les soutient à l'égal des substances solides, prenant la force artificielle que leur procure l'alcool pour de la force réelle, tandis que cette surexcitation n'est que l'effet d'un irritant qui brûle l'estomac au lieu de le fortifier. Aussi règne-t-il, dans la classe des chiffonniers, une mortalité double de celle qui atteint les autres classes, même les plus malheureuses.

Cet abus de l'alcool leur fait paraître le vin ordinaire fade et insipide ; si bien que, dans les grandes occasions, le chiffonnier qui abandonne un instant l'eau-de-vie se livre, en échange, au vin chaud, épicé de poivre, et aromatisé de citron et de cannelle, au grand désespoir des cabaretiers, qui, tout en recevant l'argent de leurs pratiques, s'indignent de voir à la fois tant de misère et tant de sensualité.

On comprend donc qu'il est difficile à un sentiment quelconque, en dehors des instincts brutaux de la nature, d'entrer dans le cœur d'un de ces malheureux réprouvés ! et l'on peut s'étonner à bon droit, par conséquent, de voir un chiffonnier fraterniser avec un autre homme, cet homme-là fût-il tueur de chats, comme l'était notre ancienne connaissance le père la Gibelotte.

Aussi le père la Gibelotte n'était-il pas, au fond, lié avec son compagnon Croc-en-Jambe autant qu'il le semblait à la surface. Le père la Gibelotte était l'ami du chiffonnier-ravageur à peu près comme l'ours est l'ami de son gardien, comme le chat est l'ami de la souris, comme le loup est l'ami de l'agneau, comme le gendarme est l'ami du prisonnier, comme le garde du commerce est l'ami du débiteur.

Croc-en-Jambe, en effet, était le débiteur de la Gibelotte, et débiteur d'une somme exorbitante, si l'on songe que la moyenne des gains de Croc-en-Jambe n'était pas de vingt sous par jour, ou, pour parler plus exactement, de vingt sous par nuit. La dette de Croc-en-Jambe envers la Gibelotte s'élevait, à cette époque, à la somme fantastique de cent soixante et quinze francs quatorze centimes, capital et intérêts compris.

Il est vrai que Croc-en-Jambe prétendait n'avoir reçu, en réalité, que soixante et quinze livres dix sous ; — Croc-en-Jambe protestait contre le système décimal, et se refusait absolument à l'adopter ; — encore disait-il que, dans cette somme, il avait rencontré trois pièces de trente sous en plomb, et deux de quinze en fer-blanc.

Maintenant, même en admettant le chiffre avoué par Croc-en-Jambe, on se demandera comment le nommé la Gibelotte pouvait être créancier d'une somme aussi fabuleuse vis-à-vis de son compagnon, eu égard à la situation précaire de ces deux industriels.

D'abord, nous dirons que, sur les deux industriels, il y en avait un dont l'industrie était de beaucoup supérieure à celle de l'autre : c'était l'industrie de tueur de chats. Chaque chat rapportait de vingt à vingt-cinq sous à la Gibelotte ; trente et quarante, si le chat était angora. Dans le chat, rien n'est perdu ; la chair devient lapin, la peau devient hermine.

En portant à quatre la moyenne des chats tués par la Gibelotte, nous avons un revenu de cinq francs par jour, soit de cent cinquante francs par mois, soit de dix-huit cents francs par an. Or, sur cette somme annuelle de dix-huit cents francs, la Gibelotte pouvait facilement mettre mille francs de côté, ayant à peine à s'occuper de sa nourriture, vu que les gargotiers dont il était le fournisseur gardaient toujours pour lui quelques reliefs de bœuf ou de veau — la Gibelotte, comme tous les grands chasseurs, ne mangeait jamais de son gibier ; — et n'ayant pas du tout à s'occuper de son habillement, attendu que ses fourrures de déchet suffisaient, et bien au delà, à le vêtir, été comme hiver.

La Gibelotte était donc riche — si riche, que le bruit courait qu'il avait un agent de change, et qu'il jouait sur la rente !

Mais, dans sa pauvreté, Croc-en-Jambe avait une chose que lui enviait la Gibelotte dans sa richesse : Croc-en-Jambe avait une naine !

Comment mademoiselle Bébé la Rousse, échappée à l'un des tréteaux du boulevard, s'était-elle unie à Croc-en-Jambe ? Voilà ce qu'il importe peu à nos lecteurs de savoir, et nous nous bornerons à constater le fait. Croc-en-Jambe était donc l'amant de mademoiselle Bébé la Rousse, dont le portrait avait longtemps figuré, sur le boulevard du Temple, entre le lion de Numidie et le tigre du Bengale, lesquels y figuraient encore, à la grande satisfaction des curieux, et au grand profit de la reine Tamatave, qui, devançant les Martin et les Van Amburgh, dans l'art de charmer les bêtes féroces, entrait dans leur cage trois fois par jour, au risque d'être dévorée une fois sur trois.

Seulement, depuis que mademoiselle Bébé la Rousse avait disparu de la ménagerie, son portrait avait disparu de l'affiche.

Maintenant, pourquoi mademoiselle Bébé la Rousse avait-elle disparu de la ménagerie ?

Il courait à ce sujet plusieurs versions. La plus accréditée au boulevard du Temple était que mademoiselle Bébé la Rousse s'était, un soir, trompée de sac, et, au lieu de mettre la main dans son sac à ouvrage, l'avait mise dans le sac à la recette ; après quoi, elle s'était glissée par une ouverture quelconque de la baraque, et avait pris ses jambes à son cou. La reine Tamatave avait fait grand bruit du larcin ; elle avait voulu dénoncer au préfet de police mademoiselle Bébé la Rousse, — et il n'eût pas été difficile, la fugitive eût-elle même adopté les souliers à talons de madame du Barry, de la retrouver et de mettre la main dessus ; — mais il y avait, dans la baraque même du boulevard du Temple, une providence qui veillait sur l'imprudente naine : c'était un certain M. Flageolet, qu'on voyait se promener dans Paris les bras croisés, vêtu comme un charretier endimanché, à qui on ne connaissait aucune rente, aucun patrimoine, aucune inscription sur le grand livre, aucune maison au soleil, et qui faisait galamment sonner, du soir au matin, trois ou quatre pièces de cinq francs dans son gousset.

Qu'était donc M. Flageolet ?

M. Flageolet était l'intendant, le confident de la reine Tamatave ; son comte d'Essex, si nous la comparons à Élisabeth ; son Rizzio, si nous la comparons à Marie Stuart.

Il y avait même une héritière présomptive de la susdite Majesté, dont on eût bien certainement retrouvé la filiation, si la recherche de la paternité n'eût pas été interdite par le Code, et qu'en souvenir sans doute de l'air sur lequel elle était née, on appelait mademoiselle Musette.

Eh bien, M. Flageolet s'était complètement occupé à ce qu'il fût fait aucune dénonciation contre mademoiselle Bébé la Rousse, et la reine Tamatave, voyant la magnanimité de son conseiller intime, qui la confirmait dans certains soupçons jaloux, s'était écriée :

— Soit, qu'elle aille se faire pendre ailleurs ! Je suis trop heureuse, moyennant quelques pièces de cinq francs, d'être débarrassée d'une pareille drôlesse !

Mais, comme mademoiselle Bébé ignorait la générosité dont on usait à son égard au boulevard du Temple, elle crut prudent de se cacher, pendant quelque temps du moins, et le bruit se répandit bientôt, dans le quartier Saint-Jacques, que Croc-en-Jambe avait chez lui une maîtresse, et que, jaloux comme un bey d'Afrique ou un sultan de Turquie, il la cachait à tous les yeux. Il n'y avait pas moyen de vérifier le fait, le taudis de Croc-en-Jambe donnant sur une cour.

Mademoiselle Bébé la Rousse, qui n'avait pas même, pour se distraire, la *vue sur une rue*, comme on dit à Paris, s'ennuyait donc fort ; et, n'osant sortir le jour, de peur d'être rencontrée par une autre *rousse* qui eût pu mettre la main sur elle, elle se tenait une partie de la nuit à la fenêtre, écoutant chanter le rossignol, et comptant les étoiles, pendant que Croc-en-Jambe chiffonnait.

Or, la Gibelotte, qui avait remarqué un passage de chats sous la porte de la cour de la maison qu'habitait Croc-en-Jambe, se plaça un soir à l'affût contre cette porte.

Il vit la naine à sa fenêtre.

Mettez Roméo à la place de la Gibelotte, mettez Juliette à la place de mademoiselle Bébé, et vous aurez une scène ravissante d'amour et de poésie, que je vous raconterai, si vous l'exigez, chers lecteurs, même après Shakspeare, tandis que je vous prie de ne pas me demander la scène qui se passa entre mademoiselle Bébé et la Gibelotte.

Le résultat de la scène fut purement et simplement que le lendemain, en déjeunant avec Croc-en-Jambe, la Gibelotte proposa au chiffonnier de lui céder, moyennant [illegible] francs par mois, et en garni, une des deux chambres qu'il, lui, la Gibelotte, habitait. Comme c'était juste, en somme, ce que Croc-en-Jambe payait en dégarni, le chiffonnier accepta avec reconnaissance l'offre du tueur de chats, et transporta chez son généreux propriétaire ses pénates et ceux de mademoiselle Bébé.

Au bout du mois, Croc-en-Jambe, qui se trouvait on ne peut mieux dans son nouveau domicile, manifesta quelque inquiétude ; mademoiselle Bébé, en compagne compatissante, s'informa des causes de son chagrin. Croc-en-Jambe lui exposa ses craintes de ne pas être en mesure de payer son loyer.

Mademoiselle Bébé réfléchit un instant, et le fruit de ce

réflexions fut cette réponse, qui donna beaucoup à penser à Croc-en-Jambe :

— J'arrangerai la chose avec Gibelotte.

Mais, comme, en effet, la chose fut arrangée, que la Gibelotte ne parla plus de loyer à Croc-en-Jambe, Croc-en-Jambe n'y pensa plus ; et même, comme il avait pris la bienheureuse habitude de ne pas penser au loyer de son premier mois, il ne jugea pas utile de perdre cette habitude à propos des autres ; enfin, comme un mois, deux mois, trois mois se passèrent sans réclamation de la part de la Gibelotte, il se fit doucement à cette idée, qu'il avait trouvé ce qu'il était si rare de trouver, excepté à Sainte-Pélagie, — un logement gratis.

Il y avait plus ; quand la nuit avait été mauvaise, c'est-à-dire pluvieuse, froide ou stérile, et que Croc-en-Jambe revenait au logis ou mouillé, ou gelé, ou la hotte vide, toutes circonstances dans lesquelles mademoiselle Bébé n'avait pas à se louer du compagnon de sa vie, — il arrivait souvent qu'aux premières paroles sonores qu'il entendait dans la chambre de ses locataires, la Gibelotte frappait à la porte, entrait, et, voyant l'assombrissement des visages, mettait la main à sa poche, et disait :

— De quoi ! de quoi ! des pleurs et des grincements de dents, parce que la récolte de chiffons a été mauvaise? La cueillette des peaux de lapin a été bonne, et les amis ne sont pas des Turcs !

— Et qu'est-ce qui prouve cela, qu'ils ne sont pas des Turcs? demandait Croc-en-Jambe, sceptique comme un chiffonnier.

— Voyons, cela fera-t-il ton bonheur, si je te prête trente sous?

— Cela y contribuera du moins infiniment, répondait Croc-en-Jambe.

— Eh bien, sois heureux : en voilà quinze !

— Mais, avec quinze sous, je ne serai qu'à moitié heureux.

— Va toujours ! mange ceux-là... Si tu n'es heureux qu'à moitié nous verrons après.

Croc-en-Jambe partait alors, achetait pour quinze sous de bonheur liquide, au lieu d'acheter pour quinze sous de bonheur solide, buvait la félicité au lieu de la manger, et revenait, en général, si heureux à la maison, que, ne pouvant porter le poids de son bonheur, il tombait tantôt au pied d'une borne, tantôt à la porte de la rue, tantôt sur la première marche de l'escalier.

Le chiffonnier trouvait assez douce l'existence que lui faisait son ami la Gibelotte, lorsqu'une catastrophe inattendue vint renverser, comme un château de cartes, le bonheur qu'il croyait cimenté sur le roc. — L'homme propose, le diable dispose !

Il y avait trois ou quatre mois que les choses se passaient comme nous avons dit, quand, rentrant au domicile commun, tout éclopés de leur lutte avec nos jeunes gens pendant la nuit du mardi gras, le tueur de chats et le chiffonnier virent, non sans étonnement, au milieu de gendarmes qui lui faisaient l'honneur de l'accompagner, mademoiselle Bébé la Rousse, dont on avait trouvé la paillasse enrichie de deux couverts d'argent, lesquels avaient disparu de chez le bijoutier voisin, où la naine avait été, dans la journée, faire raccommoder une montre en chrysocale qu'elle tenait de la libéralité de la Gibelotte.

La naine, en apercevant les deux amis, leur fit un clignement d'yeux expressif. Tous deux la suivirent de loin, l'oreille basse et les bras pendants, et la virent entrer dans la caserne de l'Oursine, où les gendarmes la firent passer la première, sans doute par déférence pour ses charmes.

A cette vue, Croc-en-Jambe, au comble du désespoir, demanda à son ami de lui prêter une pièce de quinze sous, doutant, il est vrai, tant sa douleur était grande, que cette somme de *soixante et quinze centimes*, comme disaient les novateurs, suffît à sa consolation, mais voulant au moins, dans sa résignation aux ordres de la Providence, essayer de se consoler.

Par malheur, mademoiselle Bébé la Rousse n'était plus là pour servir d'intermédiaire entre Croc-en-Jambe et la Gibelotte ; il en résulta que la Gibelotte non seulement refusa à Croc-en-Jambe les soixante et quinze centimes que ce dernier lui demandait, mais qu'il lui déclara, en outre, que la somme dont il était en avance lui faisant défaut, il l'invitait à la lui solder dans le plus court délai possible. Or, comme nous l'avons dit, cette somme, loyer de la chambre, intérêt de l'argent à douze pour cent compris, montait au chiffre exorbitant de cent soixante et quinze francs quatorze centimes.

La réclamation avait amené du froid entre les deux amis ; du froid, ils avaient passé à la brouille ; de la brouille, ils allaient passer à un procès dans lequel la liberté de Croc-en-Jambe se trouvait menacée, lorsque, ayant rencontré la veille, chacun séparément, Barthélemy Lelong, sorti depuis huit jours de l'hôpital Cochin, complètement guéri de son coup de sang, celui-ci leur avait à la fois donné un conseil et fait une invitation : le conseil était de prendre Salvator pour arbitre du différend qui les divisait ; l'invitation était de vider avec lui, Barthélemy Lelong dit Jean Taureau, en glorification de son heureux rétablissement, quelques bouteilles de bourgogne, au cabaret de la Coquille d'or, rue aux Fers.

Et voilà pourquoi Croc-en-Jambe et la Gibelotte, ennemis la veille pour la même cause qui avait perdu Troie, et brouillé les deux coqs de La Fontaine ; — voilà pourquoi Croc-en-Jambe et la Gibelotte, disons-nous, ennemis la veille, s'avançaient vers Salvator et le cabaret, appuyés au bras l'un de l'autre, aussi fermement que si aucun intérêt humain, ou aucune passion humaine, ne les pouvait séparer.

CX

LES DOUZE POUR CENT DU PÈRE LA GIBELOTTE

Les deux amis passèrent devant Salvator, et, comme s'ils eussent oublié que celui-ci devait être leur arbitre dans une affaire du plus grand intérêt, ils se contentèrent de le saluer respectueusement.

Salvator, qui ignorait quelle discussion les divisait, et quel honneur ils comptaient lui faire, Salvator leur rendit leur salut par une légère inclination de tête.

Tous deux entrèrent au cabaret, et cherchèrent des yeux Barthélemy Lelong ; mais Barthélemy Lelong n'était pas encore arrivé.

— Eh bien, dit Croc-en-Jambe, si nous profitions de cela pour exposer notre affaire à M. Salvator.

— Je veux bien, répondit la Gibelotte, qui, au contraire, avait l'air de ne pas vouloir du tout ; mais il me semble qu'en attendant on pourrait consommer un petit verre de trois-six.

— Alors, tu payes? car, *tant* qu'à moi, la nuit a été mauvaise.

— Certainement, dit la Gibelotte. — Deux petits verres d'eau-de-vie et *le Constitutionnel* !

Le garçon apporta les deux petits verres, les remplit avec bain de pied, donna le *Constitutionnel* à la Gibelotte, et s'éloigna emportant le carafon.

— Eh bien, dit la Gibelotte, que fais-tu donc là-bas?

— Moi ? demanda le garçon.

— Oui, toi.

— Dame, je vous sers ce que vous avez demandé ; vous avez demandé deux petits verres et le *Constitutionnel*, je vous donne *le Constitutionnel* et deux petits verres.

— Et tu emportes le carafon ?

— Sans doute.

— Eh bien, laisse-moi te dire, blanc-bec, que ce n'est pas ainsi qu'on agit avec des pratiques.

— Blanc-bec ?

— J'ai dit blanc-bec !

— Il a dit blanc-bec ! appuya Croc-en-Jambe.

— Et comment agit-on avec des pratiques? demanda le garçon, qui n'eût insisté que si la Gibelotte eût nié le mot.

— On laisse le carafon, quitte à faire une marque à la hauteur du breuvage ; et, quand on s'en va, ce qui est bu est bu.

— Parbleu ! répéta Croc-en-Jambe, ce qui est bu est bu, c'est clair ça !

— Et lequel de vous deux est celui qui paye? reprit le garçon.

— C'est moi, dit la Gibelotte.

— En ce cas, c'est autre chose.

Et il posa le carafon entre les deux amis.

— Dis donc, marmouset? fit Croc-en-Jambe.

— C'est à moi que vous parlez? demanda le garçon.

— Et à qui donc, s'il vous plaît?

— Eh bien, que vouliez-vous dire?

— Je voulais dire que ton observation n'était pas polie.

— Quelle observation?

— Tu as dit : « En ce cas, c'est autre chose. »

— Eh bien, oui. Après?

— Eh bien, après, je te répète que ça n'est pas poli. On est aussi bon que M. la Gibelotte pour répondre de ton carafon d'eau-de-vie !

— C'est possible, observa le garçon ; mais j'ai des ordres.

— Des ordres de qui?

— Des ordres du patron.

— De M. Robinet?

— De M. Robinet.

— Il t'a défendu de me faire crédit, M. Robinet?

— Non ; mais il m'a ordonné de ne vous vendre qu'au comptant.

— A la bonne heure !

— Cela vous va?

— Oui, l'honneur est satisfait.

— Alors, vous n'êtes pas difficile.

— A ta santé, Croc-en-Jambe ! dit la Gibelotte.

— A ta santé, la Gibelotte ! dit Croc-en-Jambe.

Et tous deux attaquèrent leur verre d'eau-de-vie, chacun avec son caractère : Croc-en-Jambe en le jetant dans son gosier comme il eût jeté une lettre à la poste ; la Gibelotte en le sirotant.

— As-tu vu le bulletin de la bourse d'hier ? demanda la Gibelotte. Je ne l'ai pas vu, moi.

— Tu oublies que je ne sais pas lire, répondit Croc-en-Jambe.

— C'est-à-dire que c'est à faire suer. Ah çà ! mais il se croit donc le roi des commissionnaires ?

— J'ai idée qu'il se croit mieux que cela, dit Croc-en-Jambe.

— Si tu étais de mon avis, continua la Gibelotte en versant un quatrième verre au chiffonnier, nous réglerions nos comptes comme deux vrais amis que nous sommes, sans immiscer un tiers dans nos affaires d'intérêt.

— Je ne demande pas mieux ; mais je te préviens que ça m'altère horriblement de parler d'affaires !



Mademoiselle Bebé réfléchit un instant.

— Ah ! c'est vrai, dit la Gibelotte avec une expression de mépris.

— Le cinq pour cent a fait 100 francs 75 centimes, dit un voisin à l'habit noir, à la cravate crasseuse, à la chaîne de chrysocale, à l'air douteux, enfin.

— Merci, monsieur Guy-d'Amour, dit la Gibelotte.

Et versant un second verre d'eau-de-vie à Croc-en-Jambe :

— Alors, c'est de la baisse pour aujourd'hui, ajouta-t-il.

— J'en mettrais ma main au feu, dit Croc-en-Jambe en mettant la main à son verre.

— En ce cas, j'ai envie d'acheter, reprit la Gibelotte avec l'aplomb d'un vieil agent de change.

— Moi, j'achèterais ! répondit fastueusement le chiffonnier.

Et il envoya un second verre d'eau-de-vie rejoindre le premier.

La Gibelotte en versa un troisième.

— As-tu vu la façon dont ce fat de Salvator nous a salués ? demanda-t-il à son compagnon.

— Non, je n'ai pas vu, dit Croc-en-Jambe.

— Alors buvons.

Et la Gibelotte versa un cinquième verre d'eau-de-vie à Croc-en-Jambe, qui commença à voir des bluettes voltiger devant ses yeux.

— Je disais donc, reprit la Gibelotte, que tu me devais la somme de cent soixante et quinze francs quatorze centimes.

— Et moi, je disais, repartit Croc-en-Jambe, qui n'avait pas encore perdu la mémoire des chiffres ; je disais que je ne te devais que la somme de soixante et quinze livres dix sous.

— Parce que tu t'obstines à ne compter que le capital.

— C'est vrai, dit Croc-en-Jambe, en tendant son verre ; je m'obstine à ne compter que le capital.

La Gibelotte remplit le verre de Croc-en-Jambe.

— Mais, avec les intérêts cumulés, ça fait juste cent soixante et quinze francs quatorze centimes.

— Comment une somme de soixante et quinze livres dix sous peut-elle produire, en sept mois... ?

— Huit mois !

— En huit mois, soit un intérêt de cent francs quatorze centimes ?

— Tu vas voir cela. Il y a huit mois que tu es venu demeurer chez moi.

— J'étais heureux, alors ! interrompit mélancoliquement Croc-en-Jambe en pensant avec quelle facilité la Gibelotte lâchait, à cette époque, les pièces de quinze sous.

— Et moi aussi ! dit la Gibelotte en songeant qu'en même temps que Croc-en-Jambe, mademoiselle Bébé la Rousse était venue demeurer chez lui. Que veux-tu ? mon pauvre ami, on vieillit et l'on décline tous les jours.

— C'est vrai, dit Croc-en-Jambe ; c'est le contraire des dettes, qui ne font que s'accroître en vieillissant.

— A cause des intérêts cumulés, répéta la Gibelotte. Je disais donc qu'il y a huit mois que tu es venu loger chez moi ; je t'ai loué moyennant cinq francs par mois.

— J'en conviens.

— C'est bien heureux ! A partir du premier mois, tu as commencé à ne pas me payer.

— C'était pour ne pas prendre une mauvaise habitude.

— Cinq fois huit font quarante.

— Oui ; seulement, depuis un mois, je ne loge plus chez toi ; ça ne fait donc que cinq fois sept, trente-cinq.

— Tu as laissé une vieille hotte dans la chambre, ce qui m'a empêché de louer, dit la Gibelotte.

— Tu n'avais qu'à la jeter par la fenêtre.

— Oui, pour que tu dises qu'il y avait cent mille francs dedans !

— Allons, soit, dit Croc-en-Jambe ; mettons huit mois ; mais dès demain, je vais rechercher ma hotte.

— Non pas ; c'est mon gage !

— Mais, comme cela, mon loyer va donc continuer de courir ?

— Paye-moi mes cent soixante et quinze francs quatorze centimes, et il ne courra plus.

— Mais tu sais bien que je n'en ai pas le premier sou, de tes cent soixante et quinze francs quatorze centimes !

— Alors, ne t'oppose pas à un règlement de compte.

— Règle ; mais verse !

La Gibelotte versa un septième ou huitième verre d'eau-de-vie. Croc-en-Jambe ne comptait plus, et le lecteur nous permettra de faire comme lui.

— Nous disons donc huit mois à cinq francs, quarante francs ; plus, trente-cinq francs cinquante centimes prêtés en différentes fois.

— En plus de soixante fois !

— Mais, enfin, prêtés, tu ne le nies pas ?

— Non, je reconnais être ton débiteur de soixante et quinze livres dix sous ; je le dis à qui veut l'entendre, je le crie sur les toits.

— Eh bien ! les intérêts de soixante et quinze francs cinquante centimes à douze pour cent...

— A douze pour cent ? Le taux légal est de cinq ; de six par tolérance.

— Mon cher Croc-en-Jambe, tu oublies les risques.

— C'est vrai, dit le chiffonnier avec un geste d'assentiment, j'oubliais les risques.

— Tu admets donc les douze du cent ? reprit la Gibelotte en remplissant de nouveau le verre de son compagnon.

— Je les admets, dit celui-ci, dont la langue commençait à s'épaissir.

— Eh bien ! dit la Gibelotte, un premier mois à douze du cent, ça fait neuf francs deux centimes et demi à ajouter à soixante et quinze francs cinquante, c'est-à-dire quatre-vingt-quatre francs cinquante-deux centimes et demi.

— Ah ! c'est donc au mois ?

— Quoi ?

— Tes douze du cent.

— Sans doute.

— Mais à ce compte-là, ça fait cent quarante du cent par an.

— Dame ! il y a les risques.

— C'est vrai, dit Croc-en-Jambe de plus en plus ivre, il y a les risques !

— Alors, tu comprends très bien, maintenant, que tu me doives cent soixante et quinze francs quatorze centimes ?

— Oh ! à cent quarante du cent par an, ce qui m'étonne, c'est de ne pas te devoir davantage.

— Non, dit la Gibelotte, tu ne me dois pas davantage.

— C'est étonnant ! fit Croc-en-Jambe.

— Tu es donc prêt à reconnaître que tu me dois cent soixante et quinze francs quatorze centimes ?

— Oh ! dit Croc-en-Jambe, ce n'est pas assez de cent soixante et quinze francs !

— Eh bien ! soit, je rabats les quatorze centimes, dit généreusement la Gibelotte.

— Non, reprit Croc-en-Jambe d'un air hautain ; non, monsieur, je ne veux pas de grâce ; laissez-les ?

— Tu ne me tutoies plus, Croc-en-Jambe ? dit la Gibelotte.

— Non, je vois que j'ai agi légèrement en vous donnant le titre d'ami !

— Puisque je te dis que je rabats les quatorze centimes.

— Non, non, non, je ne veux pas qu'on les rabatte, moi !

— Nous allons les manger.

— Je n'ai pas faim ; j'ai soif.

— Alors, nous allons les boire.

— Ça, je veux bien.

— Tu n'es donc plus fâché contre moi ? dit la Gibelotte en remplissant le verre de son débiteur.

— Non, c'était pour rire ; et la preuve...

— Allons donc !

— La voici...

— Tais-toi, dit la Gibelotte, je ne veux pas de preuve.

— Mais si je veux t'en donner une, moi !

— Eh bien ! reconnais d'abord les cent soixante et quinze francs, dit le tueur de chats en tirant un papier de sa poche.

— Qu'est-ce que tu me demandes ? Je ne sais pas écrire.

— Fais ta croix.

— Et la preuve, reprit Croc-en-Jambe poursuivant son idée, c'est que, si tu veux me donner seulement dix francs, je les reconnais, tes cent soixante et quinze francs.

— Bon ! je suis déjà trop en avance.

— Cent sous ?

— Impossible.

— Trois francs ?

— Réglons d'abord les vieux comptes.

— Quarante sous ?

— Voilà la plume : fais ta croix.

— Vingt sous ? On n'est pas digne d'avoir un ami, quand on risque de perdre son ami pour vingt sous !

— Allons, les voilà, tes vingt sous, dit la Gibelotte.

Et il tira de sa poche une pièce de quinze sous.

— Ah ! je savais bien que tu y viendrais, dit Croc-en-Jambe en trempant sa plume dans l'encre.

— Et toi aussi, tu y viens ! dit la Gibelotte en lui avançant le papier.

Croc-en-Jambe s'apprêtait à faire sa croix, mais une ombre s'interposa entre le jour et lui ; cette ombre, c'était celle de Salvator.

Le jeune homme allongea la main par la fenêtre, prit l'obligation que Croc-en-Jambe se disposait à certifier de ce symbole qui, chez les gens du peuple, a plus de valeur qu'une signature, la déchira en mille morceaux, et, jetant sur la table soixante et quinze francs cinquante centimes :

— Voici la somme qui vous est due, la Gibelotte, dit-il. C'est moi qui suis désormais le créancier de Croc-en-Jambe.

— Ah ! monsieur Salvator, s'écria le chiffonnier en s'épatant sur la table, vous avez là un débiteur dont, ma parole, je ne voudrais pas pour un sou !

En ce moment, une jolie petite voix se fit entendre comme pour contraster avec la voix avinée de Croc-en-Jambe.

— Monsieur Salvator, disait la voix, qui appartenait évidemment à une jeune fille, voulez-vous porter cette lettre-là rue de Varenne, nº 42 ?

— Au troisième clerc de M. Baratteau, toujours ?

— Oui, monsieur Salvator ; il y a réponse. Voilà cinquante centimes.

— Merci, ma belle enfant ; votre commission va être faite, et lestement, soyez tranquille !

Et Salvator, effectivement, partit de son pied le plus léger, laissant la Gibelotte dans le plus profond étonnement, étonnement qui n'était égalé que par la satisfaction qu'éprouvait le tueur de chats d'être rentré dans ses soixante et quinze francs cinquante centimes.

CXI

OÙ L'AUTEUR A L'AVANTAGE DE PRÉSENTER M. FAFIOU A SES LECTEURS

Au moment où la Gibelotte mettait dans sa poche les soixante et quinze francs cinquante centimes ; où Croc-en-Jambe, complètement ivre, poussait son premier ronflement ; où Salvator — qui venait, au propre et au figuré, de jeter par la fenêtre une somme considérable pour un homme de son état — consentait, sur l'invitation de la petite voix douce, à faire pour dix sous une course d'une demi-lieue, à ce moment, Barthélemy Lelong apparut sur la porte du cabaret de la Coquille d'or, tenant à son bras mademoiselle Fifine, c'est-à-dire cette femme qui, s'il fallait en croire Salvator, avait une si puissante influence sur la vie de l'ouvrier charpentier.

Mademoiselle Fifine n'offrait rien, au premier abord, qui justifiât cette influence inouïe, sinon que c'est une des lois d'équilibre de la nature, que la force soit parfois soumise à la faiblesse. C'était une grande fille de vingt à vingt-cinq ans — rien n'est difficile comme de dire l'âge précis d'une femme du peuple de Paris, — vieillie avant le temps par la misère ou la débauche ; sa tête pâle, aux yeux bistrés, était

nue, avec des cheveux blonds qui eussent été superbes aux tempes d'une femme du monde, mais qui perdaient la moitié de leur valeur à être mal soignés ; le cou était maigre, mais bien attaché, et assez gracieux dans sa maigreur même ; les mains étaient belles, plus pâles que blanches : une élégante en eût fait disparaître les défauts, en eût doublé les qualités, et fût arrivée, avec ces mains-là, à être citée pour ses mains ; tout le corps, ondoyant sous un grand châle de laine et sous une robe de soie un peu passée, avait le flexible balancement du serpent et de la sirène ; on eût dit qu'en le laissant sans appui, il se serait courbé comme un jeune peuplier sous le vent ; ce qui dominait, enfin, dans tout cet ensemble, c'était une espèce de luxure paresseuse qui n'était pas sans charme, et qui — on le voit du moins par l'influence prise sur Jean Taureau — n'avait pas été sans résultat.

Le charpentier avait la fierté et la joie peintes sur le front. Soit caprice, soit indifférence, mademoiselle Fifine ne consentait que rarement à sortir avec lui, excepté quand il offrait de la conduire au spectacle. Mademoiselle Fifine adorait le spectacle, mais ne voulait aller qu'à l'orchestre ou aux premières galeries ; ce qui emportait tout de suite une journée du travail de Jean Taureau, et l'empêchait de faire jouir, aussi souvent qu'il l'eût désiré, mademoiselle Fifine de cette aristocratique récréation.

Mademoiselle Fifine avait toujours eu une ambition : c'était de se mettre au *théâtre* ; — c'est ainsi qu'elle prononçait le mot qui représentait l'objet de son ambition. — Malheureusement, elle n'avait pas les protections nécessaires, puis aussi, le vice de prononciation que nous venons de signaler lui avait sans doute nui dans l'esprit des directeurs. A défaut de premiers rôles, à défaut de rôles secondaires, mademoiselle Fifine se fût contentée de figurer ; et peut-être cette ambition moins élevée que l'autre, eût-elle été satisfaite, si Jean Taureau ne lui avait pas signifié qu'il ne voulait point d'une baladine pour sa maîtresse, et qu'il lui casserait les reins si elle montait sur les planches. Mademoiselle Fifine se moquait fort de la menace de Jean Taureau : elle savait que Jean Taureau ne lui casserait rien du tout, et que c'était elle, au contraire, qui, lorsqu'elle le voudrait, plierait Jean Taureau comme un jonc. Dix fois, dans des moments de rage, la main du charpentier s'était levée sur sa maîtresse, prête à l'anéantir en s'abaissant ; mais mademoiselle Fifine s'était contentée de dire : « C'est ça, battez une femme ! c'est du beau, allez ! » et la main était retombée inerte comme celle d'un enfant. Jean Taureau avait la fierté de sa force : à moins d'être horriblement monté, soit par la jalousie, soit par l'ivresse, il ne se heurtait qu'aux vrais obstacles, méprisant de renverser ce qui n'offrait pas de résistance.

Jean Taureau, outre ses moments d'ivresse ou de jalousie, avait encore d'autres moments pendant lesquels il faisait assez mauvais de se frotter à lui : c'étaient ses moments de remords ; — de remords, et non de repentir, entendons-nous bien.

Sous son nom de Barthélemy Lelong Jean Taureau, avait, dix ans auparavant, épousé en légitime mariage une femme douce, honnête, travailleuse, dont il avait commencé par avoir trois enfants. Au bout de six ans de bonheur, il avait rencontré mademoiselle Fifine, et de ce jour avait daté la vie orageuse qu'il menait, laquelle, sans le rendre heureux lui-même, faisait le malheur de sa femme et de ses enfants, qui n'avaient, du mari et du père, que les heures maussades ou fatiguées.

Le charpentier sentait bien que sa femme l'aimait véritablement, tandis que mademoiselle Fifine ne se donnait pas même la peine de faire semblant de l'aimer : — non, ce que mademoiselle Fifine eût aimé, eût adoré, l'*être* pour lequel elle eût fait des folies, c'eût été un acteur !

Comment Barthélemy Lelong tenait-il tant à une femme qui tenait si peu à lui, et comment mademoiselle Fifine, tenant si peu à lui, restait-elle avec Barthélemy Lelong ? C'est ce que Descartes seul, l'inventeur des atomes crochus, pourrait nous expliquer, ce que chacun de nous a éprouvé une fois dans sa vie, ce qui se résume par ce mot d'un de mes amis auquel je demandais, à propos de lui et de sa maîtresse : « Mais, ne vous aimant pas davantage, pourquoi restez-vous ensemble ? »

— Que veux-tu ! nous nous détestons trop pour nous séparer !

Mademoiselle Fifine avait un enfant de Barthélemy Lelong ; Barthélemy Lelong adorait cet enfant, et c'était avec cet enfant surtout qu'elle pliait le colosse, qu'elle le faisait aller et venir comme, avec l'appât, le pêcheur fait aller et venir le poisson. Dans ses jours de méchanceté, quand elle avait besoin — on ne sait pourquoi — du désespoir de ce malheureux, elle lui disait de sa voix traînante :

— Ta fille ? qu'est-ce que tu parles de ta fille ? Tu n'as pas le droit de l'appeler ta fille, puisque t'es marié et que tu ne peux pas la reconnaître ! D'ailleurs, qui te dit que c'est de toi, c't'enfant là ? Elle ne te ressemble pas !

Et cet homme, ce lion, ce rhinocéros, se roulait, se tordait, mordait le plancher avec des hurlements de rage, criant :

— Oh ! la malheureuse ! oh ! la déhontée ! elle dit que mon enfant n'est pas de moi !

Mademoiselle Fifine regardait le dogue râlant, avec cet œil vitreux des femmes sans cœur ; un méchant sourire retroussait les lèvres, montrant ses dents pointues comme celles de l'hyène.

— Eh bien, non ! disait-elle ; l'enfant n'est pas de toi, *pisque* tu veux le savoir !

A ces mots, Barthélemy Lelong redevenait Jean Taureau : il se relevait rugissant ; il bondissait sur cette femme aux membres grêles comme ceux d'une araignée ; il levait sur elle son poing lourd comme le marteau d'un cyclope ; et elle se contentait de dire :

— C'est ça ! battez une femme ! c'est du beau, allez !

Alors, Jean Taureau enfonçait ses mains dans ses cheveux, et, délirant, hurlant, rugissant, ouvrait la porte d'un coup de pied, se précipitait par les escaliers, et malheur à l'hercule du Nord, à l'alcide du Midi qui se fût trouvé sur son chemin ! il n'y avait que la faiblesse qui pût trouver grâce devant lui.

C'était un de ces soirs-là qu'il avait rencontré les trois amis au tapis-franc de Bordier.

Nous savons comment les choses s'étaient passées, et comment le drame eût fini, pour Barthélemy Lelong, par une apoplexie, si Salvator ne fût arrivé à temps pour le saigner, et, la saignée faite, pour l'envoyer à l'hôpital Cochin.

Depuis huit jours, il était, comme nous l'avons dit, sorti de là, et, ayant rencontré Croc-en-Jambe et la Gibelotte au milieu de leur discussion d'intérêt, il leur avait donné le conseil de prendre Salvator pour arbitre, et les avait invités à déjeuner avec lui à la Coquille d'or.

A l'entrée de Barthélemy Lelong, un des deux convives était déjà hors de combat : c'était Croc-en-Jambe.

Restait la Gibelotte.

Barthélemy Lelong fit mettre trois couverts, étendit la main sur Croc-en-Jambe, qui ronflait comme un basson, et prononça solennellement ces paroles bien connues :

— Honneur au courage malheureux !

Après quoi, les huîtres étant ouvertes, on se mit à table, au milieu des mille observations de mademoiselle Fifine, qui ne trouvait rien de bon.

— Oh ! comme vous êtes difficile, ma belle enfant ! dit la Gibelotte.

— Tiens, ne m'en parle pas ! dit Barthélemy Lelong en appuyant le plat de sa main derrière sa tête, et en serrant les dents ; c'est parce qu'elle est avec moi : un chat lui semblerait meilleur à la barrière, avec son cabotin, son pitre, son paillasse de Fafiou, qu'un faisan truffé avec moi, au Rocher de Cancale ou aux Frères Provençaux.

— Allons, bon ! dit mademoiselle Fifine de sa voix traînante, encore une nouvelle visée ! Il y a plus de huit jours que je n'ai seulement passé sur le boulevard du Temple.

— C'est vrai : depuis que je suis sorti de l'hôpital, tu n'y as pas mis le pied ; mais on m'a dit qu'auparavant tu y allais tous les jours, et que la baraque du sieur Copernic n'avait pas de spectatrice plus assidue que toi.

— C'est bien possible ! dit mademoiselle Fifine avec cet air insoucieux qui faisait damner Jean Taureau.

— Oh ! si je croyais cela ! dit le charpentier en tordant sa fourchette de fer entre ses mains comme il eût fait d'un cure-dents.

Puis, se tournant vers la Gibelotte :

— Ce qui m'écœure, vois-tu, c'est qu'elle s'amourache toujours de créatures qui ne sont pas des hommes, de blancs-becs que je mangerais sur le pouce, si je n'avais pas honte de m'attaquer à de pareils marmousets ; à des gens auxquels je n'ose pas toucher, parce que, en les touchant, je les casserais ! Parole d'honneur ! la Gibelotte, si tu le voyais, ce Fafiou, tu dirais comme moi : « Ça ! qu'est-ce que c'est que ça ? Ça n'est pas un homme ! »

— Dame, il y a des goûts de toute sorte, dit mademoiselle Fifine.

— Alors, tu avoues donc que tu l'aimes ? s'écria Jean Taureau.

— Je ne dis pas que je l'aime, je dis qu'il y a des goûts de toute sorte.

Jean Taureau poussa une espèce de rugissement, et, brisant son verre contre les dalles du cabaret :

— Qu'est-ce que c'est que ces verres-là, garçon ? dit-il. Crois-tu que Jean Taureau a l'habitude de boire dans des dés à coudre ? Apporte-moi une chope !

Le garçon était habitué aux manières de Jean Taureau qui était une pratique ; il déposa sur la table l'objet demandé, lequel pouvait contenir une demi-bouteille, et se mit à ramasser les fragments du verre brisé.

Jean Taureau emplit son nouveau verre bord à bord, et le vida d'un seul coup.

— Bon ! dit Fifine, ça commence bien ! Je connais ça : dans vingt minutes, on sera obligé de vous rapporter à la maison ivre-mort. Vous en aurez pour dix ou douze heures à dormir ; moi, pendant ce temps, j'irai faire un tour au boulevard du Temple.

— Est-elle assez sans cœur ? demanda Barthélemy Lelong à la Gibelotte avec une voix pleine de larmes. C'est qu'elle le ferait comme elle le dit, au moins !

— Pourquoi donc pas ? repartit mademoiselle Fifine.

— Si tu avais une femme pareille, la Gibelotte, dit Barthélemy Lelong, parle franchement, qu'en ferais-tu ?

— Moi ? dit la Gibelotte, je la prendrais par les pattes de derrière, et v'lan ! je lui donnerais le coup du lapin !

— Oui, c'est le chat ! murmura mademoiselle Fifine ; je vous conseillerais de venir vous y frotter, à vous et à lui !

— Garçon, du vin ! s'écria Jean Taureau.

Au moment où ces premiers symptômes d'irritation commençaient à se manifester à la Coquille d'or, entre Barthélemy Lelong et mademoiselle Fifine, un grand garçon maigre, effilé, osseux, au cou long comme celui d'une guitare, au nez retroussé comme un cor de chasse, aux yeux bêtes et ternes, et à fleur de tête comme des yeux de veau, à la chevelure couleur de moutarde, au masque grotesque, enfin, que tous les passants saluaient de leurs rires, malgré l'imperturbable gravité du personnage qui en était porteur, débouchait sur la place des Halles, par cette grande artère chargée de l'alimenter et qu'on appelle la rue Saint-Denis.

Ce qui contribuait encore à rendre cette figure plus bouffonne, c'était le chapeau étrange qui lui servait de cadre, en même temps qu'il projetait son ombre sur elle. Ce chapeau était un de ces tricornes que la génération qui a suivi la nôtre n'a plus vu qu'en souvenir, ou par tradition sur la tête de Jeannot.

Aussi, quand le nouvel acteur que nous introduisons en scène s'aventura au milieu de la population gouailleuse de la halle, ce fut, pendant tout le temps qu'il mit à franchir la distance qui le séparait de la Coquille d'or, un éclat de rire immense qui parcourut à l'instant même tout le marché, comme eût fait la commotion de l'étincelle électrique.

Mais lui, tel qu'un croque-mort qui ne se croit pas obligé d'être triste parce que les autres le sont, lui ne se croyant pas obligé d'être gai parce que les autres l'étaient ; il passa donc, lui, le dernier tricorne, au milieu de cette rangée de rieurs avec le flegme d'un homme civilisé qui passe au milieu d'une tribu sauvage, et il arriva à son but en une douzaine d'enjambées.

Ce but, c'était incontestablement Salvator ; car arrivé à la porte de la Coquille d'or, il s'arrêta en face du crochet qui représentait le commissionnaire absent, et, avec un geste du plus haut comique, découvrant sa tête d'une main, tandis que, de l'autre, il prenait ses cheveux jaunes :

— Là, justement, dit-il, il n'y est pas !

Il monta sur une borne et regarda autour de lui : pas de Salvator ! Il s'informa aux groupes qui l'entouraient et qui, en le voyant monter sur une borne, s'étaient immédiatement formés en cercle comme s'ils eussent espéré assister à une parade ; aucun des spectateurs ne put précisément lui dire où était celui qu'il cherchait.

Alors il eut une idée : c'est que Salvator était peut-être dans l'intérieur du cabaret.

— Tiens, que je suis bête ! dit-il tout haut.

Et descendant de sa borne, — piédestal admirablement adapté à la statue qu'il avait portée un instant, — il s'avança vers la porte de la Coquille d'or.

A l'ombre qu'il projeta en passant devant la fenêtre, Barthélemy Lelong se retourna vivement, comme si un scorpion l'eût piqué, et s'écria :

— Oh ! mais je ne me trompe pas !

Et ses yeux se reportèrent aussitôt de la fenêtre vers la porte de la rue, à laquelle ils semblèrent rivés, tandis qu'il murmurait tout bas :

— Mais qu'il vienne, qu'il vienne donc ! Je ne vais pas le chercher ; mais s'il vient !

En ce moment, le personnage qui avait excité une si grande hilarité dans la halle, et qui semblait exciter une si violente colère chez Barthélemy Lelong, parut dans l'encadrement de la porte, et, comme s'il eût eu la faculté de la tortue, tout en laissant son corps dans la première pièce du cabaret, il allongea sa tête dans la salle du fond, cherchant de ses yeux hébétés un homme que nous savons être Salvator, tandis que Jean Taureau, croyant qu'il cherchait une femme, et que cette femme était mademoiselle Fifine, s'écria d'une voix terrible, et en devenant pâle comme un mort :

— M. Fafiou !

Puis, se retournant vers sa compagne :

— Ah ! c'est donc parce que vous lui aviez donné rendez-vous ici que vous avez consenti à sortir avec moi, mademoiselle Fifine ?

— Tiens, peut-être ! répondit mademoiselle Fifine de sa voix traînante.

Jean Taureau ne poussa qu'un cri, ne fit qu'un bond : en une seconde, il fut sur le malheureux Fafiou, qu'il prit au collet, et qu'il secoua absolument comme, au mois de mai, un écolier secoue un jeune hêtre pour en faire tomber les hannetons. Quant à Fafiou, il n'avait pas eu le temps de se reconnaître, et se trouvait aux mains de son terrible ennemi avant même de se douter du danger qu'il courait.

Le danger était grand ; aussi poussa-t-il des cris lamentables.

— Monsieur Barthélemy ! monsieur Barthélemy ! disait le pauvre Fafiou d'une voix étranglée, je vous jure que je ne venais pas pour elle ; je vous jure que j'ignorais qu'elle fût ici !

— Et pour qui donc venais-tu, misérable paillasse ?

— Mais vous ne me laissez pas le temps de vous le dire.

— Pour qui venais-tu ?

— Pour M. Salvator.

— Ce n'est pas vrai !

— Ah ! vous m'étranglez ! A la garde !

— Pour qui venais-tu ?

— Pour M. Salvator... Au secours !

— Je te demande pour qui tu venais.

— Il venait pour moi, répondit derrière Fafiou une voix grave et douce, quoique en même temps pleine de fermeté. Lâchez donc cet homme, Jean Taureau.

— Bien vrai ? demanda celui-ci ; bien vrai, monsieur Salvator ?

— Vous savez que je ne mens jamais. Lâchez donc cet homme, je vous dis.

— Ma foi ! il était temps que vous arriviez, monsieur Salvator ! dit Barthélemy Lelong en lâchant sa victime, et en respirant avec le bruit que fait, en accomplissant le même acte, l'animal dont il avait emprunté le nom ; M. Fafiou allait perdre le goût du pain, et M. Galilée Copernic, beau-frère de M. Zozo du Nord, aurait été obligé, ce soir, de jouer sa parade sans paillasse.

Et, tournant dédaigneusement le dos à celui qu'il regardait comme son rival préféré dans le cœur de mademoiselle Fifine, il laissa M. Fafiou sortir tranquillement du cabaret à la suite de Salvator.

CXII

OÙ IL EST TRAITÉ DE FAFIOU ET DE MAITRE COPERNIC, ET OÙ L'AUTEUR DÉFINIT LES RELATIONS QUI EXISTAIENT ENTRE EUX.

Salvator revint prendre sa place habituelle contre la muraille. Fafiou, comme nous l'avons dit, suivait Salvator en élargissant sa cravate pour donner de l'air à son gosier.

— Ah ! monsieur Salvator, dit-il, je vous dois une belle chandelle ! c'est la seconde fois que vous me sauvez la vie, parole d'honneur ! Aussi, foi de Fafiou, si je puis vous rendre un service à mon tour, je ne me lasse pas de vous le dire, disposez absolument de moi !

— Peut-être, vais-je te prendre au mot, Fafiou, dit Salvator.

— Oh ! en vérité du bon Dieu, vous ferez dans ce cas un homme heureux, c'est moi qui vous le dis.

— Je t'attendais, Fafiou.

— Vraiment ?

— Et, désespérant presque de te voir, j'allais t'écrire.

— Ça, monsieur Salvator, c'est vrai que je suis en retard ; mais, voyez-vous, j'ai trouvé Musette seule, et, quand je trouve Musette seule, dame ! je m'en donne à lui dire que je l'aime.

— Mais tu aimes donc toutes les femmes, libertin ?

— Oh ! non, monsieur Salvator, je n'aime que Musette, aussi vrai que je m'appelle Fafiou !

— Et mademoiselle Fifine ?

— Je ne l'aime pas, elle ! c'est elle qui m'aime, c'est elle qui court après moi ; mais moi, quand je la vois d'un côté, je me sauve de l'autre.

— Je te conseille d'en faire autant quand tu verras Jean Taureau ; car je ne serai pas toujours là, à point nommé, pour te tirer de ses mains.

— En voilà un brutal ! Mais je lui pardonne : quand on est jaloux...

— Ah ! tu es jaloux aussi ?

— Comme le tigre de la reine Tamatave !

— Alors, c'est Musette que tu aimes ?

— A en mourir de consomption ! Voyez l'état où je suis.

— C'est l'amour qui mange toute ma graisse, parole d'honneur !

— Si tu aimes tant Musette, pourquoi ne l'épouses-tu pas ?

— Sa mère s'y refuse.

— Alors, il faut prendre bravement ton parti, mon garçon, et renoncer à cette femme-là.

— Pas du tout ! Y renoncer ? Ah ! bien, oui ! j'ai de la patience, j'attendrai.



Fafiou se trouvait aux mains de son ennemi

— Qu'attendras-tu ?

— J'attendrai que la mère soit mangée !.. Ça ne peut pas lui manquer, un jour ou l'autre.

Salvator sourit imperceptiblement de la féroce résignation avec laquelle Fafiou attendait le trépas de sa belle-mère, pour épouser la bien-aimée de son cœur.

Que les lecteurs ombrageux ne prennent cependant pas, d'après cela, une trop mauvaise opinion de Fafiou. C'était un bon et brave garçon, que ce malheureux paillasse, qui faisait partie de la troupe ordinaire des comédiens de M. Galilée Copernic.

Engagé pour la modique somme de quinze francs par mois, qu'on lui payait un mois sur quatre, il jouait l'emploi des pitres, des Jeannots, des Gilles, des Jocrisses, tous les rôles de queue-rouge, enfin, qui convenaient si bien à sa physionomie.

Mais là ne se bornait pas son emploi : il était en même temps barbier, perruquier, coiffeur de toute la troupe, laquelle se composait en tout de huit personnes, y compris le directeur, M. Galilée Copernic, qui jouait les Cassandres ; mademoiselle Musette, qui jouait les Isabelles ; et lui, Fafiou, qui jouait les paillasses et les Gilles en rivalité avec le beau Léandre ; — ce qui était un véritable martyre pour lui, puisque, démesurément amoureux de Musette-Isabelle, il entendait sans cesse sa maîtresse dire des tendresses aux autres et à lui des injures.

Il est vrai que, lorsque les deux jeunes gens étaient seuls, ils se rattrapaient : c'était alors Fafiou qui avait toutes les tendresses, et le beau Léandre qui recevait de loin toutes les rebuffades que Fafiou avait reçues de près.

Et il avait grand besoin de cet amour, qui faisait à la fois sa joie et son tourment, le pauvre Fafiou ! Il était seul au monde, ne connaissant ni père, ni mère, ni oncle, ni tante, ni frère de lait, ni père nourricier : toute famille, directe ou indirecte, lui avait manqué depuis sa première jeunesse. Le père Galilée Copernic, passant un jour près de la montagne Sainte-Geneviève, l'avait trouvé faisant des culbutes dans la rue, et l'avait ramassé, se promettant de cultiver ces dispositions naturelles. Il l'avait emmené avec lui, lui avait, pour l'allécher, donné un souper dont l'enfant, dans ses rêves de gastronomie, n'avait jamais eu le soupçon. En voyant ce tableau enchanteur de son existence future, Fafiou s'était fait une idée peut-être un peu exagérée de la vie de saltimbanque, s'était laissé rompre les vertèbres et désarticuler les os, de façon à pouvoir se livrer au saut de carpe et à tous les exercices gymnastiques des clowns.

On avait d'abord fait des tours de force sur les différentes places de Paris ; puis, Paris brûlé, on avait passé à la province, de la province à l'étranger. On avait visité les *premières capitales de l'Europe* en arrachant les dents aux militaires de passage, on avait avalé des sabres, on avait ingurgité des couleuvres, et mangé des étoupes enflammées. Mais l'appétit vient en mangeant, même des étoupes : on songea donc, au lieu de courir le monde, à revenir

à Paris, à y monter un théâtre, et, vers 1824 ou 1825, on avait obtenu de la police la permission d'élever des tréteaux sur le boulevard du Temple.

Depuis cette époque, on jouait des parades pendant toute l'année, parades composées, pour la plupart, avec des bribes du théâtre Italien ou du théâtre de la Foire ; seulement, il y avait à ces représentations grotesques deux interruptions annuelles : on jouait, pendant le carême, des mystères pour les dévots, et, pendant les vacances, des féeries pour les enfants.

Mais nous ne parlons que de ce qui se passait à l'avant-scène, c'est-à-dire de ce qu'en termes de banque, haute ou petite, on appelle les bagatelles de la porte. En effet, la pièce jouée gratuitement en plein air sur les tréteaux n'était qu'un prétexte pour attirer le public dans l'intérieur ; et il y eût eu, en vérité, mauvaise grâce au public que l'on divertissait gratuitement de ne pas reconnaître cette attention en refusant de voir les merveilles que le père Galilée Copernic réservait à ses spectateurs. Et, nous osons le dire, nous qui, à cette époque, y avons assisté plus d'une fois, c'était un spectacle qui valait bien les deux sous que l'on payait en sortant.

L'intérieur de cette baraque était un vrai monde en raccourci : géants et nains, albinos et femmes à barbe, Esquimaux et bayadères, anthropophages et invalides à tête de bois, singes et chauves-souris, ânes et chevaux, boas constrictors et veaux marins, éléphants sans trompe et dromadaires sans bosse, orangs-outangs et sirènes, la carapace d'une tortue gigantesque, le squelette d'un mandarin chinois, l'épée avec laquelle Fernand Cortez avait conquis le Pérou, la lunette avec laquelle Christophe Colomb avait découvert l'Amérique, un bouton de la fameuse culotte du roi Dagobert, la tabatière du grand Frédéric, la canne de M. de Voltaire, enfin un crapaud fossile vivant, trouvé dans les couches antédiluviennes de Montmartre par le célèbre Cuvier ! — C'était, nous le répétons, un abrégé de tous les règnes de la nature et de toutes les merveilles du monde.

Il eût fallu un grand mois à une commission de savants pour dresser le catalogue des mille bibelots dont l'intérieur de la baraque du père Galilée Copernic était émaillé du haut en bas.

Aussi, la reine Tamatave qui montrait, dans une baraque voisine, le tigre du Bengale et le lion de Numidie, n'avait-elle point, malgré sa couronne de papier doré et sa ceinture de coquillages, repoussé les avances du père Galilée Copernic, quand celui-ci lui avait offert d'engager dans sa troupe mademoiselle Musette, héritière présomptive d'une des îles sous le Vent.

Mademoiselle Musette, moyennant la somme de trente francs par mois, avait donc été cédée par sa mère au père Galilée Copernic, pour jouer les Isabelles dans la parade, et représenter, à l'intérieur, la chaste Suzanne entre les deux vieillards.

M. Flageolet, afin de donner à l'engagement une plus grande valeur, avait signé immédiatement au-dessous de la reine Tamatave, en prenant, dans l'acte, le modeste titre de tuteur.

Avec les huit comédiens — lui compris — qui composaient sa troupe, le père Galilée Copernic arrivait à montrer successivement au public cent ou cent cinquante personnages vivants : des aveugles qui y voyaient depuis dix minutes ; des muets à qui l'on venait de rendre miraculeusement la parole ; des sourds qu'on avait opérés, et qui entendaient maintenant comme tout le monde ; un sergent de la garde impériale que l'on apercevait gelé au milieu d'un immense glaçon, et qui avait été rapporté de la Bérésina par son propre frère ; un homme chauve, du crâne duquel, grâce à une pommade composée par le maître de l'établissement, on voyait, à l'œil nu, sourdre des cheveux rouges ; un marin traversé à jour d'un boulet à la bataille de Trafalgar, et qu'on devait se hâter de visiter, les médecins ne lui donnant plus que trois ans, deux mois et huit jours à vivre ; un naufragé de *la Méduse*, miraculeusement sauvé par un requin pour lequel il sollicitait du gouvernement une pension alimentaire ; — enfin, tout, hommes célèbres, femmes célèbres, enfants célèbres, chevaux célèbres, ânes célèbres, tout, on trouvait tout dans soixante pieds carrés, et, au milieu de ces célébrités, maître Galilée Copernic, joueur de gobelets, diseur de bonne aventure, danseur de corde, arracheur de dents, bateleur, jongleur, comédien, présidant à tout, montrant lui-même aux spectateurs les merveilles de son établissement, avec des descriptions appropriées aux visites qu'il recevait : gentilshommes, soldats, manouvriers, capitaines, petits-maîtres ou mendiants.

Habile à tous les métiers, ayant visité tous les pays, connaissant toutes les sciences, parlant toutes les langues, baragouinant tous les idiomes, pris tour à tour par les artisans, les magistrats, les hommes d'épée, les hommes d'Église, les hommes de lettres et les hommes des champs pour un confrère, par les Allemands, les Anglais, les Italiens, les Espagnols, les Russes et les Turcs pour un de leurs compatriotes, le père Galilée n'était pas la célébrité la moins curieuse au milieu de toutes ces célébrités. C'était, pour nous résumer, un impudent, un insouciant, un aventureux, un fantasque bohémien, dans lequel étaient unies mille aptitudes diverses, qui, bien dirigées, eussent fait de lui un homme de génie et qui, laissées à elles-mêmes, vagabondes et capricieuses, n'étaient parvenues à faire qu'un empirique et un saltimbanque.

Fafiou, on le comprend bien, dut profiter des leçons de cet illustre maître ; seulement, moins heureusement doué que lui, il arriva à une limite d'art et d'intelligence qu'il ne put jamais franchir. Copernic s'était longtemps entêté à son éducation ; mais il avait renoncé à faire de lui, sinon son second, du moins son suppléant. Toutefois, comme il n'était pas homme à nourrir un sujet quelconque sans l'utiliser, il avait songé à mettre à profit sa niaiserie, sa naïveté et, mieux encore que tout cela, sa tête bête, et il en avait fait un jocrisse, un pierrot, un paillasse, un pitre, une queue-rouge, une espèce de Debureau parlant, enfin, et des plus accomplis.

Nombre d'artistes venaient des quartiers les plus éloignés, de la barrière du Trône, du faubourg du Roule, de l'Odéon, pour l'entendre improviser ses bêtises, qui éclataient par douzaines dans l'oreille des spectateurs, comme, les jours de réjouissances publiques, les pétards éclatent par paquets dans les jambes des passants.

Quand Copernic et Fafiou (Cassandre et Gille) étaient en scène, c'était un feu roulant de calembours, de balourdises, de coq-à-l'âne, de jeux de mots, de pointes, de questions grotesques, de réponses absurdes, enfin de ces lazzi qu'en termes de coulisses on appelle des *balançoires*, à faire mourir de rire un Anglais attaqué du spleen : aussi voyait-on se tordre dans les convulsions les plus désordonnées les spectateurs de ces parades où les deux comédiens, le maître et l'élève, déployaient, comme en rivalité l'un de l'autre, un talent merveilleux.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que notre pitre n'avait pas le moins du monde la conscience de son mérite : non, Fafiou ignorait Fafiou. Il avait du talent comme les gens spirituels ont de l'esprit, sans le savoir. Une fois sur les planches, il n'était plus Fafiou, il était Gille ; il parlait à Cassandre comme un véritable valet eût parlé à son maître, sans chercher ses intonations, sans changer sa façon de s'exprimer, humblement, naturellement, insolemment, selon la situation ; en un mot : et voilà pourquoi c'était un grand comédien.

Disons maintenant comment Fafiou avait connu Salvator et était devenu son obligé.

CXIII

QUEL GENRE DE SERVICE SALVATOR AVAIT RENDU A FAFIOU, ET QUEL GENRE DE SERVICE SALVATOR PRIE FAFIOU DE LUI RENDRE

Si l'esprit de Fafiou était naïf, tellement naïf qu'il arrivait parfois jusqu'aux dernières limites de la bêtise, son cœur était excellent, et il était sincèrement aimé de tous ses camarades, quoiqu'il leur servît de plastron et souvent même de souffre-douleur. Il était surtout capable d'amour, comme on l'a vu, et de reconnaissance, comme on va le voir.

Pendant le rigoureux hiver que l'on venait de traverser, les malheureux comédiens, ensevelis près d'un mois, comme les Lapons, sous la neige, n'avaient pas fait, durant tout ce mois, dix sous de recettes par jour : alors, Salvator, par des moyens inconnus de ceux-là même qu'il secourait, était venu à leur aide, et, depuis ce temps, le plus reconnaissant de tous, le meilleur, le plus naïf de la troupe, notre pitre Fafiou, passait tous les jours, après sa visite à Musette, qui demeurait au coin de la place Saint-André-des-Arcs, présenter ses hommages à Salvator, et lui demander quel service il pouvait lui rendre dans sa petite spécialité.

Il y avait trois mois que la chose durait ainsi : tous les matins, de midi à une heure, Salvator, s'il était à sa place accoutumée, recevait la visite de Fafiou : — ce qui explique comment la présence de Fafiou à la halle produisit l'effet que nous avons dit, et comment Fafiou, habitué à l'effet produit, n'y attachait plus aucune attention ; — et, tous les jours, Fafiou renouvelait à son bienfaiteur des offres de services que celui à qui elles étaient adressées avait constamment refusé d'accepter. Fafiou n'en persistait pas moins à faire régulièrement sa visite et ses offres de services à Salvator ; cet acte de dévouement quotidien était devenu chez lui une habitude.

La rue aux Fers, dira-t-on, était sur son chemin, ou à peu près, pour aller de la place Saint-André-des-Arcs au boulevard du Temple ; mais nous qui connaissons Fafiou, nous répondrons qu'il ne tenait qu'à Salvator de transporter son domicile à la barrière du Trône, et que, dans ce cas, l'honnête et reconnaissant Fafiou eût passé par la barrière du Trône pour revenir de la rue Saint-André-des-Arcs au boulevard du Temple. — Mais, alors, comment ce cœur droit et pur avait-il pu nourrir cette espérance de voir dévorer la reine Tamatave par le tigre du Bengale ou le lion de Numidie, et, cela, à cette seule fin d'épouser mademoiselle Musette ? Nous ne répondrons qu'une chose : c'est que l'amour est une passion qui rend fou, aveugle et féroce, et que Fafiou étant passionnément amoureux, était devenu fou, aveugle et féroce vis-à-vis de la femme qui, tenant en main sa destinée, lui fermait, de cette main impitoyable, la porte du bonheur en mettant pour condition à ce bonheur que Fafiou n'épouserait Musette que lorsqu'il gagnerait, et d'une façon bien assurée, la somme de trente francs par mois ! Or, Fafiou, qui, depuis cinq ans, ne gagnait que quinze francs par mois, — lesquels encore lui étaient payés avec une irrégularité si régulière, que la moyenne de ses appointements n'était pas de cinq francs par mois, — Fafiou, même à l'horizon le plus lointain, ne voyait pas naître la possibilité d'une pareille augmentation d'appointements. Le mariage de Fafiou était ainsi remis, comme le disait scientifiquement M. Galilée Copernic, aux calendes grecques ; ce qui rendait Fafiou fou, aveugle et féroce, et ce qui, dans ses heures de folie, d'aveuglement et de férocité, lui faisait désirer la mort de la reine Tamatave.

Nos lecteurs comprennent donc, maintenant que nous leur avons expliqué les rapports qui existaient de Fafiou à Salvator, cette phrase, que le pitre, au commencement du chapitre précédent, avait dite au commissionnaire : « Monsieur Salvator, foi de Fafiou, si je puis vous rendre un service à mon tour, je ne me lasse pas de vous le dire, vous pouvez absolument disposer de moi ! »

Aussi, Fafiou, qui avait constamment vu ses offres repoussées, fut-il dans la joie de son âme lorsque, pour la première fois depuis trois mois, il entendit Salvator lui répondre : « Peut-être vais-je te prendre au mot, Fafiou » ; à laquelle réponse Fafiou s'écria : « Ah ! en vérité du bon Dieu, vous ferez dans ce cas un homme heureux, c'est moi qui vous le dis ! »

— Je comptais bien sur ta bonne volonté, Fafiou, reprit Salvator en souriant, après la digression que nous avons rapportée au sujet de mademoiselle Musette. Aussi, j'ai disposé de toi sans te consulter.

— Oh ! parlez, monsieur Salvator ! parlez ! s'écria de nouveau Fafiou, profondément attendri de la marque de confiance que lui donnait Salvator. Quant à ça, vous savez que je vous suis dévoué corps et âme !

— Je le sais, Fafiou. Écoute-moi donc.

Une des facultés de Fafiou était de tourner son nez de quarante-deux manières, et ses oreilles de vingt-trois ; il ouvrit donc ses oreilles outre mesure, en disant :

— J'écoute, monsieur Salvator.

— A quelle heure a lieu ta parade, Fafiou ?

— Il y en a deux, monsieur Salvator.

— Alors, à quelle heure ont lieu tes parades ?

— La première a lieu à quatre heures, et la seconde à huit heures du soir.

— Quatre heures, c'est trop tôt ; huit heures, c'est trop tard.

— Ah ! diable ! on ne peut pourtant pas changer cela : c'est la règle.

— Fafiou, il faut que la première parade ne commence, ce soir, qu'à six heures ; plusieurs de mes amis qui désirent assister à ton triomphe, et qui ne sont libres que de cinq à sept, m'ont chargé de te présenter cette demande.

— Diable, monsieur Salvator ! diable !

— Vas-tu me dire que c'est impossible ?

— Je ne vous dirai jamais ça, monsieur Salvator, vous le savez bien.

— Alors ?

— Alors, monsieur Salvator, puisque vous désirez que la parade n'ait lieu qu'à six heures, il faudra qu'elle ait lieu à cette heure-là.

— Tu as tes moyens ?

— Non, je les trouverai.

— Je puis donc être tranquille ?

— Vous pouvez être tranquille : quand on me couperait en morceaux, monsieur Salvator, on ne me ferait pas paraître avant six heures.

— Bien, Fafiou. Mais ce n'est là que la moitié du service que j'ai à te demander.

— Tant mieux ! car, alors, ça ne serait pas la peine.

— Tu es donc disposé à tout faire pour moi ?

— Tout, monsieur Salvator !... Tenez, quand il me faudrait pour vous... avaler ma future belle-mère, comme j'ai avalé des étoupes enflammées, je l'avalerais !

— Non, cela te ferait une trop mauvaise affaire avec le tigre du Bengale et le lion de Numidie, auxquels tu l'as vouée... une parole est sacrée ; à plus forte raison, un vœu !

— Eh bien ! voyons, de quoi s'agit-il, monsieur Salvator ?

— Voici... Il s'agit tout simplement de rendre, ce soir, à ton patron ce qu'il te donne tous les jours.

— A M. Copernic ?

— Oui.

— Ce qu'il me donne tous les jours ?

— Oui.

— Il ne me donne jamais rien, monsieur Salvator.

— Je te demande pardon : il te donne, à la fin de chaque parade, le même coup de pied au même endroit, si je ne m'abuse.

— Au derrière... oui, c'est vrai, cela, monsieur Salvator.

— Eh bien, quand il te donnera, ce soir, le coup de pied quotidien, il s'agit d'attendre sournoisement qu'il se retourne, et, alors, de le lui rendre.

— Hein ?... cria Fafiou, qui crut avoir mal compris.

— De le lui rendre, répéta Salvator.

— Le coup de pied au... ?

— Oui.

— A M. Copernic ?

— A lui-même.

— Oh ! pour ça, c'est impossible, monsieur Salvator ! répondit le malheureux Fafiou en pâlissant.

— Et pourquoi, impossible ?

— Mais parce que, à la ville, il est mon directeur, et que, sur la scène, il est mon maître, puisqu'il joue toujours les rôles de Cassandre, et que je joue, moi, ceux de Gille... D'ailleurs, le cas est prévu.

— Comment ! demanda Salvator tout étonné, le cas est prévu ?

— Oui... il y a, dans mon engagement, que je m'engage pour être le barbier-perruquier-coiffeur de la troupe ; pour jouer les Gilles, les Jeannots, les paillasses, les niais, les queues-rouges ; pour recevoir les coups de pied au derrière, *sans jamais les rendre*.

— Sans jamais les rendre ? dit Salvator.

— Sans jamais les rendre ! — Je vais vous le montrer, au surplus... j'ai mon engagement sur moi.

Et Fafiou tira de sa poche un engagement crasseux qu'il présenta à Salvator, et que celui-ci prit et ouvrit du bout des doigts.

— C'est vrai, dit Salvator ; il y a : « Sans jamais les rendre. »

— « Sans jamais les rendre ; » oh ! ça y est ! Ainsi, monsieur Salvator, demandez-moi ma vie, si vous voulez ; mais ne me demandez pas de manquer à mon engagement.

— Attends, dit Salvator. Je vois aussi, sur ton engagement, que tu es tenu à faire toutes ces choses moyennant quinze francs par mois, que te payera Galilée Copernic.

— Que me payera M. Galilée Copernic, oui, monsieur Salvator.

— Eh bien, je croyais que tu m'avais dit qu'il ne te les payait pas.

— Ça, c'est vrai, malheureusement vrai !

— Tandis que, tous les soirs, régulièrement, tu reçois un coup de pied.

— Deux, monsieur : un à la parade de quatre heures, un à la parade de huit.

— Eh bien, mais il me semble, mon cher Fafiou, que, du moment où M. Galilée Copernic manque à ses engagements, tu peux bien manquer aux tiens.

Fafiou ouvrit de grands yeux.

— Je n'avais pas pensé à cela, dit-il.

Puis, secouant la tête :

— N'importe ! ajouta-t-il, demandez-moi ma vie, mais ne me demandez pas de rendre à M. Copernic un coup de pied au... Non, c'est impossible !

— Et pourquoi cela, puisqu'il ne te paye pas pour le recevoir ?

— Croyez-vous que cela me donne le droit de...?

— Je le crois.

— Mais non ! mais non ! il manque à ses engagements *en moins* ; moi, je manquerais aux miens *en plus*. Impossible, monsieur Salvator ! impossible ! Demandez-moi... ma vie !

— Voyons, raisonnons, Fafiou.

— Soit, raisonnons, monsieur Salvator.

— Vous improvisez, ou à peu près, toutes ces parades, — dans lesquelles tu déploies, à mon avis, un talent merveilleux ?...

Les joues du paillasse se couvrirent des roses de la modestie.

— Vous êtes bien bon, monsieur Salvator... Comme vous dites, nous les improvisons, ou à peu près.

— Eh bien, qui t'empêche d'improviser un coup de pied, comme tu improvises un coq-à-l'âne ? Tu verras quel succès aura ton coup de pied !

— Mais, monsieur Salvator, ça ne se sera jamais vu, que Gille rende un coup de pied à Cassandre !

— Cela n'en sera que plus inattendu, et, par conséquent, il n'en aura que plus de succès.

— Oh ! parbleu ! dit Fafiou, qui entendait déjà éclater les rires et les applaudissements et qui se laissait prendre par le côté artiste, parbleu, je n'en doute pas.

— Eh bien, alors ?... Comment, Fafiou, un grand succès t'attend, et tu hésites ?

— Mais si le père Copernic se fâche ?

— Ne t'inquiète pas de cela.

— S'il me met à la porte pour avoir manqué à l'une des clauses fondamentales de mon engagement ?

— Je t'engage, moi.

— Vous ?

— Oui, moi.

— Vous allez donc être directeur de spectacle ?

— Peut-être.

— Vous m'engagez ?

— Oui. Et je te garantis trente francs par mois ; et, s'il le faut, je dépose d'avance une année de tes appointements.

— Mais alors, si j'ai trente francs par mois, s'écria Fafiou dans le vertige du bonheur, mais alors...

— Quoi ?

— Ah ! mon Dieu !

— Eh bien ?

— Mais je pourrai donc [illegible] épouser mademoiselle Musette ?

— Sans doute. Mais sois tranquille, il ne te renverra pas, car c'est toi, mon garçon, qui es le meilleur comédien de sa troupe, et non seulement il ne te renverra pas, mais encore demande-lui le lendemain de doubler tes appointements, et il les doublera.

— S'il ne les double pas ?

— Je serai là, moi, avec mes trente francs par mois, mes trois cent soixante-cinq francs par an.

— Mais c'est une fortune que vous m'offrez là, monsieur ! c'est plus qu'une fortune, c'est le bonheur !

— Refuses-tu toujours, Fafiou ?

— Non, ma foi, monsieur Salvator ; c'est convenu, dit [illegible] heureusement le pitre ; et, s'il faut vous dire toute la vérité, [illegible] je ne suis pas fâché de trouver une occasion de lui rendre la monnaie de sa pièce, au père Copernic. Aussi, ce soir, je vous en réponds, il recevra les deux plus jolis coups de pied au [illegible]

— Non pas deux, interrompit vivement Salvator, ne te laisse pas emporter par la situation, Fafiou ; un seul coup de pied.

— Eh bien, un seul, mais qui en vaudra deux, je vous le promets.

Et Fafiou fit le geste d'un homme qui allonge un coup de pied terrible.

— Cela te regarde, répondit Salvator, mais un seul.

— Oui, un seul, c'est dit. Vous n'en avez besoin que d'un seul ?

— Je n'en ai besoin que d'un seul.

— Que diable voulez-vous en faire ?

— C'est mon secret, Fafiou.

— Eh bien ! donc, il n'en recevra qu'un seul. Voilà !

Et le pitre renouvela son geste agressif.

— C'est cela.

— Oh ! je vois d'ici la figure du patron ! ... [illegible] je puis sauter immédiatement à bas des tréteaux !

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— C'est que je connais le père Copernic ; le premier moment sera terrible.

— Oui, mais trente francs par mois et la main de Musette.

— Oh ! ça vaut bien qu'on risque quelque chose !

— Eh bien ! va repasser ton rôle, mon garçon, et fais en sorte que ton coup de pied final arrive de six heures et demie à sept heures moins un quart.

— Monsieur Salvator, à six heures trente-cinq minutes, je serai à la riposte.

— Bien, Fafiou, et merci.

— Adieu, monsieur Salvator.

— Adieu, Fafiou.

Et le pitre, après avoir fait à Salvator un respectueux salut, s'éloigna du mystérieux commissionnaire en chantant un vieux refrain du théâtre de la Foire, l'esprit gai et le cœur joyeux, comme s'il venait d'apprendre que la reine Tamatave était définitivement [illegible] par le tigre royal du Bengale ou le grand lion de Numidie.

Salvator, de son côté, le regarda s'éloigner avec un regard bien différent de celui qu'il avait jeté deux heures auparavant sur la cabriolette et son [illegible] débiteur.

Mais abandonnons Salvator pour suivre Fafiou et allons, si vous le voulez, chers lecteurs, assister, sur le boulevard du Temple, à la parade que la foule enthousiaste attend [illegible] à cent lieues qu'elle est [illegible] de [illegible], nous le croyons du moins, le dénouement inaccoutumé dont Salvator est l'auteur.

CXIV

PROFIL DE GALILÉE COPERNIC

Les tréteaux du sieur Galilée Copernic étaient situés, comme nous l'avons dit, sur l'emplacement qui s'étendait alors et s'étend encore aujourd'hui, du théâtre de Madame-Saqui, devenu le théâtre des Funambules, au théâtre du Cirque-Impérial, appelé autrefois Cirque-Olympique, ou, plus [illegible] Cirque-Franconi.

Ces tréteaux, élevés à une hauteur de cinq ou six pieds, avaient pour horizon une immense toile peinte, divisée en plusieurs compartiments où étaient représentés des femmes colosses, des nègres blancs, des géants, des nains, des phoques, des sirènes, des combats de coqs, des scorpions avalant des buffles, un squelette jouant du théorbe, Latude s'évadant de la Bastille, Ravaillac assassinant Henri IV rue de la Ferronnerie, et enfin le maréchal de Saxe remportant la victoire de Fontenoy. — Les batailles du temps de la République et de l'Empire étaient expressément défendues.

En outre, une collection de toutes les toiles passées et présentes des foires [illegible] étaient appendues aux vergues des tréteaux et se balançaient au vent comme des voiles latines, si bien que l'établissement de M. Galilée Copernic ressemblait à une immense jonque chinoise naviguant dans l'océan de la foule.

Ces tréteaux, — il y a nécessité de revenir à eux, — ces tréteaux, qui représentaient une superficie praticable de sept ou huit pieds de large sur une vingtaine de pieds de long, étaient splendidement éclairés par une rampe de quatorze lampions dégageant une épaisse fumée qui s'élevait comme un pastiche de ce temple consacré au dieu de l'art.

On les avait allumés à cinq heures, et la vue de cette illumination avait un peu calmé la foule qui attendait déjà depuis une heure ; mais, comme il y avait plus de vingt minutes que les lampions étaient allumés, qu'ils brûlaient et fumaient, et que, malgré l'affiche qui annonçait positivement, pour quatre heures précises, *grande parade jouée par M. Pierrot Fafiou et M. Galilée Copernic*, personne ne paraissait, la foule, qui d'abord avait patiemment [illegible], poussait des cris d'indignation et des hourras de fureur.

Au reste, une chose que j'ai remarquée depuis que je vais au théâtre, et que je soumets bien humblement à l'appréciation des philosophes et à l'analyse des savants, c'est que moins un spectateur a payé, plus il est exigeant ; et, qu'aux premières représentations, les critiques les plus amères et les sifflets les plus acharnés viennent presque toujours de ceux qui, pour entrer, n'ont pas eu la peine de mettre la main à la poche de leur gilet.

La foule, qui attendait depuis une heure vingt minutes et qui était, ce soir-là, on ne sait pourquoi, trois fois plus nombreuse qu'à l'ordinaire, la foule se livrait donc en ce moment de [illegible] crime de *lèse-foule*, par des vociférations menaçantes et des jurons empruntés aux différents vocabulaires poissards ayant cours à cette époque et [illegible] l'usage des jeunes gens de bonne famille.

Enfin, vers cinq heures et demie, le sieur Galilée Copernic, [illegible] entendant les cris d'indignation poussés par les spectateurs qui ne voyaient rien, par les auditeurs qui n'entendaient rien, le sieur Galilée Copernic, jugeant, au balancement imprimé à sa baraque, que l'orage était sérieux et que la multitude commençait à devenir houleuse, apparut enfin sur les tréteaux, vêtu de son costume de Cassandre.

Mais cette vue, qu'on eût crue faite pour calmer l'agitation, sembla au contraire l'augmenter. Malgré la majesté avec laquelle le sieur Galilée Copernic se présenta à la foule, celle-ci éclata en huées et en sifflets ; huées si violentes, sifflets si aigus, que le malheureux saltimbanque ne put, pendant cinq minutes, articuler une seule parole.

Ce que voyant, il se retourna et réunit ses deux mains en entonnoir devant sa bouche, demandant à l'intérieur un objet quelconque, que lui passa la main blanche de mademoiselle Musette. — Cet objet était une clef de porte cochère dont il son domina bientôt d'une façon si triomphante les sifflets de la foule, que la foule émerveillée se tut, laissant maître Galilée Copernic siffler tout seul. On eût dit un solo de boa au milieu d'un concert de serpents à sonnettes.

Enfin, comme on se lasse de tout, même de siffler, le sieur Galilée Copernic éloigna la clef de sa bouche, et, comme lui seul troublait le silence, le silence régna de nouveau.

Il en profita pour s'avancer jusque sur la rampe, et, après avoir salué avec une suprême dignité :

— Milords et messieurs, dit-il, j'imagine que ce n'est pas à moi que ces sifflets sont adressés.

— Si ! si ! à toi et à Fafiou ! crièrent cent voix !

— Oui, oui, oui, à tous les deux, répéta la foule. A bas Copernic ! à bas Fafiou !

— Milords et messieurs, reprit Copernic dès que le silence fut rétabli, il y aurait injustice à me rendre responsable d'un retard qui vous blesse ; car, à quatre heures précises, revêtu de mon costume de Cassandre, j'étais prêt à avoir l'honneur de paraître devant vous.

— Eh bien ! alors, pourquoi n'y avez-vous point paru ? crièrent les mêmes voix. Où étiez-vous ? que faisiez-vous ?

— Où j'étais et ce que je faisais, milords et messieurs ?

— Oui, oui, où étiez-vous ? d'où vient le retard ? Vous manquez au public ! Des excuses ! des excuses !

— D'où vient ce retard mystérieux ? d'où il vient, milords et messieurs ? Faut-il vous le dire ? Oui, je crois qu'il convient de vous donner cette marque de déférence.

— Parlez ! parlez ! parlez !

— Eh bien, puisqu'il faut vous le dire, ce retard vient d'un malheur immense, épouvantable, inouï, arrivé il n'y a qu'un instant à votre artiste de prédilection, à notre camarade, à notre ami Phénix Fafiou, qui, comme chacun sait, devait remplir le rôle de valet, rôle indispensable dans une pièce à quatre personnages seulement, et où le valet joue le premier rôle.

Un grand mouvement se fit dans la foule, qui prouva qu'elle n'était pas insensible au malheur, quel qu'il fût, arrivé à Fafiou.

Copernic indiqua par un signe qu'il voulait continuer, et les spectateurs, impatients d'être tirés de leur angoisse, se hâtèrent de faire silence.

Cassandre reprit :

— Mais quel malheur est donc arrivé à Phénix Fafiou ? allez-vous me demander d'une seule voix. Milords et messieurs, il lui est arrivé un malheur comme il peut en arriver à vous, à moi, à monsieur, à madame, à nos amis, à nos ennemis ; car nous sommes tous mortels, ainsi que me le disait un jour confidentiellement le prince de Metternich.

Nouveau tumulte dans la foule.

— Oui, milords et messieurs, s'écria Copernic profitant de la sensation produite par ses paroles pour s'emparer com-



A quelle heure a lieu ta parade, Fafiou ?

plétement de la foule, oui, Fafiou, votre artiste chéri, a failli mourir tout à l'heure !

A cette nouvelle, plusieurs spectateurs et un grand nombre de spectatrices poussèrent un long et lugubre gémissement.

Copernic remercia la foule de la main et du regard, puis continua en ces termes :

— Voici le fait, milords et messieurs, le fait dépouillé de tout artifice et mis sous vos yeux dans toute sa terrible simplicité. Depuis quelque temps, on avait remarqué avec inquiétude que Fafiou se retirait dans des coins ; que Fafiou devenait triste ; que Fafiou maigrissait. Il dépérissait visiblement ; les pommettes devenaient de jour en jour plus rouges et plus saillantes, les dents se déchaussaient, et le menton se rapprochait sensiblement du nez, qui, pareil à celui du malheureux père Aubry, que j'ai connu sur les bords du Mississipi, inclinait tristement vers la tombe !

Qu'avait Fafiou ? quelle douleur poignante ravageait sourdement cet artiste de choix ? son estomac se détériorait-il ? sa poitrine s'affaiblissait-elle ? Non ! la croissance de Phénix Fafiou était achevée. — Était-ce la misère, la simple misère, qui le poursuivait ? était-il obligé d'aller dans les rues nu-tête, faute de chapeau ; de marcher pieds nus, faute de souliers ; d'aller en bras de chemise, faute d'habit ? Non ;

vous avez pu vous en convaincre par vous-mêmes, Fafiou a un tricorne neuf, des souliers neufs, une veste neuve, que je l'ai autorisé à prendre parmi mes vieux habits. — Fafiou avait-il à pleurer un parent chéri? menait-il au fond du cœur le convoi de son père ou de sa mère? son oncle était-il décédé sans rien lui laisser, ou son neveu était-il mort en lui laissant des dettes? Non, milords et messieurs; Fafiou n'avait ni père ni mère, Fafiou n'avait pas d'oncle, Fafiou n'avait pas de neveu, Fafiou n'avait pas de famille. — Mais alors, demanderez-vous, milords et messieurs, alors, qu'avait donc Fafiou?... Ce qu'il avait, messieurs? ce qu'il avait?

— Oui, oui, qu'avait-il? cria la foule.

— Il avait ce que nous sommes tous exposés à avoir, grands comme petits, riches comme pauvres. Fafiou avait des peines de cœur! Fafiou était amoureux! J'entends quelques militaires murmurer: « Ce n'est pas vrai: Fafiou a le nez en trompette, et l'on n'est pas amoureux avec un nez en trompette! » Je me permettrai de dire à MM. les militaires de tous grades, depuis les caporaux jusqu'aux maréchaux de France, qu'ils me paraissent bien dédaigneux, et pour le nez de Fafiou et pour l'instrument sur lequel ce nez est modelé. Par quelle injustice l'homme qui aurait le nez en trompette demeurerait-il étranger aux félicités de ce monde, et quelle est la loi, divine ou humaine, qui concède le privilège exclusif de la volupté à ceux qui ont le nez en perroquet, au détriment de ceux qui ont des nez en cor de chasse? Fafiou, du côté du nez, est bâti incomplètement, je vous l'accorde; mais Fafiou est, au nez près, bâti comme les autres hommes; et, pour un nez plus ou moins aquilin, plus ou moins retroussé, vous lui dites: « Va-t'en! » vous lui lâchez le mot *Raca!* Fi, messieurs! vous n'y songez pas sérieusement. Fafiou peut être impropre, mais Fafiou n'est pas insensible à l'amour. Et ce qui le prouve, milords et messieurs, c'est que, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, Fafiou est amoureux, amoureux, archer amoureux fou! — Tel était, milords et messieurs, le secret de la maigreur et de la mélancolie de Fafiou. Dans cette occurrence, que fit-il, qu'imagina-t-il, le malheureux? Je n'y songe pas sans frémir et ne vous le dis pas sans frissonner. Il pensa à se détruire par l'eau, par la poudre, par le feu, par la corde ou par le poison! Les moyens d'accomplir son sinistre projet ne manquaient donc pas à Fafiou; il n'avait, au contraire, que l'embarras du choix: mais il y a moyen et moyen, comme me le disait un jour, confidentiellement, M. le comte de Nesselrode.

Il y avait d'abord, je le répète, le moyen de la rivière. La rivière coule pour tout le monde, et Fafiou pouvait se jeter à l'eau du haut du pont Notre-Dame; mais songez-en avec terreur qu'il savait nager, et qu'il faisait dix degrés de froid: il comprit qu'il ne se noierait pas et qu'il s'enrhumerait! Il dut donc renoncer au mode de trépas ouvert à tout autre, fermé pour lui. — Il avait le moyen de l'arme à feu: il pouvait se brûler la cervelle; mais Fafiou réfléchit qu'il avait tellement peur de la détonation, qu'au moment où le coup se tirerait, en d'autres termes, il s'enfuirait à toutes jambes, si bien que la balle partirait en l'air et retomberait sans l'avoir atteint! — Il y avait le moyen de la flamme: il pouvait, comme Sardanapale, se coucher sur un bûcher, s'y faire apporter son déjeuner, son dîner ou son souper, mettre le feu au bûcher et se faire consumer en consommant; mais, se rappelant, d'une part, qu'il se nommait *Phénix* Fafiou, et ayant, d'une autre part, lu dans Pline et Hérodote que le phénix renaissait de ses cendres, il lui sembla complètement inutile de décéder le dimanche pour renaître le lundi ou le mardi. — Il avait le moyen de la corde, autrement dit, il pouvait se pendre; mais, réfléchissant tout à coup à la foule de gens dont il allait faire le bonheur en leur laissant ce talisman infaillible que l'on appelle la *corde de pendu*, un sourire de misanthrope vint effleurer ses lèvres et il renonça à ce philanthropique moyen! — Restait le poison, le poison fatal, le poison sombre; car, messieurs, que ce soit le poison de Mithridate, le poison d'Annibal, le poison de Locuste, le poison des Borgia, le poison des Médicis ou le poison de la marquise de Brinvilliers, le poison est toujours du poison, ainsi que me le disait un jour, en confidence, M. le prince de Talleyrand. Il s'arrêta donc à ce dernier moyen, au poison fatal, au sombre poison, et, quand je le vis arriver tout à l'heure pâle, défiguré, précédant, hideux, je tremblai de tous mes membres et devinai, au premier aspect, qu'il venait de se suicider. Je lui demandai en conséquence avec affection:

« — Qu'as-tu donc, drôle! pour nous faire attendre ainsi, le public et moi, depuis une heure?

« — Monsieur Copernic, me répondit Fafiou, j'ai mis fin à mes jours. »

Cette franchise me toucha. Mais, en même temps, une chose m'étonna, je dois l'avouer: ce fut d'apprendre de sa propre bouche la déplorable nouvelle de sa mort. Cependant, comme j'ai vu des choses cent fois plus surprenantes encore que celle-là, je continuai mes investigations.

« — Et de quelle façon, lui demandai-je d'une voix très émue pour mon âge et pour ma position, de quelle façon as-tu mis fin à tes jours?

« — En m'empoisonnant, me répondit Fafiou.

« — Avec quoi?

« — Avec du poison. »

J'avoue que cette réponse me parut, comme sublimité, laisser bien loin derrière elle le QU'IL MOURUT du vieil Horace, et le MOI de Médée.

« — Et où as-tu trouvé du poison? repris-je avec le calme d'un homme qui connaît cent trente-deux sortes de contre-poison.

« — Dans l'armoire de votre chambre à coucher, me répondit Fafiou d'une voix caverneuse. »

A ces mots, ma perruque se dressa sur ma tête, et ma barbe, que je venais de faire, repoussa subitement. Je pâlis de la tête aux pieds, et j'oscillai sur ma base.

« — Malheureux! m'écriai-je en entrecoupant mes paroles, je t'avais défendu d'ouvrir cette armoire!

« — C'est vrai, monsieur Copernic, me répondit Fafiou d'un air désespéré, mais je vous avais vu y enfermer les deux pots.

« — Ne t'avais-je donc pas prévenu, misérable! que ces deux pots contenaient de la marmelade d'arsenic, que le grand schah de Perse, dont je suis le premier médecin, m'avait fait demander pour le débarrasser des rats qui infestent son palais?

« — Je le savais, répondit Fafiou avec une sauvage énergie.

« — Et tu en as mangé un?

« — J'ai mangé les deux.

« — Même les pots?

« — Non, monsieur, mais leur contenu.

« — Tout entier?

« — Tout entier.

« — Malheureux! m'écriai-je. »

Et je répétai trois fois cet adjectif, qui me paraissait caractériser à merveille la situation de Fafiou. Si bien, milords et messieurs, que cet empoisonnement, la cause qui l'a amené, les incidents de différente nature qui en ont été la conséquence, les larmes que le suicide de Fafiou a fait jaillir des yeux de tous ses camarades, dont il est l'idole, et ces choses et beaucoup d'autres encore, messieurs, qu'il est inutile de porter à votre connaissance, ont, à mon grand regret, momentanément retardé la représentation. Si vous n'êtes pas impitoyables, comme j'aime à me l'imaginer; si une certaine émotion, soulevée par ce déplorable récit, fait tressaillir vos cœurs au fond de vos poitrines, vous pardonnerez aisément ce retard pour cause de décès, et vous nous permettrez de reprendre tranquillement le cours de nos représentations et de vous jouer ce soir, comme l'affiche l'annonce,

DEUX LETTRES TRÈS PRESSÉES

comédie-parade en un acte,

dans laquelle Phénix Fafiou remplira le rôle de Gille et votre serviteur celui de Cassandre.

Mais, me direz-vous, — les foules sont pleines de ces questions inattendues, — mais, me direz-vous, comment se fait-il, d'une part, que Fafiou soit empoisonné, et que, d'autre part et nonobstant, il remplisse le rôle de Gille? La réponse est facile, milords et messieurs, et j'ai résolu dans plusieurs cours de l'Europe, et particulièrement dans la cour des Fontaines, des questions bien autrement insolubles que celle que vous me faites l'honneur de m'adresser! En effet, milords et messieurs, peu de mots me suffiront pour vous expliquer ce problème. Quelques-uns de vous ont probablement ouï parler de la gourmandise proverbiale de Fafiou. Nul de la société qui ne l'ait rencontré, dans les carrefours de la capitale, grignotant, selon la saison, des pruneaux, des marrons, des nèfles, des noix ou des châtaignes. L'influence désastreuse que cette incessante absorption de chatteries a dû nécessairement avoir sur le tube intestinal de notre malheureux ami, je ne veux pas la sonder, je ne m'en informe à personne, je ne désire pas la connaître; mais l'influence de cette gourmandise immodérée sur mon garde-manger, voilà ce que je ne saurais passer sous silence, voilà ce que je n'ai besoin de demander à personne, voilà ce que je ne connais que trop bien par moi-même.

Or, ayant pensé que l'heure était arrivée de tendre un piège à la gloutonnerie ruineuse de Fafiou, je me mis à réfléchir sur la façon dont le piège devait être tendu. Vous comprenez bien que l'on n'a pas pris le vin blanc avec les diplomates les plus distingués du continent sans avoir conservé un reflet de leur astucieuse perspicacité et de leur

merveilleuse imagination... Une princesse étrangère, à laquelle j'avais eu le bonheur de sauver la vie dans une maladie où elle était restée abandonnée de tous les médecins, m'avait envoyé, à la fin de l'automne dernier, deux pots de confitures de poires, confitures pour lesquelles, dans un moment d'abandon, je lui avais avoué ma faiblesse ; mais, me rappelant instantanément que le nommé Fafiou qui raffole de toute chose, raffolait encore plus que moi des confitures de poires, je résolus de tendre le piège susdit à la crédulité de ce pitre, et je lui confiai, sous le sceau du secret, que ces deux pots étaient remplis d'une gelée d'arsenic que j'avais spécialement composée pour le grand schah de Perse, dans le but que je vous ai dit. Fafiou n'avait point alors de projets sinistres sur sa personne, et il frissonna rien qu'en voyant les pots ! Mais, depuis, étant tombé dans le désespoir que vous savez, il songea à ces deux pots, d'abord avec une terreur moins grande ; puis, enfin, lorsqu'il se fut tout à fait habitué aux idées du suicide, avec sang-froid et même avec joie.

Vous comprenez tout, maintenant, milords et messieurs. Arrivé au comble du désespoir, décidé à mourir, Fafiou mangea les deux pots qui contenaient chacun une livre de marmelade. Les premiers symptômes furent ceux de l'empoisonnement ; mais, grâce aux prompts remèdes que j'ai apportés à sa situation, je crois pouvoir vous répondre que la vie de notre camarade Phénix Fafiou ne court plus aucun danger. Nous allons donc, dans quelques secondes, avoir l'honneur de commencer la représentation. — Allllez, la musique ! »

A cette invitation, on entendit partir de l'intérieur de la baraque des sons de trombone, de clarinette, de grosse caisse et de tambour, assez semblables au bruit qui part d'un atelier de chaudronnerie.

Sur cette harmonie imitative, le sieur Galilée Copernic salua profondément le public, et disparut, au milieu des applaudissements et des cris joyeux de la foule, que ce récit de son Cassandre bien-aimé avait remise en bonne humeur, car il y a trois choses changeantes sous le ciel, dit l'*Ecclésiaste* : la foule, les femmes et les flots !

Au moment où la musique faisait rage, annonçant que la parade tant attendue allait commencer, arrivèrent des deux côtés du boulevard, c'est-à-dire dans la direction de la Bastille et de la porte Saint-Martin, plusieurs personnages vêtus de longs manteaux bruns, comme on les portait à cette époque, lesquels personnages se mêlèrent à la foule et se confondirent bientôt avec elle.

Pour un passant inattentif, ces différents personnages pouvaient paraître étrangers les uns aux autres ; mais, pour un observateur intelligent, il était de toute évidence que ces hommes se connaissaient à un titre quelconque, car chacun d'eux, à son arrivée, échangea de loin avec ceux qui étaient déjà là un imperceptible signe de reconnaissance. Bientôt, cependant, comme nous l'avons dit, s'enfonçant dans cette masse compacte, s'isolant les uns des autres, ils parurent n'être venus là que pour assister à la représentation de la parade, et personne ne fit attention à cette partie hétérogène de spectateurs mêlée au public ordinaire du sieur Galilée Copernic.

CXV

OU LE LECTEUR QUI N'AIME PAS LES PARADES, QUELQUES CONSÉQUENCES QU'ELLES PUISSENT AVOIR EN POLITIQUE, EST PRIÉ D'ALLER FAIRE UN TOUR AU FOYER

La symphonie discordante achevée derrière le rideau de fond, Gille et Cassandre, c'est-à-dire Fafiou et Copernic, apparurent sur les tréteaux.

Ce fut, pendant dix minutes, un immense éclat de rire, et des tonnerres d'applaudissements.

Chacun des deux artistes s'avança jusqu'à la rampe, et fit trois saluts, en s'inclinant respectueusement à chaque salut ; puis Fafiou alla s'adosser à la toile de fond, tandis que Cassandre, qui ouvrait la pièce, étant demeuré sur la rampe, commença le monologue suivant, — échantillon de la littérature en plein air qui florissait en l'an de grâce 1827, lequel a été sténographié par un de nos amis, et que nous sommes heureux de pouvoir mettre, dans toute sa sincérité, sous les yeux de nos lecteurs.

SCÈNE PREMIÈRE

CASSANDRE, *rêveur, sur le devant de la scène ; puis* GILLE, *au fond du théâtre*

CASSANDRE

Que le diable m'emporte si je sais où trouver un domestique doué en même temps d'esprit, de probité et d'un mauvais estomac, c'est-à-dire possédant les trois vertus théologales des bons serviteurs ! C'est que plus nous allons, plus le monde va, et va de mal en pis, les bons domestiques se font rares ! Où diable peuvent-ils être allés ? Dans quelque pays où il n'y a pas de maîtres. C'est au point que j'ai souvent songé à une chose : c'est de me prendre à mon service ; mais j'ai réfléchi : je suis d'une avarice si crasse, que jamais je ne consentirais à me donner les gages que je mérite, et, comme ma première condition, quand un domestique entre chez moi, c'est de n'être point obligé de le nourrir, je mourrais incontestablement de faim ! Renonçons donc à ce projet insensé et cherchons un serviteur moins exigeant que moi. *(Regardant autour de lui.)* Que vois-je donc là-bas ? — Eh ! c'est justement un valet ! Il court comme un dératé en regardant en l'air... Hé ! l'ami ! — Il ne m'entend pas, et regarde toujours en l'air... Hé ! l'ami ! — Espérons qu'il rencontrera quelque pavé, et qu'il tombera. — Patatras ! le voilà à terre. *(Allant à Gille, et le relevant.)* Mon ami, après quoi cours-tu ?

GILLE

Monsieur, je ne cours plus, vous le voyez bien !

CASSANDRE, *à part*

C'est juste, ce garçon est plein de sens, et c'est moi qui suis dans mon tort. *(Haut.)* Excuse-moi, j'ai pris un temps pour un autre. Après quoi courais-tu ?

GILLE

Je courais après un oiseau.

CASSANDRE, *à part.*

Cela m'explique pourquoi ce garçon regardait en l'air... *(Haut.)* Et comment cet oiseau s'était-il échappé ?

GILLE

Parce que j'avais ouvert la porte de sa cage.

CASSANDRE

Et pourquoi avais-tu ouvert la porte de sa cage ?

GILLE

Parce que sa cage sentait mauvais, à cette pauvre petite bête.

CASSANDRE

D'après ce que je vois, tu es en service ?

GILLE

Ah ! monsieur, après le malheur qui vient de m'arriver, je peux bien certainement me regarder comme libre ! et, si vous avez besoin d'un serviteur...

CASSANDRE

Bigre ! mais il faut d'abord que je sache d'où tu sors.

GILLE

Je sors d'une maison.

CASSANDRE

Je m'en doute bien. Mais à qui était la maison ?

GILLE

A un archevêque.

CASSANDRE

Et quelles fonctions remplissais-tu chez ton archevêque ?

GILLE

J'étais maître d'hôtel.

CASSANDRE

Bigre ! tu dois cuisiner proprement, alors ! Et que me prendras-tu ?

GILLE

Pour quoi faire ?

CASSANDRE

Pour être à mon service.

GILLE

Oh ! soyez tranquille, monsieur, je vous prendrai tout ce que je pourrai.

CASSANDRE

Je te demande sur quel pied tu comptes entrer à mon service.

GILLE

Sur mes deux pieds, monsieur.

CASSANDRE

Alors, voilà qui est bien, et je crois que nous nous conviendrons parfaitement.

GILLE

Et, moi, j'en suis sûr, monsieur.

CASSANDRE, *le regardant*

Eh ! eh !

GILLE, *regardant Cassandre.*

Eh ! eh !

CASSANDRE

Ta physionomie me plaît ; la nuance de tes cheveux est de mon goût ; ton nez me séduit ! Maintenant, voyons un peu si ton ramage ressemble à ton plumage.

GILLE, *chantant.*

Un Suiss', rev'nant d'campagne,
De son pays, d'l'Allemagne...

CASSANDRE

Que fais-tu ?

GILLE

Dame ! vous avez demandé à voir mon ramage : je chante.

CASSANDRE, *à part.*

Ce garçon m'est de plus en plus sympathique ! (*Haut.*) Ce n'est pas cela que je voulais dire ; je voulais t'adresser quelques questions pour voir si tu n'es pas entièrement dénué de bon sens.

GILLE

Oh ! si ce n'est que cela, parlez, monsieur, demandez, questionnez. Il n'y a personne qui puisse mieux vous répondre que votre serviteur.

CASSANDRE

C'est vrai, car tu parles beaucoup. Explique-moi z'un peu par exemple... J'ai oublié de te demander comment tu t'appelais.

GILLE

Je m'appelle Gille, pour vous servir.

CASSANDRE, *à part.*

Ce garçon est on ne peut plus insinuant. (*Haut.*) Eh bien alors, mon cher Gille, explique-moi z'un peu comment il se fait que les poissons aillent au fond de la rivière sans se noyer.

GILLE

Et qui vous dit, monsieur, qu'ils ne se noient pas ?

CASSANDRE

Mais puisque, après avoir été au fond, ils reviennent à la surface de l'eau.

GILLE

Ce ne sont pas les noyés qui reviennent, monsieur, c'en est d'autres.

CASSANDRE, *après un moment de profonde réflexion.*

Bigre ! tu pourrais bien, en effet, avoir raison.

GILLE

Monsieur a-t-il d'autres questions à m'adresser ?

CASSANDRE

Certainement... Comment se fait-il que la lune se couche précisément quand le soleil se lève ?

GILLE

Monsieur, ce n'est pas la lune qui se couche quand le soleil se lève, c'est le soleil qui se lève quand la lune se couche.

CASSANDRE, *étonné.*

J'ai [illegible] songé ! Tu es donc astronome, Gille ?

GILLE

Oui, monsieur.

CASSANDRE

Et sous qui as-tu étudié ?

GILLE

Sous M. Galilée Copernic.

CASSANDRE

Un grand homme ! Eh bien, alors, si tu as étudié sous cet illustre savant, tu pourras probablement répondre à la question que je vais te faire. Crois-tu que la Providence ait été juste envers moi en ne me donnant que deux mains, quand j'ai cinq pieds et quatre pouces ?

GILLE

Elle a été bien plus injuste envers l'âne, monsieur, qui n'a que quatre pieds et pas de mains du tout !

CASSANDRE, *stupéfait.*

Ce garçon-là a réponse à tout ! (*À lui-même, et en se rapprochant du public.*) Décidément, je crois que j'ai rencontré z'un garçon plein de bon sens, qui sera un domestique dévoué, et dont je pourrai peut-être un jour faire aussi un bon gendre, s'il a quelques écus de côté. (*Haut.*) Voyons, réponds-moi, Gille.

GILLE

Je ne fais que cela, monsieur.

CASSANDRE

C'est vrai. Es-tu garçon, Gille ?

GILLE

À moins qu'on ne se soit trompé en me déclarant à la mairie.

CASSANDRE, *à part.*

Le drôle ne me comprend pas. (*Haut.*) Je te demande si tu es célibataire.

GILLE

Célibataire comme Jeanne d'Arc.

CASSANDRE

Que veux-tu dire ?

GILLE, *mystérieusement.*

Je veux dire que je pourrais chasser les Anglais.

CASSANDRE

Cela pourra te servir à l'occasion... Mais ne parlons pas politique.

GILLE

C'est cela, monsieur ; parlons philosophie, botanique, anatomie, littérature, sciences, pyrotechnie... (*S'interrompant.*) A propos de pyrotechnie, qu'est-ce que j'aperçois donc là-bas ?

CASSANDRE, *suivant la direction du doigt de Gille.*

C'est une bouteille de vin que je viens de faire monter dans l'intention de me rafraîchir.

GILLE

Êtes-vous comme moi, monsieur ?

CASSANDRE

Peut-être... comment es-tu ?

GILLE

Je suis altéré.

CASSANDRE

Oh ! moi, je le suis toujours.

GILLE

J'étranglerais volontiers une chopine.

CASSANDRE, *à part.*

Le drôle est plein d'adresse. (*Haut.*) Eh bien ! ça y est, Gille, et nous allons jaser en gobelotant, ou gobeloter en jasant, comme tu voudras. Tu m'as l'air d'un garçon rangé.

GILLE

Eh bien, c'est ce qui vous trompe, monsieur ; depuis les vendanges dernières, je suis tout...

CASSANDRE, *l'interrompant d'un geste, et à part.*

Le drôle ne me comprend pas. (*Haut.*) Je voulais dire que tu ne paraissais pas avoir de vices.

GILLE

Non, monsieur, je n'ai que des clous, et ils me font bien souffrir.

CASSANDRE

Je veux dire que tu sais te conduire.

GILLE

[illegible] de bière.

CASSANDRE, *à part.*

Changeons de conversation. Il y a certains points sur lesquels ce drôle me paraît avoir l'esprit complètement bouché. (*Haut.*) As-tu beaucoup servi, Gille ?

GILLE

Oui, monsieur, ce qui ne m'empêche pas d'être complètement neuf !

CASSANDRE

Et qui as-tu servi ?

GILLE

Ma patrie, d'abord.

CASSANDRE

Comment ! tu as été soldat, mon brave ?

GILLE

Comme conscrit, oui, monsieur, pendant trois mois.

CASSANDRE

Aurais-tu eu le malheur d'être blessé ?

GILLE

Je l'ai été.

CASSANDRE

Où cela, mon garçon ?

GILLE

Au cœur ! J'ai été blessé de la conduite de mon général.

CASSANDRE

Qu'est-il donc arrivé ?

GILLE

Il est arrivé que le général nous a fait traverser la plaine en tous sens.

CASSANDRE

Dame ! il était peut-être enrhumé.

GILLE

Ce qui fait que, comme nous n'avions pas rencontré un seul ennemi, je me suis permis de dire que le général avait remporté une grande victoire.

CASSANDRE

Laquelle ?

GILLE

Qu'il avait *battu* la campagne. Si bien que le général m'a envoyé en prison.

CASSANDRE

Il ne t'aura pas compris. Et combien de temps es-tu resté en prison ?

GILLE

Trois ans, monsieur.

CASSANDRE

Et dans quel site s'élevait ton cachot ?

GILLE, *achevant.*

Lon lon lon.

CASSANDRE

C'est cela. Toulon. Ah ! mon pauvre garçon, et toi aussi, tu as été aux galères ?

GILLE

Il n'y a pas de sot métier, monsieur.



Oui, milords et messieurs ! s'écria Copernic

GILLE

Il ne s'élevait pas, monsieur, il s'enfonçait.

CASSANDRE

Je comprends. De sorte que tu te trouvas...

GILLE

Enfoncé, oui, monsieur.

CASSANDRE

Je voulais te demander dans quel lieu il était situé.

GILLE

Près de la mer.

CASSANDRE

De quelle mer ?

GILLE

De la Méditerranée.

CASSANDRE

Je connais, près de la Méditerranée, une ville où j'ai été.

GILLE

Moi aussi, monsieur.

CASSANDRE, *cher haut.*

Elle s'appelait Tou... Tou... Tou...

CASSANDRE

C'est parfaitement vrai. Et qui as-tu servi encore, outre ta patrie ?

GILLE

J'ai servi de jouet à une de mes payses.

CASSANDRE

Qui t'a fait voir du pays ?

GILLE

Justement, monsieur ; et j'ai compris que les voyages que vous font faire les filles sont bien plus fatigants que ceux qu'on fait sur la mer.

CASSANDRE

Tu as dû économiser quelque chose pendant tes longs services, Gille ?

GILLE

Oui, monsieur, j'ai économisé bien des peines.

CASSANDRE

D'accord ; mais des espèces ?

GILLE

Toute espèce de peines.

CASSANDRE, *à part.*

Le drôle ne me comprend pas (*Haut.*) Je te demande si tu as quelques pièces

GILLE

J'en ai plein mon habit, monsieur.

CASSANDRE

Des fonds.

GILLE

Plein ma culotte.

CASSSANDRE

Non, ce n'est pas cela Tu dois avoir quelque argent comptant ?

GILLE

Je serais encore plus content d'avoir quelque argent.

CASSANDRE, *à part.*

Le drôle ne me comprend pas (*Haut.*) As-tu mis quelque chose de côté ?

GILLE

J'ai mis de côté les folies de la jeunesse. Que voulez-vous monsieur ! on vieillit !

CASSANDRE

A qui le dis-tu, Gille ! Toutefois, tu n'as pas encore répondu à ma question.

GILLE

Ah ! bah !

CASSANDRE

Je te demandais si tu avais quelque argent placé

GILLE

Que ne vous expliquez-vous tout de suite, monsieur ! J'ai cinquante écus de rente viagère après le décès de ma tante.

CASSANDRE, *émerveillé.*

Bigre ! cent cinquante livres de rente ! mais sais-tu que c'est une somme ?

GILLE

Certainement que je le sais

CASSANDRE

Mais je veux dire une belle et bonne somme

GILLE

Sans doute, j'entends bien vous voulez dire que ce n'est pas une bête de somme

CASSANDRE

Gille !

GILLE

Monsieur ?

CASSANDRE

Je te propose une chose

GILLE

Laquelle ?

CASSANDRE

Accepteras-tu ?

GILLE

J'accepterai, si je ne refuse pas

CASSANDRE

J'ai une fille

GILLE

Vraiment ?

CASSANDRE

Parole d'honneur !

GILLE

A vous tout seul, monsieur ?

CASSANDRE

Je l'ai z'eue de feue ma femme.

GILLE

Alors, elle est de votre femme, et pas de vous

CASSANDRE

Je te demande pardon, Gille elle est de nous deux (*A part.*) Ce garçon est si innocent, qu'il ne comprend pas ! (*Haut.*) Je disais donc que j'avais une fille belle, vertueuse, chaste et d'un caractère très joyeux

GILLE

Alors, monsieur, c'est une fille de joie

CASSANDRE

Je cherche depuis quelque temps, un parti sortable pour elle Je te trouve là par hasard et je te fais cette proposition Gille, veux-tu être mon gendre ?

GILLE

Eh bien ! je ne dis pas non, monsieur

CASSANDRE

Qu'est-ce que cela me fait, si tu ne dis pas oui ?

GILLE

Encore faudrait-il voir l'objet, monsieur.

CASSANDRE

Je vais te le montrer

GILLE

Oui, mais pour rien !

CASSANDRE

Pour rien, sans doute. (*A part.*) Décidément, c'est un garçon économe.

GILLE

Et de quelle dot comptez-vous la parer ?

CASSANDRE

D'une dot égale à celle que tu apportes toi-même : cinquante bons écus, Gille.

GILLE

Touchez là ! c'est dit.

CASSANDRE

Alors, je puis appeler ma fille ?

GILLE

Appelez-la.

CASSANDRE, *appelant.*

Zirzabelle ! (*A Gille.*) Je crois que tu seras content.

GILLE

Vous dites qu'elle est belle ?

CASSANDRE

C'est mon portrait tout craché

GILLE

Jarnombille ! il n'y a rien de fait !

CASSANDRE

Embelli, bien entendu.

GILLE

A la bonne heure

CASSANDRE, *appelant plus fort.*

Zirzabelle ! Hola ! Zirzabelle ! il faut toujours s'égosiller quand on a besoin de cette péronnelle-là Zirzabelle !

SCENE II

LES MÊMES, ISABELLE

ISABELLE, *arrivant tout doucement, et approchant sa bouche de l'oreille de son père.*

Me voilà !

CASSANDRE

Peste soit de la carogne, qui a pensé me faire crever de peur

ISABELLE

Dame ! aussi mon père, vous criez comme un bâton qui a perdu son aveugle !

CASSANDRE

Pourquoi ne viens-tu pas toutes les fois que je t'appelle ?

ISABELLE

Parce que, si j'allais toutes les fois qu'on m'appelle, j'irais trop souvent, et surtout j'irais trop loin. Qu'y a-t-il pour votre service, mon père ?

CASSANDRE

Regarde.

ISABELLE

Quoi ?

CASSANDRE, *montrant Gille.*

Ce joli garçon

ISABELLE

Ce mitron-là ?

CASSANDRE

Comment le trouves-tu ?

ISABELLE

Oh ! le vilain masque !

CASSANDRE

C'est ton futur mari

ISABELLE

Comment ! mon futur mari ?

CASSANDRE

Oui, je viens de lui donner ma parole

ISABELLE

Eh bien ! vous pouvez la lui retirer.

CASSANDRE

Plaît-il ?

ISABELLE

Moi, épouser ce carême-prenant-là ? Jamais !

GILLE

Je suis maigre, mademoiselle, mais, avec de la bonne volonté, on arrive à tout

ISABELLE

Avec cette figure-là, on n'arrive qu'à l'hôpital, entendez-vous, mon bel ami ?

CASSANDRE, *à Gille.*

Comment la trouves-tu ?

GILLE

Adorable !

CASSANDRE

Eh bien ! cornes de bouc ! elle sera ta femme. Je te laisse avec elle ; entretiens-la.

GILLE

Pardon ! je crois que vous vous trompez, mademoiselle Zirzabelle.

ISABELLE

Oui, mais vous me comprenez tout de même — Jamais !

GILLE

Cependant, si entre les deux yeux, la main droite sur



Comment la trouves-tu ?

GILLE

Mais, alors, quand elle m'aura quitté, ce sera une fille entretenue !

CASSANDRE, *à part.*

Le drôle ne me comprend pas (*Il sort.*)

SCENE III

GILLE, ISABELLE

ISABELLE

Oh ! que je suis infortunée dans mon infortune ! et comment ma mère, qui avait pour sa fille le choix d'un père, a-t-elle pu me choisir ce père-là !

GILLE

Vous avez tort, mademoiselle Zirzabelle, de dégoiser de pareilles injures contre le citoyen qui est l'auteur de vos jours. Est-ce donc vous mettre à mal et vous écorcher, que de vous offrir un galant homme pour époux ?

ISABELLE

Moi, votre époux ? — c'est-à-dire vous, ma femme ?

mon cœur, la main gauche à la couture de mon pantalon, je suis tombé salutement amoureux.

ISABELLE

Et de qui ça ?

GILLE

De vous ! — Tenez, me voilà z'en position, la main droite sur le cœur, la main gauche sur la couture de mon pantalon, je vous regarde entre les deux yeux. Je vous aime à la rage, ma chère ! Qu'avez-vous à répondre ?

ISABELLE

Je répondrai z'à cet aveu flatteur par un aveu exactement semblable, excepté que ce sera tout le contraire. Je vous crois issu d'une noble race, et je pense parler à un chevalier français ; je vais donc vous lâcher ma confidence.

GILLE

Je vous écoute avec intérêt, allez !

ISABELLE

Faut-il que je sois franche ?

GILLE

Soyez-le.

ISABELLE

Eh bien ! dès que je vous ai vu, je vous ai pris en exécration !

GILLE

O ciel ! ô double ciel !

ISABELLE

Cessez un moment de jurer, et laissez-moi vous défiler le reste de mon chapelet, seigneur. D'un côté, je ne vous aime pas, puisque je vous exècre, et, d'un autre côté, je suis amoureuse à la fureur d'un gentilhomme de bonne maison

GILLE

Et quel est le nom de mon affreux rival ?

ISABELLE

M. Léandre.

GILLE

Je le connais, à telles enseignes que je lui ai donné des soufflets qu'il ne m'a jamais rendus.

ISABELLE, *soufflетant Gille.*

Eh bien ! je vous les rends pour lui, moi ; vous pouvez lui donner quittance

GILLE, *se redressant.*

Jarnombille ! mademoiselle Zirza, savez-vous que je ne me laisse pas marcher sur le pied ?

ISABELLE

Vous avez donc un œil-de-perdrix ?

GILLE

Non, mais c'est une façon de dire

ISABELLE

Oh ! ne faites pas de façons avec moi ! Je vous disais donc, avant le soufflet, et je vous répète après coup que j'aime avec passion M. Léandre. Nous avons commencé à nous faire la cour vers la mi-août

GILLE, *à part*

Mais c'est une chatte que cette fille-là ! *Haut* Et de quelle année, la mi-août ?

ISABELLE

1820 ! Vous voyez que ça ne date pas d'hier. Défaites donc notre mariage, ne serait-ce que par générosité

GILLE

Ah ! ouiche ! je suis trop amoureux de vous pour cela

ISABELLE

Eh bien ! à votre guise alors ; et je n'ai qu'un mot à vous répondre, c'est que si vous m'épousez, foi d'honnête fille, je vous ferai cornard ! Tant pis ! c'est vous qui m'avez forcée de lâcher ce mot malséant ; mais je m'en flûte, paroles ne puent pas.

Elle sort

SCENE IV

GILLE, *seul.*

Qui pourrait jamais croire que cette fille-là est la propre fille — quand je dis propre ! — de l'honorable vieillard qui s'avance ? — Représentons-lui nos compliments respectueux.

SCENE V

GILLE, CASSANDRE.

CASSANDRE

Eh bien, Gille ?

GILLE

Eh bien, monsieur ?

CASSANDRE

Que dis-tu de mon fruit ?

GILLE

A parler franchement, je le crois un peu mûr

CASSANDRE

Mûr ?

GILLE

Pour ne pas dire gâté

CASSANDRE

Que signifie cela, monsieur Gille ?

GILLE

J'en suis pour ce que j'ai dit

CASSANDRE

Oserais-tu calomnier la vertu même ?

GILLE

Connaissez-vous un certain Léandre ?

CASSANDRE

Parbleu ! si je le connais !

GILLE

Eh bien ! il a cultivé votre fruit avant moi.

CASSANDRE

Je sais cela ; mais, comme c'est un propre à rien, je l'ai envoyé très loin, et il y a été

GILLE

C'est-à-dire qu'il vous a fait accroire qu'il y allait.

CASSANDRE

N'importe ! tu es l'homme que j'ai rêvé, et il faut que tu épouses ma fille.

GILLE

Je ne demande pas mieux.

CASSANDRE

Jure-moi donc de l'épouser ! et je te jure, moi, par les cinq cents diables, et par leurs mille cornes, de ne la donner qu'à toi seul au monde directement ou indirectement

GILLE

Je vais jurer comme un charretier... Ah ! démon ! ah ! fichtre ! ah ! bigre ! sabre de bois ! nom d'un pistolet ! je vous promets de ne jamais épouser d'autre personne, de quelque sexe que ce soit, que mademoiselle Zirzabelle, votre fille putative !

CASSANDRE

Bien juré, corbleu ! morbleu ! sacrebleu ! Ton serment m'a fait venir la chair de poule ! Je te jure donc à mon tour que ma fille Zirzabelle ne sera jamais, directement ni indirectement, la femme d'un autre que toi. Je vais l'appeler de nouveau, et lui dicter mes dernières volontés.

GILLE

Vous allez donc décéder, beau-père ?

CASSANDRE

Je veux dire ma volonté suprême. *(Apercevant le facteur.)* Eh eh ! qui nous arrive là ?

GILLE, *se bouchant le nez.*

Ce n'est pas le parfumeur dans tous les cas

CASSANDRE

Non, c'est le facteur

SCENE VI

LES MÊMES, LE FACTEUR.

LE FACTEUR, *le nez en l'air*

Eh ! monsieur Cassandre !

GILLE

Cet homme a l'air de vous chercher

CASSANDRE

Tu crois ?

LE FACTEUR, *toujours regardant en l'air.*

Eh ! monsieur Cassandre !

GILLE

Vous voyez bien, puisqu'il vous appelle

LE FACTEUR, *même jeu.*

Eh ! monsieur Cassandre !

CASSANDRE

Vous appelez M. Cassandre, mon ami ?

LE FACTEUR

La peste ! si vous en doutez, c'est que vous êtes sourd

CASSANDRE

La peste vous-même ! C'est moi

LE FACTEUR

La peste ?

CASSANDRE, *à part*

Le drôle ne me comprend pas. *Haut.* Non ; c'est moi qui suis M. Cassandre

LE FACTEUR

Impossible !

CASSANDRE

Pourquoi cela ?

LE FACTEUR

Parce qu'il y a sur la lettre : « Monsieur Cassandre, rue de la Lune. »

CASSANDRE

Eh bien ! ne sommes-nous pas rue de la Lune ?

LE FACTEUR

Mais il y a : « Rue de la Lune, *au cinquième*, » et vous êtes dans la rue.

CASSANDRE

Ça ne fait rien ; je suis M. Cassandre, rue de la Lune, au cinquième, ici présent dans la rue.

LE FACTEUR

Vous ne serez M. Cassandre que lorsque vous serez au cinquième.

CASSANDRE

Alors je vais y monter. Restez-là pour voir si j'y suis.

LE FACTEUR

C'est bien.

CASSANDRE, *sortant.*

Le drôle ne me comprend pas.

SCÈNE VII

LE FACTEUR, GILLE

LE FACTEUR

Mon ami, ne connaîtriez-vous pas dans le quartier un nommé Gille ?

GILLE

Oui, un beau garçon, l'air noble, la figure distinguée ?

LE FACTEUR

C'est possible.

GILLE

Le voilà.

LE FACTEUR

Où ?

GILLE

Devant vos yeux.

LE FACTEUR

Ouais !

GILLE

Plaît-il ?

LE FACTEUR

C'est vous qui vous nommez Gille ?

GILLE

Vous en doutez ?

LE FACTEUR

Dame ! au portrait que vous en faites.

GILLE

Par bonheur, j'ai sur moi mes états de service.

LE FACTEUR

A quoi bon vos états de service ?

GILLE

Mon signalement y est.

LE FACTEUR

Voyons le signalement.

GILLE, *tirant un papier de sa poche, et lisant.*

Port de Toulon... hum ! hum !... Moi, soussigné, argousin en chef... hum !... certifie... hum ! hum !... que le nommé Gille, — c'est cela ! — âgé de vingt-deux ans...

LE FACTEUR

Bien.

GILLE, *continuant de lire.*

Taille de cinq pieds un pouce...

LE FACTEUR

Bien.

GILLE, *même jeu.*

Nez en trompette...

LE FACTEUR

Bien.

GILLE, *même jeu.*

Teint blême...

LE FACTEUR

Très bien !

GILLE, *même jeu.*

Cheveux moutarde.

LE FACTEUR

C'est cela ! Allons, vous êtes bien Gille.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CASSANDRE.

CASSANDRE, *à la fenêtre du cinquième.*

Eh ! facteur !

LE FACTEUR

On y va ! (*A Gille.*) Donnez-moi dix sous.

GILLE

Pourquoi faire ?

LE FACTEUR

C'est le prix de votre lettre.

GILLE

Le prix de ma lettre ? Comment ! il faut que je paye parce que l'on m'écrit ?

LE FACTEUR

Sans doute.

GILLE

Mais il me semble que c'est celui qui a l'honneur de m'écrire qui devrait payer.

CASSANDRE

Eh ! facteur !

LE FACTEUR

On y va ! (*A Gille.*) Allons, allongez vos cinquante centimes.

GILLE

Je m'en défie, de votre lettre.

LE FACTEUR

Comment ! vous vous en défiez.

GILLE

On a vu des machines infernales cachées dans des lettres !

LE FACTEUR

Vous refusez une lettre chargée ?

GILLE

Je crois bien ! raison de plus pour qu'elle parte, si elle est chargée.

LE FACTEUR

Tant pis pour vous ! ce sont des nouvelles d'argent.

GILLE

Hein ? Une lettre chargée, cela veut dire *nouvelles d'argent ?*

LE FACTEUR

Oui.

GILLE

Je croyais que c'était le huit de trèfle qui signifiait *argent.*

CASSANDRE

Eh ! facteur !

LE FACTEUR

On y va !

GILLE

Tenez, voilà vos cinquante centimes.

LE FACTEUR

Merci.

GILLE

Eh ! mais dites donc, dites donc, elle a huit jours de date, votre lettre !

LE FACTEUR

Huit jours pour venir de Pantin, ça n'est pas trop.

GILLE

Mais il y a dessus : Pressée.

LE FACTEUR

C'est celui qui l'écrit qui est pressé, jamais celui qui la porte.

GILLE

Il suffit... Retire-toi, car ta boîte dégage des miasmes fétides.

LE FACTEUR

C'est qu'elle renferme un cervelas à l'ail que j'y ai introduit pour mon déjeuner.

CASSANDRE, *une longue ficelle à la main.*

Eh ! facteur !

LE FACTEUR, *allant au-dessous de la fenêtre.*

Voilà ! voilà !

CASSANDRE

Eh bien ! suis-je M. Cassandre, rue de la Lune, au cinquième, maintenant ?

LE FACTEUR

Je ne dis pas non.

CASSANDRE

Envoyez-moi ma lettre, alors.

LE FACTEUR

Et vous d'abord, envoyez-moi trois sous.

CASSANDRE

Les voilà.

Il les lui jette.

LE FACTEUR

Merci. (*Il attache la lettre au bout de la ficelle.*) Tirez !

CASSANDRE

Bon ! (*Il tire la ficelle ; mais, en ce moment, la fenêtre du premier s'ouvre, une main s'allonge en dehors et saisit la lettre au passage.*) Eh ! facteur !

LE FACTEUR

Eh bien ?

CASSANDRE

Vous ne voyez pas ?

LE FACTEUR

Si fait.

CASSANDRE

On me vole ma lettre!

LE FACTEUR

Votre lettre volait bien, elle! Un voleur qui en vole un autre, le diable n'en fait que rire.

(Il sort.)

CASSANDRE

Le drôle ne me comprend pas! Je descends au premier et réclame ma lettre.

(Il referme sa fenêtre.)

SCENE IX

GILLE, *seul.*

Ah! maintenant que me voilà seul, étudions en paix ce que l'on m'annonce dans cette épître. *(Il ouvre la lettre et lit.)* « J'ai l'honneur de vous annoncer que la santé de Benjamin, votre troisième petit fils, est entièrement rétablie, il se porte, à l'heure qu'il est, comme l'arbre appelé *charme*; je ne saurais mieux vous exprimer ma pensée. *(S'interrompant.)* C'est particulier! je ne croyais pas avoir jamais été père de ma vie, comment se fait-il que je sois grand-papa?... N'importe! cela s'éclaircira peut-être. Continuons. *(Lisant.)* « Ne serait-il pas temps de donner, enfin, votre consentement à un mariage accompli depuis sept ans à votre insu, je dois vous l'avouer, dût cet aveu faire tomber vos cheveux blancs? » *(Cessant de lire.)* Bon! voilà que j'ai des cheveux blancs, à présent! Bleus, verts, noirs, jaunes ou rouges, de toutes les nuances qu'il voudra, mais blancs, je proteste! Ne nous décourageons pas. *(Reprenant sa lecture.)* « N'est-il pas déplorable, quand vous savez mademoiselle votre fille mère de trois enfants, que vous songiez à la marier à cet imbécile de Gille? *(S'interrompant.)* De qui parle-t-il donc? *(Lisant.)* « J'attends votre réponse, vous annonçant que je viens de faire un petit héritage de deux cents livres de rente, qui nous permettra de vivre Zirzabelle et moi, côte à côte, dans une modeste aisance. Répondez-moi courrier par courrier! » Votre tout dévoué Léandre. » *(Réfléchissant.)* Mais non! mais non! il n'est pas possible, si j'étais réellement le père de sa fille, et que, conséquemment, je fusse le grand-père de ses trois jeunes enfants, il n'est pas possible que je songeasse à la marier à un autre que le père de ces trois infortunés. De quel droit donc ce Léandre se permet-il de dire que je suis le père, et, du moment où il le dit, de quel droit met-il en doute ma tendresse paternelle? *(Après une pause, et se frappant le front.)* Mais je songe à une chose: si le facteur m'avait donné une lettre qui ne me fût pas adressée! *(Il regarde l'enveloppe.)* Jarnombille! la dépêche n'était pas pour moi! « A monsieur Cassandre, rue de la Lune, au cinquième étage. » A monsieur Cassandre! ah! ah! Ainsi ce vieux Pandour voulait me faire épouser sa chaste fille mère de trois enfants dont le dernier s'appelle Benjamin! Mais ce vieillard est tout simplement un escroc! Le voici. Ne laissons rien transpirer de notre indignation, et voyons en l'interrogeant jusqu'où il poussera la fourberie.

SCENE X

GILLE, CASSANDRE

CASSANDRE, *qui entre en lisant.*

« J'ai l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse que vous venez de faire dans la personne de demoiselle Amerande Lamponisse, votre tante bien-aimée, morte hier à l'âge de soixante-seize ans. » *(S'interrompant.)* C'est particulier! je n'ai jamais eu de tante; comment se fait-il qu'elle soit morte, et à la fleur de l'âge? Enfin, il se passe des choses si extraordinaires! Continuons. *(Lisant.)* « Je vous annonce en même temps, qu'il ne faut pas compter sur les cent cinquante livres de rente de la défunte: elle a trouvé plaisant de vous déshériter au profit du maître clerc d'un charcutier de Sainte-Menehould. » *(Cessant de lire.)* Étonnant! étonnant! il paraît que cette tante que je n'ai jamais eue, et que cependant j'avais, m'a déshérité au profit de... Quel pied de nez! Ne nous décourageons pas. *(Reprenant sa lecture.)* « Il va, néanmoins, sans dire que, s'il vous était plus agréable de payer les dettes de mademoiselle votre tante, qui se montent à la faible somme de cent cinquante mille livres quinze sous dix deniers, le maître clerc du charcutier de Sainte-Menehould vous laisserait jouir sans discussion des cent cinquante livres de rente dont il hérite en votre lieu et place. Veuillez donc, au reçu de la présente, m'envoyer votre acquiescement ou votre désistement. — Votre dévoué serviteur, Boudin de la Marne, *à Sainte-Menehould, San Giacomo street, ancien n° 9, maintenant 11.* » Je ne comprends pas bien *ancien n° 9*... Oui, autrement dit le vieux numéro est le 9, et le neuf est maintenant le 11. *(Réfléchissant.)* Ah çà! mais qu'est-ce que me chante donc ce notaire-là! J'hérite et je n'hérite pas, le numéro vieux est un numéro neuf, et le numéro neuf est un vieux numéro. Où peut-il prendre tout ce qu'il dit, et de quel droit se permet-il de traiter un bourgeois de Paris à la façon de Sainte-Menehould? Certainement, je ne manquerai pas de lui répondre, quoique sa familiarité ne mérite que mon mépris. *(Après une pause et se frappant le front!)* Mais je songe à une chose; si le facteur m'avait donné une lettre qui ne me fût pas adressée! *(Il regarde l'enveloppe.)* « A monsieur Gille, boulevard du Temple, sous la gande aiguille du Cadran-Bleu. » Ainsi le drôle s'était flatté d'une rente viagère qu'il ne devait jamais posséder! Mais ce Gille est un intrigant de haute futaie! Contenons-nous, cependant, et adressons-lui quelques questions adroites, pour savoir jusqu'où il poussera la dissimulation. *(A Gille, qui attend qu'il ait fini.)* Eh bien, cher Gille?

GILLE

Eh bien, cher beau-père?

CASSANDRE

Es-tu content des nouvelles qu'on te mande dans la lettre que tu viens de recevoir?

GILLE

Vous annonce-t-on quelque heureux événement dans la dépêche qui vient de vous être remise?

CASSANDRE

Oui, je suis assez satisfait.

GILLE

Ah! tant mieux! Et que vous mande-t-on?

CASSANDRE

On me mande de Vaugirard que la récolte du vin sera belle car il pleut depuis huit jours, il paraît que la terre avait besoin d'eau.

GILLE

C'est étonnant! on me mande la même chose de Montmartre. La récolte de pommes de terre promet d'être excellente, parce qu'il fait sec depuis huit jours, il paraît que la terre avait besoin de soleil.

CASSANDRE

Gille.

GILLE

Monsieur?

CASSANDRE

Peux-tu m'expliquer ce phénomène atmosphérique? Comment se fait-il que le soleil, favorable aux coteaux de Montmartre, soit hostile aux plaines de Vaugirard?

GILLE

Rien de plus simple, monsieur: c'est que Vaugirard est au midi, et que Montmartre est au nord. Les plaines de Vaugirard, desséchées par le soleil tropical, ont besoin d'humidité pour être fertiles, tandis que les plateaux neigeux qui avoisinent le pic de Montmartre ont besoin de soleil pour être féconds. Tout est logique dans la nature.

CASSANDRE

Ordre admirable!

GILLE

Vaste univers!

CASSANDRE

Bonté divine!

GILLE

Mystère profond!

CASSANDRE

Tout se coordonne.

GILLE

Tout s'enchaîne.

CASSANDRE

Harmonie merveilleuse!

GILLE

Création sublime!

CASSANDRE

Lis Thalès.

GILLE

Tales pater, tales filius.

CASSANDRE

Lis Eudoxe.

GILLE

Oui; mais parlons d'autre chose.

CASSANDRE

De quoi veux-tu parler, Gille?

GILLE

Parlons de vous, beau-père.

CASSANDRE

Parlons de toi, mon gendre. Es-tu bien sûr d'hériter de ta tante Aménaïde Lamponisse?

GILLE

Tiens! vous connaissez le grand nom de ma petite tante? ... Non, je veux dire le petit nom de ma grand'tante!

CASSANDRE

Oui, je le connais.

GILLE

Comment le savez-vous?

CASSANDRE

Il ne s'agit point ici de jouer à la cligne-musette : votre tante Lamponisse vous a complètement dépouillé.

GILLE

Votre fille Zirzabelle est mère de trois garçons mâles, dont le plus jeune, M. Benjamin, va beaucoup mieux.



La parade devait finir là.

GILLE

Et comment le connaissez-vous?

CASSANDRE, *solennellement.*

Je te le dirai dans une couple de minutes : mais réponds préalablement à ma question. Tu comptes sur cent cinquante livres de rente?

GILLE

Et, vous, beau-père, vous comptez me faire épouser votre chaste fille?

CASSANDRE

Douterais-tu de la chasteté de mon unique enfant?

GILLE

Peste! je suis loin d'en douter.

CASSANDRE

Ce qui signifie?

GILLE

Que je sais tout, vieux drôle!

CASSANDRE

Eh bien! moi aussi, jeune intrigant, je sais tout!

CASSANDRE

Il va mieux?

GILLE

Beaucoup mieux, monsieur, et je suis heureux de vous en apprendre la nouvelle.

CASSANDRE

Qui t'a appris le rétablissement de mon petit-fils?

GILLE

Cette lettre. Qui vous a appris le décès de ma tante Aménaïde?

CASSANDRE

Cette lettre.

GILLE

Rendez-moi la mienne, et je vous rendrai la vôtre.

CASSANDRE

C'est trop juste : la voici.

GILLE

La voilà.

(Chacun d'eux échange sa lettre et lit

A cet endroit de la parade, comme si l'on eût été à la fin d'un quatrième acte plein d'intérêt, il se fit un tel silence dans la foule, que l'on entendait à peine la respiration des spectateurs.

On touchait au dénouement, et les personnages à manteaux que nous avons vus arriver les derniers, les yeux fixés sur le pitre, semblaient attendre ce dénouement avec la plus vive impatience.

Pendant ce temps, les deux baladins lisaient leurs lettres en se jetant l'un à l'autre des regards furibonds.

Enfin Cassandre reprit :

CASSANDRE

As-tu fini de lire ?

GILLE

Oui, monsieur ; z'et vous ?

CASSANDRE

Moi z'aussi.

GILLE

Alors, vous devez vous expliquer pourquoi je ne serai jamais votre gendre.

CASSANDRE

Alors, tu dois t'expliquer pourquoi je ne continue pas à t'offrir la main de ma fille.

GILLE

Oui ; mais, comme vous devenez un père sérieux, je n'ai plus aucun motif de rester... à votre service.

CASSANDRE

Oui ; mais, comme je compte me retirer sous les lambris de mon gendre, et qu'il a déjà un domestique, tu comprends que je ne puis pas lui en conduire un second. Je ne te chasse donc pas, Gille ; seulement, je te renvoie.

GILLE

Sans me rien donner ?

CASSANDRE

Veux-tu que je te donne une larme de regret ?

GILLE

Quand on renvoie les gens, monsieur, on les renvoie avec quelque chose.

CASSANDRE

Aussi je te renvoie avec tous les égards dus à ton rang.

GILLE

Et vous n'avez pas de honte de m'avoir fait perdre une partie de ma journée à écouter vos bêtises, vieux penard !

CASSANDRE

Tu as raison, Gille, et ce mot de *penard* me rappelle une maxime.

GILLE

Lequel, monsieur ?

CASSANDRE

Ce que toute peine mérite salaire.

GILLE

A la bonne heure.

CASSANDRE

As-tu de la monnaie, Gille ?

GILLE

Non, monsieur.

CASSANDRE, *lui donnant un coup de pied au derrière.*

Alors, garde tout.

La parade devait finir là, et déjà Cassandre saluait respectueusement le public, lorsque Gille, qui semblait méditer une grande résolution, en voyant Cassandre incliné, prit tout à coup son parti, et répondit en allongeant à celui-ci un coup de pied qui l'envoya tomber au milieu des spectateurs.

GILLE

Ma foi, non, monsieur ! les bons comptes font les bons amis.

Cassandre, au comble de la stupéfaction, se releva et chercha Gille des yeux ; mais Gille avait déjà disparu.

En ce moment, il se fit un grand mouvement dans la foule ; les hommes à manteaux se murmurèrent à l'oreille les uns des autres :

— Il le lui a rendu ! il le lui a rendu ! il le lui a rendu !

Puis, sortant de la foule, ils passèrent près de différents groupes en disant :

— C'est pour ce soir.

Et le mot *C'est pour ce soir* circula comme un murmure presque inintelligible tout le long du boulevard. Puis on vit les hommes à manteaux entrant, les uns dans la rue du Temple, les autres dans la rue Saint-Martin, ceux-ci dans la rue Saint-Denis, ceux-là dans la rue Poissonnière, tous enfin se dirigeant du côté de la Seine par différents chemins, mais comme des hommes qui ne doivent point tarder à se retrouver dans le même endroit.

CXVI

LA MAISON MYSTÉRIEUSE

Un homme qui n'aurait eu rien de mieux à faire que d'observer ce qui se passait dans la rue des Postes, de huit à neuf heures du soir, c'est-à-dire deux heures après la représentation que nous avons peut-être eu le tort de raconter trop longuement à nos lecteurs, n'eût certes pas perdu son temps, pour peu qu'il eût été amateur d'aventures nocturnes et fantastiques.

Comme nous supposons que le lecteur, du moment où il s'attache à nous, n'est point ennemi de ces mêmes aventures, nous allons le prier de nous suivre sur le lieu où nous transporterons notre chambre noire, pour faire défiler devant lui une foule de personnages non moins mystérieux que les ombres chinoises de M. Séraphin.

Le théâtre, nous l'avons dit, est situé rue des Postes, tout près de l'impasse des Vignes, à quelques pas du Puits-qui-Parle ; le décor représente une petite maison à un seul étage, avec une seule porte et une seule fenêtre donnant sur la rue. Peut-être cette maison avait-elle d'autres portes et d'autres fenêtres ; mais ces portes et ces fenêtres ouvraient sans doute sur une cour ou sur un jardin.

Il était huit heures et demie du soir, et les étoiles, ces violettes de la nuit, en reparaissant aux regards des hommes plus brillantes que jamais, célébraient, comme les violettes, ces étoiles du jour, les premières heures du printemps. C'était, en vérité, une belle nuit, claire et lumineuse, sereine et douce comme une nuit d'été, nuit de poëte ou d'amoureux.

On éprouvait un charme infini à se promener par cette première nuit attiédie, et c'était sans doute pour s'abandonner à ce sentiment plein de voluptés tout à la fois idéales et sensuelles, qu'un homme enveloppé dans une grande redingote brune se promenait, depuis une heure environ, du haut en bas de la rue des Postes, s'effaçant dans l'angle des maisons ou dans les baies des portes, lorsque quelqu'un venait à passer.

Pourtant, en y songeant bien, on s'expliquait difficilement que cet amant de la nature eût choisi, pour aspirer les premières brises printanières, une rue aussi déserte et surtout aussi boueuse que l'était alors la rue des Postes, bien qu'il ne plût pas depuis une semaine ; car la rue des Postes, comme ces rues dont il est question dans le livre intitulé *Après son soleil*, semble avoir obtenu — sans doute par l'intercession des jésuites qui l'habitaient et qui l'habitent encore — le privilége d'une ombre éternelle et d'une fange obscure.

En passant devant la maison que nous avons décrite, le promeneur s'arrêta un espace de temps inappréciable, mais qui, apparemment, suffisait à l'examen qu'il voulait faire ; car, retournant sur ses pas, c'est-à-dire du côté du collége Rollin, il alla droit devant lui, rencontra un second individu, probablement aussi amateur des beautés nocturnes de la nature, et lui dit ce seul mot :

— Rien.

L'individu auquel ce monosyllabe venait d'être adressé remonta la rue des Postes, tandis que son interlocuteur la descendait.

Puis ce second personnage, après avoir exécuté le même manége que le premier, c'est-à-dire après avoir jeté un rapide coup d'œil sur la maison, fit encore quelques pas en avant, entra dans la rue du Puits-qui-Parle, et, rencontrant là un troisième amateur de la nature, il lui adressa à demi-voix ce même monosyllabe :

— *Rien.*

Et il continua sa route, pendant que le troisième individu, le croisant et passant devant lui, s'acheminait vers la maison, la regardait comme avaient fait les deux autres, et, remontant la rue des Postes jusqu'à la pointe de la rue d'Ulm, là, se trouvant face à face avec un quatrième personnage, il lui répéta le mot que nous avons déjà entendu deux fois :

— *Rien.*

Et ce quatrième personnage, à son tour, passant devant le troisième, descendit la rue des Postes, longea la maison, la regarda comme avaient fait ses devanciers, et continua de descendre jusqu'au collége Rollin, où il rencontra le premier amant de la nature que nous avons fait remarquer à nos lecteurs, se promenant vêtu d'une redingote brune. Après lui avoir dit le même mot, que nous jugeons inutile de répéter, il passa devant lui, et le premier personnage, — l'homme à la redingote brune, celui qui semblait l'auteur du monosyllabe mystérieux, — celui-là continua pendant une demi-heure le même manége, jusqu'au moment où.

apercevant deux hommes ensemble, il descendit la rue des Postes en sifflant la cavatine de *Joconde* :

J'ai longtemps parcouru le monde...

L'air était fort à la mode à cette époque-là ; aussi fut-il répété successivement, mais à demi-voix aussi toujours, par les quatre individus qui s'étaient redit les uns aux autres le mot *rien*.

Quant aux deux hommes qui avaient donné naissance à ce nocturne à cinq voix, ils s'arrêtèrent — comme tous ceux que nous avons observés jusque-là — en face de la petite maison ; seulement, différant en cela des autres, ils firent une longue station devant la porte, en causant si bas, que l'homme à la redingote brune, qui passa sans affectation près d'eux en continuant de gazouiller sa cavatine, ne put surprendre un seul mot de ce qu'ils disaient.

Au bout de dix minutes, trois autres personnages, suivis d'un quatrième, enveloppés tous quatre de manteaux bruns vinrent accoster les deux individus qui stationnaient devant la maison.

Le plus grand des deux premiers venus prit tour à tour la main des trois nouveaux venus ; puis, prononçant à l'oreille de chacun de ceux-ci la première moitié du mot samaritain *lamma*, dont ils lui dirent la seconde, il tira de sa poche une petite clef, la mit dans la serrure, entr'ouvrit doucement la porte, fit entrer ses cinq compagnons, regarda à droite et à gauche dans la rue, et entra lui-même à son tour.

Il fermait la porte en dedans au moment où le premier et le second promeneur reparurent chacun à un bout de la rue, et, marchant du même pas, se rencontrèrent devant la maison, et échangèrent ce nouveau monosyllabe :

— *Six*.

Après quoi ils tirèrent chacun de son côté, allant répéter le mot *six* aux autres amants de la nature, qui avaient déjà entendu et répété le mot *rien*.

Ils n'avaient pas fait vingt pas dans la rue, l'un remontant, l'autre descendant, qu'ils rencontrèrent, celui qui descendait, un individu, et celui qui remontait, trois personnages, lesquels individus et personnages, quoique venant de deux côtés opposés, s'arrêtèrent en se rejoignant devant la maison mystérieuse.

Quand les quatre nouveaux arrivés furent entrés dans la maison comme les six autres, deux promeneurs se mirent de nouveau en mouvement, se rencontrèrent et échangèrent ce nouveau monosyllabe :

— *Dix*.

Enfin, pendant deux heures, c'est-à-dire de huit heures et demie à dix heures et demie, les cinq laconiques promeneurs virent entrer dans la maison soixante individus, par groupes de deux, de trois, de quatre, de cinq, mais jamais de plus de six.

Il était onze heures moins un quart lorsque le dilettante qui avait fredonné la cavatine de *Joconde*, fredonna pour la seconde fois ; mais, cette fois, il tomba sur le grand air du *Déserteur* :

Ah ! je respire enfin ! je puis reprendre haleine !

L'Elleviou en était à peine à son quatrième vers, qu'il vit venir à lui, des deux côtés de la rue des Postes, de l'impasse des Vignes et de la rue du Puits-qui-Parle, sept autres individus qui, à cette question qu'il leur adressa : « Combien étaient-ils ? » répondirent sans hésiter :

— Soixante.

— C'est bien cela, dit le dilettante.

Puis, comme un général d'armée qui donne ses ordres :

— Attention, vous tous ! ajouta-t-il.

Ceux à qui cette recommandation était faite se rapprochèrent sans répondre.

L'homme à la redingote brune continua :

— Que Papillon aille se poster derrière la maison ; que Carmagnole garde l'aile droite ; que Vol-au-Vent garde l'aile gauche. Longue-Avoine et les autres resteront près de moi. Vous avez bien exploré les terrains environnants, n'est-ce pas ?

— Oui, fut-il répondu d'une commune voix.

— Vous êtes bien armés ?

— Bien armés.

— Pas fainéants ?

— Pas *feignants*.

— Tu sais ce que tu as à faire, Carmagnole ?

— Oui, répondit une voix provençale.

— Tu as tes instructions, Vol-au-Vent ?

— Oui, répondit une voix normande.

— Tu as ta pioche, Carmagnole ?

— Je l'ai.

— Tu as tes crampons, Vol-au-Vent ?

— Je les ai.

— Alors, débarrassons le pavé du roi : à la besogne, et vivement.

Les trois individus, désignés sous le nom de Papillon, de Carmagnole et de Vol-au-Vent, disparurent avec une vitesse qui prouvait que, Vol-au-Vent, et Papillon étaient dignes de leur sobriquet, et que, si Carmagnole n'en prenait pas un analogue au leur, c'est qu'il avait l'orgueil de son nom de famille.

— Quant à nous, Longue-Avoine, dit le commandant de la petite escouade, promenons-nous comme de bons amis, et causons comme de bons bourgeois.

Puis, ayant pris une pincée de tabac dans une tabatière rococo, ayant essuyé le verre de ses lunettes avec son foulard, les ayant délicatement reposées sur son nez, l'amant de la nature, le dilettante, l'homme qui voulait causer comme un bon bourgeois, enfonça ses deux mains dans les poches de sa castorine, et se mit en marche avec sa patrouille.

La promenade ne fut pas longue. Le chef d'escouade entra dans la rue du Puits-qui-Parle, se plaça de façon à ne point perdre de vue la maison mystérieuse, fit signe à ses acolytes de se dissimuler dans les profondeurs de la rue, tout en demeurant à sa portée, et ne retint près de lui qu'un seul de ses compagnons, grand argousin long, maigre, efflanqué, blême aux yeux louches, — une vraie carcasse de putois surmontée d'une tête de Basile.

— Là ! maintenant, dit-il, à nous deux, Longue-Avoine !

— A vos ordres, monsieur Jackal, répondit l'agent.

CXVII

LA BARBETTE

— Voyons c'est toi qui as découvert le pot aux roses, continua M. Jackal ; il est donc juste que je m'adresse à toi pour en respirer tout le parfum. Comment as-tu flairé cette aventure ? Sois bref.

— Voici la chose, monsieur Jackal. Vous savez que j'ai toujours eu des principes religieux ?

— Non, je ne le savais pas.

— Oh ! monsieur, j'ai donc perdu mon temps, alors ?

— Non, puisque tu as découvert quelque chose... Quoi ? je n'en sais rien encore ; mais, enfin, il est évident que soixante personnes ne se réunissent pas rue des Postes, et n'entrent pas toutes dans la même maison pour enfiler des perles.

— Je serais, cependant, bien désespéré que vous ne crussiez pas à mes principes religieux, monsieur l'inspecteur ?

— Va-t'en au diable avec tes principes religieux !

— Pourtant, monsieur Jackal...

— Et qu'importent tes principes religieux, je te le demande, dans l'affaire qui nous occupe ?

Et M. Jackal leva ses lunettes, pour regarder son interlocuteur entre les deux yeux.

— Dame ! monsieur Jackal, reprit Longue-Avoine, c'est que ce sont mes principes religieux qui m'ont mis sur la voie de cette affaire.

— Eh bien, voyons, dis un mot de tes principes ; mais, s'il est possible, n'en dis pas deux.

— Vous saurez d'abord, monsieur Jackal, que je fais toujours en sorte de n'avoir que de bonnes connaissances.

— C'est difficile, dans l'état que tu exerces ; mais passons.

— Je me suis donc lié d'amitié avec une loueuse de chaises de Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

— Par religion, toujours ?

— Par religion, oui, monsieur Jackal.

M. Jackal se bourra le nez de tabac, avec la rage d'un homme obligé, par sa position, de faire semblant de croire à des choses auxquelles il ne croit pas.

— Or, cette loueuse de chaises demeure impasse des Vignes, dans la maison où vient justement d'entrer Carmagnole.

— Au premier, je sais cela.

— Ah ! vous savez cela, monsieur Jackal ?

— Cela, et bien autre chose ! Tu dis donc que la Barbette occupe une chambre du premier ?

— Vous savez le nom de ma loueuse de chaises, monsieur Jackal ?

— Je sais le nom de toutes les loueuses de chaises de Paris, qu'elles louent des chaises au boulevard de Gand, aux Champs-Elysées ou dans les églises. Va toujours ; va ! va !

— Eh bien, un jour, ou plutôt une nuit que la Barbette était en train de réciter ses prières, elle entendit derrière le mur de son alcôve, comme venant de la maison voisine, un bruit de voix confuses et de pas pressés. Ce bruit dura de huit heures et demie à dix heures et demie ; et, quand j'arrivai, vers onze heures, elle me dit qu'il lui semblait avoir entendu, de l'autre côté de la muraille, manœuvrer un régiment tout entier. Je n'en voulus rien croire, attribuant ce récit à une de ces rêveries extatiques auxquelles elle est sujette à certains jours de l'année...

— Passons, passons, fit dédaigneusement M. Jackal

— Mais, un soir, continua Longue-Avoine, il fallut bien me rendre à l'évidence.

— Voyons, cela.

— J'étais venu plus tôt que d'habitude, n'étant point de service ce jour-là, et je disais mes prières avec Opportune, lorsque j'entendis ce bruit étrange qu'elle caractérisait assez justement, en le comparant à une manœuvre de régiment. Alors, sans lui rien dire, nos prières terminées, je descendis pour inspecter la maison dont le mur était mitoyen avec celui de la chambre de la Barbette. Je regardai à la fenêtre ; pas trace de lumière ; je collai mon oreille à la porte, pas soupçon de bruit. Je revins, le lendemain, m'embusquer justement où nous sommes ; j'y restai de huit à dix heures ; je ne vis rien. Je revins, le lendemain : rien encore. Enfin, quinze jours après, et il y a aujourd'hui quinze jours, je vis entrer, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, soixante hommes, par groupes de deux, de quatre, de six, et cela, dans l'espace de deux heures environ, exactement comme nous l'avons vu ce soir même.

— Et quelle est ton opinion sur cette aventure, Longue-Avoine.

— A moi ?

— Oui, il est impossible que tu n'aies pas une opinion, si fausse et si absurde qu'elle soit, sur ce qui se passe dans cette maison.

— Je vous jure, monsieur Jackal...

M. Jackal releva une seconde fois ses lunettes, et regarda Longue-Avoine avec ses propres yeux.

— Voyons, Longue-Avoine, dit le chef de police, explique-moi pourquoi, la semaine passée, tu m'exposais ta découverte avec tant d'enthousiasme, et pourquoi, depuis trois jours, tu fais tant d'opposition à la poursuite, que c'est Carmagnole, et non pas toi, que j'ai chargé d'occuper la maison de la Barbette.

— Il faut donc tout vous dire, monsieur Jackal ?

— Pourquoi donc crois-tu que le préfet de police te paye, maroufle ?

— Eh bien, monsieur Jackal, c'est qu'il y a huit jours, je prenais nos hommes pour des conspirateurs.

— Tandis qu'aujourd'hui... ?

— Aujourd'hui, c'est autre chose !

— Que crois-tu donc ?

— Je crois, sauf votre respect, que c'est une assemblée de révérends pères jésuites.

— Et qui te fait croire cela ?

— C'est que d'abord, j'en ai entendu plusieurs jurer le saint nom de Dieu.

— Est-ce que tu ferais de l'esprit, Longue-Avoine ?

— Dieu m'en préserve, monsieur Jackal !

— Voyons la seconde raison ?

— La seconde raison, c'est qu'ils prononcent des mots latins.

— Tu n'es qu'un sot, Longue-Avoine !

— C'est possible, monsieur Jackal ; mais, pourquoi ne suis-je qu'un sot ?

— Parce que les jésuites n'ont pas besoin d'une maison secrète pour tenir leurs conciliabules.

— Et pourquoi donc, monsieur Jackal ?

— Parce qu'ils ont les Tuileries, idiot !

— Mais, enfin, quels peuvent être ces hommes ?

— Je pense que nous allons le savoir, car je vois venir Carmagnole.

Et, en effet, le personnage, désigné sous le nom de Carmagnole, arrivait vers M. Jackal, sans que ses pas fissent plus de bruit sur le pavé que si ses souliers eussent eu des semelles de velours.

C'était un petit homme maigre, au teint vert-olive, aux yeux ardents, au parler gras, à l'accent provençal, un de ces êtres bizarres qu'on rencontre sur les bords de la Méditerranée, et qui parlent toutes les langues, ne connaissant pas leur langue maternelle.

— Eh bien, Carmagnole, demanda M. Jackal, quelle nouvelle apportez ?

— La nouvelle que j'apporte, répondit Carmagnole, fidèle à la riposte, en chantant à moitié l'air de *Malbrouk*, c'est que le trou est fait : encore un dernier coup de pioche, et l'on pourra entrer.

Longue-Avoine écoutait avec l'attention la plus vive ; car, à son avis, c'était lui qui eût dû être chargé de cette expédition, dont le théâtre était la maison de la Barbette.

— Et le trou, demanda M. Jackal, est assez grand pour qu'un homme puisse y passer ?

— Bon ! je crois bien ! dit Carmagnole ; un trou grand comme une porte. La loueuse de chaises et moi l'avons déjà appelé la *porte Barbette*.

— Ah ! murmura Longue-Avoine, c'est dans sa chambre même ! Quelle humiliation pour moi : je n'ai plus la confiance de mon chef !

— Et, continua M. Jackal, vous avez fait cette percée sans bruit ?

— J'entendais respirer les mouches.

— C'est bien ; retourne chez la Barbette, ne bouge pas, et attends-moi.

Carmagnole disparut ainsi qu'il était venu, c'est-à-dire rapide et silencieux comme une étoile filante.

Il était à peine rentré dans l'impasse des Vignes, qu'un sifflement aigu sembla partir du toit même de la maison suspecte.

M. Jackal sortit de sa cachette, fit quelques pas dans la rue, et aperçut un homme à cheval sur l'arête du toit.

Il joignit les deux mains pour s'en faire un porte-voix, et demanda :

— Est-ce toi, Vol-au-Vent ?

— Moi-même en personne.

— Crois-tu pouvoir entrer ?

— J'en suis sûr.

— Par où ?

— Il y a une tabatière au toit : je saute dans le grenier, j'attends.

— Tu n'attendras pas longtemps.

— Combien de temps, à peu près ?

— Dix minutes.

— Va pour dix minutes ! Quand l'église Saint-Jacques sonnera onze heures, je ferai le saut.

Et il disparut.

— Bon ! dit M. Jackal. Carmagnole les surveille à gauche, Papillon par derrière ; Vol-au-Vent va pénétrer dans la maison elle-même. Je crois que c'est le moment d'entrer.

Et, de l'endroit où il était, M. Jackal, en enfonçant dans sa bouche le doigt du milieu de chacune de ses mains, fit entendre un coup de sifflet auquel répondirent huit ou dix coups de sifflet semblables.

Puis, de toutes les rues affluentes à la rue des Postes, accoururent des hommes qui, réunis au premier noyau, atteignaient le nombre de quinze.

Quatre de ces hommes étaient armés de gourdins, qu'ils tenaient à la main ; quatre autres avaient des pistolets à la ceinture ; quatre autres avaient des épées nues sous leur manteau ; deux portaient des torches.

Ces quinze hommes se rangèrent dans l'ordre suivant : les deux porteurs de torches, tout prêts à allumer leurs fanaux, se mirent, l'un à droite, l'autre à gauche de M. Jackal ; les huit hommes armés, placés deux par deux, venaient derrière lui ; Longue-Avoine commandait les quatre qui formaient l'arrière-garde. Ces préparatifs de siège ne se firent pas sans un peu de bruit ; mais M. Jackal, se retournant et voyant chacun à son poste :

— Silence, maintenant ! dit-il ; et que ceux qui ont des sentiments religieux, comme Longue-Avoine, fassent leur prière, s'ils ont peur.

Puis, à ces mots, tirant un casse-tête de sa poche, il s'approcha de la porte de la maison mystérieuse, et frappa trois coups avec un des pommeaux de plomb qui garnissaient les deux extrémités de son arme, en disant :

— Ouvrez, au nom de la loi !

Après quoi, il colla son oreille à la serrure.

Pas un souffle humain n'empêchait M. Jackal d'entendre le bruit de l'intérieur : les quinze alguazils semblaient changés en autant de statues ; mais rien ne troubla le silence, qui succéda au retentissement de ces trois coups.

Au bout de cinq minutes d'auscultation inutile, M. Jackal releva la tête, frappa encore trois coups à égale distance, et répéta la formule sacramentelle :

— Ouvrez, au nom de la loi !

Et il colla de nouveau son oreille contre la porte. N'entendant rien, pas plus cette seconde fois que la première, il frappa une troisième fois, mais il n'obtint pas plus de réponse qu'à ses appels précédents.

— Allons, messieurs, dit-il, puisque l'on s'obstine à ne pas nous ouvrir, ouvrons nous-mêmes !

Et, tirant une clef de sa poche, il l'introduisit dans la serrure, qui céda à l'instant.

La porte s'ouvrit.

CXVIII

PARTEZ, MUSCADE !

Deux hommes restèrent dans la rue, le pistolet au poing, tandis que M. Jackal, passant la main dans la double corde roulée autour de son casse-tête, poussait violemment la porte, et entrait le premier.

Les deux porteurs de torches le suivirent, et le reste de l'escouade entra dans le même ordre que nous avons dit.

La pièce dans laquelle nous avons pénétré ainsi du premier coup, était une espèce d'antichambre de trois ou quatre mètres de long et de six pieds de large environ. Cette antichambre ou plutôt ce couloir, blanchi de haut en bas à la

chaux, aboutissait à une porte de chêne si épaisse et si solide, que les trois coups qu'y frappa M. Jackal ne retentirent pas plus que s'ils avaient été frappés sur un mur de granit.

Aussi, l'homme de police parut-il remplir la triple formalité pour l'acquit de sa conscience ; puis, cette formalité remplie, il tenta d'ébranler la porte, mais ce fut vainement : la porte était sourde, muette, insensible ; on eût dit la porte de l'Enfer.

— Inutile, dit M. Jackal ; il faudrait le bélier de Duilius ou les catapultes de Godefroid de Bouillon ! — Où sont les rossignols, Brin-d'Acier ?

Un homme s'avança et remit à M. Jackal un trousseau de clefs et de crochets ; mais la porte ne se laissa pas plus crocheter qu'elle ne s'était laissé enfoncer. Il était clair qu'elle était barricadée en dedans.

Un moment, M. Jackal crut que cette porte n'en était pas une, et qu'un artiste du plus grand talent avait tout simplement, dans un moment de caprice, peint une porte de chêne sur une muraille.

— Allumez toutes les torches ! dit-il.

On alluma toutes les torches : c'était bien véritablement une porte.

Un autre eût poussé des exclamations, ou eût fait une grimace de désappointement, ou, tout au moins, se fût gratté le nez ; mais les lèvres minces de M. Jackal ne remuèrent même pas, son œil fauve ne changea point d'expression ; son visage affecta, au contraire, la plus béate quiétude. Il rendit clefs et rossignols à Brin-d'Acier, tira de la poche droite de son gilet sa tabatière, prit une pincée de tabac qu'il sembla tamiser et raffiner entre son pouce et son index, puis, la portant à son nez, il la huma avec volupté.

Il fut interrompu, au beau milieu de cette occupation, par un cri qui sembla être poussé dans les combles de la maison, et par un bruit étrange qui retentit de l'autre côté de la porte : on eût dit le bruit de la chute d'un corps tombant d'un cinquième étage et celui d'un crâne éclatant sur une dalle. Puis plus rien ! aucun son perceptible : un silence effrayant, le silence de la mort !

— Diable ! murmura M. Jackal en faisant, cette fois, une grimace qu'il eût été impossible d'analyser, tant elle était complexe, c'est-à-dire mélangée d'ennui, de pitié, de dégoût et de surprise ; diable ! diable ! répéta-t-il sur deux ou trois tons différents.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda en blêmissant le sensible Longue-Avoine, qui étudiait la figure du patron, mais sans pouvoir la comprendre.

— Il y a, répondit M. Jackal, que le pauvre garçon est probablement mort.

— Qui cela, mort ? reprit Longue-Avoine en louchant en dedans, au lieu de loucher en dehors.

— Qui cela ? ... Vol-au-Vent, pardieu !

— Vol-au-Vent, mort ? .. murmurèrent en chœur les argousins.

— J'en ai grandement peur, fit M. Jackal.

— Et pourquoi Vol-au-Vent serait-il mort ?

— D'abord, j'ai cru reconnaître sa voix dans le cri que nous avons entendu ; et, s'il est tombé d'une soixantaine de pieds, comme je le suppose, — car on peut mesurer la hauteur d'une chute par le fracas qu'elle produit, — eh bien, s'il est tombé d'une soixantaine de pieds, il y a au moins soixante chances sur cent pour qu'il ait été tué du coup, ou pour que nous le retrouvions bien malade !

Le silence sinistre, qui avait suivi le bruit de la chute, suivit les paroles de M. Jackal ; puis on entendit le bruit d'une seconde chute, mais d'une chute plus légère : on eût dit que quelqu'un venait de sauter à pieds joints, de la hauteur d'un premier étage, sur le parquet de la salle ; — du moins, ce fut l'opinion de M. Jackal, et, malgré les arguments de Longue-Avoine, il persista dans cette opinion, qui était, on va le voir, d'une justesse admirable.

Cinq secondes après, on entendit, derrière la porte, le murmure d'une voix qui disait :

— Est-ce vous, monsieur Jackal ?

— Oui. Est-ce toi, Carmagnole ?

— C'est moi.

— Peux-tu nous ouvrir ?

— Je le crois. Seulement, il fait sombre comme dans un four ; je vais allumer.

— Allume ! As-tu les rossignols ?

— Je ne marche jamais sans mes oiseaux, monsieur Jackal.

Et l'on entendit le bruit d'une serrure que l'on crochetait ; mais la porte sembla redoubler de résistance.

— Eh bien ? demanda M. Jackal.

— Attendez, j'y suis, dit Carmagnole. Il y a d'abord deux verrous...

Il tira les deux verrous.

— Puis une barre... Ah ! diable ! la barre est tenue par un cadenas.

— As-tu une lime ?

— Non.

— Je vais t'en passer une par-dessous la porte.

Et M. Jackal passa, en effet, par-dessous la porte, une lime fine et mince comme une feuille de papier.

On entendit pendant une minute le bruit de l'acier qui mordait le fer.

Puis Carmagnole s'écria :

— C'est fait !

Puis la barre retomba lourdement sur la dalle.

En même temps, la porte s'ouvrit.

— Ah ! dit Carmagnole en s'effaçant pour donner passage à son patron, nous en sommes venus à bout, tron de l'air ! ce n'est pas sans peine.

M. Jackal, à la lueur du rat-de-cave de Carmagnole et des deux torches, jeta un coup d'œil rapide dans l'intérieur de la salle : elle était vide ; seulement vers le milieu gisait une masse informe et sans mouvement.

L'homme de police fit de la tête un geste qui signifiait : « Je l'avais bien dit ! »

— Ah ! oui, reprit Carmagnole, vous regardez...

— Oui... C'est lui, n'est-ce pas ?

— Je l'ai reconnu à son cri ; c'est ce qui m'a fait me presser. « Tiens, ai-je dit à la Barbette, voilà Vol-au-Vent qui nous souhaite le bonsoir ! »

— Il est mort ?

— Tout ce qu'il y a de plus mort.

— On fera deux cents francs de pension à sa veuve, dit solennellement M. Jackal. Maintenant, revenons à l'essentiel : examinons le terrain.

Et les agents, précédés de M. Jackal, entrèrent avec lui dans une chambre ou plutôt dans une salle qui mérite une description toute particulière.

Qu'on se figure, en effet, une immense rotonde construite dans toute la largeur et toute la hauteur de la maison, c'est-à-dire de soixante pieds de diamètre sur soixante pieds d'élévation, — comme l'avait, d'après le bruit produit par la chute du corps de Vol-au-Vent, si judicieusement estimé M. Jackal ; — pavée en dalles avec des murs blanchis à la chaux, s'élevant des fondations au toit bâti en coupole, et éclairée par une fenêtre en tabatière.

C'était immédiatement au-dessous de cette fenêtre que gisait le corps de Vol-au-Vent.

D'un côté, — du côté qui donnait chez Barbette, — la muraille était éventrée à une hauteur de douze ou quinze pieds ; une vieille femme, sa chandelle à la main, regardait curieusement par l'ouverture en faisant force signes de croix.

L'ensemble du décor avait quelque analogie avec le temple de Vénus qui s'élève au bord du golfe de Baïa, ou, plus exactement encore, avec notre halle au Blé, entièrement veuve de ses sacs de farine. Ce qui complétait cette ressemblance, c'était l'absence totale de tous meubles, ustensiles et objets quelconques. Aucun vestige d'habitants, une nudité absolue, une solitude complète ! on se fût cru dans les ruines de quelque construction cyclopéenne, habitée autrefois par les titans.

M. Jackal fit le tour de la salle, et en accomplissant le périple, il sentit la sueur de l'amour-propre blessé perler sur son front. Évidemment, il était mystifié.

Il regarda autour de lui, en haut et en bas : rien au plafond, que la fenêtre par laquelle était tombé Vol-au-Vent ; rien aux parois, que l'ouverture par laquelle avait sauté Carmagnole.

Ce point principal vérifié, on revint à la chose secondaire, c'est-à-dire au cadavre de Vol-au-Vent, lequel, comme nous avons dit, gisait au dessous de la fenêtre, nageant dans une mare de sang, les membres disloqués, le crâne ouvert.

— Le malheureux ! murmura M. Jackal, moins par pitié, que pour prononcer, d'une façon quelconque, l'oraison funèbre d'un brave mort au champ d'honneur.

— Mais comment expliquer cela, demanda Longue-Avoine, et quelle idée a eue Vol-au-Vent de faire un saut de soixante pieds ?

M. Jackal haussa les épaules sans répondre à Longue-Avoine ; mais Carmagnole, prenant la parole dont son chef dédaignait d'user :

— Quelle idée ? dit-il. Il est clair que Vol-au-Vent n'a pas eu d'idée du tout : il a cru sauter du toit dans une mansarde, et il a sauté du toit à un rez-de-chaussée... Ce n'est pas moi qui ferais une boulette comme celle-là.

— Et comment as-tu fait, toi ? demanda M. Jackal ; car je présume que tu n'as pas eu l'imprudence de faire ce que fait Barbette, en ce moment, de regarder avec une chandelle avant de sauter.

— Ah bien, oui !

— Voyons, j'écoute, dit M. Jackal, qui n'écoutait pas du tout, mais qui n'était pas fâché de cacher son désappointement sous le voile de l'attention.

— Eh bien, vous savez une chose : c'est que nous sommes presque tous pêcheurs ou matelots, dans les villes du littoral de la Méditerranée, depuis les Martigues jusqu'à Alexandrie, et depuis Alexandrie jusqu'à Cette.

— Après ? fit M. Jackal furetant des yeux de tous côtés.

et ne laissant causer son acolyte que pour gagner du temps.

— Eh bien, continua Carmagnole, qu'est-ce que nous faisons, quand nous voulons pêcher ou entrer sûrement dans le port? Nous sondons le fond. Qu'ai-je fait? J'ai descendu mon fil à plomb, et, quand j'ai vu qu'il n'y avait que trois brasses de vide, et fond de dalle, j'ai sauté en pliant mes jambes, ayant effleuré la gymnastique avec un pompier de mes amis.

— Mon cher Carmagnole, reprit M. Jackal, si bon pêcheur que tu sois, j'ai peur que, cette fois-ci, nous ne nous en retournions sans le moindre goujon !

— En effet, dit Carmagnole, je voudrais bien savoir ce que sont devenus les soixante gaillards que nous avons vus entrer dans la maison.

— Nous les avons bien vus, n'est-ce pas?... demanda M. Jackal.

— Parbleu !

— Eh bien, évanouis, envolés, disparus ! Partez, muscade ! le tour est fait.

— Oh ! oh ! dit Carmagnole, soixante hommes ne disparaissent pas comme une bague, ou comme une montre, ou comme Jean Debry, quand le diable y serait !

— Le diable y est, fit M. Jackal, et ils n'y sont pas.

— Je sais bien que cette grande coquine de voûte a l'air d'un gobelet d'escamoteur ; mais soixante hommes... Il doit y avoir quelque double fond !

— Où peuvent-ils être, monsieur Jackal? demanda Longue-Avoine à son chef, confiant qu'il était dans l'infaillible perspicacité de celui-ci.

— Mais, cette fois, M. Jackal avait complètement perdu la piste.

— Morbleu ! dit-il, tu comprends bien, imbécile, que, puisque je ne puis m'expliquer la chose à moi-même, je ne vais pas essayer de te l'expliquer, à toi !

Puis, se retournant vers ses acolytes :

— Voyons, que faites-vous là, à me regarder bêtement, vous autres? Sondez les murailles avec le bout de vos bâtons, avec la pointe de vos épées, avec la crosse de vos pistolets !

Les porte-gourdins, les porte-épées, les porte-pistolets obéirent immédiatement, et se mirent à frapper avec acharnement contre la muraille ; mais la muraille, ainsi questionnée, répondit d'une voix mâle, mais non creuse, comme l'avait vaguement espéré M. Jackal.

— Décidément, mes enfants, dit-il, nous avons affaire à plus fins que nous.

— Ou, comme on dit vulgairement, ajouta Carmagnole, nous sommes refaits !

— Voyons, une dernière tournée avec les porte-torches.

Comme l'ordonnait M. Jackal, les porte-torches éclairèrent alors la marche ; lui venait derrière avec son casse-tête, puis les porte-gourdins, les porte-épées et les porte-pistolets.

Quiconque fût entré en ce moment, et eût vu ces hommes ainsi acharnés contre les murailles, les eût pris, à coup sûr, pour des insensés.

Lorsque les murailles eurent partout répondu non, on passa des murailles aux dalles, et l'on exécuta sur les susdites dalles le même travail de martelage qu'on avait exécuté sur la muraille.

Peine perdue : on ne sentait pas le moindre vide, on ne voyait pas la moindre gerçure.

Au bout d'une heure de cet exercice inutile, il fallut y renoncer comme on avait renoncé au premier, et, à défaut d'autres matières, se frapper le front pour en tirer quelque chose de plus utile que ce que l'on avait tiré des murs et du parquet.

On entra donc en grande conférence ; mais, comme il fut prouvé, d'après les renseignements précédemment recueillis, que cette maison n'avait pas de cave, et qu'elle n'était composée que de l'antichambre et de la salle, tous les agents donnèrent leur langue aux chiens, et trouvèrent plus simple de dire qu'il y avait là-dessous quelque mystère ou quelque magie, que de chercher davantage le mot de ce mystère, le secret de cette magie.

Seul, M. Jackal ne désespérait pas.

CXIX

LE PUITS-QUI-PARLE

Deux hommes enlevèrent le cadavre disloqué de Vol-au-Vent et le transportèrent de l'intérieur à l'extérieur.

Six hommes restèrent dans la salle.

Puis on éteignit les torches, et M. Jackal sortit de la maison, suivi de Carmagnole et de Longue-Avoine, que suivait le reste de la troupe.

On laissa dans la rue les deux hommes qui avaient fait le guet au dehors : ils devaient se promener jusqu'au jour du haut en bas de la rue des Postes.

M. Jackal, aussi pensif, aussi morne qu'Hippolyte, la tête aussi basse que les coursiers du héros classique, absorbé dans une pensée non moins triste que celle qui occupait l'esprit de ces nobles animaux, se dirigea vers la rue du Puits-qui-Parle.

Mais, au moment d'entrer dans cette rue, M. Jackal s'arrêta tout à coup. Carmagnole et Longue-Avoine, voyant leur chef s'arrêter, s'arrêtèrent à leur tour ; le reste de la brigade suivit l'exemple, et fit halte.

Des gémissements semblaient sortir de dessous les pavés.

C'étaient ces gémissements qui avaient frappé l'oreille exercée de M. Jackal, et il s'était arrêté pour tâcher de découvrir d'où ils venaient.

— Aux écoutes ! dit M. Jackal

Aussitôt chacun tendit l'oreille, les uns demeurant debout et immobiles à l'endroit où ils se trouvaient, les autres collant leur orifice auditif le long de la muraille, les autres appliquant, comme les sauvages de l'Amérique, le même orifice auditif contre les pavés

Le résultat de l'auscultation fut qu'un homme poussait d'effroyables gémissements, et que ces gémissements paraissaient sortir du centre de la terre. Mais à quel endroit précis ces gémissements étaient-ils poussés? C'est ce que personne ne pouvait dire.

— Décidément, fit M. Jackal, je commence à croire que je suis le jouet de quelque habile enchanteur ! Soixante hommes évaporés comme autant de bulles de savon, les pavés qui appellent au secours, des gémissements qui viennent on ne sait d'où, comme dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse, tout cela, mes enfants, donne à notre recherche l'importance d'un combat avec une puissance occulte... Ne nous décourageons pas, néanmoins, et cherchons la clef de ces fantastiques incidents.

Après ce *speech*, destiné à remonter le moral de ses hommes, que la mort de Vol-au-Vent et la disparition des conspirateurs avaient quelque peu abattus, M. Jackal prêta de nouveau l'oreille ; et, chaque homme retenant son souffle, on entendit distinctement les plaintes d'une créature humaine qui semblait enfouie à cent pieds sous terre.

M. Jackal se dirigea vers un point de la rue, et, frappant de la main un volet élevé à trois ou quatre pieds du sol :

— Le bruit vient d'ici, dit-il.

Carmagnole s'approcha.

— En effet, dit-il à son tour, la voix semble sortir de ce puits ; et j'ajouterai que ce n'est pas étonnant, pour moi du moins, puisque nous avons affaire au Puits-qui-Parle.

Beaucoup de nos lecteurs ignorent, sans doute, l'existence du *Puits-qui-Parle*, et même celle de la rue qui porte ce nom. Hâtons-nous de leur dire que cette rue est située entre la rue des Postes et la rue Neuve-Sainte-Geneviève, et qu'à l'angle de cette rue, en retour sur la rue des Postes, est un puits fermé, au dessus de la margelle, par un volet, et qui a donné son nom à la rue

Pendant le moyen âge, les habitants de ce quartier, une fois la nuit close, ne passaient point sans frémir dans cette rue terminée par un puits béant.

En effet, plusieurs bourgeois des plus braves, plusieurs écoliers des moins timorés, déclaraient avoir entendu sortir du gouffre des bruits étranges, des éclats de voix bizarres, des chants proférés dans une langue inconnue ; d'autres fois, c'était le son de marteaux gigantesques retombant sur d'immenses enclumes ; d'autres fois encore, le retentissement de chaînes de fer, dont on semblait, pendant des heures entières, égrener les anneaux sur des dalles de marbre.

De plus, l'ouïe n'était pas le seul sens qui fût désagréablement affecté, lorsqu'on passait dans la rue, ou lorsqu'on demeurait aux environs de ce soupirail de l'enfer : il en sortait mille odeurs infectes, mille miasmes délétères, des émanations de soufre et de charbon, toutes causes suffisantes, aux yeux du populaire, pour expliquer les pestes, les fièvres, qui désolèrent particulièrement le XIVe et le XVe siècle.

Qui causait ce bruit? qui répandait ces miasmes putrides? Nous l'ignorons : la légende se contente de constater le fait sans remonter ou plutôt descendre à la source ; seulement, — ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, — on accusait une bande de faux monnayeurs d'habiter les cavernes avec lesquelles le puits était en communication.

De leur côté, les âmes religieuses voyaient là, tout à la fois, une menace terrible et un avertissement charitable du Seigneur, qui permettait que le bruit des hurlements des damnés montât jusqu'à la terre par ce formidable puits, qui leur servait de conducteur.

Il est certain qu'un puits d'où jaillissaient de pareilles

rumeurs, et qui répandait de pareilles exhalaisons, pouvait être, à juste titre, nommé le Puits-qui-Parle, et, comme venait de le faire judicieusement observer Carmagnole, ce même puits, qui au XIVe et au XVe siècle, avait jeté de si grands cris, pouvait bien, au XIXe, pousser quelques gémissements.

Disons que depuis plusieurs années déjà, en 1827, le puits était fermé aux habitants du quartier, soit parce qu'il était à sec, soit parce que le préfet de police avait cru devoir déférer aux réclamations de certains voisins timorés.

— Enlève-moi cette porte-là ! dit M. Jackal à un de ses hommes.

Celui auquel l'ordre était donné s'avança avec une pince ; mais, au premier effort qu'il fit, il s'aperçut que le cadenas était brisé.

La porte céda donc sans résistance.

M. Jackal passa sa tête par l'ouverture, prêta l'oreille, et entendit sortir des entrailles de la terre ces mots prononcés par une voix caverneuse :

— Seigneur mon Dieu ! faites un miracle pour votre tout dévoué serviteur !

— C'est une personne religieuse, dit Longue-Avoine en se signant.

— Seigneur ! Seigneur ! continua la voix, je confesse tous mes péchés, et je m'en repens... Seigneur ! Seigneur ! faites-moi la grâce de revoir la lumière du ciel, et je passerai le reste des jours que je vous devrai à bénir votre saint nom !

— C'est particulier, dit M. Jackal, il me semble que je connais cette voix-là.

Et il écouta plus attentivement encore.

La voix reprit :

— J'abjure mes erreurs, je confesse mes crimes... J'avoue avoir été toute ma vie un abominable scélérat ; mais je crie grâce des profondeurs de l'abîme !

— *De profundis clamavi ad te !*... psalmodia Longue-Avoine en priant pour le pécheur inconnu.

— Bien certainement, j'ai déjà entendu cette voix-là, murmura M. Jackal, qui avait au plus haut degré la mémoire des sons.

— Moi aussi, dit Carmagnole.

— Si Gibassier n'était pas en ce moment au bagne de Toulon, où il doit se trouver plus chaudement qu'ici, reprit M. Jackal, je dirais que c'est lui qui est *in extremis*, et qui fait son examen de conscience.

Le personnage qui était au fond du puits entendit, sans doute, que l'on parlait au-dessus de sa tête ; car, changeant subitement d'intonation, il hurla plutôt qu'il ne cria :

— A l'aide ! au secours ! à l'assassin !

M. Jackal secoua la tête.

— Il crie à l'assassin, dit-il : ce ne peut être Gibassier... à moins qu'il n'appelle du secours contre lui-même.

— Au secours ! sauvez-moi ! répéta la voix souterraine.

— Tu demeures dans le quartier, Longue-Avoine ? demanda M. Jackal.

— A deux pas d'ici.

— Tu dois avoir un puits ?

— Oui, monsieur.

— Alors, à ton puits il y a une corde ?

— De cent cinquante pieds.

— Va chercher ta corde !

— Pardon, monsieur Jackal, mais...

— Il reste une poulie ; rien de plus facile que de descendre.

Longue-Avoine fit une moue qui signifiait : « Facile pour vous peut-être, mais pas pour moi ! »

— Eh bien ? demanda M. Jackal.

— On y va, monsieur, dit Longue-Avoine.

Et il disparut du côté de l'impasse des Vignes.

Cependant la voix continuait toujours, et sur le plus haut ton de la gamme, non plus, cette fois, en pécheur repentant, mais en blasphémateur jurant de la plus épouvantable façon.

— Sauvez-moi, mille dieux ! au secours, sacré nom ! on m'assassine, cré tonnerre !

Enfin, tous les jurons que Galilée Copernic avait exigés de Fafiou, pour donner plus de solennité à ses engagements. — Toutefois les jurons que peut se permettre un pitre sur les tréteaux ne sont point excusables de la part d'un homme enseveli provisoirement à cent pieds sous terre.

M. Jackal pencha la tête du côté du puits, et cria au patient impatienté :

— Eh ! mille noms d'un diable ! attends un peu, on y va !

— Dieu vous le rende ! répondit l'inconnu, complètement calmé par cette promesse.

Sur ces entrefaites, Longue-Avoine reparut, portant entre ses bras la corde de son puits roulée en forme de 8.

— Bon ! fit M. Jackal, passe ta corde dans la poulie. Maintenant, tu as une ceinture solide, n'est-ce pas ?

— Oh ! quant à cela, oui, monsieur Jackal.

— Eh bien, nous allons t'accrocher par la ceinture et tu vas descendre au fond de cela.

Longue-Avoine recula de trois pas.

— Allons, qu'est-ce qui te prend ? demanda M. Jackal. Est-ce que tu refuses de descendre dans ce puits ?

— Non, monsieur Jackal, répondit Longue-Avoine, je ne refuse pas positivement... mais je ne veux pas accepter non plus.

— Et pourquoi cela ?

— Il m'est formellement interdit par mon médecin de séjourner dans les endroits humides, à cause de la disposition que j'ai aux rhumatismes ; et j'ose dire que je crois le fond de ce puits rempli d'humidité.

— Je te savais bien poltron, Longue-Avoine, dit M. Jackal, mais pas encore à ce point-là ! Voyons, défais ta ceinture, et donne-la moi... C'est moi qui descendrai.

— Mais ne suis-je pas là, moi, monsieur Jackal ? dit Carmagnole.

— Oui, tu es un brave, Carmagnole ; mais j'ai réfléchi : je préfère descendre. Je ne sais pourquoi, j'ai bonne opinion de ce que j'apprendrai au fond de ce puits.

— Naturellement ! observa Carmagnole ; ne dit-on pas que c'est là qu'on rencontre la Vérité ?

— On le dit, en effet, spirituel Carmagnole ! repartit M. Jackal en fixant autour de ses reins la ceinture de Longue-Avoine, — ceinture semblable à celle de nos pompiers, c'est-à-dire large de quatre pouces environ, et au centre de laquelle était fixé un anneau. — Et, maintenant, continua M. Jackal, deux hommes vigoureux pour tenir cette corde !

— Me voilà ! se hâta de dire Carmagnole.

— Non ! pas toi, dit M. Jackal refusant aussi vivement que Carmagnole avait offert. J'ai grande confiance en tes forces morales, mais je n'ai aucune foi dans tes forces physiques.

Les deux porteurs de torches, hommes courts, trapus, carrés, robustes et noueux comme des chênes, s'emparèrent d'une des extrémités de la corde ; l'un d'eux l'attacha solidement autour de la taille de son camarade, et fit lui-même un nœud autour de son poignet ; après quoi, M. Jackal, ayant fait entrer l'anneau dans le crampon de fer attaché à l'autre bout de la corde, monta sur la margelle du puits, et dit à ses hommes d'une voix dans laquelle il était impossible de remarquer la moindre altération :

— Attention, enfants !

CXX

OU IL EST PROUVÉ QU'IL N'Y A QUE LES MONTAGNES QUI NE SE RENCONTRENT PAS

Les deux hommes, le genou gauche contre la margelle du puits, le pied droit un peu en arrière, attendaient un dernier ordre.

M. Jackal les regarda en levant ses lunettes, quoique, de la position élevée où il était, il pût parfaitement les voir sans prendre cette peine.

Puis, passant momentanément sa canne sous son bras :

— Ah ! fit-il.

Et, comme un homme qui, à l'heure du voyage, oublie quelque chose d'important, il fouilla à sa poche, en tira sa tabatière, l'ouvrit avec convoitise, y fourra le pouce et l'index, et se bourra le nez d'une énorme prise de tabac. Après quoi, il reprit sa canne, accessoire qui n'était pas sans importance dans la descente qu'il allait tenter.

— Et, maintenant, y êtes-vous ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur Jackal, répondirent les deux hommes.

— En avant, alors ! et lentement, sans secousse, les parois de ce puits n'étant pas précisément capitonnées.

Et, d'une main, saisissant la corde à un pied au-dessus de sa tête, tandis que, de l'autre, et à l'aide de sa canne, il comptait toujours se tenir à une distance convenable de la muraille, il se laissa aller, le corps en parfait équilibre au milieu de l'espace, au centre du puits.

— Lâchez doucement, et, de temps en temps, quelques secondes d'arrêt... Allez !

Les deux hommes lâchèrent la corde pouce à pouce, et M. Jackal disparut bientôt dans le puits.

— Très bien ! très bien ! dit-il d'une voix qui, grâce à l'immense entonnoir qui lui servait de conducteur, commençait à devenir aussi lugubre que celle de l'inconnu.

Celui-ci, qui sentait venir à son secours, avait cessé ses lamentations.

— Oh ! ne craignez rien ! cria-t-il à M. Jackal ; ce n'est pas très profond : une centaine de pieds à peine.

M. Jackal ne répondit rien : l'idée qu'il avait encore une

vingtaine de mètres à parcourir pour arriver jusqu'en bas lui donnait des préoccupations. Inutilement son regard eût voulu plonger dans l'obscurité ; il était dans un gouffre plein de ténèbres.

— Allez toujours ! dit-il ; un peu plus vite, seulement.

Et il ferma les yeux.

Sa descente devint alors plus rapide, et, au bout de huit ou dix brasses de corde, il mettait le pied sur ce sol dont l'humidité avait tant effrayé Longue-Avoine.

— Eh ! dit-il à l'inconnu, vous ne me prévenez pas que vous êtes dans l'eau jusqu'au derrière !

— J'en suis bien heureux, monsieur, répondit l'inconnu ; c'est cette eau qui m'a sauvé ; sans cette eau, je me rompais le cou. Mais là, tenez, en face de moi, il y a une espèce de promontoire sur lequel vous serez à pied sec ou à peu près. D'ailleurs, vous ne comptez pas séjourner ici, n'est-ce pas ?

— Non, pas indéfiniment, repartit M. Jackal ; mais, pourtant, peut-être bien pendant quelques minutes.

M. Jackal, à l'aide de sa canne, dévia de la ligne droite, et atteignit le promontoire indiqué.

A peine son pied s'y était-il posé, qu'il sentit ses jambes étreintes par les bras de l'inconnu, qui, l'enlaçant de toutes ses forces, lui baisait les pieds en signe de reconnaissance, lui répétant sur tous les tons de la joie et du bonheur :

— Vous me sauvez la vie ! vous me délivrez de la mort ! A partir de cette minute, je vous suis dévoué corps et âme !

— Bien, bien, dit M. Jackal, qui sentait que les mains reconnaissantes de l'inconnu s'égaraient du côté de sa montre. Dites-moi, d'abord, comment vous vous trouvez ici, mon ami.

— J'ai été volé, assassiné, mon cher monsieur, et jeté dans ce puits.

— C'est bien, dit M. Jackal, lâchez-moi... Et depuis combien de temps êtes-vous là ?

— Oh ! monsieur, le temps paraît bien long dans une pareille situation, et ils m'avaient pris ma montre... D'ailleurs, ajouta l'inconnu, me l'eussent-ils laissée, que je n'y verrais pas assez pour reconnaître l'heure.

— C'est plein de sens, ce que vous dites-là, reprit M. Jackal. Mais, comme vous ne verriez pas plus à la mienne qu'à la vôtre, je vous prie de la laisser tranquille où elle est ; ou plutôt où elle n'est pas, attendu que je viens de la mettre en sûreté.

— Eh bien, monsieur, répondit l'inconnu sans se blesser le moins du monde des soupçons injurieux de M. Jackal, il doit y avoir une heure et demie, à peu près, que j'ai été assassiné.

— Et connaissez-vous vos assassins ?

— Je les connais, oui, monsieur.

— Alors, vous pourrez les livrer à la justice.

— Non, c'est impossible, au contraire.

— Pourquoi cela ?

— Ce sont des amis.

— Très bien ! je vous connais maintenant.

— Vous me connaissez ?

— Oui ; vous êtes même une de mes plus vieilles connaissances.

— Moi ?

— Et, quoique vous refusiez de me dire le nom de vos amis, je vous demande la permission de vous dire le vôtre.

— Vous êtes mon sauveur ; je n'ai rien à vous refuser.

— Vous vous nommez Gibassier.

— Vous n'étiez pas encore dans le puits, que je vous avais reconnu, moi, monsieur Jackal. Comme on se retrouve, hein ?

— C'est vrai. Et depuis combien de temps sorti de Toulon, cher monsieur Gibassier ?

— Depuis un mois, à peu près, mon bon monsieur Jackal.

— Sans accident, j'imagine ?

— Sans accident, en effet.

— Et, depuis lors, vous vous êtes toujours bien porté ?

— Assez bien, je vous remercie, jusqu'à cette nuit, du moins, où j'ai été volé, assassiné, jeté dans ce puits, et pendant laquelle j'ai failli être rompu mille fois avant d'arriver jusqu'ici.

— Et comment se fait-il, cher monsieur Gibassier, qu'étant tombé de si haut, je ne vous retrouve pas plus bas ? car vous avez l'air de vous porter merveilleusement !

— A deux ou trois coups de couteau près, oui, monsieur, cela ne va pas mal ; et il faut, pour que je ne sois pas mort dix fois après une pareille chute, qu'il y ait véritablement un dieu pour les honnêtes gens.

— Je commence, en effet, à le croire aussi, dit M. Jackal. Voyons maintenant, vous plaît-il de me conter en quelques mots comment vous vous trouvez ici ?

— Avec le plus grand plaisir. Mais pourquoi pas là-haut ?

— Là-haut, nous ne serions pas aussi libres que nous le sommes ici ; il y aurait des oreilles qui nous écouteraient ; et puis, comme le disait judicieusement Carmagnole...

— Carmagnole ? Connais pas !

— Eh bien, vous ferez connaissance tout à l'heure.

— Et que disait Carmagnole, mon bon monsieur Jackal ?

— Il disait que la Vérité était au fond du puits ; et, vous comprenez, cher monsieur Gibassier, si c'était autre chose que la Vérité qui y fût...

— Eh bien ?

— Eh bien, nous l'y laisserions.

— Oh ! monsieur Jackal, je vous dirai tout, tout, tout !

— Commencez, alors.

— Par quoi ?

— Par le récit de votre évasion, cher monsieur Gibassier. Je vous connais pour un homme d'imagination : ce récit doit être plein d'incidents nouveaux, romanesques et...

— Oh ! sous ce rapport, monsieur Jackal, dit Gibassier de l'air d'un artiste sûr de son effet, vous serez content ! seulement, je regrette de ne pouvoir mieux vous faire les honneurs de la maison, et de n'avoir pas même un siège à vous offrir.

— Que cela ne vous inquiète pas : j'en ai un, moi.

Et M. Jackal poussa un ressort de sa canne, qui aussitôt, comme dans les féeries, se développa en pliant.

Relevant alors la tête :

— Hé ! là-haut ! dit-il.

— Plaît-il, monsieur Jackal ? répondirent les agents.

— Causez de vos petites affaires, et ne vous inquiétez pas de moi : j'ai les miennes.

Puis, s'asseyant :

— Commencez, cher monsieur Gibassier : j'écoute. Les aventures arrivées à un personnage de votre importance intéressent la société tout entière.

— Vous me flattez, monsieur Jackal.

— Non, je vous jure : je proclame seulement la vérité.

— Alors, je commence.

— Je vous attends déjà depuis plusieurs secondes.

Et l'on entendit le bruit que faisait M. Jackal en aspirant une énorme prise de tabac.

CXXI

LE LIERRE ET L'ORMEAU

Cette permission donnée par M. Jackal, Gibassier commença en effet.

— Vous me permettez de donner un titre à cette romanesque aventure, n'est-ce pas, mon bon monsieur Jackal ? Les titres ont cela de bon, qu'ils résument en quelques mots l'idée prédominante du poème, du roman ou du drame.

— Vous parlez de la chose en écrivain consommé, dit M. Jackal.

— Monsieur, j'étais né pour être homme de lettres.

— Mais vous n'avez point raté votre vocation, il me semble : n'avez-vous pas été condamné une fois pour fausse lettre de change ?

— Deux fois, monsieur Jackal.

— Donnez donc un titre à votre aventure ; mais faites vite, le plancher de notre parloir n'étant pas des plus secs !

— Je l'appellerai *le Lierre et l'Ormeau*, titre emprunté, si je ne m'abuse, au bon La Fontaine ou à tout autre fabuliste.

— Il n'importe.

— Je m'ennuyais au bagne... Que voulez-vous ! je n'aime pas le bagne ; je ne puis pas m'y faire, soit que la société qu'on y rencontre ne me convienne en aucune façon, soit que la vue de mes frères souffrants me remplisse l'âme de tristesse et de commisération ; enfin, tant il y a que le séjour du bagne ne me sourit point. Je ne suis plus de la première jeunesse et les illusions, dont je me berçais naguère en songeant que j'habiterais Toulon, ce Chanaan des forçats, ces illusions se sont envolées ! Je n'entre plus au bagne qu'avec fatigue, avec ennui, avec dégoût, comme un homme blasé ; le bagne n'a plus rien de séduisant pour mon imagination. La première fois qu'on y va, c'est une maîtresse inconnue ; la seconde fois, c'est votre légitime, c'est-à-dire une femme dont les charmes n'ont plus aucun secret pour vous, et que la satiété est tout près de vous faire prendre en exécration... J'arrivai donc, cette fois, à Toulon, plein de mélancolie, morose, presque splénétique. Encore si l'on m'eût envoyé à Brest ! je ne connais pas Brest ; le séjour de Brest m'eût rajeuni, réconforté peut-être. Mais point ! j'eus beau adresser, sous prétexte d'hygiène, pétition sur pétition au ministre de la justice ; Son Excellence fut inexorable. Je repris donc ma chaîne ; et il est probable que je l'eusse apathiquement traînée jusqu'à ma dernière heure, si la société d'un camarade jeune,

naïf et bon, comme je l'ai été moi-même autrefois, ne m'eût tout à coup rendu à mes premiers enthousiasmes d'amour de la liberté.

M. Jackal, qui avait légèrement toussé quand Gibassier avait rappelé sa naïveté et sa bonté primitives, profita de la halte qu'en orateur habile faisait son interlocuteur.

— Gibassier, lui dit-il, si l'Amérique perdait son indépendance, je suis sûr que c'est vous qui la retrouveriez.

— Je n'en doute pas plus que vous, monsieur Jackal, répondit Gibassier. — Je disais donc que le jeune homme auquel j'étais accouplé, avec lequel j'allais à la fatigue, mon compagnon de chaîne, en un mot, était un enfant de vingt-trois à vingt-quatre ans. Il était blond, frais et rose comme une paysanne normande ; la limpidité de ses yeux, la sérénité de son front, la pureté virginale de son visage, tout, jusqu'à son nom de Gabriel, faisait de lui une sorte de martyr, lui donnait, enfin, je ne sais quel air solennel qui l'avait, à l'unanimité, fait surnommer *l'ange du bagne*. Ce n'est pas tout ; sa voix était en harmonie avec son visage : on eût dit le son d'une flûte ; c'est au point que, moi qui adore la musique, ne pouvant pas me donner là-bas le luxe d'un concert, je le faisais parler, rien que pour écouter sa voix.

— En un mot, dit M. Jackal, une attraction indicible vous attirait vers votre compagnon.

— Attraction, c'est le mot... D'abord, j'étais attiré vers lui par ma chaîne ; mais ce n'est pas la chaîne, il s'en faut, qui fait l'amitié ! il y avait, en outre, une sympathie mystérieuse qui est restée une énigme pour moi... Il parlait peu ; mais, bien différent en cela des autres, chaque fois qu'il parlait, c'était pour dire quelque chose ; un jour, c'était pour laisser tomber une sentence morale ; — il savait son Platon par cœur, et il en tirait des adages qui le consolaient sur la terre d'exil ; — un autre jour, il se livrait à des outrages et à des diffamations envers les femmes, outrages et diffamations dont je vous prie de croire que je le reprenais, monsieur Jackal ! D'autres fois, au contraire, il s'enthousiasmait hautement pour le sexe tout entier, à l'exception d'une seule créature qui, disait-il, était la cause première de sa fausse position ; aussi la maudissait-il à cœur joie !

— Et quel était son crime, à lui ?

— Un crime de rien, une bêtise de jeune homme, un mauvais faux.

— A combien d'années était-il condamné ?

— A cinq ans.

— Et il songeait à faire son temps ?

— En entrant au bagne, ce fut d'abord son idée ; il appelait cela une expiation ; mais, précisément parce qu'on l'appelait l'ange du bagne, un jour il se rappela qu'il avait des ailes, et songea à les déployer et à s'envoler.

— Vous êtes tout à fait poète, Gibassier !

— J'étais président de l'Académie de Toulon, monsieur Jackal.

— Continuez.

— Une fois l'idée de recouvrer sa liberté éclose en lui, il changea tout à coup de visage et d'allure ; de tranquille, il devint grave, de mélancolique, il devint sombre. Il ne m'adressait plus la parole qu'une ou deux fois par jour, et ne répondait à mes questions qu'avec le laconisme d'un Spartiate.

— Et vous ne deviniez pas la cause de ce changement avec un esprit aussi profond que l'est le vôtre, cher monsieur Gibassier ?

— Oh ! que si fait ! de sorte qu'un soir, en rentrant de la fatigue, j'échangeai avec lui les paroles suivantes :

« — Jeune homme, je suis un vieux de la vieille ; je connais les bagnes comme maître Galilée Copernic connaît les principales cours de l'Europe ! J'ai vécu avec des bandits de toutes les nuances, des forçats de toutes les encolures ; j'ai expérimenté la matière, et je puis dire à première vue : « Voilà un confrère qui pèse trois, quatre, cinq, six, dix, « vingt ans de travaux forcés. »

« — Eh bien, me demanda Gabriel de sa voix douce, où voulez-vous en venir, monsieur ?

« Il m'appelait *monsieur*, et ne me tutoyait jamais.

« — Appelez-moi *milord* tout de suite ; j'aime mieux cela, lui répondis-je. Eh bien, où j'en veux venir, *monsieur*, c'est fort simple. Je suis un physionomiste de seconde force... »

Et, en ne m'attribuant que le second rang, je pensais à vous, monsieur Jackal.

— Vous êtes bien bon, mon cher Gibassier ! mais je vous avoue que, pour le quart d'heure, j'aimerais mieux une chaufferette que vos compliments.

— Croyez, monsieur Jackal, que, si je possédais ce meuble, je m'en dessaisirais en votre faveur.

— Je n'en doute pas... Allez toujours.

Et M. Jackal aspira une prise de tabac, afin de se réchauffer le nez à défaut des pieds.

Gibassier reprit :

« — Je suis donc un physionomiste de seconde force, dis-je à Gabriel, et je vais vous prouver, mon jeune ami, que je sais quelles pensées vous agitent. »

« Il écouta attentivement.

« — Quand vous êtes arrivé ici, la nouveauté, le pittoresque, le côté original du bagne vous a séduit comme l'aspect d'un site inconnu, et vous vous êtes dit : « Eh bien, avec un « peu de philosophie et mes souvenirs de Platon et de saint « Augustin, peut-être m'accoutumerai-je peu à peu à cette « vie simple, frugale, naïve ; à cette existence de pasteurs. » Peut-être, en effet, si vous aviez été doué d'un tempérament lymphatique, vous y fussiez-vous habitué comme un autre ; mais, vif, ardent, passionné comme vous êtes, vous avez besoin d'espace et de grand air, et vous songez que cinq années — dont une bissextile — à passer ici, sont cinq de vos plus belles années perdues sans retour. Or, par une déduction toute logique de cette pensée, vous désirez vous soustraire au plus vite à la destinée à laquelle une justice marâtre vous a condamné. Ou je suis un faux Gibassier, ou voilà le sujet de votre méditation.

« — C'est la vérité, monsieur, répondit franchement Gabriel.

« — Je ne trouve rien de blâmable dans une pareille méditation, mon jeune ami ; seulement, permettez-moi de vous dire qu'elle dure depuis un mois ; que, depuis un mois, vous êtes fort maussade ; que cela m'ennuie d'avoir un disciple de Pythagore à l'autre bout de ma chaîne, et qu'à mon avis, le moment est arrivé de *festinare ad eventum*, comme dit Horace. Expliquez-moi donc quels sont vos projets et vos moyens d'exécution.

« — Mon projet est de recouvrer ma liberté, répondit Gabriel ; quant aux moyens d'exécution, je les attends de la Providence.

« — Allons, vous êtes encore plus jeune que je ne pensais, jeune homme !

« — Que voulez-vous dire ?

« — Je veux dire que la Providence est une vieille usurière qui ne prête qu'aux riches...

« — Monsieur, interrompit Gabriel, ne blasphémez pas !

« — Dieu m'en garde !... Si cela me rapportait quelque chose, je ne dis pas. Mais où diable avez-vous vu que la Providence s'occupât des malheureux ? Le mot de notre destinée est en nous, et il y a un vieux proverbe qui dit : « Aide-toi, le ciel t'aidera ! » Ce vieux proverbe, mon cher monsieur Gabriel, est d'une justesse parfaite. Donc, présentement, la Providence n'a rien à voir ici, et c'est en nous-mêmes qu'il faut chercher les moyens d'évasion ; car il va sans dire, jeune homme, que vous ne vous en allez pas sans moi : vous m'intéressez à ce point que je ne vous quitte pas d'une semelle, morbleu ! Ne songez pas à limer un de vos anneaux sans que je m'en aperçoive : je ne dors jamais que d'un œil ; d'ailleurs, vous avez le cœur bien placé, et vous comprenez qu'il serait par trop ingrat d'abandonner un vieux compagnon. Ne tentez donc rien seul, attendu que nous sommes enlacés l'un à l'autre comme le lierre à l'ormeau ; — ou, je vous le déclare, mon cher ami, au premier demi-tour à droite ou à gauche que je vous vois faire sans m'en prévenir, je ne suis pas cafard, moi, je vous dénonce !

« — Vous avez tort de me dire cela, monsieur : je comptais vous proposer de fuir ensemble.

« — Bien, jeune homme ! ce point arrêté, procédons méthodiquement. — En premier lieu, votre franchise me plaît, et je vais vous donner une preuve d'affection que je pourrais dire paternelle, en vous confiant mes plans, et en vous emmenant avec moi, au lieu d'être emmené par vous.

« — Je ne vous comprends pas, monsieur.

« — Naturellement, jeune homme ; car, si vous me compreniez, je ne me donnerais pas la peine de m'expliquer. Savez-vous, d'abord, — je vais voir tout de suite où vous en êtes ; — savez-vous quel est le premier élément d'une évasion ?

« — Non, monsieur.

« — C'est, cependant, l'alpha du métier.

« — Faites-moi la grâce de me l'apprendre, alors.

« — Eh bien, c'est une *bastringue*.

« — Qu'est-ce que c'est que cela, une bastringue ? »

« Il ne savait pas ce que c'est qu'une bastringue, monsieur Jackal !

— J'espère Gibassier, que vous ne l'avez pas laissé dans une pareille ignorance ?

— Une bastringue, jeune homme, répondis-je, c'est un étui de fer-blanc, de sapin ou d'ivoire — la matière n'y fait rien — de six pouces de long et de dix ou douze lignes d'épaisseur, pouvant contenir à la fois un passe-port et une scie faite avec un ressort de montre.

« — Et où cela se trouve-t-il ? demanda Gabriel.

« — Cela se trouve... Enfin, n'importe, voici le mien. »

Et, à son grand ébahissement, je lui montrai l'étui en question.

« — En ce cas, nous pouvons fuir ? s'écria-t-il naïvement.

« — Nous pouvons fuir, lui dis-je, de même que vous pou-

vez, de vos pieds légers, aller vous promener jusqu'à l'endroit où la sentinelle fera feu sur vous.

« — Mais alors, demanda Gabriel découragé, à quoi vous sert cet ustensile ?

« — Patience, jeune homme ; chaque chose viendra à son tour. J'ai l'intention d'aller passer le carnaval à Paris, ensuite, j'ai reçu une lettre d'intérêts, qui me force à aller faire un tour dans la capitale, et, cela d'ici à une quinzaine de jours. Je vous offre de m'accompagner.

« — Nous allons donc fuir ?

« — Sans doute, mais avec les précautions nécessaires, trop ardent jeune homme ! Vous avez du courage et de la résolution, n'est-ce pas ? »

« — Oui.

« — Un ou deux hommes à laisser derrière nous, sur notre chemin, ne vous effrayeront pas ? »

L'ange Gabriel fronça le sourcil.

« — Dame ! on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, comme disait la cuisinière de feu Lucullus ; c'est à prendre ou à laisser. S'il y a un homme ou deux à renverser en passant, il faut me dire : « *Monsieur* Gibassier, ou *milord* Gibassier, ou *signor conte Gibassiero*, je les renverserai. »

« — Eh bien, soit, je les renverserai, dit résolument mon compagnon.

« — Bravo ! dis-je ; vous êtes digne de la liberté, et je vous la rendrai.

« Comptez sur ma reconnaissance, monsieur.

« — Appelez-moi *mon général*, et n'en parlons plus... Quant à la reconnaissance, nous en reparlerons sur des bords plus fortunés. En attendant, voici ce dont il s'agit. Vous voyez bien cette herbe ?

« — Oui.

« — Je la tiens de la main d'un ami ; je vais la partager avec vous.

Et je lui en offris la moitié en lui disant solennellement :

« — Qu'ainsi mon âme soit séparée de mon corps, si je ne ne vous rends pas à votre liberté native !

« — Qu'est-ce que c'est que cette herbe ? demanda Gabriel.

« — C'est une herbe merveilleuse avec laquelle vous allez vous frotter le corps. A peine votre chair sentira-t-elle le contact de cette graminée bienfaisante, que vous verrez sourdre de toutes parts des centaines de boutons de la nuance des roses du Bengale ; cela vous démangera d'abord un peu, puis beaucoup, puis, enfin, d'une façon insupportable, et que, cependant, il faudra supporter.

« — Mais quel est le but de cette friction ?

« — C'est, mon cher ami, de vous faire croire atteint d'une des maladies dites urticaire, érésipèle ou autres, dont les noms scientifiques ne me reviennent pas, afin d'être envoyé à l'hôpital. Une fois là, vous êtes sauvé, mon bonhomme !

« — Sauvé ?

« — Oui ; je suis étroitement lié avec un des infirmiers de l'hôpital... Rapportez-vous-en à moi, et attendez patiemment. »

— Je sais bien des choses, mon cher Gibassier, interrompit M. Jackal ; mais je ne sais pas encore comment, même avec l'aide d'un infirmier, on s'échappe d'une infirmerie gardée par tout un poste.

— Vous êtes aussi impatient que l'ange Gabriel, monsieur Jackal, reprit Gibassier. Mettez-y un peu de patience, et, dans cinq minutes, vous saurez le dénouement.

— Allez ! je vous écoute, dit M. Jackal en bourrant son nez de tabac, et, vous le voyez, avec cette patience que vous me recommandez, et dont il me semble que je fais preuve, dans la conviction qu'il y a toujours quelque chose à apprendre avec vous, cher monsieur Gibassier.

— Vous êtes bien honnête, monsieur Jackal, dit le narrateur.

Et il continua :

« Gabriel se frictionna tant et si bien, qu'au bout de deux heures il était couvert de boutons de la tête aux pieds ! On l'envoya à l'hôpital. C'était justement l'heure de la visite. Le médecin le déclara atteint d'un érésipèle de la plus belle venue. — Le lendemain du jour où Gabriel avait fait son entrée à l'hôpital, je subis, de mon côté, une attaque d'épilepsie si effrayante, que les carabins me déclarèrent d'abord hydrophobe et m'envoyèrent à mon tour à l'hôpital. En vain je protestai, en vain j'invoquai le témoignage de mes camarades constatant que je n'avais jamais essayé de les mordre, je fus traîné de force à l'infirmerie, et frictionné comme cataleptique. J'avais l'air furieux : j'étais enchanté ! Mon ami l'infirmier était prévenu de longue main ; comme il était déferré, il allait et venait à sa convenance ; cela veut dire qu'il allait de mon lit au lit de Gabriel, et venait du lit de Gabriel au mien, — le tout pour nous porter des paroles d'encouragement.

Un matin, le brave homme vint m'annoncer que tout était prêt, et que, dès le même soir, nous pourrions fuir. La journée se passa à convenir sans affectation de nos faits et gestes. Vous connaissez au moins par ouï-dire la distribution des salles de l'hôpital ? A l'extrémité de celle où l'on nous avait placés, Gabriel et moi, se trouvait une petite pièce qui servait de salle des morts. Mon infirmier était le dépositaire de la clef de cette salle, qui ne s'ouvrait jamais que pour donner entrée aux corps des forçats décédés. Nous pouvions donc, l'obscurité venue, nous introduire dans cette salle, les seuls meubles dont elle fût ornée, et qui la rendaient semblable à un amphithéâtre de dissection, étaient des tables de marbre noir sur lesquelles on couchait les cadavres ; sous une de ces tables, l'infirmier et moi, nous avions creusé un trou par lequel, avec les draps de nos lits, nous pouvions descendre dans des magasins appartenant à la marine.

L'heure arrivée, et pendant le sommeil de nos camarades de chambre, Gabriel, qui se trouvait le plus près de la porte, descendit de son lit le premier, et, semblable à une ombre, se dirigea lentement et vaporeusement vers la salle des morts. — Je le suivis de près. Par malheur, ce jour-là, on avait déposé sur une des tables le corps d'un des vétérans du bagne ; le pauvre Gabriel, qui prenait encore les morts au sérieux, eut la mauvaise chance de poser, en tâtonnant, sa main sur le cadavre, au lieu de la poser sur le marbre. Une venette épouvantable s'empara de lui, de sorte qu'il faillit tout faire découvrir !... Heureusement, au cri qu'il poussa, je devinai ce qui se passait, et, tâtonnant à mon tour, après l'avoir inutilement appelé, je le découvris, adossé contre la muraille et grelottant de terreur.

« — En route, mon gentilhomme ! lui dis-je ; tout est prêt : partons !

« — Oh ! c'est horrible ! s'écria-t-il.

« — Quoi ? lui demandai-je. »

« Il me raconta ce qui venait de se passer.

« — Allons, pas d'attendrissement poétique, lui dis-je ; nous n'avons pas une minute à perdre... Filons !

« — Impossible, les jambes me manquent.

« — Mille tonnerres ! c'est fâcheux ; car il est assez difficile de vous en passer pour fuir.

« — Partez seul, mon cher monsieur Gibassier.

« — Jamais, mon cher monsieur Gabriel ! »

« Et, allant à lui, je le forçai de s'approcher du trou, de s'accrocher au drap, et je le descendis comme on vous a descendu vous-même ici tout à l'heure. — Lui descendu, j'attachai un des coins du drap au pied de fer de la table, et je descendis à mon tour... Nous étions, comme je vous l'ai dit, dans les magasins de la marine, situés au rez-de-chaussée du bâtiment dont l'hôpital occupe le premier étage. J'allumai un rat-de-cave, et je me mis à la recherche d'une dalle, sur laquelle mon infirmier avait tracé une lettre à la craie, et sous laquelle il avait dû cacher deux déguisements complets. Je trouvai la dalle marquée de la lettre G ; cette délicate attention de mon infirmier me fit verser une larme d'attendrissement, qui tomba, comme un hommage de reconnaissance, sur l'initiale de mon nom ! Je soulevai la pierre, et j'aperçus un uniforme de gendarme complet, armement, équipement et perruque.

— Un seul ? demanda M. Jackal.

— Un seul. C'était là que je me réservais de tâter mon camarade. J'eus l'air désespéré.

« — Un seul habit ! m'écriai-je, un seul !

Gabriel fut sublime.

« — Endossez-le, me dit-il, et partez !

— Partir ! Et vous ?

« — Moi, je resterai ici pour expier mon crime.

« — Allons, dis-je, vous êtes un brave compagnon ! Je n'avais, pour l'accomplissement de mon projet, besoin que d'un seul costume de voyage : deux m'eussent fort embarrassé ; mais je voulais voir jusqu'à quel point un ami pouvait compter sur vous. Aidez-moi à m'habiller, si cela ne vous humilie pas trop d'être le valet de chambre d'un gendarme.

« — Et moi ?

« — Vous, vous restez comme vous êtes.

« — Avec ce costume ?

« — Oui, vous ne comprenez donc pas ?

« — Non.

« — Laissez-moi vous lier les mains, alors.

« — Je comprends de moins en moins.

« — Je suis un gendarme, vous êtes un forçat que l'on transfère des bagnes dans une prison quelconque ; nous trouverons bien le nom d'une prison, que diable ! les prisons ne manquent pas en France. Au point du jour, nous sortons, l'un conduisant l'autre.

« — Ah ! fit-il. »

Il avait compris.

Nous restâmes couchés dans les magasins, et, le lendemain, au point du jour, dès que le canon annonça l'ouverture du port, nous nous dirigeâmes, mon prisonnier et moi, vers la grille de l'arsenal ; elle venait d'être ouverte ; les ouvriers de la marine arrivaient en foule. Je me frayai, pour Gabriel et pour moi, un passage au milieu d'eux, et nous franchîmes la grille sans obstacle. — Le pauvre Gabriel tremblait de tous ses membres ! — En moins de dix minutes,

nous avions traversé la ville, et nous prenions la route du Beausset.

A quelques portées de fusil de Toulon, nous entrâmes dans un bois ; à peine y avions-nous fait dix pas, que trois coups de canon, tirés à intervalles égaux, annoncèrent aux habitants de Toulon et des villages voisins qu'une évasion venait d'avoir lieu. Nous nous jetâmes dans le plus épais du fourré ; nous nous couvrîmes de branches et de fougère, et nous demeurâmes immobiles, attendant la nuit pour traverser le bourg du Beausset.

Par bonheur, une pluie torrentielle vint à tomber au moment où les gendarmes commençaient à fouiller le bois ; arrivés à vingt pas de nous, ils se mirent à pester si cruellement contre l'intempérie de l'atmosphère, qu'il nous parut à peu près sûr qu'ils allaient abandonner la recherche à laquelle ils se livraient, pour se réfugier dans le plus prochain cabaret. En effet, nous n'en entendîmes plus reparler de toute la journée. — Vers les huit heures du soir, nous reprîmes notre route ; nous franchîmes le Beausset, et, le matin, à quatre heures, nous avions atteint l'inextricable forêt de Cuges. Nous étions sauvés ! Je n'ai pas besoin de vous dire, mon bon monsieur Jackal, les divers incidents dont fut émaillée notre route, du bois de Cuges jusqu'ici : vous avez trop d'expérience pour vous figurer que nous cheminions par des sentiers de fleurs. Nous sommes arrivés sains et saufs, ce qui est le principal, et vous voyez qu'à cela près de quelques coups de couteau, et d'une chute de cent pieds dans un puits, je me porte à merveille.

— C'est prodigieux, cher monsieur Gibassier !

— N'est-ce pas ?

— C'est-à-dire que si j'étais préfet de police, je vous donnerais un brevet d'évasion et une récompense honnête ; par malheur, je ne le suis pas, et, si mes sympathies d'artiste sont flattées, mon opinion d'inspecteur de la sûreté publique les combat avec tant d'énergie, que je vous avoue que je ne sais encore à qui demeurera la victoire : cela tiendra, probablement, à la sincérité dont vous ferez preuve. Permettez-moi donc de continuer mon interrogatoire, ne fût-ce que pour faire l'expérience de ce que disait Carmagnole, et pour voir si, comme le prétend le proverbe, la Vérité est au fond du puits. — Veuillez m'expliquer d'abord, cher monsieur Gibassier, comment vous vous trouvez ici.

— Je m'y trouve fort mal, monsieur Jackal, dit Gibassier se méprenant ou feignant de se méprendre au sens des paroles de l'inspecteur ; et, si ce n'était l'honneur de votre compagnie...

— Ce n'est pas cela : je vous demande par quelle cause vous êtes ici.

— Ah ! oui, je comprends. Eh bien, mon bon monsieur Jackal, je venais d'hériter d'une somme de cinq mille francs.

— C'est-à-dire que vous veniez de voler cinq mille francs.

— Aussi vrai que vous êtes mon sauveur, monsieur Jackal, je ne les avais pas volés ; je les avais, au contraire, gagnés loyalement, laborieusement, à la sueur de mon front.

— Alors, c'est vous qui avez travaillé dans l'affaire de Versailles... Je vous avais reconnu à la façon habile dont la porte avait été refermée.

— Qu'appelez-vous l'affaire de Versailles ?... demanda Gibassier appelant à son secours l'air le plus innocent qu'il pût prendre.

— Quel jour êtes-vous arrivé à Paris ?

— Le dimanche gras, monsieur Jackal, juste pour voir passer le bœuf, qui était magnifique cette année. On dit qu'il avait été nourri dans les gras pâturages de la vallée d'Auge ; cela ne m'étonne point : la vallée d'Auge est dans une admirable situation, abritée d'un côté par...

— Laissons la vallée d'Auge, si cela vous est égal.

— Volontiers.

— Voyons, maintenant : comment avez-vous passé le dimanche gras ?

— Assez gaiement, monsieur Jackal ; nous avons fait, avec cinq ou six camarades que nous avons retrouvés à Paris, quelques bonnes folies.

— Et le lundi ?

— Le lundi, je l'ai passé en visites.

— En visites ?

— Oui, monsieur Jackal, quelques visites officielles et une visite de digestion.

— Vous parlez de la journée ?

— Oui monsieur Jackal ; je parle de la journée.

— Mais le soir ?

— Le soir ?

— Oui.

— Diable !

— Qu'y a-t-il ?

— Il est vrai, dit Gibassier comme s'il se parlait à lui-même, que je ne puis rien refuser à mon sauveur.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous me demandez de lever pour vous le voile épais de ma vie privée ; je vais le lever. Le lundi, à onze heures...

— Inutile ! Passons sur les mystères de votre vie privée, et continuons.

— Je ne demande pas mieux.

— Qu'avez-vous fait le lendemain, jour du mardi gras ?

— Oh ! je me suis livré à un plaisir bien innocent ; je me suis promené sur l'esplanade de l'Observatoire avec un faux nez.

— Mais vous aviez une raison pour vous promener sur l'esplanade de l'Observatoire avec un faux nez ?

— Dédain ! mépris ! misanthropie ! pas autre chose. J'avais été, le matin, regarder passer les masques sur les boulevards, et je les avais trouvés pitoyables. Hélas ! encore un de nos vieux us, qui va disparaître, monsieur Jackal ! Je ne suis pas ambitieux ; mais, si j'étais seulement préfet de police...

— Passons là-dessus, et venons vite au soir du mardi gras.

— Au soir du mardi gras ?... Ah ! monsieur Jackal, vous voulez que de nouveau je lève le voile épais de ma vie privée...

— Vous avez été à Versailles, Gibassier !

— Je ne m'en cache pas.

M. Jackal laissa errer sur ses lèvres un indéfinissable sourire.

— Qu'alliez vous faire à Versailles ?

— Me promener.

— Vous promener à Versailles, vous ?

— Que voulez-vous, monsieur Jackal ! j'aime cette ville, toute pleine des souvenirs du grand roi ; ici, c'est une fontaine ; là, un groupe...

— Vous n'étiez pas seul à Versailles ?

— Eh ! qui donc est absolument seul sur la terre, mon bon monsieur Jackal ?

— Je n'ai pas de temps à perdre à écouter vos sottises, Gibassier. C'est vous qui avez dirigé l'enlèvement de la jeune fille du pensionnat de madame Desmarets ?

— C'est la vérité, monsieur Jackal.

— Et, en récompense, vous avez reçu les cinq mille francs en question.

— Vous voyez bien que je ne les ai pas volés ; car, enfin, si je n'étais pas condamné aux galères à perpétuité, j'en aurais au moins pour vingt ans de plus.

— Qu'est devenue cette jeune fille, une fois aux mains de M. Lorédan de Valgeneuse ?

— Comment ! vous savez donc... ?

— Je vous demande ce qu'est devenue cette jeune fille, après que mademoiselle Suzanne vous l'a eu livrée.

— Ah ! monsieur Jackal, si M. Delavau vous perdait, quelle perte pour lui et pour la France !

— Encore une fois, Gibassier, qu'est devenue cette jeune fille ?

— Quant à cela, je l'ignore entièrement.

— Faites attention à ce que vous dites !

— Monsieur Jackal, foi de Gibassier, nous l'avons mise en voiture, la voiture est partie, et nous n'en avons plus entendu parler. J'espère que ces jeunes gens sont heureux, et que, par conséquent, j'aurai, pour ma part, contribué au bonheur de deux de mes semblables.

— Et, vous, qu'êtes-vous devenu depuis ce jour ? L'ignorez-vous aussi ?

— Je suis devenu économe, mon bon monsieur Jackal ; et j'ai cherché, sachant que la clef d'or ouvre toutes les portes, à me créer un état honorable au milieu de cette intelligente et laborieuse cité de Paris. Or, j'ai passé en revue toutes les professions, et n'en ai trouvé qu'une à mon goût.

— Peut-on savoir laquelle ?

— Celle d'agent de change... Malheureusement, je n'avais pas les capitaux nécessaires pour acheter soit un quart, soit un demi ; mais, pour être prêt à tout événement, dans le cas où la Providence, comme dit le pauvre Gabriel, jetterait les yeux sur moi, j'allai chaque jour à la Bourse m'initier aux mystères du grand œuvre. Je compris l'agiotage, et je rougis honteusement d'avoir si mal volé toute ma vie en voyant combien il était plus facile de gagner son existence de cette façon ! Je fis donc la connaissance de plusieurs agioteurs distingués, qui, reconnaissant en moi une perspicacité peu commune, me firent bientôt l'honneur de me consulter sur la hausse et la baisse, en me donnant une petite part dans leurs bénéfices.

— Et ces consultations vous réussirent ?

— C'est-à-dire, mon bon monsieur Jackal, qu'en un mois, je réalisai trente mille francs ! le double, le triple, le quadruple de tout ce que j'avais gagné dans ma laborieuse vie ; et, une fois à la tête de cette petite fortune, je devins honnête homme.

— Alors, vous devez être méconnaissable, dit M. Jackal en tirant de sa poche un briquet phosphorique, et en allumant un petit rat-de-cave qu'il avait toujours sur lui, et qui éclaira le fond du puits, de manière à ce qu'il pût en

effet, reconnaître le pénitent Gibassier, tout souillé de fange, tout couvert de sang.

CXXII

OU ÉTAIENT PASSÉS LES SOIXANTE HOMMES QUE CHERCHAIT M. JACKAL

M. Jackal demeura un instant en contemplation devant le forçat. Il éprouvait une satisfaction visible, une satisfaction d'artiste, à se retrouver, avec les quatre as dans la main, en face de cet habile joueur.

— C'est bien en effet, dit-il, votre noble visage, Gibassier. Les années ont passé sur votre front comme des ombres légères, ne laissant nulle trace ! Et, à propos d'ombres, faites-moi donc le plaisir de prendre cette lumière, et de m'éclairer ; j'ai un mot pressé à écrire.

Gibassier prit le rat-de-cave ; M. Jackal tira un carnet de sa poche inépuisable, déchira une feuille de papier, et se mit à écrire sur son genou à l'aide d'un crayon, tout en invitant Gibassier à continuer.

— La suite de mon histoire est lugubre, dit le forçat. Étant riche, j'ai eu des amis ; ayant des amis, j'ai eu des ennemis ! Cette fortune, amassée au prix de mes sueurs, m'a rendu le point de mire de tous les déshérités ; de sorte que, hier au soir, au moment où je revenais de chez mon banquier, j'ai été au pris au collet, terrassé, assassiné, dépouillé et, finalement, précipité dans ce puits, où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer.

M. Jackal se releva, prit le bout de la corde qui l'avait aidé à descendre, y attacha avec une épingle le papier sur lequel il venait d'écrire ses instructions, et cria à ses argousins :

— Tirez !

Le papier, comme un papillon de nuit, s'envola du fond du puits vers la terre, et la corde, veuve de son léger fardeau, redescendit rapidement.

Un des argousins s'en alla sous un réverbère, et lut :

« Je vais vous envoyer un individu que vous garderez précieusement ; il vaut son pesant d'or !

« Le susdit individu aux mains de quatre d'entre vous, — qui le conduiront à l'hôpital, et le garderont à vue, — vous me redescendrez la corde. »

— Votre histoire est fort touchante, cher monsieur Gibassier, dit l'inspecteur ; mais, après les heures orageuses que vous avez passées, vous devez avoir besoin de repos. Les nuits sont encore fraîches en cette saison ; permettez-moi de vous offrir un abri plus sûr, un logement plus hygiénique que celui-ci.

— Vous êtes mille fois bon, monsieur Jackal !

— Point du tout ; entre vieilles connaissances.

— Alors, c'est à charge de revanche.

— La reconnaissance vous pèse-t-elle déjà ?

— Peut-être, dit philosophiquement Gibassier, est-il plus difficile de recevoir un service que de le rendre.

— Les anciens ont écrit là-dessus de fort belles choses, Gibassier ! Mais, en attendant que nous reprenions ailleurs cette intéressante conversation, arrangez-vous pour vous attacher à cette corde le plus solidement possible. Vous savez où le bât vous blesse ; c'est à vous de vous accommoder de votre mieux.

Gibassier fit un nœud coulant au bas de la corde, passa ses deux pieds dans l'œillet, puis s'accrocha des mains à la corde, et cria :

— Tirez !

— Bon voyage, mon cher Gibassier ! dit M. Jackal suivant avec un vif intérêt une ascension que, dans peu d'instants, il allait faire lui-même. — Bien ! ajouta-t-il lorsque le forçat eut disparu à fleur d'air.

Puis, haussant la voix :

— Renvoyez vivement la corde ! cria-t-il ; je commence à trouver le plancher humide.

La corde redescendit. M. Jackal passa le porte-mousqueton dans sa ceinture, s'assura que les ardillons étaient bien bouclés, cria de nouveau : « Tirez ! » et commença l'ascension à son tour.

Mais à peine s'était-il élevé à la hauteur de dix mètres, qu'il cria :

— Halte !

La corde obéissante s'arrêta.

— Ouais ! dit M. Jackal, que diable vois-je donc là ?

En effet, il lui était difficile de se rendre compte de ce qu'il voyait, tant ce qu'il voyait se présentait à lui sous un aspect fantastique.

Au travers d'une énorme éraillure pratiquée à l'une des parois du puits, le regard de M. Jackal plongeait sous des voûtes sombres comme celles d'une carrière, coupées par de grandes portions d'ombre et de lumière : la lumière venait d'une dizaine de torches attachées aux piliers d'une espèce de carrefour, et éclairant une réunion d'une soixantaine d'hommes. — L'assemblée avait lieu à deux cents pas, à peu près, de M. Jackal ; ces hommes paraissaient réunis pour une affaire de la plus haute importance, car ils se pressaient autour d'un orateur qui parlait avec feu, et gesticulait avec énergie.

— Tiens, tiens, tiens ! fit M. Jackal.

Puis, après quelques secondes de contemplation :

— Où diable sont ces hommes, et que font-ils là ?.. se demanda le chef de police.

Et, en effet, ainsi éclairés par le reflet des torches, n'eût été le costume moderne, on les eût pris pour les sorciers de la ballade arrivant au sabbat.

M. Jackal tira de sa poche une lunette, chef-d'œuvre de l'ingénieur Chevalier, laquelle, dans son plus grand développement, atteignait six ou huit pouces de long, et qu'il portait toujours avec lui, la braqua sur le singulier spectacle qu'il avait devant les yeux, et chercha à deviner ce dont il était question.

Grâce au reflet des torches et à la perfection de son instrument, M. Jackal put voir que la physionomie de chacun des individus qui composaient le nocturne conciliabule, exprimait le ravissement le plus complet. Tous étaient dans l'attitude où sont les membres d'une assemblée quand un orateur célèbre fait un discours sympathique : les oreilles tendues, les lèvres entr'ouvertes, les yeux fixés vers le personnage qui discourait, chaque visage dénotait l'attention la plus soutenue, et cette attention, comme nous venons de le dire, semblait s'élever par degrés jusqu'au plus complet ravissement.

Soit que l'orateur eût la voix faible, soit qu'il parlât doucement avec intention, soit enfin que la distance à laquelle M. Jackal se trouvait du groupe fût trop grande, l'inspecteur de la sûreté publique, quelque attention qu'il prêtât, et si fin et si exercé que fût chez lui le sens de l'ouïe, n'avait pas encore, au bout de cinq minutes d'attention, pu entendre un traître mot de ce qui se disait dans le groupe mystérieux.

Au reste, une partie de ces personnages semblait à M. Jackal ne lui être pas complètement inconnue ; néanmoins, il eût été bien embarrassé de mettre un nom sur les figures, ou même d'assigner une profession quelconque à aucun de ceux qu'il avait sous les yeux. — Vêtus à peu près uniformément de grandes redingotes brunes ou bleues, boutonnées jusqu'au menton ; la lèvre supérieure presque généralement ombragée d'une moustache longue, épaisse et grisonnante ; il n'était pas difficile, pour un physionomiste comme M. Jackal, de reconnaître là de vieux militaires. Ceux qui n'avaient pas de moustaches, — le nombre en était minime, — bien qu'ils affectassent les mêmes dehors que leurs compagnons, étaient tout simplement des bourgeois paisibles, et la placidité de leurs figures, que ne pouvait rébarbativer l'enthousiasme dont ils étaient atteints, témoignait suffisamment de leurs professions peu belliqueuses.

M. Jackal avait certainement vu celui-ci, honnête boutiquier de la rue Saint-Denis, sur le pas de sa porte, souriant aux passants, essayant d'attirer la pratique dans son magasin par un regard affable, par une mine engageante ; il avait vu cet autre dans une antichambre quelconque, soit la chaîne au cou comme huissier, soit la chaîne au pied comme solliciteur ; enfin, aucun de ces hommes ne lui était entièrement étranger, quoique nul ne lui fût particulièrement connu.

Mais ce qu'il connaissait encore moins que les personnages, c'était le décor du théâtre.

Accrochons-nous à la corde de M. Jackal ; elle est assez solide pour nous porter tous deux, et même tous trois, cher lecteur, — et tâchons de reconnaître la mystérieuse et funèbre localité où se passe la scène que nous avons à décrire.

Avez-vous quelquefois traversé la halle aux vins, et avez-vous eu la curiosité d'inspecter un de ces longs tunnels qu'on appelle les caves ? En regardant d'une extrémité à l'autre, et en voyant le jour au bout de ces voûtes gigantesques, il semble que l'on doive mettre des heures à parcourir cette longue et ténébreuse avenue qui vous sépare du point lumineux que vous apercevez ; eh bien, le décor que M. Jackal avait sous les yeux représentait un de ces immenses souterrains aboutissant à une sorte de carrefour éclairé, comme nous l'avons dit, par les torches des personnages qui le peuplaient momentanément.

— Ah ! mordieu ! j'y suis ! s'écria tout à coup M. Jackal en se frappant le front d'un geste si brusque et si inconsidéré qu'il faillit perdre l'équilibre, et que le choc qu'il imprima à la corde lui fit faire, pendant quelques secondes, un mouvement de rotation semblable à celui d'un poulet qui rôtit au bout d'une ficelle.

Le mouvement finit par se calmer, et M. Jackal en fut quitte pour la perte de ses lunettes, qui tombèrent au fond du puits.

Mais l'homme de police fouilla dans cette poche fantastique que nous avons déjà dite, en tira un étui, et, de cet étui, dégaina une seconde paire de lunettes qu'il s'ajusta, non pas sur le nez, mais sur le front ; seulement, les verres de ces lunettes, au lieu d'être teintés de bleu, étaient teintés de vert.



Vive l'empereur ! répéta M. Jackal.

— J'y suis ! répéta M. Jackal, et voilà mes soixante gaillards ! Je sais, maintenant, où ils sont passés : nous sommes dans les catacombes. Ah ! ah ! ah ! et le préfet de police qui prétend en connaître toutes les issues !

Et, en effet, M. Jackal était dans le vrai : cette voûte qui se déroulait sous ses yeux, ce carrefour qui en bornait la perspective, c'était un coin de l'immense et funèbre souterrain qui s'étend de Montrouge à la Seine, et du Jardin des Plantes à Grenelle. — Quant à M. le préfet de police, comme le faisait judicieusement observer M. Jackal, il avait bien tort lorsqu'il prétendait connaître toutes les issues du vaste ossuaire ; les issues des catacombes dépendent, numériquement, du caprice du premier habitant de la rive gauche, puisque, pour ajouter une issue nouvelle aux mille issues qu'elles ont déjà, il suffit — dans le faubourg Saint-Marcel, par exemple — de creuser un trou de vingt-cinq à trente pieds.

Au moment où M. Jackal venait de faire, à sa grande joie, bien qu'un peu tardivement, cette importante découverte, il entendit le bruit éclatant de bravos et d'applaudissements suivis de ce cri, quelque peu séditieux à cette époque :

— Vive l'empereur !

— Vive l'empereur ? répéta M. Jackal se mêlant innocemment à la sédition. Ah çà ! mais ils sont stupides : il y a six ans qu'il est mort, l'empereur !

Et, comme pour éclaircir ses idées, avec une difficulté inouïe dans sa position, M. Jackal fouilla à sa poche, en tira sa tabatière, et se fourra avec rage une prise de tabac dans le nez.

Le même cri fut poussé une seconde fois, et plus énergiquement encore que la première.

— Volontiers, dit M. Jackal ; mais je vous répète que l'empereur est mort. M. de Béranger a même fait une chanson là-dessus.

Et il se mit à fredonner :

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire
Aux bords lointains où tristement j'errais

M. Jackal savait toutes les chansons de Béranger.

Il fut interrompu dans son fredonnement par un troisième cri de « Vive l'empereur ! »

Puis tous les personnages, un instant agités et confus, reprirent leurs places, à l'exception d'un seul qui resta debout, et qui sembla vouloir faire un discours comme le premier orateur.

— Après tout, dit M. Jackal, continuant de rêver à ce que pouvait être cet étrange conciliabule, ces braves gens sont peut-être de vieux militaires inoffensifs qui vivent là depuis 1815, et qui ne savent pas encore la mort de leur empereur. Il y aurait vraiment charité à leur apprendre cette nouvelle. — Quel malheur de ne pouvoir assister de plus près à leurs ébats, et d'être privé du plaisir de leur conversation, qui doit être aussi pittoresque que celle d'Epiménide, si, comme je le présume, ils vivent depuis douze ans dans ce pays-ci !

Tout à coup, une idée vint à M. Jackal.

— Mais, reprit-il, pourquoi donc n'entendrais-je pas ce que va dire l'orateur?

Puis, relevant la tête vers l'orifice du puits :

— Tenez-vous toujours ferme, là-haut? cria-t-il.

— Oh! n'ayez pas peur, monsieur Jackal!

— Eh bien, descendez-moi d'un pied ou deux.

L'ordre fut aussitôt exécuté que donné. Alors, grâce à sa canne, avec laquelle il pouvait toucher les parois du puits, M. Jackal donna à la corde un mouvement d'oscillation pareil à celui du balancier d'une pendule, mouvement qui, arrivé à un certain point, lui permit d'atteindre la fissure du puits, de s'accrocher à une pierre, et de mettre le pied sur le même terrain que ceux dont il voulait surprendre les secrets.

Une fois sur la terre ferme, il décrocha le porte-mousqueton de sa ceinture, et, se penchant vers le puits, où pendait de nouveau la corde :

— Tenez-vous là, enfants! cria-t-il aux argousins, et ne bougez pas que je ne vous le dise.

Puis, à pas aussi légers que l'animal dont le nom se rapprochait du sien, M. Jackal s'avança vers le carrefour où se tenait la réunion napoléonienne.

CXXIII

QUI, A LA VOLONTÉ DU LECTEUR, FAIT OU NE FAIT POINT PARTIE DU ROMAN

Que nos lecteurs nous permettent, arrivés où nous en sommes, — c'est-à-dire au moment où M. Jackal, complètement caché dans l'ombre que projette un des piliers massifs qui soutiennent la voûte colossale, s'apprête à écouter le nouvel orateur, — que nos lecteurs nous permettent de jeter un regard sur ces catacombes où nous aurons plus d'une fois, dans le cours de ce livre, occasion de descendre à la suite des conspirateurs.

Nous retrouverons M. Jackal au même endroit, et nous tâcherons que notre excursion soit assez courte pour qu'à notre retour, l'orateur n'ait pas encore commencé son discours.

Vers la fin de l'hiver dernier, sachant que nous aurions à décrire les catacombes, nous avions manifesté le désir de les visiter. Alors, sur la demande d'un de nos plus célèbres mathématiciens, M. Bertrand, — qui était déjà, au reste, un de nos savants les plus célèbres à l'âge où l'on bégaye d'ordinaire les premières lettres du livre de la science, — M. l'ingénieur en chef des mines nous envoya un permis de visite et de circulation dans les catacombes.

Le jour fixé pour la visite arriva, et, comme toujours ou presque toujours en pareil cas, il me fut impossible de profiter de la permission de M. l'ingénieur en chef des mines : ce travail éternel qui me cloue à mon bureau refusait de me contre-signer un congé de quelques heures.

J'appelai Paul Bocage, mon premier aide de camp; je lui tendis la permission et je lui dis :

— Allez là, cher ami! je verrai par vos yeux aussi bien et peut-être mieux que par les miens.

Le même soir, Paul Bocage revint.

Il voulut me raconter ce qu'il avait vu.

— Je n'ai pas le temps de vous écouter, lui dis-je. Établissez-vous là, et faites-moi votre rapport.

Voici donc le rapport de Paul Bocage; nous le mettons textuellement sous les yeux de nos lecteurs.

LES CATACOMBES

Rapport au maestro.

« Aujourd'hui 12 octobre 1853, à une heure de l'après-midi, nous partîmes pour la barrière d'Enfer, par une de ces belles journées de soleil dont l'hiver semble avoir accaparé le privilège. Avec nous était une jeune, grande et belle personne aux yeux bleus, qui s'en venait gaiement visiter cette souterraine nécropole, avec l'insouciance des roses qui fleurissent autour des tombeaux, avec cet audacieux sourire du défi de la jeunesse à la mort.

« En arrivant au pavillon de la barrière d'Enfer, on nous donna à chacun, — il y avait une soixantaine de personnes environ, — on nous donna à chacun une bougie et un avis : la bougie, c'était pour voir clair dans les souterrains; l'avis, c'était de ne pas allumer la bougie.

« Ces deux dons contradictoires nous surprirent momentanément, mais nous furent bientôt expliqués.

« Nous attendions là depuis une heure environ, quand la porte de l'escalier qui conduit aux catacombes s'ouvrit tout à coup, et donna passage à une centaine d'ombres qui semblaient avoir forcé la porte de leur tombe pour revoir la lumière du jour.

« Les visages de toutes les personnes qui firent tout à coup irruption dans la cour où nous attendions, étaient pâles, verts, jaunes, violets, décomposés, de ce ton livide que peuvent produire sur la chair les dix premières heures de la mort.

« Ces ombres ou plutôt ces visiteurs qui nous avaient précédés, et au nombre desquels était un bel Égyptien que les gens qui savent tout appelaient autour de nous, je ne sais pas pourquoi, Reschid-Pacha; — ces visiteurs pâles et hâves avaient passé deux heures à fouler des ossements, à côtoyer des crânes, des tibias, des fémurs, des squelettes entiers; et, comme s'il n'était pas permis de toucher impunément aux dépouilles des êtres, ils avaient gardé quelque chose de la teinte cadavéreuse de leurs sinistres hôtes.

« Je regardai ma compagne : ses yeux bleus ne se rembrunirent pas; l'incarnat de ses joues ne s'affaiblit point; elle était enjouée, pleine de vie et de force; elle s'appuya sur mon bras, et, en voyant que nos compagnons commençaient à entrer, elle me dit gaiement, comme si nous allions assister à la représentation de quelque pièce de la Foire :

« — Suivez le monde!...

« Et nous entrâmes.

« Je serais bien tenté de faire un rapide historique des catacombes; mais j'aime mieux montrer l'effet avant de dire la cause. Je vais donc décrire d'abord les catacombes telles que je les ai vues, empruntant la description locale à l'excellent livre de M. Héricart de Thury, ingénieur des mines et inspecteur des travaux souterrains, livre publié vers 1815. — A cela près de quelques ouvrages de consolidation faits depuis cette époque, ces vastes cryptes sont en ce moment dans le même état où M. Héricart de Thury les a décrites.

« Disons, en passant, qu'en entrant dans ce souterrain, nous avions le cœur serré et le cerveau rempli de l'histoire de toutes les catacombes du passé (1), depuis celles du pays de Chanaan, où Abraham, étranger dans Hébron, demande aux habitants la permission de déposer Sara dans les tombeaux de leurs ancêtres (*Advena sum et peregrinus apud vobis; date mi jus sepulcri vobiscum, ut sepeliam mortuum meum.* — (Genèse, chap. XXIII); depuis, disons-nous, les catacombes de Chanaan jusqu'aux cavernes souterraines des Indiens de Mayras, près de la rivière des Amazones.

« Trois escaliers conduisent de la surface du sol dans les catacombes de Paris; le premier est situé dans la cour du pavillon occidental de la barrière d'Enfer ou d'Orléans (c'est celui par lequel nous sommes descendus); le second, à la Tombe-Issoire : il fut fait lors de l'établissement, et condamné vers l'année 1794, époque de la vente du domaine de la Tombe-Issoire; le troisième, enfin, dans la plaine de Montsouris, sur le bord de la voie Creuse ou ancienne route d'Orléans, à peu de distance de l'aqueduc souterrain d'Arcueil. — Trois portes ferment l'enceinte des catacombes : l'une, à l'ouest, connue sous ce nom, et par laquelle on arrive communément; la seconde, à l'est, appelée la porte du Port-Mahon : elle n'est point ouverte au public, et n'est destinée qu'au service du monument; la troisième, au sud, près la Tombe-Issoire, dont elle a pris le nom.

« C'est par l'escalier de la barrière d'Enfer que l'on descend le plus généralement : c'est donc de ce point que nous allons tracer l'itinéraire du touriste dans les catacombes, en lui faisant observer, en passant, les objets et les curiosités les plus remarquables de la route.

« Le pied de l'escalier est appuyé sur la masse de pierres, qu'on peut reconnaître avant de descendre les dernières marches; la hauteur totale, de la surface au sol de la galerie, est de dix-neuf mètres quatorze centimètres, qu'on descend au moyen de quatre-vingt-dix marches.

« A sept ou huit mètres de l'escalier, on trouve la galerie de l'Ouest, qui est à l'aplomb de la rangée occidentale des arbres de la route d'Orléans. Cette route était entièrement encavée : l'inspection en a fait remblayer partout les excavations; et, suivant son système de consolidation, elle s'est ménagé, de gauche et de droite, à l'aplomb des deux rangées des arbres, une grande galerie de service avec des traverses qui recoupent le massif du dessous de la chaussée de distance en distance.

« Dans la galerie de l'est de la route d'Orléans, on reconnaît les exploitations ou les travaux des anciens. En suivant cette galerie vers le nord, on voit, dans la partie inférieure du banc d'appareil qui lui sert de ciel, un échantillon remarquable du criblage ou forage des couches.

« L'extrême nord, qu'on suit dans une longueur de cinquante ou soixante mètres, à cause des éboulements et des fontis qui se trouvent sur la ligne directe de l'escalier aux

(1) Catacombes d'Égypte, de la Phénicie, de la Paphlagonie, de la Cappadoce, de la Crimée, de la Perse, de la Grèce, de l'Asie-Mineure, de Guanches, de l'intérieur de l'Afrique, de la Scythie, de la Tartarie, des deux Bucharies, de l'Étrurie, de Rome, de la Toscane, de Naples, de la Sicile, de Malte, de Gozzo, de l'île de Lipari, de l'Espagne, des Gaules, de la France, de l'Angleterre, de la Suède, de l'Allemagne, de l'Amérique septentrionale et méridionale, etc.

catacombes, ramène sous la demi-lune intérieure du côté du pavillon oriental de la barrière d'Enfer, près des murs et contre-murs qui ont été construits pour fermer la communication des vides de l'intérieur et de l'extérieur de Paris, à l'effet d'empêcher la contrebande, qui se faisait autrefois par-dessous terre, au préjudice de l'octroi.

Après avoir suivi, environ pendant cent mètres, la galerie pratiquée sous la contre-allée du boulevard Saint-Jacques, du côté du midi, sous un ciel fracturé, fendu, lézardé, diversement incliné, ruisselant de gouttes d'eau qui étincellent comme des diamants à la lueur des torches, on trouve les grands ouvrages de consolidation de l'aqueduc d'Arcueil.

On laisse à sa gauche, les murs et contre-murs faits contre la fraude des droits d'octroi, on suit l'aqueduc d'Arcueil, un des ouvrages dus à la passion de Marie de Médicis pour l'architecture. Cet aqueduc, construit par Jean Loing, maître maçon, suivant un traité passé le 18 octobre 1612, pour la somme de quatre cent soixante mille livres, fut commencé le 11 juillet 1613 et achevé en 1624. Il avait pour but de recueillir les sources situées dans le plateau de Rungis et de Cachant, et que l'empereur Julien avait anciennement fait conduire à son palais des Thermes, rue de la Harpe, par un aqueduc dont on voit encore à Arcueil des restes remarquables, derrière les constructions de Marie de Médicis. Ce premier aqueduc, dont l'ancien cours a été en partie reconnu dans la plaine de Montsouris et de la Glacière, — cette prairie si chère à tous les patineurs de Paris, — avait été ruinée par le fait de l'exploitation des carrières.

« Le nouvel aqueduc d'Arcueil fut construit avec une magnificence vraiment digne des Romains, comme nous l'avons dit, par Marie de Médicis, qui en posa la première pierre avec Louis XIII, en présence des principaux seigneurs de sa cour, du gouverneur, du prévôt et des échevins de la ville de Paris, le 13 juillet 1613.

Depuis Arcueil jusqu'à Paris, l'aqueduc forme une grande galerie souterraine qui fut établie, dans quelques parties de la plaine de Montsouris, sur des carrières très anciennes et alors inconnues ; les infiltrations, les pertes d'eau, les tassements et les affaissements qui en furent la suite, l'éboulement d'une portion de l'aqueduc, l'inondation de toutes les carrières, et l'interruption du service des fontaines de Paris que les eaux de Rungis alimentent, nécessitèrent de très grands travaux de restauration.

« Les premiers ouvrages de consolidation datent de 1777 ; ils furent faits en grandes pierres d'appareil auxquelles on a, depuis, substitué une maçonnerie en moellons de orche, à mortier de chaux et de sable, comme moins dispendieuse et plus facile à exécuter dans les souterrains, et, d'ailleurs, très suffisante pour le but qu'on se proposait.

« L'endroit le plus favorable pour bien juger et reconnaître ces opérations sur le chemin des catacombes, est à quatre-vingt-dix mètres sud du boulevard Saint-Jacques. Dans cet endroit, on voit à découvert le massif fait sous le cours de l'aqueduc, les deux galeries longitudinales de l'est à l'ouest, et leurs murs de contre-fort. Une ligne rouge au ciel de la galerie indique le milieu du chenal.

« Le chemin le plus direct pour se rendre de cet endroit aux catacombes, c'est de suivre tout le cours de l'aqueduc dans l'une ou l'autre de ces galeries inférieures sur une longueur de deux cent cinquante mètres ; mais on prend ordinairement le chemin des doubles carrières, dit du Port-Mahon, pour voir les grandes excavations faites par les anciens. C'est donc celui que nous allons prendre.

« On se dirige au sud-ouest par une galerie irrégulière de deux cents mètres environ de longueur, pratiquée dans les vides et remblais des anciens. Cette galerie, après quelques sinuosités, va aboutir à l'aplomb de l'ancienne route d'Orléans, près du boulevard extérieur de la barrière Saint-Jacques ou d'Arcueil, en passant sous l'aqueduc de l'empereur Julien.

« Malgré les piliers de pierre et les remblais de terre, les tassements ont fait éprouver leur puissance avec tant de force sur cette partie, que la grande construction n'a pu résister, et que tous les piliers voisins sont également écrasés.

« Plus loin, on voit une longue suite de piliers en pierre sèche, grossièrement ébauchés, élevés de gauche et de droite sur deux lignes de remblais, travaux exécutés en 1790, par l'ordre de Louis XVI.

« Après plusieurs sinuosités dans les remblais des anciennes carrières, on trouve un escalier pratiqué dans les tailles d'un atelier inférieur. Un des ouvriers de l'inspection des carrières, le nommé Decare, dit Bauséjour, ancien militaire vétéran, reconnut cette carrière en 1777, par un éboulement de couches de pierres qui la séparaient de la carrière supérieure. L'étendue du local, et sa disposition naturelle, engagèrent cet homme à y former un petit atelier particulier, où il venait prendre ses repas, tandis que les autres ouvriers remontaient à la surface de la terre.

« Peu après son établissement dans cette double carrière, Decare, se rappelant sa longue captivité dans les casemates des forts du Port-Mahon, résolut d'en faire un plan en relief dans les couches des bancs de lambourdes, qui, d'ailleurs assez tendres, sont effectivement susceptibles d'être sculptées (1).

« Decare se mit donc à l'œuvre. Il travailla sans relâche à son relief du Port-Mahon pendant cinq années consécutives, de 1777 à 1782. Quand il l'eut terminé, il fit un vestibule orné d'une grande mosaïque en silex noir.

« Au bout de ces cinq années de travaux exécutés dans l'ombre, le silence et la solitude, l'entrée de son atelier étant à peu près impraticable pour tout autre que lui, Decare voulut compléter ses travaux par la construction d'un escalier commode, taillé dans la masse. Une fois le projet conçu, il se mit à l'œuvre. L'escalier avançait ; malheureusement, en élevant le dernier pilier, il se fit un terrible éboulement, et le courageux Decare, dangereusement blessé, périt peu de temps après.

« Pour conserver la mémoire de ce grand ouvrier, de cet artiste inconnu, on fit graver l'inscription suivante sur une table de pierre, près du relief du Port-Mahon, avec la plaque d'honneur des vétérans :

Cet ouvrage fut commencé en 1777
par DECARE, *dit* BEAUSEJOUR,
vétéran de Sa Majesté,
et fini en 1782.

« On avait conservé sa table et ses bancs de pierre dans un endroit qu'en termes de carrières on nomme taille, chambre ou atelier, et que le malheureux Decare appelait son salon. En 1787, le comte d'Artois et plusieurs dames de la cour, qui visitaient le Port-Mahon, déjeunèrent dans ce salon sur la table de Decare. Depuis, le relief a disparu, ou à peu près, mutilé par la main des hommes, ou noyé sous les larmes des voûtes. Il en reste pourtant encore assez de vestiges pour faire juger de la patience, de la mémoire et du talent naturel de cet ouvrier, qui fût peut-être devenu, au soleil, un de nos plus grands sculpteurs.

« Le Port-Mahon n'est pas la seule curiosité que cette carrière offre aux visiteurs ; on y voit encore les traces d'un éboulement du plus pittoresque effet dans les bancs de pierre qui séparaient les deux carrières. Les rochers sont rompus, fracassés, isolés les uns des autres, épars çà et là comme si la tempête avait passé dans ces souterrains, et entassés confusément, pêle-mêle, les uns au-dessus des autres, prêts à s'abîmer ; une faible pierre, un moellon, arrêté dans sa chute, a été saisi au passage, et étreint par deux blocs énormes, lors du grand éboulement ; il semble la clef de voûte de cet édifice étrange. Vu à distance, cet ensemble de rochers rappelle les récifs les plus sauvages des côtes de Bretagne. Si votre conducteur vous abandonnait tout à coup au milieu de ces ruines, les terreurs de l'inconnu vous monteraient au cœur ; car nulle part, le mot du chaos n'est écrit en caractères plus terribles et plus ineffaçables !

« A cent mètres environ de l'escalier de Decare, à la rencontre de deux chemins, on voit un grand pilier taillé dans la masse par les anciens, et, sur le bord du chemin, un autre pilier revêtu d'incrustations d'albâtre calcaire gris et jaunâtre.

« A quatre-vingts mètres de là, on trouve le vestibule des catacombes, construit en 1811. Ce vestibule, dans lequel on arrive par un corridor de six mètres de longueur, est de forme octogone. Deux bancs de pierre ont été placés sur les grands côtés, et, de gauche et de droite de la porte, sont deux piliers qui portent l'inscription du cimetière Saint-Sulpice :

Has ultra metas requiescunt,
Beatam spem expectantes.

« Sur le linteau de la porte d'entrée des catacombes, on lit, taillée dans la roche même, cette phrase, en douze syllabes, de l'abbé Delille :

Arrête ! c'est ici l'empire de la mort !

« Et on entre dans l'ossuaire.

« Je regardai ma belle compagne : j'espérais vaguement que ce vers de l'abbé Delille produirait sur elle un certain effet ; mais, soit que ma compagne ne prît pas la mort au sérieux, soit qu'elle prît le vers de l'abbé Delille au plaisant, je ne la vis point sourciller, et je pénétrai avec elle dans les catacombes, enviant et admirant cette puissance de la beauté, de la force et de la jeunessse, qui ne doute de rien.

« Je me rappelai, que quelques mois auparavant, j'avais vu deux Anglaises déjeuner sur le vieux gazon de la rue des Tombeaux, à Pompéi.

(1) Sous le nom de lambourdes, on comprend les bancs de pierre calcaire grenue, tendre et de même qualité. Il n'existe entre eux d'autres différences que le plus ou le moins de dureté ; on ne peut guère les distinguer que par les nuances et quelquefois par une petite veinule de marbre qui se perd même souvent dans la masse. Les lambourdes sont d'un blanc jaunâtre et composées d'une [illegible] grossière, qui n'est, à proprement parler, que l'agrégat d'une multitude de coquilles brisées.

« Après avoir examiné la collection minéralogique, la collection pathologique et la crypte de Saint-Laurent, on voit l'autel des Obélisques, copié sur un tombeau antique, découvert entre Vienne et Valence, sur les bords du Rhône. A droite et à gauche de l'autel sont deux piédestaux construits en ossements.

« Plus loin on aperçoit un monument sépulcral appelé le sarcophage du Lacrymatoire, ou le tombeau de Gilbert, à cause des vers qui servent d'inscription

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs.
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs !

« A quelques pas de là, on vous fait remarquer une lampe sépulcrale, lampe en forme de coupe antique portée sur un piédestal ; à droite de la lampe, un grand pilier cruciforme, ou la croix triangulaire, appelé le pilier du Memento, parce que, sur ses trois faces, il présente ces paroles vraies, quoique peu consolantes.

Memento quia pulvis es,
Et in pulverem reverteris !

« A quoi bon s'escrimer à sortir de la poussière, pour y rentrer tôt ou tard ? — Enfin !...

« Derrière le pilier du Memento est celui de l'Imitation, qui a reçu ce nom de ses quatre inscriptions, tirées de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

« On arrive à un endroit dit, fontaine de la Samaritaine : ce nom a été donné à une source découverte dans le sol des catacombes par les ouvriers, qui y avaient établi un réservoir pour recueillir l'eau nécessaire à leur usage. Cette fontaine avait été désignée d'abord sous le nom de source du Léthé ou de l'Oubli, à cause de ces vers de Virgile :

Animæ quibus altera fata,
Corpora debentur Læthei, ad fluminis undam,
Securos latices et longa oblivia potant !

que l'abbé Delille (déjà nommé) a traduits de cette malplaisante façon

. . . . Tu vois ici paraître
Ceux qui, dans d'autres corps, un jour doivent renaître :
Mais, avant l'autre vie, avant ses durs travaux,
Ils cherchent du Léthé les impassibles eaux :
Et, dans le long sommeil des passions humaines,
Boivent l'heureux oubli de leurs premières peines.

« M. Héricart de Thury — dans le livre duquel je prends, comme je vous l'ai dit, tous ces détails — n'a probablement pas été ravi de ce madrigal funèbre de l'abbé Delille, car il y a fait substituer ces paroles, dites par Jésus-Christ à la femme samaritaine près du puits de Jacob, aux portes de la ville de Séchar :

Omnis qui bibit ex aqua hac, sitiet in æternum. Qui autem biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in aeternum ; sed aqua quam ego dabo ei fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. — Evangile selon saint Jean, chap. IV, vers. 13-14. (Quiconque boit de cette eau aura encore soif, au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau qui rejaillira jusque dans l'autre vie.)

« Quatre poissons rouges (cyprins dorés ou dorades chinoises) ont été jetés dans le bassin de la Samaritaine, le 25 novembre 1813. Depuis ce temps, ces dorades se sont parfaitement apprivoisées ; elles répondent aux signes et à la voix du conservateur. Elles paraissent avoir fait quelques progrès ; mais elles n'ont, jusqu'à ce jour, donné aucun signe de reproduction (je le crois bien !) ; leur belle couleur s'est conservée ; elle est aussi vive que le premier jour sur trois d'entre elles, mais la quatrième présente quelques nuances qui la distingue des autres. — Les ouvriers de l'inspection croient avoir remarqué que ces dorades indiquent d'avance les changements de temps, et qu'elles restent à la surface de l'eau, ou occupent le fond du bassin, suivant que le temps se met à la pluie ou au beau, au froid ou au chaud. C'est possible, après tout, et on aurait mauvaise grâce à contester à ces malheureux poissons ce dédommagement hygrométrique.

« On voit, enfin, les tombeaux de la Révolution, l'escalier des catacombes basses, le pilier des nuits Clémentines, — ainsi nommé à cause des quatre strophes qui le décorent, et qui sont tirées du poème sur la mort de Ganganelli (Clément XIV), — et on sort des catacombes par la porte de l'Est ou de la Tombe-Issoire, au-dessus de laquelle on lit ce vers de Caton

Non metuit mortem, qui scit contemnere vitam,

vers célèbre, qui m'a toujours semblé une naïveté, celui qui n'aime pas la vie n'ayant d'autre parti à prendre que d'aimer la mort.

« Tel est l'itinéraire qu'on parcourt maintenant. A quelques travaux et quelques éboulements près, les catacombes sont, je le répète, dans le même état pittoresque que du temps du bon Héricart de Thury.

« Peu de Parisiens les ont visitées ; et pas un Parisien, cependant, le guide du voyageur à la main, ne quitterait Naples sans avoir vu Pompéi et Herculanum. Pourquoi ? Je ne saurais le dire, sinon que le Parisien ressemble aux hommes mariés qui ne visitent que la femme des autres. Parlez de tous les pays à un Parisien : de l'Italie, de la Suisse, de l'Allemagne, de l'Europe entière : mais ne lui parlez pas de Paris ; sur sa ville natale, il est d'une ignorance crasse. — Je puis le dire, je suis de Paris — Il ne connaît dans sa ville que son quartier ; dans son quartier, que sa rue ; dans sa rue, que sa maison, et, dans sa maison, que son étage. Sortez-le de là, rien ! J'ai demeuré rue Saint-Jacques pendant sept ans, sur le même palier qu'un individu dont je n'ai su le nom qu'en lisant *le Siècle*, à l'article des décès.

« Il n'est donc pas étonnant que les Parisiens n'aient jamais visité les catacombes et que plus des deux tiers ignorent jusqu'à leur existence ! Quoi qu'il en soit, c'est un des plus beaux décors que je connaisse, et je l'ai visité comme un pays connu depuis longtemps.

« Dans ce quartier Saint-Jacques, où fleurissaient autrefois, aux fenêtres des mansardes, ces belles demoiselles qu'on appelait des grisettes, les catacombes sont connues au moins par ouï-dire. Il n'est pas un propriétaire qui, en faisant un trou dans son puits, ne puisse, comme M. Jackal, pénétrer dans ces souterrains.

« Du temps que j'étais enfant, je voyais, le dimanche, venant du côté de la porte Saint-Jacques, près du Panthéon, et se rendant à la barrière, des groupes de jeunes gens et de jeunes filles amoureusement enlacés. Où allaient-ils ainsi, joyeux, jeunes, chantants, vivants ?... Pendant longtemps, je l'ai ignoré. Le soir, quand on oubliait de me coucher, je les voyais revenir, non plus gais ni souriants, mais pensifs, les jeunes filles languissantes, les jeunes gens songeurs. J'appris, quelque temps après, qu'ils revenaient des catacombes.

« Eh quoi ! ces beaux jeunes gens, si étroitement enlacés, qu'ils me semblaient des frères et des sœurs ; eh quoi ! ils avaient fait, de ces souterrains funèbres, des retraites d'amour ? de ces tombeaux, des lits de joyeux hyménée ! Oui, pour une pièce de trente ou quarante sous, le gardien de l'escalier ouvrait la porte, et ils entraient allégrement, n'écoutant aucune des recommandations du gardien, et ils s'enfonçaient chacun dans un de ces immenses souterrains, grands comme des villes, songeant bien à mourir vraiment eux, jeunes, forts, amoureux. Et la vue de ces milliers d'ossements ne les arrêtait pas !

« Sur un des piliers de l'entrée de la crypte de Legouvé, ils lisaient ce vers de Ducis

Nos jours sont un instant : c'est la feuille qui tombe.

Et ils effeuillaient cette fleur de la vie qu'on appelle le premier amour, sans respect du passé, sans souci de l'avenir ; — le présent des amoureux n'est-il pas éternel ?

« Un soir, le gardien attendit vainement le dernier groupe. En vain il appela, en vain il descendit, en vain il parcourut les innombrables souterrains de cette nécropole : rien !...

« Descendez encore aujourd'hui dans les catacombes, marchez plus de temps que la durée de votre torche, et en vain vous aurez pris mille points de repère, vous ne vous retrouverez pas, vous ne reviendrez pas plus de là qu'un caillou jeté dans un gouffre !

« C'est ainsi que les catacombes engloutirent les deux amoureux.

« Le gardien pleura amèrement ; mais c'est la mère de la fillette qui fut à plaindre ! Son chagrin traversa toute notre rue ; ses sanglots arrivaient jusqu'à ma fenêtre... — Un jour, je vous conterai ce drame en détail, maestro, et vous frémirez !

« Les plaintes de cette mère et de beaucoup d'autres obligèrent le gouvernement à fermer au public l'entrée des catacombes, et il fallut des permissions extraordinaires pour les visiter.

« Je les ai visitées cinq ou six fois, et, comme je vous l'ai dit, c'est un pays connu pour moi ; seulement, il diffère pour moi des pays connus, en ceci, que je l'ai trouvé plus grand chaque fois que je l'ai revu. Un récit écrit (celui-ci est déjà trop long) ne vous donnerait pas une idée nette des impressions que produit sur le visiteur le pays des catacombes ; je préfère vous les raconter de vive voix. Comme vous le dites si justement, le récit écrit est mort ; le récit parlé est vivant.

« Je finirai en vous faisant un historique rapide des catacombes.

« On ne saurait déterminer précisément à quelle époque remonte l'origine de ces grandes voies souterraines, c'est-à-dire de ces carrières qui ont reçu, au XVIIIe siècle, le nom de catacombes ; on retrouve les premiers vestiges d'extraction de pierres au bas de la montagne Sainte-Geneviève, sur les rives de l'ancien lit de la Bièvre, dans l'emplacement de l'abbaye Saint-Victor, du Jardin des Plantes et du faubourg Saint-Marcel.

« Jusqu'au XIIe siècle, les palais, les temples et les autres monuments publics de Paris furent construits en pierres extraites des carrières de ce faubourg, et celles qui furent ensuite ouvertes au midi des remparts de Paris, vers les places Saint-Michel, de l'Odéon, du Panthéon, des Chartreux, des barrières d'Enfer et de Saint-Jacques.

« En 1774, plusieurs éboulements et graves accidents attirèrent l'attention du gouvernement, et firent connaître l'étendue et l'imminence d'un péril inconnu jusque-là : la rive gauche était tout simplement menacée d'être engloutie, un jour ou l'autre, à une centaine de mètres, dans ces souterrains.

« Du reste, la légende à peu près historique, que j'ai entendu raconter autrefois dans le quartier Saint-Jacques, vous donnera l'idée de ces accidents.

« Le jour même où le conseil d'État, ayant eu connaissance de l'alarme générale, venait de se faire rendre compte de l'état des carrières par MM. Soufflot et Brebion, membres de l'académie d'architecture et de créer l'administration générale des carrières, dont M. Charles Axel-Guillaumot avait été nommé le premier inspecteur général, ce jour-là même, son installation fut signalée par un événement qui jeta la consternation dans Paris.

« On était au mois de mai de l'année 1777. Un homme d'un certain âge, et une femme d'un âge certain, respiraient, à leur fenêtre de la rue d'Enfer, à peu près où demeure notre ami M. Bertrand (faisons des vœux pour qu'il ne lui arrive rien de semblable !) : un couple respirait donc à sa fenêtre les premières délices du printemps.

« L'homme dit :

« — Une belle matinée !

« La femme répond :

« — Pas si belle que cela !

« Le mari reprend :

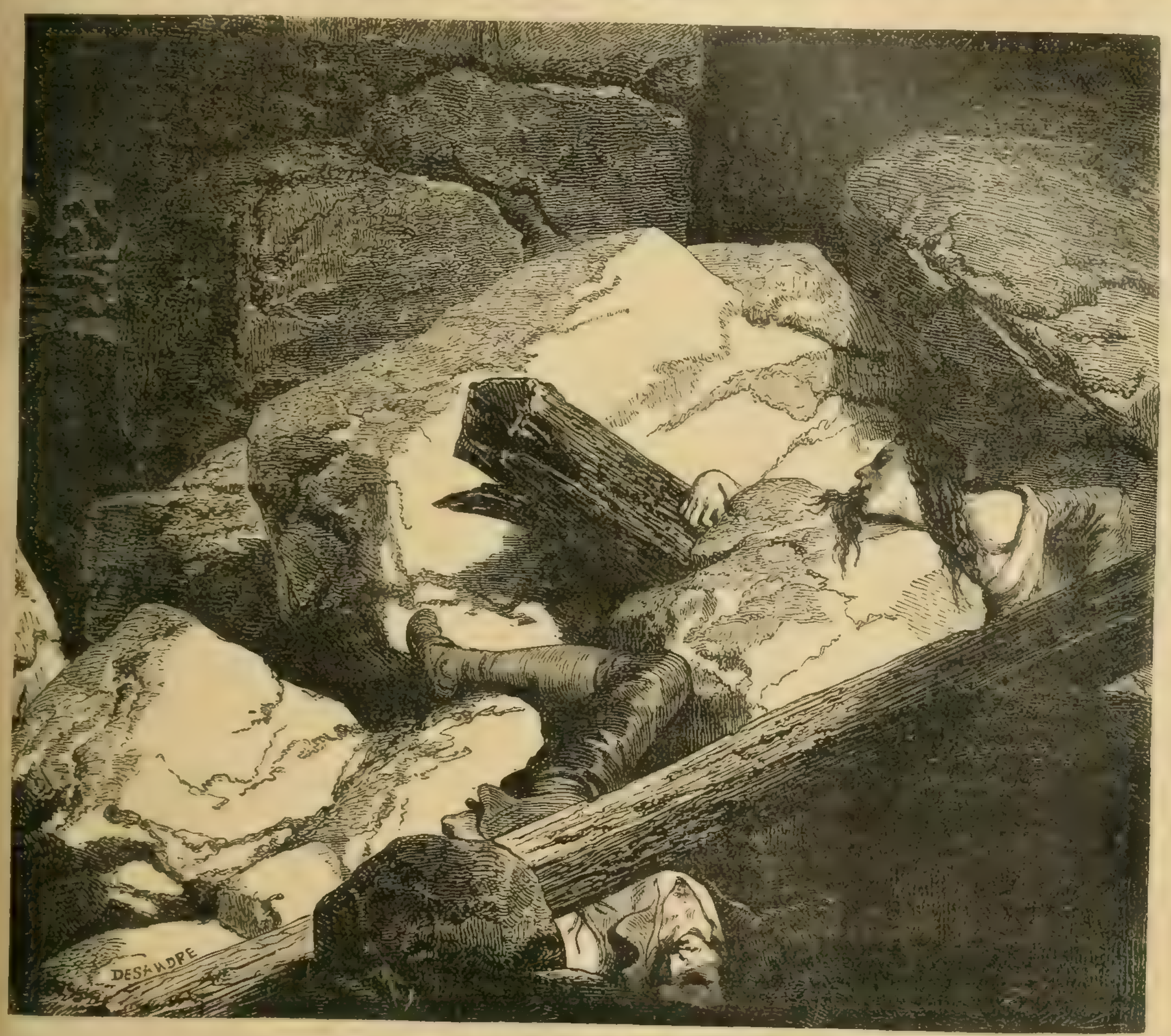
« — Tu n'es jamais de mon avis !

« — C'est vrai, dit la femme, et ce n'est pas au bout de vingt-huit ans de mariage que je t'approuverai en quoi que ce soit.

« — Il y a donc vingt-huit ans que nous sommes mariés ?

« — Vingt-huit ans juste. Cela t'a paru court ?

« Le mari haussa les épaules, baissa les yeux vers les pavés, semblant ainsi les prendre à témoin des infortunes dont il avait été victime pendant ces vingt-huit ans de mariage.



Ainsi allèrent se dénouer dans la mort ces deux âmes.

« La femme reprit :

« — Avoue que tu serais bien heureux d'être débarrassé de moi.

« — C'est vrai ! dit franchement le mari.

« — Que tu donnerais beaucoup de livres pour me voir à cent pieds sous terre, continua aigrement la femme.

« — C'est-à-dire, répondit l'homme marié, que je donnerais ma fortune entière, ma vie même, pour que la terre t'engloutît à trois fois autant de pieds que nous avons vécu d'années ensemble !

« Comme il disait ces mots, l'ange du mariage plana au-dessus de ces deux compagnons ; il déploya ses ailes d'un brun fauve, et décrivant autour de leur tête des cercles gigantesques, d'un coup d'aile il effleura la maison, qui s'engloutit bruyamment à vingt-huit mètres de profondeur au-dessous du sol de la cour, c'est-à-dire à trois fois autant de pieds que leur mariage avait duré d'années ! Et ainsi allèrent se dénouer dans la mort ces deux âmes indissolublement nouées dans la vie.

« Ce drame bourgeois éveilla de plus belle, quoique un peu tard, l'attention du gouvernement, et on commença un travail de réparation d'après un système qui est encore à peu près celui que l'on suit aujourd'hui.

« L'idée de faire une nécropole de ces carrières est due à

M. Lenoir, lieutenant général de police ; ce fut lui qui en provoqua la mesure, en demandant la suppression de l'église des Innocents et l'exhumation de son cimetière, dont les cadavres envoyaient des miasmes mortels aux habitants de ce quartier. On comprend, en effet, les odeurs fétides que devait dégager ce cimetière, qui contenait les dépouilles de millions d'individus, et que Philippe-Auguste avait déjà eu l'intention d'entourer de murs.

« En 1780, c'est-à-dire après deux ou trois cents ans de réclamations, — car, dès 1554, des médecins de la Faculté avaient demandé la suppression du cloaque ; — en 1780 on songea à faire droit à cette requête séculaire, *considérant que le nombre des corps, excédant toute mesure et ne pouvant se calculer, avait exhaussé le sol de plus de huit pieds au-dessus des rues et des habitations voisines.*

« La quantité des corps déposés annuellement était, en effet, si effrayante, que le dernier fossoyeur, François Poutrain, en avait déposé pour son seul compte, plus de quatre-vingt-dix mille !

« On s'attendrit pendant cinq ans encore sur les malheurs qu'occasionnait cette pourriture, et, le 9 novembre 1785, le conseil d'Etat prononça enfin la suppression du cimetière des Innocents.

« Les anciennes carrières situées sous la plaine de Montsouris, au lieu de la Tombe-Issoire ou Isouar, — ainsi appelé du nom d'un fameux brigand qui régnait dans les environs, — semblèrent, par leur proximité de la ville, leur étendue, leur silence mystérieux, un endroit favorable pour l'établissement d'un cimetière souterrain.

« Cette opération eut lieu en trois époques différentes ; du mois de septembre 1785 au mois de mai 1786, — du mois de décembre 1786 au mois de février 1787, — et du mois d'août 1787 au mois de janvier 1788.

« C'est donc à une mesure de salubrité qu'on doit l'établissement de cette merveilleuse ville souterraine qu'on appelle les catacombes, élevée à la mémoire des ancêtres : *Memoriæ majorum !*

« En sortant de là, ma compagne et moi, nous avons béni le soleil comme des Indiens.

« Je regardai le visage de cette belle personne : il me paraissait impossible qu'une émotion quelconque ne se trahît pas au sortir de cet intérieur des tombeaux. Rien ! absolument rien ! le front avait toute sa splendeur ; l'œil, toute sa sérénité. La bouche seule exprimait quelque chose ; un certain pli qui n'était pas coutumier, une contraction de la lèvre inférieure décelait clairement cette pensée :

« Pouah ! c'est très-laid, ce que nous avons vu là, et je ne comprends pas que des amoureux aient choisi un pareil autel pour leur sacrifice !... »

Tel est le rapport de Paul Bocage, rapport fidèle, j'en mettrais ma main au feu, — Paul Bocage ayant des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

Maintenant qu'on connaît le décor, nous allons faire mouvoir les personnages.

CXXIV

OU M. JACKAL COMMENCE A COMPRENDRE QUE C'EST LUI QUI SE TROMPE ET QUE L'EMPEREUR N'EST PAS MORT

L'aspect de ces lieux n'avait pas été sans faire éprouver à M. Jackal une certaine sensation nerveuse dont il n'avait pas été le maître.

M. Jackal était brave, nous l'avons dit, et, dans plus d'une circonstance, le lecteur a déjà pu apprécier sa bravoure ; seulement, il y a certaines conditions de localités, de ténèbres, d'atmosphère, qui font passer un frisson dans le cœur des plus courageux.

Le frisson passa dans le cœur de M. Jackal ; mais c'était un homme qui mettait dans l'exercice de son état cet amour-propre d'exécution et cet orgueil de réussite qui font, d'un métier, un art. Puis M. Jackal était curieux : il voulait absolument savoir quels étaient ces hommes qui se réunissaient à cent pieds sous terre pour crier : « Vive l'empereur ! »

Cependant, comme M. Jackal ne poussait pas le courage jusqu'à la témérité, il acheva de prendre toutes les précautions nécessaires à sa sûreté, gagna un enfoncement qui paraissait lui offrir un abri encore plus sûr que l'ombre de ce pilier derrière lequel il s'était blotti d'abord, fit jouer, à tout hasard, dans sa gaine, le poignard qu'il portait toujours sur lui, et, voyant, au geste de l'orateur, qu'il allait parler, et, aux gestes des spectateurs, qu'ils allaient écouter, il ouvrit ses oreilles et ses yeux aussi grands qu'il les pouvait ouvrir.

Des *chut* ! prolongés se firent entendre, et l'orateur commença d'une voix grave et sonore, qui fit que, dès les premières paroles, M. Jackal comprit qu'il ne perdrait pas un mot de son discours.

— Frères, dit-il, je viens vous rendre compte de mon voyage à Vienne...

— A Vienne ! murmura M. Jackal ; à Vienne en Autriche ou en Dauphiné...

— Je suis arrivé la nuit dernière, continua l'orateur, et c'est pour vous communiquer une nouvelle de la plus haute importance que je vous ai fait convoquer pour ce soir, par le ministère de notre chef, à une assemblée extraordinaire...

— Une assemblée extraordinaire ! fit M. Jackal. En effet, l'assemblée que j'ai sous les yeux ne ressemble à aucune de celles que j'ai vues jusqu'à présent.

— Deux hommes dont il suffit de prononcer les noms pour éveiller en vous des souvenirs de gloire et de dévouement, M. le général Lebastard de Prémont et M. Sarranti, sont arrivés à Vienne il y a deux mois...

— Voyons, voyons un peu, dit M. Jackal ; il me semble que je connais aussi ces deux noms-là, moi ! Sarranti, Lebastard de Prémont... Ah ! oui, Sarranti ! il est revenu des Grandes-Indes... Si l'honnête M. Gérard n'est pas mort, il va être bien heureux d'apprendre des nouvelles de l'assassin de ses neveux ! Diable ! ceci devient intéressant.

Et, au risque de se trahir par le bruit de l'aspiration, M. Jackal se fourra dans le nez une énorme prise de tabac.

L'orateur continuait ; mais, tout en se livrant à sa voluptueuse occupation, M. Jackal ne perdait par un mot de ce qu'il disait.

— Ils ont tous deux traversé les mers pour venir nous aider dans nos projets. Le général Lebastard de Prémont met à la disposition de la cause toute sa fortune, c'est-à-dire des millions, et M. Sarranti, investi de toute la confiance du roi de Rome, est chargé par lui d'organiser sa fuite...

Un murmure de joie circula dans l'assemblée.

— Oh ! oh ! fit M. Jackal, écoutons ! écoutons !

— Or, voici ce qui a été arrêté, et ce dont je suis chargé de donner communication à la vente suprême...

— Ah ! dit M. Jackal, — qui ne pouvait s'empêcher de faire, ne fût-ce que pour lui-même, de l'esprit à sa manière, — je m'explique maintenant pourquoi il fait si noir : nous sommes en pleine charbonnerie ! Je croyais cette mine éventée depuis l'affaire des sergents de La Rochelle... Suivons le filon !

— Notre projet, continua l'orateur, est d'enlever le prince, de l'amener à Paris, de combiner son arrivée avec une émeute, de jeter tout à coup par les places et par les carrefours son nom, si puissamment populaire, et, à l'aide de ce nom, de soulever tous les cœurs restés fidèles à la vieille gloire française.

— Ouf! dit M. Jackal, ces gens n'étaient donc pas si fous que je le croyais quand ils criaient : « Vive l'empereur ! »

— Le prince, vous le savez, demeure dans le château de Schœnbrunn, où il est exposé à toute sorte de vexations de la part de la police autrichienne...

Un murmure d'indignation parcourut l'assemblée.

— Bon ! fit M. Jackal, voilà qu'ils injurient la police de M. de Metternich, à présent ! Mais ces gens-là ne respectent rien !

— Il habite la partie droite du château, appelée l'aile de Meidling. Toute approche nocturne est expressément défendue, empêchée d'ailleurs : une sentinelle est placée au-dessous des fenêtres du duc, non pas pour faire honneur au fils de Napoléon, mais pour garder le prisonnier de l'Autriche...

Quelque chose comme un rugissement de colère s'éleva du groupe des soixante conspirateurs.

— De ce côté, il était, par conséquent, impossible de parvenir auprès de lui. Vous connaissez, mes frères, toutes nos tentatives infructueuses jusqu'aujourd'hui. Il a donc fallu, en quelque sorte, que l'ombre de notre grand empereur planât au-dessus de cette prison pour nous ouvrir les portes du cachot de son fils...

De bruyantes approbations éclatèrent.

L'orateur fit signe d'écouter.

— Chut ! silence ! répéta-t-on de tous côtés.

— C'est donc muni d'un plan conçu et tracé par l'empereur lui-même que M. Sarranti a pu pénétrer jusqu'à l'héritier du grand homme. Or, après avoir cherché, pendant près d'un mois, tous les moyens de fuite, on s'est arrêté à celui-ci. Le duc a la permission de se promener chaque jour à cheval deux ou trois heures ; il lui est arrivé quelquefois de ne rentrer qu'à la nuit. Il a décidé avec M. Sarranti qu'il sortirait une après-midi pour faire sa promenade ordinaire et que, cette fois, au lieu de rentrer, il viendrait rejoindre M. Lebastard de Prémont, qui l'attendrait, avec des voitures, des chevaux et vingt hommes bien armés, au pied du mont Vert. Des relais seront préparés sur toute la route pour l'envoyé de Rundjet-Sing ; l'or donnera des ailes aux chevaux. Le jour de la fuite est soumis à la volonté de la vente suprême. M. Lebastard de Prémont recevra l'avis, et le fera passer au duc ; la veille du jour de la fuite, M. Sarranti partira, afin de précéder le prince à Paris d'au moins vingt-quatre heures. La présence de M. Sarranti sera donc le signal d'un soulèvement à Paris et dans les principales villes de France, parmi le peuple et dans l'armée. Voici de quelle façon le signal doit être transmis au prince...

— Oh ! mais, murmura M. Jackal, si préoccupé, qu'il ne songeait même plus à tirer sa tabatière, voilà qui devient de plus en plus intéressant.

— Écoutez ! écoutez ! firent les conspirateurs.

L'orateur continua :

« Entre la porte grillée de Meidling et le mont Vert, est une villa qui porte, inscrit à son fronton, le mot grec Χαῖος. Il est convenu que, le jour où la dernière lettre de ce mot manquera, sera le jour de la fuite. Une fois le premier relais franchi, il n'y aura plus à s'inquiéter de rien ; des relais sont établis sur toute la route, depuis Baumgarten jusqu'à la frontière. N'ayons donc nulle inquiétude de ce côté ; seulement, prenons un parti au plus vite. Encore quelques mois, et le royal enfant aura peut-être perdu les forces nécessaires pour accomplir ce projet ; quoique jouissant, à cette heure, d'une excellente santé, il porte sur son front les traces du martyre qu'il subit depuis tant d'années ! »

Les conspirateurs parurent redoubler d'attention ; quant à M. Jackal, il ne respirait pas.

« Dans un des carrefours de ces souterrains, continua l'orateur, est réunie une vente centrale. Je vous prie de déléguer, séance tenante, un député auprès d'elle, afin de l'instruire de nos projets. Un jour, une heure, une minute de retard peut tout faire avorter ! Avant huit jours, selon toute probabilité, M. Sarranti sera à Paris. Veuillez donc prendre une décision rapide ; l'avenir de la France celui du monde, dépendent de cette décision, puisque chacun de nous représente une vente et que chaque vente représente des milliers d'hommes. »

Tous les membres de l'assemblée se pressèrent autour de l'orateur comme des officiers qui s'avancent à l'ordre.

— Diable ! diable ! fit M. Jackal, mais c'est donc une mine de charbon que ces catacombes ? J'avoue que j'aimerais à ouïr ce qui va se débiter dans la vente centrale ; mais comment faire ?

M. Jackal jeta un regard autour de lui.

— Le pays est vaste, sinon aéré. Ma foi ! ils ont choisi là un joli petit endroit, bien tranquille, bien retiré ! Et moi qui les traitais de fous ! Ah ! l'on se rassied ; ils ont pris un parti, à ce qu'il me semble.

Et M. Jackal prêta une attention tellement profonde, qu'il paraissait aussi immobile que le pilier de granit auquel il était appuyé.

Celui qui avait parlé le premier, celui que M. Jackal n'avait pas entendu, et qui, assis sur une pierre élevée, semblait le président du groupe que le hasard avait placé sous les yeux de l'inspecteur de police, celui-là seul resta debout, et, faisant signe à l'orateur — qui s'était rassis avec les autres — de venir à lui, il lui dit à demi voix quelques mots qu'à son grand regret M. Jackal ne put entendre. Mais le mouvement qui s'exécuta aussitôt dans l'assemblée lui fit comprendre le sens de ces paroles.

En effet, l'orateur, après avoir remercié ses frères par un signe de tête, — ce qui prouvait qu'on venait de lui accorder quelque chose d'important, — l'orateur prit une torche, et se dirigea vers une espèce de grotte où il ne tarda pas à disparaître, au désespoir croissant de M. Jackal.

Toutefois, ce départ était bien facile à expliquer, et M. Jackal connaissait trop bien la charbonnerie pour ne pas comprendre que l'orateur venait d'être nommé député auprès de la vente centrale.

Mais, comme nos lecteurs ne sont peut-être pas aussi bien renseignés que M. Jackal, qu'ils nous permettent de leur dire en quelques mots, quelle était l'organisation de la charbonnerie.

Les républicains du royaume de Naples, sous le règne de Murat, animés d'une haine égale contre les Français et contre Ferdinand, s'étaient réfugiés dans les gorges profondes des Abruzzes, et avaient formé une alliance sous le nom de *carbonari*.

En 1819, le carbonarisme italien prit un grand développement par ses affiliations avec les patriotes de France. Cet accroissement éveilla l'attention et les soupçons du gouvernement de la Restauration.

Un fait surtout l'étonna.

Le carbonaro Querini fut poursuivi criminellement pour tentative d'homicide : dans l'instruction, on découvrit qu'il n'avait fait qu'exécuter un jugement de *alta vendeta* en frappant un carbonaro accusé d'avoir révélé le secret de l'association.

Informé de ce fait par les magistrats, le ministre de la justice avait fait arrêter le cours des poursuites.

« Une enquête et des mesures trop sévères, écrivait-il, décèleraient une crainte que de pareilles sociétés ne peuvent inspirer sous une forme de gouvernement où les droits du peuple sont reconnus et assurés. »

Le ministre dissimulait sa propre pensée : la charbonnerie, au contraire, était alors l'objet des plus opiniâtres investigations ; mais il craignait que des poursuites exécutées avec trop d'éclat ne fussent un avis, aux nombreuses ventes de Paris et des départements, de se tenir plus que jamais sur leurs gardes.

Le berceau de la charbonnerie française fut un café de la rue Copeau, et ses fondateurs étaient Joubert et Dugied, qui, après l'avortement du complot du 19 août, à la suite duquel M. Sarranti avait quitté la France, avaient, de leur côté, été chercher en Italie un refuge contre la police de la Restauration. Reçus alors carbonari, pendant leur séjour à Naples, ils avaient, à leur retour, fait connaître à plusieurs de leurs amis l'organisation de la charbonnerie napolitaine.

Dans une réunion qui se tint rue Copeau, au coin de la rue de la Clef, chez un étudiant en médecine nommé Buchez, et à laquelle assistaient M. Rouen aîné, avocat, les étudiants en droit Limperani, Guinard, Sautelet et Carriol, l'étudiant en médecine Sigond, et les deux employés Bazard et Flottard, — dans cette réunion, disons-nous, Dugied communiqua les statuts et règlements de la charbonnerie.

Les dix jeunes gens réunis ce soir-là convinrent de rallier tous les membres épars des diverses conjurations formées jusque-là, et de les soumettre à une même direction, en constituant une société française de carbonari.

Trois d'entre eux : Bazard — le grand organisateur de cette société, — Buchez et Flottard, se chargèrent d'introduire, dans les règlements de la charbonnerie italienne, les dernières modifications que nécessitaient les mœurs du pays où elle était importée.

On se mit sur-le-champ à l'œuvre, et voici quelles furent les principales dispositions des statuts de la charbonnerie en France :

La société entière se composait de trois ventes : la haute vente, la vente centrale, la vente particulière. — La haute vente, autorité suprême, absolue, souveraine, invisible, inconnue, était unique ; le nombre des ventes centrales et particulières était illimité.

Chaque réunion de vingt carbonari formait une vente particulière.

Trois ventes particulières se trouvaient donc réunies sous les yeux de M. Jackal.

Chacune de ces ventes isolées élisait dans son sein un président, un censeur, un secrétaire-caissier recevant les cotisations, et un député.

Le but de toute vente particulière était le renversement de la monarchie, — but commun et en vue duquel la charbonnerie avait été fondée. On s'occupait peu de reconstruire, de reconstituer : chasser les jésuites, chasser le roi, briser le joug, voilà où voulait atteindre d'abord tout carbonaro, quelque sympathie qu'il eût pour telle ou telle forme de gouvernement.

Bonapartistes, orléanistes, républicains, se trouvaient donc confondus, et, si M. Jackal avait eu les cent yeux d'Argus, il eût vu, sans doute, rayonner au fond des catacombes, dans quelque angle opposé à celui des bonapartistes, les torches des orléanistes et des républicains.

Chaque vente particulière, comme nous l'avons dit, avait un député.

La vente centrale, de même que la vente particulière, se composait de vingt membres, lesquels membres n'étaient autres que les vingt députés élus par vingt ventes particulières.

La vente centrale était organisée comme la vente particulière : à son tour, elle élisait un président, un censeur et un député.

Le député de cette vente était délégué près de la haute vente, laquelle se composait de toutes les notabilités militaires et parlementaires de l'époque ; elle ne formait pas de réunion, et le député de la vente centrale n'était jamais délégué qu'auprès d'un de ses membres.

Aussi les affiliés eux-mêmes ne savaient-ils à peu près aucun des noms des membres de la vente suprême, et à peine, aujourd'hui, est-on certain d'en connaître la moitié.

Les principaux étaient : la Fayette, Voyer d'Argenson, Laffitte, Manuel, Buonarotti, Dupont (de l'Eure), de Schonen, Mérilhou, Barthe, Teste, Baptiste Rouer, Boinvilliers, les deux Scheffer, Bazard, Cauchois-Lemaire, de Corcelles, Jacques Koechlin, etc., etc.

Finissons en répétant que les éléments dont se composait le carbonarisme étaient loin d'appartenir aux mêmes doctrines politiques, et que bourgeois, étudiants, [illegible] militaires, avocats, quoique marchant dans des voies différentes, étaient dirigés par la même cause [illegible] une haine ardente contre les Bourbons de la [illegible]

Au reste, nous tâcherons de les montrer à l'œuvre.

Et maintenant que nos lecteurs savent [illegible] M. Jackal que l'orateur vient d'être délégué à la vente centrale comme député, reprenons notre [illegible]

Après le départ du député, ce fut un [illegible] effroyable ; chacun des membres voulut parler sans attendre son tour ; les uns, cherchant à se faire entendre, poussaient des cris féroces ; les autres agitaient leurs torches comme si elles eussent été des sabres et des épées ; enfin, ce fut une confusion terrible, et les rayons des torches agitées, en se dirigeant en mille sens divers, donnèrent l'image des [illegible]

sées confuses et divergentes de tous les membres de cette mystérieuse assemblée.

— Oh ! oh ! murmura M. Jackal, on dirait qu'ils sont déjà à la tête du gouvernement : ils ne s'entendent plus.

Au bout d'une demi-heure de ce tumulte, on vit, au fond de la grotte, derrière le président, sourdre la lumière d'une torche, et l'orateur, ou plutôt le député à la vente centrale reparut.

Il ne prononça qu'un mot ; mais ce mot, comme le *quos ego* de Neptune, suffit pour rendre le calme aux flots tumultueux.

— Convenu ! dit-il.

Tout le monde applaudit, et trois fois fut poussé de nouveau le cri de « Vive l'Empereur ! » que M. Jackal avait entendu dès son entrée dans les catacombes.

Puis la séance fut levée.

Alors, tous les conspirateurs, les uns après les autres, montèrent sur la pierre qui avait servi de fauteuil au président, et s'enfoncèrent dans la grotte où nous avons vu entrer l'orateur.

Cinq minutes après, le silence et l'obscurité de la mort régnaient seuls sous ces épaisses voûtes.

— Je crois que je n'ai plus rien à faire ici, dit M. Jackal, que ce silence et cette obscurité ne remplissaient pas précisément d'enjouement. Remontons sur la terre ferme : il ne serait pas de bon goût de faire attendre plus longtemps notre féal Gibassier.

Et M. Jackal, s'assurant qu'il était bien seul, alluma son rat-de-cave, et se dirigea vers cette gerçure du puits qui était venue si ineptement trahir, aux yeux exercés du chef de police, ce rassemblement séditieux, composé d'hommes qu'il croyait évaporés, volatilisés, évanouis.

— Eh ! fit M. Jackal, sommes-nous toujours là-haut ?

— Ah ! c'est vous, monsieur Jackal ! s'écria Longue-Avoine ; nous commencions à être inquiets.

— Merci, prudent Ulysse ! dit M. Jackal. La corde est-elle solide ?

— Oui, oui, répondirent en chœur les voix des cinq ou six agents qui gardaient l'entrée du puits.

— Alors, enlevez ! dit M. Jackal, qui, pendant ce temps, avait passé le porte-mousqueton dans l'anneau de sa ceinture.

Aussitôt ce dernier mot prononcé, M. Jackal se sentit enlever de terre avec une force et une volonté qui indiquaient à la fois et le désir que les argousins avaient de ramener leur chef à eux, et le désir qu'ils avaient de l'y ramener sans accident.

— Ah ! il était temps ! dit M. Jackal en remettant le pied sur le pavé de Sa Majesté Charles X ; un quart d'heure plus tard, j'étais rongé par les rats qui emaillent ce charmant caillou.

Les argousins s'empressèrent autour de M. Jackal.

— C'est bien, c'est bien, dit celui-ci ; je suis sensible à votre empressement, mes amis ; mais nous n'avons pas de temps à perdre. Où est Gibassier ?

— A l'Hôtel-Dieu, avec Carmagnole, qui est chargé de ne pas le perdre de vue.

— Bien, dit M. Jackal. Reporte la corde chez toi, Longue-Avoine. Referme avec soin la porte du puits, Maldadomb. Et vous autres, en marche, s'il vous plaît ! Dans une demi-heure, rendez-vous, tout le monde, à la préfecture.

Et la petite troupe se mit silencieusement en chemin par la rue des Postes et la rue Saint-Jacques, se dirigeant vers l'Hôtel-Dieu.

On arriva sur le seuil de l'hôpital juste au moment où M. Jackal, aspirant bruyamment une prise de tabac, se [illegible] ces réflexions humoristiques :

— [illegible] je pense que si moi, Jackal, il ne me plaisait pas [illegible] mettre bon ordre, nous aurions [illegible] l'Empereur [illegible] semaine prochaine. Et ces [illegible] qui se [illegible] les maîtres absolus du royaume ! Et cet [illegible] qu'on chasse sur la terre tandis qu'on est en train de le chasser dessous !

Pendant [illegible] la porte de l'Hôtel-Dieu s'était ouverte au [illegible] par un des agents.

— C'est [illegible] M. Jackal en [illegible] ses lunettes sur son nez, allez [illegible] la préfecture.

Et le chef de [illegible] de sûreté [illegible] l'hôpital, dont la porte se [illegible] derrière lui.

Quatre heures [illegible] à Notre-Dame.

CXXV

OÙ IL EST PROUVÉ QUE LA FORTUNE VIENT ENCORE EN DORMANT

Au [illegible] des grands dortoirs de l'Hôtel-Dieu, à côté de [illegible] chambre de la sœur de [illegible] dans un cabinet faisant pendant à cette chambre, et servant de succursale à l'infirmerie, reposait, depuis deux heures à peu près, ce forçat blasé que nous avons présenté à nos lecteurs sous le nom de Gibassier.

Ses blessures pansées, — et, hâtons-nous de le dire pour rassurer nos lecteurs, ces blessures n'étaient pas dangereuses, — il s'était endormi, écrasé par la fatigue, et cédant à ce besoin de sommeil que l'homme éprouve à la suite d'une certaine quantité de sang perdu.

Toutefois, son front était loin d'exprimer cette quiétude et cette sérénité qui sont les anges gardiens du sommeil des honnêtes gens. Il était facile de lire sur le visage de Gibassier les effets d'une lutte intérieure ; le souci de son avenir était écrit en lettres majuscules sur son front haut, vaste, lumineux, et dont les proportions eussent déconcerté les naturalistes et les phrénologues.

Couvrez le visage d'un masque pour en cacher l'expression bassement cupide, et ce front pourra appartenir à un Gœthe ou à un Cuvier inconnu.

Il était tourné de face, par rapport à la porte d'entrée, et de dos, par rapport au compagnon qui, assis dans l'angle de la chambre et dans la ruelle du lit, faisait la lecture dans un livre relié en veau, et semblait marmotter des prières pour le salut éternel, ou, du moins, pour le repos momentané du forçat endormi.

Ce n'était cependant rien des prières que murmurait ce garde-malade, qui n'était autre — nos lecteurs sans doute l'ont déjà reconnu — que le méridional Carmagnole.

M. Jackal, on se le rappelle, avait recommandé tout particulièrement Gibassier, et Carmagnole, chargé de sa garde, l'avait, il faut lui rendre justice, veillé avant son sommeil, et même depuis qu'il dormait, avec la tendresse dévouée d'un frère, ou avec la sollicitude non moins attentive d'un garde du commerce.

Cette surveillance n'avait pas, au reste, été difficile à exercer, puisque Gibassier dormait déjà depuis près de deux heures, et paraissait devoir dormir encore pendant un certain temps ; c'était même, sans doute contre les probabilités d'un long sommeil du prisonnier que Carmagnole avait tiré de sa poche un petit volume à tranche rouge, relié en veau, et intitulé *les Sept Merveilles de l'Amour*.

Nous ignorons ce que pouvait contenir ce livre écrit en langue provençale ; disons cependant qu'il semblait faire sur le poétique Carmagnole une agréable impression : sa lèvre inférieure pendait comme celle d'un satyre ; son œil étincelait de désirs, et son visage, du crâne au menton, rayonnait de félicité.

En ce moment, la sœur de garde entr'ouvrit la porte du cabinet, passa doucement la tête, regarda son malade avec une expression de charité toute chrétienne, et se retira en voyant que Gibassier dormait encore.

Quelque minutieuse précaution qu'eût prise la bonne religieuse, le bruit qu'elle fit en refermant la porte réveilla Gibassier, qui avait le sommeil du lièvre : il ouvrit l'œil gauche et regarda d'abord du côté droit ; puis, enfin, il ouvrit l'œil droit et regarda du côté gauche.

Alors, se croyant seul :

— Ouf ! dit-il en se frottant les yeux, et en se mettant sur son séant, j'étais en train de rêver que j'étais écrasé par la roue de la Fortune : qui peut m'expliquer ce rêve ?

— Je vais vous le dire, maître Gibassier, répondit derrière lui Carmagnole.

Gibassier se retourna vivement, et aperçut le Provençal.

— Ah ! dit-il, je crois, autant que me permet de me le rappeler le trouble de mes idées, que j'ai eu le plaisir de faire toute cette nuit en compagnie de Votre Excellence.

— Justement, reprit Carmagnole avec un accent qui ne laissait aucun doute sur son origine.

— C'est à un compatriote que j'ai l'honneur de parler ? demanda Gibassier.

— Je croyais que Votre Seigneurie était du Nord, repartit Carmagnole.

— Oh ! dit philosophiquement Gibassier, la patrie n'est-elle pas le coin de terre où sont nos amis ? Je suis du Nord, c'est vrai ; mais mon pays de prédilection, c'est le Midi. Toulon est en réalité ma patrie adoptive.

— Et pourquoi donc l'avez-vous quittée, alors ?

— Que voulez-vous ! reprit Gibassier avec mélancolie, c'est toujours la vieille histoire de l'Enfant prodigue ! J'ai voulu revoir le monde, jouir de la vie ; en un mot, me donner quelques mois de récréation.

— Votre début, cependant, ne me semble pas des plus récréatifs.

— J'ai été victime de ma loyauté : j'ai cru à l'amitié ; on ne m'y reprendra plus ! Mais vous prétendiez tout à l'heure m'expliquer mon songe ; seriez-vous parent ou allié de quelque magicienne ?

— Non ; mais des études sérieuses que j'ai faites moi-même avec un académicien de Montmartre, qui s'est fort occupé de chiromancie, géomancie et autres sciences exactes.

— une disposition naturelle au sommeil somnambulique, et un tempérament nerveux, m'ont mis à même d'expliquer les songes.

— Alors, parlez, cher ami, et expliquez-moi le mien. Je voyais la Fortune venir à moi avec une telle rapidité, que je ne pus me ranger. En me heurtant, elle me renversa, et elle allait me passer sur le corps et m'écraser, quand la bonne sœur Sainte-Barnabée ouvrit la porte et me réveilla.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Rien de plus simple, dit Carmagnole, et un enfant expliquerait la chose aussi bien que moi. Cela signifie purement et simplement qu'à partir d'aujourd'hui votre fortune va devenir écrasante.

— Oh! oh! fit Gibassier, dois-je vous croire?

— Comme le Pharaon crut Joseph, comme l'impératrice Joséphine crut mademoiselle Lenormand.

— Mais, s'il en est ainsi, dit Gibassier, permettez-moi de vous offrir une part dans les bénéfices.

— Ce n'est pas de refus, dit Carmagnole.

— Eh bien! quand commençons-nous à partager.

— Quand la Fortune vous prouvera que j'ai raison.

— Mais quand me prouvera-t-elle cela?

— Demain, ce soir, dans une heure peut-être; qui sait?

— Pourquoi pas tout de suite, cher ami? et, si la Fortune est à notre disposition, nous serions bien fous de perdre une heure!

— Ne la perdons pas, alors.

— Bon! et qu'y a-t-il à faire?

— Appelez la Fortune, et vous allez la voir entrer.

— Vraiment!

— Parole d'honneur.

— Elle est donc là?

— C'est-à-dire qu'elle est à la porte.

— Ah! mon cher monsieur, je suis si moulu de ma chute que je ne saurais aller lui ouvrir moi-même; rendez-moi le service d'y aller pour moi.

— Volontiers.

Et Carmagnole, se levant avec le plus grand sérieux, quitta sa place, remit dans sa poche *les sept Merveilles de l'Amour*, et, entr'ouvrant la porte par laquelle la sœur de charité avait passé sa tête, prononça quelques mots que Gibassier n'entendit point, et prit pour des paroles cabalistiques.

Après quoi, Carmagnole rentra gravement dans la chambre.

— Eh bien? demanda Gibassier.

— C'est fait, Votre Honneur, répondit Carmagnole en reprenant sa place.

— La Fortune est convoquée?

— Elle va venir en personne.

— Oh! que je regrette donc de ne pouvoir aller au-devant d'elle!

— La Fortune est sans façon, et il est inutile de se déranger pour elle.

— De sorte que nous allons l'attendre patiemment, dit Gibassier qui, voyant le sérieux de Carmagnole, commençait à croire que son interlocuteur sortait de la fantaisie.

— Vous ne l'attendrez pas longtemps: je reconnais son pas.

— Oh! oh! il me semble qu'elle a des bottes fortes!

— C'est qu'elle a du chemin à faire pour venir jusqu'à vous.

La porte s'ouvrit sur ces derniers mots de Carmagnole, et Gibassier vit entrer M. Jackal en costume de voyage, c'est-à-dire vêtu d'une polonaise et chaussé de bottes fourrées.

Gibassier regarda Carmagnole d'un air qui voulait dire:

« Ah! c'est cela que tu appelles la Fortune, toi? »

Carmagnole comprit, car il répondit avec un aplomb qui commença à faire douter Gibassier:

— La Fortune même!

M. Jackal fit signe à Carmagnole de se retirer, et Carmagnole, obéissant à ce signe, opéra sa retraite, après avoir lancé un coup d'œil affectueux à son associé.

Une fois seul avec Gibassier, M. Jackal regarda autour de lui pour s'assurer s'il n'y avait pas dans la chambre d'autre habitant que Gibassier, et, prenant une chaise, il vint s'asseoir au chevet du lit du malade, et entama la conversation en ces termes:

— Vous vous attendiez sans doute à ma visite, cher monsieur Gibassier?

— Le nier serait mentir effrontément, mon bon monsieur Jackal; d'ailleurs, vous me l'aviez promise, et quand vous promettez une chose, je sais que vous ne l'oubliez pas.

— Oublier un ami serait un crime, répondit sentencieusement M. Jackal.

Gibassier ne répondit point, mais s'inclina en signe d'assentiment.

Il était évident qu'il redoutait M. Jackal et se tenait sur la défensive.

De son côté, M. Jackal avait cet air paterne qu'il savait si bien prendre lorsqu'il s'agissait de confesser ou d'enjôler ce qu'il appelait une pratique.

Ce fut M. Jackal qui prit le premier la parole.

— Comment vous trouvez-vous depuis que nous ne nous sommes vus?

— Assez mal, merci.

— N'aurait-on pas eu pour vous tous les soins que j'avais recommandés?

— Au contraire, je n'ai qu'à me louer de tout ce qui m'entoure et de vous le premier, mon bon monsieur Jackal.

— Et, ayant à vous louer de tout ce qui vous entoure, vous trouvant dans un bon cabinet bien sec, dans un bon lit bien chaud, et cela, en sortant du fond d'un puits humide et malsain, vous avez l'ingratitude d'accuser la fortune!

— Nous y voilà, dit Gibassier.

— Ah! mon cher monsieur Gibassier, continua le chef de police, que faut-il donc faire pour vous prouver qu'on est votre ami?

— Monsieur Jackal, répondit Gibassier, je serais indigne de l'intérêt que vous me témoignez si je ne vous donnais pas à l'instant même l'explication de mes paroles.

— Donnez-la moi donc, dit M. Jackal en prenant avec bruit et volupté une énorme prise de tabac. J'écoute.

— Quand j'ai dit que je me trouvais mal, je savais parfaitement ce que je disais.

— Communiquez-moi votre pensée.

— Je me trouve bien pour l'heure présente, mon bon monsieur Jackal.

— Alors, que vous faut-il de plus?

— J'aimerais à avoir un peu de sécurité pour l'avenir.

— Eh! mon cher Gibassier, qui est sûr de l'avenir? La seconde qui vient de s'écouler ne nous appartient plus; celle qui va venir ne nous appartient pas encore.

— Eh bien, c'est cette seconde qui va venir dont je suis inquiet, je ne le vous cacherai pas.

— Et que craignez-vous?

— Je trouve l'endroit où je suis délicieux. Relativement à l'endroit d'où je sors, c'est un paradis terrestre! mais vous connaissez mon caractère capricieux...

— Dites blasé, Gibassier.

— Blasé, si vous voulez.

— Si bien que je sois ici, je ne pourrai pas plus tôt me bouger, que l'envie me prendra d'en sortir.

— Eh bien?

— Eh bien, je crains, au moment où me prendra cette fantaisie, de trouver quelque obstacle inattendu qui me forcera de rester ici, ou quelque volonté brutale qui me contraindra d'aller toute autre part que ne serait mon intention.

— Je pourrais vous répondre que, puisque vous vous trouvez bien ici, le mieux serait d'y rester; mais je connais votre humeur changeante, et je ne veux pas disputer de vos goûts. Je préfère donc vous répondre franchement.

— Oh! mon bon monsieur Jackal, vous n'avez pas idée avec quel intérêt je vous écoute!

— Alors, laissez-moi vous dire une chose: c'est que vous êtes libre, cher monsieur Gibassier.

— Hein? fit Gibassier en se soulevant sur son coude.

— Libre comme l'oiseau dans l'air, libre comme le poisson dans l'eau, libre comme l'homme marié quand sa femme est morte!

— Monsieur Jackal!

— Libre comme le vent, comme le nuage, comme tout ce qui est libre, enfin!

Gibassier secoua la tête.

— Comment! dit M. Jackal, vous n'êtes pas encore content?... Ah! par ma foi, vous êtes difficile, alors!

— Je suis libre? je suis libre? répéta Gibassier.

— Vous êtes libre.

— J'entends bien; mais...

— Mais quoi?

— A quelles conditions, mon bon monsieur Jackal?

— A quelles conditions?

— Oui.

— Des conditions, à vous, cher monsieur Gibassier!

— Pourquoi pas?

— Moi, vous rendre la liberté à vil prix!

— Le fait est que ce serait abuser de la position.

— Trafiquer de l'indépendance d'un ami de vingt ans! moi, moi, Jackal, qui vous ai jusqu'ici porté tant d'intérêt, que mon intention était de ne jamais vous perdre de vue; de sorte que, quand je vous eus perdu de vue, voilà un mois, je fus désespéré! moi qui ai tout fait pour adoucir vos différentes captivités, moi qui vous ai sauvé depuis...

— Du puits, vous voulez dire, cher monsieur Jackal.

— Moi qui ai fait veiller sur vous avec une sollicitude toute fraternelle, continua l'homme de police sans s'arrêter au coq-à-l'âne de Gibassier, moi, abuser de la position!... vous avez dit cette phrase-là, Gibassier! — de la position

d'un ami dans le malheur ! Ah ! Gibassier ! Gibassier ! vous me faites de la peine !

Et M. Jackal, tirant de sa poche un foulard rouge, le leva à la hauteur de son visage non point pour essuyer ses larmes, dont les sources semblaient aussi taries que celles du Mançanarès, mais pour se moucher bruyamment.

Le ton larmoyant avec lequel M. Jackal avait reproché à Gibassier son ingratitude avait attendri celui-ci.

Aussi répondit-il d'une voix dolente, et avec la justesse d'intonation d'un comédien à qui l'on donne la réplique :

— Mon douter de votre amitié, mon bon monsieur Jackal ! moi mettre en oubli les services que vous m'avez rendus ! Mais, si j'étais capable d'une pareille ingratitude, je serais un misérable sceptique sans cœur et sans entrailles ; mais, alors je renierais les choses les plus sacrées, les vertus les plus saintes ! Non, Dieu merci, monsieur Jackal, elle fleurit encore dans mon sein, cette plante céleste qu'on appelle l'amitié ! Ne m'accusez donc pas avant de m'avoir entendu ; et, si je vous ai demandé à quelles conditions je devais recouvrer ma liberté, croyez que c'est moins par défiance de vous que par défiance de moi-même.

— Allons, essuyez vos larmes, et parlez clairement, mon cher Gibassier.

— Ah ! reprit le forçat, je suis un grand pécheur, monsieur Jackal.

— Eh ! mon Dieu ! l'Écriture ne dit-elle pas que le plus grand saint pèche sept fois dans un jour ?

— Il y a des jours où j'ai péché quatorze fois, monsieur Jackal.

— Vous ne serez canonisé qu'à moitié.

— Oh ! il faudrait pour cela que je n'eusse commis que des péchés.

— Oui, vous avez commis des fautes.

— Ah ! si je n'avais commis que des fautes !

— Vous êtes plus grand pécheur que je ne le supposais, Gibassier.

— Hélas !

— Seriez-vous bigame, par hasard ?

— Qui est-ce qui n'est pas un peu bigame et même polygame ?

— Vous avez peut-être tué monsieur votre père et épousé madame votre mère, comme Œdipe ?

— Tout cela peut arriver par accident, monsieur Jackal ; et la preuve, c'est qu'Œdipe ne se croit pas coupable pour cela, puisque M. de Voltaire lui fait dire :

Inceste, parricide, et pourtant vertueux !

— Tandis que vous, c'est tout le contraire : vous n'êtes pas vertueux, quoique vous ne soyez ni inceste ni parricide.

— Monsieur Jackal, je vous l'ai dit, c'est moins le passé qui m'inquiète que l'avenir.

— Mais d'où diable vous vient donc cette défiance de vous-même, mon cher Gibassier ?

— Eh bien, s'il faut que je vous le dise, j'ai peur d'abuser de ma liberté dès qu'elle me sera rendue.

— De quelle façon ?

— De toutes façons, monsieur Jackal.

— Mais entre autres ?

— J'ai peur d'entrer dans quelque conspiration.

— Ah ! vraiment ?... Diable ! c'est sérieux ce que vous me dites là, Gibassier.

— On ne peut plus sérieux.

— Voyons, expliquez-vous...

Et M. Jackal s'accommoda sur sa chaise de manière à indiquer que la conférence allait durer un certain temps.

CXXVI

LA MISSION DE GIBASSIER

— Que voulez-vous, mon bon monsieur Jackal ! continua Gibassier avec un soupir ; je ne suis plus d'âge à me bercer des vagues illusions de la jeunesse.

— Bon ! quel âge avez-vous donc ?

— J'ai près de quarante ans, mon bon monsieur Jackal ; mais je saurais arranger mon visage de façon à en paraître, au besoin, cinquante ou soixante.

— Oui, je connais votre talent sous ce rapport. Vous jouez agréablement les grimes. Ah ! vous êtes un grand acteur, Gibassier, je sais cela, et voilà pourquoi j'ai des vues sur vous.

— Auriez-vous un engagement à me proposer, mon bon monsieur Jackal ? hasarda Gibassier avec un sourire qui indiquait qu'à tort ou à raison il croyait avoir pénétré quelque chose des secrets de son interlocuteur.

— Nous parlerons de cela tout à l'heure, Gibassier. En attendant, reprenons la conversation où nous l'avons laissée, c'est-à-dire à votre âge.

— Eh bien, je disais donc que j'avais quarante ans bientôt. C'est l'âge de l'ambition chez les grandes âmes.

— Oui ; et vous êtes ambitieux ?

— Je l'avoue.

— Vous voudriez bien faire fortune ?

— Oh ! pas pour moi...

— Occuper une place dans l'État ?

— Servir mon pays fut toujours mon plus ardent désir.

— Vous avez fait votre droit, Gibassier ; cela conduit à tout.

— Oui ; mais j'ai eu le malheur de ne pas prendre mes licences.

— C'est impardonnable de la part d'un homme qui sait son Code comme vous, c'est-à-dire sur le bout du doigt.

— Non seulement notre Code, mon bon monsieur Jackal, mais le Code de tous les pays.

— Et quand avez-vous fait ces études ?

— Pendant les heures de loisir que m'accordait le gouvernement.

— Et le résultat de vos études ?...

— A été qu'il y avait beaucoup à réformer en France.

— Oui, la peine de mort, par exemple.

— Léopold de Toscane, un duc philosophe, l'a réformée dans ses États.

— C'est vrai ; et, le lendemain, un fils a tué son père, crime qui n'était pas arrivé depuis un quart de siècle.

— Mais ce n'est pas la seule chose que j'aie étudiée.

— Oui, vous avez étudié les finances aussi.

— Spécialement. Eh bien, à mon retour, j'ai trouvé celles de la France dans un état déplorable. Avant deux ans, la dette s'élèvera à un chiffre exorbitant !

— Ah ! ne m'en parlez pas, cher monsieur Gibassier.

— Non, car mon cœur se brise rien qu'en y songeant, et, cependant...

— Quoi ?

— Si l'on me consultait, les caisses de l'État seraient pleines au lieu d'être vides.

— Je croyais, cher monsieur Gibassier, qu'un négociant, vous ayant confié sa caisse, l'avait trouvée, au contraire, vide au lieu de pleine.

— Mon bon monsieur Jackal, on peut être un très mauvais caissier et être un excellent spéculateur.

— Revenons aux caisses de l'État, mon cher monsieur Gibassier.

— Eh bien, je connais un remède au mal cuisant qui vide les nôtres. Je sais comment arracher ce ver rongeur des nations qu'on appelle le Budget ; je sais comment soutirer les haines amassées comme des nuages orageux au-dessus du gouvernement.

— Et ce moyen, profond Gibassier ?

— Je n'ose pas trop vous le dire.

— C'est de changer le ministère, n'est-ce pas ?

— Non ; c'est de changer le gouvernement.

— Oh ! fit M. Jackal, Sa Majesté serait bien heureuse si elle vous entendait parler ainsi !

— Oui, et, le lendemain du jour où j'aurais exprimé mon opinion avec la liberté d'un homme de conscience, on m'arrêterait nuitamment, on fouillerait ma correspondance, on plongerait dans les secrets de ma vie privée.

— Bah ! fit M. Jackal.

— On le ferait, et c'est pour cela que je ne m'associerai jamais à aucun complot. Cependant...

— A aucun complot, mon cher monsieur Gibassier ? dit M. Jackal en relevant ses lunettes, et en regardant fixement le forçat.

— Non ; et cependant, de fameuses propositions m'ont été faites, je puis m'en vanter !

— Vous êtes plein de réticences, Gibassier.

— C'est que je voudrais que nous nous comprissions.

— Sans nous compromettre l'un l'autre, n'est-ce pas ?

— Justement.

— Eh bien, mais causons ; nous avons le temps... Quand je dis « nous avons le temps »...

— Ah ! vous êtes pressé ?

— Un peu.

— Ce n'est pas moi qui vous retiens, j'espère !

— Au contraire, il n'y a que vous qui me reteniez. Ainsi donc, continuez.

— Où en étions-nous ?

— Nous en étiez à votre deuxième *cependant*.

— Cependant, disais-je, j'ai peur, une fois libre...

— Une fois libre ?...

— N'ayant pas une vieille habitude de la liberté...

— Vous avez peur d'abuser de la vôtre ?

— Précisément. Ainsi supposez que je me laisse entraîner ; je suis un homme d'entraînement.

— Je le sais, Gibassier : tout au contraire de M. de Talleyrand, votre premier mouvement est le mauvais ; mais vous y cédez.

— Eh bien, supposez donc que j'entre dans quelqu'un de ces complots qui se trament autour du trône du vieux roi ;

qu'arriverait-il alors? Je serais entre deux [illegible] garder le silence, et risquer ma tête, ou dénoncer mes complices et risquer mon honneur!

M. Jackal semblait arracher avec ses yeux chaque parole de la bouche de Gibassier.

— De sorte, lui dit-il, mon cher Gibassier, que vous persistez à douter de l'avenir?

— Ah! mon bon monsieur Jackal, insista le forçat, qui paraissait craindre d'en avoir trop dit, et revint sur ses [illegible]

J'aimerais l'Allemagne. Croiriez-vous que je ne connais pas l'Allemagne?

— Ce qui fait qu'on ne vous y connaît pas non plus. Je [illegible] l'avantage que vous trouveriez à voyager dans ce pays vierge.

— Oui, on explore [illegible]

— [illegible]

— Je [illegible] une [illegible] d'explorer, moi, la vieille Allemagne [illegible]



Il me reste à attendre vos ordres, mon maréchal.

pas. — Si vous aviez pour moi un quart de l'amitié que j'ai pour vous, savez-vous ce que vous feriez?

— Dites, Gibassier, et, si cela est en mon pouvoir, je le ferai, aussi vrai que le soleil nous éclaire!

Peut-être M. Jackal employait-il cette expression par habitude; mais le fait est que, pour le moment, le soleil éclairait les îles Sandwich.

Aussi, Gibassier tourna-t-il les yeux vers la fenêtre, et son regard fut-il une éloquente ironie: le soleil était absent juste à l'instant où M. Jackal le requérait de lui servir de témoin! Mais il fit semblant de ne pas s'en apercevoir et eut l'air de tenir pour bonne l'invocation de l'inspecteur.

— Eh bien, dit Gibassier, si vous êtes disposé à faire quelque chose pour moi, faites-moi voyager, mon bon monsieur Jackal. Je ne serai dans mon assiette que quand je me sentirai hors de France.

— Et où voudriez-vous donc aller, cher monsieur Gibassier?

— Partout, excepté dans le Midi.

— Ah! vous détestez donc bien Toulon?

— Ou dans l'Ouest.

— Oui, à cause de Brest et de Rochefort. Allons, fixez vous-même votre itinéraire.

— L'Allemagne des châteaux?

— Oui, l'Allemagne des burgraves, l'Allemagne des sorciers, l'Allemagne de Charlemagne, *Germania mater!*

— Alors, vous seriez heureux d'avoir une mission sur les bords du Rhin?

— Le jour où je l'obtiendrai, tous mes souhaits seront accomplis!

— Vous parlez à cœur ouvert?

— Aussi vrai que le soleil ne nous éclaire pas, mon bon monsieur Jackal!

Cette fois ce fut M. Jackal, à son tour, [illegible] la tête vers la fenêtre, et qui, [illegible] de l'astre pris à témoin par son [illegible] à ajouter foi aux allégations de Gibassier.

— Je vous crois, dit M. Jackal, [illegible] le prouver.

Gibassier écouta de toutes ses [illegible]

— Ainsi, vous dites, mon cher [illegible], que l'objet de tous vos désirs serait une mission sur les bords du Rhin?

— Je l'ai dit et je ne [illegible]

— Eh bien, la chose n'est pas [illegible]

— Ah! mon bon monsieur Jackal!

— Seulement, je ne vous dis pas si la mission sera en deçà ou au delà du Rhin.

— Du moment où je me trouverai sous votre protection immédiate... et, cependant, je ne vous cache pas que j'aimerais mieux...

— De la défiance, Gibassier?

— Eh bien, non, car [illegible], vous n'avez aucune raison de me tromper.

— Aucune, je vous crois.

— De perdre votre temps avec moi, si vous n'aviez rien à me dire.

— Je ne perds jamais mon temps, Gibassier, et, du moment où vous me voyez en costume de voyage et prêt à partir, si je ne pars pas, c'est que je fais ou que l'on fait pour moi, pendant ce retard, quelque chose d'utile.

— A mon intention? demanda Gibassier avec une certaine inquiétude.

— Je ne saurais dire non. J'ai un si grand faible pour vous, mon cher Gibassier, que, depuis que je vous ai retrouvé, je ne m'occupe que d'une chose: c'est de ce que l'on peut faire de vous.

— Monsieur Jackal, on peut en faire bien des choses.

— Je le sais; mais tout homme a une vocation. Voyons, Gibassier, vous n'êtes pas de grande taille, mais vous êtes solidement bâti.

— J'ai gagné jusqu'à dix francs par jour comme modèle.

— Eh bien, voyez! Vous êtes, en outre, d'un tempérament sanguin, d'un caractère énergique.

— Trop! C'est de là que viennent tous mes malheurs.

— Parce que vous vous étiez détourné de votre voie; engagé dans une autre route, vous eussiez atteint le but.

— Je l'eusse dépassé, monsieur Jackal.

— Voyez-vous! c'est mon avis. Permettez-moi donc de vous dire que vous êtes du bois dont on fait les grands capitaines, Gibassier, et, ce qui m'étonne depuis longtemps, c'est de ne pas vous voir suivre la carrière des armes.

— J'en suis encore plus étonné que vous, monsieur Jackal.

— Eh bien, que diriez-vous si je réparais vis-à-vis de vous les négligences de la fortune?

— Je ne dirais rien, monsieur Jackal, tant que je ne saurais pas de quelle façon vous les réparez.

— Si je vous faisais général?

— Général?

— Oui, général de brigade.

— Et quelle brigade aurais-je l'honneur de commander, monsieur Jackal?

— Une brigade de sûreté, mon cher Gibassier.

— C'est-à-dire que vous me proposez tout simplement d'être mouchard?

— Oui, tout simplement.

— De renoncer à mon individualité?

— La patrie vous demande de lui faire ce sacrifice.

— Je ferai ce qu'exigera la patrie, mais de son côté que fera-t-elle pour moi?

— Formulez vos désirs.

— Vous me connaissez, mon cher monsieur Jackal.

— J'ai cet insigne honneur.

— Vous savez que j'ai de grands besoins.

— On y pourvoira.

— Des fantaisies démesurément coûteuses!

— On les satisfera.

— En un mot, je puis vous rendre de grands services.

— Rendez-les, mon cher Gibassier, et on les payera.

— Maintenant, laissez-moi vous dire quelques mots qui vont vous prouver ce dont je suis capable.

— Oh! je vous crois capable de tout, général!

— Et de bien d'autres choses encore, vous allez voir.

— J'écoute.

— De quoi dépend la grandeur et le salut d'un État? De la police, n'est-ce pas?

— C'est vrai, général!

— Un pays sans police est un grand navire sans boussole et sans gouvernail.

— C'est à la fois juste et poétique, Gibassier.

— On peut donc regarder la mission de l'homme de police comme la plus sainte, la plus délicate et la plus utile à la fois [illegible] missions.

— Ce n'est pas moi qui vous dirai le contraire.

— D'où vient donc [illegible] que, pour occuper cette fonction importante, pour remplir cette mission conservatrice, on choisit d'ordinaire des [illegible] de la plus basse espèce? d'où vient cela? Je vais vous le dire: c'est que la police, au lieu de s'occuper des grandes questions gouvernementales, s'est égarée dans les détails [illegible] et se laisse aller à des préoccupations [illegible] indignes d'elle.

— Continuez, Gibassier.

— Vous dépensez plusieurs millions à rechercher les complots politiques; n'est-ce pas [illegible] combien en avez-vous découvert depuis 1815?

— Depuis 1815, dit M. Jackal, nous en avons découvert...

— Pas un seul, interrompit Gibassier; car c'est vous qui les avez tous faits.

— C'est vrai, répondit M. Jackal, et maintenant que vous êtes des nôtres, je n'essayerai pas de vous rien cacher.

— Conspiration Didier, affaire de police; — conspiration Tolleron, Pleignier et Carbonneau, affaire de police; — conspiration des quatre sergents de la Rochelle, affaire de police! Comment en êtes-vous réduits-là? Parce que vous n'osez aborder franchement les quatre ou cinq grands chefs de complot que vous coudoyez tous les jours dans les rues de Paris. Vous élaguez l'arbre, et vous n'osez porter la cognée sur le tronc; et pourquoi cela? Parce que les malheureux agents que vous employez ont des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre; parce que vous avez rendu leur mission déshonorante et impopulaire; parce que vous avez ravalé le mot police en consacrant des intelligences d'élite, non pas à veiller à la sûreté de l'État, mais à arrêter des voleurs.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, Gibassier, fit M. Jackal en prenant une prise de tabac.

— Mais que vous ont-ils fait, ces malheureux voleurs? Ne pouvez-vous donc pas les laisser travailler en paix? Est-ce qu'ils vous tourmentent? est-ce qu'ils se plaignent de la loi contre la presse? est-ce qu'ils font des satires contre vous? est-ce qu'ils crient au jésuite?.. Non! ils vous laissent faire tranquillement votre petite politique ultra. En avez-vous jamais trouvé un seul dans un complot? Au lieu de leur accorder aide et protection comme à des gens paisibles et inoffensifs, — au lieu de fermer paternellement les yeux sur leurs petites frasques, vous vous acharnez à leurs trousses comme à une proie; et vous appelez cela faire de la police? Fi! monsieur Jackal, c'est de la petite taquinerie mesquine et basse, c'est l'enfance de l'art, c'est la police comme elle était faite au paradis terrestre, du temps qu'on arrêtait Adam et Ève pour une malheureuse pomme, au lieu d'appréhender au corps le serpent qui conspirait. Tenez, monsieur Jackal, pas plus tard qu'avant-hier, on a arrêté... qui? je vous le demande, l'ange Gabriel!

— Votre ami?... Oh!

— Cela vous indigne...?

— On l'a donc reconnu?

— Non pas même: il avait faim, l'honnête garçon, et il était entré, pauvre innocent, pour demander un pain, chez un boulanger. Le boulanger était de mauvaise humeur, parce qu'il venait d'être pris en flagrant délit de vente à faux poids, et qu'il allait en avoir pour douze francs d'amende en police correctionnelle. Il refusa brutalement le pain que le pauvre affamé lui demandait. Alors lui, prit le pain, mordit dedans et, malgré les cris du boulanger, il l'avait dévoré avant que vos agents arrivassent; les agents arrivèrent, et, au lieu d'arrêter le boulanger, ils arrêtèrent Gabriel.

— Oui, dit M. Jackal, je sais bien qu'il y a des vices dans notre législation; mais, avec vos avis, on les combattra, honnête Gibassier.

— Or, pendant que vos agents se livraient à ce méchant exercice, savez-vous ce qui se passait au-dessous d'eux, à cent pieds environ?

— On conspirait, n'est-ce pas?

— Et savez-vous quel était le cri de ralliement de la conspiration?

— *Vive l'empereur!* Allons, je vois bien que le Puits-qui-Parle a parlé pour vous comme pour moi, Gibassier. Et quelles conséquences avez-vous tiré de ce cri?

— Qu'avant un mois, trois semaines, quinze jours peut-être, nous jouirons d'une autre forme de gouvernement.

— Eh bien, cet aveu fait, je crois qu'il me reste peu de choses à vous dire.

— Mais moi, il me reste à attendre vos ordres, mon maréchal, dit Gibassier en faisant le geste d'un officier qui porte la main à son chapeau devant un supérieur.

— Quand pourrez-vous vous tenir sur vos jambes?

— Quand il le faudra, dit Gibassier.

— Je vous donne vingt-quatre heures.

— C'est plus qu'il ne me faut.

— Demain matin, vous partirez pour Kehl. Longue-Avoine vous remettra vos passeports. A Kehl, vous vous arrêterez à l'auberge de la Poste. Un homme, venant de Vienne, passera dans une voiture de poste: quarante-huit ans, yeux noirs, moustaches grisonnantes, cheveux coupés en brosse, taille de cinq pieds sept pouces. Il voyagera sous un nom quelconque; son vrai nom est Sarranti. Du moment où il se sera offert à vos yeux, vous ne le perdrez plus de vue. Les moyens, c'est votre affaire. A mon retour ici, je désire savoir où il loge, ce qu'il fait, ce qu'il fera. Voilà un bon de mille écus payable rue de Jérusalem. Il y a douze mille francs pour vous si vous accomplissez ponctuellement mes instructions.

— Ah! dit Gibassier, je savais bien, moi, que le mérite était récompensé un jour ou l'autre.

— Ce que vous dites là est d'autant plus vrai, Gibassier, que si je connaissais un mérite plus grand que le vôtre,

c'est à lui que je confierais la mission que je vous confie, à vous. Et maintenant, mon cher Gibassier, recevez tous mes souhaits de bonne santé et d'heureuse réussite.

— Ah ! quant à ceux de bonne santé, je suis guéri. Le désir d'être utile à Sa Majesté a fait cette cure miraculeuse. Quant à ce qui est de réussir, rapportez-vous-en à moi.

En ce moment, Longue-Avoine entra et parla bas à M. Jackal.

— Vous connaissez le mot du roi Dagobert, mon cher Gibassier, reprit M. Jackal. — Il n'y a si bonne compagnie qu'il ne faille quitter, — mais le devoir avant le plaisir, la vertu avant l'amitié. Adieu et bonne chance !

Et M. Jackal quitta rapidement Gibassier.

Arrivé sur le parvis Notre-Dame, il y trouva une berline de voyage, attelée de quatre chevaux montés par deux postillons.

— Es-tu là, Carmagnole ? dit M. Jackal en entr'ouvrant la portière de la voiture.

— Oui, monsieur Jackal.

— Alors, restes-y.

— Vous m'emmenez donc à Vienne ?

— Non, je te laisse en route.

Puis se retournant vers Longue-Avoine :

— On a arrêté avant-hier, rue Saint-Jacques, un malheureux qui avait volé un pain ; qu'on me le mette à part ; j'ai à lui parler à mon retour ; il répond au nom de l'ange Gabriel.

Se lançant alors dans la voiture, et s'établissant carrément au fond, tandis que Carmagnole se tenait modestement sur le devant :

— Route de Belgique ! dit-il au postillon qui refermait la portière, et six francs de guides !

— Eh ! entends-tu, Jolibois ? cria le postillon à son camarade, six francs de guides !

— Mais on marchera vivement ! dit M. Jackal en passant sa tête par la portière.

— On brûlera les pavés, mon prince, dit le postillon en se mettant en selle. Hourra !

Et la voiture disparut au moment où le jour paraissait.

CXXVII

MIGNON

Laissons M. Jackal et Carmagnole courir en poste sur la route d'Allemagne, mettons entre eux et nous la frontière de France et revenons à cette maison de la rue de l'Ouest, devant laquelle nous avons vu s'arrêter, un matin, la voiture armoriée de la princesse Regina de Lamothe-Houdan.

Faisons comme elle, entrons sous la voûte de la porte cochère ; mais, au lieu de nous arrêter là comme elle, montons les trois étages d'une maison nouvellement bâtie, et arrêtons-nous en face d'une porte garnie de clous et sculptée comme une porte arabe.

Maintenant, agissons en amis, tournons le bouton sans frapper, et nous nous trouverons sur le seuil de l'atelier de notre ancienne connaissance, Pétrus Herbel.

C'était un adorable atelier que celui de Pétrus : atelier de peintre d'abord, mais aussi de musicien, de poète et de prince ; car le vulgaire se trompe en pensant que les peintres ont le privilège exclusif des ateliers. Dès cette époque, tout ce qui pense, tout ce qui compose, tous les manœuvres de l'esprit en un mot, se sentaient à l'étroit dans ces espèces de ratières qu'on appelle des cabinets de travail. Il semble que, pour s'élever à sa véritable hauteur, la pensée, cette esclave reine, a besoin, comme les grands aigles, d'espace et d'air. Or, un temps sera, nous l'espérons, où les propriétaires, devenus eux-mêmes des gens d'esprit, comprendront le bienfait des ateliers et forceront les locataires, qui ne le comprendraient pas encore, à les habiter par ton, sinon par préférence ou par besoin.

A cette époque, où l'atelier pittoresque succédait à peine à l'atelier classique, celui de Pétrus pouvait être pris pour type du logement d'un Raphaël de la nouvelle école.

Nous avons dit, d'ailleurs, que c'était un atelier qui pouvait également convenir à un peintre, à un musicien, à un poète et à un prince.

Le lecteur nous est témoin que nous avons nommé le prince le dernier, la noblesse du génie étant, à notre avis, plus vieille même que celle de M. le comte de Mérode, qui prétend descendre de Mérovée, même que celle de M. le duc de Lévis, qui prétend être parent de la Vierge ! Nous ne contestons pas ces deux descendances ; mais la noblesse de Shakspeare et de Dante est bien autrement antique et respectable, à notre avis. L'un descend d'Homère, l'autre de Moïse.

En entrant chez Pétrus, on était étonné surpris, charmé. Tous les sens à la fois assaillaient, car tous les sens y étaient caressés à la fois : l'ouïe, par les gémissements de l'orgue ; l'odorat, par le parfum du benjoin et de l'aloès brûlant dans des cassolettes turques ; la vue, par l'aspect des mille objets divers qui tiraient l'œil de tous côtés.

C'étaient des prie-Dieu du XIVᵉ siècle avec des sculptures à clochetons, des peintures raides et à couleurs vives, chefs-d'œuvre du règne de Charles IV, de Louis XI et de Louis XII, dont on ne connaît pas plus les auteurs qu'on ne connaît les architectes et les statuaires de nos plus belles cathédrales ; c'étaient des bahuts de la Renaissance, de Henri III et de Louis XIII, avec des incrustations d'écaille, de nacre et d'ivoire ; c'étaient des statuettes détachées des tombeaux des ducs de Bourgogne ou de Berry, moines priant, saintes mélancoliques, saints Georges et saints Michel domptant des dragons, les uns peints comme les apôtres de la Sainte-Chapelle, les autres dorés comme les évangélistes de Montréal ; c'étaient, suspendues au plafond, des cages hollandaises, comme on en voit aux fenêtres des femmes de Miéris, des lampes de cuivre aux becs contournés, comme on en trouve dans les intérieurs de Gérard Dow ; c'étaient des armes de toutes les espèces, de toutes les époques et de tous les pays, depuis la framée des rois chevelus jusqu'à ces belles et bonnes carabines qui, à cette époque, commençaient à sortir des ateliers de Devisme, depuis le casse-tête primitif, l'arc et les flèches empoisonnées des sauvages de la Nouvelle-Zélande, jusqu'aux sabres recourbés des pachas turcs et les pistolets à crosse d'argent ciselé des soldats albanais ; c'étaient, au milieu de tout cela, soutenus par des fils invisibles qui leur donnaient l'air de voler de leurs propres ailes, des oiseaux de mer et de terre, d'Europe et d'Afrique, d'Amérique et d'Asie, de toutes tailles et de toutes couleurs, depuis le gigantesque albatros, qui se laisse tomber des nues sur sa proie comme un aérolithe, jusqu'à l'oiseau-mouche, qui semble une escarboucle ou un saphir emporté par le vent ; puis, des plâtres, reproduction des chefs-d'œuvre de Phidias et de Michel-Ange, de Praxitèle et de Jean Goujon, des torses moulés sur nature, des bustes d'Homère et de Chateaubriand, de Sophocle et de Victor Hugo, de Virgile et de Lamartine ; enfin, sur tous les murs, des études d'après le Poussin, Rubens, Vélasquez, Rembrandt, Watteau, Greuze, des esquisses de Scheffer, de Delacroix, de Boulanger et d'Horace Vernet.

Quand l'œil étonné, inquiet même à l'aspect de tant d'objets divers, se laissait guider par l'oreille, et cherchait l'instrument et le musicien dont les sons mélodieux et les doigts savants emplissaient l'appartement de flots d'harmonie, le regard pénétrait dans l'enfoncement d'une fenêtre aux vitraux de couleur, dont l'embrasure servait de cadre à un orgue, et il s'arrêtait sur un jeune homme de vingt-huit à trente ans, au visage pâle, aux traits mélancoliques, qui laissait errer ses doigts sur le clavier en improvisant des accords d'un sentiment exquis, mais d'une tristesse profonde.

Ce musicien, cette espèce de maître Woltrang, c'est notre ami Justin. Depuis plus d'un mois, il a demandé à tout le monde des nouvelles de Mina, et, malgré les promesses de Salvator, il n'a rien appris.

Il semble attendre, pour en faire la musique, des vers qu'un autre jeune homme compose ou plutôt traduit. Cet autre jeune homme, au teint basané, aux cheveux crépus, à l'œil intelligent, aux lèvres charnues et sensuelles, c'est notre poète Jean Robert. Il pose et traduit tout à la fois.

Il pose pour un tableau de Pétrus et traduit des vers de Gœthe.

En face de lui est une adorable enfant de quatorze ans à peine, avec un de ces costumes de fantaisie qu'elle aime tant à porter, des sequins d'or au cou et sur le front, une écharpe rouge autour de la taille, une robe à fleurs d'or et de charmants petits pieds nus, des yeux de velours, des dents de perle et des cheveux d'ébène tombant jusqu'à terre.

C'est Rose-de-Noël dans le costume de Mignon.

Elle danse, pour son ami Wilhelm Meister, la danse des œufs qu'elle a refusé de danser dans la rue pour son premier maître.

Wilhelm Meister compose pendant qu'elle danse, la regarde, sourit et en revient à ses vers.

Nous avons dit que Wilhelm Meister c'était notre poète.

A côté de Rose-de-Noël, couché à terre et suivant de l'œil le sourire mélancolique de l'enfant, est couché ce [illegible] du bon Dieu que nous avons vu chez la [illegible] et chez la Brocante Babolin, vêtu d'un costume de gitano espagnol. Il complète le merveilleux tableau que Pétrus est en train de fixer sur la toile et [illegible] comme qui dirait le milieu entre un Isabey et un Decamps.

Pétrus est toujours ce jeune homme, artiste, moitié aristocrate, à la belle et noble figure qu'on peut connaître. Seulement, cette figure est couverte d'un voile de triste se profonde, qu'attriste encore, au lieu de l'égayer, le sourire amer qui passe de temps en temps sur ses lèvres.

Ce sourire amer, c'est la pensée intérieure et inconnue

[illegible] réalité, elle n'a rien de commun avec ce qu'il fait ni avec ce qu'il dit.

Ce qu'il fait, nous le répétons, c'est un tableau représentant Mignon dansant devant Wilhelm Meister, la danse des œufs.

Ce qu'il dit, c'est :

— Eh bien, Jean Robert, cette chanson de Mignon est-elle achevée ? Tu vois bien que Justin attend.

Ce à quoi il pense, ce qui fait qu'un sourire amer se dessine sur ses lèvres, c'est qu'à cette heure même où il achève son tableau, auquel il travaille depuis trois semaines, où il demande à Jean Robert : « As-tu fini ? » où il essuie avec un mouchoir de batiste son front où perle la sueur, c'est qu'à cette heure même, disons-nous, la belle Régina de Lamothe-Houdan épouse le comte Rappt à l'église Saint-Germain-des-Prés.

Maintenant, vous le voyez, il y a cependant une certaine [illegible] entre ce qui se passe et le tableau que fait Pétrus.

Rose-de-Noël, qui pose pour Mignon, c'est un souvenir de cette belle Régina, qu'il aime d'un si profond amour et qui lui échappe en ce moment même pour jamais. Un instant, la vie sombre de la pauvre petite bohémienne s'est éclairée au reflet éclatant de la vie de Régina. Pour avoir un prétexte de s'occuper, ne fût-ce qu'indirectement, de la fille du maréchal, de la femme du comte Rappt — car Régina va être la femme de son rival ! — Pétrus a cherché cette Rose-de-Noël dont il avait déjà esquissé le portrait sans la connaître ; il l'a trouvée, et, avec l'aide de Salvator, l'a enfin décidée à venir poser chez lui.

Et vous le voyez : Rose-de-Noël pose, enchantée du beau costume que lui a fait faire Pétrus, et regardant avec ses grands yeux étonnés et ravis cette magique reproduction de sa personne sur la toile.

Il faut le dire aussi, aucun peintre, aucun poète, ni Pétrus, qui voulait reproduire son image, ni Gœthe, qui l'avait rêvée, personne n'eût pu imaginer, et encore moins formuler une Mignon semblable à celle que Pétrus avait là sous les yeux.

Imaginez la misère enfant, ou plutôt l'enfance misérable, avec sa beauté naïve, son insouciance d'or, et, cependant, à travers cette beauté et cette insouciance, je ne sais quoi de mélancolique et de songeur.

Vous rappelez-vous cette fiévreuse beauté, cette grelottante jeune fille assise dans la barque de ce beau tableau d'Hébert qu'on appelle *la Malaria* ?

Non ; n'imaginez rien, ne supposez rien ; voyez avec les yeux de votre imagination, et vous verrez mieux qu'il ne nous est donné de vous faire voir.

Maintenant, à qui ressemblait cette Mignon de Pétrus ?

C'était difficile à dire.

Si Rose-de-Noël eût été consultée, elle eût dit certainement, en voyant la petite bohémienne du tableau, que la Mignon de Pétrus ressemblait à la fée Carita ou plutôt à mademoiselle de Lamothe-Houdan.

Tandis que — expliquez la chose comme vous voudrez, lecteurs — si Régina eût été interrogée, elle eût trouvé incontestablement que cette Mignon ressemblait à Rose-de-Noël.

D'où vient cela ?

C'est que Pétrus regardait Rose-de-Noël et pensait à Régina. Or, c'était en regardant Rose-de-Noël et en pensant à Régina qu'il venait de dire à Jean Robert : « Eh bien, Jean Robert, cette chanson de Mignon est-elle achevée ? Tu vois bien que Justin attend. »

— La voici, dit Jean Robert.

Justin se tourna à moitié sur son tabouret, Pétrus abaissa son appuie-main et sa palette sur son genou, Rose-de-Noël allongea [illegible] par-dessus l'épaule de Jean Robert les pattes de mouche [illegible] qui représentaient les trois couplets de la chanson de Mignon si populaire en Allemagne, et Babolin se souleva sur ses coudes.

— Lis, [illegible] dit Pétrus.

Jean Robert [illegible]

> Connais-tu le pays où les citrons fleurissent,
> Où l'orange [illegible] sous son feuillage vert,
> Où les jours [illegible] attiédissent,
> Où règne le [illegible] l'hiver ?
> Ce doux pays [illegible]
> Où le laurier [illegible]
> Dis-moi, le connais-tu ? [illegible] la terre
> Où je veux retourner [illegible]
>
> Connais-tu la maison [illegible]
> [illegible] dieux de granit qu[illegible]
> En me voyant rentrer, de leurs [illegible]
> Murmureront : « Enfant, qu[illegible] ? »
> [illegible] comme un [illegible] étincelle
> [illegible] qui s'allume au [illegible]
> Cette maison, dis-moi, la connais-tu ? [illegible] elle
> [illegible] voulu vivre [illegible]

> Connais-tu la montagne où l'avalanche brille,
> Où la mule chemine en un sentier brumeux,
> Où l'antique dragon rampe avec sa famille,
> Où bondit sur les rocs le torrent écumeux ?
> Cette montagne, il faut la franchir dans la nue,
> Car c'est de son sommet que le regard charmé
> Découvre à l'horizon la terre bien connue
> Où je voudrais mourir avec toi, bien-aimé.

A ce dernier vers, Justin poussa un soupir, Rose-de-Noël essuya une larme, et Pétrus tendit la main à Jean Robert.

— Ah ! donnez-moi ces vers, bien vite, dit Justin ; je crois que je ferai là-dessus de bonne musique.

— Et vous m'apprendrez à les chanter, n'est-ce pas ? dit Rose-de-Noël.

— Sans doute.

Pétrus allait dire aussi quelque chose, lorsqu'on frappa à la porte trois coups espacés d'une certaine façon.

— Ah ! dit Pétrus en pâlissant, c'est Salvator.

Puis, d'une voix à laquelle il essayait de rendre sa fermeté :

— Entrez, dit-il.

On entendit alors la voix de Salvator qui disait :

— Couche là, Roland !

Puis la porte s'ouvrit, et Salvator parut avec son costume de commissionnaire.

Roland resta couché sur le palier en dehors de la porte.

CXXVIII

LE RENDEZ-VOUS

Salvator s'avança lentement, et, à mesure qu'il s'avançait, Pétrus se levait comme malgré lui.

— Eh bien, demanda Pétrus, est-ce fini ?

— Oui, répondit Salvator.

Pétrus chancela.

Salvator s'avança rapidement comme pour le soutenir ; Pétrus vit l'intention et s'efforça de sourire.

— Inutile ; je savais que cela devait arriver, dit-il.

Et il passa encore une fois son mouchoir de batiste sur son front humide.

— J'ai quelque chose à vous dire, continua Salvator à voix basse.

— A moi ? demanda Pétrus.

— A vous seul.

— Venez dans ma chambre, alors.

— Te gênons-nous, Pétrus ? demanda Jean Robert.

— Allons donc ! J'ai à causer avec M. Salvator ; je passe dans ma chambre ; restez ici, vous autres. Justin a sa musique à faire.

Et il entra le premier dans sa chambre, en faisant signe à Salvator de le suivre, et en lui laissant le soin de refermer la porte.

Puis, là, comme s'il était arrivé à la fin de ses forces, Pétrus se laissa tomber sur un fauteuil en s'écriant :

— Oh ! elle, elle, cet ange ! la femme de ce misérable ! Il n'y a donc pas de Providence en ce monde !

Salvator regarda un instant le jeune homme, qui, la tête entre ses mains, retenant à peine ses sanglots, tressaillait convulsivement.

Il se tenait debout devant lui, et son œil exprimait une profonde pitié.

Cet homme devait connaître la mesure de toutes les souffrances pour les avoir épuisées.

Alors, il tira lentement de sa poche une lettre finement pliée dans une enveloppe de papier satiné, et, la présentant à Pétrus avec une certaine hésitation :

— Tenez, dit-il.

Pétrus écarta ses mains de son visage, secoua la tête, et ramena sur Salvator ses yeux un instant hagards.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il.

— Vous le voyez, une lettre.

— Une lettre de qui ?

— Je l'ignore.

— Mais enfin, où vous l'a-t-on remise ?

— En face de l'hôtel de Lamothe-Houdan.

— Qui vous l'a remise ?

— Une femme de chambre qui cherchait un commissionnaire, et qui m'a trouvé là.

— Cette lettre est pour moi ?

— Voyez : « A Monsieur Pétrus Herbel, rue de l'Ouest. »

— Donnez.

Pétrus prit vivement la lettre des mains de Salvator, jeta un regard sur l'adresse et devenant pâle comme un mort :

— Son écriture ! s'écria-t-il... une lettre d'elle, à moi, — aujourd'hui !

— Je m'en doutais, dit Salvator.

— Oh ! mon Dieu ! que peut-elle donc m'écrire ?

Salvator indiqua la lettre avec un geste qui voulait dire « Lisez. »

Pétrus décacheta la lettre en tremblant : elle ne contenait que deux lignes ; ces deux lignes, il essaya à plusieurs reprises de les lire, mais un nuage de sang voilait ses yeux.

Enfin, avec un violent effort, en se rapprochant de la fenêtre pour concentrer sur le papier les derniers rayons du jour qui commençait à s'éteindre, il parvint à lire ces deux lignes.

Sans doute elles contenaient quelque chose de bien étrange, car, à deux fois différentes, il reprit :

— Mais non, mais non, impossible ! cela n'y est pas, c'est une hallucination.

Enfin, saisissant Salvator par le bras :

— Écoutez, lui dit-il, tout à l'heure je vous donnerai cette lettre à lire afin que vous me disiez si je suis fou ou si j'ai mon bon sens ; mais, en attendant, dites-moi la vérité ; quelque incident imprévu que vous ne connaissiez pas vous-même a fait manquer le mariage ?

— Non, dit Salvator.

— Ils sont mariés ?

— Oui.

— Vous les avez vus ?

— Je les ai vus.

— A l'autel ?

— A l'autel.

— Vous avez entendu le prêtre les bénir ?

— J'ai entendu le prêtre les bénir. Ne m'aviez-vous pas dit d'aller là, et de ne perdre aucun détail de la cérémonie, de les suivre jusqu'à l'hôtel de Lamothe-Houdan, et de ne revenir qu'à la nuit vous rendre compte de tout ?

— C'est vrai, mon ami, et, avec votre admirable bonté, vous avez consenti.

— Si je vous raconte un jour mon histoire, dit Salvator avec un doux et triste sourire, vous comprendrez que tout homme qui souffre peut disposer de moi comme d'un frère.

— Merci ? Alors, vous l'avez vue ?

— Oui.

— Toujours bien belle, n'est-ce pas ?

— Mais bien pâle, plus pâle encore que vous, peut-être.

— Pauvre Régina !

— Lorsqu'elle est descendue de voiture à la porte de l'église, ses genoux ont plié sous elle, et j'ai cru qu'elle allait tomber ; son père l'a cru aussi, car il s'est avancé pour la soutenir.

— Et M. Rappt ?

— Il s'est avancé de son côté ; mais elle s'est éloignée de lui en se jetant pour ainsi dire au bras du maréchal. M. Rappt a donné le bras à la princesse.

— Alors vous avez vu sa mère ?

— Oui, une étrange créature, allez ! belle encore, et qui a dû être magnifique ; une pâleur singulière, comme si du lait, au lieu de sang, coulait dans ses veines, pliant sous elle-même, inhabile à marcher comme les femmes chinoises dont on a brisé les pieds, inquiète et clignotant des yeux à la vue du soleil comme un oiseau de nuit.

— Mais elle, Régina ?

— Eh bien, cette marque de faiblesse est la seule que je lui aie vue donner. Par un effort suprême de sa volonté elle est redevenue à l'instant même cette jeune fille maîtresse d'elle-même que vous connaissez ; elle s'est avancée d'un pas assez ferme jusqu'au chœur, où deux fauteuils et deux coussins de velours rouge aux armes de Lamothe-Houdan attendaient les deux futurs époux. Tout le faubourg Saint-Germain était là ; et, au milieu de tout cela, ses trois amies de Saint-Denis, priant pour celle qui avait tant besoin de prières.

Pétrus prit ses cheveux à pleines mains.

— Oh ! la pauvre créature ! dit-il, sera-t-elle malheureuse !

Puis, faisant un effort :

— Après ? demanda-t-il.

— Après, la messe a commencé ; c'était une messe solennelle. Le prêtre a fait un long discours pendant lequel deux ou trois fois Régina a regardé autour d'elle ; on eût dit qu'elle avait à la fois la crainte et l'espérance que vous fussiez là.

— Qu'aurais-je été y faire ? demanda Pétrus avec un soupir. Un instant — comme les hommes qui ont fumé de l'opium ou mangé du hachich — j'ai fait un rêve, un rêve délicieux. Je suis réveillé, et vous voyez la réalité, mon ami !

Pétrus se leva, fit quelques tours dans sa chambre, et, revenant en face de Salvator :

— Mais cette lettre ? dit-il ; par grâce, mon cher Salvator, comment vous a-t-elle été remise ?

— Pendant le discours du prêtre, j'ai regagné le boulevard des Invalides, et j'ai attendu le retour des époux ; à deux heures, ils sont rentrés. Là encore, en descendant de voiture, Régina a regardé autour d'elle. — C'était vous qu'elle cherchait encore des yeux, j'en suis sûr ; c'est moi que ses yeux ont rencontré. — M'a-t-elle reconnu ? C'est [illegible]ble ; mais il m'a semblé qu'elle me faisait un signe. Peut-être me trompé-je...

— Vous croyez que c'était moi qu'elle espérait voir ?

— C'était vous. — J'ai attendu, j'ai attendu pendant une heure, pendant deux heures. Quatre heures ont sonné aux Invalides. Alors la petite porte placée à côté de la grille s'est ouverte ; une femme de chambre est sortie, et a regardé autour d'elle. J'étais caché derrière un arbre ; j'ai deviné que c'était moi qu'elle cherchait, et je me suis montré. Je ne me trompais pas : elle a tiré une lettre de sa poche, et vivement : « Cette lettre à son adresse », a-t-elle dit ; puis, elle est rentrée. J'ai lu votre nom, et je suis accouru.

— Eh bien, dit Pétrus, maintenant, voulez-vous voir ce que contient cette lettre ?

— Si vous me jugez digne de partager votre secret, et si vous me croyez capable de vous rendre un service, oui.

— Eh bien, dit Pétrus en présentant la lettre à Salvator, lisez, mon ami, et dites-moi si j'ai mal vu ou si je suis fou.

Salvator s'approcha à son tour de la fenêtre, car le jour baissait de plus en plus, et lut à demi-voix :

« Promenez-vous ce soir, de dix à onze heures, devant l'hôtel ; quelqu'un ira vous prendre, et vous introduira chez moi.

« Je vous attendrai. »

— Il y a donc bien cela ? répéta Pétrus, qui avait écouté avec plus d'attention que le condamné qui écoute la lecture de sa grâce.

— Il y a mot pour mot ce que je viens de vous lire, Pétrus.

— Eh bien, que pensez-vous de ce rendez-vous ?

— Je pense qu'il s'est passé quelque chose de terrible dans cette maison, que Régina a besoin d'un défenseur, et que, vous tenant pour un brave cœur et pour un honnête homme, elle a jeté les yeux sur vous.

— C'est bien, dit Pétrus ; ce soir, à dix heures, je serai devant l'hôtel.

— Avez-vous besoin de moi ?

— Merci, Salvator.

— Eh bien, allez ; mais faites-moi une promesse.

— Laquelle ?

— C'est de ne prendre aucune arme.

Pétrus réfléchit un instant.

— Vous avez raison, dit-il ; j'irai complètement désarmé.

— Bien ! du calme, de la prudence, du sang-froid.

— J'en aurai ; mais rendez-moi un service.

— Dites.

— Emmenez Jean Robert et Justin, mettez en voiture Babolin et la petite Rose-de-Noël ; j'ai besoin d'être seul.

— Soyez tranquille, je me charge de tout.

— Vous reverrai-je demain matin ?

— Le désirez-vous ?

— Oui, ardemment ; bien entendu, cependant, que je ne vous dirai du secret que la partie dont je pourrai disposer.

— Mon ami, un secret vaut toujours mieux dans un seul cœur que dans deux ; gardez donc le vôtre si vous pouvez ; un proverbe arabe dit : « La parole est d'argent, mais le silence est d'or. »

Et, serrant la main de Pétrus, Salvator rentra dans l'atelier juste au moment où Roland, qui s'ennuyait probablement de l'absence de son maître, et le sentant se rapprocher de lui, poussait une espèce de tendre gémissement et grattait à la porte de l'atelier avec la même délicatesse qu'un courtisan du XVII[e] siècle eût gratté à la porte de Louis XIV.

CXXIX

OU JEAN ROBERT DONNE SA LANGUE AU CHIEN

Au moment où Salvator rentrait dans l'atelier, Justin venait de trouver la dernière note du chant de Mignon ; on avait allumé les candélabres de l'orgue, et, prêt à [illegible], le compositeur appuyait ses doigts sur le clavier et son pied sur la pédale.

Mais, aux premiers accords que le musicien tira de l'instrument, aux premières notes que sa voix [illegible], Roland, soit qu'il aimât, soit qu'il détestât la musique, commença un accompagnement de cris plaintifs et de grattements acharnés qui rendaient impossible [illegible] une seule mesure.

— Mais, dit Jean Robert, n'est-ce donc pas Roland qui est à la porte ?

— Si fait, dit Salvator.

— Faites-le entrer.

— Ah ! oui, faites-le entrer, [illegible] dit Rose-de-Noël. — Babolin, va ouvrir à Roland.

Babolin, enchanté de faire connaissance du chien de Salvator, courut à la porte et ouvrit en disant :

— Viens, Roland !

Roland n'avait pas besoin de cette invitation ; en deux bonds il fut près de Salvator. Mais tout à coup, au lieu de caresser son maître, comme il semblait s'y apprêter, il s'arrêta et tourna ses regards vers Rose-de-Noël.

— Eh bien, Roland, demanda Salvator, qu'y a-t-il donc ? Et toi, qu'as-tu, Rose-de-Noël ?

Cette demande était faite, comme on le voit, de compte à demi au chien et à l'enfant.

En effet, le regard du chien était devenu extraordinaire, flamboyant, magnétique en quelque sorte, et celle sur laquelle le regard de Roland s'arrêtait, fixait à son tour sur le chien des yeux étonnés, étranges, hagards pour ainsi dire, et dont le rayon se croisait avec celui qui jaillissait des yeux de l'animal.

Deux ennemis prêts à s'élancer l'un sur l'autre ne se regardent pas d'un œil plus fixe et plus enflammé ; et, cependant, ce n'était point la colère, c'était l'étonnement qui brillait dans les yeux du chien ; ce n'était point la haine, c'était une sorte de crainte joyeuse qui brillait dans les yeux de la petite fille.

Les yeux de la petite fille semblaient dire : « Oh ! mon bon chien, est-ce bien toi ? »

Les yeux du chien disaient : « Est ce bien toi, petite fille ? »

Puis tout à coup, comme si la reconnaissance était suffisamment faite, et comme si Roland ne doutait plus, au moment où Rose-de-Noël tendait les bras vers lui, il bondit vers Rose-de-Noël.

Le chien et l'enfant se rencontrèrent et roulèrent à terre, l'enfant ayant les bras passés autour du cou du chien.

Quoique Salvator connût bien le doux caractère de Roland, il crut à une folie comme les chiens en ont parfois, et poussa un cri, en même temps que, frappant du pied, il disait d'une voix impérative :

— Ici, Roland !

On sait si Roland comprenait et aimait son maître ; on sait s'il lui obéissait aveuglément, à lui qui était non seulement son maître, mais encore son sauveur. Eh bien ! Roland n'entendit rien, ne comprit rien ; il ouvrit sa gueule et [illegible] comme pour dévorer l'enfant.

Justin et Jean Robert crurent le chien enragé.

Chacun d'eux sauta sur une arme, et se précipita vers l'animal.

Mais Rose-de-Noël devina leur intention.

— Oh ! s'écria-t-elle, ne faites pas de mal à *Brésil* !

Personne ne pouvait comprendre ce cri ; mais chacun pouvait voir que la petite fille ne courait aucun danger.

D'ailleurs, le chien venait de se coucher près d'elle, et se roulait sur ses pieds avec des hurlements de joie qui firent sortir Pétrus de sa chambre.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il.

— Quelque chose d'étrange, dit Salvator, mais sans aucun danger.

— Mais voyez donc votre chien, Salvator !

— Oui, je le vois.

Il fit signe à Pétrus de se taire, et à Jean Robert et à Justin de s'éloigner.

Lui-même se tint à l'écart, de son côté.

L'enfant et le chien restèrent seuls au milieu de l'atelier.

C'était à qui des deux pousserait les plus joyeux cris.

— Oh ! mon beau, mon bon, mon cher Brésil ! disait la petite fille, c'est donc toi ! te voilà donc ! tu m'as donc reconnue ? Moi aussi, je te reconnaissais.

Et Brésil, de son côté, répondait par des cris, des hurlements, des [illegible] qui indiquaient que sa joie n'était pas moindre que celle de l'enfant.

Il y avait à la fois quelque chose de touchant et de terrible dans cette scène.

Tout à coup, Salvator, qui avait inutilement appelé le chien du nom de Roland, eut l'idée de l'appeler Brésil, comme avait fait la petite fille.

Brésil se retourna.

— Brésil ! ici ! dit Salvator.

Brésil, d'un bond, fut près de son maître, se dressant sur ses pattes de derrière, et, appuyant les pattes de devant sur les épaules, et [illegible] avec une expression de bonheur qu'on n'eût jamais cru que pouvait rendre la physionomie d'un chien.

Puis prenant Salvator [illegible] par sa veste de velours, il le tira du côté de Rose-de-Noël.

— Brésil ! Brésil ! répétait l'enfant en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Mais tu te trompes, Rose-de-Noël, dit Salvator avec [illegible], mon chien ne s'appelle pas *Brésil* ; il s'appelle Roland.

— [illegible] Voyez plutôt : Viens, Brésil !

Et à ce nom le chien quitta son maître et bondit vers l'enfant.

Il n'y avait pas à demeurer dans le doute : Rose-de-Noël et Brésil s'étaient vus, Rose-de-Noël et Brésil s'étaient connus.

Mais quand ?

Sans doute à cette époque que Rose-de-Noël ne se rappelait jamais sans épouvante, et dont les événements avaient produit sur elle une si profonde impression, que ces événements, même à Salvator, son meilleur ami, elle n'avait jamais voulu les raconter.

La curiosité de tous ceux qui assistaient à cette scène, et même celle de Pétrus, si préoccupé qu'il fût de sa propre situation, était vivement excitée.

Jean Robert voulait adresser quelques questions à Rose-de-Noël ; mais Salvator lui saisit la main, et lui fit signe de se taire.

Il se rappelait cette exclamation échappée à Rose-de-Noël dans son délire : « Oh ! ne me tuez pas, madame Gérard ! »

Il se rappelait que la Brocante lui avait dit avoir trouvé un soir Rose-de-Noël fuyant à travers champs à la hauteur du village de Juvisy ; elle était vêtue d'une robe blanche couverte du sang qui coulait d'une blessure qu'un instrument tranchant lui avait faite au cou.

Il se rappelait, enfin, en rapprochant les époques, que, le même jour ou le lendemain, il avait, en chassant dans la plaine de Viry, trouvé sur le bord d'un fossé un chien percé d'une balle ; qu'il avait pansé ce chien, l'avait guéri, et, ne sachant quel nom lui donner après sa guérison, l'avait baptisé du nom de Roland.

Or voilà que Roland s'appelait Brésil de son vrai nom, et que Brésil connaissait Rose-de-Noël.

Restait à savoir s'il y avait quelque rapport entre Brésil et cette madame Gérard qui, si l'on en croyait les cris de délire de l'enfant, avait voulu tuer Rose-de-Noël.

Toutes ces réflexions passèrent rapides comme la pensée dans l'esprit de Salvator.

— Eh bien, soit ! dit-il à Rose-de-Noël, Roland ne s'appelle pas Roland, il s'appelle Brésil.

— Mais certainement qu'il s'appelle Brésil.

— Je le crois. Seulement, peux-tu me dire où tu as connu Brésil.

— Où j'ai connu Brésil ? répondit Rose-de-Noël en pâlissant.

— Oui, peux-tu me le dire ?

— Non, non, répondit l'enfant pâlissant de plus en plus, non, je ne le peux pas.

— Eh bien, dit Salvator, je le sais, moi !

— Vous le savez ? fit Rose-de-Noël en ouvrant ses yeux d'une grandeur double de leur grandeur ordinaire.

— Oui, c'est chez...

— Ne le dites pas, mon bon ami Salvator ! ne le dites pas ! s'écria l'enfant.

— C'est chez madame Gérard.

Rose-de-Noël jeta un cri, chancela, et se laissa aller presque évanouie dans les bras de Salvator.

Brésil jeta un hurlement lugubre.

Si lugubre, que ceux qui étaient là sentirent un frisson passer dans leurs veines.

Quant à Rose-de-Noël, son front s'était couvert de sueur et ses lèvres étaient devenues violettes.

Salvator s'effraya lui-même de l'effet qu'il avait produit.

— Allons, dit-il, il faut mettre cette petite dans un fiacre avec Babolin et la reconduire chez elle. Qui s'en charge ?

— Moi ! dirent à la fois Jean Robert et Justin ; mais pourquoi pas vous ?

— Moi, j'ai autre chose à faire.

— Puis-je aller avec vous ? demanda Jean Robert à Salvator.

— Où cela ?

— Où vous allez.

— Non.

— Je crois cependant qu'il y a quelque chose comme un roman dans ce qui vient de se passer là.

— Quelque chose de mieux qu'un roman, mon poète : il y a une histoire, et qui m'a l'air d'une terrible histoire !

— La saurons-nous, cette histoire ?

— C'est probable, puisque vous y jouez un rôle.

— Mon cher Salvator, dit Justin, n'oubliez point que le cœur d'un de vos amis souffre, et si, au milieu de tout cela, vous apprenez quelque nouvelle de ma pauvre chère Mina...

— Soyez tranquille, Justin ; vous êtes, vous et Mina, dans ce coin de ma pensée où je mets mes plus chers amis.

Et donnant la main à Pétrus en même temps qu'il échangeait avec lui un signe d'intelligence, il prit Rose-de-Noël dans ses bras, — car, quoique revenue à moitié à elle, l'enfant était incapable de marcher, — descendit avec elle les trois étages, la mit dans un fiacre qu'alla chercher Jean Robert, et, sous la garde de Babolin et des deux jeunes gens, la renvoya chez elle.

— Comprenez-vous quelque chose à ce qui vient de se passer, Justin ? demanda Jean Robert.

— Non ; et vous ?

— Absolument rien ! Aussi, comme il est dit dans les jeux innocents, *je donne ma langue au chien* ; bonne affaire pour Brésil !

Brésil avait voulu d'abord monter dans la voiture avec la petite Rose-de-Noël ; puis il avait voulu la suivre ; mais, chaque fois, Salvator l'avait retenu, et, chose singulière ! plutôt avec le raisonnement, comme s'il eût retenu un homme, qu'avec un ordre, un commandement, un juron, comme on retient un chien.

Puis, la voiture qui emportait Rose-de-Noël disparue, il avait redescendu l'allée de l'Observatoire en murmurant :

— Allons, viens, Brésil, viens avec moi ! — Il faut bien que tu m'aides à retrouver l'assassin de cet enfant.

Et, comme si Brésil eût compris, il n'avait plus fait mine de suivre la voiture de sa petite amie, se contentant de tourner deux ou trois fois la tête du côté où elle avait disparu et de lui adresser à chaque fois un hurlement plus tendre que douloureux !

CXXX

L'HOMME QUI CONNAIT SON CHIEN ET L'HOMME QUI CONNAIT SON CHEVAL

Au bout de dix minutes, Salvator était rue Mâcon et il ouvrait la porte de cette petite salle à manger dont les fresques pompéiennes avaient tant émerveillé Jean Robert la première fois qu'il les avait vues.

Au bruit qu'il fit en entrant, à sa manière d'ouvrir la porte de la salle à manger, sans doute Fragola reconnut son bien-aimé Salvator, car, en même temps que la porte de la salle à manger, la porte de la chambre à coucher s'ouvrit, et les deux beaux jeunes gens se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre.

Il était six heures, le dîner attendait.

— Nous allons dîner vite, dit Salvator ; j'ai un petit voyage à faire.



Oh ! mon beau, mon cher Brésil !

Fragola laissa glisser le long du corps du jeune homme les deux bras dont elle avait enveloppé son cou.

— Un voyage ! dit-elle avec tristesse, mais avec résignation.

— Oh ! sois tranquille, ma bien chérie, il ne sera pas long. Demain, au soir, je serai ici.

— Maintenant, reste à savoir s'il n'est pas dangereux, demanda Fragola.

— Je crois pouvoir te répondre que non.

— Bien sûr ?

— Bien sûr.

— Alors, me donnes-tu congé ?

— Sans doute !

— Carmélite est justement revenue à Paris aujourd'hui ; nous lui avons loué avec Lydie et Regina un petit appartement, afin qu'elle n'ait à s'occuper de rien. Nous y avons fait transporter tous les meubles du pavillon de Colomban. Madame de Marande donne un grand bal ce soir. Regina se marie, ou plutôt s'est mariée ce matin ; ce sera une triste soirée pour Carmélite si elle la passe seule, et, avec ta permission...

Salvator coupa la parole sur les lèvres de Fragola.

— J'irai lui tenir compagnie, acheva-t-elle en souriant.

— Va, mon enfant, va !

Malgré cette permission, les bras de Fragola, qui s'étaient refermés autour du cou de Salvator, resserraient leur chaîne au lieu de l'élargir.

— Tu as encore quelque chose à me demander ? dit le jeune homme en souriant.

— Oui, répondit Fragola en faisant de haut en bas un signe de sa charmante tête.

— Eh bien, dis.

— Carmélite est toujours horriblement triste, et il me semble que si je lui racontais une histoire presque aussi triste que la sienne, plus triste même dans les commencements, et qui a néanmoins fini par une grande joie, cela la consolerait.

— Et quelle histoire voudrais-tu donc lui raconter, ma pauvre amie, ma bonne Fragola ?

— La mienne.

— Raconte, mon enfant, dit Salvator, et, pendant que tu parleras, les anges t'écouteront.

— Merci !

— Et où loge Carmélite ?

— Rue de Tournon.

— Que va-t-elle faire, pauvre créature ?

— Tu sais, elle a une voix magnifique.

— Eh bien ?

— Eh bien, elle dit qu'une seule chose peut, sinon la consoler, du moins lui faire supporter la vie.

— Oui, elle veut chanter ; elle a raison. C'est des cœurs brisés que sortent les chants sublimes. Dis-lui que je me charge de son maître de chant, Fragola. Je sais l'homme qu'il lui faut, et je l'ai sous la main.

— Oh ! tu es comme ce Fortunatus dont tu me racontas un jour l'histoire, et qui avait une bourse dont il tirait les uns après les autres tous les objets qu'il désirait.

— Alors, désire quelque chose, Fragola.

— Oh ! tu sais bien que je ne veux que ton amour.

— Et comme tu l'as tout entier...

— Je désire une seule chose, le conserver.

Et la jeune fille, se souvenant que Salvator lui avait recommandé de se hâter, l'embrassa une dernière fois et entra dans la cuisine, tandis que lui entrait dans la chambre à coucher.

Dix minutes après, tous deux rentraient dans la salle à manger, Fragola ayant mis la table en état de recevoir des convives, Salvator ayant revêtu un costume complet de chasseur : veste, gilet, pantalon à grandes guêtres et casquette de velours.

Fragola regarda Salvator avec étonnement.

— Tu vas à la chasse ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Je croyais la chasse fermée.

— Elle l'est, en effet ; mais je vais à une chasse ouverte en tout temps, à la chasse de la vérité.

— Salvator, dit Fragola en pâlissant légèrement, si je ne regardais pas comme un crime de la Providence qu'il t'arrivât un malheur, je n'aurais pas un instant de tranquillité en voyant la singulière vie que tu mènes.

— Tu as raison, dit Salvator avec cette solennité que l'on remarquait parfois en lui : je suis sous la protection du Seigneur ; tu n'as donc rien à craindre.

Et il tendit la main à Fragola.

De cette main, Fragola essuya une larme.

— Eh bien ? demanda Salvator.

— Oui, oui, je suis folle, mon bien-aimé. D'ailleurs, il y a une chose qui me rassure : c'est que tu sors en chasseur, et, par conséquent, avec ton fusil.

— Et avec Roland.

— Oh ! alors, je suis tout à fait tranquille, et la preuve tiens...

L'enfant sourit de ce charmant sourire aux lèvres roses et aux blanches dents, qui n'appartient qu'à l'adolescence.

Tous deux se mirent à table en face l'un de l'autre. A défaut de leurs mains, leurs pieds se touchaient ; à défaut de paroles, ils échangeaient des sourires.

Pendant le [illegible], Salvator eut un soin tout particulier de Roland [illegible] et lui échappa de l'appeler Brésil, ce qui fit [illegible]

— Brésil ? répéta [illegible] avec un accent interrogateur.

— Oui, j'ai [illegible] de la jeunesse de notre ami, dit en riant Salvator. Avant de s'appeler Roland, il s'est appelé Brésil. Ne [illegible] pas quelquefois qu'avant de m'appeler Salvator, j'ai [illegible] autre nom, et qu'avant d'être commissionnaire, j'ai [illegible] autre chose ? Il en est de Roland comme de moi [illegible]. Tel maître, tel chien.

— Tu es mystérieux comme un roman de M. d'Arlincourt.

— [illegible] tu es belle et [illegible] comme une héroïne de Walter Scott.

— Sais-tu l'histoire de Roland ?

— [illegible] s'il me la racontait.

— [illegible] s'il te la racontait ?

— [illegible] que je cause quelquefois avec Roland.

— [illegible] aussi, il m'entend et me répond.

— Belle malice ! toi, n'est-ce pas moi ?

— Et il t'a déjà dit quelque chose de son histoire ? demanda Fragola, qui mourait de curiosité.

— Il m'a dit qu'il s'appelait Brésil... N'est-ce pas, Roland, que tu m'as dit que tu t'appelais Brésil ?

Roland fit un ou deux tours sur lui-même, comme s'il courait après sa queue, et aboya joyeusement.

— Devines-tu où nous allons, Brésil ? demanda Salvator.

Le chien grommela.

— Oui, tu le devines.

— Trouverons-nous ce que nous cherchons, Brésil ?

Brésil grommela de nouveau.

— Alors, tu es prêt à me conduire ?...

Pour toute réponse, le chien se dirigea vers la porte, se dressa sur ses pattes de derrière et se mit à gratter le panneau.

Il eût répondu à Salvator : *Suis-moi*, que ces deux mots n'eussent pas été plus expressifs.

— Tu vois, dit Salvator, Brésil n'attend plus que moi. A demain matin, ma belle chérie. Remplis ta mission de consolatrice. Peut-être vais-je faire mon devoir de vengeur.

Ce dernier mot fit pâlir pour la seconde fois Fragola ; mais Salvator ne reconnut sa crainte qu'à un embrassement plus tendre et à un serrement de main plus expressif.

Au moment où Salvator mettait le pied dans la rue, sept heures sonnaient à Notre-Dame.

Salvator se dirigea vers le pont Saint-Michel, Brésil marchant fièrement à vingt pas devant lui.

A cette époque, si rapprochée qu'elle soit de nous, il n'y avait encore que trois façons de faire un voyage de cinq lieues : à pied, à cheval ou en voiture.

On n'apercevait que dans le lointain de la civilisation la fumée des chemins de fer.

Aller à pied à Juvisy, c'eût été certainement pour un employé un exercice salutaire ; mais, pour un homme comme Salvator, c'est-à-dire ayant l'habitude de la marche, cet exercice n'offrait absolument rien de récréatif.

Restait le cheval ou la voiture.

Un chasseur, avec ses guêtres, son carnier et son fusil, a toujours une étrange tournure à cheval, et surtout sur un cheval de louage. Salvator n'eut donc pas un instant l'idée d'aller à cheval.

Restait la voiture.

Sur la place du Palais-de-Justice, vis-à-vis le poteau où l'on exposait les condamnés à la marque, stationnait une espèce de caisse, ou coucou, ou voiture à volonté, nommée de ce dernier nom sans doute parce qu'elle n'allait qu'à l'endroit où la volonté de son conducteur était de la faire aller.

La destination habituelle de celle-là était la Cour-de-France et, plus d'une fois, le passant, en voyant, affichés sur les vitres d'une des boutiques devant laquelle stationnait le susdit coucou, ces trois mots : *Fromage de Viry*, le passant, quel qu'il fût, avait été tenté de prendre une voiture conduisant à un pays qui fait de si bons fromages.

En effet, les fromages de Viry, crème double, ont joui et jouissent encore auprès des véritables amateurs d'une réputation incontestable et incontestée, comme il appert des cartes des trois ou quatre restaurateurs célèbres de Paris.

Salvator connaissait donc bien la voiture qui menait au pays fortuné ; de son côté, le conducteur connaissait parfaitement Salvator. Il en résulta que le prix fut bien vite fait, et que, moyennant la somme de cinq francs, Salvator eut le droit de disposer, pour lui et son chien, de la voiture pendant toute la nuit.

Cet arrangement terminé, Salvator fit signe à Roland, qui, sans faire de cérémonies, s'élança d'un seul bond dans la voiture, et, en chien bien élevé, s'allongea immédiatement sous la banquette.

Salvator monta après lui, s'accomoda dans un des angles, étendit ses jambes sur la première traverse, accommoda son fusil du mieux qu'il put pour épargner les secousses à deux excellents canons de Reynette, et, ses précautions prises, donna congé au conducteur en disant :

— Quand vous voudrez.

Mais ce n'était point le tout que le conducteur voulût : il fallait à la volonté du conducteur ajouter celle du cheval.

Or, jamais cheval ne parut moins disposé à obéir aux injonctions de son conducteur que ne l'était l'animal efflanqué qui venait de recevoir de la Providence la mission de conduire Salvator à la recherche du crime mystérieux dont la reconnaissance de Rose-de-Noël avec Brésil lui avait donné le soupçon.

Enfin, après dix minutes de lutte, l'animal vaincu se décida à se mettre en route.

— Ah ! dit le conducteur avec l'assurance d'un homme qui connaissait son cheval à fond, en voilà un qui, s'il a jamais douze mille livres de rente, n'achètera pas un coucou.

CXXXI

A TRAVERS CHAMPS

Nous aurions grand plaisir à raconter la conversation de Salvator, du conducteur et du chien : le récit de cette conversation montrerait une fois de plus au lecteur la réputation universelle de Salvator ; mais nous aurons tant d'occasions de faire ressortir les qualités éminentes de notre héros, que nous négligerons les détails.

On arriva à Juvisy : il était dix heures du soir à peu près. Salvator sauta à bas de la voiture ; Roland sauta après lui.

— Passez-vous la nuit ici, monsieur Salvator ? demanda le conducteur.

— Probablement, mon ami.

— Faut-il que je vous attende ?

— Jusqu'à quelle heure comptes-tu rester toi-même ?

— Mais cela dépendra... Si j'avais l'espoir de vous ramener, j'attendrais bien jusqu'à quatre heures du matin.

— Eh bien, alors, si tu te contentes de la même somme pour me reconduire que pour m'amener...

— Oh ! vous savez bien, monsieur Salvator, que je vous reconduirais pour le seul plaisir de vous rendre service.

— Eh bien, alors, c'est dit : attends jusqu'à quatre heures, et, que je sois ou non revenu à quatre heures, voici dix francs, cinq francs pour l'aller, cinq francs pour le retour.

— Mais pardon... si cependant je ne vous ramène pas ?

— Eh bien ! les cinq francs seront pour m'avoir attendu.

— Va comme il vous fait plaisir ! et l'on boira à votre santé par-dessus le marché, monsieur Salvator.

Salvator fit un signe de tête en manière de remerciement, et disparut par une petite ruelle qui donnait sur la plaine en appelant son chien Roland — ou Brésil, comme on voudra l'appeler, car nous lui donnerons indifféremment ces deux noms, — était une bête d'une admirable intelligence : depuis le moment du départ, il semblait avoir compris où l'on allait et même dans quel but on y allait. Aussi, Salvator se laissait-il en quelque sorte conduire par lui.

Au bout de cinq minutes, il était aux fontaines de la Cour-de-France.

Il traversa la route, et s'engagea dans la plaine.

Salvator continuait de le suivre.

Roland coupa à travers champs, et conduisit Salvator au fossé, où, sept ans auparavant, Salvator l'avait trouvé blessé, sanglant, et le corps traversé d'une balle.

Arrivé là, le chien se coucha et poussa un sourd gémissement, comme pour dire : « Je me souviens de ma blessure » ; puis, se levant, il vint lécher la main de Salvator, comme pour dire : « Je me souviens de mon sauveur ».

Maintenant, veut-on connaître exactement la localité où nous transportons notre drame ? veut-on voir d'avance le terrain que nous allons parcourir ?

Rien de plus facile.

Le village de Juvisy ou la Cour-de-France, qui en est distante d'une centaine de pas seulement, forme juste le sommet de l'angle des deux lignes du chemin de fer de Corbeil et d'Orléans ; c'est-à-dire qu'en allant de Paris à Essonne, et en s'arrêtant à Fontainebleau, on a, à sa gauche, la ligne du chemin de fer qui conduit à Corbeil, et, à sa droite, la ligne du chemin de fer qui conduit à Étampes et à Orléans.

Là, le pays est peu pittoresque.

Mais avancez de cent pas à gauche, c'est-à-dire du côté de la Seine, vers ce petit bourg de Châtillon, qui, de loin, fait l'effet d'une seule cabane de pêcheur, assise sur la berge de la rivière ; alors, vous découvrirez d'immenses horizons de monticules et de forêts ; alors, s'il vous prend la fantaisie de détacher un bateau du rivage, et de côtoyer la Seine au clair de la lune, il vous arrivera, à travers la forêt de Sénart, qui semble lever ses mille bras au ciel, des bruits tristes comme des plaintes, des murmures mélancoliques comme des prières.

La forêt de Sénart prépare aux grès de Fontainebleau comme les grès de Fontainebleau préparent aux rochers de la Suisse.

La forêt de Sénart est le Fontainebleau de Paris, et Fontainebleau est la Suisse de la France.

A présent, si, au lieu de prendre à gauche, vous prenez à droite, c'est-à-dire du côté d'Étampes et d'Orléans, le pays est tout différemment accidenté.

Alors vous rencontrez Savigny, célèbre par son magnifique château, bâti du temps de Charles VII ; Morsang, célèbre par son beurre ; Viry, célèbre par ses fromages ; dix petits bourgs juchés au sommet de verdoyants monticules ou perdus au fond d'une petite vallée, au milieu de groupes d'arbres qui semblent se serrer les uns près des autres pour leur faire rempart ; — puis, dominant tout le paysage, la tour de Montlhéry, qui, de loin, comme une sentinelle attentive, veille jour et nuit, l'arme au bras, l'œil ouvert, au point le plus élevé de l'horizon ; une petite rivière, la rivière d'Orge, jetée à travers tous ces villages comme une écharpe moirée, bariolée, changeante, et, tout le jour, le battoir des jeunes filles des villages voisins retentit sur la rive comme à minuit le battoir des lavandières des légendes. Enfin, mille accidents de terrain inattendus ; des saules qui trempent leurs cheveux blonds dans les ruisseaux, et qui font, quand le vent les balance, jaillir au soleil des gouttes étincelantes comme des diamants ; des maisons blanches, des sentiers verts, un air pur, une brise fraîche qui semble l'haleine d'un pays vierge, tout donne à ce charmant coin de terre un parfum de douceur et de sérénité que l'on chercherait vainement ailleurs.

Un dernier mot, une dernière confidence.

Les deux petits villages de Viry et de Savigny ressemblent, à s'y tromper, à leurs deux homonymes, c'est-à-dire aux deux villages de Viry et de Savigny situés à deux lieues de Genève.

C'est entre ces deux premiers bourgs, à droite du sommet de l'angle que forme aujourd'hui la bifurcation du chemin de fer, absent à cette époque, que se trouvait le fossé que Roland venait de reconnaître d'une façon si intelligente, pour lui avoir servi de lit de douleur.

— Ah ! fit Salvator, c'est donc là, mon bon chien ?

— Oui, fit Brésil en poussant un gémissement.

— Mais nous ne sommes pas venus seulement pour reconnaître cette place, n'est-ce pas, mon pauvre Brésil ?

Le chien releva la tête, regarda son maître ; ses yeux brillèrent dans la nuit comme deux escarboucles, et il s'élança en avant.

— Oui, oui, murmura Salvator, tu as compris, mon brave compagnon. Ah ! combien d'hommes qui te méprisent comme une brute, sont, cependant, moins intelligents que toi ! Viens, ou plutôt, allons... Je te suis.

Brésil semblait s'éloigner du fossé avec joie. L'animal conservait-il, comme eût fait l'homme, le sentiment de la douleur passée au fond de sa mémoire ?

Tant il y a qu'il suivit pendant quatre ou cinq cents pas la route de Juvisy ; puis, arrivé à une petite butte, il s'arrêta et flaira la terre autour de lui.

Cette butte était côtoyée par un sentier qui conduisait à un pont.

Arrivé devant cette butte, Roland semblait hésiter.

— Cherche, Roland, cherche ! dit Salvator.

Roland s'arrêta comme découragé.

— Allons, Brésil, reprit Salvator, allons, mon bon chien ! Ce nom de Brésil parut lui rendre son courage.

— Cherche ! continua Salvator, cherche !

— Un moment, maître, sembla répondre le chien ; il faut que, moi aussi, je me souvienne.

Salvator s'approcha de lui avec de douces paroles, le caressant tout ensemble de la voix et de la main. Mais Brésil, comme un chien absorbé par une grande pensée et comprenant l'importance de la résolution qu'il allait prendre, semblait indifférent à cette voix et à ces caresses qui le rendaient si heureux d'ordinaire.

Tout à coup, il releva la tête comme illuminé, regarda Salvator, et sembla lui dire :

— J'y suis, maître.

— Va, mon bon Brésil ! va ! dit Salvator.

Le chien s'élança de la butte et descendit rapidement le sentier en pente qui conduit au petit pont dont nous avons parlé.

C'est un petit pont de deux arches, et qui a nom *le pont Godeau*.

Salvator le suivait avec la rapidité du chasseur qui sert son chien sur une voie.

Arrivé là, le chien entra dans une allée de pommiers en fleurs. L'obscurité empêchait qu'on ne vît ces beaux arbres tout empanachés de leur neige rosée ; mais l'atmosphère était toute parfumée de leur odeur.

Salvator suivit Brésil dans ce nouveau chemin, véritable chemin normand, verdoyant et frais.

Brésil marchait précipitamment, sans s'arrêter une seconde, sans regarder en arrière.

On eût dit qu'il se sentait suivi de près par son maître.

Il est vrai que, tout en le suivant, Salvator lui disait bas, mais avec cette voix stridente qui excite si bien la recherche des chiens :

— Cherche, Brésil ! cherche !

Le chien allait toujours.

En ce moment, il se fit une éclaircie au ciel. La lune sortit d'un profond océan de nuages noirs, et l'on arriva devant la grille d'un parc.

Alors, chose étrange ! au moment où la lune se montrait, la lune claire, large et haute, le chien se retourna, regarda le ciel et hurla lamentablement.

Il fallait avoir le calme courage de Salvator pour ne pas

se sentir pris du frisson de la terreur au milieu de cette nuit silencieuse, à cette heure où la lune donne à chaque objet des aspects fantastiques et où l'on n'entend d'autre bruit que les aboiements lointains des chiens qui veillent dans les fermes, et le murmure des branches sèches qui se froissent les unes les autres, avec un cliquetis pareil à celui des squelettes que le vent balance à des gibets.

Salvator comprit la pensée du chien.

— Oui, dit-il, mon bon Brésil, oui, c'est par une nuit pareille, n'est-ce pas? que tu as quitté cette maison. Cherche, Brésil! cherche! c'est pour ta petite maîtresse que nous travaillons.

Le chien demeura immobile devant la grille.

— Eh bien, oui, je vois bien, dit Salvator, c'est derrière cette grille qu'était la maison où tu fus élevé avec ta petite maîtresse, n'est-ce pas?

Le chien semblait comprendre. Il longeait la grille tantôt allant de gauche à droite, tantôt allant de droite à gauche, agitant bruyamment sa longue queue et en frôlant chacun des barreaux.

On eût dit un de ces beaux lions du Jardin des Plantes sillonnant avec majesté le plancher de sa cage.

— Allons, Brésil! allons! dit Salvator, nous ne pouvons passer la nuit ici. N'y a-t-il pas une autre entrée? Cherche, mon bon chien! cherche.

Alors, Brésil parut prendre un parti. On eût dit qu'il reconnaissait lui-même que de ce côté l'entrée était impossible. Il se mit donc à longer rapidement le mur pendant l'espace de cent cinquante pas, puis il s'arrêta et se dressa, appuyant son museau contre la pierre.

— Oh! oh! dit Salvator, il y a quelque chose ici, à ce qu'il paraît.

Il s'approcha du mur, regarda avec attention, et, malgré le frissonnement des branches d'un arbre dont l'ombre s'interposait entre lui et la clarté de la lune, il vit se dessiner au milieu de la teinte grise et uniforme du mur, une plaque irrégulière de plâtre dessinant un cercle de quatre ou cinq pieds de tour, à peu près.

— Bon ceci, ami Brésil, bon! dit Salvator! il y avait là une brèche que tu es étonné de ne plus trouver: elle a été fermée depuis, mon bon chien. Tu es sorti par cette brèche, tu comptais rentrer par le même chemin, mais le propriétaire y a mis bon ordre. C'est bien cela, n'est-ce pas?

Le chien regarda Salvator comme pour lui dire:

— C'est bien cela, en effet. Maintenant, comment allons-nous faire?

— Oui, comment allons-nous faire? répéta Salvator. Outre que je ne possède aucun des outils dont on se sert pour perforer un mur, on ne manquerait pas de m'accuser d'effraction, et j'en aurais pour mes cinq ans de travaux forcés, ce que tu ne peux vouloir, mon bon Brésil. Et, cependant, mon brave ami, oui, je suis aussi curieux que toi de visiter ce parc; d'abord parce que je m'imagine, je ne sais pourquoi, qu'il renferme quelque secret important.

Le grognement de Roland ou plutôt de Brésil sembla corroborer ces paroles.

— Eh bien, Brésil, je ne demande pas mieux, moi, dit Salvator, s'amusant, en artiste et en observateur, de l'impatience de son chien; voyons! trouve le moyen, toi, puisque tu te fâches. J'attends, mon bon Brésil, j'attends.

Brésil semblait ne pas perdre un mot de ce que disait son maître. Aussi, ne pouvant, à lui tout seul, appliquer le moyen, se contenta-t-il de l'indiquer.

Il plia sur ses jarrets de derrière et s'élança avec tant de force que l'extrémité de ses pattes arriva au chaperon du mur.

— Tu es la suprême sagesse, mon cher Brésil, dit Salvator, et tu as parfaitement raison. Il est inutile d'enfoncer un mur quand on peut passer par-dessus. Ce n'est plus de l'effraction, ce n'est que de l'escalade. Escaladons, mon bon chien. Sois donc et passe le premier; tu es chez toi ici, à ce qu'il me semble du moins; c'est à toi de me faire les honneurs. Allons, hop!

Et, avec ces deux bras dont nous avons vu Salvator si vaillamment se servir à l'endroit de Barthélemy Lelong, dit Jean Taureau, dans l'un des premiers chapitres de cette histoire, avec ces deux bras aux muscles d'acier, il enleva le chien géant à la hauteur du mur aussi facilement qu'une marquise ou une duchesse élève un king's-charles jusqu'à ses lèvres.

Le chien, élevé ainsi, toucha de ses deux pattes de devant l'arête du mur; mais il lui fallait un point d'appui pour s'élancer.

Salvator baissa la tête en arc-boutant ses épaules contre la muraille, posa chacune des pattes de derrière du chien sur chacune de ses épaules et, posant Brésil sur ce piédestal, sur cette base qui semblait un socle de granit:

— Allons, saute, Brésil! dit-il.

Et Brésil sauta.

— Maintenant, dit-il, à mon tour!

Et, assurant solidement son fusil sur son épaule, il atteignit en sautant le chaperon du mur, s'y cramponna par les mains, puis, à la force des poignets et en s'aidant des genoux, il arriva, avec une facilité qui indiquait son habitude de la gymnastique, à se mettre à califourchon sur la muraille.

Il en était là, lorsqu'il entendit le trot d'un cheval, et qu'il vit s'approcher rapidement un cavalier enveloppé d'un manteau.

Le cavalier suivait lui-même le chemin qui longeait le mur.

Salvator se hâta de rejeter tout son corps dans le parc, soutenu par l'admirable vigueur de ses bras; sa tête seule dépassa le mur. Un arbre projetait son ombre sur lui, et, à moins d'une attention toute particulière, empêchait le cavalier de le voir.

Au moment où le cavalier passa à quatre pas de Salvator, la lune brillait de tout son éclat, de sorte que Salvator put distinguer les traits d'un jeune homme de vingt-neuf à trente ans.

Ces traits le frappèrent sans doute d'un grand étonnement; car, d'un mouvement calculé des mains et des genoux, il se rejeta en arrière, et, lâchant le haut du mur, il tomba à côté de Brésil, en disant:

— Lorédan de Valgeneuse.

Puis après un moment de silence et d'immobilité auquel l'impatient Brésil semblait ne rien comprendre:

— Que diable, ajouta-t-il, mon cher cousin vient-il faire ici?

CXXXII

LE PARC OÙ LE ROSSIGNOL NE CHANTAIT PAS

Salvator écouta jusqu'à ce que le bruit du trot du cheval se fût éteint, et, alors, il regarda autour de lui.

Il était dans un immense parc et dans la partie la plus boisée de ce parc.

Brésil semblait n'attendre qu'un ordre pour se remettre en chemin. Il était assis; mais le frissonnement de son corps trahissait son impatience, et ses yeux brillaient dans l'obscurité comme des feux follets.

La lune glissait dans un ciel nuageux, et tantôt éclairait vivement la terre, tantôt, en disparaissant derrière une vague de vapeur sombre, replongeait la terre dans l'obscurité.

Salvator, ne sachant pas où le chien allait le conduire, attendit un de ces moments de ténèbres qui lui permettrait de se risquer dans les éclaircies.

Ce moment ne tarda point à arriver.

Ce serait mentir, peut-être, que de dire que le cœur ne battait point au jeune homme; mais, comme la conscience du motif qui l'amenait le faisait calme, il eût été impossible de voir sur son visage le reflet des pensées qui l'agitaient.

Seulement, il détacha son fusil de son épaule, passa la baguette dans chacun des canons pour s'assurer que les bourres adhéraient aux balles, souleva les batteries pour inspecter l'amorce, mit le fusil dans son bras au lieu de le garder en bandoulière, et, profitant d'un moment où le ciel et la terre étaient redevenus sombres:

— Allons, mon bon chien, allons, dit-il, en route!

Le chien s'élança en avant, et Salvator suivit le chien.

Mais ce n'était pas chose facile; les broussailles et les jeunes plants avaient poussé de tous côtés, et faisaient des fourrés où le gibier devait demeurer avec délices, mais où l'homme manœuvrait difficilement.

À tout instant, un bruit rapide et brusque s'élevait dans les broussailles, à la droite, à la gauche de Salvator, et devant lui. C'était quelque lièvre ou quelque lapin qui partait, tout étonné d'être troublé dans son gîte.

On arriva à une allée où l'herbe avait poussé à un pied et demi de hauteur.

Cette allée conduisait à une espèce de prairie. Au fond de cette prairie on voyait une surface noire qui, tout à coup, étincela comme un miroir d'argent.

La lune sortait des nuages et éclairait l'eau calme et profonde d'un étang.

Autour de cet étang, et de place en place, comme des fantômes immobiles, se détachaient des statues mythologiques.

Brésil semblait avoir hâte d'arriver à cet étang; mais Salvator, ne sachant pas si la maison à laquelle devait attenir ce parc était habitée ou non, longea le bois de manière à rentrer rapidement dans le fourré, au premier sujet d'alarme, et retint l'ardeur de son chien, qui, obéissant à sa parole, marchait à dix pas devant lui, sans plus s'écarter que s'il eût été maintenu par un collier de force.

Il y avait quelque chose de profondément funèbre dans l'aspect de tous les objets qui frappaient les yeux de Salvator.

— Je serais bien surpris, murmura-t-il, s'il ne s'était pas commis dans cet endroit quelque crime épouvantable. L'ombre y est plus noire qu'autre part, la lumière y est plus blafarde qu'ailleurs, les arbres ont un air affligé qui serre le cœur. N'importe ! puisque nous y sommes, allons toujours.

Et, un nuage plus épais que les autres ayant de nouveau passé sur la lune, Salvator résolut de profiter des ténèbres que ce voile aérien répandait sur la terre pour se hasarder à traverser l'intervalle découvert qui séparait la lisière du bois du bord de l'étang.

Cependant, à l'extrémité du bois, Salvator s'arrêta et retint Brésil.

Devant lui, de l'autre côté de l'étang, s'élevait, comme une masse sombre et gigantesque trouée par une seule lumière brillant derrière la vitre d'un petit cabinet, le château de Viry.

Le château était donc habité, — malgré l'état du parc, qui semblait une forêt vierge, malgré l'état des chemins, qui semblaient des prairies abandonnées, — puisqu'une lumière brillait à une fenêtre.

C'était une double précaution à prendre.

Salvator plongea tout autour de lui ce regard du chasseur habitué à voir dans les ténèbres, et se résolut à pousser l'investigation jusqu'au bout.

Et, cependant, il n'avait aucune certitude ; de vagues soupçons, inspirés par les terreurs muettes de Rose-de-Noël, voilà tout. — Pourquoi cette persistance ? pourquoi volontairement s'en aller ainsi à la recherche de l'inconnu ? Parce qu'il lui semblait que cet inconnu, c'était quelque crime horrible, et qu'il n'allait pas à sa recherche volontairement, comme nous l'avons dit, mais fatalement poussé par cette Providence qu'on appelle le hasard, et qui donne aux gens de bien une faculté supérieure, une puissance de divination extraordinaire.

Un massif d'arbres verts s'élevait à quelques pas de l'étang : le massif d'arbres offrait un abri. C'était vers l'étang que semblait tendre le but de la course de Brésil.

Salvator laissa la lune briller et s'étendre de nouveau ; puis, profitant du moment où elle se cachait, il gagna le massif, suivi pas à pas de Brésil, à qui il avait ordonné de se tenir derrière lui.

Une fois caché dans le massif de sapins, Salvator caressa de la main le cou de Brésil, et lui dit ce seul mot :

— Cherche !

Aussitôt Brésil s'élança vers l'étang, disparut dans les roseaux qui faisaient une ceinture à sa rive, puis reparut derrière cette ceinture de roseaux, nageant la tête hors de l'eau.

Il nagea ainsi pendant une vingtaine de pas environ.

Puis, il s'arrêta, nagea en cercle, au lieu de nager diagonalement, puis il plongea.

Salvator ne perdait pas de vue un seul des mouvements du chien ; on eût dit qu'il devinait ses intentions avec la même intelligence, disons mieux, avec le même instinct que Brésil devinait les siennes.

Salvator se dressa sur la pointe des pieds pour mieux voir.

Au bout de quelques secondes, Brésil reparut.

Puis il replongea.

Mais, comme la première fois, il reparut sans rien ramener à la surface.

Alors, il nagea vers le bord, en traçant une ligne qui faisait l'angle en la comparant à celle qu'il avait suivie pour atteindre le milieu de l'étang. Arrivé au bord, Brésil, comme s'il suivait une piste, fit cinq ou six pas le nez sur le gazon.

Puis il leva la tête, poussa un hurlement sourd et lamentable, et reprit sa course vers le bois.

Il passait à vingt pas du massif où était caché Salvator.

Salvator comprit que ce n'était pas sans raison que Brésil revenait sur ses pas et rentrait dans le bois.

Il fit entendre un simple sifflement entre ses dents serrées. Le chien s'arrêta, pliant sur ses jarrets comme fait un cheval dont son cavalier serre le mors.

Salvator ne voulait pas perdre de vue Brésil, pour n'avoir pas besoin de l'appeler.

Il regarda donc de nouveau autour de lui, et, reconnaissant que tout était silencieux et solitaire, il franchit l'intervalle qui séparait le massif du bois avec autant de bonheur qu'il avait franchi celui qui séparait le bois du massif.

Brésil se remit en marche. Salvator le suivit et disparut bientôt avec lui dans le taillis.

Il savait que tous ces mouvements de son chien, si contradictoires qu'ils parussent, avaient une raison d'être.

Je ne sais qui a dit qu'à la chasse, c'était le chien qui était le chasseur, et le chasseur qui était le chien. C'est peut-être moi ; c'est peut-être aussi mon ami Léon Bertrand, ce grand chasseur devant l'Éternel, qui sait depuis vieux temps tous les mystères de la vénerie et toutes les ruses de la race canine. Répétons cette vérité antique ou nouvelle : la vérité ne saurait trop être dite.

En rentrant dans le bois, chien et maître traversèrent une plate-bande où commençaient à renaître les premières plantes du printemps, comme si, malgré la sombre fatalité qui pesait sur cette maison maudite, la nature, bonne et miséricordieuse, lui pardonnait en fleurissant.

On arriva à une allée qui bifurquait à son extrémité.

Là, le chien s'arrêta encore, et parut hésiter.

L'un des chemins conduisait au jardin potager ; l'autre, à un sentier qui s'enfonçait dans le bois.

Après quelques secondes d'hésitation, ou plutôt de réflexion, Brésil se décida pour le sentier qui conduisait dans le bois.

Salvator s'engagea dans le sentier derrière le chien.

Ils marchèrent ainsi pendant une ou deux minutes.

Au bout de ce temps, le chien s'arrêta encore.

Puis, au lieu de continuer à suivre le sentier, il entra dans un massif que dominait un grand arbre, et à la lisière duquel s'élevait un banc qui paraissait, de ce côté, le but d'une promenade.

Salvator entra dans le massif derrière Brésil.

Là, le chien fureta un instant à travers les branches et les feuilles mortes qui couvraient la terre.

Puis il appuya ses naseaux contre le sol, aspirant bruyamment les émanations qui s'en échappaient.

Enfin, arrivé au centre d'un cercle décrit par lui-même, il s'arrêta, immobile, fixe et dans l'attitude de la contemplation.

On eût dit qu'il essayait de voir dans la terre.

— Eh bien, demanda Salvator, qu'y a-t-il donc là, mon bon Brésil ?

Le chien courba la tête jusqu'au sol, y appuya son museau, et resta aussi immobile que s'il n'eût point entendu la question de son maître.

— C'est ici, n'est-ce pas ? c'est ici ? demanda Salvator, mettant un genou en terre, et touchant du bout du doigt la place indiquée par l'intelligent animal.

Le chien se retourna vivement, regarda son maître avec ses grands yeux expressifs, poussa un faible gémissement, et se remit à flairer.

— Cherche ! dit Salvator.

Roland, en grognant sourdement, posa ses deux pattes rapprochées l'une de l'autre à l'endroit où Salvator avait posé le doigt.

Puis il flaira de nouveau.

Le cri d'Archimède se présenta au souvenir du jeune homme.

— *Eurêka !* dit-il, comme le mathématicien de Syracuse.

Puis, pour encourager le chien :

— Cherche ! dit Salvator, cherche.

Alors, Brésil se mit à gratter la terre avec une fureur telle, qu'on eût dit que le bout de toute cette course dans les ténèbres, de cette chasse nocturne, c'était là, et non autre part.

— Cherche ! répéta Salvator, cherche !

Et, avec la même furie, le chien continua de fouiller la terre.

Après dix minutes de ce travail, qui semblèrent un siècle à Salvator, Brésil recula précipitamment.

Tout son corps semblait agité d'un tremblement de terreur.

— Qu'y a-t-il donc, mon bon chien ? demanda Salvator, toujours incliné sur un genou.

Le chien le regarda et sembla dire :

— Mais vois donc toi-même !

Salvator essaya, en effet, d'y voir ; mais la lune était cachée, et ses yeux cherchaient vainement à percer l'obscurité, plus profonde encore dans le trou creusé par le chien qu'à la surface de la terre.

Il allongea la main et atteignit le fond du trou : il essayait de voir avec la main, ne pouvant voir avec les yeux.

Ses doigts se retirèrent crispés.

Il venait de toucher quelque chose de doux, de fin, de soyeux.

Il trembla à son tour comme avait tremblé le chien, plus fiévreusement, plus terriblement que s'il avait rencontré la dent d'une vipère.

Cependant, il fit un effort sur lui-même.

Il remit la main sur l'objet terrible.

— Oh ! murmura-t-il, il n'y a pas à s'y tromper, ce sont des cheveux.

Le chien accroupi gémissant ; l'homme, le [illegible] au trou, hésitant à tirer à lui cette chevelure.

La lune, qui venait de sortir de son nuage, donnait à l'un et à l'autre un aspect fantastique.

En ce moment, le chien se rapprocha du trou, y fourra la tête tout entière, et Salvator sentit qu'il léchait tendrement les cheveux entre ses doigts.

— Oh ! murmura-t-il, qu'est-ce que [illegible] mon pauvre Brésil ?

Mais Brésil releva la tête, et, au lieu d'écouter son maître, au lieu de continuer à lécher ces cheveux au-dessous desquels Salvator sentait se modeler un crâne, il dirigea son regard vers le chemin, en faisant claquer ses dents les unes contre les autres.

Salvator tourna la tête comme lui, mais il ne vit rien.

Alors il appuya son oreille contre la terre, et entendit un bruit de pas qui s'approchait.

Puis il releva la tête et, cette fois, il lui sembla voir comme un fantôme suivant l'allée, et s'approchant de son côté.

Brésil voulait s'élancer en grondant ; mais Salvator le saisit par la peau du cou, et, l'aplatissant sur le sol :

— A terre, Brésil ! dit-il, à terre !

Et il se coucha lui-même, côte à côte du chien, tout en ayant soin de placer son fusil à la portée de sa main.

Alors, quel que fût le silence, l'oreille d'Argus elle-même n'aurait pu entendre ni l'haleine de l'homme ni le souffle du chien.

Minuit sonna à l'horloge du clocher de Viry, et les tintements du bronze passèrent en frémissant dans l'air.

CXXXIII

POURQUOI LE ROSSIGNOL NE CHANTAIT PAS

Le fantôme continuait de s'approcher. Il passa à trois pas de Salvator, et vint s'asseoir sur le banc.

Un instant, Salvator put croire que c'était l'ombre de ce corps que quelque crime inconnu tenait couché à ses pieds.

Cependant, il avait entendu un bruit de pas, et une ombre n'eût point assez pesé pour briser les branches sèches, pour faire résonner les feuilles mortes.

C'était donc, non pas un fantôme, mais une jeune fille.

Seulement, comment une jeune fille errait-elle à minuit dans un parc, et venait-elle ainsi seule s'asseoir sur un banc ?

Un rayon de la lune éclaira la promeneuse nocturne et, sur ce rayon, son regard sembla monter au ciel.

Salvator put voir son visage ; il lui était complètement inconnu.

C'était celui d'une enfant de seize ans, aux yeux d'azur, aux cheveux blonds, au teint plein de jeunesse et de fraîcheur ; ses yeux, dirigés vers le ciel, avaient la fixité de l'extase. Il sembla seulement à Salvator que des larmes silencieuses coulaient sur ses joues.

En effet, à cette heure-là, les heureux dorment.

Roland, qui comprenait que ce n'était point là un ennemi bien à craindre, s'était adouci.

Salvator regardait avec plus d'étonnement que d'inquiétude.

Tout à coup, un nom prononcé dans le lointain passa dans l'air. La jeune fille tressaillit et pencha la tête du côté du château. Salvator sentit un frisson passer sous la peau de Roland.

Il comprit que le chien allait faire entendre un grondement.

Il se rapprocha de lui, et, à son oreille :

— Silence, Roland ! dit-il.

Un second appel fit dresser la jeune fille sur ses pieds.

Salvator ne put s'empêcher de se soulever de terre. Il lui avait semblé entendre prononcer le nom de Mina.

Au bout de cinq minutes, pendant lesquelles la jeune fille, Salvator et le chien demeurèrent tous trois aussi immobiles que des statues, on entendit distinctement le nom de Mina jeté au vent par une voix d'homme.

Salvator porta la main à son front, en laissant, malgré lui, échapper une exclamation de surprise.

Roland releva ses lèvres d'une façon menaçante ; mais Salvator, lui appuyant la main sur la tête, le força d'allonger son cou sur ses deux pattes, lui répétant le mot *silence !* avec cette intonation prolongée et sifflante que les animaux comprennent si bien.

Sans doute que, si toute l'attention de la jeune fille n'avait pas été portée sur un autre point, elle eût compris qu'il se passait quelque chose d'étrange à côté d'elle.

On entendit le bruit d'un pas pressé qui se rapprochait.

Un instant, la jeune fille parut avoir l'intention de s'élancer dans le bois pour se cacher ou fuir ; mais elle secoua la tête comme si elle se disait elle-même : « Inutile ! » et elle se rassit.

Une exclamation annonça qu'elle était découverte.

Alors, d'un pas rapide, un jeune homme passa dans l'allée, et Salvator reconnut le cavalier qu'il avait vu passer au moment où il enjambait le mur.

— Oh ! Providence, murmura-t-il, si c'était elle !

— Mina... Ah ! c'est vous, enfin ! dit le jeune homme. Comment êtes-vous dehors à cette heure, seule au milieu du bois, à l'endroit le plus épais, le plus sauvage du parc ?

— Et vous-même, monsieur, comment êtes-vous, à cette heure, dans cette maison, demanda la jeune fille, lorsqu'il était convenu que vous ne viendriez jamais la nuit ?

— Mina, pardonnez-moi ! Je n'ai pu résister au désir de vous voir. Si vous saviez comme je vous aime !

La jeune fille ne répondit point.

— Dites-moi, Mina, n'aurez-vous pas pitié de moi ? Cet amour insensé, j'en conviens, mais invincible, ne trouvera-t-il pas grâce à vos yeux ? Sans m'aimer encore, ne me haïssez-vous pas moins ?

La jeune fille garda le silence.

— Est-il possible que deux cœurs battent près l'un de l'autre, Mina, l'un d'un si grand amour, l'autre d'une si grande haine ?

Le jeune homme voulut prendre la main de Mina.

— Vous savez qu'il est convenu encore, monsieur Lorédan, que vous ne me toucherez jamais, dit-elle en retirant sa main, et en reculant sur le banc, où le jeune homme n'osa pas s'asseoir.

— Mais, enfin, reprit-il, visiblement dominé par cette glaciale dignité, dites-moi pourquoi je vous trouve ici ?

— Vous voulez que je vous le dise ?

— Je vous en supplie.

— Eh bien, écoutez, et vous verrez que je n'ai rien à craindre de vous, puisque, quand vous manquez à votre promesse, le ciel m'envoie ses avertissements.

— Je vous écoute, Mina.

— J'étais couchée, je dormais... Aussi vrai que je vous vois dans ce moment-ci debout devant moi, je vous vis ouvrir la porte de ma chambre avec une double clef et entrer ; je me réveillai, j'étais seule ; mais je me dis que vous alliez venir. Je me levai, je m'habillai, je sortis dans le parc, et suis venue m'asseoir sur ce banc.

— Mina, impossible...

— Est-il vrai, dites-moi que vous soyez entré dans ma chambre avec une double clef ?

— Mina, pardonnez-moi !

— Je n'ai rien à vous pardonner. Vous me retenez ici malgré moi ; j'y reste, parce que, si je fuyais, vous l'avez dit, la liberté et la vie de Justin sont menacées. Mais vous savez aussi à quelles conditions je reste. Eh bien ! vous avez manqué à ces conditions, monsieur !

— Mina, il est impossible que vous ayez pu deviner que j'étais en route pour venir ici... prévoir que j'allais entrer...

— Je l'ai cependant deviné, monsieur, je l'ai cependant prévu ; et cela vous a épargné un remords éternel, si tant est que vous puissiez avoir un remords.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'en vous voyant entrer dans ma chambre, je me serais tuée avec ce couteau.

Et elle tira de sa poitrine une lame fine et aiguë, cachée dans une gaine de ciseaux.

Le jeune homme frappa du pied avec impatience.

— Ah ! oui, dit Mina, je comprends, il est cruel, n'est-ce pas ? d'être riche, tout-puissant, de plier le Code à son caprice, de pouvoir disposer de la liberté et de la vie d'un innocent, quand on est criminel, soi, et de se dire : « Je peux tout cela, et je ne peux pas empêcher cette petite fille de se tuer si je la déshonore ! »

— Oh ! je vous en empêcherai bien, cependant.

— Vous m'en empêcherez, vous ?

— Oui, moi !

Et le jeune homme, d'un mouvement rapide, saisit la main dont Mina tenait le couteau.

— En m'arrachant cette arme ? dit Mina. Eh bien ! mais cette arme n'est qu'un moyen de mort ; ce moyen ôté, il m'en restera dix autres. N'y a-t-il pas l'étang qui est en face du château ? ne serai-je pas toujours libre de monter au second étage, et de me jeter par la fenêtre sur les dalles du perron ? Oh ! mon honneur est bien gardé, je vous jure, car il est sous la garde de la mort.

— Mina, vous ne ferez pas ce que vous me dites !

— Aussi vrai que je vous hais, aussi vrai que je vous déteste, aussi vrai que je vous méprise, aussi vrai que j'aime Justin, aussi vrai que je n'aimerai jamais que lui, je me tuerai, monsieur, au jour, à l'heure, à la minute où je ne serai plus digne de reparaître devant lui ! Après cela, vous êtes libre de me garder ici tant qu'il vous plaira.

— Soit ! dit le jeune homme, dont Salvator entendit les dents grincer les unes contre les autres, nous verrons qui se lassera le premier.

— Ce sera, à coup sûr, celui avec lequel Dieu n'est pas, répondit la jeune fille.

— Dieu ! murmura le jeune homme, Dieu ! toujours Dieu !

— Oui, je sais qu'il y a des gens qui n'y croient pas ou qui font semblant de ne pas y croire, à Dieu ; et, si vous avez le malheur d'être un de ces hommes-là, monsieur, je vous dirais : « A ce rayon de lune qui nous éclaire tous deux, regardez-moi, moi, l'opprimée, moi, la prisonnière, moi, l'esclave ; eh bien ! c'est moi qui suis calme et croyante, et c'est vous qui êtes plein de doute et de colère. Il y a donc un Dieu, puisque ce Dieu permet que je sois tranquille, et que vous soyez agité. »

— Mina, dit le jeune homme en se jetant à ses genoux, vous avez raison, il faut croire au Dieu qui vous a faite. Il ne me manque qu'une chose pour y croire, c'est votre amour. Aimez-moi, et j'y croirai.

La jeune fille se leva et fit un pas en arrière pour s'éloigner de Loredan.

— Le jour où je vous aimerai, dit-elle, c'est que je n'y croirai plus, puisque je préférerai à l'honneur et à la loyauté la trahison et le crime.

Et le jeune homme s'éloigna rapidement en poussant une espèce de rugissement de colère.

Au bout de dix pas, il s'arrêta et se retourna pour voir si Mina ne le rappellerait point.

Mina, debout, immobile, n'avait même pas daigné répondre à son adieu.

Il fit un geste de menace, et disparut.

Le fort venait de se briser contre le faible.

Mina le regarda s'éloigner sans faire un mouvement;



Un ami de Justin, n'avez pas peur.

— Mina, dit le jeune homme en se relevant et en affectant un calme qui était évidemment loin de lui, je vois bien qu'il faut que je sois le plus raisonnable des deux; prenez mon bras, et rentrons.

— Tant que vous serez dans ce château, je ne rentrerai pas, monsieur.

— Mina, je vous jure qu'aussitôt que vous serez rentrée, je partirai.

— Partez d'abord, je rentrerai ensuite.

— Vous serez cause que je me porterai à quelque extrémité! s'écria le jeune homme.

— En [illegible] de Dieu, dit Mina en montrant le ciel, vous n'oserez pas.

— Eh bien, je m'en vais, puisque vous me chassez; mais c'est vous qui me rappellerez, Mina.

Mina sourit dédaigneusement.

— Adieu, Mina!... Ah! si Justin est perdu, ne vous en prenez qu'à vous!

— Justin est, comme moi, sous la garde de Dieu, et les méchants ne peuvent pas plus contre lui qu'ils ne peuvent contre moi.

— C'est ce que nous verrons... Adieu, Mina!

mais, quand elle l'eut perdu de vue, quand le bruit de ses pas se fut éteint dans l'éloignement, quand elle se crut bien seule et abandonnée à sa faiblesse, sans doute le sentiment de cette faiblesse se présenta à son esprit, car elle se laissa retomber sur le banc comme anéantie, et ses larmes, contenues pendant toute cette scène par le sentiment de sa di[illegible] jaillirent impétueusement.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle en élevant d'un mouvement [illegible]sespéré ses deux bras au ciel, mon Dieu [illegible] pas la main sur moi, votre main miséricordieuse? [illegible] Dieu! vous le savez, ce n'est point pour moi [illegible] pour ma vie que je vous implore, mais [illegible] j'aime. Disposez de votre humble [illegible] pour Justin, la mort ou une existence de [illegible] mais sauvez Justin! Seigneur! Seigneur! [illegible] se laissant glisser de son banc et en tomb[illegible] Seigneur, écoutez-moi! Seigneur, répondez-m[illegible]

Puis, avec un sanglot déchirant:

— Hélas! hélas! êtes-vous [illegible] m'entendre?

— Non, Mina, dit Salvator d'une voix douce et vibrante à la fois, il vous a entendu [illegible] à votre secours.

— Grand Dieu! s'écria [illegible] épouvantée et prête à fuir, qui est là et [illegible] me parle?

[illegible] ami de Justin [illegible] Mina.

Mais [illegible] les [illegible] qu'elle [illegible] tendre, Mina [illegible] en voyant sortir du massif [illegible] de [illegible] et [illegible] l'envoyé de [illegible] de Justin.

C'était [illegible] une apparition fantastique, et la jeune fille [illegible] vainement [illegible] se l'expliquer [illegible] ses deux [illegible] et [illegible] la tête [illegible].

Oh ! [illegible] vous soyez, soyez le bienvenu [illegible] tout, [illegible] d'appartenir [illegible].

[illegible] le lecteur s'explique pourquoi le [illegible] pas dans un [illegible] se passaient de si [illegible] choses.

CXXXIV

EXPLICATIONS

Le premier mouvement de Mina [illegible] est facile à comprendre [illegible]. Mais en entendant la voix douce et sympathique de Salvator, en comprenant qu'il s'était arrêté [illegible] pas [illegible] de [illegible] rassurer [illegible] peu, le [illegible] sa [illegible], elle laissa doucement [illegible] les mains dont elle s'était voilé le visage et ses yeux [illegible] un regard [illegible] ceux de Salvator [illegible] de la jeune [illegible].

[illegible] d'avoir [illegible] franchit la distance qui les séparait [illegible].

— Ne craignez rien, mademoiselle, dit Salvator.

— Vous voyez bien que je ne crains rien [illegible] que c'est moi qui viens à vous.

— Et vous avez raison [illegible] vous [illegible] ami meilleur, plus tendre, plus dévoué que moi.

— Un ami [illegible] voilà la seconde [illegible] nom, monsieur, et [illegible] pas.

— C'est vrai, mademoiselle, mais [illegible] me [illegible] ?

[illegible] dit Mina en [illegible] le temps que vous êtes là ?

— J'y étais déjà lorsque vous [illegible] banc.

— Alors vous avez entendu ?

— Tout ! C'est ce que vous [illegible] répondre, n'est-ce pas ?

— Oui !

— Eh bien ! croyez que je [illegible] que vous a dit M. Lorédan de Valgeneuse [illegible] que vous lui avez répondu et [illegible] vous et mon [illegible] pour [illegible].

— Maintenant, monsieur [illegible] ?

— Vous désirez savoir [illegible] doute ?

— Non, monsieur [illegible] quand vous m'êtes apparu et [illegible] qui vous a placé sur mon [illegible] elle jeta un regard de curiosité sur [illegible] de [illegible] le jeune homme [illegible] non, je voulais vous demander seulement à qui j'ai l'honneur de parler.

— A quoi bon vous dire [illegible] dont le mot est aux mains de la [illegible] vous dirai celui sous lequel [illegible] Salvator [illegible] il veut dire *Sauveur*.

[illegible] répéta la jeune fille [illegible] lequel je me fie.

— Il [illegible] autre auquel vous [illegible] tage.

— Vous [illegible] ?

Celui de [illegible].

— Oui.

— Vous [illegible] ?

— A quatre [illegible] de lui.

— Oh ! monsieur, il [illegible].

— Il vous adore.

— Pauvre Justin [illegible] malheureux, sans doute ?

— Il est au désespoir.

— Oui, mais vous lui direz [illegible] vous lui direz que [illegible] que je [illegible] la [illegible] d'appartenir à [illegible].

— [illegible] de cette [illegible] qu'à l'heure même [illegible] crime [illegible] d'un autre [illegible] les réseaux [illegible] du meurtre et du [illegible] il n'y a pas un instant à perdre [illegible] la nuit s'avance [illegible] vous avez mille choses à me dire [illegible] qu'il est important que je sache, qu'il est important que Justin sache lui-même...

Mina fit [illegible] mouvement.

— Or, je [illegible] moi [illegible] que vous ne conserviez aucun doute et vous ne parlerez [illegible] quand vous saurez à qui s'adressent vos paroles.

— Monsieur, c'est inutile !

— J'ai à vous parler de Justin.

— [illegible], alors, je vous écoute.

Et Mina s'assit sur le banc [illegible] près d'elle à Salvator [illegible] cette place que Lorédan avait [illegible] ambitionnée et n'avait pu obtenir.

[illegible] eût bien voulu retourner vers le massif, mais un ordre [illegible] de Salvator le fit [illegible] à ses pieds et [illegible] de Mina.

— Soyez le bienvenu, monsieur [illegible] qui venez de la part de cet ange de bonté qu'on appelle Justin. Répétez-moi bien [illegible] tout ce qu'il [illegible] ce qu'il a fait quand il ne m'a plus trouvée à Versailles.

— Tout, vous saurez tout, répondit Salvator en serrant [illegible] et fraternellement la [illegible] que Mina lui tendait, et qu'elle ne songea pas plus à [illegible] de ses mains qu'il ne songea, lui, à la lui rendre.

Alors Salvator lui raconta [illegible] le drame au dénouement duquel nous avons assisté [illegible] comment [illegible] par les sons du violoncelle [illegible] chez le maître d'école, ils lui avaient offert leur dévouement ; comment en sortant de [illegible] ils avaient [illegible] Babolin ; comment [illegible] une lettre [illegible] cette lettre annonçait l'enlèvement de Mina ; comment alors, Justin et Jean Robert s'étaient rendus chez [illegible] tandis que lui, Salvator, courait à la police et emmenait M. Jackal à Versailles. Il détailla à Mina, de manière à ce que celle-ci ne conservât aucun doute sur la part qu'avait prise le narrateur à cette expédition, et la distribution du pensionnat de madame Desmarets et l'intérieur de la chambre de la jeune fille et le plan du jardin par lequel elle avait été enlevée, et plus d'une fois il sentit [illegible] la main de Mina qui plus d'une fois aussi [illegible] de pudeur au récit de ses secrets dévoilés.

Puis lorsque Salvator fut entré dans les moindres détails des démarches qu'il avait faites pour retrouver Mina, démarches [illegible] inutiles [illegible] lui eut dit la tristesse et l'obscurité de cet [illegible] dont la joie et la lumière s'étaient envolées, et qui était réduit à la mère, au frère et à la sœur, il écouta [illegible] car c'était à Mina de parler et de rendre à Salvator [illegible] pour narration.

Au moment où Mina ouvrait la bouche pour commencer, Salvator l'arrêta par une dernière recommandation.

— Surtout, lui dit-il, chère [illegible] de mon Justin [illegible] le moindre détail [illegible] de votre enlèvement ; tout est important à savoir, vous le comprenez [illegible]. Nous luttons contre [illegible] qui a pour lui les [illegible] choses qui font l'impunité [illegible], la richesse et la puissance.

— Oh ! soyez tranquille, répondit [illegible], je vivrais cent ans [illegible] je me souviendrais des [illegible] épisodes de cette terrible nuit comme je m'en souvenais le lendemain matin, comme je m'en souviens aujourd'hui.

— J'écoute.

— J'avais passé toute la soirée avec Suzanne de Valgeneuse ; elle assise dans un fauteuil au pied de mon lit, moi un peu souffrante et couchée sur mon lit, enveloppée d'un [illegible] nous parlions [illegible] le temps passait vite.

Nous entendîmes sonner [illegible] heures. Je fis l'observation à Suzanne qu'il était deux [illegible] et qu'il serait temps de nous séparer.

— Es-tu donc si pressée [illegible] me dit-elle. Quant à moi, je n'en ai aucune envie [illegible].

En effet, elle paraissait [illegible] elle écoutait [illegible] regardait du côté de la fenêtre comme si [illegible] voulu voir dans le jardin [illegible] à travers le rideau [illegible] deux ou trois fois je lui demandai :

— [illegible] ?

— [illegible] répondit-elle [illegible].

— Je ne [illegible] donc pas [illegible] interrompit Salvator.

— Qu'aviez-vous pensé, mon ami ?

— Qu'elle [illegible].

— A force de penser [illegible] par le croire [illegible], dit Mina [illegible] un quart, elle se leva et me disait :

— Ne ferme point ta porte [illegible] Mina ; si je ne puis [illegible] qui est [illegible].

Elle m'embrassa et sortit [illegible] ses lèvres frissonner au moment où elles [illegible].

— [illegible] de trahison [illegible] murmura Salvator.

— Je n'avais pas envie de dormir non plus, mais je désirais être seule...

— Pour relire les lettres de Justin, n'est-ce pas ? dit Salvator.

— Oui ! . Qui vous a dit cela ? demanda Mina en rougissant.

— Nous les avons trouvées éparses sur votre lit et à terre.

— Oh ! mes lettres, mes chères lettres ! dit Mina ; que sont-elles devenues ?

— Soyez tranquille, c'est Justin qui les a.

— Oh ! que je voudrais les avoir, moi, et combien elles me manquent ici !

— Vous les aurez !

— Merci, mon frère, dit Mina en serrant la main de Salvator.

Elle continua :

« Je lisais donc ces chères lettres lorsque minuit sonna ; je songeai qu'il était temps de me déshabiller et de me coucher. Mais au moment même où je faisais cette réflexion, il me sembla entendre des pas dans le corridor allant de l'escalier au jardin ; je pensai que c'était Suzanne qui revenait. Les pas dépassèrent ma porte ; leur bruit s'éteignit.

« — Est-ce toi, Suzanne ? demandai-je.

« Rien ne répondit.

« Je crus alors entendre tirer les verrous de la porte du jardin, et cette porte tourner sur ses gonds ! — Jamais personne n'allait, la nuit venue, dans ce jardin sombre, immense, et donnant sur une ruelle déserte. — Le chuchotement de plusieurs voix arriva jusqu'à moi ; je me soulevai sur mon lit, et prêtai l'oreille toute frémissante ; j'entendais mon cœur battre violemment.

« En ce moment la bougie pétilla et s'assombrit, comme on dit qu'il arrive parfois lorsqu'elle va éclairer un malheur.

« Mes yeux étaient fixés sur la porte ; je n'avais qu'un pas à faire pour tourner la clef et pousser le verrou ; je laissai glisser à terre une de mes jambes. Il me semblait qu'extérieurement une main cherchait le bouton de ma porte ! Je m'élançai, mais, au moment où, du bout des doigts, j'allais pousser le verrou, la porte s'ouvrit violemment, rejetant ma main en arrière, et, dans la pénombre du corridor, j'aperçus deux hommes masqués ! — Plus loin, derrière eux, comme un fantôme, je vis se glisser une femme.

« Je jetai un cri, un seul. Je me sentis prise à bras-le-corps ; une main s'appuya sur ma bouche. J'entendis que l'on refermait ma porte en dedans, et que l'on repoussait les verrous ; puis, au lieu de la main, ce fut un mouchoir que l'on étendit sur mes lèvres, et que l'on serra si fortement, qu'il m'était devenu impossible de respirer. Je fis ma prière ; je crus que j'allais mourir étouffée ! »

— Pauvre enfant ! murmura Salvator.

« Je battis l'air de mes bras ; mais une main vigoureuse les saisit, les ramena derrière mon dos, et me lia les poignets avec un mouchoir. Dès le premier choc, soit par hasard, soit à dessein, la bougie avait été éteinte. J'entendis qu'on tirait les rideaux, et qu'on ouvrait la fenêtre. Une sensation de fraîcheur vint jusqu'à moi ; l'obscurité de ma chambre s'éclaircit un peu ; j'aperçus, à travers le cadre de la croisée, les arbres noirs et le ciel brumeux. Un troisième homme masqué attendait près de la fenêtre, en dehors, dans le jardin. Je sentis qu'un de ceux qui m'avaient saisie me soulevait entre ses bras, et me passait de l'intérieur à l'extérieur.

« — La voilà ! dit-il.

« — Il me semble qu'elle a crié ! dit l'homme du jardin.

« — Oui ; mais personne n'a entendu, ou, si l'on a entendu et si l'on vient, *la demoiselle* est sur l'escalier ; elle dira qu'elle a fait un faux pas, que le pied lui a tourné, et que la douleur lui a arraché un cri.

« Ce mot, *la demoiselle*, me rappela cette femme que j'avais cru voir. Alors, le premier soupçon que Suzanne était complice de mon enlèvement, et qu'un des hommes masqués était son frère, passa comme un éclair dans mon esprit. Si cela était, je n'avais plus rien à craindre pour ma vie ; mais gagnerais-je quelque chose à sauver ma vie ?

« Pendant ce temps-là, j'étais emportée à travers le jardin ; celui qui m'emportait s'arrêta au pied d'un mur, au sommet duquel était appuyée une échelle. Je me sentis enlevée par-dessus ce mur, et il me sembla que trois personnes réunies opéraient cette dangereuse translation.

« Une seconde échelle était dressée de l'autre côté du mur ; une voiture stationnait au bas de l'échelle.

« Je reconnus cette ruelle déserte qui longeait le jardin.

« On me descendit avec les mêmes précautions qu'on m'avait montée. Un des hommes entra dans la voiture avant moi ; les deux autres m'y poussèrent. Mon compagnon de voyage me fit asseoir sur la banquette du fond en me disant :

« — Ne craignez rien, on ne vous veut pas de mal.

« Un des deux hommes restés en dehors referma la portière, l'autre dit au cocher :

« — Où vous savez !

« La voiture partit au galop. — Dans ces quelques mots « Ne craignez rien, on ne vous veut pas de mal », j'avais reconnu la voix du frère de Suzanne, du comte Lorédan de Valgeneuse. »

— Oui, dit Salvator, de celui qui était là tout à l'heure. C'eût été pourtant si facilement loger une balle dans la tête ! Mais je ne suis pas assassin, moi. Continuez, Mina.

CXXXV

LA PORTE

« — Aussitôt que nous fûmes hors de Versailles, reprit la jeune fille, le comte de Valgeneuse dénoua le mouchoir qui me couvrait la bouche et celui qui liait mes mains. J'avais les lèvres en sang, et pendant plus de quinze jours, je gardai sur mes mains la marque [illegible]. »

— Le misérable ! murmura Salvator.

« — Mademoiselle, me dit-il, vous voyez que je vous rends tout ce que je puis de liberté. Ne criez pas, n'appelez pas ; je vous déclare que je tiens entre mes mains [illegible] de M. Justin, sa vie même !

« — Vous ? m'écriai-je avec dédain.

« — Je vous donnerai la preuve de ce que je dis. En attendant, je vous donne ma parole d'honneur que je vous dis la vérité.

« — Votre parole d'honneur ? répétai-je. Jurez sur autre chose, monsieur, si vous voulez que je vous croie.

« — Quoi qu'il en soit, réfléchissez à mes paroles.

« — Oui, monsieur, et je vous préviens que mes réflexions m'empêcheront de vous répondre. Il est donc inutile que vous me parliez.

« Sans doute le comte se tint pour averti, car, pendant tout le chemin, il ne prononça point une seule parole.

« A la barrière, la voiture s'arrêta, et l'on ouvrit en même temps les deux portières. J'étais prête à m'élancer. Le comte n'essaya point de me retenir, mais il me dit ce seul mot :

« — Vous savez que vous tuez Justin !

« Je ne savais pas comment je le tuais, mais j'appréciais mon ravisseur, et je le croyais capable de tout. Je me blottis silencieusement dans le coin de la voiture. Nous entrâmes dans Paris.

« La voiture gagna les Champs-Élysées, suivit le bord de l'eau, traversa un pont, fit quelques pas dans une rue, et s'arrêta. Le cocher cria : « La porte ! » La porte s'ouvrit lourdement ; la voiture entra dans une cour ; je descendis. La cour était fermée de tous côtés par des bâtiments, excepté sur une de ses faces, celle du mur donnant sur la rue...

« — Oui, c'est cela ! murmura Salvator.

« — Je montai un perron. »

« — Cinq marches ?

« — Oui, je les ai comptées. D'où savez-vous [illegible] ? »

« — Continuez, mon enfant, continuez, je ne vous suis pas à pas.

« — Nous entrâmes dans un grand vestibule. Une petite porte s'ouvrit devant moi ; un escalier semblable de la même se présenter à mes pieds ; je montai dix-huit marches. »

— Plus une qui faisait le seuil de la chambre où l'on vous conduisit ?

« — C'est cela ! c'est cela ! J'ignorais complètement où j'étais. »

— Je le sais, moi : vous étiez rue du Bac, dans l'hôtel dont le marquis de Valgeneuse, père du comte, a hérité de son frère aîné, *mort sans enfants*, ajouta Salvator en donnant une étrange expression à ces trois derniers mots.

« — Oui, maintenant que j'y songe, c'est [illegible]. Une porte s'ouvrit devant moi presque aussi magnifique que les autres. J'étais dans une grande chambre [illegible] de tapisserie, toute meublée de meubles de chêne, et [illegible] semblant une bibliothèque à cause de la grande [illegible] livres rangés contre la muraille, entassés sur [illegible] sur les tables et même jetés à terre.

— Oui, dit Salvator, l'atelier.

« — Veuillez attendre ici un instant, [illegible] dit le comte, et ne craignez rien ! Vo[illegible] c'est vous dire que vous ne courez aucun d[illegible] un instant j'aurai l'honneur de vous revoir [illegible] dispositions à prendre et nous reparler [illegible] vous avez besoin de quelque chose, vous [illegible] il y a dans la pièce voisine une femme [illegible] service.

« Là il se retira sans attendre [illegible] qu'il était, que je ne lui répondrais [illegible] que la pensée me vint de me [illegible] et de me briser la tête sur le pavé [illegible] qu'il eût à cette chambre [illegible] plafond, c'est-à-dire à plus de quinze pieds de haut ! Je me jetai à genoux, et j'invoquai Dieu. Par malheur [illegible]

doute je n'étais pas encore assez éprouvée : Dieu ne me répondit point comme il l'a fait tout à l'heure par votre voix, et je n'eus d'autre consolation que de pleurer toutes les larmes de mes yeux. En ce moment, une idée me traversa l'esprit : écrire à Justin.

« Je trouvai du papier ; mais on avait enlevé les plumes et l'encre. Heureusement, sur la table se trouvait un portefeuille oublié ; ce portefeuille contenait un crayon ; je le tirai vivement de son fourreau, et j'écrivis à la hâte deux lignes. Je n'avais qu'une crainte : j'avais si peu dit à Justin que je l'aimais, qu'il pouvait me croire coupable ! Que lui écrivis-je ? Je n'en sais plus rien... »

— Je le sais, moi, dit Salvator.

— Vous le savez ?

— Oui, puisque j'étais là quand il reçut la lettre. Vous lui écrivîtes ces quelques mots :

« On m'enlève de force, on m'entraîne je ne sais pas où ! A mon secours, Justin ! Sauve-moi, mon frère ! ou venge-moi, mon époux !

« MINA. »

— Seulement, quels moyens avez-vous employés pour lui faire parvenir ce billet ? Cela nous est toujours demeuré obscur, et je crois que, sur ce point, la Brocante a eu quelque chose à nous cacher.

« — En deux mots, je vais vous le dire, reprit Mina. A peine avais-je écrit l'adresse, que j'entendis un bruit de pas dans le corridor ; je cachai la lettre dans ma poitrine, et j'attendis. Une femme de chambre parut et se mit à ma disposition ; je refusai ses services, et elle se retira.

La lettre était écrite ; mais comment la faire parvenir ? Je mis l'attrait d'une forte récompense sur la suscription, et je comptai sur la Providence... J'entendis de nouveau du bruit dans le corridor, et, cette fois, ce fut le comte qui reparut.

« — Êtes-vous prête à m'accompagner ? me demanda-t-il.

« — Vous savez bien que je ne puis faire autrement, lui répondis-je. Et je me levai.

« — Alors, venez, me dit-il froidement.

« Je le suivis.

« Nous descendîmes par le même escalier étroit, et je me retrouvai dans cette même cour que j'avais déjà franchie en venant. Au bas de l'escalier, était une voiture d'une autre forme et d'une autre couleur que celle qui nous avait amenés. Le comte me fit monter la première, et monta ensuite. La porte s'ouvrit de nouveau, et la voiture repartit.

« Je ne connais point Paris, de sorte que je ne puis dire par quelles rues nous passâmes ; d'ailleurs, je ne songeais qu'à une chose, je n'avais qu'une idée fixe : faire parvenir ma lettre à Justin. Je pouvais bien prétexter la chaleur, ouvrir la glace de la voiture, et jeter ma lettre dans la rue ; mais il faisait de la boue, et les passants eussent pu marcher dessus sans la voir. Que faire ? J'aperçus de loin des lumières, quelque chose comme des torches que l'on agitait : c'étaient des masques, à ce qu'il me sembla. Je demandai à abaisser la glace ; mais le comte, craignant probablement que je n'appelasse au secours, refusa formellement.

« — Mais j'étouffe ! lui dis-je.

« — Dans un instant, répondit-il, vous aurez de l'air.

« Nous passâmes au milieu d'une espèce de marché, nous entrâmes dans une longue file de rues étroites et mal pavées, où les chevaux bronchaient à chaque instant. J'aperçus de loin une petite lumière tremblante et qui semblait fixée sur une borne ; puis, à la lueur de cette lumière, il me sembla que se mouvait une forme humaine. Une idée traversa mon esprit : cette forme humaine, c'était probablement quelque chiffonnier ; quel qu'il fût, si cet individu entendait tomber près de lui un objet quelconque, il ne manquerait [illegible] de ramasser cet objet, et, en voyant quelle récompense [illegible] promise, il porterait la lettre à son adresse. Comment [illegible] pour qu'il entendît tomber la lettre ? Cependant [illegible] marchait rapidement ; nous approchions de la lumière [illegible] clairement une femme.

« — [illegible] cette femme va cherchant de pavé en pavé [illegible] ma lettre.

« Je [illegible] et portant la main à ma poitrine, je sentis une chaîne ; cette chaîne soutenait une petite montre que Justin m'avait donnée. Pauvre petite montre ! [illegible] de Justin. Tout ce que j'avais de Justin ! [illegible] au contraire [illegible] de Justin. N'était-ce pas lui qui, depuis [illegible] me donnait tout ce dont j'avais besoin ? Pauvre [illegible] elle m'avait [illegible] l'heure où [illegible] arriver, elle ne m'avait [illegible] quittée, ni le jour [illegible] et j'allais m'en séparer ! [illegible] de revoir Justin [illegible] ce sacrifice [illegible] de mon cou, et je l'embrassai en pleurant [illegible] j'enveloppai la lettre autour de la montre, et [illegible] de la lettre. En ce moment, la voiture s'arrêta. Nous étions arrivés près de la borne sur laquelle était posée la lanterne. Le comte ouvrit la glace de devant, et, s'adressant au cocher :

« — Pourquoi t'arrêtes-tu, misérable ? lui cria-t-il.

« — Monsieur le comte, répondit le cocher, c'est cette femme qui me prévient qu'on ne peut pas passer, attendu qu'on repave.

« — Retourne-t'en sur tes pas, alors, et prends une autre rue.

« — C'est ce que je fais, monsieur le comte.

« C'était une grâce du ciel qui m'était accordée ! Tandis que le comte s'était penché en avant, j'allongeai le bras à travers l'ouverture de la glace baissée, et je jetai mon petit paquet aussi lestement que je pus. Il alla frapper contre le mur le long duquel était adossée la borne, et je sentis mon cœur se briser en entendant le bruit de l'éclat du verre de ma montre... Pauvre petite montre ! j'avais eu le temps de la jeter et de retirer le bras avant que le comte se retournât : il ne s'aperçut de rien. La voiture pivota sur elle-même, et, dans le mouvement qu'elle fit, j'eus encore le temps de voir la chiffonnière prendre sa lanterne, éclairer le pavé, et ramasser le paquet. Dès ce moment, je me crus sauvée, et je résolus de m'armer de patience. Deux heures après, nous entrions dans ce château, inhabité depuis sept ou huit ans, et que le comte avait loué un mois auparavant, dans le but de m'y conduire.

« — Mademoiselle, me dit-il, vous êtes chez vous. Voici votre chambre : on n'y entrera point, que vous n'appeliez. Réfléchissez bien au sort qui vous attendait avec ce misérable maître d'école, dans son taudis de la rue Saint-Jacques, luttant chaque jour contre les besoins de la journée, et comparez-le à celui que vous offre un homme de mon rang, maître de deux cent mille livres de rente, qui fait du monde entier votre royaume. Une femme de chambre va venir se mettre à votre disposition.

« Et il sortit. — Derrière lui, en effet, une femme de chambre entra. Elle m'offrit à souper ; je lui répondis de dresser le souper dans ma chambre, et que, si j'avais faim la nuit, je mangerais. — Je n'avais ni le besoin ni le désir de toucher au souper ; j'avais une espérance. Cette espérance fut réalisée. Avec le dessert, on me servit des couteaux à couper les fruits. J'en pris un à lame mince et aiguë ; j'étais déjà à demi sauvée. Ignorant quelles pouvaient être les entrées secrètes de cette chambre, je ne cherchai pas même à en fermer les entrées visibles. Je résolus de ne pas me coucher, et, si je dormais, de dormir près du feu dans un grand fauteuil. Je cachai le couteau dans ma poitrine ; je me mis, par une prière sainte et profonde, sous la garde du Seigneur, et j'attendis.

CXXXVI

LES ARTICLES 354, 355 ET 356

La nuit s'écoula tranquille, poursuivit Mina. J'étais tellement brisée par toutes les secousses que j'avais éprouvées que, malgré mon inquiétude, je m'endormis. Il est vrai que, de cinq minutes en cinq minutes, je me réveillais en tressaillant. Le jour vint, et, avec le jour, le malaise qui accompagne une nuit passée hors du lit. Le feu était près de s'éteindre ; j'ajoutai du bois à celui qui achevait de se consumer, et je parvins à me réchauffer.

Mes fenêtres étaient situées au soleil levant, mais le soleil semblait ne pas devoir se lever ce jour-là. J'allai à la fenêtre et tirai les rideaux. La fenêtre donnait sur une prairie au milieu de laquelle dormaient, entourées de roseaux, les eaux tristes d'un étang ; au delà de l'étang s'étendait un parc dont une habile disposition empêchait de voir la fin. Tout cela, eau dormante, gazon jauni, arbres dépouillés de leurs feuilles, à l'exception d'un massif de sapins, tout cela était d'une mélancolie profonde. Au reste, jamais mieux la nature ainsi, elle était du moins en harmonie avec les dispositions de mon cœur.

Au moment où j'ouvrais la fenêtre, un faible rayon de soleil, le seul qui brillât dans toute cette sombre journée, filtra à travers les nuées grises. Je m'adressai à lui comme à un messager du Seigneur ; je lui envoyai ma prière en le suppliant de la reporter au pied du trône de Dieu, c'est-à-dire d'où il partait. Je lui parlai de Justin plus encore que de moi. Justin ne sachant pas ce que j'étais devenue, Justin ignorant si je l'aimais assez pour résister aux séductions comme aux menaces, me paraissait plus à plaindre que moi, sûre que j'étais de rester fidèle à moi-même et, par conséquent, fidèle à Justin.

Pendant que j'achevais ma prière, il me sembla entendre ouvrir ma porte. Je me retournai. C'était le comte

Je laissai ma fenêtre telle qu'elle était : je me trouvais moins isolée ayant devant moi ce cadre ouvert sur le grand tableau du ciel. Je me cramponnai à la barre.

« — Mademoiselle, me dit le comte, je vous ai entendue ouvrir votre fenêtre, et, dès lors, pensant que vous étiez levée, je me suis permis de me présenter chez vous.

« — Je ne me suis pas couchée, monsieur, comme vous pouvez voir, répondis-je.

« — Vous ne l'êtes pas, Dieu merci ! cette maison tout entière est à votre disposition, appartements et p[illegible]

« — Et vous comptez que, grâce aux murs trop hauts pour être escaladés, aux grilles trop solides pour être [illegible] cées, je ne pourrai pas fuir ?

« — Vous n'aurez pas besoin, pour fuir, d'escalader [illegible] murs : les portes sont ouvertes depuis six heures du ma[illegible] jusqu'à dix heures du soir.



Ce sont les cheveux d'un enfant ! murmura-t-il.

« — Et vous avez eu tort, mademoiselle. Vous êtes ici aussi en sûreté que si vous aviez été gardée par votre mère.

« — Si j'avais le bonheur d'avoir une mère, monsieur, je ne serais probablement point ici.

« Il se tut un instant.

« — Vous regardiez le paysage ? dit-il. En ce moment de l'année, il doit vous paraître triste ; mais, au printemps, on assure que c'est un des plus beaux des environs de Paris.

« — Comment ! au printemps ? lui dis-je. Vous pensez donc qu'au printemps, je serai encore ici ?

« — Vous serez où vous voudrez, à Rome, à Naples, en Italie, partout où il vous plaira, partout où vous permettrez à l'homme qui vous aime de vous suivre.

« — Vous êtes fou, monsieur, répliquai-je.

« — Vous n'avez donc pas réfléchi ? demanda le comte.

« — Si fait monsieur.

« — Et le résultat de ces réflexions... ?

« — Est que, dans notre époque, on n'enlève pas sérieusement une jeune fille, si isolée qu'elle soit.

« — Je ne vous comprends pas.

« — Je vais me faire comprendre. Supposez même que je sois prisonnière dans cette chambre...

« — Eh bien, alors, demandai-je étonnée, comment espérez-vous me retenir ici, monsieur ?

« — Oh ! mon Dieu, en faisant un simple appel à votre raison.

« — Expliquez-vous.

« — Vous aimez monsieur Justin, m'avez-vous d[illegible]

« — Oui monsieur, je l'aime !

« — Alors, vous seriez fâchée qu'il lui arrivât m[illegible] ?

« — Monsieur !

« — Or, le plus grand malheur qui puisse lui [illegible] à l'heure qu'il est, c'est que vous essayiez de [illegible] ce château.

« — Comment cela ?

« — Parce que M. Justin payerait pour vous.

« — Justin payerait pour moi ! Et qu'[illegible] Justin avec vous ?

« — Pas avec moi, mademoiselle, mais avec la loi.

« — Comment, avec la loi ?

« — Oui ! essayez de fuir, fuyez, et dix minutes après que je suis prévenu de votre fuite, M. Justin est en prison.

« — En prison, Justin ! Et quel crime a-t-il commis, mon Dieu ? Oh ! vous voulez m'effrayer ; mais, Dieu merci ! je ne suis encore ni assez insensée, ni assez idiote pour vous croire sur parole

— Ce n'est point non plus ma prétention d'être cru ainsi ; mais me croirez-vous sur preuve ?

Je commençais à m'effrayer en voyant son assurance.

— Monsieur ! balbutiai-je.

Il tira de sa poche un petit livre dont la tranche était rayée de plusieurs [illegible].

— Connaissez-vous ce livre ? me demanda-t-il.

— Mais, répondis-je, c'est un Code, à ce qu'il me semble.

— Oui, c'est un Code. Tenez, prenez-le.

J'hésitais.

— Oh ! prenez ! je vous en prie. Vous voulez des preuves, il faut que je vous en donne, n'est-ce pas ?

Je pris le livre.

— Très bien. Ouvrez-le à la page 500, code pénal, livre III.

— Après ?

— Paragraphe 2.

— Paragraphe 2.

— Lisez. Remarquez bien qu'il n'est pas imprimé pour vous seule ; ce dont vous pourrez vous assurer en envoyant chercher son pareil chez le notaire ou chez le maire.

— Que je lise ?

— Oui, lisez.

Je lus :

§ 2. *[illegible] de mineurs.*

« 354. Quiconque aura, par fraude ou par violence, enlevé ou fait enlever des mineurs, ou les aura fait entraîner, détourner ou déplacer des lieux où ils étaient mis par ceux à l'autorité ou à la direction desquels ils étaient soumis ou confiés, subira la peine de la réclusion. »

Je levai les yeux sur le comte, comme pour l'interroger.

— Continuez, dit-il.

Je continuai :

« 355. Si la personne ainsi détournée et enlevée est une fille au-dessous de seize ans accomplis, la peine sera celle des travaux forcés à temps. »

Je commençai à comprendre ; je pâlis. »

— Le misérable ! murmura Salvator.

— « C'est le cas de M. Justin, dit froidement le comte.

— Oui, monsieur, répliquai-je ; mais avec cette différence que je l'ai suivi volontairement, que je dirai tout haut qu'il m'a sauvé la vie, que je lui dois tout, que...

Il m'interrompit :

— Le cas est prévu par le paragraphe suivant, dit-il. Lisez !

Je lus :

« 356. Quand la fille au-dessous de seize ans aurait consenti à son enlèvement ou suivi volontairement le ravisseur, si celui-ci était majeur de vingt et un ans et au-dessus... »

— M. Justin, interrompit le comte, avait juste vingt-deux ans ; je me suis informé de son âge. Continuez.

Je repris :

« ... de vingt et un ans et au-dessus, il sera condamné aux travaux forcés à temps. »

Le livre me tomba des mains.

— Mais, mon Dieu ! s'écriai-je, Justin, méritant une récompense...

— Cela, mademoiselle, reprit froidement le comte, c'est ce que les tribunaux apprécieront. Mais je dois d'avance vous dire que, [illegible] avoir détourné une mineure pour l'avoir séquestrée [illegible] pour avoir voulu l'épouser sans le consentement de ses parents, sachant que cette mineure [illegible] dois vous dire que je doute que les tribunaux [illegible] M. Justin le prix de vertu.

[illegible] incertitude.

[illegible] cas, continua le comte, essayez de fuir, et la question sera bientôt décidée.

Il [illegible] sa poche un papier qu'il déplia. Ce papier était [illegible] du sceau de l'État.

— Qu'est-ce encore ? lui demandai-je.

— [illegible] d'amener délivré d'avance, portant le [illegible] de M. [illegible], comme vous voyez, et mis à ma disposition [illegible] de M. Justin est donc entre mes mains. [illegible] votre fuite son honneur sera entre les mains [illegible].

Je [illegible] sur mon front ; les jambes me manquèrent [illegible] plus proche fauteuil.

Le comte se baissa [illegible] le Code et le mit sur mes genoux [illegible] ouvert.

— Tenez, dit-il, [illegible] ce petit livre. Méditez les articles 354, 355 et 356, et [illegible] jamais que vous [illegible] de [illegible].

[illegible] saluant avec une [illegible], il se retira.

[illegible] son front essuya son [illegible].

[illegible] murmura-t-il, il le tient [illegible] ! » dit le [illegible].

— [illegible] bien pensé, répondit Mina. [illegible] je [illegible] voilà [illegible] Justin. Voilà [illegible] je me suis tue comme [illegible] !

— [illegible] avez bien fait.

— J'attendais, j'espérais, je priais ! Vous voici ; vous êtes l'ami de Justin ; vous déciderez ; mais dans tous les cas, dites-lui [illegible].

— Je lui dirai, Mina, que vous êtes un ange ! reprit Salvator, se mettant à genoux devant la jeune fille, et lui baisant respectueusement la main.

— Oh ! mon Dieu ! dit Mina, que je vous remercie de m'avoir envoyé un pareil secours !

— Oui, Mina, remerciez Dieu, car c'est la Providence qui m'a conduit ici.

— Mais vous aviez quelque soupçon cependant ?

— Non point pour vous ; j'ignorais où vous étiez, quel lieu vous habitiez ; j'avais fini par vous croire hors de France.

— Que veniez-vous donc chercher ici, alors ?

— Oh ! je poursuivais un autre crime que je ne puis vous dire, et dont je suis, pour le moment, obligé d'interrompre la recherche. Allons au plus pressé, c'est-à-dire à vous. Chaque chose viendra en son temps et à son tour.

— Eh bien, que décidez-vous pour moi ?

— D'abord, il est important que le pauvre Justin ait de vos nouvelles, qu'il sache que vous vous portez bien, que vous l'aimez toujours.

— Vous vous chargez de le lui dire, n'est-ce pas ?

— Soyez tranquille.

— Mais à moi, dit Mina, qui me donnera de ses nouvelles ?

— Demain, à la même heure, vous en trouverez dans le sable, sous ce banc ; et si je ne pouvais vous en faire parvenir demain, ce serait pour après-demain, à la même place.

— Merci, mille fois merci, monsieur ! Mais retirez-vous, ou du moins, cachez-vous ; j'entends un bruit de pas sur le sable, et votre chien paraît inquiet.

— Tout beau, Brésil ! dit tout bas Salvator au chien en lui montrant le fourré.

Brésil rentra dans le bois.

Salvator l'y suivit, et il y était déjà rentré à demi-corps quand la jeune fille, se penchant de son côté, lui tendit le front en lui disant :

— Embrassez-le pour moi comme vous m'embrassez pour lui !

Salvator déposa sur le front de la jeune fille un baiser aussi chaste que le rayon de lune qui l'éclairait ; puis il rentra vivement dans le fourré.

La jeune fille n'attendit point que les pas se rapprochassent davantage ; elle s'élança rapidement vers la maison.

Au bout de quelques secondes, Salvator entendit une voix de femme qui disait :

— Ah ! c'est vous, mademoiselle ! M. le comte, en partant, m'a ordonné de venir vous dire que l'air de la nuit était froid, et que vous pourriez prendre mal en vous y exposant plus longtemps.

— Me voici ! dit Mina.

Et les deux femmes s'éloignèrent.

Salvator écouta le bruit des pas qui allait s'affaiblissant et qui finit par s'éteindre tout à fait.

Alors, il se pencha, cherchant de nouveau le trou fait par Roland. Roland s'était remis à lécher cette chose étrange qui avait produit sur Salvator un si terrible effet.

— Ce sont les cheveux d'un enfant ! murmura-t-il. Il faut que je m'informe si Rose-de-Noël avait un frère.

Et, écartant Roland, il ramena la terre avec son pied, combla le trou, et piétina dessus pour remettre les choses dans l'état où elles étaient avant la découverte qu'il venait de faire.

Puis, l'opération terminée :

— Allons, Roland, dit-il, partons ! Mais sois tranquille, mon bon chien, nous reviendrons ici un jour ou une nuit !

CXXXVII

LA MAISON DE LA FÉE

On se souvient de la menace faite à la Brocante par Salvator à l'endroit de ce bouge malsain de la rue Triperet où nous avons vu pour la première fois la cartomancienne.

Salvator avait prononcé quelques paroles qui avaient effrayé la Brocante, et celle-ci s'était engagée à quitter au plus vite cette infecte habitation. Mais si la menace de l'enlèvement de Rose-de-Noël l'avait effrayée, le calcul d'une dépense folle à ses yeux l'avait bien autrement effrayée encore et l'avait empêchée de tenir sa promesse ; puis il en est des misérables comme des riches : ils quittent difficilement, plus difficilement que les riches mêmes, la maison où ils ont vécu ; et, peut-être, mise en demeure de s'exécuter, la vieille avare, qui tenait à son affreuse soupente, eût-elle préféré donner l'argent nécessaire à son déménagement et rester dans son bouge.

Mais au milieu de son doute pour savoir si elle obéirait ou désobéirait à Salvator, la Brocante avait reçu une visite qui avait décidé sa détermination.

Un jour, un beau jeune homme, d'une parfaite élégance, s'était présenté chez elle au nom de la fée Carita.

Il y avait deux noms qui caressaient doucement le cœur de cette belle et chétive enfant qu'on appelait Rose-de-Noël : l'un était celui de mademoiselle de Lamothe-Houdan ; l'autre, celui de Salvator.

Ce beau jeune homme, qui un jour était apparu sur le seuil de ce pandémonium dont nous avons risqué la description, n'était autre que Pétrus.

Alors, en répétant à la vieille bohémienne, au milieu des aboiements des chiens et des croassements de la corneille, à peu près les mêmes paroles que Salvator avait déjà dites, il avait fait comprendre à la Brocante que l'heure était venue de déloger.

Mais ce qui avait surtout déterminé la vieille, c'était la façon dont Pétrus s'y était pris.

— Voici la clef de votre nouvel appartement, avait-il dit. Vous n'avez qu'à vous présenter rue d'Ulm, nº 10 ; vous entrerez sous une grande porte. Vous regarderez à gauche, vous verrez trois marches. Vous monterez ces trois marches. Vous introduirez cette clef dans la serrure de la porte qui sera devant vous. Vous tournerez deux tours. La porte s'ouvrira, et vous serez dans votre appartement.

La Brocante avait, à ces mots, ouvert les yeux et les oreilles.

En effet, si d'un côté, elle regrettait par habitude le bouge contaminé, de l'autre, comme elle n'avait pas un sou parisis à dépenser, au lieu de le mettre à la porte, elle avait offert un siège au nouveau venu, et menacé les chiens et la corneille en l'honneur de son hôte.

Peut-être, malgré la menace de la Brocante, les chiens n'en eussent-ils aboyé et la corneille n'en eût-elle croassé que plus fort ; mais Rose-de-Noël les avait priés de se taire, et ils obéissaient bien mieux aux prières de Rose-de-Noël qu'aux ordres de la Brocante.

Une fois assis, Pétrus avait ajouté :

— Seulement, il faut quitter votre grenier dès demain.

— Oh ! avait dit la Brocante, et le temps de déménager ?

— Il ne s'agit pas de déménager ; il s'agit de vendre ou de donner tout ce que vous avez ici. Le logement que l'on vous offre par ma voix est meublé à neuf. Quant au loyer, il est payé pour un an. Voici la quittance.

La Brocante ne savait si elle rêvait ou veillait.

Aussi, derrière Pétrus, la clef à la main, avait-elle couru de la rue Triperet à la rue d'Ulm.

Tout s'était passé comme l'avait dit Pétrus : au nº 10, la Brocante avait trouvé une grande porte, sous la grande porte les trois marches ; la clef avait tourné dans la serrure, la porte s'était ouverte, et la vieille bohémienne avait pénétré dans l'appartement.

Cet appartement était situé au rez-de-chaussée ; les fenêtres donnaient sur un jardin de six pieds de long, c'est-à-dire de la grandeur d'une tombe si la personne qui le regardait était triste, de la grandeur d'une caisse d'oranger si la personne qui le regardait était gaie.

Ce rez-de-chaussée était composé de quatre pièces et d'une charmante petite chambre à l'entresol.

Relativement au grenier qu'habitait la Brocante, c'était, comme on voit, un palais.

Ces quatre pièces du rez-de-chaussée étaient : une antichambre, une petite salle à manger, une chambre à coucher pour la vieille, un cabinet pour Babolin.

Il va sans dire que la chambre de l'entresol était pour Rose-de-Noël.

L'antichambre était tendue de haut en bas, plafond compris, d'un petit coutil blanc et bleu, avec des torsades et des glands de laine rouge ; une jardinière en bois rustique, placée devant la fenêtre, renfermait quelques fleurs d'hiver. Quatre chaises en canne en formaient, avec elles, l'ameublement.

De l'antichambre, on passait dans la salle à manger. La salle à manger était peinte en bois de chêne, avec une table de chêne et six chaises de chêne. Les rideaux étaient de mérinos vert croisant sur des rideaux de mousseline. Aux murailles étaient pendus un coucou pour indiquer l'heure, et six gravures villageoises pour récréer les yeux. Un beau poêle chauffait à la fois la salle à manger et l'antichambre.

La chambre contiguë était la chambre à coucher de la Brocante. C'était la pièce originale de l'appartement : un véritable musée, un cabinet d'histoire naturelle et surtout d'histoire surnaturelle. Bien que cette chambre eût été meublée à peu de frais, l'ornementation en était d'un goût si sympathique à la Brocante, qu'elle poussa, en le voyant, un cri d'étonnement et de joie.

En effet, aux quatre côtés de la muraille étaient pendus mille objets insignifiants pour toute autre, mais anciens, mais merveilleux pour elle : des cornues et des croix, surmontées par un crâne couvert d'un voile noir ; une jambe décharnée jusqu'au fémur, qui semblait du bout du pied repousser dédaigneusement ce crâne nu et une chauve-souris aux ailes étendues, et riant à gorge déployée en voyant un mannequin provoquer une chimère de faïence ; [illegible] cerf-volant orné de toute sorte de figures cabalistiques, pendu au plafond, et se balançant dans l'espace ; [illegible] d'un crocodile qui, la gueule ouverte, semblait vouloir avaler un as de pique gigantesque, coudoyant un as de carreau, puis un serpent empaillé [illegible] de ses replis l'arbre de la science du bien et du mal ; [illegible] indiquant le changement de temps ; un [illegible] l'heure ; une trompette immense qui semblait [illegible] la dernière minute pour sonner d'elle-même le Jugement dernier ; — enfin, tout un mobilier de sorcière, c'est-à-dire la matérialisation du rêve que la Brocante avait fait toute sa vie, le monde d'une chiromancienne [illegible] par l'imagination d'un peintre.

Il n'y avait pas jusqu'à la corneille qui n'eût son clocher dans un coin de la chambre, et les chiens qui n'eussent leur niche dans des tonneaux.

Un lit à colonnes [illegible] complétait l'ameublement de la chambre.

Le cabinet de Babolin était une petite pièce tapissée d'un papier gris, avec un lit de fer bien blanc, bien propre, bien net, deux chaises, une table, une étagère formant armoire dans la partie inférieure, et supportant une quarantaine de volumes dans la partie supérieure.

Quant à la petite pièce de l'entresol, c'est-à-dire quant à la chambre de Rose-de-Noël, c'était un chef-d'œuvre, tout simplement, chef-d'œuvre de simplicité surtout.

La pièce était grande comme une chambre de poupée, toute tendue de perse rose, avec des cordonnets bleu de ciel, rideaux et meubles pareils. Les porcelaines de la cheminée et de la toilette étaient bleues avec des bouquets semblables à ceux de la perse ; le tapis était bleu tout uni.

Le seul tableau de cette chambre était un grand médaillon doré renfermant un pastel ; ce pastel était le portrait de la fée Carita, ressemblante à faire pousser un cri de surprise à ceux qui la connaissaient. La fée revêtait son costume de fée pour aller aux sources du ciel.

En sortant de la chambre fantastique de la Brocante, et en entrant dans cette petite chambre, on était émerveillé et réjoui comme lorsqu'on revoit le soleil en sortant des catacombes.

La Brocante revint comme elle était allée, c'est-à-dire tout courant. Elle annonça la bonne nouvelle à Rose-de-Noël et à Babolin, et il fut décidé que ce serait non pas le lendemain, mais le jour même que l'on irait habiter la maison de la fée. — Ce fut ainsi que l'on appela le nouvel appartement.

On prit un fiacre dans lequel on mit les objets dont on tenait à ne pas se séparer. Rose-de-Noël voulait emporter toute sa petite soupente ; quoi que pût lui dire la Brocante de l'élégance de son nouveau domicile, elle prit tout ce qu'elle pouvait prendre, et l'on partit.

Il est facile d'imaginer l'ébahissement de Babolin et de Rose-de-Noël ; la joie de cette dernière fut près d'aller jusqu'à la folie quand elle vit, dans une armoire que la Brocante n'avait pas aperçue, attendu qu'elle était prise dans la muraille, toute sorte d'écharpes grecques et arabes, toute sorte de résilles et de ceintures espagnoles, toute sorte de colliers et d'épingles à cheveux.

C'était pour Rose-de-Noël, avec ses instincts pittoresques, le trésor des trésors, une véritable cachette des *Mille et une Nuits*.

Et ce tapis, ce tapis si doux et si velouté, où elle pourrait tout à son aise marcher avec ses jolis pieds nus !

On s'installa dans l'appartement dès le même jour, et nul, pas même la Brocante, ne regretta le taudis de la rue Triperet.

Le lendemain, on eut la visite de Pétrus.

Il venait voir comment se trouvaient les nouveaux emménagés.

Tout le monde était dans la jubilation, y compris les chiens dans leur niche et la corneille sur son clocher.

Cependant, on n'était pas sans inquiétude sur ce que demanderait Pétrus en échange de tout ce bien-être donné au nom de la fée Carita ; car, enfin, il était probable que Pétrus demanderait quelque chose.

Pétrus demanda purement et simplement que Rose-de-Noël vînt poser dans son atelier, soit avec [illegible], soit avec Babolin, soit même avec tous deux.

Rose-de-Noël, sans trop savoir ce qu'on lui demandait, accepta du premier bond.

La Brocante demanda jusqu'au lendemain [illegible] prendre conseil de quelqu'un sur ce qu'elle [illegible].

Pétrus lui laissa toute liberté.

Ce quelqu'un que la vieille [illegible] était Salvator.

Aussi, derrière Pétrus, Babolin [illegible] en course pour relancer Salvator dans [illegible] et le prier qu'il [illegible] un instant [illegible] *la maison de la fée*.

Salvator vint le même jour.

Son avis fut que Rose-de-Noël pouvait parfaitement accorder à Pétrus la faveur qu'il demandait.

Rose-de-Noël avait toujours paru à Salvator une nature fine et distinguée ; il y avait une espèce d'instinct de l'art dans ce sentiment du pittoresque qu'elle déployait à tout propos.

Elle ne pouvait que gagner à être mise en contact avec ces organisations d'élite que l'on appelait Pétrus, Jean Robert, Ludovic et Justin, c'est-à-dire avec la peinture, la poésie, la science et la musique.

Quant à la façon dont on agirait avec elle, la Brocante pouvait être tranquille ; Rose-de-Noël serait traitée en sœur.

Salvator invita donc la Brocante à ne pas attendre que Pétrus se donnât la peine de revenir, mais à aller chez lui la première.

Le lendemain, à dix heures, l'enfant et la vieille frappaient à la porte de Pétrus.

La porte ouverte, et à la vue de cet atelier merveilleux, Rose-de-Noël poussa bien d'autres cris de joie et d'étonnement que ceux qu'elle avait poussés en voyant la chambre de la Brocante et même la sienne.

D'abord, de tous côtés et sous toute sorte de costumes, le portrait de la fée Carita ; puis, ensuite, mille objets dont elle ignorait non seulement l'usage mais encore le nom.

Il fallut lui dire comment s'appelait chaque chose et à quoi chaque chose servait.

Cependant, elle parut reconnaître le piano : ses doigts se posèrent sur les touches, elle en tira quelques accords qui prouvaient qu'autrefois elle avait étudié les premiers éléments de la musique.

Mais presque aussitôt, comme épouvantée par quelque souvenir terrible, elle referma le piano et s'en éloigna.

Puis elle voulut voir travailler Pétrus.

Pétrus travailla.

L'enfant jetait des cris de joyeux étonnement en voyant les objets qu'il plaisait à Pétrus de reproduire sous son pinceau.

L'artiste alors lui expliqua plus clairement ce qu'il désirait d'elle.

Pétrus ne lui eût pas demandé son portrait, que Rose-de-Noël l'eût supplié de le faire.

Tout fut donc bien vite convenu.

Dès le jour même, Rose-de-Noël poserait ; le lendemain et les jours suivants, Pétrus l'enverrait chercher et la ferait reconduire en voiture, et Rose-de-Noël viendrait, soit avec la Brocante, soit avec Babolin.

Dès le même jour, elle renouvela connaissance avec Jean Robert et Justin. — Elle les avait déjà vus chez la Brocante, on se le rappelle, le jour de la catastrophe.

Le lendemain, ce fut au tour de Ludovic.

Ludovic, sur la prière de Salvator, examina l'enfant avec la plus grande attention.

Ses membres étaient grêles, faibles, délicats, mais aucun organe n'était menacé. Ludovic traça une hygiène à laquelle Salvator ordonna à la Brocante de se conformer.

Au bout de huit jours, sous la direction de Justin, Rose-de-Noël connaissait toutes les notes, et commençait à jouer sur le piano les airs les plus faciles.

Il est vrai qu'en musique elle avait plutôt l'air de se souvenir que d'apprendre.

En outre elle savait par cœur quelques-uns des plus beaux vers de Lamartine et de Hugo, que lui avait appris Jean Robert, et qu'elle récitait avec une justesse et une expression étonnantes.

Enfin, elle faisait à tout moment promettre à Pétrus de lui apprendre à peindre.

Le jour où nous l'avons vue posant dans l'atelier, Rose-de-Noël en était à sa dixième séance.

Salvator venait presque tous les jours. Le hasard fit que ce jour-là, pour la première fois, il vint avec son chien. Pétrus l'avait prié d'amener Roland pour remplir un coin vide de son tableau de Mignon.

On a vu ce qui s'était suivi de la rencontre de Roland et de Rose-de-Noël.

Le lendemain de ce jour-là, vers huit heures du matin, au moment où Rose-de-Noël venait de se lever, on frappa trois coups à la porte, et Babolin, qui avait été chargé d'introduire les visiteurs comme étant le plus jeune et le voisin le plus proche de la porte d'entrée, Babolin alla ouvrir cette porte.

On entendit aussitôt retentir ces mots :

— Ah ! c'est notre bon ami, M. Salvator !

Le nom de Salvator était magique dans la maison. Il fut à l'instant même répété, avec une joyeuse intonation, par la Brocante et par Rose-de-Noël.

— Oui, gamin, c'est moi, répondit Salvator.

Salvator entra, et Rose-de-Noël lui sauta au cou.

— Bonjour, bon ami, dit-elle.

— Bonjour, mon enfant, fit Salvator en regardant avec attention si les tons roses de ses joues étaient dus à un retour de bonne santé ou à la présence de la fièvre.

— Et Brésil ? demanda la petite fille.

— Brésil est fatigué ce matin : il a couru toute la nuit. Je te l'amènerai un autre jour.

— Bonjour, monsieur Salvator, dit à son tour la Brocante, qui s'était aperçue qu'il y avait une glace dans sa chambre, et qui, depuis quelques jours, avait jugé à propos de se peigner. Eh ! quel bon vent nous procure le plaisir de votre visite ?

— Je vais te le dire, répondit Salvator en regardant autour de lui. Mais, d'abord, comment te trouves-tu dans ton nouveau logement, Brocante ?

— Comme dans un vrai paradis, monsieur Salvator.

— Avec cette exception qu'il est habité par le diable. Enfin, c'est un compte à régler entre Dieu et toi. Moi, je ne m'en mêle pas. — Et toi, Rose-de-Noël, comment te trouves-tu ici ?

— Si bien, que je ne puis pas croire que j'y suis, quoiqu'il me semble que j'y aie toujours été.

— Alors, tu ne désires rien ?

— Non, monsieur Salvator, rien que votre bonheur et celui de la princesse Régina, répondit Rose-de-Noël.

— Hélas ! mon enfant, dit Salvator, Dieu ne t'accorde, j'en ai bien peur, que la moitié de ton désir.

— Il ne vous est rien arrivé de malheureux ? demanda l'enfant avec inquiétude.

— Non, dit Salvator ; je suis, moi, le côté souriant et joyeux de ton souhait.

— Alors, demanda Rose-de-Noël, c'est la princesse qui est malheureuse ?

— J'en ai peur.

— Ah ! mon Dieu ! dit Rose-de-Noël les larmes aux yeux.

— Bah ! dit Babolin, puisqu'elle est fée, cela ne durera pas.

— Comment peut-on être malheureuse avec deux cent mille livres de rente ? demanda la Brocante.

— Tu ne comprends pas cela, n'est-ce pas, Brocante ?

— Ah ! ma foi, non, dit celle-ci.

— Dis donc, la mère, fit Babolin, une idée.

— Laquelle ?

— Si la fée Carita est malheureuse, c'est qu'elle désire quelque chose qui n'arrive pas.

— C'est probable.

— Eh bien ! fais donc ta grande réussite à son intention.

— Je ne demande pas mieux ; nous lui devons bien cela. Rose, donne-moi le jeu magique.

Rose fit un mouvement pour obéir.

Salvator l'arrêta.

— Plus tard, dit-il ; je suis venu pour toute autre chose.

Puis, se retournant du côté de la vieille :

— Holà ! Brocante, dit-il, à nous deux.

— Qu'y a-t-il, monsieur Salvator ? demanda la bohémienne avec une certaine inquiétude dont elle ne paraissait jamais tout à fait exempte, et qui pouvait bien avoir sa source dans les ordonnances de la police sur les sorcières modernes.

— Te souvient-il de la nuit du mardi gras au mercredi des Cendres ?

— Oui, monsieur Salvator.

— Te souviens-tu de ma visite à sept heures du matin ?

— Parfaitement.

— Te souviens-tu de ce qui a précédé cette visite ?

— Avant votre arrivée, je venais d'envoyer Babolin chez le maître d'école du faubourg Saint-Jacques.

— C'est cela même ; maintenant, voyons, — rappelle bien tous tes souvenirs, — pourquoi avais-tu envoyé Babolin chez le maître d'école ?

— Je l'y avais envoyé pour lui faire porter une lettre que j'avais trouvée dans le ruisseau de la place Maubert.

— Tu es bien sûre de ce que tu dis ?

— Très sûre, monsieur Salvator.

— Silence ! tu mens.

— Je vous jure, monsieur Salvator.

— Tu mens, te dis-je ! Toi-même, tu me l'as dit, mais tu ne t'en souviens plus, que cette lettre avait été jetée par la portière d'une voiture qui passait.

— Ah ! c'est vrai, monsieur Salvator ; mais je ne croyais pas qu'il y eût quelque importance à cela.

— La lettre a frappé contre le mur et est tombée contre la borne où était posée ta lanterne. Tu as entendu le bruit de quelque chose qui se brisait contre le mur, tu as pris ta lanterne, et tu as cherché.

— Vous étiez donc là, monsieur Salvator ?

— Tu sais que je suis toujours là. Maintenant, pour qu'en frappant contre la muraille, cette lettre fît un bruit que tu pusses entendre, il fallait nécessairement qu'il y eût quelque chose dans la lettre.

— Dans la lettre ? répéta la Brocante, qui commençait à voir vers quel but marchait l'interrogatoire.

— Oui, je te demande ce qu'il y avait.

— Il y avait quelque chose effectivement ! répondit la Brocante ; mais je ne me rappelle plus quoi.

— Bon!.. Par malheur, je me le rappelle, moi; il y avait une montre.

— C'est vrai, monsieur Salvator; une toute petite montre; mais si petite, si petite...

— Oui, que tu l'avais oubliée... Qu'as-tu fait de cette montre? Voyons.

— Ce que j'en ai fait?... Je ne sais, dit la Brocante en passant devant Rose-de-Noël, comme pour dérober à Salvator la vue de la chaîne qui entourait le cou de l'enfant.

Salvator prit la main de la vieille, et lui fit faire volte-face.

— Ote-toi de là! dit-il. Qu'a donc, Rose-de-Noël, autour du cou?

— Monsieur Salvator, répondit la Brocante en hésitant, c'est...

— C'est, s'écria l'enfant en tirant la montre de sa poitrine, c'est la montre qui était dans la lettre.

Et elle tendit la montre à Salvator.

— Veux-tu me la donner, Rosette? dit le jeune homme.

— Vous voulez dire *vous la rendre*, mon bon ami; puisqu'elle n'est point à moi, je ne pouvais la garder que tant qu'on ne la réclamait pas... Tenez, monsieur Salvator, — ajouta la petite fille avec une larme dans les yeux, car, au fond, elle éprouvait quelque peine à se séparer du charmant bijou; — j'en ai eu bien soin, allez!

— Merci, petite! Je tiens à te reprendre cette montre pour des raisons à moi connues...

— Oh! je ne vous les demande pas, mon ami, interrompit Rose-de-Noël.

— Mais c'est une montre qui vaut, au moins, soixante francs! s'écria la Brocante; et, puisque je l'ai trouvée...

— J'en donnerai une autre à Rose-de-Noël; — et tu l'aimeras autant que celle-ci, n'est-ce pas, mon enfant?

— Oh! bien mieux, monsieur Salvator, puisque c'est vous qui me l'aurez donnée.

— En outre, voilà cinq louis, Brocante, avec lesquels tu lui achèteras une robe de demi-saison et un chapeau. Au premier beau jour, je l'emmènerai à la promenade: l'enfant a besoin d'air.

— Oh! oui! oh! oui! dit Rose-de-Noël en sautant et en battant des mains.

La Brocante grondait; mais Salvator la regarda fixement, et elle se tut.

Salvator, maître de la montre qu'il était venu chercher, fit un pas pour sortir; alors, Rose-de-Noël s'attacha à lui.

— Mais non, mais non, dit Babolin jaloux de ses fonctions, c'est à moi de reconduire M. Salvator.

— Cède-moi la place pour cette fois-ci! demanda Rose-de-Noël.

— Oh! dit Babolin, et moi donc...?

Salvator lui mit dans la main une petite pièce de monnaie.

— Toi, reste ici, dit-il.

Il comprenait que Rose-de-Noël avait quelque chose à lui dire en particulier.

— Viens! dit-il.

Et il emmena l'enfant.

Quand ils furent tous deux dans l'antichambre, Rose-de-Noël lui sauta au cou et l'embrassa.

— Oh! monsieur Salvator, dit-elle, que vous êtes bon, et que je vous aime!

Salvator la regarda, et sourit.

— N'avais-tu rien autre chose à me dire, Rosette? demanda-t-il.

— Non, dit l'enfant en le regardant tout étonnée; je voulais vous embrasser, voilà tout.

Salvator l'embrassa à son tour, et sourit une seconde fois; seulement, dans ce second sourire, il y avait une suprême félicité: cette tendresse de l'enfant faisait, sur le cœur endurci de l'homme, l'effet des premiers rayons du soleil sur la terre engourdie.

Il caressa doucement avec sa main la joue brune de Rose-de-Noël.

— Merci, petite! dit-il; tu ne sais pas le bien que tu m'as fait!

Puis, s'arrêtant et la regardant, il pensa qu'il devait peut-être profiter de ce moment pour lui demander si elle n'avait point un frère; mais, après une seconde de réflexion:

— Oh! non, se dit-il, elle est trop heureuse maintenant. Nous verrons plus tard.

Et, l'ayant embrassée encore une fois, il sortit.

CXXXVIII

STABAT MATER DOLOROSA

Salvator, en quittant la rue d'Ulm, prit la rue des Ursulines, la rue Saint-Jacques, et gagna le faubourg.

Le lecteur a deviné où il allait.

Arrivé devant la porte du maître d'école, il sonna.

La sonnette correspondait au premier étage, pour que les visiteurs ne dérangeassent point Justin dans ses classes.

Ce fut sœur Céleste qui vint ouvrir.

Le pâle visage de la jeune fille se teinta de rose en voyant Salvator.

— M. Justin est-il ici? demanda le jeune homme.

— Oui, répondit sœur Céleste.

— Dans sa classe, ou chez lui?

— Chez ma mère; montez. Nous parlions de vous quand vous avez sonné.

Cela arrivait souvent à la pauvre famille, de parler de Salvator.

Ils montèrent l'escalier, laissèrent à gauche la chambre vide de Mina, et entrèrent chez madame Corbie.

Autour du poêle, qui servait de point de réunion à la famille, étaient la vieille aveugle, le bonhomme Müller et Justin.

Rien n'était changé, si ce n'est que tous les visages avaient vieilli de dix ans en six semaines.

La mère Corbie, surtout, était effrayante à voir: sa figure était jaune comme de la cire; ses cheveux étaient d'un blanc d'argent. Elle se tenait courbée vers la terre, et ne semblait pas seulement chercher à reconnaître celui qui venait d'arriver.

C'était l'incarnation de la douleur muette, immobile et sourde, de la douleur chrétienne, avec son expression sublime de patience et d'abnégation.

Elle inclina si faiblement la tête en voyant entrer Salvator, et en reconnaissant sa voix, que Salvator eût pu la prendre pour une statue en pierre de la Vierge au pied de la croix.

Le bonhomme Müller, lui aussi, ressemblait à une pétrification du chagrin. Le brave homme, qui avait eu le premier l'idée du pensionnat, et qui avait donné l'adresse de madame Desmarets, persistait à se croire le seul auteur du mal, et il venait recevoir les consolations de Justin, au lieu de lui en donner.

Lui, Justin, n'était point aussi abattu qu'on eût pu le croire. Les premiers jours, pendant tout le temps qu'il n'avait point donné à ses classes, il était resté dans sa chambre, entièrement anéanti. Mais, après avoir désespéré, après avoir eu conscience de l'immensité de sa douleur, sa douleur même le régénéra pour ainsi dire: il s'y retrempa comme dans un bain de plantes amères, et, lui qui, au premier abord, semblait le plus impressionnable de la famille, ce fut lui qui, par une vigoureuse réaction sur lui-même, reprit de la force, et en donna à chacun.

En voyant entrer Salvator, il se leva et alla à lui.

Le jeune homme lui tendit la main et pressa la sienne fraternellement.

Le bonhomme Müller lui offrit un siège, en lui adressant, plutôt pour l'acquit de sa conscience que dans l'espérance de recevoir une réponse favorable, la question sacramentelle:

— Avez-vous des nouvelles?

Au reste, depuis le départ de Mina, c'était le mot avec lequel chacun s'abordait.

Céleste faisait-elle un tour dans le quartier, Justin et sa mère lui demandaient:

— Quelle nouvelle?

Était-ce Justin qui rentrait, après une sortie, si courte qu'elle fût, c'étaient alors la mère et Céleste qui faisaient à Justin la même question.

Et il en était chaque jour de même pour Müller, quand Müller venait faire sa visite quotidienne.

Les familles qui demeurent à cent pas des champs de bataille, et qui tremblent pour les êtres qui leur sont chers, ne demandent pas de nouvelles de la guerre avec une plus fiévreuse anxiété.

Ce jour-là, comme nous l'avons dit, ce fut Müller qui adressa la question sacramentelle à Salvator.

— Oui! répondit laconiquement celui-ci.

Céleste s'appuya contre la muraille; la mère se leva debout comme mue par un ressort; Justin tomba sur sa chaise; Müller trembla de tous ses membres.

— Mais de bonnes nouvelles? demanda en bégayant Müller.

Aucun des autres n'avait la force de parler.

— Oui! répondit encore le jeune homme.

— Dites! dites! firent ensemble toutes les voix.

— Oh! ne vous attendez pas, dit Salvator, à trop de bonheur, de peur d'être déçus. Ce que j'ai à vous apprendre est presque aussi triste que joyeux, presque aussi amer que doux. N'importe, je ne veux pas vous priver d'une joie, cette joie fût-elle accompagnée d'un chagrin.

— Parlez! s'écria Justin.

— Parlez! répétèrent les autres.

Salvator tira de sa poche la petite montre, et, la présentant à Justin:

— D'abord, mon ami, dit-il, reconnaissez-vous cela?

Justin s'élança sur la montre avec un cri de joie.

— La montre de Mina ! s'écria-t-il en la couvrant de baisers ; la montre que je lui ai donnée au dernier anniversaire de sa naissance ; cette montre qu'elle aimait tant, me disait-elle, qu'elle ne la quitterait ni jour ni nuit ; elle l'a quittée ! Oh ! mon Dieu ! comment l'a-t-elle quittée ?

La mère s'était levée.

Elle fit un signe de tête équivalant à ce cri qui échappa à Jacob à la vue de la robe ensanglantée de Joseph : « Une bête féroce a dévoré mon fils ! »

— Non ! non ! dit vivement Salvator, qui comprit ce geste ; non, soyez tranquille : votre enfant n'est pas morte ; non, Mina est vivante.

Ce fut un cri de joie parmi tous les assistants.

— Je l'ai vue ! continua Salvator.

— Vous ! s'écria Justin en sautant au cou du jeune homme et en l'enlaçant de ses bras ; vous avez vu Mina ?

— Oui, mon cher Justin.

— Où ? quand ? M'aime-t-elle encore ?

— Elle vous aime toujours ; elle vous aime plus que jamais, répondit le jeune homme essayant de contenir Justin et de garder son sang-froid.

— Elle vous l'a dit ?

— Elle me l'a dit, répété, affirmé.

— Quand ?

— Cette nuit.

— Mais dites-moi donc le lieu où vous l'avez vue !

— Et vous, mon cher Justin, laissez-moi le temps de vous le dire.

— C'est vrai ! dit le bonhomme Muller en tirant de sa poche un foulard pour essuyer les larmes qui jaillissaient de ses yeux ; c'est vrai ! Tu veux qu'il parle, Justin, et tu ne lui donnes pas le temps de parler.

— Il aurait déjà parlé s'il pouvait le faire, dit madame Corbie en secouant la tête.

— Eh bien, dit Justin en se rasseyant, je ne vous interroge plus, mon cher Salvator ; j'écoute.

— Écoutez donc, et patiemment, mon cher Justin. Dans un but qu'il est inutile de vous faire connaître, je suis allé me promener hier au soir à quelques lieues de Paris, entre onze heures et minuit. J'étais dans un parc. L[illegible] au clair de la lune, j'ai vu à travers les arbres s'avancer une jeune fille qui est venue s'asseoir sur un banc, à quatre pas de la place où j'étais caché.

— C'était Mina ! s'écria Justin incapable de se modérer.

— C'était Mina.

— Et vous ne lui avez pas parlé ?

— Je lui ai parlé ; c'est elle qui m'a répondu qu'elle vous aimait toujours.

— C'est juste.

— Mais laissez-le donc dire ! fit Muller impatienté.

— Mon frère ! pria sœur Céleste.

La mère était retombée dans son immobilité et dans son mutisme.

— Un instant après, continua Salvator, un jeune homme parut et vint s'asseoir près d'elle.

— Oh ! fit Justin.

— Je me trompe, il ne s'assit point, dit Salvator ; Mina le tint debout et respectueux devant elle.

— Et ce jeune homme, n'est-ce pas, c'était le comte Lorédan de Valgeneuse ?

— C'était le comte Lorédan de Valgeneuse, répéta Salvator.

— Oh ! le misérable ! dit Justin grinçant des dents ; si jamais celui-là me tombe entre les mains...

— Silence, Justin ! fit M. Muller.

— Si vous ne m'écoutez pas tranquillement, Justin, dit Salvator, je m'arrête.

— Oh ! non, non, mon ami, je vous en supplie !

— J'entendis leur conversation d'un bout à l'autre, et il résulte pour moi de cette conversation, dont je ne veux pas vous répéter les détails, que M. Lorédan de Valgeneuse a chargé [illegible] un matelot d'amener...

— Un m[illegible] ! s'écrièrent tous les assistants.

Seule, madame Corbie resta muette.

— Mais de quel crime [illegible] ? demanda M. Muller.

— Oui, de quel crime ? reprit Justin.

— Du crime de détournement et de séquestration de mineure, crime prévu et puni par les art. 354 et 356 du Code pénal.

— Oh ! le misérable ! ne put s'empêcher de s'écrier à son tour le bon M. Muller.

Justin garda le silence. La mère, immobile, nous l'avons dit, n'avait pas prononcé une parole, n'avait pas changé de pose.

— Oui, c'est un grand misérable, dit Salvator ; mais c'est un misérable tout-puissant et placé si haut que nous ne pouvons l'atteindre.

— Et cependant ? reprit énergiquement Justin.

— Oui, et cependant il faut l'atteindre, n'est-ce pas ? continua Salvator ; c'est votre pensée, et c'est la mienne aussi.

— Si j'allais trouver cet homme ? s'écria Justin en se levant comme prêt à partir.

— Si vous alliez le trouver, Justin, dit Salvator, il vous ferait arrêter par son suisse, et conduire à la Conciergerie.

— Mais si j'y allais, moi, un vieillard ? dit Muller.

— Vous, monsieur Muller, il vous ferait prendre par ses domestiques et conduire à Bicêtre.

— Mais qu'y a-t-il donc à faire ? s'écria Justin.

— Faire ce que fait notre mère : prier, dit sœur Céleste.

En effet, la mère priait à voix basse.

— Mais enfin, dit Justin, vous lui avez parlé, vous avez dit encore quelque chose à nous dire.

— Oui, j'ai à vous achever mon récit. Mina fut admirable de pudeur et de dignité. Justin, c'est une sainte jeune fille ! aimez-la de toute votre âme.

— Oh ! s'écria le jeune homme, je l'aime, je l'aime !

— M. Lorédan s'éloigna, laissant Mina seule. Ce fut alors que je pensai qu'il était temps de me montrer. Je m'approchai de la pauvre enfant qui, agenouillée sur le sable, demandait conseil et secours à Dieu. Il me suffit de prononcer votre nom pour me faire connaître. Elle me demanda comme vous : « Qu'y a-t-il à faire ? » et comme à vous je lui répondis : « Attendre et espérer ! » Alors elle me raconta dans tous ses détails l'enlèvement et ses suites ; comment, emportée dans une voiture à travers les rues de Paris, elle fut forcée, pour vous faire parvenir sa lettre, d'en envelopper sa montre. La montre devait être chez la femme qui vous a envoyé la lettre. J'y allai, je la réclamai. La Brocante [illegible] Rose-de-Noël me la rendit.

Justin baisa de nouveau la petite montre.

— Vous savez le reste, dit Salvator, et très prochainement je vous dirai ce qu'il me semble convenable de faire.

Et ayant dit ces mots, il salua, faisant, tout en saluant, signe à Justin de le reconduire.

Justin comprit ce signe et le suivit.

Madame Corbie demeura aussi immobile à la sortie de Salvator qu'elle était restée immobile à son entrée.

CXXXIX

INITIATION

Les deux jeunes gens descendirent dans la chambre à coucher de Justin, c'est-à-dire dans la salle où se faisait la classe.

Or, la classe était vide : les enfants avaient congé, vu la solennité du jour, qui était un dimanche.

Ce fut Salvator qui fit signe à Justin de s'asseoir.

Justin prit une chaise ; Salvator s'assit sur une table.

— Maintenant, dit Salvator en posant la main sur l'épaule de Justin, maintenant, mon cher ami, prêtez-moi toute votre attention, et ne perdez pas un mot de ce que je vais vous dire.

— J'écoute, car je me suis bien douté que vous n'aviez pas tout dit devant ma mère et ma sœur.

— Et vous aviez raison. Il y a de ces choses qu'on ne dit pas devant une mère et devant une sœur.

— Parlez, j'écoute !

— Justin, vous ne retrouverez pas Mina par les moyens ordinaires.

— Oui, mais par votre intermédiaire je la reverrai, n'est-ce pas ?

— Soit ! seulement, tout doit d'abord être bien arrêté entre nous.

— Que je la revoie, que je sache où elle est, et le reste me regarde.

— Vous vous trompez, Justin. A partir de ce moment, c'est moi que tout regarde. Oui, vous la reverrez, puisque je vous le promets ; oui, vous l'enlèverez, c'est possible, facile même ; oui, vous la cacherez de manière à ce qu'on ne la retrouve pas, elle ; mais on vous retrouvera, vous !

— Eh bien, après ?

— Vous retrouvé, vous êtes arrêté, emprisonné !

— Que m'importe ! il y a une justice en France ; on reconnaîtra tôt ou tard mon innocence, et Mina sera sauvée.

— Tôt ou tard, avez-vous dit ? J'admets le *tôt ou tard*, quoique sur ce point je ne sois pas de votre avis ; seulement, je suis obligé de parer au pis. Mettons que votre innocence sera reconnue, mais tard — croyez que je vous fais une grande concession — au bout d'un an, par exemple. Eh bien, pendant cette année, qu'arrivera-t-il de votre famille ? La misère entrera par la porte que votre sortie aura laissée ouverte : votre mère et votre sœur mourront de faim.

— Non ! car les bons cœurs leur viendront en aide.

— Ah ! comme vous vous trompez, mon pauvre Justin ! Les Valgeneuse ont les cent bras de Briarée. De même qu'il leur aura suffi d'étendre un de ces bras pour vous ouvrir la porte d'un cachot, de même, des quatre-vingt-dix-neuf autres qui leur resteront, ils traceront autour de votre famille un cercle que la pitié n'osera franchir. Les bons cœurs viendront en aide à votre mère et à votre sœur ! Qu'entendez-vous par les bons cœurs ? Jean Robert, un poète, qui est riche aujourd'hui comme M. Laffitte, qui demain est plus pauvre que vous ; Pétrus, un peintre, homme de fantaisie, qui fait des tableaux pour lui et non pour le public, qui vit non pas de son pinceau, mais en mangeant son pauvre petit patrimoine ; Ludovic, un médecin de talent, de mérite, de génie même si vous voulez, mais un médecin sans clientèle ; moi, un pauvre commissionnaire, qui vis au jour le jour, et qui ne puis jamais répondre du lendemain. — Votre mère et votre sœur sont bonnes chrétiennes, et il leur restera l'église ? Un des cardinaux les plus influents de l'époque est parent des Valgeneuse. Le bureau de bienfaisance ? Le président du bureau est lui-même un Valgeneuse. Elles auront recours au préfet de la Seine, au ministre de l'intérieur ? Elles recevront vingt francs une fois donnés, et encore les recevront-elles quand on saura qu'elles sont la mère et la sœur d'un homme arrêté sous la prévention d'un crime entraînant peine de galères !

— Mais que reste-t-il donc à faire ? s'écria Justin tout frémissant de rage.

Salvator appuya plus fortement sa main sur l'épaule de Justin, et fixant son regard sur le sien :

— Que feriez-vous, Justin, demanda-t-il, si un arbre menaçait de tomber sur votre tête ?

— J'abattrais l'arbre, répondit Justin, qui commençait à comprendre la métaphore de son ami.

— Que feriez-vous si quelque bête féroce échappée d'une ménagerie parcourait la ville ?

— Je prendrais un fusil, et je tuerais la bête féroce.

— Alors, dit gravement Salvator, vous êtes celui que j'espérais ; écoutez-moi donc.

— Je crois vous comprendre, Salvator, dit Justin, appuyant à son tour sa main sur la cuisse de son ami.



Il sauta.

— Certes, reprit Salvator, celui-là qui, pour venger une injure personnelle, apporterait le désordre dans la cité, celui-là qui, parce que sa maison brûle, tenterait d'incendier la ville, celui-là serait un sot, un méchant ou un fou. Mais celui-là, Justin, qui aurait sondé les plaies de la société et qui se dirait : « Je connais à fond le mal, et je connais le remède », celui-là ferait œuvre de bon citoyen, celui-là serait un honnête homme. Justin, je suis un des membres désolés de cette grande famille humaine opprimée par quelques intrigants. Jeune, j'ai plongé [illegible] dans cet océan que l'on nomme le monde, et [illegible] de Schiller, j'en suis revenu plein d'épouvante. Alors je suis rentré en moi-même, et j'ai médité sur les misères de mes semblables. Je les ai tous vus [illegible] les uns comme des bêtes de somme [illegible] fardeau qui dépasse leurs forces, les autres [illegible] que le boucher conduit à l'abattoir. Alors [illegible] j'ai eu honte de mes semblables, j'ai eu honte de moi-même ; je me suis fait l'effet d'un homme qui verrait [illegible] un autre homme attaqué par des voleurs, et qui, caché derrière un arbre, le laisserait dévaliser, meurtrir [illegible] lui porter secours [illegible] en gémissant sourdement. Je me suis dit qu'à tout, excepté à la mort, il y a un remède, et encore que la

mort n'était qu'un mal individuel, sans même être un accident pour l'espèce. Un jour qu'un mourant me montrait ses blessures, je lui ai demandé : « Qui te les a faites ? » il m'a répondu : « C'est la société, ce sont tes semblables ! » Alors, j'ai arrêté la parole sur ses lèvres, et je lui ai dit : « Non, ce n'est point la société, non, ce ne sont point mes semblables qui t'ont frappé. Ils ne sont pas mes semblables ceux qui t'attendent au fond d'un bois et te dérobent ta bourse ; ils ne sont pas mes semblables ceux qui te lient les mains et qui t'égorgent ! ceux-là, ce sont les méchants qu'il faut combattre, les herbes empoisonnées de la plaine qu'il faut arracher. — Le puis-je ? me demanda le blessé. Je suis seul ! — Non ! répondis-je en lui tendant la main, nous sommes deux ! »

— Nous sommes trois ! dit Justin en saisissant la main de Salvator.

— Tu te trompes, Justin, nous sommes cinq cent mille !

— Bien ! dit Justin, dont les yeux rayonnèrent de joie ; et que Dieu, qui m'a entendu, me renonce pour un des siens le jour où j'oublierai ou renierai les paroles que je dis.

— Bravo, Justin !

— A bas ce misérable gouvernement d'idiots, d'intrigants et de jésuites, qu'on a impudemment nommé la Restauration, et qui n'est que le souffle de l'étranger répandu sur la France !

— Assez, dit Salvator ; soyez à cinq heures chez moi, et prévenez que vous ne rentrerez point chez vous de la nuit.

— Où allons-nous ?

— Je vous le dirai à cinq heures.

— Faut-il prendre des armes ?

— C'est inutile.

— A cinq heures ?

— A cinq heures !

Les deux jeunes gens se quittèrent. Il ne leur avait fallu qu'un instant, comme on voit, à l'un pour faire, à l'autre pour accepter une proposition dans laquelle tous deux risquaient leur tête.

Mais il en était ainsi de l'état des esprits à cette époque. Il y avait un souvenir qui rendait braves les plus timides, — féroces les plus doux ; ce souvenir, c'était celui de l'ennemi envahissant deux fois la France. Cette odieuse et terrible invasion qui n'est qu'un fait historique pour la génération de 1860, était une apparition enflammée et sanglante pour celle de 1827. Chacun de nous se rappelait, en province, les blessés de Montmirail, de Champaubert et de Waterloo ; à Paris, ceux de la butte Saint-Chaumont et de la barrière de Clichy. La haine était une œuvre nationale, et le mot de la Fayette : « L'insurrection est le plus saint des devoirs », était devenu la devise de la France.

Le jour où nous raconterons cette époque au point de vue de l'histoire générale, nous serons plus juste envers elle, comme philosophe, que nous ne le sommes aujourd'hui comme romancier.

A cinq heures, Justin était chez Salvator.

Salvator présenta Justin à Fragola.

— Je t'ai promis, dit-il, un accompagnateur et un maître de chant pour Carmélite : voici déjà la moitié de ce que j'ai promis. Justin, rappelez-vous cette belle jeune fille que nous avons vue expirante, à Meudon, sur son lit de douleur ; elle souffre : c'est notre sœur. Je lui ai promis, par la bouche de Fragola, votre aide et celle de M. Muller.

Justin répondit par un sourire qui mettait sa vie à la disposition de Salvator.

— Et, maintenant, dit celui-ci, partons !

Et, se retournant vers Fragola, et l'embrassant comme un père embrasse son enfant, car, tout jeune qu'il était, Salvator avait pris à la douleur quelque chose de grave et de paternel, — l'embrassant, disons-nous, comme un père embrasse son enfant, bien plus que comme un amant embrasse sa maîtresse, il descendit l'escalier le premier, en commandant à Brésil, tout désolé, de rester avec Fragola.

Justin le suivit silencieux.

On traversa, sans échanger une parole, toute cette portion de Paris qui s'étend de la place Saint-André-des-Arcs, à la barrière de Fontainebleau.

Arrivé là, et voyant que Salvator s'engageait sur la route, Justin rompit le silence.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— A Viry-sur-Orge, dit Salvator.

— Qu'est-ce que c'est que Viry-sur-Orge ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non.

— C'est le village où j'ai vu Mina hier.

Justin s'arrêta court et tout frissonnant.

— Et vous allez me la faire voir ? s'écria-t-il.

— Oui, répondit Salvator souriant à l'aspect de cette pâleur qui envahissait les joues de Justin, signe de joie qu'il eût été difficile de distinguer d'un signe de terreur.

— Et quand me la ferez-vous voir ?

— Ce soir même.

Justin porta ses deux mains à ses yeux, et chancela ; Salvator le soutint en passant son bras autour de son corps.

— Oh ! mon cher Salvator, dit Justin, vous allez me prendre pour une femme, et vous n'aurez plus confiance en moi.

— Vous vous trompez, Justin ; car, si je vous vois faible dans la joie, je vous ai vu fort dans la douleur.

— Oh ! murmura Justin, et ma mère, ma pauvre mère qui ne sait pas combien je vais être heureux !

— Demain, vous lui direz tout, et elle n'aura rien perdu pour attendre.

Dans son désir d'arriver promptement à Viry-sur-Orge, Justin proposa de prendre une voiture ; mais Salvator lui fit observer qu'il ne pouvait voir Mina que de onze heures à minuit, et que, par conséquent, il était inutile d'arriver à Juvisy trois ou quatre heures d'avance. Sa présence réitérée à la Cour-de-France pouvait, d'ailleurs, donner des soupçons.

Justin se rendit à l'observation de Salvator. Il fut résolu que non seulement on irait à pied, mais encore que l'on s'arrangerait de manière à n'arriver au parc du château qu'à onze heures du soir.

Une fois en plaine, les deux voyageurs rompirent le silence qu'ils avaient gardé en traversant Paris. La conversation, contenue jusque-là, prit un tour plus libre, une allure plus vive. — Il semble que les pensées intimes ont besoin, comme les plantes, du grand air pour s'exhaler.

Salvator reprit l'initiation au point où il l'avait laissée dans la chambre du maître d'école : il expliqua à Justin dans leurs détails les plus cachés les secrets du carbonarisme ; il lui révéla l'organisation de cette société, il lui en dit le but, il lui montra la franc-maçonnerie prenant sa source mille ans avant le Christ dans le temple de Salomon : d'abord ruisseau, puis torrent, puis rivière, puis fleuve, puis lac, puis océan !

Justin, en entendant un homme de l'âge et de la condition de Salvator faire de la société une histoire aussi complète et aussi rapide en même temps, écoutait les paroles du jeune homme avec le même respect qu'il eût écouté celles d'un apôtre.

Et, en effet, Salvator, doué de la faculté si rare de généraliser, Salvator, en peu de temps et en peu de mots, avait, comme Cuvier fit pour le monde physique, retrouvé, décomposé et recomposé l'histoire morale de la société.

La théorie de Salvator était bien simple : c'était une tendresse profonde pour l'humanité sans distinction de caste ni de race, une abolition complète des frontières pour réunir le genre humain dans une seule et même famille : — l'accomplissement des paroles du Christ, qui, ayant déjà donné la liberté et l'égalité, avaient encore à donner la fraternité.

Pour lui, et dans sa vaste appréciation sociale, tous les hommes étaient fils d'un même père et d'une même mère, tous frères, par conséquent tous libres. L'esclavage donc, sous quelque forme qu'il se cachât, était le monstre qu'il voulait terrasser comme la cause primordiale du mal. Il y avait en lui un reste de la noblesse et de la loyauté des anciens preux qui s'en allaient combattre en Palestine. Il eût volontiers, comme eux, donné sa vie pour le triomphe de sa foi, et il parlait de l'avenir des nations avec cette même élévation et dans ce même langage qui semblaient le privilège de l'abbé Dominique.

Au reste, les deux jeunes gens, — dont l'un avait eu, sans qu'il s'en doutât, sur la vie de l'autre, une si grande influence, — les deux jeunes gens, le prêtre et le commissionnaire, avaient entre eux plus d'une ressemblance : c'étaient le même amour de l'humanité, la même fraternité universelle, le même but enfin, vers lequel ils tendaient tous deux, quoique marchant dans deux voies différentes et partis de deux points opposés.

Ainsi, l'abbé Dominique partait de Dieu, et descendait de Dieu à l'humanité ; Salvator cherchait le secret de Dieu dans l'humanité et montait de l'homme à Dieu. L'humanité, pour l'abbé Dominique, était de création divine ; Dieu, pour Salvator, était de création humaine ; l'humanité, pour l'abbé Dominique, n'avait de raison d'être que créée, soutenue, dirigée par une puissance supérieure ; l'humanité, pour Salvator, n'avait aucune raison d'être si elle n'était entièrement libre, si elle n'était elle-même sa force dirigeante.

Il y avait, en un mot, entre leurs deux théories religieuses, la même différence qu'il y a en politique entre l'aristocratie et la démocratie, entre la monarchie et la république ; et, cependant, nous le répétons, partant de ces deux principes opposés, tous deux tendaient vers le même but, l'indépendance de l'homme, la fraternité universelle.

Pour Justin, pauvre martyr, en lutte depuis son enfance avec les besoins de la vie matérielle, et qui n'avait jamais eu le temps de plonger son regard dans l'abîme des abstractions sociales, cette théorie de Salvator fut un long éblouissement allant presque jusqu'au vertige. Cette révélation fit jaillir autour de lui mille étincelles comme elles jail-

lissent d'un foyer dont on attaque la flamme près de s'éteindre. Son cœur, endormi dans les bras de la résignation, cette berceuse céleste, qui, depuis dix-huit siècles, endort l'humanité, tressaillit et se réveilla tout à coup aux mots de fraternité et d'indépendance, et, au bout de deux heures de marche et de causerie, il avait grandi de dix coudées.

On marche vite, on fait beaucoup de chemin sans s'en apercevoir, lorsqu'on marche poussé par le souffle d'une puissante préoccupation ou d'une grande idée. On arriva à la Cour-de-France vers neuf heures du soir.

Il restait deux heures à attendre.

Salvator se rappela une petite cabane de pêcheur où il avait dîné, il y avait sept ans, le jour où il avait trouvé Brésil. On gagna le bord de la rivière ; on reconnut la cabane, on entra, et, moyennant une bouteille de vin et une matelote, on obtint l'hospitalité.

Les yeux de Justin ne s'écartaient du coucou qui marquait l'heure que pour s'y reporter un instant après plus ardemment ; sans le bruit que faisait le balancier, bruit auquel il n'y avait pas à se méprendre, Justin eût juré que les aiguilles étaient arrêtées.

Cependant, dix heures, puis onze heures sonnèrent. Salvator vit l'impatience de son compagnon et en eut pitié.

— Partons ! dit-il.

Justin respira, bondit de sa chaise à son chapeau, et se trouva du même coup sur le seuil de la porte.

Salvator le rejoignit en souriant.

Ce fut à Salvator à lui montrer le chemin.

En effet, il marcha le premier dans la direction du château de Viry : on retrouva le pont Godeau, l'allée de tilleuls, la grille du parc.

— Est-ce là ? demanda tout bas Justin.

Salvator fit de la tête un signe affirmatif.

Puis, en recommandation de silence, il appuya son doigt sur ses lèvres.

Salvator et Justin longèrent le mur, légers et silencieux comme deux ombres ; puis, au même endroit où, la veille, il l'avait escaladé, Salvator s'arrêta.

— C'est ici, murmura-t-il.

Justin mesura des yeux la hauteur de la muraille. Moins habitué que son compagnon aux exercices gymnastiques, il se demandait comment il franchirait l'obstacle.

Salvator s'appuya contre le mur, et présenta à Justin ses deux mains comme premier échelon.

— Nous allons donc escalader cela ? demanda Justin.

— Ne craignez rien ; nous ne rencontrerons personne, dit Salvator.

— Oh ! ce n'est pas pour moi que je crains ; c'est pour vous.

Salvator fit un mouvement d'épaules dont nous n'essayerons pas de donner la traduction.

— Montez, dit-il.

Justin mit ses pieds dans les mains, puis sur les épaules de Salvator, puis il enjamba le faîte du mur.

— Et vous ? demanda-t-il.

— Sautez de l'autre côté et ne vous inquiétez pas de moi.

Justin obéit comme un enfant.

Au lieu de lui dire de sauter sur le sol, Salvator lui eût dit de sauter dans le feu, qu'il eût obéi de même.

Il sauta, et Salvator entendit le retentissement de ses pieds sur la terre.

Quant à lui, il s'élança avec sa légèreté ordinaire, se hissa à la force du poignet sur le chaperon du mur, et, en une seconde, se trouva dans le parc, près de Justin.

Il s'agissait de s'orienter, afin de n'avoir pas besoin de faire les détours que Salvator avait faits, la première fois, en suivant Roland.

Le jeune homme s'arrêta un instant, rappela ses souvenirs et coupa droit à travers le parc.

Au bout de cinq minutes de marche, il s'arrêta encore, s'orienta de nouveau et appuya un peu à gauche.

— Nous y sommes ! dit Salvator ; voici l'arbre.

Sans doute en lui-même ajoutait-il :

— Et voici la tombe.

Tous deux pénétrèrent dans le fourré et attendirent.

Au bout de quelques secondes, Salvator appuya la main sur l'épaule de son ami.

— Silence ! dit-il, j'entends le frôlement d'une robe de soie.

— C'est elle, alors ? dit Justin tout frissonnant.

— [illegible] selon toute probabilité ; seulement, laissez-moi me montrer le premier. Vous comprenez l'effet que votre apparition inattendue pourrait produire sur la pauvre enfant. Elle approche, elle est seule. Cachez-vous [illegible] ne paraissez que quand je vous dirai de paraître. [illegible]

C'était Mina.

Elle était seule, en effet.

— Oh ! mon Dieu ! murmura Justin.

Et il fit mine de s'élancer.

— Vous voulez donc la tuer ? dit Salvator en le retenant.

Il s'était fait dans le massif un mouvement qui avait attiré l'attention de Mina.

Elle s'arrêta, regardant avec inquiétude, et toute prête à fuir comme une gazelle effarouchée.

— C'est moi, mademoiselle, dit Salvator ; ne craignez rien.

Et, écartant les branches, il apparut aux yeux de Mina.

— Ah ! c'est vous ! dit Mina. Que je suis heureuse de vous voir, mon ami !

— Et moi aussi, d'autant plus que je vous apporte des nouvelles.

— De Justin ?

— De Justin, de sa mère, de sa sœur, du bon M. Muller.

— Ingrate que je suis ! j'oubliais tout ce qui n'est pas lui. Voyons, qu'avez-vous fait depuis hier ? Contez-moi cela.

— D'abord, j'ai retrouvé votre montre.

— Oh ! tant mieux !

— J'ai été voir toute votre chère famille, porter à Justin l'assurance de votre amour, et recevoir la sienne.

— Oh ! que vous êtes bon ! Et a-t-il été bien heureux ?

— Vous demandez cela ? Il a pensé devenir fou.

— Merci ! trois fois merci ! Lui avez-vous dit où j'étais ?

— Oui.

— Et alors ?...

— Alors, vous comprenez bien qu'il m'a demandé à venir.

— Oh ! oui, je comprends cela.

— Mais vous comprenez aussi que ma première pensée a été de lui refuser cette satisfaction.

— Oh ! non, non, cela, monsieur, je ne le comprends plus.

— Je vous dis ma première pensée, mademoiselle.

— Et... et la seconde ? demanda Mina en hésitant.

— La seconde a été l'opposé de la première.

— De façon ?... demanda Mina toute tremblante.

— De façon que, sur la promesse d'être raisonnable...

— Eh bien ?

— Je suis convenu avec Justin de l'amener.

— Et quand cela devez-vous l'amener.

— Je voulais l'amener un de ces soirs.

— Un de ces soirs ! dit la jeune fille en poussant un soupir ; et il a consenti à attendre ?

— Non.

— Comment, non ?

— Il a voulu venir tout de suite... Vous comprenez encore cela ?

— Oh ! certes, je le comprends. J'aurais fait comme lui, moi !

— Ma première pensée a encore été de refuser, dit Salvator en riant.

— Mais la seconde ? fit Mina, la seconde ?

— La seconde a été de vous l'amener ce soir même.

— De sorte ?... demanda la jeune fille toute palpitante.

— De sorte que je l'ai amené.

— Monsieur, il m'a semblé entendre parler tout à l'heure. C'est à lui que vous parliez, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle ; il voulait se jeter au-devant de vous, et je l'en empêchais.

— Oh ! si je l'avais revu ainsi, je serais morte de joie !

— Vous entendez, Justin ? dit Salvator.

— Oh ! oui, oui, s'écria le jeune homme en s'élançant hors du massif.

Salvator se rangea pour faire place à son ami. Les deux jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, étouffant entre leurs lèvres les deux noms de Justin et de Mina.

Puis, presque aussitôt, deux mains s'étendirent du côté de Salvator, et deux voix pleines de larmes joyeuses murmurèrent en même temps :

— Mon ami, Dieu vous le rende !

Salvator les regarda un instant de son doux et puissant regard qui, semblable à celui d'un dieu, semblait prendre la responsabilité de l'avenir ; puis, serrant la main de Justin et baisant Mina au front :

— Et maintenant, dit-il, vous êtes sous le regard [illegible] gneur. Que Dieu, qui m'a conduit jusqu'ici, me [illegible] qu'au bout !

— Vous nous quittez, Salvator ? dit Justin.

— Justin, répondit Salvator, vous savez [illegible] sard que j'ai rencontré Mina ; vous savez [illegible] elle que je cherchais quand je suis venu [illegible]. Laissez-moi poursuivre mon œuvre, et [illegible] le bonheur est un hymne à Dieu ! [illegible] près de vous.

Et le jeune homme, [illegible] la main et de la tête, disparut au [illegible] conduisait au [illegible].

Ce que se dirent [illegible] les deux amants demeurés seuls, je n'essaye [illegible] le raconter.

Supposez, chers lecteurs, que [illegible] l'oreille appuyée à la porte du ciel, et que [illegible] parler les anges.

CXL

INVESTIGATION

Le lendemain, à huit heures du matin, Justin, comme d'habitude, ouvrait sa classe, mais d'un visage si joyeux que les élèves de ses bambins, accoutumés à son visage triste ou plutôt grave, se demandèrent entre eux :

— Tiens, qu'a donc le maître, ce matin ? est-ce qu'il lui serait arrivé, par hasard, un héritage de vingt mille livres de rente ?

Vers la même heure, Salvator, le visage un peu plus soucieux, entrait dans la rue principale, ou plutôt dans la seule rue du village de Viry ; il regardait à droite et à gauche, et, apercevant, sur le seuil d'une porte, une belle jeune fille qui semblait rentrer chez elle, tenant à la main une mesure de lait, il s'approcha d'elle avec une intention si visible de lui parler, que celle-ci s'arrêta sur le seuil de la porte, et attendit.

— Mademoiselle, dit Salvator, seriez-vous assez bonne pour m'indiquer la maison de M. le maire ?

— C'est bien la maison de M. le maire que vous demandez ? dit la jeune fille.

— Sans doute.

— C'est qu'il y a la maison de M. le maire et la mairie, reprit la jolie fille avec un sourire qui semblait demander pardon au jeune homme de la leçon de topographie qu'elle lui donnait.

— C'est juste, dit Salvator ; j'eusse dû m'expliquer plus clairement. Je désire parler à M. le maire, mademoiselle.

— Alors, vous pouvez entrer, monsieur, ajouta la jeune fille, car vous êtes justement à sa porte.

Et, passant la première, elle indiqua le chemin à Salvator.

A la porte de la salle à manger, elle rencontra une espèce de servante à laquelle elle remit la petite mesure de lait, qui paraissait être destinée à devenir son déjeuner et celui de sa famille ; puis, se tournant vers Salvator :

— Si monsieur le voyageur veut me suivre ? dit-elle.

A cette époque, où l'on ne connaissait ni les chemins de fer, ni les trains de plaisir, on donnait généralement au visiteur étranger le titre de *voyageur*, comme on le donne encore aujourd'hui au touriste dans les montagnes du Jura et dans celles du Dauphiné.

Salvator sourit et suivit la belle enfant.

On monta au premier étage ; la jeune fille ouvrit la porte d'une espèce de cabinet où un homme était assis à un bureau, et elle dit à cet homme :

— Papa, voilà un *monsieur* qui veut te parler.

Et, en effet, sous son costume de chasse, Salvator pouvait très bien passer pour un *monsieur*.

Le maire fit un signe de la tête et continua d'écrire sans regarder le survenant, peut-être craignait-il de perdre le fil de sa phrase s'il l'interrompait.

Par hasard, le maire de Viry était encore, à cette époque, ce même brave homme auquel l'honnête M. Gérard avait eu affaire il y avait sept ou huit ans, lors de l'horrible catastrophe dont ce dernier avait été victime.

C'était, comme nous l'avons dit, en son lieu et place, un [illegible] maître, participant à la fois du bourgeois et du paysan, homme loyal et naïf autant que Salvator le pouvait désirer.

Sa phrase finie, il se retourna, repoussa en arrière son bonnet grec, releva ses lunettes sur son front, et aperçut le jeune homme resté debout près de la porte.

— C'est vous qui désirez me parler ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit Salvator.

— Alors, donnez-vous la peine de vous asseoir, dit le maire avec un geste qui rappelait vaguement celui d'Auguste faisant la même invitation à Cinna.

Et, en même temps, il lui désignait une espèce de fauteuil romain.

Salvator avança [illegible] auprès de celui de M. le maire.

Après les premiers [illegible]

— Que désirez-vous [illegible] Salvator.

— Un renseignement que [illegible] de me refuser, monsieur [illegible] que vous [illegible] cependant j'espère [illegible] me donner.

— Parlez, monsieur, et si [illegible] à [illegible] des devoirs et de [illegible]

— Je crois que vous [illegible] monsieur. Mais d'abord, sans indiscrétion [illegible] de temps êtes-vous maire ?

— Depuis quatorze ans, monsieur ! [illegible] le brave homme [illegible]

— [illegible] ! Salvator. Eh bien, [illegible] savoir de vous le nom de la personne qui habitait le château de Viry vers l'année 182.

— Oh ! monsieur, le propriétaire se nommait alors M. Gérard Tardieu.

— Gérard Tardieu ! répéta Salvator, songeant à ce cri, échappé si souvent à Rose-de-Noël pendant sa fièvre : « Oh ! ne me tuez pas, madame Gérard ! »

— Un bien honnête et bien excellent homme, continua le maire, et qui, à notre grand regret à tous, quitta le pays à la suite d'une épouvantable catastrophe.

— Arrivée ici ?

— Ici même.

— Alors, monsieur, c'est précisément de cette aventure que je désirais vous entretenir, dit Salvator. Vous plairait-il de me la raconter ?

Ceux de nos lecteurs qui ont habité ou qui habitent encore la province savent avec quel empressement tout habitant d'une petite ville accepte le moindre incident qui peut rompre la monotonie de sa vie ; ils ne s'étonneront donc pas du rayon de plaisir qui illumina les yeux du maire de Viry lorsque celui-ci flaira la distraction quelconque que venait lui offrir cet étranger providentiel. La joie qui éclata sur le visage du brave homme était une injure adressée à la lenteur du temps, et exprimait clairement cette moqueuse pensée : « Autant de pris sur l'ennemi ! »

Il raconta à Salvator l'histoire de M. Gérard, d'Orsola, de M. Sarranti et des deux enfants dans ses moindres détails ; il n'omit rien de ce qui pouvait intéresser son auditeur, et surtout allonger le récit ; il eût voulu, le cher homme, multiplier à l'infini les épisodes de cette sanglante aventure, afin de retenir le plus longtemps possible un hôte si précieux. Malheureusement, c'était une imagination médiocre que celle de M. le maire de Viry ; il raconta donc dans son effroyable simplicité, toute l'horrible histoire que nos lecteurs connaissent.

En outre, il la raconta à son point de vue, à lui ; de sorte que le personnage intéressant de ce drame fut M. Gérard, qui, dans le récit du digne maire, devenait, d'assassin, victime.

Le narrateur s'étendit sur le désespoir de ce même M. Gérard, dont il fit une longue et douloureuse description.

La perte des deux enfants, surtout, avait été, au dire de M. le maire, si terrible pour son ancien administré, à cause de la grande affection que celui-ci portait à son frère, qu'il ne parlait jamais ni de l'un ni de l'autre sans éclater en sanglots.

Salvator écouta le brave homme avec une attention qui lui conquit toute sa bienveillance.

Puis, quand il eut fini :

— Mais, demanda Salvator, vous m'avez parlé d'un M. Gérard, d'une Orsola, d'un M. Sarranti et de deux enfants.

— Oui, dit le maire.

— N'existait-il pas une madame Gérard ?

— Je n'ai pas connu de femme à M. Gérard.

— Vous n'avez connu personne du nom de *madame Gérard* ? Réfléchissez bien.

— Non... à moins que... attendez donc !

Et le maire se mit à rire avec finesse.

— Attendez donc, continua-t-il ; si fait, si fait, il y avait, en réalité, une madame Gérard : c'était la pauvre Orsola, que les gens qui voulaient se mettre bien avec elle appelaient *madame Gérard* ; car, monsieur, ajouta sentencieusement le maire, vous savez que c'est la faiblesse habituelle des concubines de désirer que les inférieurs, ou ceux qui dépendent d'elles, leur donnent le nom qu'elles n'ont pas le droit de porter. Aussi savaient-ils cela, les pauvres petits enfants, et quand ils voulaient obtenir quelque chose de leur gouvernante, ne manquaient-ils pas de l'appeler madame Gérard.

— Merci, monsieur, fit Salvator.

Puis, après une pause :

— Et vous dites, monsieur, demanda-t-il, que jamais, quelques recherches que l'on ait faites, on n'a pu retrouver ni le petit Victor ni la petite Léonie ?

— Jamais, monsieur ! et, cependant, on a bien cherché.

— Vous rappelez-vous ces malheureux enfants, monsieur le maire ? reprit Salvator.

— Parfaitement.

— Je parle de leur signalement.

— Comme si je les voyais encore, monsieur ! Le garçon avait entre huit et neuf ans ; il était beau, frais, blond...

— De grands cheveux ? demanda Salvator en frissonnant malgré lui.

— De grands cheveux bouclés qui tombaient jusque sur ses épaules.

— Et la petite fille ?

— La petite fille pouvait avoir de six à sept ans.

— Blonde comme son frère ?

— Oh ! non, monsieur, c'était une nature toute opposée : mince et brune, elle, avec de grands yeux noirs magnifiques, qui, à cause de sa maigreur, semblaient tenir tout le

visage. Il fallait que ce M. Sarranti fût un fier misérable pour voler ainsi cent mille écus à son bienfaiteur, et lui tuer ses deux enfants.

— Mais, demanda Salvator, vous m'avez dit, je crois, que le complice de M. Sarranti, dans cet assassinat, avait été un grand chien que l'on tenait toujours à l'attache, et que l'on redoutait à l'égal d'un tigre.

— Oui, dit le maire, un chien que le frère de M. Gérard avait rapporté du Nouveau Monde.

— Et, ce chien, qu'est-il devenu ?

— Il me semblait vous avoir dit, monsieur, que, dans un moment de désespoir, M. Gérard avait pris sa carabine, et l'avait déchargée sur lui.

— De sorte qu'il l'a tué ?

— On ne sait s'il est mort ; mais comme c'était un chien terrible, il a emporté le coup.

— Vous rappelez-vous, par hasard, le nom de ce chien ?

— Attendez donc... je vais me le rappeler... Il avait un singulier nom... un nom de... comment dirai-je?.. Il s'appelait Brésil !

— Ah ! fit en lui même Salvator. — Brésil, vous êtes sûr ?

— Oui, oui, très sûr !

— Et ce chien si féroce n'avait jamais mordu les enfants ?

— Au contraire, il les adorait, et particulièrement la petite Léonie.

— Maintenant, monsieur le maire, dit Salvator, il me reste à vous demander une grâce.

— Laquelle, monsieur ? laquelle ?... s'écria le maire, trop heureux de faire quelque chose pour un homme qui interrogeait avec tant de courtoisie, et écoutait avec tant d'attention.

— Je ne saurais demander à visiter le château, qui est habité par des personnes inconnues, continua Salvator, et, cependant...

Il hésita.

— Dites, monsieur, dites ! fit le maire ; et, si le renseignement que vous désirez est à ma disposition...

— J'eusse voulu un plan des appartements inférieurs, de la cuisine, du cellier, de la serre.

— Oh ! monsieur, dit le maire, c'est chose facile ! Lors de l'instruction de l'affaire, instruction interrompue par l'absence de M. Sarranti, un plan a été fait en double...

— Et ces deux plans, demanda Salvator, que sont-ils devenus, s'il vous plaît ?

— L'un est joint au dossier qui se trouve entre les mains du procureur du roi ; l'autre doit être encore dans mes cartons.

— Me serait-il permis, monsieur, demanda Salvator, de prendre une copie de celui qui vous est resté ?

— Certainement, monsieur.

Le maire ouvrit inutilement deux ou trois cartons, puis, enfin tomba sur l'objet qu'il cherchait.

— Voilà ce que vous demandez, monsieur, dit-il. Maintenant, si vous désirez une règle, un crayon, un compas, je puis vous procurer cela.

— Merci, je n'ai aucunement besoin d'établir une échelle de proportions ; il me suffira de prendre un aperçu général des localités.

Salvator copia le plan avec la certitude de main d'un géomètre exercé ; et, son dessin fini :

— Monsieur, dit-il en pliant le papier et en le mettant dans sa poche, il ne me reste plus qu'à vous remercier et à vous faire mes excuses de tout le dérangement que je vous ai causé.

Le maire protesta que Salvator ne l'avait nullement dérangé, et essaya même de le retenir à déjeuner avec son *épouse* et ses deux *demoiselles* ; mais, si tentante que fût l'offre, Salvator crut devoir refuser. Le maire, qui ne voulait se séparer de son hôte que le plus tard possible, le reconduisit jusqu'à la porte, et, avant de prendre congé de lui, se mit à la disposition du jeune homme pour tout nouveau renseignement qui serait de sa compétence.

Le même jour, Salvator présentait Justin à la loge des Amis de la Vérité, où il le faisait recevoir maçon.

Il va sans dire que Justin accomplit sans sourciller toutes les épreuves : il eût traversé le feu, il eût franchi le pont, aigu comme le tranchant d'un rasoir, qui conduit du purgatoire au paradis de Mahomet ! Mina n'était-elle pas au bout du rude et laborieux chemin ?

Le lendemain, Justin fut présenté et reçu dans une vente.

A partir de cette seconde réception, Salvator n'eut plus rien de caché pour son ami, et il lui révéla jusqu'aux derniers secrets de cette vaste conspiration qui, commencée en 1815, ne devait donner ses fruits qu'en 1830.

Laissons-les poursuivre cette grande œuvre de l'insurrection, dans laquelle notre histoire trouvera son dénoûment, en poursuivant cette histoire à travers les sinuosités qu'elle trace, revenons à Pétrus et à mademoiselle de Lamothe-Houdan.

CXLI

EN ATTENDANT LE MARI

Dans cette serre embaumée où nous avons vu Pétrus faire avec tant d'amour un portrait détruit avec tant de colère, couchée sur une chaise longue, vêtue de l'habit blanc des mariées, pâle comme la statue du Désespoir, mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan, ou plutôt la comtesse Rapt, regardait, avec des yeux où se peignait la stupeur, une centaine de lettres éparses autour d'elle.

Celui qui fût entré dans cette chambre, ou qui, simplement, eût jeté un regard par la porte entre-bâillée, eût compris, en voyant le visage épouvanté de la jeune femme, que la cause de cette terreur muette, c'était la lecture qu'elle venait de faire d'une ou de plusieurs de ces lettres qu'elle avait laissé tomber et regardait avec horreur et dégoût.

Elle resta un instant silencieuse et immobile, tandis que deux larmes coulaient lentement de ses yeux sur sa poitrine.

Puis, d'un mouvement presque automatique, elle fit remonter jusqu'à ses genoux sa main pendante, y prit une lettre encore pliée, la déplia, la porta à la hauteur de ses yeux ; mais, à la troisième ou quatrième ligne, comme si elle n'avait pas la force d'aller plus loin, elle laissa tomber la lettre sur le tapis où gisaient déjà les autres.

Alors, elle plongea sa tête entre ses deux mains et médita quelques instants.

Onze heures sonnèrent dans une chambre voisine.

Elle écarta ses mains de son visage, et écouta, comptant des lèvres et silencieusement les vibrations du timbre.

Quand le onzième coup eut retenti et se fut éteint, elle se leva, ramassa toutes les lettres, en fit un paquet, et les serra dans une chiffonnière dont elle cacha la clef derrière le pied d'un strelitzia ; puis, allant à une sonnette, elle en tira le cordon d'un mouvement rapide et nerveux.

Une vieille femme de chambre parut.

— Nanon, dit la jeune fille, il est l'heure : allez à la petite porte du jardin qui donne sur le boulevard des Invalides, et amenez ici le jeune homme que vous trouverez attendant devant la grille.

Nanon traversa le corridor, descendit les quelques marches qui conduisaient au jardin, coupa diagonalement gazons et massifs, et, ayant ouvert la petite porte qui donnait sur le boulevard des Invalides, elle passa la tête par l'entre-bâillement de cette porte, et chercha des yeux celui qu'elle devait conduire près de sa maîtresse.

Pétrus, bien qu'à trois pas d'elle, lui demeurait invisible, effacé qu'il était par un grand orme contre lequel il s'était appuyé, et d'où il regardait les fenêtres de Régina.

Chose étrange ! le pavillon qu'habitait la jeune fille n'était point éclairé ; le pavillon qui lui faisait face ne l'était pas davantage ; un voile de deuil semblait jeté du haut en bas sur l'hôtel entier.

La seule fenêtre illuminée d'une faible lueur, d'une lueur pareille à celle qu'une lampe mortuaire fait trembler dans un caveau funèbre, était la fenêtre de l'atelier de Régina.

Que s'était-il donc passé ? Pourquoi donc toute cette vaste maison n'avait-elle pas un air de fête ? pourquoi n'entendait-on pas la musique d'un bal ? pourquoi ce silence ?

En voyant s'ouvrir la petite porte et apparaître la vieille femme de chambre, Pétrus, qui, comme Régina, venait de compter les onze coups du timbre, se détacha de l'arbre auquel il semblait cloué, et demanda :

— N'est-ce pas moi que vous cherchez, Nanon ?

— C'est vous, monsieur Pétrus ; je viens de la part...

— De la princesse Régina, je sais cela, dit le jeune homme impatient.

— De la part de la comtesse Rapt, reprit Nanon.

Pétrus sentit un frisson passer dans ses veines ; une sueur froide perla sur son front. Il appuya sa main à l'arbre pour se donner un soutien.

A ces mots : « De la part de la comtesse Rapt », il crut à un contre-ordre. Heureusement, Nanon ajouta :

— Suivez-moi.

Et, démasquant la porte qu'elle referma derrière lui, elle fit entrer Pétrus dans le jardin.

Quelques secondes après, elle ouvrait la porte de la serre, et, dans la pénombre, le jeune homme aperçut sa bien-aimée Régina, ou plutôt, lui sembla-t-il du moins, le spectre de celle qu'il avait connue.

— Voici M. Pétrus, dit la vieille femme de chambre en introduisant le jeune homme qui demeura près de la porte.

— C'est bien, dit Régina ; laissez-nous, et restez dans l'antichambre.

Nanon obéit et Pétrus et Régina se trouvèrent seuls.

Régina fit signe de la main au jeune homme de s'approcher ; mais le jeune homme, sans bouger de place :

— Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, madame, dit-il

en appuyant sur ce dernier mot, avec la dureté impitoyable des amants désespérés.

— Oui, monsieur, dit Régina d'une voix douce, car elle comprenait tout ce qu'il devait souffrir ; oui, j'ai à vous parler.

— A moi, madame ? Vous avez à me parler, le soir d'un jour où j'ai failli mourir de douleur en apprenant que s'était accompli ce mariage qui vous lie à tout jamais à l'homme que je hais le plus au monde ?

Régina sourit tristement, et l'on pouvait lire dans ce sourire :

« Et moi donc, croyez-vous donc que je le haïsse moins que vous ? »

Puis tout haut et avant que ce sourire fût effacé de ses lèvres :

— Prenez le tabouret d'Abeille, dit-elle, et asseyez-vous près de moi.

Dominé par la voix en même temps douce et grave de Régina, Pétrus obéit.

— Plus près, dit la jeune fille, plus près encore... Là ! regardez-moi bien maintenant... oui, ainsi.

— Mon Dieu ! murmura Pétrus, mon Dieu ! que vous êtes pâle !

Régina secoua la tête.

— Ce ne sont point là les fraîches couleurs d'une fiancée, n'est-ce pas, mon ami ?

Pétrus frissonna, comme si ces deux mots : *mon ami* étaient un fer aigu pénétrant dans sa poitrine.

— Vous souffrez, madame ? dit-il.

— Oui, je souffre, répondit-elle, horriblement !

Le sourire de Régina prit une teinte de douleur inexprimable.

— Qu'avez-vous, madame ?... Dites-moi ce que vous avez. Je suis venu ici dans l'intention de vous maudire, et me voilà prêt à vous plaindre.

La jeune femme regarda fixement Pétrus.

— Vous m'aimez ? demanda-t-elle.

Pétrus tressaillit, et, tout balbutiant, tout frissonnant :

— Madame... dit-il.

— Je vous demande si vous m'aimez, Pétrus, répéta la jeune femme d'une voix grave jusqu'à la solennité.

— Le jour où, pour la première fois, je suis entré dans cet atelier, — et il y a de cela trois mois, madame, — je vous aimais déjà, dit Pétrus; aujourd'hui, comme il y a trois mois, je vous aime, avec cette différence que, vous connaissant mieux, je vous aime davantage !

— Ainsi, je ne m'abusais pas, reprit Régina, lorsque je m'étais dit à moi-même que vous m'aimiez tendrement et profondément. Les femmes ne se trompent point à cela, mon ami ! Mais aimer tendrement et profondément, ce n'est qu'aimer un peu plus et un peu mieux qu'on n'aime d'habitude ; moi, je veux être pour vous quelque chose de grave et de sacré, de respecté et de cher !... Depuis deux heures, mon ami, je n'ai que vous au monde sur qui m'appuyer, et, si vous ne m'aimez pas à la fois comme l'amant aime l'amante, comme le frère aime sa sœur, et comme le père aime sa fille, je ne sais plus qui m'aimerait ici-bas !

— Le jour où je cesserai de vous aimer, Régina, répondit le jeune homme avec la même tristesse solennelle, ce jour-là sera mon dernier jour ; car mon amour et ma vie sont animés du même souffle ! C'est vous qui m'avez sauvé du désespoir dans lequel m'avait plongé cette époque de doute où nous vivons ! Penchant déjà vers l'abîme du néant dont la profondeur vertigineuse attire notre jeunesse, je croyais l'art perdu pour mon pays et je menais cette vie inintelligente des jeunes gens de mon âge ; j'avais renoncé au travail, j'étais prêt à jeter par la fenêtre palette et pinceaux, et à laisser cette force que Dieu m'avait donnée, cette énergie que je sentais en moi se consumer, s'anéantir dans une activité [illegible] ou dans une apathique résignation. [illegible], je vous rencontrai, madame, et, de ce jour, je [illegible] foi dans mon art ; de ce jour-là, je crus à l'avenir, au bonheur, à la gloire, à l'amour, car votre intelligente bonté me releva à mes propres yeux, et m'ouvrit toutes les routes [illegible] de l'existence ! Ne me demandez donc pas, madame, si je vous dois tout mon amour, car je vous répondrai : Non seulement tout mon amour, Régina, mais aussi toute ma [illegible]

— Dieu me préserve [illegible] jamais de vous, mon ami ! répondit Régina, dont le visage se couvrit de la rougeur d'une orgueilleuse joie ; [illegible] aussi sûre de votre affection que vous pouvez être assuré de la mienne.

— De la vôtre ! mon [illegible] Pétrus.

— Oui, Pétrus, reprit [illegible] la jeune femme ; et [illegible] pas vous rien apprendre de nouveau en vous [illegible] je vous aime ; si je vous [illegible] c'était moins [illegible] pour entendre un serment que je savais [illegible] de votre cœur que [illegible] quelques pa[illegible] dont j'ai, aujourd'hui surtout, un immense besoin [illegible]

Pétrus se [illegible] glisser de son tabouret à genoux et incliné, non pas comme devant une femme qu'on aime, mais comme devant une sainte que l'on adore :

— Écoutez, madame, dit-il à son tour ; vous êtes non seulement la personne que j'aime le mieux, mais encore celle que j'estime, que je respecte, que je vénère le plus au monde !

— Merci, mon ami ! dit Régina en laissant tomber sa main dans celle de Pétrus.

— Et, cependant, dit le jeune homme, pour vous aimer ainsi, convenez qu'il faut que je sois bien insensé !

— Pourquoi cela, Pétrus ?

— Parce que vous n'avez pas eu en moi la confiance que j'ai eue en vous !

Régina sourit tristement.

— Je vous ai caché mon mariage, dit-elle.

Pétrus se tut ou plutôt ne répondit que par un soupir.

— Hélas ! continua Régina, ce mariage, je voudrais le cacher à moi-même. J'espérais toujours que quelque catastrophe imprévue, quelqu'un de ces événements sur lesquels comptent les désespoirs, arriverait, qui l'empêcherai de s'accomplir. Alors, je vous eusse dit, pâle et tremblante, comme le voyageur qui vient d'échapper à un danger de mort, je vous eusse dit : « Ami ! voyez comme je suis pâle et tremblante ! C'est que j'ai manqué vous perdre pour toujours ; c'est que nous avons failli être séparés à jamais ! Mais me voilà, rassurez-vous ; aucun péril ne me menace plus, et je suis à vous, bien à vous ! » Les choses n'ont point été ainsi : les jours ont marché leur pas ordinaire, sans événement imprévu, sans catastrophe bienfaisante, les heures ont succédé aux heures, les minutes aux minutes, les secondes aux secondes ; l'instant fatal est arrivé comme il arrive pour le condamné : après le rejet du pourvoi en cassation, le rejet du pourvoi en grâce, puis le prêtre, puis le bourreau !

— Régina ! Régina ! et que suis-je moi ?... Pourquoi m'appelez-vous ? Que viens-je faire ici ?

— Vous le saurez tout à l'heure.

Pétrus chercha des yeux une pendule : en ce moment, celle qui était dans la chambre voisine sonna la demie.

— Oh ! dites-le moi vite madame, reprit Pétrus ; car, selon toute probabilité, je n'ai plus longtemps à rester près de vous !

— Qu'en savez-vous, Pétrus, et pourquoi répondre à ma tristesse par un mot amer ?

— Mais, enfin, madame, vous êtes mariée, mariée d'aujourd'hui ! Votre mari est dans le même hôtel que vous, et il est onze heures et demie du soir...

— Écoutez-moi, Pétrus, reprit Régina : vous êtes un grand cœur, le noble enfant d'une généreuse terre ; on dirait que vous êtes né et que vous avez vécu dans un autre siècle que le nôtre. Vous avez la bravoure et la candeur, la hauteur et la loyauté des anciens preux, qui s'en allaient mourir en terre sainte ; votre candeur n'admet pas la ruse, votre loyauté ne soupçonne pas le mensonge ; incapable de faire le mal, à moins que vous ne soyez aveuglé par une passion quelconque, vous ne croyez qu'au bien. Le monde où je vis en réalité, mon ami, est fait de toute autre sorte que celui où vous vivez en imagination : ce qui lui paraît tout simple, à lui, vous semblerait indigne, à vous ; ce qu'il croit naturel vous paraîtrait haïssable... Voilà pourquoi j'ai attendu aujourd'hui pour vous dire mon chagrin ; voilà pourquoi j'ai attendu ce soir pour vous faire assister à quelque chose comme à la révélation d'un crime.

— D'un crime balbutia ! Pétrus. Que voulez-vous dire, madame ?

— D'un crime, oui, Pétrus.

— Oh ! murmura le jeune homme, ce que je soupçonne est donc vrai ?

— Que soupçonnez-vous ? Voyons, dites-moi cela, mon ami.

— Eh bien, madame, je soupçonne d'abord que l'on vous a mariée contre votre volonté ; que de votre mariage dépendait la fortune ou l'honneur de l'un des membres de votre famille. Je crois, enfin, que vous êtes victime d'une de ces spéculations atroces permises par la loi, parce qu'elles sont mystérieusement abritées sous le toit discret de la famille. J'approche de la vérité, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Régina d'une voix sombre ; oui, Pétrus, c'est cela !

— Eh bien, me voici, Régina, continua Pétrus en serrant les mains de la jeune femme ; vous avez besoin de moi, sans doute ? vous avez besoin d'un cœur et d'un bras de frère, et vous m'avez choisi pour quelque œuvre de dévouement et de protection ? Vous avez bien fait, et je vous rends grâce ! Maintenant, ma sœur bien-aimée, dites-moi tout ce que vous avez à me dire... Parlez, je vous écoute à deux genoux !

En ce moment, la porte de l'atelier s'ouvrit brusquement et la vieille femme de chambre qui, dix-neuf ans auparavant avait reçu Régina entre ses bras, parut dans l'encadrement de la porte.

Pétrus voulut se relever et se rejeter sur son tabouret ; mais Régina, au contraire, le maintint à la place où il était en lui appuyant la main sur l'épaule.

— Non, restez ! dit-elle.

Puis, se retournant vers Nanon :

— Eh bien, qu'y a-t-il, ma bonne chérie ? dit Régina.

— Pardonnez-moi d'entrer ainsi, madame, dit la vieille femme, mais c'est M. Rappt.

— Il est là ? demanda Régina avec un accent de suprême hauteur.

— Non ; mais il fait demander par son valet de chambre si madame la comtesse est prête à le recevoir.

... vous comprends pas, car je ne devine point ce que vous voulez dire.

— Mon ami, reprit Régina, fiez-vous à moi pour ménager votre cœur, en même temps que j'en appelle à votre loyauté. Entrez dans ce boudoir ; c'est là que j'enferme mes fleurs les plus précieuses.

Le jeune homme hésitait encore.

— Entrez, insista Régina. L'obscurité dont mes paroles ... couvertes, le mystère dont ma vie à venir sera enve-



Régina ! Régina ! murmura sourdement le comte.

— Il a dit *madame la comtesse* ?

— Je répète les propres paroles de Baptiste.

— C'est bien, Nanon ; dans cinq minutes, je le recevrai.

— Mais, dit Nanon en indiquant Pétrus du geste, mais monsieur... ?

— Monsieur reste ici, Nanon, dit Régina.

— Mon Dieu ! murmura Pétrus.

— Monsieur... ? demanda Nanon.

— Va porter ma réponse à M. Rappt, et ne t'inquiète de rien, ma bonne Nanon ; je sais ce que je fais.

Nanon se retira.

— Pardonnez-moi, madame, s'écria Pétrus en se dressant tout debout, aussitôt que la vieille femme de chambre eut refermé la porte, mais votre mari ?

— Ne doit pas vous voir, et ne vous verra point ici.

Et elle alla fermer la porte, et pousser le verrou, afin que le comte Rappt ne pût entrer sans frapper.

— Mais moi... ?

— Vous, vous devez voir et entendre ce qui va se passer, pour que vous puissiez rendre témoignage un jour de ce qu'a été la nuit de noces du comte et de la comtesse Rappt.

— Oh ! tenez, Régina, dit Pétrus, je deviens fou, car je

loppée, l'insupportable contrainte où nous serions forcés de vivre l'un vis-à-vis de l'autre, si vous ne portiez pas la moitié de mon terrible secret, tout m'impose, à titre de devoir, ce que je fais en ce moment... Oh ! c'est une horrible histoire que celle qui va vous être révélée, Pétrus ! Mais ne jugez pas légèrement, mon ami, ne condamnez pas avant d'avoir entendu, ne haïssez pas avant d'avoir apprécié.

— Non, Régina, non, je ne veux rien entendre ; non, j'ai foi en vous, je vous aime, je vous respecte... Non, je n'entrerai pas là !

— Il le faut, mon ami ; d'ailleurs, il est trop tard maintenant pour vous retirer ; vous le rencontreriez sur votre chemin ; je ne serais pas justifiée près de vous, et je serais soupçonnée par lui.

— Vous le voulez, Régina ?

— Je vous en supplie, Pétrus, et, au besoin, je l'exige !

— Que votre volonté soit faite, ma belle madone ! ma douce reine !

— Merci, mon ami, dit Régina en lui tendant la main. Et maintenant, entrez dans ma petite orangerie, Pétrus ; elle a reçu mes plus secrètes pensées, c'est vous dire qu'elle vous recevra. C'est mon confessionnal embaumé !

Elle souleva la tapisserie.

— Asseyez-vous là, au milieu de mes camélias, près de la porte, pour tout entendre. C'est ma place favorite quand je veux rêver. Les camélias sont à la fois de brillantes et de modestes fleurs du Japon qui ne vivent bien que dans le demi-jour ; j'aurais voulu naître, vivre et mourir comme elles ! — J'entends des pas ; entrez, mon ami. Écoutez et pardonnez à qui a souffert !

Pétrus ne résista pas davantage : il entra dans la petite orangerie, et Régina laissa retomber sur lui la portière.

En ce moment, les pas s'arrêtèrent devant la porte, et, après quelques secondes d'hésitation, on frappa.

Puis la voix du comte Rappt demanda :

— Peut-on entrer, madame ?

Régina devint pâle comme si elle allait mourir, et cependant la sueur perla sur son front.

Elle essuya son visage avec un mouchoir de fine batiste, respira, puis, d'un pas ferme allant à la porte et l'ouvrant :

— Entrez, mon père, dit-elle à haute voix.

CXIII

LA NUIT DE NOCES DE M. LE COMTE ET DE MADAME LA COMTESSE RAPPT.

Pétrus frissonna.

Quant au comte Rappt, il pâlit et recula de trois pas en entendant cette foudroyante appellation.

— Que dites-vous, Régina ? s'écria-t-il d'une voix dans laquelle [illegible] qui [illegible] terreur.

— Je dis que vous pouvez entrer, mon père, répéta la jeune fille d'une voix assurée.

— Oh ! murmura Pétrus, c'était donc vrai, ce que [illegible].

M. Rappt entra, la tête courbée. Il ne se sentait pas l'audace d'affronter le coup d'œil de la jeune fille.

— Je sais tout, monsieur, continua froidement Régina, tout ! car je l'ai providentiellement appris. Je [illegible] de vous [illegible] Dieu sans doute a voulu nous [illegible] [illegible] en mettant entre mes mains une preuve irrécusable de votre liaison avec ma...

Régina s'arrêta, n'osant pas dire : « Avec ma mère. »

— Je venais, balbutia le misérable que Régina tenait palpitant sous son regard, vous demander une entrevue [illegible] pas autre chose. Je vous eusse expliqué mes doutes, mes [illegible] que rien ne justifie, cependant.

[illegible] une lettre prise au hasard dans [illegible] correspondance que nous avons vue éparse à ses pieds, et qu'elle avait mise à part avant de serrer le reste dans la chiffonnière.

— Reconnaissez-vous cette lettre ? dit-elle. C'est celle où vous recommandez à la femme de votre ami, de votre protecteur, presque votre père, de veiller sur votre enfant. Au lieu de faire cette recommandation infâme à une mère, vous eussiez bien dû demander à Dieu de rappeler cet enfant à lui.

— Madame, reprit le comte, plus atterré que jamais, je vous l'ai dit, je venais pour avoir une explication avec vous ; mais vous êtes trop émue en ce moment, et je me retire.

— Oh ! non, monsieur, dit Régina, de pareilles explications — puisque vous appelez cela ainsi — ne se reprennent pas à deux fois. Restez et asseyez-vous.

Le comte Rappt, entièrement dominé par la fermeté de Régina, se laissa tomber sur un canapé.

— Mais que comptez-vous faire, madame ? demanda-t-il.

— Ce que je vais vous le dire, monsieur. Vous m'avez épousée [illegible] non par amour, heureusement ! ce qui serait une [illegible] mais par cupidité, ce qui est un calcul infâme [illegible]. Vous m'avez épousée pour que mes immenses [illegible] passât point entre des mains étrangères. Vous n'eussiez pas été plus loin, je le sais, je l'espère du moins, souillé d'un crime puni par les hommes, mais qui peut rester ignoré des hommes. Vous n'eussiez point osé vous souiller d'un crime impardonnable devant Dieu, à la justice duquel on ne cache rien. Pour tout dire, c'est l'héritière de la comtesse de Lamothe-Houdan et non votre fille, que vous avez épousée.

— Régina ! Régina ! murmura [illegible] le comte, la tête basse, les yeux fixés sur le tapis.

— Vous êtes à la fois ambitieux et [illegible], continua la jeune femme. Vous avez de grands besoins et de grands [illegible] vous mettent en face de [illegible]. Devant ces [illegible] recule[illegible] pas [illegible]. Vous [illegible] fille pour deux millions. Vous vendriez votre femme pour être ministre.

— Régina ! répéta le comte du même ton.

— Demander notre divorce est impossible, le divorce est aboli. Demander notre séparation serait un scandale : il faudrait en dire la cause ; ma mère en mourrait de honte, mon père de douleur. Nous devons donc rester indissolublement liés l'un à l'autre, mais devant la société seulement : car, devant Dieu, monsieur, je suis libre et je veux rester libre.

— Qu'entendez-vous par là, madame ? demanda le comte en essayant de relever la tête.

— En effet, il faut que nous nous comprenions bien l'un et l'autre, et je vais m'expliquer aussi clairement que possible. Pour prix de mon silence, pour prix de la vie étrange et stérile à laquelle vous m'avez condamnée, je vous demande la liberté la plus illimitée dont puisse jouir une femme, une liberté de veuve ! car vous comprenez bien qu'à partir de ce jour, vous êtes mort pour moi comme mari. Quant au titre de père, vous n'aurez pas l'audace de le réclamer, je présume. D'ailleurs, mon père, mon vrai, mon seul père, celui que je peux aimer, respecter, vénérer [illegible], c'est le comte de Lamothe-Houdan. Vous me donnerez cette liberté ou, je vous en préviens, si vous ne me la donnez pas, je la prends. En retour, je vous abandonne la moitié de ma fortune [illegible] deux millions. Vous ferez dresser l'acte par mon notaire, et, quand vous voudrez, j'y apposerai ma signature. Trouvez-vous quelque chose à redire à cela ?

Le silence du comte Rappt commençait à devenir de la méditation. Il leva lentement les yeux sur Régina, mais rencontrant le regard fier et assuré de la jeune fille, il se sentit terrassé de nouveau et les abaissa une seconde fois. La contraction musculaire du bas de son visage indiquait seule la lutte intérieure qu'il soutenait.

Enfin, au bout de quelques instants, il reprit la parole, et, d'une voix basse encore et en pesant chacune de ses paroles :

— Avant d'accepter ou de refuser les propositions que vous me faites, Régina, dit-il, laissez-moi causer un moment avec vous, et permettez-moi de vous donner un bon conseil.

— Un bon conseil ! vous [illegible] un bon [illegible] sur un mauvais arbre ?

[illegible] tête.

— Laissez-moi [illegible] Vous serez libre de le suivre ou de le repousser.

— Parlez, monsieur, dit Régina ; je vous écoute.

— Je ne tenterai pas d'excuser ce que ma conduite peut avoir d'étrange à vos yeux.

— À mes yeux ! fit dédaigneusement Régina.

— Aux yeux du monde, si vous voulez. Je connais [illegible] dans toute son étendue. Par bonheur, en le commettant, comme vous l'avez dit, j'ai cédé, non pas à un entraînement, mais à un calcul. Permettez-moi toutefois de vous [illegible] qu'il n'y a de crime réel que dans l'action qui blesse la société ou qui offense Dieu. En vous épousant, je n'ai [illegible] Dieu, je n'ai pas blessé la société. La société [illegible] que de ce qu'elle sait, et elle ne saura jamais [illegible] votre père ; au contraire, si quelques soupçons ont jamais plané sur la maréchale, ces soupçons se dissiperont quand on vous verra devenir ma femme. Je n'ai point offensé Dieu, car, si j'ai voulu, dans un but dont la grandeur [illegible] vous épouser aux yeux des hommes, comme vous l'avez fort bien dit, je vous eusse toujours respectée devant Dieu. Mais je ne prétends pas, je vous le répète, me justifier. Non ! j'en veux simplement venir à ce conseil que je croyais de mon devoir de vous donner.

— Je vous laisse dire, monsieur, car, à la difficulté de votre élocution, à la construction embrouillée de vos phrases, je comprends que vous avez besoin d'un certain temps pour vous remettre.

— M'y voici, madame, dit le comte Rappt avec une voix qui, en effet, s'affermissait de plus en plus. Vous me demandez votre liberté illimitée : il va sans dire que je vous la donne, et qu'en tout état de choses je vous l'eusse donnée ; mais dans la situation où nous sommes, à bien plus forte raison, car je n'ai le droit d'exiger ni votre affection ni votre indulgence ; seulement, rappelez-vous, madame, qu'il est des respects et des devoirs sociaux auxquels les lois condamnent la femme mariée.

— Continuez, monsieur ; je n'ai pas encore saisi toute votre pensée.

— Je dis donc, madame, que je reconnais assez la grandeur de mon crime pour ne point réclamer de vous la moindre affection. Mais j'ai vécu assez pour savoir que la femme, malgré la justesse de ses répugnances, est tenue, aux yeux du monde, à certaines convenances dont dépend la position sociale du mari. Ainsi, permettez-moi de vous le dire, madame, depuis quelques jours, il court sur votre compte certains bruits qui, s'ils étaient fondés, exciteraient en moi la plus profonde tristesse. Un petit journal, ce matin, en annonçant notre mariage, se permet de faire des allusions fort transparentes à une histoire amoureuse dont vous se

riez l'héroïne ; il va même jusqu'à désigner, par des lettres initiales, le nom d'un jeune homme qui en est le héros. Eh bien, Régina, je crois devoir vous en donner l'avis paternel. Pardonnez-moi de prendre, à l'endroit de ces bruits, vos intérêts plus que vous ne le faites vous-même, et d'entrer si brutalement dans vos secrets.

— Je n'ai pas de secrets, monsieur ! repartit impétueusement la jeune fille.

— Oh ! je sais, en effet, Régina, que si vous avez éprouvé un sentiment quelconque pour ce jeune homme, ce sentiment n'avait rien de sérieux, que c'était un simple caprice, ou mieux encore, que vous avez voulu, voilà tout, vous amuser aux dépens de sa vanité.

— En vérité, monsieur, vous m'offensez ! s'écria la jeune femme, et je ne vous reconnais pas le droit de m'adresser de semblables paroles.

— Écoutez-moi, Régina..., reprit le comte retrouvant ou feignant de retrouver peu à peu son sang-froid habituel. Je ne vous parle ici ni en mari ni en père ; je vous parle en précepteur, car n'oubliez pas que j'eus l'honneur de vous avoir pour élève ; c'est sur ce double titre que je fonde mon droit de vous avertir, de vous conseiller, de vous prémunir quand le hasard m'en donne l'occasion. A peine étiez-vous femme, Régina, que vous étiez déjà un esprit en rapport avec le mien.

Un regard dédaigneux de Régina essaya d'interrompre le comte.

— Un esprit supérieur, si vous l'aimez mieux, reprit celui-ci, un esprit tout au-dessus de votre âge et de votre sexe. Chargé par votre tante et par votre père de veiller sur vous et de faire, autant que possible, entrer dans votre cœur la virilité qui était dans votre esprit, j'ai fécondé, par une étude patiente, par une éducation de toutes les heures, les germes que la nature avait déposés en vous, et, grâce à ces soins minutieux, vous possédez maintenant toute la fermeté, toute l'indomptable énergie d'un homme. Eh bien ! c'est au moment de recueillir les fruits de ces incessants labeurs, c'est au moment où j'ai cru avoir fait de vous un être intelligent, une âme d'élite, une femme forte, c'est en ce moment que vous m'abandonnez. Mon action de m'unir à vous a tout jamais vous effraye, vous épouvante ! Je vais vous dire quel était mon projet. Notre union n'était point un mariage, Régina ! c'était une indissoluble association qui, au lieu du plat bonheur conjugal réservé aux époux, devait nous donner les trois grands biens de ce monde, les trois ambitions réalisées de tous les cœurs puissants : la richesse, le pouvoir, la liberté. Quoi ! nous avons jusqu'ici, — je dis *nous*, car vous pouvez revendiquer une large part dans mes actes, — nous avons, jusqu'ici, sans que je possède aucun titre apparent dans l'État, aucune influence visible dans les affaires, nous avons, jusqu'ici, à peu près gouverné ce beau, ce bon, ce docile pays qu'on appelle la France, et nous nous arrêterions là ! Je suis à la veille d'être ministre, car vous devinez bien que le ministère qui dure depuis cinq ans, ébranlé qu'il est de toutes parts, est près de céder la place à un autre ministère qui durera cinq autres années peut-être ; cinq années, comprenez-vous, Régina ! le temps que dure la présidence d'un Washington ou d'un Adams ! Il ne me faut, pour arriver là, qu'une fortune visible, une position assurée ; et, alors, je fais asseoir près de moi votre père, et nous commandons à trente-cinq millions d'hommes ; car, sous un gouvernement constitutionnel, le chef du conseil est le véritable roi. Pour seconder ce désir ardent de ma vie, pour m'aider dans cette merveilleuse entreprise, à qui est-ce que je m'adresse ? quelle est la femme que je veux faire, non pas la compagne asservie de mon existence, non pas l'esclave de mes caprices et de ma volonté, mais l'associée de mon pouvoir ? Vous, Régina. Et voilà qu'au moment où nous touchons à ce but splendide, au lieu de planer avec moi au-dessus des préjugés du monde, au-dessus des faiblesses de l'humanité, voilà que vous débutez d'abord par ne pas comprendre qu'on n'arrive point à de pareilles hauteurs sans fouler aux pieds quelques préjugés. Mais ce n'est pas tout ! voilà que vous mettez sous mon pied le ridicule, ce caillou stupide qui parfois fait rouler jusqu'au fond de l'abîme le voyageur qui allait toucher le faîte de la fortune. Régina ! Régina ! je vous le déclare, je pensais mieux de vous.

La jeune femme avait écouté le comte, non pas avec un dégoût moins grand, mais avec une attention plus réelle. Elle était étonnée que l'on pût trouver une excuse, si mauvaise qu'elle fût, à une pareille action, et je ne sais si l'on nous comprendra, ou plutôt, si l'on comprendra, chez une femme surtout, la largeur d'horizon que pouvait embrasser un pareil caractère ; elle était en quelque sorte curieuse, au point de vue de la philosophie, de voir jusqu'où l'homme détourné, soit par un méchant esprit, soit par une fausse éducation, de la bonne voie, pouvait pénétrer dans la mauvaise.

Elle répondit donc avec plus de calme que l'on n'aurait dû s'y attendre :

— Oui, vous avez raison, monsieur, je suis votre élève, et, dès mon extrême jeunesse, je reconnais avoir reçu de vous les plus pernicieux conseils. Vous avez réprimé toutes les aspirations de mon âme vers le beau, tous les élans de mon cœur vers le bon, toutes les sympathies de mon imagination vers le grand, voulant faire de moi, — et je vous comprends, maintenant que votre projet m'est révélé, — voulant faire de moi votre confidente, votre associée, votre complice, une sorte de marchepied de votre ambition. Votre scepticisme, au contraire du laboureur de l'Évangile, qui arrache l'ivraie au profit du bon grain, votre scepticisme s'est attaché à arracher les meilleurs sentiments au profit des moins bons, les moins bons au profit des pires. Vous m'avez enseigné la ruse, la dissimulation, la fausseté, et vous avez mis à me faire faire cette étude un soin minutieux, je vous l'accorde ; vous m'avez appris comment, en obliquant les yeux, on peut voir les gens sans les regarder en face ; comment on peut paraître calme quand on est agitée, joyeuse quand on est triste. Vous m'avez initiée à tous ces mystères du mensonge, auxquels vous avait initié madame de la Tournelle, qui les tenait directement des jésuites, ces grands maîtres dans l'art de tromper. Votre inépuisable sollicitude, je le reconnais, ne s'est pas une fois démentie pendant les huit ou dix années où vous aviez entrepris la laborieuse tâche de mon éducation ; et, quand vous m'avez, enfin, crue votre égale, c'est-à-dire sans noblesse, sans franchise, sans générosité, vous avez essayé de développer en moi les désirs ambitieux et le goût de l'intrigue. Est-ce cela, monsieur ?

— Appelons les choses par leur nom, madame, dit le comte Rappt en essayant de sourire : le goût de la diplomatie.

— De la diplomatie si vous voulez, monsieur. Je hais autant l'une que l'autre, et ces deux sœurs jumelles de l'ambition me sont également et parfaitement odieuses. Oui, vous m'avez appris tout ce que je devais ignorer ; oui, vous m'avez laissé ignorer tout ce que je devais savoir ; oui, vous m'avez, en un mot, enseigné la terrible science du bien et du mal. J'en rougis, monsieur, je le reconnais ; j'avoue même, à ma honte et à votre gloire, que j'ai éprouvé une sorte de curiosité, un semblant d'intérêt à faire avec vous autour du cœur humain le désolant voyage de la désillusion et du désenchantement. Mais, de ce voyage, monsieur, je suis revenue pleine d'épouvante. A force de vous voir mettre à nu devant moi, comme des plaies hideuses, tous les vices enfoncés dans le cœur de l'humanité, car votre scalpel ne respectait personne, j'ai acquis, jeune encore, au prix peut-être du bonheur de ma vie tout entière, cette vieillesse prématurée, cette précoce décrépitude du cœur qu'on appelle l'expérience, et qui n'est autre chose que l'ensevelissement et la mise au tombeau de tout ce qu'il y a de doux, de noble et de pur en nous. Et vous ne voudriez pas, monsieur, continua Régina avec une énergie croissante, et vous ne voudriez pas, quand je suis morte à toute chose, quand vous m'assassinez civilement, vous ne voudriez pas, moi à qui vous avez tout ôté, père, mère, famille, vous ne voudriez pas que j'acceptasse la main loyale qu'un ami me tend pour me relever. Eh bien ! sachez une chose, monsieur, et quel que soit votre remords, c'est que, malgré vous, malgré votre éducation empoisonnée, Dieu m'a donné une vertu qui repose sur des principes arrêtés, fixes, inébranlables. Je saurai vivre irréprochable, monsieur ! — mais laissez-moi vivre !

Le comte Rappt regarda un instant Régina, et, secouant la tête :

— Au point où vous en êtes, Régina, dit-il, et pour vous dire la vérité, je vous crois incapable de ressentir une passion sérieuse, d'aimer franchement, véritablement.

Régina fit un mouvement.

— Oh ! ce n'est point un reproche que je vous fais : c'est un éloge que je vous donne. L'amour n'est que la passion des gens qui n'en ont pas d'autre ; c'est un détail dans la vie : ce n'en est pas le but. C'est un accident riant ou terrible du grand voyage que l'homme fait en ce monde ; il faut le supporter, mais non courir au-devant de lui ; le dompter et non s'y soumettre. Vous avez un discernement supérieur, une raison suprême... Appelez-les à votre aide, interrogez-les, et vous verrez que ces sortes de liaisons, que je vous invite à ne pas faire ou à ne faire que le plus rarement et le plus scrupuleusement possible, finissent toujours mal. Et cela est logique : l'adultère porte en soi sa propre condamnation, car l'homme qui aime une femme mariée, s'il est un honnête homme, ne peut estimer celle qui trompe un mari et risque de déshonorer ses enfants. Ajoutez à cela, Régina, que cet homme sera infailliblement votre inférieur, inférieur en nom, en fortune, en intelligence, — car je connais peu d'hommes d'une valeur égale à la vôtre ; — étant plus forte que lui, vous le protégerez. Eh bien ! ce que vous nommez aujourd'hui son amour, vous l'appellerez demain sa faiblesse ; dès lors, vous mépriserez cet homme. Quant à lui, un jour ou l'autre, il reconnaîtra

votre supériorité, il rougira du rôle d'amant servile que vous lui aurez fait accepter, et il vous haïra.

— Si l'homme que j'aime, entendez-vous bien, monsieur? s'écria Régina d'une voix éclatante, — je dis que *j'aime*, et non pas que j'aimerai, — si l'homme que j'aime a jamais de la haine pour moi, c'est que je serai mauvaise; c'est que vos odieux principes, votre éducation empoisonnée, malgré tous les efforts que j'ai faits pour leur échapper, auront porté leurs fruits. Alors, sa haine, jointe à la mienne, retombera sur vous, la cause, le principe, l'auteur du mal. Mais non! cela n'arrivera point; je continuerai l'œuvre commencée; tout ce que vous avez semé de mauvais en moi, je l'arracherai, et, en supposant que mon âme, ce miroir de Dieu, ait été terni un instant, je retrouverai l'âme de mon enfance, ou je me ferai une âme nouvelle.

— Oh! quant à cela, dit le comte Rappt en souriant, il est trop tard.

— Non, Dieu clément! dit Régina avec exaltation, non! il n'est pas trop tard, et, si cet homme m'entendait, il saurait que j'ai déjà noyé toutes les misères de ma vie dans l'océan de tendresse que Dieu avait mis dans son cœur.

Le comte regarda Régina avec un certain étonnement.

— Puisque votre haute raison veut être sourde aujourd'hui Régina, dit-il, redescendons des hauteurs de la philosophie sociale dans ce qu'il vous plaît d'appeler les bas-fonds des intérêts matériels. Je vais donc vous parler de mon plus cher désir, de mon unique ambition... Régina, vous le savez, je veux être ministre.

Régina inclina la tête, signe qui équivalait à cette réponse : « Je sais que c'est votre désir. »

— J'ai beaucoup d'ennemis, Régina, continua le comte Rappt; tous mes amis d'abord. Je me soucie fort peu du ridicule qu'on peut jeter sur ma vie politique: on sait ce que valent de pareilles attaques; mais je ne veux pas, vous entendez, Régina? je ne veux pas que ma vie privée en soit atteinte. Vous savez le mot de cet autre ambitieux que l'antiquité nous a légué comme le type de l'espèce: « La femme de César ne doit pas même être soupçonnée. »

— Je suppose d'abord, répondit ironiquement Régina, que vous n'avez point la prétention d'être le César des temps modernes. En outre, faites attention que cette maxime, à laquelle j'applaudis de tout mon cœur quand elle s'applique aux circonstances ordinaires de la vie, dit: *La femme* de César; vous entendez, monsieur? *la femme!*

— Eh! madame, quelque chose que vous me soyez ou que vous ne me soyez pas, aux yeux du monde vous êtes toujours ma femme.

— Oui, monsieur; mais, aux yeux de Dieu, je suis votre victime, et laissez-moi partir de ce point de vue-là.

— Par grâce, madame, redescendons sur la terre!

— Vous m'y forcez?

— Je vous en prie.

— Soit, monsieur! dit Régina toute fiévreuse; c'est à regret, je vous l'avoue, que j'entre dans de pareils détails. Vous avez une maîtresse...

— C'est faux! madame! s'écria le comte Rappt bondissant à cette blessure comme le taureau sous l'aiguillon du banderillero.

— Reprenez votre sang-froid, monsieur. Devant moi, je ne vous permets pas la colère. Vous avez une maîtresse, elle est petite, elle est blonde, elle a trente ans, elle est l'amie de madame de Marande; elle s'appelle la comtesse de Gasc; elle demeure rue du Bac, nº 18.

— Je ne sais si votre police vous coûte cher, madame; mais ce que je sais, c'est que, si mal payée qu'elle soit, elle vous vole votre argent.

— Cette femme demeure rue du Bac, nº 18, continua froidement Régina; vous allez chez elle les lundi, mercredi et vendredi. Vous vous compariez tout à l'heure à César, qui était le courage; il ne vous en coûtera pas plus de vous comparer à Numa, qui était la sagesse. C'est votre seconde Égérie. La première, c'est madame la marquise de la Tournelle, votre mère. Je n'ai pas besoin de payer mal ou bien une police pour savoir ces choses; elles sont de notoriété publique; il n'y a pas une feuille libérale qui n'ait dit cela depuis deux ans.

— C'est une calomnie absurde, madame, et, en vérité, j'ai peine à comprendre comment vous vous faites l'écho de misérables pamphlétaires.

— Merci, monsieur! je ne suis point fâchée de connaître votre opinion sur les journaux. Lorsque vous viendrez désormais me dire qu'ils me font l'honneur de s'occuper de moi, je vous répondrai par vos propres paroles.

Le comte Rappt se mordit les lèvres; puis, vivement et comme un homme qui a trouvé un argument sans réplique:

— La différence qu'il y a entre vous et moi, Régina, dit-il, c'est que, moi, je nie formellement les sottises qu'on me prête, tandis que vous n'hésitez pas, vous, à avouer les torts dont on vous accuse.

— Que voulez-vous, monsieur! vous m'avez fait une position exceptionnelle, ne vous étonnez donc pas que je devienne une exception. Oui, il y a une différence entre nous, une grande, monsieur. Je suis franche; vous, vous vous abaissez au mensonge; seulement, vous mentez inutilement. Depuis longtemps, — excepté la chose terrible que j'ai apprise trop tard malheureusement, car, si je l'eusse sue, aucun pouvoir humain ne m'eût forcée de dire *oui* devant l'autel, — depuis longtemps, je sais à quoi m'en tenir sur tous les détails de votre existence. Je pourrais vous dire, à mille francs près, non seulement ce que cette femme reçoit de vous... — je ne tiens pas à l'argent, ne m'interrompez donc point, — mais ce qu'elle touche de la police, car l'honnête créature qui vend son corps, à vous, a vendu son âme à vos amis. Mais vous voilà riche, et je vous autorise à prendre ce que voudrez sur ma dot pour acheter madame de Gasc, corps et âme!

— Madame!...

— Oui, je suis de votre avis, je m'éloignais de la question; je l'ai fait avec dégoût, mais loyalement. Plus un mot sur ce sujet. Je vous remercie de me le demander, car cette demande prouve que, vous qui respectez si peu de choses, vous avez, cependant, conservé quelque respect pour moi.

— Ce respect, madame, il ne tient qu'à vous de l'avoir tout entier.

— Et que faut-il faire pour cela, monsieur?

— Renoncer à l'homme qui vous aime.

— Renoncer à lui? vous me dites de renoncer à lui, je crois? Eh! monsieur, sans l'horrible secret qui m'a été révélé, c'était déjà fait, et je ne l'eusse jamais revu; car, à tout prendre, vous étiez mon mari, et, du moment que je vous avais accepté comme tel devant Dieu et devant les hommes, je vous fusse restée fidèle. Oh! vous me connaissez et vous n'en doutez pas! Mais voilà que, par un crime inouï, par un de ces crimes qu'on ne retrouve que dans les sociétés antiques, échappés des mains de la fatalité, voilà que vous renversez mon existence; et vous croyez que je subirai l'arrêt de votre calcul comme je subirais celui de la fatalité, en victime résignée; que, renversée par vous, je ne me relèverai pas? Oh! vous êtes fou, vraiment! Voilà un homme qui m'est envoyé par le Seigneur pour être mon appui au moment où tout appui me manque; qui devient, par la toute puissance divine, ma pensée unique, mon seul avenir, ma vie enfin, et vous venez me dire froidement, vous coupable, vous criminel, vous indigne, vous incestueux, vous venez me dire de renoncer à lui? Mais je ne vous ai donc pas encore dit combien je l'aimais, cet homme?

M. Rappt hésita un instant avant de savoir s'il le prendrait sur le ton de la colère ou de l'ironie.

La colère lui avait mal réussi; il essaya de l'ironie.

— Bravo, madame! bravo! dit-il en applaudissant des mains.

— Monsieur, s'écria Régina avec un mouvement de lionne blessée, je ne suis pas une comédienne pour que vous vous permettiez de m'applaudir; et, si je joue un rôle, c'est dans le drame de ma pauvre vie, auquel Dieu, je l'espère, fera le dénouement que méritent le crime et l'innocence.

— Pardon, madame, reprit le comte avec une obéissance feinte, cela tient sans doute à l'habitude que vous avez de fréquenter des artistes; mais vous avez dit ces derniers mots si dramatiquement, que je me suis cru au théâtre.

— Vous vous trompiez, *mon père*, répondit Régina avec une implacable fermeté: vous êtes dans la chambre de *votre fille*, et, si l'un de nous deux joue une odieuse comédie, c'est vous, vous qui avez un masque au lieu d'un visage, vous qui avez de vos mains dressé les tréteaux où, depuis quinze ans, vous jouez tous les rôles. Ah! vous parlez de théâtre et de comédie, et que faites-vous donc, vous, si ce n'est jouer la comédie? La duchesse d'Hereford est toute puissante à la cour d'Angleterre, où vous espérez être envoyé un jour comme ambassadeur, et il n'est pas de tendresses que vous ne fassiez aux enfants de lady Hereford. Comédie! car vous haïssez les enfants. Que ne haïssez-vous pas, d'ailleurs? Quand vous vous rendez en voiture soit à la cour, soit au ministère, soit à la Chambre, vous avez toujours un livre à la main. Comédie! car vous ne lisez pas, à moins que vous ne lisiez Machiavel. Quand la première chanteuse des Italiens chante, vous l'applaudissez et vous criez bravo, comme vous faisiez tout à l'heure, et, une fois rentré, vous lui écrivez des pages sur la musique. Comédie! car vous ne pouvez souffrir la musique; mais la première chanteuse est la maîtresse du baron Straashausen, un des plus puissants diplomates de la cour de Vienne. Pour racheter toutes ces hypocrisies, vous allez, le dimanche, il est vrai, à Saint-Thomas-d'Aquin. Comédie toujours, comédie infâme, plus infâme que les autres! car, tandis que votre voiture armoriée stationne à la grande porte, vous vous sortez par la petite, pour aller où? Dieu le sait! peut-être rejoindre madame de Gasc dans le cabinet du préfet de police...

— Madame! rugit sourdement le comte.

— Vous êtes propriétaire ostensible d'un journal qui dé-

fend la monarchie légitime, et vous êtes rédacteur secret d'une revue qui conspire contre cette monarchie en faveur du duc d'Orléans. Le journal soutient la branche aînée, la revue soutient la branche cadette, de façon que, si l'une de ces deux branches casse, vous pouvez facilement vous raccrocher à l'autre. Et l'on sait cela, voyez-vous ! et particuliers, et ministres, et citoyens, et gouvernement savent cela. Les uns vous saluent et les autres vous reçoivent, et

Régina frissonna, non pas de ce qu'allait dire le comte, mais de ce que Pétrus allait entendre.

— Je ne vous crois pas, interrompit-elle.

— Je n'ai encore rien dit, et voilà que, d'avance, vous me démentez.

— Parce que, d'avance, je sais que vous allez mentir.

— Malgré sa parenté avec le général de Courtenay, il n'est reçu dans aucune maison du faubourg Saint-Germain.



Pétrus s'approcha lentement de Régina.

vous vous dites : « Puisqu'ils font cela, ils ignorent. » Non ! ils n'ignorent pas, monsieur, ils savent ; mais vous pouvez devenir puissant, et on salue votre puissance à venir ; mais on sait que vous serez riche, et on salue votre richesse future.

— Courage, madame ! dit le comte Rappt, à demi terrassé.

— En vérité, monsieur, continua Régina, n'est-ce point là une inqualifiable comédie, dites ? N'êtes-vous donc pas fatigué de tromper toujours ? Voyons, répondez-moi : à quoi servez-vous sur terre ? Quel bien avez-vous fait, ou plutôt quel mal n'avez-vous pas fait ? qui avez-vous aimé, ou plutôt qui n'avez-vous pas haï ? Tenez, monsieur, voulez-vous savoir toute ma pensée ? voulez-vous connaître, une bonne fois, ce qu'il y a pour vous au fond de mon cœur ? Eh bien ! il y a ce sentiment que vous éprouvez pour tout le monde, vous ! et que je n'avais jamais éprouvé pour personne, moi ! il y a de la haine ! Je hais votre ambition ! Je hais votre orgueil ! je hais votre lâcheté ! je vous hais de la tête aux pieds : car, de la tête aux pieds, vous n'êtes que mensonge !

— Madame, dit le comte, voilà bien des injures pour une honte que je voulais vous épargner !

— M'épargner une honte, vous, monsieur ?

— Oui ; il court sur ce jeune homme certains bruits.

— C'est qu'il ne daigne pas se faire présenter dans un salon où il pourrait vous rencontrer.

— Il mène un train de prince, et on ne lui connaît aucune fortune.

— Ah ! oui, vous l'avez rencontré une fois au bois sur un cheval de manège, et une fois au balcon du Théâtre-Français avec un billet que son ami Jean Robert lui avait donné.

— On lui prête pour banquier une certaine princesse de théâtre...

— Monsieur, s'écria Régina, pâle de colère et de terreur, je vous défends d'insulter l'homme que j'aime.

Elle jeta ces derniers mots du côté de l'orangerie, afin que Pétrus comprît bien que c'était à lui qu'ils étaient adressés ; puis, s'avançant vers la sonnette, qu'elle agita violemment :

— Si une chose peut me consoler de vous entendre calomnier un absent, monsieur, ajouta-t-elle, c'est la conviction où je suis que, si cet absent était devant vous, vous n'oseriez répéter une seule de vos paroles.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et Nanon entra.

— Reconduisez M. le comte, dit Régina à sa femme de chambre, en lui mettant un flambeau dans la main.

Puis, comme le comte, grinçant les dents de rage, semblait hésiter à se retirer.

— Sortez, monsieur le comte ! dit Régina avec un geste de suprême commandement et en lui montrant la porte ouverte.

Le comte eût voulu résister sans doute ; mais il était dominé par la grandeur d'aspect de la jeune femme.

Il jeta sur elle un regard de serpent forcé de fuir, et, les mâchoires serrées, les poings crispés, d'une voix sourde et menaçante :

— Eh bien ! soit, madame, dit-il ; adieu !

Et il sortit, suivi de Nanon, qui referma la porte derrière lui.

Mais la scène avait été trop violente ; le cœur de Régina, comme un lac gonflé par une pluie d'orage, déborda tout à coup ; elle tomba sur le fauteuil en jetant un cri d'épuisement, et, pareilles à deux ruisseaux, ses larmes roulèrent sur ses joues, de ses yeux à demi fermés.

CXLIII

CAUSERIE D'AMOUR

Au moment où Nanon refermait la porte, où Régina tombait, à demi évanouie, sur un fauteuil, Pétrus sortait de la petite orangerie, pâle, le front inondé de sueur, mais les yeux rayonnants de plaisir.

En effet, si ce drame intime auquel il venait d'assister l'avait rempli d'effroi et de dégoût, lui, âme candide, cœur loyal, le rôle de martyre qu'avait joué Régina lui apparaissait dans toute sa grandeur, et la profonde commisération qu'il éprouvait pour la victime lui faisait presque oublier le bourreau.

Pétrus s'approcha lentement de Régina ; mais elle, entendant venir le jeune homme, jeta ses deux mains sur son visage, et demeura dans l'attitude du condamné qui va entendre prononcer son arrêt. On eût dit qu'elle redoutait que l'infamie de son mari et la faute de sa mère ne rejaillissent sur elle, et, de peur que son amant ne vît sa rougeur, elle se voilait le visage de ses belles mains. — Pétrus comprit le combat qui s'élevait en elle, la pudique émotion dont elle était agitée ; il mit un genou à terre et, d'une voix douce et ferme à la fois, il dit ou plutôt il murmura, comme il eût fait d'une chanson pour endormir un enfant :

— Oh ! ma belle Régina, je ne t'aimais que comme on aime une jeune fille ; maintenant, je t'adore comme une martyre ! Le crime dont tu es victime, au lieu de rejaillir sur toi, et de ternir ta robe d'innocence, te fait resplendir à mes yeux dans tout l'éclat de ta beauté ! Tu peux donc me regarder sans honte et sans crainte, car c'est moi qui dois rougir d'être si indigne de toi. A partir de cette heure, tu me deviens sacrée, et mon amour va s'élever au-dessus du vulgaire amour des autres hommes, pour arriver jusqu'à toi. Oh ! Régina, je t'aime ! je t'aime ! j'ai pour toi cette adoration que j'aurais eue pour ma mère, si elle avait vécu ; j'ai pour toi ces ineffables tendresses que j'aurais eues pour ma sœur, si le ciel m'avait donné une sœur ; j'ai pour toi le culte que j'avais tout enfant pour la madone de granit qui, du haut de nos falaises, dominait les tempêtes de l'Océan.

Régina laissa tomber ses deux mains dans celles du jeune homme et découvrit son visage, qui exprimait un profond sentiment de reconnaissance.

Pétrus continua :

— Je te disais tout à l'heure que tu m'avais rendu à la vie, que tu m'avais montré le vrai but de l'existence, que j'avais [illegible] jusque-là ; [illegible] de Dieu [illegible] bien ! à mon tour, chère bien-aimée, c'est moi qui, comme tu le disais, [illegible] homme, c'est moi qui te tends la main ; c'est moi [illegible] la main dans la main, enchaînés l'un [illegible] l'autre, nous serons plus forts pour résister au mal et [illegible] les hommes en nous rapprochant de Dieu !

Un pâle sourire se dessina sur les lèvres de Régina.

— Regarde-moi [illegible] Pétrus ! poursuivit Pétrus, comme tu me disais [illegible] qu'un instant de te regarder ; je ne te demande pas [illegible] si tu m'aimes ; [illegible] te dis : « Tu m'aimes », [illegible] tremble et [illegible] devant ce mot [illegible] Tout ce qu'il y avait de douleur en moi s'éclaire [illegible] ce mot divin ! tout ce que j'avais de bon devient meilleur ; tout ce que j'avais de triste sourit ; tout ce que j'avais de mauvais s'en va. Il [illegible] noir dans mon cœur, comme dans la nuit ; [illegible] dans ces ténèbres ton amour [illegible] comme un rêve [illegible] mon cœur est d'azur comme le ciel, et ton amour y rayonne comme une seule étoile !

La jeune femme le regardait tendrement [illegible] le laissait parler, [illegible] semblable à ces plantes dont parle le poète de Florence, auxquelles le givre nocturne a fait baisser la tête et qui relèvent leurs corolles sous les rayons du soleil ; elle se sentait revivre aux accents de sa parole et sous les rayons de ses yeux.

Et lui continuait :

— Je t'aime !... n'écoute pas d'autre voix que la mienne, Régina ; ne songe pas à autre chose que moi, mon adorée ; ne regarde que mon amour ; laisse-moi te bercer par mes paroles, comme la barque se laisse bercer par les flots, comme la fleur se laisse bercer par le vent ! Abandonne-toi à moi ; ta douleur n'a pas de plus sûre retraite que mon âme. Je t'aime ! oublie la terre pour ce mot. Mourons au monde, et que notre amour soit une éternelle assomption. Ce que les hommes nomment Dieu, c'est l'amour immortel !

Et, peu à peu, tandis que Pétrus parlait, le visage de la jeune femme reprenait son expression naturelle, se colorait de toutes les teintes du bonheur, se couronnait de tous les rayons de la félicité. Les paroles harmonieuses de Pétrus retentissaient en elle comme de suaves accords ; et, à moitié retenue par la douleur qui grondait encore sourdement au fond de son âme comme les roulements d'un tonnerre lointain, à moitié entraînée par la joie qui l'inondait comme un tiède rayon de printemps, Régina s'abaissa vers le jeune homme, toujours agenouillé devant elle, l'enlaça de ses deux bras, et murmura à son tour :

— Je t'aime ! je t'aime !

Mais si bas, que ces paroles l'effleurèrent comme un souffle, et que ses yeux virent passer le doux serment aux ailes de flamme, bien plus que ses oreilles ne l'entendirent. Puis, quelques pleurs tombèrent avec effort des yeux de la jeune femme, puis des gouttes s'en échappèrent plus abondantes, puis enfin ses larmes coulèrent pressées comme un ruisseau.

C'était un groupe ravissant, beau, jeune, frais. On eût dit un cygne noir et un cygne blanc se caressant dans un bassin de marbre rose.

Ils restèrent ainsi pendant quelques minutes, enlacés silencieusement et amoureusement, la jeune femme pleurant, le jeune homme aspirant et buvant ses larmes.

Qu'auraient-ils pu se dire ? N'en est-il pas de l'amour comme de ces ravissantes vallées des Alpes qu'on regarde, au moment où on les découvre, appuyés l'un à l'autre, avec des larmes dans les yeux, et en se taisant, parce que l'on sent bien qu'on n'en dirait jamais assez ? Ils savouraient leur bonheur, comprenant qu'il n'est pas de bonheur plus grand que de se dire tout bas à soi-même : « Je suis aimé ! »

Ce duo muet de leur cœur se fût prolongé à l'infini si, en se rapprochant peu à peu du jeune homme, Régina n'eût senti errer sur son visage l'haleine brûlante de Pétrus. Elle comprit que ses lèvres allaient toucher les lèvres de son amant ; elle jeta un faible cri de terreur, dénoua le nœud formé par ses deux bras autour du cou du jeune homme, posa les mains sur ses épaules, et, le repoussant doucement :

— Éloignez-vous, mon ami, lui dit-elle d'une voix dont elle ne cherchait pas même à lui cacher l'émotion. Asseyez-vous près de moi comme tout à l'heure, et causons en frère et en sœur.

Le jeune homme, tout en continuant de sourire à Régina, poussa un faible soupir, avança un tabouret, et s'assit.

— Donnez-moi vos deux mains, dit la jeune femme.

Pétrus éleva ses deux mains jusqu'à celles de Régina, et, ainsi accoudé sur ses genoux, il attendit qu'elle parlât, l'interrogeant des yeux.

— Ne devinez-vous pas de qui je voudrais vous parler, Pétrus ? demanda-t-elle.

— De votre mère, n'est-ce pas, Régina ? dit le jeune homme de sa voix la plus caressante.

— Oui, mon ami, de ma mère, reprit-elle ; et, avant tout, laissez-moi appeler sur elle votre plus tendre compassion. Le récit de la vie isolée qu'elle mène ici comme dans un cachot, l'histoire de cette mystérieuse douleur qui se peint sur son visage et dont tout le monde ignore la cause, vous ferait, si elle était là, [illegible] le genou devant elle.

— Oh ! Régina, dit Pétrus, croyez que je la plains du plus profond de mon cœur !

— Vous m'avez souvent demandé le secret de la solitude de cette pauvre princesse, [illegible] l'Orient [illegible] toute la journée sur des coussins, ne [illegible] le tour du ciel qu'à travers les ouvertures de ses persiennes, et roulant, pour toute distraction, les grains [illegible] de son chapelet. Vous avez souvent désiré connaître la cause de cette sauvagerie orientale, [illegible] vous compariez à l'indolence des princesses des *Mille et une Nuits*. Vous saurez son secret maintenant ; je viens de lire toute sa correspondance. Oh ! mon ami, vous frémiriez à la lecture de ces lettres de M. Rappt, écrites moitié pour la perdre, moitié pour la consoler ! Vous connaissez l'homme, n'est-ce pas ? par ce que vous avez entendu sortir de sa bouche, vous devinez ce qui peut sortir de sa plume. Chacun des jours de ma mère a été un jour de ténèbres. Je vous en supplie

[illegible] mon ami, pour l'amour de moi, soyez indulgent et miséricordieux pour ma mère.

— Pardon et bénédiction sur elle ! dit Pétrus d'une voix grave. Mais quel est le cœur perfide ou stoïque qui a eu assez de lâcheté ou de force pour vous révéler un pareil secret ?

— Oh ! ne maudissez [illegible] Pétrus, et songez bien plutôt à ce qui serait arrivé si je n'eusse rien su... Ce n'est ni un cœur lâche ni un cœur stoïque qui m'a tout révélé ; c'est un cœur innocent qui ne savait pas ce qu'il faisait ; c'est une enfant que j'aime de toute mon âme, et que vous aimez de même ; c'est notre chère petite Abeille, Pétrus, qui, deux heures après notre retour de l'église, m'a apporté ces lettres.

— Et comment des lettres qui contenaient un secret de cette importance ont-elles pu se trouver dans les mains de cette enfant ?

— Rien n'est plus simple, mon ami, et le hasard, — pardon, je veux dire la Providence, — la Providence a tout fait.

— Expliquez-moi cela, Regina.

— Vous savez que ma mère, du nom de ses ancêtres, s'appelle la princesse Tchear[illegible]sky, et Rina, de son nom de baptême. Or, à cause de la dignité vraiment royale de celle qui portait ce nom, mon père appelait ma mère *Regina* au lieu de Rina. Tout au contraire, moi qui reçus au baptême le nom de Regina, — comme on trouva le nom bien solennel pour une petite fille, — mon père prit l'habitude de m'appeler Rina ; si bien qu'Abeille s'habitua [illegible] changement de nom, m'appelant comme on appelait ma mère et appelant ma mère comme on m'appelait. Or, au retour de l'église, et tandis que tout le monde se tenait [illegible] Abeille, dont le défaut principal est la curiosité, [illegible] se glissa dans la chambre de la princesse, et, pour [illegible] de sa vie, s'y trouva seule. Alors elle [illegible] le tiroir d'un chiffonnier où elle savait que sa mère enfermait ses [illegible] de rose et ses bonbons [illegible] — Il va sans dire qu'Abeille fit sa provision de [illegible] — Mais, au-dessus du tiroir aux confitures si [illegible] par ma mère à contribution pour elle, était [illegible] qu'elle n'avait jamais vu ouvrir. Que [illegible] dans un tiroir si bien fermé ? Des confitures extraordinaires ! des bonbons inconnus ! Et le [illegible] de la curiosité et de la gourmandise la poussant, Abeille prit la clef du [illegible] l'introduisit dans la serrure du tiroir fermé, tourna la clef, et tira à elle... Pas le moindre bonbon ! pas la plus petite sucrerie ! — un paquet [illegible] avec un ruban noir, voilà tout. Elle le prit cependant, le tourna et le retourna dans ses mains, espérant sans doute encore que quelque mystérieuse sucrerie [illegible] de cette enveloppe de papier. Rien ! Elle s'apprêtait [illegible] à remettre le paquet lorsqu'elle [illegible]

« A la princesse Rina. »

Je vous ai dit qu'Abeille avait pris, toute petite, l'habitude de m'appeler Rina. [illegible] elle crut [illegible] que c'était [illegible] le nom de [illegible] ne l'ait jamais su [illegible] première pensée fut que ce paquet m'appartenait [illegible] l'instant. Elle [illegible] le tiroir [illegible] demeura [illegible] que j'étais dans la [illegible] tout en nage, comme elle était la première fois que vous l'avez vue.

— Tiens, *p[illegible]* [illegible] en tenant ses deux mains derrière [illegible] un cadeau [illegible]

— [illegible] moi. [illegible]

— [illegible] lui demandai-je.

— Je [illegible] quelque chose [illegible] me la [illegible] j'ai l'honneur de vous [illegible] s'il ne vous plaît point, ce n'est [illegible] moi-même [illegible]

Et, après avoir [illegible] Abeille [illegible] ses [illegible] ce n'est qu'[illegible] que je la forçai [illegible] entre ses [illegible]

[illegible]

[illegible] En disant ces mots, la jeune femme laissa tomber [illegible] sa tête sur l'épaule de son amant.

Pétrus [illegible] murmura à son oreille de douces et consolantes paroles ; une fois encore, il recueillit avec ses lèvres les larmes de la jeune femme ; puis cet orage encore une fois passé, Regina reprit la conversation [illegible] grave et solennel où elle avait essayé de [illegible] d'implorer pour sa mère la miséricorde de Pétrus.

— Mon ami, dit-elle, vous savez maintenant le secret de ma vie ; vous tenez maintenant dans vos mains mon honneur et celui de ma famille. Il est tard ; vous allez vous retirer.

Pétrus fit un mouvement qui pouvait se traduire par une prière muette.

Regina sourit et étendit la main, en signe qu'elle avait encore quelque chose à dire au jeune homme.

— Écoutez-moi, reprit-elle ; car, avant de prendre congé de vous, j'ai encore quelques paroles à vous dire.

— Dites, Regina ! dites !

La jeune femme regarda son amant avec une tendresse infinie.

— Je vous aime ardemment, Pétrus, dit-elle. J'ignore comment les autres femmes peuvent aimer, j'ignore jusqu'aux mots mêmes dont on se sert pour exprimer l'amour ; mais je sais une chose, mon ami : c'est que, le jour où je vous ai rencontré pour la première fois, en vous voyant, il m'a semblé que je sortais des ténèbres, et que je n'avais pas vécu jusque-là. Donc, à partir de ce jour, Pétrus, j'ai commencé de vivre, et, en commençant de vivre, j'ai juré de vivre et, s'il le fallait, de mourir pour vous. Devant Dieu, qui m'entend, je vous jure que vous êtes l'homme que je respecte, que j'estime, que j'aime le plus au monde. Connaissez-vous une formule plus solennelle de vous exprimer mon amour ?... Dictez-la-moi, mon ami, et, après vous, je la répéterai mot à mot des lèvres et du cœur.

— Oh ! merci, ma belle Regina ! s'écria le jeune homme. Non ! non ! le serment est inutile ; ton amour est écrit sur ton front en lettres d'or.

— J'ai seulement voulu vous faire comprendre, Pétrus, et cela avant tout, combien je vous aimais, afin qu'il ne vous vînt aucun doute au cœur en écoutant maintenant les paroles que je vais vous dire.

— Vous m'effrayez, Regina, murmura le jeune homme en quittant une des mains de la jeune femme, en s'écartant d'elle et en pâlissant en effet.

Mais Regina lui tendit de nouveau cette main qu'il venait de quitter, et elle reprit d'une voix grave, quoique pleine de douceur et d'amour :

— Ce n'est pas seulement pour votre poétique beauté, ce n'est pas seulement pour votre haute intelligence, pour votre grand talent qui m'est si sympathique, ce n'est pas seulement pour tout cela que je vous aime. Non ! Pétrus, je vous aime encore, et surtout, pour votre caractère chevaleresque, pour la noblesse de votre âme, pour l'honnêteté primitive de votre cœur ; — je ne dirai pas pour votre vertu, le mot est trop banal, mais pour votre loyauté. Votre honneur, comme le mien, Pétrus, repose sur des principes arrêtés, et, comme cette hermine [illegible] que la Bretagne a prise pour ses armes, vous aimeriez mieux mourir qu'être souillé. C'est pour cela que je vous aime, Pétrus, c'est pour cela que je vous dis : Il ne faut plus nous voir.

— Regina ! murmura le jeune homme en [illegible] la tête.

— Oh ! c'est votre pensée, à vous aussi, n'est-ce pas ?

— Oui, certes, Regina, répondit tristement Pétrus, adhérant par cette tristesse même à la dure résolution de la jeune femme. C'était ma pensée, mais pas aussi [illegible] les larmes.

— [illegible] nous bien, Pétrus. Il ne faut plus nous voir comme nous nous voyons en ce moment ! Seuls, la nuit, chez moi ou chez vous... je ne sais si vous [illegible] sûr de vous, Pétrus ; je ne sais si vous [illegible] les promesses faites ; mais moi, la plus faible des deux, moi, femme, je vous dis : Je vous aime tant, mon ami, que je ne sentirais rien. Vous le voyez, il est donc urgent que nous combattions ma propre faiblesse. La franchise qui convient au vulgaire des cœurs, la [illegible] autorisée peut-être par l'étrangeté des circonstances où nous nous trouvons, nous est interdite. [illegible] le droit de vous aimer, mais non celui de [illegible] et la première condition de notre amour [illegible] profond et éternel, c'est que nous n'ayons [illegible] rougir l'un devant l'autre. Il faut donc [illegible] mon bien-aimé Pétrus, cesser de [illegible]

[illegible] tressaille [illegible]

[illegible] bonheur à venir est [illegible]

[illegible] le bonheur du moment [illegible] dans le monde, Pétrus [illegible] les concerts, dans les théâtres [illegible] des lettres [illegible] nos actions accomplies, nos moindres pensées [illegible] rentrés chez nous, nous prierons Dieu de travailler à notre délivrance.

Comme pendant le récit de [illegible] de Rina [illegible] pleuré [illegible] pendant [illegible] avoir passé le [illegible]

Il était deux heures du matin ; la pendule frappa deux coups : c'était redire deux fois aux jeunes gens qu'il était temps de se séparer.

Régina se leva, tout en faisant signe à Pétrus de demeurer à la place où il était. Elle alla devant un petit *stipo* italien tout incrusté de nacre, d'écaille et d'argent ; elle en tira une paire de ciseaux d'or, et, faisant agenouiller le jeune homme sur le tabouret où il était assis :

— Baissez la tête, mon beau Van Dyck, lui dit-elle.

Pétrus obéit.

Régina posa doucement les lèvres sur le front du jeune homme ; puis, dans la forêt de blonds cheveux, elle choisit une mèche bouclée, la coupa à sa racine, et, la roulant autour de son doigt, elle dit au jeune homme :

— Relevez-vous, maintenant.

Pétrus se releva.

— A votre tour ! dit-elle en lui présentant les ciseaux et en s'agenouillant elle-même.

Pétrus prit les ciseaux, et, d'une voix tremblante :

— Baissez la tête, Régina, dit-il.

La jeune femme obéit.

Suivant en tout l'exemple qui lui avait été donné, Pétrus posa ses lèvres frissonnantes sur le front de la jeune femme, et, passant ses mains, au lieu des ciseaux, dans les beaux cheveux de Régina :

— Oh ! murmura-t-il, quel acte d'amour et de piété vous faites, Régina !

— Eh bien ? demanda celle-ci.

— Oh ! je n'ose.

— Coupez, Pétrus.

— Non ! non ! il me semble que je vais commettre un sacrilège, que chacun de ces beaux cheveux tient sa vie de vous, et, séparé de vous, me reprochera sa mort.

— Coupez, dit-elle, je le veux !

Pétrus choisit une boucle, la prit entre les deux branches des ciseaux, ferma les yeux, et coupa la boucle.

Mais, au cri que firent les cheveux sous le fer, le sang monta au visage de Pétrus, et le jeune homme crut qu'il allait se trouver mal.

La boucle était coupée.

Régina se releva.

— Donnez ! dit-elle.

Le jeune homme lui présenta les cheveux, après les avoir baisés ardemment.

Régina les approcha de ceux de Pétrus, qu'elle déroula de son doigt ; puis les nattant ensemble comme des fils de soie, elle en fit une tresse qu'elle noua aux deux extrémités. Présentant alors un des bouts au jeune homme et tirant l'autre à elle, elle prit le milieu de la tresse entre les ciseaux, et la coupa.

— Qu'ainsi, dit-elle, le fil de notre vie soit à jamais confondu et coupé ensemble !

Et, tendant pour la dernière fois au jeune homme son front blanc, elle sonna la pauvre vieille Nanon, qui attendait dans l'antichambre.

— Reconduis monsieur par la petite porte du jardin, ma bonne Nanon, dit-elle à la vieille fille.

Pétrus la regarda une dernière fois avec des yeux dans lesquels passa toute son âme, et suivit Nanon.

CXLIV

STABAT PATER

La tour de Penhoel, débris d'un château féodal du XIIIe siècle, abattu pendant les guerres de la Vendée, — et qui paraissait lui-même, dans ce qu'il en restait, avoir été enté sur une construction romane, — la tour de Penhoel était située à quelques lieues de Quimper, au bord de cette partie de l'Océan que l'on appelle la *mer sauvage*. Placée au sommet d'un rocher à pic, enfouie dans des genévriers et des fougères, elle dominait le flot atlantique comme un nid d'aigle, et semblait placée là comme une sentinelle avancée chargée de signaler les voiles qui apparaissaient à l'horizon.

Du côté opposé à l'Océan, c'est-à-dire du côté de l'est, et, par conséquent, sur la route de Quimper, le site que l'on avait sous les yeux, bien qu'assez monotone et uniforme, ne manquait pas de grandeur, dans sa monotonie et son uniformité.

En effet, que l'on imagine, dans une plaine bosselée de collines et complètement inhabitée, une longue avenue de pins maritimes aboutissant à un village invisible, situé qu'il était dans une espèce de ravin, et qui ne dénonçait sa présence que par des spirales de fumée montant au ciel comme des fantômes bleuâtres et échevelés.

Ce village, c'était celui de Penhoel, dont cette tour isolée que nous avons essayé de décrire était autrefois la suzeraine.

L'ensemble du paysage ressemblait à une immense cathédrale dont le ciel eût été la voûte : la grande allée de pins, les colonnes, et la tour, l'autel. Cette fumée bleuâtre qui montait au ciel, c'était l'encens que l'on brûlait sous son portique.

Ce qui ajoutait un certain pittoresque à ce tableau, c'était — au sommet de la tour, appuyé au parapet, debout et immobile — un personnage que l'on eût pris pour une statue de granit, si le vent d'ouest, qui soufflait en brise aiguë, n'eût soulevé et fait flotter ses longs cheveux blancs.

Ce personnage était un beau vieillard, tout vêtu de noir, tournant le dos à la mer, et plongeant sur l'allée immense un regard obscurci de temps en temps par des larmes qu'il étanchait avec un mouchoir. Ce mouvement était, au reste, le seul qu'il fît. Quant aux larmes, elles étaient causées par quelque profonde tristesse qui les faisait sourdre silencieusement du cœur, ou causées seulement par cette brise âpre comme celle qui fouettait le visage des sentinelles d'Hamlet sur la plate-forme du château d'Elseneur.

Un seul mot indiquera la source des larmes qui obscurcissaient les yeux du vieillard : ce vieillard, c'était le père de Colomban, le comte de Penhoel.

On était à la moitié du mois de février, à peu près.

Trois jours auparavant, il avait reçu la lettre de Colomban, lettre qui lui annonçait la mort de son unique enfant.

Le père attendait le cadavre du fils.

Voilà pourquoi ses yeux étaient si obstinément fixés sur cette allée de pins qui conduisait au village de Penhoel ; c'était par cette allée de pins que devait venir le corps de Colomban.

A côté du comte, brûlaient les restes d'un feu aux trois quarts éteint.

Celui qui eût vu cette grande figure triste, immobile, muette, les cheveux au vent, les larmes aux yeux, n'eût pu s'empêcher de penser à ce vieux Grec d'Argos qui, placé au sommet de la terrasse du palais d'Agamemnon, attendait, depuis dix ans, qu'un feu allumé sur la montagne lui indiquât que Troie était prise.

Mais, cette fois, celui-là, c'était le maître, et non le serviteur, car bientôt le serviteur apparut.

C'était, lui aussi, un vieillard à barbe grise, aux longs cheveux, au large chapeau, portant le costume traditionnel de la Bretagne ; seulement, le costume était noir comme celui du maître.

Il apportait une charge de bois de pin, avec laquelle il comptait sans doute raviver le feu ; il s'approcha du vieux gentilhomme, le regarda un instant, mit un genou à terre, déposa sa charge de bois sur la plate-forme, releva la tête pour regarder encore son maître, jeta quelques branches sur le feu, qui pétilla ; puis, voyant que le comte de Penhoel, étranger à tout ce qui se passait près de lui, restait immobile comme la statue de la Douleur :

— Je vous en conjure, mon bon maître, lui dit-il, descendez, ne fût-ce qu'une heure, et je veillerai à votre place. J'ai fait un grand feu dans votre chambre, et j'ai préparé votre déjeuner. Si vous voulez ne pas dormir et rester ainsi exposé au froid, prenez au moins des forces contre la veille et la brise.

Le comte ne répondit pas.

— Monseigneur, insista le vieux serviteur en s'approchant de son maître, voici tantôt quarante-huit heures que vous n'avez pris ni repos ni nourriture, sans compter que vous ne vous inquiétez pas plus du froid que si nous étions au mois de juin.

Cette fois, le comte parut s'apercevoir que son vieux serviteur était là, car il lui adressa la parole sans répondre cependant à ce qu'il lui disait.

— N'entends-tu pas au loin le bruit d'une voiture sur la route de Paris ? demanda-t-il.

— Non, mon bon et cher seigneur, répondit le vieux domestique ; je n'entends que la mer qui roule et le vent d'ouest qui pleure dans les pins. Il fait mauvais à rester ainsi tête nue à ce vent du matin. Je vous en supplie donc, mon cher maître, rentrez !

Le comte laissa tomber sa tête sur sa poitrine, comme si cette tête se courbait sous le poids d'un souvenir.

— Te souviens-tu de lui, Hervey ? continua-t-il, poursuivant toujours sa sombre pensée. Quand il vint au monde, quand sa mère me le donna comme une bénédiction visible du ciel descendue sur ma maison, il y avait déjà cinq ans que tu étais avec nous.

— Oui, monseigneur, je me souviens ! dit le vieil Hervey d'une voix étouffée.

— Un jour, — l'enfant avait trois ans, — on le promenait sur le sommet de la tour, d'où nous regardions la *mer sauvage* ; la mer était dans un de ses jours de colère. La femme qui le promenait était son ancienne nourrice, devenue sa gouvernante. Elle avait amené l'enfant là, non pour le distraire, mais dans l'espérance qu'elle verrait de loin

la barque de son mari qui était pêcheur. La comtesse, qui cherchait partout son fils, monta jusqu'ici, et, voyant le vent d'orage qui soufflait dans les cheveux blonds de l'enfant :

« — Mais, nourrice, dit-elle, tu ne fais pas attention au petit ! Le petit va avoir froid : songe qu'il n'a que trois ans. »

Mais la nourrice, robuste paysanne, habituée à raccommoder par tous les temps les filets de son mari au bord de la mer, la nourrice lui répondit :

« — Et mon petit, à moi, qui n'a que quatre ans, et qui est déjà en mer avec son père, parce que je soigne le vôtre, madame la comtesse, et que je n'ai pas de domestiques pour le garder, croyez-vous qu'il n'ait pas froid, lui aussi ? »

Et la pauvre femme cherchait à apercevoir la barque de son mari à travers les vagues et la brume.

Alors, toi, tu te retournas et lui dis :

« — Jeanne, n'avez-vous pas de honte de comparer votre enfant à celui de madame la comtesse, vous qui n'êtes qu'une malheureuse paysanne, tandis que madame la comtesse est une grande dame ? »

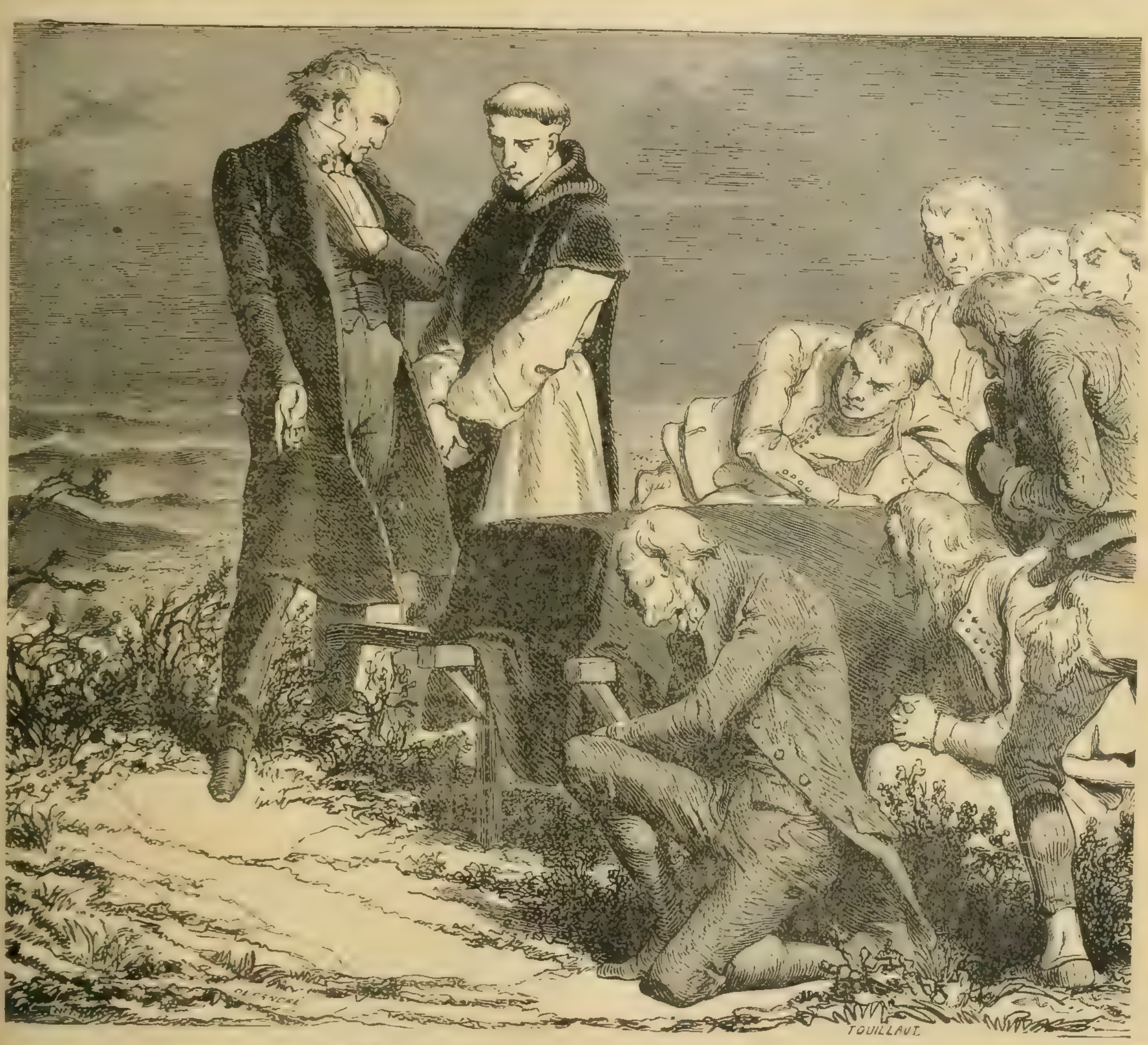
Mais elle répondit :

« — C'est possible, Hervey, que madame la comtesse soit une grande dame et que je ne sois qu'une pauvre paysanne ; mais ce que je sais, c'est que Jemmy est mon fils comme M. Colomban est le fils de madame la comtesse. Il y a peut-être une différence devant Dieu entre les rangs de deux enfants, mais il n'y en a pas entre les cœurs de deux mères. »

Et tu vois, Hervey, continua le vieillard, le fils de la nourrice est mort, et mon fils est mort aussi ! Tu vois qu'il n'y avait pas de différence entre eux, puisqu'ils étaient tous deux mortels. C'était la comtesse qui avait tort, c'était la nourrice qui avait raison, et la mort les a rendus égaux.

— Mon pauvre maître ! murmura Hervey en entendant ces paroles mélancoliques du vieux gentilhomme, auquel la douleur donnait une leçon d'égalité.

— Quelques années après, poursuivit le pauvre père en



C'est ici que je désire que l'on dépose le corps de mon fils.

renouant dans son esprit tout ce que la localité lui rappelait de souvenirs, doux autrefois, amers aujourd'hui, quelques années après, te souviens-tu ? — il avait dix ans alors, — tu étais encore là, car tu ne nous as jamais quittés, mon bon Hervey ; il voulait un fusil, le pauvre enfant, et tu lui donnas le tien, ton vieux fusil des guerres civiles, dont le canon dépassait sa tête d'un demi-pied.

Hervey poussa un soupir, et leva les yeux au ciel.

— Te le rappelles-tu, Hervey, tenant ce fusil entre ses petites mains, et te suppliant de lui apprendre l'exercice ? Mais, toi, tu ne voulus pas. Il eut beau pleurer, se fâcher, s'irriter, tu le laissas pleurer des larmes et se mettre en colère, lui disant :

« — Monseigneur, un gentilhomme comme vous ne doit apprendre à manier que l'épée ! »

Au lieu de manier l'épée, il a manié la plume ; au lieu de l'envoyer à l'école Polytechnique, je l'ai envoyé à l'école de Droit. Ne pouvant en faire un officier, puisqu'il n'y avait pas de guerre, je voulus en faire un citoyen. La guerre l'eût respecté peut-être, comme elle nous a respectés, nous ; la paix l'a pris et me l'a tué !

— Ne vous arrêtez donc pas à tous ces tristes souvenirs, mon digne maître, dit Hervey.

— Tristes souvenirs ! des souvenirs qui me rappellent

mon Colomban. Tu appelles cela de tristes souvenirs? Au contraire, parlons de lui. Si je ne parlais de lui, de quoi parlerais-je? Si je ne parlais pas de lui, le silence me rongerait comme la rouille ronge aujourd'hui ce vieux fusil avec lequel il jouait alors.

— Parlez donc de lui, mon cher maître, parlez-en!

— Eh bien, te rappelles-tu le jour où il eut atteint sa douzième année? Nous le menions, recueillis tous deux, pleins de foi et d'espérance, à travers cette allée de pins jonchée de roses comme elle l'est aujourd'hui de neige. Ce jour était celui de sa première communion, et, là-bas, les autres enfants l'attendaient à la chapelle du village, car c'était lui qui devait prononcer les Vœux du baptême. Comme il avait grand air dans sa petite taille! je le vois encore. Tiens, là, à droite, au vingt-quatrième arbre — nous les avons comptés — il y avait un caillou qui le fit trébucher. Le cierge qu'il tenait lui échappa de la main, et s'éteignit. Il se mit alors à pleurer, le pauvre enfant! Qui m'eût dit à cette époque qu'il devait ainsi trébucher dans la vie et voir s'éteindre le flambeau de son existence avant sa vingt-quatrième année!

— Oh! maître, maître, s'écria Hervey en fondant en larmes, vous vous déchirez les entrailles de vos propres mains!

— Il atteignit bien vite quinze ans, reprit le comte de Penhoël, qui, ainsi qu'il l'avait dit, rappelait ses moindres souvenirs avec une douloureuse volupté. Un jour, je lui racontais l'histoire de Milon de Crotone; je me souviens de son sourire en entendant l'histoire du chêne fendu d'abord. Mais enfin, en se rapprochant, il prit les deux mains du terrible athlète. Il me quitta, sortit et avisa un arbre deux fois gros comme lui; c'était un saule. Il sauta dans le tronc, qui était creux, et, s'arc-boutant comme un autre Milon, il fit tant des pieds et des mains qu'il fendit l'arbre en deux comme il eût fait d'une pomme. Je l'avais suivi et le regardais faire sans qu'il sût que j'étais là. En entendant l'arbre craquer, il me sembla que les os de mon enfant se brisaient. [illegible] il était fort comme celui de nos ancêtres qu'on appelait Colomban le Fort. Mais à quoi sert la force, mon bon Hervey, et que sont devenus ces jarrets de fer et ces bras d'acier? La mort les a touchés et les a brisés comme un enfant brise les fils de la Vierge qui volent et se perdent dans nos plaines moissonnées. [illegible] est mort!

Mais cette force dont le vieux gentilhomme constatait la vanité et dont lui-même était le type vivant dans cette lutte effroyable qu'il semblait livrer à la douleur, cette force [illegible] au pauvre Hervey, qui [illegible] aux pieds de son maître [illegible].

[illegible] les [illegible] et [illegible].

Le comte de Penhoël regarda le vieux serviteur, et, lui ouvrant ses deux bras:

— Embrasse-moi, Hervey, lui dit-il solennellement, c'est la seule façon dont je puisse te remercier de ta douleur.

Hervey [illegible] sur la poitrine de son [illegible] se laissa aller dans les bras du vieux gentilhomme et resta un instant [illegible].

Mais [illegible] la tête [illegible] ses bras.

[illegible]

— [illegible] bour- [illegible]

[illegible]

[illegible] montagne.

[illegible] cinquante ans [illegible] paille [illegible] Hervey! Quand la [illegible] six mois [illegible] voyage dans [illegible] quand il y a

six semaines la Loire a débordé, emportant avec elle les villes, les villages et les chaumières, crois-tu qu'ils aient béni Dieu, ceux qui, montés sur leur toit, criant merci et miséricorde à Dieu, ont senti leur maison chanceler, se fendre et s'écrouler sous eux? Non, Hervey, non! ils ont fait comme moi, ils ont...

— Prenez garde, mon maître, s'écria Hervey, vous allez blasphémer!

Mais, avant même que le vieux serviteur eût prononcé ces paroles, le comte de Penhoël était tombé à genoux en s'écriant à son tour:

— Seigneur, Seigneur, pardonnez-moi! Voici venir là-bas le corps de mon enfant.

Et, en effet, à l'extrémité de la grande allée de pins, du côté où nous avons dit que montaient au ciel les fumées du village de Penhoël, on voyait s'avancer, entre la neige de la route et le fond gris du ciel, un cortège funèbre, en tête duquel marchait un moine vêtu d'une robe de laine blanche et noire, tenant élevée entre ses deux mains une grande croix d'argent.

Derrière lui venait une bière soutenue par quatre porteurs et, derrière les porteurs, une cinquantaine d'hommes et de femmes, les hommes tenant leur chapeau à la main, les femmes encapuchonnées dans leur cagoule brune.

Le gentilhomme fit une courte prière, puis, se relevant:

— Ce que Dieu fait est bien fait, dit-il au vieux serviteur. Hervey, allons recevoir le dernier descendant des Penhoël qui rentre dans le château de ses pères.

Et, d'un pas ferme, il descendit l'escalier, et s'avança, tête nue toujours, jusque sur le seuil de la grande porte de la tour qui donnait sur l'avenue de pins.

CXLV

LE « DE PROFUNDIS » AU BORD DE LA MER

Quand le comte de Penhoël, suivi de son vieux serviteur, fut arrivé sur le seuil de la porte [illegible] le cortège funèbre avait déjà [illegible] de l'avenue, et l'on commençait à entendre les notes les plus élevées du psaume lugubre chanté par le prêtre et répété par ceux qui le suivaient.

Aux premières [illegible] de ces notes, Hervey s'agenouilla, mais le comte resta debout; il répéta tout bas le chant mortuaire, qui semblait [illegible] entre les lèvres d'Hervey.

Lorsque le prêtre ne fut plus [illegible] pas du château, celui-ci fit un signe aux [illegible] qui s'arrêtèrent.

Derrière les porteurs s'arrêtèrent les paysans.

Le cortège resta [illegible] les [illegible].

Le prêtre [illegible] s'avança vers le comte. Celui-ci [illegible] pas au-devant de lui, mais il lui fut impossible d'arracher ses pieds du sol.

Hervey vit ce qui se passait chez son maître à la pâleur [illegible] il fit un mouvement pour l'aider [illegible] cette [illegible] où il semblait [illegible] et pour le soutenir [illegible] de rester à sa place.

Il [illegible] genou [illegible] et [illegible].

Le moine [illegible] la distance [illegible] de la porte. Sur le seuil de cette porte, il avait vu un homme [illegible] le visage de cet homme il avait reconnu le père de [illegible].

— Monsieur [illegible] depuis [illegible] jusqu'à [illegible] je le [illegible] de ses pères.

[illegible] la [illegible] son [illegible] un fils [illegible] devant la [illegible] la mer!

Le [illegible] montagne.

[illegible] deux hommes [illegible] placèrent les [illegible] sur les [illegible] dans le [illegible] se perdirent.

L'abbé [illegible] signe, le cortège s'approcha et se forma en demi-cercle autour de la bière, [illegible].

Il semblait que tous les membres de cette pieuse réunion [illegible] pour [illegible] les douloureux détails de [illegible].

Le comte et le prêtre restaient seuls debout.

Le comte, dont les yeux s'étaient d'abord fixés sur le cercueil, les en avait détournés avec lenteur et semblait interroger les uns après les autres [illegible] aux membres [illegible]

rangs du cortège, comme s'il ne reconnaissait point parmi eux ceux qu'il s'attendait à y trouver.

Enfin, s'adressant à l'abbé Dominique :

— Monsieur, lui dit-il, je vous ai déjà remercié de ce que vous aviez fait pour mon fils et pour moi, et je vous en remercie encore. Mais pourquoi donc le curé de Penhoël n'est-il point avec vous ?

— Je l'ai prié d'accompagner le convoi, répondit Dominique, et il a refusé.

— Il a refusé ? s'écria le comte étonné.

Le moine s'inclina.

— Et depuis quand le curé du village de Penhoël refuse-t-il de prier pour le repos de l'âme des comtes de Penhoël ?

— Le vicomte Colomban de Penhoël, répondit l'abbé Dominique, est mort de mort violente, et a lui-même attenté à ses jours.

— Oui, mon père, dit le vieux gentilhomme ; mais plus le pauvre enfant a été égaré, plus il a besoin qu'on appelle sur lui la miséricorde divine. S'il n'est pas mort en bon chrétien, il est, du moins, j'en suis sûr, mort en honnête homme.

— Je le sais, monsieur le comte.

— Et comment le savez-vous ?

— J'étais son ami, et sa volonté dernière fut que j'accomplisse la mission qui m'amène ici.

— Alors, c'est à titre d'ami seulement que vous venez ?

— A titre d'ami et de prêtre, monsieur le comte.

— Mais vous vous exposez à la colère de vos supérieurs, mon père ?

— Je ne crains que la colère de Dieu, monsieur le comte.

— Détournez-la donc de la tête de mon fils, monsieur, et [illegible] pour lui toute la mansuétude du Seigneur.

Le prêtre s'inclina et, se retournant du côté du cercueil, il [illegible] le *De profundis clamavi ad te !* d'une voix si [illegible] et si éclatante à la fois, que son chant dut monter jusqu'au pied du trône de l'Éternel.

— *De profundis clamavi ad te !* répéta la foule de toute la puissance de sa voix.

— *De profundis clamavi ad te !* murmura le comte de Penhoël.

Puis le chant funèbre achevé, tout le monde se leva.

L'abbé Dominique s'avança vers le vieux gentilhomme.

— Monsieur le comte, dit-il, où voulez-vous que nous déposions les restes mortels de votre fils ?

— Ma famille n'a-t-elle pas son caveau funèbre dans le cimetière de Penhoël ? demanda le comte.

— Le cimetière de Penhoël est fermé, et le gardien du cimetière a refusé de l'ouvrir.

— Et depuis quand, demanda le vieillard, le cimetière de Penhoël est-il fermé aux comtes de Penhoël ?

— Depuis, répondit doucement l'abbé Dominique, qu'ils rendent à Dieu, avant le jour marqué pour leur mort, la vie que Dieu leur avait donnée.

— S'il en est ainsi, mon père, veuillez me suivre, dit le vieux gentilhomme d'une voix ferme et en se redressant fièrement, tandis qu'Hervey allait prendre sa place derrière le cercueil.

Les quatre porteurs, sur un signe de l'abbé Dominique, sortirent des rangs et [illegible] leur fardeau, et le cortège funèbre, précédé par l'abbé Dominique et ayant en tête le comte de Penhoël, se mit lentement en marche.

On contourna la tour, on doubla les ruines du vieux château, on gravit une dernière arête du rocher et l'on se trouva sur le versant occidental de la falaise, en face de l'immense Océan, grondant et tumultueux.

Les vagues étaient noires et hautes ; le vent soufflait, faisant flotter les cheveux du vieillard.

Nul horizon mieux que celui qui se déroulait aux regards de ceux qui précédaient ou qui suivaient le cercueil du jeune homme ne pouvait donner une idée de la puissance et de la colère de Dieu ; seulement cette puissance infinie, cette colère immense qui pouvaient soulever les flots de l'Océan et faire heurter dans le ciel les nuées [illegible] qui portent les tempêtes, prenaient-elles part [illegible] questions misérables que débattent, en cour de [illegible] quelques cardinaux désœuvrés ?

C'est ce que l'abbé Dominique, ce grand cœur et ce grand esprit, ne put admettre quand se déroula devant lui le gigantesque spectacle.

Un sourire amer passa sur ses lèvres ; ses yeux se portèrent sur le cercueil où dormait ce cadavre [illegible] et insensible, et une seule chose lui parut aussi infinie que cette puissance, aussi immense que cette colère de Dieu : c'était la douleur de ce père.

Le comte s'arrêta en face d'un petit monticule de sable entouré de fougères et de genévriers.

— C'est ici, dit-il, que je désire que l'on dépose le corps de mon fils.

Les porteurs s'arrêtèrent de nouveau, les tréteaux furent dressés comme à la porte de la tour, et le cercueil y fut placé en travers.

Le gentilhomme regarda autour de lui, il cherchait le fossoyeur ; mais le fossoyeur avait reçu du curé de Penhoël l'ordre de ne pas suivre le convoi.

— Hervey, dit le comte, va chercher deux bêches.

Cinq ou six paysans se précipitèrent vers le château.

Le comte leva la main.

— Laissez faire Hervey, dit-il avec un geste de commandement.

Chacun s'arrêta ; Hervey seul descendit aussi rapidement que le lui permettait son âge et disparut par une vieille poterne béante dans un mur encore debout.

Un instant après, il reparut, portant deux bêches.

Les paysans voulurent s'en emparer.

— Merci, mes enfants, dit le comte. Cela nous regarde, Hervey et moi.

Il prit une bêche des mains du vieux serviteur.

— Allons, mon bon Hervey, dit-il, préparons son dernier lit au dernier des comtes de Penhoël.

Et il se mit à creuser la terre.

Hervey suivit l'exemple qui lui était donné.

Pas un des assistants qui pût retenir ses larmes en voyant ces deux vieillards, la barbe et les cheveux au vent, creusant la fosse d'un enfant que l'un avait engendré et l'autre bercé dans ses bras.

Dominique, les yeux perdus entre ces deux infinis, le ciel et l'Océan, les bras en croix sur sa poitrine, immobile, sans voix, sans larmes, demeurait debout et comme en extase.

Le beau moine, avec son costume étrange, semblait être là pour compléter le drame pittoresque et poétique dans lequel un Dieu clément lui avait providentiellement distribué son rôle.

La fosse se creusait rapidement dans ce sol friable, et elle mesura bientôt cinq ou six pieds de profondeur.

Un des porteurs avait des cordes ; on les passa sous le cercueil, qui fut descendu au fond de la fosse.

On chercha l'eau bénite.

Dominique aperçut dans l'excavation d'un rocher voisin une flaque d'eau brillante comme un miroir.

Il alla au rocher, prononça au-dessus de cette eau les paroles sacramentelles, brisa une branche de pin formant un goupillon naturel, trempa cette branche dans le réservoir, et, s'approchant de la fosse, il aspergea la bière en disant :

— Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, je te bénis, mon frère, et j'appelle sur toi la bénédiction du Seigneur.

— Ainsi soit-il ! répondirent les assistants.

— Dieu, qui connaissait ton dessein, pouvait seul arrêter ton bras et briser ta volonté. Dieu ne l'a pas voulu. Pardon et bénédiction sur toi, mon frère !

— Ainsi soit-il ! dirent en chœur les assistants.

Le moine continua :

— Moi, je t'ai connu sur la terre ; je puis donc dire à ces enfants du même pays que toi, que tu n'as pas démérité de leur affection. Tu étais un digne fils de la Bretagne ; tu avais toutes les mâles vertus que ses enfants empruntent à cette digne mère : tu avais la noblesse, tu avais la force, tu avais la grandeur, tu avais la beauté. Tu as joué ton rôle ici-bas, et quoique âgé de moins de vingt-trois ans, ta vie a été un sacrifice comme ta mort a été [illegible] mon frère, et prie Dieu de te bénir comme je le fais.

— Ainsi soit-il ! dit la foule.

L'abbé [illegible] la branche de pin, et la passa au comte de Penhoël.

Celui-ci, debout au bord de la [illegible] des mains du moine, jeta autour de lui un suprême regard de tristesse, d'orgueil et de dédain ; puis, d'une voix sourde d'abord, mais qui, peu à peu, monta aux notes les plus élevées :

— O mes aïeux ! dit-il, vous qui avez dans vos luttes de géants arrosé de votre sang [illegible] sable, qui [illegible] ciel, ô mes aïeux ! [illegible] peine d'être d'une race de conquérants [illegible] prendre Jérusalem avec Godefroi de Bouillon [illegible] avec [illegible] Damiette avec saint Louis [illegible] de semer vos cadavres sur tous les chemins [illegible] duisent au Calvaire pour qu'une sépulture [illegible] refusée par des prêtres chrétiens [illegible] dant ! O mes aïeux ! de l'ombre de [illegible] chêne de l'ombre de ses rameaux [illegible] avez couvert toute la Bretagne [illegible] votre rejeton un coin de cette terre [illegible] mes aïeux ! n'est-ce pas une grande [illegible] pitié, que de voir refuser à ce noble [illegible] mon fils unique et bien-aimé l'entrée [illegible] de ses pères, quand Dieu, peut-être moins sévère que les hommes, ne lui refusera pas l'entrée du ciel ! O mes aïeux ! c'est vous que j'adjure ! Décidez si ce dernier Penhoël est indigne de reposer côte à côte avec le reste de la famille. Assemblez-vous en conseil, ombres augustes et sereines, dans le monde que vous habitez ; appelez-vous par vos noms, depuis Colomban le Fort, qui fut tué dans les plaines de Poitiers

en repoussant les Sarrasins en 732, jusqu'à Colomban le Loyal, qui, porta en 1793, sa tête sur l'échafaud, et qui mourut en criant : « Gloire à Dieu dans le ciel ! paix aux hommes de bonne volonté sur la terre ! », assemblez-vous et jugez-le, vous les seuls juges que je reconnaisse. Jugez celui dont je viens de creuser la fosse, celui que je viens de déposer dans cette terre, celui enfin dont j'arrose le cercueil avec l'eau du ciel, conservée par le Seigneur dans le creux d'un rocher ! — Moi qui ne suis pas son juge, moi qui suis son père, je lui pardonne et je le bénis !

Et en achevant ces mots, il secoua la branche de pin au-dessus de la fosse, et voulut la passer à Hervey ; mais c'était plus que le pauvre père n'en pouvait supporter : son visage se couvrit d'une pâleur mortelle, sa voix expira dans sa gorge, un cri déchirant s'échappa de sa poitrine, et il tomba sur le sable comme un chêne brisé par un coup de tonnerre.

CXLVI

LE REPAS MORTUAIRE

Un quart d'heure après la scène que nous venons de raconter sans avoir la prétention de la peindre, Hervey faisait entrer tous les personnages qui avaient suivi le convoi dans ce qui était autrefois la salle des gardes, immense pièce circulaire éclairée par des vitraux de couleur, et où brillaient dans l'ombre les blasons, les écus, les armures, les bannières et les épées des anciens seigneurs de Penhoël.

Le moine manquait seul : on comprenait qu'il était resté près du vieux comte, moins peut-être pour prendre soin de lui que pour lui parler de Colomban, et lui donner, sur la mort de son fils unique, des détails qu'il ignorait encore.

Chacun se rangea contre la muraille.

La conversation eut lieu d'abord à voix basse, puis bientôt à voix un peu plus haute. Enfin, le doyen de la société, vieillard à cheveux blancs, qui pouvait avoir quatre-vingt-dix ans et qui avait connu les cinq derniers comtes de Penhoël, raconta ce qu'il avait entendu raconter à ses ancêtres, et ce que ses ancêtres tenaient de leurs aïeux, c'est-à-dire les exploits des dix derniers comtes. Puis, une vieille femme prit la parole à son tour, et, de même que l'homme avait raconté les exploits des comtes, elle énuméra les vertus des comtesses.

Ainsi, en attendant le maître, sur la santé duquel la présence d'Hervey rassurait les assistants, chacun faisait de son mieux pour louer grandement ce passé de dix siècles, de la grandeur duquel le présent avait hérité. Et chaque récit, comme une machine électrique, faisait jaillir une étincelle de tous les cœurs, une larme de tous les yeux.

Le vieil Hervey allait de l'un à l'autre, serrait cordialement la main des assistants, et, soudant un récit à un autre, racontait à son tour les événements qu'il avait entendu raconter, et ceux dont il avait été le témoin. Mais, quand il en arriva à son jeune maître, quand il essaya de raconter, depuis son premier bégayement jusqu'à son dernier soupir, l'enfance pure et sereine, la jeunesse tumultueuse et agitée du pauvre Colomban, des sanglots s'échappèrent de toutes les poitrines.

Il y avait si peu de temps encore qu'il était venu à Penhoël que chacun l'avait vu, l'avait salué, lui avait serré la main, lui avait parlé ! Il est vrai qu'il avait paru triste à tout le monde. Mais comme on était loin de se douter que cette tristesse fût mortelle !

C'est une race qui s'en va, que celle de ces grands comtes aux larges épaules, aux jambes arquées par l'habitude de monter à cheval, à la tête enfoncée dans les épaules grâce aux casques massifs qui pesaient sur la tête de leurs ancêtres ; mais c'est une race qui s'en va aussi, que celle de ces vieux serviteurs dévoués qui naissent chez l'aïeul et qui meurent chez le petit-fils : avec de pareils hommes, le père, en suivant sa femme dans la tombe, ne laissait pas son fils seul dans la maison.

Ce respect qu'on avait pour le vieillard trépassé se fondait en un pieux amour pour l'enfant orphelin. J'ai souvent entendu la génération actuelle nier ou railler cette respectueuse tendresse des vieux domestiques, ce dévouement absolu des anciens serviteurs que l'on ne voit plus, prétend-elle, qu'au théâtre. Il y a du vrai là dedans : la société, telle que nous l'ont faite les dix révolutions à travers lesquelles nous avons passé, n'est pas conservatrice de ces sortes de vertus ; mais peut-être est-ce autant la faute des maîtres que celle des domestiques, si ces choses ont changé. Cette fidélité tenait beaucoup de celle du chien : les anciens maîtres battaient, mais caressaient. Aujourd'hui, on ne bat plus, mais on ne caresse plus ; on paye, et, bien ou mal, on est servi.

Oh ! les vieux chiens et les vieux domestiques, ce sont encore les meilleurs amis des jours orageux ! Quel ami vaut un chien quand on est triste, un chien qui vient s'asseoir en face de nous, qui nous regarde, qui gémit, qui nous lèche ?

Supposez, au milieu d'une grande douleur, à la place de ce chien qui sait si bien vous comprendre, supposez un ami, votre meilleur ami : quelles consolations banales, quels conseils impossibles à suivre, quels raisonnements interminables, quelles discussions obstinées ne serez-vous pas forcé d'essuyer ? Dans la plus loyale et la plus tendre sympathie d'un ami pour votre douleur, il se glisse toujours une nuance d'égoïsme ; à votre place, il n'eût point agi comme vous : il eût patienté, temporisé, résisté, que sais-je, moi ! mais, en tout cas, il se fût conduit autrement que vous ne vous êtes conduit ; en un mot, il vous accuse, et, en vous plaignant et en essayant de vous consoler, il vous blâme.

Mais les vieux chiens, mais les vieux domestiques, échos fidèles de vos peines les plus intimes, ils les répètent sans les discuter, rient et pleurent, jouissent et souffrent avec vous et comme vous, et vous ne leur redevez jamais rien sur leurs sourires et sur leurs larmes.

La génération qui nous précède les nie ; la génération qui nous suit n'en aura pas même entendu parler. Les chiens de nos jours jouent aux dominos, et les domestiques de notre époque à la hausse et à la baisse.

Nous insistons comme, en temps et lieu, nous avons insisté sur les moulins ; c'est encore un us qui s'en va et que nous voudrions retenir comme tout ce qu'il y avait de bon, de poétique ou de grand dans le passé.

Le pauvre Hervey avait non seulement la fidélité et le dévouement de ces chiens auxquels nous faisons à quelques hommes l'honneur de les comparer, mais encore il en avait les facultés.

Il entendit et reconnut le pas de son maître qui retentissait sourdement sur les marches sonores de l'escalier, courut à la porte, et l'ouvrit.

Le comte, pâle, le visage labouré par les larmes qu'il avait versées en reprenant ses sens, mais ferme et calme comme s'il ne venait pas d'être, ainsi que Jacob, vaincu par l'ange de la douleur, le comte apparut sur le seuil.

L'abbé Dominique entra derrière lui.

Le vieillard salua cette assemblée de paysans comme il eût fait d'une réunion de princes.

— Derniers amis de mon fils, dit-il, vous qui venez d'accompagner à son tombeau le nom des Penhoël, je regrette de ne pouvoir vous recevoir plus dignement dans le château de mes pères. Nous étions si chagrins, Hervey et moi, que nous n'avons peut-être pas pourvu suffisamment à vos besoins. Toutefois, veuillez entrer dans la salle à manger, et, selon l'usage de notre vieille Bretagne, accepter de bon cœur, et, comme je vous l'offre, le repas mortuaire.

Alors, traversant la salle d'un pas ferme, et faisant ouvrir à deux battants, par Hervey, la porte qui se trouvait en face de celle par laquelle il était entré, il invita tous les assistants, depuis le métayer jusqu'au gardeur de chèvres, à passer dans la salle à manger.

Là, sur des tréteaux, étaient couchées d'immenses planches de chêne formant une table gigantesque, et supportant un repas homérique. Il n'y avait à la table ni haut bout ni bas bout. On sentait que l'égalité de la mort avait passé par là.

Le vieux comte se plaça au milieu de la table, et fit signe à l'abbé Dominique de se placer en face de lui.

Les plus vieux se mirent à sa droite et à sa gauche, et, selon l'âge, chacun prit sa place, mais resta debout.

L'abbé Dominique dit, au milieu du plus profond silence, le *Benedicite*, qui fut répété en chœur par tous les assistants.

Alors, le comte de Penhoël avec une simplicité antique :

— Mes amis, dit-il, prenez part à ce repas, en l'honneur du vicomte de Penhoël, avec le même visage que si c'était lui qui vous l'offrît.

Puis, tendant son verre à Hervey, qui le remplit, il l'éleva au-dessus de la tête de tous, en disant :

— Je bois au repos de l'âme du vicomte Colomban de Penhoël.

Et tous répétèrent après lui :

— Nous buvons au repos de l'âme du vicomte de Penhoël.

Et le repas commença.

Pour quiconque ignore cette antique coutume conservée non seulement en Bretagne, mais encore dans quelques autres provinces de France, le repas mortuaire est une des scènes les plus touchantes auxquelles on puisse prendre part ou que l'on puisse entendre raconter. La puissante résignation dont, en cette circonstance, s'arme, comme d'une cuirasse, la famille du mort, est véritablement formidable. On a peine à comprendre, quand la solitude, ce refuge naturel des grandes douleurs, est à quelques pas de là, on a peine à comprendre comment la famille peut s'imposer cette cruelle torture de refouler ses larmes et de comprimer les battements de son cœur ; et, cependant, le nombre de ces martyrs volontaires est grand, et, en Bretagne surtout, on serait mal venu à contester à ces malheureuses familles cette pra

tique, reste des temps barbares, inexplicable même aux jours les plus reculés.

Le repas achevé, l'abbé Dominique dit les *Grâces*, et tout le monde se leva.

Le comte de Penhoël s'avança vers la porte dont Hervey — qui, bien entendu, avait dîné à table avec tout le monde — ouvrit les deux battants.

Puis, sortant le premier, mais s'arrêtant dans l'embrasure de la porte, il s'adossa contre la muraille.

Et quand le premier paysan sortit de la salle et passa devant lui, il lui dit en inclinant la tête en signe de reconnaissance :

— Je te remercie, un tel, d'avoir accompagné mon fils jusqu'à sa tombe.

Et ainsi de suite jusqu'au dernier assistant.

Le dernier fut l'abbé Dominique.

Le comte de Penhoël s'inclina devant lui comme il avait fait pour les autres, et, comme il avait remercié les autres, il le remercia ; mais, ce devoir accompli, il posa sa main sur l'épaule du moine, fixa sur lui un regard suppliant, et prononça ces deux seuls mots :

— Mon père !

Le moine, mieux encore que ces deux mots, comprit ce regard.

— J'aurai l'honneur de rester quelque temps près de vous si vous le souhaitez, monsieur le comte, dit-il.

— Merci, mon père ! répondit le vieux gentilhomme, qui, après avoir dit un dernier adieu de la main aux assistants, reconduits par Hervey, entraîna le moine vers une chambre ayant à la fois l'aspect d'un cabinet de travail et d'une chambre à coucher.

Là, présentant un siège à l'abbé, et en prenant un autre lui-même :

— C'était, dit-il, sa chambre quand il venait ici... Ce sera la vôtre, mon père, pendant tout le temps que vous voudrez bien rester à la tour de Penhoël.

CXLVII

LA RELIQUE DU PÈRE

Un autre que nous essayerait de donner une idée de ce qui se passa entre ce père pleurant son fils unique, et ce moine qui venait lui raconter les derniers moments de ce fils ; mais, quant à nous, Dieu nous garde de tenter cette œuvre impossible, de rendre compte de la douleur d'un père qui a perdu son fils, ou d'un fils qui a perdu son père !

Au bout d'une heure de sombres regards jetés sur les dernières heures de Colomban, le comte de Penhoël, malgré les instances du moine pour être placé dans toute autre partie du château, installa Dominique dans la chambre de son fils, et se retira pour lui laisser prendre quelque repos.

Le lendemain, le moine, redoutant que sa vue n'augmentât la tristesse du malheureux père au lieu de la calmer, annonça au comte de Penhoël qu'il allait repartir le jour même.

— Vous en êtes le maître, mon père, répondit le comte, et, vous avez déjà tant fait pour moi, que je n'ose vous demander davantage... Cependant, si nul devoir pressant ne vous rappelle à Paris, je vous supplie de passer quelques jours encore auprès de moi : la vue de l'ami de mon fils, loin de m'attrister davantage, ne pourrait que me consoler, si je pouvais être consolé.

— Je resterai près de vous, monsieur le comte, dit l'abbé, aussi longtemps que vous le désirerez.

Et ils passèrent ainsi ensemble tout un mois.

De quelle façon chaque journée s'écoulait-elle ? Comme s'était écoulée la veille : en parlant de Colomban, en regardant le ciel, en mesurant des yeux l'étendue de l'Océan, en échangeant de ces hautes paroles et de ces graves pensées comme les âmes en échangent au ciel. — Une de ces journées les dira toutes.

Le matin, le comte arrivait chez l'abbé ; il lui tendait silencieusement la main, le saluait de la tête, ouvrait la fenêtre, s'asseyait sur un grand escabeau de chêne sculpté, et, assis, il montrait, de sa longue main pâle et effilée, les vagues qui se soulevaient sur la vaste plaine de l'Océan.

— C'est ici qu'il s'asseyait, murmurait le pauvre père, éternellement en proie à une seule et même pensée, et, de cette même place où je suis, son regard plongeait au fond de l'horizon où plonge le mien. Il comprenait mieux la grandeur de Dieu à l'aspect du grand spectacle de la mer ; souvent, il prenait sa mappemonde et la posait là, sur le rebord de la fenêtre, et, passant de l'Océan à la terre, et de la terre au ciel, son regard essayait de percer le voile épais que Dieu étend tout parsemé d'étoiles, entre la terre et lui. Tenez, mon père, continuait le comte sans quitter sa place et en désignant du doigt l'instrument, voici sa mappemonde ; je vois encore sa main errant sur ces mondes inconnus... Voici ses livres de droit, ses livres de médecine, de physique, de chimie, de botanique... Voici son fusil, sa carabine, ses fleurets... Voici ses cartons à dessin, son piano, son Virgile, son Homère, son Dante, son Shakspeare, sa Bible ; car, sacré ou profane, il admirait tout ce qui était beau, vénérait tout ce qui était grand ! Ne dirait-on pas, à voir cette chambre ainsi, qu'il va entrer, nous sourire, s'asseoir et causer avec nous ?

Le vieillard laissa tomber sa tête sur sa main, puis il ajouta, cette fois comme se parlant à lui-même :

— Une des dernières nuits qu'il a passées ici, — c'était une nuit d'orage, — il faisait une chaleur étouffante ; je ne pouvais respirer dans ma chambre ; j'étais triste comme si quelque oiseau funèbre eût tourné autour de ma tête. J'aperçus de la lumière à sa fenêtre, et, surpris de le voir veillant encore à trois heures du matin, je vins le trouver. Savez-vous ce qu'il faisait, mon père ? Il apprenait une langue nouvelle : il étudiait l'hébreu. C'était vraiment une organisation merveilleuse, une intelligence supérieure. Les autres hommes ont des tendances particulières, un genre spécial pour telle ou telle étude, telle ou telle science. Lui, lui, il avait le désir de tout savoir, l'ambition de tout apprendre, la faculté de tout approfondir. Ce n'est pas, croyez-moi, mon amour pour lui qui m'aveugle ; ce n'est pas mon orgueil de père qui me fait parler ainsi. Interrogez tous ceux qui l'ont connu, ses maîtres, ses camarades, vous-même, car j'oublie qu'il était votre ami... Et quand on pense que quelques livres de charbon, matière inerte, ont détruit toute cette image d'homme faite à la ressemblance de Dieu ! Avec un peu de fumée ! est-ce possible, et cela ne ressemble-t-il pas vraiment à une dérision ?...

Dominique se leva, vint au comte, et lui tendit silencieusement la main.

— De quoi parliez-vous, quand vous étiez ensemble ? demanda le pauvre père.

— De Dieu et de vous.

— De moi ?

— Il vous aimait tant !

— Il a aimé une femme plus qu'il ne m'aimait, puisque son amour pour moi ne l'a pas empêché de mourir pour cette femme.

Puis, revenant à parler avec sa propre pensée :

— Oui, dit-il, c'est ainsi, et, dans l'équilibre de la nature, il faut que cela soit ainsi. Il faut que le jeune homme aime mieux la femme qui donnera le jour à ses enfants, qu'il n'aime les parents qui lui ont donné le jour. Le Seigneur n'a-t-il pas dit à la femme : « Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton mari ? » Il nous a quittés, nous, pour suivre la femme, et la femme l'a conduit dans ce pays inconnu qu'on appelle la mort.

— Vous l'y retrouverez un jour, monsieur le comte.

— Le croyez-vous, mon père ? demanda le comte en fixant ses yeux perçants sur ceux de Dominique.

— Je l'espère, monsieur ! répondit celui-ci.

— Vous l'avez absous de son crime, n'est-ce pas ?

— Du fond du cœur, monsieur !

— Votre absolution m'effraye pour les autres pères, monsieur. Quel encouragement terrible au suicide, si les suicidés sont absous !

— Oh ! monsieur le comte, la mort de votre fils n'est pas un suicide, c'est un martyre. Celui qui, pour sauver son pays, se jette volontairement dans le gouffre, je l'absous. Un jour arrivera, monsieur le comte, où les sociétés, plus solidement assurées, pourront juger de sang-froid les crimes de la société comme on juge le crime de l'individu ; un jour arrivera où le Code, qui vient des hommes, s'accordera avec les sympathies qui viennent de Dieu. L'enfant que nous pleurons, monsieur le comte, vous comme un père, moi comme un frère, est mort victime d'une de ces sympathies célestes entravées par les mœurs d'une société barbare. Un homme s'est dit son ami, qui l'a outrageusement trompé ! Si la loi punissait le mensonge, la mort ne serait plus le refuge des honnêtes gens.

— Merci, mon père ! dit le comte ; je vous remercie de vos bonnes paroles. Elles me donnent l'espoir que, s'il s'est séparé de moi pour un temps, je me réunirai à lui dans l'éternité.

Puis, se levant :

— Allons le voir, dit-il.

Tous deux sortirent et s'acheminèrent vers le tombeau.

Arrivés là, le moine s'aperçut que le comte avait choisi cette place parce qu'il pouvait la voir de la fenêtre de sa chambre. Cette fenêtre ouverte indiquait qu'avant de venir trouver Dominique, le comte avait déjà salué ce tombeau.

Tous deux s'assirent sur le rocher où Dominique avait puisé de l'eau pour en asperger la bière.

Il se fit un instant de silence.

— Ainsi, demanda le comte, comme s'il reprenait une conversation interrompue, vous croyez fermement à une autre vie ?

Le moine brisa une branche de chêne rabougri, en arracha un bourgeon qui semblait complètement mort et au cœur du bourgeon, il montra au comte le germe du bourgeon futur.

— Oui, je comprends, dit le comte, la mort elle-même a son germe de vie ; mais là vous ne me montrez que la mort annuelle, c'est-à-dire le sommeil. L'arbre qui vit trois cents ans, a son heure suprême comme l'homme ; l'hiver, ce n'est pas la mort de la nature, ce n'en est que le sommeil.

— Mais, répondit Dominique, l'arbre végète et ne vit point. Il ne parle pas, il ne pense pas, il n'a point d'âme.

Le comte ne répondit pas.

Dans la chambre de Colomban, sa main s'était posée sur un [illegible] par distraction ou à dessein, il l'avait emporté. C'était un volume de ce grand philosophe qu'on appelle [illegible]. Il l'ouvrit et lut d'abord tout bas, puis tout haut.

[illegible] avec les tristesses de son cœur des analogies [illegible] quoique vagues et lointaines.

Celui dont l'âme est en proie à une grande douleur est à peu près insensible à une peine légère. Qu'une bête féroce le poursuive, tu fuiras ; mais si ta fuite rencontre devant [illegible] d'une mer [illegible] et la bête féroce en face. Quand l'âme est libre, le corps est délicat et sensible à la douleur.

Et comme pour placer l'exemple à côté du précepte, en [illegible] des plus terribles [illegible] qui soient jamais [illegible] de la [illegible] de l'ouest commençait à [illegible], et [illegible] le comte et Dominique semblait [illegible] et les paroles dans la bouche du comte et les [illegible] dans les yeux du moine.

[illegible] par tout le corps, et [illegible] le comte à rentrer au château.

Mais lui semblait, avec Shakspeare, vouloir donner la [illegible] que, dans les grandes souffrances de l'âme, le corps est insensible à la douleur [illegible] et immobile [illegible] d'une voix [illegible].

[illegible] sur le rivage de la mer [illegible] se [illegible] à ses pieds [illegible] des douleurs qu'on appelle le roi Lear. — Ses cheveux [illegible]

C'est aux pères de [illegible] un [illegible] mort qu'un enfant ingrat.

Le comte en était arrivé à ces [illegible] plaintes et à [illegible] que [illegible] aux lèvres [illegible] de Goneril, de Regan et de [illegible].

[illegible] ô vents ! [illegible] déchaînez-vous ! orages, déployez [illegible] tempêtes, vers [illegible] sur la [illegible] sous vos eaux [illegible] de nos tours et de nos clochers. Éclairs sulfureux, [illegible] mes cheveux blancs. Toi [illegible] l'univers sur son axe [illegible] les [illegible] de la nature ; extermine tous les [illegible] l'homme ingrat !

[illegible] les torrents de pluie [illegible] de flammes. Vents, tonnerres et tempêtes, vous n'êtes [illegible] je ne vous accuse pas d'ingratitude, vous [illegible] pas [illegible] Exercez donc sur moi, à votre [illegible] de vos [illegible] me voici [illegible] un pauvre et [illegible] vieillard accablé [illegible] des infirmités et du mépris ; et, cependant, j'ai [illegible] de vous appeler de lâches ministres, vous qui du [illegible] des cieux vous liguez avec des enfants ingrats pour me [illegible] vous qui choisissez pour but à vos coups [illegible] et couverte de cheveux blancs. Oh ! c'est de vo[illegible] honteuse lâcheté !

[illegible] gestes du comte de Penhoel étaient bien [illegible] Lear. Comme lui, il s'arrachait les cheveux [illegible] qui [illegible] sur l'immense océan [illegible] des flocons de neige tourmoyer au milieu des airs.

D'autres fois, quand [illegible] ou la tempête de la [illegible] la mer tout à fait impraticable ou quand [illegible] de mars [illegible] des [illegible] acérées, le comte [illegible] Dominique [illegible] sur cette plate-forme [illegible] la plus élevée de [illegible] au temps des guerres [illegible] seigneur, devait servir à placer un corps de garde.

[illegible] Priam regardant [illegible] de Troie le [illegible] de son fils traîné [illegible] Patrocle, il appelait son enfant [illegible] lamentations [illegible] met dans la bouche du vieux roi.

« [illegible] entra sans être [illegible] d'A[illegible] entre ses bras les genoux du [illegible] ces mains [illegible] ces mains terribles qui lui [illegible] tant de fils. Ainsi quand le destin a pris un homme qui, dans sa patrie, a tué un autre homme, et l'a poussé chez un peuple étranger, quand cet homme entre dans la maison d'un homme riche où il vient chercher un refuge, tous ceux qui le voient restent frappés de stupeur ; ainsi Achille fut stupéfait en voyant Priam, semblable à un dieu, et les assistants, non moins stupéfaits qu'Achille, se regardèrent les uns les autres.

« Alors, Priam suppliant, lui adressa ce discours :

— Achille égal aux dieux, souviens-toi de ton père : il est du même âge que moi et sur le seuil mortel de la vieillesse. Peut-être des voisins ennemis le pressent-ils et n'a-t-il personne pour repousser loin de lui la guerre et la mort, mais certes, celui-ci du moins, entendant parler de toi, et sachant que tu vis, se réjouit dans son cœur, et, en outre, espère tous les jours qu'il reverra son cher fils de retour de Troie. Mais moi, moi malheureux tout à fait, puisque j'en gendrai tant de vaillants fils dans la vaste Troie, et qu'aucun de ces fils ne m'a été laissé. J'en comptais cinquante lorsque vinrent les Achéens ; dix-neuf étaient sortis des mêmes entrailles, et mes femmes avaient mis au monde les autres dans mes palais. L'impétueux Mars leur a brisé les genoux, et celui qui était seul près de moi, qui défendait et la ville et nous, tu l'as tué dernièrement au moment où il combattait pour la patrie, pauvre Hector ! Et, moi, je viens à présent, à cause de lui, vers le vaisseau des Achéens, afin de le racheter de toi, et j'apporte des rançons infinies. Respecte les dieux, Achille, et aie pitié de moi-même ; et, te souvenant de ton père, songe que je suis bien autrement à plaindre que lui, car j'ai supporté des choses telles qu'aucun autre homme vivant ne les a encore supportées sur terre : c'est de tendre la main vers la bouche de l'homme qui a tué mes fils. »

L'autre jour, c'était le dixième chant de Dante qui revenait à la pensée du pauvre père. Mais ce qu'il voyait dans ce dixième chant, ce n'était point Farinata des Uberti, plus tourmenté par la défaite des siens que par sa couche de feu. Non ! c'était la figure anxieuse de Cavalcanti, de cette ombre paternelle qui, aux côtés de Dante cherche son fils.

[illegible] dans la langue où ils avaient été composés, il redisait ces beaux vers de l'exilé florentin :

« [illegible] de la [illegible] était découverte, surgir la tête d'une autre ombre qui semblait s'être posée sur ses genoux.

« Le fantôme regarda autour de lui comme pour chercher quelqu'un [illegible] il me dit tout en pleurs :

« La puissance du génie t'aura ouvert cette noire prison, où est mon fils, et pourquoi ne l'aperçois-je pas à tes côtés ?

« Et moi, à lui :

« Je ne viens pas par mon seul pouvoir. Le sage qui me dirige est là près de nous. Peut-être votre guide dédaigna-t-il trop ce maître sublime.

« Ses paroles et son genre de supplice m'avaient révélé le nom de cette ombre. Ma réponse fut donc précise.

« Mais se dressant soudain le fantôme :

« — Comment as-tu dit : *il avait* ? A-t-il cessé de respirer et la douce lumière du soleil ne réjouit-elle plus ses yeux ?

« Et, comme je tardais à répondre, il tomba renversé dans son cercueil et ne se montra plus. »

Et il avait coutume de dire en secouant la tête, le pauvre comte, qui se connaissait en douleur :

— C'est celui-ci qui souffrait le plus, puisqu'il souffrait silencieusement et sans se plaindre.

Et, cependant, peu à peu, l'abbé, comme un père qui guide et qui dirige un enfant aveugle, guidait et dirigeait la douleur du vieillard dans le chemin de la résignation.

Nous l'avons dit, cette convalescence morale dans laquelle Dominique fit entrer le père de Colomban dura un mois environ.

On était arrivé à la moitié de mars, à peu près, lorsqu'un matin, avant l'heure où le comte avait l'habitude de se présenter chez l'abbé Dominique, l'abbé Dominique se présenta chez le comte.

Il tenait une lettre à la main et son front paraissait tout à la fois joyeux et inquiet.

— Monsieur le comte, dit-il, tant que rien d'absolu ne m'a rappelé à Paris, je suis resté près de vous, mais, aujourd'hui, il faut que je vous quitte.

— Absolument ? répondit le vieillard.

— Voici une lettre de mon père qui m'annonce qu'il est arrivé à Paris, et depuis près de [illegible] ans, je n'ai pas vu mon père.

— Votre père, Dominique, est un homme heureux d'avoir un fils. Partez, mon ami, je ne vous retiens pas.

Mais l'abbé, calculant sur la date de sa lettre et l'arrivée probable de son père à Paris, donna encore vingt-quatre heures au comte, et il fut convenu que Dominique ne partirait que le lendemain.

La journée fut ce qu'avaient été les autres journées, avec un redoublement de tristesse de plus.

On passa la dernière soirée dans la chambre de Colomban.

La revue fut faite de tout ce qui avait été dit dans ce mois, que le pauvre père eût voulu éterniser.

Le comte supplia Dominique de revenir aussitôt que ses devoirs ne le retiendraient plus à Paris. L'abbé Dominique s'y engagea de tout son cœur. Il lui promit, d'ailleurs, d'ou

Et alors, il lui raconta la piété de Carmélite pour sa mère, comment la mère morte sans confession on l'avait envoyé chercher lui pour qu'on ne l'ensevelit pas sans prières, comment Colomban avait connu Carmélite pendant cette veillée funèbre. Puis il raconta l'arrivée de Camille, la vie des trois amis, le départ de Colomban, son retour, le départ de Camille, la longue attente de Carmélite, l'amour des deux jeunes gens pendant cette absence, la lettre annonçant



Le comte ne répondait pas.

[illegible] avec lui dès son arrivée à Paris, une correspondance qui devait être aussi précieuse au père qu'à l'ami.

Ils causèrent ainsi bien avant dans la nuit sans regarder l'heure et sans s'en inquiéter.

Dominique raconta de nouveau au comte de Penhoël et pour la dixième fois, dans quelles circonstances il avait connu son fils. Il lui fit un détail minutieux des moindres accidents de sa vie de Paris ; puis, quand, toujours pressé par le comte d'aller en avant, il arriva à la cause principale de la mort du jeune homme, il s'arrêta hésitant.

— Continuez ! dit le comte.

Mais parler à ce père de la femme qui avait causé la mort de son fils, c'était un sujet qu'il n'avait point encore abordé jusque-là ; c'était même, dans le cas où ce père l'exigerait, un terrible devoir à remplir. Il était donc tout simple que la parole s'arrêtât aux lèvres de Dominique.

— Continuez, mon ami, répéta le comte avec fermeté.

— Voulez-vous que je vous parle d'elle ? demanda le prêtre.

— Oui ! Qu'est-ce que cette jeune fille qu'il aimait ?

— Une sainte tant qu'il a vécu, une martyre depuis qu'il est mort.

— Vous l'avez connue, mon ami ?

— Comme j'ai connu Colomban. »

le retour du [illegible] enfin, la catastrophe terrible dans laquelle l'un succomba et l'autre survécut.

Le comte écouta tout ce récit, immobile, les mains croisées, la tête renversée en arrière, les yeux fixés au plafond. De temps en temps, une larme cachée et [illegible] sillonnait les joues du vieillard.

Puis, quand Dominique eut fini :

— Ils eussent été si heureux près de moi, dans cette [illegible] tour de Penhoël ! dit-il.

Puis après un soupir :

— Et, moi, ajouta-t-il, j'eusse été si heureux près d'eux !

— Monsieur le comte, hasarda Dominique voyant le vieillard dans cette disposition d'esprit [illegible], ne reporterai-je pas à la malheureuse Carmélite le pardon du père de Colomban ?

Le comte tressaillit et parut éprouver un moment d'hésitation.

Puis, avec un inexprimable accent de [illegible] :

— Que Dieu pardonne à cette pauvre fille comme je lui pardonne ! dit-il en levant les mains au ciel.

Puis, ayant dit ces mots, il se leva, et [illegible] pas ferme et régulier qui lui était habituel, il marcha vers le secrétaire.

La chambre où brûlait une seule lampe près de s'étein-

dre était dans l'obscurité. Il tâtonna un instant pour trouver la clef, la trouva enfin, rabattit le devant du secrétaire, ouvrit un tiroir, y plongea la main avec la certitude d'un homme qui sait où, du premier coup, il trouvera ce qu'il cherche.

Il en tira un petit paquet enveloppé d'un papier de soie. Il s'approcha de l'abbé, et en même temps de la lampe.

L'abbé lui tendit la main.

— Merci ! merci d'avoir pardonné à la pauvre femme. Votre pardon, c'est sa vie.

— Ce n'est point assez, mon père, que de pardonner à cette jeune fille, répondit le vieillard, et je songe avec effroi à son désespoir de lui avoir survécu. Je la plains de toute mon âme, et je fais vœu, toutes les fois que je prierai pour *lui*, de prier en même temps pour elle. Enfin, comme gage de souvenir à la femme qu'avait choisie mon fils, je lui donne le seul trésor qui me reste en ce monde : c'est la boucle de cheveux blonds que sa mère a coupée sur sa tête le jour de sa naissance.

A ces mots, il ouvrit le papier, prit une plume et écrivit sur le papier ces quelques mots :

« Pardon et bénédiction à la femme que mon Colomban a aimée. »

Et il signa :

COMTE DE PENHOËL. »

Puis il porta la boucle de cheveux à ses lèvres, la baisa longuement et tendrement, et tendit le papier au moine.

Dominique pleurait et n'essayait plus de cacher ses larmes; car ce n'étaient plus des larmes de douleur, c'étaient des larmes d'admiration qu'il répandait.

Il admirait la grandeur de ce père, qui se dépouillait de sa relique la plus précieuse en faveur de la femme qui avait causé la mort de son fils.

Et, le lendemain, les deux amis, — après avoir été faire au soleil levant une visite au tombeau de Colomban, — les deux amis s'embrassèrent étroitement en se disant au revoir, ignorant que de si terribles événements passeraient entre eux, qu'ils ne se reverraient qu'au ciel !

CXLVIII

L'ANGE DES CONSOLATIONS

Laissons le vieux comte assis et la tête inclinée devant la tombe de son fils, et revenons à cette pauvre désespérée qu'on appelle Carmélite.

L'appartement qu'elle occupait rue de Tournon était composé de trois pièces, comme son appartement de la rue Saint-Jacques. Il avait été, ainsi que nous l'avons dit, décoré et meublé par les soins de ses trois jeunes amies, Régina, madame de Marande et Fragola ; mais celle qui avait surtout, — plus avant peut-être que les autres dans la connaissance du caractère de Carmélite, — donné le ton à l'ensemble et particulièrement présidé à l'arrangement de la chambre à coucher, c'était Fragola.

Dans cette chambre à coucher, au reste, étaient entrés tous les objets meublant le pavillon de Colomban, notamment le piano où lui et Carmélite avaient chanté cette dernière symphonie, chant du cygne qui devait présager la mort des deux amants, et qui n'avait présagé que la mort d'un seul !

Les deux amies de Carmélite, Régina et madame de Marande, avaient voulu s'opposer à cette translation complète des meubles de Colomban dans la chambre de Carmélite ; mais Fragola avait compris leurs craintes, et avait insisté.

— Oui, sans doute, mes sœurs, avait-elle dit, s'il s'agissait d'une autre que Carmélite, ce que je vous demande de faire et ce que je ferai malgré vos observations, serait une imprudence, peut-être même une cruauté. Une femme qui aurait aimé Colomban d'un amour ordinaire eût d'abord trouvé une certaine consolation à vivre au milieu des souvenirs de cet amour ; mais, peu à peu, et au fur et à mesure que le temps se serait écoulé, que l'oubli aurait monté à la surface de sa douleur, ces objets, au lieu d'être pour elle un motif de consolation, fussent devenus un motif d'ennui, puis de fatigue, et, un jour enfin, lorsqu'elle aurait été complètement guérie de cet amour, un motif de reproche peut-être. Mais soyez tranquilles, mes sœurs, je connais Carmélite, et il n'en est point ainsi d'elle : sa douleur sera éternelle comme son amour, et cette chambre deviendra un tabernacle où vivra, comme dans une arche sainte, le souvenir de Colomban. Faisons donc comme je vous dis, et, dans dix ans, comme aujourd'hui, Carmélite vous remerciera.

On avait donc donné carte blanche à Fragola à l'endroit de la chambre à coucher, et la jeune fille, de son côté, avait laissé toute liberté à ses deux compagnes pour les autres pièces.

Alors, au lieu des rideaux, des tentures, des tapisseries bariolées de vives couleurs, dont Camille avait couvert les murs de la petite maison de Meudon, Régina avait tout drapé avec une sévère simplicité ; c'était la maison aux nuances brunes et sombres d'une veuve, et non l'appartement joyeux et chantant d'une jeune fille. Aussi Carmélite, en entrant, s'était-elle sentie prise d'une indéfinissable impression de mélancolie qui avait mis son cœur aussi à l'aise que l'avait été, dans une sphère opposée, celui de Rose-de-Noël en quittant son chenil de la rue Triperet pour son paradis de la rue d'Ulm.

Au moment où commence ce chapitre, Carmélite, pâle toujours, — elle devait garder cette pâleur jusqu'à la mort, — faible encore, était étendue sur une longue causeuse, et regardait, avec des yeux où se peignait une indicible mélancolie, une jeune femme qui, assise près d'elle sur un carreau assez élevé, achevait de lui conter une sombre histoire.

Cette jeune fille, c'était Fragola.

On se rappelle que la charmante enfant avait demandé à Salvator la permission de n'avoir aucun secret pour Carmélite, et que, cette permission, Salvator la lui avait accordée.

Voici ce qu'elle s'était dit à elle-même avec cette intelligence du cœur qui s'élève presque jusqu'au génie.

— Carmélite guérira peut-être du corps, mais elle ne guérira certainement pas de l'âme. On dit qu'il y a une science nouvelle qu'on appelle l'*homœopathie ;* cette science est l'art de guérir par les semblables. Eh bien, en racontant à Carmélite une histoire plus triste encore peut-être que la sienne, il est possible que Carmélite, — ce cœur d'or, cette âme d'ange, apte à tout comprendre et à tout sentir, — cesse de verser des larmes quand je lui dirai : « Ma sœur, c'est assez pleurer ; ma sœur, c'est assez souffrir. Si tu verses tous tes pleurs sur tes propres maux, que te restera-t-il pour les douleurs des autres ? Crois-tu donc, ma sœur, avoir été la seule désolée sur la terre ? Ignores-tu qu'il y a des misères si profondes, que ton œil se fermerait, en proie au vertige, avant que de les sonder ? Et, moi qui te parle, j'ai connu des visages que les larmes ont creusés comme les torrents creusent les ravines. Mais je connais aussi des âmes vaillantes dans des corps faibles, qui, au lieu de mourir, ont combattu ! »

Et, alors, pauvre enfant si durement éprouvée à dix-huit ans, elle avait raconté à Carmélite sa propre vie, c'est-à-dire une vie de souffrances sans repos ni trêve, qui, cependant, avait complètement changé, le jour où elle avait abordé à ce port charmant de la rue Mâcon, sous le souffle de l'amour de Salvator.

Peut-être raconterons-nous un jour cette vie ; mais quand ? mais comment ? Nous l'ignorons maintenant, engrené que nous sommes dans la série d'événements qui forme le nœud de notre livre.

Carmélite avait écouté, pleuré, frémi ; puis, sous le poids d'une profonde impression :

— Oh ! chère sœur, avait-elle dit, toi aussi, tu as été rudement éprouvée par la douleur. Embrasse-moi, et confondons les larmes de notre jeunesse, comme nous avons confondu les joies de notre enfance.

Alors, Fragola s'était élancée dans les bras de son amie, et, toutes deux, ainsi étroitement enlacées, les cheveux noirs de Carmélite mêlés aux cheveux blonds de Fragola, les lèvres pâles de l'une collées aux lèvres de pourpre de l'autre, elles avaient aspiré dans un long baiser leurs douleurs communes et l'ange des consolations avait étendu ses ailes blanches au-dessus de leurs têtes.

Puis, Carmélite étant descendue en elle-même, reprit après un long silence :

« Tu as raison, chère et bonne Fragola, c'est le propre des âmes faibles de se laisser vaincre par la douleur. Par la douleur, au contraire, les cœurs comme le tien s'épurent et se régénèrent. Merci, ma sœur, de ta salutaire leçon. A partir de cette heure, je suivrai ton exemple, et, comme tu as été sauvée de la mort par l'amour, je veux rentrer dans la vie, conduite par la main du travail. Un jour, *il* me disait que j'étais née pour être une grande artiste. Je ne veux pas qu'il se soit trompé ; la bouche de mon Colomban ne pouvait mentir. Je deviendrai cette grande artiste, Fragola. On dit qu'il faut parfois une grande douleur pour faire un grand génie ; la grande douleur ne m'a pas manqué. Merci à Dieu ; que sa volonté soit faite. Je demanderai à l'art ses mystérieuses et sublimes consolations. Ne t'inquiète donc plus de ma vie, chère sœur de mon âme. Je penserai à toi, et je serai forte ; je penserai à lui, et je serai grande.

— Bien, Carmélite ! dit Fragola, et sois sûre que Dieu t'accordera un jour la gloire, sinon le bonheur.

Au moment où Fragola achevait de prononcer ces paroles, un coup de sonnette retentit à la porte.

A ce bruit, qui n'avait cependant rien de bien alarmant, la pâleur de Carmélite augmenta tellement, que Fragola, croyant que son amie allait s'évanouir, poussa un cri d'effroi.

— Qu'as-tu donc ? demanda-t-elle.

— Je ne sais, dit Carmélite, mais je viens d'éprouver une étrange sensation.

— Où cela ?

— Au cœur.

— Carmélite.

— Écoute ce que je deviens folle, ou la personne qui vient de sonner m'apporte des nouvelles de Colomban.

La femme de chambre de Carmélite entra.

— Madame veut-elle recevoir un prêtre qui arrive de Bretagne ?

— L'abbé Dominique ! s'écria Carmélite.

— En effet, madame, c'est lui ; seulement, il m'avait défendu de dire son nom, de peur que ce nom ne fît une pénible impression sur madame.

Le front de Carmélite se couvrit d'une sueur froide. Elle serra convulsivement la main de Fragola.

— Eh bien ! ma sœur, dit-elle, que t'avais-je dit ?

— Remets-toi, Carmélite, dit la jeune fille en lui passant son mouchoir sur le front ; remets-toi, ma sœur. Est-ce ainsi que tu es préparée ? Tu pâlis à la première lutte, et, cependant, quelle épreuve plus douce pouvait donc te faire subir la Providence que de t'envoyer cet ami de ton passé ?

— Tu as raison, Fragola, dit Carmélite ; mais tiens, regarde-moi maintenant, me voilà forte.

Puis se tournant vers sa femme de chambre :

— Faites entrer M. Dominique, dit-elle.

L'abbé Dominique entra.

C'eût été un merveilleux tableau à faire, pour un peintre qui eût pu saisir l'expression de ces trois figures, que celui du prêtre sur le seuil de la porte étendant, en signe de bénédiction, sa main sur ces deux jeunes filles, aux bras l'une de l'autre.

— Salut, mes sœurs ! dit le moine s'adressant aux deux jeunes filles, mais s'inclinant plus particulièrement devant Carmélite avec cette déférence que l'on a pour une veuve.

Les deux jeunes filles saluèrent à leur tour, Fragola en se levant, Carmélite en inclinant la tête, car son pauvre corps était si faible, qu'elle ne devait pas songer encore à se tenir debout avant quelques jours.

Fragola avança un fauteuil à l'abbé.

L'abbé s'en alla remercia Fragola de la tête ; puis, se contentant d'appuyer une de ses mains au dossier, mais sans s'asseoir :

— Ma sœur, dit-il, j'arrive d'un long et douloureux pèlerinage ; j'arrive du château de Penhoël.

A ces mots, les joues de Carmélite se couvrirent d'une telle pâleur que Fragola, qui était debout, tomba à genoux devant elle et lui serra la main entre les siennes.

— Ma sœur, dit-elle, rappelle-toi ta promesse.

— Du château de Penhoël..., murmura Carmélite, vous avez vu le comte ?

— Oui, ma sœur.

— Oh ! malheureux, malheureux père ! s'écria Carmélite comprenant qu'il avait dû exister pour un autre cœur une douleur aussi grande que la sienne, sinon plus grande encore.

Le prêtre devina tout ce qui se passait dans l'âme de la jeune fille et à quelles angoisses cette âme était en proie.

— Le comte de Penhoël, dit-il, est un digne et noble père ; il vous bénit, ma sœur, et je vous apporte sa bénédiction.

Carmélite, en ce moment, elle eut assez de force pour se soulever, et, se laissant glisser sur ses genoux, elle se trouva aux pieds de l'abbé Dominique.

— Ah ! mon père, mon père, dit-elle en fondant en larmes, il ne m'a donc pas maudite...

Elle ne put en dire davantage ; ses yeux se fermèrent, son visage devint blanc comme de l'albâtre, ses deux bras s'allongèrent sur les coussins du fauteuil, elle laissa aller sa tête sur ses bras, et, avec un soupir qui semblait être le dernier, la vie parut s'envoler de cette frêle enveloppe.

— Mon Dieu, dit religieusement le moine, effrayé en voyant le visage inanimé de la jeune fille, allez-vous faire de votre serviteur un nouveau messager de mort ?

Fragola avait sous la main tous les sels dont elle se servait en pareille circonstance, car les évanouissements de Carmélite étaient fréquents. Elle lui fit respirer des sels ; puis, voyant que les sels étaient insuffisants, elle lui frotta les tempes avec du vinaigre.

L'évanouissement persistait, et rien n'indiquait que Carmélite dût revenir à elle.

Fragola alla vers la table ; elle prit un flacon dont elle se servait dans les cas désespérés. C'était de l'acide acétique, avec lequel elle avait l'habitude de frictionner la poitrine de son amie quand les évanouissements persistaient d'une façon inquiétante.

— Mon père, dit-elle au moine, seriez-vous assez bon pour passer dans la chambre voisine.

— Je me retire, ma sœur, dit Dominique. Je suis moi-même attendu chez moi, et c'est pour accomplir un devoir que je regardais comme sacré que je suis d'abord venu ici. Faites qu'elle me pardonne de lui avoir, avec si peu de ménagement, apporté les paroles du père de mon ami.

Puis, lui mettant dans la main la relique qu'il avait reçue du comte de Penhoël, et dont, en quelques mots, il expliqua à Fragola toute la valeur, il sortit, laissant la jeune fille à ses soins pieux.

Quelques frictions suffirent pour faire rentrer la vie dans ce corps inanimé, et qui semblait inanimé. Carmélite revint à elle, ouvrit les yeux, et chercha tout d'abord l'abbé Dominique.

— Où est-il ? demanda-t-elle d'un air étonné, ou plutôt, est-ce que je n'ai fait qu'un rêve ?

— Non, dit Fragola, il était là.

— Dominique, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Qu'est-il devenu ?

— Tu t'es évanouie, et, par discrétion, il s'est retiré.

— Oh ! que je voudrais le revoir ! s'écria Carmélite.

— Tu le reverras, dit Fragola, mais demain, plus tard, quand tu auras la force de l'écouter et de lui répondre.

— Oh ! je suis forte, je suis forte ! s'écria Carmélite. Songe donc que j'avais mille demandes à lui faire. C'est lui qui l'a quitté le dernier. Où est-il ? où repose-t-il ? Nous irons, n'est-ce pas, faire un pèlerinage au tombeau ?

— Oui, ma sœur, oui, sois tranquille.

— Ne m'avait-il pas parlé de son père ? ne m'avait-il pas dit que son père m'avait pardonné, que son père m'avait bénie ?

— Oui, tu es pardonnée ; oui, tu es bénie. Tu vois donc que Dieu est avec toi.

— Oh ! murmura Carmélite en retombant sur sa chaise longue, que n'est-ce moi qui suis avec lui !

Et, joignant les mains, elle pria tout bas, remuant les lèvres, mais sans qu'on entendît les paroles qu'elle prononçait.

— C'est cela, dit Fragola, prie, pauvre chère âme ! tout est dans la prière : le calme, la consolation, la force. Prie, ferme tes beaux yeux, et tâche de sommeiller.

— Eh ! le pourrais-je ? demanda Carmélite. Tiens, prends ma main.

— Elle brûle de fièvre.

— Sans la fièvre, Fragola, il me semble que je ne vivrais pas.

Fragola se remit à genoux devant son amie, et, reprenant ses deux mains entre les siennes :

— O ma sœur, dit-elle, où est donc cette force dont tu étais si fière tout à l'heure ? Le premier mot t'a courbée comme un roseau, brisée comme une fleur. Tu ne m'as pas trompée, mais tu te trompes toi-même : tu n'étais pas si forte que tu le croyais.

— Je m'étais préparée à la douleur et non à la joie, Fragola. J'eusse été forte contre la douleur, j'ai été faible contre la joie.

— Pauvre amie !

Carmélite serra convulsivement les mains de Fragola.

— Il a dit qu'il reviendrait, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Quand ?

— Bientôt ; mais...

— Mais quoi ?

— Pour que tu attendisses plus patiemment son retour...

— Eh bien ?

— Il m'a laissé quelque chose pour toi.

Cette fois, Fragola, comme on voit, n'avançait que pas à pas. Elle avait peur d'une seconde crise, qui, dans l'état de faiblesse où était Carmélite, pouvait devenir plus grave que la première.

— Quelque chose pour moi ? s'écria Carmélite ; oh ! donne vite, alors !

— Attends un peu, dit Fragola en passant son bras autour du cou de Carmélite, en l'attirant à elle et en l'embrassant.

— Pourquoi attendre, Fragola ?

— Mais, dit la jeune fille, parce que...

Et elle hésita.

— Parce que ? répéta Carmélite.

— Parce que c'est un bonheur, et que je veux te préparer.

— Mon Dieu ! tu me fais mourir.

— Pour mieux te faire revivre, chère sœur.

— Dis, dis vite, je le veux ! que t'a laissé pour moi ce bon Dominique ?

— Un présent.

— Un présent à moi ? demanda Carmélite étonnée.

— Un présent que te fait le comte de Penhoël, un don précieux..., un trésor !

Et elle souriait de son sourire d'ange entre chaque parole.

— Fragola, je t'en supplie, dit vivement, presque impatiemment Carmélite, donne-moi ce que tu as à me remettre.

— Permets-moi de te traiter comme une enfant, Carmélite.

Carmélite laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Fais comme tu voudras, dit-elle ; seulement, crains de me pousser au delà de ma force.

— Te voilà abattue, tu es bien près d'être calme ; de là au sang-froid, il n'y a qu'un pas. Aie la volonté, et tu seras forte.

— Tiens, vois, dit Carmélite.

Et elle sourit à Fragola.

— Veux-tu mieux encore ? continua-t-elle ; car tu as raison, raison toujours !... Je vais, pendant le temps qu'il te plaira, poser ma tête sur ta poitrine, et, dans un quart d'heure seulement, tu me donneras ce présent du comte de Penhoël...

Elle fit un effort, et, en souriant :

— Du père de Colomban, ajouta-t-elle.

— Allons, dit Fragola en souriant à son tour, tu es une héroïne, et je ne te ferai pas attendre.

Et elle se leva, et ce fut Carmélite qui la retint.

— Fragola, ma noble, ma sainte Fragola, dit-elle, qui donc t'a appris, mieux qu'aux plus célèbres médecins, cette science du cœur avec laquelle tu guéris mes blessures ? Ah ! la vie me paraîtra douce tant que je te tiendrai par la main.

— Allons, dit Fragola, il faut récompenser l'enfant de son obéissance.

Et, dégageant doucement sa main de celle de son amie, elle alla chercher derrière la causeuse, sur une petite chiffonnière en bois de rose où elle l'avait déposée, la relique du comte, et, présentant à Carmélite le papier tout ouvert :

— Sa mère, dit-elle en répétant les propres paroles du comte, les a coupés sur sa tête le jour même de sa naissance.

— Dieu de bonté ! s'écria Carmélite en sautant sur la boucle de cheveux avec la rage d'une lionne qui retrouverait son petit ! Dieu de bonté ! ce sont des cheveux de mon Colomban !...

Et, pour la première fois, le cœur de la jeune fille, vide et froid comme un sépulcre depuis la mort de Colomban, fut inondé d'un indicible bonheur.

Elle prit la boucle de cheveux, la tourna en tous sens, la baisa mille fois, la couvrit de larmes ; puis, la levant jusqu'aux lèvres de Fragola :

— Tu l'aimais aussi comme un frère, dit-elle ; embrasse ses beaux cheveux, ô ma sœur !...

CXLIX

LE PORTRAIT DE SAINT HYACINTHE

La rue du Pot-de-Fer, parallèle à la rue Férou et à la rue Cassette, était une des plus sombres rues du faubourg Saint-Germain à l'époque vers laquelle se passent les événements que nous racontons. L'herbe y croissait, dans les interstices des pavés, avec cette exubérance dont la rareté des passants explique suffisamment la cause. On eût dit le clos d'un presbytère ou l'entrée d'un cimetière de village, tant cette rue, véritable retraite au fond de la ville, inspirait de quiétude profonde et de mélancolique sérénité.

Mais si elle était sombre du côté de la rue du Vieux-Colombier, où elle commence, en retour, elle était assez claire du côté de la rue de Vaugirard, où elle finit. Aboutissant par ce point au Luxembourg, elle recevait tous les rayons dont le soleil inonde le jardin du palais Médicis ; et pour un savant, pour un philosophe ou pour un poète, habiter cette petite rue silencieuse et verdoyante, c'était un rêve enchanté.

C'est là que demeurait, nous croyons l'avoir dit déjà, fra Dominico Sarranti ; il occupait le second étage d'une maison située en face de l'hôtel du comte de Cossé-Brissac. Les trois chambres qui composaient son appartement étaient uniformément peintes à l'huile comme les murailles d'une cellule, du ton de laine blanche de sa robe. Sept ou huit petits tableaux de maîtres espagnols, une esquisse de Lesueur et une esquisse du Dominiquin révélaient suffisamment le goût artistique du locataire.

Ce fut vers ce point de la rue du Pot-de-Fer que l'abbé Dominique se dirigea en sortant de la rue de Tournon. Au milieu des cris de joie dont elle salua son arrivée, la concierge lui remit une lettre, à la seule vue de laquelle le front austère du jeune homme s'éclaira : il en avait reconnu l'écriture, et cette lettre était de son père. Dominique l'ouvrit vivement. Elle contenait ces quelques lignes :

« Mon cher fils, je suis à Paris depuis hier au soir sous le nom de Dubreuil. Ma première visite a été pour vous ; on m'apprend que vous n'êtes pas encore revenu, mais que l'on vous a fait passer ma première lettre, et que, par conséquent, vous ne pouvez tarder. Si vous arriviez cette nuit ou demain matin, trouvez-vous à midi à l'église de l'Assomption, au troisième pilier en entrant à gauche. »

Pas de signature ; mais, pour Dominique, l'écriture fiévreuse de son père était bien reconnaissable. D'ailleurs, sa fuite à la suite du complot de l'année 1820 justifiait cette mesure de précaution : il craignait sans doute d'être inquiété, et le lecteur sait déjà, grâce à la conversation de M. Jackal et de Gibassier, que ces craintes n'étaient pas tout à fait illusoires.

— Pauvre père ! fit l'abbé en remontant chez lui, — car, le rendez-vous étant pour midi seulement, il avait encore une heure à attendre ; — pauvre père, bon et noble cœur, l'âge a passé sur ta tête sans enlever un battement à ton pouls, une pensée généreuse à ton esprit. Tu reviens à Paris, au milieu des dangers que tu connais et de ceux que tu ignores, pour tenter quelque nouvelle et généreuse entreprise. Que Dieu t'accorde la récompense de ton pieux dévouement et de ta courageuse et persistante résignation ! Oh ! mon père, moi, je t'apporte plus que la vie, je t'apporte la preuve de l'innocence d'un crime que non seulement tu n'as pas commis, mais dont tu ne te doutes même pas que tu es accusé.

Puis, tout en montant l'escalier, il passa les mains dans les plis de sa robe pour y chercher la déclaration qu'il avait reçue de M. Gérard à son lit de mort, et qu'il avait, étant parti le même jour pour la Bretagne, emportée avec lui.

Il rentra dans sa chambre, abandonnée depuis près de cinq semaines, et retrouva, avec un sentiment de profonde mélancolie, ce petit appartement calme et solitaire hors duquel il venait d'être entraîné comme un oiseau emporté loin de son nid dans un tourbillon d'orage.

Un beau rayon de soleil filtrait à travers les vitres de la fenêtre, et faisait entrer la vie et la chaleur dans la chambre à coucher du jeune moine.

Dominique tomba dans un grand fauteuil, et se laissa aller à une méditation profonde.

La pendule, que la concierge avait remontée avec soin pendant l'absence de Dominique, sonna onze heures et demie.

Dominique releva la tête, et son regard, encore empreint d'un reste de méditation, après avoir erré un instant sur les objets qui décoraient la chambre, s'arrêtèrent sur le pâle et blond visage d'un des saints faisant le sujet des tableaux pendus à la muraille.

Ce visage semblait s'illuminer d'une lueur prodigieuse.

C'était le portrait de saint Hyacinthe, religieux de l'ordre de saint Dominique, que les historiens ecclésiastiques appellent l'apôtre du Nord. Il était de la maison des comtes d'Oldovrans, l'une des plus anciennes et des plus illustres de la Silésie, qui formait, lors de sa naissance, c'est-à-dire vers 1183, une province de la Pologne. C'était une tradition de famille chez les Penhoël, qu'un de leurs aïeux avait été frère d'armes, à l'époque de la première croisade, d'un des aïeux de saint Hyacinthe ; et, par un hasard étrange, Dominique, à qui Colomban avait, un jour, raconté cette vieille histoire, Dominique, en passant sur les quais, avait, sous une vénérable couche de poussière, découvert ce *Saint Hyacinthe*, et trouvant en lui la ressemblance de Colomban, l'avait acheté, puis, rentré chez lui, et l'ayant nettoyé et reverni, avait reconnu que c'était un excellent petit tableau de l'école de Murillo, sinon de Murillo lui-même.

De sorte que ce tableau lui était trois fois précieux : d'abord, en ce qu'il représentait un saint de son ordre ; puis en ce que ce saint ressemblait à Colomban, et, enfin, en ce que le tableau était, comme nous le disions, sinon un tableau de Murillo, du moins celui d'un de ses bons élèves.

On comprend, dans la situation d'esprit où était Dominique après un mois passé au château de Penhoël et une heure passée près de Carmélite, on comprend l'effet que produisit sur lui, au retour, la vue inopinée de cette peinture parfaitement oubliée.

Il se leva lentement pour se rapprocher du tableau ; mais, avant de s'en approcher, il resta debout près du fauteuil, l'œil fixé sur le portrait.

C'était bien, en effet, — et jamais la ressemblance n'avait paru à Dominique si parfaite, — c'était bien la même pureté de front, la même sérénité de visage. Les cheveux blonds du martyr polonais, complétant la presque identité, encadraient la douce figure d'Hyacinthe comme les cheveux blonds du martyr breton encadraient le suave visage de Colomban. Tous deux avaient conservé pendant leur vie, au milieu des embûches du monde, la même innocence primitive et la même chasteté d'âme et de corps ; tous deux, humbles, charitables, compatissants, simples et forts, ils avaient la même haine du mal, le même ardent amour du bien, les mêmes entrailles fraternelles pour tous les hommes.

Peu à peu, et à force de regarder le portrait, cette ressemblance avec Colomban lui apparut si réelle et si extraordinaire en même temps, que, dans une de ces extases religieuses auxquelles il était sujet, adressant la parole au portrait :

— Sois heureux ! oui, bon et noble jeune homme, dit-il, et prie là-haut pour ton père, pour ton frère et pour ta sœur, comme, ici-bas, ta sœur, ton frère et ton père prient pour toi !

Alors, s'avançant vers le tableau, il le détacha de la muraille, et, l'apportant entre ses mains près de la fenêtre, il le regarda ainsi éclairé avec une expression dans laquelle il était difficile de reconnaître s'il y avait plus de tendresse pour l'ami que de religion pour le saint.



Mon père.

— Oui, c'est bien toi, noble et chère créature, dit-il, et il faut que la vertu soit imprimée sur le front des hommes en sceau bien indélébile pour qu'à huit siècles de distance, et sans que le peintre ait pu vous connaître ni l'un ni l'autre, je retrouve sur le front du saint le signe de vertu que Dieu avait placé sur le front de mon ami.

Puis, tout à coup, comme éclairé d'une pensée soudaine :

— O Carmélite ! murmura-t-il.

Et après un instant de méditation :

— Oui, dit-il, ce sera bien ainsi.

Alors, déposant le portrait sur une chaise, il s'approcha de son secrétaire, prit une feuille de papier et une plume, avança un fauteuil de bureau, s'assit, laissa tomber un instant sa tête entre ses mains, et écrivit la lettre suivante :

« Permettez-moi, ma sœur, de vous offrir le portrait de saint Hyacinthe. Vous trouverez, ci-joint, une histoire de la vie de ce saint, vie que j'avais tenté d'esquisser il y a déjà quelques années.

« En revenant de Bretagne, en sortant de chez vous, en rentrant chez moi, j'ai été frappé des affinités mystérieuses qui unissent dans une ressemblance commune le saint et l'ami que nous pleurons. Ce sont deux frères de bien, deux rameaux de vertu ; vous, leur sœur, acceptez ce portrait comme un héritage de famille. »

Il plia la lettre, la cacheta, écrivit l'adresse ; puis, allant à sa bibliothèque, il prit sur un des rayons un petit manuscrit, à la première page duquel étaient écrits ces mots : *Vie abrégée de saint Hyacinthe, de l'ordre de saint Dominique.*

Il regarda tour à tour le manuscrit et le portrait ; puis, enveloppant l'un et l'autre dans une grande feuille de papier, il cacheta le tout, et, voyant qu'il était midi moins un quart à la pendule, il prit le paquet sous son bras, sa lettre à sa main, et descendit rapidement.

Il retourna chez Carmélite, et, après s'être informé près de la concierge des suites de l'évanouissement de la jeune fille, il lui donna la lettre et le portrait avec prière de les lui remettre à l'instant même, et descendit du côté des quais, se dirigeant, par la rue de Seine et le pont des Arts, vers l'église de l'Assomption.

L'abbé Dominique, arrivé le matin, et ignorant complètement ce qui se passait à Paris, ne pouvait comprendre pourquoi son père lui avait donné rendez-vous à l'église de l'Assomption, quand, en supposant qu'il voulût absolument lui donner rendez-vous dans une église, celle de Saint-Sulpice était à cent pas de chez lui. Mais, en entrant dans la rue Saint-Honoré, et en voyant la foule immense qui l'encombrait, la file de voitures qui commençait bien au-delà de la rue du Coq et dont on ne découvrait pas l'extrémité, il s'informa près du premier passant de la cause qui réunissait tout ce monde.

Alors on lui apprit que la foule était venue là pour assister au convoi du duc de la Rochefoucauld-Liancourt, mort la surveille.

CL

LE CONVOI D'UN GENTILHOMME LIBÉRAL EN 1823

Le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, frappé si brutalement par M. de Corbière en 1823, venait, en effet, de terminer, à l'âge de quatre-vingts ans, une vie de charité, de bonté et d'honneur, qui avait fait qu'il était mort avec la réputation d'un des hommes les plus vertueux, les plus bienfaisants, les plus honorés et les plus honorables de France. A quelque parti que l'on appartînt, on était forcé d'honorer l'austère vertu du duc de La Rochefoucauld-Liancourt, et, depuis l'ouvrier le plus pauvre jusqu'au plus riche bourgeois, son nom, prononcé avec une vénération égale, signifiait, dans toutes les bouches, grandeur d'âme, bienfaisance et probité.

En apprenant la mort du noble duc, l'abbé Dominique comprit le sens de cette démonstration sympathique et reconnaissante des habitants de Paris. — C'était l'époque des démonstrations.

Comme l'opposition était alors, à peu d'exception près, en majorité dans toutes les classes de la société, la moindre occasion était saisie au passage, et l'émeute courait sur laquelle elle faisait tant et tant de haltes plus fréquentes.

Tout était une occasion de démonstration.

Touquet inventait les tabatières à la Charte, et Touquet vendait cinq cent mille tabatières ! Ceux qui ne prenaient pas de tabac les utilisaient en y mettant des bonbons. — C'était une démonstration.

Talma faisait représenter Léonidas mourant pour la liberté de Sparte, et l'on s'étouffait aux portes du Théâtre-Français. — C'était une démonstration.

Le général Foy mourait : cent mille hommes suivaient son convoi, et la France souscrivait un million à sa veuve. — C'était une démonstration.

Enfin, le duc de La Rochefoucauld-Liancourt venait de mourir ; c'était un gentilhomme, c'était un royaliste, il est vrai ; mais, comme, en même temps, c'était un libéral, on profitait de sa mort pour faire une démonstration contre les ultras et contre les jésuites.

Aussi toutes les classes de la société étaient-elles représentées dans cette foule. Le sarrau, la blouse, la veste de l'ouvrier, l'alpaga et la castorine du bourgeois, l'uniforme du garde national, l'habit du pair de France, la simarre du juge, tout était confondu. Une même douleur, attirant tout sur le même terrain, abaissait ce qui était trop haut, élevait ce qui était trop bas, mêlait le pauvre au riche, le civil au militaire, l'académicien et le député, le magistrat et le médecin.

Mais ce qui s'agitait le plus convulsivement au milieu de cette foule, c'était la jeunesse des écoles, c'étaient des centaines d'étudiants qui, enfants la veille, étaient sacrés hommes par le concours religieux qu'ils prêtaient à ce deuil public.

A cette époque-là, il y avait encore des écoles.

Quand une émeute semblait prendre quelque consistance, le bourgeois tout tremblant mettait le nez à la fenêtre, et regardait à droite ou à gauche, mais toujours du côté du Quartier latin, disant à sa femme :

— Rassure-toi, mignonne, ce ne sera rien ; je ne vois pas descendre les Écoles.

C'était ainsi qu'en 1792 on regardait du côté des faubourgs ; seulement, quand les faubourgs descendaient, comme aux 5 et 6 octobre, comme au 20 juin, comme au 10 août, c'était que la force venait corroborer la force ; tandis que, quand les Écoles descendaient, comme au 28 juillet, comme au 5 juin, c'était l'intelligence qui venait au secours de la force.

Aussi quand ce même bourgeois voyait dans le lointain le vent soulever les basques des minces jaquettes des étudiants, quand on entendait leur chant gronder comme un tonnerre au sommet de cette montagne que l'on appelle la rue Saint-Jacques, alors les bourgeois, perdant tout espoir de voir se rasséréner l'horizon politique — comme disait poétiquement *le Constitutionnel* — les bourgeois fermaient, calfeutraient, barricadaient leurs boutiques et leurs fenêtres, et les peureux descendaient dans leur cave en criant :

— Sauve qui peut, mes enfants ! voilà les Écoles qui descendent !

Le nom d'Écoles signifiait jeunesse, indépendance, courage et force, mais peut-être un peu aussi turbulence et passion.

Mais était-ce bien là la mission qu'ils avaient reçue ?

En attendant, tous ces jeunes gens de dix-huit à vingt ans, envoyés par leurs mères du fond de toutes les provinces, donnaient du cœur aux plus faibles, de l'assurance aux plus timides. Ils étaient toujours prêts à combattre et à mourir pour un mot, une idée, un principe, pareils à de vieux soldats, ou plutôt semblables à de jeunes Spartiates, dont ils avaient les mâles vertus sous une forme plus légère et plus insouciante. Ils venaient à l'émeute en dansant, ils combattaient en chantant, ils mourraient en souriant.

Mais ce n'était point pour se rendre à une émeute qu'ils étaient — servons-nous du terme consacré — *descendus* ce jour-là. Ils ne dansaient pas, ne chantaient pas, ne souriaient même pas. Leur jeune visage, sérieux et triste, portait les marques de l'affliction que mettait dans le cœur de tout citoyen la mort de ce juste.

Parmi eux on distinguait une députation des élèves de l'école des Arts-et-Métiers de Châlons, laquelle venait assister aux funérailles de leur bienfaiteur ; car, entre autres titres au respect et à l'amour de ses concitoyens, M. le duc de La Rochefoucauld-Liancourt était le fondateur de l'école des Arts-et-Métiers de Châlons.

Ce fut assez difficile à l'abbé Dominique de traverser cette foule. Lorsqu'il fut, cependant, arrivé au milieu des Écoles, les jeunes gens, en voyant ce beau prêtre, à peine leur aîné de cinq ou six ans, et que le plus grand nombre connaissaient, les jeunes gens s'écartèrent avec déférence pour le laisser passer.

Après une grande demi-heure de lutte, il parvint enfin devant la grille de l'Assomption, au moment où les voitures de deuil, sortant de l'hôtel de La Rochefoucauld, situé rue Saint-Honoré, commençaient à apparaître dans le lointain comme une flotte qui fendrait péniblement les flots houleux de cette foule.

En ce moment, et comme l'abbé Dominique traversait un groupe, il entendit un homme vêtu d'un habit noir avec un crêpe au bras, dire à demi-voix :

— Rien avant ni pendant la cérémonie, vous entendez bien ?

— Et après ? demanda l'un des deux hommes.

— On leur signifiera de s'en aller.

— S'ils refusent ?

— On les arrêtera.

— S'ils se défendent ?

— Vous avez vos casse-tête ?

— Oui, sans doute.

— Eh bien, vous vous en servirez.

— Et le signal ?

— Ils le donneront eux-mêmes, quand ils voudront porter le corps.

— Chut ! dit un des deux hommes, voici un prêtre qui nous entend.

— Bah ! qu'importe ! est-ce que les prêtres ne sont pas avec nous ?

Dominique fit un mouvement comme pour rejeter l'étrange solidarité ; mais il se souvint que son père, il l'entendait, que celui-ci était sous le poids d'une double accusation ; qu'il fallait donc, autant que possible, écarter l'attention non seulement de son père, mais encore de lui-même.

En conséquence, il se tut.

Seulement, son cœur, qui s'était soulevé en entendant les paroles du chef, monta jusqu'à ses lèvres en voyant les figures des deux agents.

Il reprit sa marche forcément interrompue, et crut reconnaître dans cette foule un grand nombre d'individus qui, à son avis, lui parurent être des porteurs de casse-tête.

Il arriva ainsi sous le portique de l'église de l'Assomption.

Son costume, qui lui avait frayé un chemin à travers les étudiants, le servit mieux encore aux approches de l'église. On s'écarta devant lui, et il put entrer.

Du premier coup d'œil, il aperçut, adossé contre le troisième pilier de gauche, immobile comme une statue, son père, dont le regard était fixé sur la porte. Il était évident qu'il attendait. Dominique le reconnut, quoiqu'il y eût sept ans qu'il ne l'eût vu. Rien n'était changé en lui : même éclat dans les yeux, même résolution dans tous les traits du visage, même vigueur dans toute sa personne ; seulement, ses cheveux avaient grisonné, et son teint avait bruni au soleil de l'Inde.

Dominique marcha droit à son père avec l'intention de se jeter dans ses bras ; mais, avant qu'il eût parcouru la moitié du chemin, M. Sarranti avait mis un doigt sur sa bouche, et, par ce signe et par le regard qui l'accompagnait, lui avait recommandé la plus profonde discrétion.

L'abbé comprit qu'il lui fallait demeurer, ostensiblement du moins, tout à fait étranger à son père. Aussi, arrivé près de lui, au lieu de l'embrasser, de lui parler ou de lui tendre seulement la main, il s'agenouilla près du pilier, et, après avoir adressé à Dieu une prière de remercîment, il chercha la main que son père laissa retomber, et, la baisant avec ferveur et respect, il se contenta de prononcer ces deux mots, qui pouvaient aussi bien s'adresser à Dieu qu'à l'homme aux pieds duquel il était :

— Mon père !

CLI

CE QUI SE PASSAIT DANS L'ÉGLISE DE L'ASSOMPTION LE 30 MARS DE L'AN DE GRACE 1827

L'église de l'Assomption, dont la construction remonte à l'année 1670, est sans doute un des plus vulgaires monuments de Paris. La coupole en est malheureuse ; elle représente une tour couverte d'un immense dôme de soixante-deux pieds de diamètre, quelque chose de pareil à la halle aux blés. « De sorte que, dit Legrand dans la *Description de Paris et de ses édifices*, ce monument étant trop élevé pour son diamètre, l'intérieur a l'apparence d'un puits profond plutôt que la grâce d'une coupole bien proportionnée. »

Avant d'être érigée en église paroissiale, l'Assomption était un couvent de religieuses. Les sœurs qui habitaient ce couvent s'appelaient les *haudriettes*. Elles étaient chargées, dans l'origine, de servir un hôpital de pauvres femmes ; peu à peu, l'hôpital devint un couvent, et elles vécurent unies et constituées en communauté religieuse.

La conduite de ces religieuses était loin d'être régulière, et l'on avait plusieurs fois tenté, mais vainement, d'établir la réforme dans leur maison. Enfin, le cardinal de La Rochefoucauld entreprit de les soumettre à la règle, et de les transférer dans un hôtel qu'il avait possédé au faubourg Saint-Honoré, qu'en 1603 il avait vendu aux jésuites, et que ceux-ci, par contrat du 3 février 1623, revendirent aux religieuses haudriettes. Elles y étaient établies depuis six mois, et en avaient déjà fait disposer l'intérieur d'une manière convenable à leur état, lorsque le titre des haudriettes fut supprimé et les revenus réunis au nouveau monastère du faubourg Saint-Honoré, auquel on donna le nom d'*Assomption*. Seulement, la chapelle de cette maison ne parut pas suffisante aux religieuses ; elles achetèrent l'hôtel d'un sieur Desnoyers, et firent commencer, en 1670, la construction de leur église, qui fut achevée six ans après.

Cette lourde coupole, ombrée par un ciel noir, était donc ce jour-là, comme toujours, d'un assez triste et vulgaire aspect, et il ne fallait pas moins que toute cette foule imposante pour donner au spectacle qu'on avait sous les yeux son côté poétique et solennel.

Au moment où le cortège funèbre fut prêt à quitter la maison mortuaire pour se rendre à l'église, les anciens élèves de cette école de Châlons, que M. de Liancourt avait fondée, demandèrent à porter le cercueil d'un de leurs bienfaiteurs. Un des ministres de Charles X, M. le duc de La Rochefoucauld-Doudeauville, proche parent du mort, et qui devait tenir un des coins du drap mortuaire, accorda la permission au nom de la famille.

Le cortège se mit donc en marche lentement, solennellement, et l'on arriva dans le plus grand ordre à l'église.

La foule entassée aux deux côtés de la rue, calme et silencieuse, s'écartait et se découvrait respectueusement au fur et à mesure que s'avançait le cercueil.

Il faudrait avoir l'armorial des notabilités du temps pour donner une idée des assistants illustres que les obsèques du noble duc avaient attirés, ce jour-là, dans l'église de l'Assomption.

C'étaient, d'abord, les comtes Gaetan et Alexandre de la Rochefoucauld, fils du défunt, et toute la famille du duc ; puis les ducs de Brissac, de Lévis, de Richelieu ; puis les comtes Portalis et de Bastard, le baron Portal, MM. de Barante, Lainé, Pasquier, Decazes, l'abbé de Montesquiou, de la Bourdonnaie, de Villèle, Hyde de Neuville, de Noailles, Casimir Périer, Benjamin Constant, Royer-Collard, Béranger.

Entre deux des pilastres dont le mur circulaire de l'église est formé, un homme qui avait déjà joué en 1789 et qui devait jouer en 1830 un grand rôle dans les affaires du pays, l'illustre et bon La Fayette, échangeait de temps en temps avec un autre homme de quarante-deux à quarante-quatre ans, mais qui en paraissait à peine trente-cinq, quelques paroles accompagnées de ce ton de déférence que l'excellent vieillard avait pour tout le monde, mais qu'il savait si bien accentuer en faveur des gens qu'il honorait particulièrement de son estime.

Cet homme, dont le nom s'est déjà deux ou trois fois présenté sous notre plume, mais que nous n'avons pas encore eu l'honneur de présenter à nos lecteurs, était M. Antenor de Marande, le mari de celle des quatre sœurs de Saint-Denis que nous avons vues réunies autour du lit de Carmélite et dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, et que nous n'avons fait jusqu'à présent qu'indiquer sous le nom de Lydie.

M. de Marande, âgé, à cette époque, comme nous l'avons dit déjà, de quarante-deux à quarante-quatre ans, était un bel et élégant banquier aux cheveux blonds, à la barbe blonde, aux yeux bleus, aux dents blanches et aux joues roses. Une grande distinction, non point celle que donne la naissance, mais celle que donnent l'étude, le travail et l'habitude du monde, celle enfin dont les gentlemen anglais semblent avoir le privilège, était un des principaux caractères de sa personne. Il y avait en lui quelque chose de roide qui tenait à son éducation première. Destiné par son père, vieux colonel de l'Empire, tué à Waterloo, à la carrière militaire, il avait été élevé à l'École Polytechnique, d'où il était sorti en 1815. Alors, voyant que l'avenir était à la paix, il avait tourné ses études du côté de la banque. Comme il avait étudié Polybe, Montecuculli et Jomini, il avait étudié Turgot et Necker, et, comme son esprit était apte à tout comprendre, au lieu de devenir un officier illustre, il était devenu un banquier distingué.

Ainsi que nous l'avons dit, sa tournure avait gardé quelque chose du col de soie noire et de l'habit boutonné dans lequel il avait été emprisonné pendant six ans d'études. Une femme pouvait le trouver beau ; mais, pour la femme, l'élégance et la distinction sont le plus souvent la beauté ; mais un homme devait le trouver gêné, guindé, tendu, fat en un mot.

Au reste, il avait dû, à cette affectation de ce qu'il faut anglais, une ou deux affaires dont il s'était tiré avec un courage et un sang-froid des plus remarquables.

La première de ces affaires, qui lui était arrivée le 1er du mois, avait été vidée sans retard, à l'instant même, à l'épée, et il avait grièvement blessé son adversaire.

Pour la seconde, qui devait avoir lieu au pistolet, et qui lui était arrivée le 22 du mois, il avait demandé dix jours de délai. — Le but de ces dix jours de délai était de régler son 30, comme on dit en termes de banque. Son 30 réglé, il avait écrit son testament, puis il avait fait rappeler à son adversaire que, le délai demandé par lui expirant le lendemain, il se tenait à sa disposition pour le lendemain, à l'heure et au lieu qui lui conviendraient. Les adversaires, placés à trente pas l'un de l'autre, avaient fait feu en même temps. M. de Marande avait été blessé à la cuisse, et son adversaire avait été tué roide ; — tout cela sans qu'un pli de la cravate blanche qu'avait l'habitude de porter M. de Marande eût été dérangé de sa symétrie habituelle.

Jamais il n'avait parlé de ces deux affaires, et paraissait fort contrarié lorsqu'on les lui rappelait.

Quant à sa force à l'épée ou à son adresse au pistolet, il n'en avait jamais donné que ces deux preuves, et, sans ce double duel, on eût probablement ignoré, même dans son monde le plus intime, qu'il sût toucher un pistolet ou une épée. Seulement, on disait qu'il avait chez lui une salle d'armes et un tir, un tir où n'entrait jamais que son domestique, une salle d'armes où n'entrait jamais qu'un vieil Italien nommé Castelli, qui servait de répétiteur aux premiers maîtres d'escrime de Paris.

M. de Marande était, avec MM. de Rothschild, Laffitte et Aguado, un des banquiers les plus célèbres du continent, non pas comme un des plus riches, mais comme un des plus hasardeux. On citait de lui des opérations financières d'une incroyable audace, des actions d'éclat, de bonheur et de génie.

Aussitôt qu'il avait eu atteint l'âge légal, il avait été envoyé à la Chambre par son département, dans lequel il avait obtenu une majorité qui touchait presque à l'unanimité ; et, quelque deux années auparavant, il avait prononcé, après un silence de près de trois ans, un discours sur la liberté de la presse qui prouvait qu'il avait étudié les orateurs antiques et modernes avec non moins de conscience que les stratégistes et les économistes.

Ami intime de Benjamin Constant, de Manuel et de La Fayette, il siégeait au centre gauche, et paraissait enrôlé sous le drapeau des banquiers politiques Casimir Périer et Laffitte.

Ce drapeau, quel était-il ?

C'était une chose assez difficile à définir ; cependant, ceux qui se prétendaient bien instruits dans les affaires du temps disaient que ce drapeau, représentant une opinion intermédiaire entre la république et la monarchie absolue, était celui d'un prince qui, pour rester prudemment caché dans l'ombre, n'en travaillait pas moins au renversement de l'état de choses actuel.

On voit qu'il existait une nuance entre l'opinion du général La Fayette, qui représentait la monarchie républicaine avec la constitution de 89, et celle de M. de Marande, qui, s'il était, en effet, agent du prince, représentait l'expression d'une monarchie bourgeoise avec un remaniement de la charte de 1815.

Au reste, on eût été parfaitement renseigné des opinions de l'un et de l'autre, si l'on eût entendu les quelques mots que nous venons de leur voir échanger.

— Vous avez été prévenu de ce qui se passe là-bas, général ?

— Oui, il y a hausse dans les fonds autrichiens.

— Jouerez-vous à la hausse ou à la baisse?

— Non, je resterai neutre.

— Est-ce votre avis seulement, ou celui des banquiers vos amis?

— C'est l'avis unanime.

— Alors le mot d'ordre?

— *Laissez faire.* Et vous, avez-vous vu le prince?

— Oui.

— L'avez-vous instruit du mouvement qui se fait? Il a des fonds dans la maison Acrostein et Eskeles, je crois?

— Il y a une grande partie de sa fortune.

— Jouera-t-il pour? jouera-t-il contre?

— Non, comme vous, il laissera faire, dit M. de Marande.

— C'est ce qu'il y a de plus prudent, répondit le général La Fayette.

Et tous deux, à partir de ce moment, tout en étudiant avec la plus profonde attention ce qui se passait autour d'eux, gardèrent le silence.

A cinq ou six pas du général et du banquier, après avoir recueilli avec respect quelques paroles que leur adressait Béranger, quatre jeunes gens de belle mine avaient fait un pas en arrière, et causaient à voix basse juste au moment où le cercueil entrait dans l'église.

Ces quatre jeunes gens étaient nos quatre amis, Jean Robert, Ludovic, Pétrus et Justin.

Ils cherchaient des yeux au milieu de toute cette foule quelqu'un qu'ils s'attendaient à y trouver, et que, malgré leur investigation acharnée, ils n'y trouvaient pas.

Ils l'aperçurent enfin parmi les quelques personnes qui avaient pu entrer à la suite du cercueil.

C'était Salvator.

Le jeune homme les aperçut, lui, du premier regard, et, fendant la foule, il alla droit à eux.

Il mit, cependant, un assez long temps à traverser l'espace qui le séparait des jeunes gens; car, tout le long de la route qu'il avait à faire, les mains s'étendaient par centaines pour serrer la sienne.

Lorsqu'il fut parvenu aux pilastres à la base desquels étaient appuyés nos quatre amis, les quatre mains s'avancèrent en même temps, et les jeunes gens formèrent un cercle au milieu duquel se trouva Salvator.

— Vous avez quelque chose à nous dire? demanda Jean Robert, qui avait lu une nuance d'inquiétude dans les yeux du jeune homme.

— Oui, et quelque chose de très important même! dit Salvator.(1)

Puis, jetant autour de lui un regard de défiance :

— Quoi que vous voyiez, quoi que vous entendiez, si bonne que vous paraisse l'occasion, ne faites rien!

— Que va-t-il donc arriver? demanda Ludovic.

— Je l'ignore, dit Salvator, mais quelque chose comme une émeute.

— Un jour d'enterrement? demanda naïvement Justin.

Salvator sourit.

— Vous connaissez le proverbe, mon cher Justin : « Qui veut la fin veut les moyens. »

— Alors, pourquoi nous dites-vous de ne rien faire?

— Parce qu'il y a émeute et émeute.

— Sans doute, répondit Ludovic, qui comprit le sens des paroles de Salvator; il y a les émeutes que l'on fait et les émeutes que l'on fait faire.

— Autrement, il y a des émeutes sans émeutiers, ajouta Jean Robert.

— Diable! dit Pétrus, celles-là sont les plus dangereuses, à ce que j'ai toujours entendu dire à mon cher oncle.

— Et votre cher oncle est un homme de sens, monsieur Pétrus, fit Salvator.

Puis, se tournant vers Justin :

— Tenez-vous donc tranquille, mon cher Justin, et, si l'on crie n'importe quoi à la sortie de l'église, soit « Vive la liberté de la presse! » soit « A bas les ministres! » soit autre chose, laissez crier; si l'on se donne quelques tapes, laissez taper; si l'on vous menace ne vous rebiffez pas; en un mot, assistez à ce je ne sais quoi qui va s'accomplir, et que je sens dans l'air, avec le sang-froid d'un sourd, le calme d'un muet et l'impassibilité d'un aveugle.

— Soit, dit Justin en soupirant, et comme un homme qui voit s'échapper à regret une première occasion de faire ses preuves.

Salvator comprit le mouvement du jeune maître d'école, et, en forme de consolation, il dit :

— Un peu de patience, cher ami; il se présentera avant peu quelque occasion plus propice. Rengainez donc votre bonne volonté jusque-là; provisoirement, le plus profond silence. Nous en avons déjà trop dit; voyez les mines patibulaires qui nous entourent.

En effet, dans toutes les directions, près des jeunes gens comme loin d'eux, se promenaient avec lenteur et componction, pareils à des assistants pieux qui craignent de troubler le recueillement général par le bruit de leurs pas, un nombre indéfini de ces hommes qu'aucune toilette ne déguise aux yeux exercés, et qui produisent toujours, en se mettant au milieu de la bonne compagnie, l'effet que font, dans un drame ou dans un vaudeville, en se mêlant aux acteurs, les comparses qui représentent les invités à une noce ou à un repas.

Au milieu de ces hommes, comme un centre sur lequel se rattachaient tous les regards de ces étranges invités, se promenaient deux individus que nos lecteurs ne seront peut-être point fâchés de retrouver.

L'un, vêtu d'une longue lévite bleue, portant le ruban de chevalier de la Légion d'honneur, s'appuyant sur un rotin, comme un homme qu'une ancienne blessure force à chercher cette troisième jambe dont parle le sphinx d'Œdipe, semblait un ancien militaire. L'autre, vêtu d'une redingote brune, avait l'honnête aspect d'un commerçant retiré des affaires.

En se parlant, ils se donnaient pour toute qualification le titre de *voisins*.

Ces deux individus à mine placide n'étaient autres que nos vieilles connaissances Gibassier et Carmagnole.

Maintenant, comment Carmagnole, qui était parti pour Vienne avec M. Jackal, et Gibassier, qui était parti tout seul pour Kehl, se trouvaient-ils réunis dans l'église de l'Assomption, prêts à donner le mot d'ordre à toute une armée d'agents qui inquiétait Salvator?

C'est ce qu'apprendront nos lecteurs si nous avons su leur inspirer le désir de connaître la suite de cette histoire.(1)

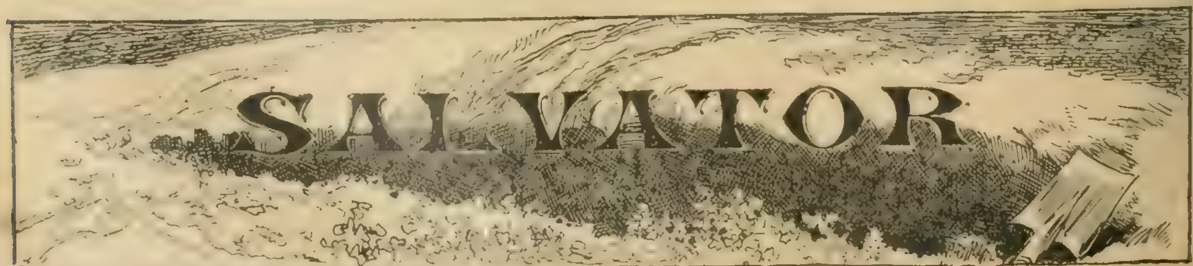
(1) Voir *Salvator*.

———✻———

TABLE DES MATIÈRES

DES

MOHICANS DE PARIS


SALVATOR

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ



Salvator

ILLUSTRATIONS

DE

J. DÉSANDRÉ & PHILIPPOTEAUX



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



SALVATOR

I

STEEPLE-CHASE

Le 27 mars, aux premières heures du matin, la petite ville de Kehl, — si toutefois on peut appeler Kehl une ville, — la petite ville de Kehl, disons-nous, avait été mise en rumeur par l'arrivée de deux chaises de poste qui descendaient l'unique rue de la ville avec une telle rapidité, que l'on pouvait craindre qu'au moment d'enfiler le pont de bateaux qui conduit en France, le moindre manque de direction ne jetât chevaux, postillons, chaises de poste et voyageurs dans le fleuve, au nom et aux légendes poétiques qui sert, à l'est, de frontière à la France.

Cependant, les deux chaises de poste, qui semblaient lutter de vitesse, ralentirent le pas aux deux tiers de la rue, et finirent par s'arrêter devant la grande porte d'une auberge au-dessus de laquelle grinçait une tôle représentant un homme coiffé d'un chapeau à trois cornes, chaussé de [illegible] bottes, vêtu d'un habit bleu à revers rouges, [illegible] et sous les pieds [illegible] on pouvait lire ces trois mots : *Au grand [illegible]*.

[illegible] qui au bruit [illegible] que faisaient les roues des deux [illegible] sur le pas de leur porte [illegible] deux voitures avait fait [illegible] des voyageurs [illegible] rimable [illegible] les deux chaises de poste [illegible] leur [illegible] de la première voiture, la femme de l'aubergiste [illegible] de la seconde.

De la première voiture [illegible] un homme d'une [illegible] redingote bleue [illegible] jusqu'au menton, d'un pantalon noir et d'un cha

peau à larges bords. Il avait la moustache rude, l'œil ferme, le [illegible] bien [illegible] les cheveux coupés en brosse, le sourcil était noir comme l'œil qu'il ombrageait, mais cheveux et moustaches commençaient à grisonner. Il était enveloppé d'un grand manteau.

De la seconde voiture descendit avec dignité un majestueux gaillard vigoureusement bâti, autant qu'on en pouvait juger sous sa [illegible] à brandebourgs d'or et sous son manteau hongrois, ou, pour mieux dire le véritable nom du vêtement sous sa *gouba* chargée de broderies, dans laquelle il était enveloppé de la tête aux pieds.

A [illegible] pelisse [illegible] avec laquelle elle était portée [illegible] digne de celui qui la portait, on eût offert de parier que le voyageur était quelque noble hospodar valaque venant de Jassy ou de Bucharest, ou tout au moins quelque riche magyar arrivant de Pesth, et se rendant en France pour faire ratifier quelque note diplomatique. Mais on n'eût point tardé à voir qu'on avait perdu la gageure en dévisageant de près le noble étranger : car, malgré les favoris épais qui encadraient son visage, malgré les deux immenses moustaches retroussées qu'il tordait en [illegible] avec une insouciance affectée, on eût bien vite reconnu, sous cette aristocratique apparence, des conditions premières de vulgarité qui eussent fait descendre l'inconnu du rang [illegible] ou aristocratique qu'on lui avait accordé, au premier abord, à celui d'intendant de grande maison ou d'officier de troisième ordre.

Et en effet de même que le lecteur a déjà sans doute reconnu M. Sarranti dans le voyageur descendant de la première voiture, de même il a, nous n'en doutons pas, reconnu maître Gibassier dans celui qui descendait de la seconde.

On se souvient que M. Jackal, parti avec Carmagnole pour Vienne, avait chargé Gibassier d'attendre M. Sarranti à Kehl. Gibassier s'était prélassé quatre jours à l'hôtel de la Poste, puis le soir du cinquième il avait vu poindre à l'horizon Carmagnole, lequel passait en courrier, et, en passant, le prévenait, de la part de M. Jackal, que M. Sarranti devant arriver dans la matinée du lendemain 26, il eût lui, Gibassier, à remonter jusqu'à Steinbach, où il trouverait une chaise de poste, qui l'attendrait à l'hôtel du Soleil, et, dans cette chaise de poste, tous les déguisements nécessaires à l'exécution des ordres qu'il avait reçus.

Ces ordres étaient bien simples mais, pour être bien simples, n'en étaient pas plus faciles à exécuter. Ils consistaient à ne pas perdre de vue M. Sarranti, à se cramponner à lui comme son ombre pendant toute la route et arrivé à Paris, à [illegible] — et tout cela si [illegible] que M. Sarranti ne pût prendre aucun soupçon.

M. Jackal s'en rapportait à l'habileté bien connue de Gibassier à changer de costume et de figure.

Gibassier était parti à l'instant même pour Steinbach, avait trouvé l'hôtel, dans l'hôtel la voiture et dans la voiture tout un assortiment de costumes parmi lesquels il avait choisi comme le plus chaud pour le voyage celui dont nous l'avons vu affublé au moment où il a reparu à nos yeux.

Mais, à son grand étonnement, la journée du 26 s'était écoulée et une partie de la nuit avait suivi la journée sans qu'il eût vu paraître aucun voyageur dont le signalement concordât avec celui qui lui était donné.

[illegible] vers deux heures du matin, il avait entendu les [illegible] d'un fouet et les tintements des grelots. Il [illegible] mettre les chevaux [illegible] il ne lui était resté que [illegible] de s'assurer que le voyageur annoncé par [illegible] était bien M. Sarranti, et, à peu près certain [illegible] son homme, il [illegible] au postillon de [illegible]

[illegible] M. Sarranti, qui ne s'était arrêté que le temps [illegible] de chevaux et [illegible] était [illegible] après celui [illegible]

Ce qu'il avait [illegible] A deux lieues de Steinbach [illegible] par M. Sarranti, mais, comme les [illegible] de la poste ne veulent pas qu'un voyageur dépasse l'autre sans [illegible] attendu qu'il pourrait prendre au [illegible] relais les seuls chevaux de [illegible] les deux voitures se suivirent pendant quelque temps sans que la seconde [illegible] la première. Enfin M. Sarranti impatienté [illegible] demander à Gibassier la permission de le primer. La permission avait été accordée avec une courtoisie [illegible] que M. Sarranti était [illegible] de voiture [illegible] remercier le gentilhomme hongrois ; après [illegible] de part [illegible] M. Sarranti était [illegible] sa voiture et [illegible] permission [illegible]

[illegible] il l'avait suivi, mais [illegible] qu'il vit M. Sarranti de marcher du même train que lui.

[illegible] les deux chaises de poste entrer au grand galop dans la ville de Kehl, et s'arrêter à l'hôtel du Grand-Frédéric.

Après s'être salués courtoisement, mais sans échanger une seule parole, les deux voyageurs étaient entrés dans l'auberge, avaient gagné la salle à manger, s'étaient assis chacun à une table, et avaient demandé à déjeuner, M. Sarranti en excellent français, Gibassier avec un accent allemand très prononcé.

Toujours silencieux, Gibassier avait dédaigneusement goûté à tous les plats qu'on lui avait servis, et, sa dépense payée, voyant M. Sarranti se lever, il s'était levé à son tour et avait lentement et silencieusement regagné sa voiture.

Les deux chaises de poste avaient alors repris leur course effrénée, la voiture de M. Sarranti précédant toujours celle de Gibassier, mais d'une vingtaine de pas seulement.

Au moment d'arriver, vers le soir, à Nancy, le postillon de M. Saranti, qui, premier garçon de noces d'un de ses cousins, avait trouvé assez mal plaisant de quitter le dîner pour un relais de onze lieues, aller et retour, le postillon de M. Sarranti, prévenu par son camarade que son voyageur désirait aller vite et payait bien, avait fait prendre à ses chevaux un galop enragé, grâce auquel il eût gagné une bonne heure et demie sur les deux postes, et fût revenu à temps pour ouvrir le bal, si, au moment d'arriver le soir à Nancy, comme nous disions, chevaux, postillon et voiture n'eussent, dans une descente rapide, fait une si effrayante culbute qu'un cri de douleur s'échappa de la poitrine du sensible Gibassier, qui s'élança de sa chaise de poste pour porter secours à M. Sarranti.

Gibassier agissait ainsi pour l'acquit de sa conscience, car, après la culbute qu'il venait de voir faire à la voiture, il avait la conviction que le voyageur qu'elle renfermait avait plus besoin des consolations d'un prêtre que des secours d'un compagnon de voyage.

A son grand étonnement, il trouva M. Sarranti sain et sauf. Le postillon lui-même n'avait qu'une épaule démise et un pied foulé. Mais, si la Providence, en bonne mère qu'elle était, avait sauvegardé les hommes, elle avait pris sa revanche à l'endroit des bêtes de la voiture : un des chevaux était tué roide, le second paraissait avoir la cuisse cassée. Un des essieux de la voiture était brisé, et tout un côté de la caisse, celui sur lequel on avait versé, était en cannelle.

On ne pouvait donc sérieusement songer à se remettre en route.

M. Sarranti poussa quelques gros jurons qui ne révélaient pas un caractère d'une patience angélique. Mais il fallait en prendre son parti, ce que, bien à contre-cœur, il allait faire sans doute, si le magyar Gibassier, dans un baragouin moitié français, moitié allemand, mais qui, en réalité, n'était ni l'un ni l'autre, n'eût offert à son malheureux compagnon de route une place dans sa voiture.

L'offre était si opportune et en même temps semblait faite de si bon cœur, que M. Sarranti n'hésita point à accepter.

On transborda le bagage de la première voiture dans la seconde, on promit au postillon de lui envoyer du secours de Nancy, dont on n'était plus éloigné que d'une petite lieue, et l'on se remit en route avec la même vitesse.

Les premiers compliments offerts et reçus, Gibassier, qui n'était pas certain de parler le pur allemand, et qui redoutait que M. Sarranti, si Corse qu'il fût, ne connût à fond cet idiome, Gibassier avait soigneusement évité toute interrogation, se contentant de répondre aux paroles de politesse de son compagnon, par des *oui* et des *non* dont l'accent se rapprochait de plus en plus de la langue française.

On arriva à Nancy, on s'arrêta à l'hôtel du Grand-St[illegible] qui est en même temps celui de la Poste.

M. Sarranti descendit de voiture, renouvela ses remerciements à son compagnon le magyar, et voulut se retirer.

— Vous avez tort, monsieur, dit Gibassier ; vous m'avez l'air pressé d'arriver à Paris. Votre voiture ne sera pas [illegible] avant demain et vous perdrez un jour.

— Cela me contrarierait d'autant plus, dit Sarranti, que le même accident m'est déjà arrivé en sortant de Ratisbonne, et que j'ai perdu vingt-quatre heures.

Gibassier s'expliqua seulement alors le retard qui l'avait fait [illegible] à Steinbach.

— Mais, continua M. Sarranti, je n'attendrai pas que ma voiture soit raccommodée, j'en achèterai une autre.

Et en effet il donna l'ordre au maître de poste de lui trouver une voiture, quelle qu'elle fût, calèche, coupé, landau ou même cabriolet, avec laquelle il pût continuer sa route à l'instant même.

Gibassier pensa que si rapidement que la voiture fût trouvée il aurait bien le temps de dîner pendant que son compagnon de route l'examinerait, en débattrait le prix et y ferait charger ses bagages. Il n'avait rien pris depuis le matin, huit heures, à Kehl, et quoique son estomac [illegible]

dans un cas extrême rivaliser de frugalité avec celui du chameau justement parce que ce cas pouvait se présenter le prudent Gibassier ne laissait jamais, quand elle s'offrait, échapper l'occasion de le ravitailler.

Sans doute, M. Sarranti, de son côté, jugea à propos de prendre les mêmes précautions que le digne magyar, car tous deux, comme ils avaient fait le matin, s'asseyant chacun à une table différente sonnèrent pour appeler le garçon, et avec une intonation qui indiquait une louable unanimité d'opinions, se contentèrent de prononcer ces trois mots

— Garçon un dîner

II

L'HÔTEL DU GRAND-TURC, PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS

Pour ceux qui s'étonneraient de ne pas avoir vu M. Sarranti accepter l'offre — si acceptable pour un homme pressé — que lui faisait Gibassier, nous dirons que, s'il est quelqu'un de plus fin, en général, que l'agent de police qui poursuit un homme, si fin que soit cet agent de police, c'est l'homme qui est poursuivi.

Voyez le renard et le lévrier.

Il était donc entré dans l'esprit de M. Sarranti quelques vagues soupçons à l'endroit de ce magyar qui parlait si mal le français, et qui, cependant, lorsqu'on lui parlait français répondait assez intelligemment à tout ce que l'on pouvait lui dire, mais qui, au contraire, quand on lui parlait allemand, polonais ou valaque, trois langues que M. Sarranti parlait à merveille, répondait à tort et à travers *ia* ou *nein*, se renfermant immédiatement dans sa gouba, et faisant semblant de dormir.

Il résultait de ces soupçons que, mal à l'aise pendant la lieue et demie qu'il avait faite avec lui, à partir de l'endroit où la voiture s'était brisée jusqu'à l'hôtel où il venait de commander son dîner, M. Sarranti était résolu, coûte que coûte, à se passer du secours de son complaisant mais silencieux compagnon de route.

Voilà pourquoi il avait demandé une voiture, ne pouvant pas attendre que la sienne fût raccommodée, et ne voulant plus prendre place dans celle du noble Hongrois.

Gibassier était trop fin pour ne pas s'être aperçu de cette défiance. Aussi, tout en dînant, ordonna-t-il, vu le besoin qu'il avait d'arriver à Paris le lendemain, y étant impatiemment attendu par l'ambassadeur d'Autriche, que l'on mît les chevaux à la voiture

Les chevaux mis à la voiture, Gibassier salua Sarranti avec un magnifique haut-le-corps, enfonça son bonnet fourré sur ses oreilles, et sortit.

Pressé comme il l'était de son côté, il était probable que M. Sarranti suivrait la route directe, au moins jusqu'à Ligny. Là, sans doute, il laisserait Bar-le-Duc sur sa droite, et, par la route d'Ancerville, gagnerait Saint-Dizier et Vitry-le-Français

Seulement à Vitry-le-Français, il y avait doute. M. Sarranti, arrivé là, prendrait-il par Châlons, en décrivant une ligne courbe, ou filerait-il directement par la Fère-Champenoise, Coulommiers, Crécy et Lagny ?

C'était une question qui ne pouvait se décider qu'à Vitry-le-Français

Gibassier indiqua donc son chemin par Toul, Ligny Saint-Dizier, mais, à une demi-lieue de Vitry, il s'arrêta et eut avec son postillon une conférence de quelques minutes, au bout de laquelle la voiture se trouva renversée sur le flanc avec son essieu de devant brisé.

Il était depuis une demi-heure, à peu près, dans cette triste position, si bien connue, et qui, par conséquent, devait être si bien appréciée de M. Sarranti, lorsque la chaise de poste de celui-ci parut au haut d'une montée

En approchant de la voiture renversée, M. Sarranti sortit la tête de sa portière et vit sur la route son magyar, qui faisait, avec l'aide du postillon, d'inutiles efforts pour mettre sa chaise en état de continuer sa route.

C'eût été, de la part de M. Sarranti, manquer à tous les devoirs de la politesse, que de laisser Gibassier dans un tel embarras quand, en une circonstance semblable Gibassier s'était mis, lui et sa voiture, à sa disposition

Il lui offrit donc, à son tour, de monter près de lui ce que Gibassier accepta avec une remarquable discrétion fixant à Vitry-le-Français le terme de l'embarras qu'il consentait à causer à Son Excellence M. de Bornis — C'était le nom sous lequel voyageait M. Sarranti.

On transporta, sur la voiture de M. de Bornis, la malle gigantesque du magyar, et l'on prit la route de Vitry-le-Français, où l'on entrait vingt minutes après

On s'arrêta à la poste.

M. de Bornis demanda des chevaux, Gibassier une carriole quelconque pour continuer son chemin.

Le maître de poste montra sous sa remise un vieux cabriolet qui, tout vieux qu'il était, parut satisfaire aux exigences de Gibassier.

M. de Bornis, tranquillisé sur le sort de son compagnon, prit congé de lui, et donna ordre, comme l'avait pensé Gibassier, de suivre la route de la Fère-Champenoise.

Gibassier termina son marché avec le maître de poste, et partit, commandant au postillon de suivre la même route que venait de prendre le voyageur qui le précédait.

Il y avait cinq francs pour le postillon au moment où l'on apercevrait la voiture

Le postillon lança ses chevaux à fond de train, mais on arriva au relais sans avoir rien vu.

Au relais, on interrogea maître de poste et postillon : aucune chaise de poste n'avait passé depuis la veille.

La chose était claire : Sarranti se défiait. Il avait indiqué la route de la Fère-Champenoise et avait pris celle de Châlons.

Gibassier était distancé.

Il n'y avait pas une minute à perdre pour arriver à Meaux avant Sarranti.

Gibassier laissa là le cabriolet, tira de sa malle un costume complet de courrier de cabinet bleu et or, passa une culotte de peau, des bottes molles, jeta sur son dos le sac aux dépêches, se débarrassa de sa barbe et de ses moustaches et demanda un bidet de poste

En un instant, le bidet de poste fut sellé, et Gibassier sur la route de Sésanne. Il comptait rejoindre Meaux par la Ferté-Gaucher et Coulommiers.

Il ne s'arrêta ni pour boire ni pour manger, fit trente lieues d'une traite, et arriva à la porte de Meaux.

Aucune chaise de poste, ressemblant à celle que décrivait Gibassier, n'était passée.

Gibassier s'arrêta, se fit servir à dîner dans la cuisine, mangea, but et attendit.

Un cheval tout sellé attendait aussi.

Au bout d'une heure, la voiture attendue avec tant d'impatience arriva.

Il faisait nuit close.

M. Sarranti se fit porter un bouillon dans sa voiture, et donna ordre de marcher sur Paris par Claye : — cela suffisait à Gibassier.

Il sortit par la porte de la cour, enfourcha son cheval, et, contournant une ruelle, il gagna la grand'route de Paris

Au bout de dix minutes, il vit briller derrière lui les deux lanternes de la chaise de poste de M. Sarranti.

C'était désormais tout ce qu'il lui fallait : il voyait et n'était pas vu. Il s'agissait seulement de ne pas être entendu non plus.

Il prit le bas côté du chemin, galopant toujours à un kilomètre en avant de la voiture.

On arriva à Bondy.

Là, en un tour de main, le courrier de cabinet fut métamorphosé en postillon, et, moyennant cinq francs, le postillon qui devait marcher lui céda son tour avec reconnaissance.

M. Sarranti arriva.

Si près de Paris, ce n'était point la peine de s'arrêter : il passa la tête par la portière, et demanda des chevaux

— Voilà notre maître, répondit Gibassier, et des fameux !

En effet, c'étaient deux de ces braves chevaux blancs du Perche, qui sont toujours hennissants et se battant

— Vous tiendrez-vous tranquilles, carognes que vous êtes ! cria Gibassier en leur faisant prendre place au timon avec l'adresse d'un postillon consommé.

Puis, les chevaux attelés :

— Où descendrez-vous, notre bourgeois ? demanda le faux postillon à la portière de la voiture, et le chapeau à la main.

— Place Saint-André-des-Arcs hôtel du Grand-Turc dit M. Sarranti.

— Bon ! dit Gibassier, c'est comme si vous y étiez

— Et quand y serons-nous ? demanda M. Sarranti

— Oh ! fit Gibassier dans une heure un quart, ça [illegible]lera.

— Allons vite ! dix francs de pourboire si nous y sommes dans une heure.

— On y sera, bourgeois.

Et Gibassier enjamba le porteur, et partit au galop

Cette fois, il était bien sûr que Sarranti ne lui échapperait pas

On arriva à la barrière Les douaniers firent cette rapide visite dont ils honorent les voyageurs qui voyagent en poste, prononcèrent le mot sacramentel *allez*, et M. Sarranti, qui sept ans auparavant, était sorti de Paris par la barrière de Fontainebleau, y rentra par celle de la Petite Villette

Un quart d'heure après on entrait au grand trot dans la cour de l'hôtel du Grand-Turc place Saint-André-des-Arcs.

Il n'y avait de vacant à l'hôtel que deux chambres situées en face l'une de l'autre sur le même palier le nº 6 et le nº 11.

Le garçon conduisit M. Sarranti, qui choisit le nº 6.

Quand le garçon descendit

— Hé! dites donc, l'ami! fit Gibassier.

— Qu'y a-t-il, postillon? demanda dédaigneusement le garçon.

— Postillon! postillon! répéta Gibassier; certainement que je suis postillon. Après? est-ce qu'il y a du déshonneur à cela?

— Mais non, que je sache; seulement, je vous appelle postillon parce que vous êtes postillon.

— A la bonne heure!

Et il fit, en grommelant, deux pas du côté des chevaux.

— Eh bien, demanda le garçon, que me vouliez-vous?

— Moi? Rien.

— C'est que vous disiez tout à l'heure...

— Quoi?

— *Dites donc, l'ami!*

— Ah! c'est vrai. Eh bien, voilà la chose. M. Poirier. Vous le connaissez bien?...

— Quel M. Poirier?

— M. Poirier, donc.

— Je ne connais pas M. Poirier.

— M. Poirier, le fermier de chez nous, vous ne le connaissez pas? M. Poirier, qui a un troupeau de quatre cents bêtes! vous ne connaissez pas M. Poirier?...

— Je vous dis que je ne le connais pas.

— Tant pis! Il va venir par la voiture de onze heures, la voiture du Plat-d'Etain. Vous la connaissez bien, la voiture du Plat-d'Etain?

— Non.

— Alors, vous ne connaissez donc rien? Qu'est-ce que vos père et mère vous ont donc appris, si vous ne connaissez ni M. Poirier, ni la voiture du Plat-d'Etain?... Ah! il faut convenir qu'il y a des parents qui sont bien fautifs.

— Enfin, où en voulez-vous venir avec M. Poirier?

— Ah! je voulais vous donner cent sous de sa part; mais, si vous ne le connaissez pas...

— On peut faire connaissance.

— Si vous ne le connaissez pas...

— Mais, enfin, pourquoi faire ces cent sous? Il ne me donnait pas cent sous pour mes beaux yeux...

— Oh! non, attendu que vous louchez, mon ami.

— N'importe! pourquoi M. Poirier vous avait-il chargé de me donner cent sous?

— Pour lui retenir une chambre dans l'hôtel, attendu qu'il a affaire dans le faubourg Saint-Germain; et il m'a dit: « Charpillon!... » C'est mon nom, Charpillon, et de père en fils...

— J'en suis bien aise, monsieur Charpillon, dit le garçon.

— Il m'a dit: « Charpillon, tu donneras cent sous à la fille de l'hôtel du Grand-Turc, place Saint-André-des-Arcs, afin qu'elle me retienne une chambre. » Où est la fille?

— C'est inutile, je lui retiendrai aussi bien la chambre qu'elle.

— Eh non! puisque vous ne le connaissez pas.

— Je n'ai pas besoin de le connaître pour lui retenir une chambre.

— Tiens, c'est vrai; vous n'êtes pas encore si bête que vous en avez l'air, vous!

— Merci!

— Voilà les cent sous; vous le reconnaîtrez bien quand il viendra?

— M. Poirier?

— Oui.

— Surtout s'il dit son nom?

— Oh! il le dira; il n'a pas de raisons de le cacher, son nom.

— Alors, on le conduira à la chambre nº 11.

— Quand vous verrez un gros réjoui de bonne mine, avec un cache-nez qui lui couvre la moitié du visage et une redingote de castorine marron, vous pourrez dire hardiment: « Voilà M. Poirier. » Et, sur ce, bonne nuit! chauffez bien le nº 11, attendu que M. Poirier est très frileux. Ah! et puis, attendez donc, je crois que cela ne lui ferait pas de peine de trouver un bon souper dans sa chambre.

— Bien! dit le garçon.

— Et moi qui oubliais! dit le faux Charpillon.

— Quoi?

— Le principal! Il ne boit que du vin de Bordeaux.

— Bon! il trouvera une bouteille de vin de Bordeaux sur sa table.

— Alors, il n'aura plus rien à désirer, que d'avoir des yeux comme les tiens, afin de pouvoir regarder, du côté de Bondy, si Charenton brûle.

Et, avec un grand éclat de rire qui attestait le plaisir que lui causait cette fine plaisanterie, le faux postillon sortit de l'hôtel du Grand-Turc.

Un quart d'heure après, un cabriolet s'arrêtait à la porte de l'hôtel; un homme en descendait sous le nom précédemment indiqué par Charpillon, et, se faisant reconnaître pour ce même M. Poirier que l'on attendait, était conduit par le garçon, avec force révérences, à la chambre nº 11, où un bon souper était servi, et où une bouteille de vin de Bordeaux atteignait, placée à une savante distance du feu, ce degré de tiédeur que lui donnent, avant de la déguster, les véritables gourmets.

III

ON N'EST JAMAIS TRAHI QUE PAR LES SIENS

Cinq minutes après, M. Poirier était établi dans la chambre nº 11, et en connaissait tous les coins et recoins comme s'il eût habité cette chambre toute sa vie.

M. Poirier était le caractère qui faisait le plus vite connaissance avec les hommes, et le tempérament qui se familiarisait le plus vite avec les lieux; toutefois, il déclara au garçon qu'il n'avait besoin de personne pour le servir, qu'il aimait à manger seul et tranquillement sans avoir quelqu'un qui lui remplît son verre avant qu'il fût vide, ou lui enlevât son assiette tandis qu'elle était encore pleine.

Une fois seul, et lorsqu'il eut entendu s'éteindre dans l'escalier les pas du garçon, le faux Poirier ou le vrai Gibassier, comme on voudra, rouvrit sa porte.

Juste au même moment, M. Sarranti, de son côté, ouvrait la sienne.

Gibassier tint sa porte non pas fermée, mais poussée contre le chambranle.

M. Sarranti donnait à la fille de chambre qui venait de faire son lit quelques ordres indiquant que, dans une heure ou deux, il serait de retour.

— Oh! oh! se dit Gibassier, il paraît que, malgré l'heure avancée, voici mon voisin qui va faire un petit tour. Voyons de quel côté il s'acheminera.

Gibassier éteignit les deux bougies qui brûlaient sur sa table, et ouvrit sa fenêtre avant que M. Sarranti eût franchi le seuil de la porte de la rue.

Un instant après, il le vit sortir et prendre la rue Saint-André-des-Arcs.

— Je suis bien sûr qu'il reviendra, se dit-il, puisqu'il ne pouvait deviner que j'étais là à écouter les ordres qu'il donnait. Mais bah! pas de paresse, faisons notre métier en conscience, et sachons où il va.

Il descendit rapidement et le suivit à travers la rue de Bussy, le marché Saint-Germain, la place Saint-Sulpice, et la rue du Pot-de-Fer, où il le vit entrer dans une maison, sans même regarder le numéro.

Gibassier fut plus curieux que lui: M. Sarranti était entré au nº 28.

Gibassier remonta la rue, s'effaça le long de l'hôtel Cossé-Brissac et attendit.

Il n'attendit pas longtemps: M. Sarranti ne fit qu'entrer et sortir.

Mais, alors, au lieu de descendre la rue du Pot-de-Fer, il la remonta, c'est-à-dire qu'il passa devant Gibassier, qui se retourna prudemment et pudiquement du côté du mur, et prit la rue de Vaugirard. Après avoir suivi quelque temps cette rue, puis longé le théâtre de l'Odéon du côté de l'entrée des acteurs, puis traversé la place Saint-Michel, M. Sarranti s'enfonça dans la rue des Postes, et arriva devant une maison dont, cette fois, il regarda le numéro.

Cette maison, nos lecteurs la connaissent déjà, ou, s'ils ne la reconnaissent pas, ils vont la reconnaître à première désignation. Située à côté de l'impasse des Vignes, et en face de la rue du Puits-qui-parle, elle n'était autre que cette espèce de gobelet magique par lequel, pareils à des muscades, avaient disparu ces carbonari cherchés si inutilement, par M. Jackal, dans la maison et si miraculeusement retrouvés, par lui, dans sa périlleuse descente près de Gibassier.

L'ex-forçat pâlit en apercevant cette fameuse rue du Puits-qui-parle, et, dans cette rue, le puits où il avait passé de si longues et si tristes heures. Un vague frisson lui passa par tout le corps, et une sueur froide mouilla son front. Pour la première fois, depuis son départ de l'Hôtel-Dieu pour Kehl, il éprouva une douloureuse impression.

La rue était solitaire. M. Sarranti, arrivé devant la maison, s'arrêta, attendant sans doute pour entrer les quatre autres compagnons nécessaires à l'introduction, qui, on se le rappelle, avait lieu cinq par cinq.

Bientôt trois hommes enveloppés de manteaux apparurent, vinrent droit à M. Sarranti, et, après avoir échangé le signe de reconnaissance, tous quatre attendirent le cinquième.

Gibassier regarda autour de lui pour voir si le cinquième n'arrivait pas, et, n'en voyant pas même poindre l'ombre, il jugea que c'était le moment de faire un coup de maître.

Initié par M. Jackal aux mystères de cette maison, familier avec les signes maçonniques de toutes les sociétés secrètes, il marcha droit au groupe, prit la première main étendue vers lui et fit le signe de reconnaissance: — ce

signe consistait à tourner trois fois la main de dedans en dehors.

Alors, un des hommes mit la clef dans la serrure, et ils entrèrent tous cinq.

L'intérieur de la maison était réparé et repeint de manière à ne laisser aucune trace du passage de Carmagnole à travers la muraille, et de la chute de Vol-au-Vent à travers le châssis.

Cette fois il n'était pas même question de descendre dans les catacombes. Quatre chefs inconnus les uns aux autres

M. Sarranti quitta ses quatre compagnons à la porte, et Gibassier, ne doutant point qu'il ne rentrât à l'hôtel du Grand-Turc, disparut à l'angle de la première rue, et, prenant ses jambes à son cou, le précéda de dix minutes, rentra, se mit à table, et mangea avec la faim d'un voyageur qui a fait trente-cinq ou quarante lieues à franc étrier, et la satisfaction d'un homme qui a consciencieusement rempli son devoir.

Aussi reçut-il la douce récompense de toutes ses peines en entendant dans l'escalier le pas de M. Sarranti, qu'il



Il lui fit signe de s'asseoir.

avaient été convoqués pour recevoir les confidences de M. Sarranti.

Celui-ci leur annonça qu'avant trois jours, le duc de Reichstadt serait à Saint-Leu-Taverny, où il resterait caché jusqu'au moment où l'on aurait besoin de montrer au peuple le drapeau au nom duquel on se soulevait.

Comme l'habitude des affiliés était de profiter, pour dérouter la police, de chaque occasion qui se présentait de se réunir, il fut convenu que, le convoi de M. le duc de La Rochefoucauld devant avoir lieu le lendemain, toutes les loges et toutes les ventes se trouveraient soit dans l'église de l'Assomption, soit dans les rues environnantes.

Là, on recevrait les dernières instructions de la haute vente.

En tout cas, jusqu'à l'arrivée du duc de Reichstadt, un comité demeurait en permanence.

On se sépara à une heure du matin.

Gibassier n'avait qu'une crainte : c'était de rencontrer, à la porte, l'affilié dont il avait pris la place ; celui-ci n'y était pas. Sans doute était-il venu ; mais, ne voyant pas arriver ses quatre compagnons, il s'était ennuyé de les attendre, et, croyant l'affaire remise, il était rentré chez lui.

avait déjà étudié de façon à le reconnaître entre mille.

La porte du nº 6 s'ouvrit et se referma.

Puis Gibassier entendit le grincement de la clef qui tournait deux fois dans la serrure. C'était un signe certain que M. Sarranti était rentré pour ne plus sortir, au moins jusqu'au lendemain matin.

— Bonne nuit, cher voisin ! murmura Gibassier.

Puis il sonna le garçon.

Le garçon parut.

— Vous ferez entrer chez moi demain [illegible] ou plutôt [illegible] à sept heures, dit Gibassier, [illegible] un commissionnaire. Il aura une lettre [illegible] porter en ville.

— Si monsieur veut me donner la [illegible] le garçon, on ne le réveillera pas pour si peu de [illegible]

— [illegible] dit Gibassier, [illegible] peu de chose ; puis, ajouta-t-il, je ne serais point [illegible] réveillé de bonne heure.

Le garçon s'inclina en signe d'[illegible] et enleva le couvert ; seulement, Gibassier le [illegible] de laisser dans la chambre un magnifique poulet [illegible] et ce qui restait de sa seconde bouteille de vin de Bordeaux, disant que, comme le

roi Louis XIV, il n'aimait point à dormir sans avoir un *en-cas* à la portée de sa main.

Le garçon posa sur la cheminée le poulet intact et la bouteille entamée.

Puis il se retira, promettant de faire entrer le commissionnaire à sept heures précises du matin.

Le garçon sorti, Gibassier ferma sa porte à son tour, ouvrit le secrétaire, dans lequel il s'était d'avance assuré de trouver une plume, de l'encre et du papier, et se mit, à l'intention de M. Jackal, à écrire ses impressions de voyage depuis Kehl jusqu'à Paris.

Après quoi, il se coucha.

A sept heures, le commissionnaire frappait à la porte.

Gibassier, déjà levé, déjà habillé, déjà prêt à entrer en campagne, cria :

— Entrez !

Le commissionnaire entra.

Gibassier jeta sur lui un rapide coup d'œil, et, avant même que cet homme eût prononcé un seul mot, reconnut l'Auvergnat pur sang : il pouvait en toute confiance lui remettre son message.

Il lui donna douze sous au lieu de dix, lui expliqua tous les détours du palais de la rue de Jérusalem, le prévint que la personne à laquelle la lettre était adressée devait être arrivée le matin même d'un grand voyage, ou arriverait dans la journée.

Si la personne était arrivée il lui remettrait la lettre en mains propres de la part de M. Bagneres de Toulon : — c'était le nom aristocratique de Gibassier ; — si la personne n'était point arrivée, il laisserait la lettre à son secrétaire.

L'Auvergnat partit, complètement renseigné.

Une heure s'écoula. La porte de M. Sarranti restait fermée ; seulement, on l'entendait aller, venir et remuer les meubles dans sa chambre.

Gibassier, pour faire quelque chose, résolut de déjeuner.

Il sonna le garçon, se fit mettre son couvert, servir son poulet et son reste de vin de Bordeaux, et renvoya le garçon.

Gibassier avait déjà enfoncé sa fourchette dans la cuisse de son poulet, il avait déjà approché son couteau du joint de l'aile dans l'articulation de laquelle il s'apprêtait à le faire glisser, quand la porte de son voisin grinça sur ses gonds.

— Diable ! fit-il en se levant, il me semble que nous sortons de bien bonne heure.

Ses yeux se portèrent sur la pendule : elle marquait huit heures un quart.

— Eh ! eh ! fit-il, pas de si bonne heure déjà.

M. Sarranti descendit l'escalier.

Comme la veille, Gibassier courut à sa fenêtre, sans l'ouvrir cette fois, écartant seulement les rideaux ; mais il attendit vainement : M. Sarranti ne parut pas sur la place.

— Oh ! oh ! se dit Gibassier, que fait-il donc en bas ? réglerait-il son compte ? car il est impossible qu'il soit sorti si vite, que je sois trop tard arrivé à la fenêtre. A moins, pensa-t-il, qu'il n'ait longé la muraille ; en ce cas même, il ne saurait être loin.

Et Gibassier, ouvrant rapidement la fenêtre, se pencha en dehors pour explorer la place en tout sens.

Rien qui ressemblât à M. Sarranti.

Il attendit quatre ou cinq minutes environ, et, ne pouvant deviner pourquoi M. Sarranti ne sortait point, il s'apprêtait à descendre pour demander de ses nouvelles, lorsque, enfin, il le vit franchir le seuil de la porte, et se diriger, comme la veille, vers la rue Saint-André-des-Arcs.

— Je me doute bien où tu vas, murmura Gibassier ; tu vas rue du Pot-de-Fer. Tu as trouvé visage de bois hier, et vas voir si tu seras plus heureux ce matin. Je pourrais bien me dispenser de te suivre, mais le devoir avant tout.

Et Gibassier, prenant son chapeau et son cache-nez, descendit, laissant son poulet intact, en reconnaissant la bonté de la Providence, qui lui imposait cette petite course matinale pour lui ouvrir l'appétit.

Mais, à sa grande stupéfaction, il fut arrêté sur la dernière marche de l'escalier, par un homme qu'à sa figure et à son air il reconnut à l'instant même pour un agent subalterne de la police.

— Vos papiers ? lui demanda celui-ci.

— Mes papiers ? répéta Gibassier stupéfait.

— Pardieu ! répéta l'agent, vous savez bien que, pour loger en hôtel garni, il faut des papiers.

— C'est juste, dit Gibassier ; seulement, je ne croyais pas que, pour venir de Bondy à Paris, on eût besoin de passeport.

— Si on a son appartement à Paris, ou si on loge chez un ami, non ; mais, si on loge à l'hôtel garni, oui.

— Ah ! c'est juste, dit Gibassier, qui savait mieux que personne, par l'expérience qu'il en avait faite dans le passé, la nécessité d'un passeport pour trouver un gîte ; aussi, on va vous les montrer, ses papiers.

Et il fouilla dans toutes les poches de sa castorine.

Les poches de la castorine de Gibassier étaient vides.

— Que diable ai-je donc fait de mes papiers ? dit-il.

L'agent fit un geste qu'on pouvait traduire par ces mots : « Du moment où un homme ne trouve pas ses papiers tout de suite, il ne les trouve jamais. »

Et, d'un geste, il recommanda la surveillance à deux hommes vêtus de redingotes noires, et portant de grosses cannes, qui attendaient sous la grande porte de l'auberge.

— Ah ! mordieu ! dit Gibassier, je sais ce que j'en ai fait, de mes papiers.

— Ah ! tant mieux ! fit l'agent.

— Je les ai laissés à l'hôtel de la poste de Bondy, quand j'ai quitté mon déguisement de courrier pour prendre mon costume de postillon.

— Hein ? fit l'agent.

— Oui, dit Gibassier en riant ; heureusement que je n'en ai pas besoin, de papiers.

— Comment, vous n'en avez pas besoin ?

— Non.

Puis, s'approchant de l'oreille de l'agent :

— Je suis des vôtres, dit-il.

— Des nôtres ?

— Oui, laissez-moi donc passer.

— Ah ! ah ! vous êtes pressé, à ce qu'il paraît ?

— Je suis quelqu'un, dit Gibassier, d'un air de connivence et en clignant de l'œil.

— Vous suivez quelqu'un ?

— Je suis un conspirateur et des plus dangereux.

— Vraiment ! et où est ce quelqu'un ?

— Parbleu ! vous avez dû le voir, c'est l'homme qui vient de descendre ; cinquante ans, moustaches grisonnantes, cheveux coupés en brosse, tournure militaire. Vous ne l'avez pas vu ?

— Si fait, je l'ai vu.

— Eh bien, alors, dit Gibassier riant toujours, c'est lui qu'il fallait arrêter, et non pas moi.

— Oui, mais, comme lui avait ses papiers, et parfaitement en règle, je l'ai laissé passer, et, comme vous n'avez pas les vôtres, je vous arrête.

— Comment ! vous m'arrêtez ?

— Sans doute ; est-ce que vous croyez que je vais me gêner pour cela ?

— Vous m'arrêtez, moi ?

— Oui, vous.

— Moi, agent particulier de M. Jackal ?

— La preuve ?...

— Bon ! la preuve, je vous la donnerai, et ce ne sera pas difficile.

— Donnez-la, alors.

— Mais, en attendant, s'écria Gibassier, mon homme se sauve peut-être.

— Oui, je comprends, et vous ne seriez pas fâché d'en faire autant que lui.

— Moi, me sauver ? Ah ! par exemple, pourquoi faire ? On voit bien que vous ne me connaissez pas ! Me sauver, non ; je trouve ma nouvelle position trop agréable.

— Allons ! allons ! dit l'agent, assez de paroles comme cela.

— Comment, assez de paroles comme ... ?

— Oui, suivez-nous, ou bien...

— Ou bien quoi ?

— Ou bien on ira requérir la force armée.

— Mais, puisque je vous dis, répéta Gibassier écumant de colère, que j'appartiens à la police particulière de M. Jackal.

L'agent le regarda d'un air de mépris qui voulait dire « Fat que vous êtes ! »

Et il haussa les épaules, en faisant signe aux deux agents en redingote noire de venir à son aide.

Ceux-ci s'avancèrent en hommes dressés à cet exercice.

— Prenez garde, mon ami ! dit Gibassier.

— Je ne suis pas l'ami des individus qui n'ont pas de papiers, répondit l'agent.

— M. Jackal vous punira sévèrement.

— Ma consigne est de conduire à la préfecture de police les voyageurs qui n'ont pas de passeport ; vous n'avez pas de passeport, je vous conduis à la préfecture de police ; rien de plus simple que cela.

— Mais, sacrebleu, je vous dis...

— Montrez-moi votre *œil*.

— Mon œil ? dit Gibassier. C'est bon pour des agents subalternes comme vous, d'avoir un œil ; mais, moi...

— Oui, vous en avez deux, vous, je comprends ! eh bien, cela fait que vous reconnaîtrez mieux le chemin que nous allons suivre. En route !

— Vous le voulez ? dit Gibassier.

— Je crois bien que je le veux.

— Ne vous en prenez qu'à vous du mal qui vous arrivera.

— Allons, allons, assez jaspiné comme cela ; suivez-moi de bonne volonté, ou bien on sera obligé d'employer la force.

Et l'agent tira de sa poche une jolie petite paire de pou-

cettes qui ne demandait que l'honneur de faire connaissance avec les mains de Gibassier.

— Soit, dit Gibassier, qui comprit la fausse position où il était et celle plus fausse où il pouvait se mettre ; je vous suis.

— Alors, j'aurai l'honneur de vous offrir le bras, tandis que ces deux messieurs nous suivront par derrière, dit l'agent, attendu que vous m'avez l'air d'un gaillard capable de nous brûler la politesse au premier coin de rue.

— J'ai fait mon devoir, dit Gibassier, en levant la main au ciel comme pour prendre Dieu à témoin qu'il avait, en effet, lutté jusqu'au bout.

— Allons, votre bras, et mieux que cela.

Gibassier savait comment le bras d'un homme qu'on arrête se pose sur le bras de l'homme qui l'arrête. Il ne se fit donc pas prier davantage, et donna toute facilité à l'agent.

Celui-ci reconnut une pratique.

— Ah ! dit-il, ce n'est pas la première fois que cela vous arrive, mon bonhomme.

Gibassier regarda l'agent de l'air d'un homme qui dit en lui-même : « Soit ! mais rira bien qui rira le dernier. »

Puis tout haut :

— Marchons, dit-il résolument.

Et Gibassier et l'agent sortirent de l'hôtel du Grand-Turc, bras dessus, bras dessous, comme deux bons et vieux amis.

Les deux argousins venaient ensuite, avec l'attention délicate de ne pas avoir l'air d'être, comme Grippe-Soleil, de la société de monseigneur.

IV

LE TRIOMPHE DE GIBASSIER

Gibassier et l'agent se dirigèrent donc, ou plutôt l'agent de police dirigea Gibassier vers la rue de Jérusalem.

D'après les précautions prises par le vérificateur des passeports, on comprend que toute fuite était impossible.

Ajoutons, au reste, à la gloire de Gibassier, que l'idée de fuir ne lui vint même pas.

Il y a plus : l'air narquois de sa physionomie, le sourire de compassion qui voltigeait sur ses lèvres, en regardant l'agent, la façon insouciante, dégagée et hautaine dont il se laissait conduire à la préfecture de police, révélaient une conscience tranquille. En un mot, il paraissait en avoir pris son parti et marchait en martyr orgueilleux bien plus qu'en victime résignée.

De temps en temps, l'agent lui jetait un regard de côté.

A mesure que Gibassier approchait de la préfecture, au lieu de s'assombrir, son front s'éclaircissait. C'est que, d'avance, il songeait à la tempête d'imprécations que la colère de M. Jackal, à son retour, ferait tomber sur la tête du malencontreux agent.

Cette sérénité, qui brille comme une auréole autour des fronts purs, commença à épouvanter le conducteur de Gibassier. Pendant le premier quart du chemin, il n'avait fait aucun doute d'amener une importante capture ; à moitié chemin, il doutait ; aux trois quarts de la route, il était convaincu qu'il avait fait une bêtise.

Cette colère de M. Jackal, dont Gibassier l'avait menacé, commençait déjà à gronder, lui semblait-il, au-dessus de sa tête.

Il en résulta que, peu à peu, le bras de l'agent se desserra, laissant au bras de Gibassier la liberté de ses mouvements.

Gibassier remarqua cette liberté relative qui lui était accordée ; mais comme il ne se méprenait pas à la cause qui desserrait le deltoïde et le biceps de son compagnon, il n'y parut faire aucune attention.

L'agent, qui espérait recevoir des actions de grâce de son prisonnier, fut on ne peut plus inquiet lorsqu'il remarqua qu'au fur et à mesure que son propre bras se relâchait, celui de Gibassier se resserrait.

Il avait fait un prisonnier qui ne voulait plus le lâcher.

— Diable ! se dit-il à lui-même, me serais-je fourvoyé ?

Il s'arrêta un moment pour réfléchir, regarda Gibassier de la tête aux pieds, et voyant que celui-ci, de son côté, le regardait des pieds à la tête avec un air goguenard qui devenait de plus en plus inquiétant :

— Monsieur, lui dit-il, vous connaissez la rigidité de nos devoirs. On nous dit : « Arrêtez ! » et nous arrêtons ; il en résulte parfois que nous tombons dans des erreurs déplorables. Il est bien vrai que la plupart du temps nous mettons la main sur des criminels ; mais il arrive aussi parfois que, par erreur, nous nous égarons sur d'honnêtes gens.

— Vous croyez ? dit Gibassier d'un air gouailleur.

— Et même sur de très honnêtes gens, répéta l'agent.

Gibassier le regarda d'un air qui signifiait : « J'en suis la preuve vivante. »

La sérénité de ce regard acheva de démonter l'homme de police, et ce fut sur le ton de la plus exquise politesse qu'il ajouta :

— J'ai peur, monsieur, d'avoir fait une méprise de ce genre ; mais il est encore temps de la réparer.

— Eh ! que voulez-vous dire ? demanda dédaigneusement Gibassier.

— Je veux dire, monsieur, que j'ai peur d'avoir arrêté un honnête homme.

— Je le crois bien, parbleu ! que vous devez en avoir peur, répondit le forçat en le regardant d'un œil sévère.

— Je vous avais pris à la première vue pour un personnage équivoque ; mais je vois, maintenant, qu'il n'en est rien, et, qu'au contraire, vous êtes des nôtres.

— Des vôtres ? dit dédaigneusement Gibassier.

— Et, reprit humblement l'agent, comme je le disais tout à l'heure, puisqu'il est temps encore de réparer cette petite méprise...

— Non, monsieur, il n'est plus temps, répondit vivement Gibassier, puisque, grâce à cette méprise, l'homme sur lequel j'étais chargé de veiller s'est échappé... Et quel est cet homme ? Un conspirateur qui aura peut-être renversé le gouvernement dans huit jours...

— Monsieur, répondit l'agent, si vous voulez, nous allons nous mettre tous les deux à sa poursuite, et c'est bien le diable si, à nous deux...

Ce n'était point l'affaire de Gibassier de partager, avec qui que ce fût, l'honneur de la capture de M. Sarranti.

Aussi, interrompant son confrère subalterne :

— Non, monsieur, dit-il, et, s'il vous plaît, vous achèverez ce que vous avez commencé.

— Oh ! non, fit l'agent.

— Oh ! si, fit Gibassier.

— Non, reprit l'agent, et la preuve, c'est que je m'en vais.

— Vous vous en allez ?

— Oui.

— Vous vous en allez, comment ?

— Comme on s'en va. Je vous présente mes respects et vous tourne le dos.

Et, en effet, l'agent, pirouettant sur ses talons, tournait le dos à Gibassier, quand celui-ci, à son tour, le saisissant par le bras, et lui faisant décrire un demi-cercle à gauche :

— Non pas, dit-il, vous m'avez arrêté pour me conduire à la préfecture de police, et vous m'y conduirez.

— Je ne vous y conduirai pas.

— Ah ! vous m'y conduirez, morbleu ! ou vous direz pourquoi. Si je perds mon homme, il faut que M. Jackal sache qui me l'a fait perdre.

— Non, monsieur, non.

— Alors, dit Gibassier, c'est moi qui vous arrête et qui vous y conduis, à la préfecture, entendez-vous ?

— Vous m'arrêtez, vous ?

— Oui, moi.

— Et de quel droit ?

— Du droit du plus fort.

— Je vais appeler mes deux hommes.

— N'en faites rien, ou j'appelle les passants. Vous savez que vous n'êtes pas adorés, messieurs de la *rousse* ; et, si je raconte qu'après m'avoir arrêté sans raison, vous voulez me relâcher, de peur d'être puni de votre abus d'autorité... nous sommes si près de la rivière, ma foi !

L'homme de police devint blanc comme un linge ; les passants commençaient, en effet, à s'amasser. Il savait, par expérience, que le peuple, à cette époque, n'était pas tendre pour les mouchards. Il regarda Gibassier d'un air si suppliant, qu'il fut sur le point de l'attendrir.

Mais, nourri des maximes de M. de Talleyrand, Gibassier repoussa ce premier mouvement : il fallait, avant tout, qu'il fût justifié auprès de M. Jackal.

Il serra donc sa main en manière de tenaille autour du poignet de l'agent, et, de prisonnier devenant gendarme, il le conduisit bon gré mal gré à la préfecture.

La cour de la préfecture était pleine d'une foule [illegible].

Que venait faire là cette foule ?

Nous avons dit, dans un chapitre précédent, qu'on sentait vaguement passer dans l'air quelque chose comme les premières brises d'une émeute.

Cette foule qui remplissait la cour de la préfecture était composée des personnes qui devaient jouer un rôle dans l'émeute, et qui venaient prendre le mot d'ordre.

Gibassier, habitué depuis sa jeunesse à entrer dans la cour de la préfecture avec les menottes aux poignets et à en sortir dans une voiture grillée, éprouva une joie sans mélange à faire son entrée dans cette cour, conduisant au lieu d'être conduit.

L'entrée de Gibassier fut vraiment une entrée triomphale. Il se tenait tête haute et le nez au vent, tandis que son malheureux prisonnier [illegible] comme la frégate désem-

parée suit le vaisseau de haut bord qui la remorque, toutes voiles au vent et pavillon déployé.

Il y eut un moment de doute dans cette honorable foule. On croyait Gibassier à sa bastide de Toulon, et voilà que, tout à coup, Gibassier apparaissait comme un chef en fonctions.

Mais Gibassier, voyant le doute où l'on était à son égard, salua à droite, à gauche, les uns d'un air amical, les autres d'un air protecteur ; de sorte qu'à ce salut, un doux murmure s'éleva, et que plusieurs vinrent à lui avec un empressement qui témoignait de leur bonheur à retrouver un ancien confrère.

On échangea mille poignées de mains et mille compliments, et, cela, à la grande confusion du pauvre agent que Gibassier commençait à regarder en pitié. Puis on présenta Gibassier au doyen de la brigade, vénérable faussaire qui, comme Gibassier, à certaines conditions débattues entre lui et M. Jackal, avait fait sa rentrée dans le monde. Il sortait de Brest ; aussi, n'avait-il point connu Gibassier et Gibassier ne le connaissait-il point ; mais ce dernier, dans ses veillées au bord de la Méditerranée, avait si souvent entendu parler de cet illustre vieillard, que, depuis longtemps, il désirait serrer ses vénérables mains.

Le doyen l'accueillit paternellement.

— Mon fils, lui dit-il, il y a longtemps que je souhaitais de vous voir. J'ai beaucoup connu monsieur votre père...

— Mon père ? dit Gibassier, qui ne s'était jamais connu de père. Voilà un gaillard qui est plus heureux que moi.

— Et c'est un véritable bonheur, continua le doyen, que de retrouver en vous les traits de cet homme de bien. Si vous avez besoin de quelques conseils, disposez de moi, mon fils ; je me mets à votre disposition.

La compagnie entière semblait envieuse de ce brevet de grand homme que son doyen venait de donner à Gibassier.

Elle entoura le forçat, et, au bout de cinq minutes, M. Bagnères de Toulon avait reçu, aux yeux de l'agent, complètement abruti par un pareil triomphe, mille offres de services et mille protestations d'amitié.

Gibassier le regarda de l'air d'un homme qui dit : « Eh bien, vous ai-je menti ? »

L'agent courba la tête.

— Voyons maintenant, lui dit Gibassier, avouez franchement que vous n'êtes qu'un âne.

— Je l'avoue franchement, répondit l'homme de police, qui eût bien avoué autre chose encore si Gibassier l'en eût prié.

— Eh bien, dit Gibassier, du moment où vous avouez cela, l'honneur est satisfait, et je vous promets d'être clément envers vous au retour de M. Jackal.

— Au retour de M. Jackal ? demanda l'agent.

— Oui, au retour de M. Jackal, je me contenterai de lui présenter votre méprise comme un excès de zèle. Vous voyez que je suis bon diable.

— Mais M. Jackal est revenu, dit l'agent, qui, craignant de voir refroidir la bonne volonté de Gibassier, tenait à en profiter sans retard.

— Comment ! M. Jackal est revenu ? s'écria Gibassier.

— Oui, sans doute.

— Et depuis quand ?

— Depuis ce matin six heures.

— Et vous ne me le disiez pas ! s'écria Gibassier d'une voix tonnante.

— Vous ne me l'aviez pas demandé, Excellence, répondit humblement l'agent.

— Vous avez raison, mon ami, dit Gibassier en s'adoucissant.

— *Mon ami !* murmura l'agent ; tu m'as appelé ton ami, ô grand homme ! ordonne, que puis-je faire pour toi ?

— Mais nous rendre près de M. Jackal, mordieu ! et sans perdre une minute.

— Marchons, dit l'agent en faisant des pas d'un mètre, quoique l'écartement normal de ses jambes ne fût que de deux pieds et demi.

Gibassier salua l'assemblée d'un dernier signe de la main, traversa la cour, s'enfonça de quelques pas sous la voûte qui fait face à la porte, prit à gauche ce même petit escalier que nous avons vu prendre à Salvator, monta deux étages, enfila un corridor sombre à droite, et arriva devant la porte du cabinet de M. Jackal.

Le garçon de bureau de service reconnaissant non pas Gibassier, mais l'agent, ouvrit immédiatement la porte de M. Jackal.

— Eh bien, que faites-vous, drôle ? dit M. Jackal. Ne vous ai-je pas dit que je n'y étais que pour Gibassier ?

— Le voilà, cher monsieur Jackal, cria Gibassier.

Puis, se tournant vers l'agent :

— Il n'y était que pour moi, vous entendez !

L'agent se retint à deux mains pour ne pas tomber à genoux.

— Allons, dit Gibassier, suivez-moi ; je vous ai promis d'être clément, et je tiendrai ma promesse.

Et il entra chez M. Jackal.

— Comment, c'est vous, Gibassier ? dit le chef suprême ; j'avais donné votre nom à tout hasard...

— Et je suis on ne peut plus fier de ce souvenir, monsieur, dit Gibassier.

— Vous avez donc quitté votre homme ? demanda M. Jackal.

— Hélas ! monsieur, répondit Gibassier, c'est lui qui m'a quitté.

M. Jackal fronça sévèrement le sourcil. Gibassier donna un coup de coude à l'agent comme pour lui dire : « Vous voyez que vous m'avez fourré dans un fichu pétrin. »

— Monsieur, dit Gibassier montrant le coupable, interrogez cet homme ; je ne veux pas aggraver sa position ; il vous dira tout.

M. Jackal leva ses lunettes jusqu'au haut de son front, afin de reconnaître celui à qui il avait affaire.

— Ah ! c'est toi, Fourrichon, dit-il ; approche et dis-nous en quoi tu es cause que mes ordres n'ont pas été exécutés.

Fourrichon vit qu'il n'y avait pas moyen de biaiser. Il en prit son parti, et, comme un témoin devant un tribunal, il dit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Vous êtes un âne ! dit M. Jackal à l'agent.

— C'est ce que Son Excellence M. le comte Bagnères de Toulon m'a déjà fait l'honneur de me dire, répondit l'homme de police avec une profonde contrition.

M. Jackal parut chercher quel pouvait être l'illustre personnage qui l'avait devancé en émettant sur Fourrichon une opinion si bien en harmonie avec la sienne.

— C'est moi, dit Gibassier en s'inclinant.

— Ah ! très bien, très bien, dit M. Jackal. Vous vous êtes fait agent-*ilhomme* ?

— Oui, monsieur, dit Gibassier ; mais je dois vous dire, que j'ai promis à cet infortuné, en vertu de son profond repentir, d'appeler sur lui toute votre indulgence. Il n'a, sur ma parole, péché que par trop de zèle.

— A la demande de notre amé et féal Gibassier, dit avec majesté M. Jackal, nous vous accordons rémission pleine et entière de votre faute. Allez en paix et ne péchez plus !

Puis, congédiant de la main le malheureux agent, qui sortit à reculons :

— Voulez-vous, mon cher Gibassier, dit M. Jackal, me faire l'honneur d'accepter la moitié de mon modeste déjeuner ?

— Avec une joie véritable, monsieur Jackal, répondit Gibassier.

— Passons donc dans la salle à manger, dit M. Jackal en lui montrant le chemin.

Gibassier suivit M. Jackal.

V

LA SECONDE VUE

M. Jackal indiqua de la main une chaise à Gibassier.

Cette chaise était placée en face de lui, de l'autre côté de la table.

En lui indiquant la chaise, il lui fit signe de s'asseoir ; mais Gibassier, jaloux de montrer à M. Jackal qu'il n'était point étranger aux lois de la civilité puérile et honnête :

— Permettez-moi avant tout, dit-il, de vous féliciter, cher monsieur Jackal, sur votre retour à Paris.

— Acceptez, de ma part, des félicitations semblables sur le même sujet, répondit courtoisement M. Jackal.

— J'aime à croire, dit Gibassier, que votre voyage s'est effectué heureusement.

— Le plus heureusement du monde, cher monsieur Gibassier ; mais trêve aux compliments, je vous prie : faites comme moi, asseyez-vous.

Gibassier s'assit.

— Prenez une côtelette.

Gibassier piqua une côtelette.

— Tendez votre verre.

Gibassier tendit son verre.

— Et maintenant, dit M. Jackal, mangez, buvez et écoutez-moi.

— Je suis tout oreilles, dit Gibassier en mordant à belles dents dans la noix de sa côtelette.

— Donc, continua M. Jackal, par l'ânerie de cet agent, vous avez perdu de vue votre homme, cher monsieur Gibassier ?

— Hélas ! répondit Gibassier en posant l'os dénudé de sa côtelette sur une assiette, vous m'en voyez au désespoir ! Être chargé d'une mission de cette importance, l'accomplir à sa gloire, — le mot peut se dire, — et échouer au port ! C'est du malheur !

— Je vivrais cent ans, que je ne me pardonnerais pas.

Et Gibassier fit un geste de désespoir.

— Eh bien, dit tranquillement M. Jackal, après avoir humé un verre de bordeaux, et fait claper sa langue, je serai plus indulgent, je vous le pardonnerai, moi !

— Non, non, monsieur Jackal ; non, je n'accepte pas votre pardon, dit Gibassier ; je me suis conduit comme une huître ; pour tout dire, j'ai encore été plus bête que l'agent.

— Que vouliez-vous faire contre lui, cher monsieur Gibassier ? Il me semble qu'il y a un proverbe approprié à cette circonstance : « Contre la force... »

— Je devais l'assommer d'un coup de poing, et courir après M. Sarranti.

— Vous n'auriez pas fait deux pas sans être arrêté par les agents de garde.

— Oh ! fit Gibassier menaçant, comme Ajax, les dieux du poing.

— Mais, puisque je vous répète que je vous pardonne, reprit M. Jackal.

— Alors, si vous me pardonnez, dit Gibassier renonçant à la pantomime expressive à laquelle il se livrait, c'est que vous avez un moyen de retrouver *notre* homme. Vous me permettez de dire notre homme, n'est-ce pas ?

— Allons, pas mal, répondit M. Jackal, ravi de la preuve d'intelligence que venait de lui donner Gibassier en devinant que, s'il n'était pas inquiet, c'est qu'il avait sujet de ne pas l'être. Pas mal ! et je vous autorise, mon cher Gibassier, ne fût-ce que pour vous récompenser, à appeler M. Sarranti *notre* homme ; car, enfin, il vous appartient autant, à vous qui l'avez perdu après l'avoir découvert, qu'il m'appartient, à moi qui l'ai retrouvé après que vous l'aviez perdu.

— Ce n'est pas possible, dit Gibassier stupéfait.

— Qu'est-ce qui n'est pas possible ?

— Que vous l'ayez retrouvé.

— C'est cependant ainsi.

— Comment cela peut-il se faire ? il y a une heure à peine que je l'ai perdu !

— Et, moi, il n'y a que cinq minutes que je l'ai retrouvé.

— De façon que vous le tenez ? demanda Gibassier.

— Oh ! non pas ; vous savez que nous devons procéder avec lui d'une façon toute particulière. Je le tiendrai, ou plutôt c'est vous qui le tiendrez... Seulement, cette fois, ne le perdez plus, car je ne pourrais décemment le faire afficher.

C'était bien aussi l'espoir de Gibassier, de le retrouver. Il y avait eu, la veille, dans la rue des Postes, entre les quatre conspirateurs et M. Sarranti, rendez-vous pris à l'église de l'Assomption ; mais M. Sarranti pouvait concevoir quelque doute, et ne pas se rendre à cette église.

D'ailleurs, Gibassier ne voulait pas avoir l'air de posséder d'avance ce point de repère.

Il était donc arrivé résolu à mettre sur le compte de son génie la *revue* de Sarranti, comme on dit en termes de chasse.

— Et comment le retrouverai-je ? demanda Gibassier.

— En suivant sa piste.

— Mais, puisque je l'ai perdue...

— Il n'y a pas de piste perdue, Gibassier, avec un piqueur comme moi et un limier comme vous.

— Alors, dit Gibassier, convaincu que M. Jackal se vantait, et voulant le pousser à bout, alors, il n'y a pas un moment à perdre.

Et il se leva comme pour courir après M. Sarranti.

— Au nom de Sa Majesté, dont vous avez l'honneur de sauver la couronne, je vous remercie de ce noble empressement, cher monsieur Gibassier, dit M. Jackal.

— Je suis le plus humble, mais le plus dévoué sujet du roi ! dit Gibassier en s'inclinant avec modestie.

— Bien ! fit M. Jackal ; et soyez sûr que votre dévouement sera récompensé. Ce ne sont point les rois qu'on peut accuser d'être ingrats.

— Non, ce sont les peuples, répondit Gibassier en levant philosophiquement les yeux au ciel. Ah !...

— Bravo !

— En tout cas, cher monsieur Jackal, en dehors de l'ingratitude des rois et de la reconnaissance des peuples, laissez-moi vous dire que je suis tout à votre disposition.

— Non, vous me ferez bien l'amitié de manger une aile de ce poulet.

— Mais, s'il nous échappe tandis que nous mangerons cette aile ?...

— Il ne nous échappera pas : il nous attend.

— Où donc cela ?

— A l'église.

Gibassier regarda M. Jackal avec un étonnement croissant. Comment M. Jackal était-il, sur ce point, presque aussi bien instruit que lui ?

N'importe, il résolut de voir jusqu'où allait la science de M. Jackal.

— A l'église ! s'écria-t-il. J'aurais dû m'en douter.

— Et pourquoi cela ? demanda M. Jackal.

— Parce que, répondit Gibassier, un homme qui brûle le pavé des grandes routes de cette formidable façon n'a d'excuse que s'il court à son salut.

— De mieux en mieux, cher monsieur Gibassier ! dit le chef de police. Je vois que vous êtes quelque peu observateur, et je vous en félicite, puisque désormais votre état sera d'observer. C'est donc, je vous le répète, à l'église que vous trouverez votre homme.

Gibassier voulut voir si M. Jackal était renseigné jusqu'au bout.

— Et à quelle église ? demanda-t-il espérant le prendre en défaut.

— A l'église de l'Assomption, répondit simplement M. Jackal.

Gibassier marchait de surprise en surprise.

— Vous connaissez bien l'église de l'Assomption ? insista M. Jackal voyant que Gibassier ne répondait pas.

— Parbleu ! répliqua Gibassier.

— Mais par ouï-dire, sans doute, car je ne vous crois pas d'une piété très ardente.

— J'ai ma foi comme tout le monde, répondit Gibassier en levant béatement les yeux au plafond.

— Je ne serais pas fâché d'être édifié là-dessus, dit M. Jackal en versant le café à Gibassier ; et, si nous avions quelques moments de plus, je vous prierais volontiers de m'exposer votre système théologique. Nous avons, vous le savez, de grands théologiens, rue de Jérusalem. L'habitude de la claustration a dû vous conduire à la méditation. Ce serait donc, si le temps ne nous manquait pas, avec un véritable plaisir que je vous verrais soutenir une thèse sur ce sujet. Malheureusement, l'heure s'avance, et nous n'en avons véritablement pas le loisir aujourd'hui. Mais j'ai votre parole, ce n'est que partie remise.

Gibassier écoutait en clignant les yeux, et en sirotant son café.

— Donc, continua M. Jackal, vous trouverez votre homme à l'Assomption.

— A matines, à complies ou à vêpres ? demanda Gibassier avec une indéfinissable expression, tout à la fois de malice et de naïveté.

— A l'heure de la grand'messe.

— Vers onze heures et demie, alors ?

— Soyez-y à onze heures et demie, si vous voulez ; mais votre homme n'arrivera guère qu'à midi.

C'était bien, en effet, l'heure convenue.

— Il est onze heures ! s'écria Gibassier en regardant la pendule.

— Attendez donc, impatient que vous êtes ! vous vous donnerez bien le temps de faire votre gloria.

Et il versa un demi-verre d'eau-de-vie dans la tasse de Gibassier.

— *Gloria in excelsis !* dit Gibassier en levant sa tasse à deux mains, comme il eût levé un encensoir.

M. Jackal inclina la tête en homme qui est convaincu de mériter cet honneur.

— Maintenant, dit Gibassier, laissez-moi vous dire une chose qui n'ôte rien à votre mérite, devant lequel je m'incline et auquel je rends pleinement hommage.

— Dites !

— Je savais tout cela comme vous.

— Ah ! vraiment ?

— Oui, et voici comment je le savais...

Alors, Gibassier raconta à M. Jackal toute l'histoire de la rue des Postes, comment il s'était fait passer pour un affilié, comment il était entré dans la maison, comment il avait été convenu que l'on se trouverait à midi à l'église de l'Assomption.

M. Jackal écouta, à son tour, avec une attention qui était un hommage muet à la sagacité de son interlocuteur.

— Ainsi, dit-il quand Gibassier eut fini, vous croyez qu'il y aura beaucoup de monde à cet enterrement ?

— Cent mille personnes, au moins.

— Et dans l'église ?

— Tout ce qu'elle pourra contenir, deux ou trois mille individus, peut-être.

— Ce ne sera pas facile de retrouver votre homme dans une pareille foule, mon cher Gibassier.

— Bon ! l'Évangile dit : « Cherche, et tu trouveras. »

— Eh bien, je vais vous épargner la peine de chercher, moi !

— Vous !

— Oui ; à midi sonnant, vous le trouverez adossé au troisième pilastre, à main gauche, en entrant dans l'église, et parlant à un moine dominicain.

Pour le coup, le don de [illegible] qui était si largement accordé à M. Jackal, que Gibassier s'inclina sans rien dire, et, courbé sous une pareille supériorité, prit son chapeau, et sortit.

VI

DEUX GENTILSHOMMES DE GRAND CHEMIN

Gibassier sortait de l'hôtel de la rue de Jérusalem juste au moment où, après avoir déposé le portrait de saint Hyacinthe chez Carmélite, Dominique descendait à grands pas la rue de Tournon.

La cour de la préfecture était vide ; un groupe de trois hommes y stationnait seul.

De ce groupe un homme se détacha, et Gibassier reconnut dans ce petit homme maigre, au teint olivâtre, aux yeux d'un noir brillant, aux dents étincelantes, qui s'approchait de lui, Gibassier reconnut, disons-nous, son collègue Carmagnole, l'homme de confiance de M. Jackal, le même qui lui avait transmis, à Kehl, les ordres du maître commun.

Gibassier attendit, le sourire sur les lèvres.

Les deux hommes se saluèrent.

— Vous allez à l'Assomption ? demanda Carmagnole.

— N'avons-nous pas à rendre les derniers devoirs aux restes mortels d'un grand philanthrope ? dit Gibassier.

— Justement, répondit Carmagnole, et je vous guettais à votre sortie de chez M. Jackal pour causer un instant de notre double mission.

— Avec grand plaisir. Causons en marchant, ou marchons en causant. Le temps ne nous paraîtra pas long, à moi surtout.

Carmagnole s'inclina.

— Vous savez ce que nous allons faire là-bas.

— Moi, j'y vais pour ne pas perdre de vue un homme que je trouverai adossé au troisième pilier à gauche, et causant avec un moine, dit Gibassier, qui ne pouvait revenir de la précision du renseignement.

— Et moi, je vais pour arrêter cet homme.

— Comment pour l'arrêter ?

— Oui, à un moment donné ; c'est cela que je suis chargé de vous dire.

— Vous êtes chargé d'arrêter M. Sarranti ?

— Non pas pécaïre ! M. Dubreuil ; c'est le nom de son choix, il n'aura pas à se plaindre.

— Alors, vous allez l'arrêter comme conspirateur ?

— Non pas ! comme émeutier.

— Nous allons donc avoir une émeute sérieuse ?

— Sérieuse, non ; mais nous allons en avoir une.

— Ne trouvez-vous pas bien imprudent, mon cher confrère, dit Gibassier s'arrêtant pour donner plus de poids à ses paroles, ne trouvez-vous pas bien imprudent de risquer une émeute un jour comme celui-ci, où tout Paris est sur pied ?

— Oui, sans doute ; mais vous connaissez le proverbe : « Qui ne risque rien n'a rien. »

— Sans doute ; mais, cette fois, nous jouons le tout pour le tout.

— Seulement, nous jouons avec des dés pipés !

Cette observation rassura un peu Gibassier.

Et, cependant, son visage resta inquiet, ou plutôt pensif.

Étaient-ce les souffrances que Gibassier avait éprouvées au fonds du Puits-qui-parle qui se traduisaient ainsi, ravivées qu'elles avaient été la veille par le souvenir ? était-ce que les fatigues d'un voyage précipité et d'un prompt retour avaient imprimé sur son front le sceau trompeur du spleen ? Toujours était-il que le comte Bagnères de Toulon paraissait en ce moment en proie à quelque grand souci ou à quelque vive inquiétude.

Carmagnole en fit la remarque, et ne put s'empêcher de lui en demander la cause au moment où il tournait avec lui l'angle du quai et de la place Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Vous avez l'air soucieux, lui dit-il.

Gibassier sortit de sa rêverie et secoua la tête.

— Hein ? fit-il.

Carmagnole répéta la question.

— Oui, c'est vrai, dit Gibassier, une chose m'étonne, mon ami.

— Diable ! c'est bien de l'honneur pour cette chose-là, dit Carmagnole.

— Me préoccupe, alors.

— Dites ! et, si je puis vous enlever cette préoccupation, je me regarderai comme un homme heureux.

— Voici. M. Jackal m'a dit que je trouverais notre homme à midi précis dans l'église de l'Assomption, au troisième pilier en entrant à main gauche.

— Au troisième pilier, oui.

— Et parlant à un moine ?

— À son fils, l'abbé Dominique.

Gibassier regarda Carmagnole du même air qu'il avait regardé M. Jackal.

— Eh bien, dit-il, je me croyais fort ; il paraît que je me trompais.

— Pourquoi cette humilité ? demanda Carmagnole.

Gibassier resta encore un moment muet ; il était évident qu'il faisait des efforts inouïs pour percer avec ses yeux de lynx l'obscurité qui l'aveuglait.

— Eh bien, dit-il, il y a là dedans un renseignement d'une fausseté insigne.

— Pourquoi cela ?

— Ou, s'il est vrai, il me remplit à la fois de stupeur et d'admiration.

— Pour qui ?

— Pour M. Jackal.

Carmagnole ôta son chapeau comme fait le chef d'une troupe de saltimbanques quand il parle de M. le maire et des autorités constituées.

— Et quel est ce renseignement ? demanda-t-il.

— C'est celui de ce pilier et de ce moine... Que M. Jackal sache le passé, que M. Jackal sache même le présent, je l'admets...

Carmagnole suivait chaque phrase de Gibassier avec un mouvement de tête affirmatif.

— Mais qu'il sache encore l'avenir, voilà ce qui me passe, Carmagnole.

Carmagnole se mit à rire en montrant ses dents blanches.

— Et comment vous expliquez-vous qu'il sache le passé et le présent ? demanda Carmagnole.

— Que M. Jackal ait deviné que M. Sarranti se rendrait à l'église, rien de plus simple : au moment de risquer sa vie en essayant de renverser un gouvernement, il est naturel d'implorer le secours de la religion et l'assistance des saints. Qu'il ait deviné que M. Sarranti choisirait l'Assomption, rien de plus simple encore, puisque cette basilique est destinée à servir aujourd'hui de foyer à l'insurrection.

Carmagnole continuait d'approuver par des mouvements de tête.

— Qu'il ait deviné que M. Sarranti y serait à midi plutôt qu'à onze heures, onze heures et demie, midi moins un quart, rien de plus aisé encore : un conspirateur qui a passé une partie de la nuit dans l'exercice de son état, à moins qu'il ne soit un gaillard ultra-robuste, n'irait pas grelotter de gaieté de cœur à la première messe du matin. Qu'il ait découvert qu'il s'adosserait contre un pilier, je ne trouve là rien de bien merveilleux encore : après trois ou quatre jours et autant de nuits de voyage, il n'est pas étonnant qu'éprouvant une certaine fatigue, il s'adosse, pour se reposer, contre un pilier. Enfin, que, par une déduction logique, il ait deviné que je trouverais mon homme à gauche plutôt qu'à droite, je le comprends encore, le côté gauche devant tout naturellement être choisi par un chef d'opposition. Tout cela est habile, extraordinaire, mais nullement merveilleux, puisque j'arrive à m'en rendre compte. Mais ce qui m'étonne, ce qui me stupéfait, ce qui m'abrutit, ce qui me plonge dans un incompréhensible hébêtement...

Gibassier s'arrêta, comme pour arriver à deviner l'énigme par un redoublement d'intelligence.

— Eh bien, c'est...? demanda Carmagnole.

— C'est comment M. Jackal a pu deviner le numéro du pilier auquel il s'adosserait, l'heure à laquelle il s'y adosserait, et qu'un moine viendrait lui parler à cette heure, et tandis qu'il y serait adossé.

— Comment ! dit Carmagnole, c'est cela qui vous embarrasse et couvre votre front de ce nuage, seigneur comte ?

— Pas autre chose, Carmagnole, répondit Gibassier.

— Eh bien, c'est aussi simple que tout le reste.

— Bah !

— C'est même plus simple.

— Vraiment ?

— Sur mon honneur.

— Voulez-vous, alors, me faire l'amitié de me dévoiler ce mystère ?

— Avec le plus grand plaisir.

— J'écoute.

— Connaissez-vous la Barbette ?

— Je connais une rue de ce nom-là, qui commence à celle des Trois-Pavillons, et qui finit rue Vieille-du-Temple.

— Ce n'est pas cela.

— Je connais la porte Barbette, qui faisait partie de l'enceinte de Philippe-Auguste, et qui doit son nom à Étienne Barbette, voyer de Paris, maître de la Monnaie et prévôt des marchands.

— Ce n'est pas cela encore.

— Je connais l'hôtel Barbette où Isabelle de Bavière accoucha du dauphin Charles VII. Le duc d'Orléans sortait de cet hôtel lorsque, le 23 novembre 1407, par une nuit très pluvieuse, il fut assassiné.

— Assez ! s'écria Carmagnole, qui étouffait comme un homme à qui on fait avaler une lame de sabre, assez !

quelques mots de plus, Gibassier, et je demande pour vous une chaire d'histoire.

— C'est vrai, répondit Gibassier, c'est toujours l'érudition qui m'a perdu ; mais, enfin, de quelle Barbette parlez-vous ? de la rue, de la porte ou de l'hôtel ?

— Ni de l'une ni de l'autre, illustre bachelier, dit Carmagnole en regardant Gibassier avec admiration, et en faisant passer sa bourse de sa poche droite dans sa poche gauche, c'est-à-dire en mettant toute l'épaisseur de son corps entre elle et son compagnon, croyant avec quelque raison peut-être qu'il devait s'attendre à tout de la part d'un homme qui avouait savoir tant de choses, et qui en savait sans doute encore plus qu'il n'en avouait.

— Non, continua Carmagnole ; ma Barbette, à moi, c'est une loueuse de chaises de l'église Saint-Jacques, qui demeure impasse des Vignes.

— Oh ! qu'est-ce qu'une loueuse de chaises de l'impasse des Vignes, fit dédaigneusement Gibassier, et quelle pauvre compagnie fréquentez-vous là, Carmagnole !

— Il faut voir un peu de tout, seigneur comte.

— Enfin ?... dit Gibassier.

— Je dis donc que la Barbette loue des chaises, et des chaises sur lesquelles mon ami Longue-Avoine... Vous connaissez Longue-Avoine ?

— De vue.

— Des chaises sur lesquelles mon ami Longue-Avoine ne dédaigne pas de s'asseoir.

— Et quel rapport cette femme, qui loue des chaises sur lesquelles votre ami Longue-Avoine ne dédaigne pas de s'asseoir, a-t-elle avec le mystère que je désire approfondir ?

— Un rapport direct.

— Voyons, dit Gibassier s'arrêtant en clignant les yeux, et en faisant tourner ses pouces sur son ventre, c'est-à-dire en employant toutes les ressources de la voix et du geste pour dire : « Je ne comprends pas. »

Carmagnole s'arrêta aussi de son côté, souriant et jouissant de son triomphe.

L'église de l'Assomption sonna onze heures trois quarts.

Les deux hommes parurent chasser toute préoccupation étrangère pour écouter sonner l'heure.

— Midi moins un quart, dirent-ils. Bon ! nous avons le temps.

Cette exclamation prouvait l'attention que chacun apportait dans la conversation où il était engagé avec son interlocuteur.

Mais, comme l'attention était encore plus vivement éveillée chez Gibassier que chez Carmagnole, puisque c'était Gibassier qui interrogeait et Carmagnole qui répondait :

— J'écoute, reprit Gibassier.

— Vous ignorez peut-être, mon cher collègue, n'ayant pas les mêmes penchants que moi pour notre sainte religion, que toutes les loueuses de chaises se connaissent comme les cinq doigts de la main.

— J'avoue que je l'ignorais complètement, dit Gibassier avec cette suprême franchise des hommes forts.

— Eh bien, reprit Carmagnole tout fier d'avoir enseigné quelque chose à un si savant homme, cette loueuse de chaises de l'église Saint-Jacques

— La Barbette ? dit Gibassier, pour prouver qu'il ne perdait pas un mot de la conversation.

— La Barbette, oui, est étroitement liée d'amitié avec une des loueuses de chaises de Saint-Sulpice, laquelle loueuse de chaises habite rue du Pot-de-Fer.

— Ah ! s'écria Gibassier ébloui par une lueur.

— Vous commencez à y être, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire que j'entrevois, que je flaire, que je devine...

— Eh bien, notre loueuse de chaises de Saint-Sulpice est concierge, comme je vous le disais tout à l'heure, de la maison jusqu'à la porte de laquelle vous avez, hier au soir, suivi M. Sarranti, et dans laquelle demeure son fils, l'abbé Dominique.

— Allez toujours, dit Gibassier ne voulant pour rien au monde perdre le fil qu'il venait d'attraper.

— Eh bien, la première pensée qui est venue à M. Jackal en recevant ce matin la lettre dans laquelle vous lui donniez votre itinéraire d'hier, a été, voyant que vous aviez suivi M. Sarranti jusqu'à la porte d'une maison de la rue du Pot-de-Fer, a été de m'envoyer chercher pour me demander si je ne connaissais pas quelqu'un dans cette maison-là. Vous comprenez, mon cher Gibassier, que ma joie fut grande quand je reconnus que c'était celle dont la garde était confiée au cordon de l'amie de mon ami. Je ne pris que le temps de faire un signe d'affirmation, et je courus chez la Barbette. — Je savais trouver Longue-Avoine chez elle : c'est l'heure où il prend son café. — Je courus donc impasse des Vignes ; Longue-Avoine y était. Je lui dis deux mots à l'oreille ; il en dit quatre à l'oreille de la Barbette, et celle-ci partit à l'instant même pour faire une petite visite à son amie la loueuse de chaises de Saint-Sulpice.

— Ah ! pas mal, pas mal, dit Gibassier, qui commençait à deviner les premières syllabes de la charade. Continuez, je ne perds pas un mot.

— Ce matin, vers huit heures et demie, la Barbette se transporta donc rue du Pot-de-Fer. Je vous ai dit, je crois, qu'en quatre mots, Longue-Avoine l'avait mise au courant de l'affaire. Or, la première chose qu'elle aperçut dans l'angle de l'un des carreaux, fut une lettre adressée à M. Dominique Sarranti.

« — Tiens, dit la Barbette à son amie, il n'est donc pas encore revenu, votre moine ?

« — Non, dit l'autre, et même que je l'attends d'heure en heure.

« — C'est étonnant qu'il reste si longtemps dehors.

« — Est-ce que l'on sait jamais ce que ça fait, des moines ? Mais à quel propos me parlez-vous de lui ?

« — Parce que je vois là tout simplement une lettre à son adresse, répondit la Barbette.

« — Oui, c'est une lettre qu'on a apportée pour lui hier au soir.

« — C'est drôle, reprit la Barbette, on dirait une écriture de femme.

« — Ma foi, non, répondit l'autre. Ah bien, oui ! des femmes... Depuis cinq ans que l'abbé Dominique habite ici, je n'ai pas vu le museau d'une seule.

« — Ah ! vous avez beau dire...

« — Mais non, mais non, puisque c'est un homme qui l'a écrite là, et même qu'il m'a fait grand'peur.

« — Oh ! vous aurait-il insultée, ma commère ?

« — Non, Dieu merci, je ne saurais dire cela. Mais, voyez-vous, il faut croire que je roupillais un brin ; j'ai rouvert les yeux, et j'ai vu tout à coup devant moi un grand homme tout noir.

« — Etait-ce le diable, par hasard ?

« — Non ; car, après son départ, ça aurait senti le soufre... Alors, il m'a demandé si l'abbé Dominique était revenu « Non » lui ai-je dit, « pas encore. — Eh bien, je vous an« nonce, moi, qu'il reviendra ce soir ou demain matin. » C'était assez effrayant, il me semble !

« — Oui.

« — Ah ! » lui dis-je, « il reviendra ce soir ou demain « matin ! Eh bien, foi de Périne, ça me fait plaisir. — Est« il votre confesseur ? » demanda-t-il en riant. « Monsieur, » lui dis-je, « apprenez que je ne me confesse pas aux jeunes « gens de son âge. — Ah !... Eh bien, faites-moi le plaisir « de lui dire... Mais non, cela vaut mieux... Avez-vous une « plume, du papier et de l'encre ? — Parbleu ! la belle de« mande ! — Je vais lui écrire ; donnez-moi ce qu'il me « faut. » Je lui donnai son encre, sa plume et son papier, et il écrivit cette lettre. « Maintenant, » demanda-t-il, « avez« vous des pains à cacheter ou de la cire ? — Oh ! quant à « cela, non, » lui répondis-je, « je n'en ai point. »

« — Vous n'en aviez pas ? observa la Barbette.

« — Si fait ! mais pourquoi voulez-vous que je fasse cadeau de ma cire et de mes pains à cacheter à des inconnus ?

« — Au fait, ça serait une ruine, à la longue.

« — Oh ! ce n'est pas encore pour la ruine ; mais ça vous a un air de se défier des gens, que de leur demander de quoi cacheter une lettre.

« — Oui, et puis ça gêne pour lire la lettre quand ils sont partis. Mais, alors, continua la Barbette en jetant les yeux sur la lettre, comment se fait-il qu'elle soit scellée ?

« — Ne m'en parlez pas ! il a fouillé dans son portefeuille, et il a tant cherché, tant cherché, qu'il y a retrouvé un vieux pain à cacheter.

« — De sorte que vous ne savez pas ce que contient la lettre ?

« — Ma foi, non. Mais à quoi cela m'avancerait-il de savoir que M. Dominique est son fils, qu'il attendra M. Dominique aujourd'hui à midi à l'Assomption, appuyé au troisième pilier, à gauche, en entrant, et qu'il est à Paris sous le nom de Dubreuil ?

« — Alors donc, vous l'avez lue tout de même ?

« — Oh ! je l'ai fait bâiller ; ça m'intriguait de savoir pourquoi il tenait tant à avoir un pain à cacheter.

« Juste, en ce moment-là, on entendit la cloche de Saint-Sulpice.

« — Ah ! s'écria la portière de la rue du Pot-de-Fer, et moi qui oubliais...

« — Quoi donc ?

« — Qu'il y a un enterrement à neuf heures ! Bon ! et mon gueux de mari qui est allé boire. Jamais d'autres ! quoi ! il n'en fait jamais d'autres. Par qui veut-il que je fasse garder ma porte ? par mon chat ?

« — Eh bien, mais ne suis-je pas là, moi ? dit la Barbette.

« — Vrai, demanda l'autre, vous me rendriez un pareil service ?

« — Oh ! cette bêtise ! est-ce qu'il ne faut pas s'entr'aider en ce monde ?

« Et, sur cette assurance, la loueuse de chaises de Saint-Sulpice s'en alla vaquer à ses travaux.

— Oui, je comprends, dit Gibassier, et la Barbette, restée seule, a fait bâiller la lettre à son tour.

— Oh ! elle l'a mise au-dessus de la vapeur de la bouillotte, et l'a bel et bien ouverte et copiée ; de sorte que, dix minutes après, nous avions la lettre tout entière.

— Et la lettre disait ?

— Ce qu'avait dit, dit la portière du n° 28. D'ailleurs, tenez, voici le texte.

Et Carmagnole tira un papier de sa poche, et lut tout haut en même temps que Gibassier lisait tout bas :

« Mon cher fils, je suis à Paris depuis ce soir, sous le nom de Dubreuil ; ma première visite a été pour vous. On m'apprend que vous n'êtes pas revenu, mais que l'on vous a fait passer ma première lettre, et que, par conséquent, vous ne pouvez tarder. Si vous arrivez cette nuit ou demain matin, trouvez-vous à midi à l'église de l'Assomption ; je serai adossé au troisième pilier en entrant, à gauche. »

— Ah ! dit Gibassier, très bien !

Et, comme ils étaient arrivés ainsi, tout en causant de leurs affaires et des affaires des autres, à la dernière marche du porche de l'Assomption, ils entrèrent dans l'église juste comme midi sonnait.

Au troisième pilier à gauche, se tenait adossé M. Sarranti, tandis qu'agenouillé près de lui Dominique, sans être vu de personne, lui baisait la main.

Nous nous trompons : il avait été vu de Gibassier et de Carmagnole.

VII

COMMENT ON FAIT UNE ÉMEUTE

Un coup d'œil avait suffi aux deux hommes, et à l'instant même, tournant les talons, ils s'étaient dirigés du côté opposé, c'est-à-dire vers le chœur.

Mais, lorsqu'ils se retournèrent et revinrent sur leurs pas, Dominique était toujours agenouillé au même endroit, mais M. Sarranti n'y était plus.

Il s'en était fallu de bien peu, comme on voit, que l'infaillibilité de M. Jackal pût être mise en doute par Gibassier ; néanmoins son admiration pour le chef de la police n'en fut que plus grande ; la scène qu'il avait indiquée, le tableau qu'il avait décrit, n'avaient eu que la durée de l'éclair, mais scène et tableau avaient existé.

— Eh ! eh ! dit Carmagnole, je vois toujours notre moine, mais je ne vois plus notre homme.

Gibassier se haussa sur la pointe des pieds, darda son regard exercé dans les profondeurs de l'église, et sourit.

— Je le vois, moi, dit-il.

— Où donc cela ?

— A votre droite, en diagonale.

— J'y suis.

— Regardez.

— Je regarde.

— Que voyez-vous ?

— Un académicien qui prend du tabac.

— C'est pour se réveiller : il se croit en séance. Et, derrière l'académicien, que voyez-vous ?

— Un gamin qui vole une montre.

— C'est pour dire l'heure à son vieux père, Carmagnole. Et derrière le gamin ?

— Un jeune homme qui fourre un billet dans le livre de messe d'une jeune fille.

— Soyez sûr, Carmagnole, que ce n'est pas un billet d'enterrement. Et derrière ce couple fortuné ?

— Un [illegible] triste comme si c'était lui que l'on [illegible] et comme il [illegible] à tous les enterrements.

— Il [illegible] au fond du cœur, mon cher Carmagnole, [illegible] mélancolique qu'il n'assistera pas au [illegible] feu Béranger, mon féal [illegible] le [illegible] triste [illegible]

— [illegible] Il cause avec M. de La Fayette.

— [illegible] M. de La Fayette ? dit Gibassier avec cette [illegible] les plus vils et les plus misérables [illegible]

— Comment [illegible] avec étonnement, vous ne connaissez pas M. de La Fayette ?

— [illegible] quitté Paris la veille du jour où je devais lui être présenté comme un [illegible] voulant étudier la [illegible]

[illegible] et comme les bons compagnons, les [illegible] se diri[illegible] vers le groupe [illegible] composé, en effet, du [illegible] La Fayette, de M. de [illegible] du général Pajol, de Dupont de l'Eure et de quelques-uns de ces hommes que leur opposition désignait à la popularité universelle, — c'est à ce moment, disons-nous, qu'ils avaient été signalés par Salvator à ses amis.

Gibassier n'avait rien perdu de ce qui s'était passé dans le groupe des jeunes gens. Gibassier semblait doué d'une faculté particulière à l'endroit du troisième sens ; il voyait à la fois à droite et à gauche, comme les strabites, et devant et derrière, comme les caméléons.

— Je crois, mon cher Carmagnole, dit Gibassier en montrant d'un clin d'œil à son compagnon le groupe des cinq jeunes gens, je crois que ces messieurs nous reconnaissent ; il serait donc bon de nous séparer momentanément, bien entendu. D'ailleurs, nous n'en guetterons que mieux notre homme, et il y a un endroit où nous serons toujours sûrs de nous retrouver.

— Vous avez raison, dit Carmagnole, on ne saurait prendre trop de précautions. Les conspirateurs sont plus malins qu'on ne croit.

— Vous avancez là une opinion bien hardie, Carmagnole ; mais n'importe, il n'y a pas de mal à laisser croire ce que vous dites.

— Vous savez que nous n'en avons qu'un à arrêter ?

— Sans doute ; que ferions-nous du moine ? Il nous mettrait tout le clergé sur les bras.

— Et à arrêter sous son nom de Dubreuil, pour le scandale causé dans l'église.

— Pas pour autre chose.

— Bien ! dit Carmagnole tirant à droite, tandis que son compagnon tirait à gauche.

Puis chacun, décrivant une courbe, vint se placer, Carmagnole à la droite du père, et Gibassier, à la gauche du fils.

La messe commençait en ce moment.

Elle fut dite avec onction, écoutée avec recueillement.

La messe achevée, les jeunes gens de l'école de Châlons, qui avaient porté le cercueil jusqu'à l'église, s'approchèrent pour le reprendre et le porter jusqu'au cimetière.

Mais, au moment où ils se penchaient pour réunir leurs efforts, et soulever le fardeau d'un mouvement unanime, un personnage de haute taille, vêtu de noir, mais sans insignes, sembla sortir de terre, et, du ton d'un homme qui a le droit de commander :

— Ne touchez pas à ce cercueil, messieurs ! s'écria-t-il.

— Et pourquoi ? demandèrent les jeunes gens stupéfaits.

— Je n'ai pas de comptes à vous rendre, répondit l'homme noir ; ne touchez pas au cercueil !

Puis, s'adressant au commissaire des morts :

— Vos porteurs, monsieur ! demanda-t-il ; où sont vos porteurs ?

Le commissaire des morts s'avança.

— Mais, dit-il, je croyais que c'étaient ces messieurs qui devaient porter le corps.

— Je ne connais pas ces messieurs, interrompit violemment l'homme noir. Je vous demande où sont vos porteurs ; faites-les venir sur-le-champ.

On comprend la rumeur que produisit dans l'église cet étrange incident. Un bruit immense pareil à celui qui monte des flots pendant les sinistres minutes qui précèdent la tempête, s'éleva de tous côtés, un rugissement formidable sortait de la poitrine de la foule.

L'inconnu se sentait sans doute appuyé par une force irrésistible, car il accueillit cette rumeur avec un sourire de dédain.

— Des porteurs ! répéta-t-il.

— Non, non, non, pas de porteurs ! crièrent les élèves.

— Pas de porteurs ! répéta la foule.

— De quel droit, continuèrent les élèves, voulez-vous nous empêcher de porter les restes de notre bienfaiteur, quand nous avons reçu l'autorisation de la famille ?

— C'est faux ! dit l'inconnu ; la famille, au contraire, s'oppose formellement au transport du corps autrement que par le mode ordinaire.

— Est-ce vrai, messieurs ? demandèrent les jeunes gens en se tournant vers les comtes Gaetan et Alexandre de la Rochefoucauld, fils du défunt, qui s'avançaient en ce moment pour prendre place derrière le corps de leur père ; est-ce vrai, messieurs, que vous nous défendez de porter les restes de notre bienfaiteur et de votre père, qui fut aussi le nôtre ?

Tout cela se passait au milieu d'un tumulte effroyable à décrire.

Mais, quand on entendit cette interrogation, quand on vit que le comte Gaetan s'apprêtait à y répondre :

— Silence ! silence ! silence ! cria-t-on de tous côtés.

Le silence se fit comme par magie, et l'on entendit la voix grave, douce et reconnaissante à la fois du comte Gaetan qui répondait :

— La famille, loin de s'y opposer, vous y a autorisés, messieurs, et elle vous y autorise encore.

Ce fut, à ces mots, un hourra de joie qui retentit du faîte à la base de l'église.

Cependant le commissaire des morts avait fait avancer les porteurs, et ceux-ci avaient déjà saisi les bran-

cards ; mais, en entendant les paroles du comte Gaetan, ils remirent le cercueil aux jeunes gens, qui, le replaçant sur leurs épaules sortirent religieusement de l'église.

On traversa assez tranquillement la cour, puis on entra dans la rue Saint-Honoré.

L'individu qui avait causé le scandale avait disparu comme par enchantement. On avait beau s'interroger dans tous les groupes, personne ne l'avait vu sortir, personne ne l'avait vu passer.

Une fois dans la rue Saint-Honoré, le cortège se reforma :

A cette prétention, renouvelée pour la seconde fois avec appel à la force armée, des cris de menace s'élevèrent de toutes parts.

Au milieu des cris, on distinguait clairement ces paroles :

— Non, non, n'y consentez pas ! Vive la garde ! A bas les mouchards ! A bas le commissaire de police ! A la lanterne le commissaire de police !

Et, comme accompagnement naturel de ces cris, il se produisit, de la queue à la tête de la foule, un mouvement smblable à celui des lames de la marée.



Il a fouillé dans un portefeuille.

les fils du duc de la Rochefoucauld d'abord, puis, derrière eux, un grand nombre de pairs de France, de députés, de personnages distingués par leur mérite personnel ou éminents par leur position, amis ou alliés du duc, prirent successivement leur place.

Le duc de la Rochefoucauld était lieutenant général. Une escorte d'honneur avait été donnée à ses restes.

Tout semblait donc apaisé, quand, au moment où l'on s'y attendait le moins, le même individu qui avait déjà causé le scandale de l'église, reparut tout à coup, comme si une seconde fois il sortait de dessous terre.

La foule, en le reconnaissant, poussa un cri d'indignation.

Mais lui, s'avançant vers l'officier qui commandait l'escorte d'honneur, lui dit à l'oreille quelques paroles que nul n'entendit.

Puis, tout haut, il lui enjoignit de prêter main-forte aux agents pour empêcher les jeunes gens de porter le cercueil et le faire déposer sur le corbillard destiné à le conduire hors de Paris.

La dernière vague arriva si près du commissaire, qu'elle le força de reculer.

Il se retourna du côté d'où partaient les cris, et, jetant un regard de menace à toute cette foule :

— Monsieur, dit-il à l'officier, une seconde fois, je vous somme de me prêter main-forte.

L'officier jeta un coup d'œil sur ses hommes : il les vit fermes et sombres. Ils obéiraient, quel que fût l'ordre donné.

De nouveaux cris s'élevèrent.

— Vive la garde ! A bas les mouchards !

— Monsieur, répéta violemment l'homme noir à l'officier, une troisième et dernière fois, je vous somme de me prêter main-forte. J'ai reçu des ordres formels, et malheur à vous si vous m'empêchez de les exécuter !

L'officier, vaincu par le ton impérieux du commissaire et par la forme menaçante de la sommation, l'officier donna un ordre à demi-voix, et, en un instant, les baïonnettes rayonnèrent au bout des fusils.

Ce mouvement sembla pousser la foule au dernier paroxysme de la colère.

Des cris sinistres [illegible] de vengeance et de mort retentirent de tous les côtés.

— A bas la garde! Mort au commissaire! A bas le ministère! A mort M. de Corbière! A la lanterne les jésuites! Vive la liberté de la presse!

Les soldats s'avancèrent pour s'emparer du cercueil.

Maintenant, si le lecteur veut passer de l'ensemble aux détails et de la foule à quelques-uns des individus qui la composaient, il jettera guidé par nous un regard sur l'attitude des personnages de notre livre au moment où le cercueil porté par les élèves de l'école de Châlons descendait les marches de l'église de l'Assomption et s'avançait dans la rue Saint-Honoré.

M. Sarranti et l'abbé Dominique, suivis l'un de Gibassier, l'autre de Carmagnole, s'étaient, au sortir de l'église, rapprochés sans affectation et sans paraître se connaître le moins du monde, et étaient allés se placer à l'extrémité de la rue de Mondovi, c'est-à-dire près de la place de l'Orangerie, en face du jardin des Tuileries.

M. de Marande et ses amis, étaient [illegible] dans la rue du Mont-Thabor, attendaient que le cortège se mît en marche.

Salvator et ses quatre [illegible] arrêtés dans la rue Saint-Honoré, à l'angle de la rue Neuve-du-Luxembourg.

Dans le mouvement que la foule avait opéré, les rangs s'étaient resserrés et les [illegible] se trouvaient à une vingtaine de pas de la grille qui forme l'enceinte de l'église de l'Assomption.

Ils se retournèrent en entendant pousser ces cris par lesquels la population indignée accueillait, au milieu d'un service funèbre, l'intervention de la force armée.

Mais parmi tous ceux qui manifestaient ainsi leur indignation, les plus indignés étaient ces hommes aux figures basses et aux regards louches qui paraissaient semés dans la foule avec une habile profusion.

Jean Robert et Pétrus se détournèrent avec dégoût. Leur désir en ce moment eût été de se tirer de cette presse au-dessus de laquelle on sentait planer quelque chose de sinistre et de menaçant; mais ils étaient pris, il n'y avait pas moyen de bouger, et tous leurs efforts, se tournant vers le sentiment de la conservation personnelle, devaient se borner à ne pas être étouffés.

Salvator, au reste, l'homme étrange qui semblait aussi familier avec les mystères de l'aristocratie qu'avec les arcanes de la police, Salvator connaissait la plupart de ces hommes, non seulement de vue, mais, chose singulière, même de nom; et ces noms étaient pour la curiosité de Jean Robert, poète aux instincts élevés, des jalons placés sur un chemin inconnu, descendant vers les cercles infernaux visités par Dante.

Ces hommes, c'étaient Longue-Avoine, Maldaplomb, Brind'Acier, Mailloche, toute cette escouade enfin que nos lecteurs ont vue assiéger la petite maison de la rue des Postes, dans laquelle l'un d'entre eux, le pauvre Vol-au-Vent, avait fait un saut si périlleux et si mal réussi, c'étaient diversement groupés et correspondant de l'œil et du geste avec Salvator, qui, par ces deux moyens mimiques, leur recommandait la plus grande prudence; c'étaient Croc-en-Jambe et son compère Gibelotte, parfaitement raccommodés, le dernier continuant de révéler sa présence par cette pénétrante odeur de valériane qui affectait si désagréablement [illegible] de Ludovic dans le cabaret du coin de la rue Aubry-le-Boucher, où a commencé cette longue histoire que nous [illegible] de raconter à nos lecteurs; c'étaient Fafiou [illegible] Coquerini [illegible] Coquerini avait [illegible] se brouiller avec Fafiou [illegible] de ne pas se brouiller avec Coquerini.

[illegible]

A dix pas des [illegible] séparés [illegible] Jean Taureau [illegible] Vénus des [illegible]

Nous disons *heureusement* [illegible] Taureau avait [illegible] [illegible]

[illegible] du second

[illegible] et sa femme dans les bras de cet Hercule Farnèse ayant nom Jean Taureau, et qui avait fini par s'y jeter lui-même. Sac-à-Plâtre, blanc comme la substance qu'il avait l'habitude de gâcher, et qui lui avait valu ce sobriquet, Sac-à-Plâtre était au bras d'un géant aussi noir que lui, Sac-à-Plâtre, était blanc; ce géant, qui semblait être le futur époux de la Nuit, était ce charbonnier démesuré que Jean Taureau, dans un jour de liesse et de pédantisme, avait nommé Toussaint Louverture.

C'étaient, enfin, tous ces personnages vêtus de deuil que nous avons vus stationner dans la cour de la préfecture, attendant les derniers ordres de M. Jackal et le signal du départ.

Au moment où les soldats s'approchèrent du cercueil, [illegible] une vingtaine de personnes, cédant à un premier mouvement de générosité, se jetèrent entre eux et les élèves de l'école de Châlons qui portaient le corps.

L'officier interpellé s'il aurait le courage de se servir des baïonnettes de ses soldats contre des jeunes gens dont le seul crime était de rendre hommage à leur bienfaiteur, l'officier répondit que l'ordre qu'il venait de recevoir du commissaire de police était formel, et qu'il ne se souciait pas d'être destitué.

Seulement, lui [illegible] dernière fois somma ceux qui voulaient [illegible] son devoir de se retirer [illegible] par cette muraille vivante [illegible] ordonna de poser le cercueil à terre.

— N'en faites rien, n'obéissez pas! cria-t-on de tous côtés. Nous sommes là pour vous soutenir.

Et les jeunes gens, en effet, par leurs paroles fermes et leur attitude résolue, semblaient décidés à tout risquer plutôt que d'obéir.

L'officier donna l'ordre à ses hommes de continuer le mouvement; les baïonnettes, qui s'étaient relevées un instant, s'abaissèrent de nouveau.

— Mort au commissaire! mort à l'officier! hurla la foule.

L'homme noir leva le bras; le sifflement d'un casse-tête se fit entendre, et un homme, frappé à la tempe, tomba baigné dans son sang.

Nous n'avions point, à cette époque, passé à travers les terribles émeutes des 5 et 6 juin et des 13 et 14 avril; c'était encore quelque chose qu'un homme assommé.

— Au meurtre! cria la foule, au meurtre!

Comme s'ils n'eussent attendu que ce cri, deux ou trois cents agents sortirent de dessous leur redingote un casse-tête pareil à celui dont on avait vu l'effet.

La guerre était déclarée.

Ceux qui avaient des bâtons les levèrent; ceux qui avaient des couteaux les sortirent de leur poche.

L'émeute, bien chauffée, comme on dit en termes d'art, faisait explosion.

Jean Taureau, l'homme au courage sanguin, c'est-à-dire l'homme du premier mouvement, Jean Taureau oublia les recommandations muettes de Salvator.

— Ah! ah! dit-il en lâchant le bras de Fifine et en crachant dans ses mains, je crois que nous allons en découdre.

Et comme pour essayer ses forces, il prit par les flancs le premier agent de police qui se trouvait à sa portée, et s'apprêta à le jeter n'importe où.

— A moi! à l'aide! au secours, les amis! cria l'agent d'une voix qui s'éteignait de plus en plus sous la pression des mains de fer de Jean Taureau.

Brind'Acier entendit ce cri de détresse, et, glissant comme une couleuvre à travers la foule, il s'approcha par derrière, et il levait déjà sur Jean Taureau un bâton court et plombé, quand Sac-à-Plâtre se précipita entre le menuisier et le charpentier et saisit le bâton, tandis que le chiffonnier, arrivé près du groupe et voulant sans doute illustrer son nom, passa la jambe à Brind'Acier, et le fit tomber à la renverse.

A partir de ce moment, ce fut une mêlée épouvantable, et l'on commença à entendre les cris aigus des femmes mêlées à la foule.

L'agent saisi au corps par Jean Taureau comme Antée par Hercule, avait [illegible] qui avait roulé aux pieds de Fifine [illegible] l'avait ramassé, et la manche retroussée jusqu'au coude, ses cheveux blonds au vent, elle frappait à droite et à gauche sur tout ce qui tentait de s'approcher d'elle. Deux ou trois coups virilement assenés par la belle [illegible] sur elle l'attention de deux ou trois hommes de la police, et elle allait être infailliblement assommée, quand Coquerini et Fafiou s'ouvrirent un passage jusqu'à elle.

La vue de Fafiou s'approchant de Fifine fit prendre une [illegible] solution à Jean Taureau. Il lança l'agent au beau travers de la foule et, se retournant vers le pitre :

— Et d'un! dit-il.

Et allongeant le bras, il saisit Fafiou au collet.

Mais à peine la main avait-elle touché l'habit, que Jean Taureau recevait un coup de bâton plombé qui lui faisait lâcher prise.

Il reconnut la main qui l'avait frappé.

— Fifine ! s'écria-t-il écumant de colère, mais tu veux donc que je t'extermine ?

— Toi, grand lâche ! dit-elle, ose donc un peu lever la main sur moi !

— Non pas sur toi, mais sur lui !

— Voyez ce chenapan-là, dit-elle à Sac-à-Plâtre et à Croc-en-Jambe, est-ce qu'il ne veut pas étrangler un homme qui vient de me sauver la vie !

Jean Taureau poussa un soupir qui ressemblait à un rugissement ; puis, à Fanfan :

— Va-t'en ! dit-il, et si tu tiens à ton existence, présente-toi le moins possible sur mon chemin.

Pendant que ces choses se passaient à droite dans le groupe de Jean Taureau et de ses camarades habituels de cabaret, voyons ce qui se passait à gauche dans le groupe de Salvator et de nos quatre jeunes gens.

Salvator avait recommandé, comme nous l'avons vu, à Justin, à Pétrus, à Jean Robert et à Ludovic, la plus stricte neutralité, et, cependant Justin, le plus calme de tous en apparence, venait de contrevenir à cette recommandation.

Disons comment ils étaient placés.

Justin se trouvait à la gauche de Salvator, les trois autres jeunes gens étaient derrière lui.

Tout à coup, Justin entendit à trois pas de lui un cri douloureux, puis une voix d'enfant qui criait :

— À moi, monsieur Justin ! à moi !

Interpellé par son nom, Justin se jeta en avant, et aperçut Babolin renversé à terre et crossé à grands coups de pied par un agent.

D'un mouvement rapide comme la pensée, il repoussa violemment l'agent, et se baissa pour aider Babolin à se remettre sur ses pieds. Mais au moment où il s'inclinait, Salvator vit le casse-tête d'un agent se lever au-dessus de lui. Il s'élança à son tour, la main en avant, pour faire de son bras une égide à Justin ; mais, à son grand étonnement, le casse-tête resta levé sans s'abattre, tandis qu'une voix affectueuse lui disait :

— Eh ! bonjour, cher monsieur Salvator ! que je suis donc aise de vous rencontrer !

Cette voix, c'était celle de M. Jackal.

VIII

L'ARRESTATION

M. Jackal avait reconnu Justin pour l'ami de Salvator et pour l'amant de Mina, et, voyant le danger qui le menaçait, s'était élancé en même temps que Salvator pour le soustraire à ce danger.

Voilà comment leurs deux mains s'étaient rencontrées.

Mais là ne devait pas se borner la protection de M. Jackal. Il donna, d'un geste, l'ordre à ses hommes de respecter le groupe des jeunes gens, et tirant Salvator à l'écart :

— Mon cher monsieur Salvator, lui dit-il en soulevant ses lunettes pour ne rien perdre, tout en parlant, de ce qui se passait dans la foule, mon cher monsieur Salvator, un bon conseil.

— Faites, cher monsieur Jackal.

— Un conseil d'ami. Vous savez si je suis votre ami ?

— Je m'en vante du moins, dit Salvator.

— Eh bien, conseillez à M. Justin et aux autres personnes qui pourraient vous intéresser, — et, de l'œil, il désigna Pétrus, Ludovic et Jean Robert, — conseillez-leur, dis-je, de se retirer et... faites comme eux.

— Oh ! s'écria Salvator, et pourquoi donc cela, monsieur Jackal ?

— Parce qu'il pourrait leur arriver malheur.

— Bah !

— Oui, fit de la tête M. Jackal.

— Nous allons donc avoir une émeute ?

— J'en ai grand'peur. Ce qui se passe a tout l'air de nous mener là, et c'est ainsi que commencent toutes les émeutes.

— Oui, elles commencent toutes de la même manière, dit Salvator. Il est vrai, ajouta-t-il, qu'elles ne finissent pas toutes de la même façon.

— Celle-là finira bien, j'en réponds, dit M. Jackal.

— Oh ! du moment que vous en répondez ! fit Salvator. Je n'ai pas l'ombre d'un doute à ce sujet.

— Diable !

— Alors, vous comprenez comme malgré la protection toute spéciale que je suis en disposition d'accorder à vos amis, il pourrait, ainsi que je vous le disais, leur arriver malheur, priez-les de se retirer.

— Je m'en garderai bien, dit Salvator.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'ils ont décidé de rester jusqu'à la fin.

— Dans quel but ?

— Par curiosité.

— Peuh ! fit M. Jackal, ce ne sera pas bien curieux, allez.

— D'autant plus que, d'après ce que vous m'avez dit, on peut être certain d'une chose, c'est que force restera à la loi.

— Ce qui n'empêchera pas que vos jeunes gens, en restant...

— Eh bien ?

— Ne risquent...

— Quoi ?

— Dame ! ce que l'on risque dans une émeute, d'être tant soit peu contusionnés.

— En ce cas, cher monsieur Jackal, vous comprenez, je ne les plains pas.

— Ah ! vous ne les plaignez pas ?

— Non ! ils n'auront que ce qu'ils méritent.

— Comment, que ce qu'ils méritent ?

— Sans doute, ils ont voulu voir une émeute : qu'ils subissent les conséquences de leur curiosité.

— Ils voulaient voir une émeute ? répéta M. Jackal.

— Oui, dit Salvator.

— Ils savaient donc qu'il allait y avoir une émeute ? ils avaient donc vent de ce qui allait se passer, vos amis ?

— Oh ! vent complet, vent debout, cher monsieur Jackal. Les plus vieux matelots ne devinent pas les tempêtes avec plus de perspicacité que mes amis n'ont flairé l'émeute.

— Vraiment ?

— Sans doute. Avouez du reste, cher monsieur Jackal, qu'il faudrait mettre bien de la mauvaise volonté pour ne pas comprendre ce qui se passe.

— Bon ! et que se passe-t-il donc ? demanda M. Jackal en remettant ses lunettes sur son nez.

— Vous l'ignorez ?

— Absolument.

— Eh bien, demandez-le à ce monsieur qu'on arrête là-bas.

— Où donc ? demanda M. Jackal sans relever ses lunettes, ce qui prouvait qu'il avait, tout aussi bien que Salvator, vu l'arrestation qui s'opérait. Quel monsieur ?

— Ah ! c'est vrai, dit Salvator, vous avez la vue si basse que vous ne sauriez voir. Cependant, essayez. Tenez, là-bas, à deux pas d'un moine.

— Oui, en effet, je crois que j'aperçois quelque chose comme une robe blanche.

— Ah ! par le ciel ! s'écria Salvator, mais c'est l'abbé Dominique, l'ami du pauvre Colomban. Je le croyais en Bretagne, au château de Penhoël.

— Il y était, en effet, dit M. Jackal ; mais il en est arrivé ce matin.

— Ce matin ? Je vous remercie de votre bon renseignement, monsieur Jackal, dit en souriant Salvator. Eh bien, à côté de lui, voyez-vous... ?

— Ah ! ma foi, oui, un homme que l'on arrête, c'est vrai. Je plains ce citoyen de tout mon cœur.

— Vous ne le connaissez pas, alors ?

— Non.

— Connaissez-vous ceux qui l'arrêtent ?

— J'ai la vue si faible... et puis ils sont beaucoup, ce me semble.

— Particulièrement les deux qui le tiennent au collet ?

— Oui, oui, je connais ces gaillards-là. Mais où diable les ai-je vus ? Voilà la question.

— Alors, vous ne vous en souvenez pas ?

— Vraiment, non.

— Désirez-vous que je vous mette sur la voie ?

— Vous me ferez un véritable plaisir.

— Eh bien, vous avez vu l'un, le plus petit, au moment où il partait pour le bagne, et vous avez vu l'autre, le plus grand, au moment où il en revenait.

— Oui ! oui ! oui !

— Vous y êtes maintenant ?

— C'est-à-dire que je les connais comme père et mère ; ce sont des employés de mon administration. Que diable font-ils là ?

— Mais je crois qu'ils travaillent pour votre compte, cher monsieur Jackal.

— Peuh ! fit M. Jackal, peut-être bien aussi que... travaillent-ils pour le leur. Cela leur arrive quelquefois.

— Eh ! tenez, en effet, dit Salvator, en voici un qui coupe la chaîne de montre de son prisonnier.

— Quand je vous le disais. Ah ! cher monsieur Salvator, la police est bien mal faite !

— À qui le dites-vous, monsieur Jackal !

Et ne se souciant probablement pas d'être vu plus longtemps dans la société de M. Jackal, Salvator fit un pas en arrière et le salua.

— Enchanté d'avoir eu le bonheur de vous rencontrer, monsieur Salvator, dit le chef de la police en s'éloignant

de son côté, et en se dirigeant d'un pas rapide vers le groupe où Gibassier et Carmagnole essayaient d'arrêter M. Sarranti.

Nous disons *essayaient*, car, bien que pris au collet par les deux agents, M. Sarranti était loin de se considérer comme arrêté

Il avait d'abord parlementé.

A ces mots : « Au nom du roi, je vous arrête ! » prononcés à la fois à ses deux oreilles par Carmagnole et par Gibassier, il avait répondu tout haut :

— Vous m'arrêtez ! et pourquoi ?

— Pas de scandale ! dit alors à demi-voix Gibassier ; nous vous connaissons.

— Vous me connaissez ? s'écria Sarranti en jetant un regard à droite et à gauche sur les deux argousins.

— Oui ; vous vous appelez Dubreuil, dit Carmagnole.

On se souvient que M. Sarranti avait écrit à son fils qu'il était à Paris sous le nom de Dubreuil, et que M. Jackal avait, pour ne pas faire de cette arrestation une affaire politique, recommandé à ses deux agents d'arrêter l'opiniâtre conspirateur sous ce nom.

En voyant que l'on arrêtait son père, Dominique, emporté par un premier mouvement, s'élança vers lui.

Mais M. Sarranti l'arrêta d'un signe.

— Ne vous mêlez point de cette affaire, *monsieur*, dit-il au moine. Je suis victime d'une erreur, et, demain, j'en suis certain, je serai mis en liberté.

Le moine s'inclina devant cette recommandation, qu'il reçut comme un ordre, et fit un pas en arrière.

— Certainement, dit Gibassier, si nous nous trompons, il vous sera fait justice.

— Et, d'abord, dit Sarranti, en vertu de quel ordre m'arrêtez-vous ?

— En vertu d'un mandat d'amener contre un certain M. Dubreuil qui vous ressemble si fort, que je croirais manquer à mon devoir en ne m'assurant pas de vous.

— Et pourquoi, si vous craignez tant le scandale, m'arrêtez-vous ici plutôt qu'ailleurs ?

— Parce qu'on arrête les gens où on les rencontre, donc ! dit Carmagnole.

— Sans compter que nous courons après vous depuis ce matin, dit Gibassier.

— Comment, depuis ce matin ?

— Oui, dit Carmagnole, depuis que vous avez quitté l'hôtel.

— Quel hôtel ? demanda Sarranti.

— L'hôtel de la place Saint-André-des-Arcs, dit Gibassier.

A cette dernière désignation, il passa comme un éclair à travers l'esprit de Sarranti. Il lui sembla voir sur le visage, entendre dans la voix de Gibassier des traits et des sons qui ne lui étaient pas inconnus.

Puis tout lui revint en mémoire, le voyage, le Hongrois, le courrier de dépêches, le postillon, tout cela vague comme à travers un nuage, et cependant assez précis pour qu'instinctivement, plutôt qu'autrement, il ne conservât aucun doute.

— Misérable ! s'écria le Corse en devenant pâle comme un mort et en portant la main sous son habit.

Gibassier vit briller la lame d'un poignard, et peut-être la mort eût-elle suivi ce rayon avec la même rapidité que la foudre suit l'éclair, si Carmagnole, qui avait vu et compris le mouvement, ne s'était saisi des deux mains la main qui tenait l'arme.

Se sentant pressé à la fois par les deux hommes, Sarranti, réunissant tout ce que la volonté humaine peut donner de force en un moment suprême, Sarranti se dégagea de la double étreinte, et, bondissant, le poignard à la main, au milieu d'un groupe compact :

— Passage ! cria-t-il, passage !

Mais Gibassier et Carmagnole bondissaient derrière lui et, de plus, ils avaient, par un cri convenu, fait appel à tous leurs compagnons.

En un instant un cercle infranchissable se forma autour de Sarranti ; vingt casse-têtes furent levés, et sans doute allait-il tomber assommé comme un taureau sous la masse des bouchers, quand une voix retentit qui criait :

— Vivant ! qu'on le prenne vivant !

Les agents reconnurent la voix si bien obéie de M. Jackal, et, sachant qu'ils combattaient sous les yeux de leur chef, se ruèrent sur M. Sarranti.

Il y eut un instant d'effroyable mêlée. Un homme se débattait debout au milieu de vingt hommes ; puis il tomba sur un genou ; puis il disparut tout à fait.

En voyant tomber son père pour la seconde fois, Dominique s'était élancé à son secours ; mais, en ce moment, la foule qui fuyait en jetant des cris d'angoisse passa comme un torrent dans la rue, et sépara le fils du père.

Pour ne pas être entraîné, le moine s'accrocha à la grille d'un hôtel ; mais, quand la foule fut écoulée, M. Sarranti et le groupe immonde sous lequel il se débattait avaient disparu.

IX

LES JOURNAUX OFFICIELS

Nous avons donné quelques échantillons des scènes que jouait la police de M. Delavau le 30 mars de l'an de grâce 1827.

D'où venait ce scandale ? quelle était la cause de cette étrange profanation faite aux restes du noble duc ?

Nul ne l'ignorait.

Le ministère ne pouvait point pardonner à M. de la Rochefoucauld-Liancourt la sincérité de ses opinions. Un la Rochefoucauld appartenir à l'opposition, et voter avec elle !... en vérité, c'était là un crime de lèse-majesté, et le ministère ne devait pas négliger de le punir.

On oubliait le la Rochefoucauld de la Fronde. Il est vrai que celui-là avait été puni, d'abord par une arquebusade en plein visage, ensuite par une infidélité en plein cœur.

En effet, le ministère avait peu à peu retiré à M. de la Rochefoucauld, — au moderne, bien entendu, — toutes les fonctions gratuites, et toutes relatives à des œuvres de charité, qu'il exerçait ; mais, non content de l'avoir atteint dans sa vie, il voulait encore le frapper dans sa mort en empêchant la foule reconnaissante de témoigner, par un acte extérieur, le respect et l'amour qu'avait inspirés à la population de Paris la longue carrière du duc, consacrée exclusivement au bien matériel et moral : à l'aumône et à l'instruction.

La foule savait donc d'où venait l'ordre, et, tout haut, elle nommait M. de Corbière, qu'à tort ou à raison, on avait fait le bouc émissaire du ministère de 1827.

Nous verrons, dans la suite de ce récit, les effroyables scènes de désordre, les émeutes avortées qu'enfantait la police de cette époque. Pour le moment, nous croyons les principales scènes de ce jour suffisantes à donner une idée de l'horrible mêlée et de la lutte sanglante auxquelles donnèrent lieu les obsèques du vénérable duc.

Disons donc quelles causes avaient fait déborder ce torrent d'hommes, de femmes et d'enfants qui venait de séparer Dominique de M. Sarranti, le fils du père.

Au moment où l'émeute était arrivée à son apogée, à l'instant où les cris de mort, les hurlements des hommes, les plaintes des femmes, les pleurs des enfants se faisaient entendre de toutes parts, c'est-à-dire au moment où les soldats, baïonnette en avant, marchant sur les élèves de l'école de Châlons, voulurent violemment s'emparer du cercueil, tout à coup un cri perçant, suivi d'un bruit sinistre, retentit lugubrement, cri et bruit qui arrêtèrent instantanément et comme par miracle, tous les cris, tous les bruits, tous les mugissements de cet océan humain.

Il y eut un moment d'effrayant silence ; on eût dit que la vie venait de s'échapper en même temps de toutes les poitrines.

Ce cri était parti des fenêtres, placées comme des loges au-dessus du théâtre où se jouait ce drame sacrilège.

Ce cri, la foule l'avait poussé en voyant un des jeunes gens qui portaient le cercueil blessé par la baïonnette d'un soldat ; ce bruit sinistre que l'on avait entendu, c'était le bruit sourd et lugubre du cercueil du duc, qui, dans la lutte, tiré à droite par les soldats, tiré à gauche par les jeunes gens, tombait lourdement sur le pavé.

Au même instant, comme si la foudre eût éclaté au milieu d'eux, les spectateurs de cette épouvantable scène s'écartèrent, saisis d'un indicible effroi, laissant seuls, dans l'immense vide qu'ils faisaient en se retirant, les jeunes gens consternés.

Ce mouvement, mal interprété par ceux qui ressentirent la secousse sans en connaître la cause, occasionna cette avalanche que nous avons vue se précipiter dans toutes les rues adjacentes, et particulièrement dans la rue Mondovi.

Un des jeunes gens gisait sur le sol, près de la bière : il avait reçu un coup de baïonnette dans le flanc. Ses compagnons le soulevèrent entre leurs bras, et l'entraînèrent dans leurs rangs.

On pouvait suivre sa marche à la trace de sang qu'il avait laissée sur le pavé.

L'officier, le commissaire de police et les soldats étaient restés maîtres de la position.

Force était demeurée à la loi, comme disait Salvator, qui, toujours à la même place, retenait d'un bras Justin, de l'autre Jean Robert, tout en disant à Pétrus et à Ludovic :

— Sur votre tête, ne bougez pas !

Les soldats, abattus et honteux, s'approchèrent du cercueil à demi brisé, et ramassèrent le manteau et les insignes du défunt, couverts de boue et épars çà et là dans le ruisseau.

Nous l'avons dit, après ce premier cri jeté, cri formidable, immense, mortel, après ce premier mouvement, qui

précipita une portion de cette foule dans toutes les directions où elle crut pouvoir s'écouler, il se fit un silence de mort, silence sublime, plus énergique que tous les cris.

En effet, la protestation la plus haute, la défense la plus énergique, l'indignation la plus éclatante, n'eussent pas contenu plus amers reproches, plus de sanglantes menaces que cette attitude recueillie et respectueuse de la foule vis-à-vis du cadavre, que cette réprobation muette et silencieuse vis-à-vis de ses profanateurs.

Au milieu de ce silence, l'auteur de tout ce sacrilège, l'homme noir, le commissaire de police, s'élança dans le cercle, faisant signe aux porteurs d'avancer, ordonnant de placer le cercueil sur le corbillard, et commandant à l'officier, d'un geste impératif, de l'assister s'il était besoin.



Il saisit Fafiou au collet.

Mais, tout à coup, le commissaire et l'officier devinrent livides, et leur visage se couvrit d'une sueur froide, en voyant, à travers les fentes de la bière brisée en plusieurs endroits, s'étendre vers eux, comme une menace du tombeau, un des bras décharnés du cadavre, qui, séparé du corps, semblait près de tomber sur le pavé.

Disons, pour ceux qui tenteraient de nous accuser de faire de l'horrible à froid, qu'il résulta de l'enquête faite à la suite de ces scandaleux événements, que, lorsque le cercueil du duc de la Rochefoucauld fut conduit à Liancourt, lieu de sépulture de la famille la Rochefoucauld, il fallut passer une partie de la nuit qui précéda l'inhumation, non seulement à réparer le cercueil, lequel se trouvait, comme nous l'avons dit, à demi brisé, *mais encore à rétablir dans leur position naturelle les membres qui s'étaient détachés du corps* (1).

Hâtons-nous d'ajouter — et nous ne reviendrons plus sur ce triste sujet — que l'indignation populaire ne poussa qu'un cri d'un bout de la France à l'autre.

Tous les journaux qui n'appartenaient point au ministère rendirent compte de l'horrible scène avec toute la colère et tout le mépris que méritait cette odieuse profanation.

Les deux Chambres furent les échos de ce cri universel ; la chambre des pairs surtout, frappée dans un de ses membres, ne se borna point à blâmer énergiquement cette violence sacrilège, qui frappait le corps d'un homme dont le seul crime avait été de voter contre le gouvernement : elle chargea son grand référendaire de s'enquérir des faits, et, quand le haut dignitaire communiqua à la Chambre le résultat de son enquête, il accusa hautement la police d'avoir volontairement causé ce scandale, scandale d'autant plus blâmable que de nombreux précédents justifiaient le transport à bras d'un cercueil, et qu'en mainte occasion, et particulièrement aux obsèques de Delille, de Béclard et de M. Emmery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, la police avait autorisé le transport à bras de leurs restes et par leurs amis et par leurs élèves. Le cercueil de M. Emmery, entre autres, avait été porté, de cette manière, par les élèves de son séminaire, jusqu'au cimetière d'Issy.

M. de Corbière entendit tous ces reproches, et les accueillit avec cette froideur hautaine qui lui était naturelle, et qui parfois soulevait contre lui à la Chambre de si terribles orages, et non seulement il ne crut pas devoir adresser une seule parole de blâme à l'agent qui avait outragé les restes de l'homme de bien qu'il avait, lui ministre, outragé pendant sa vie, mais encore il monta à la tribune, et répondit :

Si les orateurs que nous avons entendus s'étaient bornés à exprimer leurs sentiments pénibles, j'aurais respecté leur

(1) Achille de Vaulabelle, *Histoire des Deux Restaurations*, t. VI, chap. VII.

douleur et garde le silence. Mais encore des plaintes contre l'administration ! La conduite du préfet de police et de ses agents a été ce qu'elle devait être, et ils eussent manqué à leur devoir et encouru mon juste blâme en agissant autrement qu'ils ne l'ont fait. »

La Chambre remercia le grand référendaire de son rapport, et décida qu'il y avait à attendre le terme de l'information judiciaire alors commencée. — Bien entendu, l'information eut un terme, mais n'eut point de résultat.

En même temps que les journaux de l'opposition ou indépendants imprimaient, le lendemain, dans leurs premières colonnes, l'indignation dont ils n'étaient que les interprètes, les journaux du gouvernement publiaient une note venue évidemment du ministère ou de la préfecture ; car, quoique imprimée dans trois journaux différents, elle se ressemblait, et par le fond, et par la forme.

Voici, à peu près, le texte de cette note, dont le but était de rejeter la responsabilité des scènes de la veille sur le compte des *bonapartistes* :

« L'hydre de l'anarchie relève sa tête, que l'on croyait à jamais coupée ; la Révolution, que l'on croyait éteinte, renaît de ses cendres, et frappe à nos portes. Elle s'avance, tout armée, dans l'ombre et le silence, et la monarchie va de nouveau se trouver en face de son éternelle ennemie.

» Alerte, fidèles serviteurs de Sa Majesté ! debout, sujets dévoués ! l'autel et le trône, le prêtre et le roi sont menacés.

» Les regrettables événements d'hier ont donné lieu à des scènes de violence ; des cris de menace, des cris de sédition, des cris de mort ont été proférés.

» Heureusement, le préfet de police tenait déjà, depuis vingt-quatre heures, en ses mains, les fils principaux de la trame. Grâce au zèle ardent de cet habile administrateur, le complot a été déjoué, et il espère avoir apaisé la tempête qui, une fois encore, menaçait d'engloutir le vaisseau de l'État.

» Le chef de cette vaste conspiration a été arrêté. Il est entre les mains de la justice, et les amis de l'ordre, les fidèles sujets du roi connaîtront de quelle importance est cette capture, quand ils sauront que le chef de ce complot, qui avait pour but de renverser le roi, et de mettre sur le trône le duc de Reichstadt, n'est autre que le célèbre Corse Sarranti, arrivé récemment de l'Inde, où le complot est né.

» On frémit en songeant au danger dont le gouvernement de Sa Majesté était menacé. Mais l'horreur succédera bien vite à l'indignation, et l'on saura une fois de plus à quoi s'en tenir sur le compte des hommes qui, après avoir servi l'usurpateur, servent son fils, quand on saura que ce même Sarranti, qui se cachait depuis quelques jours dans la capitale, est le même qui a quitté Paris il y a sept ans, sous le coup d'une accusation de vol et d'assassinat.

» Ceux qui ont lu les journaux du temps se souviennent peut-être que le petit village de Viry-sur-Orge, fut, dans l'année 1820, le théâtre d'un crime épouvantable. Un des hommes les plus considérés du canton trouva, en rentrant un soir chez lui, sa caisse forcée, sa gouvernante assassinée, ses deux jeunes neveux enlevés et le précepteur des deux enfants disparu.

» Ce précepteur n'était autre que M. Sarranti.

» Une instruction judiciaire est déjà commencée. »

X

COMMUNION D'AMES

Le regard expressif que M. Sarranti avait jeté à l'abbé Dominique, et les quelques mots qu'il avait prononcés au moment de son arrestation, commandaient au pauvre moine une réserve [illegible].

D'abord séparé de son père, Dominique s'était élancé dans la direction ascendante de la rue de Rivoli. Là, il avait retrouvé un groupe agité, tumultueux, et il avait compris que ce groupe, qui s'acheminait rapidement vers les Tuileries, avait pour centre M. Sarranti. En conséquence, il avait suivi, mais de loin, et comme prudemment il devait faire à cause de son costume si facile à reconnaître.

En effet, Dominique, à cette époque, était peut-être le seul moine dominicain qui habitât Paris.

Au coin de la rue Saint-Nicaise, le groupe s'arrêta, et, au coin de la place des Pyramides, où il était arrivé, Dominique vit celui qui paraissait le chef des agents appeler un fiacre, et dans ce fiacre, à côté duquel il se tenait, faire monter M. Sarranti.

Il suivit le fiacre, traversa le Carrousel aussi rapidement que le lui permettait sa robe, et arriva au guichet du quai des Tuileries au moment où le fiacre tournait le Pont-Neuf.

Il était évident que la voiture roulait vers la préfecture de police.

L'abbé Dominique, en voyant le fiacre disparaître au coin du quai des Lunettes, sentit tout le sang de ses veines affluer à son cœur, et mille pensées sinistres lui monter au cerveau.

Il rentra chez lui anéanti, le corps brisé, l'âme éperdue.

Deux jours et deux nuits passés en diligence, les émotions de toute nature de la journée, l'incertitude des causes qui motivaient l'arrestation de son père ; c'était là plus qu'il n'en fallait pour courber le corps le plus robuste, pour dompter l'âme la plus vaillante.

Quand il arriva dans sa chambre, il faisait déjà nuit. Il se jeta sur son lit sans prendre de nourriture, et essaya de prendre quelque repos. Mais mille fantômes s'assirent à son chevet, et, au bout d'un quart d'heure, il était debout et marchait précipitamment dans sa chambre, comme si, pour dormir, il avait besoin de briser le reste de force ou plutôt de fièvre qui brûlait en lui.

L'inquiétude le poussa dehors. La nuit venue, sa robe, perdue dans l'obscurité, ne le désignait plus à l'attention générale. Il s'achemina vers cette préfecture de police où s'était en quelque sorte englouti son père ; gouffre pareil à celui où s'enfonce le plongeur de Schiller, et d'où, comme le plongeur, on sort épouvanté des monstres de toute espèce qu'on y a vus.

Cependant il n'osa point se hasarder à y entrer. Si l'on savait que Sarranti était son père, son nom à lui était une dénonciation.

M. Sarranti n'avait-il pas été arrêté sous le nom de Dubreuil ? Ne valait-il pas mieux le laisser écrouer sous le bénéfice de ce faux nom, qui ne dénonçait pas le conspirateur dangereux et obstiné ?

Dominique ignorait encore pour quelle cause son père rentrait en France, mais il devinait bien que c'était pour cette cause à laquelle il avait voué sa vie : celle de l'empereur, ou plutôt, l'empereur étant mort, celle du duc de Reichstadt.

Pendant deux heures, le fils erra comme une ombre autour de ce tombeau du père, allant de la rue Dauphine à la place du Harlay, du quai des Lunettes à la place du Palais-de-Justice, sans espoir de revoir celui qu'il cherchait ; car c'eût été un miracle que de heurter la voiture qui le conduisait du Dépôt à quelque autre prison ; mais, ce miracle, Dieu pouvait le faire, et Dominique, bon, simple et grand, espérait [illegible].

Cette fois, son espoir fut trompé. À minuit, il rentra, se coucha, ferma les yeux, et, épuisé de fatigue, finit par s'endormir.

Mais à peine fut-il endormi, que les songes les plus sinistres l'assaillirent. Le cauchemar, comme une chauve-souris gigantesque, plana toute la nuit autour de sa tête, et, quand le jour vint, il se réveilla ; le sommeil, au lieu de réparer ses fatigues, n'avait fait que les augmenter.

Il se leva et essaya de retrouver, éveillé, les impressions du sommeil ; il lui sembla qu'au milieu de ce chaos orageux un visage avait passé lumineux et pur.

Un jeune homme était venu à lui, au visage doux et loyal ; il lui avait tendu la main, et, dans une langue inconnue et que pourtant il avait comprise, il lui avait dit : « Appuie-toi sur moi et je te soutiendrai. »

Ce visage lui était connu. Seulement, où, à quelle époque, dans quelle circonstance l'avait-il vu ? Ce personnage était-il même réel, ou n'était-ce qu'un des souvenirs vagues que l'on semble conserver d'une vie antérieure, qui ne se révèle à la pensée que dans l'éclair d'un songe ? n'était-il pas l'incarnation de l'espérance, ce rêve de l'homme éveillé ?

Dominique, en essayant de voir clair dans les ténèbres de son cerveau, alla, tout pensif, s'asseoir près de la fenêtre, sur cette même chaise où il s'était assis la veille pour regarder le tableau de *saint Hyacinthe*, absent aujourd'hui. Alors, la mémoire de Carmélite et de Colomban lui revint au cœur, et, en se souvenant de ses deux amis, il se rappela Salvator.

Salvator était l'ange de sa nuit ; c'était le beau jeune homme au visage doux et loyal qui, debout à son chevet pendant son sommeil, avait écarté de son lit le spectre du désespoir.

Alors, la scène poignante au milieu de laquelle Salvator lui était apparu repassa tout entière devant ses yeux. Il se voyait encore assis dans le pavillon de Colomban, au Bas-Meudon, disant lentement les prières des morts, tandis que des larmes descendaient de ses yeux levés au ciel.

Tout à coup, deux jeunes gens étaient entrés dans la chambre mortuaire, tête nue et inclinée. Ces deux jeunes gens, c'étaient Jean Robert et Salvator.

Salvator, en l'apercevant, avait poussé une espèce de cri joyeux dont il n'eût jamais pu comprendre le sens intime si Salvator, s'approchant de lui, ne lui eût dit d'une voix à la fois ferme et émue : « Mon père, sans vous en douter, vous avez sauvé la vie à l'homme qui est devant vous ; et cet homme, qui ne vous a jamais vu depuis, qui jamais ne vous a rencontré, vous a voué une profonde reconnais-

sance. Je ne sais pas si vous aurez un jour besoin de moi ; mais, sur la chose la plus sainte qui ait jamais existé, sur le corps de l'homme d'honneur qui vient de rendre le dernier soupir, je vous jure que la vie que je vous dois est à vous. »

Et l'abbé Dominique avait répondu : « J'accepte, monsieur, quoique j'ignore quand et comment j'ai pu vous rendre le service que vous dites ; mais les hommes sont frères, et mis en ce monde pour s'entr'aider. Donc, quand j'aurai besoin de vous, mon frère, j'irai à vous. Votre nom et votre adresse ? »

On se souvient que Salvator était allé au bureau de Colomban, avait écrit son nom et son adresse sur un papier qu'il avait présenté au moine, et que le moine avait mis ce papier tout plié dans son livre d'heures.

Dominique alla vivement à sa bibliothèque, prit le livre sur le second rayon, et trouva le papier à la page où il l'avait déposé.

Alors, comme si la chose se fût passée le jour même, il se rappela le costume, la voix, les traits, les moindres détails de la personne de Salvator, et il reconnut en lui le jeune homme au front beau et au sourire sympathique qu'il avait revu dans son rêve.

— Allons, dit-il, il n'y a pas à hésiter, et c'est une inspiration de Dieu. Ce jeune homme paraissait bien, je ne sais à quel titre, avec un des agents supérieurs de la police, le même avec lequel je l'ai vu causer encore hier devant l'église de l'Assomption ; par cet agent, il peut savoir pour quelle cause mon père a été arrêté. Pas un moment à perdre : courons chez M. Salvator.

Il acheva à la hâte sa toilette monastique.

Au moment où il allait sortir, la concierge entra, tenant d'une main une tasse de lait, de l'autre un journal ; mais Dominique n'avait le temps ni de lire son journal, ni de déjeuner. Il dit à la concierge de déposer le tout sur la console, qu'il allait rentrer sans doute dans une heure ou deux, mais que, provisoirement, il était obligé de sortir.

Il descendit précipitamment l'escalier, et arriva au bout de dix minutes rue Macon, devant la maison qu'habitait Salvator.

Il chercha vainement le marteau ou la sonnette.

La porte s'ouvrait le jour, avec une espèce de petite chaîne tirant un loquet ; la nuit, on mettait la chaîne en dedans, et la porte était fermée.

Soit que personne ne fût encore sorti, soit que la chaîne fût par accident retombée en dedans, il n'y avait pas moyen d'ouvrir la porte.

Dominique fut donc obligé de frapper avec son poing d'abord, puis avec une pierre qu'il ramassa.

Sans doute eût-il frappé longtemps si la voix de Roland n'eût averti Salvator et Fragola qu'il arrivait une visite inattendue.

Fragola tendit l'oreille.

— C'est une visite d'ami, dit Salvator.

— A quoi reconnais-tu cela ?

— Aux aboiements joyeux et caressants du chien. Ouvre la fenêtre, Fragola, et vois quel est ce visiteur ami.

Fragola ouvrit la fenêtre, et reconnut l'abbé Dominique pour l'avoir vu le jour de la mort de Colomban.

— C'est le moine, dit-elle.

— Quel moine ?... l'abbé Dominique ?

— Oui.

— Oh ! je te disais bien que c'était un ami !... s'écria Salvator.

Et il descendit précipitamment les escaliers, précédé de Roland, qui s'était élancé par les degrés aussitôt qu'il avait vu la porte ouverte.

XI

INFORMATIONS INUTILES

Salvator, avec un geste de tendresse respectueuse, tendit les deux mains à l'abbé Dominique.

— Vous, mon père ! s'écria-t-il.

— Oui, répondit gravement le moine.

— Oh ! venez et soyez le bienvenu.

— Vous me reconnaissez donc ?

— N'êtes-vous pas mon sauveur ?

— Vous me l'avez dit du moins, et cela dans une circonstance trop douloureuse pour qu'il soit besoin de vous la rappeler.

— Et je vous le répète.

— Vous souvenez-vous de ce que vous avez ajouté ?

— Que si jamais vous aviez besoin de moi, la vie que je vous devais était à vous.

— Je n'ai point oublié votre offre, comme vous voyez ; car j'ai besoin de vous, et me voici.

En échangeant ces paroles, ils étaient arrivés dans cette petite salle à manger décorée sur un dessin antique de Pompéi.

Le jeune homme présenta une chaise au moine, et, tout en faisant signe à Roland, qui flairait la robe de l'abbé Dominique comme s'il eût cherché lui-même en quelle circonstance il l'avait vu, il s'assit près de lui. Roland, écarté de la conversation par son maître, alla se blottir sous la table.

— Je vous écoute, mon père, dit Salvator.

Le moine posa sa main pâle et effilée sur la main de Salvator. Malgré sa pâleur, sa main était fiévreuse.

— Un homme pour lequel j'ai une profonde affection, dit l'abbé Dominique, arrivé depuis quelques jours seulement à Paris, a été arrêté hier à côté de moi, rue Saint-Honoré, près de l'église de l'Assomption, sans que j'aie osé lui porter secours, retenu que j'ai été par la robe dont je suis revêtu.

Salvator s'inclina.

— Je l'ai vu, mon père, dit-il, et je dois ajouter à sa louange qu'il s'est vigoureusement défendu.

L'abbé frissonna à ce souvenir.

— Oui, dit-il, et j'ai bien peur que cette défense si légitime ne lui soit, cependant, comptée comme un crime.

— Alors, continua Salvator, en regardant fixement le moine, vous connaissez cet homme ?

— Oh ! je vous l'ai dit, j'ai pour lui une tendresse profonde.

— Et de quel crime est-il accusé ? demanda Salvator.

— Voilà ce que j'ignore complètement, voilà ce que je voudrais connaître, et le service que je viens vous demander est de m'aider à savoir pour quelle cause il a été arrêté.

— Est-ce là tout ce que vous désirez de moi, mon père ?

— Oui. Je vous ai vu venir au Bas-Meudon, accompagné d'un homme qui m'a paru un agent supérieur de la police ; hier, je vous ai revu causant avec cet homme. J'ai pensé que, par lui, vous pourriez peut-être savoir le crime dont mon... mon ami est accusé.

— Quel est le nom de votre ami, mon père ?

— Dubreuil.

— Sa profession ?

— C'est un ancien militaire, vivant, je crois, de sa fortune.

— D'où vient-il ?

— De pays lointains, de l'Asie.

— Alors, c'est un voyageur ?

— Oui, répondit l'abbé en hochant tristement la tête ; ne sommes-nous pas tous des voyageurs ?

— Je passe une redingote, mon père, et je suis à vous. Je ne veux pas vous retarder plus longtemps ; car, si j'en crois la tristesse de votre visage, vous êtes en proie à une violente inquiétude.

— Oui, très violente, répondit le moine.

Salvator, qui était en blouse, passa dans la pièce voisine, et, un instant après, reparut en redingote.

— Maintenant, dit-il, je suis à vos ordres, mon père.

L'abbé se leva vivement et tous deux descendirent.

Roland leva la tête, les suivit de son regard intelligent jusqu'à ce qu'ils eussent refermé la porte ; mais, voyant qu'on n'avait probablement pas besoin de lui, puisqu'on ne lui faisait pas signe de venir, il laissa retomber sa tête entre ses deux pattes, se contentant de pousser un profond soupir.

A la porte de la rue, Dominique s'arrêta.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— A la préfecture de police.

— Je vous demanderai la permission de prendre un fiacre, dit le moine. Ma robe est si reconnaissable, et il y aurait de si graves inconvénients peut-être pour mon ami à ce que l'on sût que je m'occupe de lui, que c'est, à ce que je crois, une indispensable précaution.

— J'allais vous le proposer, dit Salvator.

On appela un fiacre, et les deux jeunes gens montèrent dedans. Salvator descendit au bout du pont Saint-Michel.

— Je vais vous attendre au coin du quai et de la place Saint-Germain-l'Auxerrois, dit le moine.

Salvator fit de la tête un signe d'assentiment. Le fiacre continua par la rue de la Barillerie, Salvator descendit le quai des Orfèvres.

M. Jackal n'était point à la préfecture. Les [illegible] de la veille avaient mis Paris en émoi. On relevait, on [illegible], disons-le, on espérait quelques attroupements. Tous les agents de police, M. Jackal en tête, étaient dehors, et l'huissier ignorait l'heure de son retour.

Il n'y avait donc pas à l'attendre, mais à aller l'aller chercher.

Soit connaissance profonde de M. Jackal, soit instinct de conspirateur, Salvator savait où le trouver lui.

Il descendit le quai et, tournant à droite, prit le Pont-Neuf.

Il n'avait pas fait dix pas qu'il croisa une voiture. Il

entendit le bruit d'une main frappant sur le carreau de la portière en signe d'appel ; il s'arrêta.

La voiture s'arrêta de son côté.

La portière s'ouvrit.

— Montez ! dit une voix.

Salvator allait s'excuser sur la nécessité où il était de rejoindre un ami, quand il reconnut, dans l'homme qui lui adressait cette invitation, le général La Fayette.

Il n'hésita point et prit place près de lui.

La voiture repartit, mais doucement.

— Vous êtes monsieur Salvator, n'est-ce pas ? demanda le général.

— Oui, et j'ai eu deux fois l'honneur de me trouver avec vous, général, comme délégué de la haute vente.

— C'est cela, je vous ai reconnu, et voilà pourquoi je vous ai arrêté. Vous êtes chef de loge, n'est-ce pas ?

— Oui, général.

— Vous avez combien d'hommes ?

— Je ne saurais vous dire précisément, général ; mais j'en ai beaucoup.

— Deux cents, trois cents ?

Salvator sourit.

— Général, dit-il, le jour où vous aurez besoin de moi, je vous promets trois mille soldats.

Le général regarda Salvator.

Salvator inclina la tête avec un geste d'affirmation.

Il y avait une si loyale expression de confiance sur la physionomie du jeune homme, qu'il était impossible de douter.

— Plus vous en avez, plus il est important que vous sachiez la nouvelle.

— Laquelle ?

— L'affaire de Vienne a manqué.

— Je m'en doutais, dit Salvator. Aussi ai-je recommandé hier à mes hommes de ne pas se mêler au mouvement.

— Et vous avez bien fait. On veut aujourd'hui une émeute.

— Je sais cela.

— Mais vos hommes... ?

— L'ordre donné pour hier subsiste pour aujourd'hui. Maintenant, général, oserai-je vous demander si la nouvelle que vous m'annoncez vient de source certaine.

— Je la tiens de M. de Marande, qui la tenait du duc d'Orléans.

— Et, sans doute, le prince a eu quelques détails ?

— Des détails positifs. Un courrier est arrivé hier, sous prétexte d'affaires de commerce, envoyé par la maison Acrostein et Eskeles de Vienne à la maison Rothschild de Paris, mais, en réalité, pour prévenir le prince.

— Alors, le complot a été dénoncé ?

— On ignore s'il a échoué par une machination de la police ou par un de ces accidents qui maintiennent ou changent la face des empires. Vous savez sans doute ce qui avait été décidé là-bas ?

— Oui, un des principaux chefs de la conspiration nous a tout dit. Le duc de Reichstadt, par l'entremise de sa maîtresse, avait été mis en rapport avec un ancien serviteur de Napoléon, le général Lebastard de Prémont. Le jeune prince avait consenti à fuir, et le jour de cette fuite devait avoir lieu quand il manquerait une lettre au mot ΧΑΙΡΕ écrit en lettres de bronze sur la porte d'une villa située entre la porte de Meidling et le pied du Mont Vert. Voilà tout ce que je sais.

— Eh bien, le 21 mars, le E a manqué. A sept heures du soir, le duc a jeté un manteau sur ses épaules et est sorti. Arrivé à la porte de Meidling, un gardien, — les gardiens du palais de Schœnbrunn sont des gendarmes de la cour, — un gardien a barré le chemin au duc.

— C'est moi, a dit le prince, ne me reconnaissez-vous pas ?

— Si fait, monseigneur, a répondu le gardien en saluant ; mais...

— Serez-vous encore de garde ici dans deux heures ?

— Non, monseigneur ; il est sept heures et demie, et à neuf heures j'espère qu'on me relève.

— Eh bien, dites à votre successeur que je suis sorti, afin que, si, par hasard, il ne me connaissait pas, il me laisse rentrer. Après une charmante aventure d'amour, il serait triste de passer une heure nuit sur la route.

Et, en disant ces mots, le prince mit quatre pièces d'or dans la main du gendarme.

— Vous partagerez avec votre successeur, lui dit-il ; il ne serait pas juste que celui qui me laisse sortir eût tout, et que celui qui me laissera rentrer n'eût rien.

Le soldat prit les quatre pièces d'or, et le duc franchit la grille. Au pied du mont Vert, une voiture attendait avec une escorte de quatre hommes à cheval. Le duc monta dans la voiture, qui partit au galop ; les quatre hommes suivirent.

L'un de ces quatre hommes était le général Lebastard de Prémont ; il devait faire les trois premières postes à cheval, ensuite monter près du duc et continuer son chemin avec lui. On tourna le château de Schœnbrunn, et l'on parvint, par Baumgarten et Hutteldorf, à Weidlingen. Là est un pont jeté sur la Vienne. Sur ce pont était une voiture renversée, portant des veaux au marché : les veaux étaient entassés au milieu du pont, et barraient le chemin.

— Ouvrez la route ! dit le général à ses trois compagnons.

Ceux-ci descendirent de cheval et s'apprêtèrent à enlever l'obstacle ; mais, au même moment, on vit reluire le casque et les épaulettes d'un officier supérieur qui sortait de l'auberge voisine, le général Houdon. Derrière lui marchaient une vingtaine d'hommes.

— Retournez ! dit le général à l'homme déguisé en postillon.

Celui-ci, qui comprenait l'urgence de la situation, faisait déjà volter ses chevaux, lorsque l'on entendit le galop d'une troupe de cavaliers qui arrivait par la route qu'on venait de suivre.

— Fuyez, général ! cria le duc ; nous sommes trahis.

— Mais, vous, monseigneur... ?

— Oh ! moi, soyez tranquille, il ne m'arrivera aucun mal. Fuyez ! fuyez !

— Cependant, monseigneur...

— Je vous dis de fuir, ou vous êtes perdu ! ... et, s'il le faut, au nom de mon père, je vous l'ordonne.

— De par l'empereur, cria une voix forte, arrêtez !

— Vous entendez ? dit le duc. Fuyez, je le veux, je vous en prie.

— Votre main, monseigneur...

Le duc a passé sa main par la portière, le général y a appuyé ses lèvres ; puis, enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval, et lui rendant la main, il l'a lancé par-dessus le parapet. On a entendu le bruit de l'homme et du cheval tombant dans la rivière, et puis plus rien. La nuit était trop obscure pour qu'on pût voir ce qu'ils étaient devenus. Quant au duc, il a été conduit à Vienne, au palais de l'empereur.

— Et, demanda Salvator, vous pensez, général, que c'est un simple hasard qui a renversé cette voiture et amené ces soldats de chaque côté du pont ?

— C'est possible ; mais ce n'est point l'avis du duc d'Orléans ; il croit que la police de M. de Metternich a été prévenue par la police française. En tout cas, vous voilà renseigné. De la prudence !

Le général fit arrêter sa voiture.

— Soyez tranquille, général, dit Salvator.

Puis, comme il hésitait à descendre :

— Eh bien ? demanda La Fayette.

— M'accorderez-vous, en vous quittant, la même faveur que le duc de Reichstadt avait accordée au général Lebastard de Prémont ?

Et il prit la main du général pour la baiser ; mais celui-ci retira sa main, et, lui présentant les deux joues :

— Embrassez-moi, dit-il, et baisez, à mon intention, la main de la première jolie femme que vous rencontrerez.

Salvator embrassa le général et descendit de la voiture, qui continua son chemin vers le Luxembourg.

Quant à Salvator, il revint par la rue Dauphine et le pont des Arts.

Le fiacre attendait à l'angle du quai et de la place Saint-Germain-l'Auxerrois.

Les angoisses du pauvre Dominique eussent été bien autrement terribles si le général La Fayette lui eût dit, à lui, ce qu'il venait de raconter à Salvator !

Salvator, en deux mots, annonça l'absence de M. Jackal à Dominique, et, sans lui dire qui l'avait retardé, lui expliqua la cause de son retard.

Mais, nous le répétons, Salvator savait où trouver M. Jackal.

En effet, sans hésitation aucune, il ordonna au fiacre d'aller stationner avec frère Dominique au coin de la rue Neuve-du-Luxembourg, et lui, prenant par la cour du Louvre tandis que le fiacre suivait les quais, gagna, en descendant, la rue Saint-Honoré.

Ainsi qu'il l'avait prévu, dès l'église Saint-Roch, la rue Saint-Honoré était encombrée.

Il y a Paris les curieux du jour et les curieux du lendemain : les curieux du jour, qui font l'événement, et les curieux du lendemain, qui viennent visiter le théâtre de l'événement.

Or, dix ou douze mille curieux du lendemain visitaient avec leurs femmes et leurs enfants, le théâtre de l'événement.

On eût dit une promenade à Saint-Cloud ou à Versailles, un jour de fête.

C'était au milieu de ces curieux que Salvator comptait retrouver M. Jackal.

Il s'engagea dans cette presse.

Nous ne dirons pas combien, avant d'arriver à la rue de la Paix, combien de regards avaient correspondu avec le sien, combien de mains avaient touché la sienne, et, cepen-

dant aucune parole n'était échangée un geste seulement qui signifiait : Rien !

En face de l'hôtel de Mayence, Salvator s'arrêta. Il venait de rencontrer ce qu'il cherchait.

Vêtu d'une redingote à la propriétaire, coiffé d'un chapeau à la Bolivar, un parapluie sous le bras, et prenant une prise de tabac dans une tabatière à la Charte, M. Jackal pérorait et racontait emphatiquement, et au plus grand désavantage de la police, bien entendu, les événements de la veille.



Ouvrez la route ! dit le général.

Dans un moment où M. Jackal venait de relever ses lunettes, son regard se croisa avec celui de Salvator ; ce regard resta impassible, et, cependant, Salvator comprit que M. Jackal l'avait vu.

En effet, un instant après, le regard de M. Jackal reprit la même direction, et ce regard exprimait cette question :

— Avez-vous quelque chose à me dire ?

— Oui, répondit Salvator.

— Alors, marchez devant ; je vous suis.

Salvator marcha devant, et entra sous une porte cochère.

M. Jackal l'y suivit.

Salvator alla à lui, et, s'inclinant légèrement, mais sans lui donner la main :

— Vous me croirez si vous voulez, monsieur Jackal, lui dit-il, mais c'est vous que je cherchais.

— Je vous crois, monsieur Salvator, dit le chef de la police avec son fin sourire.

— Oui, le hasard m'a servi merveilleusement, fit Salvator. Je viens de la préfecture.

— Vraiment ! dit M. Jackal, vous avez pris la peine de passer chez moi ?

— Oui, et votre huissier en fera foi. Seulement, comme il n'a pu me dire où je vous trouverais, force m'a été de le deviner, et je me suis mis en quête de vous, confiant dans ma bonne étoile.

— Aurais-je le bonheur de pouvoir vous rendre quelque service, cher monsieur Salvator ? demanda M. Jackal.

— Eh ! mon Dieu ! oui, répondit le jeune homme, vous pouvez avoir ce bonheur-là, si toutefois vous le voulez.

— Cher monsieur Salvator, vous êtes trop avare de ces occasions-là pour que je les laisse échapper.

— Voici, dit Salvator, et c'est bien simple, comme vous allez voir. L'ami d'un de mes amis a été arrêté hier au soir dans la bagarre.

— Ah ! fit M. Jackal.

— Cela vous étonne ? dit Salvator.

— Non, car j'ai entendu dire qu'il avait été fait hier un grand nombre d'arrestations. Mettez-moi sur la voie, mon cher monsieur Salvator.

— C'est bien facile ; je vous l'ai montré au moment où on l'arrêtait.

— Ah !... c'est justement celui-là ? [illegible]

— Le reconnaîtriez-vous parmi les prisonniers ?

— Je ne puis pas en répondre, j'ai la vue si courte ! mais si vous voulez m'aider de son nom...

— Il s'appelle Dubreuil.

— Dubreuil ? Attendez donc, fit Jackal en se frappant le front de la main, comme un homme qui cherche à rassembler ses idées. Dubreuil ?... oui, oui, oui, je connais ce nom-là !

— Mais, si vous avez besoin de renseignements, je pourrais vous chercher dans la foule les deux agents qui l'ont arrêté ; leurs figures me sont si présentes, que je les reconnaîtrais, j'en suis sûr.

— Vous croyez ?

— D'autant plus que je les avais déjà remarqués dans l'église.

— Non, c'est inutile. Désireriez-vous quelques renseignements sur cet infortuné ?

— Mais je désirerais tout simplement savoir pour quelle cause cet infortuné, comme vous l'appelez, a été arrêté.

— Ah ! cela, je ne puis vous le dire en ce moment.

— En tout cas, vous me direz bien où vous croyez qu'il soit ?

— Au Dépôt, naturellement, si toutefois quelque charge particulière ne l'a pas fait transférer soit à la Conciergerie, soit à la Force.

— Le renseignement est vague.

— Que voulez-vous, cher monsieur Salvator ! vous me prenez à l'improviste.

— Vous, monsieur Jackal ! vous y prend-on jamais ?

— Bon ! vous voilà comme les autres. Parce que je m'appelle M. Jackal, vous tirez des analogies de mon nom, et vous me croyez fin comme un renard.

— Dame ! c'est votre réputation.

— Eh bien, je suis le contraire de Figaro : je vaux moins que ma réputation, je vous jure. Non, je suis un bonhomme, et c'est ce qui fait ma force. On me croit fin, on redoute mes finesses, et l'on se laisse prendre à ma bonhomie. Le jour où un diplomate ne mentira point, il trompera tous ses confrères, car jamais ils ne pourront croire qu'il dit la vérité.

— Voyons, cher monsieur Jackal, vous ne me ferez pas croire que vous avez donné l'ordre d'arrêter un homme sans savoir la cause pour laquelle vous le faisiez arrêter.

— Mais, à vous entendre, on dirait que c'est moi qui suis roi de France.

— Non, mais vous êtes roi de Jérusalem.

— Vice-roi, et encore ! préfet tout au plus. N'y a-t-il pas M. de Corbière et M. Delavau qui règnent avant moi dans mon royaume ?

— Ainsi, dit Salvator regardant fixement le chef de la police, vous refusez de me répondre ?

— Mais je ne refuse pas, monsieur Salvator ; seulement, cela m'est littéralement impossible. Que puis-je vous dire, moi ? On a arrêté M. Dubreuil ?

— Oui, M. Dubreuil.

— Eh bien, il y a eu une raison pour cela.

— C'est justement cette raison que je vous demande.

— Il aura troublé l'ordre.

— Non, car je le regardais au moment où il a été arrêté, et, tout au contraire, il était fort tranquille.

— Eh bien, alors, on l'aura pris pour un autre.

— Cela arrive donc quelquefois ?

— Ah ! mais, dit M. Jackal en bourrant son nez de tabac, il n'y a que notre saint-père qui soit infaillible, et encore !

— Permettez-moi de commenter vos paroles, cher monsieur Jackal.

— Commentez-les ; mais, en vérité, c'est trop d'honneur que vous leur faites.

— La figure de l'homme arrêté vous est inconnue ?

— Oui, je le voyais hier pour la première fois.

— Son nom vous est inconnu ?

— Son nom de Dubreuil... oui.

— Et la cause de son arrestation vous est inconnue ?

M. Jackal rabattit ses lunettes sur ses yeux.

— Complètement inconnue, dit-il.

— Donc, je conclus, continua Salvator, que la cause de son arrestation est peu grave, et, par conséquent, ne saurait être de longue durée.

— Oh ! certainement, répondit d'un air paterne M. Jackal. Est-ce là ce que vous voulez savoir ?

— Oui.

— Alors, que ne le disiez-vous plus tôt ? Je ne veux pas avancer que demain votre ami soit relâché à l'heure où je vous parle ; mais, puisqu'il est votre protégé, vous pouvez absolument être tranquille : en rentrant à la préfecture, je vais ouvrir à deux battants la porte à ce gaillard-là.

— Merci, dit Salvator [illegible] profondément l'homme de police. Ainsi, je puis compter sur vous ?

— C'est-à-dire que votre ami peut dormir sur les deux oreilles. Je n'ai pas dans mes [illegible] sérieux un seul dossier au nom de Dubreuil. Est-ce là tout ce que vous désiriez de moi ?

— Pas autre chose.

— En vérité, monsieur Salvator, continua l'homme de police en voyant que la foule s'écoulait et que les rassemblements étaient à peu près dissipés, en vérité, les services que vous me demandez ressemblent beaucoup aux attroupements : on croit les tenir, et ils vous crèvent dans la main comme des bulles de savon.

— C'est que, parfois, dit Salvator en riant, les attroupements crèvent comme les services. Voilà pourquoi ils sont si rares et, par conséquent, si précieux.

M. Jackal releva ses lunettes, regarda Salvator, bourra son nez de tabac, et, rabattant ses lunettes :

— Ainsi donc ? dit-il.

— Ainsi, au revoir, cher monsieur Jackal, répondit Salvator.

Et, saluant l'homme de police sans plus lui donner la main en le quittant qu'en l'abordant, il traversa la rue Saint-Honoré de droite à gauche, et s'en alla rejoindre Dominique qui l'attendait dans son fiacre, au coin de la rue Neuve-du-Luxembourg.

Alors, ouvrant la portière du fiacre, et tendant les deux mains à Dominique :

— Vous êtes homme, dit-il, vous êtes chrétien : par conséquent, vous savez ce que c'est que la douleur et la résignation.

— Mon Dieu ! dit le moine en joignant ses mains blanches et effilées.

— Eh bien, la position de votre ami est grave, très grave !

— Il vous a donc tout dit ?

— Il ne m'a rien dit, au contraire, et voilà ce qui m'effraye. Il ne connaît pas votre ami de visage ; il a entendu prononcer hier pour la première fois le nom de Dubreuil, et il ne sait pas la cause de son arrestation... Défiez-vous, mon frère, je vous le répète, la chose est grave, très grave !

— Que faire ?

— Rentrez chez vous. Je vais m'enquérir de mon côté ; enquérez-vous du vôtre, et comptez sur moi.

— Ami, dit Dominique, puisque vous êtes si bon...

— Quoi ? demanda Salvator en regardant le moine.

— Laissez-moi vous demander pardon de ne pas vous avoir tout dit.

— Est-il encore temps ? Parlez !

— Eh bien, l'homme arrêté ne s'appelle pas Dubreuil, il n'est pas mon ami.

— Non ?

— Il s'appelle Sarranti, et il est mon père.

— Ah ! s'écria Salvator, je sais tout, maintenant.

Puis, regardant le moine :

— Entrez dans la première église que vous rencontrerez, mon frère, et priez !

— Et vous ?

— Moi... je tâcherai d'agir.

Le moine prit la main de Salvator, et, avant que celui-ci eût eu le temps de s'y opposer, il la baisa.

— Frère, frère, dit Salvator, je vous l'ai dit, je suis à vous de corps et d'âme, mais il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. Adieu !

Il referma la portière et s'éloigna rapidement.

— A l'église Saint-Germain-des-Prés ! dit le moine.

Et, tandis que le fiacre prenait le chemin du pont de la Concorde avec l'allure ordinaire d'un fiacre, Salvator remontait rapidement la rue de Rivoli.

XII

LE SPECTRE

L'église Saint-Germain-des-Prés, avec son porche roman, ses piliers massifs, ses cintres surbaissés, son parfum de VIIIe siècle, est une des églises les plus sombres de Paris, et, par conséquent, une de celles où l'on peut le plus facilement trouver l'isolement du corps et l'élévation de l'âme.

Ce n'était donc pas sans raison que Dominique, le moine intelligent, mais l'homme aussi, avait choisi Saint-Germain-des-Prés pour y parler à Dieu de son père.

Il pria longtemps, et il était plus de cinq heures de l'après-midi lorsqu'il en sortit, les mains perdues dans ses grandes manches, la tête inclinée sur sa poitrine.

Il s'achemina lentement vers la rue du Pot-de-Fer, tout en espérant, d'une espérance bien vague et bien timide cependant, que son père, sorti de prison, serait venu le demander.

Aussi sa première question à la bonne femme qui cumulait près de l'abbé les fonctions de concierge et celles de femme de ménage fut-elle pour s'informer si personne ne l'avait demandé en son absence.

— Si fait, mon père, dit la concierge, un monsieur.

Dominique tressaillit.

— Son nom ? demanda-t-il.

— Il ne me l'a pas dit.

— Vous ne le connaissez pas ?

— Non, c'est la première fois qu'il vient.

— Vous êtes bien sûre que ce n'est point celui qui m'a apporté une lettre avant-hier ?

— Oh ! non, celui-là, je l'eusse bien reconnu : il n'y a pas deux figures aussi sombres à Paris.

— Pauvre père ! murmura Dominique.

— Non, continua la concierge, la personne qui est venue deux fois — car elle est venue deux fois, une fois à midi, et l'autre à quatre heures, — la personne qui est venue deux fois est maigre et chauve. C'est un homme d'une soixantaine d'années, qui a de petits yeux enfoncés dans la tête comme ceux d'une taupe et qui a l'air tout malade. Du reste, vous le verrez probablement tout à l'heure, car il a dit qu'il allait faire une course, et qu'il reviendrait. Faudra-t-il le laisser monter ?

— Certes, dit l'abbé distrait, car rien ne lui importait, en ce moment, que ce qui venait de son père.

Et, prenant sa clef, il s'apprêta à monter.

— Mais, dit la bonne femme, monsieur l'abbé...

— Quoi ?

— Vous avez dîné ou déjeuné dehors ?

— Non, dit l'abbé en secouant la tête.

— Mais, alors, vous n'avez pas mangé de la journée ?

— Je n'y ai pas songé. Vous irez chercher quelque chose chez le restaurateur, ce qu'il vous plaira.

— Si monsieur l'abbé voulait, dit la bonne femme en jetant un coup d'œil à son fourneau, j'ai d'abord un bon bouillon.

— Soit !

— Puis je lui mettrais deux côtelettes sur le gril ; cela lui vaudrait bien mieux que de la viande de restaurateur.

— Faites comme vous voudrez.

— Dans cinq minutes, le bouillon et les côtelettes seront chez vous.

L'abbé fit avec la tête un signe d'adhésion, et monta l'escalier.

Entré dans sa chambre, il ouvrit la fenêtre. Les derniers rayons du soleil couchant se glissaient dorés entre les branches des arbres du Luxembourg, dont les bourgeons commençaient à se gonfler.

Il y avait dans l'air cette petite brume violâtre qui annonce l'approche du printemps.

L'abbé s'assit, appuya son coude sur le rebord de la fenêtre, regardant et écoutant des volées de moineaux francs qui gazouillaient avant de rentrer dans leurs charmilles.

La concierge, comme elle avait promis de le faire, monta le bouillon et les deux côtelettes, puis, sans troubler le moine dans sa méditation, car elle était habituée à le voir méditer ainsi, elle plaça devant lui la table, et sur la table son dîner.

L'abbé avait pris l'habitude d'émietter du pain sur sa fenêtre, et les oiseaux accoutumés à cette sportule, accouraient comme des clients romains à la porte de Lucullus ou de César.

Pendant un mois, la fenêtre était restée close ; pendant un mois, les oiseaux avaient appelé vainement leur ami ; pendant un mois, ils étaient venus se poser inutilement sur le rebord extérieur de cette fenêtre, et regarder curieusement à travers la vitre.

La chambre était vide : l'abbé Dominique était à Penhoël.

Mais lorsque les oiseaux virent la fenêtre ouverte, leur caquetage redoubla ; on eût dit qu'ils s'annonçaient les uns aux autres cette bonne nouvelle. Enfin, quelques-uns d'entre eux, à la mémoire meilleure, se hasardèrent à venir voleter autour du moine.

Ce bruit d'ailes le tira de sa rêverie.

— Ah ! dit-il, pauvres petits, je vous oubliais, et vous vous souvenez ; vous êtes meilleurs que moi !

Et prenant son pain comme il faisait autrefois, il l'émietta sur sa fenêtre.

Aussitôt ce ne furent plus deux ou trois moineaux plus hardis qui se hasardèrent à s'approcher ; ce fut tout le vol de ses anciens pensionnaires qui vint tourbillonner autour de lui.

— Libres, libres, libres ! murmurait Dominique ; vous êtes libres, charmants oiseaux, et mon père, lui, est prisonnier !

Et il retomba dans son fauteuil où il demeura plongé pendant quelques instants dans une profonde rêverie.

Puis, enfin, machinalement, il but son bouillon et mangea ses côtelettes avec la croûte du pain dont il avait donné la mie aux oiseaux.

Cependant, le soleil descendait de plus en plus vers l'horizon ; il ne dorait plus que l'extrémité des branches et le sommet des cheminées. Les petits oiseaux s'en étaient allés et on entendait au loin, dans les charmilles, leur caquetage, qui allait s'éteignant de plus en plus.

Toujours machinalement, Dominique étendit la main et déplia son journal.

Les deux premières colonnes contenaient le récit verbeux des événements de la veille. L'abbé Dominique, qui savait à quoi s'en tenir là-dessus, pour le moins aussi bien qu'un journal du ministère, sauta les deux colonnes ; mais, arrivé à la troisième, il lui passa comme un éblouissement devant les yeux ; tout son corps trembla, un frisson courut en lui de la tête aux pieds, une sueur froide inonda son front : il venait de voir trois fois répété, avant d'avoir rien lu, son nom, ou plutôt le nom de son père.

À propos de quoi le nom de M. Sarranti était-il trois fois répété dans les colonnes de ce journal ?

Le pauvre Dominique venait de ressentir une commotion pareille à celle qui dut frapper les convives de Balthazar, quand la main invisible traça sur la muraille les trois mots mortels et flamboyants.

Il se frotta les yeux comme si une image de sang l'aveuglait ; il essaya de lire ; mais le journal tremblait à ce point entre ses deux mains, que les lignes miroitaient en l'éblouissant comme les reflets d'une glace que l'on agite.

Enfin, il étendit la feuille sur ses genoux, la fixa de chaque côté avec ses deux mains, et, aux dernières lueurs du jour, il lut.

Vous devinez ce qu'il lut, n'est-ce pas ? Il lut la note terrible insérée dans le journal, et que nous avons mise sous vos yeux ; la note dans laquelle son père était accusé de vol et d'assassinat !

Le tonnerre n'eût pas plus mortellement et plus brutalement terrassé un homme que ne le faisait l'effroyable article.

Mais, tout à coup, il bondit de son fauteuil à son secrétaire en s'écriant :

— Oh ! mais béni soit Dieu ! Cette calomnie, ô mon père, va rentrer dans l'enfer d'où elle est sortie.

Et, du tiroir, il tira le papier que nous connaissons, la confession écrite de M. Gérard.

Il baisa ardemment le rouleau qui renfermait la vie d'un homme, plus que sa vie, son honneur ! — l'honneur de son père.

Il l'ouvrit pour s'assurer que c'était bien le rouleau précieux, et que, dans sa précipitation, il ne se trompait pas ; et, l'ayant reconnu, l'écriture, ayant relu le nom dont il était signé, il le baisa de nouveau ; puis, le passant sous sa robe, le pressant contre sa poitrine, il sortit de la chambre, ferma la porte, et descendit rapidement l'escalier.

Un homme montait l'escalier en même temps que l'abbé Dominique le descendait. Mais l'abbé ne faisait pas attention à cet homme ; il allait passer près de lui sans le remarquer, presque sans le voir, quand il se sentit arrêté par la manche de sa robe.

— Pardon, monsieur l'abbé, dit celui qui l'arrêtait, j'allais chez vous.

Le timbre de cette voix fit tressaillir Dominique ; elle ne lui était pas inconnue.

— Chez moi ?.. Plus tard, dit Dominique ; je n'ai pas le temps de remonter.

— Ni moi celui de revenir, dit l'homme en saisissant cette fois le bras du moine avec la manche.

Dominique sentit s'abattre sur lui quelque chose comme une profonde terreur.

Ces mains de fer qui lui comprimaient le bras semblaient les mains d'un squelette.

Il essaya de voir celui qui l'arrêtait ainsi au passage ; mais l'escalier était dans l'obscurité, un seul rayon de jour mourant filtrait par un œil-de-bœuf, et éclairait un étroit espace.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? demanda le moine essayant, mais en vain, de dégager son bras.

— Je suis M. Gérard, dit l'homme, et je viens pour ce que vous savez.

Dominique jeta un cri.

Mais la chose lui paraissait tellement impossible, qu'avant d'y croire, au témoignage de ses oreilles il voulut joindre le témoignage de ses yeux.

Il prit l'homme à son tour par les deux bras, et bondit avec lui jusqu'à ce rayon de jour rougeâtre, le seul qui éclairât l'escalier.

La tête du spectre se trouva dans la lumière.

C'était bien, en effet, M. Gérard.

L'abbé recula jusqu'au mur, l'œil effaré, les cheveux dressés sur la tête, ses deux mâchoires claquant l'une contre l'autre.

Là, il resta dans l'attitude d'un homme qui verrait un cadavre se dresser dans sa bière, et, d'une voix sourde, laissa échapper ce seul mot :

— Vivant !...

— Sans doute, vivant, dit M. Gérard. Dieu a eu pitié de mon repentir, et m'a envoyé un bon jeune médecin qui m'a guéri.

— Vous ! s'écria l'abbé, qui se croyait en proie à quelque songe terrible.

— Eh bien, oui, moi. Je conçois que vous m'ayez cru mort ; mais je ne le suis pas.

— Et c'est vous qui êtes venu deux fois aujourd'hui déjà ?

— Et qui reviens une troisième. Je serais revenu dix fois, je tenais, vous le comprenez bien, à ce que vous ne continuassiez pas à me croire mort !

— Mais pourquoi aujourd'hui plutôt qu'un autre jour ? demanda machinalement l'abbé, regardant l'assassin avec des yeux hagards.

— Mais vous n'avez donc pas lu les journaux ? dit M. Gérard.

— Si fait, je les ai lus, répondit d'une voix sourde le moine, qui commençait à mesurer l'abîme en face duquel il se trouvait.

— Alors, si vous les avez lus, vous devez comprendre le but de ma visite.

Dominique comprenait, en effet, et une sueur froide lui coulait par tout le corps.

— Moi vivant, continua Gérard en baissant la voix, ma confession est nulle.

— Nulle ? répéta machinalement le moine.

— Oui ; n'est-il pas défendu aux prêtres, sous peine de damnation éternelle, de révéler la confession sans en avoir obtenu la permission du pénitent ?

— Cette permission, s'écria le moine, vous me l'avez donnée.

— Moi mort, oui, sans doute ; mais vivant, je la retire.

— Malheureux ! s'écria le moine, et mon père ?

— Qu'il se défende, qu'il m'accuse, qu'il prouve ; mais vous, confesseur, silence !

— C'est bien, dit Dominique comprenant qu'il n'y avait pas à se débattre contre une fatalité qui se présentait à lui sous la forme d'un des dogmes fondamentaux de l'Église, c'est bien, misérable ! je me tairai.

Et, repoussant de la main Gérard, il fit un mouvement pour remonter chez lui.

Mais Gérard se cramponna à lui.

— Que me voulez-vous encore ? demanda le moine.

— Ce que je veux ? dit l'assassin. Je veux le papier que, dans un moment de délire, je vous ai donné.

Dominique porta ses deux mains à sa poitrine.

— Vous l'avez, dit Gérard, il est là ; rendez-le moi.

Et le moine sentit de nouveau sur son bras la pression de la main de fer, tandis que le doigt étendu de l'assassin touchait presque le manuscrit.

— Oui, il est là, dit l'abbé Dominique ; mais où il est, je vous jure foi de prêtre qu'il restera.

— Vous voulez donc mentir à votre serment ? vous voulez donc révéler la confession ?

— Je vous ai dit que j'acceptais le pacte, et que, vous vivant, je me tairais.

— Alors, pourquoi gardez-vous ce papier ?

— Parce que Dieu est juste ; parce qu'il se peut que par accident ou par justice, vous mouriez pendant le procès de mon père ; parce qu'enfin, si mon père est condamné à mourir sur l'échafaud, j'élèverai ce papier vers Dieu, en disant : « Seigneur, toi qui es le Dieu suprême et juste, frappe le coupable et sauve l'innocent ! » Cela, misérable, c'est dans mon droit d'homme et de prêtre, et j'userai de mon droit.

Alors, écartant violemment M. Gérard, qui s'était placé devant lui comme pour lui barrer le chemin, il remonta l'escalier, défendant, d'un geste impérieux, au meurtrier de le suivre, entra dans son appartement, dont il ferma la porte, et alla tomber à genoux devant un crucifix.

— Mon Dieu, Seigneur, dit-il, vous qui voyez tout, vous qui entendez tout, vous venez de voir et d'entendre ce qui s'est passé ; mon Dieu, Seigneur, ce serait un sacrilège que d'appeler la main des hommes dans tout ceci... A vous la justice !

Puis il ajouta d'une voix sourde :

— Et si vous ne faites pas justice, à moi la vengeance !

XIII

SOIRÉE A L'HOTEL DE MARANDE

Un mois après les événements que nous avons racontés dans nos précédents chapitres, le dimanche 30 avril, la rue Laffitte — ou plutôt, comme on la nommait du nom qu'elle portait à cette époque, — la rue d'Artois présentait, vers les onze heures du soir, un aspect des plus animés.

Qu'on imagine, en effet, le boulevard des Italiens et le boulevard des Capucines, depuis le boulevard de la Madeleine, le boulevard Montmartre jusqu'au boulevard Bonne-Nouvelle et d'un autre côté, parallèlement, toute la rue de Provence et les rues adjacentes littéralement inondées d'équipages aux lanternes étincelantes ; qu'on se figure la rue d'Artois éclairée par deux ifs gigantesques chargés de lampions et qui s'élèvent de chaque côté de la porte d'un riche hôtel, deux dragons à cheval gardant cette porte, deux autres stationnant au carrefour formé par le croisement de la rue de Provence, — et l'on aura une idée du spectacle qu'offrent aux passants les alentours de l'hôtel de Marande quand sa belle maîtresse donne une de ces *quelques* soirées où tout Paris veut être.

Suivons un de ces équipages qui font la file et entrons avec lui dans la cour d'honneur ; puis arrêtons-nous dans cette cour en attendant quelqu'un qui nous introduise, et, tout en attendant, examinons l'intérieur de l'hôtel.

L'hôtel de Marande était situé, comme nous l'avons dit, rue d'Artois, entre l'hôtel Cerutti — qui, jusqu'en 1792, avait donné son nom à la rue — et l'hôtel de l'Empire.

Trois corps de logis formaient, avec le mur de façade, un immense rectangle. A droite étaient les appartements du banquier ; en face, les salons de l'homme politique ; à gauche, les appartements de cette belle personne qui, déjà plusieurs fois, est apparue à nos lecteurs sous le nom de Lydie de Marande. Ces trois corps de logis communiquaient entre eux de façon à ce que le maître pût avoir l'œil partout, à chaque heure du jour comme à chaque heure de la nuit.

Les salons de réception occupaient le premier étage, en face de la porte cochère ; mais, dans les grands jours, on ouvrait les portes de communication, et les invités pouvaient alors pénétrer, sans indiscrétion, dans les élégants boudoirs de la femme, et dans les sévères retraites du mari.

Le rez-de-chaussée tout entier servait : l'aile gauche, de cuisine et d'office ; le centre, de salle à manger et de vestibule ; l'aile droite, de bureaux et de caisse.

Montons l'escalier à rampe de marbre, et aux marches couvertes d'un immense tapis de Sallandrouze, et voyons s'il n'existe pas, dans toute cette foule qui encombre les antichambres, un ami qui puisse nous présenter à la belle hôtesse de la maison.

Nous connaissons les principaux invités, les invités de fondation, comme on dit ; mais nous ne sommes pas assez liés avec eux pour leur demander un pareil service.

Écoutez, on les annonce.

C'est La Fayette, c'est Casimir Périer, c'est Royer-Collard, c'est Béranger, c'est Pajol, c'est Kœchlin, c'est, enfin, tout ce qui représente en France cette opinion intermédiaire entre la monarchie aristocratique et la république ; ce sont ceux qui, avec le mot de Charte à la bouche, travaillent sourdement au grand enfantement de 1830, et si, au milieu de tous ces chefs de parti que nous venons de nommer, nous n'entendons pas annoncer M. Laffitte, c'est qu'il est à Maisons, soignant, avec ce dévouement que l'illustre banquier avait pour ses amis, Manuel malade, et qui va mourir avant peu.

Mais tenez, voici quelqu'un qui va nous introduire. Une fois le seuil franchi, nous irons où il nous plaira.

C'est ce jeune homme de taille moyenne, plutôt grande que petite, merveilleusement prise ; ce jeune homme vêtu à la mode de l'époque et, en même temps, avec ce je ne sais quoi qui constitue l'artiste. Voyez : habit vert foncé orné du ruban de la Légion d'honneur, qu'il vient de recevoir — par quelle influence ? il n'en sait rien, car il ne l'a pas demandé et son oncle est trop égoïste pour avoir songé à le lui faire obtenir, et, d'ailleurs, il est dans l'opposition ; — gilet de velours noir, avec un bouton boutonné en haut, trois boutons boutonnés en bas, laissant passer, par l'ouverture, un jabot de dentelle d'Angleterre ; pantalon collant dessinant une jambe nerveuse admirablement faite ; des bas de soie noire à jours et des souliers à petites boucles d'or, enfermant un pied de femme ; — puis, sur tout cela, la tête de Van Dyck à vingt-six ans.

Vous l'avez reconnu, c'est Pétrus. Il vient de faire un charmant portrait de la maîtresse de la maison. — Il n'aime pas à faire les portraits ; mais son ami Jean Robert a tant insisté pour qu'il fît celui de madame de Marande, que le jeune artiste y a consenti. Il est vrai qu'une jolie bouche, se joignant à la bouche amie de Jean Robert, lui a dit un soir, en même temps qu'une main charmante lui serrait la main, au bal de madame la duchesse de Berry, — où il a été invité on ne sait sur quelle recommandation, — il est vrai qu'une jolie bouche lui a dit avec son ravissant sourire :

« Faites le portrait de Lydie : je le veux ! »

Et le peintre, n'ayant rien à refuser à cette jolie bouche, que le lecteur a déjà reconnue pour celle de Régina de la Mothe-Houdan, comtesse Rappt, a ouvert les portes de son atelier à madame Lydie de Marande, qui, conduite la première fois par son mari, — lequel voulait remercier en personne le peintre de sa complaisance, — est revenue, les autres fois, accompagnée d'un seul domestique.

Puis, le portrait fini, comme on a compris que l'on ne payait pas avec des billets de banque la complaisance d'un artiste tel que Pétrus, d'un gentilhomme tel que le baron de Courtenay, madame de Marande s'est penchée à l'oreille du beau peintre et lui a dit :

— Venez me voir quand vous voudrez ; seulement, prévenez-moi la veille par un petit mot, afin que vous trouviez Régina chez moi.

Et Pétrus a saisi la main de madame de Marande, et l'a baisée avec une ardeur qui a fait dire à la belle Lydie :

— Oh ! monsieur, comme vous devez aimer ceux que vous aimez !

Puis, le lendemain, Pétrus a reçu, par l'entremise de Régina, une épingle bien simple, valant à peine la moitié du prix de son tableau, double délicatesse qu'avec son carac-

tère aristocratique, Pétrus était, plus qu'aucun autre, à même d'apprécier.

Suivons donc Pétrus ; vous voyez qu'il a tout droit de nous introduire à sa suite dans la maison du banquier de la rue d'Artois, et de nous faire franchir le seuil de ces salons où tant d'illustrations nous ont précédés.

Allons directement à la maîtresse de la maison. Elle est là, à droite, dans son boudoir.

Le premier mouvement de quiconque entre dans ce boudoir est tout à la surprise. Que sont devenus tous ces illus-

jolie, c'est, sans contredit, la maîtresse de la maison, madame Lydie de Marande.

Nous avons, autant qu'il est permis à la plume de le faire, tracé le portrait de ses trois amies, ou plutôt de ses trois sœurs de Saint-Denis ; essayons, maintenant, d'esquisser le sien.

Madame Lydie de Marande paraissait à peine avoir atteint sa vingtième année. C'est une personne d'un aspect charmant pour quiconque veut, dans la femme, trouver un corps et non pas seulement une âme.



Vous l'avez, dit Gérard, il est là...

tres personnages que l'on a annoncés, et pourquoi ne trouve-t-on là, au milieu de dix ou douze femmes, que trois ou quatre jeunes gens à peine ? C'est que les illustrations politiques viennent pour M. de Marande ; que madame de Marand déteste la politique ; qu'elle déclare n'avoir aucune opinion, mais trouver seulement que madame la duchesse de Berry est une charmante femme, et que le roi Charles X a dû être autrefois un parfait gentilhomme.

Mais, si les hommes, — qui vont arriver bientôt, soyez tranquille ! — si les hommes ou plutôt les jeunes gens sont en minorité pour le moment, quel éblouissant parterre de femmes !

D'abord, occupons-nous du boudoir.

C'est un joli salon donnant, d'un côté, dans une chambre à coucher, de l'autre, dans une serre-galerie. Il est tendu de satin bleu de ciel, avec des ornements noirs et roses ; si bien que les yeux splendides et les magnifiques diamants des belles amies de madame de Marande étincellent sur cet azur comme des étoiles sur le firmament.

Mais celle que l'on aperçoit tout d'abord, celle dont nous avons tout particulièrement à nous occuper, la plus sympathique, sinon la plus belle, la plus attractive, sinon la plus

Elle avait les cheveux d'une nuance ravissante ; blonds, quand elle les portait en boucles légères ; châtains, quand elle les portait en bandeaux serrés ; toujours luisants et soyeux.

Son front était beau, intelligent et fier, blanc comme le marbre, poli comme lui.

Ses yeux étaient étranges, ni complètement bleus, ni complètement noirs, mais participant de ces deux couleurs, irisés parfois de nuances d'opale, d'autres fois sombres comme du lapis-lazuli, et, cela, selon la lumière qui les éclairait, selon peut-être les battements du cœur qui les animait.

Le nez était fin, retroussé, moqueur ; la bouche bien dessinée, mais un peu grande, fraîche comme le corail humide, rieuse et sensuelle.

D'habitude, ses lèvres rebondies sont légèrement entr'ouvertes et laissent voir l'extrémité d'une double rangée — pardonnez-moi le mot classique, je n'en connais pas qui rende mieux ma pensée, — l'extrémité d'une double rangée de perles ; — si les lèvres se serrent, elles donnent, en se joignant, à tout le haut du visage un air superbement dédaigneux.

Le menton était coquet, mignon et rose.

Mais ce qui donnait à tout ce visage sa beauté réelle, sa physionomie véritable, son caractère original, et nous pourrions dire presque originel, c'était cette vie frissonnante qui semblait courir avec le sang sous la peau ; c'était ce teint si vivant ; c'étaient ces joues si légèrement nuancées de nacre, si coquettement teintées de rose, qu'elles avaient à la fois cette transparence à laquelle on devine la femme du Midi et cette fraîcheur à laquelle on reconnaît la femme du Nord.

Ainsi, sous un pommier en fleurs, revêtue du charmant costume des femmes du pays de Caux, elle eût été réclamée par une Normande pour une compatriote ; et, se balançant dans un hamac, à l'ombre d'un bananier, elle eût été prise pour une sœur par une créole de la Guadeloupe ou de la Martinique.

Nous avons, plus haut, laissé entendre que tout le corps qui soutenait cette charmante tête était doué d'un certain embonpoint ; mais cet embonpoint, s'arrêtant juste à la femme de l'Albane, sans atteindre celle de Rubens, loin d'être disgracieux, était tout séduisant en elle : plus que séduisant : voluptueux.

En effet, une gorge luxuriante, qui semblait n'avoir jamais été condamnée au *carcere duro* du corset, bondissait à chaque haleine, fière et opulente, à travers un nuage de gaze, pareille aux gorges de ces belles filles de Sparte et d'Athènes qui posaient pour les Vénus et les Hébés de Praxitèle et de Phidias.

Si cette radieuse beauté que nous venons de décrire avait ses admirateurs, vous devez comprendre qu'en revanche aussi elle avait ses ennemis et ses détracteurs. Ses ennemis, c'étaient presque toutes les femmes ; ses détracteurs, c'étaient tous ceux qui s'étaient crus appelés, et qui n'avaient point été élus ; c'étaient les amants rebutés ; c'étaient ces beaux et ces élégants à cerveau vide qui n'imaginent pas qu'une femme douée de pareils trésors puisse en être avare.

Madame de Marande avait donc été plus d'une fois calomniée ; et cependant, quoiqu'elle eût conservé cette délicieuse séduction de la femme, la faiblesse, peu de femmes avaient moins qu'elle mérité la calomnie.

Ainsi, quand le comte Herbel, en véritable voltairien qu'il était, avait dit à son neveu : « Qu'est-ce que madame de Marande ? Une Madeleine en puissance de mari, et en impuissance de repentir ! » à notre avis, le général avait eu un tort, et nous dirons plus tard de quelle façon grammaticale il eût dû placer ces mots *puissance* et *impuissance*, s'il eût eu la moindre velléité de parler correctement. Or, comme on le verra bientôt, madame Lydie de Marande n'était rien moins qu'une Madeleine.

Mais, maintenant que nous croyons l'avoir suffisamment dépeinte, achevons de décrire le boudoir, et de faire ou de renouveler connaissance avec ceux qui l'occupent momentanément.

XIV

OU IL EST QUESTION DE CARMELITE

Nous avons dit qu'il y avait, au milieu de tout ce parterre de femmes, quatre ou cinq hommes seulement. Profitons de ce que la société n'est pas plus nombreuse pour nous mêler à ce bavardage de salon qui emploie d'habitude tant de paroles à dire si peu de choses.

Le plus fervent de ces cinq privilégiés du boudoir de madame de Marande était un jeune homme que nous n'avons vu que dans de douloureuses ou sinistres circonstances. C'était M. Lorédan de Valgeneuse, qui, de temps en temps, à quelque endroit du boudoir qu'il fût et avec quelque femme qu'il causât, échangeait un regard rapide comme l'éclair et d'une étrange signification avec sa sœur mademoiselle Suzanne de Valgeneuse, l'*amie* de pension de la pauvre Mina.

M. Lorédan était un véritable homme de salon : nulle bouche ne savait mieux sourire, nul regard ne savait mieux complimenter ; il avait au plus haut degré cette courtoisie qui frise l'impertinence, et de 1820 à 1827 personne n'avait pu encore le détrôner dans l'art de mettre sa cravate et d'y faire, même tout en causant, le nœud à la mode sans en chiffonner le satin ou la batiste.

Il causait en ce moment avec madame de Marande, dont il admirait l'éventail rococo en vrai ... amateur des Vanloo et des Boucher de bric-à-brac.

Celui qui, après Lorédan, attirait les regards des femmes, moins à cause de sa beauté et de son élégance qu'à cause de sa réputation déjà établie par trois ou quatre succès de théâtre et par une conversation plus originale encore qu'elle n'était spirituelle, était le poète Jean Robert. Au milieu des invitations imprimées qu'avaient fait pleuvoir autour de lui ses premiers triomphes, et auxquelles il se gardait bien de répondre, deux ou trois invitations autographes de la belle Lydie, — qui voulait faire de son salon le rendez-vous littéraire, comme son mari voulait faire du sien le rendez-vous politique des grands hommes de l'époque, — avaient vaincu ses scrupules. Sans être un des visiteurs les plus assidus de madame de Marande, il était un de ses habitués, et, à chaque séance qu'elle avait donnée depuis trois semaines à son ami Pétrus, il avait assisté religieusement, dans le but de donner, en causant avec la charmante jeune femme, de l'animation à son portrait. Il faut dire que, cette fois encore, Jean Robert avait réussi, et que jamais le regard et le sourire de Lydie n'avaient été, l'un plus brillant, l'autre plus animé.

M. de Marande en avait fait, ce soir-là même, — le portrait n'était de retour à l'hôtel que depuis deux jours, — M. de Marande, disons-nous, en avait fait, ce soir-là même, son compliment à Jean Robert, en le remerciant de la complaisance avec laquelle il avait abrégé pour madame de Marande les ennuis de la pose.

Jean Robert n'avait pas su d'abord si M. de Marande parlait sérieusement ou raillait ; son regard, rejeté rapidement sur le visage du banquier, avait même cru un instant surprendre sur ce visage une expression ironique.

Mais les yeux des deux hommes s'étaient arrêtés et fixés l'un sur l'autre avec une certaine gravité, et, alors, M. de Marande, en s'inclinant, avait répété ces mots :

— Monsieur Jean Robert, c'est sérieusement que je parle ; et madame de Marande ne saurait me faire de plus grand plaisir que de cultiver la connaissance d'un homme de votre mérite.

Et il lui avait tendu la main si franchement, que Jean Robert lui avait donné la sienne avec une franchise égale, quoique cette franchise, de la part du jeune poète, ne parût pas exempte d'une certaine hésitation.

Le troisième personnage dont nous nous occuperons est notre introducteur Pétrus. Nous savons, lui, quel astre l'attire. Aussi, les compliments d'usage faits à madame de Marande, à Jean Robert, à son oncle le vieux général Herbel, — qui digère dans un coin assez péniblement pour que sa digestion lui donne un air digne et sérieux, — les dames saluées en masse, a-t-il trouvé moyen, au bout d'un instant, de se trouver accoudé à la causeuse sur laquelle la belle Régina, à moitié couchée, effeuille un bouquet de violettes de Parme, bien certaine que, lorsqu'elle se sera levée et aura changé de place, les violettes décapitées par elle ne seront point perdues.

Le cinquième personnage est tout simplement un danseur. Il appartient à cette race très appréciée des maîtresses de maison, mais dont la poésie, le roman et la peinture n'ont à s'occuper que comme un metteur en scène s'occupe d'un comparse.

Nous avons donc dit que Lorédan causait avec madame de Marande ; que Jean Robert, appuyé au marbre de la cheminée, les regardait ; que Pétrus causait avec Régina, souriant à chaque violette qui tombait des belles mains de sa divinité ; que le général comte Herbel digérait laborieusement sur un sofa ; enfin, que le danseur inscrivait ses contredanses, afin de s'élancer chronologiquement vers sa danseuse, chaque fois que l'orchestre, qui ne devait se faire entendre qu'à minuit, jetterait à l'atmosphère parfumée des salons ses notes d'appel à un nouveau quadrille.

Pour être exact, il faut dire que le tableau que nous venons d'essayer de peindre n'avait aucune fixité. De minute en minute on annonçait un nouveau nom ; la personne désignée par le nom entrait ; si c'était une femme, madame de Marande allait au-devant d'elle, et, selon le degré d'intimité où elle était avec cette femme, l'embrassait ou se contentait de lui serrer la main ; si c'était un homme, elle faisait un signe de tête, accompagnait ce signe de tête d'un gracieux sourire et même de quelques mots, puis, montrant un siège libre à une femme, la serre ou la galerie à l'homme, laissait les nouveaux venus devenir ce qu'ils voulaient, soit qu'il leur plût d'examiner les batailles d'Horace Vernet, les marines de Gudin, les aquarelles de Decamps, soit qu'ils aimassent mieux nouer quelque conversation particulière, ou coudre un lambeau à cette sorte de conversation générale qui flotte toujours dans un salon, et à laquelle s'accrochent les gens qui ne savent ni causer à deux, ni — chose bien autrement difficile — garder le silence.

Quelqu'un qui eût eu intérêt à s'apercevoir de cela eût pu remarquer que, malgré tous les déplacements que l'arrivée des nouveaux venus imposait à la maîtresse de la maison, quelque part que se trouvât madame de Marande, après sa révérence faite, après son baiser donné ou son serrement de main accompli, M. Lorédan de Valgeneuse avait le talent de se retrouver près d'elle.

Lydie avait remarqué cette insistance, et soit qu'elle lui déplût en réalité, soit qu'elle craignît que quelqu'un ne le

personne ne la remarquât, elle avait essayé d'y échapper une première fois, en venant s'asseoir à côté de Regina et en interrompant, pour quelques instants, la douce conversation des deux jeunes gens (égoïsme qu'elle s'était bien vite reproché), une seconde fois, en allant se réfugier sous l'aile du vieux valétudinaire que nous avons vu si fin observateur des dates dans sa conversation avec la marquise de la Tournelle.

Cette fois, madame de Marande s'obstinait à vouloir tirer du cœur du vieux comte ce secret, qui rendait soucieux un visage d'ordinaire souriant, plus que souriant, railleur.

Mais, que le chagrin du vieux comte lui vînt du cœur ou — ce qui, pour lui, était bien autrement grave — de l'estomac, il ne paraissait pas le moins du monde décidé à faire madame de Marande confidente de son secret.

Quelques mots de leur conversation parvinrent jusqu'à Pétrus et Regina, et les tirèrent de leur extase.

Les deux jeunes gens échangèrent un regard.

De la part de Regina, ce regard voulait dire :

« Nous sommes bien imprudents, Pétrus ! voilà une demi-heure que nous causons ensemble avec autant d'abandon que si nous étions dans la serre du boulevard des Invalides. »

« Oui, répondit le regard de Pétrus, bien imprudents, c'est vrai, mais bien heureux, ma Regina ! »

Puis, comme ils avaient échangé un regard, les deux jeunes gens échangèrent, à distance, et par un simple frissonnement de lèvres, un de ces baisers que le cœur envoie au cœur ; et, comme s'il était naturellement attiré par la conversation de son oncle et de madame de Marande, Pétrus s'approcha d'eux, et, le sourire de l'insouciance sur les lèvres :

— Mon oncle, dit-il en enfant gâté qui se croit le droit de tout dire, je vous préviens que, si vous ne contez pas à madame de Marande, qui vous a fait l'honneur de vous la demander deux fois, la cause de vos soucis, par notre aïeul Josselin II, qu'on appelait Josselin le Galant, un siècle et demi avant que la galanterie fût découverte par cet ancêtre mort au champ d'honneur de l'amour, je vous jure, mon oncle, que je vous dénonce à madame, et que je révèle la véritable cause de vos peines, si mystérieuse qu'elle soit.

— Révèle, garçon, dit le général avec un certain air de tristesse, qui donna à douter à Pétrus que son oncle fût sous la seule préoccupation d'une digestion laborieuse ; révèle ; mais, si tu m'en crois, avant la révélation, tu tourneras ta langue sept fois dans ta bouche, de peur de te fourvoyer.

— Oh ! je n'ai crainte, mon oncle ! dit Pétrus.

— Alors, dites vite, monsieur Pétrus, car je meurs d'inquiétude, reprit madame de Marande, qui, elle aussi, paraissait tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant d'aborder le véritable sujet de conversation qui l'avait amenée là.

— Vous mourez d'inquiétude, madame ? dit le vieux général. Eh bien, voilà qui dépasse tout à fait ma perspicacité ! Aurais-je le bonheur, par hasard, que vous eussiez quelque faveur à me demander, et craignez-vous que ma mauvaise humeur n'influe sur ma réponse ?

— O profond philosophe ! dit madame de Marande, qui vous a donc révélé ainsi les secrets du cœur humain ?

— Donnez-moi votre belle main, madame.

Lydie tendit la main au vieux général, après lui avoir fait la galanterie d'ôter son gant.

— Quelle merveille ! dit le général ; je croyais qu'il n'y avait plus de ces mains-là.

Il l'approcha de ses lèvres ; puis, s'arrêtant :

— Oh ! par ma foi, dit-il, c'est un sacrilège que des lèvres de soixante-six ans touchent un pareil marbre.

— Comment, dit madame de Marande en minaudant, vous refusez de baiser ma main, général ?

— Cette main est-elle à moi en toute propriété pour une minute ?

— En toute propriété, général.

Le général se tourna vers Pétrus :

— Approche ici, garçon, lui dit-il, et baise-moi cette main-là.

Pétrus obéit.

— Là ! et maintenant, prends garde ; car, après un pareil cadeau, je me crois parfaitement libre de te déshériter.

Puis, à madame de Marande :

— Donnez vos ordres, madame, dit le vieux comte ; votre indigne serviteur les attend à genoux.

— Non ; je suis femme et entêtée ; je veux, auparavant, savoir quelle chose vous rend si soucieux, mon cher général.

— Vous avez ce coquin-là qui va vous le dire. Ah ! madame, à son âge, je me serais fait tuer pour baiser une pareille main ! Que le paradis n'est-il à reperdre ! ce que ne suis-je Adam !

— Ah ! général, dit madame de Marande, on ne peut être à la fois Adam et le serpent. — Voyons, monsieur Pétrus, dites-nous ce qui est arrivé à votre oncle.

— Eh bien, madame, voici le fait. Mon oncle, qui a l'habitude de se préparer par la méditation à tous les actes importants de sa vie, a l'habitude, en effet, de rester seul une heure avant son dîner, et je crois...

— Vous croyez ?

— Eh bien, je crois que sa chère solitude a été troublée aujourd'hui.

— Ce n'est pas cela, dit le général. Tu n'as tourné ta langue que sept fois ; tourne-la quatorze.

— Mon oncle, continua Pétrus sans s'inquiéter du démenti que lui donnait le vieux général, mon oncle a reçu aujourd'hui, entre cinq et six heures, la visite de madame la marquise Yolande Pentaltais de la Tournelle.

Regina, qui ne demandait qu'une occasion de se rapprocher de Pétrus, et de ne pas perdre une de ses paroles, dont chaque syllabe faisait battre son cœur, — Regina, en entendant prononcer le nom de sa tante, crut que c'était une occasion de prendre part à la conversation.

Elle se leva donc de sa causeuse et s'approcha doucement du groupe.

Pétrus ne la vit pas, ne l'entendit pas, mais il la sentit venir, et frissonna de tous ses membres.

Ses yeux se fermèrent, sa voix s'éteignit.

La jeune fille comprit, de son côté, ce qui se passait dans le cœur de son cœur, et elle en ressentit une volupté étrange.

— Eh bien, dit-elle d'une voix douce comme les vibrations d'une harpe éolienne, est-ce parce que je suis là que vous ne parlez plus, monsieur Pétrus ?

— O jeunesse ! jeunesse ! murmura le comte Herbel.

Il s'élevait, en effet, tout autour de ce beau groupe, un parfum de jeunesse, de santé, de bonheur et de gaieté, qui parvint à dérider le vieux général.

Au regard qu'il jeta sur Pétrus, on eût dit qu'il pouvait, d'un mot, faire évanouir tout cela, mais qu'il avait pitié, tout égoïste qu'il était, de souffler sur ce beau palais de nuages où habitait son neveu. Il lui prêta donc le flanc, au contraire.

— Va, garçon ! va ! dit-il ; tu brûles !

— Eh bien, puisque mon oncle le permet, continua Pétrus, forcé de persister dans son récit de rapin, je vous dirai que madame de la Tournelle, comme toutes les...

Pétrus allait dire : « Comme toutes les vieilles femmes ; » mais à quatre pas de lui, il aperçut à temps le visage maussade d'une douairière, et il se reprit.

— Je vous dirai que madame de la Tournelle, comme toutes les marquises, a un carlin, ou plutôt une carline qu'on appelle Croupette.

— Un nom charmant ! dit madame de Marande. Je ne connaissais pas le nom, mais je connaissais le carlin.

— Alors, continua Pétrus, vous pourrez attester la vérité du fait. Il paraît que ce carlin, ou plutôt cette carline, sent le musc d'une façon extravagante... Y suis-je, mon oncle ?

— Tout à fait, dit le vieux général.

— Il paraît encore que l'odeur du musc a la propriété de faire tourner les sauces ; et, comme mademoiselle Croupette est très gourmande ; que, chaque fois que madame de la Tournelle vient voir mon oncle, mademoiselle Croupette va voir le cuisinier, j'oserais parier que mon très cher oncle a eu aujourd'hui un dîner détestable, et que voilà ce qui le rend si sombre et si mélancolique.

— Brave garçon ! il est impossible d'être meilleur devin ; et, cependant, si je voulais bien chercher, moi, ce qui te rend si gai et si distrait, je crois que je rencontrerais plus juste encore. Mais j'ai hâte de savoir ce que cette belle sirène veut de moi, et je remettrai l'explication à un autre jour.

Puis, se retournant vers madame de Marande :

— Vous disiez, madame, avoir quelque chose à me demander ; j'attends.

— Général, dit madame de Marande regardant le vieux lord avec ses plus doux yeux, vous avez eu l'imprudence de dire plusieurs fois que, pour mon service, personnel, votre bras, votre cœur, votre tête, en un mot, tout ce qui est à vous, avez la libre disposition et le libre usage. C'est bien cela. Vous m'avez dit cela, n'est-il pas vrai ?

— C'est la vérité, madame, répondit le comte avec cette galanterie qu'en 1827 on ne rencontrait déjà plus que chez les vieillards. Je vous ai dit que, n'ayant plus le bonheur de vivre pour vous, j'aurais une grande joie à mourir.

— Et vous êtes toujours dans cette louable disposition, général ?

— Plus que jamais !

— Eh bien, voici une occasion, je vous jure, de me le prouver.

— Votre occasion n'eût-elle qu'un cheveu, madame, je vous promets de la saisir par là.

— Écoutez-moi donc, général.

— Je suis tout oreilles, madame.

— C'est justement de cette partie de votre personne que je vous demande l'aliénation momentanée en ma faveur.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai besoin de vos oreilles pour toute la soirée, général.

— Que ne le disiez-vous tout de suite, belle dame ! Voyons, donnez-moi une paire de ciseaux, et je vous en fais l'holocauste sans peur, sans regret et même sans reproche à la seule condition qu'après mes oreilles, vous ne me demanderez pas mes yeux.

— Oh ! général, dit madame de Marande, rassurez-vous ! il n'est pas question de les détacher du tronc où elles me semblent admirablement placées il s'agit tout simplement de les tendre du côté que je vous indiquerai, pendant une heure, et avec une attention soutenue ; en d'autres termes, général, je vais avoir l'honneur de vous présenter une de mes amies de pension, — des meilleures, — une jeune fille que, Régina et moi, nous appelons notre sœur. C'est vous dire qu'elle est digne de tous vos égards, comme elle est digne de toute notre amitié. Cette jeune fille est orpheline

— Orpheline ! répéta Jean Robert Ne venez-vous pas de dire, madame, que vous et madame la comtesse Rappt étiez ses sœurs ?

Madame de Marande remercia Jean Robert d'un sourire, et continua :

— Elle est orpheline de père et de mère Son père, brave capitaine de la garde, officier de la Légion d'honneur, a été tué à Champaubert, en 1814 — Voilà comment elle fut élevée avec nous à Saint-Denis Sa mère est morte dans ses bras il y a deux ans ; elle est pauvre

— Elle est pauvre ! répéta le général Ne venez-vous pas de dire, madame, qu'elle avait deux amies ?

— Pauvre et fière, général, continua madame de Marande ; et elle veut demander à l'art une existence que lui refuseraient ses travaux d'aiguille... Puis elle a une immense douleur, non pas à oublier, mais à endormir

— Une immense douleur ?

— Oh ! oui, la plus grande, la plus profonde douleur que puisse contenir le cœur d'une femme ! Maintenant, général, vous savez cela, et vous lui pardonnerez la tristesse de son visage et vous écouterez sa voix

— Et, demanda le général, — pardon de la question, elle est moins indiscrète qu'elle ne le semble au premier abord dans la carrière à laquelle votre amie se destine, la beauté n'est point une chose inutile, — et votre amie est-elle belle ?

— Comme la Niobé antique à vingt ans, général.

— Et elle chante ?

— Je ne vous dirai pas comme la Pasta, je ne vous dirai pas comme la Malibran, je ne vous dirai pas comme la Catalani je vous dirai comme elle-même Non, elle ne chante pas elle pleure, elle souffre, elle fait pleurer et souffrir.

— Quelle voix ?

— Un magnifique contralto

— S'est-elle déjà fait entendre en public ?

— Jamais Pour la première fois ce soir, elle chantera devant cinquante personnes réunies.

— Et vous désirez... ?

— Je désire, général, que vous qui êtes un dilettante consommé et surtout un admirable connaisseur, je désire que vous l'écoutiez de toutes vos oreilles et que, quand vous l'aurez entendue, vous fassiez pour elle ce que vous feriez pour moi en pareille occasion ; je désire, si vous permettez que je me serve de vos propres expressions, que vous viviez pour notre bien-aimée Carmélite, — n'est-ce pas, Régina ? — que vous n'ayez pas un moment de vos jours qui ne lui soit exclusivement consacré ; je désire, en un mot, que vous vous déclariez son chevalier, et qu'à partir de cette heure elle n'ait pas de défenseur plus ardent et d'admirateur plus passionné que vous. Je sais que votre avis fait loi à l'Opéra, général

— Oh ! ne rougissez pas, mon oncle ; c'est connu, dit Pétrus

— Je désire, reprit madame de Marande, que vous répétiez ce nom de mon amie — Carmélite — à tous les échos que vous avez pour amis non pas que je veuille, présentement du moins, la faire engager à l'Opéra mes prétentions ne vont pas si loin, mais comme c'est de votre loge

— De la loge *infernale* ajouta Pétrus Oh ! dites le mot, madame

— Soit comme c'est de la loge infernale que partent toutes les trompettes de la renommée, comme c'est dans la loge infernale que s'échafaudent toutes les gloires futures ou que se démolissent toutes les gloires présentes, je compte sur votre vraie et dévouée amitié, général, pour chanter les louanges de Carmélite dans tous les lieux que vous daignerez hanter au club, aux courses, au café Anglais, chez Tortoni, à l'Opéra, aux Italiens, et je dirai même au château, si votre présence dans mon réduit n'était la plus haute protestation de vos sympathies politiques Promettez-moi donc de *lancer* — n'est-ce pas le mot consacré ? — ma belle et triste amie aussi loin et aussi vite que vous pourrez. Je vous en aurai, général, une reconnaissance éternelle.

— Je vous demande un mois pour la lancer, belle dame, deux mois pour la faire engager, et trois mois pour la faire entendre ; à moins qu'elle ne veuille débuter dans un opéra nouveau, auquel cas, ce sera l'affaire d'un an

— Oh ! elle débutera dans tout ce que l'on voudra ; elle sait le répertoire français et italien.

— En ce cas, dans trois mois, je vous amène votre amie couverte de lauriers des pieds à la tête !

— Alors, c'est que vous partagerez les vôtres avec elle, général, dit madame de Marande en tendant sa main, et serrant cordialement celle du vieux comte.

— Et, moi aussi, général, dit une douce voix qui fit tressaillir Pétrus, moi aussi, je vous en aurai une reconnaissance infinie

— Je n'en doute pas un instant, princesse, dit le vieillard, qui, par courtoisie, continuait de donner à la comtesse Rappt son titre de jeune fille, et qui, en répondant qu'il ne doutait pas de la reconnaissance de Régina, avait regardé son neveu — Eh bien donc, reprit-il en se retournant vers madame de Marande, il ne vous reste, madame, qu'à me faire l'honneur de me présenter à votre amie comme son plus dévoué serviteur.

— Ce sera bien facile, général elle est là

— Comment, là ?

— Oui, là, dans ma chambre à coucher... J'ai voulu lui épargner l'ennui — c'est toujours ennuyeux, pour une jeune femme — de traverser tous ces salons, et de se faire annoncer. Voilà pourquoi nous sommes ici en petit comité ; voilà pourquoi, sur certaines de mes invitations, il y avait *Dix heures*, et sur les autres *Minuit* ; je voulais faire à Carmélite un cercle d'amis choisis et indulgents.

— Je vous remercie, madame, dit Lorédan trouvant un prétexte pour se mêler à la conversation, je vous remercie de m'avoir mis au nombre des élus ; mais je vous en veux de me croire assez peu important pour ne pas me recommander votre amie.

— Oh ! dit madame de Marande, vous êtes trop compromettant, monsieur le baron pour qu'on vous recommande une jeune et belle personne de vingt ans ! D'ailleurs, la beauté de Carmélite la recommandera suffisamment près de vous

— Le moment est mal choisi, madame, et je vous proteste qu'à cette heure, une seule beauté a le droit

— Pardon, monsieur, fit une voix avec la plus grande douceur et la plus exquise politesse tout en interrompant cependant le baron ; j'aurais un mot à dire à madame de Marande

Lorédan se retourna en fronçant le sourcil ; mais, reconnaissant M de Marande lui-même, qui, le sourire sur les lèvres, tendait le bras à sa femme, il s'effaça vivement.

— Vous avez quelque chose à me dire, monsieur ? demanda madame de Marande en pressant avec affection le bras de son mari Dites !

Puis, se retournant :

— Vous excusez, général ?

— Heureux qui a de pareils droits ! répondit le comte Herbel

— Que voulez-vous, général ! dit en riant madame de Marande, ce sont les droits du seigneur !

Et elle se retira doucement du cercle, appuyée sur le bras de son mari.

— Me voici à vos ordres, monsieur

— En vérité, je ne sais comment vous dire cela C'est une chose que j'avais complètement oubliée, et que, par bonheur, je viens de me rappeler.

— Dites !

— M. Thompson, mon correspondant des États-Unis, m'a recommandé un jeune homme et une jeune femme de la Louisiane qui ont une lettre de crédit pour moi Je leur ai fait donner une carte d'invitation pour votre soirée, et voilà que j'ai oublié leurs noms

— Eh bien ?

— Eh bien, je m'en rapporte à votre sagacité pour reconnaître deux visages étrangers, et à votre courtoisie pour recevoir gracieusement deux personnes recommandées par M Thompson Voilà, madame, tout ce que j'avais à vous dire.

— Comptez sur moi, monsieur, dit, avec un charmant sourire, madame de Marande

— Merci Maintenant, laissez-moi vous faire tous mes compliments : vous êtes toujours en beauté, madame ; mais, ce soir, vous êtes véritablement splendide !

Et, baisant galamment la main de sa femme, M de Marande la conduisit jusqu'à la porte de sa chambre à coucher, quand Lydie souleva la portière en disant :

— Quand tu voudras, Carmélite

XV

PRÉSENTATIONS

Au moment où madame de Marande prononçait ces mots : « Quand tu voudras, Carmélite... » en entrant dans la chambre à coucher, et en laissant retomber la portière derrière elle, on annonçait à la porte du salon :

— Monseigneur Coletti.

Profitons des quelques secondes que va mettre Carmélite à se rendre à l'invitation de son amie pour jeter un coup d'œil rapide sur monseigneur Coletti, qu'on annonce et qui fait son entrée.

Nos lecteurs se rappellent peut-être avoir entendu prononcer le nom de ce saint homme par madame de la Tournelle.

En effet, monseigneur Coletti était le directeur de la marquise.

Monseigneur Coletti était, en 1827, non seulement un homme en faveur, mais encore un homme en réputation ; non seulement un homme en réputation, mais encore un homme à la mode. Les conférences qu'il venait de tenir pendant le carême lui avaient fait un renom de grand prédicateur que nul, si peu dévot qu'il fût, ne songeait à lui contester ; — excepté peut-être Jean Robert, qui, poète avant tout, et voyant tout en poète, s'étonnait toujours que les prêtres, ayant un texte aussi magnifique que l'Evangile, fussent d'ordinaire si mal inspirés, si peu éloquents. Il lui semblait, à lui qui luttait, et qui luttait victorieusement, contre un auditoire cent fois plus rebelle que celui qui vient s'édifier aux conférences saintes, il lui semblait, disons-nous, qu'il eût eu, s'il fût monté en chaire, une parole bien autrement persnasive ou bien autrement tonnante que toutes les paroles musquées de ces mondains prélats dont une fois, par hasard, il allait écouter les homélies. Alors, il se prenait à regretter de n'être pas prêtre, de ne pas avoir une chaire au lieu d'un théâtre, et des auditeurs chrétiens au lieu de spectateurs profanes.

Bien que ses fins bas de soie et tout son costume de couleur violette révélassent un des dignitaires de l'Eglise, on pouvait prendre monseigneur Coletti pour un simple abbé du temps de Louis XV, tant sa figure, sa tournure, son air, sa démarche et son dandinement dénonçaient un galant coureur de ruelles, bien plus qu'un rigide prélat prêchant l'abstinence en carême ; on eût dit qu'apres s'être endormi, comme Epiménide, pendant un demi-siècle, dans le boudoir de madame de Pompadour ou de madame du Barry, monseigneur Coletti s'était réveillé tout à coup, et s'était mis à courir le monde sans s'informer des changements survenus dans les mœurs ou dans les coutumes, ou bien encore qu'arrivé tout frais de la cour pontificale, il s'était fourvoyé, au milieu d'une réunion française avec son costume d'abbé ultramontain.



Elle se retira doucement du cercle.

Au premier aspect, c'était un joli prélat dans toute l'acception du mot, rose, frais, paraissant trente-six ans à peine ; mais, en y regardant de plus près, on s'apercevait bientôt que monseigneur Coletti avait, pour son visage, la faiblesse qu'ont pour le leur les femmes de quarante-cinq ans qui tiennent à n'en paraître que trente : monseigneur Coletti mettait du blanc ; monseigneur Coletti mettait du rouge.

Lorsqu'on parvenait à percer cette couche de badigeon, et

qu'on arrivait jusqu'à la peau, on était effrayé de rencontrer, sous cette apparence animée, je ne sais quoi de morbide et d'éteint qui faisait froid.

Deux choses, cependant, vivaient dans ce visage immobile comme un masque de cire : les yeux et la bouche ; — les yeux, petits, noirs et profonds, lançant des éclairs rapides, menaçants même, puis se voilant aussitôt sous une paupière doucereuse et béate ; la bouche, petite, fine, avec la lèvre inférieure moqueuse, spirituelle, méchante par moments jusqu'au venin.

L'ensemble de cette physionomie pouvait parfois révéler l'esprit, l'ambition, la luxure, mais jamais la bonté. On sentait de prime abord qu'on avait tout intérêt à ne pas avoir cet homme pour ennemi ; mais nul n'eût éprouvé, au point de vue de la sympathie, le désir de s'en faire un ami.

Sans être grand, il était,comme disent les bourgeois en parlant d'un homme d'Église, d'une belle prestance. Joignez à cela quelque chose d'éminemment hautain, dédaigneux, impertinent, dans sa façon de porter la tête, de saluer les hommes, d'entrer dans un salon, d'en sortir, de s'asseoir et de se lever. En revanche, il semblait avoir réservé pour les femmes ses plus fines fleurs de courtoisie : il clignait des yeux, en les regardant, d'une façon significative, et, lorsque la femme à laquelle il adressait la parole lui plaisait, sa figure prenait une indéfinissable expression de luxurieuse douceur.

Ce fut avec ces yeux à demi fermés et clignotants qu'il entra dans ce salon qu'on pouvait appeler le salon des femmes, tandis que le général, qui connaissait monseigneur Coletti de longue main, murmurait, entre les dents en l'entendant annoncer :

— Entrez, monseigneur Tartufe !

Cette annonce, cette entrée, ce salut, l'hésitation de monseigneur Coletti à s'asseoir, enfin, l'espèce d'importance qui s'attachait au prédicateur en renom du dernier carême, avaient un instant détourné l'attention de Carmélite : — nous disons *un instant*, car il ne s'était passé qu'un instant entre le moment où madame de Marande avait laissé retomber la portière et celui où la portière se releva pour donner passage aux deux amies.

Il était impossible de voir un plus saisissant contraste que celui qui existait entre madame de Marande et Carmélite.

Mais était-ce bien la Carmélite ?

Oui, c'était elle ; mais non plus la Carmélite dont nous avons copié le portrait dans la *Monographie de la Rose*, non plus la Carmélite aux joues empourprées, au teint brillant, au front éclatant de candeur et d'innocence : non plus la Carmélite à la lèvre souriante, aux narines dilatées pour aspirer le parfum de ce champ de fleurs qui s'étendait sous ses fenêtres, et embaumait le tombeau de la Valliere. Non, la Carmélite nouvelle c'était une grande jeune femme dont les cheveux noirs retombaient toujours avec le même luxe sur ses épaules ; mais les épaules étaient de marbre ! c'était le même front, haut, découvert, intelligent ; mais le front était d'ivoire ! c'étaient les mêmes joues, autrefois teintées des nuances roses de la jeunesse et de la santé, mais, aujourd'hui, décolorées, pâles et devenues d'une étrange mateur !

Les yeux surtout, déjà si grands et si beaux, semblaient avoir grandi de moitié ; ils lançaient toujours des flammes, mais les étincelles étaient devenues des éclairs, et grâce au cercle bistré qui les enveloppait, on eût dit que ces éclairs sortaient d'une nuée d'orage.

Puis ses lèvres, autrefois de pourpre, ses lèvres, qui, après son évanouissement, avaient eu tant de peine à revenir à la vie, ses lèvres n'avaient pu reprendre leur couleur primitive : elles avaient seulement atteint et à grand'peine la pâle nuance du corail rose ; mais, il faut le dire, par cela même elles complétaient à merveille ce singulier ensemble qui faisait toujours de Carmélite une beauté de premier ordre, mais qui donnait une teinte fantastique à cette beauté.

Elle était simplement mais adorablement vêtue.

Poussée par ses trois sœurs à venir à la soirée de Lydie, et, bien plus encore, soutenue par sa résolution de se faire promptement indépendante, la question de la toilette dans laquelle elle viendrait avait été longtemps débattue. Il va sans dire que Carmélite n'avait été pour rien dans le débat ; elle avait tout d'abord déclaré qu'elle était la veuve de Colomban, dont elle porterait le deuil toute sa vie et qu'elle ne viendrait qu'en robe noire : maintenant, Fragola, Lydie et Régina pouvaient tailler et ordonner cette robe comme elles l'entendraient.

Régina décida que la robe serait de dentelle noire sur corsage et jupe de satin noir, et qu'elle aurait pour tout ornement une guirlande de cette sombre fleur violette, emblème de tristesse, qu'on appelle l'ancolie : aux fleurs seraient entremêlées des branches de cyprès.

La couronne, tressée par Fragola, la plus savante des trois dans cet habile mariage des fleurs, dans cette intelligente fusion des nuances, se composait, comme la guirlande de la robe, comme le bouquet du corsage, de branches de cyprès et de fleur d'ancolie.

Un collier de perles noires, précieux cadeau de Régina, ceignait le cou.

Quand Carmélite sortit, pâle et cependant parée, de la chambre à coucher de madame de Marande, ceux qui s'attendaient à la voir, mais non pas à la voir ainsi, jetèrent un cri où se confondaient l'admiration et la terreur. On eût dit une apparition antique, la Norma ou la Médée. Un frisson courut dans toutes les veines.

Le vieux général, tout sceptique qu'il était, comprit qu'il y avait là quelque chose de saint comme le dévouement, de grand comme le martyre. Il se leva et attendit.

De son côté, aussitôt que Carmélite parut, Régina courut à elle.

Le spectre splendide s'avança entre les deux jeunes femmes rayonnantes de vie et de bonheur.

Tout le monde suivait du regard ce groupe silencieux, avec une curiosité qui touchait à l'émotion.

— Oh ! que tu es pâle, ma pauvre sœur ! dit Régina.

— Que tu es belle, ô Carmélite ! dit madame de Marande.

— J'ai cédé à vos instances, mes bien-aimées, dit la jeune femme ; mais, en vérité, pendant qu'il en est temps encore, peut-être devriez-vous me dire de m'arrêter.

— Pourquoi cela ?

— Savez-vous que je n'ai pas ouvert un piano depuis que nous avons chanté ensemble, lui et moi, notre adieu à la vie ? Si la voix allait me manquer : si j'avais tout oublié !

— On n'oublie pas ce qu'on n'a point appris, Carmélite, dit Régina. Tu chantais comme les oiseaux : est-ce que les oiseaux désapprennent de chanter ?

— Régina a raison, répliqua madame de Marande, et je suis sûre de toi comme tu en es sûre toi-même. Chante donc sans trouble, ma bien chérie ! jamais artiste, je t'en réponds, n'aura eu, pour l'écouter, un auditoire plus sympathique.

— Oh ! chantez ! chantez, madame ! dirent toutes les voix, excepté les voix de Suzanne et de Lorédan, celles du frère et de la sœur, qui regardaient, le frère avec surprise, la sœur avec envie, cette sombre mais splendide beauté.

Carmélite remercia en inclinant la tête, et continua son chemin vers le piano, et, en même temps, vers le comte Herbel.

Celui-ci fit deux pas au-devant d'elle, et s'inclina.

— Monsieur le comte, dit madame de Marande, j'ai l'honneur de vous présenter mon amie la plus chère, car, de mes trois amies, c'est la plus malheureuse.

Le général salua une seconde fois, et, avec une courtoisie digne des temps chevaleresques :

— Mademoiselle, dit-il, je regrette que madame de Marande ne m'ait pas donné une tâche plus difficile que celle de publier vos louanges. Croyez que je m'y emploierai de toute mon âme, et que je me considérerai encore comme votre débiteur.

— Oh ! chantez ! chantez, madame ! murmurèrent quelques voix avec l'accent de la prière.

— Tu vois, chère sœur, dit madame de Marande, tout le monde attend avec impatience. Veux-tu commencer ?

— A l'instant même, si on le désire, répondit simplement Carmélite.

— Que vas-tu chanter ? demanda Régina.

— Choisissez vous-mêmes.

— Tu n'as pas de préférence ?

— Aucune.

— J'ai tout *Otello* ici.

— Va donc pour *Otello*.

— Est-ce que tu t'accompagnes toi-même ? demanda Lydie.

— Quand je ne puis pas faire autrement, répondit Carmélite.

— Moi, je t'accompagnerai, dit vivement Régina.

— Et, moi, je tournerai les pages, dit madame de Marande. Entre nous deux, tu n'auras pas peur ?

— Je n'aurai pas peur, dit Carmélite en secouant mélancoliquement la tête.

En effet, la jeune fille était parfaitement calme. Elle posa sa main froide sur la main de madame de Marande ; son front exprimait la plus ineffable sérénité.

Madame de Marande se dirigea vers le piano, et, au milieu des partitions empilées, prit celle d'*Otello*.

Carmélite resta debout et appuyée à Régina, aux deux tiers du boudoir à peu près.

Tout le monde s'était assis ; on n'entendait pas un souffle sortir de toutes les poitrines.

Madame de Marande plaça la partition sur le piano, tandis que Régina, s'avançant à son tour, s'assit et parcourut rapidement le clavier dans un brillant prélude.

— Veux-tu chanter la romance du *Saule?* demanda madame de Marande.

— Volontiers, répondit Carmélite.

Madame de Marande ouvrit la partition à l'avant-dernière scène du dernier acte.

Régina se retourna vers Carmélite, les mains étendues et toutes prêtes à commencer.

En ce moment, le domestique annonça :

— M. et madame Camille de Rozan.

M. de Marande seul, qui venait d'entendre et de reconnaître le nom oublié par lui, s'avança au-devant du jeune couple que lui avait recommandé son correspondant américain, en disant :

— Vous arrivez à merveille, monsieur de Rozan ! Si vous voulez vous asseoir et écouter, vous allez entendre, à ce qu'assure madame de Marande, la plus belle voix que vous ayez jamais entendue.

Et, offrant le bras à madame de Rozan, il la conduisit à



Elle poussa un dernier soupir et s'évanouit.

XVI

LA ROMANCE DU SAULE

Un long, sourd et pénible soupir, parti de trois ou quatre points du salon, suivit cette annonce ; un profond silence succéda à cette exclamation de douleur. On eût dit que toutes les personnes présentes connaissaient l'histoire de Carmélite, et que l'effroi venait de tirer de leur âme ce douloureux gémissement, qu'elles n'avaient pu retenir en entendant annoncer, et en voyant tout à coup apparaître, le feu dans les yeux, la joie sur les lèvres, l'insouciance au front, ce jeune homme qu'on pouvait en quelque sorte regarder comme le meurtrier de Colomban.

Ce soupir avait été poussé à la fois par Jean Robert, par Pétrus, par Régina et par madame de Marande.

Quant à Carmélite, non seulement elle n'avait ni crié ni soupiré, mais encore elle était restée, sans souffle et sans haleine, immobile comme une statue.

un fauteuil, tandis que Camille cherchait, dans le spectre qu'il avait devant les yeux, à reconnaître Carmélite, et poussait, en la reconnaissant, un faible cri de surprise.

Lydie et Régina s'étaient élancées vers leur amie, croyant qu'elle avait besoin de secours, et s'attendant à la voir s'évanouir entre leurs bras ; mais, à leur grand étonnement, Carmélite était, comme nous l'avons dit, restée debout et l'œil fixe ; seulement, son teint avait passé de la pâleur à la lividité.

Cet œil fixe, immobile, sans expression, sans vie apparente, semblait ne plus rien regarder ; le cœur avait l'air de ne plus battre, tant le corps paraissait subitement pétrifié. La jeune femme était effrayante à voir ainsi, — d'autant plus effrayante, qu'à part cette lividité terrible, son visage de marbre ne portait la trace d'aucune émotion.

— Madame, dit M. de Marande en s'approchant de sa femme, ce sont les deux personnes dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

— Occupez-vous d'elles, je vous en supplie, monsieur, dit madame de Marande ; moi, je suis toute à Carmélite. Voyez l'état où elle est.

En effet, cette lividité, ce regard atone, cette immobilité sculpturale frappèrent M. de Marande.

— Oh ! mon Dieu ! mademoiselle, demanda-t-il avec le ton du plus vif intérêt, que vous est-il donc arrivé ?

— Rien, monsieur, dit Carmélite en relevant la tête de ce mouvement que fait un cœur puissant pour regarder le malheur en face ; — rien !

— Ne chante pas... ne chante pas ce soir ! murmura sourdement Régina à Carmélite.

— Et pourquoi donc ne chanterais-je pas?

— Le combat est au-dessus de tes forces, dit Lydie.

— Tu vas voir ! repartit Carmélite.

Et quelque chose comme le pâle reflet d'un sourire de morte se dessina sur ses lèvres.

— Tu le veux ? fit Régina en se remettant au piano.

— Ce n'est point la femme qui va chanter, Régina : c'est l'artiste.

Et Carmélite fit les trois pas qui la séparaient encore du piano.

— A la grâce de Dieu ! dit madame de Marande.

Régina préluda une seconde fois.

Carmélite commença :

Assisa al pié d'un salice...

La voix était restée ferme, assurée, et, si, dès le second vers, une profonde émotion vint saisir les auditeurs, cette émotion résultait bien plus de la douleur de Desdemona que de la souffrance de Carmélite.

Il était, en effet, difficile de choisir un chant mieux approprié à la situation de la jeune fille : les craintes mortelles dont le cœur de Desdemona est assailli quand elle chante le premier couplet à l'esclave africaine, sa nourrice, étaient en quelque façon la formule des angoisses qui serraient son propre cœur ; l'orage qui plane au-dessus du palais de la belle Vénitienne, le vent qui vient briser un panneau de la croisée gothique de sa chambre, le tonnerre qui roule avec fracas dans le lointain, la nuit qui est sombre, la lampe qui vacille tristement, tout, dans cette soirée funeste, jusqu'à ces mélancoliques vers du Dante, que chante un gondolier en passant sur sa barque :

Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice,
Nella miseria...

tout jette la pauvre Desdemona dans le désespoir le plus profond, tout est présage mauvais, tout est sinistre augure !

Le chant de la statue dans le *don Juan* de Mozart, et le désespoir de la pauvre doña Anna quand elle heurte le cadavre de son père, sont peut être les deux seules situations comparables à cette poignante scène de pressentiments.

Nulle musique, nous le répétons, n'était donc plus propre que celle du grand maître italien à exprimer les douleurs de Carmélite.

Ce Colomban, brave, loyal et fort, dont elle menait le deuil en son cœur, n'était-il pas en quelque sorte le sombre et loyal Africain amoureux de Desdemona ? ce sinistre Iago, cet ami venimeux qui sème dans le cœur d'Otello les poisons de la jalousie, n'était-ce pas, toute proportion gardée, cet Américain frivole qui avait fait autant de mal avec sa légèreté qu'Iago en avait pu faire avec sa haine ?

Eh bien, sa situation était celle où se trouvait Carmélite en revoyant Camille, et cette romance, qu'elle chantait avec tant de fermeté et tant d'expression à la fois, cette romance était un martyre continuel, et chaque note s'enfonçait dans son cœur, froide et douloureuse comme la lame d'un poignard.

Après le premier couplet, tout le monde applaudit avec le franc enthousiasme qu'excite tout talent nouveau chez le public qui n'est pas intéressé à porter un faux jugement.

Le second couplet :

I ruccelletti limpidi
A caldi suoi sospiri ..

remplit les auditeurs d'étonnement ; ce n'était plus une femme, ce n'était plus une chanteuse qui faisait pleuvoir de sa bouche cette cascade de plaintes : c'était la Douleur qui se chantait elle-même.

Le refrain surtout :

Laura fra i rami flebile
Ripetiva il suon...

fut dit avec une mélancolie si touchante, que tout le poème désespéré de la jeune fille dut, en ce moment, repasser devant les yeux de ceux qui la connaissaient, comme il repassait, bien certainement, devant les siens

Régina était devenue presque aussi pâle que Carmélite ; Lydie pleurait.

En effet, jamais voix plus sympathique, — à cette époque où tant de grandes cantatrices : la Pasta, la Pizzaroni, la Mainvielle, la Sontag, la Catalani, la Malibran, ravissaient leur auditoire ; — jamais timbre plus frémissant n'avait ému le cœur des *dilettanti* dans cette belle langue italienne qui est elle-même une musique. Mais qu'on nous permette de dire en quelques lignes, pour ceux qui ont connu les grandes artistes que nous venons de nommer, qu'on nous permette de dire en quoi la voix de notre héroïne différait de celles de ces illustres cantatrices.

La voix de Carmélite avait naturellement une étendue extraordinaire : elle donnait le *sol* d'en bas avec la même facilité et la même sonorité que madame Pasta donnait le *la*, et elle montait jusqu'au *ré* aigu. La jeune fille pouvait donc chanter — et c'était le miracle de sa voix — les rôles de contralto aussi bien que les rôles de soprano.

Effectivement, nulle voix de soprano n'était plus pure, plus riche, plus brillante, plus propre aux fioritures, aux *gorgheggi*, s'il nous est permis de nous servir de ce mot, employé spécialement à Naples, pour désigner le gazouillement du gosier, dont tout soprano qui débute abuse, à notre avis, si démesurément.

Quant à la voix de contralto, elle était unique.

Chacun connaît les effets prodigieux, magnétiques, pour ainsi dire, de la voix de contralto : elle peint l'amour avec plus de force, la tristesse avec plus d'expression, la douleur avec plus d'énergie que la voix de soprano. Les *soprani* chantent comme les oiseaux : ils plaisent, charment, ravissent ; les *contralti* agitent, inquiètent, passionnent. La voix de soprano est une pure voix de femme : elle en a les tendresses et les douceurs ; la voix de contralto est une véritable voix d'homme : elle a la gravité, la rudesse, l'âpreté ; et, cependant, c'est un timbre à part, qui participe de l'un et de l'autre, une voix hermaphrodite. Aussi, ces voix s'emparent-elles de l'âme des spectateurs avec la rapidité et la force de l'électricité ou du magnétisme. La voix de contralto est en quelque sorte l'écho des sentiments de l'auditeur : si celui qui écoute chantait, il voudrait bien certainement, chanter ainsi.

C'était donc là l'effet produit sur l'auditoire par la voix de Carmélite. Douée d'une habileté peu commune, quoique purement instinctive, car elle connaissait peu les procédés des grands chanteurs à la mode, Carmélite unissait, avec un bonheur étonnant, la voix de tête à la voix de poitrine : l'union de ces deux voix était apparente, et un vieux maître eût été bien embarrassé de dire combien d'études avaient été nécessaires pour combiner les effets merveilleux de deux voix si contraires.

Carmélite, en grande musicienne qu'elle était, et sous l'œil de Colomban, avait étudié si laborieusement et si fermement les principes fondamentaux de la musique, qu'elle n'avait besoin désormais que de se laisser aller, pour séduire et pour électriser ; si sa voix était belle son goût était parfait Habituée, dès les premières leçons aux sobriétés de la musique allemande, elle ne faisait qu'un usage fort modéré des fioritures italiennes, et ne s'en servait que pour augmenter l'expression d'un morceau, ou pour relier une phrase à une autre, mais jamais comme agrément, jamais comme tour de force.

Nous finirons cette analyse du talent de Carmélite en disant qu'au contraire des plus grandes chanteuses de l'époque, — et même de toutes les époques, — la même note, dans deux situations différentes de l'âme, n'avait point chez elle, pour ainsi dire, le même ton

Que si, maintenant, quelqu'un s'étonne et nous taxe d'exagération, prétendant que nulle cantatrice, ayant eu pour maîtres Porpora, Mozart, Pergolèse, Weber ou même Rossini, n'est arrivée aux perfections de cette double voix, nous répondrons que Carmélite avait eu un maître bien autrement sérieux que ceux que nous venons de nommer, et que l'on appelle le Malheur !

Aussi, à la fin du troisième couplet, ce fut un hourra unanime, une frénésie inexprimable.

Les dernières notes ne s'étaient pas encore éteintes, plaintives et gémissantes comme le cri de la Douleur elle-même, qu'un tonnerre d'applaudissements ébranla la coupole dorée de ce salon mondain. Chacun se leva, comme pour être le premier à complimenter, à féliciter l'artiste qui venait de le ravir ; c'était une véritable fête, un entraînement général, tout ce que la *furia francese*, oublieuse du décorum, peut autoriser. On se précipitait vers le piano, pour regarder de plus près cette jeune fille, belle comme la Beauté, puissante comme la Force, sinistre comme le Désespoir. Les vieilles femmes qui enviaient sa jeunesse, les jeunes femmes qui enviaient sa beauté, toutes celles qui enviaient son talent incomparable, tous ceux qui se disaient qu'il y aurait presque une gloire à être aimé d'une pareille femme, s'approchaient d'elle, lui prenant la main, et la lui serrant avec amour !

Et voilà pourquoi l'art est véritablement beau, véritablement grand : c'est qu'il fait en un instant un vieil ami d'un inconnu.

Mille invitations, comme les fleurs futures de sa renommée, tombèrent et s'éparpillèrent en un instant autour de Carmélite

Le vieux général, qui s'y connaissait, nous l'avons dit, le vieux général, qui n'était pas facile à émouvoir, laissa

couler ses larmes ; c'était la pluie de l'orage qui avait gonflé son cœur pendant qu'il entendait chanter la sombre jeune fille.

Jean Robert et Pétrus s'étaient instinctivement rapprochés l'un de l'autre, et, dans la muette étreinte de leurs mains, ils s'étaient tacitement raconté leur poignante émotion, leur mélancolique ravissement. Si Carmélite leur eût fait un signe de vengeance, ils eussent bondi sur cet insoucieux Camille, qui, ignorant ce qui s'était passé, avait écouté tout cela, le sourire aux lèvres, le lorgnon à l'œil, et criant de sa place : « Brava ! brava ! brava ! » comme il eût fait d'une stalle des Italiens.

Régina et Lydie, qui avaient compris tout ce que la présence du créole avait ajouté de douleur et d'expression à la voix de Carmélite, — Régina et Lydie, qui, pendant tout le temps que le chant avait duré, avaient tremblé, à chaque note, que le cœur de la chanteuse ne se brisât, étaient comme atterrées toutes deux ; Régina n'osait pas se retourner, Lydie n'osait pas relever la tête.

Tout à coup, à un cri d'effroi poussé par ceux qui entouraient Carmélite, les deux jeunes femmes sortirent de leur stupeur, et se retournèrent en même temps de son côté.

Carmélite, après sa dernière note pleurée, venait de renverser sa tête en arrière, et, pâle, roide, immobile, elle allait infailliblement tomber sur le parquet, si deux bras ne l'eussent soutenue, et si une voix amie ne lui eût dit tout bas :

— Courage, Carmélite ! et soyez fière : à partir de ce soir, vous n'avez plus besoin de personne !

Avant de fermer les yeux, la jeune fille eut le temps de reconnaître Ludovic, ce cruel ami qui l'avait rappelée à la vie.

Elle poussa un dernier soupir, secoua tristement la tête, et s'évanouit.

Ce fut alors seulement que, de ses yeux fermés, on vit sourdre deux larmes qui roulèrent sur ses joues glacées.

Les deux jeunes femmes la prirent des mains de Ludovic, qui était survenu pendant que Carmélite chantait, et qui, par conséquent, entré sans bruit et sans être annoncé, s'était trouvé là pour la recevoir dans ses bras.

— Ce n'est rien, dit-il aux deux amies ; de pareilles crises lui font plus de bien que de mal... Qu'elle respire ce flacon : dans cinq minutes, elle sera revenue à elle.

Régina et Lydie, aidées du général, emportèrent Carmélite dans la chambre à coucher ; seulement, le général s'arrêta à la porte.

Une fois Carmélite disparue, et l'auditoire rassuré par les quelques paroles de Ludovic, l'enthousiasme, arrêté dans son cours, fit de nouveau irruption de toutes parts.

Et ce ne fut qu'un cri unanime d'admiration !

XVII

OU LES PÉTARDS DE CAMILLE FONT LONG FEU

Quand on se fut bien extasié sur le talent de la future débutante, quand on eut épuisé en sa faveur toutes les formules de l'éloge, chacun des heureux auditeurs, en promettant de la prôner dans son cercle, se laissa peu à peu attirer du boudoir vers le salon, où retentissaient les premiers accords de l'orchestre, et passa de la musique à la danse.

Le seul épisode digne d'être rapporté dans le mouvement qui se fit à cette occasion, et que nous mentionnerons parce qu'il se lie tout naturellement à notre drame, c'est le faux pas que fit Camille de Rozan en adressant étourdiment la parole à des gens qui connaissaient à fond l'histoire de Carmélite.

Madame de Rozan, sa femme, jolie créole de quinze ans, avait été provisoirement accaparée par une douairière d'origine américaine, qui se déclarait sa parente.

Camille, voyant sa femme en famille, avait profité de la circonstance pour redevenir garçon.

Il avait aperçu Ludovic, son ancien camarade, presque son ami ; et, aussitôt le calme rétabli, à la suite de la sortie de Carmélite, dont il avait attribué l'évanouissement à la simple émotion, il s'était précipité vers le jeune docteur avec le vif engouement d'un étranger nouvellement arrivé, qui retrouve une ancienne connaissance, et, lui tendant la main :

— Par Hippocrate ! s'était-il écrié, c'est M. Ludovic !... Bonjour, monsieur Ludovic ! comment se porte monsieur Ludovic ?

— Mal, répondit froidement le jeune médecin.

— Mal ? répéta le créole. Mais vous avez le mois d'avril sur les joues !

— Qu'importe, monsieur, si j'ai le mois de décembre dans le cœur ?

— Vous avez du chagrin ?

— Plus que du chagrin : de la douleur !

— Une douleur ?

— Profonde !

— Mon Dieu ! mon pauvre Ludovic, auriez-vous perdu un parent ?

— J'ai perdu quelqu'un de plus cher qu'un parent.

— Qu'y a-t-il donc de plus cher qu'un parent ?

— Un ami... attendu que c'est plus rare.

— Est-ce que je le connaissais ?

— Beaucoup.

— Un de nos camarades de collège ?

— Oui.

— Ah ! le pauvre garçon ! dit Camille avec une suprême indifférence. Et comment s'appelait-il ?

— Colomban, répondit sèchement Ludovic en saluant Camille, et en lui tournant le dos.

Le créole fut près de sauter à la gorge de Ludovic ; mais nous avons dit ailleurs qu'il avait de l'esprit : il comprit qu'il avait fait fausse route ; il pirouetta sur les talons, remettant sa colère à une meilleure occasion.

En effet, si Colomban était mort, Ludovic avait eu le droit de s'étonner que Camille ne fût pas plus attristé d'un pareil événement.

Mais comment pouvait-il être attristé de cet événement ? Il l'ignorait !

Pauvre Colomban, si jeune, si beau, si fort, de quoi avait-il pu mourir ?

Camille chercha des yeux Ludovic, pour lui dire qu'il ignorait tout, et lui demander des détails sur la mort de leur ami commun ; mais il avait déjà disparu.

Tout en cherchant Ludovic, les regards de Camille tombèrent sur un jeune homme dont il crut reconnaître le visage sympathique ; seulement, il lui était impossible de mettre un nom sur ce visage. Il l'avait vu, il en était certain ; il l'avait connu, il pensait en être sûr. Si c'était à l'école de Droit, — ce qui était probable, — ce jeune homme pourrait lui donner les renseignements qu'il désirait.

Il alla donc à lui.

— Pardon, monsieur, dit-il, j'arrive ce matin de la Louisiane, qui est à moitié chemin, à peu près, des antipodes ; j'ai fait naturellement deux mille lieues en mer ; par suite de quoi, il me reste dans le cerveau une sorte de tangage et de roulis intellectuels qui m'ôtent à la fois le discernement et la mémoire... Pardonnez-moi donc la question que je vais avoir l'honneur de vous adresser.

— Je vous écoute, monsieur, répondit assez poliment, mais, cependant, avec assez de sécheresse, celui qu'il venait d'accoster.

— Je crois, monsieur, reprit Camille, vous avoir vu dans plusieurs circonstances, à mon dernier voyage à Paris ; et, quand je vous ai aperçu tout à l'heure, votre figure m'a frappé comme celle d'une vieille connaissance... Avez-vous plus de mémoire que moi, et ai-je l'honneur d'être connu de vous ?

— Vous avez raison, je vous connais parfaitement, monsieur de Rozan, répondit le jeune homme.

— Ah ! vous savez mon nom ? s'écria joyeusement Camille.

— Comme vous voyez.

— Et me ferez-vous le plaisir de me dire le vôtre ?

— Je me nomme Jean Robert.

— Ah ! c'est cela, Jean Robert... Parbleu ! je savais bien que je vous connaissais ! un de nos plus illustres poètes, et l'un des meilleurs amis de mon camarade Ludovic, si je ne m'abuse...

— Qui était lui-même un des meilleurs amis de Colomban, répondit Jean Robert en saluant sèchement le créole, et en se retournant.

Mais Camille l'arrêta.

— Monsieur, par grâce ! lui dit-il ; vous êtes la seconde personne qui me parle de la mort de Colomban... Pourriez-vous me donner des détails sur cette mort ?

— Lesquels ?

— Je désire savoir de quelle maladie Colomban est mort.

— Il n'est pas mort de maladie.

— Aurait-il donc été tué en duel ?

— Non, monsieur, il n'a pas été tué en duel.

— Mais, enfin, comment est-il mort ?

— Il s'est asphyxié, monsieur.

Et, cette fois, Jean Robert salua si froidement Camille, que celui-ci, tout entier, d'ailleurs, à son étonnement, ne songea pas à l'arrêter davantage.

— Mort ! murmura Camille ; mort asphyxié ! Qui aurait pu supposer cela de Colomban, lui si pieux ?... Ah ! Colomban !

Et Camille leva les mains au ciel, en homme qui, pour croire la chose qu'on vient de lui dire, aurait besoin qu'on la lui répétât deux fois.

En levant les mains, Camille leva les yeux, et, en levant les yeux, il aperçut un jeune homme qui paraissait absorbé dans les plus profondes réflexions.

Il le reconnut pour un artiste qu'on lui avait montré pendant le trouble qui avait suivi l'évanouissement de Car-

mélite, et qu'on lui avait dit être un peintre des plus distingués. La figure de ce jeune homme exprimait la plus vive admiration.

C'était Pétrus, que l'effort sublime de Carmélite remplissait à la fois de tristesse et d'orgueil. — Les artistes avaient donc un autre cœur que le reste des hommes; les artistes avaient donc une autre âme; les artistes étaient donc des êtres privilégiés, pour la douleur peut-être; mais, enfin, puisqu'ils triomphaient si royalement de la douleur, c'étaient des êtres à part!

Camille se trompa à l'expression du visage de Pétrus: il le prit purement et simplement pour un dilettante en extase; et, allant à lui avec l'intention de lui faire un compliment des plus agréables:

— Monsieur, lui dit-il, si j'étais peintre, je ne choisirais pas d'autre physionomie que la vôtre pour exprimer le ravissement d'un grand cœur en entendant la divine musique du grand maître.

Pétrus regarda Camille avec une froideur dédaigneuse, et s'inclina sans répondre.

Camille continua:

— Je ne sais pas précisément jusqu'où va l'enthousiasme des Français pour la musique du divin Rossini; mais, dans nos colonies, elle fait fureur: c'est de la passion, de la frénésie, du fanatisme! J'avais un ami, amateur de la musique allemande, qui a été tué en duel, pour avoir prétendu que Mozart était supérieur à Rossini, et dit qu'il préférait les *Nozze di Figaro* au *Barbier de Séville*. Pour moi, j'avoue que je suis partisan de Rossini, et que je le mets à cent pieds au-dessus de Mozart... C'est mon opinion, et, au besoin, je la soutiendrais jusqu'à la mort.

— Ce n'était pas, je crois, l'opinion de votre ami Colomban, monsieur, dit Pétrus en saluant froidement le créole.

— Ah! parbleu! s'écria Camille, puisque tout le monde s'est donné le mot ici pour me parler de Colomban, et que vous faites comme tout le monde, monsieur, vous me direz si c'est à cause du triomphe de Rossini sur Mozart qu'il s'est asphyxié.

— Non, monsieur, répondit Pétrus avec une suprême politesse: il s'est asphyxié parce qu'il aimait Carmélite, et qu'il a préféré mourir plutôt que de trahir son ami.

Camille jeta un cri, et porta ses deux mains à son front, comme si un éblouissement passait sur ses yeux.

Pendant ce temps, Pétrus, ainsi qu'avaient successivement fait Ludovic et Jean Robert, passa du boudoir dans le salon.

Au moment où Camille, un peu remis du choc qu'il venait d'éprouver, écartait ses mains de son visage, et rouvrait les yeux, il vit devant lui — ce qui ne lui était pas encore arrivé depuis son entrée dans les salons de M. de Marande — un jeune homme de belle et hautaine tournure, qui se tenait prêt à l'aborder, quand lui-même serait prêt à soutenir cet abordage.

— Monsieur, lui dit le jeune homme, j'apprends que vous arrivez des colonies ce matin même, et que, pour la première fois, ce soir, vous avez été présenté à M. et à madame de Marande. Voulez-vous me faire l'honneur de m'accepter pour parrain dans les salons de notre commun banquier, et pour guide à travers les plaisirs de la capitale?

Cet obligeant cicerone, c'était le comte Lorédan de Valgeneuse, qui avait, dès son entrée, remarqué la jolie créole que venait d'importer en France Camille de Rozan, et qui, à tout hasard, essayait de se mettre bien avec le mari, pour, le cas échéant, se mettre, s'il était possible, mieux encore avec la femme.

Camille respira en rencontrant un homme qui échangeait dix paroles avec lui sans que le nom de Colomban fût mêlé à ces dix paroles.

Il va sans dire qu'il accepta avec empressement l'offre de M. de Valgeneuse.

Les deux jeunes gens s'engagèrent alors dans les salons de danse; on venait de jouer le prélude d'une valse. Ils entrèrent juste au moment où la valse commençait.

La première personne qu'ils rencontrèrent en entrant dans le salon, — on eût dit que son frère lui avait donné là rendez-vous, tant elle semblait attendre! — ce fut mademoiselle Suzanne de Valgeneuse.

— Monsieur, dit Lorédan, permettez-moi de vous présenter à ma sœur, mademoiselle Suzanne de Valgeneuse.

Puis, sans attendre la réponse de Camille, que, du reste on pouvait lire dans ses yeux.

— Ma chère Suzanne, dit le comte, je vous présente un nouvel ami, M. Camille de Rozan, gentilhomme américain.

— Oh! mais, dit Suzanne, votre nouvel ami, mon cher Lorédan, est pour moi une ancienne connaissance!

— Bah! et comment cela?

— En quoi! dit Camille avec une orgueilleuse joie, j'aurais l'honneur d'être connu de vous, mademoiselle?

— Oh! parfaitement, monsieur! répondit Suzanne. A Versailles, dans la pension où j'étais, il n'y a pas bien longtemps encore, j'étais étroitement liée avec deux de vos compatriotes

En ce moment, Régina et madame de Marande, après avoir confié aux soins d'une femme de chambre Carmélite revenue de son évanouissement, entraient dans la salle de bal.

Lorédan fit un signe imperceptible à sa sœur, qui lui répondit par un imperceptible sourire.

Et, tandis que, pour la troisième fois de la soirée, Lorédan s'apprêtait à renouer, avec madame de Marande, la conversation toujours interrompue, Camille et mademoiselle de Valgeneuse, pour faire plus ample connaissance, s'élançaient dans le tourbillon vertigineux de la valse, et s'y perdaient au milieu d'un océan de gaze, de satin et de fleurs.

XVIII

COMMENT ÉTAIT MORTE LA LOI D'AMOUR

Faisons quelques pas en arrière; car nous nous apercevons que, pressé d'entrer chez madame de Marande, nous avons cavalièrement enjambé par-dessus des événements et des journées qui doivent avoir leur place dans ce récit, comme ils l'ont déjà dans l'histoire.

On se rappelle le scandale qui s'était produit à l'enterrement de M. le duc de la Rochefoucauld.

Comme quelques-uns des personnages qui tiennent le premier rang dans notre histoire y jouaient un rôle, nous avons essayé de raconter dans tous ses détails cette terrible scène, où la police était arrivée au résultat qu'elle se proposait: arrêter M. Sarranti, et tâter le degré de résistance qu'était capable d'opposer la population aux plus incroyables insultes qu'on pût faire au cadavre d'un homme qu'elle entourait de son respect et de son amour.

Force était restée à la loi! comme on dit en langage gouvernemental.

« Encore une victoire pareille, disait Pyrrhus, qui n'était point un roi constitutionnel, mais qui était un tyran plein de sens, et je suis perdu! » C'est ce qu'aurait dû se dire Charles X après la triste victoire qu'il venait de remporter sur les marches de l'Assomption.

En effet, l'émotion produite avait été profonde, et, cela, non seulement sur la foule, — dont le roi, momentanément du moins, était trop éloigné pour sentir le tressaillement à travers les différentes couches sociales qui le séparaient d'elle, — mais encore sur la chambre des pairs, dont il n'était séparé que par le tapis étendu sur les marches du trône.

Les pairs, nous l'avons déjà dit, s'étaient sentis insultés, depuis le premier jusqu'au dernier, par l'insulte faite aux restes du duc de la Rochefoucauld. Les plus indépendants avaient manifesté tout haut leur indignation; les plus *dévoués* l'avaient renfermée dans le fond de leur cœur; mais, là, elle bouillonnait au souffle de ce terrible conseiller qu'on appelle l'orgueil. Tous attendaient une occasion de rendre, soit au ministère, soit même à la royauté, cette ruade immonde que la haute chambre venait de recevoir de la police.

Le projet de la *loi d'amour* allait leur fournir cette occasion.

Il avait été soumis à l'examen de MM. de Broglie, Portalis, Portal et le Bastard.

Nous avons oublié les noms des autres membres de la commission; — cela soit dit sans intention de blesser aucunement les honorables.

La commission d'examen, dès ses premières séances, avait paru loin d'être sympathique au projet.

Les ministres eux-mêmes commençaient à s'apercevoir, avec ce même effroi qu'éprouvent des voyageurs qui, parcourant un pays inconnu, se trouvent tout à coup sur le bord d'un précipice, les ministres eux-mêmes, disons-nous, commençaient à s'apercevoir que, sous la question politique, qui paraissait la question principale, était cachée une question individuelle bien autrement grave.

La loi contre la liberté de la presse eût peut-être passé, en effet, si elle n'eût attenté qu'aux droits de l'intelligence. Qu'importaient les droits de l'intelligence à la bourgeoisie, cette suprême puissance de l'époque? Mais la loi contre la liberté de la presse attentait aux intérêts matériels, question bien autrement vitale pour tous ces souscripteurs au Voltaire-Touquet qui lisaient le *Dictionnaire philosophique* en prenant du tabac dans une tabatière à la Charte.

Ce qui leur ouvrait peu à peu les yeux, à ces pauvres aveugles à cent mille francs d'appointements, c'était que toutes les dispositions attentatoires à la liberté de la presse et aux intérêts de l'industrie étaient, contre toutes prévisions, unanimement repoussées par la commission de la chambre des pairs.

Alors, ils commencèrent à craindre un rejet absolu.

Ce qui pouvait leur arriver de moins désagréable, c'est

que le projet se présentât devant la chambre avec de tels amendements, que ces amendements arrivassent à en détruire l'effet.

Il fallait choisir entre une retraite, une défaite et peut-être une déroute. Il y eut conseil : chacun fit part à tous de ses appréhensions, et il fut convenu que la discussion serait remise à la prochaine session.

Dans l'intervalle, M. de Villèle se chargeait, par une de ces combinaisons qui lui étaient familières, de donner au ministère, dans la chambre haute, une majorité aussi docile et aussi régulièrement disciplinée que celle dont il jouissait à la chambre des députés.

Puis, sur ces entrefaites, se produisit un incident qui acheva de ruiner le projet de loi.

Le 12 avril — un des jours sur lesquels nous avons si cavalièrement enjambé — était l'anniversaire de la première rentrée de Charles X à Paris : 12 avril 1814. Ce jour-là, la garde nationale faisait le service militaire des postes des Tuileries, remplaçant ainsi toutes les autres troupes du palais.

C'était une faveur dont le roi récompensait le dévouement de la garde nationale, qui, pendant plusieurs semaines, avait formé son unique garde ; c'était, enfin, une marque de confiance qu'il donnait à la population de Paris.

Mais, ce jour-là, chose qu'il n'avait pas été possible de prévenir, le 12 avril était tombé sur un jeudi saint.

Or, le jeudi saint, le roi Charles X, tout entier à ses dévotions, ne pouvait livrer son esprit à aucune préoccupation politique ; on avait donc reporté le service de la garde du 12 au 16, du jeudi saint au lundi de Pâques.

En conséquence, le 16 au matin, au moment de la garde montante, comme neuf heures sonnaient au pavillon de l'Horloge, le roi Charles X descendit le perron des Tuileries, en général de la garde nationale. Il était accompagné de M. le dauphin et entouré d'un nombreux état-major.

Il arriva sur la place du Carrousel, où se trouvaient réunis des détachements fournis par toutes les légions de la garde nationale, y compris la légion de cavalerie.

Parvenu devant le front de bataille de la garde nationale, il salua, selon son usage, avec cordialité et effusion.

Bien que, dans ses promenades ordinaires, Charles X, dépopularisé peu à peu, — non point par ses défauts personnels, mais par les erreurs de son gouvernement, qui avait adopté une politique antinationale, — bien que, dans ses promenades ordinaires, disons-nous, Charles X eût été habitué, depuis un an, à un accueil assez froid, encore provoquait-il de temps en temps, par les sourires et les saluts qu'il envoyait à la foule, de sympathiques acclamations.

Mais, ce jour-là, l'accueil fut glacial. Nul élan, nul enthousiasme ; quelques rares cris de « Vive le roi ! » timidement hasardés, à peine entendus et comme arrêtés en route.

Il passa la revue, et quitta le Carrousel, le cœur gonflé d'une tristesse amère, accusant de cet accueil de la foule, non pas son système gouvernemental, mais les calomnies des journaux, mais les menées sourdes du parti libéral.

Plusieurs fois, pendant la revue, il s'était retourné vers son fils comme pour l'interroger ; mais M. le dauphin avait le singulier avantage d'être distrait sans que son esprit fût ailleurs. M. le dauphin suivait machinalement son père ; et, en rentrant au palais, M. le dauphin avait bien la conscience qu'il venait de faire une petite promenade à cheval, M. le dauphin se doutait bien qu'il venait de passer une revue ; mais il est probable qu'il lui eût été impossible de dire quelle espèce de troupe venait de défiler devant lui.

Ce ne fut donc pas à M. le dauphin que le vieux roi, qui se sentait isolé dans sa grandeur, faible dans son droit



Camille porta ses deux mains à son front.

divin, s'adressa : ce fut à un homme de soixante ans, portant l'uniforme de maréchal de France et le double cordon de Saint-Louis et du Saint-Esprit.

Cet homme, c'était une des vieilles gloires de la France ; c'était le soldat du régiment de Médoc, c'était le chef de bataillon des volontaires de la Meuse, c'était le colonel du régiment de Picardie, c'était le conquérant de Trèves, le héros du pont de Manheim, le commandant des grenadiers réunis de la grande armée, le vainqueur d'Ostrolenka, l'homme de Wagram, de la Bérésina, de Bautzen, le major général de la garde royale, le commandant en chef de la garde parisienne ; c'était le mutilé de tous les combats auxquels il assistait ; c'était celui dont le corps comptait vingt-sept blessures, cinq de plus que celui de César, et qui avait survécu à ses vingt-sept blessures ; — c'était le maréchal Oudinot, duc de Reggio.

Charles X prit le vieux soldat sous le bras, et, le tirant hors du cercle de courtisans qui attendaient son retour :

— Voyons, maréchal, lui dit-il, parlez-moi franchement.

Le maréchal regarda le roi avec étonnement ; le silence et la froideur de la garde nationale ne lui avaient point échappé.

— Franchement, sire ? demanda-t-il.

— Oui, je désire savoir la vérité.

Le maréchal sourit.

— Cela vous étonne qu'un roi désire savoir la vérité. On nous trompe donc bien, nous autres, mon cher maréchal ?

— Mais, sire, chacun fait de son mieux pour cela.

— Et vous ?

— Moi, je ne mens jamais, sire !

— Alors, vous dites la vérité ?

— J'attends qu'on me la demande.

— Et alors... ?

— Eh bien, maréchal, que dites-vous de la revue ?

— Froide !

— A peine si l'on a crié : « Vive le roi ! » Avez-vous remarqué cela, maréchal ?

— Je l'ai remarqué, sire.

— J'ai donc démérité de la confiance et de l'affection de mon peuple ?

Le vieux soldat se tut.

— Sire, que Votre Majesté m'interroge, elle verra.

— Ne m'entendez-vous pas, maréchal ? lui demanda Charles X.

— Si fait, sire, je vous entends.

— Eh bien, je vous demande si, *à votre avis*, entendez-vous, maréchal ? je vous demande si, à votre avis, j'ai démérité de la confiance et de l'affection de mon peuple.

— Sire !

— Vous m'avez promis la vérité, maréchal.

— Pas vous, sire, mais vos ministres. Par malheur, le peuple ne comprend pas les subtilités de votre gouvernement constitutionnel ; roi et ministres, il confond tout.

— Mais qu'ai-je donc fait ? s'écria le roi.

— Vous n'avez pas fait, sire, vous avez laissé faire.

— Maréchal, je vous jure que je suis plein de bonnes intentions.

— Il y a un proverbe, sire, qui prétend que l'enfer en est pavé !

— Voyons, maréchal, dites-moi tout ce que vous en pensez.

— Sire, reprit le maréchal, je serais indigne des bontés du roi si... je... n'obéissais point à l'ordre qu'il me donne.

— Eh bien ?

— Eh bien, sire, je pense que vous êtes un bon et loyal prince ; mais Votre Majesté est entourée et circonvenue par des conseillers ou aveugles ou ignorants, qui ne voient pas ou qui voient mal.

— Continuez, continuez.

— La voix publique vous dit, par ma voix, sire, que votre cœur est véritablement français et que c'est dans votre cœur et non ailleurs, qu'il faut lire.

— Alors on est mécontent ?

Le maréchal s'inclina.

— Et à quel propos ce mécontentement ?

— Sire, la loi sur la presse blesse profondément et mortellement la population.

— Vous croyez que c'est à cela que je dois la froideur d'aujourd'hui ?

— Sire, j'en suis sûr.

— Alors, un conseil, maréchal.

— Sur quoi, sire ?

— Sur ce que j'ai à faire.

— Sire, je n'ai pas de conseil à donner au roi.

— Si fait, quand j'en demande un.

— Sire, votre haute sagesse...

— Que feriez-vous à ma place, maréchal ?

— C'est sur l'ordre du roi que je parle.

— Mieux que cela, duc, reprit Charles X avec une majesté qui ne lui faisait pas défaut dans certaines occasions, c'est sur ma prière.

— Eh bien, sire, reprit le maréchal, faites retirer la loi ; convoquez pour une autre revue la garde nationale tout entière, et vous verrez, par ses acclamations unanimes, quelle était la vraie cause de son silence d'aujourd'hui.

— Maréchal, la loi sera retirée demain. Fixez vous-même le jour de la revue.

— Sire, Votre Majesté veut-elle que ce soit pour le dernier dimanche du mois, c'est-à-dire pour le 29 avril ?

— Donnez les ordres vous-même : vous êtes commandant général de la garde nationale.

Le soir même, le conseil était réuni aux Tuileries, et, malgré les résistances opiniâtres de quelques-uns, le roi exigeait le retrait immédiat de la *loi d'amour*.

Les ministres, malgré les félicités qu'ils s'étaient promises de l'application de cette loi, furent obligés de se soumettre à l'autorité souveraine. Le retrait de la loi, d'ailleurs, n'était qu'un acte de prudence, une mesure de précaution qui leur épargnait un échec certain et décisif devant la chambre des pairs.

Le lendemain de cette première revue, c'est-à-dire de cette manifestation de la garde nationale dont le roi avait si bien apprécié les effets, et le maréchal Oudinot si bien jugé la cause, M. de Peyronnet demanda la parole au commencement de la séance de la chambre des pairs, et lut à la tribune l'ordonnance qui retirait le projet de loi. Ce fut un immense cri de joie poussé des quatre coins de la France, et par tous les journaux indistinctement, royalistes ou libéraux.

Le soir, Paris fut illuminé.

De longues colonnes d'ouvriers imprimeurs parcoururent les rues et les places publiques de la ville aux cris de « Vive le roi ! Vive la chambre des pairs ! Vive la liberté de la presse ! »

Ces promenades, le prodigieux concours de curieux qui encombraient les boulevards, les quais, les rues latérales, affluant par toutes les grandes artères jusqu'aux Tuileries, comme le sang afflue vers le cœur ; les cris de cette foule, l'explosion des pétards lancés par les fenêtres, l'ascension enflammée des fusées volantes qui parsemaient le ciel d'étoiles éphémères, la prodigalité des lumières placées à tous les édifices autres que les édifices publics, tout ce bruit, tout cet éclat, offraient un aspect de fête, un air de joie que ne présentent pas d'habitude les solennités officielles ordonnées par le gouvernement.

L'allégresse ne fut pas moindre dans les autres grandes villes du royaume ; il semblait, non point que la France eût remporté une de ces victoires auxquelles elle est accoutumée, mais que chaque Français eût triomphé individuellement.

Cette allégresse se manifestait, en effet, sous les formes non seulement les plus diverses, mais encore les plus individuelles ; chacun cherchait une manière personnelle de témoigner sa joie.

Ici, c'étaient des chœurs nombreux qui stationnaient sur les places ou parcouraient les rues en faisant entendre des chants nationaux ; là, c'étaient des feux d'artifice improvisés qui se prolongeaient par toute sorte de caprices populaires ou des danses qui duraient toute la nuit ; ailleurs, c'étaient des promenades aux flambeaux, exécutées, comme les courses antiques, à pied ou à cheval ; ailleurs encore, des arcs de triomphe ou des colonnes chargées d'inscriptions ; partout, c'était des illuminations flamboyantes ; — celles de Lyon notamment, furent admirables : les rives des deux fleuves, les principales places de la cité, les nombreuses terrasses de ses nombreux faubourgs se trouvèrent, pour ainsi dire, reliées par de longs cordons de feu que reflétaient les eaux du Rhône et de la Saône.

Marengo n'avait pas inspiré plus d'orgueil ; Austerlitz, plus d'enthousiasme.

C'est que l'une et l'autre de ces victoires n'était qu'un triomphe ; la chute de la *loi d'amour* était à la fois un triomphe et une vengeance ; c'était un engagement pris, vis-à-vis de la France, de la débarrasser de ce ministère qui, à chaque session nouvelle, s'était donné la tâche de détruire quelqu'une des libertés promises, garanties, consacrées par le pacte fondamental.

Cette manifestation éclatante de la conscience publique, cette démonstration populaire, cette allégresse spontanée du pays tout entier à la nouvelle du retrait de la loi, stupéfièrent les ministres, qui résolurent, dès le même soir, au milieu de tout ce bruit et de toutes ces rumeurs, de se rendre en corps chez le roi.

Ils demandèrent à être introduits.

On chercha le roi.

Le roi n'était point sorti, et, cependant, il n'était ni au grand salon, ni dans son cabinet, ni chez M. le dauphin, ni chez madame la duchesse de Berry.

Où était-il donc ?

Un valet de chambre dit qu'il avait vu Sa Majesté, suivie du maréchal Oudinot, s'acheminer vers l'escalier qui conduisait à la terrasse du pavillon de l'Horloge.

On monta cet escalier.

Deux hommes étaient debout, dominant tous ces cris, toutes ces rumeurs, toutes ces lumières, se détachant en vigueur sur le globe lumineux de la lune, et sur les nuages argentés qui passaient rapidement au ciel.

Ces deux hommes, c'étaient Charles X et le maréchal Oudinot.

On leur annonça la visite ministérielle.

Le roi regarda le maréchal.

— Que viennent-ils faire ? demanda-t-il.

— Réclamer de Votre Majesté quelque mesure répressive contre la joie publique.

— Faites monter ces messieurs, dit le roi.

Les ministres, fort étonnés, suivirent l'aide de camp à qui le valet de chambre avait transmis l'ordre du roi.

Cinq minutes après le conseil était réuni sur la plate-forme du pavillon de l'Horloge.

Le drapeau blanc, le drapeau de Taillebourg, de Bouvines et de Fontenoy, se déployait gracieusement selon les caprices de la brise. On eût dit qu'il était tout fier d'entendre ces acclamations inaccoutumées.

M. de Villèle s'avança.

— Sire, dit-il, ému du danger que court Votre Majesté, je viens avec mes collègues...

Le roi l'arrêta.

— Monsieur, demanda-t-il, votre discours était préparé, n'est-ce pas, avant de sortir de l'hôtel des finances ?

— Sire...

— Je ne refuse pas de l'entendre, monsieur ; mais, auparavant, je désire que, de cette plate-forme qui domine Paris, vous regardiez et vous écoutiez ce qui se passe.

Et le roi étendit la main vers cet océan de lumière.

— Alors, hasarda M. de Peyronnet, c'est notre démission que demande Sa Majesté.

— Eh ! qui vous parle de démission, monsieur ? Je ne vous demande rien ; je vous dis de regarder et d'écouter.

Il se fit un instant de silence, non pas dans les rues, — les rues étaient, au contraire, de moment en moment, plus bruyantes et plus joyeuses, mais parmi les illustres observateurs.

Le maréchal se tenait à l'écart, le sourire du triomphe sur les lèvres ; le roi, la main toujours étendue, et se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, dominait, grâce à sa haute taille, qui, ayant fléchi sous le poids des années, se redressait cependant dans les grandes circonstances, — le roi dominait tous ces hommes. En ce moment, sa pensée, comme sa taille, les dépassait de toute la tête.

— Maintenant, parlez, monsieur de Villèle, reprit le roi, qu'avez-vous à me dire ?

— Rien, sire, répondit le président du conseil, et il ne nous reste qu'à présenter à Votre Majesté l'hommage de nos respects.

Charles X salua ; les ministres se retirèrent.

— Décidément, maréchal, je crois que vous avez raison, dit le roi.

Et il regagna ses appartements.

A la prochaine séance du conseil, le roi exposa aux ministres le désir qu'il avait de passer une revue le 29 avril.

C'était le 25 que Sa Majesté manifestait cette intention.

Les ministres essayèrent d'abord de combattre la volonté du roi ; mais cette volonté était trop bien arrêtée pour céder aux mauvaises armes de l'intérêt personnel. Alors, ils se rabattirent sur un détail : c'était d'isoler les gardes nationaux des séditieux et des provocateurs qui ne manqueraient pas de les entourer.

Le lendemain, un ordre du jour faisait connaître que, « le roi ayant annoncé à la parade du 16 avril que, pour donner une preuve de sa bienveillance et de sa satisfaction à la garde nationale, il avait l'intention de la passer en revue, cette revue aurait lieu au Champ de Mars le dimanche 29 avril. »

C'était une grande nouvelle.

Dès la veille au soir, c'est-à-dire dès le 25, un ouvrier imprimeur, affilié aux sociétés secrètes, avait apporté à Salvator une épreuve de l'ordre du jour qui devait être affiché le lendemain.

Salvator était fourrier dans la 11e légion. — On comprend pourquoi il avait accepté, sollicité même ce grade de fourrier : c'était là un des mille moyens qu'employait l'actif carbonaro pour se mettre en contact avec les opinions populaires.

Cette revue était une occasion de tâter l'esprit public : Salvator ne la négligea point.

Plus de cinq cents ouvriers dont il connaissait les ardentes opinions avaient toujours refusé de faire partie de la garde nationale, motivant leur refus sur la dépense que nécessitait l'uniforme ; quatre délégués, choisis par Salvator, visitèrent ces hommes à domicile ; chacun de ceux-ci reçut cent francs, à la condition d'avoir son costume complet, et de prendre son rang dans la compagnie, le dimanche 29. On donna les adresses de tailleurs appartenant à l'association, et qui avaient pris l'engagement de fournir le costume au jour fixé, pour la somme de quatre-vingt-cinq francs. Il restait à chaque homme quinze francs de boni.

Il en fut fait ainsi dans les douze arrondissements.

Les maires, presque tous libéraux, étaient enchantés de cette démonstration ; ils ne firent aucune difficulté de remettre des fusils aux nouveaux enrôlés.

Cinq ou six mille hommes qui, huit jours auparavant, ne faisaient pas même partie de la garde nationale, furent de la sorte armés et habillés. Tous ces hommes devaient obéir, non pas aux ordres de leurs colonels, mais au signal d'un chef carbonaro reconnaissable pour eux seuls. Toutefois, comme les plus avancés ne croyaient pas encore l'heure de l'insurrection venue, il était ordonné, de la part de la vente suprême, de ne se porter à aucun acte d'hostilité pendant la revue.

De son côté, la police était sur pied, et se tenait l'œil au guet, l'oreille aux écoutes. Mais que faire contre des hommes qui s'empressent d'obéir aux ordres du roi ?

M. Jackal incorpora dix hommes dans chaque légion ; seulement, comme cette idée ne lui vint que lorsqu'il eut appris le mouvement qui s'opérait, il se trouva que les tailleurs de Paris avaient tant d'ouvrage, que la plupart des hommes de M. Jackal furent bien armés le dimanche, mais ne furent habillés que le lundi.

C'était trop tard !

XIX

LA REVUE DU DIMANCHE 29 AVRIL

Depuis le moment où l'ordre du jour annonçant la revue pour le 29 avril avait été publié, jusqu'au jour de cette revue, on avait senti courir dans Paris un de ces sourds tressaillements qui précèdent et annoncent les orages politiques. Nul ne pouvait dire ce que présageait cette espèce de fièvre, ni même qu'elle présageât quelque chose ; mais, sans savoir à quel vertige on était en proie, on se rencontrait, on se serrait la main, on se disait :

— Vous y serez ?

— Dimanche ?

— Oui.

— Je crois bien !

— N'y manquez pas !

— Je n'ai garde !

Puis on se serrait de nouveau la main, — les maçons et les affiliés aux ventes avec le signe de leur société, les autres tout simplement, — et l'on se quittait en se disant chacun à soi-même :

— Y manquer ? Ah ! par exemple !

Du 26 au 29, les journaux libéraux ne firent que parler de cette revue, excitant les citoyens à s'y trouver, et leur recommandant la prudence. On sait ce que veulent dire ces recommandations venant de plumes ennemies du gouvernement ; elles veulent dire : « Tenez-vous prêts à tout événement, car un événement est suspendu dans l'air, et saisissez l'occasion ! »

Ces trois jours n'avaient point passé indifférents pour les jeunes héros de notre histoire. Cette génération, qui est la nôtre, — est-ce un avantage ou une infériorité ? — avait encore, à cette époque, la foi, perdue non point par elle, — elle est restée jeune de cœur, — mais par la génération qui l'a suivie, et qui est aujourd'hui celle des hommes de trente à trente-cinq ans. Cette fois, c'est le vaisseau qui a fait naufrage dans les révolutions de 1830 et de 1848, lesquelles étaient encore cachées dans l'avenir, comme un enfant qui vit et qui tressaille déjà est caché dans le sein de sa mère.

Chacun de nos jeunes amis avait donc senti l'influence de ces trois jours, les uns activement, les autres passivement.

Salvator, un des principaux chefs du carbonarisme, cette religion de l'époque ; âme des sociétés secrètes, organisées non seulement à Paris, non seulement dans les départements, mais encore à l'étranger ; Salvator avait, comme nous l'avons vu, contribué activement à renforcer les rangs de la garde nationale de cinq ou six mille patriotes qui, jusque-là, n'en avaient point fait partie. Ces patriotes étaient habillés, avaient des fusils ; c'était l'important ; des cartouches, il serait facile de s'en procurer ; à un jour donné, à un moment convenu, on se retrouverait avec un uniforme et des armes.

Justin, simple voltigeur dans une compagnie de la 11e légion ; Justin, qui avait jusque-là négligé ces relations superficielles qu'une nuit passée au corps de garde, que deux heures passées en faction nouent entre deux citoyens ; Justin, depuis qu'il avait vu dans le carbonarisme un moyen de renverser ce gouvernement sous lequel un noble, appuyé

d'un prêtre, pouvait impunément porter le trouble dans les familles ; Justin s'était mis à faire de la propagande carbonariste avec une activité d'autant plus grande qu'elle avait été jusque-là contenue ; et, comme il était estimé, aimé, honoré même, dans son quartier, à cause de ses vertus de famille, si bien connues, il était écouté comme un oracle par des gens qui, au reste, ne demandaient pas mieux que d'être convaincus, et qui allaient eux-mêmes au-devant de la conviction.

Quant à Ludovic, Pétrus et Jean Robert, c'étaient de simples unités, mais agissant chacune sur un centre. Ludovic inspirait et dirigeait ses jeunes condisciples, les étudiants en droit et en médecine, dont il avait quitté les rangs depuis la veille à peine ; Pétrus, toute cette jeunesse d'atelier, alors pleine de flamme artistique et de foi nationale ; Jean Robert, tout ce qui tenait une plume, et qui, suivant un chef reconnu sur le terrain de l'art, était prêt à le suivre aussi sur tout autre terrain où il lui plairait de s'aventurer.

Jean Robert faisait partie de la garde nationale à cheval ; Pétrus et Ludovic étaient lieutenants dans la garde nationale à pied.

Chacun d'eux, avec ses préoccupations d'art, de science ou d'amour, — car ces jeunes cœurs-là étaient ouverts à tous les sentiments généreux, — chacun d'eux, disons-nous, avait vu venir ce jour du 29 avril en éprouvant sa part de cette trépidation générale dont nous avons constaté l'existence sans en pouvoir spécifier la cause.

Le soir du 28, sur la convocation de Salvator, il y avait eu réunion chez Justin. Là, Salvator, gravement et simplement, avait mis ses quatre compagnons au courant de ce qui se passait. Il croyait à une démonstration pour le lendemain, mais pas à un mouvement ; il les priait de rester maîtres d'eux, et de ne rien faire de grave sans qu'ils eussent su de lui-même si le moment était venu.

Enfin, le grand jour avait lui. C'était bien véritablement un dimanche, à en juger par l'aspect des rues de Paris ; plus qu'un dimanche : c'était un jour de fête.

Dès neuf heures du matin, les légions des divers arrondissements sillonnaient Paris, musique en tête, et étaient suivies, soit sur les trottoirs, soit sur les deux côtés des boulevards, par la population des divers quartiers qu'elles traversaient.

A onze heures, vingt mille gardes nationaux étaient rangés en bataille devant l'Ecole militaire. Ils avaient sous leurs pieds cette terre du Champ de Mars si pleine de souvenirs, et qui avait été remuée par leurs pères dans ce grand jour de la Fédération qui fit de la France une patrie, et de tous les Français des frères. Le Champ de Mars ! c'est le seul monument qui soit resté de cette formidable révolution qui avait mission, non pas d'élever, mais de détruire. Or, qu'avait-elle à détruire surtout ? La vieille race des Bourbons, dont un membre osait, dans cet aveuglement qui est la maladie contagieuse des rois, venir fouler cette terre, plus brûlante que la lave du Vésuve, plus mouvante que les sables du Sahara !

Depuis plusieurs années, la garde nationale n'avait point été passée en revue. C'est un singulier esprit que celui de ces soldats citoyens : si on leur fait monter leur garde, ils murmurent ; si on les dissout, ils s'insurgent.

La garde nationale, lasse de son inaction, avait donc répondu à l'appel qu'on lui avait fait. Renforcée de six mille hommes vêtus à neuf, elle était au grand complet et magnifique de tenue.

Au moment où elle se rangeait en bataille, la face tournée vers Chaillot, c'est-à-dire du côté par lequel devait arriver le roi, trois cent mille spectateurs prenaient place sur les talus qui enceignent les terrains de manœuvre. Chacun de ces trois cent mille spectateurs semblait, par ses regards approbateurs, par ses bravos prolongés, par ses vivats sans cesse renaissants, féliciter la garde nationale des soins qu'elle avait mis à représenter dignement la capitale, et à remercier par sa présence le roi, qui venait de se rendre au vœu général de la nation en retirant la loi maudite ; — car, il faut le dire, excepté dans le cœur de ces conjurés qui reçoivent de leurs pères et qui transmettent à leurs enfants la grande tradition révolutionnaire fondée par les Swedenborg et les Cagliostro, il n'y avait, en ce moment, au Champ de Mars, dans Paris, en France, que gratitude et sympathie pour Charles X. Il eût fallu un œil bien pénétrant pour voir, à trois ans de distance, le 29 juillet à travers ce 29 avril.

Qui donnera le mot de ces grands revirements populaires qui, en quelques années, en quelques mois, en quelques jours souvent, renversent ce qui était élevé, relèvent ce qui était abattu ?

Le soleil d'avril, ce soleil encore jaune qui, le visage couvert de rosée, regarde avec l'amour d'un fiancé la terre, poétique et amoureuse Juliette se levant de son tombeau, et pli à pli laissant tomber son linceul ; — le soleil d'avril brillait derrière le dôme des Invalides, et allait favoriser la revue.

A une heure, les salves du canon et des cris lointains annoncèrent l'arrivée du roi, qui s'avançait à cheval, accompagné de M. le dauphin, du duc d'Orléans, du jeune duc de Chartres, et d'une foule d'officiers généraux. La duchesse d'Angoulême, la duchesse de Berry et la duchesse d'Orléans suivaient en calèche découverte.

La vue de cet éclatant cortège fit courir un frissonnement dans ce monde de spectateurs.

Quelle est donc la sensation qui, dans certains moments, effleure notre cœur de ses ailes de feu, nous fait tressaillir de la tête aux pieds, et, bonnes ou mauvaises, nous pousse aux choses extrêmes ?

La revue commença ; Charles X parcourut les premières lignes aux cris de « Vive la Charte ! Vive la liberté de la presse ! » mais aux cris plus nombreux encore de « Vive le roi ! »

On avait répandu dans toutes les légions des avis recommandant d'éviter toute manifestation qui pût blesser la susceptibilité royale. Celui qui écrit ces lignes était dans les rangs ce jour-là, et un imprimé ainsi conçu demeura entre ses mains :

AVIS AUX GARDES NATIONAUX
POUR FAIRE CIRCULER JUSQU'À LA DERNIÈRE FILE

« On a fait courir le bruit que les légions avaient le projet de crier : *Vive le roi ! A bas les ministres ! A bas les jésuites !* Ce ne peut être que des malveillants qui ont intérêt à voir la garde nationale sortir de son noble caractère. »

L'avis était plus prudent de forme qu'élégant de rédaction ; mais, tel qu'il est, nous le consignons ici comme pièce historique.

Pendant quelques minutes, au reste, on put croire que l'avis serait ponctuellement suivi : sur tout le front de bataille, les seuls cris de « Vive le roi ! Vive la Charte ! Vive la liberté de la presse ! » retentirent, ainsi que nous l'avons dit ; mais, au fur et à mesure que le roi pénétra dans les lignes, comme si sa présence forçait les cœurs de s'ouvrir, aux cris de « Vive le roi ! Vive la charte ! Vive la liberté de la presse ! » commencèrent à se mêler ceux de « A bas les jésuites ! A bas les ministres ! »

Le vieux roi, à ces cris, arrêta malgré lui son cheval. L'homme était rétif comme l'animal.

Les cris qui lui avaient déplu s'éteignirent ; le sourire bienveillant qui faisait le fond de sa physionomie, un instant absent, reparut. Il continua sa marche à travers les légions ; mais, entre le troisième et le quatrième rang, les cris séditieux recommencèrent, quoique, les uns aux autres, les gardes nationaux, tout frémissants, se recommandassent la prudence ; seulement, sans qu'ils sussent eux-mêmes comment cela se faisait, les cris de « A bas les ministres ! A bas les jésuites ! » qu'ils s'efforçaient de renfermer dans leur cœur, s'échappaient malgré eux de leurs lèvres.

Il y avait dans les rangs de la garde nationale quelque chose comme un élément étranger, inconnu, électrique : c'était l'élément populaire, qui, sous l'influence des chefs carbonari, s'était mêlé, pour ce jour-là, à l'élément bourgeois.

Le roi fut de nouveau blessé dans son orgueil par ces cris, qui semblaient lui imposer une règle de conduite politique.

Il s'arrêta une seconde fois : il se trouva en face d'un garde national de haute taille et d'une force herculéenne : c'était bien le type que Barye eût choisi pour l'homme lion ou pour le lion-peuple.

Cet homme, c'était notre ami Jean Taureau.

Il brandissait son fusil comme il eût fait d'un fétu de paille, en criant, lui qui ne savait pas lire :

— Vive la liberté de la presse !

L'énergie de cette voix, la vigueur de ce geste, étonnèrent le vieux roi. Il fit faire deux pas à son cheval, et s'avança vers cet homme. Celui-ci, de son côté, fit deux pas hors des rangs, — il y a des organisations que le danger attire, — et, toujours secouant son arme, il cria :

— Vive la Charte ! A bas les jésuites ! A bas les ministres !

Charles X, comme tous les Bourbons, même Louis XVI, avait parfois une grande dignité.

Il fit signe qu'à son tour, il avait quelque chose à répondre : ces vingt mille hommes se turent comme par enchantement.

— Messieurs, dit-il, je suis venu ici pour recevoir des hommages, et non des leçons !

Puis se retournant vers le maréchal Oudinot :

— Commandez le défilé, maréchal ! ajouta-t-il.

Et, mettant son cheval au galop, il quitta les rangs de la garde nationale, et alla prendre place sur le flanc et en avant de la masse épaisse et tumultueuse.

Le défilé commença.

Chaque compagnie, en passant devant le roi, poussa son cri ; la majorité de ces cris étaient ceux de « Vive le roi ! » La figure de Charles X se rasséréna un peu.

Le défilé achevé :

— Cela aurait pu mieux se passer, dit le roi au maréchal Oudinot. Il y a eu quelques brouillons ; mais la masse est bonne. Au total, je suis satisfait.

Et l'on reprit au galop le chemin des Tuileries.

De retour au château, le maréchal s'approcha du roi.

— Sire, demanda-t-il, puis-je, dans un ordre du jour, faire mention de la satisfaction de Votre Majesté ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit le roi. Toutefois, je voudrais connaître les termes dans lesquels cette satisfaction sera exprimée.

Sur ce, le maître d'hôtel annonça que le roi était servi, et, Sa Majesté offrant le bras à madame la duchesse d'Orléans, le duc d'Orléans à la duchesse d'Angoulême, le duc de Chartres à la duchesse de Berry, on passa dans la salle à manger.

Pendant ce temps, les gardes nationaux revenaient dans leurs quartiers ; mais, avant de revenir dans leurs quartiers, ils avaient commenté la réponse de Charles X à Barthélemy Lelong : « Je suis venu ici pour recevoir des hommages, et non des leçons ».

On avait trouvé le mot un peu bien aristocratique pour le lieu où il avait été dit. Charles X, en prononçant ces paroles, se trouvait juste à la place où, trente-sept ans auparavant, s'élevait cet autel de la patrie où Louis XVI avait prêté serment à la constitution française. — A la vérité, Charles X, alors comte d'Artois, n'avait pas entendu ce serment, attendu que, dès 1789, il était parti pour l'étranger. — Il en résultait qu'à peine le roi hors du Champ de Mars, les cris contenus jusque-là avaient éclaté, et la vaste arène tout entière avait semblé tressaillir sous un hourra universel de colère et d'imprécations.

Mais ce ne fut pas le tout ; chaque légion, en reprenant le chemin de son arrondissement, emporta avec elle une certaine somme d'animation puisée au foyer général, et qu'elle répandit en cris tout le long de son chemin. Si ces cris n'eussent point eu d'écho dans la population, ils se fussent bientôt éteints comme un brasier sans aliment ; mais, tout au contraire, ils semblaient n'être que des étincelles tombant sur des foyers tout prêts à s'enflammer.

Les cris étaient répercutés dans la foule comme un écho grossi ; les hommes, sur les portes, secouaient leur chapeau ; les femmes, aux fenêtres, secouaient leur mouchoir, en hurlant, non plus « Vive le roi ! Vive la Charte ! Vive la liberté de la presse ! » mais « Vive la garde nationale ! A bas les jésuites ! A bas les ministres ! » On avait passé de l'enthousiasme à la protestation, on passait de la protestation à l'émeute.

Mais c'était bien pis pour les légions qui, revenant par la rue de Rivoli et par la place Vendôme, avaient à passer devant le ministère des finances et devant le ministère de la justice. Là, ce ne furent plus des cris, ce furent des vociférations. Malgré l'ordre donné par les colonels de continuer le chemin, les légions firent halte, les crosses de fusil frappèrent bruyamment le pavé, et les hurlements « A bas Villèle ! A bas Peyronnet ! » ébranlèrent les vitres des deux hôtels.

Un ou deux colonels, après avoir réitéré l'ordre de continuer la marche, voyant qu'ils n'étaient point obéis, s'étaient retirés en protestant ; mais les autres officiers étaient restés : et, loin de chercher à calmer leurs soldats, atteints par l'hallucination générale, ils criaient comme les autres, quelques-uns même plus fort que les autres.

La démonstration était grave ; ce n'était plus une masse populaire, un ramas de faubouriens, un rassemblement d'ouvriers : c'était un corps constitué, une puissance politique, c'était la bourgeoisie qui, avec le peuple de France tout entier, protestait par la bouche de vingt mille hommes armés.

Les ministres dînaient en ce moment chez l'ambassadeur d'Autriche, M. d'Apponyi. Avertis par la police, ils se levèrent de table, demandèrent leurs voitures, et allèrent tenir conseil au ministère de l'intérieur. De là, ils se rendirent en corps aux Tuileries.

Des fenêtres de son cabinet, le roi aurait pu voir ce qui se passait, et se rendre compte de la gravité de la situation ; mais le roi, lui aussi, dînait dans le salon de Diane, et aucun bruit n'arrivait jusqu'aux illustres convives.

Le roi Louis-Philippe n'était-il pas également en train de déjeuner lorsqu'on lui annonça, en 1848, que les corps de garde de la place Louis XV étaient pris ?

Les ministres attendirent dans la salle du conseil les ordres du roi, que l'on alla prévenir de leur arrivée au château.

Charles X fit un signe de tête, mais resta à table.

La duchesse d'Angoulême, inquiète, interrogeait des yeux le dauphin et son père : le dauphin passait un cure-dent entre ses incisives, mais il ne voyait ni n'écoutait.

Charles X répondit par un sourire qui signifiait qu'il ne fallait pas s'inquiéter.

Et, en effet, le dîner ne fut pas interrompu.

Vers huit heures, on quitta la salle à manger, et l'on rentra dans les appartements.

Le roi, en courtois chevalier qu'il était, conduisit la duchesse d'Orléans jusqu'à son fauteuil, puis se dirigea vers la salle du conseil.

Sur son chemin, il trouva la duchesse d'Angoulême

— Qu'y a-t-il donc, sire ? demanda-t-elle.

— Mais rien, je suppose, répondit Charles X.

— Les ministres attendent, dit-on, le roi dans la salle du conseil.

— On est venu, pendant le dîner, me prévenir de leur présence au château.

— Y aurait-il du bruit dans Paris ?

— Je ne crois pas.

— Le roi pardonnera-t-il à mon inquiétude si je vais m'enquérir près de lui du point où en sont les choses ?

— Envoyez-moi le dauphin.

— Que le roi m'excuse d'insister, j'aimerais mieux aller moi-même...

— Eh bien, dans un instant, venez.

— Le roi me comble !

La duchesse salua, puis, s'approchant de M. de Damas, l'attira dans l'embrasure d'une fenêtre.

M. le duc de Chartres et madame la duchesse de Berry causaient ensemble avec l'insouciance de la jeunesse. M. le duc de Chartres avait seize ans ; madame la duchesse de Berry, vingt-cinq. M. le duc de Bordeaux, enfant de cinq ans, jouait aux pieds de sa mère.

Le duc d'Orléans, appuyé à la cheminée, insoucieux en apparence, prêtait l'oreille au moindre bruit, et, de temps en temps, passait son mouchoir sur son front, trahissant par ce seul mouvement l'agitation intérieure qui le dévorait.

Pendant ce temps, le roi Charles X entrait dans la salle du conseil.

Les ministres étaient debout et fort agités. Cette agitation se manifestait sur les visages selon le tempérament : M. de Villèle était aussi jaune que si la bile lui fût passée dans le sang ; M. de Peyronnet était rouge comme s'il eût été menacé d'une apoplexie foudroyante ; M. de Corbière était couleur de cendre.

— Sire..., dit M. de Villèle.

— Monsieur, interrompit le roi faisant remarquer au ministre qu'il oubliait l'étiquette à ce point de lui parler le premier, vous ne me laissez pas le temps de vous demander des nouvelles de votre santé et de celle de madame de Villèle.

— C'est vrai, sire ; mais cela tient à ce que, pour moi, les intérêts de Votre Majesté passent avant ceux de son humble serviteur.

— Alors, vous venez me parler de mes intérêts, monsieur de Villèle.

— Sans doute, sire.

— Je vous écoute.

— Votre Majesté sait ce qui se passe ? demanda le président du conseil.

— Il se passe donc quelque chose ? fit le roi.

— Votre Majesté nous a invités, l'autre jour, à écouter les cris de joie du peuple parisien ?

— Oui.

— Le roi nous autorise-t-il à lui faire entendre ses cris de menace ?

— Où faudra-t-il aller pour cela ?

— Oh ! pas bien loin : il suffira d'ouvrir cette fenêtre. Le roi permet-il... ?

— Ouvrez.

M. de Villèle fit jouer l'espagnolette, et la fenêtre s'ouvrit.

Avec l'air du soir, qui fit vaciller les bougies, s'engouffra un tourbillon de bruits confus. C'étaient tout à la fois des cris de joie et des cris de menace, de ces rumeurs qui courent au-dessus des villes en émoi, dont on ne peut saisir les intentions, et qui deviennent d'autant plus effrayantes que l'on comprend qu'elles renferment l'inconnu.

Puis, au milieu de tout cela, éclataient, comme un tonnerre de malédictions, les cris « A bas Villèle ! A bas Peyronnet ! A bas les jésuites ! »

— Ah ! ah ! dit le roi en souriant, je connais cela. Vous n'étiez pas à la revue, ce matin, messieurs ?

— J'y étais, moi, sire, répondit M. de Peyronnet.

— C'est vrai, je crois vous avoir aperçu à cheval avec l'état-major.

M. de Peyronnet s'inclina.

— Eh bien, c'est la continuation du Champ de Mars, reprit le roi.

— C'est une audace qu'il faut réprimer, sire ! s'écria M. de Villèle.

— Vous dites, monsieur... ? demanda froidement le roi

— Je dis, sire, poursuivit le ministre des finances, rappelé au sentiment de son devoir, je dis qu'à mon avis, les insultes qui frappent le ministère atteignent le roi. Nous venions donc demander à Sa Majesté quel était son bon plaisir à l'endroit de ce qui se passe

— Messieurs, répondit le roi, ne vous exagérez-vous point, je ne dirai pas le danger, — je ne crois pas que je coure aucun danger au milieu de mon peuple, et je suis sûr

que je n'aurais qu'à me montrer pour changer tous ces cris divers en un seul, celui de « Vive le roi ! »

— Oh ! sire, dit derrière Charles X une voix de femme, j'espère que le roi ne commettra pas l'imprudence de sortir !

— Ah ! vous voilà, madame la dauphine !

— Le roi ne m'a-t-il pas permis de venir le rejoindre ?

— C'est vrai... Eh bien, messieurs, que me proposez-vous à l'endroit de ce qui se passe, comme vous disiez tout à l'heure, monsieur le ministre des finances ?

— Sire, vous savez qu'au nombre des cris proférés, sont ceux de « A bas les prêtres ? » dit la duchesse d'Angoulême.

— Ah ! vraiment ?... J'avais bien entendu crier : « A bas les jésuites !... »

— Eh bien, sire ? dit la dauphine.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose, ma chère fille... Demandez plutôt à monseigneur l'archevêque. — Voyons, monsieur de Frayssinous, parlez-nous franchement : croyez-vous que les cris « A bas les jésuites ! » s'adressent au clergé ?

— Je fais une différence, sire, répondit l'archevêque, homme d'un caractère doux et d'un esprit droit.

— Moi, dit la dauphine en serrant ses lèvres minces, j'avoue que je n'en fais point.

— Allons, messieurs, dit le roi, prenez place, et parlez chacun sur la question.

Les ministres s'assirent, et la discussion commença.

XX

M. DE VALSIGNY

Tandis que la discussion, dont nous connaîtrons plus tard les détails et les résultats, s'ouvrait autour de cette table au tapis vert, où se sont tant de fois joués les destins de l'Europe ; — tandis que M. de Marande, simple voltigeur dans la 2e légion, rentrant chez lui sans avoir, de toute la journée, laissé échapper une marque d'approbation ou d'improbation à laquelle on pût reconnaître son opinion politique, dévêtait son uniforme avec un empressement qui indiquait son peu de sympathie pour l'état militaire, et, comme s'il n'eût été préoccupé que du grand bal qu'il devait donner, présidait lui-même à tous les préparatifs de la soirée, — nos jeunes gens, qui n'avaient pas revu Salvator depuis les dernières recommandations échangées à la revue, s'étaient hâtés, ainsi que M. de Marande, de mettre bas leur uniforme, et de venir s'informer chez Justin, comme à une source commune, de ce qu'il leur restait à faire dans les différentes éventualités qui pouvaient s'offrir.

Justin attendait lui-même Salvator.

Le jeune homme arriva vers les neuf heures ; il avait, lui aussi, ôté son uniforme, et repris son costume de commissionnaire. On voyait, à son front couvert de sueur et à sa poitrine haletante, qu'il avait largement utilisé le temps depuis son retour de la revue.

— Eh bien ? demandèrent les quatre jeunes gens d'une seule voix, aussitôt qu'ils l'aperçurent.

— Eh bien, répondit Salvator, il y a conseil des ministres

— A quel propos ?

— Mais à propos de la punition qu'il s'agit d'infliger à cette bonne garde nationale qui n'a pas été sage.

— Et quand saura-t-on le résultat du conseil ?

— Aussitôt qu'il y aura un résultat.

— Vous avez donc vos entrées aux Tuileries ?

— J'ai mes entrées partout.

— Diable ! fit Jean Robert, je regrette de ne pouvoir attendre ; j'ai un bal obligé.

— Moi aussi, dit Pétrus.

— Chez madame de Marande ? demanda Salvator.

— Oui, firent les deux jeunes gens étonnés. Comment savez-vous cela ?

— Je sais tout

— Mais, demain matin, au point du jour, des nouvelles, n'est-ce pas ?

— Inutile ! vous en aurez cette nuit.

— Mais, puisque Pétrus et moi allons chez madame de Marande

— Eh bien, vous en aurez chez madame de Marande.

— Qui nous en donnera ?

— Moi

— Comment ! vous allez chez madame de Marande ?

Salvator sourit finement.

— Non pas chez *madame* de Marande, dit-il, mais chez *monsieur*.

Puis il ajouta avec le même sourire qui était un des signes particuliers de sa physionomie

— C'est mon banquier.

— Ah ! sacrebleu ! dit Ludovic, je suis fâché, maintenant, de ne pas avoir accepté l'invitation que tu m'offrais, Jean Robert.

— S'il n'était pas si tard ! s'écria ce dernier.

Et, tirant sa montre :

— Mais neuf heures et demie, continua-t-il : impossible !

— Vous désirez aller au bal de madame de Marande ? demanda Salvator.

— Oui, répondit Ludovic, j'aurais voulu ne pas quitter mes amis cette nuit... Ne peut-il pas y avoir quelque chose d'un moment à l'autre ?

— Il n'y aura probablement rien, dit Salvator mais ne quittez pas vos amis pour cela.

— Il faut bien que je les quitte, puisque je n'ai pas d'invitation.

Salvator laissa errer sur son visage un de ces sourires qui lui étaient habituels.

— Priez notre poète de vous présenter, dit-il.

— Oh ! fit vivement Jean Robert, je ne suis pas assez libre dans la maison.

Et une légère rougeur passa sur ses joues.

— Alors, reprit Salvator en se retournant vers Ludovic, priez M. Jean Robert de mettre votre nom sur cette carte.

Et il tira de sa poche une carte imprimée, portant ces mots :

« M. et madame de Marande ont l'honneur d'inviter M .. à la soirée qu'ils donneront en leur hôtel de la rue d'Artois, le dimanche 29 avril prochain. On dansera.

« Paris, 20 avril 1827 »

Jean Robert regarda Salvator avec un étonnement qui tenait de la stupéfaction.

— Allons, dit Salvator, vous avez peur qu'on ne reconnaisse votre écriture ?... Donnez-moi une plume, Justin.

Justin tendit une plume à Salvator, celui-ci écrivit le nom de Ludovic sur la carte, en forçant son écriture fine et aristocratique à prendre les proportions d'une écriture ordinaire : puis il donna la carte au jeune docteur.

— Maintenant, demanda Jean Robert, vous avez dit, mon cher Salvator, que vous alliez, non pas chez *madame* de Marande, mais chez *monsieur?*

— En effet, j'ai dit cela.

— Comment nous verrons-nous ?

— C'est vrai, reprit Salvator avec son même sourire, car vous allez chez madame, vous !

— Je vais au bal d'un ami, et je ne présume pas qu'on parlera politique dans ce bal.

— Non ; mais, à onze heures et demie, quand notre pauvre Carmélite aura chanté, le bal commencera, et, à minuit sonnant, on ouvrira, au bout de la galerie qui forme une serre, le cabinet de M. de Marande ; là seront admis tous ceux qui diront ces deux mots : *Charte et Chartres*. Ils ne sont pas difficiles à retenir, n'est-ce pas ?

— Non.

— Eh bien, voilà toutes choses convenues. Maintenant, si vous voulez vous habiller et être à dix heures et demie dans le boudoir bleu, il n'y a pas de temps à perdre !

— J'ai une place pour quelqu'un dans mon coupé, dit Pétrus.

— Prends Ludovic ; vous êtes voisins, dit Jean Robert ; moi, j'irai de mon côté.

— Soit !

— Ainsi, à dix heures et demie dans le boudoir de madame, pour entendre Carmélite, dit Pétrus ; et à minuit dans le cabinet de monsieur, pour savoir ce qui se sera passé aux Tuileries.

Et les trois jeunes gens, après avoir serré la main de Salvator et de Justin, se retirèrent, laissant ensemble les deux carbonari.

A onze heures, nous l'avons vu, Jean Robert, Pétrus et Ludovic étaient réunis chez madame de Marande, et applaudissaient Carmélite ; à onze heures et demie, tandis que madame de Marande et Régina prodiguaient leurs soins à Carmélite évanouie, ils donnaient à Camille la leçon que nous avons dite ; enfin, à minuit, pendant que M. de Marande, resté en arrière pour prendre des nouvelles de Carmélite, baisait galamment la main de sa femme, et lui demandait comme une faveur, une fois le bal terminé, d'aller la saluer dans sa chambre à coucher, — ils entraient dans le cabinet du banquier en donnant le mot de passe convenu : *Charte* et *Chartres*.

Là étaient rassemblés tous les vétérans des conspirations de Grenoble, de Belfort, de Saumur et de la Rochelle : tous ces hommes, enfin, qui avaient conservé leur tête sur leurs épaules par un miracle d'équilibre : les la Fayette, les Kœchlin, les Pajol, les Dermoncourt, les Carrel, les Guinard, les Arago, les Cavaignac, chacun représentant soit une opinion tranchée, soit une nuance d'opinion, tous produisant au grand jour une honorabilité reconnue.

On mangeait des glaces, on buvait du punch, et l'on parlait théâtres, art, littérature. Politique, on s'en fût bien gardé !

Les trois jeunes gens entrèrent ensemble, et cherchèrent des yeux Salvator.

Salvator n'était point encore arrivé.

Tous trois, alors, selon leurs sympathies, allèrent s'attacher à une de ces grandes renommées qui étaient là : Jean Robert à la Fayette, qui avait pour lui une amitié presque paternelle ; Ludovic à François Arago, cette belle tête, ce grand cœur, ce charmant esprit ; enfin, Pétrus à Horace Vernet, dont tous les tableaux venaient d'être refusés au Salon, et qui avait fait chez lui une exposition particulière, à laquelle courait tout Paris.



Justin tendit une plume à Salvator

Le cabinet de M. de Marande présentait un curieux échantillon des mécontents de tous les partis. Tous ces mécontents, parlant, comme nous l'avons dit, de choses d'art, de science, de guerre, tournaient cependant la tête vers la porte à chaque nouvel arrivant : ils semblaient attendre quelqu'un.

Et, en effet, ils attendaient le messager encore inconnu qui devait leur apporter des nouvelles du château.

Enfin, la porte s'ouvrit et donna passage à un jeune homme d'une trentaine d'années, mis avec la plus parfaite élégance.

Pétrus, Ludovic et Jean Robert retinrent un cri d'étonnement : ce jeune homme, c'était Salvator.

Le nouveau venu chercha des yeux, aperçut M. de Marande, et s'avança vers lui.

M. de Marande lui tendit la main.

— Vous arrivez tard, monsieur de Valsigny, dit le banquier.

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme avec une voix et des gestes parfaitement différents de ses gestes et de sa voix habituels, et en portant un lorgnon à son œil droit, comme s'il avait besoin de cet appendice pour reconnaître Jean Robert, Pétrus et Ludovic ; oui, j'arrive tard, c'est vrai ; mais j'ai été retenu chez ma tante, une vieille douairière, amie de madame la duchesse d'Angoulême, et qui me donnait des nouvelles du château.

Tous les assistants redoublèrent d'attention. Salvator échangea quelques saluts avec les personnes qui se pressaient autour de lui, y mettant, dans une mesure précise, le degré d'amitié, de respect ou de familiarité que l'élégant M. de Salvigny croyait devoir accorder à chacun.

— Des nouvelles du château, répéta M. de Marande ; il y a donc des nouvelles du château ?

— Ah ! vous ne savez pas ?... Oui, il y avait conseil.

— Cela, cher monsieur de Valsigny, dit en riant M. de Marande, ce n'est pas du nouveau.

— Mais cela peut en faire, et cela en a fait.

— Vraiment ?

— Oui.

On se rapprocha.

— Sur la proposition de MM. de Villèle, de Corbière, de Peyronnet, de Damas, de Clermont-Tonnerre ; sur l'instance de madame la dauphine, que les cris « A bas les jésuites ! » avaient fort blessée ; malgré l'opposition de MM. de Frayssinous et de Chabrol, qui votaient pour le licenciement partiel, — la garde nationale est dissoute !

— Dissoute !

— De fond en comble ! de sorte que, moi qui avais un très beau grade, — j'étais fourrier — me voilà sans emploi, et il faudra que je m'occupe à autre chose !

— Dissoute ! répétèrent les auditeurs comme s'ils ne pouvaient croire à cette nouvelle.

— Mais c'est très grave, ce que vous dites là, monsieur ! fit le général Pajol.

— Trouvez-vous, général ?

— Sans doute ! c'est tout simplement un coup d'Etat.

— Oui ?... Eh bien, Sa Majesté Charles X a fait un coup d'Etat.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites ? demanda la Fayette.

— Ah ! monsieur le marquis... (Salvator n'avait pas pris au sérieux MM. de la Fayette et de Montmorency brûlant leurs titres dans la nuit du 4 août 1789.) Ah ! monsieur le marquis, je ne dirais rien qui ne fût l'exacte vérité.

Puis, d'une voix ferme :

— Je croyais avoir l'honneur d'être assez connu de vous pour que vous ne doutassiez point de ma parole.

Le vieillard tendit la main au jeune homme.

Puis, tout en souriant, et à demi-voix :

— Déshabituez-vous donc de m'appeler *marquis*, lui dit-il.

— Excusez-moi, reprit en riant Salvator, mais vous êtes tellement marquis pour moi...

— Eh bien, soit ! pour vous qui êtes un homme d'esprit, je resterai ce que vous voudrez ; mais faites-moi seulement général pour les autres.

Alors, revenant à la conversation primitive :

— Et quand rend-on cette belle ordonnance ? demanda la Fayette.

— Elle est rendue.

— Comment, rendue ? fit M. de Marande; et je ne le sais pas encore !

— Vous le saurez probablement tout à l'heure. Il ne faut pas en vouloir à votre donneur d'avis s'il est en retard ; j'ai des moyens à moi de voir à travers les murailles, une espèce de diable boiteux qui soulève les toits pour que je regarde dans les conseils d'Etat.

— Et, en regardant à travers les murailles des Tuileries, vous avez vu rédiger l'ordonnance ? reprit le banquier.

— Il y a plus, j'ai lu par-dessus l'épaule de celui qui tenait la plume. Oh ! il n'y a pas de phrases ; ou plutôt il n'y a qu'une phrase : « Charles X, par la grâce de Dieu, etc., sur le rapport de notre secrétaire d'Etat, ministre de l'intérieur, etc., *la garde nationale de Paris est dissoute.* » Voilà tout.

— Et cette ordonnance... ?

— Est envoyée en double, un pli au *Moniteur*, un pli au maréchal Oudinot.

— Et elle sera demain au *Moniteur* ?

— Elle y est déjà ; seulement, le *Moniteur* n'a pas encore paru.

Les assistants se regardèrent.

Salvator continua :

— Demain ou plutôt aujourd'hui, — car nous avons enjambé minuit, — aujourd'hui, à sept heures du matin, les gardes nationaux seront relevés dans leurs postes par la garde royale et la troupe de ligne.

— Oui, dit une voix, jusqu'à ce que les gardes nationaux relèvent dans leurs postes la troupe de ligne et la garde royale !

— Cela pourra bien arriver un jour, répondit Salvator, dont l'œil lança un éclair ; mais ce ne sera point sur une ordonnance du roi Charles X que la chose arrivera.

— C'est à ne pas croire d'aveuglement ! dit Arago.

— Ah ! monsieur Arago, fit Salvator, vous, un astronome, qui pouvez, à l'heure et à la minute, prédire les éclipses, vous ne voyez pas mieux que cela dans le ciel de la royauté ?

— Que voulez-vous ! dit l'illustre savant, je suis un homme positif et, par conséquent, plein de doutes.

— C'est-à-dire que vous voulez une preuve ? dit Salvator. Soit ! on va vous en donner une.

Il sortit de sa poche un petit papier encore humide.

— Tenez, reprit-il, voici une épreuve de l'ordonnance qui sera demain au *Moniteur*. Dame ! elle est un peu effacée : elle a été tirée tout exprès pour moi, à la brosse.

Puis, avec un sourire :

— C'est cela qui m'a un peu retardé, ajouta-t-il ; je l'attendais.

Et il donna l'épreuve à Arago, des mains duquel elle passa dans toutes les mains ; puis, comme un acteur qui ménage ses effets, quand Salvator eut vu que l'effet de l'épreuve était produit :

— Ce n'est pas le tout, dit-il.

— Comment ! qu'y a-t-il donc encore ? demandèrent toutes les voix.

— Il y a que M. le duc de Doudeauville, ministre de la maison du roi, a donné sa démission.

— Oh ! dit la Fayette, je savais que, depuis l'insulte faite par la police au corps de son parent, il n'attendait qu'une occasion.

— Eh bien, fit Salvator, à propos de la garde nationale, l'occasion s'est présentée.

— Et la démission a été acceptée ?

— Avec empressement.

— Par le roi ?

— Le roi se faisait bien un peu tirer l'oreille ; mais madame la duchesse d'Angoulême lui a fait observer que c'était une place toute trouvée pour M. le prince de Polignac.

— Comment, pour M. le prince de Polignac ?

— Pour M. le prince Anatole-Jules de Polignac, condamné à mort en 1804, sauvé par l'intervention de l'impératrice Joséphine, fait prince romain en 1814, pair en 1816, et ambassadeur à Londres en 1823. Y a-t-il encore à se tromper sur l'identité ?

— Mais puisqu'il est ambassadeur à Londres...

— Oh ! qu'à cela ne tienne, général : on le rappellera.

— Et M. de Villèle, fit M. de Marande, il a approuvé le rappel ?

— Il s'y est bien un peu opposé, répondit Salvator conservant, avec une persistance stupéfiante, son air léger ; car c'est un fin renard, que M. de Villèle, à ce que l'on dit, du moins ; — moi, je n'ai l'honneur de le connaître que comme le commun des martyrs... et martyrs est bien le mot, je crois, depuis le *cinq pour cent !* — Or, en sa qualité de fin renard, il comprend, quoique, au dire de Barthélemy et Méry,

> Depuis cinq ans entiers, l'impassible Villèle
> Cimente sur le roc sa fortune éternelle,

il comprend qu'il n'y a pas de roc, si solide qu'il soit, qu'on ne puisse miner, — témoin Annibal, qui, suivant Tite-Live, a percé la chaîne des Alpes avec du vinaigre, — et il a peur que M. de Polignac ne soit le vinaigre qui pulvérisera son roc !

— Comment ! s'écria le général Pajol, M. de Polignac au ministère ?

— Il ne nous resterait plus qu'à nous voiler la face ! ajouta Dupont (de l'Eure).

— Je crois, monsieur, dit Salvator, qu'il nous resterait au contraire, à la montrer.

Le jeune homme prononça ces mots avec un accent si différent de celui qu'il avait adopté jusque-là, que tous les yeux se fixèrent sur lui.

Là seulement, ses trois amis l'avaient reconnu ; c'était bien leur Salvator, à eux, et non plus le Valsigny de M. de Marande.

En ce moment, un laquais entra et remit un pli au maître de la maison.

— Pressé ! dit-il.

— Je sais ce que c'est, fit le banquier.

Et il prit vivement la lettre, qu'il tira d'une enveloppe sans cachet, et lut ces trois lignes écrites d'une grosse écriture :

« La garde nationale dissoute.
La démission du duc de Doudeauville acceptée.
M. de Polignac rappelé de Londres. »

— En vérité, s'écria Salvator, on dirait que c'est moi qui renseigne Son Altesse royale monseigneur le duc d'Orléans !

Tout le monde tressaillit.

— Mais qui vous dit que ce billet soit de Son Altesse royale ? fit M. de Marande.

— J'ai reconnu son écriture, répondit simplement Salvator.

— Son écriture ?

— Oui. Il n'y a rien d'étonnant à cela, j'ai le même notaire que lui, M. Baratteau.

On annonça que le souper était servi.

Salvator laissa retomber son lorgnon, et garda son chapeau en homme qui s'apprête à sortir.

— Vous ne nous restez pas à souper, monsieur de Valsigny ? demanda vivement M. de Marande.

— Impossible, monsieur, et j'en suis au regret.

— Comment cela ?

— Ma nuit n'est pas finie, et je vais l'achever à la cour d'assises.

— A la cour d'assises ? à cette heure ?

— Oui ; on est pressé d'en finir avec un pauvre diable dont le nom ne vous est peut-être pas inconnu.

— Ah ! Sarranti ; ce misérable qui a tué deux enfants et volé une somme de cent mille écus à son bienfaiteur, dit une voix.

— Et qui se fait passer pour bonapartiste, dit une autre voix. J'espère bien qu'il sera condamné à mort.

— Oh ! pour condamné à mort, vous pouvez en être sûr, monsieur, dit Salvator.

— Et exécuté ?

— Ah ! exécuté, c'est moins sûr.

— Comment ! vous croyez que Sa Majesté ferait grâce à un pareil scélérat ?

— Non, mais il se pourrait que le scélérat fût innocent.

et, alors, sa grâce viendrait, non pas du roi, mais de Dieu.

Et Salvator prononça ces derniers mots avec un accent qui le faisait, de temps en temps, reconnaître par ses trois amis sous l'apparence frivole qu'il avait revêtue.

— Messieurs, dit M. de Marande, vous avez entendu : le souper est servi.

Pendant que les personnes auxquelles s'adressait M. de Marande prenaient le chemin de la salle à manger, les trois jeunes gens s'approchèrent de Salvator.

— Dites-moi, mon cher Salvator, lui demanda Jean Robert, il serait possible que nous eussions besoin de vous voir demain.

— C'est probable.

— Alors, où vous trouverons-nous ?

— Mais à ma place habituelle, rue aux Fers, à la porte de mon cabaret, au coin de ma borne ; vous oubliez toujours que je suis commissionnaire, mon cher... Oh ! les poètes ! les poètes !

Et il sortit par la porte opposée à celle qui conduisait dans la salle à manger, sans hésitation, comme un homme à qui tous les passages de la maison sont familiers, et laissant ses trois amis dans un étonnement qui allait presque jusqu'à la stupéfaction.

XXI

LE NID DE LA COLOMBE

Nos lecteurs se rappellent peut-être qu'avec un accent de charmante galanterie, M. de Marande, avant de rentrer dans son cabinet, où l'attendaient les nouvelles des Tuileries données par Salvator, avait demandé à sa femme la permission d'aller, après la clôture du bal, lui faire une visite dans sa chambre à coucher.

Il est six heures du matin ; le jour commence à paraître ; les dernières voitures ont cessé de faire retentir le pavé de la cour de l'hôtel, les dernières lumières s'éteignent dans les appartements, les premiers bruits de Paris s'éveillent. Il y a un quart d'heure que madame de Marande est retirée dans sa chambre à coucher ; il y a cinq minutes que M. de Marande a échangé les dernières paroles avec un homme dont l'allure militaire se trahit sous son habit bourgeois.

Ces dernières paroles ont été :

Que son Altesse royale soit tranquille ! elle sait qu'elle peut compter sur moi comme sur elle-même...

Derrière cet homme, qui est parti rapidement, emporté par deux vigoureux chevaux, dans une voiture sans armoiries conduite par un cocher sans livrée, et qui a disparu au coin de la rue de Richelieu, les portes de l'hôtel se sont fermées.

Maintenant que le lecteur ne se préoccupe point trop de ces cloisons de fer et de chêne qui viennent de s'interposer entre lui et les maîtres de cette splendide maison dont nous avons éclairé quelques parties : notre baguette de romancier n'a qu'à se lever, et les portes les mieux fermées se rouvriront devant nous. Usons donc de ce privilège, et tournons, du bout de cette baguette, la porte du boudoir de madame Lydie de Marande. — SÉSAME, OUVRE-TOI !

Vous le voyez, voici la porte ouverte sur ce charmant boudoir bleu céleste où vous avez, il y a quelques heures, entendu Carmélite chanter la romance du *Saule*.

Tout à l'heure, nous aurons à ouvrir devant vous une porte bien autrement terrible, celle de la cour d'assises ; mais permettez qu'avant de mettre le pied dans cet enfer du crime, nous entrions nous reposer un instant, et prendre des forces, dans ce paradis d'amour qu'on appelle la chambre de madame de Marande.

Cette chambre était — pour ne pas se trouver en contact immédiat avec le boudoir — précédée d'une espèce de vestibule ayant la forme d'un dais immense ; ce vestibule, qui faisait en même temps une salle de bain, était éclairé par le plafond, avec des verres en couleur formant des dessins arabes ; ses murailles et son plafond — moins l'ouverture destinée à laisser pénétrer un jour qui ne devait jamais aller au delà d'une demi-obscurité — étaient tendus d'une étoffe toute particulière, d'un ton neutre flottant entre le gris perle et le jaune-orange ; le tissu semblait fait avec ces plantes d'Asie dont les Indiens extraient les fils textiles pour en fabriquer cette étoffe connue chez nous sous le nom de *nankin*. Les tapis étaient des nattes de Chine, douces comme l'étoffe la plus flexible, et s'harmonisaient admirablement de couleur avec les tentures ; quant aux meubles, ils étaient de laque de Chine, avec de simples filets d'or. Les marbres étaient blancs comme du lait, et les porcelaines qu'ils supportaient, de ce bleu turquoise tout particulier à ce qu'en termes de bric-à-brac, on appelle du vieux sèvres pâte tendre.

En mettant le pied dans ce doux réduit, mystérieusement éclairé par une lampe de verre de Bohême suspendue au plafond, on se fût cru à cent lieues de la terre, et il eût semblé que l'on voyageait dans un de ces nuages orangés, pétris d'azur et d'or, dont Marilhat frangeait ses paysages d'Orient.

Une fois parvenu à ce nuage, il était tout simple que l'on entrât dans le paradis ; — et c'était bien le paradis, en effet, que cette chambre où nous conduisons le lecteur !

Aussitôt la porte ouverte ou, pour parler plus exactement, aussitôt la portière soulevée, — car, s'il y avait des portes, l'art du tapissier les avait rendues invisibles, — aussitôt la portière soulevée, le premier objet qui frappait les yeux, c'était la belle Lydie, rêveusement étendue dans le lit qui occupait le côté droit de la chambre, un coude appuyé ou plutôt enfoncé dans un oreiller qui semblait de gaze, et tenant de l'autre main un petit livre de poésie relié en maroquin, livre que peut-être elle avait le plus grand désir de lire, mais qu'elle ne lisait pas, tant elle semblait pleine d'une autre pensée que celle de la lecture.

Une lampe de porcelaine de Chine brûlait sur une petite table de Boule, et éclairait, à travers un globe de verre de Bohême rouge, les draps du lit, d'une teinte rosée pareille à celle qui se répand au lever du soleil, sur la neige virginale de la Yungfrau ou du mont Blanc.

Voilà ce qui attirait d'abord les yeux; et peut-être essayerons-nous tout à l'heure de rendre, le plus chastement qu'il nous sera possible, l'impression produite par ce ravissant tableau ; mais, auparavant, nous nous sentons entraîné comme malgré nous à décrire le reste de l'habitation.

L'olympe d'abord ; — puis la déesse qui l'habitait.

Qu'on imagine une chambre — ou plutôt un nid de colombe — assez grande tout juste pour dormir, assez haute tout juste pour respirer. Elle était tendue, plafond et muraille, de velours nacarat ayant des reflets de grenat, d'escarboucle et de rubis, aux endroits que leur saillie mettait en lumière.

Le lit en tenait presque toute la longueur, et à peine si, à chaque extrémité du lit, pouvait tenir une étagère en bois de rose chargée des plus délicieux brimborions de Saxe, de Sèvres et de Chine qu'on avait pu recueillir chez Monbro et chez Gansberg.

En face du lit était la cheminée, tout habillée de velours, comme le reste de la chambre ; aux deux côtés de cette cheminée étaient deux causeuses qui semblaient recouvertes avec les plumes de la gorge d'un colibri, et, au-dessus de chacune de ces causeuses, une glace dont le cadre était formé de feuilles et d'épis de maïs dorés.

Asseyons-nous sur une de ces causeuses et donnons un coup d'œil au lit.

Le lit était de velours nacarat, capitonné, et sans un seul ornement ; seulement, sa riche nuance ressortait par l'encadrement au milieu duquel il apparaissait ; cet encadrement était un chef-d'œuvre de simplicité, et l'on s'étonnait, en le voyant, qu'il y eût un tapissier assez poète, ou un poète assez tapissier pour arriver à un pareil résultat. Il se composait de ces grandes pièces d'étoffe d'Orient que les femmes arabes appellent des *haïks* ; ces haïks étaient de soie, à bandes alternées bleues et blanches ; leurs franges étaient les franges mêmes du tissu.

Aux deux extrémités du lit, deux larges pièces de cette étoffe tombaient verticalement, et pouvaient se draper le long de la muraille à l'aide d'embrasses algériennes tressées de soie et d'or, avec des anneaux de turquoises.

Le fond du lit était une immense glace prise dans un cadre de velours pareil au lit, et reposant, non pas sur la muraille, mais sur un troisième haïk. Au niveau supérieur de la glace, l'étoffe, froncée en mille plis, s'élançait et allait, par une pente douce, rejoindre une grande flèche d'or, autour de laquelle elle s'enroulait en deux gros bouillons.

Mais la merveille de cette chambre était ce que reflétait la glace de ce lit, évidemment destinée à faire disparaître les limites de l'appartement.

Nous avons dit qu'en face du lit était la cheminée. Au-dessus de cette cheminée, chargée de ces mille futilités délicieuses qui composent *le monde* d'une femme, s'étendait une serre dont on n'était séparé que par une glace sans tain, qui, au besoin, pouvait rentrer dans la muraille, et mettre ainsi en communication la chambre de la femme avec la chambre des fleurs. Au milieu de cette petite serre, surmontant un bassin dans lequel jouaient des poissons de Chine, de toutes les couleurs, et où venaient s'abreuver des oiseaux de pourpre et d'azur gros comme des abeilles, s'élevait une statue de marbre de Pradier, demi-nature.

Certes, cette petite serre était à peine de la grandeur de la chambre ; mais, par un miracle d'arrangement, elle paraissait un magnifique et immense jardin de l'Inde ou des Antilles, tant les plantes tropicales dont elle était plantée s'enlaçaient les unes aux autres, comme pour donner aux regards qui se fixaient sur elles le spectacle de toute une flore exotique.

C'était, en effet, tout un continent de dix pieds carrés, toute une Asie de poche.

L'arbre que l'on a appelé le roi des végétaux, l'arbre de la science du bien et du mal, l'arbre né dans le paradis terrestre, — et dont l'origine est incontestable, puisque la feuille a servi à couvrir la nudité de nos premiers parents, et que, pour cette cause, il a reçu le nom de figuier d'Adam, — était représenté par ses cinq espèces principales : le bananier du paradis, le bananier à fruits courts, le bananier de la Chine, le bananier à sparte rose, le bananier à sparte rouge. A côté de lui, croissait l'héliconia, qui s'en rapproche par la longueur et la largeur des feuilles ; puis le ravelania de Madagascar, représentant, en miniature, le fameux arbre du voyageur, où le nègre altéré trouve l'eau fraîche que lui refuse le ruisseau tari ; la strelitzia-regina, dont la fleur semble la tête d'un serpent à dard et à aigrette de feu ; le balisier des Indes orientales, avec lequel on fabrique, à Delhi, des tissus aussi souples que l'étoffe de soie la plus fine ; le costus, employé par les anciens dans toutes les cérémonies religieuses, à cause de son parfum ; l'angrec odorant de l'île de la Réunion ; le zingiber de la Chine, lequel n'est autre que la plante qui donne le gingembre ; enfin, toute une collection, en abrégé, des richesses végétales du monde entier.

Le bassin et le socle de la statue étaient perdus dans des fougères aux feuilles découpées comme avec un emporte-pièce, et dans des lycopodes qui pouvaient lutter avec la mousse des plus fins tapis de Smyrne et de Constantinople.

Maintenant, à défaut du soleil, qui ne sera que dans quelques heures le roi de l'horizon, cherchez, à travers toutes ces feuilles, toutes ces fleurs, tous ces fruits, le globe lumineux qui descend de la voûte, et qui, répandant ses rayons à travers une eau légèrement teintée de bleu, donne à cette petite forêt vierge la clarté sereine et mélancolique, les reflets doux et argentés de la lune.

Vue du lit, cette petite serre était un spectacle adorable.

Aussi, comme nous l'avons dit tout à l'heure, la personne qui était couchée dans le lit, et qui, appuyée sur le coude, tenait un livre de l'autre main, cette personne levait-elle les yeux au-dessus de son livre, et laissait-elle errer ses regards au milieu des sentiers lilliputiens que traçait çà et là la lumière dans le pays enchanté qu'elle voyait à travers une glace comme à travers un rêve.

Si elle aimait, elle devait chercher des yeux les rameaux fleuris, amoureusement entrelacés, où elle voudrait poser son nid ; si elle n'aimait pas, elle devait demander à la vie luxuriante de cette magnifique végétation l'ineffable secret de l'amour, dont chaque feuille, chaque fleur, chaque parfum, dévoilaient chastement et mystérieusement les premiers mots.

Et, maintenant que nous croyons avoir suffisamment décrit cet Eden inconnu de la rue d'Artois, parlons de l'Eve qui l'habitait

Oui, Eve est bien le nom que méritait Lydie, ainsi rêveusement accoudée, et lisant les *Méditations* de Lamartine ; regardant, à chacune des strophes, — strophes parfumées ! — s'entr'ouvrir les boutons des plantes, et continuant ainsi, dans la nature, le rêve commencé dans le livre. Oui, c'était une Eve véritable, rose, fraîche et blonde ; Eve au lendemain du péché, laissant errer son regard sur tout ce qui l'entourait ; Eve tremblante, inquiète, palpitante, cherchant anxieusement le secret de ce paradis, où l'on sentait bien qu'elle avait été deux, et où elle était tout attristée de se retrouver seule ; appelant, enfin, par les battements de son cœur, par les éclairs de ses yeux, par les frissons de ses lèvres, ou le Dieu qui l'avait fait naître, ou l'homme qui l'avait fait mourir

Enveloppée comme elle l'était dans des draps de fine batiste, le cou entouré d'une palatine de duvet, la lèvre humide, l'œil en feu, la joue en fleur, un sculpteur d'Athènes ou de Corinthe n'eût pas rêvé un autre modèle, un type plus complet et plus achevé pour un statue de Léda.

Elle avait, en effet, de la Léda enlacée par le cygne, la rougeur amoureuse et la voluptueuse contemplation. En la voyant ainsi, l'auteur de la *Psyché*, cette Eve païenne, Canova en eût fait un chef-d'œuvre de marbre qui eût détrôné sa *Vénus Borghèse* ; Corrège en eût fait quelque Calypso rêveuse, ayant derrière elle un Amour caché dans un coin de draperie ; Dante en eût fait la sœur aînée de Béatrix, et eût demandé à être conduit par elle à travers les détours de la terre, comme il avait été conduit par la sœur cadette à travers les détours du ciel.

Mais, à coup sûr, poètes, peintres et sculpteurs se fussent inclinés devant la merveilleuse personne en qui résidaient à la fois, par un incompréhensible mélange, la pudeur de la jeune fille, le charme de la femme, la sensualité de la déesse ; oui, la dixième, la quinzième, la vingtième année, l'année enfantine, l'année nubile, l'année amoureuse, ces trois années qui font la trilogie de la jeunesse, qui viennent, chacune à son tour, au-devant de l'enfant, de la jeune fille et de la femme, et qui, une fois dépassées, restent en arrière ; ces trois années, comme *les Trois Grâces* de Germain Pilon, semblaient faire cortège à la créature privilégiée dont nous essayons de tracer le portrait, et effeuiller ensemble sur son front les fleurs aux plus purs parfums, aux plus fraîches couleurs.

Selon la manière de la regarder, elle *apparaissait :* un ange l'eût prise pour sa sœur, Paul pour Virginie, Desgrieux pour Manon Lescaut.

D'où lui venait cette triple beauté, incomparable, étrange, inexplicable ? C'est ce que nous tâcherons, non pas d'expliquer, mais de faire comprendre dans la suite de notre récit, réservant ce chapitre, ou plutôt le chapitre suivant, à la conversation de madame de Marande et de son mari.

Ce mari va entrer tout à l'heure ; c'est lui que la belle Lydie attend dans une distraction si profonde ; mais, à coup sûr, ce n'est pas lui que son vague regard cherche dans les demi-teintes de l'appartement et dans les pénombres de la serre.

Il lui a, cependant, d'une façon bien tendre, demandé cette permission dont il va profiter, de venir un instant causer avec elle dans son appartement, avant d'aller se renfermer chez lui.

Eh quoi ! tant de beauté, tant de jeunesse, tant de fraîcheur, tout ce que l'homme, arrivé à sa vingt-cinquième année, c'est-à-dire à l'apogée de sa jeunesse, peut rêver de plus idéal, et ce qu'il ne rencontre jamais ; eh quoi ! tant de bonheur, tant de joie, tant d'ivresse, tous ces trésors appartiennent à un seul homme ; et cet homme, c'est ce banquier blond, frais, rose, pimpant, poli et spirituel, c'est vrai, mais sec, froid, égoïste, ambitieux, que nous connaissons ! tout cela est à lui, comme son hôtel, comme ses tableaux, comme sa caisse !

Quelle aventure mystérieuse, quelle puissance sociale, quelle tyrannique et implacable autorité, ont pu lier l'un à l'autre ces deux êtres si dissemblables, — en apparence du moins, — ces deux voix si peu faites pour se parler, ces deux cœurs si mal faits pour s'entendre ?

Probablement, nous le saurons plus tard. En attendant, écoutons-les causer, et peut-être un regard, un signe, un mot de l'un de ces deux enchaînés nous mettra-t-il sur la trace d'événements encore cachés pour nous dans la nuit sombre du passé.

Tout à coup, la belle rêveuse crut entendre le sourd froissement des tapis dans la chambre précédente ; si léger que fût le pas qui s'approchait, le parquet craqua sous lui. Madame de Marande passa une dernière et rapide revue de sa toilette ; elle croisa plus étroitement sur son cou sa pelisse de cygne ; elle tira plus avant sur ses poignets la dentelle de sa chemise de nuit, et, voyant que tout le reste de sa personne était voilé d'une façon irréprochable, elle ne fit plus le moindre mouvement pour en changer la disposition.

Seulement, elle renversa sur le lit son livre ouvert, leva un peu le front, de manière à ce que ce fût, non pas le haut de sa tête, mais son menton qui plongeât dans sa main, et, dans cette posture, où il y avait encore plus d'indifférence que de coquetterie, elle attendit son seigneur et maître.

XXII

CAUSERIE CONJUGALE

M. de Marande souleva la tapisserie, mais s'arrêta sur le seuil de la porte.

— Puis-je entrer ? demanda-t-il.

— Certainement... Ne m'aviez-vous pas dit que vous viendriez ? Je vous attends depuis un quart d'heure.

— Oh ! que me dites-vous là, madame ?... Quand vous devez être si fatiguée ! J'ai été indiscret, n'est-ce pas ?

— Non, venez !

M. de Marande s'approcha, fit un salut plein de grâce, prit la main que lui tendait sa femme, s'inclina sur cette main au poignet délicat, aux doigts blancs et effilés, aux ongles roses, et y posa si légèrement ses lèvres, que madame de Marande comprit l'intention plutôt qu'elle ne sentit le baiser.

La jeune femme interrogea des yeux son mari.

Il était facile de voir que rien n'était plus inaccoutumé qu'une pareille visite de la part de M. de Marande ; et, cependant, il était facile de voir aussi que cette visite n'était ni désirée ni redoutée : — c'était plutôt la visite d'un ami que celle d'un époux, et Lydie paraissait même attendre avec plus de curiosité que d'inquiétude.

M. de Marande sourit ; puis, avec sa voix la plus douce :

— Que je vous fasse avant tout mes excuses, madame, de vous venir visiter si tard, ou plutôt si matin. Croyez bien que, si les occupations les plus graves ne devaient pas me retenir toute la journée hors de l'hôtel, j'aurais attendu

une plus favorable occasion pour causer confidentiellement avec vous.

— Quelle que soit l'heure que vous choisissiez pour causer avec moi, monsieur, dit madame de Marande d'une voix affectueuse, c'est toujours une occasion précieuse, d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare.

M. de Marande s'inclina, mais, cette fois, en signe de remercîment ; — puis, approchant une bergère, il s'assit, appuyant le bras du fauteuil au lit de madame de Marande, de manière à se trouver en face d'elle.

La jeune femme laissa retomber sa tête sur sa main et attendit.

— Permettez, madame, dit M. de Marande, qu'avant d'entrer en matière ou si vous le préférez qu'afin d'y mieux entrer, je vous renouvelle mes compliments bien sincères sur votre rare beauté, qui grandit tous les jours, et qui, cette nuit, semblait arrivée véritablement à l'apogée de la beauté humaine.

— En vérité, monsieur, je ne sais comment répondre à une pareille courtoisie ; elle me cause d'autant plus de joie que vous me mesurez d'habitude les compliments avec une certaine épargne. Laissez-moi m'en plaindre, sans vous le reprocher.

— N'accusez de mon avarice que l'amour jaloux du travail, madame. Tout mon temps est consacré à la tâche que je me suis imposée ; mais, si, un jour, il m'était permis de passer une partie de mes heures dans le doux loisir que vous me faites en ce moment, croyez que ce jour serait un des plus beaux de ma vie.

Madame de Marande leva les yeux sur son mari, et, comme si rien ne pouvait lui sembler plus étrange que ce qu'il venait de lui dire, elle le regarda avec étonnement.

— Mais il me semble, monsieur, répondit-elle avec tout le charme qu'elle put donner à sa voix, que, toutes les fois que vous souhaiterez avoir ce loisir, vous n'aurez qu'à faire ce que vous avez fait ce matin : me prévenir que vous désirez me voir, ou même, ajouta-t-elle en souriant, vous présenter chez moi sans me prévenir.

— Vous savez, dit M. de Marande en souriant à son tour, que ce ne sont point là nos conditions.

— Ces conditions, monsieur, c'est vous qui les avez dictées et non pas moi ; je les ai acceptées, voilà tout. Ce n'était point à celle qui, ne vous apportant aucune dot, recevait de vous sa fortune, sa position et même l'honneur de son père, à faire des conditions, ce me semble.

— Croyez-vous, chère Lydie, que le moment soit venu de changer quelque chose à ces conditions, et ne vous paraîtrais-je pas bien importun si, ce matin, par exemple, je venais brutalement jeter mon réalisme conjugal au milieu des rêves que vous avez faits cette nuit, et que vous faites peut-être encore en ce moment où je vous parle ?

Madame de Marande commença de comprendre où tendait la conversation, et sentit passer sur son visage un nuage de pourpre. Son mari laissa à ce nuage le temps de se dissiper ; puis, revenant juste au point où la conversation avait été interrompue :

— Ces conditions, madame, demanda-t-il avec son éternel sourire et son implacable politesse, vous les rappelez-vous ?

— Parfaitement, monsieur, répondit la jeune femme d'une voix qu'elle s'efforçait de maintenir calme.

— C'est que voilà bientôt trois ans que j'ai le bonheur d'être votre époux ; et, en trois ans, on oublie bien des choses.

— Je n'oublierai jamais ce que je vous dois, monsieur.

— Ici, madame, nous différons d'avis. Je ne crois pas que vous me deviez quelque chose ; mais, si vous pensiez le con-



Eve est bien le nom que méritait Lydie.

traire, et que vous crussiez avoir contracté quelque dette vis-à-vis de moi, c'est justement cette dette que je vous prierais d'oublier.

— On n'oublie pas quand on veut et comme on veut, monsieur; et il est certaines gens pour lesquels l'ingratitude est non seulement un crime, mais encore une impossibilité! Mon père, vieux soldat inhabile aux affaires, mit toute sa fortune, qu'il espérait doubler, dans une spéculation industrielle, et fut ruiné. Il avait des engagements pris avec la maison de banque à laquelle vous venez de succéder, et ces engagements ne pouvaient être tenus à leur échéance. Un jeune homme...

— Madame..., essaya d'interrompre M. de Marande.

— Je ne veux passer sur rien, monsieur, insista Lydie: vous croiriez que j'ai oublié. Un jeune homme, supposant mon père riche, avait sollicité ma main; une répugnance instinctive pour ce jeune homme avait fait que, d'abord, mon père avait repoussé sa demande. Cependant, vaincu par mes prières, — ce jeune homme m'avait dit qu'il m'aimait, et j'avais cru l'aimer...

— Vous aviez cru? fit M. de Marande.

— Oui, monsieur, je l'avais cru... A seize ans, est-on bien sûre de ses sentiments, surtout quand on sort de pension, et qu'on ignore complètement le monde?... Je répète donc: vaincu par mes prières, mon père avait fini par accueillir M. de Bedmar. Tout était arrêté, même ma dot: trois cent mille francs. Mais le bruit de la ruine de mon père se répandit: mon fiancé, tout à coup, cessa ses visites, et disparut! seulement, quelque temps après, mon père reçut de lui une lettre datée de Milan, et dans laquelle il lui disait qu'ayant appris ses répugnances premières à l'accepter pour gendre, il ne voulait point faire violence à ses sympathies. — Ma dot avait été déposée à part et sauvegardée de toute atteinte; c'était à peu près la moitié de ce que devait mon père à votre maison de banque. Trois jours avant l'échéance de ses engagements, il se présenta chez vous, vous offrit les trois cent mille francs, et vous demanda du temps pour le reste. Vous lui répondîtes de se tranquilliser d'abord, et vous ajoutâtes que, comme vous aviez une affaire à lui proposer, vous lui demandiez un rendez-vous chez lui pour le lendemain. — Est-ce bien cela?

— Oui, madame... Cependant, je réclamerai contre le mot *affaire*.

— C'est celui dont vous vous servîtes, je crois.

— Il me fallait un prétexte pour entrer chez vous, madame: le mot *affaire* fut, non pas une désignation, mais un prétexte.

— J'abandonne le mot, monsieur: en pareille circonstance, le mot n'est rien, la chose est tout. Vous vîntes et vous fîtes à mon père cette proposition inattendue, de devenir mon mari, de prendre pour ma dot les six cent mille francs de dettes contractées par lui vis-à-vis de votre maison, et de lui laisser les cent mille écus qu'il vous avait offerts.

— En proposant davantage à votre père, madame, j'aurais craint qu'il ne me refusât.

— Je connais tout ce qu'il y a de délicatesse en vous, monsieur. Mon père, si étourdi qu'il fût de la proposition, accepta, sauf mon consentement, et, ce consentement, vous savez qu'il ne se fit pas attendre.

— Oh! vous avez un cœur pieux et filial, madame.

— Vous vous rappelez notre entrevue, monsieur? Mes premières paroles furent pour vous parler du passé, pour vous avouer...

— Un de ces secrets de jeune fille qu'un homme délicat ne doit jamais donner à sa fiancée le temps d'achever. D'ailleurs, j'ajoutai ceci: « Prenez ma position au point de vue qu'il vous plaira, mademoiselle, ou comme une affaire que je fais... »

— Vous voyez bien que ce fut le mot dont vous vous servîtes!

— Je suis banquier, dit M. de Marande, et il faut pardonner à l'habitude... « Ou comme une affaire que je fais, et dont les résultats quoique inconnus doivent être avantageux pour moi, ou comme une dette que j'acquitte au nom de mon père. »

— Parfaitement, monsieur! je me souviens de tout cela. Il s'agissait d'un service rendu par mon père au vôtre pendant l'Empire ou au commencement de la Restauration.

— Oui, madame. Puis j'ajoutai que, ne croyant point qu'il fût dû aucune reconnaissance à ce double titre auquel je devenais votre époux, je vous laissais parfaitement libre de vos sentiments à mon égard; que moi-même, ayant des engagements pris, je me réservais mon indépendance; que jamais vous ne seriez — si séduisante que Dieu vous ait faite — importunée par mes exigences conjugales. J'ajoutai, enfin, que, belle, jeune et apte à l'amour comme vous l'étiez, je croyais même ne devoir donner d'autre limite à cette liberté offerte que la mesure que vous-même, la réglant sur les convenances sociales, voudriez bien y mettre. Seulement, je me proposai de veiller sur vous comme un père indulgent fait pour sa fille, et — comme un père toujours, à titre de gardien de votre réputation, qui devenait la mienne, — de réprimer les tentatives inconvenantes que certains hommes ne manqueraient point de faire, attirés et éblouis par votre beauté.

— Monsieur...

— Hélas! ce titre de père, j'eus bientôt le droit de le prendre: le colonel mourut subitement pendant un voyage qu'il fit en Italie; mon correspondant de Rome me transmit la triste nouvelle. Votre douleur, en l'apprenant fut grande; les premiers mois de notre mariage vous virent vêtue de deuil.

— Oh! de cœur comme de corps, monsieur, je vous jure.

— Puis-je en douter, madame, moi qui eus tant de peine, non pas à vous faire oublier ce malheur, mais à obtenir de vous de renfermer votre désespoir dans les limites de la raison. Vous eûtes la bonté de m'écouter; vous finîtes par quitter les vêtements sombres, ou plutôt les vêtements sombres finirent par vous quitter; on vous vit sortir de ce deuil comme, aux premiers jours du printemps, une fleur sort de l'enveloppe grise de l'hiver. Le velouté de la jeunesse, la fraîcheur de la beauté, n'avaient jamais disparu de vos joues, mais le sourire s'était exilé de vos lèvres. Peu à peu... oh! ne vous en faites pas un reproche, madame: c'est une loi de la nature... peu à peu, le sourire exilé revint, le front assombri s'éclaira, la poitrine oppressée par les soupirs commença de se dilater dans de joyeuses aspirations; vous revîntes à la vie, au plaisir, à la coquetterie; vous vous refîtes femme, et rendez-moi la justice de dire, madame, que je vous servis de guide et de soutien dans ce chemin difficile, plus difficile qu'on ne croit, qui ramène des pleurs au sourire, de la douleur à la joie.

— Oui, monsieur, dit madame de Marande en saisissant la main de son mari, et laissez-moi serrer cette loyale main qui m'a si patiemment, si charitablement, si fraternellement conduite.

— Vous me remerciez d'une faveur que vous m'avez faite! c'est, en vérité, trop de bonté de votre part.

— Mais, enfin, monsieur, demanda madame de Marande, tout émue, soit de la scène même qui s'accomplissait, soit des souvenirs que lui rappelait cette scène, me ferez-vous la grâce de m'expliquer où vous voulez en venir?

— Ah! pardon, madame! j'oubliais et l'heure qu'il est, et la place où je me trouve, et la fatigue que vous devez éprouver.

— Monsieur, permettez-moi de vous dire que vous vous trompez éternellement sur mes intentions.

— J'abrège, madame... Je disais donc que votre rentrée dans le monde, après plus d'un an d'absence, avait produit une vive sensation. Vous l'aviez quitté belle, il vous revit charmante; rien n'embellit comme le succès: de charmante que vous étiez, vos succès vous firent adorable.

— Nous voilà revenus aux compliments.

— Nous voilà revenus aux vérités: c'est toujours là qu'il faut en revenir, madame. Maintenant, laissez-moi dire, et, en quelques mots, j'aurai fini.

— J'écoute.

— Eh bien, madame, j'ai fait, en vous tirant de l'obscurité que jetaient sur vous vos vêtements de deuil ce que fit Pygmalion en tirant sa Galathée du bloc de marbre où elle était cachée à tous les yeux. Or, supposez Pygmalion notre contemporain, supposez-le conduisant dans le monde sa Galathée sous le nom de... Lydie; supposez qu'au lieu d'aimer Pygmalion, Galathée n'aime... rien; — vous figurez-vous l'angoisse du pauvre Pygmalion, les souffrances, je ne dirai pas même de son amour, mais de son orgueil, lorsqu'il entendra dire: « Ce n'est pas pour lui, le pauvre statuaire, qu'il a animé le marbre; c'est... pour... »

— Monsieur, la comparaison...

— Oui, je connais le proverbe: « Comparaison n'est pas raison, » c'est vrai. Revenons donc purement et simplement à la réalité, sans métaphore. Eh bien, madame, cette étonnante beauté qui vous conquiert, à vous, mille amis, et me crée, à moi, mille envieux; cette grâce merveilleuse qui fait bourdonner autour de vous, comme des abeilles autour d'un rosier, la fleur de nos élégants; ce pouvoir que vous avez sur tout ce qui vous environne, et qui attire irrésistiblement tout ce qui passe dans sa sphère; cette beauté magique, enfin, m'effraye et me fait trembler, comme me ferait trembler la vue d'un précipice au-dessus duquel je me promènerais en votre chère compagnie... Me comprenez-vous, madame?...

— Je vous assure que non, monsieur, répondit Lydie.

Et, avec un charmant sourire, elle ajouta:

— Ce qui vous prouve, en passant, que je n'ai pas autant d'esprit que vous me faites parfois l'honneur de me le dire.

— Il en est de l'esprit comme du soleil, madame: il a ses heures de retraite et de recueillement. Je vais donc, en même temps qu'à votre esprit, tâcher de parler à vos yeux. Vous souvenez-vous qu'un jour, dans notre voyage de Savoie, en sortant d'Entremont, en apercevant du haut de

la montagne, le Rhône, qui étincelait au soleil comme un fleuve d'argent, à l'ombre comme un fleuve d'azur, vous souvenez-vous que, quittant tout à coup mon bras, et courant sur le plateau, vous vous arrêtâtes avec effroi, en apercevant, à travers les fleurs et les herbes formant un frêle tapis, un abîme ouvert devant vos pas, et visible seulement quand on venait d'en atteindre le bord?

— Oh! oui, je m'en souviens! dit, en fermant les yeux et en pâlissant légèrement, madame de Marande, et je suis heureuse de m'en souvenir; car, si vous ne m'aviez pas retenue et tirée en arrière, je n'aurais, selon toute probabilité, pas le bonheur de vous renouveler mes remerciements.

— Je ne les sollicitais point, madame; seulement, par une image, et en éveillant vos souvenirs, je désirais vous expliquer, plus clairement que je ne l'avais fait encore, ce que j'appelais tout à l'heure un abîme. Eh bien, je le répète, votre beauté m'effraye à l'égal de ce ravin de six cents pieds que recouvraient des herbes et des fleurs, et j'ai peur qu'un jour nous n'y soyons engloutis l'un et l'autre!... Cette fois, comprenez-vous, madame?

— Oui, monsieur, je crois que je commence à comprendre, répondit la jeune femme en baissant les yeux.

— Si vous commencez à comprendre, répondit en souriant M. de Marande, je suis parfaitement tranquille : vous ne tarderez pas à comprendre tout à fait!... Je disais donc madame, que, remplaçant pour vous un père, — vous savez que je n'ai jamais réclamé d'autres droits que ceux-là? — je dois jeter, avec une certaine inquiétude, les yeux sur les nuées de beaux, d'élégants, de dandys qui entourent ma fille. Remarquez bien, madame, que ma fille a toute liberté; dans cette nuée étincelante, pimpante, mordorée, elle peut faire son choix à elle; de ce choix, il n'arrivera jamais aucun malheur; seulement, je crois, non pas de mon droit, mais de mon devoir de lui dire, toujours comme un père : « Bien choisi, mon enfant! » ou « Mal choisi, ma fille! »

— Monsieur!

— Encore, non! je me trompe, je ne lui dirai pas cela : je passerai en revue les hommes qui s'occupent plus particulièrement d'elle, et je lui dirai mon avis sur ces hommes.

— Voulez-vous savoir mon avis, madame, sur quelques-uns de ceux qui se sont le plus occupés de vous, hier?

— Parlez, monsieur.

— Nous allons commencer par monseigneur Coletti.

— Oh! monsieur!

— Je n'en parle que pour mémoire, et comme ouverture convenable de liste... D'ailleurs, madame, monseigneur Coletti est un charmant prélat.

— Un prêtre!

— Vous avez raison; aussi, tenez, vous me ramenez tout de suite à votre sentiment : un prêtre n'est pas dangereux pour une femme comme vous, belle, jeune, riche et libre... ou presque libre; et monseigneur Coletti peut s'occuper de vous publiquement, ou en cachette, venir vous voir au grand jour ou pendant la plus sombre obscurité, personne ne s'avisera jamais de dire que madame de Marande est la maîtresse de monseigneur Coletti.

— Et, cependant, monsieur..., fit la jeune femme en coupant sa phrase d'un sourire.

— Cependant il vous aime, ou plutôt il est amoureux de vous : monseigneur Coletti n'aime que lui-même, — voilà ce que vous voulez dire, n'est-ce pas?

Le sourire resté en permanence sur les lèvres de madame de Marande était une tacite adhésion à l'opinion de son mari.

— Eh bien, mais, continua le banquier, un adorateur dans les hautes dignités de l'Eglise, cela va assez bien à une jeune et jolie femme, surtout quand cette jeune et jolie femme n'est ni prude, ni dévote, et a un autre amant.

— Un autre amant! s'écria Lydie.

— Remarquez que je ne parle pas de vous précisément; je généralise, je dis une jeune et jolie femme. Vous êtes jeune parmi les jeunes, jolie parmi les jolies; mais, enfin, vous n'êtes pas la seule jeune, la seule jolie femme de Paris, n'est-ce pas?

— Oh! je n'ai point cette prétention-là, monsieur.

— Va donc pour monseigneur Coletti! Il vous fait garder la meilleure loge du Conservatoire quand viennent les concerts spirituels; il vous réserve la meilleure tribune de Saint-Roch pour entendre le *Magnificat* et le *Dies iræ*, et il a donné à mon maître d'hôtel des recettes de purée de gibier qui ont fait l'admiration de vos deux sigisbées MM. de Courchamp et de Montrond. — Puis il y a, ensuite, un charmant garçon, que j'aime de tout mon cœur...

Madame de Marande interrogea son mari du regard; ce regard signifiait clairement : « Qui cela? »

— Aussi, laissez-moi vous faire son éloge, non pas comme poète, non pas comme auteur dramatique, — vous savez qu'il est convenu que, nous autres banquiers, nous ne connaissons rien à la poésie ni au théâtre, — mais comme homme...

— Vous voulez parler de monsieur...?

Madame de Marande hésita.

— Je veux parler de M. Jean Robert, parbleu!

Un second nuage de pourpre, bien autrement intense et coloré que le premier, passa sur le visage de madame de Marande; son mari n'en perdit pas la plus petite nuance, cependant, il parut n'y pas faire attention.

— Vous aimez M. Jean Robert? demanda la jeune femme.

— Pourquoi pas? Il est de bonne maison; son père occupait dans les armées républicaines un grade supérieur à celui que le vôtre occupait dans les armées impériales; s'il avait voulu se rallier à la famille de Napoléon, peut-être fût-il mort maréchal de France, au lieu de laisser, en mourant, sa famille dans la misère, ou à peu près. Le jeune homme a pris tout cela en main; il a marché bravement à travers les difficultés de la vie; c'est un cœur franc, honnête, loyal, qui sait peut-être cacher son amour, mais qui ne sait point cacher ses répulsions. Ainsi, tenez, moi, par exemple, il ne m'aime pas...

— Comment, il ne vous aime pas? s'écria madame de Marande se laissant emporter. Je lui ai cependant dit...

— D'avoir l'air de m'aimer... Eh bien, le pauvre garçon, quoiqu'il ait, je n'en doute pas, le plus grand égard à vos recommandations, il ne saurait, sur ce point-là, arriver à vous obéir. Non, il ne m'aime pas! s'il me voit venir d'un côté de la rue, et qu'il puisse, sans impolitesse, passer de l'autre, il le fait; si je le rencontre, et que, pris à l'improviste, il soit obligé de me saluer, c'est avec une froideur dont serait blessé tout autre que moi, qui remplis ce devoir de courtoisie pour lui faire accepter une invitation chez vous. Hier, je l'ai forcé, littéralement forcé, à me donner la main, et si vous saviez ce que le pauvre garçon a souffert pendant tout le temps que sa main est restée dans la mienne! cela m'a touché, et plus il me déteste, plus je l'aime... Vous comprenez cela, n'est-ce pas, madame? C'est d'un homme ingrat, mais d'un honnête homme.

— En vérité, monsieur, je ne sais comment prendre ce que vous me dites!

— Comme il faut prendre tout ce que je dis, madame : comme la vérité. Le pauvre garçon se croit des torts envers moi, cela le gêne.

— Monsieur... mais quels torts?

— Je ne vous dis pas que ce ne soit point un visionnaire; il est poète, et tout poète l'est peu ou prou... A propos, une recommandation : il vous fait des vers, n'est-ce pas?

— Monsieur

— Il vous en fait; j'en ai vu.

— Mais il ne les imprime pas!

— Il a raison, s'ils sont mauvais; il a tort, s'ils sont bons. Qu'il ne se gêne pas pour moi! J'y mets une condition, cependant.

— Laquelle, s'il vous plaît?... Qu'il n'y ait pas mon nom?

— Au contraire, au contraire! Peste! des mystères avec nous, ses amis! Non pas!... Que votre nom y soit en toutes lettres. Qui diable verra du mal à des vers faits par un poète à une jolie femme? Quand M. Jean Robert adresse des vers à une fleur, à la lune, au soleil, met-il une initiale? Non, n'est-il pas vrai? il met leur nom tout entier. Comme la fleur, comme la lune, comme le soleil, vous êtes une des douces, des belles, des bienfaisantes créations de la nature : qu'il vous traite donc comme le soleil, comme la lune, comme les fleurs.

— Ah! monsieur, si vous parlez sérieusement...

— Oui, j'entends, cela vous rend la poitrine plus légère.

— Monsieur

— Ainsi, c'est convenu : bon gré, mal gré, M. Jean Robert reste au nombre de nos amis; et, si l'on s'étonne de ses assiduités, vous direz — ce qui est vrai — que ce n'est ni vous ni lui qui avez désiré ses assiduités, mais que c'est moi, moi qui rends pleine justice au talent, à la délicatesse, à la discrétion de M. Jean Robert.

— Quel homme étrange vous faites, monsieur! s'écria madame de Marande; et qui me dira le secret de votre singulière affection pour moi?

— Vous gêne-t-elle, madame? demanda M. de Marande avec un sourire qui ne manquait pas d'une certaine mélancolie.

— Oh! non, Dieu merci! seulement, elle me fait craindre que...

— Eh bien, que vous fait-elle craindre?

— C'est qu'un beau jour... Mais non, il est inutile que je vous dise ce qui me passe par l'esprit, ou plutôt par le cœur.

— Dites, madame, si ce que vous avez à dire peut être dit à un ami.

— Non; cela aurait presque l'air d'une déclaration.

M. de Marande regarda fixement sa femme.

— Mais, enfin, monsieur, dit-elle, ne vous est-il point parfois venu une chose à l'idée?

M. de Marande continua de regarder sa femme.

— Quelle chose? Voyons, madame! fit-il après un instant de silence.

— C'est que... si ridicule que cela soit, une femme puisse devenir amoureuse de son mari.

Un nuage passa rapidement sur le visage de M. de Marande; il ferma les yeux, et l'obscurité, pour ainsi dire, se fit sur sa physionomie.

Puis, secouant la tête, et comme sortant d'un songe :

— Oui, dit-il, si ridicule que cela soit, cela peut être... Priez Dieu, madame, qu'un pareil phénomène ne se produise pas entre nous.

Et, à voix basse, il ajouta en fronçant le sourcil :

— Ce serait un trop grand malheur pour vous... et surtout pour moi!

Puis, se levant, il fit deux ou trois tours dans la chambre, affectant de rester dans l'appartement qui était à la tête du lit de madame de Marande, et où, par conséquent, les regards de celle-ci ne pouvaient le suivre.

Cependant, grâce à un miroir placé auprès d'elle, Lydie remarqua que son mari s'essuyait le front, et peut-être même les yeux avec un mouchoir.

Sans doute M. de Marande s'aperçut-il que son émotion, quelle qu'en fût la cause, le trahissait aux yeux de sa femme; car, rassérénant son visage et forçant ses lèvres et ses yeux à sourire, il revint s'asseoir sur le fauteuil resté vide pendant quelques minutes.

Puis, après un instant de silence :

— Maintenant, madame, reprit-il de sa voix douce, maintenant, j'ai eu l'honneur de vous dire mon opinion sur monseigneur Coletti et sur M. Jean Robert, il me reste à vous demander la vôtre sur M. Loredan de Valgeneuse.

Madame de Marande regarda son mari avec un certain étonnement.

— Mon opinion sur lui, monsieur, répondit-elle, est celle de tout le monde.

— Dites-moi celle de tout le monde, alors, madame.

— Mais M. de Valgeneuse...

Elle s'arrêta, embarrassée d'aller plus loin.

— Pardon, monsieur, dit-elle, vous me paraissez avoir des préventions contre M. de Valgeneuse.

— Des préventions, moi? Dieu me garde d'avoir des préventions contre M. de Valgeneuse! non. Je conte seulement ce que l'on dit. Vous savez ce que l'on dit, n'est-ce pas, de M. de Valgeneuse?

— Il est riche, il a des succès, il est fort bien en cour : c'est plus qu'il n'en faut pour qu'on dise beaucoup de mal de lui.

— Savez-vous le mal qu'on en dit?

— Comme je sais le mal, monsieur : fort médiocrement.

— Eh bien, voici ce qu'on en dit... Parlons de sa richesse, d'abord.

— Elle est incontestable.

— Certainement, dans le fait de son existence, mais contestable, à ce qu'il paraît, dans la façon dont elle a été acquise.

— Le père de M. de Valgeneuse n'a-t-il pas hérité cette fortune d'un frère aîné?

— Oui; seulement, il court sur cet héritage une sombre histoire : il s'agit de quelque chose comme un testament qui aurait disparu à la mort de ce frère aîné, frappé, au moment où l'on s'y attendait le moins, d'une apoplexie foudroyante. Il y avait un fils. Avez-vous entendu parler de cela, madame?

— Vaguement. Le monde que voyait mon père n'était pas celui de M. de Valgeneuse.

— Votre père était un honnête homme, madame, et il y a un proverbe sur le monde que l'on voit. Eh bien, il y avait un fils, un jeune homme charmant, que les héritiers, ceux qu'on accuse, — quand je dis *qu'on accuse*, il ne s'agit point ici, bien entendu, d'une accusation devant la cour d'assises, — que les héritiers, dis-je, ont chassé de la maison de son père, car, de notoriété, il était fils du marquis de Valgeneuse, neveu du comte, et cousin, par conséquent, de M. Loredan et de mademoiselle Suzanne. Alors, ce jeune homme, habitué à une grande existence, se trouvant tout à coup sans ressources, s'est, dit-on, brûlé la cervelle.

— C'est, en effet, une sombre histoire, que celle-là!

— Oui, mais qui, au lieu d'assombrir la famille, l'a fort réjouie. Le jeune homme vivant, d'un moment à l'autre le testament pouvait se retrouver et le véritable héritier reparaître, armé de ce testament; mais, l'héritier mort, il n'y avait point de chance que le testament reparût tout seul. Voilà pour la richesse... Quant aux succès de M. de Valgeneuse dans le monde, je présume que, par le mot succès, vous entendez bonnes fortunes.

— N'est-ce point ainsi que cela s'appelle? dit madame de Marande en souriant.

— Eh bien, quant à ses succès, il paraît qu'ils sont limités aux femmes du grand monde, et que, quand il s'adresse tout bonnement à ce que l'on appelle des filles du peuple, malgré la résistance généreuse que prête, en ces circonstances, à son frère mademoiselle Suzanne de Valgeneuse, le jeune homme est quelquefois obligé d'employer la violence.

— Oh! monsieur, que dites-vous là?

— Une chose que monseigneur Coletti vous dirait probablement mieux que moi, car, si M. de Valgeneuse est bien en cour, c'est par l'Eglise.

— Et vous dites, monsieur, demanda madame de Marande, qui prenait un certain intérêt à ces accusations, vraies ou fausses : vous dites que mademoiselle Suzanne seconde son frère dans ses entreprises amoureuses?

— Oh! cela, c'est connu! et, vraiment, les personnes qui savent l'amitié passionnée que mademoiselle Suzanne porte à son frère lui en tiennent compte. Mademoiselle Suzanne a cette différence avec son frère, qu'elle aime, elle, la vie de famille, et qu'elle met tous ses plaisirs, presque tous du moins, dans son intérieur.

— Oh! monsieur, et vous croyez à de pareilles calomnies?

— Moi, madame, je ne crois à rien, excepté au cours de la rente, et encore faut-il que je le voie imprimé au *Moniteur*. Mais ce à quoi je crois, par exemple, oh! c'est à la fatuité et à l'indiscrétion de M. de Valgeneuse. Il est comme le limaçon sous ce rapport : il salit les réputations qu'il ne mange pas!

— Ah! vous n'aimez pas M. de Valgeneuse, monsieur! fit madame de Marande.

— Non, je l'avoue... L'aimeriez-vous, par hasard, vous, madame?

— Moi! vous me demandez si j'aime M. Loredan?

— Mon Dieu, je vous demande cela comme je vous demanderais autre chose; seulement, je me suis servi d'une mauvaise locution; je sais bien que vous n'aimez personne dans le sens absolu du mot. J'aurais dû vous dire : « M. Lorédan vous plaît-il? »

— Il m'est indifférent.

— Bien vrai, madame?

— Oh! je vous le proteste! seulement, pas plus à lui qu'à un autre, je n'aimerais à voir arriver un malheur qu'il n'aurait pas mérité.

— Eh! qui peut désirer de pareilles choses? Aussi je vous assure, madame, qu'il n'arrivera, — de mon côté, du moins, de ma part, si vous l'aimez mieux, — à M. de Valgeneuse, que des malheurs mérités.

— Mais quels malheurs peut donc mériter M. de Valgeneuse, et comment ces malheurs pourraient-ils lui venir de vous?

— Eh! madame, bien simplement! Ainsi, par exemple, cette nuit, M. de Valgeneuse vous a fait une cour très assidue...

— A moi?

— A vous, oui, madame... Il n'y avait pas d'inconvénient, c'était chez vous, et l'on pouvait considérer cette affectation de M. de Valgeneuse à se trouver sans cesse sur vos pas comme une marque de courtoisie... peut-être exagérée, mais cependant excusable, envers son hôtesse. Toutefois, vous comprenez bien? vous allez à d'autres soirées que les vôtres; vous rencontrerez M. de Valgeneuse dans le monde; eh bien, si, pendant huit soirées seulement, il fait ailleurs ce qu'il a fait ici, vous êtes une femme compromise... Eh! mon Dieu, je ne veux pas vous effrayer, madame; mais le jour où vous serez une femme compromise, M. de Valgeneuse sera un homme mort!

Madame de Marande jeta un cri.

— Oh! monsieur, dit-elle, un homme mort à cause de moi! tué pour moi! ce serait le remords de toute ma vie.

— Mais qui vous dit donc que ce serait pour vous et à cause de vous que je tuerais M. Lorédan?

— Vous-même, monsieur.

— Je n'ai pas dit un mot de cela. Si je tuais M. Lorédan pour vous ou à cause de vous, vous seriez bien autrement compromise après qu'avant sa mort; non, je le tuerais à propos... de la loi sur la presse ou de la dernière revue de la garde nationale, comme j'ai tué M. de Bedmar.

— M. de Bedmar? s'écria Lydie pâlissant affreusement.

— Eh bien, continua M. de Marande, est-ce qu'on a jamais su que c'était pour vous et à cause de vous?

— Vous avez tué M. de Bedmar? répéta madame de Marande.

— Oui; l'ignoriez-vous donc?

— Oh! mon Dieu!

— Je vous avoue, cependant, qu'un instant j'ai hésité. Vous savez ou vous ne savez pas que j'avais des motifs pour mépriser M. de Bedmar dans une circonstance. j'avais acquis la conviction que sa conduite n'avait pas été celle d'un honnête homme. On m'écrivit — un de mes correspondants d'Italie — que, le 20 novembre 1824, M. de Bedmar serait à Livourne. Je me rappelai que j'avais à Livourne une affaire importante : j'y arrivai le 19 novembre; M. de Bedmar y arriva à son tour. Alors, je ne sais comment cela se fit, nous eûmes, sur le port même de Livourne, et au moment où il y débarquait, une discussion pour une cause bien futile, à propos d'un commissionnaire. La discussion s'envenima; bref, je me trouvai insulté, et lui demandai

raison de cette insulte, tout en lui laissant le choix des armes, comme c'est mon habitude. Il eut le tort de choisir le pistolet, arme brutale, qui déchire, qui casse, qui tue. Séance tenante, nous prîmes rendez-vous aux cascines de Pise. Arrivés sur le terrain, nos témoins nous placèrent à vingt pas ; on jeta un louis en l'air pour savoir qui tirerait le premier, le sort lui échut... Il tira... un peu bas ; la balle me traversa la cuisse.

— Vous traversa la cuisse ? s'écria madame de Marande

— Oui, madame, sans attaquer l'os, heureusement.

— Mais je n'ai jamais su que vous ayez été blessé.

— A quoi bon vous tourmenter d'une blessure qui était guérie au bout de quinze jours.

— Et, tout blessé que vous étiez, monsieur... ?

— Je l'ajustai.. Ce fut à ce moment, je vous l'ai dit, que j'hésitai : c'était un fort beau garçon, dans le genre de M. de Valgeneuse ; je me disais : « Peut-être, comme M. de Valgeneuse, est-il aimé d'une mère, d'une sœur ! » J'hésitai. En appuyant d'une ligne à droite ou à gauche, je le manquais, et, comme j'étais blessé, le duel finissait là. Mais je me rappelai que M. de Bedmar avait indignement trompé une jeune fille ; que lui aussi avait tenu au bout de son pistolet le père de cette jeune fille qui était venu lui demander raison de l'outrage, et qu'il avait, le misérable ! tué le père de cette jeune fille. Alors, je visai droit à la poitrine ; la balle lui traversa le cœur, et il tomba sans pousser un soupir.

— Monsieur, s'écria madame de Marande, monsieur vous dites que mon père... ?

— Avait été tué en duel par M. de Bedmar, madame ; c'est la vérité. Vous voyez bien que j'ai eu raison de ne pas plus lui faire grâce qu'en pareille circonstance je ne ferais grâce à M. de Valgeneuse.

Et, saluant sa femme d'un visage aussi calme qu'il était entré, M. de Marande sortit, suivi par le regard effaré de madame de Marande.

— Oh ! murmura Lydie en laissant retomber sa tête sur son oreiller, que Dieu me pardonne ! mais il y a des moments où je crois que cet homme m'aime... et que je l'aime !

XXIII

— COUR D'ASSISES DE LA SEINE —

Audience du 27 avril.

Affaire Sarranti.

Le lecteur, en apprenant de la bouche même de Salvator que celui-ci se rendait au Palais de Justice pour y assister aux derniers débats de l'affaire Sarranti, a dû comprendre qu'il ne fallait pas moins que la nécessité absolue où nous étions de suivre M. de Marande dans la chambre de sa femme, pour que nous ne le conduisissions pas à l'instant même dans cette grande et terrible salle du Palais de Justice, où le crime vient chercher son châtiment, et, malheureusement, parfois aussi, par une fatale erreur, l'innocence sa condamnation.

Trois statues devraient être placées aux trois angles de cette grande salle, dans l'attente d'une quatrième, qui alors resterait peut-être éternellement absente : celles de Calas, de la Barre et de Lesurques !

Vers les onze heures du soir, au moment où le roi Charles X tenait son conseil, à l'instant où des centaines d'équipages faisaient résonner le pavé de la rue d'Artois, devant l'hôtel de Marande, les abords du Palais de Justice présentaient un spectacle bien autrement curieux que celui du boulevard des Italiens.

En effet, depuis la place du Châtelet, — en allant du nord au sud, — jusqu'à la place du Pont-Saint-Michel, le pont au Change, la rue de la Barillerie, le pont Saint-Michel, et toutes les rues avoisinantes ; et — en allant de l'ouest à l'est, — depuis la place Dauphine jusqu'au pont de la Cité, les quais de l'Horloge, Desaix, de la Cité, de l'Archevêché, des Orfèvres, étaient couverts d'une foule si compacte, si pressée, si houleuse et si murmurante, qu'on eût cru que la vieille île du Palais, devenue flottante, oscillait au milieu de la Seine, faisant un suprême effort pour résister à l'ouragan qui la poussait vers la mer ! Ce qui contribuait à donner à cette foule une grande ressemblance avec un océan orageux, c'était le mugissement sourd et profond, lugubre et monotone dont elle faisait retentir toutes les rues d'alentour, et qui montait comme une marée furibonde jusqu'aux voûtes du vieux palais de saint Louis.

C'était, ce soir-là, ou plutôt cette nuit-là, car la soirée était déjà assez avancée, que devaient se clore les débats de cette affaire Sarranti qui préoccupait avec tant de raison, à un si haut degré, l'attention publique, depuis le jour où le *Moniteur* avait publié l'acte d'accusation.

Les lecteurs ne s'étonneront donc pas qu'un procès destiné à faire époque dans les fastes de la justice criminelle eût attiré autour du Palais un si grand concours de populaire, et dans la salle d'audience une foule beaucoup plus considérable que la salle ne le comportait. Pour éviter la confusion, le trouble, et qui sait ? les désordres qu'aurait pu occasionner une telle affluence, M. le président avait jugé nécessaire de faire distribuer à l'avance des cartes d'entrée aux personnes, ou du moins à une partie des personnes qui en avaient sollicité ; les avocats eux-mêmes en avaient reçu un certain nombre pour chacun des jours d'audience.

Il avait été impossible de satisfaire aux sollicitations innombrables des uns et des autres : plus de dix mille demandes de billets avaient été adressées à M. le président depuis le jour qu'avait été publié l'acte d'accusation. La diplomatie, les deux législatures, la noblesse, la robe, l'armée et la finance avaient sollicité cette faveur ; peu de ces requêtes avaient été exaucées.

Il en résultait que toutes les places étaient à ce point occupées, qu'on eût dit des spectateurs soudés les uns aux autres, et ne faisant plus qu'un seul corps ; aussi entendait-on de temps en temps, à la porte et dans les couloirs, où on s'écrasait, la voix d'un malheureux qu'on étouffait. Non seulement la queue des spectateurs se prolongeait jusqu'au bout de la galerie et obstruait les nombreux escaliers qui aboutissent aux diverses portes d'entrée, mais encore, ainsi que nous l'avons dit, cette immense file de spectateurs non privilégiés avait — comme un serpent gigantesque — sa queue à la place du Pont-Saint-Michel et sa tête à la place du Châtelet.

Plusieurs banquettes avaient été spécialement réservées pour le barreau ; mais elles avaient été bientôt envahies par un grand nombre de dames qui n'avaient pu trouver place sur les bancs qu'on leur avait préparés dans l'enceinte intérieure, vis-à-vis du banc des avocats.

Les débats n'étaient ouverts que depuis deux jours, et, bien que, jusqu'ici, on n'eût aucune preuve du crime dont M. Sarranti était accusé, on disait au Palais, et on répétait dans la foule, que le verdict devait être rendu dans la journée.

On s'attendait à chaque instant à l'entendre prononcer : — nous parlons, du moins, de ceux qui n'assistaient que de loin à la séance ; — et, quoiqu'il fût onze heures, quoiqu'il circulât dans la foule un bruit, réel ou faux, d'après lequel on venait d'envoyer l'ordre formel que le crime fût jugé et l'arrêt rendu séance tenante, aucune nouvelle n'arrivait au dehors, et les plus patients commençaient à pousser des cris énergiques, que n'arrêtaient pas entièrement les gendarmes éparpillés çà et là dans la foule.

Pour ceux qui assistaient aux débats, l'intérêt, au contraire, allait croissant, et treize heures d'audience dans un même jour, — la séance avait commencé à dix heures du matin, — treize heures d'audience n'avaient pas diminué l'attention des uns, ni ralenti la curiosité des autres.

Du reste, outre l'intérêt qu'excitait l'accusé dans le cœur de chacun, ces débats, déjà si palpitants, avaient été rendus plus intéressants encore par le talent, remarquable avec lequel ils avaient été présidés, et, en même temps, par l'énergie et le bon goût de l'avocat qui défendait M. Sarranti.

Quant au talent du président, il était incomparable. Impossible d'apporter, dans des fonctions si graves et si pénibles, un esprit d'analyse plus net et plus précis, une élocution plus élégante et plus facile, un sentiment plus élevé des convenances et une plus scrupuleuse impartialité.

Car, disons-le en passant, puisque nous en trouvons l'occasion, nous qui nous piquons en toute chose de cette scrupuleuse impartialité dont nous louons M. le président de la cour d'assises, le talent du président, son habileté et son équité, exercent sur la marche des débats, et même sur l'attitude du public, une influence extraordinaire ; on ne saurait croire combien elle leur inspire de grandeur et de dignité, et donne aux séances de nos cours de justice ce caractère imposant qui leur est propre.

La solennité de ce soir-là avait précisément à la fois le caractère imposant dont nous parlons, et un caractère sombre lugubrement fantastique, que l'on comprendra suffisamment quand nous aurons, en quelques mots, fait la mise en scène de cette séance

Tout le monde, ou à peu près, connaît la salle d'audience de la cour d'assises de Paris. C'est un immense rectangle, plus long que large, sombre, profond et haut comme une église.

Nous disons sombre, bien que cette salle reçoive le jour par cinq immenses fenêtres et deux portes vitrées, placées d'un seul côté de la salle, sur la face gauche en entrant ; mais, soit que la face de droite, à travers laquelle ne pénètre aucune lumière, — excepté quand s'entr'ouvre la

petite porte par laquelle entre et sort l'accusé, soit, disons-nous, que ce mur sombre, qu'essayent en vain d'égayer des panneaux de papier bleu, jette à la muraille qui le regarde son obscurité, bien plus que celle-ci ne lui envoie sa lumière, ou soit que le temple de la justice conserve comme un reflet de la boue immonde dont le crime a souillé son pavé, on est pris tout à coup, en entrant dans la salle de la cour d'assises, d'une tristesse noire, d'un frisson de dégoût, d'une impression analogue à celle qu'on éprouverait si, en entrant dans un bois, on mettait le pied sur un nid de couleuvres.

Mais ce soir-là, au lieu de la teinte sombre qu'elle revêt communément, la cour d'assises éclatait de lumières encore plus tristes peut-être que son obscurité.

Qu'on s'imagine, en effet, toute cette foule éclairée étrangement par les lueurs vacillantes de cent bougies, par le reflet des lampes, qui, recouvertes d'abat-jour, donnaient aux visages des jurés je ne sais quel air étrange, quelles lugubres pâleurs, particulières aux inquisiteurs peints par les peintres espagnols.

En entrant dans la salle, cette demi-obscurité lumineuse, ou, disons mieux, cette demi-clarté sombre, vous reportait, malgré vous, aux séances mystérieuses du conseil des Dix ou de l'Inquisition. Toutes les géhennes et les tortures du moyen âge revenaient à l'esprit, et on cherchait dans le coin le plus ombreux de la salle le masque livide du tourmenteur.

Au moment où nous pénétrons dans l'enceinte, M. l'avocat du roi se dispose à prononcer son réquisitoire.

Il est debout.

C'est un homme haut de taille, pâle de visage, osseux et sec comme un vieux parchemin, un cadavre vivant, n'ayant plus de la vie que la voix et le regard ; car, de geste, de mouvement, il n'en est pas question. Encore, cette voix est-elle faible comme un souffle ; encore, ce regard est-il vague, sans expression arrêtée. Cet homme, pour tout dire, semble l'incarnation de la procédure criminelle ; c'est un réquisitoire en chair et en os : en os surtout !

Mais, avant de faire entendre les personnages principaux de ce drame, disons quelle place ils occupaient dans la salle d'audience.

Au fond de la salle, au centre du bureau circulaire, est le président, assisté des juges qui forment la cour.

A la gauche de celui qui entre, ou à la droite du président, au-dessous de deux de ces hautes fenêtres vitrées, sont les quatorze jurés. — Nous disons *quatorze* au lieu de douze, car M. l'avocat du roi, attendu la longueur présumée des débats, a requis l'adjonction de deux jurés supplémentaires et d'un magistrat assesseur.

Dans l'enceinte circulaire qui borde le bureau de la cour est l'honnête M. Gérard, la partie civile.

C'était bien le même homme, à peu près chauve, aux yeux gris, petits, enfoncés, ternes, aux sourcils épais et grisonnants, du milieu desquels s'élançaient comme des soies de sanglier droites et roides, de longs poils qui, se joignant dans la ligne d'un nez recourbé en bec de vautour, formaient, au-dessus de l'œil, une arcade d'une courbe exagérée et hors de toute proportion ; c'était, enfin, cette physionomie lâche et basse qui avait fait une si singulière impression sur l'abbé Dominique, à son entrée dans la chambre à coucher du mourant.

La figure d'un homme qui demande à la justice de le venger d'un assassin est d'ordinaire, quelle que soit sa laideur coutumière, touchante, intéressante au plus haut point, tandis que la figure de l'accusé excite le mépris et le dégoût ; mais, ici, c'était le contraire, et, si on eût consulté le public qui composait cette assemblée, à l'unanimité, — en voyant, à droite, le beau et honnête visage de M. Sarranti, la loyale, sereine et belle figure de l'abbé Dominique, — à l'unanimité, le public eût dit que les rôles étaient intervertis, que l'assassin était la victime, et que celui qui passait pour la victime était l'assassin. Sans autre raison, sans autre preuve que l'inspection rapide des deux hommes, il était impossible de s'y tromper.

Maintenant, quand nous aurons dit que M. Sarranti, escorté de deux gendarmes, causait de temps en temps, appuyé sur la barre, avec son fils et son avocat, nous aurons fait connaître dans tous ses détails la mise en scène de cette triste solennité.

Nous avons annoncé que les débats étaient ouverts depuis deux jours. La séance à laquelle nous faisons assister le lecteur était donc la troisième et, probablement, la dernière séance.

Disons rapidement ce qui s'était passé dans les deux premières séances.

Après les formalités préliminaires, on avait lu l'acte d'accusation, que nous ne rapporterons pas, mais que les personnes curieuses de ces sortes de pièces pourront retrouver dans les journaux du temps.

De cet acte, il résultait que M. Gaetano Sarranti, ancien militaire, né à Ajaccio, en Corse, âgé de quarante-huit ans, officier de la Légion d'honneur, était accusé d'avoir, dans la soirée du 20 août 1820, volé avec effraction une somme de trois cent mille francs dans le secrétaire de M. Gérard, assassiné une femme au service de M. Gérard, et enlevé ou tué les deux neveux de M. Gérard, sans qu'on ait jamais pu retrouver trace de leurs personnes ou de leurs cadavres.

Crimes prévus par les articles 293, 296, 302, 304, 345 et 354 du code pénal.

Après la lecture de l'acte d'accusation, on avait, dans la forme ordinaire, interrogé l'accusé, qui avait répondu NON à toutes les questions qu'on lui avait faites, sans donner d'autres marques d'émotion que la douleur qu'il avait paru éprouver en apprenant la mort ou la disparition des deux enfants.

L'avocat de M. Gérard avait cru embarrasser énormément M. Sarranti en lui demandant pourquoi il avait si brusquement quitté la maison où il avait été accueilli avec tant de bienveillance, mais M. Sarranti avait simplement répondu que, la conspiration dont il était un des chefs principaux ayant été dénoncée à la police, il avait été, d'après les instructions de l'empereur, rejoindre M. Lebastard de Prémont, général français au service de Rundjet-Sing.

Puis il avait raconté comment, pour donner suite à son projet, il était, accompagnant le général, rentré en Europe, et venait d'essayer, de complicité avec lui, d'enlever le roi de Rome du palais de Schœnbrunn, tentative qui avait, ainsi qu'il l'avait appris depuis son arrestation, échoué, à son grand regret, avouait-il.

Ainsi, tout en repoussant l'accusation de vol et d'assassinat, il sollicitait celle de criminel de lèse-majesté, et ne récusait l'échafaud civil que pour réclamer à grands cris l'échafaud politique.

Mais ce n'était point là l'affaire de ceux qui le voulaient condamner. Ce que l'on désirait trouver dans M. Sarranti, c'était l'ignoble voleur, l'immonde assassin, qui veut s'approprier la fortune ensanglantée de deux malheureux enfants, et non le conspirateur politique qui, au risque de sa vie, veut substituer une dynastie à une autre, et changer, à main armée, la forme d'un gouvernement.

Le président avait été forcé d'arrêter M. Sarranti au milieu des explications données par lui.

Ces explications faisaient passer dans tout l'auditoire un frisson sympathique qui le gagnait, lui, magistrat, comme les autres et malgré lui-même.

Puis était venue la déposition de M. Gérard.

Nos lecteurs se souviennent de sa première déposition faite devant le maire de Viry, le lendemain du crime. La seconde était identiquement la même. Il est donc inutile que nous la rapportions ici, puisque le lecteur la connaît déjà.

La fin de la première séance avait été remplie par la déposition des témoins ; cette déposition, tout à la charge de Sarranti, était un long panégyrique de M. Gérard, près duquel, s'il fallait en croire les témoins, saint Vincent de Paul n'était qu'un misérable égoïste.

Le premier de ces témoins était le maire de Viry. Le lecteur connaît déjà le bonhomme. Dupe du trouble dans lequel était M. Gérard au moment où celui-ci lui annonça la catastrophe, il avait pris la stupeur du criminel pour la terreur de la victime. On avait entendu aussi le témoignage de quatre ou cinq paysans, fermiers et propriétaires de Viry, qui, n'ayant eu avec M. Gérard que des rapports de fermage, à l'occasion d'achats ou de ventes de terres, déclaraient que, dans toutes ces transactions, M. Gérard s'était montré d'une exactitude rigoureuse et d'une rigide probité.

On entendit encore vingt ou vingt-cinq témoins de Vanves et du Bas-Meudon, c'est-à-dire tous ceux qui avaient reçu de M. Gérard, depuis qu'il habitait parmi eux, de nombreuses marques de sa bienfaisance et de sa générosité.

Ceux de nos lecteurs qui se souviennent du chapitre intitulé *un Philanthrope de village* comprendront quel effet dut produire sur le jury le récit des bonnes actions de l'honnête M. Gérard, et notamment le récit de la dernière, c'est-à-dire de celle qui avait failli lui coûter la vie.

M. Sarranti, interrogé lui-même sur M. Gérard, répondit, avec sa bonne foi toute militaire, qu'il le croyait un parfait honnête homme, et qu'il fallait que celui-ci fût trompé par de graves apparences pour porter contre lui, M. Sarranti, une si cruelle accusation.

Ce à quoi le président lui avait demandé :

— Mais, enfin, que dites-vous pour votre justification, et comment expliquez-vous le vol des cent mille écus, la mort de madame Gérard, et la disparition des enfants ?

— Les cent mille écus étaient à moi, avait répondu M. Sarranti, ou, pour mieux dire, c'était un dépôt que m'avait confié l'empereur Napoléon. Ils m'ont été rendus de la main même de M. Gérard. Quant à l'assassinat de madame Gérard et à la disparition des enfants, je n'en puis rien dire, madame Gérard étant en parfaite santé, et les

enfants jouant sur la pelouse au moment où je quittai le château, c'est-à-dire à trois heures de l'après-midi.

Tout cela était si peu probable, que le président avait regardé les jurés, — lesquels avaient secoué la tête de l'air le plus significatif.

Quant à Dominique, son aspect, pendant tout le cours des débats, était celui d'un homme pris d'une fièvre allant jusqu'au délire. Il se levait, il se rasseyait, tirait son père par le pan de sa redingote, ouvrait la bouche comme s'il voulait parler, puis, tout à coup, poussait un gémissement, tirait son mouchoir de sa poche, essuyait son front couvert de sueur, laissait tomber sa tête dans ses deux mains, et, pendant des heures, demeurait comme anéanti.

Quelque chose de pareil, au reste, se passait du côté de M. Gérard ; — car, préoccupation inexplicable pour les assistants — ce n'était pas Sarranti, c'était bien plutôt Dominique que M. Gérard suivait des yeux.

Quand Dominique se levait, il se levait lui-même, comme poussé par un ressort ; quand Dominique ouvrait la bouche pour parler, la sueur coulait sur le front de l'accusateur, qui semblait près de s'évanouir.

Ces deux pâleurs luttaient ensemble : c'était à celle qui arriverait jusqu'à la lividité.

Au milieu de ces scènes mystérieuses dont les deux acteurs avaient seuls le secret, un incident inattendu vint jeter son cri rauque et discordant dans le concert de louanges qui s'élevait autour de M. Gérard.

Un vieillard de quatre-vingts ans, pâle, décharné, maigre comme Lazare ressuscité, répondant à l'appel qui lui était fait, s'avança d'un pas lent, mais égal, ferme et sonore comme celui de la statue du commandeur.

C'était le vieux jardinier de Viry, père et grand-père de tout un monde d'enfants, et qui cultivait les jardins du château depuis trente ou quarante ans, quand l'événement était arrivé ; c'était ce fidèle serviteur dont on se rappelle qu'Orsola avait demandé le renvoi pour s'assurer de sa puissance de domination sur M. Gérard.

— Je ne sais qui a commis l'assassinat, dit-il, mais je sais que la femme assassinée était une méchante femme : elle s'était emparée de l'esprit de cet homme, qui n'était pas son mari, et dont elle voulait devenir la femme (et il montrait M. Gérard). Elle l'avait fasciné, et elle exerçait sur lui un pouvoir qui n'avait pas de bornes. Ma conviction est qu'elle haïssait les enfants, et qu'elle pouvait faire de cet homme tout ce qu'elle voulait.

— Avez-vous quelque fait à raconter ? demanda le président.

— Non, répondit le vieillard ; seulement, tout à l'heure, j'ai entendu parler du caractère de M. Gérard, et je crois de mon devoir, moi qui, depuis quatre-vingts ans, ai vu tant d'hommes, de dire ce que je pense de celui-là. La servante voulait devenir maîtresse ; peut-être les enfants la gênaient-ils pour cela. Je la gênais bien, moi !

Pendant que le vieillard parlait, Dominique semblait triompher, tandis qu'au contraire, M. Gérard était pâle comme un mort. Ses mâchoires tremblantes faisaient claquer ses dents les unes contre les autres.

Cette déclaration produisit une profonde émotion dans tout l'auditoire.

Le président fut obligé de réclamer le silence, et, en renvoyant le vieillard, il dit :

— Allez, mon ami : MM. les jurés tiendront compte de votre déposition.

L'avocat de M. Gérard objecta alors qu'on avait voulu renvoyer le jardinier, dont les services, à cause de son grand âge, étaient devenus à peu près inutiles, et qu'en ce moment, c'était Orsola, que cet homme avait l'ingratitude d'attaquer, qui avait sollicité sa grâce.

Lui qui regagnait son banc, appuyé d'une main sur son bâton, de l'autre au bras d'un de ses fils, lui s'arrêta court, comme si, marchant dans les grandes herbes du parc, une vipère l'eût mordu au talon.

Puis il revint sur ses pas, et, d'une voix ferme :

— Ce que monsieur vient de dire, reprit-il, est, moins l'ingratitude dont il m'accuse, la pure vérité. Orsola avait d'abord demandé mon renvoi, et M. Gérard le lui avait accordé ; puis elle lui a demandé ma grâce, et M. Gérard la lui a accordée encore. La servante voulait essayer son pouvoir sur le maître, peut-être pour s'assurer de ce qu'elle en pourrait faire dans une circonstance plus importante. Demandez à M. Gérard si c'est vrai.

— Ce que dit cet homme est-il vrai, monsieur ? demanda le président s'adressant à M. Gérard.

Gérard allait répondre que c'était faux ; mais, ayant levé la tête, il rencontra les deux yeux du jardinier qui cherchaient les siens.

Ebloui par eux comme par les éclairs de sa conscience il n'eut pas le courage de nier.

— C'est vrai ! balbutia-t-il.

Excepté cet incident, tous les témoignages, ainsi que nous l'avons dit, furent en faveur de M. Gérard.

Quant aux témoignages en faveur de M. Sarranti, l'accusé n'en avait pas sollicité un seul : il se croyait accusé de conspiration bonapartiste, et, comptant en assumer sur lui toute la responsabilité, il n'avait pas cru avoir besoin de témoins à décharge.

Puis l'accusation avait tourné comme sur un pivot, et M. Sarranti s'était trouvé en face d'un vol, d'un double rapt et d'un assassinat. L'allégation alors lui avait paru tellement insensée, qu'il s'en était remis à l'instruction elle-même de faire reconnaître son innocence.

Ce n'était que trop tard qu'il s'était aperçu du piège dans lequel il était tombé, et, sur ce fait de vol, de rapt et d'assassinat, il lui avait répugné d'appeler aucun témoignage. A son avis, sa dénégation devait suffire.

Mais, peu à peu, par cette brèche qu'il avait laissée ouverte, était entré le soupçon, puis la probabilité, puis, sinon dans l'esprit du public, au moins dans celui des jurés, une presque certitude.

M. Sarranti était comme un homme emporté par une course trop rapide vers un abîme inconnu : il voyait l'abîme, il le mesurait ; mais il était trop tard ! aucun appui ne se présentait auquel il pût se retenir. Il ne pouvait manquer d'être précipité. L'abîme était profond, effroyable, hideux : il devait y perdre non seulement la vie, mais encore l'honneur.

Et cependant, Dominique lui disait incessamment tout bas :

— Ayez courage, mon père ! je sais, moi, que vous êtes innocent !

On en était arrivé à ce point des débats où, l'affaire étant suffisamment éclaircie par l'audition des témoins, la discussion légale appartient aux avocats.

L'avocat de la partie civile prit la parole.

Je ne sais si, lorsque la législation décida que les parties, au lieu de plaider elles-mêmes, plaideraient par l'organe d'un tiers, elle vit, comprit, devina, — à côté des avantages qu'elle trouvait à l'accusation ou à la défense par procuration, — je ne sais si elle vit, comprit, devina à quel degré de mauvaise foi, d'impudence et de subtilité, elle allait contraindre l'homme à descendre.

Aussi y a-t-il au Palais les avocats des mauvaises causes. Ces hommes savent parfaitement que la cause qu'ils défendent est mauvaise ; mais, regardez-les, écoutez-les, étudiez-les : à leur voix, à leurs gestes, à leur accent, ne les diriez-vous pas convaincus ?

Or, quel est le but de cette fausse conviction qu'ils affectent ? J'écarte complètement la question d'argent, de rémunération, de salaire ; quel est le but de cette fausse conviction qu'ils affectent et qu'ils veulent faire partager aux autres ?

N'est-ce pas de sauver un coupable, et de faire condamner un innocent ?

La loi, au lieu de protéger cet étrange détournement de la conscience humaine, ne devrait-elle pas le punir ?

Peut-être me dira-t-on qu'il en est de l'avocat comme du médecin. Le médecin est appelé pour soigner un assassin qui, dans l'exercice de ses fonctions, a reçu un coup de couteau ou une balle de pistolet ; pour rappeler à la vie un condamné qui, après sa condamnation, à la suite d'un crime bien avéré, a tenté de se suicider : le médecin arrive et trouve le blessé presque à l'état de cadavre ; il n'y a qu'à laisser faire la blessure : elle conduira tout doucement et d'elle-même l'homme à la mort. Le médecin croit avoir reçu une mission complètement opposée ; le médecin est le champion de la vie, l'adversaire de la mort.

Partout où il trouve la vie, il la soutient ; partout où il trouve la mort, il la combat.

Il arrive au moment où la vie de l'assassin ou du moins du condamné expire, où la mort étend la main pour s'emparer du condamné ou de l'assassin ; quel que soit le mourant, le médecin est son second ; il jette le gant de la science à la mort, et lui dit « A nous deux ! »

A partir de ce moment, la lutte entre le médecin et la mort commence ; pas à pas, la mort recule devant le médecin ; elle finit par sortir du cirque ; le médecin reste maître du champ de bataille ; le condamné qui a voulu se suicider, l'assassin qui a reçu une blessure, sont sauvés, oui, mais sauvés pour être remis aux mains de la justice humaine, qui, alors, opère sur eux son œuvre de destruction, comme le médecin a opéré son œuvre de salut.

Il en est ainsi, dira-t-on, de l'avocat : on lui donne un coupable, c'est-à-dire un homme gravement blessé ; il en fait un innocent, c'est-à-dire un homme qui se porte bien.

Celui qui me fait cette réponse n'oublie qu'une chose : c'est que le médecin ne prend à personne la vie qu'il rend au malade, tandis que l'avocat prend parfois à l'innocent la vie qu'il rend au coupable.

Il en était ainsi dans la circonstance terrible où, en face l'un de l'autre, étaient placés M. Gérard et M. Sarranti.

Peut-être l'avocat de M. Gérard croyait-il à l'innocence de M. Gérard ; mais, à coup sûr, il ne croyait pas à la culpabilité de M. Sarranti.

Cela n'empêcha point cet homme de faire croire aux autres ce que lui-même ne croyait pas.

Il avait ramassé, dans un exorde emphatique, tous les lieux communs oratoires, toutes les phrases banales qui traînaient dans les journaux du temps contre les bonapartistes ; il avait fait un parallèle entre le roi Charles X et l'usurpateur ; enfin, il avait servi aux jurés tous ces hors-d'œuvre qui devaient aiguiser leur appétit à l'endroit de la pièce principale. — La pièce principale, c'était M. Sarranti, c'est-à-dire un de ces scélérats dont la création a horreur, un de ces monstres que la société repousse, un de ces criminels capables des plus noirs attentats, et dont la mort est réclamée comme un exemple par leurs contemporains, indignés de respirer le même air qu'eux !

Il avait donc, sans prononcer le mot terrible, conclu à *la peine de mort*.

Mais, en même temps, il faut le dire, il avait repris sa place au milieu d'un silence glacial.

Ce silence de l'auditoire, réprobation évidente de la masse, dut laisser dans le cœur de l'avocat de l'honnête M. Gérard un douloureux sentiment de rage et de honte. Nul front ne lui sourit, nulle bouche ne le félicita, nulle main ne s'étendit vers sa main, et, le plaidoyer achevé, le vide s'était fait autour de lui.

Il essuya son front baigné de sueur, et attendit anxieusement le plaidoyer de son adversaire.

Celui qui plaidait pour M. Sarranti était un jeune avocat appartenant au parti républicain ; il avait, depuis un an à peine, débuté dans la carrière du barreau, et son début avait brillé du plus vif éclat.

C'était le fils d'un de nos savants les plus illustres : il se nommait Emmanuel Richard.

M. Sarranti avait été lié avec son père ; le jeune homme, au nom de son père, était venu s'offrir ; M. Sarranti avait accepté.

Le jeune homme se leva, déposa sa toque sur le banc, rejeta en arrière ses grands cheveux noirs, et, pâle d'émotion, commença.

Un profond silence s'était établi dans l'auditoire du moment où l'on s'était aperçu qu'il allait commencer de parler.

— Messieurs, dit-il en regardant les jurés en face, ne soyez point étonnés que mon premier mot soit un cri d'indignation et de douleur. Depuis le moment où j'ai vu poindre la monstrueuse accusation qui n'aboutira, je l'espère, qu'à un avortement, et à laquelle, en tout cas, M. Sarranti me défend de répondre, je me contiens à grand'peine, et mon cœur, blessé, saigne et gémit profondément en dedans de moi-même.

« J'assiste, en effet, à une chose terrible.

Un homme honorable et honoré, un vieux soldat dont le sang a coulé sur tous nos grands champs de bataille pour celui qui était à la fois son compatriote, son maître et son ami ; un homme dont jamais une pensée mauvaise n'a souillé le cœur, dont jamais une action honteuse n'a taché la main ; cet homme, venu ici le front haut afin de répondre à une de ces accusations qui parfois sont une gloire pour ceux qu'elles atteignent ; cet homme, qui vient vous dire : « J'ai joué ma tête à ce grand jeu des conspirations qui « renverse les trônes, change les dynasties, bouleverse les « empires ; j'ai perdu : prenez-la ! » cet homme s'entend dire : « Taisez-vous ! vous n'êtes point un conspirateur ; « vous êtes un voleur, vous êtes un ravisseur, vous êtes un « assassin ! »

Ah ! messieurs, il faut être bien fort, vous en conviendrez, pour rester la tête haute devant cette triple accusation. En effet, nous sommes fort ! car, à cette triple accusation, nous répondrons purement et simplement ceci : « Si « nous étions ce que vous dites, l'homme aux yeux d'aigle et « aux regards de flamme, qui savait si bien lire dans les « cœurs, ne nous aurait pas serré la main, ne nous aurait « pas appelé son ami, ne nous aurait pas dit : *Va !*...

— Pardon, maître Emmanuel Richard, dit le président ; mais de quel homme parlez-vous donc ainsi ?

— Je parle de Sa Majesté Napoléon Ier, sacré en 1804, à Paris, empereur des Français, couronné en 1805, à Milan, roi d'Italie, et mort prisonnier à Sainte-Hélène le 5 mai 1821, répondit à haute et intelligible voix le jeune avocat.

Il est impossible de dire quel frisson étrange courut dans l'assemblée.

A cette époque, on appelait Napoléon l'usurpateur, le tyran, l'ogre de Corse, et, depuis treize ans, c'est-à-dire depuis le jour de sa chute, personne, à coup sûr, n'avait prononcé tout haut, en face de son meilleur et de son plus intime ami, ce qu'Emmanuel Richard venait de prononcer en face de la cour, des jurés et de l'auditoire.

Les gendarmes qui étaient assis à la droite et à la gauche de M. Sarranti se levèrent et interrogèrent des yeux et du geste le président, pour savoir ce qu'il y avait à faire, et s'ils ne devaient pas, séance tenante, mettre la main sur l'audacieux avocat.

L'excès de son audace même le sauva : le tribunal resta atterré.

M. Sarranti saisit la main du jeune homme.

— Assez, lui dit-il, assez ! au nom de votre père, ne vous compromettez pas.

— Au nom de votre père et du mien, continuez ! s'écria Dominique.

— Vous avez vu, messieurs, continua Emmanuel, des procès dans lesquels les accusés venaient démentir les témoins, dénier des preuves évidentes, chicaner leur vie au procureur du roi ; vous avez vu cela quelquefois, souvent, presque toujours. Eh bien, nous, messieurs, nous vous réservons un spectacle plus curieux.

« Nous venons vous dire :

« Oui, nous sommes coupable, et en voilà les preuves ; « oui, nous avons conspiré contre la sûreté intérieure de « l'État, et en voilà les preuves ; oui, nous avons voulu « changer la forme du gouvernement, et en voilà les « preuves ; oui, nous avons tramé un complot contre le roi « et sa famille, et en voilà les preuves ; oui, nous sommes « criminel de lèse-majesté, et en voilà la preuve ; oui, oui, « nous avons mérité la peine des parricides, et en voilà la « preuve ; oui, nous demandons à marcher à l'échafaud les « pieds nus et le voile noir sur la tête, comme c'est notre « droit, comme c'est notre désir, comme c'est notre vœu... »

Un cri de terreur s'échappa de toutes les bouches.

— Taisez-vous ! taisez-vous ! cria-t-on de tous côtés au jeune fanatique, vous le perdez !

— Parlez ! parlez ! s'écria Sarranti ; c'est comme cela que je veux être défendu.

Des applaudissements éclatèrent sur tous les points de l'auditoire.

— Gendarmes, faites évacuer la salle ! s'écria le président. Puis, se tournant vers l'avocat :

— Maître Emmanuel Richard, dit-il, je vous ôte la parole.

— Peu m'importe à cette heure, répondit l'avocat, j'ai rempli le mandat qui m'avait été confié ; j'ai dit tout ce que j'avais à dire.

Puis, se retournant vers M. Sarranti :

— Êtes-vous content, monsieur, et sont-ce bien vos propres paroles que j'ai répétées ?

Pour toute réponse, M. Sarranti se jeta dans les bras de son défenseur.

Les gendarmes se mirent en mesure d'exécuter l'ordre du président ; mais un tel rugissement courut à l'instant même dans la multitude, que le président comprit qu'il entreprenait une œuvre non seulement difficile, mais encore dangereuse. Une émeute pouvait éclater, et, pendant le tumulte, M. Sarranti pouvait être enlevé.

Un des juges se pencha et prononça tout bas quelques mots à l'oreille du président.

— Gendarmes, dit celui-ci, reprenez vos places. La Cour en appelle à la dignité de l'auditoire.

— Silence ! dit une voix au milieu de la foule.

Et, comme si la foule était habituée à obéir à cette voix, elle se tut.

Dès lors la question était nettement posée : d'un côté, la conspiration, réfugiée dans sa foi impériale, dans la religion de son serment, se faisant, non pas un bouclier, mais une palme de son crime lui-même ; de l'autre, le ministère public décidé à poursuivre dans M. Sarranti, non le criminel de haute trahison, le coupable de lèse-majesté, mais le voleur de cent mille écus, le ravisseur des enfants, l'assassin d'Orsola.

Se défendre de ces accusations, c'était les admettre ; les repousser pas à pas, une à une, c'était admettre leur existence.

Emmanuel Richard, par ordre de M. Sarranti, n'avait donc pas même fait face un seul instant à la triple accusation que poursuivait l'avocat du roi ; il laissait le public juge de cette singulière position d'un accusé avouant un crime qu'on ne voulait pas lui faire avouer, et qui entraînait, non pas un allégement, mais une aggravation de peine pour celui dont il était accusé.

Aussi, dans le public, le jugement était-il prononcé.

En toute autre circonstance, après le plaidoyer de l'avocat de l'accusé, sans doute la séance eût été suspendue, afin de donner un instant de repos aux juges et aux jurés ; mais, après ce qui venait de se passer dans l'auditoire, toute halte sur la pente que l'on descendait était dangereuse, et le ministère public pensa que mieux valait en finir, dût-on finir au milieu d'une tempête.

M. l'avocat du roi se leva donc, et, au milieu de ce profond silence qui s'étend sur la mer entre deux bourrasques, il prit la parole.

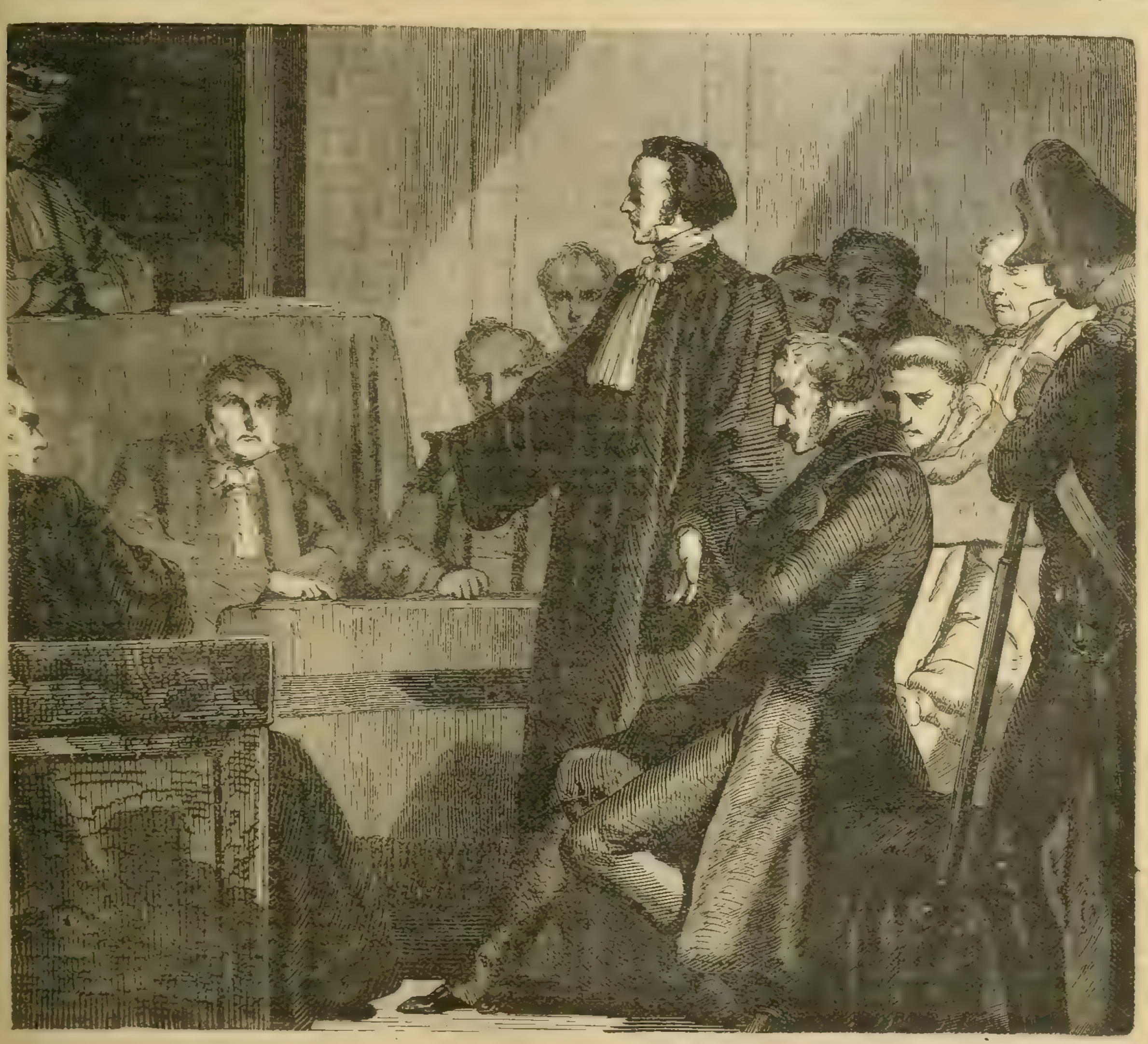
Dès les premiers mots, tout l'auditoire comprit que l'on était retombé, des hauteurs poétiques et fulgurantes d'un

Sinaï politique, dans les bas-fonds de la chicane criminelle.

Comme si la terrible sortie de l'avocat de M. Sarranti n'avait pas eu lieu ; comme si ce titan à moitié foudroyé ne venait pas de faire chanceler sur son trône le Jupiter des Tuileries ; comme si le regard n'était pas encore ébloui de ces éclairs que l'aigle impériale, en passant au plus haut de l'éther, venait de faire flamboyer sur la foule, M. l'avocat du roi s'exprima ainsi :

— Messieurs, depuis quelques mois, plusieurs crimes ont dus à dessein ; la malveillance les créait elle-même ; à peine créés par elle, on les accueillait avidement, et chaque jour le récit des prétendus crimes de la nuit portait l'effroi dans les âmes simples, la stupeur dans les esprits crédules. »

L'auditoire se regardait, ignorant où le procureur du roi voulait en venir. Seuls les habitués des cours d'assises, ceux qui viennent chercher là ce qui leur manque chez eux l'hiver, c'est-à-dire une atmosphère attiédie et un spectacle qui cesse pour eux d'être nouveau et émouvant à cause de l'habitude, mais qui, à cause de l'habitude même, leur



J'assiste, en effet, à une chose terrible.

fixé l'attention publique, en même temps qu'ils excitaient l'active sollicitude et la surveillance des magistrats. Prenant leur source dans l'agglomération d'une population toujours croissante, peut-être aussi dans la suspension de quelques travaux ou dans la cherté des subsistances, ces crimes n'étaient certainement pas plus nombreux que ceux dont nous avons à gémir d'ordinaire, et qui sont le tribut crétois que la société paye chaque année aux vices et à l'oisiveté, qui veulent, comme le Minotaure antique, un certain nombre de victimes !

Il était évident que le procureur du roi tenait dans son estime cette période à effet, car il fit une pause, et jeta un regard circulaire sur cette mer, d'autant plus agitée dans ses abîmes peut-être qu'elle était muette à sa surface.

Le public resta impassible.

— Cependant, messieurs, continua le procureur du roi, l'audace de plusieurs coupables s'était ouvert une nouvelle carrière dans laquelle on était moins habitué à la rencontrer et à la poursuivre, et elle inquiétait davantage par la nouveauté et la hardiesse de ses attentats ; mais, je le dis avec joie, messieurs, le mal dont nous avons à gémir n'est pas si grand qu'on veut le croire ; on s'est plu seulement à l'exagérer. Mille bruits mensongers ont été répan-

est nécessaire ; ces habitués-là seuls, accoutumés aux phraséologies de MM. Bérard et de Marchangy, ne s'inquiétaient pas du chemin dans lequel s'engageait le procureur du roi, sachant que, de même qu'on dit en style populaire : « Tout chemin conduit à Rome, » on peut, sous certains gouvernements et dans certaines époques, dire en style de Palais : « Tout chemin conduit à la peine de mort. »

N'était-ce pas par ce chemin-là qu'on avait conduit Didier à Grenoble ; Pleignier, Cotteron et Carbonneau à Paris ; Berton à Saumur ; Raoulx, Bories, Goubin et Pommier à la Rochelle ?

Le procureur du roi reprit avec un geste de majestueuse et suprême protection :

« Rassurez-vous, messieurs, la police judiciaire a les cent yeux d'Argus ; elle veillait, elle allait chercher les Cacus modernes dans leurs retraites les plus cachées, dans leurs antres les plus profonds ; car rien n'est impénétrable pour elle, et les magistrats répondaient aux clameurs mensongères qui circulaient, en faisant leur devoir plus rigoureusement que jamais.

« Oui, nous sommes loin de le nier, de grands crimes ont été commis, et, organe inflexible de la loi, nous avons nous-même requis contre ces crimes les différentes peines qu'ils

avaient encourues; car nul, messieurs, soyez-en bien convaincus, n'échappe au glaive vengeur de la loi. Que, dès à présent, la société se rassure donc : ses plus audacieux perturbateurs sont déjà entre les mains de la justice, et ceux qu'elle ne tient pas encore ne tarderont pas à trouver devant elle la peine de leurs attentats.

« Ainsi, ceux qui, cachés aux environs du canal Saint-Martin, avaient pris ses abords déserts pour le théâtre de leurs attaques nocturnes, jetés à cette heure dans les cachots, tentent vainement de repousser les preuves que l'instruction a rassemblées contre eux.

Le sieur Ferrantès, un Espagnol; le sieur Aristolos, un Grec; le sieur Walter, un Bavarois; le sieur Coquerillat, un Auvergnat, ont été arrêtés avant-hier au soir dans l'obscurité de la nuit. Aucune trace ne révélait leur présence, cependant; mais il n'est point d'abri qui ait pu les protéger contre les yeux vigilants de la justice, et la force de la vérité a déjà arraché des aveux à ces consciences effrayées...

Les auditeurs continuaient de se regarder, se demandant tout bas ce que le sieur Ferrantès, le sieur Aristolos, le sieur Walter et le sieur Coquerillat avaient de commun avec M. Sarranti.

Mais les habitués continuaient, eux, de secouer la tête d'un air de confiance qui signifiait : « Vous allez voir : vous allez voir ! »

Le procureur du roi reprit :

— Trois forfaits partis de mains plus criminelles encore sont venus exciter l'horreur et l'indignation publique. Un cadavre a été trouvé près de la Briche : c'était celui d'un malheureux soldat qui venait d'obtenir son congé. Dans le même temps, un pauvre ouvrier tombait sous des coups meurtriers dans les champs de la Villette. Enfin, un charretier de Poissy était tué, quelques jours après, sur la grande route de Paris à Saint-Germain.

En peu de temps, messieurs, le bras de la justice a atteint les auteurs de ces derniers attentats aux extrémités de la France.

« Mais on ne s'est pas borné à ces récits : on a raconté cent autres crimes; on a parlé d'un malheureux succombant, rue Charles X, sous les coups des assassins; un cocher avait été, disait-on, trouvé baigné dans son sang, derrière le Luxembourg; un attentat odieux avait été commis sur une malheureuse femme, rue du Cadran; une voiture des postes royales aurait été dévalisée à main armée, il y a deux jours, par le trop célèbre Gibassier, dont le nom, plus d'une fois prononcé dans cette enceinte, est certainement venu jusqu'à vous.

« Eh bien, messieurs, tandis que l'on s'efforçait d'alarmer ainsi les citoyens, la police judiciaire constatait que le malheureux trouvé rue Charles X était mort d'un épanchement de sang dans les poumons; que le cocher avait été frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante en s'emportant contre ses chevaux, et que cette malheureuse femme sur laquelle on appelait un si touchant intérêt était victime, purement et simplement, d'une de ces scènes tumultueuses que provoque la débauche; et, quant au trop célèbre Gibassier, messieurs, je vais, en vous donnant une preuve non équivoque qu'il n'avait pas commis le crime qu'on lui impute, vous offrir la mesure de la confiance que vous pouvez avoir dans ces calomnieuses inventions.

En entendant dire que Gibassier avait arrêté la malle entre Angoulême et Poitiers, j'ai fait venir M. Jackal.

« M. Jackal m'a affirmé que le nommé Gibassier était à Toulon, où il subissait son temps, sous le numéro 171, et où son repentir donnait un tel exemple, qu'on était en train, en ce moment, de solliciter de Sa Majesté Charles X la remise des sept ou huit ans de bagne qui lui restent encore à faire.

Par cet exemple incroyable, et qui me dispense d'en choisir d'autres, jugez du reste, messieurs, et voyez par quels grossiers mensonges on entretient la curiosité, disons mieux la malveillance publique.

« Gémissons, messieurs, de voir ces bruits circuler, et que les maux dont on s'est plaint retombent, en quelque sorte, sur ceux qui les ont propagés !

La paix publique a été troublée, dit-on, on se renferme chez soi en tremblant dès que la nuit est venue; les étrangers ont fui une ville désolée par les crimes; le commerce est ruiné, perdu, anéanti !

Messieurs, que diriez-vous si l'esprit de malveillance de ces hommes qui cachent leurs opinions bonapartistes ou républicaines sous le titre de libéraux avait seul provoqué ces malheurs par des calomnies?

Vous seriez indignés, n'est-ce pas?

« Mais un autre mal a été enfanté par le désastreux manège de ces mêmes hommes qui menacent la société en ayant l'air de la prendre sous leur protection, en annonçant, chaque jour, des forfaits impunis, en répétant que des magistrats inattentifs laissent le crime jouir tranquillement de l'impunité.

« C'est ainsi qu'*un* Sarranti, sur le sort duquel vous avez à prononcer à cette heure, a pu se flatter, depuis sept années, d'être à jamais à l'abri des poursuites de la justice.

« Messieurs, la justice est boiteuse; elle arrive à pas lents, dit Horace. Soit ! mais elle arrive infailliblement.

« Ainsi, un homme, — c'est du criminel que vous avez sous les yeux que je parle, — un homme commet un triple crime, de vol, de rapt, d'assassinat. L'attentat commis, il quitte la ville qu'il habite, il quitte le pays qui l'a vu naître, quitte l'Europe, il traverse les mers, il s'enfuit au bout du monde, et va demander à un autre continent, à un de ces royaumes perdus au cœur de l'Inde, de le recevoir comme un hôte royal; mais cet autre continent le rejette, ce royaume le rejette, et l'Inde dit : « Que viens-tu faire parmi mes fils innocents, toi, coupable? Éloigne-toi d'ici ! Va-t'en ! Arrière, démon ! *Retro, satanas !*...

Quelques éclats de rire, contenus jusque-là, se firent entendre tout à coup, au grand scandale de MM. les jurés.

Quant à l'avocat du roi, soit qu'il ne comprît pas l'hilarité de la foule, soit qu'au contraire, la comprenant, il voulût la refouler ou la tourner à son profit, il s'écria :

— Messieurs, le frémissement de l'auditoire est significatif; c'est un blâme méprisant jeté par la foule au criminel, et la condamnation la plus sévère ne sera pas plus cruelle pour lui que ce sourire de dédain.

Quelques murmures accueillirent ce détournement de l'opinion de l'auditoire.

— Messieurs, dit le président s'adressant à l'auditoire, rappelez-vous que le silence est le premier devoir du public.

Le public, qui avait le plus grand respect pour la voix impartiale du président, tint compte de son admonestation, et le silence se rétablit.

M. Sarranti, le sourire sur les lèvres, le front haut et calme, tenait sa main dans celle du beau moine; et, quant à celui-ci, pieusement incliné déjà sous l'arrêt que son père ne pouvait éviter, il rappelait vaguement ces saints Sébastiens dont les peintres espagnols nous ont légué le type, et qui, le corps percé de flèches, respirent la plus sublime mansuétude, la plus angélique résignation.

Nous ne suivrons pas plus loin l'avocat du roi dans son plaidoyer; nous dirons seulement qu'une fois le sujet abordé, il retraça le plus longuement qu'il put les charges résultant des accusations des témoins de M. Gérard, épuisant toutes les ressources banales, toutes les fleurs classiques de la rhétorique du Palais. Enfin, il termina son plaidoyer en requérant l'application des articles 293, 296, 302 et 304 du code pénal.

Un murmure de douleur et un frisson d'effroi courut par toute la foule; l'émotion était au comble.

Le président demanda à M. Sarranti :

— Accusé, avez-vous quelque chose à dire?

— Pas même que je suis innocent, tant je méprise l'accusation portée contre moi, répondit M. Sarranti.

— Et vous, maître Emmanuel Richard, avez-vous quelque chose à dire en faveur de votre client?

— Non, monsieur, répondit l'avocat.

— Alors, les débats sont fermés, dit le président.

Il y eut dans tout l'auditoire un immense mouvement d'intérêt, suivi d'un profond silence.

Le résumé du président séparait seul l'accusé de la sentence. Il était quatre heures du matin. On comprenait que ce résumé serait court, et, à la manière dont l'honorable président avait conduit les débats, on comprenait qu'il serait impartial.

Aussi, dès qu'il ouvrit la bouche, les huissiers n'eurent pas besoin d'imposer le silence à la multitude, la multitude fit silence d'elle-même.

— Messieurs les jurés, dit le président d'une voix dont il n'avait pu bannir l'émotion, je viens de clore des débats dont la longueur est à la fois pénible pour votre cœur, fatigante pour votre esprit.

« Fatigante pour votre esprit; car ils durent depuis plus de soixante heures.

« Pénible pour votre cœur; car qui ne serait ému en voyant comme partie plaignante un vieillard, modèle de vertu et de charité, l'honneur de ses concitoyens, et, en face de lui, accusé par lui d'un triple crime, un homme que son éducation appelait à parcourir une carrière honorable et même brillante, et qui proteste, par sa voix et par celle d'un digne religieux, son fils, contre la triple accusation dont il est l'objet.

« Vous êtes encore comme moi, messieurs les jurés, sous l'impression des plaidoiries que vous venez d'entendre. Il faut donc nous faire violence, descendre au fond de nous-mêmes, nous recueillir avec calme dans ce moment solennel, et reprendre avec sang-froid l'ensemble de ces longs débats. »

Cet exorde causa une émotion profonde dans l'âme des

spectateurs, et la foule, muette et haletante, suivit avec une fervente attention l'analyse du président.

Après avoir passé en revue avec une consciencieuse fidélité tous les moyens de l'accusation, et avoir fait ressortir ce que le défaut de défense avait de désavantageux pour l'accusé, l'honorable magistrat termina son discours en ces termes :

— Je viens d'exposer devant vous, messieurs les jurés, aussi consciencieusement et aussi rapidement qu'il m'a été possible, l'ensemble de la cause. C'est à vous, maintenant, c'est à votre haute sagacité, c'est à votre suprême sagesse, de discerner le juste d'avec l'injuste, et de décider.

« Pendant que vous accomplirez cet examen, vous serez ébranlés à tout instant par ces profondes et violentes émotions qui viennent assaillir le cœur de l'honnête homme au moment où il va porter un jugement sur son semblable, et proclamer une terrible vérité ; mais ni la lumière ni le courage ne vous manqueront, et, quel que soit votre jugement, il émanera de la justice souveraine, surtout si vous prenez pour guide le seul guide infaillible : la conscience !

« C'est dans la foi de cette conscience, contre laquelle viennent se briser toutes les passions, — car elle est sourde aux paroles, sourde à l'amitié, sourde à la haine, — que la loi vous investit de vos redoutables fonctions ; que la société vous remet ses pleins pouvoirs, et vous charge de ses plus graves et de ses plus chers intérêts. Que les familles, confiantes en vous comme en Dieu même, viennent se placer sous votre protection, et que les accusés, enfin, qui ont le sentiment de leur innocence, vous remettent entre les mains leur vie en toute sécurité, et vous acceptent sans trembler pour juges. »

Ce résumé, net, précis et court, empreint, du premier au dernier mot, de la plus scrupuleuse impartialité, fut constamment écouté dans le plus religieux silence.

A peine le président avait-il cessé de parler, que tout l'auditoire se levait spontanément comme un seul homme, et donnait les plus vives marques d'approbation, auxquelles se mêlaient les applaudissements des avocats.

M. Gérard avait écouté le président la pâleur de l'angoisse sur le front : il sentait que, dans l'âme de cet homme juste qui venait de parler, était non pas l'accusation, mais le doute.

Il était quatre heures à peu près quand le jury se retira dans la salle des délibérations.

On emmena l'accusé, et — fait inouï dans les fastes judiciaires ! — pas une des personnes présentes depuis le matin ne songea à quitter sa place, quelque temps que dût se prolonger la délibération.

Ce fut donc, à partir de ce moment, dans la salle, un colloque immense et des plus animés qui s'établit sur les diverses circonstances des débats, en même temps qu'une horrible anxiété s'emparait de tous les cœurs.

M. Gérard avait demandé s'il pouvait se retirer. Sa force avait été jusqu'à entendre requérir la peine de mort ; mais elle n'allait pas jusqu'à l'entendre prononcer.

Il se leva pour sortir.

La foule, nous l'avons dit, était bien pressée, et, cependant, il se fit à l'instant même un passage sur sa route : chacun s'écartait comme pour faire place à quelque animal immonde ou venimeux ; le plus déguenillé, le plus pauvre, le plus sale des auditeurs se fût cru souillé par le contact de cet homme.

Vers quatre heures et demie, un coup de sonnette se fit entendre.

Un frisson, parti de l'intérieur de la salle, au tintement de cette sonnette, se communiqua au dehors. Aussitôt, comme une marée qui monte, le flot revint battre la salle, et chacun s'empressa de se rasseoir. Mais c'était une émotion vaine : le chef du jury faisait demander une pièce de la procédure.

Cependant, les premiers rayons d'un jour pâle et gris filtraient à travers les fenêtres, et commençaient à effacer la lumière des bougies et des lampes. C'était l'heure où les plus robustes organisations sentent la fatigue ; c'était l'heure où les plus joyeux esprits comprennent la tristesse ; c'était l'heure où l'on a froid.

Vers six heures, un nouveau coup de sonnette se fit entendre.

Cette fois-ci, il ne pouvait plus y avoir de méprise : c'était bien le verdict de grâce ou l'arrêt de mort qui allait être prononcé, après deux heures de délibération.

Un mouvement électrique se communiqua à toute l'assemblée, dont on vit, pour ainsi dire, le frissonnement à la surface. Le silence se rétablit comme par enchantement dans cet auditoire si bruyant et si agité une seconde auparavant.

La porte de communication entre la salle d'audience et la salle des délibérations s'ouvrit, les membres du jury parurent, et chacun s'efforça de lire à l'avance sur leur visage l'arrêt qui allait être prononcé : les traits de quelques-uns d'entre eux annonçaient la plus vive émotion.

La Cour entra quelques moments après.

Le chef du jury s'avança, et, la main sur la poitrine, mais d'une voix faible, il commença la lecture du verdict.

Cinq questions avaient été soumises au jury.

Elles étaient ainsi conçues :

« 1° M. Sarranti est-il coupable d'avoir, avec préméditation, commis un homicide sur la personne d'Orsola ?

« 2° Ce crime a-t-il été précédé des autres crimes ci-après spécifiés ?

« 3° A-t-il eu pour objet de préparer ou de faciliter l'exécution de ces crimes ?

« 4° M. Sarranti a-t-il, dans la journée du 19 ou dans la nuit du 19 au 20 août, commis un vol avec effraction dans l'appartement de Gérard ?

« 5° A-t-il fait disparaître les deux neveux dudit Gérard ? »

Il se fit une pause d'un instant.

Aucune plume ne saurait rendre l'anxiété suprême de ce moment rapide comme la pensée, et qui, cependant, dut paraître un siècle à l'abbé Dominique, resté avec l'avocat près du banc vide de l'accusé.

Le chef du jury prononça les paroles suivantes :

— Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la déclaration du jury est :

« OUI, à la majorité sur toutes les questions, l'accusé est coupable ! »

Tous les yeux s'étaient fixés sur Dominique : il était debout comme les autres.

A travers la grise atmosphère du matin, on vit sa pâleur se changer en lividité ; il ferma les yeux, et se retint à la balustrade pour ne pas tomber.

L'auditoire tout entier étouffa un soupir de douleur.

L'ordre fut donné de ramener l'accusé.

Tous les yeux se tournèrent alors vers la petite porte.

M. Sarranti reparut.

Dominique lui tendit la main en disant ces seuls mots :

— Mon père ! ...

Mais lui écouta le verdict de mort comme il avait écouté l'acte d'accusation, sans donner aucun signe d'émotion.

Dominique, moins impassible, poussa une espèce de gémissement, regarda d'un œil ardent la place qu'avait occupée Gérard, tira d'un mouvement convulsif un rouleau de papier de sa poitrine ; puis, avec un effort suprême, repoussa ce rouleau dans sa robe.

Pendant le court instant qui contenait tant de sensations différentes, M. l'avocat général, d'une voix plus altérée qu'on n'eût dû s'y attendre de la part d'un homme qui venait de provoquer cet arrêt rigoureux, requit, contre M. Sarranti, l'application des articles 293, 296, 302 et 304 du code pénal.

La Cour entra en délibération.

Le bruit se répandit alors dans la salle que, si M. Sarranti avait tardé de quelques secondes à reparaître, c'est que, tandis qu'on élaborait son arrêt de mort, il s'était profondément endormi. En même temps, on disait que le verdict de culpabilité n'avait été rendu qu'à la stricte majorité.

Après cinq minutes de délibération, la cour se rassit, et le président prononça, avec émotion et d'une voix étouffée, l'arrêt qui condamnait M. Sarranti à la peine de mort.

Puis, se retournant vers M. Sarranti, qui avait écouté calme et impassible :

— Accusé Sarranti, dit-il, vous avez trois jours pour vous pourvoir en cassation.

Sarranti s'inclina.

— Merci, monsieur le président, dit-il ; mais mon intention n'est pas de me pourvoir.

Dominique sembla, par ces mots, tiré violemment de sa stupeur.

— Si, si, messieurs ! s'écria-t-il, mon père se pourvoira, car il est innocent.

— Monsieur, dit le président, la loi défend de prononcer de pareilles paroles lorsque l'arrêt est rendu.

— A l'avocat de l'accusé, monsieur le président, s'écria Emmanuel, mais non pas à son fils. Malheur au fils qui ne croit pas toujours à l'innocence de son père !

Le président semblait près de défaillir.

— Monsieur, dit-il à Sarranti, — lui donnant ce titre contre toutes les habitudes, — avez-vous quelque demande à faire à la Cour ?

— Je demande à voir librement mon fils, qui ne refusera pas, je l'espère, de m'assister comme prêtre sur l'échafaud.

— Oh ! mon père, mon père, s'écria Dominique, vous n'y monterez pas, je vous le jure.

Puis, à voix basse, il ajouta :

— Et, si quelqu'un y monte, ce sera moi !

XXIV

LES AMANTS DE LA RUE MACON

Nous avons dit l'effet produit à l'intérieur de la salle par le prononcé du jugement ; l'effet ne fut pas moins grand à l'extérieur.

A peine ces mots : « A la peine de mort ! » étaient-ils tombés des lèvres du président, que ce fut comme un long gémissement, comme un immense cri d'effroi, qui, parti de l'intérieur de la salle d'audience, s'en alla, à travers mille poitrines, retentir jusqu'à la place du Châtelet, et faire frissonner les spectateurs, comme si le tocsin que contenait, avant la Révolution, la tour carrée de l'Horloge, donnait — ainsi qu'il avait fait en chœur avec la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, dans la nuit du 24 août 1572, — le signal des massacres d'une nouvelle Saint-Barthélemy.

Toute cette foule se retira triste et morne, s'écoulant lentement et lugubrement, le cœur serré par l'arrêt terrible qui venait d'être rendu.

Quiconque, ignorant ce qui se passait, eût vu cette multitude ainsi consternée ; quiconque eût assisté à ce départ silencieux, à cette désertion muette, n'eût pas trouvé d'autre motif à cette lente et sombre retraite que quelque catastrophe extraordinaire, comme l'éruption d'un volcan, l'arrivée de la peste, ou les premières rumeurs d'une guerre civile.

Mais aussi celui qui, ayant assisté toute la nuit à ces terribles débats, celui qui, dans cette immense salle, à la lueur tremblante des lampes et des bougies pâlissant devant les premières clartés du jour, celui qui eût entendu prononcer la mortelle sentence, et qui, ayant vu s'écouler cette foule menaçante, se fût trouvé tout à coup, sans transition, transporté dans le nid charmant qu'habitait Salvator et Fragola, eût éprouvé une impression bien douce, une sensation pareille à celle que doit donner l'air frais d'une matinée du mois de mai au débauché qui vient de passer la nuit dans une orgie.

Il eût vu d'abord cette petite salle à manger dont les quatre panneaux représentaient des intérieurs de Pompéi ; puis Salvator et Fragola assis de chaque côté d'une table de laque sur laquelle était posé un service de thé en porcelaine blanche d'une finesse éclatante, sinon d'un grand prix.

Au premier coup d'œil, on eût bien vite reconnu deux amoureux ou plutôt deux amants, ou plutôt encore deux créatures qui s'aiment.

Mais à moins de querelle entre eux — ce qui semblait impossible à la façon dont la charmante enfant regardait le jeune homme, — on eût compris que quelque rêverie soucieuse et mélancolique planait au-dessus de la tête et du cœur de tous deux.

Et, en effet, le visage candide de Fragola, qui semblait une fleur de printemps s'ouvrant au soleil d'avril, portait, au milieu de ce chaste et tendre regard fixé sur son amant, l'empreinte d'une émotion si profonde, qu'elle touchait presque à la douleur, et, cela, tandis qu'à côté d'elle, Salvator paraissait en proie à un si grand chagrin, qu'il ne songeait même pas à consoler la jeune fille.

Et, cependant, cette tristesse était bien naturelle des deux parts.

Salvator, absent toute la nuit, était rentré depuis une demi-heure, et avait raconté à la jeune fille, dans leurs émouvants détails, toutes les aventures de cette nuit, et l'apparition de Camille de Rozan chez madame de Marande, et l'évanouissement de Carmélite, et la condamnation à mort de M. Sarranti.

Le cœur de Fragola avait plus d'une fois tressailli en écoutant ce funèbre récit, dont les détails étaient presque aussi tristes dans les salons dorés du banquier que dans la sombre salle de la cour d'assises. Si, en effet, le corps de M. Sarranti avait été condamné à mort par le président du tribunal, le cœur de Carmélite n'était-il pas, lui aussi, condamné à mort par la mort de Colomban ?

La tête baissée sur la poitrine, elle songeait.

Lui, la tête appuyée dans ses deux mains, méditait de son côté ; car tout un horizon s'ouvrait devant lui.

Il se rappelait cette nuit où il avait franchi avec Roland les murailles du château de Viry ; il se rappelait cette course du chien à travers les prés, à travers la forêt, et qui avait abouti au pied du chêne ; il se rappelait, enfin, l'acharnement avec lequel le chien avait gratté la terre, et l'impression terrible qu'il avait ressentie, lui, Salvator, quand le bout de ses doigts crispés avait touché les cheveux soyeux de l'enfant.

Quel rapport ce cadavre, enterré sous un chêne, pouvait-il avoir avec l'affaire de M. Sarranti ? Au lieu d'être une preuve en sa faveur, ne serait-il pas une preuve contre lui ?... Et puis, Mina, n'était-ce pas la perdre ?

Oh ! si Dieu daignait faire descendre un rayon de sa lumière dans le cerveau de Salvator !...

Peut-être aussi par Rose-de-Noël...

Mais, la nerveuse enfant, n'était-ce pas la tuer que de la remettre sur ce sanglant chapitre de son enfance ?

D'ailleurs, lui, quelle mission avait-il reçue de fouiller dans toutes les ténébreuses profondeurs ?

Et, cependant, n'avait-il pas pris le nom de SALVATOR, et Dieu ne semblait-il pas lui mettre dans la main le fil à l'aide duquel il pouvait se retrouver dans ce labyrinthe de crimes ?

Il irait trouver Dominique. — N'était-il pas obligé envers ce prêtre à qui il devait la vie ? — Il mettrait à sa disposition toutes ces demi-lueurs de vérité, qui l'éblouiraient comme des éclairs.

Cette résolution arrêtée, il se levait pour la mettre à exécution, lorsque le bruit de la sonnette retentit.

Roland, qui, couché près de son maître, avait lentement soulevé sa tête intelligente, se dressa sur ses pattes en entendant le tintement du bronze.

— Qui va là, Roland ? demanda Salvator. Est-ce un ami ?

Le chien écouta son maître, et, comme s'il eût compris, il alla lentement à la porte en secouant la queue : ce qui était un signe infaillible de sympathie.

Salvator sourit et alla ouvrir la porte.

Dominique, pâle, triste et grave, apparut sur le seuil.

Salvator jeta un cri de joie.

— Soyez le bienvenu dans ma pauvre demeure ! dit-il. Je pensais à vous ; j'allais aller chez vous.

— Merci ! dit le prêtre ; vous voyez que je vous ai épargné la fatigue du chemin.

Fragola, à l'aspect de ce beau moine, qu'elle n'avait vu qu'une fois, près du lit de Carmélite, s'était levée.

Dominique s'apprêtait à parler. Salvator fit un geste de prière pour qu'au lieu de parler, le moine écoutât.

Le moine rapprocha ses lèvres entr'ouvertes et attendit.

— Fragola, dit Salvator, enfant de mon cœur, viens ici.

La jeune fille s'approcha, appuyant son bras au bras de son amant.

— Fragola, continua Salvator, si tu crois que ma vie, depuis sept ans, a été de quelque utilité aux hommes, si tu crois que j'ai fait quelque bien sur la terre, — agenouille-toi devant ce martyr, baise le bas de sa robe, et remercie-le ; car c'est à lui que je dois de ne pas être depuis sept ans un cadavre !

— Oh ! mon père, s'écria Fragola en se jetant à genoux.

Dominique lui tendit la main.

— Relevez-vous, mon enfant, dit-il ; remerciez Dieu, et non pas moi : Dieu seul donne et ôte la vie.

— Alors, dit Fragola, c'est l'abbé Dominique qui prêchait à Saint-Roch le jour où tu voulais te tuer ?

— Le pistolet, tout chargé, était dans ma poche ; ma résolution était prise ; une heure encore et j'allais cesser d'exister. La parole de cet homme m'a retenu sur le bord de l'abîme : j'ai vécu.

— Et vous remerciez Dieu de vivre ?

— Oh ! oui, de toute mon âme ! dit Salvator en regardant Fragola. Voilà pourquoi je vous ai dit : « Mon père, quelle que soit la chose que vous désiriez, cette chose vous parût-elle impossible, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce soit, avant d'aller frapper à aucune autre porte, venez frapper à la mienne ! »

— Et vous le voyez, je suis venu !

— Que désirez-vous que je fasse ? Ordonnez !

— Croyez-vous mon père innocent ?

— Oui, sur mon âme, c'est ma conviction ; et peut-être puis-je vous aider à acquérir la preuve de son innocence.

— Je l'ai ! répondit le moine.

— Espérez-vous le sauver ?

— J'en suis sûr !

— Avez-vous besoin du concours de mon bras et de mon intelligence ?

— Nul ne peut m'aider que moi-même dans la poursuite de mon œuvre.

— Que venez-vous me demander, alors ?

— Une chose qu'il me paraît impossible que j'obtienne par votre entremise ; mais vous m'avez dit de venir à vous pour quelque chose que ce soit, et j'aurais cru trahir un devoir en ne venant pas.

— Dites votre désir.

— Il faut qu'aujourd'hui, demain au plus tard, j'obtienne une audience du roi. Vous voyez, mon ami, que c'est chose impossible... par vous du moins.

Salvator se tourna en souriant vers Fragola.

— Colombe, lui dit-il, sors de l'arche, et ne reviens qu'avec le rameau d'olivier !

Fragola, sans répondre, passa dans la chambre voisine, se coiffa d'un chapeau ayant un voile, jeta sur ses épaules

une mante d'étoffe anglaise, rentra, donna son front à baiser à Salvator, et sortit.

— Asseyez-vous, mon père, dit le jeune homme. Dans une heure, vous aurez votre audience pour aujourd'hui, ou pour demain au plus tard.

Le prêtre s'assit en regardant Salvator avec un étonnement qui allait jusqu'à la stupéfaction.

— Mais qui êtes-vous donc, demanda-t-il à Salvator, vous qui, sous une si humble apparence, disposez d'un si grand pouvoir ?



Fragola, continua Salvator...

— Mon père, répondit Salvator, je suis comme vous : je dois marcher seul dans la voie que je me suis tracée ; mais, si jamais je raconte ma vie à quelqu'un, je vous promets que ce sera à vous.

XXV

LA QUADRUPLE ALLIANCE

L'atelier, ou plutôt la serre de Régina, offrait, à l'heure même où l'abbé Dominique entrait chez Salvator, c'est-à-dire vers dix heures du matin, le spectacle gracieux de trois jeunes femmes groupées sur le même sofa, avec une enfant couchée à leurs pieds.

Ces trois jeunes femmes, que nos lecteurs ont déjà reconnues, c'étaient la comtesse Rappt, madame de Marande et Carmélite ; l'enfant, c'était la petite Abeille.

Inquiète de la façon dont Carmélite avait passé la nuit, Régina, levée de bonne heure, avait envoyé Nanon demander des nouvelles de son amie, avec mission de la ramener dans sa voiture, si elle se sentait assez bien pour venir passer la matinée à l'hôtel de Lamothe-Houdan.

Carmélite avait la plus indomptable de toutes les forces, celle de la volonté ; elle ne demanda à Nanon que le temps de jeter un châle sur ses épaules, monta dans la voiture et arriva chez Régina.

Elle avait à remercier Régina de tous ses soins de la veille : c'était le premier besoin de son âme ; les fatigues de son corps ne venaient qu'après.

Or, voici ce qui était arrivé :

Quand M. de Marande avait, vers sept heures du matin, quitté la chambre de sa femme, madame de Marande avait, mais inutilement, essayé de dormir ; la chose lui avait été impossible.

A huit heures, elle s'était levée ; elle avait pris un bain, puis avait fait demander à M. de Marande la permission d'aller chercher des nouvelles de Carmélite.

M. de Marande, qui, lui non plus, n'avait pas dormi, et qui était déjà au travail, avait sonné, et, pour toute réponse, fait dire au cocher d'atteler et de se mettre à la disposition de madame pour toute la matinée.

A dix heures, madame de Marande était montée en voiture, et avait donné l'ordre de toucher rue de Tournon.

Elle était arrivée juste au moment où Carmélite venait de partir ; mais la femme de chambre savait, par bonheur, où Carmélite était allée. Le cocher reçut donc l'ordre de conduire sa maîtresse boulevard des Invalides, chez la comtesse Rappt.

Madame de Marande arriva là dix minutes après Carmélite.

Carmélite avait trouvé la petite Abeille à genoux sur un

tabouret, devant Régina, et se faisant, en véritable coquette qu'elle était déjà, raconter, par sa grande sœur, les détails de la soirée de la veille.

Au moment où Régina racontait à l'enfant l'évanouissement de Carmélite, évanouissement qu'elle expliquait par la chaleur étouffante qui régnait dans les salons, Carmélite entra, et l'enfant se jeta à son cou, l'embrassant tendrement, et lui demandant comment elle se portait.

Régina avait eu deux raisons d'envoyer chez Carmélite : la première pour avoir des nouvelles de sa santé, puis, si Carmélite venait en donner elle-même, pour lui dire qu'il y avait le soir, grande fête au ministère des affaires étrangères et lui remettre une lettre d'invitation : la jeune fille pourrait, à son gré, aller à ce bal comme invitée ou comme artiste, chanter ou ne pas chanter.

Carmélite accepta l'invitation au nom de l'artiste ; elle avait passé, la veille, par une épreuve si rude, mais en même temps si salutaire, qu'elle n'avait plus rien à redouter désormais. Aucun public, même celui d'un ministère, n'était à craindre, si étranger qu'il fût à l'art ; aucun personnage ne pouvait plus épouvanter celle qui avait chanté devant le sinistre spectre qui lui était apparu.

Il fut donc convenu que Carmélite irait à ce bal comme artiste, présentée et patronnée par Régina.

On en était là, quand madame de Marande entra à son tour.

Ce fut un cri de joie poussé tout à la fois par les deux amies et par la petite Abeille, qui aimait fort madame de Marande.

— Ah ! voilà la fée Turquoise ! s'écria Abeille.

Madame de Marande avait les plus belles turquoises de Paris, et voilà pourquoi Abeille l'appelait ainsi, comme elle appelait sa sœur la fée Carita, à cause de son aventure avec Rose-de-Noël, comme elle appelait Carmélite la fée Fauvette, à cause de son admirable voix ; et Fragola, la fée Mignonne, à cause de sa taille fine et de son cou gracieux. Quand les quatre jeunes filles étaient réunies, Abeille prétendait que le royaume des fées était au complet.

Le royaume des fées devait être au complet ce jour-là ; car à peine madame de Marande avait-elle échangé un baiser avec ses deux amies et avait-elle pris place auprès d'elles, que la porte s'ouvrit et qu'on annonça Fragola.

Les trois jeunes femmes s'élancèrent au-devant de leur quatrième amie, celle de toutes que l'on voyait le plus rarement, et l'embrassèrent tour à tour, tandis qu'Abeille, pressée de prendre sa part des caresses de Fragola, criait en sautant autour du groupe :

— Et moi donc ! et moi ! est-ce que tu ne m'aimes plus, la fée Mignonne ?

Fragola se retourna enfin vers Abeille, l'enleva dans ses deux mains comme un oiseau, et couvrit de baisers le visage de la petite fille.

— On ne te voit plus, chérie ! dirent ensemble Régina et Madame de Marande, tandis que Carmélite, à qui Fragola avait tenu fidèle compagnie pendant sa convalescence, ne pouvant lui faire un pareil reproche, se contentait de lui tendre la main.

— C'est vrai, mes sœurs, dit Fragola, vous êtes les princesses, et, moi, je suis la pauvre Cendrillon ; il faut que je reste au foyer.

— Ah ! pas comme Cendrillon, dit Abeille, comme Trilby.

L'enfant venait de lire le charmant conte de Charles Nodier.

— À moins de grandes occasions, continua Fragola, à moins de choses sérieuses... Alors, je me hasarde, je viens vous demander, chères sœurs, si vous m'aimez toujours ?

Un triple embrassement répondit à la question.

— Grandes occasions ?... choses sérieuses ?... répéta Régina. En effet, ton joli visage est triste.

— Te serait-il arrivé quelque malheur ? demanda madame de Marande.

— À toi... ou à lui ? demanda Carmélite, qui comprenait que les plus grands malheurs ne sont pas toujours ceux qui nous arrivent, à nous.

— Oh ! non, Dieu soit béni ! s'écria Fragola, ni à lui, ni à moi ; mais à un ami.

— À quel ami ? demanda Régina.

— À l'abbé Dominique.

— Oh ! c'est vrai, s'écria Carmélite, son père... !

— Condamné !

— À mort ?

— À mort !

Les jeunes filles poussèrent un faible cri.

Dominique avait été l'ami de Colomban, Dominique était leur ami.

— Que peut-on faire pour lui ? demanda Carmélite.

— Faut-il demander la grâce de M. Sarranti ? fit Régina. Mon père est assez bien avec le roi.

— Non, dit Fragola, il faut demander une chose moins difficile, ma bien-aimée Régina, et c'est toi qui demanderas cette chose.

— Laquelle ? Parle.

— Il faut demander une lettre d'audience au roi.

— Pour qui ?

— Pour l'abbé Dominique.

— Pour quel jour ?

— Pour aujourd'hui.

— N'est-ce que cela ?

— Oui... c'est du moins tout ce qu'il demande momentanément.

— Sonne, mon enfant, dit Régina à Abeille.

Abeille sonna.

Puis, revenant à Régina :

— Oh ! ma sœur, dit-elle, est-ce qu'on le tuera ?

— Nous ferons tout ce qu'il sera possible pour qu'un pareil malheur n'arrive pas, dit Régina.

En ce moment, Nanon parut.

— Faites atteler à l'instant, dit Régina, sans perdre une minute ,et prévenez mon père que, pour affaire de la plus haute importance, je me rends aux Tuileries.

Nanon sortit.

— Chez qui vas-tu aux Tuileries ? demanda madame de Marande.

— Chez qui veux-tu que j'aille, sinon chez cette excellente duchesse de Berry ?

— Oh ! tu vas chez Madame ? dit la petite Abeille. Je veux y aller avec toi. Mademoiselle m'a dit de venir toutes les fois que mon père ou toi viendriez faire la cour à Madame.

— Eh bien, soit ; viens !

— Oh ! quel bonheur ! quel bonheur ! s'écria Abeille.

— Chère enfant ! s'écria Fragola en embrassant la petite fille.

— Oui, et, pendant que ma sœur dira à Madame qu'il faut que l'abbé Dominique voie le roi, moi je dirai à Mademoiselle que nous connaissons l'abbé, et qu'il ne faut pas qu'on fasse de mal à son père.

Les quatre jeunes femmes pleuraient en entendant les naïves promesses de l'enfant, qui, sans bien savoir encore ce que c'était que la vie, luttait déjà contre la mort.

Nanon rentra et annonça que, le maréchal revenant lui-même des Tuileries, il y avait une voiture attelée dans la cour.

— Allons ! dit Régina, ne perdons pas un instant. Viens, Abeille, et fais ce que tu disais ; cela ne peut que te porter bonheur.

Puis, regardant la pendule ,et s'adressant à ses trois amies :

— Il est onze heures, dit-elle ; à midi, je serai de retour avec la lettre d'audience. Attends-moi, Fragola.

Et Régina sortit, laissant ses trois amies pleines de confiance dans l'influence de Régina, mais surtout dans la bonté bien connue de celle dont elle allait implorer l'auguste protection.

Nous avons déjà une fois, on s'en souvient, rencontré les quatre principales héroïnes de notre roman au pied du lit de Carmélite ; nous les trouvons réunies cette fois au pied de l'échafaud de M. Sarranti. Nous avons dit quelques mots de leur éducation commune ; regardons plus avant dans ces premières années de la jeunesse, toutes de fleurs et de parfums, et voyons le lien qui les unissait. — Nous avons le temps de faire un pas en arrière : Régina a dit elle-même qu'elle ne serait pas de retour avant midi.

Ce lien était puissant ; il fallait qu'il fût ainsi pour faire de quatre jeunes filles, si différentes de goût, de rang, de tempérament, d'humeur, un même goût, une même humeur, une même volonté.

Toutes quatre, Régina, fille du général de Lamothe-Houdan, vivant encore ; Lydie, fille du colonel Lacles, mort comme nous avons vu ; Carmélite, fille du capitaine Gervais, tué à Champaubert, et Fragola, fille du trompette Ponroy, tué à Waterloo, étaient filles de légionnaires, et avaient été élevées à la maison impériale de Saint-Denis.

Mais, d'abord, répondons à une question que ceux qui nous suivent à la piste pour nous prendre en faute ne manqueraient pas de nous faire.

Comment Fragola, fille d'un simple trompette, simple chevalier, avait-elle été admise à Saint-Denis, où n'entrent que les filles d'officiers ?

Nous allons le dire en quelques lignes.

À Waterloo, au moment où Napoléon, sentant que la bataille pliait entre ses mains, envoyait ordres sur ordres à ses différentes divisions, il eut besoin d'en envoyer un au général comte de Lobau, commandant la jeune garde. Il regarda autour de lui : plus d'aides de camp ; tous étaient partis, sillonnant le champ de bataille dans toutes les directions.

Il aperçut un trompette, il l'appela.

Le trompette accourut.

— Tiens, lui dit-il, porte cet ordre au général Lobau, et tâche d'arriver jusqu'à lui par le chemin le plus court. C'est pressé !

Le trompette jeta les yeux sur le chemin à parcourir, et secoua la tête.

— Il fait chaud sur ce chemin-là ! dit-il.

— As-tu peur ?

— Allons donc... un chevalier de la Légion d'honneur !

— Eh bien, pars, alors ! voici l'ordre.

— Et, si je suis tué, l'empereur m'accordera-t-il une grâce ?

— Oui, parle vite... Que veux-tu ?

— Je désire, si je suis tué, que ma fille Athénaïs Ponroy, demeurant avec sa mère, rue des Amandiers, 17, soit élevée à Saint-Denis, comme une fille d'officier.

— Cela sera fait : pars tranquille !

— Vive l'empereur ! cria le trompette.

Et il partit au galop.

— Il traversa tout le front de bataille et arriva jusqu'au comte de Lobau ; seulement, en arrivant, il tomba de son cheval en tendant au général le papier qui renfermait l'ordre de l'empereur. Quant à prononcer une parole, ce fut chose impossible : il avait la cuisse cassée, une balle dans le ventre et une autre dans la poitrine.

Nul n'entendit jamais reparler du trompette Ponroy.

Mais l'empereur se souvint de sa promesse : en arrivant à Paris, il donna l'ordre que la petite fille fût à l'instant même conduite et reçue à Saint-Denis.

Voilà comment l'humble Athénaïs Ponroy, — dont le nom de baptême, un peu prétentieux, avait été changé par Salvator en celui de Fragola, — voilà comment l'humble Athénaïs Ponroy avait été reçue à Saint-Denis avec les filles des colonels et des maréchaux.

Ces quatre jeunes filles, de conditions et de fortunes si différentes, se trouvèrent un jour étroitement liées ensemble par une confraternité de cœur qui, les réunissant dès l'enfance, ne devait les séparer qu'à la mort. Représentant à elles seules la société française tout entière, pour ainsi dire, on les eût prises pour les incarnations de l'aristocratie, de la noblesse de l'Empire, de la bourgeoisie et du peuple.

Toutes quatre du même âge, à quelques mois près, elles avaient, dès les premiers jours de leur entrée au pensionnat, senti l'une pour l'autre une vive sympathie, que n'éprouvent pas d'ordinaire, dans les collèges ou les pensionnats, des élèves de conditions si différentes ; entre ces quatre jeunes filles, le rang, la fortune, le nom, n'avaient aucun sens : la fille du capitaine Gervais s'appelait Carmélite pour Lydie, la fille du trompette Ponroy s'appelait Athénaïs pour Régina. Nul souvenir de la grandeur de l'une ou de l'humilité de l'autre ne venait altérer cette pure affection, qui devint peu à peu une étroite et profonde amitié.

Le chagrin d'enfant qui pouvait arriver à l'une retentissait dans le cœur des trois autres, et, comme elles partageaient leurs chagrins, elles partageaient leurs joies, leurs espérances, leurs rêves, leur vie enfin ; car, à cette époque-là, la vie est-elle autre chose qu'un rêve ?...

C'était la fraternité dans toute l'acception du mot, la fraternité s'accroissant et se resserrant chaque jour davantage en raison des jours, des mois et des années, et qui, pendant la dernière année, avait pris des proportions telles, que leur quadruple alliance était devenue proverbiale à Saint-Denis.

Mais le dernier jour de cette vie en commun devait arriver. Quelques mois encore, et chacune, sortant de Saint-Denis, allait prendre un chemin différent pour rentrer à la maison paternelle : l'une le faubourg Saint-Germain, l'autre le faubourg Saint-Honoré, celle-ci le faubourg Saint-Jacques, celle-là le faubourg Saint-Antoine. De même, elles allaient prendre quatre routes différentes dans la vie, et chacune allait entrer dans un monde où les trois autres ne pourraient plus la rencontrer que par accident.

C'en était donc fini de cette intimité charmante, de cette douce vie à quatre, où nulle n'avait perdu et où chacune avait gagné ! c'en était donc fait de ce quadruple cœur battant depuis des années des mêmes émotions ! c'en était donc fait de cette enfance paisible et souriante ! Tout cela allait disparaître, sans espérance de retour. Ce rêve, commencé à quatre, chacune allait le continuer seule ; le chagrin de l'une serait ignoré de l'autre. La vie de pension avait été un long et délicieux songe ; la vie réelle allait commencer.

Sans doute, c'était le hasard, ou plutôt — laissons à cette divinité cruelle son vrai nom — c'était la fortune qui les dispersait sous son souffle, et les éparpillait comme des fleurs aux quatre vents de la vie. Mais elles résistèrent courageusement, pliant comme des roseaux, mais ne rompant pas.

Elles mirent leurs quatre blanches mains les unes dans les autres et se jurèrent solennellement de s'entr'aider, de se secourir, de s'aimer, en un mot, comme au pensionnat, et, cela, jusqu'au dernier jour de leur vie.

Elles firent donc entre elles ce traité, dont la principale clause était que chacune devait se lever à l'appel de l'autre, à toute heure du jour, à toute heure de la nuit, à quelque moment de la vie que ce fût, dans quelque situation franche ou épineuse, joyeuse ou triste, hasardeuse ou désespérée, que l'une d'elles appelât l'autre, ou même les trois autres à son secours.

Nous les avons vues, fidèles à ce contrat, se rendant à l'appel de la mourante Carmélite ; nous les retrouverons non moins exactes dans des occasions non moins graves.

Nous avons dit comment il avait été convenu que, tous les ans, le jour du mercredi des Cendres, on devait se réunir à la messe de midi à Notre-Dame.

Pendant les deux ou trois ans qui s'étaient écoulés depuis leur sortie de pension, Carmélite et Fragola n'avaient guère vu leurs amies qu'à ce rendez-vous annuel.

Encore, une année, Fragola y avait-elle manqué. Si nous racontons jamais son histoire, nous dirons à quelle occasion.

Régina et Lydie s'étaient vues un peu plus souvent.

Mais cette rareté de fréquentation entre les quatre jeunes filles n'avait fait qu'accroître leur amitié au lieu de l'affaiblir ; et, à elles quatre, en s'appuyant les unes sur les autres, peut-être eussent-elles obtenu par leurs tenants et leurs aboutissants ce qu'un congrès de diplomates n'eût pu obtenir.

Et, en effet, à elles quatre, placées sur les quatre échelons ascendants ou descendants de la société, elles tenaient les clefs de l'édifice social tout entier : la cour, l'aristocratie, l'armée, la science, le clergé, la Sorbonne, l'Université, les académies, le peuple, que sais-je ? Leurs clefs allaient à toutes les serrures, ouvraient toutes les portes ; à elles quatre, elles représentaient le pouvoir suprême, illimité, absolu.

Il n'y avait comme nous l'avons vu, que contre la mort qu'elles ne pouvaient rien.

Douées des mêmes vertus, imbues des mêmes principes, pénétrées des mêmes sentiments, capables des mêmes sacrifices, aptes au même dévouement, elles semblaient nées pour le bien, et, isolément ou ensemble, à quelque prix que ce fût, chacune, l'occasion étant donnée, s'efforçait de l'accomplir.

Nous aurons, sans doute, dans la suite de notre récit, occasion de les voir aux prises avec des passions de toute sorte, et peut-être alors verrons-nous comment peuvent sortir victorieusement des luttes les plus redoutables, les âmes bien trempées.

Maintenant, écoutons.

C'est midi qui sonne, Régina ne peut tarder à rentrer.

A midi et quelques minutes, le roulement d'une voiture se fit entendre.

Les trois jeunes femmes causaient ensemble... de quoi ? Carmélite, du mort certainement ; les deux autres, des vivants peut-être ; — les trois jeunes femmes disons-nous se levèrent spontanément.

Les cœurs battaient à l'unisson ; mais, certes, celui de Fragola plus vivement encore que ceux des deux autres.

Tout à coup, on entendit la voix de la petite Abeille, qui, charmant précurseur, s'était échappée et criait :

— Nous voilà ! nous voilà ! nous voilà ! Ma sœur Rina a l'audience.

Et elle apparut dans la serre tout en criant ainsi.

En effet, Régina venait ensuite, souriante comme une triomphatrice : elle tenait à la main la lettre d'audience.

L'audience était indiquée sur la lettre pour le jour même à deux heures et demie ; il n'y avait donc pas une minute à perdre.

Les jeunes femmes s'embrassèrent en renouvelant leurs serments d'amitié. Fragola descendit rapidement, sauta dans la voiture de Régina, qui promettait d'aller plus vite que son fiacre, et la voiture armoriée, emportant la belle et charmante enfant vers son humble demeure, s'arrêta à la porte de l'allée de la rue Mâcon.

Les deux hommes étaient à la fenêtre.

— C'est elle ! dirent-ils en même temps.

— Dans une voiture armoriée ? demanda le moine à Salvator.

— Oui ; mais la question n'est point là. A-t-elle ou n'a-t-elle pas la lettre d'audience ?

— Elle tient un papier à la main ! s'écria Dominique

— Alors, tout va bien, dit Salvator.

Dominique s'élança vers le palier.

Fragola entendit la porte s'ouvrir.

— C'est moi, cria-t-elle, j'ai la lettre !

— Pour quel jour ? demanda Dominique.

— Pour aujourd'hui, dans deux heures.

— Oh ! s'écria le moine, soyez bénie, chère enfant.

— Et Dieu soit loué, mon père ! dit Fragola remettant respectueusement au moine, de sa petite main blanche, la lettre d'audience du roi.

XXVI

LE SURSIS

Le roi n'était pas d'une gaieté folle ce jour-là.

Le licenciement de la garde nationale, qu'avait laconi-

quement annoncé le *Moniteur* du matin, avait mis en rumeur toute la partie commerçante de Paris. *MM. les boutiquiers*, comme les appelaient *MM. de la Cour*, n'étaient jamais contents : ainsi que nous l'avons déjà dit, ils murmuraient quand on leur faisait monter la garde, ils murmuraient quand on leur défendait de la monter.

Que voulaient-ils donc ?

La révolution de Juillet montra ce qu'ils voulaient.

Ajoutons à cela que la condamnation de M. Sarranti, qui s'était répandue par toute la ville, n'avait pas peu contribué, sinistre nouvelle, à augmenter l'effervescence chez une notable partie des citoyens.

Et, bien que Sa Majesté eût entendu la messe en compagnie de Leurs Altesses royales M. le dauphin et madame la duchesse de Berry ; bien qu'Elle eût reçu Sa Grandeur le chancelier, Leurs Excellences les ministres, les conseillers d'Etat, les cardinaux, M. le prince de Talleyrand, les maréchaux, le nonce du pape, l'ambassadeur de Sardaigne, l'ambassadeur de Naples, le grand référendaire de la chambre des pairs, un grand nombre de députés et de généraux ; bien qu'Elle eût signé le contrat de mariage de M. Tassin de la Vallière, receveur général des finances du département des Hautes-Pyrénées, avec mademoiselle Charlet, ces divers exercices n'avaient pas eu l'influence de dérider le front du soucieux monarque, et, nous le répétons, Sa Majesté était à mille lieues d'être d'une gaieté folle, entre une et deux heures de l'après-midi du 30 avril 1827

Tout au contraire, son front exprimait une sombre inquiétude qui habituellement lui était étrangère Il y avait dans le royal vieillard, bon et simple de cœur, un peu de l'insouciance de l'enfant ; il était convaincu, d'ailleurs, qu'il marchait dans la bonne, dans la véritable voie, et le dernier de la race qui fût abrité sous les plis du drapeau blanc, il avait pris pour devise la devise des anciens preux : *Fais ce que dois, advienne que pourra !*

Il était vêtu, selon son habitude, de cet uniforme bleu et argent avec lequel Vernet l'a représenté, passant une revue ; il avait sur la poitrine ce cordon et cette plaque du Saint-Esprit avec lesquels, un an plus tard, il devait recevoir Victor Hugo, et lui refuser la représentation de *Marion Delorme*. — Les vers du poète sur cette entrevue vivent encore ; *Marion Delorme* vivra toujours : où êtes-vous, bon roi Charles X, qui refusiez la tête des pères aux enfants et la représentation des pièces aux poètes ?

En entendant l'huissier de service annoncer le visiteur pour lequel sa belle-fille venait de lui demander audience, le roi releva sa tête inclinée.

— L'abbé Dominique Sarranti ? répéta-t-il machinalement. Oui, c'est cela !

Mais, avant que de répondre, il prit sur son bureau une feuille de papier, et, quand il l'eut rapidement parcourue des yeux, il dit :

— Faites entrer M. l'abbé Dominique

L'abbé Dominique parut sur le seuil de la porte ; là, il s'arrêta, les mains croisées sur sa poitrine, et s'inclina profondément

Le roi aussi s'inclina, non pas devant l'homme, mais devant le prêtre.

— Entrez, monsieur, dit-il.

L'abbé fit quelques pas en avant, et s'arrêta de nouveau.

— Monsieur l'abbé, reprit le roi, la promptitude avec laquelle je vous ai accordé cette audience doit vous prouver en quelle estime particulière je tiens tous les ministres de Dieu.

— C'est une des gloires de Votre Majesté, répondit l'abbé, et en même temps un de ses plus beaux titres à l'amour de ses sujets.

— Je vous écoute, monsieur l'abbé, fit le roi en prenant cette attitude particulière aux princes qui donnent audience.

— Sire, dit Dominique, mon père a été, cette nuit, condamné à mort

— Je le sais, monsieur ; et j'en ai profondément gémi pour vous

— Mon père est innocent des crimes pour lesquels il a été condamné

— Excusez-moi, monsieur l'abbé, interrompit Charles X ; mais ce n'était point là l'opinion de MM les jurés.

— Sire, les jurés sont des hommes, et, comme tels, ils peuvent être abusés par les apparences.

— Je vous accorde cela, monsieur l'abbé, plutôt comme une consolation filiale que comme un axiome de droit humain ; mais, autant que la justice peut être rendue par les hommes, justice a été rendue à votre père par MM. les jurés

— Sire, j'ai la preuve de l'innocence de mon père !

— Vous avez la preuve de l'innocence de votre père ? répéta Charles X avec étonnement

— Je l'ai, sire !

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas donnée plus tôt ?

— Je ne le pouvais pas.

— Eh bien, monsieur, puisque, par bonheur, il en est temps encore, donnez-la moi.

— Vous la donner, sire ? dit l'abbé Dominique en courbant la tête. Malheureusement, c'est chose impossible.

— Chose impossible ?

— Hélas ! oui, sire.

— Et quel motif peut empêcher un homme de proclamer l'innocence d'un condamné, quand surtout cet homme est un fils, et que ce condamné est son père ?

— Sire, je ne puis répondre à Votre Majesté ; mais le roi sait si celui qui combat le mensonge dans les autres, celui qui passe sa vie à rechercher la vérité, quelque part qu'elle soit, un des serviteurs de Dieu enfin, — le roi sait si celui-là pourrait et surtout voudrait mentir. Eh bien, sire, sur la droite du Seigneur, du Seigneur qui me voit et qui m'écoute, du Seigneur que je supplie de me punir si je mens, je proclame hautement aux pieds de Votre Majesté l'innocence de mon père ; je l'affirme de toutes les forces de ma conscience, et je jure à Votre Majesté que je lui en donnerai la preuve un jour ou l'autre.

— Monsieur l'abbé, répondit le roi avec une majestueuse douceur, vous parlez en fils, et j'honore le sentiment qui vous dicte vos paroles ; mais permettez que je vous réponde en roi.

— Oh ! sire, j'écoute les mains jointes !

— Si le crime dont votre père est accusé, et pour lequel il est condamné, ne regardait que moi, n'attaquait directement que moi : si c'était, en un mot, un crime politique, un attentat contre le repos de l'Etat, un crime de lèse-majesté, ou bien un attentat contre ma propre vie, le coup eût-il porté, fussé-je blessé, blessé mortellement comme mon pauvre fils l'a été par Louvel, je ferais ce qu'a fait mon fils mourant, monsieur, en faveur de votre habit que je respecte, de votre piété que j'honore : mon dernier acte serait la grâce de votre père.

— Oh ! sire, que vous êtes bon !

— Mais il n'en est pas ainsi : l'accusation politique a été écartée par l'avocat général, et celle de vol, de rapt et d'assassinat...

— Sire ! sire !

— Oh ! je sais que c'est cruel à entendre ; mais, puisque je refuse, dois-je au moins dire les causes de mon refus L'accusation de vol, de rapt et d'assassinat est donc restée debout. Or, par cette accusation, ce n'est point le roi qui est menacé, ce n'est point l'Etat qui est en péril, ce n'est point la majesté ou la puissance royale qui est compromise ; c'est la société qui est atteinte, c'est la morale qui crie vengeance.

— Oh ! si je pouvais parler, sire ! s'écria Dominique en se tordant les bras.

— Ces trois crimes, dont non seulement votre père est accusé, mais encore dont il est convaincu, — convaincu, puisqu'il y a jugement du jury, et que le jury, accordé par la Charte aux Français, est un tribunal infaillible, — ces trois crimes sont les plus bas, les plus lâches, les plus justement punissables : le moindre des trois mérite les galères

— Sire ! sire ! par grâce, ne prononcez pas ce mot terrible !

— Et vous voulez — car c'est la grâce de votre père que vous venez me demander, n'est-ce pas ?

L'abbé Dominique se laissa glisser sur ses genoux.

— Vous voulez, continua le roi, que, quand il s'agit de ces trois terribles crimes, vous voulez que, moi, père de mes sujets, je donne cet encouragement aux coupables d'user de mon droit de grâce, quand, si je l'avais, — et, par bonheur, je ne l'ai pas, je devrais user du droit de mort ?... En vérité, monsieur l'abbé, vous qui êtes grand justicier au tribunal de la pénitence, interrogez-vous vous-même, et voyez si à un aussi grand coupable que l'est votre père, vous auriez à dire d'autres paroles que celles-ci, les seules que me dicte mon cœur : J'appelle sur le mort toute la miséricorde divine, mais je dois faire justice en punissant le vivant.

— Sire, s'écria l'abbé oubliant les formules respectueuses, l'étiquette officielle, que le descendant de Louis XIV faisait si rigoureusement observer, — sire, détrompez-vous : ce n'est pas le fils qui vous parle, ce n'est pas le fils qui vous prie, ce n'est pas le fils qui vous implore ; c'est un honnête homme qui, connaissant l'innocence d'un autre homme, vous crie : Ce n'est pas la première fois que la justice humaine se trompe, sire ! Sire, rappelez-vous Calas ; sire, rappelez-vous Labarre ; sire, rappelez-vous Lesurques ! Louis XV, votre auguste aïeul, a dit qu'il donnerait une de ses provinces pour que Calas n'eût pas été exécuté sous son règne ; sire, sans le savoir, vous allez laisser tomber la hache sur le cou d'un juste ; sire, au nom du Dieu vivant, je vous le dis, le coupable va être sauvé, et c'est l'innocent qui va mourir !

— Mais, dans ce cas, monsieur, dit le roi ému, parlez ! parlez donc ! si vous connaissez le coupable, nommez-le-moi, ou, alors, fils dénaturé, c'est vous qui êtes le bourreau ; parricide, c'est vous qui tuez votre père !... Allons,

parlez, monsieur ! parlez : c'est non seulement votre droit, mais aussi votre devoir.

— Sire, c'est mon devoir de me taire, répondit l'abbé, dont les larmes — les premières qu'il eût versées — inondèrent les yeux.

— S'il en est ainsi, monsieur l'abbé, reprit le roi, qui voyait l'effet sans comprendre la cause, et qui commençait à se trouver blessé de ce qu'il regardait comme un entêtement de la part du moine, s'il en est ainsi, permettez-moi de me soumettre à l'arrêt de MM. les jurés.

— D'ailleurs, sire, mon père ne se pourvoira pas.

— Comment ! votre père ne se pourvoira pas ?

Dominique secoua la tête.

— Mais, en ce cas, s'écria le roi, votre père veut donc mourir ?

— Il ne fera rien, du moins, pour échapper à la mort.

— Alors, monsieur, la justice aura son cours.

— Sire, fit Dominique, au nom de Dieu, accordez à un de ses ministres la grâce qu'il vous demande !

— Eh bien, oui, monsieur, je la lui accorderai peut-être,



Assez ! dit Sarranti

Et il fit un signe qui indiquait à l'abbé que l'audience était finie.

Mais si impératif que fût le geste du roi, Dominique n'obéit point : seulement, il se releva, et, d'une voix respectueuse mais ferme :

— Sire, dit-il, Votre Majesté s'est trompée : je ne demande pas, ou plutôt je ne demande plus la grâce de mon père.

— Que demandez-vous donc, alors ?

— Sire, je sollicite un sursis de Votre Majesté.

— Un sursis !

— Oui, sire.

— De combien de jours ?

Dominique calcula dans son esprit, et, tout haut :

— De cinquante jours, dit-il.

— Mais, fit le roi, la loi accorde trois jours au condamné pour se pourvoir, et le pourvoi est toujours une affaire de quarante jours.

— C'est selon, sire : la cour de cassation, si on la presse, peut prendre son arrêt en deux jours, en un jour même, aussi bien qu'en quarante jours ; et, d'ailleurs...

Dominique hésitait.

— Et d'ailleurs... ? répéta le roi. Voyons, achevez votre pensée.

mais à une condition d'abord : c'est que le condamné ne bravera pas la justice. Que votre père se pourvoie, et je verrai s'il doit avoir, outre les trois jours de délai que lui accorde la loi, les quarante jours de sursis que lui accordera ma clémence !

— Ce n'est point assez de quarante-trois jours, sire, dit résolûment Dominique ; il m'en faut cinquante.

— Cinquante, monsieur ! et pourquoi faire ?

— Pour faire un voyage long et pénible, sire ; pour obtenir une audience que j'obtiendrai difficilement, peut-être ; pour tâcher enfin de convaincre un homme qui, comme vous, sire, ne voudra peut-être pas être convaincu.

— Vous faites un long voyage ?

— Un voyage de trois cent cinquante lieues, sire.

— Et vous le faites à pied ?

— Je le fais à pied, oui, sire.

— Pourquoi le faites-vous à pied ? Dites !

— Parce que c'est ainsi que voyagent les pèlerins qui ont une grâce suprême à demander à Dieu.

— Mais si je faisais les frais de ce voyage, si je vous donnais l'argent nécessaire... ?

— Sire, que Votre Majesté réserve l'argent qu'elle me

donnerait à quelque pieuse aumône. J'ai fait vœu d'aller à pied et pieds nus, j'irai à pied et pieds nus.

— Et dans cinquante jours vous vous engagez à prouver l'innocence de votre père ?

— Non, sire, je ne m'y engage point, et je jure au roi que nul autre à ma place ne pourrait s'y engager ; mais j'affirme qu'après le voyage que j'entreprends, si je n'ai pas les moyens de proclamer l'innocence de mon père, j'affirme que j'accepterai l'arrêt de la justice humaine, me bornant à répéter au condamné ces paroles du roi : « J'appelle sur vous la miséricorde divine !

Une émotion nouvelle s'empara de Charles X. Il regarda l'abbé Dominique, et, en voyant sa franche et loyale figure, une demi-conviction entra dans son cœur.

Malgré lui cependant — car, on le sait, le roi Charles X n'eut pas le bonheur d'être toujours lui, — malgré lui cependant, malgré cette sympathie irrésistible qu'inspirait le visage du noble moine, visage qui n'était que le reflet de son cœur, le roi Charles X, comme pour puiser des forces contre le bon sentiment qui menaçait de l'envahir, prit pour la seconde fois la feuille de papier posée sur sa table, et où il avait jeté les yeux quand l'huissier avait annoncé l'abbé Dominique ; il y porta rapidement un regard, et ce regard, si rapide qu'il fût, suffit pour refouler en lui ce bon vouloir, lequel n'eut ainsi qu'une expression éphémère d'attendrie qu'elle était en écoutant l'abbé Dominique, sa figure redevint, froide, soucieuse, refrognée.

Et il y avait bien de quoi être refrogné, soucieux et froid la note que le roi avait sous les yeux était l'histoire abrégée de M. Sarranti et de l'abbé Dominique, deux portraits esquissés de main de maitre, comme savait les esquisser la congrégation ; — la biographie de deux révolutionnaires acharnés.

La première était celle de M. Sarranti. Elle le prenait à son départ de Paris ; elle le suivait dans l'Inde, à la cour de Rundjet-Sing, dans ses relations avec le général Lebastard de Prémont, indiqué lui-même comme un homme horriblement dangereux ; puis, de l'Inde, elle passait avec eux à Schœnbrunn, détaillait cette conspiration échouée par les bons soins de M. Jackal, et, tout en perdant le général Lebastard de l'autre côté du pont de la Vienne, reprenait M. Sarranti seul pour le ramener à Paris, et ne le quitter qu'au jour de son arrestation. En marge étaient ces mots : « Accusé et convaincu, en outre, des crimes de rapt, de vol et d'assassinat pour lesquels crimes il a été condamné

Quant à l'abbé Dominique, sa biographie, à lui, n'était pas moins détaillée. On le prenait au sortir du séminaire ; on le proclamait un disciple de l'abbé Lamennais, dont la dissidence commençait à percer ; puis on en faisait un visiteur de mansardes, répandant, non la parole de Dieu, mais la propagande révolutionnaire ; on citait tel sermon de lui qui lui eût valu les remontrances de ses supérieurs, s'il n'eût pas relevé d'un ordre espagnol non encore rétabli en France. On proposait, enfin, de le renvoyer à l'étranger, sa présence à Paris étant dangereuse, au dire de la congrégation.

En somme, d'après la note que le pauvre bon roi avait sous les yeux, MM. Sarranti père et fils étaient deux buveurs de sang tenant à la main, l'un, l'épée qui devait renverser le trône, l'autre, la torche qui devait brûler l'Eglise.

Il suffisait donc, quand une fois on s'était imprégné de tout ce venin jésuitique, de rejeter les yeux sur cette feuille de papier pour se reprendre à la haine politique, qui un instant pouvait s'affaisser, et pour revoir d'un seul coup sourdre à nouveau tous les fantômes de la révolution.

Le roi frissonna et jeta un mauvais regard à l'abbé Dominique.

Celui-ci ne se méprit pas au sens de ce regard, et se sentit atteint comme d'un fer rouge. Il releva la tête fièrement, s'inclina sans se baisser, et fit deux pas en arrière, s'apprêtant à sortir.

Un suprême dédain pour ce roi qui repoussait les instincts de son cœur afin de leur substituer les haines d'autrui et le foudroyant mépris du fort pour le faible, vint, malgré l'abbé Dominique, errer dans ses yeux et sur ses lèvres.

Charles X, à son tour, vit ce sentiment luire comme une flamme, et, Bourbon après tout, c'est-à-dire prompt à la grâce, il eut un de ces remords qu'à certaines heures devait avoir, en regardant Agrippa d'Aubigné, son aïeul Henri IV.

La vérité, ou tout au moins le doute, lui apparut dans la demi-teinte ; il n'osa point refuser ce que lui demandait cet honnête homme, et rappela l'abbé Dominique au moment où celui-ci allait se retirer.

— Monsieur l'abbé, lui dit-il, je n'ai point encore répondu négativement ni affirmativement à votre demande ; mais, si je ne l'ai point fait, c'est que je regardais passer devant mes yeux, ou plutôt dans ma pensée, les ombres des justes injustement immolés.

— Sire, s'écria l'abbé en faisant deux pas en avant, il en est temps encore, et le roi n'a qu'à dire un mot.

— Je vous accorde deux mois, monsieur l'abbé, dit le roi en reprenant sa hauteur ordinaire, comme s'il se repentait et s'il rougissait de laisser paraître la moindre émotion ; mais, vous entendez ? que votre père se pourvoie ! Je pardonne quelquefois la rébellion contre la royauté ; je ne pardonnerais pas la rébellion contre la justice.

— Sire, voudrez-vous me donner le moyen, à mon arrivée, de pénétrer jusqu'à vous, à toute heure du jour et de la nuit ?

— Volontiers, dit le roi.

Et il sonna.

— Vous voyez monsieur, dit Charles X à l'huissier qui entra ; reconnaissez-le, et n'importe à quelle heure du jour ou de la nuit il se présentera ici, qu'on l'introduise près de moi. Prévenez-en les gens de service.

L'abbé s'inclina et sortit le cœur plein de joie, sinon de reconnaissance.

XXVII

LE PÈRE ET LE FILS

Toutes ces fleurs d'espérance qui germent lentement dans le sein de l'homme, et qui ne donnent leurs fruits qu'à certaines heures, s'épanouirent dans le cœur de l'abbé Dominique au fur et à mesure qu'il mettait le pied sur un degré qui l'éloignait de la majesté royale et le rapprochait de ses concitoyens.

En se rappelant les faiblesses du malheureux monarque, il lui semblait impossible que cet homme, courbé sous les années, au cœur bon, mais à l'esprit inerte, fût un sérieux obstacle à l'œuvre de cette grande déesse qui est en marche depuis que le génie humain a allumé son flambeau, et qu'on appelle la Liberté !

Alors, chose étrange, et qui prouvait que, sans doute, son plan était bien arrêté pour l'avenir, tout son passé lui revint subitement à la mémoire. Il se souvint des moindres détails de sa vie de prêtre, de ses irrésolutions indicibles au moment de prononcer ses vœux, de ses combats intimes au moment de recevoir l'ordination ; mais tout avait été vaincu par cet espoir qui, pareil à la colonne de feu de Moïse, lui indiquait sa voie à travers la société, et lui disait que la carrière dans laquelle il pouvait être le plus utile à son pays était la carrière religieuse.

Comme l'étoile des mages, sa conscience rayonnait et lui montrait la véritable route. Un seul instant la tempête avait obscurci son ciel, et il avait cessé de reconnaître son chemin ; mais il recommençait à y voir et se remettait en route, sinon avec une entière confiance, du moins avec la plus ferme résolution.

Il descendit la dernière marche du palais le sourire sur les lèvres.

A quelle pensée secrète, dans une pareille situation, correspondait donc son sourire ?

Mais à peine eut-il mis le pied dans la cour des Tuileries, qu'il aperçut la sympathique figure de Salvator, qui, inquiet du résultat de la démarche de l'abbé Dominique, attendait sa sortie dans une fiévreuse anxiété.

Salvator comprit, rien qu'en voyant le visage du pauvre moine, le résultat de sa visite.

— Bon ! dit-il, je vois que le roi vous a accordé le sursis que vous lui avez demandé.

— Oui, fit l'abbé Dominique ; c'est un excellent homme, au fond.

— Eh bien, dit Salvator, voilà qui me réconcilie un peu avec lui ; voilà qui fait un peu rentrer en grâce auprès de moi Sa Majesté Charles X. Je lui pardonne ses faiblesses en souvenir de sa bonté native. Il faut être indulgent pour ceux qui n'entendent jamais la vérité.

Puis, changeant subitement de ton :

— Nous retournons maintenant à la Conciergerie, n'est-ce pas ? dit-il à l'abbé.

— Oui, répondit simplement celui-ci en serrant la main de son ami.

Ils prirent une voiture qui passait à vide sur le quai, et arrivèrent promptement à leur destination.

A la porte de la sombre prison, Salvator tendit la main à Dominique, et lui demanda ce qu'il comptait faire en sortant.

— Quitter Paris à l'instant même.

— Puis-je vous être utile dans le pays où vous irez ?

— Pouvez-vous abréger les formalités qui accompagnent la remise d'un passe-port ?

— Je puis vous le faire donner sans aucune formalité.

— Alors, attendez-moi chez vous, j'irai vous y prendre.

— C'est moi qui vous attendrai ici, dans une heure ; vous me retrouverez à l'angle du quai. Vous ne pouvez rester dans l'intérieur de la prison que jusqu'à quatre heures, et il en est trois.

— Dans une heure donc, dit l'abbé Dominique en pressant de nouveau la main du jeune homme.

Et il disparut sous le sombre guichet.

Le prisonnier avait été conduit dans la cellule qui avait renfermé Louvel, et qui devait renfermer Fieschi. Dominique fut introduit sans difficulté près de lui.

M. Sarranti, assis sur un tabouret, se leva et alla à la rencontre de son fils, celui-ci s'inclina devant lui avec cette déférence dont on accueille les martyrs.

— Je vous attendais, mon fils, dit M. Sarranti.

Et il y avait dans sa voix comme un accent de reproche.

— Mon père, dit l'abbé, il n'y a point de ma faute si je ne suis pas venu plus tôt.

— Je le crois, répondit le prisonnier en lui serrant les deux mains.

— Je sors des Tuileries, continua Dominique.

— Vous sortez des Tuileries ?

— Oui, je viens de voir le roi.

— Vous venez de voir le roi, Dominique ? dit M. Sarranti étonné, en regardant fixement son fils.

— Oui, mon père.

— Et pourquoi avez-vous été voir le roi ? Ce n'est point à coup sûr, pour lui demander ma grâce.

— Non, mon père, se hâta de dire l'abbé.

— Qu'aviez-vous donc à lui demander, alors ?

— Un sursis.

— Un sursis ! et pourquoi un sursis ?

— La loi vous accorde trois jours pour vous pourvoir en cassation, quand rien ne presse l'arrêt de la cour, c'est une affaire de quarante à quarante-deux jours.

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai demandé deux mois.

— Au roi ?

— Au roi.

— Pourquoi deux mois ?

— Parce que deux mois me sont nécessaires pour me procurer les preuves de votre innocence.

— Je ne me pourvoirai pas, Dominique, répondit résolument M. Sarranti.

— Mon père !

— Je ne me pourvoirai pas... c'est une résolution prise, et j'ai défendu à Emmanuel de se pourvoir en mon nom.

— Mon père, que me dites-vous ?

— Je dis que je refuse toute espèce de sursis ; j'ai été condamné, je veux être exécuté, j'ai récusé mes juges, non pas le bourreau.

— Mon père, écoutez-moi !

— Je veux être exécuté ; j'ai hâte d'en finir avec les tortures de la vie et l'iniquité des hommes.

— Mon père, murmura tristement l'abbé.

— Je sais, Dominique, tout ce que vous pourrez me dire à ce sujet, je sais les reproches que vous avez le droit de me faire.

— Oh ! mon vénéré père ! dit Dominique en rougissant, si cependant je vous suppliais à genoux...

— Dominique !

— Si je vous disais que cette innocence que je vous promets, je la produirai, aux yeux des hommes, aussi pure que ce jour de Dieu qui vient jusqu'à nous à travers les barreaux de cette prison...

— Eh bien, mon fils, cette innocence, après ma mort, n'en éclatera que plus brillante et plus lumineuse ; je ne demanderai pas de sursis, je n'accepterai point de grâce !

— Mon père ! mon père ! s'écria Dominique désespéré, ne persistez pas dans cette résolution, qui est votre mort, et qui sera le désespoir de ma vie, à moi, et peut-être la perte inutile de mon âme.

— Assez ! dit Sarranti.

— Non, point assez mon père ! reprit Dominique en se laissant effectivement glisser sur ses genoux, et en pressant entre ses mains les mains de son père, qu'il couvrait de baisers et de larmes.

M. Sarranti essaya de détourner la tête, et retira ses mains.

— Mon père, continua Dominique, vous refusez, parce que vous ne croyez pas à mes paroles ; vous refusez, parce que cette mauvaise idée vous vient, que j'emploie un subterfuge pour vous disputer à la mort et pour ajouter deux mois à votre existence, si noble et si bien remplie, que vous sentez pouvoir mourir à quelque heure et à quelque âge que ce soit, et que vous mourrez, aux yeux du juge suprême, plein de jours et d'honneur.

Un sourire mélancolique, et qui prouvait que Dominique avait rencontré juste, erra sur les lèvres de M. Sarranti.

— Eh bien, mon père, continua Dominique, je vous jure, moi, que les paroles de votre fils ne sont pas de vaines paroles ; je vous jure que j'ai là — et Dominique mit la main sur sa poitrine — que j'ai là les preuves de votre innocence !

— Et tu ne les as pas produites ! s'écria M. Sarranti en reculant d'un pas, et en regardant son fils avec un étonnement qui tenait de la défiance ; et tu as laissé rendre contre ton père un jugement ; tu as laissé condamner ton père à une mort infâme, ayant là — et M. Sarranti allongea le doigt vers la poitrine du moine — ayant là les preuves de l'innocence de ton père ?

Dominique étendit la main.

— Mon père, aussi vrai que vous êtes un homme d'honneur ; aussi vrai que je suis votre fils, si j'avais fait usage de ces preuves, si je vous eusse sauvé la vie, sauvé l'honneur à l'aide de ces preuves, mon père, vous m'eussiez méprisé, et seriez mort plus cruellement de votre mépris que vous ne mourrez jamais par le fer du bourreau.

— Mais, si tu n'as pas pu donner ces preuves aujourd'hui, comment pourras-tu les donner un jour ?

— Mon père, c'est là un second secret que je ne puis pas davantage vous révéler, un secret qui est entre moi et Dieu.

— Mon fils, dit le condamné d'une voix brève, il y a dans tout cela trop de mystère pour moi. Je n'accepte jamais que ce que je puis comprendre ; je ne comprends pas ; en conséquence, je refuse.

Et, reculant d'un pas et faisant signe au moine de se relever :

— Assez, Dominique ! dit-il ; épargnez-moi toute discussion, et passons les dernières heures que nous avons encore à rester ensemble sur la terre, le plus doucement que nous pourrons.

Le moine poussa un soupir ; il savait que, ces paroles une fois prononcées par son père, il n'avait plus rien à espérer.

Et, cependant, en se relevant, il rêvait par quel retour il pourrait obtenir, de l'homme inflexible qu'il appelait son père, un changement de résolution.

M. Sarranti montra un tabouret à l'abbé Dominique, fit avec un reste d'agitation, trois ou quatre tours dans l'étroite cellule ; puis, ayant apporté un tabouret près de son fils, et s'étant assis lui-même, il recueillit ses esprits et parla ainsi au pauvre moine, qui l'écoutait la tête basse et le cœur serré.

— Mon fils, avec le regret de nous séparer, il me reste, au moment de mourir, une sorte de repentir, ou plutôt de crainte d'avoir mal employé ma vie.

— Oh ! mon père ! s'écria Dominique en relevant la tête et en essayant de prendre les mains de son père, que celui-ci retira, moins par un mouvement de froideur que, au contraire, pour ne pas donner à son fils cette prise magnétique sur lui.

Sarranti reprit :

— Et, en effet, écoutez-moi bien, Dominique, et jugez-moi.

— Mon père !

— Jugez-moi, je le répète. A votre avis, — car je me plais à le dire, mon fils, vous êtes un homme de haute moralité, — à votre avis, ai-je bien ou mal employé l'intelligence que Dieu m'avait donnée pour être utile aux autres ? Parfois, je doute ; écoutez-moi ; et il me semble que cette intelligence ne leur a servi de rien. Autre chose est de concourir autant qu'il est en soi à l'œuvre de civilisation que nous sommes, les uns et les autres, appelés à faire progresser ; autre chose est de dévouer sa vie à une seule idée, ou plutôt à un seul homme, si grand que l'homme soit.

— Oh ! mon père ! s'écria le moine fixant un œil ardent sur M. Sarranti.

— Écoutez-moi, mon fils, insista le prisonnier. Eh bien, j'ai, comme je vous le disais, un moment de doute, et je crains de m'être trompé de chemin. Sur le point de quitter ce monde, je fais mon examen de conscience, et j'ai du bonheur à le faire devant vous. Croyez-vous que cette énergie que j'avais en moi eût pu être mieux employée ? Ai-je fait le meilleur usage que je pouvais faire des facultés dont Dieu m'avait doué, et, m'étant proposé une tâche, l'ai-je bien accomplie ? Répondez-moi, Dominique.

Pour la seconde fois, Dominique se laissa glisser aux genoux de son père.

— Mon noble père, dit-il, je ne connais pas, sous le ciel, un homme qui ait, plus loyalement et plus généreusement que vous ne l'avez fait, dépensé ses forces au service d'une cause qui lui semblait juste et bonne ; je ne connais pas de probité plus haute que votre probité, de dévouement moins intéressé que votre dévouement. Oui, mon noble père, vous avez accompli votre tâche au point de vue où vous vous l'étiez imposée, et la cellule où nous sommes à cette heure est le témoignage matériel de votre grandeur d'âme et de votre sublime abnégation.

— Merci, Dominique, répondit M. Sarranti ; et, si quelque

chose me console de la mort : c'est la pensée que mon fils a le droit d'être fier de ma vie. Je vous quitterai donc, mon seul et unique enfant, sans remords, sinon sans regrets. Et, pourtant, j'avais encore des forces au service de la patrie ; j'étais à peine, — il me semble cela aujourd'hui, — j'étais à peine à la moitié de ma tâche, et je croyais entrevoir, — dans un lointain obscur, mais que cependant il me serait possible d'atteindre, — je croyais entrevoir le rayon lumineux d'une vie meilleure, quelque chose comme la délivrance de mon pays, et, qui sait ? peut-être, à la suite de la délivrance de mon pays, l'affranchissement des nations !

— Ah ! mon père, s'écria l'abbé, ne le perdez point de vue, je vous en supplie, ce rayon lumineux ; car là est la colonne de feu qui doit conduire la France à la terre promise. Mon père, écoutez-moi, et que Dieu mette la persuasion dans la bouche de son humble ministre.

M. Sarranti passa la main sur son front humide, comme pour le dégager des nuages matériels qui pouvaient obscurcir sa pensée et empêcher la parole de son fils d'arriver jusqu'à son esprit.

— A votre tour, écoutez-moi, mon père : vous avez, d'un seul mot, éclairé tout à l'heure la question sociale à laquelle les hommes généreux, quels qu'ils soient, dévouent leur vie ; vous avez dit : *L'homme et l'idée*.

M. Sarranti, les yeux fixés sur Dominique, fit un signe d'assentiment.

— *L'homme et l'idée*, tout est là, mon père ! L'homme, dans son orgueil, croit être le maître de l'idée, tandis que, au contraire, l'idée est maîtresse de l'homme. L'idée, ô mon père, est la fille de Dieu, et Dieu lui a donné, pour accomplir son œuvre immense, les hommes comme des instruments. Écoutez bien ceci, mon père : parfois je deviens obscur...

« A travers la période des temps, l'idée, comme un soleil, rayonne, éblouissant les hommes, qui en ont fait leur dieu. Voyez-la naître où naît le jour ; là où est l'idée, est la lumière ; dans tout le reste est la nuit.

« Lorsque l'idée apparut au-dessus du Gange, et se leva derrière la chaîne de l'Himalaya, éclairant cette civilisation primitive dont nous n'avons conservé que des traditions, ces villes antiques dont nous ne connaissons plus que les ruines, ses flammes rayonnèrent autour d'elle et éclairèrent, en même temps que l'Inde, toutes les nations voisines ; seulement, l'intensité de la lumière était là où était l'idée. L'Égypte, l'Arabie et la Perse étaient dans la demi-teinte ; le reste du monde, dans l'obscurité : Athènes, Rome, Carthage, Cordoue, Florence et Paris, ces foyers à venir, ces phares futurs, n'étaient pas encore sortis de terre, et l'on ignorait jusqu'à leur nom.

« L'Inde accomplit son œuvre de civilisation patriarcale. Cette mère du genre humain, qui avait pris pour symbole la vache aux intarissables mamelles, passa le sceptre à l'Égypte, à ses quarante nomes, à ses trois cent trente rois, à ses vingt-six dynasties. On ne sait pas ce qu'avait duré l'Inde ; l'Égypte dura trois mille ans. Elle enfanta la Grèce ; après le gouvernement patriarcal et le gouvernement théocratique, le gouvernement républicain. La société antique était arrivée à la perfection païenne.

« Puis vint Rome ; Rome, la ville privilégiée où l'idée devait se faire homme, et régner sur l'avenir. — Mon père, inclinons-nous tous les deux, je vais prononcer le nom de ce juste qui mourut non seulement pour les justes que l'on devait immoler après lui, mais encore pour les coupables ; mon père, je vais prononcer le nom du Christ.

Sarranti baissa la tête ; Dominique se signa.

— Mon père, continua le moine, au moment où le Juste jeta son dernier cri, le tonnerre gronda, le voile du temple se déchira, la terre s'entr'ouvrit. Cette gerçure, qui alla d'un pôle à l'autre, fut l'abîme qui séparait le monde ancien du nouveau. Tout était à recommencer, tout était à refaire ; on eût cru que Dieu, l'infaillible, s'était trompé, si, de place en place, comme des phares allumés à sa propre lumière, on n'eût reconnu ces grands précurseurs qu'on appelle Moïse, Eschyle, Platon, Socrate, Virgile et Sénèque.

« L'idée avait eu avant Jésus-Christ son nom antique : *civilisation* ; elle eut après Jésus-Christ son nom moderne : *liberté*. Dans le monde païen, la liberté n'était point nécessaire à la civilisation : voyez l'Inde, voyez l'Égypte, voyez l'Arabie, voyez la Perse, voyez la Grèce, voyez Rome... Dans le monde chrétien, il n'y a pas de civilisation sans la liberté : voyez tomber Rome, voyez tomber Carthage, voyez tomber Grenade, voyez naître le Vatican.

— Mon fils, demanda Sarranti avec une espèce de doute, le Vatican est-il bien le temple de la Liberté ?

— Il le fut du moins jusqu'à Grégoire VII. Ah ! mon père, c'est ici qu'il faut de nouveau séparer l'homme de l'idée ! L'idée, qui échappa aux mains du pape, passe aux mains du roi Louis le Gros, lequel achève ce que Grégoire VII a commencé. La France va continuer Rome : c'est dans cette France, qui balbutie à peine le mot *commune* ; c'est dans cette France, dont la langue se forme, chez laquelle le servage va être aboli à son tour ; c'est dans cette France que se débattront désormais les destins du monde ! Rome n'a plus que le cadavre du Christ ; la France a sa parole, son verbe, son âme, — l'idée ! Voyez-la surgir sous le nom de *commune*. Commune, c'est-à-dire droits du peuple, démocratie, liberté !

« O mon père ! les hommes croient qu'ils usent les idées, tandis que, au contraire, c'est l'idée qui use les hommes.

« Écoutez-moi, mon père, car c'est au moment où vous sacrifiez votre vie à votre croyance, qu'il faut faire la lumière autour de cette croyance, pour que vous voyiez bien si le flambeau allumé par vous vous a conduit où vous vouliez aller...

— J'écoute, répondit le condamné en appuyant sa main sur son front comme pour l'empêcher d'éclater devant la Minerve qu'il sentait s'agiter tout armée sous la voûte de son cerveau.

— Les événements diffèrent, continua le moine ; mais l'idée est la même. Après la Commune, viennent les *pastoureaux* ; après les pastoureaux, vient la *Jacquerie* ; après la Jacquerie, viennent les *maillotins* ; après les maillotins vient la *Guerre du bien public* ; après la Guerre du bien public, la *Ligue* ; après la Ligue, la *Fronde* ; après la Fronde la *Révolution française*. Eh bien, mon père, toutes ces révoltes, — qu'elles s'appellent Commune, pastoureaux, Jacquerie, maillotins, Guerre du bien public, Ligue, Fronde, Révolution, — c'est l'idée toujours, l'idée qui se transforme, mais qui, à chaque transformation, grandit.

« La goutte de sang qui tombe de la langue du premier homme qui crie *Commune*, sur la place publique de Cambrai, et à qui on coupe la langue comme à un blasphémateur, cette goutte de sang, c'est la source de la démocratie ; source d'abord, puis ruisseau, puis torrent, puis rivière, puis fleuve, puis lac, puis océan !

« Maintenant, mon père, voyons naviguer sur cet océan ce pilote, élu du Seigneur, qu'on appelle Napoléon le Grand...

Le condamné, qui n'avait jamais entendu de semblables paroles, se recueillit et écouta.

Le moine continua en ces termes :

— Trois hommes, trois élus, avaient été choisis de tout temps dans la pensée du Seigneur pour être les instruments de l'idée, et pour tailler comme il l'entendait l'édifice du monde chrétien ; ces trois hommes sont César, Charlemagne, Napoléon. Et remarquez, mon père, que chacun de ces trois hommes ignore ce qu'il fait et semble rêver juste le contraire de ce qu'il accomplit. César, païen, prépare le christianisme ; Charlemagne, barbare, prépare la civilisation ; Napoléon, despote, prépare la liberté.

« Ces trois hommes viennent à huit cents ans de distance l'un de l'autre. Mon père, ce sont trois aspects humains différents, mais c'est la même âme qui les anime, — l'idée.

« César, païen, réunit par la conquête les peuples en un seul faisceau, afin que sur cette gerbe d'hommes se lève le Christ, soleil fécondant le monde moderne, et que, sous le successeur de César, se lève le Christ.

« Charlemagne, barbare, établit la féodalité, cette mère de la civilisation, et brise contre les barrières de son vaste empire la migration de peuples plus barbares encore que lui.

« Napoléon... Permettez, mon père, qu'à l'égard de Napoléon, je développe plus longuement ma théorie. Ce ne sont point des paroles vaines que je vous dis, et, je l'espère bien, elles me conduisent, au contraire, au but où j'aspire.

« Lorsque Napoléon, ou plutôt Bonaparte, — car le géant a deux noms, comme il a deux faces, — lorsque Bonaparte apparut, la France était lancée par la Révolution tellement en dehors des autres peuples, qu'elle avait dérangé l'équilibre des nations. Il fallait un Alexandre à ce Bucéphale, un Andromède à ce lion. Bonaparte se présenta, avec sa double nature populaire et aristocratique, en face de cette folie de liberté qu'il fallait enchaîner pour guérir. — Bonaparte était en arrière de l'idée en France, mais en avant des idées des autres peuples.

« Les rois ne virent pas en lui ce qu'il y avait en lui : les rois sont parfois aveugles ; les insensés lui firent la guerre.

« Alors, Bonaparte, — l'homme de l'idée — prit ce qu'il y avait en France de plus pur, de plus intelligent, de plus progressif parmi ses enfants ; il en forma des bataillons, — bataillons sacrés qu'il répandit sur l'Europe. — Partout, ces bataillons de l'idée portent la mort aux rois et la vie aux peuples ; partout où passe l'esprit de la France, la liberté fait, à sa suite, un pas gigantesque, jetant au vent les révolutions, comme un semeur jette le blé.

« Napoléon tombe en 1815, et déjà la moisson qu'il a préparée est, sur certains sols, bonne à faire. Ainsi, en 1818, — rappelez-vous les dates, mon père, — les grands-duchés de Bade et de Bavière demandent une constitution, et l'obtiennent ; en 1819, le Wurtemberg réclame une constitution,

et l'obtient : en 1820, révolution et constitution des cortès d'Espagne et de Portugal ; en 1820 encore, révolution et constitution de Naples et du Piémont ; en 1821, insurrection des Grecs contre la Turquie ; en 1823, institution d'États en Prusse.

L'homme est prisonnier, l'homme est enchaîné sur le rocher de Sainte-Hélène ; l'homme est mort, l'homme est déposé au tombeau, l'homme repose sous sa pierre sans nom ; mais l'idée est libre, mais l'idée lui survit, mais l'idée est immortelle !

Une seule nation, une seule, avait, par sa position topographique, échappé à l'influence progressive de la France, trop éloignée qu'elle était pour que nous songeassions jamais à mettre le pied sur son territoire. Napoléon rêve la destruction des Anglais dans l'Inde par son union avec la Russie. A force de fixer les yeux sur Moscou, il finit par s'habituer à la distance ; la distance disparaît peu à peu, par un effet d'optique sublime et insensé tout à la fois. Un prétexte, et nous conquerons la Russie, comme nous avons conquis l'Italie, l'Egypte, l'Allemagne, l'Autriche et l'Espagne. Le prétexte ne manquera pas plus qu'il ne manquait au temps des croisades où nous allions emprunter la civilisation à l'Orient. Dieu le veut : nous porterons la liberté au Nord. Un vaisseau anglais entre dans le port de je ne sais quelle ville de la Baltique, et voilà la guerre déclarée par Napoléon à l'homme qui, deux ans auparavant, en s'inclinant devant lui, s'appliquait ce vers de Voltaire :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux !

Et d'abord, il semble, à première vue, que la prévoyance de Dieu échoue contre l'instinct despotique d'un homme. La France entre dans la Russie, mais la Russie recule devant la France ; la liberté et l'esclavage ne seront point mis en contact. Nulle semence ne germera sur cette terre glacée, car devant nos armées reculeront non seulement les armées, mais encore les populations ennemies. C'est un pays désert que nous envahissons, c'est une capitale incendiée qui tombe entre nos mains ; et, lorsque nous entrons dans Moscou, Moscou est vide, Moscou est en flammes !

Alors, la mission de Napoléon est accomplie, et le moment de sa chute est arrivé, car la chute de Napoléon va être aussi utile à la liberté que l'avait été l'élévation de Bonaparte. Le czar, si prudent devant l'ennemi vainqueur, sera imprudent peut-être devant l'ennemi vaincu : il avait reculé devant le conquérant, voyez, voyez, mon père, il s'apprête à suivre le fuyard.

Dieu retire sa main de Napoléon. Depuis trois ans, son bon génie, Joséphine, ne s'est-il pas éloigné de lui, pour faire place à Marie-Louise, l'incarnation du despotisme ? Dieu retire donc sa main de Napoléon ; et, pour que l'intervention céleste soit bien visible cette fois, dans les choses humaines, ce ne sont plus des hommes qui combattent des hommes, l'ordre des saisons est interverti, la neige et le froid arrivent à marches forcées ; ce sont les éléments qui tuent une armée.

Et voilà que les choses prévues par la sagesse du Seigneur arrivent : Paris a porté sa civilisation à Moscou ; Moscou vient la chercher à Paris.

Deux ans après l'incendie de sa capitale, Alexandre entrera dans la nôtre ; mais son séjour y sera de trop courte durée ; ses soldats n'auront fait que toucher le sol de la France ; notre soleil, qui devait les réchauffer, ne les a qu'éblouis.

Dieu rappelle son élu ; Napoléon reparaît : le gladiateur rentre dans l'arène, combat, tombe et tend la gorge à Waterloo.

Alors, Paris rouvre ses portes au czar et à son armée sauvage. Cette fois, l'occupation retiendra trois ans, aux bords de la Seine, ces hommes de la Neva, du Volga et du Don ; puis, tout empreints d'idées nouvelles et étranges, balbutiant les mots inconnus de civilisation, d'affranchissement et de liberté, ils retourneront dans leur pays sauvage, et, huit ans après, une conspiration républicaine éclatera à Saint-Pétersbourg. Tournez les yeux vers la Russie, mon père, et vous verrez le foyer de cet incendie fumant encore sur la place du Sénat.

Mon père, vous avez consacré votre vie à l'homme-idée : l'homme est mort, l'idée vit. Vivez à votre tour pour l'idée !

— Que dites-vous, mon fils ? s'écria M. Sarranti en regardant Dominique avec des yeux où se peignaient à la fois l'étonnement et la joie, la surprise et la fierté.

— Je dis, mon père, qu'après avoir si vaillamment combattu, vous ne voudrez pas quitter la vie avant d'avoir entendu sonner les heures des indépendances futures. Mon père, le monde s'agite, la France est en travail comme une montagne volcanique ; encore quelques années, quelques mois peut-être, et la lave va sortir du cratère, engloutissant sur son passage, comme des villes maudites, toutes les servitudes, tous les abaissements d'une société condamnée à faire place à une société nouvelle.

— Répète ces paroles, Dominique ! s'écria le Corse enthousiaste dont les yeux étincelèrent de joie en entendant sortir de la bouche de son fils ces prophétiques et consolantes paroles, précieuses pour lui comme une rosée de diamants ; répète ces paroles... Tu fais partie de quelque société secrète, n'est-ce pas, et tu sais le mot de l'avenir ?

— Je ne fais partie d'aucune société secrète, mon père, et si je sais le mot de l'avenir, c'est que je l'ai lu dans le passé. J'ignore si quelque complot se trame dans l'ombre ; mais ce que je sais, c'est qu'une conspiration toute puissante est éclose en face de tous, en plein soleil ; c'est la conspiration du bien contre le mal, et les deux combattants sont en présence ; le monde attend. Vivez, mon père ! vivez !

— Oui, Dominique, s'écria M. Sarranti en tendant la main à son fils, vous avez raison ; je désire vivre maintenant ; mais comment vivre, puisque je suis condamné ?

— Mon père, cela me regarde.

— Pas de grâce, entends-tu bien, Dominique ? Je ne veux rien recevoir de ces hommes qui, pendant vingt ans, ont combattu contre la France.

— Non, mon père ; rapportez-vous en à moi pour garder l'honneur de la famille. On ne vous demande qu'une chose, c'est de vous pourvoir ; un innocent n'a pas de grâce à demander.

— Quel est donc votre projet, Dominique ?

— Mon père, à vous comme aux autres, je dois le taire.

— C'est un secret ?

— Profond, inviolable.

— Même pour ton père, Dominique ?

Dominique prit la main de son père, et la baisa respectueusement.

— Même pour mon père ! dit-il.

— N'en parlons plus, mon fils... Quand vous reverrai-je ?

— Dans cinquante jours, mon père ; plus tôt peut-être, mais pas plus tard.

— Je ne vous verrai pas d'ici à cinquante jours ? s'écria M. Sarranti avec effroi.

Il commençait à craindre de mourir.

— J'entreprends à pied un long pèlerinage. Recevez mes adieux ; je partirai dès ce soir, dans une heure, pour ne plus m'arrêter jusqu'au retour... Bénissez-moi, mon père !

Un sentiment de sublime grandeur se répandit sur le visage de M. Sarranti.

— Que Dieu t'accompagne pendant ton douloureux pèlerinage, noble cœur ! — dit-il en élevant les mains au-dessus de la tête de son fils ; — qu'il te préserve des embûches et des trahisons, et qu'il te ramène pour ouvrir la porte de ma prison, que cette porte donne sur la vie ou sur la mort !

Puis, prenant entre ses deux mains la tête du moine agenouillé, il la regarda avec une tendresse orgueilleuse, une suprême fierté ; et, lui baisant le front, il lui fit signe de sortir, de peur, sans doute que les émotions dont son cœur était plein ne s'exhalassent en sanglots.

De son côté, le moine qui sentait ses forces défaillir, se retourna pour dérober à son père la vue des larmes qui jaillissaient de ses yeux, et sortit précipitamment.

XXVIII

LE PASSE-PORT

Quatre heures sonnaient au moment où l'abbé Dominique mettait le pied hors de la Conciergerie.

A la porte, le moine retrouva Salvator.

Le jeune homme vit le trouble où était l'abbé, devina ce qui se passait dans son âme, et comprit que, lui parler de son père, c'était raviver sa blessure. Aussi, ne lui dit-il rien autre chose que ces mots :

— Et, maintenant, que comptez-vous faire ?

— Je pars pour Rome.

— Quand ?

— Le plus tôt possible.

— Vous faut-il un passe-port ?

— Peut-être ma robe pourrait-elle m'en tenir lieu ; mais n'importe, pour ne subir aucun retard, je préfère en avoir un.

— Allons chercher un passe-port ; nous sommes à deux pas de la Préfecture, et, grâce à moi, vous n'aurez pas, je crois, longtemps à attendre.

Cinq minutes après, ils entraient dans la cour de la Préfecture.

Au moment où ils franchissaient le seuil de la porte du bureau des passe-ports, un homme se heurta contre eux dans le sombre corridor.

Salvator reconnut M. Jackal.

— Recevez mes excuses, monsieur Salvator, dit l'homme de police en reconnaissant le jeune homme ; je ne vous

Comment donc, cette fois par quel hasard j'ai le bonheur de vous rencontrer.

— Et pourquoi ne me le demandez-vous pas, monsieur Jackal?

— Mais parce que je le sais.

— Vous savez ce qui m'amène ici?

— N'est-ce pas mon état de tout savoir?

— Alors, je vous écoute, cher monsieur Jackal.

— Pour chercher un passe-port, cher monsieur Salvator.

— Pour moi? demanda en riant Salvator.

— Non, mais pour monsieur, répondit M. Jackal en désignant du doigt le moine.

— Nous sommes à la porte du bureau; frère Dominique est arrêté là. Vous savez que mon état me retient à Paris. Il n'est donc pas difficile de deviner, cher monsieur Jackal, que je viens chercher un passe-port, et que ce passe-port est pour monsieur.

— Oui, mais ce qui l'était davantage, c'était de prévoir votre désir.

— Ah! ah!... Et vous l'avez prévu?

— Autant qu'il a été permis à ma pauvre petite perspicacité de le faire.

— Je ne comprends pas.

— Voulez-vous me faire l'amitié de me suivre avec M. l'abbé, cher monsieur Salvator? Alors vous comprendrez peut-être.

— Et où désirez-vous que nous vous suivions?

— Mais dans la salle où l'on délivre les passe-ports. Vous trouverez celui de M. l'abbé tout préparé!

— Tout préparé? dit Salvator d'un air de doute.

— Oh! mon Dieu, oui, répondit M. Jackal avec cette bonhomie qu'il savait si bien étendre sur son visage.

— Même avec le signalement?

— Même avec le signalement. Il ne doit y manquer que la signature de M. l'abbé.

Ils étaient arrivés devant le bureau du fond qui fait face à la porte.

— Le passe-port de M. Dominique Sarranti, dit M. Jackal au chef de bureau, enfermé dans une petite cage de bois.

— Le voici, monsieur, répondit le chef de bureau en tendant le passe-port à M. Jackal, qui le fit passer au moine.

— C'est bien cela, n'est-ce pas? demanda M. Jackal, tandis que Dominique jetait sur le papier officiel un regard étonné.

— Oui, monsieur, répondit l'abbé; en effet, c'est bien cela.

— Eh bien, dit Salvator, il ne vous reste plus maintenant qu'à le faire viser par monseigneur le nonce.

— C'est chose facile, répondit M. Jackal en puisant profondément dans sa tabatière et en aspirant avec volupté une prise de tabac.

— Mais c'est un véritable service que vous nous rendez là, cher monsieur Jackal, dit Salvator, et je ne sais comment vous en témoigner ma reconnaissance.

— Ne parlons plus de cela; les amis de nos amis ne sont-ils pas nos amis?

Et M. Jackal prononça ces mots avec un tel mouvement d'épaules, avec un tel accent de bonhomie que Salvator le regarda plein de doute.

Il y avait des moments où il était tout prêt à prendre M. Jackal pour un philanthrope exerçant son état d'homme de police par l'amour pour l'humanité.

Mais juste en ce moment M. Jackal lui jetait en dessous un de ces regards qui attestaient sa parenté avec l'animal dont il portait le nom.

Puis, faisant signe à Dominique de l'attendre:

— Deux mots, cher monsieur Jackal, dit-il.

— Quatre, monsieur Salvator... six, tout un vocabulaire: c'est un si grand plaisir pour moi de causer avec vous, que, quand j'ai ce bonheur-là, je voudrais que la conversation ne finît jamais.

— Vous êtes bien bon, dit Salvator.

Et, malgré sa répugnance intérieure pour cette espèce de compagnonnage, il prit le bras de l'homme de police.

— Voyons, cher monsieur Jackal, dites-moi deux choses...

— Avec grand plaisir, cher monsieur Salvator.

— Dans quel but, d'abord, avez-vous préparé ce passe-port?

— C'est la première des deux choses que vous avez à me demander?

— Oui.

— Mais dans l'intention de vous être agréable.

— Merci... Mais, puisqu'il en est ainsi, comment avez-vous su que vous me seriez agréable en préparant un passe-port au nom de M. Dominique Sarranti?

— Parce que M. Dominique Sarranti est votre ami, autant que j'ai pu juger le jour où vous l'avez rencontré près du cadavre de M. Colombau.

— Très-bien... Mais comment avez-vous deviné qu'il allait faire un voyage?

— Je ne l'ai pas deviné: il l'a dit lui-même à Sa Majesté en lui demandant un sursis de cinquante jours.

— Mais il n'a point dit à Sa Majesté où il allait.

— Oh! belle malice, cher monsieur Salvator! M. Dominique Sarranti demande au roi un sursis de cinquante jours pour faire un voyage de trois cent cinquante lieues. Or, combien y a-t-il de Paris à Rome? Treize cents kilomètres par la route de Sienne, quatorze cent trente kilomètres par la route de Pérouse: la moyenne est donc de trois cent cinquante lieues. A qui M. Sarranti peut-il avoir affaire dans les circonstances où il se trouve? Au pape, car il est moine: le pape est le roi des moines et votre ami va à Rome essayer d'intéresser le roi des moines à son père, afin que celui-ci demande sa grâce au roi de France; voilà tout, cher monsieur Salvator. Je pourrais vous laisser croire que je suis magicien; j'aime mieux vous dire tout simplement la vérité. Maintenant, vous voyez, le premier venu aurait, en marchant de déductions en déductions, mené la chose à son but aussi hardiment que moi. M. Dominique n'a donc plus qu'à me remercier en votre nom et au sien, et à partir pour Rome.

— Eh bien, dit Salvator, c'est ce qu'il va faire.

Puis, appelant le moine:

— Mon cher Dominique, dit-il, voici M. Jackal, prêt à recevoir vos remercîments.

Le moine s'approcha, remercia M. Jackal, qui reçut les compliments de Dominique avec la même bonhomie et la même simplicité dont il avait fait montre pendant toute cette scène.

Les deux amis sortirent de la Préfecture.

Ils firent une centaine de pas en silence.

Au bout de cent pas, l'abbé Dominique s'arrêta et posa sa main sur le bras de Salvator pensif.

— Je suis inquiet, mon ami, dit-il.

— Et moi aussi, répondit Salvator.

— La prévenance de cet homme de police ne me paraît pas naturelle.

— Ni à moi non plus... Mais continuons notre chemin; nous sommes probablement suivis et épiés.

— Quel intérêt croyez-vous qu'il ait eu à faciliter ainsi mon voyage? dit l'abbé obéissant à l'injonction de Salvator.

— Je ne sais; mais je crois, comme vous, qu'il en a eu un.

— Ce qu'il a dit de son désir de vous être agréable, y croyez-vous?

— Eh! mon Dieu, c'est possible à la rigueur: c'est un homme étrange, qui est pris parfois, on ne sait pourquoi ni comment, de sentiments qui ne semblent point appartenir à son état. Une nuit que je revenais à travers les quartiers perdus de la ville, j'entendis... dans une de ces rues qui n'ont point de nom, ou plutôt qui en ont un sinistre... j'entendis, au bout de la rue de la Tuerie, près de la rue de la Vieille-Lanterne, des cris étouffés. Je suis toujours armé, — vous devez comprendre pourquoi, Dominique; — je m'élançai du côté où j'entendais ces cris. Je vis, du haut de l'escalier visqueux qui conduit de la rue de la Tuerie à la rue de la Vieille-Lanterne, un homme qui se débattait au milieu de trois hommes, lesquels essayaient, par la porte ouverte d'un égout, de l'entraîner vers la Seine. Je ne pris pas le temps de descendre l'escalier; je me glissai par-dessus la balustrade et me laissai tomber dans la rue. J'étais à deux pas du groupe; un de ceux qui le formaient s'en détacha et vint à moi le bâton levé. Il roula à l'instant même dans l'égout, tué d'un coup de pistolet. A cette vue, au bruit de la détonation, les deux autres hommes s'enfuirent, et je me trouvai avec celui au secours duquel la Providence m'avait si miraculeusement envoyé. C'était M. Jackal. Je ne le connaissais alors que de nom... comme tout le monde le connaît. Il me dit qui il était, et comment il se trouvait là: il devait opérer une descente dans un mauvais garni qui se trouve dans la rue de la Vieille-Lanterne, à quelques pas de l'escalier; étant arrivé un quart d'heure avant ses agents, il se tenait caché contre la grille de l'égout, quand, tout à coup, la grille s'était ouverte et trois hommes s'étaient jetés sur lui. Ces trois hommes étaient en quelque sorte les délégués de tous les voleurs et de tous les assassins de Paris, lesquels avaient juré de se débarrasser de M. Jackal, dont la surveillance était un fléau pour eux. Et, en effet, ils allaient tenir leur promesse et s'en débarrasser quand, par malheur pour eux, et surtout pour celui d'entre eux qui râlait à mes pieds, j'étais arrivé au secours de M. Jackal. Depuis ce jour, M. Jackal me garde une certaine reconnaissance et me rend, à moi et à mes amis, tous les petits services qu'il peut me rendre sans manquer à son devoir de chef de la police de sûreté.

— Alors, il est possible, en effet, dit l'abbé Dominique, qu'il ait eu l'intention de vous être agréable.

— C'est possible, mais rentrons. Voyez cet homme ivre, il nous suit depuis la rue de Jérusalem; aussitôt que nous serons de l'autre côté de la porte, il sera dégrisé.

Salvator tira une clef de sa poche, ouvrit la porte de l'allée, fit passer Dominique le premier, et referma la porte derrière lui.

Roland avait flairé son maître; aussi les deux jeunes gens

trouvèrent-ils le dîner au premier étage et Fragola attendant Salvator à la porte de leur appartement.

Le dîner était prêt, car le temps s'était écoulé au milieu de ces divers événements et il était plus de six heures.

Quoique grave, le visage des deux hommes était calme. Il ne s'était donc rien passé de réellement fâcheux.

Fragola interrogea Salvator du regard.

— Tout va bien ! dit celui-ci avec un demi-sourire.

— M. l'abbé nous fait l'honneur de partager notre dîner ? demanda Fragola.

— Oui.

Et Fragola disparut.

— Maintenant, dit Salvator, donnez-moi votre passe-port, mon frère.

Le moine tira de sa poitrine le passe-port plié.

Salvator le déplia, l'examina avec soin, le tourna et le retourna, mais sans y remarquer rien de suspect.

Enfin, il l'appliqua contre une vitre.

A travers la transparence du papier, une lettre invisible dans toute autre position que celle où ce papier avait été mis par Salvator, se dessina.

— Tenez, dit Salvator, voyez-vous ?

— Quoi ? demanda l'abbé.

— Cette lettre.

Et il montra la lettre du doigt.

— Une S.

— Oui, une S ; comprenez-vous ?

— Non.

— Une S est la première lettre du mot *surveillance*.

— Eh bien ?

— Eh bien, cela veut dire : « Au nom du roi de France, moi, Jackal, homme de confiance de M. le préfet de police, je recommande à tous les agents français, dans l'intérêt de Sa Majesté, et à tous les agents étrangers, dans l'intérêt de leurs gouvernements respectifs, de suivre à la piste, de surveiller, d'arrêter sur sa route, et même au besoin d'appréhender au corps l'individu porteur du présent passe-port. » En un mot, mon ami, vous êtes, sans le savoir, sous la surveillance de la haute police.

— Que m'importe, après tout ? dit l'abbé.

— Oh ! faisons-y attention, mon frère ! dit gravement Salvator ; la manière dont a été mené le procès de votre père prouve qu'on ne serait pas fâché de s'en débarrasser, et je ne veux pas faire valoir Fragola, ajouta avec un imperceptible sourire Salvator ; mais il n'a pas fallu moins que les hautes influences dont elle dispose pour que vous obtinssiez votre audience, et, à la suite de votre audience, les deux mois de sursis que vous a accordés le roi.

— Croyez-vous que le roi manquerait à sa parole ?

— Non ; mais vous n'avez que deux mois.

— C'est plus de temps qu'il ne m'en faut pour aller à Rome et pour en revenir.

— Si l'on ne vous suscite pas d'embarras, si l'on n'élève point d'empêchement sur votre route, si l'on ne vous arrête point ; si, enfin, une fois arrivé, on ne vous empêche pas, par mille intrigues souterraines, de voir là-bas celui que vous y allez voir.

— Je croyais que tout moine qui, achevant un pèlerinage de quatre cents lieues, arrive à Rome pieds nus et un bâton à la main, n'avait qu'à se présenter aux portes du Vatican, et que l'escalier qui mène à l'appartement de celui qui autrefois a été lui-même un simple moine lui serait ouvert.

— Mon frère, vous croyez encore beaucoup de choses auxquelles successivement vous cesserez de croire... L'homme, à mesure qu'il entre dans la vie, est comme un arbre dont le vent disperse d'abord les fleurs, puis arrache les feuilles, puis brise les branches, jusqu'à ce que la tempête, qui succède au vent, le brise un beau jour lui-même... Mon frère, ils ont intérêt à ce que M. Sarranti meure, et ils emploieront tous les moyens possibles pour rendre inutile la parole que vous avez surprise au roi.

— Surprise ! s'écria Dominique regardant avec étonnement Salvator.

— Surprise à leur point de vue. Voyons, comment pensez-vous qu'ils expliquent cette influence qui a fait que madame la duchesse de Berry, la fille bien-aimée du roi, dont le mari est mort sous le coup d'un fanatique, se soit intéressée au fils d'un autre révolutionnaire, révolutionnaire et fanatique lui-même ?

— C'est vrai, dit Dominique en pâlissant ; mais que faire ?

— C'est à quoi nous allons aviser.

— Mais comment ?

— En brûlant ce passe-port, qui ne peut vous être que nuisible.

Et Salvator déchira le passe-port, dont il mit les morceaux au poêle.

Dominique le regardait avec anxiété.

— Mais maintenant, dit-il, sans passe-port, que vais-je devenir ?

— D'abord, croyez-moi, frère, mieux vaudrait voyager sans passe-port que de voyager avec celui-ci ; mais vous ne voyagerez pas sans passe-port.

— Qui m'en donnera un ?

— Moi, dit Salvator.

Ouvrant alors un petit secrétaire, il fit jouer un secret, et parmi plusieurs papiers cachés dans ce tiroir, il prit un passe-port tout signé, mais dont les noms et le signalement étaient en blanc.

Il remplit ces noms et ce signalement ; les noms au nom de frère Salvator, le signalement d'après le signalement de Sarranti.

— Mais le visa ? demanda Dominique.

— Il est visé par la légation sarde pour Turin. Je croyais aller en Italie, et y aller incognito, bien entendu : je m'étais précautionné de ce passe-port ; il vous servira.

— Mais à Turin ?

— A Turin, vous direz que vos affaires vous forcent à aller jusqu'à Rome, et l'on vous visera votre passe-port sans difficulté.

Le moine saisit et serra les deux mains de Salvator.

— Oh ! mon frère, oh ! mon ami, dit-il, comment reconnaîtrai-je jamais tout ce que je vous dois !

— Je vous l'ai dit, mon frère, répondit Salvator en souriant, quelque chose que je fasse pour vous, je resterai toujours votre débiteur.

Fragola rentra ; elle entendit ces derniers mots.

— Répète à notre ami ce que je lui dis, mon enfant, fit Salvator en tendant la main à la jeune fille.

— Il vous doit la vie, mon père ; je lui dois mon bonheur ; la France, dans la mesure de ce que peut un homme, lui devra peut-être sa délivrance. Vous voyez bien que la dette est immense. Ainsi, disposez de nous.

Le moine regarda les deux beaux jeunes gens.

— Vous faites le bien, soyez heureux ! dit-il avec un geste de paternelle et miséricordieuse indulgence.

Fragola montra la table toute servie.

Le moine s'y assit entre les deux jeunes gens, dit gravement le *Benedicite*, qu'ils écoutèrent avec ce sourire des âmes pures qui sont convaincues que la prière monte à Dieu.

On mangea vite et silencieusement.

Avant que le repas fût fini, Salvator, lisant l'impatience dans les yeux du moine, se leva.

— Me voici à vos ordres, mon père, dit-il ; mais avant de partir, laissez-moi vous donner un talisman. — Fragola, apporte la cassette aux lettres.

Fragola sortit.

— Un talisman ? répéta le moine.

— Oh ! soyez tranquille, mon père, ce n'est point de l'idolâtrie ; mais vous savez ce que je vous ai dit des difficultés que vous pourriez éprouver pour arriver jusqu'au saint-père.

— Oui, pouvez-vous donc quelque chose pour moi, là-bas ?

— Peut-être ! fit Salvator en souriant.

Puis comme Fragola rentrait avec la cassette demandée :

— Une bougie, de la cire et le cachet armorié, chère enfant, dit-il.

L'enfant posa la cassette sur la table, et sortit de nouveau.

Salvator ouvrit la cassette avec une petite clef dorée qu'il portait à son cou, suspendue à une chaîne.

Elle contenait une vingtaine de lettres ; parmi ces vingt lettres, il en prit une au hasard.

Fragola rentrait en ce moment avec la bougie, la cire et le cachet.

Salvator inséra la lettre dans une enveloppe, la scella du cachet armorié, et écrivit sur l'adresse cette suscription :

« *Monsieur le vicomte de Chateaubriand, à Rome.* »

— Tenez, dit-il à Dominique, il y a trois jours que celui à qui cette lettre est adressée, las de la façon dont vont les choses en France, est parti pour Rome.

— « A Monsieur le vicomte de Chateaubriand ! » répéta le moine.

— Oui ; devant un nom comme le sien, toutes les portes s'ouvriront. Si vous croyez les difficultés insurmontables, présentez-lui cette lettre, dites-lui qu'elle vous a été remise par le fils de celui qui l'a écrite, et invoquez, au nom de cette lettre, des souvenirs d'émigration. Il marchera devant vous et vous n'aurez qu'à le suivre. Cependant n'employez ce moyen qu'à la dernière extrémité, car il révélera un secret qui sera alors entre trois personnes : vous, M. de Chateaubriand et nous deux Fragola, qui ne faisons qu'un.

— Je suivrai aveuglément vos instructions, mon frère.

— Eh bien, alors, c'est tout ce que j'avais à vous dire. — Baisez la main de ce saint homme, Fragola ; moi, je le conduis jusqu'à la dernière maison de la ville.

Fragola s'approcha et baisa la main du moine, qui la regarda faire avec un doux sourire.

— Je vous renouvelle ma bénédiction, mon enfant, dit-il ; soyez aussi heureuse que vous êtes chaste, bonne et belle.

Puis, comme si tous les êtres vivants de la maison avaient

droit à sa bénédiction, il passa la main sur la tête du chien et sortit.

Salvator, resté en arrière, appuya doucement ses lèvres sur celles de Fragola, en murmurant :

— Oh ! oui, chaste, bonne et belle !

Et il suivit l'abbé.

XXIX

LE PÈLERIN

Avant de partir, l'abbé avait à passer chez lui ; les deux jeunes gens prirent donc le chemin de la rue du Pot-de-Fer.

A peine avaient-ils fait dix pas, qu'un commissionnaire, auquel un homme enveloppé d'un manteau venait de remettre une lettre, se détacha de la muraille et les suivit.

— Tenez, dit Salvator au moine, je parie que voilà un commissionnaire qui a affaire du même côté que nous.

— Nous sommes épiés, alors ?

— Pardieu !

En effet, les jeunes gens se retournèrent trois fois : une fois au coin de la rue de l'Éperon, une fois au coin de la rue Saint-Sulpice, et une fois à la porte de l'abbé ; — le commissionnaire semblait avoir affaire au même endroit qu'eux.

— Oh ! murmura Salvator, c'est un homme habile que M. Jackal ; mais comme nous avons Dieu pour nous, et qu'il n'a pour lui que le diable, peut-être serons-nous encore plus habiles que lui.

Ils entrèrent. L'abbé prit sa clef. Un homme causait avec la portière et caressait son chat.

— Regardez bien cet homme quand nous sortirons, dit Salvator en montant l'escalier de Dominique.

— Quel homme ?

— Celui qui cause avec votre portière.

— Eh bien ?

— Eh bien, il nous accompagnera jusqu'à la barrière, et vous accompagnera, vous, peut-être plus loin encore.

On entra dans la chambre de Dominique.

C'était une oasis que cette chambre quand on sortait de la Conciergerie et de la Préfecture. Le soleil couchant l'éclairait à cette heure de ses plus doux rayons ; les oiseaux du Luxembourg chantaient dans les marronniers en fleurs ; l'air était pur, et l'on se sentait heureux rien qu'en entrant dans ce réduit.

Salvator sentit son cœur se serrer à l'idée que le pauvre moine allait quitter cette atmosphère sereine pour aller errer sur les grandes routes, de pays en pays, sous le soleil brûlant du Midi, sous le vent glacé de la nuit.

L'abbé s'arrêta un instant au milieu de la chambre, et regarda tout autour de lui.

— J'ai été bien heureux ici ! dit-il, formulant par des paroles la pensée de son âme ; j'ai passé les plus douces heures de ma vie dans cette paisible retraite, où je ne demandais de plaisir qu'à l'étude, de consolation qu'à Dieu. Pareil à ces moines qui habitent le Thabor ou le Sinaï, il m'arrivait alors, au milieu des souvenirs d'une vie passée, comme les révélations d'une vie future. J'ai vu passer ici, comme des êtres réels, les rêves les plus tendres de ma jeunesse, les pensées les plus austères de mon adolescence. Je n'y demandais qu'une chose à Dieu : me donner cet ami dans la personne de Colomban. Dieu me l'a ôté ! mais il vous a rendu à moi, Salvator. La volonté de Dieu soit faite !

Et, ayant dit ces paroles, le moine prit un livre qu'il mit dans la poche de sa robe, noua autour de son habit blanc une simple corde, puis, passant derrière Salvator, il alla prendre dans un coin de la chambre, un long bâton d'épine qu'il montra à son ami.

— Je l'ai rapporté d'un triste pèlerinage, dit-il ; c'est le seul souvenir matériel qui me reste de Colomban.

Puis, comme s'il eût craint de s'attendrir et d'éclater s'il restait un moment de plus :

— Voulez-vous que nous partions, mon ami ? dit-il.

— Partons ! dit Salvator en se levant.

Ils descendirent. L'homme n'était plus chez la portière, mais il était au coin de la rue.

Les deux jeunes gens traversèrent le Luxembourg ; l'homme les suivit. Ils gagnèrent la rue de l'Observatoire, prirent la rue Cassini, le faubourg Saint-Jacques, et suivirent ainsi, plus muets que causeurs, à travers les boulevards extérieurs jusqu'à la barrière de Fontainebleau ; ils franchirent la barrière, suivis par les regards curieux des douaniers et des hommes du peuple, que l'habit blanc étonnait. Les deux amis continuèrent de marcher ; l'homme les suivait toujours.

Peu à peu, les maisons se séparèrent, puis devinrent plus rares au long de la route ; puis enfin on ne vit plus, à droite et à gauche, que la plaine, où commençaient à se balancer les épis.

— Où couchez-vous, ce soir ? demanda Salvator.

— Dans la première maison où l'on voudra bien me donner l'hospitalité, répondit le moine.

— Cette hospitalité, mon frère, souffrez que ce soit moi qui vous la donne.

Le moine inclina la tête en signe d'assentiment.

— A cinq lieues d'ici, continua Salvator, un peu en avant de la Cour-de-France, vous trouverez, à gauche, un petit sentier que vous reconnaîtrez à un poteau sur lequel vous verrez une croix blanche, ayant la forme de ce qu'on appelle, en blason, une croix pattée.

Dominique fit un second signe de tête.

— Vous suivrez ce sentier, qui vous conduira au bord de la rivière. Alors, à cent pas de là, au milieu d'un massif d'aunes, de peupliers et de saules, vous verrez, aux rayons de la lune, blanchir une petite maison. Sur la porte de cette maison, vous reconnaîtrez une croix blanche, pareille à celle du poteau.

Dominique fit un troisième signe de tête.

— Tout près est un saule creux, continua Salvator ; vous fouillerez dans le creux de ce saule, et vous trouverez une clef : c'est la clef de la porte. Vous la prendrez, et vous ouvrirez. Pour cette nuit, et pour autant de nuits que vous voudrez, la cabane sera à vous.

Le moine n'eut pas même la pensée de demander à Salvator dans quel but il avait une maison au bord de la rivière ; il ouvrit ses bras à son ami.

Les deux jeunes gens pressèrent l'un contre l'autre leurs deux cœurs gonflés d'émotion.

Il fallait se séparer.

L'abbé partit.

Salvator resta debout et immobile à l'endroit où il venait de quitter son ami, et le suivit des yeux aussi loin que ses yeux purent distinguer sa forme dans les croissantes ténèbres.

Quiconque eût vu ce beau moine s'en allant paisiblement et gravement, son bâton d'épine à la main, avec sa robe éclatante de blancheur et son manteau flottant derrière lui ; quiconque, disons-nous, eût vu partir ainsi à pied, pour son long et pieux pèlerinage, ce beau moine à la démarche ferme, au pas égal, se fût senti saisi tout à la fois de compassion et de tristesse, de respect et d'admiration.

Enfin, Salvator le perdit de vue, fit un signe qui signifiait : *Dieu te garde !* et redescendit vers la ville fumante et bruyante avec un chagrin de plus et un ami de moins.

XXX

LA FORÊT VIERGE DE LA RUE D'ENFER

Laissons l'abbé Dominique sur la grande route d'Italie, accomplissant son triste et long pèlerinage de trois cent cinquante lieues, le cœur rempli des plus poignantes angoisses, les pieds meurtris par les durs cailloux du chemin, et voyons ce qui se passa, trois semaines environ après son départ, c'est-à-dire le lundi 21 mai, à minuit, dans une maison, ou plutôt dans le jardin d'une maison déserte d'un des faubourgs les plus populeux de Paris.

Nos lecteurs se souviennent peut-être de la visite nocturne que Carmélite et Colomban, au temps si vite écoulé de leur bonheur, firent pendant une nuit de printemps au tombeau de la Vallière. Cette nuit-là, on se le rappelle encore, après avoir franchi la rue Saint-Jacques et la rue du Val-de-Grâce, ils prirent à gauche et arrivèrent rue d'Enfer, devant une petite porte de bois à claire-voie qui sert d'entrée à l'ancien jardin des Carmélites.

Eh bien, de l'autre côté de la rue — par conséquent, à droite en allant à l'Observatoire, — presque en face de ce même jardin des Carmélites, est une porte voûtée, à barreaux de fer et fermée par une chaîne de fer.

Regardez en passant, à travers les barreaux de cette porte, et vous serez émerveillés en voyant la plus luxuriante végétation que vous ayez jamais eue sous les yeux, que vous ayez rêvée même dans un songe.

En effet, qu'on s'imagine l'entrée d'une forêt de platanes, de sycomores, de tilleuls, de marronniers, d'acacias, de sumacs, de sapins, de genévriers, enlacés les uns aux autres comme des lianes, et reliés par des lierres aux mille bras dans un inextricable pêle-mêle, dans une incroyable confusion ; une sorte de bois impénétrable à l'homme, une forêt vierge de l'Inde ou des Amériques, et l'on aura à peine l'idée des enchantements que cause au passant surpris la vue de ce coin de paradis, plus qu'isolé, mystérieux.

Mais cet enchantement que cause la vue d'une terre vierge et d'une végétation luxuriante disparaissait bien vite, et fu-

sur place à une sorte de terreur quand au lieu de voir cette forêt à la clarté du jour, le passant plongeait son regard à travers les barreaux de la grille pendant le crépuscule du soir ou pendant les ténèbres que faisait visibles la lune de minuit

Alors, à la pâle lueur de la reine au diadème d'argent il apercevait dans le lointain les débris d'une maison écroulée et un immense puits béant enfoui dans un fourré de hautes herbes, alors au milieu du silence, il écoutait et il entendait ces mille bruits étranges qui sortent à minuit

autres de hautes herbes, de fougères, d'orties et de lierres rampants.

Un enfant n'oserait pas franchir le seuil de cette porte ; une femme s'évanouirait à le regarder.

Au milieu de ce quartier déjà plein de légendes à commencer par celle du diable de Vauvert, ce parc est une sorte de nid où vont éclore mille légendes que le premier venu vous racontera, depuis la barrière jusqu'à la porte Saint-Jacques, depuis l'Observatoire jusqu'à la place Saint-Michel.



Salvator resta debout et immobile

des cimetières, des tours en ruine ou des palais inhabités ; alors pour peu que le passant attardé, au lieu d'avoir le cœur ceint de ce triple acier dont parle Horace, et qu'il attribue au premier navigateur, fût disciple de Goethe ou lecteur d'Hoffmann, l'imagination remplie de la lecture de ces deux poètes, le souvenir des burgs du Rhin, où reviennent les spectres des barons feudataires, les esprits des forêts de Bohême, tous les contes, toutes les légendes, toutes les sinistres histoires de la vieille Allemagne lui reviendraient à l'esprit, et il demanderait à ces arbres silencieux, à ce puits ouvert, à cette maison écroulée leur histoire, leur conte ou leur légende.

Que serait-ce donc pour celui qui, après avoir interrogé la marchande de chiffons et de bric-à-brac, une bonne et brave femme nommée madame Thomas, qui demeure juste en face, de l'autre côté de la rue, que serait-ce donc, disons-nous, si, après avoir demandé à cette brave femme la légende ou l'histoire du parc mystérieux, il eût eu par grâce, par force ou par ruse le moyen de le visiter ! Celui-là frémirait certainement rien qu'à voir, à travers la grille, ce fouillis étrange, sombre, inextricable de vieux

Laquelle est la plus vraie de toutes ces légendes contradictoires ? Nous ne saurions le dire ; mais, sans la donner pour parole évangélique, nous allons raconter celle qui nous est personnelle, et l'on comprendra alors comment le souvenir de cette sombre et fantastique maison nous est entré si avant dans l'esprit, qu'il y demeure encore après trente ans écoulés.

Je venais d'arriver à Paris ; j'avais vingt ans ; je demeurais rue du Faubourg-Saint-Denis, et j'avais une maîtresse rue d'Enfer.

Vous me demanderez comment, demeurant rue du Faubourg-Saint-Denis, j'avais choisi une maîtresse dans ce quartier perdu, si éloigné du mien. Je vous répondrai qu'à vingt ans, quand on arrive de Villers-Cotterets, et que l'on n'a que douze cents francs d'appointements, on ne choisit pas sa maîtresse, on est choisi par elle.

J'avais donc été choisi par une jeune et belle personne, qui, ainsi que je l'ai dit, demeurait rue d'Enfer.

J'allais trois fois la semaine, à la grande terreur de ma pauvre mère, une visite nocturne à cette jeune et

belle personne ; je partais à dix heures de chez moi, et je rentrais vers trois heures du matin.

Selon mes habitudes de touriste noctambule, me fiant à ma taille et à ma force, je ne portais ni canne, ni poignard, ni pistolets.

Le chemin que je parcourais était bien simple : il eût été tracé sur la carte de Paris avec une règle et un crayon, qu'il n'eût pas suivi une ligne plus droite : je partais de la rue du Faubourg-Saint-Denis, n° 53, je traversais le pont au Change, la rue de la Barillerie, le pont Saint-Michel ; je prenais la rue de la Harpe ; elle me conduisait à la rue d'Enfer, la rue d'Enfer à la rue de l'Est, la rue de l'Est à la place de l'Observatoire ; je longeais l'hospice des Enfants-Trouvés, je franchissais la barrière ; et, entre la rue de la Pépinière et la rue de la Rochefoucauld, j'ouvrais la petite porte d'un jardin conduisant à une maison disparue aujourd'hui, et qui, peut-être, ne vit plus que dans mon souvenir. — Je revenais par le même chemin, c'est-à-dire que je faisais à peu près deux lieues dans ma nuit.

Ma pauvre mère, qui s'inquiétait déjà fort sans savoir où j'allais, se fût bien plus fort inquiétée si elle eut pu me suivre, et voir à travers quel sombre désert ma course s'accomplissait, à partir de ce qu'on appelle l'École des mines.

Mais l'endroit le plus désert et le plus sombre de tout cet itinéraire était, sans contredit, les cinq cents pas que je faisais en allant de la rue de l'Abbé-de-l'Épée à la rue de Port-Royal, et en revenant de la rue de Port-Royal à la rue de l'Abbé-de-l'Epée. Ces cinq cents pas longeaient les murs de la maison maudite.

J'avoue que, par les nuits sans lune, ces cinq cents pas à franchir ne laissaient pas que de me préoccuper.

Il y a un dieu, dit-on, pour les ivrognes et les amoureux. Dieu merci, je n'en saurais juger pour les ivrognes ; mais, pour les amoureux, je serais tenté de le croire : je ne fis jamais de mauvaise rencontre.

Il est vrai que, tourmenté de cette rage de tout approfondir qui me poussait, j'avais pris le parti d'empoigner le taureau par les cornes, c'est-à-dire de pénétrer dans cette mystérieuse retraite.

J'avais commencé par m'informer de la légende qui la concernait, auprès de la personne qui me faisait, de deux nuits l'une, commettre l'imprudence que je viens de raconter. Elle avait promis de la demander à son frère, un des étudiants les plus tapageurs du quartier Latin ; son frère s'occupait peu de légendes ; cependant, pour satisfaire à la curiosité de sa sœur, il s'informa, et voici les détails qu'il recueillit.

Les uns disaient que cette maison était la propriété d'un riche nabab qui, après avoir vu mourir ses fils et ses filles, ses petits-fils et ses petites-filles et les enfants de ses petits-enfants, — car l'Indien comptait près d'un siècle et demi, — avait juré de ne plus voir personne, de ne boire que l'eau de sa citerne, de ne manger que les herbes de son jardin, de ne reposer son corps que sur la terre nue, sa tête que sur un chevet de pierre.

D'autres prétendaient que cette maison servait de retraite à une bande de faux monnayeurs, et que toutes les pièces de faux argent qui circulaient dans Paris étaient fabriquées entre l'allée de l'Observatoire et la rue de l'Est.

Les personnes pieuses disaient tout bas que cette habitation était hantée, à des époques irrégulières, par le général des jésuites, qui, après avoir été rendre visite aux frères de Montrouge, se rendait à cette étrange demeure par un chemin souterrain, qui n'avait pas moins d'une lieue et demie de parcours.

Les esprits forts parlaient vaguement de spectres traînant des chaînes, d'âmes en peine demandant des prières, de bruits inexplicables, extraordinaires, surhumains, que l'on entendait à l'heure de minuit, à certains jours du mois, dans certaines phases de la lune.

Ceux qui s'occupaient de politique racontaient, à qui voulait l'entendre, que ce parc, ayant fait partie des terrains sur lesquels on a depuis construit la Chartreuse, et devant lesquels fut exécuté le maréchal Ney, la famille du maréchal, comme une sorte de sombre consécration, avait acheté les terrains et la maison qui avoisinaient la place funèbre, et, après avoir jeté la clef de la maison dans le puits, celle de la porte par-dessus la muraille, s'était éloignée sans oser regarder en arrière.

Enfin cette maison, où l'on ne voyait jamais entrer personne, cette porte bardée de fer, les histoires de vols, d'assassinats, de rapts et de suicides qui planaient au-dessus de ce parc désolé comme une troupe d'oiseaux de nuit, les contes, vrais ou faux, que l'on débitait dans le quartier ; la branche de sycomore où s'était pendu un homme du nom de Georges, et que l'on montrait aux passants lorsqu'ils s'arrêtaient devant la grille et interrogeaient, — tout contribuait à me donner le vif désir d'entrer de jour dans ce jardin désert et dans cette maison abandonnée devant lesquels, trois fois par semaine, je passais la nuit en frissonnant.

La grille du jardin était située rue d'Enfer ; mais l'entrée de la maison était et est encore rue de l'Est, au numéro 37, c'est-à-dire la dernière maison avant d'arriver à la Chartreuse.

Par malheur, je n'étais pas riche à cette époque ; — je ne veux pas dire, entendons-nous bien, que je le sois beaucoup plus aujourd'hui ; — je n'étais pas riche à cette époque. Je ne pus donc essayer de cette clef magique qui, dit-on, ouvre portes, grilles et poternes ; mais, à part cela, prières, ruses et intrigues, je mis tout en œuvre pour pénétrer dans cet endroit impénétrable. Rien ne réussit.

Il y avait bien l'escalade ; mais l'escalade était chose grave, prévue par le Code, et, si j'eusse été pris dans l'exploration nocturne de ma forêt vierge et de ma maison inhabitée ou habitée — on n'en savait rien, — j'aurais eu grand'peine à persuader à mes juges que j'étais venu là par un motif de simple curiosité.

Je m'étais, au reste, tellement habitué à passer devant ce mur, surmonté de grands arbres dont les branches débordaient sur la rue telles qu'un sombre auvent, qu'au lieu de presser le pas, comme dans les premiers temps, je le ralentissais, m'arrêtant quelquefois, et me surprenant tout prêt à troquer, si la chose avait été possible, mon rendez-vous d'amour contre une visite à ce fantastique jardin.

Et fantastique était bien le mot, comme vous allez voir.

Un soir du mois de juillet 1826, c'est-à-dire un an environ avant les événements que nous allons raconter, — comme j'avais, pour être tout porté à mon rendez-vous, dîné dans le quartier Latin, et que, vers neuf heures, je m'acheminais du côté de la rue de l'Est, je levai, suivant mon habitude, les yeux sur la maison mystérieuse, et je vis, à la hauteur du premier étage, un immense écriteau où étaient écrits, en grandes lettres noires, ces trois mots :

MAISON A VENDRE

Je m'arrêtai court, croyant avoir mal vu ; je me frottai les yeux : ce n'était point une erreur ; ces trois mots étaient bien écrits en manière d'affiche sur la façade : « Maison à vendre. »

— Ah ! pardieu ! me dis-je, voilà l'occasion que je cherchais depuis si longtemps ; gardons-nous de la laisser échapper !

Je m'élançai vers la porte, et, satisfait d'avoir maintenant une réponse à faire si l'on me demandait ce que je voulais, je frappai un grand coup. — Personne ne répondit.

Je frappai une seconde fois. — Rien encore !

Une troisième, une quatrième, une cinquième fois, je fis retentir le marteau de fer sur le clou de la porte ; mais je n'obtins pas un meilleur résultat que la première et la seconde fois.

Je portai les yeux autour de moi : un coiffeur me regardait, debout sur le pas de sa porte.

— A qui faut-il s'adresser, lui demandai-je, pour visiter cette maison ?

— Vous voulez visiter cette maison ? fit-il d'un air étonné.

— Mais oui. N'est-elle pas à vendre ?

— En effet, ce matin j'ai vu cet écriteau sur la façade ; mais le diable m'emporte si je sais qui l'y a cloué !

On comprend bien que cette opinion du coiffeur, qui coïncidait avec la mienne, au lieu de diminuer ma curiosité l'augmenta.

— Enfin, repris-je, pouvez-vous m'indiquer un moyen d'entrer dans cette maison et de la voir ?

— Dame, allez frapper à cette cave, et demandez.

Et, en me parlant ainsi, le coiffeur m'indiquait une espèce d'excavation qui béait sur la rue, et dans laquelle on descendait par un escalier de cinq ou six marches.

Parvenu à la dernière marche, je fus arrêté par un obstacle matériel : cet obstacle matériel était un grand chien, noir comme la nuit ; à peine le pouvait-on distinguer au milieu des ténèbres : ses dents et ses yeux brillaient dans l'obscurité, sans que l'on vît le corps auquel ils appartenaient ; il semblait le monstre gardien de cet antre. Il se dressa, se plaça en travers et, en grognant sourdement, tourna la tête de mon côté.

Ce grognement sembla appeler un homme. C'était bien le maître de ce chien fantastique, et l'habitant de cette caverne mystérieuse !

La vie réelle, les personnages humains étaient à trois pas derrière moi ; j'y touchais encore de la main, et, cependant, mon imagination était si vivement frappée, qu'il me semblait que la descente de ces cinq marches avait suffi pour me mettre en contact avec un autre monde que le nôtre.

L'homme, comme le chien, avait, en effet, un caractère particulier. Il était vêtu tout de noir, et avait la tête coiffée d'un feutre noir, dont les bords immenses encadraient son visage noir, dans lequel brillaient seulement, comme dans celui du chien, les yeux et les dents. Il tenait un bâton à la main.

— Que voulez-vous ? me demanda-t-il d'une voix rude, et en s'approchant de moi.

— Voir la maison qui est à vendre, répondis-je.

— A cette heure ? observa l'homme noir.

— Je comprends le dérangement que cela vous cause, mais soyez tranquille !

Et je fis sonner majestueusement dans ma poche quelques pièces de monnaie, les seules que je possédasse.

— On ne vient pas à cette heure pour visiter une maison, reprit l'homme noir entre ses dents, et en secouant la tête.

— Vous voyez bien que si, répliquai-je, puisque me voilà.

Sans doute l'argument parut irréfutable à l'homme noir.

— Soit, dit-il, vous allez la voir.

Et il s'enfonça dans les profondeurs de sa caverne. J'avoue que j'eus un moment d'hésitation avant de me décider à l'y suivre, mais enfin je me décidai.

Au premier pas, je me sentis arrêté ; ma poitrine s'était heurtée contre la paume de la main de l'homme noir.

— On entre par la rue d'Enfer, dit-il, et non par ici.

— Cependant, objectai-je, la porte de la maison est rue de l'Est.

— C'est possible, repartit l'homme noir ; mais vous n'entrerez pas par la porte de la maison.

Un homme noir peut avoir ses fantaisies comme un homme blanc ; je résolus donc de respecter celles de mon guide.

Je sortis de la cave, dans l'intérieur de laquelle, d'ailleurs, je n'avais fait que deux ou trois pas, et je me retrouvai dans la rue.

L'homme noir me suivit, suivi lui-même de son chien, et tenant à la main son échalas.

A la lueur des réverbères, il me sembla qu'il me jetait un regard sinistre.

Puis, d'une voix sombre :

— Prenez à droite, me dit-il en me montrant du bout de son bâton la rue du Val-de-Grâce.

Et il rappela son chien, qui, me flairant avec une indiscrétion d'affamé — comme si le meilleur morceau de ma personne devait lui appartenir à un moment donné, — me jeta un dernier regard qui faisait le pendant du regard de son maître, et s'éloigna de moi ; puis maître et chien disparurent à gauche, tandis que je tirais à droite.

Arrivé devant la grille, je m'arrêtai.

A travers les barreaux, mon regard plongea dans les mystérieuses profondeurs de ce jardin qu'il m'allait enfin être permis de visiter. C'était un spectacle étrange, mélancolique, adorable, un peu sombre, sans doute, mais qui saisissait ineffablement. La lune, qui venait de se lever, et qui brillait de tout son éclat, mettait au front des grands arbres comme une couronne d'opale, de perles et de diamants ; les hautes herbes étincelaient, pareilles à des émeraudes ; les vers luisants, semés çà et là dans les profondeurs du bois, envoyaient aux violettes, aux mousses et aux lierres, leurs bleuâtres lueurs ; enfin il arrivait, à chaque brise, comme des forêts de l'Asie mille parfums inconnus et mille bruits mystérieux, qui complétaient le charme des yeux par les voluptés de l'ouïe et de l'odorat.

Quelle félicité ce devait être pour le poète qui, échappant à Paris au milieu de Paris lui-même, avait le droit de se promener nuit et jour à travers ce pays enchanté !

J'étais plongé dans cette contemplation muette, quand une ombre parut s'interposer entre moi et le magique spectacle que j'avais devant les yeux.

C'était mon homme noir qui avait fait le tour par l'intérieur, et qui se présentait à la grille.

— Voulez-vous toujours entrer ? demanda-t-il.

— Plus que jamais ! répondis-je.

Et, alors, il se fit un bruit de verrous qu'on tirait, de barres de fer qu'on enlevait, de chaînes que l'on déroulait, un bruit de vieille ferraille, enfin, assez semblable à celui des portes de prison cuirassées de fer qu'on laisse lourdement retomber derrière le prisonnier.

Mais ce ne fut point le tout ; quand l'homme noir eut accompli ces diverses opérations, qui annonçaient en lui une étude assez profonde de la serrurerie, quand il eut dégagé la porte de tous les engins qui la barricadaient, quand je crus qu'elle allait s'ouvrir, et que, mes deux mains impatientes appuyées contre les barreaux, je m'arc-boutais pour la faire rouler sur ses gonds, la grille s'y refusa complètement, malgré les efforts que faisait lui-même l'homme noir, malgré les aboiements du chien, — qu'on entendait sans le voir, et qui était invisible en effet, tant les grandes herbes étaient démesurément hautes.

L'homme noir se lassa le premier ; moi, j'eusse poussé jusqu'au lendemain !

— Revenez un autre jour, me dit-il.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il y a une montagne de terre devant la porte et qu'il faut la déblayer.

— Déblayez-la !

— Comment ! que je déblaye, ce soir ?

— Sans doute ; puisqu'il faudra, un jour ou l'autre, que vous fassiez cette besogne, autant la faire tout de suite.

— Mais vous êtes donc bien pressé ?

— Je pars demain pour un voyage de trois mois.

— Alors, laissez-moi le temps d'aller chercher une pioche et une bêche.

Et il disparut avec son chien sous l'ombre épaisse projetée par les arbres gigantesques.

En effet, soit que le vent d'ouest eût, depuis de longues années, poussé contre la porte des nuages de poussière, et que la pluie en tombant en eût fait un mortier, soit que ce fût un simple renflement du sol, il s'était formé, en deçà de la grille du côté du jardin, un monticule d'un pied, de dix-huit pouces peut-être de hauteur, caché par les grandes herbes montant le long des barreaux de fer.

Au bout d'un instant, l'homme noir revint avec une pioche. A travers la grille, et avec les proportions gigantesques que mon imagination donnait, dans son exaltation, aux objets les plus ordinaires, il me fit l'effet d'un Gaulois armé de sa framée ; il n'y avait que cet épiderme couleur de suie qui nuisît à la ressemblance.

Il se mit à piocher la terre, poussant, à chaque fois que retombait son outil, une espèce de gémissement pareil à ceux que préfèrent les boulangers, et qui leur font donner le nom de *geindres*.

C'était l'époque où Loève-Weimars venait de traduire Hoffmann ; j'avais la tête pleine des histoires d'*Olivier Brusson*, du *Majorat*, du *Chat Murr*, du *Violon de Crémone* ; j'étais convaincu que je nageais en plein fantastique.

Enfin, au bout de quelques instants, l'homme noir cessa son travail, et s'appuya sur sa pioche en disant :

— A votre tour !

— Comment, à mon tour ?

— Oui... poussez !

— J'obéis à cette injonction : je poussai la porte des pieds et des mains ; elle fit encore des façons pendant un instant, puis, enfin, elle se décida, s'ouvrit tout à coup, et si violemment, qu'elle frappa au front l'homme noir et le renversa étendu dans l'herbe.

Le chien, prenant sans doute cet accident pour une déclaration de guerre, se mit à aboyer avec furie, cramponné sur ses quatre pattes, et tout prêt à s'élancer sur moi.

Je me disposai pour une double défense, car je ne doutais pas qu'en se relevant, l'homme noir ne fondît sur moi. Mais, à mon grand étonnement, du fond de l'herbe où il était enseveli, mon guide imposa silence à l'animal furieux, et, en murmurant : « Ce n'est rien ! » se releva et reparut à la surface de l'herbe.

Quand je dis *à la surface*, je dis la pure et simple vérité ; car, lorsque l'homme noir eut repris sa marche en m'invitant à le suivre, nous avions de l'herbe jusqu'au cou. Le sol craquait sous mes pieds ; il me semblait que je marchais sur des cosses de marrons ; il y avait, certainement, au-dessus de la terre une couche de mousse, de feuilles mortes et de lierre d'une épaisseur d'un pied au moins.

J'allais m'élancer au hasard dans le fourré, quand mon guide m'arrêta.

— Un moment ! dit-il.

— Qu'y a-t-il donc encore ? demandai-je.

— Il s'agit de fermer la porte, il me semble.

— Inutile, puisque nous allons sortir tout à l'heure.

— On ne sort point par ici, me répondit l'homme noir en me jetant un regard torve qui me fit chercher dans ma poche si je n'y trouverais pas une arme quelconque.

Naturellement, je ne trouvai aucune arme.

— Et pourquoi ne sort-on point par ici ? demandai-je.

— Parce que c'est la porte d'entrée.

Cet argument, tout vague qu'il était, me satisfit ; j'étais décidé à pousser l'aventure jusqu'au bout.

La porte fermée, nous nous mîmes en marche.

Il me semblait pénétrer dans cette impénétrable forêt vierge dont on voit la gravure sur les boulevards : rien n'y manquait, pas même l'arbre couché qui sert de pont pour passer le ravin. Les lierres s'élançaient comme des furies du pied des arbres, et retombaient pendants et échevelés dans l'espace ; vingt plantes à tiges volubiles, convolvulacées comme les liserons, s'enroulaient, s'enlaçaient, se tordaient, s'étreignaient étroitement sous le regard de la lune, dans ce grand hamac de verdure que formait la forêt.

Si la fée des plantes, sortant tout à coup du calice d'une fleur ou du tronc d'un arbre, m'eût proposé de passer ma vie avec elle dans cet adorable fouillis, il est probable que j'eusse accepté, sans m'inquiéter de ce qu'aurait pu dire ou penser cette autre fée qui m'attendait rue d'Enfer.

Ce ne fut point la fée qui sortit de son palais de verdure : ce fut mon guide, qui, faisant tournoyer son bâton, et abattant impitoyablement çà et là toutes les têtes des plantes qui se trouvaient à sa portée, me conduisit à un fourré plus épais qu'aucun de ceux que j'eusse encore franchis, en me disant d'une voix rude :

— Passez !

Le chien passa le premier.

Je passai après lui.

L'homme noir me suivait, et je n'étais pas sans inquié-

tude, relativement à ce nouvel ordre introduit dans la marche de notre caravane : je m'étais présenté comme un acheteur ; un acheteur est riche, et un coup de bâton sur l'occiput est si vite donné !

Je regardai derrière nous : derrière nous, le buisson était déjà refermé.

Tout à coup, je me sentis saisi et tiré en arrière par le collet de ma redingote. Je crus le moment de la lutte arrivé.

Je me retournai.

— Arrêtez donc ! me dit l'homme noir.

— Et pourquoi m'arrêter ?

— Est-ce que vous ne voyez pas ce puits qui est devant vous ?

Je regardai à l'endroit indiqué, je vis un cercle noir tracé sur le sol, et je reconnus, en effet, à fleur de terre, l'ouverture d'un puits.

Un pas de plus, et je disparaissais précipité !

Ah ! je l'avoue, cette fois, un frisson passa dans mes veines.

— Un puits ? répétai-je.

— Oui, et qui donne dans les catacombes, à ce qu'il paraît.

Et l'homme noir chercha une pierre qu'il jeta dans le gouffre.

Quelques instants qui me parurent sans fin, dix secondes peut-être, s'écoulèrent. Enfin, j'entendis un bruit sourd, un écho souterrain : la pierre avait touché le fond.

— Il est déjà tombé un homme, continua tranquillement mon guide, et vous comprenez bien qu'on ne l'a jamais revu... Passons !

Je contournai le puits en décrivant le cercle le plus large qu'il me fut possible de décrire.

Cinq minutes après, j'étais sorti sain et sauf du fourré, mais, comme j'arrivais sur la lisière, je me sentis vigoureusement saisi par le bras.

Au reste, je commençais à me faire aux étranges allures de mon guide ; puis, au lieu d'être en pleine obscurité, comme je l'étais cinq minutes auparavant, nous nous trouvions sous un rayon de lune.

— Eh bien ? demandai-je assez tranquillement.

— Eh bien, répondit l'homme noir en me montrant du doigt un sycomore, voici l'arbre.

— Quel arbre ?

— Le sycomore, parbleu !

— Je vois bien que c'est un sycomore... Mais après ?

— Voilà la branche.

— Quelle branche ?

— La branche à laquelle il s'est pendu.

— Qui cela ?

— Le pauvre Georges.

Je me rappelai, en effet, cette histoire de pendu, dont j'avais vaguement entendu parler.

— Ah ! ah ! dis-je. Et qui était ce pauvre Georges ?

— Un pauvre garçon que l'on appelait ainsi.

— Et pourquoi l'appelait-on ainsi ?

— Parce que c'était un pauvre garçon.

— Et pourquoi était-ce un pauvre garçon ?

— Puisque je vous dis qu'il s'est pendu.

— Mais pourquoi s'est-il pendu ?

— Parce que c'était un pauvre garçon.

Je vis qu'il serait inutile de pousser plus loin l'interrogatoire. Mon guide fantastique commençait à m'apparaître sous son véritable point de vue, c'est-à-dire comme un idiot.

À ce moment, je le saisis par le bras, et je sentis qu'il tremblait.

Je lui adressai quelques questions nouvelles, et je m'aperçus que le tremblement de son corps était passé jusque dans sa voix.

Alors, je compris que sa répugnance à me faire visiter le jardin et la maison pendant la nuit n'était autre chose que de la crainte.

Restait à m'expliquer la couleur sombre des vêtements, du visage et des mains. J'allais demander là-dessus une explication ; mais mon guide ne m'en laissa pas le temps, et comme s'il eût eu hâte de s'éloigner de l'arbre maudit, il s'élança de nouveau dans le bois en disant :

— Allons, monsieur, venez !

Et, cette fois il passa le premier.

Nous entrâmes de nouveau dans le bois ; c'était une forêt d'un arpent, mais dont les arbres étaient tellement gros et tellement serrés les uns contre les autres, qu'elle semblait avoir une lieue.

Quant à la maison, c'était l'idéal du genre : tout y était dans un état de ruine. On y montait par un escalier à perron de quatre ou cinq marches ; puis de cette espèce de plate-forme, on parvenait dans la pièce donnant sur la rue de l'Est par un second escalier en pierre toujours et en colimaçon ; seulement, les marches en étaient disjointes, et, en vingt endroits différents, on devait voir le jour au travers.

J'allais monter ; mais, pour la troisième fois, je sentis la main de mon guide qui me tirait en arrière.

— Eh ! monsieur, me dit-il, que faites-vous ?

Je visite la maison.

— Gardez-vous-en bien ! elle ne tient à rien, la maison, et en soufflant un peu fort dessus, on la ferait tomber.

Et en effet, soit que quelqu'un ait soufflé trop fort dessus, — le vent du nord, par exemple, — soit qu'il n'y ait pas même eu besoin de souffler dessus, une partie du bâtiment est écroulée aujourd'hui.

Je descendis non seulement les deux marches de l'escalier en colimaçon que j'avais déjà montées, mais encore les quatre ou cinq marches du perron.

Ma visite était terminée ; il ne me restait plus qu'à sortir. Mais par où sortait-on ?

On eût dit que mon guide devinait mon désir, et qu'il le partageait vivement ; car, se retournant vers moi :

— Vous en avez assez, n'est-ce pas ? dit-il.

— Ai-je tout vu ?

— Absolument tout.

— Eh bien, alors sortons !

Il ouvrit une petite porte invisible dans l'obscurité, cachée qu'elle était sous une voûte, et nous nous trouvâmes dans la rue de l'Est.

Je suivis machinalement mon homme jusqu'à sa cave ; j'étais curieux de voir Cacus rentrer dans son antre.

En notre absence, la cave s'était illuminée ; une chandelle brûlait près de la porte. Au bas de l'escalier, un homme attendait, si semblable à celui auquel j'avais eu affaire, qu'on eût cru que c'était son ombre : il était noir comme lui des pieds à la tête.

Les deux nègres allèrent au-devant l'un de l'autre, et se serrèrent la main ; puis ils entamèrent la conversation dans une langue qui d'abord me parut étrangère, mais que bientôt, grâce à l'attention que j'y prêtai, je reconnus être de l'auvergnat.

Une fois sur la piste, le reste n'était pas difficile à trouver.

J'avais eu tout simplement affaire à un membre de l'honorable confrérie des charbonniers ; la nuit et mon imagination surtout avaient grandi et poétisé les objets.

Je donnai trois francs à mon guide pour la peine que je lui avais causée ; il ôta alors son chapeau et, à la rare couleur de chair qui apparut à la place où le frottement du feutre avait enlevé le charbon, je vérifiai l'exactitude de ma découverte.

Et, maintenant, si, plus de vingt-huit ans après, j'ai recherché ce souvenir au fond de ma mémoire et l'ai placé ici d'une façon un peu insolite peut-être, c'est que je tenais à faire connaître au lecteur la localité dans laquelle nous le transportons.

C'est donc dans ce jardin désert de la rue de l'Est, près de cette maison solitaire et à moitié écroulée, que nous le prions de nous suivre pendant la nuit du 21 mai 1827.

XXXI

AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA

Donc, le lundi 21 mai, à minuit, dans le bois, à gauche quand on entre par la rue d'Enfer — mais nous croyons qu'on n'y peut plus entrer aujourd'hui, car la chaîne de la grille nous a paru rivée la dernière fois que nous sommes passé par là et que nous avons jeté un regard rétrospectif sur les événements dont ces endroits a été le théâtre ; — donc, le lundi 21 mai, à minuit, dans le bois, à gauche quand on entre par la rue d'Enfer, à droite quand on entre par la rue de l'Est, se trouvaient réunis, introduits par le charbonnier guide et gardien que nous avons fait passer sous les yeux de nos lecteurs, et qui n'était autre que notre ami Toussaint-Louverture, se trouvaient réunis, disons-nous, vingt carbonari masqués, c'est-à-dire une vente particulière.

Pourquoi et comment cette vente avait-elle choisi cet endroit pour se réunir ? Il nous est facile de l'expliquer.

On se souvient de la nuit pendant laquelle M. Jackal, à cheval sur une corde avait, en descendant dans la rue du Puits-qui-parle, découvert le secret des réunions des carbonari dans les catacombes ; on se souvient que c'était à la suite de cela que M. Jackal était parti pour Vienne, et qu'avait échoué le complot qui avait pour but d'enlever le duc de Reichstadt.

Des agents maladroits avaient éventé cette découverte, et la visite de M. Jackal n'était plus un secret pour aucun des conjurés.

Cette visite, tout en renversant le projet si laborieusement conçu du général Lebastard de Prémont, n'avait pas eu, pour les conjurés de Paris, toute l'importance qu'au premier

abord elle semblait avoir. Dix régiments français fussent-ils descendus dans les catacombes n'eussent pu mettre la main sur un seul carbonaro, tant les mille sentiers des ténèbres souterraines conduisaient à des retraites inaccessibles. D'ailleurs, dans cinq ou six endroits, les catacombes étaient admirablement minées et il suffisait d'une étincelle sur une mèche de ces mines pour faire sauter la rive gauche tout entière.

Il est vrai qu'on s'engloutissait en engloutissant Paris, mais n'était-ce pas ainsi que Samson était mort ?

Cependant, avant d'en arriver à la terrible extrémité, mieux valait abandonner momentanément les catacombes quitte à y revenir dans les cas désespérés. Les lieux de réunion ne manquaient pas et si les catacombes n'étaient plus possibles comme emplacement, elles pouvaient toujours servir de chemin pour aller çà et là dans l'ombre chez celui des frères qui offrirait son appartement.

Ce fut ainsi et dans les recherches que l'on fit à cette occasion qu'un des conjurés qui demeurait rue d'Enfer, s'aperçut une nuit que la cave par laquelle il pénétrait d'ordinaire dans les catacombes communiquait, du côté de l'est, avec une des caves de la maison déserte ; seulement, il était dangereux de se réunir dans une cave, fût-ce celle d'une maison déserte.

On fit donc dans la cave une percée d'une trentaine de pieds puis un trou et l'on se trouva au milieu du bois. Les terres furent maintenues par des étais, de peur des éboulements ; on laissa, à l'extrémité de ce souterrain, un passage pour un homme seul, et l'on résolut, jusqu'à nouvel ordre, de se réunir dans cette solitude, chacun bien décidé à brûler la cervelle du premier qui la viendrait troubler.

Au reste, que l'on ne s'étonne point de tous ces accidents souterrains que nous décrivons minutieusement afin de donner toute sa vraisemblance à notre récit : plus de cinquante maisons du quartier où se passent les événements que nous racontons sont ainsi perforées, et nous pourrions citer autant de caves machinées comme des planchers de théâtre. Consultez, par exemple, un brave cafetier de la rue Saint-Jacques, nommé Giverne, presque en face le Val-de-Grâce ; demandez-lui de vous faire visiter sa cave et de vous dire la légende de cette cave : il marchera devant vous et vous contera que ce souterrain faisait jadis partie du jardin des Carmes.

— Mais à quoi bon un souterrain dans le jardin des Carmes, demanderez-vous, et où conduisait-il ?

— Parbleu ! chez les Carmélites, qui étaient en face, où est le Val-de-Grâce ! — Demandez à Giverne.

Qu'on ne nous accuse donc pas de mettre des trappes et des souterrains là où il n'y a ni souterrains ni trappes. Toute la rive gauche depuis la tour de Nesle, qui avait son souterrain donnant sur la Seine, jusqu'à la Tombe-Issoire qui a son entrée près de Montrouge, toute la rive gauche n'est qu'une trappe du haut en bas, et, si les démolitions modernes révèlent les mystères du dessus de Paris, un jour peut-être les habitants de la rive gauche se réveilleront étrangés en découvrant les mystères du dessous.

Revenons à notre réunion nocturne.

Cette réunion se composait, comme nous l'avons dit déjà, de vingt carbonari, car quoique depuis 1824 la charbonnerie, ayant subi mille échecs successifs, fût dissoute de fait et eût perdu son existence apparente, ses membres principaux s'étaient retrouvés et avaient réorganisé la charbonnerie, sinon sous le même nom, du moins sur les mêmes bases.

Le but de la réunion de cette nuit était de jeter les fondements de cette société qui devait, peu de temps après, prendre le nom de société *Aide-toi, le ciel t'aidera* ; ses fondateurs avaient principalement en vue de diriger les élections et de guider et éclairer l'esprit public.

On proposa divers modes de formation du comité qui devait administrer les affaires de la société ; on convint de constituer ce comité au moyen d'élections trimestrielles qui auraient lieu dès que le nombre des sociétaires serait arrivé à cent ; on convint, en outre, qu'on se renfermerait strictement dans la légalité, ou plutôt qu'on s'y barricaderait.

Toutefois, ce n'était point assez d'avoir des réunions à Paris et de former un comité pour diriger les élections ; il fallait instruire les départements et les amener à la hauteur de la capitale. On parla donc de créer des comités électoraux dans chaque arrondissement et, autant que possible, dans chaque canton, et d'entretenir avec ces comités des rapports permanents, pour arriver à les faire fonctionner.

Tel était le but de cette réunion nocturne, dans laquelle furent jetés les premiers jalons de cette formidable société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, qui devait avoir une si grande influence sur les prochaines élections.

On en était là de la discussion, et il était une heure du matin à peu près, lorsqu'on entendit craquer les branches sèches sous les pas d'un homme et qu'on vit une ombre noire apparaître à la lisière du bois.

En une seconde, chaque conjuré eut à la main le poignard qu'il tenait caché dans sa poitrine.

L'ombre s'avança : c'était Toussaint, le concierge de la maison, presque carbonaro lui-même, et placé là pour servir de gardien non seulement à la maison, mais encore à ceux qui s'y réunissaient.

— Qu'y a-t-il ? demanda un des chefs.

— Un frère étranger, dit Toussaint, et qui demande à être introduit.

— Est-ce bien un frère ?

— Il a fait tous les signes de reconnaissance.

— D'où vient-il ?

— De Trieste.

— Est-il seul ou accompagné ?

— Il est seul.

Les carbonari se consultèrent en se réunissant en un seul groupe en dehors duquel resta Toussaint ; puis, après un moment de consultation, le groupe se rouvrit et une voix dit :

— Introduisez le frère étranger, mais avec toutes les précautions d'usage.

Toussaint s'inclina et disparut.

Au bout d'un instant, on entendit de nouveau craquer les branches sèches, et l'on vit s'avancer, à travers les arbres, deux ombres au lieu d'une.

Les carbonari attendaient en silence.

Toussaint amena au centre de la ligne décrite par eux le frère étranger et inconnu, qui s'approchait guidé par lui, et les yeux bandés ; là, il le laissa seul et se retira.

La ligne des carbonari se referma en s'arrondissant et en formant un cercle autour du nouveau venu.

Puis la même voix qui avait parlé, s'adressant à lui :

— Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? que demandez-vous ? dit-elle.

— Je suis le général comte Lebastard de Prémont, répondit le nouveau venu ; j'arrive de Trieste, où je me suis embarqué après avoir échoué dans mon entreprise sur Vienne, et je viens à Paris pour sauver M. Sarranti, mon ami et mon complice.

Il se fit un grand murmure parmi les carbonari.

Puis la voix qui avait déjà parlé dit ces simples mots :

— Otez votre bandeau, général ; vous êtes parmi des frères !

Le général comte de Prémont ôta son bandeau, et son noble visage apparut à découvert.

Aussitôt, comme un faisceau amical, toutes les mains se tendirent vers lui ; chacun voulut toucher la sienne, ainsi que, dans un toast porté d'enthousiasme, chacun veut toucher le verre de celui qui l'a porté.

Enfin, le silence revint ; le frémissement qui courait dans l'air s'éteignit.

— Frères, dit le général, vous savez qui je suis. En 1812 envoyé par Napoléon dans l'Inde, j'y devais organiser un royaume militaire en état de venir au-devant de nous et des Russes quand, par la mer Caspienne, nous pénétrerions dans le Népaul. Je l'ai organisé, ce royaume : c'est celui de Lahore. Napoléon tombé, je crus le projet tombé avec lui. Un jour, arriva M. Sarranti ; il venait, toujours au nom de l'empereur, me rejoindre ; mais ce n'était plus l'œuvre de Napoléon Ier qu'il s'agissait de poursuivre, c'était Napoléon II qu'il fallait mettre sur le trône. Je ne pris que le temps de nouer des relations en Europe ; je partis le jour où j'appris qu'elles étaient nouées ; je vins par Djeddah, Suez, Alexandrie ; j'arrivai à Trieste, où je m'affiliai avec nos frères italiens, puis je me rendis à Vienne. Vous savez comment échoua notre projet. De retour à Trieste, je me cachai chez un de nos frères, et là, j'appris la condamnation à mort de M. Sarranti. Je m'embarquai à l'instant même pour la France, au risque de ce qui pouvait m'arriver, et jurant de partager le sort de mon ami, c'est-à-dire de vivre, s'il vivait, de mourir s'il mourait : complices du même crime, nous devons porter la même peine.

Un profond silence accueillit ces paroles.

M. Lebastard de Prémont continua :

— Un de nos frères d'Italie me donna une lettre pour un de nos frères de France, M. de Marande : c'était une lettre de crédit, et non une recommandation politique. M. de Marande me reçut ; je me fis reconnaître de lui, je lui dis le but de mon voyage en France, la décision que j'avais prise, le désir que j'avais d'être mis en rapport avec les membres principaux d'une haute vente. M. de Marande m'apprit qu'il y avait réunion ce soir-là même, me fit connaître le lieu de la réunion, et m'indiqua par quel moyen je pouvais pénétrer dans ce jardin et arriver jusqu'à vous. Je profitai des instructions données. — J'ignore si M. de Marande est parmi vous ; s'il est parmi vous, je le remercie...

Aucun mouvement ne laissa soupçonner que M. de Marande fût au nombre des assistants.

Le même silence qui s'était déjà fait se fit de nouveau.

Le général de Prémont sentit passer en lui comme un frisson, mais il n'en continua pas moins :

— Je sais, frères, que nos opinions ne sont pas les mêmes ; je sais que parmi vous se trouvent des républicains et des orléanistes ; mais républicains et orléanistes veulent, comme moi, la délivrance du pays, la gloire de la France, l'honneur de la nation ; — n'est-ce pas, frères ?

Les têtes s'inclinèrent, mais pas une voix ne répondit.

— Eh bien, reprit le général, je connais M. Sarranti depuis six ans ; depuis six ans, nous ne nous sommes pas quittés une seule minute ; je réponds de sa bravoure, de sa loyauté, de sa vertu ; pour tout dire, enfin, je réponds de M. Sarranti comme de moi-même ! Je viens donc, en mon nom et au nom du frère qui est prêt à payer son dévouement de sa tête, vous demander de m'aider à faire ce que, seul, je ne puis faire. Je réclame votre appui pour soustraire un des nôtres à une mort ignominieuse, pour enlever, coûte que coûte, M. Sarranti de la prison où il est enfermé. J'offre, comme moyen d'exécution, mes deux bras d'abord, puis une fortune si grande, qu'elle suffirait à solder pendant un an l'armée du roi de France. Frères, acceptez mon bras, semez mes millions, et rendez-moi mon ami ! J'ai dit, et j'attends votre réponse.

Mais le silence accueillit la chaleureuse interpellation du général.

L'orateur regarda autour de lui ; au lieu de ce frissonnement qu'il avait senti courir dans ses veines, ce fut une sueur froide qu'il sentit couler sur son front.

— Eh bien, demanda-t-il, que se passe-t-il donc ?

Pas un souffle ne répondit.

— Ai-je fait, sans m'en douter, continua-t-il, une proposition inconvenante, une offre inopportune ? Attribuez-vous à ma demande un intérêt purement personnel, et croyez-vous que ce soit seulement ici un ami qui réclame votre protection en faveur d'un ami ? Mes frères, j'ai fait cinq mille lieues pour venir à vous ; je ne vous connais ni les uns ni les autres ; je sais que nous avons le même amour du bien, la même haine du mal. Nous nous connaissons donc en réalité, quoique nous ne nous soyons jamais vus, et que je vous parle pour la première fois. Eh bien, au nom de la justice éternelle, je vous demande de soustraire à un jugement inique et infamant, à une mort terrible, un des plus grands justes que j'aie connus ! Répondez-moi donc, mes frères, ou je prendrai votre silence pour un refus, et votre refus pour la ratification de l'arrêt le plus injuste qui ait jamais été porté par une bouche humaine !

Mis si formellement en demeure de s'expliquer, les conjurés ne pouvaient faire autrement que de répondre.

Celui qui avait déjà parlé leva donc la main pour indiquer qu'il allait encore parler, et dit :

— Frères, toute demande d'un frère est sacrée et, d'après nos statuts, doit être mise en délibération, puis accueillie ou repoussée à la majorité des voix. Nous allons délibérer.

Le général était familier avec ces formalités sombres ; il s'inclina, pendant que le groupe qui l'avait entouré d'abord se détachait de lui et allait se reformer plus loin.

Au bout de cinq minutes, l'affilié qui avait déjà porté la parole s'avança de quelques pas vers le général, et lui dit du même ton dont le chef du jury prononce la sentence :

— Général, je ne suis point l'interprète de ma seule pensée ; je parle au nom de la majorité des membres ici présents, et voici ce que je suis chargé de vous répondre en leur nom et au mien. — César disait que la femme de César ne devait pas même être soupçonnée. La Liberté est une matrone qui doit rester bien autrement chaste, bien autrement immaculée que la femme de César ! Or, frère, — et c'est à regret que je vous fais cette réponse, — à moins de preuves évidentes, irrécusables, patentes, lumineuses, de l'innocence de M. Sarranti, l'avis de la majorité est que nous ne saurions prêter la main à une entreprise ayant pour but de soustraire à la loi celui que la loi a justement condamné ; je dis *justement*, entendez-moi bien, général, jusqu'à preuve du contraire. Croyez que nos vœux les plus ardents ont accompagné M. Sarranti pendant tout le temps qu'a duré ce douloureux procès ; croyez que nous avons frissonné au moment où le jugement allait être rendu ; croyez que notre cœur a saigné quand l'arrêt a été prononcé. Maintenant, général, prouvez-nous l'innocence de M. Sarranti, et ce ne sont plus deux bras, dix bras que vous aurez pour seconder les vôtres ; ce sont les cent mille bras de l'association !

Puis, faisant un pas de plus vers M. Lebastard de Prémont :

— Général, ajouta l'orateur, nous apportez-vous une preuve de l'innocence de M. Sarranti ?

— Hélas ! dit le général en baissant la tête, je n'ai d'autre preuve que ma propre conviction !

— En ce cas, reprit le chef carbonaro, la délibération subsiste dans toute sa rigueur.

Et, saluant M. Lebastard de Prémont, il rejoignit le groupe des autres conjurés, qui s'apprêtèrent à se retirer.

Mais, relevant la tête et étendant les mains pour tenter un dernier effort :

— Frères, dit le général, voilà la réponse de la majorité, et je m'y soumets ; mais permettez maintenant que je fasse un appel aux individualités. — Frères, est-il parmi vous un cœur convaincu comme moi de l'innocence de M. Sarranti ? Alors que ce cœur, ami du mien, se joigne au mien, et j'essayerai d'accomplir avec lui ce que j'eusse été heureux d'entreprendre avec votre aide à tous.

L'orateur carbonaro se retourna vers ses compagnons.

— Frères, dit-il, s'il est parmi vous un homme convaincu de l'innocence de M. Sarranti, il est libre de se réunir au général et de tenter avec lui tous les hasards de la bonne et de la mauvaise fortune.

Un homme se détacha du groupe, alla poser sa main gauche sur l'épaule du comte de Prémont, et, de la main droite, enlevant son masque :

— Moi ! dit-il.

— Salvator ! répétèrent les dix-neuf autres.

En effet, c'était Salvator, qui, convaincu de l'innocence de M. Sarranti, venait offrir son aide au général.

Les autres carbonari s'enfoncèrent un à un dans l'allée de sycomores qui conduisait à l'entrée du souterrain, et disparurent dans l'obscurité.

Salvator resta seul avec le comte de Prémont.

XXXII

CE QU'ON PEUT FAIRE, ET CE QU'ON NE PEUT PAS FAIRE AVEC DE L'ARGENT

Salvator, adossé au tronc d'un arbre, regarda un instant le général Lebastard de Prémont.

Le visage de M. Sarranti lui-même, en entendant prononcer son arrêt de mort, était moins abattu et moins pâle que ne l'était celui du général, en entendant prononcer cette cruelle sentence de la bouche d'amis auxquels il venait, au risque de sa vie, demander qu'on l'aidât à sauver celle de son ami.

Salvator s'approcha de lui.

Le général lui tendit la main.

— Monsieur, lui dit le général, je ne vous connais que par votre nom ; ce nom, vos amis l'ont prononcé à haute voix, et il me paraît d'un heureux augure. Qui vous nomme dit sauveur.

— C'est en effet un nom prédestiné, monsieur, répondit en riant Salvator.

— Vous connaissez Sarranti ?

— Non, monsieur ; mais je suis l'ami intime, et surtout l'ami dévoué et reconnaissant de son fils. C'est vous dire, général, que je porte la moitié de votre douleur, et que vous pouvez, au bénéfice de M. Sarranti, disposer de moi, corps et âme.

— Vous ne partagez donc pas l'opinion de nos frères ? demanda vivement le général, que ces bonnes paroles avaient momentanément ranimé.

— Écoutez, général, dit Salvator, le mouvement des masses, qui est presque toujours juste parce qu'il est instinctif, est souvent aussi aveugle, sévère et rigide. Chacun de ces hommes qui viennent de ratifier la condamnation de M. Sarranti eût rendu, consulté isolément, un autre arrêt, c'est-à-dire celui que je vais porter moi-même. Non, du fond de ma conscience, je ne crois pas M. Sarranti coupable. Celui qui joue depuis trente ans sa tête dans les hasards sanglants du champ de bataille, dans les luttes mortelles des partis, celui-là ne saurait commettre un crime lâche ; celui-là ne saurait être un misérable voleur, un vulgaire assassin ; j'affirme donc moralement l'innocence de M. Sarranti.

Le général serra la main de Salvator.

— Merci, monsieur, lui dit-il, de me parler ainsi.

— Mais, continua Salvator, du moment où je vous ai offert mon appui, je me suis en même temps mis à votre disposition.

— Que voulez-vous dire ? J'écoute avec anxiété.

— Je veux dire, monsieur, que, dans la situation présente, il ne suffit pas d'affirmer l'innocence de notre ami, il faut la prouver et la prouver irrécusablement. Dans les guerres qui se font de conspirateurs à gouvernement, et, par conséquent, de gouvernement à conspirateurs, toutes les armes sont bonnes, et celles que deux hommes loyaux refuseraient souvent pour un duel sont avidement saisies par les partis.

— Expliquez-vous.

— Le gouvernement veut la mort de M. Sarranti : il la veut ignominieuse, parce que cette ignominie se répandra

sur ses adversaires, et qu'on dira que tous les conspirateurs sont ou doivent être des misérables, puisqu'ils ont accepté pour leur chef un homme qui était un voleur et un assassin.

— Oh ! fit le général, voilà donc pourquoi l'avocat du roi a écarté l'accusation politique.

— Et voilà pourquoi M. Sarranti tenait si fort à y rentrer.

— Eh bien ?

— Eh bien, le gouvernement ne cédera qu'à des preuves visibles, palpables, flagrantes. Il ne s'agit pas seulement de lui dire : « M. Sarranti n'est pas coupable du crime dont il est accusé » ; il faut lui dire : « Voilà le coupable du crime dont on accuse M. Sarranti. »

— Et, monsieur, s'écria le général, ces preuves, les aurez-vous ? ce véritable coupable, pourrez-vous le produire ?

— Je n'ai point ces preuves, je ne connais point ce coupable, répondit Salvator ; mais...

— Mais... ?

— Peut-être suis-je sur la piste.

— Parlez, alors ! parlez ! et vous serez véritablement digne de votre nom, monsieur !

— Eh bien, dit Salvator en se rapprochant du général, écoutez ceci, monsieur, que je n'ai dit encore à personne, et que je vous dis, à vous.

— Oh ! dites, dites ! murmura le général en se rapprochant, de son côté, de Salvator.

— Dans cette maison où était entré M. Sarranti comme précepteur, et qui appartenait à M. Gérard ; dans cette maison d'où il a fui le 19 ou le 20 du mois d'août 1820, — car toute la question peut être dans la date précise de la fuite ; — dans le parc de Viry, enfin, j'ai trouvé la preuve qu'un des enfants, au moins, avait été assassiné.

— Oh ! fit M. de Prémont, croyez-vous que cette preuve ne revienne pas à la charge de notre ami ?

— Monsieur, quand on poursuit la vérité, et c'est la vérité que nous poursuivons, n'est-ce pas ? — car, M. Sarranti coupable, nous l'abandonnerions comme les autres l'ont abandonné, — quand on poursuit la vérité, il faut saisir toute preuve, cette preuve fût-elle, en apparence, contre celui dont on veut faire reconnaître l'innocence. La vérité a sa lumière en elle-même ; arrivons à la vérité, et le jour se fera.

— Soit... Maintenant, comment avez-vous acquis cette preuve ?

— Une nuit que j'errais avec mon chien dans le parc de Viry, pour des causes tout à fait en dehors de l'affaire qui nous préoccupe en ce moment, j'ai trouvé, au fond d'un fourré, au pied d'un chêne, dans un trou que mon chien s'acharnait à creuser, le squelette d'un enfant qu'on avait enterré debout.

— Et vous croyez que c'était celui d'un des deux enfants disparus ?

— C'est plus que probable.

— Mais l'autre, l'autre enfant ? car il y avait un petit garçon et une petite fille.

— L'autre enfant, je crois l'avoir retrouvé aussi.

— Grâce au chien, toujours ?

— Oui.

— Mort ou vivant ?

— Vivante, car c'était la petite fille.

— Eh bien ?

— Eh bien, de ce double incident, j'ai auguré que, si je pouvais agir librement, j'arriverais peut-être à la connaissance complète du crime, et que cette connaissance me mènerait inévitablement à celle du criminel.

— Mais, en effet, si vous avez retrouvé la petite fille vivante ! s'écria le général.

— Vivante, oui.

— Elle devait avoir six ou sept ans déjà à l'époque où le crime a eu lieu.

— Six ans, oui.

— Elle pourrait donc se souvenir...

— Elle se souvient.

— Eh bien, alors ?...

— Seulement, elle se souvient trop.

— Je ne comprends pas.

— Lorsqu'on tourne les yeux de la pauvre enfant du côté de cette terrible catastrophe, son esprit se trouble ; elle tombe en proie à des crises nerveuses qui peuvent lui faire perdre la raison. De quel poids voulez-vous que devienne la déposition d'une enfant qu'on accusera de folie, et que, d'un mot, on rendra folle effectivement ? Oh ! j'ai tout bien pesé, allez !

— Eh bien, voyons, le mort au lieu du vivant. Si le vivant se tait, le cadavre, lui, ne saurait-il parler ?

— Oui, si je pouvais agir librement.

— Qui vous en empêche ? Allez au procureur du roi, dénoncez-lui tout ; chargez la justice de trouver cette lumière que vous invoquez, et...

— Oui, et la police, en une nuit, fera disparaître les traces que viendra le lendemain chercher la justice ! Ne vous ai-je pas dit que la police avait tout intérêt à écarter ces preuves, afin de noyer M. Sarranti dans cette honteuse affaire de vol et d'assassinat ?

— Alors, poursuivez l'affaire par vous-même. Poursuivez-la. Vous dites que vous pourriez arriver à la vérité s'il vous était permis d'agir librement ; qui vous empêche d'agir librement ? Dites.

— Oh ! ceci est une tout autre affaire, non moins grave, non moins sérieuse, non moins infâme que celle de M. Sarranti.

— Soit ; mais agissons.

— Agissons ! je ne demande pas mieux ; mais, d'abord...

— Quoi ?

— Trouvons le moyen de fouiller librement la maison et le parc où le crime — ou plutôt, où les crimes ont été commis.

— Ce moyen, est-il possible de le trouver ?

— Oui.

— A quel prix ?

— A prix d'argent.

— Je vous ai dit que j'étais immensément riche.

— Oui, général ; mais cela ne suffit pas.

— Que faut-il encore ?

— Un peu d'audace et beaucoup de persistance.

— Je vous ai dit que, pour arriver à ce but, j'offrais ma fortune, non seulement ma fortune, mais aussi mon bras, non seulement mon bras, mais encore ma vie.

— Eh bien, alors, général, je crois que nous allons commencer à nous entendre.

Puis, regardant autour de lui, et remarquant que la lune, tombant en plein sur le sycomore au tronc duquel il était appuyé, les mettait en pleine lumière, lui et le général :

— Venez sous l'ombre des arbres, général, dit-il ; car nous allons parler de choses où nous risquons notre vie, non seulement sur l'échafaud, mais encore au coin d'un bois, à l'angle d'un mur. Nous avons, cette fois, affaire en même temps à la police, comme conspirateurs, et à des misérables, comme hommes de bien.

Et Salvator entraîna effectivement M. Lebastard de Prémont à l'endroit du bois où l'ombre était le plus épaisse.

Le général laissa au jeune homme le soin de jeter un regard d'investigation autour de lui ; il lui donna le temps d'écouter jusqu'au moindre bruit venant à son oreille ; puis, lorsqu'il le vit à peu près rassuré :

— Parlez, dit-il.

— Eh bien, général, reprit Salvator, il faudrait d'abord nous rendre complètement maîtres du château et du parc de Viry.

— Rien de plus facile.

— Comment cela ?

— Sans doute : il n'y a qu'à les acheter.

— Malheureusement, général, ils ne sont pas à vendre.

— Bon ! est-il quelque chose qui ne soit pas à vendre ?

— Hélas ! oui, général : justement cette maison et ce parc !

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'ils servent de paravent, de retraite, d'abri à un crime presque aussi monstrueux que celui dont nous cherchons la preuve.

— Alors, cette maison est habitée ?

— Par un homme tout puissant.

— Comme position politique ?

— Non, comme affiliation religieuse ; ce qui est bien autrement solide !

— Et comment donc appelez-vous cet homme ?

— Le comte Lorédan de Valgeneuse.

— Attendez, dit le général appuyant son menton sur sa main, je connais ce nom.

— C'est probable, en effet, puisque ce nom est un des plus connus de l'aristocratie française.

— Mais, si j'ai bonne mémoire, dit le général en rappelant ses souvenirs, le marquis de Valgeneuse, celui que j'ai connu, était un homme d'une grande honorabilité.

— Oh ! oui, le marquis, s'écria Salvator, c'est le plus noble cœur, l'âme la plus loyale que j'aie jamais connus !

— Ah ! dit le général, vous l'avez connu aussi, monsieur ?

— Oui, répondit simplement Salvator ; mais ce n'est point de lui qu'il est question.

— C'est du comte, alors. Ah ! je ne dirai point de celui-là ce que je disais de son frère.

Salvator se tut, comme s'il ne voulait point formuler d'opinion à l'endroit du comte de Valgeneuse.

Le général continua :

— Qu'est devenu le marquis ?

— Il est mort, répondit Salvator en baissant douloureusement la tête.

— Il est mort ?

— Oui, général... subitement... d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

— Mais il avait un fils... un fils naturel, je crois ?

— C'est bien cela.

— Qu'est devenu ce fils ?

— Mort un an après son père.

— Mort ! Je l'ai vu un enfant pas plus haut que cela, dit le général en baissant sa main au niveau de l'herbe. C'était un enfant au-dessus de l'intelligence de son âge, et d'une fermeté extraordinaire. Mort ! Et comment ?

— Il s'est brûlé la cervelle, répondit laconiquement Salvator.

— Quelque grande douleur sans doute ?

— Ou quelque grand remords.

— Mais c'est le frère du marquis qui a acheté le château et le parc de Viry ?

— C'est le fils de ce frère, le comte Lorédan, qui a non pas acheté, mais loué ce parc et ce château.

— Je lui souhaite de ne pas ressembler à son père.

— Le père est le génie de l'honneur et de la probité comparé à son fils.

— Vous ne faites pas l'éloge du fils, mon cher monsieur. Encore une grande maison qui s'en va, dit mélancoliquement le général, et qui va tomber en poussière, ou, ce qui est bien pis, en honte !

Puis, après un moment de silence :

— Et que fait M. Lorédan de Valgeneuse de cette maison à laquelle il tient tant ? demanda le général.

— Ne vous ai-je pas dit que la maison abritait un crime ?

— Eh bien, voilà justement pourquoi je vous demande ce que M. de Valgeneuse fait de cette maison.

— Il en fait la prison d'une enfant qu'il a enlevée.

— Une enfant ?

— Oui, d'une jeune fille de seize ans.

— D'une jeune fille de seize ans ! murmura le général. Juste l'âge de la mienne.

Puis, tout à coup :

— Mais, puisque vous connaissez le crime, monsieur, demanda-t-il, ou plutôt, puisque vous connaissez le criminel, pourquoi ne le dénoncez-vous pas à la justice ?

— Parce que, dans les temps mauvais comme ceux où nous sommes, général, il y a non seulement des crimes sur lesquels la justice ferme les yeux, mais encore des criminels qu'elle prend sous sa protection.

— Oh ! dit le général, et la France entière ne se soulève pas, ne se révolte pas contre un pareil état de choses ?

Salvator sourit.

— La France attend une occasion, général.

— On peut la faire naître, il me semble !

— Nous ne nous rassemblons que dans ce but.

— Revenons au plus pressé ; car la France ne se révoltera pas exprès pour sauver M. Sarranti, et il faut que je le sauve... Voyons, si la maison n'est pas à vendre, par quels moyens espérez-vous vous en rendre maître ?

— Avant tout, général, laissez-moi vous mettre au courant de la situation.

— J'écoute.

— Un de mes amis a recueilli, voici déjà neuf ans à peu près, une pauvre fille perdue ; il l'a élevée, il a fait son éducation ; l'enfant, devenue charmante, atteignait seize ans, il allait l'épouser quand elle fut violemment enlevée du pensionnat où elle habitait, à Versailles, et disparut sans qu'on sût où elle était cachée. Je vous ai dit comment le hasard me conduisait à la poursuite d'un crime inconnu. Je retrouvai, à l'aide de mon chien, le cadavre d'un enfant. Pendant que j'étais agenouillé devant la fosse, que j'ouvrais, tenant dans mes doigts les cheveux de la victime, j'entendis un bruit de pas, et je vis s'approcher une espèce d'ombre vêtue de blanc. Je me tournai du côté de cette ombre ; à la clarté de la lune, je reconnus la fiancée de mon ami, celle qui avait été enlevée et dont on ignorait la retraite. J'abandonnai la recherche d'un crime pour me mettre à la poursuite d'un autre. Je me fis reconnaître de l'enfant et lui demandai pourquoi, muette et sans essayer de fuir, elle supportait sa captivité. Alors elle me raconta qu'elle avait la menace de son ravisseur d'écrire, d'appeler, de fuir, mais que son ravisseur avait obtenu un mandat d'amener contre Justin...

— Qu'est-ce que Justin ? demanda le général avec une vivacité qui prouvait l'intérêt porté par lui au récit de Salvator.

— Justin est mon ami ; c'est le fiancé de la jeune fille.

— Comment avait-on pu se procurer un mandat d'amener contre lui ?

— On lui avait imputé à crime sa bonne action, général. Cette petite fille perdue qu'il avait recueillie, on l'accusait de l'avoir enlevée ; le dévouement dont il l'entourait depuis neuf ans, c'était de la séquestration ; ce mariage qui allait avoir lieu, c'était de la violence. La jeune fille était soupçonnée d'appartenir à une famille riche ; or, le cas est prévu par le Code, qui condamne à trois ou cinq ans de galères, selon la gravité des circonstances, l'homme convaincu d'avoir séquestré une mineure ; et, vous comprenez, général, on eût fait les circonstances aussi graves que possible, de sorte que mon pauvre ami eût été condamné à cinq ans de galères pour un crime qu'il n'avait pas commis.

— Impossible ! impossible ! s'écria le général.

— M. Sarranti n'est-il pas condamné à mort comme voleur et comme assassin ? répondit froidement Salvator.

Le général inclina la tête.

— Temps de misère, murmura-t-il, temps d'infamie !

— Il fallut donc attendre ; et, dans ce moment, si j'hésite à poursuivre les preuves de l'innocence de M. Sarranti, c'est que, si je conduis la justice dans ce château et dans ce parc, celui qui menace croira que c'est un moyen de lui enlever sa proie, et aveuglément se vengera sur Justin.

— Mais enfin, on peut pénétrer dans ce parc ?

— Sans doute, puisque je l'ai fait, moi.

— Si vous y avez pénétré, un autre peut y pénétrer comme vous !

— Justin y visite de temps en temps sa fiancée.

— Et tous les deux restent purs ?

— Tous les deux sont croyants en Dieu et incapables d'une mauvaise pensée.

— Soit ; mais alors pourquoi Justin n'enlève-t-il pas à son tour la jeune fille ?

— Et où la conduirait-il ?

— Hors de France.

Salvator sourit.

— Vous supposez Justin riche comme M. de Valgeneuse, général ; mais Justin est un pauvre maître d'école qui gagne, à grand'peine, cinq francs par jour, et qui nourrit avec cela sa mère et sa sœur.

— Mais n'a-t-il point d'amis ?

— Si fait, il a deux amis qui donneraient pour lui leur existence.

— Lesquels ?

— M. Müller et moi.

— Eh bien ?

— Eh bien, M. Müller est un vieux professeur de musique, et moi, je suis un simple commissionnaire.

— Mais, comme chef de vente, ne disposez-vous pas de sommes considérables ?

— J'ai plus d'un million sous la main.

— Alors...

— Ce million n'est pas à moi, général, et je verrais l'être que j'aime le plus au monde mourir de faim, que, pour le sauver, je ne distrairais pas un denier de ce million.

Le général tendit la main à Salvator.

— C'est juste, dit-il.

Puis il ajouta :

— Je mets cent mille francs à la disposition de votre ami ; est-ce assez ?

— C'est le double de ce qu'il faut, général ; mais...

— Mais quoi ?

— Un dernier scrupule me tient : un jour, sans doute, on connaîtra les parents de la jeune fille.

— Après ?

— Si ses parents sont nobles, riches, puissants, n'auront-ils point à récriminer contre Justin ?

— Contre l'homme qui a recueilli leur fille qu'ils abandonnaient ! qui l'a élevée comme l'enfant de sa mère, qui l'a sauvée du déshonneur ! Allons donc !

— Ainsi vous, général, si vous étiez père ; si, en votre absence, votre enfant eût couru ces dangers que court la fiancée de Justin, vous pardonneriez à l'homme qui, loin de vous, eût disposé du sort de votre fille ?

— Non seulement je lui ouvrirais les bras comme à l'époux de mon enfant, mais encore je le bénirais comme son sauveur.

— Allons, général, tout va bien, en ce cas ; et, si j'avais un dernier doute, votre affirmation me l'enlève. Dans huit jours, Justin et sa fiancée seront hors de France, et nous aurons toute liberté de visiter le parc et le château de Viry.

M. Lebastard de Prémont fit quelques pas hors du bois, afin de se trouver sous un rayon de lune.

Salvator le suivit.

Arrivé à l'endroit qui lui parut favorable, le général tira de sa poche un petit agenda, écrivit sur une page quelques mots au crayon, déchira la page, et, la tendant à Salvator :

— Tenez, monsieur, dit-il.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Salvator.

— Ce que je vous ai offert : un bon de cent mille francs sur M. de Marande.

— Je vous ai dit que cinquante mille francs suffiraient, et au delà, général.

— Vous me rendrez compte du reste, monsieur ; il ne faut pas que, dans une affaire de cette importance, nous soyons arrêtés par une bagatelle.

Salvator s'inclina.

Le général le regarda un instant ; puis, tendant la main vers lui :

— Votre main, monsieur !

Salvator saisit la main du comte de Prémont et la pressa vivement.

— Je ne vous connais que depuis une heure, monsieur Salvator, dit le général avec une certaine émotion ; j'ignore qui vous êtes ; mais j'ai beaucoup vu, beaucoup observé, beaucoup vécu ; j'ai étudié des visages de tous les types et de toutes les couleurs ; je crois me connaître en hommes : eh bien, monsieur Salvator, je vous le dis, — et ce n'est là que l'expression affaiblie de ma pensée, — vous

Le jeune peintre dormait [illegible] de ces doux [illegible] qui voltigent au chevet d'un amoureux. Il sauta à bas de son lit, ouvrit la porte et reçut Salvator les bras tout grands ouverts, mais les yeux à demi fermés.

— [illegible] de nouveau ? demanda Pétrus en souriant : m'apportez-vous des nouvelles, ou venez-vous encore me [illegible] ?

— Au [illegible] mon cher Pétrus, répondit Salvator, je [illegible] un.



Touche-moi donc, grand « faignant » !

m'êtes un des hommes les plus sympathiques que j'aie jamais rencontrés.

Et c'était vraiment, nous croyons l'avoir déjà dit, l'effet que produisait le beau et loyal jeune homme sur tous ceux qui s'approchaient de lui. A la première vue, on se sentait invinciblement attiré et entraîné : il exerçait une sorte de fascination ; et la conscience prenant une figure humaine, n'en eût pas choisi une plus douce et plus expressive.

Les deux nouveaux amis se serrèrent une seconde fois la main, et, s'enfonçant sous l'allée de sycomores, ils gagnèrent la cave par laquelle, une heure auparavant, étaient déjà sortis les dix-neuf autres conjurés.

XXXIII

LA MATINÉE D'UN COMMISSIONNAIRE

Le surlendemain, à sept heures du matin, Salvator frappait à la porte de Pétrus.

— Parlez, mon ami, dit Pétrus en lui offrant la main ; seulement, je désire que le service soit grand. Vous savez que je cherche tout simplement l'occasion de me jeter au feu pour vous.

— Je n'en ai jamais douté, Pétrus. Voici de quoi il s'agit. — J'avais un passe-port ; je l'ai donné, il y a tantôt un mois, à Dominique qui partait pour l'Italie, et qui craignait d'être arrêté s'il voyageait sous son véritable nom. Aujourd'hui, pour une cause que je vous dirai plus tard, Justin part à son tour.

— Il part ?

— Cette nuit ou la nuit prochaine.

— Il ne lui arrive rien de malheureux, j'espère ? demanda Pétrus.

— Non, au contraire ! seulement il doit partir sans que personne le sache, et, pour cela, il faut, comme Dominique, partir sous un autre nom que le sien. Il n'y a, entre vous et lui, que deux ans de différence ; tous les signalements se ressemblent. Avez-vous un passe-port à donner à Justin ?

— Je suis au désespoir, mon cher Salvator, répondit Pétrus ; mais vous savez pour quelle douce cause je suis retenu à Paris depuis plus de six mois ; je n'ai que mon vieux passe-port de Rome, qui est périmé depuis un an.

— Diable ! fit Salvator, voilà qui est contrariant ! Justin ne peut aller demander un passe-port à la police : cela ouvrirait les yeux sur lui. Je vais aller chez Jean Robert ; mais Jean Robert a la tête de plus que Justin !

— Attendez donc.

— Bon ! voilà qui me passe.

— Justin tient-il à un pays plutôt qu'à un autre ?

— Aucunement ; pourvu qu'il sorte de France.

— Alors, il ira en Hollande.

— Comment cela ?

— Je vais vous donner un passe-port de Ludovic.

— Un passe-port de Ludovic ! et comment avez-vous un passe-port de Ludovic ?

— C'est bien simple : il a été faire un voyage en Hollande ; il en est arrivé avant-hier ; je lui avais prêté une petite malle, et il a laissé son passe-port dans la poche.

— Bon ! mais si Ludovic avait, par hasard, besoin de son passe-port pour retourner en Hollande... ?

— Ce n'est pas probable ; mais, dans ce cas, il dirait qu'il l'a perdu et en demanderait un autre.

— C'est bien.

Pétrus alla au bahut, et en tira un papier.

— Voici le passe-port, dit-il ; et bon voyage à l'ami Justin !

— Merci pour lui.

Les deux jeunes gens se séparèrent en se serrant la main.

En sortant de la rue de l'Ouest, Salvator longea l'allée de l'Observatoire, s'engagea dans la rue d'Enfer du côté de la barrière, et, arrivé près de l'hospice des Enfants-Trouvés, il chercha pendant un instant du regard une maison qu'il parut enfin avoir trouvée : c'était la maison d'un charron.

Le maître était devant la porte. Salvator lui frappa sur l'épaule.

Le charron se retourna, reconnut le jeune homme, et l'accueillit par un salut à la fois amical et respectueux.

— J'ai à vous parler, maître, dit Salvator.

— A moi ?

— Oui.

— Bien à votre service, monsieur Salvator. Vous plaît-il d'entrer ?

Salvator fit de la tête un signe affirmatif ; ils entrèrent.

Après avoir traversé la boutique, Salvator entra dans la cour, et, au fond de cette cour, sous un immense hangar, il alla trouver une espèce de calèche de voyage que probablement il savait être là, puisqu'il s'avança droit vers elle.

— Tenez, dit-il, voilà ce que je cherche.

— Ah ! bonne calèche, monsieur Salvator ! excellente calèche ! et que je vous donnerai à bon marché ; c'est une occasion.

— Et solide ?

— Monsieur Salvator, je vous la garantis. Vous pouvez faire le tour du monde avec elle, et me la ramener : je vous la reprendrai à deux cents francs de perte.

Sans écouter les louanges dont, en homme qui relevait marchand, le charron vernissait sa calèche, Salvator prit la voiture par le timon, et, avec la même facilité qu'il eût fait rouler un chariot d'enfant, il la tira dans la cour et se mit à l'examiner avec l'attention minutieuse d'un homme qui sait son métier à [illegible].

Il la trouva à peu près convenable, sauf quelques petites imperfections qu'il signala au charron, et que celui-ci promit de faire disparaître pour le soir même. Le brave homme avait dit vrai : la calèche était bonne et surtout, ce qui importait, d'une grande solidité.

Salvator fit marché, la calèche lui fut laissée au prix de six cents francs, et il fut convenu qu'à six heures et demie du soir, la calèche, attelée de deux bons chevaux de poste, se trouverait sur le boulevard extérieur, entre la barrière de Croulebarbe et la barrière d'Italie.

Quant au mode de payement, il était bien simple. Salvator, qui ne voulait payer que dans le cas où ses ordres seraient exécutés, et qui avait probablement quelque chose d'autre à faire le lendemain, donna au charron rendez-vous pour la matinée du surlendemain, et le charron, qui le savait bon, comme on dit en argot de commerce, ne fit aucune difficulté pour lui accorder un crédit de quarante-huit heures.

Salvator quitta le charron, remonta jusqu'au bout la rue d'Enfer, entra dans la rue [illegible], aujourd'hui rue de Port-Royal, et arriva, [illegible], à une porte basse située en face de l'hospice de la Maternité.

C'était là que demeuraient Jean Taureau, le charpentier, et mademoiselle Fifine, sa maîtresse, dans toutes les acceptions du mot.

Salvator n'eut pas besoin de demander au concierge si le charpentier était chez lui : car à peine eut-il mis le pied sur l'escalier, qu'il entendit des rugissements indiquant que le parrain qui avait baptisé Barthélemy Lelong du nom de Jean Taureau l'avait véritablement baptisé selon ses mérites.

Les cris de mademoiselle Fifine, formant les notes aiguës de cette mélopée, prouvaient que Jean Taureau exécutait, non point un solo, mais un morceau à deux voix. Les bouffées de mélodie s'échappaient par vagues bruyantes, et descendaient l'escalier, venant au-devant de Salvator, comme pour guider ses pas.

Arrivé au quatrième étage, Salvator se trouva en pleine avalanche. Il entra sans frapper, la porte étant à demi ouverte, par une minutieuse précaution de mademoiselle Fifine, qui se gardait toujours une retraite contre les vivacités du géant.

En mettant le pied sur le seuil, Salvator vit les adversaires en face l'un de l'autre : mademoiselle Fifine, les cheveux épars et pâle comme la mort, montrait le poing à Jean Taureau, rouge comme une pivoine et s'arrachant les cheveux.

— Ah ! malheureux ! hurlait mademoiselle Fifine ; ah ! mais ! ah ! imbécile ! tu croyais donc que c'était de toi, la petite ?

— Fifine ! vociférait Jean Taureau, tu vas te faire assommer, je t'en préviens !

— Eh bien, non, ce n'était pas de toi : c'était de lui.

— Fifine, tu veux donc que je vous mette tous les deux dans un mortier et que je vous pile fin comme du poivre ?

— Toi, disait Fifine menaçante, toi, toi, toi ?

Et, à chaque *toi*, elle avançait d'un pas, tandis que, au fur et à mesure qu'elle avançait, Jean Taureau reculait.

— Toi ? dit-elle enfin en le saisissant par la barbe, et en le secouant comme fait un enfant d'un pommier dont il veut abattre les fruits. Mais touche-moi donc, grand lâche ! touche-moi donc, grand misérable ! grand *faignant !*

Et Jean Taureau levait la main... Cette main, en se fermant et en retombant comme une masse, eût assommé un bœuf, et fait éclater la tête de mademoiselle Fifine ; — mais la main restait en l'air.

— Eh bien, qu'y a-t-il encore ? demanda Salvator d'une voix assez rude.

A cette voix, ce fut Jean Taureau qui pâlit, et mademoiselle Fifine qui devint écarlate : elle lâcha le charpentier, et, se retournant vers Salvator :

— Ce qu'il y a ? dit-elle. Ah ! vous arrivez à temps pour venir à mon secours, monsieur Salvator !... Ce qu'il y a ? Que ce monstre d'homme est en train de me rouer de coups, comme à son habitude.

Jean Taureau en était arrivé à croire que c'était lui qui battait mademoiselle Fifine.

— Mais aussi, monsieur Salvator, je suis bien excusable, allez ; elle me fait damner !

— Bon ! ce que tu souffriras en cette vie, c'est autant de moins que tu auras à souffrir dans l'autre.

— Monsieur Salvator, cria Jean Taureau avec des larmes plein la voix, est-ce qu'elle ne me dit pas que mon enfant, ma pauvre petite fille qui est tout mon portrait, n'est pas de moi !

— Eh bien, observa Salvator, puisque c'est tout ton portrait, pourquoi la crois-tu ?

— Je ne la crois pas non plus, par bonheur : car, si je la croyais, je prendrais l'enfant par les pieds et je lui briserais la tête contre la muraille !

— Mais fais-le donc, scélérat ! fais-le donc ! que j'aie la réjouissance de te voir monter sur l'échafaud.

— L'entendez-vous, monsieur Salvator ? Mais c'est que ça serait, comme elle le dit, une réjouissance pour elle.

— Je crois bien !

— Soit ! j'y monterai, sur l'échafaud, hurla Barthélemy Lelong, j'y monterai ; mais ce sera pour avoir fait passer le goût du pain à M. Fabien. — Quand je pense, monsieur Salvator, qu'elle a été juste prendre un homme que je n'ose pas toucher de peur de le mettre en cannelle, et qu'ayant honte de lui donner un coup de poing, je serai obligé de lui donner un coup de couteau.

— L'entendez-vous, l'assassin ?

Salvator entendait en effet, et il est inutile de dire qu'il appréciait à leur juste valeur les menaces de Jean Taureau.

— Je ne puis donc venir une fois, dit Salvator, sans vous trouver en bataille ou en querelle ? — Vous finirez mal, mademoiselle Fifine ; c'est moi qui vous le dis : il vous arrivera, un jour, un je ne sais quoi qui vous tombera sur la tête, et qui, pareil à la foudre, ne vous laissera pas le temps de vous repentir.

— Ce ne sera pas de lui que la chose me viendra, en tout cas, hurla mademoiselle Fifine en grinçant des dents, et en mettant le poing sous le nez de Barthélemy.

— Pourquoi pas de lui ? demanda Salvator.

— Parce que je suis bien résolue à le quitter, répondit mademoiselle Fifine.

Jean Taureau fit un bond comme si on l'avait touché avec la pile de Volta.

— Toi, me quitter ? s'écria-t-il ; toi, me quitter après la vie que tu m'as faite, mille tonnerres ! Oh ! tu ne me quit-

teras pas, je t'en réponds, ou j'irai t'étrangler partout où tu seras !

— L'entendez-vous, monsieur Salvator ? l'entendez-vous ? Si je le mène devant la justice, j'espère bien que vous déposerez la vérité.

— Taisez-vous, Barthélemy, fit doucement Salvator. Fifine vous dit cela, mais elle vous aime au fond.

Puis regardant sévèrement la jeune femme, et de la même façon qu'un chasseur de serpents regarderait une vipère :

— Elle doit vous aimer au moins, dit-il ; n'êtes-vous pas, quoi qu'elle dise, le père de son enfant ?

La grande fille baissa humblement la tête sous le regard de Salvator qui, seulement pour elle, semblait renfermer une menace et, d'une voix radoucie, et avec l'innocence d'une vierge :

— Certainement, dit-elle, que je l'aime au fond, quoiqu'il me batte comme plâtre. Mais comment voulez-vous, monsieur Salvator, que je sois caressante pour un homme qui ne me montre que les poings et les dents ?

Jean Taureau se sentit vivement touché par ce revirement de sa maîtresse.

— C'est vrai, Fifine, dit-il les larmes aux yeux, c'est vrai, je suis un brutal, un sauvage, un Turc ; mais c'est plus fort que moi, Fifine, que veux-tu ! Quand tu me parles de ce brigand de Fafiou, quand tu me menaces d'enlever ma fille, et de t'en aller avec elle, je perds la tête, et je ne me souviens que d'une chose, c'est que je donne un coup de poing de cinquante livres. Alors, je lève la main, et je dis : « Qui en veut ? Voyons ! » Mais je te demande pardon, ma petite Fifine, tu sais bien que je ne suis ainsi que parce que je t'adore ! D'ailleurs, qu'est-ce que c'est, au bout du compte, que deux ou trois coups de poing de plus ou de moins dans la vie d'une femme ?

Nous ignorons si mademoiselle Fifine trouva l'argument logique ; mais elle agit comme si elle le trouvait ainsi : elle tendit superbement sa main à Barthélemy Lelong, qui la porta si rapidement à ses lèvres, qu'on eût dit qu'il allait la dévorer.

— Là, dit Salvator. Maintenant que la paix est faite, parlons d'autre chose.

— Oui, dit mademoiselle Fifine, dont la colère factice était déjà tombée complètement, tandis que l'émotion réelle de Jean Taureau grondait encore au fond de sa poitrine ; — et, pendant ce temps-là, moi, je descendrai et j'irai chercher le lait.

Mademoiselle Fifine décrocha, en effet, la boîte au lait, pendue à la muraille ; puis, s'adressant de nouveau au jeune homme d'un ton câlin :

— Prendrez-vous le café avec nous, monsieur Salvator ? demanda-t-elle.

— Merci, mademoiselle, répondit Salvator ; c'est déjà fait.

Mademoiselle Fifine fit un geste qui répondait à cette exclamation : Quel malheur ! après quoi, elle descendit l'escalier en chantant un air de vaudeville.

— C'est une excellente fille, au fond, monsieur Salvator, dit-il, et je m'en veux bien, allez, de la rendre malheureuse comme je le fais ! Mais que voulez-vous, on est jaloux ou on ne l'est pas ; moi, je suis jaloux comme un tigre ; ce n'est pas ma faute.

Et l'Hercule poussa un gros soupir plein de reproches pour lui, et de tendresses pour mademoiselle Fifine.

Salvator le contemplait avec une douloureuse admiration.

— A nous deux maintenant, Barthélemy Lelong ! dit-il.

— Oh ! tout à vous, monsieur Salvator, de corps et d'âme ! répondit le charpentier.

— Je le sais, mon brave ; et si vous reportiez sur vos camarades une portion de l'amitié et surtout de la mansuétude que vous avez pour moi, je ne m'en trouverais pas plus mal, et les autres s'en trouveraient mieux.

— Ah ! monsieur Salvator, vous ne m'en direz pas plus que je ne m'en dis à moi-même.

— Eh bien, vous vous direz tout cela quand je serai parti. Moi, j'ai besoin de vous ce soir.

— Ce soir, demain, après-demain ! à vos ordres, monsieur Salvator.

— Le service que j'ai à vous demander, Jean Taureau, pourra vous retenir hors de Paris, peut-être vingt-quatre heures, peut-être quarante-huit heures, peut-être davantage.

— La semaine entière, monsieur Salvator, cela vous va-t-il ?

— Merci. Maintenant, y a-t-il beaucoup d'ouvrage au chantier ?

— Aujourd'hui et demain, oui.

— En ce cas, Barthélemy, je retire ma proposition ; je ne veux pas que vous perdiez votre journée, et surtout que vous priviez votre maître de vos services.

— Oh ! je ne perdrai pas ma journée pour cela, monsieur Salvator.

— Comment ?

— Je ferai aujourd'hui ma journée de demain.

— Cela me semble difficile.

— Difficile ? Oh ! mon Dieu, non !

— Comment pouvez-vous faire, en un jour, l'ouvrage de deux jours ?

— Le patron m'a offert de me payer comme quatre, si je voulais faire l'ouvrage de deux, parce que, sans me vanter, ma besogne est de la besogne bien faite, voyez-vous. Eh bien, je travaillerai aujourd'hui comme deux, et je serai payé comme un ; mais j'aurai été utile à un homme pour lequel je me jetterais dans le feu. Voilà !

— Merci, Barthélemy, j'accepte.

— Qu'y a-t-il à faire ?

— Vous vous rendrez ce soir à Châtillon.

— Où cela ?

— A la *Grâce de Dieu*.

— Connu ! A quelle heure ?

— A neuf heures.

— J'y serai, monsieur Salvator.

— Vous m'attendrez, sans boire plus d'une bouteille.

— Pas plus d'une, monsieur Salvator.

— Vous me le promettez ?

— Je vous le jure !

Le charpentier leva la main, comme il eût fait devant un tribunal, plus solennellement peut-être.

Salvator continua.

— Vous amènerez avec vous Toussaint-Louverture, s'il est disponible aujourd'hui.

— Oui, monsieur Salvator.

— Alors, adieu ! et à ce soir !

— A ce soir, monsieur Salvator.

— Décidément, dit mademoiselle Fifine, qui rentrait avec son pot de crème, vous ne voulez donc pas prendre le café avec nous ?

— Merci, mademoiselle, dit Salvator.

Tandis que le jeune homme gagnait la porte, mademoiselle Fifine alla au charpentier, et, lui caressant le menton, qu'elle avait si vigoureusement secoué, dix minutes auparavant :

— Il va donc prendre sa tasse de café, mon bon loulou, dit-elle. Voyons, embrassez votre petite Fifine, et ne soyez plus méchant !

Jean Taureau poussa un beuglement de joie, et, après avoir embrassé Fifine à l'étouffer, rejoignait Salvator sur le palier.

— Ah ! monsieur Salvator, dit-il, vous avez bien raison, je suis un brutal, et je ne méritais pas une pareille femme !

Salvator serra, sans répondre, la main calleuse du brave charpentier, lui fit un signe de tête, et descendit l'escalier.

Un quart d'heure après, il frappait à la porte de Justin.

Ce fut sœur Céleste qui vint ouvrir ; elle était en train de balayer la classe, tandis que Justin, debout près de la fenêtre, taillait les plumes des écoliers.

— Bonjour, sœur, dit joyeusement Salvator en tendant la main à la chétive jeune fille.

— Bonjour, *notre colombe !* répondit en souriant sœur Céleste, qui, ayant, un jour, entendu sa mère donner ce nom au jeune homme en souvenir de son entrée dans leur arche, où il ne venait jamais qu'avec un rameau d'olivier, continuait à l'appeler ainsi.

— Chut ! dit Salvator en mettant le doigt sur les lèvres, je crois que j'apporte une bonne nouvelle à frère Justin.

— Comme toujours, dit sœur Céleste.

— Hein ? fit Justin, qui avait entendu et reconnu la voix de Salvator.

Et il accourut sur le seuil de la classe.

Sœur Céleste se retira.

— Qu'y a-t-il ? demanda Justin.

— Du nouveau, répondit Salvator.

— Du nouveau ?

— Oui, et beaucoup même !

— Oh ! mon Dieu ! dit le jeune homme en frémissant.

— Bon ! fit Salvator, si vous commencez par frémir, comment finirez-vous ?

— Parlez, mon ami ! parlez !

Salvator posa la main sur l'épaule de son ami.

— Justin, continua-t-il, si l'on venait vous dire : « A partir d'aujourd'hui, Mina est libre, Mina est délivrée, Mina peut être à vous ; mais, de crainte de la perdre, il faut tout quitter, abandonner famille, amis, patrie ! » si l'on vous disait cela, que répondriez-vous ?

— Mon ami, je ne répondrais rien ; mais je mourrais de joie !

— Ce ne serait cependant pas le moment. Continuons. Si à ce que je viens de vous dire on ajoutait ces mots : « Mina est libre, c'est vrai ; mais à la condition que vous partirez à l'instant même avec elle sans avoir le temps d'exprimer un regret, de tourner la tête en arrière ? »

Le pauvre Justin laissa tomber son menton sur sa poitrine et répondit tristement :

— Je ne partirais pas, mon ami. Vous savez bien que je ne puis partir.

— Continuons, dit Salvator, peut-être y a-t-il moyen d'arranger tout cela.

— Oh ! mon Dieu ! fit Justin en levant les bras au ciel.

— Quel est, reprit Salvator, le désir le plus ardent de votre mère et de votre sœur ?

— C'est d'aller mourir dans le village où elles ont vécu, sur le coin de terre où elles sont nées.

— Eh bien, Justin, dit Salvator, à partir de demain, elles peuvent y aller vivre et mourir.

— Mon cher Salvator, que dites-vous là ?

— Il doit y avoir attenantes à la ferme que vous exploitiez ou aux environs de cette ferme, quelques-unes de ces charmantes petites maisons aux toits de tuiles ou de chaume, qui font si bien dans le paysage quand le soir on les voit, à travers un massif d'arbres entr'ouvert par la brise, au loin tournoyer leur fumée montant vers le ciel.

— Oh ! Salvator, il y en a dix.

— Et combien coûte, avec un jardin d'un arpent, une petite maison comme celles-là ?

— Que sais-je ? Trois ou quatre mille francs peut-être.

Salvator tira de sa poche quatre billets de banque.

Justin le regardait haletant.

— Voilà quatre mille francs, dit-il.

— Combien, poursuivit Salvator, leur faut-il par an, pour vivre convenablement dans cette maison ?

— Oh ! grâce à l'économie de ma sœur, et à l'exiguité des dépenses de ma mère, cinq cents francs par an suffiraient, et au delà.

— Votre mère est infirme, mon cher Justin ; votre sœur est d'une faible santé ; mettons mille francs, au lieu de cinq cents.

— Oh ! alors, avec mille francs, elles auraient non seulement le nécessaire, mais encore le superflu !

— Voici dix mille francs pour dix ans, dit Salvator ajoutant dix billets de banque aux quatre premiers.

— Mon ami !... s'écria Justin, près d'étouffer, et saisissant le bras de Salvator.

— Mettons mille francs pour les frais de déménagement, continua celui-ci ; cela nous fait quinze mille. Faites un lot à part de ces quinze mille francs ; cet argent appartient à votre mère.

Justin était pâle à la fois de joie et de stupeur.

— Maintenant, reprit Salvator, passons à vous.

— Comment, à moi ? fit Justin tremblant de la tête aux pieds.

— Sans doute, puisque nous en avons fini avec votre mère.

— Dites, Salvator ; mais dites vite ! car, si vous n'achevez pas, mon ami, j'ai peur de devenir fou !

— Mon cher Justin, dit Salvator, nous enlevons Mina cette nuit.

— Cette nuit ! Mina ! Nous enlevons Mina ? s'écria Justin.

— A moins que vous ne vous y opposiez.

— Moi, m'y opposer !... Mais où conduirai-je Mina ?

— En Hollande.

— En Hollande ?

— Où vous demeurerez un an, deux ans, dix ans, s'il le faut, jusqu'à ce que l'état de choses actuel change, et que vous puissiez revenir en France.

— Mais pour rester en Hollande, il faut de l'argent !

— C'est trop juste, mon ami ; aussi nous allons calculer ce qu'il vous faut.

Justin prit sa tête entre ses mains.

— Oh ! calculez vous-même, mon cher Salvator, s'écria-t-il ; moi, je ne sais plus ce que je dis ; je ne sais plus même ce que vous me dites !

— Allons, poursuivit Salvator d'un ton ferme et en écartant les deux mains de Justin de son front, qu'elles tenaient pressé ; allons, soyons homme ! et gardons, dans les heures de prospérité, la force que nous avons eue aux jours de malheur.

Justin fit un retour sur lui-même ; ses muscles frissonnants se calmèrent ; ses yeux, un instant égarés, se fixèrent sur Salvator ; il porta son mouchoir à son front humide de sueur.

— Parlez, mon ami, dit-il.

— Calculez ce qu'il vous faut pour vivre à l'étranger avec Mina.

— Avec Mina ? Mais Mina n'est point ma femme ; je ne puis par conséquent vivre avec elle.

— Oh ! que vous êtes bien le bon, brave et honnête Justin, que je sais par cœur ! dit Salvator avec son meilleur sourire. Non, vous ne pouvez pas vivre avec Mina tant que Mina ne sera point votre femme ; et Mina ne pourra être votre femme tant que nous n'aurons pas retrouvé son père et que son père ne nous aura point donné son consentement.

— Mais si nous ne le retrouvons jamais ? s'écria Justin.

— Mon ami, dit Salvator, vous doutez de la Providence. S'il est mort ?

— S'il est mort, nous constaterons sa mort, et, comme Mina ne dépendra plus que d'elle-même, Mina sera votre femme.

— Ah ! mon ami ! mon cher Salvator !

— Revenons à l'affaire qui nous occupe.

— Oui, oui, revenons-y !

— Mina ne pouvant pas être votre femme tant qu'elle n'aura pas retrouvé son père, Mina doit être mise en pension.

— Oh ! mon ami, rappelez-vous la pension de Versailles.

— A l'étranger, il n'en sera pas de même qu'en France. D'ailleurs, vous vous arrangerez de façon à la visiter tous les jours, et vous vous logerez de manière à ce que vos fenêtres donnent sur les siennes.

— Je conçois qu'avec toutes ces précautions...

— Combien estimez-vous qu'il faille à Mina pour sa pension et son entretien ?

— Mais je crois qu'en Hollande, moyennant mille francs de pension...

— Mille francs de pension ?

— Et cinq cents francs d'entretien.

— Mettons mille.

— Comment, mettons mille ?

— Oui ; cela fait deux mille francs par an pour Mina. Il faut cinq ans à Mina pour atteindre sa majorité : voici dix mille francs.

— Mon ami, je n'y comprends rien.

— Par bonheur, vous n'avez pas besoin de comprendre. A présent, parlons de vous.

— De moi ?

— Oui ; de combien avez-vous besoin par an ?

— Moi ? De rien ! je donnerai des leçons de français et de musique.

— Qui se feront attendre un an, et qui peuvent vous manquer.

— Eh bien, avec six cents francs par an...

— Mettons douze cents.

— Douze cents francs par an, pour moi seul ? Mon ami, je serai trop riche !

— Tant mieux ; vous donnerez votre superflu aux pauvres, Justin ; il y a des pauvres partout. — Cinq ans, à douze cents francs par an, font juste six mille francs. Voilà six mille francs.

— Mais qui donne donc tout cet argent, Salvator ?

— La Providence, dont vous doutiez tout à l'heure, mon ami, en disant que Mina ne retrouverait pas son père.

— Oh ! combien je vous remercie !

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, mon cher Justin ; vous savez que je suis pauvre.

— C'est donc d'un inconnu que me vient tout ce bonheur ?

— D'un inconnu ? Non.

— D'un étranger, alors ?

— Pas tout à fait.

— Mais, mon ami, puis-je ainsi accepter trente et un mille francs ?

— Oui, dit Salvator avec un certain accent de reproche, puisque c'est moi qui les propose.

— Pardon, c'est vrai ; cent fois pardon ! s'écria Justin en serrant les deux mains de son ami.

— Eh bien donc, cette nuit...

— Cette nuit ? répéta Justin.

— Eh bien, cette nuit, nous enlevons Mina, et vous partez !

— Oh ! Salvator ! s'écria Justin, le cœur inondé de joie, les yeux pleins de larmes, et du ton dont il se fût écrié : « Mon frère ! »

Puis, comme le pauvre maître d'école eût fait si quelque divinité tutélaire fût descendue dans sa chambre, il joignit les mains, et contempla longuement Salvator, qu'il connaissait depuis trois mois à peine, et qui lui avait fait goûter, à lui presque inconnu, ces ineffables joies de l'âme qu'il réclamait en vain de la Providence, depuis vingt-neuf ans !

— A propos, s'écria tout à coup Justin avec un certain mouvement d'effroi, et un passeport ?

— Oh ! quant à cela, ne vous inquiétez point, mon ami ; voici celui de Ludovic. Vous avez la même taille que lui, vous avez les cheveux presque de la même couleur ; quant au reste, c'est presque indifférent ; à la taille et aux cheveux près, tous les signalements se ressemblent, et, à moins que vous ne tombiez, à la frontière, sur un gendarme coloriste, vous n'avez absolument rien à craindre.

— Alors, je n'ai plus qu'à m'occuper d'une voiture ?

— Votre voiture vous attendra tout attelée ce soir, à cinquante pas de la barrière Croulebarbe.

— Mais vous avez donc pensé à tout ?

— Je le crois, dit en souriant Salvator.

— Excepté à mes pauvres petits écoliers, fit Justin en secouant la tête avec une espèce de remords.

En ce moment, on frappa trois coups à la porte.

— Tenez, mon ami, dit Salvator, je ne sais pourquoi, il

me semble que la personne qui vient de frapper apporte la réponse à votre question.

Et, en effet, de la manière dont il était placé, Salvator avait pu voir le bon M. Muller traverser la cour.

Justin alla ouvrir et poussa un cri de joie en reconnaissant le vieux condisciple de Weber, qui, après une course sur les boulevards extérieurs, venait lui faire sa visite du matin.

On le mit au courant de la situation ; et, quand M. Muller eut exprimé le bonheur que cette nouvelle lui causait, Salvator dit :

— Il n'y a qu'une chose qui empêche Justin d'être complètement heureux, cher monsieur Muller.

— Laquelle, monsieur Salvator ?

— Eh ! mon Dieu, il se demande qui, en son absence, va le remplacer près de ses pauvres petits écoliers.

— Eh bien, dit simplement le bon M. Muller, est-ce que je ne suis pas là, moi ?

— Ne vous avais-je pas dit, mon cher Justin, que la personne qui frappait à votre porte vous apportait la réponse ?

Justin s'était jeté sur les deux mains de M. Muller, qu'il baisait avec reconnaissance.

Il fut convenu qu'à partir du jour même, ce serait M. Muller qui recevrait les écoliers, Justin étant dans une situation de corps et d'esprit qui ne lui permettait pas de faire sa classe.

Aux vacances, on annoncerait aux écoliers que, l'absence de Justin menaçant de se prolonger indéfiniment, les parents devaient profiter de tout le mois de septembre, qu'ils avaient devant eux, pour chercher à leurs enfants un autre professeur.

Salvator se retira, en laissant à M. Muller le soin de faire la classe, et à Justin celui de préparer madame Corby et sœur Céleste au changement qui venait de s'opérer, ou plutôt qui allait s'opérer dans leur existence au moment où elles y songeaient le moins ; puis il descendit rapidement la rue Saint-Jacques, et, à neuf heures sonnantes, il était étendu au soleil du matin, rue aux Fers, sur son crochet, à côté du cabaret de la *Coquille d'or*, où nous avons vu la Gibelotte faire un compte si fantastique à son féal ami Croc-en-Jambe.

Comme on le voit, Salvator avait assez bien commencé sa journée ; nous apprendrons, dans le chapitre suivant, comment il l'acheva.

XXXIV

LA SOIRÉE D'UN COMMISSIONNAIRE

Le soir, à l'heure dite, la calèche de voyage, parfaitement remise en état par le charron, s'arrêtait à une cinquantaine de pas de la barrière Croulebarbe.

Le postillon, arrivé ventre à terre, et dix minutes avant l'heure convenue, crut d'abord à une mystification, lorsqu'il vit que les personnes qui l'avaient fait venir avec tant de rapidité, non seulement ne se trouvaient pas au rendez-vous, mais encore ne faisaient point mine de paraître.

Au bout de quelques minutes cependant, en apercevant deux jeunes gens qui arrivaient d'un pas rapide et marchant bras dessus, bras dessous, le postillon, qui était descendu de son cheval, se remit en selle, et se tint immobile sans tourner la tête, comme un postillon de pierre.

Salvator et Justin s'approchèrent de la voiture, précédés de Roland, qui, si vite qu'ils marchassent, marchait encore plus vite qu'eux. Salvator ouvrit la portière, déplia le marchepied et dit à Justin :

— Montez !

En entendant ce seul mot, le postillon se retourna, comme s'il eût ressenti quelque commotion électrique, et, en voyant et reconnaissant celui qui l'avait prononcé, il devint écarlate de plaisir.

Soulevant alors lentement son chapeau, il salua Salvator d'un joyeux et respectueux bonjour.

— Bonjour, mon ami ! fit Salvator en souriant et en tendant au postillon sa main fine et aristocratique ; comment se porte ton vieux brave homme de père ?

— Comme un charme, monsieur Salvator ! répondit le postillon ; et, s'il eût su que c'était vous qui voyagiez, il serait venu vous conduire lui-même, malgré ses soixante et seize ans.

— C'est bien ; j'irai le voir un de ces jours. Il demeure toujours à la Bastille ?

— Parbleu ! repartit orgueilleusement le postillon, qui est-ce qui a le droit d'y demeurer si ce n'est lui ?

— Au fait, tu as raison, dit Salvator ; c'est bien le moins qu'un conquérant habite la place qu'il a conquise !

Puis, montant après Justin, qui s'était déjà accommodé dans la voiture :

— Veux-tu monter, Roland ? demanda-t-il à son chien.

Roland secoua la tête.

— Non ? continua Salvator ; tu aimes mieux aller à pied ? Va, Roland ! va !

— Quelle route, monsieur Salvator ? demanda le postillon.

— La route de Fontainebleau. Motus ! tu ne me connais pas.

— Sans vous commander, monsieur Salvator, puisqu'il y a du mystère là-dessous, pouvez-vous dire à un ami où vous allez ?

— A toi, oui, mon petit Bernard. Je vais à la Cour-de-France.

— Et vous vous arrêterez là ?

— Toute la nuit.

— C'est bien, vous ne serez pas espionnés, je vous le promets !

— Que veux-tu dire ?

— Rien, ça me regarde, monsieur Salvator ; rapportez-vous-en à moi ! Faut-il vous enlever l'étape ?

— Non, Bernard, marche ordinaire ; nous n'avons pas besoin d'être à la Cour-de-France avant dix heures.

— Alors, en douceur et au petit trot... Ce n'est pourtant pas comme cela que j'aimerais à vous conduire, monsieur Salvator.

— Et comment voudrais-tu me conduire, mon garçon ?

— Comme j'ai conduit l'empereur en 1815 : cinq lieues à l'heure.

Puis, tout bas :

— Est-ce que vous n'êtes pas notre empereur, vous, monsieur Salvator ? est-ce que, quand vous direz : « Aux armes ! » on ne prendra pas les armes ? est-ce que, quand vous direz : « En marche ! » on ne marchera pas ?

— Eh bien, Bernard ! fit en riant Salvator.

— Chut ! silence ! Bah ! est-ce que les amis de nos amis ne sont pas des amis ? Puisque ce monsieur-là est avec vous, c'est qu'il en est.

Et Bernard fit un signe maçonnique.

— Oui, mon ami, j'en suis, répondit Justin, tu as raison ; et puissé-je être là le jour où, comme tu le disais tout à l'heure, il faudra prendre les armes et marcher !

— Vous voyez, monsieur Salvator, tout va bien ! il ne nous reste qu'à chanter :

Allons, enfants de la patrie !

Et, chantant le refrain national, le postillon enleva ses chevaux d'un coup de fouet.

La voiture partit, soulevant un tourbillon de poussière qui, doré par les derniers feux du jour, la faisait ressembler vaguement au char du soleil descendant du ciel sur la terre.

Nous ne rapporterons pas la causerie des deux amis pendant que l'obscurité s'épaississait graduellement autour d'eux. Comme on le comprend bien, ce fut l'espérance qui devint le sujet principal de la conversation. Encore quatre heures, encore trois, encore deux, on toucherait au sommet de ces félicités humaines qu'on entrevoyait depuis si longtemps à travers d'épais nuages et de noires brumes.

Madame Corby et sœur Céleste avaient été ravies de l'événement qui se préparait, c'étaient deux cœurs croyants, et qui espéraient bien que Dieu n'abandonnerait pas Justin à l'heure du danger. La séparation qui était nécessaire ne pouvait être que momentanée, et l'on se retrouverait réuni au foyer de famille, pour ne plus se quitter jamais.

Tout était donc pour le mieux, et, de ce changement de position, nul ne voyait autre chose que les ineffables promesses et les suprêmes joies.

On s'arrêta à Villejuif le temps de relayer, et l'on repartit.

Salvator se pencha en dehors de la portière et regarda à sa montre ; il était neuf heures et demie.

Au bout d'une heure, on aperçut le profil des fontaines de la Cour-de-France, ou, nommons-les de leur véritable nom, des fontaines de Juvisy, fontaines fastueuses, ornées de trophées et de génies sur un piédestal, véritables types de l'architecture de Louis XV vers le milieu du XVIIIe siècle.

Le postillon s'arrêta, descendit de cheval et ouvrit la portière.

— On y est, monsieur Salvator, dit-il.

— Comment ! c'est toi, Bernard ?

— Eh ! oui, c'est moi.

— Tu as fait deux postes ?

— Sans doute.

— Je croyais la chose défendue.

— Est-ce qu'il y a quelque chose de défendu pour vous, monsieur Salvator ?

— Mais enfin ?

— Enfin, voici comment ça m'est venu. Je me suis dit : « M. Salvator fait un coup pour le bien de la chose ; il a besoin d'un homme qui n'ait ni yeux ni oreilles, mais qui, peut-être bien, soit muni de bons bras. Je suis l'homme ! » Alors, à Villejuif, voici ce que j'ai fait. J'ai dit à Pierre Lenglume, dont c'était le tour de marcher... Ce n'est pas

ça, quiot Pierre, mon ami, ce pauvre Jacques Bernard a une affection aux fontaines de la Cour-de-France : il faut que tu lui cèdes ta place, afin qu'il puisse dire deux mots en particulier à sa particulière, et on payera bouteille au retour. Ça va-t-il ? — Touche là ! » a répondu Lenglumé. J'ai touché, et me voilà ! Maintenant, monsieur Salvator, me suis-je trompé ? Bonsoir : il n'en sera ni plus ni moins, j'aurai dans le ventre cinq lieues de plus que mon compte : un postillon d'amour comme moi ne meurt pas pour si peu. Ne me suis-je pas trompé ? A vos ordres ! et, si l'on se fait casser pour vous la margoulette, on se confectionnera une sous-gueule avec son mouchoir, et l'on ne vous reparlera jamais de la chose.

Salvator tendit la main à Jacques Bernard.

— Mon ami, lui dit-il, je ne crois pas que j'aie besoin de toi aujourd'hui ; mais, sois tranquille, si l'occasion se présente d'utiliser ta bonne volonté, je ne m'en ferai pas faute.

— C'est dit, monsieur Salvator ?

— C'est dit.

— Tope !... Qu'y a-t-il à faire, maintenant ?

— Remonte en selle, et compte à peu près cent cinquante pas.

— Et après ?

— Arrête.

Bernard se remit en selle, et s'arrêta au bout de cent cinquante pas ; puis il descendit et ouvrit la portière.

Salvator mit pied à terre, et s'avança vers le fossé.

A vingt pas de lui, un homme se leva et compta jusqu'à quatre ; Salvator compta jusqu'à huit et marcha droit à l'homme.

L'homme, c'était le général Lebastard de Prémont.

Salvator conduisit le général à la voiture, où il prit place ; puis, montant lui-même derrière lui :

— A Châtillon ! dit-il à Bernard.

— A quel endroit de Châtillon, mon maître ?

— A l'auberge de la *Grâce de Dieu*.

— On connaît ça... Enlevés les poulets d'Inde !

Et, d'un coup de fouet, enlevant ses chevaux, Jacques Bernard prit la route de Châtillon ; et dix minutes après, la voiture s'arrêtait, tremblant sur ses essieux, devant l'auberge de la *Grâce de Dieu*.

Pendant le trajet, Salvator avait présenté Justin au général ; seulement, le général savait qui était Justin, tandis que Justin ignorait complètement qui était le général, et surtout quel service le général lui avait rendu.

On arriva, comme nous l'avons dit, devant l'auberge de la *Grâce de Dieu*.

On se souvient que c'est là que Salvator avait donné rendez-vous à Jean Taureau et à Toussaint-Louverture.

Les deux Mohicans étaient à leur poste, et, chose étrange ! quoiqu'ils y fussent depuis une heure environ, la bouteille qu'ils avaient devant eux n'était pas encore débouchée. On eût pu croire que c'était la seconde ; mais les verres étaient aussi nets que s'ils sortaient de la manufacture.

Tous deux se levèrent en apercevant Salvator, qui était descendu seul de voiture, et seul était entré dans l'auberge.

Salvator regarda autour de lui, et vit que les deux hommes étaient dans un coin et tout à fait isolés.

Jean Taureau comprit la préoccupation du commissionnaire.

— Oh ! vous pouvez parler, monsieur Salvator, dit-il ; personne n'écoute.

— Oui, dit Toussaint-Louverture, vos instructions seulement, et l'on obéira.

— Elles seront courtes, dit Salvator ; je puis avoir besoin de vous cette nuit.

— Tant mieux ! dit Jean Taureau.

— Je puis aussi n'en avoir pas besoin.

— Tant pis ! dit Toussaint-Louverture.

— En tout cas, je vous emmène avec moi.

— Nous voilà.

— Vous ne me demandez pas même où je vous emmène ?

— Pourquoi faire ? Vous savez bien que, quand même ce serait au diable, nous irions, dit Barthélemy Lelong.

— Après ? demanda Toussaint-Louverture.

— Après, je vous placerai où vous devez rester, et, sur votre vie, ne paraissez que lorsque je dirai : « A moi ! »

— Mais si cependant vous courez quelque danger, monsieur Salvator...?

— Cela me regarde.

— Enfin !

— Votre parole que vous ne paraîtrez que quand je dirai : « A moi ! »

— Dame, il faut bien vous la donner.

— Votre parole.

— Foi de Barthélemy Lelong !

— Foi de Toussaint-Louverture !

— C'est bien. — Barthélemy, mets ces cordes dans ta poche ; et toi, Toussaint, mets ce mouchoir dans la tienne.

— C'est fait.

— Maintenant, connaissez-vous le parc de Viry ?

— Pas moi, dit Toussaint.

— Je le connais, moi, dit Jean Taureau.

— Bon ! qu'un des deux le connaisse, cela suffit.

— Eh bien ?

— Eh bien, allez à travers champs, et, quand vous apercevrez un grand mur blanc qui fait équerre avec la route, vous vous arrêterez, et vous vous cacherez aux environs. Je vous retrouverai là.

— C'est compris, répondirent ensemble Jean Taureau et Toussaint-Louverture.

— Bien ! à tout à l'heure, alors ?

— A tout à l'heure, monsieur Salvator.

Les deux Mohicans partirent.

Salvator rejoignit le général Lebastard de Prémont et Justin, qu'il avait laissés, comme nous l'avons dit, dans la voiture.

On reprit le chemin par lequel on était venu jusqu'à Châtillon, et l'on arriva sur la grand'route de Fontainebleau, à l'endroit même où un chemin en pente conduit au pont Godeau, et, de là, au château de Viry.

L'œil exercé de Salvator reconnut deux ombres glissant dans les ténèbres : c'étaient Barthélemy Lelong et Toussaint-Louverture.

On suivit le chemin en pente, on arriva au pont Godeau, et l'on aperçut de loin le mur blanc, qui semblait, la nuit, une rivière coulant à travers la plaine.

On descendit, on remisa la voiture dans un massif d'arbres s'élevant sur un des bas-côtés de la route, et dont la nature semblait avoir fait, exprès pour cette circonstance, un immense hangar ; on recommanda le silence à Jacques Bernard, tout fier d'être pour quelque chose dans le mystérieux événement qui se préparait.

La voiture remisée, au lieu de continuer à suivre le chemin vicinal conduisant à Viry, — Salvator en tête, suivi par Justin, lequel était suivi du général, — on s'engagea dans un petit sentier qui conduisait au mur du château.

On s'avançait *per amica silentia lunæ*, comme dit Virgile, par une des dernières nuits de printemps, ou plutôt par une des premières nuits d'été. L'air était tiède, le ciel plein d'orage, et, à chaque instant, cette même lune, qui, ainsi que nous venons de le dire, prêtait aux voyageurs son silence ami, jouait au jeu de cache-cache, comme font les enfants derrière un arbre, se voilant sous un nuage noir, reparaissant et se revoilant de nouveau.

Ils arrivèrent ainsi tous trois près de la grille que nous connaissons ; ils s'inclinèrent à droite et parvinrent à l'endroit de la muraille que Justin avait l'habitude de franchir. Là, on indiqua au général la manœuvre qu'il s'agissait d'accomplir. Salvator se plaça contre le mur et fit la courte échelle. Justin donna l'exemple en montant le premier, et en sautant de l'autre côté du mur avec une agilité qui prouvait combien lui était familier cet exercice ; le général le suivit, et, quoiqu'il eût quinze ans de plus que Justin, il ne fut point en reste d'adresse et de légèreté.

Roland, croyant que son tour était venu, s'apprêtait, de son côté, à prendre son élan, lorsqu'il fut retenu par un signe de son maître. Celui-ci n'avait point oublié les deux compagnons qui avaient pris les devants, mais que, grâce au fouet de Jacques Bernard, il avait laissés en arrière, et il alla les attendre à l'angle du mur.

Il n'y était pas depuis cinq minutes, qu'il aperçut Jean Taureau et Toussaint-Louverture, dont les deux ombres commençaient à se dessiner à l'horizon comme des silhouettes de géants. L'apparition était d'autant plus fantastique, qu'on les voyait s'approcher sans que l'on entendît le bruit de leurs pas.

Ils arrivèrent ainsi près de Salvator, qui s'aperçut alors qu'ils marchaient pieds nus.

— Bravo ! dit-il à voix basse ; je vous attendais.

— Nous voilà ! répondirent les deux hommes.

— Suivez-moi.

Le charpentier et le charbonnier obéirent.

Arrivé à l'endroit du mur qu'avaient escaladé Justin et le général, Salvator s'arrêta.

— C'est ici ! dit-il.

— Ah ! ah ! fit Jean Taureau, il s'agit de passer de l'autre côté, à ce qu'il paraît ?

— Oh ! mon Dieu, oui, justement ; et l'on va vous montrer comment cela se pratique, ami Jean Taureau, dit Salvator. — Ici, Roland !

Roland vint à son maître, se dressant lui-même contre la muraille sur ses deux pattes de derrière.

Salvator souleva le chien à la hauteur du mur ; celui-ci s'accrocha au chaperon avec ses griffes de devant, et, s'aidant des griffes de derrière, sauta dans le parc. Salvator s'élança, saisit le chaperon avec la main et, à la force du poignet, s'éleva lentement et par une savante gymnastique.

En une seconde, il était à califourchon sur l'arête de pierre.

— Allons, dit-il, à votre tour !

Les deux hommes regardèrent le rempart qui se dressait devant eux.

— Diable ! diable ! fit Jean Taureau.

— Comment ! toi, un charpentier, maître sur maître, maître sur tous !

— Dame, si Toussaint-Louverture n'a pas peur que je ne l'aplatisse et veut me faire la courte échelle, dit Jean Taureau, cela se pourra encore.

— Je n'ai pas peur ! dit Toussaint-Louverture.

— Je pèse cent cinq kilogrammes, je t'en préviens, Toussaint, dit Barthélemy Lelong.

— C'est un peu plus de deux sacs de charbon, répondit Toussaint, et on en a porté jusqu'à trois. Mais moi ?...

— Oh ! une fois que je serai monté, ne t'inquiète plus de rien, toi.

— Monte donc, alors ! dit Toussaint.

Le charbonnier rendit à Jean Taureau le service que Salvator avait rendu, un quart d'heure auparavant, à Justin et au général.

En quelques secondes, Jean Taureau était assis sur le sommet du mur, en face de Salvator. Il était temps ! si peu qu'eût duré l'ascension, Toussaint commençait à plier sous le poids du géant.

— Là ! dit-il.

Et, tirant de sa poche le paquet de cordes, il pratiqua à son extrémité une espèce d'œillet.

— Empoigne-moi cela, dit-il à Toussaint, et solidement.

Toussaint obéit au commandement, et empoigna la corde.

— Tiens-tu ? demanda Jean Taureau.

— Oui.

— Mais ferme, là ?

— Ferme, sois tranquille !

— Alors, dit Jean Taureau, enlevez, c'est pesé !

Et, tirant d'une main Toussaint à lui, il le saisit de son autre main par le collet de sa veste de velours, et l'amena au niveau du chaperon comme il eût fait d'un enfant.

Arrivé là, Toussaint voulut se cramponner des deux mains au chaperon.

— Oh ! ce n'est pas la peine..., dit Jean Taureau.

Et, prenant le charbonnier sous les jambes avec l'autre main, il lui fit franchir la crête de la muraille, et, lui rendant sa position perpendiculaire, abandonnée un instant pour l'horizontale, il le laissa retomber dans le parc.

Puis s'apprêtant à en faire autant :

— A mon tour, dit-il.

Mais Salvator, lui posant la main sur la cuisse en homme qui réclame le silence.

— Ecoute ! dit-il.

— Quoi ?

— Chut !

On entendait dans le lointain le galop d'un cheval.

Ce galop allait se rapprochant.

Puis on entendit un hennissement.

Venait-il du cheval lancé au galop ou des deux chevaux qui attendaient, attelés à la voiture ? C'est ce que ne put distinguer Salvator, l'ombre du cheval et du cavalier commençant d'apparaître juste à la hauteur du massif d'arbres où était cachée la voiture ?

Le cavalier se rapprochait rapidement.

— A terre, Jean Taureau ! à terre ! cria Salvator.

Jean Taureau se laissa tomber plutôt qu'il ne sauta.

Comme il avait déjà fait une fois, Salvator se rejeta dans l'intérieur du parc sans abandonner le chaperon du mur.

Puis, se soulevant à la force des deux mains, il amena ses yeux à la hauteur du chaperon.

Le cavalier passa enveloppé de son manteau.

Malgré le manteau, Salvator reconnut Lorédan de Valgeneuse.

— C'est lui ! dit-il.

Et il sauta légèrement à terre, tandis que Roland faisait entendre un grognement sourd.

— En route ! dit Salvator, il n'y a pas de temps à perdre, si toutefois il n'y a pas déjà trop de temps perdu !

Salvator s'élança à travers le parc, les deux hommes le suivirent.

XXXV

LA NUIT D'UN COMMISSIONNAIRE

Où étaient Justin et Mina ? Là était la question.

Les jours où Mina attendait Justin, elle se tenait près du banc où, pour la première fois, Salvator avait vu la jeune fille ; mais il ne s'était pas encore présenté de circonstance où Justin vint un jour qu'il n'était pas attendu ; en se quittant, les deux jeunes gens convenaient de leur prochain rendez-vous.

Salvator courut du côté du château. Le général, descendu avec Justin, avait suivi ce dernier.

Quand nous disons que Salvator *courut*, nous nous trompons : il était impossible de courir dans ce parc où tout était broussailles, épines, orties, hautes herbes ; où la main de l'homme semblait n'avoir point passé depuis des années, et qui rappelait, à s'y méprendre, la forêt vierge de la rue d'Enfer.

Roland inclinait, avec de sourds gémissements, du côté du massif où était la fosse de l'enfant ; mais Salvator, tout en se frayant un chemin à travers le fourré, retenait le chien près de lui.

On arriva sur le bord de l'étang.

Là, un instant, Jean Taureau et Toussaint-Louverture s'arrêtèrent.

Salvator chercha des yeux la cause de leur hésitation.

— Bon ! dit Toussaint-Louverture, ce sont des statues !

Et, en effet, ce qui avait arrêté court les deux hommes, c'étaient les images mythologiques, mises en mouvement par les allées et venues de la lune, et qui semblaient se détacher de leur base et s'apprêter à courir sus à ces violateurs de leur domaine.

Quant à Roland, il reconnut parfaitement l'étang et voulut y plonger de nouveau ; mais Salvator l'arrêta.

— Plus tard ! plus tard, Roland ! murmura-t-il à demi-voix ; aujourd'hui, nous avons autre chose à faire.

De là, on pouvait voir toutes les fenêtres de la vieille façade. Pas une de ces fenêtres n'était éclairée.

Salvator prêta l'oreille ; il lui sembla — dans une direction tout opposée à celle qu'il avait suivie — entendre la voix de Justin qui appelait Mina.

— L'imprudent ! dit-il. Il est vrai qu'il ne sait pas.

Et il se mit à courir dans la direction de la voix, en disant à ses deux hommes :

— Retournez d'où nous venons, et, quelque chose qui arrive, comme c'est convenu, ne bougez pas que je ne vous appelle.

Les deux hommes s'étaient orientés ; ils reprirent le chemin qu'ils avaient suivi.

Salvator et Roland contournèrent l'étang, choisissant, pour décrire cette courbe, le cercle le plus sombre, c'est-à-dire la rive la plus rapprochée du bois.

Roland courait devant : on eût dit qu'il devinait ce que cherchait son maître.

Le chien et l'homme arrivèrent dans une des allées transversales du parc, au moment où Justin et Mina se jetaient dans les bras l'un de l'autre.

La première personne qu'aperçut Mina en reportant les yeux autour d'elle, fut le général de Prémont. Elle poussa un petit cri de terreur.

— Ne crains rien, chère enfant, dit Justin ; c'est un ami !

En même temps apparaissaient de l'autre côté Salvator et Roland.

— Alerte ! alerte ! dit Salvator ; il n'y a pas une minute à perdre.

— Qu'arrive-t-il donc ? demanda Mina un peu effrayée.

— Il arrive, ma chère Mina, que nous vous enlevons.

— Mina ?... murmura le général. C'est le nom de ma fille !

Et il s'approcha, les bras tendus, vers Mina.

Mais Salvator ne lui laissa pas le temps d'échanger une seule parole avec l'enfant.

— Du silence et de la promptitude ! dit-il. Vous vous raconterez dans la voiture tout ce que vous avez à vous raconter. Pendant deux jours et deux nuits, vous aurez le temps !

Et, aidé de Justin, il entraîna la jeune fille vers l'endroit du mur qu'il s'agissait de lui faire franchir.

— Montez, Justin ! dit Salvator.

— Mais ma pauvre Mina...? demanda celui-ci.

— Montez ! répéta Salvator ; je vous dis qu'il n'y a pas une minute à perdre.

Justin obéit.

— Adieu, monsieur Salvator ! adieu, mon bien bon ami ! murmura la jeune fille en tendant son front blanc au jeune homme.

— Adieu, ma sœur ! adieu ! dit Salvator.

Et il appuya les lèvres sur son front.

— Oh ! moi aussi, dit le général. Un baiser, mon enfant !

Les lèvres du général prirent la place des lèvres de Salvator ; puis, étendant la main sur la tête de Mina :

— Sois heureuse, enfant ! dit-il avec une voix pleine de larmes ; — c'est un père qui n'a pas vu sa fille depuis quinze ans qui te bénit. Adieu !

Et il sépara ces deux dernières syllabes qui, prononcées ainsi, étaient toute une prière, et qui voulaient dire : « Je te recommande à Dieu comme je lui recommanderais ma fille. »

— Allons, allons, dit Salvator, chaque minute a la valeur d'une heure, chaque heure le prix d'un jour !

— J'attends, dit Justin, déjà placé à califourchon sur la crête de la muraille.

— Bien ! dit Salvator.

Et, d'un élan, il se plaça en face de lui.

— Maintenant, dit-il au général, prenez l'enfant entre vos bras, et élevez-la jusqu'à nous.

Le général enleva Mina comme Milon de Crotone eût enlevé un agneau, puis, la soutenant sur la paume de ses mains étendues, il l'approcha du mur. Une fois Mina à la portée des deux jeunes gens, chacun d'eux enlaça sa taille d'un bras, tandis que le général, passant la main sous ses deux pieds réunis, aidait à l'ascension.

Quand Mina fut assise sur le chaperon du mur :

— Et, maintenant, descendez, Justin ! dit Salvator.

Justin sauta dans le chemin.

— Approchez-vous du mur, reprit Salvator ; appuyez-vous-y en y adossant la tête et les deux mains. Bon ! vous êtes bien ainsi.

Puis, à Mina :

— Mon enfant, ajouta-t-il en l'enlevant et en lui faisant faire volte-face, posez chacun de vos pieds sur chacune des épaules de Justin.

La jeune fille exécuta le mouvement commandé.

— Pliez sur vos jarrets, Justin.

Justin plia sur les jarrets.

— Un peu plus que cela.

Justin plia encore.

— Agenouillez-vous.

Justin s'agenouilla.

— A présent, dit Salvator en lâchant les deux mains de Mina, vous êtes sauvée !

— Pas encore ! dit une voix.

Et la détonation d'une arme à feu se fit entendre.

En même temps que la voix disait : « Pas encore ! » et que le coup de feu retentissait, Mina, qui n'était plus qu'à deux pieds du sol, sautait légèrement sur le gazon qui bordait la muraille.

En entendant le coup de pistolet, et en reconnaissant la voix de M. de Valgeneuse, la jeune fille poussa un cri.

— Sauvez-vous ! et bon voyage ! dit Salvator en sautant du mur dans le parc.

Le général s'était déjà élancé du côté où il avait vu la flamme.

— Arrière, général ! dit Salvator écartant violemment M. Lebastard de Prémont pour passer lui-même ; cela me regarde.

Le général lui fit place.

Salvator se précipita vers l'endroit d'où le coup était parti, et se trouva face à face avec M. de Valgeneuse.

— Ah ! je t'ai manqué une première fois, s'écria celui-ci ; mais, de ce coup, je ne te manquerai pas !

Et il abaissa le canon de son pistolet, qui se trouva presque toucher la poitrine de Salvator.

Une seconde de plus, la détente s'abattait, et le jeune homme était mort ; mais, en ce moment, un animal bondissant comme un tigre s'élança et saisit le comte à la gorge : c'était Roland, qui venait au secours de son maître.

En passant, il releva la main qui tenait le pistolet, et le coup partit en l'air.

— Ah ! par ma foi, mon cher monsieur Lorédan, dit Salvator, savez-vous qu'il s'en est fallu de bien peu que vous n'ayez tué votre cousin ?

Sous la secousse imprimée par Roland, le comte de Valgeneuse était tombé à la renverse, et, en tombant, avait lâché le pistolet.

Roland lui ne lâchait pas la gorge.

— Eh ! monsieur, dit le comte en se débattant, allez-vous me laisser étrangler par ce chien ?

— Roland, cria Salvator, ici ! à moi !

Le chien, à son grand regret, lâcha le comte, et, tout grondant, revint s'asseoir près de son maître.

Lorédan se redressa sur un genou, et, en se redressant, tira un stylet de sa poche ; mais, grâce à un nouvel incident, le comte n'eut pas le temps de se servir de l'arme qu'il venait d'appeler à son secours : à sa droite était Jean Taureau, à sa gauche Toussaint-Louverture.

Quand Salvator, parlant à Roland, avait crié : « Ici ! à moi ! » les deux hommes, croyant entendre le signal arrêté, étaient accourus. — On se rappelle que Salvator leur avait recommandé de ne venir que lorsqu'il crierait : « A moi ! »

Jean Taureau, voyant, à la clarté de la lune, briller l'arme dans la main de Lorédan, saisit cette main au-dessus du poignet et serra le bras du comte de telle façon, que l'on entendit craquer l'articulation.

— Allons, dit Jean Taureau, lâchez ce bijou, qui ne peut vous servir à rien, mon bon jeune homme.

Et il redoubla la pression.

Sous les muscles de fer du charpentier, qui lui broyait le poignet, M. de Valgeneuse poussa un cri à peu près pareil à celui que doit pousser un patient que l'on met à la question extraordinaire ; ses doigts furent forcés de s'ouvrir et laissèrent échapper le stylet, qui tomba à ses pieds.

— Ramasse, Toussaint, dit Barthélemy Lelong ; cela pourra nous servir à débourrer nos pipes.

Toussaint se baissa et ramassa le stylet.

— Maintenant, reprit Jean Taureau s'adressant à Salvator, que faut-il faire de M. le comte, notre bourgeois ?

— Mais, répondit Salvator toujours avec le même calme, lui mettre votre mouchoir sur la bouche, et lui lier les mains et les pieds avec les cordes que vous avez dans votre poche.

Toussaint-Louverture tira son mouchoir de sa poche, et Jean Taureau les cordes de la sienne.

Pendant cette opération, Jean Taureau fut obligé de lâcher la main du comte ; celui-ci, dans l'espérance de s'échapper, profita de l'instant de liberté qui lui était laissé, et fit un bond de côté, en criant :

— Au secours !

Mais, en face de lui, il trouva le général, qui, jusque-là, s'était tenu muet et immobile spectateur de ce qui se passait.

— Monsieur, dit le général en présentant le canon d'un pistolet à la hauteur du front de Lorédan, je vous donne ma parole d'honneur que, si vous faites un seul mouvement pour vous échapper, que, si vous jetez un seul cri pour appeler au secours, je vous casse la tête comme à un chien enragé.

— Mais, dit M. de Valgeneuse, j'ai donc affaire à une bande de brigands ?

— Vous avez affaire, répondit Salvator, à des hommes d'honneur, qui ont juré de tirer de vos mains la jeune fille que vous aviez lâchement enlevée.

Et, faisant un signe à Toussaint-Louverture et à Jean Taureau :

— Allons, le mouchoir ! allons, les cordes ! dit-il ; seulement, placez le mouchoir de façon à ce que le prisonnier n'étouffe pas, et ne serrez les cordes que juste ce qu'il faut pour qu'il ne puisse se servir ni de ses pieds, ni de ses mains. Je reviens dans un instant.

— Avez-vous besoin de moi, monsieur ? demanda le général.

— Non, restez là, et présidez à l'opération.

Le général fit de la tête un signe d'assentiment, et Salvator disparut.

Avec une adresse merveilleuse, Toussaint-Louverture appliquait le mouchoir sur la bouche du comte, tandis que Jean Taureau le ficelait de la tête aux pieds, et ralliait l'extrémité de la corde au nœud du mouchoir.

M. Lebastard de Prémont regardait faire, les bras croisés.

Au bout de dix minutes, on entendit le pas d'un cheval assourdi par les grandes herbes de l'allée, et Salvator reparut, tenant, d'une main, en bride, la monture du comte, de l'autre, une pince de fer.

— C'est fait, notre bourgeois, dit Jean Taureau, et bien fait, je vous en réponds !

— Je n'en doute pas, Jean, dit Salvator. A présent, tandis que nous allons assurer monsieur sur son cheval, prends cette pince, et va ouvrir la grille.

Le cheval avait une bride et un filet : on lui enleva le filet, et, avec la mince lanière de cuir, on assujettit le comte de Valgeneuse sur son cheval.

— Là ! fit Salvator ; maintenant, en route !

Toussaint prit le cheval par la bride, et l'on s'avança vers la grille.

Jean Taureau, tenant sa barre à la main comme un suisse, se trouvait près de la grille ouverte.

Salvator s'approcha de lui.

— Tu connais la cabane du bord de l'eau ? dit-il.

— Celle où nous nous sommes réunis il y a quinze jours ?

— Justement.

— Comme la maison de ma mère, monsieur Salvator.

— Bien ! c'est là que vous déposerez délicatement le comte.

— Il y a un lit : il y sera à merveille.

— Vous le garderez à vue, Toussaint et toi.

— A vue, c'est dit.

— Il y a, dans l'armoire, des provisions pour deux jours en viande, en pain et en vin.

— Pour deux jours ? Alors nous le garderons deux jours ?

— Oui. S'il a faim, s'il a soif, s'il désire manger enfin, vous lui débarrasserez la bouche, vous lui délierez les mains, et vous le laisserez boire et manger.

— C'est juste, il faut que tout le monde vive.

— Mauvais proverbe, Jean Taureau, et qui sauvegarde les coquins.

— Ah ! mais, si vous désirez qu'il ne vive pas, monsieur Salvator, reprit Jean Taureau en faisant le geste d'un homme qui appuie son pouce sur la gorge d'un autre homme, il n'y a qu'un seul mot à dire, vous savez.

— Malheureux ! fit Salvator ne pouvant s'empêcher de sourire à l'idée de cet aveugle dévouement.

— Ce n'est pas votre idée ? N'en parlons plus, dit Jean Taureau.

Salvator fit un mouvement pour revenir au groupe formé par le cheval, le jeune homme lié dessus, Toussaint-Louverture et le général.

Jean Taureau l'arrêta.

— A propos, monsieur Salvator? demanda-t-il.

— Quoi?

— Quand faudra-t-il le laisser aller?

— Après-demain, à cette heure-ci. Vous aurez autant de soin du cheval que de l'homme.

— Plus de soin, monsieur Salvator, plus de soin, dit Jean Taureau en secouant la tête; car, à coup sûr, l'homme vaut moins que le cheval!

— A minuit, le cheval sera tout sellé à la porte de la sur son cheval. M. de Valgeneuse avait un faux air de Mazeppa.

— Et, maintenant, général, dit Salvator, refermons la grille et occupons-nous de M. Sarranti.

Aidé du général, en effet, Salvator, referma la grille; puis la grille refermée, il appela Roland. — Roland avait disparu, attiré par une force invincible du côté du banc.

Salvator l'appela une seconde fois d'une voix plus impérative et en le nommant, non plus Roland, mais Brésil.



Élevez-la jusqu'à nous.

cabane: un de vous déliera les cordes, l'autre ouvrira la porte, vous laisserez partir le prisonnier, et lui souhaiterez bon voyage.

— Faudra-t-il retourner à Paris?

— Il faudra retourner à Paris, et toi, Jean Taureau, t'en aller à l'ouvrage comme si de rien n'était, en disant à Toussaint Louverture d'en faire autant.

— C'est tout?

— C'est tout.

— Besogne facile, monsieur Salvator!

— Et honnête, mon cher Barthélemy. Ta conscience peut donc être tranquille.

— Oh! du moment où vous y mettez la main, monsieur Salvator...

— Merci, mon brave!

— Allons, fit Jean Taureau, en route, monsieur le comte!

— Hue, dada! dit Toussaint Louverture en flattant le cheval d'une main, tandis que, de l'autre, il le guidait par le mors.

Jean Taureau en fit autant de son côté, et les deux Mohicans escortant M. de Valgeneuse, se mirent en route pour la cabane du bord de l'eau.

Vu à distance, au clair de lune, ainsi couché et garrotté

Le chien reparut en hurlant tristement; il était évident qu'on le contrariait dans ses plus chers désirs.

— Oui, murmura Salvator, oui, je sais bien ce que tu veux, mon cher Brésil, mais sois tranquille, nous y reviendrons. Derrière, Brésil! derrière!

Le général semblait n'avoir point remarqué cette discussion engagée entre Brésil et Salvator; il baissait la tête, suivant machinalement le jeune homme sans prononcer une seule parole.

Le chêne et le banc qui attiraient l'attention de Brésil dépassés, Salvator s'engagea dans l'allée qui conduisait au château, marchant également en silence.

Au bout de quelques pas, ce silence fut rompu par le général.

— Vous ne sauriez croire, monsieur Salvator, dit celui-ci, de quelle émotion j'ai été saisi à la vue de cette enfant.

— Il est vrai que c'est une charmante créature, répondit Salvator.

— Hélas! dit le général, j'ai aussi une enfant qui doit avoir le même âge... si toutefois elle vit encore.

— Ignorez-vous ce qu'elle est devenue?

— Au moment de mon départ pour la France, je l'ai confiée à de braves gens à qui j'en demanderai compte aussitôt

que je pourrai le faire publiquement. L'heure venue, nous parlerons de cela, monsieur Salvator.

Salvator s'inclina en signe d'assentiment.

— Et ce qui m'a ému surtout, continua le général, c'est que vous avez prononcé le nom de Mina.

— C'est, en effet, le nom de l'enfant.

— C'était aussi le nom de ma fille, murmura le général. Je voudrais bien retrouver ma Mina aussi belle et aussi pure que la vôtre, cher monsieur Salvator.

Et le général, laissant retomber sa tête sur sa poitrine, rentra dans le silence, poussé à se taire par le même sentiment qui l'avait fait parler.

Chacun des deux hommes resta muet pendant quelque temps, suivant la pensée qui le préoccupait.

Ce fut Salvator qui, à son tour, prit le premier la parole.

— Je n'ai qu'une inquiétude, maintenant, dit-il.

— Laquelle ? demanda machinalement le général.

— Ce château n'était habité que par trois personnes : Mina, M. de Valgeneuse et une espèce de gouvernante.

— Mina ! répéta le général, comme s'il trouvait plaisir à redire ce nom.

— Mina est partie avec Justin ; M. de Valgeneuse est aux mains de Jean Taureau et de Toussaint-Louverture, — et ils ne le lâcheront pas, j'en réponds ; — reste la gouvernante.

— Eh bien ? demanda avec un peu plus d'intérêt le général, qui comprenait que Salvator le ramenait à l'affaire qu'ils étaient en train de poursuivre, c'est-à-dire à la disculpation de M. Sarranti.

— Eh bien, répéta Salvator, si elle n'était pas endormie, elle a dû entendre le coup de feu, et, si elle a entendu le coup de feu, elle a dû se sauver à tous les diables.

— Allons à sa recherche, dit le général.

— Par bonheur, continua Salvator, nous avons Brésil, Brésil nous aidera à la retrouver.

— Qu'est-ce, Brésil ?

— C'est mon chien.

— Je croyais qu'il s'appelait Roland.

— Il s'appelle, en effet, Roland, général ; mais mon chien est comme moi, il a deux noms : un qu'il porte en face de tout le monde, et qui correspond à sa vie présente ; l'autre qui n'est connu que de moi, et qui correspond à sa vie passée : — car il faut vous dire que Roland a une existence presque aussi agitée, presque aussi mystérieuse que la mienne.

— Si jamais je suis assez votre ami, monsieur, pour entrer dans le mystère de cette vie..., dit M. de Prémont.

Et il s'arrêta, comprenant que la moindre insistance le faisait indiscret.

— C'est probable, général, dit Salvator ; mais, en attendant, ce sont les mystères de la vie de Brésil qu'il s'agit de sonder.

— Ce n'est pas chose commode, répondit le général ; et, quoique je parle sept ou huit langues, je ne me charge pas de vous servir d'interprète.

— Oh ! entre Brésil et moi, il n'en est pas besoin, général, et vous allez voir comme nous nous comprenons... Et, tenez, vous l'avez vu insouciant, n'est-ce pas ? remarquez comme, au fur et à mesure qu'il approche du château, il s'anime. Ce n'est point pour la lumière qui en sort ou le bruit que l'on y fait, n'est-ce pas ? Vous voyez, il n'y brûle pas une bougie, et son cœur ne bat pas plus que celui d'un cadavre.

Et, en effet, en s'approchant du château, tout muet et sombre qu'était le sourd édifice, Brésil dressait l'oreille, portait le nez au vent, et hérissait son poil, comme s'il se préparait à un combat.

— Voyez, général, dit Salvator ; je vous promets que, si la gouvernante est encore au château, soit à la cave, soit au grenier, nous l'y trouverons, si bien qu'elle puisse être cachée. Entrons, général !

Rien, en effet, n'était plus facile que d'entrer. En sortant pour se promener dans le parc, Mina avait laissé la porte ouverte ; seulement, comme nous l'avons dit, l'édifice n'était éclairé que par la lumière extérieure de la lune.

Salvator tira de sa poche une petite lanterne sourde, et l'alluma.

Brésil, au milieu de l'antichambre, tournait sur lui-même, comme s'il passait l'inspection des objets et reconnaissait les localités ; puis, tout à coup, prenant son parti, il alla donner de la tête contre une porte basse qui semblait conduire aux parties inférieures de la maison.

Salvator ouvrit cette porte.

Brésil se précipita dans un corridor sombre, au bout duquel, par un escalier de six ou huit marches, il descendit dans une espèce de cave où, arrivé le premier, il poussa un hurlement si lugubre, qu'il fit frissonner Salvator et le général, ces deux hommes qui ne frissonnaient pas aisément.

— Eh bien, Brésil, qu'y a-t-il donc ? demanda Salvator ; est-ce que c'est ici, par hasard, que Rose-de-Noël... ?

Le chien, comme s'il eût compris la question de son maître, reprit, tout courant, le chemin qu'il venait de suivre et disparut.

— Où va-t-il ? demanda le général.

— Je n'en sais rien, répondit Salvator.

— Si nous le suivions ?

— Non, s'il avait désiré être suivi, il aurait tourné la tête de mon côté pour me faire signe de le suivre. Il ne l'a pas fait ; nous devons l'attendre ici.

Salvator et le général n'attendirent pas longtemps.

Tandis que tous deux regardaient du côté de la porte, une fenêtre basse vola en éclats, et Brésil tomba entre eux deux les yeux sanglants, la langue pendante ; puis, trois ou quatre fois, il tourna autour de la cave, comme cherchant quelqu'un à dévorer.

— Rose-de-Noël, n'est-ce pas ? dit Salvator au chien ; Rose-de-Noël ?

Brésil hurla avec fureur.

— C'est ici, dit Salvator, que l'on a tenté d'assassiner Rose-de-Noël.

— Qu'est-ce que Rose-de-Noël ? demanda le général.

— Un des deux enfants disparus et que M. Sarranti aurait tenté d'assassiner.

— Tenté d'assassiner ? répéta le général ; ainsi vous en êtes sûr, l'assassinat n'a pas été consommé ?

— Non, par bonheur !

— Et l'enfant ?...

— Je vous l'ai dit, général, l'enfant vit.

— Et vous la connaissez ?

— Je la connais.

— Pourquoi ne pas l'interroger, elle, alors ?

— Parce qu'elle ne veut pas répondre.

— Que faire, en ce cas ?

— Interroger Brésil ; vous voyez qu'il répond, lui.

— Alors, continuons.

— Parbleu ! dit Salvator.

Et l'on revint à Brésil, qui grattait et mordait le sol avec fureur.

Salvator regardait, pensif, la rage du chien.

— Il y a quelqu'un enterré ici, dit le général.

Salvator secoua la tête.

— Non, dit-il.

— Pourquoi non ?

— Parce que je vous ai dit que la petite fille vivait.

— Mais le petit garçon ?

— Ce n'est point ici qu'il est enterré, lui.

— Vous savez où il est enterré ?

— Oui.

— Le garçon est mort, alors ?

— Il est mort !

— Assassiné ?

— Noyé !

— Et la petite fille ?

— La petite fille a failli être tuée d'un coup de couteau, elle.

— Où cela ?

— Ici.

— Et qui a empêché l'assassinat de s'achever ?

— Brésil.

— Brésil ?

— Oui, en brisant cette fenêtre comme il vient de le faire, et, probablement, en se jetant sur l'assassin.

— Mais que cherche-t-il là ?

— Il ne cherche pas, il retrouve.

— Quoi ?

— Regardez.

Salvator abaissa la lanterne et projeta sa lumière sur la dalle du caveau.

— Ah ! fit le général, on dirait des traces de sang.

— Oui, reprit Salvator, c'est une permission du Seigneur que la tache faite par le sang qui sort tiède du corps de l'homme ne s'efface jamais. Ce sang, général, aussi vrai que M. Sarranti est innocent, ce sang sur lequel s'acharne Brésil, c'est le sang de l'assassin !

— Mais ne disiez-vous pas que la petite fille avait failli être tuée d'un coup de couteau ?

— Oui.

— Ici ?

— Probablement.

— Mais Brésil ?

— Il ne s'y trompe point, allez ! — Brésil ! dit Salvator, Brésil !

Brésil s'interrompit et vint à son maître.

— Cherche, Brésil ! dit Salvator.

— Brésil flaira les dalles et s'avança vers un petit caveau qui avait une sortie sur le parc.

La porte du petit caveau était fermée ; il gratta contre la porte en gémissant avec tristesse, et, en deux ou trois endroits, lécha le sol avec sa langue.

— Voyez la différence, général, dit Salvator. Là est tombé le sang de la petite fille. Elle a fui par cette porte ; je vais l'ouvrir, et vous verrez Brésil suivre la trace du sang.

Salvator ouvrit la porte. Brésil s'élança dans le caveau, s'arrêtant deux ou trois fois pour toucher la dalle du bout de sa langue.

— Tenez, dit Salvator, c'est par ici, que s'est enfuie l'enfant, tandis que Brésil luttait avec l'assassin.

— Mais l'assassin, quel est-il ?

— Je crois que c'est une femme... La petite fille, dans ses moments de folie, — parfois la pauvre enfant devient presque folle, la petite fille, dans ses moments de folie, a crié deux ou trois fois. « Ne me tuez pas ! ne me tuez pas, madame Gérard ! »

— Quel effroyable labyrinthe que toute cette histoire ! s'écria le général.

— Oui, dit Salvator ; mais nous tenons une des extrémités du fil, et il faudra bien que nous arrivions à l'autre.

Puis appelant :

— Brésil, dit-il, viens !

Brésil, déjà engagé dans le parc, où il semblait chercher une piste perdue, revint sur l'appel de son maître.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, général, dit Salvator; je sais tout ce que je veux savoir, et il est important, vous vous en souvenez, de ne pas laisser fuir la gouvernante.

— Cherchons donc la gouvernante.

— Allons, Brésil ! allons ! dit Salvator, remontant les marches du cellier et rentrant dans le vestibule.

Brésil suivit son maître. Arrivé dans le vestibule, il hésita un instant : à travers la porte ouverte, il voyait resplendir l'étang, pareil à un miroir d'acier poli, et il se sentait attiré vers l'étang.

Un second appel de Salvator le contint.

Alors il prit l'escalier, mais sans hâte et comme une voie qui devait le conduire, non pas à un but, mais hors du vestibule.

Cependant, arrivé au corridor du premier étage, il s'élança assez rapidement jusqu'au bout ; puis il s'arrêta devant une porte et poussa un grognement tendre et plaintif.

— Serait-ce là que nous allons trouver la gouvernante ? demanda le général.

— Non, je ne crois pas, répondit Salvator ; ce serait plutôt la chambre de l'un des deux enfants. Au reste, nous allons bien voir.

La chambre était fermée à clef ; mais, au premier effort que fit Salvator en poussant la porte, la gâche de la serrure céda, et la porte s'ouvrit.

Le chien s'élança dans la chambre avec un aboiement joyeux.

Salvator ne s'était pas trompé : la première chose qui frappa sa vue fut une alcôve avec deux lits jumeaux ; ces deux lits étaient évidemment des lits d'enfant. Brésil allait joyeusement de l'un à l'autre, appuyait ses pattes de devant sur la couverture, et regardait Salvator avec une expression de joie à laquelle il n'y avait point à se méprendre.

— Voyez-vous, général, dit Salvator, c'était ici la chambre des enfants.

Brésil y fût resté éternellement, il se fût couché entre ces deux lits, il y fût mort.

Mais Salvator le força de sortir en l'appelant avec insistance.

Brésil suivit son maître, la tête basse et tout plaintif.

— Nous reviendrons, Brésil ; nous reviendrons, sois tranquille ! dit Salvator.

Et, comme s'il eût compris ces paroles, le chien monta l'escalier qui conduisait au second étage.

Sur le palier, il s'arrêta ; puis, l'œil ardent, le poil hérissé, avec un grognement terrible, il s'approcha d'une porte.

— Diable ! fit Salvator, nous voici arrivés devant la chambre de quelque ennemi. Voyons un peu cela.

La porte, comme celle du premier étage, était fermée ; mais, comme celle du premier étage, elle céda sous l'effort d'une vigoureuse pression.

Brésil entra, et, aussitôt entré, il aboya d'une façon terrible : sa colère paraissait dirigée contre une commode.

Salvator essaya d'ouvrir ce meuble : les tiroirs en étaient fermés à clef.

Brésil mordait avec rage les poignées des tiroirs.

— Attends, Brésil, attends, dit Salvator ; nous verrons bien ce qu'il y a dans ces tiroirs. En attendant, silence !

Le chien se tut, regardant ce qu'allait faire son maître ; mais ses yeux étincelaient et l'écume lui frangeait la gueule, tandis que l'eau tombait goutte à goutte de sa langue haletante et rouge comme du sang.

Salvator souleva le marbre de la commode, et l'adossa au mur.

Le chien eut l'air de comprendre et d'encourager son maître en piétinant avec fureur.

Puis Salvator tira de sa poche un court poignard avec lequel, en opérant une pesée, il leva un carré de bois.

En voyant ce résultat, Brésil se dressa contre la commode

Salvator plongea sa main par le trou pratiqué, et tira de la commode éventrée un corsage de laine rouge.

Mais avant que le corsage de laine rouge fût sorti de l'excavation, Brésil l'avait saisi à belles dents et arraché des mains de Salvator.

Ce corsage faisait partie du costume national d'Orsola.

Salvator se jeta sur le chien, qui mâchonnait l'étoffe avec rage, à grand'peine, il lui arracha le corsage d'entre les pattes et d'entre les dents

— Je ne me trompais pas, dit Salvator : c'est une femme qui a essayé d'assassiner la petite fille, et cette femme est madame Gérard, ou plutôt Orsola.

Et il tint suspendu de toute la hauteur de son bras le corsage écarlate, après lequel Brésil se mit à sauter avec de féroces aboiements.

Le général restait stupéfait de cette communion de pensées qui montaient du chien à Salvator et redescendaient de l'homme à l'animal.

— Voyez, continua Salvator, il n'y a plus de doute.

Puis, comme sa conviction était faite sur ce point, il réintégra le corsage dans la commode, replaça tant bien que mal le carré de chêne, et reposa le marbre sur le tout.

Le chien grondait, comme si on lui eût arraché l'os le plus succulent.

— Bon, bon, dit Salvator à Brésil, assez ! Tu comprends bien que nous repasserons plus tard, mon brave chien ; mais le plus pressé à cette heure, c'est la gouvernante ; cherchons donc la gouvernante.

Le chien, repoussé de la chambre, sortit en grondant ; mais, une fois sur le palier, il se remit en quête et s'arrêta devant la dernière porte au fond du couloir en jetant des cris d'appel.

— Nous y voici, général, dit Salvator se dirigeant vers la porte devant laquelle Brésil aboyait.

Puis, au chien :

— Il y a quelqu'un là, n'est-ce pas, Brésil ?

Le chien répondit en aboyant plus fort.

— Allons, dit Salvator, quand la police ne fait point sa besogne, il faut faire la besogne de la police.

Puis, présentant la lumière au général :

— Prenez cette lanterne, général, dit-il, et ne me démentez pas.

Le général prit la lanterne, tandis que Salvator nouait autour de sa taille la ceinture blanche qui faisait à cette époque reconnaître les commissaires de police, les magistrats et les officiers ministériels

Puis, frappant trois coups à la porte :

— Au nom du roi ! dit-il.

La porte s'ouvrit.

Alors, en voyant entrer, éclairé par un homme vêtu de noir, un personnage qu'à son écharpe, elle crut reconnaître pour un commissaire de police, la femme qui habitait la chambre, et qui s'était levée en chemise pour ouvrir la porte, tomba à genoux au milieu de l'appartement, en criant :

— *Jésus ! Maria !*

— Au nom du roi, reprit Salvator, femme, je vous arrête !

Celle vers laquelle Salvator étendait la main, mais sans la toucher, semblait une vieille fille de cinquante à soixante ans, hideuse à voir dans le trop simple appareil où elle apparaissait.

Près d'elle, la Brocante eût semblé la Vénus de Milo

Elle poussa un cri de terreur auquel Brésil, dont ce cri avait probablement agacé les nerfs, répondit par un hurlement lugubre et prolongé.

Salvator cherchait à saisir dans l'obscurité une ressemblance quelconque entre l'abominable créature et quelque souvenir de sa propre vie.

— Éclairez donc cette femme, dit-il au général ; il me semble que je la connais.

Le général dirigea la lumière de la lanterne sur le visage de la laide créature

— C'est cela, dit Salvator, je ne me trompais pas

— Oh ! mon bon monsieur, s'écria la gouvernante, je vous jure que je suis une honnête femme !

— Tu mens ! dit Salvator.

— Mon bon commissaire !.. insista la vieille

— Tu mens ! interrompit de nouveau Salvator. Je vais te dire qui tu es, moi : tu es la mère de la [illegible]

— Oh ! monsieur, s'écria la mégère épouvantée

— Tu es cause qu'une charmante créature qui avait été, par erreur, conduite dans un lieu infâme et qui s'y était trouvée avec ta fille, — laquelle n'y avait pas été conduite par erreur, elle ! — poursuivie par tes obsessions, dénoncée par toi, déshonorée par toi, n'a pu survivre à son déshonneur et s'est jetée dans la Seine !

— Monsieur le commissaire, je vous proteste

— Souviens-toi d'Athénaïs, dit impérativement Salvator, et plus de mensonges ni de parjures !

On se rappelle qu'Athénaïs est le nom que portait la fille

du trompette Pouroy avant que Salvator l'eût baptisée du nom de Fragola. Si nous pénétrons un jour, nous le répétons, dans les mystérieux replis de la vie de Salvator, nous y retrouverons, selon toute probabilité, les traces de l'événement auquel le faux commissaire de police faisait allusion en ce moment.

La vieille femme baissa le front, comme si le rocher de Sisyphe venait de lui tomber sur la tête.

— Maintenant, dit Salvator, réponds aux questions que je vais t'adresser.

— Monsieur le commissaire...

— Réponds, ou j'appelle deux hommes, et je te fais conduire aux Madelonnettes.

— Je réponds, je réponds, monsieur le commissaire.

— Depuis quand es-tu ici?

— Depuis le dernier dimanche gras.

— Quand la jeune fille enlevée par M. de Valgeneuse est-elle arrivée au château?

— Dans la nuit du mardi gras au mercredi des Cendres.

— Depuis qu'elle est arrivée au château, M. de Valgeneuse a-t-il permis que cette jeune fille en sortît?

— Jamais!

— Quelle espèce de violence a-t-il employée pour l'empêcher de sortir?

— Il l'a menacée d'accuser son amant de rapt et de le faire condamner aux galères.

— Et cet amant, comment s'appelle-t-il?

— M. Justin Corby.

— Combien M. de Valgeneuse te donnait-il par mois pour garder la jeune fille enlevée?

— Monsieur le commissaire...

— Combien te donnait-il? répéta Salvator d'un ton plus impératif.

— Cinq cents francs.

Salvator regarda autour de lui, et vit un petit meuble ayant la forme d'un secrétaire; il l'ouvrit et y trouva du papier, de l'encre et des plumes.

— Assieds-toi devant ce bureau, dit-il à la femme, et écris la déclaration que tu viens de me faire.

— Je ne sais pas écrire, monsieur le commissaire.

— Tu ne sais pas écrire?

— Non, je vous jure!

Salvator tira un portefeuille de sa poche, chercha dans ce portefeuille un papier qu'il déplia et qu'il mit sous les yeux de la sorcière.

— Si tu ne sais pas écrire, dit-il, qui donc a écrit cela?

« Si tu ne m'as pas donné cinquante francs ce soir, je dis où ma fille t'a connue, et je te fais chasser de ton magasin.

« LA GLOUETTE.

« 11 novembre 1824. »

La vieille femme demeura anéantie.

— Tu vois que tu sais écrire, lui dit Salvator; mal, c'est vrai, mais assez pour que tu obéisses à l'ordre que je te réitère. Allons, écris la déclaration que tu m'as faite tout à l'heure.

Et Salvator, forçant la vieille femme à s'asseoir, lui mit la plume entre les mains, et, tandis que le général l'éclairait, présida à la rédaction de la pièce suivante, qu'elle écrivit d'une écriture immonde, en l'émaillant de fautes de français qui garantissaient l'authenticité de l'autographe. — Nous nous dispenserons de reproduire les fautes, croyant qu'il suffira à nos lecteurs de connaître le texte de la déclaration.

« Moi soussignée, femme Brabançon, dite la Glouette, je déclare que j'ai été engagée au service de M. Lorédan de Valgeneuse à partir du dernier dimanche gras, pour garder une jeune fille nommée Mina, qu'il avait enlevée d'un pensionnat de Versailles. Je déclare, en outre, que la jeune fille enlevée est arrivée au château de Viry dans la nuit du mardi gras au mercredi des Cendres; qu'elle a menacé M. le comte de Valgeneuse d'appeler au secours, mais que M. le comte l'a empêchée de rien faire de pareil, en lui disant qu'il avait les moyens d'envoyer son amant aux galères, et que ce moyen était de le dénoncer comme ayant séquestré une jeune fille mineure; il avait même dans sa poche un mandat d'amener en blanc, qu'il lui montra.

« *Signé* : Femme BRABANÇON, dite *la Glouette*.

Donné au château de Viry,

pendant la nuit du 23 mai 1827. »

Nous sommes obligé d'avouer que Salvator avait été pour quelque chose dans la rédaction de cette pièce; mais, comme elle ne s'écartait point un seul instant de la vérité, nous espérons qu'en faveur de l'intention qui le faisait agir, nos lecteurs lui pardonneront cette pression, plus littéraire encore que morale.

Salvator prit la déclaration, la plia en quatre et la mit dans sa poche; puis, se retournant vers la Glouette :

— Là! dit-il, maintenant, tu peux te recoucher.

La vieille eût préféré rester debout; mais elle entendit, à sa gauche, gronder sourdement Brésil, et elle se jeta sur son lit, comme elle se fût jetée à la rivière pour éviter un chien enragé.

Les dents de Brésil, en effet, semblaient l'effrayer encore plus que l'écharpe du commissaire; c'était tout simple : il avait dû lui arriver vingt fois dans sa vie d'avoir affaire à des gens de justice, tandis qu'il était bien certain que, même dans ses cauchemars les plus terribles, elle n'avait jamais vu un chien de cette envergure.

— Maintenant, dit Salvator, comme tu es la complice de M. de Valgeneuse, qui vient d'être arrêté sous la prévention d'avoir enlevé et séquestré une jeune fille mineure, crime prévu par la loi, je t'arrête et t'enferme dans cette chambre, où, demain matin, M. le procureur du roi viendra t'interroger. Seulement, comme tu pourrais avoir l'idée de t'échapper, je te préviens que je mets une sentinelle sur le palier et une autre en bas, avec ordre de tirer sur toi, si tu ouvres la porte ou la fenêtre.

— *Jésus! Maria!* répéta pour la seconde fois la vieille, mais en tremblant encore plus fort à la seconde fois qu'à la première.

— Tu as entendu?

— Oui, monsieur le commissaire.

— En ce cas, bonne nuit!

Alors, faisant passer le général devant lui, et fermant en dehors la porte à double tour :

— Je vous réponds, général, ajouta Salvator, qu'elle ne bougera pas, et que nous pouvons compter sur une nuit tranquille.

Puis, s'adressant à son chien :

— Allons, en route, Brésil! dit-il, nous ne sommes qu'à la moitié de la besogne.

XXXVI

DISCUSSION A PROPOS D'UN HOMME ET D'UN CHEVAL

Nous abandonnerons Salvator et le général au bas du perron et au moment où ils se dirigent vers l'étang, précédés de Brésil; les suivre, ce serait, on le comprend bien, nous engager dans une route que nous avons déjà explorée.

Jetons d'abord un coup d'œil sur Justin et sur Mina; ce coup d'œil nous ramènera tout naturellement à M. Lorédan de Valgeneuse.

En entendant la détonation du pistolet, Justin et Mina, qui avaient déjà fait quelques pas pour fuir à travers champs, s'étaient arrêtés; et, tandis que Mina, agenouillée dans les blés, priait pour que Dieu gardât Salvator de tout mal, Justin s'était d'un élan accroché au mur, et avait assisté à la lutte qui s'était terminée par la capture de Lorédan.

Les jeunes gens purent donc voir encore de loin le cheval qui, conduit par les deux Mohicans, emportait M. de Valgeneuse. Ils se serrèrent l'un contre l'autre, comme si, ayant longtemps entendu gronder la foudre au-dessus de leur tête, ils la voyaient, enfin, tomber à cent pas d'eux.

Ils s'inclinèrent en signe de remercîment, et prononcèrent, entre deux baisers, le nom de Salvator; puis ils s'enfuirent, cherchant les étroits sentiers où ils devaient poser le pied, de peur d'écraser les bluets. Ils avaient une religion pour cette charmante fleur des champs : car, on se le rappelle, c'était par une nuit de printemps, pareille à celle dont les ailes transparentes frémissaient autour d'eux, que Justin avait, dans un champ de bluets et de coquelicots, trouvé Mina endormie sous l'œil vigilant de la lune, comme la petite fée de la moisson.

Arrivés dans un sentier plus large, ils purent se prendre le bras et marcher de front : au bout de quelques minutes, ils étaient en face du massif où était cachée la voiture.

Bernard reconnut Justin, et, en le voyant accompagné d'une jeune fille, il commença de comprendre le véritable mot du drame dans lequel il jouait un rôle. Il ôta respectueusement son chapeau enrubanné, et, quand la jeune fille et son amant furent confortablement installés dans la calèche, il fit ce signe d'intelligence qui veut dire : « Et maintenant, où faut-il aller? »

— Route du Nord! répondit Justin.

Bernard reprit le chemin qu'il venait de parcourir, et la voiture disparut bientôt sur la route de Paris, qu'il fallait traverser tout entier de la barrière de Fontainebleau à la barrière de la Villette.

Souhaitons un bon voyage aux deux enfants, laissons-les répandre dans le cœur l'un de l'autre toutes les joies et toutes les tristesses dont le cœur de chacun est rempli, et revenons au prisonnier.

Faire entrer M. de Valgeneuse dans la cabane n'était point la difficulté qui arrêta les deux gardiens, et les fit demeurer songeurs à la porte ; c'était d'y faire entrer le cheval !

La cabane se composait d'un simple rez-de-chaussée de quinze pieds de long sur douze de large, sans écurie ni remise. A trois hommes et un cheval dans un pareil appartement, on serait certainement gêné.

— Diable ! fit Jean Taureau, nous n'avions pas songé à cela.

— Ni M. Salvator non plus, répondit Toussaint.

— Imbécile ! dit Jean Taureau, comment voulais-tu qu'il y songeât, lui ?

— Est-ce qu'il ne songe pas à tout ?

— Puisqu'il n'y a pas songé, songeons-y, nous, reprit Jean Taureau.

— Songeons-y, dit Toussaint.

Ils y songèrent ; mais l'imagination n'était pas la partie brillante des deux braves gens.

Enfin, au bout d'un instant de méditation :

— Au fait, la rivière n'est pas loin, hasarda Jean Taureau.

— Comment, la rivière ? s'écria Toussaint-Louverture.

— Dame !

— Noyer le cheval ?

— Le cheval d'un méchant homme ! fit Jean Taureau, avec dédain.

— Le cheval d'un méchant homme peut être un fort honnête cheval ! reprit sentencieusement Toussaint-Louverture.

— C'est vrai... Mais que faire ?

— Si nous le conduisions à l'auberge de la *Grâce de Dieu* ?

— Que tu es bête, même pour un Auvergnat !

— Tu crois ?

— Mais comprends donc : le maître de la *Grâce de Dieu*, en voyant Toussaint-Louverture ou Jean Taureau lui amener un cheval de maître, demandera où est le maître du cheval. Que lui répondras-tu, toi ? Voyons, voyons, dis ! Si tu as quelque chose à lui répondre, prends le cheval, et conduis-le à la *Grâce de Dieu*.

Toussaint secoua la tête.

— Je n'ai rien à dire, fit-il.

— Alors, tais-toi.

— C'est ce que je fais.

Et Toussaint se tut.

Il s'ensuivit un nouveau silence d'une minute, que Jean Taureau rompit le premier.

— Tiens, veux-tu faire une chose ? dit-il à Toussaint.

— Certainement que je veux bien la faire, si elle est faisable.

— Entrons d'abord le particulier dans la maison.

— Oui.

— Une fois rendu à sa destination, je me charge de lui.

— Je m'en chargerais bien aussi, parbleu ! ce n'est pas lui qui nous embarrasse, puisque c'est son cheval.

— Voyons, ne me trouble pas.

— Bon ! voilà que je te trouble !

— Une fois le particulier dans la maison, tu te charges du cheval, toi.

— Je m'en charge !... Mais non, je ne m'en charge pas, puisque je ne sais qu'en faire !

— Attends donc ! Tu te charges du cheval, et tu le reconduis...

— Où ?

— Au château de Viry, entends-tu ?

— Tiens ! c'est vrai, au fait.

— Tu n'aurais pas pensé à ça, toi ! dit Jean Taureau, tout fier de son imaginative.

— Non.

— Et tu trouves l'idée bonne ?

— Parfaite !

— Alors, détachons le particulier, dit Jean Taureau.

— Détachons le particulier, répondit Toussaint-Louverture, qui ne voyait que par les yeux de son ami.

— Mais non !

— Alors, ne le détachons pas.

— Mais si !

— Ah ! je ne comprends plus, dit Toussaint-Louverture, qui commençait à donner sa langue aux chiens.

— Mais que diable as-tu besoin de comprendre ?

— Cependant... pour travailler...

— Contente-toi de tenir le cheval.

— Oui.

— Tu dis : « Détachons-le ; » bon ! si nous le détachons ensemble, personne ne tient plus le cheval.

— C'est vrai.

— Le particulier détaché, rien n'empêche le cheval de partir.

— C'est encore vrai.

— Alors, ne le détachons pas. Je le détache tout seul, et, toi, pendant ce temps, tu tiens le quadrupède.

— Allons-y ! dit Toussaint en saisissant le mors du cheval.

Jean Taureau commença par aller au saule, y prit la clef, et ouvrit la porte de la cabane ; puis, comme il aimait à y voir clair, il alluma une petite lampe.

Enfin, ces préparatifs terminés, il détacha le prisonnier, et l'enleva comme un enfant fait de son polichinelle.

— Maintenant, par file à gauche, *crebleu !* dit Jean Taureau à Toussaint, en emportant le comte dans l'intérieur de la cabane.

Toussaint ne se fit pas répéter deux fois le commandement ; avant que son compère eût tourné le dos, il avait enfourché l'animal, et était parti avec la même rapidité que s'il y eût eu le prix de la Ville de Paris au bout de la course.

En arrivant à la grille du château, il la trouva refermée, et [illegible] la muraille, quand le grognement d'un chien se fit entendre, et que Roland vint poser ses deux pattes sur la traverse de fer.

— Bon ! dit Toussaint dans ce patois auvergnat que méprisait Jean Taureau, si voilà Roland, M. Salvator n'est pas loin.

En effet, presque aussitôt une lumière brilla.

— Ah ! ah ! fit une voix, c'est toi, Toussaint !

— Oui, monsieur Salvator, c'est moi, dit Toussaint tout joyeux. Je vous ramène le cheval.

— Et l'homme ?

— Oh ! l'homme est en sûreté, puisqu'il est dans les mains de Jean Taureau. En tout cas, j'y retourne ; soyez tranquille, monsieur Salvator ! quatre mains valent mieux que deux.

Et, laissant à Salvator le soin de reconduire le cheval à son écurie, Toussaint repartit d'un tel pas, disons-le à sa louange, que, de même qu'il avait semblé disputer le prix de la course à cheval, il eût pu disputer le prix de la course à pied.

XXXVII

OU C'EST M. DE VALGENEUSE QUI COURT LE DANGER, ET OU C'EST JEAN TAUREAU QUI A PEUR

Voyons ce qui s'était passé à la cabane du bord de l'eau en l'absence de Toussaint.

Jean Taureau, ayant fait entrer, ou, pour mieux dire, ayant inséré Loredan de Valgeneuse dans la chambre, le coucha provisoirement, tout ficelé qu'il était comme une momie, sur une longue table de noyer qui tenait le milieu de la pièce, et qui, avec le lit, à moitié enfoncé dans une espèce d'alcôve, en formait le meuble principal.

Vu ainsi roide et sans mouvement, M. de Valgeneuse ne ressemblait pas mal à un cadavre que l'on va disséquer sur la table d'un amphithéâtre.

— Ne vous impatientez pas, mon gentilhomme, dit Jean Taureau, le temps seulement de fermer la porte, et de trouver un siége digne de vous, et je vous rends à une demi-liberté.

Ce disant, Jean Taureau fermait la porte au verrou, et cherchait, suivant son expression, un siége digne de son illustre prisonnier.

M. de Valgeneuse ne répondit point ; mais Jean Taureau ne fit aucune attention à son silence, qu'il trouva d'abord assez naturel.

Alors, continuant :

— Ma foi, mon jeune seigneur, dit-il en attirant à lui du pied un tabouret boiteux qui stationnait mélancoliquement dans un coin de la chambre, nous ne sommes point ici au palais des Tuileries, et il faudra vous contenter de cet objet-là.

Il approcha le tabouret du mur, mit un bouchon sous le pied trop court, comme on ajoute un talon à un soulier pour allonger une jambe, et revint au prisonnier, toujours immobile sur sa table.

Il lui enleva d'abord le bâillon.

— Là ! dit-il, voilà qui va vous aider à respirer un peu.

Mais, à la grande surprise de Jean Taureau, le comte ne fit point entendre cette bruyante aspiration que fait entendre tout homme en recouvrant la liberté ou tout au moins l'usage de la parole.

— Eh bien, mon gentilhomme ? dit le [illegible] plus douce voix.

Mais Loredan ne répondit pas.

— Nous boudons, monsieur le comte ? demanda Jean Taureau en commençant à délier les cordes des bras.

Le prisonnier continua de garder le [illegible] silence.

— Pas le mort, pas le muet [illegible] le maître [illegible] Jean Taureau en enlevait [illegible] les nœuds qui tenaient les mains.

Les mains retombèrent inertes le long du corps.

— Là ! levez-vous maintenant, si c'est votre bon plaisir, monseigneur.

M. de Valgeneuse ne bougea pas plus qu'une souche.

— Ah çà ! dit Jean Taureau, savez-vous par hasard que

je vais vous mettre en lisières, et vous faire marcher comme une nourrice fait de son nourrisson ? Non, merci ! j'ai assez travaillé ce soir.

Mais le comte ne donna point signe de vie.

Jean Taureau s'arrêta et regarda du côté le prisonnier, immobile et muet dans l'ombre.

— Diable ! diable ! dit-il, inquiet de ce silence absolu : est-ce que nous aurions un peu tourné de l'œil, pour faire de la peine à notre ami Jean Taureau ?

Et il alla prendre la lampe, et l'approcha du visage de M. de Valgeneuse.

Les yeux du jeune homme étaient fermés ; sa figure était blême ; de son front ruisselaient des gouttes de sueur froide.

— Bon ! dit Jean Taureau, c'est moi qui ai eu la peine, et c'est lui qui sue à présent. Drôle de particulier, va !

Mais, remarquant la pâleur mortelle qui couvrait le visage du comte :

— Par ma foi ! murmura-t-il, j'ai peur qu'il ne fasse le mort pour le bon motif !

Et Jean Taureau remua et secoua son prisonnier en tous sens.

Celui-ci se laissa remuer et secouer comme un cadavre.

— Sacredié ! s'écria Jean Taureau en jetant sur le comte des yeux hagards, sacredié ! est-ce que nous l'aurions étouffé sans le faire exprès ?... Eh bien, M. Salvator va être content ! Vilain homme, va ! ces riches ne font jamais rien comme les autres.

Jean Taureau regarda tout autour de lui et aperçut dans le coin de la chambre une immense cruche pleine d'eau.

— Ah ! dit-il, voilà justement ce que je cherchais !

Il alla à la cruche, l'enleva et, montant sur un escabeau qui était près de la table, il établit, par l'inclinaison du vase, une cascade de quatre ou cinq pieds, qui, à l'endroit de sa chute, rencontra le visage de M. de Valgeneuse.

Les premières gouttes ne semblèrent produire aucun effet sur le comte ; mais il en fut autrement des secondes.

Au filet d'eau qui lui descendait sur la tête au contact de cette douche glacée, M. de Valgeneuse poussa un soupir, soupir qui rassura Jean Taureau, dont le front commençait à sentir, de son côté, de nombreuses gouttes de sueur.

— Ah ! sacredié ! s'écria-t-il en respirant bruyamment, comme si on lui eût ôté de dessus la poitrine un poids de cinq cents livres, vous m'avez fait une fière peur, mon maître ; vous pouvez vous en vanter !

Il descendit de l'escabeau, remit la cruche en place, et se rapprocha de son prisonnier.

— Eh bien, lui dit-il d'un air goguenard qui lui était revenu avec la certitude que le comte n'était pas mort, nous avons donc pris un joli petit bain ? Cela doit aller mieux présentement, mon gentilhomme.

— Où suis-je ? demanda Lorédan, comme le demandent, je ne sais pourquoi, après leur évanouissement, toutes les personnes qui reviennent à la vie.

— Vous êtes dans la chambre d'un ami dévoué, répondit Jean Taureau en détachant les cordes qui liaient encore les jambes du prisonnier ; et, si vous voulez descendre de votre piédestal et vous asseoir, vous en êtes absolument le maître.

M. de Valgeneuse ne se fit point répéter l'invitation : il se laissa glisser le long de la table et se trouva debout ; mais ses pieds engourdis ne purent le porter : il chancela.

Jean Taureau le reçut dans ses bras, le conduisit au tabouret et l'adossa contre le mur.

— Là ! êtes-vous bien ici ? dit Jean Taureau en s'accroupissant sur les talons pour mettre sa tête au niveau de celle de M. de Valgeneuse.

— Et maintenant, demanda dédaigneusement le comte, que voulez-vous faire de moi ?

— Ma société la plus intime, monsieur le comte : la mienne et celle d'un ami, absent pour le quart d'heure, mais qui ne peut tarder à revenir.

Comme Jean Taureau disait ces mots, on frappa à la porte d'une certaine façon.

Jean Taureau connaissait cette façon de frapper ; en conséquence, il alla ouvrir, et l'on vit paraître Toussaint-Louverture, dont le visage noir marbré de taches blanches, — phénomène causé par la sueur qui dégouttait de son front, — fit à M. de Valgeneuse l'effet du visage tatoué d'un Indien.

— C'est fait ? demanda Jean Taureau à son ami.

— C'est fait, répondit Toussaint.

Et se tournant vers M. de Valgeneuse :

— Salut à la compagnie ! dit-il.

Puis, à Jean Taureau :

— Pourquoi donc est-il mouillé comme cela ? demanda-t-il.

— Ne m'en parle pas, répondit Jean Taureau en haussant les épaules ; depuis ton départ, je suis occupé exclusivement à asperger ce gentilhomme.

— Que veux-tu dire ? demanda Toussaint, qui n'avait [illegible].

— Je veux dire que monsieur s'est trouvé mal, ajouta Jean Taureau avec mépris.

— Trouvé mal ! répéta Toussaint sur le même ton.

— Mon Dieu, oui.

— Et en l'honneur de quel saint ?

— Sous prétexte d'un méchant bâillon que nous lui avions mis sur la bouche.

— C'est incroyable ! fit le charbonnier.

Pendant ce temps, M. de Valgeneuse regardait les deux hommes en face, et probablement l'inspection n'était pas rassurante, car sa bouche, déjà à demi ouverte, se referma sans proférer une parole.

En effet, la mine de Toussaint et de Jean Taureau était quelque peu rebarbative ; et, si M. de Valgeneuse eût eu la moindre velléité de fuir, la vue seule du colosse, debout devant lui, lui eût fait bien vite renoncer à ce périlleux dessein.

Il se contenta donc pour le moment de baisser la tête et de méditer.

XXXVIII

LE VIN DU CRU

Pendant que le comte méditait, Jean Taureau alla vers une armoire, l'ouvrit, en tira une bouteille et deux verres qu'il apporta sur la table ; mais, s'apercevant qu'ils étaient trois, il fit un second voyage à l'armoire et rapporta un troisième verre ; seulement, ce troisième verre, il ne le rapporta qu'après l'avoir lavé, essuyé et rincé avec le plus grand soin, puis il le mit sur la table devant M. de Valgeneuse et presque à la portée de sa main.

Alors, il fit signe à Toussaint-Louverture de s'asseoir, s'assit lui-même, et, élevant le goulot de la bouteille au-dessus du verre de son prisonnier :

— Mon gentilhomme, dit-il avec toute la courtoisie dont il était capable, on est geôlier, mais on n'est pas bourreau. Vous devez avoir aussi soif que nous ; voulez-vous accepter un verre de vin ?

— Merci ! répondit laconiquement M. de Valgeneuse.

— C'est sans façon, mon jeune maître ? continua Jean Taureau tenant toujours la bouteille suspendue.

— Merci ! répéta une seconde fois et encore plus sèchement que la première, M. de Valgeneuse.

— A votre guise, monsieur ! dit à son tour Jean Taureau avec cet accent qui lui était particulier quand on venait de lui chatouiller désagréablement l'épiderme.

Puis, remplissant le verre de Toussaint au lieu de remplir celui du comte :

— A ta santé, Toussaint ! dit-il.

— A ta santé, Jean ! répondit celui-ci.

— A la mort des méchants !

— A la vie des braves !

Le prisonnier frissonna en entendant prononcer ce toast énergique par ces deux hommes résolus.

Jean Taureau avala le contenu de son verre d'un seul trait et, reposant brusquement le verre sur la table :

— Ma foi, dit-il, cela fait du bien par où cela passe. J'avais soif.

— Moi aussi, dit Toussaint, imitant le mouvement.

— Encore une tournée, Toussaint !

— Encore une tournée, Jean !

Et, sans porter de toast cette fois, chacun avala son verre de vin d'un seul trait.

Cette promptitude d'absorption suggéra une idée à M. de Valgeneuse.

Il attendit l'occasion de la mettre à profit ; cette occasion ne tarda point à se présenter.

Jean Taureau s'était retourné vers le prisonnier, et, croyant lui voir un visage moins refrogné, lui, naturellement bon comme tous les gens forts :

— Vous avez bien tort de bouder contre votre ventre, dit-il. Voyons, une seconde et dernière fois, mon gentilhomme, j'ai l'honneur de vous offrir un verre de ce vin ; vous plaît-il de l'accepter ?

— Vous me l'offrez si galamment, monsieur, répondit le comte, que je suis fâché de vous avoir refusé une première fois.

— Ce n'est rien ; il est encore temps de réparer la chose. Tant qu'il y aura du vin dans la bouteille et des bouteilles dans l'armoire, vous pouvez revenir là-dessus.

— Alors, dit le comte, j'accepte !

— A la bonne heure, mon maître, dit Jean Taureau d'un air de franche humeur, et en remplissant le verre du comte jusqu'au bord.

Puis, s'adressant à son compagnon :

— Une autre bouteille, Toussaint ! dit-il.

Et ce fut au tour du charbonnier d'aller à l'armoire, et d'en rapporter une bouteille.

Jean Taureau la lui prit des mains, comme s'il craignait son inexpérience, et remplit les deux verres vides.

Puis, tendant son verre et faisant signe à Toussaint de l'imiter :

— A votre santé, monsieur le comte ! dit-il.

— A votre santé, notre bourgeois ! répéta Toussaint.

— A la vôtre, messieurs ! répondit Lorédan, qui crut faire une concession immense en donnant le titre de *messieurs* aux deux Mohicans.

Puis, ce toast porté, tous trois vidèrent leurs verres : Jean Taureau et Toussaint-Louverture, d'un seul trait, M. de Valgeneuse lentement et en s'y reprenant à trois ou quatre fois.

— Dame, dit Jean Taureau en faisant claquer sa langue, je ne prétends pas vous donner ce vin-là pour un bourgogne vieux-mâcon ou pour un bordeaux-laffitte ; mais vous connaissez le proverbe : « La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a ! »

— Mais je vous demande pardon, dit Lorédan faisant un visible effort pour soutenir la conversation, et surtout pour achever de vider son verre. Ce vin-là n'est pas mauvais du tout ; c'est du vin de pays ?

— Certainement que c'est du vin de pays, exclama Toussaint-Louverture, comme s'il existait du vin qui ne fût pas de pays !

— Mon cher ami, observa Jean Taureau, il y a, d'abord, celui que l'on fabrique à Paris ; mais ce n'est point cela que M. le comte nous fait l'honneur de nous dire. Du *vin de pays* signifie du vin qui a été récolté dans le pays où l'on se trouve.

— Du vin du cru, si vous l'aimez mieux, mon ami, dit gracieusement le jeune homme.

— Oh ! pour être du cru, dit Jean Taureau, il en est et n'en rougit pas.

— Je crois bien, ricana Toussaint-Louverture, qui saisissait au bond la plaisanterie de son ami Jean Taureau, il est blanc.

— Et j'ajouterai, continua le charpentier, si j'ai à former un vœu, que mon vœu est de n'en jamais boire de plus mauvais.

— Je fais le même vœu que mon ami, dit Toussaint-Louverture en s'inclinant, non pas devant le comte, mais devant la divinité à laquelle il adressait son vœu.

— J'en ai bu trop peu pour en avoir une juste opinion, dit M. de Valgeneuse.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, mon gentilhomme, reprit Jean Taureau en se levant, il y en a encore une cinquantaine de bouteilles semblables dans l'armoire, si le cœur vous en dit.

— Je ne vois guère que ce moyen de passer gaiement les quelques heures que nous avons à rester ensemble, dit le prisonnier, et, si cette récréation est de votre goût, je suis votre homme.

— Parlez-vous franchement ? demanda Jean Taureau en se retournant.

— Vous allez voir, dit résolument M. de Valgeneuse.

— Bravo ! s'écria Toussaint ; voilà un prisonnier comme j'aime les prisonniers !

Jean Taureau alla à l'armoire et revint armé ou paré, comme on voudra, de huit bouteilles de la plus belle encolure.

Lorédan sourit en voyant les deux Mohicans tomber si naïvement dans le piège qu'il leur tendait, lequel piège a naturellement été deviné par nos lecteurs.

C'était une assez bonne combinaison, en effet : faire boire deux hommes qui aimaient le vin, rien n'était plus facile, les faire boire jusqu'à ce qu'ils perdissent l'usage de leur raison, rien n'était plus facile encore.

Lorédan, ce parti une fois arrêté, tendait donc assez bravement son verre et buvait d'aussi bonne grâce que possible.

On vida de cette façon deux bouteilles, et M. de Valgeneuse trouva le vin si bon, qu'il fit déboucher deux autres flacons.

— Ah ! vous y allez crânement, mon camarade ! dit Jean Taureau, qui, voyant son prisonnier boire aussi bien que lui, commençait à se familiariser et à traiter d'égal à égal avec le comte.

— Dame, on va comme on peut, répondit Valgeneuse avec une apparente bonhomie.

— Ne vous y fiez pas, cependant, mon gentilhomme, observa Jean Taureau : c'est un vin traître.

— Croyez-vous ? demanda le prisonnier d'un air de doute.

— Oh ! j'en réponds, moi ! dit Toussaint-Louverture en levant la main comme s'il prêtait serment. Quand j'en ai bu seulement trois bouteilles, bonsoir la compagnie ! je m'en vais : il n'y a plus personne.

— Bah ! fit Valgeneuse toujours d'un air de doute, un gaillard comme vous ?

— Aussi vrai que j'ai l'honneur de vous le dire, répondit Toussaint. Je vais, moi, à trois, à trois et demie. Lui, Jean Taureau, qui est un colosse, va à quatre ; mais, au dernier verre, patatras ! le bon sens déménage, mon homme devient furieux, et il casse les côtes à tout le monde ! — N'est-ce pas, Jean ?

— On le dit, répondit simplement le colosse.

— Et, toi, tu le prouves.

Ce dernier renseignement, fort instructif d'ailleurs pour M. de Valgeneuse, faisait entrevoir au prisonnier, dans un avenir assez rapproché, des chances si hasardeuses, que celui-ci, en voyant déboucher la septième bouteille, étendit la main au-dessus de son verre, en disant :

— Merci, j'ai assez bu.

Jean Taureau releva le goulot de la bouteille, et regarda fixement M. de Valgeneuse.

XXXIX

OÙ M. DE VALGENEUSE DÉCLARE FORMELLEMENT QU'IL NE SAIT NI CHANTER NI DANSER

Le regard de Jean Taureau avait cette expression farouche que donne à certaines physionomies un commencement d'ivresse.

— Ah ! dit-il, vous avez assez bu ?

— Oui, répondit Lorédan, je n'ai plus soif.

— Bon ! comme si l'on ne buvait que tant qu'on a soif, dit Toussaint ; mais, si l'on ne buvait jamais que tant qu'on a soif, on ne boirait jamais qu'une ou deux bouteilles.

— Toussaint, dit Jean Taureau, il paraît que monsieur ne connaît pas le proverbe, un proverbe bien connu pourtant.

— Quel proverbe ? demanda Lorédan.

— « Quand le vin est tiré, il faut le boire. » A bien plus forte raison quand la bouteille est débouchée.

— Eh bien ? fit Lorédan.

— Eh bien, il faut la vider !

Lorédan tendit son verre.

Jean Taureau le remplit.

— A toi, maintenant, dit-il en tournant le goulot de la bouteille vers son ami, comme un artilleur tourne la gueule du canon vers l'endroit qu'il veut attaquer.

— Allons-y gaiement, dit Toussaint, qui oubliait que, n'étant pas dans un de ses bons jours, à cause des émotions qu'il avait éprouvées, il allait, par ce dernier verre de vin, non seulement combler la mesure, mais encore la faire déborder.

Et, vidant rapidement son verre, il entonna je ne sais quelle chanson bachique dont les assistants ne purent comprendre un seul mot, attendu qu'elle était en patois auvergnat.

— Silence ! dit Jean Taureau avant que le premier couplet fût fini.

— Pourquoi silence ? demanda Toussaint.

— Parce que cela peut être fort goûté dans la capitale de l'Auvergne, mais que c'est mal apprécié à Paris et dans la banlieue.

— C'est pourtant une *cholie chanchon* ! dit Toussaint.

— Oui, mais j'en aime mieux une autre... J'aime mieux, par exemple, celle que M. le comte va nous chanter.

— Comment, celle que je vais vous chanter ? fit Lorédan.

— Sans doute ! Vous devez savoir de *cholies chanchons*, vous, comme dit mon ami Toussaint-Louverture.

Et Jean Taureau se mit à rire, de ce rire hébété précurseur de l'ivresse.

— Vous vous trompez, monsieur, dit froidement Valgeneuse, je n'en sais pas.

— Vous ne savez pas une pauvre chanson à boire ? insista Jean Taureau.

— Ou ! à boire ou à manger, peu importe ! dit Toussaint. J'aimerais même mieux à manger qu'à boire, attendu que je commence à avoir plus faim que soif.

— Y sommes-nous, camarade ? demanda Jean Taureau en s'apprêtant à battre la mesure d'une main dans l'autre.

— Je vous jure que, non seulement je ne sais pas de chanson, dit M. de Valgeneuse un peu effrayé du ton avec lequel Jean Taureau lui faisait cette prière, mais encore que je ne sais pas chanter.

— *Vous pas savoir chanter ?* dit Toussaint, à qui son ami reprochait de parler auvergnat, et qui essayait de se soustraire à ce reproche en parlant nègre. *Moi pas croire vous !*

— Je vous proteste que je ne sais pas chanter, reprit Lorédan. Je le regrette, puisque cela paraît vous être agréable ; mais c'est au-dessus de mes moyens.

— Voilà qui est fâcheux, dit Jean Taureau avec humeur ; car cela vous aurait diverti un moment, et moi aussi.

— Je le regrette doublement alors, répondit Valgeneuse.

— Ah ! fit Toussaint.

— Quoi ?

— Une idée !

— Dis !

— Mais enfin, si j'ai une idée, moi ! insista Toussaint.

— Dis-la, ton idée, voyons.

[illegible] pas [illegible] Vert [illegible] se décourager [illegible]

Puis [illegible] d'une voix avinée

— Voyons [illegible] quelque chose, monsieur le comte.

— Comment! [illegible] danse quelque chose? répondit Valgeneuse [illegible]

[illegible] Toussaint.

[illegible] sans [illegible]

[illegible] pas [illegible] je dansais [illegible]

[illegible]

— [illegible] N'allez-vous pas déranger la bonne [illegible]

— [illegible] danser [illegible]

— Je ne vous dis pas de danser une [illegible] qu'une autre [illegible] Toussaint. Dansez [illegible] si vous voulez, mais dansez quelque chose. — N'est-ce pas, Jean, qu'il faut que M. le comte [illegible] quelque chose?

— Ce serait avec plaisir que je verrais danser M. le comte...

— Entendez-vous, notre bourgeois?

— Mais...

— Laissez donc achever votre ami; vous voyez bien qu'il y a un *mais*, dit Lorédan.

— Mais, continua [illegible] Jean Taureau, pour danser, il faut de la musique.

— Naturellement, et M. Jean Taureau a raison! s'écria Valgeneuse, qui pensait avec effroi que, si le colosse était du même avis que son compagnon, il allait être forcé de danser un pas pour le plaisir des deux Mohicans.

— C'est donc bien difficile à faire, de la musique? dit Toussaint, que le vin rendait à la fois entêté et inventif.

— Je ne sais pas si c'est difficile, dit naïvement Jean Taureau, attendu que je n'ai jamais essayé d'en faire; je crois cependant que, pour faire de la musique quelconque, il faut d'abord un instrument. — N'est-ce pas, monsieur le comte?

— Mais sans doute! dit Lorédan en haussant les épaules.

— De quoi! un instrument? répliqua Toussaint. Nous en avons tous un sur [illegible] d'instrument.

Et, ce disant, Toussaint arrondit sa grosse main noire en forme de trompe dont le pouce formait l'embouchure, et, rapprochant cette embouchure de ses lèvres, il se mit à sonner *le Roi Dagobert*.

Puis, se retournant vers Jean Taureau :

— Ce n'est donc pas un bon instrument, cela? dit-il.

— Oui, répondit Jean Taureau s'entêtant dans son opposition, mais pour la chasse et non pour la danse.

— C'est vrai, dit Toussaint, qui se rendait facilement aux objections quand il les trouvait justes; mais, alors, si on ne chante pas, si on ne danse pas, buvons!

— A la bonne heure! se hâta de dire M. de Valgeneuse, oui, buvons!

Mais il se hâta trop et le dit avec un trop grand sentiment du désir qu'il avait, non pas de boire lui-même, mais de faire boire ses deux compagnons. Jean Taureau le regarda sans trop comprendre encore, il est vrai, le plan de M. de Valgeneuse (le brave homme ne supposait pas que le vin pût jamais devenir un poison); cependant il flaira un danger et, remettant sur la table la bouteille qu'il avait déjà empoignée par le cou pour verser à boire à Toussaint :

— Non, dit-il, tu as assez bu, Toussaint!

— On n'a jamais assez bu, mon ami Jean.

— C'est généralement vrai, dit le charpentier; mais aujourd'hui c'est faux.

— Cependant, hasarda le prisonnier, c'est vous qui m'avez provoqué, et je [illegible] pas [illegible] à boire, moi.

— Vous, mon gentilhomme, reprit Jean Taureau en le regardant de travers, vous, c'est autre chose : vous êtes libre de boire à [illegible] si c'est votre fantaisie. Je vous ai dit qu'il y avait encore quarante bouteilles dans l'armoire. Tendez votre verre!

Lorédan tendit son verre, et Jean Taureau le remplit aux deux tiers, puis il reposa la bouteille sur la table.

— Mais vous? dit M. de Valgeneuse.

— Moi! répondit Jean Taureau, j'ai assez bu. Toussaint vous a dit que je devenais [illegible] quand j'avais un verre de vin de trop en tête; il [illegible] je ne boirai plus.

— Encore un verre pour me faire raison, dit Valgeneuse, qui ne voulait pas avoir l'air de comprendre la cause de [illegible] de Jean Taureau, quoiqu'il la comprît très [illegible]

— [illegible] le voulez! dit le [illegible] en le regardant [illegible]

[illegible]

— [illegible] dit le colosse en se versant un nouveau verre de vin.

— Et moi? dit Toussaint.

— Toi, pas! dit brutalement Jean Taureau.

— Pourquoi, moi, pas?

— Parce que j'ai décidé que tu ne boirais plus.

Toussaint [illegible] un grognement sourd [illegible] de [illegible] mais n'insista point davantage.

Puis Jean Taureau, levant son verre à la hauteur de ses lèvres :

— A votre santé! dit-il.

— A la vôtre! répondit M. de Valgeneuse.

Le verre de Jean Taureau n'était pas tout à fait plein; il put donc, à travers le cercle vide, observer le prisonnier. Il [illegible] le verre tout entier de sa main, le porter rapidement à ses lèvres, et le reposer sur la table après avoir fait un singulier mouvement.

En même temps, le charpentier sentit à ses pieds une [illegible] comme s'il les avait dans une mare d'eau.

Il leva le pied, le tâta de la main : son soulier était ruisselant.

Alors il prit une lampe, s'abaissa vers la terre, et, la reposant sur la table :

— Il faut convenir, dit-il en s'avançant le poing levé sur le prisonnier, que vous êtes une fière canaille!

Toussaint-Louverture s'élança, et, saisissant des deux mains les poignets du charpentier :

— Ah! dit-il, je vous avais bien prévenu qu'il avait le vin mauvais. Vous n'avez pas voulu me croire! maintenant, tirez-vous de là comme vous pourrez.

XL

OÙ JEAN TAUREAU ET TOUSSAINT-LOUVERTURE TROUVENT UNE OCCASION DE FAIRE LEUR FORTUNE ET NE LA FONT PAS

M. de Valgeneuse s'était déjà mis sur la défensive : il avait pris une bouteille de chaque main, et il attendait que Jean Taureau fût à sa portée pour les lui briser sur la tête.

Jean Taureau se baissa, prit un tabouret par le pied et fit un pas vers M. de Valgeneuse.

— Mais qu'a-t-il donc fait? demanda Toussaint.

— Regarde sous la table, dit Jean Taureau.

Toussaint prit à son tour la lampe et regarda.

— Ah! s'écria-t-il en voyant la brique qui transparaissait à travers le vin blanc, du sang!

— Du sang! dit Jean Taureau. Si ce n'était que du sang, ce ne serait rien : avec du pain, on refait du sang; mais le vin, on ne le fait qu'avec du raisin, et la vigne a été gelée cette année.

— Comment! c'est son vin qu'il a jeté? s'écria Toussaint du ton de la plus violente colère.

— C'est son vin!

— Oh! en ce cas, comme tu l'as dit, c'est un misérable! Assomme!

— J'attendais ta permission, Toussaint, dit Jean Taureau en essuyant avec sa manche son front ruisselant de la sueur de la colère.

— Vous avez entendu que, si vous faites un pas de plus, je vous casse la tête, dit Valgeneuse.

— Ah! ce n'est pas assez de répandre le vin! vous voulez encore casser les bouteilles? dit Jean Taureau; car c'est la bouteille que vous casserez et non ma tête, je vous en préviens.

— Frappe donc, Jean, cria Toussaint; pourquoi donc ne frappes-tu pas?

— Parce que je suis redevenu raisonnable, dit Jean Taureau, et j'espère que M. le comte va le redevenir à son tour.

Puis, d'une voix ferme et parfaitement calme :

— N'est-ce pas, monsieur de Valgeneuse, dit-il, que vous allez lâcher ces deux bouteilles, hein?

M. de Valgeneuse fronça le sourcil; son orgueil livrait un combat terrible à sa raison.

— Eh bien, demanda Jean Taureau, les lâchons-nous? ne les lâchons-nous pas?

— Oh! Jean, hurla Toussaint, je ne te reconnais plus.

— Les lâchons-nous? Voyons, continua Jean Taureau, une, deux... Prenez garde, ou je compte la troisième sur votre tête!

Lorédan abaissa les bras et posa doucement les bouteilles sur le [illegible] de la cheminée.

— C'est bien! Et maintenant, allons gentiment nous rasseoir [illegible] première place.

Lorédan réfléchit probablement que le meilleur moyen d'apprivoiser une bête sauvage, c'était de ne pas l'irriter.

En conséquence il obéit froidement au second ordre comme il avait obéi au premier.

Puis, déjà sans doute, une nouvelle combinaison s'était faite dans son esprit et il était résolu d'user d'un moyen qui lui donnait plus de chances que la force.

— Toussaint mon ami, dit Jean Taureau, reporte-moi ces deux bouteilles-là à l'armoire et renferme-les-y à clef. Elles n'auraient jamais dû en sortir.

Toussaint exécuta le commandement.

— Et maintenant, vous monsieur le comte, reprit Jean Taureau en prenant la clef des mains de son compagnon, avouez une chose.

— Eh bien, dit Loredan, je vais vous trouver un sujet de conversation, moi.

— Vous êtes bien aimable, monsieur le comte, dit en grommelant Jean Taureau.

— Vous me faites l'effet de braves gens, un peu vifs peut-être, continua Loredan, mais braves au fond.

— Vous avez découvert cela, vous? dit Jean Taureau en haussant les épaules.

— J'aime les braves gens, moi, continua le comte.

— Vous n'êtes pas dégoûté! dit le charpentier toujours du même ton.



Je vous avais prévenu qu'il avait le vin mauvais.

— Laquelle? demanda le comte.

— C'est que vous voulez nous faire boire jusqu'à ce que nous eussions perdu la raison, et profiter de notre ivresse pour vous échapper.

— Vous avez bien profité de votre force pour me faire prisonnier, vous, répliqua assez logiquement le comte.

— De notre force, oui; mais nous n'avons pas employé la ruse; nous n'avons pas trinqué ensemble d'abord, pour trahir ensuite. Quand on a trinqué ensemble, c'est sacré!

— Prenons que j'ai eu tort, dit Valgeneuse.

— Jeter son vin! dit Toussaint en revenant, le vin du bon Dieu!

— M. le comte a avoué qu'il avait eu tort, dit Jean Taureau, n'en parlons plus.

— Alors, de quoi parlerons-nous? dit tristement le charbonnier. D'abord moi, si je ne parle pas, si je ne bois pas, je cours le risque de m'endormir.

— Oh! endors-toi si tu veux; je réponds de ne pas dormir pour mon compte.

Toussaint écoutait, évidemment désireux de savoir où en voulait venir le prisonnier.

— Eh bien, reprit celui-ci, si vous voulez...

Il s'arrêta.

— Si nous voulons?... répéta Jean Taureau.

— Eh bien, si vous voulez, dit Valgeneuse, je fais votre fortune.

— Diable! dit Toussaint en dressant l'oreille, notre fortune? Causons donc un peu de cela.

— Silence, Toussaint! dit Jean Taureau; c'est moi qui ai la parole, et pas toi.

Puis, s'adressant à Lorédan:

— Voyons, expliquez votre pensée, notre jeune maître.

— Ma pensée est bien simple, et je vais droit au but.

— Allons-y! dit Toussaint.

— Je t'ai déjà invité à te taire, toi, gronda pour la seconde fois Jean Taureau.

— Vous travaillez pour vivre, n'est-ce pas? demanda le comte.

— Sans doute, excepté les fainéants, tout le monde travaille pour cela, répondit Jean Taureau.

— Combien gagnez-vous dans les bonnes journées?

— L'une dans l'autre, avec les journées de chômage, dit Toussaint trois francs.

— Te tairas-tu, Toussaint !

— Pourquoi donc me tairais-je? M. le comte me demande combien je gagne ; je lui réponds, moi.

— Trois francs par jour, répéta le comte sans avoir l'air de remarquer la discussion qui s'élevait entre les deux amis, c'est quatre-vingt-dix francs par mois, c'est mille francs par an.

— Eh bien, après? dit Jean Taureau : nous savons cela.

— Eh bien, après, je veux vous faire gagner, moi, en une soirée, ce que vous gagnez en vingt-cinq ans.

— Vingt-cinq mille francs? s'écria Toussaint. Allons donc farceur ! vingt-cinq mille francs en une soirée, ce n'est pas possible !

— Vous le voyez, continua Valgeneuse, c'est de quoi vivre à votre aise, sans travailler, puisque, en plaçant vos vingt-cinq mille francs à cinq du cent, cela vous fait douze cent cinquante livres de rente.

— Sans travailler ! répéta Toussaint ; entends-tu, Jean? sans travailler !

— Qu'est-ce que je ferais donc, si je ne travaillais pas? demanda naïvement Jean Taureau.

— Vous feriez ce qui vous plairait : vous iriez à la chasse ou à la pêche, si vous n'aimiez pas la chasse ; vous achèteriez des terres, vous les cultiveriez ; vous feriez ce que font les riches, vous feriez ce que je fais moi-même.

— Oui da ! dit amèrement Jean Taureau, j'enlèverais des enfants de seize ans à leur fiancé et à leur famille ! Voilà le divertissement de ceux qui ne travaillent pas ! voilà ce que vous faites, vous, monsieur le comte !

— Enfin, ce que vous en feriez, cela vous regarderait ; mais je vous offre cinquante mille francs à tous deux : vingt-cinq mille francs à chacun.

— Vingt-cinq mille francs ! répéta pour la seconde fois Toussaint, dont les yeux brillaient de convoitise.

— Tais-toi, Toussaint ! dit sévèrement le charpentier.

— Vingt-cinq mille francs chacun, mon ami Jean, répéta le charbonnier d'une voix caressante.

— Vingt-cinq mille coups de poing, si tu ne te tais pas, Toussaint.

— Cinquante mille francs à vous deux, et payables ce soir.

— Une fortune, Jean ! une fortune ! murmura le charbonnier.

— Mais, te tairas-tu, malheureux ! dit Jean Taureau en levant une main menaçante sur son ami.

— Demande-lui, au moins, comment on peut les gagner, les vingt-cinq mille francs.

— Soit, reprit Jean Taureau.

Puis, se retournant vers le prisonnier :

— Vous nous faites l'honneur de nous offrir vingt-cinq mille francs à chacun, monsieur le comte? Voulez-vous me dire, maintenant, quels travaux nous avons à exécuter pour avoir droit à une pareille somme?

— Je vous offre cette somme en échange de ma liberté. Vous voyez que la chose est bien simple.

— Dis donc, dis donc, Jean Taureau fit le charbonnier poussant son ami du coude.

— Toussaint ! Toussaint ! murmura Jean Taureau en regardant de travers son compagnon.

— Je me tais, voyons, je me tais... Cependant, vingt-cinq mille francs...

Le charpentier se retourna vers le comte.

— Et pourquoi croyez-vous que nous vous retenons prisonnier, mon gentilhomme? demanda-t-il.

— Mais, répondit Valgeneuse, parce que quelqu'un, à ce que je présume, vous a payés pour cela.

Jean Taureau leva sa large main au-dessus de la tête de Loredan ; mais, faisant un effort sur lui-même, et la laissant retomber lentement :

— Payés ! payés ! dit le charpentier ; ce sont vos pareils, monsieur le comte, qui payent, qui vendent ou qui achètent l'honneur des autres. Oui, c'est encore une des ressources des gens riches, des gens qui ne travaillent pas, de payer le mal, quand ils ne peuvent pas le faire eux-mêmes. Écoutez bien ceci, monsieur le comte ; fussiez-vous dix fois riche comme vous l'êtes, puissiez-vous m'offrir, au lieu de vingt-cinq mille francs, un million pour vous rendre à la liberté une minute avant l'heure, je refuserais avec autant de mépris que j'ai de joie à vous retenir prisonnier.

— J'offre cent mille francs au lieu de cinquante, dit brièvement M. de Valgeneuse.

— Jean ! Jean ! s'écria Toussaint, entends-tu? cinquante mille francs chacun !

— Toussaint, dit le charpentier, je te croyais honnête. Encore un mot, je te rends ton amitié et reprends la mienne.

— Mais, Jean, fit doucement Toussaint, ce que je t'en dis, c'est aussi bien pour toi que pour moi.

— Comment, c'est pour moi?

— Sans doute, c'est pour toi... pour toi, pour Fifine, pour ton enfant.

A ces mots, « C'est pour Fifine, c'est pour ton enfant, » les yeux de Jean Taureau étincelèrent.

Mais presque aussitôt, saisissant Toussaint au collet, et le secouant comme fait le bûcheron de l'arbre qu'il veut abattre :

— Oh ! te tairas-tu, malheureux ! te tairas-tu?... s'écria-t-il.

— Pour ton enfant surtout, continua Toussaint, qui savait que, sur ce sujet, il pouvait parler impunément ; pour ton enfant, à qui le médecin a ordonné la campagne.

Le charpentier tressaillit et lâcha Toussaint-Louverture.

— Vous avez une femme souffrante et un enfant malade? reprit Valgeneuse ; vous pouvez leur rendre la santé à tous deux, et vous hésitez?

— Eh bien, non, s'écria le charpentier, tonnerre du ciel ! je n'hésite pas.

Toussaint était haletant ; M. de Valgeneuse respirait à peine, car il était impossible de deviner si Jean Taureau allait refuser ou accepter.

Celui-ci regarda, l'un après l'autre, le prisonnier et son compagnon.

— Vous acceptez? demanda le comte.

— Tu acceptes? dit Toussaint.

Jean Taureau leva solennellement la main.

— Écoutez, dit-il, aussi vrai qu'il y a un Dieu dans le ciel, que ce Dieu récompense les bons et punit les méchants, le premier de vous deux qui dit un mot, un seul sur ce sujet, je l'étrangle ! Parlez l'un ou l'autre maintenant, si vous l'osez.

Jean Taureau attendit vainement une réponse, les deux hommes se turent.

XLI

OU LA MENACE NE RÉUSSIT PAS MIEUX QUE LA SÉDUCTION

Il y eut un instant de silence pendant lequel le comte de Valgeneuse changea une troisième fois de batterie.

Il avait essayé de griser, puis d'acheter les deux Mohicans : les deux tentatives avaient échoué : il résolut de les effrayer.

— S'il n'est plus permis de parler d'argent, dit-il en s'adressant à Jean Taureau, est-il permis de parler d'autre chose?

— Parlez, dit laconiquement Jean Taureau.

— Je connais l'homme qui vous a chargé de ma garde.

— Je vous en fais mon compliment, dit Jean Taureau, et je vous souhaite beaucoup de connaissances comme celle-là ; mais, franchement, je les crois rares.

— En sortant d'ici, continua résolument M. de Valgeneuse ; — car, un jour ou l'autre, j'en sortirai, n'est-ce pas?

— C'est probable, répondit le charpentier.

— En sortant d'ici, j'irai faire ma déposition, et, une heure après, il sera arrêté.

— Arrêté, M. Salvator ! lui, arrêté? Allons donc ! fit Jean Taureau, jamais !

— Ah ! il s'appelle Salvator, dit Loredan ; je ne le connaissais pas sous ce nom-là.

— Oh ! sous ce nom-là ou sous un autre, c'est un homme que je vous défends de faire arrêter, entendez-vous? tout comte que vous êtes.

— Vous me le défendez, vous?

— Oui, moi ! D'ailleurs, il se défendra bien lui-même.

— C'est ce que nous verrons. Je le ferai arrêter, et vous pensez bien qu'une fois en train de faire justice, je ne vous oublierai pas.

— Vous ne nous oublierez pas?

— Vous savez qu'il y va tout simplement des galères !

— Des galères, hein ! s'écria Toussaint-Louverture blêmissant sous son tatouage.

— Tu vois bien que M. le comte, après nous avoir fait l'honneur de vouloir nous griser et l'injure de vouloir nous acheter, nous fait la grâce de plaisanter avec nous ! dit Jean Taureau.

— En ce cas, c'est une mauvaise plaisanterie, répliqua le charbonnier.

— Aussi vrai que je m'appelle Loredan de Valgeneuse, dit avec un sang-froid suprême le prisonnier, je vous donne ma parole que deux heures après que je serai libre, vous serez, vous, arrêtés tous trois.

— Entends-tu, Jean Taureau ? dit à demi voix Toussaint, c'est qu'il a l'air de ne pas plaisanter !

— Tous trois, je le répète, vous, monsieur Toussaint-Louverture le charbonnier, vous, monsieur Jean Taureau, le charpentier, et enfin votre chef M. Salvator.

— Vous ferez cela, vous ? dit Barthélemy en croisant les bras et en regardant fixement le prisonnier.

— Oui, dit énergiquement le comte, qui sentit que le moment était décisif, et que, perdu peut-être en montrant du courage, il était bien plus sûrement perdu en faiblissant.

— Vous en donnez votre parole ?

— Foi de gentilhomme !

— Il le fera comme il le dit, ami Jean ! s'écria Toussaint.

Barthélemy Lelong secoua la tête.

— Je te dis qu'il ne le fera pas, ami Toussaint.

— Et pourquoi, Jean ?

— Ah ! parce que nous allons lui en ôter la faculté.

Ce fut au tour du comte de frissonner en écoutant l'accent et en voyant la physionomie du charpentier, qui n'avait pas dans tout son corps, un muscle qui ne fût tendu par la résolution.

— Que veux-tu dire, Jean ? demanda Toussaint.

— Quand il était là, tout à l'heure, évanoui sur cette table

— Eh bien ?

— Que serait-il arrivé, si, au lieu d'être évanoui, il eût été mort ?

— Dame, il serait arrivé, dit Toussaint avec sa logique ordinaire, qu'il eût été mort au lieu d'être évanoui.

— Dans ce cas, nous aurait-il dénoncés, et aurait-il dénoncé M. Salvator ?

— Bon ! cette bêtise, s'il eût été mort, il n'eût dénoncé personne.

— Eh bien, dit Jean Taureau d'une voix sombre, suppose que monsieur soit mort.

— Oui, dit Valgeneuse, mais je ne le suis pas.

— En êtes-vous bien sûr ? dit Jean Taureau avec un accent qui fit, en effet, douter à Valgeneuse s'il était mort ou vivant.

— Monsieur..., dit le comte.

— Et, moi, continua Jean Taureau, je vous déclare que vous êtes si près de mourir, que ce n'est pas la peine de chicaner là-dessus.

— Ah ! fit Lorédan, vous êtes résolu à me tuer, à ce qu'il paraît ?

— Et, si cela peut vous être agréable, reprit Jean Taureau, je vais vous dire de quelle façon.

— Alors, dit Lorédan, ce ne sont plus les galères que vous risquez, c'est l'échafaud.

— L'échafaud, l'échafaud !... Jean, entends-tu ? balbutia Toussaint.

— Allons donc ! dit Jean, ce sont les imbéciles qui montent sur l'échafaud, les gens qui ne savent pas prendre leurs précautions. Mais, soyez tranquille, monsieur le comte, nous prendrons les nôtres ; vous allez en juger vous-même.

Le comte attendit l'explication, d'un visage assez ferme.

— Voici comment la chose va se passer, monsieur le comte, poursuivit le charpentier sans que son accent indiquât la moindre hésitation : je vais vous remettre le bâillon, je m'en vais vous reficeler comme vous étiez. — Décroche l'épervier qui est pendu à la muraille, Toussaint.

Toussaint décrocha le filet.

— Je vais vous emporter jusqu'à la rivière, continua Jean Taureau. Arrivé là, je détacherai un bateau ; nous le laisserons aller deux ou trois lieues au fil de l'eau ; puis, dans un bon endroit, où il y aura quinze pieds de profondeur, nous vous déficellerons, nous vous débâillonnerons, nous vous roulerons dans l'épervier, et nous vous jetterons à l'eau. Soyez tranquille, vous irez au fond, car j'aurai le soin d'accrocher les mailles de l'épervier aux boutons de votre redingote ! Nous attendrons dix minutes que ce soit fini, nous remonterons le courant, nous remettrons le bateau à sa place, et nous reviendrons ici finir nos deux bouteilles. Après quoi, nous retournerons à Paris avant le jour, nous rentrerons chez nous sans que personne nous voie, et nous attendrons.

— Vous attendrez quoi ? demanda le comte en essuyant son front ruisselant de sueur.

— Mais nous attendrons des nouvelles de M. de Valgeneuse, et voici celles que les gens qui savent lire — pas moi, malheureusement — liront dans les papiers publics :

« Il a été retrouvé dans la Seine le cadavre d'un jeune homme qui paraissait noyé depuis quelques jours. Il paraît que ce malheureux, malgré les exemples fréquents d'accidents pareils, a voulu jeter l'épervier avec une redingote, au lieu de prendre la précaution de mettre une blouse ; le filet s'est accroché aux boutons de son vêtement et l'a entraîné dans la rivière. Il a fait d'inutiles efforts pour se dégager.

« Sa montre que l'on a retrouvée dans son gousset, son argent resté dans sa poche, ses bagues demeurées à ses doigts, excluent toute idée d'assassinat.

« Le cadavre a été déposé à la Morgue. »

Est-ce bien arrangé comme cela, hein ? — et croyez-vous qu'on ira accuser Jean Taureau et Toussaint-Louverture, qui ne le connaissent ni d'Ève ni d'Adam, d'avoir assassiné M. le comte Lorédan de Valgeneuse ?

— Ah ! sacredié ! dit Toussaint, que tu as donc d'esprit, Jean Taureau ; je n'aurais jamais cru cela de toi.

— Alors, tu es prêt ? demanda Jean Taureau.

— Parbleu ! répondit le charbonnier.

— Voyez, monsieur le comte, dit Jean Taureau, il ne manque plus que votre permission pour que la farce se joue. Mais vous savez que, si vous nous la refusez, nous nous en passerons.

— A l'eau ! à l'eau ! dit Toussaint.

Barthélemy étendit sa large main dans la direction du comte, qui fit deux pas en arrière, et qui, les deux pas faits, rencontra la muraille et fut forcé de s'arrêter.

— Ah ! vous n'irez pas plus loin, la muraille est solide, dit Barthélemy ; je l'ai essayée.

Et, faisant de son côté deux pas en avant, il lui mit la main sur l'épaule.

Cette main fit au comte de Valgeneuse l'effet que fait au patient celle de l'exécuteur.

— Messieurs, dit Lorédan tentant un dernier effort, vous ne commettrez pas froidement un pareil crime ; vous savez que les morts se lèvent du fond du tombeau pour accuser les assassins.

— Oui, mais pas du fond de la rivière, surtout quand ils y sont pris dans un filet. — Le filet est-il prêt, Toussaint ?

— Oui, répondit celui-ci, il n'y manque plus que le poisson.

Jean Taureau étendit la main et prit les cordes qu'il avait jetées sur le lit.

En un tour de main, les poignets de Lorédan étaient réunis et liés derrière son dos.

Il était facile de voir à la vigueur et à la précision des mouvements de Jean Taureau, que c'était une résolution prise et bien prise.

— Messieurs, dit Lorédan, il ne s'agit plus, cette fois, de me laisser fuir ; il s'agit seulement de ne pas m'assassiner...

— Silence ! dit Jean Taureau.

— Je vous promets cent mille francs, si...

Le comte n'acheva point ; le mouchoir qui lui avait déjà servi de bâillon lui serrait une seconde fois la bouche.

— Cent mille francs, balbutia Toussaint, cent mille francs...

— Et où les prendrait-il, ses cent mille francs ? dit Jean Taureau en haussant les épaules.

Le prisonnier ne pouvait plus parler, mais il fit avec la tête un signe qui indiquait qu'on n'avait qu'à fouiller dans la poche de son habit.

Jean Taureau allongea sa grosse main, glissa deux doigts dans la poche de l'habit de M. de Valgeneuse, et en tira un portefeuille aux flancs rebondis.

Il posa M. de Valgeneuse contre le mur, à peu près comme on pose une momie dans un cabinet d'histoire naturelle, et, revenant à la lampe, il ouvrit le portefeuille.

Toussaint regardait par-dessus l'épaule de son compagnon.

Jean Taureau compta vingt billets de banque.

Le cœur de Toussaint battait à lui briser la poitrine.

— Sont-ce de vrais billets de banque, Toussaint ? demanda le charpentier. Voyons, lis, toi qui sais lire.

— Je crois bien, que ce sont de vrais billets de banque, dit Toussaint, et de francs billets de banque, même ! Je n'en ai jamais vu comme ceux-là à la porte des changeurs. Ils sont de cinq mille chacun.

— Vingt fois cinq, ou, autrement dit, cinq fois vingt font... Oui ! il n'y a rien à dire, le compte y est.

— Ainsi, dit Toussaint, nous le laissons vivre, et nous empochons les cent mille.

— Non, tout au contraire, dit Jean Taureau, nous lui rendons les cent mille, et nous le noyons.

— Ah ! nous le noyons ? fit Toussaint.

— Oui, répondit Jean.

— Et tu es bien sûr qu'il ne nous arrivera pas malheur ? demanda le charbonnier à demi voix.

— Voici notre sauvegarde, dit Barthélemy en remettant le portefeuille dans la poche du comte, et en boutonnant la redingote par-dessus ; qui soupçonnerait deux pauvres diables comme nous d'avoir noyé un homme et de lui avoir laissé cent mille francs dans sa poche ?

— Allons, dit Toussaint avec un soupir, je vois bien une chose.

— Laquelle ?

— C'est que pauvres nous sommes nés, ami Jean, pauvres nous mourrons !

— *Amen !* dit Jean Taureau en chargeant le comte sur son épaule. Ouvre la porte, Toussaint.

Toussaint ouvrit la porte ; mais, jetant un cri, il recula de deux pas.

Un homme était debout sur le seuil de la porte.

Cet homme entra.

— Tiens, fit Jean Taureau c'est M. Salvator. Diable ! il arrive mal.

XLII

OU L'ON COMMENCE A VOIR UN PEU PLUS CLAIR DANS LA VIE DE SALVATOR

Salvator jeta un calme regard sur ces deux ou plutôt sur ces trois hommes.

— Eh bien, demanda-t-il, que se passe-t-il donc ici ?

— Rien, dit Jean Taureau ; seulement, avec votre permission, je vais noyer monsieur.

— Oui, nous allons le noyer, dit Toussaint.

— Et pourquoi cette extrémité ? demanda rêveusement Salvator.

— Parce qu'il a essayé d'abord de nous griser...

— Puis de nous acheter.

— Après ?

— Enfin, de nous intimider.

— Intimider Jean Taureau ?.. Toussaint-Louverture, je ne dis pas ; mais Jean Taureau ..

— Aussi, voyez ! dit le charpentier. Allons, laissez-nous passer, et, dans une demi-heure, son affaire sera faite ..

— Et, pour t'intimider, mon brave, qu'a-t-il donc dit ?

— Qu'il vous dénoncerait, monsieur Salvator ; qu'il vous ferait arrêter, qu'il vous conduirait sur l'échafaud ! Alors, je lui ai dit : « Bon ! en attendant, je vais vous conduire à la Seine, moi !... » S'il vous plaît, rangez-vous, monsieur Salvator.

— Délie cet homme, Jean.

— Comment, que je le délie ?

— Oui.

— Mais vous n'avez donc pas entendu ce que je vous ai dit ?

— Si fait.

— Je vous ai dit qu'il voulait vous dénoncer, vous faire arrêter, vous faire guillotiner.

— Et moi, je t'ai répondu : « Délie cet homme, Jean ; » et j'ajoute : Laisse-moi seul avec lui.

— Monsieur Salvator ! fit Jean Taureau d'un air suppliant.

— Sois tranquille, mon ami, insista le jeune homme. M. le comte Lorédan de Valgeneuse ne peut rien contre moi, tandis que, moi, au contraire...

— Vous, au contraire... ?

— Moi, je puis tout contre lui. Donc, une dernière fois délie cet homme, et laisse-nous tranquillement causer tous les deux.

— Allons, dit Jean Taureau, puisque vous le voulez absolument.

Et son regard interrogea encore une fois Salvator.

— Absolument ! répéta le jeune homme.

— Alors, j'obéis, dit Jean Taureau vaincu.

Et, ayant délié les mains du comte, lui ayant ôté son bâillon, il sortit avec son ami Toussaint, prévenant Salvator, ou plutôt M. de Valgeneuse qu'il demeurait à la porte, afin d'accourir au premier appel.

Salvator les suivit des yeux, lui et Toussaint, et, dès que la porte fut fermée :

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, mon cousin, dit-il au comte de Valgeneuse, car nous en avons, je le crains bien, beaucoup trop à nous dire pour rester debout.

Lorédan jeta un regard rapide sur Salvator.

— Ah ! reprit celui-ci en relevant avec la main ses beaux cheveux noirs si fins et si soyeux, et en découvrant son front, aussi calme et aussi pur que s'il se trouvait en face de son meilleur ami ; — Regardez-moi bien, Lorédan ; c'est moi-même !

— D'où diable sortez-vous donc, monsieur Conrad ? dit le comte, plus à l'aise devant un homme du même rang que lui qu'il ne l'était en face des deux prolétaires avec lesquels il venait de lutter si désavantageusement. D'honneur, on vous croyait mort !

— Eh bien, vous le voyez, dit Salvator, je ne l'étais pas. Eh ! mon Dieu, l'histoire est pleine d'événements de ce genre, depuis Oreste, qui fait annoncer sa mort par Pylade à Égisthe et à Clytemnestre, jusqu'au duc de Normandie qui réclame à Sa Majesté Charles X le trône de son père Louis XVI.

— Mais, encore, ni Oreste ni le duc de Normandie n'ont-ils fait payer leur enterrement à ceux dont ils viennent tirer vengeance ou réclamer l'héritage, répondit M. de Valgeneuse maintenant la conversation sur le même ton.

— Oh ! mon Dieu, mon cher cousin, pour un pauvre billet de cinq cents francs que mon enterrement vous a coûté, n'allez-vous pas me le reprocher ? Mais songez donc que jamais argent n'a été si bien placé : voilà quelque chose comme six ans qu'il vous rapporte, bon an mal an, deux cent mille livres de rente ! Soyez tranquille, je vous le rendrai quand nous réglerons nos comptes.

— Nos comptes ! reprit dédaigneusement Lorédan ; nous avons donc des comptes à régler ?

— Pardieu !

— Ce ne sont pas ceux de la succession du feu marquis de Valgeneuse, mon oncle ?

— Vous pourriez bien, mon cher monsieur Lorédan, ajouter : *Et votre père.*

— Au fait, entre nous, c'est sans conséquence... J'ajouterai donc, si la chose vous est agréable : *Et votre père.*

— Oui, dit Salvator, elle m'est on ne peut plus agréable.

— Maintenant, monsieur Conrad... ou monsieur Salvator, comme vous voudrez... car vous avez plusieurs noms, — serait-ce trop indiscret de vous demander comment il se fait que vous viviez, quand tout le monde vous croit mort ?

— Oh ! mon Dieu, non ! j'allais même vous offrir de vous raconter cette histoire, pour peu qu'elle vous intéressât.

— Elle m'intéresse, et même beaucoup.. Racontez, monsieur, racontez.

Salvator s'inclina en signe d'assentiment.

— Vous vous rappelez, mon cher cousin, dit-il, de quelle inattendue et fatale manière mourut M. le marquis de Valgeneuse, votre oncle et mon père ?

— Parfaitement.

— Vous vous rappelez qu'il n'avait jamais voulu me reconnaître, non point qu'il me jugeât indigne de son nom, mais parce que, au contraire, en me reconnaissant, il ne pouvait me laisser qu'un cinquième de sa fortune ?

— Vous devez être plus que moi au courant des dispositions du Code à l'endroit des bâtards. Étant fils légitime, je n'ai jamais eu occasion de m'en occuper.

— Eh ! mon Dieu, monsieur, ce n'est pas moi qui m'en occupais, c'est mon pauvre père. Il s'en occupait si bien, que, le jour même de sa mort, il fit venir son notaire, l'honnête M. Baratteau...

— Oui, et l'on n'a jamais bien su pourquoi il l'avait fait venir. Vous présumez, vous, que c'était pour lui remettre un testament en votre faveur ?

— Je ne le présume pas, j'en suis sûr.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui.

— Et comment cela ?

— La veille, comme s'il se fût douté du malheur qui le menaçait, mon père, quoique je me défendisse de l'entendre, m'avait annoncé ce qu'il voulait faire, ou plutôt ce qu'il avait fait.

— Je connais cette histoire de testament.

— Vous la connaissez ?

— Oui, telle que vous l'avez racontée, du moins. Le marquis avait fait un testament olographe qu'il devait remettre à M. Baratteau ; mais, avant de le lui remettre, ou après le lui avoir remis, — ce point, si important qu'il soit, n'a jamais été éclairci, — le marquis tomba frappé d'une attaque d'apoplexie. Est-ce cela ?

— Oui, mon cousin ; sauf un détail, cependant.

— Un détail ! et lequel ?

— C'est que, pour plus grande précaution, le marquis avait fait, non pas un testament, mais deux testaments.

— Ah ! ah ! deux testaments ?

— Par duplicata, oui, mon cousin ; exactement pareils tous deux.

— Dans lesquels il vous léguait son nom et sa fortune ?

— Justement.

— Quel malheur que, de ces deux testaments, pas un ne se soit retrouvé !

— Oui, c'est une fatalité.

— Le marquis avait donc oublié de vous dire où ils étaient ?

— L'un était destiné à être remis au notaire ; l'autre devait m'être remis à moi-même.

— Et, en attendant... ?

— En attendant, le marquis l'avait enfermé dans le tiroir à secret d'un petit meuble de sa chambre à coucher.

— Mais, dit Lorédan en regardant fixement Salvator, je croyais que vous ignoriez où il était, ce précieux testament ?

— Je l'ignorais alors.

— Et aujourd'hui... ?

— Aujourd'hui, répondit Salvator, je le sais.

— Ah ! fit Lorédan, contez-moi donc cela ; la chose devient curieuse !

— Pardon ! mais ne voulez-vous pas que je vous conte d'abord comment je suis vivant, quoique chacun me croie, un peu plus ou un peu moins, trépassé ? Mettons de l'ordre dans le récit ; il n'en sera que plus clair et plus intéressant.

— Mettez de l'ordre, mon cher cousin, beaucoup d'ordre... Je vous écoute.

Et, pour écouter le récit de Salvator, le comte de Valge-

neuse se plaça de la façon la plus élégamment insouciante qu'il lui fut possible.

Salvator commença :

— Nous passerons donc, mon cher cousin, dit-il, par-dessus l'histoire des testaments, qui ne vous paraît pas claire, quitte à y revenir plus tard et à jeter sur elle le jour dont elle manque momentanément ; et nous reprendrons, si vous le voulez bien, mon histoire, au moment où votre honorable famille, — qui, jusque-là, avait eu la bonté de me regarder comme un parent, qui avait même un instant rêvé d'un mariage entre moi et mademoiselle Suzanne, — ne me regardant plus que comme un étranger, me fit signifier de quitter l'hôtel de la rue du Bac.

Lorédan inclina la tête en signe qu'il admettait que le récit dût partir de là.

— Vous me rendrez la justice de dire, mon cher cousin, continua Salvator, que je ne fis aucune difficulté d'obéir à la sommation ?

— C'est vrai, répondit Lorédan ; mais eussiez-vous agi de la sorte si le fameux testament se fût retrouvé ?

— Peut-être que non, je l'avoue, dit Salvator : l'homme est faible, et, quand il lui faut passer de la grande fortune à la misère, il hésite, comme ces mineurs qui, pour la première fois, descendent au gouffre ; et, cependant, au fond du gouffre, est parfois le minerai vierge, l'or pur !

— Mon cher cousin, avec ces principes-là, on n'est jamais pauvre.

— Par malheur, je ne les avais point alors ; je n'avais que l'orgueil ! Il est vrai que l'orgueil produisit chez moi l'effet qu'eût produit la résignation chez un autre. Je laissai mes chevaux dans leur écurie, mes voitures sous la remise, mes habits dans la garde-robe, mon argent dans le secrétaire, et je sortis avec les vêtements que j'avais sur moi, et cent louis gagnés la veille à l'écarté. C'était, dans mes prévisions, juste de quoi vivre un an de la vie d'un employé subalterne. J'avais des talents d'agrément ; — je croyais en avoir, du moins ; — je croquais le paysage, je faisais le portrait, je parlais trois langues ; je donnerais des leçons de dessin, d'allemand, d'anglais et d'italien. Je pris un cabinet meublé à un cinquième étage, au fond du faubourg Poissonnière, c'est-à-dire dans un quartier où je n'avais jamais mis le pied, et où, par conséquent, j'étais tout à fait inconnu. Je rompis avec mes anciennes connaissances, et j'essayai de vivre de ma nouvelle vie, ne regrettant qu'une chose dans ce riche hôtel que j'abandonnais...

— Qu'une chose ?

— Oui, devinez laquelle ?

— Dites.

— Eh bien, ce pauvre petit secrétaire en bois de rose, ce bric-à-brac de famille que le marquis tenait de sa mère, et que sa mère tenait peut-être de son aïeule.

— Ah ! bon Dieu ! dit Lorédan, vous n'aviez qu'à le demander, on vous en eût fait cadeau avec bien du plaisir.

— Je le crois, d'abord parce que vous me le dites, mon cher cousin ; ensuite, parce que j'ai appris que vous l'aviez fait vendre avec le reste du mobilier.

— Vouliez-vous que l'on gardât toutes ces vieilleries ?

— Comment donc ! vous avez bien fait, et tout à l'heure je vous en donnerai la preuve. Je m'en allai donc, n'ayant que ce regret, et commençai la vie nouvelle, comme dit Dante. Ah ! mon cher cousin, ne soyez jamais ruiné ! La vilaine chose que d'être pauvre et de s'entêter à rester honnête homme !

M. de Valgeneuse sourit dédaigneusement.

— Vous voyez d'ici, avec votre habitude du monde, comment les choses se sont passées, n'est-ce pas, mon cher cousin ? dit Salvator. Mon talent de peintre, charmant pour un amateur, était médiocre pour un artiste ; ma science des langues, suffisante pour un riche touriste qui voyage, manquait de la profondeur nécessaire à un professeur qui veut démontrer. Au bout de neuf mois, mes cent louis étaient mangés ; je n'avais pas un seul écolier ; les marchands refusaient mes tableaux... Bref, comme je ne voulais me faire ni escroc ni homme entretenu, il ne me restait que le choix entre la rivière, la corde et le pistolet !

— Vous choisîtes résolument le pistolet ?

— Oh ! de pareilles résolutions ne se prennent pas ainsi, cher cousin ! et, quand vous en serez là, vous verrez que le morceau est difficile à avaler. J'hésitai longtemps, au contraire. Il ne fallait pas penser à la rivière : je savais nager, et une pierre au cou me donnait, avec les malheureux chiens que l'on noie, une ressemblance qui me répugnait. La corde défigure ; puis on n'est pas encore bien fixé sur les sensations qui accompagnent ce genre de mort : j'eus peur qu'on ne dît que je m'étais tué par curiosité. Restait le pistolet. Le pistolet défigure aussi, mais d'une manière sinistre et non ridicule. Je savais assez de médecine, ou plutôt de chirurgie, pour placer juste le canon au bon endroit ; j'étais sûr de ne pas me manquer.

« Je me donnai huit jours pour faire de nouvelles tentatives, me promettant à moi-même que, si elles échouaient, ces huit jours écoulés, j'en finirais avec la vie. — Elles échouèrent ! le huitième jour se leva. J'avais fait les choses en conscience ! j'avais usé jusqu'à ma dernière ressource ; il me restait un double louis ; ce n'était plus même assez pour acheter un pistolet qui ne me crevât pas entre les mains ; puis j'avais une répugnance à me brûler la cervelle avec une arme de pacotille.

« Par bonheur, j'avais du crédit... J'allai chez Lepage ; — c'était mon fournisseur ; il ne m'avait pas vu depuis près d'un an ; il me croyait toujours deux cent mille livres de rente, il mit tout son magasin à ma disposition. — Je choisis un excellent pistolet à deux coups, à canons courts, rayés et superposés ; j'en serais quitte pour mettre dans mon testament que le pistolet appartenait à Lepage, et que je désirais qu'il lui fût rendu. Pendant que j'étais chez l'armurier, je chargeai mon pistolet : deux balles dans chaque canon, c'était plus que suffisant ! Au moment de cette opération, à laquelle j'apportais un soin minutieux, il me sembla qu'un doute passait sur le visage du maître ouvrier ; mais j'étais, ou plutôt je paraissais si gai, que, s'il eut un soupçon, ce soupçon s'évanouit à l'instant.

« Le pistolet chargé, je m'aperçus que j'avais faim. Je remontai la rue de Richelieu, j'atteignis le boulevard, j'entrai au café Riche, et je déjeunai. J'étais entré avec quarante francs, je sortis avec trente. — Un déjeuner de dix francs au café Riche, c'est un luxe que peut bien se passer un homme qui a eu deux cent mille livres de rente, et qui va se brûler la cervelle parce qu'il n'a plus que quarante francs. — Il était deux heures quand je sortis du café. J'eus l'idée de dire un dernier adieu au Paris aristocratique ; je remontai le boulevard jusqu'à la Madeleine, je pris la rue Royale, je m'assis aux Champs-Elysées. Là, je vis repasser devant moi tout ce que j'avais connu de femmes à la mode, d'hommes élégants... je vous vis, vous, mon cousin ; vous montiez mon cheval arabe Djérid. Personne ne me reconnut ; j'étais absent depuis près d'un an ; l'absence est une demi-mort, et, quand la ruine se joint à l'absence, l'absence alors, peut passer pour une mort entière.

« A quatre heures, je me levai, et, machinalement, la main sur la crosse de mon pistolet, que je serrais comme on serre la main d'un dernier ami, je rentrai dans Paris. Le hasard, — pardon, mon Dieu, de me servir de ce mot ! — la Providence voulut que je rentrasse par la rue Saint-Honoré. Je dis *la Providence*, et je maintiens ce que j'ai dit ; je rejoignais le faubourg Poissonnière : je pouvais prendre la rue de Rivoli ou le boulevard, qui sont à peu près propres, au lieu de prendre la rue Saint-Honoré, qui est boueuse et sale. Je pris la rue Saint-Honoré !

« Où était mon esprit ? Ce serait chose difficile à dire. Etait-il dans les champs obscurs du passé, dans les plaines lumineuses de l'avenir ? planait-il déjà au-dessus de notre monde avec les ailes de l'âme ? était-il entraîné par le poids du corps dans les profondeurs du tombeau ? Je l'ignore. Je rêvais ; je ne voyais rien, je ne sentais rien, que la crosse de ce pistolet que tantôt je caressais doucement et tantôt j'étreignais avec force...

« Tout à coup, je me heurtai contre un obstacle : la foule encombrait la rue Saint-Honoré ; un jeune prédicateur, protégé par l'abbé Olivier, faisait un sermon à Saint-Roch. Il me prit l'envie d'entrer dans l'église, et, au moment où j'allais me trouver face à face avec Dieu, de recueillir, comme une manne pour ce grand voyage, la parole sainte... Je laissai tout le monde s'encombrer sur les marches du portail, j'entrai par la rue Saint-Roch, et j'arrivai facilement jusqu'au pied de la chaire. Là seulement, ma main se détacha de la crosse de l'arme mortelle : ce fut pour prendre de l'eau bénite et faire le signe de la croix.

XLIII

COMMENT M. CONRAD DE VALGENEUSE RECONNUT QUE SA VÉRITABLE VOCATION ÉTAIT D'ÊTRE COMMISSIONNAIRE

Salvator s'interrompit.

— Pardon ! dit-il à son cousin, peut-être me trouverez-vous un peu prolixe ; mais j'ai pensé que ma vie était un événement si important dans votre existence, que chaque détail, en ce moment suprême, devait vous intéresser.

— Et vous avez raison, monsieur, dit Lorédan devenu plus sérieux. Continuez, je vous écoute.

— La voix du prédicateur parvint à moi avant que je visse sa personne, reprit Salvator ; cette voix vibrait, tantôt douce, tantôt énergique, pénétrante toujours. Je fus quelques minutes sans entendre autre chose que des sons, un bruit musical, une mélopée suave, harmonieuse ; j'étais

ce si loin dans le monde futur, qu'il fallait un temps à la voix de ce monde [illegible] pour venir jusqu'à moi. Aux premiers mots que j'entendis et dont je me rendis compte, je reconnus que le prêtre prêchait, je ne dirai pas contre le suicide, mais sur le suicide. — Le texte était pris de très haut, au point de vue social : sur les devoirs de l'homme envers ses semblables, sur le vide... [illegible] ne trouve pas de mot, j'en ferai un... sur le vide *incomblable* que laisse dans son cercle d'action l'homme [illegible] mort avant le moment marqué par la Providence. Il cita ce vers de Shakspeare quand Hamlet réagit contre la pensée du suicide, qui l'étreint, le presse, le pousse au tombeau.

« Il faut l'ordre de Dieu pour qu'un passereau tombe ! »

Il attaqua et renversa les uns après les autres, comme un soldat [illegible] d'une première, puis d'une seconde, puis d'une troisième muraille, il attaqua et renversa tous les motifs qui entraînent l'homme au suicide : l'ambition déçue, l'amour trahi, la fortune perdue. Il rappela les siècles de foi, du XIVe au XVIIIe siècle ; il y chercha vainement le suicide, il ne l'y trouva point. Le suicide, suivant lui, commençait où avait cessé le couvent. Autrefois, l'homme déçu, l'homme trompé, l'homme ruiné, l'homme brisé par une grande douleur enfin, quelle que fût cette douleur, cet homme se faisait moine ; c'était un moyen de se brûler la cervelle au moral, sinon au physique ; il s'ensevelissait dans cette grande fosse commune qu'on appelait un monastère ; il priait et parfois il était consolé. Aujourd'hui, rien de tout cela n'existait plus, les cloîtres étaient abolis, les monastères fermés, les couvents rares, la prière remontée au ciel... Restait le travail. Travailler, c'était prier ! Il y avait pour moi toute une révélation dans ces mots ; je levai les yeux sur celui qui les prononçait.

C'était un beau moine de vingt-cinq ans à peine, vêtu d'un costume espagnol, un dominicain pâle, maigre, avec de grands yeux noirs, des yeux magnifiques ! Lui réunissait les deux moyens qu'il avait indiqués, la prière et le travail ; on sentait que cet homme priait incessamment et travaillait toujours.

Je regardai autour de moi, et je me demandai quel travail je pouvais faire. Rousseau apprend l'état de menuisier à son Émile ; moi, par malheur, on ne m'avait fait apprendre aucun état... Je vis un homme d'une trentaine d'années ; il était vêtu d'une veste de velours noir et tenait à la main sa casquette ; il avait à son habit une plaque de cuivre. Je reconnus un commissionnaire. Ce commissionnaire était appuyé à un pilier et écoutait attentivement le prédicateur. J'allai près de lui et je m'appuyai au même pilier, décidé à ne pas le perdre de vue ; j'avais des questions à lui faire. J'écoutai le sermon jusqu'au bout ; mais, avant qu'il fût terminé, j'étais déjà décidé à vivre. Le prédicateur descendit de la chaire et passa près de moi.

« — Comment vous appelez-vous, mon père ? lui demandai-je.

« — Devant les hommes ou devant Dieu ? répondit-il.

« — Devant Dieu.

« — Frère Dominique. »

Et il passa. La foule s'écoula. Je suivis le commissionnaire au coin de la rue Saint-Roch ; je l'arrêtai.

« — Pardon, mon ami, lui dis-je.

Il se retourna.

« — Monsieur a besoin de moi ?

« — Oui, j'ai besoin de vous, répondis-je en souriant.

« — Faut-il prendre les crochets, ou est-ce une simple course ?

« — C'est un renseignement.

« — Ah ! je comprends : monsieur est étranger.

« — Non, vraiment.

Il me regarda avec étonnement.

« — C'est un bon état que le vôtre ? lui demandai-je.

« — Dame ! c'est selon comme vous l'entendez.

« — Je demande si vous l'aimez ?

« — Puisque je le fais.

« — Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas toujours une raison.

« — Enfin, que désirez-vous savoir ?

« — Y trouve-t-on sa vie ?

« — On n'y gagne pas des mille et des cents, mais, au bout du compte, il nourrit son homme.

« — Voulez-vous me rendre le service de me renseigner ?

« — Interrogez-moi, je vous répondrai.

« — Bonne ou mauvaise, et bon an mal an, combien la journée vous rapporte-t-elle ?

« — Mais environ de cinq à six francs dans les bons quartiers.

« — Deux mille francs par an, alors ?

« — A peu près.

« — Combien dépensez-vous là-dessus ?

« — Environ la moitié.

« — De sorte que vous économisez par année ?

« — Un billet de mille francs.

« — Quels sont les désagréments de l'état ?

« — Je ne lui en connais pas.

« — Est-on libre ?

« — Comme l'air.

« — Il me semblait que, appartenant au public...

« — Au public ? Eh ! mon Dieu, qui ne lui appartient pas, au public ? Le roi Charles X tout le premier, est-ce qu'il n'appartient pas au public ? Je suis, par ma foi, bien plus libre que lui, moi !

« — Comment cela ?

« — Une commission me paraît louche, je la refuse ; un fardeau me paraît trop lourd, je secoue la tête. Le tout est de se faire connaître, et, quand on est connu, on choisit.

« — Il y a longtemps que vous exercez votre état ?

« — Dix ans.

« — Et, depuis dix ans, vous n'avez point regretté de ne pas faire un autre métier ?

« — Jamais.

Je réfléchis un instant.

« — Est-ce tout ? me demanda mon homme.

« — Un dernier renseignement !

« — Dites.

« — Quand on veut se faire commissionnaire, quel moyen faut-il employer ?

Le commissionnaire me regarda en riant.

« — Est-ce que vous voudriez vous faire commissionnaire, vous, par hasard ?

« — Peut-être.

« — Oh ! ce n'est pas difficile, et l'on n'a pas besoin de grandes protections pour cela.

« — Enfin ?

« — Dame ! on va à la Préfecture, avec deux témoins qui répondent de votre moralité, et l'on demande un numéro.

« — Et cela coûte ?

« — La peine de le demander.

« — Merci, mon ami !

Je tirai de ma poche une pièce de cinq francs, et la lui offris.

« — Qu'est-ce que cela ? me dit-il.

« — C'est le prix de la peine que je vous ai donnée.

« — Ça n'a pas été une peine, mais un plaisir, et l'on ne se fait pas payer un plaisir.

« — Alors, une poignée de main et un remerciement.

« — Ah ! c'est autre chose. »

Il me tendit sa grosse main, que je serrai cordialement, et qu'il accueillit, de son côté, d'une cordiale étreinte.

« Ah ! pardieu ! me dis-je en m'éloignant, voilà qui est singulier : il me semble que c'est la première fois que je serre la main d'un homme ! »

Et je repris le chemin de ma mansarde.

XLIV

LE SUICIDE

— Du moment où je ne me tuais pas, poursuivit Salvator, j'avais une bien autre besogne à faire que si je me fusse tué ! J'avais d'abord à dîner — chose qui eût été inutile si j'eusse persisté dans mon projet — ; puis j'avais à acheter un costume complet de commissionnaire ; puis, enfin, j'avais à me procurer un *sujet*, comme on dit en terme d'amphithéâtre, un sujet que je pusse faire passer pour moi. Si je ne me tuais pas, je voulais au moins que l'on me crût mort. J'avais étudié un peu de médecine et fait de l'anatomie dans deux ou trois hôpitaux ; je connaissais les garçons d'amphithéâtre. Le tout était de me procurer le cadavre d'un jeune homme de mon âge, de le coucher dans mon lit et de le défigurer d'un coup de pistolet ; mais là se présentait un inconvénient grave : le médecin des morts s'apercevrait facilement que le coup de pistolet avait été tiré sur un cadavre. J'allai à l'Hôtel-Dieu ; j'avais rendu un grand service au garçon d'amphithéâtre en faisant exempter son fils de la conscription ; cet homme eût donné sa vie pour moi. Le frère était cocher de fiacre, et lui aussi me gardait une reconnaissance profonde. Je fis appeler le garçon d'amphithéâtre.

« — Louis, lui fis-je, arrive-t-il rarement que l'on apporte ici des hommes qui se soient brûlé la cervelle ?

« — Dame ! monsieur Conrad, me dit-il, deux ou trois fois par mois, pas davantage.

« — Coûte que coûte, Louis, tu entends ? il me faut le premier qui entrera à l'Hôtel-Dieu.

« — Coûte que coûte, vous l'aurez, monsieur, quand je devrais y perdre ma place ! »

« — Merci, Louis.
« — Et où vous le faut-il ?
« — Chez moi, faubourg Poissonnière, 77, au quatrième.
« — Je m'entendrai de cela avec mon frère.
« — Je puis compter sur toi, Louis ?
« — Puisque je vous le dis, fit-il en haussant les épaules. Seulement, une fois la nuit venue, ne sortez pas.
« — A partir de ce soir, je reste chez moi, sois tranquille.
« La crainte était que mes trente francs ne me conduisissent pas bien loin. Peut-être serais-je mort de faim avant qu'il prît à un plus malheureux que moi l'idée de se tuer d'un coup de pistolet.
« En revenant chez moi, j'entrai chez un fripier, et je trouvai un pantalon, une veste et un gilet de velours pour quinze francs ; je les achetai et j'en fis faire un paquet que j'emportai sous mon bras. Des souliers de chasse et une vieille casquette de chasse devaient compléter le costume. Restaient quinze francs ; en les ménageant bien, j'en pouvais vivre cinq ou six jours. Tout était prêt, au reste, pour le moment décisif ; la lettre qui annonçait ma mort était écrite et signée.
« Pendant la nuit du troisième au quatrième jour, on donna le signal convenu en jetant une pierre dans ma fenêtre qui donnait sur la rue. Je descendis, j'ouvris la porte ; un fiacre stationnait devant la maison ; dans ce fiacre était un cadavre. Louis et moi le transportâmes dans ma chambre ; nous le couchâmes sur mon lit ; je lui passai une de mes chemises. C'était le cadavre d'un jeune homme ; son visage était labouré d'une si terrible blessure, qu'il était impossible d'en reconnaître les traits. Le hasard, ce terrible allié, m'avait admirablement servi !
« Je débourrai un des côtés de mes pistolets, je le flambai afin qu'il eût l'air d'avoir fait feu, et le mis dans la main du mort. J'avais eu soin de dire, dans le mot que je laissais pour annoncer mon suicide, que le pistolet appartenait à Lepage. Lepage devait aider ainsi à constater l'identité du cadavre, en disant que M. Conrad de Valgeneuse était venu lui emprunter l'arme, trois ou quatre jours auparavant.
« Je laissai mes habits sur une chaise, comme si j'avais eu la précaution de me déshabiller avant de me brûler la cervelle ; puis, vêtu de mon costume de commissionnaire, après avoir fermé la porte à double tour, je descendis avec Louis. — Je laissai tomber la clef au milieu de la rue, comme si, après m'être enfermé, je l'eusse jetée par la fenêtre ; le carreau cassé par la pierre de Louis devait servir à compléter cette croyance. J'avais une clef de la porte de la rue ; nous sortîmes sans avoir été vus ni entendus par le concierge. — Le lendemain, à neuf heures du matin, je me présentais à la police avec mes deux répondants, Louis et son frère, et l'on me délivrait ma médaille sous le nom de Salvator. Depuis ce jour, mon cher cousin, j'exerce la profession de commissionnaire, au coin de la rue aux Fers, près du cabaret de la *Coquille d'or*. »
— Je vous en fais mon compliment, monsieur, dit Lorédan ; mais je ne vois pas, dans tout cela, ces renseignements que vous deviez me donner sur le testament du marquis, ni comment vous me rendrez ou me rapporterez les cinq cents francs que nous avons bien inutilement donnés à M. Jackal pour vous faire enterrer.
— Attendez donc, mon cher cousin, continua Salvator. Que diable ! vous ne me croyez pas assez fou pour vous livrer comme cela le secret de mon existence, si je n'étais pas sûr de votre discrétion.
— Il paraît, alors, que vous comptez me garder ou me faire garder par vos hommes jusqu'au jour du jugement dernier ?
— Oh ! monsieur le comte, vous vous trompez tout à fait, ce n'est point ainsi que je l'entends. Demain, à cinq heures du matin, vous serez libre.
— Et vous savez ce que j'ai dit à vos acolytes, qu'une heure après que la liberté me serait rendue, c'est vous qui seriez dénoncé et arrêté.
— Oui ; cela a même failli tourner assez mal pour vous ! Si je ne m'étais pas trouvé sur le seuil de la porte, vous couriez grand risque de ne plus jamais dénoncer ni faire arrêter personne ; ce qui, au reste, mon cher cousin, est un assez mauvais métier. Aussi, je vous réponds d'avance que vous réfléchirez, et que, quand vous aurez réfléchi, eh bien, vous laisserez ce pauvre Salvator bien tranquille, contre sa borne de la rue aux Fers, afin qu'il vous laisse tranquille, vous, dans votre hôtel de la rue du Bac.
— Peut-on, pendant que vous êtes en train de me faire vos confidences, mon cher monsieur Salvator, savoir quel moyen vous auriez de m'y venir troubler ?
— Je vais vous conter cela. Comme c'est la chose la plus intéressante de mon récit, je l'ai gardée pour la fin.
— Je vous écoute.
— Oh ! cette fois, je suis sûr de votre attention ! Commençons par une moralité : j'ai toujours remarqué, mon cher cousin, que cela portait bonheur, de faire le bien.
— Vous voulez dire par une banalité ?
— Banalité, moralité... vous apprécierez la chose tout à l'heure. Or, hier, mon cher cousin, j'avais pris la résolution de faire le bien, puisque j'étais résolu à vous enlever Mina... ce que, à ma grande joie, je viens d'exécuter heureusement.
Un sourire d'implacable haine et de profonde vengeance se dessina sur les lèvres de Valgeneuse.
— Or donc, continua Salvator, hier, comme j'allais à la poste commander les chevaux avec lesquels les deux chers enfants sont partis, je passai devant l'hôtel des ventes publiques, rue des Jeûneurs, je crois ; on déchargeait dans la cour des meubles qui allaient être vendus à la criée.
— Mais que diable me contez-vous donc là, monsieur Salvator, dit Lorédan, et quel intérêt voulez-vous que je prenne à ces meubles que l'on déchargeait rue des Jeûneurs ?
— Si vous eussiez eu seulement la patience d'attendre une demi-minute, mon cher cousin, vous ne m'eussiez pas dit une chose désobligeante, et vous eussiez senti naître un commencement d'intérêt, j'en suis sûr.
— Allez donc ! reprit Lorédan en croisant négligemment sa jambe droite sur sa jambe gauche.
— Eh bien, un de ces meubles me fit pousser un cri de surprise. Devinez ce que je venais de reconnaître au milieu de tout ce bric-à-brac ?
— Comment diable voulez-vous que je devine ?
— Vous avez raison, c'est impossible. Eh bien, je venais de reconnaître ce petit meuble en bois de rose qui avait appartenu à mon père, et que mon père affectionnait tant, parce qu'il lui venait de sa mère, laquelle, comme je crois vous l'avoir dit, le tenait de mon aïeule.
— Ah ! je vous en fais mon compliment ! Je vois d'ici l'affaire : vous avez acheté cinquante francs ce petit meuble en bois de rose, et il fait à l'heure qu'il est l'ornement du salon de M. Salvator.
— Soixante, mon cher cousin ; je l'ai acheté soixante ; et, franchement, il valait bien cela !
— A cause des souvenirs qu'il rappelait ?
— D'abord... puis à cause des papiers qu'il contenait.
— Ah ! fit Lorédan, il contenait des papiers ?
— Oui, et de fort précieux, même !
— Et ces papiers avaient été soigneusement conservés par les différents amateurs entre les mains desquels le petit meuble avait passé ?... En vérité, mon cher Salvator, le ciel fait pour vous des miracles !
— Oui, monsieur, dit gravement Salvator, et j'en remercie humblement le ciel.
Puis, reprenant son ton ordinaire :
— Quoique le miracle soit moins grand qu'il ne paraît au premier abord, comme vous allez en juger.
— J'écoute.
— Je le vois bien... J'emportai donc le meuble chez moi.
— Vous l'emportâtes ?
— Oh ! mon Dieu, oui, sur mes crochets... Ne suis-je pas commissionnaire ? dit Salvator avec un sourire.
— C'est vrai, fit Lorédan en se mordant les lèvres.
— Eh bien, une fois le meuble chez moi, — ce meuble que j'aimais tant ! — vous comprenez que l'envie m'a pris de l'examiner en détail. J'en ai ouvert les tiroirs les uns après les autres, j'en ai fait jouer toutes les serrures, sondé toutes les épaisseurs ; or, voilà qu'en me livrant à ce dernier travail, je m'aperçois que le tiroir du milieu, celui qui servait de caisse, a un double fond !
Les yeux de Lorédan étaient fixés sur Salvator comme deux escarboucles.
— N'est-ce pas que c'est intéressant ? continua Salvator. Voyons, je ne veux pas vous faire languir. Ce double fond était à secret ; j'en devinai le secret, et je l'ouvris.
— Et qu'y avait-il ?
— Un papier, un seul.
— Et ce papier était... ?
— Celui que nous avons cherché si longtemps, mon cher cousin !
— Le testament ? s'écria Lorédan.
— Le testament !
— Le testament du marquis ?
— Le testament du marquis, qui laisse à son filleul Conrad la totalité de ses biens, meubles et immeubles, à la condition qu'il prendra le titre, le nom et les armes du chef de la famille des Valgeneuse.
— Impossible ! s'écria Lorédan.
— Le voici, mon cousin, dit Salvator en tirant un papier de sa poche.
Lorédan, par un mouvement involontaire, étendit vivement la main pour le prendre.
— Oh ! non, mon cher cousin ! dit Salvator en ramenant le papier à lui. Cet acte, vous le comprenez bien, doit rester entre les mains de celui qu'il intéresse ; mais je ne me refuse pas à vous en donner lecture, au contraire !
Et Salvator commença :

« Ceci est le double de mon testament olographe dont la seconde copie sera déposée entre les mains de M. Pierre-

Nicolas Baratteau, notaire, rue de Varennes, à Paris ; chacune des copies écrites de ma main, et ayant valeur d'original

Signé : Marquis DE VALGENEUSE.

« Ce 11 juillet 1821 »

— Voulez-vous que je vous lise le reste ? demanda Salvator.

— Non, monsieur, c'est inutile, fit Lorédan.

— Oh ! le reste, vous le connaissez, n'est-ce pas, mon cousin ? Seulement, je voudrais, par simple curiosité, savoir quel prix vous avez payé cette connaissance à M. Baratteau.

— Monsieur ! s'écria le comte en se levant d'un air de menace.

— J'en reviens donc à ce que je disais, mon cousin, continua Salvator sans paraître s'apercevoir du mouvement de M. de Valgeneuse, que j'avais remarqué que cela portait bonheur de faire le bien, comme aussi, pourrais-je ajouter, cela porte malheur de faire le mal...

— Monsieur ! répéta Lorédan.

— Car, enfin, reprit avec la même tranquillité Salvator, si vous n'aviez pas fait le mal en enlevant Mina, je n'eusse pas eu l'idée de faire le bien en la sauvant ; je n'eusse donc point eu besoin de chevaux de poste, je n'eusse point passé par la rue des Jeûneurs, je n'eusse point reconnu le petit meuble, je ne l'eusse point acheté, je n'eusse point découvert le secret, et, enfin, dans ce secret, je n'eusse point trouvé le testament qui me permet de vous dire : Mon cher cousin, vous êtes parfaitement libre ; seulement, je vous préviens qu'au moindre sujet de plainte que vous me donnez, je fais valoir mon testament, c'est-à-dire que je vous ruine de fond en comble, vous, votre père, votre sœur ! tandis que, au contraire, si vous laissez les pauvres enfants que je protège continuer leur route et être heureux à l'étranger, eh bien, mais... il entre dans mes combinaisons de rester commissionnaire encore un an, deux ans, trois ans peut-être, et vous comprenez, tant que je serai commissionnaire, je n'aurai pas besoin de deux cent mille livres de rente, puisque je gagne cinq ou six francs par jour. Donc, la paix ou la guerre, à votre choix, mon cousin ; je vous propose la première, mais je ne vous refuse pas la seconde. De plus, je vous répète que vous êtes libre ; seulement, à votre place, j'accepterais l'hospitalité qui m'est offerte, et je passerais ici la nuit à réfléchir. La nuit porte conseil !

Et, sur ce bon avis, Salvator quitta son cousin Lorédan et sortit, laissant la porte entre-bâillée et emmenant Jean Taureau et Toussaint-Louverture, afin que M. de Valgeneuse vît bien qu'il avait toute liberté de rester ou de partir.

XLV

UN NOUVEAU PERSONNAGE

Voyons, maintenant, ce qui se passait rue d'Ulm, nº 10, quelques jours après les événements que nous venons de raconter.

Pour peu que nos lecteurs aient suivi avec quelque attention les scènes multiples de ce drame, et qu'ils soient doués de quelque mémoire, ils se souviendront sans doute que la sorcière de la rue Triperet avait abandonné cette rue pour venir habiter l'appartement découvert, meublé et décoré par Pétrus, rue d'Ulm, nº 10 ; ils se rappelleront aussi que, avec la Brocante, avaient naturellement déménagé Rose-de-Noël, Babolin, la corneille et les dix ou douze chiens.

La chambre qu'occupait maintenant la vieille bohémienne, rue d'Ulm, moitié musée de curiosités, moitié réduit de nécromancie, offrait, ainsi que nous l'avons dit, aux yeux étonnés du visiteur, entre autres objets fantastiques, un clocher qui servait de retraite ou de nid à la corneille, et divers tonneaux qui servaient tout simplement de niches aux chiens.

Notre intention en écrivant ce livre — que l'on nous pardonne la courte digression où nous nous laissons entraîner — est non seulement, comme on le voit par la matière que nous abordons en ce moment, de faire grimper et descendre avec nous au lecteur tous les étages de la société, depuis le pape Grégoire XVI, auquel nous allons avoir affaire tout à l'heure, jusqu'au ravageur de ruisseaux, Croc-en-Jambe, et depuis le roi Charles X jusqu'au tueur de chiens, mais encore de faire, de temps en temps, des excursions dans les mondes inférieurs réservés aux animaux.

C'est ainsi que déjà nous avons pu apprécier l'intelligence de la corneille Phares et l'instinct du chien Brésil, à ce point que, si l'une nous est restée à peu près indifférente vu la mince part qu'elle a prise aux événements que nous avons racontés, l'autre, au contraire, nous en sommes sûr, sous son double nom de Brésil et de Roland, a conquis toutes les sympathies du lecteur.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'ayant fait un premier pas parmi les humbles de la création, parmi nos frères inférieurs, comme les appelle Michelet, nous en fassions un second, en élargissant d'un nouveau tour de compas le cercle déjà immense dans lequel nous agissons.

Que voulez-vous, chers lecteurs ! il m'a été donné, pour le désespoir des directeurs de théâtre et des libraires, et peut-être bien aussi pour votre ennui, à vous, cette mission de faire des drames en quinze tableaux et des romans en dix ou douze volumes ! Cela n'est point ma faute, c'est celle de mon tempérament, dont mon imagination n'est que la fille.

Nous voilà donc, à cette heure, au milieu des chiens de la Brocante, et c'est avec un de ces animaux que nous vous demandons la permission de vous faire faire connaissance.

Un des chiens les mieux aimés de notre sorcière — les sorcières ont des goûts bizarres ; sont-elles sorcières parce qu'elles ont ces goûts ? ont-elles ces goûts parce qu'elles sont sorcières ? nous n'en savons rien, et laissons à plus fort que nous à décider cette importante question ; — un des chiens, disons-nous, les mieux aimés de notre sorcière était un petit caniche noir de la plus vilaine espèce. Nous jugeons cela, bien entendu, au point de vue orgueilleux de l'homme ; au point de vue de la nature, il n'y a pas de vilaine espèce.

Le fait est que, pour un homme, — nous ne savons pas ce qu'il était pour la nature, — le fait est que ce chien était d'une laideur vraiment extraordinaire : petit, trapu, sale au physique, hargneux, grognon, prétentieux au moral, il résumait à lui seul tous les vices d'un vieux garçon, et, pour cela sans doute, il était généralement détesté de ses camarades.

De cette répulsion universelle, il était résulté ceci : c'est que la Brocante, sa maîtresse, s'était, par un entêtement tout féminin, dès l'abord attachée à lui avec une tendresse maternelle, et depuis, cette affection s'était peu à peu accrue en raison inverse de l'inimitié que lui portaient et que lui témoignaient publiquement ses compagnons.

C'est ainsi qu'elle en arriva à toute sorte d'attentions pour lui, jusqu'à le servir à part et dans un cabinet séparé, pour ne pas le voir mourir d'inanition, tant les autres chiens lui disaient cent choses désobligeantes et lui faisaient souffrir mille *géhennes* aux heures solennelles des repas.

Vous savez ce que peut l'orgueil chez les hommes, n'est-ce pas, chers lecteurs ? eh bien, voyez ce qu'il peut chez les animaux.

Ce chien noir, ce caniche crotté, ce Babylas enfin, qui était — toujours à notre point de vue, à nous, — d'une laideur outrageante, se voyant câliné, caressé, choyé, fêté, servi à part, finit par s'imaginer qu'il était le plus joli, le plus coquet, le plus spirituel, le plus aimable, le plus séduisant des chiens. Et, une fois cette pensée entrée dans son esprit, il se mit tout naturellement, comme eût fait un homme en pareille position, à railler ses semblables, à les agacer sans pudeur, tirant la queue de l'un, mordant l'oreille de l'autre, narguant chacun, sûr qu'il était de l'impunité, se rengorgeant, portant haut la tête, faisant la roue, se donnant enfin des airs de telle importance, que tous ses camarades souriaient de dédain, haussaient les épaules de pitié, disant entre eux :

— Quelle prétention !

Je crois, chers lecteurs, que vous me faites l'honneur de m'adresser une observation.

— Mais oui, monsieur le romancier ! Interprétez, traduisez, torturez les paroles et les gestes des hommes, mais, en vérité, c'est trop fort de chercher à nous faire accroire que les chiens parlent, haussent les épaules, sourient !

Quant au sourire, permettez-moi de vous dire, chers lecteurs, que j'ai une chienne de mes amies, une petite levrette blanche appartenant à la plus haute aristocratie des levrettes, qui sourit toutes les fois qu'elle me voit, me montrant ses fines dents blanches, de telle façon que je croirais qu'elle se fâche, si le reste de son corps ne donnait pour toutes sortes de simulacres de joie. On la nomme Giselle.

Pour moi, les chiens sourient donc, puisque ma chère Giselle me sourit chaque fois qu'elle me voit.

Quant à hausser les épaules, je ne soutiens pas que les chiens haussent les épaules exactement de la même manière que l'homme ; mon expression est même impropre : ce n'est pas hausser les épaules que j'aurais dû dire, c'est secouer les épaules. Voyons, n'avez-vous pas remarqué, mainte et mainte fois, que le chien qui vient de faire connaissance avec un autre — et vous savez de quelle façon naïve les chiens font connaissance, — n'avez-vous pas remarqué que le chien trompé dans son espoir, trouvant, comme le capitaine Pamphile dont, voici tantôt vingt-cinq ans, j'ai écrit la pittoresque histoire, trouvant, dis-je, une négresse mâle où il comptait trouver une négresse femelle,

secoue dédaigneusement les épaules, et s'en va? Cela est incontestable, aussi, chers lecteurs, ne le contesterez-vous pas.

Maintenant, arrivons-en à la parole.

Les chiens ne parlent pas! Hommes orgueilleux, qui croyez que vous avez seuls reçu de la Providence la faculté de vous communiquer vos pensées! parce que vous parlez anglais, français, chinois, espagnol, allemand, et que vous ne parlez pas *chien*, vous dites tranquillement : « Les chiens ne parlent pas! »

Les chiens parlent donc, cela ne fait aucun doute à nos yeux, et ils ont ce grand avantage sur nous, c'est qu'en parlant chien, ils entendent le français, l'allemand, l'espagnol, le chinois, l'italien, tandis que nous, en parlant soit l'italien, soit le chinois, soit l'espagnol, soit l'allemand, soit le français, nous ne comprenons pas le chien.

Revenons aux malheureuses bêtes de la Brocante et à la situation qui leur était faite par les prétentions ridicules de Babylas.

Ces témoignages de mépris qu'en toute occasion Baby-



La société se tut comme par enchantement.

Erreur! — les chiens parlent leur langue comme vous parlez la vôtre! Il y a bien plus, c'est que vous n'entendez pas ce qu'ils vous disent, homme orgueilleux! et qu'eux, humbles et ne s'en faisant pas accroire pour cela! ils entendent ce que vous leur dites. Demandez au chasseur si son chien ne parle pas, quand il l'a entendu rêver, chasser un lièvre, se prendre de querelle, se battre en rêve! Qui veille donc ainsi dans ce chien qui dort? N'est-ce pas une âme, une âme moins perfectionnée, mais, à coup sûr plus naïve que la nôtre?

Les chiens ne parlent pas! Allez donc dire cela à votre enfant de trois ans qui se roule sur la pelouse avec ce gros terre-neuve de trois mois. Le jeune enfant et le jeune animal jouent comme deux frères écoutant les sons inarticulés qu'ils échangent au milieu de leurs jeux et de leurs caresses. Eh! mon Dieu, l'animal essaye tout simplement de parler la langue de l'enfant, et l'enfant la langue de l'animal. A coup sûr, quelle que soit la langue qu'ils parlent, ils s'entendent, et peut-être se disent-ils, dans cette langue incomprise, plus de vérités sur Dieu et sur la nature que n'en ont jamais dit Platon ou Bossuet.

las recevait de ses camarades, ne rendaient pas à ceux-ci la vie meilleure : il s'en fallait du tout au tout.

La Brocante, qui, en sa qualité de sorcière, parlait toutes les langues, la Brocante, au moindre gros mot qu'elle entendait, intervenait selon la gravité du mot, soit avec son martinet, soit avec son manche à balai. — Le martinet, c'était la baguette de la fée! le manche à balai, c'était le trident de Neptune! — La Brocante, à coup sûr, ne savait pas ce que voulait dire *Quos ego!* mais les chiens traduisaient à l'instant même cette menace : « Tas de *canailles!* » Et chacun, tout tremblant, rentrait dans sa niche, et, après un instant seulement, se hasardait à risquer le bout de son nez et le coin de son œil par l'ouverture du tonneau.

Il est vrai que le lévrier geignait, que le caniche hognait, et que le bouledogue grognait ; mais le bruit d'un pied impatient frappant le parquet, et ces mots terribles prononcés : « Se taira-t-on à la fin? » suffisaient pour imposer à toute l'assemblée canine le silence le plus absolu. Et tous se taisaient, renfoncés dans leurs tonneaux respectifs, tandis que l'ignoble Babylas se carrait au milieu de la chambre, et poussait parfois l'impudence jusqu'à passer la visite des

tonneaux pour voir si chaque rebelle était bien dans sa prison.

Ces manières de Babylas qui, de jour en jour, devenaient plus provocantes, avaient fini, comme on le comprend bien, par être insupportables à toute la république canine, qui deux ou trois fois résolut de profiter de l'absence de la Brocante pour donner une bonne leçon à maître Babylas ; mais toujours, par un de ces bonheurs qui n'arrivent qu'aux tyrans et aux fats, juste au moment où la conspiration allait éclater, la Brocante, comme l'antique dieu de la machine, apparaissait tout à coup son balai ou son martinet à la main et reconduisait jusqu'à leurs niches les infortunés conspirateurs.

Que faire en cette triste conjoncture, et comment se soustraire au pouvoir despotique, quand le pouvoir despotique est armé d'un balai et d'un martinet ?

La bande réfléchit. Un lévrier proposa d'émigrer, de quitter le sol natal, de fuir la patrie, de chercher enfin une terre plus hospitalière ; un bouledogue offrit de prendre tout sous sa responsabilité et d'étrangler Babylas ; mais, il faut le dire, ce canicide répugna à toute la troupe.

— Évitons l'effusion du sang ! dit un barbet connu pour la douceur de ses mœurs.

Et il fut approuvé par un vieil épagneul qui était toujours de son avis, et qui était tellement lié avec lui, que, le plus souvent, une même niche leur servait pour tous les deux.

Enfin, tous les moyens violents déplurent à ces honnêtes chiens, et l'on résolut de n'ourdir contre Babylas d'autre conspiration que celle du mépris. On le mit à l'index, comme on dit dans les collèges de Rome, en quarantaine, comme on dit dans les collèges français ; on le laissa à l'écart, on ne lui parla plus, on fit même mine de ne plus le voir quand on passait près de lui ; enfin, comme il est dit poétiquement dans l'opéra de *la Favorite* :

Il resta seul avec son déshonneur !

Que fit Babylas ? Au lieu de se repentir, lui qu'aveuglait l'affection irraisonnée de la Brocante, au lieu de profiter de l'avertissement, il s'ingénia à mystifier de plus belle ses camarades : il leur lança de loin mille abois injurieux pendant le jour ; il troubla impitoyablement leur sommeil pendant la nuit ; en un mot, sûr de l'appui de sa maîtresse, il leur rendit la vie intolérable.

Ainsi, faisait-il chaud, et la Brocante ouvrait-elle la fenêtre pour donner de l'air à la société, aussitôt Babylas jappait plaintivement et grelottait de tous ses membres, comme s'il eût fait vingt-cinq degrés de froid. La fenêtre était-elle fermée, au contraire, et pleuvait-il, neigeait-il, faisait-il vingt-cinq degrés de froid, Babylas se plaignait de la chaleur, le poêle l'incommodait ; il levait la patte devant la porte, et, autant qu'il était en son pouvoir, tentait d'éteindre le feu ; à ces signes, la Brocante reconnaissait qu'il faisait trop chaud, et, craignant une congestion cérébrale pour son favori, elle éteignait le poêle et ouvrait la fenêtre, quitte à voir les autres chiens grelotter à leur tour sous une température égale à celle de Moscou.

Bref, ce misérable Babylas était devenu le démon du foyer ! il n'était utile à personne, était désagréable à chacun, désobligeant pour tout le monde, et cependant, — explique la chose qui pourra, — malgré cette réunion de vices, peut-être à cause d'eux, il était adoré de la Brocante !

Bien que le printemps de l'année 1827 ne fût pas un printemps plus chaud que celui de l'année 1857, Babylas, soit par méchanceté, soit par besoin réel, soit par tout autre motif, avait vingt fois fait ouvrir la fenêtre. Or, en mettant le nez à cette fenêtre, — c'était, on se le rappelle, une fenêtre de rez-de-chaussée, — Babylas avait aperçu de loin une jeune chienne aux yeux noirs, au poil d'un blond fauve, aux dents blanches comme des perles, aux lèvres roses comme du corail, — on sait qu'il y a deux sortes de corail, le corail rouge et le corail rose, et que, des deux, le corail rose est le plus précieux.

L'élégance de la démarche de cette jeune bête, dont la canine marquait encore la fleur de lis, le feu de ses yeux, la souplesse de sa taille, la petitesse de sa patte, toute la grâce de sa personne enfin, avait fait tressaillir Babylas, qui s'était écrié dans son langage :

— Oh ! la charmante bête !

A ce cri, — comme lorsqu'un fumeur placé à une fenêtre exclame : « Oh ! la charmante femme ! » tous les hommes du club, joueurs de whist, lecteurs de journaux, preneurs de café, mangeurs de glaces, siroteurs de petits verres, accourent à l'envi, — à ce cri, disons-nous, tous les chiens, assis, debout, couchés dans leur niche, se léchant les pattes ou autre chose, étaient accourus pour jouir de cette vue avec Babylas ; mais celui-ci s'étant retourné, avait montré les dents, avait grogné, et tous les chiens, y compris le bouledogue et le terre-neuve, qui eussent exterminé Babylas d'un coup de dent, étaient retournés à leurs occupations.

Satisfait de cette obéissance de ses compagnons, — commandée, il faut le dire, par leur instinct, qui leur indiquait que la Brocante était dans la chambre voisine, — Babylas reporta son regard vers la rue.

La chienne, obligée de subir ce regard de feu, baissa timidement les yeux, et passa sans détourner la tête.

— Honnête et belle ! s'écria dans sa langue le caniche enthousiasmé.

« Sage et belle ! » s'écrie Hamlet en voyant Ophélie ; ce qui prouve qu'en circonstance pareille, pareille impression se produit sur l'homme et sur l'animal, sur le prince et sur le chien.

Et il se pencha hors de la fenêtre, au point que ses compagnons purent espérer un instant que, calculant mal, dans son enthousiasme, les lois de la pondération, Babylas verrait sa tête emporter son derrière, et se briserait le crâne sur le pavé.

Il n'en fut rien : Babylas suivit des yeux la charmante bête jusqu'au coin de la rue de la Vieille-Estrapade, — où elle disparut comme une ombre, sans même lui dire qu'elle reviendrait.

— Qu'elle est belle ! aboya Babylas, le cœur en proie aux délices ineffables d'une passion naissante, d'un amour en fleur.

A partir de ce moment, au lieu de gémir de la solitude impitoyable à laquelle ses frères outragés l'avaient condamné, Babylas s'applaudit intérieurement des heures de rêverie que cette proscription lui laissait.

Comme Diogène, en rentrant dans son tonneau, il jeta dédaigneusement son mépris sur le reste de la création : et si, nous qui, en notre qualité de romancier, comprenons toutes les langues, même celle des bêtes, nous ne rapportons pas ses propres paroles, c'est que nous craindrions qu'on ne se méprît sur nos intentions, et que, dans la bouche de Babylas, on ne vît une satire pleine d'amertume contre la société.

Nous n'analyserons pas davantage les émotions de toute nature qui remplirent le cœur de notre héros, depuis l'heure où il avait reçu la commotion électrique jusqu'à l'heure du coucher ; nous dirons seulement un mot de la nuit.

Ce fut à la fois pour Babylas une nuit de tortures inconnues et de délices inouïes ; tous les diablotins qui traînent la toile diaprée des songes dansèrent leur sarabande fantastique autour du chevet du pauvre caniche ; il vit passer, comme dans les verres de la lanterne magique qu'il avait montrée dans sa jeunesse, en société avec un aveugle, les ombres de tous les chiens qui avaient aimé, et de toutes les Hélènes et de toutes les Stratonices à quatre pattes qui avaient produit des passions insensées ; enfin, il se tourna et se retourna tant et tant de fois sur son matelas de crin, — les autres n'avaient que de la paille — que la Brocante, réveillée en sursaut, le crut hydrophobe ou épileptique, et lui adressa, de son lit, les paroles les plus tendres pour le consoler.

L'aurore parut heureusement vers quatre heures du matin. Si l'on eût encore été aux longues et sombres nuits d'hiver, Babylas, au retour du soleil, était infailliblement mort de consomption !

XLVI

LES AMOURS DE BABYLAS ET DE CARAMELLE

En apercevant les premiers rayons du jour, Babylas sauta hors de son tonneau. Nous devons avouer que, d'habitude, il donnait peu de temps à sa toilette ; il y en donna moins encore ce jour-là que les autres, et il se précipita vers la fenêtre.

Avec le jour, l'espérance lui était revenue. Puisqu'*elle* avait passé hier, pourquoi ne passerait-*elle* pas aujourd'hui ?

La fenêtre était fermée, et avec raison ; il pleuvait à verse !

— J'espère bien qu'on ne va pas ouvrir la fenêtre, dit le lévrier en grelottant à cette seule pensée ; il fait un temps à ne pas mettre un homme à la porte !

Nous disons, nous autres hommes : *un chien* ; les chiens disent : *un homme* ; et je crois que ce sont les chiens qui ont raison, car, par les mauvais temps, j'ai toujours vu dehors plus d'hommes que de chiens.

— Oh ! ce serait trop fort ! dit le bouledogue répondant au lévrier.

— Hum ! firent le barbet et l'épagneul, cela ne nous étonnerait point.

Ils en parlaient, eux, un peu plus à leur aise, leur poil formant fourrure

— Si Babylas fait ouvrir la fenêtre ce matin, dit le terre-neuve, je l'étrangle !

— Eh bien, dit un vieux carlin très sceptique, on l'ouvrirait, que je n'en serais pas étonné.

— Mille tonnerres ! grognèrent en même temps le terre-neuve et le bouledogue, qu'on s'en avise, et nous verrons !

Un caniche blanc, qui avait autrefois fait quelques parties de domino avec Babylas, et qui, en faveur du souvenir que celui-ci lui avait laissé d'un joueur assez loyal, prenait quelquefois son parti, cette fois encore, implora la commisération de ses camarades.

— Je l'ai entendu se plaindre toute la nuit, dit-il d'une voix émue ; peut-être a-t-il la maladie. Ne soyons pas impitoyables pour un des nôtres ; nous sommes des chiens, et non des hommes.

Ce discours produisit un assez bon effet sur l'assemblée, et l'on résolut d'endurer encore ce que, d'ailleurs, en y réfléchissant bien, on ne pouvait empêcher.

La Brocante entra ; elle vit son Babylas bien-aimé les babines pendantes, les oreilles basses, les yeux cernés.

— *Que* que nous avons donc, mon touton ? demanda-t-elle de sa voix la plus tendre, en l'embrassant et en le serrant contre sa poitrine.

Babylas poussa un gémissement, s'élança hors des bras de la sorcière et alla se dresser contre la fenêtre.

— Ah ! oui, de l'air ! dit la Brocante. Est-il comme il faut, ce chéri-là ! il ne peut pas se passer d'air.

La Brocante, qui était non seulement sorcière, mais encore observatrice, avait, en effet, remarqué que les pauvres gens vivent dans des atmosphères où ne sauraient respirer les aristocrates. Et c'est bien heureux pour les pauvres gens ; car, s'ils ne pouvaient pas vivre où ils vivent, ils seraient obligés d'y mourir. — Ils y meurent bien quelquefois ; mais alors le médecin trouve un nom à la maladie qui les a emportés, et, grâce à ce nom grec ou latin, personne n'a de remords, pas même le conseil de salubrité publique.

La Brocante, heureuse de voir Babylas si *comme il faut*, quoiqu'elle ne se fût jamais occupée de son éducation, n'eut garde de le faire attendre, et ouvrit immédiatement la fenêtre.

Il y eut alors dans l'assemblée un grognement général, qui se fût élevé bientôt jusqu'au rugissement si la Brocante n'eût détaché du clou où il était pendu le martinet pénitentiaire, et ne l'eût brandi au-dessus de sa tête.

A la vue de l'instrument de flagellation, la société se tut comme par enchantement.

Babylas posa ses deux pattes sur le rebord de la fenêtre, et regarda à droite et à gauche ; mais nul, excepté des hommes, n'osait se hasarder dans la rue d'Ulm, aussi peu pavée à cette époque que l'était Paris au temps de Philippe-Auguste et surtout par la pluie torrentielle qu'il faisait ce jour-là.

— Hélas ! gémit notre amoureux, hélas ! hélas !

Mais ce gémissement n'attendrit point l'esprit des eaux, et aucune chienne, ni même aucun chien ne passa.

L'heure du déjeuner arriva : Babylas resta à la fenêtre ; l'heure du dîner sonna : Babylas resta à la fenêtre ; enfin, l'heure du souper sonna aussi vainement que les heures du déjeuner et du dîner.

Les autres s'en frottèrent les pattes de satisfaction ; la part de Babylas leur échéant naturellement.

C'était fort sérieux, comme on voit.

Babylas avait refusé de prendre toute nourriture ; la Brocante avait eu beau l'appeler des noms les plus tendres, lui présenter le lait le plus clair, le sucre le plus brillant, les gimblettes les plus dorées, il resta jusqu'à la nuit sombre dans cette fatigante posture qu'il avait adoptée dès le point du jour.

La nuit était venue depuis longtemps ; dix heures sonnaient à toutes les églises, qui, trop bien élevées pour sonner ensemble, cédaient le pas sans doute aux plus anciennes. Il fallait se retirer ! Babylas rentra dans son tonneau, en proie à une poignante tristesse.

Cette seconde nuit fut encore plus agitée que la première ; le cauchemar ne quitta pas d'une minute le pauvre Babylas ; s'il s'endormait quelques instants, il jappait si douloureusement pendant ce court sommeil, que l'on comprenait que mieux eût valu, pour lui, rester éveillé.

La Brocante demeura penchée à son chevet, comme eût fait une mère pour son fils, lui disant de ces douces paroles que les mères seules savent trouver pour endormir les douleurs des enfants. Ce ne fut qu'à la pointe du jour que, poussée au comble de l'inquiétude, elle eut l'idée de lui faire le grand jeu.

— Il est amoureux ! s'écria-t-elle au troisième tour de cartes ; Babylas est amoureux !

Cette fois, comme dit Béranger, les cartes avaient raison.

Babylas quitta son tonneau encore plus défiguré par cette seconde nuit d'insomnie que par la première.

On lui trempa dans du lait un biscuit qu'il mangea du bout des dents, et il se fit ouvrir la fenêtre comme la veille.

Bien qu'il eût plu le jour de la Saint-Médard, — ce qui promettait quarante jours de pluie, — par hasard, il ne pleuvait point ce jour-là ; de sorte qu'en apercevant les rayons du soleil matinal, Babylas reprit un peu de sa gaieté naturelle.

Ce devait être, en effet, un jour heureux pour Babylas : à la même heure que deux jours auparavant, il vit passer la blonde chienne de ses rêves ! c'était bien cette petite patte aristocratique qu'il avait remarquée ; c'était bien la même tournure élégante, la même démarche à la fois fière et timide.

Le pouls de Babylas battit vingt pulsations de plus à la minute ; il poussa un cri de joie.

A ce cri, la jeune chienne tourna la tête, non par coquetterie, mais parce que, si fière que qu'elle fût, elle avait le cœur tendre, et avait à la fois reconnu dans ce cri de l'amour et de la détresse.

Elle revit Babylas qu'elle avait déjà une première fois entrevu du coin de l'œil.

Quant à Babylas, qui ne l'avait encore vue que de profil, en la voyant de face, il fut pris d'un tremblement universel. — Babylas était resté très nerveux, ayant eu dans sa jeunesse la danse de Saint-Guy ; — il fut pris, disons-nous, d'un tremblement universel, et se mit à pousser ces petites notes tendres et plaintives que les personnes douées de ce tempérament font entendre quand l'émotion dépasse leurs forces.

En voyant ce trouble qu'elle partageait peut-être, la jolie bête eut un mouvement de pitié, et fit quelques pas du côté de Babylas.

Babylas, cédant à une attraction invincible, allait s'élancer par la fenêtre, lorsque ces mots prononcés d'une voix dure, se firent entendre :

— Ici, Caramelle !

Cette voix était évidemment celle d'un maître ; car, tout en jetant un regard de côté à Babylas, Caramelle s'empressa d'obéir.

Babylas, nous l'avons dit, avait déjà pris son élan pour sauter par la fenêtre ; mais cette voix l'arrêta court. Le sentiment qui le retint fut-il la crainte de compromettre Caramelle, fut-il l'instinct un peu moins chevaleresque de sa propre conservation ? C'est ce que l'on n'a jamais pu savoir.

Tant il y a que Babylas se rassit sur ses jarrets de derrière, et, frappant de sa patte l'appui de la fenêtre :

— Caramelle ! s'écria-t-il, Caramelle ! le joli nom !

Et il répéta sur tous les tons :

— Caramelle ! Caramelle ! Caramelle !

Peut-être, pour nos lecteurs, le nom n'est-il pas aussi joli que Babylas le prétendait ; mais il était tellement approprié à la robe de celle qui le portait, que Babylas, aimant la couleur, devait aimer le nom.

Caramelle, — puisque Caramelle il y a, — rappelée sévèrement par son maître, revint à lui la tête basse, après avoir préalablement, comme nous l'avons dit, jeté à Babylas un regard d'une profonde tendresse.

L'état dans lequel Babylas avait passé les deux jours et les deux nuits précédents était si désespéré, que ce regard de Caramelle lui parut tout simplement un rayon du paradis.

Si bien qu'après avoir suivi des yeux Caramelle, — qui, comme l'avant-veille, disparut au coin de la rue de la Vieille-Estrapade, — Babylas se rejeta en arrière, manifestant sa joie par toutes les manières dont il est donné aux chiens de manifester leur joie ; sautant sur les chaises, se dressant sur les pattes de derrière, courant après sa queue, agaçant ses camarades, faisant le mort, passant en revue enfin tout son répertoire pour exprimer, autant qu'il était dans ses moyens, l'indicible félicité qu'il ressentait.

Ses camarades le crurent fou, et, comme, en fin de compte, c'étaient de bons chiens, ils oublièrent leur rancune et le plaignirent sincèrement.

On prétend que l'amour rend meilleur : il y a quelque chose de vrai dans cette assertion, et nous allons donner une nouvelle preuve de cette vérité.

Nous avons dit que Babylas était un chien taquin, hargneux, avec une nuance de méchanceté ; eh bien, comme si la baguette d'une fée l'eût tout à coup transformé, — au moral, entendons-nous ! — il devint doux et caressant comme le mouton noir dont parle Hamlet. Il s'avança vers ses camarades, leur fit de franches excuses, leur demanda loyalement pardon de ses torts, et, après cette amende honorable, les supplia de lui rendre leur amitié, leur promettant sur l'honneur d'en observer les règles les plus difficiles, d'en accomplir les devoirs les plus rigoureux.

A cette ouverture, la société se consulta. Le terre-neuve et le bouledogue avaient, — cédant au premier sentiment, qui, chez les chiens, au contraire de chez l'homme, est, à ce qu'il paraît, le mauvais, — le terre-neuve et le bouledogue avaient d'abord été d'avis de l'étrangler, ne tenant

pas sa conversion pour sincère ; mais le caniche blanc prit pour la seconde fois sa défense et parla si chaudement en sa faveur, qu'il entraîna toute l'assemblée à son opinion.

On alla aux voix et, à la majorité des chiens présents, on accorda à Babylas une amnistie entière.

Le caniche blanc s'avança vers lui, lui tendit la patte et les membres les plus notables de l'assemblée, suivant cet exemple, lui rendirent leur confiance et lui promirent leur amitié.

A partir de ce moment, Babylas ne fit plus ouvrir la fenêtre qu'après en avoir demandé la permission à ses camarades, et comme de jour en jour la température allait s'adoucissant, cette permission lui était courtoisement accordée — même par le lévrier qui continuait de grelotter, mais qui avouait que c'était par habitude.

XLVII

UN MONSIEUR QUI VEUT SAVOIR S'IL IRA EN PARADIS

Les choses marchaient ainsi depuis tantôt un mois.

Presque tous les jours, à la même heure, Caramelle passait et envoyait du regard mille tendresses à l'heureux Babylas qui, tout entier aux douceurs d'un amour platonique, se contentait de ces coups d'œil, retenu par l'impression qu'avait produite sur son système nerveux, fort irritable, nous l'avons avoué, la rudesse de la voix du maître de Caramelle. — Peut-être aussi Babylas n'avait-il cette patience que parce que Caramelle, soit du regard, soit de la voix, avait fait comprendre à Babylas qu'un jour ou l'autre, elle trouverait moyen de s'échapper et de répondre d'une façon plus directe à son amour.

Or, comme nous l'avons dit, une semaine ou deux après cette nuit où Jean Taureau avait failli étouffer d'abord, puis ensuite assommer, puis enfin noyer M. de Valgeneuse ; à l'heure à peu près où Caramelle avait l'habitude de passer, un monsieur vêtu d'une redingote à la propriétaire, quoique la température ne justifiât point cette mesure de précaution, — portant lunettes sur le nez, et tenant à la main un jonc à pomme de vermeil, entra tout à coup dans le laboratoire de nécromancie de la rue d'Ulm.

La maîtresse de l'établissement était à la place ordinaire où elle attendait ses pratiques.

— C'est vous qui êtes la Brocante ? demanda à brûle-pourpoint l'étranger.

— Oui, monsieur, répondit celle-ci avec un certain tressaillement dont, comme Babylas, elle n'était point maîtresse toutes les fois qu'elle entendait une voix un peu rude.

— Vous êtes sorcière ?

— C'est-à-dire tireuse de cartes.

— Je croyais que c'était la même chose.

— A peu près, cependant, il ne faut pas confondre.

— Soit, ne confondons pas ; je viens pour exercer votre science, la mère !

— Monsieur demande-t-il le petit ou le grand jeu ?

— Le grand jeu, morbleu ! le grand jeu ! dit le monsieur en reniflant une forte prise de tabac. Ce que je désire savoir est d'une telle importance, que le jeu ne saurait être trop grand.

— Monsieur désire peut-être savoir s'il fera un bon mariage ?

— Non, la mère, non ; le mariage étant par lui-même un mal, aucun mariage ne saurait être bon.

— Monsieur désire peut-être savoir s'il héritera d'une de ses parentes ?

— Je n'ai qu'une tante, et je lui fais une rente viagère de six cents livres.

— Monsieur désire peut-être savoir s'il atteindra un âge avancé ?

— Non, bonne femme ; j'ai déjà beaucoup vécu pour mon âge, et cependant je ne suis aucunement curieux de savoir quand je mourrai.

— Ah ! je comprends ; alors, monsieur désire revoir son pays ?

— Je suis de Montrouge, et quiconque a vu une fois Montrouge ne désire jamais le revoir.

— Mais enfin, dit la Brocante, qui craignait qu'un plus long interrogatoire portant ainsi à côté des désirs du visiteur ne nuisît à sa considération de magicienne, que désirez-vous ?

— Je désire, répondit le mystérieux étranger, je désire savoir si j'irai en paradis.

La Brocante manifesta les signes du plus grand étonnement.

— Eh bien, demanda le monsieur de Montrouge, qu'y a-t-il donc là de si extraordinaire ? est-il plus difficile de voir dans l'autre monde que dans celui-ci ?

— A l'aide des cartes, monsieur, répondit la Brocante, on peut voir partout.

— Qu'elles regardent, alors !

— Babolin, cria la vieille, le grand jeu !

Babolin, qui était couché dans le coin de la chambre, occupé à donner au caniche blanc une leçon de domino, Babolin se leva et alla quérir le grand jeu demandé.

La Brocante s'installa dans son croissant, appela Pharès, qui dormait la tête nonchalamment cachée sous son aile, fit faire cercle à ses chiens, tout en laissant, dans sa faiblesse maternelle, Babylas à la fenêtre, et procéda à peu près comme nous l'avons vu faire pour Justin.

C'étaient, au reste, les mêmes personnages dans un autre cadre, moins Rose-de-Noël, qui était absente, et moins Justin, qui était remplacé par le monsieur de Montrouge.

— Vous savez que c'est trente sous ? dit la Brocante.

Malgré l'amélioration qui s'était faite dans son intérieur, elle n'avait pas cru devoir élever ses prix.

— Trente sous, soit ! dit le monsieur de Montrouge en jetant majestueusement une de ces pièces de trente sous dont on voyait le cuivre à travers l'argenture, et qui commençaient déjà, vers cette époque, à passer à l'état de médailles ; — je puis bien, au bout du compte, risquer trente sous pour savoir si j'irai en paradis.

La Brocante commença à couper, à recouper, à battre, à rebattre le jeu et à étaler en demi-cercle les cartes sur sa planche.

On en était au plus intéressant de la divination, et déjà saint Pierre, désigné par le roi de trèfle, s'apprêtait, comme l'ombre de Samuel évoquée par la pythonisse d'Endor, à dévoiler les mystères du monde supérieur, quand Babylas, toujours debout sur sa fenêtre, aperçut Caramelle qui, tenant sa promesse, passait dans la rue seule, svelte, élancée, pimpante, plus fraîche, plus gaie, plus tendre, plus provocante que jamais.

— Caramelle, Caramelle seule ! s'écria Babylas. Oh ! tu as donc tenu ta promesse, chienne adorable ! Je n'y puis plus résister. Caramelle ou la mort !

Et, sautant rapidement par la fenêtre, Babylas se mit à la poursuite de son idéal, qui continuait de l'appeler du regard en trottant menu, afin de disparaître le plus vite possible dans la rue voisine, et, cela, tandis que le monsieur attendait patiemment sa réponse.

La Brocante tournait le dos à la rue ; mais, au bruit que fit Babylas en sautant par la fenêtre, elle se retourna.

Ce mouvement, quoiqu'il eût toute la rapidité de la sollicitude maternelle, fut encore lent, comparé aux désirs amoureux de Babylas ; car, en se retournant, la Brocante n'aperçut plus que le train de derrière de son chien qui disparaissait, tandis que le train de devant piquait une tête dans la rue.

A cette vue, la Brocante oublia tout : et l'homme de Montrouge qui désirait savoir s'il irait en paradis, et la consultation commencée, et la pièce de trente sous qui devait la payer, pour ne se souvenir que de son cher Babylas.

Elle poussa un cri, rejeta loin d'elle la planche et les cartes, s'élança vers la fenêtre, et, avec la sublime impudeur des grandes passions, elle enjamba par-dessus la barre d'appui de la fenêtre, se laissa glisser dans la rue, et se mit à la poursuite de Babylas.

Pharès, voyant sa maîtresse sortir par la fenêtre au lieu de sortir par la porte, comme c'était son habitude, crut, sans doute, que le feu était à la maison, poussa un cri, et s'élança dans la rue.

Les chiens, à leur tour, voyant la Brocante et la corneille envolées, et curieux, sans doute, de savoir quels événements attendaient les amours de Babylas, s'élancèrent à leur tour par la fenêtre, rapides et pressés comme ces fameux moutons de Panurge, qui, depuis qu'ils ont été inventés par Rabelais, servent de point de comparaison à toute troupe sautant en compagnie.

Enfin, Babolin, voyant Babylas parti, la Brocante disparue, Pharès envolée, et le dernier chien dans la rue, enjambait déjà la fenêtre, tant est puissante la force de l'exemple, quand le monsieur de Montrouge l'arrêta par le fond de sa culotte.

Il y eut un instant de lutte pour savoir si ce serait le monsieur qui lâcherait le fond de la culotte de Babolin ou Babolin qui lâcherait la barre de la fenêtre ; ce que voyant, le monsieur de Montrouge, qui croyait sans doute à une plus grande solidité du côté de la barre que du côté de la culotte :

— Mon ami, dit-il, il y a cinq francs pour toi si...

Le monsieur s'arrêta ; il savait la valeur de ce qu'on appelle un sens suspendu.

Babolin lâcha la barre à l'instant même, et demeura horizontalement pendu à la main du monsieur.

— Si quoi ? demanda-t-il.

— Si tu me fais parler à Rose-de-Noël.

— Où est la pièce ? demanda le prudent Babolin.

— La voici, dit le monsieur en la lui mettant dans la main.

— Cinq francs de vrai ? s'écria le gamin.

— Regarde, dit le monsieur.

Babolin regarda, mais, doutant du témoignage de ses yeux :

— Voyons ce que cela sonne, dit-il.

Et il laissa tomber sur le parquet la pièce, qui résonna argent.

— Vous dites que vous voulez voir Rose-de-Noel ?

— Oui.

— Ce n'est pas pour lui faire du mal, au moins ?

— Ah bien, oui ! tout au contraire.

porte entr'ouverte, Rose-de-Noel était assise devant une petite table de laque, cadeau de Regina, et s'amusait à colorier des fleurs, cadeau de Petrus.

— Dis donc, Rose-de-Noel, fit Babolin, c'est un monsieur de Montrouge qui veut te parler.

— A moi ? dit Rose-de-Noel en levant la tête.

— A toi, en personne.

— Oui, à vous, ma chère petite, dit le monsieur en relevant ses lunettes bleues sur son front, afin de voir l'enfant avec ses yeux, qui semblaient plutôt embarrassés qu'aidés



Les chiens s'élancèrent par la fenêtre.

— Alors, grimpons.

Et Babolin, ouvrant la porte, s'élança dans l'escalier de l'entre-sol.

— Grimpons, s'écria le monsieur, qui enjamba les degrés de l'escalier avec une promptitude pareille à celle qu'il eût mise à enjamber les degrés du paradis.

En un instant, ils furent à la porte de Rose-de-Noel, où le monsieur ne s'arrêta que juste le temps de prendre, dans une tabatière de porcelaine, une énorme prise de tabac, et d'abaisser ses lunettes sur son nez.

XLVIII

CE QUE LE MONSIEUR DE MONTROUGE VENAIT FAIRE EN RÉALITÉ CHEZ LA BROCANTE

Au moment où le monsieur de Montrouge, précédé de Babolin, courbant sa longue taille pour ne pas heurter sa tête au chambranle, et se glissait comme une fouine par la

par l'interposition des deux verres entre eux et l'objet sur lequel ils se fixaient.

Rose-de-Noel se leva. Elle avait grandi depuis trois mois d'une façon extraordinaire. Ce n'était plus l'enfant maladive et rabougrie que nous avons vue rue Triperet ; c'était une jeune fille pâle, maigre, chétive encore, c'est vrai, mais sa maigreur et sa pâleur venaient évidemment de sa croissance. Transportée dans une atmosphère plus sympathique à son organisation, sa taille s'y était développée ; c'était un jeune arbuste fluet et flexible, toujours prêt à plier au moindre vent, mais déjà en fleurs.

Elle salua le monsieur de Montrouge, et le regardant avec ses grands yeux étonnés :

— Eh bien, monsieur, reprit-elle, dites-moi ce que vous avez à me dire.

— Mon enfant, dit le monsieur de sa voix la plus douce, je suis envoyé par des personnes qui vous aiment beaucoup.

— Par la fée Carita ? s'écria l'enfant.

— Non, je ne connais pas la fée Carita, dit le monsieur en souriant.

— Par M. Petrus ?

— Ce n'est point non plus par M. Petrus.

— Alors, continua Rose-de-Noël, il faut que ce soit par M. Salvator.

— Justement, dit le monsieur de Montrouge, c'est par M. Salvator.

— Ah ! mon bon ami Salvator ! il m'oublie donc, s'écria la petite fille, qu'il y a au moins quinze jours que je ne l'ai vu ?

— C'est à propos de cela que je viens. « Mon cher monsieur, m'a-t-il dit, allez trouver Rose-de-Noël ; rassurez-la sur ma santé et priez-la de répondre aux questions que vous lui ferez comme si elle me répondait à moi-même. »

— Ainsi, fit Rose-de-Noël sans s'arrêter à la dernière partie de la phrase, il va bien, M. Salvator ?

— Très bien !

— Quand le verrai-je ?

— Demain, après-demain, peut-être... Pour le moment, il est fort occupé ; voilà pourquoi je suis venu en son nom.

— Alors, asseyez-vous, monsieur, dit Rose-de-Noël en poussant une chaise au monsieur de Montrouge.

Quant à Babolin, voyant que Rose-de-Noël était avec un ami de Salvator, et que, par conséquent, elle n'avait rien à craindre, curieux de savoir, d'ailleurs, ce qu'étaient devenus Caramelle, Babylas, les autres chiens, Pharès et la Brocante, il s'esquiva doucement, tandis que le monsieur de Montrouge s'asseyait, replaçait ses lunettes sur son nez, et aspirait une prise de tabac.

Puis, s'étant bien assuré que la porte était refermée derrière Babolin :

— Je vous ai dit, mon enfant, continua l'inconnu, que M. Salvator m'avait chargé de vous faire plusieurs questions.

— Faites, monsieur.

— Et vous répondrez franchement ?

— Du moment que vous venez de la part de M. Salvator..., dit Rose-de-Noël.

— Voyons, vous souvenez-vous de vos premières années ?

Rose-de-Noël regarda fixement l'interrogateur.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur ?

— Je demande, par exemple, si vous vous souvenez de vos parents ?

— Desquels ? demanda Rose-de-Noël.

— De votre père et de votre mère.

— Un peu de mon père ; de ma mère pas du tout.

— Et de votre oncle ?

Rose-de-Noël pâlit sensiblement.

— De quel oncle ? demanda-t-elle.

— De votre oncle Gérard.

— De mon oncle Gérard ?

— Oui, le reconnaîtriez-vous si vous le voyiez ?

Un léger tremblement commença d'agiter les membres de Rose-de-Noël.

— Oh ! dit-elle, certainement... Est-ce que vous en avez des nouvelles ?

— J'en ai ! répondit le monsieur.

— Il vit donc encore ?

— Il vit encore.

— Et... ?

La jeune fille hésita ; on voyait qu'elle faisait un violent effort pour combattre une invincible répugnance.

— Et madame Gérard ? dit le monsieur de Montrouge en relevant ses lunettes et en fixant sur elle de petits yeux perçants qui semblaient avoir la puissance fascinatrice du basilic.

Mais en entendant ce nom de madame Gérard, l'enfant se renversa en arrière en poussant un cri, et, glissant de son siège, tomba en proie à une effroyable attaque de nerfs.

— Diable, diable, diable ! fit le monsieur de Montrouge en replaçant ses lunettes sur son nez ; qui va se douter que cette petite bohémienne a des nerfs comme une princesse ?

Et il essaya de la rasseoir sur la chaise ; mais l'enfant se cambrait comme si elle eût été atteinte du tétanos.

— Hum ! fit le monsieur en regardant autour de lui, voilà qui devient embarrassant !

Il aperçut le lit de Rose-de-Noël, prit l'enfant dans ses bras et la porta sur ce lit.

— Peste ! diablesse ! dit-il de plus en plus embarrassé ; a-t-on jamais vu pareille chose ! s'arrêter juste à l'endroit le plus intéressant !

Il tira un flacon de sa poche et le lui fit respirer ; mais bientôt, comme si une nouvelle pensée se faisait jour dans son esprit, il éloigna du nez de l'enfant le flacon qu'il en avait déjà approché.

— Ah ! ah ! dit-il, il me semble que la chose se calme.

En effet, les mouvements du corps de la petite fille devenaient moins violents, et les convulsions tournaient à un évanouissement pur et simple.

L'inconnu attendit que le dernier frisson fût éteint et que Rose-de-Noël fût étendue sur son lit, aussi immobile que si elle était morte.

— Voyons, dit-il, tirons parti de la circonstance.

Et, laissant Rose-de-Noël étendue sans mouvement sur le lit, [illegible] à une porte qu'il ouvrit.

— [illegible] sans issue, dit-il.

Puis, ouvrant la croisée :

— Et cette fenêtre ?

Il se pencha en dehors.

— Douze pieds à peine !

Enfin, allant à la porte d'entrée, il enleva, d'une main, la clef hors de la serrure, pendant que, de l'autre, il tirait un morceau de cire de sa poche ; et, rapprochant ses deux mains, il prit l'empreinte de la clef avec la cire.

— Ma foi, dit-il, c'est encore bien heureux que la petite fille se soit évanouie : nous aurions été obligés de procéder par appréciation, et c'est toujours moins sûr... tandis que, maintenant...

Il regarda l'empreinte, qu'il compara à la clef.

— Tandis que, maintenant, dit-il, nous procéderons à coup sûr.

Et, remettant le morceau de cire dans sa poche, et la clef dans la serrure, il referma la porte en disant :

— Allons, il faut toujours en revenir à ce bon M. de Voltaire : « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ! » Et, cependant...

L'inconnu se gratta l'oreille comme un homme qui flotte entre un bon et un mauvais sentiment ; le bon, chose rare ! l'emporta.

— Et, cependant, dit-il, je ne puis abandonner cette enfant dans un pareil état.

En ce moment, on frappa à la porte.

— Qui que vous soyez, entrez, sacredié ! dit le monsieur.

La porte s'ouvrit, en effet, assez violemment même, et Ludovic parut.

— Ah ! bravo ! dit le monsieur de Montrouge ; vous arrivez diablement à propos, mon jeune esculape, et, si jamais médecin a répondu à l'appel, vous pouvez vous vanter que c'est vous.

— Monsieur Jackal ! dit Ludovic stupéfait.

— Pour vous servir, cher monsieur Ludovic, dit l'homme de police en offrant au jeune docteur une prise dans sa tabatière.

Mais Ludovic repoussa la main de M. Jackal, et, s'approchant du lit :

— Monsieur, dit-il, comme s'il avait le droit d'interroger, qu'avez-vous donc fait à cette enfant ?

— Moi, monsieur ? répondit M. Jackal avec douceur. Absolument rien ! mais il paraît qu'elle est sujette à des spasmes.

— Sans doute, monsieur, mais pas sans cause.

Et, trempant son mouchoir dans un pot plein d'eau, Ludovic l'appliqua, en le tamponnant, contre le front et les tempes de la jeune fille.

— Que lui avez-vous donc dit ? que lui avez-vous donc fait ?

— Fait ? Rien. Dit ? Peu de chose, répondit laconiquement M. Jackal.

— Mais enfin...

— Mon Dieu, mon cher monsieur Ludovic, vous savez que les mendiants, sorciers, nécromanciens, montreurs de lanterne magique, bohémiens et tireurs de cartes, ressortissent à ma juridiction.

— Oui.

— Eh bien, la Brocante ayant oublié, en déménageant avec ses chiens et sa corneille, de me faire part du nouveau quartier où il lui avait plu d'élire domicile, j'ai dû mettre mes hommes à ses trousses. Ils ont découvert qu'elle demeurait rue d'Ulm, et m'ont fait leur rapport. Alors, comme je la sais des amies de M. Salvator, que j'aime de tout mon cœur, au lieu de la faire prendre et conduire à la salle Saint-Martin, ainsi que c'était mon droit et même mon devoir, je me suis présenté chez elle ; mais il paraît que, depuis un instant, elle était sortie par la fenêtre, suivie de ses chiens et de sa corneille, de sorte que j'ai trouvé la maison vide avec la porte ouverte. Je me suis mis aux recherches ; j'ai aperçu un escalier, j'ai monté cet escalier, j'ai frappé à une porte, comme je vous ai dit tout à l'heure. « Entrez ! » on me l'a dit à moi ; comme vous avez fait, j'ai fait ; seulement, au lieu de trouver la petite Rose-de-Noël évanouie, je l'ai trouvée assise à cette table et coloriant des gravures. En l'absence de sa mère, et pour ne pas avoir fait une course inutile, je l'ai interrogée ; mais voilà qu'en me parlant de son enfance, de ses parents, d'une certaine madame Gérard qui lui était je ne sais quoi, elle s'est évanouie. Je l'ai prise dans mes bras, je l'ai portée sur son lit, et je venais de l'y déposer bien délicatement, comme vous voyez, mon cher monsieur Ludovic, quand le bonheur vous a amené.

Tout cela paraissait si simple et si naturel, que Ludovic ne douta pas un instant que la chose ne se fût passée ainsi.

— Eh bien, monsieur, lui dit-il, si maintenant vous avez de nouveaux doutes sur la Brocante, nous sommes prêts à en répondre, M. Salvator et moi. C'est donc à nous qu'il faudra vous adresser.

M. Jackal s'inclina.

— Sous un pareil patronage, monsieur Ludovic..., dit-il. Mais je crois m'apercevoir que l'enfant fait quelques mouvements.

— En effet, dit Ludovic, qui avait continué à humecter le front de Rose-de-Noël, je crois comme vous qu'elle va rouvrir les yeux.

— En ce cas, dit M. Jackal, je me sauve ! peut-être ma présence lui serait-elle pénible... Dites-lui bien, je vous prie, monsieur Ludovic, tous mes regrets d'avoir été la cause innocente d'un pareil accident.

Et, après avoir offert une seconde prise à Ludovic, — seconde prise que le jeune médecin refusa comme la première, — M. Jackal sortit, en effet, de la chambre avec un geste qui indiquait son désespoir d'avoir causé un tel trouble dans la maison de l'amie de Ludovic et de Salvator.

XLIX

FANTAISIE A DEUX VOIX ET A QUATRE MAINS SUR L'ÉDUCATION DES HOMMES ET DES CHIENS

Au moment où M. Jackal descendait rapidement l'escalier de l'entresol de Rose-de-Noël, la chambre de la Brocante était veuve encore de ses habitants ordinaires, mais momentanément occupée par un habitant extraordinaire.

Reprenons les choses d'un peu plus haut.

Au milieu du désarroi général qu'avait causé l'escapade de Babylas, le propriétaire de Caramelle, — que nous ne connaissons encore que par cette rudesse de voix qui avait fait passer un frisson dans les chairs de Babylas, — après l'avoir vue tourner l'angle de la rue, après avoir vu Babylas s'élancer de la fenêtre, puis la Brocante suivre Babylas, puis Phares suivre la Brocante, puis les autres chiens suivre Phares, et, enfin cinq minutes après, Babolin fermer la marche, — le propriétaire de Caramelle, disons-nous, soit qu'il eût préparé, dans un but qui nous sera découvert, peut-être, le rendez-vous des deux amoureux, soit qu'il n'attachât aucun intérêt aux fiançailles de sa pupille, entra par la porte chez la Brocante, une seconde après que Babolin en était sorti par la fenêtre.

L'appartement était complètement désert ; ce qui ne parut nullement étonner le personnage.

Aussi, enfonçant les mains dans les larges poches de sa redingote, se mit-il à inventorier d'un air assez nonchalant la chambre de la Brocante. Cette nonchalance, qui lui donnait l'air d'un Anglais visitant un musée, disparut cependant à la vue d'une charmante esquisse de Petrus représentant les trois sorcières de *Macbeth* en train d'accomplir l'œuvre infernale autour de leur chaudière.

Il s'approcha vivement du tableau, le décrocha de la muraille, le regarda avec plaisir d'abord, avec amour ensuite ; essuya soigneusement du revers de sa manche la poussière dont il était couvert, et en suivit jusque dans les angles les plus éloignés les merveilleux détails, et finalement, après lui avoir fait toutes les mines qu'un amant pourrait faire au portrait de sa maîtresse, il l'engouffra dans la large poche de sa redingote, afin de pouvoir, sans doute, le contempler chez lui plus à loisir.

M. Jackal entrait de son côté dans la chambre de la Brocante juste au moment où le tableau disparaissait dans la poche de l'inconnu.

— Gibassier ! s'écria M. Jackal à moitié étonné ; — car, en face de Gibassier, le chef de police était trop intelligent pour s'étonner tout à fait. — Vous ici ? Je vous croyais dans la rue des Postes.

— C'est Caramelle et Babylas qui y sont, répondit, en s'inclinant, l'illustre comte Bagnères de Toulon. Or, le tour étant fait, j'ai pensé que Votre Excellence pouvait avoir besoin de moi ici, et je suis venu.

— L'intention était bonne et je vous en remercie ; mais je sais tout ce que je voulais savoir. Venez, mon cher Gibassier, nous n'avons plus rien à faire ici.

— C'est vrai, répondit Gibassier dont les yeux démentaient les paroles, c'est vrai, nous n'avons plus rien à faire ici.

Mais le grand amateur de peinture avait aperçu, de l'autre côté de la chambre, un tableau de même dimension que celui qu'il possédait déjà, et qui lui semblait être un Faust chevauchant avec Méphistophélès ; et, tout en prononçant ces paroles, il se sentait irrésistiblement appelé vers le *Faust*, comme s'il s'était senti attiré vers les *Sorcières*.

Toutefois Gibassier avait une grande puissance sur lui-même et, cette puissance, il la devait à la force de son raisonnement. Il s'arrêta donc murmurant à part lui :

— Au bout du compte, qui est-ce qui m'empêchera de revenir un de ces jours ? Ce serait par trop absurde de ne pas avoir le pendant quand il est d'un prix si peu élevé ! Je repasserai demain ou après-demain.

Et, après s'être donné à lui-même cette assurance d'un prochain retour, Gibassier rejoignit M. Jackal, lequel avait déjà ouvert la porte de la rue, et, n'entendant point les pas de son féal emboîter les siens, se retournait, inquiet, pour lui demander la cause de son retard.

Gibassier comprit parfaitement l'inquiétude de son chef de file.

— Me voici, dit-il.

M. Jackal fit à son acolyte un signe de satisfaction, veilla à ce qu'il refermât soigneusement la porte ; puis, lorsqu'il fut dans la rue d'Ulm :

— Savez-vous, Gibassier, dit-il, que vous avez là une chienne précieuse, un animal vraiment rare !

— Il en est des chiens comme des enfants, Excellence, répondit sentencieusement Gibassier ; en s'y prenant de bonne heure, on peut faire des uns comme des autres absolument tout ce qu'on veut, c'est-à-dire les rendre à volonté bons ou mauvais sujets, saints ou scélérats, idiots ou intelligents ; le tout est de savoir s'y prendre à temps. Si vous ne leur inculquez pas, dès leur enfance, les principes les plus sévères, vous n'en ferez rien qui vaille ; à trois ans, un chien est incorrigible, comme un enfant à quinze, — car vous savez, Excellence, que les facultés chez l'homme, l'instinct chez les animaux, se développent en raison de la longueur de l'existence.

— Je sais cela, oui, Gibassier ; mais les vérités les plus connues prennent, en passant par votre bouche, un air de nouveauté qui réjouit. Vous êtes un prodige de science, Gibassier !

Gibassier inclina modestement la tête.

— J'ai fait mes premières études au séminaire, Excellence, dit-il, et je les ai achevées sous les regards des plus habiles théologiens, — ou plutôt, non, je ne les ai point achevées, car je les poursuis tous les jours ; mais, je dois le dire, ce que j'ai étudié le plus particulièrement, Excellence, c'est la façon d'élever, d'instruire, de former ou de déformer la jeunesse. Oh ! ce sont, sur ce sujet, de bien grands hommes que mes maîtres les jésuites ! si grands, que j'avoue ne pas avoir pu les suivre toujours sur les terrains où ils voulaient m'engager. Cependant, quoique parfois en dissidence avec eux sur certains points d'éducation, je crois avoir beaucoup profité à l'école, et, si jamais je deviens ministre de l'instruction publique, mon premier acte sera une réforme complète, radicale, absolue de notre système d'éducation, défectueux à mille et un titres.

— Sans partager tout à fait vos opinions à cet endroit, Gibassier, dit M. Jackal, je crois qu'il y a effectivement beaucoup à faire dans cette grave question. Mais, permettez-moi de vous le dire, ce n'est point tant l'éducation des enfants qui me préoccupe en ce moment que la façon dont vous avez dû vous y prendre pour élever votre chienne Caramelle.

— Oh ! bien simplement, Excellence !

— Mais encore ?

— Avec peu de douceur et force de coups.

— Depuis quand l'avez-vous, Gibassier ?

— Depuis la mort de la marquise.

— Qu'appelez-vous la marquise ?

— Une maîtresse à moi, Excellence, qui se trouvait être en même temps la maîtresse de Caramelle.

M. Jackal releva ses lunettes, et regarda Gibassier.

— Vous aimiez une marquise, Gibassier ? demanda-t-il.

— Du moins, j'étais aimé d'elle, Excellence, dit Gibassier d'un petit air modeste.

— Une vraie marquise ?

— Je ne vous réponds pas, Excellence, qu'elle ait jamais monté dans les carrosses du roi ; mais j'ai vu ses titres.

— Mes compliments de félicitation, Gibassier, et en même temps mes compliments de condoléance, puisque vous m'apprenez à la fois la vie et la mort de cette aristocratique personne... Ainsi, elle est morte ?

— Elle le prétend du moins.

— Vous n'étiez donc point à Paris au moment où est survenue la catastrophe, Gibassier ?

— Non, Excellence, j'étais dans le Midi.

— Où vous voyagiez pour votre santé, comme vous m'avez fait l'honneur de me le dire ?

— Oui, Excellence. Un matin, je fus rejoint par Caramelle, qui avait été le témoin muet, sinon aveugle, de nos amours. Elle portait à son cou une lettre dans laquelle la marquise m'annonçait que, sur le point de rendre l'âme dans une ville voisine, elle envoyait Caramelle me porter ses derniers adieux.

— Oh ! cela tire les larmes des yeux ! dit M. Jackal en se mouchant avec bruit, malgré les préceptes indiqués par la civilité puérile et honnête. Et vous adoptâtes Caramelle ?

— Oui, Excellence. J'avais, six ou huit mois auparavant, commencé son éducation ; je la repris où je l'avais abandonnée ; elle devint la compagne de mes jours, la confidente de mes peines, et, au bout de huit jours, je n'avais plus de secrets pour elle.

— Touchante amitié ! dit M. Jackal.

— Fort touchante, en effet, Excellence ; car, dans un sié-

cle où les intérêts ont remplacé les sentiments, il est touchant de voir les animaux nous donner les marques d'affection que nous refusent les hommes.

— Pensée amère mais juste, Gibassier !

— Voyant, après un examen approfondi, que Caramelle était intelligente et sensible, continua Gibassier, je songeai à mettre à l'épreuve son intelligence et à utiliser sa sensibilité. Je lui appris d'abord à distinguer les personnes richement habillées des gens court vêtus ; à deux cents pas, elle reconnaissait le manant ou le gentilhomme, l'abbé ou le notaire, le soldat ou le banquier. Mais une horreur instinctive que je ne pus jamais vaincre en elle, ce fut celle que lui inspirait le gendarme. J'avais beau lui dire que ces gardiens de la société étaient les enfants chéris du gouvernement, du plus loin qu'elle en flairait un, qu'il fût à pied ou à cheval, en bourgeois ou revêtu de son uniforme, elle revenait à moi la queue basse, l'œil inquiet, m'indiquant du regard le coin de l'horizon dans la direction duquel son ennemi allait paraître ; alors, pour ne point causer à la pauvre bête d'émotion inutile, je m'écartais du chemin et cherchais quelque abri où le regard de cet ennemi naturel de la pauvre bête ne put pénétrer. Je revins de Toulon à Paris en prenant toutes ces précautions.

— Pour elle, bien entendu ; pas pour vous ?

— Pour elle ! En échange et dans sa reconnaissance, elle ne savait rien me refuser, pas même les choses qui coûtaient le plus au respect qu'elle a naturellement pour elle-même.

— Expliquez-moi plus clairement ce que vous voulez dire, Gibassier ; d'après ce que je viens de voir à l'endroit de Babylas, j'ai certains projets sur Caramelle.

— Caramelle sera toujours on ne peut plus honorée des projets que vous aurez sur elle, Excellence.

— J'écoute.

— Eh bien, voici un des services que me rendit cette charmante bête...

— Un entre cent ?

— Entre mille, Excellence ! Dans une ville de province que nous habitâmes une huitaine de jours — il est inutile de vous dire laquelle, les villes de province sont comme les femmes laides, elles se ressemblent toutes ; — donc, dans une ville de province par laquelle nous passions et où la circonstance que je vais vous raconter nous força de demeurer quelques jours, habitait la plus vieille douairière du département, maîtresse du plus vieux carlin de la contrée. Ces deux antiquités logeaient au rez-de-chaussée d'une maison située dans une des rues les plus désertes de la cité — la rue d'Ulm de l'endroit. — Un matin que je passais devant cette maison, j'aperçus la marquise brodant au tambour et le carlin les deux pattes appuyées sur la barre d'appui de la fenêtre.

— Vous ne confondez pas avec le chien de la Brocante ?

— Excellence, faites-moi la grâce de croire que, dans mes moments lucides, c'est-à-dire quand le vent souffle de l'est, je sais, comme Hamlet, distinguer un faucon d'une chouette, et, à plus forte raison, un caniche d'un carlin.

— J'ai eu tort de vous interrompre, Gibassier, continuez, mon ami ; vous êtes véritablement le père de vos découvertes, l'inventeur de vos inventions.

— Je me targuerais de ce dernier mérite, Excellence, si, grâce à cette vaste instruction que vous voulez bien m'accorder, je ne connaissais la triste fin de tous les inventeurs.

— Je n'insiste pas.

— Et moi, Excellence, avec votre permission, je rattache le fil de mon histoire.

— Rattachez, Américo Gibassier.

— Je m'assurai d'abord que la maison n'était habitée que par trois personnes : le carlin, la marquise et une vieille servante ; puis, comme en passant j'avais vu par la fenêtre de la salle à manger... Peut-être ne savez-vous pas que je suis grand amateur de peinture ?

— Non ; mais je ne vous en estime que davantage, Gibassier.

Gibassier s'inclina.

— Comme j'avais vu par la fenêtre de la salle à manger, poursuivit-il, deux charmants Watteau représentant des scènes de la comédie italienne...

— Vous aimez aussi la comédie italienne ?

— En peinture, oui, Excellence. Acquérir ces deux tableaux devint dès lors mon unique pensée pendant le jour, mon unique rêve pendant la nuit. J'interrogeai Caramelle, puisque sans son secours je ne pouvais rien.

— As-tu vu le carlin de la douairière ? lui demandai-je.

Elle fit, la pauvre bête, la plus piteuse mine que j'aie jamais vue.

— Il est bien laid ! poursuivis-je.

— Oh ! oui ! me donna-t-elle à entendre sans hésiter.

— Je suis d'accord avec toi, Caramelle, continuai-je ; mais tous les jours dans le monde tu vois les jeunes filles les plus ravissantes épouser les carlins les plus désagréables ;

c'est ce qu'on appelle un mariage de raison. Quand nous serons arrivés à Paris, je te ferai voir, au théâtre de Madame, une pièce de M. Scribe, qui te prouvera la chose claire comme le jour. D'ailleurs, nous ne sommes point dans cette vallée de larmes pour y cueillir du chiendent, et y grignoter des gimblettes du matin au soir ! Si nous pouvions ne faire que ce qui nous est agréable, ma mignonne, nous ne ferions absolument rien. Il faut donc passer par-dessus la laideur du carlin de la marquise et lui envoyer quelques-unes de ces œillades que ta défunte maîtresse envoyait si bien aux gens ; puis, le carlin séduit, eh bien, je te permets de faire la coquette, et même, quand tu l'auras attiré hors de la maison, et sa maîtresse derrière lui, je te permets de le punir sévèrement de sa fatuité.

« Ce dernier raisonnement produisit sur Caramelle un effet extraordinaire. Elle médita un moment, et, après ce moment de méditation :

« — Allons-y ! me répondit-elle.

« Et nous y allâmes.

— Si bien que les choses se passèrent comme vous les aviez prévues ?

— Exactement.

— Et que vous devîntes propriétaire des deux tableaux ?

— Propriétaire... Seulement, comme c'étaient des cadres qui dormaient, dans un moment de gêne je m'en défis.

— Oui, quitte à en acheter d'autres au même prix ?

Gibassier fit de la tête un signe affirmatif.

— Alors, continua M. Jackal, la pièce que vient de nous jouer Caramelle ?...

— C'est non pas une première, mais une seconde représentation.

— Et vous croyez, Gibassier, dit M. Jackal saisissant la main du philosophe moraliste, vous croyez qu'au besoin elle vous en donnerait une troisième ?

— Maintenant qu'elle est sûre de son rôle, Excellence, je n'en doute pas.

Comme Gibassier achevait ces mots, toute la maison de la Brocante, moins Babylas, reparut au coin de la rue des Postes ; elle s'était augmentée de tous les gamins du quartier, Babolin en tête.

Au même moment, M. Jackal et Gibassier tournaient l'angle de la rue des Ursulines.

— Il était temps ! dit M. Jackal ; si nous avions été reconnus, nous courions risque d'avoir maille à partir avec toute cette aimable société.

— Devons-nous hâter le pas, Excellence ?

— Non ; mais n'êtes-vous point inquiet de Caramelle ? Je me préoccupe de cette intéressante bête, dont je crois avoir besoin pour séduire un chien de ma connaissance.

— Inquiet ! pourquoi ?

— Comment retrouvera-t-elle votre piste ?

— Oh ! ne vous tourmentez point de cela ! elle est en sûreté.

— Et où donc ?

— Chez la Barbette, impasse des Vignes, où elle a attiré Babylas.

— Ah ! oui, oui, oui, chez la Barbette... Attendez donc ? n'est-ce pas la loueuse de chaises de Longue-Avoine ?

— Et la mienne, Excellence.

— Je ne vous connaissais point les allures si religieuses, Babylas.

— Que voulez-vous, Excellence ! je vieillis tous les jours, et je crois qu'il est temps que je pense à mon salut.

— *Amen* ! dit M. Jackal en puisant une large prise dans sa tabatière et en l'aspirant à grand bruit.

Et tous deux redescendirent la rue Saint-Jacques jusqu'à l'angle de la rue de la Vieille-Estrapade, où M. Jackal, remontant dans sa voiture, congédia Gibassier, qui, par un détour, gagna la rue des Postes, et entra chez la loueuse de chaises, où nous nous garderons bien de le suivre.

I.

MIGNON ET WILHELM MEISTER

La petite Rose-de-Noël, revenue entièrement à elle, fixa sur Ludovic ses deux grands yeux clairs, tristes et inquiets. Elle voulait parler, soit pour remercier le jeune homme, soit pour lui raconter les causes de son évanouissement ; mais Ludovic lui mit la main sur la bouche sans même prononcer un mot, de crainte, sans doute, de la tirer de l'espèce d'assoupissement qui, d'ordinaire, venait à la suite de ces crises.

Puis, quand elle eut refermé les yeux, se penchant vers elle comme pour parler à sa pensée :

— Dors un peu, ma petite Rose, murmura-t-il d'une voix douce ; tu sais que, quand tu as ces sortes d'attaque, un quart d'heure de repos t'est nécessaire. Dors ; nous causerons lorsque tu te réveilleras.

— Oui, répondit simplement l'enfant du fond de son sommeil commencé.

Ludovic alors prit une chaise, la posa sans bruit auprès du lit de Rose-de-Noël, s'assit, et, la tête accoudée au bois de la couchette, il songea...

A quoi songea-t-il ?

Devons-nous, en effet, trahir les douces et chastes pensées qui traversaient le cerveau du jeune homme pendant ce chaste et doux sommeil de l'enfant ?

Disons, avant tout, qu'elle était adorable à voir ! Jean Robert eût donné sa plus belle ode, Pétrus eût donné sa plus belle esquisse pour la regarder une minute : Jean Robert afin de la chanter ; Pétrus afin de la peindre.



En ce moment, la porte s'ouvrit.

C'était la beauté grave, la grâce virginale et maladive, le teint mat et légèrement bistré de la Mignon de Gœthe ou de Scheffer ; c'était la représentation du moment rapide où l'enfant devient jeune fille, où l'âme va prendre un corps, où le corps va prendre une âme ; c'était le moment, enfin, où, dans la pensée du poète, le premier rayon d'amour lancé par les yeux du comédien est entré dans le cœur de la bohémienne.

Et Ludovic, de son côté, offrait bien, il faut le dire, quelque ressemblance avec le héros du poète de Francfort. Un peu las de la vie avant d'y être entré, Ludovic avait le défaut commun aux jeunes gens de l'époque que nous essayons de peindre, et sur laquelle les créations désespérées et railleuses de Byron avaient jeté leur poétique désenchantement ; chacun se croyait destiné à être un héros de ballade ou de drame, don Juan ou Manfred, Steno ou Lara. Ajoutez à cela que Ludovic, médecin, et par conséquent matérialiste, avait appliqué à la vie les doctrines de la science. Habitué à tailler dans la chair humaine, il avait jusque-là, ainsi qu'Hamlet philosophant sur la tête d'Yorick, considéré la beauté comme un masque recouvrant un cadavre, et, en toute occasion, impitoyablement raillé ceux de ses condisciples qui vantaient la beauté idéale des femmes et l'amour platonique des hommes.

Malgré les théories contraires de ses deux meilleurs amis, Pétrus et Jean Robert, il n'avait jamais voulu voir dans l'amour autre chose qu'un acte purement physique, un vœu de la nature, enfin le contact de deux épidermes produisant un effet analogue à l'étincelle produite par une batterie électrique ; rien de plus.

Jean Robert avait vainement lutté contre ce matérialisme, en appelant à son secours tous les dilemmes de l'amour le plus raffiné ; Pétrus avait eu beau montrer au sceptique les manifestations de l'amour dans la nature tout entière. Ludovic avait nié : en amour, comme en religion, il était athée ; de façon que, depuis sa sortie du collège, tout le temps qu'il avait pu distraire du travail, — et ce temps était court, — il l'avait consacré aux princesses de rencontre que le hasard lui faisait tomber sous la main.

C'est ainsi que nous l'avons vu tenant au bras la princesse de Vanvres, la belle Chante-Lilas.

Une promenade dans les bois un matin avec l'une, une promenade en bateau un soir avec l'autre, un souper aux Halles avec celle-ci, un bal masqué avec celle-là, tels étaient les divertissements un peu superficiels que Ludovic avait, jusqu'à ce moment, demandés aux femmes ; mais quant à les traiter autrement que des machines à plaisir, que des automates de distraction, il n'y avait jamais songé.

Il éprouvait un superbe dédain pour l'intelligence féminine. Il disait qu'en général les femmes étaient belles et bêtes, comme les roses, auxquelles, d'habitude, les poètes avaient l'impertinence de les comparer. En conséquence, jamais l'idée ne lui serait venue de causer sérieusement avec

... Celles qui s'appelaient madame de Staël ou madame Roland. Celles qui forçaient l'admiration étaient, selon lui, en nature, des espèces de monstres, des turgescences du genre, des déviations de la race. Il appuyait cette théorie sur la vie des femmes de l'antiquité, reléguées, à Rome et en Grèce, dans le gynécée ou dans le lupanar ; bonnes, comme Laïs, à faire des courtisanes, ou, comme Cornélie, à faire des matrones ; emprisonnées enfin, chez les Turcs, dans le harem et là attendant humblement un signe du maître pour oser aimer.

On avait beau lui représenter que la variété de nos connaissances, notre éducation de vingt-cinq ans, développant en nous les facultés déposées en germe dans notre cerveau et dans notre cœur, nous donnaient seules une apparente supériorité d'intelligence sur la femme, mais qu'il viendrait un temps — et certaines exceptions prouvaient que ce raisonnement n'était point une utopie — mais qu'il viendrait un temps où, l'éducation étant égale entre les deux sexes, égale serait l'intelligence, il n'en voulait rien croire et maintenait à l'endroit des femmes son système de vie végétale ou tout au plus animale.

C'était donc un enfant blasé, comme nous l'avons dit, une âme vierge dans un corps défloré. Il ressemblait à ces plantes tropicales qui, nées dans nos serres, s'étiolent et dépérissent. Mais, au lieu de l'atmosphère artificielle du poêle, vienne la féconde chaleur d'un ardent soleil, et elles se ravivent et resplendissent.

Au reste, Ludovic n'avait eu lui-même conscience de cet étiolement moral dans lequel il végétait. Ce n'était qu'au moment où l'amour, ce soleil fécondateur de l'homme et de la femme, allait l'inonder de ses plus chauds rayons, qu'il devait se sentir renaître et que ses amis devaient le voir fleurir et fructifier.

Or, c'est pendant ce chaste sommeil de Rose-de-Noël, du visage duquel son œil ne pouvait se détacher, que lui montèrent au cerveau, comme des brises odorantes, ces bouffées de jeunesse et d'amour qui rafraîchissent d'ordinaire le front des jeunes gens de vingt ans ; chez Ludovic, elles étaient de sept ou huit ans en retard !

En même temps que ces haleines charmantes passaient dans ses cheveux, il sentait flotter vers son cœur, comme les nappes d'eau d'une écluse, des pensées étranges d'une rêverie et d'une douceur inconnues.

Quel nom donner à ce frisson qui parcourut tout son corps en un instant ? comment appeler cette émanation inconnue dont son front venait d'être baigné ? que dire de cette émotion dont son âme venait d'être saisie tout à coup et si violemment, si soudainement ?

Était-ce de l'amour ? Non, c'était impossible ! pouvait-il y croire, lui qui avait passé sa jeunesse à le combattre chez les hommes et le nier ?

Et puis pouvait-on éprouver de l'amour pour cette enfant, pour cette petite fille sans mère, pour cette Rose-de-Noël ?... tout au plus de l'intérêt.

On sait que Ludovic s'avouait à lui-même qu'il s'intéressait bien vivement à Rose-de-Noël.

D'abord, c'était une espèce de pari qu'il avait fait avec la maladie, une partie qu'il jouait avec la mort.

Au premier coup d'œil qu'il avait jeté sur Rose-de-Noël, il avait dit :

— Bon ! voilà une enfant qui ne vivra pas.

Puis il l'avait revue, revue dans l'atelier de Pétrus, revue dans ses indispositions fébriles, revue assise sur le revers d'un fossé, demandant à un rayon de soleil de la réchauffer comme une fleur ; et il avait dit :

— Quel dommage que la pauvre enfant ne puisse pas vivre !

Puis il l'avait suivie dans le développement rapide de ses facultés intellectuelles, disant des vers avec Jean Robert, apprenant le piano avec Justin, dessinant avec Pétrus, et lui faisant, à lui Ludovic, tout à la fois de son timbre de voix argentin et avec ses grands yeux étincelants de fièvre, des questions si profondes ou si enfantines, qu'il ne savait parfois comment y répondre ; et il avait dit :

— Il ne faut pas que cette enfant meure !

A partir de ce moment — et il y avait à peu près six semaines que cette exclamation lui était échappée — Ludovic, avec la passion qu'il mettait à toute question médicale, s'était attaché à rendre la santé à la pauvre enfant.

Il avait compté les pulsations du pouls, il avait ausculté la poitrine, il avait étudié la flamme des yeux, et il était demeuré convaincu que la flamme des yeux et la précipitation du pouls tenaient à une surexcitation nerveuse, mais qu'aucun des organes nécessaires à la vie n'était sérieusement attaqué. Dès lors, il avait prescrit un traitement purement hygiénique au physique, purement philosophique au moral. Il avait mesuré le temps pour la nourriture spirituelle comme pour la nourriture matérielle. Tout en conservant un caractère pittoresque au costume de l'enfant, il lui avait enlevé ce qu'il avait de trop excentrique.

Enfin, au bout de six semaines de ce traitement, dont chaque jour Ludovic surveillait lui-même l'application et qui avait produit l'amélioration espérée, Rose-de-Noël était devenue l'enfant que nous avons essayé de ramener jeune fille sous les yeux du lecteur, juste au moment où les questions de M. Jackal venaient de la jeter dans une de ces crises où elle tombait chaque fois qu'on la reportait, malgré elle, aux terribles souvenirs de sa jeunesse.

Nous avons vu comment Ludovic, qui avait pris l'habitude de visiter tous les jours la jeune fille, sous le spécieux prétexte de s'assurer si on lui faisait suivre le traitement qu'il avait ordonné, était arrivé au milieu de son évanouissement ; nous savons que, laissé seul près d'elle par M. Jackal, le jeune médecin avait recommandé le silence à la malade et que, assis au pied de son lit, il veillait sur son sommeil, la couvait du regard, en se demandant à lui-même ce qui se passait dans son propre cœur.

Était-ce simplement du désir qu'il ressentait ?

Non, anges de la vertu, vous le savez ! vous ! non, ce n'était pas du désir ; car jamais regard plus chaste ne tomba sur un corps plus immaculé.

Qu'était-ce donc ?

Le jeune homme mit une main sur son front pour contraindre son cerveau à penser ; il mit une main sur son cœur pour empêcher son cœur de battre ; mais son cerveau et son cœur chantaient à l'unisson le pur et sublime cantique du premier amour, et force lui fut de les écouter.

— Oh ! c'est de l'amour ! dit-il en laissant tomber sa tête dans ses deux mains.

Oui, c'était de l'amour, et du plus jeune et du plus frais, du plus innocent, du plus virginal amour qui puisse entrer dans un cœur en retard ; c'était l'ardente sympathie, la tendresse spontanée d'une âme tardive pour une âme à peine éclose. La fée des lis venait de passer au-dessus de leurs têtes, et elle avait effeuillé ses fleurs les plus blanches sur les fronts de ces deux enfants.

Quelle femme saura jamais — et avec quelles paroles pourrait-on le lui dire ? — les adorations muettes, mystérieuses, ineffables, qui remplissent le cœur de l'homme aux premières révélations de l'amour ?

Il en fut ainsi pour Ludovic.

Son cœur lui apparut à lui-même comme un autel, son amour comme un culte ; tout son passé de sceptique disparut comme, au théâtre, disparaît, sous la baguette d'une fée et à l'ordre du machiniste, une décoration représentant un désert.

Il se tourna vers l'avenir, et, à travers des nuages blancs et roses, il vit un nouvel horizon. Cet horizon fut pour lui ce qu'est pour le matelot qui vient de traverser les tropiques et de doubler les caps l'apparition d'une de ces ravissantes îles de l'océan Pacifique ou de la mer des Indes, avec leurs grands arbres, leurs fleurs gigantesques, leurs profondes fraîcheurs, leurs âcres parfums, — Taïti ou Ceylan. Il releva le front, secoua la tête, et s'appuya de nouveau au bois de lit, comme il l'avait fait au moment où Rose-de-Noël venait de s'endormir, et il la contempla avec une sorte de tendresse paternelle.

— Dors, enfant, murmura-t-il, et sois bénie, toi qui m'as révélé la vie ! Ainsi, c'était l'amour que tu portais sous ton aile, chère colombe, le jour où je t'ai rencontrée ! Ainsi j'ai passé tant de fois près de toi, tant de fois je t'ai vue, tant de fois je t'ai regardée, tant de fois j'ai serré ta main dans la mienne, et tout est resté muet ou m'a parlé une langue inconnue ! C'est pendant ton sommeil que tu m'as révélé ton amour. Dors, chère fille à la mystérieuse origine ! Les anges veillent à ton chevet, et je me cacherai derrière les plis de leurs robes pour te voir dormir. Sois tranquille dans le beau pays des songes où tu voyages, je ne te regarderai qu'à travers le voile blanc de ton innocence, et ma voix ne troublera jamais le sommeil doré de ton cœur.

Ludovic en était là de ce concert intime, que nous avons tous entendu plus ou moins harmonieux en nous ou autour de nous, lorsque Rose-de-Noël ouvrit les yeux et le regarda.

La rougeur monta au front de Ludovic, comme s'il venait d'être surpris faisant une mauvaise action. Il sentit la nécessité d'adresser la parole à la jeune fille, et, cependant, sa langue hésita.

— Avez-vous bien dormi, Rose ? demanda-t-il.

— *Vous !* répéta l'enfant, vous me dites vous, monsieur Ludovic.

Ludovic baissa les yeux.

— Pourquoi me dire *vous* ? continua l'enfant habituée, dans son intimité, à ce que tout le monde la tutoyât.

Puis elle ajouta, comme s'interrogeant elle-même :

— Est-ce que j'ai été méchante pendant mon sommeil ?

— Vous, chère enfant ? s'écria Ludovic, dont les yeux se remplirent de larmes.

— *Vous* encore ! répéta Rose-de-Noël. Mais pourquoi donc ne me tutoyez-vous plus, monsieur Ludovic ?

Ludovic la regarda sans répondre.

— Il me semble que l'on est fâché contre moi lorsqu'on ne me tutoie pas, continua Rose-de-Noël. M'en voulez-vous ?

— Non, je vous jure ! s'écria Ludovic.

— *Vous*, toujours ; et, réellement, je vous ai fait quelque chagrin que vous ne voulez pas dire ?

— Oh ! non, non, rien, chère petite Rose.

— A la bonne heure, voilà qui est mieux déjà. Continuez.

Ludovic essaya de donner un peu de gravité à son visage.

— Écoutez, chère enfant, dit-il.

Rose-de-Noël fit une petite moue charmante en entendant le mot *écoutez*, qui lui présageait je ne sais quelle vague contrariété dont elle eût été bien embarrassée de dire la cause.

Ludovic reprit :

— Vous n'êtes plus une enfant, Rose...

— Moi ? interrompit la petite fille avec étonnement.

— On vous le le sera plus dans quelques mois, continua Ludovic. Dans quelques mois, vous serez une grande personne à laquelle tout le monde devra le respect. Eh bien, Rose, il n'est pas respectueux à un jeune homme de mon âge de parler à une petite fille du vôtre aussi familièrement que je vous parle d'habitude.

L'enfant regarda Ludovic d'une façon si naïve et si expressive à la fois, que Ludovic fut contraint de baisser les yeux.

Ce regard signifiait clairement : « Je vois que vous avez en effet une raison de ne plus me tutoyer ; mais est-ce la véritable raison que vous venez de me donner ? J'en doute. »

Ludovic comprit parfaitement le regard de Rose-de-Noël ; il le comprit si bien, que, pour la seconde fois, il baissa les yeux, fort embarrassé sur la manière dont il s'en tirerait si Rose-de-Noël demandait une explication plus positive à propos de ce changement dans la forme de leurs relations.

Mais elle, de son côté, le regardant tandis qu'il baissait les yeux, sentit quelque chose d'inconnu dans son cœur : c'était une oppression, mais une oppression pleine de mollesse et de douceur.

Alors il arriva une chose singulière : c'est que, la tendresse que toutes les paroles qu'elle eut pu lui adresser tout haut, Rose-de-Noël s'aperçut que, pendant que Ludovic, qui l'avait toujours tutoyée, ne la tutoyait plus, elle, qui lui avait toujours dit *vous* avec la voix, lui disait *tu* avec le cœur ; et ce fut à Rose-de-Noël de se taire, de trembler et de rougir à son tour.

Elle enfonça sa tête dans son oreiller, et tira sur ses yeux une de ces gazes dont elle avait coutume de s'envelopper dans ses pittoresques toilettes.

Ludovic la regarda faire avec inquiétude.

— Je l'ai chagrinée, se dit-il, et la voilà qui pleure !

Alors, se levant et se reprochant à lui-même cette trop grande délicatesse, incomprise de l'innocente enfant, il s'approcha du lit, se pencha sur l'oreiller, et de sa voix la plus douce :

— Rose, dit-il, ma chère Rose !

A cet appel, qui retentit jusqu'au fond du cœur de l'enfant, elle se retourna si vivement, que son souffle embrasé se confondit avec le souffle de Ludovic.

Celui-ci voulut se relever ; mais, sans que Rose-de-Noël se rendît compte de ce mouvement tout instinctif, ses deux bras s'étaient enlacés au cou de Ludovic, et, effleurant de ses lèvres les lèvres ardentes du jeune homme, elle murmura, comme une réponse à ces quatre mots : « Rose, ma chère Rose ! » :

— Ludovic, mon cher Ludovic !

Puis tous deux jetèrent un cri, Rose-de-Noël repoussant le jeune homme, le jeune homme se rejetant violemment en arrière.

En ce moment, la porte s'ouvrit.

C'était Babolin qui rentrait en criant :

— Dis donc, Rose-de-Noël, Babylas s'était sauvé, mais la Brocante a remis la main dessus, et il va recevoir une fameuse danse !

En effet, les cris lamentables de Babylas, montant jusqu'à l'entresol de Rose-de-Noël, vinrent confirmer le fameux proverbe : « Qui aime bien châtie bien ! »

LI

LE COMMANDEUR TRIPTOLÈME DE MELUN, GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI

Le même jour, trois quarts d'heure environ après que M. Jackal et Gibassier se furent quittés au coin de la rue de la Vieille-Estrapade — Gibassier, pour aller chercher Caramelle chez la Barbette ; M. Jackal, pour monter en voiture, — l'honnête M. Gérard étant, dans son château de Vanvres, occupé à lire les journaux, le même valet de chambre qui, au moment où l'on désespérait de la vie de son maître, était venu chercher un prêtre au Bas-Meudon et avait ramené frère Dominique, le même valet de chambre entra, et, à ces mots prononcés par son maître de la plus maussade façon : « Voyons, pourquoi me dérangez-vous ? Encore quelque mendiant ? » répondit par cette annonce faite de sa voix la plus majestueuse :

— Son Excellence le commandeur Triptolème de Melun, gentilhomme de la chambre du roi !

L'annonce fit un effet prodigieux.

M. Gérard devint cramoisi d'orgueil, et, se levant vivement, chercha à percer d'un regard les profondeurs du corridor pour découvrir du plus loin qu'il lui serait possible l'illustre personnage qu'on lui annonçait avec tant d'emphase.

En effet, dans la pénombre, il aperçut un homme de haute taille, aux cheveux, ou plutôt à la perruque blonde et frisée, portant culotte courte, épée en verrou, habit à la française, chapeau au vent et brochette de croix à la boutonnière.

— Faites entrer ! faites entrer ! cria M. Gérard.

Le domestique s'effaça, et Son Excellence le commandeur Triptolème de Melun, gentilhomme de la chambre du roi, entra dans le salon.

— Venez, monsieur le commandeur, venez ! dit M. Gérard.

Le commandeur fit deux pas, s'arrêta, s'inclina légèrement, hocha légèrement la tête en décrivant l'air d'un homme décelant enfin dans tous ses mouvements — et jusque dans la manière dont il releva, afin de mieux voir M. Gérard, ses lunettes d'or sur son front — cette suprême impertinence et cet air hautain qui sont le privilège des gentilshommes de grande maison.

Pendant ce temps, M. Gérard, cambré comme un point d'interrogation, attendait qu'il plût à l'inconnu de lui expliquer la cause de sa visite.

Le commandeur daigna faire signe à M. Gérard de redresser la tête, sur quoi l'honnête philanthrope se précipita vers un fauteuil qu'il traîna jusque derrière le visiteur ; celui-ci n'eut donc qu'à s'asseoir, ce qu'il fit en invitant M. Gérard à suivre son exemple.

Une fois les deux personnages en face l'un de l'autre, le commandeur, sans dire une parole, tira sa tabatière de son gousset, et, oubliant de demander à M. Gérard s'il prenait du tabac, il y puisa une prise qu'il aspira voluptueusement.

Puis, abaissant ses lunettes sur son nez, et regardant fixement M. Gérard :

— Monsieur, dit-il, je viens de la part de Sa Majesté.

M. Gérard s'inclina de manière que sa tête disparut entre ses deux genoux.

— De Sa Majesté ? balbutia-t-il.

Alors le commandeur, d'un ton roide et hautain :

— Le roi m'envoie, reprit-il, vous féliciter, monsieur, sur l'issue de votre procès.

— Le roi me fait mille et mille fois trop d'honneur ! s'écria M. Gérard. Mais comment se fait-il que le roi... ?

Et il regarda le commandeur Triptolème de Melun avec une expression de physionomie à laquelle il était impossible de se méprendre.

— Le roi est le père de tous ses sujets, monsieur, répondit le commandeur. Il s'intéresse à tout ce qui souffre, et, connaissant les douleurs sans nombre dont votre cœur a été assailli depuis la perte de vos deux neveux, Sa Majesté vous adresse par ma voix ses félicitations et ses condoléances. Je crois inutile de vous dire, monsieur, que j'ajoute aux sentiments de Sa Majesté les miens propres.

— C'est trop de bonté, monsieur le commandeur ! répondit modestement M. Gérard ; et je ne sais si j'en suis tout à fait digne.

— Si vous en êtes digne, monsieur Gérard ? s'écria le commandeur ; vous avez l'humilité de demander si vous en êtes digne ? En vérité, vous me remplissez d'étonnement ! Eh quoi ! un homme qui a souffert comme vous, travaille comme vous, pratique la charité comme vous ; un homme dont le nom est écrit en toutes lettres sur la fontaine, sur le lavoir, sur l'église, sur chaque pavé enfin de ce village ; un homme dont la renommée universelle signifie amour du bien, charité envers ses semblables, grandeur et désintéressement envers tout le monde ; cet homme-là demande s'il a mérité les faveurs du roi ? Je vous le répète, monsieur, je suis surpris de tant d'humilité, et c'est une vertu de plus à ajouter à vos innombrables vertus !

M. Gérard n'y tenant plus sous les éloges d'un homme venant de la part du roi, il s'enflait peu à peu, au point d'éclater enfin si ces éloges eussent continué dans la même progression. Ces mots *faveurs du roi* avaient sonné à son oreille comme une délicieuse musique, et il entrevoyait confusément dans l'avenir je ne sais quelles récompenses éclatantes de ses vertus.

— Monsieur le commandeur, répondit-il tout troublé, je n'ai fait envers mes semblables que ce que tout bon chrétien doit faire. La religion ne nous enseigne-t-elle pas à nous servir, à nous aimer, à nous entr'aider les uns les autres ?

Le commandeur releva ses lunettes au plus haut de son front, et, de ses deux petits yeux fixes, regarda M. Gérard.

— Mais, pensa-t-il en le regardant, j'aurais été bien surpris, en effet, qu'il n'y eût pas une petite dose de jésuitisme sous cette philanthropie ! Voyons, prenons l'homme par son faible.

Alors, tout haut :

— Eh ! monsieur, dit-il, n'est-ce donc rien que d'observer rigoureusement les principes que nous enseigne la sainte religion, et Sa Majesté qui porte le titre de *roi très chrétien*, et qui se vante à juste titre d'être le *fils aîné de notre sainte mère l'Église*, ne doit-elle pas distinguer et récompenser les vrais chrétiens ?

— Récompenser ! s'écria M. Gérard avec une hâte dont il se repentit aussitôt que cet infinitif fut lâché.

— Oui, monsieur, répondit le commandeur, sur les lèvres duquel vint éclore un étrange sourire, récompenser. Aussi le roi a-t-il songé à vous récompenser.

— Mais, interrompit vivement M. Gérard, comme pour racheter son empressement antérieur, le devoir ne porte-t-il pas en soi sa propre récompense, monsieur le commandeur ?

— Sans doute, sans doute, répondit le gentilhomme de la chambre, et j'apprécie comme je le dois votre observation ; oui, le devoir porte avec soi sa récompense, et voilà la rétribution de l'homme de bien devant Dieu. Mais récompenser les gens qui ont accompli leur devoir, n'est-ce pas les signaler à la reconnaissance publique, à l'admiration générale, à l'amour de leurs concitoyens ? N'est-ce pas les donner en exemple à ceux qui hésitent entre la bonne et la mauvaise voie, à ceux qui ne sont ni bons ni mauvais, aux demi-gens de bien enfin ? C'est là, monsieur, la pensée de Sa Majesté, et, à moins que vous ne refusiez positivement d'accepter les faveurs dont le roi veut vous combler, je suis chargé par lui de m'informer auprès de vous de la chose qui pourra vous être le plus agréable.

M. Gérard sentit comme un éblouissement qui passait devant ses yeux.

— Excusez-moi, monsieur le commandeur, dit-il en saccadant ses paroles ; mais je m'attendais si peu à la visite dont vous voulez bien m'honorer, d'abord, puis à la sollicitude toute paternelle dont Sa Majesté m'entoure en ce moment, que ma tête se trouble et que je ne trouve absolument rien à vous dire pour vous exprimer ma reconnaissance.

— La reconnaissance est toute de notre côté, monsieur Gérard, répliqua le commandeur, et ou je me trompe fort, ou Sa Majesté vous en donnera de vive voix la preuve.

M. Gérard s'inclina sur sa chaise de manière que, pour la seconde fois, sa tête disparut entre ses genoux.

Le commandeur attendit patiemment qu'il eût repris sa position normale ; puis, alors :

— Voyons, monsieur Gérard, dit-il, si le roi vous donnait, d'une façon ou d'une autre, mission de récompenser un homme de votre mérite, quelle sorte de récompense lui décerneriez-vous ? Répondez franchement.

— J'avoue, monsieur le commandeur, dit M. Gérard dévorant des yeux le ruban qui ornait la boutonnière du gentilhomme de la chambre, j'avoue que je serais bien embarrassé de choisir.

— S'il s'agissait de vous, je le comprends. Mais supposez qu'il s'agisse de tout autre, d'un honnête homme comme vous, par exemple, — si cependant votre semblable se peut trouver sous la calotte des cieux.

Le commandeur prononça ces paroles avec un accent d'ironie qui fit tressaillir M. Gérard ; le digne philanthrope interrogea des yeux le visage du gentilhomme de la chambre ; mais ce visage exprimait une telle bienveillance, que le doute, si un instant il y avait eu doute dans l'esprit de M. Gérard, s'évanouissait devant cet air de bienveillance.

— Oh ! fit en baissant modestement les yeux M. Gérard, il me semble, en ce cas, monsieur le commandeur...

— Voyons, achevez.

— Eh bien, il me semble, continua M. Gérard en scandant ses mots comme s'il redoutait d'en dire plus qu'il ne voulait, et surtout plus qu'un gentilhomme comme le commandeur Triptolème de Melun ne pouvait en entendre, il me semble que... la... croix... de... la Légion d'honneur...

— La croix de la Légion d'honneur ? Mais dites-le donc tout de suite, monsieur Gérard ! Qui diable vous retient ? La croix de la Légion d'honneur !

— Dame, ce serait l'objet de mes vœux les plus ardents.

— Savez-vous que je vous trouve démesurément modeste, monsieur Gérard ?

— Oh ! monsieur...

— Sans doute ! qu'est-ce qu'un petit bout de ruban rouge à la boutonnière d'un homme de votre trempe ? Eh bien, mon cher monsieur Gérard, vous avez tout simplement désigné pour un autre la récompense que Sa Majesté avait choisie pour vous.

— Est-il possible ? s'écria M. Gérard, dont le visage s'injecta de sang comme s'il eût été sur le point d'être frappé d'une apoplexie foudroyante.

— Oui, monsieur, continua le commandeur. Sa Majesté vous offre la croix de la Légion d'honneur, et elle m'a chargé, non seulement de vous l'apporter, mais encore de l'attacher moi-même à votre boutonnière, et jamais décoration, le roi en est certain, n'aura brillé sur le cœur d'un plus honnête homme.

— J'en mourrai de joie, monsieur le commandeur ! s'écria M. Gérard.

M. Triptolème de Melun fit le geste d'un homme qui fouille dans la poche de côté de son habit, tandis que M. Gérard, tout haletant de joie, d'orgueil et de bonheur, s'apprêtait à s'agenouiller pour recevoir l'accolade.

Mais, au lieu de tirer de sa poche la croix tant annoncée et tant attendue, le commandeur croisa les bras, et, regardant M. Gérard du haut de sa grande taille :

— Pardieu ! monsieur l'honnête homme, dit-il, il faut que vous soyez un fameux gredin !

M. Gérard, on le comprend facilement, se redressa comme si une vipère l'eût mordu au talon.

Mais, sans se préoccuper de son air effaré :

— Voyons, monsieur Gérard, continua son étrange interlocuteur, regardez-moi en face.

M. Gérard, pâlissant d'une façon aussi extrême qu'il avait rougi, essaya d'exécuter le commandement du gentilhomme de la chambre ; mais ses yeux se baissèrent malgré lui.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? balbutia-t-il.

— Je veux dire que M. Sarranti est innocent ; que c'est vous qui êtes coupable du crime pour lequel on l'a condamné à mort ; que le roi n'a jamais eu l'idée de vous offrir la croix ; que je suis, non pas le commandeur Triptolème de Melun, gentilhomme de la chambre, mais M. Jackal, chef de la police secrète ! — Et maintenant, cher monsieur Gérard, causons comme deux bons amis, et écoutez-moi avec la plus grande attention, car j'ai à vous dire une multitude de choses — et des plus importantes !

LII

OU M. GÉRARD SE RASSURE

M. Gérard poussa un cri de terreur. De jaunes et flasques qu'elles étaient, ses joues devinrent vertes et pendantes. Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et fit tout bas le vœu d'être à cent pieds sous terre.

— Nous disons donc, continua M. Jackal, que M. Sarranti est innocent et que vous êtes le seul et unique coupable.

— Grâce, monsieur Jackal ! s'écria M. Gérard en tremblant de tous ses membres et en tombant aux pieds de l'homme de police.

M. Jackal le regarda un instant avec ce suprême dégoût que les hommes de police, les gendarmes et les exécuteurs, ont en général pour les lâches.

Puis, sans lui tendre la main, — car on eût dit qu'en touchant cet homme M. Jackal craignît de se souiller :

— Allons, dit-il, relevez-vous et ne craignez rien. Je ne viens ici que pour vous sauver.

M. Gérard releva la tête d'un air effaré. Sa physionomie offrait un singulier mélange d'espérance et de terreur.

— Me sauver ? s'écria-t-il.

— Vous sauver. Cela vous étonne, n'est-ce pas ? dit M. Jackal en haussant les épaules, que l'on s'occupe de sauver un homme aussi misérable que vous ? Je vais vous rassurer, monsieur Gérard. On ne vous sauve que pour perdre un honnête homme ; on n'a pas besoin de votre vie, à vous, mais on a besoin de sa mort, et l'on ne peut le tuer qu'en vous laissant vivre.

— Ah ! dit M. Gérard, oui, oui, je crois vous comprendre.

— En ce cas, dit M. Jackal, tâchez que vos dents ne claquent plus, — ce qui vous empêche de parler, — et contez-moi l'affaire dans ses détails les plus minutieux.

— Pourquoi cela ? demanda M. Gérard.

— Je pourrais ne pas vous dire pourquoi, mais vous essayeriez de mentir. Eh bien, c'est pour en faire disparaître les traces.

— Les traces ! — il y a donc des traces ? demanda M. Gérard en ouvrant démesurément ses petits yeux.

— Je crois bien qu'il y en a !

— Mais lesquelles ?

— Bon ! lesquelles ! — Il y a d'abord votre nièce.

— Ma nièce ! elle n'est donc pas morte ?

— Non : madame Gérard l'a mal tuée, à ce qu'il paraît.

— Ma nièce ! vous êtes sûr qu'elle vit ?

— Je la quitte, et je dois vous avouer que votre nom, mon cher monsieur Gérard, et surtout celui de votre *femme*, a produit sur elle un assez pitoyable effet.

— Elle sait donc tout, alors ?

— C'est probable, car elle pousse des cris de désespoir au seul nom de sa bonne tante Orsola.

— Orsola ?... répéta M. Gérard, frissonnant comme sous le coup d'une décharge électrique.

— Voyez, reprit M. Jackal, ce nom vous fait un certain effet à vous-même. Jugez de celui qu'il doit faire à la pauvre enfant ! Eh bien, de même qu'il faut à tout prix que cette enfant, qui peut parler à chaque instant, se taise, de même il faut éteindre tous les indices compromettants pour vous.

— Ah ! j'y suis maintenant ! s'écria M. Jackal, je comprends tout.

— Comment ! dit M. Gérard terrifié, vous comprenez tout ? Mais, en venant ici, vous ne saviez donc rien ?

— Pas grand'chose je l'avoue ; mais cela va tout droit.

Puis, s'accoudant sur le bras de son fauteuil, et laissant tomber son menton sur sa main, il réfléchit un moment, et son visage prit une certaine expression de mélancolie à laquelle ce visage était loin d'être accoutumé.

— Pauvre diable d'abbé ! murmura-t-il, je m'explique



Pardieu ! monsieur l'honnête homme

Voyons, monsieur Gérard, je suis médecin, et assez bon médecin : j'ai l'habitude de trouver les remèdes quand je connais les tempéraments des gens auxquels j'ai affaire. Contez-moi donc cette triste histoire dans ses détails les plus minutieux : le plus petit fait, indifférent en apparence, oublié par vous, peut démolir tout notre plan. Parlez donc comme si vous aviez devant vous un médecin ou un prêtre.

M. Gérard, comme tous les animaux de ruse, avait au plus haut degré l'instinct de sa conservation. Lecteur assidu de toutes les feuilles politiques, il avait dévoré dans les journaux royalistes les plus fulminants articles insérés *par ordre* contre M. Sarranti. Dès lors, il s'était senti protégé par une main invisible, il avait comme ces chefs protégés par Minerve combattu sous l'égide. M. Jackal venait de le confirmer dans cette croyance.

Il comprit donc qu'il n'avait, vis-à-vis de l'homme de police qui venait à lui en allié, nul intérêt à se taire et tout intérêt, au contraire, à avouer. En conséquence, il se mit, comme il avait fait pour l'abbé Dominique, à tout raconter, depuis la mort de son frère jusqu'au moment où, apprenant l'arrestation de M. Sarranti, il avait été réclamer sa confession à son confesseur.

pourquoi il jurait ses grands dieux que son père était innocent ; je comprends ce qu'il voulait dire en parlant d'une preuve qu'il ne pouvait pas montrer, et je comprends, enfin, pourquoi il est parti pour Rome.

— Comment ! il est parti pour Rome ? s'écria M. Gérard ; l'abbé Dominique est parti pour Rome ?

— Eh ! mon Dieu, oui !

— Et qu'est-il allé faire à Rome ?

— Mon cher monsieur Gérard, il n'y a qu'un homme qui puisse relever l'abbé Dominique du secret de la confession.

— Oui, le pape.

— Eh bien, il est allé demander au pape de le relever de ce secret.

— Oh ! mon Dieu !

— C'est pour avoir le temps de faire le voyage qu'il a sollicité et obtenu du roi un sursis.

— Mais je suis perdu, alors ! s'écria M. Gérard.

— Pourquoi cela ?

— Le pape lui accordera sa demande.

M. Jackal secoua la tête.

— Non, vous croyez que non ?

— J'en suis sûr, monsieur Gérard.

— Comment en êtes-vous sûr ?

— Je connais Sa Sainteté.

— Vous avez l'honneur de connaître le pape ?

— Comme la police a l'honneur de tout connaître, monsieur Gérard ; comme elle a l'honneur de savoir que M. Sarranti est innocent et que vous êtes coupable.

— Eh bien ?

— Eh bien, le pape refusera.

— Il refusera ?

— Oui ; c'est un moine jovial et entêté, qui tient à léguer son pouvoir temporel et spirituel à son successeur tel qu'il l'a reçu de son prédécesseur. Il trouvera quelque texte sur lequel appuyer son refus, mais il refusera.

— Ah ! monsieur Jackal, s'écria M. Gérard retombant dans son premier tremblement, si vous alliez vous tromper !

— Je vous répète, mon cher monsieur Gérard, que votre salut m'est nécessaire. N'ayez donc aucune crainte et continuez vos œuvres philanthropiques comme à l'ordinaire ; seulement, rappelez-vous ce que je vais vous dire : il peut venir demain, après-demain, aujourd'hui, dans une heure, telle ou telle personne qui voudra vous faire parler, qui se prétendra autorisée à le faire, qui vous dira, comme je vous l'ai dit : « Je sais tout ! » ne lui répondez rien, monsieur Gérard ; ne lui avouez pas même un de vos péchés de jeunesse ; riez-lui au nez : il ne saura rien. Nous sommes quatre en tout qui connaissons le crime : vous, moi, votre nièce et l'abbé Dominique.

M. Gérard fit un mouvement ; l'homme de police l'arrêta.

— Personne que nous ne doit le connaître ; à celui-là, celui-ci, tenez-vous donc sur vos gardes, et ne vous laissez pas surprendre. Niez, niez effrontément ; niez à mort ; niez au procureur du roi, niez quand même : je vous soutiendrai au besoin ; c'est mon état !

Il est impossible de rendre l'accent avec lequel M. Jackal prononça ces trois derniers mots.

On eût dit qu'il se méprisait autant qu'il méprisait M. Gérard.

— Mais, s'empressa de dire M. Gérard, si je m'éloignais, monsieur, qu'en pensez-vous ?

— C'est pour cela que vous vouliez m'interrompre tout à l'heure ? Je l'avais deviné.

— Eh bien ?

— Eh bien, vous feriez une sottise.

— Si je passais à l'étranger ?

— Vous, quitter la France, fils ingrat ! vous, abandonner le troupeau de pauvres que vous renfermez dans ce village, mauvais pasteur ! y songez-vous sérieusement ? Mon cher monsieur Gérard, les malheureux de ce bourg ont besoin de vous ; moi-même, je compte faire un de ces jours, ou plutôt une de ces nuits, une promenade dans le célèbre château de Viry ; je recherche donc, en ce cas, des compagnons de voyage, de gens aimables comme vous, gais comme vous, vertueux comme vous. Eh bien, je compte vous inviter sous peu à cette petite promenade ; je m'en fais une fête, car cette promenade sera pour moi, du moins, une véritable partie de plaisir. Acceptez-vous, cher monsieur ?

— Je suis à vos ordres, répondit à voix basse M. Gérard.

— Mille fois trop bon ! dit M. Jackal.

Et, tirant sa tabatière de sa poche, il y puisa une prise copieuse, qu'il aspira avec volupté.

M. Gérard crut que tout était fini et se leva, le front pâle, mais le sourire sur les lèvres.

Il s'apprêtait à faire les honneurs de la conduite à M. Jackal ; mais celui-ci, le regardant et s'apercevant de l'intention :

— Oh ! non, non, dit-il en secouant la tête, non, monsieur Gérard ! je n'en suis encore qu'à la moitié de ce que j'ai à vous dire, cher monsieur Gérard ; rasseyez-vous et écoutez-moi.

LIII

CE QUE M. JACKAL OFFRE A M. GÉRARD AU LIEU DE LA CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR

M. Gérard poussa un soupir et se rassit, ou plutôt se laissa retomber sur sa chaise ; son œil redevenu vitreux, consultant cependant d'un regard M. Jackal.

M. Jackal fit celui-ci ne rien [illegible] un petit signe à l'interrogation muette de M. Gérard : « En échange de votre salut, que j'assure, je vous demande [illegible], non pas de reconnaissance, mais d'*un peu de retour*, comme disent les Anglais. [illegible] J'ai beaucoup d'affaires en ce moment et il me sera impossible de vous faire visite autant de fois que je le voudrais.

— Mais, interrompit timidement M. Gérard, j'aurai donc l'honneur de vous revoir ?

— Que voulez-vous, mon cher monsieur Gérard ! j'éprouve pour vous, je ne sais pourquoi, une véritable tendresse : les sympathies ne s'expliquent pas. Or, ne pouvant pas venir, je vous le répète, autant de fois que je le désirerais, il faut absolument que je vous prie de m'honorer, au moins deux fois par semaine, de votre visite. Cela, je l'espère, ne vous sera pas trop désagréable, cher monsieur ?

— Mais à quel endroit aurai-je l'honneur de vous rendre ces visites, monsieur ? demanda avec une certaine hésitation M. Gérard.

— A mon bureau, si vous le voulez bien.

— Et votre bureau est situé... ?

— A la préfecture de police.

M. Gérard, à ce mot *préfecture de police*, renversa la tête en arrière et, comme s'il eût mal entendu, il répéta :

— A la préfecture de police ?

— Sans doute, rue de Jérusalem. Et quoi, cela vous étonne-t-il ?

— A la préfecture de police ! répéta M. Gérard à voix basse et d'un air inquiet.

— Ah ! que vous avez l'entendement dur, monsieur Gérard !

— Non, non, je comprends : vous voulez être sûr que je ne quitte point la France.

— Oh ! ce n'est pas cela : vous vous figurez bien que j'ai l'œil sur vous, et que, si l'idée vous prenait de quitter la France, je trouverais bien moyen de vous en empêcher.

— Mais, si je vous donne ma parole d'honneur ?

— Ce serait une garantie, en effet ; mais je tiens à vous voir, c'est mon idée. Que diable ! cher monsieur Gérard, je fais assez pour vous : faites, à votre tour, quelque chose pour moi.

— J'irai, monsieur, répondit l'honnête philanthrope en baissant la tête.

— Il nous reste à convenir des jours et des heures.

— Oui, répondit machinalement M. Gérard, il nous reste à convenir de cela.

— Eh bien, pour les jours, que diriez-vous, par exemple, du mercredi, jour de Mercure, et du vendredi, jour de Vénus ? Ces deux jours seraient-ils de votre goût ?

M. Gérard fit de la tête un signe affirmatif.

— Les heures maintenant. Que diriez-vous de sept heures du matin ?

— Sept heures du matin ? Il me semble que c'est de bien bonne heure.

— Bon ! cher monsieur Gérard, n'avez-vous donc point vu un drame fort en vogue, qui est admirablement joué par Frederick, que l'on nomme *l'Auberge des Adrets*, et dans lequel on chante une romance qui se termine par ce refrain :

> Quand on fut toujours vertueux,
> On aime à voir lever l'aurore.

Or, nous sommes en été, l'aurore se lève à trois heures du matin. Je ne crois pas être indiscret en vous donnant rendez-vous à sept.

— A sept heures du matin, soit ! répondit M. Gérard.

— Très bien, très bien ! fit M. Jackal. Passons maintenant à l'emploi de vos autres jours, cher monsieur Gérard.

— Quel emploi ? demanda M. Gérard.

— Je vais vous le dire.

M. Gérard étouffa un soupir. Il se sentait pris comme la souris dans les pattes du chat, comme l'homme dans les griffes du tigre.

— Vous êtes encore très solide, monsieur Gérard.

— Hum ! fit l'honnête homme d'un air qui voulait dire *Comme ci, comme ça !*

— Avec votre tempérament sec, vous devez aimer la promenade ?

— C'est vrai, monsieur, je l'aime.

— Voyez-vous ! et je suis certain que vous vous promènerez quatre ou cinq heures par jour, et cela sans vous fatiguer le moins du monde.

— C'est beaucoup.

— Habitude à prendre, cher monsieur. Peut-être cela vous fatiguera-t-il les premiers jours, mais ensuite vous vous en porterez mieux que par le passé.

— C'est possible, dit M. Gérard, qui ne voyait aucunement où M. Jackal en voulait venir.

— C'est sûr !

— Soit.

— Eh bien, il faudra vous promener, monsieur Gérard.

— Mais je me promène, monsieur Jackal.

— Oui, oui, dans votre jardin, dans les bois de Sèvres, de Bellevue, de Ville-d'Avray. Promenades inutiles, monsieur Gérard, puisqu'elles ne tournent point au bien de vos semblables ou au profit du gouvernement.

— Vraiment ? répondit M. Gérard pour répondre quelque chose.

— Il ne faut plus perdre votre temps ainsi, cher monsieur Gérard ; moi, je vous indiquerai le but de vos promenades.

— Ah!

— Oui, et je tâcherai de les varier le plus possible.

— Mais à quoi bon ces promenades?

— A quoi bon? Mais à votre santé, d'abord; la promenade est un exercice salutaire.

— Ne puis-je prendre cet exercice autour de ma maison?

— Autour de votre maison? Mais vous devez connaître ces alentours [illegible]. Depuis six ou sept ans, vous avez battu tous les sentiers de ce pays-ci, vous devez être blasé sur Vanves et ses environs; il faut absolument, entendez-vous? il faut rompre la monotonie de ces promenades aux champs: ce sont les rues de Paris que je désire vous voir fréquenter.

— En vérité, dit M. Gérard, je vous jure que je ne comprends pas.

— [illegible] je vais m'expliquer aussi clairement que possible.

— J'écoute, monsieur.

— Cher monsieur Gérard, êtes-vous [illegible] le sujet du [illegible]?

— Grand Dieu! je vénère Sa Majesté.

— Seriez-vous disposé à la servir avec zèle en réparation de vos faiblesses, lâchons le mot, de vos erreurs?

— Et de quelle façon pourrais-je servir le roi, [illegible], monsieur?

— Voici: le roi est entouré d'ennemis de toute sorte, monsieur Gérard!

— Hélas!

— Et le pauvre homme ne peut les combattre à lui tout seul. Il charge donc ses plus fidèles sujets de le défendre, de combattre pour lui, de terrasser les méchants. Or, en langue royaliste, monsieur Gérard, on appelle les méchants les Moabites, les Amalécites, tous ceux qui tiennent d'une façon et pour une cause quelconque au parti dont ce misérable Sarranti est le représentant; plus encore ceux qui n'aimant point assez le roi, [illegible] trop M. le duc d'Orléans; enfin, ceux qui laissent l'un et l'autre auraient comme quelque souvenance de cette misérable révolution de 1789, de laquelle vous n'ignorez point, cher monsieur Gérard, que datent tous les malheurs de la France. Voilà les méchants, monsieur Gérard. Voilà les ennemis du roi, voilà les hydres que je vous offre de combattre. C'est une noble tâche, n'est-ce pas?

— Je vous avoue, monsieur, dit [illegible] Gérard du geste de l'homme qui jette sa langue aux chiens, je vous avoue que je ne comprends absolument rien à la tâche que vous me proposez d'accomplir.

— C'est cependant bien simple, vous allez voir.

— Voyons!

Et M. Gérard redoubla d'attention et d'anxiété.

— Vous vous promenez, par exemple, poursuivit M. Jackal, au Palais-Royal ou aux Tuileries, sous les marronniers si c'est aux Tuileries, sous les tilleuls si c'est au Palais-Royal. Deux messieurs passent, ils causent de Rossini ou de Mozart; cette conversation ne vous intéressant pas, vous les laissez passer; deux autres viennent derrière ceux-ci, causant chevaux, peinture ou danse: les chevaux, la peinture, la danse n'étant pas ce que vous aimez, vous laissez aller ces messieurs; deux autres suivent, ils causent christianisme, mahométisme, bouddhisme ou panthéisme; les discussions philosophiques n'étant que des pièges tendus par les uns à la crédulité des autres, vous laissez philosopher les personnages, et c'est vous, des trois, qui êtes le véritable philosophe. Mais je suppose que deux individus, à leur tour, viennent à passer causant république, orléanisme ou bonapartisme; je suppose également qu'ils assignent un terme à la royauté; oh! alors, cher monsieur Gérard, comme la royauté est de votre goût, que vous haïssez la république, l'empire, la branche cadette; que vous vous intéressez avant toute chose au maintien du gouvernement et à la gloire de Sa Majesté, alors vous écoutez attentivement, religieusement, de façon à ne pas perdre une seule parole, et si vous trouvez moyen de vous mêler à la conversation, tout est pour le mieux.

— Mais, dit M. Gérard avec effort, — car il commençait à comprendre, — si je me mêle à la conversation, ce sera pour contredire des opinions que je déteste.

— Oh! nous n'y sommes plus, cher monsieur Gérard.

— Comment cela?

— Tout au contraire, vous y applaudirez de vos deux mains, vous ferez chorus avec ceux qui les professent. Vous tâcherez même de vous attirer leur sympathie; cela vous sera bien facile, vous n'avez qu'à vous nommer: — M. Gérard, l'honnête homme! qui diable se défierait de vous? — et, une fois que vous aurez noué amitié avec eux, eh bien, vous me préviendrez de cette bonne fortune; j'aurai grande joie à faire leur connaissance. Les amis de nos amis ne sont-ils pas nos amis? Me comprenez-vous, maintenant? Dites.

— Oui, répondit sourdement M. Gérard.

— Ah! — Eh bien, alors, ce premier point éclairci, vous

savez que ce n'est là qu'un des mille buts de votre promenade; je vous indiquerai peu à peu les autres, et, avant un an, foi de Jackal, je veux que vous soyez un des plus sûrs, un des plus dévoués, un des plus adroits, et, par conséquent, un des plus utiles serviteurs du roi.

— Ainsi, murmura M. Gérard, dont le visage devint livide, ce que vous m'offrez, monsieur, c'est tout simplement d'être votre espion?

— Puisque vous avez lâché le mot, monsieur Gérard, je ne vous dédirai pas.

— Espion! répéta M. Gérard.

— Que diable trouvez-vous donc de blessant dans cette profession? Est-ce que je ne suis pas, moi qui vous parle, le premier des espions de Sa Majesté?

— Vous! murmura M. Gérard.

— Eh bien, oui, moi. Croyez-vous que je ne me croie pas aussi honnête homme, par exemple, qu'un particulier — je ne fais d'allusion à personne, cher monsieur Gérard — qu'un particulier qui, je suppose, aurait assassiné ses neveux pour s'approprier leur fortune, et qui, les ayant assassinés, laisserait couper le cou à un innocent pour sauver le sien?

Ces mots furent dits par M. Jackal avec un tel accent de raillerie, que M. Gérard courba la tête en murmurant si bas qu'il fallut, pour l'entendre, toute la finesse d'oreille dont était doué M. Jackal:

— Je ferai tout ce que vous voudrez!

— En ce cas, voilà qui va bien, dit M. Jackal.

Puis, prenant son chapeau, qu'il avait posé près de lui à terre, et se levant:

— A propos, il va sans dire, continua-t-il, autant pour vous que pour moi, cher monsieur Gérard, que le secret de votre dévouement demeure entre nous. Voilà pourquoi je vous offre de venir me trouver de si bon matin; à cette heure-là, vous êtes à peu près sûr de ne trouver chez moi personne de votre connaissance. Nul n'aura donc le droit, — et c'est votre intérêt autant que le nôtre, — de vous saluer de ce nom d'espion qui vous a fait monter le vert-de-gris au visage.

Maintenant, si d'ici à six mois je suis content de vous, une fois, bien entendu, que nous serons débarrassés de M. Sarranti, eh bien, je demanderai pour vous à Sa Majesté le droit de porter le bout du ruban rouge, puisque vous en avez une si furieuse envie, grand enfant que vous êtes!

Et, ayant dit ces mots, M. Jackal se dirigea vers la porte. M. Gérard le suivit.

— Ne vous dérangez pas, dit M. Jackal; je vois à la sueur qui coule de votre front que vous avez très chaud, et il ne faut pas vous risquer dans un courant d'air. Je serais désespéré qu'à la veille d'entrer en fonctions, vous fussiez pris d'une fluxion de poitrine ou d'une pleurésie. Restez donc dans votre fauteuil, et reposez-vous de vos émotions; seulement, soyez à Paris... justement, c'est après-demain mercredi... soyez à Paris après-demain, je donnerai des ordres pour qu'on ne vous fasse pas attendre.

— Mais... insista M. Gérard.

— Comment, *mais*? fit M. Jackal. Je croyais toutes choses convenues.

— C'est pour en revenir à l'abbé Dominique, monsieur.

— A l'abbé Dominique? Eh bien, il sera ici dans une quinzaine de jours, dans trois semaines au plus tard. Bon! qu'avez-vous donc?

Et M. Jackal fut obligé de soutenir M. Gérard près de s'évanouir.

— J'ai, balbutia M. Gérard, j'ai que, s'il revient...

— Puisque je vous dis que le pape ne lui permettra pas de révéler votre secret.

— Mais s'il le révèle sans permission, monsieur? dit M. Gérard en joignant les mains.

L'homme de police regarda M. Gérard avec un profond mépris.

— Monsieur, lui dit-il, ne m'avez-vous pas dit que l'abbé Dominique avait fait un serment?

— Sans doute.

— Lequel?

— Il a fait le serment de ne point user de ce papier qu'il possède que je ne sois mort.

— Eh bien, monsieur Gérard, dit le chef de police, si l'abbé Dominique vous a fait ce serment, comme c'est un véritable honnête homme, lui, il le tiendra; seulement...

— Seulement, quoi?

— Seulement, ne vous laissez pas mourir; car, vous mort, comme l'abbé Dominique se trouve relevé de sa promesse, je ne réponds plus de rien.

— Et d'ici là...?

— Dormez sur les deux oreilles, monsieur Gérard, puisque vous pouvez dormir.

Ces paroles dites avec un accent qui fit frissonner l'honnête Gérard, M. Jackal remonta dans sa voiture, murmurant à part lui:

— Par ma foi, il faut convenir que cet homme est un

grandissime misérable, et, si j'avais jamais eu confiance dans la justice humaine, j'en rabattrais diablement à cette heure !

Puis, avec un soupir

— Pauvre diable d'abbé ajouta-t-il, c'est lui qui est véritablement à plaindre. Quant au père, c'est un vieux monomane ; il ne m'intéresse pas le moins du monde et peut devenir ce qu'il voudra.

— Où va monsieur ? demanda le laquais après avoir refermé la portière.

— A l'hotel !

— Monsieur ne préfère pas telle ou telle barrière et ne désire pas passer par une rue plutôt que par l'autre ?

— Si fait, vous rentrerez par la barrière Vaugirard, et vous passerez par la rue aux Fers — Il fait un soleil superbe ; il faut que je m'assure si ce lazzarone de Salvator est à ses crochets Je ne sais pourquoi je me figure que ce drôle-là nous donnera du fil à retordre dans l'affaire Sarranti. — Allez !

Et la voiture partit au triple galop

LIV

LES MÉTAMORPHOSES DE L'AMOUR

Abandonnons momentanément toute la partie de notre récit qui se rapporte à Justin, à Mina au général le Bastard, à Dominique à M. Sarranti, à M Jackal et à M Gérard et, faisant volte face, entrons dans l'atelier de ce Mohican de l'art que nous connaissons sous le nom de Pétrus.

C'était le lendemain ou le surlendemain de la visite de M Jackal à M Gérard ; — car on comprendra qu'il nous est impossible, à un jour près, de renseigner positivement nos lecteurs nous suivons l'ordre chronologique des événements, voilà tout Il était dix heures et demie du matin Pétrus, Ludovic et Jean Robert étaient assis Pétrus dans une bergère, Ludovic sur un fauteuil Rubens Jean Robert dans un immense voltaire Chacun d'eux avait à la portée de sa main une tasse de thé plus ou moins vide, et, dans le milieu de l'atelier, une table encore servie indiquait que le thé était employé, comme digestif, à la suite d'un déjeuner substantiel

Un manuscrit écrit en lignes inégales, — en vers par conséquent — dont les cinq actes séparés gisaient confusément à terre à la droite de Jean Robert, prouvait que le poète venait de faire une lecture, et avait les uns après les autres jeté les cinq actes à terre Le cinquième, depuis dix minutes à peu près, était allé rejoindre ses compagnons

Ces cinq actes avaient pour titre : *Guelfes et Gibelins*.

Avant de les aller lire au directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, pour lequel il espérait obtenir l'autorisation de jouer une pièce en vers, Jean Robert avait lu son drame à ses deux amis

La pièce avait eu un immense succès de lecture auprès de Ludovic et de Pétrus Artistes tous deux, ils avaient pris un intérêt profond à cette sombre figure de Dante encore jeune, maniant l'épée avant de manier la plume, et qui se déroulait merveilleusement au milieu des grandes luttes de l'art, de l'amour et de la guerre ; amoureux tous deux, ils avaient écouté cette œuvre d'un autre amoureux avec les oreilles de leur cœur Ludovic songeant à son amour en bouton Pétrus respirant son amour en fleur

La douce voix de Béatrix avait retenti à leurs oreilles, et tous trois, après s'être fraternellement embrassés, s'étaient assis et méditaient silencieusement : Jean Robert rêvait à Béatrix de Marande, Pétrus, à Béatrix de la Mothe-Houdan, et Ludovic à Béatrix Rose-de-Noël

Béatrix n'est point une femme, c'est une étoile

Le propre des œuvres grandes et fortes est de faire rêver les âmes grandes et fortes, seulement, selon leurs dispositions, elles font rêver, les uns du passé les autres du présent, les autres de l'avenir

Jean Robert rompit le premier le silence

— D'abord dit-il, merci de tout ce que vous venez de me dire de bon Je ne sais Pétrus s'il en est pour toi d'un tableau comme il en est pour moi d'un drame lorsque je rêve un drame, que le sujet se dessine, que les scènes se coordonnent, que les actes s'échafaudent dans ma tête, tous mes amis me diraient que mon drame est mauvais que je n'en croirais pas un mot Lorsqu'il est fait que j'ai passé trois mois à le composer, un mois à l'écrire il faut que tous mes amis me disent qu'il est bien pour que j'y croie

— Eh bien dit Pétrus, il en est justement de mes tableaux comme toi de tes drames sur la toile blanche ce sont des Raphaël des Rubens, des Van Dyck, des Murillo, des Velasquez sur la toile barbouillée, ce sont des Pétrus c'est-à-dire des croûtes que leur auteur estime médiocrement Que veux-tu mon cher ! c'est la différence qu'il y a entre l'idéal et la réalité

— Moi, dit Ludovic, ce que je trouve adorable dans ton drame, vois-tu, c'est la figure de Béatrix.

— Vraiment ! dit Jean Robert en souriant.

— Quel âge lui donnes-tu ? C'est une enfant.

— Je lui donne quatorze ans, quoique l'histoire dise qu'elle est morte à dix.

— L'histoire est une sotte, dit Ludovic, et, cette fois, elle a menti comme toujours : une enfant de dix ans n'eût pas creusé un sillon si lumineux dans le cœur de Dante. Je suis de ton avis, Jean Robert : Béatrix devait avoir au moins quatorze ans ; c'est l'âge de Juliette, c'est l'âge auquel on aime, c'est l'âge où l'on peut commencer à être aimée

— Mon cher Ludovic, dit Jean Robert, veux-tu que je te dise une chose

— Laquelle ? répondit Ludovic.

C'est que je m'attendais que toi, homme positif, homme de science, esprit matérialiste enfin, ce qui te frapperait le plus dans mon drame, c'est l'étude de l'Italie au XIIIe siècle, c'est la vérité des mœurs, c'est l'exposition de la politique florentine. Pas du tout ! Voilà que, ce qui t'intrigue, c'est l'amour de Dante pour une enfant ; voilà que, ce que tu suis, c'est le développement de cet amour et l'influence qu'il a sur la vie de mon héros ; voilà que, ce qui t'intéresse, c'est la catastrophe qui enlève Béatrix à Dante Je ne te reconnais plus, Ludovic ! est-ce que tu serais amoureux, par hasard ?

Ludovic rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Ah ! par ma foi, s'écria Pétrus, il l'est ! regarde plutôt

Ludovic se prit à rire

— Eh bien dit-il, quand je le serais, lequel de vous deux m'en ferait un reproche ?

— Ce ne serait pas moi, dit Pétrus, au contraire.

— Et moi donc ! dit Jean Robert.

— Seulement, je te dirai, mon cher Ludovic, reprit Pétrus que c'est mal d'avoir un secret pour des gens qui n'ont point de secret pour toi.

— Eh ! mon Dieu ! dit Ludovic, le secret, si secret il y a, j'ai à peine eu le temps de me le confier à moi-même, comment voulez-vous que je vous l'aie confié, à vous autres ?

— A la bonne heure ! voilà qui t'excuse, dit Pétrus.

— Puis, enfin, c'est peut-être quelqu'un qu'il ne peut pas nommer, dit Jean Robert.

— A nous ? fit Pétrus. La nommer à nous, ce n'est pas la nommer

— Et puis dit Ludovic, je vous jure que je ne suis pas encore bien sûr de quelle façon j'aime celle que j'aime si c'est comme une sœur ou comme une maîtresse

— Bon ! s'écria Jean Robert, c'est comme cela que débutent toutes les grandes passions.

— Allons, dit Pétrus, avoue tout simplement, mon cher, que tu es amoureux fou.

— C'est possible répondit Ludovic, et surtout, dans ce moment-ci, ta peinture, Pétrus, m'a ouvert les yeux ; tes vers, Jean Robert m'ont ouvert les oreilles et je ne serais pas étonné, demain, que je prisse un pinceau pour essayer de faire son portrait, ou une plume pour lui faire un madrigal Eh ! mon Dieu ! c'est l'éternelle histoire de l'amour, que l'on prend pour une fable, pour une légende, pour un roman tant qu'on ne la lit pas avec des regards amoureux. Qu'est-ce que la philosophie ? qu'est-ce que l'art ? qu'est-ce que la science ? Même à côté de l'amour, la science, la philosophie et l'art ne sont que les formes du beau, du vrai, du grand ; or, le beau, le vrai, le grand, c'est l'amour !

— Eh bien, à la bonne heure ! dit Jean Robert, quand on y mord c'est comme cela qu'il faut y mordre

— Et peut-on savoir, demanda Pétrus quel est le rayon de soleil qui t'a fait sortir de ta chrysalide, beau papillon ?

— Eh ! oui, sans doute, vous le saurez, mes amis ; mais le nom, mais l'image, mais la personne elle-même sont encore enfermés dans les plus mystérieux arcanes de mon cœur ; le secret me suffit encore Eh ! mon Dieu ! soyez tranquilles, il y a un moment où mon secret ira de lui-même frapper à votre cœur et vous demandera l'hospitalité

Les deux amis sourirent et tendirent la main à Ludovic

Puis Jean Robert se pencha, ramassa les cinq actes et les roula

En ce moment, le domestique de Pétrus entra, annonçant que le général Herbel était en bas

— Qu'il monte donc vite ce cher oncle ! cria Pétrus en se précipitant vers la porte

— Monsieur le comte, dit le domestique, est entré dans les écuries, en me disant de ne pas déranger monsieur

— Pétrus . . dirent les deux jeunes gens prenant leur chapeau et s'apprêtant à sortir

— Mais non, mais non, dit Pétrus, mon oncle aime généralement la jeunesse, et il vous aime tous deux en particulier

— C'est possible, dit Ludovic, et je lui en suis parfaitement reconnaissant ; mais il est onze heures et demie et Jean Robert lit sa pièce à midi à la Porte-Saint-Martin

— Bon pour Jean Robert, dit Pétrus ; mais, toi, tu n'as aucunement besoin de t'en aller à cette heure-ci.

— Je te demande des millions de pardons, cher ami ; ton atelier est charmant, vaste, suffisamment aéré pour des gens amoureux depuis six mois ou un an, mais pour un homme amoureux depuis trois jours, il est inhabitable. Par ainsi, adieu, cher ami ! je vais me promener dans les bois, tandis que le loup n'y est pas.

— Allons, viens Cupidon, dit Jean Robert en prenant le bras de Ludovic.

— Adieu donc, très chers ! dit Pétrus avec une légère nuance de tristesse.

à Ludovic de le jeter où bon lui semblerait ; mais le jeune docteur refusa, disant qu'il avait besoin d'aller à pied.

Et, en effet, tandis que Jean Robert tournait par la place de l'Observatoire, Ludovic suivait les boulevards jusqu'à la barrière d'Enfer, et s'en allait songeant dans les bois de Verrière, où nous le laisserons seul, puisqu'il semble, en ce moment, rechercher tout particulièrement la solitude, et que, d'ailleurs, Pétrus et son oncle nous attendent.

Le général Herbel venait assez rarement chez son neveu ; mais il n'y venait jamais, c'est une justice à lui rendre, sans



Ah ! ah ! dit-il, les armes des Courtenay !

— Qu'as-tu donc ? demanda Jean Robert qui, moins préoccupé que Ludovic, remarqua cette tristesse.

— Moi ? Rien.

— Si fait !

— Rien de positif, du moins.

— Voyons, dis-nous cela.

— Que veux-tu que je te dise ? A cette annonce de la visite de mon oncle, il me semble qu'il a passé quelque chose de menaçant dans l'air. Il me vient voir si rarement, ce cher oncle, que j'éprouve toujours une certaine inquiétude quand on me l'annonce.

— Diable ! fit Ludovic, s'il en est ainsi, je reste, je te servirai de paratonnerre.

— Non ; mon véritable paratonnerre, cher ami, c'est l'affection réelle que mon oncle me porte. Ma crainte est absurde et mes pressentiments n'ont pas le sens commun.

— D'ailleurs, à ce soir, ou demain au plus tard, dit Ludovic.

— Et moi, plus tôt encore probablement ; je reviendrai te dire le résultat de ma lecture.

Les deux jeunes gens prirent congé de Pétrus, et, en arrivant à la porte, Jean Robert monta dans son tilbury, offrant

apporter, sous une forme ou sous une autre, le plus souvent sous la forme de la raillerie, un petit sermon dans le pli de son manteau.

Il n'était pas venu depuis quatre ou cinq mois, c'est-à-dire depuis le temps, à peu près, où il s'était fait un grand changement dans l'existence de Pétrus ; aussi, en entrant, devait-il marcher de surprise en étonnement, et d'étonnement en stupéfaction.

Lors de sa dernière visite, la maison était encore ce qu'il l'avait vue la première fois, c'est-à-dire une maisonnette propre, avec une cour pavée, ornée d'une petite île de fumier pour le divertissement de six ou sept poules et d'un coq qui, du haut de son promontoire, avait salué le général de son chant le plus aigu, — et d'une cabane à lapins, lesquels étaient nourris du supplément de la salade et des choux de tous les locataires de la maison, heureux d'abandonner ce superflu à des animaux qui faisaient, aux jours de fête, les délices de la table de la portière.

Dans ce quartier de Paris entouré d'arbres de tous côtés, cette maisonnette ressemblait bien plus à un de ces chaumes qu'habitent nos paysans qu'à une maison de ville ; mais simple et propre, isolée et même presque déserte, elle était

aux yeux du général [illegible] pas sur la retraite la plus paisible qu'il [illegible] un travailleur.

Or, la première chose qui frappa le comte Herbel [illegible] et, le frappant [illegible] fut [illegible] la porte [illegible] [illegible] sous son coup de marteau [illegible] un domestique [illegible] la même livrée que les siens, c'est-à-dire aux couleurs des Courtenay, se présenter à lui et lui demander :

— Que désire monsieur ?

— Comment, ce que je désire ? [illegible] dit le comte en [illegible] de la tête aux pieds ; mais je désire voir mon neveu, puisque je suis venu pour cela.

— Ah ! dans ce cas, monsieur est le général comte Herbel ? dit le valet en s'inclinant.

— Naturellement, je suis le général comte Herbel [illegible] le général d'un [illegible] je viens voir mon neveu, et que [illegible] qu'il [illegible] pas d'autre oncle que moi.

— Je vais prévenir monsieur, dit le domestique.

— Est-il seul ? demanda le général [illegible] pour regarder la cour sablée [illegible] d'être, comme autrefois, pavée [illegible]

— Non, monsieur le comte, il n'est pas seul.

— Une femme ? dit le général.

— Ses deux amis [illegible]

— [illegible] que je suis [illegible] tout à l'heure [illegible] Cela me [illegible]

Le domestique monta chez Pétrus, comme nous avons vu.

Resté seul, le général [illegible] examiner [illegible] les divers changements et embellissements qui avaient [illegible] la [illegible] par son neveu.

— Oh ! oh ! dit-il, [illegible] de Pétrus [illegible] qu'il [illegible] des améliorations à sa bicoque [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] bien tenus.

[illegible] il s'approcha du [illegible] sur lequel [illegible] avaient attiré son regard.

— Ah ! [illegible] les armes des Courtenay [illegible] harnais [illegible] [illegible] que [illegible] de cet oncle !

Tout [illegible] le général [illegible] une [illegible] plus surprise [illegible] [illegible] sous la remise et avoir regardé avec attention [illegible] de l'ordre [illegible] [illegible] avoir [illegible] la main sur l'épaule [illegible] de deux chevaux [illegible] le général devint pensif et son visage prit une expression d'indéfinissable tristesse.

— Belles bêtes ! murmura-t-il tout en caressant les chevaux [illegible] un attelage qui [illegible] comme un [illegible] Ah çà ! mais est-il bien possible que ces chevaux lui appartiennent ? [illegible] dix mille francs [illegible]

Et le général [illegible] des armes [illegible] les armes de la [illegible] les armes des Courtenay [illegible] d'un [illegible]

— C'est bien, cela, c'est bien, murmura-t-il [illegible] au baron. C'est [illegible] qu'il n'ait pas plus [illegible]

[illegible] sur les chevaux [illegible] et sur le sable [illegible] [illegible] il monta l'escalier de son neveu [illegible] au premier étage il s'arrêta et passant [illegible] essuyer une larme.

— Mon [illegible]

[illegible] que dans [illegible] de parole [illegible] de moi.

Au moment où [illegible] [illegible] qui [illegible] du premier [illegible] son plus [illegible] la voix de son neveu.

— Bonjour, mon oncle [illegible] Pourquoi [illegible] pas ?

— Parce que, monsieur [illegible] le comte Herbel.

[illegible] comme [illegible]

— Que veux-tu ? je te le dis comme je le sens, repartit le général en prenant la rampe et en continuant de monter l'escalier.

Puis, sans ajouter un mot, il entra, choisit de l'œil le meilleur fauteuil et s'y laissa tomber avec un *ouf* de mauvaise humeur.

— Allons, allons, murmura Pétrus, je ne m'étais pas trompé.

Puis, s'approchant du général :

— Mon cher oncle, lui dit-il, permettez-moi de vous dire que vous ne me paraissez pas ce matin de très bonne humeur.

— Non, certes, dit le général, je ne suis pas de bonne humeur, et c'est mon droit.

— Je suis loin de vous contester ce droit-là, mon cher oncle, et je connais assez votre égalité de caractère pour me dire à moi-même que si vous êtes de mauvaise humeur, ce n'est pas sans raison.

— Et vous dites la vérité, monsieur mon neveu.

— Auriez-vous reçu dès l'aurore une visite désobligeante, mon oncle ?

— Non ; mais j'ai reçu une lettre qui m'a fait de la peine, Pétrus.

— J'en étais sûr [illegible] une lettre de la marquise de la Tournelle.

— Ce ton de légèreté est inconvenant, Pétrus, et permets-moi de te rappeler qu'en ce moment tu manques de respect à deux vieillards.

Pétrus, qui s'était assis sur un pliant, se releva comme si un ressort l'eût remis debout sur ses jambes.

— Excusez-moi, mon oncle, dit-il ; vous m'effrayez ; je ne vous ai jamais entendu parler avec cette dureté.

— C'est que jamais, Pétrus, je n'ai eu à vous faire de reproches aussi sérieux que ceux que j'ai à vous faire aujourd'hui.

— Croyez, mon oncle, que je suis prêt à les recevoir avec la soumission [illegible] et surtout avec le regret de les avoir mérités ; car du moment où vous me les faites, [illegible] c'est que je les mérite.

— Vous en jugerez vous-même ; écoutez-moi donc sérieusement, Pétrus, [illegible] vais vous parler.

— Je vous écoute.

Le général fit signe [illegible] de se rasseoir ; mais celui-ci, d'un [illegible] lui demanda la permission de rester debout.

Il attendit donc l'accusation dans la posture d'un criminel devant son juge.

LX

OÙ PÉTRUS VOIT QUE SES PRESSENTIMENTS NE L'AVAIENT PAS TROMPÉ

Le comte Herbel s'accommoda du mieux qu'il put dans son fauteuil, [illegible] à être à son aise pour mercurier.

Pétrus le regarda faire avec une certaine inquiétude.

Le comte tira sa tabatière de sa poche, aspira voluptueusement sa prise de tabac d'Espagne, chiquenauda son jabot pour en chasser les atomes [illegible] et changeant son [illegible] de ton et de [illegible]

— Eh bien, mon cher neveu, dit-il, nous avons donc suivi les conseils de votre bon oncle ?

Le sourire [illegible] sur les lèvres de Pétrus, qui avait déjà pris une figure de circonstance.

— Quels conseils, mon oncle ? demanda-t-il.

— Eh ! mais [illegible] à madame de Marande.

— De madame de Marande ?

— Oui.

— Je vous jure, mon oncle, que je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— De la discrétion ! bien, jeune homme ; c'est une vertu que nous ne pratiquions pas de notre temps, mais que je ne déteste pas de voir pratiquer chez les autres.

— Mon oncle, je vous jure...

— De notre temps, continua le général, quand un jeune homme de noblesse, portant un grand nom, avait le malheur d'être un cadet de famille, c'est-à-dire de ne pas avoir le sou, ma foi, s'il était beau garçon, bien fait de corps, élégant de manières, il tirait parti de tout cela. Il faut bien, quand la nature a été prodigue et la fortune avare, il faut bien utiliser les dons de la nature.

— Mon cher oncle, je vous avoue que je vous comprends de moins en moins.

— Allons donc ! veux-tu me faire accroire que tu n'as pas vu jouer *l'École des bourgeois* ?

— Si fait, mon oncle, je l'ai vu jouer.

... et que tu n'as pas applaudi le marquis de Moncade ?

— J'ai applaudi à son jeu, parce qu'Armand joue bien ce rôle ; mais je n'ai pas applaudi à son action.

— Ah ! vraiment ! vous êtes prude, monsieur mon neveu !

— Non pas, mon cher oncle ; mais entre être prude et admettre qu'un homme puisse recevoir de l'argent d'une femme...

— Bah ! mon cher ami, quand on est pauvre soi-même et que cette femme est riche comme madame de Marande ou la comtesse Rappt...

— Mon oncle ! s'écria Pétrus en se levant.

— Tout beau, mon neveu, tout beau ! Ce n'est plus la mode. N'en parlons plus : les modes changent... Mais que veux-tu ! je te quitte il y a quatre mois, avec un atelier orné de tes esquisses et une petite chambre y attenante, le tout soigné par la portière, décorée fastueusement du nom de femme de ménage ; je m'essuie à la porte les pieds sur un paillasson qui n'est pas neuf, et je te vois tranquillement traverser à pied le quartier latin pour dîner à vingt-deux sous chez Flicoteaux ; je me dis : « Mon neveu est un pauvre diable de peintre qui gagne quatre ou cinq mille francs avec son pinceau, qui ne veut pas faire de dettes, qui ne veut pas être à charge à son pauvre père ; mon neveu est un honnête garçon, mais un niais. En conséquence, il faut que je donne un bon conseil à mon neveu. » Or, je lui donne le conseil que M. de Lauzun donne à son neveu ; je lui dis : « Garçon, tu es beau, tu es élégant ; voilà une princesse ; elle ne s'appelle pas la duchesse de Berry, elle n'est pas la fille du régent, mais elle nage dans les millions... »

— Mon oncle !

— Je reviens, je trouve la cour transformée en jardin ; au milieu du jardin, un parterre de plantes rares ; oh ! une volière avec des oiseaux de l'Inde, de la Chine, de la Californie ; oh ! oh ! des écuries avec des chevaux de six mille francs et des harnais aux armes de Courtenay ; oh ! oh ! oh ! et je monte tout joyeux en me disant : « Eh bien, mon neveu est un homme d'esprit, ce qui vaut mieux quelquefois que d'être un homme de talent. » Je vois des tapis, un deuxième étage, un atelier comme celui de Gros ou d'Horace Vernet, et je me dis : « Allons, allons, tout va bien. »

— Je suis désespéré de vous dire, mon oncle, que vous vous trompez complètement.

— Alors, tout va mal !

— Mais non, mon oncle ; seulement, je vous prie de croire que je suis trop fier pour devoir ce luxe, dont vous avez la bonté de me féliciter, à autre chose que mes propres ressources.

— Ah ! diable ! je comprends ; on t'a commandé un tableau que l'on t'a payé d'avance ?

— Non, mon oncle.

— On t'a chargé de décorer la [illegible] de la Madeleine ?

— Non, mon oncle.

— Tu es nommé peintre ordinaire de Sa Majesté l'empereur de Russie avec dix mille roubles d'appointements ?

— Non, mon oncle.

— Alors, tu as des dettes ?

Pétrus rougit.

— Tu as donné des acomptes au sellier, au carrossier, au tapissier, et, comme tu leur as donné ces acomptes sous le nom du baron Herbel de Courtenay, qu'on te connaît, point, mon neveu, on t'a fait crédit.

Pétrus baissa la tête.

— Seulement, continua le comte, tu comprends ceci : c'est que, quand tous ces gens-là se présenteront chez moi avec leurs billets, je dirai : « Le baron Herbel ? Je ne le connais pas. »

— Mon oncle, soyez tranquille, dit Pétrus, on ne se présentera jamais chez vous.

— Et chez qui se présentera-t-on ?

— Chez moi.

— Oui, et à présentation, tu seras en mesure ?

— Je m'y mettrai.

— Tu t'y mettras, en passant la moitié de la journée au bois pour rencontrer madame la comtesse Rappt, en passant tous les soirs à l'Opéra et aux Bouffes, pour saluer de loin madame la comtesse Rappt, en passant toutes les nuits au bal pour serrer la main de madame la comtesse Rappt ?

— Mon oncle !

— Ah ! oui, c'est difficile à écouter, la vérité, n'est-ce pas ? Tu l'entendras, cependant.

— Mon oncle, dit sérieusement Pétrus, du moment où je ne vous demande rien...

— Pardieu ! c'est bien ce qui m'inquiète, que tu ne me demandes rien. Du moment où tu ne demandes rien ni à ta maîtresse ni à moi, et que tu dépenses trente ou quarante mille francs par an, c'est que tu demandes à ton pirate de père.

— Oui, et je dois même dire, mon cher oncle, que mon pirate de père, non seulement ne me refuse rien de ce que je lui demande, mais encore me fait grâce de ses moralités.

— Ce qui veut dire que tu me l'offres en exemple ? Soit, je tâcherai de ne pas être plus chatouilleux [illegible] ; seulement, il faut que je te dise maintenant pourquoi j'étais de mauvaise humeur en entrant, et pourquoi je t'ai parlé un peu durement d'abord.

— Vous ne me devez pas d'explication.

— Si fait, car tu as raison, du moment où tu ne me demandes rien.

— Votre neveu toujours, mon oncle.

— Eh bien, puisque tu me continues la [illegible], il faut donc que je te dise la cause de ma mauvaise humeur.

— J'écoute, mon oncle.

— Connais-tu [illegible] ? Il est inutile que tu le connaisses ; le vais te raconter l'histoire ; nous appellerons le monsieur*** ; et tu comprendras la cause de ma mauvaise humeur. — Un pauvre ouvrier de Lyon est venu à Paris il y a trente ans, à peu près, à pied, sans le sou dans sa poche, sans bas à ses pieds, sans chemise sur le dos. A force de misère et de patience, au bout de cinq ans, il est arrivé à la place de chef d'une filature avec trois mille francs d'appointements. Il est riche, n'est-ce pas ? Un homme qui est arrivé à Paris sans souliers et qui a trois mille livres de rente est un homme riche ; car celui-là est riche que le travail a soustrait aux passions, aux besoins, aux caprices de son tempérament ou de son imagination. Seulement, au bout de deux ans de séjour à Paris, sa femme lui a donné un fils, puis elle est morte.

« Que ferai-je de ce fils ? se demanda le père quand le fils eut quinze ans.

Il va sans dire qu'un seul instant l'idée ne lui vint pas de faire de son fils ce qu'il avait été lui-même, un ouvrier.

— Au reste, vous savez qu'on m'accuse en haut lieu d'être jacobin, et je dois dire que cet orgueil bien situé, cet orgueil paternel, qui consiste à élever toujours son fils au-dessus de soi, c'est une idée de la révolution de 1789, et si elle n'en avait eu que de pareilles à celle-là, je ne lui en voudrais pas trop. — Or, ce père se dit donc :

« J'ai sué sang et eau pendant toute ma vie, j'ai souffert comme un misérable ; il ne faut pas que mon fils souffre comme moi. Sur trois mille francs d'appointements ou de rente que j'ai, j'en vais consacrer quinze cents à l'éducation de mon fils ; puis, son éducation achevée, il sera ce qu'il voudra : avocat, médecin, artiste, peu m'importe ce qu'il sera, pourvu qu'il soit quelque chose. »

En conséquence, on mit le jeune homme dans une des premières pensions de Paris. Le père vécut avec les quinze cents francs qui lui restaient ; non pas avec les quinze cents francs ! avec les mille, car tu admets bien que l'entretien et l'argent de poche coûtaient au moins cinq cents francs. — M'écoutes-tu, Pétrus ?

— Avec la plus grande attention, mon cher oncle, quoique je ne sache pas où vous voulez en venir.

— Tu vas le savoir tout à l'heure ; suis seulement mon récit avec attention.

Le comte tira sa tabatière de sa poche, et Pétrus s'apprêta à ne pas perdre un mot de ce que son oncle allait dire, comme il n'avait point perdu un mot de ce qu'il avait dit.

LVI

OÙ IL EST PROUVÉ QU'IL Y A PLUS DE RESSEMBLANCE QU'ON NE CROIT ENTRE LES MARCHANDS DE MUSIQUE ET LES MARCHANDS DE TABLEAUX

Le comte Herbel aspira voluptueusement sa prise, fit disparaître de son jabot la dernière trace de la poudre sternutatoire, et continua :

— On mit donc l'enfant dans un des premiers collèges de Paris, et, outre l'éducation collégiale, on lui donna maître d'allemand, maître d'anglais, maître de musique ; si bien que la dépense annuelle, au lieu de monter à deux mille francs, monta à deux mille cinq cents. Le père vécut avec cinq cents francs : que lui importait la nourriture physique, pourvu que son fils reçût abondamment la nourriture morale ?

Le jeune homme, tant bien que mal, [illegible] ses classes ; c'était même un assez bon écolier, et le père [illegible], comme un dédommagement de tous ses sacrifices, [illegible] qui lui arrivaient sur le travail assidu, la bonne conduite et les progrès de son fils.

A dix-huit ans, il sortit du collège, sachant un peu de grec, un peu de latin, un peu d'allemand et un peu d'anglais. — Remarque bien qu'un peu, c'est quelque chose pour les quinze mille francs que son éducation coûtait à son père, et qu'un peu, ce n'est pas assez. — En échange, il faut le dire, il avait fait de [illegible] progrès sur le piano, de sorte que, quand son père lui demanda ce qu'il voulait être, il répondit hardiment et sans hésitation : « Musicien ! »

Le père ne savait pas trop ce qu'était un musicien. Il n

tiste représenté par ces mots lui apparaissait toujours donnant des concerts en plein vent sur une vielle, sur une harpe ou sur un violon. Mais peu lui importait : son fils voulait être musicien ; il avait bien le droit de choisir son état.

« On demanda au jeune homme chez qui il désirait continuer ses études musicales : il désigna le premier pianiste de l'époque.

« A grand peine le maestro consentit à donner trois leçons par semaine à dix francs ; c'était douze leçons, c'est-à-dire cent vingt francs par mois.

« De quatorze cent quarante francs par an à deux mille cinq cents, la différence n'était point si grande que l'on pût diminuer quelque chose sur la pension du malheureux enfant ; et même, que pouvait-il faire avec onze cent soixante francs ?

« Par bonheur, vers la même époque, le père obtint une augmentation de six cents francs. Il s'en réjouit fort ; cela faisait dix-sept cent cinquante francs de pension à son fils. Lui, puisqu'il avait vécu jusque-là avec cinq cents francs, pardieu ! il y vivrait bien encore.

« Seulement, il fallait un piano. — On ne pouvait apprendre que sur un piano d'Érard. Le maître de piano dit deux mots au célèbre fabricant ; un piano de quatre mille francs fut réduit à deux mille six cents et deux ans furent donnés à l'élève pour payer le piano. Il était convenu que l'élève prélèverait cent francs par mois sur les dix-sept cent soixante francs.

« Au bout de deux ans, l'élève était d'une certaine force, excepté pour les voisins, qui, injustes comme on l'est en général pour les progrès que l'on voit ou que l'on entend se développer, trouvaient qu'il fallait que le jeune exécutant fût bien faible pour ne pas surmonter plus vite les difficultés dont il les régalait depuis le matin jusqu'au soir.

« Les voisins d'un pianiste sont toujours injustes ; mais le jeune homme ne s'inquiétait aucunement de cette injustice. Il jouait avec acharnement les études de Bellini et les variations de *Robin des Bois* de Mozart, le *Freischutz* de Weber, la *Semiramide* de Rossini.

« Il y eut plus : à force d'en jouer, il eut l'idée qu'il pourrait en faire. De là à l'exécution il n'y eut qu'un pas ; ce pas, il le franchit avec assez de bonheur.

« Mais, on le sait, les marchands de musique, comme les libraires, ont tous une seule et unique réponse, variable dans la forme, invariable dans le fond, sur les ambitions des romanciers ou des compositeurs qui débutent : « Faites-vous connaître et je vous publierai. » C'est un cercle assez vicieux en apparence, puisque l'on ne peut être connu que quand on est imprimé. Enfin, je ne sais pas comment cela se fait, mais ceux qui ont vraiment le diable au corps finissent toujours par être connus. — Si, je sais bien comment cela se fait : cela se fait comme fit notre jeune homme.

« Il économisa sur tout, même sur sa nourriture, et finit par amasser deux cents francs avec lesquels il fit imprimer des variations sur le thème *Di tanti palpiti*.

« La fête de son père approchait : les variations furent imprimées pour le jour de la fête.

« Le père eut la satisfaction de voir le nom de son fils écrit en lettres grasses au-dessus de petits points noirs qui lui paraissaient d'autant plus respectables qu'il n'y comprenait absolument rien ; mais, après le dîner, le fils posa solennellement le morceau sur l'instrument, et, Érard aidant, il eut un splendide succès de famille.

« Le hasard — à cette époque-là, on disait la Providence — le hasard fit que le morceau n'était pas mal et qu'il eut un certain succès dans le monde. Notre jeune homme n'y ayant entassé que les difficultés qu'il pouvait vaincre lui-même et y ayant fait figurer un nombre de croches, de doubles croches et de triples croches qui, aux yeux inexpérimentés, produisaient un effet assez majestueux, les jeunes élèves de seconde force tombèrent sur le morceau, qui s'épuisa rapidement.

« Par malheur, l'éditeur seul pouvait juger du succès, et, comme l'orgueil est un péché mortel et qu'il ne voulait pas compromettre une âme aussi candide que l'était celle du client qui lui avait confié ses intérêts, il en était à sa troisième édition qu'il lui disait qu'il lui restait encore en magasin mille exemplaires de la première. Cependant, il consentit à lui faire imprimer sa seconde étude à ses risques et périls ; la troisième, avec partage dans les bénéfices.

« Il est bien entendu qu'il n'y eut jamais partage. — Mais, en somme, l'effet se produisait, et le nom de notre jeune homme commençait à courir dans les salons.

« On lui proposa de donner des leçons. Il courut chez son éditeur et le consulta. Lui trouvait qu'en demandant trois francs du cachet, il élevait des prétentions exorbitantes ; mais l'éditeur lui fit comprendre que les gens qui donnent trois francs peuvent en donner dix ; que tout dépendait des commencements, et qu'il était un homme profondément coulé s'il s'estimait moins de dix francs l'heure.

— Mais, mon oncle, dit Pétrus, qui avait écouté avec beaucoup d'attention, et qui était frappé de certaine similitude, savez-vous que cette histoire a de grandes ressemblances avec la mienne ?

— Tu trouves ? fit le comte avec son sourire narquois ; attends, tu en jugeras mieux tout à l'heure.

Et il reprit :

— En même temps que notre jeune homme s'essayait dans la composition, il acquérait une certaine force dans l'exécution. Un jour, son éditeur lui proposa de donner un concert. Le jeune homme regarda l'audacieux marchand de musique presque avec épouvante. Cependant, donner un concert, c'était l'objet de ses vœux les plus ardents. Mais il avait entendu dire que les frais d'un concert s'élevaient à mille francs au moins. Comment oser une pareille spéculation ? Si le concert manquait, il était ruiné ; non seulement lui, mais encore son père ! À cette époque, notre jeune homme craignait encore de ruiner son père.

Pétrus regarda le général.

— Le niais, n'est-ce pas ? continua celui-ci.

Pétrus baissa les yeux.

— Bon ! voilà que tu m'as interrompu et que je ne sais plus où nous en étions, continua le général.

— Nous en étions au concert, mon oncle ; le jeune musicien craignait de ne pas faire ses frais.

— C'est juste. L'éditeur de musique offrit généreusement de se charger de tout, à ses risques et périls toujours. Les entrées que sa musique lui ménageait dans les premiers salons de Paris lui donnaient l'espérance de placer un certain nombre de billets. Il en plaça mille à cinq francs, il en donna généreusement quinze au titulaire : c'était pour sa famille et ses amis.

Il va sans dire que le bonhomme de père était placé au premier banc. Ce fut sans doute ce qui exalta notre débutant, car il fit des merveilles. Son succès fut immense ; l'entrepreneur eut douze cent cinquante francs de frais et fit six mille francs de recette.

— Il me semble, dit timidement notre jeune homme à son marchand de musique, que nous avions quelques personnes à notre concert.

— Billets donnés, répondit l'éditeur.

— Bon ! dit Pétrus en riant, il paraît que c'est en musique comme en peinture. Vous vous rappelez mon succès au salon de 1824, n'est-ce pas, mon oncle ?

— Pardieu !

— Eh bien, un affreux marchand m'acheta mon tableau douze cents livres et le vendit six mille francs.

— Mais encore, dit le général, touchas-tu douze cents francs.

— C'était, dit Pétrus, quelques louis de moins que je n'avais dépensés pour ma toile, pour mes modèles et pour mon cadre.

— Eh bien, dit le comte avec un air de plus en plus narquois, nouvelle ressemblance, mon cher Pétrus, entre toi et notre pauvre musicien.

Et le général, comme s'il eût été enchanté de cette interruption, tira sa tabatière de son gilet, y puisa une prise du bout de ses doigts aristocratiques et l'aspira en laissant échapper un *ah !* voluptueux.

LVII

DANS LEQUEL ON VOIT, AU MOMENT OÙ L'ON S'Y ATTENDAIT LE MOINS, ENTRER UN NOUVEAU PERSONNAGE

— À partir de ce moment, continua le comte, notre jeune homme fut lancé. L'éditeur de musique eût bien voulu continuer l'exploitation commencée ; mais ce que ne vit pas notre jeune homme, ses amis le lui firent voir, et, quelle que fût sa modestie, il finit par comprendre qu'il pouvait voler de ses propres ailes. Et, en effet, à partir de ce moment, études pour le piano, leçons, concerts, tout marcha de front, et le jeune homme arriva, à vingt-trois ou vingt-quatre ans, à gagner ses six mille francs par an, c'est-à-dire le double de ce que son père gagnait à cinquante.

« Maintenant, la première pensée qui se présenta au cœur du jeune homme, — car il avait un bon cœur, — ce fut de rendre à son père ce que son père avait dépensé pour lui. Il avait vécu longtemps avec dix-sept cents francs par an, il pouvait donc grandement vivre avec trois mille. C'était trois mille francs par année qu'il pouvait rendre à son père. Son père, qui s'était privé de tout pour lui, ne manquerait donc plus désormais de rien.

« Puis les recettes doubleraient ; un poème viendrait, il en ferait la musique ; il serait joué à l'Opéra-Comique, comme Hérold, ou au grand Opéra, comme Auber ; il gagnerait vingt, trente, quarante mille francs par an, et, comme l'aisance allait succéder à la misère, le luxe succéderait à l'aisance. — Que dis-tu de ce plan, Pétrus ?

— Mais dit le jeune homme assez embarrassé, car il s'apercevait que de plus en plus, la situation du musicien se rapprochait de la sienne, mais je le trouve tout naturel, mon oncle.

— Et tu eusses fait à la place du musicien, ce que le musicien avait projeté de faire ?

— Mon oncle, j'eusse tâché d'être reconnaissant envers mon père.

— Rêve ! beau rêve, mon ami, que la reconnaissance des enfants !

— Mon oncle !

— Je n'y crois pas, moi, pour mon compte, continua le général, et, la preuve, c'est que je ne suis pas marié

Pétrus ne répondit rien.

Le général fixa sur lui un regard profond ; puis, après un instant de silence

— Eh bien, ce rêve, dit-il, une femme le fit évanouir.

— Une femme ? murmura Pétrus.

— Oh ! mon Dieu, oui, continua le général ; notre musicien rencontra de par le monde une belle dame fort riche et menant grand train. C'était une très belle et très intelligente personne, au reste ; artiste elle-même autant qu'il est permis à une grande dame de l'être. Le jeune homme mit, comme on dit en termes de soupirant, son amour à ses pieds. Elle daigna ramasser cet amour, et, à partir de ce moment, tout fut fini.

Pétrus releva vivement la tête.

— Oui, dit le général, tout fut fini. Notre musicien négligea ses leçons. — Comment donner encore des leçons à dix francs le cachet quand on avait été distingué par une comtesse, une marquise, une princesse ; que sais-je, moi ? — Il négligea les études, les thèmes, les variations pour le piano ; il n'osa plus donner de concerts. Il avait parlé d'un poème, d'une audition à l'Opéra ; il attendit le poème, le poème ne vint pas. Les éditeurs faisaient queue à sa porte, il prit des engagements avec eux, à la condition qu'on lui ferait des avances. On le savait honnête homme, entièrement dévoué à sa parole, on fit tout ce qu'il désirait ; il s'endetta. Ne fallait-il pas se mettre sur le pied où doit être l'amant d'une grande dame, avoir chevaux, coupé, valets en livrée, tapis sur les escaliers ? Elle, naturellement, ne se doutait de rien : elle avait deux cent mille livres de rente ; ce qui était pour le pauvre musicien un train ruineux était la médiocrité pour elle. Un coupé, deux chevaux ! elle ne remarqua même pas que le jeune homme avait un coupé et deux chevaux. Qui n'a pas deux chevaux et un coupé ? Lui, cependant, épuisait toutes ses ressources ; puis, ses ressources épuisées, s'adressait à son père. Je ne sais pas comment fit le père pour l'aider. Il ne lui donna, certes, pas d'argent, il n'en avait pas ; mais probablement lui donna-t-il sa signature. La signature d'un honnête homme qui n'a pas un sou de dettes, cela s'escompte — à perte, je le sais bien, mais cela s'escompte. — Seulement, au jour du payement, le père, malgré sa bonne volonté, ne pourra pas payer ; de sorte qu'un jour, en revenant du bois, notre domestique en livrée remettra à notre jeune homme, sur un plat d'argent, une lettre qui lui annoncera que son père est rue de la Clef et, quand on est là, tu le sais, Pétrus, on y est pour cinq ans.

— Mon oncle ! mon oncle ! s'écria Pétrus

— Eh bien, quoi ? demanda le général.

— Oh ! grâce, je vous prie

— Grâce ? Ah ! ah ! mon cher, vous comprenez donc que c'est votre histoire ou à peu près, que je vous raconte là ?

— Mon oncle, dit Pétrus, vous avez raison, je suis un fou, un orgueilleux, un insensé !

— N'êtes-vous pas pis que tout cela encore, Pétrus ? dit le comte avec une sévérité mélangée cependant d'une certaine tristesse. Parce que votre père a possédé autrefois, au prix de son sang, une fortune qui vous eût permis de vivre en gentilhomme, si cette vie de gentilhomme, à une époque où le travail est un devoir pour tout citoyen, si cette vie de gentilhomme n'était pas synonyme d'oisiveté, et, par conséquent, de honte ; parce que votre père, qui avait été, pendant trente années, secoué sur le rude lit de l'Océan, vous a couché tout enfant dans un berceau doré, vous vous êtes imaginé, la tempête ayant repris la proie, que la tempête s'était laissé prendre ; vous vous êtes imaginé que tout était encore comme aux jours de votre enfance, quand vous jouiez avec les guinées anglaises et les doublons espagnols et vous n'avez pas pensé qu'il y avait lâcheté à vous, ne le lui eussiez-vous pas demandé, d'accepter d'un vieillard, et, cela, pour satisfaire votre folle vanité, ce que la charité du hasard lui laissait.

— Mon oncle ! mon oncle ! par grâce, dit Pétrus, épargnez-moi !

— Oui, je t'épargnerai ; car je t'ai vu rougir tout à l'heure de ta propre faute, déguisée sous le nom d'un autre. Oui, je t'épargnerai ; car j'espère que, s'il est temps encore de te sauver, la vue du gouffre où tu cours et où tu entraînes mon pauvre frère avec toi, te fera faire un pas en arrière

— Mon oncle, dit Pétrus, en tendant la main au général, je vous promets...

— Oh ! dit le général, je ne rends pas ainsi la main que j'ai retirée une fois. *Tu promets*, c'est bien, Pétrus, mais c'est quand tu viendras me dire : « J'ai tenu, » c'est seulement alors que je te dirai : « Bravo, garçon ! tu es véritablement un honnête homme. »

Et le général, pour rendre un peu moins dur son refus, occupa ses deux mains, l'une à tenir sa tabatière, l'autre à porter une prise à sa destination.

Pétrus, rougissant et blêmissant tour à tour, laissa retomber inerte la main qu'il tendait au général

En ce moment, on entendit un grand bruit dans l'escalier, tout à la fois un bruit de voix et un bruit de pas.

Les voix disaient :

— Je déclare à monsieur que les ordres que j'ai reçus sont positifs.

— Et quels ordres as-tu donc reçus, drôle ?

— De ne laisser monter qu'après avoir porté la carte.

— A qui ?

— A M. le baron.

— Et qui appelles-tu M. le baron ?

— M. le baron de Courtenay

— Est-ce que je viens chez M. le baron de Courtenay, moi ? Je viens chez M. Pierre Herbel.

— Alors, monsieur ne montera pas.

— Comment ! je ne monterai pas ?

— Non.

— Ah ! tu me barres le chemin ? ... Attends !

Sans doute celui qui était invité à attendre n'attendit pas longtemps, car l'oncle et le neveu entendirent presque immédiatement un bruit assez étrange, et qui ressemblait à celui d'un corps pesant qui tombe du premier étage au rez-de-chaussée.

— Que diable se passe-t-il donc dans ton escalier, Pétrus ? demanda le général.

— Je ne sais, mon oncle ; mais, autant que j'en puis juger, c'est mon domestique qui se dispute avec quelqu'un.

— Ouais ! fit le général, est-ce un créancier qui aurait jugé à propos de choisir le moment où je suis chez toi ?

— Mon oncle ! fit Pétrus.

— Allons, va voir

Pétrus fit quelques pas vers la porte.

Mais, avant qu'il l'eût atteinte, cette porte s'ouvrit violemment, et donna passage à un homme qui entra dans l'atelier avec la furie d'une bombe.

— Mon père ! s'écria Pétrus en se jetant dans les bras de cet homme.

— Mon fils ! dit le vieux marin en le recevant dans ses bras.

— Eh ! en effet, c'est mon pirate de frère ! fit le général.

— Tiens, toi aussi ! s'écria le vieux marin — Ah ! par ma foi, le failli chien avait doublement tort de me fermer ta porte, Pétrus.

— Je présume que tu parles du valet de chambre de monsieur mon neveu ?

— Je parle d'un drôle qui voulait m'empêcher de monter.

— Oui, et que tu m'as bien l'air d'avoir fait descendre

— J'en ai peur. Dis donc, Pétrus ?

— Mon père !

— Tu devrais voir si cet imbécile-là ne s'est point cassé quelque chose.

— Oui, mon père, dit Pétrus en descendant rapidement l'escalier.

— Eh bien, vieux loup de mer, tu n'es donc pas changé dit le général, et je te trouve aussi rageur que je t'ai quitté !

— Et il y a gros à parier que je ne changerai plus maintenant, dit Pierre Herbel, je suis trop vieux.

— Ah ! ne dites pas que vous êtes vieux, monsieur mon frère, attendu que j'ai trois ans de plus que vous, fit le général

En ce moment, Pétrus rentra, annonçant que son domestique n'avait rien de cassé, mais s'était seulement foulé le pied droit

— Allons, dit le vieux marin, en ce cas il était encore moins bête qu'il n'en avait l'air.

LVIII

UN ÉCUMEUR DE MER

Le nom du frère du général Herbel, du père de Pétrus, est déjà plus d'une fois revenu dans ce récit ; mais le nombre de nos personnages est si grand et nos faits sont si nombreux et si profondément enchevêtrés les uns dans les autres, que, pour plus de clarté, nous préférons, — au lieu de poser, selon les règles de l'art dramatique, nos personnages dès les premières scènes, — nous préférons, afin de ne pas com-

piquer l'intrigue, peindre le physique et le moral de ces personnages au moment même où ils apparaissent au lecteur pour prendre une part active à notre action.

Comme on le voit, le père de Pétrus vient d'enfoncer la porte de l'atelier de son fils et de faire apparition dans notre livre. Or, ce nouveau venu va jouer et a déjà joué même dans l'existence de son fils un rôle assez important pour que, dans l'intérêt des scènes qui vont suivre, nous nous croyions obligé de dire quelques mots sur ses antécédents que lui reprochait si amèrement son frère.

Que notre lecteur se rassure : ce n'est point un nouveau roman que nous entreprenons, et nous serons aussi bref que possible.

Christian-Pierre Herbel, vicomte de Courtenay, frère cadet du général, était né comme lui dans la patrie de Duguay-Trouin et de Surcouf ; il était né en 1770 à Saint-Malo, l'aire de tous ces aigles de mer qu'on désigne sous le nom générique de corsaires et qui ont été, sinon l'effroi, du moins le fléau des Anglais pendant six siècles, c'est-à-dire depuis Philippe Auguste jusqu'à la Restauration.

J'ignore s'il existe une histoire de la ville de Saint-Malo, mais je sais que nulle ville maritime ne pourrait se vanter à meilleur droit qu'elle d'avoir mis au monde de plus loyaux enfants, d'avoir donné à la France de plus intrépides marins. Entre Duguay-Trouin et Surcouf, nous pouvons placer Christian le corsaire, ou plutôt, si nous voulons, au lieu de son surnom de guerre, lui donner son nom de famille — Pierre Herbel, vicomte de Courtenay.

Pour le faire connaître, il nous suffira d'éclairer d'un rayon quelques-uns des premiers jours de sa jeunesse.

Dès 1786, c'est-à-dire âgé de seize ans à peine, Pierre Herbel faisait partie de l'équipage d'un corsaire sur lequel il s'était, deux ans auparavant, engagé comme volontaire.

Après avoir capturé six navires anglais dans une seule campagne, ce corsaire, armé à Saint-Malo, fut pris à son tour. Le navire capturé fut conduit dans la rade de Portsmouth, et l'équipage réparti sur les pontons.

Le jeune Herbel fut, avec cinq de ses compagnons, envoyé sur le ponton *le Roi Jacques*. Il y resta un an [illegible] avec ses cinq compagnons. On avait fabriqué dans l'entrepont une espèce de cabine infecte qui servait de prison aux six prisonniers ; ce cachot était aéré et éclairé en même temps par un sabord d'un pied de large et de six pouces de haut. C'était par cette ouverture que les malheureux voyaient le ciel.

Un soir, Herbel dit à ses compagnons, en baissant la voix :

— Est-ce que vous ne vous ennuyez pas ici ?

— Fastidieusement ! répondit un Parisien qui, de temps en temps, jetait un peu de gaieté dans le bouge.

— Que risqueriez-vous bien pour vous en aller ? continua le jeune homme.

— Un bras, dit l'un.

— Une jambe, dit l'autre.

— Un œil, dit un troisième.

— Et toi, le Parisien ?

— La tête.

— À la bonne heure ! tu es [illegible] tu es mon homme.

— Comment ! je suis ton homme ?

— Oui.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que je me sauve cette nuit et que, comme tu mets le même enjeu que moi, nous nous sauverons ensemble.

— Ah ! voyons, pas de bêtises, dit le Parisien.

— Explique-toi, dirent les autres.

— Ce sera bientôt fait. J'ai assez de cette eau chaude qu'ils appellent du thé, de cette vache enragée qu'ils appellent du bœuf, de ce brouillard qu'ils appellent de l'air, de cette lune qu'ils appellent le soleil, de ce fromage à la crème qu'ils appellent la lune, et je pars.

— Comment pars-tu ?

— Vous n'avez pas besoin de le savoir, puisqu'il n'y a que le Parisien qui vienne avec moi.

— Et pourquoi cela ? n'y a-t-il que le Parisien qui vienne avec toi ?

— Parce que je ne veux pas de gens qui marchandent quand il s'agit de la France.

— Eh ! mordieu ! nous ne marchandons pas.

— Alors, c'est autre chose. Vous êtes décidés, s'il le faut, à laisser votre vie dans l'entreprise que nous allons tenter ?

— Avons-nous une chance pour nous ?

— Nous en avons une.

— Et contre nous ?

— Neuf.

— Nous en sommes, alors !

— En ce cas, tout va bien.

— Qu'avons-nous à faire ?

— Rien.

— Cependant...

— Vous avez à me regarder et à vous taire, voilà tout.

— C'est bien facile, dit le Parisien.

— Pas tant que tu crois, dit Herbel ; en attendant, silence !

Herbel alors détacha sa cravate de son cou, et fit signe à son voisin de l'imiter ; puis tous les autres imitèrent le voisin.

— Bien ! dit Herbel.

Et prenant les cravates les unes après les autres, il les noua bout à bout ; puis, quand elles furent nouées, il en passa l'extrémité par le sabord, et la laissa pendre vers la mer comme il eût fait d'une ligne ; puis il la tira à lui.

L'extrémité n'était pas mouillée.

— Diable ! fit-il. Qui est-ce qui ne tient pas à sa chemise ?

Un des prisonniers ôta sa chemise et en déchira une bande.

Herbel ajouta la bande aux cravates, noua un caillou à l'extrémité pour remplacer le plomb de sonde, et répéta la même opération.

La ligne revint mouillée. Elle était donc assez longue pour atteindre la mer.

— Tout va bien, dit Herbel.

Et il rejeta la ligne.

La nuit était sombre, et il était impossible qu'on vît dans l'obscurité cette ligne qui pendait aux flancs du navire.

Les autres le regardaient faire avec inquiétude et le voulaient interroger ; mais lui leur répondait par un signe qui voulait dire : « Silence ! »

Une heure à peu près s'écoula.

On entendit le clocher de Portsmouth qui sonnait minuit.

Les prisonniers comptaient les coups avec anxiété.

— La douzaine y est, dit le Parisien.

— Minuit ! dirent les autres.

— C'est perdu, n'est-ce pas ? demanda une voix.

— Il n'y a pas de temps de perdu, répondit Herbel. Silence !

Et tout rentra dans l'immobilité.

Au bout de quelques minutes, son visage s'éclaira.

— Ça mord ! dit-il.

— Bon ! dit le Parisien ; rends la main.

Herbel agita doucement la ligne, comme il eût fait d'un cordon de sonnette.

— Ça mord-il toujours ? demanda le Parisien.

— Il est pris ! dit Herbel.

Et il tira doucement la ligne à lui, tandis que les prisonniers se dressaient sur la pointe du pied pour voir ce qu'il allait amener.

Il amena une petite lame d'acier fine comme un ressort de montre, aiguë comme une mâchoire de brochet.

— Je connais ce poisson-là, dit le Parisien ; cela s'appelle une scie.

— Et tu sais à quelle sauce il se met, n'est-ce pas ? répondit Herbel.

— Parfaitement !

— Alors, nous te laissons faire.

Herbel détacha la scie, et, cinq minutes après, l'instrument mordait sans bruit sur la carène du *Roi-Jacques*, rongeant le sabord de manière à en agrandir l'ouverture au point qu'un homme pût y passer.

Pendant ce temps, le Parisien, dont l'esprit délié nouait aussi facilement les uns aux autres les fils d'une action que Pierre Herbel les deux bouts d'une cravate, le Parisien racontait tout bas aux autres comment Pierre Herbel s'était procuré l'instrument à l'aide duquel il opérait.

Trois jours auparavant, une amputation avait été pratiquée à bord du *Roi-Jacques*, par un chirurgien français établi à Portsmouth. Quelques mots avaient été échangés entre Pierre Herbel et le chirurgien. Sans doute Pierre Herbel avait demandé à son compatriote de lui procurer une scie ; le chirurgien la lui avait promise, et il avait tenu parole.

Lorsque le Parisien eut fini les suppositions, Pierre Herbel fit signe de la tête que tout ce qu'il avait supposé était la vérité.

Un des côtés du sabord était scié, on passa à l'autre.

Une heure sonna.

— Bon ! fit Pierre Herbel, nous avons encore cinq heures de nuit.

Et il se remit à la besogne avec une ardeur de bon augure pour le succès de l'entreprise.

Au bout d'une heure, le travail était terminé, et le morceau de bois scié ne tenait plus qu'à un fil ; le moindre effort devait suffire pour le détacher.

Lorsqu'on en fut là, Pierre Herbel s'arrêta.

— Attention ! dit-il ; que chacun fasse un paquet de son pantalon et de sa chemise et le fixe sur ses épaules avec ses bretelles, à peu près comme un fantassin fixe son sac. Quant à la veste, nous nous en priverons, vu la couleur et la marque.

Les vestes des prisonniers étaient jaunes et marquées d'un T et d'un O.

On obéit en silence.

— Maintenant, continua-t-il, voici six petits bâtons de

différentes grandeurs ; celui qui aura le plus grand se mettra à l'eau le premier, et ainsi de suite.

On tira au sort. Pierre Herbel devait sortir le premier et le Parisien le dernier.

— Nous y sommes, dirent les six matelots.

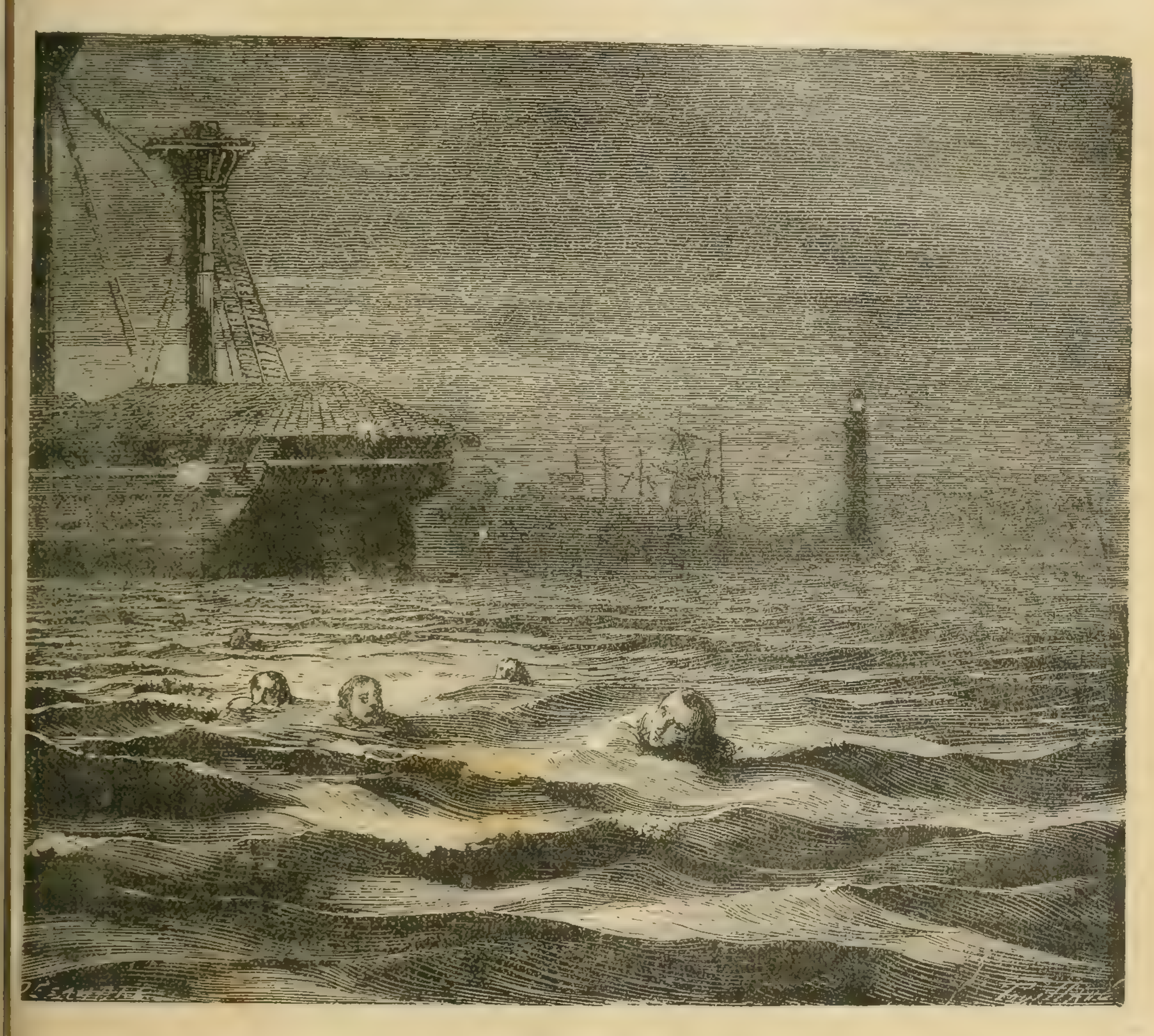
— D'abord, un serment.

— Lequel ?

— Il est possible que la sentinelle tire sur nous.

— C'est même probable, répondit le Parisien.

corde de manière à ce que le nœud, ne pouvant passer par l'ouverture, présentât la résistance nécessaire au soutien du corps d'un homme ; ensuite passa à son cou une gourde de rhum suspendue à un cordonnet ; puis, enfin, se fit lier autour du poignet gauche son couteau tout ouvert, et, ces préparatifs achevés, prenant la corde, se laissa glisser jusqu'à la mer, où il disparut pour ne reparaître qu'au delà du cercle de lumière projeté par la lanterne qui brûlait sur la galerie extérieure où se promenait la sentinelle.



Une détonation retentit.

— Si personne n'est touché, tant mieux ; mais si quelqu'un est touché...

— Tant pis pour celui qui sera touché ! dit le Parisien ; mon père, qui était cuisinier, disait toujours que l'on ne faisait pas d'omelette sans casser des œufs.

— Ce n'est pas assez ; nous allons nous donner notre parole que celui qui sera touché ne poussera pas un cri, se séparera à l'instant de ses camarades, nagera à droite ou à gauche, et, quand il sera repris, donnera de faux renseignements.

— Foi de Français ! répondirent les cinq prisonniers en étendant la main.

— Eh bien, alors, à la garde de Dieu !

Pierre Herbel fit un effort, attira à lui la pièce de bois, qui, en cédant, donna une ouverture à travers laquelle pouvait passer le corps d'un homme. Puis, à l'aide de deux traits de scie, tirés verticalement à trois lignes l'un de l'autre, il creusa une espèce de mortaise dans laquelle il passa l'extrémité de la corde composée des cravates et des manches de chemise qui devaient servir à descendre les hommes jusqu'à la mer ; fit un nœud à l'extrémité de cette

Enfant de l'Océan, Pierre Herbel, élevé au milieu des vagues comme un oiseau de tempête, était excellent nageur ; aussi traversa-t-il sans effort et en plongeant, les quinze ou vingt brasses sur lesquelles s'étendait le rayon lumineux, puis il reparut dans l'obscurité. Seulement, au lieu de poursuivre son chemin, il s'arrêta et attendit ses compagnons.

Au bout d'un instant, la vague s'ouvrit à quelques pas de lui, et la tête d'un second prisonnier apparut à la surface de la mer, puis celle d'un troisième, puis celle d'un quatrième.

Tout à coup une lumière éclaira la vague, une détonation retentit : la sentinelle venait de faire feu.

On n'entendit pas un cri, mais personne ne reparut ; seulement, presque immédiatement, le bruit d'un corps tombant à l'eau se fit entendre, et, au bout de trois secondes, la mer, s'ouvrant, laissa voir la figure fine et railleuse du Parisien.

— En avant ! dit-il, il n'y a pas de temps à perdre ; c'est le numéro 5 qui en tient.

— Suivez-moi, dit Pierre Herbel, et tâchons de ne pas nous séparer.

A ces mots, les cinq fugitifs, conduits par Pierre Herbel, se dirigèrent, autant que la chose était possible, vers la pleine mer

Derrière eux, à bord du ponton, se faisait un grand vacarme. Le coup de fusil de la sentinelle avait donné l'alarme ; cinq ou six coups de fusil furent tirés au hasard ; les fugitifs entendirent siffler les balles, mais aucun d'eux ne fut atteint.

Une barque fut mise à la mer avec la promptitude qui constitue cette sorte de manœuvre ; quatre rameurs s'y précipitèrent ; quatre soldats et un sergent descendirent après eux, fusils chargés, baïonnette au bout du fusil, et la barque se mit à la poursuite des fugitifs.

— Eparpillez-vous, si vous voulez, dit Herbel, et au petit bonheur !

— Bon ! répondit le Parisien, ce sera notre dernière ressource.

La barque bondissait sur les flots Un marin, placé à l'avant, portait une torche qui jetait une lumière à distinguer un bar d'une dorade. Elle s'avançait droit à la poursuite des fugitifs.

Tout à coup, à la gauche de la barque, on entendit un cri. On eût dit la plainte d'un esprit de la mer

Les rameurs serrèrent, la barque s'arrêta

— A l'aide ! au secours ! je me noie ! cria une voix avec l'accent de l'angoisse.

La barque tourna sur bâbord, et, changeant de direction, se dirigea du côté d'où venait la voix.

— Nous sommes sauvés, dit Herbel ; le brave Mathieu, se voyant blessé, a pris à gauche et les attire à lui.

— Vive le numéro 5 ! dit le Parisien une fois à terre, je promets à boire un fameux coup à sa santé.

— Plus un mot, et avançons, dit Herbel ; chacun de nous va avoir besoin de toute son haleine, ne la prodiguons donc pas.

On continua d'avancer, Herbel faisant tête de colonne

Après dix minutes de silence pendant lesquelles on pouvait estimer avoir fait un quart de mille :

— Ne vous semble-t-il pas, dit Herbel, que la mer devient plus difficile ? Est-ce que je me fatigue, ou aurions-nous dérivé à droite ?

— A gauche ! à gauche ! dit le Parisien, nous sommes dans la vase

— Qui m'aide ? dit un des nageurs Je me sens pris

— Donne-moi la main, camarade, dit Herbel ; que ceux qui peuvent nager encore nous tirent à eux

Herbel se sentit pris par le poignet une secousse violente le fit dériver à gauche, il entraîna avec lui le prisonnier envasé.

— Oh ! par ma foi, dit celui-ci se retrouvant dans une eau un peu plus liquide, voilà qui va mieux Mourir noyé, bon ; c'est la mort d'un marin ; mais mourir dans la vase, c'est la mort d'un récureur d'égout.

On doubla un petit cap ; on aperçut une lumière

— La prison de Forton ! dit Herbel, nageons de ce côté ; les îlots de vase sont à l'ouest ; par ici, nous avons deux lieues de mer, mais nous avons fait parfois de plus longues promenades que cela, et il ne s'agissait pas de notre vie

En ce moment, une fusée, suivie d'un coup de canon, sortit du ponton *le Roi Jacques*

Ce double signal annonçait une évasion

Cinq minutes après une autre fusée et un coup de canon partirent de la forteresse de Forton. Puis deux ou trois barques, ayant chacune une torche à la proue s'élancèrent à la mer.

— A droite ! à droite ! dit Pierre Herbel ou elles arriveront à temps pour nous barrer le passage

— Mais les îlots de vase ? demanda une voix.

— Nous les avons dépassés, répliqua Herbel

On nagea silencieusement pendant cinq minutes en appuyant à droite Le silence était si grand, que l'on entendait la respiration d'un des nageurs qui s'embarrassait.

— Eh ! fit le Parisien, s'il y a un veau marin parmi nous, qu'il le dise.

— C'est moi qui me fatigue dit le numéro 3, je sens la respiration qui me manque

— Fais la planche ! dit Herbel je te pousserai

Le fugitif se retourna sur le dos et prit un instant de repos dans cette position ; mais bientôt il se retourna.

— Es-tu déjà fatigué ? demanda le Parisien

— Non ; mais cette eau est glacée et je gèle.

— Le fait est, dit le Parisien qu'elle n'a pas trente-cinq degrés de chaleur.

— Attends, dit Herbel en nageant d'une seule main et en présentant sa gourde au numéro 3

— Il me sera impossible, dit celui-ci, de me soutenir sur l'eau et de boire.

Le Parisien lui passa la main sous l'aisselle

— Allons, bois, dit-il, on te soutiendra pendant ce temps

Le numéro 3 saisit la gourde et avala une ou deux gorgées.

— Ah ! dit-il, voilà qui me sauve la vie.

Et il tendit la gourde à Herbel.

— Et le Parisien, il n'aura donc rien pour sa peine ?

— Bois vite, dit Herbel ; nous perdons du temps.

— On ne perd jamais de temps quand on boit, dit le Parisien.

Et, à son tour, il avala une ou deux gorgées de la liqueur alcoolique.

— Qui en veut ? dit-il en élevant la gourde au-dessus de l'eau.

Les deux autres fugitifs étendirent la main, et chacun à son tour puisa de nouvelles forces au réservoir de feu.

La gourde revint à Herbel, qui la repassa à son cou.

— Eh bien, tu ne bois pas ? lui demanda le Parisien.

— J'ai encore de la chaleur et des forces, dit Herbel, et je garde ce qui reste dans cette bouteille pour un plus fatigué que moi.

— O grand pélican blanc, dit le Parisien, je t'admire, mais ne t'imite pas.

— Silence ! dit le numéro 4, j'entends parler devant nous

— Et parler bas breton, Dieu me damne ! dit le numéro 3.

— Comment peut-il y avoir des Bretons dans le port de Portsmouth ?

— Silence ! dit Herbel et approchons le plus possible de ce point noir que nous avons devant nous et qui m'a tout l'air d'un sloop

Il ne se trompait pas, la voix venait de là.

— Silence donc !

On fit silence, et l'on reconnut un bruit d'avirons qui battaient la mer.

— Prenons garde à la barque ! dit tout bas un des fugitifs.

— Elle n'a pas de lumière elle ne nous verra pas

En effet, elle passa à dix brasses des fugitifs sans les apercevoir ; seulement, elle continuait un échange de paroles avec le sloop.

— Fais bonne garde, Pitcaërn, disait une voix et, dans deux heures, nous revenons avec de la monnaie.

— Soyez tranquille, dit une voix venant du bord, et qui était, sans doute, celle de Pitcaern, bonne garde sera faite

— Mais, jour de Dieu ! dit le numéro 3, comment se fait-il qu'il y ait des compatriotes dans le port de Portsmouth ?

— Je t'expliquerai cela tout à l'heure, dit Herbel ; en attendant, nous sommes sauvés

— Tâche que ce soit bientôt, dit le numéro 3 : car je ne me sens plus, tant j'ai froid

— Ni moi non plus dit le numéro 4

— Soyez tranquilles, dit Herbel ; tenez-vous ici si vous pouvez, sans reculer ni avancer, et laissez-moi faire

Et, fendant la vague comme un dauphin, il s'avança dans la direction du sloop

Les quatre fugitifs se rapprochèrent autant qu'ils purent les uns des autres, et regardèrent de tous leurs yeux et écoutèrent de toutes leurs oreilles, afin d'être prêts à l'événement quel qu'il fût

D'abord, ils virent disparaître Pierre Herbel dans l'obscurité de la nuit rendue plus épaisse par l'ombre que projetait le sloop, puis ils entendirent ce dialogue en bas breton que deux des nageurs, étant l'un de Saint-Brieuc et l'autre de Quimperlé purent traduire à leurs compagnons c'était évidemment Pierre Herbel qui le provoquait

— Ohé ! de la barque, ohé ! du secours !

Une voix qu'on reconnut pour celle qu'on avait déjà entendue, répondit

— Qui demande du secours, là-bas ?

— Un camarade un compatriote du pays de Galles

— Du pays de Galles ? de quelle partie du pays de Galles ?

— De l'île d'Anglesey Eh ! vite ! vite ! du secours, ou je coule !

— Du secours, du secours, c'est bientôt dit ; mais que fais-tu là au milieu du port ?

— Je suis marin à bord du vaisseau anglais *la Couronne*, on m'a puni injustement, je déserte.

— Que demandes-tu ?

— Un instant de repos qui me donne la force de gagner la terre.

— Pourquoi m'exposerais-je à la prison pour un homme que je ne connais pas ? Passe au large !

— Mais puisque je te dis que je coule, puisque je te dis que je me noie !

Et l'on entendit la voix coupée par la vague qui passait par-dessus la tête du nageur.

La scène était si bien jouée, que les fugitifs crurent un instant que leur camarade se noyait effectivement et se rapprochèrent du sloop de plusieurs brasses.

Mais la voix se fit bientôt entendre de nouveau

— A moi ! disait-elle, à moi ! tu ne laisseras pas périr

un compatriote, quand, pour le sauver, tu n'as qu'à lui jeter une tire-veille, une corde.

— Allons ! tourne à bâbord.

— Oh ! mon Dieu ! est-ce que ce n'est pas toi, Pitcaern ?

— Si fait, c'est moi, dit le matelot étonné. Et toi, qui es-tu ?

— Qui je suis ?.. La corde ! J'enfonce ! je me noie... La cor...

Pour la seconde fois, la vague passa sur la tête du nageur.

— Eh ! morbleu ! la voilà, la corde ! La tiens-tu ?

On entendit ce grognement du noyé qui veut répondre, mais dont les voies respiratoires sont obstruées par l'eau.

— Bon ! fit Pitcaern, ne lâche pas.. Ah ! tu ne m'as pas l'air d'un fameux marin ; si on avait su, on aurait embarqué un fauteuil roulant sur deux poulies pour monter monsieur à bord.

Mais le matelot gallois eut à peine le temps d'achever sa plaisanterie, qu'Herbel, qui venait d'enjamber par-dessus le bastingage du sloop, avait pris son ami Pitcaern à bras-le-corps, l'avait renversé sur le pont, et, lui tenant le couteau sur la gorge, criait en français à ses compagnons :

— A moi, camarades ! montez par bâbord ; nous sommes sauvés !

Les fugitifs ne se le firent pas dire à deux fois, ils s'approchèrent, chacun tirant sa coupe la plus vigoureuse, et en un instant, ils furent tous les quatre sur le pont du sloop

Herbel tenait Pitcaërn renversé sous son genou avec le couteau sur la gorge.

— Liez-moi et bâillonnez-moi ce brave garçon-là, dit Pierre Herbel, mais sans lui faire aucun mal.

Puis, à Pitcaern :

— Mon cher Pitcaërn, continua Herbel, il faut nous pardonner cette petite supercherie ; nous sommes, non pas des déserteurs anglais, mais des Français qui s'échappent des pontons ; or, nous t'empruntons ton sloop pour faire un petit tour en France : une fois à Saint-Malo ou à Saint-Brieuc, tu es libre.

— Mais, demandèrent les fugitifs, comment se fait-il que l'équipage d'un sloop anglais parle le bas-breton ?

— Ce n'est pas l'équipage du sloop anglais qui parle le bas-breton, c'est nous qui parlons le gaélique.

— Me voilà juste aussi avancé qu'auparavant, dit le Parisien.

— Tiens-tu à avoir une explication ? demanda Herbel en bâillonnant Pitcaërn avec toute la précaution possible, il faut lui rendre cette justice.

— Mais cela ne me serait point désagréable, je l'avoue.

— Eh bien, je vais donc t'apprendre ce que l'on m'a appris, à moi, au collège.

— Apprends.

— C'est que les Anglais du pays de Galles sont tout simplement une colonie de bas Bretons qui a émigré de France, il y a tantôt huit ou neuf cents ans, et qui a conservé, pure et intacte, la langue maternelle ; voilà comment les Gaéliques se trouvent parler breton, et comment les Bretons se trouvent parler gaélique.

— Ce que c'est que d'avoir étudié ! dit le Parisien ; Herbel, tu seras un jour amiral.

Pendant ce temps, on avait lié et bâillonné Pitcaërn.

— Maintenant, dit Pierre Herbel, il s'agit de se réchauffer, de faire sécher ses habits, de voir s'il n'y a pas dans ce bienheureux sloop quelque chose à se mettre sous la dent, et de se tenir prêts à sortir du port au point du jour.

— Pourquoi pas tout de suite ? dit le Parisien.

— Parce qu'on ne sort pas du port, Parisien, mon ami, avant que le vaisseau amiral en ait ouvert la porte par un coup de canon.

— C'est juste, répondirent en chœur les fugitifs.

Un des quatre compagnons fut placé en vedette sur le beaupré, et les trois autres allèrent rallumer le feu qui dormait dans la cabine.

Par malheur, les vêtements mouillés par l'eau de mer ne sèchent pas facilement. On chercha de tous côtés, et l'on trouva des chemises, des pantalons et des vareuses appartenant aux amis de Pitcaern ; on s'en revêtit, tant bien que mal, et l'on était absorbé dans cette grave occupation, lorsque l'on entendit la voix de la vedette qui criait :

— Hé ! là-bas ! tout le monde sur le pont !

En un instant, les trois compagnons furent au poste où on les appelait.

Ce n'était pas sans raison qu'on les avait fait venir : on voyait s'avancer trois ou quatre points lumineux qui, à mesure qu'ils s'avançaient, prenaient la forme de barques chargées de soldats.

Ces barques faisaient une battue dans le port.

— Allons, dit Pierre Herbel, nous n'échapperons pas à la visite ; il s'agit de payer d'audace. Faites-moi disparaître l'ami Pitcaern.

— Faut-il donc le jeter à l'eau ? demanda l'un des fugitifs.

— Non pas ; il faut seulement le cacher de façon qu'on ne le trouve pas.

— Dis donc, Pierre, fit le Parisien, si nous le cachions dans un hamac, en lui montant la couverture jusqu'aux yeux, on ne verrait pas qu'il est bâillonné, et nous dirions qu'il est malade, et nous y trouverions un avantage, c'est que, comme un malade ne se couche pas tout habillé, l'un de nous hériterait d'une veste, d'un pantalon et d'une vareuse tout bassinés.

La proposition passa à l'unanimité.

— Maintenant, dit Pierre Herbel, que ceux qui parlent le bas breton restent avec moi sur le pont, tandis que les autres tiendront compagnie à Pitcaërn ; je me charge de tout.

Quand Herbel avait dit : « Je me charge de tout, » on savait que l'on pouvait s'en reposer sur lui ; aussi, le Parisien et son compagnon descendirent-ils emportant Pitcaërn, tandis qu'Herbel et les deux Bretons attendaient la visite.

Elle ne se fit pas attendre.

Une des barques se dirigea vers le sloop.

Pierre Herbel, pour être bien en vue, monta sur le bastingage.

— Ohé ! de la barque ! cria le capitaine qui commandait l'escouade.

— Présent ! répondit en bas breton Pierre Herbel.

— Allons, bon ! dit le capitaine, nous avons affaire à des Gallois. Y a-t-il quelqu'un qui parle la langue de ces sauvages ?

— Moi, mon officier, répondit un soldat ; je suis de Caërmarten.

— Alors, interroge.

— Ohé ! de la barque ! cria le soldat en gallois.

— Présent ! répéta Herbel.

— Qui êtes-vous ?

— *La Belle-Sophie* de Pembroke.

— D'où venez-vous ?

— D'Amsterdam.

— De quoi êtes-vous chargés ?

— De morue.

— Vous n'avez pas vu cinq prisonniers français échappés des pontons ?

— Non ; mais, si nous les voyons, ils peuvent être tranquilles.

— Que leur ferez-vous ?

— Nous les traiterons comme ils le méritent.

— Que disent-ils ? demanda le capitaine.

Le soldat traduisit le dialogue.

— C'est bien, dit l'officier. Mort aux Français, et vive le roi Georges.

— Hourra ! répondirent les trois Bretons.

La barque s'éloigna.

— Bon voyage ! dit Pierre Herbel. Et maintenant, comme il va faire jour dans une demi-heure, levons l'ancre et appareillons.

Nos cinq fugitifs passèrent une heure dans les angoisses les plus cruelles ; enfin, une ligne grisâtre raya l'horizon oriental ; c'est ce que l'on appelle l'aurore en Angletrre.

Presque en même temps, une vive lueur, suivie d'une détonation qui courut sur les flots et alla se briser aux rivages, apparut aux flancs d'un majestueux trois-ponts, qui, pareil à une forteresse mouvante, gardait l'entrée du port.

C'était le signal pour le sloop de déraper.

Il n'en demanda pas une seconde permission.

On hissa le pavillon de la Grande-Bretagne et l'on passa à portée de pistolet du vaisseau amiral.

En passant, Herbel, debout sur le bastingage, et agitant son chapeau, cria de toute la force de ses poumons :

— Hourra pour le roi Georges !

L'ordinaire, à bord du sloop, n'était pas luxueux ; cependant les repas des cinq prisonniers, comparés à ceux des pontons, étaient de véritables festins.

Rendons-leur cette justice, qu'à chacun de ces festins, on faisait participer le malheureux Pitcaern. Avec le danger la rigueur avait cessé pour lui, on l'avait débâillonné et délié, et Pierre Herbel avait recommencé à son endroit le cours d'histoire kymrique qu'il avait fait à ses compagnons. Pitcaërn avait compris, mais n'avait pas été consolé ; seulement, il se promettait de se défier dorénavant de ceux qui lui parleraient la langue gaélique.

Chaque fois que l'on avait un navire en vue, on forçait Pitcaern à descendre dans l'entre-pont... On avait très souvent des navires en vue. — Mais le bâtiment était de construction anglaise ; il naviguait sous une voilure essentiellement britannique ; il portait à sa corne les trois léopards d'Angleterre, le lion d'Ecosse, la lyre d'Irlande, et même les trois fleurs de lis de France, qui n'en disparurent que vingt ans plus tard. Il était impossible de présumer qu'une coquille de noix française se hasardât ainsi au milieu des croiseurs anglais, et nul n'avait l'idée

de voir cinq prisonniers regagnant la France dans ces cinq matelots si tranquillement couchés sur le pont, et chargeant le vent et les voiles de faire leur besogne.

On avait, en effet, vent arrière, et l'on n'avait besoin de s'occuper de rien.

Le lendemain au matin, c'est-à-dire, vingt-quatre heures après la sortie du port de Portsmouth, on eut connaissance du cap de la Hogue.

Il s'agissait de serrer le vent pour ne pas le doubler, sinon on tombait dans l'archipel des îles d'Aurigny, de Guernesey, de Serck et de Jersey, propriété de l'Angleterre depuis Henri Ier, et gardiennes incommodes de nos côtes.

On serra le vent, et l'on fila droit sur Beaumont.

Il serait difficile d'exprimer les sensations qui envahirent le cœur des prisonniers, quand, après avoir entrevu la terre de France comme un brouillard, ils la virent se profiler d'une façon plus solide avec ses collines, ses ports, ses criques, ses anfractuosités de terrain.

Puis, quand ils virent se dessiner des maisons blanches avec leurs panaches de fumée, ils étaient absorbés dans cette contemplation à ce point, qu'ils avaient oublié de mettre à bas le pavillon anglais.

Un boulet de canon, qui fit jaillir l'eau à cent brasses du sloop, les tira de leur extase.

— Eh bien, s'écrièrent les Français étonnés, que font-ils donc ? Ils tirent sur nous !

— Eh ! non, morbleu ! ce n'est pas sur nous qu'ils tirent, dit Herbel, c'est sur ce chiffon bleu.

Et il amena rapidement le pavillon ; mais il était trop tard : *la Belle-Sophie* était signalée. D'ailleurs, à défaut de pavillon, son allure toute britannique l'eût dénoncée.

Il y a dans la marine ce qu'il y a dans la population : lâchez la plus charmante Anglaise, eût-elle été élevée en France, au milieu d'un groupe de Françaises, et vous reconnaîtrez l'Anglaise à sa marche.

Le sloop avait donc été doublement reconnu, reconnu à son pavillon et à sa tournure. Il en résulta que Herbel eut beau amener le pavillon, un second boulet suivit le premier, et frappa si près de *la Belle-Sophie* qu'il fit rejaillir l'eau jusque sur le pont.

— Ah çà ! dit le Parisien, décidément, ils ne reconnaissent donc pas les amis ?

— Que faire ? dirent les autres.

— Avancer, répondit Herbel ; il n'y a probablement point de pavillon français à bord du sloop, et il nous en arrivera autant à chaque port où nous nous présenterons.

— Bon ! dit le Parisien, on trouvera bien une nappe, une serviette, un devant de chemise.

— Oui, dit Herbel ; mais, en attendant, nous sommes signalés, n'est-ce pas ? nous sommes signalés comme Anglais. Et tenez, voici une corvette qui appareille à notre intention. Dans dix minutes elle nous donnera la chasse. Si nous acceptons la chasse, nous serons rejoints et coulés dans une heure ; car le moyen de leur faire comprendre, si nous sommes en chasse, que nous sommes Français ? En avant donc, mes enfants, et vive la France !

Un cri unanime de « Vive la France ! » retentit, et l'on continua de gouverner droit sur Beaumont.

Un instant le feu cessa. On eût dit que les canonniers se faisaient cette réflexion que ce sloop tout seul n'avait pas grande chance d'opérer son débarquement sur la côte française.

Mais au bout de quelques minutes, une nouvelle bordée, mieux dirigée cette fois, brisa une vergue et écorna le bordage de *la Belle-Sophie*.

— Allons, dit Herbel, il n'y a plus à hésiter ; mettez un chiffon blanc quelconque à la pointe d'une gaffe, et faites signe que nous voulons parlementer.

On fit ce que demandait Herbel.

Mais soit que l'on ne vît pas le chiffon blanc, soit qu'on ne crût pas au parlementage, le feu continua.

Pendant ce temps, Pierre Herbel s'était déshabillé.

— Que diable fais-tu ? dit le Parisien ; vas-tu leur montrer ton derrière ? ce n'est pas un pavillon cela.

— Non, dit Herbel, mais je vais leur dire qui nous sommes.

Et en même temps, piquant une tête du haut du bastingage, il disparut dans la mer, mais pour reparaître vingt pas plus loin.

Il se dirigea en nageant droit sur le port.

De son côté, le sloop mit en panne, en signe qu'il n'avait nullement intention de s'éloigner de la côte.

A la vue de cet homme qui se jetait à l'eau, de ce bâtiment qui se livrait lui-même, le feu cessa ; mais on vit bientôt une embarcation qui venait au-devant du nageur.

Le contremaître qui commandait cette embarcation était justement un Malouin.

Par un hasard que la circonstance seule rendait étonnant, Pierre Herbel avait pris ses premières leçons de cabotage sous le vieux loup de mer.

Tout en nageant, il le reconnut et l'appela par son nom.

Le marin leva la tête, mit la main sur ses yeux, et abandonnant le gouvernail pour courir à la proue :

— Que Dieu me damne, dit-il, si ce n'est pas Pierre Herbel qui vient à nous !

— Fi donc, père Berthaut, cria Herbel, c'est un juron anglais que vous venez de me jeter là, et ce n'est pas ainsi qu'on accueille un compatriote et surtout un élève. — Bonjour, père Berthaut ! comment se porte votre femme ? comment se portent vos enfants ?

Et, s'accrochant à la barque :

— Oui, par Notre-Dame de Saint-Brieuc, je suis Pierre Herbel, dit-il, et je reviens de loin, je vous en réponds !

Et, tout ruisselant, il se jeta dans les bras du contremaître.

Le sloop était si près de l'embarcation, que les quatre compagnons d'Herbel purent voir cette embrassade filiale.

— Vive la France ! crièrent-ils d'une seule voix.

Le cri arriva jusqu'au canot.

— Vive la France ! répondirent les marins qui venaient de recueillir Herbel.

— Ah çà ! dit le père Berthault, c'en est donc encore, des amis ?

— Je crois bien ! vous allez en juger.

Herbel fit signe au sloop d'arriver.

Les fugitifs ne se le firent point dire à deux fois. En un clin d'œil le petit bâtiment se couvrit de voiles et s'avança vers le port, cette fois, non plus au bruit de la mousqueterie, mais aux cris de : « Vive le roi ! vive la France ! »

Toute la population de Beaumont était sur la jetée.

Les cinq fugitifs abordèrent.

Pierre Herbel baisa la terre, cette mère commune, comme eût fait un ancien Romain.

Les autres se jetèrent dans les bras des premiers venus. Qu'importaient les premiers venus ? n'étaient-ce pas des frères ? — Le Parisien s'adressait particulièrement à ses sœurs.

Pendant ce temps, le pauvre Pitcaërn regardait fort tristement cette joie universelle.

— Eh ! dit le vieux Berthaut, qu'est-ce donc que ce cormoran-là, qui ne se mêle pas à la fête ?

— C'est, dit en riant Pierre Herbel, l'Anglais qui nous a prêté son bâtiment.

— Prêté ! dit Berthaut ; un Anglais vous a prêté son bâtiment ? Mais qu'il vienne donc, et que nous le couronnions de roses.

Herbel arrêta Berthaut, qui, dans son enthousiasme, voulait serrer Pitcaërn contre son cœur.

— Tout beau ! dit Herbel, il nous l'a prêté comme nous prêtons Jersey au roi Georges, — de force.

— Oh ! alors, c'est autre chose, dit Berthaut. Ah ! non seulement tu te sauves, mais encore en te sauvant, tu fais des prisonniers ! C'est affaire à toi ! Un beau marin et un joli sloop, ma foi ! le sloop vaut vingt-cinq mille livres comme un liard : cinq mille francs chacun.

— Pitcaërn n'est point prisonnier, dit Herbel.

— Comment, Pitcaërn n'est point prisonnier ?

— Non, et son sloop ne sera pas vendu.

— Pourquoi cela ?

— Parce que Pitcaërn est tombé dans le piège ; parce qu'il parle breton et qu'il a bon cœur : double raison pour que nous le traitions en compatriote.

Puis, faisant signe à l'Anglais :

— Viens ici, Pitcaërn, dit-il en bas-breton au Gallois.

Pitcaërn n'avait rien de mieux à faire que d'obéir ; et il obéit, mais tristement et à contre-cœur, et en boudant comme un bouledogue qui vient de trouver son maître.

— Çà, dit Herbel, que tous ceux qui sont bas-bretons viennent ici.

Il se fit un grand cercle.

— Mes amis, dit Herbel en leur présentant Pitcaërn, voici un compatriote à qui il s'agit de donner un bon dîner aujourd'hui, attendu qu'il retourne demain matin en Angleterre.

— Bravo ! crièrent tous les marins en tendant la main à Pitcaërn.

Pitcaërn n'y comprenait rien ; il se croyait débarqué dans quelque coin de la principauté de Galles qui lui était inconnu.

Tout le monde parlait gallois.

Herbel lui raconta ce qui se passait et ce qui avait été décidé de lui et de son sloop.

Le pauvre diable n'y voulait pas croire.

Nous n'essayerons pas de donner une idée du festin dont les cinq prisonniers et le brave Pitcaërn furent les héros : on passa la soirée à table, la nuit en danse.

Le lendemain, convives, danseurs et danseuses reconduisirent Pitcaërn à *la Belle-Sophie*, qu'il trouva ravitaillée comme jamais elle ne l'avait été ; puis on aida à hisser ses voiles et à lever l'ancre ; puis enfin, comme le vent était

bon, il sortit majestueusement du port au cri de : « Vivent les Bretons ! vivent les Gallois ! »

Et, comme le temps fut beau ce jour-là et le lendemain, il y a tout lieu de croire que le brave Pitcaern et *la Belle-Sophie* abordèrent heureusement en Angleterre, et que le récit de cette aventure fait encore aujourd'hui l'étonnement des habitants de la ville de Pembroke.

désintéressement et pour la haine toute bretonne qu'il portait aux Anglais, on l'autorisa à armer sa corvette ou son brick comme il l'entendrait. Un crédit de cinq cent mille francs lui fut ouvert à cet effet, et on donna ordre à l'arsenal de Brest de laisser prendre au capitaine Pierre Herbel toutes les armes qu'il jugerait nécessaires à l'armement de son navire.



Les fugitifs ne se le firent pas dire deux fois.

LIX

LA BELLE-THÉRÈSE

On comprend que les événements que nous venons de raconter, grossis par la poésie bretonne, enjolivés par la blague parisienne, firent à Pierre Herbel une réputation de courage et de prudence qui le mit promptement en première ligne parmi ses compagnons, lesquels lui savaient d'autant plus gré d'être leur compagnon, que personne n'ignorait qu'il appartînt à l'une des premières familles non seulement de Bretagne, mais encore de France.

Pendant les quelques années de paix qui suivirent la reconnaissance, par l'Angleterre, de l'indépendance américaine, Pierre Herbel, pour ne pas perdre son temps, fit, comme second et comme capitaine sur des bâtiments de commerce, un voyage dans le golfe du Mexique et deux voyages dans l'Inde, l'un à Ceylan, l'autre à Calcutta.

Il en résulta que, lorsque la guerre reprit avec plus de rage que jamais en 1794 et 1795, Pierre Herbel vint solliciter de la Convention un brevet de capitaine qui, en vertu de ses services passés, lui fut accordé sans difficulté aucune.

Il y a plus : comme Pierre Herbel était connu pour son

Il y avait alors sur les chantiers de Saint-Malo un joli brick de cinq ou six cents tonneaux, que le capitaine Herbel avait suivi dans sa croissance avec un véritable intérêt, et tout en se disant :

— L'homme qui aurait ce bâtiment à lui, bien à lui, avec douze hommes d'équipage en temps de paix, pour faire le commerce de la cochenille et de l'indigo, et cent cinquante hommes d'équipage en temps de guerre pour donner la chasse aux Anglais, aurait raison de ne pas regarder le roi de France comme son cousin.

Lorsque Pierre Herbel eut sa commission, son crédit de cinq cent mille francs et sa permission de s'armer en rade de Brest, il revint se promener avec plus d'assiduité que jamais autour du chantier où, comme une fleur marine, s'épanouissait *la Belle-Thérèse*.

Pierre Herbel avait baptisé le charmant brick du nom de la jeune fille qu'il aimait.

Le marché ne fut pas long à conclure : le capitaine acheta, au nom du gouvernement, le brick aux constructeurs et put, par conséquent, diriger le reste de sa construction, c'est-à-dire sa mâture et son gréement.

Jamais père n'eut pour une fille unique qui va faire sa première communion les coquetteries que Pierre Herbel eut pour son brick.

Il mesura lui-même la longueur et la grosseur des mâts

et des vergues, il acheta lui-même, sur le marché de Nantes, la toile destinée à leur voilure ; il fit clouer, sous ses yeux, et cheviller le cuivre destiné à lui servir de ceinture, et fit peindre sa carène d'un vert sombre, de sorte qu'à quelque distance le corps du bâtiment se trouvait confondu avec les vagues. Il fit percer douze sabords de chaque côté, et deux à la poupe ; puis, lorsque tout ce travail préparatoire fut fait, il calcula le poids qu'allait ajouter au poids naturel du brick celui de son armement complet, le remplaça par un lest de poids égal, et, tout en longeant la côte de Bretagne, prenant parfois son vol comme un oiseau de mer qui essaye ses ailes, il doubla la pointe de Sillon, passa entre l'île de Bas et Roscoff, doubla le cap de Saint-Renan et entra dans le port de Brest, traînant à sa suite trois ou quatre bâtiments anglais, comme une jeune et belle fille trois ou quatre amoureux.

En effet, c'eût été une jolie prise à faire que celle de *la Belle-Thérèse* ; mais *la Belle-Thérèse* était vierge et venait justement chercher à Brest de quoi garder sa virginité.

Il faut dire que, sous le rapport de la défense, son capitaine ne lui épargna rien. Elle reçut dans son faux pont vingt-quatre canons de douze qui regardaient sérieusement par bâbord et tribord ; et, de plus, deux canons de vingt-quatre qui furent placés à la proue, pour le cas où, ayant affaire à trop forte partie, elle serait obligée de prendre chasse, et, tout en prenant chasse, ne serait point fâchée, comme ces Parthes de terrible mémoire, de décocher sa double flèche en fuyant.

Et, cependant, quand il était nécessaire qu'on ne vît dans *la Belle-Thérèse* qu'un honnête navire marchand s'occupant des affaires de son commerce, nul bâtiment n'avait une allure plus virginale que la sienne.

Alors, ses vingt-quatre canons de douze faisaient un pas en arrière, ses deux canons de vingt-quatre rentraient leur cou de bronze dans le faux pont ; le pavillon de paix flottait inoffensif à sa corne, une bande de toile de même couleur que sa carène s'étendait sur toute la ligne de ses sabords, qui devenaient alors tout simplement des appareils respiratoires.

Ses cent cinquante hommes d'équipage se couchaient dans le faux pont, et les huit ou dix marins qui suffisent à faire la manœuvre d'un brick s'étalaient paresseusement sur le pont ou, pour jouir d'un air plus frais, montaient dans les hunes, ou même — les matelots sont si capricieux ! — s'amusaient à chevaucher sur les barres du grand ou du petit perroquet, et donnaient de là à leurs camarades des nouvelles de ce qui se passait dans les huit ou dix lieues qui formaient cet horizon circulaire qu'un navire emporte avec lui du moment où il n'a plus que l'Océan sous sa quille et le ciel sur ses mâts.

C'était sous cette pacifique allure que le brick *la Belle-Thérèse* filait ses six nœuds à l'heure pendant une belle matinée du mois de septembre 179., entre l'île Bourbon et les îlots d'Amsterdam et de Saint-Paul, c'est-à-dire dans ce grand sillon maritime qui s'étend du détroit de la Sonde à Tristan-d'Acunha, et dans lequel s'engagent naturellement tous les navires qui, pour rentrer en Europe, doivent doubler le cap de Bonne-Espérance.

Peut-être nous fera-t-on observer que six nœuds à l'heure, c'est une bien petite marche ; ce à quoi nous répondrons que la brise était douce, que le navire ne semblait pas autrement pressé, et qu'au lieu de marcher sous toutes ses voiles, il se contentait de déployer ses grands huniers, sa misaine et son grand foc.

Quant à toutes les autres voiles, comme la brigantine, le clinfoc, le petit foc, la grande voile, les petits huniers, les perroquets, les cacatois et les bonnettes, on les gardait, à ce qu'il paraît, pour une meilleure occasion.

Tout à coup, une voix, qui semblait venir du ciel, cria :

— Ho ! d'en bas, ho !

— Holà ! répondit sans quitter son jeu le contremaître, qui jouait aux cartes à l'avant avec le maître timonier, qu'y a-t-il ?

— Une voile !

— Dans quelle direction ?

— Sous le vent à nous.

— Hé ! là-bas, dit le contremaître continuant son jeu, préviens le capitaine.

— Ah ! oui, une voile ! une voile ! crièrent tous les matelots dispersés, soit sur le pont, soit sur le bastingage, soit sur les haubans.

En effet, une vague, soulevant le bâtiment qui apparaissait à l'horizon, venait de le faire visible à l'œil de tous les marins, tandis que l'œil d'un simple passager n'y eût vu que le vol d'une mouette ou d'un goéland écumant la cime des flots.

A ce cri : « Une voile ! » un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans bondit sur le pont.

— Une voile ? cria-t-il à son tour.

Les matelots assis se levèrent ; ceux qui avaient leur chapeau sur la tête mirent le chapeau à la main.

— Oui, capitaine, une voile, répondirent tout d'une voix les matelots.

— Qui est là-haut ? demanda-t-il.

— Le Parisien ! répondirent deux ou trois voix.

— Hé ! là-haut, as-tu toujours ta bonne vue, Parisien ? demanda le capitaine, ou faut-il que je te fasse monter ma lunette ?

— Bon ! dit le Parisien, inutile ; je vois d'ici l'heure au cadran des Tuileries.

— Alors, tu peux nous dire quel est ce bâtiment ?

— C'est un grand brick qui doit bien avoir six ou huit dents de plus que nous et qui serre le vent pour se diriger de notre côté.

— Sous quelle voile navigue-t-il ?

— Sous ses grands perroquets, ses huniers, sa voile de misaine, son grand foc et sa brigantine.

— Nous a-t-il vus ?

— C'est probable, car il laisse tomber sa grande voile et hisse ses perroquets.

— Preuve qu'il veut nous parler, dit une voix près du capitaine.

Le capitaine se retourna pour voir qui se permettait de se mêler à une conversation aussi intéressante que l'était celle à laquelle il se livrait. Il reconnut un de ses matelots favoris, Pierre Berthaut, fils du vieux Berthaut, qui, dix ans auparavant, l'avait reçu fugitif dans le port de Beaumont.

— Ah ! c'est toi, Pierre ? dit-il en riant et en lui frappant sur l'épaule.

— Eh ! oui, capitaine, c'est moi, fit le jeune homme répondant au rire par le rire, et montrant une double rangée de dents magnifiques.

— Et tu crois qu'il veut nous parler ?

— Dame, c'est mon idée.

— Eh bien, mon garçon, va t'en prévenir le chef de batterie que nous avons en vue une voile suspecte, afin qu'il se mette en mesure.

Pierre plongea dans une écoutille et disparut.

Le capitaine avait relevé la tête.

— Hé ! Parisien ! dit-il.

— Capitaine ?

— Quelle allure a ce bâtiment ?

— Toute militaire, capitaine, et, quoiqu'il soit impossible de voir son pavillon, je parierais pour un *goddam*.

— Vous entendez, camarades ; y en a-t-il quelques-uns parmi vous qui aient le moindre désir de retourner faire un tour sur les pontons ?

Cinq ou six matelots qui avaient tâté de l'hospitalité anglaise répondirent d'une seule voix :

— Pas moi, pas moi ! mille tonnerres ! pas moi !

— Eh bien, nous allons voir d'abord si c'est à nous qu'il en veut, et, quand nous nous serons assurés de ses intentions, nous lui ferons connaître les nôtres. Mettez *la Belle-Thérèse* sous toutes ses voiles, enfants, afin que nous montrions à l'Anglais ce que savent faire les fils de Saint-Malo.

A peine le capitaine avait-il donné l'ordre, que le navire qui, comme nous l'avons dit, se trouvait simplement sous ses huniers, sa misaine et son grand foc, déroula comme un double nuage la toile de ses perroquets, puis sa grande voile, et, en même temps que sa grande voile, le clinfoc et la brigantine.

Alors, recevant la brise dans toutes ses voiles, il s'enfonça dans les vagues comme sous la main d'un vigoureux laboureur s'enfonce le soc dans la terre.

Il se fit un moment de silence pendant lequel, comme si les cent soixante hommes qui montaient le brick eussent été de marbre, on n'entendit plus d'autre souffle que celui du vent enflant les voiles et frémissant dans les cordages.

Pendant ce moment de silence, Pierre Berthaut était revenu près du capitaine.

— Est-ce fait ? demanda Herbel.

— C'est fait, capitaine !

— Mais nos sabords sont toujours couverts ?

— Vous savez bien qu'il faut votre ordre personnel pour les découvrir.

— C'est bon ; quand le moment sera venu, on le donnera.

Nous allons expliquer ces dernières paroles, assez peu compréhensibles peut-être pour le lecteur.

Le capitaine Pierre Herbel non seulement était un original, comme le prouve le choix de son état, mais encore il était d'un caractère facétieux. A la première vue, sauf quelques caprices de gréement que l'œil exercé d'un marin pouvait seul découvrir, *la Belle-Thérèse* offrait un aspect aussi pacifique que son nom était engageant.

Ainsi, à part ses mâtereaux un peu élancés et qui eussent pu faire croire qu'elle sortait des chantiers de New-York ou de Boston, ou bien qu'au lieu d'une cargaison d'indigo ou de cochenille, elle portait ce que, dans l'argot négrier, on appelle un chargement de *bois d'ébène*, rien en elle ne révélait son allure cassante et son caractère hargneux.

Il y avait plus : ses canons, soigneusement rentrés dans

l'entre-pont, n'auraient, pour rien au monde, sans la permission du maître, regardé par les sabords. Ces sabords eux-mêmes étaient recouverts d'une large bande de toile peinte de la même couleur que la carène du bâtiment. Il est vrai qu'au moment du combat cette bande de toile s'enlevait comme une décoration de théâtre, d'un seul coup de sifflet, et laissait voir une bande d'un rouge vif dans les solutions de continuité de laquelle les canons, pressés de prendre l'air, allongeaient voluptueusement leur cou bronzé. Alors, comme le capitaine Pierre Herbel était le seul qui eût eu cette joviale idée, l'Anglais savait qu'il avait affaire à un homme qui, ne demandant pas de quartier, n'en ferait pas non plus.

C'était dans ces dispositions que lui et son équipage attendirent que le navire en vue fît part lui-même de ses dispositions.

Non seulement celui-ci avait déployé toutes ses voiles, mais encore on avait vu, comme des flocons de vapeur, monter ses bonnettes ; de sorte qu'il n'y avait plus à son bord un chiffon de toile qui ne fût utilisé.

— Là, maintenant, dit le capitaine Herbel, ne nous occupons plus de lui ; je m'engage à le conduire d'ici à Saint-Malo sans qu'il gagne un pouce de terrain sur nous. Quand il nous plaira de l'attendre, il nous rejoindra.

— Mais, dirent trois ou quatre matelots plus pressés que les autres, pourquoi ne l'attendrions-nous pas tout de suite, capitaine ?

— Dame ! cela vous regarde, enfants ; si vous m'en priez bien fort, à coup sûr, je ne vous refuserai pas.

— Mort à l'Anglais, et vive la France ! cria l'équipage d'une seule voix.

— Eh bien, mes enfants, dit le capitaine Herbel, ce sera pour notre dessert. Dînons d'abord, et, vu la solennité de la circonstance, chaque homme aura sa double ration de vin et son petit verre de rhum. — Tu entends, maître cook.

Un quart d'heure après, tout le monde était à table et mangeait d'aussi bon appétit que si, pour la plupart des convives, ce repas, comme celui de Léonidas, ne dût pas être le dernier.

Le dîner fut charmant ; il rappela au Parisien les plus joyeuses heures de son enfance, et ce fut au nom de la société, et avec la permission du capitaine, qu'il pria son camarade, le matelot Pierre Berthaut, surnommé Monte-Hauban, de chanter une de ces caractéristiques chansons maritimes qu'il chantait si bien, et qui, comme le *Ça-ira* terrestre, tenait le milieu entre *la Marseillaise* et *la Carmagnole*.

Pierre Berthaut, dit Monte-Hauban, se leva, sans se faire prier le moins du monde, et entonna, d'une voix sonore comme une trompette, cette chanson à la fois folle et terrible, dont nous regrettons de ne pas savoir l'air et de ne pouvoir donner les paroles.

Disons, toutefois, pour être vrai, que, quelque plaisir qu'éprouvât l'équipage en général et le Parisien en particulier à l'audition de ce chant pittoresque, l'impatience se montra telle, que le capitaine Pierre Herbel fut obligé d'imposer silence à ses hommes pour que le virtuose pût chanter le huitième couplet.

On se rappelle que Pierre Berthaut était le favori du capitaine ; le capitaine ne voulait donc pas qu'on lui fît l'impolitesse de l'interrompre.

Pierre Berthaut, grâce à cette protection, chanta non seulement son huitième, mais encore son neuvième et son dixième couplet.

C'était là que s'arrêtait la chanson.

— C'est tout, capitaine, dit le chanteur.

— Est-ce bien tout ? demanda Pierre Herbel.

— Parfaitement tout.

— C'est qu'il ne faudrait pas te gêner, s'il y en avait d'autres, dit le capitaine, nous avons le temps.

— Il n'y en a pas d'autres.

Le capitaine regarda autour de lui.

— Où est donc le Parisien ? demanda-t-il à haute voix. Hé ! Parisien !

— Ici, capitaine, à mon poste, sur les barres du perroquet.

En effet, la chanson finie, le Parisien, avec l'agilité d'un singe, avait regagné ce qu'il appelait son poste.

— Où en étions-nous de notre inspection, Parisien, demanda le capitaine, quand nous l'avons interrompue pour faire un bon dîner, ma foi !

— Mais, capitaine, j'avais l'honneur de vous dire que le brick avait une allure toute militaire et sentait son goddam d'une lieue.

— Que vois-tu de plus ?

— Rien ; il est toujours à la même distance. Mais, si j'avais une lunette...

Le capitaine mit sa propre lunette aux mains d'un mousse, et, en lui donnant un coup de pied au derrière pour lui imprimer de l'élan :

— Va porter cela au Parisien, Casse-Noisette, dit-il.

Casse-Noisette s'élança dans les haubans.

Si le Parisien avait monté avec l'agilité d'un singe, Casse-Noisette, il faut lui rendre cette justice, montait avec la rapidité d'un écureuil. Il arriva jusqu'à la vigie et lui remit l'instrument demandé.

— Est-ce que vous me permettez de rester près de vous, monsieur le Parisien ? demanda le mousse.

— Le capitaine te l'a-t-il défendu ? demanda le Parisien.

— Non, dit l'enfant.

— Alors, tout ce qui n'est pas défendu est permis ; reste.

L'enfant se mit sur le bout de la vergue comme un groom se met en croupe derrière un écuyer.

— Eh bien, demanda le capitaine, cela t'éclaircit-il la vue ?

— C'est-à-dire, capitaine, que je le vois comme si j'étais dessus.

— Une ou deux rangées de dents ?

— Une ; mais belle mâchoire, ma foi !

— Combien de dents ?

— Trente-six.

— Diable ! dix de plus que nous.

On se rappelle que la *Belle-Thérèse* portait vingt-quatre canons, plus deux à sa poupe, ce qui faisait vingt-six ; seulement, les deux de la poupe étaient ceux que le capitaine appelait ses surprises, attendu qu'il étaient d'un calibre double des autres.

Aussi quand un brick qui portait du vingt-quatre, par exemple, après avoir bien examiné *la Belle-Thérèse* à bâbord et à tribord, avait reconnu qu'elle ne portait que du dix-huit, le brick, plein de confiance, se mettait à sa poursuite ; *la Belle-Thérèse* prenait chasse, et, comme le capitaine connaissait, à une toise près, la portée d'un boulet, il laissait le brick ennemi s'avancer à belle portée de ses pièces de proue ; puis alors, tout en courant devant le vent et devant le brick, il commençait ce qu'il appelait son jeu de quilles.

Or, comme Pierre Berthaut était un excellent pointeur, c'était lui qui était tout particulièrement chargé de pointer les deux pièces de trente-six, et, comme, tandis qu'il pointait l'une, on rechargeait l'autre, le capitaine Herbel avait le plaisir de voir, du capot du gaillard d'arrière, les boulets se succéder sans interruption sur le pont, dans les voiles ou dans la membrure du bâtiment ennemi, selon qu'il lui plaisait de dire : « Plus haut, Pierre ! » ou : « Plus bas, Pierre ! »

— Vous entendez ? dit le capitaine aux marins.

— Quoi, capitaine ?

— Ce que dit le Parisien.

— Que dit-il, capitaine ?

— Il dit que l'Anglais a dix dents de plus que nous.

— Et nos deux crocs, capitaine, est-ce que vous les comptez pour rien ? dit Pierre Berthaut.

— Alors, mes enfants, vous êtes donc d'avis de ne pas nous occuper de ces dix dents-là ?

— Ni des autres, dit Pierre Berthaut ; nous nous en soucions comme de ça.

Et le marin fit claquer son pouce contre son médium.

— C'est égal ; avant tout, dit le capitaine, sachons à qui nous avons affaire.

Puis, revenant au Parisien :

— Hé ! Parisien ! dit-il, toi qui connais les bâtiments de tous ces chiens d'hérétiques, comme si tu les avais tenus sur les fonts de baptême, peux-tu me dire le nom de celui-là ?

Le Parisien porta la lunette à son œil, examina le brick avec une attention qui prouvait combien son désir était grand de répondre à la confiance de son capitaine ; puis, faisant rentrer, comme s'il n'avait plus rien à voir, les trois canons de la lunette les uns après les autres :

— Capitaine, dit-il, c'est *la Calypso*.

— Bravo ! fit Pierre Herbel. Eh bien, mes enfants, nous allons la consoler du départ d'Ulysse.

L'équipage, en les prenant à la lettre, ne savait pas trop ce que voulaient dire ces paroles ; mais il comprenait que c'était quelqu'une de ces plaisanteries sauvages comme avait l'habitude d'en faire Pierre Herbel au moment d'en venir aux mains.

Il accueillit donc les paroles du capitaine par un hourra de la force de celui qui, poussé sur le forum romain, fit tomber de peur un corbeau qui passait.

Un autre que ce rude marin eût hésité longtemps avant de s'attaquer à un tiers plus fort que lui ; mais la supériorité du bâtiment ennemi donnait, au contraire, au capitaine Herbel cette satisfaction que tout homme de courage éprouve quand il rencontre un adversaire digne de lui.

Aussi, dès que le hourra se fut éteint, le capitaine, regardant avec satisfaction tous ces visages bronzés, tous ces yeux flamboyants, toutes ces dents étincelantes qui l'entouraient :

— Une dernière fois, dit-il à haute voix, vous êtes bien décidés ?

— Oui ! oui ! répondit l'équipage d'une seule voix.

— Vous vous défendrez jusqu'à la mort ?

— Jusqu'à la mort ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Et même au delà, cria le Parisien de son enfléchure.

— Alors, mes enfants, allons-y de tout cœur ; que l'on gréope le pavillon [illegible] à la tête du mât, et ne perdons pas de vue ce que va faire *la Calypso*.

On obéit au capitaine ; la flamme de guerre se déploya comme un arc-en-ciel, et tous les regards se tournèrent vers le brick ennemi.

A peine le pavillon de France flottait-il dans les airs qu'aussitôt [illegible] le pavillon anglais se déployant à son tour, [illegible] le brick anglais assura le pavillon de la Grande-Bretagne par un coup de canon.

La *Belle-Thérèse* [illegible] toujours la bande qui cachait sa batterie [illegible] l'apparence modeste et inoffensive [illegible] d'une simple voyageuse du commerce.

— [illegible] que nous avons vu, dit Pierre Herbel, écoutons.

L'équipage de *la Belle-Thérèse* [illegible] et quoiqu'il [illegible] encore à une grande distance de *la Calypso*, une brise de vent apporta le bruit du tambour que l'on battait sur le brick ennemi.

— Bon ! dit Pierre Herbel, on ne les accusera pas de cacher leurs intentions. Allons, mes enfants, faisons connaître les nôtres [illegible] et [illegible] que si nous n'avons pas comme lui des [illegible] jusqu'au fond du gosier, nous [illegible] pas [illegible] dépourvus.

A peine cet ordre était-il donné que la bande qui recouvrait la batterie de *la Belle-Thérèse* se dissipa comme par enchantement, et *la Calypso* put, à son tour, compter de chaque côté des flancs de *la Belle-Thérèse* douze sabords, par lesquels autant de pièces de dix-huit allongeaient voluptueusement leur cou.

Puis, Casse-Noisette, qui joignait les fonctions importantes de [illegible] à celles de mousse, se laissa glisser de hune en hune et se trouva sur le pont en même temps que le tambour, les baguettes levées, n'attendant qu'un signe du capitaine pour tirer le premier accord de son mélodieux instrument.

Le capitaine fit ce signe.

Aussitôt, le branle-bas de combat retentit sur *la Belle-Thérèse* ; le tambour parcourant le pont dans toute sa longueur, entra par l'écoutille de derrière et ressortit par celle de devant, toujours accompagné de Casse-Noisette, lequel avait trouvé moyen de faire [illegible] au branle-bas avec des variations sur l'air national *Pan qu'eu pique, monsieur du Mollet !*

Les premiers sons du double instrument avaient produit un effet magique.

En un instant chacun fut au poste qu'il occupait en pareille circonstance, armé des armes qui étaient les siennes.

Les gabiers de combat s'élancèrent dans les hunes avec leurs carabines, les hommes armés de mousquets se rangèrent sur les gaillards et sur les passavants, les espingoles furent montées sur leurs chandeliers, les canons démarrés et mis en batterie ; des provisions de grenades furent faites dans tous les endroits d'où on pouvait les faire pleuvoir sur le pont ennemi ; enfin, le maître de manœuvre fit hisser toutes les écoutes, étendre des serpenteaux dans la mâture et hisser à leur place les grappins d'abordage.

Voilà ce qui se passait sur le pont.

Mais, sous le pont, c'est-à-dire dans l'intérieur du bâtiment, l'activité n'était pas moins grande.

Les soutes à poudre furent ouvertes, les fanaux des puits allumés, la [illegible] distribuée, enfin, les cloisons abattues.

Un groupe de [illegible] se forma ; c'étaient les plus grands et les plus vigoureux matelots de *la Belle-Thérèse*. Chacun avait pris l'arme de son choix : celui-ci une hachette, celui-là un harpon, celui-là une lance.

On eût dit un groupe de géants, chacun portant une [illegible] [illegible] avaient servi dans les temps titaniques, mais [illegible] plus depuis les jours fabuleux d'Antée, d'Encélade et de Géryon.

Le capitaine, [illegible] les mains dans ses poches et en veste de velours, [illegible] bourgeois de Saint-Malo, se promenant sur la [illegible] passa l'inspection du bâtiment, adressant à chacun [illegible] de petits signes de contentement, et [illegible] d'une immense carotte de tabac dont le bout [illegible] comme la tête d'une couleuvre qui se dresse.

Puis, quand l'inspection fut finie :

— Mes enfants, dit-il, [illegible] probable qu'un jour ou l'autre je me marierai.

— Non, capitaine, répondirent les matelots, nous ne savions pas cela.

— Eh bien, je vous en fais part.

— Merci, capitaine, dirent [illegible] quand la noce ?

— Oh ! quant à ça, je n'en sais [illegible] mais il y a une chose que je sais.

— Laquelle, capitaine ?

— C'est que, si je me marie, je ferai, bien certainement, un garçon à madame Herbel.

— Nous l'espérons bien, dirent en riant les matelots.

— Eh bien, je vous promets, mes fils, que le second qui sautera sur le pont de *la Calypso* sera le parrain de ce garçon-là.

— Et le premier ? demanda le Parisien.

— Le premier, répondit le capitaine, je lui fendrai la tête d'un coup de hache ; je n'entends pas, là où je suis, personne passe avant moi. Et cela bien entendu, mes enfants, carguez la grande voile, la brigantine et le clinfoc, sans quoi, l'Anglais ne nous approchera jamais d'assez près pour que nous puissions entamer la conversation.

— Bon, dit le Parisien, je vois bien que le capitaine veut jouer aux quilles. A ton poste, Pierre Berthaut !

Pierre Berthaut regarda le capitaine pour voir s'il devait prendre pour un ordre l'invitation du Parisien.

Herbel fit un signe de tête.

— Dites donc, capitaine ? fit Pierre Berthaut.

— Eh bien, Pierre, demanda le capitaine, qu'y a-t-il ?

— Vous n'avez rien contre Loysa, n'est-ce pas ?

— Non, mon garçon ; pourquoi cela ?

— Parce que j'espère qu'à notre retour, non seulement elle sera ma femme, mais encore la marraine de votre garçon.

— [illegible] dit le capitaine.

En [illegible] les voiles désignées par le capitaine furent carguées, et Pierre Berthaut, à son poste, caressait ses deux pièces de trente-six comme un pacha eût fait de ses deux sultanes.

LX

LE COMBAT

Comme à partir de ce moment, la marche du brick français faiblit, et que celle du bâtiment anglais resta la même, la distance qui séparait le navire chassé de celui qui donnait la chasse, commença à diminuer graduellement.

Le capitaine était sur son banc de quart et semblait mesurer la distance avec un compas.

Cependant, [illegible] pressé qu'il fût de commencer sa partie de quilles, comme disait Pierre Berthaut, ce n'est pas lui qui commença le feu.

Sans doute, le capitaine du brick ennemi n'avait pas le sentiment de la distance porté au même degré que celui de *la Belle-Thérèse*, car on le vit carguer certaines voiles, de façon à ce que *la Calypso*, au lieu de sa proue, présentât un de ses flancs. Au même instant, une bande de nuage s'étendit le long de ses sabords, et, avant qu'on entendît la détonation de ses dix-huit pièces, une grêle de boulets venait clapoter dans la mer à trois ou quatre encablures de *la Belle-Thérèse*.

— Il paraît que nos amis les Anglais ont de la poudre et des boulets [illegible] dit le capitaine Herbel ; nous serons plus économes qu'eux, n'est-ce pas, Pierre ?

— Dame ! vous savez, capitaine, dit le pointeur, c'est à votre fantaisie ; quand vous direz de commencer, on commencera.

— Bon ! dit le capitaine, laissez-le encore avancer de quelques brasses, nous avons le temps.

— Oui, dit le Parisien, il fait clair de lune. Dites donc, capitaine, ça doit être beau, un combat au clair de lune ! vous devriez nous régaler de cela, ce n'est pas commun ?

— Tiens ! c'est une idée, dit le capitaine. Ça te fera-t-il du plaisir, dis, Parisien ?

— Parole d'honneur, je vous serai reconnaissant.

— Alors, allons, dit le capitaine, il faut faire quelque chose pour ses amis.

Il tira sa montre.

— Il est cinq heures du soir, les enfants, dit-il ; nous allons amuser *la Calypso* jusqu'à onze heures ; à onze heures cinq minutes, nous l'aborderons ; à onze heures un quart, elle sera prise ; à onze heures et demie, chacun sera dans son hamac. *La Belle-Thérèse* est une fille bien élevée et qui se couche de bonne heure, même les jours de bal.

— Tant mieux, dit le Parisien ; qu'à onze heures et demie il y aura plus d'un danseur qui aura mal aux pieds.

— Capitaine, dit Pierre Berthaut, la main me démange !

— Eh bien, répondit Herbel, envoie-leur donc un boulet ou deux ; mais je te déclare que ces deux-là sont pour ton compte et non pour le mien.

— Ah ! fit Pierre Berthaut, nous allons voir ce que nous allons voir.

— Attends encore un instant, Pierre, attends encore un instant, que le Parisien nous dise un peu ce qu'ils font tout là-bas.

— Dans cinq secondes, vous allez savoir cela, capitaine.

dit le Parisien en montant dans la petite hune ; car, cette fois, les deux bâtiments étaient assez près l'un de l'autre pour qu'il n'eût pas besoin de s'élancer jusqu'à la barre de perroquet.

— Ma sœur Anne, dit le capitaine, ne vois-tu rien venir ?

— Je vois la mer qui verdoie, dit le Parisien, et le pavillon de Sa Majesté Britannique qui flamboie.

— Et entre la mer et le pavillon ? demanda le capitaine.

— Je vois chacun à son poste de combat, les canonniers à leur batterie, les soldats de marine sur les passavants et le gaillard d'arrière ; enfin, je vois le capitaine qui embouche son porte-voix.

— Ah ! Parisien, dit Pierre Herbel, quel malheur que tu n'aies pas aussi bonne oreille que bons yeux ! tu nous répéterais ce qu'il va dire.

— Oh ! dit le Parisien, écoutez vous-même, capitaine, et vous allez le savoir.

Le Parisien n'avait pas achevé, que deux éclairs sortaient de l'avant du brick ennemi, qu'une détonation se faisait entendre, et que deux boulets venaient ricocher dans le sillage de *la Belle-Thérèse*.

— Ah ! ah ! fit le capitaine Herbel, il paraît que c'est une contredanse à quatre. Pierre, allons, allons ! que le cavalier donne la main à sa dame, et en avant deux, Pierre ! en avant deux !

Le capitaine avait à peine achevé à son tour, que Pierre Berthaut, après s'être penché un instant sur la pièce, se relevait et approchait lui-même la lance de la lumière.

Le coup partit.

On eût dit que le capitaine suivait le sillage du boulet dans l'air.

Le boulet alla s'enfoncer dans la proue.

Presque au même instant, la seconde détonation se fit entendre, et le second boulet suivit le premier si rapidement, qu'on eût pu croire qu'il courait après lui.

— Voilà qui vaut encore mieux ! s'écria Pierre Berthaut tout joyeux, en voyant sauter un énorme éclat de la muraille de l'avant. Qu'en dites-vous, capitaine ?

— Je dis que tu perds ton temps, mon ami Pierre.

— Comment ! je perds mon temps ?

— Sans doute. Quand tu lui auras mis vingt boulets dans le corps, tu auras donné de la besogne au charpentier, voilà tout. A pleine volée, morbleu ! vise dans la mâture, casse-lui les jambes et casse-lui les ailes : le bois et la toile lui sont plus précieux en ce moment que la chair.

Pendant ce dialogue, *la Calypso* avait continué de gagner du terrain sur *la Belle-Thérèse* ; elle fit feu de ses deux canons d'avant, dont un des boulets vint mourir à une portée de pistolet de l'arrière du brick, tandis que l'autre, en ricochant, frappait le flanc de *la Belle-Thérèse*, mais retombait dans l'eau, après avoir à peine marqué sa trace.

— Tenez, capitaine, dit Pierre Berthaut tout en s'allongeant sur un des deux canons, je crois que nous sommes à une bonne distance, et, si vous m'en croyez, nous nous y maintiendrons.

— Et que faut-il faire pour cela ?

— Remettre *la Belle-Thérèse* sous toutes voiles. Ah ! si je pouvais être à la fois au gouvernail et à mes pièces, je vous réponds, capitaine, que je naviguerais de manière à ne pas rompre un fil de la Vierge tendu entre nous deux.

— Déployez la grande voile, le clinfoc et la brigantine ! dit le capitaine Herbel, en même temps que Pierre Berthaut approchait la mèche et faisait feu.

Cette fois, le boulet passa au-dessus de la flottaison et brisa l'extrémité de la vergue.

— C'est ce que nous appelons le coup de manchette ! dit le capitaine Herbel. Allons ! Pierre, dix louis de prime à manger avec les camarades sur la première terre où l'on abordera, si tu brises son mât de misaine ou son grand mât entre le grand et le petit hunier.

— Hourra pour le capitaine ! cria l'équipage.

— Est-il permis de se servir de boulets ramés ? demanda Pierre.

— Pardieu ! répondit le capitaine ; sers-toi de ce que tu voudras.

Pierre Berthaut réclama du contremaître les projectiles dont il avait besoin ; celui-ci fit apporter une caisse de gargousses contenant des boulets attachés deux à deux avec une chaîne.

Comme la seconde pièce était chargée, Pierre Berthaut, sans rien changer à sa charge, pointa et fit feu.

Le boulet troua la misaine et la grande voile à un demi-pied du mât.

— Allons, allons, dit le capitaine Herbel, il y a de l'intention.

Tout l'équipage s'était rapproché peu à peu du gaillard d'arrière.

Une partie des matelots, pour mieux voir le spectacle, était montée sur les haubans. Les gabiers assis dans les hunes se tenaient aussi tranquilles que s'ils eussent été en première loge à un spectacle gratis.

Pierre Berthaut fit charger les deux pièces avec les nouvelles gargousses.

— Ohé ! capitaine ! cria le Parisien.

— Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau, citoyen Montetard ?

— Il y a, capitaine, qu'ils sont occupés à rouler un canon de l'arrière à l'avant, et les deux canons de l'avant à l'arrière.

— Et que penses-tu de cela, Parisien ?

— Je pense qu'ils sont las de recevoir des oranges et de nous rendre des cerises, et que nous allons, de notre côté, avoir affaire à du trente-six.

— Tu entends, Pierre ?

— Oui, capitaine.

— Pierre, dix louis !

— Capitaine, pour l'honneur, on ferait déjà de son mieux ; aussi, jugez... Feu ! »

— Et, en s'ordonnant le feu à lui-même, Pierre approcha la mèche de la lumière ; le coup partit, une énorme déchirure se fit dans les voiles.

Presque aussitôt *la Calypso* répondit par une détonation pareille, et un boulet, en emportant le bout de la vergue du grand hunier, coupa en deux un homme sur les haubans.

— Eh ! dis donc, Pierre, cria le Parisien, est-ce que tu vas nous laisser écheniller comme cela, toi ?

— Mille tonnerres ! dit Pierre, il paraît que, eux aussi, ils ont du trente-six ! Attends, attends, Parisien, et tu vas voir !

Cette fois, Pierre Berthaut pointa avec une attention toute particulière, se relevant rapidement après avoir pointé, et approchant la mèche de la lumière, le tout dans l'espace d'une seconde.

Cette fois, on ne vit rien, mais on entendit un craquement terrible.

Le grand mât oscilla un instant, comme s'il ne savait point s'il devait tomber en avant ou en arrière ; enfin, il s'inclina en avant, et, brisé un peu au-dessus de la grande hune, il tomba sur le pont, qu'il encombra de toile ; la chaîne du boulet l'avait coupé par la moitié.

— Ma foi, Pierre, s'écria le capitaine tout joyeux, j'ai entendu parler d'un livre intitulé *les Liaisons dangereuses* ; est-ce que tu l'aurais lu, par hasard ? Tu as gagné tes dix louis, mon ami.

— Et l'on boira à la santé du capitaine ! cria tout l'équipage.

— Maintenant, dit Herbel, *la Calypso* est à nous, comme si on nous la donnait pour rien ; seulement, nous attendrons la lune, n'est-ce pas, Parisien ?

— Je crois que ce sera prudent, répondit le Parisien ; car voici la nuit qui arrive, et, pour la besogne qui nous reste à faire, il n'y a pas de mal de voir où l'on met le pied !

— Et moi, dit le capitaine, comme vous avez été bien sages, je vous promets un feu d'artifice.

En effet, le crépuscule était venu et la nuit s'avançait avec la rapidité particulière aux latitudes tropicales.

Comme cette nuit, tant qu'elle serait sans lune, menaçait d'être fort obscure, le capitaine Herbel ordonna que, pour bien indiquer aux Anglais que son intention n'était point de disparaître dans l'obscurité, on hissât des lanternes à ses perroquets.

Les lanternes furent hissées.

L'Anglais, de son côté, en signe qu'il regardait la partie comme commencée seulement, arbora deux fanaux, ainsi qu'avait fait son adversaire.

Des deux côtés, on paraissait attendre avec une impatience égale le lever de la lune.

Les deux bâtiments avaient masqué leurs voiles de manière à rester en panne, ou à peu près ; ils semblaient, au milieu de l'obscurité, deux nuages courant sur la mer, nuages terribles, et qui cachaient dans leurs flancs l'éclair et la tempête.

A onze heures, la lune se leva.

A l'instant même, une douce clarté se répandit dans l'atmosphère et la mer se glaça d'argent.

Le capitaine Herbel tira sa montre.

— Mes enfants, dit-il, je vous ai dit qu'à onze heures un quart *la Calypso* serait prise, et qu'à onze heures et demie nous serions dans nos hamacs. nous n'avons pas de temps à perdre. Ne nous occupons pas de l'ennemi, il fera ce qu'il voudra. Voici ce que nous avons à faire. Pierre Berthaut a-t-il transporté son attelage à l'avant ?

— Oui, capitaine, dit Pierre Berthaut.

— Tout est-il chargé à mitraille ?

— Oui, capitaine.

— Nous marchons droit sur l'Anglais. Pierre Berthaut commence par le saluer avec les deux coulevrines : bon ! nous lui envoyons notre volée de bâbord : très bon ! nous virons immédiatement, nous l'abordons, nous jetons nos grappins, et nous lui envoyons notre volée de tribord : excellent ! Comme il a perdu son mât de hune et qu'il est leste comme un homme qui a la jambe cassée, il nous envoie en tout sa volée de tribord ; dix-huit pièces de vingt-quatre

pour vingt-quatre de dix-huit et deux de trente-six : faites le report, et vous verrez que nous avons un bénéfice net de huit coups de canon. Maintenant, accostons, et le reste me regarde. Allons, mes enfants, en avant ! et vive la France !

Un immense cri de « Vive la France ! » sembla s'élever du sein de la mer et annoncer aux Anglais que le combat allait recommencer.

En même temps, *la Belle-Thérèse* manœuvra pour prendre l'avantage du vent.

Il en résulta que, tout en ayant l'air d'abord de s'éloigner de *la Calypso*, à un moment donné, et lorsqu'elle sentit qu'elle avait le vent arrière, *la Belle-Thérèse* mit le cap sur son ennemie et fondit sur elle comme l'aigle des mers sur sa proie.

Ce qu'il y avait d'admirable dans l'équipage du capitaine Herbel, c'était son obéissance passive.

Le capitaine aurait ordonné de naviguer droit au *Maelstrom*, — ce fameux gouffre des *Contes scandinaves*, qui dévore les vaisseaux à trois ponts avec la même facilité que Saturne avalait les enfants, — que le pilote eût navigué droit au *Maelstrom*.

Ce qui avait été ordonné fut exécuté à la lettre.

Pierre Berthaut envoya ses deux coups à mitraille presque en même temps que *la Belle-Thérèse* recevait la volée de bâbord de son ennemie ; puis sa volée de bâbord, à elle, gronda à son tour ; puis avant même que *la Calypso* eût songé, endolorie comme elle était, à virer pour lui envoyer sa volée de tribord avant qu'elle eût le temps de recharger ses canons, le beaupré de *la Belle-Thérèse*, chargé d'hommes comme un cep de vigne l'est de raisins, s'engagea dans les haubans du grand mât, tandis qu'au milieu du craquement des cordages, on entendait la voix du capitaine qui criait :

— Feu, mes enfants ! une dernière bordée ! rasez-le comme un ponton, et puis nous l'escaladerons comme une forteresse.

Douze pièces de canon chargées à mitraille semblèrent hurler de joie à cet ordre.

Un jet de flamme éclaira *la Calypso* d'une lueur sinistre ; un nuage épais se répandit sur le pont ; on entendit des craquements de bois et des hurlements de douleur, puis la voix du capitaine Herbel criant comme si elle commandait à la tempête :

— A l'abordage, enfants !

Au même moment, le premier, comme c'était son habitude, le capitaine Herbel sauta sur le pont de *la Calypso*.

Mais il n'était pas encore affermi sur ses pieds, qu'une voix dit à son oreille :

— C'est égal, capitaine, c'est moi qui serai le parrain du premier.

C'était la voix de Pierre Berthaut.

A la même minute, par le beaupré, qui s'égrena comme un épi, par les vergues, par les haubans, par les agrès, par les cordages, les Malouins se laissèrent glisser sur le pont de *la Calypso*, où pendant cinq secondes les hommes tombèrent pressés comme la grêle dans un orage d'été.

Ce qui se passa alors sur le pont de *la Calypso* est impossible à rendre : ce fut un pêle-mêle effroyable, une lutte corps à corps, un hallali général, un sabbat de démons, au milieu duquel, au grand étonnement de chacun, on ne voyait ni n'entendait le capitaine Herbel.

Mais, au bout de quelques minutes, on l'aperçut sortant par une écoutille. Une torche qu'il tenait à la main éclairait son visage noir de poudre et rouge de sang.

— Tous à bord de *la Belle-Thérèse*, enfants ! cria-t-il ; l'Anglais va sauter !

L'effet de ces paroles fut magique : le blasphème commencé s'éteignit, le bras levé s'arrêta.

Tout à coup, de l'intérieur du bâtiment abordé, sortit le cri terrible :

— Au feu !

Aussitôt avec le même empressement qu'il avait mis à sauter à bord du brick ennemi, l'équipage de *la Belle-Thérèse* commença de l'abandonner, s'accrochant à toutes les manœuvres, sautant d'un bord à l'autre, tandis que le capitaine, Pierre Berthaut et ce que l'on aurait pu appeler le groupe des géants, c'est-à-dire ces hommes que nous avons montrés, avant le combat, armés d'armes fantastiques, soutenaient la retraite.

Elle s'opéra avant que l'Anglais fût revenu de sa stupéfaction, et, tandis que deux hommes, la hache à la main, dégageaient le beaupré des cordages où il était pris, on entendit une voix qui criait :

— Brassez bâbord devant ! hissez les focs ! carguez la grande voile et la brigantine ! [illegible] la barre, tout à tribord !

Ces diverses manœuvres commandées avec la voix puissante qui impose l'obéissance passive furent exécutées si rapidement, que, quels que fussent les ordres donnés par le capitaine anglais, on ne put lier les deux bâtiments l'un à l'autre, et que *la Belle-Thérèse*, comme si elle comprenait le danger auquel elle était exposée, se dégagea des haubans du bâtiment ennemi, hachant ses grappins, coupant ses cordages, n'ayant plus enfin qu'une pensée, celle d'échapper à la terrible contagion des flammes.

Toutefois, le capitaine Herbel ne put empêcher que le brick ennemi, virant sur lui-même par un dernier effort, ne lui envoyât toute sa volée de bâbord, comme un suprême adieu de haine ou de vengeance ; mais l'équipage était si heureux de se sentir échappé à l'effroyable danger auquel il abandonnait son ennemi, qu'à peine fit-on attention à la chute de trois ou quatre morts et aux cris de cinq ou six blessés.

— Et maintenant, enfants, dit le capitaine, voilà le feu d'artifice que je vous avais promis. Attention !

Une fumée épaisse commençait à sortir par les écoutilles du brick anglais, tandis qu'une vapeur d'un autre genre apparaissait aux sabords et voilait la bouche des canons.

On entendit la parole du capitaine anglais grossie par le porte-voix.

— Les canots à la mer ! cria-t-il.

A l'instant même, la manœuvre fut exécutée, et quatre canots flottèrent autour de la frégate.

— Le canot de la poupe et le canot de la draine pour les soldats de marine ! cria le capitaine ; les deux canots de côté pour les matelots. Descendez les blessés d'abord.

Les soldats et les officiers de la *Belle-Thérèse* se regardaient les uns les autres. C'était là et sous leurs yeux qu'éclatait la supériorité de la discipline anglaise. La manœuvre qui s'exécutait à bord de *la Calypso*, avec autant de régularité que si le bâtiment eût fait un simple exercice dans le port de Portsmouth ou dans le golfe de Solway, eût, selon toute probabilité, été impossible à bord d'un navire français.

Les blessés furent descendus d'abord ; ils étaient en grand nombre : on les partagea entre les quatre canots ; puis, avec un ordre parfait, les soldats de marine allèrent prendre place dans les deux canots qui leur étaient dévolus ; puis vint le tour des matelots.

Le capitaine était sur son banc de quart, donnant ses ordres avec le même calme que s'il n'avait pas eu une mine sous ses pieds.

A partir de ce moment, le lieu de la scène cessa d'être visible : la fumée sortant plus épaisse par toutes les ouvertures, enveloppa le vaisseau d'un voile à travers lequel il fut impossible de rien distinguer.

De temps en temps, des serpents de feu semblaient s'enrouler le long des mâts ; puis quelques canons, restés chargés et qu'on n'avait pas eu le temps de décharger, éclatèrent d'eux-mêmes ; puis on vit sortir de l'incendie un canot, puis deux, puis trois ; puis tout à coup, une détonation effroyable se fit entendre, le bâtiment s'ouvrit comme le cratère d'un volcan, l'air se raya de débris enflammés qui montèrent au ciel, pareils à de gigantesques fusées !

C'était le bouquet du feu d'artifice promis par le capitaine Herbel.

Tout retomba à la mer, tout s'éteignit, tout rentra dans l'obscurité, et rien ne demeura du géant qui, un instant auparavant, se tordait dans les flammes ; seulement, trois barques sillonnaient la mer, s'éloignant à force de rames.

Le capitaine Herbel se garda bien de les poursuivre ; et même une de ces barques étant passée sous le feu de la batterie de bâbord de *la Belle-Thérèse*, les matelots et le capitaine lui-même levèrent leurs chapeaux pour saluer ces braves qui, échappés au péril de l'incendie, allaient en affronter un autre, moins proche, moins visible, mais qui n'en était pas moins imminent : le double péril de la tempête et de la faim !

Le quatrième canot, le capitaine et le dernier quart de l'équipage avaient sauté avec le bâtiment.

Herbel et ses hommes suivirent des yeux les trois canots jusqu'au moment où ils les perdirent complètement de vue dans l'obscure immensité.

Alors, tirant sa montre :

— Mes enfants, dit le capitaine Herbel, il est minuit passé ; mais, ma foi ! les jours de fête, il est permis de se coucher un peu plus tard que d'habitude.

Et, maintenant, si l'on nous demande pourquoi le capitaine Herbel, au lieu de faire prisonniers les trois quarts de l'équipage de *la Calypso*, les laissait s'échapper ainsi, nous dirons que *la Belle-Thérèse*, portant déjà cent vingt hommes, ne pouvait se surcharger d'une centaine de prisonniers.

Enfin, si, ne se contentant pas de cette réponse, quelques lecteurs encore plus difficiles nous demandent pourquoi alors le capitaine Herbel, qui, avec trois coups de canon, pouvait couler les trois canots, ne tirait pas ces trois coups de canon, nous répondrons :

Non, nous ne répondrons pas.

LXI

LE MARIAGE D'UN CORSAIRE

Pendant les dix ans qui suivirent les événements que nous avons racontés, — afin de donner, selon notre habitude, par des faits et non par un simple récit, une idée du



Pierre Berthaut fit feu.

caractère de notre héros, — le capitaine Herbel, dont on a vu la manière de procéder, ne fit que marcher plus avant dans la voie où il s'était engagé.

Nous nous contenterons, en ce qui concerne le rude marin, de faire, dans les journaux du temps, le relevé de ses prises.

Le Saint-Sébastien, vaisseau portugais allant de Sumatra à l'île de France et dont la cargaison valait trois millions. Pour sa part, Herbel eut quatre cent mille livres.

La Charlotte, navire hollandais de trois cent soixante tonneaux, douze canons et soixante et dix hommes d'équipage. *La Charlotte* fut vendue six cent mille livres.

L'Aigle, goélette anglaise de cent soixante tonneaux, vendue cent cinquante mille livres.

Le Saint-Jacques et *le Charles III*, navires espagnols vendus six cent mille livres.

L'Argos, bâtiment russe de six cents tonneaux.

L'Hercule, brick anglais de six cents tonneaux.

Le Glorieux, cutter anglais, etc., etc.

A cette liste, publiée par les journaux officiels du temps, nous pourrions joindre encore la nomenclature de trente ou quarante autres prises ; mais notre intention n'a jamais été de faire une biographie du capitaine Herbel : nous désirons seulement donner à nos lecteurs une idée de son caractère.

Rentré à Saint-Malo pendant l'hiver de 1800, avec son fidèle Pierre Berthaut, il reçut de ses compatriotes tous les témoignages possibles de sympathie. En outre, une lettre du premier consul l'attendait, l'invitant à venir à l'instant à Paris.

Bonaparte commença par féliciter le brave Malouin sur ses fabuleuses croisières, puis il lui offrit les épaulettes de capitaine et le commandement d'une frégate de la marine républicaine.

Mais Pierre Herbel secoua la tête.

— Que désirez-vous donc ? lui demanda le premier consul étonné.

— Je serais bien embarrassé de vous le dire, répondit Herbel.

— Vous êtes donc bien ambitieux ?

— Au contraire, je trouve que ce que vous m'offrez est trop haut pour moi.

— Vous ne voulez donc pas servir la République ?

— Si fait ; mais je veux la servir à ma façon.

— Comment cela ?

— En corsaire. Tenez, laissez-moi vous dire la vérité.

— Dites.

— Du moment où j'ordonne, je suis un excellent marin ; du moment où il me faudra obéir, je ne vaudrai pas le dernier de mes matelots.

— Il faut cependant toujours obéir à quelqu'un.

— Ma foi, dit le capitaine, jusqu'à présent, citoyen consul, je n'ai guère obéi qu'à Dieu, et encore quand il me faisait dire par son premier officier d'ordonnance, monseigneur l

vent, de carguer les voiles et de courir à sec : il m'est arrivé plus d'une fois, tant je suis enragé du démon de l'indésobéissance, de tenir la mer avec mes basses voiles, mon foc et ma brigantine. Ce qui veut dire que, si j'étais capitaine de frégate, je devrais obéir non seulement à Dieu, mais encore à mon vice-amiral, à mon amiral, au ministre de la marine, que sais-je, moi ? et que cela fait trop de maîtres pour un seul serviteur.

— Allons, dit le premier consul, je vois bien que vous n'avez pas oublié que vous êtes de la famille des Courtenay, et que vos ancêtres ont régné à Constantinople.

— C'est vrai, citoyen premier consul, je ne l'ai pas oublié.

— Mais je ne puis cependant pas vous nommer empereur de Constantinople, quoique j'aie bien manqué de faire tout le contraire de ce qu'a fait Beaudouin, c'est-à-dire de revenir de Jérusalem par Constantinople, au lieu d'aller par Constantinople à Jérusalem !

— Non, citoyen ; mais vous pouvez faire autre chose.

— Oui, je peux vous constituer un majorat pour votre fils aîné, vous faire épouser la fille d'un de mes généraux, si vous voulez vous allier à la gloire, d'un de mes fournisseurs si vous voulez vous allier à l'argent...

— Citoyen premier consul, j'ai trois millions à moi, ce qui vaut bien un majorat, et, quant à me marier, j'ai mon affaire.

— Vous épousez quelque princesse palatine, quelque margrave allemande ?

— J'épouse une pauvre fille qu'on appelle Thérèse, que j'aime depuis huit ans, et qui m'attend depuis sept.

— Diable ! fit Bonaparte, je n'ai pas de chance : Saint-Jean d'Acre là-bas, et vous ici ! — Que comptez-vous donc faire, capitaine ?

— Voilà, citoyen : me marier d'abord, j'en suis très pressé, et, si ce n'avait pas été pour vous, je vous réponds que je n'aurais pas quitté Saint-Malo avant les noces.

— Bien ; mais une fois marié ?

— Jouir tranquillement de la paix, manger mes trois millions, et dire comme le berger de Virgile :

O Melibœe ! deus nobis hæc otia fecit !

— Citoyen capitaine, je n'entends pas très bien le latin.

— Oui, quand il s'agit de la paix surtout, n'est-ce pas ? Je ne vous demande pas une paix de trente ans ; non, le temps de mordre un an ou deux dans la lune de miel : voilà tout. Puis, après cela, ma foi, au premier coup de canon que j'entendrai... eh bien, mais *la Belle-Thérèse* n'est pas encore démolie !

— Je ne puis donc rien pour vous ?

— Ma foi, je cherche.

— Et vous ne trouvez pas ?

— Non ; mais, si je trouve, je vous écrirai, foi d'Herbel.

— Pas même être le parrain de votre premier garçon ?

— Vous jouez de malheur, citoyen consul, ma parole est engagée.

— A qui donc ?

— A Pierre Berthaut, dit Monte-Hauban, mon contremaître.

— Et ce drôle-là ne peut pas me céder son tour, capitaine ?

— Ah bien, oui ! il ne le céderait pas à l'empereur de la Chine ; d'ailleurs, il n'y a rien à dire, il l'a gagné à la pointe de son épée.

— Comment cela ?

— En sautant le second à bord de *la Calypso*, et, entre nous qui sommes des braves, général, je dirai en y sautant même le premier. Enfin j'ai fermé les yeux là-dessus.

— N'importe, capitaine, quoique je ne sois pas heureux avec vous, vous permettez bien, n'est-ce pas, que je prenne de vos nouvelles ?

— Avec le plus grand plaisir, citoyen premier consul, et je vous en donnerai, je vous le promets.

— Allons ! d'un mauvais payeur, il faut en prendre ce que l'on peut ; au revoir, si nous avons la guerre !

— Au revoir, citoyen premier consul !

Pierre Herbel alla jusqu'à la porte et revint.

— C'est-à-dire au revoir, reprit-il, non, je ne peux pas encore m'en aller comme cela.

— Pourquoi donc ?

— Mais parce que vous êtes un général de terre et que je suis un marin ; or il n'y a pas de probabilité que, quand nous serons, vous en Italie ou en Allemagne, et moi dans l'Atlantique ou la mer des Indes, nous nous rencontrions souvent. Aussi bonne chance dans vos campagnes, citoyen premier consul.

— Et vous, bonne réussite dans vos croisières, citoyen capitaine.

Et, là-dessus, le capitaine et le premier consul se quittèrent pour ne se revoir que quinze ans plus tard, à Rochefort.

Trois jours après sa sortie des Tuileries, Pierre Herbel entrait les bras ouverts dans la petite maison de Thérèse Bréa, située dans le village de Plancoet, sur l'Arguenon, à quatre ou cinq lieues de Saint-Malo.

Thérèse poussa un cri de joie et se jeta dans les bras de Pierre.

Il y avait trois ans qu'elle ne l'avait vu. Elle avait appris son retour à Saint-Malo, puis son départ le même jour pour Paris.

Toute autre que Thérèse eût été au désespoir et se serait demandé quelle affaire importante pouvait, chez son amant, primer le désir de la revoir ; mais elle, confiante en la parole de Pierre, alla s'agenouiller devant Notre-Dame de Plancoet, et se contenta de lui rendre grâces du retour, sans penser même à demander compte du départ inattendu qui l'avait suivi.

En effet, comme nous l'avons vu, arrivé à Paris une heure avant son audience, Pierre Herbel en était parti une heure après ; son absence dura donc six jours seulement. — Il est vrai que ces six jours parurent six siècles à Thérèse.

Aussi, quand elle aperçut son amant, le mouvement qui la poussa dans ses bras fut-il bien rapide, et le cri qui s'échappa de sa bouche ou plutôt de son cœur fut-il bien joyeux.

— Ah ! fit Pierre Herbel, après avoir pris sur les joues de Thérèse deux bons baisers tout remplis de larmes ; à quand la noce, Thérèse ?

— Quand tu voudras, répondit celle-ci ; il y a sept ans que je suis prête, et nos bans sont affichés depuis trois.

— Nous n'avons donc qu'à prévenir le maire et le curé ?

— Oh ! mon Dieu, oui !

— Allons les prévenir, Thérèse ; je ne suis pas de l'avis de ceux qui disent : « Il a attendu six ans, il peut bien attendre encore. » Non, tout au contraire, je dis, moi : « J'ai attendu six ans, je trouve que c'est assez joli comme cela, et je ne veux plus attendre. »

Sans doute Thérèse était du même avis que son fiancé ; car il n'avait pas achevé ces dernières paroles, qu'elle avait son châle sur les épaules et sa coiffe sur la tête.

Pierre Herbel lui prit le bras.

Quelque diligence qu'y missent le maire et le curé, il fallut attendre trois jours. Pendant ces trois jours, le capitaine fut comme un fou.

Le troisième jour, lorsque le maire lui dit : « Au nom de la loi, vous êtes unis »,

— C'est bien heureux, dit Pierre Herbel, si cela avait tardé encore ce soir, j'accostais.

Neuf mois après, jour pour jour, Thérèse accoucha d'un gros garçon dont, selon la parole engagée, Pierre Berthaut, dit Monte-Hauban, fut le parrain ; aussi l'inscrivit-on sur les registres de l'état civil de Saint-Malo sous le nom de *Pierre* Herbel de Courtenay, — sous-entendu vicomte. — Il était deux fois Pierre : Pierre par son père, Pierre par son parrain.

Nous avons dit comment, pour se conformer à la mode de l'époque, le jeune peintre avait latinisé son nom et substitué, au nom un peu vulgaire de l'apôtre renégat, le nom plus aristocratique de *Petrus*.

Mais patience, chers lecteurs, nous n'en avons pas encore tout à fait fini avec son *corsaire de père*, comme l'appelait le général Herbel.

La lune de miel du capitaine Herbel dura juste le temps que dura la paix d'Amiens ; nous nous trompons, elle dura quelques jours de plus.

Dix historiens pour un vous diront, si vous prenez la peine de les interroger, comment fut rompu le traité de 1802 ; moi seul puis vous raconter comment se termina la lune de miel de notre digne capitaine.

Tant que la paix avait duré, tout avait été à merveille dans le ménage d'Herbel. Il adorait sa femme, douce et aimante comme un ange ; il adorait son fils, qu'il prétendait — et cela peut-être avec raison — être le plus bel enfant non seulement de Saint-Malo, mais encore de toute la Bretagne et même de toute la France. Bref, il était l'homme le plus heureux du monde, et, s'il n'y avait pas eu la guerre, cet état de quiétude eût certainement duré pendant des mois, pendant des années peut-être, sans qu'un seul nuage ternît la sérénité de son ciel.

Mais l'orage s'amassait du côté de l'Angleterre. Le gouvernement anglais avait fait la paix comme contraint et forcé ; il avait fallu, pour en arriver là, que la coalition de l'empereur Paul Ier avec la Prusse, le Danemark et la Suède renversât le ministère de Pitt et fît nommer l'orateur Addington premier lord de l'Échiquier. Par malheur, cette paix n'existait qu'à la surface ; l'assassinat de Paul Ier fit tomber la pierre principale de la voûte ; les Anglais se plaignirent que la France évacuait trop lentement Rome, Naples et l'île d'Elbe ; la France se plaignait que l'Angleterre n'évacuait pas du tout Malte et l'Égypte. Bonaparte, afin d'être prêt à tout événement, préparait une expédition pour Saint-Domingue. Le baromètre politique marquait une guerre imminente.

Depuis que cette expédition, quoique en projet encore

avait rendu aux ports de France l'agitation fébrile qui précède les guerres maritimes, le capitaine Herbel était devenu lui aussi fiévreux et agité. La vie de famille n'avait jamais été le fait de ce tempérament aventureux ; c'était pour lui une de ces îles de fleurs de l'Océan où un marin peut faire une relâche plus ou moins longue, mais voilà tout. Le véritable élément du capitaine, c'était la mer ; la mer, qui l'avait jeté au rivage, le réclamait comme une maîtresse jalouse réclame son amant, et l'attirait malgré lui. De joyeux qu'il avait été jusque-là, son visage était devenu triste ; il s'informait, à chaque bâtiment pêcheur, du jour où les hostilités recommenceraient ; il passait des journées entières sur la falaise la plus élevée, les yeux perdus dans la double immensité du ciel et des flots.

Thérèse, qui semblait voir en lui et par lui, s'aperçut de ce changement d'état, et longtemps ne sut à quoi l'attribuer. Cette bizarre humeur, cette sombre taciturnité étaient si loin des habitudes de son mari, qu'elle s'en effraya, mais sans lui en parler.

Elle comprenait cependant qu'il lui faudrait tôt ou tard avoir une explication quand, une nuit, elle fut réveillée en sursaut par les mouvements furieux que faisait le capitaine et les cris étranges qu'il poussait.

Il rêvait qu'il était en pleine bataille, et hurlait de toute la force de ses poumons :

— Sus, sus aux Anglais, mes enfants ! à l'abordage, et vive la République !

Le combat fut rude ; cependant, au bout de quelques secondes, il finit, sans doute comme celui du Cid, faute de combattants.

Le capitaine, qui s'était soulevé à demi, retomba la tête sur l'oreiller en criant :

— Amène le pavillon, chien d'Anglais ! Victoire ! victoire !

Et il rentra dans le paisible sommeil d'un vainqueur.

Dès lors, tout fut expliqué à la pauvre Thérèse.

— Ainsi, murmura-t-elle, par son sommeil, à elle s'évanouissait au rêve de son mari, — il vient, sans le savoir, de me dire la cause de ses mauvaises heures. Pauvre Pierre ! c'est par amour pour moi qu'il reste enchaîné ici, prisonnier dans la maison, frappant sa tête aux barreaux comme un lion en cage. Hélas ! je comprends : cette vie paisible n'est pas faite pour toi, mon pauvre Pierre ! A toi il te faut l'espace, l'air libre du ciel au-dessus de ta tête, la mer sous tes pieds ; il te faut les grandes tempêtes et les grandes batailles, les colères des hommes et les colères de Dieu. Je n'avais rien vu, rien compris, rien deviné, je t'aimais ! Pardonne-moi, mon cher Pierre !

Et Thérèse attendit le matin dans une anxiété mortelle. Puis, le jour venu :

— Pierre, dit-elle d'une voix qu'elle essaya de rendre ferme, Pierre, tu t'ennuies ici.

— Moi ? répondit Pierre.

— Oui.

— N'en crois rien.

— Pierre, tu n'as jamais menti ; reste, même avec moi, franc et loyal comme un marin.

Pierre balbutia.

— Ton oisiveté te perd, mon ami, continua Thérèse.

— Ton amour me ravit, répondit Pierre.

— Il faut partir, Pierre ; nous allons avoir la guerre.

— Oui, en effet, tout le monde dit cela.

— Et toi, mon bien cher, tu as commencé les hostilités.

— Que veux-tu dire ? demanda Pierre étonné.

Thérèse lui raconta son rêve de la nuit précédente.

— Ah ! oui, dit Pierre, quant à cela, c'est possible ; toute ma nuit n'a été qu'un long rêve et un combat acharné.

— Et à la passion que tu mettais dans cette lutte, tout imaginaire qu'elle était, j'ai compris que le temps de notre vie tranquille était passé ; que ta vie véritable, à toi, c'était là où il y avait des périls à braver et de la gloire à acquérir ; aussi j'ai pris une grande résolution, mon ami.

— Laquelle ?

— C'est de t'encourager à prendre la mer le plus tôt possible.

— Toi, chère Thérèse du bon Dieu ?

— Moi, Pierre ; la Providence nous a dévolu deux tâches différentes, mon ami : je t'ai attendu sept ans et j'ai été heureuse de t'attendre ; tu es venu et tu as fait de moi pendant deux ans la femme la plus heureuse de la terre. Tu vas repartir, Pierre, et j'attendrai de nouveau ton retour ; mais cette fois j'attendrai près de notre enfant, et l'attente me sera plus facile. J'ai bien des choses à lui apprendre, au cher enfant, pour accomplir près de lui mon œuvre de mère. Je lui parlerai de toi, je lui raconterai tes combats, dont le bruit viendra jusqu'à nous. Puis tous les jours nous monterons sur la falaise avec l'espoir de voir ton bâtiment blanchir à l'horizon. Alors, mon ami, nous accomplirons tous deux, devant le Seigneur, le devoir qui nous est imposé. Homme, tu défendras ton pays ; femme, j'élèverai notre enfant, et le Seigneur nous bénira.

Pierre n'était pas un amoureux bien démonstratif ; mais à ces dernières paroles, il crut voir le front de sa femme resplendir comme celui de la Vierge de Plancoët, et il tomba à ses pieds.

— Tu me promets donc de ne pas trop souffrir de mon absence, femme ? lui demanda-t-il.

— Ne pas souffrir, Pierre, répondit Thérèse, ce serait ne pas t'aimer ! Je souffrirai donc ; mais je me souviendrai que tu es heureux, et ton bonheur me causera plus de joie que ton absence ne m'aura causé de peine.

Pierre se jeta dans les bras de sa femme ; puis, s'élançant hors de la maison, il courut dans les rues de Saint-Malo, appelant tous ses anciens matelots par leurs noms, et chargeant son ami Pierre Berthaut de rallier tous ceux qu'il rencontrerait sur la route ou chez eux.

Et huit jours après, radoubée à fond, repeinte à neuf, avec son ancien équipage bien connu, augmenté d'une vingtaine d'hommes, avec ses vingt-quatre caronades de dix-huit et ses deux pièces de trente-six, la *Belle-Thérèse* sortait du port de Saint-Malo pour revoir ces parages indiens où Pierre Herbel avait commencé cette redoutable réputation de corsaire qui balançait celle de son ami et compatriote Surcouf.

Partie le 6 mai 1802, dès le 8 du même mois, *la Belle-Thérèse* prenait, après une lutte de dix heures, un négrier portant seize caronades de douze.

Le 15, elle capturait un bâtiment portugais de dix-huit canons et de soixante et dix hommes d'équipage.

Le 25, elle amarrait un trois-mâts de commerce, pavillon hollandais, chargé de cinq mille balles de riz et de cinq cents tonneaux de sucre.

Le 15 juin, pendant une nuit pareille à celle où nous avons vu le capitaine Herbel anéantir la *Calypso*, elle désemparait un trois-mâts anglais qui passait, sinon sous le commandement, du moins sous la conduite de Pierre Berthaut, élevé momentanément au grade de lieutenant.

Enfin, au commencement de juillet, après dix-huit combats et quinze prises, la *Belle-Thérèse* jetait l'ancre à l'île de France, d'où elle ne revint, chargée de butin de toute sorte, qu'en 1805, c'est-à-dire après la bataille d'Austerlitz.

Thérèse avait tenu parole à son mari : tous les jours, elle était montée sur la falaise avec son enfant, déjà âgé de plus de trois ans ; de sorte que, du moment où les objets devinrent perceptibles, Pierre Herbel put reconnaître sur la falaise une femme et un enfant qui lui faisaient des signes de bienvenue.

Thérèse avait reconnu le brick de son mari longtemps avant que celui-ci eût pu, non seulement la reconnaître, mais même la distinguer.

LXII

LA MALMAISON

1815 arriva.

On en était au 6 juillet ; Waterloo fumait encore à l'horizon.

Le 21 juin, à six heures du matin, Napoléon était rentré à l'Élysée ; le 22, il signait cette déclaration :

« Français !

En commençant la guerre pour soutenir l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion de tous les efforts, de toutes les volontés, et le concours de toutes les autorités nationales. J'étais fondé à espérer le succès, et j'avais bravé toutes les déclarations des puissances contre moi. Les circonstances paraissent changées : je m'offre en sacrifice à la haine des ennemis de la France. Puissent-ils être sincères dans leurs déclarations et n'en avoir jamais voulu qu'à ma personne ! Ma vie politique est terminée, et je proclame mon fils, sous le titre de Napoléon II, empereur des Français. Les ministres actuels formeront provisoirement le conseil de gouvernement. L'intérêt que je porte à mon fils m'engage à inviter les Chambres à organiser sans délai la régence par la loi. Unissez-vous tous pour le salut public et pour rester une nation indépendante.

Donné au palais de l'Élysée, le 22 juin 1815.

NAPOLÉON. »

Quatre jours après avoir signé cette déclaration, c'est-à-dire le 26 juin, Napoléon — presque en exil, comme on voit, à son abdication — recevait l'arrêté suivant :

« La commission du gouvernement arrête ce qui suit :

Article 1er. — Le ministre de la marine donnera des ordres pour que deux frégates du port de Rochefort soient armées pour transporter *Napoléon Bonaparte* aux États-Unis.

Art. 2. — Il lui sera fourni, jusqu'au point du débarque-

ment, s'il le désire, une escorte suffisante, sous les ordres du lieutenant général Becker, qui est chargé de pourvoir à sa sûreté.

« Art. 3. — Le directeur général des postes donnera, de son côté, tous les ordres relatifs au service des relais.

« Art. 4. — Le ministre de la marine donnera des ordres pour assurer le retour des frégates aussitôt après le débarquement.

« Art. 5. — Les frégates ne quitteront point la rade de Rochefort avant que les sauf-conduits demandés soient arrivés.

« Art. 6. — Les ministres de la marine, de la guerre et des finances sont chargés chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

« *Signé :* Duc d'OTRANTE ; comte GRENIER ; comte CARNOT ; baron QUINETTE ; CAULINCOURT, duc de VICENCE. »

Le lendemain, le duc d'Otrante, en vertu d'une nouvelle décision du gouvernement, autorisait l'empereur à recevoir, contre quittance motivée : un service d'argenterie de douze couverts ; le service de porcelaine dit des quartiers généraux ; six services de douze couverts en linge damassé ; six services en linge d'office ; douze paires de draps de premier choix ; douze paires de draps de service ; six douzaines de serviettes d'appartement ; deux voitures de voyage ; trois selles et brides d'officier général ; trois selles et brides de piqueur ; quatre cents volumes à prendre dans la bibliothèque de Rambouillet ; diverses cartes géographiques ; enfin, cent mille francs pour les frais généraux de voyage.

C'était le dernier trousseau de l'empereur.

Le même jour vers quatre heures du soir, le général comte Becker, chargé de la garde de celui qu'on n'appelait déjà plus que Napoléon Bonaparte recevait du maréchal ministre de la guerre, prince d'Eckmühl, la lettre suivante.

Ce dernier, du moins, appelait encore son ancien maître *empereur* et *majesté*; mais, comme on le verra, cela ne l'engageait à rien, et puis on sait ce que c'est que la force de l'habitude.

« Monsieur le général,

« J'ai l'honneur de vous transmettre ci-joint un arrêté que la commission du gouvernement vous charge de notifier à l'empereur Napoléon, en faisant observer à Sa Majesté que les circonstances sont devenues tellement impérieuses, qu'il est indispensable qu'elle se décide à partir pour se rendre à l'île d'Aix.

« Cet arrêté a été pris autant dans l'intérêt de sa personne que dans celui de l'État, qui doit lui être cher.

« Si l'empereur ne prenait point une résolution à la notification que vous lui ferez de cet arrêté, vous exerceriez la surveillance la plus active, soit pour que Sa Majesté ne puisse sortir de la Malmaison, soit pour prévenir toute tentative contre sa personne. Vous ferez alors garder toutes les avenues qui aboutissent de tous côtés à la Malmaison. J'écris au premier inspecteur de la gendarmerie et au commandant de la place de Paris de mettre à votre disposition la gendarmerie et les troupes que vous pourriez leur demander.

« Je vous réitère, monsieur le général, que cet arrêté a été entièrement pris pour l'intérêt de l'État et la sûreté personnelle de l'empereur. Sa prompte exécution est indispensable ; le sort de Sa Majesté et de sa famille en dépend.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur le général, que toutes ces mesures doivent être prises dans le plus grand secret possible.

« *Le maréchal, ministre de la guerre,*
« Prince d'ECKMUHL. »

Une heure après, le même général Becker recevait, du duc d'Otrante cette autre lettre, qui lui était transmise par le ministre de la guerre.

« Monsieur le comte,

« La commission vous rappelle les instructions qu'elle vous a transmises il y a une heure. Il faut faire exécuter l'arrêté tel que la commission l'avait pris hier, et d'après lequel Napoléon Bonaparte restera en rade de l'île d'Aix jusqu'à l'arrivée de ses passe-ports.

« Il importe au bien de l'État, qui ne saurait lui être indifférent, qu'il y reste jusqu'à ce que son sort et celui de sa famille aient été réglés d'une manière définitive. Tous les moyens seront employés pour que cette négociation tourne à sa satisfaction.

« L'honneur français y est intéressé ; mais, en attendant, on doit prendre toutes les précautions pour la sûreté personnelle de Napoléon, et pour *qu'il ne quitte point le séjour qui lui est momentanément assigné.*

« Duc d'OTRANTE. »

Dès le 25, sur l'invitation de la commission de gouvernement, l'empereur avait quitté l'Élysée et s'était retiré à la Malmaison, toute pleine du souvenir de Joséphine.

Malgré la lettre du duc d'Otrante et les instances du gouvernement provisoire, Napoléon ne pouvait se décider à partir.

Le 28 juin, il dictait cette lettre au comte Becker. — Il était bien entendu que, quoique dictée par l'empereur, le comte Becker en prenait la responsabilité. — Elle était adressée au ministre de la guerre.

« Monseigneur,

« Après avoir pris connaissance de l'arrêté du gouvernement, relatif à son départ pour Rochefort, Sa Majesté l'empereur m'a chargé d'annoncer à *Votre Altesse* qu'elle renonce à ce voyage, attendu que, les communications n'étant pas libres, elle ne trouve pas une garantie suffisante pour la sûreté de sa personne.

« D'ailleurs, en arrivant à cette destination, l'empereur se considère comme prisonnier, puisque son départ de l'île d'Aix est subordonné à l'arrivée des passe-ports qui lui seront sans doute refusés pour se rendre en Amérique.

« En conséquence de cette interprétation, l'empereur est déterminé à recevoir son arrêt à la Malmaison, et, en attendant qu'il soit statué sur son sort par le duc de Wellington, auquel le gouvernement peut annoncer cette résignation, Napoléon restera à la Malmaison, persuadé que l'on n'entreprendra rien contre lui qui ne soit digne de la nation et du gouvernement.

« Comte BECKER. »

On voit qu'on n'appelait plus Napoléon *majesté*, mais que l'on appelait toujours le prince d'Eckmühl *altesse*.

Une pareille réponse devait amener des mesures de rigueur.

Dans le courant de la journée arriva une dépêche ; on crut d'abord qu'il s'agissait du départ de l'empereur. Napoléon l'ouvrit et lut ce qui suit :

Ordre du ministre de la guerre au général Becker.

Paris, 28 juin 1815.

« Monsieur le général,

« Vous prendrez une partie de la garde qui se trouve à Rueil sous vos ordres, et vous irez brûler et détruire complètement le pont de Chatou.

« Je fais détruire également par les troupes qui sont à Courbevoie le pont de Bezons.

« J'y envoie un de mes aides de camp pour cette opération.

« J'enverrai demain des troupes à Saint-Germain ; mais, en attendant, gardez-vous sur cette route.

« L'officier qui vous porte cette lettre est chargé de m'apporter lui-même le rapport de l'exécution de cet ordre. »

Le général Becker attendait la décision de l'empereur.

— Qu'ordonne Sa Majesté? demanda le comte Becker.

— Faites exécuter l'ordre qui vous est donné, répondit l'empereur.

Le général Becker fit exécuter l'ordre à l'instant même.

Le soir, on appela le général à Paris ; il partit à huit heures.

Napoléon ne voulut point se coucher avant le retour du général. Il désirait savoir ce qui se serait passé entre celui-ci et le ministre de la guerre.

A onze heures, le général rentra.

L'empereur le fit aussitôt appeler.

— Eh bien, lui demanda-t-il dès qu'il l'aperçut, que se passe-t-il à Paris?

— Des choses étranges, sire, et que Votre Majesté aura peine à croire.

— Vous vous trompez, général : depuis 1814, je suis guéri de l'incrédulité. Dites donc ce que vous avez vu.

— Vu ! oui, sire. On dirait que Votre Majesté a le don de deviner. En arrivant à l'hôtel du ministre, je me suis croisé avec une personne qui sortait de chez le prince, et à laquelle je ne fis point d'abord une grande attention.

— Et quelle était cette personne? dit Napoléon impatient.

— Le prince prit le soin de me l'apprendre lui-même, continua le général. « Avez-vous reconnu l'homme qui me quitte, demanda-t-il. — Je n'ai point fait attention à lui, répondis-je. — Eh bien, c'est M. de Vitrolles, agent de Louis XVIII. »

Napoléon ne put réprimer un léger tressaillement.

Le général Becker continua ou plutôt reprit :

— Eh bien, mon cher général, me dit le ministre de la guerre, c'est M. de Vitrolles, agent de Louis XVIII, qui vient de la part de Sa Majesté (Louis XVIII était redevenu *majesté*), me soumettre des propositions que j'ai trouvées tout à fait acceptables pour le pays ; de sorte que, si les miennes sont agréées, je monterai demain à la tribune pour exposer le tableau de notre situation et pour faire sentir la nécessité d'adopter des projets que je crois utiles à la cause nationale. »

— Ainsi, murmura Napoléon, la cause nationale, maintenant, c'est le retour des Bourbons. Et vous n'avez rien répondu à cela, général ?

— Si fait, sire « Monsieur le maréchal, ai-je répondu, je ne puis vous dissimuler mon étonnement de vous voir prendre une détermination qui doit décider du sort de l'empire en faveur d'une seconde restauration ; prenez garde de vous charger d'une pareille responsabilité. Il y a peut-être encore des ressources pour repousser l'ennemi, et l'opinion de la Chambre ne me paraît point, après son vote pour Napoléon II, favorable au retour des Bourbons. »

— Eh bien, demanda vivement l'empereur, qu'a-t-il répondu, lui ?



Thérèse avait reconnu le brick de son mari.

— Rien, sire ; il est rentré dans son cabinet, et m'a fait passer un nouvel ordre de départ.

En effet, le général rapportait un ordre où il était dit que, si Napoléon tardait de vingt-quatre heures à partir, on ne répondait plus de sa personne.

Mais l'empereur restait comme insensible à cet ordre.

Lui, qui ne devait plus s'étonner de rien, s'étonnait cependant d'une chose : c'était que le retour des Bourbons fût négocié avec M. de Vitrolles par le prince d'Eckmühl, qui avait négocié son retour, à lui, Napoléon ; par ce même homme qui lui avait envoyé à l'île d'Elbe M. Fleury de Chaboulon pour appeler son attention sur l'état des choses et lui dire que la France lui était ouverte et l'attendait !

Et, en effet, lorsqu'arriva la nouvelle du débarquement, l'ancien chef d'état-major de Napoléon était tellement compromis, qu'il alla demander un refuge à M. Pasquier, chirurgien en chef des Invalides, qu'il avait connu à l'armée et sur le dévouement duquel il savait pouvoir compter.

Napoléon se trompait ; il y avait donc encore des choses qui pouvaient l'étonner.

Il donna l'ordre de son départ pour le lendemain.

Mais, tandis que se faisaient les préparatifs du départ de l'empereur, une scène s'accomplissait dont les suites pouvaient devenir plus graves.

Un de ceux qui avaient vu avec le plus de douleur Napoléon se débattre, irrésolu, sous la main de Dieu, à l'Élysée d'abord, à la Malmaison ensuite, était notre ancienne connaissance, M. Sarranti, qui, en ce moment, expie sous les verrous et bientôt peut-être va payer de sa vie son dévouement obstiné à l'empereur.

Depuis le retour de Napoléon, il n'avait cessé de faire respectueusement observer à son ancien général qu'avec un pays comme la France, rien n'était jamais perdu ; les maréchaux étaient oublieux, les ministres étaient ingrats, le sénat était infâme ; mais le peuple, mais l'armée restaient fidèles.

Il fallait tout rejeter loin de soi, répétait M. Sarranti, et en appeler, dans ce grand duel, au peuple et à l'armée.

Or, le 29 juin au matin, arriva un événement qui parut donner pleinement raison au rude et inflexible conseiller.

Vers six heures du matin, tous les proscrits de la Malmaison, — ceux qui habitaient ce château étaient déjà des proscrits ! — tous les proscrits de la Malmaison furent réveillés par des cris furieux de « Vive l'empereur ! A bas les Bourbons ! A bas les traîtres ! »

Chacun se demandait ce que voulaient dire ces cris qu'on n'avait point entendus depuis le jour où, sous les fenêtres de l'Élysée, deux régiments de tirailleurs de la garde, et des volontaires pris parmi les ouvriers du faubourg Saint-Antoine étaient venus défiler dans le jardin en demandant à grands cris que l'empereur se mît à leur tête et les conduisît à l'ennemi.

M. Sarranti, seul, semblait être au courant de ce qui se

passait. Il était debout, tout habillé, et dans la chambre qui précédait celle de l'empereur.

Avant même que celui-ci eût appelé pour savoir quel était ce bruit, il entra.

Ses premiers regards se portèrent sur le lit : le lit était vide. L'empereur était dans la bibliothèque attenante à la chambre ; assis devant la fenêtre, les pieds sur l'appui de la croisée, il lisait Montaigne.

En entendant des pas :

— Qu'est-ce ? demanda-t-il sans se détourner.

— Sire, lui dit une voix connue, entendez-vous ?

— Quoi ?

— Les cris de « Vive l'Empereur ! A bas les Bourbons ! A bas les traîtres ! »

L'empereur sourit tristement.

— Eh bien, après, mon cher Sarranti ? dit-il.

— Eh bien, sire, c'est la division Brayer qui revient de la Vendée, et qui est arrêtée devant la grille du château.

— Après ? continua l'empereur du même ton, avec le même calme ou plutôt avec la même indifférence.

— Après, sire ?... Ces braves ne veulent pas aller plus loin ; ils ont déclaré qu'il fallait qu'on leur rendît leur empereur, ou que, si leurs chefs ne consentaient pas à être leurs interprètes auprès de vous, ils allaient eux-mêmes venir prendre Votre Majesté et la mettre à leur tête.

— Après ? reprit encore Napoléon.

Sarranti étouffa un soupir : il connaissait l'empereur ; ce n'était plus de l'indifférence : c'était du découragement.

— Eh bien, sire, dit M. Sarranti, le général Brayer est là, et demande à entrer pour mettre aux pieds de Votre Majesté le vœu de ses soldats.

— Qu'il entre ! dit l'empereur en se levant et en posant son livre tout ouvert sur la fenêtre, comme un homme qui ne fait qu'interrompre une lecture qui l'intéresse.

Le général Brayer entra.

— Sire, dit-il en s'inclinant respectueusement devant Napoléon, nous venons, ma division et moi, nous mettre aux ordres de Votre Majesté.

— Vous venez trop tard, général.

— Ce n'est point notre faute, sire ; dans l'espérance d'arriver à temps pour défendre Paris, nous avons fait dix, douze et jusqu'à quinze lieues par jour.

— Général, dit Napoléon, j'ai abdiqué.

— Comme empereur, sire ; pas comme général.

Un éclair passa dans les yeux de Napoléon.

— Je leur ai offert mon épée, et ils l'ont refusée, dit-il.

— Ils l'ont refusée... Qui cela, sire ?... Excusez-moi si j'interroge Votre Majesté.

— Lucien, mon frère.

— Sire, le prince Lucien, votre frère, n'a pas oublié qu'il était, le 18 brumaire, président du conseil des Cinq-Cents.

— Sire, insista M. Sarranti, faites-y bien attention, la voix de ces dix mille hommes qui sont sous vos fenêtres et qui crient : « Vive l'empereur ! » c'est le cri du peuple, c'est le dernier effort de la France ; c'est plus, c'est la dernière faveur de la fortune ! Sire, au nom de la France, au nom de votre gloire...

— La France est ingrate, murmura Napoléon.

— Pas de blasphème, sire ! une mère n'est jamais ingrate.

— Mon fils est à Vienne.

— Votre Majesté en sait le chemin.

— Ma gloire est morte dans les plaines de Waterloo.

— Sire, rappelez-vous de ce que vous disiez à l'Italie en 1796 : « La République est comme le soleil ; aveugle ou fou qui nierait sa clarté ! »

— Sire, songez que j'ai là dix mille hommes de troupes fraîches, enthousiastes, et qui n'ont point encore combattu, ajouta le général Brayer.

L'empereur resta un instant pensif.

— Faites appeler mon frère Jérôme, dit-il.

Un instant après, le plus jeune des frères de l'empereur, celui-là seul qui lui était resté fidèle, celui qui, rayé de la liste des souverains, avait combattu comme soldat, entra, pâle encore des deux blessures qu'il avait reçues, l'une aux Quatre-Bras, l'autre à la ferme du Goumont, et des fatigues qu'il avait prises à soutenir la retraite de l'armée.

L'empereur lui tendit la main ; puis, brusquement et sans préambule :

— Jérôme, dit-il, qu'as-tu remis aux mains du maréchal Soult ?

— Les premier, deuxième et sixième corps, sire.

— Réorganisés ?

— Complètement.

— Combien d'hommes ?

— Trente-huit ou quarante mille hommes.

— Et vous dites, vous, général ? continua l'empereur en se tournant vers Brayer.

— Dix mille.

— Et quarante-deux mille aux mains du maréchal Grouchy ; quarante-deux mille hommes de troupes fraîches, ajouta Jérôme.

— Tentateurs ! murmura Napoléon.

— Sire ! sire ! s'écria Sarranti en joignant les mains, vous êtes sur la voie de votre salut... En avant ! en avant !

— C'est bien, je te remercie, Jérôme ; ne t'éloigne pas, peut-être aurai-je besoin de toi. — Général, attendez mes ordres à Rueil. — Toi, Sarranti, mets-toi à cette table, et écris.

L'ex-roi et le général sortirent en s'inclinant, tous deux le cœur plein d'espérance.

M. Sarranti resta seul avec l'empereur.

Il était déjà assis, tenant la plume et attendant.

— Écrivez, dit Napoléon.

Puis, distrait :

— « A la commission de gouvernement.

— Sire, dit Sarranti en jetant la plume, je n'écrirai pas à ces gens-là.

— Comment ! tu n'écriras pas à ces gens-là ?

— Non, sire.

— Pourquoi ?

— Parce que tous ces gens-là sont les ennemis mortels de Votre Majesté.

— Ils tiennent tout de moi.

— Raison de plus, sire ; il y a des bienfaits si grands, qu'on ne peut les payer que par l'ingratitude.

— Écris, te dis-je !

M. Sarranti se leva, salua et déposa la plume sur la table.

— Eh bien ? demanda l'empereur.

— Sire, nous n'en sommes plus au temps où les vaincus se faisaient tuer par un esclave ; écrire à la commission de gouvernement, c'est vous tuer aussi sûrement que si je vous enfonçais un couteau dans la poitrine.

Puis, comme l'empereur ne répondait pas :

— Sire ! sire ! dit Sarranti, c'est l'épée qu'il faut prendre, et non la plume ; c'est à la nation qu'il faut en appeler, et non à des hommes qui, je vous le répète, sont vos ennemis : qu'ils apprennent que vous venez de battre les ennemis au moment où ils vous croiront sur la route de Rochefort.

L'empereur connaissait son compatriote, il savait que rien ne le ferait fléchir, pas même un ordre de lui.

— C'est bien, dit-il ; envoyez-moi le général Becker !

Sarranti sortit ; le général Becker entra.

— Général, dit Napoléon, je vous annonce que j'ai différé mon départ de quelques heures, afin de vous envoyer à Paris pour soumettre de nouvelles propositions au gouvernement.

— De nouvelles propositions, sire ? fit le général étonné.

— Oui, dit l'empereur, je demande à reprendre le commandement de l'armée au nom de Napoléon II.

— Sire, dit le général, oserai-je vous faire respectueusement observer qu'un pareil message serait mieux rempli par un officier de la maison impériale que par un membre de la Chambre et un commissaire du gouvernement dont les instructions se bornent à accompagner Votre Majesté !

— Général, reprit l'empereur, j'ai toute confiance en votre loyauté, et c'est à cause de cela que je vous charge de cette mission, vous préférablement à tout autre.

— Sire, puisque mon dévouement peut être utile à Votre Majesté, répondit le général, je n'hésite pas à lui obéir ; mais je voudrais avoir des instructions écrites.

— Asseyez-vous là, général, et écrivez.

Le général s'assit à la place que venait de quitter Sarranti, et prit la plume déposée par lui.

L'empereur dicta, et le général écrivit :

A la commission de gouvernement.

« Messieurs,

« La situation de la France, les vœux des patriotes et les cris des soldats réclament ma présence pour sauver la patrie. Ce n'est plus comme empereur que je réclame le commandement, c'est comme général.

« Quatre-vingt mille hommes se réunissent sous Paris : c'est trente mille de plus que je n'en ai jamais eu sous la main dans la campagne de 1814, et cependant j'ai lutté trois mois contre les grandes armées de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, et la France serait sortie victorieuse de la lutte sans la capitulation de Paris ; c'est enfin quarante-cinq mille hommes de plus que je n'en avais lorsque je franchis les Alpes et conquis l'Italie.

« Après avoir repoussé l'ennemi, j'engage ma parole de soldat de me rendre aux États-Unis pour y accomplir ma destinée.

« NAPOLÉON. »

Le général Becker ne tenta pas la moindre observation ; comme soldat, il comprenait que tout cela était possible.

Il partit.

Napoléon attendit avec anxiété : c'était la première fois, peut-être, que les muscles de son visage trahissaient l'agitation de son âme.

Avec l'activité de son immense génie, il avait déjà tout réparé, tout reconstruit ; il dictait une paix, sinon glorieuse, du moins honorable, et accomplissait la parole donnée ; il

quittât la France, non plus comme un fugitif, mais comme un sauveur.

Pendant deux heures il caressa ce rêve radieux !

Son œil plongeait sur l'avenue par laquelle devait revenir le général, son oreille écoutait chaque bruit. Par instants, son regard s'arrêtait avec complaisance sur son épée, jetée en travers des bras d'un fauteuil ; il comprenait enfin que c'était là son véritable sceptre.

Tout pouvait donc se réparer : l'arrivée de Blucher, l'absence de Grouchy. Ce grand rêve de 1814, d'une bataille qui, sous les murs de Paris, anéantirait l'armée ennemie, ce grand rêve pouvait se réaliser. Sans doute, ces hommes auxquels il s'adressait le comprendraient comme lui : comme lui, d'un côté de la balance, ils mettraient l'honneur de la France, de l'autre, son abjection, et ils n'hésiteraient pas.

Quelque chose comme un éclair passa devant les yeux de Napoléon ébloui : c'était le reflet du soleil dans les vitres d'une voiture.

La voiture s'arrêta ; un homme en descendit : c'était le général Becker.

Napoléon passa une main sur son front, appuya l'autre sur sa poitrine. Ne fallait-il pas qu'il redevînt de marbre ?

Le général entra.

— Eh bien ? demanda vivement l'empereur.

Le général Becker s'inclina sans répondre en présentant un papier.

— Sire, dit le général Becker en abordant Votre Majesté avec l'air affligé qu'elle peut lire sur mon visage, je crois lui faire assez pressentir que je n'ai pas réussi dans ma mission.

L'empereur déploya lentement le papier et lut :

« Le gouvernement provisoire ne peut accepter les propositions que lui fait le général Bonaparte et n'a plus qu'un conseil à lui donner : c'est de partir sans délai, attendu que les Prussiens marchent sur Versailles.

« Duc d'OTRANTE. »

L'empereur lut ces lignes sans qu'une seule fibre de son visage trahît son émotion ; puis, d'une voix parfaitement calme :

— Donnez des ordres pour ce départ, général, dit-il, et lorsqu'ils seront exécutés, venez me prévenir.

Le même soir, et comme sonnaient cinq heures de l'après-midi, l'empereur quittait la Malmaison.

Au marchepied de sa voiture, il retrouva Sarranti, qui lui offrait pour appui un bras qui ne pliait jamais.

— À propos, demanda Napoléon, en posant la main sur ce bras, a-t-on prévenu le général Brayer qu'il pouvait continuer sa route vers Paris ?

— Non, sire, dit Sarranti, et il est temps encore.

Napoléon secoua la tête.

— Ah ! sire, murmura le Corse, vous n'avez plus foi dans la France.

— Si fait, répondit Napoléon ; mais je n'ai plus foi dans mon génie.

Et il monta dans la voiture, dont la portière se referma sur lui.

Les chevaux partirent au galop.

Il s'agissait d'arriver à Versailles avant les Prussiens.

LXIII

ROCHEFORT

Le 3 juillet, le jour même où l'ennemi entrait à Paris, l'empereur entrait à Rochefort.

Pendant toute la route, Napoléon avait été triste mais calme.

Il avait peu parlé ; les quelques mots qui lui étaient échappés indiquaient la direction de sa pensée : comme l'aiguille de la boussole persiste à chercher le nord, cette pensée s'acharnait à se tourner vers la France ; mais de sa femme, mais de son fils, pas un mot.

Seulement, comme de temps en temps il puisait une prise dans la tabatière du général Becker, il s'aperçut que cette tabatière était ornée du portrait de Marie-Louise ; il crut se tromper, se pencha.

Le général comprit, et tendit la tabatière à l'empereur.

Celui-ci la prit, la regarda un instant et la lui rendit sans proférer une parole.

Napoléon descendit à la préfecture maritime.

Un dernier espoir — nous dirons plus : une dernière conviction lui restait : c'est qu'il serait rappelé par le gouvernement provisoire.

Quelques heures après l'installation à la préfecture maritime, un courrier arriva, apportant une lettre de la commission de gouvernement : elle était adressée au général Becker.

L'empereur jeta un coup d'œil rapide sur le cachet qu'il reconnut, et parut attendre avec impatience que le général ouvrît cette lettre. Le général comprit le désir de l'empereur : il l'ouvrit.

Pendant ce temps, Napoléon échangeait un regard avec M. Sarranti, qui avait introduit le courrier.

Dans le regard du Corse étaient visiblement écrits ces mots : « J'ai besoin de vous parler ; » mais l'esprit de Napoléon était ailleurs. Quoiqu'il eût lu dans le regard de son compatriote, ce fut vers la dépêche que son esprit se tourna.

Le général avait déjà eu le temps de la lire, et, voyant le désir de l'empereur de la lire à son tour, il la lui tendit silencieusement.

On jugera si elle était de nature à confirmer les espérances de celui qui, déjà proscrit, allait être prisonnier.

Voici le texte de cette dépêche :

« Monsieur le général Becker,

« La commission de gouvernement vous a donné des instructions relativement au départ de France de Napoléon Bonaparte.

« Je ne doute pas de votre zèle pour assurer le succès de votre mission ; dans l'intention de le faciliter, autant qu'il dépend de moi, je prescris aux généraux commandants à la Rochelle et à Rochefort de vous prêter main-forte et de seconder de leurs moyens les mesures que vous jugerez convenable de prendre pour exécuter les ordres du gouvernement.

« Recevez, etc.

« Pour le ministre de la guerre,

« *Le conseiller d'État, secrétaire général,*

« Baron MARCHAND. »

Ainsi, dans le cas où Napoléon Bonaparte hésiterait à obéir à l'ordre qui le chassait de France, le général Becker avait désormais le moyen de le prendre au collet et de le faire marcher de force.

Napoléon laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Quelques minutes se passèrent ; il paraissait absorbé dans une profonde rêverie.

Lorsqu'il releva la tête, le général Becker était sorti pour répondre à la commission. Seul, Sarranti était debout devant lui.

— Eh bien, que me veux-tu encore ? lui demanda l'empereur avec un mouvement d'impatience.

— À la Malmaison, je voulais sauver la France, sire ; ici je veux vous sauver, vous.

L'empereur haussa les épaules : il semblait complètement courbé sous son destin ; cette dernière lettre venait de briser ses dernières espérances.

— Me sauver, Sarranti ? dit-il. Nous reparlerons de cela aux États-Unis.

— Oui ; mais comme vous n'arriverez jamais aux États-Unis, sire, parlons-en ici, si vous en voulez parler à temps.

— Comment, je n'arriverai pas aux États-Unis ? Qui m'en empêchera ?

— L'escadre anglaise, qui, dans deux heures, bloquera le port de Rochefort.

— Qui t'a donné cette nouvelle ?

— Le capitaine d'un brick qui vient de rentrer en rade.

— Puis-je parler à ce capitaine ?

— Il attend que Votre Majesté lui fasse l'honneur de le recevoir.

— Et où attend-il ?

— Là, sire.

Et Sarranti montra la porte de sa chambre, à lui.

— Qu'il entre, dit l'empereur.

— Auparavant, Votre Majesté ne désire-t-elle pas causer longuement et tranquillement avec lui ?

— Ne suis-je pas déjà prisonnier ? demanda Napoléon avec amertume.

— Après la nouvelle qui vient de vous être communiquée, personne ne trouvera étonnant que Votre Majesté se soit enfermée.

— Pousse donc le verrou, et fais entrer ton capitaine.

Sarranti obéit.

La porte fermée au verrou, il introduisit celui dont il avait annoncé la visite.

C'était un homme de quarante-six à quarante-huit ans, vêtu en simple marin, et ne portant aucun des insignes du grade sous lequel il avait été annoncé.

— Eh bien, demanda l'empereur à Sarranti qui s'apprêtait à se retirer, où est donc ton capitaine ?

— C'est moi, sire, répondit le nouveau venu.

— Pourquoi ne portez-vous pas l'uniforme des officiers de la marine ?

— Parce que je ne suis pas officier de la marine, sire.

— Qu'êtes-vous donc ?

— Je suis un corsaire.

L'empereur jeta sur cet homme un coup d'œil qui n'était pas exempt d'un certain dédain ; mais en arrivant à son visage, ce regard s'arrêta fixe et brillant.

— Ah ! ah ! dit-il, ce n'est pas la première fois que je vous vois.

— Non, sire, c'est la troisième.

— La première ?...

L'empereur chercha un instant dans sa mémoire.

— La première, reprit le marin pour aider à la mémoire défaillante de son illustre interlocuteur.

— Non, laissez-moi chercher, dit Napoléon ; vous faites partie de mes bons souvenirs, et j'aime à me retrouver avec mes vieux amis. La première fois que je vous ai vu, c'était en 1800 : je voulus vous faire capitaine de vaisseau, vous refusâtes !

— C'est vrai, sire, j'ai toujours préféré ma liberté à toutes choses.

— La seconde fois, c'était à mon retour de l'île de l'Elbe ; j'avais fait un appel au patriotisme de la France : vous vîntes m'offrir trois millions, et j'acceptai.

— C'est-à-dire, sire, qu'en échange d'un argent dont je ne savais que faire, vous me donnâtes des actions de canaux et des délégations de coupes de bois.

— Enfin, pour la troisième fois, je vous revois, et, comme toujours, dans un moment suprême. Cette fois, que me voulez-vous, capitaine Pierre Herbel ?

Le capitaine tressaillit de joie ; l'empereur se rappelait tout, même son nom !

— Ce que je veux, sire ? Je veux essayer de vous sauver.

— D'abord, dites-moi quel danger me menace.

— Celui d'être pris par les Anglais.

— Ce que me disait Sarranti est donc vrai ? le port de Rochefort est bloqué ?

— Pas encore, sire ; mais, dans une heure, il le sera.

L'empereur resta un moment pensif.

— D'un moment à l'autre, j'attends des sauf-conduits, dit-il.

Herbel secoua la tête.

— Vous ne croyez pas que je les reçoive ?

— Non, sire.

— Quelle est donc, selon vous, l'intention des souverains alliés ?

— Celle de vous faire prisonnier, sire.

— Mais je les ai tenus dans ma main, moi aussi, et je les ai relâchés, et je leur ai rendu leurs trônes !

— Peut-être avez-vous eu tort, sire.

— Et venez-vous seulement m'avertir du danger ?

— Je viens mettre ma vie à la disposition de Votre Majesté, si ma vie peut lui être utile.

L'empereur regarda cet homme qui parlait avec tant de simplicité, qu'on ne pouvait douter qu'il ne fût prêt à faire ce qu'il promettait.

— Mais, dit Napoléon, je vous croyais républicain.

— Je le suis en effet, sire.

— Alors, comment ne voyez-vous pas en moi un ennemi ?

— Parce que, avant tout, je suis patriote. Oh ! oui, sire, je regrette, et du plus profond de mon cœur, que vous n'ayez pas, comme Washington, rendu à la nation le dépôt sacré de ses libertés ; mais, du moins, si vous n'avez pas fait la France libre, vous l'avez faite grande ; voilà pourquoi je viens vous dire : « Heureux et au faîte de la gloire, sire, vous ne m'eussiez pas revu. »

— Oui, et malheureux et au comble de l'infortune, après m'avoir offert votre fortune, vous venez m'offrir votre vie. Donnez-moi la main, capitaine Herbel ; je n'ai plus, moi, que ma reconnaissance à vous rendre en échange de votre dévouement.

— L'acceptez-vous, sire ?

— Oui ; mais que venez-vous m'offrir ?

— Trois choses, sire. Voulez-vous marcher sur Paris par la Loire ? L'armée de la Vendée, sous les ordres du général Lamarque, l'armée de la Gironde, sous les ordres du général Clausel, sont à votre disposition. Rien de plus facile que de décréter le gouvernement provisoire de trahison, et de marcher contre lui à la tête de vingt-cinq mille soldats et de cent mille paysans fanatisés.

— Ce serait un second retour de l'île d'Elbe, et je ne veux pas recommencer. Et puis je suis las, monsieur ; je désire me reposer et voir, quand je ne serai plus là, ce que le monde mettra à ma place. Passons à la seconde chose que vous venez m'offrir.

— Sire, un homme dont je réponds comme de moi-même, Pierre Berthaut, mon second, a une corvette à l'embouchure de la Seudre ; vous montez à cheval, vous traversez les marais salins, vous vous jetez dans une felouque, vous sortez par la passe de Maumusson, vous évitez les Anglais et vous rejoignez en mer le bâtiment américain *l'Inde*. Vous voyez que le nom est de bon augure.

— C'est fuir, cela, monsieur, fuir comme un coupable qui s'échappe, et non sortir de France comme un empereur qui descend du trône ! Votre troisième moyen ?

— Le troisième est plus hasardeux ; mais j'en réponds.

— Voyons.

— Deux frégates françaises, *la Saale* et *la Méduse*, mouillées sous la protection des batteries de l'île d'Aix, sont mises à la disposition de Votre Majesté par le gouvernement français ?

— Oui, monsieur ; mais si le port est bloqué ?

— Attendez, sire... Je connais les deux commandants de ces frégates, deux des plus braves officiers : le capitaine Philibert et le capitaine Ponet.

— Eh bien ?

— Eh bien, choisissez celui de ces deux bâtiments que vous voulez monter. *La Méduse*, par exemple, c'est la meilleure marcheuse. Le blocus se compose de deux vaisseaux, *le Bellérophon*, de soixante-quatre, et *le Superbe*, de quatre-vingts. Je m'accrocherai au *Bellérophon* avec mon brick : le capitaine Philibert s'accrochera au *Superbe* avec *la Saale* ; il leur faudra bien une heure avant de nous couler ! Pendant ce temps, vous passerez avec *la Méduse*, et, cette fois, non pas comme un fugitif, mais comme un vainqueur, sous un arc de triomphe de flammes.

— Et j'aurai à me reprocher la perte de deux bâtiments et de deux équipages, monsieur ! Jamais !

Le capitaine Herbel regarda Napoléon avec étonnement.

— Et la Bérésina, sire ! et Leipzig, sire ! et Waterloo, sire !

— C'était pour la France ; et, pour la France, j'avais le droit de répandre le sang des Français. Cette fois-ci, ce serait pour moi, et pour moi seul.

Napoléon secoua la tête.

Puis, plus fermement encore que la première fois, il répéta le mot :

— Jamais !

Le 13 du même mois, il écrivait au prince régent la fameuse lettre devenue si fatalement historique :

« Altesse royale,

« En butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des grandes puissances d'Europe, j'ai consommé ma carrière politique, et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de Votre Altesse royale, comme celle du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de mes ennemis.

« NAPOLÉON. »

Le lendemain, 15 juillet, l'empereur montait à bord du *Bellérophon*.

Le 15 octobre, il débarquait à Sainte-Hélène.

En mettant le pied sur l'île maudite, il s'appuya au bras de M. Sarranti, et, s'approchant de son oreille :

— Oh ! murmura-t-il, que n'ai-je accepté la proposition du capitaine Herbel !

LXIV

LA VISION

Le reste de l'histoire du capitaine Herbel est facile à comprendre et court à raconter.

Comme tout ce qui avait pris part au retour de 1815, Pierre Herbel fut persécuté.

Si on ne le fusilla pas ainsi que Ney et Labédoyère, c'est qu'il n'avait point prêté serment aux Bourbons, et que l'on n'eût su, en vérité, sur quoi asseoir le procès. Mais les actions de canaux que lui avait données l'empereur, en échange de son numéraire, perdirent toute leur valeur ; les délégations de bois ne furent pas reconnues ; *la Belle Thérèse* fut saisie comme bâtiment contrebandier, et confisquée ; enfin, le banquier chez lequel était le reste de la fortune du capitaine, se trouvant ruiné par les événements politiques, fut forcé de déposer son bilan et donna dix pour cent.

De toute cette immense fortune, Herbel ne parvint à sauver qu'une cinquantaine de mille francs et une petite ferme.

Pierre Berthaut avait été plus heureux ou plus habile que lui : instruit par les réactions de 1814, il n'avait pas voulu attendre celles de 1815 ; il était parti avec sa corvette sur laquelle il avait réuni tout ce qu'il possédait.

Mais qu'était-il devenu, lui et son équipage ? Nul ne le savait, et jamais on n'avait eu de ses nouvelles. On présumait que, dans quelque tempête, le navire avait sombré corps et biens ; et comme, au bout du compte, si cela s'était passé ainsi, Pierre Berthaut était mort de la mort d'un marin, Thérèse avait prié pour lui. Pierre Herbel lui avait fait dire des messes, l'un et l'autre en avaient parlé à son filleul comme d'un cœur d'or et comme d'un second père pour lui s'il revenait jamais ; puis, de même que le fleuve troublé un instant par le torrent qui s'y jette ou l'avalanche qui y tombe, les choses de la vie avaient repris leur cours, et, au bout de trois ans, quand on parlait de Pierre Berthaut, Herbel disait avec un soupir : « Pauvre Pierre ! »

Thérèse essuyait une larme et murmurait une prière et l'enfant disait : « C'était mon parrain, n'est-ce pas papa ? J'aime bien mon parrain ! »

Et tout était dit

Au surplus, Pierre Herbel avait supporté en philosophe sa **ruine personnelle. Réduit à sa quote-part de la fortune pa**ternelle, il n'eût pas eu plus qu'il n'avait, s'il eût eu autant

Au retour de son frère en France, il fit proposer à celui-ci de vendre sa ferme et de partager le reste de sa fortune avec lui.

La part que prit le capitaine fut trente mille francs

Mais les jours de bonheur étaient passés ! Assailli par une effroyable tempête dans le golfe du Mexique, son trois-mâts fut jeté sur les Alacrans, bancs de rochers bien autrement terribles que l'antique Scylla ; le bâtiment s'engloutit ; le capitaine et les plus vigoureux nageurs de l'équipage gagnèrent les aiguilles de corail qui sortaient de l'eau, s'y cramponnèrent et, au bout de trois jours, furent recueillis mourants de faim et brisés de fatigue, par un navire espagnol

Herbel n'avait plus qu'à revenir à la maison ; aussi, le



Napoléon laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Le général Herbel refusa, en traitant son frère de pirate ; puis, à son tour, il reçut une immense part dans le milliard d'indemnité aux émigrés, n'offrit point à Pierre de partager avec lui, — ce que Pierre n'eût point accepté, quand **même il le lui eût offert, — et chaque frère continua d'aimer l'autre à sa façon, c'est-à-dire le capitaine avec tout** son cœur, le général avec une portion de son esprit

Quant à l'enfant, on sait déjà à peu près comment il fut élevé.

Il grandissait

On l'envoya à Paris, il fut placé dans un des meilleurs collèges de la capitale Le père et la mère, prenant tous les jours sur leur petite fortune pour élever l'enfant, quit**tèrent Saint-Malo, par économie, et allèrent vivre dans leur** ferme avec douze ou quatorze cents francs de revenu ; l'éducation de Pétrus absorbait le reste

En 1820, le capitaine Herbel, — qui n'avait que cinquante ans à cette époque, et qui se mourait d'ennui à voir pousser l'herbe autour de sa ferme, — le capitaine Herbel annonça un matin à sa femme qu'un armateur du Havre lui faisait des propositions pour un voyage aux Indes occidentales.

Il était décidé à partir et à prendre une part dans l'entreprise, pour tâcher de doubler la fortune de Pierre

capitaine espagnol, qui faisait voile pour la Havane, le conduisit-il dans ce port, où il le mit à bord d'un bâtiment prêt à retourner en France

Notre ancien corsaire revenait en effet, mais si triste, mais la tête si courbée, que nul ne pouvait croire que le naufrage de son bâtiment accablât à ce point un homme qui avait épuisé toutes les vicissitudes de la bonne et de la mauvaise fortune.

Non, ce n'était point cela, et ce que c'était, il n'osait pas le dire

Pendant la dernière nuit qu'il avait passée cramponné à ce roc, les forces brisées, l'estomac vide, la tête effarée par l'effroyable bruit de la mer brisant autour de lui sur les récifs, Herbel avait eu ce qu'un esprit incrédule eût appelé le délire, ce qu'un esprit crédule eût appelé une vision

Vers minuit, — le capitaine, mieux que personne, savait lire dans cette grande horloge qu'on appelle le ciel, — vers minuit, la lune s'était voilée et, par conséquent, l'atmosphère s'était obscurcie ; puis il avait semblé au vieux marin qu'un bruit avait passé au-dessus de sa tête comme un battement d'ailes, et qu'une voix avait dit aux flots

« Calmez-vous ! »

C'était la voix des esprits de la mer.

Alors, comme dans la fantasmagorie on voit venir de loin une figure qui imperceptible d'abord va toujours grandissant jusqu'à ce qu'elle atteigne sa taille naturelle, le capitaine avait vu venir à lui, marchant, ou plutôt glissant sur les vagues, une figure de femme voilée qui s'était arrêtée devant lui. Le frisson avait passé par tout son corps ; dans cette femme, toute voilée qu'elle était, le capitaine avait parfaitement reconnu Thérèse.

D'ailleurs, s'il lui fût resté le moindre doute, ce doute eût bientôt disparu.

Arrivée à lui, la femme leva son voile.

Le capitaine voulut jeter un cri et adresser la parole à l'ombre ; mais celle-ci mit le bout de son doigt sur ses lèvres pâles, comme pour lui commander le silence, et murmura d'une voix si faible, que le capitaine comprit que ce n'était pas la voix d'un être vivant.

— Reviens vite, Pierre ! je t'attends pour mourir.

Puis, comme si la figure, après avoir parlé, eût tout à coup perdu le pouvoir magique qui la soutenait sur les flots, elle s'enfonça lentement, ayant d'abord de l'eau jusqu'aux chevilles, puis jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la ceinture, puis jusqu'au cou ; puis enfin, la tête à son tour s'enfonça comme le reste, et la vision disparut. Les flots aplanis se soulevèrent de nouveau, l'embrun retomba en pluie pénétrante sur le corps glacé du capitaine, tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Herbel alors interrogea ses compagnons ; mais ses compagnons, tout à leurs souffrances, tout à leurs dangers, n'avaient rien vu de ce qui venait de se passer, — ou plutôt ce qui venait de se passer s'était passé pour le capitaine tout seul.

Au reste, on eût dit que cette apparition lui avait rendu toutes ses forces. Il lui semblait qu'il ne pouvait plus mourir avant de revoir Thérèse, puisque Thérèse l'attendait pour mourir elle-même.

Nous avons dit que, le lendemain, les naufragés avaient été découverts par un navire espagnol et recueillis par lui ; mais nous avons dit aussi combien, à mesure qu'ils se rapprochaient des côtes de France, la vision devenait, non plus aux yeux, mais au souvenir du capitaine, plus distincte, plus précise, plus réelle.

Il aborda enfin à Saint-Malo, d'où il était absent depuis vingt-huit mois.

La première figure amie qu'il rencontra sur le port se détourna de lui.

Il courut à celui qui semblait vouloir le fuir.

— Thérèse est donc bien malade ? demanda le capitaine.

— Ah ! dit la personne en se retournant, vous savez cela ?

— Oui, répondit Herbel ; mais, enfin, elle est donc bien malade ?

— Écoutez, vous êtes un homme, n'est-ce pas ?

Le capitaine fit signe que oui.

— Eh bien, hier on la disait morte.

— C'est impossible ! s'écria Herbel.

— Comment ! impossible ? fit celui qui donnait ces renseignements.

— Oui, elle m'a dit qu'elle m'attendrait pour mourir.

L'interlocuteur du capitaine crut qu'il était devenu fou ; mais il n'eut pas le temps de le questionner sur ce nouveau malheur, car Pierre, ayant aperçu un autre de ses amis qui passait à cheval allant à la promenade, courut à lui, le pria de lui prêter son cheval, ce que celui-ci fit à l'instant même, effrayé qu'il fut de sa pâleur et de l'altération de ses traits ; de sorte que le capitaine, sautant en selle, partit au galop et, au bout de vingt minutes, ouvrit la porte de la chambre à coucher de sa femme.

La pauvre Thérèse s'était soulevée sur son lit et semblait attendre. Pétrus, debout et tout haletant, se tenait à son chevet. Depuis une heure il croyait que sa mère avait le délire : l'œil fixe, elle avait constamment regardé du côté de Saint-Malo, et avait successivement dit :

— Voilà ton père qui débarque... voilà ton père qui demande de mes nouvelles... voilà ton père qui monte à cheval... voilà ton père qui arrive.

Et, en effet, comme la mourante disait ces mots, on entendit le galop d'un cheval, la porte s'ouvrit, le capitaine parut.

Ces deux cœurs si tendrement unis, ces deux corps que la mort même hésitait à séparer, n'avaient rien à se dire qu'à se tendre l'un vers l'autre dans un dernier embrassement.

L'embrassement fut long et douloureux, et quand le capitaine desserra ses bras, Thérèse était morte.

L'enfant prit sur le cœur paternel la place de sa mère.

Puis la terre prit le cadavre, Paris réclama l'enfant, et le capitaine resta seul.

A partir de ce moment, Pierre Herbel vécut triste et solitaire dans sa ferme, avec les souvenirs de son passé de gloire, d'aventures, de souffrances, de bonheur.

De tout ce passé, il ne lui restait que Pétrus ; aussi Pétrus pouvait-il lui demander tout ce qu'il voulait, à l'instant même Pétrus recevait ce qu'il avait demandé.

Pétrus, enfant gâté dans toute la force du terme ; Pétrus, en qui vivaient à la fois, pour le capitaine Herbel, le fils et la mère ; Pétrus n'avait jamais fait bien régulièrement le compte de sa petite fortune.

Pendant trois ans, d'ailleurs, — de 1824 à 1827, — il n'avait rien eu à demander à son père : le travail, secondant un nom qui commençait à se faire jour, avait abondamment fourni à tous ses besoins.

Mais, tout à coup, l'horizon du jeune homme s'était agrandi de tout son amour pour la belle et aristocratique Regina ; ses besoins avaient doublé, triplé ; tout au contraire, et en sens inverse, le travail avait faibli.

D'abord, Pétrus avait eu honte de donner des leçons, et il y avait renoncé ; puis il lui avait paru humiliant d'exposer ses peintures aux vitres des marchands de tableaux : les amateurs pouvaient bien venir chez lui, les marchands de tableaux pouvaient bien se déranger.

Au lieu que les rentrées se fissent, les dépenses étaient devenues formidables.

On a vu un échantillon de la façon dont vivait Pétrus, avec voiture, cheval de trait et cheval de main, domestique en livrée, fleurs rares, volière, atelier plein de meubles de Flandre, de potiches de Chine, de verres de Bohême.

Pétrus n'avait pas oublié la source où il puisait autrefois ; il y était revenu. La source était abondante : c'était le cœur d'un père.

Trois fois Pétrus, depuis six mois, avait demandé des sommes croissantes : deux mille francs la première, cinq mille la seconde, dix mille la troisième. Il avait toujours reçu ce qu'il avait demandé.

Enfin, le remords au cœur, la rougeur au front, mais vaincu par cet irrésistible amour qui le pliait sous lui, il s'était adressé une quatrième fois à son père.

Cette fois, la réponse s'était fait un peu attendre : cela tenait à ce que, après avoir écrit au général Herbel la lettre qui avait motivé la scène dont nous avons essayé de rendre compte, le capitaine apportait la réponse lui-même.

On se souvient de la leçon que le général venait de donner à son neveu au moment où le capitaine Pierre Herbel enfonçait la porte, après avoir jeté le domestique du haut en bas de l'escalier.

C'est donc de ce moment que nous allons reprendre notre récit, après une interruption dont la longueur n'a pour excuse que le désir que nous avons eu de donner au lecteur une idée de ce digne et excellent homme, qui nous serait apparu sous un tout autre aspect que son aspect réel, si nous l'avions laissé éclairé seulement par la lumière des substantifs que le général Herbel substituait à son nom, et des épithètes dont il ne manquait jamais d'enjoliver ces substantifs.

Mais, si prolixe que nous ayons été, voilà que nous nous apercevons d'une chose, c'est que, tout en traçant le portrait moral du capitaine Herbel, nous avons complètement négligé son portrait physique.

Hâtons-nous de réparer cet oubli.

LXV

LE SANS-CULOTTE

Le capitaine Pierre Herbel, surnommé le *Sans-Culotte*, était, à cette époque, âgé de cinquante-sept ans.

C'était un homme de petite taille, aux épaules larges, aux bras de fer, à la tête carrée, hérissée de cheveux crépus d'un blond autrefois roux, à cette heure grisonnants ; — un hercule breton en un mot.

Ses sourcils, d'une couleur plus foncée que ses cheveux, et qui n'avaient point blanchi, donnaient à son visage une effroyable dureté ; mais ses yeux, d'un bleu céleste et limpide, sa bouche s'entr'ouvrant sur des dents blanches, révélaient en même temps une bonté parfaite, une douceur infinie.

Il était vif et brusque comme nous l'avons vu à son bord, aux Tuileries, à son entrée chez son fils ; mais sous cette brusquerie et cette vivacité se cachaient le cœur le plus sensible, l'âme la plus compatissante de la création.

Accoutumé dès longtemps à commander aux hommes dans des situations où le danger ne permettait pas de faiblesse, sa figure exprimait l'habitude du commandement et l'énergie de la volonté. En effet, comme s'il eût toujours été à bord de *la Belle-Thérèse*, dans son village, il avait, malgré la perte de sa fortune, conservé le secret de se faire obéir, non seulement des paysans qui demeuraient porte à porte avec lui, mais encore des plus riches seigneurs ses voisins.

Forcé, par la paix européenne, à ronger ses poings dans l'oisiveté, à défaut de la bataille avec les hommes, le capitaine avait déclaré la guerre aux animaux : mettant à cet exercice son activité dévorante, il était devenu amateur passionné de la chasse et, avec le regret de ne point avoir affaire à des animaux qui en valussent la peine, tels qu'éléphants, rhinocéros, lions, tigres et léopards, il s'était rabattu, avec une certaine honte de lutter contre de si faibles ennemis, sur les loups et les sangliers.

Veuf de Thérèse, éloigné de Pétrus, le capitaine Herbel en était arrivé à passer les trois quarts de l'année à courir à dix ou douze lieues à la ronde dans les bois et dans les landes, son fusil sur l'épaule, ses deux chiens courant devant lui.

Quelquefois il restait absent une semaine, dix jours, quinze jours, ne donnant de ses nouvelles au village que par les charrettes de gibier qu'il y envoyait, et qui étaient, la plupart du temps, adressées aux familles les plus besoigneuses, de sorte que le capitaine, qui ne pouvait plus nourrir les pauvres avec ses aumônes, les nourrissait avec son fusil.

Le capitaine était donc, bien plus que Nemrod, un véritable chasseur devant Dieu.

Seulement, cette chasse acharnée avait parfois ses inconvénients.

Le lecteur n'est pas sans savoir que, dans le cours légal des choses, le chasseur le plus absolu suspend, en général, à la cheminée son fusil du mois de février au mois de septembre. Il n'en était point ainsi du fusil du capitaine : son *leclère* — il avait choisi des canons sortant des ateliers du fameux armurier de ce nom, — son leclère ne se reposait jamais, et l'on entendait toujours sa détonation bien connue dans un coin ou dans un autre du département.

Il est vrai que, comme tous les gardes champêtres, gardes forestiers et gendarmes de ce département savaient dans quel but le capitaine chassait et quel usage il faisait du produit de sa chasse, il est vrai, disons-nous, que tous les gardes champêtres, gardes forestiers et gendarmes, lorsqu'ils entendaient la détonation d'un côté, s'en allaient d'un autre. Il n'y avait donc que dans le cas où le capitaine venait trop audacieusement brûler en même temps la moustache du gibier et celle du propriétaire, que l'agent public se décidait à dresser procès-verbal et à conduire le délinquant devant les tribunaux.

Et encore arrivait-il que les tribunaux, tout sévères qu'ils étaient pour les délits de chasse, sous la Restauration, quand ils apprenaient que ce délit avait été commis par le *sans-culotte* Herbel, adoucissaient la peine, quelle que fût l'opinion des juges, et que l'amende ne s'élevait jamais au-dessus du minimum. Si bien qu'avec une centaine de francs d'amende par an, le capitaine faisait pour plus de deux mille francs d'aumônes, se nourrissait lui-même, envoyait de magnifiques bourriches à son fils Pétrus, lequel les partageait particulièrement avec ceux de ses confrères qui faisaient de la *nature morte*, ce qui tiendrait à prouver que le braconnage, comme la vertu, trouve toujours sa récompense.

Pour tout le reste, le capitaine était demeuré un véritable homme de mer. Il ignorait non seulement les choses de la ville, mais encore les choses du monde.

L'isolement dans lequel vit le marin perdu au milieu de la solitude de l'Océan, la grandeur du spectacle qu'il a incessamment sous les yeux, la facilité avec laquelle il joue à chaque instant sa vie, l'insouciance avec laquelle il attend la mort, — la vie de marin, et ensuite celle de chasseur, l'avaient, enfin, si absolument préservé du commerce des hommes, qu'à l'exception des Anglais, qui lui paraissaient, sans qu'il sût pourquoi, ses ennemis naturels, il avait pour tous ses semblables, — ce qui peut se discuter et ce que nous discuterons tout le premier, — il avait pour tous ses semblables une sympathie et une amitié virginales.

La seule fissure de ce cœur de granit et d'or tout à la fois, c'était la douleur causée par la mort de sa femme, la pauvre Thérèse, corps charmant, âme sereine, dévouement silencieux.

Aussi quand, en mettant le pied dans l'atelier, et après avoir embrassé Pétrus, il le regarda comme un père regarde son fils, deux grosses larmes roulèrent de ses yeux, et, tout en tendant la main au général :

— Tel que tu le vois, frère, dit-il, eh bien, c'est tout le portrait de sa pauvre mère !

— C'est possible, répondit le général ; mais tu devrais te rappeler, vieux pirate que tu es, que jamais je n'ai eu l'honneur de connaître madame sa mère.

— C'est vrai, répondit le capitaine d'une voix douce et pleine de larmes, comme toutes les fois qu'il parlait de sa femme ; elle est morte en 1823, et nous n'étions pas encore raccommodés.

— Ah çà ! dit le général, et tu crois donc que nous le sommes, raccommodés ?

Le capitaine sourit.

— Il me semble, dit-il, que, quand deux frères se sont embrassés comme nous l'avons fait, après plus de trente-trois ans d'absence...

— Cela ne prouve rien, maître Pierre. Ah ! tu crois que je me raccommode avec un bandit comme toi ! Je lui donne la main, bon ! je l'embrasse, bien ! mais, au fond du cœur, il y a une voix qui dit : « Je ne te pardonne pas, sans-culotte ! je ne te pardonne pas, forban ! je ne te pardonne pas, corsaire ! »

Le capitaine regardait son frère en souriant, car il savait bien qu'au fond le général avait une sincère amitié pour lui.

Puis, quand le grondeur eut fini :

— Bah ! dit Pierre, je te pardonne bien, moi, d'avoir servi contre la France.

— Bon ! dit le général, comme si la France avait jamais été la citoyenne République ou M. Bonaparte ; j'ai servi contre 93 et contre 1805, entends-tu, braconnier ? et non pas contre la France.

— Que veux-tu, frère ! répondit avec bonhomie le capitaine, j'ai toujours cru, moi, que c'était la même chose.

— Et, comme mon père l'a toujours cru, dit Pétrus, qu'il le croira toujours ; que vous avez toujours cru et que vous croirez toujours le contraire, vous, mon oncle, il faudrait, je crois, mettre la conversation sur un autre sujet.

— Oui, voyons, dit le général ; pour combien de temps nous fais-tu l'honneur de ta visite ?

— Hélas ! mon cher Courtenay, pour bien peu de temps.

Pierre Herbel, tout en renonçant au nom de Courtenay, avait continué de le donner à son frère comme à l'aîné de la famille.

— Comment, pour bien peu de temps ? dirent ensemble le général et Pétrus.

— Je compte repartir aujourd'hui même, mes enfants, répondit le capitaine.

— Aujourd'hui, mon père ?

— Ah çà ! mais es-tu décidément fou, vieux pirate ! reprit le général ; tu veux repartir aussitôt qu'arrivé ?

— Mon départ est subordonné à la conversation que je vais avoir avec Pétrus, dit le capitaine.

— Oui, et à quelque partie de chasse arrêtée là-bas avec les braconniers du département d'Ille-et-Vilaine ?

— Non, mon frère, j'ai là-bas un ami qui s'en va mourant, un vieil ami, et qui prétend qu'il mourra mal si je ne lui ferme pas les yeux.

— Ah ! peut-être bien que celui-là aussi t'est apparu, dit le général avec son scepticisme accoutumé, comme ta Thérèse ?

— Mon oncle !... dit Pétrus intervenant.

— Oui, je sais que mon frère le pirate croit en Dieu et aux revenants. Mais, vieux loup de mer que tu es, il est bien heureux que, s'il y a un Dieu au ciel, ce Dieu ne t'ait pas vu exercer tous tes affreux brigandages ; sans cela, il n'y aurait de salut pour toi ni dans ce monde-ci ni dans l'autre.

— Si cela était, frère, répondit doucement et en secouant la tête le capitaine, ce serait bien malheureux pour mon pauvre ami Surcouf, et ce serait une raison de plus pour que je retournasse au plus vite près de lui.

— Ah ! c'est Surcouf qui se meurt ! s'écria le général.

— Hélas ! oui, dit Pierre Herbel.

— Par ma foi, ce sera un fier bandit de moins !

Pierre regarda tristement le général.

— Eh bien, demanda celui-ci, tout pénétré de ce regard, qu'as-tu à me dévisager ainsi ?

Le capitaine secoua la tête avec un soupir.

— Voyons, parle, insista le général ; je n'aime pas les gens qui se taisent quand on leur dit de parler : à quoi penses-tu ? cela peut-il se dire ?

— Je pense que, lorsque je mourrai, voilà tout ce que mon frère aîné dira de moi.

— Qui ? quoi ? que disais-je ?

— « Ah ! par ma foi, répéta le capitaine en essuyant une larme, c'est un fier bandit de moins ! »

— Mon père ! mon père ! murmura Pétrus.

Puis, se tournant vers le général :

— Mon oncle, dit-il, vous me grondiez tout à l'heure, et vous aviez raison ; si je vous grondais à mon tour, aurais-je tort ? Dites !

Le général étouffa une petite toux qui lui échappait toujours quand il était embarrassé et ne savait que répondre.

— Voyons, est-il si mal, ton Surcouf ? Pardieu ! je sais bien qu'il avait du bon et que c'était un brave, une espèce de Jean Bart, et qu'il ne lui a manqué que de servir une autre cause.

— Il a servi la cause du peuple, mon frère ! la cause de la France !

— La cause du peuple ! la cause de la France ! quand ils ont dit la France, quand ils ont dit le peuple, ces damnés sans-culottes croient avoir tout dit. Demande à ton fils Pétrus, à M. l'aristocrate, qui a des laquais à sa livrée

et des armes à sa voiture s'il n'y a pas autre chose en France que le peuple.

Pétrus rougit jusqu'au blanc des yeux.

Le capitaine tourna vers son fils un regard doux et interrogateur.

Pétrus garda le silence.

— Oh ! il te contera tout cela quand vous ne serez que vous deux, et sans doute que tu trouveras encore qu'il a raison.

Le capitaine secoua la tête.

— Je n'ai que lui d'enfant, Courtenay, dit-il, et c'est tout le portrait de sa mère.

C'était encore là une de ces réponses auxquelles le général ne savait que répliquer.

Il toussa.

Mais, tout en toussant :

— Je demandais donc, dit-il, s'il était si mal, ton ami Surcouf, que cela t'empêchât de venir dîner chez moi avec Pétrus ?

— Très mal, mon ami, dit tristement le capitaine.

— Alors, c'est autre chose, fit le général en se levant ; je te laisse avec ton fils, car je suis le premier à te dire que vous avez pas mal de linge sale à laver en famille ; si tu restes et que tu veuilles dîner avec moi, tu seras le bienvenu ; si tu pars et que je ne te revoie pas, bon voyage !

— J'ai peur que tu ne me revoies pas, frère, dit Pierre Herbel.

— Eh bien, alors, embrasse-moi donc, vieux scélérat !

Et il ouvrit à son frère deux bras où le digne capitaine se précipita avec une profonde tendresse mêlée du respect qu'il avait toujours conservé pour son aîné.

Puis, comme pour échapper à une scène d'attendrissement, sorte d'émotion qui était peu dans ses habitudes et surtout dans ses sympathies, le général s'arracha violemment des bras de son frère et jeta ces dernières paroles à Pétrus :

— Ce soir ou demain, je vous reverrai, n'est-ce pas, monsieur mon neveu ?

Et il se précipita vers l'escalier, qu'il descendit avec la légèreté d'un jeune homme de vingt ans, tout en murmurant :

— Diable d'homme, va ! ne pourrai-je donc jamais le retrouver sans m'apercevoir qu'il me reste une larme au fond de l'œil !

LXVI

LE PÈRE ET LE FILS

A peine la porte se fut-elle refermée derrière le général, que Pierre Herbel tendit une seconde fois les bras à son fils, qui, tout en serrant son père sur son cœur, l'entraîna vers un sofa sur lequel il le fit asseoir en s'asseyant près de lui.

Alors, comme s'il obéissait à l'impression des dernières paroles échappées à son frère, le capitaine laissa un instant errer ses yeux sur les splendeurs de l'atelier, sur les tapisseries à personnages royaux, sur les vieux bahuts de la Renaissance, sur les pistolets grecs à pommeau d'argent, sur les fusils arabes à incrustations de corail, sur les poignards à fourreau de vermeil, sur les verreries de Bohême, sur les vieilles argenteries de Flandre.

L'examen fut court, et l'œil du capitaine n'avait rien perdu de son sourire limpide et joyeux quand il le reporta sur son fils.

Pétrus, au contraire, honteux de ce luxe qui faisait contraste avec les murs nus de la ferme de Plancoet, avec la mise simple de son père, Pétrus baissa les yeux.

— Eh bien, mon enfant, demanda le père avec le ton d'un doux reproche, voilà tout ce que tu me dis ?

— Oh ! mon père, pardonnez-moi, dit Pétrus ; mais je me reproche de vous avoir fait quitter le chevet d'un ami mourant pour venir à moi, qui pouvais attendre.

— Ce n'est point, souviens-t'en, mon enfant, ce que tu me disais dans ta lettre.

— C'est vrai, mon père, excusez-moi ! je vous disais que j'avais besoin d'argent ; mais je ne vous disais pas : « Quittez tout pour me l'apporter vous-même ; » je ne vous disais pas...

— Tu ne me disais pas ? répéta le capitaine.

— Rien, rien, mon père, s'écria Pétrus en l'embrassant ; vous avez bien fait de venir, et je suis heureux de vous voir.

— Et puis, Pétrus, continua le père d'une voix légèrement échauffée par l'embrassement de son fils, ma présence était nécessaire, j'avais à causer sérieusement avec toi.

Pétrus se sentit plus à l'aise.

— Ah ! j'entends, mon père, dit-il, vous ne pouvez pas faire pour moi ce que je vous demande et vous avez voulu me le dire vous-même. N'en parlons plus, j'étais un fou, j'avais tort. Oh ! mon oncle me l'avait fait comprendre avant votre arrivée, et je le comprends encore mieux depuis que je vous vois.

Le capitaine secoua la tête avec son bon sourire paternel.

— Non, dit-il, tu ne me comprends pas.

Puis, tirant son portefeuille de sa poche et le posant sur la table :

— Tes dix mille francs sont là, dit-il.

Pétrus fut écrasé par cette inépuisable bonté.

— Oh ! mon père, s'écria-t-il, jamais, jamais !

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai réfléchi, mon père.

— Tu as réfléchi, Pétrus ? à quoi ?

— A ceci, mon père, c'est que, depuis six mois, j'abuse de votre bonté ; c'est que, depuis six mois, vous faites plus que vous ne pouvez faire ; c'est que, depuis six mois, je vous ruine.

— Pauvre enfant, tu me ruines ! la chose n'est pas difficile.

— Ah ! vous le voyez bien, mon père.

— Ce n'est pas toi qui me ruines, mon pauvre Pétrus ; c'est moi qui t'ai ruiné.

— Mon père !

— Eh ! oui, fit le capitaine avec un retour mélancolique sur le passé ; je t'avais amassé une fortune royale, ou plutôt cette fortune s'était amassée toute seule, car je n'ai jamais bien su, moi, ce que c'était que l'argent ; tu te rappelles comment cette fortune a croulé.

— Oui, mon père, et je suis fier de notre pauvreté quand je pense à la façon dont elle nous est venue.

— Rends-moi cette justice, Pétrus, que, malgré cette pauvreté, je n'ai jamais rien épargné, lorsqu'il s'est agi de ton éducation, de ton bonheur.

Pétrus interrompit son père.

— Et même de mes caprices, mon père !

— Que veux-tu ! avant tout, je tenais à te voir heureux, mon enfant. Qu'aurais-je répondu à ta mère, lorsque, venant au-devant de moi, elle m'eût demandé : « Et notre fils ? »

Pétrus se laissa glisser aux genoux du capitaine, tout en éclatant en sanglots.

— Ah ! dit Pierre Herbel tout désappointé, si tu pleures, je ne vais plus savoir rien te dire, moi.

— Mon père ! s'écria Pétrus.

— D'ailleurs, ce que j'avais à te dire, je te le dirai aussi bien à un autre voyage.

— Non, non, tout de suite, mon père.

— Tiens, mon enfant, dit le capitaine en se levant pour échapper à Pétrus, voilà l'argent dont tu as besoin. Tu m'excuseras auprès de mon frère, n'est-ce pas ? tu lui diras que j'ai eu peur d'arriver trop tard, que je suis reparti par la diligence qui m'avait amené.

— Rasseyez-vous, mon père ; la diligence part à sept heures du soir, et il est deux heures de l'après-midi ; donc, vous avez cinq heures devant vous.

— Tu crois ? dit le capitaine sans trop savoir ce qu'il répondait.

Et machinalement il tira de son gousset une montre d'argent avec une chaîne d'acier, qui venait de son père.

Pétrus prit la montre et la baisa. Combien de fois, tout petit, n'avait-il pas écouté, avec les naïfs étonnements de l'enfance, le mouvement de cette montre héréditaire !

Il eut honte de la chaîne d'or qu'il avait au cou, de la montre aux armes de diamants qui pendait à cette chaîne et qu'il portait dans la poche de son gilet.

— Oh ! oh ! chère montre ! murmura Pétrus en baisant la vieille montre d'argent de son père.

Le capitaine ne comprit pas.

— La veux-tu ? dit-il.

— Oh ! s'écria Pétrus, la montre qui a marqué l'heure de vos combats, l'heure de vos victoires, la montre qui, pareille aux mouvements de votre cœur, n'a jamais battu plus vite au moment du danger que dans les jours de calme, je n'en suis pas digne. Oh ! non, mon père, jamais ! jamais !

— Tu oublies deux autres heures qu'elle a marquées aussi, Pétrus, et qui sont les seules dates de ma vie dont je me souvienne : l'heure de ta naissance ; l'heure de la mort de ta mère.

— Il y a une troisième heure qu'elle marquera pour moi et pour vous à partir d'aujourd'hui, mon père, c'est l'heure où j'ai reconnu mon ingratitude, où je vous ai demandé pardon.

— Pardon de quoi, mon ami ?

— Mon père, avouez que pour m'apporter ces dix mille francs, il vous a fallu faire les plus grands sacrifices.

— J'ai vendu la ferme, voilà tout ; c'est ce qui m'a retardé.

— Vous avez vendu la ferme ? s'écria Pétrus anéanti.

— Mais oui. Vois-tu, elle était bien grande pour moi tou[t]

seul. Si ta pauvre mère n'était pas morte, ou si tu l'avais habitée avec moi, je ne dis pas.

— Oh ! la ferme qui venait de ma mère, vous l'avez vendue ?

— Justement, Pétrus : comme elle venait de ta mère, c'était ton bien.

— Mon père ! s'écria Pétrus.

— Moi, j'ai dissipé le mien comme un fou. Voilà donc pourquoi j'étais venu. Pétrus, tu vas comprendre cela, vieil

— Je vous le promets.

— Eh bien, raison de plus. Vois-tu, il y a pour moi deux choses dans la chasse : d'abord, le plaisir de chasser ; puis, ensuite, tu n'as pas idée de la quantité de gens que je nourris avec mon fusil.

— Ah ! mon père, que vous êtes bon ! s'écria Pétrus.

Puis, à demi-voix :

— Que vous êtes grand ! continua-t-il en levant les mains et les yeux au ciel.



Reviens vite, Pierre ! je t'attends pour mourir.

égoïste que je suis, j'ai vendu la ferme pour vingt-cinq mille francs.

— Mais elle en valait cinquante mille.

— Tu oublies que j'avais déjà emprunté dessus vingt-cinq mille francs pour te les envoyer.

Pétrus cacha sa tête dans ses mains.

— Eh bien, voilà. Je suis venu moi-même pour te demander si tu pouvais me laisser les quinze mille autres ?

Pétrus regarda son père d'un air effaré.

— Momentanément, reprit le capitaine ; bien entendu que, si tu en as besoin plus tard, tu auras toujours le droit de me les redemander.

Pétrus releva la tête.

— Continuez, mon père, dit-il.

Puis, tout bas :

— C'est ma punition, murmura-t-il.

— Voici donc mon plan, continua le capitaine. Je louerai ou j'achèterai une petite cabane au milieu des bois ; tu connais ma vie, Pétrus ; je suis un vieux chasseur, je ne peux plus me passer de mes fusils et de mon chien ; je chasserai du matin au soir. Quel malheur que tu ne sois pas chasseur ! Tu serais venu me voir ; nous aurions chassé ensemble.

— Oh ! j'irai, j'irai mon père, soyez tranquille.

— Vrai ?

— Attends donc, dit le capitaine ; car j'arrive au moment où j'ai compté sur toi, mon pauvre ami.

— Dites, dites, mon père.

— J'ai cinquante-sept ans, l'œil encore clair, le bras encore ferme, le jarret encore solide ; mais on descend vite le côté de la montagne où je suis ! Dans un an, dans deux ans, dans dix ans, l'œil peut se troubler, le bras peut faiblir, le jarret peut broncher ; alors un beau matin, tu verras arriver un pauvre vieux bonhomme qui te dira : « C'est moi, Pétrus, je ne suis plus bon à rien. As-tu un coin dans ta maison où mettre ton vieux père ? Il a toujours vécu loin de ce qu'il aimait, il voudrait bien ne pas mourir comme il a vécu. »

— Oh ! mon père, mon père, s'écria en sanglotant Pétrus, est-il bien vrai que la ferme soit vendue ?

— D'avant-hier matin, oui, mon ami.

— Mais à qui, mon Dieu ?

— M. Peyrat, le notaire, ne me l'a pas dit. Tu comprends, ce qui m'importait, à moi, c'était d'avoir l'argent ; j'ai pris les dix mille francs dont tu avais besoin, et me voilà.

— Mon père, dit Pétrus en se relevant, il faut que je sache à qui vous avez vendu la ferme de ma mère ?

En ce moment, la porte de l'atelier s'ouvrait et le domes-

tique de Pétrus, tout hésitant encore, paraissait une lettre à la main.

— Oh ! laissez-moi tranquille ! s'écria Pétrus en lui arrachant la lettre des mains ; je n'y suis pour personne.

— Mais, comme il allait jeter cette lettre sur la table, il s'aperçut que l'adresse portait le timbre de Saint-Malo.

Il crut un instant que la lettre était pour son père.

Mais elle portait cette suscription :

A monsieur le vicomte Pétrus Herbel de Courtenay.

Il ouvrit vivement la lettre.

Elle était du notaire chez lequel le capitaine venait de dire que la vente de la ferme avait été faite.

Pétrus secoua la tête comme pour éteindre le cercle de flamme qui l'entourait, et lut :

« Monsieur le vicomte,

Votre père, qui a fait chez moi des emprunts successifs montant à la somme de vingt-cinq mille francs, est venu me trouver, il y a trois jours, afin de me vendre sa ferme, déjà hypothéquée pour cette même somme de vingt-cinq mille francs.

Ces vingt-cinq mille francs, m'a-t-il dit, comme les vingt-cinq mille premiers, vous sont destinés.

Il m'est venu dans l'esprit — excusez-moi, monsieur le vicomte — que vous ignoriez peut-être les sacrifices que votre père fait pour vous, et que ce dernier sacrifice le ruinait complètement.

« J'ai cru qu'il était de mon honneur, comme notaire de votre famille et ami de votre père depuis trente ans, de faire deux choses : la première de ces deux choses, c'était de lui remettre les vingt-cinq mille francs qu'il me demandait, en feignant une vente qui n'existe pas ; la seconde, c'était de vous prévenir de l'état de délabrement où est la fortune de votre père, certain que vous l'ignorez, et que, du moment où vous le saurez, au lieu de concourir à l'anéantir tout à fait, vous ferez vos efforts pour la rétablir.

Si vous gardez les vingt-cinq mille francs, il faudra bien que la vente se réalise.

Mais, si le besoin que vous avez de ces vingt-cinq mille francs n'était qu'un de ces besoins que l'on peut ajourner ou même écarter tout à fait, et que, par un moyen ou par un autre, vous puissiez d'ici à huit jours faire rentrer ces vingt-cinq mille francs entre mes mains, monsieur votre père resterait propriétaire de la ferme, et vous lui épargneriez, je crois, un immense chagrin.

« Je ne sais comment vous qualifierez ma demande auprès de vous, mais je crois que c'est celle d'un honnête homme et d'un ami.

Recevez, etc.

PEYRAT,

Notaire à Saint-Malo. »

Le nom était accompagné d'un de ces parafes compliqués comme en faisaient, il y a vingt-cinq ans, les notaires de province.

Pétrus respira, et porta à ses lèvres la lettre du digne notaire, qui ne la croyait certes pas destinée à cet honneur.

Puis, se retournant vers le capitaine :

— Mon père, dit-il, je pars avec vous ce soir pour Saint-Malo.

Le capitaine jeta un cri de joie ; mais aussitôt, en réfléchissant et avec une certaine inquiétude :

— Que viens-tu faire à Saint-Malo ? demanda-t-il.

— Rien... Vous reconduire, mon père. J'avais cru, en vous voyant, que vous veniez passer quelques jours avec moi ; cela vous est impossible : c'est moi qui vais passer quelques jours avec vous.

Et, en effet, le soir même, après avoir écrit deux lettres, l'une à Régina, l'autre à Salvator, après avoir emmené dîner son père, — non point chez le général, dont les reproches ou les sarcasmes eussent blessé son cœur endolori, mais dans un restaurant où tous deux, à une petite table, ils firent un dîner plein d'intimité et de tendresse, — Pétrus monta avec son père dans la voiture de Saint-Malo, et quitta Paris bien affermi dans la résolution qu'il venait de prendre.

LXVII

CHAGRINS DE CŒUR MÊLÉS D'ARGENT

Quelle était cette résolution que Pétrus venait de prendre ?

Peut-être allons-nous la trouver dans l'une des deux lettres qu'il avait écrites.

Commençons par celle qui était adressée au boulevard des Invalides.

« Ma bien-aimée Régina,

« Excusez-moi si je quitte Paris pour quelques jours sans vous avoir vue, sans vous avoir rien dit, ni par lettre, ni de vive voix, de ce départ : un événement inattendu, mais qui n'a rien d'inquiétant, je vous l'affirme, me force à accompagner mon père à Saint-Malo.

Laissez-moi vous dire, pour vous rassurer complètement, que ce que j'ai orgueilleusement qualifié d'événement est tout simplement une affaire d'intérêt.

Seulement, cette affaire d'intérêt concerne, — permettez-moi ce blasphème et pardonnez-moi de l'avoir dit ! — cette affaire d'intérêt concerne la personne que j'aime le plus après vous : mon père.

Je dis cela bien bas, Régina, de peur que Dieu ne m'entende et ne me punisse de vous aimer plus que celui qui devrait avoir mon premier amour.

Si vous avez autant besoin de me dire que vous m'aimez que j'ai besoin de me l'entendre dire, et si vous voulez, non pas me faire oublier, mais me faire supporter votre absence par une de ces lettres dans lesquelles vous savez si bien m'envoyer une portion de votre âme, écrivez-moi poste restante, à Saint-Malo, mais pas plus tard qu'aujourd'hui ou demain. Je ne compte rester absent que le temps absolument nécessaire au voyage et à l'affaire qui m'appelle là-bas, c'est-à-dire six jours en tout.

Faites qu'à mon retour je trouve une lettre de vous qui m'attende. Oh ! j'en aurai bien besoin, je vous le jure !

« Au revoir, ma bien-aimée Régina ! mon corps seul vous quitte ; mais mon cœur, mon âme, ma pensée, tout ce qui aime en moi enfin reste auprès de vous.

« PÉTRUS. »

Maintenant, voici ce qu'il disait à Salvator :

« Mon ami,

Avec le même aveuglement et la même obéissance que vous auriez pour une dernière recommandation de votre père mourant, faites, je vous prie, ce que je vais vous dire.

« Au reçu de ma lettre, prenez un commissaire-priseur et venez chez moi. Faites faire l'inventaire de mes chevaux, de mes armes, de ma voiture, de mes tableaux, de mes meubles, de mes tapis, de tout ce que je possède enfin ; gardez-moi seulement ce qui est nécessaire au strict besoin de la vie.

L'inventaire dressé, faites estimer chaque chose.

Puis faites faire des affiches, et annoncez dans les journaux — ceci est, je crois, de la compétence de Jean Robert — annoncez la vente d'un mobilier d'artiste.

Fixez-en le jour au dimanche 16 courant, afin que les amateurs aient le temps de visiter les objets sur place.

Tâchez que le commissaire-priseur auquel vous vous adresserez ait l'habitude d'estimer et de vendre des objets d'art.

Il me faut de mon mobilier trente-cinq ou quarante mille francs.

A vous, mon cher Salvator.

« *Ex imo corde.*

PETRUS. »

P.-S. — Payez mon domestique et congédiez-le. »

Pétrus connaissait Salvator ; il savait qu'à son retour toute chose serait faite comme il le désirait.

En effet, lorsqu'il revint, le sixième jour après son départ, il trouva l'affiche sur la porte et une procession de curieux montant et descendant son escalier.

Cette vue lui serra le cœur.

Il n'eut pas le courage de rentrer dans son atelier. Un petit corridor conduisant directement du palier à sa chambre, il entra dans sa chambre, s'y enferma, s'assit avec un profond soupir, et laissa tomber sa tête dans ses mains.

Pétrus était satisfait de lui-même et fier de la résolution qu'il avait prise ; mais cette résolution, il ne l'avait pas prise sans lutte et sans brisement.

On devine ce qu'il était allé faire là-bas, et quelles étaient les intentions de son retour.

Là-bas, il était allé pour empêcher que la ferme de ce bon et excellent père, ce dernier débris qui restait de la fortune du capitaine, ne sortît de ses mains ; il était allé assurer un abri aux derniers jours de celui à qui il devait le jour. C'était la chose facile à faire, et elle s'était faite sans même que le vieillard s'en doutât : le notaire avait déchiré l'acte factice, et Pétrus avait dit adieu à son père, appelé près du lit de son ami mourant.

Puis il était arrivé à Paris pour accomplir la seconde partie et, disons-le, la partie la plus difficile, et surtout la plus douloureuse de sa résolution. Pétrus s'était décidé à vendre, comme nous l'avons vu, chevaux, voiture, meubles, tableaux, potiches du Japon, bahuts de Flandre, armes et tapis, pour payer ses dettes ; puis, ses dettes payées, à se remettre au travail comme un écolier en loge pour le grand prix de Rome.

Certes, en renonçant à ses folles dépenses, et surtout en employant à ce travail le temps qu'il perdait, non pas même à voir, mais à essayer de voir Régina, Pétrus était bien sûr de ramener sa vie à une meilleure situation comme art et comme argent. Ce serait lui, alors, qui pourrait venir en

aide à son père, et non plus son père qui serait obligé de se dépouiller jusqu'au dernier lambeau pour nourrir le luxe insensé de son fils.

Sans doute, tout cela, c'était la logique, c'était la droiture, c'était la raison ! mais il n'y a rien de si dur et de si difficile à suivre que la raison, la droiture et la logique. Voilà pourquoi, la plupart du temps, on ne les suit pas. En effet, vendre tout ce charmant luxe des yeux, dont on s'était fait une si douce habitude, pour se retrouver entre quatre murailles nues, était-ce donc une chose qui se pût faire de gaieté de cœur ? Non, c'était une situation navrante, et l'on n'en pouvait sortir que par un chagrin poignant.

La pauvreté en elle-même n'effrayait nullement Pétrus. Sobre par nature, économe pour lui, il eût grandement, ou plutôt il avait grandement vécu avec cinq francs par jour. N'eût été Régina, il ne se fût nullement soucié d'être riche. N'avait-il pas dans le cœur les trois grandes richesses de la création : la richesse du talent, de la jeunesse et de l'amour ?

Mais c'était précisément sur son amour, c'est-à-dire sur l'âme de son âme, qu'allait directement et peut-être mortellement peser sa pauvreté.

Hélas ! la femme qui se jetterait au feu pour nous plaire, qui risquerait sa vie et sa réputation pour venir, comme Juliette, donner à son Roméo, attendant sous le balcon du jardin, un nocturne et furtif baiser, cette femme, souvent, ne laisserait pas tomber sa main aristocratique dans une main mal gantée.

Et puis allez donc suivre à pied, dans la boue de la rue, la voiture de la femme que vous aimez ; allez donc attendre son passage à pied sur le revers d'une des allées du Bois, quand vous l'avez croisée, la veille encore, monté sur un magnifique cheval sortant des écuries de Drake ou de Crémieux !

En outre, la pauvreté attriste, elle déteint en quelque sorte sur les visages les plus frais et les plus robustes. Le front du pauvre garde l'empreinte des soucis de la veille et de l'insomnie de la nuit.

C'est naïf, c'est enfantin, c'est ridicule aux yeux du philosophe, ce que nous allons dire, mais cette douloureuse pensée de ne pouvoir désormais arriver dans son coupé ou dans son tilbury à la soirée où Régina était venue, elle, dans sa calèche ; de ne plus pouvoir la croiser à cheval sur les boulevards extérieurs, où il l'avait rencontrée pour la première fois, ou dans des allées du bois de Boulogne, qui la voyaient passer tous les jours, cette pensée, en dépit de tous les philosophes de la terre, remplissait de tristesse le cœur de Pétrus. À la vérité, les philosophes ne comprennent pas l'amour, et la preuve, c'est que, dès qu'ils sont amoureux, ils ne sont plus philosophes.

Comment, ensuite, faire une figure convenable dans les salons du faubourg Saint-Germain, ces salons si épineux aux gentilshommes pauvres, et où il était reçu, lui, Pétrus, à titre non pas d'homme de talent, mais de gentilhomme de vieille noblesse ? Le faubourg Saint-Germain ne pardonne à un gentilhomme d'avoir du talent qu'à la condition qu'il ne vivra pas de son talent.

Sans doute, Pétrus, outre le boulevard où il rencontrait Régina, outre le Bois où il la croisait, pouvait encore parfois la voir chez elle ; mais les rencontres dans le monde étaient le prétexte de ces visites-là, et puis, chez elle, outre que Pétrus ne pouvait la voir fréquemment, il la voyait rarement seule : c'était tantôt M. de la Mothe-Houdan, tantôt la marquise de la Tournelle, Abeille toujours, M. Rappt quelquefois ; M. Rappt, qui le regardait d'un air renfrogné et qui, à chaque rencontre, semblait lui dire du regard : « Je sais que vous êtes mon ennemi mortel ; je sais que vous aimez ma femme ; mais tenez-vous bien, je vous surveille tous les deux. »

— Oui, pardieu ! oui, votre ennemi intime ! oui, votre ennemi mortel, l'ennemi du mal, monsieur Rappt.

Eh bien, tous les bénéfices de la fortune, toutes les jouissances du luxe, tous les avantages de la richesse, Pétrus les avait eus pendant six mois, et, tout à coup, il fallait y renoncer.

Nous le répétons, la situation était navrante.

Ô Pauvreté, Pauvreté ! que de cœurs près d'éclore tu as moissonnés ! que de fleurs de l'âme écloses tu as fait tomber sous ta faux et dispersées au vent ! car, Pauvreté, sombre déesse, tu as le souffle et la faux de la mort !

Il est vrai que Régina n'était pas une femme ordinaire. — Peut-être.

Vous savez ce qui arrive au voyageur perdu dans les catacombes, au voyageur qui, écrasé de fatigue, assis sur une pierre creuse, sur un ancien tombeau, le front couvert de sueur, regarde et écoute avec angoisse s'il ne verra pas une lumière, s'il n'entendra pas un bruit : il entrevoit une lueur, il perçoit un son, il se lève : « Peut-être ! » dit-il.

Il en était ainsi de Pétrus : il venait de voir briller une lueur dans le souterrain sombre.

— Peut-être ! avait-il dit à son tour. Plus de fausse honte ! La première fois que je la verrai, je lui raconterai tout, et mes sottes vanités, et mes richesses d'emprunt. Plus de faux orgueil ! une seule vanité, une seule gloire : travailler pour elle et mettre mes succès à ses pieds. Elle n'est point une femme ordinaire, et *Peut-être*..., peut-être qu'elle m'en aimera mieux.

Ô belle jeunesse, à travers laquelle l'espérance passe comme le rayon de soleil à travers le cristal ! ô charmant oiseau qui chante la douleur quand il ne peut plus chanter la joie !

Sans doute Pétrus se dit-il, à l'appui de cette résolution, beaucoup d'autres choses que nous ne répéterons pas ici. Disons seulement que, tout en causant ainsi avec lui-même, il quitta ses habits de voyage, prit un élégant costume du matin, et se rhabilla à la hâte.

Puis, sans rentrer dans son atelier, où il entendait craquer les bottes et s'entre-choquer le dialogue des visiteurs, il descendit l'escalier, mit la clef de sa chambre chez le concierge, qui, en échange, lui tendit un petit billet que Pétrus, à la première inspection, reconnut pour être de l'écriture de son oncle.

Celui-ci l'invitait à dîner pour le jour même où il serait de retour à Paris. En effet, le général désirait savoir sans doute si la leçon avait profité.

Pétrus chargea le concierge d'aller, à l'instant même, à l'hôtel de Courtenay, annoncer à son oncle qu'il était de retour, et qu'il aurait l'honneur d'aller lui demander de ses nouvelles à six heures précises.

LXVIII

LA CHANSON DE LA JOIE

Nous n'avons dit ni pourquoi s'habillait Pétrus, ni où il allait ; mais le lecteur l'aura déjà deviné.

Pétrus était descendu de sa chambre avec les ailes d'un oiseau. Il avait fait une pose chez le concierge pour ce que nous avons dit ; il avait, par habitude, demandé si l'on avait pour lui d'autres lettres que celles de son oncle, avait machinalement jeté les yeux sur les trois ou quatre lettres qu'on lui avait présentées, et, ne trouvant sur aucune d'elles l'écriture qu'il cherchait, il les avait repoussées, avait pris dans sa poche une petite lettre à l'écriture fine, à l'enveloppe délicate et parfumée, l'avait approchée de ses lèvres, et avait enjambé le seuil de la porte.

C'était la lettre de Régina reçue à Saint-Malo.

Les deux jeunes gens s'écrivaient tous les jours : les lettres de Pétrus étaient adressées à la bonne Manon, les lettres de Régina étaient adressées à Pétrus lui-même.

Régina avait puisé dans sa position exceptionnelle une certaine force qui adoucissait la séparation des deux jeunes gens.

Cependant, Pétrus avait été le premier à lui dire de ne pas lui écrire pendant son absence : une lettre égarée, une lettre volée les perdait tous les deux.

Le jeune homme enfermait les lettres de Régina dans une espèce de petit coffre-fort en fer admirablement travaillé, et qui était lui-même scellé dans un bahut.

Il va sans dire que le bahut était excepté de la vente qui devait avoir lieu : ce bahut était sacré. Pétrus, avec cette religion de l'amour que l'on a pour certains objets, lorsqu'on aime véritablement, eût regardé comme un sacrilège de le vendre.

Si l'homme restait de vingt ans à cinquante dans le même appartement, meublé des mêmes meubles, il pourrait, avec ces meubles, refaire dans les moindres détails, l'histoire de sa vie ; par malheur, l'homme éprouve de temps en temps la nécessité de changer d'appartement, et le besoin de renouveler son mobilier.

Disons que la clef du coffre en question ne quittait jamais Pétrus : il la portait à son cou, suspendue avec une chaîne d'or ; puis le serrurier qui l'avait réparée avait affirmé à Pétrus que le plus habile *rossignoliste* perdrait son temps à la crocheter.

Pétrus n'avait donc aucune inquiétude de ce côté.

Seulement, comme les rois de France attendent sur les marches du caveau de Saint-Denis que leur successeur vienne les remplacer, une lettre de Régina attendait toujours, sur le cœur de Pétrus, qu'une autre lettre vînt prendre sa place. Alors, l'ancienne lettre allait rejoindre ses sœurs dans le coffre de fer, qui, lorsque Pétrus était à Paris, s'ouvrait régulièrement chaque jour pour recevoir un nouveau dépôt, c'est-à-dire la lettre reçue la veille.

La lettre baisée et remise dans sa poche, Pétrus sauta lestement par-dessus le seuil de la porte et s'élança dans la rue Notre-Dame-des-Champs ; puis, par la rue de Chevreuse, il gagna le boulevard extérieur.

Avons-nous besoin maintenant d'indiquer le but de sa course ?

Pétrus, lancé du même pas gymnastique, suivit le boulevard des Invalides, et ne s'arrêta que quelques pas avant d'arriver à la grille derrière laquelle était situé l'hôtel du maréchal de Lamothe-Houdan.

Après avoir inspecté le boulevard, et s'être assuré qu'il était désert ou à peu près, Pétrus se hasarda à passer devant la grille.

Il ne vit rien, et il ne lui parut pas qu'il eût été vu ; aussi revint-il sur ses pas, et, s'accoudant à un énorme tilleul, leva-t-il les yeux sur les fenêtres de Régina.

Hélas ! le soleil dardait en plein dans les fenêtres et les persiennes étaient fermées ; mais il était bien sûr que, avant que le soir fût venu, l'une ou l'autre de ces persiennes se soulèverait et laisserait voir la blanche amie dont il était séparé depuis une éternité.

Cependant, le flot des réflexions vint battre son esprit.

Que faisait-elle en ce moment ? était-elle chez elle ? pensait-elle à lui juste à cette heure où il était près d'elle ?

Si désert que soit d'ordinaire le boulevard des Invalides, il y passe de temps en temps un voyageur égaré.

Un de ces voyageurs vint du côté de Pétrus.

Pétrus quitta son arbre et se mit en mouvement.

Il connaissait depuis longtemps les marches et les contremarches qu'il fallait faire pour dérouter les regards des passants ou les inquisitions des voisins.

Il reprit son pas gymnastique, croisa le voyageur, marchant avec la rapidité d'un homme extraordinairement affairé et ayant hâte d'arriver le plus tôt possible au but de sa course.

Quelquefois il était impossible à Régina de se montrer tout à fait, et de se livrer à cette télégraphie expressive inventée par les amants longtemps avant que les gouvernements eussent eu l'idée d'en faire un moyen de correspondance politique ; mais, alors, elle se doutait bien que Pétrus était là ; elle laissait flotter un bout d'écharpe, passer une boucle de cheveux ; elle laissait tomber ou son éventail ou son mouchoir par les interstices de la jalousie, — quelquefois une fleur.

Oh ! Pétrus était bien heureux quand c'était une fleur ; car cela voulait dire : « Reviens ce soir, cher Pétrus ! j'ai l'espoir que nous pourrons nous voir quelques instants. »

D'autres fois, il n'apercevait ni écharpe, ni cheveux, ni mouchoir, ni éventail, ni fleur ; mais, sans voir Régina, il parvenait à entendre sa voix : c'était un ordre qu'elle donnait à quelque domestique ; c'était le bruit d'un baiser qui retentissait sur le front de la petite Abeille et qui avait son écho — écho délicieux — dans le cœur du jeune homme.

Mais les meilleures heures de Pétrus étaient les heures du soir et les heures de la nuit, même quand il n'avait pas l'espérance de voir Régina.

Que la jeune femme eût ou non laissé tomber cette fleur qui, en tombant, indiquait un rendez-vous, dès que l'obscurité était venue, Pétrus allait s'adosser à son arbre. Il avait son arbre de prédilection, d'où il voyait mieux, où il était moins vu.

Là, les yeux vaguement fixés sur toute la façade de la maison, il se perdait en de délicieuses rêveries, en de ravissantes contemplations. — Régina ne soupçonnait même pas sa présence ; car, bien certainement, si elle eût cru que Pétrus était là, elle eût trouvé moyen d'ouvrir sa fenêtre et de lui envoyer, sur le rayon de la lune, ou le scintillement d'une étoile, le baiser qu'il avait si bien mérité.

Mais non, ces nuits-là où rien ne lui était promis, Pétrus ne demandait pas même un baiser, pas même un mot, pas même un regard.

Puis, quand il la revoyait, il se gardait bien de lui dire : « Toutes mes heures de songe, ô ma bien-aimée Régina ! je viens les passer près de vous. » Non ; il eût craint d'éveiller dans le cœur de la jeune femme les tendresses assoupies pendant son chaste sommeil.

Il gardait donc pour lui le doux secret de ces promenades nocturnes, heureux de sa veille à l'heure où Régina dormait, à la façon dont sont heureuses les mères pendant le sommeil de leur enfant.

Dieu seul sait, et Dieu seul pourrait dire les joies sans mélange — car la pauvre langue humaine est bien pauvre pour exprimer les félicités intimes — Dieu seul pourrait dire les joies sans mélange, les pures émotions qui caressent les cœurs de vingt-cinq ans pendant ces heures de rêveries silencieuses et de contemplations muettes passées sous les fenêtres d'une femme bien-aimée. Alors le ciel, l'air, la terre, appartiennent à l'amant ; non seulement le monde qu'il foule aux pieds, mais tous les mondes qui roulent au-dessus de sa tête sont à lui. Dégagée des haillons de la matière, son âme, comme une blanche étoile, rayonne dans un pur éther entre les hommes et Dieu.

Mais, il faut le dire, le temps est court pendant lequel les anges prêtent leurs ailes blanches à l'âme amoureuse, et il vient trop vite un moment où, si elle se hasarde à reprendre son vol, le poids du corps, appesanti par les années, la fait retomber brisée sur la terre.

Il va sans dire que Pétrus, chassé par son passant, était revenu dès que le passant avait été passé.

Son âme planait au ciel avec des ailes d'anges.

Et, cependant, pas le moindre mouvement ne faisait osciller les persiennes rigides. Les secondes, les minutes, les heures s'écoulaient : sans doute, Pétrus était venu trop tard, Régina était partie.

Mais n'importe ! présente ou absente, Pétrus lui parlait : il lui racontait la longue élégie de ses malheurs. Comment ! insensé qu'il était, il avait cru que, pour lui plaire, il fallait paraître autre chose que ce qu'il était, afficher le luxe de la richesse, et non le luxe du génie : et, dans son imagination, Régina riait, l'écoutait, haussait les épaules, l'appelait enfant ! passait sa main fine et blanche dans les boucles fauves de ses cheveux, le regardait avec ses beaux yeux étincelants, lui disait : « Encore ! encore ! » de sorte que lui, se raillant lui-même, racontait tout, jusqu'à la visite de son père, jusqu'à l'histoire de la ferme ; et Régina ne riait plus, ne raillait plus ; Régina pleurait, et elle lui disait, tout en pleurant : « Travaille, mon Pétrus, et sois un homme de génie. Je regarderai, je te le promets, la main qui tient le pinceau et non le gant qui couvrira cette main. Travaille, et, ne te rencontrant point au Bois sur ton arabe gris pommelé, à la queue et à la crinière noires, qui a l'œil et les pieds de la gazelle, qu'il semble destiné à poursuivre, je me dirai : Mon Van Dyck travaille et prépare sa moisson de gloire pour l'exposition prochaine. Travaille, mon Pétrus bien-aimé, et sois un homme de génie ! »

Et Pétrus en était là de ses rêveries, quand il entendit le bruit d'une voiture qui venait du côté des Invalides.

Il se retourna : c'était Régina qui rentrait avec la marquise de la Tournelle et le maréchal de Lamothe-Houdan.

Pétrus s'éloigna une seconde fois d'arbre en arbre, de façon, s'il était vu, à n'être reconnu que de Régina.

Encore n'osa-t-il tourner la tête.

Il entendit le bruit criard de la grille qui s'ouvrait et se refermait, le cri de la clef colossale tournant dans la serrure.

Seulement alors, il se retourna : la calèche était rentrée.

Cinq heures et demie sonnaient aux Invalides.

On dînait chez son oncle à six heures précises : il avait encore vingt minutes à peu près.

Il ne perdit pas de temps et alla se remettre en observation.

Mais il se disait à lui-même que Régina pourrait ainsi, aussitôt rentrée, monter à sa chambre et se mettre à sa persienne ; il lui fallait quelques minutes, une occasion, un prétexte. L'avait-elle même vu ? On se rappelle que Pétrus n'avait point osé tourner la tête.

Les trois quarts sonnèrent à l'horloge des Invalides.

Comme vibrait encore dans l'air le dernier frémissement du timbre, la persienne s'écarta et donna passage d'abord à la blonde tête d'Abeille.

Mais Abeille était toujours le précurseur de Régina, comme saint Jean de Jésus : derrière et au-dessus de la tête de l'enfant se montra celle de la jeune femme.

Son premier regard dit à Pétrus qu'elle savait qu'il était là.

Depuis combien de temps y était-il ? Voilà ce que Pétrus avait complètement oublié, voilà ce qu'il n'aurait pas su dire.

Quant à Régina, elle disait bien clairement des yeux : « Ce n'est pas ma faute, on m'a emmenée ; je ne voulais pas sortir, je savais que tu viendrais, je t'attendais. Pardonne-moi, je n'ai pas pu venir plus tôt ; mais me voilà... »

Puis Régina souriait comme pour dire encore : « Sois tranquille, mon bien-aimé, je te tiendrai compte du temps que tu as perdu à m'attendre, je te garde une surprise. »

Pétrus joignit les mains.

Quelle était cette surprise ?

Régina souriait toujours.

Pétrus ne songeait plus que le temps s'écoulait, que son oncle l'attendait à dîner et que son oncle, comme Louis XIV, entrait en fureur quand il avait failli attendre.

Enfin, Régina prit une rose qui s'estompait au milieu des cheveux blonds de la petite Abeille ; elle leva la rose à la hauteur de ses lèvres, la laissa tomber en jetant un baiser au vent, et referma la persienne.

Pétrus poussa un cri de joie : il reverrait Régina pendant la nuit !

Puis, la persienne fermée, des millions de baisers rendus en échange du baiser envoyé, il songea à son oncle, tira sa montre, et regarda l'heure.

Il était six heures moins cinq minutes !

Pétrus s'élança dans la rue Plumet, bondissant comme un daim à son premier lancer.

Pour un coureur de profession, il y avait dix minutes de chemin de l'hôtel de Lamothe-Houdan à l'hôtel Courtenay : Pétrus n'en mit que sept.

Le général Herbel avait eu la courtoisie d'attendre son neveu deux minutes ; mais, de guerre lasse, il venait de se

mettre à table quand retentirent les deux coups de cloche annonçant que le convive attardé arrivait.

Le général avait à moitié mangé sa bisque aux écrevisses.

A l'aspect du retardataire, ses sourcils se froncèrent démesurément, et d'une façon si olympienne, que l'Autrichien Franz qui aimait fort Pétrus, fit tout bas, dans sa langue maternelle, une prière à son intention.

Mais le visage du général reprit sa sérénité ordinaire à l'aspect pitoyable de son neveu.



Il avait son arbre de prédilection.

Pétrus ruisselait de sueur.

— Par ma foi, dit le général, tu aurais bien dû rester un instant à égoutter dans l'antichambre, garçon ; tu vas tremper ta chaise.

Pétrus accepta gaiement la boutade de son oncle.

Le général pouvait vomir contre lui toutes les flammes de l'enfer ; Pétrus avait le paradis dans le cœur.

Il prit la main de son oncle, la baisa et alla s'asseoir en face de lui.

LXIX

PRINTEMPS, JEUNESSE DE L'ANNÉE ! JEUNESSE, PRINTEMPS DE LA VIE !

A neuf heures, Pétrus quittait son oncle et reprenait le chemin de la rue Notre-Dame-des-Champs.

Avant de rentrer chez lui, il leva la tête vers son pauvre atelier, qui, dans cinq jours, allait être si complètement dévasté, et il y vit de la lumière.

— Jean Robert ou Ludovic ! murmura-t-il.

Et il passa en faisant de la tête au concierge un signe qui équivalait à ces mots : « Je ne prends pas la clef puisqu'on m'attend. »

Le jeune homme ne se trompait point : c'était Jean Robert qui l'attendait.

A peine Pétrus eut-il paru sur le seuil, que Jean Robert s'élança dans ses bras et s'écria :

— Succès, mon cher Pétrus ! succès !

— Quel succès ? demanda Pétrus.

— Quand je dis succès, continua Robert, je devrais dire enthousiasme.

— De quoi me parles-tu ? voyons, demanda Pétrus en souriant ; car enfin, s'il y a succès, je veux y applaudir ; s'il y a enthousiasme, je veux le partager.

— Comment, quel succès ? comment, quel enthousiasme ? Tu as donc oublié que je lisais ce matin aux acteurs de la Porte-Saint-Martin ?

— Je ne l'ai point oublié, je ne le savais pas. Ainsi donc, succès d'enthousiasme ?

— Immense, mon ami ! ils sont tous comme des fous. Au second acte, Dante s'est levé et est venu me serrer la main ; au troisième, Béatrix m'a embrassé, — tu sais que c'est Dorval qui joue Béatrix ; — enfin, quand la lecture a été terminée, tout le monde, acteurs, directeur, régisseur, souffleur, tout le monde m'a sauté au cou.

— Bravo, mon bien cher !

— Et je t'apportais ma part de contentement.

— Merci, ton succès m'enchante plus qu'il ne m'étonne. Nous te l'avions prédit, Ludovic et moi.

Et Pétrus poussa un soupir.

En rentrant dans son atelier qu'il n'avait pas revu, en se trouvant en face de tous ces objets d'art et de fantaisie réunis avec tant de peine, Pétrus avait pensé qu'il allait quitter tout cela, et c'était ce soupir sans mélange de Jean Robert lui avait arraché du fond de la poitrine.

— Ah çà, dit Jean Robert, tu nous reviens de Saint-Malo bien triste, cher ami, et c'est moi qui, à mon tour, te demanderai : Qu'as-tu ?

— Et c'est moi qui te dirai à mon tour : Tu as donc oublié ?

— Quoi ?

— Eh bien, en revoyant tous ces objets, tous ces bric-à-brac, tous ces bahuts, tous ces meubles que je vais quitter, je t'avoue que le courage me manque et que mon cœur saigne.

— Tu vas quitter tout cela, dis-tu ?

— Sans doute.

— Tu veux donc louer ton appartement en garni, ou tu veux donc faire un voyage ?

— Comment, tu ne sais pas ?

— Quoi ?

— Salvator ne t'a pas dit ?

— Non.

— Alors, c'est bien ; causons de ta pièce.

— Non, pardieu ! causons de ton soupir. Il ne sera pas dit que je serai gai quand tu seras triste.

— Mon cher ami, je fais vendre tout cela.

— Comment, tu fais vendre tout cela ?

— Oui.

— Tu vends tes meubles ?

— Cher, si c'étaient mes meubles, je ne les vendrais pas.

— Explique-toi.

— Ils ne seront à moi que quand je les aurais payés, et je les vends pour les payer.

— Je comprends.

— Non, tu ne comprends pas.

— Alors, dis.

— C'est qu'en vérité je suis honteux de mettre mon meilleur ami au courant de mes faiblesses.

— Allons donc ! va toujours, va.

— Eh bien, mon cher, j'étais tout simplement en train de ruiner mon père.

— Toi ?

— Oui, mon brave et digne père. Je me suis arrêté à temps, mon ami ; dans un mois, il eût été trop tard.

— Pétrus, mon cher ami, j'ai dans mon tiroir trois billets signés *Gavet*, une des signatures non seulement les plus lisibles, mais encore les plus estimables que je connaisse ; il va sans dire qu'ils sont à ta disposition.

Pétrus haussa les épaules et, pressant la main de son ami :

— Et ton voyage ? lui demanda-t-il.

— D'abord, cher Pétrus, je voyagerais trop tristement te sachant triste ; puis, j'ai mes répétitions, ma représentation.

— Puis encore autre chose, dit Pétrus en souriant.

— Quoi, autre chose ? demanda Jean Robert.

— Est-ce que c'est fini, rue Laffitte ?

— Ah ! grand Dieu ! pourquoi serait-ce fini ? C'est comme si je te demandais : Est-ce fini, boulevard des Invalides ?

— Chut, Jean !

— Mais tu m'y fais penser : tu refuses mes pauvres trois mille francs parce que tu ne saurais qu'en faire.

— Mon cher, ce n'est point pour cela, quoique tu aies raison sur un point ; c'est que mille écus seraient une somme insuffisante.

— Eh bien, écoute : arrose tout, mais avec mes mille écus, les plus altérés ; puis, pour attendre ma représentation, le lendemain de la représentation, on ira trouver Porcher, et l'on aura dix mille francs, quinze mille francs, s'il les faut absolument, sans un sou d'intérêt.

— Qu'est-ce que Porcher, mon ami ?

— Un homme antique, le *rara avis* de Juvénal, le père nourricier des hommes de lettres, le véritable ministre des beaux-arts chargé par la Providence de donner des encouragements des génies au génie. Veux-tu que j'aille lui dire que tu fais une pièce avec moi ? il te prêtera dix mille francs là-dessus.

— Tu es fou ! est-ce que je fais des pièces ?

— Tu n'es pas si bête, je sais cela ; mais je la ferai tout seul.

— Oui, et je partagerai.

— Bon ! tu me rendras cela quand tu pourras.

— Merci, mon cher ; le *quand tu pourras* viendrait trop tard, si jamais il venait.

— Oui, je comprends : tu préfères trouver un juif de la tribu de Lévi ; on n'a point de remords de les faire attendre, car là, ils se rattrapent toujours.

— Pas plus un juif qu'un autre, mon ami.

— Diable, diable, diable ! Eh bien, voilà où l'on voit que l'art a ses limites. Comment ! on est auteur dramatique, on a pour état de créer des incidents et d'en sortir, d'embrouiller des situations et de les dénouer ; on a la prétention de faire la comédie comme Beaumarchais, la tragédie comme Corneille, le drame comme Shakspeare, et l'on reste là, empêtré dans la laine de son mouton comme le corbeau qui veut imiter l'aigle ; comment ! on doit vingt-cinq ou trente pauvres mille francs peut-être, on a dans les mains, on a dans la tête, on a dans le cœur de quoi les payer un jour, mais, provisoirement, on ne sait à quel saint se vouer ni que faire !

— Travailler ! dit au fond de l'atelier une voix douce et sonore.

À ce seul mot, on devine quel était le bon génie qui venait ainsi au secours d'un ami indécis et d'un auteur dramatique embarrassé.

C'était Salvator.

Les deux amis tournèrent la tête en même temps, avec un sentiment, Jean Robert de joie, Pétrus de reconnaissance. Tous deux tendirent la main au nouvel arrivant.

— Bonsoir, mes maîtres ! dit-il ; il paraît que nous en étions sur la grande question humaine : « Est-il permis de vivre sans travailler ? »

— Justement, dit Pétrus ; et à un travailleur acharné, à Jean Robert, qui, à vingt-six ans, a fait plus que beaucoup d'académiciens à quarante, je répondais : « Non, cent fois non, cher ami, non ! »

— Comment ! notre poète vantait la paresse ?

— Faites-vous recevoir du Caveau, mon cher ; vous ferez une chanson tous les mois, tous les trimestres, et même tous les ans, et l'on ne vous en demandera pas davantage.

— Non ; il m'offrait tout simplement sa bourse.

— N'acceptez pas, Pétrus ; si vous deviez accepter ce service de la part d'un ami, j'eusse réclamé la préférence.

— Je n'accepterais de personne, ami, dit Pétrus.

— J'en suis sûr, répondit Salvator, et voilà pourquoi, sachant que vous n'accepteriez pas, voilà pourquoi je n'ai pas offert.

— Enfin, dit Jean Robert s'adressant à Salvator, votre avis est donc que nous vendions ?

— Sans hésiter, répondit Salvator.

— Vendons donc, dit résolument Pétrus.

— Vendons, dit Jean Robert avec un soupir.

— Vendons, dit Salvator.

— Vendons, dit une quatrième voix s'éveillant comme un écho au fond de l'atelier.

— Ludovic ! dirent les trois amis.

— Nous sommes donc en train de vendre ? demanda le jeune docteur en s'avançant les deux mains ouvertes et le sourire sur les lèvres.

— Oui.

— Et quoi ? — peut-on savoir ?

— Notre cœur, sceptique ! dit Jean Robert.

— Ah ! ma foi, vendez le vôtre si vous voulez, dit Ludovic ; quant au mien, je le retire de la montre : il a trouvé son enchère.

Puis, sans s'occuper davantage de la vente en question, les quatre amis se mirent à parler art, littérature, politique, pendant que la bouilloire chantait devant le feu, et qu'eux-mêmes préparaient une tasse de thé.

Le thé n'est bon — consignez bien cet axiome fort important pour les amateurs — le thé n'est bon que quand on le prépare soi-même.

Chacun resta jusqu'à minuit.

Mais, au timbre de minuit, chacun se leva comme touché par un fil électrique.

— Minuit, dit Jean Robert, il faut que je rentre.

— Minuit, dit Ludovic, il faut que je rentre.

— Minuit, dit Salvator, il faut que je sorte.

— Et moi aussi, dit Pétrus.

Salvator lui tendit la main.

— Il n'y a que nous deux qui ayons dit la vérité, mon cher Pétrus, dit le commissionnaire.

Jean Robert et Ludovic se mirent à rire.

Tous quatre descendirent joyeusement.

À la porte, ils s'arrêtèrent.

— Maintenant, dit Salvator, voulez-vous que je vous dise à tous trois où vous allez ?

— Oui, répondirent les trois jeunes gens.

— Vous, Jean Robert, vous allez rue Laffitte.

Jean Robert fit un pas en arrière.

— À un autre, dit-il en riant.

— Vous, Ludovic, voulez-vous que je vous dise où vous allez ?

— Dites.

— Rue d'Ulm.

— J'en tiens, dit Ludovic en se reculant.

— Et vous, Pétrus ?

— Oh ! moi...

— Boulevard des Invalides. — Seulement, Pétrus, du courage !

— J'en aurai, dit Pétrus en serrant la main de Salvator.

— Et vous, dit Jean Robert, où allez-vous ? Vous com-

prenez, cher ami, que vous ne pouvez pas emporter nos trois secrets tout entiers sans que nous emportions chacun un morceau du vôtre.

— Moi ? dit Salvator d'un air sérieux.

— Oui, vous.

— Je vais tâcher de sauver M. Sarranti, que l'on exécute dans huit jours.

Et chacun tira de son côté.

Mais les trois jeunes gens s'éloignèrent pensifs.

Combien il était plus grand qu'eux, ce mystérieux ouvrier qui faisait obscurément une si grande œuvre, et qui, tandis que chacun d'eux n'aimait qu'une femme, aimait, lui, l'humanité tout entière !

Il est vrai qu'il aimait Fragola, et que Fragola l'aimait.

LXX

RUE LAFFITTE

Suivons chacun de nos héros ; ce sera peut-être le moyen de faire faire à notre histoire quelques pas en avant.

Selon l'ordre hiérarchique, nous commencerons par Jean Robert.

Il y a loin de la rue de l'Ouest à la rue Laffitte : aussi Jean Robert prit-il, rue de Vaugirard, un cabriolet qu'il rencontra s'en retournant à vide à la barrière du Maine ; puis il traversa tout Paris à peu près. Vers la fin de 1827, Paris finissait à la Nouvelle-Athènes, et la Nouvelle-Athènes commençait rue Saint-Lazare.

Au tiers de la rue, Jean Robert fit arrêter le cocher.

Le cocher lui avait inutilement demandé le numéro.

— Je vous arrêterai, avait répondu Jean Robert.

Le quart après minuit sonnait à l'église Notre-Dame-de-Lorette quand l'on venait d'achever.

Jean Robert paya son cocher en poète satisfait et en amoureux content, puis il se glissa contre les murailles, enveloppé dans son manteau. — A cette époque, les jeunes gens, comme ces portraits-frontispices de Byron, de Chateaubriand et de M. d'Arlincourt, portaient encore des manteaux.

Arrivé au numéro 24, Jean Robert s'arrêta.

La rue était déserte ; il tira, près de la sonnette visible, un petit bouton presque invisible et attendit.

Le concierge ne tira point le cordon, mais vint ouvrir lui-même.

— Nathalie ? dit à demi-voix Jean Robert en glissant une pièce d'or dans la main de l'aristocrate concierge pour l'indemniser de son dérangement nocturne.

Le concierge fit un signe d'intelligence, rentra avec Jean Robert dans la loge, et ouvrit une porte qui donnait sur un escalier de service.

Jean Robert s'y élança.

Le concierge ferma la porte derrière lui.

Puis, regardant la pièce d'or :

— Peste ! dit-il, mademoiselle Nathalie m'a l'air d'avoir fait là une bonne affaire ; cela ne m'étonne plus qu'elle soit si élégante.

Quant à Jean Robert, il monta l'escalier avec une rapidité indiquant à la fois sa connaissance des localités, et son désir d'arriver au troisième étage, qui semblait être le but de son excursion nocturne.

Cela était d'autant plus probable qu'une figure, à moitié perdue dans l'obscurité, paraissait attendre son arrivée.

— C'est toi, Nathalie ? dit le jeune homme.

— Oui, monsieur, répondit une soubrette dont la tenue irréprochable justifiait pleinement ce que venait d'en dire le concierge.

— Ta maîtresse ?

— Elle est prévenue.

— Pourra-t-elle me recevoir ?

— Je l'espère.

— Informe-toi, Nathalie, informe-toi.

— Monsieur veut-il, en attendant, entrer dans le pigeonnier ? demanda en souriant la moderne Marton.

— Où tu voudras, Nathalie, où tu voudras, mon enfant, pourvu que, où je rentrerai, je ne reste pas longtemps seul.

— Oh ! quant à cela, soyez tranquille, vous pouvez vous vanter qu'on vous aime.

— Vrai, Nathalie, on m'aime ?

— Dame ! vous le méritez bien aussi.

— Flatteuse !

— Un homme dont on parle dans les journaux !

— Eh bien, mais est-ce qu'on ne parle pas aussi de M. de Marande dans les journaux ?

— Oui ; mais, lui, ce n'est pas la même chose.

— Bon !

— Ce n'est pas un poète.

— Non ; mais en revanche, c'est un banquier. Ah ! Nathalie, entre un banquier et un poète, crois-moi, il y a peu de femmes qui choisiraient le poète.

— Cependant, ma maîtresse...

— Ta maîtresse, Nathalie, n'est point une femme, c'est un ange.

— Et moi, que suis-je ?

— Une abominable bavarde, qui me fait perdre tout mon temps.

— Entrez, dit la soubrette ; on va tâcher de rattraper le temps perdu.

Et elle poussa Jean Robert dans ce que le jeune homme appelait *le pigeonnier*.

C'était une charmante petite pièce toute tendue en perse, ainsi que le cabinet de toilette qui y attenait ; les sofas, les coussins, les rideaux, le lit, tout était en perse. Une veilleuse suspendue au plafond dans une lampe de verre de Bohême rose, éclairait cette petite tente, qui semblait celle que les sylphes et les ondins dressent pour la reine des fées, lorsque celle-ci voyage dans ses États.

Et, en effet, lorsque madame de Marande ne pouvait pas recevoir Jean Robert chez elle, c'était là qu'elle venait passer une heure avec lui ; elle avait fait arranger cette petite pièce elle-même et à son goût, dans ce but et à cette intention.

Seulement, comme elle était située sous les tuiles, la jeune femme, ainsi que Jean Robert, l'appelait *le pigeonnier*.

Et la petite pièce méritait son titre, non seulement parce qu'elle était située au troisième étage, mais aussi parce qu'on s'y aimait tendrement.

Tout le monde, excepté madame de Marande, Jean Robert, Nathalie et le tapissier qui l'avait arrangée, ignorait l'existence de cette coque de papillon.

C'était là qu'étaient renfermés, cachés dans cette cachette, tous ces mille souvenirs qui font la richesse des amours réels : les boucles de cheveux coupées, les rubans tombés des cheveux et portés sur le cœur, les bouquets de violettes de Parme fanés, et jusqu'aux cailloux veinés ramassés sur les plages marines où les deux amants s'étaient rencontrés pour la première fois et avaient erré ensemble ; c'était là qu'étaient enfermées, — bien le plus précieux de tous ! — ces lettres à l'aide desquelles, depuis le premier jour où ils s'étaient dit qu'ils s'aimaient, ils pouvaient remonter le cours de leur vie flot par flot, arbre par arbre, fleur par fleur ; ces lettres que l'on ne peut pas s'empêcher d'écrire, qui sont presque toujours une catastrophe dans les amours, et que, néanmoins, l'on n'a pas le courage de brûler ; et cependant on pourrait les brûler et en garder les cendres ; mais les cendres, c'est l'image de la mort et l'emblème du néant.

Il y avait là, sur la cheminée, le petit portefeuille où tous deux avaient écrit une même date, celle du 7 mars ; il y avait, aux deux côtés de la glace de cette cheminée, deux petits tableaux de fleurs peints par madame de Marande, du temps qu'elle était encore jeune fille ; il y avait, relique étrange à laquelle, avec la superstition des poètes, Jean Robert avait la foi la plus complète, — il y avait, suspendu à la glace de la cheminée, le chapelet d'ivoire avec lequel Lydie avait fait sa première communion ; il y avait tout ce qui, dans une chambre destinée non seulement à la réunion et au bonheur, mais aussi à l'attente et à la rêverie, il y avait tout ce qui peut faire supporter l'attente, tout ce qui peut doubler le bonheur.

Au reste, il va sans dire que ce n'était jamais que Jean Robert qui attendait.

D'abord, il s'était complètement refusé à user de cette chambre, empruntée à l'hôtel de M. de Marande. Il avait, avec un sentiment de délicatesse partant de certaines âmes d'élite, exprimé cette répugnance à Lydie.

Mais Lydie lui avait répondu :

— Rapportez-vous-en à moi, mon ami, et ne cherchez point à être plus délicat que je ne suis délicate moi-même ; ce que je vous propose, croyez-moi, je puis vous le proposer : *c'est mon droit.*

Et Jean Robert avait voulu se faire donner des explications sur *ce droit* ; mais Lydie l'avait arrêté tout court.

— Rapportez-vous-en à ma susceptibilité, avait-elle dit ; mais ne m'en demandez pas davantage, car vous me demandez de vous révéler un secret qui n'est pas le mien.

Et Jean Robert, qui, au bout du compte, était amoureux comme un fou, avait fermé les yeux, et s'était laissé conduire par la main dans le petit pigeonnier de la rue Laffitte.

C'était là qu'il avait passé les plus douces heures de sa vie.

Là, nous l'avons dit, tout était doux, même l'attente.

Cette nuit comme les autres, il était dans cette disposition d'esprit et de cœur, pleine de charme et de tendresse, attendant la délicieuse créature qu'il adorait. Il baisait avec la religion du cœur le chapelet d'ivoire qui avait reposé sur le cou de Lydie enfant, quand il entendit le frôlement d'un peignoir et le pas de quelqu'un qui s'approchait.

Il reconnut ces deux bruits, et, sans lever ses lèvres du chapelet, il se contenta de se tourner à demi vers la porte.

Le baiser, commencé sur l'ivoire, s'acheva sur le front frissonnant de la jeune femme.

— Me suis-je fait attendre? demanda-t-elle en souriant.

— Le temps que se serait fait attendre un oiseau, dit Jean Robert ; mais, vous le savez, la douleur, chère Lydie, se mesure non point par sa durée, mais par son intensité.

— Et le bonheur?

— Oh! le bonheur ne se mesure pas, lui.

— Voilà donc pourquoi il dure moins longtemps que la douleur? Allons, venez, monsieur le poète! on a des compliments à vous faire.

— Eh bien, mais... demanda Jean Robert, qui éprouvait pour descendre chez madame de Marande la même répugnance qu'il avait éprouvée d'abord à monter au pigeonnier, — pourquoi pas ici?

— Parce que j'ai voulu que, pour vous, la journée finît comme elle avait commencé : entre vos deux adorations, les fleurs et les parfums.

— O ma belle Lydie! dit le jeune homme en regardant amoureusement la jeune femme, n'êtes-vous donc pas un parfum et une fleur? et, pour trouver mes deux adorations, comme vous dites, ai-je donc besoin d'aller autre part qu'où vous êtes?

— Vous avez besoin de m'obéir, en tout point ; or, ce soir, j'ai décidé que ce serait chez moi qu'on vous couronnerait de lauriers, poète. Venez! [illegible] pas de couronne.

Jean Robert dégagea doucement sa main de la main de la belle magicienne et il s'en alla à la fenêtre, dont il tira doucement le rideau.

— Mais, dit-il, M. de Marande est chez lui?

— Est-il chez lui? demanda insoucieusement Lydie.

— Parfaitement, dit Jean Robert.

— Ah! fit la jeune femme.

— Eh bien?

— Eh bien, je vous attends... Ah! vous ne venez pas comme un oiseau, vous, et il ne suffit pas de vous faire signe.

— Lydie, parfois, je vous jure que vous m'effrayez.

— Pourquoi?

— Parce que je ne vous comprends plus.

— Oui, n'est-ce pas? et que vous vous dites : « Mais, en vérité, cette petite madame de Marande est donc?... »

— N'achevez pas, Lydie ; je sais que vous êtes non seulement une adorable femme, mais encore un cœur honnête, une âme délicate.

— Seulement, vous doutez... Monsieur Jean Robert, voulez-vous, oui ou non, me suivre dans mon appartement? *C'est mon droit* de vous y conduire.

— Et *ce droit*, c'est un secret qui ne vous appartient pas?

— Non.

— Heureusement que, comme tout secret, il est permis de le deviner.

— Pourvu que je ne vous y aide en aucune façon, ma conscience est en repos. Cherchez.

— Je crois que j'ai trouvé, Lydie.

— Bah! fit la jeune femme en ouvrant ses grands yeux, où il y avait encore plus de [illegible] que d'étonnement.

— Oui.

— Eh bien, voyons.

— Si j'ai rencontré, pas [illegible] me direz-vous. C'est cela?

— Allez toujours.

— Eh bien, j'ai rencontré hier votre mari dans l'allée qui conduit à la Muette.

— A cheval ou en voiture?

— A cheval.

— Seul?

— Dois-je vous répondre franchement?

— Oh! faites, cher ; je ne suis pas jalouse.

Et madame de Marande jeta hors de ses lèvres cette affirmation avec tant de franchise, qu'il était facile de voir qu'elle disait toute la vérité.

— Eh bien, non, il n'était pas seul : il servait de cavalier à une charmante amazone.

— Ah! vraiment!

— Est-ce que je vous apprends quelque chose de nouveau?

— Non ; mais je ne vois pas venir le secret dans tout cela.

— Eh bien, alors, j'ai pensé que, puisque M. de Marande ne se faisait pas scrupule d'aller au bois avec une autre que sa femme, de là, le droit que vous vous croyez.

— Je ne vous ai pas dit que *je me croyais un droit*, je vous ai dit que *je l'avais*.

— Je n'ai donc pas deviné?

— Non.

— Maintenant, Lydie, laissez-moi vous faire une question.

— Faites.

— Y répondrez-vous?

— C'est selon.

— Comment se fait-il que M. de Marande, ayant pour femme une adorable créature comme vous, au lieu d'être l'amant de toutes femmes...

— Eh bien?

— Ne soit pas le mari de la sienne?

— Voilà justement le secret que je ne puis pas vous dire, cher poète.

— Pourquoi?

— Je vous le répète, parce que ce n'est point mon secret.

— Mais le secret de qui est-ce donc?

— C'est le secret de M. de Marande... Venez!

Et Jean Robert, ne trouvant plus d'objections à faire, se laissa guider par sa belle Ariane à travers les détours du labyrinthe de l'hôtel de la rue Laffitte.

— Allons, murmura-t-il en la suivant, il paraît que, dans ce labyrinthe-là, au moins, il n'y a pas de Minotaure!

LXXI

RUE D'ULM

L'appartement de madame de Marande était, on le sait déjà, au premier étage du corps de logis formant l'aile droite de l'hôtel de la rue Laffitte ou d'Artois, suivant que l'on nous permettra d'appeler cette rue de son nom actuel ou que l'on exigera que nous l'appelions de son ancien nom. C'est là que nous abandonnerons Jean Robert et madame de Marande, pour un motif que le plus difficile de nos lecteurs ne saurait trouver mauvais : la porte de l'appartement de madame de Marande s'étant soigneusement, et à double tour, refermée entre les deux amants et nous.

D'ailleurs, qu'irions-nous faire dans la chambre de cette adorable madame de Marande, que nous aimons de toute notre âme? Cette chambre, nous la connaissons.

Suivons donc, dans le quartier moins aristocratique vers lequel il chemine en rêvant, ce poète fraîchement éclos aux rayons de l'amour, et que nous avons nommé Ludovic.

Il arriva rue d'Ulm.

Quelqu'un qui lui eût demandé comment il y était venu, et par quelles rues il avait passé, eût fort embarrassé Ludovic.

A travers les volets médiocrement clos du rez-de-chaussée qu'habitaient la Brocante, Babolin, Phares, Babylas et ses compagnons, Ludovic aperçut une lueur de lumière. Cette lumière, augmentant ou diminuant tour à tour, prouvait qu'on était encore levé, et qu'on la faisait voyager d'une chambre à l'autre.

Ludovic s'approcha et colla son œil à l'ouverture en homme qui la connaissait. Mais quoique la fenêtre fût entre-bâillée, vu la disposition des personnages et la place qu'ils occupaient, Ludovic ne put rien apercevoir.

Ce qu'il comprit, c'est que Rose-de-Noël n'était pas encore montée à l'entresol, rien n'y annonçant la présence de l'enfant, ni la veilleuse à la douce lumière qui brûlait dans la chambre, ni le rosier contenant la fleur qui portait son nom, et qu'en rentrant elle mettait sur sa fenêtre, Ludovic lui ayant positivement défendu d'avoir des fleurs ni des plantes dans sa chambre tandis qu'elle dormait.

Or, ne pouvant voir, Ludovic écouta.

La rue d'Ulm, déjà silencieuse dans le jour comme le faubourg d'une ville de province, était, à cette heure, déserte comme une grande route. On pouvait donc, en prêtant une attention continue, entendre, à peu de chose près, la conversation des personnages qui habitaient le rez-de-chaussée.

— Qu'as-tu donc, mon chéri? demandait la Brocante.

Cette question était évidemment la suite d'une conversation entamée avant l'arrivée de Ludovic.

Mais personne ne répondait.

— Puisque je te demande ce que t'as, mon bijou, répéta la sorcière d'une voix plus inquiète.

Malgré ce redoublement d'intérêt, même silence.

— Oh! oh! le chéri et le bijou auquel tu t'adresses, mère Brocante, est un polisson, un mal-appris de ne pas te répondre, pensa Ludovic ; et c'est sans doute ce drôle de Babolin, qui boude ou qui fait le malade.

La Brocante continuait ses interrogations, mais toujours sans obtenir la moindre réponse ; seulement, on pouvait remarquer que, par une gamme insensible, sa voix montait du ton de la douceur au ton de la menace.

— Si tu ne réponds pas, monsieur Babylas, dit enfin la bohème, je te promets, mon chéri, que tu vas recevoir une fière danse, entends-tu?

Sans doute, le personnage ou plutôt l'animal auquel s'adressaient les questions successives que nous avons surprises, jugea qu'il y avait danger pour sa peau à garder plus longtemps le silence, car il répondit par un grognement qui, en s'allongeant d'une façon indéfinie, s'acheva dans un hurlement des plus lamentables.

— Que que n'avons donc, mon pauvre Babylas? s'écria la Brocante en poussant une exclamation qui avait une certaine analogie philologique avec le grognement de son chien favori.

Babylas, qui semblait avoir parfaitement compris cette interrogation nouvelle, répondit sans doute par un second grognement plus explicite encore que le premier, car la Brocante s'exclama sur le ton du plus vif étonnement :

— Est-ce possible, Babylas ?

— Oui, répondit le chien dans son idiome.

— Babolin ! cria la Brocante. Babolin ! petit gueux !

— De quoi ? de quoi ? demanda Babolin, tiré intempestivement de son premier sommeil.

— Mes cartes, dit-elle.

— C'est-à-dire minuit et demi, riposta la Brocante, qui ne voulait pas avoir le dernier mot.

— Oui, oui, minuit et demi ! qu'est-ce qui dit cela ? Votre maudit coucou, qui ne bat que d'une aile. Allons, bonsoir la maman ; soyez bien gentille, et laissez *pioncer* tranquillement le pauvre Babolin.

Nous demandons pardon au lecteur pour le mot *pioncer*, mais il avait encore cours à cette époque.

Il paraît, au reste, que la Brocante en comprit à merveille la portée, car elle s'écria :



Régina souriait toujours.

— Oh ! oh ! oh ! des cartes à cette heure-ci ? Bon, bon, bon, il ne nous manquait plus que cela !

— Mes cartes, te dis-je !

Mais Babolin ne répondit que par une espèce de grognement qui indiquait que le bonhomme n'était pas tout à fait étranger à la langue maternelle de Babylas.

— Ne me fais pas répéter deux fois, mauvais mioche ! dit la vieille.

— Qu'est-ce que vous voulez faire de vos cartes, à cette heure ? dit le gamin du ton d'un interlocuteur qui commence à désespérer de faire entendre raison à son adversaire. Vos cartes, c'est du joli, allez ! si la police savait que vous faites les cartes à une heure indue, à deux heures du matin.

— Oh ! mon Dieu ! dit la douce voix de Rose-de-Noël, est-ce vrai qu'il est deux heures du matin ?

— Eh ! non, fillette, il est minuit à peine, dit la Brocante.

— Oh ! oui, minuit, dit Babolin, allez-y voir.

Comme pour terminer la discussion, la pendule sonna la demie.

— Là ! voyez-vous, une heure qui sonne ! s'écria Babolin.

— Attends, attends, je vas te faire *pioncer*, moi !

Sans doute, Babolin, de son côté, comprit de quelle façon désobligeante la Brocante allait l'endormir, ou plutôt le réveiller, car il sauta de son lit à terre, et de terre sur le martinet vers lequel la Brocante étendait la main.

— Ce n'est pas le martinet que je te demande, dit alors la Brocante, ce sont les cartes.

— Eh bien, les voilà, vos cartes, dit Babolin en les apportant à la Brocante, et en cachant le martinet derrière son dos.

Puis il ajouta, en manière de commentaire :

— Si cela ne fait pas suer, de voir une femme d'âge passer son temps à de pareilles bêtises, au lieu de s'endormir tranquillement !

— Est-il possible que tu sois si ignorant à l'âge après lequel tu cours ! dit la Brocante avec un mouvement d'épaules plein de mépris ; mais tu ne vois donc rien, tu n'entends donc rien, tu n'observes donc rien ?

— Mais si, mais si ! je vois qu'il est une heure du matin, j'entends que tout Paris ronfle, excepté nous, et *je vous observe* que c'est le moment de suivre l'exemple de tout Paris.

Je vous observe n'était peut-être pas d'un français bien pur ; mais on se souvient que l'éducation de Babolin avait été tant soit peu négligée.

— Oui, plaisante, plaisante, malheureux ! s'écria la Brocante en lui arrachant les cartes des mains.

— Mais, jour de Dieu ! la mère, que voulez-vous donc que j'observe ? dit Babolin en poussant un bâillement des plus énergiques et des plus prolongés.

— Tu n'as donc pas entendu Babylas ?

— Ah ! oui, votre chien. Eh bien, il ne manquerait plus que cela d'être obligé d'écouter monsieur !

— Tu ne l'as donc pas écouté, je te réitère ?

— Eh bien, si, je l'ai écouté.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il a gémi.

— Et, de sa plainte, tu n'as tiré aucune conjecture ?

— Si fait.

— A la bonne heure ! quelle conjecture en as-tu tirée ? Voyons.

— Si je vous le dis, me laisserez-vous dormir ?

— Oui, paresseux !

— Eh bien, j'en ai tiré la conjecture qu'il avait une indigestion. Il a mangé ce soir comme quatre et il a bien le droit de gémir comme deux.

— Tiens, dit la Brocante furieuse, va te coucher, méchant gamin ! Tu mourras dans la peau d'un imbécile, c'est moi qui te le prédis.

— Allons, allons, la maman, calmez-vous ; vous savez que vos prédictions ne sont point des paroles d'Évangile, et, puisque vous m'avez réveillé, expliquez-moi les grognements de Babylas.

— Un malheur plane sur nous, Babolin.

— Ah ! bah !

— Un grand malheur. Babylas ne hurle pas sans cause.

— Je comprends bien, Brocante, que Babylas, qui ne manque de rien, qui est ici comme un coq en pâte, ne s'amusera pas à gémir pour le roi de Prusse ; mais encore de quoi gémit-il ? — Voyons, de quoi gémis-tu, Babylas ?

— C'est ce que nous allons voir, dit la Brocante en battant ses cartes. Viens ici, Pharès !

Pharès ne répondit point à cet appel.

La Brocante l'appela une seconde fois, mais la corneille ne bougea point.

— Parbleu ! à cette heure-ci, dit Babolin, ce n'est pas étonnant, elle dort, la pauvre bête ; sans compter qu'elle a bien raison, et que ce n'est pas moi qui la blâmerai pour cela.

— Rose, dit la Brocante.

— Mère, répondit l'enfant interrompant pour la seconde fois sa lecture.

— Laisse ton livre, petite, et appelle Pharès.

— Pharès ! Pharès ! chanta la jeune fille avec sa voix douce, qui retentit dans le cœur de Ludovic comme le ramage d'un oiseau.

La corneille s'élança aussitôt hors de son clocher, décrivit au-dessous du plafond quatre ou cinq cercles, et vint se percher sur l'épaule de la jeune fille, comme nous l'avons déjà vue faire dans le chapitre où nous avons présenté à nos lecteurs l'intérieur de la Brocante.

— Mais qu'avez-vous donc, mère ? demanda l'enfant. Vous paraissez tout émue !

— J'ai de bien tristes pressentiments, ma petite Rose, répondit la Brocante. Vois comme Babylas est inquiet, vois comme Pharès est effarée ; si les cartes sont mauvaises avec cela, mon enfant, il faut nous attendre à tout.

— Vous m'effrayez, mère ! dit Rose-de-Noël.

— Mais à qui en a-t-elle donc, la vieille sorcière ? murmura Ludovic, et à quoi bon jeter ainsi le trouble dans le cœur de la pauvre enfant ? Que diable ! quoiqu'elle en vive, et surtout parce qu'elle en vit, elle sait bien que ses cartes, c'est du charlatanisme. J'ai bonne envie de l'étrangler, elle, sa corneille et ses chiens.

Les cartes furent mauvaises.

— Attendons-nous à tout, Rose ! dit douloureusement la sorcière, — qui, quoi qu'en dît Ludovic, prenait au sérieux sa profession de magicienne.

— Mais enfin, bonne mère, dit Rose, si la Providence permet que vous soyez avertie du malheur, elle doit vous donner en même temps les moyens de l'éviter.

— Chère enfant ! murmura Ludovic.

— Non, dit la Brocante, non, voilà le triste : c'est que je vois le mal et que je ne sais point comment y échapper.

— Eh bien, alors, la belle avance ! dit Babolin.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la Brocante en levant les yeux au ciel.

— Bonne mère ! bonne mère ! fit Rose, ce ne sera peut-être rien. Il ne faut pas nous alarmer ainsi. Voyons, quel malheur peut donc nous arriver ? Nous n'avons jamais fait de mal à personne ; nous n'avons jamais été si heureux ; M. Salvator veille sur nous. J'aime...

Elle s'arrêta ; elle allait dire, la naïve enfant : « J'aime Ludovic ! » ce qui lui paraissait, à elle, le comble du bonheur.

— Tu aimes quoi ? demanda la Brocante.

— Oh ! tu aimes quoi ? fit Babolin.

Puis, à demi voix :

— Dis donc, Rosette, la Brocante qui croit que c'est le sucre, la mélasse ou le raisin sec que tu aimes ! Oh ! elle est bonne, la Brocante ! fameuse, la Brocante !

Et Babolin se mit à chanter, sur un air connu :

Nous aimons d'amour, le fait est public,
Monsieur Lu, lu, lu,
Monsieur Do, do, do,
Monsieur Lu,
Monsieur Do,
Monsieur Ludovic...

Mais Rose-de-Noël tourna vers l'affreux gamin un si doux regard, que celui-ci s'arrêta tout court, en disant :

— Eh bien, non, non, tu ne l'aimes pas, là ! Es-tu contente, petite *sœur* de mon *cœur* ? Dis donc, la Brocante, il me semble que ce n'est pas difficile de faire des vers comme M. Jean Robert : tu vois, j'en exécute malgré moi... Ah ! c'est décidé, je me fais poëte.

Mais tout ce que pouvait dire Rose-de-Noël ou Babolin ne parvenait point à tirer la Brocante de sa préoccupation.

Aussi persista-t-elle et fut-ce d'une voix lugubre qu'elle reprit :

— Monte te coucher, mon enfant. Et toi, fais-en autant, paresseux, ajouta-t-elle en se tournant vers Babolin, qui bâillait à se décrocher la mâchoire ; pendant ce temps, je vais méditer et essayer de conjurer le mauvais sort. — Monte te coucher, mon enfant.

— Ah ! fit Ludovic en respirant, voilà le premier mot raisonnable que tu dis depuis une heure que tu parles, vieille sorcière !

Rose-de-Noël monta à son entre-sol ; Babolin se réintégra dans son lit, et la Brocante, pour méditer plus à son aise, sans doute, ferma la fenêtre.

LXXII

PAUL ET VIRGINIE

Alors Ludovic traversa la rue et alla s'appuyer à la maison en face ; de là, il se mit à regarder les fenêtres de Rose-de-Noël, qui s'illuminaient à travers leurs petits rideaux blancs.

Depuis le moment où l'amour était si tardivement entré dans son cœur, Ludovic avait passé les jours à rêver à Rose-de-Noël et une partie de ses nuits à veiller sous les fenêtres de l'enfant, comme Petrus à se promener devant la porte de Regina.

Cette nuit-là était une belle nuit d'été ; l'atmosphère était de ce bleu transparent et limpide que le ciel de Naples verse sur le golfe de Baïa. A défaut de la lune absente, les étoiles répandaient leurs lumières à la fois les plus vives et les plus douces. On se fût cru dans un de ces paysages des Tropiques où, comme dit Chateaubriand, l'obscurité est non pas la nuit, mais l'absence du jour.

Ludovic, les yeux fixés sur les fenêtres de Rose-de-Noël, le cœur en proie aux plus douces émotions, savourait, tout en rêvant, les douceurs ineffables de cette nuit.

Il n'avait pas dit à Rose qu'il viendrait, il n'y avait pas de rendez-vous pris entre lui et la chère enfant ; mais, comme elle savait qu'il était bien rare que, vers minuit ou une heure du matin, le jeune homme ne fût point là, lui s'attendait bien que, aussitôt montée chez elle, elle ouvrirait sa fenêtre. Ce qui le confirma davantage encore dans cette opinion, c'est que les fenêtres, à peine éclairées un instant par le reflet de la lumière, s'éteignirent tout à coup, Rose-de-Noël venant d'enfermer la bougie dans un petit cabinet ; puis la fenêtre s'ouvrit doucement, et, tout en posant son rosier sur l'appui de cette même fenêtre, Rose-de-Noël promena son regard dans la rue.

Ses yeux, encore pleins de lumière, hésitèrent un instant à reconnaître Ludovic dans l'ombre qui se dessinait sous la porte de la maison en face.

Mais Ludovic avait tout vu, lui, et sa voix, traversant l'espace, alla faire tressaillir l'enfant jusqu'au fond du cœur.

— Rose ! avait dit la voix.

— Ludovic ! répondit Rose.

Car quel autre que Ludovic pouvait appeler Rose avec une voix si douce, que cette voix semblait un soupir de la nuit ?

Ludovic ne fit qu'un bond, et, de ce bond, il traversa la rue.

Devant la maison de la Brocante était une de ces hautes

bornes que l'on ne retrouve plus maintenant qu'aux angles des vieilles maisons du Marais. Ludovic sauta bien plus qu'il ne monta sur la borne. Parvenu sur le sommet, en étendant la main, il put saisir et presser les deux mains de Rose-de-Noël. Il les pressa longtemps ainsi sans rien dire, ne murmurant rien autre chose que ces deux mots :

— Rose ! chère Rose !

Quant à Rose, elle ne murmurait pas même le nom du jeune homme : elle le regardait et sa poitrine haletant doucement respirait la vie et le bonheur.

En effet, qu'avaient-ils besoin d'échanger des paroles inutiles, ces deux enfants, aussi savants l'un que l'autre pour sentir, aussi ignorants l'un que l'autre pour exprimer ? Tout leur cœur était passé dans la tendre étreinte. Leur voix n'eût pas ajouté un mot de plus à ce concert où les regards sont des chansons.

Ludovic conserva les mains de Rose dans les siennes, sans que Rose songeât même à les retirer.

Il la contemplait dans cette douce extase où est plongé l'enfant ou l'aveugle apercevant pour la première fois la lumière.

Enfin, rompant le silence :

— Ah ! Rose ! chère Rose ! dit-il.

— Ami, répondit Rose.

Et de quel ton dit-elle ce simple mot *ami* ? avec quelle tendre intonation ? C'est ce que nous ne saurions rendre. Mais ce seul mot fit délicieusement tressaillir Ludovic.

— Oh ! oui, votre ami, Rose, dit-il, l'ami le plus tendre, le plus dévoué et le plus respectueux aussi... Ton ami, ton frère, ma douce sœur !

Comme il venait de prononcer ces paroles, il entendit un bruit de pas ; ce bruit, quoiqu'on tentât évidemment de l'amortir, retentissait dans la rue déserte comme sur le pavé sonore d'une cathédrale.

— Quelqu'un ! dit-il.

Et il sauta à bas de sa borne.

Puis, traversant rapidement la rue, il alla s'effacer à l'angle formé par la rue d'Ulm et la rue des Postes.

De loin, alors, il aperçut deux ombres.

Pendant ce temps, Rose-de-Noël refermait sa fenêtre, mais restait bien certainement debout derrière le rideau.

Les deux ombres s'approchèrent : c'étaient deux hommes qui semblaient chercher une maison.

Arrivés devant celle de la Brocante, ils s'arrêtèrent, regardèrent le rez-de-chaussée, puis l'entre-sol, puis la borne sur laquelle était monté, un instant auparavant, Ludovic.

— Que veulent ces deux hommes ? se demanda Ludovic en traversant la rue et en se glissant le long de la muraille pour se rapprocher le plus possible.

Il marchait doucement et se tenait si bien caché que les deux inconnus ne l'aperçurent pas, et qu'il put entendre l'un qui disait à l'autre :

— C'est bien ici.

— Hein ! qu'est-ce que cela veut dire ? pensa Ludovic en ouvrant sa trousse et en tirant son scalpel le plus acéré, afin d'avoir une arme en cas d'événement.

Mais sans doute les deux hommes avaient vu tout ce qu'ils avaient à voir, avaient dit tout ce qu'ils avaient à dire ; car, faisant volte-face, ils coupèrent à leur tour la rue diagonalement et s'éloignèrent par la rue des Postes.

— Oh ! oh ! murmura Ludovic, Rose-de-Noël courait-elle en effet quelque danger, ainsi que le présageait la Brocante ?

Rose, comme nous l'avons dit, s'était retirée et avait poussé la fenêtre ; mais, comme nous l'avons dit encore, elle était restée debout derrière le rideau : à travers un coin de la vitre, elle vit les deux hommes s'éloigner par la rue des Postes.

Les deux hommes disparus, elle rouvrit la fenêtre et se montra de nouveau.

Ludovic remonta sur sa borne et reprit les deux mains de la jeune fille.

— Qu'était-ce donc, ami ? demanda-t-elle.

— Rien, Rosette chérie, répondit Ludovic. Sans doute deux passants attardés qui regagnaient leur domicile.

— J'ai eu peur, dit Rose.

— Moi aussi, murmura Ludovic.

— Toi aussi ? dit la jeune fille ; toi ! tu as eu peur ? C'est bon pour moi d'avoir peur, car la Brocante m'avait effrayée...

Ludovic fit un signe de tête qui voulait dire : « Pardieu ! je le sais bien. »

— Il faut te dire, bon ami, continua Rose, que j'étais en train de lire le livre que tu m'as donné, tu sais, *Paul et Virginie*. Oh ! que c'est joli ! si joli, que je ne pensais pas à monter me coucher.

— Chère petite Rose !

— Oui, c'est vrai, je savais pourtant que tu devais venir. Eh bien, je ne remontais pas... Que disais-je donc ?

— Tu disais, mon enfant, que la Brocante t'avait effrayée.

— Ah ! oui, c'est juste ; mais te voilà, je n'ai plus peur.

— Tu disais encore que *Paul et Virginie* t'amusait tellement que tu ne pensais pas à remonter.

— Non : imagine-toi qu'il me semblait que je faisais un rêve et que ce rêve s'ouvrait sur une époque de ma vie que j'avais oubliée. Dis donc, Ludovic, toi qui sais tant de choses, est-ce que c'est vrai que l'on a déjà vécu avant de venir au monde ?

— Oh ! pauvre enfant, tu effeuilles là avec tes jolis petits doigts le grand secret que les hommes regardent à la loupe depuis six mille ans.

— Alors, tu n'en sais rien ? répondit Rose d'un air triste.

— Hélas ! non ; mais pourquoi me fais-tu cette question, Rosette ?

— Attends, je vais te le dire : c'est qu'en lisant la description du pays qu'habitaient Paul et Virginie, de ces grands bois, de ces cascades fraîches, de ces eaux limpides, de ce ciel azuré, il me semblait que, dans ma première vie, dont je ne me souviens que depuis que j'ai lu *Paul et Virginie*, il me semblait que j'avais habité un pays pareil au leur, avec des arbres à larges feuilles, avec des fruits gros comme ma tête, avec des forêts immenses, avec un soleil d'or, avec une mer couleur du ciel. Tiens, cependant, par exemple, la mer, je ne l'ai jamais vue ; eh bien, quand je ferme les yeux, il me semble que je suis suspendue à un hamac comme celui de Paul, et qu'une femme, noire comme Domingo, me berce en me chantant une chanson... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! il me semble qu'il ne s'en faut de rien que je me rappelle les paroles de cette chanson. Attends ! attends !...

Et Rose-de-Noël ferma les yeux, faisant un effort pour fouiller au plus profond de sa mémoire.

Mais Ludovic lui serra la main en souriant.

— Ne te fatigue pas, petite sœur, dit-il ; ce serait inutile, et, comme tu le disais, c'est un rêve : tu ne saurais te souvenir, enfant, d'une chose que tu n'as ni vue ni entendue.

— Il est possible que ce soit un rêve, dit tristement Rose-de-Noël ; mais en tout cas, ami, j'ai vu en rêve un bien beau pays.

Et elle tomba dans une douce et profonde rêverie.

Ludovic la laissait rêver ; car, à travers l'obscurité, il voyait rayonner son sourire au-dessus de sa tête.

Mais, comme cette rêverie durait cependant trop longtemps à son avis :

— Ainsi, la Brocante t'avait effrayée, pauvre enfant ? dit-il.

— Oui, murmura Rose en hochant la tête de haut en bas, sans néanmoins être entièrement à ce que lui disait Ludovic.

Celui-ci lisait dans la pensée de l'enfant comme dans un livre.

Elle songeait au beau pays des tropiques.

— La Brocante est une sotte, reprit Ludovic, une sotte que je tancerai moi-même.

— Vous ? demanda Rose-de-Noël avec étonnement.

— Ou que je ferai tancer par Salvator, reprit le jeune homme avec un peu d'embarras ; car il a son franc parler chez vous, n'est-ce pas, Salvator ?

La question acheva de tirer complètement l'enfant de sa rêverie.

— Oh ! plus que son franc parler, ami, dit-elle : autorité entière et absolue ; tout ce qui est chez nous est à lui.

— Tout ?

— Oui, tout, les choses et les gens.

— Vous ne vous comptez ni parmi les choses ni parmi les gens, j'espère, Rose-de-Noël ? demanda Ludovic.

— Pardonnez-moi, mon ami, répondit l'enfant.

— Comment ! dit Ludovic en riant, tu appartiens à Salvator, ma chère petite Rose ?

— Sans doute.

— A quel titre ?

— N'appartient-on pas aux gens qu'on aime ?

— Vous aimez Salvator ?

— Plus que tout le monde.

— Vous ! s'écria Ludovic avec une sorte d'étonnement qui s'exprima par un soupir.

Et, en effet, ce mot *aimer*, dans la bouche de la jeune fille et s'adressant à un autre que lui, serrait douloureusement le cœur de Ludovic.

— Ainsi, vous aimez Salvator plus que tout au monde ? insista-t-il, voyant que Rose-de-Noël ne lui répondait pas.

— Plus que tout au monde ! répéta l'enfant.

— Rose ! dit tristement Ludovic.

— Eh bien, qu'as-tu donc, ami ?

— Tu demandes ce que j'ai, Rose ? s'écria le jeune homme près d'éclater en sanglots.

— Sans doute.

— Tu ne comprends donc pas ?

— Non, en vérité.

— Ne me disiez-vous pas, Rose, que vous aimiez Salvator plus que tout au monde ?

— Oui, je le disais, oui, je le répète ; en quoi cela peut-il vous causer du chagrin ?

— L'aimer plus que tout au monde, n'est-ce pas m'aimer moins que lui, Rose ?

— Vous ! moins que lui ! — toi ! Que dis-tu donc là, mon Ludovic ?... Mais j'aime Salvator, comme un frère, comme un père... tandis que toi...

— Tandis que moi, Rose ? continua le jeune homme tout frissonnant de plaisir.

— Tandis que vous, ami, je vous aime... comme...

— Comme ?... Voyons, dis, Rose, comment m'aimes-tu ?

— Comme...

— Achève !

— Comme Virginie aimait Paul.

Ludovic jeta un cri de joie.

— Oh ! chère enfant ! encore ! encore ! Dis-moi la différence qu'il y a entre l'amour que tu as pour moi et tous les autres amours ! dis-moi ce que tu ferais pour Salvator ! dis-moi ce que tu ferais pour moi !

— Eh bien, écoutez, Ludovic... par exemple, si M. Salvator mourait, oh ! je serais bien triste ! je serais bien malheureuse ! je ne m'en consolerais jamais ! — tandis que, si vous mouriez, vous... tandis que si tu mourais, toi, reprit la jeune fille avec passion, tandis que si tu mourais, toi, je mourrais !

— Rose ! Rose, chère Rose ! s'écria Ludovic.

Et se haussant sur la pointe des pieds, et attirant à lui les mains de la jeune fille, il parvint à mettre ses lèvres de niveau avec ses mains et les baisa amoureusement.

A partir de ce moment, ce fut entre les deux jeunes gens un échange, non de paroles, non de mots, non de sons, mais de sensations pures et d'émotions délicieuses. Leurs cœurs battaient d'un même battement, et leur souffle se confondait en un seul souffle.

Quiconque eût passé par là en ce moment et les eût aperçus ainsi entrelacés au milieu de cette nuit sereine, eût emporté comme une parcelle de leur amour, comme une fleur de ce bouquet, comme une note de ce concert.

Rien, en effet, n'était plus adorable que cette fusion de deux âmes chastes, de deux cœurs vierges ne demandant à l'amour que ses mystérieux ravissements, que ses pures extases : c'était tout ce que la plume et le pinceau ont créé de plus doux depuis Ève amoureuse dans le paradis en fleurs, jusqu'à la Mignon de Gœthe, cette autre Ève née à l'extrémité de la civilisation, non plus dans l'Eden du mont Ararat, mais dans les jardins de la Bohême.

Quelle heure était-il ? Ils eussent été bien embarrassés de le dire, les pauvres enfants ! Les minutes passaient si doucement, que ni l'un ni l'autre ne sortait de son extase au bruit de leurs ailes.

Le Val-de-Grâce, Saint-Jacques-du-Haut-Pas et Saint-Étienne-du-Mont avaient beau sonner les quarts d'heure, les demi-heures, les heures de toute la force de leur marteau, ils ne les entendaient pas, et le tonnerre fût tombé dans la rue qu'ils n'y eussent pas fait plus attention, certainement, qu'au bruit inconnu où courent les étoiles en tombant du ciel.

Et cependant, un bruit bien autrement faible que la voix des horloges fit tressaillir tout à coup Ludovic.

Rose-de-Noël avait toussé.

Une sueur froide passa sur le front du jeune homme.

Oh ! cette toux, il la reconnaissait : c'était celle qu'il avait combattue et vaincue avec tant de peine.

— Pardon ! pardon, Rose, ma chère Rose ! s'écria-t-il.

— Pardon de quoi, et qu'ai-je à vous pardonner, mon ami ? dit-elle.

— Tu as froid, mon enfant chérie.

— Moi, froid ? dit l'enfant étonnée et charmée en même temps de cette attention de Ludovic.

La pauvre petite, — excepté par Salvator, — n'était point accoutumée à s'entendre parler avec une pareille sollicitude.

— Oui, Rose, tu as eu froid, tu as toussé ; il est tard, il faut renter, Rose.

— Rentrer ! dit-elle.

Et elle prononça ce mot du ton dont elle eût dit : « Mais je croyais que nous allions rester ici toujours. »

Aussi, fût-ce à la pensée et non au mot que répondit Ludovic.

— Non, ma chère Rose, dit-il, non, impossible ; il faut rentrer : ce n'est point l'ami qui te dit cela, c'est le médecin qui te l'ordonne.

— Adieu donc, méchant médecin ! dit-elle avec tristesse.

Puis elle reprit avec son plus doux sourire :

— Au revoir, mon cher ami !

Et en disant ces mots, elle se penchait tellement vers Ludovic, que les boucles de ses cheveux effleurèrent le front du jeune homme.

— Oh ! Rose ! — Rose ! murmura-t-il avec amour.

Puis, se dressant sur la pointe des pieds, il leva la tête, se grandit de toute sa taille, si bien que ses lèvres se trouvèrent juste à la hauteur du front blanc de la jeune fille.

— Je t'aime, Rose ! dit-il tout bas en baisant ce front si pur.

— Je t'aime ! répéta la jeune fille en recevant le baiser de son amant.

Puis elle disparut, rentrant dans sa cage, si vite, qu'on eût dit qu'elle s'était envolée.

Ludovic sauta à terre ; mais il n'avait pas eu le temps de faire trois pas à reculons, — car, en s'éloignant, il ne voulait pas un instant perdre de vue cette fenêtre, — que cette fenêtre se rouvrit.

— Ludovic ! dit la douce voix de Rose-de-Noël.

Le jeune homme bondit en avant et se retrouva sur sa borne sans savoir comment il y était remonté.

— Rose, dit-il, souffrirais-tu ?

— Non, répondit la jeune fille en secouant la tête, mais je me souviens.

— Comment ! tu te souviens ! et de quoi ?

— D'avoir vécu avant de vivre, dit-elle.

— Mon Dieu ! dit Ludovic, es-tu folle ?

— Non, tu sais, dans le beau pays que je revoyais tout à l'heure, quand j'étais enfant, couchée comme Virginie dans un hamac, et que ma nourrice, une bonne négresse, nommée... attends ! oh ! elle s'appelait d'un drôle de nom ! elle s'appelait... Danaé !... et qu'une bonne négresse, nommée Danaé, chantait, tout en me berçant dans mon hamac.

Et Rose-de-Noël chanta sur un air de berceuse, et en cherchant les premiers mots, comme s'ils ne se présentaient que difficilement et l'un après l'autre à son souvenir :

> « Dodo ! dodo ! piti monde à maman !
> Maman chanter, maman cuit vous nanan... »

Ludovic regarda Rose-de-Noël avec un profond étonnement.

— Attends, attends, continua celle-ci.

> « Vaisseau qui là, si vou té sage,
> Porte poisson, porte bagage... »

— Rose ! Rose ! s'écria Ludovic, sais-tu bien que tu m'effrayes ?

— Attends, attends, dit Rose ; l'enfant répond :

> « Mauvais bon Dié, pas vlé droumi ;
> Moi vlé danser... »

LA MAMAN

> Ça vous di là, zami !
> Paix bouche à vou, n'a pas fait moi la peine.
> Fermé grands yeux, tendé coulé fontaine... »

— Rose ! Rose !

— Attends donc, ce n'est pas fini, l'enfant reprend :

> Mauvais bon Dié, pas vlé droumi ;
> Moi vlé danser...

LA MAMAN

> Ça vous dî là, zami !
> Fourré dans fleurs pitis bras, piti tête :
> Mé voir là-bas cherché vous méchant bête ;
> Ça chien la mer qui rodé dans bois nous.
> Si vous pas bon, li caler nanan vous.
> Ti monde à moi ! n'a pas fait moi la peine :
> Fermé grands yeux, tendé coulé fontaine.

L'ENFANT

> Maman, bon Dié ! moi vlé droumi,
> Pas vlé danser.

LA MAMAN

> Cuis nan pour zami ;
> Li va grandi ! li va droumi, droumi !... »

Et Rose s'arrêta.

Ludovic était demeuré haletant.

— C'est tout, dit l'enfant.

— Rentre, rentre, dit Ludovic, nous reparlerons de tout cela plus tard. Oui, oui, tu te souviens, chère Rose à moi ; oui, comme tu le disais tout à l'heure, nous avons déjà vécu avant de voir le jour.

Et Ludovic sauta à bas de sa borne.

— Je t'aime ! lui jeta Rose en refermant sa fenêtre.

— Je t'aime ! lui renvoya Ludovic assez vivement pour que les deux mots charmants pussent encore passer par la fenêtre entre-bâillée. — Oh ! se dit-il ensuite à lui-même, l'étrange chose ! c'est bien une chanson créole qu'elle m'a chantée là. D'où venait donc la pauvre enfant quand la Brocante l'a recueillie ? — Dès demain, je consulterai là-dessus Salvator. Ou je me trompe, ou Salvator en sait sur Rose-de-Noël beaucoup plus qu'il n'en dit.

En ce moment, trois heures sonnaient, et une légère lueur blanchâtre qui se répandait à l'orient, annonçait que le jour ne tarderait pas à paraître.

— Dors bien, chère enfant de mon cœur, dit Ludovic. A demain !

Et comme si Rose-de-Noël avait entendu et que ces mots eussent eu un écho dans son cœur, la fenêtre s'entr'ouvrit de nouveau et l'enfant jeta à Ludovic :

— A demain !

Oh ! qu'un autre le dise, qu'un autre prononce, qu'un autre décide, nous craindrions trop de nous tromper sur une si grave question.

Et voilà pourquoi nous ne saurions dire quel était le plus heureux de Jean Robert, de Ludovic ou de Pétrus, et laquelle savourait le plus délicieusement les joies de l'amour, de madame de Marande, de Rose-de-Noël ou de Regina.

Mais, pour qu'on envie et que l'on compare, disons quels



Et Rose-de-Noël chanta

LXXIII

LE BOULEVARD DES INVALIDES

La scène qui se passait à la même heure boulevard des Invalides, hôtel de Lamothe-Houdan, quoique semblable, au fond, aux deux scènes que nous venons de raconter, était toute différente dans la forme.

Chez Rose-de-Noël, l'amour était en bouton.

Chez Regina, il entr'ouvrait sa corolle.

Chez madame de Marande, il était en pleine fleur.

Quel est le moment le plus délicieux de l'amour ? Toute ma vie j'ai cherché cette énigme sans la pouvoir trouver. Est-ce l'heure où il naît ? est-ce l'heure où il grandit ? est-ce l'heure où, près de s'arrêter, fruit savoureux et sucré, il va tomber dans la robe d'or de la maturité ?

Quel est le moment où le soleil a ses rayons les plus beaux ? Est-ce à son aurore ? est-ce à son midi ? est-ce à l'heure où, inclinant vers le couchant, il trempe l'extrémité de son disque de pourpre dans les flots tièdes de la mer ?

mots, quels regards, quels sourires d'ivresse les deux amants, ou plutôt les deux amoureux... — trouvez-moi donc un mot, chers lecteurs, trouvez-moi donc un mot, belles lectrices, pour peindre ma pensée ; les deux amoureux ? non, les deux *amants* ! — quels mots, quels regards, quels sourires d'ivresse les deux *amants* échangèrent pendant cette lumineuse et resplendissante nuit.

Pétrus était arrivé vers minuit et demi devant la grille de l'hôtel.

Après avoir fait, en long et en large, sept ou huit tours sur le boulevard des Invalides, pour voir si personne ne l'observait, il était revenu se blottir dans l'angle que formait le pan de mur en retour dans lequel était scellée la grille.

Il était là depuis dix minutes environ, les yeux fixés avec une certaine tristesse sur les persiennes fermées et à travers lesquelles il n'apercevait aucune lumière, il commençait à trembler que Regina n'eût pu venir au rendez-vous, quand il entendit un petit *hum ! hum !* bien bas qui indiquait de l'autre côté de la muraille la présence d'une seconde personne.

Pétrus répondit par un *hum ! hum !* semblable.

Et, comme si ces deux monosyllabes eussent été doués du même pouvoir magique que le mot *sésame*, la petite

porte percée à dix pas de la grille s'ouvrit mystérieusement sans que l'on aperçût la main qui la tirait.

Pendant ce temps, Pétrus s'était glissé le long de la muraille, de la grille à la porte.

— C'est vous, ma bonne Nanon? demanda Pétrus à voix basse, en apercevant avec ses yeux d'amoureux, à travers l'obscurité de la sombre allée de tilleuls qui venait jusqu'à la porte, une vieille femme que tout autre que lui eût prise pour un fantôme.

— C'est moi, répondit Nanon du même ton; car c'était en effet, la bonne vieille nourrice de Régina.

Oh! les nourrices! depuis la nourrice de Phèdre jusqu'à celle de Juliette, depuis la nourrice de Juliette jusqu'à celle de Régina.

— Et la princesse? demanda Pétrus.

— Elle est ici.

— Elle nous attend?

— Oui.

— Mais il n'y a pas de lumière ni à la fenêtre de sa chambre ni à celle de la serre.

— Elle est au rond-point du jardin.

Non, elle n'était plus là; elle était au bout de l'allée, où elle apparaissait comme une blanche vision.

Pétrus s'envola vers elle.

Deux mots se confondirent entre quatre lèvres.

— Chère Régina!

— Cher Pétrus!

— Vous m'avez donc entendu?

— Je vous ai deviné.

— Régina!

— Pétrus!

On eût dit l'écho du premier baiser qui se répétait.

Puis Régina entraîna vivement Pétrus.

— Au rond-point, dit-elle.

— Où vous voudrez, mon amour.

Et les deux jeunes gens, rapides comme Hippomène et Atalante, silencieux comme ces sylphes et ces ondines qui passent, sans les courber, sur les hautes herbes du Brumenthal, arrivèrent en un instant à la partie du jardin que l'on appelait le rond-point.

Le rond-point dans lequel venaient de s'abattre Pétrus et Régina était bien le plus doux nid d'amoureux qui se pût imaginer : fermé de toutes parts, en apparence, par des charmilles, comme le rond-point d'un véritable labyrinthe, on ne comprenait point par où l'on pouvait y entrer, et, une fois entré, par où l'on pouvait en sortir; les arbres, déjà fort serrés à leur base, étaient si inextricablement enchevêtrés à leur cime, qu'on eût dit les mailles d'un filet de soie verte; ce qui donnait aux deux amants qui étaient dessous l'apparence de deux papillons pris dans un immense réseau.

Et cependant, les feuilles n'étaient pas tellement serrées que les rayons des étoiles ne pussent y pénétrer; mais avec quelle timidité ils semblaient traverser ces feuilles, avec quelles précautions infinies ils avaient l'air d'égrener des émeraudes sur le sable doré!

Dans ce rond-point, il faisait plus sombre encore qu'ailleurs.

Régina était délicieusement habillée tout en blanc comme une fiancée.

Il y avait eu soirée à l'hôtel; mais Régina avait eu le temps de quitter sa toilette de salon pour un grand peignoir de batiste brodée, aux larges manches, laissant sortir ses magnifiques bras nus; seulement, pour ne pas faire attendre Pétrus, elle avait gardé ses bijoux.

Son cou était entouré d'un fil de perles fines qui semblaient autant de gouttes de lait durci, deux diamants de la grosseur d'un pois chacun, étincelaient à ses oreilles; une rivière de brillants était tordue dans ses cheveux; enfin des bracelets d'émeraudes, de rubis, de saphirs, sous toutes les formes, chaînes, fleurs et serpents, étreignaient ses bras.

Elle était adorable ainsi! blanche à la fois d'une blancheur éclatante et pure, comme la blancheur de la lune, et, comme elle, toute constellée!

Lorsque Pétrus put s'arrêter, respirer, voir, il fut ébloui. Nul mieux que le jeune homme peintre, poète et amoureux, ne pouvait se rendre compte du tableau féerique qu'il avait sous les yeux : ce bois lumineux et frissonnant, ce sol moussu, jonché de violettes et de vers luisants, les unes répandant leur parfum, les autres répandant leur lumière; sur une branche voisine un rossignol chantant sa cantilène nocturne et égrenant son chapelet de notes mélodieuses! et elle, Régina! elle! debout, appuyée à son bras! enivrante et enivrée! centre de ce ravissant tableau! statue d'albâtre rose!

C'était, on en conviendra, plus qu'il n'en eût fallu pour rendre amoureux un indifférent, et fou un amoureux; c'était bien véritablement le *songe d'une nuit d'été*, — songe d'amour et de bonheur.

Pétrus en subit tous les enivrements.

Et, chose terrible pour lui, pauvre Pétrus! au milieu de ces enivrements était celui de la richesse.

Certes, sans perles, sans diamants, sans rubis, sans émeraudes, sans saphirs, Régina eût été belle toujours, car elle restait femme; mais, avec son nom de Régina, était-ce assez pour elle que d'être femme, et ne lui fallait-il pas être un peu reine?

Hélas! ce fut ce que se dit Pétrus en soupirant à la fois d'amour et de tristesse : il se rappelait l'aveu qu'il avait à faire à sa bien-aimée.

Il ouvrait la bouche pour tout lui dire; mais il lui sembla que bien d'autres paroles que celles de cet humiliant aveu se tenaient sur ses lèvres, se pressaient au seuil de son cœur.

— Plus tard, plus tard, murmura-t-il tout bas.

Et, comme Régina s'asseyait sur un banc de mousse lui se coucha à ses pieds, baisant ses mains et cherchant, entre les pierreries qui chargeaient ses bras, une place où appuyer ses lèvres.

Régina vit bien que tous ces bracelets gênaient Pétrus.

— Excusez-moi, mon ami, dit-elle, je suis venue comme j'étais. Je tremblais de vous faire attendre; puis, j'avais hâte de vous voir. Aidez-moi à me débarrasser de tous ces bijoux.

Et, alors, elle se mit à presser, les uns après les autres, les ressorts de ses bracelets, et à laisser tomber autour d'elle, comme une pluie scintillante, tous ces rubis, toutes ces émeraudes, tous ces saphirs enchâssés d'or.

Pétrus voulut les ramasser.

— Oh! laisse, laisse, dit-elle avec cette aristocratique insouciance de la richesse, c'est l'affaire de Nanon. Tiens, mon Pétrus bien-aimé, voici mes bras et mes mains : ils sont bien à toi, maintenant : plus de chaînes, même d'or; plus d'entraves, même de diamants!

Que dire à cela? S'agenouiller et adorer.

Pétrus se laissa aller, comme l'Indien, à la délicieuse rêverie, à la contemplation muette de la beauté, à une ivresse, enfin, qui ressemblait à celle du hachich.

Puis, après un instant de silence, pendant lequel son regard semblait s'être absorbé dans le regard de Régina, pendant lequel son âme semblait s'être ravivée dans l'âme de la jeune fille :

— Ah! ma bien-aimée Régina! s'écria-t-il dans un élan passionné, Dieu peut maintenant me rappeler à lui, car j'ai touché à la fois des mains et des lèvres cette fleur inconnue que l'on appelle la félicité humaine, et j'ai vécu. Jamais, même en espérance, mon rêve le plus doux ne m'avait donné une parcelle des joies que vous répandez en moi comme une divinité bienfaisante. Je vous aime, Régina, au delà de toute expression, au delà du temps, au delà de la vie, et l'éternité me semble à peine suffisante pour vous répéter : Je t'aime, Régina, je t'aime!

La jeune femme laissa d'elle-même tomber sa main sur ses lèvres.

Régina, nous l'avons dit, était assise, et Pétrus était couché à ses pieds; mais, en baisant la main de Régina, il se releva à demi; mais, en passant son bras autour du cou de Régina, il se releva tout à fait.

Il en résulta qu'il se trouva debout, et elle assise.

De cette façon, il la dominait de toute la hauteur de sa taille.

Alors, la pensée lui revint de sa pauvreté, et il poussa un soupir.

Régina tressaillit : elle comprit que, celui-là, c'était un soupir de douleur, et non d'amour.

— Qu'avez-vous donc, mon ami? demanda-t-elle avec une espèce d'effroi.

— Moi? Rien! dit Pétrus en secouant la tête.

— Si fait, dit Régina; vous êtes triste, Pétrus; parlez, je le veux.

— J'ai eu de profonds chagrins, mon amie.

— Vous?

— Oui.

— Quand?

— En ces temps derniers.

— Et vous ne m'en avez rien dit, Pétrus? Voyons, que vous est-il arrivé? Parlez! parlez!

Et Régina releva la tête pour mieux voir Pétrus.

Ses beaux yeux étaient chargés d'amour et brillaient comme des diamants épars dans sa chevelure.

S'il n'y eût eu que les yeux de Régina, Pétrus eût peut-être parlé.

Mais il y avait les diamants.

Les diamants le fascinèrent.

Oh! n'était-ce pas, en effet, une cruelle confidence que celle qui consistait à révéler à cette grande dame, aussi riche que belle, qu'elle avait pour amoureux un pauvre diable de peintre dont on allait, dans quatre ou cinq jours vendre les meubles à l'encan?

Et puis, ce pauvre diable de peintre, en avouant sa pauvreté à la femme riche, n'était-il pas forcé d'avouer

en même temps, à son amie sans défauts, qu'il avait failli être un mauvais fils.

Cette fois encore, le courage lui faillit.

— Mauvaise, dit-il, n'est-ce point un profond chagrin que d'être forcé de quitter Paris et de demeurer six jours sans vous voir ?

Régina l'attira vers elle en lui présentant le front.

Pétrus y appuya ses lèvres avec un frémissement de joie qui fit rayonner son visage.

En ce moment, la lumière naissante de la lune arrivait directement sur le front de Pétrus.

En le voyant si splendidement éclairé par cette double lumière, Régina ne put retenir un cri d'admiration.

— Vous me dites quelquefois que je suis belle, Pétrus.

Le jeune homme l'interrompit.

— Je vous le dis toujours, Régina ! s'écria-t-il, quand ce n'est pas avec mes lèvres, c'est avec mon cœur.

— Eh bien, laissez-moi vous dire une fois que vous êtes beau !

— A moi ? fit Pétrus tout étonné.

— Laissez-moi vous dire que vous êtes beau et que je vous aime, mon noble Van Dyck ! Tenez, je voyais hier au Louvre le portrait du grand peintre dont Dieu vous a donné le talent, et dont, moi, je vous ai donné le nom ; eh bien, en me souvenant d'avoir entendu raconter à Gênes les amours de Van Dyck avec la comtesse de Brignoles, j'étais prête à vous dire, — vous, comme c'est heureux, mon Pétrus, que je ne t'aie pas rencontré dans ce moment-là — j'étais prête à te dire : « Je vous appartiens comme elle lui a appartenu, car vous êtes beau comme lui, et je t'aime, certes, plus qu'elle ne l'aimait. »

Pétrus jeta un cri de joie.

Alors, se laissant tomber près d'elle et l'enlaçant par la taille, il l'attira doucement à lui.

Régina plia comme un palmier sous la brise du soir, et, inclinant sa tête sur la poitrine de Pétrus, elle écouta en souriant les battements précipités de son cœur, dont chaque battement lui disait : « Régina, je t'aime ! »

En vérité, c'était un groupe ravissant que celui de ces beaux jeunes gens, et l'ange du bonheur eût dû les pétrifier dans cette extase.

La parole s'arrêta sur leurs lèvres. Qu'avaient-ils à se dire ? L'haleine de Pétrus caressait doucement les cheveux de la jeune femme et la faisait frissonner comme une sensitive au souffle d'un oiseau.

Elle avait fermé les yeux, et goûtait intérieurement de ces délices ineffables que la religion fait espérer aux mourants, lorsqu'ils se réveilleront dans un autre monde sous le regard du Seigneur.

Une heure se passa ainsi dans cette enivrante léthargie, chacun jouissant de son côté du bonheur qu'il donnait à l'autre, et le savourant en silence, comme si le témoignage trop éclatant d'une pareille félicité devait rendre jaloux les astres qui les éclairaient.

Mais ni l'un ni l'autre n'échappaient à l'influence de l'étreinte amoureuse : leur haleine devenait plus pressée, leur regard plus humide ; leur sein le semblait une plainte ; leur sang, comme une marée qui monte, semblait avoir submergé le cœur, et battait dans les artères de leur front.

Régina se réveilla en sursaut comme un enfant qui échappe à un mauvais songe, et, tremblant de tous ses membres, les lèvres presque collées à celles du jeune homme, elle murmura :

— Pars... va-t'en... quitte-moi, Pétrus !

— Déjà ! dit le jeune homme, déjà ! Et pourquoi te quitter, mon Dieu ?

— Je te dis de partir mon bien-aimé ; va-t'en... va-t'en !

— Un danger nous menace-t-il, mon ange adoré ?

— Oui, un grand, un terrible.

Pétrus se leva et regarda autour de lui.

Régina le fit rasseoir, et, avec un sourire qui n'était pas exempt d'effroi :

— Non, dit Régina, le danger n'est point où tu le cherches, ami.

— Où est-il donc ? demanda Pétrus.

— Il est en nous, il est dans nos cœurs, il est sur nos lèvres, il est dans l'étreinte de tes bras, dans les chaînes des miens ! Aie pitié de moi, Pétrus : je t'aime trop.

— Régina ! Régina ! s'écria Pétrus en pressant entre ses mains la tête de la jeune fille et en la baisant avec passion.

L'étreinte dura un temps indéfini. Dans ce baiser ardent, et cependant chaste comme celui de deux anges, leurs âmes se confondirent. Une étoile glissa du ciel et sembla tomber à quelques pas d'eux.

Régina, par un effort suprême, s'arracha des bras du jeune homme.

— Ne tombons pas du ciel comme elle, mon bien-aimé Pétrus, dit Régina en le regardant avec ses deux beaux yeux noyés des larmes de l'amour.

Pétrus lui prit la main, l'attira à lui et déposa sur son front un baiser qui n'eût pas été plus pur sous les lèvres d'un frère.

— A la face de Dieu qui nous regarde, dit-il, à la face des étoiles qui sont ses yeux, je vous donne ce baiser comme la marque de la plus haute estime et du plus profond respect.

— Merci, ami, dit Régina. Ton front ?

Pétrus obéit, et la jeune femme lui rendit le baiser qu'elle venait de recevoir.

En ce moment, trois heures sonnèrent, et Nanon parut.

— Dans une demi-heure, il fera jour, dit-elle.

— Tu le vois, Nanon, fit Régina, nous nous disons adieu.

Ils se séparèrent.

Mais, au moment où leurs deux mains allaient se quitter, la main de Régina retint la main de Pétrus.

— Ami, dit-elle, demain, je l'espère, tu recevras une lettre de moi.

— Je l'espère bien aussi, dit le jeune homme.

— Mais une bonne lettre.

— Toutes tes lettres sont bonnes, Régina ; seulement, la dernière est toujours la meilleure.

— Celle-là sera meilleure que la meilleure.

— Oh ! mon Dieu, je suis si heureux, que j'ai presque peur.

— N'aie pas peur, et sois heureux, dit Régina.

— Que me diras-tu donc dans cette lettre, mon amour chéri ?

— Oh ! aie la patience d'attendre ; ne faut-il pas nous garder du bonheur pour les jours où nous ne nous voyons pas.

— Merci, Régina ; tu es un ange.

— Au revoir, ami !

— A toujours ! n'est-ce pas ?

— Tenez, fit Nanon, quand je vous disais : Voici le jour.

Pétrus secoua la tête et s'éloigna, le regard constamment tourné vers la jeune femme.

Que disait donc Nanon et que parlait-elle du jour ?

En ce moment, au contraire, aux yeux des deux amants, le ciel se couvrait d'un crêpe, le rossignol cessait de chanter, les étoiles s'effaçaient du ciel, et toute cette féerie créée pour eux semblait s'éteindre avec leur dernier baiser.

LXXIV

LA RUE DE JÉRUSALEM

Salvator, en quittant les trois jeunes gens, avait dit : « Je vais tâcher de sauver M. Sarranti, que l'on exécute dans huit jours. »

Après avoir laissé les jeunes gens s'engager chacun de son côté, Salvator descendit rapidement la rue d'Enfer, prit la rue de la Harpe, traversa le pont Saint-Michel, longea le quai, et, au même moment à peu près où chacun de ses amis arrivait à son rendez-vous, il arrivait, lui, devant l'hôtel de la Préfecture.

Comme la première fois, le concierge arrêta Salvator en lui demandant :

— Où allez-vous ?

Comme la première fois, Salvator se nomma.

— Pardon, monsieur, dit le concierge, je ne vous avais pas reconnu.

Salvator passa.

Puis il traversa la cour, entra sous la voûte, monta deux étages et arriva dans l'antichambre où se tenait le garçon de bureau de service.

— M. Jackal ? demanda Salvator.

— Il vous attend, répondit l'huissier en ouvrant la porte du cabinet de M. Jackal.

Salvator entra et aperçut le chef de police enfoncé au fond d'un immense fauteuil Voltaire.

En voyant apparaître le jeune homme, M. Jackal se leva et alla à lui avec empressement.

— Vous voyez que je vous attendais, cher monsieur Salvator, lui-dit-il.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Salvator avec assez de hauteur et de dédain, selon son habitude.

— Ne m'avez-vous pas dit, lui demanda M. Jackal, qu'il s'agissait tout simplement d'une petite expédition aux environs de Paris ?

— En effet, répondit Salvator.

— Faites atteler, dit M. Jackal au garçon de bureau.

L'huissier sortit.

— Asseyez-vous, cher monsieur Salvator, dit M. Jackal en montrant au jeune homme un siège. Dans cinq minutes nous pourrons partir. J'avais donné l'ordre de tenir les chevaux tout harnachés.

Salvator s'assit, non pas sur le siège que lui indiquait M. Jackal, mais sur un autre plus éloigné.

On eût dit que le jeune homme aux purs instincts fuyait le contact du limier de police.

M. Jackal remarqua ce mouvement, mais n'indiqua que par un léger mouvement de sourcils qu'il l'eût remarqué.

Puis il tira sa tabatière de sa poche, bourra son nez de tabac, et, se renversant dans son fauteuil en relevant ses lunettes :

— Savez-vous à quoi je pensais quand vous êtes entré, monsieur Salvator ?

— Non, monsieur, je n'ai pas le don de deviner, et ce n'est pas mon état.

— Eh bien, je me demandais où vous pouviez prendre cette puissance d'amour pour l'humanité.

— Dans ma conscience, monsieur, répondit Salvator ; et j'ai toujours admiré avant tout, même avant les vers de Virgile, ce vers du poète de Carthage, qui ne l'a fait peut-être que parce qu'il avait été esclave :

Homo sum, et nihil humani a me alienum puto.

— Oui, oui, dit M. Jackal, je connais le vers : il est de Térence, n'est-ce pas ?

Salvator fit de la tête un signe approbatif.

M. Jackal continua :

— En vérité, cher monsieur Salvator, dit-il, si le mot philanthrope n'était pas inventé, il faudrait le créer pour vous. Le journaliste le plus crédule de la terre — si un journaliste était croyable — écrirait demain que vous êtes venu à minuit me trouver pour m'associer à une bonne action qu'on ne le croirait pas ; bien plus, on vous soupçonnerait un intérêt quelconque à cet acte désintéressé. Vos vrais amis politiques ne manqueraient pas de vous désavouer, et crieraient tout haut que vous êtes vendu au parti bonapartiste ; car, enfin, vous acharner à sauver la vie de ce M. Sarranti qui arrive de l'autre monde, que vous n'avez peut-être jamais vu que le jour où il a été arrêté place de l'Assomption ; mettre cette persistance à vouloir prouver à une cour de justice qu'elle s'est cruellement trompée et qu'elle a condamné un innocent, n'est-ce pas, diraient vos amis politiques, faire preuve de bonapartisme ?

— Sauver un innocent, monsieur Jackal, c'est faire preuve d'honnêteté. Un innocent n'est d'aucun parti, ou plutôt, il est du parti de Dieu.

— Oui, oui, sans doute, et cela est clair et suffisant pour moi qui vous connais de longue date, et qui sais depuis vieux temps que vous êtes comme on dit *un libre penseur*. Oui, je sais qu'on serait mal venu à vouloir entamer des opinions si profondément enracinées. Aussi n'entreprendrai-je point cette tâche. Mais enfin, si quelqu'un l'entreprenait, si l'on essayait de vous calomnier ?

— Ce serait peine perdue, monsieur : personne ne le croirait.

— J'ai eu votre âge, dit avec une légère teinte de mélancolie M. Jackal ; j'ai eu de mes semblables la même opinion que vous en avez. Je m'en suis amèrement repenti depuis et je me suis écrié comme Méphistophélès... Vous avez fait votre citation, cher monsieur Salvator, permettez-moi de faire la mienne : je me suis écrié comme Méphistophélès : « Crois-en l'un des nôtres : ce grand tout n'est fait que pour un dieu ; pour lui les lumières éternelles ! il nous a créés, nous, pour les ténèbres. »

— Soit ! dit Salvator ; alors, je vous répondrai comme le docteur Faust : « Mais je veux ! »

— « Le temps est court, l'art est long ! » continua M. Jackal poussant la citation jusqu'aux extrêmes limites.

— Que voulez-vous, répondit Salvator, le ciel m'a ainsi fait. Les uns sont naturellement poussés au mal ; moi, au contraire, par un instinct naturel, par une puissance irrésistible, je me sens poussé au bien. C'est vous dire, monsieur Jackal, que tous les philosophes les plus pédants et les plus bavards, réunis ensemble, ne parviendraient pas à m'ébranler.

— Oh ! jeunesse ! jeunesse ! murmura avec une sorte de découragement M. Jackal en hochant tristement la tête.

Salvator crut que le moment était venu de donner un autre cours à la conversation. Selon lui, M. Jackal mélancolique déshonorait la mélancolie.

— Puisque vous m'avez fait l'honneur de me recevoir, monsieur Jackal, dit-il, permettez-moi de vous rappeler en quelques mots le but de l'expédition que je vous ai proposée avant-hier.

— Je vous écoute, cher monsieur Salvator, répondit M. Jackal.

Mais à peine achevait-il ces mots, que l'huissier rouvrit la porte et annonça que la voiture était attelée.

M. Jackal se leva.

— Nous causerons en route, cher monsieur Salvator, dit-il en prenant son chapeau et en faisant signe au jeune homme de passer devant lui.

Salvator s'inclina et passa.

Arrivé dans la cour, M. Jackal, après avoir fait entrer le jeune homme dans la voiture, mit à son tour le pied sur le marchepied en demandant :

— Où allons-nous ?

— Route de Fontainebleau, à la Cour-de-France, répondit Salvator.

M. Jackal répéta l'ordre.

— En passant par la rue Mâcon, ajouta le jeune homme.

— Par la rue Mâcon ? interrogea M. Jackal.

— Oui, par chez moi ; nous avons à y prendre un compagnon de route.

— Diable ! fit M. Jackal, si j'avais su cela, j'aurais ordonné la berline au lieu du coupé.

— Oh ! dit Salvator, soyez tranquille, celui-là ne vous gênera point.

— Rue Mâcon, n° 4, dit M. Jackal.

La voiture partit.

Quelques secondes après, elle s'arrêtait devant la porte de Salvator.

Salvator entra en ouvrant la porte de l'allée avec la clef.

A peine avait-il mis le pied sur la première marche de l'escalier tournant, que l'extrémité supérieure s'éclaira.

Fragola parut une bougie à la main, et pareille à une étoile que l'on voit du fond d'un puits.

— C'est toi, Salvator ? dit-elle.

— Oui, chérie.

— Rentres-tu ?

— Non, je ne serai ici que demain à huit heures du matin.

Fragola poussa un soupir.

Salvator devina ce soupir plutôt qu'il ne l'entendit.

— Ne crains rien, dit-il, il n'y a aucun danger.

— Prends toujours Roland.

— Je venais le chercher.

Et Salvator appela Roland.

Comme s'il n'eût attendu que cet appel, le chien bondit par les escaliers et vint jeter ses deux pattes au cou de son maître.

— Et moi ? demanda Fragola attristée.

— Viens, dit Salvator.

Nous avons tout à l'heure comparé la jeune fille à une étoile.

Une étoile qui glisse au ciel, et qui, en quelques secondes, parcourt la distance qui s'étend d'un horizon à l'autre, n'y glisse pas plus rapidement que ne fit Fragola le long de la rampe de l'escalier.

Elle se trouva dans les bras du jeune homme.

Là, le sourire calme et l'œil limpide de Salvator la rassurèrent.

— A demain, ou plutôt à aujourd'hui huit heures ? dit-elle.

— A aujourd'hui huit heures.

— Va, mon Salvator, dit-elle, Dieu est avec toi !

Et elle suivit des yeux le jeune homme jusqu'à ce que la porte fût refermée.

Salvator reprit sa place près de M. Jackal, et, par la portière :

— Suis-nous, Roland, dit-il.

Et, comme si Roland savait où l'on allait, non seulement il suivit, mais encore il prit les devants en s'élançant dans la direction de la barrière Fontainebleau.

LXXV

LE CHATEAU DE VIRY

Pour ceux de nos lecteurs qui ignoreraient le but de l'expédition de Salvator, de M. Jackal et de Roland, nous allons dire quelques mots de ce qui s'était passé la surveille.

Salvator, en voyant le délai fixé par le roi pour le retour de l'abbé Dominique arriver à pas de géant, Salvator était venu trouver M. Jackal et lui avait dit :

— Vous m'avez autorisé, monsieur, à venir vous trouver toutes les fois que j'aurais à vous signaler une injustice ou un mal quelconque à réparer.

— En effet, mon cher monsieur Salvator, avait répondu M. Jackal, je me rappelle vous avoir dit cela.

— Eh bien, je viens vous parler de la condamnation de M. Sarranti.

— Ah ! vous venez pour me parler de cette condamnation ?

— Oui.

— Parlons-en donc, avait dit M. Jackal en abaissant ses lunettes.

Salvator continua :

— Monsieur, si vous aviez la conviction que M. Sarranti est innocent, feriez-vous pour le sauver tout ce qui est en votre pouvoir ?

— Naturellement, cher monsieur Salvator.

— Eh bien, vous allez me comprendre alors ; j'ai cette certitude.

— Malheureusement, avait fait M. Jackal, je ne l'ai pas, moi.

— Aussi, viens-je chez vous pour vous la donner ; j'ai non seulement la certitude, mais même la preuve de l'innocence de M. Sarranti.

— Vous, cher monsieur Salvator? Ah! tant mieux!

Salvator confirma ce qu'il avait dit par un signe de tête.

— Vous avez cette preuve?

— Oui.

— Eh bien, que ne la montrez-vous, en ce cas?

— A quelle heure?

— A partir de minuit, corps et âme.

— A après-demain donc, à minuit?

— A après-demain, à minuit.

Et Salvator avait quitté M. Jackal.

Il était huit heures du matin.

Sous la voûte, il s'était croisé avec un homme tellement enveloppé dans une longue redingote à collet droit, qu'elle semblait faite exprès pour lui cacher le visage.

Il n'y avait pas fait grande attention.



Régina, je t'aime!

— Je viens précisément vous prier de m'aider à la mettre au jour.

— Tout à votre disposition, cher monsieur Salvator ; parlez donc vite.

— Non, je ne viens point vous parler ; les paroles ne sont pas des preuves ; je viens pour agir.

— Agissons.

— Pouvez-vous disposer de la nuit prochaine?

M. Jackal lança de côté sur Salvator un regard rapide comme l'éclair.

— Non, dit-il.

— Et de la nuit qui suivra la nuit prochaine?

— Parfaitement ; seulement, il faut que je sache pour combien de temps vous m'enlevez?

— Pour quelques heures seulement.

— Si l'expédition est dans Paris ou hors Paris?

— Hors Paris.

— A combien de lieues, à peu près?

— A quatre ou cinq lieues.

— Bien!

— Alors vous serez prêt?

— Je serai à vos ordres.

Les gens qui rendaient visite à M. Jackal avaient quelquefois de graves raisons pour ne pas rendre les visites à visage découvert.

L'homme était monté chez M. Jackal.

On avait annoncé M. Gérard.

M. Jackal avait laissé échapper une espèce d'exclamation de joie, et la porte s'était refermée sur eux.

La conférence avait duré près d'une heure.

Peut-être saurons-nous plus tard ce qui s'était passé dans cette conférence ; mais pour le moment nous sommes obligé de suivre sur la route de Fontainebleau Salvator, M. Jackal et Roland.

La route se fit rapidement.

Arrivé devant le pont Godeau, Salvator dit au cocher d'arrêter, et l'on descendit.

— Je crois, dit M. Jackal, que nous avons perdu votre chien ; ce serait dommage, car il a l'air d'un animal bien intelligent.

— D'une intelligence extraordinaire, dit Salvator ; au reste, vous allez voir.

M. Jackal et Salvator suivirent cette route de pommiers

que nos lecteurs connaissent déjà, et qui aboutissait à la grille du parc.

En avant de la grille, ils trouvèrent Roland, qui les attendait, étendu tout de son long au clair de la lune, la tête haute et dans l'attitude des grands sphinx d'Égypte.

— C'est ici ! dit Salvator.

— Belle propriété ! dit M. Jackal en relevant ses lunettes et en plongeant son regard à travers la grille dans la profondeur du parc. Et comment pénètre-t-on là dedans ?

— Oh ! bien facilement, comme vous allez voir, répondit Salvator. — Houp ! Brésil !

Le chien se dressa d'un seul mouvement sur les quatre pattes.

— Je croyais que vous appeliez votre chien Roland, dit M. Jackal.

— A la ville, oui ; mais, à la campagne, je l'appelle Brésil, c'est toute une histoire que je vous conterai en son lieu et place. — Ici, Brésil !

Salvator avait gagné la portion du mur qu'il avait l'habitude d'escalader.

Brésil, sur l'injonction de son maître, s'était approché.

Salvator le prit et l'enleva à bras tendus, — comme nous l'avons vu faire à la première expédition à laquelle nous avons assisté, — jusqu'au chaperon du mur, sur lequel Brésil se cramponna avec ses deux pattes de devant, et, lui posant les deux pattes de derrière sur ses épaules :

— Saute ! dit-il.

Le chien sauta et retomba de l'autre côté.

— Ah ! ah ! fit M. Jackal, je commence à comprendre ; c'est une manière de nous montrer le chemin.

— Justement ! A notre tour, dit Salvator en s'enlevant à la force des poignets jusqu'au chaperon du mur, et en s'asseyant à califourchon sur l'arête.

— Puis, de là, tendant les deux mains à M. Jackal :

— A vous, dit-il.

— Ah ! dit celui-ci, c'est inutile.

Et il s'enleva à son tour comme avait fait Salvator, avec une agilité que le jeune homme était bien loin de soupçonner chez lui.

Il est vrai que maigre comme il l'était, les mains n'avaient pas un grand poids à porter.

— Alors, dit le jeune homme, je ne m'inquiète plus de vous.

Et il sauta de l'autre côté du mur.

M. Jackal en fit autant avec une légèreté et une dextérité qui révélaient une grande habitude de la gymnastique.

— Maintenant, dit Salvator tout en contenant Brésil du geste, savez-vous où nous sommes ?

— Non, dit M. Jackal ; mais j'espère que vous me ferez la grâce de me le dire.

— Nous sommes au château de Viry.

— Ah ! ah ! Viry ! ... Qu'est-ce que c'est que cela ?

— Je vais aider votre mémoire : au château de Viry, chez l'honnête M. Gérard.

— Chez l'honnête M. Gérard ? Hum ! .. le nom ne m'est pas inconnu.

— Non, je crois du moins ; c'est cette propriété qu'il n'habitait plus depuis longues années, et qu'il avait louée à M. Loredan de Valgeneuse pour y cacher Mina.

— Mina ? ... Quelle Mina ? demanda M. Jackal.

— C'est la jeune fille qui avait été enlevée à Versailles.

— Ah ! bon ! Et qu'est-elle devenue ?

— Voulez-vous me permettre de vous raconter une petite anecdote, monsieur Jackal ?

— Racontez, cher monsieur Salvator ; vous savez le plaisir que j'ai à vous entendre.

— Eh bien, un de mes amis, en Russie, il était à Saint-Pétersbourg, eut l'imprudence, en jouant chez un grand seigneur, de mettre sur une table de jeu une fort belle tabatière garnie en diamants ; la tabatière disparut. Il tenait beaucoup à sa tabatière.

— Cela se comprend, dit M. Jackal.

— C'était moins à cause des diamants qu'à cause de la personne qui la lui avait donnée.

— J'y eusse tenu pour les deux raisons.

— Eh bien, comme il y tenait autant pour une seule que vous y eussiez tenu pour les deux, il conta sa mésaventure au maître de la maison, employant toute sorte de circonlocutions pour en arriver à lui dire qu'il avait un voleur chez lui. Mais, à sa grande stupéfaction, le maître de la maison ne parut pas autrement étonné.

« — Donnez-moi le signalement bien exact de votre tabatière, lui dit-il.

« Mon ami le lui donna.

« — Bien, dit l'autre, je tâcherai de vous la rattraper.

« — Vous allez vous adresser à la police, alors ?

« — Oh ! pas du tout ; ce serait le moyen que vous ne la revissiez jamais. Ne dites pas un mot du vol, au contraire.

« — Mais quel moyen emploierez-vous ?

« — C'est mon affaire ; je vous dirai cela en vous rendant la tabatière.

« Au bout de huit jours, le grand seigneur se présenta chez mon ami.

« — Est-ce celle-là ? lui demanda-t-il en lui montrant une tabatière.

« — Justement, dit celui-ci.

« — C'est votre tabatière ?

« — Mais certainement.

« — Eh bien, la voici ; mais ne la posez plus sur les tables de jeu : je comprends qu'on vous l'ait volée ; elle vaut dix mille francs comme un kopek.

« — Comment diable avez-vous pu la rattraper ?

« — C'était un de mes amis qui vous l'avait prise : le comte un tel.

« — Et vous avez osé la lui redemander ?

« — La lui redemander ? Oh ! non pas, il se serait blessé de la réclamation.

« — Comment avez-vous fait, alors ?

« — Comme il avait fait lui-même : je la lui ai volée.

— Ah ! ah ! fit M. Jackal.

— Comprenez-vous l'apologue, cher monsieur Jackal ?

— Oui ; M. de Valgeneuse avait enlevé Mina à Justin.

— C'est cela ; et, moi, j'ai enlevé Mina à M. de Valgeneuse.

M. Jackal bourra son nez de tabac.

— Je n'ai rien su de cela, dit-il.

— Non.

— Comment donc M. de Valgeneuse n'est-il pas venu se plaindre à moi ?

— Nous avons arrangé la chose ensemble, cher monsieur Jackal.

— Si la chose est arrangée..., dit l'homme de police.

— Jusqu'à nouvel ordre, du moins.

— N'en parlons plus.

— Non, parlons de M. Gérard.

— J'écoute.

— Eh bien, M. Gérard, comme je vous le disais, avait donc quitté le château depuis longues années.

— Quelque temps après le vol de M. Sarranti et la disparition de son neveu et de sa nièce ; ces faits sont à ma connaissance ; ils ont été établis par les débats, devant la cour d'assises.

— Maintenant, la façon dont le neveu et la nièce de M. Gérard ont disparu est-elle à votre connaissance ?

— Non ; vous savez que M. Sarranti a constamment nié sa participation à ce fait.

— Il avait raison ; car, lorsque M. Sarranti quitta le château de Viry, les deux enfants étaient parfaitement vivants et jouaient tranquillement sur la pelouse.

— Il l'a dit, du moins.

— Eh bien, moi, monsieur Jackal, dit Salvator, je sais ce que ces deux enfants sont devenus.

— Bah !

— Oui.

— Dites, cher monsieur Salvator ; vous m'intéressez vivement !

— La jeune fille a été tuée d'un coup de couteau par madame Gérard, et le petit garçon noyé par M. Gérard.

— Dans quel but ? demanda M. Jackal.

— Vous oubliez que M. Gérard était à la fois tuteur et héritier des enfants.

— Oh ! que me dites-vous là, cher monsieur Salvator ! Je n'ai point connu madame Gérard...

— Qui n'a jamais été madame Gérard, mais qui était simplement Orsola.

— C'est possible ; mais j'ai connu M. Gérard, l'honnête M. Gérard, comme on l'appelle.

Et la lèvre de M. Jackal se crispa sous un sourire qui n'appartenait qu'à lui.

— Eh bien, dit Salvator, l'honnête M. Gérard noyait le petit garçon, tandis que sa femme égorgeait la petite fille.

— Et vous pouvez me donner la preuve de cela ? dit M. Jackal.

— Certainement.

— Quand ?

— Tout de suite, si toutefois vous consentez à me suivre.

— Puisque je suis venu jusqu'ici..., dit M. Jackal.

— Autant aller jusqu'au bout, n'est-ce pas ?

M. Jackal fit de la tête et des épaules un signe d'assentiment.

— Venez donc, dit Salvator.

Et tous deux, suivant le mur du parc, s'acheminèrent vers la maison, tandis que Salvator, de la voix et du geste, retenait Brésil, qui semblait attiré vers un point du parc par quelque puissance inconnue et invisible.

LXXVI

OU M. JACKAL DÉPLORE QUE SALVATOR SOIT HONNÊTE HOMME

Tous deux arrivèrent ainsi jusqu'au perron du château. Le château était parfaitement sombre : pas une fenêtre n'était éclairée : il était évident qu'il était désert.

— Arrêtons-nous un instant ici, cher monsieur Jackal, dit Salvator ; je vais vous raconter comment la chose s'est passée.

— Selon vos conjectures ?

— Selon mes certitudes. Nous avons devant nous l'étang où l'on a noyé le petit garçon, et, derrière nous, le caveau où l'on a égorgé la petite fille. Commençons par le caveau.

— Oui ; mais, pour commencer par le caveau, il faut entrer dans la maison.

— Que cela ne vous inquiète pas : la dernière fois que j'y suis venu, pensant que j'y reviendrais un jour ou l'autre, j'ai pris la clef de la porte. Entrons.

Roland voulut suivre les deux hommes.

— Tout beau, Brésil ! dit Salvator ; restons là jusqu'à ce que le maître nous appelle.

Brésil s'assit sur son derrière et attendit.

Salvator entra le premier.

M. Jackal le suivit.

Salvator referma la porte derrière eux.

— Vous voyez dans les ténèbres comme les chats et les lynx, n'est-ce pas, monsieur Jackal? demanda Salvator.

— Grâce à mes lunettes, dit M. Jackal en les relevant jusqu'au sommet du front ; oui, cher monsieur Salvator... j'y vois assez du moins pour qu'il ne m'arrive pas d'accident.

— Eh bien, alors, suivez-moi.

Salvator prit le corridor à gauche.

M. Jackal continua de le suivre.

Le corridor, en descendant une douzaine de marches, conduisait, on se le rappelle, à la cuisine, et la cuisine au cellier, où s'était passée la scène terrible que nous avons racontée.

Salvator traversa la cuisine sans s'arrêter ; mais, arrivé au cellier :

— C'est ici, dit-il.

— Quoi, ici ? demanda M. Jackal.

— C'est ici que madame Gérard a été étranglée.

— Ah ! c'est ici ?

— Oui. — N'est-ce pas, Brésil, que c'est ici? dit Salvator en élevant la voix.

On entendit comme une trombe qui se précipitait ; et passant à travers un carreau de la fenêtre, le chien tomba en grondant aux pieds de son maître et de M. Jackal.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda l'homme de police en se reculant.

— C'est Brésil qui vous montre comment la chose s'est passée.

— Oh ! oh ! fit M. Jackal, est-ce que ce serait, par hasard, Brésil qui aurait étranglé la pauvre madame Gérard ?

— Lui-même.

— Mais alors, Brésil est un misérable assassin qui mérite une boulette.

— Brésil est un honnête chien qui mérite le prix Montyon.

— Expliquez-vous.

— Brésil a étranglé madame Gérard, parce qu'elle était en train d'assassiner la petite Léonie : il adorait l'enfant, il l'a entendue crier, il est venu. — N'est-ce pas, Brésil ?

Brésil fit entendre un hurlement lugubre et prolongé.

— Maintenant, continua Salvator, si vous doutez que ce soit ici, allumez une bougie et regardez les dalles.

Comme si c'était la chose la plus simple que d'avoir sur soi un briquet, des allumettes et une bougie, M. Jackal tira de la poche de sa redingote un briquet phosphorique et un rat de cave.

Cinq secondes après, le rat de cave était allumé et jetait une lueur qui fit clignoter les paupières de M. Jackal.

On eût dit que, pareil aux oiseaux de nuit, c'étaient les ténèbres qui étaient son jour.

— Baissez-vous, dit Salvator.

M. Jackal se baissa.

Une légère teinte rougeâtre colorait la dalle.

Salvator lui indiqua du doigt la teinte.

On eût pu nier que cette tache, tant elle était peu apparente, fût une tache de sang ; mais M. Jackal, sans doute, la reconnut pour telle, car il ne contesta point.

— Eh bien, dit-il, que prouve ce sang? Il peut être aussi bien le sang de madame Gérard que celui de la petite Léonie.

— Celui-ci, dit Salvator, est, en effet, le sang de madame Gérard.

— Comment le reconnaissez-vous ?

— Attendez.

Salvator appela Brésil.

— Brésil ! dit-il, chaud ! là ! chaud !

Et il montrait au chien la trace du sang.

Le chien approcha son nez de la dalle ; mais il releva les lèvres en grondant, et essaya de mordre la pierre.

— Vous le voyez ! dit Salvator.

— Je vois que votre chien est enragé ; voilà ce que je vois.

— Attendez !... Maintenant, je vais vous montrer le sang de la petite Léonie.

M. Jackal regardait Salvator avec un profond étonnement.

Salvator prit le rat de cave des mains de M. Jackal, et, passant dans la pièce qui suivait le bûcher, et montrant sur les dalles, dans la direction de la porte qui conduisait au jardin, d'autres taches rougeâtres :

— Tenez, dit-il, voici le sang de la petite fille. — N'est-ce pas, Brésil ?

Cette fois, Brésil approcha doucement ses lèvres de la dalle, comme s'il eût voulu la baiser. Il poussa un hurlement douloureux et effleura la dalle du bout de la langue.

— Vous le voyez ! dit Salvator, la petite fille n'était point égorgée tout à fait : tandis que Brésil étranglait Orsola, elle se sauvait du côté du jardin.

— Hum ! hum ! fit M. Jackal ; après?

— Eh bien, voilà pour la petite fille. A présent, nous allons nous occuper du petit garçon.

Et éteignant le rat de cave, il le rendit à M. Jackal.

Puis tous deux passèrent au jardin.

— Là, dit Salvator, nous sommes à la seconde partie du drame. Voici l'étang où M. Gérard noyait le petit Victor, tandis que madame Gérard assassinait la petite fille ?

En quatre pas, on fut au bord de l'étang.

— Voyons, Brésil, reprit Salvator, dis-nous un peu comment tu as retiré de l'eau le cadavre de ton jeune maître.

Brésil, comme s'il eût parfaitemnt compris ce qu'on attendait de lui, ne se le fit point dire à deux fois : il s'élança dans l'eau, nagea jusqu'au tiers du lac à peu près, plongea, reparut, puis s'en alla se coucher, avec un lugubre hurlement, sur le gazon.

— Voilà un chien, dit M. Jackal, qui eût bien certainement battu Munito aux échecs.

— Attendez, attendez, répliqua Salvator.

— J'attends, fit M. Jackal.

Salvator conduisit M. Jackal au pied d'un massif d'arbres. Là, il invita M. Jackal à rallumer son rat de cave.

M. Jackal obéit.

— Tenez, fit Salvator en montrant à l'homme de police une cicatrice profondément creusée dans le tronc d'un des arbres formant le massif, regardez, et dites-moi ce que c'est que cela !

— Il me semble que c'est un trou de balle, dit M. Jackal.

— Et moi, j'en suis sûr, dit Salvator.

Prenant alors un couteau mince et effilé, qui tenait à la fois du couteau, du poignard et du scalpel, il creusa la blessure de l'arbre et fit tomber une parcelle de plomb.

— Vous voyez ! la balle y est encore, dit-il.

— Je ne dis pas non, fit M. Jackal ; mais que prouve une balle dans le tronc d'un arbre ? Il faudrait voir par où elle a passé avant d'arriver là.

Salvator appela Brésil.

Brésil accourut.

Salvator prit le doigt de M. Jackal et l'appuya alternativement sur le flanc droit et sur le flanc gauche de Brésil.

— Ne sentez-vous pas? demanda-t-il.

— En effet, je sens.

— Quoi ?

— Quelque chose comme deux cicatrices.

— Eh bien, dit Salvator, vous demandiez par où avait passé la balle : vous le savez, maintenant.

M. Jackal regarda Salvator avec une admiration croissante.

— Maintenant, venez ! dit Salvator.

— Où allons-nous ? demanda M. Jackal.

— Où Horace dit qu'il faut se hâter d'arriver : au dénouement. — *Ad eventum festina.*

— Ah ! cher monsieur Salvator, s'écria M. Jackal, quel malheur que vous soyez honnête homme !

Et il suivit Salvator.

LXXVII

BUISSON CREUX

— Maintenant, dit Salvator en longeant l'étang, vous comprenez tout, n'est-ce pas ?

— Pas encore tout à fait, dit M. Jackal.

— Eh bien, tandis que l'on tenait la petite fille dans le cellier, on noyait le petit garçon dans l'étang. Brésil accourait aux cris de la petite fille, étranglait Orsola ou madame Gérard, comme vous voudrez : puis, après avoir étranglé madame Gérard, il se mettait en quête de son autre ami, le petit garçon, le retrouvait au fond de l'étang, le ramenait sur le gazon, recevait à travers le corps une balle qui, après lui avoir traversé le corps, allait s'enfoncer dans le tronc de l'arbre où nous l'avons retrouvée. Le chien, cruellement blessé, se sauvait en hurlant. Alors, le meurtrier prenait le cadavre du petit garçon, l'emportait et allait l'enterrer.

— L'enterrer ! fit M. Jackal ; et où cela ?

— Où vous allez voir.

M. Jackal secoua la tête.

— Où je l'ai vu moi-même, dit Salvator.

M. Jackal secoua la tête de nouveau.

— Mais enfin, si vous le voyez ?... dit Salvator.

— Dame, si je le vois... fit M. Jackal.

— Que direz-vous ?

— Je dirai qu'il y est.

— Allons donc, alors ! dit le jeune homme.

Et il doubla le pas.

Nous connaissons le chemin qu'ils suivent : une fois nous y avons vu passer M. Gérard, une autre fois Salvator ; la première fois le crime, la seconde fois la justice.

Brésil marchait à dix pas devant eux, se retournant de cinq en cinq minutes pour voir s'il était suivi.

— Nous y voici, dit Salvator en entrant dans le fourré.

M. Jackal marcha sur ses traces.

Mais arrivé là, Brésil s'arrêta comme désappointé.

Au lieu de piquer le nez en terre et de gratter le sol avec ses pattes, il restait debout, humant l'air de tous côtés, et grondant.

Salvator, qui semblait lire dans toutes les pensées de Brésil aussi facilement que Brésil semblait lire dans les siennes, comprit qu'il se passait quelque chose d'insolite.

Il regarda autour de lui.

Son regard s'arrêta sur M. Jackal ; la lune l'éclairait en ce moment.

L'homme de police avait sur les lèvres un étrange sourire.

— Vous dites que c'est ici ? demanda M. Jackal.

— C'est ici, répondit Salvator.

Puis, s'adressant au chien :

— Cherche, Brésil !

Brésil rapprocha son nez de la terre ; puis, relevant la tête, laissa échapper un lugubre hurlement.

— Oh ! oh ! dit Salvator, nous sommes-nous trompés, mon bon Brésil ? Cherche ! cherche !...

Mais Brésil secoua la tête comme pour répondre qu'il était bien inutile de chercher.

— Bah ! dit Salvator au chien, est-ce que ?...

Et lui-même, se jetant à genoux, fit ce que le chien refusait de faire, c'est-à-dire qu'il plongea profondément sa main dans le sol.

La chose était d'autant plus facile que la terre était et semblait avoir été nouvellement retournée.

— Eh bien ? demanda M. Jackal.

— Eh bien, dit Salvator d'une voix rauque, car sa suprême espérance lui échappait, le cadavre a été enlevé.

— C'est fâcheux, dit M. Jackal. Diable ! diable ! diable ! c'eût été une preuve... Cherchez bien.

Malgré la répugnance visible qu'il éprouvait à mettre sa main en contact avec cette terre, Salvator plongea son bras jusqu'à l'épaule dans la fosse, et, se relevant, le visage pâle, le front en sueur, l'œil en feu, il répéta pour la seconde fois :

— Le cadavre a été enlevé !

— Bon ! dit M. Jackal, par qui ?

— Par celui qui avait intérêt à le faire disparaître.

— Êtes-vous sûr qu'il y avait un cadavre ? demanda M. Jackal.

— Je vous dis, moi, qu'ici, à cette place, conduit par Roland, par Brésil, comme vous voudrez, j'ai retrouvé le squelette du petit Victor, qui y avait été enterré après avoir été noyé par son oncle, et tiré de l'eau par Roland. — N'est-ce pas, Roland, qu'il était là ?

Roland se dressa, appuya ses deux pattes sur la poitrine de Salvator et fit entendre une longue et lugubre plainte.

— Mais quand était-il là ? demanda M. Jackal.

— Avant-hier encore, dit Salvator ; c'est donc dans la nuit d'hier qu'il a été enlevé.

— Naturellement... naturellement ! reprit M. Jackal sans qu'on pût remarquer aucune altération dans sa voix ni sur son visage, puisque vous prétendez qu'il y était encore avant-hier.

— Je ne prétends pas, dit Salvator, j'affirme.

— Diable ! diable ! diable ! répéta M. Jackal.

Salvator regarda en face l'homme de police.

— Avouez, lui dit-il, que vous saviez d'avance que nous ne trouverions rien ici.

— Monsieur Salvator, je crois tout ce que vous me dites, et, comme vous me disiez que nous y trouverions quelque chose...

— Avouez que vous vous doutez qui a enlevé ce cadavre.

— En vérité, mon cher monsieur Salvator, je ne m'en doute pas.

— Sacrebleu ! mon cher monsieur Jackal, s'écria le jeune homme, vous n'êtes pas en veine de perspicacité, ce soir.

— J'avoue, répondit M. Jackal avec une bonhomie parfaite, que cette scène de nuit, dans un parc désert, au bord d'une fosse, n'est point faite pour donner de l'esprit, même au plus malin ; j'ai beau chercher, je ne devine pas qui a pu enlever ce squelette.

— Ce n'est pas M. Sarranti, du moins, puisqu'il est en prison.

— Non, dit M. Jackal ; mais ce pourraient être ses complices ; car, enfin, qui dit que ce cadavre n'a pas été déposé ici par M. Sarranti ? qui dit que ce n'est pas M. Sarranti qui a noyé l'enfant, tiré sur le chien ?

— Moi, moi ! moi ! fit Salvator, c'est moi qui le dis ! et la preuve... Mais non, Dieu merci ! j'espère en trouver une meilleure que celle-là... Vous admettez, n'est-ce pas, que celui qui a enlevé le corps est le meurtrier ?

— Vous allez bien loin.

— Ou tout au moins son complice.

— Il y aurait matière à soupçon, en effet.

— Roland, ici ! dit Salvator.

Le chien arriva.

— Holà ! Roland, il est venu ici quelqu'un pendant la nuit dernière, n'est-ce pas, mon chien ?

Le chien gronda.

— Cherche, Roland ! cherche ! dit Salvator.

Roland traça un cercle, parut reconnaître une piste et s'élança du côté de la grille.

— Tout beau, Roland ! tout beau ! dit Salvator, n'allons pas trop vite. — Monsieur Jackal, suivons Roland.

Et M. Jackal suivit Roland, en disant :

— Fameux limier, monsieur Salvator ! fameux limier ! Si jamais vous vous en défaites, je connais quelqu'un qui vous en donnera un bon prix.

Le chien suivait sa piste en grognant.

Au bout de vingt pas, il fit un crochet, puis tourna à gauche.

— Tournons à gauche, monsieur Jackal, dit Salvator.

M. Jackal obéit comme un automate.

Au bout de vingt autres pas, le chien tourna à droite.

— Tournons à droite, monsieur Jackal, dit Salvator.

Et M. Jackal obéit avec la même ponctualité.

Au bout de dix pas, le chien s'arrêta au milieu d'un massif.

Salvator marcha dans le massif après lui.

— Ah ! dit-il, celui qui emportait les os de l'enfant a eu l'idée de les déposer ici ; il a même donné en terre les deux premiers coups de bêche ; mais il n'a pas trouvé la place assez sûre et a continué son chemin, n'est-ce pas, Roland ?

Roland poussa une plainte et reprit le chemin de la grille.

A la grille, il s'arrêta, mais faisant effort pour essayer de passer.

— Il est inutile que nous cherchions davantage dans l'intérieur du parc, dit Salvator : le cadavre est sorti par là.

— Diable ! diable ! fit M. Jackal, la grille est fermée et la serrure me paraît solide.

— Oh ! dit Salvator, nous trouverons bien quelque levier, quelque pince pour la faire sauter. Le pis aller, d'ailleurs, serait d'escalader le mur comme nous avons fait pour entrer. Nous reprendrons la piste de l'autre côté de la grille.

Et Salvator s'avança vers la muraille dans l'intention de l'escalader.

— Bon ! dit M. Jackal en l'arrêtant par le pan de sa redingote, je sais quelque chose de plus court encore.

Et tirant de sa poche un petit trousseau de rossignols, il en essaya trois, et, au troisième, la porte s'ouvrit comme par magie.

Brésil passa le premier et, comme l'avait prévu Salvator, retrouva immédiatement la piste.

La piste longeait le mur, et, à travers terres, par la ligne la plus directe, rejoignait le grand chemin.

En traversant une terre labourée, on revit jusqu'à la trace des pas.

— Tenez, dit Salvator, voyez-vous ! voyez-vous !

— Oui, je vois, dit M. Jackal. Par malheur, ces pas-là ne sont pas signés.

— Bah ! dit Salvator, peut-être trouverons-nous la signature au bout de la piste.

Mais la piste aboutissait au grand chemin, route royale, large de soixante-quatorze pieds, et pavée.

Roland alla jusqu'au pavé, puis leva la tête et hurla.

— Une voiture attendait ici, dit Salvator ; l'homme y est monté avec le cadavre.

— Alors ? demanda M. Jackal.

— Alors il me reste à chercher où il est descendu.

M. Jackal secoua la tête.

— Ah ! cher monsieur Salvator, dit-il, j'ai grand'peur que vous ne vous donniez bien du mal pour rien.

— Et moi, monsieur Jackal, dit Salvator piqué au jeu, je suis sûr d'arriver à quelque chose.

M. Jackal fit avec la bouche ce petit bruit qui indique le doute.

— La piste perdue, reprit-il, madame Gérard étranglée, les deux enfants morts.

— Oui, fit Salvator ; mais les deux enfants ne sont pas morts.

— Voilà tout ce que je veux savoir pour le moment. Maintenant, voici le jour qui commence à poindre : quand vous voudrez revenir à Paris, cher monsieur Jackal, je ne vous retiens plus.

Et Salvator fit un mouvement pour repasser le fossé.

— Où allez-vous ? demanda M. Jackal.

— Rejoindre la voiture que nous avons laissée au pont Godeau.

— Bon ! dit M. Jackal, c'est à la voiture à nous rejoindre.

Et il tira de son immense poche un sifflet qui, approché



Le cadavre a été enlevé !

— Comment ! les deux enfants ne sont pas morts ? s'écria M. Jackal en feignant le plus vif étonnement ; vous m'avez dit que le garçon avait été noyé !

— Oui ; mais je vous ai montré la trace du sang de la petite fille qui se sauvait.

— Eh bien ?

— Eh bien, pendant que Brésil étranglait cette bonne madame Gérard, la petite fille se sauvait ; et elle est sauvée.

— Ah ! fit M. Jackal ; et vit-elle toujours ?

— **Elle vit toujours.**

— Voilà, en effet, qui va jeter un grand jour sur l'affaire, surtout si elle se rappelle.

— Elle se rappelle.

— Ce sera un souvenir bien pénible pour cette enfant, dit en secouant la tête M. Jackal.

— Oui, dit Salvator ; mais, si pitoyable que vous soyez, cher monsieur Jackal, quelque émotion que ce souvenir puisse lui causer, comme il s'agit de la vie d'un homme, vous l'interrogerez, n'est-ce pas ?

— Sans doute ; c'est mon devoir.

de ses lèvres, rendit un son tellement aigu, qu'on devait l'entendre à une demi-lieue.

Ce son fut répété trois fois.

Cinq minutes après, on entendit le bruit d'une voiture roulant sur la grande route.

Cette voiture était celle de M. Jackal.

Les deux hommes y montèrent.

Roland, qui semblait infatigable, partit en éclaireur.

À huit heures du matin, la voiture franchissait la barrière de Fontainebleau.

— Laissez-moi vous déposer chez vous, monsieur Salvator, c'est notre chemin, dit M. Jackal.

Salvator n'avait aucune raison pour refuser cette politesse de M. Jackal.

Il acquiesça en silence.

La voiture s'arrêta rue Mâcon, n° 4.

— Allons, dit M. Jackal, une autre fois, nous serons plus heureux, cher monsieur Salvator.

— Je l'espère, dit Salvator.

— Au revoir ! fit M. Jackal.

— Au revoir ! répondit Salvator.

Salvator sauta hors de la voiture ; la portière se referma, et le coupé partit au grand trot

— Oh ! démon ! dit Salvator, je te soupçonne de mieux savoir que moi où est le cadavre du pauvre enfant !

Et, sur ces mots, il ouvrit la porte et rentra chez lui.

— N'importe, dit-il, reste Rose-de-Noël.

Et il commença de monter l'escalier, que déjà avait escaladé Roland

— Est-ce toi, ami ? dit une voix du haut du palier.

— Oui, c'est moi, s'écria Salvator.

Et il se jeta dans les bras de Fragola

Un instant, il oublia le terrible désappointement de la nuit dans cette douce étreinte qui lui faisait tout oublier.

Fragola revint à elle la première.

— Rentre, Salvator, dit-elle ; depuis sept heures du matin, il y a là une vieille femme qui t'attend et se désole sans vouloir dire ce qui la fait pleurer.

— Une vieille femme ! s'écria Salvator : c'est la Brocante.

Et, s'élançant dans l'appartement

— Rose-de-Noël ? cria-t-il, Rose de Noël ?

— Hélas ! répondit la Brocante, ce matin, quand je suis entrée dans sa chambre, la fenêtre était ouverte et la pauvre petite n'y était plus

— Ah ! s'écria Salvator en se frappant la tête du poing, j'aurais dû me douter que, du moment où je ne trouvais plus le cadavre du frère, on ferait, en même temps, disparaître la sœur !

LXXVIII

VIVE L'AMPLEUR

Expliquons maintenant comment manquait le cadavre qu'étaient venus chercher inutilement, dans le parc de Viry, Salvator et M. Jackal

On se rappellera que Salvator, en sortant de chez ce dernier, avait rencontré — quoique la rigueur du temps ne nécessitât point encore une pareille précaution — un individu engoncé dans une énorme houppelande dont le collet semblait destiné à lui servir de masque

Cet homme, auquel Salvator n'avait prêté qu'une médiocre attention, avait monté l'escalier derrière lui, et s'était fait annoncer sous le nom bien connu de M. Gérard.

C'était M. Gérard, en effet

A voir la précipitation avec laquelle il avait arpenté la cour et s'était engagé sous la voûte qui conduisait au cabinet du chef de la police secrète, à examiner le soin minutieux avec lequel il baissait vers la terre la partie de sa figure que laissait à découvert la solution de continuité existant entre son chapeau et le collet de sa redingote, un observateur n'eût pas manqué de tourner la tête avec dégoût en reconnaissant dans cet homme un *mouchard* dans toute l'acception du mot.

Comme nous l'avons dit, on annonça M. Gérard

La porte du cabinet de M. Jackal s'ouvrit, et le visiteur s'y engouffra

— Ah ! ah ! dit M. Jackal, c'est l'honnête M. Gérard ! Venez, mon cher monsieur, venez !

— Je vous dérange peut-être ? demanda M. Gérard

— Comment donc ! vous, me déranger ? Jamais !

— Vous êtes trop bon, monsieur, fit M. Gérard.

— Il y a plus, j'allais vous envoyer chercher. Vous, me déranger, par exemple ! vous mon féal, mon héros, mon favori ! Allons, allons, monsieur Gérard, vous ne me dites pas cela sérieusement.

— Il m'avait semblé que vous étiez debout !

— Oui, certainement ; je viens de reconduire un de vos amis

— Un de mes amis ! Lequel ?

— M. Salvator.

— Je ne le connais pas, dit M. Gérard étonné.

— Oui, mais lui vous connaît ; j'en ai peur du moins

— Et j'ai cru que vous alliez sortir

— Si bien que vous espériez esquiver notre petite causerie, ingrat !

— Monsieur Jackal

— Voyons, posez votre chapeau ; vous avez toujours l'air d'avoir envie de fuir. Là, bien. Et maintenant asseyez-vous. Où diable trouveriez-vous, cher monsieur Gérard, un plus joyeux compagnon, un plus aimable boute-en-train que moi ! Ingrat ! Sans compter que, tandis que vous veillez sur le roi, je veille sur vous, moi. Oui, j'allais sortir, en effet ; mais vous voilà, je reste. Sortir ! ah bien, oui ! je sacrifierais mes affaires personnelles les plus intéressantes pour avoir la joie de causer un moment avec vous. Eh bien, que me conterez-vous de nouveau, honnête monsieur Gérard ?

— Peu de chose, monsieur

— Tant pis, tant pis.

M. Gérard secoua la tête à la manière d'un homme qui dit : « La conspiration ne donne pas. »

— Mais encore ? demanda M. Jackal.

— On a dû hier vous amener un homme que j'ai fait arrêter devant le café de Foy.

— Qu'y faisait-il ?

— Une propagande napoléonienne démesurée.

— Contez-moi cela, cher monsieur Gérard.

— Imaginez-vous ..

— D'abord, son nom ?

— Je l'ignore, monsieur... Vous comprenez qu'il eût été imprudent à moi d'aller le lui demander.

— Son signalement ?

— Mais c'était un homme grand, fort, vigoureux, vêtu d'une longue redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, avec un ruban rouge à sa boutonnière.

— Quelque officier en retraite.

— C'est ce que je me suis dit, surtout en voyant son chapeau à larges bords enfoncé sur sa tête et résolument penché sur l'oreille.

— Pas mal, monsieur Gérard, pas mal, pour un commençant, murmura M. Jackal, vous verrez que nous ferons quelque chose de vous. Continuez.

— Il entra au café, et, sa tournure m'ayant paru suspecte, je le suivis.

— Bien, monsieur Gérard, bien !

— Il s'installa à une table et demanda une demi-tasse de café et un carafon d'eau-de-vie, en disant tout haut : « Je ne puis boire mon café qu'au gloria, moi ; j'aime le gloria ! » Et il regarda autour de lui comme pour voir si personne ne lui répondrait.

— Et personne ne lui répondit ?

— Personne... Alors, pensant qu'il n'en avait pas dit assez : « Vive le gloria ! » continua-t-il.

— Diable ! diable ! diable ! fit M. Jackal, voilà qui est passablement séditieux. « Vive le gloria ! » c'est comme si l'on disait : *Vive la gloire !*

— C'est justement ce que j'ai pensé, et, comme, sous le gouvernement paternel qui nous régit, il n'y a aucun motif de crier : « Vive la gloire ! » cet homme me devint tout à fait suspect.

— Très bien ! brigand de la Loire

— Je m'installai à la table en face de la sienne, résolu à tenir mes oreilles et mes yeux tout grands ouverts

— Bravo, monsieur Gérard !

— Il demanda un journal...

— Lequel ?

— Ah ! je ne sais.

— Voilà une faute, monsieur Gérard

— Je crois que c'était *le Constitutionnel*.

— C'était *le Constitutionnel*.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Si vous en êtes sûr, monsieur Jackal .

— Il demanda *le Constitutionnel*. Continuez.

— Il demanda *le Constitutionnel* ; mais je vis bien que c'était par pure forfanterie ; car, soit hasard, soit dédain, il le tint constamment à l'envers, jusqu'au moment où l'un de ses amis entra dans le café.

— A quoi vîtes-vous que c'était un de ses amis, monsieur Gérard ?

— A ce qu'il était vêtu exactement comme lui des pieds à la tête ; seulement, il était infiniment plus râpé

— Retour du Champ-d'Asile... Continuez, monsieur Gérard ; c'était son ami, je n'en doute plus.

— La chose est d'autant moins douteuse que celui qui venait d'entrer alla droit à celui qui était assis et lui présenta la main

— Bonjour, dit le premier d'un ton rude

— Bonjour, répondit le second du même ton. Tu as fait un héritage ?

— Moi ?

— Oui, toi

— Pourquoi cela ?

— Parbleu ! te voilà tout flambant neuf

— C'est mon épouse qui m'a équipé ainsi pour ma fête.

— J'ai cru qu'on avait reçu la paye ?

— Non, et il faudra, je crois, que nous continuions à faire encore pendant quelque temps crédit à notre correspondant de Vienne

— Le duc de Reichstadt, fit M. Jackal.

— C'est ce que je me suis dit, répliqua M. Gérard.

— Tu sais, continua le premier militaire, que le susdit correspondant de Vienne a failli venir à Paris.

— Je le sais, répondit l'autre, mais il a été empêché.

— Ce qui est différé n'est pas perdu.

— Hum ! hum ! monsieur Gérard, que disiez-vous donc, pas grand'chose ? mais je trouve que c'est déjà beaucoup, ce que vous avez dit là, et, quand il n'y en aurait pas davantage ..

— Il y en a davantage, monsieur.
— Bon ! poursuivez, poursuivez, monsieur Gérard.
Et, en signe de satisfaction, M. Jackal tira sa tabatière et se bourra le nez de tabac.
M. Gérard reprit :
— Le premier venu continua :
— Une belle redingote, ma foi !
« Et il passait sa main sur le drap.
« — Très belle, répondit orgueilleusement le second.
« — Un poil magnifique.
« — De l'elbeuf, tout simplement.
« — Un peu large, peut-être.
« — De quoi, un peu large ?
« — Je dis : ta redingote, je la trouve un peu large, pour un soldat...
— Ce qui prouve bien, observa M. Jackal, que c'était un militaire, et que vous ne vous étiez pas trompé, monsieur Gérard.
— « Pourquoi un peu large ? répondit l'officier. Les habits ne sauraient jamais être trop larges : je suis pour toutes les grandes choses ; j'aime tout ce qui est large, moi. « Vive l'empereur ! »
— Vive l'empereur ! Comment, vive l'empereur ! à propos d'une redingote ?
— Je sais bien que cela n'a pas grand rapport, répliqua M. Gérard un peu embarrassé ; mais j'ai entendu : « Vive l'empereur ! »
M. Jackal aspira bruyamment une seconde prise.
— Mettons qu'il ait crié : « Vive l'empereur ! » dit-il.
— Oui, mettons cela, dit M. Gérard, que la discussion embarrassait visiblement. Vous comprenez bien qu'en entendant pousser ce cri séditieux, qui fit retourner plusieurs personnes, je suis sorti du café ?
— Je comprends.
— A la porte, je trouvai deux agents ; je leur signalai mon homme, et je ne m'éloignai que lorsque je les vis lui mettre la main sur le collet.
— Bravo, monsieur Gérard ! mais, c'est étonnant, je n'ai point vu votre homme, et il ne m'a pas été fait de rapport.
— Je vous affirme pourtant que l'homme a été arrêté, monsieur Jackal.
M. Jackal sonna.
L'huissier parut.
— Faites appeler Gibassier, dit M. Jackal.
L'huissier sortit.
Cinq minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles M. Jackal fouilla tous les dossiers de son bureau.
— Je ne vois rien, dit-il, absolument rien !
L'huissier rentra.
— Eh bien ? demanda M. Jackal.
— M. Gibassier attend.
— Qu'il entre.
— Il dit que vous n'êtes pas seul.
— C'est juste... M. Gibassier est comme vous, monsieur Gérard, un homme modeste et qui n'aime pas à être vu ; si on l'en croyait, il en serait de lui comme de la violette : il ne se révélerait que par son parfum... Passez dans cette chambre, monsieur Gérard.
M. Gérard, qui, en effet, ne se souciait pas plus d'être vu que M. Gibassier, passa promptement dans la chambre voisine, dont il referma avec soin la porte sur lui.
— Entrez, Gibassier ! cria M. Jackal ; je suis seul.
Gibassier entra, le visage souriant, comme toujours.
— Qu'est-ce à dire, Gibassier ! fit M. Jackal, il se fait des captures importantes, et je n'en sais rien !
Gibassier tendit le cou et ouvrit les yeux comme un homme qui dit : « Expliquez-vous. »
— Hier, continua M. Jackal, on a arrêté un homme qui avait crié : « Vive l'empereur ! »
— Où cela, monsieur Jackal ?
— Au café de Foy, monsieur Gibassier.
— Au café de Foy ! Ce n'était pas « Vive l'empereur ! » que cet homme avait crié.
— Qu'avait-il donc crié ?
— C'était « Vive l'ampleur ! »
— Vous vous trompez, monsieur Gibassier.
— Me permettez-vous d'affirmer que je suis sûr de ce que j'avance ?
— Et comment pouvez-vous être sûr de cela ?
— C'était moi, dit Gibassier.
M. Jackal releva ses lunettes et regarda Gibassier avec un de ces sourires silencieux qui lui étaient habituels.
— Voilà ce que c'est, dit enfin M. Jackal, que d'avoir double police ! Il ne faut plus qu'une pareille mystification se représente.
Et, allant à la porte de la chambre où s'était enfermé M. Gérard.
— Hé ! monsieur Gérard, dit-il, vous pouvez rentrer !
— Vous êtes donc seul ? demanda M. Gérard à travers la porte.
— Seul ou à peu près, répliqua M. Jackal.
M. Gérard rentra avec sa timidité habituelle.
Aussi, en apercevant Gibassier, fit-il un pas en arrière.
— Oh ! dit-il, qu'est-ce là ?
— Monsieur ?
— Oui, monsieur.
— Vous le reconnaissez ?
— Je crois bien !
Puis, se penchant à l'oreille de M. Jackal :
— C'est mon officier du café de Foy.
M. Jackal prit M. Gérard par la main.
— Mon cher monsieur Gérard, dit-il, je vous présente M. Gibassier, mon sous-chef de brigade.
Puis, s'adressant à Gibassier :
— Mon cher Gibassier, continua-t-il, je vous présente M. Gérard, un de nos agents les plus dévoués.
— Gérard ? fit Gibassier.
— Oui, l'honnête monsieur Gérard, de Vanvres, celui que vous savez.
Gibassier s'inclina avec un certain air de respect, et sortit presque à reculons.
— Comment, celui que vous savez ? demanda M. Gérard en pâlissant. M. Gibassier sait donc ?...
— Tout, mon cher monsieur Gérard !
L'assassin devint livide.
— Mais que cela ne vous inquiète aucunement, dit M. Jackal ; Gibassier est un autre moi-même...
— Oh ! monsieur, balbutia l'espion, pourquoi m'avez-vous présenté à cet homme ?
— D'abord, parce qu'il est bon de se connaître quand on est engagé dans le même régiment.
Puis, avec une voix dont chaque syllabe s'enfonça jusqu'au fond du cœur de M. Gérard :
— Ensuite, ajouta M. Jackal, n'est-il pas important qu'il vous connaisse, pour vous faire relâcher dans le cas où quelque maladroit vous arrêterait à votre tour ?
A l'idée qu'il pouvait être arrêté, M. Gérard tomba dans le fauteuil à la voltaire de M. Jackal.
Mais M. Jackal n'était point susceptible ; il laissa M. Gérard sur son trône et s'assit en face de lui sur une simple chaise.

LXXIX

UN BON AVIS

M. Jackal donna quelques secondes à M. Gérard pour se remettre.
Puis, enfin, M. Gérard leva lentement les yeux sur lui.
M. Jackal fit un mouvement d'épaules.
— Que voulez-vous ! lui dit-il avec une apparence de parfaite bonhomie, c'est encore une affaire manquée pour cette fois-ci.
— Laquelle ? demanda M. Gérard.
— Dame, la croix de la Légion d'honneur.
Le pauvre M. Gérard, il faut l'avouer, n'y pensait plus.
— Voyons, dit M. Jackal, n'avez-vous rien de nouveau et de plus sérieux à me dire ?
— Rien, monsieur, je vous l'avoue.
— Diable ! diable ! diable !... Eh bien, alors, c'est donc à moi à vous dire quelque chose qui vous intéressera peut-être.
Et M. Jackal, relevant ses lunettes, fixa ses yeux de lynx sur son interlocuteur, qui se sentit pâlir malgré lui sous ce regard lancinant.
M. Gérard lui était sacré par ordre supérieur ; mais l'homme de police n'avait point pour cela abdiqué son droit de torture morale : il ne pouvait rien sur l'âme sereine et stoïque de M. Sarranti, emprisonné dans le cachot des condamnés et attendant la mort d'un moment à l'autre ; il pouvait tout sur M. Gérard libre et considéré.
Voilà ce que sentait bien M. Gérard ; voilà pourquoi il pâlissait sous le regard de M. Jackal.
Chaque fois qu'il sortait de l'hôtel de la rue de Jérusalem, il en sortait comme le patient sort de la question.
La différence était du plus au moins, de la question ordinaire à la question extraordinaire.
Tout en pâlissant, M. Gérard prêtait une oreille attentive à ce qui devait l'intéresser.
Mais le chat tenait la souris sous sa griffe, et il se donnait le plaisir de jouer avec elle.
M. Jackal tira sa tabatière de sa poche, puis il y inséra les deux doigts, et en tira une énorme prise qu'il huma avec volupté.
M. Gérard n'osait presser l'homme de police de parler, et il écouta avec une résignation qui n'était point exempte d'une certaine impatience.
— Vous savez, cher monsieur Gérard, dit enfin M. Jackal

que c'est dans huit jours qu'expire le délai accordé par le roi Charles X à Sarranti ?

— Je le sais, murmura M. Gérard en jetant sur M. Jackal un regard plein d'inquiétude.

— Vous savez également que l'abbé Dominique peut être de retour après-demain... demain... aujourd'hui, peut-être ?

— Oui, oui, je sais encore cela, répondit le philanthrope en tremblant de tous ses membres.

— Oh ! mais, si vous tremblez ainsi au premier mot que je vous adresse, cher monsieur Gérard, vous vous évanouirez incontestablement quand vous saurez de quoi il est question ; et, une fois évanoui, vous n'entendrez plus ce qui me restera à vous dire, et qui sera probablement le plus intéressant.

— Que voulez-vous ! dit M. Gérard, c'est plus fort que moi.

— Voyons, qu'avez-vous à craindre du côté de l'abbé Dominique, puisque je vous ai dit que le pape rejetterait sa demande ?

M. Gérard respira.

— Vous croyez ? dit-il.

— Nous connaissons Sa Sainteté Grégoire XVI ; c'est une barre de fer.

M. Gérard respirait de plus en plus.

M. Jackal lui donna tout le temps de remplir d'air ses poumons.

— Non, dit-il, non, ce n'est point cela que vous avez à craindre.

— Ah ! mon Dieu ! murmura M. Gérard, j'ai donc quelque chose à craindre ?

— Oh ! cher monsieur Gérard, êtes-vous si peu philosophe que vous ne sachiez pas que l'homme, créature faible, sans cesse en lutte avec tout ce qui l'entoure, n'aurait pas un instant de repos s'il voyait les dangers incessants à travers lesquels il passe, et auxquels il n'échappe que par miracle !

— Hélas ! murmura M. Gérard, c'est une grande vérité que vous dites là, monsieur Jackal.

— Ceci reconnu par vous, reprit M. Jackal en s'inclinant, je désire vous faire une question.

— Faites, monsieur, faites.

— Les poètes, monsieur Gérard, vilaine engeance, n'est-ce pas ?

— Je ne les connais point, monsieur ; je crois n'avoir pas à me reprocher d'avoir lu quatre vers dans ma vie.

— Eh bien, les poètes prétendent que les morts sortent quelquefois du tombeau. En croyez-vous quelque chose ?

M. Gérard murmura cinq ou six mots inintelligibles, et recommença de trembler plus fort que jamais.

— Je n'y avais pas cru jusqu'ici, reprit M. Jackal ; mais un fait arrivé récemment à ma connaissance m'a tellement édifié en cette matière, que je pourrais maintenant soutenir une thèse là-dessus : non, ils n'en sortent pas d'eux-mêmes, mais on peut les en faire sortir.

M. Gérard continua de blêmir.

— Voici l'anecdote, je vous laisse à l'apprécier. Un homme de votre tempérament, de votre caractère, de votre humeur, enfin, un philanthrope, a, dans un mauvais moment, — on n'est point parfait, hélas ! cher monsieur Gérard ; je sais cette vérité mieux que personne ! — noyé son neveu ; et, ne sachant que faire du cadavre, — on ne sait jamais que faire des cadavres ! c'est généralement même ce qui perd ceux qui les font, — et ne sachant que faire du cadavre, il l'a enterré dans un massif de son parc.

M. Gérard poussa un gémissement et baissa la tête.

— Là, il le croit bien caché. Il l'est en effet ; mais la terre n'a pas toujours la discrétion qu'on lui suppose. Ne voilà-t-il pas que ce matin, — eh ! mon Dieu, cet homme sortait comme vous entriez ! — un homme est venu me trouver, et, en propres termes, m'a dit ces paroles :

« — Monsieur Jackal, dans huit jours, on va exécuter un innocent.

« Vous comprenez que j'ai nié, cher monsieur Gérard, que j'ai répondu qu'il n'y avait plus d'innocent quand la justice avait prononcé le mot coupable ; mais lui m'a imposé silence en disant :

« — Celui qu'on va exécuter est innocent, et, le vrai coupable, je le connais.

M. Gérard cacha sa tête dans ses mains.

— J'ai nié de plus belle, continua M. Jackal ; mais cet homme m'a arrêté en me disant :

« — Pouvez-vous disposer d'une nuit ?

« — Oui, certainement, lui ai-je répondu.

« — De la nuit prochaine ?

« — Non, la nuit prochaine est prise.

« — Eh bien, la nuit suivante ?

« — Parfaitement... Pour une excursion ? ai-je hasardé.

« — Pour une excursion.

« Vous comprenez que je désirais savoir où l'on m'emmenait.

« — Dans Paris ou hors Paris ? ai-je demandé.

« — Hors Paris.

« — Bien.

« Et il a été arrêté que, non pas cette nuit, mais l'autre, la preuve me serait donnée que ce n'était pas celui que l'on allait exécuter qui était coupable, mais, tout au contraire, un homme qui est en liberté.

— Ainsi, balbutia M. Gérard, vous avez accepté cette excursion ?

— Pouvais-je faire autrement ? je vous le demande, à vous qui êtes un homme de sens. Vous savez quelle est ma mission. Prudhon a fait un tableau là-dessus : *la Justice poursuivant le Crime* ; vous savez quelle est ma devise, celle du philosophe de Genève : *Vitam impendere vero*. J'ai été obligé de dire : « J'irai. »

— Et vous irez ?

— Parbleu ! il le faut bien, je suis requis ; mais, je vous l'ai dit, je n'irai pas la nuit prochaine ; je n'irai que l'autre nuit... l'autre nuit, vous entendez ?

— Oui, répondit M. Gérard, qui entendait en effet, mais sans comprendre, et dont les dents claquaient comme des castagnettes.

— Ah ! je savais bien, fit M. Jackal, que je vous intéresserais par ce récit.

— Mais, enfin, monsieur, le but de ce que vous me dites, le résultat de la confidence que vous me faites, balbutia M. Gérard avec un effort sur lui-même, quel est-il ?

— Quel est-il ? Comment ! vous ne le voyez pas ?... Je me suis dit : « M. Gérard est un philanthrope ; quand il saura qu'un pauvre diable court un danger pareil à celui que je lui expose, il va se mettre aux lieu et place de ce pauvre diable, de ce malheureux meurtrier, de cet assassin infortuné ; il va ressentir ses tortures comme s'il était le coupable lui-même. » Je ne me suis pas trompé, à ce qu'il me semble, n'est-ce pas, cher monsieur Gérard ?

— Oh ! non !... oh ! non !... s'écria celui-ci.

— Eh bien, ce premier résultat m'engage à continuer. Demain, à minuit, je pars donc avec cet autre philanthrope — ah ! qui ne vous ressemble pas, monsieur Gérard ; car on peut bien dire qu'il y a philanthrope et philanthrope, comme Molière disait qu'il y avait fagots et fagots ; je pars avec lui ; j'ignore de quel côté se dirigera notre course, il ne m'en a rien dit ; mais, avec une perspicacité que je dois à ma longue expérience, je devine que ce sera du côté de la Cour-de-France.

— De la Cour-de-France ?

— Oui. Arrivés là, nous prenons à droite ou à gauche, à droite, probablement ; nous entrons, — comment ? je n'en sais rien ; — mais, enfin, nous entrons probablement dans un parc ; nous y constatons la présence d'un squelette dans un trou ; nous verbalisons, et nous venons apporter le fruit de ces pénibles travaux à M. le procureur du roi, qui se trouve forcé, sur nouveaux renseignements, de demander à M. le ministre de la justice de surseoir à l'exécution de M. Sarranti.

— De M. Sarranti ? s'écria M. Gérard.

— Ai-je dit de M. Sarranti ? Le nom m'a échappé ; j'ai, je ne sais pourquoi, éternellement le nom de ce diable d'homme à la bouche... On sursoit donc à l'exécution, on décrète d'arrestation le véritable coupable, et une nouvelle instruction commence. Vous comprenez bien, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, répondit M. Gérard.

— Voilà donc une situation épouvantable pour ce pauvre assassin, pour ce malheureux meurtrier, dit M. Jackal ; car, enfin, le voyez-vous, le brave homme : il se promène au soleil du bon Dieu, les deux mains dans ses poches, libre comme l'air ; tout à coup, il voit venir des misérables gendarmes qui l'arracheront du soleil pour le mettre à l'ombre, qui lui tireront les mains de ses poches pour les enchaîner ; il va voir son innocente tranquillité détruite, sa sérénité coutumière perdue ; et cela, par je ne sais quelle banale formalité, par quel détail minutieux ; alors, il se repentira de n'avoir pas profité de la voie de salut que je lui avais ouverte.

— Mais il y en a donc une ?

— En vérité, cher monsieur Gérard, dit l'homme de police, il faut que vous ayez le crâne bien dur, le cerveau bien obtus et la mémoire bien courte.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria l'honnête M. Gérard, j'écoute pourtant de toutes mes oreilles.

— Et voilà, fit M. Jackal, ce qui prouve que le résultat n'est pas toujours en raison de la capacité. Ne vous ai-je pas dit que j'avais refusé de faire l'expédition la nuit prochaine ?

— Si fait.

— Que je l'avais remise à la nuit de demain à après-demain ?

— Vous l'avez dit.

— Eh bien ?

M. Gérard resta la bouche ouverte et attendant.

— En vérité, dit M. Jackal en haussant les épaules devant une pareille stupidité, c'est cependant l'A B C de l'art, et il faut être aussi honnête homme que vous l'êtes pour n'avoir pas déjà compris.

M. Gérard fit de la tête et des mains quelques mouvements désespérés, qui, joints aux sons rauques qui sortaient de son gosier, voulaient dire : « Continuez. »

— Je sais bien que cela ne vous regarde pas, mon Dieu ! continua M. Jackal ; que vous n'avez nul intérêt à cacher le meurtre d'un autre. Mais, enfin, supposez un instant — ce qui est insupposable — qu'au lieu d'avoir été commis par un autre, le crime ait été commis par vous ; qu'au lieu d'avoir été enterré par un autre, le cadavre ait été enterré par vous. Supposez que le théâtre du drame soit une propriété qui vous ait appartenu : le château de Viry, par exemple, supposez que vous connaissiez le massif et l'arbre à l'ombre mystérieuse desquels a été confié le cadavre ; supposez que vous sachiez que, dans la nuit de demain ou d'après-demain, une descente de justice doit être opérée dans le château de Viry et une exploration exécutée dans le parc ; voyons que vous resterait-il à faire pendant la nuit que vous aurait ménagée un ami, pendant la nuit d'aujourd'hui à demain, par exemple ?

— Ce qui me resterait à faire... ?

— Oui...

— Pour qu'on ne trouvât point... ?

— Le cadavre, oui.

— Il me resterait...

— Gérard essuya la sueur qui roulait en grosses gouttes sur son front.

— Voyons, achevez donc ! Il vous resterait... ?

— Il me resterait à l'en...

— A l'en... ?

— A l'enlever, à le faire disparaître.

— Allons donc !... Ah ! cher monsieur Gérard, que vous avez l'imagination paresseuse ! Vous avez besoin de l'activer par l'air des champs, par la brise de la nuit. Je vous donne donc congé pour aujourd'hui et demain. Il va faire une journée splendide ; c'est une bonne fortune pour un amant de la belle nature. Allez donc à la campagne, allez, et qui sait si, dans les bois de Meudon ou de Vanvres, — les bois sont le refuge des pécheurs comme lui, — qui sait si vous ne trouverez pas ce pauvre diable d'assassin, qu'avec votre charité accoutumée, vous préserverez du petit danger qu'il court ?

— Je vous comprends ! s'écria M. Gérard en baisant la main de l'homme de police. Merci !

— Fi ! dit M. Jackal en repoussant dédaigneusement l'assassin, croyez-vous que c'est en vue de sauver votre misérable carcasse que je fais tout cela ? Allez, allez, vous voilà prévenu ; le reste vous regarde.

M. Gérard s'élança hors du cabinet de M. Jackal.

— Pouah ! fit celui-ci en regardant la porte qui se refermait derrière lui.

LXXX

UN COCHER QUI PREND SES PRÉCAUTIONS

M. Gérard sortit précipitamment de l'hôtel de Jérusalem.

Arrivé sur le quai, il se jeta dans une voiture et cria au cocher :

— A l'heure et à dix francs l'heure, si tu fais deux lieues à l'heure.

— C'est convenu... Où allons-nous, bourgeois ?

— A Vanvres.

Au bout d'une heure, on était à Vanvres.

— Me gardez-vous, bourgeois ? demanda le cocher, qui trouvait la condition bonne.

M. Gérard réfléchit un instant. Il avait dans sa maison chevaux et voitures ; mais il craignait quelque indiscrétion de la part de son cocher : il pensa que mieux valait un étranger, un homme auquel il n'aurait plus jamais affaire, une fois qu'il aurait réglé son compte avec lui.

Il résolut donc de garder son Limousin.

Seulement, il craignait, en le gardant au même prix, de lui inspirer quelque soupçon. Le désir d'aller plus vite lui avait fait commettre une imprudence ; il ne fallait pas en commettre une seconde.

— Merci, dit-il ; j'ai manqué de quelques minutes la personne après laquelle je courais. Elle était partie pour Viry-sur-Orge.

— Tant pis, notre bourgeois, dit le cocher, tant pis !

— Je voudrais pourtant bien la voir aujourd'hui, murmura M. Gérard comme s'il se parlait à lui-même.

— On peut vous conduire à Viry-sur-Orge, notre bourgeois ; sept lieues, c'est bien vite avalé.

— Ah ! oui ; mais, vous comprenez, dit M. Gérard, par les petites voitures, j'irai pour trois francs à Viry-sur-Orge.

— Le fait est que je ne vous y conduirai pas pour trois francs ; mais, dans les petites voitures, faites-y attention, vous serez avec toute sorte de gens, tandis qu'avec mon fiacre vous êtes chez vous.

— Je sais bien, je sais bien, dit M. Gérard, qui désirait surtout être chez lui, et cela mérite considération.

— Eh bien, voyons, notre bourgeois, combien lui donnerez-vous, à ce pauvre Barnabé, pour vous conduire à Viry ?

— Il faudrait me ramener aussi.

— On vous ramènera.

— Et puis m'attendre.

— On vous attendra.

— Eh bien, ce sera... ? Voyons, soyez raisonnable.

— Pour aller et revenir, trente francs.

— Et pour m'attendre ?

— Vous mettrez les heures d'attente à quarante sous. Ah ! j'espère qu'il n'y a rien à dire !

Il n'y avait, en effet, trop rien à dire. Pour avoir l'air de débattre, M. Gérard diminua cinq francs, et le marché fut conclu pour vingt-cinq francs, aller et retour, quarante sous les heures d'attente.

Ce prix convenu et arrêté, M. Gérard prit chez lui la clef du château de Viry, et, ayant laissé souffler les deux chevaux de maître Barnabé, remonta dans la voiture.

— Par Fromenteau ? demanda le cocher.

— Par Fromenteau, si vous voulez, répondit M. Gérard, à qui peu importait le chemin que l'on suivrait, pourvu que l'on arrivât.

La voiture partit au grand trot.

Maître Barnabé était un honnête homme, qui tenait à gagner loyalement son argent.

Aussi, quand M. Gérard arriva à Viry, il faisait encore grand jour, et l'on ne pouvait en vérité songer à se livrer, en plein soleil, à cette triste exhumation qui le ramenait au château.

M. Gérard, plus que jamais enfoui dans son chapeau, descendit de voiture, et, laissant le cocher à l'auberge, lui ordonna de se reposer jusqu'à onze heures.

A onze heures précises, il devait être à la porte du château.

M. Gérard ouvrit cette porte et la referma sur lui, après avoir échappé aux regards d'une douzaine d'enfants et de quelques vieilles femmes que le bruit d'une voiture avait attirés.

On comprend l'émotion du philanthrope en remettant le pied dans la demeure de son frère, où il avait assassiné un des enfants de son frère.

Aussi n'essayerons-nous point d'exprimer le serrement de cœur avec lequel il monta le perron et remit le pied dans la fatale maison.

En passant près du lac, il avait détourné la tête.

Après avoir refermé derrière lui la porte du vestibule, il fut obligé de s'appuyer contre la muraille ; la force lui manquait.

Il monta dans sa chambre.

Les fenêtres de cette chambre, on se le rappelle, donnaient sur l'étang.

C'était des fenêtres de cette chambre qu'il avait vu Brésil plonger et rapporter le cadavre du petit Victor.

Il alla tirer les rideaux pour ne pas voir l'étang.

Mais les rideaux tirés faisaient la chambre sombre.

Il n'osa rester dans cette chambre sombre.

Deux moitiés de bougies étaient plantées sur les deux chandeliers qui ornaient la cheminée.

M. Gérard avait eu le soin d'apporter un briquet phosphorique.

Il alluma les bougies.

Là, un peu plus tranquille, il attendit la nuit.

Vers neuf heures, la nuit étant tout à fait tombée, il pensa qu'il était temps de se mettre en campagne.

Il s'agissait d'abord de se procurer un bêche.

Il devait y avoir une bêche dans la serre aux outils du potager.

M. Gérard descendit, se retrouva en face de l'étang, qui brillait dans l'obscurité comme un miroir d'acier poli ; puis il se glissa dans la petite ruelle qui conduisait au jardin potager, et se mit à la recherche de l'instrument dont il avait besoin.

La serre aux outils était fermée à clef. La clef n'était point sur la porte.

Il y avait, par bonheur, une fenêtre.

M. Gérard s'approcha de la fenêtre dans l'intention de briser un carreau, d'ouvrir l'espagnolette et de pénétrer dans la serre par la fenêtre.

Au moment de casser le carreau, il s'arrêta, effrayé du bruit que le carreau allait faire en se brisant.

Le malheureux s'effrayait de tout !

Il demeura donc hésitant, et la main sur son cœur.

Son cœur battait à lui briser les côtes.

Il perdit ainsi plus d'un quart d'heure.

Enfin, il se rappela qu'il avait un diamant au petit doigt.

Le précieux caillou glissa en grinçant sur les quatre

côtés de la vitre, et M. Gérard n'eut plus qu'à pousser la vitre pour qu'elle tombât.

Il attendit un instant encore, poussa la vitre et, du même coup, passa son bras dans l'ouverture.

L'espagnolette tourna sur elle-même et la fenêtre s'entre-bâilla.

M. Gérard regarda tout autour de lui pour s'assurer que la nuit était bien solitaire, et enjamba par-dessus l'appui de la fenêtre.

Une fois dans l'intérieur du petit bâtiment, il alla tâtonnant et cherchant l'ustensile dont il avait besoin.

Il tomba sur deux ou trois manches d'instrument avant de rencontrer le manche d'une bêche.

Enfin, il y arriva.

Il prit la bêche et repassa par le même chemin.

Dix heures sonnaient.

Il réfléchit alors qu'il aurait bien plus court chemin de sortir par la grille du parc donnant sur le pont Godeau que de repasser par ce maudit étang qui lui tirait l'œil, et qui, certainement, le lui tirerait bien davantage encore après l'effroyable opération qu'il allait accomplir.

Il prit en même temps une autre résolution.

C'était de prévenir le cocher d'aller l'attendre à la grille du parc donnant sur la plaine, au lieu de venir l'attendre, comme il le lui avait dit, à la porte d'entrée donnant sur le village.

M. Gérard rouvrit cette dernière porte, posa sa bêche dans un coin et se glissa le long des maisons afin d'arriver au cabaret.

En route, il changea encore d'avis.

Une voiture stationnant à la porte du parc pouvait être remarquée, tout le monde sachant que la maison était inhabitée.

Il était plus prudent que le cocher attendît sur la grande route de Fontainebleau, à une centaine de pas au-dessus de la Cour-de-France.

Arrivé au cabaret, M. Gérard regarda à travers les carreaux.

Il vit son homme qui buvait une bouteille et jouait aux cartes avec des rouliers.

M. Gérard avait bonne envie de ne pas se montrer dans le cabaret, où il pouvait être reconnu, quoiqu'il fût bien horriblement changé depuis qu'il avait quitté Viry.

Cependant, comme Barnabé ne pouvait deviner qu'il était là derrière la vitre et qu'il désirait lui parler, force fut à M. Gérard d'ouvrir la porte et de faire signe au cocher de venir à lui.

Un quart d'heure s'écoula avant que M. Gérard eût pris cette résolution.

Il espérait toujours que quelqu'un sortirait et qu'il chargerait ce quelqu'un de dire à Barnabé que son voyageur avait besoin de lui parler.

Personne ne sortit.

M. Gérard fut donc obligé d'entrer.

Quand nous disons *d'entrer*, nous commettons une erreur ; M. Gérard n'entra point. M. Gérard entre-bâilla la porte et appela, d'une voix tremblante :

— M. Barnabé !

M. Barnabé était tout entier à ses cartes : M. Gérard fut obligé de répéter trois fois le même nom, en haussant le ton à chaque fois.

— Enfin, maître Barnabé releva le nez.

— Ah ! ah ! dit-il, c'est vous, bourgeois !

— Oui, c'est moi, dit M. Gérard.

— Vous voulez partir ?

— Pas encore.

— A la bonne heure ! les pauvres bêtes ne sont pas encore reposées.

— Non, ce n'est point cela.

— Qu'est-ce alors ?

— Deux mots à vous dire.

— C'est votre droit, je suis à l'heure.

Et, se levant, il vint à la porte, en dérangeant sur son chemin autant de [illegible] que cela lui fut possible.

Tous les visages des buveurs dérangés se tournèrent vivement vers la porte.

M. Gérard se rejeta dans l'ombre du corridor.

— Oh ! oh ! dit un des commensaux de l'hôtellerie, est-ce qu'il se croirait déshonoré d'entrer dans une auberge, votre bourgeois ?

— C'est un amoureux en bonne fortune ! dit un autre en riant.

— Alors, c'est son genou qui a passé par la porte, et non sa tête, dit un troisième.

— Imbécile ! répliqua le premier, puisqu'il a parlé.

— Eh bien ?

— On ne parle pas avec le genou.

— Me voilà, bourgeois, dit Barnabé ; qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

M. Gérard lui expliqua le changement survenu dans le programme, et comme quoi il le priait de l'attendre sur la grande route, au lieu de l'attendre à la porte d'entrée du château.

L'exposition de M. Gérard fut coupée par de fréquents : « Hum ! hum ! »

M. Gérard comprit qu'il y avait dans ces changements apportés au premier plan quelque chose qui contrariait maître Barnabé.

Enfin, lorsqu'il eut bien exposé son désir :

— Mais, dit Barnabé, si nous ne nous retrouvons pas sur la grande route ?

— Comment voulez-vous que nous ne nous retrouvions pas ?

— Si vous passez sans me voir, par exemple ?

— Il n'y a pas de danger, j'ai de bons yeux.

— C'est que, voyez-vous, il y a des gens dont la vue s'affaiblit quand ils ont une voiture depuis quatorze heures et qu'ils doivent cinquante francs au cocher. J'ai connu des bourgeois, par exemple, — je ne dis pas cela pour vous, Dieu merci ! qui avez l'air du plus honnête homme que la terre ait jamais porté ! — je disais donc que j'avais connu des bourgeois qui, après m'avoir gardé toute la journée, se faisaient conduire, vers cinq heures du soir, au passage Dauphine ou au passage Véro-Dodat, et qui disaient : « Attendez-moi là cocher : je reviens. »

— Eh bien ? demanda M. Gérard.

— Eh bien... et qui ne revenaient pas.

— Oh ! dit M. Gérard, incapable, mon ami...

— Je vous crois, je vous crois ; mais, voyez-vous, cependant...

— Mon cher ami, dit M. Gérard, n'est-ce que cela ?

Et, tirant deux louis de sa poche, il les donna à maître Barnabé.

Maître Barnabé profita d'un rayon de lumière qui filtrait à travers la porte entre-bâillée pour s'assurer que les louis étaient bons.

— On vous attendra à cent pas au-dessus de la Cour-de-France, et, cela, à partir de onze heures, comme c'est convenu. Du moment où l'on est payé d'avance, plus d'objection.

— Mais, moi, j'en ai une.

— Laquelle ?

— Si... si...

M. Gérard n'osait achever.

— Si quoi ?

— Si je n'allais pas vous trouver, moi ?

— Où ?

— Sur la grande route ?

— Pourquoi ne m'y trouveriez-vous pas ?

— Parce qu'étant payé d'avance...

— Ah çà ! vous vous défiez donc de Barnabé ?

— Vous vous défiez bien de moi, vous !

— Vous n'avez pas de numéro, vous, et j'en ai un, et un fameux ! un numéro qui porte bonheur à ceux qui le regardent passer, le numéro 1.

— J'aimerais mieux, dit M. Gérard, qu'il portât bonheur à ceux qui sont dedans.

— Il leur porte bonheur aussi ; il porte bonheur à tout le monde, le numéro 1.

— Tant mieux, tant mieux, dit M. Gérard en tâchant de calmer l'enthousiasme de son cocher pour son numéro.

— Et l'on vous attendra à partir de onze heures, sur la grand route, puisque vous le désirez comme cela.

— C'est bien, dit M. Gérard à voix basse.

— A cent pas au-dessus de la Cour-de-France. Est-ce bien cela ?

— Oui, oui, dit M. Gérard, c'est bien cela, mon ami ; mais il est inutile de le crier si haut.

— C'est juste, motus ! et puisque vous avez des raisons de vous cacher...

— Mais je n'en ai pas ! dit M. Gérard. Pourquoi voulez-vous que j'aie des raisons de me cacher ?

— Oh ! ça ne me regarde pas. Du moment où je suis payé, ni vu ni connu. A onze heures, on sera à l'endroit en question.

— Je tâcherai de ne pas vous faire attendre.

— Oh ! faites-moi attendre, je ne m'en plaindrai pas. Vous m'avez pris à l'heure : je vous mènerai, si vous voulez, comme cela jusqu'à la vallée de Josaphat, et vous serez probablement le seul qui serez venu au jugement dernier en fiacre.

Et, tout joyeux de son mot, maître Barnabé rentra en riant dans le cabaret, tandis que, essuyant la sueur qui lui coulait du front, M. Gérard reprenait le chemin du château.

LXXXI

UN OBJET DIFFICILE A PLACER

M. Gérard retrouva la porte entr'ouverte et sa bêche appuyée au mur.

Il referma la porte à la clef et mit la clef dans sa poche.

Tout à coup, il tressaillit et s'arrêta, les yeux fixés sur les fenêtres du château.

Une fenêtre était éclairée.

Un moment de terreur fit frissonner le misérable de la tête aux pieds.

Tout à coup, il se rappela les deux bougies qu'il avait laissées allumées.

Il comprit l'imprudence qu'il avait commise.

Cette lueur qu'il avait vue, d'autres pouvaient la voir : on savait le château inhabité, et cette lueur devait donner lieu à bien des conjectures.

M. Gérard s'avança donc d'un pas précipité vers le château, détournant toujours ses regards de l'étang, remonta rapidement le perron, et se précipita par les degrés.

Il souffla une bougie, et s'apprêtait à souffler l'autre, quand il songea qu'il lui faudrait traverser le corridor et descendre l'escalier sans lumière.

Il n'y avait pas songé un instant auparavant, préoccupé qu'il était par la crainte qu'on ne vît la lumière.

Cette crainte matérielle passée, la crainte idéale était revenue.

Que pouvait craindre M. Gérard dans les corridors et les escaliers d'une maison déserte ?

Ce que craignent, si peu de ressemblance qu'il y ait entre eux, l'enfant et le meurtrier : les fantômes.

Dans l'obscurité, M. Gérard tremblait d'entendre marcher derrière lui sans savoir qui marchait.

Il craignait de se sentir arrêté par sa redingote sans savoir qui l'arrêtait.

Il lui semblait qu'au détour du corridor il se trouverait tout à coup en face de quelque spectre, spectre d'enfant ou spectre de femme.

N'y avait-il pas eu deux meurtres, et peut-être trois, dans cette maison maudite ?

Voilà pourquoi M. Gérard avait conservé une bougie allumée.

Il pouvait sortir par deux portes : la porte du perron, la porte du cellier.

Arrivé dans le vestibule, il hésita.

En face de la porte du perron était l'étang, le terrible étang !

Avant d'arriver à la porte du cellier, il fallait traverser le caveau voûté où avait été étranglée Orsola.

M. Gérard se rappelait les taches de sang des dalles.

Il préféra cependant sortir par le cellier ; il n'était pour rien dans ce sang-là.

Il tenait la bougie d'une main ; il prit sa bêche de l'autre, descendit l'escalier, traversa la cuisine, hésita un instant avant de pousser la porte du cellier, secoua sa tête pour en faire tomber la sueur ; — ses deux mains étaient occupées, il ne pouvait s'essuyer le front.

Enfin, il poussa du pied la porte du cellier ; le vent s'engouffra par le châssis brisé, la bougie s'éteignit.

Il demeura dans l'obscurité, prisonnier en quelque sorte des ténèbres.

Un cri lui échappa en même temps que la flamme mourait ; puis il frissonna et se tut ; il avait peur que le son de sa voix n'éveillât les morts.

Il lui fallait traverser le cellier ou retourner en arrière.

Retourner en arrière — et si le spectre d'Orsola le suivait !...

Il préféra continuer son chemin.

Ce qui se passa dans cette âme, plus tremblante que la feuille du peuplier, pendant les cinq secondes que le meurtrier mit à traverser la voûte sombre, serait impossible à décrire.

Enfin, il atteignit le bûcher.

Là, il se crut presque sauvé.

Mais la porte, qui donnait sur le parc, était fermée, la clef n'était pas à la serrure ; le pêne était rouillé, ne glissait plus dans la gâche, et résista à sa première secousse.

Les forces furent près de manquer au malheureux.

Il lui semblait qu'il ne repasserait pas à travers le cellier sans mourir de terreur.

Il réunit toutes ses forces.

La serrure céda ; la porte s'ouvrit.

Le vent frais de l'extérieur vint frapper son front humide et glaça la sueur sur son visage.

Mais cette impression lui parut d'une douceur infinie après l'atmosphère étouffante du souterrain.

Il respirait donc l'air pur de la nuit !

Ses poumons se dilatèrent.

Il ouvrit la bouche pour remercier Dieu : il n'osa.

S'il y avait un Dieu, comment lui, Gérard, était-il libre, et M. Sarranti en prison ?

Il est vrai que, selon toute probabilité, M. Sarranti dormait de ce sommeil calme qui donne au juste la force de monter sur l'échafaud, tandis que lui veillait, le remords et la terreur dans l'âme, les genoux tremblants, les mains tremblantes, le front ruisselant de sueur.

Et dans quel but terrible veillait-il ? quelle était l'œuvre effroyable qui lui restait à accomplir ?

Il lui fallait exhumer et cacher les os de sa victime.

En aurait-il le courage ? en aurait-il surtout la force ?

Il allait le tenter du moins.

Il traversa d'un pas rapide et presque ferme tout l'espace qui se trouvait à découvert et éclairé du château au parc.

Mais, lorsqu'il se trouva sous l'ombre des grands arbres, lorsque la mystérieuse et murmurante obscurité du bois s'étendit à sa droite et à sa gauche, la main glacée de la terreur le saisit de nouveau aux cheveux.

D'ailleurs, il était dans l'allée qui conduisait au massif.

Il commençait à voir le grand chêne ; il commençait à distinguer le banc.

L'angoisse avait beau le tirer en arrière, il fallait aller en avant.

Il était aussi fatalement entraîné que le patient forcé d'aller à l'échafaud.

Un instant, il se demanda si l'échafaud n'était pas préférable à ce qu'il allait faire.

Un coup qui l'eût frappé sans qu'il s'y attendît, et qui l'eût tué roide et sans souffrance, il l'eût béni.

Mais l'agonie d'un jugement, mais le cachot, suant et froid vestibule du sépulcre, mais le bourreau et sa sombre toilette, mais l'échafaud peint en rouge dont on aperçoit de loin les deux bras décharnés, mais les degrés qu'il faut monter, soutenu par les valets de la guillotine, quand les forces manquent, mais la bascule qui vous enlève, mais le fer triangulaire qui glisse dans la double rainure ; voilà ce qui fait la mort cruelle, hideuse, impossible !

Voilà ce qui faisait qu'aux yeux de l'assassin, il valait encore mieux déterrer ce cadavre, mourir de terreur peut-être en le déterrant, que mourir de la mort des Castaing et des Papavoine.

Il entra résolument dans le massif et se mit à l'œuvre.

D'abord, il fallait retrouver le trou exact.

Il s'agenouilla et tâta avec la main.

Un frisson mortel lui passa dans les veines, non point à cause de ce qu'il faisait, — c'était bien terrible cependant ! — mais quelque chose de bien autrement terrible l'impressionnait.

Il lui semblait qu'à cette place, bien connue de lui, la terre avait été remuée il n'y avait pas longtemps.

Arriverait-il trop tard ?

Une crainte fit place à l'autre.

Il plongea, avec la frénésie de l'effroi, sa main dans le sol mouvant, et jeta un cri de joie.

Le squelette y était toujours.

Il avait senti cette douce et soyeuse chevelure d'enfant qui avait tant épouvanté Salvator.

Elle le rassurait, lui...

Il se mit à creuser.

Détournons les yeux de la hideuse besogne.

Respirons l'air pur.

Regardons les belles étoiles du ciel, poussière d'or qui jaillit sous les pas de Dieu.

Écoutons si, par cette nuit sereine, ne descendraient pas jusqu'à nous, à travers les espaces incommensurables de l'éther, quelques notes du cantique céleste que chantaient les anges en adorant le Seigneur.

Il sera bien temps de ramener nos regards sur la terre quand l'homme maudit sortira pâle et frissonnant du massif sombre, tenant la bêche d'une main, et de l'autre quelque chose d'informe dans son manteau.

Maintenant, que cherche-t-il de son œil hagard et clignotant ?

Il cherche un endroit sûr pour lui confier le funèbre dépôt qu'il vient de reprendre à celui qui ne l'est plus.

M. Gérard marcha sans s'arrêter jusqu'à l'autre extrémité du parc, déposa son manteau à terre et commença à creuser.

Mais, au troisième ou quatrième coup de bêche, il secoua la tête en murmurant :

— Non, non, pas ici !

Et il reprit son manteau, fit cent pas sous l'épaisseur des arbres, s'arrêta une seconde fois, hésita...

Puis, secouant encore la tête :

— Trop près de l'autre ! dit-il.

Enfin, une illumination lui traversa le cerveau.

Une seconde fois, il ramassa son manteau et, de la même course fiévreuse dont il avait déjà fait deux étapes, il se remit en chemin.

Cette fois, il se dirigeait vers l'étang : cette fois, il n'avait plus peur de voir un spectre glisser à la surface.

Le spectre, il le tenait enfermé dans son manteau.

Arrivé sur le bord de l'étang, il déposa le manteau sur le gazon et commença à le dénouer.

En ce moment, un hurlement lointain et lugubre se fit entendre.

C'était celui de quelque chien pleurant dans une ferme voisine.

— Oh ! non ! non ! dit-il, pas là ! pas là ! un chien l'en a déjà tiré... Puis, si l'on vidait l'étang, on trouverait ce squelette. Mais que faire ? Mon Dieu, inspirez-moi.

Cette prière sembla avoir monté au ciel, comme si elle n'eût pas été un blasphème.

— Oui, oui, murmura le misérable, c'est cela ! c'est cela !

Ces ossements, si bien cachés qu'ils fussent dans le parc de Viry, pouvaient y être découverts une seconde fois, y ayant été découverts une première.

M. Gérard les emporterait avec lui et les enfouirait dans son jardin de Vanvres.

A Vanvres, M. Gérard était, plus que partout ailleurs, l'honnête M. Gérard.

Il reprit le manteau, mais laissa la bêche, et se dirigea rapidement vers la grille du parc donnant sur le pont Godeau.

Il avait la clef de cette grille et il l'ouvrit sans difficulté.

Chose étrange ! depuis qu'il tenait ce squelette dans son manteau, la terreur des choses surnaturelles avait disparu.

Il est vrai qu'une autre terreur avait succédé à la première, et que l'honnête M. Gérard n'avait rien perdu au change.

La grille refermée, M. Gérard coupa à travers les terres pour arriver le plus vite possible à la grande route.

Roland nous a montré le chemin qu'il avait suivi.

Barnabé avait tenu parole. Il attendait avec son fiacre à l'endroit indiqué.

Il faisait même mieux qu'attendre : il dormait sur son siège ; mais, si bien qu'il dormît, M. Gérard, en ouvrant la portière, donna à la voiture une secousse qui le réveilla.

— Hum ! fit Barnabé, c'est vous, notre bourgeois ?

— Oui, c'est moi, fit M. Gérard ; ne vous dérangez pas.

— Voulez-vous, dit le cocher en avançant la main, que je mette sur mon siège ce paquet-là, qui paraît vous embarrasser ?

Et maître Barnabé désignait le manteau.

— Non pas ! non pas ! s'écria M. Gérard effrayé ; ce sont des plantes rares et qui demandent à être préservées de tout cahot ; je les porterai sur mes genoux.

— Comme vous voudrez. Et nous retournons ?

— A Vanvres, dit M. Gérard.

— En route pour Vanvres ! dit le cocher en fouettant ses chevaux.

Et la lourde voiture repartit.

Voilà comment il s'était fait que Salvator n'avait pas trouvé sous le grand chêne et près du massif, le squelette qu'il était venu y chercher.

LXXXII

UN AMATEUR DE PEINTURE

L'affluence des amateurs qui visitaient l'atelier de Pétrus, les uns par curiosité pure et simple, les autres avec le désir réel d'acheter, était si grande, que l'on faisait littéralement queue à la porte.

C'était le dimanche suivant que devait commencer la vente, c'est-à-dire dans trois jours.

On était au jeudi.

Vers onze heures du matin, l'atelier présentait donc l'aspect d'une marée montante.

C'était le mouvement des vagues toujours plus pressées, toujours montant plus haut, c'était leur bruit.

Tout, dans la chambre attenante, était, au contraire, immobilité, solitude, silence.

Nous aurions dû dire isolement, car la solitude n'était point complète : la chambre était occupée par Pétrus.

Il était assis près de la fenêtre et accoudé à un petit guéridon sur lequel était une lettre tout ouverte qu'il n'avait relue qu'une fois, mais dont chaque mot avait pénétré au plus profond de son cœur.

Il était facile de voir que le jeune homme était brisé.

De temps en temps, il appuyait ses mains sur ses oreilles pour ne pas entendre le bruit qui se faisait dans la chambre voisine.

De temps en temps aussi, de grosses larmes roulaient sur ses joues et tombaient sur la lettre ouverte devant lui.

Pourquoi donc Pétrus, qui, à la voix de Salvator, avait pris résolument son parti, pourquoi donc Pétrus était-il redevenu plus pâle et plus plein d'hésitation que jamais ?

C'est qu'il venait de recevoir une lettre de Régina, et que cette lettre avait brisé comme verre la résolution du jeune homme.

On se rappelle qu'au moment où il avait quitté Régina, celle-ci lui avait fait une douce promesse pour le lendemain, — une lettre.

Seulement, elle n'avait point voulu lui dire ce que contiendrait cette lettre.

Elle avait voulu, avec une délicatesse toute féminine, qu'un parfum de bonheur, d'autant plus suave qu'il était inconnu, suivît celui qu'elle aimait.

Cette lettre, Pétrus l'avait reçue.

C'était celle sur laquelle se fixaient ses yeux ; c'était celle sur laquelle tombaient ses larmes.

Et, en effet, vous allez voir qu'elle promettait bien du bonheur, et que l'on pouvait longuement et tristement pleurer un pareil bonheur perdu.

La voici :

« Mon bien-aimé Van Dyck,

« Je vous ai promis, hier en vous quittant, une heureuse nouvelle.

« Cette nouvelle, la voici :

« C'est dans un mois la fête de mon père, et il a été décidé entre ma tante et moi que le cadeau que nous ferions au maréchal serait le portrait de la petite Abeille.

« En outre, hier, M. le comte Rappt a été chargé par le château d'une mission pour la cour de Saint-Pétersbourg, mission qui doit l'éloigner pendant six semaines...

« Vous devinez, n'est-ce pas ?

« Une fois ce point décidé, que le présent à faire au maréchal serait le portrait de sa petite favorite, il ne fut pas difficile d'arrêter que le peintre qui ferait ce portrait serait M. Pétrus Herbel de Courtenay.

« Vous savez que ce dernier nom a une influence énorme sur la marquise de la Tournelle, qui est à genoux devant les couronnes fermées.

« Or, voici ce qu'il me reste à vous apprendre :

« A partir de dimanche prochain, à midi, il y aura séance tous les jours à l'atelier de M. Pétrus Herbel de Courtenay.

« La petite Abeille sera conduite chez son peintre ordinaire par la marquise de la Tournelle, sa grand'tante, et par la comtesse Régina, sa grande sœur.

« Il y aura des jours où la marquise de la Tournelle sera empêchée par son régime d'hygiène ou ses devoirs de dévotion.

« Sa sœur Régina la conduira donc seule.

« Selon l'habileté du peintre, le portrait sera fait en quelques séances ou durera un mois.

« Pourvu que le portrait soit ressemblant, on ne se plaindra point du temps que le peintre aura mis à le faire.

« Afin qu'il n'y ait point de discussion sur le prix, ce prix a été fixé d'avance à deux cents louis.

« Seulement, comme M. Pétrus Herbel de Courtenay sera peut-être trop fier pour les accepter, il est convenu d'avance que cette somme sera employée à faire des aumônes, à acheter des poupées et à donner à la petite Rose-de-Noël une robe couleur de ciel pareille à celle que désirait tant la pauvre Peau d'Ane.

« Ainsi, mon bien cher Van Dyck, attendez dimanche à midi la petite Abeille, la marquise de la Tournelle et votre bien tendre

« RÉGINA. »

Or, c'est cette lettre qui, malgré la bonne nouvelle et surtout à cause de la bonne nouvelle qu'elle contenait, faisait Pétrus désespéré.

Dimanche, à midi, Régina viendrait avec sa tante et sa sœur, et que trouveraient les trois femmes ?

Le commissaire-priseur vendant les tableaux et les meubles de Pétrus !

Et Pétrus n'avait rien dit !

Comment supporterait-il cette honte ?

Il eut un instant l'idée de fuir, de s'exiler, de ne plus revoir Régina.

Mais ne plus revoir Régina, c'était renoncer à la vie.

C'était bien plus que cela : c'était la mort du cœur dans un corps vivant.

Un instant, Pétrus regretta, non pas d'avoir sauvé son père de la ruine, — disons-le, cette mauvaise pensée ne se présenta pas même à son esprit, — mais de ne pas avoir accepté l'offre de Jean Robert.

Pétrus, en effet, n'avait qu'à travailler ardemment comme il travaillait autrefois pour rendre à Jean Robert, dans un bien court espace de temps, l'argent que celui-ci lui aurait prêté.

Son repos momentané, son luxe, ses chevaux, sa voiture avaient même produit, commercialement parlant, un excellent effet.

On avait cru qu'il avait hérité de quelque oncle inconnu, qu'il n'avait point besoin d'argent, et, de ce moment-là, ses tableaux avaient doublé de prix.

Seulement, tout à son amour, Pétrus ne faisait pas de tableaux.

Mais, s'il trouvait seulement à emprunter une somme de dix mille francs, il en ferait, des tableaux, et, en trois mois, il rendrait la somme, à quelque taux qu'elle lui fût prêtée.

Pourquoi ne demanderait-il pas à Salvator de lui faire prêter cette somme ?

Non ; le visage sévère de Salvator interdirait une pareille demande.

D'ailleurs, la voix de Salvator, pareille à un écho de l'inexorable loyauté, n'avait-elle pas répondu : « Le 4 avril ! »

Pétrus secoua donc la tête, et, comme s'il répondait lui-même à sa propre pensée :

— Non, non, dit-il ; tout, plutôt que de m'adresser à Salvator !

Tout au contraire, le sourire qui semblait en permanence sur ses lèvres, dénonçait une sorte de débonnaireté joviale, une manière d'humeur rude à la surface, mais douce et bonne au fond.

A la première vue, on se fût éloigné de lui.

A la seconde, on lui eût tendu la main, tant l'expression hilare dont sa figure était empreinte donnait de sympathie pour lui.

Nous avons dit l'âge qu'il paraissait avoir.

Cet âge était constaté, ou à peu près, par une double ride



Un hurlement lugubre se fit entendre.

Il est vrai qu'il ajouta :

— Mais aussi tout, plutôt que de perdre Régina !

En ce moment même, un nouveau visiteur faisait son entrée dans l'atelier.

Comme ce nouveau visiteur est destiné à jouer un grand rôle dans les scènes qui vont suivre, que nos lecteurs nous permettent d'abandonner Pétrus à ses sombres pensées pour jeter un regard sur le nouveau venu.

C'était un homme de quarante-huit à cinquante ans, d'assez haute taille, aux épaules carrées, au cou robuste, à la poitrine large.

Sa tête était couverte d'une forêt de cheveux roux, frisés et presque crépus ; ses sourcils, d'un noir de jais, — contraste étrange avec ses cheveux, — étaient épais et rudes, et semblaient armés de longs poils roides et piquants comme des aiguilles.

Ses favoris, qu'il portait en collier, étaient d'un brun qui tirait sur le roux et mêlés de quelques poils gris et blancs qui, les émaillant çà et là, ne permettaient pas d'en indiquer franchement la couleur.

En somme, le visage de cet inconnu indiquait la franchise, la rudesse même, mais non la méchanceté.

assez profonde creusée en accent circonflexe sur son front, immédiatement au-dessus du nez.

Quant à la profession du personnage, elle était facile à déterminer d'après plusieurs indices.

D'abord, sa marche trahissait l'allure du marin par ce déhanchement particulier aux gens qui ont longtemps voyagé sur mer et qui, même sur l'élément solide, conservent cet écartement de jambes à l'aide duquel les fils de Neptune, comme dirait un membre de l'Académie française, ont l'habitude de lutter contre le roulis et le tangage.

En outre, à défaut de reconnaissance de ce signe, l'investigation des curieux eût pu être guidée par un autre non moins significatif.

L'inconnu portait à ses oreilles deux petites ancres d'or.

Son costume était assez recherché, quoiqu'il eût semblé même aux gens les moins difficiles, d'un goût un peu équivoque.

Il consistait en un habit bleu à boutons de métal, démesurément ouvert pour laisser voir un gilet de velours sur lequel flottait en sautoir une énorme chaîne d'or.

Le reste du corps était vêtu d'un pantalon large à plis se

rétrécissant sur la botte et connu à cette époque sous le nom de pantalon à la cosaque.

Enfin, les bottes elles-mêmes, au contraire du pantalon, qui se rétrécissait sur elles, s'élargissaient sous lui pour dessiner le contour d'un pied que la nature, dans sa maternelle prévoyance, avait évidemment formé pour maintenir son propriétaire en équilibre au milieu des mouvements les plus fantasques de l'Océan irrité.

A l'autre extrémité, son visage s'épanouissait dans une cravate blanche surmontée d'un large col, comme aurait pu le faire un bouquet de pivoines dans un cornet de papier blanc.

Un foulard à carreaux rouges et verts, attaché autour du cou par un de ces nœuds à la marinière, et un chapeau de feutre noir, à larges bords et à long poil, complétaient ce costume.

Ajoutons qu'il tenait à la main un énorme rotin cueilli par lui sans doute dans les Indes orientales ou occidentales, qui, toutes deux, ont l'avantage de voir pousser ce végétal intéressant; et qu'en l'honneur d'un souvenir quelconque que lui rappelait cette canne, il y avait fait adapter une pomme d'or proportionnée à sa taille gigantesque.

Qui pouvait attirer à une vente de tableaux ce singulier personnage?

Si Pétrus eût été un peintre de marine, la visite de quelque riche marin retiré et voulant faire l'acquisition d'une galerie maritime n'eût rien eu de surprenant.

Mais un marin dans l'atelier d'un peintre d'histoire, et même d'un peintre de genre, avait de quoi étonner à bon droit les véritables amateurs.

Aussi, à l'arrivée du marin dans l'atelier, l'attention des personnes présentes, uniquement concentrée jusque-là sur les tableaux, se tourna-t-elle en grande partie sur le nouveau venu.

Lui, sans se déconcerter, s'arrêta juste au milieu de l'escalier, jeta un regard investigateur tout autour de lui, tira un étui de sa poche, tira de l'étui une paire de lunettes à branches d'or, appliqua les lunettes sur son nez et marcha droit à un tableau de Chardin, qui, au moment où il l'avait aperçu, sembla l'attirer tout particulièrement.

Ce tableau représentait une ménagère ratissant les légumes qu'elle va mettre dans son pot-au-feu.

Le feu, le pot et les légumes étaient peints avec une telle vérité, que le marin, à la vue du pot au feu dont le couvercle était sur le fourneau, s'écria tout haut en approchant son nez de la toile et en aspirant bruyamment :

— Hum! hum!

Puis faisant claquer sa langue :

— Le bouillon vous en vient à la bouche, continua-t-il.

Ensuite, levant la main gauche en l'air avec un mouvement qui dénotait la plus complète admiration :

— Magnifique! dit-il toujours sur le même ton élevé et absolument comme s'il eût été seul, magnifique de tout point!

Quelques visiteurs qui partageaient l'opinion du nouveau venu sur le tableau de Chardin, se rapprochèrent de lui, tandis que s'en éloignaient ceux qui ne la partageaient point.

Après avoir longuement et minutieusement regardé le tableau en élevant et en abaissant tour à tour ses lunettes, il le quitta, quoique avec un air de profond regret, et, apercevant une des premières marines de Gudin :

— Oh! oh! dit-il, voilà de l'eau; regardons un peu cela de plus près.

Et, en effet, il s'avança jusqu'à toucher le tableau du bout du nez.

— Oui, mille sabords! dit-il, c'est de l'eau, et de l'eau salée même... Oh! oh! mais de qui est donc ce tableau?

— D'un jeune homme, monsieur, d'un jeune homme, dit un vieux monsieur qui savourait une prise de tabac devant la marine que contemplait l'homme de mer.

— Gudin, reprit l'amateur, qui venait de découvrir la signature du tableau. En effet, j'avais entendu prononcer ce nom-là en Amérique... mais c'est la première fois que je vois un tableau de ce maître; car, tout jeune que vous dites qu'il est, monsieur, à mon avis, celui qui a fait cette barque-là et cette vague-là est un maître. Je suis moins content des matelots qui la montent; mais on ne peut pas exceller en tout. Ah! voyons, voyons.

Et le marin se mit à regarder de plus près.

— Et que dites-vous de ce brick qu'on voit là-bas, dans le fond?

— Monsieur, ne vous en déplaise, je dis que c'est une corvette et non un brick... une corvette qui court devant le vent, bâbord amures, sous sa grande voile, sa misaine et ses deux huniers; ce qui est bien modeste de sa part, car, avec une pareille brise, elle pourrait hisser ses perroquets et même ses bonnettes. Moi, par ce temps-là, j'avais l'habitude de crier : « Toutes voiles dehors! »

Et selon l'habitude qu'il avait eue, et qu'il conservait, le marin prononça ce commandement du plus haut de sa voix.

Tout le monde se retourna. Quelques amateurs continuèrent leurs investigations particulières; mais la plus grande partie des auditeurs se rallia autour du marin, et, pour nous servir d'un terme emprunté à la profession poétique à laquelle il appartenait, marcha de conserve avec lui.

L'inconnu, comme on le voit, n'avait point parlé pour des sourds.

Aussi le vieux monsieur qui avait déjà échangé quelques mots avec lui, ramassant ses paroles au bond :

— Ah! ah! monsieur, dit-il, il paraît que vous avez commandé un navire?

— J'ai eu cet honneur, monsieur, répondit l'étranger.

— Un trois-mâts, un brick, une corvette?

— Une corvette.

Puis, comme s'il ne désirait pas pousser plus loin la conversation, en matière nautique du moins, le marin abandonna les vagues, la barque et la corvette de Gudin pour s'occuper d'un Boucher.

Mais le vieil amateur, qui, sans doute, désirait savoir ce qu'un homme si expert en art pensait du peintre ordinaire de madame du Barry, ne l'abandonna point dans la courbe qu'il décrivait.

Comme un astre entraîne ses satellites dans son tourbillon, tous les auditeurs du marin l'accompagnèrent.

— Quoique celui-ci ne soit point signé, dit notre homme regardant le tableau du successeur de Carle Vanloo, il n'est pas besoin de demander de qui il est; c'est *la Toilette de Vénus* de Boucher. Le peintre, par flatterie, a donné à sa Vénus les traits de la malheureuse courtisane qui, à cette époque, déshonorait la monarchie française. Mauvaise peinture! mauvais peintre! je n'aime pas Boucher! Et vous, messieurs?

Et, sans attendre que ceux auxquels il s'adressait lui répondissent :

— C'est un coloriste estimable, ajouta-t-il toujours à haute voix, je le sais; mais c'est un peintre prétentieux et maniéré comme les personnages de son temps... Vilaine époque! mesquine imitation des manières de la Renaissance! Ce n'est ni de la chair comme Titien, ni de la viande comme Rubens.

Puis, se tournant vers ses auditeurs :

— Et voilà précisément, messieurs, dit-il, pourquoi j'aime Chardin : c'est le seul véritablement fort, parce qu'il est véritablement simple, au milieu de l'afféterie et de la convention de ce siècle... Oh! la simplicité, messieurs, la simplicité! vous avez beau dire, il faudra toujours en revenir là.

Personne ne contesta la vérité de l'axiome.

Bien plus, l'amateur qui avait déjà dialogué avec le marin regarda autour de lui comme pour demander la parole, et, voyant que personne ne la lui contestait :

— Parfaitement juste, monsieur, dit-il, parfaitement juste.

L'amateur commençait à s'engouer singulièrement de ce marin brusque mais franc, brutal mais philosophe.

— Si je vis assez longtemps pour réaliser mon rêve, continua le capitaine d'un ton mélancolique, je mourrai le plus heureux des hommes, car j'aurai attaché mon nom à une grande œuvre.

— Et serait-on indiscret, monsieur, demanda le vieil amateur, de chercher à connaître ce rêve?

— Nullement, monsieur, nullement, répondit le capitaine. Je veux fonder une école gratuite de dessin où les maîtres n'auront d'autre mission que d'enseigner la simplicité en art.

— Grande idée, monsieur!

— N'est-ce pas?

— Très grande, très grande et tout à fait philanthropique. Monsieur habite la capitale?

— Non, mais j'espère m'y fixer; je commence à me lasser de faire le tour du monde.

— Vous avez fait le tour du monde? s'écria le monsieur avec admiration.

— Six fois, monsieur, répondit simplement le capitaine.

L'amateur recula d'un pas.

— Mais c'est donc pire que M. de la Pérouse, dit-il.

— M. de la Pérouse ne l'avait fait que deux fois, répondit le marin avec la même simplicité.

— Je parle peut-être à un marin illustre? répliqua l'amateur.

— Peuh! fit l'inconnu avec modestie.

— Enfin, monsieur, puis-je vous demander votre nom?

— Je me nomme Lazare-Pierre Berthaut, dit *Monte-Hauban*.

— Seriez-vous parent du fameux Berthaut de Montauban, neveu de Charlemagne?

— Renaud de Montauban, vous voulez dire?

— Ah! c'est vrai... Renaud... Berthaut...

— Oui, l'on confond facilement l'un avec l'autre; je ne crois pas avoir cet honneur, à moins que ce ne soit par les femmes. Puis il y a dans notre nom une H que les Renaud de Montauban n'ont jamais eu l'honneur de porter.

L'amateur, qui ne comprenait pas à quel endroit de son nom le capitaine Monte-Hauban mettait l'H, essaya vainement de prononcer *Montauban* en mettant l'H avant l'M.

Mais, après de vains efforts, il y renonça, se persuada qu'il avait mal entendu et que c'était au blason du marin et non pas à son nom qu'il fallait faire honneur de cette arme et non plus de cette lettre.

Alors, tirant de sa poche une carte de visite, il la remit au capitaine en lui disant :

— Capitaine, on me trouve chez moi les lundis, les mercredis et les vendredis, de trois à cinq heures du soir. A cinq heures je dîne, et, si vous voulez me faire parfois l'honneur d'accepter mon modeste repas, j'ai une femme qui raffole des combats maritimes : vous ferez son bonheur et le mien en nous en narrant quelques-uns.

— Avec plaisir, monsieur, dit le capitaine en mettant la carte dans sa poche ; les combats, à mon sens, ne sont faits que pour être racontés.

— Très juste, monsieur, très juste, dit l'amateur en saluant et en se retirant.

Cet amateur conquis par le capitaine, celui-ci recommença de plus belle ses exclamations devant chaque tableau et fit la conquête de deux ou trois autres amateurs qu'il étonna comme le premier par la justesse de ses jugements et son enthousiasme passionné pour la peinture simple.

Au bout de deux heures, il faisait l'admiration générale.

On le suivait dans les différentes courbes qu'il décrivait à travers l'atelier, et on l'écoutait avec cette attention et ce recueillement qui sont le propre des écoliers studieux lorsqu'ils se trouvent en face d'un célèbre professeur.

Ce manège — et c'en était un dans toute l'acception du mot — dura jusqu'à cinq heures, heure à laquelle, comme nous l'avons dit, les visiteurs se retiraient.

Au moment où le domestique de Pétrus ouvrait la porte pour signifier que l'heure de sortir était arrivée, le capitaine venait de retourner un tableau posé contre la muraille et qui, par sa position, comme on le voit, ne paraissait pas destiné à être vendu avec les autres.

En effet, ce tableau était une esquisse du combat de *la Belle-Thérèse* contre *la Calypso*, esquisse que, d'après un récit animé de son père, Pétrus s'était amusé un jour à jeter sur la toile.

A peine eut-il vu ce tableau, que le capitaine Pierre Berthaut se mit à jeter des cris d'admiration qui arrêtèrent sur le seuil de la porte ceux qui étaient déjà près de sortir.

— Par le dieu des mers, s'écriait-il, est-ce croyable ?

Malgré l'invitation du domestique, les assistants se groupèrent autour du capitaine.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? demandèrent vingt voix en même temps.

— Oh ! messieurs, exclama le capitaine en s'essuyant les yeux, excusez mon émotion ; mais, en voyant, aussi fidèlement représenté, un des premiers combats auxquels j'ai pris part, et une part glorieuse, je puis le dire, les larmes, malgré moi, s'échappent de mes yeux.

— Pleurez, capitaine ! pleurez ! dirent les assistants.

— Un seul homme, ajouta le capitaine, aurait pu peindre avec cette fidélité extraordinaire le combat de *la Calypso* et de *la Belle-Thérèse*, et cet homme n'a jamais tenu un pinceau.

— Mais, enfin, demandèrent les auditeurs, dont la curiosité était au dernier point éveillée par cet épisode dramatique, quel est cet homme ?

— C'est le capitaine qui commandait *la Belle-Thérèse*.

— Et le capitaine de *la Belle-Thérèse*, dirent plusieurs voix, c'était vous, n'est-ce pas, monsieur ?

— Non, ce n'était pas moi, reprit Monte-Hauban avec un geste superbe ; non : c'était mon fidèle ami, le capitaine Herbel. Qu'est-il devenu depuis que nous nous sommes séparés à Rochefort, après avoir vainement tenté de sauver l'empereur... Je veux dire Bonaparte ?

— Oh ! dites l'empereur, dites l'empereur, affirmèrent quelques assistants plus hardis que les autres.

— Eh bien, oui, l'empereur, s'écria le capitaine ; car, enfin, on a beau lui contester ce titre, il l'a porté, et glorieusement même. Pardonnez à un ancien serviteur cet enthousiasme peut-être irréfléchi.

— Oui, oui, dirent plusieurs voix ; mais enfin, pour revenir au capitaine Herbel... ?

— Dieu sait où il est maintenant, le pauvre vieux, continua le capitaine en levant les yeux et les bras au ciel.

— Monsieur, dit le domestique, que cette scène touchante empêchait de renvoyer les visiteurs, je ne sais pas où est le capitaine Herbel aujourd'hui, mais ce que je sais, c'est qu'il y a huit jours à peine il était ici.

— Le capitaine Herbel ? s'écria l'amateur d'une voix de tonnerre.

— Lui-même, répondit le domestique.

— Et vous dites que vous ignorez où il est maintenant ?

— Quand je dis cela, monsieur, c'est une manière de parler : il doit être à Saint-Malo.

— Je cours le rejoindre ! s'écria le capitaine en se précipitant vers la porte, toujours suivi de son flot d'amateurs.

Puis, s'arrêtant tout à coup en occasionnant un reflux parmi ceux qui le suivaient :

— Mais ne vous trompez-vous pas ? dit-il au domestique ; vous avez vu le capitaine ?

— Ici même.

— Dans cet atelier ?

— Dans cet atelier.

— Et vous êtes sûr de ce que vous dites ?

— Je crois bien que j'en suis sûr ! c'est moi qui l'ai fait monter, ou plutôt c'est lui qui m'a fait descendre.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je l'empêchais de monter.

— Et, à propos de quoi, demanda le capitaine, mon vieil ami se trouvait-il dans l'atelier d'un peintre ?

— Mais à propos de ce que ce peintre est son fils, répondit le domestique.

— Eh quoi ! s'écria le capitaine en faisant deux pas en avant, le célèbre peintre Pétrus est fils de l'illustre capitaine Herbel ?

— Oui, monsieur, son propre fils, dit le domestique, et le propre neveu du général de Courtenay.

— Bon ! bon ! je suis un marin, moi, et ne connais pas les généraux de terre, surtout quand ils sont devenus généraux dans l'armée de Condé.

Mais, se reprenant aussitôt :

— Pardon, messieurs, pardon, dit-il ; peut-être ma brusque franchise heurte-t-elle quelque susceptibilité ; mais c'est sans intention aucune, je vous le proteste.

— Non, capitaine, non, rassurez-vous, reprirent plusieurs voix.

— Mais alors, dit le capitaine, dont le visage sembla s'inonder de joie, alors... si ce jeune Pétrus... est le fils de mon ami Herbel... ?

— Mais alors... ? répétèrent les assistants vivement intéressés.

— Faites-moi venir ce jeune homme, dit brusquement le capitaine.

— Excusez, répondit le domestique, mais monsieur ne reçoit personne.

La figure du capitaine se décomposa et les muscles de sa face s'émurent de façon à imiter le mouvement des vagues.

— Mais tu me prends donc pour personne... ou pour tout le monde ? s'écria le capitaine d'une voix tonnante en s'avançant vers le pauvre diable, comme s'il s'apprêtait à le prendre au collet.

Le domestique se souvint de l'entrée du capitaine Herbel chez son fils, et, n'ayant aucune raison de croire que le capitaine Monte-Hauban était d'humeur plus douce que son confrère, il pria poliment les amateurs de descendre, afin que le capitaine pût jouir d'un tête-à-tête avec celui qu'il désirait tant voir.

A leur grand regret, les visiteurs évacuèrent l'atelier. Ils eussent voulu jouir de la joie qu'allait éprouver le brave capitaine en embrassant le fils d'un ancien ami.

Lorsque le domestique se trouva seul avec le capitaine :

— Qui annoncerai-je, monsieur ? demanda-t-il à celui-ci.

— Annonce un des héros de la *Belle-Thérèse*, dit le capitaine en se rengorgeant.

Le domestique entra chez Pétrus.

LXXXIII

ABORDAGE

Resté seul, le capitaine Berthaut dit Monte-Hauban, s'enfonça dans une causeuse, passa la main dans ses cheveux et dans son collier de favoris ; puis, croisant une de ses jambes sur l'autre et s'accoudant sur le sommet de son genou, il resta ainsi plongé en apparence dans les réflexions les plus profondes jusqu'au moment où Pétrus, soulevant la portière, apparut sur le seuil de l'atelier, sortant de sa chambre.

Il aperçut le capitaine dans la posture que nous venons de dire.

L'entrée silencieuse de Pétrus ne fut point remarquée sans doute du capitaine, car il resta le front appuyé sur sa main et dans la position d'un homme complètement absorbé.

Pétrus le regarda un moment, puis toussa pour tirer le visiteur de sa méditation.

Le capitaine frissonna en entendant cette voix, et, soulevant la tête, il ouvrit les yeux comme un homme qui se réveille, regardant Pétrus sans sortir de la causeuse ni se lever.

— Vous désirez me parler, monsieur ? demanda Pétrus.

— C'est la voix, la véritable voix de son père ! s'écria le capitaine en se relevant et en allant au jeune homme.

— Vous avez connu mon père, monsieur ? dit Pétrus en s'avançant.

— C'est la démarche, la véritable démarche de son père ! s'écria une seconde fois le capitaine.

— Si j'ai connu ton père... votre père ? Je le crois morbleu bien !

Puis, croisant les bras :

— Mais, regarde-moi donc, dit-il.

— Je vous regarde, monsieur, dit Pétrus étonné.

— En vérité, c'est tout le portrait de son père au même âge, continua le capitaine en regardant le jeune homme avec amour, ou, pour nous servir d'une expression populaire qui rend encore mieux notre pensée, en le mangeant des yeux. — Oui, oui, et à quiconque me dira le contraire, je répondrai simplement qu'il en a menti. Tu ressembles à ton père comme deux gouttes d'eau. — Embrasse-moi donc, mon gars.

— Mais à qui donc ai-je l'honneur de parler ? demanda Pétrus de plus en plus surpris de l'air, du ton et des façons familières de cet inconnu.

— A qui tu parles, Pétrus ? continua le capitaine en ouvrant les deux bras. Et tu m'as regardé et tu ne m'as pas reconnu ! Il est vrai, ajouta-t-il mélancoliquement, que la dernière fois que tu m'as vu, tu n'étais pas plus haut que cela.

Et le capitaine avec la main mesura un bambin de cinq ou six ans.

— J'avoue, monsieur, dit Pétrus, de plus en plus décontenancé, que, malgré les nouvelles indications que vous venez de me donner... non... je ne vous reconnais pas.

— Je te pardonne, dit d'un air de bonté le capitaine ; et cependant, continua-t-il avec une légère nuance de tristesse dans la voix, j'aurais préféré que tu me reconnusses : on n'oublie pas d'ordinaire un second père.

— Que voulez-vous dire ? demanda Pétrus en regardant fixement le marin, car il se croyait enfin sur la voie.

— Je veux dire, ingrat, répondit le capitaine, qu'il faut que les travaux de la guerre et le soleil des tropiques m'aient bien changé, puisque tu ne reconnais pas ton parrain.

— Comment ! vous seriez l'ami de mon père, Berthaut, surnommé Monte-Hauban, qui vous êtes séparé de lui à Rochefort et qu'il n'a jamais revu depuis ?

— Eh ! pardieu, oui ! Ah ! vous y voilà donc, mille sabords ! ce n'est pas sans peine. Allons, viens donc m'embrasser, mon petit Pierre ; car tu t'appelles Pierre, comme moi, puisque c'est moi qui t'ai donné mon nom.

C'était une vérité incontestable, quoique le nom de baptême du jeune homme eût subi une légère modification.

— De grand cœur, mon parrain, répondit en souriant Pétrus.

Et comme le capitaine lui ouvrait ses deux bras, il s'y jeta avec une effusion toute juvénile.

De son côté, le capitaine le serra sur sa poitrine à l'étouffer.

— Oh ! morbleu ! que cela fait de bien ! s'écria ce dernier.

Puis, l'écartant de lui, mais sans le lâcher :

— C'est que c'est son père tout craché ! dit-il en le contemplant avec admiration. Ah ! ton père avait juste ton âge quand je l'ai connu. Mais, non, non, j'ai beau être partial pour lui, non, sacrebleu ! il n'était pas si beau que toi. Ta mère y a mis du sien, mon petit Pierre, et cela n'a rien gâté. Ah ! ton jeune visage me rajeunit de vingt-cinq ans, mon gars. Allons, assieds-toi ; je te verrai plus à mon aise.

Et s'essuyant d'une main les yeux avec le revers de sa manche, il le fit asseoir de l'autre sur le canapé.

— Ah ! ça, je ne te gêne pas, dit-il avant de s'asseoir lui-même, et j'espère que tu as quelques instants à me donner ?

— Tout le reste de la journée si vous voulez, monsieur ; je n'aurais pas les quelques instants que vous me demandez, que je les prendrais.

— *Monsieur !* qu'est-ce que c'est que cela, *monsieur ?* Ah ! oui, la civilisation, la ville, la capitale. Si tu étais un paysan, tu m'appellerais ton parrain Berthaut, tout court. Vous êtes un *caballero*, et vous m'appelez monsieur.

Le capitaine poussa un soupir.

— Ah ! dit-il, si ton père, mon pauvre vieil Herbel, savait que son fils m'appelle monsieur !

— Promettez-moi de ne pas lui dire que je vous ai appelé monsieur, et je vous appellerai parrain Berthaut, tout court.

— A la bonne heure, voilà qui est parler. Quant à moi, que veux-tu ? c'est une vieille habitude de marin ; mais il faut que je te tutoie : je tutoyais ton pauvre père, qui était mon ancien et mon chef. — Juge donc ce que ce serait si un gamin comme toi, car tu es un gamin, m'imposait l'obligation de dire vous.

— Mais je ne vous impose aucunement cette obligation, dit en riant Pétrus.

— Et tu fais bien. D'ailleurs, je ne saurais plus en disant vous comment te dire ce qu'il me reste à te dire.

— Il vous reste donc quelque chose à me dire ?

— Sans doute, monsieur mon filleul.

— Alors, parrain, dites.

Pierre Berthaut regarda un instant Pétrus en face.

Puis, comme s'il faisait un effort :

— Eh bien, mon pauvre garçon, accoucha-t-il enfin, nous sommes dans la panne ?

Pétrus tressaillit en rougissant.

— Comment, dans la panne ? Qu'entendez-vous par là, demanda Pétrus, qui ne s'attendait aucunement à la question et surtout à la brusquerie avec laquelle elle était faite.

— Sans doute, dans la panne, répéta le capitaine ; autrement dit, les Anglais ont donc jeté le grappin d'abordage sur notre mobilier ?

— Hélas ! mon cher parrain, dit Pétrus en recouvrant son sang-froid et en essayant de sourire, les Anglais de terre sont bien plus terribles que les Anglais de mer !

— J'avais toujours entendu dire le contraire, fit avec une fausse bonhomie le capitaine ; il paraît que l'on m'a trompé.

— Cependant, dit vivement Pétrus, il faut que vous sachiez tout ; je ne suis aucunement forcé de vendre mon mobilier.

Pierre Berthaut secoua la tête en manière de dénégation.

— Comment, non ? dit Pétrus.

— Non, répéta le capitaine.

— Cependant, je vous assure...

— Voyons, filleul, espères-tu me faire accroire que, lorsqu'on a fait une collection comme la tienne ; que, lorsqu'on a réuni à ton âge ces potiches du Japon, ces bahuts de Hollande, ces porcelaines de Sèvres, ces figurines de Saxe, — moi aussi, je suis un amateur de bric-à-brac, — me feras-tu accroire que l'on se défait de tout cela volontairement et de gaieté de cœur ?

— Je ne vous dis pas, capitaine, répondit Pétrus essayant d'échapper au mot *parrain*, qui lui semblait ridicule, je ne vous dis pas que ce soit volontairement et de gaieté de cœur que je vends tout cela ; mais c'est sans y être forcé, contraint, obligé, dans ce moment du moins.

— Oui, c'est-à-dire que nous n'avons pas encore reçu de papier timbré, qu'il n'y a pas encore de jugement, que c'est une vente à l'amiable pour éviter une vente par autorité de justice ; je comprends parfaitement tout cela. Filleul Pétrus est un honnête homme qui préfère avantager ses créanciers des frais plutôt que d'enrichir les huissiers ; mais je n'en dis pas moins : il y a de la panne là-dessous.

— Eh bien, pris à ce point de vue, j'avoue qu'il y a du vrai dans ce que vous me dites, répliqua Pétrus.

— Alors, dit Pierre Berthaut, il est bien heureux que je sois entré ici vent arrière. C'est tout bonnement Notre-Dame de la Délivrance qui m'y a conduit.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit Pétrus.

— Monsieur !... qu'est-ce que c'est que cela ? s'écria Pierre Berthaut en se levant et en regardant autour de lui ; où y a-t-il un monsieur ici, et qui est-ce qui a appelé ce monsieur ?

— Voyons, voyons, asseyez-vous, parrain, c'est un *lapsus linguæ*.

— Ah ! bon ! voilà que tu me parles arabe, la seule langue que je ne sache pas. Morbleu ! parle-moi français, anglais, espagnol, bas-breton, je te répondrai, mais pas de *lapsus lingus*, je ne sais pas ce que cela veut dire.

— Je vous disais tout simplement de vous asseoir, parrain.

Et Pétrus appuya sur le titre.

— Je veux bien, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que tu vas m'écouter.

— Religieusement.

— Et que tu répondras à mes questions.

— Catégoriquement.

— Alors je commence.

— Et moi, j'écoute.

Et, en effet, Pétrus, très vivement intéressé, quoi qu'il en dît, par cette conversation, ouvrit, pour ainsi dire, ses oreilles à deux battants.

— Voyons, commença le capitaine, ton brave homme de père n'a donc plus le sou ? — Cela ne m'étonne pas. — Quand je l'ai quitté, il était en train, et le dévouement, cela va plus vite que la roulette.

— En effet, son dévouement à l'empereur lui a enlevé les cinq sixièmes de sa fortune.

— Et le dernier sixième ?

— Les frais de mon éducation le lui ont enlevé, ou à peu près.

— De sorte que, toi, ne voulant pas ruiner tout à fait ton

pauvre père, et cependant désirant vivre en gentleman, tu as fait des dettes. C'est cela ? Dis !

— Hélas !

— Mettons quelque amour là-dessous, désir de briller aux yeux de la femme que l'on aime, de passer devant elle au Bois avec un beau cheval, d'aller la rejoindre à un bal dans une belle voiture ?

— C'est incroyable, parrain, quel coup d'œil vous avez pour un marin !

de M. Chénier ? — Voici, monsieur. — Bon ! me dis-je, je lirai cela à bord. » Je retourne à bord, j'ouvre mon livre, je cherche : pas de tragédie, rien que des vers ! des idylles, des madrigaux à mademoiselle Camille. Ma foi, je n'ai pas de bibliothèque à bord ; j'ai lu mon Chénier, je l'ai relu, et voilà comment j'ai fait cette imprudente citation. Seulement, j'ai été floué ; j'avais acheté Chénier pour lire *Charles IX*, et *Charles IX* n'était pas de Chénier, à ce qu'il paraît. Oh ! les libraires ! les libraires ! quels flibustiers !



Le marin se mit à regarder de plus près.

— Pour être marin, mon ami, on n'en a pas moins un cœur et quelquefois deux.

Malheureux que nous sommes,
C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes !

— Comment, parrain, vous savez par cœur des vers de Chénier ?

— Pourquoi pas ? Dans ma jeunesse, je vins à Paris ; je voulais voir M. Talma ; on me dit : « Vous tombez bien, il joue dans une tragédie de M. Chénier, *Charles IX*. » Je dis : « Allons voir *Charles IX*. » Pendant la représentation, on se dispute, on se boxe, on se cogne ; la garde entre, on m'emmène au violon, où je reste jusqu'au lendemain matin. Le lendemain matin, on me dit que l'on s'est trompé et l'on me met à la porte ; à la suite de quoi je repars pour ne revenir à Paris que trente ans après. — Je demande des nouvelles de M. Talma : « Mort ! » Je demande des nouvelles de M. Chénier : « Mort ! » Je demande des nouvelles de *Charles IX* : « Défendu par autorité supérieure ! » — Ah ! diable ! fis-je, j'aurais pourtant bien voulu voir la fin de *Charles IX*, dont je n'ai vu que le premier acte. — C'est impossible, me répond-on ; mais, si vous voulez le lire, rien de plus facile. — Que faut-il faire ? — L'acheter. » Rien n'était plus facile, en effet ; j'entre chez un libraire : « Les œuvres

— Pauvre parrain, dit Pétrus en riant, ce n'est pas la faute des libraires.

— Comment ! ce n'est pas la faute des libraires ?

— Non, c'est la vôtre.

— Ma faute, à moi ?

— Oui.

— Explique-moi cela.

— La tragédie de *Charles IX* est de Marie-Joseph Chénier, le conventionnel.

— Bon !

— Et le livre que vous avez acheté est d'André Chénier, le poète.

— Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! fit le capitaine accentuant cette exclamation sur cinq tons différents.

Puis, après un moment de profonde réflexion :

— Alors, cela s'explique, dit Pierre Berthaut ; mais les libraires n'en sont pas moins des flibustiers.

Pétrus, voyant que son parrain tenait à son opinion sur les libraires, et n'ayant aucun motif de défendre cette honorable corporation, résolut de ne point la combattre plus obstinément et attendit que Pierre Berthaut reprît où il l'avait quittée une conversation qui ne laissait point que de lui paraître intéressante.

— Enfin, reprit le marin, nous disions donc que tu as fait des dettes ; — car nous en étions là, n'est-ce pas, filleul Pétrus ?

— Nous en étions là, en effet, dit le jeune homme.

LXXXIV

UN PARRAIN D'AMÉRIQUE

Il se fit un instant de silence, pendant lequel Pierre Berthaut fixa sur son filleul un regard qui semblait vouloir lire dans le plus profond de son âme.

— Et à combien s'élèvent nos dettes... à peu près ?

— A peu près ? demanda Pétrus en souriant.

— Oui ; les dettes, mon gars, c'est comme les défauts, dit le capitaine : on n'en sait jamais le chiffre exact.

— Je sais pourtant celui des miennes, dit Pétrus.

— Toi ?

— Oui, moi.

— Eh bien, cela prouve que tu es un homme d'ordre, filleul. Voyons le chiffre.

Et Pierre Berthaut se renversa dans son fauteuil, cligna des yeux et tourna ses pouces l'un autour de l'autre.

— Mes dettes s'élèvent à trente-trois mille francs, dit Pétrus.

— A trente-trois mille francs ! s'écria le capitaine.

— Ah ! ah ! fit Pétrus, qui commençait à s'amuser des originalités de son second père, comme s'était intitulé le marin, vous trouvez le chiffre exorbitant, n'est-ce pas ?

— Exorbitant ! mais c'est-à-dire que je ne m'explique pas comment tu n'es pas mort de faim, mon pauvre garçon !.. Trente-trois mille francs ! mais, à ton âge, si j'eusse vécu sur terre, j'aurais dû dix fois cette somme. Et c'eût été bien peu encore auprès de ce que devait César !

— Nous ne sommes César ni l'un ni l'autre, mon cher parrain ; de sorte que vous me permettrez, comme je l'ai déjà dit, de trouver le chiffre exorbitant.

— Exorbitant ! quand on a cent mille francs dans chaque poil de sa brosse ; car j'ai vu tes tableaux, et je m'y connais, moi qui ai vu les Flamands, les Italiens et les Espagnols. Eh bien, ta peinture est tout simplement de la peinture de la grande école.

— Tout beau, tout beau, parrain ! répondit modestement Pétrus.

— C'est de la grande peinture, te dis-je, insista le marin. Eh bien, quand on a l'honneur d'être un grand peintre, on ne peint pas à moins de trente-trois mille francs de dettes par an. C'est un chiffre fixe, cela ; le talent représente bien un capital d'un million, que diable ! et, avec la réduction de M. de Villèle, eh bien, trente-trois mille francs font juste la rente d'un million.

— Ah ! ah ! mon parrain, dit Pétrus, savez-vous une chose ?

— Laquelle, filleul ?

— C'est que vous avez de l'esprit.

— Peuh ! fit Pierre Berthaut.

— N'en faites pas fi ; je connais de très honnêtes gens qui s'en contenteraient.

— Des gens de lettres ?

— Oh ! oh ! encore !

— Non, c'est fini ; revenons à tes dettes.

— Vous y tenez donc bien ?

— Oui ; car j'ai une proposition à te faire.

— Relativement à mes dettes ?

— Relativement à tes dettes.

— Voyons, faites ; vous êtes un si singulier homme, parrain, que de votre part, je m'attends à tout.

— Eh bien, voici ma proposition ; je t'offre de devenir à l'instant même ton unique créancier.

— Plaît-il ?

— Tu dois trente-trois mille francs, et c'est pour les payer, n'est-ce pas, que tu vends tes meubles, tes tableaux, tous tes bric-à-brac ?

— Hélas ! fit Pétrus, l'Évangile n'est pas plus vrai.

— Eh bien, je paye les trente-trois mille francs, et tu gardes les bric-à-brac, les tableaux et les meubles.

Pétrus regarda sérieusement le marin.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? lui demanda-t-il.

— Bon ! il paraît que j'ai pris mon filleul à rebrousse-poil, dit Pierre Berthaut. Excusez-moi, monsieur le comte de Courtenay, je croyais parler au fils de mon vieil ami Herbel.

— Eh bien, oui, oui, oui, dit vivement Pétrus, oui, cher parrain, vous parlez au fils de votre bon ami Herbel, et c'est lui qui vous répond et qui vous dit : Ce n'est pas le tout que d'emprunter trente-trois mille francs, même à son parrain, il faut savoir comment on les lui rendra.

— Comment tu me les rendras, filleul ? C'est bien facile : tu me feras un tableau d'après cette esquisse.

Et il montrait à Pétrus le combat de *la Belle-Thérèse* contre *la Calypso*.

— Un tableau de trente-trois pieds de long sur seize et demi de hauteur, reprit-il. Tu me mettras sur le pont près de ton père, au moment où je lui dis : « Je serai le parrain de ton premier, Herbel, et nous serons quittes. »

— Mais où mettrez-vous un tableau de trente-trois pieds de long ?

— Dans mon salon.

— Mais vous ne trouverez jamais une maison avec un salon de trente-trois pieds de long.

— J'en ferai bâtir un exprès.

— Alors vous êtes donc millionnaire, parrain ?

— Si je n'étais que millionnaire, mon enfant, dit Pierre Berthaut d'un ton dédaigneux, j'achèterais du trois pour cent, je me ferais quarante à cinquante mille livres de rente et je vivoterais.

— Oh ! oh ! oh ! fit Pétrus.

— Mon cher ami, reprit le capitaine, laisse-moi te dire en deux mots mon histoire.

— Dites.

— Au moment où je me suis séparé de ton brave homme de père à Rochefort, je me suis dit : « Voyons, Pierre Berthaut, il n'y a plus rien à faire en France avec l'honnête état de la piraterie ; faisons le commerce. » En conséquence, je fis du lest avec mes canots, et je me mis à vendre du bois d'ébène.

— C'est-à-dire que vous fîtes la traite, cher parrain.

— Cela s'appelle-t-il faire la traite ? demanda naïvement le capitaine.

— Mais je crois que oui, répondit Pétrus.

— Ce petit commerce me fit vivre pendant trois ou quatre ans, et, en outre, me mit en relation avec l'Amérique du Sud ; de sorte que, lorsque l'insurrection éclata, désespérant de la fortune de l'Espagne, nation vermoulue et décrépite, je me mis au service de Bolivar. J'avais deviné le grand homme.

— Alors, cher parrain, dit Pétrus, vous êtes un des libérateurs du Vénézuela et de la Nouvelle-Grenade, un des fondateurs de la Colombie ?

— Je m'en vante, filleul ! seulement, comme l'abolition de l'esclavage fut proclamée, je résolus de faire fortune d'une autre façon. J'avais cru remarquer, aux environs de Quito, un terrain orné de pepites d'or ; j'étudiai scrupuleusement l'endroit, je reconnus une mine et j'en demandai la concession. En vertu des services rendus par moi à la République, la susdite concession me fut accordée. Au bout de six ans d'exploitation, j'avais réalisé la modique somme de quatre millions, et je cédais ladite exploitation moyennant cent mille piastres, autrement dit cinq cent mille livres par an. Cette cession faite, je suis revenu en France, où mon intention est de me faire un établissement confortable avec mes quatre millions et de vivre de mes cinq cent mille livres de rente. Approuves-tu le projet, filleul ?

— Parfaitement.

— Or, je n'ai pas d'enfants, pas de parents... ou des arrière-cousins que je ne connais pas même de vue ; je ne me marierai jamais ; que veux-tu que je fasse de ma fortune, si, toi à qui elle appartient de droit ?...

— Capitaine !

— Encore !.. si, toi à qui elle appartient de droit, tu commences par refuser les trente-trois mille francs que je t'offre ?

— J'espère que vous comprendrez ma répugnance, cher parrain.

— Non, j'avoue que je ne la comprends pas : je suis célibataire, je suis démesurément riche, je suis ton second père, je t'offre une bagatelle, et tu refuses ! Mais sais-tu, garçon, que pour la première fois que nous nous revoyons, tu me fais là une mortelle injure ?

— Ce n'est point mon intention.

— Que ce soit ou que ce ne soit pas ton intention, dit le capitaine d'un ton pénétré, tu ne m'en as pas moins fait un profond chagrin ! tu ne m'en as pas moins blessé au cœur !

— Pardonnez-moi, cher parrain, dit Pétrus alarmé ; mais je m'attendais si peu à cette offre, que je n'ai pas été maître de moi lorsque je vous ai entendu me la faire, et que je ne l'ai peut-être pas reçue avec toute la reconnaissance que je vous dois. En ce cas, je vous en fais toutes mes excuses.

— Et tu acceptes ?

— Je ne dis pas cela.

— Si tu refuses, sais-tu ce que je vais faire ?

— Non.

— Eh bien, je vais te le dire ?

Pétrus attendit.

Le capitaine tira de la poche de côté de son habit un portefeuille qui paraissait grassement garni et l'ouvrit.

Le portefeuille était bourré de billets de banque.

— Je prends trente-trois billets de banque dans ce portefeuille, où il y en a deux cents, je les roule en tampon, j'ouvre la fenêtre et je les jette dans la rue.

— Et pourquoi faire ? demanda Pétrus.

— Pour te prouver le cas que je fais de mes chiffons de papier.

Et le capitaine se mit à rouler en tampon une douzaine de billets de banque, comme s'il avait affaire à du simple papier Joseph.

Après quoi, il se leva pour aller le plus sérieusement du monde à la fenêtre.

Pétrus l'arrêta.

— Voyons, dit-il, pas de folie, et transigeons.

— Trente-trois mille francs ou la mort ! dit le capitaine.

— Non pas trente-trois mille francs, attendu que je n'ai pas besoin de trente-trois mille francs.

— Trente-trois mille francs ou...

— Et ! sacrebleu ! écoutez-moi donc à votre tour, ou je vais jurer comme un matelot ; je vous prouverai que je suis fils de corsaire, mille sabords !

— L'enfant a dit papa, s'écria Pierre Berthaut ; Dieu est grand ! écoutons ses propositions.

— Oui, écoutez. Je suis gêné parce que, comme vous l'avez dit, cher parrain, j'ai fait de folles dépenses.

— Il faut bien que jeunesse se passe.

— Mais je n'eusse point été gêné en faisant ces folles dépenses si, en même temps que je les faisais, je n'eusse été un paresseux.

— On ne peut pas toujours travailler.

— Mais je suis décidé à me remettre à la besogne.

— Et les amours ?

Pétrus rougit.

— Les amours et le travail peuvent aller de pair ; je suis donc décidé à piocher, comme on dit.

— Soit, piochons ; mais les Anglais autrement dit les créanciers, en attendant que nous ayons tiré parti de notre pinceau, il faudra les arroser, comme on dit en termes de jardinage.

— C'est justement cela.

— Eh bien, dit le capitaine en présentant son portefeuille à Pétrus, voilà l'arrosoir, mon garçon ; je ne te force pas la main, prends ce que tu voudras.

— A la bonne heure ! dit Pétrus, vous devenez raisonnable et je vois que nous allons nous entendre.

Pétrus prit dix mille francs et remit le portefeuille à Pierre Berthaut, qui le suivait du coin de l'œil.

— Dix mille francs, fit le capitaine, le premier marchand de peaux de lapin venu t'aurait prêté cette somme à six du cent... A propos, pourquoi ne me parles-tu pas d'intérêts ?

— Cher parrain, tout simplement parce que je croirais vous offenser.

— Pas du tout ; et je vais t'en demander, moi, des intérêts.

— Faites.

— Je suis arrivé d'hier à Paris avec l'intention d'acheter une maison et de l'*aménager* du mieux qu'il me sera possible.

— Bien.

— Mais, avant que j'aie trouvé une coque à ma convenance, il faut bien compter huit jours.

— C'est le moins.

— Avant que cette maison soit meublée, il faut bien en compter huit autres.

— Mettons-en quinze.

— Mettons-en quinze, je ne veux pas te contrarier ; cela fait trois semaines.

— Vingt-deux jours.

— Oh ! ne vas-tu pas me chicaner pour un tour de cadran ! alors, je retire ma proposition.

— Quelle proposition ?

— Celle que j'allais te faire.

— Et pourquoi la retirez-vous ?

— Parce que je vois bien qu'avec un caractère aussi taquin que le tien, aussi têtu que le mien, nous ne pourrions pas vivre ensemble.

— Vous comptiez donc vivre avec moi ? demanda Pétrus.

— Ma foi ! je trouve, dit le capitaine, qu'arrivé depuis hier à l'hôtel du *Havre*, j'en ai déjà par-dessus la tête. Je comptais donc te dire : Pétrus, mon cher filleul, mon brave garçon, as-tu une chambre, un cabinet, une mansarde, un endroit grand comme cela, où l'on puisse suspendre un hamac ? as-tu cela pour le pauvre capitaine Berthaut Monte-Hauban ?

— Comment donc !... s'écria Pétrus enchanté de pouvoir faire à son tour quelque chose pour un homme qui mettait avec tant de simplicité une fortune à sa disposition.

— Oui, reprit le capitaine, mais, tu comprends, si cela t'était désagréable d'une façon ou d'une autre, si cela te gênait le moins du monde, dame, il faudrait le dire.

— Comment diable pouvez-vous supposer cela ?

— Ah ! c'est que, vois-tu, avec moi, c'est oui ou non ; la franchise sur les lèvres, le cœur sur la main.

— Eh bien, le cœur sur la main ! la franchise sur les lèvres, je vous dis, cher parrain : Rien ne peut m'être plus agréable que la proposition que vous me faites ; seulement...

— Seulement, quoi ?

— Dame, les jours où j'aurai modèle, les jours où j'aurai séance...

— Compris... compris... Liberté ! *libertas !*

— Bon ! voilà que vous parlez arabe à votre tour.

— Je parle arabe ! c'est donc sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose.

— Bon ! voilà que vous citez Molière maintenant. En vérité, cher parrain, vous êtes quelquefois d'une érudition qui m'épouvante. J'ai peur que l'on ne vous ait changé en Colombie. Mais revenons, s'il vous plaît, à votre désir.

— Eh bien, oui, à mon désir, et à mon désir bien vif. Je ne suis point accoutumé à la solitude : j'ai toujours eu autour de moi une douzaine de gaillards bons vivants et bien vivants, et je me soucie peu de m'assombrir dans ton hôtel du *Havre*. J'aime la société, et surtout celle de la jeunesse. Tu dois recevoir ici des artistes et des savants. J'adore les savants et les artistes : les premiers, parce que je ne les comprends pas ; les autres, parce que je les comprends. Vois-tu, filleul, un marin qui n'est pas tout à fait un imbécile sait un peu de tout. Il a appris l'astronomie avec la grande Ourse et l'étoile polaire ; la musique avec les sifflements du vent dans les cordages ; la peinture avec les soleils couchants. Eh bien, nous parlerons astronomie, musique, peinture, et tu verras que, sur ces différents points, je ne suis pas plus bête que ceux qui en font leur état ! Oh ! sois tranquille, à part quelques termes de marine, tu n'auras pas trop à rougir de moi. Au reste, quand je me lancerai par trop, nous conviendrons d'un pavillon que tu arboreras, et je mettrai ma langue au capot.

— Que dites-vous donc là ?

— La vérité ; voyons, une dernière fois, la chose te convient-elle ainsi ?

— C'est-à-dire que j'accepte avec joie.

— Bravo ! alors, me voilà le plus heureux homme de la terre ; mais, dame, tu sais, quand tu auras besoin d'être seul, quand viendront les jolis modèles et les grandes dames, je vire de bord.

— C'est convenu.

— Bon !

Le capitaine tira sa montre.

— Ah ! ah ! six heures et demie, fit-il.

— Oui, dit Pétrus.

— Eh bien, où dînes-tu d'habitude, garçon ?

— Un peu partout.

— Tu as raison, il ne faut mourir nulle part ; dîne-t-on toujours bien au Palais-Royal ?

— Comme on dîne au restaurant... vous savez.

— Véfour, Véry, les Frères-Provençaux, cela existe-t-il toujours ?

— Plus que jamais.

— Allons dîner par là.

— Alors, vous me donnez à dîner ?

— Je te donne à dîner aujourd'hui, tu me donneras à dîner demain, et ainsi nous serons quittes, monsieur le susceptible.

— Laissez-moi changer de redingote et de gants.

— Change, garçon, change.

Pétrus s'avança vers sa chambre.

— A propos...

Pétrus se retourna.

— Tu me donneras l'adresse de ton tailleur ; je veux me faire habiller au goût du jour.

Puis, voyant le chapeau de Pétrus à travers la porte de sa chambre entr'ouverte.

— Ah ! ah ! fit le capitaine, on ne porte donc plus les chapeaux à la Bolivar ?

— Non, on les porte à la Murillo.

— Je garderai cependant le mien, en souvenir du grand homme auquel je dois ma fortune.

— C'est d'un bon cœur et d'un grand esprit, mon cher parrain.

— Ah ! tu te moques de moi ?

— Pas le moins du monde.

— Va, va, va... oh ! j'ai bon dos, moi, et j'en puis porter plus que tu n'en mettras jamais dessus. Mais voyons d'abord, où me loges-tu ?

— Au-dessous de moi, si vous voulez, j'ai là tout un appartement de garçon qui vous ira à ravir.

— Garde ton appartement de garçon pour une maîtresse qui te demandera à être dans ses meubles ; moi, je n'ai besoin que d'une chambre, et, pourvu que, dans cette chambre, il y ait un cadre, des livres, quatre chaises et une mappemonde, je n'ai pas besoin d'autre chose.

— Je commence par vous dire mon très cher parrain, que je n'ai aucune maîtresse à mettre en chambre et que vous ne me privez en rien en prenant un appartement que je n'habite pas et qui est destiné à servir de retraite à Jean Robert le jour de ses premières représentations.

— Ah ! ah ! Jean Robert, un poète à la mode... Oui, oui, oui ! connu.

— Comment connu ? Vous connaissez Jean Robert ?

— J'ai vu jouer son drame, traduit en espagnol, à Rio de Janeiro ; je le connais. Mais, mon cher filleul, tout loup de mer que je suis, il faut que tu saches ceci : c'est que je connais infiniment de gens et de choses. Sous mon air de marin du Danube je t'étonnerai plus d'une fois, va ! Ainsi l'appartement au-dessous du tien... ?

— Est à vous.

— Cela ne te gêne en rien ?

— En rien.

— Va donc pour l'appartement de dessous.

— Et quand voulez-vous en prendre possession ?

— Demain... ce soir.

— Voulez-vous y coucher ce soir ?

— Dame, garçon, si cela ne te dérange pas trop.

— Bravo, parrain ! dit Pétrus en tirant le cordon de la sonnette.

— Que fais-tu ?

— J'appelle mon domestique pour qu'il prépare votre appartement.

Le domestique entra et Pétrus lui donna les ordres nécessaires.

— Où faut-il que Jean aille prendre vos malles ? demanda Pétrus au capitaine.

— Je m'en charge, dit le marin.

Puis, à demi voix :

— J'ai des adieux à faire à mon hôtesse, dit-il en regardant Pétrus d'un air significatif.

— Parrain, dit Pétrus, vous savez que vous pouvez recevoir chez vous qui vous voulez ; la maison n'est pas un cloître.

— Merci.

Puis, à demi voix, à son tour :

— Il paraît, ajouta Pétrus, que vous n'avez pas tout à fait perdu votre temps, à Paris ?

— Je ne t'avais pas encore retrouvé, mon cher enfant, fit le capitaine : il fallait bien me faire une famille.

Le domestique remonta.

— L'appartement est tout prêt, dit-il, et il n'y a que des draps à mettre au lit.

— A merveille ! — Attelle, en ce cas.

Puis, au capitaine :

— En passant devant la porte de votre appartement, voulez-vous entrer ? dit-il.

— Je ne demande pas mieux, quoique, je te le répète, nous soyons assez peu difficiles, nous autres vieux écumeurs de mer.

Pétrus passa le premier pour montrer le chemin à son hôte, et, ouvrant la porte de l'entresol, il le fit entrer dans un appartement qui était bien plutôt un nid de petite maîtresse qu'un logis d'étudiant ou de poète.

Le capitaine parut demeurer en extase devant les mille curiosités qui émaillaient les étagères.

— Ah çà ! c'est un appartement de prince royal que tu m'offres là.

— Bon ! dit Pétrus, qu'est-ce qu'un appartement de prince royal pour un nabab comme vous ?

Au bout de dix minutes, pendant lesquelles le capitaine ne cessa point de s'extasier, le domestique vint annoncer que le cheval était à la voiture.

Le parrain et le filleul descendirent bras dessus, bras dessous.

Arrivé devant la loge du concierge, le capitaine s'arrêta.

— Avance ici, lascar ! dit-il au portier.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? demanda celui-ci.

— Fais-moi le plaisir d'arracher toutes les affiches qui annoncent la vente pour dimanche et de dire aux amateurs qui viendront demain...

— Eh bien ? demanda le concierge.

— Tu leur diras que mon filleul garde ses meubles. — En route !

Et sautant dans le coupé, qui faillit s'effondrer sous son poids :

— Aux Frères-Provençaux ! cria-t-il.

Pétrus monta derrière le capitaine, et la voiture partit rapidement.

— Par la carcasse de *la Calypso*, que nous avons trouée ton père et moi, comme une écumoire, tu as là un joli cheval, Pétrus, et c'eût été dommage de le vendre !

LXXXV

OÙ LE CAPITAINE BERTHAULT MONTE-HAUBAN PREND DES PROPORTIONS GIGANTESQUES

Le parrain et le filleul s'installèrent dans un des cabinets des Frères-Provençaux, et, sur la demande du capitaine Monte-Hauban, qui prétendait ne pas s'y connaître, Pétrus commanda le dîner.

— Tout ce qu'il y aura de meilleur dans l'établissement, garçon, tu entends ? dit-il à Pétrus. Tu dois être familiarisé avec les soupers coquets, mon drôle ! Les mets les plus chers, les vins les plus généreux. J'ai entendu parler d'un certain vin de Syracuse que l'on buvait ici autrefois. Assure-toi, Pétrus, si ce vin existe toujours ; je suis las du madère : j'ai mis cinq ans à en boire tout un chargement, et cela m'en a dégoûté.

Pétrus demanda du vin de Syracuse.

Nous ne donnerons point la carte du dîner que Pétrus commanda, sur les pressantes instances de son parrain.

Ce fut un véritable dîner de nabab, et le capitaine avoua au dessert qu'il n'avait pas trop mal dîné.

Pétrus le regarda avec étonnement ; car de sa vie, même chez le général, qui s'y connaissait assez cependant, il n'avait festoyé de cette luxueuse façon.

Ce n'était point, au reste, le premier étonnement que le capitaine eût causé à Pétrus.

Il lui avait vu jeter une piastre au gamin qui avait ouvert la portière en arrivant aux Frères-Provençaux ; en passant devant le Théâtre-Français, il lui avait vu louer une loge, et, comme il avait dit au capitaine que le spectacle était mauvais :

— Eh bien, avait répondu simplement celui-ci, nous sommes libres de n'y point aller ; mais j'aime à m'assurer un endroit où dormir après mes repas.

Enfin, la carte commandée, il lui avait vu donner un louis au garçon pour que le vin de Bordeaux fût tiède, le vin de Champagne glacé, et que le service se continuât sans interruption.

En un mot, depuis que le marin avait adressé la parole à Pétrus, celui-ci avait marché de surprises en surprises et d'étonnements en éblouissements.

Le capitaine Monte-Hauban prenait les proportions du Plutus antique : l'or lui sortait de la bouche, des yeux, des mains, comme les rayons du soleil.

Il semblait qu'il n'eût qu'à secouer ses habits pour en faire pleuvoir des pièces d'or.

C'était enfin le véritable nabab classique.

Aussi Pétrus, à la fin du dîner, Pétrus, le cerveau un peu excité par les vins différents que, sur les instances de son parrain, il avait bus, lui qui d'ordinaire ne buvait que de l'eau, Pétrus crut avoir fait un rêve, et il fut obligé d'interroger son parrain pour s'assurer que tous les événements qui se succédaient depuis cinq heures n'étaient nullement les péripéties d'une féerie du Cirque ou du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Emporté par ce qu'il voyait dans le pays irisé des chimères, Pétrus se laissa aller à une douce rêverie à laquelle le parrain, qui le regardait du coin de l'œil, permit volontairement qu'il s'abandonnât pendant quelques instants.

Le ciel noir et bas au-dessous duquel il errait depuis quelques jours s'éclairait peu à peu, et finit, grâce à l'imagination brillante du jeune peintre, par s'illuminer tout à coup des feux les plus éclatants. Cette vie de luxe, qui lui paraissait la condition nécessaire de son amour princier, lui envoyait ses parfums les plus doux, ses souffles les plus caressants. Qu'allait-il lui manquer, en effet ? N'avait-il point, comme la couronne formée de quatre diadèmes des dauphins de France, n'avait-il point cette quadruple couronne de la jeunesse, du talent, de la richesse et de l'amour ?

C'était à n'y pas croire.

Tombé si bas la veille, toucher tout à coup aux sommets les plus élevés !

Cependant, cela était.

Il fallait donc s'accoutumer au bonheur, si imprévu, si improbable qu'il fût.

Mais, s'écrieront les délicatesses et les susceptibilités, Pétrus allait donc désormais faire dépendre son bonheur, son génie, sa fortune du caprice d'un inconnu ; il allait donc recevoir l'aumône de la richesse d'une main étrangère ? Ce n'est point ainsi que vous nous aviez, monsieur le poète, présenté votre jeune ami.

Eh ! mon Dieu, messieurs les puritains, je vous ai présenté un cœur et un tempérament de vingt-six ans ; je vous ai présenté un homme de génie aux passions ardentes ; je vous ai dit qu'il ressemblait à Van Dyck jeune. Rappelez-vous les amours de Van Dyck à Gênes, rappelez-vous Van Dyck cherchant la pierre philosophale à Londres.

Avant d'accepter l'intervention du marin dans sa vie, Pétrus s'était fait à lui-même toutes les objections que vous nous faites ; mais il s'était dit que cet homme n'était pas un étranger, que cette main n'était pas une main inconnue : cet homme était l'ami de son père ; cette main était celle qui, en versant sur son front l'eau du baptême, avait pris l'engagement de veiller à son bonheur dans ce monde et dans l'autre.

D'ailleurs, l'aide que lui offrait le capitaine était momentanée.

Pétrus acceptait, mais à la condition de rendre.

Nous l'avons dit, ses tableaux avaient acquis une grande valeur par son repos même. Pétrus pouvait, en travaillant d'une façon raisonnable, gagner ses cinquante mille francs par an ; il aurait, avec cette somme, bientôt rendu au parrain les dix mille francs que celui-ci lui avait prêtés et à ses créanciers les vingt ou vingt-cinq mille francs qu'il leur redevait peut-être.

Puis, voyons, supposez un instant que ce parrain inattendu, mais dont on connaissait cependant l'existence, supposez qu'il fût mort là-bas, à Calcutta, à Valparaiso, à Bogota, aux îles Sandwich ; supposez qu'en mourant il eût laissé toute sa fortune à Pétrus, Pétrus eût-il dû la refuser?

En pareille circonstance, lecteur sévère, si sévère que vous soyez, refuseriez-vous quatre millions de capital et cinq cent mille livres de rente que vous laisserait, à vous, un parrain, si inconnu, si étranger, si inattendu qu'il fût?

Non, vous les accepteriez.

Eh bien, puisque vous accepteriez quatre millions de capital et cinq cent mille livres de rente d'un parrain mort, pourquoi n'accepteriez-vous pas dix, quinze, vingt, trente, cinquante, cent mille francs d'un parrain vivant?

Autant vaudrait trouver mauvais tous les dénoûments antiques, parce qu'ils sont descendus du ciel dans une machine!

Vous me direz que le capitaine Monte-Hauban n'était pas un dieu.

Si l'or n'est pas un dieu, les dieux sont d'or.

Puis joignez à tout cela une passion, c'est-à-dire une folie, tout ce qui remue le cœur, tout ce qui trouble la raison.

Aussi quel avenir Pétrus rêva-t-il pendant ces quelques minutes de silence! quels horizons dorés se développèrent à ses yeux! comme il se berça doucement sur les nuages d'azur de l'espérance!

Le capitaine finit par le tirer de sa rêverie.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

Pétrus tressaillit, fit un effort et retomba du ciel sur la terre.

— Eh bien, dit-il, je suis à vos ordres, mon parrain.

— Même pour aller au Théâtre-Français? demanda celui-ci en riant.

— Pour aller où vous voudrez.



Tu leur diras que mon filleul garde ses meubles.

— Ton dévouement est si grand, qu'il mérite d'être récompensé. Eh bien, non, nous n'irons pas au Théâtre-Français : des vers tragiques après boire, et même avant boire, ne sauraient être que d'un médiocre intérêt. Je vais aller chercher ma valise, remercier mon hôtesse, et, dans une heure, je suis chez toi.

— Vous accompagnerai-je?

— Non, je te rends ta liberté ; va à tes affaires, si tu as des affaires nocturnes, — et tu dois en avoir, mon gaillard ! car, avec une tournure et une physionomie comme les tiennes, toutes les femmes doivent être folles de toi.

— Oh ! oh ! dit Pétrus, vous me voyez en véritable parrain, c'est-à-dire en second père.

— Et gageons, continua le capitaine avec son gros rire moitié vulgaire, moitié narquois, que tu les aimes toutes, ou tu ne serais pas le fils de ton père. N'y a-t-il pas un empereur romain qui désirait que tous les hommes n'eussent qu'une seule tête pour décapiter l'univers d'un seul coup?

— Oui, Caligula.

— Eh bien, ton brave homme de père, tout au contraire de désirer comme ce bandit-là la fin du monde, aurait

voulu avoir cent bouches pour embrasser cent femmes à la fois.

— Je ne suis pas si gourmand que mon père, dit Pétrus en riant, et une seule bouche me suffit, à moi.

— Alors, nous sommes amoureux?

— Hélas! fit Pétrus.

— Bravo! je t'eusse déshérité si tu n'avais pas été amoureux... Et nous sommes payé de retour, cela va sans dire?

— Oui... Oh! je suis bien aimé et j'en remercie le ciel.

— Tout est pour le mieux... Et belle?

— Belle comme un ange!

— Eh bien, mon garçon, j'arrive comme marée en carême; car, en ma qualité d'enfant de la mer, je sais qu'on dit *marée en carême* et non pas *mars en carême*, comme vous dites, vous autres terriens. — Etait-ce la dot qui empêchait le mariage de se faire? — J'en apporte une, deux, s'il le faut.

— Merci cent fois, mon parrain: *elle* est mariée.

— Comment! malheureux, tu aimes une femme mariée! et la morale donc?

— Mon cher parrain, des circonstances font que, toute mariée qu'elle est, je puis l'aimer sans que la morale soit offensée le moins du monde.

— Allons, allons, tu me raconteras ce roman. Non? N'en parlons plus; garde ton secret, mon garçon; tu me le raconteras quand nous nous connaîtrons davantage, et tu n'auras peut-être pas tout à fait perdu ton temps; je suis un homme de ressources, va! Nous autres vieux loups de mer, nous avons du loisir de reste pour étudier toutes les ruses de guerre; je pourrai t'être utile dans l'occasion; mais, provisoirement, motus, n'en parlons plus. « Il est plus aisé de se taire tout à fait que de ne point commencer de parler du moment où l'on a ouvert la bouche, » comme il est dit dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, livre Ier, chap. XX.

Cette citation faillit faire tomber à la renverse Pétrus, qui venait de se lever.

C'était décidément un puits de science que le parrain Pierre, et, si le fameux Puits-qui-parle avait véritablement parlé, il ne se serait certes pas permis de parler mieux que le capitaine Berthaut dit Monte-Hauban.

Il parlait de tout, voyait tout, savait tout comme le Solitaire: astronomie et gastronomie, peinture et médecine, philosophie et littérature; il avait des connaissances universelles, et il était facile de soupçonner qu'il cachait encore plus de choses qu'il n'en disait.

Pétrus passa une de ses mains sur son front pour essuyer la sueur qui commençait à y perler, et l'autre main sur ses yeux pour voir, s'il était possible, plus clair dans cette aventure.

— Oh! oh! fit le marin en tirant un immense chronomètre de son gousset, il est dix heures; il est temps d'appareiller, mon garçon.

Les deux dîneurs prirent leurs chapeaux et descendirent.

La carte du dîner montait à cent soixante et dix francs.

Le capitaine donna deux cents francs et laissa les trente francs pour le garçon.

La voiture de Pétrus stationnait à la porte.

Pétrus engagea le capitaine à y monter; mais celui-ci refusa, disant qu'il avait envoyé chercher une voiture par le garçon, pour ne pas priver Pétrus de la sienne.

Pétrus eut beau résister, le capitaine fut inébranlable.

La voiture arriva.

— A ce soir, mon garçon, dit Pierre Berthaut en sautant dans le sapin que lui avait amené le garçon; mais ne te gêne pas pour rentrer: si je ne te dis pas bonne nuit ce soir, je te dirai bonjour demain matin. — Cocher, Chaussée d'Antin, hôtel du *Havre*, dit-il.

— A ce soir! répondit Pétrus en jetant de la main un adieu au capitaine.

Puis, se penchant à l'oreille du cocher:

— Où vous savez, dit-il.

Et les deux voitures partirent en sens inverse, la voiture du capitaine remontant la rive droite, la voiture de Pétrus traversant la Seine au pont des Tuileries et remontant la rive gauche jusqu'au boulevard des Invalides.

Le lecteur le moins perspicace s'était bien douté, nous l'espérons, que c'était là qu'allait le jeune homme.

La voiture l'arrêta à l'angle du boulevard et de la rue de Sèvres, laquelle, comme on sait, est parallèle à la rue Plumet.

Arrivé là, Pétrus ouvrit lui-même son coupé et sauta légèrement à terre. Puis, laissant au cocher le soin de refermer la portière, il commença sous les fenêtres de Régina sa promenade accoutumée.

Toutes les persiennes étaient fermées, excepté les deux persiennes de la chambre à coucher.

C'était l'habitude de Régina de laisser ses persiennes ouvertes, afin que les premiers rayons du jour vinssent la réveiller.

Les doubles rideaux étaient baissés, mais la lampe qui était pendue à la rosace du plafond éclairait les rideaux de façon qu'il pût voir passer et repasser la silhouette de la jeune femme, comme on voit sur les draps blancs les personnages de verre des lanternes magiques.

Le front de la jeune femme était penché et elle se promenait lentement dans la chambre, le coude droit dans sa main gauche et le bas de la figure appuyé dans sa main droite.

C'était l'attitude de la rêverie dans son expression la plus gracieuse.

A quoi rêvait-elle?

Oh! la chose est bien facile à deviner.

A l'amour qu'elle avait pour Pétrus, à l'amour que Pétrus avait pour elle.

A quoi peut rêver, en effet, une jeune femme quand cet ange en prières qu'on appelle un amant étend vers elle ses deux bras protecteurs?

Et lui, que venait-il lui dire, à cette belle rêveuse qui ne le savait point là?

Il venait lui raconter les féeries de la soirée, lui dire sa joie, lui faire part en pensée, sinon en paroles, de sa bonne fortune, accoutumé qu'il était, ne vivant qu'en elle, que par elle et pour elle, à rapporter à elle tout ce qui lui arrivait de gai ou de triste, d'heureux ou de malheureux.

Il se promena une heure environ et ne s'éloigna qu'après avoir vu s'éteindre la lampe de Régina.

Puis, l'obscurité s'étant faite, il lui envoya à deux mains toute sorte d'heureux rêves et reprit le chemin de la rue de l'Ouest, le cœur rempli des émotions les plus douces.

En arrivant chez lui, il trouva le capitaine Pierre Berthaut déjà carrément installé dans son appartement.

LXXXVI

LES RÊVES DE PÉTRUS

En rentrant chez lui, Pétrus eut la curiosité de voir comment son hôte était aménagé, comme lui-même disait en termes de marine.

Il frappa doucement à la porte, ne voulant pas tirer son parrain du sommeil si celui-ci dormait; mais sans doute il ne dormait pas, ou avait le sommeil bien léger, car à peine les trois coups d'usage, également espacés, eurent-ils retenti sur la porte, qu'une vigoureuse voix de basse-taille cria:

— Entrez!

Le capitaine était déjà dans son cadre, coiffé d'un foulard qui, après lui avoir enveloppé la tête, lui passait sous le cou.

Cette précaution nocturne était sans doute prise pour imprimer aux cheveux et à la barbe le pli qu'ils avaient à adopter le jour.

Il tenait à la main un livre pris à la bibliothèque et dont il paraissait faire ses délices.

Pétrus jeta un coup d'œil à la dérobée sur le volume, afin de se faire une idée des goûts littéraires de son parrain et de se rendre compte à lui-même de ce problème: à savoir, si Pierre Berthaut était pour la vieille ou la nouvelle école.

Le livre que lisait Pierre Berthaut, c'étaient les Fables de la Fontaine.

— Ah! ah! fit Pétrus, déjà couché, cher parrain?

— Oui, répondit celui-ci, et crânement couché, comme tu vois, filleul.

— Vous trouvez le lit bon?

— Non.

— Comment, non?

— Nous autres vieux loups de mer, nous sommes habitués à coucher sur la dure: c'est te dire, mon filleul, que je serai peut-être un peu trop douillettement ici; mais bah! je m'y habituerai: on s'habitue à tout, même au bien.

Pétrus fit à part lui cette réflexion que son parrain employait un peu trop fréquemment peut-être cette locution « Nous autres vieux loups de mer. »

Mais, comme, dans la conversation, Pierre Berthaut était, ainsi qu'on l'a pu voir, d'une certaine sobriété sur les autres termes de marine, il passa par là-dessus et, en vérité, c'était justice, car ce tic était racheté par tant et de si bonnes qualités, que Pétrus eût eu mauvaise grâce à faire, sous ce rapport, la moindre récrimination.

En conséquence, chassant le léger nuage qui venait de passer sur son esprit:

— Alors, il ne vous manque rien? demanda Pétrus.

— Absolument rien! la cabine d'un vaisseau amiral n'est pas, à beaucoup près, aussi bien aménagée que ce prétendu appartement de garçon, et cela me rajeunit de quatre ou cinq lustres.

— Libre à vous, cher parrain, dit en riant Pétrus, de vous y rajeunir jusqu'à la fin de vos jours.

— Ma foi! maintenant que j'en ai tâté, je ne dis pas

non, quoique, nous autres vieux loups de mer, nous aimions assez le changement.

Pétrus ne put réprimer une légère grimace.

— Ah ! oui, fit le capitaine, mon tic ; oui, *nous autres vieux*. Mais sois tranquille, je m'en corrigerai.

— Oh ! vous êtes parfaitement libre.

— Non, non, je connais mes défauts, va ! d'ailleurs, tu n'es pas le premier qui me reproche cette mauvaise habitude.

— Remarquez que je ne vous reproche, au contraire, absolument rien.

— Mon garçon, un homme habitué à lire dans le ciel l'orage vingt-quatre heures d'avance, se rend compte du moindre nuage. Sois donc tranquille, encore une fois : à partir de ce moment, je me surveillerai, surtout quand il y aura du monde.

— Mais, en vérité, je suis confus...

— De quoi ? de ce que ton parrain, tout capitaine qu'il se vante d'être, n'est qu'un matelot mal dégrossi dans sa forme ? Mais le cœur est bon, et l'on t'en donnera la preuve, entends-tu garçon ?... Maintenant, va te coucher ; demain, il fera jour, et nous parlerons de tes petites affaires d'intérêt ; seulement, avoue que tu ne t'attendais guère ce matin à voir arriver ton parrain à cheval sur un galion.

— Vous m'en voyez abasourdi, ébloui, fasciné ; j'avoue que, si je ne vous voyais pas devant moi en chair et en os, je me soutiendrais à moi-même que j'ai rêvé.

— N'est-ce pas ? dit sans l'ombre d'orgueil le capitaine.

Puis, baissant tristement la tête, et devenant pensif, il prononça les mots suivants avec une profonde mélancolie :

— Eh bien, mon filleul, tu me croiras si tu veux, mais j'aimerais mieux avoir un talent quel qu'il fût, ou — puisque je suis en train de souhaiter, souhaitons l'impossible, — un talent comme le tien, que de posséder ces trésors inépuisables. Je ne pense pas une seule fois à cette immense fortune sans me dire à moi-même ces vers du bon la Fontaine...

Et, montrant son livre posé sur la table de nuit :

— Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux !
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille.

— Heu ! heu ! fit Pétrus indiquant qu'il était assez disposé à combattre l'opinion du capitaine.

— Heu ! heu ! répéta celui-ci avec la même inflexion ; c'est-à-dire que, si je ne t'avais pas retrouvé, j'étais empêtré positivement ; je ne savais que faire de toute cette fortune : j'eusse fondé sans doute quelque pieuse institution, quelque maison de retraite pour les marins infirmes ou les rois exilés ; mais je t'ai retrouvé et je puis dire comme Oreste :

Ma fortune va prendre une face nouvelle !

Et, sur ce, va te coucher !

— Ma foi, je vous obéis, et de grand cœur même ; car, demain, il faut que je me lève de bonne heure : la vente est annoncée pour dimanche, et je dois prévenir le commissaire-priseur ; sans quoi, samedi, il viendrait tout enlever.

— Enlever quoi ?

— Les meubles.

— Les meubles ! répéta le capitaine.

— Oh ! rassurez-vous, fit en riant Pétrus, votre appartement est réservé.

— N'importe ! enlever tes meubles, mon garçon ! dit le capitaine en fronçant énergiquement le sourcil ; je voudrais bien voir qu'un particulier quelconque, fût-ce le mousse d'un commissaire-priseur, vînt enlever quelque chose ici sans ma permission ! Mille sabords ! je ferais de sa peau une jolie toile à voile.

— Vous n'aurez pas cette peine, mon parrain.

— Ce n'en serait pas une, ce serait un plaisir. Allons ! bonne nuit et à demain ! Attends-toi, du reste, à ce que j'aille te réveiller ; car, nous autres vieux loups... — allons, bon ! voilà que je retombe dans mon tic ! — car, nous autres marins, nous avons l'habitude de nous lever à la fine pointe du jour. Embrasse-moi donc et va te coucher.

Cette fois, Pétrus obéit. Il embrassa chaleureusement le capitaine et monta chez lui.

Il va sans dire que, toute la nuit, il rêva Potose, Golconde, Eldorado.

Dans son rêve, ou plutôt dans la première partie de son rêve, le capitaine lui apparut dans un nuage étincelant, comme le génie des diamants et des mines !

Aussi passa-t-il la première partie de la nuit dans un songe ravissant, féerique, accidenté comme un conte arabe ; mais ce qui domina toute cette fantasmagorie, l'étoile qui rayonna dans ce ciel lumineux, ce fut Régina, dans les cheveux de laquelle lui, Pétrus, égrenait, fleurs étincelantes, les diamants des deux Indes.

Disons, toutefois, que la locution familière de son parrain, « nous autres vieux loups de mer, » ne lui revenait point du tout, ou plutôt lui revenait incessamment à la pensée comme une vilaine tache dans un diamant de la plus belle eau.

Le lendemain de cette journée fantastique, à la plus fine pointe du jour, ainsi qu'il l'avait annoncé, le capitaine Monte-Hauban ouvrait l'œil à la lueur d'un rayon matinal qui filtrait à travers les persiennes ; il consulta son chronomètre.

Il n'était pas encore quatre heures du matin.

Il se fit un scrupule sans doute d'aller réveiller son filleul à cette heure encore plus nocturne que matinale, et, décidé à lutter contre ce triomphant rayon de soleil qui entrait ainsi chez lui sans se faire annoncer, il tourna le nez le long de la muraille et ferma les yeux avec une espèce de grognement qui annonçait une profonde détermination de reprendre son sommeil.

L'homme propose et Dieu dispose.

Soit que ce fût son heure habituelle de s'éveiller, soit qu'il ne jouît pas d'une conscience sereine, le capitaine ne put se rendormir, et, au bout de dix minutes, avec un juron des mieux accentués, il sauta à bas du lit.

Les soins de sa toilette le préoccupèrent d'abord assez longuement.

Il donna le tour à ses cheveux, le pli à sa barbe ; puis il s'habilla de pied en cap.

Il était quatre heures et demie lorsque le capitaine eut mis le dernier coup de main à sa toilette.

Sa toilette finie, il parut retomber dans le même embarras.

Que faire en attendant une heure moins excentrique ?

Se promener.

Le capitaine se promena donc pendant un quart d'heure environ : il fit dix ou douze fois le tour de sa chambre en long et en large comme le malade imaginaire ; puis, fatigué sans doute de cet exercice, il ouvrit la fenêtre qui donnait sur le boulevard Montparnasse et aspira l'air frais du matin en écoutant le ramage des oiseaux qui faisaient, en chantant, leur toilette du matin dans les arbres.

Mais il fut bientôt rassasié de la brise matinale, bientôt blasé sur le chant des oiseaux.

Il arpenta de nouveau sa chambre ; mais il épuisa bien vite encore cette distraction qu'il connaissait.

Se mettre à cheval sur son siège lui parut sans doute un divertissement nouveau ; car, apercevant une haute chaise de chêne, il l'enfourcha et siffla un de ces airs maritimes comme ceux, probablement, qui ravissaient l'équipage de sa corvette ; aussi les oiseaux du boulevard, ni plus ni moins que les oiseaux de la mer, se turent pour l'écouter.

Une fois cette gymnastique labiale épuisée, le capitaine fit clapper sa langue, comme si la symphonie eût desséché son palais.

Enfin, après avoir répété cet exercice cinq ou six fois de suite, il prononça d'un ton mélancolique ces quatre syllabes :

— Il fait très soif !

Alors, il sembla réfléchir et chercher un moyen de remédier à cet inconvénient qu'il venait de signaler.

Tout à coup, se frappant assez vigoureusement le front pour être un instant étonné lui-même de la force du coup qu'il se portait :

— Mais, se dit-il, suis-je assez brutal d'un côté et assez bête de l'autre ! Comment, mon capitaine, il y a une heure que tu es sur le pont, et tu as oublié que la soute aux vins, autrement dit le cellier, se trouvait juste au-dessous de toi.

Il ouvrit doucement la porte et descendit sur la pointe du pied les douze ou quinze marches qui conduisaient au cellier.

C'était, pour un cellier de garçon, un fort beau cellier, ma foi, bien garni... sinon d'un choix très varié.

Il y avait trois ou quatre crus de bordeaux et de bourgogne, mais des plus fins.

Il suffit au capitaine de jeter, à la lueur du rat de cave qu'il tira de sa poche, un rapide coup d'œil sur une pile de bouteilles, pour reconnaître, à leurs cous allongés, un choix de vins de Bordeaux.

Il tira délicatement un flacon, l'éleva à la hauteur de son œil, porta son rat de cave derrière, et reconnut du vin blanc.

— Bon pour tuer le ver ! dit-il.

Puis, tirant une seconde bouteille au même tas, il referma doucement la porte du cellier, et remonta chez lui à pas de loup.

— Si le vin est bon, dit le capitaine en fermant la porte de sa chambre, et en posant avec une précaution infinie les bouteilles sur sa table, je pourrai un peu plus patiemment attendre le réveil de mon filleul.

Il prit sur la toilette le verre qui lui avait servi à se rincer la bouche, l'essuya avec la plus minutieuse attention, afin que l'odeur de l'eau de Botot ne vînt pas neutraliser le parfum du bordeaux, et, rapprochant une chaise, il s'assit devant la table

— Un autre, dit-il en fourrant la main dans la poche de

son immense pantalon à la cosaque et en tirant un couteau à manche de corne, orné de plusieurs lames et renforcé de toute sorte d'accessoires. — Un autre serait bien empêché, ayant deux bouteilles devant lui, de ne pouvoir, comme l'antique Tantale, les déguster faute d'un tire-bouchon ; mais, *nous autres vieux loups de mer*, continua le capitaine en souriant d'un air goguenard, nous ne sommes embarrassés de rien, et nous avons assez l'habitude de nous embarquer avec armes et bagages.

Ce disant, il attira à lui, avec un soin et un respect infinis, l'immense bouchon hors de la bouteille ; puis, rapprochant son nez de l'orifice du goulot :

— Ah ! bigre ! s'écria-t-il, parfumé, ma foi ! Il est parfumé ! Si son ramage ressemble à son plumage, nous allons avoir ensemble une conversation qui ne manquera pas de charmes !

Il se versa un demi-verre et le flaira encore un moment avant de le porter à ses lèvres.

— Parfum tout à fait exquis ! murmura-t-il en l'avalant.

Puis, posant le verre sur la table, il ajouta :

— C'est véritablement du grave première ! — Oh ! oh ! si le vin rouge ressemble au vin blanc, j'ai là, par ma foi, un filleul dont je n'aurai aucunement à rougir. Je lui dirai, dès son réveil, d'emmagasiner quelques paniers de ce riche vin dans ma chambre ; de cette façon, je pourrai en boire à mon coucher comme à mon lever ; car, enfin, je ne vois pas, puisque le vin blanc tue le ver le matin, pourquoi il ne l'enterrerait pas le soir.

Et le capitaine absorba ainsi, sans paraître y songer, en moins d'une heure, les deux bouteilles de bordeaux, ne se reposant de boire que pour faire sur le vin blanc en particulier les plus judicieuses réflexions.

Ce soliloque et cette *solibeuverie*, si l'on nous permet de forger un mot pour représenter l'action d'un homme qui boit tout seul, conduisirent le capitaine jusqu'à six heures du matin.

Arrivé là, il s'impatienta et recommença à arpenter sa chambre de plus belle.

Il regarda sa montre.

Elle marquait six heures et demie.

Juste en ce moment, l'horloge du Val-de-Grâce sonnait six heures.

Le capitaine secoua la tête.

— Il est six heures et demie, dit-il, et c'est l'horloge du Val-de-Grâce qui doit avoir tort.

Puis philosophiquement, il ajouta :

— Au reste, que peut-on attendre de bon de l'horloge d'un hôpital ?

Enfin, après quelques instants d'attente :

— Allons, allons, dit-il, mon filleul m'a dit qu'il désirait être réveillé de bonne heure ; ce sera donc agir selon ses intentions que d'entrer dans sa chambre. Sans doute vais-je le troubler au milieu d'un rêve d'or ; mais, ma foi, tant pis !

Ayant dit, il monta, en sifflant un air, l'étage qui séparait l'entresol du premier.

La clef était sur la porte et de l'atelier et de la chambre à coucher.

— Oh ! oh ! fit le capitaine en voyant cette sécurité, jeunesse ! imprudente jeunesse !

Puis, tout doucement, il ouvrit d'abord la porte de l'atelier, passa sa tête par l'entre-bâillement et regarda.

L'atelier était vide.

Le capitaine respira bruyamment et referma la porte aussi doucement que possible.

Mais, si doucement qu'il la refermât, les gonds crièrent.

— Voilà une porte qui a besoin d'être huilée, murmura le capitaine.

Puis il alla à celle de la chambre de Pétrus et l'ouvrit avec les mêmes précautions.

Celle-là ne faisait pas le moindre bruit en s'ouvrant et en se fermant, et, comme le plancher était garni d'un excellent tapis de Smyrne sourd et moelleux, *le vieux loup de mer* put pénétrer dans la chambre à coucher et arriver jusqu'au lit de Pétrus sans que celui-ci se fût éveillé.

Pétrus était couché les bras et les jambes hors du lit, comme si, dans le rêve qui l'agitait, il avait tenté des efforts pour se lever.

Or, dans cette position, Pétrus avait une ressemblance incontestable avec l'enfant de la fable qui dort auprès d'un puits.

Le capitaine, qui, dans certains moments, était savant jusqu'au pédantisme, saisit la situation au collet, et, secouant le bras de son filleul comme si celui-ci était l'enfant et qu'il fût, lui, la Fortune :

« Mon mignon, lui dit-il, je vous sauve la vie.
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie !
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi. »

Peut-être allait-il poursuivre plus loin la citation ; mais, réveillé en sursaut, Pétrus ouvrit de grands yeux effarés, et, voyant le capitaine debout devant lui, il étendit la main vers un trophée d'armes qui faisait au fond de son lit un ornement et une défense, en arracha un yatagan, et sans doute en eût frappé le marin sans autre explication, si celui-ci ne lui eût arrêté le bras.

— Tout beau, garçon ! tout beau ! comme dit M. Corneille. Peste ! comme tu y vas quand tu as le cauchemar ; car tu as le cauchemar, avoue-le.

— Ah ! parrain, s'écria Pétrus, que je suis content que vous m'ayez réveillé !

— Vraiment ?

— Oui, vous l'avez dit, j'avais le cauchemar, et un horrible cauchemar, allez !

— Que rêvais-tu donc, garçon ?

— Ah ! c'est absurde.

— Bon ! je parie que tu rêvais que j'étais reparti pour les Indes ?

— Non ; si j'eusse rêvé cela, j'eusse été fort content, au contraire.

— Comment, fort content ? Sais-tu que ce n'est point galant, ce que tu me dis là ?

— Ah ! si vous saviez ce que je rêvais ! continua Pétrus en essuyant la sueur qui lui coulait du front.

— Voyons, conte-moi cela en t'habillant, dit le capitaine avec cet accent de bonhomie qu'il savait si bien prendre dans l'occasion ; cela me divertira.

— Oh ! non, ma foi ! mon rêve est par trop stupide.

— Bon ! est-ce que tu crois, garçon, que, *nous autres loups de mer*, nous ne sommes point de taille à tout entendre ?

— Aïe ! dit tout bas Pétrus, voilà ce diable de *loup de mer* qui revient.

Puis, tout haut :

— Vous le voulez ?

— Sans doute, je le veux, puisque je te le demande.

— A votre guise ; mais j'eusse préféré garder cela pour moi seul.

— Je suis sûr que tu as rêvé que je mangeais de la chair humaine, dit en riant le marin.

— Si ce n'était que cela !

— Tribord et bâbord ! s'écria le capitaine ; mais ce serait cependant déjà un joli petit rêve.

— C'est pis que cela.

— Va donc !

— Eh bien, quand vous m'avez réveillé...

— Quand je t'ai réveillé ?

— Je rêvais que vous m'assassiniez.

— Tu as rêvé que je t'assassinais ?

— A la lettre.

— Parole d'honneur ?

— Parole d'honneur !

— Eh bien, tu peux dire que tu as une fière chance, toi, garçon.

— Comment cela ?

— « Rêve de mort, rêve d'or, » disent les Indiens, qui se connaissent en or et en mort. Tu es véritablement un garçon privilégié, Pétrus.

— Vraiment ?

— J'ai rêvé cela une fois aussi, garçon ; et sais-tu ce qui m'est arrivé le lendemain ?

— Non, ma foi.

— Eh bien, le lendemain de la nuit où j'étais assassiné en songe, — et c'était ton père qui m'assassinait, vois ce que c'est que les rêves ! — j'aidai ton père à capturer *le Saint-Sébastien*, vaisseau portugais venant de Sumatra et tout chargé de roupies. Ton père seul, pour sa part de prise, a touché six cent mille livres, et moi cent mille écus. Voilà ce qui arrive trois fois sur quatre, garçon, lorsqu'on a la chance de rêver qu'on vous assassine.

LXXXVII

PÉTRUS ET SES HÔTES

Pétrus se leva et sonna même avant de s'habiller.

Le domestique entra.

— Qu'on attelle, dit Pétrus ; je sortirai ce matin avant de déjeuner.

Puis le jeune homme se mit à sa toilette.

A huit heures, on vint le prévenir que le cheval était à la voiture.

— Vous êtes chez vous, dit Pétrus au capitaine : chambre à coucher, atelier, boudoir sont à votre disposition.

— Oh ! oh ! garçon, même l'atelier ? dit le capitaine.

— L'atelier surtout. — C'est bien le moins que vous jouissiez par la vue des bahuts, des potiches et des tableaux que vous m'avez conservés.

— Eh bien, je te demande, tant que cela ne te gênera point, de me tenir dans l'atelier.

— Tenez-vous dans l'atelier, excepté au moment... vous savez ?

— Oui, où tu auras modèle ou séance. Convenu !

— Convenu, merci. Ainsi, à partir de dimanche, j'ai un portrait à faire qui me prendra bien une vingtaine de séances.

— Oh ! oh ! quelque grand dignitaire de l'État ?

— Non, une petite fille.

Puis, affectant la plus grande indifférence :

— La fille cadette du maréchal de Lamothe-Houdan, dit-il.

— Ah !

— La sœur de madame la comtesse Rappt.

— Je ne connais pas, dit le capitaine. Et tu as des livres ici ?

— Ici et en bas. Je vous ai trouvé, hier au soir, un La Fontaine à la main ?

— C'est vrai ; La Fontaine et Bernardin de Saint-Pierre, voilà mes deux auteurs de prédilection.

— Vous trouverez, en outre, tous les romans modernes et une assez bonne collection de voyages.

— Tu me parles justement là de deux sortes d'ouvrages que je ne puis pas lire.

— Pourquoi donc ?

— Parce que, des voyages, j'en fais, et que, comme j'ai été à peu près dans tous les coins des quatre parties du monde et même de la cinquième, j'enrage en voyant les contes que nous font les voyageurs. Quant aux romans, cher ami, je les méprise profondément, ainsi que ceux qui les font.

— Pourquoi cela ?

— Mais parce que je suis quelque peu observateur, et qu'à force d'observer, j'ai remarqué que jamais l'imagination n'allait aussi loin que la réalité. Or, pour lire des mensonges moins intéressants que les événements qui se déroulent tout simplement, tout naïvement sous nos yeux, je déclare que ce n'est point la peine, et que je ne suis pas assez bourreau de mon temps pour l'employer à ces niaiseries-là. Donc, cher filleul, de la philosophie, à la bonne heure — Platon, Épictète, Socrate, chez les anciens ; Malebranche, Montaigne, Descartes, Kant, Spinosa, chez les modernes — voilà mes lectures favorites, à moi !

— Mon cher parrain, dit Pétrus en riant, je vous avoue que j'ai beaucoup entendu parler des messieurs qui font vos délices, mais qu'à part Platon et Socrate, chez les anciens, et Montaigne, chez les modernes, je n'ai aucune relation avec les autres. Cependant, comme j'ai un libraire qui achète les pièces de mon ami Jean Robert et qui me vend les *Odes et Ballades* d'Hugo, les *Méditations* de Lamartine et les *Poèmes* d'Alfred de Vigny, je lui dirai, en passant, de vous envoyer une collection des philosophes. Je ne les lirai pas plus que je ne les lis ; mais je les ferai relier, et leurs noms brilleront dans ma bibliothèque comme des étoiles fixes au milieu des nébuleuses.

— Eh bien, va, garçon ! et donne dix livres de ma part au commis pour couper les pages ; j'ai les nerfs d'une telle susceptibilité, que je n'ai jamais pu m'astreindre à cette besogne-là.

Pétrus jeta un dernier signe de la main au parrain Pierre et s'élança hors de l'appartement.

Le parrain Pierre resta à la même place, l'œil fixe et l'oreille au guet, jusqu'à ce qu'il eût entendu le roulement de la voiture qui s'éloignait.

Alors, relevant et secouant la tête, il enfonça ses deux mains dans ses poches et passa en fredonnant de la chambre à coucher dans l'atelier.



Il referma vivement le bahut.

Là, en véritable amateur qu'il était, chaque meuble devint l'objet de son investigation particulière.

Il ouvrit tous les tiroirs d'un vieux secrétaire Louis XV et les sonda pour savoir s'ils n'avaient pas de double fond.

Un chiffonnier de bois de rose subit le même inventaire, et, comme il paraissait fort adroit à découvrir les secrets, le capitaine, en appuyant dans ce chiffonnier ou plutôt sous ce chiffonnier d'une certaine façon, fit jaillir de sa base un tiroir parfaitement invisible, si invisible, que, selon toute probabilité, ni le marchand qui l'avait vendu à Pétrus, ni Pétrus lui-même, n'en avaient jamais soupçonné l'existence.

Ce tiroir contenait des papiers et des lettres.

Les papiers étaient des rouleaux d'assignats.

Il y en avait pour cinq cent mille francs à peu près, qui pouvaient peser une livre et demie valant quatre sous.

Les lettres étaient une correspondance politique et portaient la date de 1793 à 1798.

Il paraît que le capitaine avait le plus grand mépris pour les papiers et pour les lettres aux dates révolutionnaires; car, après s'être assuré de l'identité des uns et des autres, il repoussa le tiroir du pied avec une telle adresse, que le tiroir se referma pour n'être peut-être ouvert que quinze ou trente ans après, comme cela venait de lui arriver.

Mais le meuble auquel le capitaine attacha une attention toute particulière fut le bahut dans lequel Pétrus renfermait les lettres de Régina.

Ces lettres, comme nous l'avons dit, étaient déposées dans un petit coffre de fer, merveilleux ouvrage du temps de Louis XIII.

Ce coffre était scellé à l'intérieur du bahut et ne pouvait s'enlever; bonne précaution, pour le cas où un amateur eût pu être tenté par ce chef-d'œuvre de serrurerie.

Le capitaine était sans doute un grand amateur de ces sortes de bijoux; car, après avoir tenté de le soulever, — sans doute pour le rapprocher de la lumière, — et s'être aperçu qu'il était inamovible, il en examina les différentes parties et surtout la serrure avec le plus grand soin.

Ce soin l'occupa jusqu'au moment où il entendit la voiture de Pétrus s'arrêter devant la porte.

Il referma alors vivement le bahut, prit le premier livre venu dans la bibliothèque et s'enfonça dans une causeuse.

Pétrus rentrait au comble de la joie: il avait été chez tous ses fournisseurs pour porter à chacun un acompte selon sa créance, et chacun avait été touché de la peine que prenait M. le vicomte Herbel de venir lui-même apporter un argent qu'on aurait très bien été chercher chez M. le vicomte, dont, d'ailleurs, on n'était point inquiet.

Quelques-uns hasardèrent un mot de cette vente dont ils avaient entendu parler; mais Pétrus, en rougissant légèrement, répondit qu'il y avait du vrai là dedans, qu'un instant il avait eu l'intention de renouveler son mobilier en vendant l'ancien; mais qu'au moment de se séparer de meubles qu'il aimait comme de vieux amis, il avait eu des regrets qui ressemblaient à des remords.

On s'extasia sur le bon cœur de M. le vicomte, et ce fut à qui lui offrirait ses services pour le cas où il reviendrait sur sa résolution de garder un vieux mobilier.

Pétrus rapportait près de trois mille francs et s'était créé un nouveau crédit de quatre ou cinq mois.

D'ici à quatre ou cinq mois, il gagnerait quarante mille francs.

Admirable puissance de l'argent!

Pétrus, grâce à la liasse de billets qu'on lui avait vus dans les mains, pouvait maintenant acheter pour cent mille francs de meubles à trois ans de crédit! Pétrus, les mains vides, n'eût pas obtenu quinze jours pour ceux qu'il avait achetés.

Le jeune homme tendit les deux mains au capitaine; il avait le cœur plein de joie et ses derniers scrupules s'étaient endormis.

Le capitaine parut sortir d'une profonde rêverie, et à tout ce que put lui dire son filleul ne répondit que ces mots:

— A quelle heure déjeune-t-on ici?

— A l'heure que l'on veut, cher parrain, répondit Pétrus.

— Alors, déjeunons, dit Pierre Berthaut.

Mais, auparavant, Pétrus avait une question à faire.

Il sonna son domestique.

Jean entra.

Pétrus échangea avec lui un coup d'œil.

Jean fit un signe affirmatif.

— Eh bien, alors? demanda Pétrus.

Jean désigna le marin du coin de l'œil.

— Bah! dit Pétrus, donne! donne!

Jean s'approcha de son maître, et, d'un petit portefeuille de cuir de Russie qui paraissait fait exprès pour l'office qu'il remplissait en ce moment, tira une petite lettre coquettement pliée.

Pétrus la prit avidement, la décacheta et la lut.

Puis, de sa poche, il tira un portefeuille semblable, y prit une lettre de la veille probablement, l'y remplaça par celle qu'il venait de recevoir, et, allant au bahut, il ouvrit, avec une petite clef qu'il portait à son cou, le coffret de fer, dans lequel, après l'avoir furtivement baisée, il laissa tomber la lettre dont il se séparait.

Alors, refermant le coffret avec soin, il se retourna vers le capitaine, qui l'avait suivi du regard avec l'attention la plus profonde.

— Maintenant, lui dit-il, quand vous voudrez déjeuner, parrain...

— A dix heures du matin, je veux toujours, répondit celui-ci.

— Eh bien, alors, la voiture est en bas, et, à mon tour, je vous offre un déjeuner d'étudiant au café de l'Odéon.

— Chez Risbecq? répondit le marin.

— Ah! ah! vous connaissez cela?

— Mon cher ami, dit le marin, les restaurants et les philosophes sont les deux choses que j'ai le plus profondément étudiées, et je t'en donnerai une preuve en faisant cette fois la carte moi-même.

Les deux hommes montèrent en voiture et s'arrêtèrent au café Risbecq.

Le marin prit l'escalier sans hésitation, monta au premier, et dit au garçon en repoussant la carte que celui-ci lui présentait:

— Douze douzaines d'huîtres, deux biftecks aux pommes de terre, deux turbots à l'huile, poires, raisins et chocolat à l'eau.

— Vous avez raison, parrain, dit Pétrus, vous êtes un grand philosophe et un vrai gourmand.

Ce à quoi le capitaine ajouta avec le même sang-froid:

— Sauterne première avec les huîtres, beaune première avec le reste du déjeuner.

— Une bouteille de chaque? demanda le garçon.

— On verra, selon le cru.

Pendant ce temps, le concierge de Pétrus renvoyait les nombreux amateurs désappointés, en leur disant que son maître avait changé d'avis et que la vente n'avait plus lieu.

LXXXVIII

QUELLES FURENT LES OPINIONS DES TROIS AMIS SUR LE CAPITAINE

Après le déjeuner, le capitaine envoya chercher par le garçon une voiture de remise, et, comme Pétrus lui demandait:

— Nous ne rentrons pas ensemble?

— Bon! dit le capitaine, et cet hôtel qu'il faut que j'achète.

— C'est juste, répondit Pétrus; voulez-vous que je vous aide dans vos recherches?

— J'ai mes affaires et tu as les tiennes, — ne fût-ce que de répondre à la petite lettre que tu as reçue ce matin; — d'ailleurs, je suis un esprit assez fantasque, je ne sais pas même si un hôtel bâti sur mes plans me plairait huit jours juge ce que serait un hôtel acheté au goût d'un autre... Je n'y ouvrirais même pas mes malles.

Pétrus commençait à connaître assez intimement son parrain pour comprendre qu'il fallait, pour rester bien avec lui, le laisser maître absolu de sa volonté.

Il se contenta donc de lui dire:

— Allez, parrain; vous savez qu'à quelque heure que vous reveniez, vous serez le bienvenu.

Le capitaine fit un petit signe de tête qui voulait dire: « Pardieu! » et sauta dans sa remise.

Pétrus rentra chez lui, le cœur léger comme une plume.

Il rencontra Ludovic, et reconnut à l'instant même, à la tristesse de son visage, qu'il devait lui être arrivé quelque malheur.

En effet, Ludovic venait annoncer à son ami la disparition de Rose-de-Noël.

Pétrus commença par plaindre le jeune docteur; puis ces mots s'échappèrent naturellement de sa bouche:

— As-tu vu Salvator?

— Oui, répondit Ludovic.

— Eh bien?

— Eh bien, j'ai trouvé Salvator calme et sévère comme toujours; il savait déjà la nouvelle que je venais lui apprendre.

— Que t'a-t-il dit?

— Il m'a dit: « Je retrouverai Rose-de-Noël, Ludovic; mais ce sera pour la mettre dans un couvent où vous ne la verrez que comme médecin, ou quand vous serez décidé à la prendre comme femme. L'aimez-vous?

— Et que lui as-tu répondu? demanda Pétrus.

— La vérité, ami: c'est que j'aime cette enfant de toute mon âme! Je me suis attaché à elle, non pas comme le lierre au chêne, mais comme le chêne au lierre; je n'ai donc pas hésité. « Salvator, ai-je répondu, si vous me ren-

dez Rose-de-Noel, sur ma parole, le jour où elle aura quinze ans, Rose-de-Noel sera ma femme ! — Riche ou pauvre ? a ajouté Salvator. J'hésitai. Ce n'était pas le mot pauvre qui m'arrêtait, c'était le mot riche. « Comment ! riche ou pauvre ? répétai-je. — Oui, riche ou pauvre ? reprit Salvator. Vous savez bien que Rose-de-Noel est une enfant perdue ou une enfant trouvée ; vous savez bien qu'en d'autres temps, elle a connu Roland ; or, Roland est un chien d'aristocrate ; il se pourrait donc que Rose-de-Noel reconnût un jour qui elle est, et il y autant de chance pour qu'elle soit riche que pour qu'elle soit pauvre ; la prenez-vous les yeux fermés ? — Mais les parents de Rose-de-Noel, en supposant le cas où elle les retrouverait, voudront-ils de moi ? — Ludovic, me dit Salvator, cela me regarde. Prenez-vous Rose-de-Noel pour femme, riche ou pauvre, telle qu'elle sera à quinze ans ? » J'ai tendu la main à Salvator, et me voilà fiancé, mon cher ; seulement, Dieu sait où est la pauvre enfant !

— Et Salvator, où est-il ?

— Je l'ignore ; il quitte Paris, je crois ; il m'a demandé sept ou huit jours pour s'occuper des recherches que nécessite la disparition de Rose-de-Noel, et m'a donné rendez-vous chez lui, rue Mâcon, jeudi prochain. Mais, toi, voyons, que fais-tu ? que t'est-il arrivé ? Tu as changé d'avis, à ce qu'il paraît ?

Pétrus, dans l'enthousiasme, raconta à Ludovic l'événement de la veille dans tous ses détails ; mais ce dernier, sceptique comme un médecin, ne s'en rapporta pas à la simple parole de son ami, il voulut des preuves.

Pétrus lui montra les deux billets de banque qui lui restaient, des dix que lui avait prêtés le capitaine.

Ludovic prit un des deux billets, l'examina avec la plus scrupuleuse attention.

— Eh bien, demanda Pétrus, est-ce qu'il serait apocryphe, par hasard ? et la signature Garat serait-elle fausse ?

— Non, répondit Ludovic ; quoique j'aie, dans ma vie, peu vu et peu touché de billets de banque, celui-ci me paraît de bon aloi.

— Eh bien, après ?

— Je te dirai, cher ami, que je crois peu aux oncles qui arrivent d'Amérique et encore moins aux parrains ; il faudrait raconter cela à Salvator.

— Mais, répliqua vivement Pétrus, ne viens-tu pas de me dire que Salvator sera absent de Paris pendant quelques jours et ne rentrera que jeudi prochain ?

— C'est vrai, répondit Ludovic ; mais tu nous le feras connaître, n'est-ce pas, ton nabab ?

— Pardieu ! c'est de droit, fit Pétrus. Maintenant, qui de nous deux verra le premier Jean Robert ?

— Moi, dit Ludovic : je vais à sa répétition.

— Eh bien, raconte-lui le capitaine.

— Quel capitaine ?

— Le capitaine Pierre Berthaut Monte-Hauban, mon parrain.

— En as-tu écrit à ton père ?

— De qui ?

— De ton parrain.

— Tu comprends bien que ç'a été ma première idée ; mais Pierre Berthaut veut lui faire une surprise et m'a supplié de me taire de ce côté-là.

Ludovic secoua la tête.

— Tu continues de douter ? demanda Pétrus.

— La chose me paraît si extraordinaire !

— Elle m'a paru bien plus extraordinaire qu'à toi ; il m'a semblé et il me semble encore que je fais tout simplement un rêve. Chatouille-moi, Ludovic ! quoique, je te l'avoue, j'aie grand'peur de me réveiller.

— N'importe, reprit Ludovic, esprit plus positif que ses deux compagnons, c'est malheureux que Salvator ne soit pas là !

— Oui, sans doute, dit Pétrus en posant la main sur l'épaule de son ami, oui, c'est malheureux ; mais, que veux-tu, Ludovic ! il ne peut pas y avoir pour moi de malheur plus grand que celui auquel j'étais condamné. Je ne sais où les nouveaux événements me mèneront ; mais je sais une chose ; c'est qu'ils me détournent de la pente où me faisaient rouler les anciens. Or, au bas de la pente était le malheur. L'autre pente est-elle aussi rapide ? se termine-t-elle par un précipice ? Je n'en sais rien ; mais, sur celle-là, au moins, je roule les yeux fermés, et, si je me réveille au fond de l'abîme, j'aurai, avant d'arriver là, traversé du moins le pays de l'espérance et du bonheur.

— Allons, soit ! Te rappelles-tu Jean Robert, qui, le soir, du mardi gras, demandait du roman à Salvator ? En voilà ! Comptons : d'abord Salvator et Fragola, — passé inconnu, — mais roman dans le présent ; Justin et Mina, roman ; Carmélite et Colomban, roman, roman sombre et triste, mais roman ; Jean Robert et madame de Marande, roman le plus gai de tous, roman aux yeux de saphir et aux lèvres de rose, mais roman ; toi et...

— Ludovic !

— C'est vrai : roman mystérieux, sombre et doré tout à la fois, mais roman, mon cher, roman. Enfin, moi et Rose-de-Noel, moi, fiancé à une enfant trouvée, reperdue, et que Salvator promet de me retrouver, roman, mon cher, roman ! Il n'y a pas jusqu'à la princesse de Vanvres, jusqu'à la belle Chante-Lilas qui, elle aussi, ne file son roman.

— Comment cela ?

— Je l'ai vue passer avant-hier sur les boulevards dans une calèche à quatre chevaux, conduite à la Daumont par deux jockeys à culotte blanche et à veste de velours cerise. Je ne voulais pas la reconnaître, tu comprends bien, et je m'étonnais de la ressemblance ; mais elle m'a fait un signe de la main, et cette main, gantée chez Privat ou chez Boivin, tenait un mouchoir de trois cents francs : roman, Pétrus, roman ! Maintenant, lesquels de tous ces romans finiront bien ou finiront mal ? Dieu le sait ! Adieu, Pétrus ; je vais à la répétition de Jean Robert.

— Ramène-le.

— Je tâcherai ; mais pourquoi n'y viens-tu pas avec moi ?

— Impossible ! il faut que je range l'atelier ; j'ai séance dimanche.

— Alors, dimanche ?...

— Dimanche, porte close, cher ami, de midi à quatre heures ; tout le reste du temps, la porte, le cœur, la main, tout ouvert.

Les deux jeunes gens échangèrent encore un adieu et se séparèrent.

Pétrus se mit à ranger l'atelier.

C'était une grande affaire pour lui que de recevoir Régina.

Régina n'était pas venue chez le jeune homme depuis la seule fois qu'elle y fût venue, c'est-à-dire depuis sa visite avec la marquise de la Tournelle.

Il est vrai que ce jour-là avait décidé de la vie de Pétrus.

Au bout d'une heure, tout était prêt.

Au bout d'une heure, non seulement la toile était posée sur le chevalet, mais encore le portrait était esquissé.

La petite Abeille, sous un musa, contre un latanier, au milieu de la végétation tropicale de la serre si bien connue de Pétrus, assise sur un frais gazon, s'amusait à faire un bouquet de ces fleurs fantastiques comme les enfants en cueillent en rêve, et, cela, tout en écoutant chanter un oiseau bleu à moitié perdu dans le feuillage d'un mimosa.

Si Pétrus se fût laissé aller à sa verve, l'esquisse faite, il eût pris sa palette, et, le jour même, il eût commencé le tableau, qui, huit jours après, eût été fini.

Mais il comprit qu'en procédant ainsi, il escomptait son bonheur, et effaça tout.

Seulement, il s'assit en face de sa toile blanche et vit son tableau complètement terminé, comme parfois le poète, avant qu'un mot de son drame soit écrit, le voit représenter depuis la première jusqu'à la dernière scène.

C'est ce qu'à bon droit on pourrait appeler le mirage du génie.

Le capitaine ne rentra qu'à huit heures du soir.

Il avait couru tous les quartiers neufs pour trouver une maison à acheter ; il s'était informé à tous les écriteaux.

Il n'avait rien rencontré qui lui convînt.

Il se proposait de continuer les mêmes courses le lendemain.

A partir de ce moment, le capitaine Monte-Hauban s'installa chez son filleul comme s'il eût été chez lui.

Pétrus le présenta à Ludovic et à Jean Robert.

Les trois jeunes gens passèrent avec lui la soirée du samedi, et il fut convenu que, tant qu'il resterait chez Pétrus, on lui consacrerait une soirée par semaine.

Quant à la journée, il n'y fallait pas songer.

Sous prétexte de chercher un logement ou plutôt une maison, le capitaine décampait dès le matin après déjeuner et souvent au petit jour.

Où allait-il ?

Dieu ou le diable le savait sans doute ; mais, quant à Pétrus, il l'ignorait absolument.

Il avait cependant cherché à l'apprendre, et une ou deux fois, pour le savoir, il avait interrogé son parrain.

Mais celui-ci lui avait fermé la bouche en lui disant :

— Ne me questionne pas, garçon ; car je ne puis te répondre : c'est un secret. Cependant, je dois te dire que l'amour n'est pas tout à fait étranger à l'histoire. Ne t'inquiète donc pas de me voir absent pendant des journées entières ; je puis disparaître tout à coup pour un jour, pour une nuit, pour plusieurs jours ou pour plusieurs nuits. Comme tous les vieux loups de mer en général, quand je suis bien quelque part, j'y reste. « Où tu vois ton bien, attache ton lien, » dit le proverbe. C'est une façon comme une autre de te dire que, si d'aventure je me trouvais bien un de ces soirs chez certaine connaissance, je ne rentrerais que le lendemain matin.

— Je vous comprends parfaitement, avait dit Pétrus ; mais vous faites fort bien de me donner ce renseignement.

— C'est donc convenu, garçon : nous ne nous sommes à

charge ni l'un ni l'autre : mais, par contre, il se peut que je passe des journées entières à la maison ; j'ai, à certaines heures, besoin de me recueillir et de méditer. Tu serais donc tout à fait gracieux de faire porter dans mon appartement quelques livres de stratégie si tu en as, ou tout simplement d'histoire et de philosophie, en y ajoutant une douzaine de bouteilles de ton grave.

— Tout cela sera chez vous dans une heure.

Les conventions ainsi arrêtées, l'affaire marcha comme sur des roulettes.

Au reste, l'opinion des trois jeunes gens sur le capitaine était bien différente.

Il était profondément antipathique à Ludovic, soit que Ludovic, partisan du système de Gall et de Lavater, n'eût pas trouvé les lignes de son visage et les protubérances de son front en rapport avec ses paroles, soit que, le cœur rempli des plus chastes pensées, la conversation du capitaine, tout homme de mer qu'il était, le rejetât trop vivement sur la terre. En somme, comme il avait dit à la première vue, il ne pouvait pas digérer ce compagnon.

Jean Robert, fantaisiste à tous crins, amateur passionné du pittoresque, lui avait trouvé un certain cachet d'originalité dans le caractère, et, sans l'adorer précisément, il éprouvait pour lui un certain intérêt.

Quant à Pétrus, il était payé pour l'aimer.

Il eût été assez mal venu, on en conviendra, de disséquer, comme le faisait Ludovic, un homme qui ne lui demandait pas autre chose que de se laisser combler de richesses.

Disons toutefois que certaines locutions familières au capitaine, et surtout celle de *loup de mer*, lui agaçaient horriblement les oreilles.

En somme, comme on le voit, le capitaine n'avait pas excité chez les trois jeunes gens une sympathie absolue ; et, en effet, même pour Jean Robert et Pétrus, les plus disposés à fraterniser avec lui, il était difficile de se livrer complètement à un personnage si fantastique, si complexe que l'était le capitaine Pierre Berthaut Monte-Hauban, naïf en apparence, admirant tout, aimant tout, se laissant aller franchement à toutes ses impressions.

Certains mots cependant révélaient un homme profondément blasé, n'aimant rien et ne croyant à rien ; jovial par instants, on eût dit, en d'autres occasions, un conducteur de pompes funèbres ; c'était un composé des éléments les plus hétérogènes, un mélange inexplicable des qualités les plus brillantes et des plus immondes défauts, des sentiments les plus nobles et des plus basses passions ; savant, comme nous l'avons dit, parfois jusqu'au pédantisme, il paraissait par moments l'être le plus ignorant de la création ; il parlait admirablement peinture et ne savait pas faire une oreille ; il parlait admirablement musique et ne connaissait pas une note ; il avait, un matin, demandé qu'on voulût bien, le soir, lui lire *les Guelfes et les Gibelins*, et, après la lecture, il avait indiqué à Jean Robert le défaut principal du drame avec tant de justesse et de netteté, que celui-ci avait dit :

— Est-ce à un confrère que j'ai l'honneur de parler ?

— Un aspirant confrère tout au plus, avait modestement répondu le capitaine, quoique je puisse revendiquer ma part de collaboration dans quelques tragédies représentées vers la fin du siècle dernier, et notamment dans la tragédie de *Geneviève de Brabant*, faite en collaboration avec le citoyen Cécile et représentée pour la première fois au théâtre de l'Odéon, le 14 brumaire an VI.

Huit jours se passèrent ainsi. On conduisit le capitaine dans tous les théâtres de Paris ; on l'emmena faire une promenade à cheval au bois de Boulogne, exercice dans lequel il se montra un écuyer consommé ; enfin, on imagina pour lui tous les genres de divertissements possibles, et le capitaine, touché jusqu'aux larmes, fit entendre à Pétrus qu'avant peu ses deux amis recevraient des marques certaines de sa reconnaissance et de son amitié.

LXXXIX

LES CAMÉLIAS PARLEURS

Le dimanche où devait avoir lieu la première séance du portrait de la petite Abeille, Pétrus attendait dans l'atelier dès huit heures du matin, quoique ses visiteuses ne dussent arriver qu'à midi.

A dix heures, il fit demander au capitaine s'il voulait déjeuner avec lui.

Mais Jean lui annonça d'un petit air discret que le capitaine n'était pas rentré depuis la veille.

Pétrus éprouva un sentiment de bien-être à l'annonce de cette absence.

Il craignait que Régina ne rencontrât le capitaine.

Si des natures comme celle de Ludovic, comme celle de Jean Robert, comme la sienne même, éprouvaient parfois de la répugnance devant cet homme, qu'en serait-il donc de l'aristocratique organisation de Régina ?

Il lui semblait maintenant qu'il aimerait autant dire qu'il était ruiné et obligé de vendre ses meubles, que d'avouer qu'il avait chance de devenir quatre fois millionnaire en héritant de son parrain.

Aussi donna-t-il l'ordre à Jean, si le susdit parrain rentrait pendant que Régina serait dans son atelier, de dire au capitaine qu'il était en séance.

Ces précautions prises, il déjeuna les yeux fixés sur la pendule.

A onze heures, il fit sa palette le plus lentement possible.

A onze heures et demie, il se mit à tracer sa composition au crayon blanc sur la toile.

A midi, une voiture s'arrêta devant la porte.

Pétrus posa sa palette sur une chaise et courut au haut de l'escalier.

Dès le premier jour, le hasard le favorisait.

Régina accompagnait seule la petite Abeille.

Nous avons dit que Régina, pour le premier jour, avait choisi un dimanche.

La marquise de la Tournelle n'avait pas cru pouvoir se dispenser d'entendre la grand'messe à sa paroisse de Saint-Germain-des-Prés.

Régina, *pour cette fois*, était venue seule avec Abeille.

La petite Abeille courut à son ami Pétrus avec toute sorte de démonstrations d'amitié.

Il y avait fort longtemps qu'elle ne l'avait vu.

Régina tendit la main au peintre.

Pétrus prit cette main, écarta avec les lèvres la manche du gant, et par l'ouverture la baisa longuement, tendrement, avec ce murmure joyeux dont le bonheur est si grand, qu'il ne saurait demeurer muet.

Puis il leur montra les préparatifs faits.

Régina adopta complètement la disposition du tableau.

Quant à Abeille, elle fut enchantée des fleurs qui l'attendaient.

La veille, pour se les procurer, Pétrus avait dépouillé les serres du Luxembourg et du jardin des Plantes.

On entra en séance.

Faire le portrait de Régina avait été une joie.

Faire celui d'Abeille fut un enivrement !

Pour le premier, Régina avait été le modèle.

Pour le second, elle était la conseillère.

Ce titre de conseillère lui donnait le droit de s'approcher de Pétrus, de s'appuyer sur son épaule, de disparaître avec lui derrière la toile.

Et alors, dans ces moments rapides comme l'éclair, mais brûlants comme lui, les cheveux de la jeune femme effleuraient le visage de Pétrus ; ses yeux lui racontaient toutes les féeries de l'amour ; ses lèvres le caressaient de ce souffle qui, mourant, l'eût rendu à la vie, qui, vivant, le transportait au ciel.

Puis, le conseil donné, Pétrus reprenait son travail d'une main tremblante et en regardant Régina.

Mais qu'avait-il besoin de voir Abeille ? n'eût-il pas fait le portrait de la petite fille les yeux fermés ?

Puis il fallait bien dire quelque chose, non pas que les jeunes gens en comprissent la nécessité ; il leur eût suffi de se regarder et de sourire éternellement ; leurs regards et leurs sourires en disaient bien plus que leurs paroles.

Cependant, il fallait parler.

Alors, Pétrus raconta la disparition de Rose-de-Noël, le désespoir de Ludovic, la promesse de Salvator de la retrouver, le serment étrange fait par Ludovic de l'épouser, fût-elle riche !

A son tour, Régina raconta que Carmélite s'était fait entendre chez elle à M. Sosthène de la Rochefoucauld, y avait eu un succès d'enthousiasme et avait obtenu son ordre de début à l'Opéra.

Puis Pétrus demanda des nouvelles de madame de Marande.

Madame de Marande était toujours la plus heureuse femme de la terre.

Il est vrai que M. de Marande faisait toute sorte de folies pour une nouvelle maîtresse ; mais il était en même temps si plein d'égards pour sa femme, il la laissait si parfaitement libre de ses actions, que, dans la situation de cœur et d'esprit où se trouvait madame de Marande, elle ne pouvait lui en avoir qu'une profonde reconnaissance.

Au reste, les affaires pécuniaires et politiques du banquier marchaient à merveille ; il allait partir pour Londres afin de contracter pour l'Espagne un emprunt de soixante millions, et il était évident qu'au premier retour que ferait le roi vers l'opinion libérale, il serait nommé ministre.

Puis Régina demandait des nouvelles de Fragola.

Elle voyait rarement la jeune fille ; comme le fruit dont elle portait le nom se cache sous l'herbe, de même Fragola semblait se cacher dans son bonheur. Pour la voir, il fallait que Régina allât la trouver chez elle. Mais aussi, quand

elle y allait, elle en revenait le cœur tranquille et le visage souriant, comme une ondine qui vient de se mirer dans un lac, comme un ange qui vient de se mirer dans le ciel.

Pétrus, par Salvator, en avait de fréquentes nouvelles.

Il n'était donc pas étonnant que ce fût Régina qui s'informât de Fragola à Pétrus.

On comprend avec quelle rapidité passait le temps dans cette douce occupation.

Peindre un ravissant visage d'enfant, regarder un ravissant visage de jeune femme, échanger avec l'enfant des sourires, avec la jeune femme des regards, des paroles, presque des baisers !

La pendule, en sonnant, attira l'attention de Régina.

— Quatre heures ! s'écria-t-elle.

Les jeunes gens se regardèrent.

A peine leur semblait-il qu'ils fussent l'un près de l'autre depuis vingt minutes.

Il fallut se séparer.

Mais il y avait séance pour le surlendemain, et, dans la soirée du lundi au mardi, c'est-à-dire du lendemain au surlendemain, Régina croyait pouvoir donner à Pétrus une heure dans la serre du boulevard des Invalides.

Régina sortit avec la petite Abeille.

Pétrus les regarda, penché sur l'escalier, jusqu'à ce qu'elles eussent disparu sous la grande porte.

Puis il courut à la fenêtre pour les voir encore une fois au moment où elles montaient en voiture.

Enfin, il suivit la voiture des yeux tant qu'il put la voir.

Alors, il referma la porte et la croisée de l'atelier, comme s'il eût craint que le parfum de la visite charmante ne s'évaporât.

Il toucha tous les objets qu'avait touchés Régina, et, retrouvant son mouchoir de batiste garni de point de Bruxelles, son mouchoir qu'elle avait laissé par oubli ou à dessein peut-être, il le prit à deux mains et y plongea son visage pour en respirer le parfum.

Il était tout entier absorbé dans ce doux rêve, lorsque le capitaine entra brusquement et avec de grands éclats de joie.



Pétrus reprenait son travail.

Il avait enfin trouvé dans la nouvelle Athènes une maison qui lui convenait.

Le lendemain du surlendemain, on en passait l'acte de vente chez le notaire, et, la semaine suivante, on pendait la crémaillère.

Pétrus fit au capitaine ses compliments bien sincères.

— Ah ! garçon, dit le marin, il paraît que tu es content de me voir déménager ?

— Moi ? dit Pétrus. Tout au contraire, et la preuve, c'est que vous pouvez conserver votre appartement garni chez moi, à titre de maison de campagne.

— Ma foi, je ne dis pas non, fit le capitaine ; mais à condition que je te payerai loyer et que je fixerai moi-même le prix de ce loyer.

L'arrangement fut accepté de part et d'autre.

Les trois amis avaient rendez-vous ensemble pour dîner.

Jean Robert et Ludovic arrivèrent à cinq heures

Ludovic était fort triste : on n'avait aucune nouvelle positive de Rose-de-Noël. Salvator n'avait reparu chez lui qu'à de rares et rapides instants pour donner de ses nouvelles à Fragola, qui ne l'attendait que le lendemain au soir ou le surlendemain au matin.

Pour distraire Ludovic, à la peine duquel le capitaine paraissait prendre le plus vif intérêt, il fut résolu que l'on irait dîner chez Legriel, à Saint-Cloud.

Ludovic et Pétrus iraient dans le coupé ; Jean Robert et le capitaine à cheval.

A six heures, on se mit en route ; à sept heures moins un quart, les quatre compàgnons étaient installés dans un cabinet chez Legriel.

Il y avait nombreuse et joyeuse compagnie dans le restaurant ; le cabinet attenant au leur surtout laissait déborder les paroles bruyantes et les rires étincelants.

D'abord les nouveaux venus n'y firent point attention.

Ils avaient faim, et le bruit des cuillers et des assiettes couvrait presque le bruit des voix et des rires.

Mais bientôt Ludovic écouta plus attentivement.

C'était, par conséquent, le plus triste et le moins distrait des trois.

Il sourit faiblement.

— Bon ! dit-il, voilà une voix, je pourrais même dire voilà deux voix que je connais !

— Est-ce que ce serait la voix de la charmante Rose-de-Noël ? demanda le capitaine.

— Non, par malheur, répondit Ludovic avec un soupir ; c'est une voix plus joyeuse, mais moins pure.

— Et quelle voix est-ce donc ? demanda Pétrus.

Un éclat de rire qui parcourut tous les tons de la gamme fit irruption d'un cabinet dans l'autre.

Il est vrai que tous ces cabinets qui, en cas de grande réunion, étaient destinés à former une seule chambre, n'étaient séparés que par des panneaux couverts de papier collé sur toile.

— Dans tous les cas, le rire est franc, dit Jean Robert ; j'en répondrais.

— Oh ! tu peux en répondre, cher ami ; car les deux femmes qui sont dans le cabinet voisin, c'est la princesse de Vanvres et la comtesse du Battoir.

— Chante-Lilas ? dirent ensemble les voix des deux amis.

— Chante-Lilas elle-même. Ecoutez plutôt.

— Messieurs, dit Jean Robert, qui paraissait légèrement embarrassé, nous est-il bien permis d'écouter ce qui se dit dans la chambre voisine ?

— Pardieu ! dit Pétrus, du moment où on le dit assez haut pour que nous l'entendions, c'est que ceux qui parlent n'ont pas de secrets.

— Parfaitement jugé, mon filleul, dit Pierre Berthaut, et j'ai là-dessus une théorie exactement semblable à la tienne. Seulement avec la voix des deux femmes, j'ai cru entendre une voix d'homme.

— Vous n'êtes pas sans savoir, mon cher capitaine, dit Jean Robert, que toute voix a son écho ; seulement, en général, l'écho de la voix d'une femme est une voix d'homme, tandis que l'écho de la voix d'un homme est une voix de femme.

— Puisque tu es si habile à reconnaître les voix, dit Pétrus à Ludovic, sais-tu quelle est celle de l'homme ?

— Il me semble, dit Ludovic, que je pourais nommer le cavalier sans plus me tromper que quand j'ai nommé les femmes, et vous-mêmes, si vous vouliez bien écouter, je crois que vous ne conserveriez pas plus de doute que moi.

Les jeunes gens écoutèrent.

— Laisse-moi te donner le démenti le plus poli qu'il soit possible de faire, princesse, disait la voix.

— Mais quand je te jure que c'est la vérité pure, la vérité du bon Dieu !

— Que m'importe que ce soit la vérité, si la vérité est invraisemblable ! Dis-moi un mensonge croyable, et je te croirai.

— Demande plutôt à Pâquerette, et tu verras.

— Oh ! la bonne caution ! Sophie Arnould qui répond de madame du Barry ; la comtesse du Battoir qui répond de la princesse de Vanvres ! Pâquerette, de Chante-Lilas !

— Vous entendez ? dit Ludovic.

— Nous tirons donc toujours des pétards, monsieur Camille ? dit Chante-Lilas.

— Plus que jamais, princesse ! et, cette fois-ci, j'ai une raison : c'est en l'honneur de votre hôtel de la rue de la Bruyère, de vos quatre chevaux alezan brûlé, et de vos deux jockeys cerise, le tout donné gratuitement.

— Ne m'en parle pas, je crois qu'il cherche des rosières et que son intention est de me faire couronner.

— Mais non, il te réserve peut-être pour le mariage.

— Imbécile ! puisqu'il est marié.

— Fi ! princesse ! vivre avec un homme marié ! c'est bien immoral.

— Bon ! qu'est-ce que vous êtes donc, vous ?

— Oh ! moi, je le suis si peu ! et puis je ne vis pas avec toi.

— Non, vous dînez avec moi, voilà tout. Oh ! monsieur Camille, vous eussiez mieux fait d'épouser la pauvre Carmélite, ou plutôt de lui écrire à temps que vous ne l'aimiez plus ; elle aurait épousé M. Colomban et ne serait pas vêtue de deuil comme elle est aujourd'hui.

Et Chante-Lilas poussa un profond soupir.

— Et qui diable voulais-tu qui se doutât de cela ? répondit l'insoucieux créole ; on fait la cour à une femme, on est son amant, on n'est pas obligé de l'épouser pour cela.

— Les monstres ! fit la comtesse du Battoir.

— Je n'avais pas pris Carmélite de force, continua le jeune homme, pas plus que toi, Chante-Lilas ; voyons, sois franche, t'ai-je prise de force ?

— Oh ! monsieur Camille, ne nous comparez pas l'une à l'autre : mademoiselle Carmélite est une honnête fille.

— Eh bien, et toi donc ?

— Oh ! moi, je ne suis qu'une bonne fille.

— Oui, tu as raison, une bonne, une excellente fille.

— Et encore, si je n'étais pas tombée de mon âne et si je n'étais pas restée évanouie sur le gazon, ça ne se serait point passé comme cela.

— Et avec ton banquier ?

— Mais, avec mon banquier, puisque ça ne s'est pas passé du tout.

— Allons ! tu y tiens. Tu sais que Salomon dit qu'il y a trois choses en ce monde qui ne laissent pas de traces : le passage de l'oiseau dans l'air, le passage du serpent sur la pierre, et... le...

— Je sais, interrompit Chante-Lilas, qu'avec tout votre esprit vous êtes un sot, monsieur Camille de Rozan, et que j'aime deux fois mieux mon banquier, quoiqu'il m'ait donné cent mille francs, que vous qui ne m'avez rien donné du tout.

— Comment ! je ne t'ai rien donné du tout, ingrate ?... Et mon cœur, pour quoi donc le comptes-tu ?

— Oh ! votre cœur, dit Chante-Lilas, en se levant et en repoussant sa chaise, c'est comme le poulet de carton que j'ai vu servir l'autre jour au théâtre de la Porte-Saint-Martin : on le sert à toutes les représentations et personne ne l'entame jamais. Voyons, demandez si ma voiture est prête.

Camille sonna.

Le garçon accourut.

— L'addition d'abord, fit le créole, et ensuite demandez si la voiture de madame la princesse est prête.

— Elle attend à la porte.

— Me reconduis-tu à Paris, princesse ?

— Pourquoi pas ?

— Et ton banquier ?

— Mon banquier me donne toute liberté ; d'ailleurs, à cette heure-ci, il doit être en route pour l'Angleterre.

— Alors, tu profiteras de cela pour me montrer ton hôtel de la rue de la Bruyère.

— Avec plaisir.

— Eh bien, comtesse du Battoir, dit Camille, j'espère que voilà une chance qui doit te donner bon espoir.

— Ah ! ouiche ! fit Pâquerette, est-ce qu'il y a deux Marande au monde !

— Comment ! s'écrièrent ensemble Pétrus et Ludovic, c'est M. de Marande qui fait ces folies-là pour la princesse de Vanvres ! Est-ce vrai, Jean Robert ?

— Ma foi ! dit Jean Robert en riant, je ne voulais pas vous le nommer ; mais, puisque Pâquerette en a fait l'indiscrétion, je dois dire que j'ai entendu raconter la chose par quelqu'un qui doit être parfaitement informé.

En ce moment, la princesse de Vanvres, en toilette ébouriffante, passa devant la fenêtre du cabinet, donnant le bras à Camille de Rozan et suivie par Pâquerette, le chemin n'étant point assez large pour donner passage à la fois aux robes bouffantes des deux femmes.

XC

CATASTROPHE

Le lendemain soir, à dix heures, dans l'espérance de la bonne promesse faite par Régina, Pétrus était embusqué derrière le plus gros arbre du boulevard des Invalides qui se trouvât dans le voisinage de la petite porte de l'hôtel du maréchal de Lamothe-Houdan.

A dix heures cinq minutes, la porte s'ouvrit doucement et la vieille Nanon parut.

Pétrus se glissa dans la grande allée de tilleuls.

— Eh bien ! eh bien ! s'écria la vieille nourrice.

— Au rond-point, n'est-ce pas ?... n'est-elle pas au rond-point ?

— Oh ! vous n'irez pas jusque-là sans la rencontrer !

Et, en effet, avant que Pétrus fût au fond de l'allée, son bras était enlacé au bras de Régina.

— Oh ! que vous êtes bonne, que vous êtes charmante, ma belle Régina, d'avoir tenu votre promesse, et que je vous remercie et que je vous aime ! s'écria le jeune homme.

— Eh bien, dit la jeune femme, n'allez-vous point crier cela tout haut !

Elle lui mit sur la bouche une belle main que Pétrus baisa avec fureur.

— Oh ! mon Dieu, qu'avez-vous ce soir ? fit Régina.

— J'ai que je suis fou d'amour, Régina ; j'ai qu'à cette espérance de bonheur que vous m'avez donnée d'avoir un mois de liberté, de vous voir tous les deux jours chez moi, de vous voir le soir ici...

— Pas tous les deux jours.

— Le plus souvent possible, Régina... Voyons, aurez-vous le courage, quand mon bonheur sera entre vos mains, de vous en faire un jeu ?

— Eh ! mon Dieu ! reprit la jeune femme, puisque votre bonheur, ami, c'est le mien.

— Eh bien, vous me demandiez ce que j'avais.

— Oui.

— J'ai que j'ai peur ; j'ai que je tremble ! Tout en venant, tout en attendant à la porte...

— Oh ! vous n'avez pas attendu longtemps.

— Non, et je vous en remercie de toute mon âme, Régina ! J'ai qu'en venant, qu'en vous attendant, il me passait des frissons dans le cœur.

— Pauvre ami !

— Et je me disais : « Oh ! je vais la trouver en larmes, désespérée ; elle va me dire : « Pétrus, impossible ! je vous ai reçu pour vous dire ce soir : *Je ne vous verrai pas demain* ! »

— Eh bien, vous le voyez, ami, au lieu d'être désespérée et en larmes, je suis joyeuse et souriante ; au lieu de vous dire : « Je ne vous verrai pas demain », je vous dis : « Demain, à midi précis, Pétrus, je serai chez vous. » Seulement, cette fois, je ne serai pas seule avec la petite Abeille : il y aura la tante ; mais, bah ! la tante voit mal sans ses lunettes, et elle est si coquette, qu'elle ne les met que quand elle y est absolument forcée ; la tante s'endort de temps en temps et, quand elle dort, elle y voit encore moins que quand elle n'a pas de lunettes... eh bien, nos yeux, nos mains, le frottement de ma robe, mon inclination sur votre épaule pour étudier la ressemblance de plus près, tout cela, Pétrus, n'est-ce pas encore de la joie, du bonheur, de l'enivrement, comparé à la douleur de ne pas nous voir ?

— Oh ! ne pas nous voir, Régina ! ne prononcez pas ce mot-là ! C'est le tourment incessant de mon cœur, qu'un moment puisse arriver où je ne vous verrai plus.

Régina haussa légèrement ses belles épaules.

— Ne plus me voir ! dit-elle ; et quelle puissance au monde peut empêcher que je ne vous voie ? Cet homme ? Mais vous savez bien que je n'ai rien à craindre de lui. Le maréchal, le maréchal seul, s'il apprenait notre amour... Mais qui le lui dira ? Personne ! et, le lui dit-on, je nierais, je mentirais, je dirais que ce n'est pas vrai. Oh ! ce serait bien dur cependant de dire que je ne vous aime pas, mon cher Pétrus, et je ne sais si j'en aurais le courage.

— Chère Régina ! Ainsi rien n'est changé à l'ambassade ?

— Rien.

— Il part toujours à la fin de cette semaine ?

— Il est aux Tuileries à cette heure pour prendre ses dernières instructions.

— Pourvu que cela tienne !

— Cela tiendra ; il paraît que c'est résolu en conseil des ministres ; oh ! si ce n'était pas si ennuyeux de parler politique, je vous dirais la conversation que j'ai entendue entre mon père et M. Rappt, et cela vous rassurerait tout à fait.

— Oh ! dites, dites, chère Régina ! du moment où la politique peut avoir cette influence que je vous voie, la politique devient pour moi l'étude la plus intéressante à laquelle l'esprit humain puisse se livrer.

— Eh bien, l'on est en train dans ce moment-ci de faire un nouveau ministère.

— Ah ! diable ! voilà qui m'explique l'absence de mon ami Salvator, dit gravement Pétrus ; il y travaille.

— Plaît-il ?

— Rien ; continuez, chère Régina.

— Ce ministère se compose de M. de Martignac, de M. Portalis, de M. de Caux, de M. Roy ; — on avait offert le ministère des finances à M. de Marandle, mais il a refusé ; — de M. de la Ferronnays, et peut-être de mon père... Mais mon père ne veut pas d'un ministère mixte, d'un ministère de transition, comme il l'appelle...

— Oh ! Régina, Régina, la belle chose que la politique, quand c'est vous qui en parlez !... Continuez, je vous écoute.

— M. de Chateaubriand, qui était en disgrâce depuis une lettre écrite par lui au roi, trois jours avant la fameuse revue de la garde nationale où l'on a crié : « A bas les ministres ! » M. de Chateaubriand, qui s'était retiré à Rome, au milieu des ruines, va y recevoir ses lettres d'ambassadeur ; enfin il se fait, comme on dit, un revirement de politique.

— Et vous, chère Régina, qu'êtes-vous nommée dans tout cela ?

— Moi, je suis nommée gardienne de l'hôtel du boulevard des Invalides, tandis que mon père va probablement être nommé gouverneur du château, et que M. Rappt est nommé envoyé extraordinaire près Sa Majesté Nicolas Ier.

— Voilà justement ce que je crains, c'est que l'ambassade n'échoue.

— Au contraire, elle est sûre ; on veut se détacher de l'alliance anglaise et se rapprocher de l'alliance russe ; le maréchal y pousse de tout son pouvoir ; on y gagnerait les provinces du Rhin, et l'on dédommagerait la Prusse aux dépens de l'Angleterre... Ah ! est-ce clair tout cela ?

— Vous m'en voyez tout étourdi ! Comment tout cela peut-il contenir dans cette charmante tête, mon Dieu ! et, si vous ne me laissez baiser votre front, ma belle Régina, je croirai qu'il y est venu des rides.

Régina renversa sa tête en arrière pour que Pétrus pût s'assurer que, depuis la veille, elle n'avait pas vieilli de cinquante ans.

Pétrus baisa non seulement ce beau front de nacre, mais aussi les yeux.

Quelque chose de pareil à un gémissement s'échappa de la bouche du jeune homme.

Régina s'éloigna vivement.

Elle avait senti frémir sur ses lèvres l'haleine de Pétrus.

Pétrus la regarda avec un geste suppliant, et elle revint d'elle-même se suspendre à son cou.

— Ainsi donc, murmura Pétrus, à la fin de la semaine, il partira et vous serez libre ?

— Oui, mon ami.

— Oh ! qu'il y a loin d'ici à la fin de la semaine ! comme, d'ici là, entre les jours, entre les nuits, entre les heures, entre les minutes, comme il y a place pour un malheur !

Et le jeune homme, qu'on eût dit accablé d'un pressentiment terrible, se laissa aller sur un banc de gazon, attirant Régina à ses côtés.

Le groupe charmant s'affaissa mollement sur lui-même, comme si ces deux corps n'en eussent formé qu'un seul.

La tête de Régina se trouva sur l'épaule de Pétrus.

Elle voulut faire un mouvement pour la retirer.

— Oh ! Régina ! murmura Pétrus.

Et la tête retomba.

Ils étaient si bien là tous deux que le temps s'écoula sans que ni l'un ni l'autre s'aperçussent de sa fuite.

Tout à coup, le roulement d'une voiture se fit entendre.

Régina releva la tête et prêta l'oreille.

On entendit la voix du cocher qui criait :

— La porte !

La grille s'ouvrit.

Le roulement se rapprocha.

La voiture entrait dans la cour.

— Les voilà ! dit Régina ; il faut que j'aille au-devant de mon père. A demain, cher Pétrus !

— Oh ! mon Dieu ! murmura Pétrus, que je voudrais pouvoir rester ici jusqu'à demain !

— Mais qu'avez-vous donc ?

— Je ne sais, je sens un malheur.

— Enfant !

Et Régina tendit une seconde fois son front à Pétrus.

Pétrus l'effleura des lèvres, et la jeune femme disparut dans les allées sombres en jetant, comme une consolation, ces deux mots à celui qu'elle abandonnait :

— A demain !

— A demain ! murmura tristement Pétrus, comme si, au lieu d'être une promesse d'amour, ce mot était une menace de malheur.

Cinq minutes après, Pétrus entendit des pas qui venaient à lui, et une voix qui l'appelait doucement.

C'étaient les pas et la voix de Nanon.

— La petite porte est ouverte, dit elle.

— Oui, oui, ma bonne Nanon, répondit Pétrus en faisant un effort pour s'arracher de sa place.

Et, tout en envoyant son cœur, sa vie, son âme à Régina dans un baiser, il regagna cette petite porte et sortit sans être vu.

Sa voiture l'attendait à cent pas de là.

En rentrant, il demanda à son domestique des nouvelles du capitaine.

Le capitaine était venu vers les dix heures, avait demandé des nouvelles de Pétrus, et, ayant appris qu'il était sorti, l'avait attendu plus d'une heure dans l'atelier.

A onze heures et demie, voyant que Pétrus ne revenait pas, il était rentré dans sa chambre.

Pétrus, tourmenté d'une vague inquiétude, descendit et frappa à la porte.

On ne répondit pas.

Pétrus chercha la clef pour ouvrir, la clef n'était point sur la porte

Il frappa de nouveau

Même silence.

Ou le capitaine dormait, ou il était sorti.

Pétrus remonta chez lui.

Il se promena longtemps de son atelier dans sa chambre.

Le capitaine avait laissé sa trace dans l'atelier : la lampe brûlait.

Un volume de Malebranche était ouvert sur la table.

Pétrus se décida à rentrer dans sa chambre.

Il étouffait il ouvrit la fenêtre, respira un instant l'air déjà froid de la nuit

Cette fraîcheur nocturne le calma un peu.

Enfin, il se coucha

Le sommeil fut long à venir, et, une fois venu, intermittent, fiévreux, agité.

Vers cinq heures du matin, cependant, la fatigue l'emporta.

A sept heures du matin, on frappa à la porte.

Pétrus vit entrer son domestique.

Il se souleva vivement.

— Qu'y a-t-il, Jean ? demanda-t-il

— Une dame voilée demande à parler à monsieur, répondit celui-ci tout effaré.

— Une dame voilée, à moi ?

— Une dame voilée, à vous.

— La connais-tu ? demanda Pétrus.

— Oh ! monsieur, elle n'a pas dit son nom... mais...

— Mais quoi ?

— Je crois bien. .

— Que crois-tu ? Voyons, achève

— Je crois bien que c'est madame la princesse.

— Tu crois que c'est Régina ?

— J'en suis sûr même.

— Régina ! s'écria Pétrus en sautant à bas de son lit, et en passant rapidement un pantalon à pieds et sa robe de chambre ; Régina ici ! à cette heure ! Il faut qu'il soit arrivé quelque catastrophe ! Oh ! mes pressentiments ! mes pressentiments !

Pétrus s'était habillé à la hâte.

— Faites monter, dit-il ; j'attends dans l'atelier.

Le domestique descendit.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait Pétrus presque fou, vous m'aviez envoyé le pressentiment d'un malheur ; mais que peut-il être arrivé ?

En ce moment, la femme voilée parut sur le seuil.

Le domestique la suivait.

Il ne s'était pas trompé.

A travers le voile, Pétrus reconnut Régina.

— Sortez, dit il au domestique

Jean obéit et referma la porte sur celle qu'il venait d'introduire

— Régina ! s'écria Pétrus en s'élançant vers la jeune femme, qui lui paraissait chanceler. Régina ! est-ce bien vous ?

Régina — c'était bien elle — souleva son voile et dit :

— C'est moi, Pétrus.

Pétrus recula de deux pas en voyant le masque de marbre, le visage pâle jusqu'à la lividité de la comtesse Rappt.

Qu'était-il donc arrivé ?

XCI

ROME

Nos lecteurs voudront bien — du moins telle est notre espérance — ajourner pour quelques instants l'explication qui va avoir lieu entre Pétrus et Régina, afin de suivre dans son pèlerinage un des héros de cette histoire, héros abandonné depuis longtemps et auquel il nous a paru qu'ils voulaient bien prendre quelque intérêt.

Comme il nous est impossible de le suivre dans sa longue course à travers les Alpes, le long des Apennins, nous supposons que six semaines se sont écoulées depuis que frère Dominique a pris congé de Salvator sur la route de Fontainebleau ; qu'il est arrivé depuis huit jours à Rome, que, soit hasard, soit précaution prise d'avance, il a fait d'inutiles efforts pour parvenir jusqu'au pape Léon XII, et qu'en désespoir de cause, il est résolu à recourir à la lettre que lui a remise à cet effet Salvator.

Le lecteur entrera donc avec nous dans la cour du palais Colonna, situé *via dei Santi-Apostoli* ; il montera *al piano nobile*, c'est-à-dire au premier étage ; il se glissera, grâce au privilège que le romancier a de pénétrer partout, par les deux battants d'une porte entre-bâillée, et il se trouvera dans le cabinet de l'ambassadeur de France.

Le cabinet est simple, tendu de papier vert, avec des rideaux de damas et des meubles de même étoffe et de même couleur.

Le seul ornement qu'il y ait dans ce cabinet, autrefois l'un des plus riches en tableaux de Rome, est un portrait du roi de France Charles X.

Autour de l'appartement, appuyées aux murailles, sont des tronçons mutilés de colonnes, un bras de femme, un torse d'homme, arrachés à la terre par des fouilles récentes ; près d'eux un énorme bloc de marbre grec, et en face du bureau, un modèle de tombeau.

Ce tombeau, d'une forme très simple, est surmonté d'un buste de Poussin.

Le bas-relief représente les *Bergers d'Arcadie*.

Au-dessous du bas-relief, on lit cette inscription :

A NICOLAS POUSSIN
POUR LA GLOIRE DES ARTS
ET L'HONNEUR DE LA FRANCE,
F.-R. DE CH.

Au bureau, un homme est assis et écrit une dépêche d'une écriture longue et lisible.

Cet homme est âgé de soixante ans, à peu près : son front large et proéminent est ombragé de quelques cheveux gris ; ses sourcils noirs abritent un œil qui jette des regards pareils à des éclairs ; le nez est mince et long, la bouche est mince et fine, le menton est bien dessiné ; les joues brunies par le soleil des longs voyages, sont légèrement marquées de petite vérole ; l'ensemble de la physionomie est fier et doux à la fois ; tout indique l'homme de haute intelligence, aux aperçus lumineux et aux décisions rapides ; poète ou soldat, il appartient à la vieille race française, à la race militante.

En effet, cet homme, c'est le poète qui a écrit *René, Atala, les Martyrs* ; c'est l'homme d'Etat qui a publié le pamphlet intitulé *Bonaparte et les Bourbons*, et qui a critiqué la célèbre ordonnance du 5 septembre dans la brochure *De la monarchie selon la Charte* ; c'est le ministre qui, en 1823, a déclaré la guerre d'Espagne, le diplomate qui a successivement représenté la France à Berlin et à Londres ; c'est le vicomte François-René de Chateaubriand, ambassadeur à Rome.

Sa noblesse est vieille comme la France.

Jusqu'au XIIIe siècle, ses ancêtres ont eu pour armes un semis de plumes de paon au naturel ; mais, depuis la bataille de Mansourah, Geoffroy, quatrième du nom, qui portait devant saint Louis le drapeau de la France, s'étant enveloppé dans son drapeau plutôt que de le rendre aux Sarrasins, et ayant reçu plusieurs blessures qui déchirèrent à la fois l'étendard et la chair, saint Louis lui accorda le privilège de l'orner de gueules aux fleurs de lis d'or sans nombre, avec cette devise :

MON SANG A TEINT LES BANNIÈRES DE FRANCE

Cet homme, c'est le grand seigneur et le poète par excellence ; la Providence l'a placé sur la route de la monarchie comme ce prophète dont parle l'historien Josèphe, et qui, pendant sept jours, fit le tour des murailles de Jérusalem en criant : « Jérusalem, malheur à toi ! » et qui, le septième cria : « A moi malheur ! » puis qu'une pierre partie des murailles coupa en deux.

La monarchie le hait comme tout ce qui est juste et dit la vérité ; aussi l'a-t-elle éloigné d'elle, tout en ayant l'air de récompenser son dévouement. On a spéculé sur l'artiste : on lui a offert l'ambassade de Rome ; il n'a pu résister à l'aimant des ruines, et le voilà ambassadeur à Rome.

Que fait-il à Rome ?

Il suit des yeux la vie de Léon XII, qui s'éteint.

Il écrit à madame Récamier, la Béatrix de cet autre Dante, la Léonor de cet autre poète ; il prépare un monument au Poussin, dont Desprez fera le bas-relief et Lemoyne le buste ; enfin, dans ses moments perdus, il fait des fouilles à Torre-Vergata, non point avec l'argent du gouvernement, mais avec le sien, bien entendu, et les débris d'antiquités que vous apercevez dans son cabinet, ce sont les produits de ses fouilles.

Vous le voyez heureux comme un enfant : la veille, il a gagné à cette *loterie des morts*, comme il l'appelle, un bloc de marbre grec assez considérable pour faire son buste du Poussin. C'est dans ce moment de joie que la porte s'ouvre, qu'il relève la tête et qu'il demande à l'huissier qui garde cette porte :

— Qu'y a-t-il, Gaetano ?

— Excellence, répond l'huissier, c'est un moine français qui a fait à pied le voyage de Paris à Rome, et qui désire vous parler pour une affaire, dit-il, de la plus haute importance.

— Un moine ! répéta l'ambassadeur étonné ; et de quel ordre ?

— Dominicain.

— Faites entrer.

Et aussitôt il se leva.

Il avait, comme tous les grands cœurs, comme tous les grands poëtes, le respect profond des choses saintes et des hommes religieux.

On put voir alors qu'il était petit de taille, que sa tête était un peu trop grosse pour son corps, et que, comme tous les descendants des races guerrières dont les ancêtres ont trop porté le casque, il avait le cou légèrement rentré dans les épaules.

— A mon ami Valgeneuse !... Comment cette lettre est-elle entre vos mains, mon père ?

— Je la tiens de son fils, Excellence.

— De son fils ? s'écria l'ambassadeur ; de Conrad ?

Le moine fit de la tête un signe affirmatif.

— Pauvre jeune homme ! dit mélancoliquement le vieillard ; je l'ai connu beau, jeune, plein d'espérance : il est mort bien malheureusement, bien fatalement !

— Comme les autres, vous croyez qu'il est mort, Excel-



Le moine attendit la réponse de son juge.

En apparaissant sur le seuil de la porte, le moine le trouva donc debout.

Les deux hommes n'eurent besoin que d'échanger un regard pour se connaître, disons mieux, pour se reconnaître.

Certains cœurs et certains esprits sont de la même famille : partout où ils se rencontrent, ils se reconnaissent : ils ne se sont jamais vus, c'est vrai ; mais les âmes qui ne se sont jamais vues ne se reconnaîtront-elles pas au ciel ?

Le plus vieux des deux tendit les mains.

Le plus jeune s'inclina.

Puis le plus vieux dit au plus jeune avec un sentiment de profond respect :

— Entrez, mon père.

Frère Dominique entra.

L'ambassadeur fit de l'œil un signe à l'huissier, afin que celui-ci refermât la porte et veillât à ce que nul ne vînt les déranger.

Le moine tira de sa poitrine une lettre et la remit à M. de Chateaubriand, qui eut à peine jeté les yeux dessus, qu'il reconnut sa propre écriture.

— Une lettre de moi ! dit-il.

— Je n'ai pas trouvé de meilleur introducteur près de Votre Excellence, répondit le moine.

lence ; mais à vous, l'ami de son père, je puis dire : Il n'est pas mort, il vit et met son respect à vos pieds.

L'ambassadeur regarda le moine d'un air stupéfait.

Il doutait que ce dernier jouît de sa raison.

Le moine comprit le doute qui venait de naître dans l'esprit de son interlocuteur.

Il sourit tristement.

— Je ne suis pas fou, dit-il ; ne craignez rien, et surtout ne doutez pas : vous, l'homme initié à tous les mystères, vous devez savoir que la réalité va au delà de toutes les fictions.

— Conrad vit ?

— Oui.

— Et que fait-il ?

— Ceci n'est pas mon secret, c'est le sien, Excellence.

— Quelque chose qu'il fasse, ce doit être une chose grande ; je l'ai connu, c'était un grand cœur. Maintenant, comment et pourquoi vous a-t-il remis cette lettre ? Que désirez-vous ? Disposez de moi.

— Et Votre Excellence se met ainsi à ma disposition sans savoir à qui elle parle, sans me demander qui je suis !

— Vous êtes un homme, donc, vous êtes mon frère ; vous

êtes un prêtre : donc, vous venez de Dieu ; je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

— Oui, mais, moi, je dois tout vous dire. Il est possible que mon contact soit fatal à qui me touchera.

— Mon père, rappelez-vous le Cid... Saint-Martin, caché sous les haillons d'un pauvre lépreux, l'appelait à son aide du fond d'un fossé, lui disant : « Seigneur chevalier, prenez pitié d'un pauvre lépreux tombé dans cette fosse, d'où il ne peut sortir ; tendez-lui la main ; votre main ne risque rien, couverte qu'elle est d'un gantelet de fer. » Le Cid descendit de cheval, s'approcha du fossé, et, tirant son gantelet de fer : « Avec l'aide de Dieu, dit-il, je te donnerai bien la main nue. » Et il lui donna sa main nue, et le pauvre lépreux se transforma en un saint qui le guida vers la vie éternelle. Voici ma main, mon père ; quand on ne veut pas que j'aille au danger, il ne faut pas me dire : « Le danger est là. »

Le moine garda sa main cachée dans sa longue manche.

— Excellence, dit-il, je suis le fils d'un homme dont le nom est sans doute venu jusqu'à vous.

— Dites ce nom.

— Je suis le fils de Sarranti, condamné à mort il y a deux mois par la cour d'assises de la Seine.

L'ambassadeur fit malgré lui un mouvement en arrière.

— On peut être condamné à mort et être innocent.

— Pour vol suivi d'assassinat ! murmura l'ambassadeur.

— Rappelez-vous Calas, rappelez-vous Lesurques ; ne soyez pas plus sévère, ou plutôt ne soyez pas plus incrédule que ne l'a été le roi Charles X.

— Le roi Charles X ?

— Oui ; quand j'ai été le trouver, quand je me suis jeté à ses pieds, quand je lui ai dit : « Sire, j'ai besoin de trois mois pour prouver l'innocence de mon père », il m'a répondu : « Vous avez trois mois ; pas un cheveu ne tombera de la tête de votre père avant trois mois. » Et je suis parti, et me voici devant Votre Excellence, à qui je dis : Sur l'honneur du serment, sur la sainteté de ma robe, sur le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a coulé pour nous, je jure à Votre Excellence que mon père est innocent et que la preuve de son innocence est là.

Le moine frappa sa poitrine.

— Vous avez là, sur vous, contre votre cœur, la preuve de l'innocence de votre père, et vous ne la mettez pas au jour ! s'écria le poète.

Le moine secoua la tête.

— Je ne le puis, dit-il.

— Qui vous en empêche ?

— Mon devoir, la robe que je porte : le sceau de fer de la confession est posé sur mes lèvres par la main de la fatalité.

— Mais alors il faut voir le saint-père, il faut voir le souverain pontife, il faut voir Sa Sainteté Léon XII. Saint Pierre, dont il est le successeur, a reçu du Christ lui-même le droit de lier et de délier.

— Eh ! s'écria le jeune moine, le front éclairé d'une joie subite, voilà justement ce que je viens chercher à Rome ; voilà pourquoi je suis ici, près de vous, dans votre palais ; je viens vous dire : Depuis huit jours, on multiplie les obstacles sous mes pas ; on me refuse mon entrée au Vatican ; et cependant le temps s'écoule ; le couteau est suspendu sur la tête de mon père ; chaque minute l'en rapproche ; des ennemis puissants veulent sa mort ! Je m'étais promis de ne venir à Votre Excellence qu'à la dernière extrémité ; mais la dernière extrémité est arrivée ; me voici à vos genoux, comme j'ai été aux genoux du roi que vous représentez ; il faut que je voie Sa Sainteté le plus tôt possible, ou, comprenez-vous bien ? quelque diligence que je fasse, j'arriverai trop tard !

— Dans une demi-heure, mon frère, vous serez aux pieds de Sa Sainteté.

L'ambassadeur sonna.

L'huissier reparut.

— Qu'on mette les chevaux à la voiture, dit-il, et que l'on vienne dans ma chambre m'aider à m'habiller.

Puis, se retournant vers le moine :

— Je vais passer mon uniforme d'ambassadeur, dit-il ; attendez-moi, mon père, dans votre habit de combat.

Dix minutes après, le moine et l'ambassadeur débouchaient par la *via del Pellegrino*, traversaient le pont Saint-Ange, et roulaient vers la place Saint-Pierre.

XCII

LE SUCCESSEUR DE SAINT PIERRE

Léon XII — Annibal della Genga, né près de Spolète, le 17 août 1760, élu pape le 28 septembre 1823, — occupait le trône pontifical depuis près de cinq ans.

C'était donc, au jour où nous sommes arrivés, un vieillard de soixante-huit ans, grand, mince, à l'air triste et serein à la fois ; se tenant d'habitude dans un cabinet pauvre, presque sans meubles, vivant, avec son chat, son compagnon le plus habituel, d'un peu de polenta ; se sachant très malade ; se voyant dépérir avec une résignation presque joyeuse ; ayant déjà reçu le viatique vingt-deux fois, c'est-à-dire ayant déjà été vingt-deux fois en danger de mort, et tout disposé à mettre, comme Benoît XIII, son cercueil sous son lit.

Annibal della Genga avait été nommé sur la désignation de son collègue le cardinal Severoli, qui, ayant été écarté du pontificat par l'exclusion de l'Autriche, l'indiqua comme son successeur.

Au moment où trente-quatre votes le firent pape et où les cardinaux qui venaient de le nommer lui adressaient leurs félicitations, il leva sa robe de pourpre, et, montrant aux électeurs du conclave ses jambes enflées :

— Comment, s'écria-t-il, pouvez-vous croire que je consente à me charger du fardeau que vous voulez m'imposer ? Il est trop pesant pour moi ; que deviendra l'Eglise au milieu de tous ses embarras, lorsque sa direction sera remise aux soins d'un pape infirme et moribond ?

C'était justement cette qualité d'infirme et de moribond qui valait son exaltation à Léon XII.

On n'élit un nouveau pape qu'à la condition qu'il mourra le plus tôt possible, et pas un des deux cent cinquante-quatre successeurs de saint Pierre n'avait encore atteint l'âge du prince des apôtres, — c'est-à-dire vingt-cinq ans de pontificat.

Non videbis annos Petri ! tel est le proverbe ou plutôt la prédiction dont on salue l'élection de chaque nouveau pape.

En s'imposant le nom de Léon XII, Annibal della Genga semblait avoir pris le double engagement de mourir vite.

Le Florentin Léon XI, élu en 1605, n'avait régné que vingt-sept jours.

Et cependant cet homme débile, aux jambes enflées, sembla un instant avoir reçu des mains de saint Paul l'épée de l'Eglise.

Il fit une terrible guerre au brigandage, enlevant tous les paysans d'un village pour les transporter dans son pays natal, à Spolète. Ces paysans étaient accusés d'avoir des relations avec les bandits et un peu d'être bandits eux-mêmes. A partir de ce moment, on n'entendit pas plus parler d'eux que s'ils eussent été transportés à Botany-Bay.

D'un autre côté, il s'était montré fort sévère sur les règlements religieux en défendant les spectacles et les autres amusements pendant l'année du jubilé.

Il avait fait un désert de Rome.

Or, les Romains de la ville n'ont qu'une ressource : le loyer de leurs maisons.

Les Romains de la montagne n'ont qu'un commerce : leurs relations avec les bandits.

Il en résultait que, le pape Léon XII ayant ruiné à la fois les Romains de Rome et les Romains de la montagne, le pape Léon XII était à la fois exécré des habitants de la ville et des habitants de la campagne.

A sa mort, deux habitants d'Ostie, qui avaient commis le crime de manifester leur sympathie pour le défunt, faillirent être égorgés.

Dans sa jeunesse, n'étant pas d'Eglise et étant appelé *il marchesino*, — le petit marquis, — il lui avait été prédit par un astrologue qu'il serait pape un jour.

Ce fut à la suite de cette prédiction que sa famille le fit entrer dans les ordres.

Quel était le fait qui avait donné lieu à la prédiction ?

Un fait assez étrange et qui ne pouvait découvrir l'avenir qu'à un homme véritablement doué de la double vue.

Etant au collège de Spolète, les enfants faisaient une procession à l'insu de leurs professeurs, portant sur un brancard la statue de la Madone.

Le petit marquis de la Genga, — ses ancêtres avaient reçu le titre de marquis et la propriété de la terre de la main de Léon X, — le petit marquis de la Genga, étant le plus beau de tous les enfants, avait été choisi pour remplir le rôle de la Madone.

Tout à coup, on entend venir un professeur ; les élèves qui portaient le brancard prennent la fuite, et la Vierge glisse de leurs épaules et tombe à terre sans pourtant tomber de la litière improvisée pour elle.

Un sorcier prédit alors que l'enfant tombé des épaules de ses camarades en jouant le rôle de la Madone serait pape un jour.

Cinquante ans après, le sorcier mort depuis longtemps, la prophétie se réalisa.

Cette beauté qui avait valu à l'enfant l'honneur de jouer le rôle de la Vierge avait, disait-on, plus d'une fois mis en péril l'âme du prêtre.

On parlait de deux grandes passions qui avaient épuré sa vie, en supposant qu'elles ne l'eussent pas souillée ; l'une

pour une noble Romaine, l'autre pour une grande dame bavaroise.

Lorsqu'on lui annonça la visite de l'ambassadeur de France, il était occupé à faire la chasse aux petits oiseaux dans le jardin du Vatican.

La chasse était la seule passion, — le saint-père l'avouait lui-même, — la chasse était la seule passion qu'il n'eût pas vaincue. Les *zelanti* lui faisaient un crime de cet amusement.

Léon XII aimait fort M. de Chateaubriand.

Lorsqu'on lui annonça la visite de l'ambassadeur de France, il se hâta de remettre aux mains de son valet de chambre le fusil à un coup avec lequel il chassait, et, ordonnant qu'on introduisît l'illustre visiteur sans le faire attendre une seconde, il se rendit à son cabinet.

On introduisit l'ambassadeur et son client à travers un corridor noir jusqu'au sanctuaire de Sa Sainteté.

Lorsqu'ils parurent sur le seuil de la porte, le pape était déjà assis et attendant.

Il se leva et alla au devant du poète.

Le poète, selon le cérémonial habituel, et sans vouloir se souvenir de la haute charge dont il était revêtu, le poète mit un genou en terre.

Mais Léon XII le releva vivement, ne souffrant point qu'il restât dans cette humble posture, le prit par la main et le conduisit à un fauteuil.

Il n'en fut point de même pour Dominique.

Le pape le laissa s'agenouiller et baiser le bas de sa robe.

Quand le pape se retourna, il vit M. de Chateaubriand debout et lui fit de nouveau signe de s'asseoir.

Mais celui-ci :

— Très saint-père, dit-il, que Votre Béatitude souffre non seulement que je reste debout, mais que je me retire. Je vous ai amené ce jeune homme, qui vient en appeler à vous de la vie de son père. Il a fait quatre cents lieues pour venir, il fera quatre cents lieues pour s'en aller. Il est venu dans l'espérance, et, selon que vous direz *oui* ou *non*, il s'en ira dans la joie ou dans les larmes.

Puis, se retournant vers le jeune moine, qui était demeuré à genoux :

— Ayez bon courage, mon père ! lui dit-il ; je vous laisse avec celui qui est autant au-dessus des rois que les rois sont au-dessus du pauvre mendiant qui nous a demandé l'aumône à la porte du Vatican.

— Retournez-vous donc à l'ambassade, demanda le jeune moine, presque effrayé d'être abandonné à ses propres forces, et ne vous reverrai-je pas ?

— Oh ! si fait, dit en souriant le protecteur de frère Dominique ; je ressens un trop vif intérêt à votre égard pour m'éloigner ainsi. Je vais, avec la permission de Sa Sainteté, vous attendre dans les Stanze. Ne craignez pas de me faire attendre, j'oublierai le temps devant les œuvres de celui qui l'a vaincu.

Le pape lui tendit la main, et, malgré sa résistance, l'ambassadeur la lui baisa.

Puis il sortit, laissant face à face le plus haut et le plus bas degré de l'échelle religieuse :

Le pape et le moine.

Moïse n'était pas plus pâle et plus tremblant lorsqu'il se trouva sur le Sinaï, aveuglé par les rayons de la gloire divine que ne le devint frère Dominique lorsqu'il se trouva seul à seul avec Léon XII.

Plus il était venu de loin pour chercher celui qui tenait dans sa main la vie de son père, plus son cœur était plein d'angoisse et de doute en l'abordant.

Le pape n'eut qu'à jeter un regard sur le beau moine pour comprendre qu'il allait s'évanouir.

Il lui tendit la main.

— Courage, mon fils ! lui dit-il ; quelque faute, quelque péché, quelque crime que vous ayez commis, la miséricorde de Dieu est plus grande que toute la malice humaine.

— Je suis un pécheur, étant un homme, ô saint-père ! répondit le dominicain ; mais, si je ne suis pas sans péché, j'espère être sans faute et je suis sûr d'être sans crime.

— En effet, il me semble que votre illustre introducteur m'a dit, mon fils, que vous veniez m'implorer pour votre père.

— Oui, Votre Sainteté, c'est en effet pour mon père que je viens.

— Où est votre père ?

— Il est en France, il est à Paris.

— Que fait-il ?

— Condamné par la justice ou plutôt par la méchanceté des hommes, il attend la mort.

— Mon fils, ne nous faisons pas accusateurs de nos juges ; Dieu les jugera sans accusation.

— En attendant, mon père est innocent et mon père va mourir.

— Le roi de France est un prince religieux et bon, mon fils ; pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à lui ?

— Je me suis adressé à lui, et il a fait pour moi tout ce qu'il pouvait faire. Il a suspendu le couteau de la justice pendant trois mois, le temps que je vinsse de Paris à Rome et que je retournasse de Rome à Paris.

— Et qu'êtes-vous venu faire à Rome.

— Vous le voyez, très saint père, me jeter à vos pieds.

— Je ne tiens pas dans ma main la vie temporelle des sujets du roi Charles X. Mon pouvoir ne s'exerce que sur la vie spirituelle.

— Je ne demande pas grâce, très saint-père, je demande justice.

— De quoi est accusé votre père, mon fils ?

— Il est accusé de vol et d'assassinat.

— Et vous dites qu'il est innocent de ces deux crimes ?

— Je connais le voleur, je connais l'assassin.

— Mais pourquoi ne révélez-vous pas ce terrible secret ?

— Ce n'est pas le mien : c'est celui de Dieu, c'est celui de la confession.

Et, en sanglotant, Dominique, prosterné aux pieds du saint-père, frappa le parquet de son front.

Léon XII regarda le jeune homme avec un air de profonde commisération.

— Et vous êtes venu me dire, mon fils ?

— Je suis venu vous dire, ô très saint père, à vous l'évêque de Rome, le vicaire du Christ, le serviteur de Dieu, je suis venu vous dire : Dois-je laisser mourir mon père quand j'ai là, sur ma poitrine, dans ma main, à vos pieds, la preuve de son innocence ?

Et le moine déposa aux pieds du souverain pontife, mais couverte d'une enveloppe, mais cachetée, la confession de M. Gérard, écrite de la main de M. Gérard, signée de M. Gérard.

Puis, toujours à genoux, les deux mains étendues vers le manuscrit, le regard suppliant, les yeux en larmes, les lèvres tremblantes, le moine attendit la réponse de son juge.

— Vous dites, mon fils, fit Léon XII d'une voix émue, que cet aveu a été remis en vos mains ?

— Par le coupable lui-même, très saint père.

— A quelle condition ?

Le moine poussa un gémissement.

— A quelle condition ? répéta Léon XII.

— A celle de ne le rendre public qu'après sa mort.

— Alors, attendez la mort du coupable, mon fils.

— Mais mon père... mon père !

Le souverain pontife se tut à son tour.

— Mon père va mourir, sanglota le moine, et mon père est innocent !

— Mon fils, répondit le pape d'une voix lente mais ferme, mon fils, périsse un innocent, périssent dix innocents, périsse le monde plutôt qu'un dogme !

Dominique se releva le désespoir dans l'âme, mais, chose étrange, le visage calme.

Ses lèvres, relevées par le sourire du dédain, burent ses deux dernières larmes.

Ses yeux se séchèrent comme si l'on eût passé un fer rouge devant eux.

— C'est bien, très saint-père, dit-il, je vois que je n'ai plus rien à espérer en ce monde que de moi-même.

— Vous vous trompez, mon fils, dit le pape, car je viens vous dire : Vous ne révélerez pas la confession du coupable, et cependant votre père vivra.

— Sommes-nous au temps des miracles, très saint-père ? car je ne vois plus maintenant qu'un miracle qui puisse sauver mon père.

— Vous vous trompez, mon fils ; car, sans que vous me révéliez rien, — le mystère de la confession est sacré pour moi comme pour les autres, — sans que vous me révéliez rien, je puis écrire au roi de France que votre père est innocent, que je le sais, — si c'est un mensonge, je le prendrai sur moi, et j'espère que Dieu me le pardonnera, — et que je lui demande sa grâce.

— *Sa grâce !* vous n'avez pas trouvé un autre mot à dire, très saint père, et, en effet, il n'y a pas d'autre mot que le mot *grâce*. Mais on ne fait grâce qu'aux coupables ; mon père est innocent, et, pour les innocents, il n'y a pas de grâce. Mon père mourra donc.

Et le moine s'inclina respectueusement devant le représentant du Christ.

— Pas encore, s'écria Léon XII ; ne vous en allez pas encore, mon fils ! réfléchissez.

Mais Dominique, pliant les genoux :

— Une seule faveur, très saint-père, dit-il, votre bénédiction !

— Oh ! de grand cœur, mon enfant ! s'écria Léon XII.

Et il étendit les mains.

— Votre bénédiction *in articulo mortis*, murmura le moine.

Le souverain pontife hésita.

— Que comptez-vous donc faire, mon enfant ? demanda-t-il.

— Ceci, très saint-père, c'est mon secret, plus profond, plus muet, plus terrible que celui de la confession.

Léon XII laissa tomber ses deux mains.

— Je ne puis bénir celui qui me quitte, dit-il, avec un secret qu'il ne peut révéler au vicaire de Jésus-Christ.

— Alors, ce n'est plus votre bénédiction que je vous demande, très saint-père, ce sont vos prières.

— Allez, mon fils, elles ne vous manqueront pas.

Le moine s'inclina et sortit d'un pas ferme, lui qui était entré d'un pas tremblant.

Quant au souverain pontife, la force lui manqua, et il se laissa retomber sur son fauteuil de bois en murmurant :

— O mon Dieu ! veillez sur cet enfant ; car il est de la race de ceux avec lesquels on faisait autrefois des martyrs

XCIII

TORRE-VERGATA

Le moine sortit d'un pas grave et lent.

Dans l'antichambre, il rencontra un huissier de Sa Sainteté.

— Son Excellence le vicomte de Chateaubriand? demanda le moine

— Je suis chargé de vous conduire près de lui, répondit l'huissier

Et il se mit à marcher devant ; le moine le suivit.

Le poète, comme il l'avait dit, attendait dans les Stanze de Raphaël, assis en face du *Saint Pierre délivré par l'Ange*.

Dès qu'il entendit retentir sur le plancher le claquement d'une sandale, il se retourna.

Il avait deviné le moine.

En effet, le moine était devant lui.

Il jeta sur son visage un regard rapide ; le visage était calme comme un masque de marbre, mais pâle et froid comme lui.

L'homme tout de sensation se sentit frissonner en face de l'homme tout de glace.

— Eh bien? demanda le poète.

— Eh bien, je sais maintenant à quoi m'en tenir, répondit le moine.

— Il a refusé? balbutia M. de Chateaubriand.

— Oui, et il ne pouvait faire autrement que de refuser. C'est moi qui ai été un insensé de croire un instant que, pour moi, c'est-à-dire pour un pauvre moine, que, pour mon père, c'est-à-dire pour un serviteur de Napoléon, on faillirait à une loi fondamentale de l'Eglise, à un dogme sorti de la bouche même de Jésus-Christ.

— Mais, alors, demanda le poète en plongeant son regard dans les yeux du moine, alors, votre père mourra?

Le moine ne répondit point.

— Ecoutez, reprit M. de Chateaubriand, voulez-vous m'affirmer que votre père est innocent?

— Je vous l'ai affirmé une fois. Si mon père eût été coupable, j'eusse donc menti.

— C'est vrai, vous avez raison ; excusez-moi. Voici ce que je voulais vous dire.

Le silence du moine indiqua qu'il écoutait.

— Je connais personnellement Charles X ; c'est un bon et noble cœur. J'allais dire un grand cœur, mais, moi non plus, je ne veux pas mentir ; d'ailleurs, devant Dieu, ceux qui ont été bons l'emporteront peut-être sur ceux qui ont été grands.

— Vous allez, interrompit Dominique, m'offrir de demander au roi la grâce de mon père?

— Oui.

— Je vous remercie. Cette offre m'a déjà été faite par le souverain pontife, et j'ai refusé.

— Et la raison que vous avez donnée à votre refus?

— C'est que mon père est condamné à mort, que le roi ne peut que faire grâce aux coupables. Gracié par le roi, je connais mon père, le premier usage qu'il ferait de sa main droite serait de se brûler la cervelle

— Mais, alors, demanda le vicomte, que va-t-il arriver?

— Dieu, qui lit dans l'avenir et dans mon cœur, le sait seul. Si le projet que j'ai conçu déplaît à Dieu, Dieu, qui d'un signe peut m'anéantir, fera ce signe, et je tomberai en poussière. Si, au contraire, Dieu l'approuve, il aplanira la route sur laquelle je marcherai

— Permettez-moi, mon père, dit l'ambassadeur, de rendre cette route moins rude et moins fatigante.

— En payant mon passage sur quelque bâtiment ou dans quelque voiturin?

— Vous appartenez à un ordre pauvre, mon père, et ce n'est point vous offenser que de vous offrir une aumône au nom du pays

— Dans toute autre circonstance, répondit le moine, je recevrais cette aumône au nom de la France ou au vôtre, et je baiserais la main qui me la donnerait. Mais je suis fait à la fatigue, et, dans la situation d'esprit et de cœur où je suis, la fatigue est un bien pour moi.

— Sans doute ; mais, sur un bâtiment ou dans une diligence, vous irez plus vite.

— Pourquoi faire irais-je plus vite? quel besoin ai-je d'arriver? Que j'arrive la veille du jour fixé pour l'exécution de mon père, c'est tout ce qu'il me faut. J'ai la parole du roi Charles X pour trois mois, je me fie à sa parole ; que j'arrive à Paris le quatre-vingt-neuvième jour, et j'arrive à temps.

— Alors, puisque vous n'avez point hâte, laissez-moi vous offrir l'hospitalité au palais de France.

— Que votre Excellence me pardonne de ne répondre que par des refus à ses bontés ; mais je pars.

— Quand cela?

— Aujourd'hui.

— A quelle heure?

— A l'instant même

— Sans faire votre prière à Saint-Pierre?

— Ma prière est faite, et, d'ailleurs, je prie en marchant.

— Laissez-moi vous mettre sur la route, au moins.

— Vous quitter le plus tard possible, après les obligations que je vous ai, sera un grand bonheur pour moi.

— Vous me donnerez bien le temps de mettre de côté mon habit d'ambassadeur?

— A votre Excellence personnellement, je donnerai le temps qu'elle me fera l'honneur de me demander.

— Alors, remontons en voiture et repassons par l'ambassade.

Le moine fit un signe d'assentiment.

La calèche attendait à la porte du Vatican ; le moine et l'ambassadeur y montèrent.

Pas une parole ne fut échangée entre eux pendant le trajet ; on arriva à l'ambassade

M. de Chateaubriand rentra avec le moine dans son cabinet, après avoir adressé quelques mots à l'huissier.

Puis, de son cabinet, il passa dans sa chambre.

A peine la porte de sa chambre était-elle fermée, que l'on apporta une table à deux couverts toute servie.

Dix minutes après, M. de Chateaubriand rentra, ayant dépouillé son uniforme et s'étant revêtu de ses habits ordinaires.

Il invita frère Dominique à se mettre à table et à manger.

— J'ai fait vœu, en partant de Paris, dit le moine, de prendre mes repas debout, de ne manger que du pain et de ne boire que de l'eau, jusqu'à mon retour à Paris.

— Pour cette fois, mon père, dit le poète, je partagerai votre vœu ; moi aussi, je ne mange guère que du pain et ne bois guère que de l'eau. Il est vrai que cette eau est l'eau de la fontaine Trevi !

Tous deux mangèrent debout un morceau de pain et burent un verre d'eau.

— Partons ! dit le premier le poète au moine.

— Partons, répéta celui-ci.

La voiture attendait.

— A Torre-Vergata, dit l'ambassadeur.

Puis, se retournant vers le moine :

— C'est ma promenade de tous les jours, dit-il ; je n'ai donc pas même le mérite de me détourner de mon chemin pour vous.

La voiture gagna la rue *del Corso*, la place du Peuple — ou plutôt du Peuplier, car peuple et peuplier se disent de la même façon en italien — et puis la route de France.

On passa près de la ruine intitulée *le Tombeau de Néron*.

Tout est Néron à Rome.

Voltaire a dit de Henri IV :

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

Néron est le seul empereur dont se souviennent les Romains. « Qu'est-ce que ce colosse? — C'est la statue de Néron. — Qu'est-ce que cette tour? — C'est la tour de Néron. — Qu'est-ce que ce tombeau? — C'est le tombeau de Néron. » Et tout cela est dit sans aucune exécration, sans aucune haine. Les Romains de nos jours lisent peu Tacite.

Qui a pu valoir à l'assassin de son frère Britannicus, de sa femme Octavie et de sa mère Agrippine, cette immense popularité?

Ne serait-ce point qu'au milieu de tous ses crimes, Néron était artiste?

C'est du virtuose et non de l'empereur que le peuple se souvient ; non pas du César à la couronne d'or, mais de l'histrion à la couronne de roses.

A une lieue à peu près du tombeau de Néron, la calèche s'arrêta.

— Voici où je m'arrête, dit le poète ; voulez-vous que la voiture vous conduise plus loin?

— Où s'arrêtera Votre Excellence, je m'arrêterai moi-même, mais le temps seulement de lui faire mes adieux.

— Alors, adieu, mon père, dit le poète, et Dieu vous conduise !

— Adieu, mon illustre protecteur ! dit le jeune homme. Je n'oublierai jamais ce que Votre Excellence a fait pour moi, et surtout ce qu'elle a eu le désir de faire.

Et le moine fit un pas en arrière, les mains croisées sur sa poitrine.

— Ne me donnez-vous point votre bénédiction avant de me quitter ? dit le vieillard au jeune homme.

Le moine secoua la tête.

— Ce matin, dit-il, je pouvais encore bénir ; mais cette après-dînée, avec les pensées que j'ai au cœur, la bénédiction serait mauvaise et pourrait bien vous porter malheur.

— Soit, mon père, dit le poète. C'est donc moi qui vous bénis. J'use du droit que me donne mon âge. Allez donc, et que Dieu soit avec vous !

Le moine s'inclina une dernière fois et prit le chemin de Spolète.

Il marcha pendant une demi-heure sans se retourner une fois vers Rome, qu'il quittait pour ne la revoir jamais sans doute, et qui ne semblait pas occuper plus de place dans son esprit que le dernier village de France.

Le poète le suivit des yeux, immobile et muet, tant qu'il put le voir, l'accompagnant de son regard au retour, comme avait fait Salvator au départ.

Enfin frère Dominique disparut derrière la petite montée de la Storta.

Pas une seule fois le pèlerin de la douleur n'avait retourné la tête.

Le poète lui jeta un dernier soupir, et, la tête basse, les bras inertes, il s'en alla rejoindre un groupe d'hommes qui l'attendaient à gauche de la route, près d'une fouille commencée...

Le même soir, il écrivait à madame Récamier :

« J'ai besoin de vous écrire, car j'ai le cœur triste.

« Cependant, je ne vous parlerai pas de ce qui m'attriste le cœur ; mais je vous parlerai de ce qui m'occupe l'esprit ; de mes fouilles. Torre-Vergata est un bien de moines, situé à une lieue à peu près du tombeau de Néron, sur la gauche en venant de Rome, dans l'endroit le plus beau et le plus désert. Là est une immense quantité de ruines à fleur de terre recouvertes d'herbes et de chardons. J'y ai commencé une fouille avant-hier mardi, en cessant de vous écrire ; j'étais accompagné de Visconti, qui dirige la fouille. Il faisait le plus beau temps du monde ; une douzaine d'hommes armés de bêches et de pioches qui déterraient des tombeaux et des décombres de maisons et de palais dans une profonde solitude, offrait un spectacle digne de vous ; je faisais un seul vœu : c'est que vous fussiez là. Je consentirais volontiers à vivre avec vous, sous une tente, au milieu de ces débris.

« J'ai mis moi-même la main à l'œuvre ; les indices sont excellents ; j'espère trouver quelque chose qui me dédommagera de l'argent que je mets à cette loterie des morts. Dès le premier jour, j'ai trouvé un bloc de marbre grec assez considérable pour faire le buste du Poussin. Hier, nous avons découvert le squelette d'un soldat goth et le bras d'une statue de femme. C'était rencontrer le destructeur avec la ruine qu'il avait faite ; nous avons une grande espérance de retrouver ce matin la statue. Si les débris d'architecture que j'amène au jour en valent la peine, je ne les renverserai pas pour vendre les briques, comme on fait ordinairement ; je les laisserai debout, et ils porteront mon nom ; ils sont du temps de Domitien, nous avons une inscription qui nous l'indique. C'est le beau temps de l'art romain.

« Cette fouille va devenir le but de mes promenades ; je vais aller m'asseoir tous les jours au milieu de ces débris, et puis, quand je serai parti avec mes douze paysans à demi nus, tout retombera dans l'oubli et le silence... Vous représentez-vous toutes les passions, tous les intérêts qui s'agitaient autrefois dans ces lieux abandonnés ? Il y avait des maîtres et des esclaves, des heureux et des malheureux, de belles personnes que l'on aimait et des ambitieux qui voulaient être ministres ; il y reste quelques oiseaux, et moi, encore pour un temps fort court ; nous nous envolerons bientôt. Dites-moi, croyez-vous que cela vaille la peine d'être un des membres du conseil d'un petit roi des Gaules, moi barbare de l'Armorique, voyageur chez des sauvages d'un monde inconnu des Romains, et ambassadeur auprès de ces prêtres que l'on jetait aux lions ? Quand j'appelai Léonidas à Lacédémone, il ne me répondit pas ; le bruit de mes pas à Torre-Vergata n'aura éveillé personne, et, quand je serai à mon tour dans le tombeau, je n'entendrai pas même le son de votre voix. Il faut donc que je me hâte de me rapprocher de vous et de mettre fin à toutes ces chimères de la vie des hommes. Il n'y a de bon que la retraite et de vrai qu'un attachement comme le vôtre.

« F. DE CHATEAUBRIAND. »

La malle qui part tous les jours à six heures du soir de Rome emporta cette lettre, et, vers onze heures de la nuit, laissa entre Baccano et Nepi un pèlerin assis sur une pierre au bord de la route.

Ce pèlerin, c'était frère Dominique, qui faisait sa première halte sur le chemin de Rome à Paris.

XCIV

EPITRE D'UN MAITRE CHANTEUR

Pendant que l'abbé Dominique revient à Paris, le cœur brisé par le sombre résultat de son pèlerinage, que nos lecteurs nous permettent de les conduire rue Mâcon, chez Salvator.

Là, ils apprendront quel terrible événement avait amené, à sept heures du matin, Régina chez Pétrus.

Salvator, absent depuis quelques jours, venait de rentrer chez lui, lorsqu'il fut interrompu au milieu des tendresses de Fragola et des caresses de Roland, par trois coups frappés à la porte.

A cette manière de frapper, il reconnut un des trois amis ; il alla ouvrir : c'était Pétrus.

Salvator recula de deux pas devant la figure décomposée du jeune homme.

Il lui prit vivement les deux mains.

— Mon ami, lui dit-il, il vient de vous arriver un grand malheur, n'est-ce pas ?

— Un malheur irréparable, répondit Pétrus d'une voix presque inintelligible.

— Je ne connais qu'un malheur irréparable répondit gravement Salvator : c'est la perte de notre honneur, et je n'ai pas besoin d'ajouter que j'ai autant de foi dans le vôtre que dans le mien.

— Merci, répondit affectueusement Pétrus en serrant énergiquement les mains de son ami.

— Voyons, maintenant ; nous sommes des hommes, parlons en hommes. Que vous est-il arrivé, Pétrus ? demanda Salvator.

— Lisez, répondit le jeune peintre en présentant à son ami une lettre toute chiffonnée et qui avait été profondément mouillée de larmes.

Salvator prit la lettre, la déplia, tout en regardant Pétrus.

Puis, reportant ses yeux du jeune homme sur le papier, il lut :

A la princesse Régina de la Motte-Houdan, comtesse Rappt.

« Madame,

« Un des plus dévoués et des plus respectueux serviteurs de la noble et antique famille de la Motte-Houdan a trouvé — par un de ces hasards où se montre visiblement la main de la Providence — l'occasion de vous rendre anonymement le plus signalé service qu'une créature humaine puisse rendre à une autre créature de la même espèce.

« Vous partagerez, j'en suis certain, mon opinion, madame, quand vous saurez qu'il s'agit non seulement du repos et du bonheur de toute votre existence, mais encore de l'honneur de M. le comte Rappt, et peut-être même d'une chose bien autrement précieuse, de la vie de l'illustre maréchal votre père.

« Je vous demande la permission de vous taire les moyens à l'aide desquels je suis arrivé à la découverte du danger qui vous menace, et à l'espoir de vous en préserver à jamais. Les vrais dévouements sont modestes, et, permettez-moi de le répéter, j'ai l'honneur de me dire un des plus dévoués serviteurs de la famille de la Motte-Houdan.

« Voici, madame, le fait dans toute son horrible vérité :

« Un homme, un scélérat, un misérable, un coquin digne du plus horrible châtiment, a trouvé par hasard, dit-il, chez M. Pétrus, onze lettres signées du nom de Régina, comtesse de Brignoles. Il sait bien, madame, que vous n'êtes pas comtesse de Brignoles ; votre noblesse est bien autrement ancienne que celle de ces dignes marchands de prunes ; mais il dit que, si vous pouvez nier le nom, vous ne pouvez pas nier l'écriture. J'ignore par quelle fatalité ces lettres sont tombées dans ses mains ; mais je suis à même de vous renseigner sur le prix exorbitant qu'il met à leur restitution. »

Salvator regarda Pétrus comme pour lui demander ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ce commencement d'épître.

— Oh ! lisez, lisez, dit Pétrus, nous ne sommes pas au bout.

Salvator continua :

« Il ne demande pas moins que la somme insensée de cinq cent mille francs, qui, enlevée d'une fortune comme la vôtre, fera un déficit à peine visible, tandis que, dans ses mains, elle assurera la tranquillité de toute sa vie... »

En voyant ce chiffre, Salvator fronça si durement le sourcil, que Pétrus s'écria, d'une voix étouffée et en cachant son visage entre ses mains :

— N'est-ce pas, c'est horrible ?

— Horrible, en effet ! répondit Salvator en secouant tristement la tête.

Mais de cette voix calme que semblait ne devoir point troubler la chute du monde, il continua :

« Ce misérable dit, madame, pour justifier le prix exorbitant qu'il met à ces précieuses lettres, que chaque épître, contenant une moyenne de cinquante lignes, ne peut s'estimer, vu la beauté et la condition de la personne qui les a écrites, moins de cinquante mille francs ; ce qui met chaque ligne à mille francs et les onze lettres à cinq cent cinquante mille francs.

« Ne vous effrayez cependant pas trop, madame ; vous verrez tout à l'heure que mon ami, — ai-je dit mon ami ? — je voulais dire que le misérable réduisait ses prétentions à cinq cent mille francs.

« Quelques observations que j'aie pu lui faire, quelques prières, quelques supplications, quelques menaces même que j'aie pu lui adresser, non seulement il a persisté dans son exécrable projet, mais encore il a soutenu que, vu les sentiments de toute nature, exprimés dans ces épîtres, et dont la publicité mettrait en péril l'honneur de M. le comte Rappt et les précieux jours de M. le maréchal de la Motte-Houdan, cinq cent mille livres étaient une véritable bagatelle.

« J'ai essayé de l'effrayer alors sur les dangers qu'il courait lui-même à jouer un pareil jeu ; je vous ai montrée à lui, apostant des hommes de la police pour le faire arrêter lorsqu'il se présenterait pour toucher cette somme qui paraît lui être si nécessaire, que, sur son chiffre, il ne supporte aucune contestation ; je lui ai dit que toute autre femme que vous, menacée dans ses affections les plus chères, irait encore plus loin, et pourrait le faire assassiner. Mais, à cette observation que je croyais sérieuse cependant, le drôle s'est mis à rire, disant que, dans l'un ou l'autre cas, il y aurait procès, que les lettres seraient nécessairement produites au procès, citées par le procureur du roi, reproduites par les journaux, et que, par conséquent, plus que jamais, sans compter votre réputation, seraient en péril l'honneur de M. le comte Rappt et les précieux jours de M. le maréchal.

« J'ai été obligé de me rendre à cette péremptoire raison.

« Ah ! madame, il y a de bien grands coquins dans notre pauvre monde !

« J'ai donc la douleur de vous annoncer qu'après avoir cherché inutilement tous les moyens imaginables de parer à cette catastrophe, vous n'avez, à mon avis, qu'un seul moyen d'assurer le repos de votre famille : c'est d'en passer par où veut cet indigne scélérat.

« Donc voici les propositions qu'il a l'honneur de vous faire, et que j'ai l'honneur de vous transmettre en son nom, souhaitant et espérant, madame, qu'en passant par la bouche d'un loyal et vertueux gentilhomme, les paroles de ce coquin fieffé perdront une partie de leur amertume.

« Il demande donc cinq cent mille francs, et, pour vous prouver sa loyauté et son désintéressement, — le cœur humain est un inextricable dédale, qui n'a d'équivalent que l'abus que parfois on fait de la langue, — et pour vous prouver, répéterai-je, sa loyauté et son désintéressement, il offre de vous remettre d'abord une première lettre sans conditions, afin que, si vous avez l'aveuglement de conserver quelque doute, ce doute vous soit enlevé, et il me charge, en conséquence, de la joindre à cette épître.

« Voilà comment il ne pousse qu'à cinq cent mille francs une prétention qu'il eût pu élever à cinq cent cinquante mille.

« Il pense, au reste, qu'après vous avoir donné une preuve si éclatante de sa bonne foi, vous ne douterez plus de la franchise ultérieure qu'il mettra dans ses relations avec vous.

« Si ces conditions sont acceptées, ce dont il ne doute pas, il vous prie de mettre, ce soir, en signe de consentement, une bougie à la dernière fenêtre de votre pavillon.

« Il sera sous cette fenêtre à minuit sonnant.

« Ce premier point arrêté, il vous supplie de vous trouver, le lendemain, à la même heure, derrière la grille de votre jardin, du côté du boulevard des Invalides.

« Un homme dont la vue ne devra aucunement vous effrayer, car autant son cœur roule de noires perfidies, autant son visage trompeur porte de douceur et d'innocence, un homme s'approchera de la grille et vous montrera de loin un paquet de lettres.

« Vous, madame, de loin aussi vous montrerez le premier paquet de cinquante mille francs, en billets de banque, soit de mille, soit de cinq mille francs. Cette démonstration de votre part sera la preuve que vous avez compris. Il fera alors trois pas vers vous, vous ferez trois pas vers lui, et, en même temps qu'il avancera sa main, vous étendrez la vôtre ; alors vous lui remettrez le prix de la première épître, et lui vous remettra l'épître.

« Il sera ainsi fait avec la même régularité pour la deuxième, la troisième, enfin, jusqu'à la dixième inclusivement.

« Il croit, madame, que les mauvais jours qu'il traverse en compagnie de toute la France, la cherté des vivres, l'augmentation exorbitante du prix des loyers, les cris déchirants d'une famille nombreuse et affamée sont autant de motifs, sinon suffisants, du moins spécieux, pour justifier ou tout au moins atténuer la hardiesse de sa requête.

Quant à celui qui se charge, d'une façon tout à fait désintéressée, d'être l'intermédiaire de ce misérable près de vous, il se prosterne bien humblement à vos pieds, vous suppliant une troisième fois, madame, de le compter au nombre de vos plus dévoués et de vos plus respectueux serviteurs.

« Comte ERCOLANO*** ».

— Voilà, en effet, un grand misérable ! dit Salvator de sa voix calme et douce.

— Oh ! oui, un infâme coquin ! reprit Pétrus les dents et les poings serrés.

— Et que comptez-vous faire ? demanda Salvator regardant fixement Pétrus.

— Je n'en sais rien, répondit Pétrus désespéré. J'ai cru que j'allais devenir fou ; par bonheur, j'ai tout naturellement pensé à vous, et je suis accouru vous demander conseil et assistance.

— Ainsi, vous n'avez trouvé aucun remède ?

— J'avoue qu'un seul, jusqu'à présent, s'est présenté à mon esprit.

— Lequel ?

— Celui de me brûler la cervelle.

— Ce n'est point un remède, c'est un crime, répondit froidement Salvator, et un crime n'a jamais guéri une douleur.

— Pardonnez-moi, répondit le jeune homme, mais vous devez comprendre que je n'ai point la tête à moi.

— Et cependant, si vous en avez eu jamais besoin, de votre tête, c'est aujourd'hui.

— O mon ami, mon cher Salvator, dit le jeune homme en se jetant dans ses bras, tandis que Fragola les regardait les mains croisées, la tête inclinée sur l'épaule, et pareille à la statue de la Pitié, ô mon ami, sauvez-moi.

— J'y tâcherai, dit Salvator ; mais, pour que j'y arrive, il faut que je sache les circonstances dans tous leurs détails. Vous comprenez que ce n'est point par curiosité, n'est-ce pas, que je vous demande vos secrets ?

— Oh ! Dieu me garde d'en avoir pour vous ! Régina en a-t-elle pour Fragola ?

Et Pétrus tendit la main à la jeune fille.

— Alors, dit Fragola, pourquoi n'est-elle pas venue me trouver ?

— Que pouviez-vous faire dans une circonstance pareille ? demanda Pétrus.

— Pleurer avec elle, répondit simplement Fragola.

— Vous êtes un ange ! murmura Pétrus.

— Voyons, dit Salvator, il n'y a pas de temps à perdre. Comment cette lettre, adressée à madame la comtesse de Rappt, est-elle entre vos mains ? comment les lettres de madame la comtesse Rappt sont-elles entre celles de ce bandit ? et qui soupçonnez-vous de vous les avoir volées ?

— Je vais tâcher de mettre autant d'ordre dans mes réponses que vous en avez mis dans vos demandes, mon cher Salvator ; mais ne m'en veuillez pas si, n'ayant pas sur moi-même le pouvoir que vous avez sur vous, je m'écarte du chemin que vous me tracez.

— Dites, mon ami, dites, reprit Salvator de sa voix la plus douce et la plus encourageante.

— Dites, et ayez confiance en Dieu, ajouta Fragola en faisant un mouvement pour se retirer.

— Oh ! restez, restez, dit Pétrus ; n'êtes-vous pas l'amie de Régina depuis plus longtemps que Salvator n'est le mien ?

Fragola s'inclina en signe d'assentiment.

— Eh bien, ce matin, il y a une demi-heure, dit Pétrus après un moment de silence pendant lequel il avait rassemblé ses idées, Régina est arrivée chez moi la figure bouleversée.

« — Avez-vous mes lettres ? m'a-t-elle demandé.

« J'étais si loin de me douter de ce qui se passait, que je lui demandai moi-même :

« — Quelles lettres ?

« — Les lettres que je vous ai écrites, mon ami, répondit-elle ; onze lettres !

« — Elles sont là, répondis-je.

« — Où, là ?

« — Dans ce bahut, dans notre coffre.

« — Ouvrez-le, voyez-y, et montrez-les-moi.

« J'avais la clef suspendue à mon cou ; je ne la quitte jamais. Le coffre était scellé au bahut ; j'avais donc cru pouvoir répondre affirmativement.

« — Montrez-les-moi, Pétrus ?

« J'allai au bahut, je tirai la porte, le coffre était à sa place.

« — Voyez ! lui dis-je.

« — En effet, répondit-elle, je vois le coffre ; mais les lettres, les lettres ?

« — Les lettres sont dedans ?

« — Montrez-les-moi, Pétrus ?

« J'ouvris le coffre, plein de confiance et le sourire sur les lèvres.

« Le coffre était vide !

« Je jetai un cri de désespoir, Régina poussa une plainte.

« — Ah ! dit-elle, c'était donc vrai !

— Un homme, répéta Pétrus, qui comprenait la cause du mutisme de Salvator, un homme qui se disait mon parrain.

— Votre parrain ? — Ah ! oui, une espèce de capitaine de vaisseau, n'est-ce pas ?

— Justement.

— Grand amateur de peinture ?

— C'est cela : un vieux camarade de mon père ; le connaissez-vous ?

— Non ; mais, avant mon départ, Jean Robert m'a dit



Le coffre était vide

« J'étais écrasé, je n'osais pas relever la tête ; je tombai à genoux devant elle.

« Ce fut alors seulement qu'elle me présenta la lettre que vous connaissez.

« Je la lus...

« Mon ami, je compris alors combien facilement on peut devenir un meurtrier.

— Soupçonnez-vous quelqu'un ? êtes-vous sûr de votre domestique ?

— Mon domestique est un imbécile ; mais il est en même temps incapable d'une mauvaise action.

— Il est cependant impossible que vous n'ayez point de doute sur quelqu'un.

— J'ai bien un soupçon, mais nulle certitude.

— On procède du connu à l'inconnu. Qui soupçonnez-vous ?

— Un homme que vous eussiez vu chez moi si, depuis quelque temps, vous y étiez venu.

Salvator, au lieu de s'excuser de ne pas avoir été visiter son ami, garda le silence.

deux mots de lui, et, au signalement qu'il m'a donné, j'ai senti vaguement que vous alliez être dupe de quelque escroquerie ou tout au moins de quelque mystification ; par malheur j'étais forcé de m'absenter pendant quelques jours ; mais, aujourd'hui même, j'allais aller chez vous pour faire connaissance avec ce personnage. Et vous dites que cet homme... ?

— S'est présenté chez moi comme un ancien ami de mon père, se nommant d'un nom qui m'était bien connu et que, tout enfant, j'avais appris à respecter comme celui d'un brave et loyal marin.

— Mais celui qui se présentait chez vous avait-il le droit de porter ce nom ?

— Comment en aurais-je douté, et quel eût été son but ?

— Vous le voyez, de vous soustraire ces lettres.

— Pourquoi aurais-je pu supposer cela ? Il se présentait chez moi riche comme un nabab et a commencé par me rendre un service.

— Un service ! fit Salvator regardant fixement Pétrus. Quel service ?

Pétrus sentit qu'il rougissait jusqu'au blanc des yeux sous le regard de Salvator.

— Il a empêché, balbutia Pétrus, que je ne vendisse mes meubles et mes tableaux, en me prêtant dix mille francs.

— Oui, pour lesquels il en demande cinq cent mille à la comtesse Rappt... Voilà, vous en conviendrez, mon cher Pétrus, un gaillard qui sait faire valoir son argent.

Pétrus ne put s'empêcher de jeter un regard de reproche à Salvator.

— Enfin, dit le jeune peintre, c'est un tort, j'en conviens ; mais ces dix mille francs, je les ai acceptés.

— De sorte que c'est dix mille francs de plus que vous devez, dit Salvator.

— Oh ! fit Pétrus, sur ces dix mille francs, j'ai payé six ou sept mille francs de dettes pressées.

— La question n'est point là, dit Salvator ; revenons au malheur réel. Cet homme a disparu de chez vous ?

— Oui.

— Depuis quand ?

— Depuis hier matin.

— Vous ne vous êtes point inquiété de cette disparition ?

— Non ; il lui arrivait parfois de coucher dehors.

— C'est cet homme !

— Cependant...

— Je vous dis que c'est lui ; nous ferions fausse route en suivant une autre trace.

— Je le crois comme vous, mon ami.

— Qu'a fait la comtesse en recevant cette lettre ?

— Elle a calculé ses ressources.

— Elle est immensément riche ?

— Oui ; mais elle ne peut vendre ou emprunter qu'avec le consentement de son mari, et elle ne peut lui demander ce consentement, puisqu'il est à huit cents lieues d'elle. Elle a donc réuni ses diamants, ses dentelles, ses bijoux ; mais toutes ces choses, fort chères quand on les achète, perdent plus de la moitié de leur valeur lorsqu'on veut les vendre : elle peut faire soixante et quinze à quatre-vingt mille francs au plus.

— Elle a des amies.

— Madame de Marande... Elle a, en effet, couru chez elle : M. de Marande est à Vienne ! Ne dirait-on pas que tout est conjuré contre nous ? Madame de Marande lui a donné tout ce qu'elle avait d'argent et une parure d'émeraude ; cela peut monter à soixante autres mille francs. Quant à la pauvre Carmélite, inutile d'y songer, c'était lui faire une douleur sans résultat.

— Et, quant à la pauvre Fragola, dit la jeune fille, elle n'a que cet anneau d'or, qu'elle ne donnerait pas pour cinq cent mille francs, c'est vrai, mais qui, pour un bijoutier, en vaut dix.

— Vous avez votre oncle, insista Salvator ; le général est riche, il vous aime, c'est un vrai chevalier, il donnerait certainement sa vie pour racheter l'honneur d'une femme comme la comtesse Rappt.

— Oui, dit Pétrus, il donnerait sa vie, mais il ne donnerait pas la dixième partie de sa fortune. J'ai pensé tout naturellement à lui, comme vous dites ; mais le général est violent et ne connaît que les prompts expédients : il irait s'embusquer derrière un arbre avec sa canne à épée, et il tomberait sur le premier passant équivoque qu'il rencontrerait à cette heure sur le boulevard des Invalides.

— Et, quand ce passant-là, reprit Salvator, serait notre escroc lui-même, il pourrait bien n'avoir pas les lettres dans sa poche ; d'ailleurs, comme le drôle l'a dit lui-même, toute tentative d'arrestation ou de meurtre amènerait un procès, la publicité des lettres ; cette publicité, le déshonneur de la comtesse.

— Peut-être y aurait-il un moyen, dit Pétrus.

— Lequel ? demanda Salvator.

— Vous connaissez M. Jackal.

— Eh bien ?

— Ce serait de le prévenir.

Salvator sourit.

— Oui, en effet, dit-il, c'est le moyen le plus simple et le plus naturel en apparence ; mais c'est le plus dangereux en réalité.

— Comment cela ?

— A quoi nous ont servi nos recherches légales dans l'enlèvement de Mina ? Sans le hasard, je me trompe, sans la Providence, qui a permis que je la retrouvasse d'une façon inespérée, elle serait encore la prisonnière de M. de Valgeneuse. A quoi nous ont servi ces mêmes recherches dans l'affaire de M. Sarranti ? A faire disparaître Rose-de-Noël, comme avait disparu Mina. Sachez bien ceci, cher ami : c'est que notre police de 1829 ne découvre une chose que lorsqu'elle a intérêt à la découvrir ; et, dans l'affaire dont il s'agit, je sais à peu près sur quelle piste elle nous mènera, et, bien plus que loin de nous venir en aide, elle nous desservira de tout son pouvoir.

— Mais pourquoi ?

— Parce que, ou je me trompe fort, ou la police n'est étrangère à rien de ce qui nous arrive.

— La police ?

— Ou les policiers ; nous sommes mal notés au livre de M. Delavau, cher ami.

— Mais quel intérêt la police peut-elle avoir au déshonneur de la comtesse Rappt ?

— J'ai dit la police ou les policiers. Il y a la police et les policiers, comme il y a la religion et les prêtres ; ce sont deux choses fort différentes : la police est une institution salutaire, exercée par des gens fort gangrenés. Vous demandez quel intérêt la police peut avoir au déshonneur de Régina ? Quel intérêt pouvait-elle avoir à l'enlèvement de Mina ? Quel intérêt a-t-elle à l'exécution de M. Sarranti, dont l'échafaud sera, dans huit jours, dressé en place de Grève ? quel intérêt a-t-elle à ce que M. Gérard passe pour un honnête homme et obtienne le prix Montyon ? quel intérêt a-t-elle enfin, à ce que Rose-de-Noël disparaisse de chez la Brocante ? La police, cher ami, c'est une tortueuse et ténébreuse déesse qui ne s'avance que par des voies obscures et souterraines : vers quel but ? nul ne le sait qu'elle-même quand elle le sait. Elle a tant d'intérêts, cette digne police, qu'on ignore toujours vers quel but elle agit : intérêt politique, intérêt moral, intérêt philosophique, intérêt humoristique. Il y a des hommes d'imagination comme M. Sarranti, des hommes de fantaisie comme M. Jackal, qui font de la police tantôt un art, tantôt un jeu : c'est un homme diablement fantaisiste que M. Jackal, allez ! Vous connaissez sa maxime lorsqu'il veut découvrir un secret quelconque : *Cherchez la femme* ; dans ce cas, la femme n'a pas été difficile à trouver. Il y a en ce moment-ci, d'ailleurs, police et contre-police : police du roi, police de M. le dauphin, police royaliste, police ultra-royaliste. M. le comte Rappt est envoyé à Saint-Pétersbourg ; le bruit court que c'est pour traiter avec l'empereur, à huis clos, d'un grand projet qui aurait pour but une alliance contre l'Angleterre, alliance dans laquelle on nous rendrait nos frontières du Rhin. En outre, M. de la Mothe-Houdan a été appelé aux Tuileries ; on veut l'amener à faire partie d'un nouveau ministère, composé de M. de Martignac, de M. Portalis, de M. de Caux, de M. Roy, de M. de Laferronnays, que sais-je ! mais le maréchal ne se laisse point prendre à tous ces marivaudages. Il refuse de faire partie d'un ministère de transition ; peut-être veut-on forcer la main au maréchal et le mettre entre un portefeuille et un scandale. Eh ! mon Dieu, mon cher, par le temps qui court, tout est possible.

— Oui, dit Pétrus avec un soupir, excepté de trouver cinq cent mille francs.

Salvator fit comme s'il n'eût pas entendu.

Puis, poursuivant sa pensée :

— Remarquez cependant que je n'affirme rien, dit-il, je cherche avec vous.

— Oh ! moi, dit Pétrus découragé, je ne cherche même pas.

— Alors, dit Salvator avec un sourire qui ne laissa point que d'étonner Pétrus, alors, je tâtonne seul. Toutefois, ou je me trompe étrangement, ou il doit y avoir de la police ou tout au moins du policier là-dessous. Cet homme de mer, qui vient s'installer chez vous, qui vous connaît depuis votre enfance, qui, en sa qualité d'ancien ami du capitaine Herbel, sait tous vos secrets de famille, cet homme me paraît sortir tout vif de la rue de Jérusalem. Il n'y a qu'un père ou une mère, ou la police, cette mère de la société, qui connaisse ainsi la vie d'un homme depuis le berceau jusqu'à l'atelier ; puis j'ai toujours pensé que, par l'écriture, on pouvait connaître le caractère d'un homme ; voyez la main qui a tracé ces lignes.

Salvator montra la lettre à Pétrus.

— La main qui a tracé ces lignes n'a pas tremblé ; l'écriture est large, droite, ferme, aucunement déguisée ; preuve que l'écrivain n'a pas peur qu'on le reconnaisse ; elle est l'image de l'esprit qui la dicte. L'homme qui a confectionné cette épître est donc non seulement un habile homme, mais encore un homme de résolution : il sait parfaitement qu'il risque les galères ; pourtant pas une lettre n'hésite, pas une ligne ne dévie ; c'est écrit clair et droit comme écrirait un teneur de livres. Nous voilà donc en face d'un compagnon hardi, adroit et résolu ; eh bien, soit, j'aime la lutte autant que je hais la ruse ; nous agirons en conséquence.

— Nous agirons ? dit Pétrus.

— Je veux dire que j'agirai.

— Mais, si vous me promettez d'agir, reprit Pétrus, c'est donc que vous avez quelque espérance ?

— J'ai mieux qu'une espérance, maintenant : j'ai une certitude.

— Salvator ! s'écria Pétrus devenant presque aussi pâle de joie qu'il l'avait été de terreur ; Salvator, faites attention à ce que vous me dites.

— Je vous dis, mon ami, que nous avons affaire à un

rude lutteur; mais vous m'avez vu à la besogne, et vous savez que j'ai les reins solides. Où est Régina?

— Elle est retournée chez elle, où elle attend avec anxiété que Fragola lui porte une réponse.

— Elle a donc compté sur Fragola?

— Comme j'ai compté sur vous.

— Allons, vous avez eu raison tous deux, et cela fait plaisir d'avoir des amis qui ont une pareille confiance en nous.

— Mon Dieu, mon Dieu, Salvator, je n'ose vous interroger...

— Mets ta mante et ton chapeau, Fragola; prends une voiture, cours chez Régina, dis-lui de rendre à madame de Marande sa parure et ses billets de banque; dis-lui, de remettre, quant à elle-même, ses diamants dans son écrin et son argent dans sa bourse; dis-lui surtout d'être tranquille, de ne point se tourmenter, et, ce soir, à minuit, de mettre la bougie demandée à la dernière fenêtre de son pavillon.

— J'y vais, répondit la jeune fille sans paraître aucunement étonnée de la mission que lui donnait Salvator.

Et elle entra dans sa chambre, pour prendre sa mante et son chapeau.

— Mais, dit Pétrus, si Régina fait, ce soir, le signal demandé, demain, à la même heure, l'homme se présentera pour réclamer les cinq cent mille francs.

— Sans aucun doute.

— Que fera-t-elle, alors?

— Elle les lui donnera.

— Et qui les lui donnera, à elle, pour les donner à cet homme?

— Moi, dit Salvator.

— Vous? s'écria Pétrus presque épouvanté de cette assurance et près de croire que Salvator était fou.

— Sans doute, moi.

— Mais où les trouverez-vous?

— Cela doit peu vous importer, pourvu que je les trouve.

— Oh! mon ami, à moins que je ne les voie, je vous avoue...

— Vous êtes bien incrédule, Pétrus; vous avez cependant un précédent, saint Thomas! Eh bien, comme saint Thomas, vous verrez.

— Quand cela?

— Demain.

— Demain, je verrai les cinq cent mille francs?

— Tout divisés en dix paquets afin d'épargner à Régina la peine de les diviser elle-même; chaque paquet, comme il est indiqué, contiendra dix billets de banque de cinq mille francs chacun.

— Mais, balbutia Pétrus, ce ne seront point de vrais billets.

— Bon! et pour qui donc me prenez-vous? demanda Salvator; je n'ai point envie que notre homme m'envoie aux galères: ce seront de beaux et bons billets de cinq mille francs, à l'encre rouge et portant en toutes lettres cette légende: *La loi punit de mort le contrefacteur.*

— Me voici, dit Fragola rentrant, toute prête pour la course.

— Tu te souviens de ce que tu as à dire?

— « Rends à madame de Marande sa parure et ses billets de banque, remets tes diamants dans ton écrin, et ton argent dans ta bourse, et fais, demain, à l'heure dite, le signal convenu. »

— Qui est?

— Qui est de mettre une bougie allumée derrière la dernière fenêtre du pavillon.

— Hein! fit Salvator en riant, ce que c'est que d'être la maîtresse d'un commissionnaire! voilà comme on fait les commissions. Va, ma colombe, de l'arche, va!

Et Salvator regarda sortir Fragola avec un œil plein d'amour.

Quant à Pétrus, il eût voulu baiser les petits pieds qui paraissaient se presser de porter une bonne nouvelle à une amie.

— Ah! Salvator, s'écria Pétrus en se jetant dans les bras de son ami quand la porte se fut refermée derrière Fragola, comment vous remercierai-je jamais du service que vous me rendez?

— En l'oubliant, répondit Salvator avec son doux et calme sourire.

— Mais, enfin, insista Pétrus, ne puis-je vous être bon à rien?

— A rien absolument, mon ami.

— Dites-moi cependant ce que je dois faire.

— Vous tenir parfaitement tranquille.

— Où cela?

— Où vous voudrez; chez vous, par exemple.

— Oh! je ne pourrai jamais.

— Promenez-vous alors; courez à pied, montez à cheval, allez à Belleville, à Fontenay-aux-Roses, à Bondy, à Montmartre, à Saint-Germain, à Versailles; allez partout où vous voudrez, excepté au boulevard des Invalides.

— Mais Régina, Régina?

— Régina va être complètement rassurée par Fragola, et je suis sûr que, plus raisonnable que vous, elle se tiendra chez elle.

— Voyez-vous, Salvator, c'est un rêve!

— Oui, un mauvais rêve, mais qui, espérons-le, finira mieux qu'il n'a commencé.

— Et vous dites que, demain, je verrai les cinq cent mille francs en billets de banque?

— A quelle heure serez-vous chez vous?

— Oh! à l'heure que vous voudrez; toute la journée s'il le faut.

— Bon! vous disiez que vous ne sauriez rester en place.

— Vous avez raison, je ne sais ce que je dis. Eh bien, à demain dix heures, si vous voulez, mon cher Salvator.

— A demain dix heures du soir.

— Vous permettez que je vous quitte? Il faut que je prenne l'air, j'étouffe!

— Attendez; j'ai moi-même à sortir, nous allons descendre ensemble.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! dit Pétrus en battant l'air de ses bras, suis-je bien éveillé? est-ce bien réel? nous sommes sauvés!

Et il remplit ses poumons d'air par une large et bruyante aspiration.

Pendant ce temps, Salvator entrait dans la chambre à coucher, et prenait dans le tiroir à secret d'un petit meuble en bois de rose, un papier orné d'un double timbre et couvert d'une fine écriture, qu'il mettait dans la poche de côté de sa veste de velours.

Les deux jeunes gens descendirent rapidement l'escalier, laissant à Roland la garde de l'appartement.

A la porte de la rue, Salvator tendit la main à Pétrus.

— Nous ne suivons pas le même chemin, demanda celui-ci.

— Je ne crois pas, dit Salvator; vous allez, selon toute probabilité, rue Notre-Dame-des-Champs, tandis que, moi, je vais certainement rue aux Fers.

— Comment! vous allez...?

— A ma borne, dit en riant Salvator; il y a longtemps que les dames de la halle ne m'ont vu, et elles doivent être inquiètes de moi; puis je vous avouerai une chose, c'est que j'ai besoin de faire une ou deux commissions pour compléter vos cinq cent mille francs.

Et, le sourire sur les lèvres, Salvator salua de la main Pétrus, lequel reprit, en songeant à tout ce qui venait de se passer, le chemin qui conduisait à la rue Notre-Dame-des-Champs.

Comme nous n'avons rien à faire dans l'atelier du peintre, suivons Salvator, non point du côté de la rue aux Fers, où il n'avait nul dessein d'aller, quoi qu'il en eût dit à Pétrus, mais rue de Varennes, où était située l'étude du digne notaire que nous avons déjà eu l'honneur de présenter à nos lecteurs sous le nom de maître Pierre-Nicolas Baratteau.

XCV

LE STELLIO NOTAIRE

Il en est des notaires comme des poulets, avec cette différence que l'on mange les uns et que l'on est mangé par les autres. Il y a donc de bons et de mauvais notaires, comme il y a de bons et de mauvais poulets.

M. Baratteau appartenait à cette dernière catégorie: c'était un mauvais notaire dans toute l'acception du mot, et d'autant plus mauvais qu'il jouissait, dans tout le faubourg Saint-Germain, d'une réputation d'intégrité égale au moins à celle dont jouissait, à Vanvres, l'honnête M. Gérard.

Il était question, pour le récompenser de cette probité proverbiale, d'en faire un maire, un député, un conseiller d'État, ou quelque chose d'approchant.

M. Lorédan de Valgeneuse protégeait fort maître Baratteau. Il avait usé de tout son crédit près du ministre de l'intérieur pour le faire nommer chevalier de la Légion d'honneur; on sait que le crédit de M. Lorédan de Valgeneuse était grand; aussi avait-il obtenu la croix demandée; l'honnête notaire venait donc d'être décoré, au grand scandale de ses clercs, qui, sachant vaguement qu'il avait hypothéqué un immeuble dont il n'était point certain d'être propriétaire, l'accusaient tout bas d'être coupable du crime de stellionat et appelaient ironiquement entre eux leur digne patron le stellio notaire.

L'accusation n'était point parfaitement juste; le stellionat consiste, en termes de jurisprudence, à vendre deux fois à deux acquéreurs différents une même chose qui vous appartient. Maître Baratteau, si bien instruite que se crût

lui, historique scandaleuse, ne s'était pas précisément rendu coupable de ce délit : il avait hypothéqué une chose qui ne lui appartenait pas ; mais, outre que, lorsqu'il avait commis cette peccadille, il était maître clerc et non pas notaire ; qu'il ne l'avait commise que pour acheter son étude ; que, l'étude achetée sur la dot de sa femme, il avait remboursé la dette et fait disparaître, par bonnes et valables quittances, le délit primitif. Cette qualification de stellio-notaire, que les clercs de maître Baratteau donnaient à leur patron, était donc doublement déterminée. Mais il faut pardonner quelque chose à de jeunes praticiens égarés par la vue d'un ruban rouge comme le sont les taureaux d'un cirque par la cape écarlate du torero.

C'était chez ce douteux personnage, — après ce que nous venons de dire l'épithète ne paraîtra peut-être pas exagérée, — c'était, répétons-nous, chez ce douteux personnage que se rendait Salvator.

Il arriva au moment où maître Baratteau reconduisait un vieux chevalier de Saint-Louis, devant lequel il s'inclinait de la plus humble façon.

En apercevant Salvator à la place où il venait de saluer, avec tant d'humilité, son noble client, maître Baratteau jeta sur le commissionnaire un regard dédaigneux qui équivalait à cette question : « Quel est ce manant ? »

Puis, comme Salvator faisait semblant de ne point comprendre la dédaigneuse et muette interrogation, maître Baratteau la reproduisit tout haut en s'adressant à l'un de ses clercs avec cette variante, et en passant devant Salvator sans le saluer :

— Que veut cet homme ?

— Je désire vous parler, monsieur, répondit le commissionnaire.

— Vous êtes chargé de me remettre une lettre ?

— Non, monsieur ; je viens vous parler pour moi-même.

— Pour vous-même ?

— Oui.

— Vous avez une affaire à conclure à mon étude ?

— J'ai à causer avec vous.

— Dites à mon maître clerc ce que vous avez à me dire, mon ami ; ce sera la même chose.

— Je ne puis le dire qu'à vous.

— Alors, repassez un autre jour ; aujourd'hui, je n'ai pas le temps.

— Je vous demande pardon, monsieur, mais c'est aujourd'hui, et non pas un autre jour, qu'il faut que je vous parle de cette affaire.

— A moi-même ?

— A vous-même.

Le ton de fermeté grave avec lequel Salvator avait prononcé les quelques paroles que nous venons de rapporter, n'avait point laissé que d'impressionner maître Baratteau.

Il se retourna donc assez étonné, et, comme prenant son parti, mais sans faire entrer Salvator dans son cabinet :

— Eh bien, voyons, que me voulez-vous ? dit-il. Contez-moi votre affaire en deux mots.

— Impossible, dit Salvator ; mon affaire n'est point de celles qui se disent entre deux portes.

— Vous serez bref, au moins ?

— J'ai besoin d'un bon quart d'heure d'entretien avec vous, et encore je ne sais pas si, au bout d'un quart d'heure, vous serez décidé à faire ce que je désire.

— Mais, alors, mon ami, si la chose que vous désirez est si difficile...

— Elle est difficile, mais faisable.

— Ah çà ! mais vous êtes pressant ! Savez-vous qu'un homme comme moi n'a pas de temps à perdre ?

— C'est vrai ; mais je vous promets d'avance que vous ne regretterez point le temps perdu avec moi ; je viens de la part de M. de Valgeneuse.

— Vous ? demanda le notaire étonné, en regardant Salvator d'une façon qui signifiait : « Quel rapport ce commissionnaire peut-il avoir avec un homme comme M. de Valgeneuse ? »

— Moi, répondit Salvator.

— Entrez donc dans mon cabinet, dit maître Baratteau vaincu par la persistance de Salvator, quoique je ne comprenne pas quel rapport peut exister entre M. de Valgeneuse et vous.

— Vous allez le comprendre, dit Salvator en suivant maître Baratteau dans son cabinet et en fermant derrière lui la porte qui séparait le cabinet de l'étude.

Au bruit que fit Salvator, le notaire se retourna.

— Pourquoi fermez-vous cette porte ? demanda-t-il.

— Pour que vos clercs n'entendent pas ce que j'ai à vous dire, répondit Salvator.

— C'est donc bien mystérieux ?

— Vous en jugerez vous-même.

— Hum ! fit maître Baratteau en regardant le commissionnaire avec une certaine inquiétude, et en allant s'asseoir à son bureau comme un artilleur se place derrière un retranchement.

Puis après un instant d'investigation sans résultat :

— Parlez, dit le notaire.

Salvator regarda autour de lui, vit une chaise, la traîna vers le bureau et s'assit.

— Vous vous asseyez ? demanda le notaire étonné.

— Ne vous ai-je pas prévenu que j'en avais pour un bon quart d'heure ?

— Mais je ne vous avais pas dit de vous asseoir.

— Je le sais bien ; seulement, j'ai présumé que c'était un oubli.

— Pourquoi avez-vous présumé cela ?

— Parce que voici le fauteuil où était assise la personne qui m'a précédé.

— Mais cette personne était M. le comte de Noireterre, chevalier de Saint-Louis.

— C'est possible ; mais, comme il y a dans le Code : « Tous les Français sont égaux devant la loi ; » que je suis Français comme M. le comte de Noireterre, et même peut-être meilleur Français que lui, je m'assieds comme il s'est assis ; seulement, comme j'ai trente-quatre ans, tandis qu'il en a soixante et dix, je m'assieds sur une chaise au lieu de m'asseoir sur un fauteuil.

Le visage du notaire manifestait un étonnement progressif. Enfin, comme se parlant à lui-même :

— Allons, dit-il, c'est quelque pari. Parlez, jeune homme.

— Justement ! j'ai parié, avec un de mes amis, que vous auriez la complaisance de me prêter pour vingt-quatre heures une somme dont j'ai besoin.

— Ah ! nous y voilà, dit maître Baratteau avec cet insolent ricanement qui échappe aux gens d'affaires lorsqu'on leur communique certaines propositions qui leur paraissent insolites.

— Oui, nous y voilà, dit Salvator, et c'est votre faute si nous n'y sommes pas arrivés plus tôt, convenez-en ; moi, je ne demandais qu'à parler.

— Je comprends cela.

— J'ai donc fait ce pari.

— Et vous avez eu tort.

— Que vous me prêteriez la somme dont mon ami avait besoin.

— Mon cher, je n'ai pas d'argent disponible en ce moment-ci.

— Oh ! vous savez, quand les notaires n'en ont pas, ils en font.

— Et, quand j'en ai, je ne prête que sur immeubles et par première hypothèque. Avez-vous des immeubles non grevés ?

— Moi, en ce moment du moins, je n'ai pas un pouce de terre.

— Eh bien, alors, que diable venez-vous faire ici ?

— Je viens de vous le dire.

— Mon ami, dit maître Baratteau en appelant à son aide toute la majesté qu'il était capable de déployer, terminons cette plaisanterie, je vous prie ; mes clients sont des gens prudents et sensés, qui ne prêtent pas leur argent au premier venu.

— Mais aussi n'était-ce point l'argent d'un de vos clients que je venais vous demander, répondit Salvator sans paraître le moins du monde intimidé de la dignité qu'on déployait devant lui.

— C'était le mien peut-être ? demanda le notaire.

— Sans doute.

— Mon bonhomme, vous êtes fou.

— Pourquoi cela ?

— Il est défendu aux notaires de spéculer avec leur propre fortune.

— Bon ! dit Salvator, il y a tant de choses qu'il est défendu de faire, et que cependant les notaires font.

— Ah çà ! mon drôle, fit maître Baratteau en se levant et en marchant vers la sonnette.

— D'abord, je ne suis pas un drôle, fit Salvator en étendant le bras et en lui barrant le passage ; puis, comme je n'ai pas encore dit tout ce que j'avais à vous dire, ayez la bonté de reprendre votre place et de continuer à m'écouter.

Maître Baratteau regarda le commissionnaire avec un œil flamboyant ; mais il y avait dans tout l'ensemble de celui-ci, dans sa pose, dans sa physionomie, dans son regard, un tel aspect de force et de droit, un tel semblant, enfin, de lion au repos, que le notaire se rassit.

Mais, en se rasseyant, un sourire crispa ses lèvres ; il était évident qu'il préparait un coup qu'il allait être difficile à son adversaire de parer.

— En effet, continua-t-il, vous ne m'avez pas dit comment vous venez de la part de M. Lorédan de Valgeneuse.

— Votre mémoire vous fait défaut, digne maître Baratteau, répondit Salvator ; je ne vous ai point dit que je venais de la part de M. Lorédan de Valgeneuse.

— Ah ! par exemple !

— Je vous ai dit que je venais de la part de M. de Valgeneuse tout court.

— C'est la même chose, il me semble.

— Oui, excepté que c'est tout le contraire.

— Expliquez-vous, car je commence à me lasser.

— J'ai l'honneur de vous répéter, monsieur, que, si l'on n'en ai pas déjà fini avec vous, c'est votre faute.

— Alors, finissons.

— Je ne demande pas mieux. Malgré l'excellente mémoire dont vous me paraissez doué, monsieur, continua Salvator, vous me paraissez avoir oublié qu'il existe deux Valgeneuse.

— Comment, deux Valgeneuse? répondit le notaire en tressaillant.

— Sans doute, l'un qui s'appelle Lorédan de Valgeneuse, et l'autre Conrad de Valgeneuse.

— Et vous venez de la part?...

— Je viens de la part de celui qui s'appelle Conrad.

— Bon! vous l'avez donc connu autrefois?

— Je l'ai connu toujours.

— Mais je veux dire avant sa mort?

— Êtes-vous bien sûr qu'il soit mort?

A cette question, bien simple cependant, M. Baratteau bondit sur son siège.

— Comment! si j'en suis sûr? s'écria le notaire.

— Oui, je vous le demande, répondit tranquillement le jeune homme.

— Certainement que j'en suis sûr?

— Regardez-moi bien.

— Que je vous regarde?

— Oui.

— Pourquoi faire?

— Dame, je vous dis : « Je crois que M. Conrad de Valgeneuse vit ; » vous me répondez : « Je suis sûr que M. Conrad de Valgeneuse est mort ; » alors, je vous dis : « Regardez-moi bien. » Peut-être l'examen tranchera-t-il la question?

— Mais comment cet examen trancherait-il la question? demanda le notaire.

— Par la raison infiniment simple que c'est moi qui suis M. Conrad de Valgeneuse.

— Vous, s'écria M. Baratteau, dont les joues se couvrirent d'une pâleur livide.

— Moi, répondit Salvator avec le même flegme.

— C'est une imposture! balbutia le notaire; M. Conrad de Valgeneuse est mort.

— M. de Conrad de Valgeneuse est devant vous.

Pendant cette courte discussion, les yeux hagards de maître Baratteau s'étaient fixés sur le jeune homme, et sans doute, en faisant appel aux souvenirs du notaire, avaient, en effet, établi une irrécusable identité; car celui-ci, cessant tout à coup de nier d'une manière absolue, passa à une autre forme de dialogue.

— Mais enfin, dit-il, quand ce serait vous?

— Ah! dit Salvator, convenez que ce serait déjà quelque chose.

— Qu'y gagneriez-vous?

— J'y gagnerais de vivre d'abord, et puis ensuite de vous prouver que je ne mentais pas en vous disant que je venais de la part de M. de Valgeneuse, puisque M. de Valgeneuse c'est moi-même; enfin, j'y gagnerais et j'y gagne déjà, d'être écouté par vous avec une politesse plus grande et une attention plus soutenue.

— Mais enfin, monsieur Conrad...

— Conrad de Valgeneuse, insista Salvator.

Le notaire sembla dire : « Puisque vous le voulez, » et reprit :

— Mais, enfin; monsieur Conrad de Valgeneuse, vous savez mieux que personne ce qui s'est passé à la mort de monsieur votre père.

— Mieux que personne, en effet, répondit le jeune homme d'un ton qui fit passer un frisson dans les veines du notaire.

Celui-ci résolut néanmoins de payer d'audace, et, avec un sourire narquois :

— Et cependant pas mieux que moi, dit M. Baratteau.

— Pas mieux, mais aussi bien.

Il se fit un moment de silence, pendant lequel Salvator fixa sur le notaire un de ces regards avec lesquels le serpent fascine l'oiseau.

Mais, de même que l'oiseau ne tombe pas sans lutte dans la gueule du serpent, M. Baratteau essaya de lutter.

— Enfin, demanda-t-il, que voulez-vous?

— D'abord, êtes-vous bien convaincu de mon identité? demanda Salvator.

— Autant qu'on peut être convaincu de la présence d'un homme à l'enterrement duquel on a été, dit le notaire espérant rentrer dans le doute.

— C'est-à-dire, reprit Salvator, que vous avez été à l'enterrement d'un corps que j'avais acheté à l'amphithéâtre et fait passer pour mon cadavre, par des motifs que je n'ai aucun besoin de vous révéler.

Ce fut le dernier coup; le notaire n'essaya plus de discuter.

— En effet, dit-il, tâchant de se remettre de son trouble et n'étant point fâché que Salvator lui donnât une espèce de répit, en effet, plus je vous regarde, plus je me souviens de votre figure; mais j'avoue que je ne vous eusse pas reconnu à première vue, d'abord parce que je vous croyais véritablement mort, ensuite parce que vous êtes beaucoup changé.

— On change tant en six ans! dit Salvator avec une sorte de mélancolie.

— Comment! il y a déjà six années? C'est effrayant comme le temps passe! fit le notaire engageant, faute de mieux, la conversation dans des lieux communs.

Et tout en parlant, maître Baratteau étudiait avec inquiétude le costume du jeune homme; mais après s'être bien assuré que c'était un costume de commissionnaire auquel rien ne manquait, pas même la médaille, le calme rentra peu à peu dans son esprit, et il crut voir parfaitement clair dans la demande que Salvator risquait près de lui. En effet, de son examen, il conclut naturellement que, quoique le costume fût assez propre, celui qui le portait était dans la misère et venait, comme il le lui avait dit, du reste, lui faire un petit emprunt; dans ce cas, maître Baratteau était un homme qui se respectait, et il s'était déjà répété à lui-même que, si Salvator était bien gentil, il ne serait pas dit que le notaire de la famille Valgeneuse avait laissé le fils du marquis de Valgeneuse, tout bâtard qu'était ce fils, mourir de faim, faute de quelques louis.

Ainsi rassuré, et amené par son assurance à la bonne disposition, maître Baratteau s'enfonça dans son fauteuil, croisa la jambe droite sur la jambe gauche, prit un des dossiers éparpillés sur son bureau, et commença de le parcourir, comptant mettre à profit le temps que le jeune homme embarrassé emploierait à lui exposer sa demande.

Salvator le laissa faire sans dire un mot; mais, si le notaire eût levé les yeux sur lui en ce moment, il eût été véritablement effrayé en voyant l'expression de mépris dont était empreint le visage du jeune homme.

Mais le notaire ne leva point les yeux; il parcourait ou faisait semblant de parcourir une feuille de papier timbré griffonnée du haut en bas, et ce fut les yeux fixés sur le papier qu'il lui dit, avec un accent de compassion toute chrétienne :

— Et vous vous êtes fait commissionnaire, mon pauvre garçon?

— Eh! mon Dieu, oui, répondit Salvator en souriant malgré lui.

— Gagnez-vous votre vie, au moins? continua le notaire sans tourner la tête.

— Mais, continua Salvator en admirant l'aplomb de maître Baratteau, mais oui, je ne me plains pas.

— Et combien cela peut-il rapporter par jour, de faire des commissions?

— Cinq à six francs; vous comprenez, il y a les bons et les mauvais jours.

— Oh! oh! fit le notaire, mais c'est un bon métier, alors! mais, avec cinq francs par jour, on peut encore, pour peu que l'on soit économe, mettre quatre ou cinq cents francs de côté par an.

— Croyez-vous? demanda Salvator continuant à étudier le notaire, à la manière dont le chat étudie la souris qu'il tient entre ses griffes.

— Mais oui, mais oui, continua maître Baratteau. Tenez, par exemple, moi qui vous parle, étant maître clerc dans cette même étude, j'ai économisé deux mille francs, sur mes appointements, qui étaient de quinze cents francs; ce fut le commencement de ma petite pelote... Oh! l'économie, mon cher, l'économie! il n'y a pas de bonheur possible sans économie... J'ai été jeune aussi; j'ai fait mes farces comme les autres, mon Dieu; mais jamais je n'ai écorné mon budget, jamais le plus petit emprunt, jamais la moindre dette; c'est avec des principes semblables qu'on s'assure une retraite pour ses vieux jours. Qui sait! peut-être, vous aussi, serez-vous un jour millionnaire.

— Qui sait! fit Salvator.

— Oui; mais, en attendant, nous sommes gêné, hein? Nous avons fait nos petites fredaines, et, nous trouvant à sec, nous nous sommes souvenu de ce brave maître Baratteau, et nous nous sommes dit : « C'est un bon garçon qui ne nous laissera point dans l'embarras. »

— Ma foi, monsieur, dit Salvator, je dois avouer que vous lisez dans ma pensée comme avec une loupe.

— Hélas! fit sentencieusement le notaire, nous sommes malheureusement habitués à sonder les misères humaines : ce qui m'arrive avec vous, m'arrive tous les jours avec cinquante pauvres diables qui, tous, commencent leur antienne sur le même ton, et que je mets à la porte au commencement de leur antienne.

— Oui, dit Salvator, j'ai bien vu, en entrant, que c'était là votre habitude.

— Que voulez-vous! s'il fallait assister tous ceux qui demandent, eût-on la caisse de Rothschild, on n'y suffirait pas. Mais vous, mon garçon, se hâta d'ajouter maître Baratteau, vous n'êtes pas tout le monde; vous êtes le fils naturel de

mon ancien client, le marquis de Valgeneuse ; aussi, pour peu que vous soyez raisonnable, je ne demande pas mieux que de vous rendre service. Combien vous faut-il au juste ? Voyons ! continua le notaire en amenant à lui, au fur et à mesure qu'il se renversait en arrière, le tiroir de son bureau, où il mettait son argent.

— Il me faut cinq cent mille francs, dit Salvator.

Le notaire poussa un cri d'effroi et faillit tomber à la renverse.

— Mais vous êtes fou, mon garçon ! cria-t-il en repoussant le tiroir dans sa gaine et en mettant la clef dans sa poche.

— Je ne suis pas plus fou que je ne suis mort, dit le jeune homme ; il me faut cinq cent mille francs, et il me les faut dans les vingt-quatre heures.

Maître Baratteau tourna un œil hagard sur Salvator ; il s'attendait à le voir menaçant, un poignard ou un pistolet à la main.

Salvator était fort tranquillement assis sur sa chaise, et sa physionomie manifestait la plus complète expression de bienveillance et de tranquillité.

— Oh ! oh ! fit le notaire, bien certainement que vous avez perdu l'esprit, jeune homme.

Mais Salvator continua comme s'il n'eût pas entendu :

— J'ai besoin, d'ici à demain neuf heures du matin, — et Salvator prononçait chaque parole, lentement et en appuyant dessus — j'ai besoin, d'ici à demain neuf heures du matin, de cinq cent mille francs. Avez-vous entendu ?

Le notaire secoua désespérément la tête, comme un homme qui dirait : « Pauvre garçon, il n'y a plus de ressource ! »

— Vous avez entendu ? répéta Salvator.

— Ah çà ! voyons, mon garçon, dit maître Baratteau, qui ne comprenait pas bien nettement, sinon le but de Salvator, du moins ses moyens d'y arriver, mais qui flairait vaguement un grand danger caché sous le flegme du jeune homme; voyons, comment peut-il vous être passé par l'esprit que, même en souvenir de votre père, pour lequel j'avais, il est vrai, une grande amitié et une profonde vénération, un malheureux notaire comme moi pourrait vous prêter une pareille somme ?

— C'est vrai, répliqua Salvator, je me suis servi d'un mot impropre, j'aurais dû dire une restitution ; mais qu'à cela ne tienne, je rectifie ma demande : je viens donc réclamer de vous cinq cent mille francs d'abord, à titre de restitution.

— De restitution ?... répéta d'une voix tremblante maître Baratteau, qui commençait à comprendre pourquoi le marquis de Valgeneuse avait fermé la porte derrière lui.

— Oui, monsieur, à titre de restitution, répéta pour la troisième fois et sévèrement Salvator.

— Mais que voulez-vous donc dire ? demanda, d'une voix éteinte en scandant chaque mot, le notaire, dont le front ruisselait de sueur.

— Écoutez bien, dit Salvator.

— J'écoute, répondit le notaire.

— Le marquis de Valgeneuse, mon père, répondit Salvator, vous fit venir, il y a tantôt sept ans...

— Sept ans ! répéta machinalement le notaire.

— Dame, c'était le 11 juin 1821... Comptez.

Le notaire ne répondit point et ne parut faire aucun calcul. Il attendait.

— C'était, continua Salvator, pour vous remettre un testament par lequel, en m'adoptant pour son fils, le marquis me reconnaissait pour son unique héritier.

— C'est faux ! s'écria le notaire qui verdissait à vue d'œil.

— J'ai lu ce testament, continua Salvator, sans paraître avoir entendu le démenti de maître Baratteau. Il en a été fait deux copies, toutes deux de la main de mon père : une de ces copies vous a été remise ; l'autre a disparu. Je viens vous demander communication de ce testament.

— C'est faux, c'est entièrement faux ! hurla le notaire en frissonnant de tous ses membres. J'ai entendu, en effet, monsieur votre père parler d'un projet de testament ; mais, vous le savez, votre père est mort d'une façon si subite, qu'il est possible que le testament ait été fait sans m'avoir pour cela été remis.

— Vous en jureriez ? demanda Salvator.

— J'en donne ma parole d'honneur ! s'écria le notaire en levant la main, comme s'il eût eu devant lui le crucifix de la cour d'assises, j'en jure devant Dieu !

— Eh bien, si vous en jurez devant Dieu, monsieur Baratteau, dit Salvator sans paraître ému le moins du monde, vous êtes le plus infâme coquin que j'aie jamais vu.

— Monsieur Conrad ! vociféra le notaire en se levant, comme s'il eût voulu sauter sur Salvator.

Mais celui-ci lui prit le bras et le fit rasseoir sur son fauteuil, comme il eût fait d'un enfant.

A ce moment, maître Baratteau comprit tout à fait pourquoi Salvator avait fermé la porte derrière lui.

— Une dernière fois, dit d'une voix grave Salvator, je vous somme de me donner communication du testament de mon père.

— Il n'existe pas, je vous dis qu'il n'existe pas ! s'écria le notaire en trépignant comme un enfant.

— Soit, monsieur Baratteau, dit Salvator ; j'admets, pour un instant, mais pour un instant seulement, que vous n'ayez pas eu connaissance de cette pièce.

Le notaire respira.

XCVI

OU MAITRE PIERRE NICOLAS BARATTEAU ÉTUDIE LE CODE CIVIL ET LE CODE PÉNAL SOUS LA DIRECTION DE SALVATOR

Le soulagement apporté dans l'état moral et physique du digne maître Baratteau ne fut pas long, car presque aussitôt Salvator reprit :

— Dites-moi, continua Salvator, à quelle peine serait condamné un officier public qui aurait soustrait un testament ?

— Mais je ne sais, je ne me souviens pas, dit le notaire, dont les yeux se fermèrent comme pour échapper aux regards ardents du jeune homme.

— Eh bien, dit Salvator en étendant la main vers un livre dont la tranche était divisée en cinq couleurs différentes, si vous ne le savez pas, je vais vous l'apprendre ; si vous ne vous en souvenez plus, je vais vous en rafraîchir la mémoire.

— Oh ! dit vivement le notaire, c'est inutile.

— Je vous demande pardon, dit Salvator prenant le Code, c'est, au contraire, de toute nécessité ; d'ailleurs, ce ne sera pas long : sans être notaire, j'ai fort étudié ce livre et n'aurai besoin que d'un instant pour y trouver ce que je cherche. Article 254 du Code pénal, livre III.

Maître Baratteau essaya d'arrêter Salvator, car il connaissait aussi bien que lui l'article en question ; mais Salvator écarta la main que le notaire étendait pour lui reprendre le Code, et, trouvant enfin l'article qu'il cherchait :

— « Article 254, » dit-il ; c'est cela, hum ! écoutez bien.

La recommandation était inutile, le notaire écoutait de reste.

— « Quant aux soustraction, destruction, enlèvement de pièces, ou de procédures criminelles, ou d'autres papiers, registres, actes ou effets contenus dans des archives, greffes ou dépôts publics, ou remis à un dépositaire public, en cette qualité, les peines seront contre les greffier, archiviste, notaire ou autre dépositaire négligent, de trois mois à un an d'emprisonnement et d'une amende de cent francs à trois cents francs. »

— Peuh ! sembla dire maître Baratteau, supposons le maximum de la peine, c'est-à-dire un an de prison et trois cents francs d'amende, j'aurais encore fait là une assez bonne affaire.

Salvator lut sur le visage de maître Baratteau comme dans un livre tout grand ouvert.

— Attendez, attendez, honnête monsieur Baratteau, dit-il ; il y a encore un article qui concerne le même sujet.

Maître Baratteau poussa un soupir.

— « Article 255, » continua Salvator.

Et il lut :

— « Quiconque se sera rendu coupable des soustraction, enlèvement ou destruction, mentionnée en l'article précédent, sera puni de la réclusion. »

— Bah ! sembla dire le notaire, appelons la peine emprisonnement ou réclusion, c'est exactement bonnet blanc ou blanc bonnet... en supposant, toutefois, que l'on ait retrouvé l'autre testament, ce qui me paraît impossible, attendu que M. de Valgeneuse m'a assuré l'avoir jeté au feu. — j'aurais toujours fait une excellente affaire.

Par malheur pour le digne homme, Salvator ne le laissa pas longtemps dans cette quiétude.

En effet, comme on va voir, la position n'était pas tout à fait telle que se la faisait maître Baratteau.

Salvator reprit le second paragraphe de l'article 255.

— « Si le crime est l'ouvrage du dépositaire lui-même, — lut-il, — il sera puni des travaux forcés à temps. »

La figure du notaire se décomposa si rapidement et si complètement, que Salvator eut peur de le voir tomber du haut mal, et étendit la main sur la sonnette pour appeler du secours.

Mais le notaire l'arrêta.

— Qu'allez-vous faire ? s'écria-t-il.

— Je vais envoyer chercher un médecin ; vous ne me paraissez pas bien, mon cher monsieur.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit le notaire, ne faites pas attention : je suis sujet à des faiblesses d'estomac ; j'ai eu tant d'affaires aujourd'hui, que je n'ai pas pris le temps de déjeuner.

— Et vous avez eu tort, dit le jeune homme ; il est bon de faire des affaires, mais pas au détriment de sa santé et si vous voulez déjeuner, j'attendrai patiemment que vous ayez fini ; nous reprendrons notre conversation après.

— Non, non, continuez, dit le notaire ; je suppose que vous n'avez plus grand'chose à me dire ; et remarquez que c'est une observation que je vous fais et non un reproche, mais voilà une dizaine de minutes que nous causons pénalité, exactement comme si nous étions, vous un juge d'instruction et moi un criminel. Abrégeons donc, s'il vous plaît.

— Eh ! cher monsieur Baratteau, s'écria Salvator, ce n'est pas moi qui fais traîner la chose en longueur, je suppose ; c'est vous qui faites toute sorte de difficultés.

— Ah ! vous comprenez, dit le notaire, c'est qu'il vous est échappé tout à l'heure un terme dur à mon égard.

— Je crois avoir dit que vous étiez...

— Inutile de le répéter, interrompit le notaire, je consens à l'oublier, et même à vous faire encore, en souvenir de votre père, mes offres de service ; mais formulez plus raisonnablement votre demande ! Vous me couperiez en quatre morceaux, que vous ne me feriez pas donner ce que je n'ai pas. Voyons, expliquez-vous catégoriquement.

— Eh bien, c'est ce que je vais faire, répondit Salvator ; et pour abréger, je passe rapidement, de l'article 255 du Code pénal, aux articles 1382 et 1383 du Code civil, livre III, titre IV, chapitre II. Ne vous impatientez pas, nous y sommes.

Le notaire voulut encore interrompre Salvator ; mais celui-ci ne lui en laissa pas le temps, et reprit :

« Article 1382. Tout fait quelconque de l'homme qui cause à autrui un dommage, oblige celui par la faute duquel il est arrivé à le réparer.

« Article 1383. Chacun est responsable du dommage qu'il a causé non seulement par son fait, mais encore par sa négligence ou son imprudence. »

Salvator releva la tête, et, avec lenteur et gravité, le doigt sur les articles :

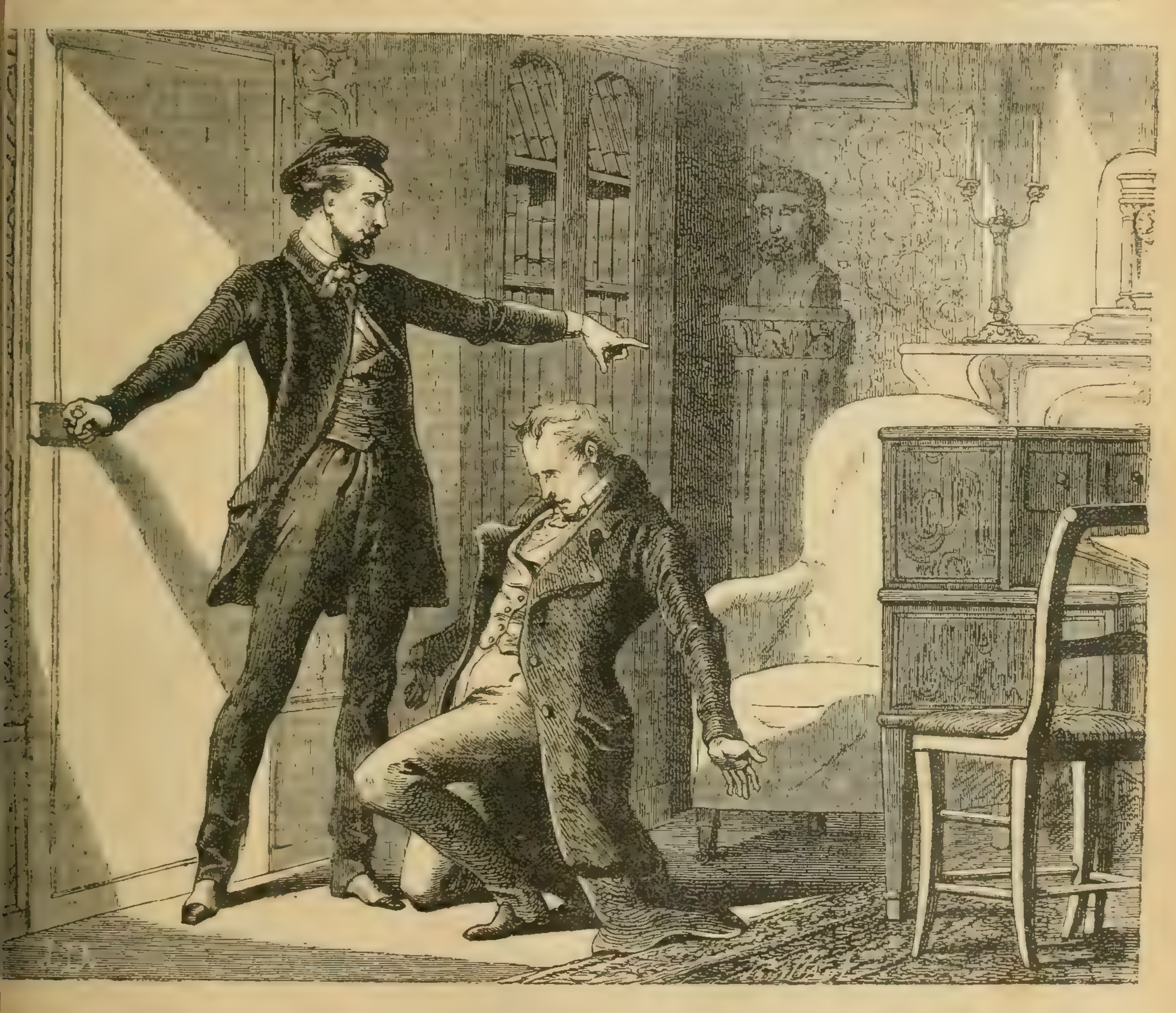
— Voilà à quoi, dit-il, la loi condamne les soustracteurs ; je ne parle de la mort civile, de la perte des droits de citoyen que pour mémoire : c'est un détail dans l'ensemble. Et, maintenant que je vous ai rappelé la loi, permettez-moi de vous réitérer ma demande : Voulez-vous être assez bon pour me remettre cinq cent mille francs, d'ici à demain, neuf heures du matin ?

— Mais, s'écria le notaire en faisant semblant de se cogner le front contre son bureau, c'est à se briser la tête contre la muraille, c'est à en perdre la raison, si toutefois je ne l'ai pas déjà perdue en ce moment ; car le langage que vous me tenez me paraît si insensé, qu'il me faut croire à un abominable cauchemar.

— Rassurez-vous, honnête monsieur Baratteau, vous êtes parfaitement éveillé, et je crois que vous en donnez la preuve.

Le notaire ne savait pas encore ce que Salvator allait lui dire ; mais il tremblait instinctivement comme s'il l'eût su.

— Une dernière fois, dit le jeune homme, me jurez-vous que vous n'avez ni reçu ni vu le testament du marquis de Vanzelonese ?



Arrière, misérable ! dit le jeune homme

— Oui, oui, je vous jure devant Dieu et devant les hommes que je n'ai jamais ni reçu ni vu ce testament.

— Eh bien, moi, à mon tour, dit froidement Salvator en tirant un papier de sa poche je vous répète, afin que vous ne l'oubliez pas, que vous êtes le plus infâme coquin que j'aie jamais vu. Tenez :

Et Salvator, arrêtant de la main gauche M. Baratteau, qui semblait vouloir, pour la seconde fois, sauter sur lui, lui montra de la droite le testament qu'il avait déjà montré, on s'en souvient, à M. Lorédan de Valgeneuse, dans le cabaret de Châtillon, où Jean Taureau et son ami Toussaint-Louverture avaient si rudement mené le pauvre gentilhomme.

Puis il lui ces lignes, écrites sur la couverture :

« Ceci est le double de mon testament olographe, dont la seconde copie sera deposée entre les mains de M. Pierre-Nicolas Baratteau, notaire, rue de Varennes, à Paris, chacune des copies écrite de ma main, et ayant valeur d'original.

« Ce 11 juillet 1824.

« Marquis DE VALGENEUSE. »

— Il y a *sera*, s'écria le notaire, il n'y a pas *est !*

— C'est vrai, dit Salvator; mais voici, caché sous mon pouce, un simple mot qui comble la lacune.

Il démasqua le mot, et maître Baratteau put en effet lire, la sueur de l'agonie au front, ce seul mot écrit au-dessous des quelques lignes que nous avons citées :

« Reçu,

« P.-N. BARATTEAU. »

Cette précieuse signature était accompagnée d'un de ces parafes en nœud d'amour comme les notaires seuls savent en faire

Maître Baratteau essaya de sauter sur le testament comme avait, en pareille circonstance, tenté de le faire Lorédan de Valgeneuse; mais, Salvator, devinant l'intention et prévenant le mouvement, lui serra si vigoureusement le bras, que celui-ci lui dit d'une voix suppliante :

— Ah ! monsieur Conrad, vous me brisez le bras !

— Misérable ! fit Salvator le lâchant avec dégoût et remettant le papier dans sa poche, jure donc devant Dieu et devant les hommes que tu n'as ni vu ni reçu le testament du marquis de Valgeneuse?

Puis, se reculant, croisant les bras et le regardant :

— En vérité, dit-il, j'admire jusqu'où peut aller l'engourdissement de la conscience humaine. J'ai là devant moi un misérable qui devait croire que, par suite de son crime, un malheureux jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans s'était brulé la cervelle, et ce misérable avait suivi son convoi, vivait sans remords, acceptait la considération publique qui faisait fausse route en entrant chez lui ; il vivait de la vie des autres hommes, avait une femme, des enfants, des amis, riait, mangeait, dormait sans se dire que ce n'était pas dans un cabinet élégant, en face d'un bureau façon de Boule qu'il devrait être, mais au pilori, mais au bagne, mais aux galères ; en vérité, la société qui nous offre de pareilles monstruosités est bien mal faite et a besoin de cruelles réformes !

Puis, changeant de ton :

— Allons, dit-il en fronçant énergiquement le sourcil, finissons-en. Mon père m'a laissé par testament la totalité de ses biens, meubles et immeubles ; vous me devez donc, à titre de restitution et de réparation sans préjudice des peines portées au Code pénal, la totalité des biens de mon père, estimée dans le testament quatre millions ; plus l'intérêt de ces quatre millions pendant sept ans, soit quatorze cent mille francs, non compris les intérêts des intérêts, et les dommages auxquels me donnent droit les articles 1382 et 1383 ; vous me devez donc, sans parler quant à présent de ces dommages, clairement et nettement à cette heure, une somme de cinq millions quatre cent mille francs. Vous voyez donc que ma demande est plus raisonnable et plus modeste que vous ne dites, puisque ce que j'exige pour le moment ne constitue pas même le dixième de ma fortune. Remettez-vous donc et terminons au plus tôt cette sale affaire.

Le notaire semblait n'avoir rien entendu, les yeux fixés à terre, la tête penchée sur la poitrine, les bras roidis et collés le long du corps comme des bras de mannequin abattu, atterré, anéanti, on eût dit le dernier coupable en présence de l'archange punisseur du jugement dernier

Salvator lui frappa sur l'épaule pour le tirer de cet engourdissement, et lui dit :

— Eh bien, à quoi songeons-nous

Le notaire tressaillit, comme s'il eût senti la main du gendarme de la cour d'assises ; il leva sur son interlocuteur des yeux effarés, hagards, insensés, puis laissa retomber sa tête sur sa poitrine et reprit son attitude morne et désespérée

— Hé là ! maître escroc, dit Salvator, auquel la vue de cet homme n'inspirait que du dégoût ; holà ! maître escroc, parlons peu, mais parlons vite et bien. Je vous ai dit et je vous répète qu'il me faut cinq cent mille francs pour demain à neuf heures du matin.

— Mais c'est impossible ! balbutia tout bas le notaire sans relever la tête, de peur de rencontrer le regard du jeune homme.

— C'est votre dernier mot? demanda Salvator. Dès qu'il s'agit de prendre, un homme comme vous ne doit pas être embarrassé ; il me les faut

— Je vous jure..., essaya de dire le notaire.

— Ah ! bon ! encore un serment, dit Salvator avec un sourire de suprême mépris ; c'est le troisième depuis une demi-heure, et je ne crois pas plus à celui-là qu'aux deux premiers. Une dernière fois, — entendez-vous bien ? c'est la dernière, — voulez-vous ou ne voulez-vous pas me donner les cinq cent mille francs que je vous demande

— Mais alors accordez-moi un mois pour les trouver !

— Je vous ai déjà dit que c'était demain à neuf heures qu'il me les fallait ; j'ai dit à neuf heures, pas à dix, ce serait trop tard.

— Seulement une semaine !

— Pas une heure, vous dis-je.

— Alors, c'est impossible ! s'écria le notaire d'une voix désespérée.

— En ce cas, je sais ce qu'il me reste à faire, répliqua Salvator en se dirigeant vers la porte.

En voyant le jeune homme prendre cette direction, le notaire retrouva toutes ses forces, et bondit entre la porte et lui.

— Pour l'amour de Dieu, monsieur de Valgeneuse, ne me déshonorez pas ! dit-il d'une voix suppliante.

Mais, en détournant la tête, comme s'il répugnait à le voir, Salvator l'écarta du bras, et continua son chemin.

Le notaire le gagna de vitesse une seconde fois, et, appuyant la main sur le bouton de la serrure

— Monsieur Conrad, s'écria-t-il, au nom de votre père qui avait de l'amitié pour moi, épargnez-moi le déshonneur !

Et il prononça ces mots d'une voix si faible, qu'à peine pouvait-on les entendre.

Salvator fut inébranlable.

— Voyons, laissez-moi passer, dit-il.

— Encore un mot, dit le notaire : c'est non seulement la mort civile, mais la mort réelle qui va entrer par cette porte, si vous l'ouvrez avec de si terribles intentions ; je vous préviens que non seulement je ne survivrai pas à ma honte, mais encore que je ne l'attendrai pas : derrière vous, je me fais sauter la cervelle.

— Vous? dit Salvator le regardant en face avec un air de défi ; c'est la seule bonne action que vous pourriez faire, et c'est pour cela que vous ne la ferez point.

— Je me tuerai, dit le notaire, et, en mourant, j'emporterai votre fortune avec moi, tandis qu'en accordant du temps...

— Vous êtes un niais, répondit Salvator. Est-ce que mon cousin Lorédan de Valgeneuse ne me répond pas de vous, comme vous me répondez de lui ? Allons, arrière, vous dis-je !

Le notaire se laissa glisser à ses pieds, lui prit, en sanglotant les genoux, les couvrit de larmes en criant :

— Pitié, mon bon monsieur Conrad ! pitié !

— Arrière, misérable ! dit le jeune homme en le repoussant du pied.

Et il fit encore un pas vers la porte.

— Eh bien, je consens à tout, à tout ce que vous voudrez ! s'écria le notaire en saisissant la veste du commissionnaire pour l'empêcher de sortir.

Il était temps : Salvator venait de mettre la main sur le bouton de la porte.

— Enfin ! ce n'est pas sans peine, dit Salvator en revenant prendre sa place près de la cheminée, tandis que le notaire reprenait la sienne derrière son bureau.

Une fois assis, le notaire poussa un soupir, et parut disposé à retomber dans son apathie.

Ce n'était point l'affaire de Salvator.

— Or çà, dépêchons, dit-il ; c'est déjà bien du temps perdu dans une pareille affaire. Avez-vous la somme ou les valeurs représentatives de la somme chez vous?

— J'ai une centaine de mille francs, dit le notaire, en écus, or et billets.

Et, ouvrant sa caisse, il étala les cent mille francs sur le bureau.

— Et pour les quatre autres cent mille francs? demanda Salvator.

— J'ai ici pour huit cent mille francs, à peu près, de titres, coupons de rentes, obligations, actions, etc., etc., répondit maître Baratteau.

— Bien, vous avez toute la journée pour faire argent de cela ; seulement, je vous préviens que j'ai besoin de cet argent en billets de banque de mille ou de cinq mille francs, et non en numéraire.

— Ce sera comme vous voudrez.

— Alors, donnez-moi le tout en billets de mille francs.

— Soit.

— Vous diviserez les cinq cent mille francs en dix liasses de cinquante mille francs chacune

— Ce sera fait ainsi que vous le désirez, dit le notaire

— Bien.

— Et il vous faut cet argent ?

— Demain, avant neuf heures, je vous l'ai dit.

— Il sera chez vous ce soir

— Ce sera encore mieux

— Où faudra-t-il vous porter cela ?

— Rue Mâcon, nº 4.

— Voulez-vous me dire sous quel nom je dois vous demander, car je suppose que vous ne portez pas le vôtre, puisque l'on vous croit mort ?

— Vous demanderez le commissionnaire de la rue aux Fers, M. Salvator.

— Monsieur, dit solennellement le notaire, je vous promets que, ce soir, à neuf heures, je serai chez vous.

— Oh ! je n'en doute pas, répondit Salvator.

— Mais puis-je espérer, mon bon monsieur Conrad, qu'après avoir exécuté ponctuellement vos ordres, je n'aurai plus rien à craindre de vous ?

— Je réglerai ma conduite sur la vôtre, monsieur ; selon que vous ferez, je ferai moi-même. Pour le moment, je compte vous laisser en repos : ma fortune est trop bien placée chez vous pour que je cherche un autre placement ; c'est donc quatre millions neuf cent mille francs que je laisse provisoirement entre vos mains : usez-en si cela vous plaît, mais n'en abusez pas

— Ah ! monsieur le marquis, vous me sauvez la vie, dit maître Baratteau les yeux baignés des larmes de la joie et de la reconnaissance.

— Provisoirement, dit Salvator.

Et il quitta ce cabinet où son cœur, depuis qu'il y était entré, s'était soulevé tant de fois de honte et de dégoût.

XCVII

L'AÉROLITHE

Le lendemain de la scène que nous venons de raconter, le boulevard des Invalides, désert, silencieux et vigoureusement ombré, présentait, à onze heures et demie du soir, l'aspect d'une forêt touffue des Ardennes. Le touriste qui fût entré à cette heure-là à Paris, par la barrière de Vaugirard ou la barrière des Paillassons, — en supposant qu'un voyageur ait eu la fantaisie d'entrer dans la capitale par une de ces deux barrières, qui ne conduisent nulle part, et ne ramènent d'aucun endroit, — ce touriste-là, disons-nous, se fût cru certainement à cent lieues de Paris, tant le spectacle de ces quatre longues rangées d'arbres hauts, forts, vigoureux, fantastiquement éclairés par la lune, offraient avec leur front lumineux et leur pied sombre, l'image d'une armée de soldats géants faisant sentinelle autour des murailles d'une ville babylonienne.

Mais le personnage sur le front duquel se projetait l'ombre immense ne paraissait nullement atteint de la surprise qui eût assailli, à son entrée, un habitant d'une de nos lointaines provinces arrivant à Paris. Tout au contraire, ces ombreuses allées, que nous avons comparées à une forêt des Ardennes, ne paraissaient offrir au personnage qui animait cette mystérieuse solitude qu'un spectacle qui lui était familier, et nous dirons même, — à la façon dont il recherchait les ténèbres les plus profondes dans cette obscurité, — qu'un asile qui était favorable à ses desseins

Il parcourait le boulevard comme un homme contraint, pour une importante raison, à cette promenade nocturne, prêtant une attention toute particulière aux objets qu'il rencontrait sur son chemin, regardant au-dessous et au-dessus de lui, devant et derrière, à droite et à gauche, errant mélancoliquement, et, tout au contraire de l'ami Pierrot, évitant les rares endroits où se faisait le clair de lune.

A première vue, on eût été fort embarrassé pour dire à quelle classe de la société appartenait ce personnage ; mais en l'étudiant avec attention, en le suivant dans les méandres de sa promenade, en observant ses gestes, en l'accompagnant dans ses allées et venues, en remarquant le soin avec lequel il examinait tel ou tel objet, plutôt que tel ou tel autre, on eût su bientôt à quoi s'en tenir sur la cause qui l'avait, à cette heure avancée de la nuit, conduit au boulevard des Invalides.

L'objet qu'il paraissait examiner avec le plus d'attention, et vers lequel, bien qu'il s'en éloignât de temps en temps, il semblait invinciblement attiré, était la grille de la comtesse Rappt

Se glissant le long du mur, et avançant la tête avec précaution jusqu'à toucher les barreaux, il plongeait son regard scrutateur dans le petit bois qui formait une espèce de massif à dix pas de l'autre côté de la grille

Deux hommes seulement pouvaient avoir un motif plausible, ou un intérêt suffisant, pour se promener à minuit, devant la grille de Regina : un amoureux ou un voleur

L'amoureux, parce qu'il est au-dessus des lois ; le voleur, parce qu'il est au-dessous

Or, l'homme en question n'avait nullement l'aspect d'un amoureux.

Ensuite l'amoureux qui eût eu un motif plausible de se promener là, c'était Petrus, et l'on sait que Salvator lui avait enjoint, ou de rester chez lui, ou de se promener partout ailleurs.

Disons que Pétrus avait religieusement observé la prescription de Salvator, dans ce qu'elle avait de plus sévère, et était resté chez lui.

Il est vrai qu'il avait été tout à fait rassuré par Salvator, qui était passé à l'atelier dès la veille au soir, et lui avait montré les cinq cent mille francs que, selon sa promesse, lui avait apportés et remis à neuf heures précises maître Baratteau.

Nous avons dit que le promeneur nocturne n'avait rien d'un amoureux, ajoutons qu'il n'avait surtout rien de Petrus

C'était un homme de moyenne taille, qui, vu de dos ou par devant, présentait des deux côtés une surface arrondie Il était habillé d'un long vêtement qui lui descendait jusqu'aux talons, et qui, tombant à pic de son col sur ses souliers, ressemblait bien plus à une lévite, ou à une robe de Persan, qu'à une redingote ordinaire ; il était coiffé d'un chapeau bas de forme et large de bord, ce qui lui donnait l'air d'un ministre protestant, ou d'un quaker américain ; enfin, sa figure était emboîtée dans une épais fourré de favoris qui, remontant jusqu'au dessous des sourcils, ne laissaient à découvert qu'une très minime portion de sa figure

Puisque ce n'était pas Petrus, c'était donc le comte Ercolano***.

Puisque ce n'était pas un amoureux, c'était donc un voleur

C'était tout à la fois le comte Ercolano et un voleur

Ce point clairement posé, nos lecteurs devinent ce qu'il attendait, et comprennent pourquoi la grille du jardin de la comtesse Rappt attirait plus particulièrement son attention.

En arrivant sur le boulevard dès six heures et demie, il en avait battu les coins et recoins, les allées et les contre-allées ; puis il s'était tenu à l'écart, après avoir bien étudié les lieux ; enfin, il avait reconduit au loin le dernier passant suspect qui s'était attardé dans ce quartier désert ; dès la nuit tombée, et une fois bien assuré d'être le maître de la place, il était revenu se promener mélancoliquement sur la chaussée dans l'allée contiguë au parc de la comtesse Rappt.

On pouvait le surprendre de trois façons différentes, et c'était pour parer à ce triple danger qu'il était venu, dès dix heures du soir, s'embusquer devant la grille, pour étudier de plus près les moyens d'attaque et leur opposer efficacement ses moyens de défense.

On pouvait venir de droite ou de gauche, et lui tomber dessus à l'improviste, tandis qu'il échangerait les lettres contre les billets ; mais un compagnon de la trempe de celui que nous mettons en scène n'était point fait pour se laisser tomber dessus, même inopinément. Nous avons dit qu'il avait étudié minutieusement les lieux et s'était assuré que nul coin ne pouvait recéler une embuscade ; d'ailleurs, pour ce cas, — car c'était un homme de haute prévoyance que le comte Ercolano, — pour ce cas, il avait, dans une ceinture complètement cachée sous sa grande lévite, il avait une paire de pistolets à deux coups, et un poignard long et bien affilé ; il pouvait donc espérer défendre sa fortune ou tout au moins la vendre si chèrement, que ceux qui voudraient y porter atteinte auraient à s'en repentir

Par conséquent, il n'avait rien à craindre de ce premier côté

Il est vrai que, d'autre part, le danger était plus grand

Le danger était plus grand du côté de la rue Plumet, où était située la grande porte d'entrée de l'hôtel de la Mothe-Houdan, celle devant laquelle s'arrêtaient les voitures ; on pouvait avoir fait cacher dans l'hôtel, derrière cette porte, une demi-douzaine de gaillards armés de fusils, de sabres et de hallebardes, dans sa prévoyance le comte Ercolano*** rêvait les armes les plus fantastiques — et cette demi-douzaine de gaillards pouvait foncer sur lui tandis qu'il échangerait les lettres contre les billets

Mais c'était un homme d'une fécondité d'imagination peu commune que le comte Ercolano***, et un gentilhomme de sa force ne devait pas être arrêté longtemps par un pareil obstacle

Il alla donc à pas de loup explorer la rue Plumet, comme il avait exploré le boulevard, et, après s'être assuré que la rue était entièrement déserte, il étudia la porte de la rue, qu'il avait déjà laborieusement examinée la veille

Le but de cette étude était de s'assurer qu'aucun change-

ment dans son économie n'avait été pratiqué depuis vingt-quatre heures.

La porte était dans le même état que la veille.

C'était une immense porte de chêne à deux battants et à quatre panneaux ; de chaque côté, entre le panneau du haut et le panneau du bas, était un bouton de fer de la grosseur d'une orange.

Le comte Ercolano*** commença par toucher les boutons pour s'assurer de leur immobilité ; après quoi, il tira de sa large manche un engin de fer, qui aurait eu la forme d'un S, si les extrémités de ce S n'eussent présenté au sommet et à la base un cercle parfait au lieu de l'ovale, et si ces deux cercles, au lieu de se toucher, n'eussent été à une certaine distance l'un de l'autre : il appliqua ce S ou cette S fermée sur les deux boutons de la porte, c'est-à-dire qu'il enclava chacun des boutons dans chacune des extrémités de l'engin ; l'engin alors s'adapta tellement aux boutons, les serra si étroitement et avec tant de précision, que le maître chanteur fit claquer sa langue d'un air d'orgueilleuse satisfaction.

— Oui, fit-il, songeant à l'illustre forgeron, ami et conseiller du roi Dagobert, et parodiant sans respect le couplet bien connu d'un vaudeville fort à la mode à cette époque :

Du haut des cieux, ta demeure dernière,
Grand saint Éloi, tu dois être content !

En effet, cet ingénieux instrument appliqué à la porte faisait par devant, le même effet que les barres de fer font par derrière, c'est-à-dire qu'en tirant la porte à quatre chevaux, on n'eût pas même réussi à l'ouvrir.

Mais le troisième péril, le plus grand, le plus véritable, tout en venant toujours de l'hôtel, ne venait pas de la rue Plumet.

Le traquenard par lequel pouvait le plus aisément être pris le comte Ercolano***, c'était, sans contredit, la grille même par laquelle la conférence devait avoir lieu.

Aussi, une fois son engin adapté à la porte de la rue Plumet, le comte Ercolano*** regagna-t-il le boulevard, qu'il inspecta de nouveau avec un soin plus minutieux que jamais ; car l'heure approchait, si lente que fût sa marche.

Onze heures trois quarts venaient de sonner. Il n'y avait donc pas de temps à perdre.

L'aventurier passa et repassa devant la grille, plongeant son regard, aussi avant qu'il pouvait, dans le jardin touffu comme un bois.

Mais il n'est pas plus de bois pour la lune que de grand homme pour son valet de chambre. Le comte Ercolano***, favorisé par ce guide céleste, put donc fureter de l'œil dans les plus épaisses profondeurs du jardin, et s'assurer qu'il était aussi désert que le boulevard.

Cependant, ce jardin, momentanément désert, pouvait tout à coup, et en un instant, se peupler d'un monde de valets armés jusqu'aux dents : ce fut du moins la pensée de notre compagnon ; aussi s'empressa-t-il de parer à l'événement.

Il empoigna d'abord un à un, et les uns après les autres, tous les barreaux de la grille, pour s'assurer qu'ils avaient, ainsi que les boutons de fer de la porte, conservé leur immobilité habituelle ; en d'autres termes, il voulut se convaincre qu'à l'aide d'un barreau mobile enlevé à un moment donné, on n'allait pas s'élancer sur lui et lui faire rendre gorge.

Après un examen approfondi, il acquit cette certitude.

Restait la porte de la grille, qui, remplissant son devoir de porte, pouvait s'ouvrir à la première réquisition d'un ou de plusieurs habitants de l'hôtel.

Notre compagnon l'ébranla d'un bras vigoureux ; la porte parut fermée comme la veille.

Il eut la preuve qu'elle était non seulement fermée, mais encore fermée à double tour, en passant le bras de l'autre côté de la grille, et en s'assurant que le pêne était profondément entré dans la gâche et que la gâche était solidement scellée dans la muraille.

— C'est égal, dit-il en essayant vainement de passer la tête entre deux barreaux, pour joindre la preuve de la vue à la preuve du toucher, je n'ai qu'une confiance très restreinte dans la solidité des gâches ; hélas ! j'en ai tant vu tomber autour de moi !

Et, ce disant, il tira de la poche de sa lévite une manière de chaîne de tournebroche de quatre ou cinq pieds de long.

Puis il l'enroula autour de la gâche, prenant le bouton du pêne pour point d'appui ; revint la passer autour d'un des barreaux, en fit autant de l'autre extrémité de la chaîne, repassa un double tour à la gâche et au bouton ; puis, rattachant à lui les deux bouts de la chaîne, il fit un de ces nœuds dits à la marinière, sans songer — on ne songe pas à tout — que ce nœud, fait par le comte Ercolano***, pouvait, dans un cas donné, compromettre le digne capitaine Monte-Hauban.

— Que Balthazar Casmajou, qui m'a enseigné les premiers éléments de la serrurerie, soit placé, dans le ciel, à la droite de saint Éloi, murmura le reconnaissant aventurier, en passant, pour plus grande sûreté, un cadenas dans les anneaux soudés aux deux extrémités de la chaîne.

Et il leva vers la voûte étoilée un regard reconnaissant. En baissant les yeux, il aperçut à trois pas de lui une ombre blanche.

C'était la comtesse Rappt.

L'ange du repos, qui veille invisiblement autour des tombes, ne foule pas plus doucement le gazon que ne l'avait fait la jeune femme.

En effet, elle était arrivée si doucement à trois pas de la grille, que, quoique l'oreille du comte Ercolano*** fût des plus exercées, celui-ci ne l'avait pas entendue venir.

Bien qu'il fût préparé à cette rencontre, et cela de longue main, la vue inopinée de la jeune femme produisit sur lui tout l'effet d'une apparition. Il ressentit une commotion semblable à celle dont il eût été atteint en touchant le fil d'une pile voltaïque ; instinctivement, il bondit de deux pas en arrière, et regarda autour de lui, comme si cette subite apparition devait être le signal d'un danger.

Ne voyant rien que la forme blanche, n'entendant d'autre bruit que le murmure du vent dans les feuilles, il fit un pas pour se rapprocher.

Mais il n'acheva pas même le premier pas.

— Hum ! hum ! fit-il, si c'était un homme déguisé en femme, et que cet homme lâchât sur moi un coup de pistolet bien chargé. Diable ! on a vu des choses semblables, et de pires mêmes !

— Est-ce vous, madame la comtesse ? demanda-t-il en s'effaçant derrière un arbre.

— C'est moi, répondit Régina d'une voix si douce, que le timbre de cette voix dissipa tout soupçon et toute crainte dans l'esprit de l'aventurier.

Aussi s'approcha-t-il, et, s'inclinant avec respect :

— Madame, dit-il, je suis votre respectueux serviteur.

Mais, comme Régina n'était point venue dans le but d'échanger des politesses avec le comte Ercolano***, elle se contenta de répondre par une légère inclination de tête, et, avançant son bras à la portée de la grille.

— Voici, dit-elle, les cinquante premiers mille francs ; vous pouvez vérifier si les billets sont bons et si le compte y est.

— Dieu me garde de compter après vous, dit l'escroc en mettant les premiers cinquante mille francs dans sa poche droite.

Puis, regardant autour de lui, et tirant une lettre de sa poche gauche :

— Voici la lettre, dit-il.

La princesse, moins confiante que le comte Ercolano***, prit la lettre, l'éleva sous un rayon de la lune, et, bien assurée que c'était son écriture, elle la mit dans sa poitrine et tendit à l'aventurier une seconde liasse de cinquante mille francs.

— Même confiance, madame, dit celui-ci en lui remettant la seconde lettre.

— Dépêchons, dit Régina en prenant la lettre avec dégoût et en la soumettant, comme la première, à l'épreuve de la lune, épreuve qui continua sans doute de la satisfaire, car elle présenta au comte Ercolano*** une troisième liasse de billets.

— Toujours confiance, répéta celui-ci.

Et la troisième liasse de billets, suivant les deux premières, amena la remise de la troisième lettre.

Arrivé à la sixième, et au moment où il venait de la remettre à la comtesse, l'aventurier crut avoir entendu un bruit pareil au froissement des feuilles ; si léger qu'il fût, ce bruit fit passer un frisson par tout son corps.

Ce bruit l'effraya d'autant plus, qu'il n'en pouvait deviner la cause.

— Un instant, princesse ! s'écria-t-il en bondissant en arrière ; m'est avis qu'il se passe quelque chose autour de moi ; permettez que je m'en assure.

Et, disant cela, il tira et arma un pistolet sur le canon duquel se réfléchit un rayon de la lune.

En voyant le pistolet à la main du bandit, Régina fit elle-même un pas en arrière en poussant un faible cri.

Ce cri, si faible qu'il fût, pouvait être un signal.

Et l'escroc gagna la chaussée pour voir de plus loin.

— Oh ! mon Dieu, murmura Régina, s'en irait-il pour ne pas revenir ?

Et elle le suivit des yeux avec anxiété.

Le bandit recommença ses recherches, tenant toujours son pistolet à la main.

Il traversa le boulevard, regarda au loin, aussi loin que son œil put voir, retourna dans la rue Plumet pour s'assurer que la porte était toujours barricadée et ne faisait pas mine de s'ouvrir.

Les choses étaient dans l'état où il les avait laissées.

— C'est égal, dit-il en revenant sur ses pas, j'ai certainement entendu un bruit quelconque. C'est donc un mauvais bruit, puisque je n'en connais pas la source. Si je m'en al-

lais tout bêtement ? J'ai déjà trois cent mille francs dans ma poche, ce qui est un assez joli denier ; d'un autre côté les deux cent mille livres restantes sont diablement douces à palper...

Puis, regardant autour de lui d'un air qui indiquait qu'il commençait à se rassurer :

— Après tout, continua-t-il, je ne vois pas pourquoi je m'effraye si fort d'un bruit si léger ; l'affaire a trop bien commencé, par ma foi, pour ne pas finir de même. Reprenons la conversation où nous l'avons laissée.

Et l'aventurier, après avoir jeté à droite et à gauche un regard fauve et tortueux, comme celui de l'hyène, revint à la grille, où la pauvre Régina, tremblant à l'idée que le misérable allait s'enfuir avec ses quatre dernières lettres, attendait debout, les dents serrées et se tordant les mains de désespoir.

Elle respira en voyant l'aventurier se rapprocher d'elle, et, levant les yeux au ciel avec une profonde expression de reconnaissance :

— Oh ! mon Dieu, murmura-t-elle, je vous remercie !

— Excusez-moi, madame, dit-il, mais j'avais cru entendre un bruit menaçant. Il n'en est rien ; tout est tranquille autour de nous, et, si vous le voulez bien, nous allons continuer. Voici votre septième lettre.

— Et voici votre septième liasse.

Le comte Ercolano*** la prit, et, tandis qu'il la mettait dans sa poche, à côté des six premières, Régina soumit la lettre au même examen que les précédentes.

— Décidément, pensa l'aventurier en tirant de sa poche la huitième lettre, cette comtesse Rappt est d'une suspicion outrageante ; je croyais cependant avoir mis dans cette négociation toute la politesse et toute la loyauté imaginables... Enfin !...

Et, tirant la neuvième lettre, il dit en manière de vengeance contre cette suspicion de Régina :

— Neuvième épître de la même au même.

Le visage de Régina, pâle comme la lune qui l'éclairait, s'empourpra à cette injure des tons rouges du soleil couchant.

Elle échangea vivement la neuvième lettre contre la neuvième liasse, et, après avoir, non moins soigneusement que les autres, regardé cette lettre, elle la mit dans sa poitrine.

— Elle y tient, pensa l'aventurier en empochant les billets.

Puis, d'un ton gouailleur :

— Dixième et dernière lettre, dit-il, au même prix que ses sœurs aînées, quoiqu'elle les vaille toutes à elle seule ; mais, vous savez nos conditions pour celle-ci, donnant, donnant.

— C'est juste, dit Régina en lui tendant la dernière liasse en même temps qu'elle allongeait la main vers la dernière lettre ; donnez et prenez.

— Confiance qui m'honore, dit l'aventurier en donnant la lettre et en prenant les billets ; là !

Et l'aventurier respira joyeusement.

On n'entendit pas même le souffle de Régina ; elle s'assurait que la lettre était bien de sa main comme les neuf autres.

— Et, maintenant, continua l'impudent coquin, il est de mon devoir, madame la comtesse, de vous donner, après que vous m'avez enrichi, un conseil de galant homme. Croyez-en l'expérience d'un vieux routier, aimez toujours, n'écrivez jamais !

— Assez, misérable ! nous sommes quittes !... s'écria la comtesse.

Et elle s'éloigna rapidement.

En même temps, et comme si ces mots eussent été un signal convenu entre elle et quelque puissance supérieure, le comte Ercolano*** sentit tomber sur sa tête, pareil à un aérolithe descendu du ciel, un objet d'une telle grosseur et d'une telle pesanteur surtout, que l'aventurier fut étendu sur le sol avant même de s'être aperçu qu'il était tombé.

XCVIII

OU IL EST PROUVÉ QUE LE BIEN MAL ACQUIS NE PROFITE PAS

La chose s'était passée si rapidement, que l'aventurier n'était point tombé : il avait été littéralement précipité.

Aussi ne se rendit-il aucunement compte de l'accident ; il sentit seulement qu'une force irrésistible lui saisissait les mains, les lui ramenait derrière le dos, les réunissait dans une espèce d'écrou qui se fermait sur lui, à peu près de la même façon que l'ingénieux engin de fer inventé par lui, s'était fermé sur les boutons de la porte de la rue Plumet.

Puis, cette précaution prise, et le comte Ercolano*** devenu aussi inoffensif qu'un enfant, celui-ci se sentit soulever de terre, et, de la position horizontale qu'il occupait, replacé dans sa position verticale, c'est-à-dire sur ses pieds, position naturelle à l'homme, à qui la nature a donné l'os *sublime* destiné à regarder le ciel.

Ce ne fut point le ciel, nous devons le dire, que regarda le comte Ercolano*** replacé dans cette position ; il essaya de voir celui à qui il avait affaire, et qui venait d'une si brusque, nous pouvons même dire d'une si brutale façon, de lui donner la mesure de sa force.

Mais il ne vit absolument rien : l'homme, si c'en était un, se tenait complètement derrière lui.

Seulement, [illegible] les mains de cet homme suffisait à contenir [illegible] il sentit l'autre main qui, de la façon la [illegible] sur lui.

Cette main [illegible] un des pistolets qui y étaient [illegible] par-dessus la muraille.

Puis elle [illegible]

Puis elle [illegible] les deux pistolets.

Puis s'étant [illegible] deux pistolets et ce poignard étaient les seules armes que le comte [illegible] portait sur lui, elle remonta de la ceinture à la [illegible] qu'elle enveloppa de la même façon que l'écrou [illegible] enveloppait les deux poignets, et se mit à serrer la gorge [illegible] comme aurait pu le faire un écrou vissé par un mouvement égal et continu.

Au fur et à mesure que l'écrou de la gorge se serrait, l'écrou des mains se desserrait, de sorte que, peu à peu, le comte Ercolano*** retrouva l'usage de ses mains, mais perdit celui de la voix.

Peut-être se demandera-t-on comment cet aérolithe humain, qui mettait le comte Ercolano*** dans une si embarrassante position, avait pu échapper aux regards investigateurs d'un homme si bien habitué à explorer le terrain sur lequel il exerçait. A ceci, nous répondrons qu'en véritable matérialiste qu'il était, le comte Ercolano*** s'était occupé de la terre, mais avait complètement négligé le ciel. Or, comme on l'a vu, l'aérolithe était tombé du ciel, ou tout au moins des branches touffues et du feuillage épais d'un des marronniers qui ombrageaient la porte du jardin de Régina.

Maintenant, si nos lecteurs désirent savoir quel était cet aérolithe inopiné, qui, d'une façon si désagréable pour notre aventurier, venait de tomber sur ses épaules, et dont la main emboîtait si exactement son cou, nous leur dirons ce dont ils se doutent déjà peut-être, c'est que cet aérolithe n'était autre que le souffre-douleurs de mademoiselle Fifine, c'est-à-dire notre vieille connaissance le rude charpentier Barthélemy Lelong, dit Jean Taureau.

En effet, en sortant la veille à dix heures du soir de chez Pétrus, qu'il avait rassuré en lui montrant les cinq cents billets de mille francs, Salvator était entré chez le charpentier, qui, en l'apercevant, avait immédiatement offert, selon son habitude, de lui consacrer deux ou trois journées et même au besoin une semaine de son travail.

— Je ne te demande qu'une de tes soirées, avait répondu Salvator.

Puis, l'ayant informé qu'il avait besoin de son bras, sans lui donner aucune autre explication, il lui avait indiqué pour le lendemain, neuf heures du soir, un rendez-vous sur le boulevard des Invalides.

Là, après lui avoir désigné un épais marronnier qui se trouvait à l'un des côtés de la grille de l'hôtel, il lui avait dit :

— Tu vas monter dans cet arbre ; tu y resteras sans bouger, sans faire le moindre bruit, aussi caché que tu pourras, jusqu'à minuit. A minuit, ou peut-être même plus tôt, tu verras un homme se promener devant cette grille : tu l'observeras attentivement et tu ne bougeras point, quoi qu'il fasse. A minuit, de l'autre côté de la grille, viendra une dame qui causera d'affaires avec cet homme, et qui, en échange de dix lettres, lui remettra dix liasses de billets de mille francs ; tu la laisseras faire. Arrivée à la dixième liasse, cette dame lui dira ces mots : *Nous sommes quittes*. A peine ces trois mots seront-ils prononcés, que tu tomberas sur cet homme et que tu le prendras à la gorge, la lui serrant jusqu'à ce qu'il t'ait rendu les billets. Pour le reste, tu agiras selon l'événement ; assomme-le un peu si tu veux, mais ne l'assomme tout à fait que si tu ne peux pas faire autrement.

On voit que Jean Taureau avait déjà [illegible] exécuté une partie des ordres de Salvator [illegible] maintenant comment il exécuta le reste.

Nous avons laissé Jean Taureau serrant la gorge du comte Ercolano à lui étouffer la voix ; mais, comme pendant l'explication que nous venons de donner à nos lecteurs, il a continué de la lui serrer, il la lui serre maintenant à lui faire tirer la langue.

— Le dit Jean Taureau, après avoir commencé prudemment par désarmer son adversaire : maintenant causons.

Le comte Ercolano*** fit entendre un son étouffé.

— Tu y consens ? Très bien, dit Barthélemy, qui interprétait à sa façon le grognement du comte ; alors mainte-

nant, continua-t-il d'une voix de basse sinistre, tu vas me rendre tout ce que vient de te donner cette jeune dame.

L'aventurier tressaillit comme s'il eût entendu la trompette du jugement dernier, et, cette fois, il ne répondit point à Jean Taureau même par un grognement.

Etouffait-il, ou refusait-il ?

Il étouffait déjà mais il refusait encore.

Jean Taureau renouvela sa demande en le serrant un peu plus fort.

Le comte Ercolano***, libre de ses mains, essaya de saisir à son tour son adversaire au collet.

— A bas les pattes ! dit Jean Taureau.

Et, du bout des doigts, il donna sur le poignet du comte une claque qui faillit le lui disloquer.

Puis Jean Taureau serra l'écrou d'un tour, et le comte Ercolano*** tira la langue d'un pouce de plus.

Peut-être le lecteur demandera-t-il pourquoi Jean Taureau au lieu d'exiger du comte Ercolano une chose aussi pénible et aussi contraire aux habitudes de celui-ci, que de lui rendre ce qu'il avait pris, ne le lui reprenait pas tout simplement dans sa poche ; ce qui n'était pas plus difficile que de lui prendre ses pistolets et son poignard à sa ceinture et de les jeter par-dessus la muraille.

En ce cas, nous répondrons que Salvator avait dit : « Tu lui serreras la gorge jusqu'à ce qu'il t'ait *rendu* les billets » et que Jean Taureau fidèle observateur de la consigne, ne voulait pas prendre, mais attendait qu'on lui rendît, et serrait de plus en plus la gorge du comte Ercolano*** pour l'amener de lui-même à ce dénouement.

— Ah çà ! tu ne veux donc pas répondre ? dit Jean Taureau, qui ne se rendant pas compte de l'impossibilité où était le maître chanteur d'articuler un seul son, s'imaginait que c'était pure mauvaise volonté de sa part, et, pour le contraindre à répondre, serrait d'un cran de plus la gorge de l'escroc.

Malgré cette pression et surtout à cause de cette pression, celui-ci répondait moins que jamais.

Seulement, il faisait de ses deux bras des gestes désespérés qui indiquèrent à Jean Taureau qu'il y avait peut-être moins de mauvaise volonté qu'il ne le croyait dans le silence du comte Ercolano***

Il lui fit faire demi-tour à droite, afin de pouvoir lire sur son visage ce que refusait de lui dire la voix.

Le visage était violacé ; les yeux sanglants sortaient de leur orbite ; la langue pendait, par un coin de la bouche, jusque sur la cravate.

Jean Taureau comprit la situation.

— Faut-il qu'un homme soit entêté ! dit-il.

Et il serra un cran de plus

A cette fois, mille lueurs funèbres passèrent devant les yeux de l'aventurier ; tant qu'il n'avait été qu'oppressé, il avait résisté assez courageusement ; mais, en sentant l'air extérieur, déjà effroyablement raréfié, lui manquer tout à fait, il porta vivement sa main à sa poche et laissa tomber plutôt qu'il ne jeta sur le sol neuf des dix liasses de billets.

Jean Taureau, desserra les doigts, sans lâcher cependant le cou de l'aventurier, qui respira bruyamment.

Mais, en même temps que l'air pur de la nuit rentrait dans les poumons du comte Ercolano***, une espérance rentrait dans son cœur

En fouillant dans la large poche où il avait engouffré les billets, le comte Ercolano*** avait senti au fond de cette poche un couteau, couteau ordinaire, qu'il eût méprisé dans toute autre circonstance, mais qui, dans celle-ci, devenait sa dague de miséricorde

Voici pourquoi il n'avait jeté sur le sol que neuf liasses au lieu de dix :

En fouillant dans sa poche pour y chercher la dixième liasse, il comptait bien ouvrir son couteau, et, une fois le couteau ouvert, rétablir l'équilibre entre ses forces et celles de son adversaire.

Jean Taureau desserra les doigts, sans lâcher cependant le misérable compta les liasses de billets éparses, et, n'en voyant que neuf il réclama la dixième.

— Laissez-moi au moins fouiller dans ma poche, objecta l'escroc d'une voix étranglée

— C'est trop juste, dit Jean Taureau, fouille !

— Lâchez-moi, alors

— Quand j'aurai mon compte, répondit Jean Taureau, je te lâcherai.

— Eh ! tenez, le voilà, votre compte, dit l'escroc en jetant la dixième liasse de billets près des neuf premières, mais en ouvrant en même temps son couteau dans les sombres profondeurs de sa poche.

Jean Taureau n'avait qu'une parole il avait dit à son adversaire qu'il le lâcherait quand il aurait son compte ; il avait son compte il le lâcha.

Alors, le comte Ercolano*** rêva que, dans le mouvement que le charpentier allait faire, en se retournant et en se baissant pour ramasser les billets qui étaient à trois pas de lui, il allait d'un bond sauter sur le colosse et le percer ou du moins le trouer de son couteau ; mais ce fut une espérance folle, un rêve insensé ; car Jean Taureau, sans avoir précisément inventé la poudre, qui devait sembler un mode de destruction luxueux à un homme si heureusement doué, Jean Taureau avait flairé le méchant dessein de l'aventurier et ne regardait ses billets que d'un œil.

Il va sans dire que, regardant le comte Ercolano*** de l'autre, il vit briller dans sa main la lame du couteau assez à temps pour allonger de son côté une main large comme un battoir de blanchisseuse, main dans laquelle vint imprudemment s'emboîter le poignet de l'aventurier.

En un instant, par la simple pression des muscles de l'avant-bras, le couteau échappa de la main du comte Ercolano***, en même temps que le susdit comte Ercolano*** pliait sur ses jarrets et tombait à la renverse.

Jean Taureau appuya son genou sur la poitrine du vaincu, laquelle fit entendre un sourd craquement, accompagné d'un râle étranglé ; et, comme il l'avait adroitement fait tomber à la portée des billets, il mit les liasses les unes après les autres dans sa poche.

Il était absorbé dans cette occupation, quand il crut s'apercevoir que, tout en râlant, son ennemi étendait la main dans la direction du couteau.

Jean Taureau vit qu'il fallait en finir, et, d'un coup de poing qui eût assommé l'animal son homonyme, il cloua pour ainsi dire la tête du maître chanteur sur le sol, en lui disant avec une sorte d'impatience qui n'eût été que comique si elle n'eût pas été suivie d'un si rude effet :

— Mais nous ne voulons donc pas rester tranquille ?

Cette fois, soit qu'il le voulût, soit qu'il ne le voulût pas, l'aventurier resta tranquille.

Il était profondément évanoui

Jean Taureau compta ses liasses de billets ; il y en avait bien dix.

Il se leva donc aussitôt et attendit que M. le comte Ercolano*** se levât à son tour.

Au bout de cinq minutes, il s'aperçut qu'il attendait vainement.

Le comte ne donnait pas signe de vie.

Jean Taureau leva son chapeau, — c'était un homme très poli que Jean Taureau sous son apparence grossière, — et il salua respectueusement l'aventurier.

Celui-ci, soit qu'il fût moins poli que le charpentier, soit qu'il fût incapable de lui rendre son salut pour cause d'évanouissement, ne bougea pas même le petit doigt.

Jean Taureau le regarda une dernière fois ; et, voyant qu'il persistait dans son immobilité, il jeta sa main gauche en l'air avec un geste qui semblait dire : « Ma foi, tant pis ! c'est toi qui l'as voulu, mon bonhomme. »

Puis il s'éloigna lentement, les deux mains dans ses poches, du pas calme et régulier d'un homme convaincu d'avoir accompli son devoir.

Pour l'aventurier, il ne revint à lui que bien longtemps après le retour de Jean Taureau chez lui, c'est-à-dire à cette heure matinale où la rosée descend du ciel sur la terre.

Cette rosée, si efficace sur les plantes et sur les fleurs, est, à ce qu'il paraît, non moins efficace sur le genre animal que sur le genre végétal ; car ses premières larmes commençaient à peine à tomber, que le comte Ercolano*** éternua en homme qui prend un rhume de cerveau.

Cinq minutes après, il s'agita, souleva, puis laissa retomber sa tête, la souleva encore, et, enfin, après trois ou quatre tentatives inutiles, parvint à reprendre son centre de gravité

Pendant un instant, il resta assis et immobile en homme qui essaye de recueillir ses idées ; après quoi, il fouilla dans ses poches et poussa un juron épouvantable.

Il était évident que la mémoire lui revenait.

En lui revenant, cette mémoire lui montrait un abîme.

Cet abîme, c'était, béante et vide, la poche qui avait un instant renfermé cinq cent mille francs, c'est-à-dire vingt-cinq mille livres de rente.

Mais, comme c'était un grand philosophe que le comte Ercolano***, il réfléchit immédiatement que, si énorme que fût la perte qu'il venait de faire, elle avait failli être plus grande encore, puisqu'il s'en était manqué de fort peu qu'avec ses cinq cent mille livres, il ne perdît une chose bien autrement précieuse, c'est-à-dire la vie

Or, la vie lui restait, un peu écornée, c'est vrai, mais encore robuste.

Ce fut ce dont il s'assura tout d'abord en humant l'air avec ravissement et en respirant coup sur coup comme un homme privé depuis longtemps des jouissances attachées à cet exercice ; après quoi, il fit jouer son cou dans sa cravate, comme ferait certainement un homme pendu qui aurait cassé sa corde ; enfin, s'essuyant le front avec la manche de sa lévite, il se leva chancelant, regarda tout autour de lui d'un air hébété, toussa avec une contraction douloureuse des muscles de la poitrine, secoua la tête comme pour dire qu'il serait longtemps à se remettre de l'assaut qu'il venait de soutenir, enfonça son chapeau sur son front, et,

sans regarder, comme il avait fait en arrivant, ni en avant ni en arrière, ni à droite ni à gauche, il s'enfuit à toutes jambes, remerciant le ciel de lui avoir conservé une existence dont il pouvait faire encore un si bon usage pour son bonheur particulier et pour celui de son prochain.

Et, maintenant, nous croirions faire injure à la perspicacité de nos lecteurs, si nous doutions un instant qu'ils eussent reconnu dans l'amateur de peinture qui s'était introduit chez Pétrus, sous le titre de son parrain, et sous le nom du capitaine Berthaud Monte-Hauban, dans le comte Ercolano***, dans le maître chanteur, l'aventurier, l'escroc que Jean Taureau venait d'assommer à moitié, notre vieille connaissance, l'homme qui, à la grande joie de Pétrus, se promenait, le mardi gras de cette année, sur l'esplanade de l'Observatoire, le nez revêtu d'un fourreau de carton de trois ou quatre pouces de longueur, le nommé Gibassier, enfin, lequel, grâce à la position de confiance qu'il occupait près de M. Jackal, croyait pouvoir, de temps à autre, tenter certaines entreprises lucratives mais hasardeuses.

XCIX

OU MADEMOISELLE FIFINE REND, SANS LE VOULOIR, UN GRAND SERVICE A SALVATOR

Le lendemain de ces événements, vers six heures du matin, Salvator franchissait le seuil de la porte basse de la maison qu'habitaient, rue de la Bourbe, Jean Taureau et sa rousse compagne mademoiselle Fifine.

Bien avant d'arriver au quatrième étage, où était l'appartement du charpentier, Salvator entendit la mélopée singulière qu'il avait déjà, on s'en souvient, entendue bon nombre de fois, mais particulièrement le jour où il était venu prier Barthélemy Lelong de l'accompagner au château de Viry.

Mademoiselle Fifine vomissait contre le charpentier le répertoire de ses imprécations les plus aiguës; le géant grommelait, comme Polyphème surprenant Acis et Galathée.

Et cependant, ainsi qu'on le verra, cette fois il ne s'agissait point d'amour.

Salvator frappa rudement à la porte.

Mademoiselle Fifine, les cheveux épars, les yeux hors de la tête, les épaules hors de la robe, mademoiselle Fifine, débraillée, haletante, rouge de colère, ouvrit la porte.

— Ah çà ! je ne puis donc venir une seule fois ici sans être témoin de vos disputes? dit Salvator en regardant sévèrement la maîtresse du charpentier.

— C'est lui *qu'a* tort, dit la grande fille.

— C'est elle qu'est une gueuse ! s'écria Jean Taureau en bondissant sur mademoiselle Fifine, et en levant le poing au-dessus de sa tête pour l'assommer.

— Allons, allons, dit Salvator moitié riant, moitié sévère, il est encore trop bon matin pour battre une femme, Jean Taureau; on n'a pas l'excuse d'être ivre.

— Pour cette fois, monsieur Salvator, rugit le charpentier, je ne puis pas vous obéir; il y a une heure que le bras me démange, il faut définitivement que je la casse.

Jean Taureau était effrayant à voir; sa respiration faisait le bruit d'un soufflet de forge; ses lèvres tremblaient, pâles et serrées; ses yeux étaient hagards, injectés de sang, et jetaient des flammes.

Mademoiselle Fifine, qui, depuis longtemps déjà, avait l'habitude de voir le géant en fureur, sentit tout son sang se glacer dans ses veines; elle vit que c'en était fait d'elle si le commissionnaire n'intervenait pas énergiquement et promptement surtout; elle s'élança donc vers lui, l'entoura de ses deux longs bras, et, le regardant d'un œil plein de terreur, elle lui dit :

— Sauvez-moi; au nom du ciel, monsieur Salvator, sauvez-moi !

Salvator se dégagea de cette étreinte avec un geste de visible dégoût. Et, faisant passer derrière lui la grande fille, puis s'avançant vers Jean Taureau et lui saisissant vigoureusement les deux mains :

— Eh bien, demanda-t-il, qu'y a-t-il encore?

— Il y a, répondit l'hercule, que le regard de Salvator semblait fasciner, il y a que c'est une misérable, une infâme créature digne du bagne et de l'échafaud; aussi est-ce pour lui épargner l'affront de la place de Grève que je veux l'exterminer ici.

— Mais que t'a-t-elle donc fait? demanda Salvator.

— D'abord, c'est une coureuse; elle a fait je ne sais quelle nouvelle connaissance dans le quartier, de sorte qu'on ne peut plus l'avoir à la maison.

— Quant à cela, mon pauvre Barthélemy, c'est de l'histoire ancienne, et, si elle ne t'a rien fait de plus nouveau, tu devrais y être habitué.

— Oh ! que si, elle m'a fait quelque chose de plus nouveau, dit le charpentier grinçant des dents.

— Que t'a-t-elle fait? Voyons, parle !

— Elle m'a volé ! hurla Jean Taureau

— Comment, elle t'a volé? demanda le jeune homme.

— Oui, monsieur Salvator.

— Que t'a-t-elle volé?

— Tout l'argent d'hier.

— L'argent de ta journée?

— L'argent de ma nuit, les cinq cent mille francs de là-bas.

— Les cinq cent mille francs ! s'écria Salvator en se retournant pour interroger mademoiselle Fifine, qu'il croyait toujours derrière lui.

— Elle les a sur elle, et je voulais les lui reprendre lorsque vous êtes arrivé, voilà la cause de notre querelle ! cria Jean Taureau, tandis que Salvator se retournait.

Mais, alors, tous deux jetèrent un cri en même temps; car tous deux, en même temps, s'aperçurent de la disparition de mademoiselle Fifine.

Il n'y avait pas une minute à perdre.

Aussi, sans échanger une seule parole, les deux hommes se précipitèrent-ils sur l'escalier.

Jean Taureau tomba plutôt qu'il n'arriva sur la dernière marche.

— Cours à droite, dit Salvator; moi, je cours à gauche.

Jean Taureau se dirigea à toutes jambes du côté de l'esplanade de l'Observatoire.

Salvator, en deux sauts, se trouva au bout de la rue de la Bourbe, dominant à la fois trois côtés : le chantier des Capucins à droite, devant lui la rue Saint-Jacques, et derrière lui le faubourg.

Il regarda aussi loin que son œil put voir; mais, à cette heure matinale, la rue était déserte et les boutiques se trouvaient encore fermées; mademoiselle Fifine s'était sauvée avec une rapidité prodigieuse, ou elle s'était réfugiée dans quelque maison voisine.

— Que faire? où aller?

Salvator en était là de ses recherches, quand une laitière installée au coin de la rue Saint-Jacques et de la rue de la Bourbe, devant la boutique d'un marchand de vin, lui cria :

— Monsieur Salvator !

Salvator, s'entendant appeler, se retourna.

— Que voulez-vous? demanda-t-il.

— Vous ne me reconnaissez pas, mon cher monsieur Salvator? demanda la laitière.

— Non, répondit celui-ci en continuant de regarder un peu de côté et d'autre.

— Je suis Maguelonne, de la rue aux Fers, dit la laitière; le commerce des fleurs n'allait plus, je me suis mise à vendre du lait.

— Je vous reconnais maintenant, dit Salvator; mais, pour le moment, je n'ai pas le temps de pousser plus loin la reconnaissance. Avez-vous vu passer une grande fille blonde?

— Courant comme une dératée, oui.

— Quand cela?

— A l'instant.

— Quel chemin a-t-elle pris?

— La rue Saint-Jacques.

— Merci ! dit Salvator en prenant son élan dans la direction indiquée.

— Monsieur Salvator ! monsieur Salvator ! cria la laitière en se levant et en courant vers lui.

— Attendez un moment, cria la laitière; que lui voulez-vous?

— Je veux la rattraper.

— Et où allez-vous pour cela?

— Tout droit devant moi.

— Vous n'avez pas loin à aller, alors.

— Vous savez donc où elle est entrée ? demanda Salvator.

— Oui, répondit la laitière.

— Alors, dites vite ! où cela ?

— Là où elle va tous les jours, sans que son homme le sache, dit la laitière en désignant du doigt, sous les numéros 297 et 299 de la rue, un corps de bâtiment appelé, dans le quartier, le Petit-Bicêtre.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui.

— Vous la connaissez donc ?

— C'est une de mes pratiques.

— Et que va-t-elle faire là ?

— Ne demandez point cela à une honnête fille, monsieur Salvator.

— Mais, enfin, elle va chez quelqu'un ?

— Oui, chez un homme de la police.

— Que vous nommez ?

— Jambassier, Jubassier...

— Gibassier ! s'écria Salvator.

— C'est justement cela, répondit la laitière.

— Ah ! par ma foi, c'est providentiel, murmura Salvator; je cherchais justement son adresse, et c'est mademoiselle

Fifine qui me la donne. Ah ! monsieur Jackal, que vous avez bien raison de dire : *Cherchez la femme !* Merci, Maguelonne, votre mère va bien ?

— Oui, monsieur Salvator, merci, et elle vous est bien reconnaissante de l'avoir fait recevoir aux Incurables, la pauvre femme.

— C'est bien ! c'est bien ! s'écria Salvator.

Et il se dirigea vers le Petit-Bicêtre.

Il faut avoir vécu dans le quartier Saint-Jacques et l'avoir exploré en tous sens, pour connaître le dédale obscur, nauséabond, infect, squalide, que l'on appelait alors le Petit-Bicêtre. C'était quelque chose comme les sombres et humides caves de Lille, superposées les unes au-dessus des autres.

Salvator connaissait l'endroit pour l'avoir visité plus d'une fois dans ses investigations philanthropiques ; il lui fut donc facile de se diriger dans ce labyrinthe.

Il s'engagea tout d'abord dans le corps de bâtiment de gauche et monta rapidement cinq étages.

Arrivé au cinquième, c'est-à-dire sous les toits, il aperçut sept ou huit portes percées sur un sale corridor.

Il colla son oreille à chacune des portes et écouta.

N'entendant aucun bruit, il allait descendre au quatrième, quand, par une ouverture de l'escalier, dont la fenêtre avait été brisée dans des temps déjà reculés et n'avait point été réparée, il aperçut, sur le palier du cinquième étage de l'escalier de droite, la silhouette de mademoiselle Fifine.

Il descendit précipitamment les cinq étages, et, regrimpant à pas de loup l'autre escalier, il arriva si doucement à la dernière marche, que mademoiselle Fifine, qui frappait à coups redoublés avec une impatience croissante, ne l'entendit pas.

Tout en frappant, elle criait :

— Mais ouvrez donc ! c'est moi, Giba, c'est moi.

Mais Gibassier n'ouvrait pas, quelque charme qu'il y eût pour lui à entendre italianiser son nom.

Rentré chez lui à quatre heures du matin, sans doute rêvait-il encore au danger auquel, par le secours de son bon génie, il venait d'échapper, et se réjouissait-il, en songe, d'être sorti sain et sauf d'un pareil péril aussi imminent qu'inattendu.

Il entendit frapper à sa porte.

Mais Gibassier crut qu'il rêvait encore, convaincu que nul ne l'aimait assez tendrement pour lui faire visite à cette heure matinale, sinon le cauchemar en personne ; aussi se retourna-t-il résolument du côté du mur, bien décidé à se rendormir malgré le bruit, et en murmurant :

— Frappez ! frappez !

Mais ce n'était point là le compte de mademoiselle Fifine. Elle continua, en conséquence, à frapper à coups redoublés en appelant le forçat des noms les plus doux.

Elle était au milieu de ses tendres invocations quand elle sentit une main qui se posait doucement, quoique avec autorité, sur son épaule.

Elle se retourna et vit Salvator.

Elle comprit tout et ouvrit la bouche pour appeler à l'aide.

— Silence, misérable ! lui dit Salvator, à moins que tu n'aimes mieux que je te fasse arrêter et conduire en prison à l'instant même.

— Arrêter, et comme quoi ?

— Comme voleuse, d'abord.

— Je ne suis pas une voleuse, entendez-vous ! je suis une honnête fille ! hurla la drôlesse.

— Non seulement tu es une voleuse et tu as sur toi cinq cent mille francs qui m'appartiennent, mais encore...

Il lui dit quelques mots tout bas.

La grande fille devint affreusement pâle.

— Ce n'est pas moi, dit-elle, qui l'ai tué ; c'est la maîtresse de Croc-en-Jambe ; c'est Bébé la Rousse.

— C'est-à-dire que tu tenais la lampe, tandis qu'elle l'assommait à coups de chenet ; c'est une chose, au reste, que vous éclaircirez ensemble, quand vous serez dans le même cabanon. Et, maintenant, est-ce toi qui crieras, ou est-ce moi ?

La grande fille poussa un gémissement.

— Allons, dépêchons, dit Salvator, je suis pressé.

Toute frémissante de colère, mademoiselle Fifine passa sa main sous son fichu et tira de sa poitrine une poignée de billets de banque.

Salvator compta. Il y avait six liasses.

— Bien ! dit-il, encore quatre liasses comme celles-ci et tout sera dit.

Par bonheur pour Salvator, et peut-être bien aussi pour elle-même, car Salvator n'était pas homme à se laisser prendre à l'improviste, mademoiselle Fifine n'avait aucune arme sur elle.

— Voyons, voyons, les quatre dernières liasses, dit Salvator.

Fifine en grinçant les dents, fourra une seconde fois sa main dans sa poitrine et en tira deux liasses.

— Encore deux, dit Salvator.

La grande fille fouilla une troisième fois, et tira une liasse.

— Allons, encore une, la dernière ! fit le jeune homme frappant du pied d'impatience.

— C'est tout, dit-elle.

— Il y avait dix liasses, fit Salvator. Voyons, vite la dernière, j'attends.

— S'il y en a une dixième, dit résolument mademoiselle Fifine, je l'aurai perdue en route.

— Mademoiselle Joséphine Dumont, dit Salvator, prenez garde ! vous jouez là un mauvais jeu.

La grande fille tressaillit en s'entendant nommer de son nom de famille.

Elle fit semblant de chercher encore une fois dans sa poitrine.

— Quand je vous jure qu'elle n'y est pas ! dit-elle.

— Allons, vous mentez, fit Salvator.

— Dame, dit-elle impudemment, fouillez vous-même.

— J'aimerais mieux perdre les cinquante mille francs que de me risquer à toucher la peau d'une vipère comme toi, répondit le jeune homme avec une expression d'indicible dégoût ; mais marche devant, et, au prochain corps de garde, on te fouillera.

Et il la poussa du coude vers l'escalier, comme s'il eût craint de la pousser avec la main.

— Oh ! cria-t-elle, tenez, reprenez-le donc votre argent, et damnez-vous avec !

Prenant alors dans sa poitrine la dernière liasse, elle la jeta avec rage sur le palier.

— C'est bien, dit Salvator. Et maintenant, va-t'en demander pardon à Barthélemy, et n'oublie pas qu'à la première plainte qu'il me fait de toi, je te remets entre les mains de la justice.

Mademoiselle Fifine descendit l'escalier en montrant le poing à Salvator.

Celui-ci la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans les détours sombres du gigantesque colimaçon ; puis lorsqu'il l'eut perdue de vue, il se baissa, ramassa la liasse, en sépara dix billets qu'il mit dans son portefeuille, tandis qu'il fourrait dans sa poche les neuf liasses intactes et la liasse écornée.

C

OÙ IL EST DÉMONTRÉ QU'IL EST DANGEREUX, NON PAS DE RECEVOIR MAIS DE DONNER DES REÇUS

A peine mademoiselle Fifine avait-elle disparu, à peine Salvator avait-il mis dans son portefeuille les dix mille francs, et dans sa poche, les neuf liasses intactes et la liasse écornée, que la porte de Gibassier s'ouvrit, et que ce digne industriel parut sur le seuil, vêtu d'un simple pantalon de molleton blanc, la tête coiffée d'un foulard et les pieds chaussés de pantoufles brodées.

Les coups que la grande fille avait frappés à la porte, les tendres appellations dont elle les avait accompagnés, le cri d'alarme qu'elle avait poussé en reconnaissant Salvator, l'espèce de lutte qui avait été la suite de cette rencontre, avaient troublé, comme nous l'avons dit, le sommeil de l'honnête Gibassier, si bien que, voulant se rendre compte de ce qui se passait sur son palier, il avait fini par s'arracher aux douceurs du sommeil, avait sauté à bas de son lit, avait passé son pantalon à pieds, chaussé ses pantoufles, et était venu à pas de loup ouvrir la porte.

N'y entendant plus aucun bruit, il s'attendait à trouver le palier vide.

Il fut donc assez étonné de voir Salvator ; nous devons même dire, à l'éloge de la prudence de Gibassier, qu'en apercevant un inconnu devant sa porte, son premier mouvement fut de la refermer.

Mais Salvator, qui connaissait le forçat, aussi bien de figure que de réputation, qui savait la part qu'il avait prise à l'enlèvement de Mina, qui le surveillait soit directement, soit indirectement depuis cette époque, n'avait pas pris tant de peine à le retrouver pour le laisser apparaître et disparaître ainsi.

Il s'opposa donc, en étendant la main, à son intention de refermer la porte, et, l'abordant avec toute la courtoisie dont il était capable :

— C'est bien à M. Gibassier que j'ai l'honneur de parler ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit Gibassier en le regardant d'un air aussi soupçonneux que lui permettaient de le faire ses yeux encore tout bouffis. A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Vous ne me connaissez pas ? demanda Salvator en poussant doucement la porte.

— Ma foi, non, dit le forçat, quoique bien certainement j'aie vu votre figure quelque part ; mais du diable si je sais où.

— Mon habit vous indique ce que je suis, dit Salvator.

— Commissionnaire, je le vois bien ; mais comment vous nomme-t-on ?

— Salvator.

— Ah ! ah ! ne vous tenez-vous point d'habitude au coin de la rue aux Fers ? demanda Gibassier avec un sorte d'effroi.

deux mots, si l'affaire que je viens vous proposer vous convient, cette affaire sera conclue.

— Comme vous voudrez ; mais, moi, je m'assieds, dit Gibassier, qui se ressentait encore, par une certaine courbature répandue en tout son corps, des mésaventures de la nuit. — Là, ajouta-t-il en s'accommodant sur une chaise ; maintenant, si voulez bien me faire connaître ce qui me procure l'honneur de vous voir, j'attends.

— Pouvez-vous disposer d'une semaine ? demanda Salvator.



Reprenez-le donc votre argent, s'écria-t-elle.

— Précisément.

— Et que me voulez-vous ?

— C'est ce que j'aurai l'honneur de vous dire, si vous me permettez d'entrer.

— Hum ! fit Gibassier avec hésitation.

— Vous défieriez-vous de moi ? demanda Salvator en se glissant entre la porte et la muraille.

— Moi ! dit Gibassier. A quel propos me défierais-je de vous ? Je ne vous ai jamais rien fait ; pourquoi me voudriez-vous du mal ?

— Aussi ne vous veux-je que du bien, dit Salvator, et je viens pour vous en faire.

Gibassier poussa un soupir ; il croyait aussi peu au bien que les autres lui voulaient faire qu'à celui qu'il voulait faire aux autres.

— Vous doutez ? dit Salvator.

— J'avoue que je n'ai qu'une médiocre confiance, répondit le forçat.

— Vous allez en juger.

— Alors, donnez-vous la peine de vous asseoir.

— C'est inutile, dit Salvator, je suis très pressé, et, en

— Cela dépend de l'emploi qu'on me demandera de faire de cette semaine ; c'est la dix-sept cent seizième partie de la vie d'un homme, en admettant la dernière statistique qui règle la moyenne de la vie d'un homme à trente-trois ans.

— Mon cher monsieur Gibassier, dit Salvator souriant de son plus doux sourire, en adoptant cette moyenne pour le reste de l'humanité, je vois avec bonheur que vous faites exception à la règle, et, quoique vous ne paraissiez pas beaucoup plus de trente-trois ans, vous avez néanmoins incontestablement dépassé cet âge.

— Dois-je m'en louer ? répondit philosophiquement et mélancoliquement à la fois le digne Gibassier.

— La question n'est pas là, dit Salvator.

— Où est-elle, alors ?

— Elle est dans ce qu'ayant dépassé l'âge fatal, vous irez, selon toute probabilité, jusqu'au double de la moyenne, c'est-à-dire jusqu'à soixante-six ans, ce qui fait qu'une semaine n'est pour vous que la trois mille quatre centième partie de la vie, et remarquez que je ne vous dis point cela pour marchander le prix de votre semaine, mais pour rectifier votre jugement sur votre propre longévité.

— Oui, dit Gibassier, qui paraissait convaincu en cet endroit ; mais l'emploi de cette semaine me sera-t-il agréable ?

— Agréable et profitable, vous aurez réuni, ce qui est si rare ici-bas, le précepte d'Horace, dont il n'est point probable qu'un savant comme vous n'ait cultivé les œuvres : *Utile dulci*.

— De quoi s'agit-il ? demanda Gibassier, qui, artiste en son genre, se laissait entraîner au pittoresque de la conversation.

— Il s'agit de voyages.

— Ah ! bravo !

— Vous aimez les voyages ?

— Je les adore.

— Voyez ! cela tombe à merveille !

— Et quels pays dois-je parcourir ?

— L'Allemagne.

— *Germania mater*... De mieux en mieux ! s'écria Gibassier ; je suis d'autant plus à même de servir en Allemagne, que je connais parfaitement ce pays et que mes voyages y ont toujours été heureux.

— On sait cela, et voilà pourquoi la proposition vous est faite ; la réussite de l'affaire est mise littéralement sous la sauvegarde de votre bonheur.

— Plaît-il ? demanda Gibassier, qui, encore un peu étourdi de sa lutte avec le charpentier, avait entendu *honneur*.

— Bonheur, accentua Salvator.

— Très bien, dit Gibassier. Eh bien, voyons, tout cela devient possible ; je serais enchanté d'avoir une occasion de quitter la France pour quelques jours.

— Voyez comme cela tombe !

— Ma santé s'altère à Paris.

— En effet, dit Salvator, vous avez les yeux bouffis, le cou violacé ; le sang vous porte à la tête.

— C'est au point, mon cher monsieur Salvator, que, cette nuit, tel que vous me voyez, répondit Gibassier, j'ai failli mourir d'une apoplexie foudroyante.

— Heureusement, demanda naïvement Salvator, vous avez été saigné à temps ?

— Oui, répondit Gibassier, saigné, et copieusement, même.

— Heureuse disposition pour se mettre en voyage ; on est léger.

— Oh ! très léger !

— Je puis donc aborder la question ?

— Abordez, mon cher monsieur, abordez. De quoi s'agit-il ?

— De quelque chose de très simple : il s'agit de remettre une lettre. Voilà tout.

— Hum ! hum ! grommela entre ses dents Gibassier, dans l'esprit duquel mille soupçons entrèrent de nouveau. Envoyer un homme en Allemagne uniquement pour porter une lettre, quand le service de la poste est si admirablement organisé ! Diable ! diable !

— Vous dites ? demanda Salvator en l'examinant avec attention.

— Je dis, fit Gibassier en hochant la tête, que c'est une diablesse de lettre que vous avez à envoyer là ; car, si c'était une lettre comme toutes les lettres, vous ne l'expédieriez point, je suppose, à si grands frais.

— Vous avez raison, dit Salvator, c'est une lettre de la plus haute importance.

— Politique, j'imagine ?

— Entièrement politique

— Mission tout à fait délicate ?

— D'une délicatesse toute particulière.

— Dangereuse, par conséquent ?

— Dangereuse, si toutes les précautions n'étaient pas prises.

— Comment entendez-vous les précautions ?

— En ce que cette lettre sera tout simplement un papier blanc tout ouvert.

— Mais l'adresse ?

— On vous la dira de vive voix.

— Alors, la lettre est écrite avec une encre sympathique.

— De l'invention de la personne qui l'écrit, invention qui défie MM. Thénard et Orfila eux-mêmes.

— Mais la police est un bien autre chimiste que MM. Thénard et Orfila.

— Cette encre défie la police elle-même, et je suis bien aise de vous dire cela, cher monsieur Gibassier, pour qu'il ne vous prenne pas l'envie d'aller vendre la lettre à M. Jackal, le double de ce qu'on vous aura donné pour la porter.

— Monsieur ! fit Gibassier en se redressant, vous me croyez donc capable... ?

— La chair est faible, répondit Salvator.

— C'est vrai, murmura le forçat avec un soupir.

— Vous voyez donc, continua Salvator, que vous ne risquez absolument rien.

— Me dites-vous cela pour obtenir de moi que j'accomplisse ma mission au rabais ?

— Pas le moins du monde, la mission sera rétribuée en raison de son importance.

— Mais qui en fixera le prix ?

— Vous-même.

— Il faut d'abord que je sache où je vais ?

— A Heidelberg.

— Très bien. Quand dois-je partir ?

— Le plus tôt possible.

— Demain, est-ce trop tôt ?

— Ce soir serait mieux

— Je suis bien fatigué pour partir ce soir ; j'ai eu une mauvaise nuit.

— Agitée ?

— Très agitée.

— Eh bien, va pour demain matin. Maintenant, cher monsieur Gibassier, combien demandez-vous ?

— Pour aller à Heidelberg ?

— Oui.

— Y aura-t-il séjour ?

— Le temps de prendre la réponse à la lettre et de revenir.

— Eh bien, mille francs, est-ce trop ?

— Je vous demanderai au contraire, est-ce assez ?

— Je suis économe ; en économisant, j'y arriverai.

— Voilà qui est dit, mille francs pour porter la lettre. Mais pour apporter la réponse ?

— Ce sera le même prix.

— Deux mille, alors : mille francs pour aller, et mille francs pour revenir.

— Mille francs pour aller, et mille francs pour revenir, c'est bien cela.

— Maintenant, ceci est réglé pour la dépense matérielle du voyage ; reste à régler le côté de confiance, le prix de la mission elle-même.

— Ah ! le prix de la mission n'est pas compris dans les deux mille francs ?

— Vous voyagez pour une maison puissamment riche, mon cher monsieur Gibassier ; ainsi, mille francs de plus ou de moins...

— Est-ce trop de demander deux mille francs ?

— Vous êtes on ne peut plus raisonnable.

— Ainsi donc, deux mille francs pour les dépenses du voyage, deux mille francs pour la mission accomplie...

— En tout quatre mille francs.

Et, en prononçant ces mots, Gibassier poussa un soupir.

— Trouvez-vous que ce soit trop peu ? demanda Salvator

— Non ; je pense...

— A quoi ?

— A rien.

Gibassier mentait ; il pensait à la peine qu'il allait avoir pour gagner quatre mille francs, quand il en avait, quelques heures auparavant, avec tant de facilité et sans se déranger, gagné cinq cent mille.

— Cependant, dit Salvator, cœur qui soupire n'a point ce qu'il désire.

— La convoitise de l'homme est insatiable, dit Gibassier répondant à un proverbe par une sentence.

— Notre grand moraliste La Fontaine a fait une fable là-dessus, dit Salvator ; mais revenons à nos moutons.

Il fouilla à sa poche.

— Avez-vous la lettre ? demanda Gibassier.

— Non ; elle ne devait être écrite que si vous acceptiez la mission

— Eh bien, j'accepte.

— Réfléchissez bien avant de prendre cette mission.

— J'ai réfléchi.

— Vous partirez ?

— Demain, au point du jour.

Salvator tira son portefeuille de sa poche, l'ouvrit et laissa voir à Gibassier tout un nid de billets de banque.

— Ah ! fit Gibassier, comme si, à cette vue, un poignard lui traversait le cœur.

Salvator parut ne rien remarquer : il sépara deux billets des autres, et, s'adressant à Gibassier :

— Il n'y a pas de marché sans arrhes ; voici les frais de voyage ; à votre retour, et quand vous rapporterez la réponse à la lettre, vous aurez les deux autres mille francs.

Gibassier hésitait à étendre la main, Salvator laissa tomber les billets sur la table.

Le forçat les prit, les examina avec attention, palpant leur épaisseur entre le pouce et l'index, étudiant leur transparence en les interposant entre la lumière et lui.

— Excellents, dit Gibassier.

— Ah çà ! me croyez-vous donc capable de vous donner deux faux billets ?

— Non ; mais vous auriez pu être trompé vous-même ; depuis quelque temps, il se fait de tels progrès en industrie ?

— A qui le dites-vous ! fit Salvator.

— Alors, je vous reverrai ?

— Ce soir, à quelle heure serez-vous à la maison ?

— Je ne quitterai pas ma chambre.

— Ah ! oui, la courbature...

— Justement.

— Eh bien, sur les neuf heures, si vous voulez.

— Va pour les neuf heures.

Et Salvator s'achemina vers la porte.

Il avait déjà la main sur la clef, lorsque tout à coup :

— Bon ! dit-il, j'allais être obligé de revenir de l'autre bout de Paris.

— Comment cela ?

— J'oubliais une toute petite chose.

— Laquelle ?

— De vous demander un reçu ; vous comprenez bien que cet argent n'est point à moi : un pauvre commissionnaire n'a pas une dizaine de mille francs dans son portefeuille et ne paye pas ses courriers quatre mille francs.

— Cela m'étonnait aussi.

— C'est-à-dire que je ne comprends pas comment cela ne vous a point inspiré de défiance.

— Je commençais à en avoir, dit Gibassier.

— Allons, donnez-moi un petit reçu de deux mille francs, et tout sera dit.

— Rien de plus juste, fit Gibassier attirant à lui son écritoire et une feuille de papier.

Puis, se retournant vers Salvator :

— Un simple reçu, n'est-ce pas ?

— Oh ! mon Dieu, oui, tout ce qu'il y a de plus simple.

— Sans désignation ?

— Valeur en compte ; nous savons en quel compte, c'est tout ce qu'il faut.

Gibassier, soit machinalement, soit que, connaissant la facilité des billets à s'envoler, il craignit que ceux-ci ne lui échappassent, Gibassier les fixa sur la table avec son coude gauche, et se mit à confectionner le reçu de sa plus belle écriture.

Puis il le tendit à Salvator, qui le lut attentivement et, d'un air de satisfaction, le plia et le mit lentement dans sa poche.

Gibassier le regardait faire avec une certaine inquiétude. Ce sourire de Salvator lui déplaisait.

Mais ce fut bien autre chose lorsque Salvator, croisant les bras et regardant Gibassier en face, lui dit en donnant à son sourire l'expression de la raillerie la plus complète :

— Il faut convenir, maître escroc, que vous êtes à la fois d'une rare impudence et d'une suprême sottise. Comment ! vous avez la niaiserie de croire à des contes pareils à ceux que je vous fais ? Comment ! vous êtes assez imbécile pour vous laisser prendre à un piège d'enfant ? C'est à ne pas y croire ! Comment ! vous ne vous êtes pas défié, après votre aventure de cette nuit, des recherches que l'on pourrait faire ? vous n'avez pas songé que, si l'on n'avait qu'un simple soupçon sur vous, rien n'était plus facile que de vous demander une ligne de votre écriture ? Mais êtes-vous assez sot, et volez-vous assez impudemment l'argent que vous donne M. Jackal ! — Or çà, monsieur le comte Ercolano, asseyez-vous et écoutez-moi.

Gibassier avait écouté le commencement de ce discours avec un étonnement croissant. En voyant la sottise qu'il avait faite de donner à Salvator un reçu de son écriture, il avait voulu reprendre ce reçu, et, à cet effet, avait commencé un mouvement pour se jeter sur lui ; mais, sans doute, Salvator, qui prévoyait tout, avait prévu cette agression, car il tira de sa poche un pistolet tout armé qu'il posa sur la poitrine du forçat, en même temps qu'il lui disait : « Or çà, monsieur le comte Ercolano, asseyez-vous et écoutez-moi. »

Il en résulta que Gibassier, désarmé dans sa lutte nocturne avec Jean Taureau, et, d'ailleurs, plus homme de ruse que de violence, jugea, au commandement de Salvator, qu'il n'avait d'autre parti à prendre que celui d'obéir, et tomba plutôt qu'il ne s'assit sur une chaise, le visage verdâtre et ruisselant de sueur.

Gibassier comprenait que, comme le maréchal de Villeroy, il en était arrivé à cette époque de la vie où la fortune nous abandonne et où l'on n'a plus que des défaites à attendre.

Salvator passa de l'autre côté de la table, s'assit en face de Gibassier et renoua la conversation en ces termes, tout en jouant avec son pistolet :

— Vous avez été condamné au bagne pour vols et faux bien prouvés, et vous avez failli être condamné à mort pour meurtre ; seulement, le meurtre n'ayant pas été prouvé, vous avez échappé à la mort. Le meurtre avait eu lieu dans une maison infâme de la rue Froidmanteau, sur un provincial nommé Claude Vincent ; il avait été commis de complicité avec la naine Bébé et mademoiselle Fifine ; je puis prouver que c'est vous qui avez porté le premier coup, un coup de chenet qui a renversé le malheureux évanoui, et, comme il a été achevé par les deux coquines dont l'une est déjà pour autre cause entre les mains de la justice, et dont l'autre vous rapportait ce matin les cinq cent mille francs que vous avez volés à la comtesse Rappt, et que je vous ai fait reprendre, je puis demain vous mettre, vous et mademoiselle Fifine, entre des mains dont M. Jackal, tout puissant qu'il est, se gardera bien de vous tirer. Croyez-vous que j'aie ce pouvoir et que vous couriez quelques risques à ne pas suivre en tout mes volontés ?

— Je le crois, murmura tristement Gibassier.

— Attendez, nous ne sommes pas au bout.

— Quelques jours après vous être échappé du bagne, vous avez enlevé une jeune fille d'un pensionnat de Versailles, par les ordres de M. Lorédan de Valgeneuse. Vos complices, après vous avoir volé la part d'argent qui vous revenait de cette belle expédition, vous ont jeté dans un puits, d'où vous a tiré M. Jackal ; depuis ce jour, vous êtes sa créature dévouée, mais ni vous ni lui n'avez pu empêcher que je ne reprisse Mina à M. de Valgeneuse et ne la misse en sûreté. Vous voyez donc, maître coquin, que je puis lutter contre vous et réussir malgré vous. Aujourd'hui il s'agit d'une chose encore plus grave, je vous le déclare, que l'enlèvement d'une jeune fille, d'une chose à laquelle je sacrifierai, s'il le faut, non seulement les cinq cent mille francs que je vous ai fait reprendre cette nuit, mais encore le double, le triple, le quadruple de cette somme. Or, malheur à ceux qui se trouveront entre moi et mon but, car je les briserai comme verre. Ami, on aura tout à gagner ; ennemi, tout à perdre. Écoutez-moi donc de toutes vos oreilles.

— Je vous écoute.

— Quand s'écoule le délai accordé à l'abbé Dominique pour aller à Rome ?

— Il est écoulé à partir d'aujourd'hui.

— Quand M. Sarranti doit-il être exécuté ?

— Demain à quatre heures de l'après-midi.

Salvator pâlit et frissonna malgré lui, à cette certitude donnée par l'immonde coquin auquel il avait affaire ; mais il se remit, comme un homme à qui il reste une suprême espérance, et, changeant brusquement de conversation :

— Vous connaissez l'honnête M. Gérard, de Vanvres ? demanda Salvator.

— Il est mon collègue et mon ami, répondit Gibassier.

— Je sais cela... Vous a-t-il déjà invité à venir visiter sa campagne ?

— Jamais.

— L'ingrat ! Comment, par ces belles journées d'été, l'idée ne lui est seulement pas venue d'inviter un ami à un déjeuner champêtre, dans son château de Vanvres ?

— L'idée ne lui en est pas venue.

— De sorte que, si l'occasion se présentait de le punir un peu de son ingratitude à votre endroit, vous ne seriez pas homme à laisser perdre cette occasion ?

— En vérité, non, je suis trop susceptible pour cela.

— Eh bien, je crois que cette occasion s'offre à vous aujourd'hui même.

— Vraiment ?

— M. Gérard vient d'être nommé maire de Vanvres.

— Il y a des gens bien heureux, murmura Gibassier en poussant un soupir.

— Bon ! dit Salvator, avec de la patience, même bonheur peut vous arriver ; vous avez seulement tenté de tuer, vous ! M. Gérard a tué tout à fait ; vous avez été au bagne : lui est destiné à y aller, s'il ne va pas plus loin. Après cela, si, victime de l'amitié que vous lui portez, vous voulez donner aux modernes un de ces grands exemples de fraternité que l'antiquité nous a transmis, et, comme Nisus mourir avec votre Euryale...

— Non.

— Je crois que c'est plus prudent. Alors il faut faire de point en point ce que je vais vous dire.

— Et en le faisant ?...

— Vous ne courrez d'autre danger que d'aider un honnête homme à accomplir une bonne action. Ce n'est pas assez, je le sais, pour un esprit aussi méticuleux que le vôtre ; mais en aidant cet honnête homme à accomplir une bonne action vous rentrerez dans une avance de dix mille francs, avance que vous croyiez perdue.

— Ah ! oui, les dix mille francs que j'ai prêtés à mon filleul ?

— Justement.

— Ah ! par ma foi, vous avez bien raison, je les croyais perdus.

— Eh bien, ils ne le sont pas, et la preuve, c'est qu'en voici deux mille que vous pouvez déjà mettre dans votre poche. — Salvator présenta à Gibassier les deux mille francs qui étaient sur la table. — Et qu'en voilà trois mille autres que vous pouvez adjoindre aux premiers.

— Et, pour ceux-là, demanda Gibassier, il ne vous faut pas de reçu ?

— Allons, dit Salvator, vous êtes un homme d'esprit.

— Oui, et c'est cela qui me perd ! Trop d'imagination, monsieur, trop d'imagination ! Mais continuez ; que faut-il faire ? où faut-il aller ?

— Il faut aller à Vanvres.

— Ce n'est pas très loin.

— Vous alliez bien à Heidelberg pour quatre mille francs, vous irez bien à Vanvres pour dix mille.

— Pour cinq mille.

— Pour dix mille, attendu que vous aurez les cinq mille autres quand vous en serez revenu.

— Je suis prêt à aller à Vanvres; mais que dois-je faire à Vanvres?

— Je vais vous dire cela. En l'honneur de sa nomination de maire, M. Gérard donne aujourd'hui un dîner de douze couverts; il ne vous a pas invité, de peur que vous ne soyez treize à table et que cela ne lui porte malheur.

— J'ai remarqué, en effet, qu'il était très superstitieux, dit Gibassier.

— Eh bien, il me semble que c'est le cas ou jamais d'aller le relancer là-bas et de lui donner une leçon de courtoisie; qu'en pensez-vous?

— Mais... je n'en pense rien, je ne vous comprends pas.

— Je vais alors être aussi clair que possible. Je vous disais donc que M. Gérard, votre collègue, avait aujourd'hui une douzaine de personnes à dîner, et, entre autres, son adjoint, son juge de paix, et trois ou quatre de ses conseillers municipaux; eh bien, pour une raison qu'il est inutile de vous dire, j'ai besoin que M. Gérard soit absent de chez lui juste au milieu de ce dîner, pendant une heure ou deux, et... et, cher monsieur Gibassier, j'ai compté sur vous pour l'accomplissement de ce projet.

— De quelle façon puis-je vous y aider, monsieur Salvator?

— D'une façon bien simple. M. Gérard ne peut, dans sa position vis-à-vis de la police, refuser d'obéir à un ordre de M. Jackal.

— C'est matériellement impossible.

— Eh bien, supposez que M. Jackal ordonne à M. Gérard de se rendre immédiatement, et toute affaire cessante, à l'hôtel de la *Tête-Noire*, à Saint-Cloud. M. Gérard devra se rendre à l'instant même à l'endroit où M. Jackal lui aura fait dire qu'il l'attend.

— C'est mon avis.

— Alors, vous comprenez tout à fait l'affaire. Vous allez vous rendre à Vanvres, chez M. Gérard, juste au moment de son dîner, à six heures et demie. Pour profiter des derniers beaux jours, on se met à table à cinq heures et dans le jardin. Vous arriverez donc là à l'entremets environ; vous vous approcherez, l'œil amical, la lèvre souriante, et vous direz: « Cher collègue, M. Jackal, notre maître commun, vous prie de vous rendre à l'instant même, et pour affaire de la plus haute importance, à l'hôtel de la *Tête-Noire*, à Saint-Cloud. »

— Et c'est là tout ce que vous exigez de moi?

— Absolument tout.

— Cela me semble assez facile; je dis assez, et je me trompe cependant.

— Comment cela?

— Oui, car je vais encourir la colère de M. Jackal. Voyons, n'y aurait-il pas un moyen plus avantageux de faire sortir M. Gérard de chez lui?

— Croyez, cher monsieur Gibassier, dit Salvator, que, si je connaissais un moyen plus avantageux, comme vous le dites, je m'empresserais de vous le proposer; mais il n'y en a point de préférable à celui que je vous offre; car remarquez qu'il ne s'agit pas seulement de faire sortir M. Gérard de chez lui, mais de le retenir dehors pendant deux heures. Or, trois quarts d'heure pour aller de Vanvres à Saint-Cloud, une demi-heure pour attendre inutilement M. Jackal, trois quarts d'heure pour revenir, font juste les deux heures dont j'ai besoin.

— N'en parlons plus, monsieur Salvator; il sera fait comme vous le désirez, quoique, à vrai dire, j'aime peu à affronter la colère du patron.

— Vous pouvez l'éviter.

— Comment cela?

— Rien de plus simple. Vous ne quittez pas M. Gérard, vous le suivez à Saint-Cloud, vous avez l'air de vous ennuyer avec lui du retard de M. Jackal; puis au bout d'une demi-heure, vous éclatez de rire, et vous lui dites: « Eh bien, cher monsieur Gérard, que pensez-vous de la farce que je vous ai faite? Eh! eh! eh! — Quelle farce? demandera-t-il. — Mais, lui direz-vous, c'est bien simple. J'ai appris par la voix publique que vous donniez une petite fête champêtre dans votre villa de Vanvres. Vous ne m'aviez pas fait l'amitié de m'inviter; j'ai trouvé cet oubli impardonnable, et je me suis vengé de ce mauvais procédé en vous mystifiant. M. Jackal n'avait pas le moins du monde affaire à vous, et je n'étais chargé de rien autre chose que de vous présenter bien des compliments de sa part. » Sur quoi, vous lui tirerez votre révérence et le laisserez libre de rejoindre ses convives. Il en résulte que vous n'aurez encouru la colère de personne, si ce n'est celle de M. Gérard, et de celle-là, je crois, vous vous souciez fort peu.

Gibassier regarda Salvator avec admiration.

— Décidément, dit-il, vous êtes un grand homme, monsieur Salvator, et, si ce n'était pas trop demander de vous, je serais honoré de vous toucher la main.

— Oui, dit Salvator, vous voulez vous assurer, n'est-ce pas, de quelle force est la main que vous toucherez? En la voyant petite et blanche, vous croyez qu'elle est facile à briser dans la vôtre? Encore une erreur dont il est bon de vous faire revenir, cher monsieur Gibassier; je ne vous demande que le temps de mettre un gant.

Salvator désarma son pistolet, le mit dans sa poche, passa à sa main droite un gant de couleur foncée, comme les élégants en portent le matin, et tendit à Gibassier une main, qui, pour la délicatesse, n'avait rien à envier à une main de femme.

Gibassier, plein de confiance, laissa tomber sa lourde main dans celle qui lui était tendue et essaya de l'envelopper de ses doigts noueux.

Mais à peine les deux mains se furent-elles touchées, que la figure de Gibassier commença par exprimer la surprise, et, passant peu à peu par toutes les nuances d'une douleur croissante, en arriva à l'angoisse la plus désespérée.

— Ah! sacrebleu! ah! mille tonnerres! mais vous me brisez la main, cria-t-il. Grâce! grâce! grâce!

Et il tomba à genoux devant Salvator, dont le gant avait craqué sous l'effort qu'il avait fait, mais dont le visage avait conservé son expression souriante.

Salvator lâcha la main qu'il broyait dans la sienne au moment où le sang commençait à s'en échapper par-dessous les ongles.

— Là, fit-il, pour votre propre gouverne, monsieur Gibassier, et pour aller au devant des dangers auxquels votre ignorance pouvait vous exposer, je tenais à vous prouver que, si je me suis, vis-à-vis de vous, servi d'une arme quelconque, ce n'était qu'afin de ne vous toucher qu'à la dernière extrémité; vous avez désiré que je vous *fisse l'honneur* de vous donner une poignée de main, tâchez de vous souvenir longtemps de *l'honneur que je vous ai fait*.

— Oh! sacrebleu! oui, je m'en souviendrai, je vous le promets, dit le forçat en décollant avec sa main gauche les doigts de sa main droite incrustés les uns dans les autres. Merci de la leçon, monsieur Salvator, elle me profitera, et vous n'aurez pas à vous en repentir; un homme aussi bien averti que je le suis en vaut au moins deux.

— Abrégeons, dit Salvator.

— Vos derniers ordres.

— A six heures et demie, vous serez chez M. Gérard; vous ne le lâcherez qu'à huit heures, et, demain matin, vous viendrez toucher vos cinq mille francs restants, chez moi, rue Mâcon, nº 4; moyennant quoi, M. Pétrus, votre prétendu filleul, sera parfaitement quitte envers vous de l'avance que vous lui avez faite.

— Cela suffit.

— D'ici là, seulement, mettez-vous bien en tête qu'au premier mauvais tour que vous me jouez, vous êtes un homme mort, soit de mon fait, soit de celui de la justice.

— Je vous promets de ne pas penser à autre chose, répondit le forçat en s'inclinant humblement devant Salvator, qui descendit rapidement l'escalier et alla retrouver Jean Taureau, qu'il avait laissé en exploration sur l'esplanade de l'Observatoire.

CI

LE DINER SUR LA PELOUSE

Au centre d'une immense pelouse qui semblait un tapis jeté au bas de son château, et vers lequel on descendait par les magnifiques degrés de pierre qui en formaient le perron, M. Gérard avait fait dresser une table autour de laquelle étaient assis onze individus, que l'honnête châtelain avait invités, sous prétexte de dîner, mais, en réalité, pour parler des prochaines élections.

M. Gérard avait eu soin de limiter à onze le nombre des individus; onze étrangers et le maître de la maison faisaient douze convives. M. Gérard serait mort de peur, ou tout au moins aurait fait un fort mauvais dîner, à une table où l'on eût été treize; l'honnête homme était fort superstitieux.

Ces onze convives étaient les notables de Vanvres.

Les notables de Vanvres avaient accepté avec empressement l'invitation du seigneur du pays; car M. Gérard pouvait être considéré comme le seigneur de Vanvres. Ils professaient, pour l'honnête homme que la Providence avait fait leur concitoyen, un pieux respect, et l'on eût été mieux venu à leur contester la lumière du soleil en plein midi, qu'à mettre en doute la vertu sans égale de leur Job; bourgeois envieux, vaniteux, égoïstes, ils semblaient oublier leur vanité, leur envie et leur égoïsme devant la modestie, le dévouement et l'abnégation de leur incomparable concitoyen: nul, en effet, à Vanvres et aux environs, n'avait à se plaindre de M. Gérard, et beaucoup, au contraire, avaient à s'en louer. Il ne devait rien à personne, et chacun lui devait

quelque chose : celui-ci de l'argent, celui-là la liberté, un autre la vie.

La voix publique de Vanvres et des bourgs environnants le désignait hautement pour aller siéger à la Chambre des députés ; quelques citoyens, plus fanatiques que les autres, avaient même murmuré le mot de Chambre des pairs.

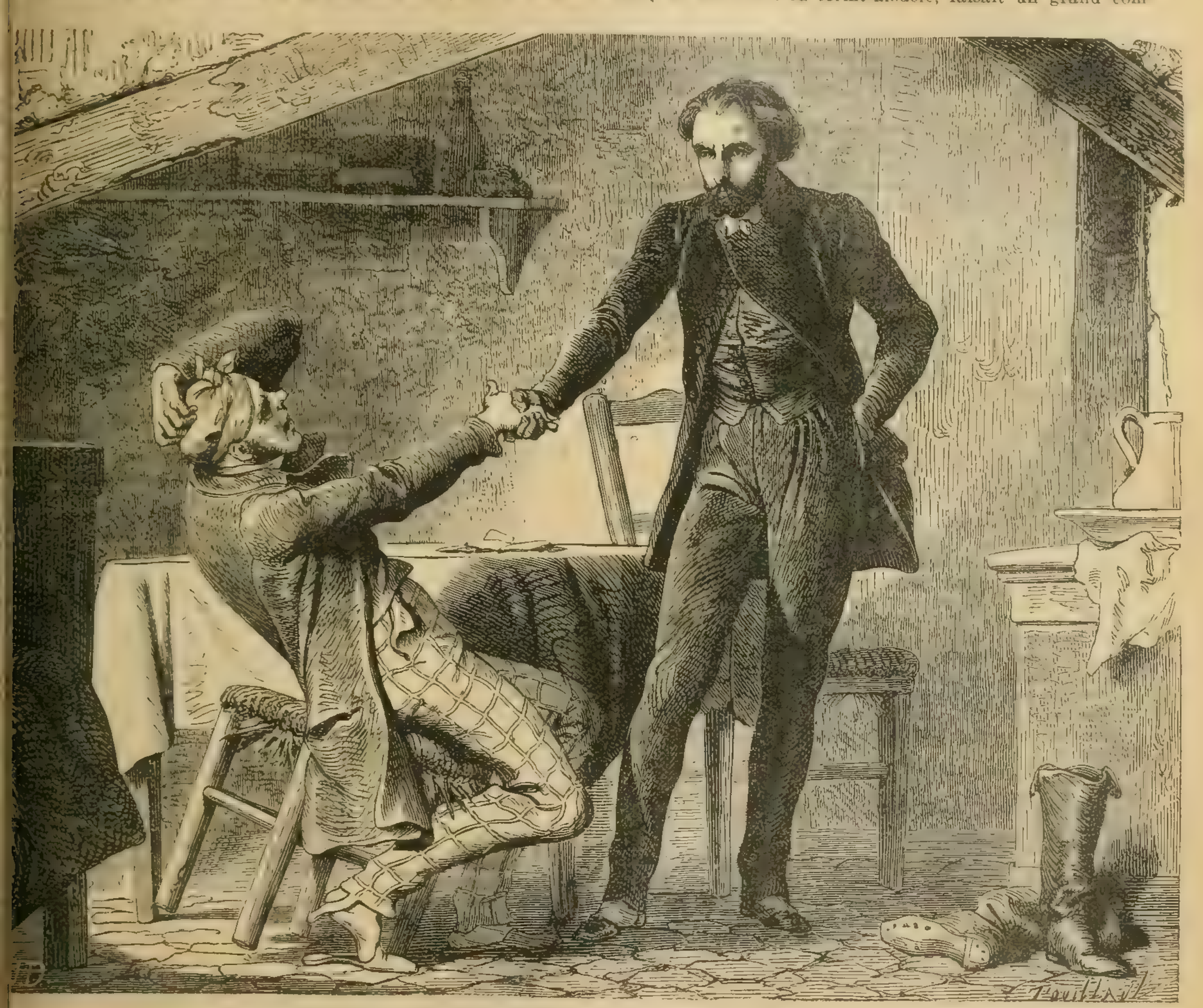
Mais on leur avait fait observer qu'on n'entrait pas à la Chambre des pairs comme à l'Académie ou au moulin ; c'était l'époque où le mot de Paul-Louis Courier avait fait fortune : que, pour entrer à la Chambre des pairs, il fallait faire partie de certaines catégories ; et, comme la Chambre des députés était un des moyens de parvenir à la pairie, ils s'étaient ralliés à ceux de leurs concitoyens qui proposaient de choisir M. Gérard pour un représentant du département de la Seine.

Deux ou trois jours auparavant, les notables du village étaient donc venus en députation, entretenir M. Gérard des sympathies ardentes de la population de Vanvres à son endroit.

M. Gérard avait d'abord modestement décliné l'honneur qu'on voulait lui faire, déclarant qu'en son âme et conscience — ce qui pouvait bien être vrai — il s'en trouvait indigne, ajoutant qu'il n'avait pas encore assez fait pour le pays, et particulièrement pour le pays de Vanvres. Il s'accusait loyalement d'être un plus grand pécheur qu'on ne le supposait ; il se taxait même de grand criminel ; ce qui avait fait rire à gorge déployée un agriculteur rêvant une ferme modèle, pour l'établissement de laquelle il comptait lui emprunter de l'argent, et qui était un de ses plus grands propagandistes.

On avait donc insisté, malgré ce refus formel de siéger à la Chambre ; et, après avoir dit à ses dévoués concitoyens : « C'est vous qui m'y forcez, messieurs ; c'est vous qui l'aurez voulu : vous commandez et j'obéis ! » après avoir dit tout cela et beaucoup d'autres choses, M. Gérard avait fini par accepter, et autorisé ses amis à poser sa candidature.

L'agriculteur, royaliste s'il en fut, — bien qu'il eût peut-être dû choisir instinctivement pour symbole plutôt les abeilles que les lis, — l'agriculteur se chargea d'annoncer dès le soir même, à tous les bourgs voisins, ce grand événement de l'acceptation de M. Gérard, et d'aller, au premier jour de repos que lui donneraient *ses mouches*, — l'agriculteur, en attendant sa ferme modèle, faisait un grand commerce de miel, — et d'aller, disons-nous, faire publier cette candidature dans tous les journaux de Paris.



Vous me brisez la main.

On comprend que M. Gérard ne laissa point partir la députation sans lui offrir d'abord des rafraîchissements de toute sorte, et sans l'inviter ensuite à dîner pour le jeudi suivant.

C'était à la suite de cette invitation que les onze délégués se trouvaient assis à la table de M. Gérard ; car, comme on le pense bien, aucun n'avait manqué à l'appel et, à en juger par les éclairs de gaieté qui jaillissaient des yeux de tous les convives, au moment où commence ce chapitre, nul n'avait eu à se repentir de son empressement à accepter l'invitation.

Et, en effet, c'était une après-midi fraîche et douce ; les mets étaient savoureux, les vins exquis ; il était six heures du soir, à peu près ; on était à table depuis cinq, et chacun essayait à tour de rôle de mettre à profit l'audace que lui inspirait une demi-ivresse, pour faire de sa chaise une tribune, et de sa conversation une harangue, comme si, au lieu d'être à la fin d'un dîner en plein air, on eût été à la fin d'une séance en pleine Chambre.

L'agriculteur, lui, ne donnait des preuves de son exis-

tence et de sa présence réelle à ce festin, qu'en murmurant d'une voix enrouée, entre chaque discours, des phrases sans suite, dont la fin évidente était une louange immodérée de l'amphitryon, à la disposition duquel il mettait sa vie et celle de ses mouches.

Un notaire, presque aussi enthousiaste que l'agriculteur, avait lu, d'une voix de procureur, un toast où il comparait M. Gérard à Aristide, où il proclamait la supériorité des Vanvrais sur les Athéniens, lesquels s'étaient lassés d'entendre appeler Aristide *le Juste*, tandis que les Vanvrais ne se lassaient pas d'entendre appeler M. Gérard *l'Honnête*.

Un huissier retiré, qui faisait partie du Caveau moderne, avait chanté des couplets de circonstance où il avait annoncé que M. Gérard combattrait l'hydre de l'anarchie avec non moins de succès que le fils de Jupiter et d'Alcmène avait combattu l'hydre de Lerne.

Un médecin, qui faisait des recherches toxicologiques sur le virus rabique, avait rappelé une circonstance où M. Gérard, armé de son fusil à deux coups, avait délivré le pays d'un chien enragé qui y causait les plus grands ravages, et il avait bu à l'espoir que conservait la science de trouver un antidote à cette terrible maladie appelée la rage.

Enfin, un jardinier fleuriste avait disparu un instant de la table, et était revenu avec une couronne de lauriers et d'œillets qu'il avait mise solennellement sur la tête de M. Gérard ; ce qui eût produit l'effet le plus attendrissant, si un méchant petit bossu qui s'était glissé dans l'honorable députation, on ne sait à quel titre, n'avait fait observer que les lauriers de la couronne étaient des lauriers-sauce, et les œillets, des œillets d'Inde.

Le ravissement était à son comble, la joie étincelait dans tous les yeux, la louange voltigeait sur toutes les bouches, aucun nuage n'avait assombri cette fête de famille ; c'était, en un mot, un enthousiasme universel, et chacun, à entendre tout le monde, eût donné à l'instant sa vie pour racheter une goutte du sang de ce grand citoyen qui avait nom M. Gérard.

On en était là de cette enivrante félicité, quand le domestique de M. Gérard vint annoncer à son maître qu'un monsieur inconnu demandait instamment à lui parler.

— Il n'a pas dit son nom ? demanda M. Gérard.

— Non, monsieur, repartit le domestique.

— Allez lui dire, repartit majestueusement le digne châtelain, que je ne reçois que les gens qui peuvent dire qui ils sont et pour quelle cause ils viennent.

Le domestique s'éloigna pour porter la réponse.

— Bravo ! bravo ! bravo ! crièrent les convives.

— Comme c'est bien dit ! fit le notaire.

— Quelle éloquence quand il sera à la Chambre ! dit le médecin.

— Quelle dignité quand il sera ministre ! exclama le bossu.

— Oh ! messieurs ! messieurs ! dit modestement l'honnête M. Gérard.

Le domestique reparut.

— Eh bien, cet inconnu, demanda M. Gérard, que veut-il, et de quelle part vient-il ?

— Il vient de la part de M. Jackal, et veut vous dire que l'exécution de M. Sarranti aura lieu demain.

M. Gérard devint livide, son visage se décomposa avec la rapidité de l'éclair ; il bondit hors de la salle et suivit précipitamment le domestique, en disant d'une voix altérée :

— J'y vais, j'y vais !

Si enfoncés que fussent déjà les convives dans ce chemin aux mille méandres que l'on appelle l'ivresse, il n'y eut pas un des hôtes de M. Gérard qui ne remarquât l'impression faite sur celui-ci par la double nouvelle qui lui était annoncée.

Aussi, de même que dans une éclipse de soleil la nuit succède au jour, l'éclipse de M. Gérard amena un silence momentané à la place de la conversation bruyante que l'annonce du domestique avait interrompue.

Cependant, comme plusieurs étaient au courant, superficiellement du moins, de l'affaire de M. Sarranti, qui avait fait grand bruit, ce fut à cet angle que se raccrocha pour ne pas mourir la conversation des convives.

Le notaire prit la parole et expliqua comment le nom de M. Sarranti, prononcé devant l'honnête M. Gérard, ne pouvait pas manquer de faire vibrer jusqu'aux fibres les plus sensibles de cette âme délicate.

M. Sarranti, ou plutôt le misérable Sarranti, chargé de l'éducation des deux neveux de M. Gérard, était atteint et convaincu d'un double assassinat sur les deux enfants, assassinat accompli avec de telles précautions, qu'on n'avait pas même pu retrouver les cadavres.

La narration du notaire expliqua l'absence de M. Gérard et le nom bien connu de M. Jackal jeté dans cette annonce du domestique.

M. Sarranti, au moment de marcher à l'échafaud, avait sans doute eu des révélations à faire, et l'on envoyait, de la part de M. Jackal, chercher M. Gérard pour entendre ces révélations.

L'indignation contre Sarranti s'en augmenta. Ce n'était point assez d'avoir soustrait une somme considérable, d'avoir assassiné deux innocents, il choisissait encore pour faire ses révélations l'heure sacrée du repas, contrairement à cette sentence de l'auteur de *la Gastronomie :*

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne !

Mais, au bout du compte, comme on n'en était qu'aux entremets, que le vin de Bourgogne était des meilleurs crus, le vin de Champagne parfaitement glacé, que sur une table voisine se dressait un excellent dessert, on résolut d'attendre M. Gérard, tout en causant, et surtout tout en buvant.

Cette résolution fut fortifiée par l'apparition du domestique, qui redescendait le perron, deux bouteilles de chaque main, et qui dit en posant les quatre nouveaux échantillons sur la table :

— M. Gérard vous invite à goûter ce laffitte retour des Indes et ce chambertin 1811, sans vous inquiéter de lui. Une affaire indispensable l'appelle à Paris ; il sera ici dans une demi-heure.

— Bravo ! bravo ! s'écrièrent les convives d'une seule voix.

Et quatre bras s'allongèrent instantanément pour saisir les quatre goulots des quatre bouteilles.

En ce moment, on entendit le roulement d'une voiture sur le pavé de la rue.

On comprit que c'était M. Gérard qui s'éloignait.

— A son prompt retour ! dit le médecin.

Les autres convives balbutièrent chacun un souhait, et essayèrent de se lever pour donner plus de solennité au toast ; mais l'effort était déjà au-dessus des forces de quelques-uns.

On en était là ; ceux qui étaient assis essayaient de se lever, ceux qui étaient levés essayaient de se rasseoir, lorsque, tout à coup, un nouveau personnage, d'autant plus à effet, qu'il était complètement inattendu, entra en scène et donna un tour de clef à la conversation.

Ce personnage qui fit irruption dans le jardin, sans qu'on sût par où il était entré, était notre vieil ami Roland, ou, si vous l'aimez mieux, à cause de la circonstance, — Brésil

En effet, quoiqu'il fût entré par la porte comme un chien bien élevé qu'il était, d'un bond il avait franchi les degrés, et, en deux autres bonds, il s'était trouvé sur la pelouse.

Le premier des convives qui l'aperçut poussa un cri de terreur.

Et, disons-le, la langue pendante, l'œil enflammé et le poil hérissé de l'animal justifiaient suffisamment ce cri.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda le médecin, qui, tournant le dos au perron, et portant son verre à sa bouche, ne pouvait deviner ce qui se passait.

— Un chien enragé ! dit le notaire.

— Un chien enragé ? répétèrent les autres convives avec effroi.

— Là, là, regardez !

Tous les yeux se tournèrent du côté indiqué par le notaire, et ils virent, en effet, le chien, qui, tout haletant et furieux qu'il semblait, s'était retourné vers la porte et paraissait attendre quelqu'un.

Mais sans doute l'attente lui parut trop longue, car, le nez en terre, il commença, comme le barbet de Faust, à décrire des cercles dont la table et les convives étaient le centre, et qui, larges d'abord, se rétrécissaient peu à peu.

En calculant qu'à un moment donné, le chien devait arriver à écorner les convives, ceux-ci, sans chercher à cacher leur terreur, se levèrent spontanément, et cherchèrent chacun de son côté à préparer sa fuite : l'un lorgnait un arbre, l'autre un petit appentis dans lequel le jardinier plaçait les instruments de jardinage ; celui-ci pensait à escalader le mur, celui-là à chercher un refuge dans le château, quand tout à coup, un sifflement aigu et prolongé se fit entendre, suivi de ce commandement prononcé d'une voix forte :

— Ici, Roland !

Le chien plia sur ses jarrets comme le cheval auquel on brise la bouche avec le mors, et revint droit à son maître.

Ce maître, inutile de dire que c'était Salvator.

Tous les yeux se tournèrent vers lui. En effet, pour les malheureux convives effrayés à la vue de Roland, c'était le dieu antique, dénouant heureusement la tragédie.

Le jeune homme apparaissait dans les rayons du soleil couchant, qui semblait le couvrir d'une flamme ; il était vêtu avec la plus grande élégance, tout en noir ; son cou était entouré d'une cravate de fine batiste blanche ; sa main gantée jouait avec une badine à pomme de lapis-lazuli.

Il descendit lentement les degrés du perron, levant son chapeau de sa tête dès qu'il eut touché le sable de l'allée ; puis traversant la pelouse suivi de Roland, qu'il maintenait derrière lui avec un geste de la main, il arriva juste à la chaise qu'occupait M. Gérard, chaise que son absence avait laissée vide, se trouvant ainsi juste au centre des convives.

qu'il salua les uns après les autres avec la plus exquise courtoisie.

— Messieurs, dit-il, je suis une des plus vieilles connaissances de notre ami commun l'honnête M. Gérard ; il devait me faire l'honneur de me présenter à vous, et nous devions dîner ensemble, quand malheureusement pour moi, j'ai été retenu à Paris par la même cause qui vous prive en ce moment de notre hôte.

— Ah ! oui, dit le notaire, qui commençait à se rassurer en voyant le chien comme enchaîné au regard du jeune homme, — pour l'affaire Sarranti.

— Effectivement, messieurs, pour l'affaire Sarranti.

— C'est donc demain qu'on le raccourcit, le misérable ? dit l'huissier.

— Demain ; si, d'ici là, on ne trouve pas moyen de prouver son innocence.

— Son innocence ? Ce sera difficile ! dit le notaire.

— Qui sait ! fit Salvator ; nous avons, chez les anciens, les oies du poète Ibicus, et, chez les modernes, le chien de Montargis.

— A propos de chien, monsieur, dit l'agriculteur d'une voix enrouée, je dois dire que le vôtre vient de nous faire une belle peur.

— Roland ? fit Salvator d'un ton naïf.

— Il s'appelle Roland ? demanda le notaire.

— En effet, dit le médecin, j'ai eu un instant l'espoir qu'il était enragé.

Il paraît que Roland n'était que furieux, dit le notaire se frottant les mains, enchanté qu'il était de son bon mot.

— Vous avez dit *l'espoir ?* demanda Salvator au médecin.

— Oui, monsieur, et je ne m'en dédis pas. Nous sommes onze : j'avais donc dix chances contre une que l'animal s'attaquerait à un de mes compagnons et non pas à moi ; et, comme je me suis spécialement occupé de la rage, j'eusse eu l'occasion d'appliquer sur une plaie vive et fraîche l'antidote que j'ai composé et que je porte sans cesse sur moi, dans l'espérance qu'une occasion se présentera de l'essayer.

— Je vois, monsieur, dit Salvator, que vous êtes un véritable philanthrope ; par malheur, mon chien n'est pas, pour le moment du moins, *un sujet*, comme on dit, je crois, en terme de médecine, et la preuve, c'est qu'il est d'une obéissance instantanée ; voyez plutôt !

Et, lui indiquant le dessous de la table, comme il eût fait d'une niche :

— Couche, Brésil ! dit-il, couche !

Puis, s'adressant aux convives :

— Ne vous étonnez pas, dit Salvator, que je fasse coucher mon chien sous la table, où je vais m'asseoir avec vous ; je venais pour dîner, mieux vaut tard que jamais, lorsque j'ai rencontré M. Gérard sur la route ; je voulais m'en aller avec lui ; mais il a si fort insisté pour que je vinsse vous rejoindre, que, déjà entraîné par mon désir, je n'ai pas su résister, d'autant plus qu'en son absence il m'a chargé de vous faire les honneurs de sa table.

— Bravo ! bravo ! s'écria toute la société, sur laquelle les façons de Salvator avaient produit le meilleur effet.

— Prenez la place de notre hôte, dit le notaire, et permettez-moi de remplir votre verre pour boire à sa santé.

Salvator tendit son verre.

— C'est trop juste, dit-il, et que Dieu le récompense comme il mérite !

Et, portant le verre à sa bouche, il y trempa le bout de ses lèvres.

En ce moment, Brésil fit entendre un long gémissement.

— Oh ! oh ! qu'a donc votre chien ? demanda le notaire.

— Rien ; c'est sa manière d'approuver quand on porte un toast, dit Salvator.

— Bon ! dit le médecin, voilà un animal qui a reçu une belle éducation ; seulement, son speech n'est pas gai.

— Monsieur, dit Salvator, vous savez que, sans que la science puisse s'en rendre compte, certains animaux ont certains pressentiments ; peut-être quelque malheur imprévu menace-t-il notre ami M. Gérard.

— Oui, répliqua le médecin, on dit cela ; mais, nous autres esprits forts, nous ne croyons pas à toutes ces fadaises.

— Cependant, dit le jardinier fleuriste, ma grand'mère...

— Votre grand'mère était une sotte, mon ami, dit le médecin.

— Pardon, demanda le notaire, mais vous parliez d'un danger qui pouvait menacer M. Gerard ?

— Un danger ? dit un arpenteur géomètre ; et quel danger peut donc menacer le plus honnête homme de la terre, un homme qui a toujours suivi la ligne droite ?

— Un homme qui est le patriotisme même ! dit l'huissier.

— Le dévouement incarné ! ajouta le médecin.

— L'abnégation même ! s'écria le notaire.

— Eh ! vous le savez, messieurs, c'est justement ceux-là que le malheur épie. Le malheur, c'est le lion de l'Ecriture, *quærens quem devoret*, et s'attaquant particulièrement aux gens vertueux ; — voyez Job.

— Mais que diable fait donc votre chien ? dit le jardinier fleuriste en regardant sous la table ; il dévore le gazon.

— Ne faites pas attention, répondit Salvator. Nous parlions de M. Gerard, et nous disions...

— Nous disions, reprit le notaire, qu'un pays doit être fier quand il a donné naissance à un pareil homme.

— Il réduira les impôts, dit le médecin.

— Il fera hausser le prix des blés, dit l'agriculteur.

— Il fera baisser le prix du pain, dit le jardinier

— Il liquidera la dette nationale, dit l'huissier.

— Il réformera la constitution arbitraire de l'Ecole de médecine, dit le médecin.

— Il soumettra la France à un nouveau cadastre, dit le géomètre arpenteur.

— Oh ! fit le notaire interrompant ce concert de louanges, mais votre chien m'envoie de la terre plein mon pantalon.

— C'est possible, dit Salvator ; mais ne nous occupons pas de lui.

— Au contraire, occupons-nous-en, messieurs, reprit le médecin, qui avait regardé sous la table ; car ce chien présente des phénomènes fort curieux : il a la langue pendante, les yeux sanglants, le poil hérissé.

— Peut-être, dit Salvator ; mais, tant qu'on ne le dérangera point de sa besogne, on n'a rien à craindre de lui ; c'est un chien monomane, ajouta Salvator en riant.

— Je vous ferai observer, dit prétentieusement le médecin, que le mot monomane, qui vient de *monos* et de *mania*, qui veut dire, par conséquent, *seule idée*, ne peut s'appliquer qu'à l'homme, puisque l'homme seul a des idées et que le chien n'a qu'un instinct, très perfectionné sans doute, mais qui ne peut entrer en comparaison avec la sublime organisation de l'homme.

— Eh bien, répliqua Salvator, expliquez cela comme vous voudrez, instinct ou idée, Brésil n'a qu'une préoccupation.

— Laquelle ?

— Il avait deux jeunes maîtres qu'il aimait beaucoup, un petit garçon et une petite fille ; le petit garçon a été assassiné, la petite fille a disparu ; jusqu'à présent, il a si bien cherché, qu'il a trouvé la petite fille.

— Vivante ?

— Oui, vivante, parfaitement vivante ; mais, quant au petit garçon, comme il a été assassiné et enterré, le pauvre Brésil, qui espère retrouver l'endroit où a été caché le cadavre, le pauvre Brésil va toujours cherchant.

— *Quære et invenies*, dit le notaire, qui n'était pas fâché de placer trois mots latins.

— Pardon, dit le médecin, mais c'est tout un roman que vous nous racontez là, monsieur.

— Une histoire, si vous voulez bien, dit Salvator, et même des plus terribles.

— Ma foi, dit le notaire, nous sommes juste entre la poire et le fromage, comme disait feu M. d'Aigrefeuille, de gastronomique mémoire ; c'est le moment des histoires, et, si vous voulez nous raconter la vôtre, mon cher monsieur, elle sera la bienvenue.

— Volontiers, dit Salvator.

— Cela va être très intéressant, dit le médecin

— Je le crois, répondit simplement Salvator.

— Chut ! chut ! fit-on de toutes parts.

Il se fit un moment de silence pendant lequel Brésil poussa un hurlement si plaintif, qu'un frisson passa dans les veines de tous les convives, et que le jardinier, qui avait, par quelques mots, indiqué qu'il n'était point esprit fort comme le docteur, ne put s'empêcher de murmurer en se levant :

— Diable de chien, va !

— Mais asseyez-vous donc ! dit le géomètre en le tirant par la basque de son habit et en le forçant de s'asseoir.

Le jardinier se rassit en grommelant, mais il se rassit.

— Allons ! allons, l'histoire ! dirent les convives, l'histoire !

— Messieurs, dit Salvator, j'intitulerai mon drame, car c'est plutôt un drame qu'une histoire, *Giraud l'honnête homme*.

— Tiens, dit l'huissier, c'est presque M. Gérard l'honnête homme.

— C'est, en effet, une différence de deux lettres seulement ; mais j'ajouterai à ce premier titre, *Giraud l'honnête homme*, un sous-titre, ainsi conçu : *ou Il ne faut pas se fier aux apparences*.

— Voilà d'abord un excellent titre, dit le notaire, et, à votre place, je le porterais à M. Guilbert de Pixerécourt.

— Je ne puis, monsieur ; je le destine à M. le procureur du roi.

— Messieurs, messieurs, dit le médecin, je vous fais observer que vous empêchez le narrateur de commencer sa narration.

— Oh ! dit Salvator, soyez tranquille : nous y arriverons.

— Silence ! fit le géomètre, silence !

On entendit Brésil qui grattait la terre avec fureur et qui respirait bruyamment.

Salvator commença.

Nos lecteurs connaissent le drame qu'il raconta sous des

noms supposés. A force d'investigations et de recherches, aidé par sa merveilleuse perspicacité, à laquelle servait de guide l'instinct de Brésil, il était arrivé à reconstruire tout l'événement, comme un architecte habile, par quelques vestiges, reconstruisit un monument antique, comme Cuvier, par quelques ossements, reconstruisait un monstre antédiluvien.

Nous ne suivrons donc pas Salvator dans ce récit, qui n'apprendrait rien de nouveau au lecteur, mais ne lui rappellerait que ce qu'il sait déjà.

Seulement, quand, après avoir raconté le crime de Giraud, Salvator en arriva à montrer à l'aide de quelle hypocrisie l'assassin et le spoliateur était parvenu à s'entourer non seulement de l'estime et du respect, mais encore de l'affection, du dévouement et de l'amour de ses concitoyens, l'auditoire poussa un long cri d'indignation auquel Brésil répondit par un grognement sourd, comme s'il avait voulu faire sa partie dans ce concert de malédictions.

Puis quand après avoir développé l'hypocrisie du misérable le narrateur raconta la barbare lâcheté avec laquelle cet homme laissait condamner un innocent, lorsqu'il ne s'agissait pour lui que de s'exiler, de changer de nom et de s'en aller dans un autre monde pleurer sur son premier crime, au lieu d'en commettre un second plus terrible peut-être que le premier, l'émotion de l'auditoire fut au comble, sa colère se changea en exaspération et chacun hurla sa malédiction sur le meurtrier.

— Mais, s'écria le notaire, ne dites-vous pas que c'est demain que l'innocent paye pour le coupable ?

— C'est demain, dit Salvator.

— Mais, dit à son tour le médecin, d'ici à demain, comment trouver une preuve qui ouvre les yeux à la justice ?

— La bonté de Dieu est grande ! dit Salvator baissant la tête et regardant sous la nappe le travail acharné auquel se livrait Brésil, qui, sentant que son maître s'occupait de lui, se détourna un instant de son travail et vint, en manière de baiser, appuyer son nez humide sur la main de son maître, puis se remit immédiatement à creuser la terre.

— La bonté de Dieu, la bonté de Dieu, répéta le docteur, qui, en sa qualité de médecin, était profondément sceptique ; mais une bonne preuve serait encore plus sûre.

— Sans doute, répondit Salvator ; aussi cette preuve, qui m'a déjà échappé une fois, j'espère que nous allons la trouver.

— Ah ! dirent les convives d'une seule voix, vous avez eu une preuve ?

— Oui, répondit Salvator.

— Et cette preuve vous a échappé ?

— Par malheur.

— Quelle preuve était-ce ?

— J'avais, grâce à Brésil, retrouvé le squelette de l'enfant.

— Oh ! firent les convives terrifiés.

— Et pourquoi n'avez-vous pas réclamé une descente de justice avec l'assistance d'un médecin ? dit le docteur.

— C'est ce que j'ai fait, moins le médecin ; mais, pendant l'intervalle, le squelette avait disparu, et la justice m'a ri au nez.

— Le meurtrier aura eu vent de la chose, dit le notaire, et l'aura transporté ailleurs.

— De sorte que vous êtes à la recherche de ce cadavre ? demanda l'huissier.

— Mon Dieu, oui, fit Salvator ; car, enfin, vous comprenez bien si le cadavre se trouve à un endroit où n'ait pas pu l'enterrer M. Sarranti...

— M. Sarranti ! s'écrièrent d'une seule voix les convives ; c'est donc M. Sarranti qui est l'innocent ?

— Ai-je laissé échapper son nom ?

— Vous avez dit Sarranti.

— Si je l'ai dit, je ne me dédis pas.

— Et quel intérêt avez-vous à rechercher l'innocence de cet homme ?

— C'est le père d'un de mes amis ; puis, me fût-il complètement étranger, il me semble qu'il est du devoir de tout homme de sauver un de ses semblables de l'échafaud, quand il a la conviction de son innocence.

— Mais, enfin, dit le notaire, cette preuve que vous cherchez, vous n'espérez pas la trouver ici ?

— Peut-être.

— Chez M. Gérard ?

— Pourquoi pas ?

Le chien, comme s'il répondait aux paroles de son maître, fit entendre un hurlement lugubre et prolongé.

— Entendez-vous ? fit Salvator ; voici Brésil qui me dit qu'il ne désespère pas.

— Comment, qu'il ne désespère pas ?

— Sans doute ; ne vous ai-je pas dit qu'il avait une monomanie, celle de retrouver le cadavre de son jeune maître ?

— C'est vrai, répondirent les convives d'une seule voix.

— Eh bien, reprit Salvator, pendant que je raconte les quatre premiers actes du drame, Brésil, lui, travaille au cinquième.

— Que voulez-vous dire ? demandèrent en même temps l'huissier et le notaire, tandis que les autres, tout en restant muets, interrogeaient des yeux.

— Regardez sous la table, fit Salvator en soulevant la nappe.

Chacun plongea la tête sous la table.

— Que diable fait-il là ? demanda sans aucun trouble le médecin, qui commençait à croire que, pour n'être point enragé, le chien n'en était pas moins un sujet intéressant à étudier.

— Il fait un trou, comme vous voyez, répondit Salvator.

— Et un trou énorme, reprit le notaire.

— Un trou d'un mètre de profondeur et de deux mètres cinquante de circonférence, dit l'arpenteur.

— Et que cherche-t-il ? demanda l'huissier.

— Une pièce de conviction, dit Salvator.

— Laquelle ? fit le notaire.

— Le squelette de l'enfant, dit Salvator.

Ce mot de squelette, prononcé à la suite du récit terrible de Salvator, à l'heure où l'ombre commençait à descendre du ciel, fit dresser les cheveux sur toutes les têtes ; chacun d'un mouvement instantané s'éloigna du trou ; le médecin seul s'en rapprocha.

— Cette table nous gêne, dit-il.

— Aidez-moi, dit Salvator.

Les deux hommes prirent la table, la soulevèrent, et, la transportant à quelques pas, laissèrent le chien à découvert.

Brésil ne parut pas même s'apercevoir du changement qui s'était fait, tant il était acharné à la funèbre besogne.

— Allons, messieurs, dit Salvator, un peu de courage, que diable ! nous sommes des hommes.

— En effet, dit le notaire, et j'avoue que je suis curieux de voir le dénoûment.

— Nous y touchons, dit Salvator.

— Allons, allons, dirent les autres en se rapprochant.

On fit cercle autour du chien.

Brésil continua de creuser avec une telle énergie et une telle régularité, que l'on eût plutôt dit une machine qu'un animal.

— Courage, mon bon Brésil ! dit Salvator ; tu dois être au bout de tes forces, mais aussi tu es au bout de tes peines ; courage !

Le chien tourna la tête, et du regard sembla remercier son maître.

La fouille dura quelques minutes encore, pendant lesquelles les convives, la bouche ouverte et la respiration suspendue, gardaient le silence, suivant, d'un œil dilaté par la curiosité, l'étrange scène qui se jouait sous leurs yeux entre ce chien et son maître, qu'ils commençaient à croire n'être pas autant l'ami de M. Gérard qu'il avait bien voulu le dire en arrivant.

Au bout de cinq minutes, Brésil poussa un long soupir, et cessa de gratter pour appuyer son museau en soufflant brusquement sur une partie de l'excavation.

— Il y est, il y est ! dit joyeusement Salvator. Tu as trouvé, n'est-ce pas, mon chien ?

— Qu'a-t-il trouvé ? demandèrent les assistants.

— Le squelette, dit Salvator. Ici, Brésil ! le reste regarde les hommes ; ici, mon chien !

Le chien s'élança hors du trou, et s'accroupit au bord de la fosse, regardant son maître comme pour lui dire : « A ton tour. »

En effet, Salvator descendit dans l'excavation, plongea sa main à l'endroit le plus profond, et, appelant le médecin :

— Venez, monsieur, dit-il, et tâtez.

Le médecin descendit bravement près de Salvator, tandis que les autres convives, parfaitement dégrisés, se regardaient avec stupéfaction, et, allongeant la main comme avait fait son devancier, il sentit au bout de ses doigts cette matière douce et soyeuse qui avait fait frissonner Salvator lorsque, pour la première fois, Brésil avait découvert le squelette de l'enfant dans le parc de Viry.

— Oh ! oh ! fit-il, ce sont des cheveux.

— Des cheveux ! répétèrent tous les assistants.

— Oui, messieurs, dit Salvator, et, si vous voulez aller chercher des bougies, vous pourrez vous en convaincre.

Chacun se précipita vers la maison, et revint armé, celui-ci d'un candélabre, celui-là d'un chandelier.

Le médecin et Brésil étaient seuls restés près de la fosse. Salvator, qui s'était dirigé vers la petite baraque où le jardinier renfermait ses instruments, en revint bientôt avec une bêche.

Les convives étaient rangés autour de l'excavation, qui se trouvait éclairée par cinquante bougies, comme en plein jour.

On apercevait à fleur de terre une mèche de cheveux blonds.

— Allons ! allons ! dit le médecin, il faut continuer cette exhumation.

C'est bien ce que je compte faire, dit Salvator. Messieurs, prenez une serviette, étendez-la près de la fosse.

On obéit.

Salvator descendit dans le trou, et, avec la même précaution, nous dirions presque avec le même respect que s'il eût eu affaire à un cadavre, il introduisit sa bêche dans la terre, et, faisant levier, il amena doucement à la surface la tête de l'enfant posée sur son oreiller d'argile.

Un long frémissement courut parmi les spectateurs, quand Salvator, avec ses gants blancs qu'il n'avait pas quittés, prit délicatement cette petite tête, et la posa sur la serviette.

Puis Salvator reprit sa bêche, et se remit à la besogne.

Il ramena peu à peu, et débris par débris, tous les restes de l'enfant, si bien qu'au bout d'un instant, il put, sur la serviette, tout en se servant des termes techniques, et en mettant chaque ossement à sa place, recomposer le squelette tout entier, à l'étonnement général des assistants mais particulièrement à la satisfaction du médecin, qui dit à Salvator :

— C'est à un confrère que j'ai l'honneur de parler?

— Non, monsieur, dit Salvator, je n'ai point cet honneur ; je suis un simple amateur d'anatomie.

Puis, se tournant vers les spectateurs de cette scène :

— Messieurs, reprit-il, vous êtes tous témoins, n'est-ce pas, que je viens de trouver dans cette fosse le cadavre d'un enfant ?

— J'en suis témoin, dit le médecin, qui semblait vouloir monopoliser le témoignage que Salvator réclamait de tout le monde ; et le squelette d'un enfant mâle qui devait être âgé de huit ou neuf ans.

— Tout le monde est témoin ! répéta Salvator en interrogeant des yeux chacun des spectateurs.

— Oui, tous, tous, répétèrent en chœur les convives flattés d'avance, quel que fût l'événement, de la part distinguée qu'ils étaient appelés à y prendre.

— Et, par conséquent, chacun en témoignera devant la justice, s'il y a lieu? continua Salvator.

— Oui, oui, répéta l'assemblée.

— Seulement, dit l'huissier, il faudrait dresser un procès-verbal.

— Inutile, dit Salvator, il est tout dressé.

— Comment cela?

— J'étais tellement sûr de ce que je trouverais, dit Salvator en tirant de sa poche un papier timbré, que le voici

Et il lut, en effet, un procès-verbal rédigé dans les termes où s'écrivent d'ordinaire ces sortes d'actes, et dans lequel tout se trouvait relaté, même l'indication précise du lieu où avait été retrouvé le squelette ; ce qui était une preuve que Salvator ne visitait point pour la première fois le jardin de Vanvres.

Une seule chose manquait : les noms et prénoms des personnes assistant à l'exhumation.

Tous les spectateurs de cette scène, qui, depuis un quart d'heure, marchaient d'étonnement en étonnement, avaient écouté la lecture du procès-verbal en regardant d'un œil stupéfait l'étrange personnage qui venait de les faire assister à ce drame fantastique.

— Un encrier, demanda Salvator à un domestique qui regardait, aussi stupéfait que les autres.

Le domestique s'empressa d'obéir, comme s'il reconnaissait à Salvator le droit de commander, et, s'éloignant tout courant, revint un instant après, avec un encrier et une plume.

Chacun signa.

Salvator prit le papier, le remit dans sa poche, caressa de nouveau Brésil, noua les quatre coins de la serviette qui soutenait le squelette de l'enfant, et, saluant la société :

— Messieurs, dit-il, je vous rappelle que c'est demain, à quatre heures de l'après-midi, que l'on doit exécuter un innocent ; je n'ai donc pas de temps à perdre ; aussi, après vous avoir remerciés de votre bonne assistance, je vous demande la permission de me retirer.

— Pardon, monsieur, dit le notaire, vous avez dit, je crois, que le nom de cet innocent était Sarranti.

— Je vous l'ai dit, oui, monsieur, et plus que jamais je vous le redis.

— Mais, continua le notaire, est-ce que le nom de notre hôte, M. Gérard, n'a pas, il y a deux ou trois mois, été mêlé dans cette triste affaire?

— En effet, dit Salvator, oui, monsieur, il y a été mêlé

— De sorte, interrompit le médecin, qu'on pourrait supposer que votre Giraud est tout simplement...?

— M. Gérard?

— Oui, firent les assistants d'un mouvement de tête.

— Supposez tout ce que vous voudrez, messieurs, dit Salvator ; au reste, demain, nous en serons, non plus à la supposition, mais à la certitude. J'ai l'honneur de vous saluer. — Viens, Brésil.

Et Salvator, suivi de son chien, s'éloigna rapidement, laissant tous les convives de M. Gérard dans un état de consternation difficile à décrire.

CII

ODE A L'AMITIÉ

Maintenant, voyons un peu ce que faisait M. Gérard pendant que s'accomplissait dans son parc le grave événement que nous venons de raconter.

Nous l'avons vu sortir de chez lui, et ne l'avons perdu de vue qu'au moment où, après avoir gravi les marches de son perron, il avait disparu dans le vestibule.

Dans le vestibule se tenait discrètement un homme de haute taille, vêtu d'une longue lévite, avec son chapeau rabattu sur les yeux.

Cet homme avait eu la discrétion de ne pas se montrer.

M. Gérard alla droit à lui.

Au deuxième pas, il savait à qui il avait affaire.

— Ah ! ah ! c'est vous, Gibassier ! fit-il.

— Moi en personne, honnête monsieur Gérard, répondit le forçat.

— Et vous venez de la part de...?

— Oui, fit Gibassier.

— De la part de ...? répéta M. Gérard, qui désirait ne point aller à l'aventure.

— De la part du patron, quoi ! dit Gibassier, qui marchait à pieds joints sur toutes ces petites délicatesses.

Prononcé par cet acolyte, le mot de patron, qui signifiait un maître commun, fit sourire le futur député.

Il garda le silence un instant en se pinçant les lèvres, et reprit :

— Ainsi, il m'envoie chercher?

— Il m'envoie vous chercher, oui, répondit Gibassier.

— Et vous savez pourquoi?

— Je l'ignore absolument.

— Serait-ce à propos de...?

Il hésita.

— Oh ! parlez avec confiance, dit Gibassier vous savez que, moins l'honnêteté, je suis un autre vous-même.

— Serait-ce à propos de M. Sarranti?

— Vous m'y faites songer, dit Gibassier ; cela pourrait bien être.

Non seulement M. Gérard baissa la voix, mais encore sa voix prit une légère teinte d'émotion.

— Est-ce que, demanda-t-il, l'exécution n'aurait plus lieu demain?

— Je ne crois pas ; je sais de source certaine que les ordres ont été donnés à M. de Paris pour se tenir prêt demain à trois heures, et que le condamné a été conduit à la Conciergerie.

M. Gérard laissa échapper un soupir sortant visiblement d'une poitrine oppressée.

— Et, demanda-t-il encore, il ne serait pas possible de remettre à demain matin ce que nous avons à faire ce soir?

— Oh ! fit Gibassier, impossible !

— C'est donc une affaire grave?

— De la plus haute gravité.

M. Gérard regarda Gibassier dans le blanc des yeux.

— Et vous prétendez ne rien savoir?

— Par saint Gibassier, je vous le jure.

— Alors, le temps de prendre mon chapeau.

— Prenez, monsieur Gérard ; les soirées sont un peu froides, et l'on peut s'enrhumer.

M. Gérard décrocha son chapeau.

— Je suis prêt, dit-il.

— Alors, partons, fit Gibassier.

A la porte de la rue, un fiacre attendait.

En voyant ce fiacre, qui, comme tous les fiacres, avait un faux air de corbillard, M. Gérard ne put réprimer un léger frisson.

— Montez, dit-il à Gibassier. Je vous suis.

— Je n'en ferai rien, je vous jure, répondit Gibassier.

Et le forçat, ouvrant la portière, fit courtoisement monter M. Gérard dans la voiture, où il prit place près de lui, après avoir échangé quelques paroles avec le cocher.

Le fiacre prit, au petit trot de son attelage, la route de Paris, Gibassier ayant jugé à propos de changer l'itinéraire tracé par Salvator, en pensant que l'endroit où il emmènerait M. Gérard était indifférent, pourvu qu'il l'emmenât.

— Bon ! se dit M. Gérard un peu rassuré par l'allure des chevaux, si c'est pour une affaire grave, ce n'est pas au moins pour une affaire pressée.

Et, sur cette judicieuse réflexion, le plus profond silence régna dans la voiture et se soutint pendant le premier kilomètre.

Ce fut Gibassier qui le rompit le premier.

— A quoi pensez-vous donc si obstinément, cher monsieur Gérard? demanda-t-il.

— Je l'avoue, monsieur Gibassier, répondit le philanthrope, je pense au but inconnu de cette visite inattendue.

— Et cela vous tourmente?

— Cela me préoccupe, du moins.

— Voyez-vous ! — Eh bien, à votre place, moi, je ne serais nullement préoccupé, je vous jure.

— Pourquoi ?

— Oh ! c'est bien simple. — Notez que j'ai dit à votre place, et non à la mienne.

— Oui, je le reconnais ; mais pourquoi avez-vous dit *à ma place* ?

— Parce que si ma conscience était pure comme la vôtre, me sentant tout à fait digne des faveurs de la fortune, je ne ferais pas au destin l'honneur de redouter ses coups.

— Sans doute, sans doute, murmura M. Gérard en hochant mélancoliquement la tête ; mais la fortune a des soubresauts si bizarres que, tout en ne craignant rien, on doit s'attendre à beaucoup de choses.

— En vérité, si vous eussiez vécu du temps de Thalès, la Grèce, au lieu d'avoir sept sages, en eût eu huit, cher monsieur Gérard, et c'est vous qui eussiez fait ce beau vers :

A tout événement le sage est préparé.

Remarquez que je dis préparé et non résigné, — attendu que, si vous êtes préparé, vous ne me paraissez pas résigné. Oui, vous avez raison, continua Gibassier de son ton le plus solennel et le plus sentencieux : la fortune a des soubresauts bizarres, c'est pour cela que les anciens, qui n'étaient pas bêtes, la représentaient quelquefois assise sur un serpent, ce qui signifiait qu'elle est au-dessus de la prudence. Toutefois, à votre place, je vous le répète, tout en laissant travailler mon esprit, — un esprit aussi actif que le vôtre ne peut pas s'endormir tout à fait, — tout en laissant, dis-je, travailler mon esprit, je ne m'inquiéterais pas outre mesure. Que peut-il vous arriver ? Vous avez eu le bonheur d'être orphelin dès votre bas âge, ce qui fait que vous ne craignez plus de perdre vos parents ou d'être compromis par eux ; — vous n'êtes point marié, ce qui fait que vous ne craignez point de perdre votre femme ou d'être trompé par elle ; — vous êtes millionnaire, et une grande partie de votre fortune est en biens fonciers, ce qui fait que vous ne craignez pas qu'un notaire ne vous ruine ou qu'un banqueroutier ne vous dévalise ; — vous avez la santé, cette vertu du corps ; — vous avez la vertu, cette santé de l'âme ; — vous avez la considération de vos concitoyens, qui vont vous élire député ; votre brevet de chevalier de la Légion d'honneur, comme bienfaiteur de l'humanité, est à la signature ; c'est un secret, je le sais bien, mais je puis vous dire cela en confidence ; enfin, M. Jackal vous tient en si particulière estime, que, deux fois par semaine, si graves que soient ses occupations, il vous reçoit dans son cabinet et cause tête à tête avec vous ; vous recevez, en un mot, et vous allez recevoir la juste récompense de cinquante ans de philanthropie et de probité. — Que vous manque-t-il ? Voyons ! que pouvez-vous craindre ? Dites !

— Qui sait ! soupira M. Gérard ; — l'inconnu, cher monsieur Gibassier.

— Enfin, vous y tenez ? Soit, n'en parlons plus ; parlons d'autre chose.

M. Gérard fit un signe qui voulait dire : « Parlons de ce que vous voudrez, pourvu que ce soit vous qui parliez et moi qui me taise. »

Il est évident que Gibassier prit le signe pour un assentiment, puisqu'il continua.

— Oui, parlons de quelque chose de plus gai : ce ne sera pas difficile, n'est-ce pas ?

— Non.

— Vous receviez quelques amis aujourd'hui à dîner, cher monsieur Gérard ? Notez que je me permets de vous appeler *cher monsieur Gérard*, parce que, de temps en temps, vous m'appelez *cher monsieur Gibassier*, et que tout à l'heure encore vous m'avez fait cet honneur.

M. Gérard s'inclina.

Gibassier passa sa langue sur ses lèvres.

— Vous avez dû leur donner un crâne dîner, hein ?

— A vous dire la vérité, et sans me vanter, je le crois.

— Moi, j'en suis sûr, à en juger par les vapeurs qui montaient de la cuisine dans le vestibule, où je vous ai attendu un instant.

— J'ai fait de mon mieux, répondit modestement M. Gérard.

— Et, continua Gibassier, vous avez dîné dans le parc, sur la pelouse ?

— Oui.

— Ce devait être un coup d'œil charmant. A-t-on chanté, au dîner ?

— On allait apporter le dessert au moment où vous êtes arrivé.

— Oui. Si bien que je suis tombé là, au milieu de cette réunion de famille, comme une bombe, comme le Banquo de *Macbeth*, ou le commandeur de *Don Juan*.

— C'est vrai, dit M. Gérard en s'efforçant de sourire.

— Mais, reprit Gibassier, voyons, avouez que c'est un peu de votre faute, cher monsieur Gérard.

— Comment cela ?

— Sans doute. Supposez que vous m'ayez fait la faveur de m'inviter avec vos autres amis ; eh bien, il y a mille à parier contre un, cher monsieur Gérard, qu'étant installé chez vous au commencement du dîner, je ne serais pas venu vous déranger à la fin.

— Croyez, cher monsieur Gibassier, s'empressa de dire M. Gérard, que je regrette vivement mon oubli ; mais je vous affirme qu'il est involontaire, et il ne tiendra qu'à vous de me le faire réparer.

— Ma foi, non, dit Gibassier en affectant une profonde tristesse, ma foi, non, je suis fâché contre vous.

— Contre moi ?

— Oui, vous m'avez blessé au cœur ; et, vous le savez, dit Gibassier en portant avec un geste pathétique sa main à sa poitrine, les blessures au cœur sont mortelles... Hélas ! continua-t-il en passant de la tristesse à la lamentation, comme il avait passé de la mélancolie à la tristesse, encore une croyance qui s'éteint, encore une illusion qui s'envole, encore un feuillet noir à buriner sur le livre déjà si sombre de ma vie ! O amitié ! légère et inconstante amitié, que lord Byron a si faussement appelée *l'amour sans ailes*, que de maux tu m'as causés et que de maux tu me causeras encore ! Il avait raison sur toi, l'aristocratique rapsode, l'auteur du *Monde comme il va*, lorsqu'au lieu de faire une ode à la louange de l'Amitié, il s'écriait avec amertume : « Aujourd'hui, tes autels, ô déesse ! ne sont plus éclairés de la flamme des sacrifices ; les voûtes de ton temple ne retentissent plus du bruit des chants de tes fidèles. Exilée, par l'intérêt, de ton antique séjour, tu erres maintenant seule, abandonnée, jouet malheureux de la populace des cours et de tous les lâches mortels que fatigue une sordide avidité ! Parmi les hommes enorgueillis de leur richesse, de leur naissance, de leur grandeur, qui fait attention à tes cris, qui a compassion de ton malheur, qui va visiter ton temple ? Hélas ! hélas ! l'infortuné Gibassier, comme Portland, le héros du poème, est le seul qui en demande encore l'entrée ! »

Après cette prétentieuse citation, dont M. Gérard n'apprécia point tout le pédantisme, l'ex-forçat tira un foulard jaune de sa poche, et fit semblant de s'essuyer les yeux.

Le philanthrope de Vanvres, qui ne comprenait pas, et, hâtons-nous de le dire, qui ne pouvait comprendre où tendait le verbiage de son compagnon, le crut véritablement ému, et commença de lui prodiguer des consolations mêlées d'excuses.

Mais celui-ci continua :

— Il faut que le monde moderne soit devenu bien mauvais, quand le monde ancien cite, sans compter celui d'Achille et de Patrocle, quatre exemples de cette amitié qui, des hommes, faisait des demi-dieux, de n'avoir rien à opposer à des exemples comme ceux d'Hercule et Pirithoüs, d'Oreste et Pylade, d'Euryale et Nisus, de Damon et Pythias ; oh ! nous sommes véritablement à l'âge de fer, cher monsieur Gérard !

— Vous voulez dire, monsieur, que nous sommes à la barrière d'Enfer, dit le cocher, qui, après avoir arrêté son fiacre, s'était approché de la portière et avait entendu les derniers mots de Gibassier.

— Ah ! nous sommes à la barrière d'Enfer ? dit Gibassier, redescendant toute la gamme de l'élégie pour prendre sa voix naturelle ; ah ! nous sommes à la barrière d'Enfer ? Tiens, tiens, tiens, la route ne m'a pas paru longue. Combien y a-t-il donc que nous sommes partis ?

Il tira sa montre.

— Une heure un quart, par ma foi ! Nous sommes arrivés, cher monsieur Gérard.

— Mais, demanda celui-ci avec inquiétude, nous ne sommes point rue de Jérusalem, il me semble.

— Qui vous a donc dit que nous allions rue de Jérusalem ? Ce n'est pas moi, fit Gibassier.

— Où allons-nous donc, alors ? demanda le philanthrope étonné.

— Moi, je vais à mes affaires, dit l'ex-forçat, et je vous engage à aller aux vôtres.

— Mais, moi, dit M. Gérard stupéfait, nulle affaire ne m'amène à Paris.

— Ah ! tant pis ! car, si vous aviez la chance d'avoir aujourd'hui une affaire dans la capitale, et que l'affaire fût dans ce quartier-ci, vous vous trouveriez tout porté.

— Ah çà ! maître Gibassier, dit M. Gérard en se redressant, est-ce que, par hasard, vous vous moqueriez de moi ?

— Mais cela m'en a tout l'air, maître Gérard, dit le forçat en éclatant de rire.

— Alors M. Jackal ne m'attend pas ? s'écria M. Gérard furieux.

— Non seulement il ne vous attend pas, mais je puis même vous dire que, si vous vous présentez chez lui à cette heure, vous êtes certain de lui faire une agréable surprise.

— Cela veut dire que vous m'avez mystifié, maître drôle ! dit M. Gérard qui reprenait son insolence au fur et à mesure que le danger s'évanouissait.

— Complètement mystifié, honnête monsieur Gérard. Maintenant, nous sommes quittes, ou manche à manche comme vous voudrez.

— Mais je ne vous ai jamais fait de mal, Gibassier, s'écria M. Gérard ; d'où vient que vous me faites, vous, une si mauvaise plaisanterie ?

— Vous ne m'avez jamais fait de mal ? s'écria Gibassier. Il dit qu'il ne m'a jamais fait de mal, l'ingrat ! Et de quoi parlons-nous depuis notre départ de Vanvres, sinon de ta noire ingratitude ? Comment, oublieux ami, tu donnes dans ta villa de Vanvres un rout gastronomico-politique, tu invites à une réunion électorale et culinaire tes plus banales connaissances, et tu ne préviens pas ton plus tendre ami, ton Pirithoüs, ton Pylade, ton Euryale, ton Damon, ton autre toi-même enfin : tu l'oublies comme un sac de nuit, tu le foules aux pieds, tu fais litière de son dévouement ! Que les dieux te pardonnent ; mais, quant à moi, il m'a semblé plaisant de me venger de l'injure sur le même mode où l'injure m'a été faite : tu m'as privé de ton dîner, j'ai privé ton dîner de toi. Qu'en dis-tu ?

Et, refermant vivement la portière :

— J'ai pris le cocher à quatre heures précises, dit-il, et, comme je ne veux pas qu'il vous vole, je vous dis l'heure ; quant au prix, c'est cinq francs les soixante minutes, tant qu'il vous plaira de le garder.

— Comment ! s'écria M. Gérard, qui ne pouvait jamais vaincre ses premières idées d'économie, vous ne payez pas ?

— Bon ! dit Gibassier, si je payais, où serait donc la plaisanterie ?

Et, lui faisant un salut respectueusement grotesque :

— Au revoir, honnête monsieur Gérard, dit-il.

Et il disparut.

M. Gérard demeura stupéfait.

— Où faut-il vous conduire, notre bourgeois ? Vous savez qu'on m'a pris à quatre heures et que c'est prix fait à cinq francs l'heure, retour même à vide compris ?

M. Gérard pensa bien à se fâcher contre le cocher ; mais ce n'était pas la faute de ce brave homme : on l'avait pris sur la place, on avait fait prix avec lui, il était parti de bonne foi.

Gibassier était donc le seul contre lequel pût récriminer M. Gérard.

— A Vanvres, dit-il ; mais cinq francs l'heure, mon ami, ce n'est pas pour rien.

— Ah ! s'il vous plaît de me payer ici, dit le cocher, par le temps qu'il va faire, j'aime autant cela.

M. Gérard mit le nez à la portière et regarda le ciel.

En effet, un orage s'amassait sur Vaugirard et l'on entendait des grondements sourds de tonnerre à l'horizon.

— Non, dit M. Gérard, je vous garde ; à Vanvres, mon ami, le plus vite possible.

— Oh ! on ira comme on pourra, notre bourgeois, répondit le cocher ; les pauvres bêtes n'ont que quatre pieds, et ne peuvent faire que ce que l'on peut faire avec quatre pieds.

Et, remontant sur son siège, il fit tourner, tout en grommelant, son équipage, et reprit le chemin de Vanvres.

CIII

CE QUE M. GÉRARD TROUVA, OU PLUTOT NE TROUVA PAS, EN ARRIVANT A VANVRES

Resté seul et condamné à l'allure mélancolique de deux rosses éreintées, M. Gérard se lança dans une mer de conjectures.

Sa première idée avait été de pousser jusque chez M. Jackal et de lui demander satisfaction de la mauvaise plaisanterie que lui avait faite son agent.

Mais M. Jackal avait, d'habitude, lorsqu'il parlait au digne M. Gérard, un ton narquois qui mettait celui-ci si mal à son aise, que les instants qu'il passait avec le chef de la police de sûreté étaient, en général, les instants les plus pénibles de sa vie.

Puis de quoi aurait-il l'air ? D'un écolier boudeur qui vient faire au maître un rapport contre son camarade.

Car, si loin que M. Gérard repoussât de lui ce titre de camarade appliqué à Gibassier, il n'en était pas moins obligé de s'avouer à lui-même que plus il repoussait ce titre loin et haut, de plus loin et de plus haut, pareil au rocher de Sisyphe, ce titre retombait sur lui.

Il n'avait donc point tardé à prendre la résolution de retourner à Vanvres.

Il avait vu M. Jackal la veille, et le moment arriverait toujours assez vite de revoir M. Jackal, chez lequel, comme le lui avait rappelé Gibassier, il était forcé de se présenter deux fois la semaine.

Puis une vague inquiétude lui disait que c'était à Vanvres qu'il était menacé.

Si spécieuses que fussent les raisons données par Gibassier, M. Gérard n'admettait pas que Gibassier se fût jamais assez cru son ami pour se blesser aussi profondément d'un oubli des plus naturels.

Quelque chose d'étrange restait donc caché au fond de ce mystère.

Or, dans la situation où se trouvait M. Gérard, à la veille de l'exécution d'un homme qui allait payer de sa tête le crime que lui, Gérard, avait commis, tout ce qui est obscur est dangereux.

Aussi désirait-il et craignait-il tout à la fois d'être de retour à Vanvres.

Mais les chevaux, qui avaient fait le chemin de Vanvres à la barrière d'Enfer en une heure et un quart, prétextèrent naturellement de leur fatigue, et mirent une heure et demie pour revenir de la barrière d'Enfer à Vanvres.

En vain l'orage menaçait-il de plus en plus ; en vain, malgré le roulement du fiacre, le grondement du tonnerre arrivait-il jusqu'à M. Gérard ; en vain, à la lueur des éclairs, le paysage perdu dans les ténèbres s'illuminait-il tout à coup d'une flamme livide, le cocher n'en donna pas un coup de fouet de plus, et les chevaux n'en firent pas un pas plus vite.

Au moment où dix heures sonnaient, M. Gérard descendait devant sa maison et réglait son compte avec le cocher.

M. Gérard attendit patiemment que celui-ci eût fait minutieusement son calcul et eût remis ses chevaux au pas dans la direction de Paris.

Seulement alors, il se retourna du côté de sa maison.

Elle était perdue dans la plus profonde obscurité.

Quoique pas un volet ne fût fermé, on ne voyait de lumière à aucune fenêtre.

Cela n'était pas étonnant : il était tard ; les convives devaient être retirés, et les domestiques se tenaient probablement à l'office.

Or, l'office faisait partie des communs et donnait sur le jardin.

M. Gérard monta les escaliers, qui conduisaient de la rue à la porte d'entrée.

A mesure qu'il montait les escaliers, il lui semblait voir, au milieu de l'obscurité, que la porte était ouverte.

Il étendit la main : la porte était ouverte, en effet.

C'était une bien grande imprudence aux domestiques que d'avoir, par une pareille nuit où le ciel s'apprêtait à livrer un si violent combat à la terre, laissé la porte ouverte et les volets non fermés.

M. Gérard se promit de les tancer d'importance.

Il entra, ferma la porte et se trouva dans les ténèbres les plus épaisses.

Il s'approcha à tâtons de la loge du concierge.

La porte en était ouverte.

M. Gérard appela le concierge ; personne ne répondit.

M. Gérard fit quelques pas, tâta du pied, trouva le premier degré de l'escalier, et, levant la tête, appela le valet de chambre.

Il ne reçut pas de réponse.

— Tout cela mange aux cuisines, se dit tout haut M. Gérard, comme si, en disant tout haut la chose, la probabilité en devenait plus grande.

En ce moment, un violent coup de tonnerre se fit entendre, un éclair brilla, et M. Gérard vit que la porte du perron donnant sur le jardin était toute grande ouverte comme celle de la rue.

— Oh ! oh ! murmura-t-il, qu'est-ce que cela signifie ? On dirait d'une maison abandonnée.

Il gagna en tâtonnant l'extrémité du vestibule, car on y voyait seulement pendant la courte durée des éclairs, et, de là, il aperçut dans l'office une lumière qui brûlait.

— Ah ! dit-il, je l'avais bien pensé, mes drôles sont là !

Et, tout en grommelant, il s'avança vers la cuisine.

Mais, sur le seuil de l'office, il s'arrêta : le couvert était mis comme pour le souper des gens ; seulement, les gens avaient disparu.

— Oh ! fit M. Gérard, il se passe quelque chose d'étrange.

Il prit la lumière, rentra, par le corridor de la cuisine, dans la salle à manger.

La salle à manger était vide.

Il parcourut tout le rez-de-chaussée.

Le rez-de-chaussée était désert.

Du rez-de-chaussée, il passa au premier étage : le premier étage était désert comme le rez-de-chaussée ; il monta au second : le second était désert comme le premier.

Il appela de nouveau : un écho lugubre répondit seul.

En passant devant une glace, M. Gérard recula d'effroi. Il avait eu peur de lui-même, tant il était pâle.

Il redescendit les escaliers, lentement et en se tenant à la rampe ; ses jambes pliaient à chaque marche. Enfin, il se retrouva dans le vestibule et s'avança sur le perron en levant sa lumière pour regarder sur la pelouse.

Mais, au moment où il levait sa lumière, une bouffée de vent passa qui éteignit la bougie.

M. Gérard se retrouva dans l'obscurité.

Une terreur dont il ne pouvait pas se rendre compte, mais invincible, comme si elle eût eu sa raison d'être, s'empara de lui. Il eut un instant l'idée de remonter dans sa chambre et de s'y barricader, quand, tout à coup, il jeta un cri d'effroi et s'arrêta comme si ses pieds eussent été enracinés aux dalles du perron.

Le ciel s'était ouvert pour donner passage à un éclair, et, à la lueur de cet éclair, M. Gérard avait vu la table renversée et la nappe flottant comme un linceul.

Qui avait pu renverser la table sur le gazon ?

Mais peut-être M. Gérard avait-il mal vu ; l'éclair avait été si rapide.

Il descendit le perron marche à marche, en s'essuyant le front, et s'achemina vers la table, qu'à peine distinguait-on comme une masse sans forme au milieu de l'obscurité.

Au moment où il étendait la main pour substituer le sens du toucher à celui de la vue, il lui sembla que la terre allait manquer sous lui.

Il fit vivement un bond en arrière.

Au même instant, le ciel s'illumina, et M. Gérard vit à ses pieds un trou ayant la forme d'une fosse.

Quelque chose de pareil à un cri sortit de sa poitrine ; mais ce n'était pas un cri humain ; c'était tout à la fois quelque chose d'épouvanté et d'épouvantable.

— Mais non ! mais non ! murmura M. Gérard ; c'est impossible, je rêve !

Puis, comme l'éclair qui pouvait seul le tirer d'incertitude tardait à briller de nouveau, il se mit à genoux.

Il lui sembla que ses genoux entraient dans la terre fraîchement remuée.

Il tâta avec la main.

Son œil ne l'avait pas trompé : près de cette terre fraîchement remuée, il y avait un trou fraîchement creusé.

Ses dents claquèrent de terreur.

— Oh ! dit-il, je suis perdu ! en mon absence, on a découvert la fosse, on l'a creusée !

Il étendit le bras dans toute sa longueur sans en pouvoir sentir le fond.

— Et l'on a enlevé le cadavre ! s'écria-t-il.

Puis il se mit à lui-même la main sur la bouche comme pour s'empêcher de parler.

Et, à travers ses doigts, sa voix comprimée fit entendre comme un lugubre sanglot.

Il se redressa sur ses pieds en murmurant :

— Que faire, mon Dieu ? que faire ?

Il ne pouvait s'empêcher de parler haut.

— Fuir, fuir, fuir ! balbutia-t-il.

Puis, éperdu, haletant, trempé de sueur, il s'élança devant lui sans savoir où il allait.

Au bout de dix pas, il trébucha sur un objet qu'il ne pouvait voir dans l'obscurité, et, dix pas plus loin, il roula lui-même à terre.

Quelque chose comme un grognement se fit entendre. M. Gérard, qui déjà s'était relevé et qui allait continuer de fuir, s'arrêta court.

Ce grognement, c'était la plainte d'un homme.

Il y avait un homme là. Qui était-il ? qu'y faisait-il ?

Du moment où un homme était là, c'était un ennemi.

Le premier mouvement de M. Gérard fut de se débarrasser de cet homme.

Il chercha sur lui une arme quelconque. Il n'en avait point.

L'appentis aux outils du jardinage était là.

M. Gérard s'y élança d'un bond, s'arma d'une bêche et revint sur l'homme comme Caïn prêt à tuer Abel.

Un éclair le guida.

L'esprit complètement perdu, il leva sa bêche.

— C'est cela, mon bon monsieur Gérard, dit une voix avinée ; chassez-les, ces coquines de mouches.

M. Gérard s'arrêta court.

La voix dénotait l'ébriété la plus complète.

— Oh ! fit M. Gérard, c'est un malheureux ivre-mort !

Et il laissa tomber sa bêche.

— Imaginez-vous ces gueux de Turcs ! dit l'homme en se soulevant sur un genou et en s'accrochant aux habits de M. Gérard frissonnant des pieds à la tête ; figurez-vous que, pour un mauvais gamin de dix ans que j'ai tué, et encore je n'en suis pas bien sûr, imaginez-vous qu'ils m'ont enterré vivant, qu'ils m'ont frotté de miel et qu'ils me font manger par leurs coquines de mouches. Heureusement que vous êtes arrivé là, mon bon monsieur Gérard, continua l'ivrogne, qui embrouillait la réalité avec le rêve. Heureusement que vous êtes venu là avec votre bêche et que vous m'avez tiré de ma fosse. Ah ! m'en voilà donc enfin dehors ; morbleu ! ce n'est pas sans peine. Monsieur Gérard, mon bon monsieur Gérard, mon honnête monsieur Gérard, je vivrais cent ans, que je n'oublierais jamais le service que vous m'avez rendu !

Au milieu de ces oscillations incessantes et de ce langage aviné, M. Gérard reconnut l'un de ses convives.

C'était l'agriculteur.

Que savait-il ? qu'avait-il vu ? de quoi pouvait-il se souvenir ?

La vie tout entière du misérable était là dedans.

— Ah çà ! demanda l'agriculteur, où diable sont donc les autres ?

— Je vous le demande, dit M. Gérard.

— Non pas, faites excuse, insista l'agriculteur ; c'est moi qui vous le demande, à vous. Où sont-ils ?

— Vous devez le savoir. Voyons, tâchez de rappeler vos souvenirs ; qu'avez-vous fait depuis mon départ ?

— Je vous l'ai dit, honnête monsieur Gérard, j'ai été mangé par les mouches !

— Mais, avant d'être mangé par les mouches, ne vous souvenez-vous de rien ?

— Il paraît que j'avais tué un enfant.

M. Gérard chancela ; il se sentit près de défaillir.

— Voyons, dit l'ivrogne, est-ce vous ou moi qui ne peut pas se tenir sur ses jambes ?

— C'est vous, dit M. Gérard ; mais soyez tranquille, je vais vous donner mon bras pour sortir quand vous m'aurez raconté ce qui s'est passé après mon départ.

— Ah ! oui, c'est vrai, dit l'agriculteur ; je me rappelle... attendez donc... On est venu vous chercher de la part de M. Jackal pour aller voir couper le cou de cet infâme M. Sarranti.

— Oui, dit M. Gérard en faisant un effort suprême pour tirer quelque chose de cette brute ; mais après mon départ ?

— Après votre départ ?... Attendez, attendez, attendez donc... Ah ! il est venu... le jeune homme que vous avez envoyé.

— Moi, fit M. Gérard s'accrochant à ce fil, j'ai envoyé un jeune homme ?

— Oui, un beau garçon à cheveux noirs, cravate blanche, habit noir, mis comme un notaire, encore mieux mis.

— Et il était seul ?

— Je n'ai pas dit cela, qu'il était seul ; il était avec un chien ; en voilà un enragé chien ! C'est en ce moment-là que je me suis sauvé ; mais la terre tremblait, tant le damné chien la grattait.

— Où cela ? demanda M. Gérard.

— Sous la table, fit l'agriculteur ; alors, comme la terre tremblait, je suis tombé. C'est alors que j'ai commencé à être mangé par les mouches.

— Et vous ne vous souvenez de rien autre chose ? demanda M. Gérard avec anxiété.

— D'autre chose ? vous croyez qu'on peut se souvenir de quelque chose quand les mouches vous mangent ? Ah ! vous êtes bon là, vous.

— Voyons, dit M. Gérard presque suppliant, tâchez de vous souvenir, mon bon ami.

L'ivrogne se mit à chercher, tout en comptant sur ses doigts.

— Non, dit-il, c'est bien cela : M. Sarranti, M. Jackal, le jeune homme à la cravate blanche, le chien Brésil.

— Brésil ! Brésil ! s'écria M. Gérard en sautant à la gorge de l'agriculteur. Vous dites que le chien s'appelait Brésil.

— Mais faites donc attention à ce que vous faites, vous ! vous m'étranglez. A la garde ! à la garde !

— Malheureux ! malheureux ! fit M. Gérard en tombant à genoux, ne criez pas ! ne criez pas !

— Mais alors, laissez-moi, lâchez-moi, je veux m'en aller.

— Oui, oui, allez-vous-en, dit Gérard ; je vais vous reconduire.

— A la bonne heure ! dit l'ivrogne. Ah çà ! mais vous êtes donc ivre.

— Comment cela ?

— Vous ne pouvez pas vous tenir sur vos jambes.

C'était vrai : au lieu de soutenir l'agriculteur, c'était M. Gérard qui eût eu besoin d'être soutenu.

Avec des efforts et des angoisses effroyables, M. Gérard arriva à traîner l'agriculteur de l'autre côté de la rue ; mais il ne fut tranquille que lorsqu'il l'eut vu s'éloigner, bronchant à chaque pas, mais cependant demeurant debout, et balbutiant à chaque oscillation :

— Maudites mouches !

Puis, lorsque l'ivrogne se fut perdu dans l'obscurité, que sa voix se fut éteinte dans l'éloignement, M. Gérard revint à sa maison comme la première fois ; il referma derrière lui la porte de la rue, puis aguerri peu à peu par les émo

tions successives et croissantes qu'il avait éprouvées depuis sa première découverte, il marcha vers la fosse, et, puisant son courage dans un dernier espoir, il descendit dans le trou, tâta de tous côtés avec ses mains.

Ce trou était vide au toucher.

Un éclair qui brilla, accompagné d'un coup de tonnerre terrible et de larges gouttes de pluie, lui montra qu'il était vide aussi à la vue.

M. Gérard n'entendit pas le tonnerre, ne sentit pas la pluie, et ne vit que la fosse béante qui avait lâché sa proie.

Il s'assit sur le bord, les pieds pendants dans le trou, comme le fossoyeur d'*Hamlet*.

Il croisa les bras, courba la tête et essaya de juger, d'apprécier sa situation.

Ainsi, pendant cette absence de deux heures qui avait pour prétexte une plaisanterie frivole, venaient de s'envoler ses plus chères espérances de repos et de tranquillité; de toutes les tortures qu'il avait subies pour cacher son crime, il ne lui restait, nous ne dirons pas que le remords, mais que le souvenir d'avoir été assassin et la crainte de monter à l'échafaud! Et à quel moment la catastrophe éclatait-elle? Au moment où il se croyait arrivé au faîte des honneurs, à l'apogée de l'ambition! Le matin, en pensée, il se voyait assis sur son banc de la chambre des députés; le soir, les pieds pendants dans cette fosse, il se voyait assis sur le banc de la cour d'assises, coudoyant un gendarme de chaque bras et courbant la tête pour échapper aux regards railleurs de cette foule qui, à toute force, voulait voir M. Gérard l'honnête homme; puis dans le lointain, au milieu d'une place dominée par un édifice aux clochetons aigus, s'élevant au milieu de la foule, les deux bras rouges et hideux de la terrible machine qui poursuit les assassins dans leurs songes.

Par bonheur, c'était un homme rudement trempé que ce philanthrope de Vanvres. Comme on l'a vu tout à l'heure, lorsqu'il a levé sa bêche sur l'agriculteur, il n'eût pas reculé devant un second assassinat pour se tirer du premier : mais il ne nous tombe pas tous les jours sous la main quelqu'un à assassiner pour nous tirer d'affaire.

Et il eut beau chercher, il lui fallut trouver un moyen de se tirer d'affaire sans un nouveau crime.

Il y en avait, non pas un, mais deux.

Fuir, fuir en toute hâte, fuir sans regarder en arrière, fuir sans dire adieu à personne — comme avaient fui les convives, comme avaient fui les domestiques; — ne s'arrêter qu'à vingt lieues, quand le cheval crèverait, en prendre un autre, en changer à chaque poste, passer le détroit, passer la mer, ne s'arrêter qu'en Amérique.

— Oui; mais comment faire cela sans passe-port?

A la première poste, le maître de poste refuserait un cheval et enverrait chercher la gendarmerie.

C'était d'aller trouver M. Jackal, de lui raconter l'affaire et de lui demander conseil.

Onze heures sonnaient. Avec un cheval bon coureur — et M. Gérard avait deux bons coureurs dans son écurie, — on pouvait être à onze heures et demie dans la cour de la préfecture.

Décidément, c'était là le meilleur moyen.

M. Gérard se releva, courut à l'écurie, sella lui-même le meilleur de ses deux chevaux, le fit sortir par la porte des communs, referma soigneusement cette porte, sauta en selle avec l'agilité d'un jeune homme, enfonça les éperons dans le ventre de son cheval, et, partant sans chapeau, sans s'inquiéter du vent et de la pluie qui fouettaient son crâne nu, il prit à fond de train le chemin de Paris.

Laissons l'assassin chevauchant au triple galop, et suivons Salvator, qui emporte en triomphe les ossements de la victime.

CIV

LES PIÈCES DE CONVICTION

Salvator arriva chez M. Jackal juste au moment où M. Gérard commençait sa course effrénée.

Pour M. Jackal, on le sait, il n'y avait ni jour ni nuit. A quelle heure dormait-il? Personne ne le savait : il dormait comme les gens pressés, sur le pouce.

L'ordre était donné une fois pour toutes qu'à quelque heure que se présentât Salvator, il fût introduit.

M. Jackal écoutait un rapport qui lui paraissait sans doute être d'un certain intérêt; car il fit prier Salvator de vouloir bien lui accorder cinq minutes.

Au bout de ces cinq minutes, Salvator entrait par une porte juste au moment où l'agent sortait par l'autre.

Salvator déposa dans un coin la nappe, nouée par les quatre bouts, qui contenait les restes de l'enfant, et Roland, avec un gémissement plaintif, se coucha près de ces tristes reliques.

M. Jackal regarda faire le jeune homme en haussant ses lunettes, mais ne lui demanda point ce qu'il faisait.

Salvator s'avança vers lui.

Le cabinet n'était éclairé que par une lampe à abat-jour vert; elle formait un cercle de lumière sur le bureau de M. Jackal, mais le cercle ne s'étendait pas au delà.

Il en résulta que, quand les deux hommes furent assis, leurs genoux se trouvaient parfaitement éclairés, mais que leurs deux têtes se perdaient dans l'ombre.

— Ah! ah! dit le premier M. Jackal, c'est vous, cher monsieur Salvator; je ne vous savais point à Paris.

— Je n'y suis revenu, en effet, que depuis quelques jours, répondit Salvator.

— Et à quelle circonstance nouvelle dois-je le plaisir de vous voir? Car, ingrat que vous êtes, on ne vous voit que lorsque vous ne pouvez faire autrement.

Salvator sourit.

— On n'est pas toujours maître de se laisser aller à ses sympathies, dit-il; puis je cours beaucoup.

— Et d'où venez-vous en ce moment, monsieur le coureur?

— Je viens de Vanvres.

— Eh! eh! feriez-vous la cour à la maîtresse de M. de Marande, comme votre ami Jean Robert la fait à sa femme? Le pauvre homme n'aurait pas de chance!

Et M. Jackal fourra dans ses fosses nasales une énorme prise de tabac.

— Non, dit Salvator, non... Je viens de chez un de vos amis.

— De chez un de mes amis?.. répéta M. Jackal en ayant l'air de chercher.

— Ou de chez une de vos connaissances, j'aime mieux cela.

— Vous allez m'embarrasser, reprit M. Jackal; j'ai peu d'amis, et il m'eût été facile de deviner; mais j'ai grand nombre de connaissances.

— Ah! je ne vous laisserai pas chercher longtemps, dit le jeune homme d'un ton grave : je viens de chez M. Gérard.

— M. Gérard! fit le chef de la police en ouvrant sa tabatière et en y creusant jusqu'au fond la place de ses doigts; M. Gérard! qu'est-ce que c'est que cela? Mais vous vous trompez, mon cher monsieur Salvator, je ne connais pas le moindre Gérard.

— Oh! si fait, et un seul mot, ou plutôt une seule désignation, va vous mettre sur la voie; c'est l'homme qui a commis le crime pour lequel vous allez demain faire exécuter M. Sarranti.

— Ah! bah! s'écria M. Jackal en reniflant bruyamment sa prise de tabac, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites? Vous croyez que je connais cet homme, un assassin? Pouah!

— Monsieur Jackal, dit Salvator, notre temps à tous deux est précieux; nous n'en avons à perdre ni l'un ni l'autre, quoique nous l'occupions différemment et que nous le dirigions vers deux buts opposés; employons-le donc utilement. Écoutez-moi sans m'interrompre; d'ailleurs, nous nous connaissons depuis trop longtemps pour jouer au fin l'un contre l'autre; si vous êtes une puissance, j'en suis une aussi, vous le savez. Je ne veux pas vous rappeler que je vous ai sauvé la vie; je veux dire seulement que celui qui portera la main sur moi ne me survivra pas vingt-quatre heures.

— Je sais cela, dit M. Jackal; mais croyez bien que je mets mon devoir avant ma vie, et que ce n'est point en me menaçant...

— Je ne vous menace pas, et la preuve, c'est qu'au lieu de la forme affirmative, je vais prendre la forme interrogative. Croyez-vous que celui qui portera la main sur moi me survive vingt-quatre heures?

— Je ne crois pas, dit tranquillement M. Jackal.

— Je ne voulais pas vous dire autre chose... Maintenant, allons au but. — C'est demain que l'on exécute M. Sarranti.

— Je l'avais oublié.

— Vous avez la mémoire courte; car, à cinq heures du soir, aujourd'hui même, vous avez fait prévenir l'exécuteur des hautes œuvres de se tenir prêt pour demain.

— Mais pourquoi diable ce Sarranti vous tient-il tant au cœur?

— C'est le père de mon meilleur ami, de l'abbé Dominique.

— Eh bien, oui, je sais cela; le pauvre jeune homme avait même obtenu un sursis de la bonté royale, trois mois; car, sans cela, il y a six semaines que son père serait mort. Il est allé à Rome, je ne sais pourquoi faire, mais sans doute qu'il n'a pas réussi ou qu'il est mort en chemin; on ne l'a pas revu. C'est bien malheureux!

— Pas si malheureux que vous croyez, monsieur Jackal; car, tandis qu'il allait à Rome, sans doute pour obtenir grâce, il me laissait ici pour faire justice. Or, je me suis mis à l'œuvre, et, avec l'aide de Dieu, qui n'abandonne pas les bons cœurs, j'ai réussi.

— Vous avez réussi?

— Oui, et malgré vous; c'est la seconde fois, monsieur Jackal.

— Quelle était la première?

— Bon ! vous avez oublié Mina et Justin, la jeune fille enlevée par mon cousin Lorédan de Valgeneuse. Je crois que je ne vous apprends rien de nouveau, n'est-ce pas, en vous disant que je suis Conrad ?

— Je dois vous avouer que je m'en doutais.

— Depuis que je vous l'ai dit, ou à peu près, dans votre voiture en revenant du Bas-Meudon, le jour ou plutôt la nuit où nous sommes arrivés trop tard pour sauver Colomban, mais assez tôt pour sauver Carmélite, n'est-ce pas ?

— Oui, fit M. Jackal ; je m'en souviens ; et vous dites donc ?

— Je dis que vous savez mieux que moi l'histoire que je vais vous raconter, mais je crois qu'il est important que vous sachiez que je ne l'ignore pas tout à fait. Deux enfants ont disparu du château de Viry. On a accusé M. Sarranti de les avoir fait disparaître : erreur ! L'un, le garçon, Victor, a été tué par M. Gérard, et enterré dans le parc, au pied d'un chêne ; l'autre, la jeune fille, Léonie, au moment où elle allait être égorgée par la concubine Orsola, a poussé de tels cris, qu'un chien est venu à son secours et a étranglé celle qui voulait l'égorger. L'enfant s'est sauvée tout effarée, et, sur la grande route de Fontainebleau, a trouvé une bohémienne qui l'a recueillie : vous connaissez cette bohémienne, elle se nomme la Brocante, elle demeure rue d'Ulm, numéro 4 ; vous avez été chez elle, avec maître Gibassier, la veille du jour où Rose-de-Noël a disparu ; or, Rose-de-Noël n'était autre que la petite Léonie. Je n'ai point été inquiet d'elle, je savais qu'elle était entre vos mains ; je ne vous en parle donc que pour mémoire.

M. Jackal fit entendre une espèce de grognement qui lui était habituel, et qui n'était pas sans analogie avec celui de l'animal que rappelait son nom.

— Quant au petit garçon enterré au pied d'un arbre, il est inutile de vous dire comment, avec l'aide de Brésil aujourd'hui Roland, je l'ai trouvé tout en cherchant autre chose ; vous savez l'endroit, n'est-ce pas ? je vous y ai conduit ; seulement, le cadavre n'y était plus.

— Croyez-vous que ce soit moi qui l'ai enlevé ? demanda M. Jackal en absorbant une énorme prise de tabac.

— Non pas vous ; mais c'est M. Gérard, que vous aviez prévenu.

— Honnête Gérard, dit M. Jackal, si tu entendais ce que l'on dit de toi, comme tu t'indignerais !

— Vous vous trompez, il ne s'indignerait pas, il tremblerait.

— Mais enfin qui a pu vous faire supposer que c'était M. Gérard qui avait enlevé l'enfant ?

— Oh ! je ne l'ai pas supposé, j'ai été certain, et cela du premier coup, si certain que je me suis dit que ce n'était que dans sa maison de Vanvres, pour plus grande tranquillité, que M. Gérard avait pu transporter ce pauvre squelette. Alors, vous comprenez bien, par une belle nuit comme celle-ci, et pendant laquelle il ne faisait ni ciel ni terre, j'ai aidé Roland à sauter par-dessus les murs du jardin de la maison que M. Gérard habite à Vanvres, j'ai sauté après lui, et je lui ai dit : « Cherche, mon bon chien, cherche ! » Roland a cherché, et, quoique je ne veuille pas faire l'application des paroles de l'Évangile à un quadrupède, Roland a trouvé. Au bout de dix minutes, il grattait le gazon de la pelouse avec une telle rage, que j'ai été obligé de l'enlever par son collier pour que, le lendemain, on ne vît pas ses traces. J'étais sûr que le cadavre était là. Comme nous étions entrés, nous sortîmes ; seulement, au lieu de jeter Roland du dehors au dedans, je le jetai du dedans au dehors, et je le suivis : voilà toute l'histoire ; vous devinez le reste, n'est-ce pas, monsieur Jackal ? Ce n'est pas M. Sarranti, qui est en prison depuis six mois, ce n'est pas lui qui, il y a trois mois, a déterré le cadavre du pied du chêne de Viry pour le transporter au milieu de la pelouse de la maison de Vanvres ; or, si ce n'est pas M. Sarranti, c'est M. Gérard.

— Hum ! fit M. Jackal sans répondre autrement que par une exclamation ; mais... Non, rien.

— Oh ! achevez. Vous allez me demander pourquoi, instruit de la présence du cadavre dans la maison de M. Gérard, je n'ai point agi plus tôt ?

— Ma foi, dit M. Jackal, j'avoue que j'allais vous faire cette question par simple curiosité, car ce que vous me racontez ressemble bien plus à un roman qu'à une histoire.

— C'est pourtant une histoire, cher monsieur Jackal, et des plus authentiques même. Vous désirez savoir pourquoi je n'ai pas agi plus tôt, je vais vous le dire. Je suis un sot, cher monsieur Jackal ; je crois toujours l'homme meilleur qu'il n'est. Je me figurais que M. Gérard n'aurait pas le courage de laisser périr un innocent à sa place, qu'il quitterait la France et que, d'Allemagne, d'Angleterre ou d'Amérique, il révélerait tout ; mais point ! L'ignoble canaille n'a point bougé.

— Peuh ! fit M. Jackal, ce n'est peut-être pas tout à fait sa faute, et il ne faut pas lui en vouloir irrémissiblement pour cela.

— De sorte que, ce soir, je me suis dit : Il est temps !

— Et vous êtes venu me chercher pour que nous allions ensemble procéder à l'exhumation du cadavre ?

— Non point ; oh ! je m'en suis bien gardé ! Comme nous disons, nous autres chasseurs, on ne prend pas deux fois un renard à la même coulée. Non, cette fois, j'ai fait ma besogne moi-même.

— Comment, vous-même ?

— Oui, voici en deux mots. Je savais qu'il y avait ce soir un grand dîner électoral chez M. Gérard. Je me suis arrangé de manière à éloigner pendant une heure ou deux M. Gérard de ses convives. Je suis entré alors ; j'ai pris sa place à la table, tandis que Brésil grattait dessous ; bref, Brésil a si bien gratté, qu'au bout d'un quart d'heure, je n'ai eu qu'à jeter la table de côté et à montrer aux convives de M. Gérard la besogne qu'avait faite mon chien. Ils étaient dix ; le onzième cuvait son vin je ne sais où. Ils ont signé un procès-verbal tout à fait en règle, puisqu'il y a parmi les signataires un médecin, un notaire et un huissier. Tenez, voici le procès-verbal ; et, quant au squelette, — ajouta Salvator en se levant, en apportant la nappe pliée en quatre sur le bureau de M. Jackal et en la dénouant, — et, quant au squelette, le voilà !

Si habitué que fût M. Jackal aux péripéties des drames journaliers qui se déroulaient devant lui, il s'attendait si peu au dénoûment de celui-là, qu'il recula son fauteuil en pâlissant, et, contre son habitude, sans chercher à dissimuler l'émotion qu'il éprouvait.

— Maintenant, dit Salvator, écoutez-moi bien. Je vous jure devant Dieu que, si M. Sarranti est exécuté demain, c'est vous, vous seul, monsieur Jackal, que je rends responsable de sa mort ! C'est clair, n'est-ce pas ? et vous n'accuserez pas mon langage d'ambiguïté ? Ainsi donc, voici les pièces de conviction. — Il montra les ossements. — Je vous les laisse ; le procès-verbal me suffit : il est signé de trois officiers publics, un médecin, un notaire, un huissier. Je vais de ce pas porter ma plainte au procureur du roi ; si besoin en est, j'irai au garde des sceaux ; j'irai au roi, s'il est nécessaire.

Et Salvator, saluant sèchement le chef de la police, sortit de son cabinet, suivi de Brésil, et laissant M. Jackal tout étourdi de ce qu'il venait d'apprendre, et on ne peut plus inquiet de la menace qui venait de lui être faite.

M. Jackal connaissait Salvator de longue date, il l'avait vu plus d'une fois à l'œuvre, le savait homme de résolution et était bien convaincu qu'il ne promettait jamais rien qu'il ne pût tenir.

Salvator sorti et la porte fermée derrière lui, il se demanda donc très sérieusement ce qu'il pouvait faire.

Il y avait un moyen bien facile de tout concilier : c'était de laisser tout simplement M. Gérard se tirer d'affaire comme il pourrait ; mais c'était déchirer de ses propres mains une trame si laborieusement ourdie, c'était faire d'un bonapartiste un héros, plus qu'un héros, un martyr ; c'était, à la veille des élections, transformer un candidat, patronné en quelque sorte par le gouvernement, en un misérable assassin. Sans compter que M. Gérard ne manquerait pas, dès qu'il se verrait pris, de tout avouer, en accusant M. Jackal de complicité ; décidément, ce moyen si facile était un mauvais moyen.

Il y en avait un autre, et ce fut à celui-là que M. Jackal s'arrêta.

Il se leva précipitamment, alla droit à la fenêtre et tira un bouton caché dans l'embrasure.

Aussitôt, dix ou douze sonnettes retentirent, depuis le corps de logis qu'habitait M. Jackal jusqu'à la porte de la préfecture.

— De cette façon, murmura-t-il en revenant s'asseoir, j'aurai du moins le temps d'aller prendre les ordres du ministre de la justice.

Comme il achevait ces mots à demi-voix, un huissier annonça M. Gérard.

CV

OÙ M. JACKAL CHERCHE UN DÉNOUEMENT À LA VIE ACCIDENTÉE DE M. GÉRARD

M. Gérard, pâle, vert, livide, suant, tremblant, entra dans le cabinet.

— Ah ! monsieur Jackal ! s'écria-t-il ; monsieur Jackal ! Et il tomba sur un fauteuil.

— C'est bien, c'est bien ! dit M. Jackal ; remettez-vous, honnête monsieur Gérard ; nous avons le temps de penser à vous.

Puis à l'huissier, et à demi-voix :

— Descendez vite ! vous avez vu sortir un jeune homme et un chien, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— On va arrêter l'homme et le chien ; car l'un est aussi dangereux que l'autre ; mais que, sur la tête de ceux qui les arrêtent, il ne soit fait aucun mal ni à l'homme ni au chien ; vous entendez ?

— Oui, monsieur.

— Alors, dépêchez-vous ; je n'y suis plus pour personne. Que l'on mette les chevaux à la voiture. Allez !

L'huissier disparut comme une vision.

M. Jackal se retourna du côté de M. Gérard.

— J'y suis, murmura-t-il.

— Alors, ouvrez-la.

Tandis que M. Gérard ouvrait la fenêtre, M. Jackal s'établissait confortablement dans son fauteuil, tirait sa tabatière, y puisait une prise et poussait un soupir de satisfaction.

C'était dans la lutte qu'il était vraiment grand, et, cette fois, il avait trouvé dans Salvator un athlète digne de lui.

— La fenêtre est ouverte, dit M. Gérard.

— Alors, regardez dans la cour ce qui s'y passe.



Une lutte s'engage.

Le misérable semblait près de s'évanouir.

Il n'avait plus la force de parler. Il joignait les mains.

— C'est bien, c'est bien, dit M. Jackal avec dégoût ; on avisera, soyez tranquille ; mais, en attendant, mettez-vous à la fenêtre et dites-moi ce qui se passe dans la cour.

— Comment ! vous voulez que dans l'état où je suis... ?

— Honnête monsieur Gérard, dit le chef de la police, vous venez me demander un service, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui ; et un grand service, monsieur Jackal !

— Eh bien, alors, la vie n'est qu'un échange de services ; j'ai besoin de vous, vous avez besoin de moi : entr'aidons-nous.

— Je ne demande pas mieux.

— Si vous ne demandez pas mieux, allez à la fenêtre.

— Mais moi ?

— Vous ? Vous viendrez après ; au plus pressé d'abord. Si je ne faisais pas prendre son rang à chaque affaire, je serais encombré. L'ordre, honnête monsieur Gérard, l'ordre avant tout. Allez à la fenêtre d'abord.

M. Gérard alla à la fenêtre en s'aidant des meubles qu'il trouva sur sa route : il semblait avoir les jambes brisées ; il ne marchait plus, il rampait.

— Un jeune homme traverse la cour.

— Bien.

— Quatre agents se précipitent sur lui.

— Bien.

— Une lutte s'engage.

— Bien. Regardez avec attention ce qui va se passer, honnête monsieur Gérard ; car ce jeune homme tient votre vie entre ses mains.

M. Gérard frissonna.

— Oh ! mais, s'écria-t-il, il y a un chien.

— Oui, oui, et un chien qui a un fier nez, allez !

— Le chien le défend.

— Je m'y attendais.

— Les agents crient à l'aide.

— Mais ils ne lâchent pas le jeune homme, n'est-ce pas ?

— Non, ils sont huit après lui.

— Ce n'est point assez, morbleu !

— Il se débat comme un lion.

— Brave Salvator !

— Il en tient un sous ses pieds, il en étouffe un autre ; le chien en étrangle un troisième.

— Diable ! voilà qui se gâte. Que font donc les soldats ?

— Ils arrivent.

— Ah !..

— Ils le terrassent.

— Et le chien ?

— On lui a mis la tête dans un sac, et on lui lie le sac autour du cou.

— Ces drôles sont fort ingénieux quand il s'agit de leur peau.

— On emporte l'homme.

— Et le chien ?

— Le chien suit.

— Après ?

— L'homme, le chien et les agents disparaissent sous une voûte.

— Tout est fini ; refermez la fenêtre, honnête monsieur Gérard, et venez vous asseoir sur ce fauteuil.

M. Gérard referma la fenêtre, et revint s'asseoir ou plutôt tomber sur le fauteuil.

— Là, fit M. Jackal, causons de nos petites affaires maintenant... Vous avez donné un grand dîner électoral, honnête monsieur Gérard ?

— J'ai cru, dans la position où j'étais, et me proposant pour la députation...

— Oui, pouvoir essayer de cette petite corruption culinaire. Je ne vous blâme pas, cher monsieur Gérard, cela se fait ; seulement, vous avez eu un tort.

— Lequel ?

— C'est de quitter vos convives au milieu du repas.

— Mais, monsieur Jackal, on est venu me dire que vous vouliez me parler à l'instant même

— Il fallait remettre les affaires au lendemain, et dire comme Horace : *Valeat res ludicra !*

— Je n'ai point osé, monsieur Jackal.

— De sorte qu'en votre absence, vous avez laissé vos convives à table ?

— Hélas ! oui.

— Sans songer que la table était posée à l'endroit même où vous aviez transporté le cadavre de ce malheureux enfant !

— Monsieur Jackal ! s'écria l'assassin, comment savez-vous... ?

— Mais est-ce que ce n'est pas mon état de savoir ?

— Alors, vous savez .. ?

— Je sais qu'en rentrant chez vous, vous avez trouvé vos convives en fuite, la maison déserte, la table renversée et la fosse vide.

— Monsieur Jackal, s'écria le misérable, où peut être le squelette ?

M. Jackal tira un coin de la nappe posée sur son bureau et mit à nu les ossements.

— Le voilà, dit il.

M. Gérard poussa un cri terrible, se leva comme un fou et se précipita vers la porte

— Eh bien, que faites-vous donc ? demanda M. Jackal.

— Je n'en sais rien .. je me sauve.

— Bon ! où cela ? Vous ne ferez point quatre pas, dans l'état où vous êtes, sans être arrêté ! . Monsieur Gérard, quand on veut être voleur, meurtrier, parjure, il faut une autre tête que la vôtre ; je commence à croire que vous étiez né pour être honnête. Allons, venez ici et causons tranquillement, comme on doit faire quand la situation est grave

M. Gérard revint tout en chancelant et s'assit sur le fauteuil qu'il venait de quitter un instant auparavant.

M. Jackal releva ses lunettes et regarda le misérable avec les mêmes yeux dont le chat regarde la souris qu'il tient entre ses griffes

Puis au bout d'un instant de cet examen, qui semblait faire perler la sueur sur le front chauve de l'assassin

— Mais savez-vous continua M. Jackal, que vous seriez un homme véritablement précieux pour un mélodramaturge comme M. Guilbert de Pixerécourt ou un romancier comme M. Ducray-Duminil quelle vie plus fertile en incidents dramatiques que la vôtre, bon Dieu ! quelles scènes poignantes, quelles péripéties palpitantes d'intérêt contient le drame inconnu de votre existence, sans compter ce chien ! Où avez-vous donc connu ce chien-là ? Mais c'est un descendant du chien de Montargis Il faut que ce diable de Brésil ait personnellement quelque chose contre vous.

M. Gérard poussa un gémissement.

M. Jackal ne parut pas l'entendre et continua.

— Sur mon honneur, tout Paris voudrait applaudir un drame de cet acabit-là. Il est vrai qu'il n'a pas de dénoûment encore : mais nous sommes là pour lui en faire un, n'est-ce pas, honnête monsieur Gérard ? La toile vient de baisser sur le quatrième acte : — table renversée, fosse vide, convives et domestiques fuyant la maison maudite ; — tableau !

— Monsieur Jackal, murmura l'assassin d'une voix suppliante, monsieur Jackal !...

— Oh ! je sais bien ce que vous allez dire : que vous ne savez plus comment vous tirer de là ; dame ! cela vous regarde : dans une collaboration, chacun fait sa part, ou l'un des deux est volé : moi, j'ai fait la mienne : j'ai arrêté le défenseur de l'innocence et le chien vertueux.

— Comment ?

— Ce jeune homme qui renversait et étouffait mes agents, ce chien qui les étranglait. Pour qui croyez-vous qu'on mettait à l'un la tête dans un sac et à l'autre les menottes aux mains ? C'était pour vous, ingrat !

— Ce jeune homme ? ce chien ? ..

— Ce jeune homme, honnête monsieur Gérard, c'est Salvator, le commissionnaire de la rue aux Fers, l'ami de l'abbé Dominique, fils de M. Sarranti : le chien, c'est Brésil, le chien de votre pauvre frère, l'ami de vos pauvres neveux, Brésil, que vous avez cru tué et que, comme un maladroit que vous êtes, vous avez manqué ou plutôt frappé à une mauvaise place, et qui vous dévorera tout vivant s'il vous rencontre jamais, vous pouvez être tranquille !

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! fit M. Gérard laissant tomber sa tête dans ses deux mains.

— Bon ! dit M. Jackal, voilà que vous faites l'imprudence d'appeler le bon Dieu ; mais, malheureux, s'il regardait de votre côté, juste au moment où il a sous la main un orage comme celui-ci, mais vous seriez foudroyé à l'instant même. Ah ! ma foi, tenez, c'est un dénoûment comme un autre, et un dénoûment moral ; qu'en dites-vous ?

— Monsieur Jackal, au nom de ce qui vous reste de pitié dans l'âme, ne plaisantez pas comme cela, vous me tuez !

Et il laissa tomber ses bras le long du fauteuil, renversant sur le dossier sa tête livide.

— Voyons, voyons, ne vous troublez pas ainsi, dit M. Jackal ; ce n'est, morbleu ! pas le moment de pâlir, de vous trouver mal, d'inonder mon parquet de sueur. De l'imagination, monsieur Gérard, de l'imagination !

L'assassin secoua la tête sans répondre. Il était anéanti.

— Prenez garde, dit M. Jackal, si vous me laissez finir le drame seul, je pourrai bien ne pas le finir à votre satisfaction. Moi, en auteur moral et en chef de police logique, voici mon avis : je trouve, par un ressort dramatique quelconque, moyen de faire évader le jeune homme et le chien ; je les laisse aller chez le procureur du roi, chez le garde des sceaux, chez le grand chancelier, où ils voudront ; je fais reconnaître l'innocence de l'innocent, la culpabilité du coupable, et, au moment où le bourreau fait la toilette du condamné, je fais crier par cent comparses : « M. Sarranti est libre, c'est M. Gérard qui est le vrai coupable ! le voilà, le voilà ! » Et je fais pousser M. Gérard dans le cachot que vient de quitter M. Sarranti en triomphe, au milieu des bravos et des applaudissements de la multitude.

M. Gérard ne put étouffer un gémissement en même temps qu'un frisson parcourait tout son corps.

— Ah ! que vous êtes donc nerveux ! dit M. Jackal : si j'avais seulement trois collaborateurs comme vous, je ne serais pas huit jours sans avoir la danse de Saint-Guy. Voyons, parlez à votre tour. Que diable ! je vous dis, « Voilà mon dénoûment ; » Je ne vous dis pas qu'il soit bon Parlez à votre tour, proposez-moi le vôtre, et, s'il est meilleur, je l'accepterai.

— Mais je n'ai pas de dénoûment, moi ! s'écria M. Gérard.

— Bon ! je n'en crois rien ; vous n'êtes pas venu ici sans une intention quelconque.

— Oh ! non ; j'étais venu pour vous demander un conseil.

— C'est médiocre, ce que vous me dites là !

— Puis, en route, j'ai réfléchi.

— Voyons le résultat de vos réflexions

— Eh bien, il m'a semblé que vous étiez aussi intéressé que moi à ce qu'il ne m'arrivât point quelque malheur.

— Pas tout à fait ; mais n'importe ! allez toujours.

— Je me suis dit, par exemple, que j'avais douze heures au moins devant moi.

— Douze heures, c'est beaucoup ; mais, enfin, mettons douze heures.

— Qu'en douze heures on fait bien du chemin.

— On fait quarante lieues, en payant trois francs de guides.

— Qu'en dix-huit heures je suis dans un port de mer ; en vingt-quatre heures, en Angleterre

— Seulement, il fallait un passe-port pour cela.

— Sans doute.

— Et vous êtes venu me le demander ?

— Justement.

— Me laissant toute liberté, après votre départ, de sauver ou de faire exécuter M. Sarranti ?

— Je n'ai jamais demandé sa mort...

— Qu'autant qu'elle pourrait assurer votre vie ; je comprends cela.

— Eh bien, que dites-vous de ma demande ?

— De votre dénoûment ?

— De mon dénoûment, si vous voulez.

— Je dis que c'est plat, que la vertu n'est pas punie, c'est vrai, mais que le crime ne l'est pas non plus.

— Monsieur Jackal !

— Mais, enfin, puisque nous ne trouvons pas mieux

— Vous acceptez ? s'écria M. Gérard en bondissant de joie.

— Dame, il le faut bien.

— Oh ! cher monsieur Jackal !

Et l'assassin tendit les deux mains à l'homme de police ; mais l'homme de police retira les siennes et fit tinter un timbre.

L'huissier entra.

— Un passe-port en blanc ? demanda M. Jackal.

— Pour l'étranger, ajouta timidement M. Gérard.

— Pour l'étranger, répéta M. Jackal.

— Ouf ! fit M. Gérard en s'affaissant dans son fauteuil et en s'essuyant le front.

Il se fit un silence de glace entre les deux hommes, M. Gérard n'osant regarder M. Jackal, M. Jackal fixant obstinément ses petits yeux gris sur ce misérable, de l'agonie duquel il semblait ne vouloir perdre aucun détail.

La porte se rouvrit, et, en se rouvrant, fit tressaillir M. Gérard.

— Décidément, dit M. Jackal, prenez garde au tétanos ; car, ou je me trompe bien, ou c'est la maladie dont vous mourrez.

— J'ai cru..., dit en balbutiant M. Gérard.

— Vous avez cru que c'était un gendarme ; vous vous êtes trompé, c'est votre passe-port.

— Mais, fit timidement M. Gérard, il n'est pas visé !

— Oh ! homme de précaution que vous êtes ! répondit M. Jackal. Non, il n'est point visé et n'a pas besoin de l'être : c'est un passe-port d'agent spécial, et, à moins que vous ne rougissiez de voyager pour le compte du gouvernement...

— Non, non, s'écria M. Gérard ; ce sera beaucoup d'honneur pour moi.

— En ce cas, voici votre diplôme : « Laissez voyager et circuler librement... »

— Merci, merci, monsieur Jackal ! interrompit le misérable en saisissant le passe-port d'une main tremblante, sans laisser le temps au chef de police de continuer sa lecture. Et maintenant, à la grâce de Dieu.

Et il s'élança hors du cabinet.

— A la grâce du diable ! s'écria M. Jackal ; car, si le bon Dieu se mêle de tes affaires, vil coquin ! tu es un homme perdu !

Puis, sonnant de nouveau :

— La voiture est-elle prête ? demanda M. Jackal à l'huissier.

— Elle attend depuis dix minutes.

M. Jackal jeta un coup d'œil sur lui-même ; il était en tenue irréprochable : habit noir, pantalon noir, escarpins, gilet blanc et cravate blanche.

Il sourit en homme satisfait, passa un grand pardessus, descendit de son pas habituel, monta en voiture et dit :

— Chez M. le ministre de la justice, place Vendôme.

Puis presque aussitôt, se ravisant :

— Qu'est-ce que je dis donc ! il y a grande fête au château de Saint-Cloud ; jusqu'à deux heures du matin, les ministres y seront.

Et, passant la tête par la portière :

— A Saint-Cloud, cocher ! dit-il.

Puis, se parlant à lui-même et s'accommodant du mieux possible dans son coin :

— Ah ! par ma foi, dit-il en bâillant, cela tombe bien, je dormirai en route.

La voiture partit au grand trot, et M. Jackal, qui semblait commander au sommeil à volonté, n'était pas encore arrivé au Louvre, qu'il était déjà profondément endormi.

Il est vrai qu'arrivé au Cours-la-Reine, il était réveillé de la façon la plus inattendue.

La voiture était arrêtée ; par chacune des deux portières ouvertes, deux hommes montés sur les marchepieds appliquaient un pistolet sur la poitrine de M. Jackal, tandis que deux autres maintenaient le cocher.

Les quatre hommes étaient masqués.

M. Jackal se réveilla en sursaut.

— Hein ! qu'y a-t-il ? que me veut-on ?

— Pas un mot, pas un geste, dit un des deux hommes, ou vous êtes mort.

— Comment ! s'écria M. Jackal encore mal éveillé, on arrête à minuit aux Champs-Élysées ? Mais par qui donc la police est-elle faite ?

— Par vous, monsieur Jackal ; mais, rassurez-vous, il n'y a pas de votre faute. Nous ne sommes pas des voleurs.

— Et qui donc êtes-vous, alors ?

— Nous sommes des ennemis qui avons dévoué notre vie et qui tenons la vôtre entre nos mains ; ainsi pas un mot, pas un geste, pas un souffle, ou, nous vous le répétons, vous êtes mort.

M. Jackal était pris sans savoir par qui ; il n'avait aucun secours à espérer. Il se résigna.

— Faites de moi ce que vous voudrez, messieurs, dit il.

Un des hommes lui banda les yeux avec un mouchoir, tandis que l'autre continuait de lui tenir le pistolet sur la poitrine ; autant en faisaient les deux autres du cocher.

Quand le cocher et M. Jackal eurent les yeux bandés, un des quatre hommes monta dans l'intérieur de la voiture, et le deuxième s'assit sur le siège près du cocher, auquel il prit les rênes des mains ; les deux autres montèrent derrière.

— Où vous savez, dit avec l'accent du commandement l'homme qui occupait l'intérieur de la voiture.

La voiture tourna sur elle-même, et, cinglés par un vigoureux coup de fouet, les chevaux l'enlevèrent au galop

CVI

IMPRESSIONS DE VOYAGE DE M. JACKAL

Celui des quatre hommes masqués qui avait pris sur le siège la place du cocher, était certainement un homme fort habile en son métier ; car lancée depuis dix minutes à fond de train, la voiture avait fait tant de tours et tant de détours, que M. Jackal, quelque perspicace qu'il fût et quelque connaissance approfondie qu'il eût du terrain, commençait à perdre toute idée de l'endroit où il était et à se demander où l'on pouvait bien le conduire.

En effet, la voiture ayant tourné sur elle-même, et, par conséquent, rebroussé chemin, avait suivi la route comprise entre le Cours-la-Reine et le quai de la Conférence ; puis, tournant à gauche, elle avait retrouvé son point de départ et recommencé le même manège ; après quoi, elle avait traversé le pont Louis XV.

Au retentissement des roues, M. Jackal avait reconnu qu'il traversait un pont.

La voiture avait tourné à gauche et suivi le quai d'Orsay.

Là, M. Jackal s'était encore reconnu. Il avait deviné qu'il longeait la rivière, aux fraîches émanations qui s'en exhalaient.

Lorsque la voiture tourna à droite, il devina qu'il entrait dans la rue du Bac, et, quand une fois encore elle tourna à droite, il ne fit point de doute qu'elle n'entrât dans la rue de l'Université.

A la rue de Bellechasse, la voiture remonta ; puis elle prit la rue de Grenelle, puis elle redescendit jusqu'à la rue de l'Université, puis elle suivit tout droit.

M. Jackal commençait à s'embrouiller dans tous ces tours et détours.

Mais, en arrivant au boulevard des Invalides, il retrouva les mêmes émanations qu'au bord de la Seine ; ces émanations venaient des arbres chargés de rosée. Il se dit qu'il était revenu auprès de la rivière, ou qu'il suivait quelque boulevard.

La voiture, en roulant quelques instants sur la terre au lieu de rouler sur le pavé, le fixa sur ce point.

Il comprit qu'il était sur un boulevard.

La voiture continua alors de marcher avec une vitesse de quatre lieues à l'heure.

Arrivée à la hauteur de la rue de Vaugirard, la voiture s'arrêta.

— Sommes-nous arrivés ? demanda M. Jackal, qui trouvait le voyage un peu long.

— Non, répondit laconiquemnet son voisin.

— Et, sans indiscrétion, demanda M. Jackal, en avons-nous encore pour longtemps ?

— Oui, répondit le même personnage avec un laconisme que lui eût envié le plus laconique des Spartiates.

— Alors, dit M. Jackal, soit par besoin réel, soit pour faire causer son compagnon, et reconnaître, soit à la voix, soit à la façon de s'exprimer, à quelle sorte de gens il avait affaire, — alors, vous me permettrez bien, monsieur, de profiter de ce moment de halte pour prendre une prise de tabac ?

— Volontiers, monsieur, dit le compagnon de M. Jackal ; mais vous me permettrez de vous réclamer auparavant les armes que vous portez dans la poche droite de votre pardessus.

— Ah ! ah !

— Oui, une paire de pistolets de poche et un poignard.

— Monsieur, vous eussiez fouillé dans ma poche, que vous n'en connaîtriez pas mieux le contenu ; maintenant, laissez-moi me dégager la main, et je vous remettrai ces trois objets.

— Inutile, monsieur ; je vais, si vous le voulez bien, les prendre moi-même. Si je ne vous les ai pas demandés plus tôt, c'est que je vous avais dit qu'à votre premier mouvement je vous tuais, et je voulais m'assurer du cas que vous faisiez de mes paroles.

L'inconnu fouilla dans la poche de M. Jackal, et en tira les trois armes, qu'il mit dans la poche de sa redingote.

— Et, maintenant, dit-il à M. Jackal, vous avez la liberté de vos mains ; usez-en sagement, croyez-moi.

— Je vous remercie de votre courtoisie, dit avec la plus exquise politesse M. Jackal, et croyez que, si l'occasion se présente de vous rendre en pareille situation un service analogue, je n'oublierai pas le petit plaisir que vous m'avez fait.

— Cette occasion ne se présentera pas, dit l'inconnu ; vous la souhaitez donc inutilement.

M. Jackal, qui était sur le point de prendre sa prise, s'arrêta sur ces paroles, qui tranchaient si nettement la question.

— Diable ! diable ! murmura-t-il légèrement affecté ; est-ce que la plaisanterie irait plus loin que je ne suppose ? Voyons, qui a pu me jouer un tour pareil ? Je ne me connais pas un seul ennemi au monde, excepté parmi mes subordonnés ; et quel est celui de mes subordonnés qui oserait courir la chance d'un pareil guet-apens ? Tous ces hommes-là, hardis et forts en masse et sous l'œil du maître, sont bêtes et lâches isolément. Il n'y a que deux hommes en France capables de se mesurer contre moi : Salvator et le préfet de police. Or, le préfet de police a trop grand besoin de moi, à toute heure et particulièrement au moment des élections, pour m'envoyer courir inutilement les grandes routes, de minuit à une heure du matin ; et, puisque ce n'est pas le préfet de police, c'est donc Salvator. Misérable Gérard ! c'est pourtant lui qui m'a fourré dans ce guêpier : c'est sa bêtise, sa couardise, sa maladresse ; si j'en reviens, il me le payera cher ! fût-il au Monomotapa, je le ferai suivre si bien, que je le rejoindrai, le gueux ! Mais quel peut être le dessein de Salvator ? en quoi mon enlèvement et ma disparition peuvent-ils l'aider à sauver Sarranti ? car c'est dans ce dessein, évidemment, qu'il me fait promener par ses amis à cette heure avancée ; à moins que... Niais que je suis ! c'est cela ! à moins que, ayant prévu que je le ferais arrêter, il n'ait dit à ses amis : « Si à telle heure vous ne me voyez pas sortir, c'est que je serai prisonnier ; emparez-vous donc de M. Jackal, qui répondra de moi corps pour corps. » C'est cela, morbleu ! j'y suis.

Et M. Jackal fut si content de lui-même, qu'il se frotta les mains comme s'il eût été dans son cabinet, et comme s'il venait, avec son adresse ordinaire, d'opérer une réussite des plus complètes.

C'était un véritable artiste que M. Jackal, et qui faisait de l'art pour l'art.

Il était en train de se frotter les mains, quand un corps lourd tomba sur la capote de la voiture et produisit, en tombant, un bruit qui fit tressaillir M. Jackal.

— Oh ! oh ! qu'est-ce que cela ? demanda-t-il à son voisin.

— Rien, répondit celui-ci avec son laconisme ordinaire.

Et, en effet, comme si le poids que l'on venait d'ajouter à la voiture était spécialement destiné, contre toutes les lois de la dynamique, à rendre le véhicule plus léger, la voiture partit avec une vitesse que M. Jackal eût comparée à celle des chemins de fer — qui vont vite, — si les chemins de fer eussent existé de son temps.

— Étrange ! fort étrange ! murmura M. Jackal en aspirant coup sur coup deux immenses prises de tabac ; une voiture chargée d'un poids considérable, à mesurer sa pesanteur à son bruit, et qui roule plus vite qu'avant son chargement ; une fraîcheur qui semble venir de la Seine, d'une part, et, de l'autre part, le roulement d'une voiture si léger, qu'il semble le pas d'une femme sur le gazon. Étrange ! fort étrange ! Évidemment, nous sommes en rase campagne, mais de quel côté ? au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest ?

L'espérance de se venger de cet enlèvement était si grande chez M. Jackal, que le pays qu'il parcourait l'intéressait mille fois plus en ce moment que le résultat final du voyage. Arrivé à ce point d'excitation, sa démangeaison fut si grande, sa curiosité si immodérée, qu'oubliant la recommandation de son compagnon de route, il leva la main gauche à la hauteur du bandeau qui lui couvrait le visage ; mais, au bruit que fit en s'armant le pistolet de son voisin, qui, ne le quittant pas des yeux, avait suivi son mouvement inconsidéré, M. Jackal abaissa vivement le bras, et, sans paraître avoir entendu le claquement de la batterie, s'écria le plus naturellement du monde :

— Monsieur, un second service : j'étouffe littéralement ; de l'air, pour l'amour de Dieu !

— C'est facile, répondit l'inconnu en ouvrant la glace qui était à sa droite ; c'est par égard pour vous, et de peur des courants d'air, qu'on n'avait ouvert qu'une seule glace.

— Vous êtes mille fois trop bon, s'empressa de dire M. Jackal, qui sentait effectivement qu'un violent courant d'air s'établissait ; mais je ne veux pas abuser de votre complaisance, et, pour peu que ce courant d'air — car je reconnais qu'il y a un courant d'air — vous soit nuisible, ou tout simplement désagréable, je vous supplie de regarder ma demande comme non avenue.

— Nullement, monsieur, répondit l'inconnu ; vous avez souhaité que cette glace fût ouverte, elle restera ouverte.

— Mille remerciements, monsieur, répliqua M. Jackal sans essayer de continuer une conversation que son compagnon n'alimentait évidemment qu'à regret.

Et l'homme de police se replongea dans ses méditations.

— Oui, se disait-il à lui-même, le coup vient de Salvator, et je serais stupide d'en douter : les hommes auxquels j'ai affaire ne sont pas des gens du commun ; ils s'expriment avec beaucoup de convenance, quoiqu'un peu brièvement ; ils sont polis dans la forme, et, à ce qu'il me semble, fort résolus dans le fond, ce qui n'est pas donné à tous les chrétiens de ma connaissance. L'enlèvement vient donc de Salvator ; il aura, comme je me le suis déjà dit, calculé qu'il pouvait être arrêté. Quel malheur qu'un homme si habile soit un si honnête homme ! ce drôle-là connaît tout Paris ; que dis-je, tout Paris ! toute la France, sans parler des carbonari de l'Italie et des illuminés de l'Allemagne. Diable d'homme ! j'aurais dû m'y prendre plus doucement ; il me l'a bien dit avant de partir : « Vous savez ce qui arriverait à l'homme qui me ferait arrêter. » Eh ! j'étais prévenu, il n'y a rien à dire. Damné Salvator ! maudit Gérard !.

Tout à coup M. Jackal poussa une exclamation.

C'était une idée qui lui venait, et que, malgré son pouvoir sur lui-même, il n'avait pu comprimer dans son cerveau.

— Ah ! fit-il.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda son voisin.

M. Jackal jugea à propos d'utiliser son imprudence.

— Monsieur, dit-il, c'est une affaire fort importante qui me passe par l'esprit ; vous ne voudriez pas que la promenade fort agréable que vous me faites faire eût des résultats fâcheux pour une tierce personne. Imaginez-vous, monsieur, qu'au moment de mon départ, je venais de faire arrêter préventivement, et par précaution, un excellent jeune homme que je comptais mettre en liberté au bout de deux heures, c'est-à-dire à mon retour de Saint-Cloud ; car j'allais à Saint-Cloud quand vous m'avez fait la faveur de me détourner de mon chemin. Or, il n'y a aucun mal si dans une heure je dois être de retour à la préfecture de police : dois-je y être de retour dans une heure, monsieur ?

— Non, répondit l'inconnu avec son laconisme ordinaire.

— Eh bien, vous voyez que mon voyage peut donc avoir un inconvénient grave, celui de faire prisonnier, plus longtemps que je n'aurais voulu, un innocent. Permettez, monsieur, que j'écrive sous vos yeux un ordre que mon cocher portera, afin que l'on mette à l'instant même en liberté M. Salvator.

M. Jackal, en plaçant au bout de sa phrase le nom de notre ami, avait, comme on dit, en termes de théâtre, ménagé son effet. Ce fut ce qu'il comprit au tressaillement involontaire de son voisin.

— Stop ! cria celui-ci au cocher, ou plutôt à celui qui en faisait les fonctions.

La voiture s'arrêta court.

— Ce sera la chose du monde la plus facile, jeta négligemment M. Jackal ; j'écris, au clair de la lune, quelques mots sur mon agenda.

Et, comme suffisamment autorisé, M. Jackal portait déjà la main au bandeau qui couvrait ses yeux, lorsque son voisin arrêta cette main.

— Pas d'initiative, monsieur. C'est à nous, et non point à vous, de régler la forme dans laquelle les choses doivent se passer.

Et, refermant les glaces, l'inconnu tira sur elles, avec le plus grand soin, les rideaux de soie rouge, destinés à cacher la vue de l'intérieur à l'extérieur et la vue de l'extérieur à l'intérieur. Après quoi, il sortit de sa poche une petite lanterne sourde qu'il éclaira à l'aide d'un briquet phosphorique.

M. Jackal entendit le crépitement de l'allumette qui prenait feu, et sentit l'âcre odeur du phosphore qui se mêlait à l'air respirable.

— Décidément, dit-il, je suis avec des gens qui ne veulent pas que j'étudie le paysage ; ce sont des gens très forts. Il y a du plaisir à avoir affaire à ces gens-là.

— Monsieur, lui dit son voisin, vous pouvez maintenant enlever votre bandeau.

M. Jackal ne se le fit pas dire deux fois ; et, avec lenteur, comme un homme qui n'est pas pressé, il souleva l'obstacle, qui pour un moment le faisait aveugle comme la Fortune et l'Amour.

Il était dans une boîte hermétiquement fermée.

Il comprit qu'il n'y avait point à chercher à voir l'extérieur par une ouverture quelconque, et, résigné immédiatement comme tous les hommes résolus, il tira de sa poche son agenda, sur lequel il écrivit :

« Ordre à M. Canler, en permanence à la salle Saint-Martin, de faire mettre immédiatement en liberté M. Salvator. »

Et il data et signa.

— Maintenant, dit-il, si vous voulez donner cet ordre à

mon cocher : c'est un digne et excellent homme, habitué à mes actes philanthropiques, et qui ne mettra pas une minute de retard dans la commission dont je l'aurai chargé.

— Monsieur, répondit avec sa politesse ordinaire le voisin de M. Jackal, vous trouverez bon que nous réservions les services de votre cocher pour une autre occasion ; nous avons pour ces sortes de commissions des gens qui valent tous les cochers du monde.

L'inconnu éteignit la lanterne, replaça, avec la plus grande dextérité, le mouchoir sur les yeux de M. Jackal, lui ordonna plus que jamais de rester immobile, ouvrit une des portières et appela.

Seulement, le nom que prononça l'inconnu n'avait aucune analogie avec les noms ordinaires.

M. Jackal sentit que l'un des deux hommes montés derrière la voiture quittait son poste ; il entendit un pas se rapprocher de la portière ouverte ; et aussitôt, dans une langue douce, harmonieuse, euphonique, mais qui, malgré sa connaissance de tous les idiomes du monde, lui était complètement étrangère, commença un dialogue de quelques secondes, lequel se termina par la remise de l'ordre écrit par M. Jackal, par la fermeture de la portière et par ces deux mots anglais : *All right !* qui ne signifient rien autre chose dans notre langue que « Tout est bien, allez ! »

Et convaincu que tout était bien, comme le disait l'homme de l'intérieur, le cocher remit, d'un coup de fouet, les chevaux à la même allure qu'ils avaient avant d'être arrêtés.

La voiture ne roulait pas depuis cinq minutes, qu'un nouveau poids vint la surcharger et l'ébranler, mais d'une façon singulière, c'est-à-dire que M. Jackal, avec cette acuité de sens dont il avait l'habitude, reconnut, au son qu'il produisit sur la capote, que le fardeau qu'on venait d'y déposer était long, et non pas court comme le premier ; il reconnut de plus le son du bois.

— Le premier paquet avait l'air d'une corde roulée, se dit M. Jackal à lui-même ; le second me fait tout l'effet d'une échelle. Il paraît que nous allons monter et descendre. J'ai décidément affaire à des gens de précaution.

Et, comme la première fois qu'elle s'était remise en marche, la voiture, plus contrairement que jamais aux lois de la dynamique, sembla redoubler de vitesse.

— Voilà des gaillards, songea M. Jackal, qui ont certainement découvert une nouvelle force motrice ; ils ont tort d'arrêter les voyageurs ; ils feraient fortune avec leur invention. Mais quelle diablesse de langue mon voisin a-t-il donc parlé tout à l'heure ? Ce n'est pas l'anglais, ce n'est pas l'italien, ce n'est pas l'espagnol, ce n'est pas l'allemand ; ce n'est ni le hongrois, ni le polonais, ni le russe : les langues slaves ont plus de consonnes que je n'en ai entendu résonner là. Ce n'est pas l'arabe : il y a dans l'arabe certains sons gutturaux auxquels je ne me serais pas trompé ; il faut que ce soit le turc, le persan ou l'hindoustani ; je pencherais pour l'hindoustani.

Et comme M. Jackal penchait pour l'hindoustani, la voiture s'arrêta de nouveau.

CVII

OÙ M. JACKAL MONTE ET DESCEND COMME IL L'AVAIT PRÉVU

En sentant s'arrêter la voiture, M. Jackal, qui commençait à se familiariser avec ses ravisseurs, se hasarda à demander :

— Aurions-nous, par hasard, quelqu'un à prendre ici ?

— Non, répondit la voix laconique ; mais nous avons quelqu'un à y laisser.

Et, en effet, après avoir entendu un certain remue-ménage sur le siège du cocher, M. Jackal sentit la voiture s'ouvrir brusquement de son côté.

— Votre main, dit la voix d'un des trois hommes restants, mais qui n'était ni celle de l'homme qui servait de cocher, ni celle de l'homme qui se trouvait près de lui.

— Ma main ! pourquoi faire ? demanda M. Jackal.

— Ce n'est pas la vôtre que nous demandons ; c'est celle de votre imbécile de cocher, qui, prêt à se séparer de vous pour ne vous revoir jamais peut-être, vient vous faire ses adieux.

— Comment ! Le pauvre homme ! s'écria M. Jackal, va-t-il donc lui arriver malheur ?

— A lui ? Quel malheur voulez-vous qu'il lui arrive ? Non point : on va le conduire bien poliment jusqu'à un endroit convenu, et, là, on l'autorisera à enlever son bandeau.

— Mais, alors, que signifie ce que vous me disiez tout à l'heure, que cet homme ne me reverrait peut-être jamais ?

— Cela veut dire que ce n'est pas absolument à lui qu'il est nécessaire qu'il arrive malheur, pour qu'il ne vous revoie pas.

— Ah ! en effet, dit M. Jackal, comme moi, comme deux...

— Justement. Le malheur ne peut arriver qu'à vous.

— Mais ! fit M. Jackal ; et il faut absolument que ce garçon me quitte ?

— Il le faut.

— Cependant, s'il m'était permis de manifester un désir, ce serait de garder ce garçon près de moi, quel que fût le résultat de tout ceci.

— Monsieur, répondit l'inconnu, ce n'est pas à un homme comme vous que j'apprendrai quelque chose de nouveau en lui disant que, quel que soit le résultat de tout ceci, — et il appuya sur les derniers mots, — nous n'avons pas besoin de témoins.

Ces paroles, et surtout le ton avec lequel elles étaient dites, firent tressaillir M. Jackal. C'est toujours une mauvaise aventure que celle où l'on se prive de témoins. Que d'accusés dangereux il avait vu exécuter la nuit, hors barrière, dans un fossé, derrière un mur, au coin d'un bois, sans témoins !

— Allons, dit-il, puisqu'il faut absolument nous séparer, mon pauvre garçon, voilà ma main.

Le cocher baisa la main de M. Jackal, et, en lui baisant la main, lui dit :

— Serait-ce bien indiscret de rappeler à monsieur que mon mois expire demain ?

— Ah ! double drôle ! dit M. Jackal, voilà ce qui te préoccupe en ce moment ? Messieurs, permettez que j'ôte ce bandeau, afin que je lui paye ses gages rubis sur l'ongle.

— Inutile, monsieur, dit l'inconnu ; je vais les lui payer. Tiens, dit-il au cocher, voilà cinq louis pour ton mois.

— Monsieur, dit le cocher, il y a trente francs de trop.

— Tu les boiras à la santé de ton maître, dit une voix railleuse que M. Jackal reconnut pour celle qui avait déjà parlé une fois.

— Voyons, assez, dit le voisin de M. Jackal ; refermez cette portière, et continuons notre route.

La portière se referma, et la voiture repartit toujours du même train.

Nous n'analyserons pas plus longtemps les impressions du voyage nocturne de M. Jackal.

A partir de ce moment, quelque question qu'il adressât à son compagnon de route, il ne fut répondu qu'avec un laconisme si effrayant, qu'il préféra garder le silence ; mais mille fantômes l'assaillirent, et plus la voiture roula rapidement, plus ses craintes augmentèrent. Il en résulta qu'après avoir passé de l'inquiétude à la crainte, de la crainte à la peur, et de la peur à l'effroi, il passa de l'effroi à la terreur en entendant son compagnon lui dire, au bout d'une demi-heure de course effrénée :

— Nous sommes arrivés.

La voiture s'arrêta en effet ; mais, au grand étonnement de M. Jackal, on n'ouvrit pas la portière.

— Ne disiez-vous pas, monsieur, que nous étions arrivés ? se hasarda de demander M. Jackal à son voisin.

— Oui, répondit celui-ci.

— Mais, alors, pourquoi ne nous ouvre-t-on pas la portière ?

— Parce qu'il n'est pas encore temps qu'on nous l'ouvre.

Il entendit descendre le second fardeau qui avait été chargé sur la voiture, et, à son frôlement prolongé le long de la capote de la voiture, il se confirma dans l'idée que ce devait être une échelle.

C'était une échelle, en effet, que celui des hommes masqués qui avait remplacé le cocher venait de dresser contre une maison.

L'échelle atteignait juste à la hauteur d'une fenêtre du premier étage.

L'échelle dressée, celui qui venait d'accomplir cette manœuvre ouvrit la porte et dit en allemand :

— C'est fait.

— Descendez, monsieur, dit le compagnon de banquette de M. Jackal ; on vous tend la main.

M. Jackal descendit sans objection.

Le faux cocher lui prit la main, le soutint tandis qu'il descendait le marchepied, et le conduisit à deux pas de l'échelle.

Le voisin de M. Jackal était descendu après lui et le suivait par derrière.

Là, pour que M. Jackal ne se crût point abandonné, il lui posa la main sur l'épaule.

L'autre inconnu était déjà au haut de l'échelle et coupait avec un diamant un carreau à la hauteur de l'espagnolette.

Le carreau coupé, il passa son bras par le trou et ouvrit la fenêtre.

Après quoi, il fit signe à son compagnon resté en bas.

— Vous avez une échelle devant vous, dit celui-ci ; montez.

M. Jackal ne se le fit pas dire deux fois ; il leva le pied et sentit le premier échelon.

— Vous êtes plus que jamais un homme mort, continua le même, si vous poussez le plus léger cri.

M. Jackal fit signe de la tête qu'il comprenait.

Puis, à lui-même :

— Allons, dit-il, mon sort va se décider, et je touche au dénoûment.

Ce qui ne fit que le convier à monter en silence et exactement les échelons ; manœuvre qu'il exécuta comme s'il avait eu l'usage de ses deux yeux et que l'on eût été en plein midi, tant l'escalade lui était chose naturelle.

Arrivé au haut de l'échelle, après avoir, à tout hasard, compté dix-sept échelons, il fut reçu par l'homme qui avait ouvert la fenêtre, lequel, lui prenant généreusement le bras, lui dit :

— Enjambez.

M. Jackal était d'une dolicité exemplaire.

Il enjamba.

Derrière lui, l'homme qui le suivait en fit autant.

Alors, celui qui les avait précédés et qui, sans doute, n'avait eu d'autre but, en les précédant, que de leur frayer le chemin et d'aider M. Jackal à accomplir son escalade, redescendit, replaça l'échelle sur la capote de la voiture, que M. Jackal, de plus en plus terrifié, entendit repartir au grand galop.

— Me voilà enfermé, songea-t-il ; seulement, où et dans quoi ? Ce n'est point dans une cave, à coup sûr, puisqu'il m'a fallu monter dix-sept échelons. La situation se tend de plus en plus.

Puis, à son compagnon :

— Serait-ce indiscret, demanda M. Jackal, de m'informer auprès de vous si nous touchons au terme de notre petite promenade ?

— Non, répondit une voix qu'il reconnut pour celle de son voisin de droite, qui paraissait s'être décidément constitué son garde du corps.

— Avons-nous encore beaucoup de chemin à faire ?

— Dans trois quarts d'heure, à peu près, nous serons arrivés.

— Nous allons donc remonter en voiture ?

— Non.

— Alors il s'agit d'une promenade à pied ?

— Justement.

— Ah ! ah ! songea M. Jackal en lui-même, voilà qui devient moins clair que jamais. Trois quarts d'heure de promenade à pied dans un appartement, au premier étage ! si vaste et si pittoresque que soit un appartement, une promenade de trois quarts d'heure doit y devenir monotone. Tout ceci est de plus en plus étrange ; où allons-nous en venir ?

En ce moment, M. Jackal vit comme une lueur à travers le mouchoir qui lui bandait les yeux ; ce qui lui donna à penser que son compagnon avait rallumé sa lanterne.

Puis il sentit qu'on lui prenait le bras.

— Venez, lui dit son guide.

— Où allons-nous ? demanda M. Jackal.

— Vous êtes bien curieux, répondit son guide.

— Soit, je m'exprime mal, répondit le chef de police ; je voulais dire : Comment allons-nous ?

— Parlez plus bas, monsieur, répondit la voix.

— Oh ! oh ! il paraît que nous sommes dans une maison habitée, réfléchit-il.

Puis il ajouta sur le même ton que son interlocuteur, c'est-à-dire plus bas, ainsi que la chose lui était recommandée :

— J'ai voulu vous demander, monsieur, comment nous allions, c'est-à-dire sur quel terrain nous allions marcher, si nous allions monter encore ou descendre ?

— Nous allons descendre.

— C'est bien ; il s'agit seulement de descendre ; descendons.

M. Jackal essayait de prendre un ton enjoué pour paraître de sang-froid ; mais, au fond du cœur, il n'était rien moins que rassuré ; son pouls battait démesurément, et il songeait, au milieu de l'obscurité qui l'enveloppait de toutes parts, à ceux qui voyagent librement, à la lueur des sereines clartés de la lune, *per amica silentia lunæ*, comme dit Virgile.

Il faut ajouter que ce retour vers la mélancolie ne fut que passager.

D'autant plus qu'un fait vint distraire M. Jackal.

Il lui sembla qu'un bruit de pas s'approchait de lui ; puis qu'à voix basse, son guide échangeait quelques paroles avec un nouveau venu ; puis que ce nouveau venu, qu'on avait sans doute attendu comme guide dans le labyrinthe où l'on s'engageait, ouvrait une porte et descendait les premières marches d'un escalier.

Il n'y eut plus de doute quand le compagnon de M. Jackal lui eut dit :

— Prenez la rampe, monsieur.

M. Jackal prit la rampe et descendit.

Comme il avait compté les échelons en montant, il compta les marches en descendant.

Il y avait quarante-trois marches.

Ces quarante-trois marches conduisaient à une cour pavée.

Dans cette cour, il y avait un puits.

L'homme qui tenait la lanterne se dirigea vers le puits ; M. Jackal, conduit par son compagnon, le suivit.

Arrivée au puits, l'homme à la lanterne se pencha sur la margelle et cria :

— Y êtes-vous, là-bas ?

— Oui, répondit une voix qui fit frissonner M. Jackal, tant elle semblait venir des profondeurs de la terre

L'homme à la lanterne posa alors sa lumière sur la margelle, prit le bout de la corde, le tira vers lui avec le mouvement d'un homme qui amène un seau d'eau ; seulement, au lieu d'un seau d'eau, il amena un panier assez grand pour recevoir une ou même deux personnes.

Mais, si doucement que le compagnon eût tiré le panier du puits, la poulie, qui, selon toute probabilité, n'avait pas été graissée depuis longtemps, s'était mise à geindre plaintivement.

M. Jackal reconnut parfaitement le cri de l'engin, et une sueur froide commença à lui parcourir tout le corps.

Il n'eut pas le temps, toutefois, de maîtriser ses émotions, quelque désir qu'il en eût ; car à peine le panier avait-il touché le sol, qu'il s'était trouvé fourré dedans, enlevé de terre, balancé dans le vide, puis introduit dans le puits avec une dextérité et une agilité qui pouvaient lui faire croire qu'il avait affaire à des mineurs.

M. Jackal ne put s'empêcher de pousser un son qui ressemblait à une plainte.

— Malheur à vous si vous criez ! dit la voix bien connue de son compagnon ; je vous lâche.

Cet avertissement fit frissonner M. Jackal, mais il le fit taire en même temps.

— Après tout, se dit-il, si leur intention était de me jeter dans un puits, ils ne se donneraient pas la peine de me menacer, ils ne me feraient pas descendre dans un panier. Mais où diable me mènent-ils à travers cet absurde chemin ? Au fond d'un puits, je ne vois guère que de l'eau.

Puis, tout à coup illuminé en se rappelant sa descente dans le Puits-qui-parle :

— Non, dit-il, non, je me trompe en disant qu'il n'y a pas autre chose que de l'eau au fond d'un puits : il y a encore ces souterrains vastes et accidentés que l'on appelle les catacombes. C'est pour me dérouter que l'on me fait faire tous ces tours et tous ces détours ; mais, si c'est pour me dérouter, je ne cours pas danger de la vie ; on n'a pas besoin de dérouter un homme qu'on va tuer, on n'a pas dérouté Brune, on n'a pas dérouté Ney, on n'a pas dérouté les quatre sergents de la Rochelle. Ce qu'il y a de plus clair dans tout cela, c'est que je suis aux mains des carbonari. Mais dans quel but m'ont-ils enlevé ?. Ah ! l'arrestation de Salvator Toujours ! Diable de Salvator ! Maudit Gérard !

Et, tout en faisant ces observations, M. Jackal, blotti dans son panier et se cramponnant des deux mains à la corde, descendait au fond du puits, tandis que, gouverné par ceux qui étaient demeurés dans la cour, un panier, contenant des pierres d'un poids égal au sien, remontait à l'ouverture.

Au même instant, du haut, on poussa un cri, auquel, du bas, presque aux oreilles de M. Jackal, répondit un autre cri.

Le premier signifiait : « Le tenez-vous ? » et le second cri : « Nous le tenons. »

En effet, M. Jackal venait de toucher terre.

On le fit sortir de son panier, qui remonta et redescendit deux fois, et, chaque fois qu'il redescendit, amena à M. Jackal un de ses gardes du corps.

CVIII

OU M. JACKAL SAIT ENFIN A QUOI S'EN TENIR ET RECONNAIT QUE LES FORÊTS VIERGES DE L'AMÉRIQUE SONT MOINS DANGEREUSES QUE LES FORÊTS VIERGES DE PARIS.

On se mit en marche à travers les longs et immenses souterrains dont nous avons déjà donné la description dans un de nos précédents volumes.

La marche fut lente à travers les mille et un détours que les compagnons de M. Jackal, volontairement ou involontairement, lui firent faire ; elle dura trois quarts d'heure qui parurent des siècles au prisonnier, tant la fraîcheur humide des souterrains, tant le pas mesuré et le silence absolu de ses conducteurs faisaient de cette marche nocturne une marche funèbre.

Arrivée devant une porte basse, la petite troupe s'arrêta.

— Sommes-nous arrivés ? demanda avec un soupir M. Jackal, qui commençait à croire que le mystère profond dont

on entourait son enlèvement recélait un très grand danger.

— Dans un instant, répondit une voix qu'il entendait pour la première fois.

Celui qui avait dit ces mots ouvrit la porte, par laquelle passèrent deux des compagnons de M. Jackal.

Puis un troisième, prenant le bras de M. Jackal.

— Nous montons, dit-il.

Et, en effet, M. Jackal sentit qu'il buttait contre la première marche d'un escalier.

Il regarda autour de lui et fut stupéfait, anéanti.

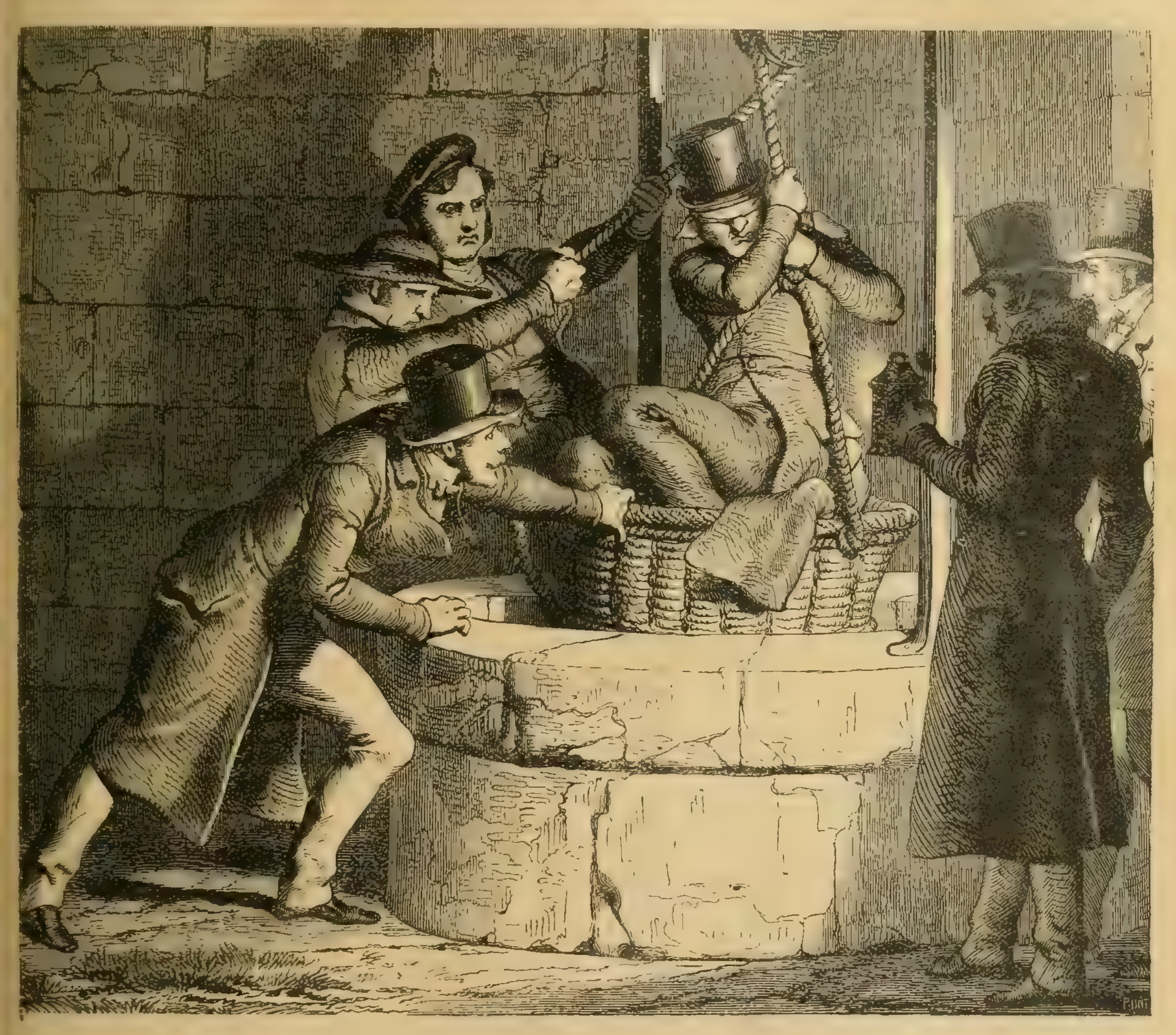
Il chercha à reconnaître un visage parmi tous ces visages éclairés en haut par la lune, et en bas par une vingtaine de torches fichées en terre.

Mais tous ces visages lui étaient inconnus.

En outre, où était il ? Il n'en savait absolument rien.

Il ne connaissait pas, à dix lieues aux environs de Paris, un endroit aussi sauvage que celui dans lequel il se trouvait.

Il chercha un point de repère, un horizon à cette forêt,



Cet avertissement fit frissonner M. Jackal.

Il n'avait pas monté la troisième, que la porte qui venait de lui donner passage se referma derrière lui.

M. Jackal, toujours précédé et suivi de ses gardes du corps, monta quarante degrés.

— Bon ! dit-il, on me reconduit dans l'appartement du premier, toujours pour me faire perdre la trace.

Mais, cette fois, M. Jackal se trompait, et il s'en aperçut bientôt, quand, arrivé sur un plateau de terre ferme, il put humer un air frais, doux et parfumé qui lui entra dans la poitrine vif et rafraîchissant comme un parfum des bois.

Il fit alors une dizaine de pas sur une herbe molle, et la voix si connue de son voisin lui dit :

— Maintenant, vous êtes arrivé et vous pouvez ôter votre bandeau.

M. Jackal ne se le fit pas dire deux fois, et, d'un mouvement si rapide, qu'il trahissait plus d'émotion qu'il n'en voulait faire paraître, il arracha le bandeau.

Un cri d'étonnement lui échappa en voyant le spectacle qu'il avait sous les yeux.

Il se trouvait le centre d'un cercle formé par une centaine d'hommes qui, eux-mêmes, formaient le centre d'un cercle indéfini formé par une forêt.

mais la vapeur qui s'élevait des torches, mêlée à la brume qui estompait les arbres, formait un rideau de brouillard que le regard de M. Jackal lui-même ne pouvait percer.

Ce qui le frappa surtout, ce fut le morne silence qui régnait autour de lui, au-dessus de lui et pour ainsi dire sous lui, — silence qui eût fait de tous ces personnages une assemblée de fantômes, si les éclairs qui jaillissaient dans l'ombre des yeux de chacun ne lui eussent rappelé ces paroles, qui, d'une manière si lugubre, avaient vibré à son oreille : « Nous ne sommes pas des voleurs ! nous sommes des ennemis. »

Et, de ces ennemis, nous l'avons dit, à vue d'œil, il en comptait une centaine, et se trouvait au centre de ses cent ennemis, et au milieu de la nuit, au milieu d'une forêt !

M. Jackal était, on le sait, un grand philosophe, un grand voltairien, un grand athée, trois mots différents qui signifient à peu près la même chose, et cependant, disons-le à sa honte ou à sa louange, en ce moment solennel, il fit un effort suprême pour se recueillir, et, les yeux levés au ciel, il recommanda son âme à Dieu !

Nos lecteurs ont sans doute reconnu le lieu où M. Jackal avait été conduit, et, si M. Jackal, malgré ses efforts, n'arrivait point à le reconnaître, disons naïvement que cela

tenait à ce que, quoique le lieu fût situé dans l'intérieur de Paris, il ne l'avait jamais vu.

C'était, en effet, la forêt vierge de la rue d'Enfer, moins verdoyante, sans doute, que pendant cette nuit de printemps où nous y sommes entrés pour la première fois, mais non moins pittoresque à cette époque avancée de l'automne et à cette heure de la nuit.

C'est de là qu'étaient partis Salvator et le général Lebastard de Prémont pour arracher Mina aux bras de M. de Valgeneuse; c'est là qu'ils s'étaient donné rendez-vous pour arracher M. Sarranti au bras du bourreau.

Seulement, nous avons vu comment Salvator manquait au rendez-vous et y était remplacé par M. Jackal.

Nous connaissons donc, au visage près, quelques-uns des personnages qui sont assemblés dans la maison déserte.

C'est la *venta* des carbonari, renforcée à cette occasion de quatre autres ventes, et à laquelle, dans la nuit du 21 mai, le général Lebastard de Prémont était venu demander aide et protection pour délivrer son ami.

On se souvient de la réponse des carbonari à cette occasion; nous l'avons dite dans le chapitre intitulé: *Aide-toi, le ciel t'aidera*. C'était un refus complet, absolu, unanime, de prendre une part quelconque à la délivrance du prisonnier.

Nous nous trompons quand nous disons un refus unanime: un seul sur vingt, Salvator, avait offert son aide au général.

On sait ce qui s'ensuivit.

On se souvient aussi de la raison rigoureuse, quoique juste, par laquelle le tribunal avait motivé le sévère arrêt: mais de peur que nos lecteurs ne l'aient oubliée, nous allons en remettre le texte même sous leurs yeux.

L'orateur chargé de porter la parole au nom de ses frères avait dit:

« C'est à regret que je vous fais cette réponse; mais, à moins de preuves *évidentes, irrécusables, patentes, lumineuses* de l'innocence de M. Sarranti, l'avis de la majorité est que nous ne saurions prêter la main à une entreprise ayant pour but de soustraire à la loi celui que la loi a *justement* condamné. Je dis: *justement*, entendez-moi bien, général, jusqu'à preuve du contraire. »

Or, le matin de ce jour, méditant son expédition de Vanves, Salvator avait passé chez le général Lebastard de Prémont. Il ne l'avait pas trouvé et lui avait laissé cette instruction:

« Il y a réunion ce soir, à la forêt vierge; allez-y, et dites aux frères que NOUS AVONS la preuve de l'innocence de M. Sarranti; que cette preuve, je l'apporterai vers minuit.

« Cependant, dès neuf heures du soir, embusquez-vous avec une dizaine d'hommes dévoués aux environs de la rue de Jérusalem; vous me verrez entrer à la police; jusque-là, je suis sûr de tout; mais, une fois dans l'intérieur de la préfecture, — quoique je doute que M. Jackal ait cette audace, me connaissant comme il me connaît, — je puis être arrêté.

« Si à dix heures je ne suis pas sorti, c'est que je serai prisonnier.

« Mais ma capture même nécessitera, de la part de M. Jackal, certaines démarches qui amèneront sa sortie.

« Prenez vos mesures comme un homme habitué à dresser des embuscades; emparez-vous de M. Jackal et du cocher; débarrassez-vous du cocher comme vous pourrez, et, à travers des chemins assez compliqués pour qu'il perde toute piste, conduisez M. Jackal à la forêt vierge.

Une fois rendu à la liberté, je me charge de lui. »

On a vu que le général Lebastard de Prémont, — car c'était le général Lebastard de Prémont qui était le voisin de droite de M. Jackal, — on a vu, disons-nous, que le général Lebastard de Prémont, aidé de ses amis, avait exécuté de point en point les recommandations de Salvator.

La vente, ou plutôt les cinq ventes, réunies ce soir-là pour se concerter à l'endroit des élections, avaient été informées dès dix heures du soir, par un messager du général, de l'arrestation de Salvator, de l'innocence de M. Sarranti et de la nécessité où l'on se trouvait d'enlever M. Jackal.

Une vente entière, c'est-à-dire vingt hommes avaient alors pris en un clin d'œil toutes les dispositions nécessaires pour que M. Jackal ne pût échapper, c'est-à-dire qu'outre les quatre hommes que M. Lebastard avait mis à la préfecture, outre les trois qu'il avait emmenés avec lui au Cours-la-Reine, la vente serait échelonnée, quatre hommes par quatre hommes, le long de la rivière, et au delà de la barrière de Passy.

Comme on le voit, M. Jackal ne pouvait guère échapper: aussi n'échappa-t-il point.

Nous l'avons suivi au milieu de tous les détours que, sur la recommandation de Salvator, on lui avait fait faire, et nous l'avons laissé au milieu du cercle des carbonari, attendant avec anxiété un arrêt qui, d'après les apparences, devait fort ressembler à une sentence de mort.

— Frères, dit le général Lebastard de Prémont d'une voix grave, vous avez devant vous l'homme que vous attendiez. Comme notre frère Salvator l'avait prévu, il a été arrêté; comme il l'avait ordonné, en cas d'arrestation, celui qui a eu l'audace de porter la main sur lui a été enlevé et est devant vous.

— Qu'il commence d'abord par donner l'ordre de remettre Salvator en liberté, dit une voix.

— Je l'ai fait, messieurs, s'empressa de dire M. Jackal.

— Est-ce vrai? demandèrent cinq ou six voix avec un empressement qui indiquait l'immense intérêt que chacun prenait à Salvator.

— Attendez, dit M. Lebastard de Prémont. C'est un très habile homme que celui sur lequel nous avons eu le bonheur de mettre la main; aussi, dès qu'il s'est vu notre prisonnier, s'est-il mis à songer, à part lui, pour quelle cause il était enlevé. Il est évident que cette idée s'est présentée à son esprit, qu'il répondait corps pour corps, tête pour tête, de notre ami, et que la première demande qu'on lui ferait, arrivé à destination, serait la liberté de Salvator. Il a donc voulu avoir le mérite de l'initiative, et a, en effet, comme il le dit, donné cet ordre; seulement, à mon avis, c'était avant de sortir de la préfecture qu'il devait le donner, et non pas une fois tombé entre nos mains.

— Mais, s'écria M. Jackal, ne vous ai-je pas dit, messieurs, que c'était par un simple, un pur oubli, que l'ordre n'avait pas été donné avant ma sortie de la préfecture.

— Oubli fâcheux, et que les frères apprécieront, dit le général.

— D'ailleurs, reprit la même voix qui avait déjà demandé au général si le chef de la police avait dit vrai, — d'ailleurs, vous n'êtes point ici, monsieur, pour répondre seulement de l'arrestation de Salvator. Vous êtes ici parce que nous avons mille griefs contre vous.

M. Jackal fit un mouvement pour répondre; mais l'orateur lui imposant silence du geste:

— Je ne parle pas seulement des griefs politiques, continua-t-il; que vous aimiez la monarchie et que nous aimions la république, peu importe: vous avez le droit de servir un homme, comme nous avons celui de nous consacrer à un principe; ce n'est pas purement comme agent politique du gouvernement que vous êtes arrêté: c'est comme outrepassant les pouvoirs de votre charge, c'est comme faisant abus de ces pouvoirs. Il n'est pas de jour où une plainte contre vous ne soit remise au tribunal secret; il n'est pas de jour où quelque frère ne vienne demander vengeance contre vous. Depuis longtemps, monsieur, votre mort est donc décidée, et, si elle a été retardée jusqu'ici, c'est grâce à Salvator.

Le ton calme, la lenteur, la douceur triste avec lesquels ces paroles avaient été prononcées par l'orateur produisirent sur M. Jackal un aussi terrible effet que s'il eût entendu retentir le buccin de l'ange exterminateur. Il avait mille observations à faire; il était éloquent à ses heures, et sa dernière heure arrivée, à l'improviste et bien avant le temps, était certes une magnifique occasion de déployer son éloquence. Cependant la pensée ne lui vint même pas de l'essayer, tant le silence solennel qui régnait parmi les assistants faisait de cette nombreuse assemblée une solitude imposante et terrible.

Ce silence que gardait M. Jackal donna à un autre orateur le loisir de prendre la parole qu'il ne réclamait pas.

— L'homme que vous avez fait arrêter, dit-il, bien que vous lui deviez dix fois la vie, nous est cher entre tous, monsieur, et, pour le fait seul de cette arrestation, pour avoir porté la main sur cet homme, qu'à tant de titres vous deviez estimer et respecter, vous avez mérité la mort. C'est donc votre mort que nous allons mettre en délibération. On va vous apporter une table, du papier, des plumes et de l'encre, et, si, pendant cette délibération que vous pouvez regarder comme suprême, vous avez quelques dispositions testamentaires à prendre, quelques volontés dernières à faire exécuter, quelques legs à laisser à vos proches et à vos amis, consignez vos désirs, et nous vous engageons tous sur l'honneur notre parole qu'ils seront ponctuellement exécutés.

— Mais, s'écria M. Jackal, pour faire un testament valable, il faut un notaire; il en faut même deux.

— Pas pour un testament olographe, monsieur. Vous le savez, le testament olographe, écrit tout entier de la main du testateur, est le plus inattaquable des testaments, quand le signataire est sain de corps et d'esprit. Or, il y a ici cent témoins qui, au besoin, attesteront qu'au moment où votre testament a été écrit et signé, vous étiez on ne peut plus sain d'esprit et de corps. Voici la table, l'encre, le papier et les plumes; écrivez, monsieur, écrivez. Nous, pour ne point vous troubler, nous nous retirons.

L'orateur fit un signe et, comme si la foule n'eût attendu que ce signe, à peine avait-il été fait que tous ces hommes, reculant d'un mouvement égal, se retirèrent et disparurent dans le bois comme par enchantement.

M. Jackal se trouva seul en face de la table et ayant une chaise à la portée de sa main.

Il n'y avait plus à douter : le papier qu'il avait devant lui était du papier timbré, ces hommes qui se retiraient ne se retiraient que pour délibérer sur sa mort.

C'était enfin un vrai testament qu'il s'agissait de faire.

M. Jackal le comprit et se gratta la tête en disant :

— Diable ! diable ! l'affaire est encore plus mauvaise que je ne le croyais.

Et, cependant, à quoi M. Jackal songea-t-il tout d'abord, et dès qu'il eut conscience de sa fin ? A faire son testament ? Non. Au bien qu'il eût pu faire et au mal qu'il avait fait ? Non. A Dieu ? Non. Au diable ? Non.

Il songea tout simplement à prendre une prise de tabac, la prit lentement, la huma sensuellement, la savoura voluptueusement, et, après avoir refermé la tabatière du bout de son doigt, il répéta, toujours à part lui :

— Certainement, l'affaire est encore plus mauvaise que je ne le croyais.

Ce fut à ce moment qu'il songea avec amertume que les forêts vierges d'Amérique, avec leurs pumas, leurs jaguars et leurs serpents à sonnettes, étaient cent fois moins dangereuses que la forêt fantastique dans laquelle il se trouvait.

Que faire, cependant ? Faute de mieux, il regarda sa montre.

Mais il n'eut pas même la joie de savoir l'heure : sa montre, que, dans ses préoccupations de la veille, il avait oublié de remonter, était arrêtée.

Enfin, il regarda le papier, la plume et l'encre, et machinalement s'assit sur la chaise et s'accouda sur la table.

Ce n'était point que M. Jackal fût décidé à faire son testament ; non, peu lui importait de mourir après avoir fait son testament ou de mourir intestat ! mais les jambes lui manquaient tout simplement.

Aussi, au lieu de prendre la plume et de tracer sur le papier des caractères quelconques, laissa-t-il tomber sa tête sur ses deux mains.

Il resta un quart d'heure ainsi absorbé dans ses pensées et complètement étranger à ce qui se passait autour de lui.

Il ne sortit de sa préoccupation qu'en sentant la pression d'une main sur son épaule.

Il tressaillit, releva la tête et se retrouva au milieu du cercle.

Seulement, les fronts étaient plus sombres, les regards plus flamboyants.

— Eh bien ? dit à M. Jackal l'homme qui lui avait touché l'épaule.

— Que me voulez-vous ? demanda le chef de police.

— Votre intention est-elle, oui ou non, de faire votre testament ?

— Mais encore me faut-il le temps de l'écrire.

L'inconnu tira sa montre ; moins préoccupé que M. Jackal, il l'avait remontée, de sorte qu'elle allait.

— Il est trois heures dix minutes du matin, dit-il ; vous avez jusqu'à trois heures et demie, c'est vingt minutes, à moins que vous ne préfériez en finir tout de suite, auquel cas on ne vous fera pas attendre.

— Non pas, non pas ! s'écria M. Jackal réfléchissant à la somme d'événements qui pouvaient s'accomplir en vingt minutes. J'ai, au contraire, des choses de la plus haute importance à consigner dans cet acte suprême ; si importantes, que je doute que vingt minutes soient suffisantes.

— Il faudra cependant qu'elles suffisent, attendu qu'il ne vous est pas accordé une seconde de plus, dit l'homme à la montre, en posant la montre sur la table, devant les yeux de M. Jackal.

Puis il se retira et alla reprendre sa place dans le cercle.

M. Jackal jeta les yeux sur la montre : une minute sur les vingt était déjà écoulée. Il lui sembla que la montre précipitait ses battements, et que l'aiguille marchait d'un mouvement visible à l'œil.

Un nuage obscurcit sa vue.

— Eh bien, vous n'écrivez pas ? dit l'homme à la montre.

— Si fait, si fait, répondit M. Jackal.

Et, pressant convulsivement la plume, il commença à écrire.

Se rendait-il bien compte de ce qu'il écrivait ? C'est ce que nous ne saurions dire ; car le sang commençait à lui monter à la tête. Il sentait des bouillonnements à ses tempes, comme un homme menacé d'apoplexie. Ses pieds, tout au contraire, lui semblaient se refroidir avec une rapidité effrayante.

Au reste, pas un souffle ne s'exhalait de la poitrine des hommes, pas un murmure ne descendait des branches des arbres, pas un oiseau, pas un insecte, pas un brin d'herbe ne bougeait.

On n'entendait que le grincement de la plume qui courait sur le papier et qui, par moment, le déchirait, tant la main qui conduisait cette plume était nerveuse, fébrile et démesurément agitée.

M. Jackal, comme pour se reposer de son travail, leva la tête et regarda, ou plutôt essaya de regarder autour de lui ; mais il baissa les yeux sur son papier, épouvanté par la sombre énergie qui était empreinte sur tous les visages qui l'entouraient.

Seulement, M. Jackal cessa d'écrire.

L'homme à la montre s'approcha alors et dit :

— Il faut en finir, monsieur : les vingt minutes sont écoulées.

M. Jackal frissonna ; il objecta qu'il faisait froid, qu'il n'avait pas l'habitude de travailler en plein air, surtout la nuit ; que sa main tremblait, comme on pouvait le remarquer, et que, vu la circonstance, il réclamait l'indulgence de l'assemblée ; enfin, il accumula toutes les mauvaises raisons que l'on trouve au moment de la mort pour reculer de quelques secondes l'instant suprême.

— Vous avez cinq minutes, dit en rentrant dans les rangs l'homme qui s'était avancé.

— Cinq minutes ! s'écria M. Jackal ; y songez-vous ? pour faire un testament, pour l'écrire, le signer, le parafer, le relire, le collationner ! cinq minutes pour un travail qui demanderait un mois, et une parfaite tranquillité d'esprit ! Franchement, messieurs, avouez-le, ce n'est pas raisonnable !

Les carbonari le laissèrent parler ; puis l'homme à la montre, se rapprochant et jetant les yeux sur son chronomètre :

— Les cinq minutes sont écoulées, dit-il.

M. Jackal poussa un cri.

Le cercle se resserra si étroitement qu'il sembla à M. Jackal qu'il étouffait dans cette muraille vivante.

— Signez ce testament, dit l'homme à la montre, et finissons-en, s'il vous plaît.

— Nous avons des affaires plus pressées et plus importantes que la vôtre, dit un second carbonaro.

— Et il y a déjà bien du temps de perdu, dit un troisième.

L'homme à la montre présenta la plume à M. Jackal.

— Signez, dit-il.

M. Jackal prit la plume et signa tout en protestant.

— Est-ce fait ? demanda l'un.

— Oui, dit l'homme à la montre.

Puis, à M. Jackal :

— Monsieur, ajouta-t-il, au nom de tous les frères ici présents, je jure devant Dieu que votre testament sera religieusement respecté, et que vos dernières volontés seront ponctuellement exécutées.

— Venez, dit un des hommes qui n'avait pas encore prononcé une parole, et que, vu ses proportions athlétiques, on pouvait prendre sans se tromper pour l'homme chargé par ce tribunal secret de faire les fonctions d'exécuteur. Venez !

Puis, saisissant vigoureusement M. Jackal par le collet, il l'entraîna et le fit passer à travers le cercle, qui s'ouvrit pour laisser sortir la victime et le bourreau.

M. Jackal avait déjà fait, ainsi entraîné par le colosse, huit ou dix pas dans le bois, et il apercevait, dans la pénombre, à la branche d'un arbre, une corde se balançant au-dessus d'une fosse fraîchement creusée, lorsque deux hommes qui venaient du fond du bois apparurent tout à coup et lui barrèrent le passage.

CIX

OU DIFFÉRENTS MOYENS DE SAUVER M. SARRANTI SONT SOUMIS A L'APPROBATION DE M. JACKAL

Au moment où M. Jackal voyait se balancer, blanc sinistre, la corde qui allait être, ainsi que l'eût dit M. Prudhomme, non pas le plus beau, mais le dernier jour de sa vie ; au moment où, vigoureusement saisi au collet et enlevé du sol, il allait se voir passer autour du cou le nœud fatal, au dernier moment enfin, deux hommes, comme nous l'avons dit, apparurent brusquement, sortant on ne sait d'où, de terre sans doute, mais de quel côté ? c'est ce que personne n'eût pu dire, et surtout M. Jackal, qui, on le comprend bien, ne jouissait pas en cet instant de sa présence d'esprit coutumière.

L'un des deux hommes étendit la main et prononça ce seul mot :

— Arrêtez !

A ce mot, le frère qui pour le moment était chargé du rôle d'exécuteur, — et qui n'était autre que notre ami Jean Taureau, — lâcha M. Jackal, lequel retomba sur ses pieds, et poussa un cri de joie et de surprise en reconnaissant Salvator dans l'homme qui avait dit : « Arrêtez ! »

C'était Salvator, en effet, suivi du frère que le général Lebastard de Prémont avait expédié, avec le mot du chef de police, pour faire mettre Salvator en liberté.

— Ah ! cher monsieur Salvator, s'écria M. Jackal transporté de reconnaissance, je vous dois la vie !

— Et c'est la seconde fois, autant que je puis me le rappeler, répondit sévèrement le jeune homme.

— La seconde, la troisième, se hâta de dire M. Jackal, je l'avoue à la face du ciel, en présence de cet instrument de supplice. Mettez ma reconnaissance à l'épreuve, et vous verrez si je suis ingrat.

— Soit, et à l'instant... Chez les hommes comme vous, monsieur Jackal, il ne faut pas donner à ces sortes de sentiments le temps de se refroidir. Suivez-nous, s'il vous plaît.

— Oh ! avec plaisir, dit M. Jackal en jetant un dernier regard sur la fosse et sur la corde qui se balançait au-dessus d'elle.

Et il emboîta le pas derrière Salvator, non sans avoir légèrement frissonné en passant devant Jean Taureau, lequel ferma la marche, comme pour indiquer à M. Jackal qu'il n'en avait pas encore tout à fait fini avec cette corde et cette fosse dont on s'éloignait.

Au bout de quelques secondes, ils arrivèrent à l'endroit où M. Jackal avait fait tant de façons pour écrire son testament.

Les carbonari étaient toujours réunis et causaient à voix basse.

Le groupe s'entr'ouvrit et donna passage à Salvator, suivi de Jean Taureau, qui ne le quittait pas plus que son ombre, — ombre terrible et qui glaçait de peur M. Jackal !

M. Jackal remarqua, à son grand chagrin, en voyant tous les yeux se fixer sur lui, et tous les fronts se plisser à sa vue, que sa présence, qui semblait être pour chacun un objet de surprise, ne paraissait être pour personne un sujet de satisfaction.

En effet, tous ces regards fixés sur lui exprimaient unanimement cette même pensée : « Pourquoi nous ramenez-vous ce personnage ? »

— Oui, oui, je comprends parfaitement, mes frères, dit Salvator. Vous vous étonnez de revoir M. Jackal parmi vous, au moment où vous le croyiez sérieusement occupé de rendre son âme à Dieu ou au diable. Eh bien, voici le raisonnement que je me suis fait et auquel M. Jackal doit la vie, momentanément du moins, je ne veux pas m'engager ; j'ai compris que M. Jackal mort ne pouvait plus nous servir à rien, tandis que M. Jackal vivant pouvait nous être d'une grande utilité, pour peu qu'il y mît de la bonne volonté, ce dont je ne doute pas, avec la connaissance que j'ai de son caractère. N'est-ce pas, monsieur Jackal, ajouta Salvator en se tournant vers lui, n'est-ce pas que vous allez y mettre toute la bonne volonté possible ?

— Vous avez répondu de moi, monsieur Salvator ; je ne vous ferai pas mentir, soyez tranquille ; cependant, je m'adresse à votre suprême équité pour ne me demander que des choses dans la mesure de mes moyens.

Salvator fit un signe de tête qui voulait dire : « Soyez tranquille ».

Puis, se tournant vers les carbonari :

— Frères, dit-il, puisque l'homme qui pouvait déjouer nos plans est devant nous, je ne vois pas pourquoi nous ne discuterions pas ces plans en sa présence ; M. Jackal est de bon conseil, et je ne doute pas qu'il ne nous remette dans le droit chemin si nous nous égarons.

M. Jackal approuva ces paroles en hochant affirmativement la tête.

Le jeune homme se retourna vers lui.

— L'exécution est-elle toujours fixée à demain ? lui demanda-t-il.

— A demain, répondit M. Jackal, oui.

— A demain, quatre heures ?

— Quatre heures, répéta M. Jackal.

— Bien, dit Salvator.

Puis, jetant un regard à droite et à gauche et s'adressant au compagnon de voyage de M. Jackal :

— Qu'avez-vous donc fait, dans cette prévision, frère ?

— Voici, répondit le carbonaro, j'ai loué toutes les fenêtres du premier étage du quai Pelletier et toutes les fenêtres de la place de Grève, depuis les mansardes jusqu'au rez-de-chaussée.

— Mais, fit M. Jackal, vous en aurez eu pour une certaine somme !

— Pour une misère : cela me coûte cent cinquante mille francs.

— Continuez, frère, dit Salvator.

— J'ai quatre cents fenêtres, continua le carbonaro ; à trois hommes par fenêtre, c'est douze cents hommes ; j'en ai éparpillé quatre cents rue du Mouton, rue Jean-de-Lépine, rue de la Vannerie, rue du Martroy et rue de la Tannerie, c'est-à-dire dans toutes les issues qui débouchent sur la place de l'Hôtel de Ville ; deux cents autres seront échelonnés de la porte de la Conciergerie à la place de Grève ; chacun de ces hommes sera armé d'un poignard et de deux pistolets.

— Peste ! cela a dû vous coûter plus cher que vos quatre cents fenêtres.

— Vous vous trompez, monsieur, répondit le carbonaro ; cela ne m'a rien coûté ; les fenêtres se louent, mais les cœurs se donnent.

— Continuez, dit Salvator.

— Voici comment le mouvement s'opérera, reprit le carbonaro. Les bourgeois, les badauds, les femmes, les enfants, à mesure que l'on avancera vers la place, seront refoulés du côté du quai de Gèvres et du pont Saint-Michel, par nos hommes, qui, sous aucun prétexte, ne laisseront entamer leurs rangs.

M. Jackal écoutait avec la plus grande attention et le plus grand étonnement.

— La charrette, continua le carbonaro, suivie d'un piquet de gendarmerie, sortira de la Conciergerie vers trois heures et demie, et se dirigera vers la place de Grève par le quai aux Fleurs ; il ne lui sera fait aucun obstacle jusqu'au bout du pont Saint-Michel ; là, un de mes Indiens se jettera sous les roues de la voiture et se fera écraser.

— Ah ! interrompit M. Jackal, j'ai l'honneur de parler, à ce qu'il me paraît, à M. le général Lebastard de Prémont.

— A lui-même, répondit celui-ci ; vous vous doutiez donc que j'étais à Paris ?

— J'en avais la certitude... Mais faites-moi la grâce de continuer, monsieur. Vous disiez donc qu'un de vos Indiens se jetterait sous les roues de la voiture et se ferait écraser...

Et M. Jackal, profitant de l'interruption qu'il avait faite lui-même, fouilla à sa poche, en tira sa tabatière, l'ouvrit, aspira avec sa sensualité ordinaire une énorme prise de tabac, et écouta comme si, en s'encombrant le nez, il s'était ouvert les oreilles.

— A la vue de cet accident, qui fera jeter les hauts cris à la foule et détournera un instant l'attention de l'escorte, reprit le général, tout ce qu'il y aura d'hommes à la portée de la charrette la renversera en poussant un cri convenu qui fera sortir tous nos hommes des rues adjacentes et descendre tous ceux qui seront aux fenêtres ; supposez que sept ou huit cents me manquent, c'est donc à peu près mille hommes qui, en une minute, entoureront la voiture à droite, à gauche, devant, derrière, interceptant le passage. Les traits des chevaux coupés, la charrette renversée, dix hommes à cheval enlèveront le condamné ; je serai un de ces dix hommes. Je réponds d'une chose sur deux : ou de me faire tuer, ou d'enlever M. Sarranti. — Frère, acheva le général en se tournant vers Salvator, voilà mon projet ; le croyez-vous praticable ?

— Je m'en rapporte à M. Jackal, dit Salvator en se tournant vers le chef de police ; lui seul peut nous dire combien nous avons de chances de réussite ou de défaite. Donnez-nous donc votre opinion, monsieur Jackal, mais donnez-la-nous dans toute sa sincérité.

— Mon Dieu, monsieur Salvator, répondit M. Jackal, qui, en voyant le danger, non pas disparaître, mais s'éloigner, retrouvait un peu de son sang-froid, je vous jure sur ce que j'ai de plus cher au monde, c'est-à-dire sur ma vie, que, si je connaissais un moyen de sauver M. Sarranti, je vous le donnerais ; mais, malheureusement, c'est moi qui ai pris les mesures pour qu'il ne pût pas être sauvé ; il en résulte que je cherche ce moyen, ardemment, je vous en réponds, mais que j'ai beau appeler à mon aide toutes les ressources de mon imagination, que j'ai beau appeler à mon secours tous mes souvenirs d'évasion et d'enlèvement de prisonnier, je ne trouve rien, absolument rien.

— Pardon, monsieur, répondit Salvator ; mais vous vous écartez de la question, ce me semble : je ne vous demande pas un moyen de sauver M. Sarranti, je vous demande seulement si vous croyez bon celui du général.

— Permettez, cher monsieur Salvator, répliqua M. Jackal, il me semble, au contraire, que je réponds on ne peut plus catégoriquement à votre question ; vous dire que je ne trouve pas de moyen, c'est vous dire que je n'approuve pas celui de l'honorable préopinant.

— Et pourquoi cela ? demanda le général.

— Expliquez-vous, insista Salvator.

— C'est bien simple, messieurs, continua M. Jackal ; par le désir même que vous avez de délivrer M. Sarranti, vous pouvez juger du désir qu'a le gouvernement qu'on ne le lui enlève pas ; or, et c'est ici que je vous demande bien humblement pardon ; j'ai été chargé d'assurer l'exécution du condamné ; je m'y suis donc pris à l'avance, et j'ai fait un plan qui est tout à fait le frère du vôtre, frère ennemi, bien entendu.

— Nous vous pardonnons, c'était votre devoir ; mais, maintenant, dites-nous toute la vérité ; c'est votre intérêt.

— Eh bien, continua M. Jackal avec un peu plus d'assurance, quand j'ai appris l'arrivée en France du général Lebastard de Prémont, à la suite de l'évasion manquée du roi de Rome...

— Vous saviez depuis si longtemps que j'étais à Paris ? demanda le général.

— Je l'ai su un quart d'heure après votre arrivée, répondit M. Jackal.

— Et vous ne m'avez pas fait arrêter ?

— C'eût été, permettez-moi de vous le dire, général, l'enfance complète de l'art en vous faisant arrêter à votre arrivée à Paris, j'ignorais ce que vous y veniez faire, ou je n'en savais que ce que vous voudriez bien m'en dire, tandis qu'au contraire en vous laissant agir, je me mettais au courant de tout. Ainsi j'avais cru d'abord que vous veniez recruter pour le compte de Napoléon II. Je me trompais, mais grâce à la liberté que je vous ai laissée, j'ai su l'amitié qui vous unissait à M. Sarranti ; j'ai appris que vous étiez en relation avec M. Salvator ; j'ai été averti de la visite que vous aviez faite ensemble au parc de Viry, quand j'ai su enfin que le général, affilié aux carbonari, à Florence, s'était fait recevoir maçon à la loge du Pot-de-Fer, je me suis dit que le général, par cette double relation et agissant au nom de M. Sarranti, pouvait mettre cinq cents, mille, deux mille hommes même sur pied pour sauver M. Sarranti ; vous voyez que je ne me suis trompé que de deux cents. Je me suis dit encore. Le général est riche comme un nabab, il va dévaliser tous nos armuriers, mais, par les armuriers eux-mêmes je saurai à quoi m'en tenir sur le nombre des armes, et par conséquent, sur le nombre des hommes ; or, il a été acheté à Paris, depuis huit jours, treize cents paires de pistolets et huit cents fusils de chasse, et, en mettant à cent paires de pistolets les pistolets achetés par le public, à deux cents fusils de chasse les fusils achetés par les chasseurs, restent six cents fusils et douze cents paires de pistolets pour vous. quant aux poignards, vous avez dû en acheter de huit à neuf cents.

— C'est bien cela, dit le général.

—Qu'ai-je fait alors? continua M. Jackal. Ce que vous eussiez fait à ma place. Je me suis dit. Le général va armer deux mille hommes. armons-en six mille. Un tiers de ces six mille hommes stationne depuis hier dans les caves de l'hôtel de ville : deux autres mille sont entrés cette nuit à Notre-Dame, dont les portes seront fermées aujourd'hui toute la journée, pour cause de réparations. Enfin, deux autres mille, les deux derniers, qui auront l'air de traverser Paris pour se rendre à Courbevoie, feront halte sur la place Royale, et, à trois heures et demie, marcheront droit sur la place de Grève ; vous voyez que vos dix-huit cents hommes seront pris comme dans un filet par mes six mille hommes. Voilà mon objection, général, comme stratégiste et comme philanthrope. Comme stratégiste je vous bats ; j'ai l'avantage des armes, du drapeau, de l'uniforme, du ralliement, enfin. Comme philanthrope, je vous dis. Vous risquez une tentative inutile, qui ne peut être qu'une échauffourée, puisqu'elle est prévue ; en outre, — et ceci vaut bien la peine que vous y pensiez, monsieur Salvator, — en outre, vous manquez vos élections. Les bourgeois, à qui vous aurez fait peur et qui, pendant quatre jours, auront eu leurs boutiques fermées, se retireront de vous ; les royalistes crieront que Napoléon II s'entend avec les jacobins, et que tous les bons citoyens doivent se réunir contre la Révolution... Voilà, je crois, quelles seront les conséquences de cette catastrophe. Faites maintenant de mon avis ce que vous voudrez ; mais du fond de mon cœur je vous avertis que cet expédient ne sauve pas M. Sarranti et vous perd à tout jamais, d'autant plus que ce que vous aurez essayé de faire, vous ne l'aurez pas fait pour un bonapartiste ou un républicain : vous l'aurez fait pour un assassin et un voleur. Le procès est là.

Salvator et le général Lebastard de Prémont échangèrent un regard qui fut compris par tous les carbonari.

— Vous avez raison, monsieur Jackal, dit Salvator. Et, bien que vous soyez l'unique cause de tout le mal qui pourrait nous arriver, je ne vous en remercie pas moins, au nom des frères présents et des frères absents. Quelqu'un a-t-il à présenter un plan meilleur? demanda-t-il en interrogeant des yeux tout le cercle.

Personne ne répondit.

M. Jackal poussa un profond soupir : il était véritablement au désespoir.

Ce désespoir semblait partagé par la meilleure partie des carbonari.

Salvator seul conservait son inaltérable sérénité.

Comme l'aigle plane au-dessus des nuages, il semblait planer au-dessus des destinées humaines.

CX

OÙ LE MOYEN EST TROUVÉ

Après un instant de silence, on entendit en quelque sorte descendre des hauteurs où il semblait planer, la voix de Salvator.

— Il y a pourtant un moyen, monsieur Jackal, dit-il.

— Bah ! et lequel ? demanda celui-ci, qui semblait profondément étonné qu'il y eût un moyen et qu'il ne l'eût pas trouvé.

— Un moyen tout simple, continua Salvator, et c'est pour cela que vous n'y avez pas songé, sans doute.

— Alors, dites vite, fit M. Jackal, qui semblait plus pressé de le connaître qu'aucun de ceux qui écoutaient Salvator.

— Je vais me répéter, dit Salvator ; mais, puisque vous n'avez pas compris la première fois, peut-être comprendrez-vous mieux la seconde ?

M. Jackal parut redoubler d'attention.

— Que suis-je venu faire tantôt chez vous, quelques instants avant d'être arrêté ?

— Vous êtes venu déposer sur mon bureau les pièces de conviction de l'innocence de M. Sarranti, — disiez-vous, du moins, — un squelette d'enfant, trouvé dans un jardin de Vauvres chez un M. Gérard. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— C'est tout à fait cela, répondit Salvator. Et pourquoi vous ai-je remis ces pièces ?

— Pour les déposer au parquet de M. le procureur du roi.

— L'avez-vous fait? demanda d'un ton sévère le jeune homme.

— Je vous jure, monsieur Salvator, s'empressa de répondre M. Jackal d'un ton pénétré, que j'allais chez Sa Majesté à Saint-Cloud, dans l'intention de parler à M. le ministre de la justice, qui se trouvait là, des pièces que vous m'aviez apportées.

— Abrégeons, dit Salvator, le temps presse. Vous ne l'avez pas fait ?

— Non, répondit M. Jackal, puisque j'ai été arrêté au moment où je me rendais à Saint-Cloud.

— Eh bien, ce que vous n'avez pas fait seul, nous allons le faire tous les deux.

— Je ne vous comprends pas, monsieur Salvator.

— Vous allez m'accompagner chez le procureur du roi où vous raconterez les faits comme vous les comprenez à présent.

Quelque intérêt que M. Jackal parût avoir à adopter cet avis, il fut loin de le saisir au passage comme s'y attendait Salvator.

— Je le veux bien, répondit-il négligemment en hochant la tête, comme un homme qui n'a aucune confiance dans l'acte qu'il va accomplir.

— Vous semblez n'être point de mon avis, demanda Salvator ; désapprouvez-vous mon projet ?

— Complètement, répondit M. Jackal.

— Exposez vos motifs.

— Quand nous aurons donné à M. le procureur du roi les preuves les plus irréfutables de l'innocence de M. Sarranti, M. Sarranti n'en sera pas moins condamné par un arrêt du jury, arrêt infaillible selon nos lois : si claires que soient les preuves, on ne le mettra donc pas en liberté. Ce sera une nouvelle instruction à faire, un nouveau procès à suivre ; en attendant, M. Sarranti restera en prison. Un procès, cela n'a pas de limites précises ; un procès dure un an, deux ans, dix ans ; un procès dure toujours, si l'on a intérêt à ce qu'il ne finisse pas. Eh bien, supposez une chose : c'est que ces longs délais lassent M. Sarranti ; lassé, il perd courage, il tombe dans le marasme, lutte quelque temps contre le spleen ; puis, enfin, un beau jour, il lui passe par l'esprit d'en finir avec la vie.

Ces mots, après lesquels M. Jackal s'arrêta pour juger de l'effet produit, eurent à peu près le résultat d'une commotion électrique ; les cent hommes frissonnèrent comme un seul corps.

M. Jackal s'effraya lui-même de l'émotion qu'il venait de soulever. Il pensa qu'elle pouvait lui être défavorable, et, pour détourner toutes ces colères qui pouvaient éclater sur lui, concentrées en un seul orage, il ajouta vivement :

— Remarquez, monsieur Salvator, et faites bien remarquer à ces messieurs que je ne suis qu'un agent, un rouage dans une machine ; je reçois l'impulsion, je ne la donne pas ; je ne commande pas, j'exécute ; on me dit : « Faites », et j'obéis.

— Continuez, monsieur, continuez ; loin de vous en vouloir, ces messieurs et moi vous remercions de nous éclairer.

Ces mots parurent rendre instantanément le courage à M. Jackal.

— Je vous disais donc, continua-t-il, qu'un beau jour, au moment où le procès tirera à sa fin — si l'on va jusque-là même, — il est possible qu'on lise dans les journaux du matin que le geôlier de la Conciergerie, en entrant dans la prison de M. Sarranti, l'a trouvé pendu comme Toussaint Louverture, ou étranglé comme Pichegru ; car, enfin, ajouta M. Jackal avec une naïveté terrible, vous comprenez bien que, lorsqu'un gouvernement se met en marche, il ne s'arrête pas à la première borne du chemin.

— Assez ! dit Salvator d'une voix sombre ; vous aviez raison, monsieur Jackal, c'est un mauvais moyen. Heureusement, s'empressa-t-il d'ajouter, qu'en renonçant à celui-ci

pouvions donc, arrivés là, travailler sans crainte d'éveiller l'attention des geôliers ; au bout de sept jours nous avions descellé une dalle [illegible] il suffisait de pousser un peu fortement cette dalle, taillée en biseau, pour la soulever et donner par cette ouverture passage au prisonnier. Pour plus de sûreté, et dans le cas où le geôlier entrerait au bruit que ferait le prisonnier en s'évadant, Sac-à-Plâtre a scellé dans la dalle et pour la retenir au dessous, un anneau que Jean Taureau retiendra énergiquement jusqu'à ce que M. Sarranti ait gagné la rive, où je l'attendrai avec une [illegible] vous ai dit que je répondais de sa personne, monsieur Jackal.

M. Jackal hocha la tête en homme qui [illegible] l'assurance ne lui suffisait pas.

— Eh bien, je vais tout vous dire, monsieur, et vous allez être [illegible] de mon avis pour la fuite comme vous l'avez été pour l'évasion. Une chaise de poste attend dans une des petites rues aboutissant au quai. Les relais sont préparés tout le long de la route, par un courrier envoyé d'avance. Il y a cinquante-trois lieues d'ici au Havre, on les fait en



L'abbé Dominique reconnut que toute vie avait cessé

barque. [illegible] M. Sarranti dans la barque, je réponds de tout ! — Voilà mon projet, messieurs, continua Salvator ; tout est prêt, il ne s'agit plus que de le mettre à exécution, à moins que M. Jackal ne nous prouve victorieusement que nous pouvons échouer. Parlez donc, monsieur Jackal, et parlez vite, car nous n'avons que bien juste le temps de nous mettre à l'œuvre.

— Monsieur Salvator, répondit sérieusement le chef de la police de sûreté, si je ne craignais de passer pour un homme qui flagorne les gens afin de les mettre dans ses intérêts, je vous exprimerais l'admiration profonde que j'éprouve pour ce gigantesque projet.

— Je ne vous demande pas de compliments, monsieur, répondit le jeune homme, je vous demande votre avis.

— Admirer votre projet, c'est l'applaudir, monsieur, répondit l'homme de la police. Oui, monsieur Salvator, aussi vrai que je me suis conduit comme un sot en vous faisant arrêter, je trouve votre projet excellent, immanquable ; je vous affirme qu'il réussira ; mais permettez-moi de vous faire une question. Une fois le prisonnier en liberté, que comptez-vous faire de lui ?

dix heures, n'est-ce pas ? Au Havre, un bateau à vapeur anglais attend, tout chauffé ; de sorte que, juste à l'heure où l'on se bousculera sur la place de Grève pour voir exécuter M. Sarranti, M. Sarranti quittera la France avec le général Lebastard de Prémont, qui, M. Sarranti parti, n'aura plus aucun motif de rester à Paris.

— Vous oubliez le télégraphe, dit M. Jackal.

— Pas le moins du monde. Qui peut donner l'éveil, indiquer la route prise, faire jouer le télégraphe ? C'est la police, c'est-à-dire M. Jackal. Eh bien, puisque M. Jackal reste avec nous, tout est dit.

— C'est juste, fit M. Jackal.

— Vous allez donc avoir la bonté de suivre ces messieurs à l'appartement qui vous est destiné.

— Je suis à vos ordres, monsieur Salvator, dit l'homme de police en s'inclinant.

Mais Salvator l'arrêta en étendant la main sans le toucher.

— Je n'ai pas besoin de vous recommander une prudence extraordinaire, soit dans vos actions, soit dans vos paroles ; toute tentative d'évasion, par exemple, serait, vous le savez, réprimée à l'instant même d'une manière irréparable, car je

ne serais point là pour vous sauvegarder comme je l'ai fait tout à l'heure. Allez donc, monsieur Jackal, et que Dieu vous conduise !

Deux hommes prirent M. Jackal chacun par un bras et disparurent dans les épaisseurs de la forêt vierge.

Lorsqu'on eut cessé de le voir, Salvator prit de son côté avec lui le général Lebastard de Prémont, fit signe à Jean Taureau, à Toussaint-Louverture et à Sac-à-Plâtre de le suivre, et tous cinq disparurent dans le souterrain.

Nous ne les accompagnerons pas dans le dédale des catacombes, où nous nous sommes engagés déjà à la suite de M. Jackal et d'où ils sortirent par une maison de la rue Saint-Jacques, située auprès de la rue des Noyers.

Arrivés là, ils se séparèrent — moins Salvator et le général, qui continuèrent leur route ensemble — pour se rejoindre sur la berge du quai de l'Horloge, où, comme nous l'avons dit, était amarrée la barque de Salvator.

On s'arrêta sous l'ombre projetée par l'arche du pont.

On plaça le général Lebastard, Toussaint-Louverture et Sac-à-Plâtre dans la barque de manière à n'avoir plus qu'à la détacher.

Salvator et Jean Taureau restèrent seuls sur la berge.

— Maintenant, dit Salvator à voix basse, mais de façon toutefois à être entendu, non seulement du charpentier, mais encore de ses trois autres compagnons maintenant, Jean Taureau, écoute-moi bien, et ne perds pas une de mes paroles, car ce sont tes dernières instructions.

— J'écoute, dit le charpentier.

— Tu ramperas sans t'arrêter, et le plus vite possible, jusqu'à l'extrémité du passage.

— Oui, monsieur Salvator.

— Quand nous serons assurés que nous n'avons rien à craindre, tu appuieras tes épaules à la dalle, et tu pousseras vigoureusement, mais lentement toutefois, de façon à soulever la dalle, et non à la renverser dans le cachot, ce qui réveillerait le gardien ; quand tu en seras là, c'est-à-dire quand tu sentiras qu'avec un dernier effort la dalle est soulevée, tu me tireras par la manche, je ferai le reste. M'as-tu bien compris ?

— Oui, monsieur Salvator.

— Alors, en marche ! dit Salvator.

Jean Taureau enleva la première grille et s'enfonça dans le souterrain, qu'il parcourut aussi vite qu'il était possible de le faire à un homme de sa taille.

Salvator s'y engagea quelques secondes après lui.

Ils arrivèrent à un pas de distance sous le cachot des condamnés à mort.

Là, Jean Taureau fit volte-face et écouta, tandis que Salvator écoutait de son côté.

Le silence le plus profond régnait autour d'eux et au-dessus d'eux.

N'entendant rien, Jean Taureau s'arc-bouta le mieux qu'il put, rentra sa tête dans son cou et son cou dans ses épaules, et, appuyant solidement ses deux mains sur ses deux genoux, il poussa la dalle d'une si vigoureuse façon qu'au bout de quelques secondes d'efforts il la sentit céder sous sa rude pression.

Il tira la manche de Salvator.

— C'est fait ? demanda celui-ci.

— Oui, murmura Jean Taureau tout haletant.

— Bien ! dit le jeune homme en se préparant à son tour ; à moi maintenant. Pousse, Jean Taureau ! pousse !

Jean Taureau poussa ; la dalle se détacha du sol et se souleva lentement ; une faible lueur, la lueur d'une lampe funèbre pénétra dans le souterrain. Salvator passa sa tête par l'ouverture, jeta un regard rapide sur toute l'étendue du cachot et poussa un cri de terreur.

Le cachot était vide !

CXI

CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ TANDIS QUE M. JACKAL FAISAIT ARRÊTER SALVATOR ET QUE SALVATOR FAISAIT ARRÊTER M. JACKAL.

Pour que nous arrivions à trouver l'explication du mystère qui vient d'épouvanter Salvator, il faut que nous en revenions à M. Gérard, sortant du bureau de M. Jackal, muni de son passe-port et plein de hâte de quitter la France.

Nous ne dirons pas les émotions multiples auxquelles le philanthrope de Vanvres était en proie en suivant le long corridor et l'escalier obscur et tortueux qui conduisaient du cabinet de M. Jackal à la cour de la préfecture : les confrères de l'honnête personnage, groupés ou errants sous cette voûte sombre, disparue aujourd'hui ou près de disparaître, et qui semblait sans exagération un soupirail de l'enfer, lui firent l'effet d'autant de démons prêts à fondre sur lui et à lui enfoncer les ongles dans la chair.

Aussi franchit-il rapidement la cour, comme s'il eût craint d'être reconnu et arrêté par les agents, plus rapidement encore la grille, comme s'il eût craint que la grille ne se fermât devant lui et ne le retînt prisonnier.

A la porte, il retrouva son cheval, — dont il avait mis la bride aux mains d'un commissionnaire, — donna quelques pièces de monnaie à l'homme, et sauta sur la bête avec la légèreté d'un coureur de Newmarket ou d'Epsom.

La route fut un long cauchemar, une marche forcée au triple galop de son cheval ; quelque chose de pareil à la course fantastique du roi des Aunes à travers la forêt.

De l'orage qui venait de s'abattre avec tant de bruit et de flamme sur la terre, il restait une grande nuée noire qui couvrait la lune ; de rapides éclairs, dernières palpitations de la tempête, jetaient seuls et de temps en temps, sans être suivis d'aucun fracas, leur lumière livide et sinistre sur le fantastique voyageur, qui, rappelé aux terreurs de sa jeunesse, eût fait, s'il l'eût osé, le signe de la croix à chacun de ces éclairs. En somme, c'était une sombre nuit, faite pour jeter l'épouvante dans la conscience la moins coupable ; aussi le philanthrope de Vanvres, qui se rendait justice, et était loin de se ranger dans la catégorie des cœurs innocents, sentit-il une sueur froide ruisseler le long de son corps, tandis que tout son sang semblait se figer de plus en plus dans ses veines.

Encore dix minutes de cette course effrénée, et il atteignit Vanvres. Mais son cheval, si vigoureux qu'il fût, harcelé de coups d'éperon, depuis la rue de Jérusalem, et fatigué déjà de sa première course, semblait chanceler entre ses jambes et menacer de s'abattre à chaque pas ; le vent s'engouffrait dans ses naseaux démesurément ouverts, mais semblait ne plus pouvoir pénétrer jusqu'à ses poumons.

M. Gérard jeta un regard perçant sur l'horizon insondable, afin de juger dans combien de minutes il pouvait arriver, soutint l'animal de la bride et des genoux, et, comprenant que, s'il s'arrêtait un instant, son cheval tomberait là où il s'arrêterait, il lui enfonça impitoyablement ses éperons dans le ventre.

Au bout de cinq ou six minutes qui lui parurent des heures, il commença de distinguer dans l'obscurité la silhouette sombre de son château ; quelques secondes après, il était devant la porte.

Ce qu'il avait prévu arriva ; au moment où il s'arrêtait devant cette porte, son cheval s'affaissa sous lui.

Il s'attendait à cet accident, de sorte qu'il prit ses précautions, et se trouva debout au moment où le cheval, lui, se trouvait à terre.

Cet événement, qui en tout autre temps, eût éveillé l'attendrissement de M. Gérard, dont la philanthropie débordait d'habitude des hommes sur les animaux, ne produisit en ce moment sur lui qu'un assez mince effet : son but, son seul but, son unique but était de prendre autant d'avance que possible sur les estafiers que la fantaisie de M. Jackal, — et M. Gérard savait combien son protecteur était fantaisiste, — que la fantaisie de M. Jackal, se ravisant derrière lui, pouvait mettre à ses trousses. Il était arrivé chez lui, son but était atteint ; peu lui importait dès lors la vie ou la mort du noble animal qui l'avait sauvé.

On sait que le philanthrope de Vanvres n'était pas précisément un modèle de gratitude.

Il laissa donc le cheval où il était, sans le desseller, assez peu inquiet de ce que deviendrait le cadavre, qui, selon toute probabilité, ne serait reconnu que le lendemain matin, l'animal étant tombé contre la maison, et non au milieu de la route ; puis il ouvrit précipitamment la porte, la referma plus précipitamment encore derrière lui à double pêne et à triple verrou, monta rapidement deux étages, tira d'un cabinet qui lui servait de botterie, une énorme malle de cuir, la traîna dans sa chambre à coucher et alluma une bougie.

Là, il respira une seconde. Son cœur battait de telle façon qu'il put craindre un instant qu'il ne se rompît. Pendant cette seconde, il demeura debout, la main appuyée sur sa poitrine, essayant de se rendre maître de sa respiration ; puis, échappé à cette espèce d'asphyxie, il commença à s'occuper de ce suprême préparatif de départ qu'on appelle faire sa malle.

Un homme caché dans un coin de cette chambre à coucher, si peu perspicace qu'il fût, eût découvert dans M. Gérard un criminel, rien qu'à voir la façon insensée dont il brassait cette besogne, qui demande d'habitude tant de réflexion, — entassant au hasard, dans les profondeurs de la malle, le linge et les vêtements qu'il arrachait de l'armoire à glace et des tiroirs de la commode, mêlant les bas avec les faux cols, les chemises avec les gilets ; fourrant des bottes dans les poches d'habit, des souliers dans les manches des redingotes, tressaillant au moindre bruit, et s'arrêtant pour essuyer avec une chemise ou une serviette son front pâle et ruisselant de sueur.

Lorsqu'il s'agit de fermer la malle, elle était tellement

bourrée, que M. Gérard ne put venir à bout de rapprocher la gâche de la serrure ; il y employa toutes ses forces, mais inutilement. Alors, au hasard, il prit à pleines mains linge et habits, jeta tout par la chambre, et finit par joindre le dessus au dessous.

Après quoi, il ouvrit son secrétaire, prit dans un tiroir fermé à double tour un portefeuille qui contenait pour deux ou trois millions de valeurs sur les banques d'Autriche et d'Angleterre, valeurs qu'il tenait toutes préparées pour ce cas de fuite qui se présentait enfin.

Il détacha deux pistolets à double canon, accrochés à son chevet et à la portée de sa main, puis descendit rapidement les escaliers, courut aux écuries, attela lui-même les deux chevaux de voiture à sa calèche, — qu'il comptait conduire en cocher jusqu'à Saint-Cloud ; là, il trouverait des chevaux de poste, laisserait ses chevaux à lui, recommanderait au maître de poste d'en avoir soin jusqu'à son retour, et prendrait la route de Belgique.

En vingt heures et en payant doubles guides aux postillons, il aurait passé la frontière.

Les chevaux attelés, il mit les pistolets dans les poches de la calèche, ouvrit la grille de la rue pour n'avoir pas à descendre de son siège et remonta pour prendre sa malle.

La malle était horriblement lourde. M. Gérard fit quelques efforts pour la charger sur son épaule ; mais il comprit qu'il se livrait à un travail inutile.

Il prit donc le parti de la traîner après lui.

Mais, au moment où il se penchait pour la saisir par la poignée de cuir, il lui sembla entendre un léger bruit, comme le frôlement d'une robe du côté de l'escalier.

Il se retourna vivement.

Dans l'encadrement sombre de la porte, une figure blanche avait apparu.

La porte figurait la niche ; la figure blanche, la statue

Que signifiait cette apparition ?

Quelle qu'elle fût, M. Gérard recula devant elle

L'apparition sembla détacher péniblement ses pieds du sol, et fit deux pas en avant.

Moins la plate et vile figure du meurtrier, on eût cru assister à une représentation de *Don Juan*, au moment où le commandeur, marchant à pas muets sur les dalles de la salle du festin, fait reculer devant lui son hôte épouvanté.

— Qui est là ? demanda enfin M Gérard, dont les dents claquaient de terreur.

— Moi, répondit le fantôme d'une voix si grave, qu'elle semblait sortir du fond d'un sépulcre.

— Vous ? demanda M. Gérard, le cou tendu et l'œil fixe, cherchant à reconnaître le nouveau venu sans pouvoir y réussir, tant la terreur étendait sur sa vue un voile épais ; — qui est-ce, vous ?

Le fantôme ne répondit point, mais, de nouveau, fit deux pas en avant, et, entré dans le cercle de lumière tremblante projeté par la bougie, il abaissa son capuchon.

C'était bien un fantôme, en effet ; jamais maigreur plus dévorante ne s'était si despotiquement emparée d'une créature humaine ; jamais pâleur plus cadavéreuse ne s'était répandue sur un visage humain.

— Le moine ! s'écria l'assassin, de la même voix qu'il eût dit : « Je suis mort ! »

— Ah ! vous me reconnaissez enfin ! dit l'abbé Dominique.

— Oui... oui... oui... je vous reconnais !... balbutia M. Gérard.

Puis, réfléchissant à la faiblesse apparente du moine, et à l'humble et pieuse mission qu'il avait à accomplir sur la terre, il reprit avec un peu plus de courage :

— Que me voulez-vous ?

— Je vais vous le dire, répondit doucement l'abbé.

— Pas dans ce moment, dit M. Gérard · demain . après-demain.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Parce que je quitte Paris pour vingt-quatre heures, que je suis très pressé de partir, et que je ne puis retarder mon départ d'un seul moment.

— Il faut cependant que vous m'écoutiez, dit le moine d'une voix ferme.

— Un autre jour, mais pas aujourd'hui, pas ce soir, pas en ce moment.

Et M. Gérard prit sa malle ; il fit deux pas en la tirant après lui et en se dirigeant vers la porte.

Le moine recula de manière à fermer la porte avec son corps.

— Vous ne passerez pas ! dit-il.

— Laissez-moi passer ! hurla l'assassin.

— Non, dit le moine d'une voix calme mais ferme.

M. Gérard comprit alors qu'il allait se passer entre lui et ce vivant fantôme quelque chose de terrible.

Il jeta les yeux sur la place où d'habitude étaient suspendus ses pistolets.

Il venait de les détacher et de les porter dans la calèche.

Il regarda autour de lui s'il n'apercevait point quelque arme à la portée de sa main

Aucune

Il fouilla convulsivement ses poches pour y trouver un couteau.

Rien.

— Oui, n'est-ce pas ? dit le moine, vous me tueriez, — comme vous avez tué votre neveu ! — Mais, eussiez-vous une arme, vous ne me tueriez pas ! Dieu veut que je vive !

En voyant ce visage ferme, en entendant cette voix solennelle, M. Gérard sentit sa première terreur s'emparer de nouveau de lui.

— Et maintenant, dit le moine, voulez-vous m'écouter ?

— Parlez donc ! dit M. Gérard en grinçant des dents.

— Je viens pour la dernière fois, dit le moine d'une voix triste, vous demander la permission de révéler votre confession.

— Mais c'est ma mort que vous me demandez là ! c'est me conduire par la main à l'échafaud ! — Jamais ! jamais !

— Non, je ne demande pas votre mort ; car, cette permission, qui me relève de mon vœu, une fois accordée, je vous laisse partir.

— Oui, et derrière moi vous allez me dénoncer, derrière moi vous faites jouer le télégraphe, et je ne suis pas à dix lieues, qu'on m'arrête !... Jamais ! jamais !

— Je vous donne ma parole, monsieur, — et vous savez si je suis esclave de ma parole, — que, demain à midi seulement, j'userai de la permission.

— Non ! non ! non ! répéta M Gérard en s'encourageant lui-même par la violence de son refus.

— Demain à midi, vous pouvez être sorti de France.

— Et si vous obtenez l'extradition ?

— Je ne la demanderai pas. Je suis un homme de paix, monsieur ; je demande que le pécheur se repente et non qu'il soit puni. Je veux, non pas que vous mouriez, mais que mon père ne meure pas.

— Jamais, jamais ! vociféra l'assassin.

— Ah ! c'est épouvantable ! dit, comme s'il se parlait à lui-même, l'abbé Dominique Mais vous n'entendez donc pas, vous ne comprenez donc pas mes paroles ? vous ne voyez donc pas ma douleur ? vous ne savez donc pas que je viens de faire huit cents lieues à pied, que j'ai été à Rome et que j'en suis revenu pour obtenir du saint-père le droit de révéler votre confession, et... et que je ne l'ai pas obtenu ?...

M. Gérard avait cru sentir passer l'aile de la Mort ; mais, cette fois encore, l'aile de la Mort s'éloignait sans toucher son front.

Sa tête, courbée un instant, se releva.

— Oh ! vous le savez, dit-il, l'engagement que vous avez pris vis-à-vis de moi est formel. Après ma mort, oui ! mais, tant que je vivrai, non.

Le moine frissonna et répéta machinalement :

— Après sa mort, oui ! mais, tant qu'il vivra, non !...

— Laissez-moi donc passer, reprit M. Gérard, puisque vous ne pouvez rien contre moi.

— Monsieur, dit le moine en étendant ses deux bras blancs pour barrer la porte, ce qui lui donna l'attitude d'un crucifix, dont il avait déjà la pâleur ; — savez-vous que l'exécution de mon père est fixée à demain quatre heures ?

M. Gérard ne répondit point.

— Savez-vous qu'à Lyon, je suis tombé malade de fatigue ? savez-vous que j'ai pensé y mourir ? savez-vous qu'ayant fait vœu d'accomplir la route à pied, et n'ayant pu me remettre en chemin qu'il y a huit jours, savez-vous que j'ai fait aujourd'hui près de vingt lieues ?

M. Gérard continua de garder le silence.

— Savez-vous, reprit le moine, que j'ai fait tout cela, fils pieux, autant pour sauver l'honneur que la vie de mon père ? savez-vous qu'au fur et à mesure que les obstacles s'élevaient devant moi, je faisais serment que nul obstacle ne m'empêcherait de le sauver ? savez-vous qu'après ce serment terrible, quand je pouvais trouver votre grille fermée, j'ai trouvé cette grille ouverte ; que, quand je pouvais vous trouver parti, je vous trouve présent ; que, quand je pouvais ne vous revoir jamais, je vous revois face à face ? N'apercevez-vous pas la main de Dieu dans tout cela, monsieur ?

— Je vois, au contraire, que Dieu ne veut pas que je sois puni, moine, puisque la religion te défend de révéler la confession, et que tu as été inutilement à Rome pour obtenir une dispense du saint-père !

Puis, faisant un mouvement de menace qui indiquait qu'à défaut d'armes, il était décidé à recourir à une lutte corps à corps :

— Laissez-moi donc passer, ajouta-t-il.

Mais le moine étendit de nouveau les bras pour lui fermer la porte.

Puis, de la même voix calme et ferme :

— Monsieur, lui dit-il, croyez-vous que, pour vous persuader, j'aie employé toutes les paroles, toutes les prières, toutes les supplications qui peuvent avoir un écho dans le

cœur de l'homme? croyez-vous qu'il y ait un moyen de sauver mon père en dehors de celui que je vous propose? S'il y en a un, dites-le, je ne demande pas mieux que de l'employer. — dût-il tuer mon corps dans ce monde, dût-il perdre mon âme dans l'autre! — oh! si vous en connaissez un, dites! dites-le! je me mets à vos genoux pour vous supplier de sauver mon père.

Et le moine tomba à genoux, les mains étendues, le regard suppliant.

— Je n'en connais pas, dit impunément le misérable; laissez-moi passer.

— J'en connais un, moi, dit le moine, que Dieu me pardonne de l'employer! Puisque je ne puis révéler ta confession qu'après ta mort, meurs donc!

Et, en même temps, tirant un couteau de sa poitrine, il le plongea dans le cœur de l'assassin.

M. Gérard ne poussa pas un cri.

Il tomba roide mort.

L'abbé Dominique se releva, alla au cadavre et reconnut que toute vie avait cessé.

— Mon Dieu, dit-il, prenez pitié de son âme et pardonnez-lui dans le ciel comme je lui pardonne sur la terre!

Puis, remettant le couteau tout ensanglanté dans sa poitrine, il sortit de la chambre sans même regarder derrière lui, descendit l'escalier, traversa lentement le parc et sortit par la grille qui lui avait donné entrée.

Le ciel était calme, la nuit sereine; la lune brillait comme un globe de topaze, les étoiles scintillaient comme des diamants.

CXII

OU LE ROI NE S'AMUSE PAS

Ainsi que nous l'avons dit, il y avait soirée, c'est-à-dire fête au château de Saint-Cloud.

Triste fête!

Sans doute, les visages habituellement tristes, chagrins et refrognés de MM. de Villèle, de Corbière, de Damas, de Chabrol, de Doudeauville et du maréchal Oudinot, — quoique la figure souriante et satisfaite de lui-même de M. de Peyronnet leur servît de contrepoids, — n'étaient pas propres à fomenter une exubérante hilarité; mais la physionomie de tous les courtisans était, cette nuit-là, d'une mélancolie beaucoup plus expressive encore qu'à l'ordinaire. L'inquiétude était peinte dans leurs regards, dans leurs paroles, dans leurs gestes, dans leur attitude, dans leurs moindres mouvements enfin. Ils se regardaient entre eux, comme pour s'interroger sur le parti à prendre afin de sortir de la mauvaise situation où tout le monde se [illegible] placé.

Charles X, en habit d'officier général, le cordon bleu, l'épaule, l'épée au côté, se promenait mélancoliquement de salle en salle, répondant par un sourire insignifiant et un salut [illegible] aux marques de respect que [illegible] son passage.

De temps en temps, il s'approchait d'une fenêtre et regardait au dehors avec la plus grande attention.

Que regardait-il?

Il regardait le ciel lumineux de cette belle nuit, et [illegible] désavantageusement [illegible] sa royale et [illegible] [illegible] éclatante et joyeuse que la lune donnait aux étoiles.

De temps en temps encore, il poussait un profond soupir [illegible], comme s'il eût été seul dans sa chambre à coucher, et qu'au lieu de s'appeler Charles X, il se fût appelé Louis XIII.

[illegible]-il?

[illegible] sombre résultat de la session législative de 1827? [illegible] l'inique loi contre la presse? Était-ce aux [illegible] aux restes de M. de la Rochefoucauld-Liancourt? Était-ce aux outrages reçus à la revue du Champ de Mars? Était-ce au licenciement de la garde nationale et à l'effervescence qui en avait été la suite? Était-ce à la [illegible] sur la liste du jury [illegible] la loi sur les listes électorales qui jetaient Paris dans un si grand [illegible]? Était-ce aux conséquences de la dissolution de la Chambre des députés ou au rétablissement de la censure? Était-ce à cette nouvelle infraction aux promesses faites qui venait de retentir dans Paris et qui plongeait la population dans une [illegible] consternation? Était-ce [illegible] de mort de M. Sarranti qu'on devait exécuter le lendemain, et qui pouvait, nous l'avons vu par la discussion [illegible] entre M. Salvator et M. Jackal, amener de si grands troubles dans la capitale?

Non.

Ce qui préoccupait, inquiétait, attristait, consternait le roi Charles X, c'était un dernier nuage [illegible] reste obstiné de l'ouragan disparu qui obscurcissait le front blanc de la lune.

C'était l'orage évanoui qu'il craignait de voir reparaître.

En effet, il y avait pour le lendemain, grande chasse à tir organisée dans la forêt de Compiègne, et Sa Majesté Charles X, qui était, comme chacun sait, le plus grand chasseur devant Dieu qui eût paru depuis Nemrod, gémissait profondément à la pensée que cette chasse pouvait manquer ou tout au moins être contrariée par le mauvais temps.

— Nuage du diable! grommelait-il intérieurement; lune maudite! murmurait-il sourdement.

Et à cette pensée il fronçait si tristement son front olympien, que les courtisans se demandaient tout bas:

— Savez-vous ce que peut avoir Sa Majesté?

— Devinez-vous ce que peut avoir Sa Majesté?

— Supposez-vous ce que peut avoir Sa Majesté?

— Sans doute, se disait-on, Manuel est mort! Mais cette mort douloureuse au parti de l'opposition, n'est point, pour la monarchie, un malheur qui doive tellement préoccuper le roi.

— Ce n'est qu'un Français de moins en France! ajoutait-on en parodiant ce mot tout national de Charles X à son entrée à Paris: « Ce n'est qu'un Français de plus en France. »

— Sans doute, se disait-on encore, on exécute demain M. Sarranti, lequel, assure-t-on, n'est coupable ni du vol ni de l'assassinat dont on l'accuse; mais s'il n'est ni un voleur ni un assassin, il est un bonapartiste, ce qui est bien pis! et s'il n'a mérité qu'une demi-mort d'une façon, il a bien, à coup sûr, mérité une triple mort de l'autre! Il n'y a donc point là encore, de quoi rider l'auguste front de Sa Majesté.

A ce moment, et comme une inquiétude si mortelle commençait à se répandre parmi les invités qu'ils menaçaient de prendre la fuite, le roi, le visage toujours collé contre la vitre d'une des fenêtres, poussa une exclamation de joie si expressive qu'elle se répercuta comme une étincelle électrique dans la poitrine de tous les assistants, et que, passant de salle en salle, elle s'étendit jusqu'aux antichambres.

— Sa Majesté s'amuse, dit la foule, dont la respiration comprimée se détendit.

En effet, le roi s'amusait prodigieusement.

Le nuage noir qui obscurcissait la lune, sans disparaître totalement, avait quitté la place qu'il occupait depuis si longtemps, et, ballotté par deux courants contraires, il allait de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est avec la grâce d'un volant entre deux raquettes.

C'était là ce qui égayait Sa Majesté, c'était ce spectacle qui lui faisait pousser la joyeuse exclamation qui rassérénait le cœur des courtisans.

Mais sa félicité — le bonheur n'est pas fait pour les mortels! — mais sa félicité fut bien courte.

On annonça le préfet de police.

Le préfet de police entrait le sourcil plus froncé que ne l'avait jamais été le sourcil du roi.

Tandis que le ciel s'éclaircissait, la terre s'obscurcissait.

Il alla droit à Charles X, et, s'inclinant avec le respect qu'inspirait la double majesté de l'âge et du rang:

— Sire, dit-il, j'ai l'honneur, vu la gravité des circonstances, de solliciter du roi l'autorisation de prendre toutes les mesures qu'exigeront les événements graves dont la capitale peut être demain le théâtre.

— En quoi les circonstances sont-elles graves, et de quels événements voulez-vous parler? demanda le roi, qui ne comprenait pas qu'il pût se passer en ce moment sur le globe quelque chose de plus intéressant que ce qui se passait entre la lune, le nuage noir et les deux courants d'air.

— Sire, dit M. Delavau, je n'apprends rien à Votre Majesté en lui disant que Manuel est mort.

— Je le sais, en effet, interrompit Charles X avec impatience; c'était un homme d'un grand mérite, à ce qu'on assure; mais, comme on assure en même temps que c'était un révolutionnaire, cette mort ne doit pas nous attrister outre mesure.

— Aussi n'est-ce point dans ce sens que la mort de Manuel m'afflige ou plutôt m'effraye.

— Dans quel sens? Parlez, monsieur le préfet.

— Le roi se souvient-il, continua celui-ci, des scènes déplorables dont les obsèques de M. de la Rochefoucauld-Liancourt ont été l'occasion ou plutôt le prétexte?

— Je m'en souviens, dit le roi. Il n'y a pas assez longtemps que ces événements se sont passés pour que je les aie oubliés.

— Ces malheureux événements, reprit le préfet de police, ont causé dans la Chambre une agitation qui s'est communiquée à une portion notable de votre bonne ville de Paris.

— Ma bonne ville de Paris! ma bonne ville de Paris! grommela le roi. Enfin, continuez.

— La Chambre...

— La Chambre est dissoute, monsieur le préfet ; n'en parlons donc plus.

— Soit, dit le préfet légèrement découragé ; mais c'est justement parce qu'elle est dissoute et que nous ne l'avons pas pour nous appuyer sur elle que je viens demander directement au roi la permission de mettre Paris en état de siège, afin de prévenir les événements qui peuvent résulter des funérailles de Manuel.

Ici le roi parut prêter une plus vive attention aux paroles du préfet de police, et ce fut d'une voix quelque peu troublée qu'il lui demanda :

— Le danger est-il donc si imminent, monsieur le préfet ?

— Oui, sire, répondit d'une voix ferme M. Delavau, qui reprenait courage au fur et à mesure qu'il voyait poindre l'inquiétude sur le front du roi.

— Expliquez-vous, dit Charles X.

Puis, se tournant vers les ministres :

— Venez, messieurs, continua-t-il en leur faisant signe de le suivre.

Il les conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre ; puis, arrivé là avec eux, et voyant le conseil à peu près au complet, il répéta au préfet :

— Expliquez-vous.

— Sire, reprit celui-ci, si je n'avais à craindre que les obsèques de Manuel, je ne parlerais même pas de mes inquiétudes au roi. En effet, en annonçant les funérailles pour midi et en faisant enlever le corps à sept ou huit heures du matin, j'aurais bon marché de l'effervescence populaire ; mais que le roi daigne songer que, s'il est déjà difficile de réprimer un mouvement révolutionnaire, il est, pour ainsi dire, impossible de s'en rendre maître quand à ce premier mouvement il s'en joindra un second.

— Et de quel mouvement parlez-vous ? demanda le roi étonné.

— D'un mouvement bonapartiste, sire, répondit le préfet de police.

— Fantôme ! s'écria le roi. Croquemitaine avec lequel on peut effrayer les bonnes femmes et les enfants ! le bonapartisme a fait son temps ; il est mort avec M. de Bonaparte ; n'en parlons donc pas plus que des agitations de la Chambre, morte aussi. *Requiescat in pace !*

— Permettez-moi d'insister, sire, dit le préfet avec fermeté. Le parti bonapartiste vit si bien, que, depuis un mois, il a, pour ainsi dire, dévalisé toutes les boutiques d'armurier, et que les fabriques d'armes de Saint-Étienne et de Liège fonctionnent pour son compte.

— Que m'apprenez-vous là ? dit le roi étonné.

— La vérité, sire.

— Faites-vous mieux comprendre alors, dit le roi.

— Sire, on exécute demain M. Sarranti.

— M. Sarranti ? Attendez, dit le roi rappelant ses souvenirs ; j'ai, sur la demande d'un moine, accordé à ce condamné quelque chose comme une grâce.

— Sur la demande de son fils, qui vous a demandé trois mois pour aller à Rome, d'où il devait, disait-il, rapporter la preuve de l'innocence de son père, vous avez accordé un sursis.

— C'est cela.

— Les trois mois, sire, expirent aujourd'hui, et, en vertu des ordres que j'ai reçus, l'exécution doit avoir lieu demain.

— Ce moine me paraissait un digne jeune homme, dit le roi pensif, et semblait bien sûr de l'innocence de son père.

— Oui, sire ; mais il ne l'a pas prouvée, mais il n'a même point reparu.

— Et c'est demain le dernier jour demandé par lui et accordé par moi ?

— C'est demain, oui, sire.

— Continuez.

— Eh bien, un des hommes les plus dévoués à l'empereur, celui-là même qui a tenté d'enlever le roi de Rome, a dépensé depuis huit jours plus d'un million pour sauver M. Sarranti, son compagnon d'armes et son ami.

— Croyez-vous, monsieur, demanda Charles X, qu'un homme qui serait en réalité un voleur et un assassin inspirerait un pareil dévouement ?

— Sire, il a été condamné.

— Bien, dit Charles X. Et vous savez de quelles forces dispose le général Lebastard de Prémont ?

— D'une force considérable, sire.

— Eh bien, opposez-lui une force double, triple, quadruple.

— Ces mesures sont prises, sire.

— Mais, alors, que redoutez-vous ? demanda le roi impatient et regardant le ciel à travers les vitres.

Le nuage avait entièrement disparu, la figure du roi s'éclairait en raison de l'éclaircissement du ciel.

— Ce que je redoute, sire, reprit le préfet de police, c'est la coïncidence des obsèques de Manuel et de l'exécution de M. Sarranti, c'est la réunion, à ce propos, des bonapartistes et des jacobins ; c'est la renommée des deux hommes dans les deux partis ; ce sont enfin divers symptômes alarmants tels que l'enlèvement et la disparition d'un des agents les plus habiles et les plus dévoués à Votre Majesté.

— Qui donc a été enlevé ? demanda le roi.

— M. Jackal, sire.

— Comment ! demanda le roi stupéfait, on a enlevé M. Jackal ?

— Oui, sire.

— Quand cela ?

— Il y a trois heures à peu près, sire, sur la route de Paris à Saint-Cloud, comme il se rendait au palais du roi pour conférer avec moi et le ministre de la justice, sur de nouveaux faits qui venaient, à ce qu'il paraît, de se révéler. J'ai donc l'honneur, sire, continua le préfet de police en reprenant son discours, de vous prier, en prévision de malheurs incalculables, de prononcer la mise en état de siège de Paris.

Le roi hocha la tête sans répondre.

Voyant que le roi ne répondait pas, les ministres gardèrent le silence.

Le roi ne répondait pas pour deux raisons.

D'abord, la mesure lui paraissait grave.

Puis l'on se rappelle cette belle chasse à tir de Compiègne arrêtée depuis trois jours, et dont le roi se faisait une si grande fête ; il était difficile de chasser à grand bruit le jour même où l'on mettait Paris en état de siège.

Le roi Charles X connaissait les journaux de l'opposition et savait parfaitement qu'ils ne se tairaient point lorsqu'il leur fournirait une si belle occasion de parler.

Paris mis en état de siège, et, le même jour, le roi chassant à Compiègne, c'était impossible ; il fallait renoncer à la chasse ou à l'état de siège.

— Eh bien, messieurs, demanda le roi, que pensent Vos Excellences de la proposition de M. le préfet de police ?

Il y eut, au grand étonnement du roi, unanimité pour l'état de siège.

C'est que le ministère de Villèle, cimenté sur le roc depuis cinq ans, sentait à de sourds tremblements de terre un ébranlement progressif, et n'attendait, disons mieux, ne cherchait qu'une occasion de livrer une grande bataille au pays.

Ce parti extrême ne sembla aucunement du goût du roi.

Il hocha la tête une seconde fois, mouvement qui signifiait qu'il ne partageait pas l'avis du conseil.

Tout à coup, et comme illuminé d'une idée subite, le roi s'écria :

— Si je faisais grâce à M. Sarranti ! non seulement je diminuerais de moitié les chances de l'émeute, mais encore je me ferais peut-être, par cette mansuétude, bon nombre de partisans.

— Sire, dit M. de Peyronnet, Sterne a eu bien raison de dire qu'il n'y avait pas un grain de haine dans l'âme des Bourbons.

— Qui a dit cela, monsieur ? demanda Charles X visiblement flatté du compliment.

— Un auteur anglais, sire.

— Vivant ?

— Non, mort depuis soixante ans.

— Cet auteur nous connaissait bien, monsieur, et je regrette, moi, de ne pas l'avoir connu ; mais ne nous écartons pas de la question. Je le répète, cette histoire de M. Sarranti ne me paraît pas claire. Je ne veux pas que l'on reproche à mon règne d'avoir ses Calas et ses Lesurques. Je le répète, j'ai bien envie de faire grâce à M. Sarranti.

Mais les Excellences, comme la première fois, gardèrent le silence.

On eût dit les Excellences de cire du salon de Curtius, qui existait encore à cette époque.

— Eh bien, dit le roi légèrement irrité, vous ne répondez pas, messieurs ?

Le ministre de la justice, soit qu'il fût plus hardi que ses collègues, soit que la grâce du condamné le regardât plus personnellement, fit un pas vers le roi, et, s'inclinant :

— Sire, dit-il, si Votre Majesté me permet d'exprimer librement mon opinion, j'oserai dire que la grâce du condamné produirait le plus triste effet sur l'esprit des fidèles sujets du roi ; on attend l'exécution de M. Sarranti comme s'il était le dernier rejeton du parti bonapartiste, et sa grâce, au lieu d'être regardée comme un acte d'humanité, ne manquerait pas d'être taxée de faiblesse. Je supplie donc le roi, — et je crois, en faisant ainsi, exprimer l'opinion de tous mes collègues, — je supplie donc le roi de laisser la justice suivre son cours.

— Est-ce, en effet, l'avis du conseil ? demanda le roi.

Tous les ministres répondirent d'une seule voix qu'ils partageaient l'avis du ministre de la justice.

— Qu'il soit donc fait comme vous le voulez, dit le roi d'un air désespéré.

— Alors, dit le préfet de police en échangeant un regard avec le président du conseil, le roi me permet de prononcer la mise en état de siège de la ville de Paris ?

— Hélas ! il le faut bien, répondit lentement le roi, puisque c'est votre avis à tous, quoique, à vrai dire, cette mise en état de siège me semble un mode de répression bien rigoureux.

— Il y a des rigueurs nécessaires, sire, dit M. de Villèle, et l'esprit du roi est trop juste pour ne pas comprendre que le moment est venu de recourir à ces rigueurs.

Le roi poussa un profond soupir.

— Maintenant, dit le préfet de police, j'oserai exprimer au roi un profond désir.

— Lequel ?

— Je ne sais quelles étaient les intentions du roi pour demain.

— Pardieu ! dit le roi, j'allais chasser à Compiègne, et j'aurais eu un temps magnifique.

— Eh bien, je convertirai mon désir en prière, et supplierai le roi de ne pas quitter Paris.

— Hum ! fit le roi en regardant les uns après les autres tous les membres de son conseil.

— C'est notre avis, sire, dirent les ministres. Nous autour du roi, mais le roi au milieu de nous.

— Eh bien, dit le roi, n'en parlons plus.

Et avec un soupir plus douloureux qu'aucun de ceux qu'il eût encore poussés :

— Qu'on appelle mon grand veneur, dit-il.

— Votre Majesté va donner l'ordre ?

— De remettre la chasse à une autre fois, messieurs, puisque vous le voulez absolument.

Puis, jetant les yeux sur le ciel :

— Oh ! un si beau temps ! murmura-t-il, quel malheur !

En ce moment, un huissier s'approcha du roi.

— Sire, dit-il, un moine qui prétend avoir l'autorisation de Votre Majesté de pénétrer jusqu'à elle, la nuit comme le jour, vient de se présenter aux antichambres.

— A-t-il dit son nom ?

— L'abbé Dominique, sire.

— C'est lui ! s'écria le roi ; faites-le passer dans mon cabinet.

Puis, se retournant du côté de ses ministres étonnés :

— Messieurs, dit le roi, que personne ne bouge jusqu'à mon retour ; on m'annonce un homme dont l'arrivée va peut-être changer la face des choses.

Les ministres se regardèrent avec étonnement ; mais l'ordre était si péremptoire, qu'il n'y avait point à l'éluder.

Sur sa route, le roi rencontra son grand veneur.

— Sire, que me dit-on ? demanda celui-ci, que la chasse de demain ne peut avoir lieu ?

— C'est ce que nous saurons tout à l'heure seulement, répondit Charles X ; en attendant, ne recevez d'ordres que de moi.

Et il continua son chemin, à demi rasséréné par l'espoir que cette arrivée inattendue allait peut-être modifier les dispositions terribles qu'on lui proposait pour le lendemain.

CXIII

OÙ IL EST EXPLIQUÉ POURQUOI M. SARRANTI N'ÉTAIT PLUS DANS LE CACHOT DES CONDAMNÉS À MORT

En entrant dans son cabinet, la première chose qu'aperçut le roi fut le moine, debout, pâle, immobile et roide comme une statue de marbre, à l'autre extrémité de l'appartement.

Ne pouvant s'asseoir, la rigide et sombre figure s'était adossée au lambris pour ne pas tomber.

— Ah ! fit Charles X, c'est vous, mon père ?

— Oui, sire, répondit le prêtre d'une voix si faible, qu'elle semblait sortir de la bouche d'un fantôme.

— Mais vous semblez mourant ?

— Mourant en effet, sire. Je viens, selon mon vœu, de faire plus de huit cent lieues à pied. Dans les défilés du Mont-Cenis, je suis tombé malade ; j'avais pris la fièvre en traversant les Maremmes. Je suis resté un mois dans une auberge entre la vie et la mort. Puis, enfin, comme le temps pressait, comme le jour de l'exécution de mon père arrivait, je me suis remis en chemin. Au risque de mourir adossé à quelque borne de la route, j'ai mis quarante jours à faire cent cinquante lieues, et je suis arrivé il y a deux heures.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas pris une voiture quelconque ? Ne fût-ce que par charité, on vous eût abrégé les fatigues du chemin.

— J'avais fait vœu d'aller à Rome à pied et d'en revenir à pied, sire ; je devais accomplir mon vœu.

— Et vous l'avez accompli ?

— Oui, sire.

— Vous êtes un saint.

Un sourire d'une profonde tristesse passa sur les lèvres du moine.

— Oh ! ne vous pressez point de me donner ce titre, dit-il. Je suis, au contraire, un criminel qui vient vous demander justice pour les autres et justice contre lui-même.

— Un mot avant tout, monsieur.

— Que le roi parle, dit l'abbé Dominique en s'inclinant.

— Vous étiez allé à Rome ; dans quel but ? pouvez-vous me le dire maintenant ?

— Oui, sire. J'étais allé à Rome pour supplier Sa Sainteté de briser pour moi le sceau posé sur mes lèvres en m'autorisant à révéler le secret de la confession.

— De sorte, dit le roi avec un soupir, de sorte que, convaincu toujours de l'innocence de votre père, vous n'apportez cependant aucune preuve de cette innocence ?

— Si fait, sire, et une preuve irrécusable.

— Parlez, alors.

— Le roi peut-il m'accorder cinq minutes ?

— Le temps que vous voudrez, monsieur ; vous m'intéressez vivement. Mais asseyez-vous. Je doute que vous ayez la force de parler debout.

— Cette force, qui était près de me manquer, la bonté du roi me la rend. Je parlerai debout, sire, comme il convient à un coupable qui parle à son juge.

— Arrêtez, monsieur, dit le roi.

— Pourquoi, sire ?

— Vous allez me dire ce qu'il vous est défendu de révéler : le secret de la confession. Je ne veux pas être de moitié dans un sacrilège.

— Que le roi me pardonne. Si terrible que soit le court récit que j'ai à lui faire, il peut, sans sacrilège aucun, l'entendre maintenant.

— Alors, je vous écoute, monsieur.

— Sire, j'étais debout près du lit d'un mort, lorsqu'on m'appela au lit d'un moribond. Le mort n'avait plus besoin de mes prières, le mourant avait besoin de mon absolution ; j'allai au mourant...

Le roi s'approcha du prêtre, dont la voix arrivait à peine jusqu'à lui, et, sans s'asseoir, appuya sa main sur une table.

Il était évident qu'il s'apprêtait à écouter avec le plus profond intérêt.

— Le mourant commença sa confession ; mais à peine en avait-il dit quelques mots, que je l'arrêtai.

« — Vous êtes Gérard Tardieu, lui dis-je ; je ne puis écouter un mot de plus de ce que vous allez dire.

« — Et pourquoi cela ? demanda le moribond.

« — Parce que je suis Dominique Sarranti, le fils de celui que vous avez accusé de vol et d'assassinat.

« Et je reculai mon fauteuil de son lit.

« Mais lui me retint par ma robe.

« — Mon père, dit-il, c'est la Providence, au contraire, qui vous conduit près de moi. J'eusse été vous chercher au bout du monde, si j'eusse su où vous trouver, pour vous faire écouter ce que vous allez entendre. Moine, c'est mon crime que je dépose dans votre sein. Fils, c'est l'innocence de votre père que je vous rends. Je vais mourir ; moi mort, dites tout ce que je vais vous raconter.

— Et alors, sire, il me raconta une chose terrible : d'abord qu'il s'était volé lui-même pour faire retomber les soupçons sur mon père, qui, ce jour-là même, ayant conspiré contre votre frère, était forcé de fuir.

« Puis il aborda le crime, le vrai crime, sire !

— Mais comment pouvez-vous me dire tout cela, monsieur, puisque vous n'avez su tout cela que sous le sceau de la confession ?

— Laissez-moi achever, sire. Je vous dis, je vous jure, je vous proteste que je ne veux pas induire votre âme en péché, que la mienne seule court risque de se perdre... ou plutôt, Seigneur mon Dieu ! ajouta le moine en levant les yeux au ciel, ou plutôt elle est déjà perdue.

— Continuez, fit le roi.

— Alors, Gérard Tardieu me raconta que, cédant aux conseils d'une femme avec laquelle il vivait, il avait résolu de se défaire de ses deux neveux. Certes, ce ne fut pas sans hésitations, sans combats, sans remords qu'il arriva à cette résolution ; mais enfin, il y arriva. Les deux complices se partagèrent l'horrible besogne : lui se chargea du petit garçon ; elle, de la petite fille. Lui réussit en jetant son neveu dans un étang et en l'assommant avec une rame chaque fois qu'il revenait sur l'eau.

— Savez-vous que c'est horrible, ce que vous me racontez là !

— Horrible ! oui, sire, je le sais.

— Et qu'il faudra me donner la preuve de tout ce que vous avancez.

— Je vous la donnerai, sire.

— La femme échoua, continua le moine ; au moment où elle allait égorger la pauvre enfant, un chien, attiré par les cris de la petite fille, rompit sa chaîne, brisa une fenêtre, sauta au cou de la femme et l'étrangla. La petite fille s'enfuit tout ensanglantée.

— Et elle vit ? demanda le roi.

— Je ne sais. Votre police l'a fait disparaître pour effacer ce témoignage en faveur de mon père.

— Monsieur, je vous jure, foi de gentilhomme, que justice sera faite de tout cela. Seulement, la preuve ! la preuve !

— La preuve, dit le moine en tirant un manuscrit de sa poche, la voilà.

Et, s'inclinant devant le roi, il lui remit le rouleau de papier sur lequel étaient écrits ces mots :

— Que voulez-vous dire ? demanda le roi.

— Je veux dire que M. Gérard n'est pas mort de sa mort naturelle, sire.

— Il s'est suicidé ? s'écria le roi.

— Non, sire, il a été assassiné !

— Assassiné ! s'écria le roi, qui apercevait au milieu de toutes ces ténèbres une lueur pareille à celle d'un éclair ; assassiné ! et par qui ?



Le moine tomba à moitié évanoui sur un fauteuil.

« Ceci est ma confession générale devant Dieu et devant les hommes, pour être, si besoin est, rendue publique après ma mort.

« GÉRARD TARDIEU. »

— Et depuis quand avez-vous ce papier ? demanda le roi.

— Je l'ai toujours eu, sire, répondit le moine ; l'assassin me le donna, croyant qu'il allait mourir.

— Et, ayant ce papier, vous n'avez rien dit, vous ne l'avez pas mis sous les yeux des juges, vous ne me l'avez pas donné ?

— Sire, ne voyez-vous pas, sur ce papier lui-même, que la confession du coupable ne pouvait être rendue publique qu'après sa mort ?

— Il est donc mort, alors ?

— Oui, sire, répondit le moine.

— Depuis quand ?

— Depuis trois quarts d'heure ; le temps qu'il m'a fallu pour venir de Vanvres à Saint-Cloud.

— Oh ! le misérable ! dit le roi. C'est une permission de Dieu qu'il soit mort à temps.

— Oui, je crois que c'est une permission de Dieu, sire. Mais je sais, continua le moine en mettant un genou en terre, je sais un homme aussi misérable, plus misérable que celui qui est mort.

Le moine tira de sa poitrine le couteau avec lequel il avait tué M. Gérard, et le déposa aux pieds du roi.

Le couteau était tout ensanglanté.

La main du moine était sanglante.

— Oh ! fit le roi en reculant d'un pas, l'assassin, c'est...

Il n'osa pas achever.

— C'est moi, sire, dit le moine en courbant la tête ; c'était le seul moyen de sauver l'honneur et la tête de mon père. L'échafaud est dressé, sire ; ordonnez que j'y monte !

Il se fit un moment de silence, pendant lequel le moine resta le front courbé en attendant son arrêt.

Mais, au grand étonnement de l'abbé Dominique, le roi, qui, à la vue du poignard taché de sang, avait fait un pas en arrière, le roi, sans s'avancer vers lui, mais d'une voix douce :

— Relevez-vous, monsieur, dit-il ; votre crime est sans doute un crime horrible, épouvantable ; mais il a son explication, sinon son excuse, dans votre dévouement à votre père : c'est votre amour filial qui vous a mis le couteau à la main, et, quoiqu'il ne soit donné à personne de se faire justice dans sa propre cause, la loi appréciera, et je n'ai rien à dire, rien à faire jusqu'à l'heure du jugement qui sera porté contre vous.

— Mais mon père, sire ! mon père ! s'écria le jeune homme.

— C'est autre chose.

Le roi sonna ; un huissier parut sur la porte.

— Prévenez M. le préfet de police et M. le garde des sceaux que je les attends ici.

Puis, comme le moine était resté le genou en terre malgré l'invitation qui lui avait été faite de se relever :

— Relevez-vous, monsieur, lui dit une seconde fois Charles X.

Le moine obéit ; mais il était si faible, qu'il fut obligé de s'appuyer sur la table pour ne pas tomber.

— Asseyez-vous, monsieur, dit le roi.

— Sire..., balbutia le moine.

— Je vois bien qu'il vous faut un ordre. Je vous ordonne donc de vous asseoir.

Le moine tomba à moitié évanoui sur un fauteuil.

En ce moment, le préfet de police et le ministre de la justice parurent à la porte, se rendant au commandement du roi.

— Messieurs, leur dit le roi presque gaiement, j'avais raison lorsque je vous disais tout à l'heure que l'arrivée de la personne que l'on m'annonçait pourrait bien changer la face des choses.

— Que veut dire Votre Majesté ? demanda le ministre de la justice.

— Je veux dire que j'avais grandement raison lorsque je prétendais qu'il ne fallait se servir de l'état de siège qu'à la dernière extrémité, et nous n'en sommes pas là, Dieu merci !

Puis, se retournant vers le préfet de police :

— Vous m'avez dit, monsieur, que, sans la complication de la mort de Manuel et de l'exécution de M. Sarranti, vous vous faisiez fort d'être maître de la situation sans coup férir.

— Oui, sire.

— Eh bien, vous n'avez plus de complication à redouter. A partir de ce moment, M. Sarranti est libre ; j'ai en main les preuves de son innocence.

— Mais..., dit le préfet de police stupéfait.

— Vous allez prendre monsieur dans votre voiture, dit le roi en montrant frère Dominique ; vous irez avec lui à la Conciergerie ; vous mettrez à l'instant même M. Sarranti en liberté. Je vous répète qu'il est innocent et que je ne veux pas qu'un innocent, du moment où son innocence m'est prouvée, reste une minute de plus sous les verrous.

— Oh ! sire... sire ! dit le moine en tendant ses mains reconnaissantes vers le roi.

— Allez, monsieur, dit Charles X, et ne perdez pas un instant.

Puis, se tournant vers le moine :

— Vous avez huit jours pour vous remettre des fatigues de votre voyage, mon frère, lui dit-il ; dans huit jours, vous vous constituerez prisonnier.

— Oh ! oui, sire ! s'écria le moine ; faut-il que je vous jure ?...

— Je ne vous demande pas de serment. Votre parole me suffit.

Puis, se tournant vers le préfet :

— Allez, monsieur, dit-il, et qu'il soit fait comme je le désire.

Le préfet de police s'inclina et sortit, suivi du moine.

— Votre Majesté me fera-t-elle la grâce de m'expliquer ?... hasarda le ministre de la justice.

— L'explication sera courte, monsieur, dit le roi. Prenez ce papier : il contient la preuve de l'innocence de M. Sarranti. Je vous recommande de le communiquer à M. le ministre de l'intérieur. Selon toute probabilité, éprouvera-t-il quelque mortification en lisant le nom du véritable assassin, et en reconnaissant dans ce nom celui d'un homme dont il soutenait la candidature. Quant au moine, comme il faut que justice se fasse, vous aurez soin que son affaire soit appelée aux prochaines assises. Ah ! tenez, monsieur, prenez et ... plus ... conviction.

Et, laissant ... des sceaux libre de se retirer ou de le suivre, le roi rentra ... joyeux dans le salon où l'attendait le grand veneur.

— Eh bien, sire ? demanda le comte.

— La chasse tient pour demain, mon cher comte, dit le roi ; faites qu'elle soit bonne.

— Le roi me permettra-t-il de lui dire, dit le grand veneur, que jamais je ne lui ai vu un aussi meilleur visage ?

— En effet, mon cher comte, répondit Charles X, depuis un quart d'heure, je me sens rajeuni de vingt ans.

Puis, aux ministres qui écoutaient ... ébahis :

— Messieurs, dit-il, d'après les nouvelles qu'il vient d'apprendre, M. le préfet de police répond de la tranquillité de la ville de Paris pour demain.

Et, les saluant de la main, il fit le dernier tour dans les salons, prévint le dauphin que la chasse tenait, dit un mot gracieux à madame la duchesse d'Angoulême, embrassa madame la duchesse de Berry, donna une tape de grand-père sur la joue du duc de Bordeaux, ni plus ni moins qu'eût fait un bourgeois de la rue Saint-Denis ou du boulevard du Temple, et rentra dans sa chambre à coucher.

Là, il alla au baromètre placé en face de son lit, poussa un cri de joie en voyant qu'il était au beau fixe, dit ses prières, se coucha et s'endormit en prononçant ces consolantes paroles :

— Ah ! Dieu merci ! nous aurons demain un beau temps pour la chasse !

C'est par suite des événements que nous venons de raconter, qu'en pénétrant dans le cachot de M. Sarranti, Salvator avait trouvé ce cachot vide.

CXIV

HISTOIRE DE POLITIQUER UN INSTANT

Parmi les personnages qui ont joué un rôle sinistre dans le drame que nous faisons passer sous les yeux du lecteur, il en est un que, nous l'espérons du moins, ils n'auront pas entièrement oublié.

Nous voulons parler du colonel Rappt, le père et le mari de Regina de la Mothe-Houdan.

Il va sans dire que, grâce à l'emprunt fait à maître Barateau et à la restitution de Gibassier, rien n'avait transpiré de l'affaire des lettres.

Toutefois, et afin que l'on comprenne bien les scènes qui vont suivre, nous demandons à nos lecteurs la permission de leur redire en quelques mots ce que, plus longuement déjà, nous leur avons dit du comte Rappt.

Pétrus avait fait ainsi son portrait physique :

« Tout est froid et immobile comme le marbre dans cet homme, et semble, par un certain instinct matériel, tendre vers la terre ; ses yeux sont ternes comme un verre dépoli ; ses lèvres sont minces et serrées ; le nez est rond ; le teint couleur de cendre ; la tête remue jamais les traits. Si l'on pouvait recouvrir un masque de glace d'une peau vivante, mais qui eût cependant cessé d'être animée par la circulation du sang, ce chef-d'œuvre d'anatomie pourrait donner une faible idée du visage de cet homme. »

De son côté, Regina avait fait son portrait moral ou plutôt immoral.

Elle lui avait dit, le soir de ses noces, dans la scène terrible que nous avons racontée :

« Vous êtes à la fois ambitieux et dissipateur ; vous avez de grands besoins, et ces grands besoins vous mettent en face de grands crimes. Devant ces crimes, un autre reculerait peut-être ; vous, point. Vous épousez votre fille pour deux millions ; vous vendrez votre femme pour être ministre. »

Puis elle avait ajouté :

« Tenez, monsieur, voulez-vous savoir toute ma pensée ? voulez-vous connaître une bonne fois ce qu'il y a pour vous au fond de mon cœur ? Eh bien, il y a ce sentiment que vous éprouvez pour tout le monde, vous, et que je n'avais jamais éprouvé pour personne, moi : il y a de la haine. Je hais votre ambition, je hais votre orgueil, je hais votre lâcheté. Je vous hais de la tête aux pieds... oui, de la tête aux pieds. Vous n'êtes que mensonge. »

Le comte Rappt, avant son départ pour Saint-Pétersbourg, où il avait, on se le rappelle, envoyé en mission extraordinaire, avait donc, au physique, un visage de marbre ; au moral, un cœur de pierre.

Voyons si son voyage vers le pôle avait changé, modifié ou animé l'un ou l'autre.

On était au vendredi 16 novembre, c'est-à-dire à la veille des élections, deux mois environ après les événements qui ont fait le sujet de nos précédents chapitres.

Le 6 novembre avait paru au *Moniteur* l'ordonnance de dissolution de la Chambre et de convocation des collèges électoraux d'arrondissement pour le 17 du même mois.

C'était donc dix jours seulement que l'on accordait aux électeurs pour se réunir, se concerter et choisir leurs candidats. Cette convocation précipitée aurait pour résultat infaillible, ce que rêvait M. de Villèle du moins, de diviser les électeurs de l'opposition, qui, pris à l'improviste, perdraient le temps à discuter leurs choix, tandis que les électeurs ministériels, serrés, unis, disciplinés, passifs, voteraient comme un seul homme.

Mais tout Paris, depuis longtemps, réclamait la dissolution de la Chambre et se faisait une fête de ne pas réaliser le rêve de M. de Villèle ; car on a beau chercher à l'aveugler, ce grand Paris, il a cent yeux comme Argus, et il transperce les ténèbres ; car on a beau le terrasser comme Antée, comme Antée il reprend sa force lorsqu'il touche la terre ; car on a beau, lorsqu'on le croit mort, l'enterrer comme Encelade, chaque fois qu'il se retourne dans sa tombe, comme Encelade il remue le monde.

... Paris sans dire un mot ... c'est son éloquence que de se taire, c'est sa diplomatie que de garder le silence ... tout Paris sans dire un mot, silencieusement attentif, le front rouge de honte, le cœur brisé et saignant, tout Paris, tout Paris opprimé avili et en apparence esclave, s'apprêta au combat et choisit habilement et savamment ses champions.

Un des candidats, et ce ne fut pas celui qui produisit le moindre effet sur la population, un des candidats fut le colonel comte Rappt.

On se souvient qu'il était propriétaire ostensible d'un journal qui défendait énergiquement la monarchie légitime, et qu'en même temps il était, en secret, rédacteur principal d'une revue qui attaquait à outrance le gouvernement et conspirait contre lui en faveur du duc d'Orléans.

Dans le journal, il avait vigoureusement soutenu, prôné, défendu la loi contre la liberté de la presse ; dans le numéro suivant de la revue, il avait reproduit le discours de Royer-Collard, où, entre autres paroles, on lisait ces lignes, tout à la fois éloquentes et railleuses :

« L'invasion n'est pas dirigée seulement contre la liberté de la presse, mais contre toute liberté naturelle, politique et civile, comme essentiellement nuisible et funeste. Dans la pensée intime de la loi, il y a eu l'imprudence, au grand jour de la création, à laisser l'homme s'échapper libre et intelligent au milieu de l'univers ; de là sont sortis le mal et l'erreur. Une plus haute sagesse vient réparer la faute de la Providence, restreindre sa liberté imprudente, et rendre à l'humanité sagement mutilée le service de l'élever enfin à l'heureuse innocence des brutes. »

S'agissait-il de l'expropriation, de mesures violentes, frauduleuses, tyranniques, ayant pour but de ruiner une entreprise utile, la revue attaquait énergiquement l'arbitraire et l'immoralité de ces mesures, que de son côté, le journal défendait avec acharnement.

Plus d'une fois, M. Rappt avait déposé avec orgueil la plume qui avait attaqué dans l'un, défendu dans l'autre, et s'était félicité intérieurement de cette souplesse de talent et d'esprit qui lui permettait de soutenir de si excellentes raisons, deux opinions si opposées.

Tel était le colonel Rappt, en son temps trois jours auparavant, à la veille des élections.

Dès le jour de son arrivée, il était allé rendre compte au roi du résultat de ses négociations, et le roi, enthousiasmé de la diligence et de l'habileté avec lesquelles il avait rempli sa mission, lui avait laissé entrevoir un portefeuille de ministre.

Le comte Rappt était revenu au boulevard des Invalides enchanté de sa visite aux Tuileries.

Il s'était mis aussitôt à ourdir une circulaire électorale que le plus vieil expert en diplomatie eût été bien embarrassé d'expliquer.

En effet, rien n'était plus vague, plus ambigu, plus à double entente que cette circulaire. Le roi devait en être ravi, les congréganistes en devaient être satisfaits, et les électeurs de l'opposition agréablement surpris.

Au reste, nos lecteurs apprécieront ce chef-d'œuvre d'amphibologie, s'ils veulent bien assister aux différentes scènes forcées par ce grand comédien devant quelques-uns de ses électeurs.

Le théâtre représente le cabinet de travail de M. Rappt ; au milieu est une table recouverte d'un tapis vert et chargée de papiers, devant laquelle est assis le colonel. A droite, en entrant, près d'une fenêtre, une autre table devant laquelle est assis le secrétaire du futur député, M. Bordier.

Un mot sur M. Bordier.

C'est un homme de trente-cinq ans, maigre, blême, à l'œil creux comme Basile : voilà pour le physique.

Au moral, c'est l'hypocrisie, l'astuce et la méchanceté de Tartufe.

M. Rappt a cherché longtemps, comme Diogène, non pas pour trouver un homme, mais pour trouver cet homme.

Enfin il l'a trouvé : il y a des gens qui ont du bonheur.

Il est trois heures de l'après-midi à peu près, au moment où nous levons le rideau sur ces deux personnages, dont l'un est bien connu de nos lecteurs, que nous prions, au reste, de ne pas accorder à l'autre plus d'importance qu'il n'en mérite.

Depuis le matin, M. Rappt reçoit électeurs sur électeurs ; en 1828, c'était le candidat qui allait chercher ; vingt ans auparavant, ils venaient encore trouver le candidat.

Le front de M. Rappt ruisselle de sueur ; il a l'air fatigué d'un acteur qui vient de jouer ses quinze tableaux de drame.

— Est-ce qu'il y a encore beaucoup de monde dans l'antichambre, Bordier ? demande-t-il à son secrétaire d'un air découragé.

— Je ne sais, monsieur le comte, mais on peut s'en assurer, répond celui-ci.

Et il alla entr'ouvrir la porte.

— Il y a au moins vingt personnes encore, dit-il presque aussi découragé que son maître.

— Jamais je n'aurai la patience d'écouter toutes ces ... sottises, dit le colonel en s'essuyant le front ; c'est à devenir fou. J'ai envie de ne plus recevoir personne, ma parole d'honneur !

— Du courage, monsieur le comte, dit le secrétaire d'un air langoureux ; comprenez donc qu'il y a là des électeurs qui disposent de vingt, de trente et même quarante voix.

— Et vous êtes sûr, Bordier, qu'il n'y a pas dans tout cela des électeurs de contrebande ? Remarquez qu'il n'y a pas un seul individu qui me promette sa voix sans me mettre le pistolet sous la gorge, autrement dit sans me demander quelque chose pour lui ou pour les siens !

— Ce n'est pas d'aujourd'hui, je le présume, que M. le comte apprend à apprécier le désintéressement du genre humain ? dit Bordier de l'air dont Laurent eût répondu à Tartufe ou Bazile à Almaviva.

— Voyons ! Bordier, connaissez-vous ces gens-là ? dit le comte en faisant un effort.

— Je les connais pour la plupart, monsieur le comte ; en tout cas, j'ai des notes sur chacun d'eux.

— Alors, continuons. Sonnez Baptiste.

Bordier sonna ; un domestique parut.

— Quel nom, Baptiste ? demanda le secrétaire.

— M. Morin.

— Attendez.

Et le secrétaire lut à demi-voix les notes qu'il avait recueillies sur M. Morin.

« M. Morin, marchand de draps en gros. Il a une fabrique à Louviers. Homme très influent, disposant personnellement de dix-huit à vingt voix ; caractère faible ; ayant passé du rouge au tricolore et du tricolore au blanc ; disposé, selon son intérêt, à refléter toutes les couleurs du prisme. Il a un fils, mauvais sujet, ignorant et incapable, qui dévore d'avance son patrimoine. Il a écrit, il y a quelques jours, à M. le comte, pour le prier de placer ce fils. »

— Est-ce tout, Bordier ?

— Oui, monsieur le comte.

— Lequel des deux Morin est là, Baptiste ?

— Un jeune homme de vingt-huit à trente ans.

— C'est le fils, alors.

— Il vient chercher une réponse à la lettre de son père, dit finement Bordier.

— Faites entrer, dit le comte Rappt avec découragement.

Baptiste ouvrit la porte et annonça M. Morin.

Un jeune homme de vingt-huit à trente ans, ainsi que l'avait dit le domestique, entra d'un air dégagé dans le cabinet du comte Rappt, comme la dernière syllabe de son nom tremblait encore aux lèvres de celui qui l'avait annoncé.

— Monsieur, dit le jeune homme sans attendre que M. Rappt ou son secrétaire lui adressât la parole, je suis le fils de M. Morin, négociant en draps, électeur et éligible de votre circonscription. Mon père vous a écrit dernièrement pour vous prier de ...

M. Rappt, qui tenait à ne point paraître oublieux, l'interrompit.

— En effet, monsieur, dit-il, j'ai reçu une lettre de monsieur votre père. Il s'adressait à moi pour que je vous fisse avoir une place. Et il me promet que, dans le cas où j'aurais le bonheur de vous être utile, je pourrais compter sur sa voix et sur celle de ses amis.

— Mon père, monsieur, est l'homme le plus influent du quartier. Il est regardé par tout son arrondissement comme le plus zélé défenseur du trône et de l'autel ; oui, quoiqu'il aille rarement à la messe, son commerce le tient. Mais vous savez, les pratiques extérieures, grimaces ! n'est-ce pas ? Du reste, à côté de cela, c'est l'ordre incarné. Il se ferait tuer pour l'homme de son choix ; c'est vous dire que, puisqu'il vous a choisi, monsieur le comte, il combattra vos adversaires avec acharnement.

— Je suis fort heureux, monsieur, de connaître la bonne opinion que monsieur votre père a conçue de moi ; je souhaite la mériter toujours. Mais revenons à vous : quelle place désirez-vous, monsieur ?

— A vous parler franchement, monsieur le comte, dit le jeune homme en se renversant avec désinvolture, le mollet de sa badine, je suis fort embarrassé pour vous répondre.

— Que savez-vous faire ?

— Ma foi, pas grand'chose.

— Vous avez fait votre droit ?

— Non ; je déteste les avocats.

— Vous avez étudié la médecine ?

— Non ; mon père déteste les médecins.

— Vous êtes artiste peut-être ?

— Étant enfant, j'ai appris ... à ... et à dessiner le paysage, mais j'ai abandonné tout cela. Mon père me laissera trente mille livres de rente, monsieur.

— Au moins, avez-vous fait vos études comme tout le monde ?

— Un peu moins que tout le monde, monsieur.

— Vous avez été au collège ?

— On est si mal chez tous ces marchands de soupe ! ma santé en souffrait ; mon père m'en a retiré.

— Mais enfin, en ce moment-ci, que faites-vous?

— Moi?

— Oui, vous, monsieur.

— Absolument rien... Voilà pourquoi mon cher papa désirerait que je fisse quelque chose.

— Alors, dit en souriant M. Rappt, vous continuez vos études?

— Ah! dit M. Morin fils se renversant en arrière pour rire à son aise, le mot est charmant! Oui, je continue mes études. Ah! monsieur le comte, je redirai ce soir votre mot au Cercle.

M. Rappt regarda le jeune homme avec un air de profond mépris et se mit à réfléchir.

Puis, après un moment de réflexion :

— Aimez-vous les voyages, monsieur? demanda-t-il.

— C'est ma passion.

— Alors, vous avez déjà voyagé?

— Jamais; sans cela, je serais probablement dégoûté des voyages.

— Eh bien, je vous ferai donner une mission pour le Thibet.

— Avec un titre?

— Pardieu! qu'est-ce que la place, sans le titre?

— C'est ce que je pensais. Et que ferez-vous de moi? Voyons! dit M. Morin fils de l'air d'un homme qui croit embarrasser très fort son prochain.

— On vous nommera inspecteur général des phénomènes météorologiques du Thibet. Vous savez que le Thibet est le pays des phénomènes?

— Non. Je ne connais que les chèvres du Thibet avec lesquelles on fait le cachemire; et encore je n'ai jamais voulu me déranger pour aller voir celles qui sont arrivées au Jardin des Plantes.

— Eh bien, vous les verrez dans leur patrie, ce qui est toujours plus intéressant.

— Sans doute; d'abord, parce que l'on en voit davantage. Mais il vous faudra déplacer quelqu'un pour moi?

— Rassurez-vous, cette place n'existe pas.

— Mais, si elle n'existe pas, monsieur, s'écria le jeune homme, qui se crut mystifié, comment pourrai-je la remplir?

— On la créera exprès pour vous, dit le comte Rappt en se levant et en congédiant M. Morin par ce mouvement.

Le comte avait prononcé ces derniers mots avec tant de gravité, que le jeune homme fut convaincu.

— Soyez assuré, monsieur, dit celui-ci en mettant la main sur son cœur, soyez assuré de ma reconnaissance personnelle et de la reconnaissance plus efficace de mon père.

— Au plaisir de vous revoir, monsieur, dit le comte Rappt tandis que Bordier sonnait.

Le domestique entra, croisant M. Morin fils, qui sortait en criant :

— Quel grand homme!

— Quel idiot! fit M. Rappt; et dire qu'un homme comme moi est obligé de faire sa cour à des hommes comme celui-là!...

— Qui est là, Baptiste? demanda le secrétaire.

— M. Louis Renaud, pharmacien.

Nos lecteurs se souviennent sans doute du brave pharmacien du faubourg Saint-Jacques, qui mit tant de zèle à aider Salvator et Jean Robert à saigner Barthélemy Lelong, menacé d'une apoplexie foudroyante à la suite de la descente rapide que lui avait fait faire Salvator pendant la nuit du mardi gras au mercredi des Cendres.

C'est de sa cour, si on veut bien se le rappeler, que les deux jeunes gens avaient entendu ces doux accords de violoncelle qui les avaient conduits chez notre ami Justin, que nous retrouverons un jour ou l'autre, dans la retraite où il se cache avec Mina.

— Qu'est-ce que M. Louis Renaud? demanda le comte Rappt pendant que le domestique introduisait le pharmacien.

CXV

UN VOLTAIRIEN

Le secrétaire prit le dossier relatif à M. Louis Renaud, et lut :

« M. Louis Renaud, pharmacien, faubourg Saint-Jacques, propriétaire de deux ou trois immeubles, et notamment d'une maison située rue Vaneau, où il a fait élection de domicile personnel, et où demeurent une douzaine d'électeurs dont il dispose; bourgeois incarné, ancien girondin, exécrant le nom de Napoléon, qu'il n'appelle jamais que M. de Buonaparte, et ne pouvant voir en face les hommes d'Église, qu'il désigne tous sous le nom collectif de *calotins*, homme à ménager, voltairien classique, abonné à toutes les publications libérales, au *Voltaire*, édition Touquet, et prisant dans une tabatière à la Charte. »

— Que diable peut venir demander celui-là? fit le comte Rappt.

— On n'a pu le savoir, répondit Bordier; mais...

— Chut! le voici, dit le comte.

Le pharmacien se montrait.

— Entrez, entrez, monsieur Renaud, dit d'une voix affable le député en herbe, lequel, voyant que le pharmacien, plein d'humilité, restait sur le seuil de la porte, alla à lui, le prit par la main et le força en quelque sorte d'entrer.

En l'attirant à lui, le comte Rappt lui serra vivement la main.

— C'est trop d'honneur, monsieur, murmurait le pharmacien; c'est, en vérité, trop d'honneur.

— Comment! trop d'honneur? Les braves gens comme vous sont rares, monsieur Renaud, et il y a plaisir, quand on les rencontre, à leur serrer la main. D'ailleurs, un grand poète n'a-t-il pas dit :

> Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
> C'est la seule vertu qui fait la différence.

Vous connaissez ce grand poète, n'est-ce pas, monsieur Louis Renaud?

— Oui, monsieur le comte; c'est l'immortel Arouet de Voltaire. Mais que je connaisse et que j'admire M. Arouet de Voltaire, il n'y a rien d'étonnant à cela; ce qui m'étonne, moi, c'est que vous me connaissiez.

— Si je vous connais, cher monsieur Renaud! dit le comte Rappt sur le même ton que don Juan dit : « Cher monsieur Dimanche, si je vous connais! je le crois bien, et de longue date, allez! » — Aussi j'ai été enchanté quand j'ai su que vous quittiez la rue Saint-Jacques pour vous rapprocher de nous; car, si je ne me trompe, vous habitez maintenant la rue Vaneau.

— En effet, monsieur, dit le pharmacien de plus en plus étonné.

— Et quelle circonstance me procure le bonheur de vous voir, cher monsieur Renaud?

— J'ai lu votre circulaire, monsieur le comte.

Le comte s'inclina.

— Oui, je l'ai lue, et relue même, appuya le pharmacien, et la phrase où vous parlez des injustices qui se commettent sous le manteau de la religion m'a décidé, malgré ma répugnance à sortir de ma sphère, car je suis philosophe, moi, monsieur le comte, — à venir vous faire une visite et à vous soumettre quelques faits à l'appui de votre dire.

— Parlez, cher monsieur Renaud, et croyez que je vous serai on ne peut plus reconnaissant des renseignements que vous voudrez bien me donner. Ah! cher monsieur Renaud, nous vivons dans un triste temps!

— Temps d'hypocrisie et de cafardise, monsieur, répondit le pharmacien à voix basse, règne de calotins! Vous savez ce qui s'est passé dernièrement à Saint-Acheul?

— Oui, monsieur, oui.

— Des magistrats, des maréchaux, ont été vus suivant la procession avec des cierges.

— C'est déplorable; mais je présume que ce n'est point de Saint-Acheul que vous avez à me parler.

— Non, monsieur, non.

— Eh bien, causons de nos petites affaires; car vos affaires sont les miennes, mon cher voisin. Mais asseyez-vous donc.

— Jamais, monsieur?

— Comment, jamais?

— Demandez-moi tout ce que voudrez, monsieur le comte, mais pas de m'asseoir devant vous; je sais trop ce que je vous dois.

— Allons, je ne veux pas vous contrarier. Dites-moi ce qui vous amène, mais, là, comme à un camarade, comme à un ami.

— Monsieur, je suis propriétaire et pharmacien, et j'exerce honorablement les deux états, comme vous paraissez le savoir.

— Je le sais, en effet, monsieur, je le sais.

— J'exerce l'état de pharmacien depuis trente ans.

— Oui, je comprends, vous avez commencé par ce dernier, et, tout doucement, il vous a conduit à l'autre.

— On ne saurait rien vous cacher, monsieur; eh bien, j'ose dire que, depuis trente ans, quoique nous ayons passé par le consulat et l'empire de M. Buonaparte, j'ose dire que, depuis trente ans, monsieur le comte, on n'a rien vu de pareil à ce qui se passe.

— Que voulez-vous dire? Vous m'effrayez, cher monsieur Renaud!

— Le commerce ne va pas; on gagne à peine sa vie, monsieur!

— Et d'où vient une pareille stagnation, dans votre commerce surtout, cher monsieur Renaud?

— Ce n'est plus mon commerce, monsieur le comte, et c'est

ce qui vous prouve combien je suis désintéressé dans la question ; c'est celui de mon neveu ; je lui ai cédé mon fonds depuis trois mois.

— Et à de bonnes conditions, à des conditions paternelles ?

— Paternelles, c'est le mot : moyennant des payements échelonnés. Eh bien, monsieur le comte, le commerce de mon neveu est arrêté, suspendu momentanément ; — quand je dis momentanément, c'est une espérance plutôt qu'une conviction. Imaginez-vous que l'on ne fait rien de rien, monsieur.



Entrez, entrez, monsieur Renaud.

— Diable ! diable ! diable ! fit le futur député paraissant confondu. Et qui peut donc entraver le commerce de monsieur votre neveu, je vous le demande, cher monsieur Renaud ? Ses opinions politiques ou les vôtres un peu trop avancées, peut-être ?

— Nullement, monsieur, nullement ; les opinions politiques n'ont rien à voir là dedans.

— Ah ! reprit le comte d'un air fin et en donnant en même temps à ses paroles et à son accent une intonation d'une certaine vulgarité qui, il faut le dire, n'était point dans ses habitudes, mais qu'il crut devoir affecter en cette circonstance pour se rapprocher de son client ; c'est que nous avons des pharmaciens qui sont des cadets...

— Oui, M. Cadet-Gassicourt, pharmacien du soi-disant empereur, M. de Buonaparté ; car vous savez que je l'appelle toujours M. de Buonaparté.

— C'est une locution qu'affectionnait particulièrement S. M. Louis XVIII.

— Je l'ignorais ; roi philosophe, celui-là, à qui nous devons la Charte. Mais, pour en revenir au commerce de mon neveu...

— Je n'eusse point osé vous y ramener, cher monsieur Renaud ; mais, puisque vous y revenez de vous-même, vous me faites plaisir.

— Eh bien, je disais donc que l'on soit girondin ou jacobin, royaliste ou empiriste, c'est ainsi que je désigne les napoléoniens, monsieur.

— La désignation me paraît pittoresque.

— Je disais donc que les opinions, quelles qu'elles fussent, n'empêchaient ni les rhumes de poitrine, ni les rhumes de cerveau.

— Alors, cher monsieur Renaud, permettez-moi de vous dire que je ne comprends pas ce qui peut arrêter le débit des médicaments à l'usage des personnes enrhumées.

— Cependant, murmura en demi-aparté le pharmacien, qui parut réfléchir profondément, cependant j'ai lu votre circulaire ; je crois bien en avoir compris le sens intime, et dès lors il me semble que nous devrions nous entendre au premier mot.

— Expliquez-vous, s'il vous plaît, cher monsieur Renaud, dit le comte Rappt, qui commençait à s'impatienter ; car, à vous parler franchement, je ne vois pas nettement quel rapport ma circulaire peut avoir avec la stagnation des affaires de monsieur votre neveu.

— Vous ne le voyez pas ? demanda le pharmacien étonné.

— En vérité, non, répondit assez sèchement le futur député.

— N'avez-vous pas fait une allusion transparente aux infamies commises par les calotins ? C'est ainsi que j'appelle les prêtres, moi.

— Entendons-nous, monsieur, interrompit en rougissant

M. Rapp, qui ne voulait pas se compromettre trop loin dans les voies du libéralisme comme l'entendait *le Constitutionnel*. J'ai parlé, sans doute, des injustices commises par certaines personnes sous le manteau de la religion ; mais je ne me suis pas servi d'expressions aussi sévères que celles que vous venez d'employer.

— Passez-moi l'expression, monsieur le comte ; comme dit M. de Voltaire :

J'appelle un chat un chat et Rolet un fripon.

Le comte Rapp allait faire observer au digne pharmacien que sa citation était inexacte à l'endroit de l'auteur, si elle était fidèle à l'endroit du vers ; mais il songea que ce n'était point le moment d'engager une polémique littéraire, et il se tut.

— Je ne sais pas jouer sur les mots, continua le pharmacien ; je n'ai reçu d'éducation que ce qu'il m'en a fallu pour élever honnêtement ma famille, et je n'ai point la prétention de m'exprimer comme un académicien ; mais j'en reviens à votre circulaire, et je soutiens que nous sommes d'accord, si je l'ai bien comprise.

Ces mots, dits avec une certaine rudesse, inquiétèrent un moment le candidat, qui, pensant que son électeur pouvait le mener trop loin, s'empressa de l'arrêter par ces hypocrites paroles :

— On est toujours d'accord avec les honnêtes gens, monsieur Louis Renaud.

— Eh bien, puisque nous sommes d'accord, dit Louis Renaud, je puis donc vous raconter ce qui se passe.

— Parlez, monsieur.

— Dans la maison que j'habitais quand j'ai cédé à mon neveu, maison dont je vous parle seulement, puisque j'en suis le propriétaire, demeurait, il y a quelques jours encore, un pauvre vieux maître d'école, c'est-à-dire, de son état premier, il ce n'était pas un maître d'école, c'était un musicien.

— N'importe.

— Oui, n'importe ! Il se nommait Muller et instruisait presque gratuitement une vingtaine d'enfants, remplaçant dans cette noble et pénible mission le véritable instituteur, nommé Justin, et parti pour l'étranger par suite, non pas de mauvaises affaires, mais d'événements de famille. Eh bien, le digne M. Muller jouissait de l'estime de tout le quartier ; mais les hommes noirs de Montrouge passaient souvent devant l'école, et ils ne voyaient pas sans chagrin et sans haine des enfants élevés par d'autres qu'eux. Or, un matin, on est venu signifier au pauvre maître d'école par intérim qu'il lui fallait déguerpir, lui et ses élèves, et la famille de l'instituteur qu'il remplaçait ; et depuis quinze jours, ce sont les frères ignorantins qui ont pris l'école. Rien qu'au point de vue de la morale, vous comprenez comment cela doit marcher, n'est-ce pas ?

— Je ne comprends pas trop, dit M. Rapp embarrassé.

— Comment ! vous ne comprenez pas trop ?

Alors, s'approchant du comte et clignant de l'œil :

— Vous connaissez la nouvelle chanson de Béranger ? dit-il cependant.

— Je dois la connaître, dit M. Rapp ; mais il faut me pardonner si je ne la connais pas : depuis deux mois et demi, je suis hors de France ; je suis de retour du Nord.

— Ah ! si M. de Voltaire vivait, le grand philosophe ne dirait plus comme du temps de Catherine seconde :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

— Monsieur Louis Renaud, dit le comte impatienté, par grâce, revenons...

— A la nouvelle chanson de Béranger. Vous voulez que je vous la chante, monsieur le comte ? Volontiers.

Et le pharmacien commença :

Hommes noirs, d'où sortez-vous ?
Nous sortons de dessous terre.

— Non, dit le comte, revenons à votre M. Muller. Vous réclamez pour lui une indemnité, n'est-ce pas ?

— Il y a toute sorte de droits, répondit le pharmacien ; mais ce n'est pas de lui seulement que je veux vous parler ; je m'en rapporte à vous pour réparer cette injustice qui vous a frappé, je le vois bien ; non, je veux vous parler du commerce de mon neveu.

— Remarquez, mon cher monsieur, que je vous y ramène sans cesse et de toutes mes forces.

— Eh bien, il est interrompu d'une part, le commerce de mon neveu, d'abord parce que les frères ignorantins font chanter les enfants toute la journée, et que les pratiques se sauvent en entendant ces cris forcenés.

— J'aviserai au moyen de les faire déménager, monsieur Renaud.

— Attendez un moment, reprit le pharmacien, car ce n'est pas le tout : d'une autre part, les frères ont des sœurs ; autrement dit, près de ces frères il y a des sœurs, lesquelles sœurs débitent, et à pour bien au-dessous du cours, des médicaments qu'elles fabriquent elles-mêmes, de véritables drogues, celles-là. Si bien qu'il se passe des journées à la pharmacie où l'on ne voit pas un chat ; si bien qu'il faudra que mon neveu, qui a encore trois payements à me faire, ferme boutique si vous ne trouvez pas moyen de remédier au mal que lui causent à la fois les sœurs et les frères !

— Eh quoi ! s'écria M. Rapp d'un air indigné, car il vit bien qu'il n'en finirait jamais avec le filandreux apothicaire, s'il n'abondait pas dans son sens, eh quoi ! des sœurs ignorantes se permettent de débiter des médicaments au préjudice de l'un des plus honnêtes pharmaciens de la ville de Paris ?

— Oui, monsieur, dit Louis Renaud, vivement ému du profond intérêt que le comte Rapp paraissait prendre à sa cause ; oui, monsieur, elles ont cette audace, les cabotines !

— C'est incroyable ! s'écria le comte Rapp en laissant tomber sa tête sur sa poitrine et ses mains sur ses genoux. En quels temps vivons-nous, mon Dieu ! mon Dieu !

Et il ajouta, comme plein de doute :

— Et vous pourriez me donner la preuve de ce que vous avancez, cher monsieur Renaud ?

— La voici, monsieur, répliqua l'apothicaire en tirant de sa poche une feuille de papier pliée en quatre ; c'est une pétition signée par douze médecins les plus notables de l'arrondissement.

— Voilà qui me révolte véritablement ! répliqua M. Rapp. Remettez-moi cette pièce, cher monsieur Renaud ; je vous en rendrai bon compte : on y fera droit, je vous jure, ou j'y perdrai mon nom d'honnête homme.

— Ah ! l'on m'avait bien dit que je pouvais me fier à vous ! s'écria le pharmacien touché du résultat de sa visite.

— Oh ! quand je vois une injustice, je suis impitoyable, moi, dit le comte en se levant et en reconduisant son électeur. Avant peu, vous aurez de mes nouvelles, et vous verrez comment je tiens ce que je promets !

— Monsieur, dit le pharmacien en se retournant et en tenant, comme un habile acteur, à dire son dernier mot sur sa sortie, je ne saurais vous exprimer combien je suis ému de votre franchise et de votre droiture ; j'avais peur, en entrant, je l'avoue, de n'être pas compris par vous comme je le désirais.

— Est-ce que l'on ne se comprend pas toujours entre gens de cœur ? se hâta de dire M. Rapp en poussant Louis Renaud vers la porte.

Le brave homme sortit, et Baptiste annonça :

— M. l'abbé Bouquemont et M. Xavier Bouquemont, son frère.

— Qu'est-ce que c'est que ces Bouquemont ? demanda le comte Rapp au nomenclateur Bordier.

Bordier lut :

« L'abbé Bouquemont, ex-vicaire, intrigant ; il a une cure aux environs de Paris ; homme rusé et intrigant insatiable. Il rédige une prétendue revue littéraire encore inédite, intitulée *l'Hermine*. Il a fait tous les métiers pour être abbé, et maintenant qu'il est abbé, il ferait tous les métiers pour être évêque ; son frère est peintre *sacré*, c'est-à-dire qu'il ne fait que les tableaux d'église ; il unit le... il est hypocrite, vaniteux et envieux comme tous les artistes sans talent. »

— Peste ! dit le comte Rapp, ne les faites pas attendre.

CXVI

TRIO DE MASQUES

Baptiste introduisit l'abbé Bouquemont et M. Xavier Bouquemont.

Le comte Rapp, qui venait de s'asseoir, se releva et salua les deux nouveaux venus.

— Monsieur le comte, dit l'abbé d'une voix criarde (l'abbé était un homme petit, trapu, gras et grêlé, d'une laideur basse), monsieur le comte, dit-il, je suis propriétaire et rédacteur en chef d'une modeste revue dont le nom n'a pas eu encore, selon toute probabilité, l'honneur d'arriver jusqu'à vous.

— Je vous demande pardon, monsieur l'abbé, interrompit le futur député ; je suis, au contraire, un des lecteurs les plus assidus de *l'Hermine*, car c'est bien là le nom de la revue que vous dirigez, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le comte, dit l'abbé confondu, mais fort étonné que M. Rapp fût réellement un des lecteurs les plus assidus d'un recueil qui n'avait pas encore paru.

Mais Bordier, qui, sans avoir l'air d'ouvrir les yeux et de dresser les oreilles, était là, voyant et entendant tout, Bordier comprit la défiance de l'abbé, et tendant à M. Rapp une brochure avec une couverture jaune :

— Voici le dernier numéro, dit-il.

M. Rapp jeta un coup d'œil sur la brochure, s'assura qu'elle était coupée et la tendit à M. l'abbé Bouquemont.

Mais celui-ci la repoussa de la main.

— Dieu me garde, dit-il, de douter de vos paroles, monsieur le comte !

Mais, au fond, il en avait douté parfaitement.

— Diable ! se dit-il à part lui, tenons-nous bien ; nous avons affaire à forte partie. Pour que cet homme ait chez lui un exemplaire d'une revue qui n'a pas encore été mise en circulation, il faut que ce soit un rude gaillard. Tenons-nous bien.

— Votre nom, continua M. Rapp, s'il n'est pas en ce moment, sera du moins bientôt un des plus illustres de la presse militante. Esprit [illegible] de polémique ardente, je connais peu de [illegible] destinés à monter à votre hauteur. Si tous les [illegible] de la bonne cause étaient aussi vaillants que vous, monsieur l'abbé, ou je m'abuse, ou nous n'aurions pas [illegible] contraire.

— En effet, avec des généraux comme vous, colonel, répondit l'abbé, [illegible] la victoire me paraît facile [illegible] ce que nous disions ce matin encore, mon frère et moi, en lisant la phrase de votre circulaire où vous rappelez que tous les moyens sont bons pour terrasser les ennemis de [illegible]. Et, à propos de mon frère, permettez-moi de vous le présenter, monsieur le comte.

Puis, faisant passer son frère devant lui :

— M. Xavier Bouquemont, dit-il.

— Peintre d'un grand talent, dit le comte Rapp avec son plus aimable sourire.

— Comment ! vous connaissez aussi mon frère ? demanda l'abbé étonné.

— J'ai l'honneur de le connaître de [illegible] dit le comte [illegible] avec un [illegible] agaçant M. Xavier Bouquemont.

— Je vous connais comme tout Paris, mon jeune maître, répondit M. Rapp [illegible]. Qui ne connaît vos peintures célèbres ?

— Ce n'est point la célébrité que mon frère a cherchée, dit l'abbé Bouquemont en joignant les mains dévotement et en baissant humblement les yeux. Qu'est-ce que la célébrité ? Le plaisir vaniteux d'être connu de ceux que vous ne connaissez pas. Non, monsieur le comte, mon frère a la foi. N'est-ce pas, [illegible] Xavier ? Mon frère ne connaît que le grand art des peintres chrétiens du XIV[e] et du XV[e] siècle.

— Je fais ce que je puis, monsieur le comte, dit le peintre d'une voix [illegible], mais j'avoue que je n'eusse jamais espéré que [illegible] pauvre réputation fût venue jusqu'à vous.

— N'écoutez pas, monsieur le comte, s'empressa d'ajouter l'abbé ; il est d'une timidité et d'une modestie révoltantes, et si je n'étais sans cesse sur ses talons pour l'éperonner, il ne ferait point un pas en avant. Ainsi, croyez-vous, par exemple, qu'il refusait énergiquement de venir [illegible] vous faire visite sous prétexte que nous avions un [illegible] service à vous demander ?

— Vraiment, monsieur ? dit le comte Rapp, stupéfait de l'impudente outrecuidance du prêtre.

— N'est-ce pas, Xavier ? [illegible] sois franc [illegible] l'abbé ; n'est-ce pas que tu refusais de venir ?

— C'est la vérité, répondit le peintre en baissant les yeux.

— J'avais [illegible] lui répéter que vous étiez un des officiers les plus distingués des temps modernes, un des plus grands hommes d'État de l'Europe, un des protecteurs des beaux-arts les plus éclairés de France ; sa maudite timidité, sa [illegible] ne voulait rien entendre, et je vous [illegible] presque [illegible] pour l'amener ici.

— Hélas ! messieurs, dit le comte Rapp, décidé à lutter jusqu'au bout d'hypocrisie avec eux, je n'ai pas l'honneur d'être artiste, et c'est un profond chagrin pour moi. En effet, qu'est-ce que la gloire militaire, qu'est-ce que la renommée politique à côté de la couronne immortelle que Dieu met au front des Raphaël et des Michel-Ange ? Mais, si je n'ai pas cette gloire, j'ai du moins le bonheur d'être en relation intime avec les artistes les plus fameux de l'Europe. Quelques-uns d'entre eux, même, et c'est un honneur dont je suis fier, ont la bonté d'avoir quelque amitié pour moi, et je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur Xavier, que je serais heureux que vous fussiez du nombre.

— Eh bien, Xavier, fit l'abbé d'une voix émue et en passant sa main sur ses yeux comme pour essuyer une larme, eh bien, Xavier, que te disais-je ? T'ai-je surfait la réputation de cet homme incomparable ?

— Monsieur, dit le comte Rapp, comme honteux d'un pareil éloge.

— Incomparable ! je ne m'en dédis pas, et je déclare que je ne saurai comment vous remercier si vous obtenez pour Xavier la commande de dix fresques dont nous nous proposons d'enrichir les murs de notre pauvre église.

— Ah ! mon frère, mon frère, tu abuses ! tu sais bien que ces fresques, c'est un vœu que j'ai fait lors de la maladie de notre pauvre mère, et que, payées ou non, [illegible] sûr de les avoir.

— Sans doute ; mais ce vœu est au-dessus de tes forces, malheureux ! et tu mourras de faim en l'accomplissant ; car, [illegible] monsieur le comte, je n'ai que ma cure, dont le revenu [illegible] à mes paroissiens pauvres, et [illegible] Xavier n'a que son pinceau.

— Tu te trompes, mon frère, j'ai la foi, dit [illegible] en levant les yeux au ciel.

— Vous l'entendez, monsieur le comte, vous l'entendez ? Je vous le demande, n'est-ce pas désolant ?

— [illegible], dit le comte Rapp en se levant pour indiquer aux deux frères que l'audience était finie ; dans huit jours, vous recevrez l'expédition officielle de la commande des dix fresques.

— Après vous avoir cent fois mille fois, un million de fois assuré de toutes nos actions de grâces et de la part active que nous [illegible] à la [illegible] bataille de demain [illegible] permettez-[illegible] vous dire vos tout dévoués serviteurs et [illegible] retirer ?

En disant ces mots, l'abbé Bouquemont, après s'être profondément incliné devant le comte Rapp, faisait mine de se retirer en effet ; lorsque son frère Xavier l'arrêta par le bras avec une certaine violence en lui disant :

— [illegible] mon frère, j'ai quelques [illegible] de mon côté à M. le comte Rapp. Permettez-vous, monsieur le comte ?

— Parlez, monsieur, dit le patient sans pouvoir [illegible] un certain découragement.

Les deux frères étaient certes trop perspicaces pour ne pas s'apercevoir du mouvement ; mais ils firent semblant de ne pas comprendre cette pantomime, et le peintre, à son tour, commença intrépidement :

— Mon frère, [illegible] dit-il en désignant l'abbé, vient de vous parler de ma timidité et de ma modestie ; permettez-moi [illegible] monsieur le comte, de vous entretenir de son désintéressement, désintéressement incroyable. Sachez d'abord une chose : c'est que je n'ai consenti à le suivre ici, malgré ma répugnance à vous déranger, que dans l'intention bien positive de lui venir en aide et d'appeler sur lui toute votre sollicitude. Oh ! s'il ne se fût agi que de moi, croyez bien, monsieur le comte, que je n'eusse jamais [illegible] à troubler votre repos. Moi, je n'ai besoin de rien ; j'ai la foi ! et si j'avais besoin de quelque chose, je saurais attendre. Est-ce que je ne me dis pas d'ailleurs, à chaque instant, que nous vivons dans un siècle et dans un pays où ceux que l'on appelle les grands maîtres sont à peine dignes de laver les pinceaux de Beato Angelico et de Fra Bartolomeo ; et pourquoi cela, monsieur le comte ? Parce que les artistes de notre époque n'ont pas la foi. Moi, je l'ai, ce qui fait que je n'ai besoin de rien, que je n'ai besoin de personne, et que, par conséquent, je ne sais pas solliciter, pour moi du moins. Mais, quand je vois mon frère, mon pauvre frère, monsieur, le saint que vous avez là devant les yeux, quand je le vois donner aux pauvres les douze cents francs de sa cure, et ne pas se réserver de quoi acheter le vin avec lequel il communie le matin, voyez-vous, monsieur le comte, mon cœur se serre, ma langue se dénoue, je ne crains plus d'être importun, car ce n'est plus pour moi que je demande, c'est pour mon frère.

— Xavier, mon ami ! fit l'abbé hypocritement.

— Oh ! tant pis, j'ai parlé. Vous savez maintenant, monsieur le comte, ce que vous avez à faire. Je ne vous dicte rien, je ne vous impose rien ; j'abandonne tout à votre noble cœur. Ah ! nous ne sommes pas de ces gens qui viennent, [illegible] candidat : « Nous sommes propriétaires et rédacteurs d'un journal ; vous avez besoin de l'appui de notre feuille, payez-le. Stipulons d'avance le prix du service, et ce service, nous vous le rendrons. » Non, monsieur le comte, non, Dieu merci, nous ne sommes pas de ces gens-là.

— De pareils hommes peuvent-ils exister, mon frère ? demanda l'abbé.

— [illegible], monsieur l'abbé, ils existent, dit le comte Rapp. Mais, comme le dit votre frère, vous n'êtes pas de ces gens-là, vous. Je m'occuperai de vous, monsieur l'abbé. Je verrai le ministre des cultes et nous tâcherons de [illegible] doubler au moins vos pauvres émoluments.

— Eh ! mon Dieu, vous savez, monsieur le comte, dit l'abbé, pendant que l'on demande, [illegible] demander [illegible] chose qui en vaille la peine. Le ministre, qui ne peut rien vous refuser, puisque, comme député, vous le tenez dans votre main, vous accordera aussi bien une cure de six mille francs qu'une de trois. Ce n'est pas pour moi, mon Dieu ! je vis de pain et d'eau, moi ; mais mes pauvres ou plutôt les pauvres du bon Dieu ! ajouta l'abbé en levant les yeux au ciel, les pauvres vous béniront, monsieur le comte, et, [illegible] par moi d'où leur vient [illegible], ils prieront pour vous.

— Je me recommande [illegible] et aux vôtres, dit le comte Rapp se levant [illegible] de fois. Regardez-[illegible] comme ayant la cure.

Les deux frères firent la même manœuvre [illegible]

Ils s'avançaient vers la porte suivis du candidat, qui croyait de son devoir de les reconduire, lorsque l'abbé, s'arrêtant :

— A propos, dit-il, monsieur le comte, j'oubliais...

— Quoi, monsieur l'abbé ?

— Il vient de mourir dernièrement, dans ma cure de Saint-Mandé, répondit l'abbé d'une voix pleine de componction, un des hommes les plus recommandables de la France chrétienne, un homme d'une charité qui ne s'est jamais démentie, d'une religion des mieux éclairées : le nom de ce saint personnage est certainement venu jusqu'à vous.

— Comment l'appelez-vous ? demanda le comte, qui cherchait vainement où l'abbé en voulait venir et quel nouveau tribut il allait lui imposer.

— Il s'appelait le vidame Gourdon de Saint-Herem.

— Oh ! oui, Sulpice ! tu as bien raison, interrompit Xavier. Oui, cet homme était un véritable chrétien !

— Je serais indigne de vivre, dit M. Rappt, si je ne connaissais pas le nom de cet homme pieux !

— Eh bien, dit l'abbé, le pauvre digne homme est mort en déshéritant une famille indigne et en léguant à l'Église tous ses biens, meubles et immeubles.

— Ah ! pourquoi rappeler ces douloureux souvenirs ? dit Xavier Bouquemont en portant son mouchoir à ses yeux.

— Parce que l'Église n'est pas une héritière ingrate, mon frère.

Puis revenant à M. Rappt après avoir donné cette leçon de reconnaissance à Xavier :

— Il a laissé, monsieur le comte, six volumes de lettres religieuses inédites, de véritables instructions du chrétien, une seconde édition de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Nous devons incessamment publier ces six volumes ; vous en verrez un fragment dans le prochain numéro de la revue. J'ai cru, mon très cher frère en Dieu, aller au-devant de vos vœux en vous associant à cette belle et bonne œuvre, et je vous ai inscrit sur la liste des privilégiés pour quarante exemplaires.

— Vous avez bien fait, monsieur l'abbé, dit le futur député en se mordant de rage les lèvres jusqu'au sang, mais en continuant de sourire à la surface.

— J'en étais sûr, dit Sulpice en reprenant son chemin vers la porte.

Mais Xavier resta comme cloué à la même place.

— Eh bien, que fais-tu donc ? lui demanda Sulpice.

— C'est moi-même, dit Xavier, qui te demanderai ce que tu fais.

— Mais je m'en vais, je laisse M. le comte libre ; il me semble que depuis assez longtemps nous l'accaparons.

— Et tu t'en vas oubliant justement la chose pour laquelle nous sommes venus, celle qui nous préoccupait principalement.

— Oh ! c'est vrai, dit l'abbé ; excusez-moi, monsieur le comte : on s'occupe de détails et l'on néglige le fond.

— Dis plutôt, Sulpice, que retenu par ta déplorable timidité, tu n'osais pas fatiguer M. le comte d'une nouvelle demande.

— Eh bien, oui, dit l'abbé, je l'avoue, c'est cela.

— Il sera toujours le même, monsieur le comte, et à moins que vous ne lui arrachiez avec un tire-bouchon les paroles de la bouche, il ne parlera pas.

— Parlez, voyons, dit M. Rappt. Pendant que nous y sommes, monsieur l'abbé, autant en finir tout de suite.

— C'est vous qui m'encouragez, monsieur le comte, dit l'abbé d'une voix pateline et en paraissant faire des efforts surhumains pour vaincre sa timidité. Eh bien, il s'agit d'une école que nous avons, avec mille peines et mille sacrifices, fondée, plusieurs frères et moi, au faubourg Saint-Jacques. Nous voulions, en continuant de nous imposer des privations croissantes, acheter la maison fort cher, et alors l'occuper depuis le rez-de-chaussée jusqu'au troisième ; mais un pharmacien habite le rez-de-chaussée et une partie de l'entresol. Il y a un laboratoire d'où sortent des émanations et des bruits qui altèrent la santé des enfants. Nous voudrions trouver un moyen honnête de faire déménager le plus promptement possible cet hôte incommode ; car, comme on dit, monsieur le comte, il y a péril en la demeure.

— Je suis au courant de cette affaire, monsieur l'abbé, interrompit le comte Rappt : j'ai vu le pharmacien.

— Vous l'avez vu ? s'écria l'abbé. — En effet, je te l'avais bien dit, Xavier, c'était lui qui sortait comme nous entrions.

— Moi, je disais que ce n'était pas lui, parce que j'étais loin de me douter qu'il eût l'audace de se présenter chez M. le comte.

— Il l'a eue, répondit le futur député.

— Eh bien, alors, dit l'abbé, rien qu'en le regardant, vous avez dû deviner ce qu'il était.

— Je suis assez physionomiste, messieurs, et, en effet, je crois l'avoir deviné.

— En ce cas, vous n'avez pas manqué de remarquer le prodigieux développement des ailes de son nez ?

— Il a, en effet, un nez énorme.

— C'est l'indice des passions les plus mauvaises.

— Lavater le dit.

— C'est le signalement auquel on reconnaît les hommes pernicieux.

— Je le crois.

— Rien qu'à le voir, on devine qu'il professe les opinions politiques les plus dangereuses.

— Il est, en effet, voltairien.

— Qui dit voltairien dit athée.

— Il a été girondin.

— Qui dit girondin dit régicide.

— Le fait est qu'il n'aime pas les prêtres.

— Qui n'aime pas les prêtres n'aime pas Dieu, et qui n'aime pas Dieu n'aime pas le roi, puisque le roi règne de droit divin.

— C'est donc décidément un méchant homme.

— Un méchant homme ? C'est-à-dire que c'est un révolutionnaire ! dit l'abbé.

— Un buveur de sang ! dit le peintre, qui ne rêve que la subversion de l'ordre social.

— J'en étais sûr, dit M. Rappt ; il a l'air trop calme pour n'être pas un homme violent... Je vous dois des remerciements, messieurs, pour m'avoir signalé un pareil homme.

— Nullement, monsieur le comte, dit Xavier, nous n'avons fait que notre devoir.

— Le devoir de tout bon citoyen, ajouta Sulpice.

— Si vous pouviez, messieurs, me donner des preuves écrites et indubitables de la malignité de ce personnage, on pourrait peut-être le faire disparaître, se débarrasser de lui d'une façon ou d'une autre : pouvez-vous me donner ces preuves ?

— Rien de plus facile, dit l'abbé avec un sourire de vipère ; nous avons, par bonheur, toutes les preuves dans les mains.

— Toutes ! affirma le peintre.

L'abbé tira de sa poche, comme avait fait le pharmacien, une feuille de papier pliée en quatre, et, la présentant à M. Rappt :

— Voici, dit-il, une pétition signée par douze des plus notables médecins du quartier, laquelle prouve que les médicaments débités par cet empoisonneur ne sont point préparés avec la prudence exigée en pareille matière, de sorte que quelques-unes de ces drogues ont indubitablement causé la mort.

— Diable ! diable ! diable ! voilà qui est grave, dit M. Rappt ; donnez-moi cette pétition, messieurs, et croyez que j'en ferai bon usage.

— Le moins qu'on puisse réclamer contre un pareil homme, monsieur le comte, ne pouvant pas l'enfermer dans un cabanon à Rochefort ou à Brest, c'est un cabanon à Bicêtre.

— Ah ! monsieur l'abbé, que vous êtes un grand exemple de charité chrétienne ! dit le comte Rappt ; vous voulez le repentir et non la mort du pécheur.

— Monsieur le comte, dit l'abbé en s'inclinant, j'ai fait depuis longtemps, à l'aide de renseignements que je me suis péniblement procurés, votre biographie. Je n'attendais qu'une conversation telle que celle que nous venons d'avoir ensemble pour la faire paraître. Je l'annoncerai dans le prochain numéro de *l'Hermine*. J'y ajouterai un trait de plus, l'amour de l'humanité.

— Monsieur le comte, ajouta Xavier, je n'oublierai jamais cette visite, et, quand je peindrai le Juste, je vous demande la permission de me souvenir de votre noble visage.

Pendant ce dialogue, en sa qualité de grand général, titre que lui avait donné l'abbé, le colonel avait manœuvré en habile stratégiste et poussé les deux frères jusqu'à la porte.

Soit qu'il eût compris la manœuvre, soit qu'il n'eût plus rien à demander, l'abbé se décida à porter la main sur le bouton.

En ce moment, la porte s'ouvrit, non pas du fait de l'abbé, mais mue par une impulsion extérieure, et la vieille marquise de la Tournelle, que nos lecteurs n'ont pas oubliée, je l'espère, et qui tenait par plus d'un lien de parenté au comte Rappt, se précipita toute haletante dans la chambre.

— Dieu soit loué ! murmura M. Rappt se croyant enfin tiré des griffes des deux frères.

CXVII

OÙ IL EST DIT FRANCHEMENT CE QUI CAUSAIT LE DÉSORDRE DE MADAME DE LA TOURNELLE

— Au secours ! je me meurs ! s'écria la marquise d'une voix faible et en tombant, les yeux fermés, dans les bras de l'abbé Bouquemont.

— Ah ! mon Dieu, madame la marquise, fit celui-ci, qu'est-il donc arrivé ?

— Comment ! vous connaissez madame la marquise ? dit le comte Rappt, qui s'était avancé pour porter secours à madame de la Tournelle et qui reculait en la voyant dans les bras d'un ami.

Rien au monde ne pouvait lui causer plus d'effroi que de voir madame de la Tournelle l'amie d'un homme aussi venimeux que l'abbé.

Il connaissait la légèreté d'esprit de la marquise et quelquefois, la nuit, il s'éveillait en sursaut et couvert de sueur, en songeant que ses secrets étaient aux mains d'une femme



La pauvre Croupette tombe roide morte sur le pavé.

qui l'aimait de tout son cœur, mais qui, pareille à l'ours de La Fontaine, pouvait un jour ou l'autre l'écraser en lui jetant, pour chasser une mouche, un de ses secrets à la tête.

Puis, si la marquise était l'amie des deux frères, il connaissait assez la marquise pour savoir qu'au lieu d'être un renfort pour lui, elle serait un renfort pour les gens d'Église.

Il fut donc de plus en plus atterré quand, à ces mots, qui lui étaient échappés presque malgré lui : « Comment ! vous connaissez madame la marquise ? » l'abbé Bouquemont répondit, parodiant la phrase du comte à propos de M. de Saint-Herem :

— Je serais indigne de vivre si je ne connaissais pas une des personnes les plus pieuses de Paris !

Le comte vit qu'il fallait prendre son parti de cette connaissance, et, revenant à la marquise qui simulait par habitude, à soixante ans, un de ces évanouissements qui lui allaient si bien à vingt :

— Qu'avez-vous donc, madame ? lui demanda-t-il à son tour. Ne me laissez pas, je vous en supplie, plus longtemps dans l'inquiétude.

— J'ai que je meurs ! répondit la marquise sans ouvrir les yeux.

C'était tout à la fois répondre et ne pas répondre.

Aussi le comte Rappt, qui vit que la chose n'était point aussi inquiétante qu'il l'avait craint d'abord, se contenta-t-il de dire à son secrétaire :

— Il faut appeler du secours, Bordier.

— Inutile, répondit la marquise en rouvrant les yeux et en regardant autour d'elle avec effroi.

Elle vit l'abbé.

— Ah ! c'est vous, monsieur l'abbé, dit la vieille dévote du ton le plus tendre.

Ce ton fit frémir le comte Rappt.

— Oui, madame la marquise, c'est moi, répondit joyeusement l'abbé, et j'ai l'honneur de vous présenter mon frère, M. Xavier Bouquemont.

— Peintre de grand mérite, dit la marquise avec le plus gracieux sourire, et que je recommande de tout mon cœur à notre futur député.

— Inutile, madame, répondit M. Rappt ; ces messieurs, Dieu merci ! se recommandent suffisamment par eux-mêmes.

Les deux frères baissèrent les yeux, et s'inclinèrent modestement et d'un mouvement si parfaitement pareil qu'on eût dit qu'il leur était imprimé par le même ressort.

— Que vous est-il donc arrivé, marquise ? demanda à demi-voix M. Rappt, comme pour donner aux deux visiteurs qu'en se prolongeant leur visite deviendrait indiscrète.

L'abbé comprit l'intention et fit mine de se retirer.

— Mon frère, dit-il, je commence à m'apercevoir que nous abusons du temps de M. le comte.

Mais la marquise le retint par le pan de sa redingote.

— Nullement, dit-elle, monsieur l'abbé ; la cause de ma douleur n'est un secret pour personne. D'ailleurs, comme vous n'êtes pas tout à fait étrangers à ce qui m'arrive, je suis ravie de vous rencontrer ici.

Le front du futur député s'obscurcit : le front de l'abbé, au contraire, rayonna de joie.

— Que voulez-vous dire, madame la marquise? s'écria-t-il, et comment, moi qui donnerais ma vie pour vous, puis-je avoir le chagrin de ne pas être étranger à votre douleur?

— Ah! monsieur l'abbé, dit la marquise avec un accent désespéré, vous connaissez bien Croupette?

— Croupette? exclama l'abbé d'un ton qui, évidemment, voulait dire : « Qu'est-ce que cela? »

Le comte, qui savait, lui, ce que c'était que Croupette, et qui pressentait la cause de cette grande douleur de la marquise, tomba sur un fauteuil en poussant un soupir de découragement, et comme un homme qui abandonne, de guerre lasse, la position à ses ennemis.

— Oui, Croupette, reprit la marquise d'un ton dolent.

— Vous ne connaissez qu'elle : vous m'avez vue vingt fois avec elle.

— Où cela, madame la marquise? reprit l'abbé.

— Mais à votre cure, monsieur l'abbé ; à la confrérie, à Montrouge. Je l'emmène, ou plutôt, hélas! je l'emmenais toujours avec moi. Oh! grand Dieu! la pauvre bête, elle eût fait de beaux cris si je l'eusse laissée seule à l'hôtel.

— Ah! j'y suis, s'écria l'abbé mis enfin au courant par cette exclamation : Pauvre bête! — J'y suis.

Et se frappant le front comme un homme désespéré :

— Il s'agit de votre charmante petite chienne! une adorable petite bête, gracieuse et intelligente! Lui serait-il arrivé quelque malheur, madame la marquise, à cette chère petite Croupette?

— Malheur. Je le crois bien, qu'il lui est arrivé malheur, s'écria la marquise en sanglotant : elle est morte, monsieur l'abbé!

— Morte! s'écrièrent en chœur les deux frères.

— Morte victime d'un crime odieux, d'un guet-apens abominable!

— O ciel! s'écria Xavier.

— Et quel est l'auteur de cet exécrable forfait? demanda l'abbé.

— Qui? Vous le demandez! fit la marquise.

— Oui, nous le demandons, dit Xavier.

— Eh bien, dit la marquise, c'est notre ennemi à tous, l'ennemi du gouvernement, l'ennemi du roi, le pharmacien du faubourg Saint-Jacques!

— J'en étais sûr! s'écria l'abbé.

— Je l'aurais juré! dit le peintre.

— Mais comment cela s'est-il fait, mon Dieu?

— J'étais allée chez nos bonnes sœurs, fit la marquise ; en passant devant le pharmacien, la pauvre Croupette, que je tenais en laisse, s'arrête. — Je crois que la pauvre bête a besoin de s'arrêter. — Je m'arrête aussi. Tout à coup, elle pousse un cri d'angoisse, me regarde avec douleur et tombe roide morte sur le pavé.

— Horrible! s'écria l'abbé en levant les yeux vers le plafond.

— Épouvantable! dit le peintre en se voilant la face.

Pendant ce récit, le comte Rappt avait déversé son impatience sur un paquet de plumes qu'il avait complètement déchiqueté.

Madame la marquise de la Tournelle s'aperçut à la fois du peu d'intérêt qu'il portait au récit de cette touchante catastrophe et de l'impatience que lui causait la présence des deux frères.

Elle se leva.

— Messieurs, dit-elle avec une froide dignité, je vous suis d'autant plus reconnaissante des marques d'intérêt que vous donnez à la malheureuse Croupette, qu'elles font contraste avec l'indifférence profonde de monsieur mon neveu, qui, tout préoccupé de ses projets d'ambition, n'a pas de temps à donner aux choses du cœur.

Les deux frères regardèrent le comte Rappt avec indignation.

— Crapaud et vipère, murmura celui-ci.

Puis, à la marquise :

— Si fait, madame, lui dit-il, et la preuve, au contraire, que je prends la part la plus vive à votre chagrin, c'est que je me mets à votre disposition pour poursuivre l'auteur du délit.

— Ne vous l'avions-nous pas dit, monsieur le comte, fit l'abbé, que cet homme était un misérable, capable de tous les crimes?

— Un profond scélérat! fit Xavier.

— Vous me l'avez dit, en effet, messieurs, répliqua le député se levant et saluant les deux frères en homme qui dit : « Maintenant que nous nous entendons, maintenant que nous sommes du même avis, maintenant qu'aucune dissension ne nous divise, allez-vous-en chez vous et laissez-moi chez moi. »

Les deux frères comprirent le mouvement et surtout le regard.

— Adieu donc, monsieur le comte, dit alors l'abbé Bouquemont d'un air légèrement froid. Je regrette que vous ne puissiez nous consacrer quelques instants de plus ; nous avions encore, mon frère et moi, quelques questions importantes à vous soumettre.

— Des plus importantes, reprit Xavier.

— Ce n'est que partie remise, dit l'ex-député, et je me flatte que j'aurai le bonheur de vous revoir.

— C'est notre vœu le plus ardent, fit le peintre.

— A bientôt donc, fit l'abbé.

Puis, saluant le comte, l'abbé sortit le premier, suivi du peintre, qui, après avoir imité en tout son aîné, sortit à son tour.

Le comte Rappt ferma la porte derrière eux, et resta quelque temps la main appuyée sur le bouton de la porte comme pour s'assurer qu'ils ne rentreraient pas.

Puis, s'adressant à son secrétaire d'une voix qui semblait n'avoir conservé de force que pour donner ce dernier ordre :

— Bordier, dit-il, vous connaissez bien ces deux hommes?

— Oui, monsieur le comte, fit Bordier.

— Eh bien, Bordier, je vous chasse s'ils remettent jamais les pieds dans mon cabinet.

— Quelle fureur contre ces hommes de Dieu, mon cher Rappt! dit dévotement la marquise.

— Des hommes de Dieu, eux? rugit le futur député. Des suppôts de Satan, des messagers du diable, vous voulez dire!

— Vous vous trompez, monsieur, et du tout au tout, je vous jure, dit la marquise.

— Ah! c'est vrai, j'oubliais qu'ils sont vos amis.

— Et j'ai pour la piété de l'un la plus profonde admiration, et pour le talent de l'autre la plus cordiale sympathie.

— Eh bien, je vous en fais mon sincère compliment, marquise, dit le comte en s'essuyant le front ; votre sympathie et votre admiration sont bien placées. J'ai vu bon nombre de coquins depuis que je suis aux affaires, mais c'est la première fois dans toute ma carrière que j'ai rencontré des intrigants de ce calibre-là. Oh! l'Église choisit bien ses lévites. Cela ne m'étonne pas qu'elle soit si impopulaire.

— Monsieur, s'écria la marquise courroucée, vous blasphémez!

— Vous avez raison ; ne parlons donc plus d'eux ; parlons d'autre chose.

Alors, se retournant vers son secrétaire :

— Bordier, j'ai à causer d'une affaire de la plus haute importance avec ma chère tante, dit-il essayant de regagner le chemin qu'il venait de perdre dans l'esprit de la marquise. Il m'est donc impossible de continuer à recevoir. Passez dans l'antichambre, et, à part deux ou trois personnes dont je laisse le choix à votre perspicacité, renvoyez tout le reste. Sur mon honneur, je suis brisé de fatigue.

Le secrétaire sortit, et le comte Rappt resta seul avec la marquise de la Tournelle.

— Oh! que les hommes sont méchants! murmura sourdement la marquise en se laissant tomber, toute défaillante, sur son fauteuil.

M. Rappt avait bonne envie d'en faire autant ; mais le désir d'avoir avec sa tante cette conversation importante qu'il avait annoncée à Bordier l'arrêta.

— Chère marquise, dit-il en allant à elle et en lui touchant légèrement l'épaule avec la main, je suis prêt, surtout en ce moment, à abonder dans votre sens ; mais vous savez que ce n'est pas le moment de nous perdre dans des considérations générales : les élections ont lieu après-demain.

— Voilà pourquoi, reprit la marquise, je vous trouve fort imprudent de vous être fait des ennemis de deux hommes aussi influents que le sont dans le parti clérical l'abbé de Bouquemont et son frère.

— Comment! deux ennemis? s'écria le comte Rappt ; deux ennemis de ces deux coquins?

— Oh! vous pouvez y compter. J'ai reconnu de la haine dans le regard que vous ont jeté, en prenant congé de vous, ces deux dignes jeunes gens.

— Ces deux dignes jeunes gens! — En vérité, vous me faites damner, ma tante. — Des ennemis! — Je me suis fait des ennemis de ces deux drôles! — Un regard de haine! — Ils m'ont jeté un regard de haine en me quittant! — Mais quand ils m'ont quitté, madame la marquise, savez-vous qu'ils étaient ici depuis plus d'une heure? Savez-vous qu'ils ont passé cette heure à me caresser et à me menacer tour à tour? savez-vous que j'ai promis à l'un une cure de cinq à six mille francs, à l'autre toute une église à décorer ; qu'après avoir abreuvé leur avidité, j'ai été obligé de repaître leur haine? Oh! par ma foi, le cœur, si peu susceptible que je sois, a fini par me lever de dégoût, et, s'ils n'étaient pas sortis, je crois, Dieu me pardonne, que j'allais les mettre à la porte.

— Et vous auriez eu grand tort : l'abbé Bouquemont est le dévoué de monseigneur Coletti, qui me paraît déjà fort mal disposé envers vous.

— Ah! voyons, en effet, abordons la question, il en est

temps. Que me dites-vous là, que monseigneur Coletti est mal disposé envers moi?

— Très mal!

— Vous l'avez donc vu?

— Ne m'aviez-vous pas priée de le voir?

— Sans doute, puisque cette visite justement est l'affaire importante dont je voulais vous parler.

— Il faut que quelqu'un, mon cher comte, vous ait nui dans l'esprit de monseigneur.

— Voyons, pas d'ambages, marquise, expliquons-nous. Vous m'aimez de tout votre cœur, n'est-ce pas?

— Moi, cher Rapt! pouvez-vous en douter!

— Je n'en doute pas. Voilà pourquoi je parle franchement avec vous. J'ai besoin d'être renommé. Je veux l'être. C'est pour moi le *to be or not to be*, mon avenir est là. L'ambition me tient lieu de bonheur. Mais il faut que cette ambition soit satisfaite. Il faut que je sois député pour être ministre; je veux être ministre, il faut que je sois ministre. Eh bien, monseigneur Coletti avait promis que, par madame la duchesse d'Angoulême, dont il est le confesseur, il amènerait le roi à cette nomination. A-t-il fait ce qu'il avait promis?

— Non, dit la marquise.

— Il ne l'a pas fait? s'écria le comte étonné.

— Et, dit la marquise, je ne crois pas même qu'il soit disposé à le faire.

— Voyons... car, en vérité, ma tête se fend! — il refuse de m'appuyer?

— Absolument.

— Il vous l'a dit?

— Il me l'a dit.

— Ah çà, mais il a donc oublié que c'est moi qui l'ai fait nommer évêque, et que c'est par vous qu'il est entré dans la maison de madame la duchesse d'Angoulême?

— Il se souvient de tout cela, mais tout cela, dit-il, ne saurait le faire mentir à sa conscience.

— Sa conscience... sa conscience! murmura le comte Rapt. Chez quel usurier l'avait-il donc mise en gage, et lequel de mes ennemis lui a fourni l'argent pour la retirer?

— Mon cher comte, mon cher comte, s'écria la marquise en se signant, mais je ne vous reconnais plus; la passion vous égare!

— C'est, en vérité, à se briser le front contre les murs. Encore un que je croyais acheté et qui veut faire son prix avant de se vendre. Ma chère marquise, montez en voiture; vous avez du monde aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien, allez chez monseigneur Coletti, invitez-le.

— Vous n'y songez pas, il est trop tard.

— Vous direz que vous avez voulu faire l'invitation vous-même.

— Je sors de chez lui et ne lui en ai pas dit un mot.

— Comment, sachant le peu de temps que j'ai, n'avez-vous pas obtenu de lui qu'il vînt avec vous?

— Il a refusé, en disant que, si vous croyiez avoir affaire à lui, c'était à vous à venir chez lui, et non pas à lui à venir chez vous.

— J'irai demain.

— Il sera trop tard.

— Comment cela?

— Les journaux auront paru, et ce que l'on aura à dire contre vous sera imprimé.

— Que peut-il avoir à dire contre moi?

— Qui sait!

— Comment, qui sait! Expliquez-vous.

— Monseigneur Coletti est, vous le savez, en train de convertir la princesse Rina à la religion catholique.

— Elle n'est pas encore convertie?

— Non; mais sa santé s'affaiblit tous les jours; il est, de plus, le confesseur de votre femme.

— Oh! Régina n'a rien pu dire contre moi.

— Qui sait! en confession.

— Madame, fit le comte Rapt indigné, pour les plus mauvais prêtres, la confession est sacrée.

— Enfin, que sais-je, moi! mais, si j'ai un conseil à vous donner, c'est...

— C'est... quoi?

— C'est de monter en voiture vous-même et d'aller faire votre paix avec lui.

— Mais j'ai encore trois ou quatre électeurs à recevoir.

— Remettez-les à demain.

— Je perdrai leurs voix.

— Mieux vaut perdre trois voix que mille.

— Vous avez raison... Baptiste! cria M. Rapt en se pendant à la sonnette. Baptiste!

Baptiste parut.

— Ma voiture, dit le comte, et envoyez-moi Bordier.

Un instant après, le secrétaire rentrait dans le cabinet.

— Bordier, dit le comte, je sors par l'escalier dérobé; renvoyez tout le monde.

Et, ayant baisé vivement la main de la marquise, M. Rapt s'élança hors de son cabinet, mais pas si vivement, toutefois, qu'il ne pût entendre madame de la Tournelle dire à son secrétaire:

— Et maintenant, Bordier, nous allons chercher, n'est-ce pas, les moyens de venger la mort de Croupette?

CXVIII

OÙ IL EST DÉMONTRÉ QUE DEUX AUGURES NE PEUVENT PAS SE REGARDER SANS RIRE

Le comte Rapt arriva rapidement rue Saint-Guillaume, où était situé l'hôtel qu'habitait monseigneur Coletti.

Monseigneur occupait un pavillon entre cour et jardin. Rien de plus charmant que ce retrait: un vrai nid de poète, d'amoureux ou d'abbé, ouvert en plein aux rayons du midi, hermétiquement fermé aux cruels vents du nord.

L'intérieur de ce pavillon décelait, à première vue, le sensualisme raffiné du personnage sacré qui l'habitait. Un air tiède, balsamique, voluptueux vous caressait dès qu'on entrait dans l'appartement, et un homme qu'on eût amené là les yeux bandés, eût pu se croire, rien qu'en humant le parfum de l'atmosphère, dans un de ces boudoirs mystérieux, enivrants, où les beaux du Directoire allaient chanter leurs cantiques et brûler leur encens.

Un domestique, moitié huissier, moitié prêtre, introduisit le comte Rapt dans un petit salon à demi éclairé, ou plutôt à demi obscur, qui précédait le salon de réception.

— Sa Grandeur est profondément occupée en ce moment, dit le domestique, et je ne sais si elle pourra recevoir; mais si monsieur veut dire son nom...

— Annoncez le comte Rapt, répondit le futur député.

Le domestique s'inclina profondément, et entra dans le salon.

Il revint quelques instants après, en disant:

— Sa Grandeur va recevoir M. le comte.

Le colonel n'attendit pas longtemps. Au bout de cinq minutes, il vit sortir du salon, reconduits par monseigneur Coletti, deux personnages dont il ne distingua pas tout d'abord la figure, à cause de l'obscurité qui régnait dans cet appartement, mais qu'il reconnut bientôt en les voyant s'incliner devant lui, avec une servilité dont les seuls frères Bouquemont avaient jamais fait preuve.

C'étaient, en effet, Sulpice et Xavier Bouquemont.

M. Rapt les salua aussi courtoisement qu'il put, et entra dans le salon, suivi de l'évêque, qui ne voulut pas consentir à passer le premier.

— Je ne m'attendais guère à avoir l'honneur et le plaisir de vous voir aujourd'hui, monsieur le comte, dit Sa Grandeur en faisant asseoir le comte Rapt sur une causeuse, et s'y asseyant à son tour.

— Et pourquoi donc, monseigneur? demanda celui-ci.

— Parce qu'un homme d'État comme vous, reprit d'un air humble monseigneur Coletti, doit avoir autre chose à faire, la veille des élections, que de visiter un pauvre ermite comme moi.

— Monseigneur, dit vivement le comte, qui voyait que cet hypocrite marivaudage pouvait l'entraîner un peu trop loin, madame la marquise de la Tournelle a eu la charité de m'avertir que j'avais perdu, à ma grande surprise et à mon grand chagrin, tout crédit dans votre esprit.

— Madame la marquise de la Tournelle a été peut-être un peu loin, interrompit l'abbé, en disant tout crédit.

— C'est me dire, monseigneur, qu'il s'en faut de peu.

— J'avoue, monsieur le comte, répondit l'abbé en fronçant le sourcil d'un air de tristesse et en levant les yeux au ciel, comme s'il appelait sur le pécheur qui était devant lui toute la miséricorde divine, j'avoue qu'au moment où Sa Majesté m'a demandé mon opinion sincère sur votre réélection et sur votre entrée au ministère, j'avoue que, sans dire tout ce que je pensais, j'ai été contraint de prier le roi de réfléchir et de ne pas prendre un parti avant que j'eusse longuement causé avec vous.

— Je ne suis ici que pour cela, monseigneur, dit assez sèchement le futur député.

— Eh bien! causons, monsieur le comte.

— Qu'avez-vous à me reprocher, monseigneur? demanda M. Rapt, personnellement, bien entendu.

— Moi! s'écria l'évêque d'un air innocent, moi, avoir personnellement quelque chose à vous reprocher! Mais, en vérité, vous me rendez confus, car, du moment qu'il s'agit de moi, monsieur le comte, moi, je n'ai qu'à me louer de vous. Je l'ai dit au roi, je l'avoue hautement, je le raconte à qui veut l'entendre, moi, je suis votre tout reconnaissant.

— Alors, monseigneur, de quoi s'agit-il? Puisque vous n'avez, dites-vous, qu'à vous louer de moi, d'où vient le discrédit où je suis tombé auprès de vous?

— C'est bien difficile à vous dire, fit l'évêque en hochant la tête d'un air embarrassé.

— Je puis peut-être vous aider, monseigneur.

— Je ne demande pas mieux, monsieur le comte; aussi bien vous vous doutez, je pense, de ce dont il s'agit?

— Nullement, je vous assure, répliqua M. Rappt; mais, en cherchant tous les deux, nous y arriverons peut-être.

— Je vous écoute avec le plus grand intérêt.

— Il y a en vous deux hommes, monseigneur, le prêtre et l'homme politique, dit le comte en regardant fixement l'évêque; lequel des deux ai-je offensé?

— Mais aucun des deux, répondit l'évêque en feignant d'hésiter.

— Je vous demande pardon, monseigneur, reprit le comte Rappt; parlons donc franc, et dites-moi auquel des deux hommes que vous êtes je dois des excuses et une réparation.

— Écoutez, monsieur le comte, dit l'évêque; je serai franc avec vous, en effet; et, pour commencer, permettez-moi de vous rappeler l'admiration que j'ai pour votre beau talent. Nul homme ne m'a semblé, jusqu'ici, plus digne que vous d'aspirer aux plus grandes charges de l'État; malheureusement, une tache est venue obscurcir l'éclat dont je me plaisais à vous parer.

— Expliquez-vous, monseigneur. Je ne demande pas mieux que de me confesser.

— Eh bien, dit lentement et froidement l'évêque, je vous prends au mot; je veux vous confesser! Le hasard m'a rendu confident d'une faute que vous avez commise; avouez-la-moi comme si vous étiez au tribunal de pénitence, et, dussé-je user mes genoux à prier pour vous, j'implorerai jour et nuit la miséricorde divine, jusqu'à ce que j'obtienne votre pardon.

« Hypocrite! pensa le comte Rappt, hypocrite et imbécile! Comment peux-tu croire que je serai assez niais pour me laisser prendre au piège? C'est moi qui vais te confesser, au contraire. » — Monseigneur, dit-il tout haut, si je vous comprends, vous avez eu, *par hasard* (et il appuya avec intention sur ce mot), vous avez eu connaissance d'une faute que j'ai commise. Mettez-moi un peu sur la voie! Est-ce un péché véniel ou mortel? Là est toute la question.

— Scrutez-vous, monsieur le comte, interrogez-vous, dit l'évêque d'un air plein de componction; fouillez votre conscience. Avez-vous quelque chose de grave, de très grave, à vous reprocher? Vous savez que j'ai pour votre famille et pour vous en particulier, une tendresse toute paternelle; j'en aurai toute l'indulgence! Parlez donc avec confiance: vous n'avez pas d'ami plus dévoué que moi.

— Écoutez, monseigneur, reprit le comte Rappt en regardant sévèrement l'évêque, nous connaissons les hommes tous les deux; nous connaissons, à ne pas nous y tromper, l'un et l'autre, et aussi bien l'un que l'autre, les passions humaines; nous savons que peu de nous arrivent à notre âge, avec nos appétits et nos ambitions, au point de la vie où nous en sommes, sans apercevoir, en regardant derrière eux... des faiblesses!

— Sans doute, interrompit l'évêque en baissant les yeux, car il ne pouvait soutenir le regard fixe du futur député; sans doute, la nature humaine est imparfaite, sans doute nous avons tous derrière nous, à notre suite, à nos trousses, un cortège d'erreurs, de faiblesses. Mais, reprit-il en levant la tête, il est de ces faiblesses dont la divulgation serait de nature à compromettre sérieusement, dangereusement même! Si c'est une faute de cette espèce, avouez, monsieur le comte, que nous ne serons pas trop de deux pour conjurer les périls qui en seraient la suite. Interrogez-vous donc.

Le comte regarda l'évêque d'un œil haineux. Il avait envie de l'accabler d'injures; mais il pensa qu'il aurait meilleur marché de lui en *jésuitant* à son image, et il répondit d'un air contrit:

— Hélas! monseigneur, se souvient-on parfaitement de tout ce qu'on a pu faire de mal ou de bien en ce monde? Une faute qui peut nous paraître légère, de peu d'importance, à nous qui savons que la fin justifie les moyens, peut devenir une faute énorme, un crime monstrueux aux yeux de la société. La nature humaine est si imparfaite, comme vous le disiez tout à l'heure; notre ambition est si grande! notre vue si longue! notre vie si courte! nous sommes tellement habitués, pour arriver à notre but, à écarter chaque jour des épines inattendues, à traverser des broussailles nouvelles, que nous oublions facilement les misères de la veille devant les obstacles du moment. Et alors, quel est celui de nous qui ne porte pas au fond de lui son secret dangereux, ses remords, ses craintes? quel est celui qui peut se dire, en toute conscience, arrivé à notre heure: « J'ai marché dans le droit chemin jusqu'aujourd'hui, sans laisser une goutte de mon sang aux épines de la route! J'ai accompli glorieusement ma tâche sans assumer sur moi le poids de telle ou telle faute, de tel ou tel crime même! » — Que celui-là se montre, s'il a eu la moindre ambition dans le cœur, et devant celui-là je me prosternerai humblement, et à celui-là je dirai, en me frappant la poitrine: « Je me sais indigne d'être ton frère. » Le cœur de l'homme est semblable aux grands fleuves, qui reflètent le ciel à la surface, et cachent aux regards le limon de leur lit. Ne me demandez donc pas, monseigneur, la confidence de tels ou tels secrets! J'ai plus de secrets que d'années! Dites-moi plutôt lequel de ces secrets vous avez appris, et nous partirons de là tous les deux, pour chercher le moyen d'absoudre la faute.

— Je ne demande pas mieux que de vous être agréable, monsieur le comte, dit l'évêque; cependant, si votre secret m'a été confié, et que j'aie fait serment de le garder, comment voulez-vous que je manque à mon serment?

— Est-ce en confession? demanda M. Rappt.

— Non, pas précisément, dit en hésitant l'évêque.

— Alors, monseigneur, vous pouvez parler, dit sèchement le futur député. Entre honnêtes gens comme nous, il faut s'entr'aider. Je vous rappellerai, d'ailleurs, en passant, continua sévèrement le comte, et afin de mettre votre conscience à l'aise, que vous n'en êtes pas à votre premier serment.

— Mais, monsieur le comte..., interrompit en rougissant l'évêque.

— Mais, monseigneur, reprit le député, sans parler des serments politiques, qui ne sont prêtés que pour être rendus, c'est-à-dire violés, vous en avez violé plusieurs autres...

— Monsieur le comte! s'écria l'évêque d'une voix indignée.

— Vous avez, monseigneur, fait vœu de chasteté, continua le comte, et vous êtes, à ma connaissance et au su de chacun, l'abbé le plus galant de Paris.

— Monsieur le comte, vous m'injuriez! dit l'évêque en se cachant la figure dans ses mains.

— Vous avez fait vœu de pauvreté, poursuivit le diplomate, et vous êtes plus riche que moi: car vous avez cent mille francs de dettes; vous avez fait vœu de...

— Monsieur le comte! dit l'évêque en se levant, je n'en saurais entendre davantage. Je croyais que vous veniez chercher la paix ici, et c'est la guerre que vous venez m'apporter: soit.

— Écoutez, monseigneur, reprit plus doucement le futur député: nous n'avons rien à gagner, ni l'un ni l'autre, à nous faire la guerre. Je ne l'apporte donc pas, ainsi que vous le dites. Si telle avait été mon intention, je n'aurais pas l'honneur de m'expliquer avec vous en ce moment.

— Mais que désirez-vous de moi? demanda l'évêque en se radoucissant.

— Je désire savoir, répondit nettement le comte Rappt, laquelle de mes fautes est venue à votre connaissance.

— Une faute horrible! murmura l'évêque en levant les yeux au plafond.

— Laquelle? insista le comte.

— Vous avez épousé votre fille! dit monseigneur Coletti en se voilant la face et en se laissant tomber sur la causeuse.

Le comte le regarda avec une sorte de mépris, d'un air qui signifiait: « Eh bien, oui! après? »

— Est-ce de la comtesse que vous tenez ce secret? demanda-t-il.

— Non, répondit l'évêque.

— De la marquise de la Tournelle?

— Non, répéta monseigneur.

— Alors, c'est de la maréchale de Lamothe-Houdan.

— Je ne puis vous dire de qui, fit l'évêque en hochant la tête.

— J'aurais dû y penser; vous êtes son confesseur.

— Croyez que ce n'est pas par la confession que je l'ai appris, s'empressa de dire le prélat.

— Je le crois, dit M. Rappt; je n'en doute même pas, monseigneur. Eh bien, ajouta-t-il en regardant en face l'évêque, c'est la vérité. Elle est sans doute terrible, comme vous le disiez; mais je l'avoue courageusement. Oui, j'ai épousé ma fille, mais *spirituellement*, monseigneur, si vous me permettez de m'exprimer ainsi, et non matériellement, comme vous semblez le croire. Oui, j'ai commis ce crime horrible aux yeux de la société, devant le Code. Mais, vous le savez, le Code n'est pas fait pour arrêter deux sortes de gens: ceux qui sont au-dessous, comme les criminels de bas étage, et ceux qui sont au-dessus, comme vous et moi, monseigneur.

— Monsieur le comte, s'écria vivement l'évêque en regardant tout autour de lui, comme s'il se doutait que quelqu'un pût recueillir ces paroles.

— Eh bien, monseigneur, reprit le comte Rappt après un moment d'hésitation, en retour de votre secret, je vais vous en confier un autre, qui ne manquera pas, j'en suis sûr, de vous être aussi agréable.

— Que voulez-vous dire? demanda l'évêque en tendant les oreilles.

— Vous souvenez-vous d'une conversation que nous avons eue ensemble, un soir, quelques heures avant mon départ pour la Russie, en nous promenant sous les grands arbres du parc de Saint-Cloud? Il était sept heures et demie environ.

— Je me souviens en effet, de la promenade, dit l'évêque en rougissant ; mais je ne me rappelle que très vaguement notre conversation.

— En ce cas, monseigneur, je vais vous la rappeler tout à fait, ou plutôt vous la résumer brièvement. Vous m'avez demandé de vous faire nommer archevêque. Je me suis souvenu de vos paroles et j'ai agi. Le lendemain de mon retour de Saint-Pétersbourg, j'ai écrit à notre saint père, et, en lui rappelant que vous aviez du sang de Mazarin dans les veines, et surtout de son génie dans l'esprit, j'ai insisté



Je n'en saurais entendre davantage.

pour avoir une prompte réponse. Je l'attends d'ici à quelques jours.

— Croyez, monsieur le comte, que je suis confus de votre bonté, balbutia l'évêque ; je ne pensais pas avoir manifesté un si ambitieux désir. Je regrette que la faute qui nous sépare ne me permette pas de vous remercier comme je l'aurais voulu ; car un pécheur comme

Le comte Rappt l'arrêta.

— Attendez un moment, monseigneur, dit-il en regardant l'évêque, le rire sur les lèvres ; je vous ai parlé d'un secret, je ne vous ai rien dit que de très simple. Vous souhaitez d'être archevêque, j'écris à notre saint-père ; nous attendons sa réponse. Jusque-là, rien que de naturel. Mais le secret, la voici, et il faut que je compte entièrement et absolument sur vous, monseigneur, pour vous le révéler, car c'est un secret d'Etat...

— Que voulez-vous dire? s'écria vivement l'évêque. — un peu trop vivement peut-être ; car le diplomate sourit de pitié

— Pendant que la marquise de la Tournelle, reprit le comte, était auprès de vous, le médecin de monseigneur de Quélen était auprès de moi.

Ici, l'évêque ouvrit grandement les yeux, comme pour bien voir si celui qui lui annonçait la visite du médecin de l'archevêque était un messager de bonne nouvelle.

Le comte Rappt sembla ne pas s'apercevoir de l'attention que monseigneur Coletti prêtait à ses paroles ; il continua :

— Le médecin de monseigneur, assez jovial d'ordinaire, comme les gens de sa classe qui ont assez d'esprit pour accepter gaiement ce qu'ils ne peuvent empêcher, m'a paru si profondément affecté que je me suis cru forcé de lui demander la cause de son affliction.

— Qu'avait donc le docteur? demanda l'évêque avec une feinte émotion qu'il tâcha de rendre véritable. Sans avoir l'honneur d'être son ami, je le connais assez intimement pour m'intéresser particulièrement à lui, outre qu'il est un des chrétiens les plus recommandables, puisqu'il est patronné par nos révérends frères de Montrouge !

— La cause de son chagrin est facile à comprendre, répondit M. Rappt, et vous la comprendrez mieux que personne, monseigneur, quand je vous dirai que notre saint prélat est malade.

— Monseigneur est malade? s'écria l'abbé avec une terreur très bien jouée, devant tout autre que le comédien que nous avons appelé le comte Rappt.

— Oui, répondit celui-ci.

— Dangereusement? — demanda l'évêque en regardant fixement son interlocuteur.

Dans ce regard, il y avait tout un discours, toute une question, toute une interrogation expressive, pressante. Ce regard voulait dire : « Je vous comprends ; vous m'offrez l'archevêché de Paris en retour de votre crime. Nous nous entendons tous les deux. Mais ne me trompez pas ; redoutez de me tromper, ou malheur à vous ! car, soyez-en bien sûr, j'userai de toutes mes forces pour vous abattre. »

Voilà tout ce que ce regard signifiait, et plus encore peut-être.

Le comte Rappt le comprit et il répondit affirmativement.

L'évêque reprit :

— Croyez-vous que la maladie soit assez dangereuse pour que nous ayons la douleur de perdre ce saint homme ?

Le mot *douleur* signifiait *espérance*.

— Le docteur était inquiet, dit M. Rappt d'une voix émue.

— Très inquiet ! dit monseigneur Coletti sur le même ton.

— Oui, très inquiet !

— La médecine a tant de ressources, qu'il est bien permis d'espérer la guérison de ce saint homme.

— Saint homme est le mot, monseigneur.

— Un homme qu'on ne remplacera pas !

— Qu'on remplacera difficilement, du moins.

— Qui pourrait le remplacer ? demanda l'évêque d'un air affligé.

— Celui qui, ayant déjà toute la confiance de Sa Majesté, dit le comte, serait encore présenté au roi comme le digne successeur du prélat.

— Un tel homme existe-t-il ? demanda modestement l'évêque.

— Oui, répondit le futur député, il existe.

— Et vous le connaissez, monsieur le comte ?

— Oui, répéta M. Rappt, je le connais.

Et, en disant ces mots, le diplomate regarda l'évêque de la façon dont celui-ci l'avait regardé précédemment, c'est-à-dire qu'il lui mit le marché à la main. Monseigneur Coletti le comprit, et, baissant la tête avec humilité, il dit :

— Je ne le connais pas !

— Eh bien, monseigneur, permettez-moi de vous le faire connaître, reprit M. Rappt.

L'évêque frémit.

— C'est vous, monseigneur.

— Moi ! s'écria l'évêque ; moi, indigne ! moi ! moi !

Et il répéta ce mot *moi*, pour feindre l'étonnement.

— Vous, monseigneur, dit le comte ; si votre nomination dépend de moi, comme elle peut en dépendre, si je suis ministre.

L'évêque faillit se trouver mal de plaisir.

— Eh quoi ! balbutia-t-il.

Le futur député ne le laissa pas continuer.

— Vous m'avez compris, monseigneur, dit-il, c'est un archevêché que je vous propose en retour de votre silence. Je crois que nos deux secrets se valent l'un l'autre.

— Ainsi, dit l'évêque en regardant tout autour de lui, vous vous engagez solennellement, le cas échéant, à me trouver digne de l'archevêché de Paris ?

— Oui, dit M. Rappt.

— Et, le cas échéant, répéta l'évêque, vous ne renierez pas votre parole ?

— Ne connaissons-nous pas tous deux la valeur des serments ? dit en souriant le comte.

— Sans doute, sans doute ! fit l'évêque ; entre honnêtes gens on s'entend toujours ! — Si bien, ajouta-t-il, que, si je vous en priais, vous me confirmeriez cette promesse ?

— Certainement, monseigneur.

— Même par écrit ? demanda l'évêque d'un air de doute.

— Même par écrit ! affirma le comte.

— Eh bien ! fit l'évêque en se tournant du côté d'une table sur laquelle il y avait du papier, une plume, de l'encre et, comme on dit en argot de théâtre, tout ce qu'il faut pour écrire.

Ce mot *eh bien* était si expressif, que le comte Rappt, sans demander plus d'explication, se dirigea vers la table et confirma par écrit la promesse qu'il venait de faire verbalement à l'évêque.

Il lui tendit le papier ; l'évêque le prit, en lut le contenu, le saupoudra, le plia, le mit dans un tiroir, et regardant M. Rappt avec un sourire dont son aïeul Méphistophélès, ou son confrère l'évêque d'Autun lui avaient certainement transmis le secret :

— Monsieur le comte, lui dit-il, à partir de cette heure, vous n'avez pas d'ami plus dévoué que moi.

— Monseigneur, répondit le comte Rappt, que Dieu, qui nous entend, me punisse si j'ai jamais douté de votre affection.

Et ces deux gens de bien se quittèrent après s'être étroitement serré la main.

CXIX

DE LA SIMPLICITÉ ET DE LA FRUGALITÉ DE M. RAPPT

Les ministres ressemblent aux vieux comédiens : ils ne savent pas se retirer à temps. Certainement, les votes de la chambre des pairs auraient dû avertir M. de Villèle du danger qui menaçait le roi. Depuis quatre ans, la chambre héréditaire était, en effet, en opposition constante avec les vœux du gouvernement. Mais, soit que, doué d'un orgueil immense ou d'un esprit étroit, M. de Villèle ne remarquât pas cette opposition persistante, ou qu'il dédaignât de la remarquer, non seulement il ne songea point à se retirer, mais la création de quatre-vingts pairs nouveaux lui parut un moyen assuré de ramener à lui l'esprit de la chambre haute.

Cependant une majorité, en admettant qu'il l'obtînt à la chambre des pairs, ne lui assurait pas la majorité à la chambre des députés. L'opposition avait fait des progrès rapides dans la chambre élective. De dix ou douze voix de majorité, elle s'était peu à peu élevée à cent cinquante voix. Six réélections avaient eu lieu en province dans le cours de l'année, à Rouen, Orléans, Bayonne, Mamers, Meaux, Saintes, et partout les candidats de l'opposition avaient été nommés à des majorités formidables. À Rouen, le candidat du gouvernement n'avait pu obtenir que 37 voix sur 967 votants. Et il n'y avait point à se méprendre sur le caractère agressif de ces nominations, car au nombre des nouveaux élus figuraient La Fayette et Laffitte.

Et c'est là que tous les gouvernements passés, présents et futurs ont échoué et échoueront. Quand on ne précède pas l'opposition, il faut la suivre ! C'est se venger naïvement de la mer que de la fouetter. Ce n'est pas satisfaire les appétits que de les distraire. « La faim est mauvaise conseillère », dit l'adage.

Aussi allez-vous voir, à partir de ce moment, le vieil esquif de la monarchie, radoubé tant bien que mal par des diplomates étrangers à la France et par un ministère étranger à la nation, chavirer un moment, se relever une minute, louvoyer, pendant trente et un mois, entre mille écueils, et sombrer définitivement, sans espoir de retour.

M. Rappt, toutefois, en revenant de chez monseigneur Coletti, était loin de faire toutes ces réflexions. Il désirait remplacer M. de Villèle, et il agissait comme M. de Villèle eût agi à sa place, c'est-à-dire qu'il travaillait pour son seul compte, pour son unique intérêt. Il voulait être député d'abord, ministre ensuite, et, pour cela, il ne reculait devant aucun obstacle. Il est vrai qu'il regardait avec tant de mépris les obstacles qu'il rencontrait, qu'il n'avait pas grand mérite à essayer de les écarter.

De retour à l'hôtel, il passa par le petit escalier de service et rentra dans son cabinet.

Madame de la Tournelle venait de le quitter ; il n'y trouva que Bordier.

— Vous arrivez bien, monsieur le comte, dit le secrétaire, je vous attendais impatiemment.

— Qu'arrive-t-il, Bordier ? demanda le député en jetant son chapeau sur une table, et en se laissant tomber sur un fauteuil.

— Nous n'en avons pas fini avec les électeurs, répondit Bordier.

— Comment cela ?

— Je vous ai débarrassé de tout ce qui restait, sauf un individu qu'il m'est impossible de renvoyer.

— Est-il connu ?

— Comme les bourgeois peuvent l'être. Il dispose de cent voix.

— Comment l'appelez-vous ?

— Brewer.

— Qu'est-ce qu'il fait, ce Brewer ?

— De la bière.

— C'est donc pour cela qu'on l'appelle le Cromwell du quartier ?

— Oui, monsieur le comte.

— Pouah ! fit M. Rappt d'un air de dégoût. Et qu'est-ce qu'il veut, ce marchand de bière ?

— Je ne sais pas au juste ce qu'il veut ; mais je sais ce qu'il ne veut pas : il ne veut pas s'en aller.

— Qu'est-ce qu'il demande, enfin ?

— Il demande à vous voir, et il prétend qu'il ne quittera pas l'hôtel sans vous avoir vu, dût-il vous attendre toute la nuit.

— Et vous dites qu'il a cent voix dans sa poche ?

— Cent voix au moins, monsieur le comte.

— Alors, il faut absolument le recevoir ?

— Je crois que vous ne pouvez pas vous en dispenser, monsieur le comte.

— Nous allons le recevoir, dit le futur député d'un air de martyr. Auparavant, sonnez Baptiste ; je n'ai rien mangé depuis ce matin ; je meurs de faim.

Le secrétaire sonna Baptiste, et le domestique entra.

— Apportez-moi un bouillon et une croûte de pain, dit le comte Rappt. En allant à la cuisine, faites entrer le monsieur qui est dans l'antichambre.

Puis, se retournant vers le secrétaire :

— Vous avez des notes précises sur ce personnage ?

— Précises, à peu près, dit le secrétaire en lisant les notes sur une feuille de papier.

« Brewer, brasseur, homme franc, ouvert, ami du pharmacien Renaud ; fils de paysans, parvenu à la fortune par trente-cinq ans de travaux persistants, n'aimant pas à être

flatté, s'irritant de trop de politesse, confiant envers tous les siens, défiant envers tous les autres, très estimé dans le quartier. C'est une voix, enfin.

— Bien, dit le comte Rappt ; ce ne sera pas long. Nous en aurons bien vite raison.

Le domestique annonça :

— M. Brewer.

Un homme de cinquante et quelques années, de haute stature, à la figure loyale, entra dans le cabinet.

— Monsieur, dit le nouveau venu en s'inclinant, pardonnez à un inconnu de mettre autant d'insistance à être reçu de vous.

— Monsieur Brewer ! répondit le député en examinant attentivement la figure du visiteur, comme s'il devait découvrir dans les lignes de son visage la ligne de conduite qu'il allait avoir à suivre avec lui, monsieur Brewer, dit-il, vous n'êtes pas un inconnu pour moi, tant s'en faut, car je connais le nom de mes ennemis, et vous êtes du nombre presque autant que celui de mes amis.

— Je suis loin d'être votre ami, en effet, monsieur ; mais je ne suis pas non plus votre ennemi. Je suis opposé absolument à votre candidature, et le serai probablement toujours, non à cause de vous personnellement, mais à cause du système, système désastreux à mon sens, que vous préconisez. À part cette inimitié de parti toute politique, je rends hommage, monsieur, à votre grand talent.

— Vous me flattez, monsieur, dit en feignant la confusion le comte Rappt.

— Je ne flatte jamais, monsieur, dit d'un air fâché le brasseur ; je flatte aussi peu que j'aime peu à être flatté. Mais il est temps, je pense, de vous dire la cause de ma visite, si vous le permettez.

— Parlez, monsieur Brewer.

— Monsieur, j'ai lu hier dans mon journal, à mon grand étonnement, car *le Constitutionnel* n'est pas précisément l'organe du gouvernement, j'ai lu, dis-je, une circulaire électorale, une profession de foi signée de votre nom. Est-elle bien réellement de vous ?

— En doutez-vous, monsieur ? s'écria le comte Rappt.

— J'en douterai, monsieur, jusqu'à ce que vous me l'ayez personnellement affirmé, répondit l'électeur froidement.

— Eh bien, monsieur, dit le comte, je vous l'affirme.

— J'ai trouvé cette profession de foi, continua le brasseur, tellement patriotique, tellement conforme aux pensées du parti libéral que je représente, tellement en rapport, enfin, avec les convictions pour lesquelles j'ai vécu et pour lesquelles je mourrai, que je me suis senti profondément touché, et que l'opinion que j'avais eue sur vous, jusqu'ici, en a été ébranlée.

— Monsieur ! interrompit modestement le futur député.

— Oui, monsieur, insista l'électeur ; j'aurais donné beaucoup pour serrer, après avoir lu ces lignes, la main de celui qui les avait écrites.

— Monsieur ! interrompit encore M. Rappt en baissant pudiquement les yeux, vous me touchez véritablement ; la sympathie d'un homme comme vous m'est plus précieuse que toutes les faveurs publiques.

— Je ne me serais cependant pas décidé à faire cette démarche, reprit le brasseur sans paraître ému le moins du monde du compliment que le comte lui décochait à brûle-pourpoint, je ne me serais pas, dis-je, résolu à vous faire visite, si mon vieil ami Renaud, ancien pharmacien du faubourg Saint-Jacques, ne fût venu me voir en vous quittant.

— Un grand citoyen, que votre ami Renaud ! dit le comte avec une sorte d'enthousiasme.

— Un bon citoyen ! répéta M. Brewer ; un de ceux qui font les révolutions et qui n'en profitent pas. La loyauté dont vous avez fait preuve devant mon vieil ami m'a donc décidé à venir vous faire cette visite. Mon but, pour tout dire, en venant vous voir et en causant avec vous, c'est d'emporter la certitude que je puis, en toute confiance, vous donner ma voix et faire voter pour vous mes amis.

— Écoutez-moi, monsieur Brewer, dit le candidat en changeant brusquement de ton ; car il voyait qu'il avait fait fausse route jusqu'ici, et que le ton rude du militaire conviendrait mieux à M. Brewer que le ton doux du courtisan. — Écoutez-moi, je vais vous parler en toute franchise.

Un autre que M. Brewer, en entendant sortir de la bouche du comte ces paroles : « Je vais vous parler en toute franchise, » se serait défié et tenu sur ses gardes ; mais M. Brewer était, qu'on nous permette cette phrase qui semble appartenir à la Palisse, M. Brewer était trop confiant pour être défiant. Ce sont ceux-là qui se défient le plus des gouvernements qui se laissent prendre le plus naïvement par l'hypocrisie de ceux qui les représentent. Le brasseur écouta donc de toutes ses oreilles.

— Je ne suis pas un solliciteur, moi, monsieur, continua le comte ; je ne demande la voix de personne ; je ne vais pas solliciter votre suffrage, comme l'a peut-être fait ou le fera mon adversaire, qui se dira plus libéral que moi. Non, non ; c'est à la conscience générale que je m'adresse ; c'est le suffrage de la conscience publique que je sollicite. Il faut que tous ceux qui me feront l'honneur de me donner leur voix me connaissent à fond. L'homme qui doit représenter ses concitoyens ne peut pas être soupçonné. Il faut que la confiance soit réciproque entre les électeurs et les élus. Je n'accepte le mandat qu'à cette condition, et je vous donne droit, quand je reparaîtrai une autre fois devant vous, de me demander compte de la façon dont je vous aurai représentés. Pardonnez-moi, monsieur, de vous parler ainsi. Vous trouvez même peut-être que j'en use avec vous d'une manière un peu cavalière ; mais la franchise me contraint à agir ainsi.

— Vous ne me fâchez nullement, monsieur, dit le brasseur ; loin de là. Veuillez donc continuer, je vous prie.

À ce moment, Baptiste entra, apportant un plateau sur lequel étaient disposés un bol de bouillon, une croûte de pain, un verre et une bouteille de bordeaux, qu'il plaça sur la table.

— Asseyez-vous donc, cher monsieur Brewer, dit le candidat en se dirigeant vers la table.

— Ne faites pas attention à moi, je vous prie, monsieur, dit l'électeur.

— Vous me permettez de prendre mon repas ? demanda le comte en s'asseyant.

— Je vous en supplie, monsieur ; faites.

— Mille pardons pour la manière dont je vous reçois, cher monsieur ; mais je suis un homme tout à fait sans façons, voyez-vous ; j'ai une horreur profonde pour tout ce qui sent l'étiquette. Je dîne quand je peux, simplement, frugalement. On ne se refait pas ; j'ai des goûts simples ; mon grand-père était laboureur, et je m'en enorgueillis.

— Le mien aussi, dit simplement le brasseur ; j'ai été quinze ans valet de ferme.

— C'est une sympathie de plus, cher monsieur Brewer ! sympathie dont je me glorifie, car elle rend commune la pensée de deux hommes qui ont connu de bonne heure la misère, la sobriété. Mon dîner est trop modeste pour que je vous offre de le partager. Cependant, si vous vouliez me faire l'amitié d'accepter...

— Je vous remercie mille fois, interrompit le brasseur confus. Mais quoi ! ajouta-t-il d'un air étonné et presque effrayé, est-ce donc là réellement tout votre dîner ?

— Absolument, cher monsieur Brewer ! Est-ce que nous avons le temps de manger, nous autres ? est-ce que les hommes qui aiment véritablement leur pays ont souci des intérêts matériels ? Et puis, je vous le répète, je déteste la table par goût, pour mille raisons, mais pour une entre autres, et que vous approuverez, j'en suis sûr : c'est que le cœur me saigne en pensant que, dans un seul dîner, sans besoin, sans raison, par pure ostentation, par pur préjugé, on gaspille une somme d'argent qui servirait à nourrir vingt familles.

— C'est bien vrai, monsieur ! interrompit l'électeur ému.

— J'ai été élevé à l'école du malheur, moi, monsieur, poursuivit le candidat ; je suis arrivé à Paris en sabots, et je m'en flatte, loin d'en rougir ! Je sais donc à quoi m'en tenir sur les souffrances des classes laborieuses ! Ah ! si tout le monde connaissait comme moi le prix de l'argent, on y regarderait à deux fois avant de charger d'impôts, déjà si lourds, les malheureux contribuables.

— Eh bien, justement, monsieur, c'est là que je voulais en arriver. Nous nous comprenons. L'inimitié que je porte au gouvernement a sa source principale dans les dépenses exagérées, folles, des serviteurs de la monarchie.

— Que voulez-vous dire ?

— Dans l'avant-dernière session, monsieur, vous avez été, permettez-moi de vous le dire maintenant que nous nous entendons, un des défenseurs les plus ardents des nouveaux impôts dont on menaçait la population. Tout votre système, et je l'ai attentivement étudié, tendait à augmenter le budget au lieu de le diminuer. Vous ne voyiez de salut pour le pays que dans l'augmentation et l'enrichissement des fonctionnaires, comme l'avait fait le gouvernement impérial ; pour tout dire, vous cherchiez à vous attacher le plus grand nombre d'individus par l'intérêt, au lieu d'acquérir la confiance de tous par l'affection.

— Écoutez-moi, cher monsieur Brewer, car, outre que vous êtes un honnête homme, vous êtes encore un homme d'esprit. Je serai donc plus franc avec vous, s'il est possible, que je ne l'ai été jusqu'à présent.

Un autre homme que M. Brewer se serait défié de plus en plus ; mais M. Brewer, au contraire, se défia de moins en moins.

— Il y a deux ans bientôt, cher monsieur Brewer, que j'ai défendu ce système, je l'avoue ; pourquoi ne pas avouer franchement ses erreurs ? Mais c'est la seule faute que j'aie à me reprocher de toute ma vie. Que voulez-vous ! j'entrais dans la carrière politique. Je n'étais qu'un militaire, ignorant des affaires civiles. J'avais vécu jusque-là, dans les

camps à l'étranger sur des champs de bataille. Et puis j'avais affaire à une monarchie aux abois qui nous imposait ses plus despotiques volontés. Que vous dirai-je ? le courant me poussait, je me suis laissé entraîner. J'ai cédé par nécessité plutôt que par conviction ; je savais que le système était mauvais, déplorable. Mais, pour rejeter un système ancien, il faut un gouvernement nouveau.

— C'est vrai, dit le brasseur convaincu.

— A quoi bon remettre des planches à un vieux navire ? continua M. Rapt en s'animant. Il faut le laisser flotter, sombrer, et en construire un neuf. C'est ce que je fais dans l'ombre. Je laisse cette vieille et vermoulue monarchie s'engloutir, et je reviens à la liberté comme l'enfant prodigue, plein de remords sans doute et plein de repentir, mais retrempé aussi et plein de force et de courage.

— Oh ! que c'est bien, monsieur ! s'écria l'électeur ému jusqu'aux larmes ; si vous saviez avec quel bonheur je vous écoute et quel bien vous me faites !

— Autrefois, ainsi que vous le dites, continua le comte Rapt s'animant de plus en plus, car il sentait que chez le brasseur la pièce était prise et qu'il tenait l'électeur tout à fait ; autrefois je voulais diminuer les employés et augmenter les salaires ; aujourd'hui, c'est tout le contraire, je veux diminuer les salaires et augmenter le nombre des employés. Plus il y aura de monde intéressé à l'action du gouvernement, plus le gouvernement sera contraint d'obéir à la voix de tous ou de céder. Plus les rouages d'une machine sont nombreux, plus la machine a de force ; si un rouage casse, un autre le remplace ; c'est une loi mathématique. Ce n'est donc plus par les intérêts que je veux attirer les hommes, c'est par l'affection, par l'amour. Tel est mon désir, tel est mon but. Un jour viendra, prochainement, où l'occasion se présentera de rendre à la France ce qui appartient à tous les hommes, la liberté que Dieu nous a donnée et que les monarchies nous retirent.

— Je ne puis pas vous dire, monsieur, combien je suis ému, s'écria le brasseur en se levant précipitamment. Pardonnez-moi mille fois de vous avoir fait perdre un temps précieux. Mais je sors complètement éclairé, enchanté, ravi, plein de confiance et d'espoir en vous. Vous avez un accent de loyauté et de franchise qui ne me laisse plus aucun doute. Si vous m'aviez trompé, monsieur, je ne croirais plus à rien, je tomberais bien...

— Merci ! monsieur, dit le candidat en se levant ; et, pour sceller tout ce que nous venons de dire, voulez-vous me donner la main ?

— De tout mon cœur, monsieur, répondit l'électeur en tendant la main à M. Rapt et avec elle toute la reconnaissance d'un honnête homme.

A ce moment, Baptiste, sonné par Bordier, parut et reconduisit M. Brewer, qui sortit en disant :

— Comme on m'avait trompé sur ce brave homme ! Tout est simple chez lui, jusqu'à son frugal repas.

Baptiste revint après avoir reconduit M. Brewer et annonça :

— Le dîner de monsieur est servi.

— Allons dîner, Bordier, dit en souriant M. Rapt.

CXX

OÙ M. JACKAL CHERCHE À S'ACQUITTER DU SERVICE QUE LUI A RENDU SALVATOR

Enfin, le grand jour des élections arriva : c'était le 17 décembre, un samedi ; vous voyez que nous précisons.

Nous vous avons montré d'une façon un peu prolixe peut-être, par nos trois séances chez le comte Rapt, comment les choses se passaient pour les candidats du gouvernement.

Complétons le tableau par une circulaire que nous empruntons à un des préfets de nos quatre-vingt-six départements.

Nous ne choisissons pas, nous prenons au hasard ; on verra, du reste, que celle-ci a le mérite de la naïveté. Il y avait encore des préfets naïfs dans ce temps-là.

« Sa Majesté, disait la circulaire en question, Sa Majesté désire que la plupart des membres de la Chambre qui a terminé ses travaux soient réélus.

» Les présidents de collège sont les candidats.

» Tous les fonctionnaires doivent au roi le concours de leurs démarches et de *leurs efforts*.

» S'ils sont électeurs, ils doivent voter selon la pensée de Sa Majesté, indiquée par le choix des présidents, et faire voter de même tous les électeurs sur lesquels ils peuvent avoir de l'influence.

» S'ils ne sont pas électeurs, ils doivent, par des démarches faites avec *discrétion et persévérance*, chercher à déterminer les électeurs qu'ils peuvent connaître à donner leurs suffrages au président. *Agir autrement*, ou même rester *inactif*, c'est refuser au gouvernement la coopération qu'on *lui doit* : c'est se séparer de lui et *renoncer à ses fonctions*.

» Présentez ces réflexions à vos subordonnés, etc., etc. »

Quant au parti libéral, son opposition fut non moins publique, mais plus efficace.

Le Constitutionnel, *le Courrier français* et *les Débats* se réunirent dans une même pensée, quelque guerre qu'ils se fissent d'ailleurs entre eux, pour combattre l'ennemi commun, c'est-à-dire un ministère exécré, usé, impossible.

Salvator, de son côté, on le devine facilement, n'était point resté inactif dans cette grande lutte.

Il avait vu tour à tour, sans parler des chefs de vente et des chefs de loge, les principaux chefs du parti : La Fayette, Dupont (de l'Eure), Benjamin Constant, Casimir Périer.

Puis, quand pour lui les résultats de l'élection de Paris n'avaient pas été douteux, il était parti pour la province afin de lutter exactement contre le ministère, ce que le ministère de son côté faisait contre l'opposition.

C'est ce qui explique cette absence que nous avons constatée dans un de nos chapitres précédents, sans en désigner la cause.

A son retour, il avait appris la nouvelle du concours à peu près unanime que les départements apportaient à Paris, et l'on n'attendait plus que le jour décisif.

Le 17 décembre commencèrent donc les élections parisiennes. La journée fut assez calme ; chaque électeur se dirigea tranquillement vers sa mairie respective, et rien n'annonça que la journée du lendemain dimanche, quoique jour de repos, serait une journée, ou plutôt une soirée orageuse.

Un vieux proverbe dit que les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

En effet, le lendemain eut le fracas et l'éclat d'une tempête. Ce furent les éclairs précurseurs de ce terrible orage de juillet qui devait éclater trois jours, sillonnant tout le ciel.

C'était le matin de ce fameux dimanche ; Salvator était à déjeuner avec Fragola, un de ces déjeuners d'idylle comme en font les amoureux, quand on entendit retentir la sonnette et que Roland gronda.

Les grondements de Roland répondant aux vibrations de la sonnette indiquaient une visite douteuse.

C'était une des mille précautions pudiques de Fragola de s'enfuir et de se cacher au fond de sa chambre quand elle entendait retentir la sonnette.

Fragola se leva donc de table, s'enfuit dans sa chambre et se cacha.

Salvator alla ouvrir.

Un homme vêtu d'une immense polonaise, c'est-à-dire d'une grande redingote bordée de larges fourrures, se présenta sur le seuil.

— Vous êtes le commissionnaire de la rue aux Fers ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Salvator en cherchant à voir la figure de son visiteur, ce qui lui fut impossible, attendu que le visiteur avait la figure entièrement cachée par une triple cravate de laine brune, révélant, ou à peu près, dès cette époque, l'inventeur de nos cache-nez modernes.

— J'ai à vous parler, dit l'inconnu en entrant et en refermant la porte derrière lui.

— Que me voulez-vous ? demanda le commissionnaire en essayant de percer le voile épais qui couvrait le visage de son interlocuteur.

— Êtes-vous seul ? demanda celui-ci en regardant tout autour de lui.

— Oui, répondit Salvator.

— Alors, ce déguisement devient inutile, fit le visiteur en ôtant sans façon sa polonaise et en déroulant l'immense bandeau qui lui cachait le visage.

La polonaise ôtée, le bandeau déroulé, Salvator, à son grand étonnement, reconnut M. Jackal.

— Vous ? s'écria-t-il.

— Mais oui, moi, répondit M. Jackal avec une grande bonhomie. D'où vient votre étonnement ? Ne vous dois-je pas une visite de remerciement pour les quelques jours que vous m'avez permis de passer encore sur la terre ? Car, je le proclame hautement et je voudrais pouvoir le dire au monde entier, vous m'avez sauvé d'une exécrable affaire. — Prrou ! — J'ai le frisson rien qu'en y songeant.

— Si vous m'expliquez votre visite, dit Salvator, vous ne m'expliquez pas votre déguisement.

— Rien de plus simple, cher monsieur Salvator. D'abord, j'adore les costumes polonais, en hiver surtout, et vous avouerez qu'il fait ce matin un vrai froid de décembre ; — ensuite, j'ai craint d'être reconnu en venant chez vous.

— Bon ! que voulez-vous dire ?

Il m'eût été difficile, pour ne pas dire impossible, d'expliquer une semblable visite un jour comme celui-ci.

— Ce jour n'est-il donc pas un jour comme tous les autres ?

— Nullement. — D'abord, c'est un dimanche, et, le dimanche étant le seul jour de la semaine où notre sainte religion nous enjoigne de nous reposer, ce jour-là ne saurait être un jour comme tous les autres ; en outre, c'est aujourd'hui le second, et, par conséquent, le dernier jour des élections.

— Je ne comprends toujours pas.

— Un peu de patience : vous allez tout comprendre mais que la majorité des candidats libéraux est nommée par toute la France. Vous avouerez que, si le dimanche est pour vous un jour comme tous les autres, il n'en saurait être ainsi pour le gouvernement.

— Bon ! que m'apprenez-vous là ? s'écria joyeusement Salvator.

— Ce que personne ne sait encore, mais ce que le télégraphe nous a appris, à nous ; et permettez-moi de vous dire que, si j'en juge par la joie que vous cause cette nouvelle, je n'ai pas tout à fait perdu mon temps en venant



Salvator était à déjeuner avec Fragola.

Seulement, comme je viens pour une affaire importante et qui demande quelque développement, je vous serai obligé de me laisser prendre une chaise.

— Oh ! mille pardons, cher monsieur Jackal ; — entrez donc.

Et le jeune homme montra à M. Jackal le petit salon dont la porte était restée entr'ouverte.

M. Jackal entra et s'accommoda dans un fauteuil placé au coin de la cheminée.

Salvator resta debout.

Par la deuxième porte du salon, ouverte sur la salle à manger, comme la première était ouverte sur l'antichambre, M. Jackal vit les deux couverts.

— Vous déjeuniez ? demanda-t-il.

— J'avais fini, répondit Salvator ; si donc vous voulez en venir au but de votre visite...

— Immédiatement, je vous disais donc, reprit M. Jackal, qu'il m'eût été impossible d'expliquer ma visite chez vous un jour comme celui-ci.

— Et je vous répondais que je ne comprenais pas.

— Eh bien, vous comprendrez quand vous saurez, non pas que tous les candidats de l'opposition ont été nommés à Paris, — cela, vous le savez déjà, et du reste je le supprime vous faire une petite visite ; mais ce n'est là que la moitié de ce que j'ai à vous dire, cher monsieur Salvator.

Salvator étendit la main.

— D'abord et avant tout, monsieur Jackal, éclaircissons ce point, dit-il ; vous m'affirmez que les candidats de l'opposition ont été nommés en majorité dans les départements ?

— Je vous le jure, répondit solennellement et tristement M. Jackal en étendant la main à son tour.

— Merci de la bonne nouvelle, cher monsieur Jackal, et tout à votre service si j'ai encore le bonheur de vous rencontrer sous la branche d'un arbre.

M. Jackal frissonna.

C'était ce qu'il faisait consciencieusement chaque fois qu'il songeait à son aventure, ou qu'un autre y faisait allusion.

— Ainsi, vous me croyez quitte envers vous, cher monsieur Salvator ?

— Entièrement quitte, monsieur Jackal, répondit le jeune homme, et vous le verrez bien à la première occasion.

— Eh bien, moi, dit mystérieusement le chef de police, je ne me crois quitte qu'à moitié, et c'est pour cela, tout à fait pour cela, que je vous demande la permission de continuer mon récit.

— Je vous écoute, et avec le plus grand intérêt.

— Permettez-moi de vous faire une question.

— Faites.

— Comment vous y prendriez-vous, cher monsieur Salvator, si vous étiez le gouvernement, ou plus simplement le roi de France, en voyant que, malgré tous vos efforts et ceux de vos fonctionnaires publics, le parti que vous combattez triomphe ?

— Je chercherais, cher monsieur Jackal, répondit simplement Salvator, pourquoi triomphe le parti que je combats, et, si le parti que je combats était véritablement celui de la majorité, je me rallierais à la majorité. Ce n'est pas plus difficile que cela.

— Sans doute, sans doute, et, si nous ne consultons que la raison absolue, vous êtes dans le vrai. Il faut se rendre compte, avant tout, des éléments de succès qu'a le parti ennemi et s'emparer de ces éléments ; nous sommes d'accord là-dessus. Par malheur, le gouvernement ne voit pas les choses si nettement que nous ; le gouvernement ne sait que réprimer.

— Opprimer, dit en souriant Salvator.

— Opprimer, si vous voulez, je ne tiens pas au mot. Eh bien, le gouvernement, croyant sans doute agir dans l'intérêt de la majorité, a résolu de réprimer — ou d'opprimer, — et c'est ici, mon cher monsieur, que je vous supplie de me prêter toute votre attention : étant admis que le gouvernement, à tort ou à raison, doit agir ainsi, de quelle façon va-t-il s'y prendre ?

— Je m'en doute, dit Salvator en hochant la tête.

— En effet, vous pouvez vous en douter ; mais moi, je puis éclaircir vos doutes, et je ne suis ici que pour cela. Voyons, que croyez-vous que fera le gouvernement pour parer à ce mauvais coup ?

— Je pense qu'il mettra Paris en état de siège, comme il en avait déjà eu l'intention le jour où devaient avoir lieu l'exécution de M. Sarranti et les funérailles de Manuel. A défaut de l'état de siège militaire, je présume que M. de Villèle étendra la mesure à l'état de siège moral, c'est-à-dire qu'il supprimera tous les journaux de l'opposition : ce qui rendra exactement le même service que la suppression de toutes les lumières afin d'y voir plus clair.

— Ce ne sont là que des mesures probables et futures. Mais je veux vous parler de mesures certaines et présentes.

— Vous avouerez, cher monsieur Jackal, que tout ceci n'est pas très clair.

— Voulez-vous que je le sois davantage ?

— Je vous avoue que vous me ferez plaisir.

— Que comptez-vous faire ce soir ?

— Remarquez que vous m'interrogez au lieu de me renseigner.

— C'est un procédé comme un autre pour en venir à mes fins.

— Soit. Eh bien, je n'ai nul emploi de ma soirée.

Puis il ajouta en souriant :

— Je ferai ce que je fais tous les soirs où Dieu me laisse du loisir : je lirai Homère, Virgile ou Lucain.

— C'est un noble délassement que je voudrais bien être à même aussi de prendre de temps en temps, et auquel je vous engage à vous livrer ce soir plus que jamais.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, si je vous connais bien, vous ne devez pas aimer le bruit, le tumulte, la foule.

— Ah ! ah ! je commence à comprendre... Vous croyez qu'il y aura ce soir dans Paris foule, tumulte et bruit ?

— J'en ai peur.

— Quelque chose comme une émeute ? demanda Salvator en regardant fixement son interlocuteur.

— Une émeute, si vous voulez, fit M. Jackal. Je vous répète que je ne tiens aucunement aux mots ; mais je voudrais vous convaincre que, pour un homme aussi paisible que vous l'êtes, la lecture des poètes de l'antiquité sera de beaucoup préférable à une promenade dans la ville à partir de sept ou huit heures du soir.

— Ah ! ah !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Alors, vous êtes certain qu'il y aura émeute ce soir ?

— Mon Dieu, cher monsieur Salvator, on n'est jamais certain de rien, et surtout des caprices de la foule ; mais, si, d'après quelques renseignements puisés à bonne source, il est permis de former une conjecture ou une autre, j'ose dire que les manifestations de la joie populaire seront ce soir bruyantes... et même hostiles.

— Oui, et cela précisément entre sept et huit heures du soir, fit Salvator.

— Précisément entre sept et huit heures du soir.

— Ainsi, dit Salvator, vous venez m'avertir qu'une émeute est décidée pour ce soir ?

— Sans doute. Vous comprenez bien que je connais assez le cœur et l'esprit de la foule pour pouvoir affirmer que, quand la nouvelle de la victoire remportée par l'opposition va éclater, Paris... Paris tressaillira, puis, après avoir tressailli, chantera. Or, de la chanson au lampion, il n'y a qu'un pas ; quand Paris aura chanté, il illuminera. Une fois Paris illuminé, du lampion au pétard, il n'y a que la main. Paris tirera donc des pétards et même des fusées. Par hasard, un militaire ou un prêtre passera par une des rues où l'on se livrera à cet innocent exercice ; un gamin (cet âge est sans pitié, a dit le poète), toujours par hasard, lancera un de ses pétards ou une de ses fusées sur cet honorable passant. De là, grande joie et éclats de rire d'une part, de l'autre explosion de colère ou cris d'alarme. On échangera de gros mots, des injures, des coups peut-être ; les mouvements des foules sont si inattendus.

— Vous croyez que cela ira jusqu'aux coups ?

— Oui ; vous comprenez, un monsieur quelconque lèvera sa canne sur le gamin provocateur ; le gamin se baissera pour éviter le coup ; en se baissant, par le plus grand des hasards toujours, il trouvera un pavé sous sa main. Or il n'y a que le premier pavé qui coûte ; une fois un premier pavé enlevé, les autres suivront ; il y en aura bientôt un tas. Que faire d'un tas de pavés, sinon des barricades ? On barricadera donc, légèrement d'abord, puis bientôt plus lourdement, attendu que quelque imbécile de charretier aura la mauvaise inspiration de fourvoyer sa charrette par là. C'est ici que la police fera preuve d'une sollicitude toute paternelle. Au lieu d'arrêter les meneurs, il y en a toujours, vous comprenez, elle détournera les yeux en disant : « Bah ! les pauvres enfants, il faut bien qu'ils s'amusent ! » et elle laissera barricader tranquillement sans inquiéter les barricadeurs.

— Mais c'est infâme, tout simplement.

— Ne faut-il pas laisser le peuple se réjouir ? Je sais bien qu'au milieu du tumulte l'idée peut venir à quelqu'un, je suis même sûr qu'il y aura quelqu'un à qui cette idée viendra, de tirer, au lieu d'un pétard, un coup de pistolet, au lieu d'une fusée, un coup de fusil ; oh ! alors, vous comprenez, la police, sous peine d'être accusée de faiblesse ou de complicité, sera bien obligée d'intervenir. Mais elle n'en viendra là, soyez-en sûr, qu'à la dernière extrémité, et quand des événements fort regrettables seront déjà arrivés. Voilà pourquoi, cher monsieur Salvator, si votre intention primitive était de passer votre soirée à lire vos auteurs favoris, je vous donnerais le conseil de ne rien changer à vos intentions.

— Je vous remercie de l'avis, monsieur, dit sérieusement Salvator, et, cette fois, bien réellement, nous sommes quittes, quoique, à vrai dire, j'aie eu ce matin, à sept heures, connaissance de la dernière nouvelle que vous m'avez fait l'honneur de m'annoncer.

— Je regrette d'être venu trop tard, cher monsieur Salvator.

— Il n'y a pas de temps perdu.

M. Jackal se leva.

— Je vous quitte donc, dit-il, avec l'assurance que ni vous ni vos amis n'irez vous fourrer dans ce guêpier, n'est-ce pas ?

— Ah ! quant à cela, je ne vous le promets point. Je suis bien décidé, au contraire, à aller me *fourrer*, comme vous dites, là où il y aura le plus de bruit.

— Y pensez-vous ?

— Il faut tout voir pour prévoir.

— Il ne me reste donc, cher monsieur Salvator, qu'à faire des vœux bien sincères pour qu'il ne vous arrive rien de fâcheux, dit M. Jackal en se levant et en se dirigeant vers l'antichambre, où il reprit sa polonaise et son cache-nez.

— Merci de vos souhaits, dit Salvator le reconduisant ; et, en retour, permettez-moi de faire de mon côté des vœux aussi ardents que les vôtres pour qu'il ne vous arrive rien de fâcheux non plus, au cas où le ministère serait victime de son invention.

— C'est le sort de tous les inventeurs, dit mélancoliquement M. Jackal en s'éloignant.

CXXI

ANDANTE DE LA RÉVOLUTION DE 1830

Pendant que M. Jackal donnait à Salvator ces paternels avertissements, les bourgeois de Paris se promenaient de la façon la plus inoffensive, les uns avec leurs femmes, les autres avec leurs enfants, les autres, enfin, *tout seuls*, comme il est dit dans la noble chanson de *M. Malbrouck*. Nul ne songeait à mal, sans dire pour cela qu'aucun songeât à bien : l'idée qu'il pût y avoir ce soir-là quelque chose — quoique ce fût par un dimanche un peu frais, il est vrai, mais plein de rayons — n'était pas entrée dans une seule de ces bonnes têtes.

Ils fuyaient la maison et demandaient du jour et du soleil, fût-ce du jour et du soleil de décembre.

C'est le souhait naturel des gens qui ont de l'ombre toute la semaine.

Tout à coup, sur les boulevards, sur les quais, aux Champs-Élysées, cette nouvelle retentit : « Le gouvernement a été vaincu ! »

Or, quel était le vainqueur ? C'était cette foule même.

La foule, enchantée de sa victoire, commença à honnir le vaincu.

Tout bas d'abord.

On médit du ministère, on gouailla, — que l'on nous passe le mot, il est essentiellement gaulois, — on gouailla les jésuites, robes courtes ou robes longues ; on plaignit le roi ; on se livra à toute sorte de récriminations.

— C'est la faute de M. de Villèle, disait l'un.

— C'est la faute de M. de Peyronnet, disait l'autre.

— C'est la faute de M. de Corbière, disait un troisième.

— De M. de Clermont-Tonnerre, disait un quatrième.

— De M. de Damas, disait un cinquième.

— De la Congrégation, disait un sixième.

— Vous vous trompez tous, dit un passant : c'est la faute de la monarchie.

Cette terrible voix remplit tout simplement la foule de stupeur.

Où allait-on, en effet, avec cette idée jetée dans l'espace : « C'est la *faute de la monarchie !* »

On n'en savait rien ; voilà justement pourquoi l'on s'effrayait.

Les myopes, une fois les verres de leurs lunettes cassés, craignent toujours de tomber dans un précipice.

Or, les bourgeois dont nous parlons — la race en est peut-être perdue aujourd'hui — les bourgeois dont nous parlons étaient myopes.

Ces mots : « C'est la faute de la monarchie » venaient de casser leurs lunettes.

Un homme souriait à l'écart : c'était Salvator.

Peut-être ces mots terribles, était-ce lui qui les avait prononcés.

En effet, aussitôt M. Jackal parti, il avait endossé un manteau et était allé flâner — le mot est cette fois plus français que gaulois — il était allé flâner du côté de la porte Saint-Denis.

La veille, en voyant l'immense majorité qu'obtenait l'opposition à Paris, on avait convoqué à la hâte les différentes loges maçonniques, et si précipitée que fût cette convocation, on eût dit qu'elle était prévue, commandée à l'avance, attendue impatiemment.

L'affluence fut considérable.

Quelques-uns dirent :

— L'heure est venue d'agir : agissons !

— Nous sommes prêts, répondirent beaucoup parmi les autres.

On parla de l'opportunité de la révolution.

Salvator secoua tristement la tête.

— Bon ! dirent les plus ardents, la majorité à Paris, n'est-ce pas la majorité en France ? Paris, n'est-ce pas le cerveau qui pense, qui délibère, qui agit ? Eh bien, l'occasion s'offre, que Paris la saisisse, et la province suivra Paris.

— Sans doute, c'est une occasion, dit mélancoliquement Salvator ; mais, croyez-moi, amis, elle est mauvaise. Je flaire vaguement je ne sais quel piège où l'on veut nous attirer et où nous périrons. Je crois donc de mon devoir de vous prévenir. Vous êtes de bons et braves bûcherons ; mais l'arbre que vous voulez abattre n'est pas encore mûr pour la cognée ; vous confondez en ce moment le ministère avec le roi, comme, plus tard peut-être, on confondra le roi avec la monarchie. Vous vous figurez qu'en abattant l'un vous détruirez l'autre ; erreur, mes amis, erreur profonde ! les révolutions sociales ne sont point des accidents, croyez-le bien ; elles s'accomplissent avec la même précision mathématique que les révolutions du globe. La mer ne surmonte ses rivages que quand Dieu lui dit : « Nivelle les montagnes et comble les vallées. » Eh bien, c'est moi qui vous le dis, et vous pouvez d'autant mieux m'en croire que je vous le dis avec grand regret, l'heure n'est pas venue de niveler la monarchie. Attendez, espérez, mais abstenez-vous de participer, de loin ou de près, à ce qui va se passer d'ici à quelques jours ; vous seriez, en agissant autrement que je ne vous le conseille, non seulement victimes, mais complices des actes du gouvernement. Que veulent-ils faire ? Je n'en sais rien ; mais je vous supplie, quoi qu'il arrive, de ne pas donner, en vous y mêlant, de prétexte au malheur.

Ces mots furent dits par Salvator avec une telle tristesse, que chacun baissa la tête et se tut.

Et voilà pourquoi Salvator n'avait été nullement étonné de ce que M. Jackal lui avait dit le matin même, puisque le conseil que lui donnait M. Jackal, il l'avait déjà donné la veille à ses compagnons.

Et voilà pourquoi Salvator souriait à l'écart en entendant honnir le ministère et plaindre le roi.

Cependant la nuit était venue et l'on commençait à allumer les réverbères.

Tout à coup, il se produisit dans la foule un mouvement extraordinaire, ce mouvement que ne connaissent que les marées et les foules.

Tout ce qui était en marche s'arrêta, et tout ondula.

La cause de cette ondulation était bien simple ; nous la connaissons. On venait d'apprendre par les journaux du soir le résultat des élections dans les provinces.

Certaines nouvelles, du reste, arrivent aux masses avec une rapidité fulminante.

La foule ondula donc.

Les maisons aussi eurent leurs ondulations comme la foule.

À la voix d'un gamin qui cria : « Des lampions ! » une fenêtre s'illumina, puis une seconde, puis une troisième.

C'est un très beau spectacle qu'une ville illuminée, Paris surtout ; cela lui donne je ne sais quoi de semblable aux rêves qu'on fait des villes chinoises pendant la fameuse fête des Lanternes. Mais, si pittoresque que soit une scène de ce genre, plusieurs personnes s'en effrayent. Ce fut ce qui arriva à la foule des bourgeois qui passaient ce soir-là rue Saint-Denis, rue Saint-Martin et dans les petites rues adjacentes particulièrement ; car c'est une chose à remarquer que plus les rues sont petites, plus les illuminations sont grandes dans les jours de réjouissances publiques.

Et le 18 novembre de l'an de grâce 1827 était un de ces jours-là. Bien qu'on ne fût pas complètement renseigné sur le résultat définitif des élections des départements, on en savait, comme nous l'avons déjà dit, assez pour se réjouir, et la preuve, c'est que l'on se réjouissait.

On illuminait donc, et les rues Saint-Denis et Saint-Martin, entre autres, semblaient deux rivières phosphorescentes.

À cela près, la soirée fut calme ; sans doute, le cœur des libéraux était très agité au fond ; mais, grâce aux recommandations de Salvator, tout semblait calme à la surface.

Cependant, il n'y a pas de bonne fête sans lendemain ; c'est un proverbe qui le dit, sans quoi je ne me permettrais pas de le dire.

M. Jackal avait été désappointé : le calme avait été si grand, qu'il n'y avait pas eu moyen de le troubler.

Le lendemain, c'est-à-dire le 19, les journaux rendirent compte des illuminations de la veille et annoncèrent que l'on recommencerait le soir, mais que cette fois, selon toute probabilité, l'illumination serait comme le triomphe, c'est-à-dire serait générale.

De leur côté, les journaux du ministère, forcés de constater eux-mêmes leur défaite, le firent en termes amers. Ils parlèrent du sombre résultat et de la façon dont avait été accueillie dans la capitale cette désastreuse nouvelle.

« Le parti de la multitude triomphe, disaient-ils ; malheur au pays ! On ne tardera pas à voir à l'œuvre le parti de la Révolution. »

Mais Paris ne parut pas se ressentir de la tristesse du ministère ; il alla à ses affaires comme d'habitude et il fut tranquille, sinon joyeux, pendant toute la journée.

Il en fut autrement dans la soirée.

Le soir, ainsi que les journaux libéraux l'avaient annoncé, Paris jeta de côté ses vêtements de travail et vêtit ses habits de fête. La rue Saint-Martin, la rue Saint-Denis et les rues environnantes s'illuminèrent comme sous la baguette d'une fée.

Il y eut, à la vue de cette rivière de lampions, un éclat de joie qui dut retentir au plus profond du cœur des ministres pareil à un écho funèbre ; des milliers de gens se promenaient, s'accostaient, se parlaient sans se connaître, ou bien l'on se serrait la main, et l'on se comprenait sans se parler. La joie s'exhalait de toutes les poitrines avec la respiration ; on humait les premières brises d'une liberté plus étendue, surtout plus nationale, et les poumons oppressés se dilataient.

Rien à reprendre à la foule jusque-là ; c'était une bonne et honnête foule jouissant de sa victoire, mais sans dessein prémédité d'en abuser.

Quelques-uns poussaient bien des cris antiministériels, mais le nombre en fut très restreint. La protestation était plus grande par le silence que par le bruit ; le calme était plus imposant que la tempête.

Tout à coup, un homme du milieu de la foule fit entendre ce cri :

— Achetez des fusées et des pétards, messieurs ! Fêtez les élections !

On en acheta.

On les regarda d'abord machinalement, craintivement peut-être, sans songer à les allumer ; puis un gamin s'approcha d'un bourgeois, et, par manière d'espièglerie, glissa un morceau d'amadou tout allumé dans la poche où le bourgeois venait de glisser un paquet de pétards.

Le paquet de pétards prit feu : le bourgeois éclata.

Ce fut comme un signal.

À partir de ce moment, les pétards retentirent de tous côtés ; mille fusées, comme des étoiles filantes, serpentèrent dans l'espace.

La plus grande partie des bourgeois songea à se retirer; mais ce n'était point chose facile au milieu de cette foule compacte d'ailleurs, en quelques instants, les choses changèrent de face. Des enfants, des jeunes gens, des hommes apparurent : tout cela était vêtu d'habits déchirés comme pour inspirer l'intérêt; tout cela exhibait dans ces rues éclairées *a giorno* cette misère qui, d'habitude, se cache au plus profond des ténèbres : troupe étrange, fantastique, pareille, lorsqu'on la regardait bien, par la silhouette sinon par le nombre, à ces ombres que nous avons vues errer rue des Postes, tout près de l'impasse des Vignes, à quelques pas du puits qui parle, en face de la maison mystérieuse du sommet de laquelle, on s'en souvient, était tombé le pauvre Vol-au-Vent.

En effet, au milieu de cette troupe, un œil exercé eût pu reconnaître, sous la conduite de Gibassier, obéissant à son ordre sans avoir l'air de le connaître, ces braves agents de M. Jackal que nous avons déjà eu l'honneur de présenter à nos lecteurs sous les noms pittoresques de Papillon, Carmagnole, Longue-Avoine et Brin-d'Acier.

Salvator était à son poste du coin de la rue aux Fers; il souriait comme il avait souri la veille en reconnaissant tous ces visages auxquels il eût pu appliquer leurs noms.

Des motifs qui ne sont point arrivés jusqu'à nous, mais qui devaient avoir leur importance, avaient suspendu l'émeute qui devait éclater la veille, comme M. Jackal l'avait annoncé à Salvator. Celui-ci l'avait attendue et, ne la voyant pas venir, avait pensé qu'elle était remise au lendemain. Mais lorsqu'il vit apparaître, déguenillée, la torche à la main, la face rouge, l'œil aviné, la démarche chancelante, la troupe que nous venons de signaler, conduite par les lieutenants à face patibulaire dont nous avons rappelé les noms, il fut clair pour Salvator que c'étaient les missionnaires de l'émeute, et que la véritable fête, la fête sanglante, allait commencer.

En effet, se ruant dans la foule, ces nouveaux acteurs poussèrent tous à la fois les cris les plus désordonnés, les vivats les plus contradictoires :

— Vive La Fayette !

— Vive l'empereur !

— Vive Benjamin Constant !

— Vive Dupont de l'Eure !

— Vive Napoléon II !

— Vive la république !

Mais entre tous ces cris se faisait entendre le principal, que les gamins de 1848 ont cru inventer et qu'ils n'ont fait qu'exhumer :

— Des lampions ! des lampions !

C'était le motif principal de cette symphonie funèbre.

La promenade de ces enthousiastes dura une heure.

Mais si, à leur patriotique requête, plusieurs lampions retardataires s'étaient allumés, d'autres lampions plus hâtifs étaient arrivés à la fin de leur huile et s'étaient éteints. Or, ce n'était pas le compte des *lamponnaires*.

La troupe avisa une maison dans la plus complète obscurité, et, poussant des cris féroces, elle somma les habitants de cette maison d'illuminer.

Les cris se résumaient par ces apostrophes : — Chaque temps de trouble politique a les siennes ; constatons celles de 1827 :

— A bas les jésuites !

— A bas les bigots !

— A bas les ministériels !

— A bas les villélistes !

Aucun des locataires ne donna signe de vie. Ce silence exaspéra la troupe.

— Ils ne répondent même pas ! s'écria un des hommes.

— C'est une injure faite au peuple ! dit un autre.

— On insulte les patriotes ! cria un troisième.

— A mort les jésuites ! hurla un quatrième.

— A mort ! à mort ! répétèrent les gamins avec leur voix de fausset.

Et, comme si ce cri eût été un signal, toute la troupe tira, soit des poches de sa veste, soit de celles de sa blouse, soit de celles de son tablier, des pierres de toutes les formes et de toutes les dimensions, qu'elle lança à toute volée dans les carreaux des fenêtres de la maison silencieuse.

Au bout de quelques minutes, il ne restait plus un carreau.

La maison était percée à jour, aux grands éclats de rire de la plupart des assistants, qui ne voyaient dans ces événements qu'une juste leçon donnée à ce que l'on appelait alors de mauvais Français.

L'émeute commençait.

On envahit la maison, elle était vide.

C'était une maison que l'on remettait entièrement à neuf à l'intérieur et qui, pour le moment, était inhabitée.

Des émeutiers sérieux se fussent rendus à cette raison qu'en l'absence des locataires il était impossible d'illuminer les fenêtres ; mais nos émeutiers, ou plutôt ceux de M. Jackal, étaient sans doute plus naïfs ou plus habiles que les émeutiers ordinaires ; car, trouvant la maison sans meubles et sans occupants, ils poussèrent des cris si féroces, que ceux de leurs camarades qui étaient restés dans la rue se mirent à hurler :

— Vengeance ! on égorge nos frères !

Nos lecteurs savent aussi bien que nous que l'on n'égorgeait personne.

Mais ce fut un prétexte, ou plutôt un signal, pour envahir les maisons habitées, dont les lampions avaient eu le malheur de s'éteindre.

Les lampions se rallumèrent à la grande joie de la foule.

En ce moment-là passaient, rue Saint-Denis, des voitures allant au marché des Innocents, ou revenant dudit marché.

Or, les charretiers qui conduisaient les voitures étaient étonnés, à bon droit de voir, dans cette rue si tranquille d'ordinaire à pareille heure, une si grande multitude criant, chantant, vociférant, et lançant de côté et d'autre mille pétards.

Toutefois, les chevaux étaient encore bien plus étonnés que ceux qui les conduisaient ; non que les cris de la foule soient, en général, désagréables aux chevaux ; mais ce qui surprenait, ce qui agaçait, ce qui arrêtait dans leur marche ces quadrupèdes, c'étaient l'odeur, l'éclat et le bruit des pièces d'artifice.

Un cheval de maraîcher n'est pas précisément un cheval de guerre, un coursier respirant Bellone, comme eût dit l'abbé Delille. Les chevaux des maraîchers s'arrêtèrent donc en poussant de longs hennissements qui se mêlaient aux cris de la foule, produisant les notes les plus incohérentes, le concert le plus discordant.

Les charretiers leur détachèrent leurs plus beaux coups de fouet ; mais, au lieu d'avancer, les chevaux reculèrent.

— Ils marcheront ! criaient les uns.

— Ils ne marcheront pas ! criaient les autres.

— Je vous dis qu'ils marcheront, moi, répondit un gamin fourrant un pétard sous la queue du cheval qui faisait tête de colonne.

Le cheval rua, hennit et recula au lieu d'avancer.

La foule poussa un éclat de rire homérique.

— Vous obstruez la voie publique ! cria Gibassier d'une voix de basse.

— Tiens, c'est M. Prudhomme ! cria un gamin.

En effet, Henry Monnier venait d'inventer ce type, devenu depuis si populaire.

— Vous entravez la manifestation de la joie publique ! cria à son tour Carmagnole faisant écho à Gibassier.

— Au nom du Seigneur tout-puissant, marmotta Longue-Avoine, que ses relations avec la loueuse de chaises de Saint-Sulpice avaient rendu dévot, ne vous opposez pas aux décrets de la Providence.

— Mais, mille tonnerres ! cria le charretier auquel étaient adressées ces paroles, vous voyez bien que je ne puis pas avancer ; mon cheval s'y refuse.

— Alors, reculez, mon frère, répondit dévotement Longue-Avoine.

— Mais, sacredié ! je ne puis pas plus reculer qu'avancer ! s'écria le charretier. Vous voyez bien que devant et derrière, la rue est encombrée de monde.

— Alors descendez et dételez, fit Carmagnole.

— Mais, nom d'une pipe ! vociféra le charretier, quand je dételerai, cela ne fera ni avancer ni reculer ma charrette.

— Assez causé ! dit Gibassier-Prudhomme d'une voix de basse effrayante.

Et, faisant signe à une demi-douzaine d'individus qui paraissaient n'attendre que ce signal, il se lança sur le charretier rébarbatif, qu'il terrassa facilement, tandis que ses compagnons dételaient le cheval avec une telle promptitude, qu'on eût dit des gens du métier.

Cet exemple fut suivi.

A quoi serviraient les exemples si on ne les suivait pas ?

Cet exemple fut donc suivi, on mit à pied les charretiers, et l'on détela les chevaux qui se trouvaient dans la rue.

Dix minutes après, une barricade s'élevait.

C'était la première depuis cette fameuse journée du 12 mai 1588.

Nous savons tous que ce ne fut pas la dernière.

CXXII

OU L'ÉMEUTE SUIT SON COURS

Une fois la rue barrée, tout ce qui venait derrière les voitures arrêtées s'arrêta.

Au milieu de cette agglomération de tonneaux de porteurs d'eau, de camions, de haquets, on avisa, comme une armée de squelettes, les grands bras décharnés des charrettes de maraîcher, déchargées de leurs fardeaux.

Des gamins qui jouaient au chat, perchés sur les monceaux de plâtre en démolition aux environs de la rue Grénéta, entendant dire qu'on barrait la rue, eurent l'idée d'apporter leur pierre à cet édifice que l'on appelait une barricade et dont les gamins sont les meilleurs architectes.

Chacun s'empara donc de ce qui se trouvait à sa portée, à sa taille ou à sa force : les uns prirent les montants des portes, les autres, les planches des échafaudages ; les plus petits, les pavés neufs, amassés de côté et d'autre pour la réparation de la chaussée. Enfin on trouva tout sous la main juste à point, comme il arrive en pareille circonstance, pour construire de grosses barrières, embryons de nos barricades modernes.

La foule, en voyant s'élever ce monument, poussa, du haut en bas de la rue Saint-Denis, un immense hourra de triomphe. On eût dit que, sur cet entassement de bois et de pierres, allait s'élever le dôme de la liberté.

Il était dix heures environ ; depuis une heure à peu près, des barricades s'élevaient de tous les côtés ; les cris les plus séditieux partaient du cœur de la foule ; des pétards de toute sorte, des pièces d'artifice éclataient au nez des passants, ou s'élançaient, à travers les vitres cassées, dans toutes les maisons accusées de tiédeur ou suspectes d'adhésion équivoque à cette patriotique manifestation.

Ce tumulte dura trois ou quatre heures ; le désordre fut porté à son comble, et cependant pas un agent de la force armée n'avait paru, pas un seul gendarme ne s'était montré à l'horizon.

Nous avons déjà cité un proverbe. Si nous ne craignions de faire abus de cette sagesse des nations, nous dirions que, quand les chats n'y sont pas, les souris dansent.

C'est ce que fit la foule.

Elle forma des rondes et se mit à danser sur des airs plus ou moins défendus depuis la Révolution.

Chacun se livrait donc en toute liberté, celui-ci à des chants, celui-là à des danses, les uns à l'édification des barricades, les autres au détroussement de leurs semblables, chacun suivant son penchant, son instinct, sa fantaisie, quand, tout à coup, à la grande stupéfaction de cette multitude, qui pensait sans doute pouvoir se livrer toute la nuit à ces innocents plaisirs, on vit fondre de la rue Grénéta, absolument comme s'il fût sorti de dessous terre, un détachement de gendarmerie.

Mais le gendarme est avant tout inoffensif, ami de la foule, protecteur du gamin, avec lequel il daigne quelquefois dialoguer.

Aussi, quand on aperçut ces innocents militaires, la multitude se mit-elle à entonner la chanson si connue :

> Dans la gendarmerie,
> Quand un gendarme rit,
> Tous les gendarmes rient
> Du gendarme qui rit.

Et, en effet, les gendarmes rirent.

Mais tout en riant, ils donnèrent à la foule de paternels avertissements, l'invitant à rentrer chez elle et à se tenir tranquille.

Tout allait bien jusque-là, et peut-être la foule allait-elle suivre ce bon conseil, lorsque, en arrivant dans la rue Saint-Denis, au milieu du chœur qui accompagnait les gendarmes, on commença d'entendre des solos d'injures.

Puis aux injures succédèrent quelques pierres, puis beaucoup de pierres.

Seulement, on eût dit que c'était pour ces militaires que mon confrère Scribe avait fait la belle maxime :

> Un vieux soldat sait souffrir et se taire,
> Sans murmurer.

Le détachement de gendarmerie se tut et ne murmura pas.

Il se dirigea tranquillement vers les barricades, et se mit à les renverser une à une.

Jusque là, rien que de très simple, c'est-à-dire rien de bien dangereux ; mais si nos lecteurs veulent regarder vers un coin de la rue aux Fers, ils verront que la situation, assez simple dans ce moment, menaçait de se compliquer très incessamment.

En effet, un des plus acharnés constructeurs de la barricade de la rue Saint-Denis, vis-à-vis la rue Grénéta, était notre ami Jean Taureau.

Au nombre de ceux qui s'étaient livrés au détellement des voitures, il y avait quelques émeutiers de notre connaissance.

Ces émeutiers étaient nos vieux amis Sac-à-Plâtre, Toussaint-Louverture et la Gibelotte.

A quelque distance de ceux-ci opérait isolément le petit Fafiou.

Chacun avait fait de son mieux, et, de l'avis des connaisseurs, la besogne était réussie.

Or, dans un coin de la rue aux Fers, Salvator regardait, de cet œil dédaigneux que nous lui connaissons, les diverses scènes que nous avons racontées ; il allait se retirer, triste du rôle que jouaient de malheureux ouvriers entraînés en dépit de toute raison par ce malheureux cri de « Vive la liberté ! » quand il aperçut, solidifiant leur barricade, Jean Taureau et ses acolytes.

Il alla droit au charpentier, et, le prenant par le bras :

— Jean, dit-il à voix basse.

— Monsieur Salvator ! s'écria le charpentier.

— Tais-toi, répondit celui-ci, et viens.

— Il me semble, monsieur Salvator, qu'à moins que ce que vous avez à me dire ne soit important, nous n'avons guère le temps de causer dans ce moment-ci.

— Oui, ce que j'ai à te dire est on ne peut plus important. Viens donc sans retard.

Et Salvator entraîna Jean Taureau, au grand regret de ce dernier, s'il fallait en croire les regards mélancoliques qu'il jetait sur la barricade construite par lui si péniblement, et que l'on exigeait si péremptoirement qu'il abandonnât.

— Jean, lui dit Salvator lorsqu'il l'eut emmené à une trentaine de pas de la barricade, t'ai-je jamais donné un mauvais conseil ?

— Non, monsieur Salvator ! mais...

— As-tu pleine confiance en moi ?

— Je crois bien, monsieur Salvator ! mais...

— Crois-tu que je puisse te proposer une mauvaise action ?

— Oh ! pour cela non, monsieur Salvator ; mais...

— Alors, rentre chez toi, et tout de suite.

— Impossible, monsieur Salvator.

— Et pourquoi est-ce impossible ?

— Parce que nous sommes décidés.

— Décidés à quoi ?

— A en finir avec les jésuites et les calotins.

— Est-ce que tu es ivre, Jean ?

— Oh ! devant Dieu, monsieur Salvator, je n'ai pas bu un doigt de vin dans toute la journée.

— C'est donc pour cela que tu déraisonnes ?

— Et même, dit Jean Taureau, c'est que, si j'osais, je vous avouerais une chose, monsieur Salvator.

— Laquelle ?

— C'est que j'ai une rude soif.

— Tant mieux !

— Comment, tant mieux ! c'est vous qui me dites cela ?

— Oui ; entre ici avec moi.

Et, prenant le charpentier par l'épaule, il le fit entrer dans un cabaret, le poussa sur une chaise et s'assit en face de lui.

Salvator demanda une bouteille de vin que le charpentier absorba en un clin d'œil.

Puis, ayant suivi la déglutition avec un véritable intérêt d'amateur d'histoire naturelle :

— Ecoute, Jean, dit le commissionnaire, tu es un bon, brave et honnête garçon : tu me l'as prouvé en mainte circonstance ; mais, crois-moi, laisse pendant quelque temps tranquilles les jésuites et les calotins.

— Mais, monsieur Salvator, dit le charpentier, est-ce que nous ne sommes pas en révolution ?

— En évolution, veux-tu dire, mon pauvre ami, et rien de plus, dit Salvator ; oui, tu peux faire beaucoup de bruit, mais, crois-moi, tu ne feras que de mauvaise besogne. Qui t'a amené ici à l'heure où tu devrais être couché ? Sois franc.

— C'est Fifine, répondit Jean Taureau, et même que je ne me souciais pas de venir.

— Que t'a-t-elle dit pour t'y décider ?

— Elle m'a dit : « Allons voir les illuminations. »

— Rien de plus ? demanda Salvator.

— Si fait, elle a ajouté : « Il y aura probablement du bruit ; ce sera amusant. »

— Oui ; et toi, un homme paisible, riche relativement, puisque tu as maintenant douze cents livres de rente que te fait le général Lebastard de Prémont, toi qui aimes à te reposer après une journée de travail, tu as trouvé que c'était un divertissement, non pas d'entendre, mais de faire du bruit. Et comment Fifine savait-elle cela ?

— Elle a rencontré un monsieur qui lui a dit : « Ça va chauffer ce soir, rue Saint-Denis ; amène ton homme. »

— Et quel est ce monsieur ?

— Elle ne le connaît pas.

— Je le connais, moi.

— Comment ! vous le connaissez ? vous l'avez donc vu ?

— Je n'ai pas besoin de voir un agent de police, je le flaire.

— Comment ! vous croyez que c'était un mouchard ? s'écria Jean Taureau en fronçant énergiquement le sourcil, froncement qui équivalait à ces paroles : « Je suis fâché de n'avoir point su cela, j'eusse cassé la tête à ce fonctionnaire. »

— Il y a un axiome de droit, mon cher Jean Taureau, qui dit : *Non bis in idem.*

— Ce qui signifie ?

— Que l'on ne sévit pas deux fois sur le même individu.

— J'ai donc déjà sévi sur lui ? demanda vivement Jean Taureau.

— Mais oui, mon ami. Vous avez failli l'étrangler une nuit, boulevard des Invalides. Rien que cela.

— Comment ! s'écria Jean Taureau en blêmissant, vous croyez que c'est Gibassier ?

— C'est plus que probable, mon pauvre ami.

— Celui que tout le quartier accuse de rire les yeux dans l'Iliade ! Oh ! je le retrouverai.

Et Jean Taureau montra au ciel, où Gibassier n'était cependant pas, un poing gros comme une tête d'enfant.

— Voyons, il ne s'agit pas de lui, il s'agit de toi, dit Salvator, puisque tu as eu l'imbécillité de venir. Il faut au moins avoir l'esprit de t'en tirer sain et sauf, et, si tu restes une demi-heure de plus ici, tu t'y feras tuer comme un chien.

— Eh, tout cas, hurla le charpentier exaspéré, je leur vendrai cher ma vie.

— Il vaut mieux la garder pour la bonne cause, dit énergiquement Salvator.

— Ce n'est donc pas pour la bonne cause, ce soir ? demanda Jean Taureau étonné.

— Ce soir, c'est la cause de la police, et, sans t'en douter, tu travailles pour le gouvernement.

— Pouah ! fit Jean Taureau. Et cependant, ajouta-t-il après avoir réfléchi un instant, je suis là avec des amis.

— Quels amis ? demanda Salvator, qui dans le groupe n'avait distingué que l'athlète.

— Mais Sac-à-Plâtre, Toussaint-Louverture, la Gibelotte... et d'autres.

Le père Fafiou, contre lequel le charpentier avait toujours conservé des sentiments de jalousie, faisait partie des *autres*.

— Et c'est toi qui les a amenés ?

— Dame ! quand on m'a dit que cela allait chauffer, j'ai été chercher les camarades.

— C'est bien ; tu vas vider une seconde bouteille et t'en retourner à la barricade.

Salvator fit un signe, et la seconde bouteille apportée et vidée, Jean Taureau se leva.

— Oui, dit-il, j'y retourne, à la barricade, mais pour y crier : « A bas les agents de police ! mort aux mouchards ! »

— Garde-t'en bien, malheureux !

— Mais que vais-je donc y faire, à la barricade, puisque je ne dois ni me battre ni crier ?

— Tu iras tout simplement dire, aussi bas que tu pourras, à Sac-à-Plâtre, à Toussaint, à la Gibelotte et même au père Fafiou, que je leur ordonne non seulement de se tenir tranquilles, mais encore d'avertir les autres qu'ils sont tombés dans un guet-apens, et que, s'ils ne se retirent pas, on fera feu sur eux avant une demi-heure.

— Est-ce possible, monsieur Salvator ! s'écria le charpentier indigné ; tirer sur des hommes sans armes ?

— C'est ce qui te prouve, imbécile, que vous n'êtes pas ici pour faire une révolution, puisque vous n'êtes pas armés.

— C'est juste, avoua Jean Taureau.

— Va donc les prévenir, dit Salvator en se levant.

Ils étaient sur le seuil de la porte quand apparut le détachement de gendarmerie.

— Les gendarmes !... A bas les gendarmes ! cria Jean Taureau de toute la force de ses poumons.

— Ah çà ! te tairas-tu ! dit Salvator en lui serrant le poignet. Allons à la barricade, et qu'on en déguerpisse lestement.

Jean Taureau ne se le fit pas redire ; il s'élança dans la foule et parvint jusqu'à la barricade, où ses compagnons criaient à tue-tête :

— Vive la liberté ! A bas les gendarmes !

Les gendarmes, avec la même tranquillité qu'ils avaient écouté les injures et reçu les pierres, renversaient la barricade.

Il en résulta que chacun s'étant retiré devant la force armée, le charpentier ne trouva plus à qui parler.

Mais les barricades ont cela de commun avec les tronçons des serpents, qu'elles se rejoignent aussitôt coupées.

La première barricade renversée, les gendarmes continuèrent leur chemin dans la rue Saint-Denis, et en démolirent une seconde, tandis que les amis de Jean Taureau rebâtissaient la première.

On comprend les hourras et les cris de la foule au renversement et à la réédification de ces édifices.

Ces scènes, dont on a compris toute la portée, et dont on ne voyait alors que le côté bouffon, étaient bien en effet de nature à provoquer l'hilarité générale.

Mais où les hourras commencèrent à s'apaiser, où les éclats de rire commencèrent à s'éteindre, c'est quand on vit tout à coup déboucher des deux extrémités de la rue Saint-Denis, du côté des boulevards et de la place du Châtelet, deux détachements de gendarmes qui, marchant l'un au-devant de l'autre d'un air sinistre, ne prêtaient plus à rire comme leurs camarades.

Il y eut un moment d'hésitation. On se regarda. On vit le sourcil froncé de la force armée, et l'on se tint pendant un instant sur la réserve.

Enfin, un individu plus hardi, ou plus de la police que les autres, cria d'une voix terrible :

— A bas les gendarmes !

Ce cri, au milieu du silence, retentit comme un éclat de tonnerre.

Comme un éclat de tonnerre aussi, il décida de l'orage.

La foule, comme si elle n'eût attendu que ce cri, le répéta tout d'une voix, et, pour joindre l'action à la parole, s'élança à la rencontre de la gendarmerie, qu'elle fit, pas à pas, reculer du marché des Innocents au Châtelet, du Châtelet au pont au Change, et du pont au Change à la préfecture de police.

Mais, tandis que l'on reconduisait ainsi les gendarmes venus par la place du Châtelet, la troupe plus imposante des gendarmes à pied et à cheval, partie des boulevards, descendait silencieusement la rue dans toute sa longueur, renversant tranquillement, au fur et à mesure qu'elle avançait à travers les huées et les pierres, tous les obstacles qu'elle rencontrait, hommes et choses, jusqu'au moment où, arrivée devant le marché des Innocents, elle s'arrêta et prit position.

Et cependant, derrière elle, à peu de distance d'elle, vis-à-vis le passage du Grand-Cerf, on reconstruisait une barricade, mais sur une base plus large et plus solide que celle que l'on avait élevée jusque-là.

A la grande surprise de chacun, personne ne vint inquiéter cette opération ; on apercevait de loin les gendarmes, immobiles maintenant et comme changés en gendarmes de pierre.

Mais tout à coup, par le quai, s'avança une autre troupe d'allure plus offensive. Elle se composait de garde royale et de troupe de ligne.

Elle était commandée par un homme à cheval portant les épaulettes de colonel.

Qu'allait-il se passer ? Il était facile de le deviner en voyant le colonel donner ordre de distribuer des cartouches à ses hommes et faire charger les fusils.

Ce qui eût pu convaincre les incrédules qu'il allait se passer quelque chose d'équivoque, pour ne pas dire plus, c'était la manœuvre opérée par ce colonel au visage caché par son chapeau enfoncé jusque sur les sourcils, et qui, d'une voix sourde et menaçante, divisait ses troupes en trois colonnes, qu'il fit précéder d'un commissaire de police, les lançant sur les barricades de la rue Saint-Denis, du passage du Grand-Cerf et de l'église Saint-Leu.

Des huées, des injures et des pierres accueillirent, comme précédemment, la colonne lancée sur la barricade du passage du Grand-Cerf.

Salvator, en voyant la colonne s'avancer serrée, froide, résolue, chercha autour de lui s'il ne retrouverait pas quelque visage de connaissance à qui il pût donner le bon avis de se retirer.

Mais, au lieu des visages qu'il cherchait, il n'aperçut, à l'angle d'une rue, que la figure railleuse d'un homme qui, enveloppé de son manteau, paraissait suivre les événements avec un intérêt non moins grand que celui que Salvator leur accordait lui-même. Il tressaillit en reconnaissant M. Jackal, qui surveillait sa besogne.

Leurs deux regards se croisèrent.

— Ah ! ah ! c'est vous, monsieur Salvator ? dit l'homme de police.

— Vous le voyez, monsieur, répondit froidement celui-ci.

Mais M. Jackal ne parut pas remarquer cette froideur.

— Ah ! parbleu ! fit-il, je suis enchanté de vous rencontrer pour vous donner la preuve que je vous avais porté hier matin un conseil d'ami.

— Je commence à le croire, dit Salvator.

— Et vous allez tout à l'heure en être sûr ; mais, auparavant, regardez ces hommes qui s'avancent là-bas.

— La garde royale et la ligne, je les vois.

— Mais voyez-vous celui qui les commande ?

— C'est un colonel.

— Je veux dire : connaissez-vous le colonel ?

— Eh ! fit Salvator étonné, je ne me trompe pas...

— Allez toujours.

— C'est le colonel Rappt.

— En personne.

— Il a donc repris du service ?

— Pour ce soir.

— En effet, il n'a pas été nommé député.

— Et il veut être nommé pair.

— Alors il est ici en service extraordinaire ?

— Extraordinaire, c'est le mot.

— Et que va-t-il faire ?

— Ce qu'il va faire ?

— Je vous le demande.

— Il va tout simplement, com... froidement, tout tranquillement, quand il sera arrivé devant la barricade, prononcer un simple monosyllabe composé de trois lettres seulement : « Feu ! » et trois cents fusils obéiront.

— Il faut que je voie cela ! dit Salvator, et peut-être ai-je besoin de haïr cet homme.

— Jusqu'à présent, vous ne faites...?

— Que le mépriser.

— Suivez-le donc ; c'est plus prudent que de le précéder.

Salvator suivit en effet M. Rapt, qui s'avança droit sur la barricade, et d'une voix froide et claire, sans s'être donné la peine de faire faire les trois sommations d'usage, prononça le terrible monosyllabe :

— Feu !

CXXIII

ENCORE L'ÉMEUTE

Ce terrible mot *feu !* fut suivi d'une épouvantable détonation ; mais le cri d'horreur et d'angoisse que poussa la foule fut plus épouvantable encore.

C'était une malédiction immense, qui enveloppait prêtres et soldats, ministère et royauté.

— Feu ! répéta M. Rapt au moment où cette malédiction commençait à s'éteindre et à se perdre dans la foule de ceux qui l'avaient poussée.

Les soldats, qui avaient rechargé leurs armes, obéirent. Un feu de peloton retentit de nouveau.

Un second cri de détresse s'éleva ; mais, cette fois, on ne dit plus : « A bas les ministres ! à bas le roi ! » on cria : « A moi ! »

Ce mot, peut-être plus terrible que la double fusillade, se répéta du haut en bas de la rue avec la rapidité et le bruit du tonnerre.

La barricade du passage du Grand-Cerf fut abandonnée par les émeutiers et occupée par les soldats de M. Rapt.

Celui-ci, à la tête de ses hommes, jetait des regards pleins de fiel et de rancune sur cette population qui venait de lui faire subir un si rude échec. Il eût donné beaucoup pour avoir devant lui tous ces électeurs qu'il recevait depuis trois jours, — sans parler du pharmacien et du brasseur, des deux Bouquemont et de monseigneur Coletti, — avec quelle joie il les eût pris en flagrant délit de révolte et eût vengé sur eux sa défaite !

Mais aucun de ceux que M. Rapt eût voulu y voir n'était là ; le pharmacien conférait amicalement avec son confrère le brasseur ; les deux Bouquemont se chauffaient dévotement les genoux à un grand feu, et monseigneur Coletti était douillettement et chaudement étendu dans son lit, rêvant tout éveillé que monseigneur de Quélen était mort et qu'il venait, lui, Coletti, d'être nommé archevêque de Paris.

M. Rapt en fut donc pour ses frais d'inspection ; mais, à défaut d'ennemis de sa connaissance, il regarda avec colère tous les ennemis naturels et inconnus, les ouvriers et les bourgeois. On eût dit qu'il voulait les foudroyer tous à la fois d'un seul regard, et, ordonnant de charger sur la multitude, il s'élança à la tête d'un détachement de cavaliers afin d'exécuter, autant que possible, l'ordre donné par lui-même.

Il galopait donc à la poursuite des fuyards, renversant tout ce qui se trouvait sur son passage, foulant aux pieds de son cheval les malheureux tombés à terre, sabrant et abattant ceux qui étaient debout, les yeux enflammés, le sabre au poing, éperonnant à sang son cheval ; il ressemblait non pas à l'ange exterminateur — le calme divin lui manquait — mais au démon de la vengeance, lorsqu'il alla, emporté par sa course, se heurter à une barricade ; comme la barricade paraissait inoccupée, il rassembla les rênes de l'animal et voulut lui faire franchir l'obstacle inattendu qui se présentait à lui.

— Halte-là, colonel ! cria tout à coup une voix qui semblait sortir de dessous terre.

Le colonel s'inclinait sur le cou de sa monture pour essayer de reconnaître celui qui lui adressait cette sommation, quand, par un phénomène inexplicable pour lui, tant ce tour de force avait été exécuté avec énergie et vigueur, son cheval, soulevé de terre, alla rouler sur le pavé, l'entraînant naturellement dans sa chute.

Voici ce qui s'était passé et quelles circonstances amenaient l'accident que M. Rapt put un instant prendre pour un tremblement de terre.

Quelque désir qu'eussent les cavaliers de M. Rapt de le suivre, le colonel, beaucoup plus ardent qu'eux, et d'ailleurs beaucoup mieux monté, le colonel, la barricade une fois renversée, l'avait franchie avec une telle rapidité qu'il avait mis entre ses soldats et lui une distance de plus de trente pas.

Et, derrière cette barricade, — de même qu'il n'y a pas de feu sans fumée, il n'y a pas de barricades sans barricadiers, — se trouvait engagé Jean Taureau, à la recherche de Toussaint Louverture et de Sac-à-Plâtre, que le feu des soldats de M. Rapt avait naturellement dispersés.

Salvator lui avait donné l'ordre de les reprendre et de les faire rentrer chez eux, et Jean Taureau les cherchait pour leur faire exécuter, de gré ou de force, l'ordre qu'il avait reçu.

Or, après avoir fouillé la minutieuse... sinon avec finesse, ... ses amis..., le charpentier, n'ayant trouvé personne, allait se retirer, lorsqu'il entendit le premier feu de peloton commandé par M. Rapt.

— Il paraît que M. Salvator avait raison, murmura Jean Taureau, et que l'on va un tant soit peu *chatouiller* les passants.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de cette expression *chatouiller*, qui peut sembler appartenir au langage plus que familier ; mais Jean Taureau n'était pas de l'école de l'abbé Delille, et ce mot formulait si bien sa pensée, et à la rigueur traduit si bien la nôtre, qu'on nous passera la forme en faveur du fond.

— En conséquence, continua en monologuant le charpentier, je crois qu'il serait prudent de faire ce que les amis me paraissent avoir fait, c'est-à-dire de se retirer.

Par malheur, c'était une résolution plus facile à prendre qu'à exécuter.

— Diable ! diable ! continua le charpentier en jetant un regard autour de lui, comment faire ?

En effet, devant Jean Taureau fuyait une foule épaisse et difficile à entamer ; d'ailleurs, le charpentier ne voulait ni fuir, ni avoir l'air de fuir.

Derrière lui, les cavaliers, le sabre au poing, arrivaient au galop.

Enfin, à droite et à gauche, dans les petites rues adjacentes, la circulation était interdite, chacun de ces défilés étant gardé par un piquet de soldats ayant la baïonnette au bout du fusil.

Or, nous savons que notre ami Jean Taureau n'était pas la présence d'esprit incarnée ; il jetait donc à droite et à gauche de gros yeux effarés, lorsqu'il vit une seconde barricade éventrée par le milieu, derrière laquelle il jugea prudent de se réfugier.

Deux ou trois hommes, cachés dans un coin de cette barricade, semblaient avoir eu la même idée que lui.

Mais, en ce moment, Jean Taureau ne cherchait pas tel ou tel de ses semblables ; il cherchait une poutre, un échafaudage, un monolithe quelconque pour fermer l'ouverture de ladite barricade, arrêter les cavaliers et se donner le temps de se retirer sain et sauf.

Il aperçut une petite charrette, et se mit, non pas à la traîner, — c'eût été trop long, à cause des débris dont la rue était jonchée, — mais à la porter vers l'ouverture.

Il allait fermer, aussi artistement que possible, la solution de continuité qui le préoccupait, lorsqu'une agression inattendue le força de changer la destination de la charrette, et, au lieu d'une arme défensive, d'en faire une arme offensive.

Disons ce qu'étaient les trois ou quatre hommes entrevus par Jean Taureau, ce qu'ils faisaient là, et sur quelle chose ils dissertaient.

Ils dissertaient sur l'identité de Jean Taureau.

— C'est lui, avait d'abord dit un personnage à longue et blême figure.

— Qui, lui ? avait demandé un autre avec un accent provençal très prononcé.

— Le charpentier.

— Ah çà ! mais il y a six mille charpentiers à Paris.

— Jean Taureau, donc !

— Tu crois ?

— J'en suis sûr.

— Hum !

— Oh ! il n'y a pas de *hum !*

— Au reste, dit un des hommes, il y a une façon bien simple de s'assurer de la vérité.

— Il y en a plusieurs ; de laquelle parles-tu ?

— Puisque je parle de la plus simple, je parle de la meilleure.

— Alors, dis ta façon ; mais dis bas et vite, le coquin pourrait nous échapper.

— Voici, reprit celui dont l'accent avait déjà trahi l'origine méridionale. Que fais-tu, Longue-Avoine, quand tu veux savoir l'heure ?

— Déshabitue-toi donc, une fois pour toutes, d'appeler les gens par leur nom.

— As-tu la fatuité de croire ton nom populaire ?

— Non ; mais n'importe ! tu demandais ce que je fais quand je voulais savoir l'heure ?

— Oui.

— Je la demande aux imbéciles qui ont des montres.

— Eh bien, pour t'assurer de l'identité d'un individu, il suffit...

— De lui demander...

— Belître que tu es ! tu viens juste d'inventer le seul moyen qui existe de ne pas le savoir.

— Que faut-il donc faire ?

— Il ne faut pas lui demander son nom, il faut le lui dire.

— Je ne comprends pas.

— Parce que tu n'es pas le Christophe Colomb de la poudre, cher ami ; mais suis-moi bien. Je t'aperçois dans la foule, je crois te reconnaître, et cependant je doute.

— Que fais-tu ?

— Je vais tout doucement auprès de toi ; *je t'approche* avec aménité, j'ôte mon chapeau avec courtoisie, et je dis avec une voix d'une ineffable douceur : « Bonjour, cher monsieur Longue-Avoine. »

— C'est vrai ; mais je te réponds, moi, avec une voix non moins douce : « Mon cher monsieur, vous faites erreur ; je me nomme Bonaventure ou Chrysostome. » Qu'as-tu à dire à cela ?

— Tu te trompes, cher ami, tu ne réponds pas cela, attendu — soit dit sans t'offenser — qu'il faut beaucoup d'esprit pour prévoir les surprises. Tu fais, au contraire, un mouvement quelconque en t'entendant appeler quand tu as intérêt à ne pas être reconnu. A la suite de ce mouvement, ton visage exprime une stupéfaction d'une sorte ou d'une autre : tu frissonnes, toi particulièrement, Longue-Avoine, attendu que tu es nerveux en diable. Or, remarque, futur marguillier de mon cœur, que le colosse ici présent est, à peu de chose près, aussi impressionnable que le pouvait être le colosse de Rhodes ou tout autre colosse de toute autre cité. Il suffit donc que tu t'approches de lui et que tu lui dises, avec cette onctueuse civilité qui est ton apanage : « Bonjour, cher monsieur Jean Taureau. »

— Oui, répliqua Longue-Avoine ; seulement, j'ai peur que notre charpentier ne mette pas dans sa réponse autant d'urbanité que j'en pourrais mettre dans ma demande.

— Tranchons le mot : tu as peur qu'il ne te détache un coup de poing.

— Appelle le sentiment que j'éprouve de la peur ou de la défiance, peu m'importe ; mais...

— Mais tu hésites.

— Je l'avoue.

Nos trois compagnons en étaient là de leurs propos, quand un quatrième personnage à peu près aussi grand que Longue-Avoine, mais trois fois plus gros que lui, tomba entre les causeurs en demandant :

— Peut-on se faufiler dans votre entretien, chers amis ?

— Gibassier ! firent d'une seule voix les trois agents.

— Chut ! dit Gibassier ; où en sommes-nous ?

— Nous en sommes à ton aventure du boulevard des Invalides, dit Carmagnole ; à l'homme qui t'a serré le cou de manière à te donner un avant-goût des délices que l'on éprouve, à ce qu'on assure du moins, dans l'acte de la pendaison.

— Oh ! celui-là, dit Gibassier en grinçant des dents, si je le retrouve jamais !...

— Et justement, dit Carmagnole, il est retrouvé.

— Comment, retrouvé ?

— Tiens, continua Carmagnole en montrant à Gibassier celui qui depuis cinq minutes était l'objet de la contestation, est-ce lui ?

— Si c'est lui ! s'écria l'ex-forçat, furieux, en s'élançant sur Jean Taureau ; par saint Gibassier, vous allez voir si c'est lui.

Et, le pistolet au poing, il s'élança sur Jean Taureau.

Carmagnole, voyant Gibassier sauter sur Jean Taureau, suivit Gibassier en faisant signe à Longue-Avoine de le suivre à son tour.

Longue-Avoine fit signe au quatrième compagnon d'imiter l'exemple qu'ils lui donnaient.

Jean Taureau venait de soulever la charrette par les brancards et la portait à bras tendus, quand Gibassier s'élança sur lui, suivi de ses trois amis.

Le forçat dirigea son arme vers le charpentier et fit feu.

Le coup partit ; mais la balle alla se loger au centre d'une planche de la charrette, qui, retombant lourdement sur Gibassier, saisit sa tête dans une de ses ridelles, s'arrêta sur ses épaules, et abattit le forçat, lui donnant l'air d'un homme pris au carcan, mais ayant autour du cou, au lieu d'une simple planche de chêne, un chariot si lourd, que l'aérolithe du boulevard des Invalides lui sembla une balle de laine en comparaison.

Ce spectacle épouvanta Longue-Avoine, consterna Carmagnole et terrifia leur troisième acolyte.

Tous trois s'enfuirent donc à toutes jambes, abandonnant Gibassier à son sort, quel qu'il fût.

Mais Jean Taureau n'était pas un homme auquel on échappât si facilement. Sans s'inquiéter davantage de celui de ses quatre adversaires qui restait prisonnier sous le poids du chariot, il sauta par-dessus les brancards, et, en quatre ou cinq enjambées, rejoignit l'un des fuyards.

C'était Longue-Avoine.

Avec Longue-Avoine, qu'il prit par les jambes, comme il eût fait d'un fléau, il abattit Carmagnole.

Puis, les traînant tous les deux évanouis, l'un du coup qu'il avait donné, l'autre du coup qu'il avait reçu, il les jeta dans la charrette et poussa, sans s'inquiéter des désagréments que causait cette locomotion à Gibassier, et poussa, disons-nous, la charrette dans la solution de continuité de la barricade, qui se trouva ainsi réparée à travers les feux de peloton du colonel Rappt, lequel ne se doutait pas, en se lançant avec ses hommes sur cette fortification, qu'elle vint d'être revue, augmentée et défendue par un seul homme.

Pendant ce temps, Gibassier se démenait, sous la charrette, comme Encelade sous le mont Etna.

Ce fut ce qui le perdit.

Jean Taureau s'élança dans la charrette pour voir quelle était la cause de son balancement. Il aperçut la tête de Gibassier qui passait à travers une des quadrilles de chêne.

Ce fut alors seulement qu'il reconnut tout à fait Gibassier.

— Ah ! misérable, s'écria-t-il, c'est donc toi !...?

— Comment moi ? dit le forçat.

— Oui, toi... qui es amoureux de Fifine !

— Je vous jure, dit Gibassier, que je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Eh bien, moi, je vais te l'apprendre, hurla Jean Taureau.

Et, sans s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui, ni devant ou derrière, son poing se leva comme une masse et retomba avec un bruit sourd sur la tête de Gibassier.

Au même instant, Jean Taureau éprouva lui-même une violente secousse, et se trouva sous le ventre d'un cheval.

Le colonel Rappt franchissait la barricade.

Les jambes de derrière du cheval se trouvèrent prises entre les pièces de bois et les pavés, tandis que les jambes de devant retombaient sur les brancards de la charrette.

Jean Taureau n'eut qu'à faire un effort de ses reins robustes pour renverser l'animal, manquant d'équilibre sur le terrain mouvant où il manœuvrait.

Il fit cet effort en disant :

— Halte-là, colonel !

Et, comme il l'avait fait en conscience, cheval et cavalier roulèrent sur le pavé ou, pour mieux dire, sur les pavés.

Jean Taureau allait sauter sur le colonel Rappt, et, selon toute probabilité, l'accommoder dans le genre de Gibassier, quand les cavaliers qui suivaient le colonel et qui, distancés par lui, étaient restés de quelques pas en arrière, apparurent, sabre au poing, à deux ou trois mètres de la barricade.

— Par ici, par ici, vieux ! cria une voix enrouée que Jean Taureau reconnut ne pas lui être tout à fait étrangère.

Et, en même temps, le charpentier se sentit tiré par le bas de sa veste.

Il se releva rapidement et d'un bond se jeta sur la chaussée, sans s'inquiéter autrement de celui qui venait de lui donner ce charitable avertissement, laissant les corps inanimés de Carmagnole et de Longue-Avoine faire partie de la barricade qu'allait escalader la cavalerie du colonel Rappt.

Il ne s'inquiéta pas davantage de Gibassier, toujours engagé sous sa charrette.

Il comprenait vaguement qu'il était temps de s'occuper de lui-même.

Ce fut ce sentiment instinctif de sa conservation qui lui fit chercher la chaussée.

Là, il entendit de nouveau cette même voix enrouée qui lui criait :

— Plus près des maisons, plus près, ou vous êtes mort !

Il se retourna et aperçut le pitre Fafiou.

Un bon avis, fût-il donné par un ennemi, n'en est pas moins un bon avis ; mais Jean Taureau était trop un homme d'inspiration première pour reconnaître la vérité de cette maxime ; il ne vit dans Fafiou que cet ancien ami de mademoiselle Fifine qui lui avait fait passer de si cruelles heures de jalousie.

Il alla droit au pauvre pitre, grinçant des dents et les poings fermés, et, le regardant d'un œil menaçant :

— C'est donc toi, mauvais paillasse, lui demanda-t-il, qui te permets de me dire en me parlant « Par ici, mon vieux ? »

— Dame, oui, c'est moi, monsieur Barthélemy, dit Fafiou, car je ne voudrais point qu'il vous arrivât malheur.

— Et pourquoi ne voudrais-tu pas qu'il m'arrivât malheur ?

— Parce que vous êtes un brave homme, donc !

— Alors ton intention, en me disant « Par ici, vieux, » n'était pas de me provoquer ? demanda Jean Taureau.

— Vous provoquer, vous ? s'écria le pitre tout tremblant. Non ; je voulais vous prévenir de ce qui arrive. Tenez, tenez, voilà les soldats qui vont faire feu ! Venez bien vite dans cette allée ; j'ai une connaissance dans la maison, et nous pourrons tranquillement attendre chez elle que tout soit redevenu tranquille.

— C'est bien, c'est bien, dit Jean Taureau, je n'ai besoin, ni de tes conseils, ni de ta protection.

— Rangez-vous, au moins, rangez-vous ! dit Fafiou essayant de tirer à lui le géant.

Mais, au moment où le pitre prononçait ces paroles, Jean Taureau se trouva enveloppé d'un nuage de fumée ; une effroyable détonation retentit, les balles sifflèrent, et il vit Fafiou rouler à ses pieds.

— Mille tonnerres ! dit Jean Taureau en montrant le poing aux soldats, on assassine donc ici ?

— A moi, monsieur Barthélemy ! à moi ! murmura le pitre d'une voix si faible, qu'on eût cru qu'il allait mourir.

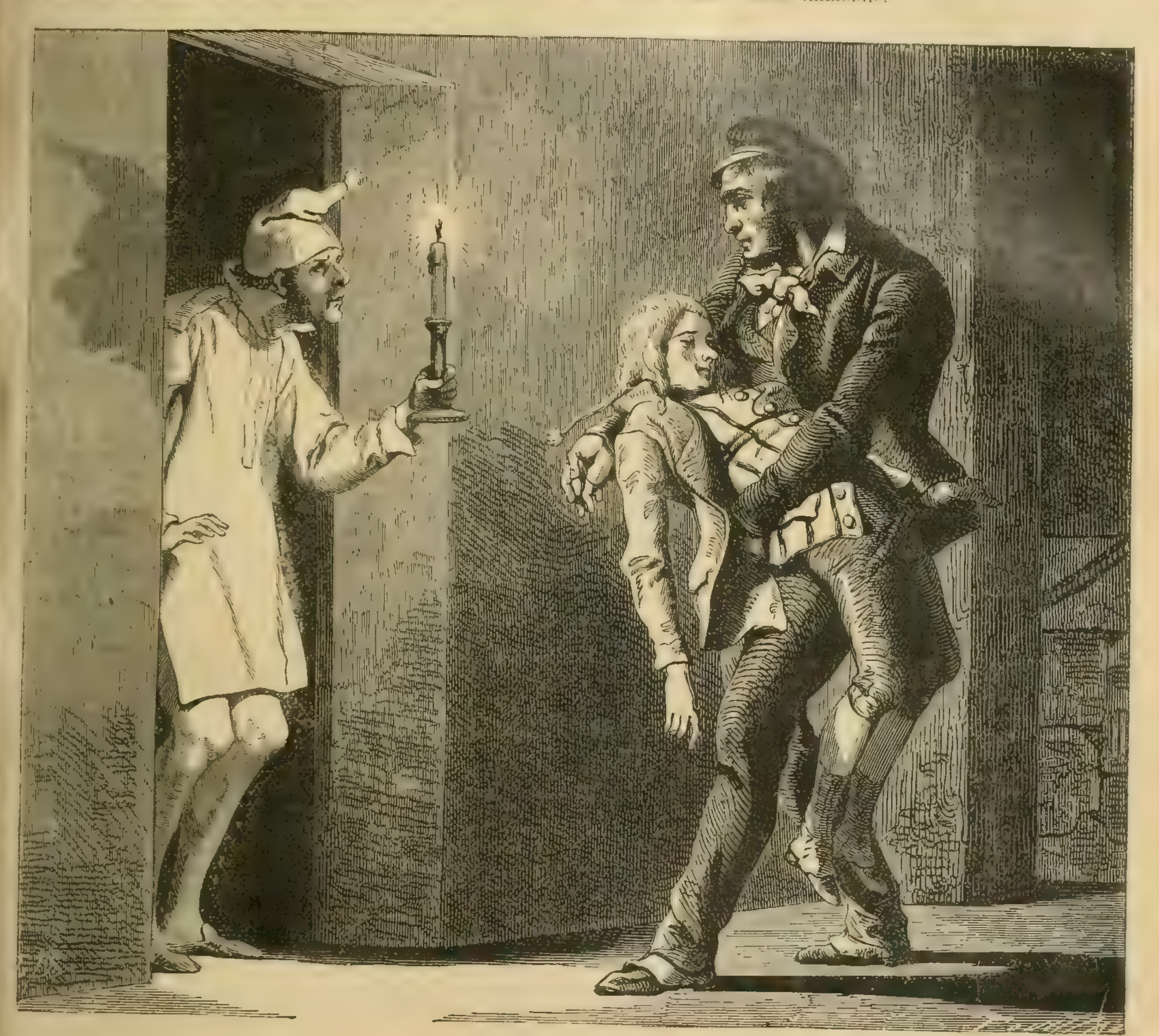
faire halte ; le pitre ne pesait pas plus à ses bras nerveux qu'un enfant à ceux d'un homme ordinaire.

Arrivé à cet étage qui était le sommet de l'escalier, Jean Taureau se trouva au centre de sept ou huit portes qui faisaient le tour du palier.

Ne sachant à laquelle frapper, il consulta Fafiou ; mais le malheureux pitre, les joues blanches, les lèvres bleues, les yeux fermés, ne donnait plus signe de vie.

— Eh ! garçon ! dit Jean Taureau ému, eh ! garçon !

Mais Fafiou restait immobile.



J'ai illuminé, messieurs, dit le bourgeois.

Cet appel alla jusqu'à l'âme du brave charpentier ; il se baissa vivement, prit Fafiou à bras-le-corps et enfonça d'un coup de pied la porte de l'allée que le pitre lui avait indiquée, et qui s'était prudemment refermée pendant la discussion.

Il disparaissait dans l'allée juste au moment où M. Rappt, qui venait de remettre son cheval sur ses pieds et de sauter lui-même en selle, cria d'une voix furieuse :

— Sabrez et fusillez-moi tous ces brigands-là !

La troupe franchit la barricade.

Quatre-vingts chevaux, lancés au galop, passèrent sur le corps de Carmagnole et de Longue-Avoine.

Priez pour leurs âmes !

Quant à Gibassier, parvenu à se tirer de son carcan, il s'était glissé en rampant à la base des pavés, et avait gagné à grand'peine le trottoir en face de celui où Jean **Taureau avait disparu emportant Fafiou.**

— Eh bien, avait dit Jean Taureau, nous y voilà dans l'allée ; après ?

— Au cinquième, avait faiblement répondu le pitre.

Et il s'était évanoui.

Le géant escalada les cinq étages sans avoir besoin de

Cette pâleur et cette immobilité attendrirent profondément le charpentier, qui, pour se dissimuler en quelque sorte son émotion à lui-même, murmura :

— Garçon ! sacrebleu ! garçon ! reviens à toi, tu n'es pas mort, que diable ! Que c'est bête de faire des farces comme cela !

Mais le pitre était loin de faire une farce à Jean Taureau ; il avait reçu une balle qui lui avait traversé les chairs de l'épaule, et il était bien réellement évanoui, par suite de la douleur et de la perte de sang.

Fafiou gardait donc le silence le plus absolu.

— Sacrebleu ! répéta Jean Taureau.

Ce juron pouvait se traduire par cette interrogation : « Que faire ? »

Il avisa la porte la plus proche de lui et y frappa du coude en disant :

— Quelqu'un ! holà ! quelqu'un !

Deux ou trois secondes après, une clef tourna dans la serrure, et un bourgeois effaré parut en chemise et en bonnet de coton sur le seuil de sa porte.

Il tenait à la main une chandelle qui vacillait entre ses doigts ni plus ni moins que le flambeau dans la main de

Sganarelle, quand celui-ci précède le commandeur chez don Juan.

— J'ai illuminé, messieurs, j'ai illuminé, dit le bourgeois, qui croyait qu'on venait le sommer de manifester sa sympathie pour les élections.

— Il n'est pas question de cela, interrompit Jean Taureau. Voilà un camarade (et il désigna Fafiou) qui est assez grièvement blessé ; il a une connaissance, à ce qu'il paraît, sur votre carré, et je veux le déposer chez elle. Vous qui êtes de la maison, vous pourrez sans doute me dire à quelle porte je dois frapper.

Le bourgeois se hasarda à jeter un regard sur le pitre.

— Eh ! c'est M. Fafiou, dit-il.

— Eh bien ? demanda Jean Taureau.

— Eh bien, c'est probablement là, dit le bourgeois.

Et il indiqua une porte en face de la sienne.

— Merci, dit Jean Taureau en se dirigeant vers la porte indiquée.

— Et il frappa.

Quelques secondes s'écoulèrent, et l'on entendit des pas légers et craintifs qui s'approchaient du palier.

Jean Taureau frappa une seconde fois.

— Qui va là ? demanda une voix de femme.

— Fafiou, dit le charpentier, auquel il sembla tout naturel de dire le nom du pitre au lieu du sien.

Mais il se trompait dans son calcul ; la connaissance de Fafiou connaissait non seulement Fafiou, mais aussi sa voix, de sorte qu'elle s'écria :

— C'est faux ! je ne reconnais pas sa voix.

— Diable ! pensa Jean Taureau, elle a parfaitement raison ; elle ne peut pas reconnaître la voix de Fafiou, puisque c'est la mienne.

Il réfléchit un moment ; mais nous l'avons dit, la spontanéité dans les idées n'était point la qualité dominante de Jean Taureau.

Par bonheur, le bourgeois vint à son aide.

— Mademoiselle, dit-il, si vous ne reconnaissez pas la voix de Fafiou, reconnaissez-vous la mienne ?

— Oui, répondit la jeune fille interpellée ; vous êtes M. Guyomard, mon voisin.

— Vous fiez-vous à moi ? demanda M. Guyomard.

— Sans doute ; je n'ai aucune raison de me défier de vous.

— Eh bien, mademoiselle, ouvrez votre porte, pour l'amour de Dieu ; M. Fafiou, votre ami, est blessé et a besoin de secours.

La porte s'ouvrit avec une rapidité qui ne laissait aucun doute sur le degré d'intérêt que la jeune fille portait au pitre.

En effet, cette jeune fille n'était autre que la Colombine du théâtre de maître Galilée Copernic.

Elle poussa un cri de surprise en voyant son camarade évanoui et baigné dans son sang, et se jeta sur Fafiou sans s'inquiéter de Jean Taureau, qui portait ce pauvre corps inerte, ni du bourgeois, qui, la main un peu plus assurée depuis qu'il savait ne courir personnellement aucun danger, éclairait la scène.

— Ainsi, mademoiselle, demanda le charpentier, vous voulez bien recevoir ce pauvre diable ?

— Oh ! mon Dieu, tout de suite ! s'écria la Colombine.

Le bourgeois porteur du fanal les précéda dans la chambre ; son ameublement se composait de quelques chaises, d'une table et d'un lit.

Jean Taureau n'avait pas le choix des meubles : il déposa Fafiou sur le lit, sans même demander permission à la maîtresse de la chambre.

— Maintenant, dit-il, déshabillez-le tout doucement. Je vais chercher un médecin ; s'il tardait à venir, ne vous impatientez pas trop : on ne circule pas très facilement dans les rues aujourd'hui.

Et le brave Jean Taureau descendit rapidement l'escalier et courut chez Ludovic.

Ludovic n'était point chez lui ; mais, depuis deux jours, quand Ludovic n'était point chez lui, on savait où le trouver.

Depuis deux jours, Rose-de-Noël avait été ramenée rue d'Ulm.

De même que la Brocante avait trouvé un matin la cage de Rose-de-Noël vide du charmant oiseau qui l'égayait, un autre matin, comme l'avait prévu Salvator, on avait retrouvé la jeune fille paisiblement endormie dans son lit.

M. Gérard mort, notre ami M. Jackal n'avait plus eu aucun motif d'éloigner l'enfant qui pouvait faire, sinon lumière complète, du moins demi-jour sur l'affaire Sarranti.

Interrogée à son réveil, Rose-de-Noël répondit qu'elle avait été transportée dans une maison où de bonnes religieuses avaient eu le plus grand soin d'elle, où on l'avait bourrée de confitures et de bonbons, et où elle n'avait eu d'autre chagrin que d'être séparée de son bon ami Ludovic.

Puis, comme elle craignait que pareille chose ne se renouvelât, elle fut rassurée par Salvator, qui lui dit qu'elle n'avait plus rien de pareil à redouter, mais qu'elle allait aller dans une belle pension, où elle apprendrait tout ce qu'elle ignorait encore, et que M. Ludovic la pourrait visiter deux fois la semaine, en attendant le jour où elle en sortirait pour devenir la femme de Ludovic.

Tout cela n'était pas bien effrayant. Aussi, Rose-de-Noël en avait-elle pris son parti, surtout lorsque Ludovic lui avait dit qu'il approuvait entièrement les dispositions de Salvator.

Seulement, les deux jeunes gens avaient demandé huit jours de vacances, et les huit jours leur avaient été accordés par leur bon ami Salvator.

Voilà comment Ludovic était rue d'Ulm au lieu d'être chez lui.

En un instant, Ludovic eut franchi l'espace qui sépare la rue d'Ulm de la rue Saint-Denis, et fut près de Fafiou.

Qu'on nous permette de revenir à l'émeute, qui, au reste, tirait à sa fin.

A partir du moment où Jean Taureau l'avait quittée, la rue était devenue un champ de bataille, si toutefois on peut donner le nom de champ de bataille à l'endroit où s'accomplit une scène de meurtre, et à une rencontre où l'un des deux partis sabre et fusille, tandis que l'autre crie et se sauve.

En effet, aucune résistance n'étant organisée, aucune résistance ne fut faite.

Les hôpitaux reçurent les blessés.

La Morgue reçut les morts.

Les journaux du lendemain ne continrent qu'une partie des événements ; mais la voix publique raconta le reste.

Les charges de cavalerie dirigées par M. le colonel Rappt prirent le titre de dragonnades de la rue Saint-Denis.

Le ministère Villèle, qui avait cru se consolider par la terreur, glissa dans le sang et tomba pour faire place à un ministère d'une opinion plus modérée, dans lequel prirent place M. de Marande, comme ministre des finances, et M. de Lamothe-Houdan, comme ministre de la guerre.

Quant à M. Rappt, en conséquence de ses bons et loyaux services de la rue Saint-Denis, il fut nommé maréchal de camp et pair de France.

CXXIV

OU L'ON RETROUVE LE PÈRE EN ATTENDANT QUE L'ON RETROUVE LA FILLE

Quelques jours après les événements que nous venons de raconter, et qui sont à notre livre ce que certains steppes arides sont aux pays les plus fertiles et aux plus beaux paysages, c'est-à-dire de ces espèces de déserts qu'il faut absolument traverser pour arriver aux oasis, — le général Lebastard de Prémont, toléré à Paris sur la parole donnée par Salvator à M. Jackal qu'il y était, M. Sarranti une fois sauvé, sans aucun mauvais dessein contre le gouvernement, M. Lebastard de Prémont, disons-nous, venait prendre, avec M. Sarranti, congé de celui que nous appellerons désormais de moins en moins le commissionnaire pour l'appeler de plus en plus Conrad de Valgeneuse.

Il était assis dans le salon de Salvator, ayant à sa gauche son jeune et à sa droite son vieil ami.

Au bout d'une demi heure de bonne et intime causerie, le général Lebastard se leva en tendant la main à Salvator en signe d'adieu ; mais celui-ci, qui, depuis son arrivée, paraissait préoccupé d'une idée, l'arrêta, le priant avec son doux et calme sourire de lui accorder encore quelques minutes pour une communication retardée jusqu'alors, mais dont le moment, disait-il, lui semblait arrivé.

M. Sarranti fit un mouvement pour se retirer et laisser le général seul avec Salvator.

— Oh ! non pas, dit le jeune homme, vous avez partagé tous les chagrins et tous les dangers du général, il est juste que vous partagiez sa joie quand le jour de la joie est venu.

— Que voulez-vous dire, Salvator ? demanda vivement le général, et quelle joie peut m'arriver désormais, excepté celle de voir Napoléon II sur le trône de son père ?

— Il est cependant d'autres bonheurs pour vous, général, répliqua Salvator.

— Hélas ! je n'en connais guère, répondit celui-ci en hochant tristement la tête.

— Eh bien, général, comptez d'abord vos tristesses, et ensuite vous compterez vos joies.

— Je n'ai eu que trois grands chagrins en ce monde, dit M. Lebastard de Prémont : le premier et le plus grand a été la mort de mon maître ; le second, ajouta-t-il en se tournant vers M. Sarranti et en lui tendant la main, la condamnation de mon ami ; le troisième...

Le général fronça énergiquement le sourcil et s'arrêta.

— Le troisième ? demanda Salvator.

— Le troisième est la perte d'une enfant que j'eusse aimée comme j'aimais sa mère.

— Eh bien, général, dit Salvator, puisque vous connaissez le nombre de vos tristesses, vous allez connaître le nombre de vos joies. Ainsi c'est une première joie que d'espérer le retour du fils de votre maître, comme vous l'appelez ; c'est une seconde joie que le salut et la réhabilitation de votre ami ; enfin, ce serait une troisième joie que le retour de votre enfant bien-aimée.

— Que voulez-vous dire ? s'écria le général.

— Eh bien, qui sait ! dit Salvator, je puis peut-être vous causer cette joie suprême.

— Vous ?

— Oui, moi.

— Oh ! parlez, parlez, mon ami ! dit le général.

— Parlez vite, dit M. Sarranti.

— Tout dépend, reprit Salvator, des réponses que vous allez faire aux questions que je vais vous adresser. Etes-vous jamais allé à Rouen, général ?

— Oui, dit le général en tressaillant.

— Plusieurs fois ?

— Une seule.

— Y a-t-il longtemps ?

— Quinze ans.

— C'est bien cela, dit Salvator : en 1812 ?

— En 1812, oui.

— Etait-ce le jour ? était-ce la nuit ?

— La nuit.

— Vous étiez en chaise de poste ?

— Oui.

— Vous ne vous êtes arrêté qu'un instant à Rouen.

— C'est vrai, répondit le général de plus en plus étonné, pour faire souffler les chevaux et demander la route d'un petit village auquel je me rendais.

— Ce petit village, dit Salvator, se nommait la Bouille.

— Eh quoi ! s'écria le général, vous savez... ?

— Oui, dit en riant Salvator, oui, je sais cela, général, et bien d'autres choses encore ; mais permettez-moi de continuer. Arrivé à la Bouille, cette chaise de poste s'est arrêtée devant une maison de chétive apparence ; un homme est descendu de la voiture, portant entre ses bras un fardeau informe et assez volumineux ; inutile de dire que cet homme, c'était vous, général.

— En effet, c'était moi.

— Une fois devant la maison, vous avez examiné attentivement la muraille et la porte, et trouvé, en tâtonnant, un lit sur lequel vous avez déposé le fardeau que vous teniez entre vos bras.

— C'est vrai, dit le général.

— Le fardeau déposé, reprit Salvator, vous avez tiré de votre poche une bourse et une lettre que vous avez déposées sur le premier meuble qui vous est tombé sous la main. Puis, après avoir refermé doucement la porte, vous êtes remonté dans votre voiture, et les chevaux ont pris la route du Havre. Tous ces faits sont-ils bien exacts ?

— D'une exactitude telle, dit le général, qu'à moins de les avoir vus s'accomplir, je ne saurais comprendre comment vous les connaissez.

— Pourtant rien n'est plus simple, et vous le comprendrez tout à l'heure. Je poursuis donc : voilà les faits que vous connaissez et qui me prouvent que les renseignements sont bons et que mes espérances ne seront pas vaines. Voici maintenant les faits que vous ne connaissez pas.

Le général redoubla d'attention.

— Derrière vous, — une heure environ après votre départ, — une bonne femme qui revenait du marché de Rouen, s'arrêta devant la même maison où vous vous étiez arrêté, tira à son tour une clef de sa poche, à son tour ouvrit la porte et jeta un cri d'étonnement en entendant, dès son entrée dans la chambre, les vagissements d'un enfant.

— Pauvre Mina ! murmura le général.

Sans paraître remarquer l'interruption, Salvator continua :

— La bonne femme se hâta d'allumer une lampe, et, guidée par les cris, elle vit quelque chose de blanc qui s'agitait et se débattait sur son lit ; elle souleva un long voile de mousseline et découvrit, fraîche, rose et le visage inondé de larmes, une ravissante petite fille âgée d'un an environ.

Le général passa la main sur ses yeux ; il essuya deux grosses larmes.

— Grande fut la surprise de la bonne femme en trouvant si étrangement habitée la chambre qu'elle avait laissée vide. Elle prit l'enfant dans ses bras, l'examina, la tourna et la retourna en tous sens. Elle cherchait dans ses vêtements un signe quelconque de son origine ; mais elle ne découvrit rien, sinon que les langes de la petite fille étaient de la plus pure batiste, et le voile qui la recouvrait, du plus beau point d'Alençon ; le tout roulé, comme je l'ai dit, dans une pièce de mousseline des Indes. C'étaient là des renseignements assez vagues. Mais la brave femme en eut bientôt de plus positifs lorsqu'elle aperçut sur la table la lettre et la bourse que vous y aviez déposées. La bourse contenait douze cents francs. La lettre était conçue à peu près en ces termes :

« A partir du 28 octobre de l'année prochaine, jour anniversaire de celui-ci, vous recevrez, par l'intermédiaire du curé de la Bouille, la somme de cent francs par mois.

« Donnez à l'enfant la meilleure éducation que vous pourrez, et surtout celle d'une bonne ménagère. Dieu seul sait à quelles épreuves il la réserve !

« Son nom de baptême est Mina ; elle n'en doit point porter d'autre que je ne lui aie rendu celui qui lui appartient. »

— C'était le nom de sa mère, murmura le général, en proie à la plus vive agitation.

— La date de cette lettre, reprit Salvator sans paraître remarquer l'agitation de celui auquel il s'adressait, était celle du 28 octobre 1812 ; vous la reconnaissez bien, ainsi que vos paroles ?

— La date est exacte, les paroles sont textuelles.

— Si nous en doutions, d'ailleurs, continua Salvator, nous n'aurions qu'à vérifier si cette écriture est bien la vôtre.

Et Salvator tira de sa poche une lettre qu'il mit sous les yeux du général.

Le général l'ouvrit précipitamment, et, en la relisant, comme si toute sa force était vaincue, des larmes jaillirent de ses yeux.

M. Sarranti et Salvator laissèrent silencieusement couler ces larmes.

Au bout de quelques instants, Salvator reprit :

— Maintenant que je suis bien assuré qu'il n'y a pas d'erreur, je puis vous dire toute la vérité ; votre fille vit, général.

Le général jeta un cri de surprise.

— Elle vit ! dit-il ; et vous en êtes sûr ?

— J'ai reçu de ses nouvelles, il y a trois jours, dit simplement Salvator.

— Elle vit ! s'écria le général. Où est-elle ?

— Attendez un instant, fit Salvator avec un sourire et posant sa main sur le bras de M. Lebastard de Prémont ; avant que je vous dise où elle est, permettez-moi de vous raconter ou plutôt de vous rappeler une histoire.

— Oh ! parlez, dit le général ; seulement, ne me faites pas attendre inutilement.

— Je ne dirai point un mot qui ne soit nécessaire, répliqua Salvator.

— Oui, oui ; mais parlez.

— Vous rappelez-vous la nuit du 21 mai ?

— Si je m'en souviens ! s'écria le général en tendant la main à Salvator, je le crois bien ! c'est cette nuit-là que j'ai eu le bonheur de vous connaître, mon ami.

— Vous souvenez-vous, général, que, tout en allant chercher les preuves de l'innocence de M. Sarranti dans le parc de Viry, nous avons sauvé des mains d'un misérable une jeune fille qui avait été enlevée et que nous avons rendue à son fiancé ?

— Oh ! je crois bien que je me le rappelle ! Ce misérable s'appelait Lorédan de Valgeneuse, du nom de son père qu'il déshonorait. La jeune fille s'appelait Mina, comme mon enfant ; le jeune homme, enfin, s'appelait Justin. Vous voyez que je n'ai rien oublié.

— Eh bien, général, dit Salvator, rappelez-vous un dernier détail ; peut-être un des plus importants de l'histoire de ces deux jeunes gens, et je n'aurai plus de questions à vous faire.

— Je me souviens, dit le général, qu'elle avait été trouvée, recueillie et élevée par un instituteur, enlevée d'un pensionnat par M. de Valgeneuse. Ce pensionnat était situé à Versailles. Est-ce là ce dont vous souhaitez que je me souvienne ?

— Non ; cela, général, c'est le fait, c'est l'histoire : ce dont je désire que vous vous souveniez, c'est un détail ; mais ce détail est tout simplement la moralité de l'aventure ; appelez donc, je vous en prie, votre mémoire à votre aide.

— J'ignore ce que vous voulez me dire, mon ami.

— Alors, à moi de vous mettre sur la voie. Que sont devenus les deux jeunes gens ?

— Ils sont partis pour l'étranger.

— Très bien ; ils sont partis en effet, et c'est vous, général, qui avez donné l'argent nécessaire pour le départ, le voyage et l'emménagement de ces deux jeunes gens.

— Ne parlons pas de cela, mon ami.

— N'en parlons plus, si vous voulez. Mais, par là, nous voilà arrivés à ce détail intéressant. « Un scrupule me tient, vous ai-je dit, au moment de faire partir les deux jeunes gens ; un jour ou l'autre, on connaîtra les parents de la jeune fille ; si les parents sont nobles, riches, puissants, n'auront-ils pas à récriminer contre Justin ? » Vous m'avez répondu...

— Je vous ai répondu, interrompit vivement le général,

que les parents de la jeune fille ne pouvaient récriminer contre l'homme qui avait recueilli leur enfant qu'ils avaient abandonnée, qui l'avait élevée comme l'enfant de sa mère, qui l'avait sauvée d'abord de la misère et ensuite du déshonneur.

— Et j'ai ajouté, général, rappelez-vous mes paroles : « Et si vous étiez le père de la jeune fille ? »

Le général tressaillit ; en ce moment seulement, il voyait en face la vérité, que, jusque-là, il n'avait fait qu'entrevoir.

— Achevez, dit le général.

— Donc, continua Salvator, si en votre absence votre enfant eût couru les dangers qu'a courus la fiancée de Justin, vous pardonneriez à l'homme qui, loin de vous, eût disposé du sort de votre fille ?

— Non seulement, mon ami, je lui ouvrirais les bras comme à l'époux de mon enfant, vous ai-je dit, mais encore je le bénirais comme son sauveur.

— En effet, vous m'avez textuellement dit cela, général ; mais ces paroles, les répéteriez-vous aujourd'hui si je vous disais : Général, il s'agit de votre propre enfant ?

— Mon ami, dit solennellement le général, j'ai juré fidélité à l'empereur, c'est-à-dire que j'ai fait serment de vivre et de mourir pour lui. Je n'ai pas pu mourir ; je vis pour son fils.

— Eh bien, général, dit Salvator, vivez aussi pour votre fille, car c'est elle que Justin a sauvée.

— Eh quoi! cette belle enfant que j'avais entrevue dans la nuit du 21 mai, s'écria le général, c'était... c'est?...

— C'est votre fille, général, dit Salvator.

— Ma fille ! ma fille ! s'écria le général ivre de joie.

— Oh ! mon ami ! dit Sarranti en prenant la main du général et en lui témoignant par cette étreinte, la part qu'il prenait à son bonheur.

— Mais, dit le général doutant encore, rassurez-moi, mon ami ; que voulez-vous ! on ne s'habitue pas si vite à être heureux. Comment êtes-vous arrivé, je ne dirai pas à la connaissance, mais à la certitude de ces faits ?

— Oui, dit Salvator avec un sourire, je comprends, vous avez besoin d'être convaincu.

— Mais, alors, si vous étiez convaincu vous-même, pourquoi avoir attendu jusqu'aujourd'hui ?

— Parce que j'ai voulu en arriver moi-même à n'avoir plus aucun doute. Mieux ne valait-il pas attendre que de vous déchirer le cœur par une fausse joie ? Dès que cela m'a été possible, je me suis rendu à Rouen. J'ai demandé à voir le curé de la Bouille. Il était mort. Une servante m'a dit alors que, quelques jours auparavant, un monsieur de Paris, qu'à sa tournure on pouvait reconnaître pour un militaire, quoiqu'il portât l'habit bourgeois, était venu demander le curé et, à son défaut, une personne qui pût le renseigner sur le sort d'une petite fille qui avait été élevée dans le village, mais qui, depuis cinq ou six ans, avait disparu. J'ai deviné facilement que le monsieur, c'était vous, général, et que vos recherches avaient été infructueuses.

— En effet, dit le général, vous ne vous trompez pas.

— Alors, je me suis informé auprès du maire de la paroisse, s'il ne restait pas dans le pays des gens du nom de Boivin : on m'a indiqué quatre ou cinq Boivin qui demeuraient à Rouen. Je les ai vus les uns après les autres, et j'ai fini par découvrir une vieille fille du même nom, qui avait hérité des petites économies, meubles et papiers de sa grand'tante. Cette vieille fille avait donné des soins à Mina pendant cinq années : elle la connaissait donc parfaitement ; et, si j'eusse conservé un doute, la lettre qu'elle retrouva et que je viens de vous remettre l'eût bientôt dissipé.

— Et où est mon enfant ? où est ma fille ? s'écria le général.

— Elle est ou plutôt, car désormais vous devez parler au pluriel, général, ils sont en Hollande, où ils vivent chacun dans sa cage, en face l'un de l'autre, comme les canards que les Hollandais soumettent au régime cellulaire pour leur apprendre à chanter.

— Je pars pour la Haye, dit le général en se levant.

— Vous voulez dire nous partons, n'est-ce pas, mon cher général ? dit Sarranti.

— Je regrette de ne pouvoir partir avec vous, dit Salvator ; par malheur, la situation politique est trop compliquée en ce moment pour que je quitte Paris.

— Au revoir, mon cher Salvator, car vous comprenez que je ne vous dis pas adieu. Mais, ajouta le général en fronçant le sourcil, il est une visite que je veux faire avant mon départ, cette visite dût-elle me retarder de vingt-quatre heures.

A ce froncement de sourcil, Salvator avait tout deviné.

— Vous savez bien de qui je veux parler, n'est-ce pas ? dit le général.

— Oui, général. Mais cette visite ne vous retardera pas longtemps ; M. de Valgeneuse est en ce moment absent de Paris.

— Je l'attendrai, dit résolument le général.

— Cela pourrait vous retarder indéfiniment, général. Mon cher cousin Lorédan est parti avant-hier de Paris, et n'y reviendra pas avant la personne qu'il poursuit. Cette personne, c'est madame de Marande, dont il s'est déclaré l'adorateur ; manifestation qui, un jour ou l'autre, pourra bien ne pas être du goût de Jean Robert ou même de M. de Marande ; lequel autorise bien sa femme à avoir un amant, mais n'autorise personne à l'afficher. Or, c'est ce que fait en ce moment M. de Valgeneuse, qui, en apprenant que madame de Marande allait faire en Picardie une visite à une de ses tantes gravement malade, s'est mis à sa poursuite. Le retour de M. de Valgeneuse étant donc subordonné au retour de madame de Marande, je vous engage, mon cher général, à partir le plus tôt possible, c'est-à-dire aujourd'hui. Eh bien, à votre retour, M. de Valgeneuse sera, selon toute probabilité, à Paris ; vous vous en occuperez alors. Mais je ne sais quel instinct me dit que vous n'aurez pas à vous occuper de M. de Valgeneuse.

— Mon cher Salvator, dit le général, qui se méprenait aux paroles du jeune homme, je ne regarderais pas comme mon ami celui qui prendrait ma place en pareille circonstance.

— Rassurez-vous, général, et regardez-moi toujours comme un ami ; car, aussi vrai que mon dévouement à la liberté égale votre dévouement à l'empereur, je ne toucherai pas à un cheveu de la tête de M. de Valgeneuse.

— Merci, dit le général en serrant étroitement la main de Salvator. Oh ! cette fois, adieu !

— Permettez-moi de vous conduire au moins jusqu'à la barrière, dit Salvator en se levant et en prenant son chapeau ; aussi bien, il vous faut une voiture, et je vais vous trouver celle qui a emmené Justin et Mina en Hollande, et peut-être aussi, qui sait ! l'homme qui les a conduits, et qui pourra vous parler d'eux pendant toute la route.

— Oh ! Salvator, dit mélancoliquement le général, pourquoi vous ai-je connu si tard !... A nous trois, ajouta-t-il en tendant la main à M. Sarranti, nous eussions remué le monde.

— C'est encore à faire, dit Salvator, et il n'y a qu'un peu de temps de perdu.

Et les trois amis se dirigèrent vers la rue d'Enfer.

A la hauteur de l'hospice des Enfants-Trouvés, était située la maison du charron où Salvator avait loué la chaise de poste dans laquelle Justin et Mina étaient partis pour la Hollande.

Voiture et postillon furent retrouvés.

Une heure après, le général Lebastard de Prémont et M. Sarranti embrassaient Salvator, et la voiture s'éloignait rapidement, gagnant la barrière Saint-Denis.

Laissons-les suivre la route de Belgique, et suivons, nous, la voiture qu'ils rencontrèrent à la hauteur de l'église Saint-Laurent.

Cette voiture, si le général l'eût reconnue, eût bien pu, au reste, mettre quelque retard dans son voyage ; car c'était celle de madame de Marande, qui, arrivée trop tard pour dire un dernier adieu à sa tante, rentrait en toute hâte à Paris, où Jean Robert l'attendait avec une fiévreuse impatience.

Or, on se rappelle ce qu'avait dit Salvator sur ce retour de madame de Marande, qui devait naturellement amener celui de M. de Valgeneuse.

Mais le général ne connaissait ni madame de Marande ni la voiture, ce qui fit qu'il continua rapidement et joyeusement son chemin.

CXXV

OÙ IL EST PROUVÉ QUE L'OUÏE N'EST PAS LE SENS LE MOINS PRÉCIEUX

Vous souvenez-vous, chers lecteurs, de cette charmante petite chambre toute tendue de perse qu'habitait à certaines heures madame de Marande, et dans laquelle nous avons eu l'indiscrétion de vous faire pénétrer ? Si vous avez été amoureux, vous en avez gardé le souvenir ; si vous êtes amoureux encore, vous en avez conservé le parfum. Eh bien, c'est dans cette chambre, dans ce nid, dans cette chapelle de l'amour que nous allons vous introduire encore, sans crainte de vous déplaire, amoureux présents ou amoureux passés.

C'est le soir même de la rentrée de madame de Marande à Paris.

Madame de Marande, usant du droit que lui a conféré son mari, et que celui-ci ne lui a point retiré depuis que, dans la nouvelle combinaison ministérielle, le portefeuille des finances lui est échu, cause amoureusement avec notre ami Jean Robert, qui, assis, ou plutôt à genoux — nous avons dit que cette chambre était une chapelle — devant la divinité du lieu, lui raconte une de ces longues et tendres histoires que tous les amoureux racontent si bien, que

l'oreille de la femme qui aime ne se lasse jamais de les entendre raconter.

Au moment où nous vous introduisons dans le sanctuaire Jean Robert enveloppe de son bras la taille fine et cambrée de la jeune femme, et, les yeux sur ses yeux, comme si ce n'était point assez de lire sur le visage et comme s'il voulait lire jusqu'au fond du cœur, il lui demande :

— Quel est, à votre avis, le sens le moins précieux, mon cher amour ?

— Tous les sens me paraissent également précieux quand vous êtes là, mon ami.

— Merci. Mais n'en est-il pas, à votre avis, cependant, de plus ou de moins précieux l'un que l'autre, ou les uns que les autres ?

— Si fait, il y en a un qui ne fait point partie des cinq sens, mais que j'ai découvert, moi.

— Lequel, cher Christophe Colomb du pays du Tendre ?

— Celui qui fait que, quand je vous attends, mon bien-aimé, je ne vois plus, je n'entends plus, je ne respire plus, je ne sens plus, je ne touche plus : le sens de l'attente, en un mot, voilà celui qui me paraît moins précieux que les autres ?

— Vous m'avez donc attendu, vraiment ?

— Ingrat ! est-ce que je ne vous attends pas toujours ?

— Chère Lydie, si vous disiez vrai !

— Dieu de bonté ! il en doute !

— Non, mon amour, je ne doute pas, je redoute...

— Et que pouvez-vous redouter ?

— Ce que redoute l'homme parfaitement heureux, l'homme qui n'a plus rien à désirer, plus rien à demander au ciel, pas même le ciel, — tout !

— Poète, dit coquettement madame de Marande en effleurant de ses lèvres le front de Jean Robert, vous vous souvenez de votre aïeul Jean Racine :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

— Eh bien, soit, je crains Dieu et n'ai point d'autre crainte. Mais quel est votre dieu, à vous, mon cher ange ?

— Toi ! dit-elle.

Jean Robert, à ce doux aveu, l'étreignit encore plus tendrement.

— Moi, lui répondit Jean Robert en riant, moi, je ne suis que votre amoureux ; mais votre amant véritable, votre dieu réel, Lydie, c'est le monde ; et, comme à ce dieu-là vous sacrifiez plus de la moitié de votre vie, il en résulte que je suis une de vos victimes.

— Parjure ! renégat ! blasphémateur ; s'écria la jeune femme en se reculant. Qu'est-ce donc que le monde pour moi, sans vous ?

— Vous voulez dire, belle amie : « Que suis je pour vous sans le monde ? »

— Il persiste ! dit madame de Marande en faisant un nouveau mouvement de retraite.

— Oui, ma bien-aimée, je persiste ; oui, je crois que vous êtes ultra-mondaine, et que, dans un quadrille, dans une valse, fascinée, enlevée, ravie, entraînée, vous ne pensez pas plus à moi qu'à l'un des atomes de poussière soulevés par vos petits pieds de satin. La valse vous plaît, elle vous sied et vous lui seyez à merveille. Mais n'est-ce pas un supplice horrible pour moi, soit de vous voir, soit de vous savoir étreinte, haletante, les bras, le cou et les épaules nus, par une vingtaine de fats dont vous vous moquez, sans doute, mais qui, dans le moment où vous vous livrez à eux, vous possèdent en pensée ?

— Oh ! continuez, continuez, dit madame de Marande en le regardant avec amour ; car la jalousie du jeune homme la ravissait

— Vous me trouvez injuste, égoïste peut-être, continua, en effet, Jean Robert. Vous vous dites — je vais au-devant de votre pensée — que mes succès de théâtre ou de roman valent bien, comme distraction, vos succès de soirée. Hélas ! mon amie, ce n'est point la virginité de mon âme que je montre au public, comme vous lui montrez, vous, le trésor virginal de vos épaules ; c'est ma pensée, ma réflexion, mon observation, mon étude. Le monde me montre ses blessures, et je tâche, sinon de les guérir, au moins de les signaler à nos législateurs, qui sont à la société ce que les médecins sont au corps. Mais vous, Lydie, c'est vous tout entière que vous abandonnez à la foule. Les fleurs, les perles, les rubis, les diamants dont vous enchâssez votre beau corps sont autant de pierres aimantées pour attirer le regard. Ne vous ai-je pas vue dix fois vous préparant pour le bal ? On eût dit que vous partiez pour la conquête d'un royaume. Jamais capitaine s'embarquant pour guerroyer, jamais Guillaume de Normandie sur sa nef, jamais Fernand Cortez brûlant ses vaisseaux ne fit mieux son plan de bataille et voilà pourquoi je persiste à douter, malgré les preuves incommensurables que vous me donnez de votre amour.

— Je t'aime, dit madame de Marande en l'attirant à elle et en l'embrassant ardemment. Voilà ma réponse.

— Oui, tu m'aimes, reprit le poète, tu m'aimes beaucoup ; mais, en amour, *beaucoup* ne signifie pas même *assez*.

— Écoute, reprit-elle gravement, parlons raison ; une fois n'est pas coutume. Crois-tu qu'il y ait au monde une femme du monde jouissant d'une liberté égale à la mienne ?

— Non, certes ; mais...

— Laisse-moi continuer et ne m'interromps pas. La raison est un oiseau sauvage, l'ombre d'un bruit l'effarouche. Je disais donc que, pour une femme mariée, je jouissais de la liberté la plus illimitée dont une femme pût jouir. Or, en échange de cette liberté, sais-tu la seule chose que mon mari me demande ? Rien que d'être une maîtresse de maison agréable, rien que d'être une femme du monde accomplie. Sais-tu ce qu'il exige quand il arrive ? Un visage souriant et gracieux qui le repose de ses chiffres et de ses calculs. Sais-tu ce qu'il exige quand il s'en va ? Un serrement de main fraternel qui lui donne la certitude qu'il laisse une amie dans son intérieur. Je me suis donc lancée à toutes voiles dans cet océan qu'on appelle le monde, et j'ai fait de mon mieux pour naviguer entre les écueils. Un soir, au clair de la lune, j'ai aperçu à l'horizon un beau pays argenté dont toutes les fleurs étoilées m'attiraient. J'ai crié : « Terre ! » j'ai abordé, et, en mettant le pied sur la rive, j'ai remercié Dieu, car je retrouvais le pays de mes rêves, et ce pays était habité par toi.

— Oh ! mon amour ! mon amour ! murmura Jean Robert en l'embrassant et en secouant la tête.

— Laisse-moi achever, dit-elle en le repoussant doucement. En me retrouvant dans ce beau pays de mes rêves, ma première pensée a été de ne plus l'abandonner ; mais l'Océan était là : l'avide Océan qui ne voulait point lâcher sa proie, comme vous le dites, vous autres poètes ; il m'attirait ; une vague de soie, de dentelle et de satin me criait : « Reviens parmi nous, sinon pour toujours, du moins de temps en temps, si tu veux conserver ta liberté ! » Et je suis revenue chaque fois que cette voix impérieuse m'a rappelée, je suis revenue payer mon tribut ; je le paye en pleurant, mais c'est ma liberté que j'achète. Voilà ma confession, et je l'aurai achevée quand j'aurai dit à un poète misanthrope ces trois vers d'un poète plus misanthrope que lui :

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande ;
La parfaite raison fuit toute extrémité

— Ah ! tais-toi ; je t'aime, je t'aime ! s'écria Jean Robert avec passion.

— Soit ! dit-elle en se laissant embrasser sans rendre les baisers que Jean Robert lui donnait, et comme conservant encore contre lui un fond de rancune. Mais, puisque nous sommes d'accord là-dessus, revenons à notre point de départ. Vous me demandiez quel était le sens le moins précieux, et je vous répondais, en le créant, pour vous plaire, que c'était le sens de l'attente. Que répondez-vous à cela ?

— *Rien*, et je continuerai à dire *rien*, si vous continuez à dire *vous*.

— Eh bien, je vous dis *tu*.

— Ce n'est point assez ; quand je t'ai adressé cette question, tu posais tes lèvres sur mon front, et c'est en songeant à ce demi-baiser que je te demandais quel est le sens le moins précieux, ou le plus inutile, ou le plus superflu.

— Avant tout, demande-moi pardon de m'avoir dit que, dans le monde, je m'abandonnais à chacun, et je t'absoudrai.

— Je le veux bien, à la condition que tu me diras qu'en abandonnant le corps, la pensée reste à moi.

Une étreinte folle fut la réponse de la charmante femme

— Tiens, dit Jean Robert, quand je t'embrasse, je te vois, je te touche, je te sens, je te respire, mais je ne t'entends pas, puisque mes lèvres sont sur tes lèvres, et que nulle parole ne pourrait exprimer ce que j'éprouve : c'est donc l'ouïe qui, en cette circonstance, est le sens le moins précieux.

— Non, non, dit-elle, n'avance point une pareille hérésie : c'est un sens aussi précieux que les autres, puisqu'il me permet d'entendre tes chères paroles.

Madame de Marande avait raison en disant que l'ouïe était un sens aussi précieux que les autres. Ajoutons qu'en cette circonstance, il allait devenir un sens plus précieux que les autres.

En effet, tout en marivaudant, tout en se regardant, tout en s'embrassant, nos deux amoureux n'avaient pas remarqué — les amoureux ne sont point parfaits — que, de temps en temps, la tenture de l'alcôve s'agitait, comme sous le souffle d'une porte entrebâillée

Or, à cette agitation, il n'y avait aucune cause, apparente du moins, la porte de l'alcôve étant hermétiquement fermée.

Seulement, en appelant à leur aide le sens de la vue, et en regardant derrière ces rideaux, nos amoureux eussent vu un homme qui, tapi dans la ruelle, faisait tous ses efforts pour combattre les crampes que lui donnait une

position gênée, et qui ne paraissait y réussir que médiocrement.

Mais il arriva qu'au moment où Jean Robert clôturait la discussion sur les six sens par six baisers, l'homme qui était dans la ruelle, soit que les baisers le rendissent chagrin, soit que la position dans laquelle il se trouvait lui parût démesurément pénible, l'homme de la ruelle, disons-nous, risqua un mouvement qui fit tressaillir madame de Marande.

Jean Robert, comme pour prouver jusqu'au bout son paradoxe sur le sens de l'ouïe, n'entendit rien ou affecta de ne rien entendre, et, voyant tressaillir madame de Marande :

— Qu'avez-vous, mon amour? lui demanda-t-il.

— Tu n'as pas entendu? dit en frissonnant madame de Marande.

— Non.

— Écoute, reprit-elle en tendant l'oreille du côté du lit.

Jean Robert prêta l'oreille ; mais n'entendant rien il reprit les mains de la jeune femme et y appuya de nouveau ses lèvres.

Un baiser est une musique, cent baisers sont une symphonie. La voûte de la chapelle retentissait de mille baisers.

Mais, si la raison est un oiseau facile à effaroucher, ainsi que le disait, un instant auparavant, madame de Marande, l'ange des baisers s'effarouche bien plus vite encore.

Le bruit qui avait fait tressaillir la jeune femme parvint de nouveau à ses oreilles, et, cette fois, lui fit pousser un cri.

Jean Robert avait entendu cette fois, et, se levant d'un bond, il alla droit au lit, d'où le bruit lui semblait venu.

Au moment où il s'élançait, le rideau s'agita plus vivement. D'un premier bond, il avait été au lit ; d'un second, il l'enjamba, et se trouva face à face avec M. Lorédan de Valgeneuse.

— Vous ici? s'écria Jean Robert.

Madame de Marande se leva en frissonnant. A son immense étonnement elle reconnut à son tour le jeune homme déjà reconnu par Jean Robert.

On se souvient des recommandations paternelles que M. de Marande avait faites à sa femme au sujet de monseigneur Coletti et M. de Valgeneuse ; autant le jeune poète lui paraissait l'honnêteté même en matière amoureuse, autant l'évêque et le débauché lui semblaient compromettants. Il en avait charitablement averti madame de Marande ; et la jeune femme, à cette demande de son mari : « Vous plaît-il? » avait répondu : « Il m'est parfaitement indifférent. »

On se rappelle aussi que, dans le chapitre intitulé *Causerie conjugale*, le banquier avait dit, en parlant de M. Lorédan de Valgeneuse :

« Quant à ses succès, il paraît qu'ils sont limités aux femmes du monde, et que, lorsqu'il s'adresse à ce que l'on appelle tout simplement des filles du peuple, malgré l'assistance généreuse que prête en ces circonstances mademoiselle de Valgeneuse à son frère, il est quelquefois obligé d'employer la violence. »

Et, en effet, on se rappelle la part que mademoiselle Suzanne de Valgeneuse avait prise à l'enlèvement de la fiancée de Justin.

On va voir que la complaisante sœur ne prêtait pas seulement son assistance aux enlèvements des filles du peuple.

Elle avait une femme de chambre, grande et belle fille, que nous avons déjà vue ouvrir à Jean Robert la porte du *pigeonnier* de madame de Marande.

Cette fille, nommée Nathalie, lui était entièrement dévouée.

Or, un soir que M. de Valgeneuse avait fait part à sa sœur de l'amour qu'il ressentait pour madame de Marande, mademoiselle Suzanne avait cherché une occasion de mettre auprès de la femme du banquier une créature qui pût, le cas échéant, introduire M. de Valgeneuse dans la place.

Cette occasion s'était présentée. A un retour des eaux, madame de Marande avait demandé de tous côtés une femme de chambre, et mademoiselle de Valgeneuse lui avait généreusement offert la sienne.

C'était Nathalie.

On ignore assez généralement la puissance des femmes de chambre sur l'esprit de leurs maîtresses. Nathalie ne peignait pas un des cheveux de madame de Marande sans lui raconter un des hauts faits de M. de Valgeneuse. Madame de Marande, qui tenait cette fille de la sœur du héros de tant de prouesses amoureuses, ne s'étonnait pas d'en entendre dire tant de bien, et ne voyait que reconnaissance là où il n'y avait, au contraire, qu'instigation préméditée.

Mais, par les scènes précédentes, et surtout par celle que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, on connaît l'amour bien réel que madame de Marande avait pour Jean Robert, et il est inutile de dire que les admirations de mademoiselle Nathalie n'avaient eu aucune influence sur elle.

Ce soir-là, M. de Valgeneuse, poussé à bout par l'indifférence de madame de Marande, avait résolu de tenter un de ces actes audacieux qui réussissent parfois. Nathalie l'avait caché dans l'alcôve, et il était là depuis deux heures, assistant au tendre marivaudage de Jean Robert et de madame de Marande, lorsque celle-ci avait entendu le bruit qui l'avait fait frissonner.

Certainement, s'il est un supplice après celui de n'être pas aimé, c'est la certitude que ce cœur, fermé pour vous, s'ouvre pour tous les autres.

Ce supplice devient une torture quand on entend ces mots cruels adressés à un autre, entre deux baisers : « Je t'aime ! »

Un instant M. de Valgeneuse avait eu l'idée d'apparaître tout à coup aux deux amoureux comme une tête de Méduse.

Mais à quoi aboutirait cette apparition?

A un duel entre Jean Robert et M. de Valgeneuse. Or, en supposant pour le gentilhomme la meilleure chance, celle où le poète serait tué, la mort de Jean Robert n'était pas un moyen de se faire aimer de madame de Marande.

Tandis qu'au contraire, venir dire le lendemain à la jeune femme : « J'ai passé la soirée derrière votre lit, j'ai tout vu, tout entendu, achetez ma discrétion à tel prix, » laissait une chance à ce que madame de Marande, effrayée pour son amant ou pour son mari, accordât à la menace ce qu'elle refusait si obstinément aux plus tendres instances.

Ce fut ce qui détermina M. de Valgeneuse. Il ne songeait donc plus qu'à se retirer, ayant vu et entendu tout ce qu'il avait à voir et à entendre ; mais on ne se tire pas facilement d'une ruelle, et l'on a beau marcher à pas de loup, lorsqu'on porte des bottes vernies, le parquet crie, les rideaux remuent, et bruit et mouvement troublent le silence harmonieux d'une scène d'amour.

C'est ce qui était arrivé : M. de Valgeneuse, en voulant se retirer, avait fait craquer le parquet et remuer les rideaux.

Jean Robert, s'élançant donc et reconnaissant le jeune gentilhomme, s'était écrié : « Vous ici? »

— Oui ! oui ! répondit de Valgeneuse, qui, en face d'un homme et, par conséquent, d'un danger, se redressa fièrement.

— Misérable ! dit Jean Robert en le saisissant au collet.

— Doucement, monsieur le *poète*, dit de Valgeneuse, il y a dans la maison, à quelques pas de nous peut-être, un tiers intéressé qui pourrait bien entendre notre contestation, ce qui, selon toute probabilité, chagrinerait madame.

— Infâme ! dit à voix basse Jean Robert.

— Encore une fois, doucement, répéta M. de Valgeneuse.

— Oh ! que je parle bas ou haut, dit Jean Robert, je vous tuerai.

— Nous sommes dans la chambre d'une femme, monsieur.

— Alors, sortons-en.

— Inutile ! pas de bruit. Vous savez où je demeure, n'est-ce pas? Si vous l'oubliez, j'irai vous le rappeler ; je me tiens à votre disposition.

— Et pourquoi pas tout de suite?

— Oh ! tout de suite ! il fait nuit noire, vous n'y songez pas. Il faut y voir clair pour bien faire ce que l'on fait ; et puis, tenez, voici madame de Marande qui se trouve mal.

En effet, la jeune femme était tombée sur un fauteuil.

— Soit, monsieur, à demain ! dit Jean Robert.

— A demain, monsieur, et avec grand plaisir.

Jean Robert enjamba le lit de nouveau, et se jeta aux genoux de madame de Marande.

M. Lorédan de Valgeneuse s'élança dans le couloir par la porte de l'alcôve, qu'il referma derrière lui.

— Pardon, pardon, ma Lydie bien-aimée ! dit Jean Robert en entourant de ses bras la jeune femme et en l'embrassant vivement.

— Et que te pardonnerais-je? demanda-t-elle ; quel crime as-tu commis?... Oh ! cet homme, comment était-il là?

— Sois tranquille, tu ne le reverras plus ! s'écria énergiquement Jean Robert.

— Oh ! mon bien-aimé, dit la pauvre femme en serrant étroitement le poète contre son cœur, ne va pas exposer ta vie précieuse contre la vie inutile de ce scélérat.

— Ne crains rien, ne crains rien ! Dieu sera pour nous !

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends ; tu vas me jurer, mon ami, de ne pas te battre avec cet homme.

— Comment veux-tu que je te jure cela?

— Si tu m'aimes, jure-le.

— Mais c'est impossible ; comprends donc ! dit Jean Robert.

— Tu ne m'aimes pas alors, dit-elle.

— Je ne t'aime pas? Oh ! mon Dieu.

— Mon ami, dit madame de Marande, je crois que je vais mourir.

Et, en effet, la vie de la belle jeune femme semblait suspendue ; elle ne respirait plus, elle était pâle et, pour ainsi dire, inanimée.

Son état alarma Jean Robert.

— Eh bien, tout ce que tu voudras, dit-il.

— Tu feras ce que je voudrai?

— Oui.

— Tu le jures?

— Sur ma vie, dit Jean Robert.

— Oh ! j'aimerais mieux que tu jurasses sur la mienne.

dit madame de Marande, j'aurais au moins l'espoir de mourir, si tu manquais à ta parole.

Et, en disant ces mots, la jeune femme lui jeta les bras autour du cou, le serra à l'étouffer, l'embrassa violemment, et, pendant un moment, leurs deux âmes planèrent dans de si doux espaces, qu'ils oublièrent l'horrible scène qui venait de se passer.

t-elle en tirant d'un chiffonnier un rouleau d'or ; vous quitterez l'hôtel demain matin.

— Mais, madame, fit la femme de chambre en haussant la voix, lorsqu'on renvoie les gens, on leur donne au moins une raison.

— Il ne me plaît point, à moi, de vous en donner. Prenez cet argent, et sortez.



D'un bond, il alla droit au lit.

CXXVI

OU L'AUTEUR OFFRE M. DE MARANDE COMME UN MODÈLE, SINON PHYSIQUE, DU MOINS MORAL, A TOUS LES MARIS PASSÉS, PRÉSENTS ET FUTURS

Aussitôt Jean Robert parti, madame de Marande descendit vivement dans sa véritable chambre à coucher, où Nathalie l'attendait pour sa toilette de nuit.

Mais, en passant devant elle :

— Je n'ai pas besoin de vos services, mademoiselle, lui dit madame de Marande.

— Est-ce que j'aurais eu le malheur de causer quelque désagrément à madame ? demanda effrontément la femme de chambre.

— Vous ! fit dédaigneusement madame de Marande.

— C'est que, continua mademoiselle Nathalie, madame, d'ordinaire si bonne pour moi, me parle ce soir avec tant de sévérité, qu'il m'était permis de croire...

— Assez ! dit madame de Marande ; sortez, et ne reparaissez jamais devant moi ! Voici vingt-cinq louis, ajouta-

— Soit, madame, dit la camériste en prenant le rouleau et regardant madame de Marande d'un œil plein de haine ; c'est donc à M. de Marande que j'aurai l'honneur de m'adresser.

— M. de Marande, dit sévèrement la jeune femme, vous répétera ce que je viens de vous dire. En attendant, sortez.

Le ton dont madame de Marande prononça ces paroles, le geste dont elle les accompagna rendaient toute riposte impossible ; mademoiselle Nathalie sortit donc en fermant avec violence la porte derrière elle.

Demeurée seule, madame de Marande se déshabilla et se coucha rapidement, en proie à mille émotions qu'il est aussi facile de comprendre que difficile de décrire.

Elle était à peine couchée depuis cinq minutes, qu'elle entendit frapper doucement à sa porte.

Elle frissonna involontairement. Par un mouvement instinctif, elle posa sur sa bougie l'éteignoir de vermeil, et la délicieuse chambre que nous avons déjà décrite ne se trouva plus éclairée que par la lueur d'opale de la lampe en verre de Bohême qui brûlait dans la petite serre.

Qui pouvait frapper à cette heure ?

Ce n'était point la femme de chambre ; elle n'aurait point eu cette effronterie.

Ce n'était pas Jean Robert : jamais il ne mettait le pied, nuitamment du moins, dans cette chambre, qui faisait en quelque sorte partie des appartements de la communauté conjugale.

Ce n'était pas M. de Marande ; sous ce rapport, il était tout aussi discret que Jean Robert, et n'était point rentré, passé dix heures du soir, dans cette chambre, depuis la nuit où il était venu y donner à sa femme le conseil de se défier de monseigneur Coletti et de M. de Valgeneuse.

Serait-ce donc M. de Valgeneuse ?

A cette seule idée, la jeune femme trembla de tous ses membres ; elle n'eut point la force de répondre.

Heureusement, la voix de celui qui frappait ne tarda point à la rassurer.

— C'est moi, dit cette voix.

Madame de Marande reconnut son mari.

— Entrez, dit-elle tout à fait rassurée et presque joyeusement.

M. de Marande entra, un bougeoir éteint à la main, et alla droit au lit de sa femme.

Puis, lui prenant et lui baisant la main :

— Pardonnez-moi de me présenter chez vous à cette heure, dit-il ; mais j'ai appris en même temps que votre retour, la perte douloureuse que vous venez de faire de votre tante, et je suis venu vous adresser mes compliments de condoléance.

— Je vous remercie, monsieur, dit la jeune femme quelque peu surprise de cette visite nocturne, et cherchant quel pouvait en être le but. Mais, continua-t-elle avec une hésitation que ne pouvait faire cesser complètement l'indulgence habituelle de son mari, est-ce seulement pour me complimenter que vous avez pris la peine de passer chez moi, et n'avez-vous rien de plus à me dire ?

— Au contraire, chère Lydie, j'ai à vous dire plusieurs choses encore.

Madame de Marande regarda son mari avec une certaine inquiétude.

Cette inquiétude n'échappa point au banquier, et il essaya de rassurer sa femme d'abord par un sourire ; puis :

— J'ai premièrement à vous demander du feu, dit-il.

— Comment, du feu ? fit la jeune femme étonnée.

— Eh ! oui ; ne voyez-vous point que ma bougie est éteinte ?

— Quel besoin avez-vous qu'elle soit allumée, monsieur ? La clarté de ma lampe ne vous suffit-elle pas pour causer ?

— Certainement ; mais, avant de causer, j'ai à faire une recherche assez importante.

— Une recherche assez importante ? répéta madame de Marande en manière d'interrogation.

— Vous avez peut-être ouï dire, ma chère Lydie, soit là-bas, soit en rentrant à l'hôtel, que j'avais été nommé au ministère des finances ?

— Oui, monsieur, et je vous en fais mon compliment bien sincère.

— Eh bien, sincèrement, chère amie, il n'y a pas de quoi ; mais ce n'est point pour vous apprendre cette nouvelle que je vous ai dérangée à cette heure. Je suis donc ministre des finances. Or, un ministre sans portefeuille est presque l'égal d'un ministre des finances sans finances. Eh bien, chère amie, j'ai perdu mon portefeuille.

— Je ne comprends pas, dit madame de Marande, qui, en effet, ne voyait aucunement où son mari voulait en venir.

— C'est pourtant bien simple, reprit M. de Marande. Je montais chez vous avec l'intention de causer quelques instants avec vous, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire ; je montais tranquillement, mon bougeoir à la main et mon portefeuille sous le bras, quand un homme qui descendait précipitamment votre escalier m'a heurté violemment ; si bien que, de ce coup, mon portefeuille est tombé et ma bougie s'est éteinte. Je vous demande donc la permission de rallumer ma bougie et d'aller à la recherche de mon portefeuille.

— Mais, demanda avec une certaine hésitation madame de Marande, quel était cet homme ?

— Je n'en sais rien. En tout cas, j'allais lui faire un assez mauvais parti, reprit le banquier ; car je crus d'abord que c'était un voleur, et qu'il en voulait à ma caisse. Mais j'ai changé de dessein en songeant que c'était peut-être à vous qu'on en voulait, et je suis venu vous consulter, afin de nous concerter sur le parti à prendre.

— Et vous avez reconnu cet homme ? demanda en balbutiant madame de Marande.

— Oui, à ce que je crois du moins.

— Et... et... puis-je vous demander... ?

La voix expira sur les lèvres de la jeune femme. Elle tremblait que ce ne fût Jean Robert que son mari avait rencontré.

— Certainement que vous pouvez me demander qui c'était, répliqua M. de Marande ; car je présume que c'est cela que vous voulez me dire. C'était tout simplement M. de Valgeneuse.

— M. de Valgeneuse ! répéta la jeune femme.

— Lui-même, dit M. de Marande. Et, maintenant, chère Lydie, voulez-vous me permettre de rallumer ma bougie ?

Et M. de Marande alluma, en effet, sa bougie à la petite lampe de la serre ; puis, soulevant la portière, il disparut en disant :

— A tout à l'heure, madame, je reviens.

— Je reviens... répéta machinalement madame de Marande.

En effet, qu'allait-il se passer ? quel allait être le sujet de la conversation que M. de Marande désirait avoir avec sa femme ? La figure du banquier, il est vrai, n'était pas bien menaçante ; mais qui peut se fier à la figure d'un banquier ?

De quoi allait-il donc être question ? Sans doute, l'esclandre de M. de Valgeneuse pouvait jeter dans le cœur de M. de Marande un trouble profond. Il donnait toute liberté, à condition d'éviter tout scandale.

Mais ce scandale, la pauvre femme en était-elle cause ? Et, si elle n'en était pas cause, un homme aussi équitable, disons plus, aussi indulgent que l'était M. de Marande, pouvait-il l'en rendre responsable ?

Néanmoins, malgré ces réflexions rassurantes, malgré des antécédents qui ne lui permettaient guère de craindre, madame de Marande sentit un frisson passer par ses veines, et ce fut d'une voix éteinte qu'entendant son mari dire pour la seconde fois : « C'est moi ! » elle répondit pour la seconde fois elle-même :

— Entrez !

M. de Marande entra, déposa son bougeoir et son portefeuille sur une console, et, prenant une chaise, il s'assit près du lit de sa femme.

— Pardonnez-moi, ma chère Lydie, le dérangement que je vous cause, lui dit-il de sa voix la plus douce ; mais le roi m'attend demain à neuf heures du matin, et il me sera peut-être impossible de trouver dans toute la journée une seule minute pour causer tranquillement avec vous.

— Je suis à vos ordres, monsieur, dit sur le même ton madame de Marande.

— Ah ! à mes ordres ! murmura d'un air fâché le banquier, en prenant une seconde fois la main de sa femme et en la baisant non moins respectueusement que la première ; à mes ordres ! le vilain mot ! à mes prières, tout au plus. Si quelqu'un a le droit de donner des ordres ici, chère amie, c'est vous et non pas moi. Je vous supplie de vous en souvenir.

— Je suis honteuse de vos bontés, monsieur, balbutia la jeune femme.

— En vérité, vous me rendez confus : ce que vous appelez mes bontés, ce n'est que justice, je vous assure ; mais je n'abuserai pas de vos instants. J'aborde donc le sujet principal de la causerie que nous allons échanger. Seulement, permettez-moi de vous adresser une question que je crois déjà vous avoir faite. Aimez-vous M. de Valgeneuse ?

— En effet, monsieur, vous m'avez déjà adressé cette question, et je vous ai répondu que non. Pourquoi cette insistance ?

— Mais parce que voilà tantôt six mois que cette question vous a été faite par moi, et que parfois six mois amènent de grands changements dans l'esprit d'une femme.

— Eh bien, je ne l'aime pas plus aujourd'hui qu'alors.

— Vous n'avez pas la moindre affection pour lui ?

— Non, répéta madame de Marande.

— Vous en êtes sûre ?

— Je vous l'affirme, je vous le jure. Et, loin de là, j'éprouve plutôt pour lui une sorte de...

— De haine ?

— Plus que cela... du mépris.

— C'est singulier comme nous aimons et haïssons les mêmes choses, et je dirai plus, les mêmes hommes, chère Lydie ! Donc, voilà un premier point sur lequel nous sommes d'accord tous deux ; nous ne tarderons pas, soyez-en certaine, à l'être sur les autres. Eh bien, puisque nous haïssons et méprisons si fort M. de Valgeneuse, comment se fait-il que nous le rencontrions sur notre escalier à cette heure avancée de la nuit ? Quand je dis *nous*, je suppose que vous aurez pu le rencontrer aussi bien que moi ; car ce n'est ni de votre gré, ni sur votre invitation qu'il se trouvait dans l'hôtel, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur ; pour cela, je vous en réponds.

— Or, comme ce n'est pas moi qui l'ai autorisé à venir, continua le banquier, voulez-vous m'aider à découvrir pour quelle cause ou sous quel prétexte il se trouvait ici, sans invitation, contre notre gré, et à cette heure ?

— Monsieur, dit la jeune femme toute troublée, quelle que soit l'étendue de votre bonté, j'éprouve une grande peine et une grande honte à vous répondre.

— Ne parlez pas de ma bonté, chère Lydie, et croyez que la question que je vous adresse a bien plutôt pour but de vous rassurer que de vous troubler. Je sais bien des choses que je n'ai pas l'air de savoir ; je connais une foule de vos secrets intimes que je parais ignorer ; si la peine que vous éprouvez à me répondre a sa source dans quelques-uns de

ces secrets, permettez-moi de vous aider ; appuyée sur moi, le chemin vous paraîtra plus facile.

— Oh ! monsieur, s'écria la jeune femme, vous êtes sublime d'indulgence.

— Non, Lydie, répondit M. de Marande avec un doux et triste sourire ; seulement, j'ai pratiqué le précepte du sage : « Connais-toi toi-même ; » et cela m'a rendu, non pas indulgent, mais philosophe.

— Eh bien, monsieur, répliqua madame de Marande encouragée par la mansuétude paternelle de son mari, il y a une demi-heure, je n'étais pas seule.

— Je sais cela, Lydie. Vous arrivez : M. Jean Robert, qui ne vous avait pas vue depuis plus d'une semaine, est venu vous faire une visite. Vous étiez donc avec M. Jean Robert ; c'est cela que vous vouliez dire, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit la jeune femme en rougissant légèrement.

— Eh bien, quoi de plus naturel ? Et puis... ?

— Et puis, continua madame de Marande, nous avons tout à coup, derrière nous, entendu crier le parquet ; nous nous sommes retournés et nous avons vu s'agiter un rideau...

— Alors, demanda M. de Marande, il y avait une troisième personne dans votre chambre ?

— Oui, monsieur, dit la jeune femme, il y avait M. de Valgeneuse.

— Pouah ! fit le banquier avec un suprême dégoût ; ce monsieur vous espionnait !

Madame de Marande baissa la tête sans répondre. Il y eut un moment de silence.

Ce fut le banquier qui le rompit.

— Et qu'a fait M. Jean Robert en voyant ce misérable ? demanda-t-il.

— Il a sauté sur lui, dit vivement madame de Marande.

Puis, voyant s'assombrir le front de son mari :

— Et, comme vous venez de le faire vous-même, il l'a appelé misérable.

— Voilà une scène fâcheuse, dit le banquier.

— Oh ! oui, monsieur, s'écria la jeune femme, qui ne comprit point la pensée de son mari, bien fâcheuse en effet, puisqu'elle pouvait avoir pour résultat un scandale dont, en somme, j'étais la cause première et qui pouvait retomber sur vous.

— Qui vous parle de cela, chère Lydie ? reprit doucement M. de Marande. Si je dis : « C'est là une scène fâcheuse, » croyez bien que je ne songe à moi en aucune façon.

— Comment ! monsieur, s'écria madame de Marande, c'est à moi seulement que vous songez à cette heure ?

— Mais naturellement, chère amie ; je vous vois entre deux hommes, l'un que vous aimez, l'autre que nous méprisons. Je vois ces deux hommes, pour ainsi dire, se colleter chez vous, devant vous, et je me dis : « Voilà une femme qui est véritablement à plaindre, d'assister à une scène de cette sorte ! » car je suppose que, malgré le respect que M. Jean Robert doit avoir pour vous, — que voulez-vous ! les hommes sont toujours les hommes, — il doit y avoir eu provocation, échange de cartes.

— Hélas ! oui, monsieur ; je crois qu'il y a d'abord eu quelque chose de pareil.

— D'abord ? Qu'y a-t-il donc eu ensuite ?

— M. de Valgeneuse a quitté la place et s'est enfui par mon cabinet de toilette.

— Alors, je m'explique comment j'ai rencontré M. de Valgeneuse, puisque votre cabinet de toilette a son dégagement sur mon escalier. — Mais permettez-moi de vous dire qu'il doit avoir quelque intelligence dans la maison, d'abord parce qu'il est entré sans votre permission, ensuite parce qu'il en est sorti sans la mienne. En d'autres termes, une fois ma bougie éteinte, il a disparu ; si bien que je n'ai pas pu mettre la main sur lui. — Ce drôle-là connaît la maison mieux que moi.

— C'est Nathalie, ma femme de chambre, qui l'avait fait entrer ici.

— Et de qui teniez-vous cette créature, chère amie ?

— De mademoiselle Suzanne de Valgeneuse.

— Encore une qui finira mal, murmura le banquier en fronçant le sourcil ; j'en ai peur, ou plutôt je l'espère. — Mais quel va être, à votre sens, le résultat de cette aventure ? M. Jean Robert va nécessairement se battre avec M. de Valgeneuse.

— Oh ! non, monsieur, dit la jeune femme.

— Comment, non ? reprit M. de Marande avec l'accent du doute ; vous avouez qu'il y a eu provocation, échange de cartes, et vous dites que l'on ne se battra point ?

— Non ; car M. Jean Robert m'a promis de ne point se battre. Il me l'a juré.

— C'est impossible, chère Lydie.

— Je vous répète qu'il me l'a juré.

— Et, moi, je vous répète que c'est impossible.

— Mais, monsieur, insista madame de Marande, il m'en a fait le serment, et vous-même m'avez dit cent fois que M. Jean Robert était un homme d'honneur.

— Et je vous le dirai, chère amie, jusqu'à ce que j'aie la preuve du contraire. Mais il y a des serments auxquels un homme d'honneur manque justement parce qu'il est un homme d'honneur ; et le serment de ne pas se battre, dans la circonstance où se trouvait M. Jean Robert, est un de ceux-là.

— Comment ! monsieur, vous pensez... ?

— Je pense que M. Jean Robert se battra. Non seulement je le pense, mais je vous l'affirme.

Involontairement madame de Marande laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Elle resta dans l'attitude du plus profond accablement.

— Pauvre femme ! pensa M. de Marande, elle a peur qu'on ne lui tue celui qu'elle aime ! — Chère amie, dit-il en prenant la main de sa femme, voulez-vous m'écouter tranquillement, c'est-à-dire sans trouble, sans inquiétude, sans crainte ? Ma visite, je vous le jure, n'a d'autre but que de vous rassurer.

— Je vous écoute, dit madame de Marande en poussant un soupir.

— Eh bien, continua M. de Marande, quelle opinion auriez-vous de M. Jean Robert, — remarquez que je vous parle comme un père ou comme un prêtre et que je vous prie de scruter votre conscience, — quelle opinion auriez-vous vous-même de M. Jean Robert s'il ne vous protégeait pas contre un homme qui vous a si grossièrement outragée et qui peut, d'un jour à l'autre, renouveler son injure ? quelle opinion auriez-vous de sa fierté, de son honneur, de son courage, de son amour même, s'il ne se battait pas, sur une simple prière de vous, contre l'homme qui vous a fait un pareil affront ?

— Ne m'interrogez pas, monsieur, s'écria la pauvre femme ; mon esprit est troublé, et, quand je descends dans ma conscience, je n'y vois pas plus clair que dans ma raison.

— Je vous répète pour la troisième fois, Lydie, que je ne suis venu ici que pour vous rassurer. Admettez avec moi que M. Jean Robert se battra, ce qui est en conscience la moindre preuve d'affection qu'il puisse vous donner, et, en échange, je vous ferai le serment, moi, qu'il ne se battra pas.

— Vous me ferez ce serment vous ? s'écria madame de Marande en regardant fixement son mari.

— Moi, dit le banquier ; et à mes serments vous pouvez croire, Lydie ; car, par malheur, ajouta-t-il mélancoliquement, mes serments, à moi, ne sont pas des serments d'amoureux.

Le visage de madame de Marande rayonnait de bonheur ; le banquier ne parut point remarquer cette joie égoïste.

Il poursuivit :

— Quel air, je vous le demande, chère Lydie, aurait dans le monde la nouvelle d'un duel entre M. Jean Robert et M. de Valgeneuse ? à quelle cause l'attribuer ? On commencerait tout d'abord par faire les suppositions les plus hasardeuses jusqu'au moment où l'on découvrirait la vérité ; car, entre un poète et un fat, il ne peut y avoir aucune rivalité d'esprit. Je me trouverais donc par la force des choses engrené dans cette aventure ; et ce n'est ni votre goût ni le mien, n'est-ce pas ? et je suis persuadé que ce n'est point non plus celui de M. Jean Robert. Soyez donc sans inquiétude, chère amie, rapportez-vous en à moi, et pardonnez-moi de vous avoir involontairement troublée à cette heure de nuit.

— Mais qu'arrivera-t-il, alors ?... demanda madame de Marande, dont le visage prit une expression de terreur profonde ; car elle commençait à entrevoir vaguement que c'était son mari qui allait, dans toute cette affaire, prendre la place de son amant.

— Il n'arrivera rien que de très simple, chère Lydie, reprit le banquier, et je me charge d'arranger les choses pour le mieux.

— Monsieur ! monsieur ! s'écria madame de Marande en sortant à moitié de son lit, de sorte que son cou blanc et ses opulentes épaules apparurent au banquier comme un trésor merveilleux ; monsieur, vous allez vous battre pour moi ?

M. de Marande frissonna d'admiration.

— Chère amie, dit-il, je vous jure de mettre tout en œuvre pour vous conserver le plus longtemps possible à ma respectueuse tendresse.

Puis, se levant et lui baisant une troisième fois la main :

— Dormez en paix, dit-il.

Madame de Marande lui saisit à son tour les deux mains pour les embrasser, et, avec une voix pleine de charme :

— Oh ! monsieur, monsieur, dit-elle, pourquoi ne m'avez-vous point aimée ?

— Chut ! fit M. de Marande en mettant un doigt sur sa bouche, chut ! ne parlons pas de corde dans la maison d'un pendu.

Et reprenant sa bougie et son portefeuille, M. de Marande s'en alla discrètement comme il était venu.

CXXVII

OU M. DE MARANDE EST CONSÉQUENT AVEC LUI-MÊME

M. de Humboldt, ce grand philosophe et ce grand géologue, dit quelque part, à propos de l'impression produite par les tremblements de terre :

« Cette impression ne provient pas de ce que les images des catastrophes, dont l'histoire a conservé le souvenir, s'offrent alors en foule à notre imagination. Ce qui nous saisit, c'est que nous perdons tout à coup notre confiance innée dans la stabilité du sol ; dès notre enfance, nous étions habitués au contraste de la mobilité de l'Océan avec l'immobilité de la terre. Tous les témoignages de nos sens avaient fortifié notre sécurité ; le sol vient-il à trembler, ce moment suffit pour détruire l'expérience de toute la vie. C'est une puissance inconnue qui se révèle tout à coup ; le calme de la nature n'était qu'une illusion, et nous nous sentons rejetés violemment dans un chaos de force destructive. »

Eh bien, cette impression physique a son équivalent dans l'impression morale qui doit se produire au bout de quelques années de mariage, quand, après avoir adoré sa femme, après avoir eu pleine confiance en elle, l'homme voit tout à coup s'ouvrir sous ses pieds l'abîme du doute.

En effet, connaissez-vous une situation plus profondément sombre, plus douloureusement déplorable que celle de l'homme qui, étroitement et indissolublement lié à une femme, après avoir vécu côte à côte avec elle pendant des années en parfaite sécurité, se sent tout à coup ébranlé dans sa foi, troublé dans sa quiétude ? Le doute, qui a commencé à la femme qu'il aime, envahit la création tout entière. Il doute de lui, des autres, de la lumière de Dieu ; il est enfin semblable à celui dont parle M. de Humboldt, et qui, après avoir cru trente ans la terre solide, la sent tout à coup trembler sous ses pas, la voit tout à coup s'entr'ouvrir devant lui.

Par bonheur, telle n'était pas la situation de M. de Marande ; situation, du reste, fort difficile à peindre. Comme il l'avait dit à sa femme, la *connaissance de lui-même* l'avait poussé à un grand fond d'indulgence pour la belle pécheresse qui, par suite des circonstances que nous avons dites, avait vu son sort lié au sien ; et, de cette indulgence qui lui avait fait accorder à madame de Marande toute liberté d'action, il fallait lui savoir d'autant plus gré qu'il était visible qu'il aimait sa femme, et que nulle femme au monde ne lui semblait plus digne d'être aimée et même adorée. Or, comme il n'est point d'amour sans jalousie, il était clair encore que M. de Marande, intérieurement, devait être jaloux de Jean Robert. Et, en effet, il était jaloux énormément, profondément, démesurément. Mais serait-ce la peine d'être un homme d'esprit, si l'esprit n'était point un masque pour cacher celles de nos douleurs auxquelles la société, au lieu de concéder la pitié, attache le ridicule ?

M. de Marande agissait donc non seulement en philosophe, mais encore en homme de cœur ; ayant une femme de laquelle il ne pouvait raisonnablement exiger ce sentiment physique et sensuel qu'on appelle l'amour, il s'arrangea de façon à ce qu'elle fût forcée de lui accorder ce sentiment moral qu'on appelle la reconnaissance.

Ainsi M. de Marande était peut-être l'homme le plus jaloux qui fût au monde, tout en paraissant l'homme qui l'était le moins.

Il ne faut donc pas s'étonner si, étant résolu d'être l'ami de Jean Robert, il mettait un si grand empressement à devenir l'ennemi de M. de Valgeneuse ; sa haine pour ce dernier était une espèce de soupape de sûreté qui laissait échapper sa jalousie pour le premier, jalousie qui courait risque, sans ce mécanisme providentiel, de faire, un jour ou l'autre, éclater la machine.

Or, l'occasion était venue de donner passage à cette haine

Le lendemain de la scène nocturne que nous avons racontée, M. de Marande, au lieu de sortir à neuf heures dans sa voiture pour aller aux Tuileries, sortit à sept heures, à pied, prit un cabriolet sur le boulevard, et se fit conduire rue de l'Université, où logeait Jean Robert.

M. de Marande monta les trois étages du jeune poëte et sonna.

Le domestique vint lui ouvrir

Tout en demandant si M. Jean Robert était visible, M. de Marande jeta un coup d'œil dans l'antichambre.

Sur une table était une boîte à pistolets ; dans un coin, une paire d'épées de duel.

M. de Marande était fixé

Le domestique répondit que son maître n'était point visible.

Par malheur, M. de Marande, qui avait l'ouïe aussi fine que la vue rapide, entendait distinctement deux ou trois voix d'hommes qui semblaient discuter dans la chambre à coucher de Jean Robert.

Il remit sa carte au domestique, lui disant de la donner à son maître lorsque celui-ci serait seul, et d'ajouter que lui, M. de Marande, repasserait vers les dix heures, c'est-à-dire en sortant de chez le roi.

Ces mots, *en sortant de chez le roi*, parurent faire le plus grand effet sur le domestique de Jean Robert et assurer à M. de Marande que sa recommandation serait ponctuellement suivie.

Le banquier se retira.

Mais, à quatre pas de la porte de Jean Robert, il fit arrêter et tourner son cabriolet de façon à ce qu'il pût voir ceux qui sortaient de chez notre poète, ou plutôt de la maison qu'habitait notre poète.

Il ne tarda point à voir sortir deux jeunes gens qu'il reconnut, l'un pour Ludovic, l'autre pour Pétrus.

Ils venaient de son côté, de sorte que M. de Marande n'eut qu'à descendre de son véhicule pour se trouver en face d'eux.

Les deux jeunes gens s'écartèrent en saluant courtoisement le banquier, pour lequel ils avaient à la fois une grande sympathie morale et une grande considération politique.

Ils ne pensaient point que M. de Marande eût le moins du monde affaire à eux ; mais lui les arrêta en souriant.

— Pardon, messieurs, dit-il, mais c'était vous que j'attendais.

— Nous ? répondirent d'une seule voix les deux jeunes gens en se regardant étonnés.

— Oui, vous ; je me doutais que votre ami vous enverrait chercher ce matin, et je voulais vous dire deux mots au sujet de la mission dont il vient de vous charger.

Les deux jeunes gens se regardèrent avec un étonnement croissant.

— Vous me connaissez, messieurs, continua M. de Marande avec son charmant sourire ; je suis un homme sérieux, habitué à respecter toutes les honorabilités ; vous ne pourrez donc me soupçonner d'avoir le moins du monde l'intention de porter atteinte à celle de notre ami.

Les deux jeunes gens s'inclinèrent.

— Eh bien, continua M. de Marande, faites-moi une grâce.

— Laquelle ?

— C'est de répondre franchement à mes questions.

— Nous ferons de notre mieux, monsieur, dit Pétrus en souriant à son tour.

— Vous allez chez M. de Valgeneuse, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, répondirent les deux jeunes gens de plus en plus étonnés.

— Vous y allez pour régler avec lui ou avec ses témoins les conditions d'un duel ?

— Monsieur...

— Oh ! répondez-moi hardiment. Je suis ministre des finances et non préfet de police. Il s'agit d'un duel ?

— C'est vrai, monsieur.

— D'un duel dont vous ignorez la cause ?

Et, en leur faisant cette question, M. de Marande regarda fixement les deux jeunes gens.

— C'est encore vrai, monsieur, répondirent-ils.

— Oui, murmura en souriant M. de Marande, je savais M. Jean Robert un parfait gentilhomme.

Et, comme Pétrus et Ludovic attendaient :

— Eh bien, cette cause, je la connais, moi et j'ai à dire à M. Jean Robert, que j'aurai l'honneur de voir dans une heure, de telles choses, qu'elles modifieront probablement sa résolution.

— Je ne crois pas, monsieur ; notre ami nous a paru très arrêté et très ferme dans sa volonté.

— Faites-moi une grâce, messieurs.

— Bien volontiers, répondirent ensemble les deux jeunes gens.

— N'allez chez M. de Valgeneuse que quand j'aurai vu M. Jean Robert et que quand, après m'avoir vu, il aura causé avec vous.

— Monsieur, c'est tellement nous écarter des instructions de notre ami, que nous ne savons vraiment...

— C'est l'affaire de deux heures.

— En certaines matières, deux heures sont chose grave... c'est l'initiative.

— Je vous affirme, messieurs, que votre ami, au lieu de vous en vouloir, vous saura gré de ce retard

— Vous nous l'affirmez ?

— Je vous en donne ma parole d'honneur.

Les jeunes gens se regardèrent.

Puis Pétrus :

— Mais pourquoi, monsieur, ne montez-vous point tout de suite chez M. Jean Robert ?

M. de Marande tira sa montre.

— Parce qu'il est neuf heures moins dix minutes, que je dois être aux Tuileries à neuf heures précises, et que je ne

suis point encore ministre depuis un assez long temps pour faire attendre le roi.

— Nous permettez-vous, au moins, de monter et de prévenir notre ami de ce changement?

— Non, messieurs, non, je vous en supplie : les intentions de M. Jean Robert doivent se modifier d'après ce que je lui dirai ; mais, à onze heures, soyez chez lui.

— Cependant..., insista Ludovic.

— Supposez, fit M. de Marande, que vous n'ayez pas trouvé M. de Valgeneuse chez lui, il vous faudrait bien accepter ce petit retard.

— Ami, dit Pétrus, quand un homme comme de M. de Marande nous sauvegarde de tout blâme, nous pouvons, tel est mon avis du moins, nous reposer sur sa parole.

Puis, s'inclinant devant le banquier-ministre :

— Nous serons à onze heures chez notre ami, monsieur, continua-t-il, et, jusque-là, aucune démarche qui puisse nuire à vos intentions ne sera faite.

Et, saluant une seconde fois, les deux jeunes gens indiquèrent à M. de Marande qu'ils ne voulaient pas le tenir plus longtemps dans la rue.

M. de Marande remonta, en effet, rapidement dans son cabriolet, qui, rapidement aussi, prit le chemin des Tuileries.

Les deux jeunes gens entrèrent au café Desmares, où ils se firent servir à déjeuner pour mettre à profit le loisir qui leur était donné par M. de Marande.

Pendant ce temps, le domestique de Jean Robert avait remis à son maître la carte du ministre, sans oublier, bien entendu, de dire que ce dernier serait chez Jean Robert en sortant de chez le roi.

Jean Robert fit répéter deux fois la harangue qui lui était adressée, prit la carte, la lut, et, en la lisant, fronça involontairement le sourcil ; non pas qu'il eût peur, le jeune homme était brave comme une plume et comme une épée, mais l'inconnu l'inquiétait.

Que pouvait lui vouloir M. de Marande à huit heures du matin, à une heure à laquelle les banquiers et les ministres sont éveillés, c'est vrai, mais où les poètes dorment?

Heureusement, il n'avait pas longtemps à attendre.

En effet, à dix heures précises, on sonna à la porte, et, deux secondes après, le domestique introduisit M. de Marande

Jean Robert se leva.

— Acceptez toutes mes excuses, monsieur, dit-il : vous m'avez fait l'honneur de vous présenter chez moi à huit heures et demie du matin...

— Et vous n'avez pu me recevoir, monsieur, répliqua M. de Marande ; c'est tout simple, vous étiez en affaire avec vos deux amis, MM. Pétrus et Ludovic ; et c'est pour nous autres gens de finance qu'a été fait le proverbe : « Les affaires avant les plaisirs. » Vous avez retardé le plaisir que j'ai à vous voir, monsieur, et ce plaisir n'en est que plus grand.

Ces paroles pouvaient aussi bien être une raillerie qu'une politesse. Sans trop savoir encore à quoi s'en tenir, Jean Robert présenta donc un fauteuil à M. de Marande.

M. de Marande s'assit en faisant à son tour signe à Jean Robert de prendre place près de lui.

— Ma visite semble vous surprendre, monsieur, dit le banquier.

— Monsieur, dit Jean Robert, elle m'honore tellement, en effet...

Le banquier l'interrompit.

— Eh bien, dit-il, ce qui me surprend, moi, c'est de ne pas vous l'avoir faite plus tôt. Mais, que voulez-vous ! nous autres gens de finance, nous sommes l'ingratitude même, et nous oublions, méchamment, au milieu de nos travaux, les hommes qui nous créent nos plus doux loisirs. C'est vous dire, monsieur, que, depuis que vous me faites l'honneur de venir à l'hôtel de la rue Laffitte, j'ai honte de venir à mon tour vous visiter pour la première fois.

— Monsieur, balbutia Jean Robert tout confus du compliment du banquier, et cherchant en vain où il en voulait venir.

— Qu'y a-t-il, voyons, continua M. de Marande, et d'où vient que vous semblez me remercier au lieu de m'adresser tous les reproches que je mérite? Vous me traitez, pardonnez-moi cette expression financière, comme un créancier, au lieu de me traiter comme un débiteur. Je vous dois un nombre de visites incalculable, et je le disais encore hier au soir à madame de Marande, au moment où vous veniez de la quitter.

— Ah ! nous y voilà, pensa Jean Robert : il m'a vu sortir hier de son hôtel à une heure indue, et il vient me demander raison.

— Madame de Marande, continua le banquier, qui ne pouvait, en effet, s'arrêter à l'aparté de Jean Robert, madame de Marande a une profonde affection pour vous.

— Monsieur !...

— Elle vous aime comme un frère.

Et M. de Marande insista sur les trois derniers mots.

— Et ce qui m'étonne et m'afflige en même temps, continua-t-il, c'est qu'elle n'ait point réussi à vous inspirer pour moi un peu de cette affection qu'elle a pour vous.

— Monsieur, s'empressa de dire Jean Robert, stupéfait du tour que prenait la conversation, et à cent lieues d'en deviner le but, la différence de nos occupations m'empêche sans doute d'avoir...

— D'avoir de l'amitié pour moi? interrompit M. de Marande. Pensez-vous donc, mon cher poète, que l'intelligence soit tout à fait absente des travaux de la banque? Pensez-vous, comme ceux qui ne connaissent du jeu des finances que les pertes, que tous les banquiers sont des imbéciles ou des...

— Oh ! monsieur, s'écria le poète, à cent lieues de moi une pareille pensée !

— J'en étais certain d'avance, continua le banquier, et voilà pourquoi je vous dis : *Nos* travaux, sans qu'il y paraisse, ont une certaine analogie, une certaine communauté. C'est la finance qui donne, pour ainsi dire, la vie ; c'est la poésie qui nous apprend à en jouir. Nous sommes les deux pôles, et, par conséquent, tous les deux nécessaires au mouvement du globe.

— Mais, dit Jean Robert, vous me donnez la preuve, par ces quelques mots, que vous êtes au moins aussi poète que moi, monsieur.

— Vous me flattez, répondit M. de Marande, et je ne mérite pas ce beau titre, quoique j'aie tenté de le conquérir.

— Vous?

— Moi ; cela vous étonne?

— Nullement. Mais...

— Oui, la banque vous paraît incompatible avec la poésie.

— Je ne dis point cela, monsieur.

— Mais vous le pensez ; cela revient au même.

— Non ; je dis seulement que je ne connais rien de vous...

— Qui vous prouve que j'aie eu la vocation?... Prenez garde ! un jour que j'aurai à me plaindre de vous, j'arriverai ici avec un manuscrit à la main. Mais, aujourd'hui, loin de là, puisque c'est moi qui viens vous faire mes excuses. Ah ! vous doutez, jeune homme ! Apprenez que j'ai fait ma tragédie comme tout le monde : un *Coriolan* ; puis les six premiers chants d'un poème qui s'appelait *l'Humanité*, puis un volume de poésies intimes, puis... puis... que sais-je? Mais, comme la poésie est un culte qui ne nourrit pas ses prêtres, il m'a fallu travailler matériellement, au lieu de travailler spirituellement, et voilà comment je suis devenu tout simplement banquier, quand, permettez-moi de le dire à vous seul, de peur que l'on ne me taxe d'orgueil, quand j'aurais pu être votre confrère.

Jean Robert s'inclina profondément, plus stupéfait que jamais du tour de plus en plus inattendu que prenait la conversation.

— C'est donc à ce titre, continua M. de Marande, que j'ose réclamer votre amitié et, qui plus est, venir vous en demander une preuve.

— A moi ! — Parlez, parlez, monsieur ! s'écria Jean Robert au comble de l'étonnement.

— S'il y a encore heureusement en ce monde, reprit M. de Marande, quelques hommes qui, comme nous, cultivent ou rendent hommage à la poésie, il en est d'autres qui, au mépris de tout idéal, ne demandent à ce monde que ses plaisirs grossiers, ses joies physiques, ses jouissances matérielles. — C'est l'espèce qui entrave le plus le progrès naturel de la civilisation. — Ravaler l'homme à la bête, ne satisfaire que l'appétit brutal, ne demander à la femme que la satisfaction d'un libertinage affamé, c'est là, à mon sens, une des plaies de notre société. — Partagez-vous mon opinion, mon cher poète?

— Entièrement, monsieur, répondit Jean Robert.

— Eh bien, il existe un homme dans lequel semblent incarnés tous les défauts de l'espèce ; un débauché qui prétend avoir mis sa tête sur tous les oreillers, et qui ne recule devant aucune impossibilité, ou pour remporter une victoire, ou pour donner à une défaite une apparence victorieuse. Cet homme, ce débauché, ce fat, vous le connaissez, c'est M. Lorédan de Valgeneuse.

— M. de Valgeneuse ! s'écria Jean Robert ; oh ! oui, je le connais.

Et un éclair de haine jaillit de ses yeux.

— Eh bien, mon cher poète, imaginez-vous qu'hier au soir, madame de Marande m'a raconté mot à mot la scène qui venait de se passer chez elle entre vous et lui.

Jean Robert tressaillit. — Mais le banquier continua sur le même ton d'affabilité et de courtoisie :

— Je savais depuis longtemps, par madame de Marande elle-même, que ce fat lui faisait la cour. — Je n'attendais donc qu'une occasion, en ma qualité de protecteur légal de madame de Marande, pour donner à ce fat la leçon qu'il mérite, quoique je pense que cette leçon ne doive pas beaucoup lui profiter, quand cette occasion vient de se présenter d'une façon inattendue.

— Que voulez-vous dire, monsieur? s'écria Jean Robert, qui commençait d'entrevoir vaguement le dessein de son interlocuteur.

— Je veux simplement dire, que, puisque M. de Valgeneuse a offensé madame de Marande, je vais tuer M. de Valgeneuse : rien n'est plus simple.

— Mais, monsieur, s'écria Jean Robert, il me semble que, comme c'est moi qui ai été témoin de l'offense faite à madame de Marande, c'est à moi de punir cette offense.

— Permettez, mon cher poete, dit en souriant M. de Marande, je vous demande votre amitié, mais non votre dévouement. — Voyons, causons sérieusement. — L'offense a eu lieu. Mais à quelle heure? A minuit. Où a-t-elle eu lieu? Dans une chambre où madame de Marande couche parfois, — par fantaisie. — Où M. de Valgeneuse était-il caché? Dans l'alcôve de cette chambre. — Tout cela est de l'intimité... la plus intime. Ce n'est pas moi qui étais à cette heure avec Madame de Marande : ce n'est pas moi qui ai découvert M. de Valgeneuse dans l'alcôve : mais c'est moi qui eusse dû être dans la chambre ; c'est moi qui eusse dû découvrir M. de Valgeneuse. Vous connaissez nos journaux — et surtout nos journalistes : quels singuliers commentaires ne ferait-on pas, dites, de votre duel avec M. de Valgeneuse ! Pensez-vous que le nom de madame de Marande, c'est-à-dire un nom honorable qui doit rester honorable, si confusément indiqué qu'il fût par la publicité, ne serait point reconnu par la malveillance? — Réfléchissez avant de me répondre.

— Cependant, monsieur, dit Jean Robert, qui comprenait toute la justesse de ce raisonnement, cependant, je ne puis pas vous laisser battre contre un homme qui a insulté une femme devant moi.

— Pardonnez-moi de vous contredire, mon ami, — vous permettez que je vous donne ce titre, n'est-ce pas? — mais la femme que l'on a insultée devant vous, visiteur, — remarquez bien que vous n'êtes qu'un visiteur pour moi, — cette femme est la mienne ; je veux dire qu'elle porte mon nom, et qu'à ce titre, eussiez-vous cent fois raison, c'est à moi de la défendre.

— Mais, monsieur..., balbutia Jean Robert.

— Vous voyez, cher poete, vous qui, d'habitude, avez la parole si facile, vous hésitez à répondre.

— Mais, enfin, monsieur...

— Je vous ai demandé une preuve d'amitié, voulez-vous me la donner?

Jean Robert se tut.

— C'est de garder un profond silence sur cette aventure, continua le banquier.

Jean Robert baissa la tête.

— Et, s'il le faut, mon ami, madame de Marande vous en prie avec moi.

Le banquier se leva.

— Mais, monsieur, s'écria tout à coup Jean Robert, j'y songe : ce que vous me demandez est impossible.

— Pourquoi cela?

— A l'heure qu'il est, deux de mes amis doivent s'être présentés chez M. de Valgeneuse et lui avoir demandé le nom des témoins avec lesquels ils auront à s'entendre.

— Ces deux amis ne sont-ils pas MM. Pétrus et Ludovic?

— Oui.

— Eh bien, soyez sans inquiétude de ce côté ; je les ai rencontrés sortant de chez vous, et j'ai obtenu d'eux, sur ma responsabilité, qu'ils attendissent jusqu'à onze heures, et vinssent vous demander de nouveaux ordres. Eh ! tenez, il paraît qu'ils avaient réglé leur montre sur votre pendule. Voici votre pendule qui sonne onze heures, et eux qui sonnent à votre porte.

— Je n'ai plus rien à dire, alors, répliqua Jean Robert.

— A la bonne heure, dit M. de Marande en tendant la main au poete.

Puis, faisant quelques pas vers la porte et s'arrêtant tout à coup :

— Ah ! pardieu ! dit-il, j'oubliais le but principal de ma visite.

Jean Robert regarda le banquier avec une nouvelle expression d'étonnement greffée sur l'ancienne.

— J'étais venu pour vous prier, de la part de madame de Marande, qui veut absolument assister à votre première représentation, mais qui veut y assister sans être vue, de lui faire changer sa première loge de face contre une baignoire d'avant-scène. C'est possible, n'est-ce pas?

— Sans doute, monsieur.

— Eh bien, si l'on vous demandait pourquoi je suis venu chez vous, ayez la bonté de donner la véritable raison, celle de ce changement de loge.

— Je n'y manquerai pas, monsieur.

— Et maintenant, dit M. de Marande, je vous demande pardon d'avoir, pour une chose aussi simple, prolongé ma visite si longtemps.

Puis, saluant profondément Jean Robert, M. de Marande se retira au grand ébahissement du poete, qui, en le voyant disparaître, éprouva pour lui une sorte de respectueuse sympathie. L'homme lui parut grand, le mari lui sembla sublime.

Derrière M. de Marande, les deux jeunes gens parurent.

— Eh bien? demandèrent-ils à Jean Robert.

— Eh bien, dit celui-ci, je suis désespéré de vous avoir dérangés si matin, je n'ai plus affaire à M. de Valgeneuse.

CXXVIII

OÙ LES RÉSULTATS DE LA BATAILLE DE NAVARIN SONT ENVISAGÉS SOUS UN NOUVEAU JOUR

Tandis que M. de Marande expliquait affectueusement à Jean Robert la cause de sa visite, voyons ce qui se passait chez M. de Valgeneuse, ou plutôt hors de chez lui.

Lorédan, comme nous l'avons dit, s'était esquivé de l'hôtel de madame de Marande ; mais, comme nous l'avons dit encore, il avait eu la maladresse, en descendant trop précipitamment l'escalier, de heurter M. de Marande, dont, on se le rappelle, il avait éteint le bougeoir et fait tomber le portefeuille.

Quelque promptitude qu'il eût mise à disparaître, il était à peu près certain que le banquier l'avait reconnu : en tout cas, il n'avait pas de doute de l'avoir été par Jean Robert ; il s'attendait donc à recevoir dans la matinée la visite d'un des deux hommes, et peut-être même de tous les deux.

Cependant il ne comptait sur ces visites que de neuf à dix heures du matin. Il avait donc tout le temps de prendre, en les attendant, certains renseignements qui, dans la situation où il se trouvait, lui semblaient de première nécessité.

Ces renseignements, il les attendait de mademoiselle Nathalie.

Vers sept heures du matin, il sortit donc à pied de l'hôtel, sauta dans un cabriolet et se fit conduire rue Laffitte, où il pensait que les maîtres n'étaient point encore levés. Il arriverait d'autant plus facilement à communiquer avec la femme de chambre.

Le hasard servit M. de Valgeneuse au delà de ses souhaits : au moment où il arrivait devant l'hôtel, mademoiselle Nathalie en sortait avec ses malles.

M. de Valgeneuse lui fit un signe de son cabriolet.

La femme de chambre le reconnut et accourut à ce signe.

— Ah ! monsieur, dit-elle, quelle chance de vous rencontrer !

— Je t'en dirai autant, répondit le jeune homme, car c'est toi que je cherchais. Eh bien?

— Eh bien, elle m'a renvoyée, dit la femme de chambre.

— Et où allais-tu?

— Dans un hôtel quelconque, en attendant midi.

— Et à midi, où devais-tu aller?

— Je devais aller chez mademoiselle, la prier de s'intéresser à moi ; car, enfin, c'est à cause de vous et pour avoir suivi vos instructions que je suis chassée.

— Tu n'as pas besoin d'attendre midi pour cela : Suzanne se lève de très bonne heure ; dis-lui ce qui t'arrive, elle te reprendra ; moi, de mon côté, je te dois un dédommagement, et je te le donnerai, sois tranquille.

— Oh ! je n'étais pas inquiète ; je savais que monsieur était trop juste pour me laisser sur le pavé.

— Mais, dis-moi, que s'est-il passé après mon départ?

— Une grande scène entre madame de Marande et M. Jean Robert. A la fin de la querelle, M. Jean Robert a juré de ne pas se battre avec vous.

— Est-ce que tu crois aux serments de poète, toi?

— Non ; il doit être chez vous à cette heure.

— Je sors de chez moi, il n'y était pas encore venu. Après?

— Après, madame de Marande est descendue dans sa chambre, c'est là qu'elle m'a donné mon congé.

— Après?

— Après, elle était à peine couchée, que M. de Marande est entré.

— Où?

— Dans la chambre de sa femme.

— Dans la chambre de sa femme? Tu me disais qu'il n'y entrait jamais.

— Il paraît qu'il y a une exception pour les grandes circonstances.

— Et sais-tu pour quel motif il entrait chez sa femme?

— Oh ! soyez tranquille, dit Nathalie en riant avec l'impudence d'une Marton du temps de Louis XV, ce n'est pas pour le bon motif.

— Ouf ! tu me délivres d'un vilain poids, mon enfant. Et pourquoi venait-il? Dis-moi cela.

— Pour rassurer madame de Marande.

— Qu'entends-tu par là? Voyons, achève. Tu n'as pas été sans écouter un peu à la porte du premier, comme tu avais écouté à la porte du second.

— Si je l'ai fait, ce n'était que pour vous rendre service, je vous le jure.

— Pardieu! mais qu'ont-ils dit?

— Eh bien, il m'a semblé comprendre que M. de Marande prenait fait et cause pour M. Jean Robert.

— Ah! voilà qui le complète, Nathalie! En vérité, cet homme est une perle. — Puis, après avoir rassuré sa femme, après avoir pris fait et cause pour M. Jean Robert, qu'a-t-il fait?

— Il a respectueusement baisé la main de sa femme, et s'est retiré chez lui à pas de loup.

— Ah! ah! de façon que c'est à lui que je vais avoir affaire?

— J'en jurerais.

— Alors, il ne faut pas le faire attendre. Si j'avais une voiture fermée, je te prendrais avec moi, mon enfant; mais, tu comprends, en cabriolet, impossible! Monte dans un fiacre et suis-moi.

— Ainsi, voilà monsieur averti.

— Oui, Nathalie, et un homme averti en vaut deux.

M. de Valgeneuse donna son adresse au cocher, et le cabriolet reprit rapidement le chemin de l'hôtel.

Voici ce qui s'y était passé pendant la promenade que M. de Valgeneuse venait de faire.

Mademoiselle Suzanne — que nous n'avons pas eu le plaisir de revoir depuis la soirée de l'hôtel de Marande, où elle avait commencé à coqueter avec Camille de Rozan, — mademoiselle Suzanne n'avait pas perdu son temps, tandis que Carmélite, au contraire, perdait le sien à s'évanouir, en retrouvant gai, pimpant, insouciant et débitant ses fleurettes à droite et à gauche, l'homme qui avait causé la mort de Colomban.

Depuis cette nuit où, malgré les yeux noirs de madame Camille de Rozan, qui s'étaient fixés sur elle pleins de menaces espagnoles, mademoiselle Suzanne de Valgeneuse avait jeté son dévolu sur l'Américain, il ne s'était point passé un seul jour sans que Camille rencontrât, comme par hasard, mademoiselle Suzanne à l'Opéra, aux Bouffes, aux



Camille rencontre Suzanne au bois.

courses, au Bois, aux Tuileries, dans vingt salons où l'un et l'autre avaient accès.

Peu à peu, de soumises au hasard qu'elles étaient, ces visites devinrent de vrais rendez-vous. Camille afficha son amour, et mademoiselle de Valgeneuse se laissa compromettre sans trop se courroucer.

Un matin elle fit plus, — elle avoua partager l'amour du jeune créole.

Un soir, elle fit plus encore, — elle en donna vaillamment la preuve.

Depuis ce soir-là, Camille de Rozan venait à l'hôtel de Valgeneuse, aux heures que lui laissait sa jalouse moitié. C'était d'habitude, le matin, et lorsque l'Espagnole dormait encore.

— C'est ainsi que M. de Marande, sortant de chez Jean Robert pour se rendre aux Tuileries, avait rencontré Camille de Rozan à l'extrémité de la rue du Bac.

Et, comme le créole avec sa discrétion ordinaire, s'inquiétant peu d'être vu lui-même, l'avait salué:

— D'où diable sortez-vous à pareille heure? lui avait demandé le banquier.

— De chez M. de Valgeneuse, avait répondu celui-ci.

— Vous vous connaissez donc?

— C'est vous qui nous avez présentés l'un à l'autre.

— C'est vrai, je l'avais oublié.

Et, le créole et le banquier s'étant salués, chacun tira de son côté

En rentrant chez lui, Lorédan fut tout étonne de n'y trouver de nouvelles ni de Jean Robert, ni de M. de Marande.

On en sait la cause.

Les amis ou plutôt donnons-leur le vrai titre qu'ils méritaient en ce moment, les témoins de Jean Robert avaient promis au banquier d'attendre de nouvelles instructions, et, en les attendant, ils déjeunaient au café Desmares, tandis que M. de Marande, de son côté, ne voulait pas se présenter chez M. de Valgeneuse avant d'avoir vu Jean Robert.

A onze heures et demie, et comme M. de Valgeneuse achevait son déjeuner, on lui annonça M. de Marande

Il ordonna de l'introduire au salon, et, pour tenir la promesse qu'il avait engagée à Nathalie de ne point le faire attendre, il y entra lui-même aussitôt.

Après les salutations d'usage, ce fut M. de Valgeneuse qui, le premier, prit la parole.

— J'ai appris hier au soir, seulement, dit-il, la nouvelle de votre nomination au ministère, et je comptais aujourd'hui même aller vous en féliciter.

— Monsieur de Valgeneuse, répondit sèchement le banquier, je présume que vous n'ignorez pas le motif de ma visite. Aidez-moi donc, je vous prie, a l'abréger, car nous n'avons ni l'un ni l'autre de temps à perdre en compliments inutiles.

— Je suis tout à vos ordres, monsieur, dit Lorédan, quoique j'ignore absolument ce que vous pouvez avoir à me dire.

— Vous vous êtes, hier au soir, introduit, sans invitation, dans mon hôtel, à une heure où, d'habitude, on ne se présente chez les gens que lorsqu'on y est invité.

La question ainsi posée, Lorédan n'avait plus qu'à y répondre nettement.

Il fit plus qu'y répondre nettement, il y répondit impudemment.

— C'est vrai, dit-il ; je dois avouer que je n'avais reçu aucune invitation, — de vous surtout.

— Vous n'en aviez reçu de personne, monsieur.

M. de Valgeneuse s'inclina sans répondre, comme un homme qui veut dire : « Continuez. »

M. de Marande continua :

— Une fois dans l'hôtel, vous avez pénétré dans une des chambres à coucher de madame de Marande, et vous vous êtes caché dans son alcôve.

— Je vois, à regret, dit d'un ton goguenard M. de Valgeneuse, que vous êtes parfaitement renseigné.

,— Eh bien, monsieur, puisque vous ne contestez pas ce fait, vous en admettez sans doute les conséquences?

— Dites-les moi, monsieur, et je verrai si je dois les admettre.

— Eh bien, les conséquences de ce fait, monsieur, c'est que vous avez volontairement insulté une femme.

— Dame! fit M. de Valgeneuse avec forfanterie, il faut bien que je l'avoue, puisqu'il y avait des témoins.

— Alors, monsieur, poursuivit le banquier, vous trouvez tout naturel, n'est-ce pas, que je vous demande raison de cette insulte?

— A vos ordres, cher monsieur, et à l'instant même, si vous voulez. J'ai justement, au bout du jardin, une tonnelle qui semble faite à souhait pour l'escrime.

— Je regrette de ne pouvoir profiter à l'instant même de votre aimable proposition, malheureusement, les choses ne peuvent se passer avec cette promptitude.

— Ah! fit M. de Valgeneuse, vous n'avez peut-être pas encore déjeuné ; je sais des personnes qui n'aiment pas à se battre à jeun, quoique, à moi, cela me soit parfaitement égal.

-- Il y a une raison plus grave pour attendre, répondit le banquier sans paraître remarquer la médiocre plaisanterie de son interlocuteur. Il y a l'honneur d'un nom à sauvegarder, et je regrette d'être obligé de vous en faire souvenir.

— Bah! dit M de Valgeneuse, qu'importe la bégueulerie d'un nom? Après nous le déluge!

Le banquier reprit gravement :

-- Libre a vous, monsieur, de faire du nom de votre père ce qui vous convient ; mais il m'importe, à moi, de faire respecter le mien et de ne pas le laisser entacher de ridicule ; j'ai donc l'honneur de vous faire une proposition.

— Parlez, monsieur, je vous écoute

— Il y a longtemps, il me semble, que vous n'avez pris la parole à la chambre des pairs?

— En effet, monsieur Mais quel rapport peut avoir la chambre des pairs avec le sujet qui nous occupe?

— Un rapport direct, comme vous allez le voir On a reçu ces jours-ci, la nouvelle de la bataille de Navarin.

— Sans doute, mais...

— Attendez. On doit s'occuper demain, à la Chambre, des affaires de la Turquie et de la Grèce, que les élections et les événements qui en ont été la suite ont malheureusement fait négliger.

— Je crois me souvenir, en effet, que quelqu'un a demandé la parole sur cette question.

— Eh bien, je viens vous proposer de la demander aussi.

— Mais où diable voulez-vous en venir? fit le jeune pair en éclatant de rire assez impertinemment au nez du banquier.

Celui-ci feignit de ne point remarquer cette nouvelle inconvenance et continua du même ton froid et grave :

— La question de la Grèce est de la plus haute importance et du plus vif intérêt, si on l'envisage sous toutes ses faces. Il y a un parti magnifique à tirer d'un pareil sujet, et je suis persuadé que, si vous voulez bien vous en donner la peine, vous saisirez avec empressement cette occasion de faire un excellent discours. Me comprenez-vous?

— Moins que jamais, je vous l'avoue.

— Alors, il faut tout vous dire?

— Dites.

— Eh bien, mon cher monsieur de Valgeneuse, je suis partisan acharné, enragé des Grecs. J'ai même écrit quelque part quelque chose là-dessus. Vous qui n'avez pas encore de parti pris dans cette affaire, faites-vous turcophile, et tombez à bras raccourci sur les philhellènes ; à propos de Grecs et de Turcs enfin, trouvez moyen de m'insulter, et cela, de manière à ce que je puisse publiquement vous en demander raison. Suis-je clair, cette fois?

— Oh! parfaitement, et, si pittoresque que soit votre procédé, je l'accepte avec joie, puisqu'il vous agrée si fort.

— A demain donc, monsieur, et, après la séance, j'aurai l'honneur de vous envoyer mes témoins.

— Pourquoi donc à demain? Il n'est pas une heure. J'ai encore le temps de me rendre à la Chambre et de parler aujourd'hui.

— Je n'osais pas vous le proposer, de peur que vous n'eussiez fait emploi de votre journée.

— Bon! faire des façons avec moi.

— Vous voyez que je n'en fais pas, puisque j'accepte, s'empressa de dire M. de Marande en saluant ; seulement, hâtez-vous.

— Je ne vous demande que le temps de faire atteler.

— Un autre peut vous prévenir, la parole est accordée par rang d'inscription. Faire atteler est perdre inutilement un quart d'heure.

— Trouvez un moyen de faire autrement. Vous ne me proposez point, n'est-ce pas, de faire le voyage à pied d'ici au Luxembourg? et, à moins que votre voiture ne soit en bas, et que vous ne m'y offriez une place...

— J'allais vous le proposer, en effet, dit M. de Marande.

— J'accepte, et avec reconnaissance, répliqua M. de Valgeneuse.

Et ces deux hommes qui venaient de convenir qu'ils s'égorgeraient le lendemain, sortirent de l'hôtel, pour ainsi dire, bras dessus bras dessous, comme des amis.

En sortant de l'hôtel, M. de Marande rencontra, comme le matin, Camille de Rozan.

Le créole descendait de voiture.

— C'est la seconde fois aujourd'hui que j'ai le plaisir de vous rencontrer presque à la même place, dit M. de Marande.

— Et moi de même, par conséquent répondit Camille ; ce sont de ces hasards qui ont eu lieu de tout temps, et Molière a fait un vers là-dessus, je crois :

La place m'est heureuse, etc., etc.

— Si vous avez quelque chose à dire à M. de Valgeneuse, reprit le banquier, hâtez-vous ; car il vous dira lui-même qu'il est extraordinairement pressé.

— Est-ce, en effet, moi que vous veniez voir, cher ami? dit Lorédan en tendant la main à Camille.

— Sans doute, reprit le créole avec une légère rougeur.

— Eh bien, vous jouez de malheur : vous ne me trouverez pas, je viens de sortir, dit Lorédan en montant dans la voiture de M. de Marande ; mais entrez toujours : vous trouverez ma sœur, dont la vue vous sera, je crois, aussi agréable que la mienne Adieu donc, ou plutôt au revoir !

Et la voiture partit au galop.

Dix minutes après, M. de Valgeneuse faisait son entrée à la chambre des pairs et demandait la parole.

CXXIX

DU DISCOURS DE M. LORÉDAN DE VALGENEUSE A LA CHAMBRE DES PAIRS ET DE CE QUI S'ENSUIVIT

La victoire de Navarin, dernière réaction de l'Europe contre l'Asie, venait d'être achetée au prix de six années de combats incessants et de luttes gigantesques. Les Epaminondas, les Alcibiades, les Thémistocles modernes stupé-

haient le monde entier on eût dit qu'ils avaient retrouvé, comme Thésée, les pesantes épées de leurs pères, enfouies dans les champs de Marathon, de Leuctres et de Mantinée.

A ce sentiment d'indépendance renaissant chez les Grecs, après tant d'années de sommeil, sous le souffle de la révolution française, le cœur entier de l'Europe avait battu Hugo et Lamartine les avaient chantés. Byron était mort pour eux. Leur cause était en quelque sorte devenue la cause de la France et l'on avait gémi à leur défaite comme on applaudissait à leurs victoires.

Mais plus ce sentiment était universel et national, moins il était du goût de M. de Villèle ; et l'on doit se rappeler que nul plus que lui ne s'était montré ennemi de la révolution hellénique.

Aussi, quand M. Lorédan de Valgeneuse, dont les opinions ultra-royalistes étaient connues, demanda la parole, la moitié, ou plutôt les trois quarts des pairs, qui partageaient les opinions de l'honorable pair, crièrent-ils d'une seule voix :

— Parlez ! parlez !

Après avoir résumé brièvement les phases principales de l'insurrection, M. de Valgeneuse en arriva, au milieu des applaudissements de la salle tout entière, à déplorer ces événements sinistres que l'on glorifiait du nom de victoires.

— Toutefois, dit-il, nous ne saurions adresser un reproche au gouvernement de la majorité ; par un sentiment chevaleresque qui remonte aux croisades, il a admis cette fatale coalition contre les Turcs. Gardons toute notre colère, réservons toute notre sévérité pour ceux qui les ont méritées, pour ceux qui, par folie ou par intérêt, entretiennent les révolutions chez les autres, ne pouvant les fomenter chez eux. Je ne veux nommer personne, ajouta l'orateur, et cependant le nom d'un banquier célèbre est sur toutes les lèvres. On sait à quelle caisse la Révolution puise les trésors qui l'alimentent. Or, je vous le demande, messieurs, dussé-je payer la question de mon sang, en songeant aux émeutes des jours derniers, n'est-il pas permis de dire que celui qui subventionne les émeutiers de la Grèce peut bien aussi subventionner les Grecs de Paris ?

Cette antithèse souleva un tonnerre d'applaudissements ; le nom de M. de Marande vola de bouche en bouche ; on n'aimait pas le banquier à la chambre des pairs · son élévation subite, inattendue, au ministère des finances n'avait point infirmé l'opinion que l'on avait de lui. On fut donc enchanté de le voir si publiquement accusé par M. de Valgeneuse.

Il y eut cependant, au milieu de ces applaudissements, plusieurs murmures.

Le général Herbel interrompit le jeune pair, et, de sa place, protesta contre ce qui venait d'être dit, sommant M. de Valgeneuse de rétracter des paroles qui avaient tout le caractère d'une grossière insulte.

— Insulte, soit ! répliqua M. de Valgeneuse, puisque la vérité vous semble une insulte...

— Mais, s'écria un autre pair, il n'est pas possible que vous accusiez sérieusement M. de Marande d'avoir subventionné les émeutiers de la rue Saint-Denis.

— C'est vous qui le nommez, monsieur, et non pas moi, répondit M. de Valgeneuse de la façon la plus impertinente

— Jésuite ! murmura le général assez haut pour être entendu.

M. de Valgeneuse releva le mot vivement, mais non pas pour s'en fâcher, comme on eût pu le croire.

— Si le général croit m'offenser, dit-il, en m'appelant jésuite, il commet la plus grave erreur. C'est absolument comme si je l'appelais militaire. Je ne pense pas qu'il verrait là une injure.

La discussion en resta là, et l'on passa à l'ordre du jour.

En rentrant chez lui, vers cinq heures, le général Herbel trouva M. de Marande qui l'attendait.

Le banquier était déjà prévenu de l'incident de la Chambre et des détails qui l'avaient accompagné.

En l'apercevant, le général, de son côté, se douta de la cause qui l'amenait, lui tendit la main et le fit asseoir.

— Général, dit le banquier, j'ai appris avec le plus grand étonnement que M. de Valgeneuse m'avait, sans me nommer, il est vrai, mais en me désignant aussi clairement que possible, insulté à la Chambre des pairs ; il est vrai qu'en même temps, avec une satisfaction mêlée d'orgueil, j'ai appris que vous m'aviez défendu. Être insulté par M. de Valgeneuse et défendu par vous, c'est un double honneur auquel j'ai été on ne peut plus sensible. Aussi je n'ai pas voulu perdre une minute avant de venir vous remercier de votre intervention dans cette affaire.

Le général s'inclina de l'air de l'homme qui veut dire : « Je n'ai fait que remplir mon devoir d'honnête homme. »

— Puis, continua le banquier, cela m'a donné un espoir c'est que, vous étant rallié à moi sans en être prié par moi, vous voudriez bien ne point m'abandonner dans la suite que j'ai l'intention de donner à cette insulte

— Je suis à votre disposition, mon cher monsieur de Marande, et, par ma foi, vous connaissant comme je vous connais, j'ai été sur le point de ne pas attendre la démarche que vous faites près de moi, et de demander en votre nom, en sortant de la Chambre, réparation à votre insulteur.

— Voilà une attention qui me comble, général, car elle indique tout le cas que vous voulez bien faire de ma personne.

— Maintenant, dit le général, vous connaissez votre adversaire ?

— Peu.

— C'est un jeune fat qui n'a nulle consistance dans les idées.

— Oh ! fit M. de Marande en fronçant le sourcil et en donnant à son visage une expression de haine qu'on ne l'eût pas cru susceptible d'atteindre.

— Ces sortes de drôles, fit le général, ont rarement, après dîner, la même opinion qu'ils avaient auparavant.

— Eh bien, mais, général, dit en riant M. de Marande, il y a un moyen de l'empêcher de changer d'opinion après dîner.

— Lequel ?

— C'est de tout régler avec lui avant dîner.

Le banquier tira sa montre.

— Il n'est que cinq heures ; il ne dîne pas avant six heures et demie ; si vous voulez bien me servir de premier témoin, nous allons monter en voiture pour en chercher un second ; et, en route, nous dirons un mot des conditions du combat.

— De tout mon cœur, répondit le général ; seulement, j'ai peur qu'on ait dételé.

— Peu importe ! j'ai ma voiture, fit M. de Marande. — Rue Mâcon, n° 4, dit-il au cocher.

— Rue Mâcon ?... répéta le général en ayant l'air de se demander ce que c'était que la rue Mâcon.

La voiture partit au galop.

— Où diable sommes-nous ? demanda le général en voyant la voiture s'arrêter devant la porte de Salvator.

— Nous sommes où j'ai dit à mon cocher de nous conduire.

— Oh ! la vilaine rue !

Puis, regardant la maison :

— C'est là que nous allons ? demanda le comte Herbel.

— Oui, général, répondit M. de Marande en souriant.

— Oh ! la vilaine maison !

— Eh bien, dit M. de Marande, c'est dans cette rue et dans cette maison que demeure un des hommes les plus honnêtes et les plus braves que je connaisse.

— Comment l'appelez-vous ?

— Salvator...

— Salvator... Et quelles sont ses fonctions ?

M. de Marande sourit.

— Mais, à ce que l'on assure, il est commissionnaire.

— Ah ! ah ! je commence à m'y reconnaître ; oui, oui, j'ai entendu parler de cette espèce de philosophe par le général La Fayette, qui en faisait grand cas.

— Non seulement vous avez entendu parler de lui, général, mais plus d'une fois vous avez causé avec lui.

— Où cela ? demanda le général étonné.

— Chez moi.

— J'ai causé chez vous, avec un commissionnaire ?

— Oh ! vous comprenez qu'il n'avait pas chez moi sa veste et ses crochets ; il était en habit comme vous et comme moi, et on l'appelait M. de Valsigny.

— J'y suis, s'écria le général ; un jeune homme charmant !

— Eh bien, je vais lui demander d'être mon second témoin. C'est un homme fort influent dans les élections et les réélections ; or, je serais bien aise qu'il pût rendre témoignage à tout un côté du monde qui ne voit qu'à travers les carreaux de ma voiture.

— Très bien ! dit le général en suivant le banquier.

Ils montèrent les trois étages et arrivèrent devant la porte de Salvator. Ce fut lui qui ouvrit.

Le jeune homme venait de rentrer. Il était encore en veste et en pantalon de velours.

— Mon cher Valsigny, dit M. de Marande, je viens vous demander un service.

— Parlez, fit Salvator.

— Vous m'avez maintes fois offert votre amitié en échange de la mienne. Eh bien, de cette amitié, je viens vous demander une preuve

— A vos ordres.

— Je me bats demain en duel ; voici M. le général Herbel qui a accepté d'être un de mes témoins, voulez-vous me faire l'honneur d'être l'autre ?

— Volontiers, monsieur, et je ne vous demande que deux choses la cause du duel et le nom de celui qui vous a insulté.

— M. Lorédan de Valgeneuse vient de m'attaquer d'une façon si inconvenante à la Chambre, que je ne puis me dispenser de lui en demander raison.

— Lorédan ! s'écria Salvator

— Vous le connaissez ? demanda M. de Marande

— Oui, répondit Salvator en hochant tristement la tête, oh ! oui, je le connais !

— Mais le connaissez-vous assez intimement pour refuser de me servir de témoin contre lui ?

— Ecoutez, monsieur, dit lentement et gravement Salvator ; je hais M. de Valgeneuse pour des raisons que vous connaîtrez un jour et ce jour est très prochain, si j'en crois mes pressentiments. J'aurais même une offense personnelle à venger sur lui ; mais il y a de par le monde un homme à qui j'ai juré de ne pas toucher à un cheveu de sa tête ; or, il me semble, messieurs, que si j'acceptais le rôle de témoin, et que, dans la rencontre qui va avoir lieu, il arrivât un malheur à notre ennemi, je ne tiendrais pas exactement la parole que j'ai donnée.

— Vous avez raison, mon cher Valsigny, dit M. de Marande, et il ne me reste plus qu'à vous demander pardon de vous avoir dérangé.

— Si je ne puis vous servir de témoin, dit Salvator, je puis peut-être vous être d'une certaine utilité comme chirurgien ; et, si vous voulez bien m'accepter, je me mets à votre disposition.

— Je savais bien que vous me rendriez un service quelconque, dit M. de Marande en tendant la main à Salvator.

Et il sortit suivi du général, lequel se chargea de venir prendre, le lendemain matin, le jeune homme, qui, à titre de chirurgien, croyait pouvoir sans inconvénient assister au combat.

De la rue Mâcon, on se rendit à la rue du Luxembourg, où demeurait le général Pajol, lequel accepta sans hésitation la proposition de M. de Marande.

Un quart d'heure après, les deux généraux entraient dans le salon de M. de Valgeneuse, qu'ils trouvèrent couché sur un canapé, riant à gorge déployée des bons mots que débitaient Camille de Rozan et un autre jeune fat de ses amis.

— Monsieur, dit le comte Herbel, le général Pajol et moi désirons vous entretenir quelques instants en particulier.

— Mais pourquoi donc en particulier, messieurs ? s'écria Lorédan. Vous pouvez, au contraire, parler devant mes amis ; je n'ai rien de caché pour eux.

— En ce cas, monsieur, reprit sèchement le comte Herbel, nous avons l'honneur de vous demander, de la part de M. de Marande, réparation de l'insulte que vous lui avez faite.

— Vous êtes les témoins de M. de Marande ? demanda Lorédan.

— Oui, monsieur, répondirent en même temps les deux généraux.

— Eh bien, messieurs, dit M. de Valgeneuse en se levant et en désignant les deux jeunes gens, voici les miens. Veuillez vous entendre avec eux ; je leur donne mes pleins pouvoirs.

Puis, saluant assez dédaigneusement les deux témoins de M. de Marande, il sortit en disant à Camille :

— Je fais servir. Dépêchez-vous d'en finir, Camille ; je meurs de faim.

— Messieurs, dit le général Herbel, vous connaissez l'injure dont nous venons demander réparation ?

— Oui, dit Camille en souriant imperceptiblement.

— Je crois donc inutile, continua le général, d'entrer dans des détails.

— En effet, complètement inutile, continua Camille avec le même sourire.

— Avez-vous l'intention de réparer l'offense que vous nous avez faite ?

— Cela dépend du genre de réparation.

— Je vous demande si vous êtes disposés à faire des excuses ?

— Oh ! pour cela, non, dit Camille ; toute excuse, au contraire, nous est expressément défendue.

— Alors, repartit le général, il ne nous reste plus qu'à régler les différentes conditions du combat.

— Vous êtes insulté, dit Camille, faites vos conditions.

— Voici ce que nous avons l'honneur de vous proposer : on se battra au pistolet.

— Au pistolet, très bien.

— Les adversaires seront placés à quarante pas de distance, et pourront faire ou ne pas faire chacun quinze pas.

— De sorte que, si chacun fait ses quinze pas, on se battra à dix pas ?

— A dix pas, oui, monsieur.

— C'est une jolie distance... à dix pas soit.

— Les pistolets seront pris chez Lepage, afin qu'ils soient parfaitement inconnus aux adversaires.

— Qui les prendra ?

— Chacun de nous en apportera une paire ou, si vous l'aimez mieux, le garçon armurier qui chargera les armes en apportera deux paires ; on tirera au sort ceux dont on se servira.

— Tout va bien. Maintenant, messieurs, le lieu du rendez-vous ?

— Allée de la Muette, si vous voulez bien.

— Allée de la Muette. Il y a, au bout de l'allée, une espèce de petite plaine où rien ne peut servir de guide à l'œil, et qui semble faite exprès pour une rencontre.

— Va pour la petite plaine.

— Ah ! nous oublions l'heure.

— Il ne fait pas clair avant sept heures ; mettons le rendez-vous à neuf.

— A neuf, parfaitement, monsieur... Au moins on a le temps de faire un bout de toilette.

— Il ne nous reste plus, messieurs, qu'à vous présenter nos salutations, dirent les deux militaires.

— Recevez les nôtres, firent les deux jeunes gens en se levant.

A peine ceux-ci avaient-ils disparu que M. de Valgeneuse rentra dans le salon en disant :

— Ah ! lambins que vous êtes ! j'ai cru que vous n'en finiriez pas.

— Voici nos conventions, dit Camille.

— Nos conventions ? fit Lorédan ; je les connais : nous sommes convenus de dîner à six heures et demie, il est six heures trente-cinq minutes.

— Mais je te parle du duel.

— Et moi du dîner. Un duel peut se remettre, un dîner jamais. A table donc !

— A table ! dirent en même temps les deux jeunes gens.

Et tous trois s'élancèrent vers la salle à manger, où mademoiselle Suzanne de Valgeneuse les attendait.

Le dîner fut un éclat de rire à trois services : on y médit de tout Paris et particulièrement du banquier ; on s'acharna à ridiculiser M. de Marande ; on l'abîma politiquement, financièrement, moralement et, par-dessus tout, physiquement.

Il ne fut pas plus question du duel du lendemain que de l'empereur de la Chine.

Etait-ce par respect pour la présence d'une femme, par insouciance ou par orgueilleuse certitude du résultat ? Nous l'ignorons, ou plutôt nous pensons qu'il y avait un peu de tout cela dans le silence des trois jeunes gens.

Ils en étaient au dessert, quand le domestique particulier de M. de Valgeneuse présenta à son maître une carte sur un plat d'argent.

Lorédan jeta les yeux sur la carte.

— Conrad ! s'écria-t-il.

— Conrad ! murmura tout bas mademoiselle de Valgeneuse en pâlissant légèrement ; que nous veut-il ?

De son côté, et malgré lui, Lorédan devint pâle comme la tasse de Sèvres qu'il portait à ses lèvres.

Camille s'aperçut de cette double émotion qui atteignait à la fois le frère et la sœur.

— J'ai le chagrin de vous quitter un moment, balbutia M. de Valgeneuse.

Et, se tournant vers le domestique :

— Faites entrer dans mon cabinet, dit-il.

Puis, se levant :

— A tout à l'heure, messieurs.

Et il se dirigea vers la porte qui conduisait de la salle à manger à son cabinet.

Salvator l'attendait debout.

Il était impossible d'être vêtu plus élégamment que ne l'était Salvator, et d'avoir un aspect plus calme et plus noble que ne l'avait le jeune homme.

C'était bien, cette fois, Conrad de Valgeneuse, comme il s'était fait annoncer.

— Que me voulez-vous ? lui demanda Lorédan avec un regard plein de haine.

— Je désire causer un instant avec vous, répondit Salvator.

— Oubliez-vous qu'il n'y a qu'un sujet de conversation possible entre nous ?

— La haine que nous avons l'un pour l'autre. Non, mon cousin, je ne l'oublie pas, et ma visite en est la preuve.

— Viendriez-vous pour qu'une bonne fois nous en finissions avec cette haine ?

— Nullement.

— Alors, que me voulez-vous ?

— Je vais vous le dire, mon cousin. Vous vous battez demain, n'est-ce pas ?

— Que vous importe ?

— Cela importe, non seulement à moi, mais à nous deux, comme vous allez voir. Vous vous battez donc demain avec M. de Marande, à neuf heures, au bois de Boulogne, au pistolet. Vous voyez que je suis bien instruit.

— Oui, reste à savoir dans quels lieux vous puisez vos instructions.

Salvator haussa les épaules.

— De quelque façon que j'aie appris votre duel, il n'en résulte pas moins que j'en suis instruit, et ce sera le sujet de notre conversation, si vous le voulez bien.

— Viendriez-vous, par hasard, pour me faire de la morale ?

— Moi ? oh ! par exemple ! je suppose, au contraire, que

vous vous en faites à vous-même, et surabondamment ! Non, je viens tout simplement vous rendre un service.

— Vous !

— Cela vous étonne ?

— Si vous êtes venu pour plaisanter, je vous préviens que vous avez mal choisi votre temps.

— Je ne plaisante jamais avec mes ennemis, dit gravement Salvator.

— Alors, finissons-en ; que me voulez-vous ? Dites !

— Connaissez-vous particulièrement M. de Marande ?

— Je le connais assez pour lui donner, je l'espère, demain, une leçon dont il se souviendra, si toutefois il a le temps de se souvenir.

— Allons, fit Salvator, je vois que vous ne le connaissez point particulièrement. M. de Marande, jusqu'ici, a donné parfois des leçons, mais n'en a pas encore reçu.

Lorédan regarda son cousin en pitié et à son tour haussa les épaules.

— Ah ! cela vous fait hausser les épaules, répliqua Conrad, je m'explique que vous ayez confiance en vous-même. Mais ayez un instant confiance en moi et écoutez ce que je vous dis : M. de Marande vous tuera.

— M. de Marande ! s'écria, en éclatant de rire, le jeune homme.

— Ah ! ah ! cela vous amuse ! En effet, un banquier tuer un homme de votre naissance et de votre mérite, la bonne histoire, un pistolet contre un sac d'écus ! Eh bien, c'est là que vous allez comprendre l'étendue du service que je vous rends. M. de Marande s'est déjà battu quatre fois, à ma connaissance, et, à chaque fois, il a tué son homme ; entre autres à Livourne, M. de Bedmar, qui était de vos amis, autant que je puis me rappeler.

— M. de Bedmar est mort d'apoplexie, répondit Lorédan quelque peu troublé.

— M. de Bedmar est mort d'un coup de pistolet. Mon cousin, sachez une chose, c'est que, chaque fois qu'une famille veut dissimuler, pour une raison ou pour une autre, le genre de mort d'un de ses membres, elle appelle l'apoplexie à son secours, c'est d'une simplicité d'enfant. Eh bien, écoutez ceci : demain, entre neuf heures et neuf heures un quart du matin, vous mourrez, comme M. de Bedmar, d'une apoplexie, et j'ajoute, si cela peut vous être agréable, que je ferai mettre dans les journaux le genre de mort que vous aurez choisi.

— Allons, c'est assez railler, dit M. de Valgeneuse en s'animant de plus en plus, et je vous prie d'en rester là, si vous ne voulez point que la conversation prenne une autre tournure.

— Quelle tournure voulez-vous qu'elle prenne ? Vous imaginerez-vous par hasard, mon cousin, que vous êtes de taille à me jeter par la fenêtre ? S'il en était ainsi, par hasard, regardez-moi.

Et, en disant ces mots, Conrad étendit deux bras dont les muscles se dessinaient sur le drap de son habit.

Lorédan fit machinalement un pas en arrière.

— Terminons, dit-il ; que voulez-vous ?

— Je viens vous demander quelles sont vos dernières volontés, vous promettant de les exécuter fidèlement.

— Certainement, dit Lorédan, vous avez parié avec quelqu'un des vôtres de me faire cette mystification.

— Je ne parie jamais, monsieur, et ne mystifie personne. Je vous dis que vous serez tué, parce que l'homme contre lequel vous vous battez demain, outre qu'il a fait ses preuves, est foncièrement brave ; tandis que vous, — tenez, regardez-vous dans cette glace, — tandis que vous, vous êtes blême, et votre visage est inondé de sueur. J'ajouterai, au reste, que, si vous n'êtes pas tout à fait mort demain, il y a de par le monde un homme qui continuera ce que M. de Marande aura commencé.

— Vous, sans doute ? répliqua Lorédan en jetant à son cousin un regard de haine.

— Non ; moi, répondit Salvator, je ne viens qu'en troisième.

— De qui parlez-vous donc, alors ?

— Du père de la jeune fille que vous avez enlevée et que j'ai sauvée de vos mains, du père de Mina ; écoutez-moi donc sérieusement, dit Conrad, aussi sérieusement que je vous parle ; j'ai déjà perdu trop de temps ici. Votre mort est certaine ; car, si vous ne succombez pas sous les coups de l'un, vous tomberez sous ceux des autres ; eh bien, au nom de votre père, qui était pur parmi les purs, au nom de votre mère, que la douleur a conduite au tombeau, au nom de vos aïeux, ces vertueux gentilshommes dont nulle tache n'a souillé le blason, au nom du respect humain, s'il vous reste une vertu, au nom du bien juste, s'il vous reste une croyance, je vous adjure de me dire quels actes commis par vous j'aurai à réparer.

— Monsieur, c'est trop de folie ou d'impertinence ! s'écria Lorédan, je vous ordonne de sortir de chez moi !

— Et moi, pour la seconde fois, je vous adjure de ne pas laisser derrière vous un acte qui puisse entacher mille années de vertus.

— Cessons cette plaisanterie, monsieur, et sortez ! dit impérieusement M. de Valgeneuse.

Mais Conrad resta calme et immobile à sa place.

— Pour la troisième fois, reprit-il, je vous adjure de dire ce que vous avez fait de mal, pour qu'après vous, je change en bien ce mal que vous avez fait.

— Sortez, sortez ! s'écria Lorédan, sautant sur le cordon de sa sonnette, et la faisant retentir violemment.

— Que Dieu vous fasse miséricorde à l'heure de votre mort ! dit gravement Conrad.

Et il sortit.

CXXX

LE ROI ATTEND

Le rendez-vous, comme nous l'avons dit, était au bois de Boulogne.

Hélas ! tout s'en va. Encore un de nos souvenirs de jeunesse disparu ! encore un bois habité au lieu d'un bois désert ! Et, quand nos neveux verront ce parc anglais, ciré, frotté, épinglé, luisant, verni comme un tableau d'exposition commandé par un bourgeois, ils ne voudront jamais croire aux anciennes descriptions que nous avons faites du débris de cette vieille forêt de Louvois, que ce roi pillard qu'on appelait François Ier avait fait entourer de murailles pour y prendre plus commodément le plaisir de la chasse.

Ils ne comprendront pas non plus qu'il fut un temps où c'était là qu'étant sûr de ne rencontrer personne, on se donnait rendez-vous pour se battre, et cela si naturellement, que les témoins de l'homme qui recevait les conditions de son adversaire eussent cru ceux-ci fous ou de mauvaise compagnie, s'ils eussent pris un autre rendez-vous que la porte Maillot ou l'allée de la Muette.

Puis il y avait comme une fatalité qui se posait ailleurs, — à Clignancourt ou à Saint-Mandé : — les duels y étaient presque toujours malheureux.

Il semblait, au contraire, que les nymphes du bois de Boulogne, dans la grande habitude qu'elles avaient de voir charger les pistolets ou tirer les épées, dérangeassent les balles d'un souffle, écartassent les épées d'un geste.

Il y avait là, à la porte Maillot, un restaurateur qui avait fait fortune, rien qu'avec les duels qui n'avaient pas eu lieu, ou avec ceux qui avaient eu une heureuse issue.

Hâtons-nous de dire que ce n'était point cette raison conservatrice qui avait fait choisir le bois de Boulogne aux témoins de M. de Marande et de M. Lorédan de Valgeneuse.

De part et d'autre, ils avaient compris qu'ils allaient assister à un de ces duels où la terre boit du sang.

Le matin du jour fixé pour le duel, le bois, au reste, présentait l'aspect le plus pittoresque.

On était au mois de janvier, c'est-à-dire en plein hiver, et le bois était en harmonie parfaite avec la saison.

Le ciel s'abaissait, d'un blanc de neige ; l'atmosphère était sèche et limpide, le sol étincelant de givre qui renvoyait à l'air les étincelles que le soleil lui jetait de la cime des arbres jusqu'au tronc ; les arbres laissaient tomber avec une négligence gracieuse de longs panaches scintillants comme des stalactites ; ce qui donnait au bois l'aspect d'une immense décoration taillée dans une grotte de sel.

Le premier arrivé fut Salvator, qui, faisant arrêter sa voiture dans la contre-allée, s'engagea dans le bois et alla reconnaître l'endroit désigné. — Il était là depuis quelques minutes, quand il entendit tout à la fois un bruit de voix et de pas.

Il se détourna et vit s'approcher M. de Marande, le général Pajol et le comte Herbel.

Ils étaient suivis d'un domestique à la livrée de M. de Marande, et qui portait un portefeuille sous le bras.

Le banquier tenait un paquet de lettres arrivées évidemment au moment de son départ ; il les lisait tout en marchant, déchirant celles qui lui semblaient sans valeur, remettant les autres à son domestique avec des annotations qu'il y faisait au crayon sur le fond de son chapeau.

Et apercevant Salvator, il alla à lui et lui serra étroitement la main en disant :

— Ces messieurs ne sont pas encore arrivés ?

— Non, répondit Salvator ; vous êtes en avance de dix minutes.

— Tant mieux ! dit le banquier ; j'avais si grand'peur d'être en retard, que, quelque diligence que j'aie fait faire à mes secrétaires, j'ai laissé six ou sept correspondances à l'hôtel, en donnant l'ordre qu'on me les apportât aussitôt qu'elles seraient copiées.

Il regarda sa montre.

— Si ces messieurs n'arrivent qu'à neuf heures, comme mon chef de cabinet m'a promis qu'à neuf heures ces cor-

donnances seraient ici, j'aurai le temps de les signer pendant que vous mesurerez la distance et chargerez les armes. En attendant, n'est-ce pas, vous m'excuserez si je lis mes lettres?

— N'auriez-vous pu remettre les ordonnances à plus tard? demanda le général Herbel.

— Impossible! le roi les attend ce matin; et vous savez, messieurs, que le roi n'est pas la patience incarnée.

— Faites, répondirent les deux généraux.

— A propos, monsieur Salvator, dit M. de Marande, où croyez-vous que l'on se battra?

— Là, dit Salvator.

— Je voudrais bien me mettre tout de suite à mon poste, dit M. de Marande, afin de ne pas avoir à me déranger.

— Vous pouvez vous mettre ici, dit Salvator; seulement, c'est la mauvaise place; les arbres que vous avez derrière vous peuvent aider au point de mire.

— Ah! pardieu! cela m'est bien égal, dit M. de Marande en allant se mettre à la place indiquée par Salvator et en continuant de lire, de déchirer et d'annoter ses lettres.

Les deux généraux se connaissaient en courage militaire; Salvator se connaissait en courage civil, et cependant ils contemplèrent avec une muette admiration le sang-froid de cet homme, qui, au moment d'accomplir un acte aussi solennel que celui de jouer sa vie, lisait tranquillement sa correspondance du matin.

Sa figure, au reste, que l'on pouvait parfaitement voir, puisqu'il était nu-tête et que son chapeau lui servait de pupitre, sa figure n'était pas plus animée que s'il eût fait une addition; sa main courait sur le papier, sans trouble, sans agitation, comme s'il eût été assis dans un fauteuil de cuir, devant son bureau, à côté de sa caisse.

Et cette sérénité lui venait évidemment de ce qu'il ne croyait point à sa mort. En effet, c'est une force toute-puissante que cette foi dans la destinée que la Providence donne aux grands ambitieux et aux fous, et qui les fait, aveuglément, sans dévier de leur route, sans broncher aux pierres du chemin, marcher droit à leur but. Nous avons tous, à peu près, conscience de la tâche que nous avons à remplir ici-bas, et celui qui en a la conscience intime peut regarder en souriant la mort qui vient de son côté; car, à coup sûr, la mort passera près de lui s'il n'a pas accompli son œuvre.

C'est ce qui explique le calme des grands conquérants en face du danger.

A neuf heures précises, les trois jeunes gens arrivèrent sur le terrain, M. de Valgeneuse d'un air nonchalant, les deux témoins d'un air plus grave qu'on n'eût dû l'attendre de personnages si légers.

En même temps, au bout de l'avenue, apparaissait un courrier qui arrivait à grande course de cheval

Il apportait les ordonnances qu'attendait M. de Marande.

Les jeunes gens jetèrent un regard sur le cavalier; mais, reconnaissant que celui-ci avait affaire au banquier, ils n'y firent pas autrement attention.

— Nous voici, dit le créole en s'avançant vers les deux généraux; nous regrettons de vous avoir fait attendre.

— Vous n'avez point de regrets à exprimer, messieurs: vous n'êtes jamais en retard, répondit assez sèchement le général Herbel, qui se souvenait des impertinences de la veille.

— En ce cas, nous sommes à vos ordres, dit le second témoin de M. de Valgeneuse.

Ce dernier allait traverser le fourré où il se trouvait pour laisser les témoins s'entendre, quand il aperçut Salvator.

Il frissonna involontairement, en faisant siffler d'une manière fébrile le petit jonc à pomme de lapis-lazuli qu'il tenait à la main.

— Ah! ah! vous ici! dit-il dédaigneusement en regardant Salvator.

— Moi-même, répondit gravement celui-ci.

— Messieurs, dit Lorédan en se tournant vers ses témoins, je ne sais si l'on a voulu nous faire insulte en amenant ce commissionnaire; mais, à moins qu'il ne soit venu pour emporter le blessé sur ses crochets, je le récuse comme témoin.

— Je ne suis pas venu comme témoin, monsieur, dit froidement Salvator.

— Comme amateur, alors?

— Non, comme chirurgien, et tout à votre service.

M. de Valgeneuse se retourna d'un air de mépris, et s'éloigna en haussant les épaules.

Les quatre témoins déposèrent, à quelques pas de M. de Marande, les boîtes de pistolets qu'ils tenaient à la main.

M. de Marande, placé à l'endroit où il devait essuyer le feu, avait le genou en terre, et, avec une plume qu'il trempait dans un encrier que lui tenait le courrier, signait les ordonnances après les avoir lues hâtivement.

En voyant ces deux hommes à ce moment suprême, l'un froidement occupé à continuer sa besogne journalière, l'autre fiévreux, agité, cherchant à dissimuler son trouble, il n'eût pas été difficile de dire lequel de ces deux hommes était le brave et le fort.

Salvator les examinait tous les deux, philosophant sur cette grave question de savoir quel est le plus sot, du monde qui commande le duel, ou de l'homme qui se soumet à ce commandement.

— Ainsi, pensait-il, la balle distraite de ce fat peut trancher la vie de ce fort. Voici un homme qui a fait de grands travaux dans sa sphère, qui a élucidé les questions financières les plus épineuses, un homme qui a été utile à son pays enfin, et qui peut l'être longtemps encore; voici, d'un autre côté, un cerveau vide, un cœur mauvais, un être non seulement inutile à ses semblables, mais encore malfaisant dans ses actes, dangereux par son exemple, un méchant enfin; voici ces deux hommes en présence, et, tout à l'heure, peut-être la sottise aura tué l'intelligence, la faiblesse aura vaincu la force; Arimane l'aura emporté sur Oromaze... Et nous sommes au XIXe siècle, et nous croyons encore au jugement de Dieu!

En ce moment, le général Herbel s'approcha de M. de Marande.

— Monsieur, dit-il au banquier, ayez la bonté de vous préparer.

— Mais, dit M. de Marande, je suis tout prêt.

Et il continua de lire et de signer les ordonnances:

— Vous ne m'entendez pas, reprit le général en souriant; je vous dis de vous relever et de vous tenir debout.

— M. de Valgeneuse va-t-il faire feu?

— Non; mais, pour que la circulation s'établisse, pour que votre sang reprenne son équilibre, que votre posture a distrait...

— Ah! bah! dit M. de Marande en hochant la tête.

— Demandez à notre chirurgien, dit le général en regardant Salvator.

— Cela vaudrait mieux, répondit celui-ci en faisant un pas vers le banquier.

— Croyez-vous donc que mon sang soit agité?... reprit M. de Marande. Parole d'honneur, si j'avais le temps, je vous donnerais mon pouls à tâter, et vous verriez qu'il n'a pas deux pulsations de plus à la minute.

Il montra ce qui lui restait de ses ordonnances.

— Mais, par malheur, ajouta-t-il, il faut que tous ces papiers soient lus et signés d'ici à cinq minutes.

— C'est insensé, ce que vous faites! dit le général: le mouvement que vous donnez à votre main vous empêchera d'ajuster.

— Bah! répondit avec insouciance M. de Marande en parafant ses papiers, je ne crois pas qu'il me tue, général; ni vous non plus, n'est-ce pas? Faites donc charger les pistolets. Veillez à ce qu'on n'oublie pas les balles, et mesurez les quarante pas.

Le général Herbel courba la tête sans répondre et rejoignit les témoins.

Salvator regarda le banquier d'un air plein d'admiration

On était convenu de se battre à quarante pas, chacun pouvant en faire quinze pour se rapprocher de son adversaire.

Les pistolets visités et chargés, on mesura les pas.

M. de Valgeneuse se trouvait sur la route du général Pajol, qui les mesurait.

— Pardon, monsieur, dit celui-ci à Lorédan, soyez assez bon pour me laisser passer.

— Faites, monsieur, dit Lorédan en pirouettant sur les talons et en faisant sauter avec sa badine les étoiles de givre étincelant à la cime des hautes herbes, qu'il décapitait comme Tarquin.

— Drôle! murmura le général.

Et il continua de mesurer la distance.

Les pas mesurés, on répéta les conventions à M. de Valgeneuse en lui remettant son pistolet.

Au troisième coup frappé dans la main, les adversaires pouvaient marcher l'un sur l'autre ou tirer de leur place à leur fantaisie.

— Très bien, messieurs, dit M. de Valgeneuse en jetant sa badine à terre. Je suis prêt.

— Quand vous voudrez, monsieur, dit le comte Herbel à M. de Marande, en lui présentant le pistolet.

— Mais quand M. de Valgeneuse voudra lui-même, dit celui-ci en prenant le pistolet, en le passant sous son bras gauche et en se remettant à signer.

— Mais voici...

— N'avons-nous pas le droit, M. Lorédan et moi, de faire chacun quinze pas au-devant l'un de l'autre et de tirer à volonté?

— Oui, répondit le général.

— Eh bien, qu'il les fasse et qu'il tire, je tirerai après. Vous le voyez, je n'ai plus que deux ordonnances à signer.

— Vous allez vous faire tuer comme un lièvre au gîte, dit le général.

— Lui! répondit M. de Marande en levant sur le comte deux yeux où rayonnait la certitude du résultat; lui! répéta-t-il. Je vous parie cent louis, général, que la balle ne

m'effleurera même pas. Donc, quand vous voudrez, général.

— C'est bien décidé ?

— Le roi attend, dit M. de Marande en signant son avant-dernière ordonnance et en commençant de lire la dernière.

— Il n'en démordra pas, murmura Salvator.

— C'est un homme mort, dit le général Pajol.

— Il faut voir, fit le comte Herbel, que la confiance du banquier commençait à gagner.

Et ils démasquèrent M. de Marande, qui resta appuyé sur

— Je vous préviens que toute cette comédie ne me touche pas le moins du monde, et que je vais tuer monsieur comme un chien, dit M. de Valgeneuse en grinçant des dents.

— Je ne crois pas, monsieur, répondit le comte.

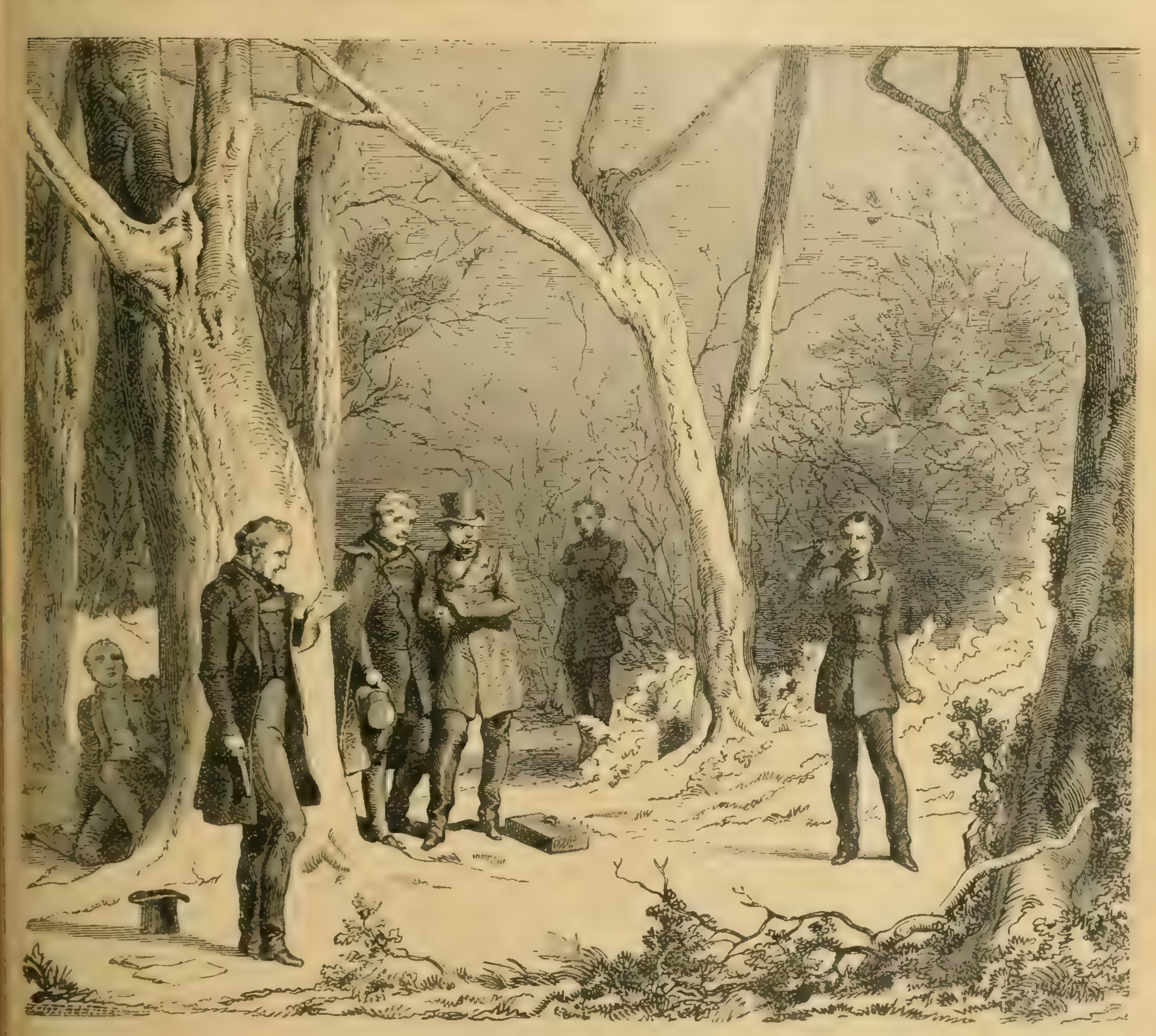
Lorédan abaissa les yeux sous le regard sinistre du général.

— Eh bien, monsieur, dit M. de Marande sans lever la tête, quand vous voudrez !

— Donnez le signal, fit Lorédan.

Les témoins se regardèrent afin d'agir avec ensemble.

On devait frapper trois coups.



Lorédan avait atteint sa limite.

un genou, ayant à son côté son domestique, qui lui tenait l'encrier.

— Ah çà ! dit M. de Valgeneuse, est-ce que notre adversaire compte se battre dans la posture de la Vénus accroupie ?

— Levez-vous, s'il vous plaît, monsieur, dirent à la fois les deux témoins de Lorédan.

— Puisque vous le voulez absolument, messieurs..., dit le banquier.

Et il se leva.

— Donne-moi une plumée d'encre, Comtois, et range-toi à l'écart, dit M. de Marande à son domestique.

Puis, se tournant vers M. de Valgeneuse :

— Je suis debout, monsieur, et tout à vos ordres, dit-il, mais sans cesser de lire l'ordonnance.

— C'est une mystification ! s'écria M. de Valgeneuse en faisant mine de jeter son pistolet.

— Nullement, monsieur, répondit le général Herbel ; nous allons donner le signal : marchez et tirez.

— Mais cela ne se fait pas, dit Lorédan.

— Vous voyez bien que si, dit le second témoin de M. de Marande en montrant celui-ci, qui, son pistolet sous le bras et sa plume entre les lèvres, achevait tranquillement de lire son ordonnance avant de la signer.

Au premier, les adversaires armeraient le pistolet ; au second, ils se mettraient au port d'armes ; au troisième, ils marcheraient l'un sur l'autre.

Au premier coup, M. de Marande passa, en effet, la main droite sous son bras gauche, et arma le pistolet.

Mais, au second coup et au troisième, il ne fit d'autre mouvement que de prendre la plume à sa bouche et de s'apprêter à signer.

— Hum ! hum ! toussa le général Pajol pour prévenir M. de Marande que le moment était arrivé, et que son adversaire marchait sur lui.

En ce moment, M. de Marande avait achevé de lire, de signer, de parafer sa dernière ordonnance. Il la laissait tomber de la main gauche tandis que, de la droite, il jetait la plume.

Il releva la tête, et, de ce mouvement, rejeta en arrière ses cheveux, qui reprirent sur son front le pli qu'ils avaient l'habitude de tenir.

Sa figure était calme jusqu'à la sérénité.

— Les cent louis tiennent-ils, général ? demanda-t-il en souriant, et sans effacer la moindre partie de son corps.

— Oui, dit le comte, et puissé-je les perdre !

En ce moment, Lorédan avait atteint sa limite ; il fit feu.

— Vous avez perdu, général, dit M. de Marande.

Et, prenant son pistolet sous son bras, il tira sans paraître ajuster.

M. de Valgeneuse tourna sur lui-même et tomba la face contre terre.

— Eh bien, dit le banquier en jetant son pistolet et en ramassant son ordonnance, je n'ai pas tout à fait perdu ma journée. A neuf heures un quart du matin, j'ai gagné cent louis, et débarrassé la terre d'un drôle.

Pendant ce temps, Salvator s'était précipité, suivi des deux jeunes gens, au secours du blessé.

M. de Valgeneuse, les poings crispés, le visage livide, la bouche frangée d'une écume de sang, se roulait sur l'herbe, les regards égarés et à moitié éteints.

Salvator ouvrit l'habit, le gilet, déchira la chemise du blessé et découvrit la plaie.

La balle était entrée au-dessous de la mamelle droite, et sans doute, en traversant la poitrine, avait été chercher le cœur.

Aussi, après avoir regardé attentivement la blessure, Salvator se releva-t-il sans prononcer une parole.

— Y a-t-il danger de mort ? demanda Camille de Rozan.

— Il y a plus que danger, il y a mort, dit Salvator.

— Comment ! pas d'espérance ? demanda le second témoin.

Salvator jeta encore un regard sur le blessé et secoua négativement la tête.

— Ainsi, vous affirmez, demanda Camille, que notre ami ne survivra pas à sa blessure ?

— Pas plus, monsieur, dit sévèrement Salvator, que Colombau n'a survécu à sa douleur.

Camille tressaillit et fit un pas en arrière.

Salvator salua et rejoignit les deux généraux, qui l'interrogèrent sur l'état du blessé.

— Il n'a pas dix minutes à vivre, répondit Salvator.

— Vous ne pouvez rien pour lui ? demandèrent les deux témoins.

— Rien absolument.

— Alors que Dieu ait pitié de lui ! dit M. de Marande, et partons, car le roi attend.

CXXXI

SYMPHONIE PASTORALE

La ville d'Amsterdam, qui pourrait bien devenir un jour le grand port central du monde si on y parlait une autre langue que le hollandais, est une Venise gigantesque. Mille canaux étreignent le bas de ses maisons comme de longs rubans de moire ; mille rayons de couleurs éclatantes étincellent au faîte de leurs toits.

Certes, une maison peinte en rouge, ou en vert, ou en jaune, est une maison prétentieuse, une maison laide, vue isolément ; mais toutes ces couleurs réunies s'harmonisent heureusement entre elles et font de cette grande ville un immense arc-en-ciel de pierre.

Puis, non seulement la couleur, mais encore la forme de toutes ces maisons est agréable, tant elle offre de variété, d'originalité, d'inattendu, de pittoresque. En un mot, on dirait que tous les élèves de la grande école de peinture hollandaise ont peint eux-mêmes leur ville, pour le plaisir de leurs yeux, d'abord, et ensuite pour le plus grand agrément des voyageurs.

Si, d'un côté, la ville d'Amsterdam, par ses mille canaux, ressemble à Venise, d'un autre côté, par ses couleurs éclatantes, elle ressemble à une ville chinoise, comme on se l'imagine, du moins, c'est-à-dire à de grands magasins de porcelaine. Chaque habitation, vue à quelques pas, ressemble en effet à ces maisons fantastiques qui étalent leur architecture naïve au deuxième plan de nos tasses à thé. On n'en franchit le seuil qu'avec crainte, tant leur apparente fragilité vous trouble à première vue.

Or, si l'habit ne fait pas le moine, l'habitation fait l'habitant. Il est impossible de n'être pas calme, tranquille, honnête dans ces honnêtes et sereines maisons. Du haut en bas de la ville, il passe sur le voyageur un souffle de placidité qui lui fait désirer de vivre et de mourir là. Si celui qui, en voyant Naples, a dit le premier : « Voir Naples et mourir ! » eût vu Amsterdam, il eût certainement dit : « Voir Amsterdam et vivre ! »

Telle était du moins l'opinion des deux amoureux que nous avons appelés Justin et Mina, et qui vivaient paisiblement en Hollande comme deux colombes dans un nid.

Ils s'étaient logés d'abord dans un des faubourgs de la ville, mais le propriétaire de la maison ne pouvant leur louer qu'un appartement dont toutes les pièces contiguës communiquaient, et cette vie côte à côte n'étant pas le but indiqué par Salvator, et vers lequel Justin tendait de toutes ses forces.

Provisoirement, ils occupèrent cet appartement, et le maître d'école se mit en quête d'un pensionnat pour Mina, mais inutilement. Les institutrices françaises étaient rares, et ce qu'elles enseignaient, la fiancée de Justin eût pu l'enseigner aussi bien qu'elles. Ce fut l'avis de madame van Slyper, la maîtresse du plus grand pensionnat d'Amsterdam.

C'était une femme excellente que madame van Slyper. Fille d'un commerçant de Bordeaux, elle avait épousé un riche armateur hollandais, nommé van Slyper, dont elle avait eu quatre filles. A la mort de M. van Slyper, elle avait fait venir de France une jeune fille assez instruite pour enseigner à ses enfants les notions préliminaires de la langue française.

Des voisines avaient supplié madame van Slyper de leur céder son institutrice pour l'éducation de leurs filles ; mais peu à peu, le nombre des voisines s'était tellement accru, que les quatre jeunes van Slyper ne voyaient plus leur institutrice qu'à de rares intervalles.

Un soir, madame van Slyper assembla ses voisines, et les prévint qu'à partir du mois suivant, elle n'autoriserait plus son institutrice à aller donner des leçons de français aux enfants des autres, au détriment de ses propres enfants, dont l'éducation commençait à souffrir visiblement.

— Ah ! dit une des voisines qui avait cinq filles (nul citoyen du monde ne sait peupler comme un Hollandais), ah ! dit la voisine aux cinq filles, n'y aurait-il pas moyen d'arranger les choses à notre contentement et au vôtre ?

— Je ne vois aucun moyen, répondit madame van Slyper.

— Si, au lieu d'envoyer votre institutrice chez nous, reprit la voisine, nous envoyions nos enfants chez vous ?

— Bien dit ! s'écrièrent toutes les voisines.

— Y pensez-vous ? dit madame van Slyper. Ma maison est-elle assez vaste pour donner asile à une trentaine d'enfants, outre que ce serait la transformer en véritable pensionnat ?

— Eh bien, où serait le mal ? La profession de maîtresse de pension n'est-elle pas une des professions les plus nobles, les plus respectables ?

— J'en conviens ; mais jamais ma maison ne sera assez grande.

— Vous en louerez une autre.

— Comme vous y allez, voisine !

— J'y vais comme on va quand on veut arriver.

— J'y réfléchirai, dit madame van Slyper.

— C'est tout réfléchi, reprit la voisine ; que rien ne vous inquiète : je fais les fonds de la maison ; je m'associe avec vous. Je vous demande huit jours pour vous trouver la maison et l'approprier ; est-ce dit ?

— Mais, objecta madame van Slyper, à laquelle ne répugnait nullement cette idée, mais que la façon expéditive de procéder de la voisine inquiétait tant soit peu, mais permettez-moi au moins de me consulter, de me recueillir.

— Pas un instant ! s'écria la voisine ; les grandes résolutions demandent à être prises sans réflexion. N'est-ce pas votre avis ? ajouta-t-elle en se tournant vers ses compagnes.

Toutes les voisines firent chorus avec elle.

Et voilà comment madame van Slyper devint maîtresse d'un des plus grands pensionnats de la ville d'Amsterdam.

Elle dirigeait le pensionnat depuis dix-huit mois environ, au moment où Justin se présenta chez elle.

Au bout d'une demi-heure de conversation, elle savait de Justin et de Mina tout ce que le maître d'école avait jugé à propos de lui en raconter.

En voyant la parfaite distinction, la modeste tenue, l'urbanité, la grâce décente et la profonde instruction de Justin, en apprenant la laborieuse étude qu'il avait faite depuis des années, de l'éducation des enfants, madame van Slyper n'eut qu'une idée, qu'un désir, qu'un rêve, ce fut d'embaucher Justin comme maître de français de son pensionnat.

L'institutrice, chargée d'une trentaine de jeunes filles, n'en pouvait accepter davantage ; en outre, son bagage scientifique, déjà fort léger, menaçait de s'épuiser. Elle en avait fait l'aveu loyal à madame van Slyper, et celle-ci lui avait promis de demander en France une autre institutrice pour l'enseignement supérieur.

L'arrivée de Justin semblait donc providentielle, et la maîtresse de pension l'accueillit avec un bonheur véritable.

Elle fut au comble de la joie en apprenant que la pensionnaire qu'on lui offrait de prendre chez elle pouvait elle-même, à défaut de Justin, enseigner aux jeunes filles l'histoire, la géographie, la botanique, l'anglais et l'italien.

Malheureusement, cela ne faisait pas l'affaire de Justin.

— Monsieur, s'écria madame van Slyper au moment où le jeune homme, désespéré de ne pouvoir rien conclure avec elle, allait se retirer, monsieur, voulez-vous m'accorder encore quelques moments d'entretien ?

— Avec plaisir, madame, répondit Justin en se rasseyant.

— Monsieur, reprit madame van Slyper, quel est votre but en mettant cette jeune fille ici ?

— Je vous l'ai dit, madame : attendre ou des nouvelles de son père, ou sa majorité pour l'épouser.

— Elle n'a donc pas de famille ?

— Elle n'a qu'une famille adoptive, la mienne : ma mère, ma sœur et moi.

— Qui vous empêche alors, puisque vous avez l'intention de vous établir et de vous fixer à Amsterdam jusqu'à la majorité de cette jeune fille, de me la confier tout à fait ?

— J'aurais voulu, répondit Justin, qu'elle achevât son éducation, qui est déjà excellente, sans doute, mais qui n'est pas entièrement terminée. Or, vous m'avez avoué vous-même que l'instruction de votre institutrice n'était pas suffisante pour arriver à ce résultat ?

— Sans doute, monsieur ; mais, si je trouvais une personne qui pût achever l'éducation de mademoiselle Mina, consentiriez-vous à me la confier ?

— Avec plaisir, madame.

— Eh bien, monsieur, je crois que j'ai trouvé.

— Est-il possible ?

— Cela dépend de vous uniquement.

— Que voulez-vous dire ?

— Le prix de la pension est de mille francs par an. Trouvez-vous ce prix trop élevé pour votre fortune ?

— Non, madame.

— Combien donne-t-on, à Paris, à un instituteur pour trois leçons par semaine ?

— Mille à douze cents francs.

— Eh bien, monsieur, voici ce que je vous propose : devenez le maître de français de la pension ; vous me donnerez six heures par semaine, et je vous donnerai douze cents francs par an. De cette façon, vous serez à même, une fois dans l'institution, de continuer à votre gré l'éducation de mademoiselle Mina.

— C'est un rêve, madame ! s'écria Justin ravi.

— Il dépend de vous d'en faire une réalité.

— Pour cela, que faut-il faire, madame ?

— Accepter simplement ce que je vous propose.

— De tout mon cœur, madame, et d'un cœur ému par la plus profonde reconnaissance.

— C'est donc convenu ? dit madame van Slyper. Maintenant, parlons de mademoiselle Mina. Croyez-vous qu'elle consente à partager avec mon institutrice l'instruction rudimentaire de mes jeunes élèves ?

— Je me fais garant de son consentement, madame.

— Eh bien, je vous offre pour elle six cents francs d'appointements, et je lui donne la table et le logement chez moi pour rien. Cela vous paraît-il devoir lui convenir ?

— Oh ! madame, s'écria Justin avec les yeux pleins de larmes de bonheur, je ne puis vous exprimer combien votre bonté me touche ; mais je mets une condition à vos bienfaits.

— Parlez, monsieur, répondit madame van Slyper redoutant la rupture du marché.

— C'est qu'au lieu de vous donner six heures par semaine, reprit Justin, je vous donnerai deux heures par jour.

— Je ne puis accepter, dit la maîtresse de pension toute confuse ; deux heures de leçon par jour, ce serait un travail tout à fait pénible.

— Le travail de l'enseignement est semblable au travail de la terre, dit Justin : chaque goutte de sueur produit une fleur charmante. Acceptez, madame ; autrement, rien de fait. Il me semblerait tout recevoir et ne rien donner.

— Il faut bien en passer par où vous voulez, monsieur, dit madame van Slyper en tendant la main au jeune homme.

Le lendemain, Mina était installée au pensionnat, et, le surlendemain, les deux fiancés commençaient leur première leçon.

A partir de ce moment, ce fut un songe d'or quotidien. Leur chaste amour, contenu depuis si longtemps, sortit précipitamment de leur cœur, et s'épanouit vigoureux, luxuriant comme un beau cactus au soleil. Se voir tous les jours, presque à toute heure, après avoir été si longtemps séparés ! se séparer et se retirer chacun chez soi avec le souvenir de s'être vus et la douce espérance de se revoir ! être sûrs de s'aimer, se le dire, se le répéter, se le redire encore ! avoir la même pensée le jour, le même rêve la nuit ! marcher, pour ainsi dire, entre deux haies en fleur, les mains dans les mains, les yeux sur les yeux, la bouche pleine de chansons, le cœur plein de fêtes ! s'aimer en un mot ! s'aimer sincèrement, également ; avoir des cœurs battant comme des pendules montées par la clef d'or de l'amour et sonnant la même heure joyeuse, telle était la situation des deux jeunes gens.

Si les jours de la semaine s'égrenaient délicieusement comme un collier de perles blanches, le dimanche faisait tomber de sa corne d'abondance sur leur front ses couronnes de fleurs les plus rares.

Madame van Slyper possédait, aux environs d'Amsterdam, près du gracieux petit village de Huizen, une maison de campagne dans laquelle elle conduisait, le dimanche, celles de ses pensionnaires que leurs parents laissaient à la pension.

C'était une charmante maison, pleine de ces fleurs et de ces oiseaux exotiques dont les Hollandais semblent avoir le privilège.

Des fenêtres, on avait sous les yeux le tableau ravissant d'une plaine ondulée comme le Zuiderzée sous le souffle du nord ; de nombreux bouquets de taillis de chêne sortaient de terre et balançaient leurs panaches ; ce qui, de loin, dans cette immense plaine, les faisait ressembler à des îles flottantes dans une mer d'émeraude. Au sud-ouest, à travers des brumes légères, apparaissait, comme un grand bouquet dans un vase, la ville aux mille couleurs, Amsterdam rayonnant. A l'est, Huizen, Blaricum et d'autres joyeux petits villages, le front ombragé par les arbres et le pied baigné du soleil. Au nord, une colline en fleurs, descendant doucement jusqu'au Zuiderzée, où mille bâtiments de toutes les espèces et de toutes les dimensions, de toutes les formes et de toutes les couleurs se croisaient sur la surface calme et polie des flots, si bien que la plaine à droite semblait une mer, et que la mer à gauche semblait une plaine.

C'était un véritable paysage hollandais, plein de douceur et de charme ; tout y était harmonieux. Vainement l'œil ou l'oreille eût cherché une couleur ou un son discordant ; le monde entier eût dû avoir sa limite à l'horizon de ce coin de terre. Il se bornait là pour nos deux amoureux. Sans doute, la mère et la sœur de Justin manquaient à ce tableau ; sans doute, Mina était orpheline ; mais on avait déjà reçu des lettres de madame Corbin, de la sœur Céleste et de Salvator. Les lettres de la mère et de la sœur étaient pleines de bonheur ; l'esprit de la mère était tranquille ; la santé de la sœur était bonne ; la lettre de Salvator était pleine de promesses ; il ne fallait donc pas songer à s'affliger et à ne pas jouir des félicités sérieuses qu'offrait à pleines mains la Providence.

Tous les dimanches qu'ils passèrent, en compagnie des pensionnaires, à la maison de campagne de madame van Slyper, furent autant de fêtes douces pour les fiancés ; ils en savouraient les délices avec la joie des nouveau-nés en voyant la lumière, ou la volupté des oiseaux en essayant leurs ailes.

La ferme, attenante à la maison de campagne, était peuplée de vaches, de chèvres et de brebis ; ils jouaient naïvement au berger et à la bergère, et ils conduisaient paître les troupeaux avec la simplicité et la grâce des bergers de Théocrite et de Virgile.

Pour tout dire, leur vie fut une longue idylle, une délirante églogue, semblable aux vraies idylles du dimanche. Leur cœur joua à l'unisson le concert amoureux du premier jour de mai, qu'on appelle la *symphonie pastorale*.

Tout l'été se passa ainsi. Pendant l'hiver, si la nature ne mêla pas sa poésie aux poésies de leurs âmes, ils ne savourèrent pas moins les délices du foyer de madame van Slyper.

On continuait, même pendant la mauvaise saison, à aller à la maison de campagne, qui, hermétiquement fermée et admirablement chauffée, rappelait en plein automne, par les mille fleurs de la serre, les jours les plus chauds et les plus lumineux de l'été.

Dans les premiers jours de janvier, un dimanche que toutes les pensionnaires, Justin, Mina et la maîtresse de pension étaient à causer dans la serre, qui, pendant l'hiver, servait de salon, le domestique annonça à Justin que deux messieurs venant de Paris, de la part de M. Salvator, demandaient à lui parler.

Justin et Mina tressaillirent.

Ces deux messieurs, nous ne croyons pas l'apprendre aux lecteurs, étaient le général Lebastard de Prémont et M. Sarranti.

CXXXII

SYMPHONIE SENTIMENTALE

Justin suivit le domestique, et, arrivé dans la salle à manger, il aperçut deux hommes de haute taille, l'un enveloppé dans un long manteau, l'autre couvert de la tête aux pieds d'une immense polonaise.

Celui-ci, voyant entrer Justin, alla à lui et le salua profondément, et, abattant le collet de sa houppelande, montra sa belle et fière tête, un peu fatiguée sans doute, mais pleine de noblesse et d'énergie.

C'était le général Lebastard de Prémont.

L'autre, celui qui était enveloppé d'un long manteau, s'inclina de loin, respectueusement, mais sans bouger de place.

Le maître d'école leur montra des chaises et leur fit signe de s'asseoir.

— Comme votre domestique a dû vous l'apprendre, dit le général, je viens de la part de M. Salvator.

— Comment va-t-il ? s'écria Justin. Il y a plus d'un mois qu'il ne m'a donné de ses nouvelles.

— C'est qu'il a eu beaucoup de tracas et de soucis depuis un mois, répondit le général, sans parler des travaux politiques auxquels il a dû se livrer, à la veille des élections. Vous avez appris sans doute que c'est à sa patiente et intelligente persistance que je dois la vie de mon ami Sarranti ?

— Nous avons appris cette heureuse nouvelle hier, dit Justin, et j'aurais voulu être à Paris pour aller féliciter M. Sarranti.

— Ce serait un voyage inutile, dit en souriant le général, vous ne le trouveriez pas à Paris.

— L'a-t-on exilé ? demanda Justin.

— Pas encore, répondit mélancoliquement le général, mais cela viendra peut-être... Pour le moment, il est en Hollande.

— J'irai le voir, s'empressa de dire Justin.

— Vous n'aurez pas loin à aller, répondit le général en se retournant du côté de M. Sarranti et en le montrant du doigt : le voici.

M. Sarranti et le maître d'école se levèrent en même temps, et, arrivés l'un près de l'autre s'embrassèrent fraternellement.

Le général reprit la parole.

— Je vous ai dit que je venais de la part de notre ami Salvator, et voici une lettre de lui à l'appui de mon dire ; mais je ne vous ai pas encore appris qui je suis ; vous ne me reconnaissez pas ?

— Non, monsieur, répondit Justin.

— Regardez-moi bien, vous ne vous souvenez pas de m'avoir jamais vu ?

Justin fixa son regard sur le général, mais vainement.

— Vous m'avez vu cependant, reprit le général, et dans une nuit bien mémorable pour tous deux, car vous retrouviez votre fiancée, et moi, sans le savoir, j'embrassais pour la première fois ma...

Justin l'interrompit.

— J'y suis ! s'écria-t-il vivement. Je vous ai vu la nuit de mon départ, dans le parc du château de Viry ; c'est vous qui nous avez sauvés avec Salvator ! je vous reconnais maintenant comme si je ne vous avais jamais quitté ; vous êtes le général Lebastard de Prémont.

Et, en achevant ces mots, il alla tomber, pour ainsi dire, dans les bras du général, qui l'embrassa étroitement en murmurant avec émotion :

— Justin ! mon ami ! mon cher ami ! mon...

Il s'arrêta, il avait envie de dire *mon fils* !

Justin, sans en comprendre la cause, se sentit saisi d'une émotion indéfinissable.

Il regarda M. Lebastard de Prémont ; celui-ci avait les yeux remplis de larmes.

— Mon ami, reprit-il, Salvator vous a-t-il jamais parlé du père de Mina ?

— Non, répondit le jeune homme en regardant le général avec étonnement.

— Il vous a dit, du moins, continua le général, que ce père était vivant ?

— Il m'en a donné l'espérance : le connaîtriez-vous, général ?

— Oui, murmura sourdement le général. Et qu'avez-vous pu penser d'un père qui abandonnait ainsi son enfant ?

— J'ai pensé qu'il était malheureux, répondit simplement le jeune homme.

— Oh ! bien malheureux ! dit M. Sarranti en hochant lentement la tête.

— Ainsi, reprit le général, vous ne l'avez pas accusé ?

— Jamais homme ne fut plus digne d'être plaint, murmura avec tristesse M. Sarranti.

Le maître d'école regarda le Corse comme il avait regardé le général. Un secret instinct lui disait que l'un de ces deux hommes était le père de Mina ; mais lequel des deux ? Ses yeux allaient de l'un à l'autre, et cherchaient à saisir sous la figure les battements du cœur.

— Le père de Mina est de retour, continua le général, et, d'un instant à l'autre, il va venir vous redemander sa fille.

Le jeune homme frissonna. Ces derniers mots lui semblaient menaçants.

Le général surprit le frisson de Justin, et comprit sa secrète terreur ; loin de la calmer, il l'augmenta, en lui disant d'une voix qu'il essaya de rendre calme :

— Quand le père de Mina va vous redemander sa fille, vous la lui rendrez pure, sans regrets, sans remords, n'est-ce pas ?

— Sans remords, oui ! jura solennellement le jeune homme. Sans regrets, non, non ! ajouta-t-il d'une voix émue.

— Vous l'aimez beaucoup ? ajouta le général.

— Profondément, répondit Justin.

— Comme une sœur ? demanda le père de Mina.

— Plus qu'une sœur, répondit le maître d'école en rougissant.

— Et l'aimant, ainsi, vous affirmez que le père de Mina n'a pas à rougir de cette affection ?

— Je le jure ! répondit le jeune homme en levant les mains et les yeux au ciel.

— En d'autres termes, reprit le général, Mina sera digne de l'époux que son père lui destine ?

Justin trembla de tous ses membres et ne répondit pas : il baissa la tête.

M. Sarranti regarda le général d'un air suppliant. Ce regard signifiait : « L'épreuve est trop forte, c'est assez faire souffrir le pauvre garçon. »

Entre un arrêt de vie et un arrêt de mort, il y a une série d'émotions indéfinissables ; tout ce qui vit en nous est surexcité, tendu, douloureux ; l'âme et le corps reçoivent en même temps la secousse et sont ébranlés à l'unisson.

C'était ce qu'éprouvait Justin, après avoir entendu ces paroles : *L'époux que son père lui destine !*

En un instant, toute sa vie, depuis le soir où il avait trouvé la petite fille endormie dans les blés, jusqu'au moment où, joyeux, souriant, heureux et causant amoureusement des yeux avec elle, il avait entendu le domestique lui annoncer que deux voyageurs, venus de Paris, demandaient à lui parler de la part de Salvator, toute sa vie repassa devant lui, grain à grain, feuille à feuille, goutte à goutte, minute par minute ; il en retrouva toutes les saveurs, il en respira tous les parfums, il en entendit toutes les chansons, et puis, de la forêt enchantée de l'espérance, il tomba tout à coup précipitamment, sans transition, dans le sombre précipice du doute.

Il releva la tête, pâle, les lèvres frémissantes, et il regarda ses deux visiteurs avec des yeux où se peignait une terreur suprême.

Le général se sentit atteint lui-même par la douleur que ressentait le jeune homme ; cependant une dernière épreuve lui sembla nécessaire, et il reprit, malgré les muettes supplications de M. Sarranti :

— Vous avez élevé comme votre propre sœur mademoiselle Mina. Son père, par ma bouche, vous en remercie et vous bénit comme son propre fils. Supposez, toutefois, que, par suite de revers de fortune, par un engagement solennel envers une famille, il ait promis sous serment la main de sa fille, quelle serait votre conduite en cette circonstance ? Répondez-moi comme vous répondriez au père de Mina, car c'est lui qui vous adresse ces paroles par ma bouche. Que feriez-vous ?

— Général, balbutia Justin, qui suffoquait, depuis la mort de mon père, j'ai été habitué à souffrir : je souffrirais.

— Et vous ne vous révolteriez pas contre la cruauté de ce père ?

— Général, répondit noblement le jeune homme, au-dessus des amants il y a les pères, comme au-dessus des pères il y a Dieu. Je dirais à Mina : « Dieu vous avait confiée à moi en l'absence de votre père ; votre père est de retour, retournez donc à lui. »

— Mon fils ! mon fils ! s'écria le général qui ne put retenir ses larmes, en se levant et en tendant les bras au jeune homme.

Justin poussa un cri perçant et tomba dans les bras de M. Lebastard de Prémont, en bégayant :

— Mon... mon... mon... père !...

Puis, s'arrachant à l'étreinte du général, il sauta précipitamment vers la porte d'entrée, en criant de toutes ses forces :

— Mina ! Mina !

Mais le général, aussi prompt que lui, l'arrêta au moment où il prenait le bouton de la porte, et, lui mettant la main sur la bouche :

— Silence ! dit-il ; n'avez-vous pas peur de l'émotion que va lui causer cette nouvelle ?

— Le bonheur ne fait pas de mal, dit Justin, dont le visage étincelait de joie ; voyez-moi !

— Vous ! vous êtes un homme, mon ami, dit le général ; mais une jeune fille, une enfant, car c'est presque encore une enfant... Est-elle belle ?

— Comme une vierge !

— Et..., demanda en hésitant M. Lebastard de Prémont, et... elle est ici, puisque vous l'appelez ?

— Oui, je vais la chercher, répondit le maître d'école. Je me reprocherais de lui ravir une minute de plus de son bonheur.

— Oui, allez la chercher..., dit le général d'une voix que l'émotion faisait vibrer ; mais promettez-moi de ne pas lui dire qui je suis ; je veux le lui dire moi-même, quand elle sera préparée, quand je le jugerai convenable. N'est-ce pas mieux de cette façon ? ajouta-t-il en regardant à la fois le jeune homme et M. Sarranti.

— A votre volonté, répondirent ceux-ci.

— Allez donc !

Justin sortit, et un instant après introduisit Mina dans la salle à manger.

— Mon amie, dit-il, je te présente deux amis à moi, qui seront les tiens avant peu.

Mina salua gracieusement les deux visiteurs.

Le général, en voyant entrer cette ravissante créature qui était sa fille, sentit battre si violemment son cœur, qu'il pensa s'évanouir ; il s'appuya contre le bahut de la salle à manger, et regarda longuement la jeune fille, les yeux humides de bonheur.

— Ces deux amis, continua Justin, t'apportent une bien bonne nouvelle à laquelle tu ne peux t'attendre, la meilleure nouvelle qu'on puisse t'apporter.

— Ils vont me parler de mon père ! s'écria la jeune fille.

Le général sentit deux larmes couler lentement le long de ses joues.

— Oui, mon amie, répondit Justin, ils t'apportent des nouvelles de ton père.

— Vous avez connu mon père ? demanda la jeune fille en regardant les deux hommes à la fois comme pour ne pas perdre une seule syllabe de leur réponse.

Les deux amis, sans parler, — ils étaient trop émus pour répondre, — firent de la tête un signe affirmatif.

Cette réponse muette, dont elle ne put pas comprendre la cause, produisit dans le cœur de Mina une pénible émotion, et ce fut d'une voix pleine de tristesse qu'elle s'écria :

— Mon père vit encore, n'est-ce pas ?

Les deux amis firent un nouveau signe affirmatif.

— Alors, parlez-moi bien vite de lui ! s'empressa de dire Mina. Où est-il ? M'aime-t-il ?

Le général passa la main sur son visage, et, offrant une chaise à la jeune fille, il s'assit en face d'elle, mais en gardant ses mains dans les siennes.

— Votre père vit et vous aime, mademoiselle, et je vous l'aurais dit le soir où vous vous êtes enfuie du parc de Viry, si je vous avais connue davantage.

— Je reconnais votre voix, dit Mina toute frissonnante. C'est vous qui, en m'embrassant sur le front au moment où j'allais escalader le mur, m'avez dit avec un accent plein de larmes : « Sois heureuse, enfant ! c'est un père qui n'a pas vu sa fille depuis quinze ans qui te bénit... Adieu ! » Votre vœu a été accompli, ajouta-t-elle en regardant tour à tour Justin et les deux amis ; je suis heureuse, bien heureuse, car il ne manque plus rien à mon bonheur, puisque vous me parlez de mon père : Où est-il ?

— Bien près de vous, répondit M. Lebastard de Prémont, sur le visage duquel de grosses gouttes de sueur commençaient à perler.

— Et pourquoi n'est-il pas ici ?

Le général ne répondit pas. M. Sarranti intervint dans la conversation.

— Il redoute peut-être, dit-il, l'émotion qu'une présence aussi subite, aussi inespérée, pourrait vous causer, mademoiselle.

Chose étrange ! au lieu de regarder M. Sarranti, qui lui adressait ces paroles, la jeune fille ne regarda que le général, qui ne disait rien, mais dont la figure attendrie révélait les plus violentes émotions.

— Pensez-vous donc, dit-elle, que le bonheur de voir mon père puisse me causer une douleur plus grande que celle de ne le voir pas ?

— Ma fille ! ma fille ! ma chère fille ! s'écria M. Lebastard de Prémont, qui ne put retenir plus longtemps le cri de son cœur.

— Mon père ! dit Mina en se précipitant dans ses bras.

Et le général, la saisissant à bras-le-corps, l'entoura étroitement et la couvrit de baisers et de larmes.

A ce moment, Justin fit signe de la main à M. Sarranti de venir à lui ; le Corse arriva sur la pointe du pied, comme pour ne pas troubler par un bruit quelconque l'harmonie de cette scène d'attendrissement.

Justin ouvrit doucement la porte de la salle à manger, et, faisant signe à M. Sarranti de le suivre, ils laissèrent le père et la fille savourer librement leur double félicité.

Le général raconta à Mina comment, après avoir perdu sa mère, morte en la mettant au monde, il avait été contraint de la confier à une étrangère pour suivre la fortune ou plutôt l'infortune de l'empereur en Russie. Il raconta ses batailles, ses luttes, ses complots, ses espérances, ses désespoirs depuis la naissance de Mina. Son récit fut une grande épopée qui arracha des yeux de la jeune fille mille larmes d'amour, d'attendrissement et d'admiration.

Pour elle, son récit fut une douce idylle : elle étala devant son père toute sa vie, comme elle eût étalé une nappe d'autel. Son histoire avait la sérénité d'un beau ciel, la limpidité d'un lac, la virginité d'une rose blanche.

La maîtresse de pension, à laquelle Justin présenta M. Sarranti, voulut qu'on laissât le père et la fille ensemble jusqu'à la fin de la journée.

La nuit les surprit au milieu de ces doux épanchements. Il fallut appeler pour avoir de la lumière.

En entendant retentir la sonnette, madame van Slyper, Justin et M. Sarranti, précédés par un domestique, entrèrent dans la salle à manger.

— Mon père ! s'écria joyeusement la jeune fille en désignant le général à la maîtresse de pension.

Le général s'avança, et, après avoir respectueusement baisé la main de madame van Slyper, il remercia cordialement la brave femme des bons soins qu'elle avait donnés à sa fille.

— Maintenant, madame, dit-il, permettez-moi de m'informer auprès de vous du plus prochain départ pour la France.

— Eh quoi ! demandèrent en même temps Mina, Justin et madame van Slyper, effrayés de ce brusque départ, partez-vous si vite ?

— Moi ? Non ! répondit le général, je vais passer quelque temps avec vous. Mais ce brave ami, qui ne m'a jamais quitté, ajouta-t-il en se retournant du côté de M. Sarranti et en lui tendant la main, et qui a voulu m'accompagner jusqu'à ce que j'aie retrouvé ma fille, va retourner à Paris pour retrouver son fils, que son amour filial a fait jeter en prison.

Les sourcils de M. Sarranti se froncèrent plus énergiquement encore que tristement. Les nuages qui recèlent les grandes tempêtes ne sont pas plus gonflés de menaces.

Les assistants s'inclinèrent respectueusement devant ce grand et muet infortuné.

Il partit le lendemain pour la France, laissant son ami bien heureux entre sa fille et le fiancé de sa fille.

Les jours que passèrent ensemble à Amsterdam le général, Mina et Justin furent des jours heureux, des jours bénis ; après tant de traverses, tant d'années de misère, ils savourèrent leur félicité avec la même volupté qu'éprouve le voyageur quand, après avoir gravi péniblement au soleil, pendant une journée, une haute montagne, il respire arrivé au sommet, l'air frais et les parfums qui montent de la vallée.

Malheureusement, comme il est écrit que tout ce qui fait le bonheur des uns fait le malheur des autres, la joie de ce trio de bienheureux causa la peine de la maîtresse de pension.

Elle vit avec effroi le moment où Justin et Mina, c'est-à-dire un instituteur et une institutrice allaient la quitter pour suivre le général à Paris.

Le général devina son chagrin et l'apaisa en lui promettant que, dès son retour en France il lui enverrait, après examen de Justin, les deux meilleures institutrices de Paris.

Un matin, en recevant une lettre de Salvator à la fin du déjeuner, le général fronça tristement le sourcil.

— Qu'avez-vous, mon père ? s'écrièrent les deux jeunes gens effrayés.

— Lisez, dit le général en tendant la lettre de Salvator.

Ils lurent ensemble cette courte lettre :

« Général, pour que rien ne trouble le bonheur dont la présence de votre fille doit vous combler, je m'empresse de vous annoncer que M. Lorédan de Valgeneuse, son ravisseur, a été tué hier en duel, en ma présence, par M. de Marande.

« Je vous félicite, à cette occasion, de n'avoir pas même eu la peine d'exposer votre utile vie pour punir un misérable de cette espèce.

« Mes compliments affectueux aux deux fiancés, et à vous, général, l'assurance de ma respectueuse amitié.

« CONRAD DE VALGENEUSE. »

— Eh bien, mon père ? demanda Mina.

— Qu'a cette lettre qui puisse vous chagriner ? dit Justin.

— C'était à moi qu'il appartenait de châtier ce misérable, dit le général ; je regrette qu'un autre ait pris ce soin.

— Mon père, dit tristement Mina, vous regrettez donc de m'avoir retrouvée, puisque vous regrettez de n'avoir pas risqué de me perdre.

— Chère enfant ! s'écria, en embrassant sa fille, M. Lebastard de Prémont, dont le visage reprit toute sa sérénité habituelle.

Il ne fut plus question que de choisir le jour du départ. On le fixa au samedi suivant, c'est-à-dire au surlendemain ; et, le samedi matin, après avoir embrassé tendrement la maîtresse de pension et toutes les pensionnaires, à la fois ses élèves et ses camarades, Mina, au bras de son père, suivie de son fiancé, se dirigea vers la Poste, non sans s'être retournée cent fois pendant la route pour regarder, les larmes de la reconnaissance dans les yeux, cette ville hospitalière, qui lui semblait sa patrie, puisqu'elle y avait connu son père.

Le jour même du départ du général, on remit à madame van Slyper une lettre contenant un bon de trois mille francs à vue sur un banquier d'Amsterdam. Ce bon était déguisé sous le prétexte d'une fondation de bourse pour six jeunes filles, pour six jeunes rosières sans fortune, dont trois au choix de madame van Slyper, et trois au choix du bourgmestre.

CXXXIII

LA DIGNE SŒUR DE DÉFUNT M. LORÉDAN

Revenons à M. Lorédan de Valgeneuse, que nous avons laissé étendu mortellement blessé sur l'herbe du bois de Boulogne.

Ses deux témoins reçurent son dernier soupir quelque temps après le départ de Salvator, de M. de Marande et des deux généraux.

C'est une chose grave, c'est une minute solennelle que ce moment où l'ami que vous avez amené là, rieur, vivant, le sourire du dédain sur les lèvres, meurt entre vos bras, la bouche crispée, les membres roidis, les yeux hagards et retournés.

Seulement, les émotions sont plus ou moins vives, selon l'homme qui meurt, selon ceux qui le regardent mourir.

La Providence a voulu que l'amitié, ce diamant sans tache, fût sinon l'apanage des cœurs purs, — qui peut se vanter de la pureté de son cœur? — du moins celui des cœurs bons.

Les cœurs frivoles et viciés connaissent de nom la sainte déesse, et en rient comme de ces honnêtes femmes que les débauchés raillent parce qu'ils ne les peuvent avilir.

Il ne faut donc pas nous exagérer la douleur qu'éprouvèrent, non pas les deux amis, mais les deux compagnons de M. de Valgeneuse, lorsqu'il fut constant pour eux que Salvator ne s'était pas trompé dans sa prédiction, et que Lorédan venait de rendre le dernier soupir.

Ils furent fort *chagrinés* de cette mort, c'est le mot qui convient à la situation, mais peut-être encore plus embarrassés du cadavre. Entrer avec le mort dans Paris, c'était grave. Les lois sur le duel, assez rigides à cette époque, atteignaient les témoins plus sévèrement que l'adversaire survivant, lequel était censé avoir défendu sa vie; en outre, ils allaient sans doute être obligés de remplir à la barrière, pour l'entrée de ce cadavre, toute sorte de formalités fort assommantes; enfin, disons le mot, le duel avait un peu traîné en longueur, et les deux amis avaient faim.

Cet aveu tout réaliste, que nous sommes forcé de faire, donne assez exactement la mesure de leur douleur.

Ils étaient venus tous trois dans la voiture de Lorédan; il fut décidé que la voiture et les deux domestiques ramèneraient le corps à Paris, et que Camille et son compagnon reviendraient de leur côté.

On fit avancer la voiture; les deux domestiques, tranquilles comme s'il s'agissait d'une simple promenade du matin, étaient sur le siège. Camille les appela.

Ils avaient entendu les deux coups de pistolet; ils avaient vu s'éloigner Salvator, M. de Marande et ses deux témoins; mais tout cela ne leur avait rien dit de positif sur la catastrophe.

Toutefois, que l'on se rassure aussi sur l'émotion qu'éprouvèrent, à la vue du cadavre de leur maître, les deux serviteurs. Lorédan, dur, fantasque, brutal, était médiocrement aimé de ses domestiques. Il était strictement servi, parce qu'il était dur et payait exactement. Voilà tout.

Et c'est suffisant en effet, pour ceux qui, n'ayant pas une part d'affection à donner à tout ce qui les approche, jugent inutile de demander aux autres ce qu'ils ne leur donnent pas.

Les deux domestiques se contentèrent donc de pousser quelques exclamations de surprise, bien plus que de regret; après quoi, se croyant quittes envers le mort, ils aidèrent les jeunes gens à placer le cadavre dans la voiture.

Camille leur ordonna de revenir au pas. Il lui fallait le temps de se procurer un cabriolet et de préparer Suzanne au coup qu'elle allait recevoir.

A la porte Maillot, les deux jeunes gens trouvèrent un fiacre qui revenait de Neuilly; ils l'arrêtèrent et se firent conduire à la barrière de l'Étoile.

Là, ils se séparèrent: Camille chargea son compagnon de passer chez lui, de prévenir sa femme de l'accident survenu et du retard qu'il apporterait à sa rentrée. Sûr que la commission serait faite, Camille s'achemina vers la rue du Bac.

Il pouvait être dix heures et demie du matin.

L'hôtel de Valgeneuse avait sa physionomie accoutumée: le suisse plaisantait dans la cour avec la lingère; mademoiselle Nathalie, la femme de chambre réinstallée, coquetait dans l'antichambre avec un jeune groom, entré depuis quelques jours seulement au service de Lorédan.

Quand Camille ouvrit la porte, mademoiselle Nathalie riait à gorge déployée des bons mots du nouveau valet de chambre.

Il fit un signe à Nathalie, qui vint droit à lui, et à laquelle il demanda s'il pouvait parler à Suzanne.

— Ma maîtresse est encore endormie, monsieur de Rozan, répondit la chambrière; ce que vous avez à lui dire est-il important?

Il va sans dire que mademoiselle Nathalie accompagnait cette question, au moins indiscrète, du sourire le plus impertinent.

— De la plus haute importance, répondit sérieusement Camille.

— En ce cas, et si monsieur le désire, je vais réveiller ma maîtresse.

— Faites, et au plus tôt, j'attendrai dans le salon.

Et, en effet, tandis que la femme de chambre prenait le couloir qui conduisait à la chambre de Suzanne, Camille entra dans le salon.

La femme de chambre s'approcha du lit de sa maîtresse, à qui la chaude atmosphère de la chambre permettait de dormir les bras et la poitrine hors du lit; elle avait ses cheveux dénoués et épars; sa tête, au teint mat, se dessinait sur la masse sombre, et sa poitrine haletait sous le poids de quelque doux rêve.

— Mademoiselle, murmura Nathalie à l'oreille de la jeune fille, mademoiselle.

— Camille!... cher Camille!... balbutia Suzanne.

— Eh bien, justement, continua Nathalie en secouant légèrement sa maîtresse, il est là, il vous attend.

— Lui? demanda Suzanne en ouvrant les yeux et en regardant autour d'elle; et où est-il donc?

— Au salon.

— Qu'il entre, ou plutôt non, dit-elle. Mon frère est-il rentré?

— Pas encore.

— Que Camille entre au boudoir, et, une fois entré, qu'il s'enferme en dedans.

La femme de chambre fit quelques pas pour regagner la porte.

— Attends, attends, dit Suzanne.

Nathalie s'arrêta.

— Viens, dit la jeune fille.

La femme de chambre obéit.

Mademoiselle de Valgeneuse étendit la main, prit un miroir à manche et à cadre sculptés posé sur la table de nuit, se regarda dans la glace, et, sans tourner les yeux vers sa femme de chambre:

— Comment me trouves-tu ce matin, Nathalie? demanda-t-elle de l'air le plus languissant du monde.

— Belle comme hier, comme avant-hier, comme toujours, répondit celle-ci.

— Sois franche avec moi, Nathalie; dis, est-ce que tu ne me trouves pas un peu fatiguée?

— Un peu pâle, en effet; mais les lis aussi sont pâles, et personne n'a encore eu l'idée de leur reprocher leur pâleur.

— Enfin!... dit la jeune fille.

Puis, avec un soupir tout parfumé de nocturne volupté:

— Eh bien, ajouta-t-elle, puisque tu ne me trouves pas trop laide ce matin, fais, comme je te le disais, entrer Camille dans le boudoir.

Nathalie sortit.

Derrière elle, Suzanne se leva languissamment, chaussa des bas de soie rose, fourra ses pieds dans des pantoufles de satin bleu brodées d'or, passa une grande robe de cachemire serrée autour de sa taille par une cordelière, renoua ses longs cheveux sur le sommet de sa tête, jeta un second coup d'œil dans une psyché, pour s'assurer de l'ensemble comme elle s'était assurée du visage, et passa dans le boudoir, dont Nathalie, en femme expérimentée, avait diminué la clarté en tirant les triples rideaux de gaze, de mousseline et de taffetas rose.

— Camille! s'écria-t-elle en distinguant, avec le regard de son cœur plutôt qu'avec les yeux de son corps, Camille de Rozan assis sur une causeuse au fond du boudoir.

— Oui, chère Suzanne, répondit Camille en se levant et en allant à elle.

Et il la reçut dans ses bras.

— Tu ne m'embrasses pas? dit-elle en lui jetant ses deux bras nus au cou.

— Pardonne-moi, répondit Camille en fermant avec ses lèvres les yeux languissants de la jeune fille, mais j'ai une triste nouvelle à t'annoncer, Suzanne.

— Ta femme sait tout? s'écria la jeune fille.

— Non, répondit Camille, au contraire, je la crois à cent lieues de rien soupçonner.

— Tu ne m'aimes plus? continua la jeune fille en souriant.

Cette fois un baiser fut la seule réponse de Camille.

— Alors, dit mademoiselle de Valgeneuse en frémissant, tu vas partir, tu retournes en Amérique, pour une raison ou pour une autre; enfin, tu es forcé de me quitter, de partir, n'est-ce pas?

— Non, Suzanne, non, ce n'est point cela encore.

— Eh bien, à quel propos me dis-tu donc que tu m'apportes une mauvaise nouvelle, puisque tu m'aimes toujours et que nous ne nous quittons pas?

— C'est une nouvelle bien triste, Suzanne, dit le jeune homme avec un soupir.

— Ah ! j'y suis, s'écria la jeune fille, tu es ruiné ; mais qu'importe, mon bien-aimé ! ne suis-je pas riche pour deux, pour trois, pour quatre ?

— Ce n'est point encore cela, Suzanne, répondit Camille.

Il y eut un moment de silence pendant lequel, entraînant son amant vers la fenêtre, Suzanne souleva vivement un des rideaux.

— Lorédan ! s'écria Suzanne, est-ce de lui que tu veux me parler ?

— Oui, fit Camille d'un signe de tête, et comme si sa bouche refusait d'entrer dans d'autres explications.

— Ah ! dit-elle, il s'agit du duel de Lorédan ; je sais tout.

— Comment ! tu sais tout ? demanda le jeune homme stupéfait.

— Oui, je sais qu'il a insulté M. de Marande à la chambre des pairs et qu'il doit se battre aujourd'hui ou demain. —



Mon pere ! dit Mina en se précipitant dans ses bras.

La lumière extérieure fit alors irruption dans l'appartement et éclaira le jeune homme.

Suzanne plongea son regard dans celui de Camille et lut, en effet, dans les yeux de son amant une profonde expression d'inquiétude.

Mais tout cela ne lui disait rien de positif.

— Voyons, dit-elle, regarde-moi bien en face ; que t'est-il arrivé de malheureux ?

— A moi personnellement, rien ! dit Camille.

— C'est donc à moi, alors ?

Le créole hésita un instant ; puis, enfin :

— Oui ! dit-il.

— Eh bien, si c'est à moi, tu peux parler sans crainte, Camille : je défie tous les malheurs de ce monde, puisque je possède ton amour !

— Mais nous ne sommes pas seuls au monde, Suzanne.

— En dehors, de nous, Camille, dit la jeune fille avec un accent passionné, je t'ai déjà dit que rien ne pouvait m'atteindre.

— Pas même la mort d'un ami ?

— Est-ce qu'il y a des amis ! répondit Suzanne.

— J'avais cru que Lorédan était pour toi, non seulement un frère, Suzanne, mais encore un ami.

Mais, ajouta-t-elle avec un sourire, je plains M. de Marande !

— Suzanne ! dit à voix basse le créole, ne sais-tu que cela ?

— Oui.

— Alors, tu ne sais pas tout !

La jeune fille regarda son amant avec inquiétude.

— Ils se sont battus, ajouta Camille.

— Déjà !

— Oui.

— Eh bien ?

— Eh bien, Lorédan...

Camille s'arrêta, n'osant achever.

— Lorédan est blessé ? s'écria-t-elle.

Camille ne répondit point.

— Tué ? fit la jeune fille.

— Hélas !...

— Impossible !

Camille baissa la tête en signe d'affirmation.

Suzanne jeta un cri où il y avait plus de rage que de douleur et tomba sur la causeuse.

Camille sonna Nathalie, et, au bout de quelques secondes, leurs secours réunis parvinrent à ranimer Suzanne

Alors la jeune fille congédia Nathalie, et, tombant dans les bras de Camille, elle pleura abondamment.

Peu de temps après, le valet de chambre frappa à la porte.

Prévenu par le cocher, il accourait avertir le créole que le corps de Lorédan venait d'entrer à l'hôtel.

En ce moment, Nathalie reparaissait à la porte de la chambre à coucher de Suzanne.

Camille déposa la jeune fille sur la causeuse, courut à Nathalie et lui donna un ordre tout bas.

— Qu'avez-vous dit tout bas, Camille?

— Un instant, ma chère Suzanne!... dit Camille.

— Je veux le voir! s'écria Suzanne en se redressant sur ses pieds.

— J'ai donné l'ordre qu'on le portât dans sa chambre à coucher.

Suzanne laissa échapper un gémissement; pas une larme n'était sortie de ses yeux.

Bientôt, Nathalie reparut.

Au bruit qu'elle fit, Suzanne se retourna.

— Est-il déposé sur son lit? demanda la jeune fille.

— Oui, mademoiselle, répondit la chambrière.

— Eh bien, je vous ai dit que je voulais le voir.

— Allons-y donc, dit Camille.

Et, tendant le bras à Suzanne, il essaya d'affermir son cœur au spectacle qu'il allait mettre sous les yeux de sa compagne.

Suzanne ouvrit la porte du boudoir qui donnait sur le salon, traversa le salon, et, d'un pas ferme, s'avança vers la chambre à coucher de son frère.

Avant d'arriver à la chambre à coucher, il fallait traverser une petite pièce tendue en nattes des Indes, avec des encadrements de bambou.

C'était le fumoir de Lorédan.

Jusqu'à deux heures du matin, les trois jeunes gens y avaient bu et fumé.

Tout dans cette petite pièce, dont l'atmosphère était imprégnée de la triple odeur du tabac, de l'alcool et de la verveine, était resté dans l'état où les jeunes gens l'avaient laissé. Des bouts de cigarettes émaillaient le tapis; des petits verres à moitié pleins de liqueur, des tasses à thé à moitié vides, une ou deux bouteilles couchées à terre indiquaient que les jeunes gens au lieu de penser, comme Jarnac, à Dieu et aux choses sérieuses, n'avaient, comme la Châtaigneraie, pensé qu'aux choses frivoles.

Suzanne frissonna en voyant une trace de sang qui coupait la pièce d'une porte à l'autre.

Elle montra, sans rien dire, cette trace de sang à Camille.

Puis, avec un sanglot étouffé, elle cacha sa tête dans la poitrine du jeune homme, en hâtant le pas et s'écartant de la ligne droite qu'elle n'eût pas pu suivre sans marcher sur le sang de son frère.

En voyant ce désordre, Camille avait senti malgré lui la rougeur lui monter au front.

Une voix lui disait tout bas que c'était une mauvaise façon de se préparer à une chose aussi grave qu'un duel, que de s'y préparer en raillant, en fumant et en buvant.

Il lui semblait qu'il n'était plus seulement témoin, mais qu'il était complice de la mort de Lorédan.

C'est avec ces idées qu'il entra dans la chambre à coucher où était étendu le cadavre.

La chambre à coucher présentait au plus grand complet ce contraste que, dans certains moments présentent les choses inanimées avec les événements de la vie.

C'était plutôt une chambre de petite-maîtresse qu'une chambre d'homme.

Elle était tendue d'étoffe de Lyon à fond légèrement teinté d'azur avec de gros bouquets de fleurs aux couleurs naturelles, noués par des rubans d'argent.

Le plafond, les rideaux de la fenêtre et les rideaux du lit étaient d'étoffe pareille. Les meubles étaient en bois de rose.

Le tapis, d'un ton neutre, se rapprochant de la feuille morte, faisait tout valoir, meubles et tentures.

Une glace qui éclairait le fond du lit, et qui était destinée à refléter de plus douces images, reproduisait le cadavre dans toute sa pâleur et tout sa rigidité.

Suzanne se précipita sur le lit, et, soulevant la tête du mort, elle s'écria avec un accent dans lequel les larmes se faisaient jour enfin :

— Mon frère! mon frère!

Camille, demeuré debout près de la porte, les bras croisés sur la poitrine, la tête un peu penchée, dans l'attitude du recueillement, regardait cette scène avec une émotion dont lui-même se serait cru incapable.

Il est vrai que cette émotion lui venait plutôt des sanglots et des plaintes qu'exhalait sa maîtresse que de la vue du corps de marbre de son ami.

Camille laissa la jeune fille se livrer librement à sa douleur; puis, quand s'éteignit un peu cette bruyante manifestation, se rapprochant d'elle :

— Suzanne! ma chère Suzanne! murmura-t-il à son oreille.

La jeune fille poussa un soupir, tous ses nerfs se détendirent : elle se laissa glisser et tomba à genoux.

Camille lui prit la main; puis, passant un de ses bras sous son épaule, il la souleva, et, sans résistance de la part de la jeune fille, il l'entraîna vers la porte, lui fit traverser le fumoir, puis le salon.

Tous deux rentrèrent dans le boudoir sombre.

Camille, tenant toujours Suzanne dans ses bras, se laissa alors tomber avec elle sur un canapé.

Un instant, tout fut aussi silencieux là où étaient ces deux êtres vivants, que dans la chambre funèbre où était ce mort qu'ils venaient de quitter.

Enfin, la première, Suzanne rompit le silence.

— Ainsi, dit-elle d'une voix sombre, ainsi, me voilà seule sur la terre, sans famille, sans parents, sans amis!

— Tu oublies que je suis là, Suzanne! dit le jeune homme éteignant, avec un baiser sur les lèvres de la jeune fille, la dernière syllabe du dernier mot qu'elle venait de prononcer.

— Toi, dit-elle, toi, sans doute, tu me restes, tu m'aimes, tu me le dis du moins.

— Donne-moi l'occasion de te le prouver.

— Dis-tu vrai? s'écria la jeune fille.

— Aussi vrai que, jusqu'à toi, je n'ai véritablement aimé personne, dit le créole.

— Si bien, reprit Suzanne, que, si je trouvais dans mon malheur même une occasion pour toi de me prouver ton amour, tu n'hésiterais pas?

— Je l'accepterais avec empressement, avec reconnaissance, avec bonheur!

— Eh bien, écoute.

Camille frissonna malgré lui.

Il lui sembla qu'avec ces paroles une espèce de pressentiment venait de l'effleurer de son aile funèbre; mais il eut la force de cacher cette sensation que rien ne justifiait, et, le sourire sur les lèvres :

— Parle, répondit-il.

— Mon frère mort, je ne dépends plus de personne, je n'ai plus de ménagement à garder avec personne, plus de crainte, plus de respect pour qui que ce soit ou pour quoi que ce soit au monde. Je suis libre, je ne dépends que de moi, je puis donc faire de moi ce qu'il me plaira d'en faire.

— Sans doute, Suzanne; mais où veux-tu en venir?

— Je veux dire qu'à partir d'aujourd'hui je suis à toi, que je t'appartiens corps et âme.

— Eh bien?

— Eh bien, nous vivrons l'un pour l'autre. Je ne te quitte plus d'une heure!

— Y penses-tu, Suzanne? s'écria le jeune homme; oublies-tu...?

— Que tu es marié? Non; mais que m'importe?

Camille passa son mouchoir sur son front mouillé de sueur.

— Écoute, Camille, continua la jeune femme, réponds-moi comme tu répondrais à Dieu : est-ce elle ou moi que tu aimes?

Le jeune homme hésita.

— Oh! réponds, dit-elle, car toute ma vie dépend peut-être des paroles qui vont sortir de ta bouche : pour laquelle de nous deux vis-tu? avec laquelle de nous deux veux-tu vivre?

— Suzanne! ma chère Suzanne! s'écria le créole en la serrant dans ses bras.

Mais la jeune femme le repoussa doucement.

— Un baiser n'est pas une réponse, dit-elle d'une voix glacée.

— C'est qu'en vérité, répondit le créole, ta demande n'est pas une demande, Suzanne.

— Je ne te comprends pas.

— Oh! fit le jeune homme en joignant les mains, tu doutes de moi?

— Alors, c'est donc moi que tu aimes? dit-elle en l'attirant sur sa poitrine.

— Oh! oui, toi, toi seule, répondit le créole d'une voix étouffée, toi seule, rien que toi!

— Eh bien, dit Suzanne, nous quittons Paris dans huit jours; nous allons au Havre, à Marseille, à Bordeaux, à Brest, où tu voudras; là, nous prenons le premier bâtiment qui part pour l'Amérique, pour les Indes, pour l'Océanie. Si une contrée te déplaît, nous irons dans une autre; si une partie du monde te fatigue, nous irons dans une autre. Nous irons tant que le flot nous portera, tant que le vent nous poussera; nous chercherons un paradis, et, ce paradis trouvé, nous nous y arrêterons.

— Mais Suzanne, s'écria le jeune homme, songes-tu à la fortune qu'il faut pour mener une pareille vie?

— Ne t'occupe pas de cela.

— Mon amie, ma fortune, à moi, vient en grande partie de ma femme..., dit Camille.

— Tu la lui laisseras toute; nous réaliserons la mienne : nous vendrons cet hôtel, nous nous ferons deux millions :

cent mille livres de rente. Avec cent mille livres de rente, on dispose de l'avenir.

— Mais ces deux millions, demanda Camille, es-tu bien sûre de les avoir?

Suzanne tressaillit; une pensée terrible lui traversait l'esprit en même temps que ces paroles l'atteignaient au cœur.

Elle frissonna de la tête aux pieds; ses mains, ses joues, son front, devinrent blancs et froids comme le marbre.

— Ah! dit-elle, toi aussi, tu as entendu parler de lui!

— De qui? demanda Camille.

— De rien, de personne, dit Suzanne en passant ses mains sur ses yeux comme pour se réveiller d'un mauvais songe.

— Suzanne, Suzanne, tes mains sont glacées, dit le jeune homme.

— Oui, c'est vrai; j'ai froid, Camille.

— Rentre dans ta chambre, mon enfant chérie! ces émotions te brisent.

— O Camille, s'écria Suzanne avec un accent terrible, nous sommes séparés pour jamais!

— Suzanne, dit le jeune homme véritablement ému, reviens à toi; la douleur t'égare. C'est moi, Camille; je suis près de toi, je t'embrasse; je t'aime!

— Non! tu sais bien que je dis vrai; toi aussi, tu as entendu parler de lui.

— C'est donc vrai, ce que l'on dit? demanda Camille.

— Que dit-on?

— C'est donc vrai, cette histoire de testament qui commence à transpirer dans le monde?

— Tu vois bien! tu vois bien! Oui, c'est vrai; oui, quand cet homme voudra, je serai plus pauvre, plus ruinée que l'enfant qui vient au monde, puisque l'enfant qui vient au monde a un père et une mère, et que, moi, je n'ai plus personne.

— Alors, il y a un autre héritier?

— Oui, Camille, oui; je l'avais oublié; il y a l'héritier véritable; mon frère voulait réaliser, voulait vendre, voulait... Le pauvre insensé! il faisait des projets, mais ne se pressait pas de les accomplir; la mort s'est pressée elle.

— Et cet héritier se nomme..?

— Pour nous, Conrad de Valgeneuse, — nous le croyions mort; pour les autres, Salvator.

— Salvator! le commissionnaire mystérieux? cet homme étrange? s'écria l'Américain. Alors, tout va bien, Suzanne, dit Camille; cet homme s'est jeté dans ma vie, à moi aussi; cet homme a touché d'une main rude à mon honneur. J'ai un compte à régler, moi aussi, avec Conrad de Valgeneuse.

— Que feras-tu? demanda Suzanne, tremblant de crainte et d'espérance à la fois.

— Je le tuerai, répondit résolument le créole.

CXXXIV

OU LE SOLEIL DE CAMILLE COMMENCE A PALIR

Vous vous rappelez sans doute, chers lecteurs, — ou si vous ne vous la rappelez pas, je fais appel à vos souvenirs, — cette jeune et belle créole de la Havane qui vous a été présentée un seul instant, c'est vrai, mais enfin qui vous a été présentée dans les salons de madame de Marande le soir où Carmélite y avait chanté la romance du *Saule?*

Cette entrée, nous l'avons dit, et nous le répétons, avait fait sur tous les invités un prodigieux effet.

Présentée dans le monde sous les auspices de madame de Marande, c'est-à-dire de l'une de ses plus gracieuses souveraines, la belle créole, en quelques jours, était devenue la beauté à la mode, et on se l'arrachait dans tous les salons de Paris.

Brune comme la nuit, rose comme l'Orient, les yeux pleins d'éclairs, les lèvres pleines de désirs, madame de Rozan, avec un regard, avec un sourire, attirait à elle non seulement les hommes, mais encore les femmes, si bien qu'au milieu d'un salon, elle ressemblait à une planète environnée d'étoiles.

On lui prêtait mille victoires et pas une défaite, et c'était justice; vive, ardente, passionnée, à son insu peut-être provocante, il y avait bien dans son fait une nuance de coquetterie assez prononcée, mais rien de plus, et, si elle laissait, comme disait Camille avec plus de pittoresque que de bon goût, les gens s'amuser aux bagatelles de la porte, elle savait les arrêter avant même qu'ils en eussent touché le seuil. Le secret de sa vertu était dans son amour pour Camille, et, qu'on nous permette de le dire en passant, puisque nous trouvons une si bonne occasion de le faire, c'est le secret de toutes les vertus de la femme: cœur amoureux, corps vertueux.

Madame de Rozan en était là; — elle était amoureuse de son mari, mieux que cela, elle l'adorait, — adoration mal placée, nous en convenons, surtout si nous nous souvenons de ce que nous avons raconté au chapitre précédent, mais parfaitement compréhensible pour ceux qui n'ont point oublié cet éclat superficiel, cet attrait miroitant dont la nature avait, en le créant, doué Camille.

Et, en effet, on l'a vu dans le cours de notre récit, Camille, jeune, beau, capricieux plutôt que distingué, amusant plutôt que spirituel, suffisamment vernissé de l'esprit de Paris, Camille, néanmoins, léger, frivole, fantasque, gai jusqu'à la folie, devait plaire à toutes les femmes et en particulier à une jeune fille à la fois indolente et passionnée, avide de plaisir et attendant le plaisir avec impatience.

Les triomphes de madame de Rozan étaient donc superficiels. Elle en rapportait fidèlement toute la gloire à son mari, et cependant on verra tout à l'heure pourquoi cette créole amoureuse et triomphante était, malgré ses succès éclatants, d'une mélancolie si profonde, qu'on l'eût crue en proie à quelque secrète maladie de l'âme ou du corps. On en avait fait la remarque dans plusieurs salons en voyant la pâleur de ses joues et le cercle bistré de ses yeux: une douairière jalouse affirmait qu'elle était poitrinaire; un amoureux repoussé insinuait qu'elle avait un amant; un autre, plus charitable, avait découvert que son mari la battait; un médecin matérialiste l'accusait, ou plutôt la plaignait, d'être trop rigoureuse observatrice de ses devoirs conjugaux; enfin, tout le monde disait son mot, mais personne ne disait le véritable.

Et maintenant, si le lecteur veut nous suivre jusqu'à la chambre à coucher de la belle jeune femme, il apprendra en quelques instants, s'il ne l'a deviné déjà, le secret de cette affliction qui commençait à inquiéter tout Paris.

Le soir des funérailles de M. Lorédan de Valgeneuse, c'est-à-dire vingt-quatre heures après la scène que nous avons racontée dans le précédent chapitre, madame Camille de Rozan, plongée dans une bergère de velours rose, se livrait à l'exercice le plus singulier que l'on puisse attendre d'une jolie femme dans une chambre à coucher, à une heure du matin, heure à laquelle toute femme de l'âge et de l'aspect de la belle Dolorès, doit être étendue dans son lit, le front plein de rêves et la bouche pleine de promesses.

Assise devant une petite table de laque de Chine, elle était occupée à charger une charmante paire de pistolets à manche d'ébène, à canon damasquiné d'or, qui, dans ses mains du plus beau marbre, ressortaient étrangement.

Après avoir chargé ses pistolets avec une régularité et une précision qui eussent fait honneur à un directeur de tir, madame de Rozan en examina minutieusement les batteries, en fit jouer les chiens l'un après l'autre; puis, cet examen terminé, elle déposa les pistolets à sa droite et prit un petit poignard à sa gauche.

Dans les mains de la jolie créole, ce poignard ne devait certes pas sembler effrayant; la gaine était d'argent niellé d'or; le pommeau, merveilleusement sculpté, était de fer incrusté de pierreries, si bien que, ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie ressemblait bien plus à un bijou de femme qu'à une arme meurtrière; et pourtant, à voir les éclairs qui jaillissaient de ses yeux en regardant la lame, on eût été saisi de peur et l'on eût été fort embarrassé de dire lequel envoyait les rayons les plus fauves, du poignard ou des yeux.

Le poignard examiné avec le même soin que les pistolets, elle le reposa sur la table, fronça le sourcil, et, s'enfonçant dans sa bergère, croisa les deux bras sur sa poitrine et médita.

Elle était plongée depuis dix minutes à peu près dans cette méditation, quand elle entendit un pas bien connu d'elle dans le corridor qui conduisait à sa chambre à coucher.

— C'est lui, dit-elle.

Et, avec la rapidité de la pensée, amenant à elle le tiroir de la table, elle y mit les pistolets et le poignard, repoussa le tiroir, en ôta la clef, et cacha cette clef dans la poche de sa robe de chambre.

Elle se leva vivement; Camille entra.

— C'est moi, dit-il. Comment! tu n'es pas encore couchée à cette heure, mignonne?

— Non, répondit froidement madame de Rozan.

— Mais il est une heure, mon enfant chérie, dit Camille en la baisant au front.

— Je le sais, répondit celle-ci du même ton, avec le même accent glacé.

— Tu es donc sortie? demanda Camille en jetant son manteau sur une causeuse.

— Je ne suis pas sortie, répondit laconiquement madame de Rozan.

— Alors, il t'est venu du monde?

— Personne n'est venu.

— Et tu as veillé jusqu'à cette heure?

— Vous le voyez.

— Que faisais-tu?

— Je vous attendais.

— Ce n'est pas ton habitude.

— Quand les habitudes sont mauvaises, il faut en changer.

— Oh! de quel ton tragique tu dis cela! fit Camille commençant à se déshabiller.

Madame de Rozan, sans répondre, se rassit dans la bergère.

— Eh bien, demanda Camille, ne te couches-tu pas?

— Non, j'ai à vous parler, dit la créole d'une voix sombre.

— Diable! ce que tu as à me dire est donc bien triste, que tu me l'annonces de cette façon-là?

— Fort triste.

— Qu'y a-t-il, ma chère? demanda Camille en se rapprochant; es-tu malade? as-tu reçu une mauvaise nouvelle? que s'est-il passé depuis tantôt?

— Il ne s'est rien passé depuis tantôt, répondit la créole, sinon ce qui se passe tous les jours; je n'ai reçu aucune nouvelle, et je ne suis point malade, comme vous l'entendez, du moins.

— Alors, pourquoi cet air funèbre? demanda en souriant Camille. — A moins, ajouta-t-il en essayant d'embrasser sa femme, que ce ne soit en souvenir de notre pauvre ami Lorédan.

— M. Lorédan n'était point *notre* ami; M. Lorédan était *votre* ami, voilà tout; ce ne peut donc pas être cela.

— Alors, je donne ma langue aux chiens, dit Camille en jetant son habit sur un fauteuil, tout fatigué qu'il était d'avoir soutenu si longtemps un si maussade sujet de conversation.

— Camille, demanda madame de Rozan, n'avez-vous remarqué nul changement en moi, depuis quelques semaines?

— Non, ma foi, répondit Camille; tu es toujours charmante.

— Vous n'avez pas vu ma pâleur?

— Le climat de Paris est si traître! D'ailleurs, je te dirai une chose, moi: c'est que cette pâleur te va à ravir; et, si j'ai remarqué une chose, c'est que tu devenais tous les jours plus belle.

— Le cercle qui entoure mes yeux ne vous a pas révélé mes insomnies?

— Ma foi, non! J'ai cru que tu mettais du kohol, c'est la mode.

— Camille, vous êtes bien égoïste ou bien frivole, mon pauvre ami, fit la jeune femme en secouant la tête.

Et deux larmes roulèrent le long de ses joues.

— Tu pleures, mon amour? demanda Camille d'un air stupéfait.

— Mais regarde-moi donc, dit-elle en allant à lui et en croisant les bras; je meurs!

— Oh! dit Camille frappé de sa pâleur et de la sinistre expression du visage de sa femme, en effet, ma pauvre Dolorès, tu me sembles souffrante.

Et, la prenant par la taille, il s'assit et essaya de l'attirer sur ses genoux.

Mais la jeune femme, se dégageant de l'étreinte, s'éloigna brusquement en jetant sur lui un regard de colère.

— Assez de mensonges comme cela! dit-elle énergiquement; je suis lasse et honteuse de mon silence, et j'ai soif d'une explication.

— Et quelle explication veux-tu que je te donne? demanda Camille d'un ton aussi naturel que si la demande le surprenait réellement.

— Mais c'est bien simple: l'explication de ta conduite, depuis le jour où, pour la première fois, tu as mis le pied à l'hôtel Valgeneuse.

— Encore tes soupçons! dit Camille avec impatience; je croyais t'avoir rassurée à ce sujet.

— Camille, ma foi en toi était aussi grande que mon amour. Quand je t'ai interrogé sur tes relations avec mademoiselle Suzanne de Valgeneuse, et que tu m'as assuré qu'elle n'avait pour toi et que tu n'avais pour elle que des sentiments affectueux ou tout au plus fraternels, je t'aimais, je ne demandais qu'à te croire; je t'ai cru.

— Eh bien, après? dit l'Américain.

— Attends, Camille: ce serment que tu m'as fait, il y a quatre mois, le renouvellerais-tu aujourd'hui?

— Sans aucun doute.

— Ainsi, tu m'aimes aujourd'hui comme il y a un an, c'est-à-dire au jour de notre mariage?

— Un peu plus qu'il y a un an, répondit Camille avec un accent de galanterie qui contrastait étrangement avec le visage sombre de sa femme.

— Et tu n'aimes pas mademoiselle de Valgeneuse?

— Naturellement, ma chère.

— Tu le jurerais?

— Je le jure, fit Camille en riant.

— Non, point ainsi; non, point de ce ton, mais solennellement, mais devant Dieu.

— Je le jure devant Dieu, répondit Camille, qui nous a déjà donné une preuve de l'importance qu'il attachait aux serments d'amour.

— Eh bien, devant Dieu, Camille, s'écria la créole avec une profonde expression de dégoût, tu es un hypocrite et un lâche, un parjure et un traître!

Camille bondit et voulut parler; mais, d'un geste souverain, la jeune femme lui imposa silence.

— Assez de mensonges, vous ai-je déjà dit; je sais tout. Depuis quelques jours, je vous épie, je vous suis, je vous vois entrer à l'hôtel Valgeneuse, je vous en vois sortir. Ne vous donnez donc pas la honte et la peine de feindre un instant de plus.

— Oh! fit Camille impatienté, vous savez que j'aime peu ces sortes de scènes, chère amie; laissons ces propos équivoques aux bourgeois et aux manants, et tâchons de rester l'un devant l'autre ce que nous passons pour être dans le monde, c'est-à-dire des gens bien élevés. Il n'existe rien entre moi et mademoiselle de Valgeneuse. Je te l'ai juré, je te le rejure; cela doit te suffire, il me semble.

— C'est par trop d'impudence! s'écria la créole exaspérée du ton léger avec lequel Camille traitait sa douleur. Tiens, nierais-tu ceci?

Puis, tirant une lettre de sa poitrine, elle la déplia vivement, et, sans avoir besoin de lire, répéta ces mots qu'elle contenait:

« Camille, cher Camille, où es-tu à cette heure, où je ne vois que toi, où je n'entends que toi, où je ne pense qu'à toi? »

— Oh! à mon tour, c'est moi qui vous dis « Assez! » s'écria Camille en arrachant violemment la lettre des mains de la créole et en la déchirant.

— Oh! déchirez, déchirez, dit celle-ci; je la sais malheureusement par cœur.

— Ainsi, non contente de me suivre et de m'espionner, vous décachetez mes lettres ou vous crochetez mes serrures? s'écria Camille le visage empourpré de colère.

— Eh bien... oui... Après?... Oui, je te suis... oui, je t'espionne; oui, je décachette tes lettres; oui, je crochette tes serrures! Mais tu ne me connais donc pas, malheureux? tu ne sais donc pas de quoi je suis capable? Regarde-moi en face. Est-ce que, par hasard, j'aurais l'air d'une femme qu'on trompe impunément?

Et, en effet, si belle qu'elle fût, elle était effrayante à voir; un peintre eût trouvé, dans l'expression farouche de ses yeux et dans la violente contraction des muscles de son visage, un admirable modèle pour Médée ou pour Judith.

Camille, en la voyant ainsi, recula d'un pas, légèrement effrayé et ne trouvant pas une parole à lui dire. Mais, sentant tout le danger de la situation si le silence se prolongeait un moment de plus, il tenta d'arriver à composition par la flatterie.

— Oh! que tu es belle ainsi! s'écria-t-il; mais regarde-toi donc, et compare-toi aux autres femmes; est-ce qu'il y en a une plus belle que toi? est-ce qu'il peut y en avoir une aussi aimée que toi?

— Il ne me convient pas d'être aimée seulement plus que les autres, dit fièrement la créole; je veux être aimée seule.

— Mais c'est bien ainsi que je l'entends, dit Camille.

— Au fait! dit Dolorès; maintenant que j'ai les preuves en main, essayeras-tu de nier que tu aies une intrigue avec cette méchante créature?

Ce mot de *créature*, appliqué à sa bien-aimée Suzanne, froissa Camille; il fronça le sourcil sans répondre.

— Oui, répéta Dolorès, oui, méchante créature! ni l'épithète ni le substantif ne sont déplacés. Oh! je la connais aussi bien que vous, plus que vous, mieux que vous peut-être, et il m'a suffi d'un soir pour la connaître.

Et quelque chose comme un nuage de honte passa sur le front de la jeune femme tandis qu'elle prononçait ces mots, si peu significatifs en apparence.

Pendant ce temps, Camille avait entrevu un biais, et s'en était emparé.

— Écoute, dit-il à la jeune femme; eh bien, quoique ce soit assez indélicat, ce que je vais te dire, je ne nierai pas que Suzanne ne se soit quelque peu amourachée de moi.

— Alors, elle t'aime? s'écria la créole; tu avoues qu'elle t'aime?

— On n'est pas maître, chère amie, d'inspirer ou de ne pas inspirer de l'amour, répondit Camille; tout au plus, répondit-il philosophiquement, est-on libre d'aimer ou de ne pas aimer?

— Aimes-tu ou n'aimes-tu pas mademoiselle Suzanne de Valgeneuse? demanda Dolorès, qui ne voulait pas permettre à Camille de lui glisser dans la main.

— Je ne l'aime pas. C'est-à-dire, il y a aimer et aimer; c'est la sœur de mon ami, je ne la hais pas.

— Aimes-tu d'amour mademoiselle Suzanne de Valgeneuse? plus clairement encore, mademoiselle Suzanne de Valgeneuse est-elle ta maîtresse?

— Ma maîtresse?

— Puisque je suis ta femme, elle ne peut pas être autre chose.

— Non, certainement, elle n'est pas ma maîtresse.

— Et tu ne l'aimes pas d'amour?

— D'amour ? Non.

— Je veux bien te croire.

— Ah ! c'est fort heureux, dit Camille en étendant les bras.

— Attends, Camille : je veux bien te croire ; mais il me faut une preuve.

— Laquelle ?

— Partons.

— Comment, partons ? s'écria Camille étonné ; et à propos de quoi partir ?

— Si cette délicate attention te retenait seule, Camille, que rien ne retarde plus notre départ : j'ai vu de Paris ce que j'en voulais voir.

— Eh bien, soit, ma chère, dit Camille, nous partirons. Quand cela ?

— Mais quand tu voudras.

— Partons demain, alors ?

— Oh ! fit l'Américain stupéfait, demain ?

— Sans doute, puisque rien ne vous retient à Paris que la crainte de m'éveiller de mon rêve.



Suzanne se précipita sur le lit

— Parce qu'il n'est pas honnête de laisser se fourvoyer ainsi mademoiselle de Valgeneuse. Elle t'aime, dis-tu ; donc, elle espère ; tu ne l'aimes pas ; donc, elle souffre. Espoir et souffrance, il y a un moyen de tout faire cesser : partons.

Camille essaya de plaisanter.

— J'admets qu'un départ soit un dénouement, dit-il ; nous en voyons l'exemple dans une foule de comédies ; encore faut-il savoir où l'on va.

— On va où l'on est aimé, Camille ; le lieu où l'on est aimé, c'est la véritable patrie. Où tu voudras, j'irai, [illegible] cent lieues de la France, à mille lieues de la France [illegible] ; mais partons.

— Sans doute, répondit Camille, et je t'eusse moi-même proposé depuis longtemps un voyage en Italie ou en Espagne, si je n'eusse craint tes reproches.

— Mes reproches, à moi ?

— Oui. Comprends donc. « Moi qui ai vécu des années à Paris, je n'ai plus véritablement grand'chose à y voir, me disais-je ; mais elle, mais ma pauvre Dolores, qui, comme toutes les jeunes filles de notre pays, a caressé si longtemps ce doux rêve [illegible] voir Paris et mourir [illegible] l'éveiller brusquement avant que son rêve soit achevé ? »

— Rien, rien, dit Camille, c'est bientôt dit. N'eût-on que ses malles à bourrer, c'est une affaire de plus de vingt-quatre heures. — Demain ! répéta Camille ; et nos achats, nos visites, nos règlements ?

— Mes malles sont faites, mes achats sont faits, nos règlements sont payés, et j'ai fait porter hier, pour prendre congé, des cartes dans toutes les maisons où nous avons été reçus.

— Mais encore faut-il quelques jours pour serrer la main à ses amis.

— D'abord, avec ton caractère, Camille, on n'a pas d'amis, on n'a que des connaissances. [illegible] la plus intime était Lorédan ; Lorédan [illegible], il a été enterré aujourd'hui. Tu n'as plus une seule main à serrer à Paris ; partons donc demain.

— Quant à cela, c'est impossible.

— Fais attention à ce que tu me réponds, Camille.

— Sans doute. Et mes [illegible], que diraient-ils si je partais ainsi ? J'aurais l'air de faire banqueroute. Je pars [illegible] pas.

— Combien demandes-tu de temps pour que ton départ n'ait pas l'air d'une fuite ? Réponds.

— Mais, je ne sais...

— Trois jours, est-ce suffisant?

— En vérité, une pareille insistance est déraisonnable, ma chère.

— Quatre jours, cinq jours, six jours, répéta d'une voix stridente la jeune femme, qui paraissait arrivée au paroxysme de la colère, est-ce assez?

— Tu y tiens? demanda Camille, qui commençait à s'inquiéter de cette irritation de sa femme.

— Comme je tiens à ma vie.

— Eh bien, huit jours.

— Huit jours soit, dit résolument madame de Rozan; mais, aussi vrai, ajouta-t-elle en regardant le tiroir où étaient enfermés le poignard et les pistolets, aussi vrai que ma résolution était prise avant ton entrée dans cette chambre, si d'aujourd'hui en huit nous ne sommes point partis, le neuvième jour, toi, elle et moi, Camille, nous serons devant Dieu pour y répondre chacun de notre conduite.

La jeune femme prononça ces paroles avec une telle énergie, que Camille ne put s'empêcher de frissonner.

— C'est bien, dit-il, en fronçant le sourcil comme à une double pensée, c'est bien; dans huit jours, nous partirons: c'est moi, à mon tour, qui t'en donne ma parole d'honneur.

Et, prenant son habit, qu'il avait, comme nous l'avons dit, jeté sur un fauteuil, il se retira dans sa chambre, attenante à celle de sa femme, et, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, s'enferma à clef et poussa le verrou.

CXXXV

OU CAMILLE DE ROZAN RECONNAIT QU'IL LUI SERAIT DIFFICILE DE TUER SALVATOR, COMME IL L'A PROMIS A SUZANNE DE VALGENEUSE

On se souvient qu'en quittant mademoiselle Suzanne de Valgeneuse, à la fin de l'avant-dernier chapitre, notre ami Camille avait cru trouver un moyen bien simple de se débarrasser de Salvator, ou, si vous l'aimez mieux, de Conrad, c'est-à-dire de l'héritier légitime des Valgeneuse.

Mais il ne suffit pas, en ce monde plein de contrariétés, de trouver un moyen de se débarrasser de ce qui gêne: entre le moyen et l'exécution, il y a parfois un abîme.

En conséquence de la résolution prise, Camille de Rozan s'était présenté chez Salvator, et, ne l'ayant pas trouvé, il avait laissé sa carte.

Or, le lendemain de la scène conjugale que nous venons de raconter, Salvator — sous son véritable nom de Conrad de Valgeneuse — se faisait annoncer chez le gentilhomme américain.

Celui-ci, légèrement ému, comme le sont en général, au moment décisif, tous les hommes qui prennent des décisions rapides, et plutôt avec leur tempérament qu'avec leur raison, celui-ci, disons-nous, ordonna au domestique de faire passer le visiteur au salon, et le rejoignit au bout d'un instant.

Mais, pour que l'on comprenne bien ce qui va suivre, disons d'où venait Salvator en se présentant chez Camille.

Il venait de chez sa cousine, mademoiselle Suzanne de Valgeneuse.

A sa première demande d'être introduit près de la jeune fille, on lui avait répondu que mademoiselle de Valgeneuse ne recevait pas.

Il avait insisté et avait été repoussé de nouveau

Mais il était patient, notre ami Salvator, et ce qu'il voulait, il le voulait bien.

Il avait donc pris une seconde carte, et, à la suite de son nom de Conrad de Valgeneuse, il avait écrit au crayon

« Vient pour s'entendre sur l'héritage. »

Jamais parole magique, jamais talisman merveilleux n'ouvrit la porte d'un château de fée avec plus de promptitude On le fit entrer dans le salon, où mademoiselle de Valgeneuse le vint rejoindre quelques instants après.

Le désespoir où l'avait plongée la perte de sa fortune l'avait prodigieusement changée: son front était blême, sa joue hâve, son œil terne; elle ressemblait à ces belles et fiévreuses filles des Maremmes, dont le regard vague semble flotter dans un monde inconnu du nôtre. Le frisson de la *mal'aria*, qu'elle semblait porter en elle, gagna en quelque sorte Salvator, et, lorsqu'elle entra, il frissonna involontairement.

Salvator, pour se présenter chez sa cousine, avait revêtu le costume non seulement d'un homme du monde, mais encore d'un élégant du jour, sous sa plus rigoureuse étiquette.

En le voyant si supérieurement distingué, si parfaitement beau, les yeux de la jeune fille s'allumèrent d'une lueur sinistre, et il en jaillit des éclairs de colère et de haine.

— Vous avez à me parler, monsieur? dit-elle sèchement et d'un air de hauteur dédaigneuse.

— Oui, ma cousine, répondit Salvator.

Mademoiselle de Valgeneuse fit une moue assez méprisante en entendant ce mot de *cousine*, qui lui parut d'une familiarité injurieuse.

— Et que pouvez-vous me vouloir? répondit-elle sur le même ton.

— Je viens vous parler, continua Salvator, que les airs dédaigneux de mademoiselle de Valgeneuse laissaient parfaitement indifférent, de la position qui vous est faite par suite de la mort de votre frère.

— Alors cette question d'héritage, dont vous désirez m'entretenir...?

— Vous comprenez son importance, n'est-ce pas?

— Vous prétendez que cet héritage vous appartient, je crois?

— Je ne prétends pas, j'affirme.

— Affirmer ne coûte rien. Nous plaiderons.

— Affirmer ne coûte rien, en effet, dit Salvator; mais plaider coûte beaucoup; vous ne plaiderez pas, ma cousine.

— Et qui m'en empêchera? Vous?

— Dieu m'en garde!

— Qui donc, alors?

— Votre bon sens, votre raison, votre notaire surtout.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que vous avez fait venir hier votre notaire, qui est en même temps le mien, M. Baratteau, un bien brave homme! que vous lui avez dit de vous mettre au courant de vos affaires; et, en apprenant que vous n'aviez plus rien, vous lui avez demandé conseil; il vous a conseillé de ne pas plaider, parce que le testament que je possède est fait de manière à ne donner chance à aucun procès.

— Je consulterai mon avoué.

— Scylla ne vous donnera pas un meilleur conseil que Charybde.

— Alors, que voulez-vous, monsieur? Je ne comprends pas le but de votre visite, à moins que vous n'ayez dessein de vous venger sur une femme de la haine que vous portiez à son frère.

Salvator secoua la tête avec douceur et mélancolie.

— Je n'ai de haine contre personne, dit-il; je n'en avais pas même contre Lorédan: comment se pourrait-il que j'en eusse contre vous? Il eût suffi d'un mot pour nous rapprocher, votre frère et moi. Il est vrai que ce mot était peu de chose, c'était le mot *conscience*, et il ne devait jamais le prononcer. Je ne viens donc pas pour vous faire injure, et, loin de là, si vous voulez m'écouter, vous apprendrez que le cœur que vous croyez gonflé de haine n'est rempli pour vous que de la plus respectueuse compassion.

— Je vous remercie humblement de votre aimable pitié, mon cher monsieur; mais les femmes de ma race ne s'abaissent pas à l'aumône, elles s'élèvent à la mort.

— Veuillez m'écouter, mademoiselle, dit respectueusement Salvator.

— Oui, je comprends, vous allez m'offrir une pension viagère pour qu'on ne dise pas dans le monde que vous avez laissé mourir une parente à l'hôpital.

— Je ne vous offre rien, répondit Salvator sans s'arrêter aux outrageantes suppositions de la jeune fille; je suis venu chez vous avec l'intention de m'informer de vos besoins et avec le désir et l'espoir de les satisfaire.

— Alors, expliquez-vous clairement, reprit Suzanne étonnée; car je ne sais plus où vous en voulez venir.

— C'est cependant bien simple. Combien dépensez-vous personnellement par an? en d'autres termes, quelle somme vous faut-il, bon an, mal an? en d'autres termes encore, quelle somme vous faut-il par année pour tenir votre maison sur le pied où elle est aujourd'hui?

— Je l'ignore complètement, dit mademoiselle de Valgeneuse; je ne me suis jamais occupée de ces détails.

— Eh bien, je vais vous le dire, moi, reprit Salvator: du vivant de votre frère; vous dépensiez, à vous deux, cent mille francs par an.

— Cent mille francs! s'écria la jeune fille stupéfaite.

— Or, je présume que vous, ma cousine, vous entriez pour le tiers à peu près dans cette dépense; c'est donc trente à trente-cinq mille francs qu'il vous faut par année.

— Mais, monsieur, interrompit Suzanne stupéfaite encore cette fois, seulement stupéfaite pour une autre cause, car la pensée commençait à lui venir que, pour une raison ou pour une autre, son cousin allait l'enrichir et qu'elle pourrait alors courir les grandes routes avec Camille; — mais, monsieur, je dépense à peine cette somme.

— Soit, dit Salvator; mais il y a des années mauvaises. Je vous lègue donc, en prévision de ces mauvais temps, cinquante mille francs par année; le capital restera chez maître Baratteau, et vous en toucherez, soit mensuellement, soit trimestriellement, à votre guise enfin, le revenu. Ma proposition vous semble-t-elle acceptable?

— Mais, monsieur, reprit Suzanne, dont le visage s'em-

pourpra de joie, en supposant que j'accepte, faut-il encore que je sache quel droit j'ai à recevoir un pareil don ?

— Quant à vos droits, mademoiselle, dit Salvator en souriant, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, vous n'en avez aucun.

— Alors, je veux dire à quel titre ? reprit vivement la jeune fille.

— A titre de nièce de mon père, mademoiselle, reprit gravement Salvator. Acceptez-vous ?

Tout un monde d'idées s'agita dans le cerveau de la jeune fille, à cette proposition si nettement formulée ; elle entrevit vaguement qu'il était une race de créatures supérieures à celles qu'elle avait connues jusque-là et à elle-même ; que ces créatures, émanées sans doute plus directement de Dieu, et qui avaient reçu du ciel la vivifiante transmission du bien, étaient jetées ici-bas pour corriger le mal qu'y faisaient les êtres inférieurs. Elle distingua, comme à travers les brumes d'un rêve, tous les horizons roses des plaines de l'amour ; sa vie, flottante et indécise jusqu'à la mort de son frère, noire, agitée, tumultueuse depuis trois jours, refléta tout à coup les couleurs de l'arc-en-ciel ; mille promesses caressantes comme des brises d'été rafraîchissaient son front, et ce fut le cœur en proie à toutes les ivresses de l'espoir qu'elle releva sur Salvator son regard, où rayonnait, cette fois, la plus vive reconnaissance.

Elle l'avait jusque-là regardé avec sa haine ; mais, en jetant maintenant sur lui des yeux reconnaissants, elle ne put réprimer un mouvement d'admiration : elle le trouva beau, splendide, rayonnant, et elle n'hésita point à lui manifester son admiration par son regard, sinon par ses paroles.

Salvator ne parut point remarquer l'impression que sa vue produisait sur la jeune fille, et il lui demanda pour la seconde fois et aussi gravement que la première :

— Acceptez-vous, ma cousine ?

— Avec une vive reconnaissance, répondit mademoiselle de Valgeneuse d'une voix profondément émue et en tendant ses deux mains au jeune homme.

Mais celui-ci salua et fit un pas pour se retirer.

— Je vais, mademoiselle, dit-il, et de ce pas, faire dresser, chez maître Baratteau, l'acte qui vous constitue héritière d'un million. Dès demain, vous pourrez toucher le premier semestre.

— Mon cousin ! s'écria-t-elle en l'arrêtant de sa voix la plus douce, Conrad ! est-il possible que vous me haïssiez ?

— Je vous le répète, mademoiselle, dit Salvator souriant mais froid, je ne hais personne.

— Est-il possible, Conrad, continua Suzanne en donnant à sa voix et à son visage l'expression de la plus vive affection, est-il possible que vous ayez oublié qu'une partie de notre vie, enfance et jeunesse, s'est écoulée côte à côte ; que nous avons un passé commun ; que nous portons le même nom, et qu'enfin le même sang coule dans nos veines ?

— Je n'ai rien oublié, Suzanne, dit tristement Salvator, pas même les projets que nos pères formaient sur nous, et c'est parce que je me suis souvenu, au contraire, que vous me voyez chez vous aujourd'hui.

— Dites-vous vrai, Conrad ?

— Je ne mens jamais.

— Mais, alors, croyez-vous avoir assez fait pour la nièce de votre père en assurant, même aussi généreusement que vous le faites, son bien-être matériel ? Je suis seule au monde, Conrad ; seule à partir de ce jour. Je n'ai plus ni parent, ni ami, ni soutien.

— C'est Dieu qui vous punit, Suzanne, dit gravement le jeune homme.

— Oh ! vous êtes sévère jusqu'à la dureté.

— N'avez-vous rien à vous reprocher, Suzanne ?

— Rien de grave, Conrad ; à moins que vous n'appeliez fautes graves des coquetteries de jeune fille ou des caprices de femme.

— Est-ce par coquetterie ou par caprice, reprit solennellement Conrad, que vous avez prêté les mains à cette odieuse machination dont le résultat a été le rapt d'une jeune fille de votre pensionnat, rapt exécuté sous vos yeux, par votre frère et avec votre concours ? Croyez-vous que Dieu ne punisse pas, un jour ou l'autre, un semblable caprice ? Eh bien, Suzanne, ce jour est arrivé, et Dieu vous punit par l'abandon, l'isolement, l'absence de toute famille : châtiment sévère mais mérité, et, par conséquent, juste.

Mademoiselle de Valgeneuse baissa la tête : une rougeur qu'elle n'avait pu contenir envahissait son visage.

Un instant après, elle releva le front lentement, et, comme cherchant ses mots :

— Ainsi, dit-elle, vous, mon plus proche et mon dernier parent, vous me refusez non seulement votre amitié, mais encore votre appui. Je ne suis pas une pécheresse endurcie, cependant, Conrad. Le fond de mon cœur est bon, croyez-moi, et je pourrais peut-être réparer, avec votre aide, une faute horrible sans doute, mais qui a son atténuation, sinon son excuse, dans sa cause. C'est ma tendresse fraternelle qui m'a poussée à cette mauvaise action. Où est cette jeune fille ? J'irai me jeter à ses pieds ; j'irai lui demander pardon. Elle était orpheline et sans fortune, je la prendrai avec moi, j'en ferai mon amie, ma sœur ; je la doterai, je la marierai. Enfin, pour faire oublier ce peu d'années consacrées au mal, je passerai ma vie à faire le bien. Seulement, je vous le demande en grâce, encouragez-moi, aidez-moi, assistez-moi ?

— Il est trop tard, dit Salvator.

— Conrad, insista la jeune fille, ne soyez pas l'archange punisseur. J'ai entendu souvent prononcer votre nom de Salvator comme le nom d'un homme de bien. Ne soyez pas aussi sévère que Dieu, vous qui n'êtes qu'une de ses créatures. Tendez la main à qui vous implore au lieu de la pousser plus avant dans l'abîme. A défaut d'amitié, ayez de la compassion, Conrad ; nous sommes encore jeunes tous deux, tout n'est donc pas désespéré. Etudiez-moi, mettez-moi à l'épreuve, essayez de me trouver en faute, et, si je mets au bien l'ardeur que j'ai mise au mal, vous verrez, Conrad, quels trésors de dévouement et d'affection sincère peut contenir un cœur vierge de bien.

— Il est trop tard ! répéta mélancoliquement Salvator. Je suis dans le monde moral une sorte de médecin, Suzanne ; j'ai pris à tâche de panser et de guérir les blessés que fait la société à toute heure. Le temps que j'ai passé auprès de vous est un temps volé à mes malades. Laissez-moi donc retourner vers eux et oubliez que vous m'avez vu.

— Non, s'écria impétueusement la jeune fille, il ne sera pas dit que je n'aurai pas mis toute insistance... Je vous supplie, Conrad, d'essayer de devenir mon ami.

— Jamais ! répondit amèrement le jeune homme.

— Soit, murmura Suzanne en réprimant un geste de dépit ; mais, puisqu'il vous a plu de m'obliger si généreusement, je ne sais pas pour quelle cause, voulez-vous, en cette matière-là, m'obliger tout à fait ?

— La cause est celle que je vous ai dite, Suzanne, riposta sévèrement Salvator ; je vous le jure devant Dieu. Quant à vous obliger tout à fait dans le sens que vous dites, je ne demande pas mieux ; mais expliquez-vous, je ne vous comprends pas. Avez-vous besoin d'une année à l'avance ?

— Je veux quitter Paris, répondit Suzanne, et non seulement Paris, mais l'Europe. Je veux me retirer dans une solitude, en Amérique ou en Asie ; j'ai horreur du monde ; j'ai donc besoin de toute la fortune que vous me faites la grâce de me donner.

— Où vous serez, Suzanne, votre revenu vous parviendra ; n'ayez aucune crainte à ce sujet.

— Non, dit Suzanne, qui sembla hésiter, j'ai besoin d'avoir toute ma fortune avec moi ; je veux l'emporter, et qu'on ignore ici le lieu que j'aurai choisi pour ma retraite.

— Si je vous comprends, Suzanne, c'est tout votre capital, c'est-à-dire un million, que vous me demandez ?

— N'avez-vous pas dit, tout à l'heure, que ce million était déposé chez M. Baratteau ?

— Et je vous le répète, Suzanne. — Quand le voulez-vous ?

— Le plus tôt possible.

— Quand comptez-vous partir ?

— Aujourd'hui, si je pouvais.

— Aujourd'hui, il est trop tard pour réaliser cette somme.

— Quel temps faut-il donc ?

— Vingt-quatre heures, tout au plus.

— Ainsi, demain à pareille heure, dit mademoiselle de Valgeneuse, dont les yeux rayonnèrent de bonheur, je pourrai partir, emportant un million ?

— Demain, à pareille heure.

— O Conrad, s'écria la jeune fille avec une sorte d'exaltation amoureuse, pourquoi ne nous sommes-nous pas rencontrés sur une meilleure route ! Quelle femme j'eusse été entre vos mains ! De quel ardent amour je vous eusse entouré !...

— Adieu, ma cousine, dit Salvator, qui ne voulait pas en entendre davantage. Que Dieu vous pardonne le mal que vous avez fait, et qu'il vous préserve de celui que vous avez peut-être dessein de faire encore.

Mademoiselle de Valgeneuse frissonna involontairement.

— Adieu, Conrad, dit-elle, osant à peine le regarder ; je vous souhaite, moi, tout le bonheur que vous méritez, et, quoi qu'il arrive, je n'oublierai jamais que, pendant un quart d'heure, à votre contact, je suis redevenue une honnête femme et un bon cœur.

Salvator salua mademoiselle de Valgeneuse et se rendit, ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, chez Camille de Rozan.

— Monsieur, dit-il, dès qu'il aperçut l'Américain, j'ai trouvé votre carte à la maison, et je suis venu m'informer aussitôt que je l'ai pu, de la raison qui m'a valu l'honneur de votre visite.

— Monsieur, répondit Camille, vous vous nommez bien Conrad de Valgeneuse ?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes, par conséquent, le cousin de mademoiselle de Valgeneuse ?

— En effet.

— Eh bien, monsieur, ma visite n'était à autre fin que de savoir de vous qui, à ce que j'ai entendu dire, êtes héritier direct, quelles sont vos intentions à l'endroit de mademoiselle Suzanne ?

— Je veux bien vous répondre, monsieur ; mais encore faut-il que je sache à quel titre vous m'interrogez. Êtes-vous l'homme d'affaires de ma cousine, son avoué, son conseil ? Sur quoi me faites-vous l'honneur de me questionner ? sur ses droits ou sur mes sentiments ?

— Sur les uns et sur les autres.

— Alors, mon cher monsieur, vous êtes à la fois son parent et son homme d'affaires ?

— Ni l'un ni l'autre. J'étais l'ami intime de Lorédan, et je crois avoir un titre suffisant pour m'informer du sort de sa sœur, qui désormais est orpheline.

— Très bien, mon cher monsieur... Vous étiez l'ami de M. de Valgeneuse : alors, pourquoi vous adressez-vous à moi dont il était le mortel ennemi ?

— Parce que je ne connais pas d'autre parent que vous.

— C'est donc à ma charité que vous avez recours ?

— A votre charité, si le mot vous plaît.

— En ce cas, cher monsieur, pourquoi me parlez-vous sur ce ton ? pourquoi êtes-vous si agité, si nerveux, si fébrile ? Celui qui remplit le pieux devoir que vous remplissez en ce moment, n'est pas troublé comme vous l'êtes. Une bonne action s'accomplit froidement : que vous arrive-t-il ?

— Monsieur, nous ne sommes pas ici pour discuter mon tempérament.

— Sans doute ; mais nous sommes ici pour discuter les intérêts d'une personne absente ; il faut donc le faire avec calme. En deux mots, qu'est-ce que vous me faites l'honneur de me demander ?

— Je vous demande, dit violemment Camille, ce que vous comptez faire à l'égard de mademoiselle de Valgeneuse ?

— J'ai l'honneur de vous répondre, mon cher monsieur, que c'est affaire entre ma cousine et moi.

— Autrement dit, vous refusez de me répondre ?

— Je refuse, en effet, et je ne le dis pas autrement que je ne veux le dire.

— Eh bien, monsieur, comme je parle au nom du frère de mademoiselle de Valgeneuse, je regarde votre refus comme un manque de cœur.

— Que voulez-vous, mon cher monsieur ! mon cœur n'est pas pétri de la même matière que le vôtre.

— Moi, monsieur, je dirais franchement ma pensée, et, si un ami m'interrogeait, je ne le laisserais pas inquiet sur le sort d'une orpheline.

— Alors, mon cher monsieur, pourquoi avez-vous laissé Colomban inquiet sur le sort de Carmélite ? demanda Salvator d'une voix sévère.

L'Américain devint blême et frissonna : il avait essayé d'égratigner, et il était mordu.

— Tous les passants me jetteront donc à la tête ce nom de Colomban ! s'écria Camille plein de rage. Soit ! Vous payerez pour tous, continua-t-il en regardant Salvator d'un air menaçant, et vous me rendrez raison.

Salvator sourit comme doit sourire le chêne en voyant s'agiter le roseau.

— Plût au ciel que je vous rendisse la raison ! murmura-t-il en faisant avec mépris allusion à la provocation de Camille.

Mais celui-ci, ne se connaissant plus, s'élançait sur lui et semblait vouloir joindre le geste à la menace, quand Salvator, avec ce calme énergique dont nous lui avons vu faire preuve trois ou quatre fois pendant ce drame, prit la main que Camille avançait, et, la serrant vigoureusement, fit reculer l'Américain de deux pas, et, se reposant à la place où il était avant ce mouvement, lui dit :

— Vous voyez bien que vous n'êtes pas de sang-froid, mon cher monsieur.

Ils en étaient là quand un domestique entra, tenant une lettre qu'apportait en toute hâte un commissionnaire.

Camille jeta la lettre sur la table ; mais, sur l'insistance du domestique, il la reprit, et, demandant la permission à Salvator, il lut ce qui suit :

« Conrad sort de chez moi. Nous l'avons calomnié. C'est un cœur noble et magnanime. Il me donne un million ; c'est vous dire que toutes les tentatives que vous pourriez faire auprès de lui à ce sujet sont désormais inutiles. Faites donc votre malle au plus vite. Nous allons d'abord au Havre, et nous partons demain à trois heures.

« Votre SUZANNE. »

— Répondez que c'est convenu, dit Camille au domestique en déchirant la lettre, dont il jeta les morceaux dans le foyer de la cheminée. Monsieur Conrad, ajouta-t-il en relevant la tête et en se tournant vers Salvator, je vous demande pardon de l'état où m'ont mis vos paroles ; elles n'ont d'excuse que l'amitié que j'ai pour L... Mademoiselle de Valgeneuse me fait connaître la conduite fraternelle que vous avez tenue envers elle. Il ne me reste plus qu'à vous exprimer mes regrets de la conduite que j'ai tenue, moi, envers vous.

— Adieu, mon cher monsieur, dit sévèrement Salvator ; et, pour que ma visite n'ait pas été inutile, évitez, si vous m'en croyez, de briser le cœur d'une femme. Toutes n'ont pas l'angélique résignation de Carmélite.

Et, ayant salué Camille, Salvator se retira, laissant le jeune Américain quelque peu troublé de la scène qui venait de se passer.

CXXXVI

M. TARTUFE

Les archevêques sont mortels ; personne ne songera à contredire cette opinion. En tout cas, nous ne faisons qu'émettre la pensée qui avait tumultueusement agité monseigneur Coletti, le jour qu'il avait appris par M. Rappt la nouvelle de la dangereuse maladie de l'archevêque de Paris, M. de Quélen.

Aussitôt M. Rappt parti, monseigneur Coletti avait fait atteler, et il s'était fait conduire, brides abattues, chez le médecin de monseigneur. Le médecin avait confirmé le dire de M. Rappt, et monseigneur Coletti était rentré à son hôtel le cœur plein d'une inexprimable félicité.

C'est à ce moment qu'il avait intérieurement formulé cette pensée que tous les archevêques sont mortels, pensée qui, exprimée par M. de la Palisse, eût fomenté la gaieté de chacun, mais qui, dans la bouche de monseigneur Coletti, acquérait l'importance peu réjouissante d'un arrêt de mort.

Pendant les émeutes qui suivirent les élections, monseigneur Coletti ne manqua pas d'aller lui-même et d'envoyer au palais archiépiscopal demander des nouvelles de la santé du prélat, au moins trois fois la semaine.

La fièvre devenait de jour en jour plus intense, et les espérances de monseigneur Coletti croissaient en raison directe de la fièvre de monseigneur de Quélen.

La maladie en était là le jour où, pour récompenser M. Rappt de ses bonnes dragonnades dans les rues, le roi avait nommé le mari de Régina pair de France et maréchal de camp.

Monseigneur Coletti se fit conduire chez M. Rappt, et, sous prétexte de le féliciter, il lui demanda s'il avait reçu des nouvelles de Rome relatives à sa nomination.

Le pape n'avait pas encore répondu.

Quelques jours s'écoulèrent, et, un matin, en entrant aux Tuileries, monseigneur Coletti aperçut, à son grand étonnement et à son grand chagrin, la voiture de l'archevêque, qui entrait dans la cour du palais en même temps que la sienne.

Il baissa rapidement la glace, et, passant la tête par la portière, il regarda de loin la voiture de l'archevêque, pour s'assurer qu'il n'avait pas tout à fait la berlue.

De son côté, monseigneur de Quélen, qui avait reconnu la voiture de monseigneur Coletti, eut la même idée que lui ; si bien que, passant la tête par la portière, il aperçut l'évêque au moment où celui-ci le reconnaissait.

La vue de monseigneur Coletti ne parut pas chagriner monseigneur de Quélen ; mais la vue de monseigneur de Quélen en bonne santé parut contrister profondément monseigneur Coletti.

Ainsi les destins l'avaient voulu : *sic fata voluerunt*. L'archevêque se rendant aux Tuileries, c'était l'évanouissement de toute illusion ambitieuse ; c'était un archevêché tombé dans l'eau, ou tout au moins envoyé aux calendes grecques.

Les deux prélats s'accostèrent, et, après s'être réciproquement demandé de leurs nouvelles, gravirent l'escalier qui conduisait à l'appartement du roi.

L'entrevue fut courte, au moins pour monseigneur Coletti, qui voyait rayonner le soleil de la santé sur les joues et dans les yeux de l'archevêque.

Il salua prestement le roi, sous prétexte de le laisser conférer avec monseigneur de Quélen, et il se fit conduire au galop chez le comte Rappt.

Si comédien que fût le nouveau pair de France, il ne put dissimuler que bien péniblement le profond ennui que lui causait la visite de monseigneur Coletti. Celui-ci remarqua le froncement de sourcils du comte ; mais il ne sembla ni s'en formaliser ni s'en étonner. Il salua respectueusement le comte, qui s'efforça de lui rendre un salut de la même espèce.

Une fois assis, l'évêque sembla recueillir, méditer et peser les paroles qu'il allait dire. M. Rappt, de son côté, garda le silence. Si bien que, quoique en présence depuis quelques instants, ils n'avaient pas encore échangé un mot, quand l'huissier, le secrétaire de M. Rappt entra tenant à la main une lettre qu'il remit au comte, après quoi il sortit de l'appartement.

— Voici une lettre qui ne pouvait arriver plus à propos, dit le pair de France en montrant à l'évêque le timbre et l'enveloppe.

— C'est une lettre de Rome, dit en rougissant de plaisir monseigneur Coletti, dont les yeux paraissaient vouloir dévorer la lettre.

— En effet, monseigneur, c'est une lettre de Rome, dit le comte, et, à en juger par le cachet, ajouta-t-il en tournant l'enveloppe, c'est une lettre du saint-père.

Monseigneur Coletti pâlit et rendit la lettre au comte.

— Monsieur le comte, dit-il, est-ce trop vous demander que de réclamer votre appui en cette malheureuse conjoncture ?

— Je ne vous comprends pas, monseigneur.

— On m'a cruellement desservi.

— C'est probable.

— On m'a calomnié.

— Peut-être.

Elle était plongée dans cette méditation.

L'évêque se signa, et M. Rappt sourit imperceptiblement.

— Me permettez-vous de décacheter la lettre de notre saint-père ? demanda celui-ci.

— Faites, faites, monsieur le comte, se hâta de répondre l'évêque.

M. Rappt ouvrit la lettre et la lut rapidement des yeux, pendant que monseigneur Coletti, fixant sur la sainte missive un regard ardent, était en proie à la fiévreuse perplexité des condamnés écoutant la lecture de leur jugement.

Soit que la lettre fût longue ou difficile à comprendre, soit que le pair de France se fît un méchant plaisir de prolonger l'émotion de l'évêque, M. Rappt resta si longtemps absorbé dans sa lecture, que monseigneur Coletti crut devoir en faire l'observation.

— L'écriture de Sa Sainteté est très difficile à lire ? dit-il pour entrer en matière.

— Mais non, je vous assure, répondit le comte Rappt en lui tendant la lettre ; lisez vous-même.

L'évêque la saisit avidement et la lut tout entière d'un seul regard. Elle était brève et pourtant fort expressive. C'était un refus clair, net, simple, positif de faire quoi que ce fût pour un homme dont les façons d'être appelaient à grands cris les sévérités de la cour de Rome.

— Quelqu'un a usé du crédit qu'il avait près de Sa Sainteté pour me perdre dans son esprit.

— Je le pense comme vous.

— Eh bien, monsieur le comte, j'ai l'honneur de vous prier d'user de toute votre influence, et elle est incommensurable, pour me faire rentrer en grâce.

— C'est impossible, dit sèchement le pair de France.

— Rien n'est impossible à un homme de votre genre, monsieur le comte, objecta l'évêque.

— Un homme de mon genre, monseigneur, ne se brouille jamais, quoi qu'il arrive, avec la cour de Rome.

— Même pour un ami ?

— Même pour un ami.

— Même pour sauver un innocent ?

— L'innocence porte en soi son propre salut, monseigneur.

— Ainsi, dit l'évêque en se levant et en regardant le comte d'un œil haineux, vous prétendez ne pouvoir rien pour moi ?

— Je ne prétends pas, monseigneur, j'affirme.

— En un mot, vous refusez absolument de vous entremettre pour moi ?

— Je refuse positivement, monseigneur.

— C'est la guerre que vous cherchez ?

— Je ne la cherche ni ne la fuis, monseigneur : je l'accepte et je l'attends.

— A bientôt donc, monsieur le comte ! dit l'évêque en s'éloignant brusquement.

— Quand vous voudrez, monseigneur, répondit le comte en souriant.

— C'est toi qui l'auras voulu, murmura sourdement l'évêque en regardant d'un œil menaçant le pavillon du comte.

Et il sortit plein de fiel et de haine, et roulant dans sa tête mille projets de vengeance contre son ennemi.

Arrivé chez lui, son parti était pris : son moyen de vengeance était trouvé. Il se dirigea vers son cabinet de travail et prit dans un des tiroirs de son bureau un papier qu'il déplia rapidement.

C'était la promesse écrite par le comte Rappt, quelques heures avant l'élection, de faire nommer, s'il devenait ministre, monseigneur Coletti archevêque.

Monseigneur Coletti sourit d'un air diabolique en lisant cet écrit. Gœthe, en le voyant ainsi sourire, eût reconnu l'incarnation de son Méphistophélès. Il replia la lettre, et, la fourrant dans sa poche, il descendit rapidement les marches de l'escalier, sauta dans sa voiture et se fit conduire au ministère de la guerre, où il demanda le maréchal de Lamothe-Houdan.

Au bout de quelques instants, un huissier vint lui annoncer que le maréchal l'attendait.

Le maréchal de Lamothe-Houdan n'était pas, tant s'en faut, un diplomate de la force de son gendre et encore moins un hypocrite de la trempe de monseigneur Coletti ; mais il avait une qualité qui suppléait à l'hypocrisie et à l'astuce. Son habileté, à lui, était sa franchise ; sa force, c'était sa droiture. Il ne connaissait l'évêque que comme le confesseur et le directeur de sa femme. Mais, de ses menées politico-religieuses, de ses travaux souterrains pour l'ordre, de ses faits et gestes scandaleux connus publiquement, il ne savait absolument rien, tant sa haute loyauté, toute grande ouverte au bien, était hermétiquement fermée au mal.

Il accueillit donc l'évêque comme un prêtre entre les mains duquel était déposé le précieux dépôt de la conscience de sa femme ; il le salua respectueusement, et, approchant un fauteuil, il lui fit signe de s'asseoir.

— Pardonnez-moi, monsieur le maréchal, dit l'évêque, de venir vous déranger au milieu de vos importants travaux.

— J'ai trop rarement l'occasion de vous voir, monseigneur, répondit le maréchal, pour ne pas l'accepter avec empressement lorsqu'elle se présente. A quel heureux hasard dois-je l'honneur de votre visite ?

— Monsieur le maréchal, dit l'évêque, je suis un honnête homme.

— Je n'en doute pas, monseigneur.

— Je n'ai jamais fait de mal, et je n'en voudrais faire à personne au monde.

— J'en suis certain.

— Tous mes actes sont là pour répondre de la pureté de ma vie.

— Vous êtes le confesseur de madame la maréchale, monseigneur ; je n'en dirai pas davantage.

— Eh bien, précisément, monsieur le maréchal, et c'est justement parce que je suis le confesseur de madame de Lamothe-Houdan que j'ai l'honneur de vous demander un entretien.

— Je vous écoute, monseigneur.

— Que diriez-vous, monsieur le maréchal, si vous appreniez tout à coup que le confesseur de votre vertueuse épouse est un être haïssable et méchant, sans honneur et sans vergogne, un scélérat souillé des plus affreuses iniquités ?

— Je ne vous comprends pas, monseigneur.

— Que diriez-vous si celui qui vous parle était le pécheur le plus pervers, le plus éhonté, le plus dangereux de toute la chrétienté ?

— Je lui dirais, monseigneur, que sa place n'est pas auprès de ma femme, et, s'il insistait, je le mettrais à la porte par les deux épaules.

— Eh bien, monsieur le maréchal, celui dont je vous parle, s'il n'est pas un profond scélérat, est accusé de l'être, et c'est à vous, la loyauté et l'honneur en personne, que je viens demander justice.

— Si je vous entends bien, monseigneur, vous êtes accusé de je ne sais quelle faute, et vous vous adressez à moi pour obtenir réparation de votre injure. Malheureusement, monseigneur, et je le regrette vivement, je ne puis rien. Si vous étiez militaire, ce serait différent ; mais vous êtes ecclésiastique : c'est au ministre des cultes qu'il faut en référer.

— Vous ne me comprenez pas, monsieur le maréchal.

— En ce cas, expliquez-vous plus clairement.

— J'ai été accusé, calomnié auprès du saint-père par un membre de votre famille.

— Par qui donc ?

— Par votre gendre.

— Le comte Rappt ?

— Oui, monsieur le maréchal.

— Mais quel rapport peut-il exister entre le comte Rappt et vous, et pourquoi vous aurait-il calomnié ?

— Vous connaissez, monsieur le maréchal, la toute-puissance du clergé sur l'esprit de la bourgeoisie.

— Oui ! murmura le maréchal de Lamothe-Houdan du ton dont il eût dit : « Hélas ! je ne la connais que trop ! »

— Au moment des élections, poursuivit l'évêque, le clergé a usé de tout le crédit que lui accorde la confiance publique pour faire arriver à la Chambre les candidats de Sa Majesté. Un des membres du clergé, auquel une vie irréprochable plutôt qu'un vrai mérite a donné une vaste influence sur les élections de Paris, c'est moi, Excellence, c'est votre humble, respectueux et dévoué serviteur...

— Mais je ne vois pas, dit le maréchal, qui commençait à s'impatienter, quel rapport il y a entre les calomnies dont vous êtes l'objet, les élections et mon gendre.

— Un rapport intime, direct, monsieur le maréchal. En effet, l'avant-veille des élections, M. le comte Rappt est venu me trouver et m'offrir, si je parvenais à le faire nommer, l'archevêché de Paris, en cas que la maladie de monseigneur l'archevêque fût mortelle, ou tout autre archevêché vacant, dans le cas où monseigneur en reviendrait.

— Fi ! dit le maréchal d'un air de dégoût, voilà une vilaine proposition, un ignoble trafic.

— C'est ce que j'ai pensé, monsieur le maréchal, s'empressa de dire l'évêque ; aussi me suis-je permis de blâmer sévèrement M. le comte.

— Et vous avez bien fait ! dit vivement le maréchal.

— Mais M. le comte a insisté, poursuivit l'évêque ; il m'a représenté, et non sans raison, que les hommes d'un talent et d'un dévouement aussi éprouvés que le sien étaient rares ; que Sa Majesté avait de nombreux et de rudes ennemis à combattre ; et, continua modestement monseigneur Coletti, en m'offrant un archevêché, me dit-il, il n'avait d'autre but que de me mettre à même de réchauffer l'esprit religieux, qui se refroidit de jour en jour. Ce sont ses propres paroles, monsieur le maréchal.

— Et qu'est-il résulté de cette méchante proposition ?

— Bien méchante, en effet, monsieur le maréchal, mais plus méchante par la forme que par le fond ; car hélas ! il n'est que trop vrai que l'hydre de la liberté relève la tête. Si nous n'y prenons garde avant un an, c'en est fait de la conscience humaine ; et voilà comment j'ai été contraint d'accepter l'offre que me faisait M. le comte.

— De façon, dit sévèrement le maréchal, si je vous comprends bien, que mon gendre s'est engagé à vous faire nommer archevêque, et que vous, vous êtes engagé à le faire nommer député ?

— Dans l'intérêt du ciel et de l'État, oui, monsieur le maréchal.

— Eh bien, monsieur l'abbé, reprit le maréchal, quand vous êtes entré chez moi, tout à l'heure, je savais aussi bien que vous à quoi m'en tenir sur la moralité du comte Rappt...

— Je n'en doute pas, Excellence, interrompit l'évêque.

— Quand vous sortirez d'ici, monsieur l'abbé, continua le maréchal, je saurai aussi à quoi m'en tenir sur votre compte.

— Monsieur le maréchal ! s'écria violemment monseigneur Coletti.

— Qu'y a-t-il ? demanda d'un air hautain le maréchal.

— Que Votre Excellence excuse mon emportement ; mais je ne m'attendais guère, je l'avoue, en entrant ici, à ce qui en arriverait.

— Qu'arrivera-t-il donc, monsieur l'abbé ?

— Mais Votre Excellence le sait aussi bien que moi ; si Votre Excellence n'emploie pas tout son crédit pour me faire rentrer en grâce auprès du saint-père, dans l'esprit duquel j'ai été noirci par M. le comte Rappt, je serai obligé de livrer à la publicité les preuves écrites de la méchanceté de M. le comte, et je ne pense pas que M. le maréchal serait fort réjoui de voir son noble nom compromis dans de si désastreux débats.

— Expliquez-vous plus clairement, s'il vous plaît.

— Tenez, Excellence, dit l'évêque en tirant de sa poche la lettre de M. Rappt et en la présentant au maréchal.

Le visage du vieillard s'empourpra à la lecture de cette lettre.

— Tenez, dit-il en la rendant avec dégoût. Je vous comprends tout à fait maintenant, et je vois ce que vous êtes venu me demander.

Puis, se retournant, il agita la sonnette.

— Sortez, dit-il, et rendez grâce à Dieu de l'habit qui vous couvre et du lieu où nous sommes.

— Excellence ! s'écria l'évêque furieux.

— Silence ! dit impérieusement le maréchal. Écoutez un bon conseil, afin de n'avoir pas tout à fait perdu votre temps. Ne dirigez plus madame la maréchale : en d'autres

termes, ne remettez plus le pied à l'hôtel de Lamothe-Houdan, car il pourrait vous arriver, non pas malheur, mais honte.

Monseigneur Coletti allait répliquer ; son œil était en feu, ses pommettes étaient enflammées. Il allait lancer sur le maréchal ses plus terribles foudres, quand l'huissier entra.

— Reconduisez monseigneur, dit le maréchal.

— C'est toi qui l'auras voulu, murmura monseigneur Coletti en sortant de chez le maréchal de Lamothe-Houdan, comme il avait fait en sortant de chez le comte Rappt.

Seulement, son sourire était encore plus mauvais l'après-midi que le matin.

— Chez madame de la Tournelle ! cria-t-il à son cocher.

Au bout d'un quart d'heure, il était installé dans le boudoir de la marquise, qui, absente depuis deux heures, devait rentrer dans quelques instants.

C'était juste le temps nécessaire pour dresser son plan de bataille.

Et c'en était véritablement un. Jamais conquérant n'étudia avec plus de patience et de génie la prise d'une ville. Autant le résultat était sûr, autant l'attaque était difficile. Quel côté de la place lui fallait-il assiéger ? De quelles armes devait-il se servir ? Raconter à la marquise la scène qu'il venait d'avoir avec le comte Rappt était impossible : entre le comte et lui, la marquise n'eût pas hésité. L'évêque le savait bien, car il connaissait son ambition autant que sa dévotion, et celle-ci lui paraissait moins grande que celle-là.

Il ne pouvait pas davantage raconter son entrevue avec le maréchal de Lamothe-Houdan. C'était se mettre à dos l'homme en ce moment le plus puissant de toute sa famille, et cependant il fallait commencer l'œuvre, et au plus vite.

L'ambition peut attendre, la vengeance jamais ! et le cœur de l'évêque était gonflé de vengeance.

Il en était là de ses méditations quand la marquise rentra.

— Je ne m'attendais guère, monseigneur, dit la marquise, à la félicité de vous voir aujourd'hui. Qu'est-ce qui me procure le bonheur de votre visite ?

— C'est presque une visite d'adieu, marquise, répondit monseigneur Coletti en se levant et en baisant avec plus de tendresse feinte que de respect la main de la dévote.

— Comment, une visite d'adieu ? s'écria la marquise, sur laquelle ces mots produisirent le même effet que si on lui eût annoncé la fin du monde.

— Hélas ! oui, marquise, dit mélancoliquement l'évêque ; je pars, ou, du moins, je vais partir.

— Pour longtemps ? demanda avec effroi madame de la Tournelle.

— Qui peut le dire, chère marquise ! Pour toujours, peut-être. Sait-on jamais l'heure des retours ?

— Mais vous ne m'aviez point encore parlé de ce départ.

— Je vous connais, chère marquise ; je connais toute la bienveillante tendresse que vous me portez. Il m'a donc semblé que vous cacher ce départ jusqu'au dernier moment, c'était en abréger la rigueur. Si je me suis trompé, excusez mon erreur.

— Et quelle est la cause de votre départ ? demanda en rougissant madame de la Tournelle. Quel en est le but ?

— La cause, répondit onctueusement l'évêque, c'est l'amour du prochain ; le but, c'est le triomphe de la foi.

— Vous partez en mission ?

— Oui, marquise.

— Bien loin ?

— En Chine.

La marquise poussa un cri de terreur.

— Vous aviez raison, dit-elle tristement, vous partez peut-être pour toujours.

— Il le faut, marquise ! s'écria l'évêque avec cette solennité emphatique dont Pierre l'Ermite lui avait donné le modèle, en disant : « Dieu le veut ! »

— Hélas ! soupira madame de la Tournelle.

— Ne me découragez pas, chère marquise, dit l'évêque en feignant une profonde émotion. Mon cœur n'est déjà que trop disposé à la faiblesse, en songeant que je quitte des fidèles telles que vous.

— Et quand partez-vous, monseigneur ? demanda madame de la Tournelle, en proie à une agitation extraordinaire.

— Demain peut-être, après-demain certainement. Ma visite est donc, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, presque une visite d'adieu. Je dis presque, car j'ai une sorte de mission à vous donner et je ne partirai le cœur satisfait qu'après son accomplissement.

— Que voulez-vous dire, monseigneur ? Vous savez que vous n'avez pas de servante plus humble et plus dévouée que moi.

— Je le sais, marquise, et je vous le prouve en vous confiant une négociation de la plus haute importance.

— Parlez, monseigneur.

— Sur le point de partir, j'ai dû m'inquiéter du soin des âmes que Dieu avait daigné confier à mon dévouement.

— Hélas ! murmura la marquise.

— Non que les honnêtes gens manquent pour diriger mes brebis, continua l'évêque, mais il est certaines âmes qui, devant telle ou telle règle de conduite indiquée par moi comme une source future de félicité, vont se déconcerter, se troubler, s'inquiéter de l'absence de leur pasteur ordinaire ; parmi ces fidèles ouailles, j'ai naturellement pensé à la plus fidèle, j'ai songé à vous, marquise.

— Je n'attendais pas moins de votre charité et de votre sollicitude, monseigneur.

— Je me suis laborieusement occupé de me trouver auprès de vous un remplaçant, et j'ai fait choix d'un homme qui vous est suffisamment connu. Si mon choix n'est pas de votre goût, vous n'avez qu'à parler, marquise. Mon recommandé est un personnage pieux, grand homme de bien : l'abbé Bouquemont.

— Vous ne pouviez faire un meilleur choix, monseigneur ; l'abbé Bouquemont est, après vous, un des hommes les plus vertueux que je connaisse.

Ce compliment ne parut réjouir que très médiocrement monseigneur Coletti, qui ne se connaissait pas de rivaux en vertu.

Il poursuivit :

— Ainsi, marquise, vous agréez M. l'abbé Bouquemont comme directeur ?

— De grand cœur, monseigneur, et je vous remercie bien affectueusement d'avoir assuré avec tant de discernement le sort de votre humble servante.

— Il est une autre personne, marquise, à laquelle mon choix ne plaira peut-être pas autant qu'à vous.

— De qui voulez-vous parler ?

— De la comtesse Rappt. J'ai trouvé sa foi bien tiède, bien inactive depuis quelques semaines. Cette jeune femme côtoie en souriant de profonds abîmes. Dieu sait qui pourra la sauver.

— Je l'essayerai, monseigneur, quoique, à vous dire vrai, je doute du succès. C'est une âme endurcie, et un miracle seul pourrait la sauver ; mais j'userai de toute mon influence sur elle, et, si je ne réussis pas, croyez, monseigneur, que ce ne sera pas manque de dévouement à notre sainte religion.

— Je connais votre piété et votre zèle, marquise, et si j'appelle votre attention sur l'état déplorable de cette âme, c'est que je connais votre dévouement à notre sainte mère l'Église ; aussi vais-je vous donner l'occasion de m'en fournir une nouvelle preuve en vous chargeant d'une mission délicate et de la plus haute importance. Quant à la comtesse Rappt, agissez et parlez comme votre cœur vous le dictera, et, si vous échouez, que Dieu pardonne à cette pécheresse. Mais il est une autre personne auprès de laquelle vous jouissez d'un grand crédit, et c'est sur cette personne-là que j'appelle votre vigilante sollicitude.

— Vous voulez parler de la princesse Rina, monseigneur ?

— En effet, c'est de la maréchale de Lamothe-Houdan que je veux vous entretenir. Je ne l'ai pas vue depuis deux jours ; mais, il y a deux jours, je l'ai trouvée si pâle, si débile, si chétive, que, ou je me trompe fort, ou ce corps est mortellement atteint, et, avant peu de jours, cette âme sera remontée à Dieu.

— La princesse est très gravement malade, ainsi que vous le dites, monseigneur ; elle ne veut recevoir aucun médecin.

— Je le sais ; aussi puis-je dire, sans crainte de me tromper, qu'avant peu la princesse dépouillera son enveloppe mortelle. Mais c'est l'état de son âme qui m'inquiète épouvantablement ! A qui la confier à ce moment suprême ! Excepté vous, marquise, tout ce qui l'entoure défait ce que nous avons fait pour son salut. Comme elle est sans résistance, sans volonté, sans force, on va peser sur elle, et qui sait ce que les méchants feront de cette pauvre créature ?

— Nul n'a de pouvoir sur la princesse, reprit madame de la Tournelle ; son indolence et sa faiblesse sont une garantie de son salut. On lui fera dire et faire tout ce qu'on voudra.

— Vous, marquise, c'est possible. Je l'eusse pu aussi peut-être ; mais, par cela même qu'elle fera et dira tout ce qu'on voudra lui faire dire et faire, elle fera le mal si on le lui conseille.

— Qui aurait cette audace, ou plutôt cette lâcheté ? demanda la marquise.

— Celui qui a le plus grand pouvoir sur son esprit, parce que, devant lui, sa conscience se trouble étrangement : son mari, en un mot, le maréchal de Lamothe-Houdan.

— Mais mon frère n'a jamais songé à changer les dispositions d'esprit de la maréchale.

— Détrompez-vous, marquise, il la tourmente, il la violente, il jette en elle le germe de son impiété. La pauvre créature a reçu mille blessures. Croyez-moi, si nous n'y prenons garde, il l'achèvera.

— Il faut que ce soit vous, monseigneur, qui prononciez ces paroles pour que j'y croie.

Il faut que ce soit lui qui les ait prononcées pour que j'y aie cru. Je sors de chez lui à l'instant, et au milieu d'une conversation orageuse où il m'a fait sa profession de foi, j'ai surpris son hérésie. Mais ce n'est là que le commencement de la discussion. Savez-vous quel en a été le résultat? Le maréchal, après quelques propos inqualifiables et incompréhensibles dans la bouche d'un homme de bien, le maréchal m'a signifié formellement, c'est à n'y pas croire, de ne plus diriger à l'avenir la conscience de la princesse.

— Grand Dieu! s'écria la marquise au comble de l'horreur.

— Cela vous fait frémir, marquise?

— Cela me remplit de douleur, répondit la dévote.

— Voici donc, continua l'évêque, une belle mission à remplir, chère marquise: il s'agit d'arracher cette âme à son joug! il s'agit de sauver, à quelque prix que ce soit, au prix de vous-même, une créature en détresse. J'ai compté sur vous, ma chère pénitente, et j'ose croire que je ne me suis pas trompé?

— Monseigneur, s'écria la marquise, en proie à la plus fervente exaltation, dans un quart d'heure j'aurai vu le maréchal, et, aussi vrai que je crois en Dieu, avant une heure j'aurai amené le maréchal à composition, et je le mettrai à vos genoux dans l'attitude du repentir et de l'humilité.

— Vous ne m'entendez pas, marquise, reprit l'évêque quelque peu impatienté; il n'est pas question du maréchal, et, entre nous, je vous supplie de ne pas lui dire un mot de tout ceci, de n'y pas faire la plus légère allusion. Je n'ai pas besoin des excuses du maréchal. Je sais, depuis longtemps, à quoi m'en tenir sur la vanité des colères humaines; je pars, et, en partant, je lui pardonne!

— Saint homme! murmura la marquise d'une voix émue et les yeux humides.

— Ce que je vous demande, continua monseigneur Coletti, c'est d'avoir, avant mon départ, l'assurance que cette pauvre âme est en bonnes mains; en d'autres termes, je vous supplie, chère marquise, d'aller, sans perdre un moment, chez la maréchale de Lamothe-Houdan, et de lui faire agréer en ma place pour confesseur, l'honorable abbé Bouquemont. J'aurai le plaisir de le voir ce soir et de lui donner mes instructions intimes à cet égard.

— Avant une heure, monseigneur, dit la marquise, l'abbé Bouquemont sera agréé comme directeur par la princesse Rina, et je vous dirai dans un quart d'heure si, en ce moment même, je n'attendais la visite du digne abbé.

Elle venait à peine de prononcer ces paroles, quand une femme de chambre entra dans le boudoir et annonça l'arrivée de l'abbé Bouquemont.

— Faites entrer M. l'abbé, dit la marquise d'une voix triomphante.

La femme de chambre sortit et rentra un moment après suivie de l'abbé Bouquemont.

On le mit promptement au courant de la situation, à savoir, que monseigneur partait, et que la maréchale de Lamothe-Houdan allait se trouver sans confesseur.

L'abbé Bouquemont, qui n'osait pas espérer qu'on l'eût désigné, trahit hautement sa joie en apprenant qu'on avait fait choix de lui. Entrer de plain-pied dans cette grande famille et dans cet opulent hôtel des Lamothe-Houdan! avoir la direction de cette noble maison, quel beau rêve! Jamais le digne abbé n'avait osé en former de semblable, et il pensait tomber des nues quand on lui annonça son bonheur.

La marquise de la Tournelle demanda aux deux ecclésiastiques la permission de se retirer un moment dans son cabinet de toilette, et les laissa en présence.

— Monsieur l'abbé, dit l'évêque, je vous avais promis de vous donner, à la première occasion, le moyen de vous illustrer selon vos mérites. Cette occasion se présente; le moyen, vous l'avez.

— Monseigneur, s'écria l'abbé, croyez à l'éternelle reconnaissance de votre très dévoué serviteur.

— C'est de votre dévouement en effet que j'ai besoin en cette circonstance, monsieur l'abbé, non pour moi, mais pour notre sainte religion. Je vous fais à ma place l'arbitre d'une destinée, et je veux croire que vous agirez comme j'eusse agi moi-même.

Ces paroles, prononcées un peu solennellement, jetèrent une vague méfiance dans l'esprit de l'abbé Bouquemont, déjà si défiant par instinct.

Il regarda l'évêque d'un œil qui exprimait clairement cette pensée: « Où diable me mène-t-il? Tenons-nous bien! »

L'évêque, pour le moins aussi défiant que son partenaire, devina ses soupçons, et, pour les détruire, il lui suffit de peu de paroles.

— Vous êtes un grand pécheur, monsieur l'abbé, dit-il, et, en vous offrant un poste glorieux, je vous donne le moyen d'effacer vos plus gros péchés. La direction de la conscience de madame la maréchale de Lamothe-Houdan est pour la religion une œuvre des plus utiles et des plus fructueuses. Selon que vous ferez, par conséquent, il sera fait pour vous. Dans trois jours, je serai parti. Pour tout le monde je vais en Chine; pour vous seul, je serai à Rome. C'est là que vous m'adresserez les lettres dans lesquelles vous me peindrez, le plus minutieusement possible, vos impressions sur l'état de l'âme de la maréchale et sur la situation des choses.

— Mais, monseigneur, objecta l'abbé, quel sera mon mode d'action sur l'esprit de madame la maréchale? Je n'ai l'honneur de la connaître que par ouï-dire, et je serais bien embarrassé d'agir dans le sens que vous pouvez désirer.

— Monsieur l'abbé, regardez-moi en face, dit l'évêque.

L'abbé releva la tête, mais il eut grand'peine à regarder l'évêque autrement que d'un œil oblique.

— Que vous me soyez dévoué ou non, monsieur l'abbé, dit sévèrement monseigneur Coletti, peu m'importe! Il y a vieux temps que je me suis familiarisé avec l'ingratitude humaine. Ce qui m'importe, c'est que vous soyez pour moi d'un dévouement apparent, c'est-à-dire sourd et aveugle; que vous soyez l'exécuteur de mes volontés, l'instrument de mes desseins. Vous sentez-vous le courage, quel que soit votre orgueil, et il est grand, de m'obéir passivement? Remarquez que votre intérêt vous y oblige, vos péchés ne devant vous être remis qu'à cette condition.

L'abbé voulut répondre.

L'évêque l'arrêta.

— Réfléchissez avant de répondre, lui dit-il; voyez franchement à quoi vous vous engagez, et ne répondez que si vous vous sentez de force à tenir votre promesse.

— Où vous me direz d'aller, j'irai, monseigneur; comme vous me direz d'agir, j'agirai, répondit d'une voix assurée l'abbé Bouquemont, après un instant de réflexion.

— C'est bien! dit l'évêque en se levant. En sortant de chez la maréchale de Lamothe-Houdan, venez chez moi, je vous donnerai les instructions nécessaires.

— Et je jure de les remplir à votre entière satisfaction, monseigneur, dit l'abbé en s'inclinant.

A ce moment, la marquise rentra, et, après avoir salué respectueusement l'évêque, emmena l'abbé chez la maréchale de Lamothe-Houdan.

CXXXVII

DANS LEQUEL ON RETROUVE LA PRINCESSE RINA OÙ ON L'AVAIT LAISSÉE

Vous vous souvenez, ou du moins nous vous supplions humblement de vous souvenir, chers lecteurs, de cette adorable Circassienne, vaguement indiquée par nous et plus vaguement encore entrevue par vous, la princesse Rina Tchouvadiesky, maréchale de Lamothe-Houdan, qui, paresseusement étendue, dans une nuit crépusculaire, sur les moelleux coussins de son ottomane, passait sa vie à rêver, moitié mangeant, à l'instar des péris, des conserves de roses, moitié roulant machinalement les grains parfumés de son tchotky.

Dans le ciel bleu de Paris, dont son mari, le maréchal de Lamothe-Houdan, était une des plus éclatantes planètes, la princesse Tchouvadiesky avait été à peine entrevue comme une étoile douce, vague, confuse, voilée, presque constamment invisible à l'œil nu des Parisiens.

On avait longuement parlé d'elle dans le monde, depuis son arrivée, mais comme on parle des habitants des pays fantastiques, des willis ou des elfes, des djinns ou des lutins.

On avait beau la chercher, on ne la trouvait nulle part. Nulle part on ne la voyait; à peine l'entrevoyait-on; pour mieux dire, on ne l'apercevait pas, on la devinait.

Mille contes étranges avaient sans doute circulé sur elle, sur la cause véritable de sa retraite, mais contes dénués de toute raison et de tout fondement, contes mensongers, inventés à plaisir par les dénigrantes et envieuses coteries des salons.

Disons bien vite que l'écho de ces méchants murmures n'avait pas même atteint le seuil du palais silencieux de la princesse, confinée ou, pour mieux dire, ensevelie dans son boudoir, n'en franchissant le seuil ni pour respirer, ni pour voir le jour.

Comme elle n'avait rien dit et rien fait qui pût être remarqué des autres, elle n'avait rien entendu de ce que les autres disaient d'elle.

Elle ne recevait que peu de visites: son mari, sa fille, la marquise de la Tournelle, monseigneur Coletti, son confesseur, et M. Rappt; encore les visites de celui-ci étaient-elles devenues de plus en plus rares.

Elle vivait, à ces visites près, dans une solitude absolue, comme une plante isolée entre quatre ou cinq arbustes lointains, ne recevant d'eux et ne leur renvoyant ni lu-

mière bienfaisante, ni parfum salutaire, ni souffle vivifiant. On eût dit qu'elle ne regardait jamais ni au dedans ni autour d'elle, mais au-dessus.

Les yeux de son corps, comme les regards de son âme, c'est-à-dire ses pensées, paraissaient plonger à travers des espaces immenses dans des sphères supérieures, où elle fixait son regard, si éloigné que fût le but pour les autres, elle semblait voir. Elle oubliait dédaigneusement la terre, elle entr'ouvrait ses ailes et elle s'envolait Dieu sait où ! plus haut que le ciel, par delà les mondes connus.

les dimensions de notre livre, écartant parfois des yeux et, par conséquent, de l'esprit de nos lecteurs les personnages qui y jouent un rôle, ces personnages, lorsqu'ils reparaissent, peuvent être légèrement effacés de leur souvenir.

Telle était donc la princesse Rina, lorsque le comte Rappt se présenta devant elle.

Le comte Rappt, jeune, beau, portant dans le regard une hardiesse qui pouvait, aux yeux d'une femme, passer pour de la passion, le comte Rappt avait trouvé moyen de ranimer ce cœur desséché et d'y faire germer l'espérance.



Une visite d'adieu ! s'écria la marquise.

C'était, en un mot, l'indolence, la mollesse, la rêverie, la contemplation faites femme. Elle vivait de sa rêverie, jusqu'à ce qu'elle en mourût, et elle s'attendait à en mourir d'une heure à l'autre. Rien ne la retenait et tout l'appelait ; Dieu eût pu l'attirer à lui à quelque instant de sa vie que ce fût, et elle eût pu répondre à cet appel — car elle était depuis bien longtemps prête, — comme le trappeur des *Mohicans* de Cooper, au moment de sa mort : « Me voici, Seigneur ! que voulez-vous de moi ? »

Si, en outre, nos chers lecteurs veulent bien se souvenir que cette jeune, blonde et belle princesse, descendant des vieux khans, c'est-à-dire de la plus antique souche, avait épousé le maréchal de Lamothe-Houdan presque à son insu, sans que sa volonté eût été le moins du monde consultée, pour le seul bon plaisir de l'empereur de Russie et de l'empereur des Français, ils comprendront que le maréchal de Lamothe-Houdan, vieilli avant l'âge sous le soleil brûlant des champs de bataille, n'était pas précisément fait pour réaliser le doux rêve d'une jeune fille à la fois ardente d'âme et de corps.

Mais les dieux du moment le voulurent ainsi.

Au reste, nous revenons sur tous ces détails parce que

La princesse crut un instant avoir entrevu l'amour, cette terre promise des femmes, et elle entreprit joyeusement le doux pèlerinage. Mais à mi-chemin de la montagne, elle reconnut à quel compagnon de voyage elle avait affaire. L'orgueil, l'ambition, la froideur, l'égoïsme du comte lui avaient été bien vite révélés. Le comte Rappt, pour elle, c'était un second mari, — moins bon, moins noble, moins indulgent, ou plutôt, plus tyrannique que le premier.

La naissance de Regina avait un instant fait jaillir une étincelle des cendres de ce cœur éteint. Mais cet instant avait eu la durée d'un éclair. Le premier baiser que le maréchal de Lamothe-Houdan avait posé sur le front de l'enfant avait fait tressaillir la mère jusqu'au fond de ses entrailles. Son âme entière s'était levée en révolte, et, à partir de ce moment, la pauvre Regina lui était devenue, non pas odieuse, mais indifférente.

La naissance de la petite Abeille, quelques années après, n'avait pas produit sur elle une autre impression. Son cœur était à tout jamais fermé.

Voilà la véritable cause de son isolement : c'était un long acte de contrition muet, intime, sans murmure et sans regret.

Le seul confident de cette âme en peine, c'était monseigneur Coletti. A lui seul elle avait révélé ses fautes, et lui seul avait compris sa douleur taciturne.

Pour dire à quel point elle était arrivée aux dernières limites de l'insensibilité, il nous suffira d'avouer à nos lecteurs qu'elle s'était contentée de frémir intérieurement à la nouvelle du mariage de sa fille et du comte Rappt, mais sans combattre les raisons que lui donnait le comte pour atténuer l'énormité de son crime.

Il y avait dans cette résignation un peu de la fatalité musulmane.

Depuis ce moment, sans en parler, sans faire entendre une seule plainte, son corps, à l'unisson de son âme, avait décru de jour en jour. Elle s'était sentie mourir, et la pensée de sa mort n'avait pas produit sur elle une autre impression que le souvenir de sa vie.

Elle en était là au moment où le maréchal de Lamothe-Houdan congédiait monseigneur Coletti. Toute jeune encore, ses beaux cheveux noirs étaient devenus blancs : son front, ses joues, son menton, tout son visage était de la même blancheur que ses cheveux, si bien qu'on eût déjà dit le masque funèbre d'une morte anticipant sur la mort.

Ne l'entendant pas se plaindre, personne ne s'inquiétait d'elle, sinon Régina, qui lui avait envoyé deux fois son médecin ; mais la princesse avait opiniâtrement refusé de le recevoir. Quelle était sa maladie ? Nul ne l'avait jamais dit, parce que nul ne l'avait jamais su. Pour nous servir d'un terme populaire de la plus grande expression, elle se *minait*. C'était un édifice ruiné du faîte à la base, sans cause apparente de ruine ; un de ces palmiers d'Afrique qui s'étiolent peu à peu faute d'eau pour les rafraîchir, ou d'air frais pour les vivifier.

Dans cette situation d'esprit, la princesse Rina semblait déjà ne plus appartenir à la terre et ne demandait qu'à vivre ou plutôt qu'à mourir tranquillement les derniers de ses jours.

Mais la marquise de la Tournelle ou plutôt monseigneur Coletti en avaient décidé autrement.

Quand, à la suite du renvoi du prélat de l'hôtel de Lamothe-Houdan et de la substitution faite par monseigneur Coletti — qui, à la manière des Parthes, lançait cette flèche en fuyant, — la marquise se présenta chez la princesse, suivie de l'abbé Bouquemont ; celle-ci refusa par trois fois de la recevoir, disant qu'elle était en prières et ne voulait pas être troublée. Mais la marquise n'était point femme à se laisser battre ainsi ; elle répondit à la fille de chambre en montrant un fauteuil à l'abbé et en s'asseyant elle-même :

— Eh bien, j'attendrai que la princesse ait fini ses oraisons.

La pauvre princesse fut donc obligée, quoi qu'elle en eût, de recevoir la marquise et son compagnon.

— Je viens vous apprendre une bien triste nouvelle, dit la marquise en prenant le ton le plus lamentable.

La princesse, étendue sur sa chaise longue, ne détourna pas seulement la tête.

La marquise continua :

— Une nouvelle qui va vous remplir d'affliction, ma chère sœur.

La princesse ne bougea pas.

— Monseigneur Coletti quitte la France, poursuivit la dévote d'un air désespéré. Il part pour la Chine.

La princesse éprouva, en apprenant cette triste nouvelle, une émotion analogue à celle qu'elle eût ressentie en entendant dire par un passant : « Le temps va changer ! »

— Je pense que vous éprouvez une part des chagrins que vont ressentir tous les vrais fidèles, en apprenant que ce saint homme nous quitte peut-être pour jamais, car, à tout moment, dans ces sauvages pays de la Chine, la vie de ce martyr va se trouver exposée.

La princesse ne répondit pas. Elle se contenta de remuer la tête lentement, et de la façon la plus indifférente.

— Dans sa sollicitude toute paternelle, reprit la marquise sans se déconcerter, monseigneur Coletti a pensé que vous aviez besoin, plus que jamais, de son appui, et que son appui allait vous manquer.

A ce moment, la princesse se mit à rouler son tchotky avec une sorte de fièvre. Elle semblait vouloir faire passer l'impatience que cette conversation lui causait sur le premier objet qui lui tombait sous la main.

— Monseigneur Coletti, continua intrépidement madame de la Tournelle, a choisi lui-même celui qui devait lui succéder. J'ai donc l'honneur de vous présenter M. l'abbé Bouquemont, qui, à tous égards, est le digne remplaçant du saint homme qui nous quitte.

L'abbé Bouquemont se leva et salua la princesse aussi servilement qu'il put, servilement et inutilement, car l'indolente Circassienne se contenta de hocher la tête une seconde fois, mais sans que ce mouvement exprimât un sentiment quelconque.

La marquise regarda son compagnon, en désignant la princesse d'un air qui signifiait : « Quelle idiote ! »

L'abbé leva dévotement les yeux au ciel, d'un air qui signifiait : « Que Dieu ait pitié d'elle ! »

Et, après cette religieuse requête, il se rassit, trouvant qu'il était fort oiseux, puisque la princesse ne le voyait pas, de se tenir debout quand il pouvait demeurer assis.

Toutefois, la rougeur et la fièvre de l'impatience montaient au visage de la marquise ; elle fit un pas vers l'ottomane, et, se plaçant du côté où pendaient les pieds de la princesse, elle se trouva face à face avec elle.

Elle appela du doigt l'abbé Bouquemont, qui se releva, et vint se placer auprès d'elle.

— Voici, dit madame de la Tournelle en poussant l'abbé vers l'ottomane, M. l'abbé Bouquemont ; veuillez me dire si vous daignez l'agréer, princesse.

La Circassienne ouvrit lentement les yeux, et aperçut debout, à deux pas à peine de son visage, au lieu de l'ange blanc de sa rêverie, un personnage vêtu de noir, qui lui fit l'effet du fossoyeur qui venait la chercher.

Elle frissonna d'abord ; puis, jetant un regard plus long sur l'abbé, au lieu de frissonner, elle sourit. Mais quel sourire de tristesse amère ! « La mort n'est pas si laide, » semblait dire ce sourire.

Cependant elle ne répondit pas.

— Oui ou non, princesse, s'écria la marquise au comble de l'irritation, acceptez-vous, comme confesseur, M. l'abbé Bouquemont, en remplacement de monseigneur Coletti ?

— Oui, murmura la princesse d'une voix étouffée, et comme elle eût dit : « J'accepterai tout ce que vous voudrez, pourvu que vous vous en alliez tous les deux et que vous me laissiez mourir en paix. »

La marquise rayonna. L'abbé Bouquemont crut que le moment était venu d'obtenir, par la parole, l'attention que la princesse avait refusée à sa pantomime. Il commença donc une homélie filandreuse que la princesse écouta patiemment d'un bout à l'autre, sans doute parce que, tout en l'écoutant, elle ne l'entendit point, n'ayant de perception, selon son habitude, que pour le cantique funèbre qui se chantait en elle. La marquise de la Tournelle, après avoir dit *Amen !* se signa dévotement, et, faisant un pas de plus vers la princesse, pendant que l'abbé Bouquemont se retirait à l'écart :

— Votre sort, dit-elle en regardant la mourante d'un œil oblique, est désormais dans les mains de M. l'abbé. Quand je dis votre sort, j'entends aussi celui de votre famille. Vous portez le nom d'une race qui a été pendant des siècles un objet de vénération pour les vrais chrétiens. Il s'agit donc — nous sommes tous mortels ! — d'examiner religieusement si tel ou tel acte de notre vie ne peut pas jeter, quand nous ne serons plus, une ombre fâcheuse sur le blason lumineux de nos ancêtres. M. l'abbé Bouquemont est l'homme vertueux auquel sont remises en vous toutes les gloires sans tache de la famille : veuillez donc, princesse, avant votre départ, remercier M. l'abbé Bouquemont du dévouement dont il fait preuve en se chargeant d'une entreprise aussi difficile.

— Merci ! murmura laconiquement la princesse sans détourner la tête.

— Et prendre jour avec lui, continua la marquise indignée.

— Demain ! répondit avec la même indifférence, la maréchale de Lamothe-Houdan.

— Venez, monsieur l'abbé, dit madame de la Tournelle, le rouge de la colère au front ; et, en attendant que madame la princesse vous adresse les remerciements que vous méritez, recevez pour elle mes plus ardentes actions de grâce.

Puis, faisant signe à l'abbé, elle l'emmena en disant d'une voix brève et sèche :

— Adieu, princesse.

— Adieu, répondit celle-ci d'un ton dans lequel il était impossible de distinguer la moindre impatience.

Puis, attirant à elle une coupe de cristal dans laquelle elle plongea une cuiller de vermeil, elle se remit à manger la conserve de roses.

CXXXVIII

LA FLÈCHE DU PARTHE

Le soir de ce même jour, on s'en souvient, le prélat italien avait donné rendez-vous chez lui à l'abbé Bouquemont.

L'abbé trouva l'évêque au milieu de ses derniers préparatifs de départ.

— Entrez dans mon cabinet, dit le prélat ; je vous y rejoins dans un instant.

L'abbé obéit.

Alors monseigneur Coletti, s'adressant à son domestique :

— La personne que j'ai fait appeler est-elle dans mon oratoire ? demanda-t-il.

— Oui, monseigneur, répondit le domestique.

— C'est bien. Je n'y suis pour personne que pour la marquise de la Tournelle.

Le domestique s'inclina.

Monseigneur passa dans son oratoire.

Là, dans un angle, debout, maigre et blême, attendait une longue chevelure qui donnait à celui qui avait l'avantage d'en être le porteur une ressemblance flatteuse avec le Basile du *Mariage de Figaro*, ou le Pierrot de la pantomime.

Ce personnage, nos lecteurs l'ont oublié ; mais, en deux mots, nous le rappellerons à leur souvenir : c'est le favori de la loueuse de chaises, un des affidés de M. Jackal, le nommé Longue-Avoine, qui, après avoir échappé par miracle aux émeutes de la rue Saint-Denis, était rentré glorieusement dans son bercail de la rue de Jérusalem.

Sans doute, on s'étonnera de voir ce personnage patibulaire chez notre jésuite italien ; mais, si l'on veut nous suivre dans son oratoire, on sera bien vite édifié sur ce sujet.

En apercevant monseigneur Coletti, Longue-Avoine croisa ses deux mains sur sa poitrine.

— Eh bien, demanda l'Italien, quel est le résultat de vos recherches ? Soyez bref et parlez bas.

— Le résultat est des meilleurs, monsignor, et n'a pas nécessité des recherches bien longues ; ce sont les deux plus grands intrigants de la chrétienté.

— D'où viennent-ils ?

— Du même pays que moi, monseigneur.

— Et de quel pays venez-vous ?

— De mon pays natal : de la Lorraine.

— De la Lorraine ?

— Oui, et vous connaissez le proverbe : *Lorrain, traître à Dieu et à son prochain.*

— C'est flatteur pour vous et pour eux. Et où ont-ils fait leurs études ?

— Au séminaire de Nancy tous les deux ; seulement, l'abbé en a été chassé.

— Pourquoi ?

— Il suffira que Votre Grandeur lui dise qu'elle sait pourquoi ; il n'insistera pas, j'en suis certain, sur l'explication.

— Et son frère ?

— Ah ! celui-là, c'est autre chose ; je sais sur lui des détails précis. Le roi Stanislas, ayant été parrain dans une petite église des environs de Nancy, a fait don à l'église d'un Christ de Van Dyck. Peu à peu, les desservants de l'Église ont oublié la valeur de ce Christ, qu'a très bien reconnue immédiatement le peintre. Il a demandé et obtenu la permission d'en faire une copie ; la copie faite, il l'a substituée à l'original, et a vendu l'original sept mille francs au musée d'Anvers. L'affaire s'est ébruitée, et sans doute il en fût résulté certains désagréments pour l'artiste, si l'abbé, qui était déjà agrégé à la maison de Saint-Acheul, n'eût obtenu l'appui du supérieur de ladite maison. La chose fut étouffée ; mais, du jour où elle serait remise sur le tapis par un homme de votre importance, elle reprendrait toute sa gravité.

— Bien ; j'ai entendu dire que les noms qu'ils portent ne sont pas leurs noms. Savez-vous quelque chose à ce sujet ?

— Rien de plus vrai. Leur nom véritable est Madou et non Bouquemont.

— Depuis le jour où ils ont quitté Nancy, comment ont-ils vécu ?

— Physiquement, assez bien ; moralement, fort mal ; en faisant des dupes et des dettes quand les dupes ont manqué. Si monsignor voulait seulement me donner vingt-quatre heures, je puis lui affirmer qu'il serait parfaitement renseigné à ce sujet.

— Inutile, je pars ce soir, et je pars sachant ce que je voulais savoir.

Puis, tirant cinq louis de sa bourse :

— Voici un acompte, dit-il en remettant les cinq pièces d'or à Longue-Avoine ; peut-être recevrez-vous des ordres non signés ; chacun des ordres que vous recevrez sera accompagné d'un petit mandat ayant pour but de vous payer de vos peines ; vous enverrez la réponse à ces ordres, poste restante, à Rome ; trois X sur vos lettres me les feront reconnaître.

Longue-Avoine s'inclina avec un geste qui signifiait : « Est-ce tout pour le moment ? »

Monsignor Coletti comprit le geste.

— Épiez tous les mouvements de nos deux hommes afin d'être prêt à me donner sur eux les renseignements que je vous demanderai. Allez.

Longue-Avoine sortit à reculons.

Monsignor Coletti attendit que la porte fût refermée, et, après un instant de silence et de réflexion :

— Et maintenant, à l'autre, dit-il.

Puis, sortant de son oratoire, il traversa son salon, et entra dans son cabinet.

Il y trouva l'abbé Bouquemont établi dans un grand fauteuil, tournant ses pouces et regardant le plafond.

— Eh bien, monsieur l'abbé, lui demanda-t-il, pouvez-vous me dire ce qui s'est passé chez madame la maréchale de Lamothe-Houdan ?

— La princesse a paru m'agréer pour directeur, répondit l'abbé.

— Comment ! a paru ? demanda le jésuite d'un air étonné.

— La princesse n'est pas très causeuse, reprit l'abbé. Votre Grandeur doit en savoir quelque chose. Je ne saurais donc dire positivement quelle a été son impression à mon sujet, et voilà pourquoi j'ai eu l'honneur de vous dire : la princesse a paru m'agréer.

— Enfin, êtes-vous ancré dans la maison ?

— C'est l'opinion de madame la marquise de la Tournelle que je le suis.

— Alors ce doit être aussi la vôtre. N'en parlons plus. Ce point arrêté, je vous ai fait venir pour vous donner vos instructions à l'endroit de la conduite que vous aurez à tenir vis-à-vis de madame la maréchale de Lamothe-Houdan.

— J'attends vos ordres, monsignor.

— Avant d'entrer en matière, deux mots sur les moyens qui se trouvent en mon pouvoir pour lever vos scrupules, — dans le cas peu probable où vous en auriez, — et même pour substituer au besoin le dévouement à l'hésitation. Vous avez été chassé du séminaire de Nancy. Je sais pourquoi. Voilà pour votre compte, à vous. Quant à votre frère, vous n'ignorez pas qu'il y a dans le musée d'Anvers un certain Christ de Van Dyck...

— Monseigneur, interrompit l'abbé Bouquemont en rougissant, pourquoi supposer que vous avez besoin de recourir aux menaces pour faire ce que vous désirez de vos très humbles serviteurs ?

— Je ne suppose pas cela. J'ai beau jeu ; je suis grand joueur ; j'abats mes cartes sur la table, voilà tout.

L'abbé serra les lèvres, mais pas si doucement que l'on n'entendît le craquement de ses dents ; il baissa les yeux, mais pas si rapidement que le prélat n'en pût voir jaillir un éclair.

Monsignor Coletti attendit un instant que l'abbé eût bien pris l'attitude qu'il voulait.

— Ah ! fit le jésuite, maintenant que nous sommes d'accord, écoutez-moi. La maréchale de Lamothe-Houdan est mourante ; vous n'avez pas longtemps à la diriger ; mais, avec du zèle et de l'intelligence, les minutes valent des jours et les jours des années.

— J'écoute, monsignor.

— Lorsque vous aurez entendu la confession de la princesse, vous comprendrez la partie des instructions que je vais vous donner, et qui, jusque-là, pourront vous paraître un peu troubles.

— Je tâcherai d'y voir clair, fit l'abbé Bouquemont avec un sourire.

— La maréchale a commis une faute, dit le prélat, une faute de telle nature et de telle gravité, que, si elle n'en obtient pas sur terre le pardon de la personne qu'elle a offensée, je doute fort qu'elle l'obtienne au ciel ; voilà ce que je vous charge de lui démontrer.

— Encore, monsignor, faudrait-il savoir de quelle nature est cette faute, pour démontrer la nécessité du pardon terrestre.

— Vous la saurez quand la princesse vous l'aura dite.

— J'aurais voulu avoir le temps de préparer mes dilemmes.

— Supposez, par exemple, une de ces fautes si graves, qu'il n'a pas fallu moins que la parole de Jésus-Christ pour la remettre !

— Un adultère ? hasarda l'abbé.

— Remarquez que je ne précise pas, fit l'Italien. Mais au cas où ce serait un adultère, croyez-vous que la coupable obtiendrait son pardon du ciel si elle ne l'obtenait pas d'abord de son mari ?

Malgré lui, l'abbé frissonna : il entrevoyait vaguement le but de l'Italien, et, si corrompu qu'il fût, cette vengeance florentine l'épouvantait.

Il eût mieux compris et peut-être eût moins craint le poison des Médicis et des Borgia.

Mais, si monstrueuse que fût l'œuvre, il ne songea pas à y faire la moindre objection : il se sentait comme le lièvre sous la griffe du tigre.

— Eh bien, demanda l'Italien, vous y engagez-vous ?

— Je ne demande pas mieux, monseigneur ; mais je voudrais comprendre.

— Comprendre ! et pourquoi faire ? Y a-t-il si longtemps que vous êtes reçu dans la sainte Compagnie que vous en ayez oublié la première loi : *Perinde ac cadaver*. Obéissez sans discussion, sans réflexion, aveuglément ; obéissez comme un cadavre.

— Je m'engage, dit solennellement l'abbé, rappelé aux lois de l'ordre, à exécuter fidèlement la mission que vous me confiez et à obéir *perinde ac cadaver*.

— Là ! c'est bien ! dit monsignor Coletti.

Et, allant à son secrétaire, il en tira un petit portefeuille

que l'on sentait, à travers sa basane, être assez grassement garni.

— Je vous sais pauvre et même besoigneux, dit le prélat ; vous pouvez, par les ordres que je vous donne, être entraîné à des frais extraordinaires. Je crois vous redevoir encore en prenant à mon compte toutes les charges temporelles de la mission que vous entreprenez. Après son accomplissement, vous recevrez, en reconnaissance de vos bons offices, une somme égale à celle qui est contenue dans ce portefeuille.

L'abbé Bouquemont rougit et frémit de plaisir tout à la fois, et il lui fallut toute sa force sur lui-même pour prendre le portefeuille du bout des doigts et le mettre dans sa poche sans s'assurer de la somme qu'il contenait.

— Puis-je me retirer ? demanda l'abbé, qui avait hâte maintenant de prendre congé de l'Italien.

— Un dernier mot, fit celui-ci.

L'abbé s'inclina.

— Comment êtes-vous avec la marquise de la Tournelle ?

— Très bien, monsignor.

— Et avec M. le comte Rappt ?

— Au plus mal.

— De sorte que vous n'avez aucune raison ni aucune envie de lui être agréable ?

— Aucune, monseigneur, au contraire.

— Et que, si un malheur inévitable devait arriver à quelqu'un, vous préféreriez que ce fût à lui plutôt qu'à un autre ?

— Oh ! quant à cela, positivement, monseigneur.

— Eh bien, l'abbé, suivez de point en point mes instructions, et je crois que vous serez bien vengé.

— Ah ! fit l'abbé, dont le visage s'empourpra de joie, je comprends tout maintenant.

— Silence, monsieur ; je n'ai pas besoin de savoir cela.

— Avant huit jours, monsignor, vous aurez des nouvelles... Où faut-il vous écrire ?

— A Rome, via de l'Umiltà.

— Merci, monseigneur, et que Dieu vous assiste dans votre voyage !

— Merci, monsieur l'abbé ; si le souhait est hasardeux, l'intention est bonne.

L'abbé salua et sortit par une petite porte dérobée que le prélat lui ouvrit lui-même.

En rentrant au salon, monsignor Coletti y trouva la marquise de la Tournelle.

La vieille dévote venait faire ses derniers adieux à son directeur.

Celui-ci, qui avait achevé tout ce qu'il avait à faire à Paris et qui tenait à le quitter au plus vite, avait un moyen d'abréger la scène lacrymale que venait lui faire la vieille marquise, et il était sur le point, ne trouvant pas d'autre moyen, de faire valoir le désir, et même le besoin qu'il avait de se recueillir au moment d'entreprendre un voyage si dangereux que celui d'une mission en Chine, lorsque le valet de pied de la marquise entra en toute hâte et lui annonça que la maréchale de Lamothe-Houdan venait d'être atteinte d'une attaque de nerfs d'une telle violence, que l'on avait craint qu'elle ne mourût pendant l'accès.

— Marquise, dit monseigneur Coletti, dont les pommettes s'enflammèrent en apprenant cette nouvelle, vous entendez, il n'y a pas une minute à perdre.

— Je cours chez ma belle-sœur ! s'écria la marquise en se levant précipitamment.

— Vous vous méprenez, fit le prélat en l'arrêtant ; ce n'est pas chez la maréchale qu'il faut courir.

— Où donc, monsignor ?

— Chez l'abbé Bouquemont.

— Vous avez raison, monseigneur ; son âme est encore plus malade que son corps. Adieu donc, mon digne ami, et que Dieu vous protège pendant votre longue traversée.

— Je la passerai en prières pour vous et votre famille, marquise, répondit le prélat en croisant ses mains sur sa poitrine.

La marquise partit dans son coupé. Un quart d'heure après, une calèche attelée de trois chevaux de poste entraînait monsignor Coletti sur la route de Rome.

CXXXIX

OÙ L'ABBÉ BOUQUEMONT CONTINUE À FAIRE DES SIENNES

En effet, quelques instants après le départ de la marquise de la Tournelle et du digne abbé Bouquemont, la maréchale de Lamothe-Houdan avait été prise d'un spasme tel que la fille de chambre qui était auprès d'elle à ce moment avait fait retentir tout l'hôtel de ce cri funèbre : « Madame se meurt ! »

Le vieux médecin du maréchal, que la princesse avait constamment refusé de recevoir, prévenu par Gronska, accourut en toute hâte, et reconnut à d'alarmants symptômes que c'était une crise suprême, et qu'avant vingt-quatre heures la princesse aurait cessé d'exister.

Le maréchal arriva au moment où le médecin sortait de l'appartement de la Circassienne.

En voyant le visage sombre du docteur, M. de Lamothe-Houdan devina tout.

— La princesse est en danger ? dit-il.

Le médecin hocha tristement la tête.

— Rien ne peut-il la sauver ? demanda le maréchal.

— Rien, répondit le médecin.

— Et à quelle cause attribuez-vous sa mort, mon ami ?

— A la douleur.

Le front du maréchal se rembrunit subitement.

— Croyez-vous, docteur, dit-il avec tristesse, que, personnellement, j'aie pu causer un chagrin à la princesse ?

— Non, répondit le médecin.

— Vous la connaissez depuis vingt ans, continua M. de Lamothe-Houdan, vous avez observé comme moi cette léthargie persistante dans laquelle madame la maréchale a constamment vécu. Quand je vous ai interrogé à ce sujet, vous m'avez cité mille exemples de cas semblables, et j'ai cru, ainsi que vous me le disiez, que cette somnolence dans laquelle tombait la princesse, à tout propos, était l'effet d'un vice de constitution ; mais, à cette heure, vous attribuez sa mort à la douleur ; expliquez-vous donc, mon ami, et, si vous avez fait quelque remarque à ce sujet, ne me la laissez point ignorer.

— Maréchal, dit le médecin, je n'ai observé, remarqué, distingué aucun fait qui, isolément, puisse motiver cette opinion ; mais, de tous les faits isolés, il résulte pour moi que nulle autre cause que la douleur n'a déterminé la maladie mortelle de madame la maréchale.

— C'est l'opinion d'un homme du monde ou d'un philosophe que vous exprimez là, docteur ; je vous demande votre opinion scientifique, votre avis de médecin.

— Maréchal, un vrai médecin est un philosophe qui n'étudie le corps que pour mieux connaître l'âme. L'étude, en ce qui touche la princesse, a été laborieuse, difficile, mais le résultat n'en est pas moins certain, et aussi vrai, maréchal, que nous sommes en face l'un de l'autre, j'affirme, autant qu'un homme peut affirmer, sans notion particulière, par la seule inspection des faits généraux ; j'affirme, dis-je, que c'est un chagrin profond, terrible, qui va mettre madame la maréchale au tombeau.

— Je ne vous en demande pas davantage, mon ami, dit le maréchal d'une voix émue, en tendant les deux mains au vieux médecin ; et, si je vous ai interrogé, c'était moins pour avoir votre opinion que pour me corroborer dans la mienne. Il y a vingt ans, mon ami, que cette pensée m'est venue ; et, si je ne l'ai exprimée devant personne, pas même devant vous, en qui j'ai une confiance illimitée, absolue, c'est que j'ai pensé que la douleur d'une femme aimée de son mari ne pouvait avoir qu'une seule cause, une faute !

— Maréchal, interrompit le médecin en rougissant, croyez bien que je n'ai pas eu un seul instant une semblable pensée !

— J'en suis sûr, mon ami, dit le maréchal en serrant étroitement les mains du bon docteur. Maintenant, adieu ! Vous n'avez aucune recommandation particulière, aucune ordonnance spéciale à me faire en ce qui touche la santé de la princesse ?

— Aucune, maréchal, répondit le médecin. Madame la princesse s'éteindra sans douleur comme sans bruit ; entre sa vie et sa mort, il n'y aura d'autre différence qu'entre l'éclat et l'extinction d'un cierge : elle fermera tranquillement les yeux pour mourir comme pour dormir, et sa mort ne différera de son sommeil qu'en cela qu'elle sera un sommeil éternel.

Le maréchal de Lamothe-Houdan inclina tristement la tête, et donna une dernière poignée de main expressive au docteur, qui sortit.

Un instant après, le maréchal entra dans la chambre de la princesse : elle était étendue sur son lit, habillée de blanc comme une fiancée et blanche de visage, d'un blanc aussi doux que ses habits, si bien qu'avec ses cheveux, sa figure, ses habits, les draperies de son lit, elle avait l'air déjà de reposer dans son suaire. Il ne manquait, en vérité, dans cette chambre, en approchant de ce lit, pour croire qu'on allait en visite chez une morte, qu'un prêtre, des cierges et le vase d'argent contenant l'eau bénite.

Cette vue fit frémir le maréchal de Lamothe-Houdan.

Il avait vu mourir bien des hommes à la guerre. Le spectacle de la mort était loin d'être nouveau pour lui ; mais, en brave qu'il était, il ne comprenait pas qu'on ne résistât point à la mort, qu'on ne se défendît pas contre elle, qu'on n'essayât pas de la faire reculer comme un ennemi.

Cette mort muette, placide, sans protestation, sans résistance, sans rébellion d'une sorte ou d'une autre, le remplissait d'étonnement.

Il sentit fléchir ses genoux, comme un enfant de quelques mois qui veut soulever un poids impossible ; il s'approcha

respectueusement du lit de la malade, et lui dit de sa voix la plus douce :

— Souffrez-vous ?

— Non, dit la princesse Rina en tournant la tête du côté du maréchal.

— Vous sentez-vous malade ?

— Non, répondit-elle encore.

— Je viens de rencontrer le médecin qui sortait de chez vous, insista le maréchal.

— Oui, fit de la tête la Circassienne.

— Par le repentir.

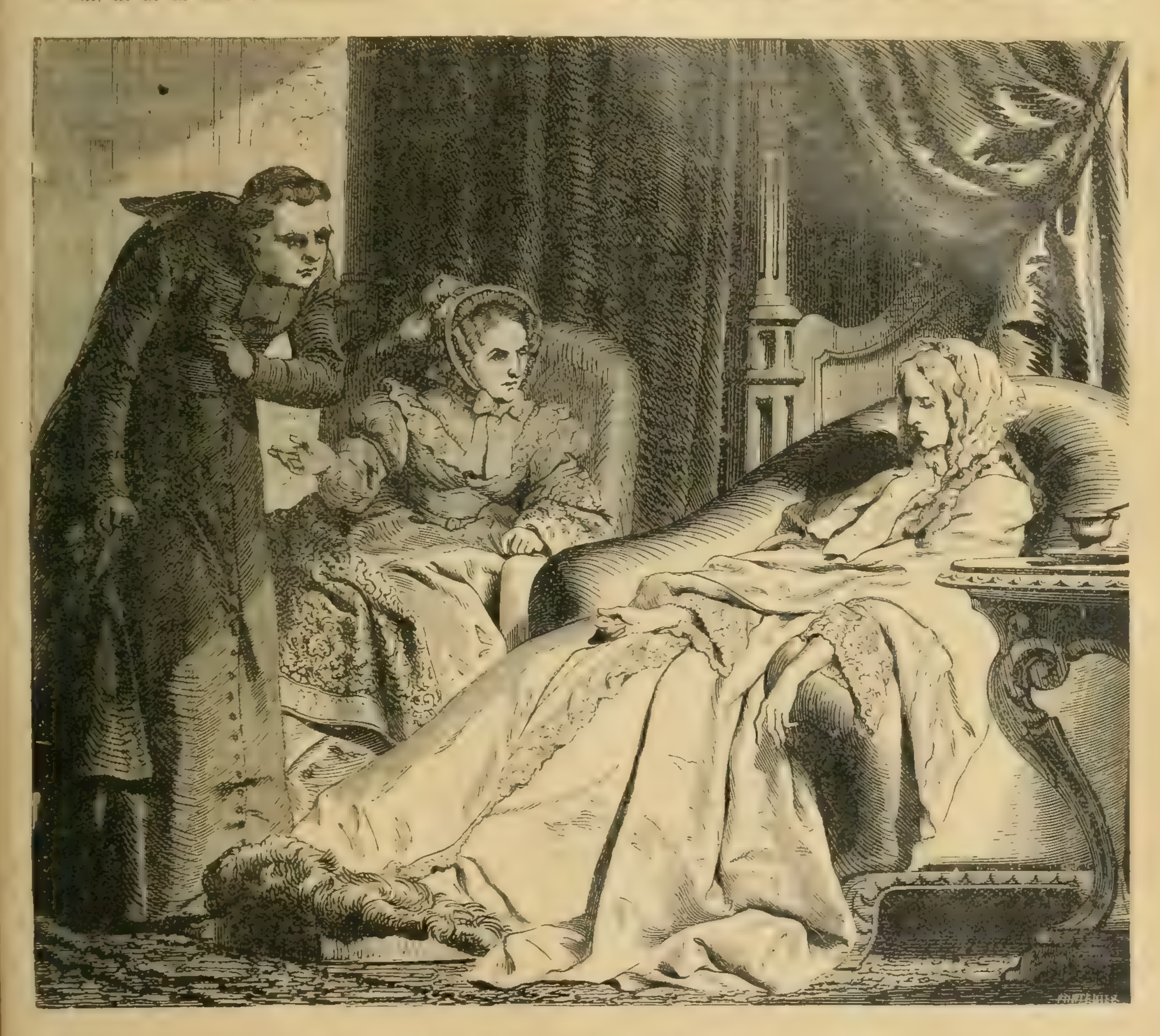
— C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez ; il est des réparations plus efficaces.

— Faites-les moi connaître.

— Quand un homme a volé, reprit l'abbé après un moment de méditation, croyez-vous que son repentir soit équivalent à la restitution de l'objet volé ?

— Non, dit la maréchale sans comprendre où en voulait venir le prêtre.

— Eh bien, il est pour vos fautes, ma chère sœur, un



La Circassienne ouvrit lentement les yeux.

— Désirez-vous quelque chose ?

— Oui.

— Que désirez-vous ?

— Un prêtre.

A ce moment, la femme de chambre venait annoncer l'arrivée de la marquise de la Tournelle et de l'abbé Bouquemont, et pendant la conférence le maréchal se retira avec la marquise dans le boudoir de la princesse.

Nous connaissons les fautes de la maréchale de Lamothe-Houdan ; nous ne nous répéterons donc pas en remettant sa confession sous les yeux de nos lecteurs.

— Ma sœur, dit l'abbé Bouquemont, qui, pendant le récit des fautes de la princesse, avait compris toute l'importance de la mission que lui avait donnée monseigneur Coletti, et qui entrevoyait la vengeance qu'il allait tirer de M. Rappt, — ma sœur, connaissez-vous la grandeur de votre péché ?

— Oui, répondit la princesse.

— Avez-vous essayé de réparer votre faute ?

— Oui.

— De quelle façon ?

moyen de réparation analogue à la restitution pour le voleur.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous avez volé l'honneur de votre époux ; à défaut de restitution impossible, l'aveu franc, loyal, sincère de votre faute équivaut, en pareil cas, à une restitution.

— Eh quoi ! s'écria la maréchale.

Mais elle s'arrêta brusquement, comme si elle redoutait de faire entendre sa voix. Elle se leva à demi, et, tournant la tête du côté de l'abbé, elle le regarda avec tant d'expression que celui-ci, dont le système nerveux n'était cependant pas très impressionnable, frissonna involontairement.

— Vous frissonnez, monsieur l'abbé ? dit la princesse continuant à le regarder avec la même fixité.

— Sans doute, ma sœur, répondit, tout troublé, l'abbé Bouquemont.

— Vous frissonnez vous-même à la pensée d'une si terrible réparation, poursuivit la mourante tout émue.

— C'est qu'en effet, ma sœur, en considérant les conséquences que peut amener un tel aveu, je me sens vivement ému de compassion pour vous.

— Ainsi, c'est pour moi seule que vous vous inquiétez, monsieur l'abbé ?

— Certainement, ma sœur.

— C'est bien, dit la princesse après un instant de méditation, n'en parlons plus, et revenons au mode de réparation que vous m'offrez.

La pauvre femme n'en avait jamais dit si long ; elle s'arrêta un instant comme épuisée, et des gouttes de sueur vinrent inonder son front.

L'abbé ne crut pas avoir mieux à faire que de garder le silence, ce fut elle qui le rompit.

— Monsieur l'abbé, dit-elle, si je ne fais pas l'aveu que vous exigez, que s'ensuivra-t-il ?

— Un supplice éternel pour vous dans l'autre monde.

— Et un repos absolu pour M. le maréchal dans celui-ci ?

— Naturellement, ma sœur ; mais...

— Mais, monsieur l'abbé, ne croyez-vous pas la réparation plus grande si j'assure, au prix d'un supplice éternel, le repos de mon mari ?

— Non, dit l'abbé, que cette question embarrassait singulièrement ; non, répéta-t-il, comme pour donner par la répétition du mot, à défaut de raisonnement, plus de force à sa réponse.

— Veuillez me dire pourquoi, monsieur l'abbé ? insista la maréchale.

— On ne marchande pas son salut, ma sœur, répondit durement l'abbé essayant d'effrayer la pauvre femme, on ne l'achète à aucun prix, on le mérite.

— N'est-ce pas mériter son salut que d'assurer le salut d'un autre ?

— Non, ma sœur ; si vous aviez encore quelques années à vivre, je laisserais à la Providence le soin d'éclairer votre conscience ; mais si près de rendre votre âme à Dieu, vous ne devez pas hésiter à la rendre pure de toute souillure. Je conviens que le moyen de laver vos péchés est terrible, mais vous n'avez pas le choix des moyens, et vous devez accepter celui qui vous est offert comme une grâce divine.

— Ainsi, murmura la pauvre princesse, la vie d'un honnête homme souillée par mes fautes va être brusquement brisée ! et c'est un ministre du Seigneur qui me le conseille. O mon Dieu, éclairez-moi vous-même ; faites entrer un de vos rayons de lumière dans ce cœur aussi noir que le cachot d'une prison.

— Ainsi soit-il ! bégaya l'abbé.

— Monsieur l'abbé, dit résolument la maréchale, jurez-moi devant Dieu que cette réparation est nécessaire.

— Tout serment est impie, ma sœur, dit sévèrement le prêtre.

— Alors, monsieur l'abbé, donnez-moi des raisons à l'appui de votre conseil ; donnez-m'en une seule. Je ne demande pas mieux que de me soumettre, mais je voudrais comprendre.

— C'est faiblesse d'esprit et orgueil, ma sœur. Le juste ne se démontre pas, il se sent.

— C'est parce que je ne le sens pas, monsieur l'abbé, que je vous supplie, à mains jointes, de me le faire comprendre.

— Je vous répète que c'est votre orgueil, que c'est votre esprit qui se révolte contre votre conscience ; car votre conscience vous crie, sans que j'aie besoin de répéter ces paroles : « Tout le mal que tu as fait, tu dois le réparer. » Tel est l'ordre suprême, tel est le décret souverain. Mais qu'importent les cris de leur conscience aux esprits pervers ? Supposons que vous arriviez devant le tribunal de Dieu souillée de ce crime, quand vous auriez pu y entrer purifiée ! Croyez-vous que Dieu, dans sa justice rigoureuse, ne suscitera pas un messager qui viendra dire à ce mari offensé : « Homme, la femme qui était la tienne devant Dieu, t'a trahi parmi les hommes. »

— Grâce, monsieur l'abbé ! s'écria la pauvre femme éperdue.

— « Homme ! continua l'abbé d'une voix stridente, cette femme avait reçu de moi le conseil de te demander le pardon de sa faute, et elle a été assez criminelle pour venir s'agenouiller sur les degrés de mon trône avec un front souillé. »

— Grâce ! grâce ! répéta la princesse.

— « Non, pas de grâce ! dira la voix de Dieu. Homme, sois sans pitié pour le crime de cette infâme, et maudis son nom sur la terre, comme je châtierai son âme dans les cieux ! » Voilà le terrible châtiment que Dieu vous réserve aussi bien là-haut qu'ici-bas ; — car, je vous le répète, Dieu ne permettra pas que le mari qu'il vous avait donné reste dans l'ignorance de votre crime et de sa honte.

— Assez, monsieur l'abbé ! s'écria d'une voix forte la maréchale, qui, recouvrant pour un moment toutes ses forces, se leva brusquement, et, montrant du doigt la porte, ajouta d'une voix calme : Je ne laisserai à personne le droit d'instruire mon mari. Sortez donc, et prévenez le maréchal que je l'attends.

— Mais, madame, s'écria l'abbé, que ce congé hautain fit devenir blême, vous me parlez avec une amertume dont je ne m'explique pas la cause.

— Je vous parle, monsieur l'abbé, répondit fièrement la princesse, comme à un homme dont j'entrevois vaguement les desseins, sans les comprendre. Veuillez, s'il vous plaît, en sortant, prier M. le maréchal d'entrer chez moi.

Et, lui tournant le dos, elle retomba sur son lit.

L'abbé sortit après avoir jeté sur la pauvre femme un regard plein de colère et de méchanceté.

Mais c'en était trop pour la malheureuse princesse. Le combat qu'elle avait eu à soutenir contre l'abbé, pendant tout le temps qu'avait duré cette horrible lutte, avait achevé de briser ses dernières forces ; et, quand le maréchal entra dans la chambre à coucher, il poussa un sourd gémissement en la voyant si défaite, qu'elle semblait avoir à peine quelques instants à vivre.

Il appela vivement la femme de chambre, qui courut au lit de sa maîtresse, et, lui frottant les tempes, la fit peu à peu revenir à elle.

A peine les yeux de la mourante furent-ils ouverts, qu'elle se tourna avec effroi vers la porte de la chambre.

— Que regardez-vous, mon amie ? demanda doucement le maréchal.

— Est-il parti ? dit d'une voix tremblante la princesse.

— Qui, madame ? demanda sa fidèle Grouska, les yeux pleins de larmes.

— Le prêtre ! répondit la maréchale, sur le visage de laquelle était peinte une profonde terreur, comme si elle eût vu entrer dans la chambre une légion de diables conduits par l'abbé Bouquemont.

— Oui, dit le maréchal, dont le sourcil se fronça durement à la pensée que l'abbé avait causé sans doute l'état alarmant dans lequel il retrouvait sa femme.

— Ah ! fit la princesse, comme si on lui eût ôté le poids énorme qui pesait sur sa poitrine.

Puis, se tournant vers sa femme de chambre :

— Retire-toi, Grouska, dit-elle ; j'ai à causer avec le maréchal.

La femme de chambre se retira, laissant la princesse en tête à tête avec son mari.

CXL

TO DIE. — TO SLEEP

— Approchez-vous bien près de moi, monsieur le maréchal, murmura si doucement la princesse, que M. de Lamothe-Houdan put à peine l'entendre ; car ma voix est bien faible et j'ai beaucoup de choses à vous dire.

Le maréchal avança une bergère et s'assit au chevet.

— Vous n'êtes pas en état de causer, fit-il ; ne me dites rien. Donnez-moi votre main et endormez-vous ainsi.

— Non, monsieur le maréchal, dit la princesse ; je n'ai plus à dormir que du sommeil éternel, et, avant ma mort, j'ai une confidence à vous faire.

— Non, repartit à son tour le maréchal, non, Rina, vous ne mourrez pas ; votre tâche n'est pas encore remplie sur terre, mon amie, et nous ne devons mourir que quand notre œuvre est achevée. Or, la petite Abeille a besoin encore de tous vos soins.

— Abeille ! murmura la mourante en frissonnant.

— Oui, continua M. de Lamothe-Houdan, c'est grâce à vous qu'elle va mieux maintenant ; c'est grâce à vos excellents conseils que la vie de notre chère enfant est presque assurée. Vous ne laisserez pas votre œuvre inachevée, ma chère Rina, et alors, si Dieu vous rappelle à lui, vous ne partirez pas seule, car il me fera bien la grâce de me rappeler aussi.

— Monsieur le maréchal, dit la princesse, dans les yeux de laquelle la bonté de son mari faisait rouler des larmes d'attendrissement, je suis indigne de votre affection, et voilà pourquoi je vous supplie de m'entendre.

— Non, Rina, je n'entendrai rien, je n'écouterai rien. Dors en paix, mon enfant, et que Dieu bénisse ton sommeil !

Les larmes qui coulaient depuis un moment dans les yeux de la princesse jaillirent si abondamment, qu'elles inondèrent la main dans laquelle le maréchal tenait la main de sa femme.

— Tu pleures, ma Rina ! dit-il d'une voix émue ; as-tu donc quelque chagrin que je puisse soulager ?

— Oui, fit de la tête la mourante, un grand chagrin, une profonde douleur.

— Parle, mon amie.

— Avant tout, monsieur le maréchal, dit la princesse en dégageant sa main de celle de son mari et en tirant de sa poitrine une petite clef d'or suspendue à un collier, prenez cette clef et ouvrez mon chiffonnier.

Le maréchal prit la clef, se leva et alla ouvrir le chiffonnier.

— Tirez-en vous le second tiroir, continua madame de Lamothe-Houdan.

— C'est fait, dit le maréchal.

— Vous devez voir un paquet de lettres entouré d'un ruban noir?

— Le voici, dit le maréchal, en soulevant le paquet et en le montrant à la princesse.

— Prenez-le, et venez vous asseoir près de moi.

Le maréchal exécuta ce commandement.

— Ce paquet de lettres renferme ma confession, dit la pauvre femme.

Le maréchal avança la main pour tendre les lettres à sa femme ; mais celle-ci, les repoussant, dit :

— Lisez-les, car je n'aurais pas la force de vous en dire le contenu.

— Que contiennent ces lettres? demanda le maréchal troublé.

— L'aveu et la preuve de toutes mes fautes, monsieur le maréchal.

— Alors, dit le maréchal avec émotion, permettez-moi de remettre cette lecture à une autre occasion. Vous êtes trop faible en ce moment pour vous occuper de vos fautes, et j'attendrai votre guérison.

Puis, entr'ouvrant sa redingote, il mit les lettres dans sa poche.

— Mais je vais mourir, monsieur le maréchal, dit la princesse d'une voix déchirante, et je ne veux pas aller à Dieu avec un si lourd fardeau sur la conscience.

— Si Dieu vous appelle à lui, Rina, murmura le maréchal d'une voix triste, que Dieu vous pardonne au ciel comme je vous pardonne sur la terre toutes les fautes que vous avez pu commettre.

— Mais ce sont plus que des fautes, monsieur le maréchal, continua d'une voix presque éteinte madame de Lamothe-Houdan, ce sont des crimes, et je ne veux pas quitter la terre sans vous en avoir fait l'aveu ; car c'est votre honneur que j'ai honteusement souillé, monsieur le maréchal.

— Assez, Rina, s'écria le maréchal en frissonnant. Assez, assez, ajouta-t-il en adoucissant sa voix. Je vous répète que je ne veux rien entendre. Je vous pardonne et je vous bénis, et j'appelle sur votre tête toute la miséricorde divine.

Les larmes de la reconnaissance jaillirent encore une fois des yeux de la princesse. Elle tourna les yeux vers le maréchal, et, le regardant avec une ineffable expression d'attendrissement et d'admiration, elle lui dit :

— Voulez-vous me donner la main?

Le maréchal tendit ses deux mains. La princesse prit une de ses mains dans les siennes, l'éleva à la hauteur de ses lèvres ; puis, l'embrassant avec ferveur, elle dit, en proie à une sorte d'extase, d'exaltation religieuse :

— Dieu m'appelle à lui... Je vais prier pour vous !

Puis, laissant retomber sa tête sur l'oreiller, elle ferma doucement les yeux, et passa sans transition de la veille au sommeil éternel, avec la sérénité majestueuse d'un beau jour d'été s'éteignant dans les ombres de la nuit.

— Rina ! Rina ! ma pauvre et chère bien-aimée ! s'écria le maréchal en proie aux émotions de toute nature dans lesquelles l'avait plongé cette scène ; ouvre les yeux, regarde-moi, réponds-moi, je t'ai pardonné, je te pardonne, pauvre femme... m'entends-tu ? je te pardonne !

Il était tellement habitué au mutisme de la princesse que, ne voyant rien qui annonçât la mort sur ce visage qui respirait le calme et la douceur, il l'attira à lui et la baisa au front.

Mais en sentant le froid de marbre de ce front, en mettant ses lèvres sur ces lèvres déjà glacées, et en ne sentant plus son haleine, il comprit que c'en était fait de sa malheureuse femme, et, laissant retomber lentement sa tête sur l'oreiller, il leva les deux mains au-dessus d'elle en disant :

— Quoi que tu aies fait, je te pardonne à cette heure suprême, pauvre et faible créature ! Quelle que soit ta faute ou quel que soit ton crime même, j'appelle sur ta tête les bénédictions de Dieu.

A ce moment, une petite voix d'enfant se fit entendre.

— Mère ! mère ! criait cette voix, je veux te voir.

C'était la voix d'Abeille, qui attendait avec anxiété dans le boudoir la fin de la conférence de la maréchale avec son mari.

Les deux sœurs entrèrent précipitamment dans la chambre à coucher, car Regina accompagnait Abeille.

— N'entrez pas, n'entrez pas, mes enfants ! cria le maréchal d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Je veux voir maman, dit en pleurant Abeille, qui se précipita vers le lit de la princesse.

Mais le maréchal lui barra le passage ; il la prit dans ses bras et la conduisant à la princesse Régina :

— Emmenez-la, au nom du ciel, mon enfant ! dit-il.

— Comment va-t-elle ? demanda Régina.

— Mais, mieux, elle est endormie, dit le maréchal d'un ton de voix qui démentait ses paroles ; emmenez Abeille.

— Mère est morte ! gémit l'enfant.

La princesse Regina, d'un bond, avec Abeille dans les bras, se trouva près du lit de la maréchale.

— Malheureuses enfants ! dit M. de Lamothe-Houdan, en poussant un soupir de douleur ; vous n'avez plus de mère !

Ce fut un seul cri des deux sœurs.

A ce cri, la marquise de La Tournelle et la femme de chambre, suivies de l'abbé Bouquemont, entrèrent dans l'appartement.

En voyant le visage hypocrite de l'abbé Bouquemont, le maréchal sembla oublier son émotion pour ne se souvenir que de celle de la princesse au moment où l'abbé avait quitté la chambre à coucher. Il alla vers le prêtre et, le regardant d'un air sévère, il lui dit d'une voix grave :

— C'est vous, monsieur, qui remplacez monseigneur Coletti ?

— Oui, monsieur le maréchal, répondit le prêtre.

— Eh bien, monsieur, votre devoir est rempli, la femme que vous venez de confesser est morte.

— Si M. le maréchal le permet, dit l'abbé, je passerai la nuit à veiller le corps de la malheureuse princesse.

— C'est inutile, monsieur ; je compte prendre ce soin moi-même.

— Mais, d'habitude, monsieur le maréchal, insista l'abbé qui se voyait congédié pour la seconde fois de la journée, c'est à un ecclésiastique que revient ce funèbre office.

— C'est possible, monsieur l'abbé, dit le maréchal d'un ton qui n'admettait pas de réplique ; mais je vous répète que votre présence ici est désormais inutile ; j'ai donc l'honneur de vous saluer.

Puis, tournant le dos à l'abbé Bouquemont, il revint rejoindre les deux sœurs, qui baisaient en sanglotant les mains de leur mère, pendant que l'abbé, furieux de la réception, enfonçait impertinemment son chapeau sur sa tête, à la manière de Tartufe sortant, gros de menaces, de la maison d'Orgon :

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître !

et sortait en fermant violemment derrière lui la porte du boudoir.

Ce procédé sans doute eût mérité une correction, mais le maréchal de Lamothe-Houdan était trop absorbé en ce moment pour remarquer l'impertinente sortie de l'abbé Bouquemont.

La nuit s'était faite pendant ce temps, et l'on voyait à peine clair dans l'appartement de la princesse. Un silence de mort planait dans toute la chambre.

On vint annoncer que le dîner était servi ; mais le maréchal n'y voulut pas prendre part. Il congédia tout le monde après qu'on lui eut apporté une lampe, et, une fois seul, il s'installa près du chiffonnier devant lequel s'appuyait d'habitude la princesse ; puis, tirant de sa poche le paquet de lettres, il dénoua d'une main tremblante le ruban qui l'entourait, et commença à lire d'un œil que la douleur rendait trouble.

La première lettre était de lui ; elle était écrite du bivac, la veille d'une bataille ; la seconde était écrite d'un camp, le lendemain d'une victoire ; toutes portaient la date de la guerre ; un mot les résumait toutes : « Quand reviendrons-nous en France ? » En d'autres termes, toutes les lettres du mari constataient son absence, indiquaient l'abandon et l'isolement de la femme.

Telle fut la porte par laquelle le malheur entra dans la vie de la princesse : son absence à lui, son isolement à elle.

Il s'arrêta un moment, en voyant une autre écriture que la sienne ; comme si, avant d'aller plus loin, il devait deviner bien comprendre le chemin qu'il avait parcouru ; dans ce chemin, il entrevit sa femme, c'est-à-dire un être faible entre tous, errant seule sans soutien, sans appui, à la merci du premier loup dévorant.

Il se tourna vers le cadavre, et, allant à lui :

— Pardon, chère femme ! dit-il, mais la première faute est ma faute ; que Dieu me pardonne, je la prends pour moi.

Il revint s'asseoir près du chiffonnier, et commença la lecture des lettres de M. Rappt.

Chose étrange ! comme s'il eût instinctivement prévu que derrière cette faute, il y avait un crime, la connaissance de son déshonneur ne produisit pas sur lui l'effet terrible qu'elle produit d'ordinaire sur tout homme, quel que soit son tempérament, en pareille situation. Sans doute, son front se couvrit de honte ; sans doute, il tressaillit tout le temps que dura cette lecture ; sans doute, s'il eût tenu dans ses mains le comte Rappt, il l'eût infailliblement étouffé ; mais la révélation de son malheur, qui se traduisit en haine contre son protégé, se traduisit en compassion pour sa femme. Il la plaignit sincèrement, avec tendresse et sincérité ; il s'accusa d'être l'auteur propre de son déshonneur, le traître de lui-même, et il appela encore de loin sur le cadavre toute la compassion de Dieu.

Tel fut le double effet produit sur le maréchal après la première lettre de M. Rappt : compassion à l'endroit de sa

femme ; indignation à l'endroit de son protégé : la femme avait trompé son mari, l'aide de camp avait trahi son maître.

Il continua cette sinistre lecture, le cœur oppressé, déchiré par mille tortures.

Il ne lut d'abord que des paraphrases des premières lettres. Aucun malheur ne lui était annoncé, et cependant, par intuition, par divination pour ainsi dire, il comprenait qu'il avait un malheur plus grand à apprendre, et il feuilletait d'une main fiévreuse toutes les lettres. Il les dévorait en quelque sorte, comme l'homme qui voit le canon braqué sur lui et qui se jette au-devant du boulet.

Il poussa un cri terrible, indicible, formidable, quand il en arriva à ces mots :

« Nous appellerons notre fille *Regina*. Ne sera-t-elle pas comme toi d'une beauté royale ? »

La foudre ne fait pas plus de ravage par où elle passe que cette ligne n'en produisit sur le maréchal de Lamothe-Houdan. Ce ne fut plus son cœur d'amant ou de mari ou même de père qui se souleva de toute sa hauteur en lisant ces mots, ce fut son cœur d'homme, son respect humain, sa conscience. Il lui sembla qu'il n'était plus lui-même ou qu'il était lui-même criminel rien que pour avoir côtoyé le crime. Il oublia qu'il avait été trahi comme époux, trahi comme maître, trahi comme ami, trahi comme père. Il oublia enfin son déshonneur et son malheur pour ne songer qu'à cette monstruosité révoltante, le mariage de l'amant avec la fille de sa maîtresse, le parricide effronté, turpide, impuni. Il se tourna l'œil plein de colère vers le lit ; mais, en voyant le cadavre de sa femme, les deux mains croisées, le front de la morte levé vers le ciel dans l'attitude du recueillement solennel, ses yeux prirent l'expression d'une profonde douleur, et il s'écria d'une voix déchirante :

— Ah ! qu'avez-vous fait, malheureuse femme !

Puis reprenant les lettres, il essaya de bien recouvrer son sang-froid pour les lire jusqu'au bout. Tâche épouvantable à laquelle il eût bientôt renoncé si une autre pensée, la pensée d'un second malheur ne fût venue l'assaillir.

Nous avons montré dans l'atelier de Régina, pendant que Pétrus faisait son portrait, et nous avons revu tout à l'heure, dans la chambre mortuaire, la petite Abeille. C'est la naissance de cette enfant qui préoccupait en ce moment le maréchal. Il l'avait, pour ainsi dire, mise au monde ; elle était née sous ses yeux ; elle avait grandi auprès de lui. Il l'avait encore tout enfant promenée en la tenant par la main sur son grand cheval de bataille, et c'était ce spectacle adorable, et dont il était fier, de voir aux Tuileries le vieux maréchal jouant au cerceau avec la petite fille. L'extrême enfance est plus sympathique à la vieillesse que la jeunesse et l'âge mûr. Les cheveux blonds de l'enfance s'harmonisent mieux avec les cheveux blancs du vieillard.

Abeille avait donc été la couronne de vieillesse du maréchal, le dernier chant qu'il avait entendu, le dernier parfum qu'il avait respiré ; il l'aimait comme le suprême sourire de sa vie, comme le dernier rayon de son couchant. « Où est Abeille ? Pourquoi Abeille n'est-elle pas là ? Comment l'a-t-on laissée sortir par un temps pareil ? Qui s'est permis de faire pleurer Abeille ? Pourquoi n'ai-je pas entendu chanter Abeille une seule fois aujourd'hui ? Abeille est donc triste ? Abeille est donc malade ? » Et du matin au soir on n'entendait retentir que le nom d'Abeille ; elle était comme le souffle vivifiant de la maison : où elle n'était pas, on devenait triste ; où elle arrivait, la gaieté entrait avec elle.

Ce fut donc avec une terreur indicible que le maréchal reprit la lecture de ces lettres, qui l'avait déjà si profondément ravagé.

Hélas ! rien ne devait demeurer debout autour de ce pauvre vieillard ! Il avait vu peu à peu tomber comme des châteaux en ruine toutes ses croyances. Une seule lui restait, et il allait la voir s'évanouir comme les autres. Oh ! destin mauvais ! cet homme avait la beauté, la bonté, le courage, l'honneur, la fierté, tout ce qui fait l'homme grand et heureux ; il ne lui avait rien manqué pour avoir l'amour ; et voici qu'à la fin de sa vie il lui était donné de subir des tortures près desquelles eussent pâli celles des plus grands coupables.

Quand il fut certain de son sort, quand il eut constaté son décès moral, c'est-à-dire la mort de sa foi, il se voila la face et pleura amèrement.

Les larmes sont bienfaisantes. Elles changent le poison en miel et calment les blessures de l'âme.

Quand il eut bien longtemps pleuré, il se leva, et, debout au chevet du cadavre, il parla ainsi :

— Je t'ai bien aimée, ô Rita ! et j'étais entre tous bien digne d'être aimé de toi. Mais le chariot de la vie m'a entraîné rapidement, et, ne regardant que devant moi dans le nuage de poussière que je soulevais, je n'ai pas vu à côté de moi la pauvre plante que j'écrasais. Tu as appelé, je ne suis pas venu à ton secours, et tu as pris pour te relever la première main qu'on te tendait. C'est ma faute, Rita, c'est ma très grande faute, et je m'en accuse devant ton cadavre, et j'en demande pardon à Dieu. De là sont nées toutes tes infortunes, de là sont nés tous nos malheurs. Ainsi tu auras payé de ta vie ma première faute, et je payerai de la mienne ton dernier crime. Dieu a été sévère pour toi, pauvre femme ! C'était moi qui devais expier le premier. Mais il est un complice de tous nos malheurs, et celui-là n'avait pas d'excuse. Lui n'était qu'un larron, un méchant sans honneur et sans foi, un vil traître qui t'a tirée d'un sentier épineux pour te jeter dans un abîme. Celui-là, Rita, par le pardon que j'appelle sur ta tête, celui-là sera châtié comme un imposteur et un lâche ; et, quand j'aurai accompli cette œuvre de justice, alors, Rita, j'irai demander à Dieu, s'il n'a pas encore désarmé sa colère, de la faire tomber tout entière sur moi. Adieu donc, pauvre femme ! ou plutôt au revoir, car le corps survit peu à la mort de l'âme.

Après cette oraison, le vieillard se dirigea vers le chiffonnier, prit les lettres, les fourra dans sa poche, et il allait sortir quand il vit soulever la portière de la chambre à coucher et s'avancer dans l'ombre un homme qu'il ne reconnut pas tout d'abord.

Il fit un pas vers lui : c'était le comte Rappt.

CXLI

OÙ L'ÉTOILE DE M. RAPPT COMMENCE A PALIR

— Lui ! murmura sourdement, en voyant le comte Rappt, le maréchal de Lamothe-Houdan, dont le visage prit une expression sinistre, ce visage qui d'ordinaire n'exprimait que la douleur. Lui ! répéta-t-il en jetant sur le comte des yeux étincelants et en le regardant, à la façon dont le tonnerre doit regarder le champ qu'il va enflammer.

Le comte Rappt, nous l'avons vu à l'œuvre, était brave, hardi, audacieux, plein de sang-froid et de courage, et cependant, explique qui pourra ce phénomène, son sang-froid, son courage, sa hardiesse et son audace tombèrent tout à coup devant le maréchal, comme les remparts d'une ville assiégée devant l'ennemi vainqueur ! Tant d'éclairs jaillirent des yeux du vieillard outragé, tant de menaces terribles lança son regard, que le comte, sans rien deviner, fit toute espèce de conjectures et frissonna involontairement.

Il crut M. de Lamothe-Houdan devenu fou après la mort de sa femme. Il attribua la fixité de son regard à l'égarement, il prit sa colère pour du désespoir, et il songea à le consoler. — Il essaya donc de recouvrer tout le calme nécessaire pour exprimer convenablement le chagrin que lui faisait éprouver la mort de la princesse, et la part qu'il prenait à la douleur du maréchal.

Il s'avança vers M. de Lamothe-Houdan en inclinant la tête, en signe de tristesse et de compassion.

Le maréchal lui laissa faire trois ou quatre pas dans la chambre.

M. Rappt dit d'une voix qu'il s'efforça de rendre émue :

— Maréchal, croyez que je suis profondément touché du malheur qui vous arrive !

Le maréchal le laissa dire.

M. Rappt continua :

— Le malheur a cela de consolant du moins, qu'il nous rend plus chers les amis qui nous restent.

Le maréchal garda le silence.

Le comte poursuivit :

— En cette triste circonstance, comme en toute autre, croyez bien, monsieur le maréchal, que je suis tout à votre service.

C'en était trop ! — en entendant ces paroles, M. de Lamothe-Houdan bondit.

— Qu'avez-vous, monsieur le maréchal ? s'écria le comte Rappt épouvanté.

— Ce que j'ai, misérable ? murmura à demi voix le maréchal, en s'avançant vers le comte.

Celui-ci recula de deux ou trois pas.

— Ce que j'ai, infâme, traître, lâche ? continua le maréchal en regardant le comte comme s'il eût voulu le dévorer.

— Monsieur le maréchal ! s'écria le comte Rappt, qui commençait à entrevoir la vérité.

— Traître ! infâme ! répéta M. de Lamothe-Houdan.

— J'ai peur, monsieur le maréchal, dit, en se dirigeant vers la porte, le comte Rappt, que votre profonde douleur n'occasionne un trouble dans votre raison, et je vous demande la permission de me retirer.

— Vous ne sortirez pas d'ici ! dit le maréchal en sautant du côté de la porte et en lui barrant le passage.

— Monsieur le maréchal, objecta le comte en montrant du doigt le lit mortuaire, une scène pareille dans un lieu semblable, quelle qu'en soit la cause, ne saurait être plus de votre goût que du mien. Je vous prie donc de me laisser sortir.

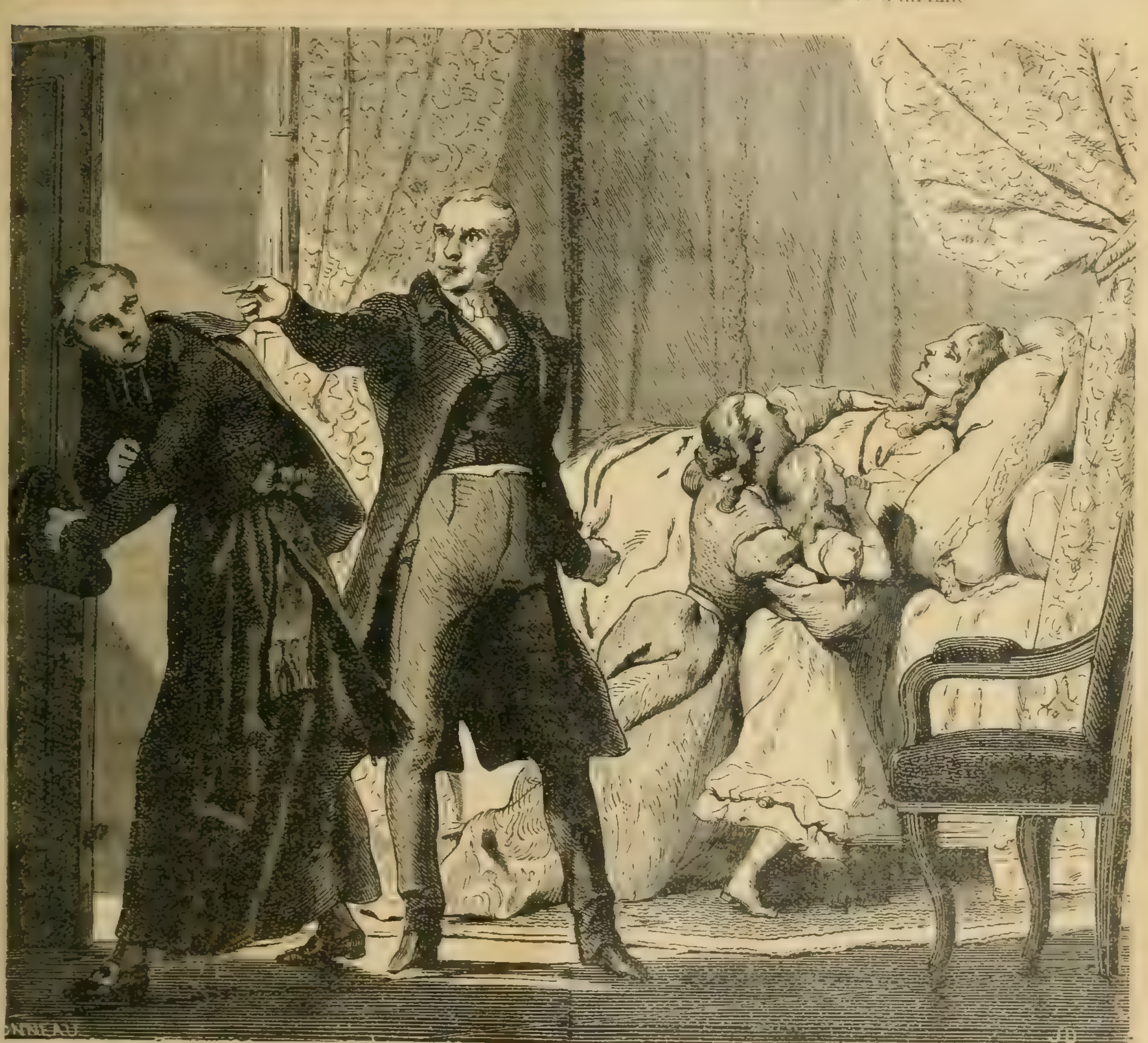
— Non, dit le maréchal, c'est ici que j'ai appris l'offense, c'est donc ici que doit partir la réparation.

— Si je comprends, monsieur le maréchal, dit froidement le comte, vous avez pour une raison ou pour une autre une explication à me demander. — Je suis à vos ordres; mais, je vous le répète, dans un autre moment et dans un autre lieu.

— A cette heure et ici, répondit le maréchal d'une voix si impérieuse qu'elle ne souffrait pas de réplique.

— Comme vous voudrez, dit laconiquement le comte.

serre loyalement la main pendant vingt années, le voilà qui entre dans ma famille comme un honnête homme et qui pendant vingt ans me pille comme un voleur! Misérable! mais une crainte, un remords n'est donc jamais entré dans votre cœur! Votre âme est donc un bourbier profond où la lumière n'a jamais pénétré! Traître! voleur de mon bien! assassin de mon bonheur! Et la pensée ne vous est pas venue un moment que je pouvais tout apprendre, et que j'aurais à vous demander un terrible compte de vos vingt années de mensonge et d'infamie!



Votre présence ici est désormais inutile.

— Connaissez-vous cette écriture? demanda le maréchal en tendant au comte Rappt le paquet de lettres.

Le comte prit les lettres, les regarda et pâlit.

— Connaissez-vous cette écriture? répéta M. de Lamothe-Houdan.

Le comte Rappt devint pâle comme la mort et baissa la tête.

— Ainsi, continua le maréchal, vous vous reconnaissez pour l'auteur de ces lettres?

— Oui! répondit sourdement le comte.

— Ainsi la princesse Regina est votre fille?

Le comte cacha son front dans ses mains: on eût dit qu'il cherchait à éviter la foudre qui depuis son entrée dans la chambre mortuaire grondait au-dessus de sa tête.

— Ainsi, poursuivit le maréchal de Lamothe-Houdan qui semblait ne pas pouvoir prononcer ces paroles, ainsi votre fille est votre femme?

— Devant Dieu, elle est restée ma fille, monsieur le maréchal! s'écria vivement le comte.

— Traître! infâme! murmura le maréchal. Un être que j'ai tiré de la boue, que j'ai accablé de bienfaits, dont j'ai

— Monsieur le maréchal..., bégaya le comte Rappt.

— Taisez-vous, misérable! dit durement M. de Lamothe-Houdan, et écoutez-moi jusqu'au bout. — C'est moi qui vous ai appris à tenir une épée.

Le comte ne répondit pas.

— Est-ce moi, oui ou non? demanda le vieillard.

— C'est vous, monsieur le maréchal, répondit le comte.

— Vous connaissez donc, continua le maréchal d'un ton bref, la façon dont je puis m'en servir.

— Monsieur le maréchal..., interrompit le comte.

— Taisez-vous, vous dis-je! — Je suis donc sûr de vous tuer.

— Vous pouvez me tuer tout de suite, monsieur le maréchal, s'écria le comte Rappt, car, sur mon honneur, je ne me défendrai pas contre vous.

— Vous refuserez de vous battre contre un vieillard, dit en ricanant sourdement le maréchal, par respect pour ses cheveux blancs, n'est-ce pas?

— Oui, dit résolûment le comte.

— Mais, malheureux que vous êtes, dit le vieillard en avançant vers le comte, les deux bras croisés, et se redres-

sant de toute la hauteur de sa taille imposante ; ignorez-vous donc que la colère donne des forces surhumaines, et que, si ce bras, — continua-t-il en allongeant le bras droit et en le mettant sur l'épaule du comte, — et que, si ce bras s'appesantissait sur vous, il vous forcerait à vous courber à terre ?

Soit que le poids du bras du vieillard fût véritablement d'une lourdeur extraordinaire, soit que la colère lui eût donné ainsi qu'il le disait des forces surhumaines, les jambes du comte fléchirent, et il tomba à genoux sur le tapis, au chevet du lit de la morte.

— C'est bien, à genoux ! dit sévèrement le maréchal, c'est la posture qui convient aux méchants et aux traîtres ! Maudit sois-tu, toi qui as apporté dans ma maison le mensonge et la honte ! Maudit sois-tu, toi qui m'as abreuvé d'outrages, toi qui m'as enseigné la haine, toi qui, par ton offense, me fais douter de l'humanité tout entière, maudit sois-tu !

O désolation ! cet homme vaillant, cet honnête homme, en s'approchant du comte pour le souffleter, pâlit et tomba sur le tapis, comme si le misérable traître qu'il menaçait et qu'il allait punir, l'eût renversé.

Un sourire de joie passa sur les lèvres du comte et illumina son visage. — Il regarda le vieillard à terre comme le bûcheron regarde le chêne abattu.

Il se pencha vers lui et l'examina froidement, comme le médecin examine le cadavre.

— Monsieur le maréchal, dit-il à demi-voix.

Mais le vieillard ne l'entendit pas.

— Monsieur le maréchal, répéta-t-il à voix basse en le secouant légèrement.

Mais M. de Lamothe-Houdan resta immobile et silencieux.

Le comte Rappt étendit sa main sur la poitrine du maréchal, son front se rembrunit en sentant les battements du cœur.

— Il vit ! murmura-t-il en le regardant d'un œil hagard.

Puis se levant brusquement, il tourna les yeux de côté et d'autre, cherchant je ne sais quoi, — quelque instrument de mort sans doute.

Mais cette chambre de femme ne contenait ni pistolet, ni poignard, ni arme d'aucune sorte.

Il s'approcha du lit de la morte et tira vivement à lui le drap qui la recouvrait ; — mais à son grand effroi le bras droit de la morte se releva, tenant le coin du drap.

Il recula épouvanté !...

À ce moment une ombre se dressa devant lui.

— Que faites-vous ici ? dit-elle.

Il frissonna en reconnaissant la voix de la princesse Regina.

— Rien ! répondit-il durement, en lançant un regard terrible à la princesse.

Et il sortit brusquement, laissant la pauvre Régina entre le cadavre de sa mère et le corps inanimé du maréchal de Lamothe-Houdan.

La princesse sonna, et Grouska arriva suivie du valet de chambre du maréchal.

On fit revenir le vieillard à lui et on le transporta dans sa chambre à coucher, où les soins de son médecin, accouru en toute hâte, le rappelèrent bientôt à la vie.

Il regarda tout autour de lui en disant :

— Où est-il ?

— Qui, mon père ? demanda la princesse.

Ce mot de père, que Regina lui donnait, fit frissonner le maréchal.

— Ton mari, dit-il avec effort, le comte Rappt.

— Désirez-vous lui parler ? demanda la princesse.

— Oui, répondit M. de Lamothe-Houdan.

— Je vous l'enverrai dès que vous serez mieux.

— Je vais tout à fait bien, dit le maréchal en se relevant et en se redressant fièrement.

— Je vais vous l'envoyer, mon père, dit la princesse en cherchant à deviner dans les yeux du vieillard ce qu'il pouvait avoir à dire en ce moment au comte Rappt.

Elle quitta la chambre à coucher, et un instant après le comte Rappt parut.

— Vous désirez me parler ? dit-il d'un ton sec.

— Oui, répondit laconiquement le maréchal. Je me suis laissé entraîner tout à l'heure envers vous à des menaces et à des violences inutiles. Je n'avais qu'une parole à vous dire et c'est la seule chose que je ne vous aie pas dite.

— Je suis à vos ordres, monsieur le maréchal, répondit le comte.

— Vous daignerez vous battre avec moi ? fit dédaigneusement le vieillard.

— Oui, répondit résolument le comte.

— À l'épée, naturellement ?

— À l'épée.

— Sans témoins ?

— Sans témoins, monsieur le maréchal.

— Et dans [illegible] ?

— Où il vous plaira, monsieur le maréchal.

Le maréchal jeta un regard sévère sur le comte.

— Vous avez bien vite changé de résolution, dit-il.

— J'ai reconnu, monsieur le maréchal, que mon refus était une nouvelle injure, répondit le comte.

— Vous me ferez peut-être l'outrage de ne pas vous défendre ?

— Je me défendrai, monsieur le maréchal... je vous le jure !... ajouta-t-il.

— À votre guise, monsieur. — Mais, que vous vous défendiez ou non, je ne vous ferai pas de quartier.

— Que la volonté de Dieu soit faite ! dit hypocritement le comte en levant les yeux au ciel avec une onction dont l'abbé Bouquemont eût été fier.

— Quant au jour, reprit le maréchal, ce sera le jour même des obsèques de madame la maréchale. — Nous laisserons s'accomplir les funérailles, — et, au retour, nous nous retrouverons dans le rond-point du jardin. — Tenez-vous donc prêt pour cette heure.

— Je serai prêt, monsieur le maréchal.

— Bien ! fit de la tête M. de Lamothe-Houdan en tournant le dos au comte.

— Vous n'avez plus rien à me dire, monsieur le maréchal ? demanda celui-ci.

— Non, répondit le vieillard. — Vous pouvez vous retirer.

Le comte s'inclina respectueusement et sortit.

Sur le seuil de la porte, il trouva la princesse Regina.

— Vous ici ? s'écria-t-il.

— Oui ! dit à voix basse la princesse. — J'ai écouté, j'ai entendu, je sais tout ! — Vous allez vous battre avec le maréchal !

— En effet, dit le comte froidement.

— Vous allez tuer ce vieillard, continua Regina.

— Peut-être, répondit le comte.

— Vous êtes infâme ! s'écria la princesse.

— Et plus infâme encore que vous ne croyez, princesse ; car je compte avant le duel renseigner le maréchal sur tout ce qu'il ignore.

— Que voulez-vous dire ? demanda avec effroi la princesse.

— Veuillez passer chez vous et je vais vous en instruire, dit le comte Rappt, le lieu où nous sommes ne me paraissant pas convenable pour un pareil entretien.

— Je vous suis, répondit la princesse.

Nous dirons dans le chapitre suivant le résultat de la conférence du comte Rappt et de la princesse Regina.

CXLII

ENTRETIEN NOCTURNE DE M. LE COMTE ET DE MADAME LA COMTESSE RAPPT

— Parlez, monsieur ! s'écria la princesse après avoir laissé retomber la portière de la chambre à coucher, et s'être jetée dans un fauteuil.

— C'est une triste conversation que nous allons avoir ensemble, dit M. Rappt en affectant le plus profond chagrin.

— Quelle qu'elle soit, interrompit la princesse, veuillez l'entamer ; je suis résignée à tout entendre.

— Je me bats, ainsi que vous l'avez dit, commença le comte Rappt, après-demain avec le maréchal de Lamothe-Houdan.

La pauvre Regina frissonna de tous ses membres.

M. Rappt continua, sans paraître remarquer l'émotion de la princesse.

— Quel résultat supposez-vous que puisse avoir ce duel ?

— Monsieur, s'écria la princesse en pâlissant, votre question est horrible et je n'y ferai pas de réponse.

— Cependant, reprit le comte en la regardant de son plus méchant sourire, cela démontrée une fois la nécessité absolue de ce combat, vous devez former des vœux pour l'un ou pour l'autre des deux combattants.

— La nécessité de ce duel ne m'est pas démontrée, dit la princesse Regina en se cachant le visage.

— En voyant la rougeur de votre visage, Regina, je suis certain du contraire. — Je vous connais, — je connais la noblesse de votre cœur — je sais que rien de ce qui touche à l'honneur ne vous est étranger, et qu'à ma place vous eussiez agi de même.

— O honte ! murmura à voix basse la pauvre femme.

— Ne revenons pas sur les causes, dit M. Rappt, et parlons des effets. — Je me bats avec le maréchal. Pour qui formez-vous des vœux ? Telle est la question que j'ai l'honneur de vous adresser.

— Monsieur, je refuse formellement de répondre.

— Il le faut cependant, princesse, car, de votre réponse va dépendre le bonheur ou le malheur de votre vie.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne m'expliquerai pas davantage avant de connaître votre réponse.

— Monsieur, votre insistance est atroce, et je suis obligée de vous rappeler que ma mère est morte aujourd'hui !

— Je m'en souviens, Régina, en songeant que je me bats après-demain.

— Qu'y puis-je ? s'écria d'une voix désespérée la princesse. Voulez-vous que j'aille trouver le maréchal, que je me jette à ses pieds, que je le supplie de renoncer à ce combat ?

— Vous ne me comprenez pas, princesse, reprit le comte Rappt en regardant la pauvre femme d'un air hautain. Vous ai-je donné le droit de douter de mon courage, et pensez-vous que je sois assez lâche pour prier une femme d'arranger mes affaires d'honneur ? Je vous demande tout simplement de formuler un vœu quelconque.

— Taisez-vous ! s'écria Régina en tressaillant.

— Je vous prie, en un mot, de me dire lequel vous souhaitez de voir mourir, de votre père ou du mari de votre mère ?

— C'est infâme, murmura en pleurant la princesse.

— C'est infâme ! répéta froidement le comte, j'en conviens ; mais qu'y voulez-vous faire ? Cela est. — Répondez-moi donc.

— Monsieur, dit la princesse d'une voix suppliante et en joignant les mains, au nom de ma mère, je vous conjure de ne pas exiger de moi une réponse sur ce sujet.

— Je vous répète, Régina, que votre vie et la mienne dépendent de la réponse que vous allez me faire. — J'insiste donc.

— Vous le voulez ? s'écria la jeune femme en le regardant fixement, et en se levant peu à peu, pour aller à lui.

— Je l'exige, Régina !... pardon, je vous en supplie !

— Soit, dit la princesse en s'avançant vers le comte, les bras croisés. Puisque vous l'exigez, voici ma réponse : je vous hais.

— Régina ! Régina !

— Je vous hais ! continua la princesse, autant que le cœur peut haïr.

— Régina ! Régina ! répéta le comte en devenant pourpre, prenez garde.

— Je ne crains rien, dit Régina, car je n'ai que vous à craindre, et vous savez depuis longtemps à quoi vous en tenir sur ce sujet.

— Régina, la patience a des bornes !

— A qui le dites-vous, monsieur ? Est-ce que je ne connais pas les bornes de la patience, puisque vous êtes chez moi et que je vous écoute !

— Régina, je puis vous perdre ou vous sauver !

— Vous n'avez qu'une façon de me sauver, monsieur, dit fièrement la jeune femme : c'est de mourir !

— Régina ! dit le comte en sautant sur la princesse comme s'il eût voulu l'étouffer.

Mais, celle-ci, le regardant d'un œil froid, l'arrêta en disant :

— Eh bien, qu'y a-t-il, mon père ?

Le comte Rappt recula.

— Écoutez-moi, dit-il.

— Je ne veux plus vous entendre.

— Il le faut, cependant.

Régina sauta sur le cordon de la sonnette.

— N'appelez pas, dit le comte en devenant blême ; — je vais me retirer. — Mais, en sortant d'ici, je vais aller faire ma confession entière au maréchal.

— Que voulez-vous dire ? demanda la princesse en se rapprochant de lui.

— Le maréchal vous croit sa fille, dit le comte. — Je vais le détromper.

— Monsieur ! s'écria la pauvre femme ; si vous avez jamais eu la moindre notion du bien et du mal, vous n'en ferez rien.

— Je le ferai comme j'ai l'honneur de vous le dire, fit le comte en se retournant et se dirigeant vers la porte.

— Monsieur, monsieur, s'écria Régina en allant à lui, que voulez-vous, qu'exigez-vous de moi en échange du repos de cet honnête homme ?

Le comte se retourna en souriant imperceptiblement.

— Vous voyez bien, dit-il, qu'il est nécessaire que nous causions.

— Je vous écoute.

— Je ne reviendrai pas sur la question de vos vœux, reprit le comte d'un air railleur ; vous m'avez édifié suffisamment là-dessus ; je voulais savoir, ajouta-t-il, avant de mourir, — car vous pensez bien que je ne me défendrai pas contre ce vieillard ; — je voulais savoir, dis-je, si vous n'auriez pas, après ma mort, un peu d'indulgence pour mes fautes, voyant que je les ai si courageusement expiées. C'était votre opinion à ce sujet que je voulais connaître, pour ainsi dire, d'outre-tombe ! L'homme qui vous parle, Régina, si criminel qu'il soit, vous a donné la vie. — Je voulais savoir, non si vous regretteriez votre père (hélas ! je ne mérite pas vos regrets !), mais si vous le plaindriez ; si vous l'absoudriez au fond de votre âme. — Je voulais enfin savoir, au moment de mourir, si la pensée ne vous viendrait pas que j'étais plus malheureux, plus misérable, si vous voulez, que méchant, et si je n'étais pas digne, par ma mort, d'obtenir le pardon de ma vie. Tel était mon but, Régina ! Excusez-moi de ne vous l'avoir pas expliqué plus clairement.

Ces mots débités avec plus d'emphase que de sentiment, attendrirent cependant la princesse Régina.

Et c'est ici le cas ou jamais, chers lecteurs, de remarquer la bonté des femmes et la méchanceté des hommes. Voici une créature bonne, honnête, foncièrement honnête, franche jusqu'à la cruauté, loyale jusqu'à la barbarie ; voici une femme, disons-nous, qui vient de prononcer ces terribles paroles : *Vous n'avez qu'une façon de me sauver la vie, c'est de mourir !* — Eh bien, cette femme s'attendrit devant cet homme. — Son cœur s'émeut en entendant le rôle débité par le comédien ; elle s'étudie, elle s'interroge. — N'a-t-elle pas été sévère, dure, injuste envers cet homme qui, au bout du compte, est son père ! Telle est l'émotion qui la saisit, en entendant le couplet chanté par cet histrion.

— Monsieur le comte, dit-elle, pardonnez-moi la dureté de mes paroles. — Je suis mortelle et n'ai point de souhaits à former. — Je m'en rapporte et je me soumets à la justice divine.

Un sourire de satisfaction illumina le visage du comte.

— Régina, dit-il, je vous remercie de ces bonnes paroles ; mais soyez sûre que j'en suis digne ! — La parole de l'homme qui va mourir est sacrée : Régina, pardonnez-moi ma vie et ayez pitié de ma mort.

— Que souhaitez-vous de moi, monsieur ? demanda la princesse.

— Rien que de très simple, Régina, votre bonheur !

— Je ne vous comprends pas, dit en rougissant la bien-aimée de Pétrus.

— Régina, reprit le comte Rappt du ton le plus affable, quelque faute que j'aie pu commettre, je vous ai toujours aimée comme ma fille, et, si vous en avez douté parfois, c'est ma faute bien plus que la vôtre. — Je ne songe donc qu'à vous, à cette heure solennelle, et je veux assurer votre félicité.

— Expliquez-vous, monsieur, dit la princesse qui, instinctivement, pressentait le but de M. Rappt.

— Vous aimez, dit celui-ci, un des hommes les plus recommandables que je sache. — Depuis la dernière causerie que nous avons eue ensemble, à son sujet, j'ai pris des informations sur son compte, et j'ai appris que votre amour ne pouvait être mieux placé.

— Monsieur, s'écria la princesse, plus je vous écoute, moins je vois où vous en voulez venir.

— Nous y arrivons, répondit le comte.

— Je vous demande, pour prix du sacrifice de ma vie, de me fournir, d'ici à demain, l'occasion d'un entretien avec ce jeune homme.

— Vous n'y songez pas ! interrompit la princesse.

— Pardonnez-moi, princesse, je ne songe qu'à cela depuis que j'ai l'honneur de causer avec vous.

— Mais que lui voulez-vous ? Le provoquer peut-être ?

— Par votre mère, Régina, je vous jure que je ne le provoquerai pas.

— Alors, que pouvez-vous avoir à lui dire ?

— C'est mon secret, Régina ! Mais soyez persuadée que c'est dans votre seul intérêt que j'agis en cette occasion. Le malheur dont je vous ai rendue victime me touche profondément, et je veux réparer mon crime.

— S'il en est ainsi, monsieur, que n'allez-vous le trouver ? quoique, à dire vrai, je ne m'explique pas le but de votre démarche.

— C'est impossible, Régina. On me verrait entrer chez lui ; et quel rôle aurai-je l'air de jouer ? Je vous le demande ! Non ! ma proposition est plus simple. — Je vous offre de me ménager un entretien avec lui demain, à l'heure qui vous semblera la plus favorable : — le soir, par exemple.

— Monsieur, dit la princesse Régina en le regardant fixement et longuement, — j'ignore votre but ; mais je connais la loyauté de M. Pétrus Herbel. Quelle que soit votre pensée à son sujet, demain, à cinq heures, il sera ici.

— Non ! dit le comte Rappt, à cinq heures, il y aura du monde ici ; — toute la valetaille le verra entrer, je désire qu'on ne sache pas qu'il est venu à l'hôtel. Vous devez comprendre toute la délicatesse d'une semblable entrevue. Soyez donc assez bonne pour m'en ménager une autre. Vous avez, presque tous les soirs, un rendez-vous avec lui dans le jardin ? Eh bien, permettez-moi de le recevoir ainsi mystérieusement, incognito ; — c'est une fantaisie, sans doute, — mais c'est une fantaisie de mourant, et je vous supplie de la respecter.

— Mais pourquoi dans le jardin ? observa la princesse. Pourquoi pas ici ou dans la serre ?

— Parce que, je vous le répète, princesse, on pourrait le voir, et que, ni vous ni moi, nous ne nous en soucions. — La preuve, c'est que vous le recevez presque tous les soirs

dans le jardin : ce qui, pour le dire en passant, est une véritable imprudence que votre constitution délicate ne saurait justifier.

— Mais..., interrompit vivement la princesse.

— Mais, interrompit plus vivement encore le comte, je ne comprends pas vos objections, à moins que vous n'ayez de moi je ne sais quelle défiance que je ne pourrais formuler.

Il aurait très bien pu formuler la défiance de la princesse ; elle était assez compréhensible.

La pauvre femme pensait en effet : « Puisqu'il veut le voir le soir, c'est qu'il lui prépare un guet-apens. »

— Et si je me défiais ? dit-elle.

— Je vous rassurerais, Régina, répondit le comte, en vous disant que vous pouvez assister à notre entretien, de loin ou de près, à votre gré.

— Soit, dit Régina après un moment de réflexion ; demain soir, à dix heures, vous le verrez.

— Dans le jardin ?

— Dans le jardin.

— De quelle façon le préviendrez-vous ?

— Je l'attends.

— S'il ne venait pas ?

— Il viendra.

— Voilà bien la réponse d'une femme amoureuse ! dit d'un ton léger le comte Rappt.

La pauvre Régina rougit jusqu'au front.

Le comte Rappt continua :

— Il se peut qu'il ne vienne pas, justement le jour où vous aurez le plus besoin de le voir : il faut prévoir tout. Soyez donc assez bonne pour lui écrire.

— Soit ! dit la princesse résolument, je lui écrirai.

— Il ne vous en coûtera pas plus de lui écrire tout de suite, princesse.

— Je lui écrirai dès que vous serez parti.

— Non, fit le comte avec humeur, je ne serais pas tranquille. — Écrivez-lui tout simplement ces mots : « Ne manquez, pour rien au monde, de venir demain. » Donnez-moi la lettre, et je me charge du reste.

La princesse Régina le regarda avec une sorte d'épouvante.

— Jamais ! s'écria-t-elle.

— Bien ! fit le comte en se retournant pour la seconde fois du côté de la porte, je sais ce qu'il me reste à faire.

— Monsieur, s'écria la pauvre femme comprenant sa pensée, je vais écrire.

— À la bonne heure ! murmura sourdement le comte, dont les yeux rayonnèrent d'une joie sinistre.

La princesse prit une feuille de papier dans son chiffonnier : — elle écrivit textuellement les mots indiqués par le comte, mit la lettre sous enveloppe sans la cacheter, et la lui donna en disant :

— Si un piège est caché là-dessous, malheur à vous, monsieur le comte !

— Vous êtes un enfant, Régina, dit le comte Rappt en prenant la lettre, et, quand je m'occupe de votre bonheur, vous oubliez trop que je suis votre père.

Le comte se retira après avoir salué respectueusement la princesse, et il avait à peine tiré la porte derrière lui, que la pauvre Régina, fondant en larmes et joignant les mains en signe de prière douloureuse, s'écriait :

— Ô ma pauvre mère ! ma pauvre mère !

CXLIII

DIPLOMATIE DU HASARD

M. Rappt, le lecteur le pense bien, ne ferma pas l'œil de la nuit. — On ne s'apprête pas à jouer une si terrible partie sans étudier ses pièces.

Plongé au fond de son voltaire, le front appuyé sur les deux mains, les yeux fermés, il semblait, étranger à tout ce qui pouvait se passer extérieurement, regarder profondément en lui.

Le résultat de cet examen fut l'arrêt de mort du pauvre Pétrus.

Vers sept heures du matin, quand le jour parut, il se leva, fit cinq ou six tours dans son cabinet, et s'arrêta devant un bahut dont il entr'ouvrit la porte.

Dans un des tiroirs, il prit un immense paquet de lettres qu'il vint regarder à la lampe. — Il en prit une au hasard, la déplia et la parcourut rapidement des yeux.

Un nuage obscurcit son front ; on eût dit que toute la honte amassée depuis tant d'années au fond de sa conscience rejaillissait tout entière sur son visage.

Il froissa fiévreusement le paquet de lettres, et, se dirigeant lentement vers la cheminée, il présenta à la flamme tout ce qui lui restait de la princesse Rina.

Il regarda en souriant amèrement le feu qui consumait les lettres.

— Ainsi, murmura-t-il, sont évanouies en un instant toutes les espérances de ma vie !

Puis passant rapidement la main sur son front, comme s'il eût voulu en chasser les nuages qui l'obscurcissaient, il agita violemment le cordon de la sonnette pendu au-dessus de la cheminée.

A ce bruit, Baptiste, son valet de chambre, entra dans le cabinet.

— Baptiste, dit le comte Rappt, veuillez voir si M. Bordier est arrivé, et priez-le de se rendre ici.

Baptiste sortit.

M. Rappt se dirigea de nouveau vers le bahut, tira un second tiroir, et, y plongeant la main, il en sortit deux pistolets d'arçon.

Il les examina, fit jouer les batteries, et, après s'être assuré qu'ils étaient chargés :

— Bien, dit-il en les remettant à leur place et repoussant le tiroir.

Il venait de fermer la porte du bahut, quand il entendit frapper trois légers coups.

— Entrez, dit-il.

Bordier entra.

— Asseyez-vous, Bordier, dit le comte Rappt ; nous avons à causer sérieusement.

— Vous n'êtes pas malade, monsieur le comte ? demanda Bordier en voyant le visage décomposé de son patron.

— Non, Bordier. Vous avez sans doute appris les événements de cette nuit, et vous ne devez pas vous étonner qu'après une pareille secousse je ne sois pas dans mon assiette ordinaire.

— Je viens d'apprendre, en effet, monsieur le comte, à mon grand étonnement et à mon grand regret, la mort de madame la maréchale de Lamothe-Houdan.

— C'est à ce sujet que je veux vous entretenir, Bordier. Pour des raisons qu'il est inutile de vous faire connaître, je me bats demain.

— Vous, monsieur le comte ? s'écria avec effroi le secrétaire.

— Sans doute, moi ! — et il n'y a pas là de quoi vous effrayer ; vous me connaissez et vous savez si je sais défendre ma vie. Aussi n'est-ce pas du duel que je veux vous parler, mais des conséquences qu'il peut avoir. — Quelques observations que j'ai faites me font craindre un piège ; j'ai besoin de votre concours et de votre assistance pour n'y pas tomber.

— Parlez, monsieur le comte ; vous savez que ma vie vous appartient.

— Je n'en ai jamais douté, Bordier ; — mais, avant tout, ajouta-t-il en prenant sur son bureau une feuille de papier, voici votre nomination de préfet ; je l'ai reçue ce soir.

La figure du futur préfet s'illumina tout à coup et ses yeux rayonnèrent de plaisir.

— Oh ! monsieur le comte, balbutia-t-il, que de remercîments ne vous dois-je pas, et comment pourrai-je jamais m'acquitter ?

— Je vais vous le dire. — Vous connaissez M. Pétrus Herbel ?

— Oui, monsieur le comte.

— J'ai besoin d'un homme sûr pour lui remettre une lettre, et j'ai compté sur vous.

— N'est-ce que cela, monsieur le comte ? demanda Bordier étonné.

— Attendez. — Avez-vous dans votre bureau deux hommes desquels vous puissiez répondre ?

— Comme de moi-même, monsieur le comte. L'un veut un bureau de tabac, l'autre un bureau de timbre.

— Bien ! vous direz à l'un de ces hommes de se placer sur le boulevard des Invalides, et de n'en pas bouger jusqu'à ce qu'il voie sortir, par la grille de l'hôtel, Nanon, la nourrice de la comtesse. Cet homme la suivra à quelque distance, et s'il la voit se diriger du côté de la rue Notre-Dame-des-Champs, où demeure M. Pétrus, il la précédera et lui dira : « Au nom de M. le comte Rappt, remettez-moi la lettre que vous avez, ou je vous arrête. » Nanon est dévouée à la comtesse, mais c'est une vieille femme, elle est encore plus peureuse que dévouée.

— Ce sera fait comme vous le désirez, monsieur le comte, et d'autant mieux que mes deux hommes ont l'air des plus rébarbatifs.

— Quant à votre second homme, même recommandation ; seulement, celui-ci, au lieu de se placer sur le boulevard, s'embusquera dans la rue Plumet, en face de la porte de l'hôtel, et attendra la sortie de la nourrice, qu'il suivra et précédera, ainsi que je vous l'ai dit pour l'autre.

— Et quand doit commencer leur faction, monsieur le comte ?

— À l'instant même, Bordier, et sans perdre une minute.

— Comptez sur moi, monsieur le comte, dit Bordier en se retournant et en se dirigeant vers la porte du cabinet.

— Un moment, Bordier ! dit M. Rappt ; vous oubliez le principal.

Puis, tirant de sa poche la lettre adressée à Pétrus par la princesse Régina, il la remit à son secrétaire en lui disant :

— Il est inutile de réveiller M. Pétrus Herbel ; vous don-

nerez tout simplement la lettre à son domestique en le priant de la remettre à son maître le plus tôt possible.

Dès votre retour, vous viendrez me rendre compte de votre démarche.

Bordier se retira, alla placer ses deux hommes en embuscade, s'enveloppa jusqu'au menton dans un vaste manteau et se dirigea vers la rue Notre-Dame-des-Champs.

Pendant que Bordier se rendait à pas précipités au domicile de Pétrus, un homme moins enveloppé que lui et marchant à pas lents et égaux, en véritable employé du gouver-

« Et ce qui m'afflige, au milieu de tant d'afflictions, c'est de n'avoir pas même le droit de vous dire la cause de notre séparation.

« Voici ce qui est arrivé. Hier, à midi, une voiture s'arrête à ma porte ; je regarde par la fenêtre de mon atelier, espérant vaguement, je ne sais pourquoi, car je vous savais retenue par la maladie de votre mère, j'espérais que c'était vous, ma chère princesse, que c'était vous qui, profitant d'un rayon de soleil, veniez rendre visite à votre triste amoureux.

« Mais imaginez mon désespoir quand, au lieu de vous,



Que faites-vous ici ? dit-elle.

nement qu'il était, — nous voulons parler du facteur, — apportait à l'hôtel Rappt, entre autres épîtres, une lettre de Pétrus adressée à la princesse Régina.

Bien que le comte Rappt, pendant la nuit, eût fait toute sorte de combinaisons et cru tout prévoir, il n'avait pas prévu le facteur, c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus simple ; si bien qu'à son lever, la princesse reçut des mains de Nanon, selon son habitude, entre autres lettres, celle de Pétrus.

Voici ce qu'elle contenait :

« Je commence ma lettre par où je la finirai, ma Régina : Je vous aime ! Mais, hélas ! ce n'est pas pour vous parler d'amour que je vous écris. J'ai à vous annoncer une nouvelle affreuse, horrible, cruelle, épouvantable, une nouvelle qui n'a pas sa pareille : une nouvelle qui va faire saigner votre cœur, si votre cœur est pétri de même matière que le mien. Nous ne nous verrons pas d'ici à trois jours !

« Connaissez-vous un mot, dans toutes les langues, qui retentisse plus douloureusement : Ne pas se voir ! — Et cependant je suis condamné à l'écrire, et vous, ma bien-aimée, condamnée à l'entendre.

j'ai vu descendre de la voiture le valet de chambre de mon oncle, qui, pâle, effaré, accourait m'annoncer qu'un second accès de goutte des plus menaçants venait d'atteindre mon pauvre oncle.

« — Ah ! venez sans plus tarder, m'a-t-il dit, le [illegible] est au plus bas !

« Prendre mon habit, mon chapeau, [illegible] dans la voiture fut l'affaire d'une seconde, vous le comprenez bien, ma Régina.

« J'ai trouvé le pauvre homme dans un état déplorable, c'est-à-dire s'agitant sur son lit [illegible] épileptique et poussant des cris semblables à [illegible].

« Dans un de ses moments de [illegible], me voyant assis à son chevet, il m'a énergiquement serré les mains, et deux grosses larmes de reconnaissance [illegible] de ses yeux. Il m'a demandé si je consentirais à rester quelque temps auprès de lui. — Je ne l'ai pas laissé achever, et me suis engagé à demeurer près de lui jusqu'à complète guérison.

« Je ne puis pas vous dire, mon amie chérie, les transports de joie qui ont inondé son visage quand je lui ai donné cette assurance.

Me voilà donc établi garde-malade pour quelque temps, — pour un temps dont je ne prévois guère la fin. — Mais, entendez-moi bien, ma Régina, je suis garde-malade, et non prisonnier ; c'est-à-dire, le jour passé, je recouvrerai ma liberté, limitée sans doute, mais bien précieuse et bien chère, puisque je ne m'en servirai que pour aller vous dire ce que je vous ai écrit au début de cette lettre : Régina, je vous aime !

Vous voyez que je finis par où j'ai commencé : — je ne vous dis pas de m'écrire, je vous en supplie : car il ne me faut pas moins que vos lettres pour montrer à mon pauvre oncle cette figure heureuse qui réjouit tant les malades.

A bientôt donc, mon amour adoré ! priez Dieu que ce soit le plus vite possible !

« PÉTRUS. »

Cette nouvelle qui en toute autre occasion eût fait, comme le disait Pétrus, saigner abondamment le cœur de Régina, produisit sur elle un effet tout opposé.

Son sommeil avait été troublé par ces songes noirs, avant-coureurs des grandes catastrophes, qui en sont, pour ainsi dire, les pressentiments.

Elle avait vu le corps de son amoureux étendu sur la neige qui couvrait les gazons du parc, corps ou plutôt cadavre aussi blanc et aussi froid qu'elle. — Elle s'était approchée de lui et avait poussé un cri d'horreur en voyant sa poitrine labourée en dix endroits par le poignard d'un meurtrier. — Au fond d'un bosquet, elle avait vu reluire, comme des yeux de chat, deux yeux ardents, — deux yeux de feu : — elle avait entendu un cri sinistre, elle avait reconnu le rire et le regard du comte Rappt.

A ce moment, elle s'était réveillée, et, assise sur le bord de son lit, les cheveux épars, le front ruisselant de sueur, le cœur palpitant, le corps tremblant de fièvre, elle avait regardé d'un œil hagard, tout autour d'elle, et, ne voyant rien, elle avait laissé retomber sa tête sur son oreiller en murmurant :

— Mon Dieu ! que va-t-il arriver ?

A ce moment, Nanon était entrée, apportant la lettre de Pétrus.

En la lisant, de pâle et livide qu'il était, le visage de la princesse prit le ton des roses les plus douces.

— Sauvé ! s'écria-t-elle en joignant les mains et levant les yeux au ciel pour remercier Dieu.

Puis, se levant, elle courut à son chiffonnier, prit une feuille de papier et traça rapidement ces mots :

« Que Dieu vous bénisse, mon bien-aimé ! votre lettre m'est arrivée comme un rayon de lumière dans une nuit noire. Ma pauvre mère est morte cette nuit, et, en recevant votre lettre, je n'ai songé qu'à une chose : à augmenter l'amour que j'ai pour vous de l'amour que j'avais pour elle !

« Résignons-nous donc, mon Pétrus, à ne pas nous voir pendant quelques jours ; mais croyez que, de près ou de loin, je vous aime, — non, — ce n'est pas assez : — je t'aime !

« RÉGINA. »

La lettre cachetée, elle la remit à Nanon en lui disant :

— Porte ceci à Pétrus.

— Rue Notre-Dame-des-Champs ? dit Nanon.

— Non, répondit la princesse, rue de Varennes, chez le comte Herbel.

Nanon sortit.

Au moment où Nanon franchit la porte de l'hôtel, les deux hommes de M. Rappt, ou plutôt de Bordier, venaient d'être placés à leur poste respectif. — Celui qui guettait rue Plumet, en voyant Nanon prendre la rue à droite et disparaître à l'angle droit du boulevard, la suivit à quelque distance, selon la recommandation du comte Rappt.

Arrivé sur le boulevard, l'homme de la rue Plumet rejoignit son camarade et lui dit :

— La vieille ne prend pas le chemin de la rue Notre-Dame-des-Champs.

— Elle craint d'être suivie, dit l'autre, et fait le grand tour.

— En ce cas, suivons-la ! reprit le premier.

— Suivons-la, répéta le second.

Ils suivirent la nourrice à quinze ou vingt pas de distance.

Ils la virent sonner à l'hôtel Courtenay ; une minute après, entrer dans l'intérieur.

Or, comme il n'avait été question d'arracher la lettre que dans la rue Notre-Dame-des-Champs, les deux compagnons ne songèrent pas le moins du monde à sauter sur elle en pleine rue de Varennes.

Ils s'éloignèrent de l'hôtel et tinrent conseil.

— Évidemment, dit l'un, elle est allée là faire quelque commission, et, en sortant de là, elle ira du côté du boulevard Montparnasse.

— C'est probable, dit l'autre.

Mais il n'en fut rien. — Au bout de cinq minutes, ils virent la nourrice reprendre exactement le chemin par lequel elle était venue et rentrer à l'hôtel Lamothe-Houdan.

— Coup nul ! dit le premier homme en allant reprendre sa place sur le boulevard.

— A refaire ! dit le second en allant se poster rue Plumet.

Voyons ce qui se passait chez Pétrus, pendant que les uns et les autres s'occupaient de lui avec tant de soin.

Bordier arriva rue Notre-Dame-des-Champs au moment même où Régina recevait la lettre de Pétrus.

— M. Pétrus Herbel ? demanda-t-il au domestique du peintre.

— Monsieur n'est pas chez lui, répondit celui-ci.

— Vous lui remettrez cette lettre dès qu'il rentrera.

Bordier donna la lettre et se retira.

En se retournant, il heurta un commissionnaire.

— Faites donc attention ! dit-il durement.

Le commissionnaire, c'était Salvator. Salvator, en voyant un homme enveloppé jusqu'au nez dans son immense manteau, par un temps qui ne justifiait pas absolument cette mesure de précaution, regarda celui qui l'avait interpellé.

— Vous pourriez bien faire attention vous-même, l'homme au manteau, dit-il, en cherchant à dévisager le secrétaire.

— Je n'ai pas de leçon à recevoir de vous, dit dédaigneusement Bordier.

— C'est possible, dit Salvator en lui mettant la main sur le collet et faisant tomber le pan du manteau qui couvrait sa figure ; mais comme j'ai des excuses à recevoir de vous, je ne vous lâche pas que vous ne les ayez faites.

— Drôle ! murmura Bordier entre ses dents.

— Il n'y a de drôles que les gens qui se cachent pour n'être pas reconnus, et qui sont reconnus, monsieur Bordier, dit le commissionnaire en lui serrant plus étroitement le bras.

Celui-ci fit vainement des efforts pour se dégager : il était pris comme dans un étau.

— Je me tiens pour satisfait, dit Salvator en lui lâchant le bras ; allez en paix et ne péchez plus.

Bordier se retira, honteux et tout confus,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Salvator entra chez Pétrus en pensant :

— Que diable ce coquin est-il venu faire ici ?

— Monsieur n'est pas chez lui, dit le domestique en voyant entrer Salvator.

— Je le sais, répondit celui-ci ; donne-moi sa clef et ses lettres.

Salvator, muni des lettres et de la clef de Pétrus, entra dans l'atelier du jeune homme.

Quelques lecteurs pourraient peut-être trouver plus que familiers les procédés du commissionnaire à l'endroit de son ami Pétrus, l'amitié la plus intime n'autorisant pas la rupture d'un cachet, sous quelque prétexte que ce soit ; mais nous allons les rassurer en disant quel droit Salvator avait d'ouvrir les lettres de son ami.

Outre que Pétrus n'avait, comme on le sait, aucun secret pour Salvator, il lui avait écrit en même temps qu'à la princesse Régina, et voici ce que contenait sa lettre :

« Cher ami, je suis pour quelque temps au chevet de mon oncle, très dangereusement malade. Voulez-vous, au reçu de la présente, vous transporter chez moi et faire pour votre ami ce que votre ami ferait pour vous, c'est-à-dire ouvrir mes lettres et y répondre comme vous l'entendrez ?

« Vous m'avez dit tant de fois d'user de votre amitié que vous me pardonnerez, j'en suis sûr, d'en abuser une seule.

« Mille remerciements et cordialement à vous.

« PÉTRUS. »

Salvator, installé dans l'atelier, ouvrit les lettres.

La première était de Jean Robert, qui mandait à Pétrus que son drame, *les Guelfes et les Gibelins*, devant passer sans remise à la fin de la semaine, il n'était que temps d'assister à la répétition générale.

La seconde lettre était de Ludovic : c'était une pastorale, une idylle en prose des amours du jeune homme et de Rose-de-Noël.

La dernière, celle qui ne ressemblait à aucune des autres, parce que le papier était doux et parfumé, parce que l'écriture était fine et distinguée, était la lettre arrachée à la princesse Régina.

Salvator n'avait jamais vu l'écriture de la princesse, et cependant il devina immédiatement qu'elle venait d'elle, tant tout ce que la femme aimée a touché se fait naturellement reconnaître.

Il la retourna en tous sens avant de la décacheter.

Ouvrir des lettres n'est rien, surtout quand on y est autorisé ; mais une lettre de femme, et de femme aimée !

Il éprouva une sorte de honte à plonger son regard étranger dans ce temple.

Sans doute, Pétrus n'avait pensé qu'aux lettres qu'il pouvait recevoir de ses amis ou de ses ennemis, ses créanciers, et n'avait pas prévu la lettre de la princesse.

— En conséquence, fit Salvator, je ne puis pas l'ouvrir.

Puis, se levant, il sonna le domestique.

— Qui a apporté cette lettre ? demanda-t-il en lui montrant la lettre de Régina.

— Un homme enveloppé d'un manteau, répondit le domestique.

— Celui qui sortait quand je suis entré ?

— Oui, monsieur.

— Merci, fit Salvator ; vous pouvez vous retirer. — Ah ! c'est l'homme de confiance de M. Rappt, c'est ce gueux de Bordier qui a apporté cette lettre ? Mais ce n'est pas le secrétaire du mari qui, d'ordinaire, porte les lettres d'amour de la femme. — Si je connais mon Pétrus, c'est-à-dire un amoureux, il n'a pas dû manquer d'écrire à la princesse le lieu de sa retraite, et ce n'est pas ici qu'elle doit lui adresser ses missives. En outre, ce n'est pas un Bordier qu'elle aurait chargé d'une semblable mission. — Or, si ce n'est pas elle qui a envoyé la lettre, ce ne peut être que son mari. — Ceci change considérablement la thèse et m'enlève tout scrupule. Je ne sais pourquoi, mais je flaire vaguement un serpent sous ces fleurs. Effeuillons-les donc.

Et, ce disant, ou plutôt ce pensant, Salvator rompit le cachet blasonné aux armes du comte Rappt, et lut la lettre que nous avons mise sous les yeux de nos lecteurs dans le chapitre précédent.

Or il y a lecture et lecture, et la meilleure preuve, c'est que vingt avocats attelés à un code tireront chacun d'un côté la lettre de la loi ; — autrement dit, il y a lire et lire, lire les mots, deviner l'esprit. — C'est ce que fit Salvator.

Rien qu'en voyant les caractères de l'épître, il devina que la main avait tremblé en les traçant.

En n'y trouvant pas ces termes amoureux dont les amants se servent avec tant de prodigalité, il devina que la lettre, pour une raison ou pour une autre, avait été écrite sous une pression quelconque.

— Je n'ai que deux partis à prendre, songea Salvator : ou d'envoyer cette lettre à Pétrus, et ce sera lui mettre le chagrin dans l'âme, puisqu'il ne pourra aller au rendez-vous ; ou d'y aller moi-même à sa place, pour découvrir le mot de cette énigme.

Salvator mit les lettres dans sa poche, fit cinq ou six tours dans l'atelier en réfléchissant, et, après avoir bien débattu le pour et le contre, il résolut d'aller le soir au rendez-vous au lieu et place de son ami.

Il descendit rapidement et se rendit rue aux Fers, où ses pratiques accoutumées l'attendaient, étonnées de ne l'avoir pas encore vu à neuf heures du matin.

CXLIV

OU IL EST DÉMONTRÉ QUE L'ÉTAT DE COMMISSIONNAIRE EST UN ÉTAT RÉELLEMENT PRIVILÉGIÉ

Ce soir-là, à dix heures, le jardin, ou plutôt le parc de Lamothe-Houdan, couvert de neige, éclairé en bleu par la lune, ressemblait, au centre, à un lac de la Suisse. — Les gazons étincelaient comme des perles ; les arbustes avaient des panaches de diamants. — Du front des arbres tombait une longue chevelure parsemée de pierreries. — C'était une de ces radieuses et sereines nuits d'hiver où le froid même n'arrête pas l'enthousiasme des vrais amants de la nature.

Un poète eût trouvé là le plus beau et le plus grand sujet de contemplation ; — un amoureux, matière à la plus douce rêverie.

Salvator, en arrivant sur le boulevard des Invalides, et en voyant à travers la grille ce beau parc, pour ainsi dire illuminé à blanc, resta saisi d'admiration ; mais son admiration fut de courte durée, car il était impatient de connaître le dénoûment de ce rendez-vous où son ami était convié, et qui lui semblait, à lui, être un guet-apens.

Disons en quelques mots comment, outre son instinct naturel, le hasard l'avait mis sur la piste.

En sortant de l'atelier de Pétrus, il s'était rendu chez lui, avant d'aller reprendre ses crochets rue aux Fers. — Arrivé rue Mâcon, il avait mis Fragola au courant de l'aventure. — La jeune femme, ainsi que nous l'avons déjà vue faire en pareille circonstance, avait prestement mis sa capote, jeté une pelisse sur ses épaules et s'était rendue en toute hâte chez la princesse Régina, à laquelle elle avait demandé l'explication de la lettre.

La réponse de la princesse, entourée de tous ceux qui venaient lui adresser leurs condoléances sur la mort de la maréchale sa mère, avait été brève et significative.

Elle avait dit :

— J'ai été forcée d'écrire. — Que Pétrus ne vienne pas, il y a danger pour lui.

Et voilà pourquoi, comme il y avait danger pour Pétrus, Salvator, préparé et armé à tout événement, était allé au rendez-vous à la place de son ami.

Après avoir donc donné au parc le coup d'œil que pouvait donner un poète à un pareil spectacle, il examina la grille et se demanda comment il allait entrer.

Il n'eut pas longtemps à s'interroger : la petite porte de la grille était ouverte.

— Mauvaise entrée ! pensa-t-il en tirant de sa poche, à tout hasard, un pistolet qu'il arma et qu'il cacha sous son manteau.

Il poussa lentement la grille, non sans avoir regardé au préalable à droite et à gauche dans les taillis et dans les bosquets. — Après avoir fait huit ou dix pas dans l'allée, il vit dans un des bosquets de gauche une forme blanche, qu'il reconnut de loin pour la princesse Régina.

Il allait s'approcher d'elle ; mais, prudent comme un Mohican qu'il était, il détourna la tête et plongea le regard dans le bosquet de droite.

C'était un grand massif de lilas traversé par une étroite allée au bout de laquelle il vit reluire les yeux d'un homme dont le corps s'effaçait derrière un gros marronnier.

— Voici l'ennemi, se dit-il en mettant le doigt sur la gâchette de son pistolet.

Puis, s'arrêtant brusquement, il s'affermit sur ses jarrets comme un homme qui va avoir à défendre sa vie.

C'était bien l'ennemi, en effet ; c'était le comte Rappt qui, caché derrière les arbres, un pistolet à chaque main, attendait fiévreusement l'amoureux de la princesse.

A neuf heures et demie, il était descendu, il avait été lui-même ouvrir la porte de la grille et il était allé se blottir dans un bosquet, quand, en se retournant, à trois pas devant lui, il aperçut, droite, blanche, immobile comme un fantôme, la princesse Régina.

Depuis qu'elle avait vu Fragola, la princesse n'était plus inquiète de Pétrus ; mais elle connaissait le dévouement de Salvator, et c'était pour lui qu'elle tremblait en ce moment.

— Vous ici ! s'écria le comte Rappt.

— Sans doute, répondit froidement la princesse ; ne m'avez-vous pas dit que je pouvais assister à cet entretien ?

— Vous n'y songez pas, reprit le comte ; votre santé est des plus délicates, et cette nuit est glaciale. Je n'ai que quelques mots à dire à ce jeune homme ; — retirez-vous donc chez vous.

— Non, dit la princesse ; j'ai été toute la nuit troublée par les plus sombres pressentiments, rien au monde ne me fera quitter le parc en ce moment.

— Des pressentiments, répéta M. Rappt en haussant les épaules et en ricanant, voilà les femmes ! En vérité, princesse, vous perdez l'esprit, et, à moins que vous ne pensiez, comme je vous l'ai déjà dit, que je veux attenter à la vie de ce jeune homme, vos pressentiments n'ont pas l'ombre de raison.

— Et si je le pensais ? dit Régina.

— En ce cas, princesse, je vous plaindrais sincèrement, car vous auriez de moi une opinion encore plus petite que moi-même.

— Ainsi, monsieur, vous me jurez... ?

— Non, je ne vous jure rien, princesse ; les serments ne sont faits que pour ceux qui veulent les violer. — Je veux que vous vous en rapportiez entièrement à moi. — Vous voulez rester dans le parc et assister à notre entretien, soit ! je le veux bien, vous y assisterez, mais de loin. — Vous comprenez la triste figure que je pourrais faire en présence de vous et de ce jeune homme. Enveloppez-vous bien dans votre manteau de peur du froid, et promenez-vous là, dans ce bosquet ; nous n'aurons pas longtemps à attendre ; il est dix heures tout à l'heure ; si l'exactitude est la politesse des rois, elle est surtout la vertu des amoureux.

En disant ces derniers mots, le comte conduisit la princesse dans le bosquet de gauche où Salvator, dès son entrée, l'avait aperçue, et il alla se promener dans le bosquet de droite jusqu'au moment où, apercevant celui qu'il prenait pour Pétrus, il alla s'embusquer derrière le marronnier.

La princesse vit de loin ce mouvement et en comprit vaguement la signification, elle s'élança précipitamment du bosquet dans l'allée et courut vers Salvator.

Elle était à dix pas de lui quand une détonation d'arme à feu retentit.

La princesse poussa un grand cri et tomba sur le sol.

La balle du pistolet du comte, en atteignant Salvator en pleine poitrine, rendit un son métallique.

Cependant il resta immobile comme si elle eût passé à dix pas de lui.

Elle était venue s'amortir sur sa plaque de commissionnaire.

— Décidément, j'ai choisi un bel état, dit-il en ajustant le comte à travers l'obscurité au moment où celui-ci étendait le bras pour décharger son second pistolet.

Le coup partit, le comte tomba roide à terre, et Salvator, l'ayant vu tomber, remit son pistolet dans sa poche et se dirigea vers l'allée où était étendue la princesse, en disant :

— A en juger par sa chute, le comte nous laissera tran

quilles pendant quelque temps. — Princesse, dit-il à demi-voix, en soulevant la tête de la jeune femme évanouie, princesse, revenez à vous !

Mais la princesse ne l'entendait pas.

Il ramassa quelques flocons de neige et en frotta les tempes de Régina, qui, revenant à elle peu à peu, ouvrit les yeux et, regardant tristement Salvator, lui dit :

— Que s'est-il passé ?

— Rien, répondit le jeune homme ; rien, du moins, qui puisse vous chagriner.

— Mais ce coup de feu ? demanda Régina en regardant profondément Salvator, pour s'assurer qu'il n'était pas blessé.

— Ce coup de feu, répondit celui-ci, a été tiré sur moi par un homme caché derrière un arbre ; mais je n'ai pas été atteint.

— Cet homme, c'était le comte, dit vivement Régina en se relevant et en s'appuyant sur le bras de son sauveur.

— Je n'en étais pas certain.

— C'était bien lui, insista la princesse.

— Alors je le plains, dit Salvator ; car j'ai tiré sur lui, et il ne devait pas avoir, comme moi, une plaque de commissionnaire pour le protéger.

— Vous avez tué le comte ? demanda Régina avec effroi.

— Je l'ignore, répondit Salvator ; mais je suis sûr qu'il a été atteint, car je l'ai vu tomber sur le gazon. Si vous le permettez, princesse, je vais m'assurer de son état.

Et Salvator s'enfonça rapidement dans l'allée au bout de laquelle était tombé le comte Rappt.

Il aperçut d'abord son visage blême d'ordinaire, rendu livide en ce moment, soit par la mort, soit par la lumière blafarde de la lune : autour de lui, la neige était imprégnée de sang.

Il s'approcha, se pencha vers le comte, et, ne l'entendant pas respirer, il posa la main sur sa poitrine : — il ne respirait plus ! — la balle avait traversé le cœur !

— Dieu ait pitié de son âme ! dit-il philosophiquement en se relevant.

— Puis, venant retrouver la princesse :

— Il est mort ! dit-il laconiquement.

Régina baissa la tête.

Ils en étaient là quand, tout à coup, se dressa entre eux, semblant sortir de dessous terre, un homme de haute taille qui, les deux bras croisés sur sa poitrine, regardant fixement le commissionnaire et la jeune femme, dit d'une voix grave :

— Que se passe-t-il donc ?

— Mon père ! s'écria la princesse terrifiée par cette apparition.

— M. le maréchal ! dit Salvator en s'inclinant.

C'était, en effet, le maréchal de Lamothe-Houdan.

Toute la nuit précédente, les domestiques avaient veillé. Les deux coups de feu, tirés presque à leurs oreilles, n'étaient pas faits pour réveiller des gens qui rattrapent une nuit perdue.

Seul, le maréchal avait veillé.

En entendant les deux détonations, il avait frissonné et s'était élancé dans le parc, d'où il lui semblait qu'elles étaient parties.

Il resta stupéfait en apercevant, à cette heure de la nuit et par un froid rigoureux, la princesse Régina en tête-à-tête avec le commissionnaire.

Il ne put formuler son étonnement d'une autre façon que par ces mots :

— Que se passe-t-il donc ?

La princesse garda le silence.

Salvator fit un pas vers le maréchal, et, après s'être une seconde fois incliné devant lui, il lui dit :

— Si M. le maréchal veut bien m'écouter, je vais lui donner l'explication de ce qui vient de se passer.

— Parlez, monsieur, dit sévèrement le maréchal, quoique ce ne soit pas vous que j'interroge, et qu'il me semble pour le moins étrange de vous trouver chez moi, à pareille heure et avec madame la princesse.

— Mon père, s'écria la jeune femme, vous saurez tout ; mais soyez assuré à l'avance qu'il ne s'est rien passé dont vous puissiez rougir.

— Alors, parlez l'un ou l'autre, dit M. de Lamothe-Houdan.

— Puisque vous le permettez, monsieur le maréchal, c'est moi qui vais avoir l'honneur de donner l'explication que vous demandez.

— Soit, monsieur, dit le maréchal ; mais hâtez-vous, et, avant tout, faites-moi le plaisir de m'apprendre à qui j'ai l'honneur de parler.

— Je me nomme Conrad de Valgeneuse.

— Vous ? s'écria M. de Lamothe-Houdan en regardant fixement le jeune homme.

— Moi, monsieur le maréchal, répondit Salvator.

— Sous ces habits ? demanda M. de Lamothe-Houdan en regardant la veste et le pantalon de velours du commissionnaire.

— Je ferai cesser votre étonnement en une autre occasion, monsieur le maréchal ; — pour aujourd'hui, vous daignerez bien vous contenter de l'opinion de madame la princesse, qui me connaît depuis longtemps.

Le maréchal tourna la tête vers la jeune femme et la consulta des yeux.

— Mon père, dit Régina, je vous présente M. Conrad de Valgeneuse comme l'homme le plus loyal et le plus digne que je connaisse après vous.

— Parlez donc, monsieur, dit le vieillard en se retournant vers Salvator.

— Monsieur le maréchal, dit celui-ci, un de mes amis a été invité par ordre de M. le comte Rappt, à se rendre ici, dans ce parc, à dix heures. Cet ami était absent, je suis venu à sa place ; — mais, au moment de venir, certains indices, que connaît madame la princesse, m'ont fait penser que j'allais tomber dans un guet-apens. Je me suis armé et je suis venu.

— Mais à qui M. Rappt peut-il donner l'ordre de venir ? interrompit M. de Lamothe-Houdan.

— A un homme, monsieur le maréchal, qui ne pouvait ni soupçonner le piège, ni suspecter la loyauté du comte.

— C'est à moi, mon père, dit vivement la princesse Régina, que le comte, usant de violence, a donné l'ordre de faire venir ce soir, dans je ne sais quel but, M. Pétrus Herbel.

— En effet, dans quel but ? demanda le maréchal.

— Je l'ignorais tout à l'heure, je le sais maintenant : pour l'assassiner, mon père.

— Oh ! fit le vieillard avec indignation.

— Je suis donc venu, reprit Salvator, à l'heure convenue, à la place de mon ami Pétrus. J'étais à peine entré dans ce parc, dont la porte était ouverte à dessein, quand je reçus en pleine poitrine, c'est-à-dire sur ma médaille de commissionnaire, la balle du pistolet d'un homme que j'aperçus dans l'ombre. — J'étais armé, je vous le répète, et, redoutant une nouvelle agression, je l'ai devancée en ajustant mon homme.

— Et cet homme ?... demanda M. de Lamothe-Houdan avec une anxiété indicible, — et cet homme ?

— J'ignorais qui il était, monsieur le maréchal ; mais madame la princesse, qui, comme moi, redoutait un piège, s'était cachée dans un de ces bosquets pour épier et prévenir ce qui allait se passer ; madame la princesse m'a dit que cet homme était M. le comte Rappt.

— Lui ! murmura sourdement M. de Lamothe-Houdan.

— Lui-même, monsieur le maréchal ; j'ai eu depuis la certitude que c'était lui.

— Lui ! répéta le vieillard avec une rage concentrée.

— Je suis allé à lui, continua Salvator, dans l'espoir de lui porter secours. Il était trop tard, monsieur le maréchal : la balle avait traversé la poitrine. M. le comte Rappt était mort.

— Mort !... mort !... s'écria le vieillard sur le ton de la plus violente douleur. Mort !... tué par la main d'un autre !... — Qu'avez-vous fait ? ajouta-t-il en regardant le jeune homme avec des yeux où ruisselaient des larmes de colère.

— Pardonnez-moi, monsieur le maréchal, dit Salvator, qui se méprit au sens de la douleur du vieillard ; — mais, devant Dieu, je vous jure que je n'ai fait que défendre loyalement ma vie.

M. de Lamothe-Houdan ne semblait pas l'entendre ; des larmes coulaient le long de ses joues, et, s'arrachant les cheveux de désespoir :

— Ainsi, dit-il à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même, mais assez haut pour que Régina et Salvator pussent entendre ses paroles : — ainsi, j'aurai été son jouet, sa dupe pendant vingt années ; — il aura mis ma femme au tombeau, mon pauvre cœur au désespoir ; — il aura ravi mon bonheur, souillé mon nom, et, au moment de recevoir la mort de mon bras, il tombera sous la main d'un autre ! — Où est-il ? où est-il ?

— Mon père ! mon père ! s'écria la princesse.

— Où est-il ? reprit le maréchal avec fureur.

— Mon père, répéta Régina en l'entourant de ses bras, — votre front est glacé... Quittons le parc, rentrons, mon père.

— Je veux le voir, vous dis-je ! Où est-il ? dit énergiquement M. de Lamothe-Houdan, en regardant avec des yeux hagards de tous les côtés.

— Je vous en supplie, rentrons, mon père ! insista Régina.

— Je ne suis pas ton père ! dit d'une voix terrible le vieillard en la repoussant d'un bras vigoureux.

La pauvre jeune femme ne poussa qu'un cri, cri si douloureux, si plaintif, qu'on eût dit un adieu à la vie.

Elle cacha sa tête dans ses mains et pleura amèrement.

— Monsieur le maréchal, dit Salvator, madame la princesse a raison, cette nuit est glaciale, et le froid pourrait vous gagner.

— Que m'importe la nuit ! que m'importe le froid ! dit avec énergie le vieillard. — Puisse le froid faire de mon

corps un marbre ! puisse la neige devenir mon linceul ! puisse la nuit ensevelir ma honte dans son obscurité !

— Au nom du ciel, monsieur le maréchal, calmez-vous ! cette exaltation est dangereuse, dit doucement Salvator.

— Mais vous ne voyez donc pas que ma tête brûle, que mon sang bout, que j'ai la fièvre, et que cette heure où je vous parle est une de mes dernières heures ? Écoutez-moi donc comme on écoute un mourant. Vous avez tué mon ennemi, je veux le voir.

— Monsieur le maréchal, dit en sanglotant la pauvre Ré-

— Oh ! malheureux ! dit-il, pourquoi l'avez-vous tué ?

— Les voies de Dieu sont impénétrables, dit sévèrement le jeune homme.

Mais c'en était trop pour le pauvre vieillard. Un rapide frisson le saisit et envahit tout son corps.

— Appuyez-vous sur mon bras, monsieur le maréchal, dit Salvator en s'approchant de lui.

— Oui... oui... balbutia M. de Lamothe-Houdan, qui voulut prononcer d'autres paroles et ne put faire entendre que des sons inarticulés.



Jamais ! s'écria-t-elle.

gina, si je n'ai pas le droit de vous appeler mon père, j'ai le droit de vous aimer comme une fille. — Au nom de l'amour que j'ai toujours eu pour vous, éloignons-nous de ces lieux sinistres, et rentrons.

— Non, vous dis-je ! répondit le maréchal avec violence et en la repoussant une seconde fois. — Je veux le voir. — Puisque vous ne voulez pas le conduire jusqu'à moi, je saurai bien aller jusqu'à lui.

Et, faisant brusquement volte-face, il se dirigea vers le bosquet de gauche, où nous avons vu la princesse Régina.

Salvator le suivit, et, arrivé près de lui, il lui prit le bras et dit :

— Venez, monsieur le maréchal, je vais vous conduire.

Ils franchirent rapidement l'allée qui les séparait du cadavre, et, arrivés sur la place où il était étendu, le vieillard mit un genou en terre, lui souleva la tête déjà roidie, présenta la face à la clarté de la lune, et, le regardant avec des yeux que la fureur et la haine faisaient flamboyer :

— Et tu n'es plus qu'un cadavre ! dit-il. Je ne puis te souffleter, ni te cracher au visage ; ton corps est insensible, ton inertie me ravit ma vengeance !

Puis, laissant retomber le cadavre et se relevant, il regarda Salvator avec des yeux mouillés de larmes.

Salvator le regarda, et, en voyant son visage pâle, couvert d'une sueur froide, en voyant ses yeux se fermer, ses lèvres blêmir, il l'enleva à bras-le-corps comme il eût fait d'un enfant, et traversa l'allée au bout de laquelle la princesse Régina, le front courbé et les bras en croix, attendait le résultat de cette triste promenade.

— Princesse, dit Salvator, la vie du maréchal est en danger ; conduisez-moi à son appartement.

Ils se dirigèrent vers le pavillon où était l'appartement du maréchal ; ils le déposèrent évanoui sur le canapé de sa chambre à coucher.

Régina essaya de le faire revenir à lui, mais inutilement.

Salvator sonna le valet de chambre, mais en vain : ainsi que nous l'avons dit plus haut, la valetaille réparait la nuit de sommeil perdue.

— Je vais aller réveiller Nanon, dit la princesse.

— Allez d'abord chez vous, madame, dit Salvator ; apportez ce que vous aurez de vinaigre et de sels.

La princesse s'éloigna rapidement ; quand elle revint, munie des flacons qu'avait demandés Salvator, elle le trouva causant avec le maréchal, qu'à force de frictions, le jeune homme avait fait revenir à lui.

— Venez, dit en bégayant M. de Lamothe-Houdan dès

qu'il aperçut la princesse, et pardonnez-moi ma dureté. J'ai été tout à l'heure bien cruel envers vous. Pardonnez-moi, mon enfant, — je suis si malheureux! Voulez-vous m'embrasser?

— Mon père! s'écria par habitude la princesse Régina, je passerai mes jours à vous faire oublier toutes vos douleurs.

— Ta vie serait de courte durée, pauvre enfant, si tu la mesurais sur la mienne, dit le vieillard en hochant la tête; tu vois bien qu'il me reste à peine quelques heures à vivre.

— Ne dites pas cela, mon père! s'écria la jeune femme.

Salvator la regarda d'un air qui signifiait : « Perdez toute espérance. »

Régina frissonna et baissa la tête pour cacher les larmes qui s'échappaient de ses yeux.

Le vieillard fit signe à Salvator de s'approcher de lui, car ses yeux commençaient à se troubler.

— Donnez-moi, dit-il d'une voix si faible, qu'on l'entendait à peine, tout ce qu'il faut pour écrire.

Le jeune homme fit rouler la table auprès de lui, tira d'un portefeuille un cahier de papier, et, trempant la plume dans l'encrier, il la présenta au maréchal.

Au moment d'écrire, M. de Lamothe-Houdan se tourna vers la princesse, et, la regardant avec une douceur infinie, il lui dit d'une voix paternelle :

— Ce jeune homme auquel M. Rappt avait tendu ce guet-apens, sans doute tu l'aimes, mon enfant?

— Oui, dit en rougissant la princesse à travers ses larmes.

— Reçois la bénédiction d'un vieillard. Sois heureuse, ma fille!

Puis, se tournant du côté de Salvator et lui tendant la main :

— Vous avez exposé votre vie, lui dit-il, pour sauver celle de votre ami. Vous êtes le digne fils de votre père; recevez les remerciements d'un honnête homme.

À ce moment, la figure du maréchal devint pourpre, ses yeux s'injectèrent de sang.

— Vite, vite, dit-il, le papier!

Salvator le lui montra.

M. de Lamothe-Houdan s'approcha de la table et écrivit, d'une main plus assurée qu'on ne pouvait le supposer à cet instant suprême, les lignes suivantes :

« Qu'on n'accuse personne de la mort du comte Rappt; c'est moi qui l'ai tué ce soir, à dix heures, dans mon jardin, pour le châtier d'un outrage dont je l'ai forcé de me rendre raison.

Signé : Maréchal DE LAMOTHE-HOUDAN. »

On eût dit que la mort attendait que le dernier grand acte de cet honnête homme fût accompli pour s'emparer de lui.

À peine avait-il signé cet écrit, qu'il se leva brusquement comme mû par un ressort, poussa un cri terrible, — le dernier cri de l'agonie, — et retomba lourdement sur le canapé, foudroyé par l'apoplexie!...

Le lendemain, tous les journaux ministériels annoncèrent que la douleur d'avoir perdu sa femme avait mis le maréchal au tombeau.

On les enterra tous les deux le même jour dans le même cimetière, dans le même caveau!...

Quant au comte Rappt, d'après une requête adressée au roi par le maréchal de Lamothe-Houdan, annexée à son testament, son corps fut conduit en Bourgogne et enterré au village de Rappt, lieu de sa naissance, et auquel il avait pris son nom.

CLXV

LES MÉDITATIONS DE M. JACKAL

Dût-on traiter notre opinion de paradoxale, nous affirmons que le meilleur gouvernement est celui où l'on pourra se passer de ministres.

Les hommes de notre âge qui ont assisté aux luttes politiques, aux intrigues ministérielles de la fin de l'année 1827, pour peu qu'ils aient gardé mémoire des derniers soupirs de la Restauration, partageront notre opinion, nous n'en doutons pas.

En effet, après le ministère provisoire où étaient entrés M. le maréchal de Lamothe-Houdan et M. de Marande, le roi avait chargé M. de Chabrol de composer un ministère définitif.

En voyant annoncé, dans les journaux du 26 décembre, que M. de Chabrol partait pour la Bretagne, tout le monde crut que le cabinet était constitué, et on attendit avec anxiété l'insertion de cette nouvelle au *Moniteur*. Nous disons avec anxiété, car, depuis les émeutes des 19 et 20 novembre dernier, Paris était resté plongé dans la stupeur, et la chute du ministère Villèle, qui donnait satisfaction à la haine publique, ne faisait cependant ni oublier le passé, ni présager un meilleur avenir. Tous les partis s'agitaient, et il venait d'en sourdre un nouveau qui criait de loin au duc d'Orléans d'être le tuteur de la France et de sauver ainsi la royauté d'un danger imminent.

Mais en vain cherchera-t-on la nouvelle dans *le Moniteur* du 27, du 28, du 29, du 30 et du 31 décembre.

Le Moniteur était muet, il semblait endormi comme *la Belle au bois dormant*. On espérait qu'il allait se réveiller le 1er janvier 1828; il n'en fut rien. On apprit seulement que Charles X, irrité contre les royalistes qui avaient précipité la chute de M. Villèle, avait rayé, les uns après les autres, les noms de tous les candidats au ministère que M. de Chabrol lui avait présentés; entre autres, pour n'en citer que deux, MM. de Chateaubriand et de Labourdonnaie.

D'un autre côté, les hommes politiques qu'on appelait à faire partie du nouveau cabinet, connaissant l'ascendant que M. de Villèle exerçait encore sur l'esprit du roi, et ne se souciant pas, tout en héritant de l'animadversion qu'avait laissée derrière lui le président du conseil, de jouer le rôle d'hommes de paille, refusèrent absolument d'entrer dans une pareille combinaison. De là tous les embarras de M. de Chabrol, et voilà pourquoi, chers lecteurs, nous vous demandons la permission de vous dire : « Tant qu'il y aura des ministres, il n'y aura pas de bon ministère. »

Enfin, le 2 janvier (*expectata dies*), on annonça que la montagne était grosse, en d'autres termes, que M. de Chabrol était parvenu à composer son ministère.

La crise dura deux jours, le 3 et le 4, crise terrible, à en juger par l'expression de désespoir dont la figure des courtisans était empreinte.

Dans la soirée du 4, le bruit transpira que le nouveau ministère présenté par M. de Chabrol, était définitivement agréé par le roi.

En effet, *le Moniteur* du 5 janvier publiait une ordonnance datée du 4, dont l'article premier contenait les nominations suivantes :

M. Portalis, au ministère de la justice;

M. de la Ferronnays, au ministère des affaires étrangères;

M. de Caux, au ministère de l'administration de la guerre; la présentation aux emplois vacants dans l'armée étant réservée au dauphin;

M. de Martignac, au ministère de l'intérieur, dont on retranchait les attributions relatives au commerce et aux manufactures, qui devenaient une annexe au bureau du commerce et des colonies;

M. de Saint-Cricq, à la présidence du conseil supérieur du commerce et des colonies, avec le titre de secrétaire d'État;

M. Roy, au ministère des finances, etc.

Ce ministère, qui avait surtout pour but de calmer les esprits, ne fit que jeter la défiance et la crainte dans tous les partis : en effet, ce n'était qu'un replâtrage, une ombre du ministère précédent. MM. de Villèle, Corbière, Peyronnet, de Damas et de Clermont-Tonnerre quittaient la partie sans doute, mais MM. de Martignac, de Caux et de la Ferronnays, ayant appartenu à l'administration, l'un comme conseiller d'État, l'autre comme directeur d'un des services du ministère de la guerre, le troisième comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg, étaient loin d'être des hommes nouveaux, et semblaient ne se trouver là qu'en attendant le moment favorable où M. de Villèle pût reprendre la direction officielle. « Il manque d'une raison suffisante pour exister, disaient les libéraux; il n'est pas né viable. »

On essaya de satisfaire les mécontents en destituant le préfet de police, M. Delavau, et en le remplaçant par M. de Belleyme, procureur du roi à Paris. — On alla même jusqu'à supprimer la police générale au ministère de l'intérieur, ce qui entraîna la retraite de M. Franchet. — Mais cette double satisfaction, impérieusement exigée qu'on donnât à l'opinion publique, ne fit pas ajouter foi à la force et à la durée du nouveau ministère.

Un des hommes qui avaient été les plus attentifs aux tâtonnements, hésitations et embarras de Sa Majesté Charles X et de M. de Chabrol, était M. Jackal.

M. Delavau destitué, M. Jackal devait nécessairement suivre son patron dans la retraite.

Bien que le rôle qu'il jouait à la préfecture de police fût sans signification positive et sans conséquence sérieuse pour la nouvelle marche politique que le gouvernement comptait suivre, en lisant dans *le Moniteur* l'ordonnance qui confiait à M. de Belleyme l'administration de la préfecture de police, M. Jackal laissa retomber mélancoliquement sa tête sur sa poitrine et médita profondément sur la vanité des choses humaines.

Il en était là, plongé dans cette méditation, quand un huissier vint lui annoncer que le nouveau préfet, installé depuis une heure, le priait de passer dans son cabinet.

M. de Belleyme, homme d'esprit s'il en fut — il l'a bien prouvé depuis en inventant le référé — M. de Belleyme, profond jurisconsulte et aussi profond philosophe, n'eut pas longtemps à causer avec M. Jackal pour savoir à quel homme il avait affaire, et, s'il fit mine un moment de le

déshériter de ses fonctions, ce fut moins pour lui faire peur que pour s'assurer à jamais sa fidélité.

Il le connaissait depuis longtemps et il savait quel trésor de ressources était enfoui dans ce cerveau fécond.

Il ne mit qu'une condition au maintien de M. Jackal.

Il le supplia de remplir ses fonctions en gentilhomme et en homme d'esprit.

— Le jour, lui dit-il, où ceux qui administrent la police auront de l'esprit, il n'y aura plus de voleurs en France et, le jour où la police ne fera plus de barricades, il n'y aura plus d'émeutes à Paris.

Ici, M. Jackal, comprenant parfaitement que le nouveau préfet faisait allusion aux émeutes du mois de novembre, organisées par lui, M. Jackal baissa la tête et rougit pudiquement.

— Ce que je vous recommande avant tout, continua M. de Belleyme, c'est de faire disparaître au plus vite et de reconduire aux bagnes d'où ils viennent, ces êtres patibulaires qui émaillent la cour de l'hôtel ; car, s'il est nécessaire, pour faire un civet, de prendre un lièvre, on ne me prouvera jamais la nécessité de prendre des forçats pour arrêter des voleurs. Je conviens avec vous que le moyen est spécieux, mais il n'est pas infaillible, et je le crois dangereux.

Je vous prie de faire un choix au plus vite parmi les hommes qui sont sous vos ordres, et de les renvoyer, sans bruit, d'où ils viennent.

M. Jackal adhéra pleinement à la proposition du nouveau préfet, et, après l'avoir assuré de son zèle et de son dévouement, il le salua en s'inclinant respectueusement et se retira.

Rentré dans son cabinet, il se plongea dans son fauteuil, essuya les deux verres de ses lunettes, tira sa tabatière et se bourra le nez de tabac ; — puis croisant à la fois ses jambes et ses bras, il médita de nouveau.

Disons tout de suite que ce second sujet de méditation fut bien plus agréable pour lui que le premier, quelque chagrinantes qu'en pussent être les conséquences pour son prochain.

En effet, voici à quoi il pensait :

— Décidément, j'avais bien jugé le nouveau préfet, c'est positivement un homme profond ; la preuve, c'est qu'il m'a gardé, quoiqu'il soit bien loin d'ignorer que j'ai quelque peu contribué à déterminer la chute du ministère ; après tout, c'est peut-être pour cela. — Me voilà donc de nouveau sur mes pieds, puisque, par la suppression de la police au ministère de l'intérieur et la retraite de M. Franchet, j'acquiers une plus haute importance. — D'une autre part, il est presque entré dans mes vues à l'endroit des honorables personnages dont la cour de la préfecture est quotidiennement jonchée. Il est vrai que je vais bien causer de la peine à ces honnêtes gens. Pauvre Carmagnole ! pauvre Papillon ! pauvre Longue-Avoine ! pauvre Brin-d'Acier ! pauvre Gibassier surtout ! c'est toi que je plains parmi les autres ; tu vas m'afficher ingrat ; mais que veux-tu ? *Habent sua fata libelli !* C'était écrit. — En d'autres termes, il n'est si bonne compagnie qu'il ne faille à la fin quitter.

En disant ces derniers mots, M. Jackal, pour comprimer l'émotion que lui donnaient ces tristes pensées, tira de nouveau sa tabatière et absorba, avec une sorte de violence, une seconde prise de tabac.

— Bah ! après tout, dit-il philosophiquement en se levant, le faquin n'a que ce qu'il mérite. Je sais bien qu'il me demandait hier, mon agrément pour se marier ; mais jamais Gibassier ne sera un homme de pot-au-feu ; — il est fait pour les grandes routes, et je crois que celle de Paris à Toulon conviendra mieux à sa nature que le grand chemin de l'hyménée. — Comment va-t-il accepter cette nouvelle position ?

Tout en faisant ces réflexions, M. Jackal tira un cordon de sonnette.

Un huissier parut.

— Qu'on me fasse venir Gibassier, dit-il, et, s'il n'est pas là, Papillon, Carmagnole, Longue-Avoine ou Brin-d'Acier.

L'huissier parti, M. Jackal fit jouer un bouton de sonnette placé presque invisiblement dans l'angle du mur. Un instant après, un agent de police à figure rébarbative, habillé en bourgeois, apparut sur le seuil d'une petite porte dissimulée par une draperie.

— Entrez, Colombier, dit M. Jackal.

L'homme à mine farouche, qui portait ce doux nom, s'avança.

— De combien d'hommes pouvez-vous disposer en ce moment ? demanda M. Jackal.

— De huit hommes, répondit Colombier.

— Vous compris ?

— Sans me compter ; en tout, neuf.

— Solides.

— Comme moi-même, répondit d'une voix de basse-taille effrayante Colombier, qui devait être, en effet, d'une force et d'une énergie peu communes, s'il est permis de juger de la force du corps par la force de la voix.

— Vous allez les faire monter, continua M. Jackal, et vous vous tiendrez tous les neuf dans le corridor, derrière ma porte.

— Armés ?

— Bien armés. — Au premier coup de sonnette, vous entrerez ici sans frapper, et vous inviterez l'homme qui se trouvera dans mon cabinet à vous suivre ; une fois votre prisonnier dans le corridor, vous le confierez à quatre de vos hommes qui le conduiront au Dépôt. — Le prisonnier une fois en lieu sûr, vos hommes remonteront et reviendront prendre leur place dans le corridor, jusqu'au moment où un second coup de sonnette vous appellera de nouveau pour une autre arrestation, — et ainsi de suite, jusqu'à ce que je vous donne contre-ordre. — Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas ?

— Parfaitement ! répondit Colombier, parfaitement ! répéta-t-il en se rengorgeant comme un homme fier d'avoir la compréhension si facile.

— Maintenant, dit sévèrement M. Jackal, c'est à vous que je m'en prendrai, si un seul des prisonniers s'échappe.

En ce moment, on frappa à la porte du cabinet.

— C'est sans doute un de vos futurs prisonniers qui va entrer ; hâtez-vous d'aller chercher vos hommes.

— J'y cours, dit Colombier, en franchissant d'une seule enjambée l'espace qui le séparait du corridor.

M. Jackal fit tomber la tapisserie derrière lui, s'accommoda dans son fauteuil et dit :

— Entrez.

L'huissier introduisit Longue-Avoine.

CXLVI

LIQUIDATION

L'amant de la loueuse de chaises de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, aussi long et aussi blême que l'asile, entra à pas comptés dans le cabinet en faisant mille génuflexions, absolument comme s'il se fût incliné devant le maître-autel.

— Vous m'avez fait appeler, mon noble maître ? dit-il d'une voix dolente.

— Oui, Longue-Avoine, je vous ai fait appeler.

— En quoi puis-je avoir l'honneur de vous être utile ? Vous savez que mon sang et ma vie sont à votre disposition.

— Je vais bien le voir, Longue-Avoine, — mais, d'abord, dites-moi si, depuis que vous êtes à mon service, je vous ai donné un sujet de mécontentement.

— Oh ! Seigneur Jésus ! jamais, mon digne maître, s'empressa de dire, d'une voix pleine d'onction, l'amant de la Barbette.

— Eh bien, moi, Longue-Avoine, j'ai un profond sujet de mécontentement contre vous.

— Vierge Marie ! est-ce possible, mon bon maître ?

— C'est plus que possible, Longue-Avoine, cela est ; ce qui prouve qu'à mon égard, vous avez au moins usé d'ingratitude.

— Que Dieu qui m'entend, dit le jésuite d'une voix mielleuse, me punisse de mort si, à toute heure de ma vie, je ne me souviens pas de vos bienfaits.

— Justement, Longue-Avoine, j'ai peur que vous ne les ayez oubliés. Rappelez-les-moi, pour voir si vous en avez gardé mémoire.

— Mon bon maître, comment voulez-vous que j'oublie qu'arrêté au milieu de la rue Saint-Jacques-du-Haut-Pas, devant la petite porte de l'église, nanti d'une croix en argent et d'un ostensoir en vermeil, j'allais être envoyé au bagne, si votre paternelle sollicitude ne se fût éveillée à temps pour me tirer de ce mauvais pas.

— Depuis ce jour, dit M. Jackal, je vous ai fait entrer dans mon service ; or, de quelle façon avez-vous reconnu ce bon office ?

— Mais, mon noble maître... interrompit Longue-Avoine.

— Ne m'interrompez pas, dit sévèrement M. Jackal ; — je sais tout. — Depuis six mois vous faites de la police au compte du père Roncin, de la Congrégation.

— Dans l'intérêt de notre sainte religion ! dit dévotieusement Longue-Avoine en levant les yeux au ciel d'un air béat.

— Intérêt mal entendu, Longue-Avoine, dit M. Jackal en affectant un air courroucé, car le père Roncin et sa congrégation ont entraîné M. de Villèle et M. de Villèle a entraîné le ministère dans sa chute, — de telle façon, malheureux ! que vous êtes, à votre insu, j'aime à le croire, mais fatalement un perturbateur du repos public, et que sans vous en douter, vous avez sapé la base du trône de Sa Majesté.

— Est-ce possible ! s'écria Longue-Avoine en regardant M. Jackal d'un air hébété.

— Vous n'ignorez pas, sans doute, que le ministère est changé depuis ce matin ? — Eh bien, malheureux que vous êtes, c'est vous qui êtes une des causes de cette révolution administrative. Vous avez été désigné comme un homme dangereux ; j'ai donc résolu, jusqu'à ce que l'ébullition de la capitale soit éteinte, de vous placer en lieu sûr, où vous puissiez, tranquillement et à loisir, vous recueillir et méditer.

— Ah ! mon bon maître, s'écria Longue-Avoine en se jetant aux pieds de M. Jackal ; devant Dieu tout-puissant, je vous jure de ne plus remettre les pieds à Montrouge.

— Il est trop tard, dit M. Jackal en se levant et tirant le bouton de la sonnette.

— Grâce, mon bon maître ! grâce ! hurlait Longue-Avoine en pleurant à chaudes larmes.

Colombier parut.

— Grâce ! répéta Longue-Avoine, qui frissonna en voyant entrer le rébarbatif agent, dont il connaissait les attributions.

— Il est trop tard, dit d'un ton sévère M. Jackal ; voyons, relevez-vous et suivez cet homme.

Longue-Avoine, voyant le visage irrité de M. Jackal et comprenant qu'il n'y avait pas à parlementer, suivit l'agent en croisant les mains pour se donner un air de martyr.

Longue-Avoine sorti, M. Jackal sonna de nouveau.

L'huissier parut, annonçant Carmagnole.

— Qu'il entre, dit M. Jackal. Le Provençal se précipita plutôt qu'il n'entra dans le cabinet.

— Qu'y a-t-il pour votre service, patron ? dit-il d'une voix flûtée.

— Rien que de très simple, Carmagnole, répondit M. Jackal. Combien avez-vous de vols simples à vous reprocher ?

— Trente-quatre, juste autant que d'années, répondit assez gaiement Carmagnole.

— Et de vols compliqués, je veux dire avec effraction ?

— Douze, autant que de mois dans l'année, répondit le Marseillais sur le même ton.

— Et de tentatives d'assassinat ?

— Sept, autant que de jours dans la semaine.

— Vous avez donc, dit en résumant M. Jackal, mérité trente-quatre fois la prison, douze fois le bagne, et sept fois la place de Grève. — En tout, cinquante-trois condamnations plus ou moins désavantageuses. — Est-ce votre compte ?

— C'est mon compte, répondit l'insouciant Carmagnole.

— Eh bien, mon bon ami, vos aventures commençant à faire trop de bruit dans le monde, j'ai pris la résolution de vous exiler momentanément.

— Dans quelle partie du globe ? demanda sans se troubler Carmagnole.

— Je pense que le coin de terre que vous habiterez doit vous être à peu près indifférent.

— Oui, pourvu que ce coin de terre ne soit pas au bord de la mer, répondit le Provençal, qui entrevoyait vaguement à la fois, dans le site que M. Jackal lui avait choisi, les noires brumes de Brest et le soleil de Toulon.

— Eh bien, spirituel Carmagnole, vous avez deviné précisément, quoique à regret, le lieu pittoresque de l'exil que j'ai rêvé pour vous.

— Ah ! monsieur Jackal, dit en s'efforçant de sourire le loustic Marseillais, vous voulez sans doute m'effrayer ?

— Moi, vous effrayer, mon bon Carmagnole ! dit d'un ton étonné M. Jackal. — Est-ce mon habitude d'effrayer les honnêtes serviteurs comme vous ?

— Si je comprends bien, dit moitié gai, moitié triste, le Provençal, c'est une partie de bagne que vous me proposez.

— Vous avez trouvé le mot, ingénieux Carmagnole ; c'est précisément une partie de bagne ; mais je vais vous en dire l'enjeu. Vous êtes orphelin ?

— De naissance.

— Vous n'avez ni amis, ni famille, ni patrie ? Eh bien, je veux vous donner une patrie, une famille et des amis. De quoi vous plaignez-vous ?

— Tranchons le mot, dit carrément le Marseillais, vous voulez m'envoyer à Rochefort, à Brest ou à Toulon ?

— Je vous laisse le choix, de ces trois retraites, celle qui vous conviendra le mieux. — Mais comprenez-moi bien, intelligent Carmagnole : ce n'est pas pour vos péchés que je vous exile si loin de moi, c'est pour mettre toujours à profit votre zèle et votre dévouement.

— Je ne vous comprends pas, objecta le Provençal, qui ne voyait pas où M. Jackal voulait en venir.

— Je vais m'expliquer, bouillant Carmagnole. — Vous n'ignorez pas que la surveillance, intelligemment exercée contre les faits et gestes des gentilshommes de Brest ou de Toulon, est un moyen traditionnel, d'une grande puissance pour la conservation de l'ordre dans ces maisons de retraite pénitentiaires.

— Je vous comprends, dit le Marseillais fronçant légèrement le sourcil ; du rang de mouchard, vous m'élevez au rang de renard ou de mouton ?

— C'est vous qui l'avez dit, perspicace Carmagnole.

— Je pense, dit sans aucune gaieté le Provençal, que vous avez ouï parler des terribles vengeances qu'exercent les détenus contre les moutons.

— Je le sais, dit M. Jackal ; parce que ces moutons-là sont des ânes. — Transigeons : ne soyez pas mouton, soyez renard.

— Et combien de temps environ peut durer cette mission extraordinaire ? demanda d'un air piteux Carmagnole.

— Le temps nécessaire pour étouffer le bruit qui s'est fait autour de vous depuis quelque temps. — Croyez que je ne tarderai pas à être fatigué de votre absence.

Carmagnole baissa la tête et réfléchit. Au bout d'une minute de silence, il reprit :

— Est-ce une offre réelle ? est-ce sérieux ?

— Rien de plus réel, rien de plus sérieux, mon bon ami, et je vais vous en donner la preuve.

M. Jackal alla tirer pour la seconde fois le bouton de la sonnette. — Pour la seconde fois, Colombier parut.

— Vous allez accompagner monsieur, dit M. Jackal à l'agent en désignant Carmagnole, et vous le conduirez où je vous ai dit, avec tous les égards qui lui sont dus.

— Mais, s'écria le malheureux Carmagnole, Colombier va me conduire au Dépôt.

— Sans doute ! Après ? dit M. Jackal en croisant les bras et regardant sévèrement dans le blanc des yeux son prisonnier.

— Ah ! pardon, dit le Provençal, qui comprit toute la signification de ce regard, je croyais que nous plaisantions.

Et s'adressant à Colombier, comme un homme sûr de s'échapper du bagne avant peu :

— Je vous suis, dit-il.

— Ce Carmagnole est vraiment plus enjoué qu'il n'est permis de l'être en pareille aventure, murmura M. Jackal en regardant dédaigneusement sortir le Marseillais.

Puis, tirant pour la troisième fois le cordon de la sonnette de la cheminée, il revint s'asseoir dans son fauteuil.

L'huissier parut et annonça Papillon et Brin-d'Acier, qui attendaient dans le couloir leur tour d'audience.

— Lequel est le plus impatient des deux ?... demanda M. Jackal.

— Ils sont plus impatients l'un que l'autre, répliqua l'huissier.

— Alors faites-les entrer tous les deux.

L'huissier sortit, puis revint quelques instants après, précédant Papillon et Brin-d'Acier.

— Brin-d'Acier était un géant, Papillon était un nain.

Papillon était chétif et imberbe ; — Brin-d'Acier avait un corps trapu et des moustaches qui n'en finissaient plus.

Enfin, et pour compléter le contraste, Brin-d'Acier était mélancolique comme Longue-Avoine, et Papillon aussi jovial que Carmagnole.

Hâtons-nous de dire que Brin-d'Acier était de l'Alsace, et Papillon de la Gironde.

Le premier s'inclina tout d'une pièce devant M. Jackal, et le second fit une sorte de saut acrobatique plutôt qu'un salut.

M. Jackal sourit imperceptiblement en considérant ce chêne et cet arbrisseau.

— Brin-d'Acier, dit-il, et vous, Papillon, qu'avez-vous fait pendant les soirées mémorables des 19 et 20 novembre dernier ?

— J'ai, répondit Brin-d'Acier, transporté rue Saint-Denis autant de charrettes de pavés, de solives qu'on m'a fait l'honneur de m'en confier.

— Bien, dit M. Jackal. Et vous, Papillon ?

— Moi, répondit l'effronté Papillon, j'ai cassé, selon la recommandation de Votre Excellence, la majeure partie des carreaux de ladite rue.

— Ensuite, Brin-d'Acier ? continua M. Jackal.

— Ensuite, à l'aide de quelques amis dévoués, j'ai construit toutes les barricades qui sillonnaient le quartier des Halles.

— Et vous, Papillon ?

— Moi, répondit le personnage interpellé, j'ai fait partir au nez des bourgeois qui passaient toutes les pièces d'artifice que Votre Excellence m'avait fait l'honneur de me remettre.

— Est-ce tout ? demanda M. Jackal.

— J'ai crié : « A bas le ministère ! » dit Brin-d'Acier.

— Moi : « A bas les jésuites ! » ajouta Papillon.

— Et après ?

— Nous nous sommes retirés paisiblement, dit Brin-d'Acier en regardant son ami.

— Comme des gens inoffensifs, confirma Papillon.

— Ainsi, reprit M. Jackal en s'adressant à tous les deux, vous ne vous souvenez pas d'avoir fait quoi que ce soit en dehors des ordres que je vous avais donnés ?

— Absolument rien, dit le géant.

— Rien absolument, répéta le nain en regardant à son tour son camarade.

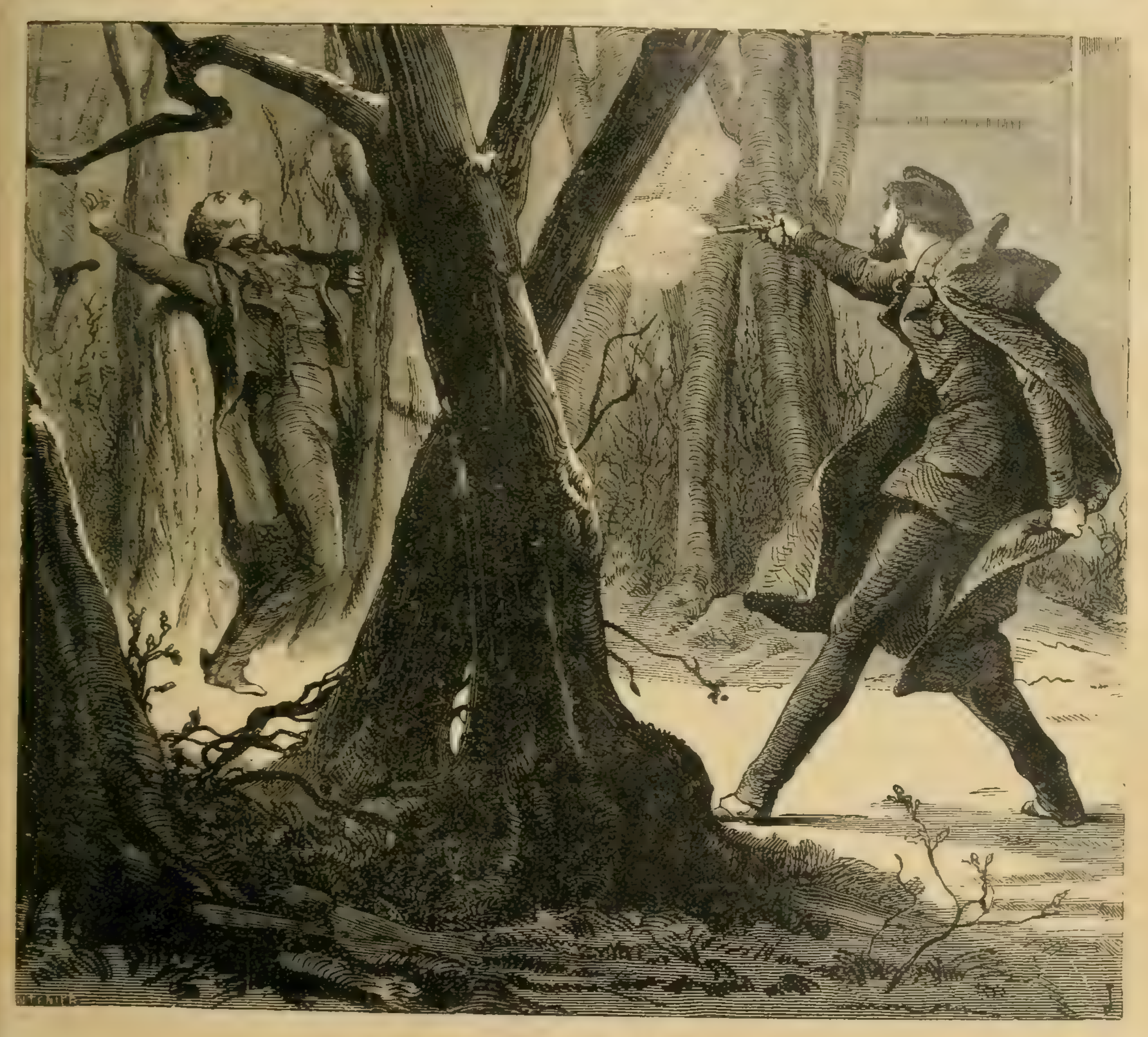
— Eh bien, je vais vous rafraîchir la mémoire, fit M. Jackal attirant à lui un dossier épais et en extrayant une double feuille de papier qu'il posa sur sa table après l'avoir rapidement parcourue des yeux. Il résulte, dit-il, de ce rapport annexé à votre dossier que vous avez, primo, dans la nuit du 13 novembre, sous couleur de porter secours à une femme qui se trouvait mal, dévalisé en partie la boutique d'un joaillier de la rue Saint-Denis.

— Oh ! fit Brin-d'Acier avec horreur.

— Oh ! répéta Papillon indigné.

— De l'iniquité pure, répéta le Bordelais.

— Quarto, et enfin, continua sans se déconcerter M. Jackal, et pour ne plus m'arrêter à vos diverses frasques depuis cette nuit jusqu'au 31 décembre, vous avez, le 1er janvier suivant, afin, sans doute, de bien commencer l'année, éteint tous les réverbères de la commune de Montmartre, et soustrait, à la faveur de la nuit, à tous les passants attardés, aux uns leur bourse, aux autres leur montre ; si bien que le nombre des plaignants se monte jusqu'ici au chiffre de trente-neuf.



Le comte tomba roide à terre.

— Secundo, continua M. Jackal, dans la nuit du 20 novembre, vous avez tous les deux, à l'aide de fausses clefs, aidés par la femme Barnothe, concubine du sieur Longue-Avoine, votre confrère, pénétré chez un changeur de la même rue et soustrait tant en louis d'or de Sardaigne, en florins de Bavière, en thalers de Prusse qu'en guinées anglaises, en doublons d'Espagne et en billets de banque de France, la somme de soixante-trois mille sept cent un francs soixante et dix centimes, sans compter le change.

— C'est de la médisance, dit Brin-d'Acier.

— C'est une odieuse calomnie ! ajouta Papillon.

— Tertio, dit M. Jackal sans paraître remarquer l'indignation de ses deux prisonniers, dans la nuit du 21 du même mois, vous avez, tous les deux, en compagnie de votre ami Gibassier, arrêté, à main armée, entre Nemours et Château-Landon, la malle-poste qui contenait un Anglais et sa lady, et, après avoir mis un pistolet sous la gorge du postillon et du courrier, vous avez dévalisé la malle, qui contenait vingt-sept mille francs ! Je ne parle que pour mémoire de la chaîne et de la montre de l'Anglais et des bagues et des joyaux de l'Anglaise.

— C'est de l'iniquité ! s'écria l'Alsacien.

— Oh ! soupira le géant.

— Oh ! gémit le nain.

— Par ces motifs, reprit M. Jackal d'une voix magistrale, attendu que, malgré vos dénégations, réfutations, indignations et autres contorsions, il est clair et démontré pour moi que vous avez abusé outrageusement de la confiance que j'avais mise en vous ;

« Attendu, dis-je, qu'en dévalisant le tiers et le quart, vous vous êtes conduits, non comme de sérieux et loyaux agents de police, mais comme des voleurs vulgaires ;

« Par ces motifs,

« Vous êtes invités à vous rendre, sous le plus bref délai, dans le cabinet à côté, où un homme, que vous connaissez tous les deux, le nommé Coltabacca, va vous appréhender au corps et vous conduire en lieu sûr, jusqu'à ce que j'aie eu le temps d'aviser au moyen de mettre une digue à vos débordements. »

Tout en prononçant avec le plus grand sang-froid ces paroles, M. Jackal sonna Coltabacca, qui parut pour la troisième fois, et ne put s'empêcher d'exhaler sa tristesse en voyant la mine piteuse que faisaient ses deux amis Brin-d'Acier et Papillon.

Mais, en militaire fidèle à sa consigne, il rengaina momentanément sa mélancolie, et, sur un geste de M. Jackal, il prit le géant sous un bras, le nain sous l'autre, et les entraîna, plutôt qu'il ne les emmena, rejoindre Carmagnole et Longue-Avoine.

Il y eut un moment d'arrêt dans cette liquidation.

Cette quadruple arrestation n'avait ni ému ni même intéressé M. Jackal. Sans doute l'esprit de Carmagnole lui était quelque peu sympathique, et sa perte méritait un regret; mais il connaissait le Marseillais à fond; — il savait que, d'une façon ou d'une autre (le Provençal était de cette étoffe de forçats dont on fait les octogénaires), il s'en tirerait tôt ou tard.

Quant aux autres, ils n'étaient même pas des rouages dans sa machine administrative. Ils la regardaient plutôt fonctionner qu'ils n'aidaient à ses fonctions. Longue-Avoine n'était qu'un hypocrite; Brin-d'Acier n'était qu'un fier-à-bras. Pour Papillon, bien qu'il eût la légèreté du lépidoptère dont il portait le nom, ce n'était, après tout, qu'une pâle et mauvaise copie de Carmagnole.

On conçoit donc que l'avenir de ces personnages n'intéressât que médiocrement le philosophe M. Jackal.

De quelle valeur étaient, en effet, ces êtres inférieurs à côté de cette supériorité incontestable et incontestée qui avait nom Gibassier?

Gibassier! l'agent phénix, — *rara avis!* — le mouchard fait homme! — l'homme aux expédients inattendus! l'homme aux ressources illimitées! l'homme aux incarnations multiples, aussi nombreuses que celles d'un dieu hindou!

Voilà à quoi songeait le chef de la police secrète, entre le départ de Brin-d'Acier et de Papillon et l'arrivée de Gibassier.

— Enfin, murmura-t-il, puisqu'il le faut!...

Et, ayant sonné l'huissier, il revint s'asseoir dans son fauteuil; il plongea son front dans ses mains.

L'huissier fit entrer Gibassier.

Ce jour-là, Gibassier était en habit de ville; des bas de soie ornaient ses pieds, et des gants blancs gantaient ses mains. Sa figure était rose, et ses yeux, assez ternes d'habitude, étaient à ce moment d'une vivacité et d'un éclat extraordinaires.

M. Jackal releva la tête et fut frappé de la magnificence de son costume et de son visage.

— Vous êtes donc de noce ou d'enterrement, aujourd'hui? demanda-t-il.

— De noce, cher monsieur Jackal, répondit Gibassier.

— De la vôtre, peut-être?

— Pas précisément, mon cher monsieur; vous connaissez ma théorie sur le mariage; mais c'est tout comme, ajouta-t-il avec fatuité; la mariée est une vieille amie à moi.

M. Jackal se bourra le nez de tabac, comme pour comprimer l'admonestation qu'il allait adresser à Gibassier à propos de sa théorie sur les femmes.

— Ai-je le plaisir de connaître le mari? demanda-t-il après un moment de silence.

— Vous le connaissez au moins par ouï-dire, répondit le forçat; c'est mon compagnon de Toulon; c'est celui avec lequel je me suis ingénieusement échappé du bagne; c'est l'ange Gabriel.

— Je me souviens, dit M. Jackal en hochant la tête; vous m'avez raconté cette anecdote... au fond du Puits-qui-parle, où j'ai eu l'avantage de vous repêcher; ce qui, pour le dire en passant, m'a occasionné un rhume qui ne m'a pas encore quitté.

Et, comme pour donner plus de poids à ses paroles, M. Jackal se mit à tousser.

— Bonne toux, dit Gibassier, toux grasse, ajouta-t-il en forme de consolation. Un de mes aïeux est mort à cent sept ans, en s'évadant d'un cinquième étage avec une toux pareille.

— A propos d'évasion, dit M. Jackal, vous ne m'avez jamais parfaitement édifié sur la vôtre; je sais bien vaguement, qu'un infirmier vous a aidés, l'ange Gabriel et vous; mais, pour corrompre même un infirmier, il faut de l'argent. Où aviez-vous pris le vôtre? Car je ne sache pas que la *grande fatigue* vous ait beaucoup enrichi.

Ici, le visage de Gibassier, de rose qu'il était, devint pourpre.

— Vous rougissez, observa M. Jackal étonné.

— Pardonnez-moi, monsieur Jackal, dit le forçat, mais un des souvenirs les plus décevants de ma vie aventureuse me revient en ce moment à la pensée; je ne puis m'empêcher de rougir.

— Un souvenir décevant à propos du bagne? demanda M. Jackal.

— Non, répondit Gibassier en fronçant le sourcil, à propos de mon évasion, ou plutôt de la dame mystérieuse qui l'a facilitée.

— Pouah! fit M. Jackal en regardant Gibassier d'un air dédaigneux, ce serait à dégoûter pour jamais du beau sexe.

— Et c'est justement cette dame mystérieuse, continua le forçat sans paraître remarquer le dédain de son patron, que vient d'épouser aujourd'hui l'ange Gabriel.

— Vous m'avez cependant assuré, Gibassier, dit sévèrement le chef de la police, que ce forçat était à l'étranger.

— C'est vrai, répondit avec une sorte d'orgueil Gibassier; il était allé demander le consentement de sa famille et réclamer ses papiers.

— Vous aviez été arrêtés ensemble, je crois?

— En effet, cher monsieur Jackal.

— Comme faux monnayeurs?

— Faites excuse, mon noble patron; c'était l'ange Gabriel qui faussait la monnaie; quant à moi, je suis d'une ignorance déplorable en fait de métallurgie.

— Faites excuse à votre tour, cher monsieur Gibassier; je confonds la fausse monnaie avec la fausse écriture.

— C'est bien différent, dit gravement Gibassier.

— Si j'ai bonne mémoire, un jour, il est arrivé, de la part de Son Excellence le ministre de la justice, un dossier adressé à M. le directeur du bagne de Toulon; ce dossier contenait toutes les pièces nécessaires pour la mise en liberté d'un forçat, revêtues de toutes les signatures officielles. Ces pièces émanaient de vous, n'est-il pas vrai?

— C'était pour la délivrance de l'ange Gabriel, cher monsieur Jackal; c'est un des actes les plus philanthropiques de ma vie accidentée, et j'aurais la modestie de le taire si vous ne me forciez à le proclamer.

— Ce ne sont là, dit M. Jackal, que les bagatelles de la porte, et cela ne m'explique pas votre troisième rentrée au bagne; veuillez me rafraîchir la mémoire.

— Je vous comprends, dit le forçat, c'est mon examen de conscience que vous me priez de faire devant vous; c'est ma confession que vous me demandez.

— Précisément, Gibassier, et, à moins que vous ne voyiez à cette confidence quelque obstacle sérieux...

— Je n'en vois aucun, dit Gibassier. J'ai d'autant moins à hésiter, qu'il vous suffirait de lire les journaux du temps pour vous édifier suffisamment là-dessus.

— Commencez donc.

— C'était en 1822 ou 1823, je ne suis pas sûr de la date.

— La date ne fait rien à l'affaire.

— C'était une année fertile; jamais la moisson n'avait étalé des épis plus dorés, jamais les coteaux de vigne n'avaient montré des pampres plus verts.

— Je vous ferai observer, Gibassier, que la moisson et les pampres sont complètement étrangers à la question.

— C'est pour vous dire, mon cher monsieur Jackal, que la chaleur de cette année-là était étouffante. Il y avait trois jours que je m'étais évadé du bagne de Brest. Il y avait trois jours que j'étais caché dans le creux d'un de ces rochers qui forment la ceinture de la côte de Bretagne, sans boire et sans manger, au-dessous de moi, un groupe de gitanos, couverts de haillons, parlaient de mon évasion et des cent francs qui seraient alloués à celui qui m'arrêterait. Vous n'ignorez pas que le bagne est, pour ces bandes errantes, un pourvoyeur abondant; comme elles se nourrissent du poisson mort que la mer rejette sur la plage, elles vivent aussi de la chasse du galérien; elles connaissent les bois épais, les chemins creux, les vallées profondes, les masures désertes où le forçat haletant ira reprendre haleine dans sa course. Au premier coup de canon qui annonce une évasion, elles semblent sortir de dessous terre, armées de bâtons, de cordes, de pierres, de couteaux, et se mettent en chasse avec une joie, une avidité qui semblent instinctives chez ces bohémiens.

J'étais donc là depuis trois jours, quand, le soir, un coup de canon retentit, qui annonçait une seconde évasion. Aussitôt grand branle-bas de chasse parmi les gitanos. Chacun d'eux prend la première arme qui lui tombe sous la main, et, se mettant à la piste de mon malheureux camarade, ils me laissent sur mon rocher, comme l'antique Prométhée rongé par les vautours de la soif et de la faim.

— Votre récit est palpitant d'intérêt, Gibassier, dit M. Jackal avec un imperturbable sang-froid; continuez.

— La faim, reprit Gibassier, ressemble à Guzman: elle ne connaît pas d'obstacle. En deux sauts, je fus à terre; en trois bonds, je fus dans le fond d'une vallée. J'aperçus, à sept ou huit pas de distance, une masure, à la lucarne de laquelle brillait une petite lumière. J'allais frapper pour demander de l'eau, du pain, quand l'idée me vint que cette maisonnette pouvait servir d'abri à quelque gitano, ou, tout au moins, à quelque paysan qui ne manquerait pas de me vendre. J'hésitai un instant; mais ma résolution fut bientôt prise. Je frappai à la porte de la cabane avec le manche de mon couteau, bien décidé à vendre chèrement ma vie, si on la menaçait.

— Qui est là? demanda une femme qu'à sa voix cassée, je reconnus pour une vieille, et qu'à son accent, je reconnus pour une gitana.

— Un pauvre voyageur qui ne demande qu'un verre d'eau et un morceau de pain, répondis-je.

« — Passez votre chemin, glapit la vieille en fermant la fenêtre de la lucarne.

« — Bonne femme, au nom de l'humanité, du pain et de l'eau ! m'écriai-je d'une voix suppliante.

« Mais la vieille femme ne répondit pas.

« — C'est toi qui l'auras voulu, dis-je en donnant un si vigoureux coup de pied dans la porte, qu'elle alla tomber au bout de la salle basse qui servait d'entrée à la maison.

« Au bruit que fit la porte en tombant, la vieille gitana apparut, une lampe à la main, au sommet de l'échelle qui lui servait d'escalier. Elle mit sa main droite derrière sa lampe pour mieux éclairer ma figure ; mais, ne pouvant rien distinguer à travers cette espèce d'obscurité, elle demanda d'une voix chevrotante :

« — Qui est là ?

« — Le malheureux voyageur, répondis-je.

« — Attends, dit-elle en descendant les degrés de l'échelle avec une agilité extraordinaire pour son âge ; attends, je vais te faire voyager.

« Voyant que j'aurais bon marché de cette vieille sorcière, je courus à la huche, et, apercevant un morceau de pain noir, je le pris et je le mordis avidement.

« A ce moment, la bohémienne mettait le pied sur le sol.

« Elle vint droit à moi, et, me poussant par l'épaule, elle essaya de me mettre à la porte.

« — Je vous en supplie, laissez-moi boire, dis-je en apercevant au fond de la salle un alcarazas.

« Mais elle recula épouvantée et poussa un cri terrible, cri de hibou ou de chouette, en voyant mes habits de forçat.

« A ce cri, une autre figure apparut au sommet de l'échelle.

« C'était la figure d'une grande et chétive jeune fille de seize à dix-sept ans.

« — Qu'y a-t-il, *mama* ? s'écria-t-elle.

« — Le forçat ! hurla la vieille en me montrant du doigt.

« La jeune fille sauta plutôt qu'elle ne descendit l'échelle, et, s'élançant sur moi avec une avidité de bête fauve, avant même que j'eusse pu observer son mouvement, et avec une énergie incroyable pour une femme de cet âge, m'entourant le cou par derrière, elle me renversa sur les dalles en criant :

« — *Mama* !

« A cet appel, la mère bondit comme un chacal, et, s'accroupissant sur ma poitrine, elle cria de toute la force de ses poumons :

« — Au secours ! au secours !

« — Lâchez-moi, dis-je en essayant de repousser ces furies.

« — Au secours ! au secours ! beuglèrent à la fois la mère et la fille.

« — Taisez-vous et lâchez-moi ! répétai-je d'une voix de Stentor.

« — Au forçat ! au forçat ! hurlèrent-elles à qui mieux mieux.

« — Vous n'allez pas vous taire ? m'écriai-je en saisissant la vieille à la gorge et en la renversant sur le dos, si bien qu'à mon tour, je me trouvai accroupi sur elle.

« La jeune fille sauta sur moi ; puis, m'attirant la tête en arrière (mouvement qui lui semblait familier), elle me saisit l'oreille, qu'elle essaya de déchirer avec ses dents.

« Je vis qu'il fallait en finir avec ces démons enragés. — Les pères, frères ou maris pouvaient venir d'un moment à l'autre. — J'enfonçai profondément mes dix doigts dans le cou de la vieille, et, au râlement qui s'échappa de sa poitrine, je compris qu'elle ne crierait plus.

« Pendant ce temps, la jeune fille mordait toujours.

« — Lâchez-moi, ou je vous tue ! dis-je avec une énergie formidable.

« Mais, soit qu'elle ne comprît pas mon idiome, soit qu'elle refusât de le comprendre, elle mit tant de férocité dans ses morsures, que, tirant mon couteau et retournant mon bras droit de son côté, j'enfonçai la lame jusqu'au manche dans sa mamelle gauche.

« Elle tomba.

« Je sautai sur l'alcarazas et je bus avidement l'eau qu'il contenait.

— Je connais la suite, dit M. Jackal, dont le front s'était rembruni de plus en plus, à mesure que le narrateur arrivait au sinistre dénoûment de sa lugubre histoire. — Vous fûtes arrêté huit jours après et conduit à Toulon, gracié de la peine de mort par un de ces hasards où la main de la Providence se montre bien clairement.

Après ces paroles, il y eut un moment de silence.

M. Jackal sembla tomber dans une profonde rêverie.

Pour Gibassier, qui, malgré la gaieté de son costume, s'était peu à peu attristé tout en racontant son histoire ; pour Gibassier, disons-nous, il commençait à se demander à propos de quoi son patron lui avait fait raconter une aventure qu'il connaissait pour le moins aussi bien que lui.

Une fois cette pensée entrée dans son cerveau, il se demanda quel intérêt pouvait avoir le chef de la police à cet examen de conscience. Il ne le devina pas, mais il le flaira et le pressentit vaguement.

Il résuma la solution en hochant la tête et en murmurant à part lui :

— Diable ! voici qui est mauvais pour moi.

Ce qui contribua à le corroborer dans cette pensée, ce fut la tête penchée, le front nuageux, en un mot, l'attitude pensive de M. Jackal.

Pour celui-ci, relevant tout à coup la tête et passant la main sur son front comme pour en écarter les nuages, il regarda le forçat avec une sorte de compassion, et lui dit :

— Écoutez-moi, Gibassier, je ne veux pas troubler un si beau jour par des récriminations qui vous paraîtraient sans doute aujourd'hui hors de saison... — Allez donc à la noce de l'ange Gabriel, mon bon ami ; amusez-vous bien... J'avais à vous dire, dans votre intérêt, une chose de la plus haute importance ; mais, en considération de ce banquet fraternel, je remets l'affaire à demain. A propos, mon cher Gibassier, où se donne le festin de noce ?

— Au *Cadran-Bleu*, cher monsieur Jackal.

— Excellent restaurateur, mon bon ami ; amusez-vous donc bien, et à demain les affaires sérieuses.

— A quelle heure, s'il vous plaît ? demanda Gibassier.

— A demain midi, si vous n'êtes pas trop fatigué.

— A midi, heure militaire ! dit en saluant et en se retirant le forçat, étonné et ravi que cette conversation, qui avait si mal commencé, eût fini si bien.

Le lendemain, heure militaire, ainsi qu'il l'avait dit lui-même, Gibassier fit son entrée dans le cabinet de M. Jackal.

Ce jour-là, sa mise était des plus simples, sa figure était des plus pâles. En l'examinant attentivement, un observateur eût découvert dans les rides profondes de son front et dans le cercle noir qui entourait ses yeux, les traces d'une nuit d'insomnie et d'anxiété.

C'est ce que ne manqua pas de remarquer M. Jackal, qui ne se trompa point sur les causes de l'insomnie du forçat.

En effet, après le festin, vient le bal ; pendant le bal, vient le punch ; après le punch, vient l'orgie, et Dieu sait où l'orgie conduit ses fidèes.

Gibassier avait accompli rigoureusement ce fatigant pèlerinage, qui va du salon du restaurateur à la chambre de l'orgie.

Mais ni le vin, ni le punch, ni l'orgie, n'étaient de taille à abattre un homme de la force de Gibassier, et M. Jackal eût vu rayonner sur le front du forçat sa sérénité accoutumée, si un incident, survenu à son petit lever, ne lui avait fait perdre en même temps l'esprit et les rouges couleurs de ses joues. Et le lecteur conviendra avec nous, tout à l'heure, qu'il y avait de quoi perdre davantage encore.

En effet, voici ce qui était arrivé :

A huit heures du matin, encore endormi, Gibassier avait été brusquement réveillé par de violents coups frappés à sa porte.

De son lit il avait crié :

— Qui est là ?

Une voix de femme avait répondu :

— C'est moi !

Et Gibassier, en reconnaissant la voix, était allé ouvrir la porte et s'était recouché précipitamment.

Qu'on juge de son étonnement en voyant entrer chez lui, pâle, échevelée, les yeux en fureur, une femme d'une trentaine d'années, qui n'était autre que la nouvelle épousée, la femme de l'ange Gabriel, une vieille amie à lui, ainsi qu'il l'avait dit à M. Jackal.

— Qu'arrive-t-il, Élise ? dit-il dès qu'elle fut entrée.

— On m'a enlevé Gabriel ! répondit la femme.

— Comment, enlevé Gabriel ! demanda le forçat stupéfait. Qui ça ?

— Je n'en sais rien.

— Quand cela ?

— Je ne le sais pas davantage.

— Ah çà ! voyons, chère amie, dit Gibassier en se frottant les yeux pour s'assurer qu'il était bien éveillé, je ne suis plus endormi, et je ne rêve pas que vous êtes [illegible] qu'on a enlevé Gabriel ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Comment les choses se sont-elles passées ?

— Voici, dit Élise. En sortant du *Cadran-Bleu*, nous nous sommes dirigés vers notre logement [illegible]

— J'aime à le croire.

— Un jeune homme, des amis de Gabriel, et un autre que nous ne connaissions pas, [illegible] nous ont accompagnés jusqu'à notre porte. Arrivés là, [illegible] au moment où je soulevais le marteau, l'ami de Gabriel lui a dit :

« — Je suis obligé de partir demain matin de bonne heure, je ne pourrais pas vous voir ; et [illegible] j'avais quelque chose de très important à vous dire.

« — Eh bien, répondit Gabriel, si c'est si important, dites-le-moi tout de suite.

« — C'est que c'est un secret, dit à voix basse son ami.

« — Qu'à cela ne tienne, répond Gabriel ; Elise va monter se coucher, et vous allez me conter la chose.

— Je monte me coucher, en effet, et j'étais si fatiguée de la danse, que je m'endors comme une souche. Or, ce matin, en me réveillant à huit heures, j'appelle Gabriel ; Gabriel ne répond pas. Je descends chez la portière et demande de ses nouvelles. Ni vu ni connu : il n'était pas rentré !

— Une nuit de noce !... dit Gibassier en fronçant le sourcil.

— C'est ce que je me dis, fit Elise. Si ce n'était pas une nuit de noce, cela pourrait peut-être s'expliquer.

— Cela s'expliquerait parfaitement, observa le forçat, qui se faisait fort d'expliquer les choses les plus inexplicables.

— Alors j'ai couru au *Cadran-Bleu* et au cabaret où il va d'habitude, pour tâcher d'avoir quelques renseignements, et comme je n'en ai obtenu de personne, je suis venue en chercher auprès de toi.

— *Toi* est peut-être un peu leste, dit Gibassier, pour un lendemain de noce.

— Puisque je te répète qu'il n'y a pas eu nuit.

— Au fait, c'est juste, avoua le forçat, qui, à partir de ce moment, commença à regarder son ancienne amie absolument comme il en eût regardé une nouvelle. Et tu ne soupçonnes rien ? reprit-il après cette inspection.

— Que veux-tu que je soupçonne ?

— Tout, parbleu !

— C'est beaucoup, objecta naïvement Elise.

— Dis-moi d'abord, demanda Gibassier, le nom de cet ami qui vous a reconduits.

— Je ne sais pas son nom.

— Décris-le moi.

— C'est un petit brun qui a des moustaches.

— Ce n'est pas une description, cela : la moitié du genre humain est petite, brune, et porte des moustaches.

— Je veux dire qu'il me semble être du Midi.

— De quel midi ? du midi de Marseille ou du midi de Toulouse ? Il y a le midi et le midi moins un quart.

— Je ne te dirai pas ; il avait un habit.

— Où Gabriel l'a-t-il connu ?

— En Allemagne, à ce qu'il paraît. Ils sont partis de Mayence, où ils avaient dîné à la même auberge, et puis de Francfort, où ils avaient fait des affaires de compte à demi.

— Quelles affaires ?

— Je n'en sais rien.

— Tu en sais trop peu, chère amie, et je ne vois, dans les faibles renseignements que tu me donnes, nul indice qui puisse nous mettre sur une piste.

— Comment faire ?

— Permets-moi d'y rêver.

— Tu ne le crois pas capable d'avoir été passer la nuit ailleurs ?

— Au contraire, chère amie, c'est ma conviction intime, attendu que, n'étant pas chez toi, nécessairement il l'a passée ailleurs.

— Oh ! par *ailleurs*, j'entends chez d'anciennes maîtresses à lui.

— Quant à cela, je t'affirme le contraire. Ce serait d'abord une lâcheté, ensuite une bêtise, et Gabriel n'est ni bête ni lâche.

— C'est vrai, dit Elise en soupirant ; mais enfin, que faire ?

— Puisque je te dis que je vais y rêver.

En effet, le forçat croisa les bras, fronça le sourcil, et, au lieu de regarder son ancienne amie comme il avait fait jusqu'à ce moment, il ferma les yeux et regarda, pour ainsi dire, en lui-même.

Pendant ce temps, Elise tournait ses pouces et examinait la chambre à coucher de Gibassier.

La méditation de celui-ci semblait à Elise devoir se prolonger indéfiniment et finalement aboutir au sommeil.

— Eh ! eh ! l'ami Giba, dit-elle en se levant et lui tirant son bras de chemise.

— Quoi ?

— Est-ce que nous sommes rendormi ?

— Je réfléchis, te dis-je ! fit d'un air de mauvaise humeur Gibassier, qui, loin de se rendormir, commentait, mot pour mot, toute la conversation qu'il avait eue la veille avec M. Jackal, et commençait à soupçonner, en se souvenant de ses derniers mots : « Où dînez-vous ? » que le chef de la police secrète pouvait bien ne pas être tout à fait étranger à la disparition de l'ange Gabriel.

Une fois cette idée arrivée à son esprit, il sauta à bas du lit sans pudeur aucune, et enfourcha rapidement son pantalon.

— Que fais-tu donc ? demanda avec étonnement Elise, qui peut-être venait chercher auprès du forçat moins des renseignements que des consolations.

— Tu le vois bien, je m'habille, répondit Gibassier s'habillant en effet avec tant de précipitation, qu'on eût dit que l'on allait l'arrêter ou que le feu était à la maison.

En deux minutes, il fut vêtu de la tête aux pieds.

— Ah çà ! demanda Elise, que te prend-il donc ? As-tu quelques craintes ?

— Je crains tout, chère Elise, et j'ai mille autres craintes ! dit emphatiquement le forçat, qui, malgré le danger qui le menaçait, faisait flamberge de son pédantisme.

— Tu es donc sur la piste ? demanda la femme de Gabriel.

— Positivement, répondit le classique Gibassier en tirant de son secrétaire les billets de banque et les pièces d'or qu'il contenait.

— Tu prends de l'argent ! dit Elise étonnée. Tu vas donc en voyage ?

— Tu l'as dit.

— Loin ? bien loin ?

— Au bout du monde, probablement.

— Pour longtemps ?

— Pour toujours, si c'est possible, répondit Gibassier en prenant dans un autre tiroir une paire de pistolets, des cartouches et un poignard, qu'il fourra dans les poches de sa redingote.

— Ta vie est donc menacée ? demanda Elise de plus en plus étonnée en voyant tous ces préparatifs.

— Plus que menacée ! répondit le forçat en enfonçant son chapeau sur sa tête.

— Mais tu ne pensais pas à voyager quand je suis entrée ici, objecta la femme de Gabriel.

— Non ; mais l'arrestation de ton mari m'a donné la venette.

— Tu crois donc qu'il a été arrêté ?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr ; en conséquence, mon amour adoré, je te fais mes salutations bien respectueuses, et je t'engage à faire comme moi, c'est-à-dire à te retirer en lieu sûr.

Ce disant, le forçat prit Elise dans ses bras, l'embrassa vivement, et descendit l'escalier quatre à quatre, laissant la femme de l'ange Gabriel au comble de la stupéfaction.

Arrivé au bas de l'escalier, Gibassier passa devant la loge de la concierge sans tenir compte de l'attention de la bonne femme, qui voulait lui remettre ses lettres et ses journaux.

Il franchit si rapidement le couloir qui le séparait de la rue, qu'il ne remarqua pas qu'un fiacre était arrêté à la porte, — phénomène insolite dans une pareille rue, devant une semblable maison.

Il remarqua encore moins quatre homme qui flanquaient la porte des deux côtés et qui, dès qu'ils l'aperçurent, le saisirent au collet et l'emballèrent dans le véhicule avant même qu'il eût mis le pied sur le pavé.

L'un de ces quatre hommes était le rébarbatif Colombier, et l'un de ceux qui lui tenaient les poignets, un petit brun à moustaches, qu'il reconnut immédiatement, sur les vagues indications d'Elise, pour celui qui avait coupé les ailes de l'ange Gabriel.

Au bout de dix minutes, la voiture arrivait à la préfecture de police, et, après une heure et demie passée au Dépôt, où il avait retrouvé ses collaborateurs et amis, Brin-d'Acier, Carmagnole, Longue-Avoine et Papillon, il faisait, ainsi que nous l'avons dit, son entrée dans le cabinet de M. Jackal, à midi précis.

On comprend que, suffisamment renseigné par ses camarades sur les arrestations de la veille, Gibassier devait faire une assez pauvre mine devant le chef de la police.

— Gibassier, dit M. Jackal d'un air profondément affligé, je regrette vivement, croyez-le bien, d'être contraint de vous mettre à l'ombre pendant quelque temps. Le soleil des grandes villes vous a un peu dérangé la cervelle, mon bon ami, et, quand vous avez arrêté la malle-poste contenant un Anglais et sa femme, entre Nemours et Château-Landon, vous avez trop oublié que vous pouviez brouiller la cour de Londres avec celle de France ; en d'autres termes, vous avez trop fait litière de la liberté que je vous ai si généreusement et si largement octroyée.

— Mais, monsieur Jackal, interrompit Gibassier, croyez bien qu'en arrêtant la malle-poste, mon intention n'était pas de malmener ces insulaires.

— Ce que j'aime en vous, Gibassier, c'est qu'au moins vous avez le courage de votre opinion. Un autre à votre place, Papillon ou Brin-d'Acier, par exemple, pousseraient les hauts cris, les doux agneaux, si on leur parlait d'une malle-poste arrêtée nuitamment par eux entre Nemours et Château-Landon ; mais vous, vous entrez de plain-pied dans la vérité. Une malle a été arrêtée, — par qui ? — Par moi, moi, Gibassier ! moi, dis-je, et c'est assez ! » Une franchise exubérante, voilà votre qualité essentielle, très dominante, et je me fais une véritable joie de le constater devant vous. Malheureusement, mon bon ami, la franchise, si prépondérante qu'elle soit, ne tient pas lieu de toutes les qualités requises pour faire un sage, et c'est à regret que je me vois forcé de vous dire que vous avez totalement manqué de sagesse dans l'affaire de la malle-poste. Comment diable ! un homme d'esprit comme vous va-t-il s'aviser d'arrêter des Anglais ?

— Je les prenais pour des Alsaciens, répondit Gibassier.

— C'est une circonstance atténuante, quoique Bras-d'Acier étant de l'Alsace, il fût de mauvais goût d'arrêter un compatriote. Il y a donc à la fois manque de civisme et de goût. Et voilà pourquoi je m'imagine qu'un peu d'ombre vous sera salutaire.

— Ainsi, dit le forçat, qui commençait à se décontenancer, vous m'envoyez tout bêtement au bagne ?

— Tout bêtement, comme vous dites.

— A Rochefort, à Brest ou à Toulon ?

— Vous vous trompez rarement, cher ami ; c'est encore une justice à vous rendre.

— J'étais certain que c'était par vos ordres qu'il avait été arrêté.

— Par mes ordres, en effet, perspicace Gibassier. Mais savez-vous pourquoi je l'ai fait arrêter ?

— Non, répondit franchement le forçat.

— Pour une peccadille qui n'a pas le sens commun, si vous voulez, et qui cependant mérite une petite correction,



Est-ce tout ? demanda M. Jackal.

— A votre choix, mon ami. Vous voyez comme j'en use paternellement avec vous.

— Et pour longtemps ?

— Encore à votre choix. Vous n'avez qu'à vous bien tenir : vous m'êtes trop précieux pour que je ne vous rappelle pas près de moi, dès que j'en trouverai l'occasion.

— Et accouplé ?

— Toujours à votre choix. On n'est pas plus accommodant.

— Eh bien, dit Gibassier, qui, commençant à s'apercevoir qu'il ne pouvait pas faire autrement, venait de prendre son parti, eh bien, c'est convenu, et je choisis Toulon sans accouplement.

— Hélas ! fit en soupirant M. Jackal, encore une de vos qualités précieuses qui s'en va, Gibassier. Je veux parler de la gratitude ou de l'amitié, si vous aimez mieux. Eh quoi ! votre cœur verra, sans se briser, un frère de bagne rivé à une autre chaîne que la vôtre ?

— Que voulez-vous dire ? demanda le forçat, qui ne voyait pas où M. Jackal voulait en venir.

— Est-il possible, ingrat Gibassier ! que vous ayez perdu tout souvenir de l'ange Gabriel, quand il y a vingt-quatre heures à peine, vous teniez le flambeau de son hyménée ?

— Je ne m'étais pas trompé, murmura Gibassier.

pour lui apprendre à se mieux conduire. Croiriez-vous que, pendant que le curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, qui le mariait, lui faisait baiser sa patène, il lui a volé son mouchoir et sa tabatière ? On n'est pas plus léger ! De façon que le curé, qui n'a pas voulu faire de scandale dans son église, a achevé tranquillement la cérémonie, et est venu, une demi-heure après, me faire sa déclaration. Croyez donc à la vertu des anges à présent ! Eh bien, Gibassier, vraiment vous êtes un ingrat en ne demandant pas comme une grâce d'être rivé à la même chaîne que ce jeune homme, dont vous aurez achevé l'éducation.

— S'il en est ainsi, dit Gibassier, je retire ma requête, je demande Toulon et l'accouplement.

— A la bonne heure ! je reconnais là le Gibassier de mon cœur. Ah ! quel homme vous seriez, si vous aviez été à meilleure école ! mais on vous a dès l'enfance abruti par la lecture des classiques, et vous ignorez les premiers éléments de l'école moderne. Voilà ce qui vous a perdu. Mais tout n'est pas désespéré, et le dommage est peut-être réparable. Vous êtes jeune encore. Vous pouvez étudier. Tenez, au moment où vous êtes entré, je songeais à créer une vaste bibliothèque à l'usage de tous les déshérités de votre espèce, et pendant que j'y songe, si, au lieu de vous accoupler avec l'ange Gabriel, je vous mettais tous deux à

demi-chaîne ? et si je vous élevais tous deux, dès votre entrée, au poste le plus recherché, le plus lucratif, au rang de *payoles*, c'est-à-dire d'écrivains ? N'est-ce pas une sorte de charmante mission que celle qui a pour objet la correspondance de ses camarades non lettrés, et d'être ainsi le confident de leurs secrets les plus intimes, leur conseil et leur appui ? Que diriez-vous d'une semblable faveur ?

— Vous me comblez ! dit d'un air moitié ironique, moitié sérieux, le forçat.

— Vous le méritez, dit avec une politesse affectée M. Jackal. Eh bien, c'est entendu, vous pouvez vous regarder tous les deux comme payoles officiels. Avez-vous, pendant que vous y êtes, d'autres souhaits à former, d'autres requêtes à m'adresser ?

— Une seule, dit gravement Gibassier.

— Parlez, cher ami ; je me creuse la tête pour trouver quelque chose qui puisse vous être agréable.

— Puisque Gabriel, dit le forçat, a été arrêté hier au soir, il n'a pas eu le temps de faire une bien longue connaissance avec son épouse. Serait-ce vous demander trop que de permettre à celle-ci de voir son mari avant son départ pour le Midi ?

— Ce n'est pas demander trop, cher ami. Elle le verra tous les jours avant son départ. Est-ce tout, Gibassier ?

— Ce n'est que la première partie de ma requête.

— Voyons la seconde ?

— Lui permettrez-vous d'habiter sous la même latitude que son époux ?

— Accordé, Gibassier, quoique la seconde partie de votre requête me fâche autant que la première me charmait. Dans la première partie, vous montriez du désintéressement, vous parliez pour un ami absent, tandis que, dans la seconde, vos vues me semblent intéressées.

— Je ne vous comprends pas, dit Gibassier.

— C'est pourtant bien simple. Ne m'avez-vous pas dit que la femme de votre ami était votre ancienne amie ? J'ai peur que ce ne soit pour le moins autant pour vous que pour lui que vous rêvez l'installation de sa femme dans vos parages.

Le forçat rougit pudiquement.

— Enfin, dit mélancoliquement M. Jackal, on n'est pas parfait. Vous n'avez plus rien à me demander ?

— Une dernière chose.

— Allez toujours pendant que vous y êtes.

— Comment s'effectuera notre départ ?

— Vous devez savoir à quoi vous en tenir là-dessus, Gibassier. Il s'effectuera de la façon ordinaire.

— En passant par Bicêtre ? demanda le forçat en faisant une horrible grimace.

— Naturellement.

— Voilà qui m'afflige démesurément.

— Et pourquoi cela, mon bon ami ?

— Que voulez-vous, monsieur Jackal ! je ne peux pas m'habituer à Bicêtre. Vous l'avez dit vous-même, on n'est pas parfait. La seule pensée que je suis en contact avec les fous me donne des attaques de nerfs.

— Alors, dit M. Jackal en se levant, pourquoi n'êtes-vous pas sage ?... Malheureusement, Gibassier, continua-t-il en allant tirer le bouton de la sonnette, malheureusement, je ne puis pas faire droit à votre requête. Je comprends toute la tristesse dans laquelle cette pensée peut vous jeter et c'est une affreuse nécessité, mais c'en est une, et, comme vous le savez en votre qualité de classique, les anciens représentaient la nécessité avec des coins de fer.

M. Jackal achevait ces paroles, quand Colombier parut.

— Colombier, dit le chef de la police en prenant une large prise de tabac, qu'il huma avec volupté comme satisfait de la façon dont les choses s'étaient passées, Colombier, je vous recommande tout particulièrement, vous m'entendez bien, tout particulièrement M. Gibassier. Provisoirement, au lieu de le descendre au Dépôt, vous allez le placer dans la prison où vous avez mis le prisonnier que vous avez arrêté hier au soir.

Puis, se retournant vers Gibassier :

— C'est de l'ange Gabriel que je parle, et dites que je ne pense pas à tout, ingrat !

— Je ne sais véritablement pas comment vous remercier, dit le forçat en s'inclinant.

— Vous me remercierez à votre retour, dit M. Jackal en le congédiant.

Il le regarda partir avec une sorte de mélancolie.

— A présent, dit-il, me voici manchot, car c'est mon bras droit qui s'en va.

CXLVII

LA CHAINE

Le vieux château de Bicêtre, situé sur le coteau de Villejuif, près du village de Gentilly, sur la droite de la route de Fontainebleau, à une lieue au sud de Paris, offre au touriste qui s'égare dans ces parages un des plus sombres spectacles qu'il soit permis d'imaginer.

En effet, cette lourde et noire masse de pierres, vue à une certaine distance, a je ne sais quoi d'étrange et d'horrible, de fantastique et de dégoûtant.

On croit voir passer et repasser, les cheveux épars et grinçant des dents, toutes les maladies, toutes les misères, tous les vices et tous les crimes, qui se sont tour à tour coudoyés là, depuis le roi saint Louis jusqu'à nos jours.

A la fois retraite et prison, hospice et maison de force, le château de Bicêtre ressemblait à un vieux bourg abandonné de l'Allemagne, hanté à certaines heures par les goules et les sorcières de l'enfer.

M. le docteur Pariset disait de Bicêtre, dans son rapport fait au conseil général des prisons, que Bicêtre réalisait l'enfer des poètes.

Ceux de nos contemporains qui ont visité ce pandémonium il y a vingt ans, sont là pour témoigner de la vérité de notre dire.

C'était alors dans la cour de Bicêtre qu'avait lieu la cérémonie du ferrement. En vérité, ce spectacle, qui commençait dans cette sombre cour, pour ne s'achever qu'à Brest, Rochefort ou Toulon, était de la plus sinistre mise en scène, et on comprenait bien que Gibassier lui-même, qui s'y connaissait, eût mis tant de mauvaise grâce à jouer son rôle dans ce lugubre mélodrame.

Les premiers apprêts du ferrement, comme nous venons de le dire, s'opéraient dans la grande cour du château.

Ce matin-là, l'aspect de cette cour, vue à travers la brume épaisse du matin, semblait plus sinistre qu'à l'ordinaire.

Le ciel était gris ; l'air, vif ; la boue, noire. Quelques individus à figure patibulaire, à mine rébarbative, erraient çà et là dans la cour, comme des ombres plaintives, échangeant de temps en temps un mot dans une langue incompréhensible pour tout autre que des ombres.

Cette promenade durait depuis une demi-heure, quand d'autres individus, à figure non moins dégoûtante, vinrent rejoindre les premiers, et, après les avoir complimentés dans leur idiome, jetèrent sur le sol les lourdes chaînes et les nombreux ferrements dont ils étaient chargés.

C'étaient les condamnés à la détention qui remplissaient, dans la prison de Bicêtre, l'office de valets.

— Vous aurez du mal aujourd'hui ! dit un des hommes du premier groupe à un des nouveaux venus, qui essuyait son visage couvert de sueur.

— Ne m'en parlez pas, répondit celui-ci en montrant les ferrements qu'il venait de déposer, j'en avais trois fois ma charge !

— Ils sont donc bien nombreux ? reprit le premier.

— Près de trois cents.

— Jamais on n'aura vu une pareille chaîne.

— Sans compter les chaînes volantes qu'on va leur adjoindre en route.

— Mais on ne leur a donc pas fait leur procès ? Je lis attentivement le journal, et je n'ai vu que neuf condamnés.

— Il paraît que tous les autres sont de vieilles pratiques.

— Vous les connaissez ?

— Moi ! reprit avec horreur le condamné à la détention. Oh ! fi !

En ce moment, un coup de sifflet parti du château retentit dans la cour.

— A vos postes ! dit durement un des hommes du premier groupe aux derniers venus.

Ceux-ci allèrent s'aligner le long des murailles de la cour, chacun devant ses ferrements respectifs.

En même temps qu'on entendait ce coup de sifflet, on vit sourdre de la petite porte ou guichet qui conduisait à la seconde cour, une bande de trente ou quarante condamnés menés pour ainsi dire en laisse par une escouade de soldats.

A peine arrivés dans la cour, les forçats, en humant l'air, poussèrent un long cri de joie, auquel répondit de loin un sourd rugissement : c'étaient les autres forçats qui attendaient l'heure de la respiration.

Les premiers hommes que nous avons vus errer avant le coup de sifflet se précipitèrent sur les condamnés et les dépouillèrent de haut en bas du vêtement de la maison, et se mirent à examiner minutieusement dans toutes les parties les plus secrètes de leur corps s'ils ne cachaient pas quelque arme, engin, argent ou objet quelconque de contrebande.

Cette opération achevée, d'autres préposés à la toilette leur jetèrent, comme un os à un chien, une espèce de sarrau grisâtre pour couvrir leur nudité.

Pendant qu'on déshabillait et que se rhabillaient les forçats, les geôliers préposés à l'apprêt des ferrements avaient déposé sur le pavé une ligne de pesants colliers.

On en était là quand un second coup de sifflet retentit.

A ce bruit, chaque forçat fut placé derrière un ferrement, sorte de carcan fait en triangle, que chaque geôlier prépose

au ferrement lui éleva jusqu'au cou. Une fois les prisonniers revêtus de ces colliers de fer, un homme de taille gigantesque et de formidable encolure sortit du coin sombre où il se tenait, on eût dit qu'il se détachait de la muraille, armé d'un si lourd marteau qu'il eût épouvanté Tubal-Caïn l'inventeur et Vulcain le breveté.

C'était le forgeron, ou [illegible] ouvrier.

A l'aspect du géant marteleur, un frisson significatif parcourut la bande et lui donna pendant un instant une vague ressemblance avec la gerbe voisine de celle qu'on vient de faucher : elle fut ébranlée de la racine à la tige.

Et il y avait bien de quoi frissonner, en effet.

Le [illegible], armé de son lourd instrument, passa derrière chaque condamné et, d'un énorme coup de cette pesante masse, il riva le bouton qui fermait le triangle, opération qui fit courber vivement la tête aux forçats par un mouvement d'effroi.

Cette opération achevée pour ce peloton, un coup de sifflet en fit sortir un autre, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'au nombre de trois cents.

Une fois tous réunis dans la cour, on les accoupla. La chaîne qui les retenait passait du collier à la ceinture, et remontait de la ceinture au collier de celui qui suivait, jusqu'à la fin de la colonne, que reliait une longue chaîne longitudinale.

Mais le côté hideux du spectacle n'était pas là entièrement, ce qui en faisait l'horreur et, si on nous permet le mot, le pittoresque, c'était la contenance des personnages.

Quoique confrères en crimes, quoique frères en peine, quoique rivés étroitement les uns aux autres, et destinés selon toute apparence, à passer toute leur vie ensemble, les forçats ne s'entendaient pas ; ils semblaient étrangers les uns aux autres. Ils se dénigraient mutuellement.

Parmi eux, deux de nos connaissances, Étéocle et Polynice, donnaient le triste spectacle d'une vieille amitié brisée à l'heure suprême du péril commun. Nous voulons parler de Papillon et de Carmagnole, accouplés l'un à l'autre par la main sans doute de la Providence.

Papillon injuriait Carmagnole et Carmagnole insultait Papillon. — Le croirait-on ? Le même degré de latitude sous lequel ils étaient nés était, pour ainsi dire, la cause des manifestations brutales de cet antagonisme.

Le Méridional de Marseille s'escrimait à humilier de son mieux le Méridional de Bordeaux, et celui-ci appelait son camarade *Bouches-du-Rhône*.

Quant à Brin-d'Acier et à Longue-Avoine, qui figuraient dans cette scène, c'était également un spectacle déplorable que la vue de ces deux jumeaux de chaîne. Longue-Avoine appelait Brin-d'Acier *soudard*, et Brin-d'Acier appelait Longue-Avoine *[illegible]*.

D'autre part, dans la pénombre, auprès du guichet, presque au bout de la colonne, le raphaélesque Gabriel, le front penché et semblant évanoui dans les bras de son ami devenu [illegible], attirait, par ses airs de pécheur repenti, la commisération des spectateurs.

Pour l'expérimenté et blasé Gibassier, il semblait le père de [illegible] de la chaîne.

Sans doute, tous les yeux qui étaient braqués sur lui agaçaient terriblement ses nerfs ; mais il ne semblait pas remarquer cette [illegible] de la foule, ou plutôt il la dédaignait visiblement.

Le front serein, l'œil calme, la bouche à demi souriante, il paraissait plongé dans une douce rêverie, sorte d'extase qui participait à la fois du regret et de l'espérance.

Ne laissait-il pas, en effet, derrière lui de dévouants souvenirs ? N'était-il pas adoré dans vingt cercles, qui se disputaient la gloire de l'avoir pour président ? Les femmes les plus [illegible] de la capitale ne se l'arrachaient-elles pas ? Le ciel n'était-il pas noir ce jour-là, en signe de deuil pour le départ de ce fils bien-aimé ?

Le reste de la bande, n'ayant pas sans doute les mêmes sujets de [illegible] que lui, était loin d'affecter le même calme.

Tout au contraire, aussitôt les boulons rivés, s'élevèrent, comme les voix de la tempête, mille cris sauvages poussés dans tous les tons de la gamme par deux cents voix glapissantes, symphonie infernale, mélangée de huées, de sifflets, de cris d'animaux, d'imprécations et d'obscénités.

Tout à coup, au signal de l'un des hommes de la bande, le silence s'établit comme par enchantement, et une voix fit entendre une chanson de circonstance en assez pur argot, chanson qu'accompagnait chaque condamné en secouant fortement sa chaîne, ce qui produisait l'effet le plus lugubre. On eût dit un concert de fantômes.

On en était là de la cérémonie, quand un personnage nouveau apparut dans la cour, à la grande stupéfaction de la foule qui s'inclina respectueusement devant le nouveau venu.

C'était l'abbé Dominique.

Il regarda mélancoliquement la chaîne, et, levant les yeux au ciel, sembla appeler sur ces malheureux la miséricorde divine.

Puis, allant au capitaine de la chaîne :

— Monsieur, dit-il, pourquoi ne suis-je pas enchaîné comme ces malheureux, puisque je suis criminel et condamné comme eux ?

— Monsieur l'abbé, répondit le capitaine, je n'ai fait [illegible] les ordres que j'ai reçus à ce sujet.

— On vous a donné l'ordre de me laisser libre ?

— Oui, monsieur l'abbé.

— Mais qui a pu vous donner un pareil ordre ?

— M. le préfet de police.

A ce moment, une voiture entra dans la cour de Bicêtre ; un [illegible] vêtu de noir et cravaté de blanc en descendit et, se dirigeant vers l'abbé Dominique, il s'inclina respectueusement et le salua humblement, d'aussi loin qu'il l'aperçut.

— Monsieur, dit-il à ce pauvre moine en lui remettant un parchemin, à partir de ce moment, vous êtes libre. Voici votre grâce que Sa Majesté m'a chargé de vous transmettre.

— Grâce [illegible] demanda l'abbé, plus surpris que joyeux.

— Entière, oui, monsieur l'abbé.

— Sa Majesté ne met [illegible] à ma liberté ?

— Aucune, monsieur l'abbé. [illegible] en outre, m'a chargé d'accomplir en son nom le vœu, quel qu'il soit, que vous pourrez former.

L'abbé Dominique baissa la tête et médita.

Il se souvint de cette grande mission de charité entreprise et accomplie sous Louis XIII par un moine comme lui, saint Vincent de Paul, pour qui fut créée la charge d'aumônier général des galères.

— C'est cela, songea-t-il, je serai le consolateur de ces proscrits, je leur apprendrai l'espérance ! Qui sait si tous ces hommes sont plus mauvais que les autres !

Puis, relevant la tête :

— Monsieur, dit-il, puisque Sa Majesté me permet de former un vœu, je demande comme grâce d'être nommé aumônier du bagne.

— Sa Majesté avait prévu votre désir, monsieur l'abbé, dit l'envoyé du roi en tirant de sa poche un second parchemin et en le remettant à l'abbé Dominique. Voici votre nomination, et, s'il vous plaît, vous pouvez entrer en fonctions dès ce moment.

— Comment cela ? demanda l'abbé, qui voyait la chaîne prête à partir.

— Il est d'usage, monsieur l'abbé, de dire une messe dans la chapelle de la maison et d'appeler la clémence de Dieu sur les prisonniers avant leur départ pour le bagne.

— Montrez-moi le chemin, monsieur, dit l'abbé Dominique en se dirigeant, suivi de l'envoyé du roi, vers le corps de bâtiment où était située la chapelle.

La chaîne s'ébranla et suivit le moine.

La messe achevée, un dernier coup de sifflet retentit.

Les forçats, rentrés dans la cour, furent placés sur des charrettes longues, et l'énorme porte de la prison ouvrit ses deux battants.

Les chariots roulèrent pesamment sur le pavé et sortirent de la cour, suivis des fourgons de cuisine et d'une calèche-patache, dans laquelle étaient montés le capitaine de la chaîne, le chirurgien préposé aux soins à donner aux forçats malades, un employé du ministère de l'intérieur, qui prenait le nom de commissaire, et l'abbé Dominique, et flanqués par une forte escorte de gendarmerie.

Le départ des chaînes, on s'en souvient, avait pour spectateurs attentifs cette population d'oisifs [illegible] qui se complait au triste spectacle de ces misères.

Quand les chariots parurent, ce fut un hourra d'[illegible] dit [illegible] jeté par la foule à la bande hourra, auquel répondirent toutes les poitrines des forçats [illegible] un chant de guerre sinistre, refrain populaire dans tous les bagnes, qui semble un défi jeté par les forçats à la société :

La *pègre* ne périra pas (1).

Mais l'abbé étendit les deux mains sur la foule et sur les forçats, et le convoi [illegible] se mettre en marche au [illegible] du silence et du recueillement.

CXLVIII

OU MADAME CAMILLE DE ROZAN CHERCHE [illegible] LE [illegible] MOYEN DE VENGER SON [illegible]

Nos lecteurs se souviennent [illegible] des paroles prononcées par madame Camille de Rozan, en accordant à son mari les huit jours qu'il [illegible] pour faire ses malles et prendre ses passeports.

Rappelons la dernière [illegible] qui pourra servir d'épigraphe à ce chapitre et au chapitre suivant.

(1) Les voleurs ne [illegible] pas. [illegible] *pègre* [illegible]

« Huit jours? Soit! avait dit résolument la créole huit jours; mais aussi vrai, avait-elle ajouté en regardant le tiroir où étaient enfermés le poignard et les pistolets, aussi vrai que ma résolution était prise avant ton entrée dans cette chambre, si, d'aujourd'hui en huit jours, nous ne sommes point partis, le neuvième jour, toi, elle et moi, Camille, nous serons devant Dieu pour y répondre chacun de notre conduite. »

Or le lendemain du jour où ces paroles avaient été prononcées, Camille avait reçu, au milieu de sa discussion avec Salvator, une lettre de mademoiselle Suzanne de Valgeneuse dans laquelle il était dit :

« Salvator me donne un million. Faites votre malle au plus vite ; nous allons d'abord au Havre, et nous partons à trois heures. »

Puis, après avoir répondu : « C'est convenu, » au domestique porteur de la lettre, Camille l'avait déchirée, en avait jeté les morceaux dans le foyer de la cheminée, et il était sorti.

Mais, derrière lui, une des portières du salon était vivement soulevée et donnait passage à madame de Rozan.

Elle alla droit à la cheminée, et ramassa les morceaux de la lettre déchirée.

Après avoir minutieusement examiné les cendres du foyer, et s'être assurée qu'il ne restait pas trace de la lettre, madame de Rozan souleva de nouveau la portière du salon et rentra dans sa chambre à coucher.

Au bout de cinq minutes, elle avait mis en ordre tous les morceaux de papier, et elle avait lu la lettre.

Deux larmes tombèrent sur ses joues, larmes de honte bien plus que de tristesse. Elle était jouée !

Elle resta quelques minutes plongée dans un fauteuil, les deux mains sur ses yeux, pleurant et méditant.

Puis, se relevant brusquement, elle arpenta le salon les bras croisés, les sourcils froncés, s'arrêtant par intervalles et portant la main à son front comme pour mieux se recueillir.

Au bout de quelques instants de cette fiévreuse promenade, elle s'arrêta et s'appuya sur l'angle de la cheminée, fatiguée, mais non abattue.

— Ils ne partiront pas ! s'écria-t-elle, ou ils m'écraseront sous la roue de leur voiture de voyage.

Elle sonna sa femme de chambre.

La femme de chambre entra.

— Que veut madame ? demanda-t-elle.

— Ce que je veux ? répondit la créole d'un air étonné. Mais je ne veux rien ! Pourquoi me demandez-vous ce que je veux ?

— Madame n'a-t-elle pas sonné ?

— En effet, j'ai sonné, mais je ne sais plus pourquoi.

— Madame n'est pas malade? demanda la femme de chambre en voyant la pâle figure de sa maîtresse.

— Vraiment, non, je ne suis pas malade, répondit avec une sorte de fierté madame de Rozan ; jamais je ne me suis mieux portée.

— Si madame n'a pas besoin de moi, reprit la femme de chambre, je vais me retirer.

— Non, je n'ai pas besoin de vous, c'est-à-dire... attendez un instant... oui, j'ai quelque chose à vous demander. Vous êtes née en Normandie ?

— Oui, madame.

— Dans quelle ville ?

— A Rouen.

— Est-ce loin de Paris ?

— Trente lieues environ.

— Et du Havre ?

— La même distance, à peu près.

— Bien ! Vous pouvez vous retirer.

— Pourquoi les empêcher de partir? songea la créole. Ai-je la preuve certaine de son infidélité et de sa trahison autre part que dans mon cœur ? C'est une preuve plus irréfragable qu'il me faut, une preuve matérielle ! Où la trouver ? Lui dire : « Je sais tout, tu pars demain avec elle ! Ne pars pas, ou malheur à toi ! » Il niera comme il a déjà nié ! Aller trouver cette Suzanne et lui dire : « Vous êtes une créature infâme, vous m'enlevez mon mari ! » elle rira de moi, elle lui racontera son aventure, et ils riront de moi tous les deux ! Camille rire de moi ! Mais quel est donc le secret de cet être monstrueux ? comment a-t-elle pu se faire aimer si fort et si vite ? quel est son prestige ? Elle n'est pas si jeune, elle n'est pas si brune, elle n'est pas si belle que moi.

Tout en songeant ainsi, la créole était arrivée près d'une psyché, et elle se regardait profondément pour se convaincre que la douleur ne lui avait rien fait perdre de sa beauté, et qu'elle pouvait plus qu'avantageusement lutter avec mademoiselle Suzanne de Valgeneuse.

Après un long examen, deux nouvelles larmes jaillirent de ses yeux.

— Non ! s'écria-t-elle en sanglotant, non, jamais je ne comprendrai qu'il ait aimé cette femme ! Que faire ? Essayer de l'emmener malgré lui, il m'échappera en route, ils se rejoindront ! Puis consentît-il à me suivre, ne serait-ce pas le cadavre de mon passé que je traînerais derrière moi ? ne serait-ce pas le fantôme enchaîné de notre amour ? Et il va rentrer ce soir léger, insouciant comme d'habitude. Il m'embrassera sur le front, comme chaque soir ! Oh ! traître, menteur et lâche Camille ! Non, je ne te dirai pas de me suivre ! c'est moi qui te suivrai comme ton ombre, jusqu'à l'heure où j'aurai la preuve de ton crime. Calme-toi donc, mon cœur, et ne recommence à battre que quand tu seras vengé.

Ce disant, la jeune femme essuya vivement ses larmes, et médita son plan de vengeance.

Laissons-la méditer jusqu'au soir, et arrivons au moment où Camille, rose et léger, insouciant comme elle l'avait dit, entra dans sa chambre à coucher.

Il la trouva, comme la veille, debout au milieu de la chambre, et, comme la veille, il lui dit, en la baisant au front :

— Comment ! tu n'es pas encore couchée à cette heure, ma mignonne ? Mais il est une heure, mon enfant chéri !

— Que m'importe? dit froidement madame de Rozan.

— Mais il m'importe beaucoup, à moi, mon amour, reprit Camille en donnant à ses paroles l'intonation de la plus vive tendresse ; nous allons, dans sept jours, entreprendre un fort long voyage, et tu as besoin de toutes tes forces.

— Qui sait si ce voyage sera long ! dit à demi-voix la créole, comme se parlant à elle-même.

— Mais moi ! répondit Camille, qui ne comprit pas la pensée de l'Américaine ; moi qui ai fait quatre ou cinq fois le trajet de Paris à la Louisiane, et, toi-même qui as fait le trajet avec moi, tu dois en connaître la durée.

— Nous nous aimions, Camille ! répondit en souriant amèrement la créole, de sorte que le voyage m'a paru bien court.

— Je tâcherai qu'il te paraisse plus court encore ! dit galamment Camille en la baisant de nouveau au front. Là-dessus, bonsoir et bonne nuit, mon enfant ; j'ai fait des courses toute la journée, je suis fatigué et je meurs de sommeil.

— Bonsoir, Camille, dit froidement madame de Rozan.

Et le gentilhomme américain rentra dans son appartement sans avoir remarqué le moins du monde le trouble et la pâleur de sa femme.

Le lendemain matin, la créole, accompagnée de sa femme de chambre, montait dans une voiture de place et se faisait conduire chez un libraire du Palais-Royal, où elle achetait un livre de postes.

Le livre acheté, elle remonta en voiture, et répondit au cocher qui lui demandait où elle allait :

— Chez un marchand de voitures.

Le cocher fouetta ses chevaux et les dirigea vers la rue de la Pépinière.

— Monsieur, dit la créole au marchand, j'ai besoin d'une calèche de voyage.

— J'en ai plusieurs dans le magasin, répondit celui-ci ; madame veut-elle prendre la peine de les visiter ?

— C'est inutile, monsieur, je m'en remets à vous.

— De quelle couleur ?

— La couleur m'est indifférente.

— De combien de places ?

— De deux places.

— Madame veut-elle une voiture bien solide ?

— Cela m'est égal.

— Est-ce pour un long voyage ?

— Non, soixante lieues.

— Madame est peut-être pressée d'arriver à sa destination ?

— Oui, très pressée, dit la créole en hochant la tête.

— Alors, c'est une voiture très légère, reprit le marchand, j'ai ce qu'il faut pour madame.

— Bien ! Maintenant, où prendra-t-on les chevaux ?

— A la poste, madame, répondit le marchand en souriant à demi de la question de madame de Rozan.

— Vous vous chargez de les envoyer chercher ?

— Oui, madame.

— Et de m'amener la voiture attelée devant ma porte ?

— Certainement, madame. A quelle heure ?

Ici madame de Rozan réfléchit un instant. Le rendez-vous ou plutôt le départ de Suzanne et de Camille était fixé à trois heures. Il fallait donc partir une heure, ou tout au moins une demi-heure après eux.

— A trois heures et demie, dit-elle en remettant sa carte au marchand.

Elle allait s'éloigner, quand celui-ci lui dit :

— Il y a encore une petite formalité à accomplir.

— Laquelle? demanda la créole étonnée.

— Le prix à débattre, répondit en riant grossièrement le marchand.

— Je n'ai rien à débattre avec vous, monsieur le mar-

chand, dit avec fierté la créole en tirant de sa poche un portefeuille. Combien vous dois-je ?

— Deux mille francs, répondit le charron ; mais soyez sûre que vous avez là une bonne calèche, élégante, légère et solide à la fois. Avec cette voiture-là, vous iriez au bout du monde.

— Payez-vous, dit la créole en présentant son portefeuille.

Le marchand prit deux billets de mille francs après s'être incliné avec cette humilité qui caractérise le marchand quand il a dupé l'acheteur.

— Nous avons déjeuné trop tard, objecta Camille ; mais, si tu veux, mon amour, nous souperons, nous souperons dans ta chambre, ajouta-t-il d'une voix amoureuse : cela nous rappellera nos belles nuits de la Louisiane.

— Soit, Camille, nous souperons ! dit la créole d'une voix sombre.

— Adieu donc jusqu'à ce soir, mon amour ! dit le créole en l'embrassant plus vivement et plus longuement qu'il n'en avait l'habitude depuis quelques semaines, si bien que ce baiser fit involontairement tressaillir la créole.

Une femme se trompe rarement sur la valeur réelle d'un



Le malheureux voyageur, répondis-je.

— A trois heures et demie précises, dit la créole en quittant le magasin.

— A trois heures et demie précises, répéta le charron en s'inclinant de nouveau jusqu'au sol.

Madame de Rozan trouva, en rentrant chez elle, Camille qui l'attendait pour déjeuner.

— Tu as été faire des emplettes, ma mignonne ? dit-il en l'embrassant.

— Oui, dit la créole.

— Pour notre voyage ?

— Pour notre voyage, répéta la créole.

Au déjeuner, Camille fit de l'esprit ; il employa pour amuser sa femme, toutes les boites d'artifice qu'il avait en magasin. La créole s'efforça de sourire ; mais deux ou trois fois elle saisit convulsivement le couteau à découper et elle regarda son mari ; celui-ci ne sembla pas s'apercevoir du mouvement de la créole.

Le déjeuner achevé, — il était deux heures et demie environ, — Camille se leva tout à coup en disant :

— Je vais au Bois.

Tu ne rentreras pas dîner ? demanda madame de Rozan.

baiser. Madame de Rozan s'imagina à ce moment qu'elle était encore aimée, et elle en éprouva une sorte de joie sauvage : il mourrait en la regrettant !

Elle rentra dans sa chambre, jeta quelques effets dans un sac de nuit, et, prenant les pistolets et le poignard dans le tiroir de sa table :

— O Camille ! Camille ! murmura-t-elle sourdement en regardant le poignard avec des yeux d'où semblaient jaillir des éclairs ; ô Camille ! l'esprit de la vengeance est entré en moi, et il n'est plus temps de lui couper les ailes ! Je voudrais te sauver, qu'il serait trop tard ! La voix qui me dit : « Frappe ! » doit te dire dans quelques heures : « Expie ! » O Camille ! et je t'ai tant aimé, et je t'aime tant encore ! Mais, hélas ! une volonté plus haute que la mienne m'entraîne à me venger ! Tu sais si je t'ai averti, si j'ai voulu te protéger d'avance contre mes justes colères ! Je te disais : « Partons ! retournons sous notre ciel natal ! Au premier arbre de la route, nous retrouverons notre amour en fleur ! » mais tu ne voulus rien entendre et tu résolus de m'échapper en me mentant. O Camille ! Camille ! c'est moi qui devrais porter ton nom ; car je sens bouillir

dans mon cœur tous les emportements de la vengeance, et, comme la Camille romaine, je maudis en aimant !

A ce moment, la femme de chambre entra, et annonça que tout était prêt pour le départ.

— Bien ! dit laconiquement la créole en rengainant son poignard et en le fourrant dans sa poche.

Puis, croisant les mains, elle s'écria en proie à une exaltation religieuse

— Seigneur, donnez-moi la puissance nécessaire pour mener à bonne fin ma vengeance !

Puis, pour sa femme de chambre, et en s'enveloppant d'un grand manteau, elle laissa tomber ce seul mot :

— Partons !

Elle franchit d'un pas ferme l'appartement, après avoir jeté un dernier et triste regard sur les meubles, les tableaux et les divers objets, témoins des premières et des dernières heures de son amour.

Elle descendit rapidement l'escalier, et se trouva dans la cour, où piaffaient les chevaux de la chaise de poste.

— Triples guides pour marcher trois fois plus vite, dit-elle au postillon en montant dans la calèche.

Et le postillon lança les chevaux à travers la grande porte de l'hôtel avec la vitesse d'un homme qui veut gagner honnêtement son argent.

Nous ne raconterons pas les impressions de la créole pendant la route. Absorbée dans sa profonde douleur, elle ne vit ni les toits des maisons, ni les clochers des églises, ni les arbres du chemin. Ne regardant qu'en elle, elle ne vit que les gouttes de sang qui tombaient de sa blessure et les larmes qui tombaient de ses yeux.

A six heures, elle avait rejoint la voiture des fugitifs. Elle arriva presque en même temps qu'eux au Havre au milieu de la nuit, et apprit, du postillon qui les avait conduits, qu'ils étaient descendus à l'hôtel *Royal*, sur le quai.

— A l'hôtel *Royal !* dit-elle à son postillon.

Au bout de dix minutes, elle était installée dans une chambre de l'hôtel. Nous dirons dans le chapitre suivant ce qu'elle vit et ce qu'elle entendit.

CXLIX

CE QUE L'ON PEUT ENTENDRE EN ÉCOUTANT AUX PORTES

— Donnez à madame le numéro 10, dit la maîtresse de l'hôtel à la femme de chambre.

Le numéro 10 était situé au milieu du premier étage.

La femme de chambre installa madame de Rozan dans son appartement. Elle allait se retirer lorsque la créole lui fit signe de rester.

— Fermez la porte et écoutez-moi, lui dit-elle.

La femme de chambre obéit et revint près de la créole

— Combien gagnez-vous par an dans cet hôtel ? lui demanda celle-ci.

La femme de chambre n'était point préparée à cette question : elle hésita donc à répondre. Sans doute s'imaginait-elle que la jeune et riche étrangère allait la prendre à son service Elle fit comme le marchand de voitures, et s'apprêtait à augmenter du double le total de ses appointements.

Il y eut donc de sa part un moment de silence

— Me comprenez-vous ? dit madame de Rozan impatiente, je vous demande combien vous gagnez ici.

— Cinq cents francs, répondit la femme de chambre, sans compter les petites gratifications des voyageurs ; en outre, je suis nourrie, logée et blanchie.

— Cela m'importe peu répondit la créole qui, comme tous les gens assiégés par une idée fixe, était complètement indifférente aux préoccupations de la chambrière ; voulez-vous gagner cinq cents francs en cinq minutes ?

— Cinq cents francs en cinq minutes ? répéta la femme de chambre en regardant avec défiance madame de Rozan.

— Sans doute, dit celle-ci

— Et qu'y a-t-il donc à faire dit la femme de chambre, pour gagner si vite tant d'argent ?

— Rien que de très simple, mademoiselle. Il y a vingt minutes, une demi-heure au plus, que deux voyageurs sont entrés dans l'hôtel.

— Oui madame

— Un jeune homme et une jeune dame, n'est-ce pas ?

— Le mari et la femme, oui, madame

— Le mari et la femme !... murmura la créole entre ses dents serrées où les a-t-on logés ?

— Au bout du corridor, au numéro 23

— Y a-t il une chambre attenante à leur chambre à coucher ?

— Il y en a une, mais elle est occupée.

— Je veux cette chambre, mademoiselle.

— Mais c'est impossible, madame.

— Pourquoi ?

— Elle est occupée par un voyageur de commerce, auquel on réserve cette chambre, et, comme il en a l'habitude, il ne consentira point à la quitter.

— Il faut qu'il la quitte cependant ; inventez un moyen · si vous me faites donner cette chambre, ces vingt-cinq louis sont à vous.

Et la créole tira les vingt-cinq pièces d'or d'une bourse et les montra à la femme de chambre.

Celle-ci rougit de cupidité.

Puis elle réfléchit de nouveau.

— Eh bien ? demanda madame de Rozan, qui commençait à perdre patience.

— Il y a peut-être un moyen de tout arranger, madame.

— Vite, vite, quel est ce moyen ? Voyons.

— Ce voyageur prend, tous les samedis à cinq heures du matin, la malle-poste qui va à Paris, et ne revient que le lundi.

— C'est aujourd'hui samedi, répliqua madame de Rozan, car il est une heure du matin.

— Oui ; mais j'ignore s'il s'est fait inscrire sur le livre pour être réveillé.

— Allez vous en informer.

La femme de chambre sortit et reparut au bout de quelques minutes.

— Il est inscrit, madame, dit-elle toute joyeuse.

— Alors, vous pourrez me donner la chambre à cinq heures ?

— A quatre heures et demie même ; il lui faut le temps d'aller jusqu'à la poste.

— Bien ; voilà dix louis à compte. Retirez-vous.

— Madame n'a besoin de rien ?

— Non, de rien, merci.

— Si madame voulait prendre quelque chose, ce monsieur et cette dame viennent de commander leur souper, on ferait le sien en même temps ; madame n'attendrait pas.

— Je n'ai pas faim.

— Alors, je vais faire la couverture de madame.

— Faites si vous voulez, mais je ne me coucherai pas.

— Comme madame voudra, dit la femme de chambre en se retirant

Celui qui a vu errer dans son étroite cage du Jardin des Plantes, l'œil en feu, la crinière au vent, une lionne prisonnière et séparée de son mâle et de ses petits, peut se faire une idée de l'attitude et de l'agitation de madame de Rozan, entre le départ de la femme de chambre et l'heure promise.

A quatre heures un quart, elle entendit du bruit dans le corridor ; le garçon de veille venait de frapper à la porte du voyageur de commerce.

Un quart d'heure après, madame de Rozan l'écoutait passer, l'oreille collée à la serrure.

Derrière ses pas, elle entendit les pas presque furtifs de la femme de chambre ; ces pas s'arrêtèrent devant son numéro.

— La chambre est libre, madame, dit la fille d'auberge.

— Conduisez-moi.

— Madame n'a qu'à me suivre.

Et elle marcha devant.

La créole, en effet, la suivit à travers les sinuosités du corridor, jusqu'au numéro 22.

— C'est ici, madame, dit la femme de chambre assez haut pour être entendue de ceux qui ne dormaient pas, ou pour réveiller ceux qui dormaient peu.

— Plus bas donc, mademoiselle, dit la créole d'un air presque menaçant.

Puis, ayant hâte de se débarrasser de cette fille :

— Voici les quinze louis que je vous redois ; laissez-moi seule.

La femme de chambre tendit la main et reçut les quinze louis ; mais, en les recevant, elle remarqua la pâleur presque livide de la jeune femme et les éclairs fauves qui jaillissaient de ses yeux.

— Ah ! j'y suis, pensa la chambrière ; c'est une femme à laquelle le jeune homme du 23 aura donné rendez-vous ; pendant que sa femme dormira, cette nuit, ou, à sa sortie, demain matin il viendra la trouver.

— Bonne nuit, madame, dit-elle avec ce sourire goguenard des inférieurs.

Et elle s'éloigna.

Aussitôt la femme de chambre sortie, madame de Rozan jeta un coup d'œil rapide sur la topographie de sa chambre.

Cette chambre était une véritable chambre d'auberge.

En général, toutes les chambres d'auberge s'ouvrent sur le même corridor, se commandent les unes les autres, et ne

s'isolent qu'en fermant les portes de communication ; elles se suivent et se tiennent comme les grains d'un chapelet, c'est ce que madame de Rozan remarqua avec joie à son premier coup d'œil.

A droite, était une porte donnant sur le numéro 21 ; à gauche, la porte donnant sur le numéro 23, c'est-à-dire celle qui communiquait avec la chambre occupée par Camille et Suzanne.

Elle s'avança aussitôt vers cette porte ; et colla son oreille à la serrure.

Les deux fugitifs n'étaient point encore au lit ; ils achevaient leur souper, qui n'avait pas été servi aussi rapidement qu'avait promis la femme de chambre, ou qu'ils avaient prolongé par toutes ces mièvreries auxquelles se livrent deux amoureux à table et en tête à tête.

Elle tombait au beau milieu d'une conversation très animée.

— Dis-tu vrai, Camille? demandait Suzanne de Valgeneuse.

— Je ne mens jamais aux femmes, répondit Camille.

— Excepté à la tienne?

— C'était pour le bon motif, dit Camille en riant.

Ces derniers mots furent suivis d'un long et sonore bruit qui fit passer un frisson dans les chairs de madame de Rozan.

— Et si tu me trompais comme elle, sous prétexte que c'est pour le bon motif? répliqua Suzanne.

— Te tromper, toi? C'est bien différent ; je n'ai pas de bon motif pour te tromper.

— Et pourquoi cela?

— Parce que nous ne sommes pas mariés.

— Oui, mais cent fois tu m'as dit que, si tu étais veuf, tu m'épouserais.

— Je l'ai dit.

— Mais alors, du moment où je serais ta femme, tu me tromperais?

— C'est très vraisemblable, mon enfant.

— Camille, tu es un indigne!

— A qui le dis-tu!

— Tu as déjà été cause du malheur d'une femme et de la mort d'un homme.

La voix de Camille s'assombrit.

— Silence là-dessus! dit-il ; à toi moins que personne, il est permis de parler de Carmélite!

— Au contraire, Camille, je veux en parler et j'en parlerai, car c'est là le défaut de ta cuirasse, vois-tu ; malgré toi, quoi que tu fasses, quoi que tu dises, tu as un regret, plus qu'un regret : un remords! et c'est la preuve que ton cœur n'est pas si bien fermé que tu veux le dire.

— Tais-toi, Suzanne! si ce que tu dis est vrai, si je souffre aux noms que tu viens de prononcer, pourquoi prononcer ces noms, qui me font souffrir? Est-ce un duel ou un amour entre nous deux? Combattons-nous, ou nous aimons-nous? Non, nous nous aimons! Eh bien, ne me parle donc jamais de ce triste épisode de ma vie ; ce serait plus qu'un sujet de chagrin, ce serait un sujet de querelle entre nous!

— Soit, n'en parlons plus, dit Suzanne, plus jamais! mais, en échange de ma promesse, fais-moi un serment?

— Tout ce que tu voudras, répondit Camille en reprenant sa gaieté.

— Je ne te demande qu'un serment, mais sérieux.

— Il n'y a pas de serment sérieux.

— Tu vois, tu ris toujours.

— Que veux-tu! la vie est si courte.

— Voyons, me promets-tu de tenir le serment que tu feras?

— Le plus longtemps possible.

— Que tu es agaçant!

— Voyons le serment.

— Jure-moi de ne plus me parler de ta femme.

— Vois si je suis un homme consciencieux, Suzanne : jamais je ne te ferai ce serment-là!

— Pourquoi?

— Pardieu! c'est bien simple : parce que je ne le tiendrais pas.

— Tu l'aimes donc? dit Suzanne d'une voix sombre.

— Je ne l'aime pas comme tu l'entends.

— Il n'y a pas deux façons d'aimer.

— Quelle erreur, mon cher amour! Il y a autant de façons d'aimer qu'il y a de formes de beauté. Est-ce que le ciel n'est pas beau d'une autre beauté que la terre? est-ce que la beauté du feu n'est pas différente de celle de l'eau? est-ce qu'on aime une brune comme on aime une blonde, une femme sanguine comme une femme nerveuse? Vois, j'ai aimé, entre autres femmes, une charmante fille, la dernière grisette, véritablement grisette, qui soit tombée des mains du Seigneur : Chante-Lilas, qui a aujourd'hui, grâce à M. de Marande, un hôtel, une voiture, des chevaux ; eh bien, je l'ai aimée autrement que je ne t'aime.

— Davantage?

— Non, d'une autre façon.

— Et ta femme, puisque tu veux que nous parlions d'elle comment l'as-tu aimée?

— D'une autre façon encore.

— Ah! tu vois bien que tu l'as aimée?

— Peste! elle était assez jolie pour cela.

— C'est-à-dire que tu l'aimes encore, misérable!

— Ceci est une autre histoire, chère Suzanne, et tu me réjouiras infiniment de n'en point parler.

— Ecoute, Camille ; depuis notre départ de Paris, son nom est revenu cinquante fois sur tes lèvres.

— Pardieu! c'est bien naturel : une femme de dix-huit ans, qui est belle, et que l'on quitte pour ne la revoir jamais, après un an de mariage à peine.

— Eh bien, non! Dis ce que tu voudras, il n'est point naturel qu'un homme parle à la femme qu'il aime d'une autre femme qu'il a aimée et qu'il aime encore plus ou moins. Il n'y a profit pour aucune d'elles, et il y a outrage pour toutes les deux. Me comprends-tu, Camille?

— A moitié.

— Comprends-moi tout à fait. Je jure, moi, devant Dieu, que tu es le premier homme, le seul que j'aie aimé...

Si madame de Rozan avait pu voir derrière la porte comme à travers la porte elle entendait, elle eût été certes frappée de l'expression équivoque que prit la figure de son mari à ce serment de Suzanne.

— Je jure donc, Camille, continua Suzanne sans paraître remarquer l'air moqueur du jeune homme, je jure donc que je t'aime avec passion. Ce serment fait, de même que tu m'as priée de ne point te parler de Carmélite, je te prie, moi, de ne point me parler de madame de Rozan.

— Que diable peut-elle faire en ce moment? dit Camille évitant de répondre à Suzanne.

— Camille! Camille! c'est infâme! s'écria celle-ci.

— Hein? qu'y a-t-il? demanda le jeune homme de l'air d'un homme qui sort d'un songe. Qu'est-ce qui est infâme?

— Toi, Camille! toi qui rêves à ta femme auprès de moi! toi qui n'as pas d'autre pensée et qui ne m'écoutes même pas quand je te supplie de ne pas me parler d'elle. Camille! Camille! tu ne m'aimes pas.

— Je ne t'aime pas, ma chérie! s'écria Camille en l'embrassant à plusieurs reprises. Je ne t'aime pas! répéta-t-il en l'embrassant encore et si bruyamment, que chaque baiser produisit sur le cœur de madame de Rozan l'effet d'une goutte de plomb fondu sur de la chair vive.

Puis il y eut un moment de silence pendant lequel la pauvre femme faillit perdre connaissance et tomber sur le parquet ; elle s'appuya au marbre d'une console, et, de cet insuffisant appui, se laissa glisser sur une chaise, où, pendant quelques instants, immobile, les yeux fermés, la respiration suspendue, elle n'eut de force que pour demander à Dieu de l'assister dans l'accomplissement de son dessein, si terrible qu'il fût.

Mais elle retrouva toute son énergie en entendant ces paroles :

— Sais-tu quelle heure il est? demandait Camille à Suzanne.

— Ma foi non. Que veux-tu que me fasse l'heure? dit la jeune fille.

— Il est cinq heures.

— Eh bien?

— Eh bien, cela veut dire que nous serons mieux *là-bas* qu'*ici*, reprit Camille de sa voix la plus amoureuse.

Ce mot *là-bas* fit frissonner la créole de la tête aux pieds. En effet, *ici*, c'était la table ; *là-bas*, c'était l'alcôve.

— Allons, viens, chérie! dit Camille.

— Tu m'aimes? demanda langoureusement Suzanne.

— Je t'adore! répondit Camille.

— Tu le jures?

— Bon! avec toi, il faut toujours jurer.

— Tu le jures?

— Oui, cent fois, oui.

— Sur quoi?

— Sur tes yeux noirs, sur tes lèvres pâles, sur tes blanches épaules.

Et, à travers le trou de la serrure, madame de Rozan vit Camille qui entraînait Suzanne vers l'alcôve.

— Que Dieu m'absolve! murmura-t-elle

Et, s'éloignant de la porte, elle marcha droit à la cheminée, y prit un verre d'eau qu'elle vida d'un trait ; puis, après s'être assurée qu'elle était bien armée, elle ouvrit la porte de sa chambre et suivit le corridor jusqu'au numéro 23.

Mais elle chercha vainement la clef : la clef n'était point à la porte.

Elle rentra chez elle et demeura un instant immobile et comme anéantie.

De son côté étaient les verrous de la porte de communication, mais de l'autre était la serrure.

Alors elle s'aperçut d'une chose : c'est que, de son côté aussi, étaient les deux targettes qui fixaient la porte, l'une au plafond, l'autre au plancher.

Elle comprit alors que rien n'était perdu.

Elle commença par tirer sans bruit le verrou, puis, sans bruit, elle tira les deux targettes.

La porte ne se trouva plus maintenue que par le pêne de la serrure entrant à double tour dans la gâche.

Elle s'appuya contre la porte et la porte s'ouvrit à deux battants.

Alors elle marcha d'un pas grave et égal, droit à l'alcôve. Et croisant ses deux bras sur sa poitrine, à la stupéfaction et à la terreur des deux amants étroitement enlacés :

— C'est moi ! dit-elle.

CL

OÙ IL EST DIT COMMENT SE VENGE UNE FEMME QUI AIME

L'entrée de madame de Rozan dans la chambre occupée par Suzanne et Camille était tellement inattendue, qu'elle produisit sur tous deux un effet foudroyant.

A voir leur immobilité et leur pâleur, on les eût crus changés en statues.

— Eh bien, reprit la créole d'une voix sourde, je vous dis c'est moi ! Ne me reconnaissez-vous pas ?

Les deux amants baissèrent la tête et gardèrent le silence.

— Camille, continua madame de Rozan en regardant fixement son mari, tu m'as honteusement trompée, tu m'as lâchement trahie, et je viens te demander compte de la lâcheté et de la trahison.

Suzanne seule releva la tête en entendant ces mots ; elle allait faire plus que de relever la tête, elle allait répondre lorsque Camille lui mit la main sur la bouche en lui disant à demi-voix, mais assez haut cependant pour que la créole l'entendit :

— Tais-toi !

Madame de Rozan pâlit et ferma les yeux un instant. Puis, comme si elle surmontait l'angoisse que lui avaient causée ces paroles :

— Le misérable ! dit-elle, il la tutoie devant moi.

Camille pensa alors qu'il était temps pour lui d'intervenir.

— Écoute-moi, Dolorès, dit-il de sa voix la plus doucereuse, je ne cherche ni à cacher ni à excuser ma trahison ; mais ce lieu ne me paraît point convenable pour une explication comme celle que tu as le droit d'attendre.

— Une explication ! s'écria la créole en frémissant ; tu parles d'explication entre nous ! Que prétends-tu donc m'expliquer ? Voyons ! Ton crime ? Est-ce que je ne suis pas là debout, devant toi ? Est-ce donc moi qui, la première, t'ai juré un amour éternel ? est-ce donc moi qui t'ai juré une fidélité absolue ? est-ce moi qui ai trahi mon serment ? Que peux-tu donc dire que je ne sache ?

— Je te répète, reprit Camille en fronçant le sourcil, que cette scène, si tu l'aimes mieux, dans une chambre d'auberge est du plus mauvais goût. Rentre donc dans la chambre d'où tu sors, et, dans un instant, j'irai t'y rejoindre.

— Es-tu fou, Camille ! dit la jeune femme avec un rire strident ; tu crois que je tomberai dans ce piège grossier ! Ne m'avais-tu pas juré aussi que nous partirions dans huit jours ?

— Devant Dieu, Dolorès, je te fais le serment que, dans dix minutes, je serai près de toi.

— Je ne crois plus en Dieu, Camille, et toi, tu n'y as jamais cru, répondit gravement la créole.

— Mais alors, que voulez-vous donc ? s'écria mademoiselle de Valgeneuse.

Madame de Rozan ne daigna pas même répondre.

— Encore une fois, taisez-vous, Suzanne ! dit Camille.

Puis, revenant à sa femme :

— Si tu ne veux pas que je te rejoigne quelque part, si tu ne veux pas que je m'explique avec toi, que veux-tu donc ?

— Camille, dit madame de Rozan en tirant, avec un calme sombre, le poignard de sa poitrine, j'étais venue ici avec l'intention de te tuer et de tuer cette femme ; mais quelques paroles que j'ai entendues de la chambre où j'étais cachée ont changé ma résolution.

Le ton sinistre dont madame de Rozan prononça ces dernières paroles, son attitude sévère, l'orage amoncelé sur son front, ses yeux lançant des éclairs, le poignard étreint convulsivement par sa main, enfin, cette sombre fureur dont elle était animée produisirent un grand trouble sur les deux coupables dont les mains se serrèrent involontairement.

La première pensée de Suzanne, pensée ou plutôt instinct de conservation, avait été de sauter sur madame de Rozan et de lui arracher, aidée de Camille, le poignard dont elle était armée ; mais le serrement de main de Camille l'avait contenue.

Voyant d'ailleurs qu'il n'y avait plus à redouter ce qu'il avait craint d'abord, Camille se laissa glisser hors du lit, et allongea le bras pour mettre à exécution le projet de Suzanne.

Mais la créole l'arrêta d'un regard.

— N'approche pas, Camille ! lui dit-elle, n'essaye pas de m'arracher ce poignard ; ou, sur mon honneur ! — et tu sais que je tiens mes serments, moi ! — ou, sur mon honneur, je te tue comme une bête venimeuse !

Camille recula d'un pas, tant il vit de résolution dans le regard de madame de Rozan.

— Je t'en prie, Dolorès, écoute-moi ! dit-il.

— Ah ! tu as peur, s'écria en ricanant mademoiselle de Valgeneuse.

— Encore une fois, taisez-vous, Suzanne ! dit sévèrement l'Américain ; vous voyez bien qu'il faut que je parle à cette pauvre créature.

— Tu n'as pas besoin de me parler, Camille, puisque je ne veux rien entendre, répondit madame de Rozan.

— Voyons, qu'exiges-tu de moi, Dolorès ? demanda Camille en courbant le front. Je suis prêt à faire tout ce que tu voudras.

— Lâche ! lâche ! lâche ! murmura sourdement Suzanne.

Camille n'entendit pas ou fit semblant de ne pas entendre ces paroles, et il répéta :

— Parle, qu'exiges-tu de moi ?

— J'exige, dit madame de Rozan, avec le sourire d'une femme convaincue que la punition était entre ses mains, j'exige que tu expies longuement et douloureusement ton crime.

— Je l'expierai, répondit Camille.

— Oh ! oui, oui, murmura la créole, plus longtemps et plus tôt que tu ne penses.

— Je commence à cette heure, Dolorès, dit Camille, puisque j'en rougis.

— Ce n'est pas assez, Camille, dit Dolorès en secouant la tête.

— Je sais que je suis coupable, bien coupable ; je passerai ma vie à réparer ma faute.

— Et moi, Camille, dit en riant Suzanne, quelle place me donnes-tu dans cette expiation ?

— Écoute-moi, Dolorès, et ne l'écoute pas, s'écria le jeune homme ; moi, je te jure de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour que tu oublies un moment d'erreur.

Mais Dolorès secoua une seconde fois la tête.

— Ce n'est pas assez, répéta-t-elle.

— Que demandes-tu donc, alors ?

— Je vais te le dire.

Madame de Rozan sembla réfléchir un instant.

Puis elle reprit :

— Je t'ai dit, Camille, que j'avais tout entendu de la chambre où j'étais cachée.

— Oui, je t'écoute ; parle, parle.

— Oh ! murmura Suzanne.

— Tu sais par conséquent, poursuivit la créole, tout ce que j'ai pu entendre ; or, à ton insu, Camille sans t'en douter, machinalement tu n'as fait que parler de moi à cette femme pour laquelle tu me trahissais.

— C'est vrai ! s'écria vivement Camille, ravi que sa femme eût entendu la querelle qu'il avait eue à cause d'elle avec mademoiselle de Valgeneuse. Tu vois bien, Dolorès, tu vois bien que je t'aimais toujours.

Suzanne fit entendre une espèce de rugissement.

— Parler de moi, dans un pareil moment, dit Dolorès, c'était confesser une espèce de remords.

— C'était un souvenir, plus qu'un souvenir, un cri de mon cœur ! s'écria Camille.

— Oh ! le misérable ! murmura Suzanne.

Camille haussa légèrement les épaules.

— Je crois, en effet, que c'était un cri du cœur, répéta Dolorès d'une voix grave ; tu m'aimais et tu te souvenais de moi, même en face de celle pour qui tu me trahissais.

— Oh ! oui, oui, je t'aimais, je te le jure ! s'écria Camille.

— Tu n'as pas besoin de jurer, cette fois, reprit amèrement la créole ; tu dis vrai, je le sais ; et c'est de ton amour pour moi, amour que tu n'as pu étouffer, que je tirerai ma vengeance.

— Que veux-tu dire ? demanda Camille, dont les inquiétudes se réveillaient, quoiqu'il fût à cent lieues de soupçonner où Dolorès en voulait venir.

— Ta mort, Camille, n'eût été qu'une courte et sotte vengeance. Non, non, ce que je veux, c'est que tu vives pour que ton expiation soit terrible comme ton crime, et que ma vengeance se grave dans ton cœur en caractères ineffaçables et éternels.

En ce moment, mademoiselle de Valgeneuse, qui semblait comprendre quelle sorte de vengeance méditait madame de Rozan, avança la tête, et une sorte de joyeuse volupté éclata dans ses yeux, sur ses lèvres, sur tout son visage.

Mais ni Camille ni sa femme ne remarquèrent ce mouvement.

— Je veux, continua Dolorès s'exaltant peu à peu, et arrivant par degrés à cet enthousiasme dont rayonnait le front des martyrs, je veux que ta vie soit une lente et douloureuse mort ; je veux que tu sois puni pendant autant d'années que j'ai souffert de jours ; je veux que tu me voies à toute heure,

à toute minute à tes côtés, devant toi, derrière toi, à ton chevet, à table ; je veux être ton ombre implacable, ton fantôme terrible ; je veux que tu pleures jusqu'à ton dernier moment. Pour être présente à ta pensée pendant toute ta vie, je me retire dans la mort, et, puisque tu n'as pas assez du spectre de Colomban, je veux que tu aies aussi le spectre de Dolores.

Et, en disant ces mots, la créole, qui, depuis un instant, cherchait avec sa main gauche l'endroit juste où battait son cœur y appuya la pointe du poignard qu'elle tenait dans la

Mais, faisant un effort, d'une voix parfaitement distincte :

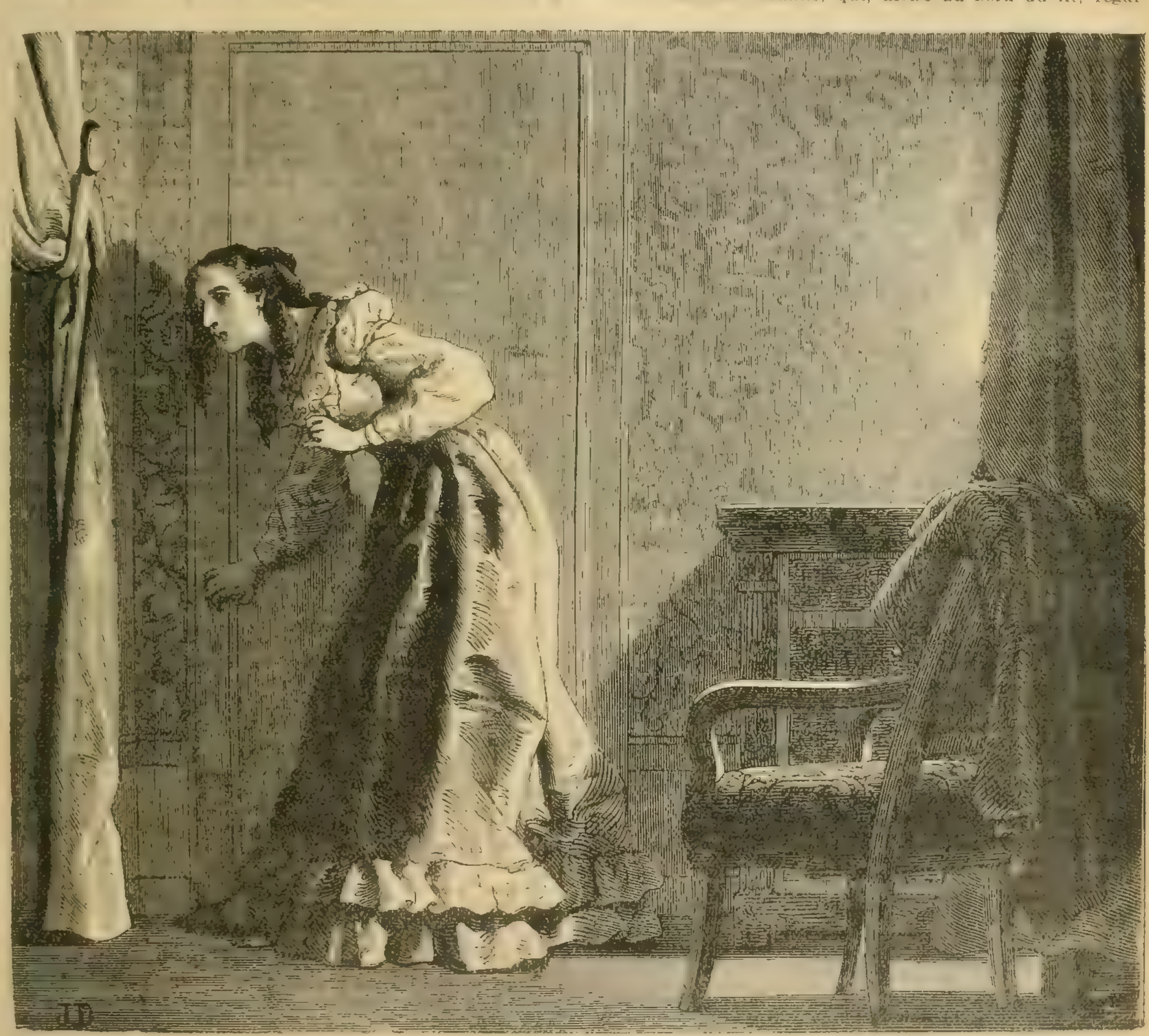
— Je te maudis ! ajouta-t-elle.

Et elle retomba immobile. Ses yeux se fermèrent comme le pétale des fleurs de jour quand vient le soir.

Elle était morte.

— Dolores, mon amour ! s'écria le jeune homme, que ce trépas violent, si subit, si inattendu, si brave, disons le mot, remplissait à la fois d'horreur et d'admiration. Dolores, je t'aime. Je n'aime que toi. Dolores ! Dolores !

Et il oubliait Suzanne, qui, assise au bord du lit, regar-



Elle colla son oreille à la serrure.

main droite, et, sans paraître faire aucun effort, sans pousser un cri, s'enfonça jusqu'à la poignée cette lame dans le cœur.

Le sang jaillit jusqu'au visage de Camille, qui, sentant cette mortelle tiédeur, y porta les deux mains et les en retira humides et rouges.

Suzanne n'avait rien perdu de l'action de la jeune femme depuis un instant; nous l'avons dit, elle avait tout deviné.

Tous deux, Suzanne et Camille, poussèrent chacun un cri d'[illegible] bien différente.

[illegible]

— Dolores ! Dolores ! [illegible]

[illegible]

peine.

dait froidement cette terrible scène lorsque celle-ci lui rappela sa présence par un ricanement si sacrilège que, se retournant vers elle

— Je te pardonne de te taire, lui dit-il ; entends-tu ? je te pardonne.

Suzanne haussa les épaules et dit

[illegible]

[illegible] rachée

à sa mère, à ses sœurs, à sa nourrice, à sa patrie, à toute sa famille enfin et que j'aurai laissée se tuer devant moi, loin de tous regrets, loin de toute prière, loin de toutes larmes. Et je t'aime cependant, et tu étais comme la dernière fleur de ma jeunesse, la plus douce, la plus fraîche, la plus parfumée ; tu étais, sur mon front chargé de pensées coupables, ceint d'un nuage pleins d'éclairs, comme une couronne de réhabilitation, à ton contact, j'étais devenu presque bon ; en vivant près de toi, je pouvais devenir meilleur. Oh ! Dolorès ! Dolorès !

Et ce léger, ce froid, cet insensible créole que nous avons, au commencement de ce livre, vu si insouciant, si égoïste, si rieur, fondit en larmes en reportant ses yeux sur le corps inanimé de sa femme.

Puis, lui relevant la tête et l'embrassant dans un transport aussi amoureux que si elle eût été vivante :

— Oh ! Dolorès ! Dolorès ! s'écria-t-il, que tu es belle !

L'expression de mépris, de rage et de haine dont s'anima en ce moment la figure de Suzanne est inexprimable. Ses joues s'empourprèrent, ses yeux semblèrent s'injecter de sang et de flamme. Elle ne pût que prononcer ces mots — tant les termes lui manquaient — pour rendre l'étrange impression que cette scène lui causait :

— Oh ! bien certainement, je rêve !

— Oh ! c'est moi qui rêvais, et d'un rêve fatal, le jour où je t'ai vue pour la première fois, s'écria Camille furieux en se retournant vers Suzanne, c'est moi qui rêvais le jour où j'ai cru t'aimer ;... oui, cru t'aimer : est-ce qu'elle est digne d'amour, celle dont la bouche s'entr'ouvre aux baisers dans la maison où coule le sang de son frère ? Ce jour-là, Suzanne, si insensible et si perdu que je sois, j'ai senti je ne sais quel atroce frisson me courir par tout le corps ; mon cœur s'est soulevé, et, quand ma bouche te disait « Je t'aime ! » il me disait, lui : « Tu mens, tu ne l'aimes pas ! »

— Camille ! Camille ! tu es sûrement en délire, dit mademoiselle de Valgeneuse ; tu peux ne plus m'aimer ; mais, moi, je t'aime toujours, et, à défaut de l'amour, continua-t-elle en montrant le cadavre de madame de Rozan, la mort, bien autrement forte que l'amour nous lie à jamais l'un à l'autre.

— Non ! non ! non ! s'écria Camille en frémissant.

D'un bond, Suzanne fut près de lui et l'étreignit de ses bras.

— Je t'aime, dit-elle en donnant à ses yeux et à sa voix l'expression la plus passionnée.

— Laisse-moi, laisse-moi, dit Camille en essayant de se dégager.

Mais celle-ci l'entoura de ses bras, le serrant étroitement se cramponnant à lui, l'entraînant, l'étreignant comme eût fait un serpent dans ses replis.

— Arrière, te dis-je ! s'écria Camille en la repoussant si violemment cette fois, qu'elle fût tombée à la renverse si elle n'eût rencontré l'angle de la cheminée, où elle retrouva l'équilibre.

— Ah ! c'est ainsi ! dit-elle en fronçant le sourcil, en regardant son amant d'un œil de mépris et en pâlissant jusqu'à la lividité ; eh bien, je ne prie plus, je veux, je commande, j'ordonne !

Et, en effet, d'un ton impératif et en étendant la main vers lui :

— Le jour vient, dit-elle ; Camille, tu vas fermer cette malle et me suivre.

— Jamais ! s'écria Camille, jamais !

— Soit ; je m'en vais seule, alors, dit résolument Suzanne ; mais en quittant l'hôtel, je t'accuserai d'avoir assassiné ta femme.

Camille poussa un cri de terreur.

— Devant le tribunal, je t'accuserai ; devant l'échafaud, je t'accuserai !

— Tu ne feras pas cela, Suzanne ! s'écria Camille épouvanté.

— Aussi vrai que je t'aimais il y a cinq minutes et que je te hais maintenant, dit froidement mademoiselle de Valgeneuse, je le ferai ou plutôt je vais le faire.

Et la jeune fille se dirigea, menaçante, vers la porte.

— Tu ne sortiras pas ! s'écria Camille en la saisissant violemment par le bras et en la ramenant vers la cheminée.

— Alors, je vais appeler, dit Suzanne en échappant à l'étreinte de Camille, et en courant à la fenêtre.

Camille la rattrapa par les tresses de cheveux échappées au peigne au milieu de leurs caresses.

Mais Suzanne avait eu le temps de saisir l'espagnolette de la fenêtre et de s'y cramponner ; Camille fit d'inutiles efforts pour l'en arracher.

Dans la lutte, un des bras de Suzanne enfonça un carreau et passa au travers.

Taillé par les éclats du verre, ce bras se teignit de sang.

A la vue de son sang, Suzanne entra dans une telle rage, que, sans préméditation peut-être, sans avoir conscience de ce qu'elle faisait, elle poussa de toutes les forces de sa voix ce cri :

— Au secours ! à l'assassin !

— Tais-toi, dit Camille en lui mettant la main sur la bouche.

— A l'assassin ! au secours ! continua Suzanne en lui mordant la main de toute la force de ses dents.

— Te tairas-tu, serpent... ! dit sourdement Camille en lui étreignant la gorge de l'autre main et en la forçant de lâcher prise.

— A l'assassin ! à l'ass... ! bégaya d'une voix étouffée mademoiselle de Valgeneuse.

Camille, ne trouvant plus d'autre moyen de l'empêcher de parler la renversa en lui comprimant de plus en plus la gorge, côte à côte avec le cadavre de madame de Rozan.

Alors, ce fut une lutte effroyable. Suzanne, dans les convulsions de l'agonie, se tordait, essayant d'échapper à la terrible pression ; Camille, comprenant que, si elle parvenait à glisser de dessous lui, il était perdu, serrait toujours plus fort ; enfin, il se rendit complètement maître d'elle, et, lui appuyant le genou sur la poitrine :

— Suzanne, lui dit-il, nous jouons à la vie et à la mort ; jure-moi de te taire, ou, sur mon âme, au lieu d'un cadavre, j'en fais deux.

Suzanne poussa un sourd râlement ; il était évident que ce râlement était une menace.

— Eh bien, qu'il soit donc fait comme tu le veux, vipère ! dit le jeune homme en pesant de tout son poids à la fois sur la gorge et sur la poitrine de mademoiselle de Valgeneuse.

Quelques secondes s'écoulèrent ainsi.

Tout à coup, il sembla à Camille entendre s'approcher les pas de plusieurs personnes ; il se retourna.

Par la porte de la chambre de Dolorès, restée ouverte sur le corridor et ouverte sur celle de Camille, le maître de l'hôtel, armé d'un fusil à deux coups, venait d'entrer, suivi de trois ou quatre personnes, moitié passagers logeant dans l'hôtel, moitié domestiques accourus aux cris.

Le créole se redressa par un mouvement machinal, s'éloignant de Suzanne de Valgeneuse.

Mais celle-ci resta aussi immobile que madame de Rozan.

Camille l'avait étranglée dans sa lutte.

Elle était morte.

Cinq ou six ans après cet événement, c'est-à-dire vers 1833, comme nous visitions le bagne de Rochefort, où nous venions de faire une visite au saint Vincent de Paul du XIXe siècle, l'abbé Dominique Sarranti, celui-ci nous montra l'amoureux de Chante-Lilas, le meurtrier de Colomban et l'assassin de Suzanne. Ses cheveux, si noirs, étaient devenus blancs comme la neige ; son visage, si joyeux, portait l'empreinte du plus morne désespoir.

Gibassier, toujours frais, vert et rieur, prétendait que Camille de Rozan avait quelque chose comme cent ans de plus que lui.

CLI

OU UNE DÉVOTE TUE UN VOLTAIRIEN

Nous avons laissé notre ami Pétrus établi chez le comte Herbel, son oncle, en qualité de garde-malade ; c'est de là qu'il avait écrit à Régina que, l'accès de goutte du comte une fois passé, il recouvrerait sa liberté, et irait rejoindre sa belle amie.

Mais la goutte est, hélas ! semblable aux créanciers : elle ne vous quitte que bien juste à l'heure de la mort, c'est-à-dire quand elle ne peut plus faire autrement.

Or, l'accès de goutte du comte Herbel était loin de passer aussi vite que l'avait rêvé son neveu ; loin de là, il se renouvelait d'heure en heure, et le général, dans un de ses mauvais moments, avait songé à faire une niche à la goutte en se faisant sauter la cervelle.

Pétrus aimait tendrement son oncle ; il avait deviné sa pensée, et quelques bonnes paroles parties du cœur, suivies d'une ou deux larmes furtives, avaient attendri à ce point le général, qu'il avait renoncé à son sinistre projet.

Ils en étaient là tous les deux, quand ils virent entrer, comme un ouragan, la marquise de la Tournelle, vêtue de noir de la tête aux pieds.

— Oh ! s'écria le comte Herbel, la mort est-elle si prochaine, qu'elle m'envoie le plus grand tourment de ma vie ?

— Cher général, dit d'une voix qu'elle essaya de rendre émue, la marquise de la Tournelle.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda brusquement le comte. Ne pouvez-vous me laisser mourir en paix, marquise ?

— Général, vous savez les malheurs arrivés à l'hôtel de Lamothe-Houdan !...

— Je vois ce que c'est, dit le comte Herbel en fronçant le sourcil et en se pinçant les lèvres ; vous avez deviné que, mon neveu et moi, nous cherchions le chemin le plus court pour sortir de la vie, et vous êtes venue l'abréger.

— Vous n'êtes pas en gaieté aujourd'hui, général.

— Avouez qu'il n'y a guère de quoi, répondit le comte en regardant tour à tour la marquise et sa jambe... la goutte et...

Il allait dire *et vous*; mais il s'arrêta et reprit :

— Enfin, que me voulez-vous?

— Vous consentez à m'écouter? dit joyeusement la marquise.

— Le moyen de faire autrement? répondit le comte en haussant les épaules.

Puis, se tournant du côté de son neveu :

— Pétrus, dit-il, il y a trois jours que tu n'as respiré l'air de Paris; je te rends ta liberté pour deux heures, mon enfant; car je connais les causeries de madame la marquise, et je ne doute pas qu'elle ne me fasse le plaisir de prolonger celle-ci jusqu'à ton retour. Mais pas plus de deux heures, tu m'entends, ou je ne réponds pas de moi.

— Dans une heure, je serai ici, mon oncle! s'écria Pétrus en serrant cordialement les mains du général; le temps d'aller chez moi.

— Bah! s'écria celui-ci, si tu as quelque visite à faire, ne te gêne pas.

— Merci, mon bon oncle! dit le jeune homme en saluant la marquise et en se retirant.

— Maintenant, à nous deux, marquise! dit d'un ton moitié sérieux, moitié ironique, le comte Herbel, après le départ de son neveu. Voyons, franchement, nous sommes seuls; entre nous, vous voulez abréger ma vie, n'est-ce pas?

— Je ne veux pas la mort du pécheur, général! dit onctueusement la dévote.

— A présent que M. Rappt, votre fils...

— Notre fils, interrompit vivement la marquise de la Tournelle.

— A présent, dis-je, insista le général, que M. Rappt, votre fils, est allé rendre compte de sa vie devant le tribunal suprême, vous n'avez plus à me demander pour lui mon héritage.

— Il ne s'agit pas de votre héritage, général.

— A présent, continua le comte Herbel sans paraître prêter la moindre attention aux paroles de la marquise, à présent que l'illustre et loyal maréchal de Lamothe-Houdan, votre frère, est mort, vous n'avez plus à me demander mon appui, comme à votre dernière visite, pour faire voter une de ces lois monstrueuses dont les peuples se servent pour jeter les rois en prison ou en exil, les couronnes royales aux quatre vents, et les trônes à la rivière. Or, si ce n'est ni du comte Rappt, ni du maréchal de Lamothe-Houdan que vous avez à m'entretenir, qu'est-ce qui peut me procurer l'honneur de votre visite?

— Général, dit la marquise de la Tournelle d'une voix plaintive, j'ai bien souffert, bien vieilli, bien changé, depuis ce double malheur! Je ne viens pas vous parler de mon frère ou de notre fils...

— Votre fils, interrompit le comte Herbel d'un air impatient.

— Je viens vous parler de moi, général.

— De vous, marquise? demanda le comte en regardant la dévote d'un air défiant.

— De moi et de vous, général.

— Tenons-nous bien! murmura le comte Herbel. Quelle agréable thèse pouvons-nous avoir à soutenir ensemble, marquise? sur quel intéressant sujet?

— Mon ami, commença de sa voix la plus mielleuse la marquise de la Tournelle, en jetant au comte Herbel des regards de colombe amoureuse, mon ami, nous ne sommes plus jeunes!

— A qui le dites-vous, marquise! répondit ou plutôt soupira le général.

— L'heure de réparer les fautes de notre jeunesse, continua madame de la Tournelle sur le ton de la langueur et de la dévotion, a sonné pour moi depuis longtemps : ne sonnera-t-elle pas pour vous, enfin, mon ami?

— Qu'est-ce que vous appelez au juste l'heure de la réparation, marquise? demanda d'un air de défiance et en fronçant le sourcil le comte Herbel; à l'horloge de quelle paroisse l'avez-vous ouïe sonner?

— N'est-il pas temps, général, de nous souvenir que dans notre jeunesse, nous nous sommes tendrement aimés?

— Franchement, marquise, je ne crois pas qu'il soit temps de s'en souvenir.

— Vous nieriez que vous m'avez aimée?

— Je ne le nie pas, marquise, je l'oublie.

— Vous me contestez les droits que j'ai à votre souvenir?

— Absolument, marquise; il y a prescription!

— Vous êtes devenu un fort méchant homme, mon ami.

— Vous savez que les vieux diables se font ermites, et les hommes, diables en vieillissant. Pour peu que vous y teniez, marquise, je vous montrerai mon pied fourchu.

— Ainsi vous ne vous faites aucun reproche?

— Pardonnez-moi, marquise, je m'en fais un.

— Et lequel?

— Celui de vous faire perdre un temps précieux.

— C'est une manière indirecte de me congédier, dit la marquise courroucée.

— Vous congédier, marquise! s'écria le comte Herbel d'un air bonhomme. Vous congédier! répéta-t-il. Quel vilain mot prononcez-vous là?... Qui diable songe à vous congédier?

— Vous! répondit madame de la Tournelle; vous qui, depuis mon entrée ici, ne songez à me dire que des impertinences.

— Avouez, marquise, que vous aimeriez mieux m'en voir faire.

— Je ne vous comprends pas! interrompit vivement madame de la Tournelle.

— Ce qui prouve suffisamment, marquise, que nous avons tous les deux passé l'âge où l'on fait des sottises au lieu d'en dire.

— Je vous répète que vous êtes un très méchant homme, et que mes vœux et mes prières ne vous sauveront pas.

— Je suis donc réellement en péril, marquise?

— Vous êtes plus qu'à moitié damné!

— Vraiment!

— Je vois d'ici dans quels sites vous passerez votre vie immortelle.

— Parlez-vous de l'enfer, marquise?

— A moins que je ne parle du paradis.

— Entre l'enfer et le paradis, marquise, il y a le purgatoire, et, à moins que vous ne me le fassiez faire en ce moment, il me sera bien accordé là-haut la faveur de méditer sur mes erreurs d'ici-bas?

— Oui, si vous vous amendez.

— De quelle façon?

— En avouant vos fautes, et en les réparant.

— C'est donc une faute de vous avoir aimée, marquise? dit galamment le comte Herbel. Avouez vous-même que j'aurais mauvaise grâce à m'en repentir!

— Il n'y aurait que justice à la réparer.

— Je vois ce que c'est, marquise; vous voulez me confesser, et me faire faire une pénitence; si elle ne dépasse pas mes forces, je vous jure ma foi de gentilhomme que je l'accomplirai.

— Vous plaisanterez jusqu'à votre dernière heure! dit la marquise d'un air de dépit.

— Oh! bien longtemps encore après, marquise.

— Enfin, voulez-vous, oui ou non, réparer vos fautes?

— Indiquez-m'en le moyen?

— Epousez-moi.

— On ne répare pas une faute par une autre, ma chère amie.

— Vous êtes un indigne!

— Indigne de vous épouser, certainement.

— Vous refusez?

— Positivement. Si c'est une récompense, je la trouve trop faible; si c'est une pénitence, je la trouve trop forte.

A ce moment, la figure du vieux gentilhomme se contracta si violemment, que la marquise de la Tournelle frissonna involontairement.

— Qu'avez-vous, général? s'écria-t-elle.

— Un avant-goût de l'enfer, marquise, dit en souriant avec mélancolie le comte Herbel.

— Vous souffrez beaucoup?

— Horriblement, marquise.

— Voulez-vous que j'appelle?

— C'est inutile.

— Puis-je vous être bonne à quelque chose?

— Certainement.

— De quelle manière?

— En vous retirant, marquise.

La façon non équivoque dont ces trois mots furent prononcés fit pâlir la marquise de la Tournelle, qui se leva précipitamment et regarda le vieux général de cet œil plein de venin dont les dévotes ont le privilège.

— Soit! dit-elle; que le diable prenne votre âme!

— Ah! marquise, dit le vieux gentilhomme en soupirant tristement, je vois que je suis à vous pour l'éternité!

A ce moment, Pétrus entra dans la chambre à coucher, dont la marquise venait d'entr'ouvrir la porte.

Sans faire attention à madame de la Tournelle, en voyant le visage décomposé du comte, il courut vers son oncle et l'entoura de ses bras en disant :

— Mon oncle! mon cher oncle!

Celui-ci regarda Pétrus d'un œil plein de tristesse, en disant :

— Est-elle partie?

A ce moment, la marquise fermait la porte.

— Oui, mon oncle, répondit Pétrus.

— La malheureuse! soupira le général, elle m'a achevé.

— Revenez à vous, mon cher oncle! s'écria le jeune homme que la pâleur du comte effrayait; j'ai amené avec moi le docteur Ludovic, voulez-vous me permettre de le faire entrer?

— Je veux bien, mon enfant, répondit le comte, quoique la présence d'un médecin soit inutile Il est trop tard.

— Mon oncle ! mon oncle ! s'écria le jeune homme, ne prononcez pas de semblables paroles.

— Du courage, garçon ! et, quand j'ai toujours vécu en gentilhomme, ne me laisse pas mourir en bourgeois, en m'attendrissant sur mon trépas. Va chercher ton ami !

Ludovic entra.

Au bout de cinq minutes, Pétrus put lire dans les yeux de Ludovic l'arrêt de mort du comte Herbel.

En effet, après avoir tendu la main au jeune docteur, le général, saisissant avec effusion la main de son neveu :

— Mon enfant, dit-il de sa voix la plus touchante, la marquise de la Tournelle me demandait tout à l'heure, sentant sans doute ma mort prochaine, de me confesser à elle des fautes de ma vie. Je n'en ai commis qu'une seule à ma connaissance ; il est vrai qu'elle est irréparable : j'ai négligé de voir le plus honnête homme que j'aie rencontré dans ma vie ; je veux parler de ton corsaire de père. Tu diras à ce vieux jacobin que mon seul regret, en mourant, a été de ne pouvoir lui serrer la main.

Les deux jeunes gens tournèrent la tête pour cacher au bon gentilhomme les larmes qui coulaient de leurs yeux.

— Eh bien, Pétrus, dit le comte Herbel, qui remarqua ce mouvement et en comprit le sens, n'es-tu pas un homme ? et la vue d'une lampe qui s'éteint est-elle un spectacle assez extraordinaire pour que tu me caches ta loyale figure à mon dernier moment ? Approche-toi de moi, mon enfant ; vous aussi, docteur, son ami. J'ai beaucoup et longtemps vécu, et j'ai cherché, sans en avoir l'air, le dernier mot de l'existence ; ne le cherchez pas, mes enfants, car vous arriveriez comme moi à cette mélancolique conclusion, qu'à l'exception d'un ou deux bons sentiments, comme celui que vous m'avez inspiré, ton père et toi, le plus doux moment de la vie, c'est l'heure où on la quitte.

— Mon oncle ! mon oncle ! s'écria Pétrus en sanglotant ; au nom du ciel, laissez-moi croire que nous avons encore bien des jours à philosopher sur la vie et sur la mort.

— Enfant ! dit le comte Herbel en regardant son neveu d'un œil à la fois plein de regret, d'ironie et de résignation, enfant, tiens, regarde !

Puis, se levant comme s'il était appelé par un chef militaire :

— Présent ! dit-il comme le vieux Mohican de *la Prairie*.

C'est ainsi que mourut le descendant des Courtenay le général comte Herbel !

CLII

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

Les sorcières ont un cœur, comme presque toutes les *personnes naturelles*, et leur cœur déborde à l'occasion, d'autant plus abondamment qu'il est plus profondément enfoui.

Le lecteur, qui se souvient de la laideur repoussante de la Brocante, sera peut-être bien étonné quand nous lui dirons que deux fois dans sa fantastique existence, la Brocante fut trouvée si belle par deux hommes qui se connaissaient en beauté, Jean Robert et Pétrus, que tous deux en gravèrent le souvenir, l'un sur le papier, l'autre sur la toile.

Mais, en narrateur fidèle, quels que soient l'étonnement et l'incrédulité de nos lecteurs, nous nous croyons forcé de dire la vérité.

La Brocante fut belle en deux occasions : la première fois, le jour de la disparition de Rose-de-Noël ; la seconde fois, le jour de la rentrée de la jeune fille dans la maison de la rue d'Ulm.

On sait que, quand Salvator voulait obtenir quelque chose de la Brocante, il n'avait que trois mots à prononcer : c'était son *[illegible]* ! Il disait : « J'emmène Rose-de-Noël ! » et aussitôt la Brocante s'exécutait, quoi qu'elle en eût.

Elle adorait cette enfant [illegible].

Tout méchant, tout égoïste [illegible] si cachée qu'elle soit, une fibre que l'enfance fait vibrer un jour.

Cette vieille sinistre et [illegible] créature adorait Rose-de-Noël, ainsi que nous l'avons [illegible] de ce récit.

Vous souvenez-vous de cet admirable [illegible] de Triboulet dans *le Roi s'amuse* de notre cher [illegible] ? Eh bien, le cri d'effroi d'horreur de la Brocante [illegible] de la même grandeur quand, à son retour, elle [illegible] Rose-de-Noël avait disparu.

Ce [illegible] bouffon qu'on [illegible] est d'une beauté [illegible] ; la Brocante et, apprenant [illegible] de Rose-de-Noël.

Si je n'avais pas peur de sembler [illegible], je chercherais à démontrer que la perte d'un enfant est aussi cruelle, aussi terrible, au moins, pour la mère adoptive que pour la mère véritable.

Chez l'une, le cri de douleur part des entrailles : c'est un lambeau de la chair qui se détache ; chez l'autre, l'agonie sort du cœur : c'est la vie qui s'en va.

J'ai connu un vieillard qui avait élevé un enfant pendant vingt-cinq ans : il est tombé roide mort en apprenant que son fils avait triché au jeu. Un père véritable l'eût réprimandé et l'eût envoyé en Belgique ou en Amérique attendre la prescription de son crime.

La Brocante devint véritablement grande à cette nouvelle. Elle remua tout Paris bohème ; elle évoqua toute la grande truanderie parisienne ; elle offrit de mettre en garantie, de donner, au besoin, pour le recouvrement de cette pierre précieuse qu'on appelle un enfant d'adoption, le joyau principal de la couronne du premier roi de bohème, conquis dans une mémorable bataille sur Satanas lui-même. Enfin, sa douleur fut poussée à l'extrême, et elle n'eut d'égale que sa joie en retrouvant l'enfant.

Ce jour-là Jean Robert, Pétrus, Ludovic et, par-dessus tout, Salvator s'exclamèrent sur la beauté triomphante de la sorcière.

Et voilà pourquoi nous nous sommes permis de dire que cette hideuse vieille fut belle deux fois dans sa vie.

Toutefois, sa beauté ne dura guère.

On se souvient que Rose-de-Noël, jusqu'au moment fixé pour épouser Ludovic, devait entrer dans un pensionnat. Quand Salvator annonça cette nouvelle à la Brocante, la sorcière fondit en larmes ; puis, se levant et regardant Salvator d'un œil menaçant :

— Jamais ! dit-elle.

— Brocante, fit doucement Salvator, ému, au fond, du bon sentiment qui dictait ces paroles, Brocante, il faut que cette enfant prenne la science du monde où elle va entrer. Ce n'est pas tout de connaître le langage des corneilles et des chiens ; la société demande une éducation plus variée. Le jour où cette pauvre enfant mettrait le pied dans le plus petit salon, elle y serait dépaysée comme un sauvage des forêts vierges dans une salle des Tuileries.

— C'est ma fille, dit amèrement la Brocante.

— Certes ! dit Salvator d'un ton grave. Et puis ?...

— Elle m'appartient, continua la Brocante en voyant Salvator si convaincu de ses droits maternels.

— Non ! répondit Salvator ; elle appartient au monde ; elle appartient surtout, avant tout, par-dessus tout, à l'homme qui l'a sauvée en l'aimant, ou qui l'a aimée en la sauvant ; il est son père d'adoption (un médecin est un père !) comme tu es sa mère ! Il faut donc l'élever pour le monde où elle va vivre, et ce n'est pas toi, Brocante, qui peux l'instruire. Donc, je l'emmène.

— Jamais ! répéta la Brocante d'une voix stridente.

— Il le faut, Brocante, dit sévèrement Salvator.

— Monsieur Salvator ! s'écria la sorcière d'une voix suppliante, laissez-la-moi encore une année, une année seulement !

— C'est impossible !

— Une petite année, je vous en supplie ! J'ai eu bien soin de la chère enfant, je vous assure : j'aurai plus soin d'elle encore ! Je l'habillerai de soie et de velours ; il n'y aura pas de fille plus jolie qu'elle. Je vous en supplie, monsieur Salvator, laissez-la-moi encore une année, rien qu'une année !

La pauvre sorcière pleurait en prononçant ces paroles. Salvator, attendri profondément, ne voulut cependant rien laisser paraître de son émotion. Loin de là, il feignit d'être irrité. Il fronça le sourcil, et dit laconiquement :

— C'est décidé !

— Non ! non ! non ! répéta coup sur coup la Brocante. Non, monsieur Salvator, vous ne ferez pas cela. Elle est encore toute maladive. Avant-hier, elle a eu un spasme terrible. M. Ludovic venait de la quitter. Un quart d'heure après son départ, elle a poussé un cri en disant : « J'étouffe ! » Le sang lui est monté jusqu'aux yeux. Pauvre petite Rose ! A ce moment-là, monsieur Salvator, j'ai bien cru la perdre. Peu s'en est fallu. Elle s'est renversée sur sa chaise, elle a fermé les yeux, puis elle a poussé des cris ! quels cris, bon Dieu ! des cris de l'autre monde, monsieur Salvator ! Alors je l'ai prise dans mes bras, je l'ai étendue par terre comme M. Ludovic me l'avait ordonné, et je lui ai dit : « Rose ! ma Rosette ! ma petite Rose ! » enfin tout ce que j'ai pu lui dire ; mais elle criait si fort, qu'elle ne m'entendait pas. Et il fallait voir sa pauvre petite poitrine se rétrécir, comme si elle eût été mise dans un étau, et les veines de son cou se gonfler et rougir à croire qu'elles allaient éclater ! Oh ! monsieur Salvator ! j'ai vu bien des spectacles tristes dans ma vie, mais jamais de plus tristes que celui-là ! Enfin elle a pleuré ; ses larmes l'ont rafraîchie comme une bonne pluie ; elle a rouvert ses beaux yeux et elle a souri ; elle était encore sauvée pour cette fois ! Mais vous ne m'écoutez pas, monsieur Salvator.

Ce naïf récit de la crise la plus grande de la femme avant ou après l'enfantement, qu'on appelle le spasme, avait causé à notre ami Salvator une émotion si vive, qu'il avait tourné la tête pour la cacher.

— Je sais cela, Brocante, dit Salvator d'une voix qu'il essaya de rendre sèche. Ludovic me l'a raconté ce matin et c'est pour cela que je veux l'emmener. Cette enfant a besoin des plus grands soins.

— Et où voulez-vous la conduire? demanda la Brocante.

— Je te l'ai dit, dans un pensionnat.

— Vous n'y songez pas, monsieur Salvator! N'est-ce pas dans un pensionnat qu'on avait mis la petite Mina?

— Sans doute.

— Ne l'a-t-on pas enlevée?

— Dans ce pensionnat-là, Brocante, on ne l'enlèvera pas.

— Qui la veillera donc?

— Tu le sauras tout à l'heure. Avant tout, où est-elle?

— Où elle est? dit la sorcière en regardant Salvator d'un œil égaré, et frémissante en voyant que le moment où elle allait se séparer de l'enfant approchait.

— Eh bien, oui! où est-elle?

— Elle n'est pas ici, balbutia la vieille femme; pour le moment, elle est absente; elle est...

— Tu mens, Brocante! interrompit Salvator.

— Je vous jure, monsieur Salvator...

— Tu mens, te dis-je! répéta le jeune homme en regardant la Brocante d'un œil sévère.

— Grâce, monsieur Salvator! s'écria la pauvre vieille, qui tomba à genoux et saisit les mains de Salvator. Grâce! ne l'emmenez pas! vous me tuez! c'est ma mort!

— Allons, relève-toi! dit Salvator de plus en plus ému; si tu l'aimes véritablement, tu dois désirer d'être fière d'elle. Eh bien, laisse-la s'instruire, et tu la verras quand tu voudras.

— Vous me le promettez, monsieur Salvator?

— Je te le jure, dit solennellement le jeune homme. Appelle-la donc.

— Oh! merci! merci! s'écria la vieille femme en couvrant les mains de Salvator de larmes et de baisers.

Puis se relevant avec une vivacité qu'on n'était pas en droit d'attendre de son âge:

— Rose! Rosette, ma chère Rose! cria-t-elle.



Maître, êtes-vous content de moi?

A cet appel, Rose de Noël apparut.

Les chiens aboyèrent joyeusement, la corneille battit des ailes.

Ce n'était plus l'enfant que nous avons vue, au commencement de cette histoire, dans le capharnaüm de la rue Triperet; ce n'était plus la jeune fille habillée comme la Mignon de notre regrettable Ary Scheffer; ce n'était plus le visage maladif des pauvres enfants de nos faubourgs; c'était une grande et longue jeune fille aux yeux profondément enfouis sous des sourcils noirs et épais, un peu hagards peut-être, mais d'où jaillissaient de rayonnantes flammes.

A son entrée dans la salle de réception de la Brocante, ses joues, d'un ton rose d'une grande douceur, s'empourprèrent violemment dès qu'elle aperçut Salvator.

Elle alla à lui, sauta à son cou, l'entoura de ses bras et l'embrassa tendrement.

— Et moi! dit d'une voix triste la Brocante en regardant cette scène d'un œil jaloux.

Rose de Noël courut vers la Brocante, et, la serrant dans ses bras:

— Chère mère! dit-elle en l'embrassant.

A ce moment, un nouveau personnage entra, ou plutôt sauta, bondit, comme une balle élastique, dans la salle.

— Eh ! Brocante ! dit ce personnage en faisant la roue pour arriver sans doute plus vite auprès de la personne à laquelle il s'adressait, je vous annonce de la compagnie, quatre femmes de *la haute !* qui viennent se les faire tirer, — leurs écus, s'entend ; car, pour les cartes, bernique ! va-t'en voir s'ils viennent, Jean.

Puis, apercevant Salvator :

— Pardon, dit-il en se remettant sur ses pieds et en baissant les yeux ; pardon, monsieur Salvator, je ne vous voyais pas

— C'est toi, gamin ! dit Salvator à Babolin, que le lecteur le moins perspicace a sans doute reconnu.

— Je suis lui-même ! dit Babolin, comme l'avait dit avant lui, et devait le dire longtemps après, le célèbre sire de Framboisy.

— De quelle compagnie parles-tu ? demanda Salvator.

— Quatre dames, répondit Babolin, qui viennent sans doute se faire dire leur bonne aventure.

— Faites-les monter, dit Salvator.

Et, au bout d'un instant, quatre jeunes femmes entrèrent dans la salle.

— Voici, dit Salvator à la Brocante, en lui désignant les quatre femmes, voici les personnes chargées de l'éducation de Rose-de-Noël.

La sorcière tressaillit.

— Madame, dit Salvator en montrant Régina, apprendra à l'enfant le dessin, dont Pétrus lui a déjà donné les principes ; — madame, continua-t-il en regardant mélancoliquement Carmélite, lui apprendra la musique ; — madame, ajouta-t-il en montrant madame de Marande et en la regardant presque en souriant, lui apprendra la tenue de la maison... l'économie domestique. Quant à madame, acheva-t-il en regardant tendrement Fragola, elle lui apprendra...

Régina, Carmélite et Lydie ne le laissèrent pas achever ; elles dirent en même temps d'une même voix :

— Le bien ! l'amour !

Salvator les remercia des yeux.

— Voulez-vous venir avec nous, mon enfant ? dit Régina.

— Oui, bonne fée Carita ! répondit Rose-de-Noël.

La Brocante frémit de tous ses membres ; ses joues devinrent si rouges, qu'un moment Salvator craignit qu'elle ne fût atteinte d'un coup de sang.

Il alla à elle.

— Brocante, dit-il en lui prenant la main, du courage ! voici quatre anges que Dieu t'envoie pour te sauver de l'enfer. Regarde-les. Ne crois-tu pas que cette enfant que tu aimes sera mieux sous leurs ailes blanches que sous tes griffes noires ? Allons, du cœur, pauvre vieille ! je te le répète, tu ne la quitteras pas. Et un de ces bons génies t'adoptera comme elle adopte ton enfant. Laquelle de vous adopte la Brocante ? ajouta-t-il en regardant les quatre femmes.

— Moi ! dirent elles à la fois

— Tu vois, Brocante, dit Salvator.

La vieille femme baissa la tête

— Et c'est ce qui prouve, ajouta philosophiquement le jeune homme en regardant à la fois la sorcière et les quatre femmes, que, dans le monde à venir, il n'y aura plus d'orphelins, car la société sera leur mère !

— Ainsi soit-il ! s'écria non moins philosophiquement Babolin en faisant ironiquement le signe de la croix.

Une année après cette scène, Rose-de-Noël, riche de deux millions que lui laissait malgré lui M. Gérard, épousait notre ami Ludovic, qui est devenu un de nos plus illustres médecins et une de nos plus grandes notabilités scientifiques

Et comme pour justifier le proverbe qui dit : *Tout est bien qui finit bien* Rose-de-Noël a recouvré la santé par l'amour ; ce qui prouve que Molière, ainsi que le disait Jean Robert, est encore le plus illustre docteur que l'on connaisse, puisqu'il a créé l'*Amour médecin !*

CLIII

HONNEUR AU COURAGE MALHEUREUX !

Ce fut M. de Marande qui apprit à Chante-Lilas la mort de madame Camille de Rozan et l'arrestation du gentilhomme américain.

La princesse de Vanvres versa une larme au souvenir de son ancien amant et passa bien vite à un autre sujet de conversation.

C'est le propre de nos malheureuses grisettes de Paris, de donner jusqu'à leur chemise pour leur premier amant, et une larme à peine pour les amants qui suivent.

— Il devait finir comme cela ! dit-elle quand M. de Marande lui annonça que Camille allait être pour le moins, et avec beaucoup de protections, condamné à plusieurs années de galères.

— Et pourquoi, chère amie, demanda M. de Marande, croyez-vous que tous ceux qui ont eu l'honneur de vous aimer finissent aussi tristement ? C'est un dénouement bien cruel !

— Ils ne font que changer de fers, répondit en souriant la grisette. — Et puis, ajouta-t-elle en regardant d'un air railleur le nouveau ministre des finances, je ne dis pas que tous finissent ainsi ! Par exemple, toi, amour de mes yeux, tu n'auras pas assez péché sur la terre pour qu'on ne te loue pas une loge en paradis. A propos de loge et de paradis, quand débute définitivement la signora Carmélite ?

— Après-demain, répondit M. de Marande.

— M'as-tu retenu la loge découverte que je t'avais demandée ?

— Naturellement, répondit avec galanterie le banquier.

— Faites voir ? dit-elle d'un air câlin en entourant de ses deux bras le cou de M. de Marande.

— La voici, fit celui-ci en tirant le coupon de sa poche.

Chante-Lilas sauta sur le billet et le regarda en rougissant de plaisir.

— Ainsi, s'écria-t-elle, je serai en face des princesses !

— N'es-tu pas princesse toi-même ?

— C'est cela, moquez-vous de moi, dit d'un air boudeur la princesse de Vanvres ; mais j'ai consulté la Brocante, il y a trois mois, et elle m'a juré que j'étais fille d'un prince et d'une princesse.

— Ce n'est pas assez, mignonne, et elle t'a caché la vérité ! tu n'es pas seulement princesse, tu es reine. Les enfants trouvés sont les rois de la terre.

— Et les hommes perdus sont leurs ministres ! dit malicieusement Chante-Lilas en regardant le banquier. Enfin, je verrai donc les princesses de près ; car j'étais assez mal placée avant-hier à la Porte-Saint-Martin, à la première représentation de la pièce de votre ami Jean Robert, dont le titre ne me revient pas.

— *Les Guelfes et les Gibelins !* dit en souriant M. de Marande.

— C'est cela, *les Guêpes et les Giffelins !* s'écria la princesse de Vanvres. Cette fois, je retiendrai le nom. Où étais-tu donc, à la fin de la pièce, mon amour ?

— Je suis descendu dans la loge de madame de Marande, pour la complimenter sur le succès de notre ami Jean Robert.

— Ou pour me faire une infidélité, vilain coureur, interrompit Chante-Lilas. A propos de coureur, est-ce que c'est vrai que vous courez après toutes les femmes ?

— On le dit ! répondit avec assez de fatuité M. de Marande en se rengorgeant ; mais, si je me permets de courir après toutes les femmes, je ne m'arrête qu'auprès d'une seule.

— Une grande dame ?

— La plus grande dame de ma connaissance.

— Une princesse ?

— Du sang.

— Et je la connais ?

— Naturellement, puisque c'est toi, princesse.

— Et vous dites que vous êtes à mes pieds.

— Tu vois ! dit M. de Marande en s'agenouillant devant Chante-Lilas.

— C'est cela, dit-celle-ci en secouant la tête ; restez ainsi en pénitence ; vous l'avez bien mérité.

— C'est une récompense, princesse. Ne disais-tu pas tout à l'heure que j'irais tout droit en paradis pour mes vertus ?

— C'est que je me suis mal exprimée, interrompit la grisette. Il y a vertus et vertus, comme il y a péchés et péchés. Autrement dit, il y a des vertus qui sont des péchés, comme il y a des péchés qui sont des vertus.

— Par exemple, princesse ?

— C'est un péché d'aimer à demi une femme ; c'est une vertu de l'aimer tout à fait.

— Je ne te savais pas si casuiste, ma mignonne.

— J'ai porté du linge pendant quelque temps, dit en baissant les yeux et en rougissant la princesse de Vanvres, chez les jésuites de Montrouge qui m'ont édifiée sur...

— Sur la matière, interrompit le banquier.

— Oui, murmura Chante-Lilas à demi-voix ; oui, répéta-t-elle en étouffant un soupir.

— Tu ne pouvais t'adresser, ma belle, à des hommes plus instruits. Et que t'ont-ils appris de plus que la nature ne t'avait enseigné ?

— Mille choses que je n'ai pas... retenues, répondit la grisette en rougissant, quoiqu'elle ne rougît point facilement.

— Diable ! s'écria le ministre en se relevant, je vous

quitte, princesse, de peur de vous faire souvenir de ce que vous avez si honnêtement oublié.

— Voilà une retraite jésuitique en diable ! dit Chante-Lilas en se mordant les lèvres, et qui ne rachète pas vos péchés, ajouta-t-elle en regardant fixement M. de Marande.

— Fixez-vous-même le prix du rachat, dit le banquier.

— Commencez par vous remettre à genoux.

— M'y voici.

— Demandez-moi pardon de m'avoir offensée.

— Je vous demande humblement pardon de mes offenses, quitte à vous en demander le sujet.

— Vous l'ignorez ?

— Sans doute, puisque je vous le demande.

— Vous êtes un homme plus perverti que je ne le croyais.

— Dépervertissez-moi, princesse, et convertissez-moi.

— Le moyen ? soupira Chante-Lilas.

— Donne-moi la foi, mignonne.

— J'ai bien peur que la foi ne vous sauve pas.

— Essaye ! dit M. de Marande, un peu troublé de la tournure que prenait la conversation.

— Regarde-moi, dit Chante-Lilas en fixant sur le banquier ses grands yeux ondulant de volupté.

M. de Marande baissa les yeux sous le feu de ce regard.

— Eh bien, dit la grisette, que vous arrive-t-il ? Seriez-vous, d'aventure, un peu chevalier de Malte, et avez-vous fait vœu de chasteté ?

M. de Marande sourit, mais d'assez mauvaise grâce.

— Enfant ! dit-il en prenant les mains de la princesse de Vanvres et en les embrassant ; enfant ! répéta-t-il, faute de pouvoir mieux dire.

— Avouez que vous ne m'aimez pas, dit Chante-Lilas.

— Jamais je n'avouerai cela, dit le banquier.

— Alors, avouez que vous m'aimez.

— J'aime mieux cela.

— Et... prouvez-le moi, surtout.

M. de Marande fit une moue qui signifiait clairement : J'aime moins cela...

— Est-ce que vous n'attendez pas du monde ? demanda-t-il, soit qu'il voulût changer le sujet de la conversation, soit qu'il espérât échapper au danger qui le menaçait, danger que les regards langoureux de la princesse rendaient à chaque minute de plus en plus imminent.

— Je n'attends que vous, répondit Chante-Lilas.

Elle était ravissante, ce jour-là, la princesse de Vanvres ; elle avait des roses rouges sur les joues, des roses blanches dans les cheveux, du feu sur les lèvres, des flammes dans les yeux ; son cou blanc, un peu long ,ondulait amoureusement comme le cou d'un cygne ; sa poitrine honnêtement grasse, se soulevait et s'abaissait par ondes inégales.

Assez emprisonnée pour faire naître le désir, assez décolletée pour l'exciter, voilée par une gaze bleue qui lui descendait jusqu'aux pieds, elle causait cette impression indéfinissable que produit la vue de la grotte d'azur, dans l'éther bleu de laquelle on s'élance sans savoir si l'on en reviendra jamais.

M. de Marande était loin de méconnaître les beautés de ce spectacle ; il était encore plus loin de les savourer. L'important pour lui n'était pas tant de sortir ou de ne pas sortir de la grotte d'azur, que de s'y engager ; cependant, il résolut de n'en rien faire paraître, et il mit tout en œuvre pour avoir l'air passionné.

La princesse de Vanvres, si femme qu'elle fût, — et elle l'était jusqu'au bout des ongles, — s'y méprit pendant quelque temps. Elle s'accusa intérieurement des froideurs de M. de Marande, mettant sa retenue sur le compte du mépris que le banquier devait professer pour elle.

Elle tenta donc de seconder ses efforts, en s'accusant de légèreté, en confessant les fautes de sa vie, en promettant de s'amender, et de vivre à l'avenir assez dignement pour mériter l'estime d'un honnête homme. Tentative vaine, efforts stériles.

M. de Marande, dans un élan passionné, la serra dans ses bras en s'écriant :

— Que tu es belle, mignonne !

— Flatteur ! dit modestement Chante-Lilas.

— Je connais peu de créatures aussi jolies que toi.

— Vous ne me méprisez pas ?

— Te mépriser, princesse ! dit le banquier en lui baisant les bras depuis le poignet jusqu'à l'épaule.

— Vous m'aimez donc un peu ?

— Si je t'aime, ma toute belle ! Je t'aime trop.

Il prit le cou de la jeune femme dans ses mains, et, la regardant amoureusement, aussi amoureusement qu'il put, du moins :

— Par le printemps, dont tu portes les couleurs ! dit-il, par la fleur dont tu portes le nom ! je t'aime énormément, princesse. Je te trouve une des plus charmantes créatures que j'aie vues dans ma vie. Tu ressembles, à s'y tromper, à une de ces jolies filles qui émaillent le festin des noces de Cana, dans le tableau de Paul Véronèse. Mais j'ai tort de chercher à qui tu ressembles, tu ne ressembles à nulle autre, tu ressembles à toi-même ; et voilà pourquoi j'ai une si vive tendresse pour toi ; avec un peu de bonne volonté, tu le verrais dans mes yeux.

— Dans vos yeux !... oui !... dit en souriant mélancoliquement Chante-Lilas.

Cependant M. de Marande s'était levé, et, arrivé à la hauteur des lèvres de la princesse de Vanvres, sous forme de consolation, il l'embrassait plus vivement qu'à l'ordinaire.

Celle-ci, laissant tomber sa tête en arrière, murmura à voix basse, ou plutôt soupira d'une voix étouffée, ces trois mots si expressifs dans une bouche amoureuse :

— Oh ! mon ami !... oh ! mon ami !

Mais l'ami qui, en cette conjoncture, n'était certainement pas digne de ce titre, soit qu'il craignît, pour des raisons à lui connues, de s'engager trop avant, soit qu'il fût certain de ne point s'engager suffisamment, l'ami, disons-nous, allait battre en retraite, quand ce collaborateur des gens d'esprit qu'on appelle le hasard, lui envoya du renfort, sous la forme d'une sonnette qui retentit jusque dans le boudoir de la grisette.

— On a sonné, princesse, dit M. de Marande, dont le visage rayonna de joie.

— Je crois, en effet, qu'on a sonné ! répondit Chante-Lilas légèrement troublée.

— Vous attendiez du monde ? demanda le banquier, qui s'efforça de paraître contrarié.

— Je vous jure que non, répondit la grisette, et, si vous voulez prendre la peine de renvoyer la personne qui a sonné, vous me rendrez un véritable service. J'ai donné congé à ma femme de chambre, et je ne puis pas dire moi-même que je n'y suis pas.

— C'est trop juste, princesse, dit en souriant M. de Marande ; je vais donc renvoyer cet importun.

Il se dirigea vers la porte de sortie, bénissant l'être, quel qu'il fût, qui le tirait d'un si mauvais pas.

Il revint au bout d'un instant.

— Devinez qui c'est, princesse, dit-il.

— La comtesse du Battoir, sans doute ?

— Non, princesse.

— Ma nourrice, peut-être.

— Encore moins.

— Ma couturière ?

— Non ; un jeune homme !

— Un créancier ?

— Les créanciers sont toujours vieux, princesse ! Un jeune homme ne peut être que le débiteur d'une jolie femme.

— C'est peut-être mon cousin Alphonse ! dit en rougissant Chante-Lilas.

— Non, princesse ; c'est un jeune et joli garçon qui vient, dit-il, de la part de M. Jean Robert.

— Ah ! je sais ce que c'est. C'est un pauvre garçon qui n'a pas de quoi payer sa place à la Porte-Saint-Martin, et qui vient me demander ma protection auprès de Jean Robert. Ils sont du même pays ; mais c'est un jeune homme fort timide, et il n'ose pas adresser sa requête à son compatriote... de façon...

— De façon qu'il vient vous l'adresser, à vous, continua M. de Marande, et il a, ma foi, bien raison, princesse. Il est charmant, ce garçon ! Et vous dites qu'il est pauvre ?

— Aussi pauvre que jeune.

— Et que vient-il faire à Paris ?

— Chercher fortune.

— Vous voulez dire bonne fortune, princesse, puisqu'il s'est adressé à vous. Et sait-il quelque chose, en dehors de la science... naturelle ?

— Il sait lire et écrire... comme tout le monde.

— Comme tout le monde, c'est beaucoup dire, pensa le banquier, qui connaissait l'écriture et le style de la grisette. Et saurait-il aussi compter, par hasard ?

— Il est reçu *batelier* ès lettres ! dit Chante-Lilas.

— S'il est vraiment reçu *batelier*, continua le banquier, je me charge de lui donner une barque à conduire.

— Vous feriez cela pour lui que vous ne connaissez pas du tout ? s'écria Chante-Lilas.

— Je ferai cela pour vous que je ne connais pas assez..., répondit galamment M. de Marande. — Vous pouvez me l'adresser dès demain au ministère ; s'il est aussi intelligent qu'agréable, je me charge de son avenir. Et, à ce propos, princesse, parlons un peu du vôtre, pour éviter d'être jamais dérangés comme nous venons de l'être. J'ai peur que vous ne vous soyez méprise sur le rôle que je vous priais de jouer dans ma vie. Je suis un homme fort occupé, princesse, et les affaires de l'Etat, sans parler des miennes, m'absorbent si exclusivement, qu'il ne m'est point permis, comme au vulgaire, de m'amuser aux bagatelles de la porte. D'un autre côté, je suis forcé, par une raison toute d'économie politique qu'il serait trop long de vous expliquer, je suis

contraint, dis-je, de sembler avoir une maîtresse. Me faites-vous l'honneur de me comprendre, princesse ?

— Parfaitement ! répondit Chante-Lilas.

— Eh bien, ma chère amie, sans reproche, vous y avez mis le temps. Mais pour que vous ne l'oubliiez pas, j'ai formulé le sens véritable de nos rapports, dans une sorte de traité que je vous laisse, afin que vous le méditiez à loisir. Vous serez, j'espère, satisfaite du prix que j'attache à l'originalité de nos relations. Et, maintenant, princesse, permettez-moi de rajuster un peu les boucles de vos cheveux, que j'ai eu la maladresse de faire sortir de leur enveloppe.

Et M. de Marande, tirant de son portefeuille plusieurs billets de mille francs, en enveloppa, sous forme de papillotes, les cheveux de la princesse de Vanvres.

— Adieu, princesse, dit-il après l'avoir paternellement baisée au front ; je vais vous envoyer le pays de M. Jean Robert ; je suis sûr que ce garçon-là nous fera le plus grand honneur à tous les deux ; et, si son ramage répond à son plumage, vous aurez véritablement trouvé le phénix dont parle Juvénal.

Et M. de Marande quitta le boudoir de la grisette, enchanté d'en être quitte à si bon marché.

CLIV

COLOMBA

Trois années après le drame que nous venons de raconter, et trois jours après la visite de M. de Marande à Chante-Lilas, c'est-à-dire à la fin de l'hiver de 1830, le Théâtre-Italien donnait une représentation extraordinaire de l'opéra d'*Otello*, pour les débuts d'une cantatrice devenue célèbre depuis deux années en Italie, la signora Carmélite, appelée plus expressivement, par la voix publique, *la signora Colomba*.

Tout Paris, comme on l'écrit maintenant, mais comme on ne faisait que le dire à cette époque, tout le Paris distingué, intelligent, riche, le Paris artistique enfin, semblait s'être donné rendez-vous, ce soir-là, aux Italiens.

Aussi, dès l'annonce de ce début, la salle était-elle louée de bas en haut, et les jeunes gens qui faisaient queue à la porte couraient-ils risque de ne pas entrer.

Ce qui justifiait cet empressement, cet enthousiasme anticipé, c'était, disons-le, non seulement le talent reconnu de la débutante, mais aussi son caractère, et l'intérêt qu'elle inspirait à tous ceux qui connaissaient une partie de son histoire.

Des écrivains de tout genre, poètes, romanciers, auteurs dramatiques, journalistes, l'avaient chantée sous toutes les formes et sur tous les tons.

Jean Robert et Pétrus avaient largement contribué au succès de Carmélite.

Nous savons si elle en était digne.

Après une année d'épreuve, pendant laquelle elle avait été moralement entre la vie et la mort, elle avait consulté ses trois amies, Régina, Lydie et Fragola, sur le parti à prendre pour endormir ou ensevelir sa douleur.

Madame de Marande avait conseillé le monde.

Régina, le couvent.

Fragola, le théâtre.

Elles avaient raison toutes les trois. En effet, à quelque point de vue que l'on se place, le monde, le couvent et le théâtre sont trois gouffres où on se jette quand on a perdu son chemin.

La personnalité disparaît, on appartient à Dieu, au plaisir, à l'art ; mais on ne s'appartient plus.

Nous avons vu Carmélite s'essayer chez madame de Marande, le soir où elle revit Camille de Rozan et où elle s'évanouit [illegible]

Le vieux Muller vint un jour chez Carmélite et lui dit :

— Suis-moi.

Et il l'emmena sans lui dire où.

Un matin, elle s'éveilla en Italie. Arrivé à Milan, Muller la conduisit à la Scala. On jouait *Sémiramide*.

— Voilà ton couvent, dit-il en lui montrant le théâtre.

Puis, lui désignant Rossini caché au fond d'une loge :

— Voilà ton dieu, ajouta-t-il.

Quinze jours après, elle débutait à la Scala par le rôle d'Arsace de *Sémiramide*, et Rossini la proclamait la *prima donna* d'Italie.

Trois mois plus tard, à Venise, elle jouait *la Donna del Lago*, et les jeunes nobles vénitiens lui dressaient sur le [illegible] au-dessous des fenêtres de son palais une [illegible] dont tous les gondoliers ont gardé la mémoire.

Pendant les deux années qu'elle avait passées dans le pays de la mélodie, elle avait, comme nous l'avons vu, marché de triomphe en triomphe ; elle s'était placée au rang de [illegible] ; Rossini l'avait embrassée [illegible] un opéra pour elle ; et la Russie, qui dès cette époque [illegible] nous enlever les grands artistes que nous méconnaissons

ou que nous payons mal, proposait à Carmélite un engagement à faire la liste civile d'un prince royal.

Marquis italiens, barons allemands, princes russes, cent prétendants, enfin, s'étaient mis sur les rangs pour obtenir sa main ; mais sa main devait éternellement subir l'étreinte de la main froide de Colomban.

L'enthousiasme de la foule était donc, comme nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, bien justifié, si anticipé qu'il fût.

La salle ruisselait de fleurs, de diamants et de lumière.

La cour occupait les avant-scènes ; les ambassadrices, les loges de balcon ; les femmes des ministres, les loges de face.

La cinquième loge, à gauche de l'acteur, était occupée par trois personnes dont la beauté attirait l'attention de tout le monde, et dont le bonheur faisait l'envie de chacun.

C'était notre ami Pétrus Herbel, marié depuis une année à la princesse Régina de Lamothe-Houdan ; c'étaient la jeune et charmante princesse Régina et la petite Abeille qui, éclose depuis quelques semaines à la jeunesse, n'avait plus de l'enfance que ce dernier rayon que les chaudes journées de printemps gardent du matin.

En face de cette loge, de l'autre côté de la salle, à droite de l'acteur, un couple qui portait la plus ineffable félicité dans les yeux, attirait également le regard : c'était notre ami Ludovic, qui venait d'épouser récemment la petite Rose-de-Noël, devenue millionnaire par la mort de M. Gérard, et bien portante par l'amour de Ludovic.

Au centre de la salle, faisant face à la scène, deux loges, ou plutôt les personnes qui les occupaient, éveillaient singulièrement l'attention. Disons, toutefois, que l'attention qu'on portait à la loge de droite n'était pas de même nature que celle qu'on portait à la loge de gauche.

Dans la loge de gauche s'étendait, se prélassait, se pavanait dans une robe éclatante comme le soleil, et dont l'envergure dépassait les prévisions des crinolines à venir, la princesse de Vanvres, la jolie Chante-Lilas, qui, de temps en temps, tournait langoureusement la tête pour répondre à M. de Marande, lequel s'effaçait, ou, pour mieux dire, faisait semblant de s'effacer au fond de sa loge.

Mais ce qui excitait au plus haut degré l'attention des spectateurs, c'étaient les personnages qui composaient la loge de gauche.

Vous ne vous souvenez peut-être pas, chers lecteurs, et, avouons-le, c'est à peine si nous nous en souvenons nous-même, de cette ravissante danseuse nommée Rosenha Engel, à la représentation à bénéfice de laquelle nous vous avons fait assister, au Théâtre-Impérial de Vienne.

C'était elle qui occupait le centre de la loge, vêtue d'une robe de gaze blanche, tout étincelante de perles, de pierreries et de diamants. A sa droite, vêtu de noir cette fois, celui que nous avons vu au théâtre de Vienne vêtu de cachemire blanc, tramé d'or et de perles, la tête couverte d'un turban de brocart d'où s'échappaient les plumes d'émeraude d'un paon ; celui qu'on prenait dans la salle impériale pour le génie des mines de diamants de Pounah, le général Lebastard de Prémont.

A la gauche de la signora Rosenha Engel, vêtue de noir ainsi que le général servant d'ombre à la danseuse, se tenait, grave comme la douleur, M. Sarranti.

Si de cette loge on abaissait ses regards jusqu'aux loges du rez-de-chaussée, il était aisé de reconnaître, à l'allure des personnages qui les occupaient, que ce n'étaient pas eux les moins intéressés au succès de la débutante.

En effet, c'étaient Justin et Mina, mariés nouvellement, qui cherchaient à rassurer le vieux Muller, dont le cœur battait de crainte à la pensée que le public français pût ne pas ratifier le succès de son élève.

A côté d'eux, couple charmant : Salvator et Fragola, c'est-à-dire l'amour sans trouble, sans nuage, sans crainte — le bonheur à deux, frais comme le premier amour, fort et solide comme le dernier.

En face de ces deux loges, deux personnages qui n'attiraient pas l'attention et qui ne se sentaient nul désir de l'attirer : nous voulons parler de Jean Robert et de madame de Marande. Si, amis lecteurs, vous avez passé deux heures avec la femme que vous aimiez, dans une loge obscure, à regarder ses beaux yeux en entendant une bonne musique, si, aimés, [illegible] séparés du monde pour deux heures [illegible] quoique en public, vous avez pu jouir en [illegible] de votre amant, vous devez comprendre la façon dont se passa la soirée pour notre ami Jean Robert et pour madame de Marande.

[illegible] au milieu de l'orchestre, seul [illegible] le nez [illegible] pour se consoler [illegible] de son isolement et de [illegible] des hommes, se tenait M. Jackal ; nous aurons [illegible] tous les acteurs qui ont joué les rôles principaux de ce drame.

Le succès de Carmélite, ou plutôt de Colomba, car, à partir de ce jour, ce nom lui est resté, dépassa toutes les espé-

rances. Jamais la Pasta, jamais la Pizzaroni, la Mainvielle, la Catalani, la Malibran, et de nos jours Grisi, Pauline Viardot, Frezzolini, jamais aucune de toutes ces grandes cantatrices n'entendit retentir une salle de théâtre de bravos plus sympathiques, de plus frénétiques applaudissements.

La romance du dernier acte

Al pie d'un salice

fut redemandée trois fois. On eût dit que les spectateurs ne pouvaient pas s'arracher de la salle. La voix de Colomba les étreignait pour ainsi dire.

On la rappela dix fois ; les hommes envoyaient leurs cris de joie et les femmes envoyèrent leurs bouquets et leurs couronnes.

Mille personnes l'attendaient à la porte pour la féliciter, pour voir de près et toucher s'il était possible, par un pan de sa robe, cette belle et sombre jeune fille, en qui l'art vague et indéfini de la musique semblait prendre sa forme et sa couleur véritables.

Parmi les personnes qui l'attendaient à la porte était le vieux Müller, qui pleurait de joie.

Elle le distingua entre tous, et, allant à lui, sans s'occuper des admirations de la foule :

— Maître, êtes-vous content de moi ? dit-elle.

— Tu chantes la musique comme Dieu la dicte et comme Weber l'écrit, ma fille, dit le vieux maître en se découvrant, c'est-à-dire irréprochablement !

Cet hommage simple et respectueux, rendu par ce vieillard à cette jeune fille, fut si bien compris de la foule, que chacun se découvrit et s'inclina sur son passage.

Pour elle, prenant le bras de son vieux maître, elle disparut en disant :

— Pourquoi, au lieu de mourir, Colomban ne m'a-t-il pas étouffée, comme Otello, Desdemona !

CONCLUSION

Pour ceux de nos lecteurs que les personnages épisodiques ou secondaires de cette histoire auraient pu intéresser, nous ne fermerons pas le livre sans les rassurer brièvement, mais complètement, sur leur sort.

Jean Taureau (honneur à la force !) a définitivement renoncé à mademoiselle Fifine et à ses œuvres ; il est propriétaire d'un jardin sans arbres, à Colombes.

Pour celle-ci, elle reçut, un soir de carnaval, en descendant de la Courtille, ce que l'on appelle un mauvais coup. Conduite immédiatement à l'hôpital Saint-Louis, elle y mourut quelques jours après.

Fafiou, le rival de Jean Taureau, a épousé la Colombine du théâtre de Galilée Copernic. Ils sont engagés tous trois dans un des théâtres des boulevards, où ils obtiennent d'immenses succès, l'un, nous dit-on, le sieur Galilée Copernic, sous le nom de Boutin ; l'autre, l'éternellement jeune Fafiou sous le nom de Colbrun.

Toussaint Louverture est entré dans une de nos usines à gaz, où il est devenu contremaître au bout de cinq ans.

Sac-à-Plâtre, de maçon infime qu'il était, est monté au rang de maître maçon ; et c'est lui qui construit, sous les ordres d'un architecte, ces maisons bêtes qui ressemblent à des casernes, dont on émaille aujourd'hui les environs de Paris.

Croc-en-Jambe, le chiffonnier ravageur, est devenu définitivement l'ami de ce *félicide*, ou meurtrier de chats, qu'on appelle la Gibelotte. Ils se sont associés tous les deux pour l'exploitation des chats des douze arrondissements.

Croc-en-Jambes possède aux environs de Paris un cabaret, à l'enseigne du *Lapin bleu*.

La Gibelotte a ouvert, rue Saint-Denis, une boutique à l'enseigne attrayante de la *Chatte blanche*.

Pour monseigneur Coletti, il a été définitivement nommé cardinal, à Rome. — Ce n'est pas nous qui l'avons nommé !

Enfin, Brésil-Roland, qui n'est pas le personnage le moins intéressant de cette histoire, a passé les journées qui lui restaient à vivre moitié chez Salvator, moitié chez Rose-de-Noël, où on lui a rendu la vie aussi agréable que possible en récompense de ses bons et loyaux services.

MORALITÉ

Le 31 juillet 1830, le duc d'Orléans, nommé lieutenant général du royaume, fit appeler Salvator, un de ceux qui, avec Joubert, Godefroy Cavaignac, Bastide, Thomas, Guinard et vingt autres, avaient, après la bataille, le 29 juillet, arboré le drapeau tricolore sur les Tuileries.

— Si le vœu de la nation m'élève au trône, dit le duc d'Orléans, croyez-vous que les républicains se rallieront à moi ?

— Assurément, non, répondit Salvator au nom de ses compagnons.

— Que feront-ils alors ?

— Ce que Votre Altesse faisait avec nous : ils conspireront.

— C'est de l'entêtement ! dit le futur roi.

— C'est de la persévérance, dit Salvator en s'inclinant.

TABLE DES MATIÈRES

DE

SALVATOR

Pages


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due
03 MAI 1995
04 MAI 1995


CE
a39003 002243318b
CE PQ 2221
.F07 1907 V019
C00 DUMAS, ALEXA OEUVRES CO
ACC# 1323425

